



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

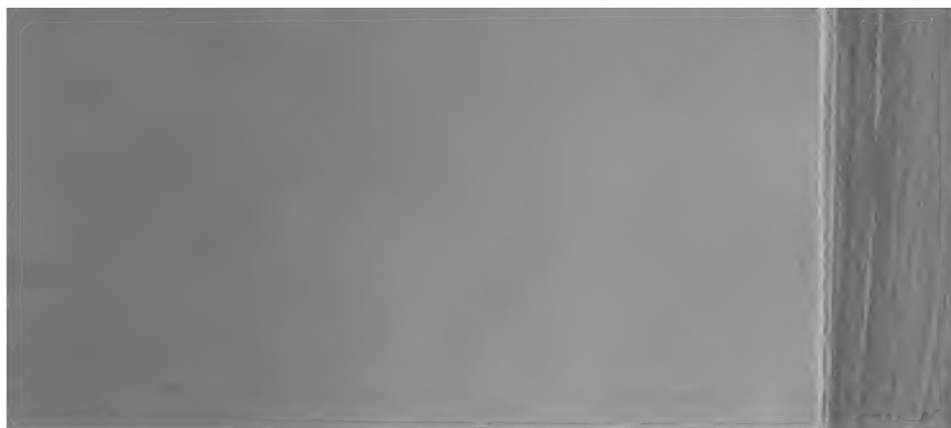
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PROPERTY OF
*University of
Michigan
Libraries*
1817

ARTES SCIENTIA VERITAS







‘

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS
LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS
JUSQU'A NOS JOURS.

TOME TREIZIÈME.

Dans. — Dewlet.

161

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

**LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS
JUSQU'A NOS JOURS.**

**AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER ;**

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D^r HOEFER.

Tome Treizième.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LV.

On se réserve le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

CT

143

N93

V.13-14

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

D

DASS (Adolphe), poète néerlandais, mort en 1636. On a de lui : *Oratio de laudibus Elizabethæ, reginæ Angliæ*; Leyde, 1619, in-4°; — *Poemata*; accessit *vita Elizabethæ, Anglorum reginæ*; ibid., 1636, in-12 (ouvrage posthume).

Adriani. Supplément à Jöcher. *Allgem. Gelehr.-Lex.*

DASSE ou D'ANSSE DE VILLOISON (Jean-Baptiste-Gaspard), célèbre helléniste français, né à Corbeil, le 5 mars 1750, mort à Paris, en 1805 (1).

Le jeune D'Ansse de Villoison était originaire d'Espey. En ses ancêtres, nommé Miguel de Anso, vint en France à la suite de la reine Anne d'Autriche, dont il eut pour secrétaire. Son nom, en passant dans la langue française, fut orthographié de plusieurs manières. On le trouve écrit dans les mémoires du temps, d'Ance, dans *De l'Ance*, *Dance*, *Dansse*. Dans les *Historiettes de Mazarin* des Beaux-L. V, p. 24, on lit *Hanse*, et ailleurs : *M. de l'Anse*. Mais je crois que dans ces passages il faut reconnaître une faute de copiste et lire *Dansse* ou *le Dansse*. Sa femme était femme de chambre de la reine d'Autriche, et, comme dit De La Porte (op. cit. p. 293), elle entra au prie-Dieu de S. M. et grande part à sa familiarité, en sorte que le cardinal le servant finit par porter ombrage au cardinal lui servant le même ecclésiastique (p. 286). « M^{me} de l'Anse avant voulu, comme elle faisait autrefois, en sa présence de la reine, M^{me} Dansse lui dit de ne s'en mêler qu'elle sortit et que la reine ne voulut pas s'en mêler avec elle à cette heure-là ». A l'époque de la Fronde, M^{me} Dansse, qui était liée avec les principaux frondeurs, perdit la confiance de la reine, et fut complètement disgraciée (*Mémoires de Motteville*; *Lettres de Guy Patin à Ch. Spon*). Avant toute apparence, elle ne tarda pas à reconnaître de cette princesse et à remplir de sa place qu'elle avait occupée auprès d'elle; son testament (*Mémoires de Motteville*). La reine d'Autriche légua à chacune des demoiselles de la Varenne, du Bocher, Braquemont, de l'Anse, des femmes de chambre ordinaires, la somme de 10,000 livres. Suivant le témoignage de *Mémoires de l'Institut*, 1813, p. 358, Miguel de l'Anse, de ses longs services, avait obtenu de la reine le titre de naturaliste et de confirmation de

Il tirait son surnom d'un village situé dans les environs de cette ville. Envoyé à Paris pour y faire ses études classiques, il habita successivement plusieurs collèges de la capitale. Suivant ses biographes, il passa du collège de Lisieux à celui du Plessis, puis à celui des Grassins. Mais probablement, dans cette énumération, ils ont oublié le collège d'Harcourt; car c'est dans ce dernier établissement qu'il connut le père de l'auteur de cet article, et forma avec lui cette liaison d'ami-

son ancienne noblesse. Son fils (Jean) lui fut adjoint, et lui succéda dans la charge qu'il occupait à la cour. Après la mort de Miguel de Anso, sa veuve habitait dans la maison des Quinze-Vingts (Taillemant, t. VI, p. 144). Elle avait auprès d'elle sa fille, femme de chambre de la reine, et épousa d'un nommé Patrocle, écuyer ordinaire de la même princesse (De La Porte, *Mémoires*, p. 175). Un de ses fils était probablement cet abbé Dansse dont parle Bussy-Rabutin (*Lettres*, t. I, p. 285; t. V, p. 274, 280). Il avait été d'abord membre de la congrégation de l'Oratoire, et obtint du cardinal Mazarin un canonicat de la Sainte-Chapelle. Suivant la tradition, c'est lui que Boileau, dans son *Lutrin*, a désigné sous le nom du *chanoine Evrard*; ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût intimement lié avec le célèbre poète, dont il avait tenu une nièce sur les fonts de baptême.

Les petits-fils de Miguel de Anso embrassèrent la profession des armes. L'un d'eux, capitaine de dragons, fut tué à la bataille de Hochstedt (M. Darier, tom. I, l'ancien paternel de M. de Villoison, qui occupait dans la hiérarchie militaire une position distinguée, avait contracté un mariage d'inclination, en épousant une très-jolie personne, mais qui n'appartenait nullement à une famille de gentilshommes. Son fils, père du suivant qui fait l'objet de cette notice, resta dans la carrière militaire autant de temps qu'il lui fallait pour obtenir la croix de Saint-Louis. C'était un homme franc, loyal, qui attachait peu d'importance à la culture des lettres. Il avait peine à concevoir comment son fils s'était écarté de la route que lui avaient tracée les exemples de sa famille, et comment cette déviation l'avait conduit à une renommée européenne, dont il semblait partager peu le prestige. Une branche de cette famille, sous le nom de *Danse*, est depuis longtemps établie dans la ville de Beauvais, où elle occupe encore aujourd'hui une position très-honorable.

tié qui se prolongea tout le temps de leur vie. Le jeune Villoison se distingua par un goût passionné pour la littérature, surtout pour la langue grecque, une mémoire prodigieuse et une ardeur infatigable pour le travail. Dans les concours universitaires, il obtenait chaque année les premiers prix, principalement ceux de version grecque, et de vers latins. Une seule fois la palme de la composition grecque lui échappa ; mais ce fut par la faute des examinateurs, qui s'en rapportèrent trop à une version latine. Dans une autre circonstance, on avait donné pour sujet de la composition latine une version extraite de l'Histoire naturelle de Plin, et remplie d'expressions techniques ainsi que de mots qui ne se trouvent pas dans les lexiques ordinaires. Les concurrents, pour la plupart, reculerent devant ces difficultés, et n'essayèrent pas même une lutte qui leur paraissait impraticable. Le jeune Villoison ne se laissa nullement effrayer par une tâche si épineuse. Il aborda de front les obstacles que lui offrait la matière. Il traduisit tout, sans hésiter, sans passer un seul mot, et le prix lui fut décerné par acclamation. On a peine à concevoir jusqu'à quel point, dans un âge encore tendre, il avait acquis une connaissance approfondie des meilleurs écrivains grecs et latins. Je lui ai souvent entendu dire que dans le cours de ses études classiques, et avant de quitter le collège, il avait lu quinze fois les odes de Pindare. En sortant de ses classes, il suivit, au Collège de France, les leçons de Capperonier, professeur de grec. Poursuivant avec un zèle passionné, une ardeur insatiable, les travaux auxquels il avait voué sa vie, déployant, à peine dans l'adolescence, les talents et l'érudition qui auraient honoré un homme blanchi dans les études les plus profondes, il conquiert bientôt l'estime de tous ceux qui le connaissent, et acquit une véritable célérité. Vouant mettre en pratique le précepte de Persé :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.

il était empressé de communiquer au public savant un premier fruit de ses doctes veilles. Par le conseil d'un profond érudit, le Suédois Biernstahl, il choisit pour objet de ses recherches le *Lexique d'Apollonius sur Homère*, qui était conservé dans un seul manuscrit appartenant à la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Non content de copier avec une exactitude scrupuleuse un texte grec hérissé d'abréviations, il l'accompagna d'une version latine, de commentaires et de prolegomènes qui annonçaient une vaste et solide érudition. A cette époque, et guidé par les leçons du même savant, il s'était livré à l'étude de l'hébreu, du syriaque, de l'arabe, et avait fait dans ce genre de travail des progrès rapides, qui excitaient au plus haut point l'admiration de son docte maître. Sans doute Villoison, absorbé par sa passion pour le grec, ne s'occupa beaucoup, par la suite, des connaissances accessoires ; mais l'ensemble des notes sur le

Lexique d'Apollonius il a pris soin de consigner les étymologies d'un grand nombre de mots grecs, dont il va chercher les origines dans la langue hébraïque. Ce genre de travail, auquel dans un âge plus mûr il attachait beaucoup moins d'intérêt, témoignait de la ferveur de son zèle pour des connaissances qu'il venait récemment d'acquérir. L'ouvrage parut en 1773, et forme deux volumes in-4°. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui s'était fait rendre compte d'un fruit si étonnant d'érudition précoce, s'était hâtée, l'année précédente, d'appeler dans son sein l'éditeur, qui n'était alors âgé que de vingt-deux ans. Comme une pareille distinction était sans exemple dans les fastes de cette société, elle dut solliciter du roi Louis XV une dispense, qui fut accordée dans les termes les plus honorables.

Si l'on en croit Chardon de La Rochette, Villoison entreprit, en l'année 1775, un voyage dans lequel il parcourut la Hollande, une partie de l'Allemagne, et surtout la Saxe. Mais j'avoue que je n'ai trouvé aucune trace de cette prétendue excursion ; tout me porte à croire que cette assertion repose sur une méprise, et que notre savant à l'époque dont il s'agit n'avait pas quitté Paris, et encore moins la France. En 1778 Villoison publia une édition grecque et latine du roman de *Daphnis et Chloe*, composé par le sophiste Longus ; il accompagna cet ouvrage d'un long et savant commentaire. Toutefois, on doit remarquer un fait qui a besoin d'explication. Dans la préface, l'éditeur annonce que son travail offrira de nombreuses explications et conjectures, que lui avaient suggérées les hellénistes de l'Europe les plus célèbres, avec lesquels il entretenait une docte correspondance ; et cependant ces observations, annoncées avec tant d'éclat, ne sont pas en fort grand nombre. Mais il faut savoir que, dans l'intention du savant éditeur, son commentaire devait avoir une bien plus grande étendue. Un libraire estimable, M. De Bure, s'était chargé de publier l'ouvrage. Le texte, avec la version latine, était déjà imprimé. Villoison avait remis les notes qui concernaient les premiers chapitres, et qui, dit-on, auraient formé un volume entier. Le libraire, épouvanté de l'extension qu'avait prise ce travail, et craignant que cette surabondance d'érudition, en augmentant la valeur commerciale du livre, ne nuisît à son débit, s'adressa à l'un des confrères de Villoison, M. Larcher, et le conjura d'engager son ami à réserver son commentaire dans les limites que réclamait imperieusement l'intelligence du texte, et à réserver pour une autre occasion cette masse d'observations, sans doute fort utiles pour la philologie grecque, mais dont l'abondance aurait pu nuire au succès matériel du livre. Villoison céda, bien à regret sans doute, et se contenta de joindre au texte environ 300 pages de commentaires. L'année qui précéda cette publication, Villoison avait acquis la connaissance d'un savant éminent et distingué. Wyttenbach était venu faire un voyage à Paris, pour collationner les ma-

la Bibliothèque du Roi. Il se proposait de publier une édition complète et toutes les œuvres de Plutarque. Villolais (*Animalvers.*, p. 4) ce travail avait bientôt paraitre : « *Cui primum et omnibus numeris absolutam editionem mor debemus.* » Malheureusement de nombreux obstacles retardèrent de cette vaste entreprise; et bien des fois cette époque les *Œuvres morales* du jour, accompagnées seulement de du commentaire qu'avait promis l'illustre.

Il avait contracté un mariage parfaitement, qui devait faire le bonheur de sa vie d'épouser Mlle Caroline de Neure de Pithiviers. Cette jeune personne avait toutes les qualités qui font l'ornement d'une connaissance approfondie grecque et bien d'autres talents, et trait avec le plus grand soin. Chacun, en effet, elle faisait souvent enlever de son plat délicat, et le faisait porter à sa famille. Pleine d'habileté dans la conduite, elle était parvenue à augmenter beaucoup les revenus de sa maison.

Malheureusement son intéressante com-
mune, par malheur, il ne put pas jouir
du bonheur qu'il trouvait auprès
de quelques années de mariage, dominé
son pour la langue grecque, il sollicita
la permission d'aller à Venise
pour faire dans la Bibliothèque
des recherches savantes, qui produi-
rent les résultats. Il séjourna trois
mois à Venise. Occupant avec ardeur
les manuscrits et d'en extraire
ceux qui avaient rapport à
la langue grecque. Il en composa deux volumes
pour la Venise, sous le titre d'*Ita-
liae*. Le premier, comme on sait, se
termina par l'empereur l'indice; le
deuxième une quantité prodigieuse de
noms grecs, d'auteurs grecs,
latins, les scolastes. Il avait
une portion d'une version grec-
différente de celle de *Septante*.
Il séjourna à Strasbourg en
une préface savante et de cour-
te la copie du Pentateuque à
Ammon, qui se chargea de le
ouvrage parut, en 3 vol. in-8,
une découverte qui excita chez
l'Europe savante un véri-
table déluge d'un manuscrit grec
du dixième siècle, et offrait
une autre série d'inventés par les
l'œuvre d'Alexandrie une masse
de manuscrits et les ouvrages de
la Bibliothèque de Venise, si pré-
cieux, Villolais fut au
de copier et

important manuscrit, et de le mettre sous presse. Durant son séjour à Venise, il se délassait de ses laborieuses recherches en allant passer une partie de ses soirées dans les réunions où se trouvait rassemblée la plus brillante société, et où il était accueilli avec le plus vif empressément. Ce fut à cette époque qu'il prit pour la littérature italienne ce goût passionné qu'il a conservé toute sa vie (1).

Villolais avait été invité par le duc de Saxe-Weimar à se rendre à sa cour. Il accepta avec empressément cet honorable appel, et séjourna quelque temps auprès du duc, qui le combla de témoignages de bienveillance. Voulu reconnaître à sa manière la brillante hospitalité dont il avait été l'objet, il adressa à ses illustres hôtes des lettres latines, dans lesquelles il passait en revue quelques-uns des trésors littéraires qu'il avait trouvés dans la bibliothèque du palais de Weimar. L'ouvrage parut à Zurich, sous le titre de : *Epistolæ Vinarienses*, in-4°, 1763. M. Dacier, avec sa verve un peu épigrammatique, s'est égaré sur l'idée qu'avait eue le savant helléniste d'adresser une lettre hérissée de grec à une princesse qui, dit-il, ne se piquait pas de savoir le latin et encore moins le grec. Mais, comme l'a fait observer Chardon de La Rochette, la duchesse de Saxe-Weimar, par l'étendue et la profondeur de ses connaissances, était parfaitement digne de recevoir un présent de ce genre et capable de l'apprécier. Villolais, à la suite de ces voyages, était de retour à Paris, lorsqu'une imprudence peu excusable le compromit assez gravement à l'égard d'un ami et d'un confrère. Le baron de Sainte-Croix, qui était alors absent de Paris, en 1784, le pria de surveiller l'impression de ses *Recherches sur les Mystères du Paganisme*. Il accepta volontiers cette tâche; mais il comprit mal ses fonctions d'éditeur. Il ajouta à l'ouvrage de son ami quantité de notes, dans lesquelles il modifiait ou contredisait les assertions de l'auteur. Enfin, il inséra au milieu de l'ouvrage une dissertation latine sur la théologie des stoïciens. Ce morceau, complètement inutile, et qui formait dans un ouvrage français un véritable hors-d'œuvre, coupait d'une manière désagréable l'ensemble du travail de l'auteur. M. de Sainte-Croix fut outré de ce qu'il appelait une infidélité, et réclama vivement sur ce sujet par une lettre insérée dans le *Journal des Savants*. Tous ses amis, qui étaient en

(1) En parlant habituellement la langue italienne, il avait, comme on peut croire, et sans y penser, adopté l'accent de Venise et les idiomes particuliers à cette ville. Une petite anecdote achèvera de démontrer combien, après une interruption d'un grand nombre d'années, il avait, à son insu, conservé le caractère du langage qu'il avait durant plusieurs années, parlé d'une manière exclusive. Au commencement de sa carrière, se rendant à la campagne, rencontra d'un côté une troupe de Neutres un bataillon de soldats napoléons. L'approche d'eux, et engagés avec eux une longue conversation en langue italienne. Au moment où il allait se séparer, ces deux groupes lui dirent : « M. le comte, vous ne pourriez pas parler votre patrie. » Les autres dirent : Italien de nation, et natif de Venise.

même temps ceux de Villoison, s'unirent pour blâmer la conduite du savant éditeur. Il faut savoir que Villoison s'occupait depuis longtemps d'une édition critique du traité grec de Cornutus *De Natura Deorum*; que dès l'année 1775, dans une lettre adressée au Suédois Biernstæhl, il lui rendait un compte détaillé de son travail sur cet écrivain et des recherches auxquelles il s'était livré pour éclaircir la théologie des stoïciens. Cet ouvrage, qui était demeuré inédit, a été publié à Göttingue en 1844, par M. Osann, qui y a joint des notes et des éclaircissements fort utiles. Du reste, et je me plais à le dire, ce procédé dont M. de Sainte-Croix avait eu à se plaindre ne produisit entre lui et Villoison qu'un refroidissement passager. Bientôt ces deux savants reprirent l'un pour l'autre les sentiments d'amitié qui les avaient unis jusqu'à cette époque, et qui se maintinrent sans interruption jusqu'au moment où la mort vint en rompre les liens.

Bientôt Villoison vit un nouveau champ s'offrir à ses doctes investigations. Le roi venait de le choisir pour aller explorer la Grèce, dans le but principalement de recueillir les inscriptions antiques et les manuscrits qui pouvaient avoir échappé aux ravages du temps et à la main dévastatrice des hommes. Fier d'une pareille mission, qui flattait si bien ses goûts et lui offrait tant de chances de découvertes précieuses, il eut le courage d'abandonner une seconde fois une femme bien aimée et de s'exposer volontairement aux hasards d'une expédition lointaine. Il trouvait dans cette circonstance un avantage inappréciable, celui d'accompagner son noble confrère à l'Académie le comte de Choiseul-Gouffier, qui allait remplir les fonctions importantes d'ambassadeur de France près la Porte ottomane. Dans la même société se trouvait un poète brillant, trop oublié aujourd'hui, je veux dire l'abbé Delleille. Arrivé à Constantinople, en 1785, Villoison, confrère et ami de l'ambassadeur, fut obligé de se répandre dans la haute société française et étrangère et d'assister à toutes les fêtes brillantes où les représentants des différentes cours déployaient à l'envi leur luxe et leur magnificence (1).

Villoison ne tarda pas à s'arracher aux plaisirs de Constantinople pour aller remplir la noble mis-

sion à laquelle l'avait appelé la confiance. Il dirigea d'abord sa course vers les îles chélip. Embarqué souvent sur des frêles braves les périls d'une mer orageuse, taques des pirates, les ravages de la pénétrait partout où il espérait réaliser les grands objets de son voyage, la découvrir inscriptions inconnues et la recherche nuscrits : on le voyait, la tête couverte immense chapeau de paille, accompagné fidèle domestique Joseph, qui portait plein d'eau et une éponge, parcourir les gues, sous les rayons d'un soleil ardent servir avec le plus grand soin si l'on fou pieds une inscription. Dès qu'un de ces ments s'offrait à nos explorateurs, on s' aussitôt à laver la pierre, afin d'enlever qui remplissait les lettres, et à faire re une inscription qui souvent était restée çue depuis un temps immémorial. Villo bien des fois la satisfaction de faire en r des découvertes aussi importantes qu'ine Quant aux manuscrits, ses recherches complètement infructueuses; il ne trouva part un seul ouvrage, un seul fragment écrivain de l'antiquité, pas même un volu extraits rédigés par ordre de l'empereur C tin Porphyrrogénète. Les bibliothèques de couvents n'offrirent à ses regards que d ascétiques, des ouvrages de controverses.

Je ne suivrai point le savant voyageur vers de ses courses aventureuses. Parla facilité la langue grecque vulgaire, accue empressément par les hommes du rang élevé, il aimait à se mêler aux gens du aux paysans, sûr de retrouver parmi locutions et des usages antiques, qui servent plus sûrement chez eux que dans ses supérieures de la société. Il se plaisa pérer qu'il existait une foule de passages

(1) Je me rappelle à ce sujet une anecdote que je lui ai entendu raconter, et qui avait excité chez lui un sentiment de terreur bien légitime. Dans un bal que donnait le comte de Choiseul-Gouffier, il se trouvait parmi les nombreux invités une jeune Grecque d'une beauté parfaite, d'une figure vraiment angélique. Tous les assistants étaient empressés autour de cette aimable personne, lui prodiguant les adulations les plus flatteuses, et briguant le plaisir de danser avec elle. Le lendemain on apprit que la peste régnait dans la famille de la jeune Grecque, et que le matin même de la fête son frère, encore en bas âge, était mort sur ses genoux, par suite de cette terrible maladie. Tous ceux qui faisaient partie de cette réunion, ceux surtout qui avaient pressé la main de la danseuse, ressentirent glacés d'effroi, craignant de voir à tout instant surgir sur leur corps des bubons pestilentiels. Heureusement cette inquiétude ne se réalisa pas; et la jeune Grecque ainsi que les danseurs s'éprouvèrent sans atteinte du redoutable fléau.

(1) Qu'il me soit permis à cette occasion de rappeler une anecdote, qui n'a pas sans doute un grand caractère de gravité, mais dont le souvenir s'était conservé en Grèce longtemps après le voyage de Villoison. C'était monté sur une petite barque, fut jete par le vent sur un îlot désert qui ne lui offrait qu'une chapelle abandonnée, et pour nourrir les herbes sauvages et des coquillages. Il fallut y rester trois semaines dans une situation si pénible. Le voyageur, on peut le croire, s'ennuyait mort de son oisiveté et des tristes aliments qui étaient à sa disposition. Joseph lui disait journellement : « monsieur, que nous sommes bien mal ici; étions beaucoup mieux à Paris, dans la rue de Enfin, un hasard heureux vint les arracher de cette position. Villoison, épuisé par ce jeûne si cruellement prolongé, était à peine arrivé sur le c qu'il fut invité par des Grecs à un repas de ne la table figurait un cochon de lait rôti. On le à Villoison, pour qu'il en choisît le morceau qui viendrait le mieux. Mais le savant convive, emporté par son appétit fougueux, et absorbé d'ailleurs par la conversation, au lieu de faire circuler le plat, devant lui, et manger l'animal tout entier. Sa distraction, il tendait son assiette pour une nouvelle part, lorsque le désappointement commençant lui révéla qu'il venait de consommer un plat destiné pour une nombreuse compa-

à de temps après son retour il aimable qu'il chérissait, mais la laquelle il n'avait pu passer nombre d'années. A la même e plan de son *voyage historique* rage devait offrir pour chacun parcourus le docte explorateur sète de la ville et de la contrée, héroïques jusqu'à nos jours. Les onnelles du voyageur devaient corroborer et compléter les rennis par les monuments litté- es. Il n'y avait dans toute l'E- a qui pût entreprendre un tra- que et en surmonter les prodi- . Voulant apporter dans la réa- s une exactitude poussée jus- l s'imposa la tâche de relire en d *calcem*, la plume à la main, de l'antiquité profane et chré- eillir tous les passages, même

extraits du poète, et voulant offrir à leurs audi- teurs des narrations parfaitement complètes, s'é- taient permis de transposer quelques vers, d'en supprimer d'autres, de compléter ceux qui of- fraient des lacunes. Plus tard un helléniste célè- bre, Frédéric Wolf, entreprit de contester l'exis- tence d'Homère et d'infirmer le témoignage de la tradition constante qui attribuait à un poète de ce nom la composition de l'Iliade et de l'Odys- sée. Partant des aveux faits par Villoison, il ne craignit pas de le représenter comme ayant posé la base de ce système hardi. Les personnes, en petit nombre, qui ont connu notre savant com- patriote se rappellent avec quel chagrin et quelle indignation il repoussait une assertion de ce genre. Admirateur enthousiaste d'Homère, il frémissait en pensant qu'on avait pu le soupçon- ner de nier l'existence de ce poète. Il rejetait, avec toute la force d'une conviction profonde, une hypothèse hardie, qui dans ces poèmes si réguliers, si magnifiques, ne voyait que des mor-

même temps ceux de Villoison, s'unirent pour blâmer la conduite du savant éditeur. Il faut savoir que Villoison s'occupait depuis longtemps d'une édition critique du traité grec de Cornutus *De Natura Deorum*; que dès l'année 1775, dans une lettre adressée au Suédois Biernstæhl, il lui rendait un compte détaillé de son travail sur cet écrivain et des recherches auxquelles il s'était livré pour éclaircir la théologie des stoïciens. Cet ouvrage, qui était demeuré inédit, a été publié à Göttingue en 1844, par M. Osann, qui y a joint des notes et des éclaircissements fort utiles. Du reste, et je me plais à le dire, ce procédé dont M. de Sainte-Croix avait eu à se plaindre ne produisit entre lui et Villoison qu'un refroidissement passager. Bientôt ces deux savants reprirent l'un pour l'autre les sentiments d'amitié qui les avaient unis jusqu'à cette époque, et qui se maintinrent sans interruption jusqu'au moment où la mort vint en rompre les liens.

Bientôt Villoison vit un nouveau champ s'offrir à ses doctes investigations. Le roi venait de le choisir pour aller explorer la Grèce, dans le but principalement de recueillir les inscriptions antiques et les manuscrits qui pouvaient avoir échappé aux ravages du temps et à la main dévastatrice des hommes. Fier d'une pareille mission, qui flattait si bien ses goûts et lui offrait tant de chances de découvertes précieuses, il eut le courage d'abandonner une seconde fois une femme bien aimée et de s'exposer volontairement aux hasards d'une expédition lointaine. Il trouvait dans cette circonstance un avantage inappréciable, celui d'accompagner son noble confrère à l'Académie le comte de Choiseul-Gouffier, qui allait remplir les fonctions importantes d'ambassadeur de France près la Porte ottomane. Dans la même société se trouvait un poète brillant, trop oublié aujourd'hui, je veux dire l'abbé Delille. Arrivé à Constantinople, en 1785, Villoison, confrère et ami de l'ambassadeur, fut obligé de se répandre dans la haute société française et étrangère et d'assister à toutes les fêtes brillantes où les représentants des différents cours déployaient à l'envi leur luxe et leur magnificence (1).

Villoison ne tarda pas à s'arracher aux plaisirs de Constantinople pour aller remplir la noble mis-

sion à laquelle l'avait appelé la confiance du roi. Il dirigea d'abord sa course vers les îles de l'Archipel. Embarqué souvent sur de frères esquifs, bravant les périls d'une mer orageuse, les attaques des pirates, les ravages de la peste, il pénétrait partout où il espérait réaliser les deux grands objets de son voyage, la découverte des inscriptions inconnues et la recherche des manuscrits : on le voyait, la tête couverte d'un immense chapeau de paille, accompagné de son fidèle domestique Joseph, qui portait un vase plein d'eau et une éponge, parcourir les campagnes, sous les rayons d'un soleil ardent, et observer avec le plus grand soin si l'on foulait aux pieds une inscription. Dès qu'un de ces monuments s'offrait à nos explorateurs, on s'occupait aussitôt à laver la pierre, afin d'enlever la terre qui remplissait les lettres, et à faire repaître une inscription qui souvent était restée inaperçue depuis un temps immémorial. Villoison eut bien des fois la satisfaction de faire en ce genre des découvertes aussi importantes qu'inespérées. Quant aux manuscrits, ses recherches furent complètement infructueuses; il ne trouva nulle part un seul ouvrage, un seul fragment, d'un écrivain de l'antiquité, pas même un volume des extraits rédigés par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Les bibliothèques des divers couvents n'offrirent à ses regards que des livres ascétiques, des ouvrages de controverse (1).

Je ne suivrai point le savant voyageur au travers de ses courses aventureuses. Parlant avec facilité la langue grecque vulgaire, accueilli avec empressement par les hommes du rang le plus élevé, il aimait à se mêler aux gens du peuple, aux paysans, sûr de retrouver parmi eux des locutions et des usages antiques, qui se conservent plus sûrement chez eux que dans les classes supérieures de la société. Il se plaisait à répéter qu'il existait une foule de passages d'Aris-

(1) Je me rappelle à ce sujet une anecdote que je lui ai entendue raconter, et qui avait excité chez lui un sentiment de terreur bien légitime. Dans un bal que donnait le comte de Choiseul-Gouffier, il se trouvait parmi les nombreux invités une jeune Grecque d'une beauté parfaite, d'une figure vraiment angélique. Tous les assistants étaient empressés autour de cette aimable personne, lui prodiguant les adulations les plus flatteuses, et briguant le plaisir de danser avec elle. Le lendemain on apprit que la peste régnait dans la famille de la jeune Grecque, et que le matin même de la fête son frère, encore en bas âge, était mort sur ses genoux, par suite de cette terrible maladie. Tous ceux qui faisaient partie de cette réunion, ceux surtout qui avaient pressé la main de la danseuse, ressentirent glacés d'effroi, craignant de voir à tout instant surgir sur leur corps des bubons pestilentiels. Heureusement cette inquiétude ne se réalisa pas; et la jeune Grecque ainsi que les danseurs n'éprouvèrent aucune atteinte du redoutable fléau.

(1) Qu'il me soit permis à cette occasion de rapporter une anecdote, qui n'a pas sans doute un grand caractère de gravité, mais dont le souvenir s'était conservé dans la Grèce longtemps après le voyage de Villoison. Ce savant, étant monté sur une petite barque, fut jeté par un coup de vent sur un îlot désert qui ne lui offrait pour asile qu'une chapelle abandonnée, et pour nourriture que quelques herbes sauvages et des coquillages. Il fallut rester durant trois semaines dans une situation si peu agréable. Le voyageur, on peut le croire, s'ennuyait mortellement de son oliviste et des tristes aliments qui étaient sous sa disposition. Joseph lui disait journellement : « Avez-vous monseigneur, que nous sommes bien mal ici; que nous étions beaucoup mieux à Paris, dans la rue de Bievre. Enfin, un hasard heureux vint les arracher à cette triste position. Villoison, épuisé par ce jeûne et débilement prolongé, était à peine arrivé sur le continent, qu'il fut invité par des Grecs à un repas de noces. La table figurait un cochon de lait rôti. On le pria à Villoison, pour qu'il en choisît le morceau qui lui viendrait le mieux. Mais le savant convive, emporté par un appétit fougoureux, et absorbé d'ailleurs par le feu de la conversation, au lieu de faire circuler le plat, le garda devant lui, et mangea l'animal tout entier. Sans songer à sa distraction, il tendait son assiette pour réclamer une nouvelle part, lorsque le désappointement de son commensal lui révéla qu'il venait de consommer le seul et unique plat destiné pour une nombreuse compagnie.

l'usage dont le sens véritable ne lui avait été
trouvé que depuis son voyage en Grèce, attendu
qu'il avait rencontré chez les classes inférieures
du peuple les proverbes, les expressions fami-
lières auxquelles fait allusion le poète comique.
Après avoir parcouru trente-quatre îles de l'Ar-
chipel, il se rendit ensuite au mont Athos, dont il
explora avec un soin minutieux les vingt-six bi-
bliothèques. Mais là ses espérances furent encore
complètement déçues : il n'y trouva que des ou-
vrages scolastiques ou des livres de controverse
religieuse. Quelques personnes avaient supposé
que Villon, dont le caractère avait quelque
chose de peu grave, n'avait gagné qu'imparfai-
tement la confiance des moines, qui avaient mon-
tré peu d'empressement à lui communiquer leurs
sablons littéraires ; mais cette conjecture man-
quait d'exactitude. Il paraît bien démontré que ces
pauvres religieux n'avaient ni la volonté ni le
pouvoir de contribuer aux recherches de leur hôte
des manuscrits tant soit peu précieux (1). En-
suite il visita Athènes, la contrée voisine et le
Péloponnèse. Ce fut près des ruines de l'ancienne
Sparte qu'il trouva les Tzacoulotes, descen-
dants des Lacédémoniens, et dont le langage lui
offrit le dialecte dorique presque dans sa pureté
primitive. Il rédigea sur les lieux une grammaire
et un dictionnaire de cet antique idiome. Revenu
en France, en 1787, il s'empressa de com-
muniquez à l'Académie un sommaire du ré-
sultat de ses recherches. Il annonça à cette
compagnie de nombreux mémoires relatifs au
même objet. Peu de temps après son retour il
perdit la femme aimable qu'il chérissait, mais
dans la société de laquelle il n'avait pu passer
qu'un bien petit nombre d'années. A la même
époque il conçut le plan de son *Voyage historique*
en Grèce ; cet ouvrage devait offrir pour chacun
des lieux qu'il avait parcourus le docte explorateur
une histoire complète de la ville et de la contrée,
depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours. Les
observations personnelles du voyageur devaient
sur chaque point corroborer et compléter les ren-
seignements fournis par les monuments litté-
raires et historiques. Il n'y avait dans toute l'Eur-
ope que Villon qui pût entreprendre un tra-
vail aussi gigantesque et en surmonter les prodi-
gieuses difficultés. Vouant apporter dans la réa-
lisation de ce plan une exactitude poussée jus-
qu'à l'extrême, il s'imposa la tâche de relire en
latin, *à capite ad calcem*, la plume à la main,
tous les écrivains de l'antiquité profane et chré-
tienne, et d'y recueillir tous les passages, même
les moins importants, qui pouvaient entrer, d'une
manière ou d'une autre, dans le plan projeté. La

vaste collection de la Byzantine avait été lue par
lui quatre fois ; chaque Père de l'Eglise, au moins
trois fois.

L'année suivante parut enfin, à Venise, l'é-
dition de l'Illiade d'Homère, accompagnée de
nombreuses observations empruntées aux gram-
mairiens grecs de l'école d'Alexandrie. Le sa-
vant helléniste plaça en tête du poème des prolé-
gomènes étendus, remplis de discussions appro-
fondies sur une foule de points relatifs à la phi-
lologie et à l'érudition grecques. Cette publication
fut accueillie avec une vive reconnaissance par
tous les savants, qui voyaient pour la première
fois s'ouvrir devant eux une mine abondante de
renseignements, aussi précieux qu'inattendus.
Malheureusement, il faut le dire, Villon entraîné
dans des voyages lointains, ne put pas surveiller
par lui-même cette édition, qui présente un
assez grand nombre de fautes (1). On peut re-
gretter également qu'il ait fait imprimer les
mots grecs sans les accompagner des esprits et
des accents qui leur conviennent. Il est aussi fâ-
cheux qu'il n'ait pas joint à son édition un *index*
destiné à reproduire dans un ordre méthodique
les nombreux renseignements contenus dans
cette foule de scolies. Mais un inconvénient au-
quel il n'avait nullement songé lui causa, il faut
le dire, un véritable et long chagrin. Dans ses
prolégomènes, parlant des Rhapsodes, qui chan-
taient dans la Grèce les vers d'Homère, il avait
dit, ce qui paraissait fort naturel, que ces hom-
mes, plus ou moins lettrés, reproduisant des
extraits du poète, et voulant offrir à leurs au-
diteurs des narrations parfaitement complètes, s'é-
taient permis de transposer quelques vers, d'en
supprimer d'autres, de compléter ceux qui of-
fraient des lacunes. Plus tard un helléniste cé-
lèbre, Frédéric Wolf, entreprit de contester l'exis-
tence d'Homère et d'infirmier le témoignage de la
tradition constante qui attribuait à un poète de
ce nom la composition de l'Illiade et de l'Odyssée.
Partant des aveux faits par Villon, il ne
craignit pas de le représenter comme ayant posé
la base de ce système hardi. Les personnes, en
petit nombre, qui ont connu notre savant com-
patriote se rappellent avec quel chagrin et
quelle indignation il repoussait une assertion de
ce genre. Admirateur enthousiaste d'Homère, il
frémissait en pensant qu'on avait pu le soupçon-
ner de nier l'existence de ce poète. Il rejetait,
avec toute la force d'une conviction profonde,
une hypothèse hardie, qui dans ces poèmes si
réguliers, si magnifiques, ne voyait que des mor-

(1) On se ferait difficilement la vérité de cette assertion.
M. de la Harpe, qui d'y a peu d'années, chargé d'une
mission par le gouvernement français, explora avec un
soin minutieux les bibliothèques du mont Athos, ne ren-
contra dans aucun ouvrage intéressant, les *Fables de Ba-*
sil, qui ont été publiées pour la première fois par
M. de la Harpe, sous qu'on l'a attribué à Origène, et
qui ont été données par les soins de M. Miller.

(1) Un helléniste fort habile, feu M. Bast, avait pris la
peine de collationner d'un bout à l'autre l'ouvrage sur
le manuscrit original, qui se trouvait momentanément à
Paris. L'ai eu jadis occasion de voir entre ses mains ce
travail, exécuté avec une exactitude vraiment scrupu-
leuse. Depuis, M. Imman, Becker a publié de nouveau le
scoliaiste de Venise. Malheureusement, comme il l'at-
teste lui-même, il crut pouvoir se dispenser de relire une
seconde fois le plus beau et le plus important des deux
manuscrits qui avaient été la source de cette publica-
tion.

ceux séparés, écrits par différents poètes et réunis ensuite pour former un tout complet et homogène.

Cependant, la révolution de 1789 éclata. Vil-loison, qui tenait extrêmement à son titre et à ses habitudes de gentilhomme, accueillit avec une vive répugnance la manifestation et les développements de cette grande commotion populaire. Et ici je puis citer en témoignage les souvenirs de mon bas âge : Vil-loison venait régulièrement souper chez mon père, au moins deux fois chaque semaine. Dans ces petites et intimes réunions, il rencontrait d'ordinaire des personnes honnêtes et pleines de candeur qui, séduites par les protestations des chefs de la révolution, ne voyaient dans ce mouvement que la réforme des abus et l'aurore d'un temps meilleur. Vil-loison, mettant à profit son extrême facilité d'élocution, sa logique forte et pressante, sa profonde connaissance de l'histoire, s'attachait à déromper ses amis et à les éclairer sur des projets et des intrigues des hommes qui compromettaient les destinées de la France. Quoique je fusse à cette époque un enfant, je me rappelle parfaitement quel effroi j'éprouvais lorsque j'entendais Vil-loison, avec une voix forte et un accent presque prophétique, annoncer d'avance les maux incalculables qui devaient suivre la suite de cette dangereuse commotion, et qui, il faut le dire, se réalisèrent presque tous.

On peut bien croire que par suite de cette antipathie que Vil-loison témoignait contre la révolution, il se montra peu empressé de rechercher les bonheurs, les emplois qu'elle décernait, et que tant d'autres briguaient avec la plus vive ardeur. D'ailleurs, la franchise énergique avec laquelle il exprimait et soutenait ses idées d'opposition aurait pu, dans ces temps désastreux, lui créer des dangers réels. Il se renferma donc dans la société de ses nombreux amis, la poursuite de ses travaux d'érudition et l'accroissement de sa riche bibliothèque.

Vil-loison, comme le savent les personnes, en petit nombre, qui l'ont connu, n'avait, ni sur sa personne, ni dans son logement, ni dans son ameublement, rien qui trahit des goûts de luxe. Logé d'abord dans une rue étroite, celle des *Grands-Degrés*, il était venu ensuite habiter la rue de Bièvre, dans le voisinage de la place Maubert. La maison où il demeurait, et dans laquelle il mourut, n'offrait aucune apparence, et avait en général pour locataires des hommes honnêtes, appartenant à la classe du peuple. L'appartement occupé par lui était vaste, mais tout y respirait la plus extrême simplicité. La bibliothèque en formait le seul ornement. Vil-loison avait eu toute sa vie un goût passionné pour les livres. Il aimait à dire que quand il séjourrait deux heures dans une ville, une heure au moins était employée par lui à visiter les boutiques des libraires, les étalages

des bouquinistes. Se trouvant par l'état de sa fortune, et par suite de ses habitudes d'économie, à portée de satisfaire son noble goût, il recueillait de tous côtés, avec une ardeur infatigable, tous les ouvrages que réclamait la variété de ses connaissances, et où il pouvait trouver des renseignements utiles. Sa bibliothèque, une des meilleures et des plus nombreuses qu'ait possédées un homme de lettres, offrait, avec une richesse abondante, des trésors précieux sur la théologie savante, la philologie grecque et latine, les littératures française et italienne, les voyages, l'histoire, les antiquités, l'histoire littéraire. On y trouvait de très-beaux exemplaires, achetés aux ventes Soubise, La Vallière et autres. Quant aux livres qu'il avait acquis en feuilles, il ne songeait pas à leur procurer le luxe de la reliure : il les faisait revêtir d'un cartonnage solide, couvert d'un papier gris ; le dos portait le titre, écrit à la main, et sur la première page on lisait : *Ex libris D'Ansse de Vil-loison*. D'ordinaire, en tête, on trouvait une note, plus ou moins étendue, rédigée par le savant possesseur, et qui donnait des détails instructifs sur le livre et l'auteur. La littérature ancienne formait, comme on peut croire, la base de cette belle collection (1).

La figure de Vil-loison présentait un caractère remarquable, auquel il attachait beaucoup de prix : c'était une ressemblance frappante avec celle de Louis XVI. Quand il traversait la place Maubert, les femmes du marché le regardaient avec attendrissement, et se disaient l'une à l'autre : « Tiens, voilà notre bon roi qui passe. »

Cependant, la révolution marchait à grands pas, et bientôt le règne odieux de la terreur envahit la France. Notre savant, profondément affligé des maux et des excès qu'il avait trop prévus, ne trouva sa sûreté qu'en se réfugiant plus que jamais dans l'obscurité de la vie d'homme de lettres.

Dans sa jeunesse, il avait été intimement lié avec Herault de Séchelle. Une égale passion pour la littérature grecque avait donné naissance à ces relations, qui s'étaient prolongées sans interruption jusqu'à ce que de longs voyages entraînaient un des deux amis sur des plages lointaines. Au moment de la révolution, et

(1) Qu'aurait dit Vil-loison s'il avait vécu de notre temps, s'il avait vu les bonnes et magnifiques éditions des auteurs grecs et latins, auxquelles il attachait tant d'importance, tombées dans un désarroi presque absolu, se vendre à des prix bien au dessous de leur valeur réelle ; tandis que les amateurs dépensent des sommes fabuleuses pour se procurer des pamphlets, des facéties, des satires, et autres pièces qui n'ont ordinairement d'autre mérite que leur rareté, et qui en général ne sont devenues rares que pour avoir été justement repoussées à l'époque de leur publication ! Un jour, Vil-loison reçut en présent, de la part du ministre de la maison du roi, un exemplaire de la Bible des dix volumes in-fol, du *Crist-gue* de la Bibliothèque royale. Il répondit que, d'après un usage immémorial, le roi ne donnait pas un livre breche. L'avis fut trouvé juste ; car peu de temps après Vil-loison reçut un magnifique exemplaire relié en veau, aux armes du roi.

plus tard, à l'époque de la terreur, Hérault de Séchelle s'était jeté parmi les jacobins et en avait adopté les principes, avec l'exagération la plus détestable. Au milieu de ces féroces dérapages, il avait conservé dans son costume, dans ses manières, toutes les formes de la bonne société, et l'on était douloureusement affecté quand on l'entendait ouvrir la bouche pour proférer d'un ton de voix plein de douceur, ou tout l'atticisme du langage, des maximes exaltées de la plus hideuse violence. On pensait que Villolion avait, sans doute, rompu tout commerce avec son indigne ami. Un jour, au commencement de la terreur, il montait le premier de Palais de Justice, lorsqu'il rencontra Hérault de Séchelle, accompagné de quelques jeunes adeptes de la révolution. Il s'approcha du saint helléniste, et lui dit : « Il paraît que M. de Villolion ne me reconnaît pas ? » Ah, monsieur ! lui dit Villolion, qui pourrait vous reconnaître, après une aussi étrange métamorphose. *Quantum mutatus ab illo !* Hérault ne répondit que par un sourire dédaigneux, et continua tranquillement sa marche. Quelques mois après, le mathématicien recueillit le triste salaire dont la révolution gratifiait en général ses foudroyés adversaires. Il alla porter sa tête sur l'échafaud (1).

Un décret de la Convention ayant expulsé de Paris les nobles, sans exception, Villolion fut obligé de fuir la capitale, et alla chercher un asile dans la ville d'Orléans. Là, comme on sait, se trouve une bibliothèque remarquable, composée en partie de celle de Proustau, et qui renferme, entre autres trésors littéraires, les livres de Henri et Adrien de Valois, couverts de notes manuscrites des deux doctes frères. Villolion prit possession de cette bibliothèque, qui était alors complètement abandonnée, et il se dit à lui-même :

Je n'en connais point d'autre. La bibliothèque lui avait remis la clef de l'établissement confié à ses soins. Chaque matin, de bonne heure, Villolion entra dans les salles sacrées de la bibliothèque, s'y installait comme chez lui, et y restait sans interruption jusqu'à la nuit close. C'est dans cet asile so-

litaire qu'il lut d'un bout à l'autre une foule de livres philosophiques, ascétiques, théologiques, monuments du moyen âge, qui jusqu'alors avaient échappé à ses recherches. Je puis citer en ce genre, d'après son propre témoignage, la collection complète des nombreux commentateurs grecs d'Aristote. C'est là également qu'il recueillit les notes savantes déposées par Henri et Adrien de Valois sur les marges de leurs livres. Il en forma un gros volume in-4°, que la veille de sa mort il offrit en présent à son ami M. Dureau de la Malle, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Pour apprécier le courage que déploya Villolion dans ses explorations, il faut se rappeler qu'il passa dans la bibliothèque d'Orléans les journées de l'hiver terrible de 1794-1795, le plus rigoureux de tous ceux dont la France a gardé la mémoire (1).

Le régime sanglant de la terreur ayant fait place à des jours un peu plus calmes, Villolion revint habiter Paris, et reprendre le cours de ses doctes travaux. Mais les choses étaient bien changées autour de lui. Les académies avaient été balayées par le torrent révolutionnaire. Parmi les amis, les confrères de Villolion, les uns avaient péri sur l'échafaud, d'autres étaient morts naturellement, d'autres se trouvaient dispersés. Sa fortune personnelle, par suite de la dépréciation des assignats et des pertes de tous genres, avait éprouvé une très-forte diminution. D'ailleurs, par l'effet du mariage d'inclination qu'avait contracté son aïeul, il avait des parents, que l'on a vu paraître à la vente de ses livres, et qui, très-lonnêtes à coup sûr, appartenaient à une classe inférieure de la société, et auxquels probablement il offrait avec délicatesse les secours que réclamait leur position. Espérant se procurer un supplément de revenu, il ouvrit un cours de grec, qu'il proposa par souscription. Mais, dans ces temps désastreux, la littérature ancienne était tombée dans un oubli presque absolu; et un bien petit nombre de personnes répondit à l'appel du noble savant. Je puis citer les noms des élèves qui composaient le modeste auditoire du premier helléniste de l'Europe : c'étaient Codrila, MM. Segquier de Saint-Brisson, Hase, Jules David, Lepage, Casimir Rostan, l'auteur de cet article, et deux Danois, MM. Thorlacius et Müller. Villolion expliquait les odes de Pindare. Chacune de ses leçons était écrite; ce qui n'empêchait pas le docte professeur de joindre de vive voix à son explication des développements toujours instructifs. Il est impossible de se figurer un cours plus

(1) Probablement ce genre d'existence auquel s'était voué Villolion contribua à lui sauver la vie. Les jacobins de la ville, en voyant un homme si cultiver volontairement dans les salles poudreuses d'une bibliothèque, conçurent pour lui un sentiment de pitié dédaigneuse; et supposèrent qu'un pareil régime de vie denotait ou un insensé ou un être trop complètement inepte pour prendre une part tant soit peu active aux sublimes conceptions de la France révolutionnaire.

savant; mais, il faut le dire, il l'était peut-être un peu trop. Bien des remarques, qui dans un commentaire critique auraient été parfaitement à leur place, offraient souvent une surabondance de détails étrangers à l'intelligence du texte. Et il faut avouer que l'interprétation avançait souvent avec trop de lenteur (1).

Le gouvernement créa ensuite pour lui une chaire provisoire de grec moderne près l'École des Langues orientales vivantes. Dans cette chaire, Villoison, non content d'expliquer les ouvrages écrits en grec moderne, et surtout la traduction des *Mille et une Nuits*, donnait à ses auditeurs des leçons de paléographie grecque. On sait en effet jusqu'à quel point il avait approfondi cette branche essentielle de la science : ayant, dans le cours de ses recherches, lu et examiné avec une attention scrupuleuse une foule de manuscrits grecs, il avait rédigé sur cette matière un traité beaucoup plus complet que celui de Dom de Montfaucon. Cet ouvrage, fruit des recherches de toute sa vie, et qu'il regardait comme devant être un de ses plus beaux titres de gloire littéraire, formait un volume in-folio, qui était placé dans sa bibliothèque à côté de la *Palaeographia* du savant bénédictin. Durant la maladie de Villoison cet ouvrage précieux a disparu de sa bibliothèque, et on ignore dans quelles mains il se trouve actuellement.

Une place à l'Institut étant vacante, par la mort de Sélys (1802), Villoison se mit sur les rangs, et fut nommé. Comme l'astronome Jérôme de Lalande avait, dans cette occasion, déployé un grand zèle pour appuyer la candidature du savant philologue, cette circonstance produisit entre ces deux hommes célèbres des relations assez intimes. Villoison, voulant célébrer à sa manière la fête de Lalande, lui adressa une pièce de vers latins, dans laquelle on remarque la traduction d'une strophe célèbre de Lefranc de Pompignan :

Nil acas quondam ad ripas, gens torrida solem
ignivomum increpitans, voce adfudit inani.
Infelix rari, atque impar conrussa, coacti
Gentem dispiciens penitus penitusque jacentem,
Phœbus, inextincta fundebat flamma lucis.
Obcuram illustrans flammis ultricibus oram.

Villoison était enfin arrivé à la réalisation de ses vœux les plus chers : le gouvernement impérial, cédant aux sollicitations du savant philologue, venait de transférer sa chaire au Collège de France, sous le titre de *Chaire de langue grecque ancienne et moderne*. Dansse, désormais tranquille sur son avenir, allait interpréter Homère et les autres poètes de l'an-

tiquité grecque dans cet illustre sanctuaire des lettres, qui doit sa fondation à François I^{er}. Désormais l'infatigable auteur allait songer à la rédaction du grand ouvrage qui depuis tant d'années était la principale et presque la seule occupation de ses doctes veilles. Tous les matériaux étaient prêts et classés dans un ordre méthodique. Quinze énormes volumes in-4^e, d'une écriture extrêmement serrée, offraient sur chaque ville de la Grèce, sur chaque point de l'histoire hellénique, tout ce que l'antiquité, le moyen âge, les temps modernes avaient pu présenter à ses immenses recherches. Je me souviens avec quelle complaisance il aimait à montrer à ses amis ce trésor inappréciable de renseignements si nombreux, si variés. Il me disait quelquefois : « J'aimerais mieux perdre ma bibliothèque tout entière que cette collection d'extraits; car il n'existe dans mes livres aucun fait tant soit peu intéressant qui ne se trouve reproduit dans ce recueil. » Il trouvait souvent un secours précieux dans son fidèle domestique, le bon Joseph, qui l'avait accompagné dans tous ses voyages, et qui parlait avec une extrême facilité le grec moderne. Si Villoison hésitait sur la signification d'un mot, sur un usage populaire, il sonnait Joseph, et lui demandait son avis; et la mémoire de ce brave homme ne se trouvait presque jamais en défaut.

Villoison n'était encore que dans sa cinquante-cinquième année. Doué d'une force d'Hercule, d'une santé robuste, n'ayant jamais connu aucun genre de maladie, il semblait avoir devant lui un long avenir, et pouvoir se livrer sans inquiétude à la perfection du plus vaste monument littéraire que l'érudition eût élevé à la Grèce; mais la Providence en avait ordonné autrement.

Villoison était venu prendre possession de la chaire du Collège de France. Il se trouvait entouré d'un petit nombre d'élèves, mais tous bien décidés à suivre ses leçons avec une imperturbable fidélité (1). Il avait choisi pour sujet de ses explications le *Prométhée* d'Eschyle, et, il faut le dire, son enseignement avait beaucoup gagné. Sans cesser d'être un maître profond, il avait su écarter de ses interprétations cette surabondance d'érudition, ces longues digressions qui jadis faisaient perdre un peu trop de vue le texte, de l'auteur. Désormais les personnes même instruites médiocrement en grec auraient pu suivre ce cours et en recueillir un véritable fruit; n à peine avait-il donné quelques leçons, que, tant du Collège de France, il se trouva attaqué d'une forte jaunisse (2). Ses élèves, qui le con-

(1) En de nos plus savants hellénistes, M. Boissonade, dans sa *Notice sur M. de Villosion*, dit à cette occasion : « Ce cours ne dura pas, je crois, plus de quelques mois. Le petit nombre de personnes qui avaient souscrit s'éloigna insensiblement, et bientôt il ne resta plus personne. » Si ma mémoire ne me trompe pas, le fait n'est pas présenté d'une manière parfaitement exacte. Les auditeurs de Villosion ne l'abandonnèrent pas; mais lui-même, ayant son cours si peu suivi, se leva au découragement, et suspendit ses leçons.

1. On comptait dans ces rangs MM. Segur, Haug, Prunelle, Bureau de la Malle, et l'auteur de cet article.
2. Villosion avait été atteint précédemment d'une fièvre scarlatine, maladie qui, fréquente chez les enfants, ne présente ordinairement aucun danger. Il aurait dû se tenir chaudement, et suivre le régime que réclamait cette indisposition. Malheureusement il n'en fit rien. Plein de confiance dans la force de son tempérament, il ne changea rien à ses habitudes ordinaires, et pendant une partie de son temps dans sa salle à manger, exposé

bez lui, l'engagerent à ne plus sortir, et
 toutes les précautions que réclamait

se procurèrent de se relayer auprès de
 ses soirs, de manière à ce qu'il fût le
 possible abandonné à une triste solitude.
 de ces attentions, en dépit des secours
 continuels, le mal fit des progrès rapides.
 sa constitution se minait à vue d'œil; et
 après deux mois de maladie, il expira,
 en 1765, sans presque avoir été alité. Les
 de la religion dont il était pénétré le
 val dans sa dernière maladie, et il vit
 la mort avec le calme de l'homme de
 une résignation du véritable chrétien.

Il était un homme d'un savoir prodigieux.
 sa vaste, des littératures et des monu-
 de l'antiquité était loin d'avoir absorbé
 ses investigations. Il connaissait à fond l'his-
 toire des institutions des différents peuples,
 et modernes. Il pouvait parler, et parler
 avec une foule d'objets divers.
 sa mémoire lui fournissait à point nommé,
 avec une fidélité imperturbable, tout ce qui
 se rapportait à la matière qu'il voulait traiter.

Il avait une quantité d'anecdotes, de tous
 les siècles, qu'il répandait dans sa conversation avec
 une grâce et une charmes. On le voyait continuel-
 lement, sans aucun effort, d'une discus-
 sion profonde sur un point abstrait d'anti-
 quité, de philosophie, de littérature, à une entre-
 tien quelquefois tout à fait frivole.

Il parlait avec une pureté dans sa conversation,
 ses ouvrages, il ne savait pas s'as-
 surer un ordre régulier, méthodique. Dominé
 par son imagination vive et par un esprit brillant,
 il se laissait emporter à des discussions
 sans fin, entraînant dans de longues

discussions, qui, tout instructives qu'elles étaient,
 ne pouvaient que trop de l'objet de la discus-
 sion. Les écrits laissaient souvent à désirer sous
 le rapport de l'élegance du style. Maniant fort bien
 la langue, il se plaisait quelquefois à lancer un
 mot contre des personnes dont il croyait

se plaindre; mais ces paroles, plus gaies
 qu'agressives, n'étaient jamais inspirées par un sen-
 timent de haine. Lui-même s'efforçait de
 ne pas se laisser aller à ceux qu'il avait pu blesser par un

mot caustique; et en général il ne se
 permettait rien contre personne. Quant à ses amis, il

leur témoignait une vive affection;
 et se laissait emporter quelquefois, en les
 louant, à des éloges sincères, mais

pas toujours exempts d'un peu
 de partialité. Il s'intéressait vivement aux jeunes

gens, et les distinguait par des connaissances
 par leur ardeur pour l'étude. Il ap-
 préciait leurs succès, et ne manquait pas

de leur rendre les services qui dépendaient
 de sa position. Ses ouvrages dont j'ai parlé,
 sont de différentes époques, plu-

siens mémoires insérés dans différents recueils,
 et surtout dans le *Magasin encyclopédique*.
 On peut en voir l'indication dans la *Notice* de
 Chardon de La Rochette et dans celle de M. Bois-
 sonade. Un des morceaux les plus intéressants
 qu'il ait donnés est sans contredit son *Mémoire*
sur la Troade, publié à la suite du *Voyage* de
 l'abbé Lechevalier. Depuis la mort de Vilvoison,
 Malte-Brun a fait imprimer dans les *Annales des*
Voyages des observations sur les Grecs moder-
 nes extraites des papiers du savant helléniste.
 Étienne QUATREMIÈRE.

Documents particuliers.

* **DANT** (Jean), littérateur français, né à Cas-
 tres, en 1565, mort dans la même ville, le 14
 mars 1651. Il fit partie de l'Académie fondée
 dans sa patrie, et nombre de pièces de vers grecs,
 latins et français, composées par ses collègues,
 attestèrent les regrets que causa sa mort. Du-
 rant sa longue carrière, Dant composa de nom-
 breux ouvrages, dont une partie resta manus-
 crite; il traduisit en vers français la *Philis de*
Scyre, du comte Bonarelli. Mais le seul de ses
 écrits qui ait conservé quelque intérêt aux yeux des
 bibliophiles a pour titre : *Le Chauve, ou le mé-
 pris des cheveux, tiré de l'oraison grecque*
de Synésius; Paris, 1621, in-4° : le but de cet
 ouvrage, assez singulier, est de consoler les per-
 sonnes qui ont perdu leur chevelure, en leur
 montrant que le mal n'est pas grand: d'après
 Dant, les cheveux sont « la plus abjecte et la
 plus vile des choses, un honteux excrément;
 l'éléphant est la merveille des bêtes, parce qu'elle
 n'a point de poils ». G. BRUNET.

Nayral, *Biographie et chroniques castrais*; 1831,
 t. II, p. 80. — *Bulletin du Bibliophile*; Paris, 1836, p. 25.

DANTAL (Pierre), grammairien français, né
 à La Souche (Haute-Loire), le 18 novembre
 1781, mort à Lyon, le 13 octobre 1820. Il était
 instituteur à Lyon, On a de lui : *Abrégé de*
l'Histoire d'Égypte; Lyon, 1809, in-12;

Cours de Thèmes rédigés d'après le rudiment
de Lhomond; Genève et Paris, 1809, 2 vol.

in-12; réimprimés avec quelques additions
 à l'usage des écoles publiques et parti-
 culières de septième à quatrième classe;

Paris, 4^e édition, 1824, 2 vol. in-12; — *Les*
mémoires, avec les corrigés en regard, français-
latin, à l'usage des maîtres; ibid.; — *Nou-*
veau Cours de Thèmes, pour les cinquième et
quatrième, rédigés d'après les rudiments
adoptés et recommandés par l'Université
impériale avec les mots latins en regard à
l'égard des commençants; Paris, 1809, in-12;

3^e édit., soigneusement revue et corrigée; Paris,
 1823, in-12; avec les corrigés en regard, pour
 les maîtres; ibid.; — *Calendrier perpétuel*
et historique, fondé sur les principes des
plus célèbres astronomes, Copernic, Galilée,
Clavius, Cassini, Newton, La Hire, Lalande,
etc.; Paris, 1810, in-8°, avec pl.; — *Rudi-*
ment théorique et pratique de la Langue La-

linc, calqué sur Lhomond, etc.; Paris, 1810, in-12; 3^e édition, Paris, 1823, in-12; — *Nouveau Cours de Thèmes, pour les quatrième et troisième*; Lyon, 1811, in-12; — *Epitome Historiæ Francorum, ad usum lironum linguæ latinæ*; Lyon, 1813, in-12; et avec les corrigés en regard, à l'usage des maîtres; *ibid.*; — *Le Petit Levamen des professeurs de basses classes, ou traduction des thèmes du rudiment théorique et pratique, latin et français*; 3^e édit., Lyon et Paris, 1813, in-12; les mêmes, avec les corrigés; *ibid.*; — *Petit Cours de Thèmes adaptés aux règles du rudiment de Lhomond, à l'usage des huitième, septième et sixième classes, suivi d'un dictionnaire français-latin*, 2^e édit.; Paris, 1824, in-12; avec les corrigés; *ibid.*; — *Nouveau Cours de Thèmes sur l'histoire de France, depuis l'origine des Francs jusqu'à la fin du règne de Louis XV, à l'usage des sixième et cinquième classes; suivi d'un dictionnaire français-latin par Masselin*; Paris, 1824, in-12; avec les corrigés; *ibid.*; — *Choix de jolies Fables, traits d'histoire, bons mots et anecdotes en latin élémentaire*; — *Nouveau Cours de Versions à l'usage des élèves de sixième et de cinquième*; Paris, 1827, in-12;

Querard, *La France lit.*

DANTAN aîné (Antoine-Laurent), statuaire français, né à Saint-Cloud, le 8 décembre 1798. Il fut d'abord élève de son père, modeste sculpteur en bois, puis du célèbre Bosio. Sa première statue, *Télémaque*, fut exécutée (en plâtre) en 1819. Il fit ensuite *L'Asie*, figure allégorique, remporta le second prix de sculpture en 1826, et le premier en 1828. Envoyé comme pensionnaire à Rome, Dantan aîné s'y fit remarquer par la pureté des formes et la beauté savante du modelé. Il revint d'Italie en 1833, et exposa en 1835 : *Un jeune Baigneur jouant avec son chien* (statue en marbre); — en 1836 : un bas-relief en plâtre représentant *l'Itresse de Silène*, et le *Buste de M^{lle} de La Roche*; — En 1838 : *Une jeune Fille jouant du tambourin* (statue en bronze). Depuis il a exécuté les *Statues du maréchal de Villars* et de *Louis-Joseph de Bourbon*, ainsi que les *Bustes de Louis de France, dauphin*, et de *Marie-Joséph de Saxe, dauphine de France*, pour le Musée de Versailles; — la *Statue de Juvénal des Ursins*, qui se voit à l'hôtel de ville de Paris; celle de *Duquesne*, inaugurée à Dieppe en 1844; — *Saint-Christophe*, statue en pierre; à l'église de La Villette (1846); — le *Buste du baron Mounier, pair de France*; au palais du Luxembourg (1846); — *Malthébe*, statue pour la ville de Caen (1847); — Le *Buste de J.-J. Grandville* salon de 1848; — *Jung-Bahadoor-Sing, ambassadeur du rajah de Nepaul*, buste; salon de 1850; — *Des Renaudes*; *ibid.*; — *Edmond Dupaix*; *ibid.*; — *M^{lle} de Mirbel*; *ibid.* Les ouvrages de M. Dantan aîné sont aussi remarquables par

l'aspect que par le détail d'exécution lent un artiste fidèle aux traditions écoles.

Alfred DE

Documents particuliers.

DANTAN jeune (*Jean-Pierre*) français, frère du précédent, né à Paris le 22 décembre 1800. Il reçut les premiers la sculpture dans l'atelier de son père en jouant qu'il sentit maître et se dévot penchant à la caricature et à la plasticité des objets. Comme son frère jeune suivit les leçons de Bosio; après études à l'Académie de Paris, il partit, et s'appliqua surtout à l'étude. Il revint en France en 1830, et les premières qu'on remarqua de lui furent ce *Pie VIII* et celui de *Boieldieu*, qui 1831, mérita à son auteur une médaille de seconde classe. Dès cette époque l'œuvre commença à cultiver sa disposition à sa culture d'une physionomie et à mouler les sections et les habitudes des figures, qui devait le rendre créateur d'un genre sans rivaux. Les premières charges qui ne furent pour lui qu'une sorte de vaines des travaux plus sérieux. Ses amis de Paris, *Carle* et *Horace Vernet*, *Ducornet*, *Cicéri*, etc., exercèrent l'un sa verve naissante. Leurs figurines génieusement grotesques eurent un succès dans le monde artistique. L'un d'avantage, et reproduisit sous des mains lesquelles toutes les illustrations contiennent. Bientôt la vogue s'empara du nom et la palme de la sculpture bouffonna cernée. *Victor Hugo*, *Alexandre Dumas*, *Chaudesaigues*, du *Sommeville* et bien d'autres littérateurs et critiques leurs images prendre rang dans le monde des *fantasques*. La musique fournit aussi des modèles : on vit successivement *Berton* donner une comique satisfaction son habit d'artiste tout chamarré de notes musicales; s'abandonnant à toute l'expansibilité *Paganini* concentrant toutes les facultés dans un accord inspiré par la puissance et la conviction que la flexibilité de ses doigts ne lui fera jamais *Castil-Blanc* sur les épaules de *Rosati*, statuette rappelle l'embonpoint de tous les autres à la suite : *Caraffi*, *Habeneck*, *Monpou*; puis *Martin*, *Santini*, *Tamburini*, *Rubini*, *Irano*, *Levasseur*, *Dabadie*; les trois têtes *Lemonnier* et *Thenard*, surmontant une série d'artistes aimés du public; produits dans les rôles où ils excellèrent leurs rôles de prédilection : *Ligier*, *dar*, *Bouffé*, dans *Le Gamu de Paris*; *O'Connell* sous les cornettes de *Mme Gibon* et *Chet*; *Frederick Lemaitre* et *Sorin*, baillons fantastiques de *Robert Ma*

Arndt, Arnai, Achard, Levas-
se. En même temps d'ingénieux ré-
 sistent les noms des personnages, venaient
 des plus épigrammatiques, plus
 mais plus populaires.

se contenta pas d'avoir élargi pour
 cercle du rire et ajouté un grolot
 l'âme humaine. Il alla chercher de
 pas en Angleterre; là son talent
 nouvelle ère, et atteignit à la hau-
 teur. *Les ducs de Cumberland et*
; Lord Wellington, lord Grey;
mais, assés sur le sac de laine;
le marquis de Clanricarde, gen-
ing; O'Connell, l'orateur populaire
légionnaire; Cobbett, négligé dans sa
littérature; Samuel Rothschild, nageant
sur des monceaux d'or; sir Roger,
quier; lord Selton, lord Allan,
mal, et la plupart des représentants
de la science et de la fashion an-
glaise à Dantan certains traits de sa-
meuvent atteindre ni la plume ni le
serge de Talleyrand offrit surtout
de sérieux et de grotesque impos-
er par tout autre que Dantan : cette
opacité comme un portrait frap-
pé. Le cadre de cet ouvrage ne nous
de donner le catalogue complet des
signes et séries de M. Dantan
plombiers portant parmi les der-
gins de Jean-Bart, de Giulia Crist,
de Bédinck, la statue de Boile-
au à Rouen en 1838, les bustes de
de Kambé, exposé en 1844; — du
de Soufflot; salon de 1845; — du
de Clouet; ibid.; — du docteur Jo-
phalle; ibid.; — du compositeur
de — du compositeur Cherubini;
de — de Lallemand; ibid.; — de
de — de Rose Chéri, artiste dra-
de — de Samson, de la Comédie-
de — de Fatté; salon de 1848; —
de — ibid.; — du docteur Clot-Bey;
de — du docteur Blandin; ibid.; —
de — de Fatté d'Egypte; ibid.; — du
de — de 1850; — du docteur Blanche;
de — de Maurice; ibid.; — de Cavan-
de — de Rosa Bonheur, habile peintre
de — du compositeur Musard;
de — du compositeur Spontini, salon de
de — de Marjolain; ibid.; — du
de — de Turgot; salon
 Alfred DE LACAZE.

Dantan. — J.-B. Delestre, dans La
Conservation.

DANTE ALIGHIERI, l'Ho-
 me à Florence, le 8 mai 1265,
 le soleil était dans le signe des
 lui fit prédire une brillante des-
 tination à Ravenna, le 14 sep-
 tembre 1321, année mémorable par une

éclipse totale du soleil, suivant la chronique d'un
 des historiens de l'époque, Jean Villani. Poète,
 soldat, publiciste, philosophe, homme d'État et
 simple citoyen, fondateur d'un art et d'une langue,
 tantôt l'un des chefs de sa cité républicaine, tantôt
 proscrit, presque mendiant dans l'exil, théologien
 membre tertiaire d'un ordre religieux et ardent
 apôtre d'une théorie politique opposée à la puis-
 sance temporelle des papes, guelfe et gibelin, con-
 damné au feu par un tribunal révolutionnaire,
 poursuivi comme hérétique par l'inquisition et
 placé après sa mort jusque dans le Vatican parmi
 les docteurs de l'Eglise, il correspond à tout, et
 réunit en lui tous les extrêmes, tous les contras-
 tes. Si Aristote fut l'*encyclopédie vivante* de
 l'antiquité (1), l'immortel Toscan, jeté dans la pé-
 riode orageuse dont son universalité réfléchit les
 faces diverses, par son existence militante aussi
 bien que par ses écrits, offre la personification
 la plus complète du moyen âge. Longtemps demi-
 perdu pour nous à travers ses ténèbres, ressus-
 cité depuis peu par des investigations ferventes
 ou plutôt par la double force expansive de la forme
 et de l'idée, il y apparaît comme le flambeau qui
 éclaire le passé et l'avenir.

D'après la tradition, un Eliseo, issu d'une an-
 cienne famille romaine, les Frangipani, vint s'é-
 tablir à Florence au neuvième siècle, quand Char-
 lemagne, après avoir rebâti cette cité, détruite par
 Totila, roi des Goths, y appela des colons pour la
 repeupler. L'un de ses descendants, né en 1106,
 Cacciaguida, qui épousa Alighiera, de la maison
 des Alighieri Fontana de Ferrare (2), suivit l'em-
 pereur Courad III dans sa désastreuse croisade,
 fut armé chevalier de sa main, et périt sous le
 sabre des Turcs, en 1147. Ses enfants, fixés dans
 sa ville natale, adoptèrent le nom maternel, sans
 doute pour distinguer sa branche de celles de ses
 deux frères. Le troisième Alighieri, jurisconsulte,
 épousa en secondes noces Donna Bella, dont na-
 quit notre poète. Comme ses aïeux, quoique leur
 maison eût un chevalier pour supehe, il avait
 embrassé le parti guelfe ou bourgeois, au milieu des
 factions qui divisaient la république florentine, et
 il avait subi un premier exil, vers 1248. Dans la ba-
 taille de Monte-Aperto, en 1260, les gibelins triom-
 phèrent de nouveau, par la secours du roi Man-
 fred, le valeureux bâlard des Hohenstaufen. Ali-
 ghieri était banni pour la seconde fois à l'heure où
 Donna Bella mettait au jour un fils baptisé sous le
 nom de Durante, changé depuis en celui de Dante,
 par une abréviation familière. Guido Novello,
 des comtes Guidi, seigneurs du Casentin, gou-
 vernait Florence comme podestat et lieutenant de
 Manfred; des agitations menaçantes l'obligèrent
 d'élire à sa place pour podestats deux chevaliers de
 Sainte-Marie, appartenant chacun à l'un des deux

(1) Voyez dans cet ouvrage l'article *Aristote*, de
 M. Hofer.

(2) Nommés aussi *Alidieri*, *Aligieri*, *Alaghieri* ou
Alighieri, suivant l'instabilité commune alors des noms
 de famille.

line, calqué sur Lhomond, etc.; Paris, 1810, in-12; 3^e édition, Paris, 1823, in-12; — *Nouveau Cours de Thèmes, pour les quatrième et troisième*; Lyon, 1811, in-12; — *Epitome Historiæ Francorum, ad usum tironum linguæ latinæ*; Lyon, 1813, in-12; et avec les corrigés en regard, à l'usage des maîtres; ibid.; — *Le Petit Levrain des professeurs de basses classes, ou traduction des thèmes du rudiment théorique et pratique, latin et français*; 3^e édit., Lyon et Paris, 1813, in-12; les mêmes, avec les corrigés; ibid.; — *Petit Cours de Thèmes adaptés aux règles du rudiment de Lhomond, à l'usage des huitième, septième et sixième classes, suivi d'un dictionnaire français-latin*, 2^e édit.; Paris, 1824, in-12; avec les corrigés; ibid.; — *Nouveau Cours de Thèmes sur l'histoire de France, depuis l'origine des Francs jusqu'à la fin du règne de Louis XV, à l'usage des sixième et cinquième classes; suivi d'un dictionnaire français-latin par Masselin*; Paris, 1824, in-12; avec les corrigés; ibid.; — *Choix de jolies Fables, traits d'histoire, bons mots et anecdotes en latin élémentaire*; — *Nouveau Cours de Versions à l'usage des élèves de sixième et de cinquième*; Paris, 1827, in-12;

Querard, *La France litt.*

DANTAN aîné (Antoine-Laurent), statuaire français, né à Saint-Cloud, le 8 décembre 1798. Il fut d'abord élève de son père, modeste sculpteur en bois, puis du célèbre Bosio. Sa première statue, *Telemaque*, fut exécutée (en plâtre) en 1819. Il fit ensuite *L'Asie*, figure allégorique, remporta le second prix de sculpture en 1826, et le premier en 1828. Envoyé comme pensionnaire à Rome, Dantan aîné s'y fit remarquer par la pureté des formes et la beauté savante du modelé. Il revint d'Italie en 1833, et exposa en 1835 : *Un jeune Baigneur jouant avec son chien* (statue en marbre); — en 1836 : un bas-relief en plâtre représentant *l'Iresse de Silène*, et le *Buste de Mlle de La Roche*; — En 1838 : *Une jeune Fille jouant du tambourin* (statue en bronze). Depuis il a exécuté les *Statues du maréchal de Villars* et de *Louis-Joseph de Bourbon*, ainsi que les *Bustes de Louis de France*, dauphin, et de *Marie-Josèphe de Saxe*, dauphine de France, pour le Musée de Versailles; — la *Statue de Juvénal des Ursins*, qui se voit à l'hôtel de ville de Paris; celle de *Duquesne*, inaugurée à Dieppe en 1844; — *Saint-Christophe*, statue en pierre : à l'église de La Villette (1846); — le *Buste du baron Mounier*, pair de France : au palais du Luxembourg (1846); — *Malthébe*, statue pour la ville de Caen (1847); — le *Buste de J.-J. Grandville* salon de 1848; — *Jung-Bahadour Sing*, ambassadeur du royaume de Nepaul, buste; salon de 1850; — *Des Renaudes*; ibid.; — *Edmond Dupuis*; ibid.; — *Mme de Martel*; ibid. Les ouvrages de M. Dantan aîné sont aussi remarquables par

l'aspect que par le détail d'exécution. Ils revêtent un artiste fidèle aux traditions des grandes écoles.

Alfred de LACAZE.

Documents particuliers.

DANTAN jeune (Jean-Pierre), se français, frère du précédent, né à Paris, le 20 décembre 1800. Il reçut les premiers principes de la sculpture dans l'atelier de son père, et ce n'est en jouant qu'il sentit naître et se développer son penchant à la caricature et à la reproduction plastique des objets. Comme son frère, Dantan jeune suivit les leçons de Bosio; après quelques études à l'Académie de Paris, il partit pour l'Italie, et s'appliqua surtout à l'étude du portrait. Il revint en France en 1830, et les premiers succès qu'on remarqua de lui furent celui du *pape Pie VIII* et celui de *Boieldieu*, qui, exposé en 1831, mérita à son auteur une médaille d'or et une seconde classe. Dès cette époque Dantan commença à cultiver sa disposition à saisir les ridicules d'une physionomie et à mouler les imperfections et les habitudes des figures, disposition qui devait le rendre créateur d'un genre ou sans rivaux. Les premières charges qu'il exécuta ne furent pour lui qu'une sorte de délassement de ses travaux plus sérieux. Ses amis de Rome de Paris, *Carle* et *Horace Vernet*, *Lepau*, *Ducornet*, *Cicéri*, etc., exercèrent les premiers sa verve naissante. Leurs figures, si grotesquement grotesques eurent un grand succès dans le monde artistique, et, en outre, ils reproduisirent sous des formes diverses lesquelles toutes les illustrations commencent. Bientôt la vogue s'empara du nom de Dantan et la palme de la sculpture bouffonne lui fut décernée. *Victor Hugo*, *Alexandre Dumas*, *Darv*, *Chaudesaigues*, *du Sommerard*, *Romieu* et bien d'autres littérateurs et critiques vinrent leurs images prendre rang dans le musée dantesque. La musique fournit aussi ses célébrités : on vit successivement *Berton* étalant avec une comique satisfaction son habit d'académicien tout chamarré de notes musicales; *Ponci* s'abandonnant à toute l'expansibilité de sa voix *Paganini* concentrant toutes les facultés de son âme dans un accord inspiré par une volubilité et la conviction que la merveilleuse flexibilité de ses doigts ne lui fera pas de *Castil-Blaze* sur les épaules de *Rossini*, la statuette rappelle l'embonpoint du *maestro*; tous les autres à la suite : *Caraffa*, *Muscati*, *Habeneck*, *Mompou*; puis *Martin*, *Lablache*, *Santini*, *Tamburini*, *Rubini*, *Ivanoff*, *Nour*, *Lerasseur*, *Dabadie*; les trois têtes de *Fer*, *Lemonnier* et *Thenard*, surmontant une nef; une série d'artistes aimés du public exécutés dans les rôles où ils excellaient, et leurs rôles de prédilection : *Leger*, dans *Louis*; *Rouffé*, dans *Le Gamon de Paris*; *O'ry*, *Le Vre* sous les cornettes de *Mme Gibou* et de *Mme Fanchon*; *Frederick Lemaitre* et *Serres*, sous les haillons fantastiques de *Robert Macaire* et

; *Parlet, Arnel, Achard, Levas-*, etc. En même temps d'ingénieux réunissent le nom des personnages, venaient à types plus épigrammatiques, plus et aussi plus populaires.

On se contenta pas d'avoir élargi pour la le cercle du rire et ajouté un grelot la folie humaine. Il alla chercher de types en Angleterre; là son talent une nouvelle ère, et atteignit à la hauteur. *Les ducs de Cumberland et d'York; lord Wellington, lord Grey; Napéon*, assés sur le sac de laine; *net; le marquis de Clairricarde, genouing; O'Connell*, l'oreleur populaire et vêtements; *Cobbett*, négligé dans sa toilette; *Samuel Rothschild*, nageant sur des monceaux d'or; *sir Roger, banquier; lord Selton, lord Allan, l'homme*, et la plupart des représentants types, de la science et de la *fashion* appartenant à Dantan certains traits de ses manières atteindrent ni la plume ni le pinceau de *Talleyrand* offrit surtout une de sérieux et de grotesque imposantes par tout autre que Dantan : cette est considérée comme un portrait frappant. Le cadre de cet ouvrage ne nous permet de donner le catalogue complet des peintures et sculptures de M. Dantan que signalerons pourtant parmi les dernières de *Jean-Bart, de Giulia Grisi, Mary, de Bontinck*, la statue de *Bois-le-Roi* à Rouen en 1838, les bustes de *Blaise Comble*, exposé en 1844; — du *sublime Soufflot*; salon de 1845; — du *bon Cloquet*; *ibid.*; — du docteur *Joachimbelli*; *ibid.*; — du compositeur *ibid.*; — du compositeur *Cherubini*; 1847; — de *Lallemand*; *ibid.*; — de *ibid.*; — de *Rose Chéri*, artiste dramatique; *ibid.*; — de *Samson*, de la Comédie-Française; *ibid.*; — de *Fallet*; salon de 1848; — *ibid.*; — du docteur *Clot-Bey*; 1849; — du docteur *Blandin*; *ibid.*; — du *Adé*, pacha d'Égypte; *ibid.*; — du *ibid.*; 1850; — du docteur *Blanche*; 1851; — de *Maurice*; *ibid.*; — de *Capan-*; — de *Rosa Bonheur*, habile peintre; *ibid.*; — du compositeur *Musard*; — du compositeur *Spontini*, salon de 1852; — du docteur *Marjolin*; *ibid.*; — du *ibid.*; la marquise de *Turgot*; salon de 1853; — Alfred de *LACAZE*.

Illustrateurs. — J.-B. Delaistre, dans *La* *de Conversation*.

DURANTE ALIGHIERI, l'Homme qui naquit à Florence, le 8 mai 1265, dans la société et dans le signe des zodiaques, et fut prédire une brillante destinée, fut exilé à Ravenne, le 14 septembre 1301, année mémorable par une

éclipse totale du soleil, suivant la chronique d'un des historiens de l'époque, Jean Villani. Poète, soldat, publiciste, philosophe, homme d'État et simple citoyen, fondateur d'un art et d'une langue, tantôt l'un des chefs de sa cité républicaine, tantôt proscrit, presque mendiant dans l'exil, théologien membre tiersaire d'un ordre religieux et ardent apôtre d'une théorie politique opposée à la puissance temporelle des papes, guelfe et gibelin, condamné au feu par un tribunal révolutionnaire, poursuivi comme hérésiarque par l'inquisition et placé après sa mort jusque dans le Vatican parmi les docteurs de l'Église, il correspond à tout, et réunit en lui tous les extrêmes, tous les contrastes. Si Aristote fut l'*encyclopédie vivante* de l'antiquité (1), l'immortel Toscan, jeté dans la période orageuse dont son universalité réfléchit les faces diverses, par son existence militante aussi bien que par ses écrits, offre la personification la plus complète du moyen âge. Longtemps demeuré pour nous à travers ses ténèbres, ressuscité depuis peu par des investigations ferventes ou plutôt par la double force expansive de la forme et de l'idée, il y apparaît comme le flambeau qui éclaire le passé et l'avenir.

D'après la tradition, un Eliseo, issu d'une ancienne famille romaine, les Frangipani, vint s'établir à Florence au neuvième siècle, quand Charlemagne, après avoir rebâti cette cité, détruite par Totila, roi des Goths, y appela des colons pour la repeupler. L'un de ses descendants, né en 1106, Cacciaguida, qui épousa Alighiera, de la maison des Alighieri Fontana de Ferrare (2), suivit l'empereur Courad III dans sa désastreuse croisade, fut armé chevalier de sa main, et périt sous le sabre des Turcs, en 1147. Ses enfants, fixés dans sa ville natale, adoptèrent le nom maternel, sans doute pour distinguer sa branche de celles de ses deux frères. Le troisième Alighieri, jurisconsulte, épousa en secondes nocces Donna Bella, dont naquit notre poète. Comme ses aïeux, quoique leur maison eût un chevalier pour spuche, il avait embrassé le parti guelfe ou bourgeois, au milieu des factions qui divisaient la république florentine, et il avait subi un premier exil, vers 1248. Dans la bataille de Monte-APerto, en 1260, les gibelins triomphèrent de nouveau, par le secours du roi Manfred, le valeureux bâlard des Hohenstaufen. Alighieri était banni pour la seconde fois à l'heure où Donna Bella mettait au jour un fils baptisé sous le nom de Durante, changé depuis en celui de Dante, par une abréviation familière. Guido Novello, des comtes Guidi, seigneurs du Casentin, gouvernait Florence comme podestat et lieutenant de Manfred; des agitations menaçantes l'obligèrent d'élire à sa place pour podestats deux chevaliers de Sainte-Marie, appartenant chacun à l'un des deux

(1) Voyez dans cet ouvrage l'article *Aristote*, de M. Hocfer.

(2) Nommés aussi *Aldighieri, Allighieri, Alaghieri* ou *Alighieri*, suivant l'instabilité commune alors des noms de famille.

camps opposés (Catalano et Loderingo, 1266). Ainsi, dès le berceau, l'enfant prédestiné puisait dans sa propre famille et dans sa municipalité, avec l'expérience des cruelles luttes civiles, les deux traditions antagonistes qui dominèrent ses actes et sa pensée, le principe impérialiste et le principe démocratique. Ces deux traditions se partageaient le monde. L'Italie, dont la papauté faisait toujours le centre de l'Europe, après l'immense mouvement des croisades, entraînait dans une féconde période intellectuelle, signalée par d'importantes rénovations civiles et de grandes découvertes scientifiques.

L'expulsion de Guido Novello, dont la lieutenance temporaire s'écroulait avec la race impériale déchue, ramena en 1267 sous leur toit natal tous les guelfes exilés depuis sept ans. Alighieri put embrasser son fils et lui donner ses enseignements tutélaires; mais le jeune Dante resta bientôt orphelin. Heureusement sa famille, malgré ses vicissitudes, sans être riche, possédait assez d'aisance pour lui assurer des ressources et, s'il le désirait, son droit d'action dans les affaires du gouvernement. Outre sa maison florentine, il avait quelques biens-fonds, diverses métairies à Camerata, près de Plaisance et de Pise, ainsi que des objets mobiliers, dont plus tard la perte devait lui être sensible. Sa mère, Donna Bella, qui survécut quelque temps, ne négligea rien, selon les vœux paternelles, pour cultiver ses facultés précoces. Avant de mourir, elle confia son éducation au savant Brunetto Latini (1), secrétaire de la république, professeur célèbre, et corréligionnaire politique du jurisconsulte défunt. Dante, sous un tel maître, reçut une précieuse impulsion, et se familiarisa vite avec toutes les notions scientifiques et morales dont les études embrassaient le cercle. Toutefois une puissante, une mystérieuse influence, agissant déjà sur son âme réfléchie et ardente, y développa ce que la scolastique ne pouvait donner, le feu rayonnant de la poésie et du génie, comme d'autres leçons plus profondes y développeront le vaste sentiment de l'humanité.

Dans sa dixième année, il avait rencontré une charmante enfant, dont la figure angélique sembla lui révéler le beau idéal avec l'amour; chacun connaît la Béatrice qu'il a immortalisée au-dessus de toute femme mortelle. Nous ne répéterons pas l'anecdote, peut-être romanesque, vulgairement empruntée à Boccace, sur leur première entrevue dans une réunion de famille chez les Portinari, leurs voisins, où Alighieri aurait conduit son jeune fils un jour de fête et de printemps. Le poète a retracé son chaste amour dans sa *Vita nuova*, comme un exorde à sa vision future; mais il ne précise aucun détail local, et lui laisse un voile mystique. Quoi qu'en aient dit certains commentateurs et celles qu'en fussent les allégories latentes, cet amour ni son objet ne furent une pure fiction. Les renseignements recueillis sur les Portinari,

fondeurs de l'hospice de Santa-Maria, ainsi que sur le mariage de leur fille Béatrice ou Bice avec l'un des Bardi, attestent la véracité biographique du pieux narrateur. Sous l'empire de cette passion, il traverse une adolescence agitée, en proie à des commotions étranges, à des phases malades. Tout enfant, il aime et pense profondément; il compose des vers qui émeuvent : le *mens divinior* fermente en lui. A propos d'un sonnet, ou songe énigmatique, sur lequel il les consulte, il entame une correspondance par symboles avec les troubadours en renom, Guido Cavalcante, qu'il appelle son premier ami, Cino de Pistoie, son second, Dante de Majano, son homonyme, et autres qui forment les *fidèles d'amour*.

Cependant sa famille, suivant l'usage, l'envoie perfectionner son instruction à l'université de Bologne, nommée *Mater studiorum*, puis à celle de Padoue, célèbre par sa primauté dans la jurisprudence. Au sortir de ses études, il fait son apprentissage militaire dans les guerres entre Florence et les villes rivales. Bientôt se réalise la vision qui dans une maladie lui a montré Béatrice morte : vers 1287, elle s'était mariée au riche seigneur Simon di Bardi, le fils d'un des amis de son père; elle expire le 9 juin 1290, dans sa vingt-sixième année. Un an après, Dante publie sa *Vita nuova*, élégiaque monodie qui prélude à son épopée. Si nous en croyons un commentateur (Buti), il aurait pris alors, comme novice, l'habit de Saint-François. On désigne même le monastère de *San-Benedetto in Alpe*, dans les gorges de l'Apennin, comme l'asile où il aurait commencé son noviciat. Le projet d'une retraite absolue dut lui venir en plusieurs occasions de malheur ou de trouble. Des écrivains français affirment qu'il appartenait à leur ordre, dont il portait toujours le cordon comme affilié, et il voulut mourir sous cet habit.

Sa *Vita nuova* et ses Canzones lui avaient acquis une rapide renommée. On l'appela communément le Poète, quoique beaucoup d'autres écrivissent des vers en rimes latines et vulgaires. Une pléiade d'hommes éminents l'environnait : Arnolfo, l'architecte des trois principaux monuments de Florence; Cimabué, dont il reçut des leçons de dessin, avec Giotto et le mosaïste Gaddi; le savant Cecco, illustre professeur et astrologue de Bologne; François Barberino, l'auteur des *Documenti d'Amore*; les troubadours cités plus haut, enfin toute une élite de esprits distingués, dont la plupart jouent un rôle actif dans les affaires publiques comme dans son épopée. Lorsque Charles II d'Anjou traversa Florence en 1289, pour aller se remettre en possession de son royaume, Dante fut présenté à son royal hôte par Brunetto, et prit place dans l'escorte que le comte donna à ce prince pour le protéger contre les ligues hostiles. Ce fut là le début sous le drapeau national.

Ses premières campagnes méritent d'être mentionnées. Il se distingua honorablement à la b

(1) Voyez BRUNETTO LATINI.

de Campaldino, où les gibelins furent, si-
coulèrent défaits. Les
l'entre villes guerries, avaient envoyé des forces
le centre du gibelisme.
Donati commandait le principal corps
l'ennemi, comme capitaine.
de Montefeltro, et
sous les ordres de
à cavalerie, et avait
des *fedeltori*, d'
l'attaque. Selon le rapport
l'ennemi à cheval sur
et à grands dangers.

On a du poète lui-même
une lettre, datée de 1300, où il raconte ses im-
pressions, après avoir
troupes. « Je n'étais plus
dilaté; néanmoins au
grande peur (*eddi temenza mollo*), et à la fin
une trêve-jour, à la
prince de la bataille.

« Horace, qui fit le même
vrai, n'avait pas montré le même courage.
la contre-révolution gibeline, simultanément
complot à Pise par
contre la ligne toscane.

Dante assista dans cette
guerre au siège
de Caprona, défendue
par sa garnison lucquoise. La garnison fut
contrainte de se rendre
sous condition d'avoir la
vie sauve; mais les paysans irrités voulurent la
assommer pendant qu'elle défilait, pâle et trem-
blante, devant les vainqueurs, et le poète-soldat
rapporta cette scène dans un des chants de *L'En-
fer*. Parmi les troupes florentines ou alliées com-
battaient Bernartino da Polenta, neveu de Guiklo
Polenta de Ravenna, père de la célèbre Fran-
çoise, peu après tragiquement assassinée à Ri-
vau. Dante y eut encore pour compagnon le
seigneur Cagliara, Nino Visconti, son noble ami, l'in-
fini petit-fils du traître dont le supplice atten-
dra les plus barbares. Le capitaine général,
palatin des Pisans, était le fameux Guido de
Guicciardo, depuis conseiller, et père de Buon-
cort, tué à Campaldino, où son cadavre ne put
être retrouvé entre les morts : autour du poète
se pressaient (*s'affollavano*) les épisodes et
les personnages de ses chants à venir.

Dante épousa, vers 1292, Gemma, de la noble
famille des Donati, dont le chef, Corso, tenait haut
à sonner, et dont l'alliance lui promettait un
avenir conquis. Les documents authentiques
relevés sur son mariage et les années qui le
suivirent, seulement son nom se trouve inscrit
dans le registre de l'an 1297, sur la matricule de
la confrérie des pharmaciens, le sixième
des arts majeurs, avec sa qualification distinc-
te : *Dante degli Alighieri, poeta fiorentino*.
Une inscription dans l'une des classes sa-
voit le suivrait le chemin des principales
opérations. D'autres indices ou témoignages
nous nous aideront à le suivre jusqu'à la fin
de son siècle. Tout en méditant sa *Comé-
die*, Dante enseignait en latin les premiers chants,
et continuait pendant cette période au manie-

ment des affaires publiques. En 1292 avait lieu à
Florence l'orageux prieurat de Giano della Bella,
démocrate intègre, qui par des mesures vigoureu-
ses essaya d'établir le gouvernement populaire
sur des bases indestructibles, et fut obligé de s'exi-
ler devant les intrigues des factions comme de-
vant les caprices de la multitude. Une de ces me-
sures, connues sous le nom d'*ordonnances de
justice*, rangeait parmi les grands et privait de
certaines immunités civiques quiconque avait
compté un chevalier dans sa famille. Le petit-
fils de Cacciaguida devint donc du même coup
un grand et un exclu. Cependant, il ne resta pas
neutre au milieu des querelles où s'agitait son
avenir ainsi que le salut de son pays; il s'exerça
dans les comices à parler cette énergique langue
populaire dont il nous a légué le modèle. Signalé
par ses facultés éclatantes, il remplit avec suc-
cès diverses charges ou missions pour le *comu-
ne*, soit auprès des républiques et seigneuries
voisines, soit dans les États pontificaux. A Fer-
rare, on lui accorde le pas sur les autres amba-
sadeurs; à Pérouse, il délivre des concitoiens,
qu'il ramène dans la patrie; à Naples, où il re-
noue ses liens avec le fils de Charles II, le prince
Charles-Marie, il sauve du supplice un accusé
florentin, Vauni Barducci. « Excellent roi,
dit-il dans son plaidoyer, rien ne te fait plus
ressembler au Créateur que la miséricorde, la
justice et la pitié. » En 1295 il vint à Paris con-
clure un traité entre la France et la Toscane (1).
Cette mission servait de corollaire au traité de paix
négocié par Boniface VIII entre Florence et le roi
Jacques d'Aragon. Dante, à qui Brunetto avait
enseigné la langue d'oïl, saisit l'occasion de ce
voyage pour compléter ses hautes études dans
l'université où ses plus illustres compatriotes al-
laient solliciter le diplôme de docteur (2). Une

(1) Plusieurs biographes reportent à 1308 son voyage
en France. Nous apprécierons en son lieu cette seconde
version; mais les témoignages les plus sérieux corroborent
ici la relation de Marius Philéphe, adoptée par Pellil.

(2) Les recits du poète, d'après différentes comparai-
sons et descriptions topographiques, semblent marquer
d'abord un itinéraire qui passant par Arles, Paris, Bruges
et Londres, aurait fini dans Oxford. Aucun docu-
ment précis pour l'Angleterre et la Flandre ne vient
appuyer cette hypothèse, ni l'indication vague de Boc-
cace à ce sujet. Quant à Paris, les témoignages abon-
dent, indépendamment du texte où l'enseignement du
docte Siger, dans la rue du Fouarre, se trouve carac-
térisé d'une façon trop précise pour n'y pas voir l'hom-
mage d'un auditeur et d'un disciple fervent, il y est aussi
parlé de l'excellence de notre art dans l'enseignement. La
date forme toute la difficulté. Le passage très-net du
commentaire que Jean Scavalle, évêque de Fermo, écri-
vait à Constance en 1416, la fixe, comme nous, entre 1295
et 1298.

« Dante, dit le docte évêque, fut bachelier dans l'un-
versité de Paris, où il lut les sentences pour le grade de
maître; il lut aussi la Bible; il répondit à toutes les ques-
tions, selon l'usage, et fit tous les actes nécessaires pour
obtenir le doctorat en théologie. Il ne restait plus que
l'*inceptio* ou le *conventus*. Mais l'argent lui manqua pour
cet acte, et il revint en chercher à Florence, déjà regardé
comme un parfait théologien. Noble par sa naissance,
doué d'un sens naturel très-élevé, il devint alors prieur
du peuple florentin, se mit à suivre les offices du palais,
négligea les écoles, et ne retourna point à Paris. »

autre mission lui fut confiée en 1299. Ce n'est plus le gouvernement, mais la ligue guelfe (*la parte guelfa*) qui le choisit pour son délégué. Dante est envoyé pour engager les habitants de San-Germiniano à élire, dans l'intérêt commun, un *capitano* désigné en remplacement de celui dont le mandat venait d'expirer. Son influence grandissait; tous les chemins lui étaient préparés vers le rôle qu'il allait jouer parmi ses concitoyens. Les historiens qui n'ont vu dans sa vie que le côté littéraire se sont complètement trompés, comme les érudits et les enthousiastes qui n'ont vu que le poète ou l'amant dans ses œuvres.

Quelques faits négligés par tous les biographes viennent jeter un nouveau jour sur le double aspect qu'il ne cessera de garder. Premièrement, il figurait au palais du *comune* dans une fresque où Giotto l'avait représenté grave et plein de jeunesse, au-dessous de Clément IV, entre Brunetto Latini, son maître, et Corso Donati, son parent par alliance. Cette fresque, récemment découverte, avait dû être exécutée avant son départ et celui de Giotto pour Rome, entre 1292 et 1295. L'association des trois personnages guelfes autour du pape français n'accusait pas une simple fantaisie d'artiste, et le poète-soldat de Campaldino, popularisé par ses *Canzones* et sa bravoure, avait sa place marquée d'avance au capitole florentin. Un second fait, non moins significatif sous d'autres rapports, se passa dans le même intervalle, et a Dante même pour garant. Un jour qu'il méditait, selon sa coutume, dans la chapelle de Saint-Jean, un enfant tomba fortuitement dans un des fonts baptismaux. Pour le sauver, il fut obligé de briser le marbre d'une de leurs ouvertures. Un tel acte, bien que commandé par le plus simple devoir, lui fut sourdement imputé à sacrilège; et quinze ans après, pour se disculper aux yeux des fanatiques, il est encore contraint d'en donner l'explication. (*Enf.*, ch. XIX.) Ne voit-on pas là le premier signe de ces haines ténébreuses, acharnées contre une supériorité naissante, et qui incriminèrent jusqu'à ses sentiments religieux?

L'année 1300, celle du grand jubilé, fut aussi le milieu de sa carrière, l'année de son prieuré et de sa vision. *Nel mezzo del cammin di nostra vita* (*Enf.*, ch. 1). Ce ne sont point là de vaines concordances; sa vie et son poème s'enchaînent d'une façon indissoluble aux événements.

Comme toutes les républiques italiennes, la

république florentine recevait dans sa constitution l'antagonisme des deux éléments primordiaux, la municipalité romaine et l'oligarchie féodale, c'est-à-dire deux aristocraties armées se disputant un pouvoir électif : l'ancienne noblesse seigneuriale, ou les guelfs; la riche noblesse bourgeoise, ou les gibelins. Ces derniers, avec lesquels se rangeait le peuple, *la plebe*, étaient demeurés vainqueurs. Mais les ordonnances de Giano della Bella, en proscrivant à jamais les principales familles gibelines, avaient séparé la patrie en deux camps; les exilés et les citadins, la Florence extra-muros et la Florence intra-muros. Les guelfs, une fois maîtres du gouvernement, formèrent à leur tour deux partis antagonistes, ayant pour chefs les deux vaillants capitaines de Campaldino, *il barone Corso Donati*, ambitieux sans frein, aux allures patriciennes, et Vieri del Cerchi, son beau-frère, parvenu gibelin. Un double incident détermina leur rupture. Deux familles exilées de Pistoie, nommées *la blanche* et *la noire*, étaient venues se réfugier à Florence, l'une chez les Donati, l'autre chez les Cerchi. Une rixe meurtrière s'engagea entre eux, le 1^{er} mai 1300, sur la place de *la Trinità*, au milieu des danses publiques. « La cité entière se divisa, dit Machiavel, aussi bien le peuple que les grands, et les deux partis prirent les noms de *blancs* et de *noirs*. Les Cerchi dirigeaient les premiers, et les Donati les seconds. » Les familles elles-mêmes et les vieilles opinions se scindèrent; de nouvelles alliances surgirent par le changement des situations et des intérêts. Aux Cerchi blancs se rattachèrent les gibelins restés dans la ville et une nombreuse fraction des *popolani*; aux Donati noirs, les guelfs aristocratiques et plusieurs familles populaires. Chaque circonstance mettait aux prises les factions ennemies; peu après l'affaire du bal de *la Trinità*, une collision éclata à la suite d'un enterrement. Le légat pontifical, envoyé pour rétablir la paix, vit son autorité méconnue; la ville fut mise en interdit.

Le 15 juin 1300, au milieu de ces discordes, Dante est nommé prieur, avec cinq collègues obscurs. Deux actes y signalent son passage au pouvoir. Avant de partir, le cardinal d'Acqua Sparta, d'accord avec les prieurs, essaye de se faire donner *la balia*, ou l'autorité suprême, pour tenter une réconciliation générale; un refus presque unanime repousse cette tentative. Citons maintenant la relation de Machiavel, dans son *Histoire de Florence*, livre II; sa grave autorité répond pour nous à M. de Sismondi, l'un des principaux écrivains qui ont nié l'importance politique de Dante. « Toute la ville était en armes; les magistrats et les lois se faisaient devant la violence, les citoyens les plus sages et les plus vertueux vivaient dans l'anxiété. Les Donati et leurs partisans s'effrayaient davantage, parce qu'ils se sentaient moins puissants. Corso Donati tint donc un conciliabule avec les autres chefs noirs et les

L'époque indiquée se rapporte bien à l'ambassade dont partait Philippe, et concorde avec les autres probabilités touchant l'achèvement de ses études pour le grade de docteur avant son prieuré : car, d'après le remarquable travail inséré par M. Lœcherer dans l'*Histoire littéraire de la France*, continuée des Bénédictins, cet éminent professeur, qui n'est autre que Siger de Brabant ou Siger de Courtray, déjà maître de théologie en 1290, fut en 1294 devant le tribunal de l'Inquisition établi à Saint-Quentin, mourut avant la fin du troisième siècle ses successeurs dans l'enseignement professant des doctrines opposées aux siennes, comme à celles de Dante.

du parti, on y convint de demander au
nom du sang royal pour rétablir l'or-
donnance, et par ce moyen refréner les
passions de l'assemblée et sa délibération furent
calmées par leurs adversaires, et
comme une conjuration contre la liberté.
Les factions avaient le fer à la main; les
partisans par les conseils et la sagesse de
la cour. Cette époque se passait dans la seigneurie
du peuple de la ville. Aidés de son
et des populations rurales accourues, ils
les chefs des deux factions à mettre bas
et bannirent Corso Donati avec plusieurs
à montrer l'impartialité de leur sentence,
étaient quelques membres de la faction
à qui rentrent bientôt sous divers pré-
textes. Parmi ces membres on remar-
que le plus cher du poète, Guido Caval-
cane, ne pouvant soutenir le mauvais air de
ce lieu, obtint sa grâce : un tombeau
où il venait mourir. Dante quitta sa
ville, et de ses tentatives pacificatrices
naquit la haine et la calomnie.

Leur, rompent leur ban, et rentrent à
rdaus Florence, tandis que Corso Do-
f, vole à Rome presser l'arrivée du
attendu. Dante, toujours regardé
se de sa phalange, y est député en
pour contre-balancer l'influence du
me. Vers la fin de 1300, il arrive dans
nelle, assiste au jubilé séculaire, et en
antique. Ébloui par les pompes reli-
fiant dans les promesses du pontife,
il se laisse séduire. A peine l'a-t-il revue
me à Xiphiès franchit les Alpes, et passe
Vallée d'Aoste, il meurt, dans Pistoie, ou
les Alpes ont un autre leur hommage.

« Les dissensions agitent de nous, au sein du parti s'y prononce en faveur de la France. Au milieu d'une assemblée où l'on se croit en concurrence pour la France par le pape, le pape, le Vatican, l'ex-prêmier ministre, le parti. Si je pars, qui reste ? »

... la saturation; trop de gens
la leçoignent. Désigne par le choix,
une fois près du pontife, avec
pour de tourner ce qu'il appelle la
... son...

[illegible]

venue la foi de la royale maison ? » Le pillage, l'incendie, le meurtre, préludent pendant six jours à l'unique décret rendu contre le grand poète. Charles de Valois feignait de ne rien voir, et laissait faire. Après ces sanglantes saturnales, de nouveaux prieurs, tous du parti des noirs, furent installés, le 11 novembre 1301, avec un nouveau podestat, Cante de Gabrielli d'Agubbio. Pendant cinq mois que dura sa magistrature, presque toutes les familles des blancs et des gibelins furent exilées, au nombre de plus de sept cents hommes ; parmi eux figuraient Dante Alighieri, alors ambassadeur à Rome, les Cerchi, les Cavalcanti, Dino Compagni, et Petrarco dal Ancisa, père de Petrarque. Cette première sentence d'exil fut décrétée le 17 janvier 1302. « Dans son texte barbare, écrit en mauvais latin mêlé d'italien, dit M. de Sismondi, Dante est accusé d'avoir vendula justice et reçu de l'argent, contre les lois. Mais le même reproche était adressé non moins iniquement à tous les chefs du parti vaincu. Cante de Gabrielli était un juge révolutionnaire, qui voulait trouver des coupables, sans s'inquiéter de chercher l'apparence de preuves. » Outre le crime de prévarication, on lui reprochait de s'être opposé à la réception du prince français ; enfin, une sentence aggravante, prononcée comme définitive, le 10 mars de la même année, le condamne à la peine du feu, s'il est pris sur le territoire de la république, *combusturatur sic quod moriatur* !

Dante apprend ses deux condamnations à Rome, où il séjourrait encore. En quittant Florence, il y avait laissé sa femme et ses cinq enfants (1), dont l'ainé, Jacques, devait avoir neuf ans, en outre deux jeunes neveux, François et André Poggi. Sa famille se voyait ruinée, sans asile. La flamme et le pillage avaient dévasté sa maison et ses métairies. On avait confisqué le reste de ses biens, dont un Adinari s'était emparé. Gemma, par bonheur, avait eu soin de faire enlever avant le pillage les coffres où elle avait renfermé quelques objets précieux et les papiers de son mari, entre autres ses manuscrits contenant les sept premiers chants de *L'Enfer* (?).

Ainsi, les gibelins, alliés avec les blancs, se trouvent désormais confondus dans la même proscription. Ils ne forment plus qu'un seul parti, un dans un but commun : rentrer à Florence pour en chasser les noirs et y reconquérir leur position, avec leurs droits injustement ravés. Mais ils n'en gardent pas moins chacun leurs différences et leurs affinités particulières; il y a toujours les *Socchi* et les *Verdi*, c'est-à-dire les gibelins aristocratiques et impériaux purs, et les gibelins blancs, restés guelfes ou démocratiques. Dante appartient aux derniers.

1 Deux autres étaient morts en bas âge.

2. Ce trait, le seul qu'on en connaît, ainsi que le nombre et la pite de leurs enfants, élevés par ses soins, représentent les suppositions défavorables avancées sur les rapports de Dante avec sa femme.

Vers 1303, les exilés ont établi dans Arezzo, dont le podestat Ugucione les appuie, un gouvernement composé d'un conseil des Douze (pouvoir délibérant) et d'un conseil secret (pouvoir exécutif). Dante, revenu de Rome, après avoir visité Sienne et Bologne, va les rejoindre; il fait partie des Douze, et contracte avec Ugucione une amitié durable : c'est à lui qu'il dédia son *Enfer*. Le comte Alexandre de Romena, vaillant gibelin de la Toscane, est choisi pour commander les forces militaires, environ 1,200 cavaliers et 4,000 fantassins. Une première tentative des blancs gibelins, dirigée par Scarpetta degli Ordellaffi, échoue contre la forteresse de Pulciano; son gouverneur, Calboli, fait trancher la tête à dix-sept prisonniers tombés entre ses mains. Cette cruauté inspirera les paroles vengeresses du poète, dont Can Scala (Bartholomeo) protège l'infortune. L'année suivante, une tentative plus hardie et plus mémorable a lieu. Les nouveaux excès des noirs, qui ont incendié Florence, rendent l'instant propice, et le légat du pape Benoît XI, le cardinal de Prato, en donne lui-même avis aux exilés. Ceux-ci rassemblent à la hâte leurs auxiliaires, au nombre de 9,000, et marchent, en avril 1304, contre Florence, où les appellent des voix amies. Mais, au lieu de saisir l'occasion, ils s'arrêtent dans les environs pour attendre le chef gibelin, Tolosco degli Uberti, qui leur amenait un renfort. Par un sentiment patriotique, une phalange d'émigrés franchit dès l'aube la porte du faubourg San-Gallo et pénètre dans la ville. Des témoins oculaires les représentent s'avancant couronnés d'olivier, leurs enseignes déployées, l'épée nue à la main, et venant se dérouler sur la place Saint-Marc, en criant : Vive la paix ! la paix ! Si Dante participait en personne à l'expédition, comme plusieurs le présumant, il était à coup sûr dans cette avant-garde; sa généreuse pensée l'inspirait pour éviter l'effusion du sang. Quelques circonstances imprévues, l'antipathie excitée par les gibelins, la maladresse des mesures prises firent tout avorter. Les malheureux sont repoussés avec de rudes pertes, et le poète voit se fermer pour jamais devant lui la cité natale.

Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e con' è duro calle
Lo scendere, e il salir per l'altrui scale.

Du pain de l'étranger tu sauras l'amertume;
Tu sentiras combien il est dur au bascul
De descendre et monter par l'escalier d'autrui.

Les premiers chez lesquels Dante va, en 1303, demander un refuge, comme son aïeul le lui annonce au *Paradis* par ces vers fatidiques, sont les Scaligers, seigneurs de Vérone. Il y élabore ses deux ouvrages commencés depuis son exil, un traité philosophique intitulé : *Le Banquet* (*Il Convito*), et celui sur la langue vulgaire : *De Vulgari Eloquio*. Toutefois il n'y séjourne pas longtemps : un acte daté du 6 août 1306 le montre à Padoue, servant de témoin dans une affaire privée; il y habitait la rue Santo-Lorenzo. Les

Malaspina, grands amis des lettres, furent ses seconds protecteurs, et Franceschino, vers la fin de 1306, l'employa comme son ambassadeur auprès de l'évêque de Luni. Morello, fils aîné de Franceschino, était un chef noir. Mais pour Dante, les couleurs changeantes des partis, dont il répudia également les excès, ne réglaient ni ses affections ni ses principes. C'est Morello qui lui rendit, avec de vives instances pour terminer son épopée, les sept premiers chants de *L'Enfer*, miraculeusement retrouvés par André Poggi dans les papiers dérobés à l'incendie de sa maison de Florence. C'est à Morello qu'il dédia *Le Purgatoire*. La Lunigiane, enclavée entre les monts et la mer, lui offre une retraite paisible. Il y passe plusieurs mois dans la solitude et le travail. Au commencement de 1307, une commotion l'arrache de son asile; Clément V, le nouveau pape siégeant dans Avignon, a déclaré la guerre aux Florentins par son légat, Napoléon Orsini. Les blancs gibelins se rassemblent cette fois sous la bannière papale; mais leur tentative n'a pas une meilleure issue que les précédentes. Le proscrit retourne dans la Lunigiane, où l'on perd sa trace pendant deux années (1).

Quoiqu'exilé, il conservait des amis dans Florence, et il leur envoyait des messages poétiques, mystérieusement répandus chez les adeptes (2). Déjà il avait adressé un appel plus direct dans une épître latine, dont Léonard d'Arezzo cite l'exorde, emprunté à la parole du prophète : « Que t'ai-je fait, ô mon peuple? » Son *Convito*, ou Banquet, était en partie composé pour réfuter les bruits mensongers qui couraient sur ses premiers écrits, sur ses opinions et sa personne. Il y insérait ces admirables passages : « Ah ! plutôt au dispensateur de l'univers que la cause de ma justification n'eût jamais existé ! je n'aurais pas failli contre moi-même; je n'aurais pas souffert de peine injuste, je veux dire peine d'exil et de pauvreté. Car aux citoyens de la belle et célèbre ville de Rome, Florence, il a plu de me jeter hors de son doux giron, dans lequel j'étais né, dans lequel j'avais été nourri jusqu'au moment où j'atteignis l'apogée, de mes jours, et dans lequel, si j'obtiens d'elle cette grâce, je souhaite ardemment reposer mon âme fatiguée et finir le temps qui m'est donné ici-bas; depuis lors j'ai parcouru en moi-même, quasi mendiant, presque toutes les contrées où se parle ma langue natale, mais

(1) La lettre d'un religieux, frère Hilare, insérée dans les manuscrits de la bibliothèque Laurentienne et publiée par l'abbé Weiss en 1759, raconte eloquemment la vie de Dante au monastère del Corro en 1303, où il composa *le Convito*. Cette lettre, contestée jusqu'à présent sans preuve, enonce deux faits positifs à la même date : l'achèvement de la première partie de son poème et son départ pour un lieu inconnu, qui doit être Paris.

(2) Une représentation de l'enfer donnée sur l'Arno en 1304, l'année même de la tentative des blancs, et terminée par la catastrophe du pont de la Corraia, prouve que sa pensée restait toujours présente dans sa vie natale.

qui fut pour la fortune, et que l'injustice était communément au blessé lui-même. Véritablement je me suis trouvé, comme le navire des vents et sans gouvernail, entraîné vers différents ports, détroits et rivages, par le vent ank que souffle la pauvreté douloureuse. — Quelle pitié me saisit, dit-il ailleurs, mon infamée patrie, chaque fois que je lis ou écris quelque chose qui concerne le gouvernement civil ! »

Florence formait son autre idole terrestre. Tout l'y ramenait, la haine et l'amour, la poésie et la dialectique. Même dans son traité philologique *De Vulgari Eloquentia*, il semait des traits de douleur et de satire incisive. Il avait pour but d'y justifier la partie capitale de son œuvre, la nouvelle langue italique, dénigrée par les pédants, les aveugles et les envieux. Qu'on se reporte à l'époque. Après la confusion produite par le débordement des barbares, deux seules langues restées subsistaient comme liens entre les peuples ennemis, vainqueurs ou vaincus : le grec pour l'Orient, le latin pour l'Occident ; deux langues mortes ! Avec les dialectes rustiques et les patois des jongleurs, il lui fallait remplacer Virgile ou concourir son immense innovation et ses innombrables difficultés. Déjà le religieux du couvent de Corvo, en transmettant le précieux manuscrit, s'émerveillait de voir vêtir « une si grande science d'un habit si grossier ». Écrit en latin, le poème eût simplement grossi la liste des curiosités chères aux érudits ; sa transformation en langue vulgaire lui donnait une popularité vivante et mortelle.

Nous avons relaté, d'après Marius Philéphe et les savantes, la mission et le baccalauréat de Dante en France avant son priariat. Mais cela ne détruit nullement l'assertion de Boccace, confirmée par Benvenuto d'Imola, sur son voyage dans notre capitale à la date présente. Il ne s'accomplissait la lugubre procédure des baccalaurés ; car il exalte également le grand poète dont les *sylllogismes veridiques* excitaient l'admiration, et l'ordre du Temple, dont il stigmatisait le destructeur avec une impression de terreur, celle d'un témoin oculaire. L'éloge de Dante n'aura pas eu connaissance du décret, comme les autres biographes n'ont mentionné du premier. Une tradition, mentionnée par Benvenuto Cellini dans ses *Mémoires*, veut que Dante et Giotto habilitèrent ensemble le pont de la Vierge sur ce point. L'éminent artiste de cette époque, dut évidemment s'occuper de la son ami et compatriote vénitien. Ce pont, dit Brunetto Latini y avait trouvé son premier maître, des protections, et ouvert son cœur à la pitié. Son élève ne pouvait-il pas en faire un pont de salut ? Malheureusement

tout était bien changé. Les persécutions, dirigées avec cruauté contre un ordre puissant, n'épargnaient pas non plus les Italiens, notamment les Florentins, emprisonnés et rançonnés comme usuriers. Les déboires amers que Dante éprouva s'ajoutèrent à ses légitimes vindictes contre la maison de France.

Des événements d'une importance majeure se passaient au delà des Alpes. Henri VII de Luxembourg, élu roi de Germanie et des Romains, avait succédé à l'empereur Albert, assassiné par son neveu Jean, au milieu du mouvement de l'indépendance helvétique. Le nouvel empereur, d'accord avec Clément V, annonce qu'il va descendre en Italie pour y rétablir l'ordre, et ressaisir, en s'y faisant sacrer, l'antique domination acquise à ses devanciers. Les espérances de l'exilé se raniment, et il repart en toute hâte. Loin d'abjurer ses opinions en se déclarant gibelin, il tentait un moyen extrême pour les faire triompher ; car, ainsi que lui, les hommes les plus avancés, jurisconsultes et poètes, frappés par les déchirements des républiques italiennes, souhaitaient ardemment un pouvoir unitaire supérieur, comme la seule sauvegarde de la vraie liberté, de la vraie nationalité ; et les empereurs allemands s'étaient attribués ce grand protectorat dans leurs pactes avec les républiques comme dans leur longue lutte avec la théocratie papale.

En 1310, Dante fait ensemble sa réapparition et sa profession de foi par une lettre solennelle à tous les princes et à tous les peuples italiens, lettre dont voici les principaux passages : « Le nouveau jour commence à répandre sa clarté ; voici vers l'orient l'aurore qui dissipe les ténèbres de la longue misère !... Nous allons goûter l'allégresse attendue, nous qui sommes dans le désert depuis si longtemps. — Le soleil de la paix va se lever, et la justice, obscurcie dans les voies rétrogrades, reverdira devant la splendeur... O ma patrie ! réjouis-toi ! il arrive celui qui te délivrera du cachot des méchants. Il frappera les coupables ; mais n'aura-t-il nulle pitié ? Non certes ; il pardonnera à tous ceux qui demanderont miséricorde, car il est César... Le trompera-t-on par des ruses ? Non, car il est régénérateur autant qu'auguste ; il ne se vengera pas des injures. — Vous qui pleurez dans l'oppression, reprenez vos esprits, car votre salut est proche. Levez-vous devant votre roi, ô habitants de l'Italie ! conservez-lui non-seulement l'obéissance, mais le gouvernement, tout en restant autonome. »

Cette lettre, signée par le chantre de *L'Enfer*, revenu tout à coup sur la scène du monde, dut soulever bien des rumeurs dans les deux camps. Florence, pour toute réponse au manifeste et aux messages impériaux, arrachait les aigles de ses monuments publics et appelait le secours du roi Robert. Henri, qui n'était pas *ricco da mancia* (riche de monnaie), attendait à Lausanne, pour avancer, des renforts et de l'argent. Dante s'était

¹ Boccace, *Trattato della vita di Dante*, ch. XX, *Pura*, ch. XX.
² Boccace, *Trattato della vita di Dante*, ch. XX, *Pura*, ch. XX.
³ Boccace, *Trattato della vita di Dante*, ch. XX, *Pura*, ch. XX.

retiré chez les Scala, dont le jeune rejeton, Can le Grand, lève intrépidement le drapeau impérial. Afin de mieux préparer les voies, il y résume son traité *De la Monarchie*, où il définit les deux parts et les deux devoirs du pape et de l'empereur dans le gouvernement des peuples. Le poète écrit cette fois avec la plume du publiciste et du législateur. Dans les analyses ou extraits publiés, on n'a jamais cité le passage suivant, qui en donne admirablement la mesure : « Les citoyens ne sont pas institués pour les consuls, ni la nation pour le roi, mais au contraire les consuls pour les citoyens et le roi pour la nation. Les cités ne sont pas établies pour les lois, mais les lois pour la cité. Ainsi ceux qui vivent selon la loi ne sont pas organisés pour le législateur, mais lui pour eux, selon l'avis du Philosophe. Quoique les consuls ou les rois soient les maîtres de tracer la route aux autres, ils sont leurs ministres par rapport au lui, et le monarque incontestablement le ministre de tous, car il est ordonné d'avance dans sa fin et dans ses lois, comme la monarchie, pour le bien-être du monde » (1). Ne nous étonnons pas si Dante proclamait dès le quatorzième siècle les principes inscrits dans le *Contrat social* et la révolution française : il les puisait aux mêmes sources, dans le droit romain et la politique du Stagyrite.

Cependant l'empereur d'Allemagne entre à Milan (décembre 1310), et y ceint la couronne de fer le jour de l'Épiphanie. Il tente d'abord la pacification entre les partis dans les États Lombards. Ses partisans l'entourent; Dante vient le saluer au passage, et retourne dans les solitudes alpestres. Leur conférence n'a pas de témoin; mais la lettre qu'il lui adresse quatre mois après en révèle l'objet : car tandis que ce prince s'occupe de petites guerres et s'amuse à se faire fabriquer une couronne d'or avec les dons des Vénitiens, la ligue ennemie, commandée par le prince angevin, s'organise dans la Toscane pour embrasser les villes papales et la Lombardie même. « Pourquoi taries ? » lui crie la voix inapaisable du banni. « On croit, ô notre soleil ! que tu l'arrêtes ou que tu vas en arrière, et nous nous écrivons avec le précurseur : Es-tu celui qui doit venir ? ou en attendons-nous un autre ?... Ne découvres-tu point, ô excellent prince, du faite de la grande altitude, en quel lieu le renard de la corruption se cache, à l'abri du chasseur ? Ce n'est ni dans l'Ériclan, aux ondes rapides, ni dans le Tibre, ton tributaire; mais les eaux du fleuve de l'Arno entraînent ses vices, et, tu ne le sais peut-être pas, cet abominable fleuve s'appelle Florence.... Elle est la vipère qui se redresse contre les entrailles de sa mère, la brebis contagieuse qui souille le troupeau... Tu dois tuer l'hydre, en coupant sa tête. » *Scriptum sub fontem Sarni.*

Florence était en effet l'hydre anarchique, la

tête guêpe; mais Dante appelait la fureur des armes allemandes contre son pays. « Ne l'excusons pas, dit en cet endroit un écrivain (1); car, d'excuse en excuse, nous serions peut-être forcés d'excuser ses bourreaux. » Nous l'excusons pas. Les anciens, par une vue profonde, assimilaient la fatalité au crime, et lui imposaient l'expiation. Toutefois, la république florentine, devant les périls, s'aperçut qu'elle s'était aliéné trop d'enfants, et que le parti de Henri VII s'en grossirait beaucoup. En octobre 1311, elle amnistia ses exilés; le père de Pétrarque avait déjà antérieurement obtenu sa grâce. Une clause exceptionnelle en exclut, avec quelques autres chefs gibelins, le condamné de Cante Gabrielli. Le prieur Baldo d'Aguglione, transfuge du parti blanc, introduisit cette clause, qui servait bien des animosités et de vils intérêts effrayés par le retour du banni; tels étaient ses proscriptionnaires. Henri VII, sans écouter son conseil, court dompter Crémone, Brescia et Pavie, cités rebelles, se fait sacrer dans Rome au milieu de luttes violentes, revient vainement mettre le siège devant Florence le 19 septembre 1312, et, après avoir lancé une superbe menace contre Robert de Naples, meurt subitement à Buonconvento, le 24 août 1313, sous le poids du chagrin et de la fatigue, disent les uns, par le poison, disent les autres.

Le poète, hâtons-nous de le constater, depuis son hommage passager, n'avait plus reparu dans le camp de l'empereur. Après sa missive des sources de l'Arno, il s'était abrité en divers lieux : dans le Casentin, où il eut à souffrir pour ses opinions gibelines; dans la tour de Porciano, où la tradition le montre trahissement retenu par un comte de Romena; puis à Gènes, où Ugucione, nommé vicaire impérial, le soustrait à la vengeance de Branca Doria, le puissant meurtrier qu'il a plongé tout vivant dans son *Enter*. Pour comble de maux, à l'heure où il répandait son plaidoyer monarchique, la mort de son héros emporte ses espérances. Il s'éclipse encore dans l'ombre de la vie errante. Vers 1314, Dante reprend la plume de publiciste, dans une lettre aux carlinaux, lors de la vacance du siège romain pour l'élection d'un nouveau pape. Il y proteste contre la translation du pontificat dans Avignon, et y rappelle éloquentement aux princes ecclésiastiques dégénérés les grands évêques et les saintes traditions de l'Église primitive. Cette épître contient sa profession de foi religieuse, et ceux qui ont incriminé son catholicisme ont volontairement fermé les yeux. « Pour nous, y est-il dit, il n'est pas moins douloureux de pleurer Rome déserte et veuve que de voir la plaie lamentable des hérésies... Qu'on ne me reproche pas la présomption d'Osée, si j'éleve la voix pour la vérité ! car lui courut à l'arche; moi, je cours aux bœufs qui refusent d'obéir et qui marchent dans une mauvaise route. Une

(1) Extr. de notre traité, voy. ci-après l'anal. de l'ouv.

(1) M. Artaud de Montor, *Histoire de Dante*.

dans ma patrie par ce chemin.
 ne trouvez un moyen qui
 à mon honneur, à ma
 et n'y marcherai point d'un
 à pour rentrer à Florence il
 voie, jamais je ne rentrerai à
 me! ne verrai-je point partout
 ? Sous quels cieux ne pour-
 vérité? Faut-il pour cela
 ex paraisse vêtu d'ignominie
 t la ville de Florence! Non... »

du roi Robert, répond à
 une quatrième sen-
 précédentes; il servait
 re, qu'un tercet du
 da sermone (roi de sermon),
 cette circonstance la courtoisie
 e en lui par Pétrarque.

d'Ugoccione, renversé par le
 Castracani, force Dante à se
 Il retrouve en 1316 le podes-

latines, où il retrace ses espérances et ses mal-
 heurs sous des emblèmes pastoraux, comme le
 Virgile de Mantone. Il y achève sa *Trilogie*, et en
 retouche les trois cantiques, pour leur imprimer
 le sceau indestructible. La couronne triomphale
 dont il rêve la récompense dans son ingrate pa-
 trie, et dont Guido lui destine l'honneur dans
 Ravenne, n'attend plus que leur achèvement. Une
 dernière épreuve, un dernier ennemi devait l'y
 poursuivre. Il faut bien le nommer : c'est le saint-
 office.

Certains ordres monastiques et tous les puis-
 sants que Dante avait attaqués se soulevaient
 contre sa gloire. Les haines religieuses se jo-
 gnaient aux haines politiques. « *Accusatus est
 hæreseos.* » Il fut accusé d'hérésie, comme les
 anciens philosophes d'impiété; si l'accusation
 fut étouffée dans l'ombre, les documents ne lais-
 sent aucun doute à cet égard. On l'incrimi-
 nait simultanément devant le pape et devant le tri-
 bunal sacré. C'est alors, comme en témoignent les

très-fameux docteur Dante Alighieri, en réponse à messire l'inquisiteur de Florence, sur ce que Dante croyait. » Le péril était imminent, car Cecco d'Ascoli, le professeur célèbre dont nous avons parlé, malgré l'appui du roi Robert, fut brûlé six années plus tard, comme hérétique et sorcier, devant tout le peuple assemblé. Heureusement cette nouvelle honte fut épargnée au quatorzième siècle. Après une courte absence pour une mission à Venise, dont Guido Novello le chargea, et au sujet de laquelle Doni fabriqua une lettre reconnue apocryphe, Dante revint malade à Ravenne, où il mourut au bout de quelques jours. Il désira être enseveli sous l'habit des franciscains. Par les soins de Guido, il fut inhumé dans leur église, dont l'auteur du *Campo Santo*, son ami, décorait les murs ; et le laurier qui devait orner son triomphe fut déposé sur son tombeau de marbre. On y inscrivit l'épithaphe latine qui lui est attribuée et qui résume sa carrière :

« J'ai chanté les droits de la monarchie et les mondes supérieurs. — J'ai chanté, en les parcourant, le Philégon et les lacs impars, tant que les destins l'ont permis. — Mais comme la partie de moi-même, passagère ici-bas, rentra dans de meilleurs domaines, — et, plus heureuse, remonta vers son auteur parmi les astres, — je suis enfermé ici, moi Dante, exilé du sein de la patrie. — moi, qu'engendra Florence, mère sans amour. »

L'inscription composée par Jean de Virgile, et gravée vis-à-vis, exprimait dans son premier vers une autre consécration unanime :

Theologus Dantes nullius dogmatis expert.

Néanmoins, douze années après, le cardinal del Poggetto lança l'interdit contre le traité *De la Monarchie*, qui servait de chartre au parti de Louis de Bavière, et voulut faire exhumer les ossements du banni, comme excommunié. La sagesse pontificale empêcha une telle profanation. Ils y reposent encore, et sa patrie, dont l'amour repentait les a réclamés en vain, lui a fait élever naguère un cénotaphe dans la cathédrale de Santa-Maria del Fiore, où sont ensevelis ses grands concitoyens.

Une série d'anecdotes et de traditions se forma, comme un *romancero* populaire, autour de la tombe du poète. Nous n'avons point à rapporter ces anecdotes, la plupart connues. Les faits réels dans sa vie comme dans ses poèmes se confondent avec les légendes. Nous en dirons autant de ses amours, brodées par quelques biographes, sur les termes mystiques de ses *rime*. Boccace, qui avait conversé avec ses proches et ses compagnons d'exil, nous a transmis les seuls renseignements traditionnels que nous ayons sur sa personne. Il était de taille moyenne, légèrement courbé vers l'âge mûr. Il avait la démarche noble et grave, l'air bienveillant, le visage allongé, le nez aquilin, les yeux assez grands, la lèvre inférieure un peu saillante, le teint très-brun, la barbe et les cheveux noirs, épais et crépus, la physionomie mélancolique et pensif. Dans toutes ses relations, il se montrait courtois et réservé ; il ne parlait guère, à moins qu'on ne l'interrogeât, et pourtant sa parole prenait au

besoin une irrésistible éloquence. On cite divers traits de ses préoccupations extrêmes au milieu du monde. Mélange du gentilhomme et du bourgeois, il recherchait le drap fin dans ses vêtements ; il mangeait et buvait peu, et à des heures réglées. Il aimait passionnément les beaux-arts, et se lia plus ou moins avec les artistes renommés de son temps ; doué lui-même d'une belle voix, il se plaisait à chanter dans ses heures paisibles ou joyeuses. Ces heures durent être rares. Outre les crises de son premier âge, dont parle *La Vita nuova*, il fut affecté, dans son exil, d'une maladie de la vue, occasionnée par les veilles. Les portraits que nous ont laissés les peintres ont tous un air de famille, et complètent la description précédente. On y retrouve ce front spacieux et ces sourcils puissamment arqués qui caractérisent le génie, sa face ossueuse, assombrie par les passions et les chagrins. Son masque, moulé après sa mort par les soins de Guido, offre son image la plus fidèle. Toute sa vie y semble écrite. — Esprit souple et vague comme les personnages éminents de l'antiquité et de la renaissance, il cultiva dans sa jeunesse la musique et le dessin avec la poésie. Ensuite il s'attacha aux sciences naturelles, métaphysiques et sociales, ses consolatrices. Philologue habile, comme le prouve son traité *De la Langue Vulgaire*, il savait à fond les dialectes italiens, provençaux, ainsi que notre langue d'oïl. Un passage de son *Banquet* témoigne qu'il connaissait trop imparfaitement le grec pour lire Homère dans l'original ; cependant son sonnet à Bozon, plusieurs mots grecs, hébreux ou arabes, insérés ou analysés dans ses ouvrages, et certaines parties de ses connaissances révèlent qu'il se familiarisa plus ou moins avec cette langue comme avec celles d'Orient. Il s'initia indubitablement à la cabale, sinon par le livre du Zohar, rédigé dans le treizième siècle, du moins par ses maîtres scolastiques et les docteurs même de l'Eglise, comme Albert le Grand, et il étudia les arcanes. Ses œuvres nous sent d'irrécusables preuves. Ce n'est pas motif que Giotto l'a peint, dans la chapelle Bargello, tenant à la main la grenade des

Ouvrages et doctrines de Dante. La phie des hommes d'élite, souverains par ou la puissance, ne consiste pas seulement leurs actes, mais dans les manifestait pensée, qui les perpétue et vit après. L'enthousiasme qu'excita Dante se manie tout du quatorzième au seizième siècle, par l'attribution des chaires établies dans les principales villes italiennes pour expliquer ses poèmes par les spectacles populaires ou sous maintes formes leurs scènes plus vantes. Si son école épiphémère dans l'épopée point d'éclat, en revanche il inspira la poésie depuis les *Giotteschi* jusqu'à Michel-Ange, lui doit un art nouveau, appelé *l'art dante*.

Les ouvrages de Dante se divisent en deux classes générales et homogènes, quoiqu'il

La Divina Commedia, son épique célèbre, ses œuvres diverses, lyriques, philosophiques, politiques, restées enfouies chez les Italiens sous le titre d'*opere minori*. Elles furent écrites dans de nombreuses circonstances agitées ou dans le banissement, arrachées par miracle au pillage et à l'oubli. Plusieurs demeurent inachevées, et présentent certaines lacunes dans leur développement, quelques incorrections ou variantes dans le texte, dont la restitution exacte occupa les premiers éditeurs et scolastes. Si l'épique qui résume toutes sans contredit à un degré supérieur, elles n'en forment pas moins les complémentaires et les corollaires indispensables pour son intelligence, comme pour les détails personnels et le système de l'auteur; elles renferment en outre des aperçus d'une haute portée morale, une enveloppe scolastique et mystique. En brisant l'écorce, on y découvre ces richesses morales qu'y admirait le Tasse et que d'érudits investigators commencent à y apercevoir. Comme *l'Amoroso Convivio*, sauf un opuscule et quelques fragments, restés encore inconnus de notre public, nous allons spécifier, en les classant par ordre de dates, l'ensemble qui les relie entre elles et avec l'œuvre principale (1). Leur section comprend deux séries : les ouvrages italiens et les traités ou opuscules latins. Les premiers sont ceux dont il destinait la lecture au vulgaire, les seconds ceux qui s'adressaient spécialement aux classes aristocratiques; car tout est déterminé par des principes fixes dans ses compositions.

Œuvres italiennes. La Vie nouvelle (*La Vita nuova*), poésies en prose, mêlées de vers, avec une préface explicative, fut écrite par le poète à vingt-neuf ans, imprimée en 1576, et contient, nous l'avons dit, la narration de son amour pour Béatrice. Ces poésies abondent, dont les épisodes sont un regard, une parole, une salutation adressée au retour, des entrevues muettes dans des lieux indéfinis, des visions mystiques dans des nombres astrologiques ou magiques. Elles se rattache évidemment par des idées élevées au symbolisme platonico-chrétien. Elles annoncent son intention de poétiser allégoriquement en langue vulgaire, comme l'ont fait les rhapsodes, contrairement à l'usage des poètes, et de transfigurer sa dame dans une œuvre grandiose. *La Vita nuova*, autonome, ou l'étude psychologique du poète, se révèle sous des fictions parfois originales, n'a point d'antécédent direct, et, par sa forme comme par sa nature, forme le prototype de *La Divina Commedia*.

Les *Canzoni*, comprenant les ballades, les sonnets et les estroques, ont été publiées en 1817, dans le recueil des *Opere minori*, et se divisent en trois parties distinctes : les premières par Dante à sa dame, soit dans sa

Vita nuova, soit postérieurement, et qui en complètent la narration; celles qu'il composa dans ses pérégrinations et qui sont adressées à ses idéalisées ou aux objets de ses affections terrestres; celles adressées à ses amis, connus ou inconnus, et roulant sur des matières diverses, la plupart relatives aux circonstances politiques et sociales. Si le voile énigmatique dont se servaient les *fidèles d'amour* les obscurcit trop souvent, quelques-unes rivalisent avec les plus belles de Pétrarque. M. de Vitte a récemment ajouté, par d'intelligentes recherches, plusieurs joyaux à leur trésor. Mais tout cela est enterré dans le pêle-mêle où les reproduisent jusqu'à nos jours toutes les éditions italiennes, les illégitimes avec les authentiques, les symboliques avec les littérales. Une classification normale, accompagnée des documents nécessaires, en les éclairant fera mieux apprécier leur valeur littéraire et biographique. Nous en avons donné la division préparatoire avec la traduction dans notre édition des *Œuvres complètes*, 1852.

Le Banquet (Il Convito), traité philosophique sous forme de commentaire, dont on possède les quatre premiers livres, est malheureusement inachevé. Il parut pour la première fois à Florence, en 1490, avec le titre d'*Amoroso Convivio*. Entirement distinct par le plan du célèbre *Banquet* de Platon, il s'en rapproche par le but d'enseignement exotérique et par d'autres analogies. Au point de vue personnel, c'était, nous l'avons dit, une réponse aux accusations dont l'auteur se trouvait l'objet. C'est aussi l'explication de ses poésies, dont il commente trois canzones, traitant d'amour et de vertu, sur quatorze qu'il devait analyser. Il y prend pour guide principal son père en infortune, Boèce, et convie tous les pauvres déshérités à son festin, c'est-à-dire à la connaissance de la sagesse et de la vérité. Il y déclare que ces poésies ont un sens réel, un sens moral et un sens allégorique ou spirituel, et que la dame dont il s'éprit, après la mort de la Béatrice, dépeinte dans *La Vita nuova*, est la très-noble dame dont s'éprit Pythagore, la fille de l'empereur de l'univers, la philosophie, personnifiée dans ses nouvelles canzones. Au point de vue général, c'est en ébauche la véritable Somme scientifique de l'époque. Il y traite alternativement de l'ordre terrestre, de l'ordre civil et de l'ordre céleste; de la triple nature humaine (végétative, animale et sensitive, ou animée, sensible et rationnelle); des correspondances entre les cieux et les sciences (1), des vertus et des quatre âges de la vie. Il y affirme l'immortalité de l'âme, la vileté des richesses corruptrices, et l'égalité des hommes, dont les mérites et les aptitudes font la seule noblesse; car Dieu n'en a pas créé deux espèces, comme des chevaux et des ânes, et l'on peut seulement nommer ânes ou brutes ceux qui ne font pas usage de la raison. A quiconque

(1) Les dix Séphiroth du *Zohar* et les dix catégories d'Aristote.

soutiendrait des bestialités semblables, s'écrie-t-il, par un fameux argument métaphorique mal interprété, « il ne faudrait pas répondre avec la parole, mais avec le couteau ». Ses chapitres sur l'éloquence de la langue nationale et sur l'action providentielle dans l'histoire romaine ont leurs compléments dans les traités *De Monarchia* et *De Vulgari Eloquentia*. Le *Banquet* se distingue par ses belles démonstrations, qu'environnent des gloses trop prolixes, par une antique virilité de style et de pensée. On y sent revivre, comme un souffle inspirateur, tous les docteurs polythéistes, catholiques et musulmans, dont il cite sans cesse les noms et les maximes, avec ses maîtres privilégiés : Hippocrate, Galien, Ptolémée, Caton, Ovide, Cicéron, Lucain, Sénèque, Juvénal, Stace, Tite-Live, Salomon, saint Augustin, Denis l'Aréopagite, saint Benoît, Albert le Grand, saint Thomas, saint François d'Assise, Alburnanassar, Averroès, Alfergan, Avicenne, Algazel.

II. *Ouvrages latins*. De la Monarchie universelle (*De Monarchia mundi*). Ce traité en trois livres sur l'ordre politique est le plus important des œuvres diverses. Son titre est emprunté d'une lettre de saint Irénée. D'abord anonyme et mis à l'index, il ne fut imprimé avec le nom de Dante qu'en 1559, à Bâle. Comme l'expose son début, il aborde une lice alors neuve, qui fut rarement parcourue depuis avec autant de largeur, et il a pour conclusion une fin pratique permanente pour les sociétés, une fin tout actuelle au milieu des événements que nous avons spécifiés. Dante y examine la mission de la monarchie dans les États et dans le monde et la forme politique la plus propre à leur développement régulier. — Dans le premier livre, il établit par toutes les raisons morales et mathématiques, selon Pythagore et selon Aristote, son principal guide, la nécessité de l'unité directrice ou d'une monarchie universelle, pour prévenir les conflagrations. Il définit, comme nous l'avons indiqué, la magistrature tutélaire, en harmonie avec les constitutions nationales et locales, légitimement appropriées à chaque peuple, à chaque cité. La paix annoncée par le Christ et ses apôtres, la *paix universelle*, dit-il magnifiquement, voilà donc la perfection, la dernière fin vers laquelle le genre humain se dirige. On y marche par la justice, la liberté, la rectitude. Les gouvernements droits, c'est-à-dire légitimes, opposés aux gouvernements obliques, sont ceux qui dirigent par ces trois chemins les peuples vers leur but. — Le second livre, pour établir la légitimité de l'empire romain, recherche et définit le droit dans ses trois bases indélébiles : l'ordre divin, l'ordre social, l'ordre naturel. « Chercher la source du droit dans les opérations terrestres, c'est chercher si elles ont ou lien par la volonté divine. Le droit dirige le bien commun, et qui dirige le bien commun marche vers le but du droit. La nature, dans son œuvre ordonnatrice, règle aussi le droit et la justice de chaque être, selon ses fonctions et

l'économie générale. » Ces trois principes ont sanctionné l'empire romain, élu de Dieu pour avoir triomphé tour à tour par la vertu, par la civilisation et par les armes. — Le troisième livre traite la question, alors palpitante, de la suprématie terrestre entre le pape et l'empereur. Tous les arguments reproduits par la déclaration du clergé de France dans l'année 1682 s'y pressent en traits acérés. Le polémiste, avec le style enflammé d'Isaïe, proclame incompatibles l'encensoir et le glaive. La direction suprême doit se partager en deux offices, pour éclairer le monde dans sa double voie : le spirituel et le temporel, selon notre double nature et notre double fin, la *félicité* ici-bas et la *haut*.

De la Langue Vulgaire, ou mieux, De l'Eloquence en langue vulgaire (*De Vulgari Eloquentia*) (1), traité composé, comme les précédents, durant les pérégrinations de l'exil, et achevé, comme *Le Banquet*. Les deux livres qui nous en restent furent publiés pour la première fois à Vicence, l'année 1529, en traduction italienne par le Trissin (anonyme), et dans le texte original, à Paris, l'année 1577, par Corbinelli, d'après une copie manuscrite. C'est le rudiment de la grande œuvre linguistique et vulgarisatrice accomplie par le poète. En suivant la tradition biblique, dans une voie encore inexplorée, sans maître, Dante remonte à l'origine du langage, dont le type parfait a été perdu avec l'Éden, et dont la division fatale, analogue à notre seconde déchéance, date de la tour de Babel ou confusion. Depuis lors il suit la dispersion des idiomes avec celle des races en Europe, où il retrouve, par des analogies constitutives, les trois familles sœurs, les langues d'oïl, d'oc et de si, c'est-à-dire la française, la romane et l'italienne. Puis il cherche dans tous les dialectes de son pays la belle langue parfaite, la plus choisie et la plus commune à tous, pour remplacer l'ancienne langue latine; il en reconnaît partout les éléments à des degrés divers, nulle part le foyer. Car depuis la dispersion de la cour sicilienne, l'Italie, qui avait son siège à la cour de Frédéric II, n'a plus de centre impérial; mais elle a une communauté, un centre universel, la raison : tel sera son élément régénérateur. Ainsi finit le premier livre, complet dans son ensemble, écrit avec une rare verve satirique et pittoresque. Le deuxième livre ébauche, dans son exorde, une poétique générale, dont les compléments se trouvent dans divers passages des ouvrages précités. Adoptant celle d'Horace pour toute la partie de goût, il s'élève à des vues plus hautes : « Pour être grand poète, il faut trois choses : le don naturel du génie, l'acquisition de la science, la pratique de l'art. » La poésie est une *action musicale*, une appropriation du langage figuré

(1) Cet ouvrage, bien que commencé avant *La Monarchie*, dut être terminé postérieurement. Les Italiens en contestèrent d'abord l'authenticité, à cause de ses critiques acerbes contre leurs institutions.

et dans ses allégories et ses fables à enseignement. Son domaine embrasse

les : le courage ou l'amour de la consécration de la justice, de la suite du bien, et la rectitude sage. Les poètes, eux seuls, versent à voir le sens de leurs images, et les se font à leur seul génie naturel. La suite d'une livre traite des règles spéciales à la poésie. Il contient, comme le premier, des poèmes précieux, souvent les seuls, des épiques et les troubles de l'époque, de l'Épique. Leur père en rimes d'amour, de l'Épique d'Arzo, notre Ami. Daniel de Bertrand de Born, c'est-à-dire sur l'école de l'école provençale. Les deux derniers

Epîtres et Melanges comprennent : plusieurs politiques et les missives littéraires, en très-peut nombre, jusqu'à des poèmes précieux, qui expliquent et corrigent les autres écrits : M. Ch. de Villé en a publié la meilleure édition, avec des éclaircissements : *Dante's Epistles*; 1827; — 2° les poèmes du poète bolonais, Jean de Virgile, dans *Trubus Elementis*, avec et les paraphrases des Psaumes, du *Credo*, et de l'Ape Maria. Elles se trouvent, dans les Epîtres, dans le recueil des *Opere* de l'édition Fraticelli; Florence, 1810. Plusieurs nombreuses lettres que l'éditeur a publiées durant ses ambassades et son exil, les historiens citent des fragments, ont été, comme quelques-unes de ses poésies, ses ouvrages restés inconnus ou inachevés, attribuent une *Histoire des Guelfes et des Ghibelins*, c'est-à-dire la véritable histoire de l'Italien, et le meilleur commentaire de

l'œuvre de Dante, *La Divina Commedia*, imprimé, pour la première fois en 1372, à l'édition de Fulgino, parut sous le titre de *Comedia di Dante Alighieri di Firenze*. Elle est le titre consacré de *Divina Commedia*, dans la vingt-neuvième édition, publiée et précédée du commentaire de l'édition de l'édition. L'épithète de *Divina* est ici de l'œuvre elle-même, comme un nom inconnu, l'œuvre est en effet divine par la matière et par la forme : c'est la théodicée. Pour l'analyser et la bien faire connaître, il faut évoquer les mœurs, les croyances, qui l'ont produite, en un mot tout d'abord tout entier. Sous le rapport des éléments écrivains l'ont vengée des origines dans les traditions platoniciennes, le monde gréco-romain et dans les visions du catholicisme. Mais est-ce une œuvre d'art, comme nous l'entendons d'aujourd'hui? Nous citerons à ce sujet le jugement de l'un des penseurs les mieux familiers avec le maître florentin : « La Divine

Comédie mérite d'être lue pour trois raisons : c'est l'histoire des temps barbares de l'Italie, la source des plus belles expressions du dialecte toscan, et le modèle de la poésie la plus sublime.

À l'époque où les nations commencent à se civiliser, et toutefois conservent encore l'esprit de franchise qu'ont ordinairement les barbares, par défaut de réflexion (la réflexion appliquée au mal est la mère unique du mensonge); alors, dis-je, les poètes ne chantent que des choses véritables; ainsi, dans la *Science nouvelle*, nous avons établi qu'Homère est le premier historien du paganisme. Ennius, qui a célébré les guerres Puniques, a été incontestablement le premier historien des Romains; de même notre Dante est le premier ou l'un des premiers historiens de l'Italie. Dans *La Divine Comédie*, une seule chose est du poète; c'est d'avoir placé les morts selon leur mérite dans l'enfer, dans le purgatoire, ou dans le paradis. Dante est l'Homère ou, si l'on veut, l'Ennius du christianisme. Ses allégories répondent aux réflexions morales que l'on peut faire en lisant un historien, pour profiter des exemples d'autrui. »

Le cadre de *La Divine Comédie* embrasse, par ses allusions et ses personnages, les principaux événements accomplis dans le cycle où Dante a vécu : l'extinction de la maison de Souabe, les Vêpres siciliennes, les batailles et les crises de la république florentine, la révolution de la Flandre, l'affranchissement de la Suisse, l'abolition de l'ordre des Templiers, la guerre des hérésies albigeoises et fraticelles, la translation du siège papal à Avignon. Souverainement satirique et réformatrice, la grande trilogie fut en même temps une révolution dans la langue, dans la poésie et dans l'idée : œuvre de colère et d'amour, de raison et de foi, de démolition et de reconstruction, tenant à l'*Apocalypse* et à l'*Éthique*, autant qu'à l'*Énéide* et à la *Somme* de saint Thomas, elle est toujours une dans sa multiplicité comme dans son action; car sous ses allégories, à travers ses mille épisodes, se développe la pensée mère, formellement indiquée par les écrivains encore plus rapprochés de sa source. C'est ce que nous avons cherché à signaler dans l'introduction à notre nouvelle édition française des trois poèmes : « Il y a au fond, outre toute une histoire non moins étonnante que celle des Grecs et des Troyens, toute une cosmologie de l'univers et un système organisateur des sociétés humaines. » Son propre auteur déclare, dans sa lettre à Can le Grand et dans plusieurs passages explicites, son enseignement évangélique ou social et son caractère *polisensamento* (à plusieurs sens). Il a pour aïeux saint Jean, les Pythagoriciens et les psalmistes, autant qu'Homère, les philosophes du Portique et les troubadours, et pour descendants, sous plusieurs rapports, malgré leurs divergences radicales, Montaigne, Rabelais, Campanella. Ce double caractère de synthèse et de prédication, qui reste à y étudier, constitue son cachet le plus distinctif et résume ses écrits antécédents.

Voici l'appréciation de Cantu, dans son *Histoire universelle* : « Nous placerons aussi, dit-il, parmi les hommes de science Dante Alighieri, qui sut tout ce que l'on connaissait de son temps et pressentit quelques-unes des connaissances ultérieures. Il indiqua clairement les antipodes (1) et le centre de gravité de la terre ; il fit des observations pleines de finesse sur le vol des oiseaux, sur le scintillement des étoiles, sur l'arc-en-ciel, sur les vapeurs qui se forment dans la combustion. Avant Newton, il assigna à la lune la cause du flux et reflux ; avant Galilée, la maturation des fruits par la lumière, qui en fait évaporer l'oxygène ; avant Linné, il déduisit de leurs organes sexuels la classification des végétaux, affirma que toutes les plantes, même les plantes cryptogames et météoroscopiques, naissent de semence ; que les fleurs ouvrent à la lumière leurs pétales, découvrent leurs étamines et leurs pistils pour féconder leurs germes, et que les sucs nutritifs circulent dans les plantes ; avant Leibnitz, il signala le principe de la raison suffisante ; avant Bacon, il indiqua l'expérience comme la source d'où dérivent nos arts humains ; il fait même allusion à l'attraction universelle (2). Des commentateurs s'émerveillent de ce qu'il connut les constellations des pieds du Centaure et de la Croix du Sud ; cependant les fréquents voyages des Italiens au détroit de Bab-el-Mandeb et les planisphères arabes, qui lui étaient familiers, ne permettent de trouver là rien d'extraordinaire. »

Dante a fait plus encore dans l'ordre scientifique et intellectuel. Avant Vico, il a fondé la philosophie de l'histoire, tracé les premiers éléments de la linguistique et jeté les premières bases d'une poétique rationnelle, destinée à renouveler l'exégèse de l'art. Théoricien et praticien, il a créé comme types des genres inexplorés, le roman psychologique et l'épopée mixte, la comédie philosophique et sociale. Le *Cosmos* du chanteur du moyen âge a sans doute vieilli ; mais ce qui ne vieillira pas, ce sont les admirables beautés de ses tableaux, où revit toute la création visible et idéale, les éternelles passions humaines qu'il peint en traits indélébiles.

Peu d'hommes ont d'ailleurs été aussi diversement jugés. Tandis que les uns passent une éponge sur son scolasticisme, et en font un poète à l'*alla fantasia*, selon la manière moderne, les autres le regardent comme un fervent apôtre de la foi et de la constitution catholiques. D'autres enfin le placent dans le *Musée des Protestants célèbres*, parmi les ancêtres de Luther : ils l'y rattachent par le triple lien d'une doctrine, d'une association et d'une langue secrètes, établies au moyen âge pour le renversement de la puissance pontificale et

l'inauguration d'un empire hétérodoxe. Nous ne discutons point, nous constatons seulement ces divergences.

Les doctrines de Dante sont, comme sa vie et ses œuvres, encyclopédiques. C'est là ce qui explique leurs contradictions apparentes. En philosophie et en science, il suit d'abord le maître de ceux qui savent, le chef péripatéticien, puis son guide spirituel, le divin Platon, les Pères et les docteurs arabes, les écoles profanes et sacrées : c'était le scolasticisme orthodoxe. En religion, catholique fidèle, il se prononce pour la réforme disciplinaire et la pureté de l'Eglise primitive. Il est avec Grégoire le Grand, saint Augustin, Sylvestre II, Bossuet et Fénelon, contre le dogme théocratique de Grégoire VII. Sa lutte et ses armes ont servi les scissions religieuses par leur coïncidence : il agissait dans un but contraire et prêchait une seule communion. En politique, il défend le principe de la liberté civile et du concordat entre les deux pouvoirs ; il prêche la fusion du principe démocratique avec le principe monarchique ou impérial, la fédération des peuples, diversement constitués, selon leurs mœurs et leurs climats, sous une force centrale régulatrice. S'il est allégorique comme les prophètes dans ses écrits, il n'y ma point an foi ; car il a combattu, se ert p elle, au milieu des civ, en t bûchers ; il se déclare un curé, il a peu de saint Pierre. Ce chrétien, la damne les schismatiques, plébéiens ou cour nés, et tous ceux qui s'opposent au boni humain dans ses trois conditions : l paix, la lumière. Comme rationaliste, il l'opinion de l'empereur aussi bien que celle ristote et du pape temporel ; mais il appuie la son individuelle sur la raison universelle. ce il subordonne le bien privé au bien ; mille et la cité à la patrie, la patrie à Cette haute idée du devoir et de inscrite dans tous ses livres, s'efforce inspirer son apostolat. Ne lui a-t-il pas t-ous crié, fortune, repos, dignités. de oir. di N'y consacre-t-il pas ses ter à tort pour l'unique effet du res u c ses ennemis ? Un passage entièrement entre vingt pareils, dans son traité *De vulgare*, le révèle mieux. « Pour nous, dout le monde est la patrie, comme l'eau est des poissons, quoique avant d'avoir en des nous ayons bu l'eau de l'Arno et que nous rissions Florence au point de souffrir exil pour l'avoir trop aimée, nous sans notre sensibilité et préférons appuyer nous ment sur notre raison. Certes, dans l'ordre notre satisfaction et de notre : s ma di n'y a aucun lien sur la terre s. Florence ; mais en parcourant les ouvi poètes et des autres écrivains, qui ont p monde dans son ensemble ou ses détails, raisonnant par la pensée sur les diverses p

(1) L'évêque Virgile de Salzbourg les avait déjà devinés au huitième siècle, et le livre de Chymama le Vieux indique le système de Copernic, système des pythagoriciens, très-connu d'Aristote, qu'il rejette.

(2) Aristote a fait aussi allusion.

nires, sur la place qu'elles occu-
pe à l'autre et par rapport à l'équa-
lité. Jugeons et nous le pensons ferme-
ment que des contrées et des villes plus il-
lustres et plus délicieuses que la Toscane et
dont je suis originaire et citoyen, et
les nations et des races l'emportent
par la délicatesse et l'utilité de

Admirable confession, qui renferme si profondes, un christianisme nous de sa patrie, errant de foyer en foyer aux écoles étrangères, mêlé à traditions et à toutes les souffrances, ne s'est dépourvu de tous les préjugés et de secte; il est devenu, comme le pèlerin, le citoyen, l'apôtre du bien, est la hauteur à laquelle il faut apprécier pleinement son génie et son œuvre.

signales éditions de la *Divina Comédie* chronologique, sont : celle de 1477 ; revue et annotée par me, 1516. 3 vol. : celle de Stale le c de Landino, 1506, n topographique et le dessin ; celle de Venise, 1544, avec Terentio, et dédiée au pape de la *Crusca*, Florence, 1595, Manuce, Venise, 1502 ; celle *Commedia del codice Barrolo storico* di Ferd. Arris, 4 vol. in-4° ; celle de Bodoni, rare ; celle de Rovela, 1820, trouve la reproduction d'un ire du Vatican et regardé comme de Boccace ; enfin, celle de Flo- vol. in-fol., avec 125 gravures à bel *Atlante Dantesco* de Flax- Milan, 1822 ; et le *Paradis des* à Leipzig. Les *Opere* mis-

italien la traduction du traité
par Marsile Ficin, quinzième
du traité *De vulgari Eloquentia*,
1, seizième siècle. Ces deux
se trouvent dans l'édition complète
0. Parmi les traductions fran-
cises celle de Grangier, en vers,
notes, 1696; de Rivarol, *L'En-*
1785; d'Artaud de Montor, en
Me. 1811-13, 3 vol. in-8°;
morceaux choisis en vers,
trad. en prose, 1811; de Seb.
rhythmique, avec une clef gé-
omplémentaires, 1843-53,
strations par Elex, 1854;
ou nouvelle, 1843; — de
L'Enfer, en vers et par tercets,
in-12. — Lamennais, *L'En-*
1843. Parmi les traduc-
cité celles de Franc. Cary et de

Blogel; en allemand, celle du duc Jean de Saye, sous le pseudonyme de Philalèthe, Dresde, 1839-42; en espagnol, celle de *L'Inferno*, par de Villegas, avec des *Commentaires*, Burgos, 1515.

Le catalogue raisonné des éditions de Dante se trouve dans la *Bibliografia Dantesca*, par C. de Batines. Prato. 3 vol. in-8°.

Séb. RHÉAL (de Cesena).

Chronique de Villani, etc. — Muratori, *Scriptores Rerum italicarum*. — Franco Sacchetti, *Novelle*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura*. — Machiavelli, *Storia di Firenze*. — Cesare Cantù, *Storia universale*. — Sismondi, *Hist. des Répub. Ital. et de la Litt. du midi de l'Europe*. — Boccaccio, *Uta e Comm. del Inf.* — Mario Filelfo, Gian. Maecetti et Filip. Rinuccini, *Uta di Dante*. — Dionisi et Pelli, *Memorie*. — Mairal et Ces. Balbo. *Comment.* — Parmi les commentateurs et interprètes, on remarque l'Oltimo (anonyme), Benvenuto d'Irnola et Buti, du quatorzième siècle. — Mars. Ficino, Christ. Landino et le grand Vico, *Phil. platoniciens*. — Velutello, dans son *Exposition*. — Bionni, dans sa *Difesa*. — Le Jurisic. Gravina, dans sa *Ragione poetica*, écrit, des trois derniers siècles. — Ugo Foscolo, *Discorso sul testo e su li opinioni diversi*, etc. — Rossetti, *Sulle spirito antipapale, disquisizioni*, etc. — Troya, l'auteur d'*El Petru allegorico*. — Perticari, Azzolino et Trivaldi, dans leurs divers *Éclaircissemens*. — F. Arrivabene, l'auteur du *Serolo storico*. — Glazuené, *Hist. litt. du P't. t. I et t. II*. — Libri, *Hist. des Sc. math.*, t. II. — Artaud de Montor, *Hist. de Dante*; in-8°, 1841. — Fauriel, *Dante orig. de la langue et de la litt. Ital.*; 2 vol., in-8°, 1844. — Ozanam, *Dante, ou la phil. cathol. au treizième siècle*; in 8°, 1810. — Delecluze, *Florence et ses viciss.*; 2 vol., 1837; *Dante et la poésie amoureuse*; 1841; 2 vol., in-12. — Brouillet de Sigalas, *Amore et l'art en Italie*; 1 vol. in-8°, 1842. — Villemain, *Cours de Litt. au moyen âge*. — V. Leclerc, *Les Ecoles de la rue du Fourrier*, t. XXI, *Hist. littér. de la France*. — Ampère, *Voyage dantesque*; dans la *Rev. des Deux Mondes*, 1839. — Ch. Labitte, *Orig. de la Din. Com.*; ibid., in-14. — Ph. Chasles, *Études sur le moyen âge*, in-12, 1844. — Châteaubriand, *Génie du Christ.* et *De la Poésie angl.* — Lamennais, *Esquisse d'une Philosophie*. — Humboldt, *Hist. de la Géographie de l'ancien continent*. — Lamartine, *Études sur Milton*. — Schlegel, *Dante, Pétrarque et Boccace*, réfut. du syst. de Rossetti dans la *Rev. des Deux Mondes*, juin, 1836. — Aroux, *Dante hérétique*, etc., reproduit du syst. de Rossetti; in-8°, 1844. — Boissard, *Dante est-il hérétique? Memorial cathol.*, mars 1845. — Id., *Dante non hérétique*, 8 octobre 1845.

DANTE (*Giovani-Batista*), physicien et mathématicien italien, né à Pérouse, vivait à la fin du quinzième siècle. Bayle le suppose avec quelque fondement de la famille des Danti Rinaldi. Il était excellent mathématicien, et inventa des ailes artificielles si exactement proportionnées à la pesanteur de son corps, qu'il s'en servit pour voler. Il en fit plusieurs fois l'expérience avec succès sur le lac de Trasimène. Il voulut donner ce spectacle à la ville de Pérouse, et choisit le temps de la solennité du mariage de Bartolommeo d'Alviane avec la sœur de Giovanni-Paolo Ballioni. Lorsque la foule fut assemblée sur la place publique, Dante, tout couvert de plumes, s'élança du lieu le plus éminent de la ville, et plana quelque temps en battant de deux grandes ailes. Il dirigeait son vol en tous sens, au bruit des acclamations publiques, lorsque le fer avec lequel il dirigeait une de ses ailes se rompit ; n'ayant plus de contre-poids, il tomba sur l'église de Notre-Dame, et se cassa une cuisse. Après sa guérison, il professa les mathé-

matiques à Venise, et mourut âgé de quarante ans.
Minchin, Athenæum Ligusticum, p. 102. — Bayle, *Dict. crit.* — Morel, *Grand Dictionn. historique*.

* **DANTE** ou **DANTI** (*Girolamo*), peintre de l'école vénitienne, vivait au seizième siècle. Il est successivement désigné sous les noms de *Dante di Tiziano* ou *Girolamo di Tiziano* (1), parce qu'il fut élève et aide du Titien, qui le regardait comme étant de sa famille. Il n'a laissé qu'un petit nombre de tableaux, ayant passé toute sa vie à peindre ceux de son maître. On voit cependant de lui à San-Giovanni-Nuovo de Venise un tableau de *Saint Côme et Saint Damien*.
 E. B.-N.

Ricchi, Fite de Pittori Veneti. — Orlandi, *Abbozzario* — Ticciati, *Dizionario*.

DANTECOURT (*Jean-Baptiste*), théologien français, né à Paris, le 24 juin 1643, mort dans la même ville, le 5 avril 1718. Il entra le 8 septembre 1662 chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin dans la congrégation de Sainte-Geneviève. Il fut nommé chancelier de l'université de Paris en 1680 et curé de Saint-Étienne-du-Mont en 1694. Il administra cette église jusqu'en 1710, époque à laquelle il se retira à Sainte-Geneviève. On a de lui deux *Factums pour la préséance des Augustins sur les Bénédictins aux états de Bourgogne*; — *Défense de l'Eglise*, contre le livre du ministre Claude intitulé : *Défense de la Réformation*; Paris, 1689.

Registres de l'abbaye Sainte-Geneviève. — Dupin, *Bibl. des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, III. — Morel, *Grand Dictionnaire historique*. — Veller, *Dict. historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DANTE-RAINALDI. Voy. **DANTI**.

* **DANTHOUDARD** de **VRINCOURT** ou **D'ANTHOUDARD** (*Charles-Nicolas*, comte), général français, né à Verdun (Meuse), le 7 avril 1773, mort à Paris, le 14 mars 1852. Issu d'une ancienne famille de Bourgogne, il entra le 1^{er} septembre 1787 à l'École Militaire de Pont-à-Mousson en qualité de cadet gentilhomme, et en sortit lieutenant d'artillerie. Il fit les campagnes d'Italie et d'Égypte, et le courage qu'il déploya à la bataille des Pyramides lui valut le grade de chef de bataillon. De retour en France, il fut nommé (22 novembre 1801) colonel du 1^{er} régiment d'artillerie à cheval, et reçut l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie, qui se trouvait sous les ordres de Murat. Appelé auprès du vice-roi en qualité de premier aide de camp, il fut chargé de la réorganisation des armées de terre et de mer ainsi que de celle des écoles militaires, etc. Elevé par Napoléon au grade de général de brigade (11 février 1806), il fut envoyé pour prendre possession de la Dalmatie, que le traité de Presbourg venait de joindre à la France. En 1809 il fit, sous le prince Eugène, la guerre d'Allemagne, et se distingua aux batailles de Raab, où il eut la main fracassée. Nommé comte de l'empire et

général de division (21 juin 1810), aux commissaires autrichiens et eut de fixer les limites du royaume d'Italie du Tyrol. La guerre de 1812 à Dantthouard fut appelé à diriger l'armée du vice-roi, puis celle du 4^e grande armée. Créé gouverneur général (1813) des provinces illyriennes, rendre lorsque la guerre d'Autriche commandement de l'aile gauche de l'Italie. Ayant adhéré à la déchéance de Napoléon, que Louis XVIII avait fait de Saint-Louis (8 juillet 1814), puis chef de la Légion d'Honneur, fut chargé par la Restauration de Metz et de Metz, où il remplit pendant les cent jours de Napoléon pour les places de l'1822 député par le département de la Sarthe à la chambre pendant cette session. Après la révolution de 1830, le roi Louis-Philippe l'éleva à la dignité de pair de France.

Archives de la guerre. — *Fastes de la République*. — *Vie et Consp.*, t. XVII, XIX. — *Noblesse*, 1863.

* **DANTI** (*Jean*), mathématicien florentin, vers 1346. Il a laissé un traité de *Arithmetica*, composé d'après l'arithmétique et une *Geometria*, d'après des auteurs antiques. Ces ouvrages n'ont point été imprimés, mais on en a conservé quelques-uns au fond de quelques grandes bibliothèques de l'Italie.

Tiraboschi, Storia lett., t. XI, p. 172. — *Logos Codicum Bibliothecæ Medicæ Lovaniensis*, p. 13.

DANTI ou **DANTE** (*Ignace*), mathématicien, né à Pérouse, en 1536, mort trois ans après avoir été nommé évêque de Viterbe. Entré fort jeune dans l'ordre des Dominicains, il se consacra d'abord à l'étude des mathématiques, et les professa à Florence. Le duc Côme I^{er} lui confia le projet, qui fut exécuté, d'une route maritime à la mer et lui fit dresser de grandes cartes nautiques. Danti traça à l'église de Santa Novella, à Florence, une méridienne, l'admiration des astronomes; il en fit une autre à Bologne. Le pape l'appela pour qu'il coopérât à la réforme du calendrier. Il fut aussi chargé par Grégoire XII au Vatican, dans la salle dite *de' Disegni*, de la graphie antique et moderne de l'architecture, dans laquelle il fut aidé par son frère Vincenzo, lui laissa peu de temps à vivre, d'autres travaux, jusqu'à ce qu'il fut appelé à l'évêché d'Alatri. Parmi ses ouvrages, on distingue ses traductions de *l'opéra de Euclide* et de la *Sphère* de Ptolémée, accompagnées de notes qui ne sont point imprimées. Il donna dans son écrit intitulé *matematiche ridotte a favole*, une brève encyclopédie des mathématiques. *Traité de l'Astrolabe*, Florence, 1566.

(1) Orlandi, avec son inexactitude ordinaire, fait de ces deux noms deux artistes différents.

imprimé, renferme une remarque
les meilleurs auteurs ont à tort fait
la phrase, savoir la diminution de
l'écologie, déduite de la compa-
raison observations avec les mo-
lère Sur l'Androscope, Bologne,
des faits curieux sur l'histoire de
s vents. La perspective fut de sa
recherches assidue. G. B.

des Sciences mathématiques en Italie,
Institut, *Giornale de' Letterati del Regno di Napoli*,
Biblioteca, 1887, in 4°, p. 348. — Quélif
E. *op. cit.*

(drame), peintre italien, né à Pé-
se, mort en 1580. Il était frère d'I-
gnazio Danti. Tout promettait en
de talent, quand il fut enlevé par
malheur, laissant dans l'église Saint-
sue six fresques dans le style de
E. B.-H.

Dr. Pistori Perugini. — Gambini, Civid

... architecte, né à Pérouse, il était fils de Pietro Vincenzo, un architecte italien sur la scène, Pérouse, 1544. Il dirigeait la construction de la magnificence de la Sainte-Marie-des-Ange, sur les dessins de Vignole.

...architecte et sculpteur, fils de Pérouse, en 1530, mort en 1576. Michel-Ange lorsque ce grand sculpteur octogénaire : aussi d'un tel ses à ses conseils qu'à l'étude de ses a. Dès l'âge de vingt ans il modela grande statue de bronze de Jules II, (le pape de Pérouse) ; on lit sur la statue Confus Perusinus, adhuc puer. Cette statue est déjà remarquable par la noblesse et la finesse du style. La cathédrale de Pérouse on voit de beaux fonts baptismaux. Ce sont de belles sculptures que les trois statues en pierre en 1571 sur une des places de Florence, et représentant saint Jean-Baptiste, ainsi que rachant la Fraude, magnifiquement la grande salle du Palais de la cathédrale de Prato, il a sculpté pour le mausolée de Charles de France un style large et belle de la statue est un peu froide, mais l'ensemble est pour son air ingenu et le

Il aida aussi l'architecture, et le
fut toujours son architecte. Il fit
des dessins que Cosme 1^{er} envoya
à son oncle, tellement charmé qu'il
lui en vint d'affaires. Danti en Espa-
gne, il revint en 1560 à re-
cevoir les cours pendant de la belle
époque. Enfin, en 1567 il a publié

un livre, devenu très-rare, qui contenait sur les arts d'utiles enseignements. Il était petit-fils de Pietro Vincenzo, gentilhomme de Pérouse, savant mathématicien, et grand connaisseur en architecture. E. B.-t.

E. B. — R.

. *Cicognara, Storia della Scultura.* — *Vasari, Vite.* — *Gambini, Guida di Perugia.* — *Quatremère de Quincy, Dictionnaire d'Architecture.* — *Pascoli, Vite de' Pittori Perugini.*

* **BARTI (Theodora)**, femme peintre, née à Pérouse, en 1488, morte en 1573. Elle était sans doute sous le Pérugin, ou au moins sous l'un de ses meilleurs élèves, car on reconnaît dans ses tableaux de chevalier le style de cette école. Elle eut pour élèves ses trois neveux, **Rinaldo**, **Vincenzo** et **Girolamo**. E. B.—s.

Pescell, Ville de Pittori Perugini.

DANTINE (*Maur-François*), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, antiquaire et paléographe, né à Gourlieux, dans l'ancienne principauté de Liège, le 1^{er} avril 1688, mort à Paris, le 3 novembre 1748. Fils d'un cultivateur aisé, il étudia la philosophie à Donai, et fit profession, à l'âge de vingt-quatre ans, dans l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais. Il se livra dès lors à l'étude avec tout l'entraînement d'une véritable vocation, et il professa avec éclat la philosophie dans l'abbaye de Saint-Nicolas de Reims, lorsque, sur son refus de souscrire à la belle *Unigenitus*, le cardinal de Maffei, archevêque de Reims, partisan dévoué des jésuites, exigea que ses supérieurs l'éloignassent de ce diocèse. Appelé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris, Dantine fut employé d'abord à continuer la *Collection des Décretales*, qu'avait interrompue la mort de dom Constant et de dom Mopinot; puis à préparer une nouvelle édition du *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ Latinitatis* de Du Cange, édition dont trois volumes in-fol. seulement avaient été publiés en 1678. Les cinq premiers volumes avaient paru lorsque Dantine, toujours par suite de ses opinions religieuses, fut exilé à Pontoise, où, tout en continuant ses études philologiques, il s'occupa avec ardeur de la lecture des livres saints, et fit une traduction des Psaumes, encore estimée : *Les Psaumes traduits sur l'hébreu, avec des notes, par un religieux de la congrégation de Saint-Maur*; Paris, 1738, in-8°; *ibid.*, 1739, in-8°, et 1740, in-12. Dom Carpentier, que Dantine avait pour collaborateur, fit paraître en 1736 le sixième volume du *Glossaire*, et plus tard, en 1766, mais sans parler des obligations qu'il avait à Dantine, un supplément en 4 volumes in-fol., qui le fit accusé de plagiat par plusieurs de ses confrères. Après sa mort, cette accusation fut renouvelée par dom Tassin, qui la lui avait adressée dès 1756 dans le *Journal des Savants*. En 1737 Dantine fut rappelé à Paris, et entreprit avec dom Bouquet le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*; malheureusement son travail relatif aux croisades est resté inédit. Il se

livra ensuite à la composition de *L'Art de vérifier les dates*, et il en avait rédigé une grande partie quand, au mois de décembre 1743, il fut frappé d'apoplexie. Il tralna depuis une vie languissante, mais sans interrompre l'œuvre qu'il avait commencée, et dont une partie était imprimée au moment où une seconde attaque vint l'enlever, à l'âge de cinquante-neuf ans. Clément et Durand achevèrent le livre de leur éminent confrère, et le publièrent à Paris, 1750, in-4°. Il fut bientôt complété et perfectionné par dom Clément, qui donna la seconde édition, en 1 vol. in-fol., Paris, 1770, et la troisième, qui parut à Paris, 1783-1792, 3 vol. in-fol. formant plus de 3,000 pages. MM. de Saint-Allais, Jullien de Courcelles et de Fortia-d'Urban en ont publié une quatrième édition; Paris, 1818-1844, 38 volumes in-8°. Des exemplaires ont été tirés aussi in-4° et in-fol. Les éditeurs y ont ajouté une continuation depuis l'année 1770 jusqu'à nos jours, et une partie relative aux événements antérieurs à l'ère chrétienne. En élevant ce beau monument de chronologie, Dantine rendit aux sciences historiques un service qui recommande son nom à tous ceux qui les cultivent. Ce savant était d'ailleurs un homme de bien, d'un esprit juste, et d'un caractère aimable et doux.

E. REGNARD.

Preface en tête de la 3^e édit. de L'Art de vérifier les dates. — D. Tassin, *Histoire litt. de la Congrég. de Saint-Maur*, p. 633. — M. Poinat, *Notices sur D. Maur Dantine*, dans la *Revue belge*, t. 1^{re}, p. 263.

DANTOINE (*Jean-Baptiste*), jurisconsulte français, vivait en 1720. Il était docteur en droits, avocat en parlement et aux cours de Lyon. On a de lui : *Règles du Droit civil, dans le même ordre qu'elles sont disposées au dernier titre du Digeste, traduites en français, avec des explications et des commentaires sur chaque règle, etc.*; Lyon, 1710, in-4°; — *Règles du Droit canon, dans le même ordre qu'elles sont disposées au dernier titre du cinquième livre des Décrétales, traduites en français, avec des explications et des commentaires sur chaque règle*; Lyon, 1720, in-4°.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DANTON (*Georges-Jacques*), célèbre homme politique français, né à Arcis-sur-Aube, le 28 octobre 1759, mort le 5 avril 1794. La révolution le trouva revêtu du titre d'avocat aux conseils du roi. Une particularité assez piquante de sa vie privée, c'est qu'il était lié d'une étroite amitié avec Berquin, l'*Ami des enfants*. Le peu de considération dont jouissait Danton, à raison de l'irrégularité de ses mœurs, en faisait à peu près un avocat sans causes; cette situation devait le porter à secondar les changements qui se préparaient dans l'ordre social : aussi se jeta-t-il à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire. Le géant de l'époque, Mirabeau, à qui il fallait des hommes d'action, se hâta de s'attacher Danton. Une grande analogie de penchants et de moyens devait rapprocher ces deux hommes, dont M. Mi-

gnet, dans son *Histoire de l* caractérisé d'une manière saisimités et les dissemblances. « Di
« un révolutionnaire gigantesq
« ne pouvait lui paraître condi
« qu'il lui fût utile, et selon
« tout ce qu'on osait. Danton, c
« Mirabeau de la populace, av
« blance avec ce tribun des ha
« traits heurtés, une voix forte
« tueux, une éloquence hardie
« nateur. Leurs vices aussi éta
« mais ceux de Mirabeau étai
« ceux de Danton d'un d
« avait de hardi dans les con
« beau se retrouvait dans
« autre manière, parce qu'il et
« lution, d'une autre époque.
ajouter un seul trait à ce paral
avait du Marius dans Danton,
du Catilina dans Mirabeau.

Président du district des formation, Danton le dirigea à pour acolytes l'atroce Marat et Desmoulins, et leur réunion fu duquel se forma le club des table exagération de celui des époque, où la ré

matin au soir, il en brava les effets, et se con traint à la révoquer. Quelques Danton vint à la tête d'une sections de Paris demander tionale le renvoi et la mise en j ministres de Louis XVI; mais c là que des escarmouches. e Danton ne commença ré la suite de la tentative d'evans royale. Il adressa alors à La F dilemme : « Ou vous êtes un « favorisé la fuite du roi, ou vo « de commander, puisque voi « pécher la fuite du roi commi De concert avec C. Desmouli voqua par une adresse la dé narque; tous deux se rendi de-Mars, déposèrent l'adresse patrie, dressé pour l'anniver dération, appelèrent le peupl joignirent à cet appel les dé furibondes. La Fayette et Bain, 17 juillet la loi martiale, miren

poursuites furent enlées contre et Danton, Desmoulins et Legendre Paris. Danton y reparut après la assemblée constituante, et, quoique d'un décret pour dettes, il parvint, la loi, à se faire élire substitut du e la commune de Paris. La cour, a réussir à l'écarter, résolut alors et il se vendit. M. de Lessart, mi- es étrangères, conclut ce marché, a Danton plus de cent mille écus et ta fidèlement les clauses tant qu'il ais le résultat sur lequel on comp- pas été obtenu, les subventions su- ees, et, d'auxiliaire inutile, Danton saire implacable; l'année 1792 le permanente contre le pouvoir e les fédérés marseillais arrivèrent erse le trône constitutionnel, a les établit dans le bâtiment des n les y gorgés de vin et de a e 10 août il les conduisit lui-même la château. Nous avons eu entre les de Camille Desmoulins à son phe, qui établit que dans cette e ui faisaient le coup de fusil Carrousel. Quant à Robespierre s'était mis en sûreté au fond e le ministère de la justice devint e prix de ses succès au 10 août : qu'il y avait été porté par un a. Bientôt survinrent la défection la prise de la ville de Longwy, eolua. L'alarme était dans Pa- urs du trône croyaient toucher Danton, d'accord avec la commune , fit faire des visites générales, es armes qui étaient entre les aliers, incarcérer les prêtres et tous les royalistes reconnus; en comté de défense géné- et les chefs de la commune, et avis est que, pour déconcerter t arrêter l'ennemi, il faut faire es. » On était au 1^{er} septem- 2 il se présenta, dès le ma- législative à la tête des auto- rajée discours, fit entendre e tremblants sur leurs sié- ment, messieurs, que vous que la capitale a bien mérité e. Le canon que vous allez ont le canon d'alarme, c'est sur nos ennemis!... Pour les attérer, que faut-il?... re de l'audace, et tou- et! » Les massacres de sep- ce peu de mots. Ils com- eures après, et ils durèrent ainat des detrus de Paris des prisonniers d'Orléans, e, Versailles, dans la rue

de l'Orangerie. Parmi ces derniers se trouvait MM. de Brissac et de Lessart, agents du traité par lequel Danton s'était mis à la solde de la liste civile. De Versailles les égoïeurs se rendirent à Paris. Placé au balcon de la Chancellerie, Danton les harangua, et l'on peut croire qu'il avait en vue le service qu'ils venaient de lui rendre par la mort de ces deux hommes lorsqu'il leur dit : « Ce n'est pas le ministre de la justice, « c'est le ministre de la révolution qui vous re- « mercie de votre louable fureur. » Qui le croi- rait pourtant ? ce fut à ce même Danton que plusieurs victimes dévouées à la mort durent leur salut. Il contribua à la délivrance d'Adrien Duport et de Charles de Lameth, qui avaient été arrêtés en province; et en 1793 ce fut lui en- core qui fit rendre à la liberté le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, l'abbé Barthé- lemy. Il ne se montrait impitoyable que lorsqu'il s'agissait de frapper en masse, et souvent les infortunes individuelles le trouvaient accessible à la pitié. Ces inégalités dans sa conduite et dans son caractère semblaient trouver leur explication dans ces paroles, qui sont de lui : « Une révo- lution ne peut se faire géométriquement. Les « bons citoyens qui souffrent pour la liberté et « l'égalité doivent se consoler par ce grand et « sublime motif. »

Élu le second député de Paris à la Con- vention nationale, Danton abdiqua les fonctions du ministère, où il fut remplacé par Garat. Comme il était un des plus ardents à presser le jugement de Louis XVI par la Convention, un de ses amis lui représenta qu'elle n'avait pas le droit de s'ériger en tribunal. « Vous avez raison, répondit-il : « aussi nous ne le jugerons pas, nous le tue- rons. » L'ex-ministre de la marine Bertrand de Molleville, entre les mains de qui était demeure une lettre autographe de Danton dont les termes constataient ses anciennes relations avec la cour, lui écrivit de Londres, où il s'était retiré, qu'il ferait imprimer et placarder cette lettre dans tout Paris s'il usait de son influence pour faire condamner Louis XVI. Danton vit le danger, et se fit donner une mission pour l'armée du Nord. Il ne revint à Paris que sur sommation, et la veille du jour où l'arrêt fut prononcé. Danton vota néanmoins pour la mort; Bertrand de Molleville vit dans ce vote un acte d'insigne félonie, et il se hâta d'adresser à Garat la lettre accusa- trice; mais celui-ci la remit officieusement à Danton, et il n'en fut plus question. Immédiatement après la mort du roi, Danton retourna avec Lacroix dans la Belgique, envahie par Dumouriez. On leur remit quatre millions pour révolutionner le pays; ils furent bientôt soup- çonnés de s'être approprié une grande partie de cette somme énorme. Les dépenses excessives auxquelles on les vit se livrer à leur retour jus- tifièrent assez ces accusations. Ils revinrent à Paris au commencement de mars, époque qui fut marquée par les premiers revers de Dumouriez.

Danton se montra dévoué aux intérêts de *ce* général jusqu'à ce que sa défection et les désastres qui s'ensuivirent eurent rendu sa défense impossible. Alors, pour détourner les soupçons qui commençaient à planer sur lui, et dont déjà Marat s'était rendu l'organe, il revint à son premier rôle en se remplaçant à la tête du mouvement révolutionnaire. Sur sa motion, une levée de 300,000 hommes fut ordonnée; il proposa de dévaster la France en cas d'invasion. « Si les tyrans, s'écriait-il, mettaient notre liberté en péril, les riches seraient les premiers la proie de la fureur populaire! » Enfin, le 10 mars, il fit décréter l'établissement d'un tribunal criminel extraordinaire destiné à punir les ennemis de la révolution à l'intérieur et dont les arrêts devaient être sans appel. Telle fut l'origine du fameux tribunal révolutionnaire, qui un an plus tard envoya Danton lui-même à l'échafaud.

Le comité de salut public, en qui devaient bientôt se concentrer toutes les forces du gouvernement, ayant été institué le 6 avril, Danton en fit partie à la formation. Il semblait être alors à l'apogée de son crédit; pourtant, il se trouvait entre deux écueils: d'un côté, les Girondins ne cessaient de l'inquiéter en réclamant avec persistance la punition de ceux qui avaient souillé par le meurtre la cause de liberté; d'un autre côté, les *purs* de la Montagne le harcéléjaient par leurs insinuations sur les profits de sa mission en Belgique. Menacé par les deux partis, il sentit la nécessité, pour s'assurer contre l'un, de se rallier à l'autre; et la prévision du résultat de la lutte l'engagea à faire cause commune avec le parti de la violence contre celui de la modération. D'ailleurs, disait-il, *en révolution l'autorité doit appartenir aux plus scélérats*. Il se réunit donc à Pache et à Robespierre pour former, en dehors de la majorité du comité de salut public, ce comité clandestin de Charenton, où fut préparée l'insurrection du 31 mai. Sans haine personnelle contre les Girondins, qui le gênaient, Danton voulait borner à leur exclusion de l'assemblée les résultats de cette journée. L'erreur où Mirabeau était tombé, après le 5 octobre, en croyant pouvoir arrêter le mouvement révolutionnaire à ce point, devint celle de Danton après le 31 mai; ni l'un ni l'autre n'avait réfléchi qu'il n'appartient qu'à Dieu de dire aux flots déchainés de la mer: Vous n'irez pas plus loin!

Depuis la chute des Girondins, l'influence de Danton sur la Convention diminuait de jour en jour; on lui reprochait d'avoir déployé peu d'énergie contre les pros crits, et surtout de s'être appuyé sur leur fin. Il avait rompu ouvertement avec la commune en fêtrisant d'une manière énergique les saturnales appelées *fêtes de la Raison*. « Quand, s'était-il écrié à la tribune, serons-nous cesser ces mascarades? Nous n'avons pas voulu détruire la superstition pour établir l'athéisme. » Il faisait en même temps décréter l'établissement du *maximum* et allouer

quarante sous par jour aux fréquentaient les assemblées tardifs efforts ne pouvaient leur donner la même popularité: dans les d'ailleurs il fut traité aux Jacobins avec modération. Robespierre prit alors de manière pourtant à le couvrir sur un certain point, et surtout à ses dépens. Lorsque enfin les excès eurent été portés au comble à Paris, Danton et ses amis osèrent d'arrêter l'action du tribunal révolutionnaire pour éviter les prisons et de dissoudre le salut public et de sûreté générale. Danton voulait perdre la commune, si les comités voulaient se défendre. Camille et autres *modérés* s'établirent entre Robespierre et les comités: il leur livra leurs armes et livrèrent les siens. La faction fut bientôt abattue; l'horreur et le dégoût lui firent perdre sa chute. Danton plus redoutable. Quelques hommes encore à prendre parti entre eux: Robespierre reprocha à ces, Danton lui reprocha ses paroles avec aigreur et desoboles.

De ce moment la perte de Danton. Engagé par quelques-uns de ses amis à subir les coups de Robespierre, premier, il s'y refusait en disant: *être guillotiné que guillotiné* d'autres de pourvoir par la menace, il répondit, comme ils n'osaient... Et d'ailleurs, « ce qu'on emporte sa patrie, ses soulers? » Il ne sortit dont les effets étaient ceux-là, lorsqu'il se vit arrêté chez lui du 30 au 31 mars 1794. Laci à l'armée du Nord, son étnu et son compagnon de débauche même temps que lui. On les conduisit en prison du Luxembourg; Danton aborda les détenus avec calme. « Messieurs, leur dit-il, j'ai fait vous faire sortir d'ici, mais même avec vous, et je ne finirai. » Cela devait bientôt l'entendit alors s'écrier: « C'est que j'ai fait instituer le tribunal; j'en demande bien aux hommes! » La nouvelle se répandit la terreur au sein de la Légion. Seul osa élever la voix pour Danton le droit d'être en son patriotisme. Robespierre, indignation, et s'écria: « Il s'agit de ces hommes aujourd'hui l'humanité; nous verrons dans

un plaier une prétendue idole pour-
humble, en si, dans sa chute,
sur la Convention et le peuple fran-
sur souler l'effet de ses paroles,
muni à la tribune, et lui, qu nota
le, le respect diluis, verbeux, incor-
à toutes les disparates, les alléga-
des contradictoires étaient, selon la lo-
tiques, amalgamés de gré ou de force,
hommes qu'on voulait perdre. Comme
était bon faire un reproche de leurs
le, qui alors eussent été des titres
le, on se juchait sur leurs vices, sur la
le à déboucher, et il faut convenir qu'à
l'ombre de Danton, de Lacroix, et de
l'indivisible ample. Mais Saint-Just
et pas là, et il ne rougit pas de les
suer complices de ceux qu'ils avaient
sur le plus d'éclatnement, des roya-
le Fayette, des Girondins, en un mot
de tous les partis. A la suite de ce
décret d'accusation fut porté à l'as-
si à mille des applaudissements,
avec corruption dont deux heures
à toutes les sympathies étaient pour
le, et la terreur fut irrévocablement
après de jour au nom de LA VERTU!
l'homme saisi de l'affaire, le tribunal
sur ce se traîna pas en longueur.
il pourrait avec une assurance qui
l'audace. Interrogé sur son nom et
Danton répondit : « Ma demeure
est dans le néant, et mon nom vivra
selon de l'histoire. » Certain du
succès, il ne menageait en rien ni
les jurés, il leur jetait à la tête des
épures. Les autres accusés ne gar-
daient de mesure; ceux d'entre eux
qui se défendaient le faisaient avec un
éclat d'une manière visible sur
les tribunes à grand cri la
Robespierre et des membres in-
quies. Au dehors, la femme de
Danton, nièce de son mari, exci-
ta l'intérêt public en sa faveur. Le
peuple et Robespierre, inquiet à son
égard par la Convention que tous les
membres de l'audience seraient à
l'issue des débats. Ce décret fut im-
médiate l'arrêt de mort. « On nous
dit Danton, à quelques lâches
qui ne pourront pas longtemps de
l'entraîner Robespierre... Ro-
bespierre... L'infame poltron, ajou-
te-t-on, qui pouvait avoir assez
de courage ! »

Danton à l'échafaud le 5 avril,
Lacroix, Fabre d'Églé,
de Schelle, Philippeaux, De-
me, Chabot et Bazire, tous députés
de la fameuse fourniture abbé
le général Westermann, vainqueur

sur le 10 août et dans la Vendée, un Espagnol, un
Danois et deux Autrichiens. La constance de
Danton se soutint jusqu'au dernier moment. Au
pied de l'échafaud, le souvenir de sa femme lui
arracha une exclamation de regrets et quelques
larmes; mais il se remit sur-le-champ, en di-
sant : *Albons, Danton, point de faiblesse !*
Sur le point de recevoir le coup fatal, il dit au
bourreau : *Tu montreras ma tête au peuple ;*
elle en vaut la peine. Il périra à trente-cinq ans.
Robespierre, à qui cette mort assurait la dictature,
voulut réjouir ses yeux du supplice de son ri-
val. Il se plaça auprès du Pont-Tournant, en-
touré des gendarmes appelés ses gardes du corps,
et lorsque le couteau fut tombé pour la der-
nière fois, on le vit rentrer dans le jardin des
Tuileries en se frottant les mains. Il alla ensuite
commencer ce règne de sang qui dura quatre
mois, et au bout duquel Paris vit sa tête tomber
à la même place où il avait vu tomber celle de
Danton. Son triomphe devant le principe de sa
chute : ceux des amis de Danton qui n'avaient
point péri avec lui trouveront au moins dans sa
mort une leçon à laquelle ils durent leur salut;
menacés à leur tour par le tyran, ils sentirent
que leurs coups devaient désormais les avertir : en
se sauvant ils sauvèrent la France. Ce fut l'os-
uvre du 9 thermidor; et lorsqu'en ce jour, épuisé
par ses vains efforts pour conjurer la tempête
qui éclatait sur son front, pâle et haletant, Ro-
bespierre écumait de rage sans pouvoir parler,
une voix lui cria : *Malheureux ! le sang de*
Danton t'étouffe ! [M. P.-A. VIEILLARD, dans
l'Enc. des G. du M.]

On lit dans le 3^e volume des *Œuvres inédites de*
P.-L. Raderer, publiées par son fils M. Raderer,
ancien pair de France, un portrait remarquable de
Danton. Comme ces œuvres, qui contiennent des
documents historiques de la plus grande impor-
tance, n'ont été imprimées qu'à un très-petit nom-
bre d'exemplaires, et ne sont point destinées au
commerce, nous croyons devoir reproduire l'o-
pinion d'un historien aussi compétent :

« *Danton* : Figure de dogue, sanguin, emporté, mais
corrompu, capable d'une atrocité et point atroce,
accessible aux bons sentiments et aux mauvais;
avocat sans principes, paresseux, dissipé, aimant le
plaisir; propre à une conspiration plus qu'à une
faction; d'abord sans autre but que de se faire
acheter par la cour, ensuite de gouverner la ré-
publique; amant de sa popularité sans en être so-
gneux; sans instruction, sans principes politiques
ni moraux; sans logique, sans dialectique, mais
non sans éloquence; jamais de discussion, jamais
de raisonnements, mais tout ce qui pouvait s'enlever
par un mouvement, il l'enlevait. Il n'avait ni per-
suation ni autorité, mais une impétuosité qui fai-
sait tout céder. Il ne battait pas son adversaire sur
le champ de bataille, mais il l'emportait sur un
autre terrain. »

Parallèle de Danton et de Robespierre.

« Danton n'a été un grand scélérat que pour pou-
voir être tranquillement un bon drôle. Robespierre

Danton se montra dévoué aux intérêts de ce général jusqu'à ce que sa défection et les désastres qui s'ensuivirent eurent rendu sa défense impossible. Alors, pour détourner les soupçons qui commençaient à planer sur lui, et dont déjà Marat s'était rendu l'organe, il revint à son premier rôle en se remplaçant à la tête du mouvement révolutionnaire. Sur sa motion, une levée de 300,000 hommes fut ordonnée; il proposa de dévaster la France en cas d'invasion. « Si les tyrans, s'écriait-il, mettaient notre liberté en péril, les riches seraient les premiers la proie de la fureur populaire! » Enfin, le 10 mars, il fit décréter l'établissement d'un tribunal criminel extraordinaire destiné à punir les ennemis de la révolution à l'intérieur et dont les arrêts devaient être sans appel. Telle fut l'origine du fameux tribunal révolutionnaire, qui un an plus tard envoya Danton lui-même à l'échafaud.

Le comité de salut public, en qui devaient bientôt se concentrer toutes les forces du gouvernement, ayant été institué le 6 avril, Danton en fit partie à la formation. Il semblait être alors à l'apogée de son crédit; pourtant, il se trouvait entre deux écueils: d'un côté, les Girondins ne cessaient de l'inquiéter en réclamant avec persistance la punition de ceux qui avaient souillé par le meurtre la cause de liberté; d'un autre côté, les purs de la Montagne le barcelaient par leurs insinuations sur les profits de sa mission en Belgique. Menacé par les deux partis, il sentit la nécessité, pour s'assurer contre l'un, de se rallier à l'autre; et la prévision du résultat de la lutte l'engagea à faire cause commune avec le parti de la violence contre celui de la modération. D'ailleurs, disait-il, *en révolution l'autorité doit appartenir aux plus scélérats*. Il se réunit donc à Pache et à Robespierre pour former, en dehors de la majorité du comité de salut public, ce comité clandestin de Charenton, où fut préparée l'insurrection du 31 mai. Sans haine personnelle contre les Girondins, qui le gênaient, Danton voulait borner à leur exclusion de l'assemblée les résultats de cette journée. L'erreur où Mirabeau était tombé, après le 5 octobre, en croyant pouvoir arrêter le mouvement révolutionnaire à ce point, devint celle de Danton après le 31 mai; ni l'un ni l'autre n'avait réfléchi qu'il n'appartient qu'à Dieu de dire aux flots déchainés de la mer: Vous n'irez pas plus loin!

Depuis la chute des Girondins, l'influence de Danton sur la Convention diminuait de jour en jour; on lui reprochait d'avoir déployé peu d'énergie contre les pros crits, et surtout de s'être apitoyé sur leur fin. Il avait rompu ouvertement avec la commune en flétrissant d'une manière énergique les saturnales appelées *fêtes de la Raison*. « Quand, n'était-il écrié à la tribune, serons-nous cesser ces mascarades? Nous n'avons pas voulu détruire la superstition pour établir l'athéisme. » Il faisait en même temps décréter l'établissement du *maximum* et allouer

quarante sous par jour aux fréquentaient les assemblées d'efforts ne pouvaient l'ienne popularité: dans les du fil fut traité aux Jacobins avec quée. Robespierre prit alors de manière pourtant à le con un certain point, et surtout à dépens. Lorsque enfin les eurent été portés au comble Paris, Danton et ses amis d'arrêter l'action du tribunal r vider les prisons et de disson salut public et de sûreté gén voulait perdre la commune, f les comités voulaient se défi Camille et autres *modérés* s'établit entre Robespierre et comités: il leur livra leurs e livrèrent les siens. La faction tôt abattue; l'horreur et le dé rait hâter sa chute. Danton plus redoutable. Quelques hon encore à prendre parti entre essayèrent de les rapprocher. lieu: Robespierre reprocha à ces, Danton lui reprocha ses e parèrent avec aigreur et désobles.

De ce moment la perte de l'Engagé par quelques-uns de nfr les coups de Robespierre premier, il s'y refusait en disa être guillotiné que guillot d'autres de pourvoir par la menacée, il répondit, comme « Ils n'oseraient!... Et d'ailleur ce qu'on emporte sa patri ses soulers? » Il ne sortit dont les effets étaient ceux c lorsqu'il se vit arrêté chez du 30 au 31 mars 1794. Lacr à l'armée du Nord, son étoul et son compagnon de débauch même temps que lui. On les d prison du Luxembourg; Dan aborda les détenus avec cal « Messieurs, leur dit-il, j'e vous faire sortir d'ici, ma « même avec vous, et je ne: « finira. » Cela devait bien l'entendit alors s'écrier: « C' « qu'ce que j'ai fait instituer le t « naire; j'en demande bien « aux hommes! » La nouvelle répandit la terreur au sein Legendre seul osa élever la pour Danton le droit d'être en son patriotisme. Robespierre gnation, et s'écria: « Il s'agit « ques hommes aujourd'hui l' « patrie; nous verrons dans

à sacrifier une prétendue idole pour-
 mis le peuple, ou si, dans sa chute,
 la Convention et le peuple fran-
 çais pour assurer l'effet de ses paroles,
 et monta à la tribune, et lut, au nom
 du rapport diffus, verbeux, incor-
 porant les plus disparates, les alléga-
 tions, étaient, selon la lo-
 gique, de gré ou de force,
 menés qu'on vou-
 lait leur faire un reproche de leurs
 titres qui alors eussent été des titres
 et il sur leurs vices, sur la
 et il faut convenir qu'à
 de Lacroix et de
 d'après. Mais Saint-Just
 de la, et il ne rougit pas de les
 et complices de ceux qu'ils avaient
 et plus d'acharnement, des roya-
 des Girondins, en un mot
 de tous les partis. A la suite de ce
 d'accusation fut porté à l'u-
 des applaudissements,
 même l'ouï on dont deux heures
 toutes les sympathies étaient pour
 et la terreur fut irrévocablement
 le jour au nom de la vertu !
 saisi de l'affaire, le tribunal
 la traîna pas en longueur.
 avec une assurance qui
 interrogé sur son nom et
 Danton répondit : « Ma demeure
 dans le néant, et mon nom vivra
 dans l'histoire. » Certain du
 tout, il ne menageait rien ni
 ses jurés : il leur jetait à la tête des
 pages. Les autres accusés ne gar-
 de l'assurance ; ceux d'entre eux
 défendre le faisaient avec un
 d'une manière visible sur
 réclamaient à grands cris la
 pierre et des membres in-
 ments. Au dehors, la femme de
 l'idolâtre de son mari, exci-
 tée et publiée en sa faveur. Le
 et Robespierre, inquiet à son
 sur la Convention que tous les
 raient l'audience seraient à
 des débats. Ce décret fut im-
 posé l'arrêt de mort. « On nous
 Danton, à quelques laches
 ne jouiront pas longtemps de
 une Robespierre... Ro-
 . L'infâme poltron, ajou-
 qui pouvait avoir assez
 aver !
 à l'échafaud le 5 avril,
 , Lacroix, Fabre d'É-
 secaille, Philippeaux, Des-
 et Bazire, tous députés
 ux fournisseur abbé
 et Sternmann, vainqueur

au 10 août et dans la Vendée, un Espagnol, un
 Danois et deux Autrichiens. La constance de
 Danton se soutint jusqu'au dernier moment. Au
 pied de l'échafaud, le souvenir de sa femme lui
 arracha une exclamation de regrets et quelques
 larmes ; mais il se remit sur-le-champ, en di-
 sant : *Allons, Danton, point de faiblesse !*
 Sur le point de recevoir le coup fatal, il dit au
 bourreau : *Tu montreras ma tête au peuple ;*
elle en vaut la peine. Il périt à trente-cinq ans.
 Robespierre, à qui cette mort assurait la dictature,
 voulut réjouir ses yeux du supplice de son ri-
 val. Il se plaça auprès du Pont-Tournant, en-
 touré des goujats appelés ses gardes du corps,
 et lorsque le couteau fut tombé pour la der-
 nière fois, on le vit rentrer dans le jardin des
 Tuileries en se frottant les mains. Il alla ensuite
 commencer ce règne de sang qui dura quatre
 mois, et au bout duquel Paris vit sa tête tomber
 à la même place où il avait vu tomber celle de
 Danton. Son triomphe devint le principe de sa
 chute : ceux des amis de Danton qui n'avaient
 point péri avec lui trouvèrent au moins dans sa
 mort une leçon à laquelle ils durent leur salut ;
 menacés à leur tour par le tyran, ils sentirent
 que leurs coups devaient devancer les siens : en
 se sauvant ils sauvèrent la France. Ce fut l'œu-
 vre du 9 thermidor ; et lorsqu'en ce jour, épuisé
 par ses vains efforts pour conjurer la tempête
 qui éclatait sur son front, pâle et haletant, Ro-
 bespierre écumait de rage sans pouvoir parler,
 une voix lui cria : *Malheureux ! le sang de*
Danton t'étouffe ! [M. P.-A. VIEILLARD, dans
l'Enc. des G. du M.]

On lit dans le 3^e volume des *Œuvres inédites de*
P.-L. Roderer, publiées par son fils M. Roderer,
 ancien pair de France, un portrait remarquable de
 Danton. Comme ces œuvres, qui contiennent des
 documents historiques de la plus grande impor-
 tance, n'ont été imprimées qu'à un très-petit nom-
 bre d'exemplaires, et ne sont point destinées au
 commerce, nous croyons devoir reproduire l'o-
 pinion d'un historien aussi compétent :

« *Danton* : Figure de dogue, sanguin, emporté, mais
 corrompu, capable d'une atrocité et point atroce,
 accessible aux bons sentiments et aux mauvais ;
 avocat sans principes, paresseux, dissipé, aimant le
 plaisir ; propre à une conspiration plus qu'à une
 faction ; d'abord sans autre but que de se faire
 acheter par la cour, ensuite de gouverner la ré-
 publique ; amant de sa popularité sans en être so-
 cieux ; sans instruction, sans principes politiques
 ni moraux ; sans logique, sans dialectique, mais
 non sans éloquence ; jamais de discussion, jamais
 de raisonnements, mais tout ce qui pouvait s'enlever
 par un mouvement, il l'enlevait. Il n'avait ni per-
 suasion ni autorité, mais une impétuosité qui fai-
 sait tout céder. Il ne battait pas son adversaire sur
 le champ de bataille, mais il l'emportait sur un
 autre terrain. »

Parallèle de Danton et de Robespierre.

« Danton n'a été un grand scélérat que pour pou-
 voir être tranquillement un bon drôle. Robespierre

n'a été un grand accléret que pour être un petit dieu dans un magnifique néant.

« Danton fut vénal sous la monarchie, et rapace dans la république.

« Robespierre avait toujours été intact, jamais on n'avait daigné l'acheter. Il aurait payé pour qu'on lui offrit de l'or, pour pouvoir dire qu'il l'avait refusé.

« Danton avait l'éloquence d'un tribun séditieux, il feut plus que Mirabeau même : Robespierre, celle d'un rhéteur factieux. Danton fit trembler des gens de plus de talent que lui : il comprima. Robespierre fut toujours dédaigné, et c'est ce qui fit sa grandeur. Danton proposait des lois féroces pour acquérir, a-t-on dit, le droit d'en proposer d'humaines. Robespierre, plus habile, ne parlait que d'humanité, pour en proposer de féroces.

« Que la liberté était bien entre ces deux hommes ! quand l'un la lâchait, elle tombait dans les mains de l'autre. On crut Danton humain parce qu'il aimait le plaisir, et Robespierre vertueux parce qu'il ne l'aimait pas !

« Danton n'aimait que la crapule, qui corrompt la faculté de jouir. Robespierre en avait l'impuissance.

« Danton se livrait, parce qu'il avait de l'esprit.

« Danton eut de l'audace et point de courage : il affronta les périls de loin, et n'en sut supporter aucun.

« Danton avait de l'esprit et des idées, avantage dont Robespierre était dépourvu ; Robespierre, l'art et la persévérance, qui manquèrent à Danton.

« Danton connaissait le mouvement des insurrections populaires ; mais Robespierre connut mieux la force de compression.

« Ni l'un ni l'autre ne fut capable de gouverner, l'un par sa légèreté, l'autre par sa pesanteur, tous deux par leur ignorance.

« Danton savait étonner le peuple, Robespierre l'inquiéter.

« Danton se montrait pour exciter, Robespierre se plaignait toujours. »

Buchez et Roux, *Hist. parl. de la Rév. fr.* — Michelet, *Hist. de la Révol. fr.* — Thiers, *Hist. de la Rév. fr.* — Mignet, *Hist. de la Rév. fr.* — De Lamartine, *Hist. des Girondins*. — Villamañe, *Hist. de la Révolution*. — Barante, *Hist. de la Convention*.

DANTON (Joseph-Arsène), écrivain français, neveu du précédent, né à Plancy (Aube), le 1^{er} janvier 1814. Élève du collège Charlemagne, il obtint de brillants succès au concours général, en 1830, entra à l'école Normale, en sortit en 1835, et fut reçu, en premier rang, agrégé des classes de philosophie. Professeur au lycée de Versailles jusqu'en octobre 1837, il fut en 1840 attaché à M. Villemain, ministre de l'instruction publique, en qualité de chef du cabinet. Il se fit remarquer dans l'accomplissement de ses fonctions par son intelligence et une infatigable activité. M. Danton est actuellement inspecteur de l'école de Paris. Il a édité : *Cours d'histoire de la philosophie morale au dix-huitième siècle, professé à la Faculté des lettres de Paris* en 1819 et 1820 par M. V. Cousin, seconde partie, école écossaise, publié avec la collaboration de M. Vacherot ; Paris, 1 vol. in-8° ; — *Œuvres philosophiques de Fénelon, précédées d'un Essai sur Fénelon* par M. Villemain, et accompagnées d'un avertissement et de

notes de l'éditeur ; Paris, 1843
M. Danton a écrit plusieurs fois le *Dictionnaire des Sciences* publié par M. Hachette.

Documents particuliers.

« **DANTY** (....), jurisconsulte dans la seconde moitié du dix-
On a de lui : *Traité de la preuve en matière civile, contenant le de J. Boyleau, sieur de la Bord présidial de Poitiers, sur l'art donnance de Moulins, en latin auquel sont ajoutées sur plusieurs questions tirées des jurisconsultes et décidées par des cours souveraines* ; Paris, 1715, même format ; — *Traité norifques des seigneurs dans le feu M. Maréchal, avocat, avec droit de patronage, de la pré bénéfices ; arrêtés servant de les droits honorifiques, et un Tri par M. Simon ; ibid., 1700, 2 1724, in-12.*

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. G.*

DANTZ (Jean-André), théol
taliste allemand, né à Sandhausen 1654, mort le 20 décembre 17
Gotha, Wittenberg et Hambourg
leçons du célèbre rabbin Edzar zig et à Iéna. En 1683 il se rend de là à Francfort ; il visita ensuite l'Angleterre. A son retour à Ley point d'y obtenir la chaire des lan
Après avoir séjourné quelque te
Helmstädt et Hambourg, il fut noi
agréé des langues orientales à l
seur titulaire après la mort de l
1686. Il se fit surtout remarquer
naissance des langues orientales.
ouvrages sont : *Disputatio de ci in conquirendis proselytis* ; Iér
— *Interpres Hebræo-Chalda linguæ idiotismos dextere expli num Sanctæ Scripturæ sensum dum* ; Iéna, 1694, in-8° ; — *Ad clusus, compendiose ducens ad p Syriacæ Antiochenæ seu Maron nem* ; Iéna, 1689, in-8°, et Franc
— *De Hebræorum Re Militari in-4°* ; — *Interpres Hebræo-Ch utriusque Lingue Syriacæ A Maroniticæ cognitionem comp 1689 et 1735, 7^e édition* ; — *Bapti torum judaicum, e monument mudicis erutum* ; ibid., 1699, in virginis miraculosus ad Esdran 1700 ; — *Compendium Gramma et Chaldaicæ* ; ibid., 1706, 3^e é sertatio historico-apologetica r acrimonia styli reprehensio ; i
— *Oratio de Tryphone Justinii* ..

hala; *ibid.*, 1708; — *Divina Elohim*
juales de primo homine condendo
ibid., 1712; — *Inauguratio Christi*
per mosaica decem dissertationi-
bus; ibid., 1717, in-4°; — *Programmata*
de festo judaico Septimanarum abro-
rosato in ejus locum festo Pentecos-
tæ; ibid., 1715-1718; — d'an-
 uées dans plusieurs re-
 Testamentum de Men-
 Testamentum.

Antic. Her., II — Jöcher, *Allgem. Gelehr.*

chel), peintre espagnol, né à
 léares), vivait vers 1700. Il
 apprenait les éléments de la
 se rendit, où il suivit les
 rit la manière.
 up de tal x dans sa pa-
 du cloître ou couvent du

des peintres espagnols.

(), général anglais, né à
 en 1573, mort en
 les rya-Bas sous les ordres
 comte de Nassau, depuis prince
 à de nombreux engage-
 mer. Il eut le grade de
 corps de troupes envoyé par
 d'Henri IV, roi de France,
 sa bravoure d'être fait chevalier.
 en Irlande, où il fut employé par
 et par le baron de Montjoy. A
 Jacques I^{er}, il fut nommé pair
 de baron de Dantesey. Charles I^{er}
 de Damby, membre du conseil
 de la Jarretière. Danvers ne
 at un brave guerrier, il fut en-
 pe éclairé; il dota l'université
 acres de terre pour y cons-
 tutanique, et fonda un hôpital
 Wiltshire.

Biographical Dictionary.

(Jean), gentilhomme anglais,
 vers, mourut dans la seconde
 ème siècle. Il n'imita pas son
 sate fut intacte. Gentilhomme
 Charles I^{er}, il siégea parmi les
 dont il signa la sentence de
 vit pas la restauration des
 cation de ses biens fut pro-

of England. — Nalson, *Proc. de*
Antic., 1733, in-fol.

ANVILLE (D').

(), poète français,
 mit gendarme de la reine
 Louis XIII, et fut
 oyage en Styrie, en Autriche
 le service royal. A son re-
 fut mis à la Bastille, où il
 avoir été instruit du motif

GÉNÉ. — T. VIII.

de sa détention. Il avait, en courant la poste, com-
 posé un poème, dont il a rimé jusqu'à neuf cents
 vers en douze jours; cette pièce est intitulée :
La Chasteté, poème héroïque en l'honneur
du roy et des reynes; Paris, 1624, in-4°. Ce
 poème est en vers de dix syllabes, tournés avec
 assez de facilité, mais pleins d'hiatus et d'en-
 jambements. L'auteur, dans sa préface, se plaint
 vivement de la saisie de ses papiers et de son
 emprisonnement non motivé.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel.*

*DANYAU (Antoine-Constant), médecin
 français, né à Paris, en 1803. Il est ancien élève
 interne des hôpitaux, et a été reçu docteur à
 Paris en 1829. Il remplit de 1830 à 1834 les
 fonctions de chef de clinique de la Faculté, et fut
 attaché de 1834 à 1839 au bureau central. Nommé
 chirurgien professeur adjoint à Bicêtre, il passa
 ensuite à l'hospice de La Maternité. En 1832
 M. Danyau fut nommé, à la suite d'un concours,
 professeur agrégé à la Faculté (section de chirur-
 gie). Il a épousé la fille du célèbre chirurgien
 Roux, membre de l'Institut. On doit à M. Danyau :
Des Absès à la marge de l'anus, thèse soutenue
 en 1832 pour l'agrégation : on y trouve des obser-
 vations très-curieuses sur la métrite gangré-
 neuse; — *Principaux vices de conformation du*
bassin de la femme, trad. de l'allemand du doc-
 teur Ch. Nægele; — plusieurs *Mémoires* insérés
 dans les principaux journaux de médecine.

Archives générales de Médecine. — Sachalle, *Les*
Médecins de Paris. — Louandre et Bourquelot, *La Lit-*
érature française.

*DANYCAN, famille de Saint-Malo, dont les
 membres, à l'envi les uns des autres, se sont
 distingués par leur patriotisme, leur habileté et
 leur bienfaisance. Ceux qui ont plus particuliè-
 rement droit d'être mentionnés ici sont :

*DANYCAN (Noël), sieur de l'Épine, marin
 français, originaire du Cotentin. Il naquit à
 Saint-Malo, vers la moitié du dix-septième
 siècle, et y mourut, dans les premières années
 du dix-huitième. Son père était depuis 1640 éta-
 bli à Saint-Malo. Dès 1688 il arma plusieurs
 forts corsaires, qui firent avec le plus grand
 succès la course contre les ennemis de l'État.
 Ayant obtenu en 1692 le commandement de
 deux navires du roi, il y joignit six de ses
 propres bâtiments, sous les ordres de ses deux
 frères, Louis-Joseph et Paul-Servan, s'empara
 des côtes de Terre-Neuve, et fit des prises con-
 sidérables sur les Anglais. En 1698 il fut auto-
 risé par le ministre à tenter le passage du dé-
 troit de Magellan, et, secondé par ses deux frères,
 il réussit complètement dans cette entreprise.
 Il arma deux vaisseaux, dont il confia le com-
 mandement à deux navigateurs expérimentés,
 Fouquet et Ducoudray-Pérée. Ils mirent à la
 voile le 26 septembre 1703, et, à leur retour
 de la mer du Sud, ils découvrirent à soixante
 lieues du détroit de Magellan, dans le S.-E. des
Sebaltes, un groupe d'îles, auquel ils donnèrent

le nom d'*lles Danycan*, comme nous l'apprend le P. Nyel, jésuite, embarqué sur le vaisseau de Ducoudray-Pérée, dans sa relation de ce voyage, insérée au tome VII des *Lettres des Missionnaires*; Paris, 1707. Danycan continua avec un rare bonheur ses expéditions à la mer du Sud jusqu'en 1706, époque où il prit un intérêt dans la compagnie de la Chine, qu'il rétablit et mit en état d'acquitter ses dettes, alors considérables. Lorsqu'en 1709 plusieurs négociants, capitalistes ou armateurs, firent à Louis XIV un prêt de 30 millions, qui sauva l'État d'une ruine imminente, Danycan y contribua à lui seul pour quatorze millions. Quelques années après, il fit au trésor royal l'abandon gratuit et spontané d'une partie de sa créance. En 1711 il forma avec ses deux frères, ainsi qu'avec Lefer de Beauvais et Trouin de la Barbinais, une société pour aller attaquer Rio-Janeiro, de concert avec Duguay-Trouin: les vaisseaux *Le Mars* et *Le Chancelier*, de cinquante canons chacun, lui appartenaient; ils étaient commandés par ses deux frères. En 1730, Louis XV, pour le récompenser des services rendus à la France par ses armements, et pour lui témoigner sa gratitude du rare désintéressement qu'il avait montré, lui concéda les fermes de Bretagne. L'année suivante, Danycan les remit au roi, qui le décora du cordon de Saint-Michel, et lui fit la concession des mines de Bretagne et du Bourbonnais, dont sa famille eut la jouissance après lui. Ces récompenses ne furent pas les seules décernées à Danycan: il devint conseiller et secrétaire du roi, conseiller-maitre à la chambre des comptes, etc. Son immense fortune lui avait permis d'acquérir en Bretagne les marquisats et comtés de Landivisiau, Rieux, la Thébaudaye, Launay-Quinart, etc.; en Normandie, le marquisat d'Annebault, et, près de Paris, le comté d'Aligre. Il employa une partie de cette fortune à fonder à Saint-Servan la communauté de la Croix et le couvent des Récollets. Il fut aussi l'un des principaux fondateurs de l'hôpital général de Saint-Malo, qu'il dota, le 15 septembre 1714, d'une rente de quatre mille livres, et il contribua pour douze mille livres à la construction du séminaire que l'évêque faisait élever. Ce fut lui aussi qui eut, en 1698, la première pensée de créer une maison de retraite pour les femmes et les filles séculières. Sa femme et lui firent don à cet effet, le 8 juin 1701, des bâtiments affectés à la communauté de La Croix, détruite en 1793. A sa mort, ses concitoyens, pour perpétuer le souvenir de ses actes de bienfaisance et de désintéressement, donnèrent à deux rues de Saint-Malo le nom de *l'Épine*, changé pour l'une d'elles, en 1839, en celui de *Danycan*. La branche de ce généreux citoyen est maintenant éteinte.

* **DANYCAN (Louis-Paul)**, sieur de la Cité, commanda plusieurs grands corsaires appartenant à sa famille, et se distingua dans diverses affaires avec les Anglais. Il commandait le vais-

seau *Le Mars* à la prise de Rio-Janeir; branche est aussi éteinte.

* **DANYCAN (Joseph-Servan)**, sieur cher, commandait à dix-sept ans le vai cinquante canons *Le Diamant*, appartenant son frère Noël; il fit des prises considérables sur les Anglais. En escadre avec ce vaisseau, sous les ordres de M. de Bril se trouva à la prise du *Foullon* et du *Joseph*, de la marine anglaise. En 1697, manda le vaisseau *Le Diamant*, avec fit la course sur les Anglais; en 1701 il ses ordres le vaisseau *Le Martinet*, guerre; en 1702, le vaisseau *Le François* la Chine; en 1703, *Le Falmouth*, Pérou; en 1711, *Le Chancelier*, de l'es Duguay-Trouin. A cette branche appartenait le capitaine de vaisseau, commandeur de l'ordre d'Honneur, chevalier de Saint-Louis, mandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique, aujourd'hui retiré à Brest, après quarante années des plus brillants services.

* **DANYCAN (Julienne)**, sœur des dents, épousa M. Le Provost de la Rochefonda l'hôpital du Rozé ou Rozais à Svan, dont elle fit présent aux pauvres coûta 400,000 fr. C'est aujourd'hui l'Hôpital des Marins.

P. LEVO

Biographie Bretonne. — Documents inédits

DANZ (Ferdinand-Georges), chirurgien, né à Dachsenhausen, le 26 octobre mort le 1^{er} mars 1793. Reçu docteur à il y ouvrit d'abord des cours particuliers. En 1791 il obtint une chaire vacante à l'université de Leipzig et mourut deux ans plus tard. La plupart de ses ouvrages portent sur l'art obstétrical de lui: *Dissertatio brevis, foripum clarum historia*; Giessen, 1790, in-4^o; *such einer allgemeinen Geschichte der hystens* (Essai d'une Histoire générale de la tarre); Marbourg, 1791, in-8^o; — *Pro de arte obstetricia Egyptiorum*; 1791, in-4^o; — *Grundriss der Zergliederkunde des ungeborenen Kindes in den ersten Zeiten der Schwangerschaft* (de la Formation du Fœtus aux diverses de la gestation); Francfort, 1792, t. I. *meistik oder Handbuch der allgemeinen lehren zum Gebrauch für an Wundärzte* (Séméiotique, ou manuel de l'usage des chirurgiens qui commencent); Leipzig, 1793, in-8^o.

Biographie médicale.

* **DANZEL (Eustache)**, graveur à Abbeville, mort à Paris, en 1775. Il a gravé plusieurs estampes avec talent, entre autres *deux Fils de Rubens dans l'adolescence*, près la copie que Daullé a gravée pour intitulé: *Galerie de Dresde*.

BARRAUD, Dictionnaire des Graveurs. — Chaudron, Dictionnaire universel.

* **DANZEL (Jérôme)**, graveur fran-

président, né à Abbeville, vivait en fait un des meilleurs élèves de Beau-
Ou a de lui : *Le Roi botté* ! d'après Til-
-*Vénus et Adonis*, d'après J. Béthou;
et *Ende*, d'après A. Bozot — *Socrate*
fut son discours sur l'immortalité
après avoir bu la ciguë; — *Vénus*
sans les armes; — *Le Sacrifice de*
des, d'après Fragonard, etc.

Bibliothèque des Graciers.

DAZEL (Jacques), théologien catholique
né en 1743, à Langensfeld, en Souabe,
en 1784, à Burgau. Entré dans l'ordre de
saint à l'âge, on le nomma en 1784 pro-
fesseur de théologie à Salzbourg. Mais accusé de
s'être gagné par les hérésies de Pélagé,
sans beaucoup d'années, et se retira en 1793
à la suite de la conquête commencée devant les
théologues, il ne put tenir tête à la
qu'il avait soulevée, et se retira en 1793
où il avait un canonat. Ses princi-
pales œuvres sont : *Einführung in die biblische*
Einleitung in die moralische christliche;
1791, 2^e édition; — *Einfluss der Mo-*
des Menschen Glück (Influence de la
sur le bonheur de l'homme); Salzbourg.
— *Idem über die Reform in der Theolo-*
besonders in der Dogmatik bei den
Idem (Idées sur la Réforme de la Théolo-
gie de la Dogmatique, chez les Catho-
liques, 1793; — *Der Geist Jesu-Christi*
seiner Lehre (Esprit de Jésus-Christ et
sa doctrine); Fribourg, 1793; — *Joseph's tole-*
rant Geist (Esprit tolérant de Joseph II);
Rome penchait pour les principes de to-
lérance l'empereur Joseph II cherchait à ré-
former l'Allemagne. W. S.

DAZEL (François), compositeur allemand,
né le 15 mai 1763, mort à Carlsruhe,
en 1826. Il était élève de son père, pre-
mier maître de la chapelle de l'électeur
de l'abbé Vogler. A douze ans il avait
plusieurs morceaux pour le violon-
celle. En 1778 Danzai fit représenter son pre-
mier opéra à Munich, et en 1790 il épousa Mar-
tina, cantatrice distinguée, fille du
premier théâtre de cette ville. En 1791 il
fut en femme; il dirigea à Leipzig et
orchestre de la troupe italienne de
Munich, que sa femme chantait avec
lui dans *Les Noces de*
Caroline, dans *Il Matrimonio*
Finis dans l'opéra de ce nom. En
1795 l'artiste parcourut l'Italie,
alla à Venise et à Florence. La
ville l'obligea à revenir à Munich,
en 1799, à l'âge de trente-deux
ans, de poitrine. Danzai, accablé
de soucis, mourut quelques années à son

art : ce ne fut qu'en 1807 qu'il accepta la direc-
tion de la chapelle du roi de Wurtemberg; l'année
suivante, la cour de Bada lui ayant accordé le
même titre, il se fixa à Carlsruhe, jusqu'à sa
mort. Suivant Fétis, « les compositions religieu-
ses et instrumentales de Danzai lui ont fait en
Allemagne la réputation d'un savant musicien;
mais dans ses opéras il a souvent sacrifié les
convenances dramatiques à des effets d'instru-
mentation ou à des combinaisons harmoniques
dépourvues du charme de la mélodie, ce qui est
d'autant plus étonnant qu'il connaissait bien l'art
du chant et qu'il enseignait à merveille. »
Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque :
Cléopâtre, mélodrame; Mannheim, 1779; —
Azalia, opérette; Munich, 1780; — *Das*
Triumph der Trübe (La Triomphe de la Fidé-
— lité); *Der Symphe*, opéra; Munich; — *Die Mit-*
ternacht Stunde (L'Heure de Minuit); ibid.;
— *Der Kuss* (Le Baiser); Munich, 1790; —
Der Quasimod, opérette; ibid.; — *El Bom-*
dotani, opérette; — *Iphigénie en Aulide*,
opéra; Munich, 1807; — *Das Freudenfest* (Le
Jubilé), cantate à quatre voix et orchestre; —
Preis Gottes, cantate; Leipzig, 1804. Il a en
outre composé beaucoup de morceaux de mu-
sique sacrée, d'hymnes, de chansons, etc.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

DANTRICK (Doc de). Voyez LESTAVE.

DAON (Roger-François), théologien fran-
çais, né à Brigueville, en 1679, mort à Séz, le
16 août 1749. Il entra chez les Eudistes le 22
septembre 1699, reçut la prêtrise et enseigna la
théologie à Avranches. Il fut ensuite gouverneur
du petit séminaire de Rennes, puis successive-
ment supérieur des séminaires d'Avranches, de
Senlis (1730), de Caen (1738), et de Séz (1744).
On a de lui : *La Conduite des Confesseurs dans*
le tribunal de la Pénitence, selon les instruc-
tions de saint Charles Borromée et la doc-
trine de saint François de Sales; Paris, 1738,
et 1747, in-12; Toulouse, 1820, in-12 : cet ouvrage
a été réimprimé souvent, et traduit en italien;
— *Pratique du sacrement de l'Eucharistie,*
à l'usage des enfants qui font leur première
communion; Caen, 1740, in-12; — *Pratique de*
la préparation et action de grâce avant et après
la sainte messe; Alençon, 1748, in-12; — *Mé-*
thodes pour bien faire des conférences spiri-
tuelles; pour faire des prêches; pour faire de
grands catéchismes; pour bien faire un
sermon; pour expliquer les cérémonies du
Baptême en l'administrant; pour expliquer
les cérémonies du Mariage; pour apprendre
aux nouveaux prêtres à entendre utilement
les confessions; pour faire renouveler les
vœux du baptême; pour faire faire la pre-
mière communion; pour administrer le saint
Viatique et l'Extrême-Onction, etc., réunies
en un seul ouvrage; Caen, 1744, et Alençon,
1749, in-12; — *La Conduite des âmes dans*
le tribunal de la Pénitence; Paris, 1753, in-

12; — *Cathéchisme pour les ordinants, contenant des Instructions sur l'état ecclésiastique en général, sur la tonsure et sur les ordres mineurs*; — *Introduction à l'amour de Dieu*, tirée de saint François de Sales; in-12; — *Règlements de vie pour un prêtre; devoirs des prêtres, etc.* Le style de l'abbé Daon est simple et concis.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Quérard, *La France littéraire*.

* **DAUD**, philosophe arabe, fils de Nassir, mort l'an 160 de l'hégire (770 de l'ère chrétienne). Il appartenait à la tribu des Thai, qui a produit plusieurs hommes remarquables. « C'était, dit d'Herbelot, un docteur pieux et savant. Un de ses disciples lui ayant dit un jour qu'il voulait apprendre à tirer de l'arc, il lui dit : « L'art de tirer de l'arc est bon ; mais les jours de votre vie sont précieux : considérez un peu avec quoi vous les voulez occuper. »

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

DAUD-AL-ANTAGNY (*David d'Antioche*), médecin arabe, vivait au seizième siècle. Il a écrit sur la médecine plusieurs traités, entre autres : *Système de Médecine*; — *Des Causes des Maladies et des Infirmités*; — *Avis aux gens sages*. On lui attribue encore une *Explication* en vers d'une partie des Œuvres d'Avicenne. L'*Avis aux gens sages* se trouve en manuscrit à la Bibliothèque impériale.

Hyde, *Itinera Mundi*, anct. Abr. Peritot.

DAUD-PACHA, homme d'État turc, mort l'an 1032 de l'hégire, 1623 de l'ère chrétienne. Bosnien de naissance, il était devenu beglerbeg de Roumélie, capitain-pacha et beau-frère du sultan Mustapha. Ce prince presque idiot, ayant été déposé au bout de quelques mois de règne, fut remplacé par son neveu Othman. Le nouveau sultan ne tarda pas à s'aliéner les janissaires et les spahis, et une révolte éclata le 19 mai 1622 : elle eut pour résultat la restauration de Mustapha et la déposition d'Othman. Daoud-Pacha fut nommé grand-vizir. Il signala les premiers jours de son administration par le meurtre d'Othman, bien que les soldats révoltés ne demandassent pas un pareil crime. Ils trouvèrent au contraire dans cet acte inique un prétexte de nouveaux troubles. Le 22 mai, deux jours après l'avènement de Mustapha, les spahis vinrent en foule devant le palais du grand-vizir, et lui crièrent : « Pourquoi as-tu tué le sultan Othman, que nous t'avions confié ? — Je l'ai tué, répondit le grand-vizir, sur les ordres du maître du monde, le sultan Mustapha. » Cette assertion apaisa pour le moment le tumulte ; mais Daoud-Pacha n'en fut pas moins destitué quelques jours après. Sa punition ne devait pas s'arrêter là. Le 3 janvier 1623, les spahis se rassemblèrent devant le palais, déclarant qu'ils ne pouvaient pas supporter plus longtemps de passer pour les meurtriers d'Othman, et sommèrent Mustapha de dire s'il avait en effet ordonné la mort de son

neveu. Sur la réponse négative du sultan exigèrent le supplice de Daoud-Pacha conduit aux Sept-Tours et condamné. Déjà il était arrivé au lieu de l'exécution allait être frappé, lorsqu'il montra le Kazi-Askers et le hatti-chérif de Mustapha. Cet incident arrêta la main rean ; des cris tumultueux s'élevèrent : « Kazi-Askers ! » criaient les uns ; « Frappez ! » d'autres. Au milieu de cette confusion, saires enlevèrent. Daoud-Pacha, le cor à la mosquée du centre, le revêtirent tan, couvrirent sa tête d'un turban d'É créèrent de leur propre autorité gr pendant le véritable grand-vizir Gu med-Pacha assembla le conseil pour qu'il y avait à faire dans cette circonstance : le bourreau, appelé à déposer sur ment de Daoud, en accusa les spahis, officiers repoussèrent vivement cette assertion. La plus grande incertitude régnait sur le conseil, qui se sépara sans prendre de décision. Alors Gurdji Mohammed s'entendit le grand chambellan, qui fut chargé de la déposition de Daoud-Pacha. Celui-ci, abandonné de ses partisans, fut reconduit aux Sept-Tours, et étranglé dans la même prison où il avait exercé l'office de bourreau sur la tête du sultan Othman.

De Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*.

DAOUST. Voyez Aoust (D').

DAOYZ (*Étienne*), jurisconsulte né en Navarre, mort en 1619. Il était avocat et chanoine de Pampelune. On a de lui *Juris civilis, tam textus quam glossae*, 1610, 2 vol. in-fol.; Lyon, 1612-fol.; Milan, 1742, 4 vol. in-fol.; — *In pontificis*; Bordeaux, 1623-1624, 2 v.

N. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, II, rérit, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard, *Bibliothèque sacrée*.

* **DAPHITAS** ou **DAPHIDAS** (*Δαφίτας*), grammairien et poète éphésien, vivait vers 200 avant J.-C. Il était originaire de Suidas, il accusa Homère de pour avoir dit que les Athéniens étaient assiégés de Troie. Censeur impitoyable de hommes, il n'épargna pas même les poètes de son temps. Il tendit un piège à l'un des poètes de Delphes, mandant s'il retrouvait son cheval. L'homme répondit qu'il le trouvait peu. « Eh bien, répliqua-t-il, je n'en ai pas besoin. » Il ne tarda pas à se faire connaître par ses poésies, car d'Altal, un poète de Magnésie, qui domine cette ville, quelle Daphitas fut crucifié par les rois dans deux vers que ce critique

18. Il rapporte aussi l'anecdote de l'orateur substituant le mot *Θώραξ* (*Cuirasse*) au *χιτών*. Le distique cité par Strabon se trouve dans l'anthologie grecque.

Le mot *Δαφνίας*. — Cicéron, *De Fato*, 2. — Lucrèce, l. 6. — Strabon, XIV. — Bruck, *Antiquitates*.

DAPHNEUS (*Δαφναῖος*), général syracusain, vers 410 avant J.-C. Devenu un des chefs populaires de cette ville, après la mort de Dionysius, il fut chargé de commander les troupes syracusaines ainsi que leurs alliés de Sicile et d'Italie envoyèrent, en 406, au secours de Syracuse, alors assiégée par les Carthaginois. Daphneus battit d'abord les forces qu'Himilcon avait envoyées contre lui; mais il ne put empêcher le général d'Agrigente, et perdit ainsi toute sa réputation.

Il fut déposé sur la proposition de Diphæus, aussitôt qu'il se fut emparé du pouvoir suprême, fit condamner à mort par décret le peuple Daphneus et son collègue, Diphæus. Suivant Aristote, la grande fortune de Daphneus l'avait rendu l'objet de l'envie de la

ville. — Aristote, *Polit.*, III, 67, 68, 69.

Δαφνίς, orateur grec, d'une époque antérieure à celle de Diphæus. Un passage de lui a été traduit en français par Lupus. On ne sait rien de ses ouvrages.

— *De Fato*, Sent., 18. — Ruhnken, *Ad Rutilium*.

DAPHNEUS, architecte de Milet, vivait vers 400 avant J.-C. De concert avec Pæonius, il construisit la ville natale un temple d'ordre dorique à Apollon. On ne sait rien de lui. — Pausanias, *Chersiphron*, orateur acheva le temple d'Artemis à Ephèse. — Pausanias, *Chersiphron*, orateur acheva le temple d'Artemis à Ephèse. — Pausanias, *Chersiphron*, orateur acheva le temple d'Artemis à Ephèse.

— *De Fato*, 18.

DAPHNEUS (*Δαφνίος*), (Θεόδοτος Δαφνίος), un ecclésiastique byzantin, vivait au dixième siècle de l'ère chrétienne. Il occupa la cour de Constantinople comme premier secrétaire, *primus a secretis*. Les manuscrits lui donnent le titre de *magister*. Il écrivit, entre autres, une histoire de Byzance, mais rien de cet ouvrage, et il n'en est fait mention d'une manière particulière dans les nombreux écrits théologiques, qui ont été imprimés, savoir : un *transport* de la main de saint Jean Chrysostome à Constantinople, en 956. — Quand fut célébré l'anniversaire de la mort de Daphneus, prononça à cette occasion un discours en latin et inséré dans le *sanctorum* au 29 août. L'original en manuscrit dans plusieurs bibliothèques n'a jamais été publié. — Les manuscrits des extraits en trente-trois ouvrages de saint Jean Chrysostome.

Ces extraits ont été réimprimés dans les éditions de saint Jean Chrysostome, vol. VII, p. 669, de celle de Savilius, et vol. VI, p. 663 de celle de Duceus.

Jean Scyllitès, *Præf.* — Cedrène, *Hist.*, p. 2. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, X. — Cave, *Historia litteraria*.

* **DAPHENUS** (*Δάφνης*), médecin grec, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il figure dans le *Deipnosophistæ* d'Athénée.

Athénée, *Deipnosophistæ*, 1.

DAPPER (*Olfert* ou *Olivier*), médecin et géographe hollandais, mort en 1690. Il s'occupait particulièrement d'histoire et de géographie, écrivit sur ces deux branches des connaissances humaines de nombreux ouvrages, compilés d'après des sources dont quelques-unes sont devenues fort rares. Le style de Dapper est prolixe, et il a peu de méthode; mais les planches de ses ouvrages, exactes et bien exécutées, leur assurent une place importante dans les bibliothèques. Outre une traduction des *Histoires d'Hérodote* et une *Vie d'Homère*, 1665, il a publié : *Beschryving van Amsterdam* (Description d'Amsterdam); Amsterdam, 1663, in-fol.; — *Naukeurige Beschryving der Afrikaenschen gewesten van Egypten, Barbaryen, Lybien, Biledulgerid, Negrosant, Guinea, Ethiopien, Abyssinie* (Nouvelle Description des pays africains, Egypte, Barbarie, Libye, Biledulgerid, Pays des Nègres, Guinée, Éthiopie et Abyssinie); Amsterdam, 1668, in-fol.; et 1686; — *Gedenkwærdig Bedrif der Nederlandsche Maetschappye op de Kuste en in het Keiserryk van Taising of Sina* (Expédition mémorable des Néerlandais sur les côtes et dans l'empire de Taising ou de Chine); Amsterdam, 1670, in-fol.; cet ouvrage eut du succès; il a été traduit en anglais et en allemand; on en trouve un extrait au tome V de l'*Histoire générale des Voyages*; — *Beschryving van het Keiserryk van Taising of Sina* (Description de l'empire de Taising ou de Chine); Amsterdam, 1670, in-fol.; — *Beschryving van Persie* (Description de la Perse); Amsterdam, 1672, in-fol.; — *Asia of naukeurige Beschryving van het risk des Grooten Mogols* (Asie, ou nouvelle description du royaume du Grand-Mogol); Amsterdam, 1672, in-fol.; — *Beschryving van America en Sudlanden* (Description de l'Amérique et de la terre du Sud); Amsterdam, 1673, in-fol.; — *Naukeurige Beschryving der Africaensche Eylanden* (Nouvelle Description des îles d'Afrique); Amsterdam, 1676, in-fol.; — *Naukeurige Beschryving van Asie, behelsende de gewesten van Mesopotamie, Babylonie, Assyrie, Anatolie, of Kleinasië; beneffens eene Beschryving van Arabie* (Nouvelle Description de l'Asie, contenant les pays de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Assyrie, de l'Anatolie, de l'Asie Mineure, avec une description complète de l'Arabie); Amsterdam, 1680, in-fol.; — *Naukeurige Beschryving der Eylanden inde Archipel der*

Middellanaesche zee (Nouvelle Description des îles de l'Archipel de la Méditerranée); Amsterdam, 1688, in-fol.; — *Naukeurige Beschryving van Morea* (Nouvelle Description de la Morée, etc.); Amsterdam, 1688, in-fol. Tous ces ouvrages ont été traduits en français.

Mémel, *Bibl. hist.* — Ebert, *Bibl. Lezic.* — Bentham, *Hollands. Kirckenstaat.* — *Biog. mod.* — Eruch et Gruber, *Allg. Enc.*

D'APRES ou **D'APRES DE MENNEVILLETTE**, marin. Voyez **APRES** (D').

* **DAPYX** (Δάρυξ), chef d'une tribu gétique, vivait vers 30 avant J.-C. Comme il se trouvait en guerre avec un autre chef des Gètes, nommé Roles, celui-ci réclama les secours du proconsul Licinius Crassus, petit-fils du triumvir. Dapyx, défait, fut obligé de se réfugier dans une forteresse, ou il fut assiégé. Un Grec, qui se trouvait dans la place, la livra à Crassus. Aussitôt que les Gètes s'aperçurent de la trahison, ils s'entre-tuèrent, pour ne pas tomber vivants aux mains des vainqueurs. Dapyx périt dans ce suicide général de ses soldats.

Dion Cassius, *LI*, 26.

DAQIN. Voyez **AQIN** (D').

DAQIN (Joseph), médecin savoisien, né à Chambéry, en 1757, mort dans la même ville, en 1815. Il était bibliothécaire de Chambéry et secrétaire fondateur de la Société d'Agriculture de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Analyse des eaux thermales d'Alz-en-Savoie*; Chambéry, 1773, in-8°; — *Analyse des eaux de la Boisse*; Chambéry, 1775, in-8°; — *Essai météorologique sur la véritable influence des astres*, etc., trad. de l'italien de l'abbé Giuseppe Toaldo; Chambéry, 1782 et 1784, in-4°; — *Topographie médicale de la ville de Chambéry*; ibid., 1786, in-8°; cet ouvrage valut à l'auteur une médaille d'or et le titre de correspondant de la Société royale de Paris; — *La Philosophie de la Folie*, dédiée à Pinel, 2^e édit.; Chambéry, 1804, in-8°; — *Traité de Vaccination, avec des observations sur le javarit et la variole des bêtes à cornes*, trad. de l'italien du docteur Luigi Sacco; Chambéry, 1811, in-8°; Paris, 1813, in-8°.

Quérard, *La France littéraire.* — Feller, *Biographie universelle*, édit. de M. Weiss.

* **DAQIN** (Louis-Claude), organiste français, né à Paris, en juillet 1694, mort dans la même ville, le 15 juin 1772. Il n'avait que six ans lorsqu'il joua du clavecin devant Louis XIV, qui l'applaudit et le récompensa. Bernier, alors un des musiciens les plus savants de France, donna quelques leçons de composition au jeune Daquin, qui écrivit à l'âge de huit ans un *Bentus* sur à grand chœur et orchestre. On plaça l'auteur sur une table, afin qu'il pût surveiller l'exécution de son œuvre. A douze ans, il obtint la place d'organiste des chanoines de Saint-Antoine, et en 1727 celle de l'église Saint-Paul, bien qu'il eût Rameau pour concurrent. — Que Daquin, dit Fétis, ait eu une exécution brillante

et une connaissance étendue des effets de l'orgue, on doit le croire puisqu'il obtint l'estime de ses contemporains; mais j'ai examiné ses pièces d'orgue, ses noëls, ses pièces de clavecin, et je puis affirmer que tout cela est misérable : on n'y trouve que des idées communes et une ignorance complète de l'art d'écrire. » On a de Daquin : un livre de *Pièces de clavecin*; Paris, 1735; — un livre de *Noëls*; — *La Rose*, cantate; et de nombreux manuscrits.

La Borde, *Essai sur la Musique.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **DAQIN** (Pierre-Louis), fils du précédent, littérateur français, mort à Paris, en 1797. Il était bachelier en médecine, et a laissé plusieurs écrits médiocres, ce qui fit dire aux critiques d'alors :

On souffla pour le père, on siffla pour le fils.

Le principal ouvrage de Daquin est intitulé : *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences*; — *La Littérature et les Arts sous le règne de Louis XV*; Paris, 1752, 2 vol. in-12; réimprimé sous le titre de : *Siècle littéraire de Louis XV*; Paris, 1754, in-8°.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

DARA-CHEKOUH, prince indien, fils de Jehan, empereur du ... né en 1616, le 11 septembre 1643. Ses ... avait ... ses enfants le gouverner ... ses vicines de l'empire. ... vieux monarque, dont il était le ... l'héritier désigné. Malgré son caractère ardent et impétueux, Dara-Chekouh était le plus aimable prince de la famille impériale. Sa mollesse corruptrice des cours, la ses loisirs à la culture des lettres. Il son rival redoutable dans un de ses frères, leux et rusé Aureng-Zeb. Cette sourde toute menaçante qu'elle était, aurait pu éclater de longtemps, si l'empereur n'eût pris tout à coup d'une dangereuse pendant plusieurs jours lui enleva toute sance et ne laissa aucun espoir de le ver. Dara, par ses ordres, prit aussitôt les rênes du gouvernement, comme s'il déjà sur le trône. Il laissa percer la plus défiance à l'égard de ses ... toute communication avec eux, correspondance, envoyant en eux rahi qu'il soupçonnait d'être attachés à téréts. C'est ainsi qu'il précipita et en façon justifia les mesures hostiles auxquelles n'étaient eux-mêmes que trop disposés. mé de la maladie de leur père, ils pri médiatement les armes. Cependant Shaugruérit, et Dara lui restitua aussitôt le nement; mais les révoltés refusèrent de et Dara fut forcé de marcher contre Aureng et contre un autre de ses frères nommé Il prit avec son armée, composée de 100,000 valiers, une position très-forte sur les rives de Chambal. La bataille qui s'engagea et qui décida

un moyen nouveau, et acquit ainsi une grande renommée non-seulement dans le monde profane, mais même parmi les médecins. J.-J. Rousseau raconte dans ses *Confessions* (liv. I, ch. 8) qu'il eut recours à lui; Daran, sans le guérir, le soulagea : c'est tout ce qu'il pouvait faire pour le vice d'organisation que Jean-Jacques avait dans la vessie. Bientôt Daran fut appelé à Paris en qualité de chirurgien ordinaire du roi. Sa vogue s'étendit; de toutes parts on sollicitait ses soins; des princes étrangers même vinrent le consulter; sa maison ne désemplissait pas; des gens de toutes les classes y affluaient, et il faut remarquer, à la louange de Daran, que les pauvres étaient traités par lui avec autant d'égards que les riches; qu'il leur donnait gratuitement les remèdes dont ils avaient besoin et souvent même de l'argent. On portait si haut l'estime pour ses travaux et ses talents, qu'en 1755 le roi lui conféra des titres de noblesse. Un tel succès ne pouvait manquer de faire sa fortune : on prétend qu'en peu d'années il avait gagné plus de deux millions; mais son extrême facilité, sa confiance aveugle l'ayant engagé dans différentes entreprises, il perdit le fruit de ses travaux, et mourut dans un état voisin de la détresse. On a de lui les ouvrages suivants : *Observations chirurgicales sur les maladies de l'urètre*; Avignon, 1745, in-12 (réimprimées en 1748, 1751, 1758, 1766); — *Réponse à la brochure de M. Bayer intitulée : Lettre pour la défense et la conservation des parties les plus essentielles de l'homme*; 1750, in-12; — *Traité complet de la gonorrhée virulente*; 1756, in-12; — *Lettre pour servir de réponse à l'article du Traité des Tumeurs*; 1759, in-4°; — *Composition du remède de M. Daran pour la guérison des difficultés d'uriner*; 1779, in-12.

GUYOT DE FÈRE.

Dreemarta, *Les Siècles littéraires*. — *Biographie médicale*.

***DARARI**, fondateur de la secte hérétique des *Dararyah* (Darariens), était d'origine persane, et vivait vers l'an 1000. Il vint en Égypte sous le règne d'Hakem, et commença à prêcher des doctrines contraires à l'islamisme. Le prince l'écoula avec faveur; mais le peuple, indigné, tua le sectaire. Il eut pour successeur Hamzeh-ben-Ahmed, qui prit le titre de *Al-Hady*, le directeur. Ces sectaires proscrivaient différents dogmes, différentes pratiques du mahométisme, entre autres la solennité du vendredi, les fêtes du grand et du petit Beyram et même le pèlerinage de La Mekke, qu'ils remplaçaient par celui du temple de *Thalab*, dans l'Yémen. Ils permettaient le mariage entre les frères et les sœurs, les pères et leurs filles, les mères et leurs fils, et admettaient des principes entièrement opposés à ceux du Koran. Malgré l'appui éclatant que Hakem (roye; ce nom) accorda aux nouveaux sectaires, ceux-ci ne purent pas jeter des racines profondes en Égypte, et après la mort de ce prince ils se

retirèrent dans les montagnes du Liban, où leurs descendants vivent encore aujourd'hui sous le nom de *Druses*.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — J. de Saey, *Chrestomathie arabe*, t. II.

***DARREPEVILLE** (*Jean-Baptiste-Augustin*), médecin français, né à Nantes, le 27 août 1756, mort le 17 novembre 1831. Il fut longtemps attaché à l'hôpital de Nantes, et a publié : *Notice sur les Pansements*; Nantes, 1821, br. in-8°; — *Programme d'un Cours de Physique chimique appliquée à l'étude de l'anatomie physiologique*, Nantes, 1823-1826, br. in-8°; — *Un petit Mot sur quelques formules pharmaceutiques, à messieurs les élèves de l'hôpital civil et militaire*; Nantes, in-8°; — *Réflexions sur la cause ordinaire des incendies, la possibilité de les prévenir et les procédés les plus rationnels pour en arrêter les progrès*; Nantes, Mellinet-Malassis, 1826, br. in-8°.

P. LEVOR.

Annales de la Société académique de Nantes, t. p. 419-420, et t. III, p. 64-67.

DARC ou **D'ARC** (*Jeanne*) (1), dite la *Pucelle d'Orléans*, née le 6 janvier 1412, morte le 31 mai 1431. Elle était fille de Jacques Darc et d'Isabelle Ro..., native de Vou Jacques Darc, selon Cl... du Jia. un de descendants, était né à C... nde...

« d'une riche et
Un drapier de Troyes, mort en 1373, et
J. Darc : ce nom patronymique a
subsisté encore dans le département de...
et ailleurs. Jeanne vit le jour à Domremy,
lage ou hameau situé sur la Meuse, aujourd'hui
ton de Coussey, arrondissement de Neufchâ
Vosges. Domremy formait de ce côté l'ex
limite de la Champagne par rapport à la Lor
Ce village était même *mi-parti*. Ainsi
la chaumière où naquit la Pucelle, fut
directement du roi de France, et faisaient
de la prévôté d'Andelot, bailliage de
en Bassigny, tandis qu'à deux pas de
tres habitants et d'autres chaumières
d'une autre juridiction. Ces parti
sont pas sans intérêt pour expliquer
chement passionné que la jeune fille su
quelque sorte, avec le lait pour...

Jacques Darc exerçait la pro
reur. Il possédait une maisonnette avec
din et quelque bétail. Mais, chargé de
fants, trois fils et deux filles, et par
de calamités les docume...
le montrent dans un état vo...
famille n'était point de condition...
partageait l'état des pop...
contrée, qui avait pour
le mont, gentilhomme (...)
fut au baptême le nom de Jeanne, et...

(1) DARC est la véritable orthographe de ce nom. Voyez *Nouvelles Recherches sur la Famille a de Jeanne Darc*, etc.; Paris, Dumoulin, 1864, in-4.

jusqu'à un moment où elle quitta son lit. Tout enfant, elle apprit de sa mère l'aise, le *Credo*, à coudre et à filer. Aussi, à leur tour de rôle, les bestiaux de la commune. Le reste du temps, elle s'occupait aux travaux du ménage. La paternité était assidue près de l'église. Là, on voyait de là, sur le coteau, les *des Grosseilliers*, ombragée d'un hêtre, qui portait le nom de l'Arbre. Plus loin, on montait, s'étendait le val, en des Châmes. Jeanne était réfléchie, la solitude, et tenait parfois ses yeux attachés au ciel. Elle était très-fine, elle fut servante.

Indépendamment du pays échappa longtemps à l'ennemi après la bataille de Verneuil, septembre 1424, le Barrois fut envahi par des forces anglo-picardes. Domremy militait de la châtellenie de la, résista constamment à ces troupes demeurées françaises. Mais, pressé en son entre la Champagne, subjugué par la, et la Comté bourguignon, il subit les effets des hostilités. Domremy était une ville française; tandis que Maxey, village, était bourguignon. Dans les rixes qui se livraient les deux communes, on se voyait avec armes revenir sanglantes les jeunes garçons de sa paroisse. En 1428, diverses alertes, échauffées, signalèrent l'arrivée des gens d'armes. Les habitants se réfugièrent dans le château de l'île comprise, devant le bras de la Meuse, et de Neuf-Château. Ils trouvèrent au village dévastés par le pillage et de telles circonstances exaltèrent et révéla de la jeune fille. Son engagement, ardeurs de la foi, s'enferma dans la cause de sa patrie. Elle conçut l'idée de faire d'elle-même à la fois capitaine et de l'instrument actif de la guerre. A l'âge de treize ans, pendant son séjour au jardin de son père, elle entendit une voix qui l'appelait, à droite, à gauche; le bruit de cette voix était accompagné d'une grande clarté. Elle reconnut la voix pour celle d'un ange, qui lui disait : « Sois bonne, pieuse et d'aller en enfer le royaume. Sainte Catherine et saint Michel lui apparurent lui parlant distinctement et lui montrant le chemin. Ces apparitions se renouvelèrent plus nettes et fréquentes, et plus précises. Dès ce moment elle devint plus concentrée, absorbée dans son oraison. Elle déclara plus tard qu'elle ne pouvait plus durer, et que le Seigneur lui avait donné une femme enceinte. Elle refusait, accueillait ces ouvertures, mais avec une inquiétude qu'il finit par

exprimer sur le ton de l'autorité, puis de la colère. Il rêva la nuit que sa fille partait en France avec les gens d'armes du roi. Dès lors il retint Jeanne sous une étroite discipline, et dit à ses fils : « Si je savais que votre sœur partait, je voudrais que la noyassent; et si vous ne le faites, je la noyerais moi-même. » Jeanne se soumit à tout pour temporer; mais elle tenta de se concilier l'intervention de son oncle, nommé Laxart, qui habitait un village voisin. La femme de ce dernier était en couches : Jeanne se fit demander, et obtint le consentement de ses parents pour se rendre auprès de sa tante et l'assister. Arrivée là, elle sut persuader à Laxart d'aller annoncer à Robert de Bandricourt, capitaine de Vaucouleurs, qu'elle voulait aller porter secours à Charles VII. Bandricourt répondit à cet avis qu'il fallait donner à Jeanne de bons soufflets, et la ramener chez ses parents. Ces derniers voulurent aussi, vis-à-vis de leur fille, déjouer par un stratagème le dessein qu'elle avait formé. Un jeune homme recherchait Jeanne en mariage. D'intelligence avec la famille de celle-ci, ce jeune homme cita par-devant l'officier de Toul sa fiancée ou prétendue telle, affirmant qu'il avait d'elle promesse de mariage et la sommait de l'accomplir. Mais Jeanne avait dévoué à la mission qui l'appelait sa virginité comme sa vie. Elle comparut, fit connaître qu'elle n'avait rien promis, plaça son procès, et le gagna. Deux fois elle s'échappa de nouveau, se fit conduire à Vaucouleurs auprès du capitaine, et le fatigua vainement de ses interpellations.

Cependant la force surnaturelle que portait en elle la sublime enfant se communiquait peu à peu au dehors. De vagues prophéties couraient parmi le peuple, qui leur donnait de jour en jour un sens plus précis. Depuis plusieurs années déjà, Robert Blondel (1), gentilhomme normand, proscrit pour la cause nationale, dans un poème brûlant de patriotisme, adressé à Charles VII, faisait luire aux yeux de ses contemporains consternés la victoire comme prix final de tant de sang, de tant de larmes, et leur montrait l'ange protecteur de la France sous les traits d'une vierge pudique et tutélaire. Des pronostics accredités sous le nom merveilleux de Merlin annonçaient que des marches de Lorraine, proche du Bois Chesnu, sortirait une jeune fille qui foulerait aux pieds les archers bretons et délivrerait la France. On a vu que Domremy avait son Bois Chesnu. Jeanne elle-même répétait tout haut « qu'une femme (Isabeau de Bavière) avait perdu le royaume, qu'une fille le sauverait ». L'invasion du village natal, suivie de l'émigration à Neufchâteau (juin, juillet 1428); plus tard, la nouvelle de la situation des affaires et du siège d'Orléans mirent le comble à son exaltation. Au carême de 1429, elle retourna une troisième fois à Vaucouleurs, au risque de laisser son père et

(1) Voy. ce nom.

sa mère consternés de son départ clandestin. Elle vint trouver Baudricourt, et lui dit qu'il fallait absolument qu'elle partît pour faire lever le siège d'Orléans, et qu'elle irait, « *duisse-je*, ajoutait-elle, *user mes jambes jusqu'aux genoux !* » Avant de s'éloigner définitivement, elle se rendit à Nancy en passant par Saint-Nicolas, lieu de pèlerinage, où elle fit ardemment ses dévotions. Le duc de Lorraine l'avait mandée, et lui avait envoyé, dit-on, un cheval et un sauf-conduit. Malade et troublé dans sa conscience (1), il voulut la voir, et lui recommanda l'état de sa santé, mortellement atteinte. La Pucelle, sur cet article, lui conseilla de reprendre son épouse légitime, ajoutant qu'elle, Jeanne, n'avait pas la puissance de le guérir. Elle l'exhorta du reste à l'aider dans l'entreprise qu'elle avait formée. Le duc lui fit remettre quatre francs d'or, et Jeanne revint à Vaucouleurs. Cependant le capitaine, vaincu par l'ascendant de la jeune inspirée, ou peut-être obéissant à une réponse de la cour, avait fini par céder à ses instances. Elle était venue avec ses pauvres habits rouges de son village. Jean de Novelonpont, officier pour le service du roi à Vaucouleurs, lorsque la Pucelle le requérait de la conduire, lui demanda si elle entendait se mettre aux champs dans cet équipage. Jeanne répondit que volontiers elle s'habillerait en homme. Là-dessus Jean de Novelonpont la vêtit et la chaussa des dépouilles d'un de ses valets.

Quelques jours après, les habitants de Vaucouleurs, suivant l'exemple donné par le capitaine, se cotisèrent pour l'habiller de neuf et en homme. On lui fournit aussi un cheval, une épée, une dague, un hanbert, une lance; en un mot l'équipement complet du cavalier militaire. Elle partit ainsi, escortée de Jean de Novelonpont, dit de Metz, chevalier; de Bertrand de Poulengy, écuyer; de deux sergents d'armes ou coutilliers, au service de ces militaires; de Collet de Vienne, messager royal, et d'un archer, nommé Richard. Baudricourt leur fit jurer de bien et sûrement la conduire; sa foi cependant n'était pas bien vive, car, au moment où s'éloignait l'héroïne, il la salua, pour tout adieu, de ces paroles : « Va donc, Jeanne, et advienne que pourra ! »

Le petit cortège quitta Vaucouleurs vers le 25 février 1429. Pour arriver jusqu'au roi, qui résidait alors au château de Chinon, il fallait traverser un espace d'environ cent-vingt lieues, y compris les détours, sur un territoire coupé de rivières, semé de garnisons, et la moitié en pays ennemi. Jean de Novelonpont, chef de l'escorte, ainsi que ses compagnons, étaient des jeunes gens. Jeanne venait d'atteindre sa dix-septième année. Brune, assez grande, forte, bien prise, la voix un peu grêle, très-féminine

et d'une grande douceur, Jeanne a nature tous les attrails propres à de véritables privilèges physiques : une force inouïe de pudique venait contre ce péril. H elle partageait la couche de quel p table) femme de la localité. En c ou lorsqu'elle se désarmait au l compagnons de guerre, ce qui lui ment, elle dormait ou demeurait ses habits d'homme, les chausse pon (1) étroitement liés « à foison ». D'ailleurs, le sentiment qu'elle d'abord était celui d'un profond puissance, insinuante, était irrésistible bien que conduite par ces hommes moins dès le principe l'autorité l'initiative de l'expédition. La pe dirigée par Saint-Urbain, abbaye la première nuit. Puis elle se ren presque sans débrider, évitant le minis, s'avancant le moins en vu de préférence après le jour. La traversé Auxerre, gagna Glen, e premier poste français; puis, côté elle se rendit à Sainte-Catherine en Touraine, où elle entendit tro sécutives. Enfin, le 6 mars le co saut, mit pied à terre sous les m dence royale à Chinon : le trajet av en onze jours.

Le conseil mit en délibération, lança pendant deux jours, si on n pas sans lui donner audience. Elle troisième. C'était dans l'après-midi bas : on venait d'allumer les torc y avait au château de nombre Jeanne fut introduite, par le co dôme, grand-maitre de l'hôtel et bellan de France. Le roi, pour l' faça de manière à ce que d'autr plus richement vêtus que lui, p le change à la nouvelle venue. Mais se méprendre ni se troubler, arris se prosternant à ses pieds et l'abs salutations usitées en pareille oc premières questions, elle répon d'aulphin, j'ai nom Jeanne la P des deux vous mande, par moy, c sacré et couronné dans la ville serez lieutenant du roi des cieus, France. » Bientôt Charles VII, s'é veau, emmena Jeanne à part, et tous tirent ainsi quelques instants. Le je saint de l'année avant la venue c c'est-à-dire le 1^{er} novembre 1428. le siège posé devant Orléans, le t au château de Loches, dans son mentalement cette prière, que l'héritier légitime de la couronne,

(1) Le duc Charles délaissant Marguerite de Bavière, son épouse, lui avait substitué une concubine nommée Alix du Mal.

(1) Sortes de pantalon et de gilet.

l'insolite une retraite auprès de ses parents d'Alsace ou d'Espagne, en la sortant de prison. — Jeanne, d'authentiques, dans son entretien avec le roi, révéla expressément ces intentions.

La confiance du roi l'emporta de sa promesse à de nouvelles épreuves.

Seigneur de langues et minutieuses épreuves, non content de l'avoir fait endurer plusieurs jours par les gens lettrés par des docteurs de facultés d'être toujours ensoeuré, voulut qu'on lui fît subir une dernière inquisition par le roi. C'est là qu'avait été transférée l'université royale et d'autres grands docteurs. La conclusion de cet examen ne leur n'avait trouvé dans le roi aucun mal. Il fallut encore que Jeanne subît une dernière inquisition par le roi, dont l'idée seule révolta l'esprit et le sens moral. C'était l'homme que le diable, ou le génie du mal, avait de prise sur une vierge. Les uns ou mois furent consumés insensés, qui irritaient l'impudence. Enfin, Charles VII se résolut à ordonner la Pucelle reçut un état ou commandement avec un service attaché à elle, préparatifs qui entraînaient de grands frais. Cet état se composait d'un hôtel considérable, nommé Jean d'Autel, deux valets, deux hérauts de la maison d'hôtel et un autonnier. Jeanne à Tours, où elle fut armée à l'éclat d'une armure de guerre même la révélation de ses vœux, elle enleva une épée marquée de cinq croix, fit faire derrière l'autel, dans l'église d'Autel de Pierbois, et qui lui fut offerte. Elle eut aussi une lance et une bannière, qui pendait à la ceinture. De plus, Jeanne fit exécuter par son peintre de Tours, un étendard personnel. Cet étendard présentait une croix de fleurs de lis l'image de la France de deux anges et tenant en sa main le monde.

Le 25 avril 1429. C'est de là que Jeanne fit lever le siège d'Orléans.

Intérêt qui s'attachait à cette Pucelle héroïne allait inaugurer sa carrière. Les Anglais, maîtres de la France septentrionale, ne laissaient les États du duc Charles, prisonnier à Londres depuis la bataille de Tewkesbury, le caractère doux, le calme et poli avaient su lui commander grâce de ses vainqueurs. Or, Jeanne de la France et la clef de la France française, les provinces fran-

ces du midi ne pouvaient offrir à l'ennemi qu'une faible résistance, et la perte finale de Charles VII devenait imminente. Les Anglais poussèrent le 7 octobre 1428 une reconnaissance armée jusque sous les murs de cette ville, dont ils formèrent le siège le 12 du même mois. La population tout entière d'Orléans, sans acception de classes, ni même d'âge et de sexe, soldats, écoliers, bourgeois, femmes, vieillards, enfants, rivalisèrent de zèle, d'intelligence et de courage. Le patriotisme, l'intrépidité de ces habitants, suprêmes défenseurs d'une nationalité qui semblait près de périr, furent à la hauteur, de cette lutte grandiose, et méritèrent une place d'honneur dans l'histoire. Cependant ces nobles efforts, luttant vainement contre la force et le destin, paraissaient devoir succomber. Pres de six mois se passèrent en escarmouches et en succès opiniâtrément disputés des deux parts. Le 12 février 1429 eut lieu la journée dite des *Horengs*. Ils s'agissait pour les Orléanais de faire une sortie par le nord pour arrêter un convoi de vivres de carême, qui, expédié de Paris, arrivait aux assiégeants. La rencontre eut lieu entre Angerville et Rouvray-Saint-Denis. Les Anglais n'avaient que deux mille cinq cents hommes, mais commandés par l'un des premiers capitaines de son temps, sir John Falstaff. Les Français comptaient de leur côté près de cinq mille combattants. Mais trois mille d'entre eux, par une circonstance fatale, ne furent d'aucun secours dans le combat. La funeste indiscipline et la pétulance des Français causèrent dans cette occasion un désastre comparable, eu égard aux conséquences de l'action et par l'analogie des circonstances, aux défaites de Poitiers et d'Azincourt. Les Anglais demeurèrent vainqueurs, et tout ce qui combattit dans les rangs opposés tomba en leur pouvoir ou fut tué sur le champ de bataille. Cet échec fit naître le découragement dans l'âme des Orléanais. Ils envoyèrent alors une ambassade au duc de Bourgogne, pour invoquer sa protection et même reconnaître au besoin son autorité. Le duc fit attendre pendant un grand mois sa réponse, qui du reste était favorable, et les parlementaires de la ville ne purent retourner à Orléans que le 17 avril 1429. Mais au moment où ils rapportaient les paroles bienveillantes du duc et venaient ainsi rendre le courage à leurs compatriotes, une impression bien autrement puissante avait ranimé la force et l'espoir dans le cœur des Orléanais. La Pucelle se dirigeait vers la ville assiégée, où le bruit de sa venue prochaine l'avait précédée. Le 29 avril 1429 était le jour convenu de son arrivée. Jeanne écrivit d'abord une lettre aux Anglais, dans laquelle, au nom de Dieu, elle les sommait de renoncer à une guerre injuste et de retourner immédiatement en Angleterre. Son plan était ensuite de se présenter à l'ennemi, en plein jour, par le chemin le plus direct, et sur le point où les Anglais avaient réuni le plus de forces, pour leur montrer, sans plus de délai, la supériorité de cette puissance

inconnue dont elle se sentait dépositaire. Cependant une pareille tactique dépassait les idées militaires des capitaines placés sous ses ordres. Ceux-ci, abusant de l'ignorance de Jeanne, la trompèrent et la firent passer au delà d'Orléans jusqu'à Checy-sur-Loire. Là des bateaux expédiés d'Orléans devaient embarquer les renforts d'hommes et de vivres qu'envoyait le roi de France, ainsi que la personne de l'héroïne. Jeanne, en découvrant leur manque de foi, s'éleva en reproches contre ses lieutenants infidèles. Le vent n'avait cessé de souffler de l'est tout le jour, et les bateaux de la Loire, naviguant à la voile, n'avaient pu arriver. Jeanne leur démontra par cette preuve évidente combien la désobéissance à ses ordres était peu justifiée. Du reste, conformément à ses prévisions, les assiégeants, frappés d'une surprise étrange à sa venue, s'étaient, au lieu d'agir, renfermés dans leurs retranchements. Sur ces entrefaites, et pendant qu'on délibérait, le vent changea comme par miracle. La flottille de bateaux arriva jusqu'à la station des troupes; mais elle était insuffisante pour subvenir au transport intégral du convoi. Une portion des troupes fut donc contrainte de rebrousser chemin jusqu'à Blois, d'où elles étaient parties. Jeanne, conduisant le reste de l'expédition, se décida à s'embarquer pour la ville, et le soir même elle fit son entrée dans Orléans, aux flambeaux. Elle était montée, comme les chefs de guerre, sur un cheval blanc, armée de pied en cap, et marchait au milieu des flots pressés d'une population qui déjà saluait en elle un ange libérateur.

La Pucelle voulait commencer dès le lendemain les hostilités; mais, à l'exception de La Hire, qui se déclara prêt à marcher, la *prudence* et la *sagesse* des autres capitaines se tournèrent encore en une insubordination déguisée. Force lui fut, avant que de rien tenter d'énergique, d'attendre que les forces renvoyées la veille à Blois eussent accompli leur retour et rallié les troupes de la ville. Jeanne ajourna donc jusque là l'exécution du plan qu'elle avait conçu. Le mercredi 4 mai, de très-grand matin, l'approche de ces auxiliaires ayant été signalée, la Pucelle se rendit au-devant d'eux pour les recevoir. Elle plaça en tête de la colonne une cohorte de prêtres précédés d'une bannière qu'elle avait fait peindre, et qui entonnèrent le *Veni Creator*. À l'aspect de cette réalité inouïe, de cette armée conduite par une jeune fille; à l'aspect de ces ministres d'un culte qui courbait assiégeants et assiégés sous son commun empire, psalmodiant cet hymne majestueux dans la langue sacrée, les Anglais, consignés par leurs chefs, laissèrent passer encore une fois, immobiles, stupéfaits, cette apparition, ce renfort merveilleux. Les troupes, à peine rafraîchies, se livrèrent immédiatement à l'assaut de l'une des fortifications ou bastilles que les Anglais avaient pratiquées autour de l'église de Saint-Loup.

Jeanne s'abstint de prendre part à cette sortie, et demeura dans son camp. Une fausse alerte la rendait perplexe de lui dire que Falstaf arrivait avec des recrues. Jeanne était incertaine de courir au-devant de lui. Dans cette hésitation, elle s'endormit. Ce recueillement de compagnie le sommeil lui apporta qu'elle cherchait. Un calme tour d'elle : tout à coup Jeanne sursaut; elle appelle son nom, le sang français coule à travers ses vêtements, elle se précipite vers deux vers, tellement que le peu qui s'en trouve, droit comme si elle en sceu avant; et toutefois onques n'y av. Son secours était fort opportun. attaqués dans leurs retranchements, leur surprise, se défendaient avec une force qui doublait l'amer déboire mêlé de leurs succès accoutumés. La Pucelle vint ajouter une nouvelle rage des assaillants. A la suite d'un ministère, Thomas Guérard, commandant de la bastille, demanda vainement à poursuivre dans le clocher de la chapelle de Saint-Loup, où l'élite de sa troupe se tenait. Jeanne, armée de son étendard, premier rang, en disant : Au nom de moi ! Le clocher fut pris après une résistance désespérée. Les Français tuèrent. Plusieurs Anglais s'étaient réfugiés dans les églises, qu'ils avaient transformées en forteresses. La générosité de Jeanne leur permit de se rendre. Elle les sauva comme des compagnons d'armes « qu'on ne commande aux gens d'église », et les fit relâcher (2). Les Français revinrent le soir dans la ville, après avoir brûlé la bastille, ramenant en outre quelques prisonniers. Le lendemain, jeudi, les hostilités demeurèrent suspendues. fut employé à concerter les opérations. Les capitaines, au lieu de suivre sa direction, avaient résolu de prendre une fois sur leurs dispositions. Le premier mot qu'elle en apprit, Jeanne se fâcha, et se contenta de leur désobéissance silencieuse. Le vicomte de Gaucourt, bailli d'Orléans, voyant un mouvement qu'avait ordonné la Pucelle, aussitôt l'interpella vivement : à elle le peuple et le bourgeois. Par son aspect, elle se précipita vers elle.

(1) *Chronique de la Pucelle.*

(2) *Ibid.*

(3) Raoul de Gaucourt, chevalier, remplissait les fonctions de préfet civil, régent de la ville. Mais Jeanne, par sa commission royale, avait le commandement de l'armée.

de journée fut la conquête de la
Augustins, autre ouvrage fortifié,
mirent les vicissitudes de la veille.
mai, Jeanne se leva et s'arma de
Elle avait annoncé dès la veille
était chaude et que le sang lui
corps. Elle était cependant sereine
Les velléités d'insoumission, vain-
vincible, avaient fait place à la dis-
ciple assidue. Jeanne tenait déjà

« Au moment de passer
à combattre aux Tourelles,
à Jacques Boucher, son hôte,
et lors il lui dit : « Jehanne,
de alose, avant que partiez. —
« Un, répondit la Pucelle, on n'en
jamais au souper, que nous repas-
r dans le pont (1), et ramènerons
1, qui en mangera sa part. » L'at-
tente commença à six heures du
poste principal des assiégeants.

Cours des opérations militaires,
un même échelle contre une
La trait d'arbalète l'atteignit alors,

« part en part les chairs, de la
dole, entre le cou et l'épaule

« Elle-même prédit cette bles-
« la femme reparut en elle

« tout son abandon. Elle pleura,
l'être fait panser, elle se sentit

« remise sur pied, elle ra-
« à l'attaque. L'assaut dura

« et la plus grande bravoure fut
« part et d'autre. Le soleil se cou-
« le batarde d'Orléans faisait sonner

« en cette conjoncture, s'écarta
« comba son étendard à un écuyer.

« rochant dans une vigne, elle ap-
« communication extatique dont

« Bientôt elle revint, comman-
« plaquant de nouveau les échelles,

« lorsque la queue de sa ban-
« les franchissements, c'en serait

« en effet, à peine cet ordre était-
« vent dirigeait en ce sens l'es-
« elle. Aussitôt Jeanne s'écria :

« donc, ils sont tous à vous ! »

« existait plus de la part des
« ces ainsi que leurs munitions

« sent en masses. Les Français en-
« ayant la Pucelle au milieu

« n'ont pu le ou à poursuivre
« n'ont en retraite à son tour,

« vers la campagne. Dans
« le 14^e, les Anglais levèrent

« en deux corps, l'un sur
« Jargeau ».

li le premier point de sa

« Anglais.

« c'est-à-dire un prisonnier anglais.

« L'assaut en 1429, par Jeanne.

mission. Le lendemain de la levée du siège d'Orléans, bien que souffrante de sa blessure, elle partit pour chercher le roi à Loches et le conduire au sacre de Reims. Elle fut reçue à *grand honneur* par Charles VII, après avoir traversé en libératrice des populations enivrées d'amour et de reconnaissance (1). Mais la contradiction qu'elle avait déjà rencontrée de la part des lieutenants militaires s'éleva de nouveau devant elle, plus grave, plus opiniâtre, dans le conseil du monarque. La Trimouille et les autres ministres, peu sensibles à des exploits que certes ils n'avaient point conçus, et qui troublaient la quiétude de leurs mesquines ambitions, s'attachaient à enlacer le roi dans le réseau de leur égoïste influence. Le naturel du prince ne servait que trop ces vues, misérablement intéressées. Un mois se passa en stériles délibérations, en vains projets de tacticiens. Le roi finit par consentir à se laisser conduire; il imposa toutefois cette condition, que les abords de la Loire, encore occupés par les Anglais, seraient préalablement dégagés.

Baisant les mains du roi pour cette concession disputée, Jeanne reprit aussitôt l'offensive. Le temps perdu avait exactement suffi aux Anglais pour former une nouvelle armée. La Pucelle marcha droit à sa rencontre. Meun, Jargeau, Baugency, Janville furent emportés coup sur coup. Le 18 juin, la mémorable victoire de Patay anéantit les nouvelles troupes recrutées, et commandées par les Talbot et les Bedford. La Loire était affranchie. L'armée victorieuse accomplit le 26 juin sa jonction avec le cortège du monarque indolent. De part et d'autre on se dirigea vers Gien, lieu du rendez-vous, où se réunirent douze mille vaisseaux du roi ou combattants. Ces troupes, il est vrai, n'avaient ni argent, ni provisions, ni artillerie de siège; mais il ne restait plus à lutter que contre des *semi-Français*. Jeanne tenait exactement ses promesses. Moins fidèle à sa parole de roi, Charles, de nouveau circonvenu, refusait de partir. La Pucelle partit d'autorité, et ouvrit la marche. Arrivée devant Auxerre, que défendait une garnison bourguignonne, Jeanne se préparait à lancer l'assaut. Mais La Trimouille, ayant reçu des ennemis un présent de deux mille écus d'or,

(1) Le 2 juin, Charles VII, avant de congédier l'héroïne, lui accorda l'autorisation de prendre pour armes un blason emprunté à celui de ses propres armoiries, c'est-à-dire un écu d'azur, avec une épée en pal, accostée de deux fleurs de lis d'or et soutenue la couronne de France. Ce fait, bien connu, mais dont on ignorait la date et les circonstances précises, est attesté en ces termes, dans un document resté jusqu'à ce jour inédit. « Le 1^{er} juin M. CCCC. XXIX, le roy, connaissant les piousesses de la Pucelle et victoire du don de Dieu, et son conseil, donna estant à Chinon, armoiries à la dicte Jeanne pour soy decorer, du patron qui suit, donnant charge au duc d'Alençon et à l'ecclie Jeanne du siège de Jargeau. » Hautin, *Figures des Monroies de France*, ms. *Histoire*, 467 de la Bibliothèque de l'Arsenal, in-4^o, feuillet 402, verso, du texte. Le patron ou représentation figurée de ces armoiries se trouve gravé au feuillet 1^{er} des planches qui accompagnent ce manuscrit.

parlementa au nom du roi, et la ville fournit seulement de vivres les troupes de l'expédition. L'entrée en Champagne fut presque une marche triomphale. Saint-Florentin ouvrit ses portes instantanément. Troyes opposa quelque résistance : les ministres délibéraient de lâcher pied. Jeanne, avertie à temps, frappe à la porte du conseil; introduite, elle promet qu'avant huit jours la cité, pressée vigoureusement, aura capitulé. Pendant la nuit elle fait reprendre les opérations du siège; le lendemain, 9 juillet, la capitale de la Champagne reconnut l'autorité du roi de France. Les habitants de Châlons, leur évêque en tête, se portèrent en masse au-devant des libérateurs. C'est ainsi qu'après avoir traversé en dix-huit jours quatre-vingt lieues de provinces à reconquérir, la Pucelle amena Charles VII à Reims, où il fut solennellement sacré, le 17 juillet 1429.

Citons ici quelques traits propres à peindre le caractère de Jeanne Darc, où la naïveté de la jeune fille et le sel de l'esprit gaulois se mêlent à l'inspiration la plus haute, à l'âme la plus tendre et la plus noblement douée. Frère Séguin, « bien aigre homme, » fut un des clercs savants et subtils qui l'interrogèrent à Poitiers. Il s'exprimait avec un accent peu français, étant né au pays de Limoges. « Quel idiome, dit-il à la Pucelle en son patois limousin, parlez-vous ? — *Meilleur que le vôtre!* » On connaît une jolie lettre, écrite par les jeunes Gui et André de Laval à leurs mère et aïeule, le 8 juin 1429. Elle est tout empreinte du plaisir que ces deux gentilshommes avaient goûté dans l'accueil de la Pucelle. Ils la visitèrent à Selles, en son logis. Jeanne fit venir le vin de l'hospitalité, ajoutant *qu'elle leur en ferait bientôt boire à Paris (1).*

On se serait difficilement une idée de la renommée, de l'intérêt, de l'enthousiasme qui s'attachèrent à son nom et à sa personne. Dès

(1) L'aïeule était Anne de Laval, veuve du grand Duguesclin. Par courtoisie, la Pucelle lui avait envoyé un anneau d'or; elle y joignit ce compliment : « C'est bien petite chose, et vous en avez volontiers envoyé mieux, considéré votre recommandation. » Jeanne était très-sobre. La cohue, le tumulte lui répugnait; elle aimait fort la société des nobles. La vue des femmes effrontées qui abondaient dans les camps lui était insupportable. A Châteaufort-Thierry, ayant rencontré une de ces amazones qui ne lui semblaient pas à sa place, elle piqua vers elle, et l'éconduisit poliment. Mais elle en usa moins doucement vis-à-vis d'une autre, à Salat-Denis; elle la chargea du plat de son épée, qu'elle lui brisa sur le dos; c'était l'épée de sainte-Catherine de Fierbois. Elle ne pouvait pas non plus souffrir les *jeuneurs* et *maigreurs*; elle fit tant que La Hire, pour lui complaire, reforma son langage au point de ne plus rester que son bâton. Elle même prêchait d'exemple, et jeûrait, mais son serment était : *Par mon martin (martin-bâton).* Le jeune duc d'Alençon, prince du sang, fut son meilleur ami; elle l'appela son *beau duc*, et l'avait vu pour la première fois à Chinon. Le roi les avait emmenés tous deux courir la lance au pré : c'était une des épreuves de Jeanne. Le duc lui trouva si bonne grâce, qu'il lui donna un courrier. Jeanne eut de tout temps pour le cheval un goût très-vif; elle exerçait comme écuyère, et s'y montrait infatigable. La Pucelle était aussi éprise des belles armes, et, dans ses habits d'homme elle fit preuve d'une recherche et d'une élégance que ses ennemis, ses envieux, n'eurent point honte de lui imputer à crime.

1429 les magistrats de Ratisbonne corps à l'exhibition d'un tableau qui pour de l'argent et qui représentait de la Pucelle. Nous avons vu le roi la consulter; le duc de Brevoise son confesseur et un héraut menter en ambassade. Jean IV. de Comminges, lui écrivit pour la faire des trois antipapes. Le duc de Bourbon, comtesse de Comminges, reméte afin d'être : M. Les populations : pas. Un enfant nouveau-né sur Jeanne, par compassion, vint; elle qui depuis trois jours ne donnait vie, remua, poussa trois cris, puis il dit qu'elle l'avait ressuscité. Son in dans les églises (1); des collectes se chantaient ou se disaient en : A la guerre elle était intrépide, et blessée cruellement; mais, exposée elle ne tua jamais. Elle allait au f dard à la main; à la dernière ex saisissait l'épée ou sa petite hache, revers, à droite et à gauche, par route. En voyant ses ennemis elle pleurait, et les faisait confes « Oncques elle ne vit couler (c) paroles) le sang français que ses dressaient sur la tête. »

a les trésors les plus : a pour ob es pauvres, et f t. Elle récha fu : Elle récha communier avec : Elle accepta d'être : Elle nait le nom de : Elle les filles du sien propre. En passant elle avait connu la fille de son pe nommait Héliothe Poulvoir, et l'a affection. Au milieu de ses travaux l'héroïne n'oublia point sa jeunesse 1430, Jeanne écrivit aux autorités l'on mit de côté une somme de devait être donnée à Héliothe pour municipalité répondit que l'argent virait à réparer ses murs, abattus ; toutefois, pour l'amour et en l'ladite Pucelle, Héliothe fut mariée des magistrats de la ville, qui lui tre « du pain, un septier de from

(1) Il existe à Paris une statuette en monte (1765-vraisemblablement à cette l'illustration du 15 juillet 1864, page 48. *Chéologique*, t. XII (1868).

« Lorsque elle conduisit le roi en juillet 1429, des gens de Domremy s'achabèrent pour la voir passer. Jean d'Arc, son parrain, reçut d'elle un habit

« Pucelle avait porté. Elle les accusa comme autrefois, avec la plus cordiale. Elle dit à un autre Domremois, « Je ne crains rien, sinon d'être Pucelles patentes données sur sa robe le 31 juillet 1429, son village natal le perpétua 2) de tailles et d'impôts. Le regardait souvent les astres, et com-
« munes; ses yeux se remplissaient de larmes. Plus d'une fois, dans
« ntre les politiques qui menaient le roi, dant : « Employez-moi, car je ne
« plus d'une année! »

« Reims, la Pucelle entraîna le
« le Paris, ou elle voulait qu'il se
« rovement. On marcha de la sorte
« mages. Toutes les villes ouvraient
« De l'aveu même du Bourguignon
« Saint-Quentin, Amiens, Corbie, Ab-
« Picardie ne désirait autre « chose
« recevoir le roi Charles à seime-
« rme à Soissons, les irresolutions du

« éeurent. Le chancelier Renaut
« archevêque de Reims, plein de
« ses propres talents diplomatiques,
« le par des négociations le pro-
« te. Il fut décidé qu'on res-
« du duc de Bourgogne, suze-
« ne, et l'on signa une trêve de

« jours. L'armée fut contrainte
« une diversion
« Jean d'Arc vint à la charge, de son
« est, et les saurs de la capitale,
« l'aveu de Saint-Denis. Blessée

« par le porte-Saint-Honore, qui
« repoussa l'ennemi, elle était aux as-
« menteries, et le duc, l'un des lieutenants
« de Charles VII, survint; il la
« sur son cheval et ramener au
« du roi, et l'endormir, elle était
« du jour, et ralliait les troupes

« à l'assaut. Ce jour même le
« le premier Baron de l'Île de
« de ses vassaux se réunir

« à l'assaut. Le duc
« et la Pucelle, avait jete
« et elle était sur la rive, l'ennemi
« par le pont, le pont fut

« et la Pucelle conduite dans
« d'un autre camp de la Loire,
« et les Français 3) de preuves

« archives de la ville de Reims.
« sur lequel se trouve le sceau de la ville de
« Jean d'Arc, p. 101, et l'Épître de
« Jean d'Arc, p. 101.
« Il est certain que la Pucelle, au lieu
« Jean d'Arc, p. 101, et l'Épître de
« Jean d'Arc, p. 101, et l'Épître de
« Jean d'Arc, p. 101, et l'Épître de

nances peu sincères, et retenue dans une inaction ou dans des opérations stériles qui la désespéraient. Enfin, « le 29 mars 1430, dit un chroniqueur, la Pucelle, qui avoit vu et entendu tout le fait et manière que le roi et son conseil tenoient pour le recouvrement de son royaume, elle, très-malcontente de ce, trouva manière de soy départir d'avec eux; et sans le sçeu du roy, ni prendre congé de lui, elle fit semblant d'aller en aucun ébat, et s'en alla à la ville de Lagny-sur-Marne, etc. (1). »

La sublime abnégation de Jeanne n'était nullement altérée. Mais à partir de ce moment elle fut complètement abandonnée des ministres de Charles VII; ceux-ci ne prirent même plus le soin de voiler cet abandon. C'était, du reste, toujours la même inspiration, la même lucidité surnaturelle; seulement ses voix ne lui apportaient plus que de sinistres appréhensions. « Jeanne, lui disaient-elles, tu seras prise avant la Saint-Jean (24 juin). Il faut qu'il soit ainsi fait, ne t'étonne point; prends tout en gré, Dieu t'aidera! » Jeanne obéit, et marcha au-devant de cette fin tragique, évidente et inévitable. Pendant deux mois elle guerroya comme par le passé. Le 23 mai 1430, dans une sortie contre les Bourguignons, devant Compiègne, elle se vit entourée, presque seule, d'un gros d'ennemis. Jamais elle n'avait déployé plus de sang-froid ni d'indépendance. La retraite lui était coupée. Renversée de cheval, accablée sous la presse, un homme d'armes artésien, nommé le bâtarde de Wandonne, sujet du duc de Bourgogne, la fit prisonnière. Aussitôt Renaut de Chartres, ministre de Charles VII, écrivit une lettre abominable, connue depuis peu de temps, et dont l'analyse nous a été conservée. Après avoir raconté le fait en des termes que Warwick ou Bedford n'eussent point désavoués, il dit « que Dieu avoit souffert prendre Jeanne la Pucelle, pour ce qu'elle s'étoit constituée en orgueil et pour les riches habitz qu'elle avoit pris; et qu'elle n'avoit fait ce que Dieu lui avoit commandé mais sa propre volonté (2). »

trouvée en celui de DULIS (roy. ce nom), et le transmettent à leur postérité. Mais Jeanne affirma, quant à elle, n'avoir jamais pris aucune part à cette concession.

1. Voy. *Procès de la Pucelle*, etc., tome IV, page 38. *Chronique de Lagny*.

2. Enée d'une trahison, au préjudice de la Pucelle, passa et demeura pendant des siècles, d'insigne Compagnie même, à l'état de tradition. Alain Bouchard, auteur des *Chroniques de Bretagne*, reproduites dans le *Miroir de l'homme vertueux*, rapporte que cette tradition lui a été communiquée à Compiègne en 1458, à un mois de juillet, par deux vieillards de cette ville, âgés l'un de quarante-deux ans et l'autre de quarante-trois. Ces vieillards, d'après le chroniqueur breton, invoquent à l'appui de leur rapport des paroles qu'eux-mêmes avaient entendu prononcer par la Pucelle en l'église de Saint-Jacques de Compiègne, le matin même du jour où elle fut prise.

J'ajouterai sur ce point le témoignage d'un document relatif à l'adite Pucelle, et qui se trouve au logis du procureur de la cour de Compiègne, à l'enseigne du *Beuf*, et couchoit

Jeanne avait été prise le 23, à la chute du jour. Paris en reçut la nouvelle à la hâte, dans la matinée du 25. Dès le lendemain 26 le vicaire général ou vice-gérant de l'inquisiteur de la foi au royaume de France, séant aux Jacobins, écrivit au duc de Bourgogne pour évoquer la cause de Jeanne, prévenue d'avoir « semé, dogmatisé et publié diverses erreurs contre l'honneur divin et nostre sainte foy ». L'université de Paris y joignit son message, où elle demandait au duc « que celle femme dite la Pucelle fust mise es mains de l'Eglise, pour lui faire son procès dûment, sur les ydolatries et autres matières à l'occasion d'elle survenues, » etc. De son côté, l'évêque de Beauvais, sur le diocèse duquel elle avait été faite prisonnière, la réclamait dans le même but, comme sa justiciable.

Cependant l'homme d'armes, après s'être emparé de la Pucelle, l'avait remise à son capitaine, Jean de Luxembourg, comte de Ligny, qui commandait un corps de routiers au service du duc de Bourgogne. Après l'avoir conservée pendant quelques jours, sous bonne garde, dans son logis de guerre, Jean de Luxembourg la fit conduire à Beaulieu-en-Vermandois, forteresse voisine. La Pucelle, n'ayant donné sa foi à personne, tenta de s'évader. Deux pièces de bois qui entraient dans la construction de la tour donnaient près d'une issue. Jeanne les creusa, et parvint à s'échapper entre les deux. Elle était déjà sortie, et se disposait à enfermer ses propres gardiens pour gagner le large, lorsque le portier de la tour survint, et la réintégra dans sa captivité. Elle fut alors conduite entre Saint-Quentin et Cambrai, dans un autre château, qui portait le nom de Beurevoir. Les châtelaines étaient deux dames d'une haute naissance et d'une grande distinction; la première, fort âgée, avait pour neveu, et la seconde très-jeune, pour mari, le même Jean de Luxembourg. Elles témoignèrent à l'illustre captive tous les égards compatibles avec les lois de la guerre, et employèrent même leur noble influence pour sauver ses jours. Sachant en effet que céder la Pucelle aux Anglais, c'était la livrer à une mort certaine, elles engagèrent, au nom de l'honneur et de l'humanité, Jean de Luxembourg à repousser les ouvertures et les instances qui déjà se pratiquaient, de la part du roi d'Angleterre, auprès du capitaine. Celui-ci en effet y résista quelque temps; puis, cédant aux suggestions qui l'asségeaient, il finit par vendre l'infortunée. L'é-

vêque de Beauvais fut l'agent de ce marché. Le roi avait le droit de se faire adjuger, par un maximum de 10,000 francs, le sonnier fait sur l'ennemi, quelle que fût leur estimative du captif, en retenant la somme au premier occupant. C'est ainsi que le roi d'Angleterre et de France (à ce moment de neuf ans), pour une caution de 10,000 livres envers Jean de Luxembourg, s'acquitta de son appoint de 6,000 livres, ce qui porta la somme totale de 16,000 francs. Une autre somme de 2 à 300 livres de fonds de terre fut promise au bâtard de Vaudemour par cette vente. Elle fut mise à exécution. Elle résolut donc de tout faire pour s'échapper et aller secourir ceux de Combray menacés du sort le plus cruel. C'est ainsi qu'elle s'élança dans l'espace, du haut du Beurevoir, dont l'élévation peut être évaluée à au moins de soixante à soixante-dix des circonstances inexplicables, elle fut prise vivante, et à peine blessée au pied gauche. Quelques jours suffirent pour la guérir. Puis les Anglais la détenaient dans diverses forteresses, et enfin au château de Rouen, où elle fut jugée.

Pierre Cauchon, le procureur général, était un homme remarquable, d'une activité malaisée. L'un des membres nommés de l'université de Paris, il avait fait fortune dans les agitations cabochiennes, appartenait au duc de Bourgogne. Il procura le poste éminent d'évêque de Beauvais, l'une des douze évêques de France, ce titre, il était encore conservé par les privilèges de l'université, qui l'avaient précédemment recteur et qui obéissait au roi d'Angleterre. Jeanne, pour son malheur, trouva l'ennemi de Pierre Cauchon. L'armée de son retour armée de Reims fut une des villes qui suivirent le mouvement qu'elle avait suscité. Le peuple, s'insurgé contre leur évêque et fut expulsé comme adversaire de la monarchie, et rentrèrent sous le drapeau de Charles VII saisi le temporel de l'évêché, le lat vindicatif emporta dans sa chute cette blessure. Il redoubla de zèle contre les Anglais : ceux-ci, pour entretenir le mouvement en suspens le siège de l'archevêché de Rouen, n'osèrent pas offrir son concours.

Le 3 janvier 1431, des lettres patentes du roi sous le nom d'Henri V, par lesquelles la Pucelle serait livrée par les Anglais au roi de France et à ses assés, furent jugées; se réservant toutefois et

avec la femme dudit procureur, mère-grand' de maistre Jehan Le Féron [heraldiste du seizième siècle], appelee Marie Le Boucher, et faisoit souvent relever de son lit ladite Marie, pour aller advertir ledit procureur que se donnast de garde de plusieurs trahisons des Bourguignons l'espace de sept mois sept jours (duree du siege); et fut ladite Pucelle prisonniere sur le pont de Marigny, par ledit de Luxembourg... » (Notes manuscrites et anonymes tracées par J. Le Féron sur un exemplaire imprimé de Jean Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, in-folio; Poitiers 1814. Bibliothèque Impériale, Réserve : L. 359, feuillet 111v).

le la voir et reprendre, si elle n'étoit
 survenue. Cauchon demanda et obtint
 maître de Rouen territoire et juridiction
 traverser dans ce diocèse. Il dissuada
 d'aller de l'université de juger la cause à
 ou les Anglais ne se sentaient plus en
 les manda, moyennant salaire, à Rouen,
 province que l'on croyait mieux
 ger. L'inquisiteur du lieu
 a son collègue de la capitale, et, se-
 conns, associé à l'évêque ordinaire. Le re-
 l'inquisition en Normandie se trou-
 vait Jean Lemaître, homme faible
 et le sang du juste lui était un
 honte : « fit tout ce qu'il put afin de ne
 pas lui manquer de courage et de l'é-
 couter pour s'en défendre. Après s'é-
 ngtemps, il s'adjoignit, par ordre de
 vevant, à Cauchon, l'assista, contraint et
 ign tous les actes de la procédure, et dis-
 que qu'on ait su jamais depuis ce qu'il
 Quelques-uns, en très-petit nombre,
 se de cour dont ce jacobin était
 exemple, Jean Lohier, honnête
 e de Rouen, qui dès le début,
 « le proces, en signala hautement les
 pour échapper à la vindicte
 en espère fut envoyé à Domremy
 Barrois pour informer sur la pré-
 l'interdit, il n'avait rien appris de
 « il ne voulût être en sa propre
 de colère à ce rapport, Pierre Cau-
 contre le commissaire en invecti-
 « traitre, mauvais homme, et
 payer les frais de sa longue et dis-
 « Le grande majorité des juges
 eger obtint, comme fait toujours le
 barbares, à l'égoïsme, à la peur et
 « une lâche imitation de l'...
 « l'interrogatoire eut lieu le 20 fé-
 « la chapelle du château, et les
 « se succédèrent à peu d'inter-

valle en diverses autres salles de la même for-
 teresse. Les audiences se tenaient une ou deux
 fois par jour, de trois heures chacune, et sati-
 guaient les interrogateurs eux-mêmes. Ils la
 pressaient, l'assiégeaient, l'accablaient de ques-
 tions subtiles, préparées, subtiles, survenant coup
 sur coup; de telle sorte qu'elle leur dit : « Beaux
 seigneurs, faites l'un après l'autre. » Ces inter-
 rogations portaient sur toute sa vie, sur ses actes
 même les plus minimes, où ils espéraient trouver
 matière à sorcellerie, et principalement sur ses
 merveilles et ses révélations. Le réquisitoire ou
 acte d'accusation comprenait d'abord soixante-dix
 articles, qui, à la fin, se réduisirent à douze
 griefs. Jeanne était principalement accusée : d'a-
 voir affirmé qu'elle avait des communications
 avec les puissances célestes, tandis qu'au con-
 traire elle avait invoqué les démons; d'avoir
 porté l'habit d'homme et exercé l'état militaire;
 d'avoir erré en la foi, et refusé de se soumettre
 au jugement ainsi qu'à l'autorité de l'Église mi-
 litante. Pour tout ce qui ne touchait qu'elle-
 même, elle fut sans défense et sans réserve
 aucune. Mais on lui demanda, par exemple,
 de révéler le signe auquel elle s'était fait re-
 connaître du roi : là-dessus elle se montra in-
 vincible et inébranlable. « Jeanne, lui demanda-
 t-on, sçavez-vous point que saintes Catherine et
 Marguerite haient (haïssent) les Anglois? — Elles
 aiment ce que Notre-Seigneur aime et haient
 ce que Dieu hait. » Autre demande : « Savez-
 vous être en la grâce de Dieu? » — Réponse :
 « Dieu m'y veuille recevoir; et si j'y suis, Dieu
 veuille m'y conserver! » — D. « Disiez-vous
 point que les pannonneaux (bannières) qui
 estoient à la ressemblance du vôtre estoient heu-
 reux? » — R. « Je disois aux soldats : *Entrez
 hardiment parmi les Anglois*, et j'y entrais
 moi-même. » On lui reprochait d'avoir tenu
 à la cérémonie du sacre son étendard déployé;
 c'est alors qu'elle répondit : *Il avoit été à la
 peine, n'étoit-ce point raison qu'il fust à l'hon-
 neur!*

L'affaire, cependant, n'avancait pas au gré de
 ceux qui la conduisaient. L'un des affidés de
 Pierre Cauchon, nommé Loiseleur, qui était
 prêtre, fut introduit dans la prison de Jeanne,
 se disant captif de guerre français. Il provoqua
 ainsi non-seulement ses épanchements intimes,
 mais encore sa confession. Pendant qu'il rece-
 vait ces communications sacrées, des scribes,
 apostés dans une pièce voisine, d'où l'on pouvait
 tout entendre, avaient ordre de transcrire ses pa-
 roles pour accroître d'autant les charges de l'ac-
 cusation. Enfin, on requit les avis des consultants;
 sauf quelques variantes, ils conclurent à peu près
 unanimement qu'ils la jugeaient coupable d'hérésie
 et des autres griefs qui lui étaient imputés (1).

Le 24 mai Jeanne fut conduite au cimetière
 de Saint-Onen. La sentence de condamnation

« Il est évident que deux juges : l'évêque
 « Il y avait en outre un promoteur (ou
 « un commis ou examinateur, des
 « un huissier ou appariteur, les asses-
 « sés, le greffier, par Cauchon, étaient des
 « des docteurs, licenciés et bacheliers
 « droit en arts, en littérature et même
 « en arts, d'un étranger. Quatre-vingt-
 « après ou environ et soixante sièges
 « encre. Ils n'avaient que deux con-

« généralement refusé de donner sa
 « et lui son espoir de salut. En conse-
 « J'arrivai au château de Rouen, le 20
 « décembre 1430, elle fut interrogée
 « il la tenait de lui. Elle porta tout les
 « jours. La procédure suivit en février
 « grâce, en la prison de la cage. Elle
 « le 15 février, elle fut interrogée. Le jour
 « du procès d'interrogatoire fut la une
 « cette chambre fermée à la clé et l'évêque
 « d'un de trois à cinq interrogateurs ou
 « interrogateurs d'un classe agitée, qui
 « l'un des interrogateurs, l'autre le notaire, et
 « pour interdire qu'il n'y eût d'autre

avait été libellée. Deux échafauds se dressaient sur la place : l'un servait de théâtre aux juges, assistés du cardinal de Winchester et des assesseurs. Jeanne monta sur l'autre, accompagnée d'un prédicateur et de divers suppôts du tribunal. Selon l'usage pratiqué dans les causes d'hérésie, le sermon commença. Elle laissa d'abord le docteur se livrer à toute la fougue de ses déclamations. Tant que les violences de son langage l'inculpèrent uniquement, elle garda le silence. Mais lorsqu'il enveloppa dans ses anathèmes le roi de France, qu'il traita d'*hérétique* pour avoir accepté son concours, elle l'interrompit publiquement, et s'écria : « Parlez de moi ; c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et qui plus aime la foi et l'Église ! »

Cependant le bourreau attendait sur une charrette, dans la rue voisine, pour conduire Jeanne au bûcher. On lui présenta une formule d'abjuration préparée par les récentes suggestions de Loiseleur : elle faiblit ; un secrétaire du roi d'Angleterre lui saisit la main ; on assure qu'elle sourit dédaigneusement et traça un *zéro* en guise de signature. Par le fait de cette rétractation, la sentence mortelle se trouvait annulée. Une nouvelle sentence fut alors prononcée qui, par *grâce et modération*, la condamnait à passer le reste de ses jours en prison, *au pain de douleur et à l'eau d'angoisse*. Déjà la foule murmurait : les Anglais s'rent pleuvir des pierres sur les juges *prévaricateurs*. Le comte de Warwick se plaignit, au nom du roi d'Angleterre, envers Cauchon et ses assesseurs. *N'ayez cure*, répondit l'un d'eux : *nous la retrouverons bien* ! Jeanne fut reconduite dans les fers.

L'un des griefs principaux, le plus grave même et le plus opiniâtre de l'accusation, portait sur ce que Jeanne avait jugé convenable de s'habiller en homme. La conséquence de sa soumission fut de reprendre l'habit de femme, qu'elle revêtit en rentrant dans sa prison. Trois jours après, Jeanne, pour se lever, demanda les habits de femme qu'elle avait quittés la veille ; mais ce fut vainement : elle ne trouva que ses anciens habits d'homme, laissés à dessein dans un sac au pied de son lit. Elle insista, jusqu'à ce qu'une nécessité absolue la contraignît à quitter sa couche, et, n'ayant pas d'autres vêtements, à se couvrir de ces habits d'homme. Cette scène d'ignobles violences ne fut pas la première : Jeanne avait déjà le corps et le visage meurtris. Sur ces entrefaites, Pierre Canchon fut mandé à la hâte. Il arriva, pour constater que Jeanne était *renchue* (récidiviste). Aussi bien, une nouvelle inspiration s'était fait jour dans l'âme de cette martyre. Elle se reprochait la faiblesse qu'elle avait eue d'abjurer. Dès les premières interpellations de Pierre Canchon, accouru sur sa proie, elle rétracta hautement son abjuration, déclarant qu'elle avait succombé à un instant de défaillance ; que tout ce qu'elle avait dit, vu et fait dans le cours de sa carrière, de sa mission, lui avait été

inspiré par Dieu, qui l'avait envoyé l'évêque sorti tout joyeux. Au bas il rencontra dans la cour le comte gouverneur du roi d'Angleterre, accompagné beaucoup d'Anglais. *Farouwell*, le chon, en leur adressant ce complir langue, et il ajouta : *Faites bonne est fait !* (1). Le lendemain les asse assemblés, et la sentence définitive contre Jeanne, comme *relapse*. Le mai 1431, de bonne h... in l'ordre des... a dan de Jeanne, D... pi... ra nouvelle, la... se, u levèrent pour ainsi dire dans ses v gitérent comme d'une convulsion c « Ah ! ah ! s'écria-t-elle avec sanglot-on si horriblement et cruellemen que mon corps, net en entier et corrompu, soit aujourd'hui c en cendres ! » Ladvenu et un autre bard de la Pierre, s'étaient montrés c pour elle durant le cours du procès même déployé un certain courage la victime. A partir de ce moment donnèrent point. Elle se confessa, charitie. Après avoir payé ce tribu de la conservation, elle devint plus sure qu'elle s'approchait de l'éternité

A neuf heures du matin, elle quitta sur une charrette et vêtue d'habit assistée d'Isambard de la Pierre hommes de troupes anglaises lui corté : toute la garnison était sur s'épaississait. Tout à coup, suivant d'un témoin, au moment du départ, fait place et veut monter sur la char Loiseleur. Poursuivi par le remords suppliant, implorer son pardon c que lui, prête, avait trahie. Loiseleur mis en pièces par les gardes, et s'en incident. Le cortège funèbre se di lieu habituel des exécutions, la place Marché. Trois échafauds y avaient. Le premier était destiné aux juges. sur le deuxième, ainsi que le prédi ques assistants. Celui-ci prêcha son la Pucelle entendit tout entier ave docteur termina ainsi : « Jeanne, l'Église ne p... te défendre et t main sécul... »

Alors, à s... t... |... I posséder p... en pouvons rep... : ou portée. On pu... q... ouvrit sa bouche et o... ue ses refi donna à tous et s'h... avec larm testa doucement que ce qu'elle av été à bonne intention, et que son ro conseillé aucun mal. Elle finit et

(1) C'est-à-dire : *Tenez-vous en joie, car on est fait.*

piété et à la prière des assistants. L'interrompt pour prononcer suivie de la sentence définitive. *la la croix.* Un Anglais assembla de bois, qu'il lia, et en fit une; et la mit entre ses vêtements et ce que prononça Cauchon porteur de la sentence relaps et hérétique, *arches de l'Eglise, et te livrons à la la, la priant de modérer son jugement, en l'épargnant la mort et des membres.* » Telle était la sentence, c'est-à-dire le bailli, les assistants. Le bailli ne prononça de jugement. Mais le bûcher sur la place, tout prêt et comblant d'effluves. Aussitôt, au milieu d'un grand bruit, un homme se leva, et dit : *Fais ton office, bailli, de la Pucelle, la fit desher, était en maçonnerie, avec une œuvre de plâtre; un grand amas de plâtre, et le soubassement. Sur la œuvre écriteau portait en grosses lettres, qui s'est fait nommer la sentence, pernicieuse, abuseresse, sacrilège, superstitieuse, blasphémant de la foy de Jésus-Christ, hérétique, relaps, apostate, le bourreau mit le feu par le bas du feu. L'advenu, qui accompagnait tout le monde, de la Pucelle, l'exhortait, Jeanne la lui montra, et le fit. Pendant tout ce temps, Isambard de la recommandation de la patiente, etant ses yeux la croix proceant par le clergé de Saint-Sauveur, afin que, jusqu'au dernier, elle ne perdit point de vue le bûcher, était si haut et si vaste, qu'il se prolongeait, et soulevaient, comme la multitude. Jeanne continuait, son entretien. Par entre-temps, quelques déshérités, quelques Anglais riaient; le Louis de Luxembourg, frère d'Angleterre, et d'autres, fondant la flamme gagnait; embrassant la robe de la patiente, par cinq fois, Jésus. Le feu redoublait; dernier cri : *Jésus ! La* elle avait cessé de vivre, les chefs, le bourreau, qui recula les brandons autour et s'écarta, afin que cette toute se portât sur la vierge suppli-*

cié et s'assurer par tous ses yeux qu'un miracle ou une fraude ne l'avait pas sauvée. Puis on remit le feu; les textes rapportent que le cœur résista à cette combustion réitérée. Enfin, les cendres furent jetées à la Seine.

Charles VII laissa périr avec une monstrueuse indifférence la victime qui l'avait sauvé par le dévouement le plus sublime et le plus admirable. Il se repentit peu à peu de cette révoltante ingratitude (voyez CHARLES VII, *roi de France*). Aussitôt qu'il fut maître de Paris et de la Normandie, il provoqua en faveur de Jeanne Darc une tardive réhabilitation : la sentence fut prononcée à Rouen, le 7 juillet 1456.

VALLET DE VIRVILLE.

Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale, suivis de tous les documents historiques qu'on a pu réunir, et accompagnés de notes et d'éclaircissements, par Jules Quicherat; Paris, 1841-1849, 5 volumes in-8° (1). — Barthélemy de Beauregard, *Histoire de Jeanne d'Arc, etc.*; Paris, 1847, 2 volumes in-8° (2). — Vallet de Virville, *Notables Recherches sur la famille, etc., de Jeanne Darc*; Paris, Dalmoulin, 1844, in-8° (3). — Desjardins, *Vie de Jeanne d'Arc*, avec des cartes d'itinéraire; Paris (Firmin Didot); 1844, in-18.

DARCET (Jean), chimiste français, né en 1727, à Doazit (Landes), mort à Paris, le 13 février 1801. Dès sa jeunesse il fit à la science qu'il aimait le sacrifice de sa fortune, et il supporta même la misère jusqu'au moment où, devenu précepteur des enfants du président de Montesquieu, il devint aussi l'ami et le compagnon des travaux de cet homme célèbre, dont il ferma les yeux et dont il défendit les derniers moments contre les agressions des jésuites. Déjà il était docteur en médecine et versé dans la connaissance de la chimie, à laquelle il se consacra exclusivement après la mort de son protecteur, par suite de la liaison qu'il contracta avec Rouelle l'ainé, l'un des plus habiles chimistes de cette époque, où la science sortait à peine de son berceau. Initié à tous les travaux de son maître, Darcet devint bientôt maître lui-même; sans négliger la partie théorique de l'art, il se livra avec assiduité à la partie pratique, et, une fois entré dans cette voie, chacun de ses pas devint une découverte et chaque découverte une conquête pour l'industrie, l'économie domestique, l'hygiène publique, l'agriculture, etc. Ses essais sur la porcelaine, tant sous le rapport des matériaux que sous celui des procédés de fabrication, marquent une époque de perfectionnement et de progrès pour la manufacture royale de Sèvres, qu'il fut appelé

(1) Cet ouvrage, publié sous les auspices de la Société de l'Histoire de France, est la base première de tout travail historique et approfondi sur la Pucelle.

(2) L'auteur a inséré à la fin du tome II de cette histoire une bibliographie qui comprend près de douze cents indications de monuments, littéraires ou autres, relatifs à la Pucelle.

(3) On trouvera page II de ce mémoire la liste de divers autres opuscules du même auteur ayant trait à la Pucelle et contenant des recherches postérieures au recueil publié par la Société de l'Histoire de France.

à diriger lui-même à la mort de Macquer. A ces travaux d'autres succédèrent, dans lesquels l'action du feu, comme moyen d'analyse, fut particulièrement étudiée, et d'où résultèrent des changements notables et avantageux dans l'art du verrier, du potier, du métallurgiste, etc. C'est en 1770 que Darcet communiqua à l'Académie des Sciences ses intéressantes recherches sur les pierres précieuses, recherches dans lesquelles il démontra d'une manière irréfragable la combustibilité du diamant. Il prit part au grand travail sur les hôpitaux dont Bailly fut rapporteur; il fut de la commission chargée d'examiner le mesmerisme; il donna les moyens d'extraire le soude du sel marin, de fabriquer les savons avec toute espèce de graisse ou d'huile, de calciner la terre calcaire, de perfectionner divers procédés de teinture, enfin, de procéder avec plus de certitude dans l'essai des métaux destinés à la fabrication des monnaies. Ses travaux sur l'extraction de la matière nutritive des os suffiraient seuls pour rendre sa mémoire chère aux amis de l'humanité, et sa découverte de l'alliage fusible qui porte son nom (alliage d'étain et de bismuth) a reçu des applications de la plus haute utilité.

Darcet ne fut pas seulement un homme de pratique ou de spéculation rétrécie: familier avec les études de tous genres, il savait embrasser toutes les faces d'une question et s'élever aux plus importantes généralités. Comme professeur, il a laissé des souvenirs durables, tant par la variété de ses connaissances que par l'habileté avec laquelle il savait les communiquer à ses auditeurs, et par l'admirable désintéressement avec lequel il consacrait le traitement qui lui était accordé à multiplier les expériences et donnait à tous ceux qui venaient le consulter communication des procédés qu'il avait découverts, et qui entre leurs mains devinrent la source de fortunes considérables. Aux qualités du savant et de l'homme privé, Darcet joignit celles du citoyen. A l'époque de la révolution française, dont il avait noblement adopté les principes, bien qu'elle eût bouleversé sa fortune, il fut nommé électeur; plus tard, dénoncé au comité du salut public, il fut heureusement sauvé par ce même Fourcroy qu'on accusa d'avoir fait périr Lavoisier; enfin, à la création du sénat, il fut appelé dans ce corps, où se réunirent tant d'illustrations diverses. Il avait été membre de l'Académie des Sciences de 1784 à 1793, et fit partie de l'Institut National dès sa formation. Il fut en outre inspecteur général des essais à la Monnaie de Paris et des peintures à la Manufacture des Gobelins. Il avait, en 1771, épousé la fille de Rouelle. Ses écrits sont, outre un grand nombre de mémoires insérés dans le Recueil de l'Académie: *Mémoires sur l'action d'un feu égal, violent et continué plusieurs jours, sur un grand nombre de terres*; Paris, 1766 et 1771, in-8°; — *Histoire géologique des Pyrénées*; ibid., 1776, in-8°; — des notes aux

Questions naturelles de Sénèque, Lagrange; Paris, 1778-1779, 7 vol. in-8° G. du M., avec addit.]

J.-J. Huzé, *Précis historique sur la Vie de J. Darcet*, 1809.

* DARCET (J. - e-Joseph français, né à ... en 1777, ... d'août 1844. Il

et en ... ue ... er
nouveau ... ue,
commencé au collège où ses études
volution avait interrompues. En
vingt-quatre ans à peine, il obtint
la place d'essayeur de la monnaie
il fut employé par le gouvernement
tion des poudres, en même temps
de travaux chimiques se rattachant
et aux manufactures. Entré dans c
il fonda ou dirigea plusieurs fab
tantes, d'où, grâce à ses procédés,
pr ... d ... et à meill
... probation e
penses de ... ses premiers
tèrent ... sa pre ... on
drate de ... ide ue ... , ue
ficielle, ... des savons de
sur le pecteu ... ment du cliché
sieurs noints de ... c
ou me ... s par ... il

... as ... s a ... lui :
... a ... ues ... e
de re ... s ... ré
... d
... à d'autres amé
... plusieurs mémoires, p

... qui est intitulé *De l'As*
... ateliers de doreurs, travail qu
1818 le prix fondé par Ravrio, et
cipes furent étendus par l'auteur à
ment des latrines, des laboratoires,
des souffroirs et des salles de spe
il mit la dernière main à un autre
lui avait été en quelque sorte légué
Sur l'amélioration des aliments
au moyen de la gélatine des os.
sacra beaucoup de temps à donner
des renseignements à tous ceux qui
à lui, et dans plusieurs circonstances
nomiser au gouvernement et aux pi
sommés très-considérables.

Tout ce qu'a écrit Darcet est cl
et chacun de ses rapports est pre
un ... La coll ...

... ch ... a ...

... fu ... uty

... dan

... produits chimiques qu'il di
produisit des aluns dits de Rome,
semblables à ceux que fournait l'
époque où l'on ne connaissait pas

de la potasse et de la soude, il déceus deux alcalis, dans leur plus grand intérêt, renferment de l'eau de chaux, il démontra la présence en les calcinant du fer. Ce travail succéda en 1823 et dans la section de chimie de l'Académie des Sciences. Outre les ouvrages cités, P.-J. Darcet : *Description des applications de la chaleur*; Paris, 1818, in-4°; — *De d'un fourneau de cuisine construite de manière à pouvoir y préparer toute espèce de mets sans être incommodé par du charbon*, etc.; Paris, 1822; — *De d'une salle de bain*; Paris, 1827, lettre à M. le baron de Férussac; — *Une note de M. Masuyer relayage alimentaire de la gélatine extraite par le moyen des acides*; 1825, mémoire sur l'art de dorer le bronze de l'amalgame d'or et de mercure; 1825; — *Précis sur la mine de sel* et sur les principales mines de sel; Paris, 1824, in-8°; — *Des avantages d'une magnanerie salubre au moyen de la vapeur*, etc.; Paris, 1838, in-4°, 3^e édit.; *Instruction du régime alimentaire des pauvres et des grandes réunions vivant en commun*; 1844; 4 brochures sur des objets d'utilité publique différents articles dans des recueils

des Arts et Manufactures. — *Notices sur Joseph Darcet*, Paris, 1844.

DARCIUS ou **DARCHIUS** (Jean), moderne, né à Venise, dans le 16^e siècle, vivait probablement au commencement du seizième siècle. On a de lui un recueil de latines, contenant un poème intitulé, une héroïde de Dardanie à et quelques petites pièces. Ce recueil a été par Colines; Paris, 1543, in-8°. Le recueil se trouve aussi dans l'*Amphitheatrum* de Dornau et dans les *De Historiis Italorum*, t. I. D'après La Monnaie Darcet est le même que Jean Darcet (Darcus), aumônier du cardinal de France traducteur des *Treize livres des Rois* de Palladius Rutilius Taurus, imprimés chez Michel de Vascosan; 1611, in-8°.

de la Monnaie et du Verrier, Bibliothèque française de la Monnaie de la Monnaie.

DARD (...), graveur français, mort à Paris. Il est connu par un grand nombre de médailles; entre autres : *Le Départ*; — *L'Industrie*; — *L'Economie*; — *La Brouille*; — *Le Commerce*; — *Marius à Minerve*; — *Portrait de Bonaparte, à cheval*; — *de Franklin*; — *de Guillot*; — *de Jean-Jacques Rousseau*.

de la Monnaie, Bibliothèque universelle.

DARD (D').

DARCY (Jean-Baptiste), théologien français, pseudonyme de CADY. (Voy. ce nom.)

DARD (Henri-Jean-Baptiste), jurisconsulte français, né à Vienne (Isère), le 18 novembre 1779, mort vers 1845. Il fut avocat à la cour de cassation et professeur à l'Académie de législation de Paris. Il se fit remarquer par la chaleur qu'il déploya pour la cause des émigrés, et contribua par ses efforts jusqu'en 1825 à faire adopter la loi d'indemnité du 27 avril 1825. On a de lui : *Instruction facile sur les conventions selon les principes et sur les contrats de mariage*; Paris, 1807, 1809, 2 vol. in-8°; — *De la Restitution des biens des émigrés, considérés sous le rapport*, etc.; Paris, 1814, in-8°. Mis en jugement à la suite de cette publication, l'auteur fut acquitté, mais obligé de se retirer de la cour de cassation; les émigrés, dont il avait plaidé la cause, ouvrirent une souscription destinée à l'indemniser par l'achat d'un domaine; — *Opinions d'un Jurisconsulte sur diverses questions concernant les dettes contractées par les émigrés antérieurement à la mort civile dont ils ont été frappés et à la confiscation de leurs biens*; Paris, 1819, in-4°; — *Opinion d'un Jurisconsulte concernant la confiscation, la vente des biens des émigrés, et la confirmation de la vente de ces biens par l'autorité royale*; Paris, 1821, in-8°; — *Réflexions sur les moyens de faire cesser la différence qui existe dans l'opinion de la valeur des biens patrimoniaux et les biens dits nationaux*, etc.; Paris, 1821, in-8°; — *Observations sur le droit de souveraineté de la France sur Saint-Domingue et sur les droits des colons souverains de cette île*; Paris, 1824, in-8°; — *Observations sur le projet de loi d'indemnité à accorder aux émigrés*; Paris, 1825, in-8°; — *Dissertation sur la question de savoir si les anciens propriétaires des biens-fonds confisqués et vendus révolutionnairement, indemnisés par la loi du 27 avril dernier, peuvent être tenus de supporter la déduction des intérêts des dettes par eux contractées avant la confiscation et cours depuis*, etc.; Paris, 1826, in-8°; — *Code Civil avec des notes indicatives des lois romaines, coutumes, ordonnances, édits et déclarations qui ont rapport à chaque article*; ou conférences, etc.; Paris, 1805, 1813 et 1827, 3^e éd.; — *De la Législation ancienne et nouvelle concernant les rentes foncières seigneuriales*, etc.; Paris, 1828, in-8°; — *De Droit des officiers ministériels de présenter leurs successeurs à l'agrément de sa majesté*; Paris, 1836, in-8°; — *Traité des Offices désignés dans l'article 91 de la loi du 28 avril 1818 concernant les avocats à la cour de cassation, les notaires, les avoués*, etc.; Paris, 1838, in-8°.

Galerie hist. des Contemp. — Quérard, La Fr. lit. — Suppl. au même ouvrage.

DARD (Jean, historien et traducteur français, né à Vendôme, en 1585, mort à Paris, le 17 avril 1641. La mort d'un de ses amis, frappé de la foudre à côté de lui, le décida à entrer, en 1618, dans la Société de Jésus. On a de lui : *Histoire du royaume de Japon des années 1611 et 1622*; Paris, 1627, in-12; — *Histoire de ce qui s'est passé en Éthiopie, Malabar, Brésil et des Indes orientales*, traduite de l'italien; Paris, 1628, in-8°; — *Abregé très-accomplé de toutes les méditations des mystères de la foi du R. P. Louys du Pont*, traduit en français; Douai, 1638, in-8°.

J. Solwet, *Bibliotheca Societatis Jesu*. — Aug. et Al. de Bucker, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*.

* **DARDANI**, peintres de l'école bolonaise, florissaient de 1677 à 1755. Antonio, le plus célèbre et le chef de la famille, Giuseppe, son frère, Paolo et Pietro, fils de Giuseppe, peignirent l'ornement et le paysage; le cinquième, Luigi, fils d'Antonio, fut prêtre et sculpteur; il apprit à dessiner sous Giuseppe Pedretti et à modeler dans l'atelier d'Ercole Lelli. E. B. — N.

Mulvasi, *Pittura, Scultura ed Architettura di Bologna*.

* **DARDAÑO** (Luigi), écrivain italien, fort peu connu, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il a laissé un ouvrage mêlé de prose et de vers, dans lequel il se constitue l'apologiste du beau sexe, attaqué par de téméraires détracteurs. Ce livre, intitulé : *La bella e dotta Difesa della Donne*, fut imprimé à Venise en 1534; il est rempli d'anecdotes et de petites narrations assez curieuses.

G. B.

Gamba, *Bibliografia delle Novelle Italiane*; 1838, p. 96.

* **DARDAÑUS** (Δαρδανός), philosophe stoïcien grec, vivait vers 110 avant J.-C. Il était contemporain d'Antiochus d'Ascalon, qui dirigeait avec Mnesarque l'école stoïcienne d'Athènes.

Cicéron, *Acad.*, II, 22. — Zumpt, *Ueber den Bestand der Philos. Schulen in Athen*.

* **DARDANUS**, sophiste grec, natif d'Assyrie, vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne. Philostrate le cite comme le maître d'Antiochus d'Égée.

Philostrate, *Vit. Soph.*, II, 4.

* **DARDEL** (Robert-Guillaume), sculpteur, né à Paris, en 1749, mort en 1821, élève de Pajou. En 1796 il fut nommé administrateur du musée établi à Versailles, et professeur à l'école de cette ville. En 1800 il obtint le prix d'encouragement à l'exposition des projets pour un monument commémoratif de la paix d'Amiens. Ses principaux ouvrages sont : *Virginius tuant sa fille*, mis au salon en 1812; — *Henri IV pleurant dans les bras de la Victoire*, exposé en 1814; — une des statues (*Le Grenadier*) de l'Arc de triomphe du Carrousel; — *Apollon ôtant le masque de Voltaire*; — *Descartes débrouillant le chaos*; — enfin, les statuettes en bronze de *Condé*, *Turenne*, *Duguesclin* et *Bayard*. E. B. — N.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*.

DARDÈNE. Voy. ARDÈNE (D').

* **DARDENNE** (...), théologien et botaniste français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité des Ranunculuses*; Paris, 1747, in-8°.

Adelung, *Knapp*, à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* **DARDENNE** (Jean), poète français, né à Toulouse, vivait en 1694. Il était docteur en théologie, prit l'habit ecclésiastique, et devint vicaire général et official du diocèse d'Agén. Il remporta aux Jeux Floraux les prix de l'églantine, de la violette (1672), et du souci (1674). En 1694 il obtint le titre de maître et de juge des Jeux. On a de lui : *Le Triomphe de la Violette*, poème; Toulouse, 1672, in-4°; — *Le Triomphe du Souci*; ibid., 1674, et un grand nombre de madrigaux et autres pièces de vers, insérées dans les recueils littéraires du temps.

Biographie toulousaine.

* **DARDI** (Bembo), traducteur vénitien, né vers 1560, mort vers 1640. Il apprit les lettres grecques et latines sous les meilleurs maîtres que possédait alors l'Italie, et il devint un des premiers hellénistes de son temps. Il a traduit de grec en italien : *Comento di Ierocle sopra i Versi di Pitagora detti d'Oro*; Venise, 1600, in-4°; — les *Œuvres de Platon*; Venise, 1601, 5 vol. in-12. Cette traduction est estimée. Le traducteur recherchait avec soin les avis des savants, et imprimait ses corrections à la fin de chaque volume; — *Trattato di Timeo di Locri intorno all' anima del mondo*; Venise, 1607, in-12. L'ouvrage est suivi des *Dialogues* dits apocryphes, des *Définitions*, et d'une lettre écrite qui ne sont pas de Timée, mais d'un auteur inconnu. On les imprime à la fin des *Œuvres de Platon*, auquel certains critiques les attribuent. Ce volume fait suite et sert de complément à la traduction de Platon : il contient une table des matières très-ample et très-bien raisonnée.

M. G.

Fontanini, *Bibl. dell' Eloquenza Italiana*. — Argenti, *Bibl. de' Algarizzatori*.

* **DAREAU** (François), juriconsulte et imprimeur français, né à Sainte-Feyre, près de Guéret, le 19 mars 1736, mort à Paris, vers 1783. Il exerça d'abord la profession d'avocat au présidial de Guéret, et vint ensuite habiter Paris. Il a publié : *Traité des Injures dans l'ordre judiciaire*; Paris, 1775, in-12; nouv. édit., avec des observations par Fournel, ibid., 1785, 2 vol. in-12, la seule recherchée. Dareau a fourni un grand nombre d'articles importants au *Répertoire de Jurisprudence* de Guyot. Il cultiva aussi les lettres, et il est auteur de divers écrits indiqués dans *La France littéraire de 1760*, et de quelques pièces de poésie insérées dans *l'Almanach des Muses*, années 1768, 1776, 1778.

E. REGNARD.

La France littéraire de 1760. — Desmarais, *Les Sciences littéraires de la France*.

* **DAREMBERG** (Charles-Victor), médecin français, est né à Dijon (Côte-d'Or), le 14 avr.

titre de *Daretis Phrygii De Excidio Trojæ Historia*; cet écrit en prose comprend quarante-quatre chapitres. Il est précédé d'une prétendue lettre de Cornelius Nepos à Crispus Sallustius. Le Pseudo Cornelius déclare que, ayant trouvé pendant son séjour à Athènes un manuscrit de l'ancienne *Iliade* de Darès, de la main de l'auteur lui-même, il l'a lu avec tant de plaisir qu'il a résolu de le traduire. L'imposture de cette lettre est évidente, et ne repose pas même sur le plus léger fondement. Aucun historien ancien ne parle de cette production de Cornelius Nepos, et le style en est si barbare qu'on ne saurait l'attribuer à un auteur classique. Comme cette prétendue traduction de Cornelius n'est connue que depuis le quatorzième siècle, on a cru que c'était un abrégé du poème épique latin de Joseph Iscanus (Joseph d'Exeter), qui vivait dans le douzième siècle. En effet il y a entre ces deux ouvrages des rapports de pensée et d'expression qui feraient croire que l'un est inspiré de l'autre; mais les différences et les contradictions sont encore plus nombreuses. Dederich, le dernier éditeur de l'*Iliade* de Darès, pense qu'elle est l'ouvrage d'un auteur latin du cinquième, du sixième, ou du septième siècle. Cette production ne peut venir d'ailleurs que d'une personne sans savoir et sans goût. Elle consiste en un grand nombre d'extraits, empruntés à divers écrivains et rassemblés sans aucun jugement. Quoiqu'elle ne contienne rien de frappant ni de neuf, elle fut très-populaire au quinzième et au seizième siècle, comme tout ce qui se rapportait à la guerre de Troie. Elle fut plusieurs fois publiée et traduite. On l'imprimait ordinairement avec l'ouvrage de Dictys de Crète. L'édition princeps est de Cologne, 1470. La première édition soignée est celle de J. Mercier, Paris, 1618, et Amsterdam, 1631, in-12. Les autres éditions ne firent que reproduire le texte de Mercier; telles sont celles d'Anne Dacier, Paris, 1680, et Amsterdam, 1702, in-4°; de M. Obrecht, Strasbourg, 1691, in-8°, et autres. La meilleure et la plus récente est celle de A. Dederich, Bonn, 1837, in-8°, avec une intéressante dissertation sur Darès et l'ouvrage qui porte son nom. L. J.

Ptolémée, *Hephæst.*, I. — Eustathe, *ad Hom.* (Od.), XI, 231. — Elien, *Var. Hist.*, XI, 2. — Isidore de Séville, *Orig.*, I, 41. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **DARÈSTE** (Antoine-Élisabeth-Cléophas), historien français, né à Paris, le 25 octobre 1820. Après avoir successivement enseigné l'histoire aux collèges de Versailles, de Rennes, et de Stanislas à Paris, il a été nommé en 1847 professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, et en 1849 à celle de Lyon. On a de lui : *Éloge de Turgot*; Paris, 1846, in-8°; — *Histoire de l'Administration en France*; ibid., 1847, in-8°; — *Histoire des classes agricoles*; ibid., 1853, in-8°. Ces deux derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Sciences morales.

Son frère, docteur en médecine, est auteur

de plusieurs mémoires sur l'histoire, professeur au lycée de Versailles, collaborateur de la *Biographie générale*, Documents particuliers.

* **DARÈT** (Jean), bénédictin, né 1667, mort le 3 janvier 1736. Son la constitution *Unigenitus* le fit parmi les appelants, et il composa, à ces controverses, des écrits bien jourd'hui. Il s'est acquis un titre l'estime de la postérité par la part aux grands travaux de Mabillon le collaborateur intelligent et zélé.

Histoire littéraire de la Congrégation d

DARÈT (Pierre), graveur français en 1610, mort en 1675. Il fit le vœu pour se perfectionner dans le dessin gravure. On a de lui environ quatre cent les plus remarquables sont : *Saint le désert, tenant sur ses genoux d'après le Guide*; — *Saint Pierre prison, d'après le Dominiquin*; — *avec quatre enfants, d'après Bl Tableaux historiques* (avec Louis: recueil contenant les portraits des illustres des seizième et dix-septièmes siècles tels que ceux de la reine Anne, cesse de Condé, de Charles I^{er}, 1652-1656, grand in-4°; — une si Tableaux, gravés d'après Otho Vo Doctrine des Mœurs, de Gomber 1646, in-fol.: cet ouvrage est très-rare Darèt a publié aussi la *Vie de Raphaël* l'italien de Vasari; Paris, 1651, in-1 trait (très-rare).

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — (Landine, *Dictionnaire universel*. — Nagle *Kunstl.-Lexic.*

* **DARGAUD** (J.-M.), littérateur français, né à Paray-le-Monial, le 22. Il suivit à Paris les cours du collège et plus tard ceux du collège Boique, après Waterloo, l'ennemi et France, le jeune Dargaud figura compagnie d'écoliers qui se rendirent à pour y offrir le tribut de leur sang 1828 d'une maladie dangereuse, il r vie publique, à laquelle de solides et préparé, pour ne plus se livrer qu'au il occupe un rang distingué. Après vres déjà sérieuses, des traductions bibliques, il a aborité l'histoire Stuart a été ressuscitée dans tous sion, dans tous ses malheurs, mais ses erreurs, par M. Dargaud, qui n'ouvrage qu'après avoir fouillé le de ces tragiques événements. Ami d martine, M. Dargaud s'est souvent l'abondance et de l'éclat de l'auteur tions poétiques. On a de M. Dargaud Paris, 1833, in-8°; — une traduction mes de David; Paris, 1838; — une de Job et du Cantique des Cantique

— Georges; 1840; — *Le Duc de France, et l'horizon politique* (nouv.), Paris, 1844; — *Histoire de Paris*, 1850, 2 vol. in-8°. V. R. *Bonne-Nouve, Contes du lundi*, IV, *Caroline*.

DAR. Foy, DEALLIER.

Foy, ARGONNE (D').

DE VINTA (Christophe), litté., vivait dans la première moitié de siècle. On a de lui : *Novissima* (en hongrois : *As az, feleket serfomdika szö*; Kaschau, 1639, in-12. *nr. Hung.*

DARIEZ (Louis de La Motte), néals, pendu le 12 avril 1585. Il mal de Marseille, et il favorisait ligue. Le 9 avril 1585, aidé de Des Guisen, et de Claude Boniface le poignard son frère, général de la ville), Dariés se mit à la tête p., et se rendit maître de la ville. Il mit la déchéance de Henri III. Ce bourgeois catholiques ne voulurent le au solution qui pouvait causer la ville; ils s'armèrent, se réunirent aux p. reprirent les postes les plus im- pte le château de Notre-Dame de l'air, grand-prieur d'Angoulême, gou- Province, accourut d'Aix au secours de l'autorité royale. Les chefs li- arités; on leur fit leur procès sur l'ont interrogés, condamnés, puis à Roubaux.

Journal, p. 191. — De Thou, *Historia*, lib. 9. — *Mémoires de la Ligue*, I, 73. — *Nous- l'air de Provence*, VII, 638. — Davia, 5 VI, 22. — *Dictionnaire de la Provence*. *Statuts des Français*, XX, 143.

Foy, DARISTE.

DARIEZ (Dominique), magistrat et français, né à Mont-de-Marsan, le 1761, mort en novembre 1829. Il se par son ardeur révolutionnaire, 1793 dans les bureaux de la comp- l'air. En 1807 Napoléon le nomma à la cour des comptes; Louis XVIII dans ses fonctions, et lui donna la pour. Darimajou était l'un des au- ronyme intitulé : *La Chasteté* p. *similes, au procès-verbaux des* p. *cept chez les filles de Paris,* p. *induite*; Rome, imprimerie de la p. *CM, in-8°.*

Journal. — *Biographie des Contem-*

Journal. Foy. VAROTARI.

DARLOT (Blaise), homme poli- p. en 1760, décapité le 29 juin p. *induite* à Toulouse, et fut nommé p. *induite* de Saint-Gaudens. Élu député p. *induite* à la Convention na- p. *induite* dans les mesures p. *induite* pour résister au parti de

la Montagne, alors tout-puissant. Le 4 mars 1794 Darlot fut appelé à siéger à la Convention; mais le 11 juin suivant, sur le rapport de Dubarran, il fut rejeté de cette assemblée, comme fédéraliste. Dénoncé de nouveau par Dartigoyte, pour sa conduite après le 31 mai, il fut traduit au tribu- nal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté.

Biographie moderne — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Biographie toulousaine*.

DARIOT (Claude), médecin français, né à Pomar, en Bourgogne, en 1533, mort en 1591. On a de lui : *De Electionibus principiorum idoneorum rebus inchoandis*; Lyon, 1557, in-4°; en français, 1558, in-4°; — *Ad Astrorum judicia facili Introductio de electionibus principiorum, de preparatione medicamentorum*; Lyon, 1592, in-4°; le premier de ces traités a été traduit en français, Lyon, 1582, in-4°; le deuxième également, Lyon, 1589, in-4°; — *Discours sur la goutte, et trois traités sur la pré- paration des médicaments*; Lyon, 1603, in-4°.

Biog. méd. — Éloy, *Dictionnaire de la Médecine*.

DARISTE (Jean-Baptiste-Auguste), sena- teur français, né le 19 juin 1807, à la Martinique. Son père, médecin des plus distingués de cette colonie, lui fit donner une excellente éducation. Doué d'une intelligence remarquable, d'un esprit vif et pénétrant, le jeune Dariste consacra ses premières années à des études sérieuses de littérature grecque, latine et française. Ses travaux sur les sciences agricoles économiques devaient bientôt l'initier à tous les problèmes aujourd'hui à l'ordre du jour. En 1831, M. Dariste vint se fixer dans le département des Basses-Pyrénées, qui s'empessa de l'admettre au nombre de ses enfants adoptifs, de ses citoyens les plus dévoués et les plus expérimentés. Nommé maire de Lalouque, puis délè- gué au congrès vinicole, il devint bientôt mem- bre du conseil général, qui pendant cinq ans le choisit à l'unanimité pour secrétaire. C'est dans cette position qu'il épousa la fille du général baron Lamarque. Lorsque son nom fut prononcé, après la révolution de février 1848, sa candida- ture à la Constituante rallia un grand nombre de suffrages; il fut élu le troisième, par 45,335 voix. Les progrès du socialisme dans le département des Basses-Pyrénées n'empêchèrent pas sa réélec- tion à l'Assemblée législative. Il y arriva le qua- trième, par 39,440 suffrages; mais les tendances révolutionnaires de ses concitoyens l'avertirent des dangers qui menaçaient le pays, et lui tra- cèrent la ligne politique qu'il n'a pas cessé de suivre depuis. Il y marcha constamment avec le parti conservateur, dont il ne se sépara jamais. Il faisait partie, dans la dernière assemblée, du comité de l'Algérie; il vota pour les deux chambres, pour la suppression des clubs, pour l'ordre du jour en faveur du ministère dans la discussion sur les affaires d'Italie, contre la suppression de l'impôt du sel, contre la mise en liberté des transpor- tés, etc. Fidèle à ses principes d'ordre et de conservation, M. Dariste n'hésita pas à se rallier

titre de *Daretis Phrygii De Excidio Trojæ Historia*; cet écrit en prose comprend quarante-quatre chapitres. Il est précédé d'une prétendue lettre de Cornelius Nepos à Crispus Sallustius. Le Pseudo Cornelius déclare que, ayant trouvé pendant son séjour à Athènes un manuscrit de l'ancienne *Iliade* de Darès, de la main de l'auteur lui-même, il l'a lu avec tant de plaisir qu'il a résolu de le traduire. L'imposture de cette lettre est évidente, et ne repose pas même sur le plus léger fondement. Aucun historien ancien ne parle de cette production de Cornelius Nepos, et le style en est si barbare qu'on ne saurait l'attribuer à un auteur classique. Comme cette prétendue traduction de Cornelius n'est connue que depuis le quatorzième siècle, on a cru que c'était un abrégé du poème épique latin de Joseph Iacanus (Joseph d'Exeter), qui vivait dans le douzième siècle. En effet il y a entre ces deux ouvrages des rapports de pensée et d'expression qui feraient croire que l'un est inspiré de l'autre; mais les différences et les contradictions sont encore plus nombreuses. Dederich, le dernier éditeur de l'*Iliade* de Darès, pense qu'elle est l'ouvrage d'un auteur latin du cinquième, du sixième, ou du septième siècle. Cette production ne peut venir d'ailleurs que d'une personne sans savoir et sans goût. Elle consiste en un grand nombre d'extraits, empruntés à divers écrivains et rassemblés sans aucun jugement. Quoiqu'elle ne contienne rien de frappant ni de neuf, elle fut très-populaire au quinzième et au seizième siècle, comme tout ce qui se rapportait à la guerre de Troie. Elle fut plusieurs fois publiée et traduite. On l'imprimait ordinairement avec l'ouvrage de Dictys de Crète. L'édition princeps est de Cologne, 1470. La première édition soignée est celle de J. Mercier, Paris, 1618, et Amsterdam, 1631, in-12. Les autres éditions ne firent que reproduire le texte de Mercier; telles sont celles d'Anne Dacier, Paris, 1680, et Amsterdam, 1702, in-4°; de M. Obrecht, Strasbourg, 1691, in-8°, et autres. La meilleure et la plus récente est celle de A. Dederich, Bonn, 1837, in-8°, avec une intéressante dissertation sur Darès et l'ouvrage qui porte son nom. L. J. Ptolémée, *Hephæst.*, I. — Eustathe, *ad Hom. Od.*, XI, 281. — Elien, *Var. Hist.*, XI, 2. — Isidore de Séville, *Orig.*, I, 41. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **DARÈTE** (Antoine-Élisabeth-Cléophas), historien français, né à Paris, le 25 octobre 1820. Après avoir successivement enseigné l'histoire aux collèges de Versailles, de Rennes, et de Stanislas à Paris, il a été nommé en 1847 professeur à la Faculté des lettres de Grenoble, et en 1849 à celle de Lyon. On a de lui : *Éloge de Turgot*; Paris, 1846, in-8°; — *Histoire de l'Administration en France*; ibid., 1847, in-8°; — *Histoire des classes agricoles*; ibid., 1853, in-8°. Ces deux derniers ouvrages ont été couronnés par l'Académie des Sciences morales.

Son frère, docteur en médecine, est auteur

de plusieurs mémoires sur l'histoire, professeur au lycée de Versailles, collaborateur de la *Biographie générale*, *Documents particuliers*.

* **DARÈT** (Jean), bénédictin, né 1667, mort le 3 janvier 1736. Son la constitution *Unigenitus* le fit parmi les appelants, et il composa, à ces controverses, des écrits bien jourd'hui. Il s'est acquis un titre l'estime de la postérité par la part prit aux grands travaux de Mabillon le collaborateur intelligent et zélé.

Histoire littéraire de la Congrégation d

DARÈT (Pierre), graveur français en 1610, mort en 1675. Il fit le vo pour se perfectionner dans le dessin gravure. On a de lui environ quatre cent les plus remarquables sont : *Saint le désert, tenant sur ses genoux d'après le Guide*; — *Saint Pierre prison, d'après le Dominiquin*; — *avec quatre enfants, d'après Bl Tableaux historiques* (avec Louis recueilli contenant les portraits des illustres des seizième et dix-septièmes siècles tels que ceux de la reine Anne, cesse de Condé, de Charles I^{er}, 1652-1656, grand in-4°; — une si *Tableaux*, gravés d'après Otho Vo *Doctrine des Mœurs*, de Gomber 1646, in-fol.: cet ouvrage est très-rare Darèt a publié aussi la *Vie de Raphaël* l'italien de Vasari; Paris, 1651, in-1 trait (très-rare).

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — Landine, *Dictionnaire universel*. — Nagle *Kunstl.-Lexic.*

* **DARGAUD** (J.-M.), littérateur français, né à Paray-le-Monial, le 22 I. Il suivit à Paris les cours du collège gne et plus tard ceux du collège Bo que, après Waterloo, l'ennemi et France, le jeune Dargaud figura d'ar pagnie d'écoliers qui se rendirent à pour y offrir le tribut de leur sang. 1828 d'une maladie dangereuse, il r vie publique, à laquelle de solides étu préparé, pour ne plus se livrer qu'au il occupe un rang distingué. Après vres déjà sérieuses, des traductions mes bibliques, il a aboré l'histo *Stuart* a été ressuscitée dans tou sion, dans tous ses malheurs, mais ses erreurs, par M. Dargaud, qui n' ouvrage qu'après avoir fouillé le de ces tragiques événements. Ami d martine, M. Dargaud s'est souvent l'abondance et de l'éclat de l'auteur tions poétiques. On a de M. Dargaud Paris, 1833, in-8°; — une traduction mes de David; Paris, 1838; — une de Job et du Cantique des Cantique

— *Georges* ; 1840 ; — *Le Duc de la France, et l'horizon politique* ; Paris, 1844 ; — *Histoire de* ; Paris, 1850, 2 vol. in-8°. V. R. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IV. *Léopards*.

ALL. Voy. DEZALLIER.

Voy. ARCONNE (D').

DE FLITA (*Christophe*) , lit-
vi dans la première moitié
On a de lui : *Novissima*
dis : *As as, Ileleire ser-*
removus 520; Kaschau, 1639, in-12.
ar. Hung.

DARIEZ (*Louis DE LA MOTTE*) ,
naçais, pendu le 12 avril 1585. Il
musal de Marseille, et il favorisait
Ligue. Le 9 avril 1585, aidé de De-
des Guises, et de Claude Boniface
le poignarder son frère, général
de la ville), Dariès se mit à la tête
et se rendit maître de la ville. Il

la débâcle de Henri III. Ces
catholiques ne voulurent
qui pouvait causer la
ille; ils s'armèrent, se réunirent aux
et reprirent les postes les plus im-
le château de Notre-Dame de
m-prieur d'Angoulême, gou-
de, accourut d'Aix au secours
de l'autorité royale. Les chefs li-
nètes; on leur fit leur procès sur-
ment interrogés, condamnés, puis
lambraux.

— *De Thou, Historia*, lib.
— *Mémoires de la Ligue*, I, 73. — *Nov-*
de Provence, VII, 586. — *Davila*,
— *Dictionnaire de la Provence*.
— *Les Français*, XX, 143.

Voy. DARGES.

DARIMONTE, magistrat et
naçais, né à Mont-de-Marsan, le
naï, mort en novembre 1829. Il se
son ardeur révolutionnaire,
dans les bureaux de la comp-
En 1807, Napoléon le nomma
cour des comptes; Louis XVIII
ses fonctions, et lui donna la
Darimajou était l'un des au-
onyme intitulé : *La Chasteté*
re, au *procès-verbaux des*
chez les filles de Paris,
— *vue* ; Rome, imprimerie de la

— *Biographie des Contempo-*

Voy. VARRONEL.

(*Blaise*), homme poli-

1760, décapité le 29 juin
Toulouse, et fut nommé
saint-Gaudens. Elu député
Garnier à la Convention na-
de actif dans les mesures
pour résister au parti de

la Montagne, alors tout-puissant. Le 4 mars 1794
Dariot fut appelé à siéger à la Convention; mais
le 11 juin suivant, sur le rapport de Dubarran, il
fut rejeté de cette assemblée, comme fédéraliste.
Dénoncé de nouveau par Dartigoyte, pour sa
conduite après le 31 mai, il fut traduit au tribu-
nal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté.

Biographie moderne — *Biographie nouvelle des*
Contemporains. — *Biographie toulousaine*.

DARIOT (*Claude*), médecin français, né à
Pomar, en Bourgogne, en 1533, mort en 1591. On
a de lui : *De Electionibus principiorum ido-*
neorum rebus inchoandis; Lyon, 1557, in-4°;
en français, 1558, in-4°; — *Ad Astrorum ju-*
dicia facilis Introductio de electionibus prin-
cipiorum, de præparatione medicamentorum;
Lyon, 1582, in-4° : le premier de ces traités
a été traduit en français, Lyon, 1582, in-4°; le
deuxième également, Lyon, 1589, in-4°; — *Dis-*
cours sur la goutte, et trois traités sur la pré-
paration des médicaments; Lyon, 1603, in-4°.

Biog. méd. — Éloy, *Dictionnaire de la Médecine*.

DARISTE (*Jean-Baptiste-Auguste*) , sénat-
teur français, né le 19 juin 1807, à la Martinique.
Son père, médecin des plus distingués de cette
colonie, lui fit donner une excellente éducation.
Doué d'une intelligence remarquable, d'un esprit
vif et pénétrant, le jeune Dariste consacra ses pre-
mières années à des études sérieuses de littérature
grecque, latine et française. Ses travaux sur les
sciences agricoles économiques devaient bientôt
l'initier à tous les problèmes aujourd'hui à l'ordre
du jour. En 1831, M. Dariste vint se fixer dans le
département des Basses-Pyrénées, qui s'empres-
sa de l'admettre au nombre de ses enfants adoptifs,
de ses citoyens les plus dévoués et les plus expé-
rimentés. Nommé maire de Lalouque, puis délé-
gué au congrès vinicole, il devint bientôt mem-
bre du conseil général, qui pendant cinq ans le
choisit à l'unanimité pour secrétaire. C'est dans
cette position qu'il épousa la fille du général ba-
ron Lamarque. Lorsque son nom fut prononcé,
après la révolution de février 1848, sa candida-
ture à la Constituante rallia un grand nombre de
suffrages; il fut élu le troisième, par 45,335 voix.
Les progrès du socialisme dans le département
des Basses-Pyrénées n'empêchèrent pas sa réé-
lection à l'Assemblée législative. Il y arriva le qua-
trième, par 39,440 suffrages; mais les tendances
révolutionnaires de ses concitoyens l'avertirent
des dangers qui menaçaient le pays, et lui tra-
cèrent la ligne politique qu'il n'a pas cessé de
suivre depuis. Il y marcha constamment avec le
parti conservateur, dont il ne se sépara jamais.
Il faisait partie, dans la dernière assemblée, du
comité de l'Algérie; il vota pour les deux chambres,
pour la suppression des clubs, pour l'ordre du
jour en faveur du ministère dans la discussion sur
les affaires d'Italie, contre la suppression de l'impôt
du sel, contre la mise en liberté des transpor-
tés, etc. Fidèle à ses principes d'ordre et de
conservation, M. Dariste n'hésita pas à se rallier

peuples payaient. La province de Perse même exceptée. L'établissement des impôts fut si dur aux Perses, comme nous l'apprend Hérodote, que Darius était un mar tyreux, parce qu'il faisait argent de tout. Tous du règne de Smerdis avaient programmé la confusion dans tout l'empire. Ce le disent les historiens, il avait assés provinces de tout tribut pendant Darius dut avoir de la peine à obtenir dans provinces le paiement des impôts. L'insubordination se manifestait aussi dans les satrapes, et menaçait l'unité de l'em pire, par exemple, le satrape de Sardes, qui avait fait périr Polycrate par une trahison et d'avoir commis plusieurs actes de tyrannie, fit mettre à mort un satrape, Mithrate, gouverneur de Dascylium, et tuer un messager royal qui venait d'annoncer à Darius. Celui-ci, par le trahison d'un avènement au pouvoir la puissance du satrape restait intacte pour contre lui. Mais un des satrapes parvint à gagner les mille hommes de gardes du corps à Oroëtes, le satrape de Sardes. Cet événement eut entre autres effets d'amener à la cour de Darius Democède, qui attira sur la tête de Darius et lui donna l'idée de la conquête de ce pays. Le grand duel politique existait et les libres États de l'Asie commencent. Les différents princes de l'Asie occidentale tentent leur domination sur par delà la mer Egée; mais Crésus ne s'en étaient pas empêchés, le premier contre les Perses, le second contre les Grecs dans l'Asie centrale. Darius ne pouvait réaliser le rêve de Cyrus; cependant d'une de ses ailes, il commença à s'élancer sur l'Europe. Il attaqua Samos, et de rétablir Syllon dans cette île; mais furent momentanément arrêtés les chefs des Babyloniens. Ceux-ci furent la période de confusion qui eut lieu à Cambyse, et préparé une victoire. Après un siège de vingt jours, grâce au stratagème de Darius, le pont de sa révolte, fut probablement lieu en 516. La conquête de Babylone fut suivie de la campagne scythienne, vers 513 ou 508. La conquête fut difficile à découvrir. Mais, Darius voulait tirer vengeance des Scythes en Médie du fait de cette invasion, qui remontait à 513. Darius, d'ailleurs, avait promis qu'un satrape, Cléarque, le satrape de Sardes, lui fit des incursions sur le territoire, leur roi envoya une lettre à Darius pour le prévenir de la guerre. En 513, le satrape, qui ne paraît pas

beaucoup plus sérieux que l'autre, nous trouvons que Darius eut des raisons plausibles pour pénétrer dans les steppes de la Scythie. Au moment de s'engager dans la guerre contre la Grèce, il ne voulait pas laisser derrière lui ces dangereux voisins; puis il voulait par la conquête de la Thrace s'ouvrir la route de la péninsule hellénique. Les détails de l'expédition présentent aussi d'assez graves difficultés, bien qu'elle ait été racontée longuement par Hérodote. Darius traversa le Bosphore de Thrace sur un pont de bateaux, ouvrage de l'ingénieur Mandroclès de Samos, et fit élever en mémoire de son passage deux colonnes, où les noms des tribus qui composaient son armée étaient inscrits en caractères grecs et assyriens. De là il s'avança à travers la Thrace jusqu'au commencement du delta du Danube, où sa flotte, qui avait déjà remonté le fleuve jusqu'à cet endroit, avait jeté un pont de bateaux. Darius fit passer son armée de l'autre côté du fleuve, et ordonna aux Ioniens de rompre le pont et de suivre l'expédition avec le reste des équipages de la flotte. Coës, fils d'Erxandre, qui commandait les Mityléniens, lui représenta qu'il fallait conserver le pont, afin d'avoir les moyens de faire retraite si les circonstances l'exigeaient. Alors Darius convoqua les chefs des Ioniens, et leur adressa ce discours : « Ioniens, j'ai changé d'avis au sujet du pont; voici une courroie à laquelle j'ai fait soixante nœuds; quand je serai entré dans la Scythie, ayez soin de défaire chaque jour un de ces nœuds. Si je ne suis pas de retour lorsque vous les aurez tous défaits, vous retournerez dans votre patrie; mais gardez le pont jusqu'à ce moment-là, et ne négligez rien pour le défendre et pour le conserver; vous me rendrez, en agissant ainsi, un service essentiel. » Après avoir donné ces ordres, Darius s'éloigna du fleuve, et pénétra dans l'intérieur du pays. Les soixante jours s'écoulèrent, et un des chefs ioniens, Miltiade, tyran de la Chersonèse de Thrace, proposa de rompre le pont; mais Histiée s'y opposa. Au moment où les chefs ioniens délibéraient ainsi, l'armée perse était en pleine retraite. Darius n'ayant jamais pu amener les Scythes à une bataille avait renoncé à les poursuivre plus loin. Suivant Hérodote, il avait pénétré fort avant dans l'intérieur du pays, qui forme la Russie actuelle; mais le récit de l'historien ne brille ni par la clarté ni par la vraisemblance. Il paraît que les troupes perses ne manquèrent pas de vivres et n'essuyèrent pas de très-grandes pertes, puisque après avoir repassé le Danube Darius put laisser dans la péninsule hellénique, sous les ordres de Mégabaze, quatre-vingt mille hommes, qui achevèrent la conquête de la Thrace et sou mirent la Pœonie et la Macédoine. Le roi de Perse traversa l'Hellespont à Sestos, resta quelque temps à Sardes, et chargea Otanès de s'emparer des places de la mer Egée, de l'Hellespont et du Bosphore qui gardaient encore leur

indépendance. Les principales conquêtes d'Otanes furent Byzance, Chalcédoine, les îles d'Imbros et de Lemnos. Darius lui-même retourna à Suse, laissant Artapherne gouverneur de Sardes.

Ces événements furent suivis de plusieurs années d'une paix profonde, de 505 à 501. Elle fut interrompue par la révolte des Ioniens et la première guerre médique. Les détails de cette guerre appartiennent à l'histoire et à la biographie de plusieurs autres hommes célèbres (voyez ARISTACORAS, HISTIËS, HIPPIAS, MARDONIUS, MILTIADÈS, ARTAPHERNE). Darius fut-il entraîné à la guerre par le cours des événements, ou avait-il médité et préparé longtemps à l'avance son expédition? C'est ce qu'il est impossible de décider, bien que la dernière opinion soit plus probable. Darius semble d'ailleurs s'être fait une très-fausse idée de la force des États libres de la Grèce, puisqu'il envoya pour les réduire une armée moins considérable que celle qui avait envahi la Scythie. La bataille de Marathon (490) lui montra qu'il se trompait, tout en lui laissant l'espoir de pouvoir conquérir la Grèce avec une armée plus nombreuse. Il rassembla donc des soldats de toutes les parties de son empire. Ses préparatifs duraient depuis trois ans, lorsque son attention fut détournée par la révolte de l'Égypte et par la rivalité de deux de ses fils (voyez XERXÈS). Il désigna Xerxès pour son successeur, et mourut après un règne de trente-six ans, suivant Hérodote, de trente-et-un, selon Ctésias.

Deux autres événements du règne de Darius méritent encore d'être remarqués, savoir une expédition contre la Libye à l'époque de l'invasion de la Scythie, et le voyage de Scylax de Caryande sur les frontières de l'Indoustan. La treizième année de son règne (508 avant J.-C.), Darius ordonna à Scylax de se rendre à Caspatyre sur l'Indus, de descendre le fleuve jusqu'à son embouchure, de naviguer ensuite vers l'ouest, et de recueillir tous les renseignements nécessaires pour une expédition militaire dans l'Inde. Scylax obéit aux ordres de Darius, et aborda heureusement à un port de la mer Rouge, le trentième mois après son départ. Il partit ensuite pour Suse, et rendit compte de son voyage à Darius, qui, profitant des avis du hardi voyageur, soumit les Indiens. Hérodote nous a transmis le souvenir de cette expédition, qui termina la longue série des conquêtes des Perses en Asie; mais il en omet tous les détails.

Darius eut de la fille de Gobryas, qu'il avait épousée avant de monter sur le trône, Artabazane et deux autres fils. Il eut d'Atossa : Xerxès, Hystaspe, Achéménès et Masistès; d'Artystone : Arsame et Gobryas; de Parmys : Ariomardas; et de Phratagme, fille de son frère Artane : Abrocome et Hyperanthe. Diodore mentionne encore de lui une fille nommée Mantane. Les inscriptions de Persépolis dans lesquelles

figure son nom ont été décrites Grotefend et Hœckh. D'après ce de beau que Darius s'était fait construire ceux qui se trouvent sur la c Rachmed.

Hérodote, III, 70, 100; IV, VI; VII, 1, 4, 10a, 14, 19. — Diodore, II, 5; X, 17; Justin, I, 10; II, 2, 5, 9, 10; VII, 3. — Jos. Jud., XI, 3. — Thirlwall, *History of Greece, Med. et Pers. Monumenta*.

DARIUS II régna de 424 avant Nommé Ochus avant son a il a reçu des historiens *thus* (Nôdoc, bâlard). I, Celui-ci le fit satrape u ryanie, mariage sa sœur Parysatis, fille Sogdien, autre fils naturel d'A avoir assassiné le roi Xerxès II, la cour. Celui-ci promit de s'y re différa, rassembla une nombreuse clara la guerre à Sogdien. Arbarius de la cavalerie royale, Arsames gypte, et Artoxarès, satrape d'A rèrent pour Ochus, et le pr gré lui, à ce que prétend Ctésias. de se rendre, fut mis à mort. Och tant sur le trône le nom de Dari pouvoir à trois eunuques, Artox nès, Anthoïs, et à sa femme Par deux filles, Amitris, Artosta, e cès, qui lui succéda sous le nom d Mnemon, et Cyrus. Il eut d'autr tous moururent fort jeunes, à l'ex trième, Oxendras. Plutarque, citan aux quatre enfants de Darius et c noms d'Arsicas, de Cyrus, d'O thrès. La faiblesse du gouv occasionna de nombreuses revu Arsités se souleva avec Artyphiu byse. Les Grecs mercenaires qui l des deux rebelles les livrèr général de Darius. Tous deux fu sur la demande de Parysatis. Pisuthnès, en 414, eut précisém sultat (voyez TISSAPHERNE). Le toxarès, chef des eunuques, n'e succès. L'insurrection d'Égypte reuse pour les Perses : Amyrté 414, régna six ans, et laissa en m le trône à son fils Pausirès, que I de reconnaître. Les Mèdes, qui vers la même époque, furent bi Quant aux rapports que Darius les républiques grecques, roy SANDRE, TISSAPHERNE.

Ctésias, *Persica*, 44, 56. — Diodore 70, 100. — Xénophon, *Hellenica*, I, 2; — Plutarque, *Artaxerxes* I.

DARIUS III ou **DARIUS** Cod d'Ostanes, frère d'Artaxerxès M 336 avant J.-C. à 330. Il succé chus, Arsès, qui n'avait fait qu

laine y monta avec l'aide ou plutôt
de Phœnix, autre fils d'Ochus. Bagoas n'a-
vait d'autre fantôme de roi : familiarisé
par le meurtre d'Ochus et d'Ar-
sace, il se débarrassa par le poison d'un
roi docile ; mais celui-ci le prévint,
et boira le breuvage mortel. Darius
mourut lorsque Philippe de Macédoine
et menaçait déjà l'empire des Per-
ses. Philippe ne suspendit que peu
ses vaines du grand-roi : Alexandre,
soutenu des Grecs, franchit l'Hel-
les, PHILIPPE ET ALEXANDRE LE GRAND).
Il rassemble des forces dont il confia
la garde à Memnon le Rhodien ; c'était
habile, capable de balancer les talents
du Macédonien. Il avait déjà réduit
à et les îles asiatiques de la mer
que la mort priva Darius de ses servi-
ces ; ne manquant pas d'une certaine
personnelle ; il s'était même fait un
alliance chez les Perses, sous le
nom de Memnon, par la victoire
gagnée dans un combat singulier contre
un des plus fameux des Cadusiens ;
mais et la hardiesse d'esprit et la
force lui manquaient : il sentait le be-
soin d'être aidé, et cependant il re-
fusa les conseils de l'athénien Char-
tilème, qui se fit pas cruel, dans un mou-
vement d'insolence ce même Chartilème
lui proposa. Alexandre en allant atta-
quer avait 40,000 hommes, mais
il n'en avait que 10,000 hommes, mais
il avait à sa suite 4 ou 500,000 hommes,
et une foule de cortège de femmes, d'en-
fants, d'Alexandre, vainqueur sur les
bords, avait parcouru et soumis l'A-
sie ; il descendait ardemment en venir au
combat. Le roi de Perse, qui aurait
pu résister à cette ardeur et l'ascendant de
la victoire, avait d'abord sagement
attendu son rival dans les plaines d'As-
sérus, sur la foi de ses flatteurs,
il ne pouvait pas arriver jusqu'à lui, il
fut tué par les Perses de la Cilicie : la sa-
ncté de la loi est le châtiment de cette
qui lui coûte aussi la liberté de toute
l'Asie qu'Alexandre soumit la Syrie,
l'Égypte, Darius rassemble des
troupes, des colonnes de soldats ou
de troupeaux d'hommes. En
face de ces armées incalculables et fente
une véritable armée docile à la voix
de ses chefs : cette pro-
prie la lui inspire pas une grande sécu-
rité ; trois ambassades différentes
s'adressent à Alexandre. D'abord il cé-
de à la prière de la mer et le fleuve Ha-
lus sentait la limite jusqu'à l'Eu-
phrate, des armées énormes. Mais

plus les offres étaient magnifiques, plus elles prouvaient ses craintes et moins elles étaient acceptées : il fallait être le vainqueur ou le sujet d'Alexandre. Le monarque persan croyait que Mazée, son général, veillait à la garde des passages du Tigre, quand déjà moins de 50,000 Macédoniens s'avançaient pleins de confiance contre le million d'hommes rassemblés entre Arbèles et Gaugamèle. Cette fois la victoire fut un peu plus disputée par les Perses, un peu plus chèrement achetée par l'ennemi; mais on remarque du côté des Asiatiques toujours la même négligence à calculer les chances du combat, la même promptitude à désespérer de la victoire, à chercher le salut dans la fuite. Darius se précipite du char où il paraissait plutôt en triomphateur qu'en guerrier, abandonne ses plus belles provinces, ses plus riches cités, Babylone, Suse, Persépolis, ne comptant sur ses trésors que pour ralentir la poursuite du vainqueur. Comme s'il était possible de se relever d'un pareil coup, Darius prétendait réunir de nouvelles forces; mais du fond de la Bactriane il ne lui vint que des traitres : Bessus et Nabarzane voulurent lui arracher ce diadème déjà si déchiré par l'épée d'Alexandre, et, de satrapes devenus assassins, consumèrent, en répandant le sang de Darius, la destruction de l'empire fondé par Cyrus. Alexandre ne put refuser ses larmes à la destinée de son malheureux rival, qui avait ainsi durement expié les agressions de ses aïeux contre la Grèce. [*Enc. des G. du M.*]

Dindore, Arrien, Justin, Quinte Curce et tous les historiens d'Alexandre.

* **DARIUS**, prince perse, fils aîné de Xerxès I^{er}, mort en 465 avant J.-C. Artaban et Spitamirès, après avoir assassiné Xerxès, se rendirent auprès d'Artaxerxès, et accusèrent Darius de parricide. Artaxerxès, soit pour venger son père, soit pour se débarrasser d'un compétiteur au trône, alla sur le champ à l'appartement de Darius, et le tua avec l'aide d'Artaban et de quelques gardes du palais.

Ctésias, *Persica*, 29. -- Diodore, XI, 69. -- Justin, III, 1.

* **DARIUS**, prince perse, fils aîné d'Artaxerxès Mnémon, né vers 415 avant J.-C., mort vers 365. Pour mettre fin à la rivalité de ce prince et d'un de ses frères plus jeunes nommé Oclius, Artaxerxès déclara roi Darius, et lui permit de porter la tiare droite. C'était l'usage en Perse que le prince désigné pour héritier de la couronne demandât au roi régnant une grâce que celui-ci ne pouvait lui refuser. Darius pria Artaxerxès de lui donner la courtisane Aspaspé. Le roi, bien qu'il eût dans son harem trois cent soixante concubines, ne voulut pas céder Aspaspé à son fils, et la fit prêtresse de Diane, pour la condamner à vivre dans la chasteté le reste de ses jours. La colère que Darius éprouva de ce refus ayant été encore excitée par Tiribaze, qui avait reçu d'Artaxerxès une injure du même

genre, le porta à ourdir une conjuration contre son père. Elle fut découverte, et Darius fut mis à mort.

Plutarque, *Ariazeris*, 38-39. — Justin, X, 1, 2.

DARJÈS ou **DARIÈS** (*Joachim-Georges*), philosophe allemand, naquit à Gustrow, dans le Meklembourg, en 1714, et mourut à Francfort-sur-l'Oder, le 17 juillet 1791. Il étudia la philosophie et la théologie à Rostock et à Iéna. Des controverses théologiques le décidèrent à étudier aussi la jurisprudence. Il professa la philosophie et le droit à Iéna d'une manière si éclatante que sa renommée parvint à Frédéric II, qui lui conféra le titre de conseiller intime et le nomma professeur à Francfort-sur-l'Oder, où sa réputation le suivit. Dans un discours sur le droit naturel et public, il dit que pendant les vingt-sept ans qu'il avait professé jusque là ses leçons avaient été suivies par plus de dix mille auditeurs. A Francfort il fonda une société savante, qui lui dut sa principale illustration. Darjès attaquait en plusieurs points fondamentaux la doctrine de Leibnitz et de Wolf; mais il se rapprocha beaucoup de ce dernier en droit naturel, puisqu'il fait du perfectionnement de soi-même et d'autrui la base de cette science. Il ne met d'autre différence entre la morale et le droit, sinon que le droit n'oblige qu'à ne pas amoindrir la nature humaine, tandis que la morale fait un devoir d'y ajouter indéfiniment. La politique, telle qu'il la conçoit, a pour principe suprême de procurer les moyens convenables pour atteindre la double fin du droit et de la morale. En métaphysique et en logique, Darjès ne s'éloigne pas beaucoup de Crusius, qui jouissait alors d'une grande célébrité. La science n'existe à ses yeux qu'en matière d'idées purement rationnelles; les idées expérimentales ne sont susceptibles de former une science qu'autant que des notions rationnelles viennent s'y mêler et les dominer. Point donc de science expérimentale pure. Mais il admet, à défaut de science, une probabilité. La partie de sa logique qui traite du probable est même l'une des meilleures. Darjès, comme Wolf, aime la méthode géométrique en philosophie. L'économie politique, surtout la science des finances, lui est beaucoup redevable. Ses écrits, qui se distinguent par la précision et la clarté, sont : *Via ad Veritatem*; Iéna, 1755; en allemand, 1776, in-8°. Cette logique contient aussi des *Meditationes in logica veterum*; — *Elementa metaphysica*; Iéna, 1743-4, 2 vol. in-4°; — *Remarques sur quelques propositions de la Métaphysique de Wolf*; Francfort et Leipzig, 1748, in-4° (en allem.); — *Loisirs philosophiques*; 1749-52, formant quatre recueils, in-8° (en allem.); — *Premiers Fondements de la Philosophie morale*; Iéna, 1755, in-8° (en allem.); 3° édit., 1762, in-8°; — *Institutiones Jurisprudentiæ universalis*; Iéna, 1745, in-8°; — *Observationes Juris naturalis, socialis et gentium*; Iéna, 1750, 2 vol. in-4°; — *Introduc-*

tion au système de gouvernement. Iéna, 1764, in-8°; — *Droit naturel et public* (en alle.); 1762-63, in-4°; — Darjès a donné la *Bibliothèque philosophique* (en Iéna, 1769-60, 2 vol. in-8°); — *Me Pandectas*; Francfort, 1765; — *Principes des Finances* (en allemand); — *Améliorations dans l'économie*; Erfurt, 1764; — *Système de Cu abolis les fâcheuses avec avantage* J.

Schlicht Grolf's *Nekrolog*, année 1791. *Lehrb. der Gesch. der Phil.*, t. VII, p. 1; *der Kuenste und Wissen.*, t. V, p. 1. *Allg. Handw. der Phil. Wissen.*, Hist. comp. des Syst. de Phil., 2^e p., t. J.-H. Fichte, *Beitrage zur Charakteri Phil.*, 2^e aus., p. 149.

DARLUC (*Michel*), médecin français, né à Grimaud, près Frémont à Aix (Provence), en 1783, ses études à Lorgues, et les ter oratoriens de Marseille. Il entra à la congrégation, et en sortit peu après comme secrétaire, un prince allemand qu'il parcourut toute l'Italie et l'Allemagne. Sa mauvaise santé l'obligea de quitter son protecteur à Vienne, Tyrol et le Trentin, et alla rejoindre un prince qui venait de se faire proclamer roi de Naples, il s'embarqua pour rentrer un coup de vent l'ayant jeté sur la côte de France, il visita cette contrée en tous ses nombreuses courses, son goût pour ces naturelles s'était développé; il suivit les cours de médecine, puis de botanique où il étudia l'anatomie et la botanique. Ce professeur ayant été nommé à la tête du dauphin, Darluc vint avec lui à Paris pour suivre le cours de chimie. D'abord il fut de la communauté des philosophes, puis de la société de médecine.

Il fut appelé peu après dans son pays d'un travail assidu le privèrent de sommeil néanmoins de professer, au secours du tact et de l'odorat; il minier peu de jours avant sa mort vail sur l'histoire naturelle de la France fut un des premiers médecins à l'usage de l'alcali volatil aux frictions dans le traitement de la rage avec succès, par le quinquina, provenant de causes internes, et de l'usage de la belladone; il fut aussi tisan de l'incubation. On a de lui *maladies épidémiques qui ont*

a Caillan et aux environs; dans le de Médecine, VII, p. 55-65; — *Ob-*
u sur quelques maladies épidé-
qui ont régné dans la Provence en
et 1761; même journal, t. VI, jan-
p. 64-73; t. VIII, p. 357-373; t. XVI,
7; — *Traité des eaux minérales de*
en Provence (Basses-Alpes); Aix,
P; Paris, 1821, in-12; — *Histoire na-*
la Provence, contenant ce qu'il y
remarquable dans les règnes vé-
néral, animal et la partie géopo-
nuel Marseille, 1782-1786, 3 vol.
Pierre sur l'Inoculation, dédié à Ca-
masdale.

Bibliothèque Historique de la France, I,
t. XII — L.-R. Bouche, dans l'Histoire des
littérature de Provence. — Quérard, La France

1796 (Jean-Achille-Jérôme), jour-
nales, naquit à Parniers (Ariège), le 2
mourut à Paris, le 30 juillet 1836.
bel à une famille de magistrats. Son
père en 1791, victime de la révolu-
tion ne cessa de réclamer ses biens,
et de légalement confisqués: il ne
obtenir qu'une portion minime, sous

m. Mais on lui avait donné une
dans une cour de justice cri-
minelle supprimée par la mise en
de 1819. Darmaing père se
artisan de la cause royale;
directeur de l'École Normale, adopta
des opinions différentes, par suite des-
quelles la démission de professeur
le des sciences, emploi auquel ses
talents le faisoient appeler. Il écrivit
un *recueil de la loi*, qui parut
dans des articles à quelques jour-
naux et dans *Le surveillant poli-*
ce, journal qui de ses premiers
numéros fut condamné à 200 fr.
m. et qui se rattache au *Constitu-*
tionnel, comptes-rendus des séances des
deux tribunaux. Son père

l'ancien parlement une *Ga-*
zette. Achille Darmaing conçut
l'idée de cette publication, et en
collaborateur Berton, et avec
deux autres Français, il créa la nou-
velle *Revue*, qui eut aussitôt un
grand succès. Une des causes
de sa décadence fut l'impopularité et le
doute qu'elle apporta dans la
cause royale. Ainsi vainement
on se donna de grandes chances
pour qu'il n'insérât pas dans
sa revue tout ce qui était de nature
à nuire à une affaire importante.
Il était de son devoir de
se faire représenter le solliciteur,
à deux reprises, les estimables
et perdus en continuant

tant une mauvaise opération. En 1830, après
avoir pris les armes en juillet, il se montra un
des dissidents du gouvernement nouveau. En
1832 et 1833, il fut appelé par les propriétaires
du *Constitutionnel* à diriger ce journal. Peu de
temps après il succomba à une maladie dou-
loureuse, âgé de quarante-deux ans.

GUYOT DE FÈRE.

Renseignements particuliers.

DARNALT (Jean), jurisconsulte et historien
français, vivait en 1619. Il était avocat et jurat
de Bordeaux. On a de lui: *Harangue faite aux*
ouvertures des plaidoyeries d'après la Saint-
Luc en la sénéchaussée d'Agen, où sont rap-
portées les antiquités d'Agenois; Paris, 1606,
in-8°; — *Supplément à la Chronique bourde-*
loise de Gabriel Lurbeo, continuée depuis le
20 octobre 1594 jusqu'au 17 décembre 1619;
Bordeaux, 1619-1620, et 1672, in-4°; — *Instruc-*
tions pour la conservation de certains droits
appartenant à la ville de Bordeaux; Bor-
deaux, 1620, in-8°; — *Les Anciens et Nouveaux*
Statuts de la ville de Bordeaux, avec des
arrêts et instructions pour la conservation
des droits de la ville; Bordeaux, 1672 et 1700,
in-4°.

Lelong, *Bibl. hist. de la France*, III, n° 37831, 37836,
37838. — *Biographie de la Gironde*, p. 12.

DARNALT (L'abbé Jean), théologien fran-
çais, vivait en 1618. Il était prêtre religieux de
Sainte-Croix à Bordeaux, et prenait le titre de
docteur *ès sacrés décrets*. Il a été confondu
par Lelong avec le précédent. On a de l'abbé
Darnalt: *Narré véritable de la vie, trépas,*
et miracles de saint Mommolin, auteur de
la translation des sacrées reliques de M. saint
Benoit, du mont Cassin en Italie au monas-
tère de Fleury-sur-Loire, en l'an 664; suivi
de l'Eloge de Bordeaux; Bordeaux, 1618,
in-8°; — *Statuta et decreta reformationis*
Congregationis Benedictinorum nationis Gal-
licanae; Paris, 1605, in-8°.

Lelong, *Biblioth. hist. de la France*, I, n° 9706 et 11622;
III, n° 37841.

DARNAUT-HACULARD. Voyez ARNAUD.

DARNAU, et non DARNAUD (Jacques, baron),
lieutenant général, né à Briey-le-Boulay (Loiret),
le 8 avril 1768, mort le 3 mars 1830, prit une
part glorieuse aux victoires de Spire, de Mayence,
de Francfort-sur-le-Mein, ainsi qu'à la retraite
de l'armée sur Landau et sur Wissembourg ef-
fectuée par les Français en 1793. Employé à l'ar-
mée de Sambre et Meuse en l'an III (1794-1795), il
se trouva à la défense de Longwy ainsi qu'à l'affaire
de Linz, où, à la tête de 60 hommes d'infanterie,
25 dragons et deux pièces d'artillerie légère,
il mit en fuite plusieurs escadrons autrichiens.
Charge par le général Jourdan de protéger la
retraite de l'armée, qui s'appretait à repasser le
Rhin, il remplit sa mission avec la plus grande
bravoure. Ayant eu, au siège de Mayence, la
machoire inférieure fracassée par un éclat d'obus,
il passa, après quelques mois de convalescence,

à l'armée d'Italie, où il se distingua aux combats d'Otricoli, et il combattit les Russes à Novi; mais bientôt, attaqué (14 décembre 1799) par les forces autrichiennes et russes réunies, Darnau, qui avait attiré les premiers dans les montagnes voisines de Novi, fut contraint d'abandonner la ligne de Monte-Cornua. Effrayée du nombre des ennemis qui marchent contre elle, la troupe de Darnau se sauve en désordre jusqu'à Novi. Le danger était imminent. Si l'ennemi s'emparait de ce débouché, la retraite allait être coupée à une colonne française qui se trouvait vers Recco et Sori. Ne pensant qu'au salut de ses frères d'armes, Darnau, suivi de deux hommes, s'élance le sabre à la main sur l'ennemi, qui, s'attendant sans doute à voir fondre sur lui la 73^e brigade, fuit devant trois hommes. Le lendemain, à l'affaire de la Castegna, Darnau, quoique frappé de trois coups de feu, marche à la tête de ses soldats, culbute l'ennemi, lui enlève quatre pièces d'artillerie et lui fait 1,200 prisonniers. Obligé de quitter le service actif, par suite de l'amputation de la jambe gauche, il fut nommé gouverneur de la ville de Gènes. Mis en disponibilité le 19 août 1802, il reçut les commandements des 14^e et 20^e divisions militaires. Appelé (22 juin 1811) au commandement de l'Hôtel des Invalides, il sut par sa fermeté empêcher Blucher de s'emparer des plans en relief qui sont une de ses richesses. Le nom de ce général est gravé sur la partie nord de l'arc de triomphe de l'Étoile.

A. S.

Archives de la guerre. — *Moniteur*, 1890, page 222. — *Mullie, Biot, des Célébrités militaires.*

DARNLEY (*Henri STUART*, lord), époux de Marie Stuart, né en 1541, mort le 9 février 1567. Il était fils de Marguerite Douglas et du comte de Lennox, qui descendait d'une branche des Stuarts. Il épousa Marie Stuart le 29 juillet 1565. Ce mariage fut mal vu des protestants, qui soupçonnaient la maison de Lennox d'attachement au catholicisme; ils allèrent jusqu'à insulter Darnley. La reine lui donna d'abord de grandes marques de tendresse, ainsi qu'elle faisait toujours au début de ses mobiles liaisons; mais il faut reconnaître que Darnley était d'un caractère peu estimable, et qu'il se dégradait de plus en plus par la plus grossière débauche. La tendresse de Marie diminua tout aussi sensiblement. Persuadé que Rizzio, musicien et confident de Marie, lui nuisait dans l'esprit de cette princesse, Darnley résolut de le faire périr, et s'engagea par écrit à protéger contre toutes poursuites ultérieures les instruments gagés du projet homicide qu'il méditait. C'est avec l'épée, et en la présence de Darnley, que Rizzio fut frappé, en 1566; et pour dégager la responsabilité des meurtriers, il déclara ensuite qu'ils avaient agi par ses ordres. Son union avec Marie ne fut plus marquée que par les vicissitudes ordinaires d'une affection qui tend à se rompre. Depuis le jour où, après s'être laissé persuader de marcher contre les conjurés restés à

Édimbourg, il désavoua tous la reine ne cacha plus son elle refusa, il est vrai, de divorcer extraordinaire qu'il fit tribuée, non sans vraisemblance l'y vint visiter; il y eut encore réconciliation, à la suite de époux retournèrent à Édimbourg à Kirk-of-Field, dans un raison de son état d'indisposition passer quelques nuits dans placé au-dessous de celui de circonstance accusatrice, la 1567 elle ne coucha pas dans ley. Après avoir cependant pas son mari, elle le quitta à onze assister au mariage d'un de l'on célébrait à Holy-Rood. tard, la ville fut ébranlée par plosion (10 février 1567), et vers la maison de Kirk-of-Field. On trouva dans un jardin le lui de son page Taylor. Ils ne trace de violence, et cependant avait commencé par les étranges sentait le lendemain matin au dit Melville, et j'y trouvai le (il prenait alors la place de Da de Marie Stuart), qui me dit fort triste. J'ai été témoin, que l'événement le plus étrange qu'il y eut : cette nuit le tonnerre et a brûlé la maison du roi, trouvé à une petite distance de sans vie, sous un arbre. » Voilà quelle personne ne crut; le pureté inaltérée. Les ministres de leur côté une proclamation, sincère. On y promettait 2,000 ferait connaître les meurtriers pas les connaître. Poursuivi par Darnley, Bothwell fut acquitté. payer la dette de l'assassinat (complicité de Marie Stuart n'a jamais établie; mais, dominée par Bothwell, pas les projets de cet homme, qu'il droit au forfait. On a cité d'ailleurs cette connaissance des projets qui ressortirait suffisamment; mais l'exacte reproduction de ces faits.

Langard, Hist. of Engl. — *Mil Stuart.* — *Dargaud, Hist. de Mar*

* **DAROCZI** (*Georges*), théologien, de l'ordre des Jésuites, à mière moitié du dix-septième siècle. *Ortus et progressus collegii Claudio-Politani ab anno 1573*, in-12.

Beake, Transylv., t. II.

* **DAROCZI** (*François*), h mort le 1^{er} mai 1616. Il rem

ques. On a de lui : *Descriptio rerum ymnica gestarum post Moldavicam mori* ; 1600, in-4°.

Blanc, Hong. — Hanc, Script, Hong.

DATSI (Katchadour), écrivain et docteur, né en 1161. Il composa les canons Arméniens chantés avant de commencer, les oraisons que récite le prêtre avant des habits sacerdotaux, et plusieurs écrits du même genre. Il était abbé de Hoghardsin, et il assista au Concile en 1204. E. B.

le Surpas. Compendio storico di Memorie memorabili de religione et la morale della terra, t. III, 1784. — Pl. Sulkis Somai, *Quadro e letterario di Armenia*, p. 101.

DESI (Paul), écrivain arménien, né mort en 1123, dans un monastère dont fut. Il se fit une grande réputation par ses sermons profonds qu'il acquit de la philosophie théologique. On a de lui : une *Lettre* (1104) en faveur des monophysites, théologien grec, partisan de Chalcédoine. Cette lettre a été imprimée à Constantinople, en 1752, 1 vol. in-fol. On a inséré une vingtaine de passages de cette lettre ; — un *Traité contre l'hérésie* ; — un *Commentaire sur Daniel*. E. BEAUVON.

le Surpas. Compendio storico di Memorie memorabili de religione et la morale della terra, t. III, p. 101. — Pl. Sulkis Somai, *Quadro e letterario di Armenia*, p. 77-78. — *Encyclopédie Ecclésiastique Arménienne*, t. I, p. 101.

DEMAU (Stanislas), peintre français, né mort en 1842. On a de lui des tableaux et de sainteté, qui ont paru à Paris de 1827 à 1841. Les principaux sont : *Enseignant dans le temple*, 1827 ; *Charles de Rimini*, 1831 ; — *Charles 1er se faisant peindre par Van Dyck*, 1837 ; *Enfance de sainte Geneviève*, 1837 ; *Christ et sa famille*, id. ; — *La Vierge et l'Enfant*, id. ; — *Le Convoi d'Isabeau*, id. ; — *L'Annonciation*, 1839 ; — *Christ et ses Enfants*, 1840 ; — *Jeanne d'Arc*, 1840. En 1840 ce peintre était parti pour Rome ; à son retour et à peine arrivé à Paris, où il rapportait un grand nombre de tableaux faits pendant ses excursions, il mourut à l'âge peu avancé.

GUYOT DE FÈRE.

Revue des Arts.

DESELLEPOIX (Augustin), astronome, né à Toulouse, le 23 novembre 1802. Bien jeune il se consacra à l'astronomie, et y fit de grands efforts, sa fortune. Il fut professeur dans sa maison, acheta une maison, ouvrit des cours, et fit de remarquables, dont voici quelques-uns : *la géographie, ou contemplation de tout le monde* ; Paris, 1828. GUYOT DE FÈRE.

1771, in-18 : ce livre, composé pour une dame dont il avait été l'intendant, et qui contient les figures des constellations, est, suivant Lalande, un des meilleurs pour apprendre à connaître le ciel ; — *Observations astronomiques faites à Toulouse en 1777* ; Avignon, in-4°. L'auteur a publié un second volume à Paris, en 1782, et il donna une suite à l'ouvrage dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Toulouse* et dans l'*Histoire céleste* de Lalande ; — *Observations de l'éclipse de soleil du 24 juin 1778* ; Toulouse, 1781 ; traduites de l'espagnol, Toulouse, 1780, in-8°, et se trouvent réimprimées dans le *Journal de Physique*, avril 1781 ; — *Lettres sur l'Astronomie pratique* ; 1786, in-8° ; son *Uranographie* a été reproduite à la suite de ces lettres ; — *Éléments de Géométrie* ; traduits de l'anglais de Simpson, 1766, in-8° ; — *Lettres cosmologiques sur la construction de l'univers*, traduites de l'allemand de Lambert ; Amsterdam, 1801, avec des notes fournies par l'éditeur. Darquier était membre des principales sociétés savantes de l'Europe ; il fut correspondant de l'Académie des Sciences, et depuis associé de l'Institut. L'Académie ; dans son *Recueil des Savants étrangers*, a inséré les mémoires suivants dus à cet astronome : *Observations astronomiques faites à Toulouse en 1761, avec des remarques sur la variation du foyer des télescopes* (t. V, 1768) ; — *Observations générales des degrés de chaleur des différentes sources de Bagnères, prises avec un thermomètre de mercure divisé selon la méthode de M. de Réaumur* (t. X, 1774) ; — *Opposition de Jupiter*, observée en 1760 (id., ib.) ; — *Observations sur la Lune* (id., ib.) ; — *Observation d'une éclipse de Lune, faite à Toulouse le 18 mai 1761* (t. XI, 1775) ; — *Observation de la lune et des planètes pour l'année 1763* (t. XIII).

GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biographie univ. portat. des Contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

DARRACQ (François-Balthazar), homme politique français, né vers 1750, à Mont-de-Marsan, mort vers 1808. Il était avocat lors de la révolution, et fut élu en septembre 1795 député des Landes au Conseil des Cinq-Cents. Le 19 mars 1796 il prit la parole sur la liberté de la presse, et fut d'avis que cette liberté devait être illimitée, excepté pour les journaux ; le 6 février 1797 il s'opposa à ce que la discussion se rouvrit sur cet objet. Ayant comparé les journalistes aux filles publiques, que la police doit seule réglementer, le président le rappela à l'ordre, et Pelet de la Lozère s'écria que jamais la tribune n'avait été souillée par un aussi dégoûtant langage. Le 1^{er} mai suivant Darracq fit une sortie contre tous les cultes, et demanda qu'on cessât de poursuivre les prêtres insermentés, puisque le serment exigé d'eux devenait ridicule depuis qu'il n'y avait plus de constitution civile du clergé. Il mettait les assermentés et les insermentés au même niveau ; et

considérant que rien n'avait été jamais moins sacré que les promesses solennelles faites sous le nom de serments, il proposa à l'assemblée le rapport des lois qui prescrivaient les serments publics. « Abolir les serments, s'écria-t-il, c'est diminuer le nombre des faussaires. » Darracq fit décréter en faveur des indigents un impôt sur les spectacles et les bals. Il demanda le rétablissement de la contrainte par corps, et après avoir combattu un projet de loi tendant à la répression des jeux, il énonça, à l'appui de son opinion, que les grandes fortunes étaient les fléaux des républiques. Le 23 janvier 1797, il démontra que « le divorce n'est que l'épuration heureuse des séparations de corps, dont la nécessité a consacré l'usage, et demanda que l'incompatibilité d'humeur fût maintenue au nombre des causes de dissolution du mariage. Le 11 janvier 1799 il s'opposa au partage des biens nationaux, qui ne pouvait apporter qu'un bien insignifiant à chacun en privant l'État d'une immense fortune. Le 12 juin 1799, toujours partisan de la liberté illimitée de la presse, il voulait que seuls les journalistes en fussent privés; « car, disait-il, les journalistes bien appréciés sont les rouliers de la politique et de la littérature, comme à Paris ils en sont les *fiares*. Leurs infidélités, leurs écrits, leurs falsifications sont et doivent être dans les attributions de la police. » Darracq sortant du Conseil en mai 1799, y fut renvoyé par son département. Après le 18 brumaire il fut appelé au corps législatif, et s'y montra partisan dévoué du gouvernement consulaire, puis impérial. Décoré en novembre 1803, il cessa ses fonctions en 1804. Il revint à Mont-de-Marsan, y fonda une société d'agriculture et de commerce, et s'occupa de physique et de chimie. On a de lui : *Preuves de l'identité des acides acéteux et acétique*; dans le *Journal des Mines*, t. XI (1801); — *Expériences sur l'acide extrait du safre ou oxide gris de cobalt*, même journal, t. XII (1802).

Biographie moderne — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*.

DARRACQ (François-Louis), littérateur français, né vers 1750, mort en 1814. Il faisait partie de la maison royale lors de la révolution, et montra pour Louis XVI et sa famille un attachement qui mit plusieurs fois sa vie en peril. Il était poète fort médiocre et encore plus faible auteur dramatique; néanmoins il avait de grandes prétentions au talent littéraire. On a de lui : *Épître au plus illustre de mes aïeux*; Paris, 1780, in-8°; — *Épître au roi sur les réformes de sa maison*; ibid.; — *Le Siège de Jérusalem*, tragédie (fragments); Paris, 1781; — *Le Suborneur jour, ou les femmes de bonne humeur*, comédie en cinq actes et en vers; Rennes, 1787; — *Le Bon Frère*, comédie en deux actes (fragments); — *L'Anti-Lalande, ou réfutation de la lettre du célèbre astronome Lalande sur le dix-huitième siècle*; Paris, 1801, in-12;

— *Le Cri du Cygne, ou réfutation thé* Paris, 1806, in-8°. Cet opuscule contient breux fragments de *Ricimer*, tragédie d'gon refusée par le Théâtre-Français; — *noncé, ou la prééminence poétique di Corneille*; Paris, 1808, in-8°; — *Le à Paris, ou le critique Salgues répri ris*, 1809, in-8°; — *Le Tarpa, ou l' préalable, tragique et comique, avai à l'art, aux auteurs, au Théâtre-Fr Paris*, 1811, in-8°; — *Vers pour me bas du portrait de S. M. l'empereur,* de 1810; ibid.; l'auteur publia vers l temps un *Épithalame sur le mariage poléon et de Marie-Louise*, et des ver portraits de *Talma*, de *Corneille*, de *C Murat*, reine de *Naples*, de *Cambac prince Charles*, etc.; — *Ode bellique Français du premier ban*; Paris, 1811; — *La Mort de Jacques Molay, ou l pliers*, tragédie en trois actes et en ver pièce fort mauvaise, à laquelle le publi justice.

Quérard, *La France littéraire*.

* **DARRERAC** (Jean), antiquaire et sulte français, vivait dans la première dix-septième siècle. On a de lui : *Antiq la ville de Bordeaux*; Bordeaux, 1625. LeLONG, *Bibliothèque Historique de la Fra Pontific*, II et III.

DARRIGOL (Abbé Jean-Pierre), français, né à Lahonce, près de Bayon mai 1790, mort le 17 juillet 1829. Il l'état ecclésiastique en 1813, professa le classes à Dax, puis la théologie à Betharr ensuite appelé à Bayonne pour y remplir de morale du séminaire, et devint sup cet établissement. L'abbé Darrigol avait étude particulière de la langue basque, arrivé à en reconstruire le système gran lorsqu'une mort prématurée, causée par ladie d'entrailles, vint l'enlever à la scia a de lui : *Dissertation critique et q que sur la langue basque*; Bayonne (s in-8°. Cet ouvrage a remporté en 182 fondé par Volney pour le meil ou l'analyse raisonnée du système gr la langue basque; et pourtant L pour concourir Guill. de Humboldt.

Feller, *Biographie universelle* (1848).

* **DARRIGOL** (Jean, baron), général né à Arudy (Basses-Pyrénées) le 16 i 1774, mort à Berne (Seine-et-Oise), l tembre 1830. Parvenu au grade de son nant du 7^e régiment d'infanterie lég lequel il était entré simple soldat le 7 i 1793, Darrigol fit les campagnes de l'an III à l'armée des Pyrénées occiden l'an IV et de l'an V à l'armée d'Italie. Onala à l'affaire de Bellune (an V), où, de vingt-cinq carabiniers du 7^e régim deux cents prisonniers. Devenu lieu

a campagne d'Égypte, par le courage
 ait fait preuve tant au combat naval
 qu'au siège de Malte, il sut encore
 r les champs de bataille d'Italie et d'Es-
 grades de capitaine (1807) et d'officier
 par aide de camp du général Augereau
 se distingua à la sanglante bataille de
 la siège de Saragosse, à Ostalrich ainsi
 t de Scapina. Chef de bataillon du
 ment de ligne (1811), il fit la campagne
 1812 en qualité de lieutenant-colonel
 tement de la garde, et fut successivement
 du commandement du quartier gé-
 l'empereur, ainsi que de celui du Krem-
 tout le temps du séjour de Napoléon
 Appelé le 14 avril 1813) à la tête du
 ment de tirailleurs, il sut mériter sur
 de bataille de Bautzen, de Lutzen et
 le, la croix de commandeur de la Légion
 ar, le titre de baron de l'empire ainsi
 de le général de brigade dans la garde
 . Quoique décoré de la croix de Saint-
 pourceu par la Restauration du com-
 ent du département des Hautes-Pyré-
 urcule n'hésita pas à se ranger sous les
 de Napoléon reparaissant sur le sol de
 et fut chargé, en qualité d'inspecteur gé-
 l'instruction de la garde nationale de
 ai que de l'organisation de la compagnie
 des écoles de Paris. Mis en non-ac-
 r des Bourbons, il fut appelé en
 commandement militaire du départe-
 de Seine et de la ville de Paris, et fut
 lieutenant général le 29 juillet 1839, et
 France le 10 octobre 1837. Mis à la retraite
 , Darriguey mourut dans sa terre

A. S. — Y.

— de la guerre. — *Mémoires, Photographie des Gé-
 néral — Biographie des Hommes du Jour*

— *Abd*, prince géorgien, de la race des
 croquante fils de Libarid, vivait

— *Abd*, prince du treizième siècle. D'a-
 eren du territoire d'Oron, sur les

— *Abd*, il devint en 1285 maître de
 des Orpeliens. Il prit une part

— *Abd*, que les Mongols de Perse
 — le Khorasan et dans l'Asie Mi-
 — *Abd*, vers 1284, atabek d'Ar-
 etrus. Il mourut en 1290. Son

— *Abd*, portant en elle-même, se con-
 cede de tous les atabeks de son

— *Abd*, annales des Mongols.
 — *Abd*, des Mongols depuis les temps les

— *Abd*, à Tamerlan, trad. du persan par
 — *Abd*, 1854, in-8°. — *Abd*,
 — *Abd*, des Mongols de la Perse, traduite en

— *Abd*, antiquaire anglais, vivait
 itie du dix-huitième siècle.

— *Abd*, *History of Antiquities of the ca-
 of Canterbury and the adjoi-
 t*, Londres, 1797, in-fol., avec

DARTHE (*Augustin - Alexandre - Joseph*),
 homme politique français, né à Saint-Pol (Pas-
 de-Calais), en 1769, mort le 25 mai 1797.
 Il vint faire son droit à Paris, et se distingua, au
 14 juillet 1789, parmi les jeunes gens qui allè-
 enlever les canons des Invalides pour les
 conduire à la Bastille. Il retourna peu de temps
 après dans sa ville natale, s'y signala de nou-
 veau par son ardeur révolutionnaire, et fut
 nommé en 1792 l'un des administrateurs du
 département du Pas-de-Calais. Il parvint l'an-
 née suivante à disperser un grand nombre de
 réquisitionnaires qui s'étaient rassemblés dans
 le bois de Pernes et avaient levé l'étendard de
 la révolte. La Convention, instruite de ce fait,
 décréta qu'il avait bien mérité de la patrie. Jo-
 seph Lebon, envoyé en mission dans le départe-
 ment du Pas-de-Calais, le nomma, le 13 février
 1794, l'un des jurés au tribunal révolutionnaire
 d'Arras. Il devint ensuite secrétaire de Lebon, et
 remplit sous lui les fonctions d'accusateur public.
 Envoyé à Boulogne, de nombreuses exécutions
 signalèrent son séjour. Arrêté après le 9 thermi-
 dor, comme terroriste, sur la dénonciation du con-
 ventionnel Guffroy, Darthe fut amnistié par la
 loi du 4 brumaire (26 octobre 1795), et vint à
 Paris, où il fut employé dans les bureaux de
 l'agence de commerce. Compromis dans la conspi-
 ration de Babeuf, il fut traduit avec lui devant
 la haute cour de Vendôme, et refusa constamment
 de répondre à ses juges, dont il déclina la
 compétence. Babeuf et Darthe furent seuls
 condamnés à mort, comme ayant provoqué le
 relabissement de la constitution de 1793. Au
 moment où ils connurent cet arrêt, ils se frap-
 pèrent tous deux le plusieurs coups de poignard
 en criant : Vive la République ! Mais la blessure
 que Darthe s'était faite avec une espèce de
 poignçon n'était pas mortelle : on le pansa pour
 le réserver au supplice. Revenu à lui, il arracha
 son appareil, et déchira en silence sa blessure,
 sous la couverture qui le cachait. Son sang, ruis-
 selant à flots, révéla enfin à ses gardiens le sui-
 cide qui venait de s'accomplir. Le cadavre de
 Darthe fut néanmoins porté à l'échafaud, et dé-
 capité. Darthe avait vingt-huit ans. A. de L.

— *Le Bas*, *Dict. encyc. de la France — Histoire hist. des
 Contemp. — Biogr. moderne*, édit. 1908. — *Le Bas*,
Histoire des Girondins, VIII, 212. — *Le Bas*,
Hist. du Direct

DARTIGOYTE (*Pierre-Armand*), homme po-
 litique français, né à Lectoure, mort vers 1820.
 Député à la Convention nationale en 1792, il pro-
 posa, le 8 octobre de la même année, d'abolir le
 serment, qu'il considérait comme un reste des ins-
 titutions monarchiques et monacales. A l'époque
 du procès de Louis XVI, retenu chez lui par une
 grave maladie, il écrivit à l'assemblée pour
 presser le jugement et la condamnation du roi,
 qu'il appelait le *plus grand des coupables*. Rétabli
 avant le jugement, il s'empressa d'y
 prendre part, vota la peine de mort, et s'opposa
 vivement à l'appel au peuple. Envoyé à Bors-

deux par le comite de salut public, on voulut, a la nouvelle des événements du 31 mai et du 2 juin, l'arrêter par représailles; mais il put sortir de Bordeaux, et reparut à la Convention, où il vint discuter l'acte constitutionnel et réclamer des censeurs populaires pour surveiller les magistrats. Le 25 juillet il fut élu secrétaire; mais il reçut bientôt une nouvelle mission pour les départements du Gers et des Hautes-Pyrénées. Il y mit la terreur à l'ordre du jour, détruisit à Auch les monuments du culte catholique, provoqua l'accusation presque générale de donner aux mœurs un caractère de cynisme ou de licence que la fièvre révolutionnaire a pu seule faire confondre avec la liberté. Rappelé à Paris après le 9 thermidor, il fut accusé, le 1^{er} juin 1795, par Pères du Gers, qui lui imputa de nombreux excès, des dilapidations et une dépravation inouïe de mœurs. Dartigoyte écouta cette attaque sans trahir aucune émotion, et refusa de se défendre. Il fut décrété d'accusation, puis amnistié après le 13 vendémiaire an iv (5 octobre 1795). Dartigoyte n'a plus depuis lors reparu sur la scène politique. A. DE L.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France*. — *Petite Biograp. Conventionnelle*. — *Galerie hist. des Contemporains*.

* **DARTIGUELONGUE** (*Jean*), médecin hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Apographe rerum physiologico-medicarum, contra Cartesium pluresque alios, tam physices quam medicinas doctores celeberrimos, nunc primum ab autore inventorum*; Ulm, 1707, in-12.

Journal des Savants, 1708.

DARTIS. Voy. **ARTIS** (D').

* **DARTOIS DE BOURNONVILLE** (*François-Victor-Armand*), auteur dramatique français, né à Beauvais, le 3 octobre 1788. Il entra dans une étude d'avoué en 1808, fut garde du corps en 1815, et dirigea le théâtre des Variétés en 1830. M. Dartois compte parmi les vaudevillistes les plus féconds : il a composé seul ou en collaboration un grand nombre de pièces, parmi lesquelles : *Les Maris ont tort*, comédie en un acte; Paris, 1813, in-8°; — *Le Matin et le Soir, ou la fiancée et la mariee*, comédie-vaudeville, en un acte; Paris, 1822; avec Théaulon, Chazet et Eugène Lamerlière; — *Le Perruquier et le Coiffeur*, comédie, en un acte, mêlée de couplets; Paris, 1824, in-8°; — *M. Pique-Assiette*, comédie-vaudeville, en un acte, mêlée de couplets; Paris, 1825, in-8°; en collaboration avec MM. Dupin et Sauvage; — *Cartouche et Mandrin*, comédie-vaudeville, en un acte; Paris, 1827, in-8°; — avec Desaugiers : *Le Château de mon oncle, ou le mari pur hasard*, comédie-vaudeville, en un acte; 1827, 3^e édition; — *Les Inconvénients de la Diligence, ou monsieur Lionneventure*, six tableaux-vaudevilles; Paris, 1828, in-8°; en collaboration avec MM. Francis et Théaulon; — avec M. Vanderburch : *La Grisette mariée*, comédie-vaudeville, en deux actes; Pa-

ris, 1829, in-8°; — *Le Flagrant Délit*, comédie-vaudeville, en un acte; Paris, 1841, in-8°; en collaboration avec M. Biéville. (Voir pour les autres pièces, l'article DARTOIS [*Louis-Armand Théodore*], et les articles ROCHEFORT, THÉAULON, LEUVEN, VANDERBURCH, etc.)

* **DARTOIS DE BOURNONVILLE** (*Louis-Armand-Théodore*), frère du précédent, auteur dramatique français, né à Beauvais, près de Noyon, le 3 septembre 1786, mort à Paris, le 18 février 1845. Après avoir été clerc de notaire, il devint sous-lieutenant dans le régiment étranger levé par M. de la Tour d'Auvergne, puis receveur particulier des droits réunis en 1812, garde du corps en 1815, capitaine d'infanterie jusqu'en 1820 et secrétaire du gouverneur du château de Meudon jusqu'en 1830. On a de lui : *Le Père tuteur, ou l'école de la jeunesse*, comédie, en cinq actes et en vers; Paris, 1822, in-8°; — *Caius Gracchus, ou le sénat et le peuple*; tragédie, en cinq actes et en vers; Paris, 1833, in-8°; — des poésies légères éparses dans plusieurs recueils.

Louandre et Bourquiol, *La France littéraire contemporaine*.

DARU (*Pierre-Antoine-Noël-Bruno*, comte), homme d'État et littérateur français, né à Montpellier, le 12 janvier 1767, mort le 5 septembre 1829. Il fit ses premières études à l'École militaire de Tournon, dirigée par les Oratoriens. A treize ou quatorze ans, il sortait de rhéteur après s'être fait remarquer dans les exercices littéraires usités chez les pères de l'Oratoire, que destiné à la carrière administrative, le Daru fut d'abord pourvu d'un brevet de lieutenant d'artillerie, et bientôt après d'un de commissaire des guerres. Comme il que dix-sept ans, il lui fallut une dispense. Secrétaire du comte de Périgord en 1788, il conda ce personnage, chargé de faire exé dans le Languedoc l'édit du timbre et de la vention territoriale; et dès lors on v ner de front ses travaux littéraires et ses voirs de son emploi. Il traduit Cicéron, Té projette un théâtre latin complet, se pré devenir l'élégant interprète d'Horace, et à ans il entreprend une épopée en douze ch *Washington, ou la liberté de l'Amérique tentriionale*; enfin, il sacrifie aussi à la mod temps, en faisant de la poésie légère; mais son abandonne ce genre frivole : l'é son élément, et ses travaux portent sur tous les genres. C'est ainsi qu'on trouve manuscrits remontant à cette époque sur le théâtre espagnol. Cependant bientôt entraîne dans la marche des év contemporains. Incriminé en 1791 de club de Montpellier pour ses relations a marquis de Bouzol, commandant du La doc, il se défendit avec vigueur et fran ne laissa rien debout de l'accusation. u commissaire ordonnateur, il servit en cetti

Les côtes de Bretagne, dans l'armée des-
cendre au cas d'une descente des Anglais.
reçu alors comme suspect, par suite d'un
« malentendu : on avait lu et pris au-
cette phrase ironique d'une lettre écrite
à un ami, et qui fut interceptée : « J'attends
amis les Anglais, qui, dit-on, vont débar-
quer! »

la Tour Lebas, prison de Rennes, où il
brut enfermé, on le conduisit à Orléans,
resta jusqu'à la chute de Robespierre. On
qu'il employa les loisirs que lui faisaient
érations politiques à continuer ses études
compositions littéraires, et tout en tradui-
sant, il pinait dans sa détention le su-
per œuvre de circonstance intitulée : *Épi-*
grammes Sans-Culottes, publiée quelques an-
nées tard. Ce *Sans-Culotte* était le gar-
de de le surveiller; Daru lui disait :

non, tu n'es point libre, et c'est moi qui le suis :
repris, libre encoir, parcourant tout l'univers

le cette composition sont ceux de

du régime légal, Daru reprit ses
atives. Sous le ministère de
(1795), où il avait déjà été le subor-
il fut nommé chef de division. Il se-
dans la guerre que, par une hono-
ration, ce ministre faisait aux hommes
et de rapine. En l'an VII (1799)
par Masséna, qui commandait
sube en Suisse, ordonnateur en
de Ferrand, dont il sollicita lui-
un acte de justice, la réintégration;
dans ce poste, et parmi des difficultés
nombre, des qualités qui commencèrent sa
merite de capacité et de rigidité dans
vement de tous ses devoirs. En même
il livrait à un travail infatigable,
toutes le reposaient; il traduisait les
après avoir interprété les
opéras, et composait une œuvre des-
tinée : *Poème des Alpes*, inspirée
qu'il avait sous les yeux.

combat du Saint-Gothard et la bataille
le jeune commissaire-ordonnateur,
un juste sentiment d'indignation,
sion de l'assassinat des plénipoten-
ces Roberjot, Bonnier et Jean de
de Rastatt, un *Chant de guerre*,
ministre de l'Intérieur, François de
qui le fit mettre en musique; et
suite de l'envoi à Paris des chefs-
d'Italie, on exécuta le *Carmen*
sur, ce fut la traduction de Daru,
précédente, 1798, que l'on adopta
dans. Rappelé à Paris à l'effet
ses travaux de la commission nom-
mée pour rédiger la légis-
lation, Daru se livra sur cette matière
à M. Viennet, mais, dit M. Viennet,
Bonaparte nous

avait été rendu par les déserts de l'Égypte ».

Daru fut ensuite compris parmi les inspec-
teurs aux revues nouvellement créés à côté des
commissaires des guerres, puis nommé inspec-
teur en chef à l'armée de réserve campée au pied
des Alpes, chargé enfin, avec les généraux Ber-
thier et Dejean, de conclure l'armistice. A l'issue
de cette dernière mission, il fut replacé dans les
bureaux de la guerre comme secrétaire général
de ce département.

Le projet d'organisation militaire signé Ber-
thier, mais élaboré par Daru, se rencontra avec le
projet du général Bonaparte. Naturellement celui-
ci trouvait meilleures ses idées, qu'il soutenait im-
périeusement. Le secrétaire général témoignait
cette occasion une fermeté que Napoléon recon-
nut souvent depuis. « Je persiste », disait-il; mais
en même temps il ajoutait, comme il convenait :
« Donnez des ordres, et j'obéirai. » Membre du Tri-
bunal en 1802, il y défendit les principes de la
révolution, et se plaça par la franchise et la vi-
gueur de sa parole au nombre des principaux
orateurs de cette assemblée. On cite particuliè-
rement le discours qu'il prononça sur l'instruc-
tion publique, où l'on trouve cette remarquable
et juste pensée, que les gouvernements qui favo-
rissent la propagation des lumières ont seuls une
haute idée de la gloire. Daru prit part alors à
toutes les discussions d'affaires : système moné-
taire, cautionnements des receveurs des finan-
ces, etc. Chargé de défendre devant le corps lé-
gislatif le projet de conscription, il le présenta
avec assez de vérité comme l'expression du dé-
veloppement de la liberté politique. Au temps
du projet de descente en Angleterre, Daru fut
adjoit à l'intendant général Pétiet en qualité de
commissaire général de l'armée des côtes. Cep-
pendant, ses travaux littéraires ne discontinuaient
point. Après avoir fait applaudir au Lycée un
conte abrégé de Casti, et dont l'idée se trouve
reproduite dans la chanson des *Gueux* de Bé-
ranger, idée qui n'est autre que celle, un peu con-
testable, du bonheur du pauvre comparé à l'en-
nui du riche, Daru composa (1801) une *Épître*
à Delille, qui ne fut pas moins goûtée. Précé-
demment (1800) le poète avait publié, en forme
de brochure, des satires ou dialogues en vers,
sous ce titre : *La Cléopédie, ou la théorie des*
réputations en littérature.

Cependant Daru reprit ses travaux sur le code
militaire, interrompus par la campagne de Suisse.
Nommé conseiller d'Etat le 1^{er} juillet 1805, il fut
appelé sept jours plus tard à l'intendance gé-
nérale de la maison de l'empereur. Il témoigna
quelque crainte au sujet de ces dernières fonc-
tions. « J'ai passé ma vie, disait-il à l'empereur,
dans les livres, et je n'ai pas eu le temps d'ap-
prendre le métier de courtisan. — Des courti-
sans! répondit Napoléon; ils ne sont pas rares
autour de moi, je n'en manquerai jamais. Mais
ce qu'il me faut, c'est un administrateur éclairé,
ferme, vigilant; et c'est pour cela que je vous ai

deux par le comité de salut public, on voulut, à la nouvelle des événements du 31 mai et du 2 juin, l'arrêter par représailles; mais il put sortir de Bordeaux, et reparut à la Convention, où il vint discuter l'acte constitutionnel et réclamer des censeurs populaires pour surveiller les magistrats. Le 25 juillet il fut élu secrétaire; mais il reçut bientôt une nouvelle mission pour les départements du Gers et des Hautes-Pyrénées. Il y mit la terreur à l'ordre du jour, détruisit à Auch les monuments du culte catholique, provoqua l'accusation presque générale de donner aux mœurs un caractère de cynisme ou de licence que la fièvre révolutionnaire a pu seule faire confondre avec la liberté. Rappelé à Paris après le 9 thermidor, il fut accusé, le 1er juin 1795, par Pérès du Gers, qui lui imputa de nombreux excès, des dilapidations et une dépravation inouïe de mœurs. Dartigoyte écouta cette attaque sans trahir aucune émotion, et refusa de se défendre. Il fut décrété d'accusation, puis amnistié après le 13 vendémiaire an iv (5 octobre 1795). Dartigoyte n'a plus depuis lors reparu sur la scène politique. A. DE L.

Le Bas, *Drt. encyc. de la France*. — *Petite Biograp. Conventionnelle*. — *Galerie hist. des Contemporains*.

* **DARTIGUROLONGUE** (Jean), inédecin hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Apographe rerum physiologico-medicarum, contra Cartesium pluresque alios, tam physices quam medicinc doctores celeberrimos, nunc primum ab autore inventorum*; Ulm, 1707, in-12.

Journal des Savants, 1708.

DARTIS. Voy. ARTIS (D').

* **DARTOIS DE BOURNONVILLE** (François-Armand), auteur dramatique français, né à Beauvais, le 3 octobre 1788. Il entra dans une étude d'avoué en 1808, fut garde du corps en 1815, et dirigea le théâtre des Variétés en 1830. M. Dartois compte parmi les vaudivillistes les plus féconds : il a composé seul ou en collaboration un grand nombre de pièces, parmi lesquelles : *Les Maris ont tort*, comédie en un acte; Paris, 1813, in-8°; — *Le Matin et le Soir, ou la fiancée et la marie*, comédie-vaudeville, en un acte; Paris, 1822; avec Théaulon, Chazet et Eugène Lamerlière; — *Le Perruquier et le Coiffeur*, comédie, en un acte, mêlée de couplets; Paris, 1825, in-8°; — *M. Pique-Assiette*, comédie-vaudeville, en un acte, mêlée de couplets; Paris, 1824, in-8°; en collaboration avec MM. Dupin et Sauvage; — *Cartouche et Mandarin*, comédie-vaudeville, en un acte; Paris, 1827, in-8°; — avec Desaugiers : *Le Château de mon oncle, ou le mari par hasard*, comédie-vaudeville, en un acte; 1827, 3^e édition; — *Les Inconvénients de la Diligence, ou monsieur Bonaventure*, six tableaux-vaudevilles; Paris, 1828, in-8°; en collaboration avec MM. Francis et Theaulon; — avec M. Vanderburch : *La Grisette marier*, comédie-vaudeville, en deux actes; Pa-

ris, 1829, in-8°; — *Le Flagrant Délit*, comédie-vaudeville, en un acte; Paris, 1841, in-8°; en collaboration avec M. Biéville. (Voir pour les autres pièces, l'article DARTOIS [Louis-Armand-Théodore], et les articles ROCHEFORT, THÉAULON, LEUVEN, VANDERBURCH, etc.)

* **DARTOIS DE BOURNONVILLE** (Louis-Armand-Théodore), frère du précédent, auteur dramatique français, né à Beauvais, près de Noyon, le 3 septembre 1786, mort à Paris, le 18 février 1845. Après avoir été clerc de notaire, il devint sous-lieutenant dans le régiment étranger levé par M. de la Tour d'Auvergne, puis receveur particulier des droits réunis en 1812, garde du corps en 1815, capitaine d'infanterie jusqu'en 1820 et secrétaire du gouverneur du château de Meudon jusqu'en 1830. On a de lui : *Le Père tuteur, ou l'école de la jeunesse*, comédie, en cinq actes et en vers; Paris, 1822, in-8°; — *Caius Gracchus, ou le sénat et le peuple*; tragédie, en cinq actes et en vers; Paris, 1833, in-8°; — des poésies légères éparses dans plusieurs recueils.

Louandre et Bourquelot, *La France littéraire contemporaine*.

DARU (Pierre-Antoine-Nodl-Bruno, comte), homme d'État et littérateur français, né à Montpellier, le 12 janvier 1767, mort le 5 septembre 1829. Il fit ses premières études à l'École militaire de Tournon, dirigée par les Oratoriens. A treize ou quatorze ans, il sortait de rhétorique après s'être fait remarquer dans les exercices littéraires usités chez les pères de l'Oratoire. Quelque destiné à la carrière administrative, le jeune Daru fut d'abord pourvu d'un brevet de lieutenant d'artillerie, et bientôt après d'un emploi de commissaire des guerres. Comme il n'avait que dix-sept ans, il lui fallut une dispense d'âge. Secrétaire du comte de Périgord en 1788, il seconda ce personnage, chargé de faire exécuter dans le Languedoc l'édit du timbre et de la subvention territoriale; et dès lors on voit Daru mener de front ses travaux littéraires et les devoirs de son emploi. Il traduisit Cicéron, Térence; projette un théâtre latin complet, se prépare à devenir l'élégant interprète d'Horace, et à vingt ans il entreprend une épopée en douze chants : *Washington, ou la liberté de l'Amérique septentrionale*; enfin, il sacrifie aussi à la mode du temps, en faisant de la poésie légère; mais bientôt il abandonne ce genre frivole : l'étude est son élément, et ses travaux portent sur presque tous les genres. C'est ainsi qu'on trouve dans ses manuscrits remontant à cette époque un *Essai sur le théâtre espagnol*. Cependant, il fut bientôt entraîné dans la marche des événements contemporains. Incriminé en 1791 devant le club de Montpellier pour ses relations avec le marquis de Bouzol, commandant du Languedoc, il se défendit avec vigueur et franchise, et ne laissa rien debout de l'accusation. Devenu commissaire ordonnateur, il servit en cette qua-

à les côtes de Bretagne, dans l'armée des Anglais. Il fut alors nommé suspect, par suite d'un malentendu : on avait lu et pris au mot cette phrase ironique d'une lettre écrite à un ami, et qui fut interceptée : « J'attends à Paris les Anglais, qui, dit-on, vont débarquer. »

La Tour Lebas, prison de Rennes, où il fut enfermé, on le conduisit à Orléans, et resta jusqu'à la chute de Robespierre. On lui fit alors des propositions pour continuer ses études en compositions littéraires, et tout en traduisant Horace, il poursuivait dans sa détention le même genre de circonstance intitulé : *Épître sans Culotte*, publiée quelques années tard. Ce *Sans-Culotte* était le germe de la surveillance; Daru lui disait :

« Tu es, tu n'es point libre, et c'est moi qui le suis : tu es en prison, libre encore, parcourant tout l'univers. »

Les décrets de cette composition sont ceux de la poésie.

À retour du régime légal, Daru reprit ses études administratives. Sous le ministère de M. de La Fayette (1798), dont il avait déjà été le subordonné, il fut nommé chef de division. Il se laissa égarer dans la guerre que, par une honorable exception, ce ministre faisait aux hommes de guerre et de rapine. En l'an VII (1799) il fut nommé par Masséna, qui commandait sur le Danube en Suisse, ordonnateur en la place de Ferrand, dont il sollicita lui-même, comme un acte de justice, la réintégration; joua dans ce poste, et parmi des difficultés nombreuses, des qualités qui commencèrent sa réputation méritée de capacité et de rigidité dans l'exécution de tous ses devoirs. En même temps il se livrait à un travail infatigable, les études le reposaient; il traduisait les poésies d'Horace, après avoir interprété les autres *Épîtres*, et composait une œuvre destinée, intitulée : *Poème des Alpes*, inspirée par les sites qu'il avait sous les yeux.

Après le combat de Saint-Gothard et la bataille de Zurich, le jeune commissaire-ordonnateur, par un juste sentiment d'indignation, fut l'occasion de l'assassinat des plénipotentiaires français Roberjot, Bonnier et Jean de Dieu de Bastard, un *Chant de guerre*, sous le ministère de l'intérieur, François de La Fayette, qui le fit mettre en musique; et ce, à la suite de l'envoi à Paris des chefs-d'œuvre d'Italie, on exécuta le *Carmen* d'Horace, ce fut la traduction de Daru, de l'année précédente, 1798, que l'on adopta pour la circonstance. Rappelé à Paris à l'effet de terminer les travaux de la commission nommée les Cinq-Cents pour refondre la législation militaire, Daru se livra sur cette matière à de nouvelles études; mais, dit M. Viennet, le grand réformateur (Bonaparte) nous

avait été rendu par les déserts de l'Égypte.

Daru fut ensuite compris parmi les inspecteurs aux revues nouvellement créés à côté des commissaires des guerres, puis nommé inspecteur en chef à l'armée de réserve campée au pied des Alpes, chargé enfin, avec les généraux Berthier et Desjardins, de conclure l'armistice. À l'issue de cette dernière mission, il fut réplacé dans les bureaux de la guerre comme secrétaire général de ce département.

Le projet d'organisation militaire signé Berthier, mais élaboré par Daru, se rencontre avec le projet du général Bonaparte. Naturellement celui-ci trouvait meilleures ses idées, qu'il soutenait impérieusement. Le secrétaire général témoignait à cette occasion une fermeté que Napoléon reconnut souvent depuis. « Je persiste », disait-il; mais en même temps il ajoutait, comme il convenait : « Donnez des ordres, et j'obéirai. » Membre du Tribunal en 1802, il y défendit les principes de la révolution, et se plaça par la franchise et la vigueur de sa parole au nombre des principaux orateurs de cette assemblée. On cite particulièrement le discours qu'il prononça sur l'instruction publique, où l'on trouve cette remarquable et juste pensée, que les gouvernements qui favorisent la propagation des lumières ont seuls une haute idée de la gloire. Daru prit part alors à toutes les discussions d'affaires : système monétaire, cautionnements des receveurs des finances, etc. Chargé de défendre devant le corps législatif le projet de conscription, il le présentait avec assez de vérité comme l'expression du développement de la liberté politique. Au temps du projet de descente en Angleterre, Daru fut adjoint à l'intendant général Pétiet en qualité de commissaire général de l'armée des côtes. Cependant, ses travaux littéraires ne discontinuèrent point. Après avoir fait applaudir au Lycée un conte abrégé de Casti, et dont l'idée se trouve reproduite dans la chanson des *Gueux* de Bé ranger, idée qui n'est autre que celle, un peu contestable, du bonheur du pauvre comparé à l'ennui du riche, Daru composa (1801) une *Épître à Delille*, qui ne fut pas moins goûtée. Précédemment (1800) le poète avait publié, en forme de brochure, des satires ou dialogues en vers, sous ce titre : *La Cléopédie, ou la théorie des réputations en littérature*.

Cependant Daru reprit ses travaux sur le code militaire, interrompus par la campagne de Suisse. Nommé conseiller d'État le 1^{er} juillet 1803, il fut appelé sept jours plus tard à l'intendance générale de la maison de l'empereur. Il témoigna quelque crainte au sujet de ces dernières fonctions. « J'ai passé ma vie, disait-il à l'empereur, dans les livres, et je n'ai pas eu le temps d'apprendre le métier de courtisan. — Des courtisans ! répondit Napoléon; ils ne sont pas rares autour de moi, je n'en manquerai jamais. Mais ce qu'il me faut, c'est un administrateur éclairé, ferme, vigilant; et c'est pour cela que je vous ai

choisi. « Daru travailla alors en même temps à la législation et à la comptabilité militaires; il porta un tel soin dans l'administration des dépenses de la maison impériale, qu'il « savait, dit M. Viennet, ce que coûtaient les carottes du pot au feu ». Le 1^{er} janvier 1806 il fut chargé d'une mission plus importante, celle de l'exécution du traité de Presbourg. Il sut porter vigoureusement le poids de ces fonctions multiples. « Daru est bon à tout, disait Napoléon; il a du jugement, de l'esprit, une grande capacité de travail, un corps et une âme de fer. »

Après la bataille d'Iena, il fut chargé de l'intendance générale de la grande armée, besogne immense, selon son expression, montant toujours comme la marée. Plus tard, il reprit ses portefeuilles. Une anecdote, que Plutarque n'eût pas manqué de citer, peint assez cette position laborieuse auprès du vainqueur de l'Europe. Une nuit, la fatigue l'emportant, il s'endormit pendant qu'il écrivait sous la dictée de l'empereur. Au réveil il s'aperçut que les bougies ont diminué; que le jour commence à poindre, et que Napoléon continue le travail sur une table voisine. — « Eh bien, Daru, lui dit l'empereur, qu'est-ce qui vous arrive? — Sire, répond l'intendant général, veuillez m'excuser: c'est la troisième nuit que je passe sans dormir; la fatigue l'a emporté. — La troisième nuit! Mais je ne veux pas qu'on se tue ainsi à mon service. J'ai besoin de vous: j'entends que vous vous menagiez; allez vous reposer. Daru insiste, et veut continuer la dictée commencée: « Tout est fini, lui répondit Napoléon: j'ai écrit à votre place; voilà les ordres, vous n'avez qu'à les exécuter, et maintenant allons nous coucher. »

Daru fut chargé de l'exécution du traité de Tilsitt; il dirigea l'évacuation de Varsovie et celle des États prussiens; puis il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Après les batailles d'Eckmühl et de Wagram, il alla rejoindre l'empereur à Ratisbonne; il le suivit à Vienne, et fut chargé d'exécuter le traité de paix résultant de la conquête, et d'administrer les États autrichiens.

Lors du projet de mariage de l'empereur avec une princesse russe ou une princesse autrichienne, Daru, qui n'était partisan ni de l'une ni de l'autre, penchait plutôt pour l'alliance avec la Russie que pour l'alliance avec l'Autriche. A la sortie du conseil ou l'alliance autrichienne fut décidée: « Que pensez-vous, lui demanda l'empereur, qu'il me convienne d'épouser, d'une princesse russe ou d'une autrichienne? — Ni l'une ni l'autre, répondit Daru. — Diable! reprit l'empereur, vous êtes bien difficile; » et le froncement du sourcil de l'empereur indiqua à Daru que ses objections seraient inopportunes. « Je m'en aperçus, raconte le comte Daru, et je m'empressai de le rassurer... Je lui dis que la France regretterait sans doute l'impératrice Joséphine, et s'intéresserait à la dou-

leur inséparable d'un si grand sacrifice, mais que personne ne méconnaîtrait les raisons qui le portaient à chercher dans un nouveau mariage le moyen d'avoir des héritiers directs. La sérénité reparut sur le front de l'empereur, et il demanda quel choix il convenait de faire. — Le choix d'une Française, répondis-je. Votre trône n'est pas fondé sur les mêmes bases que celui des maisons souveraines de l'Europe. Ce n'est donc pas à imiter les autres souverains, c'est à vous en distinguer que vous trouverez votre véritable grandeur. Vous n'avez pas régné comme eux: pourquoi vous marier comme eux? L'union la plus propre à affermir votre pouvoir est celle d'une Française; et pourvu qu'elle n'ait pas trop de parents à doter, trop de frères à élever à la dignité de princes, tout le monde applaudira à un tel choix. » Mais il était écrit que cette alliance extraordinaire d'un plébéien homme de génie avec la fille des Césars s'accomplirait. En maintes occasions, le confident de l'empereur osa lui faire entendre la voix de la vérité. On sait que l'emplacement de l'arc de triomphe du Carrousel fut assez critiqué: « N'est-ce pas, dit un jour Napoléon à Daru, qu'on dit beaucoup de mal de mon arc de triomphe? — Pardon, répondit Daru, j'ai entendu deux personnes qui en faisaient l'éloge: Votre Majesté et son architecte. » Quelque temps avant le divorce, l'empereur étant à travailler avec son secrétaire, l'interpella brusquement pour l'interroger sur ce qui arriverait si lui, Napoléon, venait à mourir le lendemain. « Sire, répond Daru, je pense que le prince Joseph prendrait sans difficulté possession de votre trône, mais qu'on lui ferait des conditions. » Devenu ministre secrétaire d'État en remplacement du duc de Bassano, chargé, par conséquent, de l'ensemble de l'administration de l'empire, Daru resta ce qu'il était: l'homme modeste, intègre et désintéressé. Il fallut que l'empereur repartît de sa main dans le projet de budget de 1812 présenté par Daru l'omission faite par ce ministre du traitement affecté à ses fonctions. Il se montra opposé à la campagne de 1812. « En Russie, disait-il, ce ne sont pas les hommes qui seront le plus à craindre; c'est la nature qu'il faudra craindre. » Mais une fois la guerre entreprise et commencée, il voulut qu'on allât jusqu'au bout. « Vous avez voulu cette expédition, il faut l'achever. Passons l'hiver à Moscou, je réponds des approvisionnements de l'armée, et au printemps nous marcherons sur Pétersbourg. » Ainsi s'exprimait-il au sein du conseil de guerre tenu plus tard au Kremlin; mais après l'incendie il engageait Napoléon de presser son départ. A l'issue de cette campagne désastreuse, il prépara celle de Saxe avec la même activité administrative. Dans les événements trop connus qui suivirent, il fut toujours pour les résolutions les plus dignes et les plus patriotiques: il eut voulu défendre Paris, et s'opposait à la translation du gouvernement dans une autre résidence; il suivit Marie-Louise à Blois, et se retira

qu'après sa mort. Il n'avait vu l'*Histoire de Venise*, mais n'eut de son aînée, quoique l'auteur y insistât de conscience.

On surpfit alors qu'il méditait d'autre. On rencontre dans l'histoire com-
me de vies aussi honorablement et
ment remplies. A toutes les qua-
s citoyen et aux vertus domesti-
quait une bienveillance extrême,
trouverent en lui un protecteur
que dévoué. Voici la liste de
Traduction de l'*Orateur* de Cicé-
6; — *La Cleopédie, ou la théorie*
des Littéraires, suivie du poème
de l'Épître à mon Sans-Culotte;
in-8°; — *Épître à J. Delille*,
1801, Paris, 1801, in-8°; — *Sur la*
morale, et plus particulièrement
action militaire de France, dis-
au corps législatif; Paris, 1802;

ce de l'armée, il prit une part active à la res-
daction du nouveau code militaire ordonné par
le décret du 1^{er} germinal an xiii. Les services
rendus par Daru le plaçaient au premier rang de
ces administrateurs habiles et laborieux que
l'empereur avait toujours auprès de lui pour or-
ganiser les pays conquis; aussi après la bataille
d'Iéna fut-il nommé intendant du duché de
Brunswick, de la province prussienne d'Al-
berstadt, du pays d'Hildesheim et de la ville de
Goslar. Dans ce poste difficile, il sut se concilier
l'affection des habitants, et mériter des témoi-
gnages d'estime de la part de la duchesse de
Brunswick. Il fut nommé inspecteur aux revues
de la garde impériale de la première campagne
d'Espagne (1808-1809). Napoléon lui confia au
mois de mai 1809 l'intendance de Vienne et
de la basse Autriche, le nomma en 1811 inten-
dant de la couronne à Rome, et lui conféra
quelques mois plus tard le titre de baron. Chargé
de presider aux travaux d'embellissements que
l'empereur fit entreprendre à Rome, Daru n'y de-

événements de 1814 ramenerent le baron Daru à Paris. Il fut créé chevalier de Saint-Louis en décembre 1814, et nommé en 1815 inspecteur aux revues de la 1^{re} division militaire; mais en 1816 sa place d'inspecteur lui fut enlevée. Le souvenir reconnaissant qu'il gardait de l'empire l'éloignait d'ailleurs du nouveau gouvernement et le rapprochait de l'opposition. Rendu à la vie privée, moins riche qu'à son entrée dans l'administration, il consacra ses dernières années à d'importants travaux littéraires, que la mort ne lui permit pas d'achever. Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on remarque une *Histoire de Rome pendant l'Occupation française* (1809-1814). Dans ce récit, plutôt administratif que politique, l'auteur s'est surtout occupé des arts et des monuments. Bien que ce travail soit malheureusement trop incomplet pour être livré à l'impression, il n'en a pas moins beaucoup d'intérêt et contient des documents précieux pour l'histoire de la domination française en Italie (1). — Le baron Daru a laissé deux fils : l'un, *Jérôme-Napoléon-Frédéric-Pierre-Martial*, né à Paris, le 30 octobre 1807, a suivi la carrière des armes; l'autre, *Charles-Martial*, né à Paris, le 14 avril 1816, est resté dans la vie civile, où il s'est voué à de sérieux travaux de jurisprudence et d'économie politique. L. J.

ARNAUT et JOUY, *Biographie des Contemporains*. — Documents particuliers.

* **DARU** (Napoléon, comte), homme politique français, fils de Pierre-Antoine et neveu du précédent, né en 1802, filsuleu de l'empereur Napoléon I^{er} et de l'impératrice Joséphine. Au sortir des études, il entra à l'École Polytechnique, où il choisit l'arme de l'artillerie. Capitaine en 1836, il servit en Afrique. Devenu pair de France par droit d'hérédité en 1832, il porta dignement son nom, et fit partie de la nuance libérale de cette assemblée; en même temps il concourut à la préparation et à la discussion des projets de loi relatifs aux travaux publics, et fut membre, souvent président, des commissions nommées pour l'examen des propositions concernant les chemins de fer. Envoyé à l'Assemblée constituante par le département de la Manche, il y fit partie du comité des travaux publics. Devenu membre de l'Assemblée législative, après avoir fait partie du fameux comité électoral dit de la rue de Poitiers, il fut élu vice-président par la majorité indécise et nuancée dans les rangs de laquelle il siégeait. Depuis le 2 décembre 1851, le comte Napoléon Daru n'est plus sorti de la vie privée. On lui doit d'utiles ouvrages sur les travaux publics. Entre autres : *Des Chemins de Fer et de l'Application de la loi du 11 Juin 1842*; Paris, 1843, 1 vol. in-8°.

Journ. des Sc. — *Dict. de l'Éc. Pol.* — *Levaur, Ann. Hist.*, 1833-1836.

* **DARUT DE GRAND-PRÉ** (François-Jo-

seph), général français, né à Valréas, en 1720, mort à Charleville, en 1793. Il était lieutenant général des armées du roi et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il commanda le camp de Saint-Omer, et fit la délimitation entre la France et l'Espagne. On a de lui, outre un grand nombre de cartes et de plans : *Mémoires sur les moyens de parvenir à la perfection dont le militaire en France est susceptible*; 1787, in-8°, et 1789, 3 vol. in-8°.

Barjavel, *Dictionnaire historique de l'Ancien*.

* **DARUT DE GRAND-PRÉ** (Frédéric-Vincent), surnommé l'abbé de Saint-Urbain, savant français, frère du précédent, né à Valréas, le 22 janvier 1738, mort dans la même ville, le 11 décembre 1809. Il fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, et devint grand-vicaire. En 1789 il fut choisi pour présider l'assemblée représentative néante à Carpentras; lors du 18 brumaire, il fut élu membre du conseil général, et accepta la présidence du conseil d'arrondissement d'Orange. Il faisait partie de l'Athénée de Vaucluse et de plusieurs autres sociétés savantes et littéraires. En mourant, il voulait être enterré au pied d'un olivier pour être utile quand il ne serait plus. On a de lui plusieurs mémoires sur l'économie rurale et politique ainsi que des *Observations météorologiques*, imprimées dans les *Mémoires de l'Athénée de Vaucluse*, 1^{re} part., p. 40.

Baron de Stassart, dans l'*Almanach de l'arrond. d'Orange pour 1810*, p. 131. — Ad. Aubeaux, *Notice sur Valréas*, p. 137. — Barjavel, *Dictionnaire historique de Vaucluse*.

* **DARUTY. Voyez VINCENT-DARUTY.**

DARVIEUX. Voyez ARVIEUX (D').

DARWIN (Érasme), médecin

glais, né le 12 décembre 1731, à Litchamshire, mort le 18 août 1802, au collège Saint-Jean à Cambridge, et recevoir médecin. Il vint ensuite exercer sa profession à Litchfield, où la guérison d'un homme opulent le mit en renom. Ayant un goût vif pour la poésie, et cependant ne pas attacher trop d'importance aux succès du poète, il arrive presque toujours à la poésie. La sienne devint connue, et seules concurrent qu'il eût dans la ville, ne tarda pas à s'éloigner. Le p des poèmes auxquels Darwin mit son nom *Botanical Garden* (Le Jardin botanique), parut en 1781. Il est divisé en deux parties, première contenant l'économie des végétaux, seconde les amours des plantes. Le poème, est basé sur le système sexuel de Linné, accompagné de notes savantes et étendues. nouveau du plan, l'éclat du style, les pressions figurées, attirèrent l'attention sur l'ouvrage, où tout est personnifié : l'exemple, est ici la belle Avena. La d l'auteur fit, comme l'on dit, école en Angl

Femmes (*A Treatise on*
Londres, 1797, in-8°, où
des règles pour le maintien
a été traduit en allemand
en 1822, par le célèbre doc-
tologue doué d'une consti-
tution de l'empire. Son exemple
inductions eurent une salu-
tation sur les mœurs de la
avant son arrivée faisait
nation de liqueurs fortes.
Le voisin du célèbre Samuel
tion et le torysme faisaient
été et le républicanisme
e la *Zoonomie*, et chacun
n d'une société distincte,
re tendances. Le docteur
première femme, se re-
meur alors à Derby,
ne qu'il avait laissé inédit,
jusqu'à The Skene et c.

demanda en vain le titre de colonel des gardes
de Preobrajensk. Mécontente du refus qu'elle
éprouva en cette occasion, elle se retira à Moscou,
où elle ne vécut plus que dans le commerce des
lettres et des savants; puis elle parcourut les
grandes villes de l'Europe. En 1771 elle visita
Paris et Ferney, où elle vit Voltaire. « Elle me
parla quatre heures de suite de V. M. I., et je
crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre mi-
nutes. » Ces termes de la lettre de Voltaire à
Catherine ne lui ont sans doute pas été suggérés
par la princesse Daschkof. Revenue à Saint-Pé-
tersbourg en 1782, elle fut nommée *directeur*
(ce sont les termes de l'oukase) de l'Académie
des Sciences, et *président* de la nouvelle Aca-
démie russe en 1784. Un nouveau refroidisse-
ment, sinon une rupture entre elle et l'impé-
ratrice, la détermina à se démettre de ses emplois
en 1796. Elle travailla au Dictionnaire de l'Aca-
démie russe. Outre plusieurs écrits en prose et
en vers, on a d'elle *Toissinkoff*, comédie, et un
drame intitulé : *Le Mariage de Eubien*. Son

divers endroits les fonctions pastorales. On a de lui : *Exercitatio de origine et auctoritate punctorum hebraicorum divina* ; Tubingue, 1728, in-4° ; — *Tractatus de Augustiniana Decalogi Divisione* ; ibid., 1733 ; — *Vertheidigung (Défense) integritatis textus hebraici Veteris Testamenti* ; Halle (en Souabe), 1763, in-8°.

Muscr. Wirtemb. Col.-Lex.

DASSE (Comtesse), romancière. Voyez SAINT-MARS (De).

DASSDORF (Charles-Guillaume), érudit allemand, né à Staubitz, en Saxe, le 2 février 1750, mort le 28 février 1812. Après avoir étudié la théologie à Leipzig, il fit l'éducation des enfants du conseiller intime de Ferber, dont la protection lui valut en 1775 une place à la Bibliothèque de Dresde. Promu à la place de premier bibliothécaire en 1806, il s'est acquis une certaine célébrité par une érudition profonde et par sa complaisance à aider les savants dans leurs recherches. De ses ouvrages nous citerons : *Beschreibung der Merkwürdigkeiten von Dresden* (Description des Curiosités de Dresde) ; 1782 ; — *Numismatisch-historischer Leitfaden zur Uebersicht der Sächsischen Geschichte* (Manuel historique et numismatique pour faciliter l'étude de l'histoire de Saxe) ; Dresde et Leipzig, 1801 ; — *J. Winkelmann's Briefe an seine Freunde mit Zusätzen und literarischen Anmerkungen* (Lettres de J. Winkelmann à ses amis, avec additions et notes littéraires) ; Dresde, 1771-1781, 2 vol. Z.

Conversat.-Lex.

* **DASSI** (François), secrétaire de Jean d'Albret, roi de Navarre, et de Louise, duchesse de Valentinois, vivait à la fin du quizième et au commencement du seizième siècle. Il a traduit d'italien en français le dialogue très-élégant intitulé : *Le Pèlerin traitant de l'honnête et pudique amour concilié par pure et sincère vertu* ; Paris, 1527, pet. in-4°, gothique. Le roman de *Périgrin* ou *Pélerin* est ainsi nommé parce que Jacques Cavige, son auteur, y décrit les voyages pénibles qu'il entreprit pour la belle Genève, et le courage qu'il eut de pénétrer jusqu'aux enfers. Ce roman, au commencement du règne de François 1^{er}, faisait les délices de la jeunesse et donnait lieu aux prédicateurs d'en blâmer fortement la lecture, comme dangereuse. *Le Périgrin* a été réimprimé un grand nombre de fois à Paris et à Lyon. Les meilleures éditions sont celles qui contiennent les annotations de Jean Martin de Paris, secrétaire du cardinal de Lenoncourt ; Paris, 1528, in-8° ; ib., 1529, in-4°, et 1535, in-8°.

M. G.

La Croix du Maine et Du Verdier *Bibl. franç.*, avec les notes de La Monnoye. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

DASSIÉ (F.), hydrographe français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut constructeur de vaisseaux pour la marine royale au Havre. On a de lui : *Description générale des côtes de l'Amérique, avec les*

mœurs et usages des peuples qui les Rouen, 1677, in-8° ; — *L'Architecture avec le routier des Indes orientales* ; Paris, 1677, in-4° ; — *Le Pilo contenant l'explication des termes de naviguer* ; Havre-de-Grâce, 1683,

Dict. biog. univ. et litt. (Alain-André) ; in-

* **DASSIER** (Luzare), prédicateur vivait en 1685. Il était de l'ordre de S. nique, et a publié un grand nombre de entre autres : *Sermons pour l'Ascension*, 1678, in-8° ; — *Id. pour tous les a de l'année*, Lyon, 1682, 2 vol. in-8° ; *les mystères de Notre-Seigneur* ; *Trois Octaves pour le Saint-Sacrement* ; *Sermons sur les mystères de la sainte Trinité*, 1685, in-8°. Les ouvrages de Dassier ont été mis sous le titre de : *L'Evangile de la sainte Trinité*, par Richard et Giraud, Bibliothèque sacrée.

DASSIER (Jean), graveur suisse, né en 1676, mort dans la même ville le 10 octobre 1763. Il était élève de son père, et a gravé les médailles de la république suisse placées en 1694 à Paris, chez Maugers, Rottiers, excellents graveurs de l'époque. De retour à Genève, en 1711, y grava les médailles des *Grands Hommes de Louis XIV* (soixante-et-dix médailles, de douze lignes de diamètre), qu'il présenta au duc d'Orléans, régent de France. Ensuite les médailles des *Vingt-quatre Rois de France*, les plus célèbres, qu'il présenta au roi, puis à l'archevêque de Cantorbéry, puis au pape. Il grava même manière les principaux *Théologiens* de Genève. Il visita en 1728 l'Angleterre, où il grava les médailles des plus célèbres anglais et des rois d'Angleterre depuis *Henri II le Conquérant* jusqu'à *George II*. Il grava les portraits de *Maffei*, de *Mazzei*, de *Cardinal Fleury*. Rentré dans sa patrie, en 1732, il grava les médailles de *Louis XIV* du *Jubilé de la Réformation* ; *Concordat* ; *Respublica pacata*, et du *Clergé*. En 1738 Dassier fut élu au Conseil des Deux-Cents de l'Etat de Genève. En 1743 il représenta les *Principaux Evénements de l'Histoire Romaine* sur soixante et une médailles. En même année il alla à Turin, et y grava les médailles de *Charles-Emmanuel III*, de *Sardaigne* ; de *Maurice, maréchal d'Alsace* ; de *Guillaume, stathouder de Hollande* ; de *Ferdinand VI, roi d'Espagne*. Il a une autre médaille, fort belle, intitulée : *Qui a été frappée en or*. Dassier se distingue par l'exactitude et la rapidité de son travail ; il faisait sauter l'acier sous le marteau comme un sculpteur le marbre sous le ciseau. Il n'employait le burin que pour les détails. Ses têtes sont pleines de vie, habillées avec goût, d'un beau fini. Il y a du génie et de la invention dans son *Histoire Romaine*, *Métamorphoses d'Uvide* et dans quel-

Son œuvre est considérable ; on en résume de détail dans Senebier.

Levi Strauss, *Levi Strauss*, III, 304.

Jacques-Antoine), graveur suisse,
né à Genève, en octobre 1715.

me, en 1759. Il fut d'abord élève
de Germain, orfèvre de Paris.
ensuite l'Italie, afin de se perfec-
tionner le dessin. En 1736 il grava à Turin
l'Etat, et à Rome la médaille de
Appelle en Angleterre comme se-
cond de la Monnaie, il y exécuta les
statues d'Irène, de Robert Huster,
d'Hard, de Carteret, de Chester-
Munroe, de Folkes, de Bailey,
de Robert Walpole, de William
de Haus-sloane, du prince de
le Châleau Fontaine et de Spencer.
Il a Paris la médaille de Montes-
quiou, une des plus belles qui se soit
fait. Dussier, demandant à Saint-Peters-
bourg les titres de la couronne Eli-
sabeth de comte Schuraltoff. La rigueur
d'altère sa santé, il s'embarqua
pour; mais il fut forcé de débarquer
ou y mourut, chez le comte de
talent n'avait pas l'élégance et la
ma de son père; mais ses médailles
exécution dans le dessin, plus de fini

Revue universel de la Suisse. — Senebier, *Revue de l'économie*, III, 315

LE Jacques, graveur français, Ouen, près Rouen, en 1719. **active** dans la gravure à l'eau-forte. **exposition** plusieurs petits sujets de 1 de cabarets dans le genre de

Signature: Guilbert, Mr.
Address: 14500 13th Avenue

Boyer Assoc.,

DASTÈY : Jean, philosophe
1, vivait dans la première moitié
siècle. On a de lui : *Speculum*
manuscrit dans la Bibliothèque

- *Sapientia aeterna*; ouvrages inédits insérés dans le *Theatrum*

—L'inf. f. 21 - 1 Pierre Bore
—Scrip. 4001

(Bon) grécise de l'allemand
rede: Pierre Linguiste et me-
la Strasbourg, en 1559. Il
cette ville, et y publia un
e-latin, souvent reime-

ending of 2014

[Conrad], mathématicien
le 26 avril 1601. Il professa
à Strasbourg. Il commenta
en outre de lui : *tratio de*
1619, *ad Fredericum II.*

regem Danix; — Hieronis Alexandrini Nomenclaturæ vocabulorum geometricorum Translatio; — Lexicon mathematicum, ex diversis collectum antiquis scriptis; Strasbourg, 1579. in-8°.

Vossius, *De Scient. mathem.*, XVI. XXVI. — Witte, *Har. Mag.* — Sax., *Onomast. liter.*, III, 358.

DASYPODIUS (*Wenceslas*), savant bohémien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Dictionaryum Latino-Bohemicum*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Lex. Lat.-Germ.* d'un Pierre Dasypodius ; — *Elegia de ultimo judicio et mundi fine*, l'auteur y annonce la fin du monde pour l'année 1588 ; — *Carmen de terræ motu anno 1581* ; — *Calendarium perpetuum, ad horizontem Praegensem*. Prague. 1591.

Balbini, *Bohemia docta*, II.

DASZDORF, Voy. DASSDORF.

* **DATANE** (Δατάνης), général perse, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il ne nous est connu que par quelques passages de Diodore de Sicile et de Polycène, et par une notice fort intéressante de Cornelius Nepos. « Je vais m'occuper maintenant, dit cet historien, du plus vaillant et du plus habile des généraux barbares, à l'exception des deux Carthaginois Amilcar et Annibal. J'en parlerai avec d'autant plus de détails, que ses actions sont peu connues et qu'il dut ses succès non pas à de grandes armées, mais à une habileté presque sans égale. Fils de Camissare, Carien de nation, et d'une femme scythie, Datane fit d'abord partie des gardes du corps d'Artaxerxès II Mnémon. Son père, nommé gouverneur de la Cilicie, ayant été tué dans la guerre contre les Caudsiens, Datane, qui s'était distingué dans cette expédition, lui succéda. Se faisant remarquer à la fois par ses talents militaires et par sa fidélité au roi, il soumit les satrapes de Paphlagonie et de Cataonie Tyus et Aspio, révoltés contre Artaxerxès. Celui-ci lui donna le commandement en chef des troupes envoyées contre l'Égypte insurgée. Mais les machinations des ennemis de Datane l'ayant perdu dans l'esprit du roi, et l'exposant à de graves dangers s'il reparaissait à la cour, il se retira dans la Cappadoce, s'en empara, ainsi que de la Paphlagonie, et s'y fortifia après s'être entendu avec Ariobarzane et les autres satrapes révoltés. Artabaze, un des généraux restés fidèles au roi, marcha contre le rebelle, et fut complètement défait. La grande réputation de Datane engagea Artaxerxès à envoyer contre lui des forces considérables; mais Autophradate, qui les commandait, fut vaincu et contraint de se retirer. La trahison fit ce que n'avait pu faire la force ouverte. Mithridate, fils d'Autophradate, feignit de s'insurger contre le roi, gagna par cette révolte simulée la confiance de Datane, le fit consentir à une conférence, et l'assassina. » On peut lire dans Cornelius Nepos les détails de ce stratagème. Il paraît, d'après le récit de

populaire. La ville lui en donna un témoignage lorsqu'il mourut, en lui accordant un monument surmonté d'une statue de bronze.

Van der Pass. Holl., Amsterdam, 1708 et Milan, 1710, belg. — Dacier, Allgemeynes Lexicon, avec le supplément d'Adelung. — De la Bibliothèque impériale.

DATHI (Grégoire), théologien italien, naquit vers le milieu du quatorzième siècle, et mourut en 1410. Il fut moine de Balbe, et c'est de cette ville qu'il a pris son surnom. Après avoir obtenu de célébrer Jean Orondetsi, il se mit avec beaucoup de succès à l'étude de la théologie. Dathivaldi composa une foule d'ouvrages, dont le plus connu, *l'art des Questions*, a été imprimé à Rome, 1 vol. in-4°. Ce livre renferme nombre d'opinions particulières aux Dathivaldi; elles ont été attaquées avec le Galanus, qui injurie fréquemment l'auteur d'un détestable hérétique. Mais, au contraire, frappés de l'érudition dans les ouvrages de Dathivaldi comme un homme éclairé de la science infuse. Mais le témoignage d'un certain Jean, Dathivaldi, cette science aurait été pillée de manuscrits traités du latin en arabe dominicains. — Il y a eu un autre Dathivaldi, martyrisé au dix-septième siècle; c'est ce dernier qui, selon les uns, est désigné dans la liturgie de Beauvois.

Opera, Compendio storico de' Memorie di lui, et la morale della nazione Armena. — Galanus, Comestatio Eccl. Armenae t. I, part. II, p. 97, t. II. — Catalogue de la bibliothèque.

DATI (abrégé de Gregorio), mathématicien, né en 1363, mort en 1436 (1). Florence, sa patrie, les premières années, et il écrivit en neuf livres, le dialogue, une *Histoire du duc de Milan Visconti et de ses guerres* (2). Longtemps délaissé, cet ouvrage fut publié à Florence, en 1735. Dati a un poème intitulé *La Spera*, que l'on attribue à son frère Leonardo. On nous lui restituons d'après l'auteur, *divine en pareille matière*. On a cette petite épopée cosmographique de renseignements intéressants sur la navigation et de la géographie, le loch, l'horloge à poudre, y les applications nautiques de ces arts expliqués. Une petite carte, l'Europe est entourée par la mer, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. Dati ne connaissait ce pays qu'à l'est du cap Boja-

le port de Florence, le fait vivre, par ex-

dor; en fait de cosmographie, il reproduit toutes les erreurs qui se rencontrent chez les écrivains des premiers siècles du moyen âge; d'après lui, la terre a la forme d'un T en dedans d'un O; il place l'enfer au centre de la terre, et il en donne même le diamètre :

Suo diametro e sette milia miglia,
Et cerchio, vinti due migliaia et piglia.

M. de Santarem a reproduit une curieuse mappe-monde qui accompagne un superbe manuscrit de *La Spera*, exécuté au quinzième siècle. C'est par erreur que Ginguené a dit dans la *Biographie universelle* de Michaud que ce poème n'avait jamais été imprimé; il en existe deux éditions sans date et une datée de 1478; toutes trois sont extrêmement rares.

G. BRUNET.

Libri, Histoire des Sciences mathématiques en Italie, t. II, p. 281, et Catalogue, 1847, p. 128. — De Santarem, Essai sur l'Histoire de la Cosmographie pendant le moyen âge, t. I, p. 184. — Negri, Scritt. Fior. — Tiraboschi, Storia della Letteratura Italiana.

DATI (Leonardo), théologien italien, né à Florence, vers 1380, mort en avril 1425. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et se fit une grande réputation de savoir et de piété. Il fut envoyé en 1400 au concile de Constance. Après avoir rempli des missions diplomatiques auprès du roi de Bohême en 1409, et auprès de l'empereur Sigismond en 1413, il fut élu général de l'ordre des Dominicains en 1414. Il a laissé en manuscrits plusieurs ouvrages théologiques, dont on peut voir la liste dans Quétil et Échard. Les seuls qui aient été imprimés sont : *Sermones quadragesimales de petitionibus*; Lyon, 1518, in-8°; — *Sermones quadragesimales de flagellis peccatorum festinanter converti nolentium*; Lyon, 1518, in-4°. Leonardo Dati avait composé sur la sphère un poème en italien et en octaves. Cet ouvrage, intitulé *Sphæra mundi*, a été publié en 1478. Ce n'est probablement qu'un extrait du Traité de la Sphère de Sacrobosco.

Quétil et Échard, Scriptores ordinis Prædicatorum, t. I, p. 788. — Richard et Giraud, Biographie sacrée. — Feller, Dictionnaire Historique. — Tiraboschi, Storia della Letterat. Ital., t. VI, p. 1.

DATI (Leonardo), théologien italien, né à Florence, en 1408, mort à Rome, en 1472. Après avoir été chanoine de Florence et ensuite secrétaire de quatre souverains pontifes, Calixte III, Pie II, Paul III, et Sixte IV, il fut nommé en 1467 évêque de Massa. Il a laissé manuscrits beaucoup d'ouvrages en prose et en vers, entre autres une tragédie intitulée *Hyempsal*. L'abbé Mehus a publié *Trente-trois Lettres de Leonardo Dati*; Florence, 1743, in-8°.

Servino Solvial, Vita de Leonardo Dati, en tête des Lettres de Leonardo Dati. — Negri, Scritt. Fiorent.

DATI (Augustin), orateur et historien italien, né à Siennese, en 1420, mort dans la même ville, le 6 avril 1478. Élève du savant helléniste François Philèphe, il fit des progrès rapides, et joignit à la connaissance du grec et du latin celle

de l'hébreu, de la théologie et de la philosophie. Il avait dans sa jeunesse une difficulté de langue qui le fit surnommer le *Bègue*. Il employa pour s'en délivrer les mêmes moyens dont s'était servi Démosthène : se mettant de petits cailloux dans la bouche, et montant avec vitesse sur des collines, il faisait des efforts pour bien prononcer. En répétant souvent cet exercice, il parvint à parler avec une netteté et une facilité merveilleses. Il professa pendant deux ans, de 1442 à 1444, les belles-lettres à Urbain; mais à la suite d'une émeute, où périt le duc d'Urbain et où lui-même courut les plus grands dangers, il retourna à Sienne. Il ne quitta sa patrie que pour aller à Rome, sur l'invitation du pape Nicolas V, qui voulait le faire secrétaire des brefs. Il refusa cet honneur, qui l'aurait forcé de vivre à la cour, et revint à Sienne, où il ouvrit des cours de rhétorique et d'humanité. L'éloquence de Dati le fit souvent choisir pour prononcer des discours latins en public. « C'était, dit Nicéron, la coutume en Italie dans le quinzième siècle, lorsque le latin n'était pas si commun qu'il l'est maintenant, de l'employer en toutes les cérémonies un peu considérables, comme quelque chose d'extraordinaire. Il ne mourait guère de gentilshommes, de magistrats, d'avocats, de médecins, ou d'hommes doctes en quelque science que ce fût, il ne se faisait aussi guère d'entrées d'évêques ou de gouverneurs, ni de mariages parmi la noblesse, sans qu'on prononçât à cette occasion quelques discours latins; et même toutes les lettres des communautés ne s'écrivaient qu'en cette langue. C'est ce qu'on peut voir dans les ouvrages de Dati, où il y en a un grand nombre sur toutes ces sortes de sujets. »

Dati fut chargé de négociations importantes auprès du pape Pie II, et parvint aux premières magistratures de Sienne. Il mourut de la peste. « C'était, dit Nicéron, un petit homme, fort vil, fort gai, dont les mœurs étaient bien réglées, et qui avait beaucoup de piété. » Ses ouvrages furent recueillis après sa mort par son fils, Nicolas Dati, et imprimés par Jérôme Dati, cousin de ce dernier, sous ce titre : *Augustini Datii, Senensis, Opera*; Sienne, 1503, in-fol.; Venise, 1516, in-fol. Les opuscules rassemblés dans ce volume sont au nombre de dix-sept; les plus importants sont : *Orationum Libri septem*; — *Fragmenta Senensium Historiarum, libris tribus*; — *Isagogicus libellus pro conscriendis epistolis et orationibus*, plusieurs fois réimprimé sous le titre de : *Elegantiarum Libellus*.

Nicolas Bandiera, *De Augustino Dathe, libri duo*; Rome, 1773, in-4°. — Nicéron, *Mémoires*, t. XL. — Moreri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

DATI (Nicolas), médecin et littérateur, fils du précédent, né à Sienne, en 1457, mort dans la même ville, en 1498. Elevé avec beaucoup de soin par son père, il alla étudier la médecine à

Bologne. Il pratiqua cette science natiale, et fut quelque temps secrétaire public de Sienne. On a de lui imprimés avec les œuvres de son *De Laudibus Eloquentiæ Augu Quid reipublicæ scribam, quid nuenses deceat, Carmen*. « C est d'environ deux cents vers, est dit Nicéron.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIX. — *Mot tionario Historique*. — Jöcher, *Allg. (Suppl. d'Adelung*.

* DATI (Giuliano), écrivain 1445, mort en 1524. Il était né à se rendit à Rome, où il fut pénite Jean-de-Latran; il devint ensuite Saint-Léon en Calabre. Il a lais vrages en vers, devenus extrême imprimés à la fin du quinzième si ria di tutti gli Re di Francia, s l'expédition de Charles VIII en I un intérêt historique qu'on ne l même degré dans *La Storia del m Africano*. Dati est aussi l'aute cription en vers de l'église de Sai tran (*Comincia el tractato di Laterano*), qui paraît inconnue à graphes et que nous mentionn de la *Bibliotheca Grenvilliana*, à Dati qu'on doit également une ètre intitulé : *La Representation del Nostro Signor Jesu Cristo, l presenta nel Coliseo de Roma il v on connaît deux éditions (Rome, 1 1525) de cet ouvrage, qui manqua lections les plus riches en livres di poème sur la description dell' *Is suoi tempi*, Rome, 1494, est rieux, mais il n'est connu que de u introuvable aujourd'hui. Dati eut étrange, de mettre en vers un c quant pour trente années les éclip mobiles, et son travail parut à R G.*

Negri, *Scrittori Fiorentini*, p. 306. — *tores Fiorentini*, p. 103. — Tiraboschi, *teratura*, t. XVII, p. 90. — *Aschiffredi, tionum Romanorum sac. X^e*.

* DATI (Georges), littéra Florence, vivait dans la seizième siècle. On a de lui : *Vali tradotto in toscano*; Rome, 151 nise, 1605, in-8°; — *Gli Annali tradotti in lingua toscana*; Venis Palloni, Bibl. degli Polgariss. — *Florentini*.

DATI (Charles), philologue it rence, le 2 octobre 1619, mort ville, le 11 janvier 1676. Très-connaissance des langues ancien pas avec moins de zèle la langue fut reçu fort jeune membre de l'A Crusca; il y figura sous le nom de

... dont le premier traiterait de
 or, c'est-à-dire de l'origine,
 règles de cet art; le second
 les vies des anciens peintres
 il des renseignements assez
 ; enfin, contiendrait une liste
 des peintres sur lesquels on
 chose. Le volume publié par
 une sorte d'échantillon de ce
 qu'on y trouve seulement les
 : Parrhasius, d'Apelles et de
 'ed Irene, gemelle della dea
 r la nuova concordia delle
 e di Spagna; Florence, 1668,
 rico alla maestà cristia-
 IIV; Florence, 1669, in-4°;
 par Guillaume Gréard du
 1670, in-4°; — *Frammenti*
Lotario imperatore, tratti
dal sign. Bapt. Cosimo
inatti al sign. Emerico Bi-

protesta... Datif fut étendu sur le chevalet et torturé avec
 des ongles de fer. Il se proclama chrétien, mais
 ne fit aucun autre aveu. Accusé de nouveau d'in-
 conduite par Pompeius Janus, il fut soumis à
 une nouvelle question, puis envoyé en prison.
 Quelques jours après, Anulin le fit mettre à
 mort. Le martyrologe romain fait mention de
 Datif au 11 février; ses actes sont confondus avec
 ceux de saint Saturnin.

Baluze et Bollandus, *Acta Sanctorum*. — Baillet, *Vies*
des Saints. — Orouet de Maupertuy, *Les véritables*
Actes des Martyrs, II, 28. — Richard et Giraud, *Biblio-*
thèque sacrée, XXII, 88.

* **DATIS** (Δάτις), poète tragique athénien, vivait
 dans le cinquième siècle avant J.-C. Le scoliaste
 d'Aristophane le donne pour un des quatre fils de
 Carcinus; et comme le même scoliaste dit dans
 un autre endroit que trois des fils de Carcinus
 étaient danseurs dans les chœurs, et qu'un seul,
 Xénoclès, était poète tragique, on peut en con-
 clure que Datis était un surnom donné à Xéno-
 clès, à cause de la barbarie (δάτισμος) de son



n-12, 2^e édition; — *Principes, objets et motifs généraux de la Police, extraits des édifices et des règlements et des meilleurs auteurs qui en ont écrit*; Paris, 1805, in-12; — *Aperçu universel de Législation commerciale, intérieure et maritime de l'empire, avec toutes les formules, d'après Joussé, Valin, Émerigon, Savary*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; — *Traité complet des Droits des Époux l'un envers l'autre, à l'égard de leurs enfants, de la puissance paternelle et maternelle, de la minorité et des tutelles*; Paris, 1810, in-8°; — *Traité pratique de toutes espèces de Conventions, Contrats, Obligations et Engagements, tant civils que de commerce extérieur et maritime*; Paris, 1812, 2 vol. in-12; — *Traité pratique du Code d'instruction criminelle, avec formules d'après le Bulletin des Lois n° 214 bis*; Paris, 1808, 1 vol.; — *Appendice audit Traité, ou le Code Pénal rangé, etc.*; Paris, 1810, 1 vol.

Recherché, *La France littéraire*.

DAUBASSE (Armand), poète français, né à Daubasse, en Quercy, dans l'année 1664, mort en 1717. Il suivit la profession de son père, qui était fabricant de poignes, et, après avoir végété à Meillac, il alla s'établir à Villeneuve-sur-Lot, partageant son temps entre ses poignes, la table et la poésie. Un jour de foire, certain gentleman, fatigué d'attendre dans sa boutique, et voyant que Daubasse ne se dérangeait pas pour lui, se mit à l'apostropher rudement; aussitôt le marchand-poète lui décocha une épigramme en huit ou dix vers, dans lesquels, en présence des nombreux chalands, il livre au ridicule le malheureux personnage. L'épigramme, aussitôt recueillie, courut toute la ville; la boutique ne désertait pas; les gens les plus distingués du pays venaient aller voir le poète, et devinrent ses disciples; il recevait de nombreuses invitations de la part des seigneurs, entre autres du duc de Béarn, qui se déclara son Méécène. Daubasse, cependant, ne savait ni lire ni écrire; tous ses poèmes, même les plus longs, ont été improvisés; et qui a pu en être recueilli a été imprimé d'abord en 1706, et depuis en 1839, sous ce titre : *Œuvres complètes d'Armand Daubasse, marchand-poignier à Villeneuve-sur-Lot; nouvelle édition, revue avec soin et collationnée sur les manuscrits authentiques, augmentée de quelques pièces inédites de ce poète et d'une notice sur sa vie*, par H. E...; Villeneuve-sur-Lot, 1 vol. in-8° de 160 pages. Ces œuvres se composent d'épigrammes, de sonnets, de madrigaux, de strophes et cantiques, et de divers petits poèmes en patois gascon, où il y a plus de malice et d'esprit, plus de grossièreté que de finesse; mais il s'y trouve quelques pièces assez remarquables.

GUYOT DE FÈRE.

1. — *Œuvres en tête des Œuvres de Daubasse, édit. de la Librairie de la Capitale, Annonceur du dépt. du Lot-et-Garonne*, vol. 3, 200. — *Philippe la Madeline, Dictionnaire poétique des Poètes français*, p. 189. — *Dictionnaire de la France littéraire*.

NOT. MUSE. GÉNÉR. — T. XII.

DAURE. Voyez RICHER-DAURE.

DAUBENTON (Guillaume), jésuite français, né à Auxerre, en 1648, mort en 1723. Il suivit en Espagne, en qualité de confesseur, le roi Philippe V. Renvoyé en 1706, par suite de la jalousie des courtisans, il fut rappelé en 1716. Il eut la faiblesse de communiquer au duc d'Orléans, régent de France, le projet d'abdication que lui avait confié le roi d'Espagne, dans l'espoir que la cour de France détournerait ce prince de sa résolution. Le régent fit passer la lettre au roi, qui la montra en silence à son confesseur. Celui-ci, frappé d'une commotion subite, tombe à la renverse, et mourut peu de temps après. Daubenton avait prêché avec assez de succès. On a de lui des *Oraisons funèbres* et une *Vie de saint François Régis*; in-12.

Voltaire, *Siècle de Louis XV.* — Desnoëtis, *Les Siècles littéraires*.

DAUBENTON (Louis-Jean-Marie), célèbre naturaliste français, né à Moulthar (Côte-d'Or), le 29 mai 1716, mort le 1^{er} janvier 1800. Son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique, lui en fit prendre l'habit dès l'âge de douze ans, et, voulant l'obliger à se distinguer dans cette carrière, où un oncle l'avait précédé, il lui fit sentir le besoin et l'importance d'études solides et étendues. Le jeune Daubenton répondit aux soins que l'on eut pour lui; et comme il n'avait plus rien à apprendre à Dijon, il quitta l'école des jésuites de cette ville pour venir à Paris suivre les cours de théologie à la Sorbonne; mais, il faut le dire, il n'obéissait que par soumission aux volontés paternelles; aussi, dès qu'il reconnut la possibilité de secouer le joug de la contrainte et de se livrer pleinement à ses penchants, il étudia secrètement la médecine. La mort de son père, arrivée en 1736, lui permit de marcher ouvertement dans la voie qu'il voulait suivre, et bientôt il fut en état de prendre ses degrés. En 1741 il rentra dans ses foyers pour y exercer l'art de guérir et y vivre selon ses goûts, simples et modestes. Buffon changea cette destinée sans ambition, en appelant l'année suivante son camarade d'enfance à Paris et en l'associant à la grande œuvre qu'il allait entreprendre, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, pour illustrer son nom et le titre d'intendant du Jardin des plantes, qu'il venait d'obtenir.

Daubenton réunissait toutes les qualités nécessaires : justesse d'esprit, finesse de tact, persévérance et scrupuleuse circonspection dans les recherches, unies à une rare modestie, à un dévouement sans bornes et une abnégation comme il la fallait à Buffon, habitué à primer en tout et à renfermer dans un rôle secondaire celui qu'il chargeait pourtant de la partie la plus difficile et la plus ardue de l'ouvrage. Jamais association ne fut mieux assortie. Il existait, comme on l'a dit, au physique et au moral, entre les deux amis ce contraste parfait si nécessaire pour rendre une union durable : chacun

d'eux semblait en effet avoir reçu précisément les qualités propres à tempérer celles de l'autre par leur opposition. Cependant, aux yeux de la science austère, le style pompeux et plein de chaleur de l'un, qui l'entraînait souvent aux hypothèses les plus poétiquement hasardées et aux conséquences les plus fausses, lui profitait moins que la sagesse de l'autre, armée du compas et du scalpel, ne décrivant les parties les plus cachées de l'organisation, ne déterminant les dimensions des êtres, ne comparant leurs formes, qu'après les avoir vues, revues, touchées et mesurées, ne laissant échapper aucune expression sans en avoir, avec une inaltérable patience, calculé les portées actuelles et même celles à venir, dans la crainte que l'enthousiasme et les jouissances de l'imagination ne l'entraînaient au delà de la vérité. Non-seulement les travaux anatomiques occupaient une grande partie des journées de Daubenton, mais il trouvait encore le temps nécessaire pour rassembler, pour classer les minéraux, les fruits, les bois, les coquillages, entassés sans ordre depuis la mort de Tournefort; pour rendre, par des procédés de conservation empruntés à Réaumur et à d'autres naturalistes, aux dépouilles inanimées des quadrupèdes et des oiseaux toutes les apparences de la vie; en un mot, pour présenter aux yeux des étudiants et des amateurs tous les objets recueillis sous le jour le plus convenable, sans blesser les rapports naturels.

D'après le plan primitif de l'*Histoire naturelle*, Daubenton était chargé de la description anatomique de tous les êtres qui devaient faire partie de ce grand ouvrage; mais l'amour-propre et la jalousie de Buffon ne virent point avec plaisir que les savants espéraient plus de profit réel pour la science, des détails scrupuleusement exacts, de la marche circonspecte du patient démonstrateur, que des tableaux élégants et vifs, que des écarts hardis du poète. Daubenton, tourmenté par les tracasseries qu'on lui suscitait chaque jour, ne dépassa pas la section des mammifères. Ce fut une perte immense pour l'histoire naturelle, puisque ceux qui s'occupent des quadrupèdes ont tiré de cette partie des choses très-curieuses, sans en indiquer la source, et que l'on est tout surpris d'y découvrir quand on fouille cette riche mine pour écrire l'histoire de la science. Camper en a fait la remarque, et, tout en restituant à Daubenton les fleurons qui ont servi à d'autres pour se trasser des couronnes, il a dit avec beaucoup de vérité : « La modestie de Daubenton ne lui a pas permis de savoir toutes les découvertes dont il était l'auteur. » On lui a fait souvent des reproches, surtout celui d'avoir trop resserré les descriptions, en les bornant à l'anatomie du squelette et à celle des viscères, sans traiter des muscles, des vaisseaux, des nerfs, ni des organes extérieurs des sens; mais, ainsi que Cuvier aimait à le dire à ceux qui l'attaquaient devant lui, « on ne prouvera

« qu'il lui était possible d'éviter ce reproche qu'« lorsqu'on aura fait mieux que lui, dans le
« même temps et avec les mêmes moyens ».

On ne tarda pas à s'apercevoir de l'éloignement de Daubenton : le style de Buffon, les efforts de Guéneau de Monthéniard, de Bexon, de Sonnini, ne purent combler la lacune importante qu'il devenait chaque jour physiquement et moralement impossible au chef de l'entreprise de remplir. Ce qui mit un terme à l'espoir des savants, ce fut de voir un simple dessinateur chargé de remplacer Daubenton. Une première faute en amena une seconde, et c'est lorsque l'injustice fut à son comble que l'on pensa à réparer le mal : il n'était plus temps, et la grande œuvre conçue, commencée par Buffon, demeura pour toujours incomplète. On a tenté plusieurs fois de nos jours de la mettre au niveau du progrès actuel de la science : on échoua, cela devait être; les assises du monument gigantesque entrepris au milieu du dix-huitième siècle ne pouvaient suffire pour répondre à l'immense extension acquise par chacune des divisions du temple scientifique. Buffon reconnut plus tard sa faute; il eut la franchise de l'avouer, et l'intimité des deux anciens amis se rétablit entièrement. Quoique Daubenton eût cessé toute coopération avec son injuste ami, il ne négligea point ses investigations; il enrichit les fastes de l'histoire naturelle de vues nouvelles, de découvertes importantes. Le premier il appliqua la connaissance de l'anatomie comparée à la détermination des corps fossiles, et ouvrit ainsi la véritable route pour retrouver les annales perdues des révolutions géologiques du globe. Il déclara en 1762 que l'os ridiculement attribué à la jambe d'un géant, et que l'on conservait au garde-meuble sous ce nom, avait appartenu à une girafe, et devait être l'os du rayon. Trente ans après, il eut la satisfaction de voir sa conjecture vérifiée sur le squelette de la girafe envoyée par Levaillant au Musée d'Histoire Naturelle de Paris. Ce qu'il écrivit en 1764, dans les *Actes de l'Académie des Sciences*, sur les différences qui séparent l'homme de l'orang-outang, et celui-ci du singe, de la création, est aujourd'hui démontré par l'orang-outang qu'on a pu voir dans les différentes ménageries. Ce fut aussi Daubenton qui découvrit le premier la petite lame élastique adhérente à la coquille du *turbo peruersus* de Linné, que le mollusque abaisse en sortant et qui reprend sa place dès qu'il rentre. Ce fait, unique dans les fastes de la conchyliologie, n'a pas été contesté depuis; mais on le cite sans en nommer le premier observateur.

On doit encore à Daubenton de profondes remarques en physiologie végétale et en agriculture. La minéralogie lui doit le savant Haüy. Il a singulièrement contribué à l'amélioration de nos laines, et l'art du berger a reçu de lui tous les éléments de la plus haute prospérité. L'on ne peut oublier ses heureuses tentatives pour l'im-

l'un en France de la race des mérinos, ni les leçons qu'il donna dans l'Ecole Vétérinaire d'Alfort. Les nombreux articles qu'il a aux deux Encyclopédies, surtout à l'*Encyclopédie méthodique*, ont répandu de larges lumières sur les diverses parties de la nature. Quoique né avec un tempérament faible, Daubenton soutint longtemps ses occupations, et il atteignit son seizième ans infirmes et douloureux. Le travail sur lui un amusement plutôt qu'une tâche sur, nullement tourmenté par la soif de le faire tant de bassesses, ne nourrit ni projet d'ambition ni désir de grand, qui usent tous les ressorts de la vie et ne peuvent transiger avec l'honneur, son ne coula paisible. Il entra dès 1744 à l'Académie des Sciences, et fut nommé presque à la fois garde et démonstrateur du Cabinet d'Histoire Naturelle. Dans la suite, il devint sur lui un amusement plutôt qu'une tâche sur le corps scientifique après 1789, il fut nommé à l'Institut, et maintenu comme professeur-administrateur au Muséum d'Histoire Naturelle; enfin, l'un des premiers il fut nommé directeur du zéolithe conservateur à la fin de décembre 1799. Cette nomination l'effraya tellement, qu'il prit quelques changements à ses habitudes, décida sa mort. Ses restes ont été déposées au belvédère du Muséum.

Principaux mémoires de Daubenton, — Sur la manière de distinguer les pierres précieuses; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1750; — Sur le mouton; ibid., 1751; — Sur la liqueur musquée; ibid., 1752; — Sur l'Albâtre; ibid., 1753; — Sur les Musaraignes, et en particulier sur une espèce de Musaraigne qui se trouve en France, et qui n'a pas été remarquée par les naturalistes; ibid., 1756, avec deux planches; — Sur les Chauves-Souris; ibid., avec deux planches; — Sur les os et dents remarquables du grand dauphin; ibid., 1762; — Sur le régime de la Ruminant et sur le tempérament des bêtes à laine; ibid., 1768; — Sur le régime des bêtes à laine; ibid., 1770; — Sur le régime des bêtes à laine; dans lequel l'auteur détermine les différences de ce qui est relatif à leurs besoins; dans les *Mémoires de l'Académie de médecine*, ann. 1777-78; — Sur les remèdes les plus nécessaires aux bêtes à laine; ibid., 1779; — Sur les bêtes à laine; dans les *Mémoires de l'Académie de médecine*, 1777; — Sur les purgatives des bêtes à laine; dans les *Mémoires de médecine*, ann. 1780-81 et 1782; — Sur l'Arcature de la pierre appelée l'ail-de-pois; — Sur le grand os qui a été découvert dans Paris, et sur la confor-

mation des os de la tête des cétacées; ibid., 1782; — Sur les causes qui procurent trois sortes d'herborisations dans les pierres; ibid.; — Instruction pour les bergers et les propriétaires de troupeaux, etc., avec notes de J.-B. Huzard; Paris, 1782 et 1821, in-8°; — Sur la pierre à lancettes; avec fig., dans les *Mémoires de l'Académie de Médecine*, ann. 1782-83; — Sur le premier drap de laine superfine du cru de la France; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1784; Paris, 1784, in-8°; — Tableau méthodique des Minéraux, suivant leurs différentes natures, et avec des caractères distinctifs, apparents ou faciles à reconnaître; Paris, 1784 et 1801, in-8°; — Mémoire sur les indigestions, qui commencent à être plus fréquentes pour la plupart des hommes à l'âge de quarante à quarante-cinq ans; Paris, 1785 et 1798, in-8°; — Sur la comparaison de la nouvelle laine superfine de France, etc.; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1785; — Sur la pierre de Poiz, Pectolite des Allemands; ibid., 1787; — Sur l'organisation et l'accroissement du bois; ibid., 1790, avec trois planches; — Sur la couleur des gemmes, dans le *Journal des Mines*, IV, ann. 1796; — Plan des expériences qui se font au Jardin des Plantes sur les moutons et d'autres animaux domestiques; dans les anciens *Mémoires de l'Institut*, I, ann. 1798; — Observations sur les caractères génériques en histoire naturelle; ibid.; — Moyens d'augmenter la production du blé sur le sol de la république française par le parcage des moutons et la suppression des jachères; ibid.; — Catechisme des Bergers, etc. (ouvrage posth.); Paris, 1810 et 1822; — Des articles dans le *Journal des Savants* et dans la *Collection académique de Dijon*; et des *Éléments d'Histoire Naturelle*, restes manuscrits. [A. THIEBAUT DE BERNEAUD, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec addit.]

G. Cuvier, *Notice sur la Vie et les Ouvrages de Daubenton*; dans les *Mémoires de l'Institut*, t. III, p. 69.

DAUBENTON (Marguerite), romancière française, femme du naturaliste, née à Montbar, en 1720, morte à Paris, en 1788. Elle publia un roman intitulé : *Zélie dans le Désert*; Paris, 1787, 2 vol. in-12; nouvelle et seule édition avouée par l'auteur; Paris, 1823, 4 vol. in-12; Paris, 1845, 12^e édition. Cette composition, quoique assez faible, ne manque pas d'intérêt.

Rabbe, *Suppl. à la Biog. univ. et portat. des Contemp.* — Beuchot, *Journ. de la Lib.*

DAUBENTONNE ou DABENTONNE (Jeanne), appelée par la *Chronique de Saint-Denis* PIERRE DAUBENTON, hérétique française, née à Paris, brûlée dans la même ville, le 5 juillet 1372. Elle se mit, comme prédicatrice, à la tête des tur-lupins ou frères de la compagnie de pauvreté, sectaires issus des frérots et des bégards. Ces tur-lupins s'étaient formés dans les montagnes du

Dauphiné et de la Savoie, d'où ils s'étaient répandus en France et en Allemagne. En 1372, Jeanne Daubenton, entraînée par leur morale relâchée, se joignit à une de ces bandes, et devint bientôt un de leurs plus actifs missionnaires. Elle affirmait « que les femmes avaient reçu de Dieu le don de la prédication aussi bien que les hommes, » et enseignait « que pour marcher sur les traces des apôtres, il fallait que le chrétien fût pauvre, déchaussé et presque entièrement nu; que quand l'homme était arrivé à un certain degré de perfection, il devenait impeccable et pouvait sans crainte assouvir ses passions et accorder à son corps tout ce qu'il demande; qu'il n'y avait que les *imparfaits* qui puissent s'en troubler et en avoir honte, la sensualité étant, dans l'état de grâce, soumise à l'esprit et à la raison, etc. » Les turlupins réduisaient tous les devoirs de la religion à une oraison mentale, allaient nus, et commettaient en public les actions les plus indécentes. Gênébrard dit : *Turlupini cynicorum sectam suscitantes de nuditate pudendorum et publico coitu*. Nonobstant ces extravagances profanes, ces sectaires affectaient de grands airs de spiritualité et de dévotion, « afin, remarque Gerson, de se mieux insinuer dans l'esprit des femmes et de les faire tomber dans le piège de leurs désirs impudiques ». Les turlupins parurent en France sous le règne de Charles V. Viguier et quelques auteurs pensent que le nom de turlupins leur fut donné des mots latin *turris* et *lupus*, parce que ces hérétiques vagabonds se retiraient dans des tours abandonnées ou dans les forêts, et y vivaient avec les loups, *quod ea tantum habitarent loca quæ lupis exposita erant*. Quoi qu'il en soit, ils furent excommuniés par Grégoire XI, qui invita les princes chrétiens à les anéantir. Traqués dans leurs repaires comme des animaux sauvages, un grand nombre d'entre eux fut massacré sur la place ou brûlé vif dans les principales villes d'Allemagne et de Belgique. On ne déploya pas moins de vigueur pour en purger la France, comme le prouve la pièce suivante, rapportée par Du Cange. « A frère Jacques More, de l'ordre des Frères Prêcheurs, inquisiteur de la province de France, pour don à lui fait par le roi, par ses lettres du 2 février 1373, pour et en récompensation de plusieurs peines, missions et despens qu'a eus, soufferts et soutenus en faisant poursuite contre les turlupins et turlupines, qui trouvés et pris en ladite province et par sa diligence pugnais de leurs méprentures et erreurs, pour 50 francs valant 10 livres parisis. » Gaguin dit qu'à Paris « on brusla Jehanne Daubenton et un autre avec elle, qui estoient les deux principaux prescheurs des turlupins; mais cettui que sans nom mettons, comme il fut trespassé en prison avant la sentence de sa crémation, à ce que son corps ne pourrist, on le garda quinze jours dedans un tas de chaux, et au jour déterminé pour sa punition fut bruslé sur la place de

Grève ». La *Chronique de Saint-Denis* rapporte ce fait dans les termes suivants : « Le dimanche quatriemes du mois de juillet l'an 1372, en la place de Grève à Paris, l'habit et les livres des turelupins, autrement appelez et nommez la compagnie de pauvreté, furent condamnés de hérésie par les inquisiteurs; et ce jour furent condamnés deux hérétiques, c'est à sçavoir un homme qui étoit mort dans les prisons de l'evesque de Paris, durant son procez, seize jours ou environ avant ladite condamnation, et une femme appelée Pieroine d'Aubenton, de Paris. Et ce dimanche furent ars audit lieu de la place de Grève à Paris l'habit et les livres. Et le lendemain, jour de lundy, furent ars en la place aux Pourceaux, auprès de Paris, hors la porte Saint-Honoré, la dicte Pieroine et ledit mort, qui toujours depuis sa mort avoit esté gardé en un tonneau plein de chaux. »

Alfred DE LACAZE.

Chronique de Saint-Denis, chap. XXXVI. — *Protocole, Etienhus Hæresium*, tit. Turlup. — Gantier, *Siècle XII*. — Hermant, *Histoire des Hérésies*, IV, 376. — Du Cange, *Glossaire*, tit. Turlup. — Rob. Gaguin, *Hist.*, liv. XI. — Du Tillet, *Chronique de France*. — Gênébrard, *Chronique*. — P. de Herental, *L'Église Pontificale Romanorum*, 678. — Secousse, *Chronique française*, II, 648. — Meyer, *Annal. Flandr.*, lib. XIII, fol. 168. — Mézerai, *Abbrégé chronologique*, III, 287. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Siamonti, *Histoire des Français*, XI, 181. — Flaquez, dans l'*Encyclopédie théologique*, XII.

DAUBERMESNIL (Antoine), homme politique français et fondateur de la secte des *théophilanthropes*, mort à Perpignan, en 1802. Il fut élu, en septembre 1792, député du Tarn à la Convention nationale, et ne vota pas dans le procès de Louis XVI, pour cause de maladie. Quelques mois plus tard le comité de salut public le contraignit à donner sa démission, comme partisan des girondins; mais il fut rappelé en 1795, et proposa, le 24 octobre de la même année, de faire graver sur le sceau de la république une ruche entourée d'abeilles, ce qui fut rejeté « parce que, dit un membre, les abeilles travaillent pour une reine, qui ne fait rien, et que cet emblème se retrouve dans les armes de plusieurs des rois de la première race, dits *rois fainéants* ». Daubermesnil après la session de la Convention devint membre du Conseil des Cinq-Cents; il en sortit en mai 1797, et y fut réélu en mars 1798, après avoir été dans l'intervalle commissaire du Directoire exécutif à Alby. S'étant opposé au coup d'État du 18 brumaire, il fut exclu du corps législatif et détenu quelque temps dans la Charente-Inférieure. Rendu à la liberté, il se retira dans son département, où il mourut peu après. C'était un esprit ardent et romanesque; entre autres singularités, il se proclamait disciple des anciens mages. On a de lui : *Extraits d'un manuscrit intitulé : Le Culte des adorateurs de Dieu, contenant des fragments de leurs différents livres sur l'institution du culte, les observations religieuses, l'instruction, les préceptes et l'adoration*; Paris, an IV (1796), in-8°. Ce livre

dans une maison à la Société des Théophilanthropes, qu'on réaménagea du Bœc en 1796. Grégoire, ancien évêque de Blois, parle ainsi de l'ouvrage de Daubermesnil : « Ce livre, qui est, dit-il, selon l'auteur, à la fois un *Suécologe* et un *Rituel*, se compose de prières et de mauvaises poésies, à travers lesquelles on rencontre quelques idées saines. Daubermesnil assurait qu'à Gailliot, dans une petite association, étaient nées ces singulières théophilanthropes. Il en avait formé à Paris une de sept à huit personnes, qui, dans un local rue du Fau, ont tenu en dix séances. Au milieu de l'après-midi, sur un trépidé, était un brasier dans lequel on jetait un grain d'encens en chant, et cette cérémonie se répétait de temps à autre pendant la durée de la séance. Daubermesnil voulait que ces sectateurs s'appelaient *théophilanthropes*, et leur manuel fut d'abord imprimé, en vendémiaire 1797, avec cette qualification, qu'ils synecrochèrent ensuite pour en faire des *théophilanthropes*. »

Attila Grégoire, Histoire des Sectes religieuses, II, 24. — *Notice Biographique Conventionnelle*. — *Biographie anecdotique des Contemporains*.

DAUBIGNY. Voyez AUCANT.

DAUBIGNY (Jean-Louis-Marie VILLAIN), homme politique français, né à Saint-Just (Puy-de-Dôme), mort aux îles Séchelles, en 1801. Il était en 1793 procureur au parlement de Paris, et se trouva aux premiers rangs parmi les démocrates dans tout le cours de la première révolution française : il fit partie du club des Jacobins, où il se signala parmi les plus ardents. Il contribua puissamment à la journée du 10 août : ce fut lui qui, rencontrant le journaliste Salleau sur la place Vendôme, à la tête d'une patrouille supposée royaliste, le fit arrêter et enfermer dans un palais des Champs-Élysées. Ami de Danton, Daubigny devint, après le 10 août, l'un des membres du tribunal révolutionnaire. Accusé par le ministre Roland d'un vol considérable commis au Gode-Moutier, ses amis politiques arrêtaient la poursuite. Vers la fin de 1793, Daubigny se signala au ministère de la guerre Bonchotte, et devint membre du comité révolutionnaire de sa section. Accusé une seconde fois de vol au Bourdon de l'Oise, en 1793, Daubigny fut acquitté ; et après le 9 thermidor il fut admis d'acclamation. En 1795 Bourdon de l'Oise fut élu de nouveau ; Daubigny allait encore avoir le même sort, lorsque l'amnistie du 4 ventôse lui rendit la liberté. Après l'affaire du Bourdon en 1800 (24 décembre 1800), il se vit confondre parmi ceux des jacobins que Bonaparte accusa d'un complot qui avait été ourdi par les jacobins. Daubigny fut déporté aux îles Séchelles, où il mourut peu de temps après. Sa veuve était Bonchotte.

Attila Grégoire, op. cit. de la Fr. anc. — *Biographie moderne*, 1801, de 1801. — *Galerie Historique des Contemporains*.

DAUBIGNY (Pierre), peintre en miniature français, né à Paris, à la fin d'octobre 1793. Élève

d'Aubry, il exposa pour la première fois en 1822, et depuis cette époque ses ouvrages ont figuré à presque toutes les expositions. Parmi les nombreuses miniatures de M. Daubigny, qui décèlent une étude approfondie des maîtres, on remarque les portraits de M^{me} de Marceval, de M. et de M^{me} Alfred de Vigny, et du général Gourgaud.

Documents particuliers.

DAUBIGNY (M^{me}, née Amélie DAUTEL), peintre en miniature, femme du précédent, naquit à Paris, en 1795, et obtint une médaille d'or de troisième classe à la suite de l'exposition de 1834. Parmi ses productions, on remarque les portraits du duc d'Orléans et de M^{me} Grisi, exposés au salon de 1837.

A. S.

Archives des Musées impériaux. — *Documents particuliers*.

DAUBIGNY (Charles-François), paysagiste français, graveur à l'eau-forte et sur bois, né à Paris, le 15 février 1817. Neveu de Pierre Daubigny, il visita à dix-huit ans l'Italie, et à son retour en France il exposa, au salon de 1838, une *Vue de l'église de Notre-Dame de Paris*. Parmi les principales productions de cet artiste, on remarque : *Les Bords de la rivière d'Orléans* ; — *Vue de la Seine à Charenton* ; — *Les Îles de Bezons* ; — *La Seine à Bezons*. Ces quatre tableaux ont été acquis par le ministère de l'intérieur. Au nombre des toiles exposées aux divers salons, nous signalerons (salon de 1840) : *Saint Jérôme*, paysage ; — *Vue prise dans la vallée d'Oisans* (Isère) ; — (1841) *Vue prise sur les bords du Fieron, Sassenage* ; — (1843) *Vue prise aux environs de Choisy-le-Roi* ; — (1844) *Carrefour du Nid de l'Aigle, forêt de Fontainebleau* ; — (1847) *Vue prise en Picardie* ; — *Vue prise au bord du Ru* (Valmondois) ; — *Une Chaumière en Picardie* ; — (1848) *Les Souches, vue prise dans le Morvan* ; — *un Champ de blé* ; — *Les Bords du Cousin, près d'Avallon* ; — *Vue prise aux environs de Châteauneuf-Chinon* ; — (1850-1851) *Vue prise à Champlay* ; — *Vue prise sur les bords de la Seine* ; — *Soleil couché* ; — (1852) *La Moisson* : appartient à la liste civile ; — *Vue prise sur les bords de la Seine* : acquis par la liste civile ; ce tableau est au Musée de Nantes ; — (1853) *Étang de Giliou, près d'Optevos* (Isère) : ce tableau, acheté par l'empereur Napoléon III, est au palais de Saint-Cloud ; — *Petite Vallée d'Optevos* ; — *Entrée de Village*. Comme graveur à l'eau-forte, M. Daubigny a enrichi plusieurs ouvrages publiés par Curmer, que *Le Jardin des Plantes*, la *Revue des Beaux-Arts*. La galerie du Luxembourg possède de cet artiste un cadre de treize eaux-fortes, parmi lesquelles il s'en trouve une représentant *Une Tonnelle*, dont les figures ont été gravées par Ernest Meissonnier. Ses dessins sur bois se trouvent disséminés dans *L'Illustration*, le *Journal des Artistes*, etc.

A. SAUZAT.

Dauphiné et de la Savoie, d'où ils s'étaient répandus en France et en Allemagne. En 1372, Jeanne Daubentonne, entraînée par leur morale relâchée, se joignit à une de ces bandes, et devint bientôt un de leurs plus actifs missionnaires. Elle affirmait « que les femmes avaient reçu de Dieu le don de la prédication aussi bien que les hommes, » et enseignait « que pour marcher sur les traces des apôtres, il fallait que le chrétien fût pauvre, déchaussé et presque entièrement nu ; que quand l'homme était arrivé à un certain degré de perfection, il devenait impeccable et pouvait sans crainte assouvir ses passions et accorder à son corps tout ce qu'il demande ; qu'il n'y avait que les *imparfaits* qui pussent s'en troubler et en avoir honte, la sensualité étant, dans l'état de grâce, soumise à l'esprit et à la raison, etc. » Les turlupins réduisaient tous les devoirs de la religion à une oraison mentale, allaient nus, et commettaient en public les actions les plus indécentes. Génébrard dit : *Turelupini cynicorum sectam suscitantes de nuditate pudendorum et publico coitu*. Nonobstant ces extravagances profanes, ces sectaires affectaient de grands airs de spiritualité et de dévotion, « afin, remarque Gerson, de se mieux insinuer dans l'esprit des femmes et de les faire tomber dans le piège de leurs désirs impudiques ». Les turlupins parurent en France sous le règne de Charles V. Viguier et quelques auteurs pensent que le nom de turlupins leur fut donné des mots latin *turris* et *lupus*, parce que ces hérétiques vagabonds se retiraient dans des tours abandonnées ou dans les forêts, et y vivaient avec les loups, *quod ea tantum habitarent loca quæ lupis exposita erant*. Quoi qu'il en soit, ils furent excommuniés par Grégoire XI, qui invita les princes chrétiens à les anéantir. Traqués dans leurs repaires comme des animaux sauvages, un grand nombre d'entre eux fut massacré sur la place ou brûlé vif dans les principales villes d'Allemagne et de Belgique. On ne déploya pas moins de vigueur pour purger la France, comme le prouve la pièce suivante, rapportée par Du Cange. « A frère Jacques More, de l'ordre des Frères Prescheurs, inquisiteur de la province de France, pour don à lui fait par le roi, par ses lettres du 2 février 1373, pour et en récompensation de plusieurs peines, missions et despens qu'a eus, soufferts et soutenus en faisant poursuite contre les turlupins et turlupines, qui trouvés et pris en ladite province et par sa diligence pugnés de leurs méprentures et erreurs, pour 50 francs valant 10 livres parisis. » Gaguin dit qu'à Paris « on brusla Jehanne Daubentonne et un autre avec elle, qui estoient les deux principaux prescheurs des turlupins ; mais cettui que sans nom mettons, comme il fut trepassé en prison avant la sentence de sa crémation, à ce que son corps ne pourrist, on le garda quinze jours dedans un tas de chaux, et au jour déterminé pour sa punition fut bruslé sur la place de

Grève ». La *Chronique de Saint-Denis* rapporte ce fait dans les termes suivants : « Le dimanche quatriesme du mois de juillet l'an 1372, en la place de Grève à Paris, l'habit et les livres des turelupins, autrement appelez et nommez la compagnie de pauvreté, furent condamnés de hérésie par les inquisiteurs ; et ce jour furent condamnés deux hérétiques, c'est à sçavoir un homme qui étoit mort dans les prisons de l'evesque de Paris, durant son procez, seize jours ou environ avant ladite condamnation, et une femme appelée Pieroime d'Aubenton, de Paris. Et ce dimanche furent ars audit lieu de la place de Grève à Paris l'habit et les livres. Et le lendemain, jour de lundy, furent ars en la place aux Pourceaux, auprès de Paris, hors la porte Saint-Honoré, la dicte Pieroime et ledit mort, qui toujours depuis sa mort avoit esté gardé en un tonneau plein de chaux. »

Alfred DE LACAZE.

Chronique de Saint-Denis, chap. XXXVI. — Prateole, *Elenchus Hæresium*, III, Turlup. — Gautier, *Siècle XII*. — Hermant, *Histoire des Hérésies*, IV, 371. — Du Cange, *Glossaire*, III, Turlup. — Rob. Gaguin, *Hist.*, liv. XI. — Du Tillet, *Chronique de France*. — Génébrard, *Chron.* — P. de Herentalis, *Vim Pontificorum Romanorum*, 678. — Secousse, *Chronique française*, II, 648. — Meyer, *Annal. Flandr.*, lib. XIII, fol. 148. — Mézerai, *Abrégé chronologique*, III, 227. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Sismondi, *Histoire des Français*, XI, 161. — Piquet, dans l'*Encyclopédie théologique*, XII.

DAUBERMESNIL (Antoine), homme politique français et fondateur de la secte des *théophilanthropes*, mort à Perpignan, en 1802. Il fut élu, en septembre 1792, député du Tarn à la Convention nationale, et ne vota pas dans le procès de Louis XVI, pour cause de maladie. Quelques mois plus tard le comité de salut public le contraignit à donner sa démission, comme partisan des girondins ; mais il fut rappelé en 1795, et proposa, le 24 octobre de la même année, de faire graver sur le sceau de la république une ruche entourée d'abeilles, ce qui fut rejeté « parce que, dit un membre, les abeilles travaillent pour une reine, qui ne fait rien, et que cet emblème se trouve dans les armes de plusieurs des rois la première race, dits rois fainéants ». bermesnil après la session de 1795, devint membre du Conseil des Cinq-Cents, et fut élu, en mai 1797, et y fut réélu en 1798, après avoir été dans l'intervalle commissaire Directeur exécutif à Bayle. S'étant opposé au coup d'État du 18 brumaire, il fut exclu du législatif et détenu quelque temps dans la rente inférieure. Rendu à la liberté, il se retira dans son département, où il mourut. C'était un esprit ardent et très singulier, il se proclama magicien. On a de lui : *Parallèle des cultes*, crit intitulé : *Le Culte des adorateurs du soleil*, contenant des fragments de leurs différents livres sur l'institution du culte, les observations religieuses, l'instruction, les prières, l'adoration ; Paris, an IV (1796), in-8°.

donna naissance à la Société des Théophilanthropes, qui se réunissait rue du Bac en 1796. Grégoire, ancien évêque de Blois, parle ainsi de l'ouvrage de Daubermesnil : « Ce livre, qui est, dit-il, selon l'auteur, à la fois un *Encyclope* et un *Rituel*, se compose de prières et de mauvaises poésies, à travers lesquelles on rencontre quelques idées vraies. Daubermesnil assurait qu'à Gaillot, dans sa petite association, étaient usitées ces singulières théurgies. Il en avait formé à Paris une de sept à huit personnes, qui, dans un local rue du Bac, eut neuf ou dix séances. Au milieu de l'appareil, sur un trépied, était un brasier dans lequel chacun jetait un grain d'encens en entrant, et cette cérémonie se répétait de temps à autre pendant la durée de la séance. Daubermesnil voulait que ses sectateurs s'appelassent *théophrastophiles*, et leur manuel fut d'abord imprimé, en vendémiaire 1797, avec cette qualification, qu'ils synécopèrent ensuite pour en faire des *théophilanthropes*. »

Abbé Grégoire, *Histoire des Sectes religieuses*, II, 1. — *Précis Biographique Conventionnelle*. — *Biographie universelle des Contemporains*.

DAUBIGNY. Voyez AUBIGNY.

DAUBIGNY (Jean-Louis-Marie VILLAIN), homme politique français, né à Saint-Just (Picardie), mort aux îles Séchelles, en 1801. Il était en 1789 procureur au parlement de Paris, et se montra aux premiers rangs parmi les démocrates dans tout le cours de la première révolution française : il fit partie du club des Jacobins, où il se signala parmi les plus ardents. Il contribua puissamment à la journée du 10 août : ce fut lui qui, rencontrant le journaliste Salleau sur la place Vendôme, à la tête d'une patrouille supposée royale, le fit arrêter et enfermer dans un *parc* des Champs-Élysées. Ami de Danton, Daubigny devint, après le 10 août, l'un des membres du tribunal révolutionnaire. Accusé par le ministre Roland d'un vol considérable commis au Garde-Meuble, ses amis politiques arrêterent les poursuites. Vers la fin de 1793, Daubigny fut adjoint au ministre de la guerre Bouchotte, et devint membre du comité révolutionnaire de sa section. Accusé une seconde fois de vol Bourdon de l'Oise, en 1793, Daubigny fut acquitté ; et après le 9 thermidor il fut d'arrestation. En 1795 Bourdon de l'Oise fut nouveau ; Daubigny allait encore avoir le même sort, lorsque l'amnistie du 4 mai lui rendit la liberté. Après l'affaire du 10 août, 24 décembre 1800, il se vit compris parmi ceux des jacobins que Bonaparte fit un complot qui avait été ourdi par les jacobins. Daubigny fut déporté aux îles Séchelles et mourut peu de temps après. Sa veuve Bouchotte.

Des Martyrs de la France. — *Biographie morale*, t. 1. — *Galerie Historique des Contemporains*.

DAUBIGNY (Pierre), peintre en miniature, né à Paris, à la fin d'octobre 1793. Élève

d'Aubry, il exposa pour la première fois en 1822, et depuis cette époque ses ouvrages ont figuré à presque toutes les expositions. Parmi les nombreuses miniatures de M. Daubigny, qui décèlent une étude approfondie des maîtres, on remarque les portraits de M^{me} de Marescalchi, de M. et de M^{me} Alfred de Vigny, et du général Gourgaud.

Documents partic.

* DAUBIGNY (M^{me}, née Amélie DAUTEL), peintre en miniature, femme du précédent, naquit à Paris, en 1795, et obtint une médaille d'or de troisième classe à la suite de l'exposition de 1834. Parmi ses productions, on remarque les portraits du duc d'Orléans et de M^{lle} Grisi, exposés au salon de 1837. A. S.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

* DAUBIGNY (Charles-François), paysagiste français, graveur à l'eau-forte et sur bois, né à Paris, le 15 février 1817. Neveu de Pierre Daubigny, il visita à dix-huit ans l'Italie, et à son retour en France il exposa, au salon de 1838, une *Vue de l'église de Notre-Dame de Paris*. Parmi les principales productions de cet artiste, on remarque : *Les Bords de la rivière d'Oulins* ; — *Vue de la Seine à Charenton* ; — *Les Îles de Bezons* ; — *La Seine à Bezons*. Ces quatre tableaux ont été acquis par le ministère de l'intérieur. Au nombre des toiles exposées aux divers salons, nous signalerons (salon de 1840) : *Saint Jérôme*, paysage ; — *Vue prise dans la vallée d'Oisans* (Isère) ; — (1841) *Vue prise sur les bords du Fiéron, Sassenage* ; — (1843) *Vue prise aux environs de Choisy-le-Roi* ; — (1844) *Carrefour du Nid de l'Aigle, forêt de Fontainebleau* ; — (1847) *Vue prise en Picardie* ; — *Vue prise au bord du Ru* (Valmondois) ; — *Une Chaumière en Picardie* ; — (1848) *Les Souches, vue prise dans le Morvan* ; — *un Champ de blé* ; — *Les Bords du Cousin, près d'Avallon* ; — *Vue prise aux environs de Châteauneuf-Chinon* ; — (1850-1851) *Vue prise à Champlay* ; — *Vue prise sur les bords de la Seine* ; — *Soleil couché* ; — (1852) *La Moisson* ; appartient à la liste civile ; — *Vue prise sur les bords de la Seine* : acquis par la liste civile ; ce tableau est au Musée de Nantes ; — (1853) *Étang de Gilleux, près d'Optevos* (Isère) : ce tableau, acheté par l'empereur Napoléon III, est au palais de Saint-Cloud ; — *Petite Vallée d'Optevos* ; — *Entrée de Village*. Comme graveur à l'eau-forte, M. Daubigny a enrichi plusieurs ouvrages publiés par Curmer, tels que *Le Jardin des Plantes*, la *Revue des Beaux-Arts*. La galerie du Luxembourg possède de cet artiste un cadre de treize eaux-fortes, parmi lesquelles il s'en trouve une représentant *Une Tonnelle*, dont les figures ont été gravées par Ernest Meissonnier. Ses dessins sur bois se trouvent disséminés dans *L'Illustration*, le *Journal des Artistes*, etc.

A. SAUZAY.

Archives des Muses impériales. — Documents particuliers.

* **DAUBIGNY-DELISLE** (*Joseph*), poète français, né à Castres, le 1^{er} mai 1734, mort dans la même ville, le 21 août 1822; il étudia le droit à Toulouse, fut reçu avocat, et remplit à Carcassonne et à Castres des fonctions judiciaires; il cultiva la littérature, mais il s'en tint, dans ses compositions poétiques, au patois méridional, idiome doué de beaucoup d'expressions pittoresques et gracieuses, dont une main habile sait faire un heureux usage. Parmi les écrits de Daubigny, restés en grande partie inédits, on distingue un petit poème badin, *Lous Caoulets farcis* (Les Choux farcis), et une imitation enjouée du *Misanthrope* de Molière, imprimée en 1797; elle a le privilège d'amuser très-fort ceux qui comprennent le dialecte dans lequel elle est écrite.

Nayral, *Biographie et chroniques castraises*, 1834, t. II, p. 63.

DAUCUS (La famille des) a donné pendant plusieurs générations des théologiens à l'Eglise réformée française. Les plus connus sont les suivants :

* **I. DAUCUS** (*Charles*), né vers le milieu du seizième siècle; il fut d'abord ministre à Auxerre, et ensuite principal du collège d'Orange. En 1600 le conseil de la ville de Nîmes le mit à la tête de son collège des arts. Il quitta le poste trois ans après, pour reprendre la direction du collège d'Orange. Enfin, on le trouve une vingtaine d'années plus tard remplissant les mêmes fonctions à Nérac. C'était un homme versé dans la connaissance des langues classiques. Il a laissé quelques pièces de vers latins, imprimées en tête de différents ouvrages de théologie de cette époque.

II. DAUCUS (*Charles*), fils du précédent, né à Auxerre, fut longtemps ministre à Nérac. Outre plusieurs pièces de vers latins imprimées soit en tête de ses propres écrits, soit dans quelques ouvrages des théologiens protestants de son temps, il a laissé trois traités de controverse : *L'Echelle de Jacob, ou la doctrine touchant le vrai et unique médiateur des hommes envers Dieu, à savoir Jésus-Christ, contre l'intercession, l'adoration et l'invocation des anges et des saints, etc.*; Sainte-Foy, 1626, in-8°, de plus de douze cents pages; — *L'Ébionisme des Moines de la pauvreté et mendicité volontaire, prouvée et pratiquée contre l'Écriture Sainte, l'orthodoxe antique et la saine raison*; in-12; — *Bellarmin réformé, ou la justification de la croyance des Églises réformées*; 1631, in-8°. Le premier de ces ouvrages est un vaste arsenal d'arguments contre l'Eglise catholique; Daillé, Claude, Jurieu et plusieurs autres controversistes n'ont pas daigné de lui faire de nombreux emprunts.

* **III. DAUCUS** (*Sébastien*), né en 1613, petit-fils de l'ancien principal du collège d'Orange, et devenu du pasteur de Nérac. Il fut d'abord minis-

tre à Comonde et ensuite professeur de philosophie à l'Académie protestante de Montauban. Le 1^{er} août 1658 il abjura, dans la cathédrale de cette ville, entre les mains de l'évêque Berthier et au milieu d'un concours immense de curieux. Les catholiques, pour faire valoir leur nouvelle conquête, vantèrent Sébastien Daubus comme un homme aussi distingué par sa science que par ses mœurs, tandis que les protestants, pour atténuer sans doute cette perte, déclarèrent que c'était un homme d'une très-petite portée d'esprit.

* **IV. DAUCUS** (*Charles*), probablement petit-fils du pasteur de Nérac. Il était ministre en France à la révocation de l'édit de Nantes : il passa alors à Londres, où il fut nommé pasteur, après avoir souscrit à la confession de foi de l'Eglise anglicane. Il mourut au commencement du dix-huitième siècle. En outre d'un commentaire de l'Apocalypse, on a de lui : *Pro testimonio Flavii Josephi de Jesu Christo libri II, cum J.-E. Græbi professione*; Londini, 1706, in-8°. Havercamp a inséré dans son édition de Josephus cet écrit, destiné à défendre l'authenticité du passage relatif à Jésus-Christ dans l'Histoire des Juifs de Josephus, livre XVIII, ch. IV.

Michel NICOLAS.

Aymon, *Synodes nationaux*. — MM. Haag, *La France protestante*.

DAUCOUR. Voy. **BARBIER D'AUCCOUR**.

DAUCOUR. Voy. **GODARD D'AUCCOUR**.

* **DAUCOURT** (*Bonaventure*), géologue français, né à Stenay, vivait en 1633. Il a fait imprimer un petit ouvrage, devenu très-rare; il est intitulé : *Diluviorum et celestium incendiorum singulares Causæ et Historiæ*, dédié à Charles de Lorraine, abbé de Gorze; Nancy, 1633, in-12. L'auteur y expose « qu'outre la mer Méditerranée et la mer Caspienne, il y a une très-vaste ouverture souterraine par le moyen de laquelle les eaux se communiquent d'une mer à l'autre; qu'il y en a de pareilles dans la Méditerranée, où les eaux se perdent, qu'il y a un abîme très-profond sous le pôle où les mers s'engouffrent : que dans les eaux souterraines il se trouve des poissons tout noirs, dont on ne peut manger sans danger de mort; que dans les eaux qui sont en l'air, on voit de petits poissons et de petites grenouilles; que le cours des astres était autrefois différent de ce qu'il est aujourd'hui; que le soleil et les planètes passaient par la voie lactée, mais qu'ils ont quitté cette route, parce qu'elle était trop étroite. » En parlant des feux souterrains, des volcans, il dit que ces feux sont la cause des tremblements de terre. Il ne croit pas que le déluge puisse être arrivé naturellement, parce que rien ne se détruit le soleil même, etc. Dom Calmet donne une rapide analyse de l'ouvrage de Daucourt.

Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **DAUCY** ou **D'AUCCY** (*Jean*), historien lorrain.

vivait en 1566. Il était de l'ordre des Cor-
 tes, et fut comblé des dons François 1^{er}
 sous son règne. On a de lui l'*Abbrégé et Épi-
 tome des Vies et Gestes des Ducs de Lorraine*,
 commençant à Lothar, neveu de Jules César,
 sous le règne régnant, avec plusieurs ducs
 suivants, Ardenne, Bouillon, et comtes
 suivants, successeurs en ladite ligne ;
 1^{re}, 1566. Don Calmet considère le frère
 comme le premier ou le principal auteur
 historique historique ou fabuleux des
 de Lorraine ; il ajoute que le prétendu ma-
 nuscrit par l'abbé Hugu, sous le nom de
 Dancy, ainsi que l'ouvrage d'Edmond du
 y en sont que des plagats du livre de
 J. Blommaert, tout en reconnaissant le sa-
 lant Dancy, Calmet déclare « qu'il considère
 soit en plusieurs circonstances comme un
 travail soigné et sans fondement, et non
 comme une véritable histoire ». Dancy est aussi
 d'une *histoire des Comtes de Bar*,
 tirée par D. Calmet.

Chenot, *Ministre de Lorraine*, 1, 76, et Bibl.
B.

WURZ (Adrien), historien allemand, né
 Munich, au commencement du dix-huitième
 siècle, mort en 1786. Reçu docteur en théologie,
 passa en règle de saint Ignace, et remplit
 une chaire d'histoire à l'université de Wurtz-
 bourg. Les divers ouvrages qu'il eut à consulter
 lui ont servi à en faire un peu satisfaisant, il
 se fit plus d'une histoire universelle qu'il
 surpassa toutes les autres. Une mort près
 l'empêcha de terminer ce grand ou-
 vrage, qu'il n'a conduit que jusqu'au règne de
 Charlemagne, et qui a pour titre : *Historia
 sacra et pragmatica Romani Imperii
 sacrum, provinciarum, una cum insi-
 gnibus monumentis Merarchiæ ecclesiæ-
 sticæ probatis scriptoribus congesta, ob-
 servationibus criticis aucta* ; Wurtzbourg,
 1781, 11 t. en 4 vol. in-4°. Le P. Gräbner
 a continué cette histoire universelle,
 sous le titre de *Compendium historiæ univer-
 salis Romani Imperii et Ecclesiæ christianæ* ;
 1784, 3 vol. in-8°. GUYOT DE FÉAS.

James M. McGowan

22 (Pierre), théologien protestant, né à (Londres), le 26 septembre 1654, mort à (Londres) le 21 janvier 1733. Il étudia la théologie, et passa en 1680 en Angleterre, où ses idées, exerca quelque temps le rôle d'apôtre, et occupa durant vingt-huit ans de comités de l'Échiquier. A l'origine une partie de sa modeste fortune fut employée à des œuvres de charité, et l'autre à l'achat de la terre de Dande. On a de lui diverses œuvres : Amsterdam, 1730, in-8°.

En France protestante.

(Pierre), ministre protestant et littérateur, né à Marvejols (Lozère), en 1681, à Paris, le 11 mai 1754. On a de

lui les ouvrages suivants, publiés sous le voile de l'anonyme : *Vie de Michel de Cervantes*, trad. de l'espagnol de Majans y Siscar; Amsterd., 1740, 2 vol. in-12; — *Traité de la Foi et des devoirs des chrétiens*, traduits du latin de Burnet; Amsterd., 1729, in-12; — *Discours historiques, critiques et politiques sur Tacite* par Gordon, trad. de l'anglais; Amsterd., 1742, 2 vol. in-12; — *Discours historiques et politiques sur Salluste* par Gordon, trad. de l'angl.; sans nom de lieu, 1759, 2 vol. in-12. Cette traduction et la précédente ont été réunies et publiées à Paris, l'an II (1794), 3 vol. in-8°; — *Sibylla Capitolina, Publii Virgilii Maronis poemata, interpretatione et notis illustratum*; Oxonii (Amsterd.), 1726, in-8°. C'est un centon dirigé contre la balle *Unigenitus*. Enfin, d'après Barbier et Brunet, il coopéra à la rédaction de la *Bibliothèque historique*, depuis 1733 jusqu'en 1747. M. N.

NIM. Haag, *La France protestante*.

D'AUDEBARD DE FÉRUSSAC. *Voy. FÉ-*
RUSSAC.

DAUDET (*Louis-Pierre*), ingénieur-géographe français, né à Nîmes, vers la fin du dix-septième siècle, et connu principalement par plusieurs écrits sur le sacre du roi et sur les naissances, les mariages, les maladies, les voyages, etc., des membres de la famille royale, dont il se fit l'historiographe officiel. Ses ouvrages ont pour titre : *Relation de la cérémonie du sacre et couronnement du roi, de celles qui ont suivi et de tout ce qui s'est passé pendant le voyage de sa majesté*; Paris, 1722, in-4°; — *Explication des emblèmes héroïques inventés par M. le chevalier Daudet pour la décoration des arcs de triomphe érigés aux portes de Reims lors de la cérémonie du sacre de Louis XV*; Reims, 1722, in-4°; — *Journal historique du voyage de M^{lle} de Clermont, depuis Paris jusqu'à Strasbourg, du mariage du roi et du voyage de la reine*; Châlons, 1725, in-12; — *Épître historique à la reine, sur sa maladie et celle du roi en 1726*; Paris, 1726, in-12; — *Discours présenté à la reine au sujet de son heureux accouchement et de la naissance de deux princesses*; Paris, 1727, in-12; — *Histoire de l'auguste naissance de monseigneur le dauphin*; Paris, 1731, in-8° : c'est une description des fêtes données à Paris et dans les provinces, avec un recueil des discours prononcés en cette circonstance; — *Journal historique du premier Voyage du roi Louis XV dans la ville de Compiègne, de l'ouverture du congrès convoqué à Soissons, etc.*; Paris, 1729, in-12; — *Nouveau Guide des Chemins du royaume de France*; Paris, 1724, in-12; — *Mémoire instructif concernant le canal de Conti*; Paris, 1733, in-4° : ce canal devait amener une partie des eaux de l'Oise à Paris, à la pointe du bastion de l'arsenal; — *Nouvelle introduction à la*

Géométrie pratique; Paris, 1740, 2 vol. in-12. On a encore de Daudet une *Carte de la route de Paris à Reims* et des *Cartes des différentes routes de Paris à Compiègne, de Compiègne à Soissons, et de Paris à Soissons, dressées pour le service du roi, à l'occasion du premier voyage de sa majesté à Compiègne et de la tenue du congrès à Soissons dans le mois de juin 1728*; Paris, demi-feuille, ainsi qu'un recueil de plans et de gravures sous ce titre : *Les plans de la ville de Reims, sa vue du côté de Paris; Plan de l'église cathédrale; Représentation de la cérémonie du sacre de Louis XV; Le tombeau de saint Remi; Le tombeau de Join; La marche du roi depuis Notre-Dame jusqu'à Saint-Remi; La porte Bazée et le dessin de la porte de Mars; Le village de Corbent, avec le plan de l'église de Saint-Marcou; La route depuis Versailles jusqu'à Reims et celle depuis Reims jusqu'à Soissons, passant par Corbent*; Paris, 1723, in-fol. M. N.

Leclerc, Bibl. Nat. de la France. — Doc. part.

DAUDET (Robert), graveur français, né à Lyon, en 1737, mort à Paris, le 2 juin 1824. Il était fils d'un marchand d'estampes, et vint à Paris se perfectionner dans la gravure sous les leçons de Balcou et de Wille. Il travailla à la collection dite *Galerie du duc de Choiseul*; Paris, 1771, in-4°. Son œuvre se compose de quatre-vingt-deux pièces, parmi lesquelles on distingue : *Vue du Port d'Ostende*, d'après Solvyns; — *Les Ruines de Palmyre*, dans le *Voyage en Syrie* de Cassas (Paris, 1799, 3 vol. in-fol.); — *Passage du Pô par Napoléon*, d'après Carle Vernet; — *Marines*, d'après Joseph Vernet; — *Batailles sous Louis XIV*, d'après Vander Meulen; — *Six Paysages*, dans le *Musée français* de Robillard et Laurent; — plusieurs planches dans la *Galerie de Florence*; dans le *Voyage à Naples* de l'abbé de Saint-Non (Paris, 1781-1786, 5 vol. in-fol., 417 planches, et Paris, 1828, 4 vol. in-8°, 558 pl.); — idem, dans les *Monuments de l'Indoustan*, par Langlès (Paris, Didot l'aîné, 1812-1821, 2 vol. in-fol., 3 cartes et 144 pl.); — *La Promenade du Prado à Madrid*, pour le *Voyage pittoresque en Espagne*, par le comte Alexandre de Laborde (Paris, 1807-1818, 4 vol. in-fol., 280 pl.). Cette gravure est le dernier ouvrage de Daudet; il avait quatre-vingt-deux ans lors qu'il l'exécuta.

Huber, *Manuel des Curieux*, VIII, 289.

DAUDIGIER (Pierre). Voyez AUDIGIER.

DAUDIN (François-Marie), naturaliste français, né à Paris, le 25 mars 1774, mort en 1804. Il était fils d'un ancien receveur des finances. Privé dès son enfance de l'usage de ses jambes, il dut se consacrer à une vie sédentaire, et s'adonna à l'étude de l'histoire naturelle; et, aidé par sa femme, charmante créature, qui partageait ses goûts et ses travaux, il publia un grand nombre

d'ouvrages précieux pour la science. Daudin mourut avant trente ans : sa femme l'avait devancé au tombeau. On a de lui comme écrivain et de sa femme comme dessinateur : *Traité élémentaire d'Ornithologie, ou histoire naturelle des oiseaux*; Paris, 1799-1800, 2 vol. in-4°, 30 fig.; — *Mémoires et Notes sur des espèces inédites ou peu connues de mollusques, de vers et de zoophytes*; Paris, 1800, in-8°, avec 4 planches; — *Histoire naturelle des Rainettes, des Grenouilles et des Crapauds*; Paris, an XI (1802), in-4°, et in-fol., 38 planches; — *Histoire naturelle générale et particulière des Reptiles, pour faire suite à l'Histoire naturelle de Buffon*; Paris, 1802-1804, 8 vol. in-8°, fig.; — *Tableau des divisions, sous-divisions, ordres et genres des Mammifères et Oiseaux, d'après la méthode de Lacépède, avec l'indication de toutes les espèces décrites par Buffon et leur distribution dans chacun des genres*; Paris, 1802, in-18; — *Observations sur les Oiseaux rangés dans le genre Tanager, avec la description d'une espèce nouvelle, trouvée en Afrique, insérées dans le Dictionnaire des Sciences naturelles*; 1802, tome Ier; — *Description du Vautour de Pondichéry*; ibid., avec pl.; — *Description des Tapinambis ornés*; ibid., 1803, tome II, a; — *Sur une Chouette funèbre, observée à Strasbourg et de Colmar*; ibid.; — *Description d'une nouvelle espèce de* — à Porto-Rico, avec pl.; ibid.; — *Un Guépier et d'un Martin-Pêcheur*, avec pl.; ibid.; — *Caractères de trois genres qui composent l'ordre des diens*; *Magasin encyclopédique*, ann. tome VII; — *Mémoire sur une distri méthodique des mouvements progressifs animaux*; dans les *Annales du Musée Naturelle*, 1804, tome III; — *de la Pie-Grièche à gorge rouge*; — *tice sur les familles des Coluriens, des cherolles et des Tourbes*, avec pl.; ibid.

Magasin encyclopédique. — Rabbe, *Biographie universelle des Contemporains*.

DAUGER. Voyez AUGER (D').

DAUGIER (François-Henri-Eugène), amiral français, né le 12 septembre 1764, à Tezon, département de Vaucluse, et mort à Paris, le 12 avril 1834. Il entra dans la marine en 1782, fit plusieurs campagnes dans le lieutenant de vaisseau en 1789, et obtint à la faveur duquel il vint à Courtezon, où sa fiancée de ses concitoyens l'appela à remplir fonctions de procureur de la commune. dans la marine en 1792, il fut le 5 l'année suivante chargé des fonctions de général de l'escadre commandée par le général Morard de Galles. Le zèle qu'il déploya pour le péril de sa vie, pour aider le général en comprimant la révolte sur les bâtiments du cadre ne put le préserver d'une d

nité de salut public le rappela bientôt à la
 porte d'appointements et de servi-
 capitaine de vaisseau le 1^{er} germinal
 investi du commandement de *La Pro-*
 participa aux combats des 29 prai-
 sior, et sur laquelle passèrent, dans
 ces journées, Villaret, son major
 it, le représentant du peuple Topsent,
 et deux aides-majors. Villaret-Joyeuse
 re pour aller rendre compte au
 nées : « Je vous expédie, écri-
 occasion, le capitaine Daugier ; si
 un officier plus distingué et qui
 le talents et d'instruction, je vous
 oyé. » Plus tard Villaret-Joyeuse lui
 nouvelle marque d'estime en le char-
 envoyer, avec quatre frégates,
 tre bâtiments marchands de Nantes
 L. Rencontré à l'entrée de la baie
 par une division anglaise forte d'un
 de trois frégates, il l'attaqua résolu-
 que ses propres équipages ne fussent
 nés que de novices, et fournit ainsi
 si les moyens de se réfugier dans la
 avoir successivement commandé les
Le Jupiter et *Le Batare* dans les ar-
 l'Océan et de la Méditerranée,
 port de Lorient les fonctions de
 an il ne quitta que pour aller siéger
 and fut conçu le projet d'une
 au rre, il présidait l'une des
 mers pour l'armement de la flot-
 mait le bataillon des marins de
 la division du Havre, avec laquelle
 plusieurs combats. Il parvint à
 n intarte du Havre à Boulo-
 commandement d'un des quatre
 de la flottille, et repoussa les atta-
 s de l'ennemi. Napoléon le chargea
 rer la mer Adriatique, sillonnée
 is et russes. Cette mission
 r reçut l'ordre d'aller pren-
 ment des marins de la garde,
 iter Boulogne pour se rendre
 dont il contribua à amener
 pitude de la paix de Tilsitt.
 père au siège de Stralsund et à
 le Ruzen. Il fut appelé à servir
 d'Espagne, où se réunissaient
 urs autres corps de la garde.
 ction de Madrid, il suivit en
 de ses marins, le corps d'ar-
 pont. Dans son récit de la
 e à Baylen, le 19 juillet 1808,
histoire de la Guerre de la
 rend hommage en ces ter-
 marins de la garde et de leur
 xité, dit-il, arriva la der-
 r Français, le bataillon des ma-
 capitaine de vaisseau Dau-
 trois cents hommes, mais
 la crainte ne pouvait

faire broncher. » En 1809, après la convention
 d'Andujar, qui lui laissa la liberté, Daugier re-
 vint en France, résolu à prendre sa retraite ;
 mais Napoléon ne voulut lui accorder qu'un congé,
 et le nomma préfet maritime à Lorient : « Je
 « sais, lui dit-il, l'éloge que les généraux enne-
 « mis ont fait de vous et des hommes de fer
 « que vous commandiez ; cet éloge d'un ennemi
 « en vaut bien un autre, monsieur Daugier. » La
 première Restauration le fit contre-amiral, che-
 valier de Saint-Louis et comte. La seconde lui
 confia successivement les préfectures de Roche-
 fort et de Toulon, et le nomma conseiller d'État,
 directeur du personnel de la marine, membre du
 conseil d'amirauté et vice-amiral. Appelé, en
 1815, par le département du Morbihan à le re-
 présenter à la chambre des députés, réélu en
 1817 par le département du Finistère, et en 1819
 par celui de Vaucluse, qu'il représenta jusqu'en
 1830 ; il s'y montra constamment le défenseur
 intelligent des intérêts de la marine.

P. LEVOT.

*Archives et Annales de la marine. — Fastes de la
 Légion d'Honneur.*

DAULET-SCHAH. Voyez DOULET-SCHAH.

DAULIER DES LANDES (*André*), voyageur
 français, né à Montoire-sur-Loir, vivait dans la
 deuxième moitié du dix-septième siècle. Il servit
 dans les bureaux de la Compagnie des Indes, et
 accompagna Tavernier en Perse, en 1664. Il se
 brouilla avec son compagnon, et revint seul en
 1666, par Constantinople. Il reprit alors son service
 d'employé, et la Compagnie le nomma direc-
 teur de son agence à Bordeaux. Il paraît qu'il y
 fut témoin d'actes qui choquèrent ses idées de
 probité austère ; car il donna sa démission (1668),
 puis il s'occupa de rédiger la relation de son
 voyage, sous ce titre : *Les Beautés de la*
Perse, etc., avec la relation des aventures
de Louis Marot, pilote réel ; Paris, 1673, in-4°,
 avec cartes et figures. Les cartes de cet ouvrage
 sont mauvaises, les figures assez intéressantes,
 le texte fort médiocre, surtout quand on le com-
 pare avec celui de Chardin et de Tavernier. Ce
 qui est peut-être plus neuf, c'est la partie de l'i-
 tinéraire qui ouvre le livre (de Paris à Tunis).
 Daulier est un voyageur sincère, froid, et qui
 se défie de tout enthousiasme irréfléchi.

G. LÉJAN.

Lelong. *Bibl. hist. de la France.*

DAULLÉ (*Jean*), graveur français, né à Ab-
 beville, en 1707, mort à Paris, le 23 avril 1763.
 Il reçut les premiers principes de son art d'un
 religieux de Cluni, et vint à Paris se perfection-
 ner dans l'atelier de Robert Hecquet. Daullé
 gravait avec un égal succès l'histoire et le por-
 trait. Il devint membre de l'Académie royale de
 Peinture. On a de cet habile artiste : *La Made-*
leine au désert, d'après le Corrège. Cette
 gravure fait partie du *Recueil de la galerie de*
Dresde ; — *Diogène avec sa lanterne*, d'après
 l'Espagnolet, même recueil ; — *Quos ego*, d'après

Rubens, même recueil; — *Les deux Fils de Rubens*, d'après ce maître; — *Portrait de Pierre Mignard*, d'après lui-même; — *Portrait de la comtesse de Feuguères*, fille de Mignard, d'après Mignard : ce portrait est regardé comme le chef-d'œuvre de Daullé; — *Portrait de Gendron*, fameux oculiste, d'après Rigaud; — *Portrait de Maupertuis*, d'après Tournière; — *Portrait de Jean Marriette*, graveur, d'après Pesne; — *Le Triomphe de Vénus*, d'après Boucher; — *Les Quatre Saisons*, d'après le même; — *Portrait de Mlle Pellissier*, d'après Drouais; — *L'Amour*, d'après Van Dick; — *Portrait du Prince Charles-Edouard*, etc.

Baan, *Dictionnaire des Graveurs*.

DAULTANNE. Voyez **AULTANNE** (Marquis d').

DAUM (*Christian*), érudit allemand, né à Zwickau, le 29 mars 1612, mort le 15 décembre 1687. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il se rendit à Leipzig en 1631 pour les continuer; mais deux fléaux, la peste et la guerre, ravageaient alors cette ville, et Daum dut revenir à Zwickau; en 1633 il retourna à Leipzig, d'où il se rendit dans d'autres villes savantes, telles que Jéna, Géra, etc. Revenu à Zwickau, il fut nommé régent du collège de cette ville le 12 mars 1642 et recteur le 21 juillet 1662. Il donna dès lors tout son temps à la composition de ses écrits et à ses fonctions. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *De Causis amissarum quarundam linguarum latinarum radicum*; Zwickau, 1642. Ce livre n'était que le préface d'un dictionnaire général de la langue latine d'après ses racines, projeté, mais non exécuté par l'auteur; — *Strenæ, seu nota metrica vario carminum genere*; Leyde, 1646, in-8°; — *Versiculus ex Anthologia Græca latinis hexametris plus trecentis redditus*; ibid., 1652; — *Casparis Barthii Soliloquiorum rerum divinarum libri XX*; ibid., 1655, in-4°; — *Claudiani Ecdicti Mamerti De statu animæ libri tres, ut et Hermæ Pastor itemque Pactani Paræneticus ad penitentiam, cum Barthii ani madversionibus*; ibid., 1655, in-8°; — *Wilhelmi Tritonis Aremorici Philippidos libri XII, sire gesta Philippi Augusti versibus herolicis descripta, cum commentario Casparis Barthii*; ibid., 1657, in-4°; — *Epistolarum Ciceronis a Johanne Sturmio selectarum libri tres, cum brevibus argumentis et notis*; ibid., 1657; — *Palponista Bernardi, Geystensis, sive de Vita privata et aulica libri duo versibus Leoninis scripti; ex bibliotheca Thomæ Reinesii, nunc primum editit Christianus Daumtus, qui et duo carmina Walonis Britanni adjecti cum brevibus notis*; ibid., 1660, in-8° : Daum croyait par erreur avoir édité le premier cet ouvrage, déjà publié à Cologne, en 1504; — *Dionysii Catonis Disticha de Moribus ad Alitum, græce a Maximo, Planude, Josepho Scaligero, Matthæo Zoubero et Joh. Mytiogermanicero ex mente Josephi Scaligeri et Casparis Bar-*

thii Martino Opilio expressa, ci dem interpolatis a Christiano D 1662 et 1672, in-8°; — Statii Papiniani madversionibus Casp. Barthi Daumianis; ibid., 1664, in-4°; — *meditationes in festum Nati Christi, ex Patrum operibus* c. 1670, in-4°; — *Hieronymi græc Trinitate et Gennadii patriarch. nopolitani Opuscula*; item *Hierolismo, cum notis et præfatione* in-8°; — *Fabulæ Camerarii, c aliis carmine redditum et al darum et notis*; Leipzig, 1679, in rici Septimeliensis, seu pauperis dialogus de diversitate fortunæ phia consolatione; Leipzig, 1680 rence, 1730, in-4°; — *Benedicti trocori De vita B. Martini lib men ad Nepotulum, et Epigram B. Martini apud Turones insc Francisci Jureti, Casparis Barti derici Gronovii et suis notis rec tianus Daumius*; Leipzig, 1681, dit Nicéron, a mis en tête la liste poètes qui ont écrit sur des sujets les éditions de leurs ouvrages » : *Daumii Epistolæ latinæ ad Joha cum Hekeium, editæ a Johi Gleich*; Dresde, 1697, in-4°; — *Ch mti Epistolæ philologico-critic: viros D. Andream Bostum, etc.*; — des manuscrits conservés dans que de Zwickau et portant sur divi tamment l'histoire littéraire.

Nicéron, *Mém.*, XXX, 116 et suiv. — *vici Historia Rectorum et Gymnasior*

* **DAMAS** (Melchior-Joseph-) néral français, né le 4 septembre 180 vaillants soldats de la république et choisit la carrière des armes, dans l en 1822 comme engagé volontaire. Lieutenant en 1827, on l'envoya à l mur, d'où il ne sortit qu'après y av études à la satisfaction de ses maît le trouve en Afrique. Placé sous l maréchal Clauzel, il fit les cam cara et de Tlemcen, qui lui valu citations honorables et la décoration d'Honneur. A cette époque, M. l prenant qu'il y avait un rôle plir dans notre nouvelle colonie, dier l'arabe et les mœurs des pe afin de mieux connaître leurs besoi cillier les rapports qu'ils devai avec les Français. Ces études le loin, et furent le principe de sa l Après avoir été de 1837 à 1839 i cara, auprès de l'émir Abd-el sion délicate, dont il l : Da fut chargé par le génér ue L riger les affaires arabes l'ouv

ment de celui-ci. Deux ans après, le second le plaça à la tête de la police des affaires indigènes de toute l'Algérie. Plus important, M. Daumas rendit tout été appréciés par tous les

On peut même dire que les bureaux arabes, dont l'importance lui reconnue, est une œuvre importante : il peut donc légitimement se vanter. Les nombreuses cam-

Les actions d'éclat qu'il y accomplies par des promotions dans la hiérarchie militaire et dans le *Legion d'Honneur*, dont il est au-

Après la prise d'Abou-Mbare (1817) le général Daum-Louis-Philippe d'une mis-

seigneur de l'emir, alors en France, à Toulon. Rentré

pour commander deux colonies, il souleva des tribus révoltées, vint en France au mois de

un mois après il était nommé de l'Algérie au ministère

de se faire remarquer par sa sollicitude pour les in-

Daumas n'est pas seulement un administrateur habile, d'un talent consacré par

ouvrage *Les Chevaux du*

un de temps à une troisième en espagnol et en allemand,

incontesté. On doit encore plusieurs travaux insérés dans

Mondes et dans la *Revue*

livres dont l'énumération suit :

l'actuel de la société arabe, et de la législation qui la

— *Le Sahara algé-*

graphiques, statistiques et la région sud des établisse-

Algerie (en collaboration avec) ; Paris, 1845 ; —

études historiques (en collaboration) ; Paris, 1847 ; —

itinéraire d'une caravane

des pays des Negres (en collaboration de Chancel) ; Paris, 1855, 4^e édit. ; —

usages et coutumes de l'Algérie ; — *Principes généraux* ; Paris, 1855, 4^e édit. ; —

Daumas. A. R.

DAU.

Daumer, philosophe

né le 5 mars 1800. Il est de la ville natale, dirigé

1817 il se rendit à l'université d'abord entraîné vers

il s'en détournait bien vite. Après avoir étudié, il alla continuer

ses études à Leipzig. Après avoir pris à Munich en 1822 le grade de licencié, il devint professeur

à Nuremberg. Obligé, par suite d'une inflammation des yeux, de suspendre ses cours, il profita

de ses loisirs pour composer des ouvrages sur les matières objet de ses prédilections. Les

principaux sont : *Urgeschichte des Menschen-*

geistes (Histoire primordiale de l'esprit humain) ; Berlin, 1827 ; — *Andeutungen eines Systems*

speculativer Philosophie (Programme d'un système de philosophie spéculative) ; Nuremb.,

1831 ; — *Philosophie, Religion und Alterthum* (Philosophie, Religion et Antiquité) ; ibid., 1833 ;

— *Züge zu einer neuen Philosophie der Religion und Religionsgeschichte* (Esquisse d'une

nouvelle Philosophie de la Religion et de l'Histoire de la Religion) ; Nuremberg, 1835 ; —

Die Geheimnisse des Christlichen Alterthums (Les Mystères de l'Antiquité chrétienne) ; Ham-

bourg, 1847, 2 vol. ; — *Bettina*, poème ; Nuremberg, 1837 ; — *Die Glorie der heiligen*

Jungfrau Marie (La Gloire de la Vierge Marie), poème ; ibid., 1841 ; ces deux ouvrages ont été

publiés sous le pseudonyme d'Eusebe Emméran ; — *Der Anthropologismus und Criticismus der*

Gegenwart (L'Anthropologisme et le Criticisme du temps présent) ; Nuremberg, 1844 ; —

Die Stimme der Wahrheit in den religiösen und confessionellen Kämpfen der Gegenwart (La

Voix de la Vérité dans les luttes religieuses confessionnelles du temps présent) ; Nuremberg,

1845 : ces dernières productions ont été publiées sous le même pseudonyme ; — *Religion des*

neuen Weltalters (Religion de l'ère nouvelle du monde) ; Hambourg, 1850, 3 vol. ; — *Mahomed* ; Hambourg, 1848 ; — *Hafiz* ; Hambourg,

1846-51. La philosophie de Daumer incline au panthéisme de Schelling et de Hegel ; il conçoit

l'histoire de l'esprit et du monde comme celle d'une même chose qui a ses périodes, et qui n'est

au fond que celle de l'esprit. Voici comment il esquisse cette histoire dans le *Programme d'un*

Système de Philosophie spéculative : « La première période de l'esprit est celle qui a précédé

le monde. L'absolu était alors dans un état d'enveloppement, sans conséquent, sans antécé-

dent, comme sans conscience de soi. Le premier pas dans le développement qui s'opéra au sein

de l'absolu fit naître l'esprit absolu, Dieu, c'est-à-dire l'esprit doué de conscience et de person-

nalité. La conscience amena l'idée, qui elle-même se déroula sous forme d'idée du monde, mais du

monde encore en Dieu. Cette idée du monde en Dieu produisit une sorte de dualité, qui devint

à son tour une raison d'être pour autre chose, c'est-à-dire pour un autre degré de développe-

ment. Cette raison ou principe ne se distingua pas d'abord de l'intelligence qui la conçut, de

la raison comme faculté. C'était l'état d'innocence. Mais du moment où cette distinction s'opéra, la

raison se détacha pour ainsi dire du raisonnable ; elle devint moi, et se trouva par là séparée de

l'absolu. Ce fut la chute ; mais cette chute ne fut pas si entière que la raison ne se conçoive encore par rapport à l'absolu ; il y a donc là une médiation, fruit du Verbe, ou de la raison absolue, qui reste comme un moyen de salut. Cependant l'idée du monde, devenue un principe en Dieu, aboutit à la création du monde, qui est la seconde phase de l'esprit absolu. Cette seconde phase présente elle-même de nombreux degrés, qui sont autant de développements partiels, et qui conduisent à une troisième et dernière période. Ces phases sont représentées par la formation successive du ciel des fixes, du système solaire, de l'organisation terrestre, de l'homme primitif. Avec l'homme primitif apparaît la première religion, le panthéisme de la nature. Le second âge du monde et de l'humanité, l'âge historique, est celui de la diversité des peuples et des religions : le paganisme d'abord, le judaïsme ensuite, le christianisme en troisième lieu. Le paganisme présente trois phases : les religions de la nature, celle de l'art ou l'hellénisme, enfin l'universalité romaine. Le judaïsme n'a pas cette diversité successive ; mais il prépare cependant le christianisme, qui a lui-même trois moments bien marqués : le christianisme primitif, ou les fondements antécatholiques, le catholicisme et le moyen-âge, le protestantisme et la civilisation moderne. Toutefois, ce sont encore là des points de vue étroits, des religions particulières, qui doivent faire place à la religion absolue, au royaume universel du dernier âge du monde. Mais cet état religieux des esprits sera la transition au monde absolu, à la grande catastrophe cosmique, à la transformation de toutes choses. — Malgré la ressemblance qu'on trouve ici avec la philosophie de Schelling et de Hegel, Daumer avoue qu'il ne saurait donner une forme scientifique aux doctrines de ces deux grands maîtres.

J. T.

Krug. *Encyclop. Phil. Lexicon. — Conversations-Lex.*

DAUMESNIL (Pierre, baron), général français, né à Périgueux (Dordogne), le 14 juillet 1777, mort à Vincennes, le 17 août 1832. Engagé dans le 22^e régiment de chasseurs à cheval, il se distingua à l'armée d'Italie. A la bataille d'Arcole, Bonaparte, saisissant un drapeau, s'était élancé à la tête des grenadiers en s'écriant : « Suivez votre général. » Au milieu d'une mêlée affreuse, il est renversé dans le fleuve, et allait périr, lorsque deux guides se précipitent dans l'eau et lui sauvent la vie. Ces deux guides étaient Daumesnil et Musy. Pendant l'expédition d'Égypte, Daumesnil se fit aussi remarquer par plusieurs traits de courage et de dévouement. A Saint-Jean-d'Acre, lorsqu'une bombe tomba aux pieds du général en chef, il se jeta entre lui et la bombe. « Quel soldat ! » furent les paroles que lui adressa Bonaparte. Nommé lieutenant le 18 juillet 1800 et capitaine le 1^{er} juillet 1801, Daumesnil se distingua dans les guerres d'Autriche, de Prusse et de Pologne (1805 à 1807), où il obtint

le grade de chef d'escadron. A la bataille de Eylau, il tomba frappé d'un boulet à la gauche, au moment où il criait aux soldats : « Chargez ! » et le même boulet roide mort son ami et camarade Musy, meunier, couvert de vingt-trois blessures, nommé général de brigade le 21 février et gouverneur du château de Vincennes mars suivant. En 1814 il refusa intrépidement rendre cette place aux sommations des ennemis. Un article de la capitulation (30 mars 1814) ordonnait que tout matériel qui se trouvait sur les hauteurs et dans la capitale serait remis à leurs alliés. N'écoutant que la voix de son patrie, Daumesnil profita de la nuit, sortit avec cent cinquante chevaux, prit canons, caissons, et au lever du jour il introduisit dans la citadelle. Irrités de cette audace parlementaire, ils furent envoyés à Vincennes. Daumesnil de restituer à l'ennemi ce qu'il avait pris, le menaçant de le faire s'il refuse. Pour toute réponse, Daumesnil montra un magasin qui contenait 1,800,000 liers de poudre, en ajoutant ces mots : « Je commencerai le premier à vous faire et nous sauterons ensemble. » Ayant enfilé la place à Louis XVIII, reconnu roi de France, il quitta Vincennes, et fut envoyé comme d'armes à Condé, où il resta jusqu'à la fin de Napoléon, qui lui rendit le soir même l'arrivée à Paris (20 mars 1815) le gouverneur du château de Vincennes. Lorsque les Français revinrent en France, ils trouvèrent Daumesnil sur les remparts dont ils n'avaient osé approcher. Essayant le même système de intimidation qui leur avait si mal réussi précédemment, ils sommèrent de nouveau Daumesnil de se rendre. C'est à cette occasion qu'il répondit ces paroles dignes d'un Spartiate : « Vous rendrez Vincennes quand vous m'avez rendu ma jambe. » Blücher lui écrivit pour lui proposer trois millions s'il voulait rendre Vincennes. « Je ne vous rendrai pas ce que je commande, » répond Daumesnil ; je ne vous rendrai pas non plus votre infériorité, défaut d'autre richesse, elle servira de leçon à nos enfants » (*Moniteur*, 1815, p. 1806). Après la retraite le 9 septembre 1815, Daumesnil fut nommé au commandement de Vincennes le 1830, en remplacement du maréchal de camp de Puyvert, et obtint (27 février) le brevet de lieutenant général. Voici un trait du sang-froid chevaleresque de Daumesnil : les ministres de Charles X avaient été dans le donjon de Vincennes pour être exécutés. On leur demanda à grands cris s'ils voulaient ou mitrailler le peuple ou lui paraître assassins. Oubliant tout à la fois et l'honneur et la Restauration l'avait laissé, et qu'il court en s'opposant aux vœux du peuple exaspéré, Daumesnil se présente, et

dit : « Vous ne savez donc pas
n'importe quel n'appartient qu'à la loi ?
rec ma vie. » Ces simples

naquère si exas-
re mous et se retire en criant :
de bois ! » Le général Daumesnil,

halera, mourut à Vincennes, à l'âge
Le gouvernement de Juil-
des députés de voter

de ma : à la veuve et
infants du travail Cette pro-

fut alors commuée, et ce
n'on accorda à la veuve

ère de trois mille
). A. SAUZAY.

sa guerre. — *statues de la Légion d'Hon-*
sur le général Daumesnil, par M. le co-
[Constitutionnel du 10 octobre 1834]. — *Fie*
du général Daumesnil, dit la Jambe de
[M. le 10-10]. — *Victoires et Conquêtes*, t. XIX.
Voy. AUMONT.

Loupold-Joseph-Marie, comte DE),
général autrichien du dix-
septième en 1705, et mourut en
les traces glorieuses de son
père et de son oncle, qui tous

dans les armes, il
par sa victoire éclatante

C (le 13 juin 1757) sur Fré-
Après s'être distingué contre les

(1739) comme major général,
dans la guerre de la

ADU au poste de grand-
de ses succès mi-

avec la comtesse de
1757 (seconde

re de sept ans) au rang de feld-
Si en 1756 Frédéric avait

en Bohême, et, vain-
s'était emparé de la Saxe, et si

grâce à la mort héroïque du
Prague, la victoire si ché-

avait rendu maître de la Bo-
avec des forces supé-

conquête, en lui faisant
mus sanglante défaite. Aussi

remier de l'ordre de Marie-
atrice créa en souvenir de

urnée. Mais la fortune de la
capricieuse, le trahit à Leu-

son tour contraint d'aban-
donsie, que les Autrichiens

prussiens. Cependant à l'at-
le 31 octobre 1758), Daun

, et il aurait indubitable-
ennemi si le prince

meur inexploité, n'eût
s combinaisons straté-

richien. Au milieu des
le, il força encore le 21

le Prussiens, comman-
à remettre les armes

embre 1760) était sur

le point de vaincre à Torgau, lorsque, pour son
malheur et celui de ses soldats, il fut blessé et
obligé d'abandonner le champ de bataille aux
Prussiens, électrisés par le courage irrésistible
de Ziethen, leur chef. Enfin, en 1763, la paix de
Hubertsbourg, conclue au mois de février,
ayant mis fin à la guerre entre l'Autriche et la
Prusse, Daun, rentré dans la vie privée, mourut
au bout de trois ans. On reproche souvent à ce
capitaine, aussi brave que circonspect, renommé
encore par ses heureuses réformes dans l'infante-
rie, d'avoir manqué de ce coup-d'œil rapide et de
cette vigueur d'exécution qui caractérisent un tac-
ticien consommé; mais on oublie que, gêné dans
ses plans d'opérations, et responsable de ses actes,
il n'avait pas, comme son rival, l'initiative de ses
entreprises. On pourrait toutefois le blâmer à bon
droit d'avoir poussé trop loin l'esprit de tempo-
risation, et de n'avoir pas toujours su tirer parti
des avantages remportés sur l'ennemi.

SUCKAU.

Laden, *Deutsche Geschichte*. — A. Handerson, *Mé-*
moires of Daun, 1787, in-8°. — Archenholz, *Histoire de*
la Guerre de Sept Ans. — *Documents particuliers*,
faisant partie des archives du prince Xavier de Saxe, dé-
posées à la préfecture de Troyes, parmi les archives du
département de l'Aube.

DAUNOU (Pierre-Claude-François), homme
politique et historien français, naquit le 18 août
1761, à Boulogne-sur-Mer, ville où son père
exerçait la médecine, et mourut le 20 juin
1840. Le jeune Daunou entra, par la volonté
de son père, dans la congrégation des Pères de
l'Oratoire, dont il fit partie jusqu'à la suppression
des ordres religieux, et plus tard, en entrant
à la Convention nationale, il cessa d'exercer
des fonctions ecclésiastiques. Il professa la phi-
losophie aux collèges de Troyes et de Soissons,
et débuta dans la carrière des lettres par un
discours que couronna l'Académie de Nîmes
(*De l'Influence de Boileau sur la littérature*
française; Paris, 1787, in-8°). L'année suivante
l'Académie de Berlin lui décerna le premier ac-
cessit pour un *Mémoire sur l'origine, l'éten-*
due et les limites de l'autorité paternelle
(Berlin, 1788, in-4°). Au mois de septembre
1792, le département du Pas-de-Calais le nomma
député à la Convention nationale, et lui donna
pour collègues Carnot et Thomas Payne. Les
temps étaient difficiles pour le courage, le talent
et la vertu : Daunou les fit briller avec éclat dans
ses *Considérations sur le procès de Louis XVI*.
Dans son *opinion* sur ce grand procès, il déclare
et soutient avec talent que Louis XVI ne peut
être jugé par la Convention; et, s'appuyant des
autorités de Montesquieu et de Rousseau : « Vous
ne pouvez, dit-il, être à la fois jurés d'accusa-
tion, jurés de jugement, juges non responsables,
juges non récusables. Hors des formes judiciaires
il n'y a point de jugement, il n'y a que guerre
et vengeance. Nous devons quelque *attention*,
du moins, à ce que l'on dira de nous. Si les na-
tions vous contemplent, législateurs, ne donnez

donc pas un grand scandale aux nations ! » Dans un *complément* de son opinion, il s'écriait, comme s'il eût trop bien pressenti l'avenir : « Citoyens, voilà comment naîtront la pitié, le regret, la terreur, les accusations contre la Convention nationale, et tous les éléments de troubles, de haines et de discordes dont les aristocrates, les royalistes, les anarchistes, les intrigants et les ambitieux, et tous vos ennemis intérieurs et tous les tyrans étrangers, vont s'emparer de toutes parts avec la plus meurtrière émulatlon, etc. » Il ne voulait pas que la Convention cédât aux cris des factions qui se disaient le peuple : « Quant aux factions, plus ou moins obscures, plus ou moins intrigantes, plus ou moins impuissantes ; quant aux agrégations partielles qui agitent, qui divisent, qui assassinent, et que l'on s'obstine à nommer le peuple, elles ne sont pas plus le peuple que les marais ne sont la nature et que les reptiles ne sont l'univers. » Daunou vota pour la détention et le bannissement à la paix. Un de ses premiers travaux législatifs fut son *Essai sur l'Instruction publique* (1793, in-8°). L'auteur y demandait l'établissement progressif dans les départements de bibliothèques publiques, de dépôts publics d'histoire naturelle, d'antiquités, de tableaux, etc. ; l'organisation d'établissements publics d'éducation pour tous les âges, et celle d'une école primaire par chaque population de mille habitants. L'auteur voulait qu'il y eût dans les écoles des élèves entretenus par l'État, des récompenses accordées aux inventeurs, aux savants, etc. ; il demandait que la république contribuât aux dépenses des sociétés savantes et qu'elle encourageât les grandes entreprises d'instruction, comme voyages, expériences, éditions, etc. Ce travail fut suivi d'un *Essai sur la Constitution ; motion d'ordre sur le travail de la constitution* (séance du 26 avril), et de *Remarques sur le projet proposé par le Comité de salut public* (1793, trois brochures in-8°). L'auteur y examine les principes sur lesquels l'état social doit être fondé. Son projet est divisé en cinq titres, partagés en douze sections et en 168 articles. Plusieurs dispositions importantes de ce projet sont passées depuis dans les chartes des gouvernements représentatifs.

La Convention s'était partagée en deux grandes fractions : les hommes sages et modérés, qui cherchaient à retener la république naissante sur le penchant de l'anarchie, et les hommes de violence, qui l'y précipitaient. Daunou signa les protestations des 6 et 19 juin contre la journée du 31 mai, et fut compris dans l'arrestation des soixante-onze signataires. Après le 9 thermidor, il reentra dans la Convention, et en fut élu secrétaire le 21 décembre 1794. Il fit rendre un décret relatif à l'imprimerie nationale et à l'envoi des lois. Le 2 avril 1795, la Convention ordonna, sur son rapport, qui fut publié, l'impression à trois mille exemplaires de la célèbre *Esquisse*

du tableau historique des progrès de l'humanité, ouvrage posthume de être distribué « dans toute l'école publique, de la manière la plus utile ».

Nommé membre de la commission chargée de rédiger les lois organiques, Daunou fit (mai 1795) *les moyens de donner plus d'importance au gouvernement*. Bientôt il présenta la constitution de l'an III, dont seul rapporteur, et prit souvent la discussion concernant la Déclaration de la division départementale, le pluri-municipalités, l'état civil, les assemblées, la division du corps législatif et l'organisation du pouvoir exécutif, la responsabilité de ses membres, etc. élu président de la Convention après avoir été membre du comité de salut public, il fit décréter, comme article de la constitution, l'inviolabilité de l'asile du citoyen. Toujours membre de la commission, il fit un rapport et présenta une loi sur les élections. Nous ne pouvons citer ses travaux législatifs, dont beaucoup ont été imprimés par ordre de la Convention, les dernières séances, la loi sur l'instruction publique fut encore de Daunou (oct. 1793). Enfin, il termina la convention par son rapport sur le rapport du corps législatif (c).

Élu membre du Conseil des Anciens, il fut le premier président. C'est lui et qui fit adopter l'établissement d'un journal près du corps législatif. Le premier président de l'institution nonça le discours d'ouverture de ce corps illustré depuis d'hommes éminents. Le nom de Daunou est attaché à l'organisation du tribunal de cassation. Au nom d'une commission, il fit partie Siméon, Treillard, Blanc, Daunou fit, le 25 nov. 1795, suivi d'un projet de loi, qui fut la répression des délits de la presse, il proposa des peines contre la suppression d'un journal officieux, breux et utiles projets que Daunou citerons ceux qui fixaient les assemblées électorales, la compétence législative, et celui qui ordonna l'archivage des papiers du Châteauneuf conseil le 20 mai 1797. Après avoir des travaux de la première an et après avoir prononcé au Club du général Hoche, il fut élu recteur d'organiser la république rendit à Rome, en qualité de comissaire, bientôt l'installation de la république, revint en France, et fit Berthollet. Réélu au Conseil des

1798, il en fut nommé président (20^e est en cette qualité qu'il répondit, le 18^e de l'Institut (Bitaubé), l'une des dernières lois de l'an IV), ce dernier à la barre le *compte-rendu* des traductions de la troisième année de l'usage qui ne s'est pas maintenu; usage qui ne s'est pas maintenu; le regretter, car il eût fait connaître à la France le progrès des lettres, le mouvement des lettres, la statistique de la marche

révolution du 18 brumaire, Daunou membre de la commission législative le Conseil des Cinq Cents et qui prit part à la rédaction de l'an VIII. Il refusa la couronne, qui lui fut offerte par le Sénat, et entra dans le Tribunal. Dans un discours, la bataille de la défense des honneurs nationaux et du général Desaix. Il combattit les tribunaux spéciaux, se montra opposé aux projets du nouveau régime (mars 1802) dans une motion subie par un corps qui fut le premier consul de l'avenir.

Daunou reprit ses fonctions à la bibliothèque du Panthéon, des travaux, restés inédits.

Analyse des opinions diverses de l'imprimerie, 1802, *Remarque sur les élections au scrutin*. Au mois de septembre 1804, il dans la garde des archives du plus tard 1807, il devint archiviste. A cette époque, il mit en circulation, avec une savante introduction de l'*Anarchie de Pologne*, ouvrage qui n'avait pas eu le temps de terminer. L'ancien conseiller au Sénat, qui avait mis peu de son *Esprit de l'Histoire*, ses vives opinions le travail de continuation ne fut pas adopté. Charge de donner à l'ouvrage une suite plus digne de son travail en 1809 son excellente *Œuvres complètes de Bouleau*; ces en 3 vol. in-8^e et 3 vol. tirages qui en ont été faits à la supériorité de cette édition une vie abrégée du poète, 1787, *Sur le caractère et de Bouleau*, les variantes, et tous les documents historiques et bibliographiques, publiés par les auteurs en 1810, parut, sans une notice sur la Puisse

sance temporelle des Papes; 1 vol. in-8^e : ouvrage remarquable, où la critique est sans passion, la vérité cherchée de bonne foi et produite sans déguisement. La 3^e édition de ce livre, avec des corrections et des additions, fut donnée en 1811, à l'imprimerie du gouvernement, 2 vol. in-8^e, et détruite en grande partie vers 1813. Barbier dit, dans son *Dictionnaire des Anonymes*, que « cinquante ou soixante exemplaires tout au plus en ont été conservés ». Une 4^e édition (Paris, 1818, 2 vol. in-8^e) offre des additions importantes; mais plusieurs morceaux de la 3^e ne s'y trouvent pas : il y avait alors la censure de la Restauration. En 1811 Daunou donna sur la vie et les ouvrages de M.-J. Chénier, qui avait été longtemps son collègue et toujours son ami, une fort bonne *Notice*, reproduite depuis à la tête des œuvres complètes de cet écrivain. Ginguéné et Daunou suppléaient assez souvent Dacier, secrétaire perpétuel de la classe d'histoire et de littérature de l'Institut, dans la rédaction de l'*Exposé annuel* des travaux de cette classe. Les *Exposés* de 1814 et de 1815 sont de Daunou. Cette même année il perdit sa place de garde des archives du royaume; mais il fut nommé principal rédacteur du *Journal des Savants*. Élu député du département du Finistère en 1818, il siégeait à la chambre, lorsqu'en 1819 il fit paraître son *Essai sur les garanties individuelles que réclame l'état actuel de la société*, 1 vol. in-8^e. Le titre seul de cet ouvrage annonçait déjà son importance; l'époque où il parut, son à-propos; le civisme éclairé de l'auteur, son mérite et son utilité : aussi cet *Essai* a-t-il été plusieurs fois réimprimé (1822-1825), et traduit en espagnol (1826). Nommé professeur du cours d'histoire et de morale au Collège de France, Daunou prononça, le 13 avril 1819, et fit imprimer son discours d'ouverture. Son cours fut très-suivi, et il le continua jusqu'en 1830, époque où, ayant été réintégré dans ses fonctions d'archiviste du royaume, il crut, par un rare désintéressement, devoir se démettre de sa chaire. Toujours infatigable dans ses utiles travaux, il composa la notice historique sur Ginguéné, qui précède la 2^e édition de l'*Histoire littéraire d'Italie* (1824). Il rédigea pour l'édition des *Œuvres de La Harpe* (1826) une notice très-remarquable sur cet écrivain. En même temps il s'occupait de travaux législatifs et faisait des rapports à la chambre des députés dans diverses sessions. Nous ne citerons que le rapport du 22 décembre 1831 sur le projet de loi concernant l'*instruction primaire* (in-8^e de 67 pages); car il n'est pas inutile de remarquer que, dans une période de près de quarante années (1793-1831), le premier et le dernier travail de Daunou dans les législatures nationales ont eu pour but l'instruction publique. Réélu à Brest en 1828, il le fut encore en 1830 et en 1831, et ce n'est que depuis les élections de 1834 qu'il renonça à faire partie de la chambre.

Daunou fut appelé en 1832 à l'Académie des Sciences morales et politiques, et il succéda en 1828 à Sylvestre de Sacy comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Enfin, Daunou a pris part à la rédaction de plusieurs ouvrages périodiques. En 1788 et 1789, il fit insérer plusieurs articles de littérature dans le *Journal encyclopédique*. Il rédigea la partie des mélanges de philosophie et de politique dans *La Sentinelle* de Louvet. En 1797 il entreprit, avec Camus et Baudin des Ardennes, de ressusciter le *Journal des Savants*, qui, publié sans interruption depuis son ancienne origine (1665), avait cessé de paraître à la fin de 1792. Mais les temps étaient encore peu favorables aux sciences et aux lettres : la continuation du journal ne dura que six mois ; elle n'a été reprise qu'en 1816, sous la direction de Daunou.

Parmi ses travaux plus récents, on remarque sa collaboration à la continuation de la Collection des *Historiens de France*, par D. Bouquet, et de celle de l'*Histoire littéraire de la France*, et son *Cours d'Études historiques* (ouvrage posthume) ; Paris (Firmin Didot), 1842 et suiv., 20 vol. in-8°, publié par MM. Taillandier, Delbèque, etc. — Peu d'existences littéraires ont été aussi honorablement remplies que celle de Daunou. Tous ses travaux présentent un but d'utilité publique. Il a eu le rare bonheur de traverser plus de quarante années de révolutions et d'orages politiques avec l'estime, au moins secrète, de tous les gouvernements, de toutes les factions, de tous les partis ; toujours élevé dans l'opinion publique, toujours simple et modeste, mais ferme, invariable dans ses principes, à la tribune, à l'Académie, dans les chaires d'enseignement, comme dans sa vie privée, l'envie s'est arrêtée et la critique s'est tue devant la renommée de ses talents et de ses vertus. [VILLENAVE, dans l'*Enc. des G. du M.*]

A. H. Taillandier, *Documents biographiques sur Daunou*, Paris, 1841, in-8° ; — Mignet, *Notice*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t. V. — Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, août 1844, et *Portraits contemporains*, t. III. — Victor Leclerc, *Notice sur Daunou*.

• DAUPHIN (Augustin-Anne), littérateur français, né à Niort, vers 1750, mort le 24 juillet 1822. Il termina dans le collège des Oratoriens de Niort ses études, qu'il avait commencées à Poitiers, et devint professeur d'histoire à l'École centrale des Deux-Sèvres. Il avait une grande facilité pour la poésie, et a laissé un nombre d'ouvrages très-considérable, mais en général assez médiocres, malgré les passages élevés qu'on y trouve d'espace en espace. Ils n'ont pas été imprimés, et sont réunis pour la plupart dans la bibliothèque publique de Niort. Les plus dignes d'être cités sont : un poème latin en dix chants, intitulé *Pictavium liberatum* (Poitiers délivré) ; — *Le Jugement de Paris*, poème en six chants, également en latin ; — une Traduction, en

vers latins, du *Télémaque* de Fénelon ; — *Sèvre niortaise*, poème en deux chants ; — *radis réservé aux Amours*, poème en dix vers ; — *Le Jugement dernier*, poème, en dix chants. Dauphin avait une traduction complète de l'Écriture française en dix-sept chants sur *La de Poitiers* ; — plusieurs volumes de *gîtives* ; — des *Cours d'Histoire moderne* ; — un *Cours de Grammaire* ; — un *Cours de Mythologie*, etc. Alex.

Briquet, *Histoire de la ville de Niort*.

DAUPHIN (Pierre). Voyez DEL.

DAURAT. Voy. DORAT.

DAURE. Voyez AURE (D').

* DAURES (Louis),

à Millhau (Rouergue), né le 10 mai 1728. Il était né d'une famille de nobles, mais fit abjuration, et prit le nom de Daure. Il vint ensuite à Paris, et y fonda la dévotion nommée *Sainte-Vierge* Germain, dans le but de recueillir les filles que la misère et la séduction la débauche. On a du père Daure protestante détruite par elle-même ; — *calvinistes ramenés à la véritable foi* ; — gravé le portrait de son père ; — un quatrain du père L.

Héritier de l'esprit du grand saint Do
Par un avant écrit il confond l'hérétique
Il fait la guerre au vice, et, plein de
Donne au sexe fragile un asile assuré

Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*

* DAU (Δαυίδ), R.

le 10 mai 1728. Il était né d'une famille de nobles, mais fit abjuration, et prit le nom de Daure. Il vint ensuite à Paris, et y fonda la dévotion nommée *Sainte-Vierge* Germain, dans le but de recueillir les filles que la misère et la séduction la débauche. On a du père Daure protestante détruite par elle-même ; — *calvinistes ramenés à la véritable foi* ; — gravé le portrait de son père ; — un quatrain du père L.

le 10 mai 1728. Il était né d'une famille de nobles, mais fit abjuration, et prit le nom de Daure. Il vint ensuite à Paris, et y fonda la dévotion nommée *Sainte-Vierge* Germain, dans le but de recueillir les filles que la misère et la séduction la débauche. On a du père Daure protestante détruite par elle-même ; — *calvinistes ramenés à la véritable foi* ; — gravé le portrait de son père ; — un quatrain du père L.

le 10 mai 1728. Il était né d'une famille de nobles, mais fit abjuration, et prit le nom de Daure. Il vint ensuite à Paris, et y fonda la dévotion nommée *Sainte-Vierge* Germain, dans le but de recueillir les filles que la misère et la séduction la débauche. On a du père Daure protestante détruite par elle-même ; — *calvinistes ramenés à la véritable foi* ; — gravé le portrait de son père ; — un quatrain du père L.

le 10 mai 1728. Il était né d'une famille de nobles, mais fit abjuration, et prit le nom de Daure. Il vint ensuite à Paris, et y fonda la dévotion nommée *Sainte-Vierge* Germain, dans le but de recueillir les filles que la misère et la séduction la débauche. On a du père Daure protestante détruite par elle-même ; — *calvinistes ramenés à la véritable foi* ; — gravé le portrait de son père ; — un quatrain du père L.

le 10 mai 1728. Il était né d'une famille de nobles, mais fit abjuration, et prit le nom de Daure. Il vint ensuite à Paris, et y fonda la dévotion nommée *Sainte-Vierge* Germain, dans le but de recueillir les filles que la misère et la séduction la débauche. On a du père Daure protestante détruite par elle-même ; — *calvinistes ramenés à la véritable foi* ; — gravé le portrait de son père ; — un quatrain du père L.

Hérodote, V, 116-121.

DAUSQUE ou DAUSQUEY (Clas Dausquis, né à Saint-Omer (1), le 1566, mort le 17 janvier 1644. Il entra dans l'Ordre de Jésus ; mais il quitta cet Ordre en 1610, et devint chanoine à Tournay. Il avait une grande érudition, connaissait par cœur la littérature de l'antiquité, et était bon poète. Son style est affecté, obscur, et rempli d'archaïsmes. Dausque a écrit plusieurs cordeliers, qui ont écrit saint Paul et saint Joseph avec

(1) Et non pas à Tournay, comme le dit après lui Richard et Giraud dans la *Bibliographie*.

le ventre de leur mère. On a de lui : *xeleucensis episcopi, Homilia*, trad. avec notes ; Heidelberg, 1604, in-8°, et 22, in-fol. ; — *Scutum duplex, altaverg. Aspri-Collensis, alterum Justi versus Agricolam Thiacum, Scotum* ; 810 ; — *Notæ in Quinti Calabri Iliadis*, et *Cointi Smirnei Iliou Æneid* ; L. 1614, in-8°, et Leyde, 1734 ; — *Comæ in Silium Italicum De Bello Punico*, Paris, 1618, in-4° ; — *S. Pauli sancti utero, extra, in solo, in cælo, libri tres*, 1627, in-8° ; — *Ascia conciliabuli* ; Arras, 1629, in-8° ; — *S. Josephi calvi extra uterum, seu Binocinium s. F. Petrum Marchantium*, Minolvan, 1631, in-8° ; — *Spongia libelli assum Minoritarum* ; ibid. ; — *Annusque Sermonis Latii Orthographia, ad Valerii Probi Notas* ; Tournay, 1632, et Paris, 1677, in-fol. ; — *Terra et seu terræ fluctuantes juxta Audomari* ; Paris, 1633, in-4°, et Paris, 1677, — *Oratio de D. Thomæ Aquinatis Torrens cingulo* ; Douai, 1635, in-4°, et manuscrits relatés dans la *Bibliotheca*

— *Ante, Bibliotheca Belgica*, pars prima, p. 184 ; — *Amphithéâtre Honoris*. — Alegambe, — *Societas Jera*. — Bayle, Dictionnaire critique. Jugement des Savants, I, N° 480, — *Annusque. Epistola n° 66, ad Vos*. — *Vos*, — *cap. iv, p. 20*. — Dupin, *Table des manuscrits du dix-septième siècle*, p. 1888.

DAUVE (Joseph), compositeur de romans, ne a Givet (Ardennes), le 24. Elève d'Adam pour le piano, de Catel pour l'harmonie et la composition, successivement, à l'Institut, les deuxième grands prix. Les succès de ses études inter ses premiers pas dans la carrière ne n'a pas ainsi. L'auteur d'un roman, intitulé *Robert Guiscard*, et à long-temps a l'Opéra, lui remit son œuvre la partition : Daussoigne ne vint l'audition a laquelle il avait été ensuite la musique d'un opéra en 3 Vienne, *Le faux Inquisiteur* ; œuvre du poème le fait rejeter, et le du jeune compositeur est perdu. Daussoigne survante, en 1818, l'admission au charge de faire la musique posthume de Marsollier ; mais la partition, la pièce fut revue, et définitivement rejetée. Daussoigne survante du même genre, survante a faire représenter en 1820 en un acte, *Isopaste*. L'ouvrage fut, quoiqu'on trouvât du mérite Daussoigne réussit mieux dans le reste, celui de mettre en scène le *Stratonice* de Molière aussi, comme élève de ce

compositeur, pour terminer la partition de sa *Valentine de Milan*, qui fut jouée avec succès au théâtre Feydeau, en 1822. Deux ans après. Daussoigne donna à l'Opéra *Les deux Salem*, en un acte, pièce qui offrait peu d'intérêt, et qui n'eut qu'un petit nombre de représentations. Quelques déceptions nouvelles le dégoûtèrent de la carrière théâtrale, et quoiqu'il fût professeur d'harmonie au Conservatoire, il se décida à accepter, en 1827, les propositions qui lui furent faites pour la direction du Conservatoire de Liège, emploi qu'il occupe encore aujourd'hui. L'Institut de France lui donna un témoignage de souvenir et de regrets en le nommant, en 1834, un de ses correspondants, en remplacement de M. Meyerbeer, qui venait d'être promu au titre d'associé étranger. GUYOT DE FÈRE.

Fétis, *Biogr. universelle des Musiciens*. — *Annuaire dramatique belge*, 1840.

DAUTHEVILLE. Voy. AUTHEVILLE DES AMOINETTES.

DAUTREAU Voy. AUTREAU (D').

DAUVERGNE. Voy. AUVERGNE (D').

* **DAUVET (Jean)**, magistrat français, ne vers 1400, mort le 23 novembre 1471. Il fut d'abord envoyé (vers 1435) à Rome et à Constance avec un caractère diplomatique par le roi Charles VII. De 1441 à 1443, il fut attaché à René, roi de Sicile. Nommé procureur général au parlement de Paris en 1446, il s'acquit un rang historique par le rôle qu'il joua dans le mémorable procès de Jacques Cœur. Ce fut lui qui dirigea personnellement les poursuites. Jamais peut-être magistrat investi des fonctions qui consistent à faire éclater la justice et la vérité ne manqua plus gravement à ses devoirs. Jean Dauvet déploya contre l'accusé, innocent, une activité digne d'une meilleure cause. Vers 1454, il fut député par le roi avec Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, Louis de Beaumont, maréchal de Poitou, et Gui Bernard, archidiacre de Tours, vers le duc de Bourgogne, pour réconcilier ce prince avec les Gantois, révoltés. Louis XI, au mois de septembre 1461, le nomma président du parlement de Toulouse, puis commissaire aux états de Languedoc en 1463. Dauvet fut également employé par le roi dans ses démêlés avec son frère Charles, duc de Berry, lors de la ligue dite *du bien public*. Ces divers services lui valurent le poste de premier président du parlement de Paris, par lettres patentes du 7 novembre 1465, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Jean Dauvet avait épousé Jeanne Boudrac, fille de Bureau-Boudrac, seigneur de Clagny, secrétaire du roi. De ce mariage descendit une nombreuse lignée, dont les membres occupèrent de hauts emplois sous les noms de comtes des Marais, seigneurs de Rieuc, etc. Jean Dauvet et sa femme furent inhumés à Paris, en l'église de Saint-Landry, leur paroisse. Ce monument curieux, où se voyaient leurs effigies sculptées, subsistait encore vers

1789; il a été gravé par Millin, dans le tome V de ses *Antiquités nationales*. V.

Cabinet des titres, Bibliothèque impériale. dossier Dauvet. — *Histoire généalogique de la couronne*. — Pierre Clement, Charles VII et Jacques Cœur, 1853, in-8°.

DAUVIGNY. Voyez AUVIGNY.

DAUXION - LAVAYSSE (Jean-François), voyageur et agent français, né à Saint-Araille, près Auch, vers 1775, mort en Bavière, en 1826. Il se trouvait à Saint-Domingue, dans les propriétés de sa famille, lors de la révolte des nègres, et faillit y perdre la vie. Il erra ensuite plusieurs années en Amérique, vint à Paris, et fut attaché en 1813 à l'état-major de la grande armée. En 1814 il portait le titre de colonel, et vint offrir à Malouet, alors ministre de Louis XVIII, de faire rentrer Haïti sous la domination française. Ses offres furent acceptées. On lui adjoignit un nommé Draverman, de Bordeaux, personnage obscur, et un aventurier espagnol, Agostino Franco-Medina, se disant aussi colonel au service de France. La mission de ces agents devait rester occulte : aussi se rendirent-ils à Saint-Domingue sur des bâtiments anglais. Ils devaient se borner à sonder les dispositions des principaux chefs haïtiens « sans affectation, promesses ni menaces ». Pour réussir dans une pareille entreprise, il fallait autant de prudence que d'adresse. Loin de là, Dauxion-Lavaysse prit tout d'abord le titre d'agent principal du ministre de la marine et des colonies, et mit si peu de mesure dans ses rapports avec le président Pétion et le roi Henri (Christophe), que ce dernier fit arrêter Franco-Medina, et le traduisit devant un conseil de guerre, comme espion et agent provocateur : condamné comme tel, ce malheureux mourut en prison. Pétion, plus généreux, se borna à expulser Dauxion et à le faire reconduire à Kingston, d'où il revint en France. Le 10 janvier 1815, le *Moniteur* publia la note officielle suivante : « Le ministre secrétaire d'Etat de la marine et des colonies a mis sous les yeux du roi des lettres insérées dans les papiers publics, et qui ont été adressées de la Jamaïque, sous les dates des 6 juillet et 1^{er} octobre derniers, aux chefs actuels de Saint-Domingue, par le colonel Dauxion-Lavaysse. M. Dauxion, dont la mission toute pacifique avait pour but de recueillir et de transmettre au gouvernement des renseignements sur l'état de la colonie, n'était nullement autorisé à faire des communications aussi contraires à l'objet de cette mission. Le roi en a témoigné son mécontentement et a ordonné de rendre publique sa désapprobation. » Quelques jours avant ce désaveu formel (le 3 janvier) Dauxion avait été nommé adjudant-commandant. Il conserva ce grade durant les cent jours; mais il fut destitué à la seconde rentrée des Bourbons. En août 1817, il fut accusé de bigamie par une demoiselle Lafitte, qu'il avait épousée à la Jamaïque en 1797. La cour d'assises de la Seine prononça la nullité de ce mariage, et

condamna Dauxion à vingt ans de travaux forcés. Il obtint la commutation de sa peine en celle du bannissement, et se retira en Bavière. Il avait été un des premiers rédacteurs de la *Biographie universelle* des frères Michaud. On a de lui : *Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite et dans diverses parties de Venezuela, dans l'Amérique méridionale; ou essai physique et statistique sur ces régions, avec des considérations sur l'accroissement et la décadence de la puissance continentale de l'Angleterre*; Paris, 1813, 2 vol. in-8°, avec cartes; — *Les Princes rivaux, ou mémoires de mistress Mary-Anne Clarke, favorite du duc d'York, écrits par elle-même, où l'auteur dévoile le secret des intrigues du duc de Kent contre le duc d'York, son frère*, trad. de l'anglais; Paris, 1813, in-8°.

ALFRED DE LACAZE.

Walles, *Protes historiques des Négociations entre le France et Saint-Domingue*; Paris, 1826, in-8°. — Quérard. *La France littéraire*. — *Biographie des Hommes vivants*. — *Galerie historique des Contemporains*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

DAUXIRON. Voyez AUXIRON (D').

* DAUZ (Jean-André), orientaliste allemand, né à Sandhausen, vil Gœtha, le 1^{er} février 1634, et mort à Gœtha, décembre 1727, d'une attaque d'apoplexie. Il s'être fait recevoir maître des arts à W il se rendit à Hambourg, pour étudier sous le savant rabbin Esdras Edzardi. Il ensuite quelques universités de l'Al les écoles de la Hollande et de l'A pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales. De retour de ces voyages, résida pendant quelque temps à Brême, à bourg et à Helmstedt, et il se fixa enfin à où il obtint une chaire de langues orientales. Plus tard il fut nommé professeur de Daüz est surtout connu dans l'histoire de la littérature orientale par son système de la langue hébraïque, système dont l'idée se trouve dans un ouvrage de Jacq. intitulé : *Fundamenta punctuationis hebraicae*; Groning., 1664, in-8°. Ce système, désigné sous le nom de système de Daüz, a pour but d'expliquer les voyelles, qui constituent une grande difficulté, pour ne pas dire la plus grande, de la grammaire hébraïque. Il d'abord dans un ouvrage intitulé : *Nuncy bulum sanctum scripturae Veteris Testam Linguam Hebraicam enucleans*; Lb in-8°, ouvrage auquel il donna plus tard des développements considérables, et qu'il ce nouveau titre : *Litteratur Ebraico-Chaldaicam plenam utriusque linguar Veteris institutionem harmonice ita tractantia cuncta Armis superstantia fana innotescant scientificè*; Léna, 1696, in-8°. La seconde partie, qui contient la syntaxe, a été imprimée séparément, sous ce titre : *Intro*

leçons, *omnes utriusque linguae sententiae explicationes ad genusnum praeur sensum rite indagandum*. Ses, soit réunies, soit séparées, ont eu cours ; la meilleure de la dernière parue J.-G. Thumpen fit paraître avec des en 1755, in-4°. Le système de Daux a l'enseignement de la langue hébraïque n'a la fin du siècle dernier ; il commençant à être abandonné quand Schulze les avantages qu'on pouvait retirer de la comparaison de la comparaisons dialectales sémitiques. Vater en son de solidité, dans la préface de sa hébraïque (Leips., 1797, in-8° ; 2^e édit., encore de Daux : *Rabbinismus enu-* 1751, in-8° ; — *Eruditus Syris re-* *sententiae ducens ad plenam Linguae* *Hebraicae seu Maroniticae cognitio-* 1800, in-8° ; 3^e édit., revue et corrigée, Frankfurt, 1765, in-8° ; c'est une grammaire estimée ; — *Compendium* *Hebraicae et Chaldaicae* ; Léna, ; — Ce ne sont pas là les seuls ou- ; il a publié en outre un grand *Inscriptions plus ou moins étendues* *divers sur des points de philologie* *philologie, d'histoire et d'antiquités* *de renferment tous une solide éru-* *de six d'entre eux, destinés à défen-* *de la religion chrétienne contre les* *judais, offrent un assez grand intérêt* ; et méritent d'être étudiés par les

Michel NICOLAS.

Philos et Scriptis Professorum Jenensium.
Scriptis der Schriftsteller. t. III et IV.

(Pierre), jurisconsulte et mathéma-
 ticien, mort en 1763. Il fit partie de la
 Académie, et fut admis pour ses con-
 tributions dans la Société royale.
 L'attention au sujet des arcs ellipti-
 ques Black-Friars, il fut appelé par le
 Académie à donner son opinion sur
 une importante. On la trouve consi-
 dation *Magazine* du mois de mars
 de lui : Une traduction anglaise
 du *Cardinal de Retz* ; 1723,
 3^e édition ; Congrève, qui encourage
 l'édition ; — *Vindication of the*
Tables and Rules annexed to
the commencement of the

English Dictionary.

(Daniel), ingénieur français,
 mort en 1744. Il n'est connu que par
 son ouvrage : *L'Arsenal et magasin de*
armes contenues plusieurs beaux
considérations et ques-
tions. L'auteur appartenait à la
 Académie, et avait pris part aux guerres

de l'époque ; mais il n'a produit qu'une compila-
 tion dénuée d'idées nouvelles.

Lelong, Bibl. hist. de la Fr.

DAVANZATI BONTICINI (Bernard), littéra-
 teur italien, né à Florence, le 30 août 1529, mort
 le 20 mars 1606. Il exerça le commerce à Lyon
 d'abord et ensuite dans sa patrie, sans négliger
 les études littéraires. Ses auteurs favoris étaient
 Dante et Tacite. Il affectait dans son style et
 même dans son langage une extrême concision.
 Il était membre de l'académie des *Allorati*, sous
 le nom de *Il Silente* (Le Silencieux), et il avait
 pris pour devise un cercle de tonneau avec ces
 deux mots : *Strictius, Arcius*. Les vieux chro-
 niqueurs italiens étaient l'objet de ses constantes
 études, et il essaya de transporter dans ses ou-
 vrages les grâces et l'originalité de leur langue.
 Davanzati est surtout connu par sa traduction
 de Tacite, publiée à Venise, 1658, in-4° ; elle a
 été réimprimée à Padoue, 1755, 2 vol. in-4° ; à
 Bassano, 1790, 3 vol. in-4° ; à Paris, 3 vol. in-12.
 Davanzati est parvenu à surpasser la concision
 si vantée de Tacite, mais c'est aux dépens de la
 clarté. Voici sur cette traduction le jugement,
 beaucoup trop sévère, mais curieux, de Baillet :
 « Il a fait aussi, dit ce critique, une traduction
 italienne de Tacite, mais, selon le Vittorio de
 Rossi, d'une manière à faire croire qu'il avait
 voulu corrompre et faire périr la pureté et l'é-
 légance de la langue du pays, pour l'affermisse-
 ment de laquelle les autres employaient tous
 leurs soins et leur industrie ; car il y a fait en-
 trer des expressions et des termes si vieux et si
 éloignés du bel usage, que ceux qui n'ont que
 les premières teintures de la latinité entendront
 plus aisément Cornelle Tacite en sa langue, que
 les Italiens naturels qui savent la leur n'enten-
 draient cette version de Davanzati. Desorte qu'a-
 près la mort du traducteur quelques personnes
 judicieuses se crurent obligées de mettre les ter-
 mes latins de Tacite à côté de l'italien de Davan-
 zati, pour servir d'explication et d'éclaircisse-
 ment à la traduction. Les Florentins même, qui
 passent pour les plus intelligents dans la langue
 du pays, témoignent qu'ils sont souvent obligés
 de recourir à l'original latin pour pouvoir dé-
 chiffrer la copie italienne. » Davanzati dans sa
 traduction avait deux buts : 1^o de montrer, contre
 l'assertion d'un traducteur français, que l'italien
 était plus propre que le français à rendre la con-
 cision du latin ; 2^o de faire entrer dans la langue
 écrite un grand nombre de locutions populaires
 ou de remettre en usage les vieux mots passés de
 mode. Son œuvre, trop obscure pour être regar-
 dée comme une interprétation de Tacite, a le
 plus grand prix pour tous ceux qui s'occupent
 de philologie italienne. On a encore de Davan-
 zati : *Coltivazione toscana delle viti et d'al-*
cunt arbori ; Florence, 1600 et 1621, in-4°. L'au-
 teur accorde beaucoup aux influences lunaires ;
 mais en revanche il est assez exact dans ses no-
 menclatures ; — *Del Modo di Piantare et cus-*

1789; il a été gravé par Millin, dans le tome V de ses *Antiquités nationales*.

Cabinet des titres, Bibliothèque impériale, dossier Dauvet. — *Histoire généalogique de la couronne*. — Pierre Clement, *Charles VII et Jacques Cœur*; 1853, in-8°.

DAUVIGNY. Voyez **AUVIGNY**.

DAUXION - LAVAYSSÉ (Jean-François), voyageur et agent français, né à Saint-Araille, près Auch, vers 1775, mort en Bavière, en 1826. Il se trouvait à Saint-Domingue, dans les propriétés de sa famille, lors de la révolte des nègres, et faillit y perdre la vie. Il erra ensuite plusieurs années en Amérique, vint à Paris, et fut attaché en 1813 à l'état-major de la grande armée. En 1814 il portait le titre de colonel, et vint offrir à Malouet, alors ministre de Louis XVIII, de faire rentrer Haïti sous la domination française. Ses offres furent acceptées. On lui adjoignit un nommé Draverman, de Bordeaux, personnage obscur, et un aventurier espagnol, Agostino Franco-Medina, se disant aussi colonel au service de France. La mission de ces agents devait rester occulte : aussi se rendirent-ils à Saint-Domingue sur des bâtiments anglais. Ils devaient se borner à sonder les dispositions des principaux chefs haïtiens « sans affectation, promesses ni menaces ». Pour réussir dans une pareille entreprise, il fallait autant de prudence que d'adresse. Loin de là, Dauxion-Lavaysse prit tout d'abord le titre d'agent principal du ministre de la marine et des colonies, et mit si peu de mesure dans ses rapports avec le président Pétion et le roi Henri (Christophe), que ce dernier fit arrêter Franco-Medina, et le traduisit devant un conseil de guerre, comme espion et agent provocateur : condamné comme tel, ce malheureux mourut en prison. Pétion, plus généreux, se borna à expulser Dauxion et à le faire reconduire à Kingston, d'où il revint en France. Le 10 janvier 1815, le *Moniteur* publia la note officielle suivante : « Le ministre secrétaire d'Etat de la marine et des colonies a mis sous les yeux du roi des lettres insérées dans les papiers publics, et qui ont été adressées de la Jamaïque, sous les dates des 6 juillet et 1^{er} octobre derniers, aux chefs actuels de Saint-Domingue, par le colonel Dauxion-Lavaysse. M. Dauxion, dont la mission toute pacifique avait pour but de recueillir et de transmettre au gouvernement des renseignements sur l'état de la colonie, n'était nullement autorisé à faire des communications aussi contraires à l'objet de cette mission. Le roi en a témoigné son mécontentement et a ordonné de rendre publique sa désapprobation. » Quelques jours avant ce désaveu formel (le 3 janvier) Dauxion avait été nommé adjudant-commandant. Il conserva ce grade durant les cent jours; mais il fut destitué à la seconde rentrée des Bourbons. En août 1817, il fut accusé de bigamie par une demoiselle Lafitte, qu'il avait épousée à la Jamaïque en 1797. La cour d'assises de la Seine prononça la nullité de ce mariage, et

condamna Dauxion à vingt ans de travaux forcés. Il obtint la commutation de sa peine en celle du bannissement, et se retira en Bavière. Il avait été un des premiers rédacteurs de la *Biographie universelle* des frères Michaud. On a de lui : *Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite et dans diverses parties de Venezuela, dans l'Amérique méridionale; ou essai physique et statistique sur ces régions, avec des considérations sur l'accroissement et la décadence de la puissance continentale de l'Angleterre*; Paris, 1813, 2 vol. in-8°, avec cartes; — *Les Princes rivaux, ou mémoires de mistress Mary-Anne Clarke, favorite du duc d'York, écrits par elle-même, où l'auteur dévoile le secret des intrigues du duc de Kent contre le duc d'York, son frère*, trad. de l'anglais; Paris, 1813, in-8°.

ALFRED DE LACAZE.

Walles, Précis historique des Négociations entre la France et Saint-Domingue; Paris, 1826, in-8°. — Quérard, *La France littéraire*. — *Biographie des Hommes vivants*. — *Galerie historique des Contemporains*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*.

DAUXION. Voyez **AUXION (D')**.

DAUZ (Jean-André), orientaliste et théologien allemand, né à Sandhausen, village près de Gotha, le 1^{er} février 1654, et mort à Iéna, le 20 décembre 1727, d'une attaque d'apoplexie. Après s'être fait recevoir maître ès arts à Wittenberg, il se rendit à Hambourg, pour étudier l'hébreu sous le savant rabbin Esdras Edzardi. Il visita ensuite quelques universités de l'Allemagne et les écoles de la Hollande et de l'Angleterre, pour se perfectionner dans la connaissance des langues orientales. De retour de ces voyages, il résida pendant quelque temps à Brême, à Hambourg et à Helmstedt, et il se fixa enfin à Iéna, où il obtint une chaire de langues orientales. Plus tard il fut nommé professeur de théologie. Daux est surtout connu dans l'histoire de la littérature orientale par son système de grammaire hébraïque, système dont l'idée première se trouve dans un ouvrage de Jacq. intitulé : *Fundamenta punctuationis sanctæ*; Groning., 1654, in-8°. C'est un système matriciel, dans lequel les voyelles, qui sont plus grammaticales, sont plus grammaticales, et les consonnes, qui sont plus grammaticales, sont plus grammaticales. Ce système, qui est d'abord dans un ouvrage intitulé : *Lingua sanctæ scripturæ veteris*; Iéna, 1698, in-8°, ouvrage auquel il donna plus tard des développements considérables, et qu'il publia sous ce nouveau titre : *Litteratur Ebræo-Chaldaï plenam utriusque linguæ Veteris institutionem harmonice ita truncata firmis substantiis fructu innotescant scientiæ*; Iéna, 1698, in-8°. La seconde partie, qui contient la syntaxe, a été imprimée séparément, sous ce titre : *Introductio*

Michel NICOLAS.

et Scriptis Professorum Jenensium.
de Schrötklar, t. III et IV.

re). et mathéma-
mort 1703. Il fut partie de la
berie. pour ses con-
Société royale.
des arcs ellipti-
-Friedrich, il fut appelé par le
à donner son opinion sur
tante. On la trouve consi-
gazine du mois de mars
de 1703 : Une traduction anglaise
Cardinal de Retz ; 1723,
à Congrève, qui encourage-
— *Vindication of the*
1 Rules annexed to
movement of the

leurs soins et leur industrie ; car il y a beaucoup
trier des expressions et des termes si vieux et si
éloignés du bel usage, que ceux qui n'ont que
les premières teintures de la latinité entendront
plus aisément Cornille Tacite en sa langue, que
les Italiens naturels qui savent la leur n'enten-
draient cette version de Davanzati. Desorte qu'a-
près la mort du traducteur quelques personnes
judicieuses se crurent obligées de mettre les ter-
mes latins de Tacite à côté de l'italien de Davan-
zati, pour servir d'explication et d'éclaircisse-
ment à la traduction. Les Florentins même, qui
passent pour les plus intelligents dans la langue
du pays, témoignent qu'ils sont souvent obligés
de recourir à l'original latin pour pouvoir dé-
chiffrer la copie italienne. » Davanzati dans sa
traduction avait deux buts : 1° de montrer, contre
l'assertion d'un traducteur français, que l'italien
était plus propre que le français à rendre la con-
cision du latin ; 2° de faire entrer dans la langue
écrite un grand nombre de locutions populaires
ou de remettre en usage les vieux mots passés de

lodire una ragnaja e di uccellare a ragna, ouvrage resté longtemps inédit ; Florence, 1790, in-8° ; — *Scisma d'Inghilterra* ; Rome, 1800, in-8°. Dans la seconde édition donnée à Florence, 1838, in-8°, on a recueilli les trois opuscules suivants : *Notizia de' Cambj* ; *Lezione delle Monete* ; *Orazione in morte del granduca Cosimo I^{er}*.

Niclas Ervthré, *Piaacotheca*. — Giulio Segri, *Istoria degli Scrittori Fiorentini*. — Ballet, *Jugements des Savants*, t. I. — Tiraboschi, *Storia della Lett. Ital.*

DAVANZATI. Voy. DEVANZATI.

DAVANZO (Jacopo). Voy. AVANZI (D').

DAVAUX (Jean-Baptiste), violoniste et compositeur français, né dans le Dauphiné, vers 1740, mort à Paris, le 22 février 1822. Il vint à Paris à l'âge de vingt-trois ans, pour y continuer ses études musicales, et se livra à la composition avec assiduité. Ses productions obtinrent un succès de vogue. Il exerçait un emploi dans les bureaux du ministère de la guerre, et devint chef de division à la chancellerie de la Légion d'Honneur. Il était membre de la Société des Enfants d'Apollon. On a de lui : *Lettre sur un instrument ou pendule nouveau qui a pour but de déterminer avec la plus grande exactitude les différents degrés de vitesse depuis le prestissimo jusqu'au largo, avec les nuances imperceptibles d'un degré à l'autre*, imprimée dans le *Journal encyclopédique*, juin 1784 ; — *Théodore*, opéra comique en deux actes ; Paris, comédie italienne, 1785 ; — *Vingt Quatuors pour deux violons, alto et basse* ; — *Cinq Concertos pour violon* ; — *Douze Symphonies concertantes pour deux violons* ; — *Deux Duos pour violon et violoncelle* ; — *Six Trios pour deux violons et alto* ; toute cette musique a été publiée à Paris, de 1800 à 1810.

Félic, *Biographie universelle des Musiciens*.

DAVENANT (Guillaume), poète anglais, né à Oxford, en février 1605, mort en 1668. Son père tenait le cabaret de la Couronne, où, au rapport de Wood, Shakspeare venait parfois se reposer quelques heures ; et sa mère, liée avec le grand poète, était une femme renommée pour son esprit et sa beauté. Après avoir reçu sa première instruction chez Édouard Sylvester, qui tenait une école privée, Guillaume Davenant continua ses études au collège de Lincoln à Oxford ; cependant il n'y prit point ses degrés, ses goûts le portant dès lors vers les productions de l'imagination. Ausortir du collège il entra en qualité de page au service de la duchesse de Richmond, puis à celui de lord Brooke, qui lui témoignait beaucoup d'attachement. Ses premières œuvres datent de l'année 1628 ; elles eurent assez de succès pour qu'il obtint, à la mort de Ben Johnson, le titre de poète lauréat. Accusé au mois de mai 1641 d'avoir tenté de soulever l'armée contre le parlement, il fut arrêté à Faversham et relâché après avoir fourni caution. Il se retira en France, où il séjourna quelque

temps. A son retour en Angleterre, il fut nommé lieutenant général d'artillerie par son protecteur le duc de Newcastle, à qui ce choix d'un poète pour un emploi qui n'a pas d'analogue au Par-nasse, attira quelques plaisanteries. En 1643, pendant le siège de Gloucester, Charles I^{er} créa Davenant chevalier ; ce qui ferait supposer que le poète se montra assez digne de son grade. Il retourna en France lorsqu'il vit perdue la cause de la royauté ; et par un de ces changements assez fréquents chez les hommes d'imagination, il passa à l'Église romaine. Il trouvait aussi à cette conversion son intérêt, puisque la reine Henriette-Marie d'Angleterre lui confia l'importante mission d'aller conseiller à Charles I^{er} de consentir à l'abolition de l'épiscopat ; il eut le tort de traiter légèrement cette question en présence d'un prince qui envisageait sérieusement et avec opiniâtreté les matières de ce genre, et qui le revoiyait tout confus du non-succès de sa mission. Revenu à Paris, il se mit à composer son poème intitulé *Gondibert*, qui occupa fort la cour de la reine d'Angleterre ; mais ce sujet, si intéressant qu'il fut, ne pouvait rien pour faire cesser sa détresse, qui allait croissant ainsi que celle des autres partisans de la même cause. Il résolut alors de mener en Virginie un certain nombre d'ouvriers plantés dans la même situation, projet utile, et qui eût mérité de réussir ; mais le navire qui portait Davenant et ses compagnons fut pris par des voleurs du parlement. Ramené en Angleterre et d'abord emprisonné à l'île de Wight, Davenant fut transféré ensuite à la Tour de Londres, d'où il ne serait sans doute sorti que pour entendre prononcer sa sentence de mort, si l'auteur du *Paradis perdu* n'eût intercédé pour lui ; cependant il ne recouvra sa liberté que deux ans plus tard. C'est alors que pour vivre, et n'ayant pas la ressource d'écrire des tragédies et des comédies, dont la représentation était alors défendue, il composa ce qu'on a appelé des *Intertainments* (Divertissements) ; c'étaient des opéras composés à la manière italienne, et auxquels Davenant adaptait des caractères empruntés en général aux pièces de Corneille. L'entreprise n'était pas facile, avec l'austérité à la mode, et « afin, dit Wood, que cela s'exécutât avec décence, sans grossièreté et sans profanation, Jean Maynard, sergent de lois, et plusieurs riches bourgeois se portèrent répondants ». Ce détail peint les temps. Après la restauration, on concéda à Davenant un nouveau vilage, pour la formation d'une troupe de tragiques et comiques, sous Jacques duc d'York. Ce fut, que que Davenant rendit à son service, lorsque ce poète fut à son tour aux vengeances politiques. Davenant jeune encore, un accident qui altéra ses d'abord assez beaux : il perdit de ses relations avec le duc, qui cependant figurait dans le *Paradis perdu*. On pense bien que cette

des sarcasmes des rivaux ou des poète. Quant à *Gondibert*, quoiqu'il n'y eût la critique pendant plus d'un siècle, elle n'est pas oubliée : c'est le sort des œuvres inévitables du mauvais goût et l'exagération. En fait, le poème de *Gondibert* offre en certains endroits des sentiments nobles, poétiquement exprimés. Au temps de Gay, *Gondibert* fut la preuve pour que ce poète ait cru devoir écrire une suite en trois chants. Davenant n'eut pas le mérite de contribuer à relever le goût anglais et à y introduire certaines améliorations. Il avait été lié avec Dryden, qui

Antenna Oceanica. — *Biog. Britannica*. — *British Poets*. — *Cambell, Specimen*.

DAVANT (Charles), juriconsulte anglais, de William Davenant, né en 1656, mort en 1714. A dix-neuf ans il écrivit une œuvre circulaire ; il ne poussa pas plus loin ses études. Il se tourna vers

la carrière de docteur de la faculté de Cambridge. Il fut plusieurs fois élu au parlement, en 1685, 1698 et 1709. Il s'adjoignait à l'intendant du conseil de la cour, pour l'examen des pièces

de l'intérêt des bonnes mœurs. Sous le règne de Guillaume III, il fut opposé aux ministres et au

général des importations et exportations sur diverses matières d'intérêt public, ouvrages qui aujourd'hui encore peuvent être fruit. Son principal ouvrage

est un *Essay on the probable methods making a nation in the balance of trade* (Essai sur les probables qui peuvent assurer l'avantage dans la balance du commerce), 1699, 1 vol. in-8°. Bien que

le système mercantile, l'auteur n'adopte pas les théories des partisans de ce système, mais il pensait qu'il fallait avec une extrême réserve des restrictions, même dans les règles du commerce, dont la balance serait

ce ouvrage de Davenant ainsi que ses ont été réunis et édités par North, sous ce titre : *The political Works of Charles Davenant* ; 1791, 5 vol. in-8°.

— *Dict. de l'Écon. polit.*
(Guillaume), traducteur anglais, de sir William Davenant, mort à Paris, en 1681. Il fut élevé à Paris, en 1680, puis il

res. On a de lui une traduction de La Mothe Le Vayer de grec et latins. Un accident survenu : il se noya en se livrant à l'exercice de la natation.

sup. Dict.

DAVENANT (John), prélat anglais, né à Londres, en 1576, mort le 20 avril 1641. Il était fils d'un marchand, et fut élevé au collège de la Reine à Cambridge. Il prit ses degrés en 1609, et se fit bientôt assez remarquer par son savoir pour que Jacques I^{er} le désignât comme membre du synode de Dort en 1618. En 1621 il fut nommé évêque de Salisbury, mais en 1631 il encourut le mécontentement de Charles I^{er}, en soutenant devant ce prince la doctrine de la prédestination. Les mœurs de Davenant étaient exemplaires. On a de lui : *Prælectiones de duobus in theologia controversis capitibus ; de judicio controversiarum primo ; de justitia habituali et actuali altero* ; Cambridge, 1631, in-fol. ; — *Expositio Epistolæ D. Pauli ad Colossenses* ; Cambridge, 1639, in-fol. ; — *Determinationes questionum quarundam theologiarum* ; 1634, in-fol. ; — *Animadversiones upon a Treatise lately published by S. Hoard, and entitled : God's Love to mankind* ; Cambridge, 1641, in-fol.

Rose, New biog. Dict.

DAVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrateur français, né à Paris, le 12 janvier 1789. Entré en 1812 dans les bureaux du ministère de l'intérieur, il dut, en 1844, à ses longs services et à ses lumières, la place de chef de la division de l'administration communale et hospitalière. En 1849 il fut nommé directeur de l'administration générale de l'assistance publique à Paris, emploi qu'il occupa encore aujourd'hui. M. Davenne a publié : *Recueil méthodique et raisonné des Lois et Règlements sur la Voirie, les alignements et la police des constructions* ; Paris, 1824, in-8° ; nouv. édit., ibid., 1836, 2 vol. in-8° ; — *Régime administratif et financier des Communes* ; Paris, 1840, in-8° ; nouv. (cinquième) édit., ibid., 1844, in-8° ; — *Législation et Principes de la Voirie urbaine* ; Paris, 1849, in-8°. Ces trois ouvrages jouissent d'une estime méritée. M. Davenne a été l'un des collaborateurs de l'*Annuaire historique universel* de Lesur, de l'*Encyclopédie du Droit*, et du *Dictionnaire général d'Administration* ; Paris, 1849, gr. in-8° de 1627 pag.

E. REGNARD.

Beuchot, *Journal de la Librairie*. — *Documents particuliers*.

DAVENPORT (Christophe), théologien anglais, né à Coventry, en 1598, mort en 1680. Il fit ses premières études dans sa ville natale, puis il entra au collège Merton d'Oxford ; deux ans plus tard il vint à Douai et à Ypres, où il changea de religion et prit l'habit de franciscain. Il retourna ensuite en Angleterre sous le nom de Saint-Clair, et y devint chapelain de la reine Henriette. Il prit alors une part active, ardente, et dans l'intérêt de la communion romaine, à la polémique religieuse du temps. Durant la guerre civile, Davenport fut obligé de mener une vie errante ; on le vit se fixer tantôt à Londres, tantôt

à Oxford. Après la restauration, il fut nommé chapelain de la reine Catherine de Portugal, épouse de Charles II, puis général de son ordre en Angleterre. Il a laissé des ouvrages de théologie, aujourd'hui oubliés.

Rosc. *New. Mag. Dict.*

DAVENPORT (John), frère de Christophe, théologien anglais, né à Coventry, en 1597, mort à Boston, en 1669. Il fit ses études à partir de 1613, et devint un zélé puritain. Après avoir été ministre à Saint-Étienne, il vint à Amsterdam. Il revint ensuite en Angleterre, d'où il s'embarqua pour l'Amérique, où il remplit également des fonctions sacerdotales. On a de lui : *A Catechism, containing the chief heads of the christian religion*.

Rosc. *New. Mag. Dict.*

* **DAVENPORT (Richard-Alfred)**, excentrique anglais, né en 1777, mort le 18 janvier 1852. Quoiqu'il s'occupât de littérature, sa fin fut plus remarquable que sa vie. Il demeurait dans Brunswick-Collège, Park-Street, Comberwell. On le trouva mort dans sa chambre, tenant à la main une fiole de laudanum. Ses gémissements, entendus par ses voisins, avaient engagé à enfoncer sa porte. A l'arrivée du médecin, Davenport expira. On trouva dans sa chambre à coucher de nombreuses fioles de laudanum : il avait l'habitude d'en prendre de fortes doses en écrivant. La chambre présentait le plus étrange aspect : partout étaient entassés des livres, manuscrits, tableaux, pièces de monnaie anciennes et antiques, le tout recouvert d'une couche épaisse de poussière. L'appartement de ce personnage excentrique n'avait pas été nettoyé depuis plus de onze ans, et il n'y avait pas de vitres aux fenêtres. On a de Davenport une *Histoire d'Amérique* ; — une *Histoire des Indes* ; — et d'autres beaux poèmes.

Morning-Post, janvier 1848.

* **DAVERHOULT (Jean-Antoine)**, homme politique hollandais, mort à Saint-Menges, en août 1792. Il avait été obligé de quitter la Hollande en 1787, à cause de ses opinions républicaines. Il se réfugia en France, et fut un des fondateurs du club des Feuillants, à Paris, en 1791. Il fut nommé administrateur du département des Ardennes, puis député de ce département à l'Assemblée législative. Il devint l'un des membres les plus courageux du parti constitutionnel. Le 27 novembre 1791, il pressa l'Assemblée d'exiger des électeurs de Trèves et de Mayence la dissolution des corps d'émigrés qui se rassemblaient chez eux. Le 16 décembre il s'opposa à la mise en accusation du cardinal de Rohan, parce que, comme prince de l'Empire, il avait le droit de lever des soldats. Le 8 janvier 1792 il fut nommé président. Le 25 il émit l'opinion que l'empereur Léopold voulait moins déclarer la guerre à la nation française qu'à la philosophie, et demanda qu'on laissât aux lumières le soin d'éclairer l'univers. Il défendit ensuite La Fayette,

et parla le 21 juin avec beaucoup de force contre les insultes faites la veille à Louis XVI. Le 1^{er} juillet il fit rendre un décret répressif contre les sociétés populaires. Le 13 il revint sur les attentats du 20 juin, et insista pour la punition de Pétion et de Manuel. Le 13 août suivant il donna sa démission, annonçant son départ pour l'armée, où il venait d'être nommé colonel. Le 23 Thuriot rendit compte à l'assemblée que Daverhoul, ayant voulu passer à l'étranger, avait été rencontré par des moissonneurs près du village de Saint-Mendès (Lorraine), et qu'il s'était brûlé la cervelle au moment où on allait l'arrêter.

Biographie moderne. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — *Galerie historique des Contemporains*.

DAVESNE (François), écrivain illuminé, né à Fleurance, vers la fin du règne d'Henri IV ; on ne connaît exactement ni la date de sa naissance ni celle de sa mort, et l'on sait peu de chose de sa vie. Sa tête paraît s'être dérangée de bonne heure ; il adopta les extravagances du malheureux Simon Morin, qui se donnait comme le Messie ; mais il refusait à ne point figurer dans le procès fait à ce malheureux, que le parlement condamna au bûcher en 1647. A l'époque de la Fronde, il s'érigea à son tour en chef de secte, prêcha une nouvelle religion pour son propre compte, et, dans ses prédications, il ne prétendait à rien moins qu'à remplacer Louis XIV sur le trône de France. Dans un de ses nombreux opuscules il s'écrie, en faisant un jeu de mots sur son prénom : « Il est trouvé ! il est trouvé ! la France a un François qui la convoite, et lequel Dieu, de sa souveraine puissance et autorité royale, est roi de ses provinces. » Ailleurs il annonce pour l'an 1656 la fin du monde. Mis en prison par l'autorité ecclésiastique, remis en liberté sous caution avec ordre de garder le silence, il fut deux ans après incarcéré pendant quatre mois. Anne d'Autriche fit de nouveau tomber ses fers, donnant ainsi preuve de beaucoup d'indulgence ; car Davesne avait osé imprimer, en parlant de cette princesse : « Elle a la douceur du tigre et la débonnaireté de la vipère. » Abordant les sujets les plus délicats, il prétendait prouver, par des exemples tirés de la Bible, que Louis XIV ne pouvait être le fils de Louis XIII.

Davesne s'avisa un jour de lancer un défi, qu'il ne fut pas tenté de prendre au sérieux : « Apaise le cardinal, la régente, le duc d'Orléans, le coadjuteur et ceux qu'on estime les plus dans le monde. Faites allumer une flamme sans lésion de la flamme, comme un nouveau-né, celui-là soit estimé le protégé et qu'il soit ordonné prince des peuples. » L'audacieux rêveur avait pris le surnom de *Prince de Dieu*, parce qu'il avait été élu de Dieu, pour donner la paix aux peuples. Ses pamphlets ont presque tous pour but de revendiquer

que Dieu lui a attribuée « de sa souve-
raineté et autorité royale ». Davenne
a fait imprimer en 1649, 50 et 51, vingt-
trois écrits différents; il n'en existe
pas une seule collection complète. Des
bibliothèques ont attribué *La Politique du*
régent de la Suisse, autorité et
des princes; c'est une erreur: cet écrit,
par des idées politiques ailleurs
et si fort avancées

est un ancien
contre la régence de
et qu'on jugea de circon-
des troubles de la Fronde. Les
recherchent, en raison de leur sin-
its de Davesne; la Bibliothèque
possible vingt-trois; il serait fasti-
la liste de leurs titres. Davesne
une pièce de théâtre, qu'il ne
question de faire représenter : elle
:*Tragédie sainte*, divisée en trois
s, et quatre actes; c'est un vrai
de ceux du quinzième siècle, et
par un sermon rimé que pro-
me l'auteur. Circonstance étrange,
absurde a été imprimée à trois
s : en 1652, en 1640 et sans
que Davesne ne fût lui-même les
cautions, car il lui eût été difficile
de se disposer à spéculer sur la vente
d'un ouvrage de ce fan-
tastique de la *Justice de Dieu*, 1650,
production dramatique en trois
vers : *Combat d'une âme avec lu-
elle est en divorce*. Jamais poésies
de celles de Davesne n'ont mérité qu'on
n'avaient ni rime ni raison.

G. BRENET.

*Mozzafari, XXXII - P. Lacroix, Catalogue
Bague fragmentaire de M. de Volzanne, t. I,
Paris. Photographie des Mazarinades.*

...), auteur dramatique français, né en 1714, mort en 1742. Il vint se faire connaître par sa comédie *Le Frère ingrat* et *Arlequin apothicaire*, comédies en vers libres et représentées au Théâtre-Italien en 1734. Il obtint beaucoup de succès et de son époque. Parmi ses œuvres, celles qui furent le plus appréciées, ce sont *Le Frère ingrat* et *Arlequin apothicaire*, comédies en vers libres et représentées au Théâtre-Italien en 1734.

149. — *Essai sur la vie et les ouvrages de*

1. *Pantaleon*, religieux portugais, vizième et au commencement siècle. Il fit le voyage de Jérusalem en relation sous ce titre : *Viagem sancta e todas suas partes*, 1713, in-4; ibid., 1796 et 1805. On a donné une édition, augmentée, Lisbonne, 1683.

réimprimée en 1732. Les premières éditions de cet ouvrage sont très-rares. M. G.

M. G.

Brunel, Manuel du Libraire.

* DAVEZAN (*Jean*). Voyez AVEZAN (D').

DAVID, nom commun à plusieurs personnages célèbres. Nous les diviserons en deux catégories; l'une comprend les princes, l'autre les savants littérateurs ou artistes.

I. *David princes.*

DAVID, roi d'Israël, guerrier et prophète, né à Bethléem, l'an 1074 avant J.-C., mort en 1001. Son père Isai ou Jessé lui donna la garde de ses troupeaux. Le jeune berger trouva dans cette occupation le moyen d'exercer la vigueur du corps qu'il avait reçue de la nature et le loisir nécessaire pour développer d'autres dons plus heureux encore, ceux de la musique et de la poésie, dont il nous a laissé d'admirables monuments. Plus d'une fois les animaux féroces venaient insulter son troupeau, emporter un de ses bœufs ; David courait à eux, les attaquait à son tour, luttait corps à corps contre les lions et les ours, leur arrachait leur proie d'entre les dents, les étouffait en les serrant étroitement dans ses bras. C'était par ces victoires qu'il préludait à celles qu'il devait remporter sur tous les ennemis de sa nation. Sans autre maître que son génie, il apprenait à manier les divers instruments connus dans cette haute antiquité, et les accompagnait des chants que lui inspirait la contemplation des merveilles de la nature. L'étude particulière qu'il semble avoir donnée à la harpe lui valut ses prodigieux succès auprès de Saul, dont lui seul pouvait calmer les fureurs. Dieu l'avait choisi pour le substituer à ce prince. David était dans sa vingt-deuxième année lorsque Samuel reçut du Seigneur l'ordre d'aller lui conférer l'onction royale ; et déjà le prophète avait instruit le monarque qu'il était rejeté de Dieu et qu'il ne régnerait plus sur son peuple ; mais le décret de la Providence ne devait s'exécuter que huit ans après. Jusque là le jeune héros était destiné à de cruelles épreuves. Il s'était fait connaître de Saul par sa victoire sur le géant Goliath. C'était un Philistin, dont l'insolence surpassait encore la force extraordinaire. Il venait tous les jours défier à un combat singulier les braves d'Israël, et personne n'osait se mesurer avec lui. David seul osa se présenter, sans autre arme que sa fronde. S'adressant à son ennemi : « Tu viens, s'écria-t-il, avec l'épée, la lance et le bouchier, te reposant sur tes propres forces ; mais, moi, je mets toute ma confiance au nom du Seigneur Dieu des armées, défenseur d'Israël, auquel tu oses insulter. » Cela dit, il s'avance contre le géant, et fait jaillir de sa fronde une pierre lancée avec tant d'adresse et de vigueur qu'elle va le frapper droit au milieu du front, qu'elle entre-ouvre, et s'y enfonce si profondément que ce vaste corps chancelle et tombe renversé par terre. Son vainqueur s'élance à l'instant sur lui,

et, de sa propre épée, lui coupe la tête. L'aspect de ce trophée répandit à la fois la consternation dans le camp des Philistins, qui ne songèrent qu'à fuir, et l'allégresse parmi les Israélites, qui, sortis brusquement de leurs tentes, se précipitèrent sur les fuyards et les taillèrent en pièces. Mais cette victoire, due au brillant exploit qui l'avait précédé, pensa devenir funeste à David. Le peuple avait fait éclater sa joie par des chants dont le refrain était : Saul a tué 1,000 ennemis, et David en a tué 10,000. Ce parallèle alluma dans le cœur du roi une jalousie implacable. Saul lui avait promis pour récompense l'aînée de ses filles en mariage; mais, infidèle à sa parole, il la donna à un autre. Ce ne fut que longtemps après qu'il parut consentir à lui faire épouser une autre de ses filles, moins peut-être par le sentiment secret que cette princesse manifestait en faveur de David que dans l'espérance de voir son nouveau gendre succomber aux embûches qu'il avait concertées perfidement contre sa vie; mais, grâce à son courage, David se sauva de tous les dangers. Saul le poursuivait toujours, malgré des actes de générosité qui auraient dû toucher son cœur. Lorsqu'il était dans le désert, David aurait pu deux fois se défaire de lui : l'une dans une caverne où ils s'étaient rencontrés par hasard, l'autre dans sa tente, où il s'était endormi profondément; mais David se contenta de faire connaître à Saul que sa vie avait été entre ses mains. Une mort funeste vint enfin terminer les jours de ce malheureux prince. Vaincu et blessé par les armes des Philistins, et craignant de tomber vivant entre leurs mains, Saul se perça lui-même de sa propre épée. Quelques écrivains juifs ont essayé de justifier ce suicide : l'Écriture Sainte le condamne en termes exprès; le livre des *Paralipomènes* dit que Saul mourut dans son iniquité pour avoir désobéi aux commandements du Seigneur, en consultant une magicienne, au lieu de mettre sa confiance au Seigneur. C'est pourquoi, ajoute le texte sacré, le Seigneur le frappa de mort et transféra son royaume au fils d'Isaï (1 *Paral.*, x, 17). David le pleura; il fit plus encore, il le vengea, et tira un châtimement sévère de ceux qui, pour faire leur cour au nouveau prince, se vantaient de l'avoir débarrassé de son plus cruel ennemi. Il fut une seconde fois sacré à Hébron, l'an 1054 avant J.-C. Cependant Abner, général des armées de Saul, ayant formé un parti contre lui, réussit à faire reconnaître pour roi Ishbaseth, quatrième fils du prince mort; mais ce général ayant été tué, tout Israël proclama David. Le nouveau roi voulut signaler son avènement par une conquête importante, celle de la capitale des Jérusalémites, qui en avaient fait une place forte et réputée imprenable; c'était Sion. David l'assiégea, s'en rendit maître, l'augmenta d'une nouvelle ville, qui fut nommée la Cité de David, et qu'il rendit la plus forte place du pays : ce fut là qu'il fixa sa demeure. Il y fit

transporter l'arche, et forma dès lors le dessein de bâtir un temple au Seigneur; mais il ne lui fut pas donné de l'exécuter : l'honneur en était réservé à de plus pacifiques mains. Les peuples voisins s'étaient alarmés de sa puissance; les Philistins, ces éternels ennemis du peuple de Dieu, essayèrent encore de la combattre, et se répandirent dans la plaine qui s'étend depuis Jérusalem jusqu'à Bethléem. David s'avança contre eux; ce fut dans une de ces marches qu'un jour, pressé par la soif, il dit : « Oh ! si quelqu'un m'apportait de l'eau qui est dans la citerne de Bethléem, près de la porte de la ville ! » Ces paroles furent entendues de trois de ses plus vaillants soldats, qui partirent secrètement, passèrent à travers le camp des ennemis, puisèrent de l'eau de la citerne et l'apportèrent à David. Ce prince admira leur courage, mais il refusa de boire, en disant : « A Dieu ne plaise que je boive le sang de ces braves, qui m'ont apporté cette eau au péril de leur vie ! » L'attaque fut orlonnée, et la victoire com-

David était au comble de la gloire : il avait vaincu les Philistins, subjugué les sujets de l'Idumée et la Syrie. La nation au delà de l'Euphrate, actions furent obscurcies par son nom Bethsabee et par la mort d'Uriah, Dieu lui envoya le prophète Nathan à sentir son double crime. Le prophète mission. Introduit auprès du roi : « Il y a », dit-il, dans une certaine ville deux : « l'un riche et l'autre pauvre ; le pauvre pour tout bien une brebis, qu'il aimait sa fille; il la faisait manger à sa table. » dans sa coupe et dormir sur étranger étant venu voir le riche, » voulant pas toucher à ses brebis bruts, qu'il avait en grand nombre, » le son hôte, prit la brebis du pauvre, » servit à l'étranger. » Il n'avait pas osé parler que déjà le roi, éveillé par justice naturelle, s'était écrié : « mérité la mort ! » Le prophète homme, c'est vous-même ! » David se normité de sa faute; ses regrets s'exprimés dans plusieurs de ses psaumes maux que le prophète lui avait prédits tion de son iniquité ne tardèrent pas à se sentir dans sa propre maison : le fils de tère mourut au berceau; David se de fuir devant Absalon, contre lui. Pour mettre la fin à son règne, il déclara son successeur son fils, et sacrer et couronner son fils, les deux fils, son fils, et son fils, d'après les lois de la loi, née de son royaume et son royaume.

C'est une question parmi les écrivains : C'est une question parmi les écrivains est l'auteur des *Psaumes*, au

[illegible]

— *Hist. eccles. Vet. Test.*
r., t. II. p. 108. — Jacob
Vermeir, 1834.

b. n. 1. **Le** **fil** **de** **Gagik**,
un **ex**, **et** **fut** **sur-**
te, **parce** **que** **sa**
urs **occupée** **par**
cur **et** **de** **moins**

intéressant que les annales des petits dynastes, toujours en guerre entre eux et les districts de l'Arménie, lorsqu'ils ne se réunissaient pas pour les défendre contre les Turcs ou contre les Grecs. David passa ses dernières années depuis 1036 à guerroyer contre Aboulsewar, émir de Towin, dans la vallée de l'Araxe. On connaît fort peu les détails de cette lutte ; on sait seulement que David à l'époque de sa mort était en possession de sa principauté.

Tchamitchian, Histoire universelle de l'Arménie.

DAVID, nom de plusieurs rois de Géorgie :
David I, fils de Bagrat I, regna de 855 à 880 ;
David II, fils d'Agrosnel II, régna dans la première partie du dixième siècle de l'ère chrétienne, et fut remplacé par son neveu Gourgen I ; *David IV*, fils de Tenedr, monta sur le trône en 1158 ; *David V*, mort en 1272 ; *David VI* régnait en 1287 ; *David VIII* parvint au trône en 1503, et mourut en 1526. Tous ces rois ont fort peu marqué dans l'histoire, à l'exception de *David III* (voyez l'article ci-après).

DAVID III, surnommé *le Fort et le Réparateur ou le Constructeur*, un des plus grands rois des Géorgiens, mourut selon Samuel d'Ani et Ibn-el-Athîr en 1124, selon les traditions géorgiennes en 1130. Son père, George II, mort en 1089, lui laissa plutôt des droits au royaume de Géorgie que ce royaume même ; car il avait été dépouillé de la plus grande partie de ses États par les Seljoukides, déjà maîtres de la Perse et de l'Asie Mineure ; et son autorité ne s'étendait plus guère que sur les montagnes d'un accès difficile. Pendant toute la durée de son long règne, David s'occupa à réaliser ses droits ; favorisé par les dissensions qui s'élevèrent entre les fils de Mèlik-Schah, sultan des Seljoukides, et aidé de l'Orpélian Ivâné, *basalar* ou généralissime héréditaire du royaume, il reconquit peu à peu les États de ses ancêtres, et menaça même la ville de Tiflis, qui appartenait aux musulmans. L'émir Ilghazi, prince de Marlin et Mèlik-Thogrîl, qui possédait l'Arran et Nakitchévan, s'avancèrent avec une armée de treute mille hommes pour s'opposer aux progrès de David. Celui-ci, à la tête de quarante mille Klip-tchaks, livra bataille aux princes alliés devant Tiflis, détruisit la plus grande partie de leurs troupes et fit quatre mille prisonniers. Sans perdre son temps à poursuivre les vaincus, il assiégea Tiflis, après en avoir ravagé les alentours. Cette place résista pendant un an ; mais elle finit par être prise, en 1121 (515 de l'hégire), et fut mise au pillage et brûlée. Auparavant les Géorgiens avaient condamné au supplice du feu deux envoyés des assiégés, qui venaient demander une capitulation. Ces actes de barbarie doivent être sans doute imputés plutôt aux farouches auxiliaires de David qu'à ce prince lui-même ; car David était doué d'un caractère généreux, comme le prouve sa conduite envers les habitants de la ville conquise. Il les traita

comme ses anciens sujets, leur accorda divers privilèges, respecta leurs coutumes et leur religion, et défendit aux chrétiens de vexer les musulmans. Après avoir délivré sa patrie des conquérants étrangers, il soumit tout le littoral de la mer Noire jusqu'à Trébizonde, la plupart des provinces qui formaient l'ancienne Albanie, enfin une partie de l'Arménie avec sa capitale, Ani. Au moment de sa mort, il était maître de presque toutes les contrées comprises entre la mer Noire et la mer Caspienne. Les Géorgiens le vénéraient comme un saint, à cause des grandes victoires qu'il remporta sur les infidèles. Il eut pour successeur son fils *Temedr* (Demetrios). BEAUVINS.

M. Deffremery, *Trad. de frag. d'Ibn-el-Athir*, dans le *Journal Asiatique*, 1840, vol. I. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, vol. I, II, et nouv. édit. de l'*Hist. du Bas-Empire de Leleau*, contin. par M. Brunet, t. XV, XVI. — Klaproth, *Voyage dans le Caucase et en Géorgie*, t. II. — Tchamichian, *Hist. d'Arménie*, t. III. — Samuel d'Ani, *Ratio Temporum*; Milan, 1818, in-4°. — Sibthorp, *Miral Eszeman*, ou *Miroir des Temps*, en manusc. — Mathieu d'Édesse, *Récit de la première Croisade*.

DAVID I, roi d'Écosse, mort le 24 mai 1153. Il succéda à son frère, Alexandre I. Après la mort de Henri I, roi d'Angleterre, il se mit sur les rangs pour lui succéder comme héritier légitime du chef de la race saxonne; mais il se désista de sa prétention en faveur de l'impératrice Mathilde, dont il défendit les intérêts contre Étienne de Blois, rival de cette princesse. David envahit deux fois l'Angleterre, mais il fut battu par Étienne dans la plaine de Coton-Moor, à la journée dite de l'Étendard. Il fonda six évêchés et rétablit plusieurs monastères détruits dans des temps de guerre. Les historiens contemporains sont unanimes dans l'éloge qu'ils font de ce prince.

Buchanan, *Hist. d'Écosse*. — Art de vérifier les dates.

DAVID II BRUCE. Voy. BRUCE.

DAVID COMNÈNE, dernier empereur de Trébizonde, mort en 1466. Il enleva en 1458 la couronne à son neveu Alexis V, fils de l'empereur Jean IV ou Calo-Jean. Il épousa en premières nocces Marie-Theodora, de la maison des Théodore princes de Crimée. Il se maria ensuite avec Hélène ou Irène, fille de Matthieu Cantacuzène et petite-fille de Jean VI Cantacuzène, empereur de Constantinople. Les derniers empereurs de Trébizonde n'avaient plus qu'une ombre de puissance, et il suffit d'un ordre de Mahomet II pour enlever la couronne à David Comnène, en 1462. Il fut transporté avec sa famille à Serres, près d'Andrinople, et mis à mort au bout de quelques années, avec sept de ses fils. Deux de ses enfants seulement survécurent à ce massacre; savoir: Georges, le plus jeune, qui adopta, dit-on, le mahométisme, eut la vie sauve, mais on ne sait ce qu'il devint; Anna, qui eut aussi la vie sauve, et qui épousa un chef turc.

Füllmayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*.

* DAVID, *hâtî* ou empereur d'Abyssinie, mort en 1401. Il était fils de Séif-Arad, et succéda à son frère aîné, Waden-Auferi. David eut à sou-

tenir per
Edden,
laisa pas
tant de repos, et qui
musulman indépendant, mourut
md de l'île. David trouva un enn
s Saad-E. frère et su
de
son peudie. et réunit
qu'or ore dans ces contrées.
toire se ra p es chrétiens: Saad
détait, se où a
courut l'a
bientôt d'ous
pas à se rendre. qu'on
ch: un gnin caché par Jacques
Saad-Eddin fut tué
que Da
ses troupes,
des églises à
suivante; son

Maestri, *Historia Regum islamicorum in Asia*, etc.; Leyde, 1799, in-4°. — A. Noth Dant, *Abyssinie*, dans l'*œuvre pittoresque*, p. 18.

* DAVID l'Ab mé
mort vers 1500.
1507, et comm
de son aïeule, Sélim I^{er} couv la m-
vaisseaux, et s'était emparé de
Sonakim et Zéila. Hors d'état de résis
janissaires, que leurs mousquets et leur
rendaient presque invincibles, la cour
nie résolut de demander des secours à
nuel, roi de Portugal. Un mar
nommé Matthieu, fut chargé de
lui remit des lettres de créance,
on donnait au jeune empereur
« David aimé de Dieu, colonne de
et de la lignée de Juda, fils de Da
mon, fils de la colonne de Sion,
mence de Jacob, fils de la n
Nahu, par la chair, em
haute Éthiopie et de t
pendent: roi, etc.; » On s'aperçut
zèle chrétien d'Emmanuel contre les
« afin, dit la traduction naïve que Jean
a laissée de ce curieux document, que fin
et totalement soit mise en ruine et exte
dessus la face de la terre, cette vert
Maures infidèles, et que les dévots pré
dois sacrés qui sont envoyés et portés a
sépulture ne soient par les cl de
Toutes les paroles que de par n
Matthieu, notre ambassadeur, comme
comme de notre propre personne, et y
foi comme à nous-même; car il

personnages de notre cour, et pour vous le mander. En outre, à plaisir de donner et joindre par vos fils à nos fils, ou bien vos ce serait chose très-agréable à très-utile. Nous vous faisons savoir que si nous pressions de joindre nos forces et nos armées ensemble, nous aurons de forces bastantes pour complètement détruire et en sainte foi. Mais les pays sont tant avant en la mer et la marine, que nous ne pouvons mettre sur mer, nous n'avons aucune puissance. Par nous serait nécessaire la jonction de forces, qui êtes très-puissant en mer; et si vous voulez armer la guerre, nous vous donnerons à fournir toutes choses nécessaires en grande abondance. »

Les Abyssins, après avoir traversé l'empire de la mer, arrivèrent à la cour d'Emmanuel de tribulations. Le roi de l'avantage de l'alliance promit beaucoup d'égards, et en solennelle à David son chef; il était empereur abyssin une riche de damas de tenture, une robe de velours, un casque doré, une bannière, une nappe d'or et un arabe sept mois d'un voyage très-long. Le portugais arriva au bout des tentes innombrables de l'immense. L'audience eut solennelle, le 1^{er} novembre mystérieuse se fit d'abord en des courtines de drap d'or, et la bienvenue; puis les hommes donnèrent voir à David main une croix étincelante d'acier au Portugal, confiance dans leur appui. Il n'eut pas de suite. Dès lors, Francisco Alvarez et qui avaient accompagné le roi furent les controverses de points par lesquels de l'Éthiopie. On montra d'ailleurs, que la froideur se reflétait aux bonnes intentions à l'étranger et sol de l'Abyssinie d'en

jamais sortir. Malgré l'urgence de son retour en Portugal, Rodrigo sollicita vainement pendant six années la permission de partir; il eût probablement, comme son prédécesseur Covilhã, terminé ses jours en Abyssinie, si les progrès des Turcs n'eussent forcé David à transiger avec la coutume, afin de presser les secours portugais. Il s'adressa ainsi au pape par le ministère du chapelain Francisco Alvarez. En avril 1526, don Rodrigo de Lima quitta enfin Massouah (1), en compagnie d'un ambassadeur abyssin; mais il s'écoula douze années avant que des forces portugaises parussent en Abyssinie. Pendant ce temps, Mohammed le Gaucher, prince mahométan de Zéila, envahit les plus belles provinces de l'empire; les armées chrétiennes furent défaites: les villes d'Ambara, Tigré et Axum furent brûlées, et les beaux monuments que les envoyés d'Emmanuel avaient admirés n'offraient plus que des ruines. Les islamites escaladèrent le pic d'Ambar-Geschen, plateau de roc situé au sommet d'une montagne, et taillé à pic comme un mur; on n'y parvenait que par un sentier escarpé, gardé puissamment le jour et la nuit. C'était le séjour des princes de la famille impériale; ils y étaient retenus jusqu'à la mort du souverain régnant; alors on faisait descendre son successeur de ce nid d'aigle pour le placer sur le trône: de la captivité la plus étroite il passait subitement au pouvoir absolu. Maîtres de la prison impériale, les vainqueurs massacrèrent tous les princes abyssins. Contraint de se réfugier dans les montagnes du Samen, David y mourut de misère, ne laissant à son successeur Claudius que quelques rochers arides et une poignée de soldats découragés (2).

Alfred de LACAZE.

Marmol-Caravajol, *Description general de Africa*, t. cap. xx. — Paul Jove, *Historia*, lib. XVIII. — Francisco Alvarez, *Ferdadeira Informação do Preste João das Índias*. — Damão à Goz, *Fides, Religio, Moresque Ethiopia*. — Ludolph, *Historia Ethiopia*. — Ferdinand Denis, *Le Monde enchanté; Cosmographie et histoire naturelle fantastique du moyen âge avec la légende du Prestre Jean*.

II. David savants, littérateurs, artistes, etc., par ordre chronologique.

DAVID DE NERKEN, philosophe arménien, vivait vers la fin du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Né dans un village du Douroupéran, nommé Herthen, Hérén, ou plus communément Nerken, il était, suivant Nersès, cousin germain de l'illustre historien Moïse de Kho-rène, et il florissait vers 490, selon le témoignage de Samuel, autre chroniqueur arménien. Il mourut vers le commencement du sixième siècle; il fut un des jeunes gens que saint Sahag et Mesrob envoyèrent aux écoles grecques pour

(1) Petite île située près de la côte Nord de l'Abyssinie.

(2) Les principaux détails de cet article sont empruntés à l'excellent ouvrage sur l'Abyssinie de M. A. Noël Desvergès. Cet ouvrage fait partie de l'*Univers pittoresque, Afrique*, III; Paris, Firmin Didot frères, 1846.

(3) Les principaux détails de cet article sont empruntés à l'excellent ouvrage sur l'Abyssinie de M. A. Noël Desvergès. Cet ouvrage fait partie de l'*Univers pittoresque, Afrique*, III; Paris, Firmin Didot frères, 1846.

à puiser les lumières qui firent alors de l'Arménie une nation indépendante et fort supérieure à toutes celles dont elle était entourée. Il vint étudier à Athènes sous Syrianus, précepteur de Proclus et un des philosophes éclectiques qui essayèrent d'accorder la philosophie de Platon avec celle d'Aristote. David profita beaucoup à cette école. Par le savoir et par la diction, ses ouvrages grecs ne sont pas indignes de Proclus lui-même. Rentré dans sa patrie, il se consacra uniquement à la philosophie. Du moins son nom ne paraît pas une seule fois dans les agitations politiques dont l'Arménie fut alors le théâtre.

Bien que David se soit aussi occupé de théologie et de philologie, qu'il ait composé des traités religieux et une grammaire arménienne, il est surtout remarquable comme philosophe. Voici une liste de ses ouvrages philosophiques, presque tous manuscrits, rédigés en arménien : *Définitions des principes de toutes choses*; — *Fondements de la Philosophie*; — *Apothèmes des philosophes*; en arménien et en grec : *Commentaire sur l'Introduction de Porphyre*; — *Commentaire sur les Catégories d'Aristote*; en grec seulement; — *Prolégomènes sur les Catégories d'Aristote*. On a de plus de David des traductions des ouvrages suivants d'Aristote : *Catégories*, *Herménéie*, *Analytiques (premiers et derniers)*, *Lettre à Alexandre sur le monde*, *Les Vices et les Vertus*, etc. Plusieurs des commentaires de David ont été traduits en arabe et en hébreu.

David était resté à peu près inconnu jusqu'au moment où M. Neumann publia, en 1829, dans le *Nouveau Journal Asiatique*, une étude très-intéressante sur ce philosophe. M. Barthélemy Saint-Hilaire lui a consacré une notice étendue, dont nous citerons les dernières lignes : « Les œuvres de David, dit-il, indépendamment de leur valeur propre, en ont une autre, toute relative, et qui n'est point à dédaigner : elles sont, dans l'histoire de la philosophie, un des anneaux de la longue chaîne intellectuelle qui unit l'antiquité aux temps modernes. David représente le mouvement philosophique de la Grèce se propageant en Arménie, et contribuant pour sa part à celui que développèrent les Arabes un peu plus tard. Retrouver dans un monument authentique l'état des études philosophiques en Arménie à la fin du cinquième siècle, c'est presque, ce semble, conquérir une nouvelle province à l'histoire de la philosophie. L'Arménie jusqu'à présent n'y figurait point à ce titre, et pourtant elle le méritait : elle vivait à cette époque de la vie philosophique de la Grèce. Elle étudiait, comme Athènes elle-même, comme Alexandrie, comme Constantinople, Aristote et Platon. En un mot, elle prenait rang en philosophie, et si elle n'y joua pas un rôle éclatant, il faut en accuser les circonstances et les difficultés des temps plus encore que le génie de la nation. La gloire de David sera de représenter son pays en philo-

sophie, comme il le représentait d'Athènes. »

On trouve de lui quelques fragments dans les manuscrits de la bibliothèque de l'Académie des sciences de Paris.

David est mort à Constantinople, où il avait été nommé patriarche, en 1731. Ses écrits, dont on a pu recueillir quelques-uns, ont été imprimés en 1829.

Fr. — *Mémoire sur la Vie et l'Œuvre de David*, Paris, 1829. — *Geschichte der Literatur*, Leipzig, 1894, p. 55. — *Sekius della Letteratura Armena*, Venezia, 1818. — *Recherches sur l'âge et l'origine latines d'Aristote*, Paris, 1819. — *Des Sciences philosophiques*.

DAVID NICETAS (le Paphlagonien byzantin, vivait vers 880. Il est par son attachement au patriarche ses attaques contre Photius. On a *S. Ignatii patriarchæ, grec et latin Concil. de Rader*; Ingolstadt, *Apostolorum XII*; *Encomia II*; *in Marcam evangelistam*, in *Maria, in exaltationem S. Crucis*, *Hyacinthum Amastrensem* ces opuscules ont été traduits en latine par Nicetium; Paris, 1672. — *On in inclit*, etc. avec les *œuvres de Christi*, etc. in-8°; — *Historia*, etc. est perdu, mais a servi pour rédiger son *Historia*. — *Liber pro synodo Chalceda versus Epistolam regis Armeni* probablement l'ouvrage de Nicetianus; — *Commentarii in Gregor Tetrasticha et Monosticha*: c'est l'œuvre de Nicetas Serron; Venise, 1563, in-4°; une traduction imprimée à Imola, 1588. On a encore ces quelques hymnes et divers *Cave, Historia litteraria*. — *Fabriz Gram.*, vol. VII.

DAVID EL-ROÏ, c'est-à-dire David le Roi, appelé aussi DAVID EL-DA, l'un des chefs de ces imposteurs qui trompèrent les Juifs, en se faisant prophète, vivait vers le milieu du VIII^e siècle. Originaire de Ghamarie, dans la province de Bagdad, sous le savant Hasdai, patriarche, et sous Jacob, chef de la communauté de cette ville, qui lui apprirent à lire l'écriture sainte et les traditions juives, fut initié en magie à tous les mystères de la magie noire, et, par ses dévotions, se fit le chef de la secte des *magiciens*.

ils ne détournèrent David
chefs des synagogues et
qui le regardaient comme
leurs efforts pour le
devoir, sans pouvoir y
après, Zinaldin ou
partie de l'Arménie et
rompit le beau-père de
une récompense de dix
sina son gendre pendant
a substance le récit de
qui parcourait l'Orient
vénement. On peut voir
de cet imposteur d'après
ites, qui ne diffèrent de
pus détails. Feller, dans
lle, a confondu ce David
Messie, originaire de l'A-
Messie, persan comme
t le même nom, souleva
les premières années du

dre des Frères Mineurs, mort en 1272. Il était,
au dire de Trithème, très-versé dans les Saintes
Écritures, et, selon Marianus (livre II des *Chro-
niques de l'ordre des Frères Mineurs*), ins-
truit dans toutes les sciences. On a de lui trois
opuscules latins, imprimés à Augsbourg, en 1593,
dans le tome VIII de la *Bibliothèque des Pères
de Cologne*; l'un traite de la réforme de l'homme
extérieur, l'autre de la réforme de l'homme
intérieur, et le troisième expose les sept progrès
d'un religieux. C'est à tort que les éditeurs de
saint Bonaventure ont attribué à ce saint les
opuscules que nous venons de citer, et qui du
reste dans la plupart des manuscrits portent le
nom de David d'Augsbourg. Selon les *Chro-
niques Saxonnes*, la mort de ce cordelier aurait
été révélée à son ami Berthold pendant qu'il
était en chaire. S'adressant aussitôt au peuple
qui l'écoutait, il recommanda David à ses priè-
res, et récita en même temps les paroles de
l'hymne pour la fête d'un confesseur : *Qui pius*

réclament tous les jours de l'année; imprimée à Constantinople en 1514, et à Venise en 1570; — Un traité de l'Année intercalaire; — des *Tables astronomiques*; — un écrit sur les *Équinoxes et Solstices*.

Bartolocci, *Bibl. rabbin.* — Dubin, *Histoire des Juifs*. — Rossi, *Dissem. degli Ebrei*.

* **DAVID RUBENI**, appelé aussi **DAVID LEINLEIN**, fanatique juif, vivait à la fin du quinzième et dans la première moitié du seizième siècle. On assurait qu'il restait fréquemment jusqu'à six jours sans prendre aucune nourriture. Il venait de l'Orient, d'un pays qu'il disait situé au delà de la Tartarie. Il annonçait l'arrivée du Messie pour l'an 1500, et en 1499 il ne craignait pas de soutenir encore la réalité de sa prophétie; il prétendait avoir reçu la mission de conduire les Juifs dans le pays de leurs pères, et il prenait en conséquence le titre de *chef de l'armée d'Israël*. Les Juifs, entraînés par ses discours, abandonnaient toutes leurs affaires, et se préparaient à rentrer dans la Terre Sainte, lorsque David se vit obligé de déclarer que Dieu, irrité par leurs péchés, avait retardé l'accomplissement de sa promesse. Les Israélites d'une partie de l'Europe cherchèrent alors à fléchir le courroux du Seigneur par un jeûne solennel, et David continua sa propagande. Le pape Clément VII, qui favorisait beaucoup les Israélites, accueillit avec distinction David Rubeni, qui, étant allé ensuite à Lisbonne, parvint à ramener au judaïsme Salomon Malcho, qui s'était fait chrétien et qui remplissait les fonctions de secrétaire du roi de Portugal. Salomon devint habile comme orateur et comme écrivain, et fut d'un grand secours à David. Ils se trouvaient tous deux à Mantoue lors du passage de Charles-Quint dans cette ville. Salomon ayant eu la folie de demander une audience à l'empereur, pour le convertir au judaïsme, l'obtint, mais n'en sortit que pour monter sur le bûcher. David fut saisi en même temps et envoyé en Espagne, où il mourut au bout de quelques jours. Sa mort ne dérompa pas les Juifs, qui longtemps après croyaient qu'il revenait toutes les semaines pour visiter sa femme, établie en Italie.

AL. BONNEAU.

Bamag, *Histoire des Juifs*, liv. VII, ch. xxxix, § 6, de l'édition de Rotterdam, 1707. — Bartolocci, *Bibliotheca rabbinica*, t. IV, p. 268. — Wolf, *Bibliotheca Hebraica*, t. III, p. 1042. — Beaumont, *Les Juifs d'Occident*, troisième partie, page 268.

DAVID DE POMIS, grammairien et médecin juif, né en 1525, à Spolète, mort vers 1600. Il prétendait descendre d'un des chefs des captifs hébreux transportés de Jérusalem à Rome par Titus, et comptait parmi ses ancêtres Elie le Saint, sur le tombeau duquel on avait vu, dit-on, briller des feux miraculeux pendant sept nuits. David ayant trouvé le manuscrit d'un dictionnaire hébraïque appelé *l'Aruch* (bien ordonné, mis en ordre [alphabétique]), composé par Nathan, un de ses ancêtres, fils de Jéchiel de Pomis, et chef de la synagogue de Rome,

qui vivait au sixième siècle, résolut d'en faire un dictionnaire, et mit ce projet à exécution. Il y mit non seulement les mots hébreux, mais encore d'origine étrangère; qui figurent dans les livres des rabbins. Ce dictionnaire avait de 1500 pages, et dans les pages de 1500 mots, et comprenait 1500 mots, et avait pour titre de *Græco-latino-hebraicum*.

Ce dictionnaire fut imprimé qu'en 1603. Il sera utile aux personnes qui se livrent à l'étude de l'hébreu rabbinique, non-seulement à l'étendue de sa nomenclature, mais aussi à la cune, qu'il exerce avec honneur dans les villes. L'évêque de Chiassi lui ayant été de son diocèse, où il était foule de personnes, il passa à Rome dans la suite pour se rendre à Vienne, et y termina sa carrière. C'est dans cette ville qu'il posa, pour se consoler de ses propres discours italiens sur la misère de la ville, le moyen de l'éviter. Reconnaissant de favorable qu'il avait reçu à Venise, il traita pour prouver que les constitutions netiane sont divines, et que ha prout per bocca del profeta di conservare una repubblica, c'est-à-dire que les lois sont divines, et que Dieu par le moyen du prophète a promis de conserver une république. On a aussi de David un *Senum Affectibus*; Venise, 1588. in-8°. traduction en italien de l'Ecclesiastique ouvrages de médecine et de jurisprudence d'une réputation très-littéraire, tous les rabbins celui qui habitait.

Bamag, *Histoire des Juifs*, liv. VII, ch. xxi. Bartolocci, *Bibliotheca rabbinica*, Rome II, 101. *Histoire des Israélites depuis la temps chabbes jusqu'à nos jours*. — Beaumont, *Les Juifs d'Occident*, III^e partie. — Mordeche Samuel G. *graphie des Auteurs juifs de l'Italie*.

DAVID (Lucas), jurisconsulte et né à Altenstein, en 1503, mort à Kœnigsberg le 15 août 1583. Il étudia à Leipzig, où il se convertit au protestantisme et fut nommé conseiller et assesseur de la cour de Kœnigsberg par Albert I^{er}. David travailla quarante années à la Prusse, dont il n'eut que le tiers des matériaux; les livres sur ce sujet se trouvent dans la bibliothèque royale de Kœnigsberg.

Arnold, *Histoire der Königsbergischen U.*

* **DAVID (Jacques)**, poète et théologien, né au Puy en Velay, vivait en 1600. On a de lui un *jugement royal* de Velay. On a de

mentis Ecclesie Podii Anticiensis la, suraque imaginis Virginis ga temporum curricula venerata), mis. et translationis, etc.; Av., in-4°; — *Trois Chants royaux, lodes et dix Rondeaux à l'honneur de la très-sacrée vierge Marie*, Lyon, 1536.

Bibliothèque française, IV, 177. — *Lelong, titre de la France*, I, 478. — Chandon et *numismatique universelle*.

(Jehan), médecin français, né à Paris 1560. Il a publié un livre intitulé : *la Peste, contenant les causes, symptômes et cure d'icelle; ensemble le cure de la maladie populaire l'année dernière passée*, 1595; Li., in-16. Cet ouvrage, dédié au comte d'Amal, Balthazard du Bois, Bardon de Mestre, Bastier et autres beaux seigneurs. David ne se contenta pas d'être leurs éloges en tête de son livre cet avis au lecteur :

*Voilà point un médecin,
car que rien ne coûte,
à son et malin
à l'ère l'ère son hoste.*

et ainsi la cause de la peste : « A et violent froid hyver succéda un été austral, et bien tost après une chaleur de l'été, accompagnée de vents, qui continuèrent presque la fin de : ce qu'a esté la principale maladie populaire qu'a régné l'année 1595. »

Ann. Camille-André des Travaux de la ville de la Haute-Frénay, p. 70. — *Bibliothèque des Travaux de la Haute-Frénay*.

(J.), théologien belge, né à Courtrai, mort à Anvers, le 9 août 1613. Docteur de Saint-Martin à Courtrai, à la congrégation des Jésuites en Belgique et de Gand; ses nombreuses œuvres sont écrites en latin et sont recherchées, à cause de son érudition. On remarque : *Verbum, seu de fides christianæ*, 1601 et 1606, in-4°; — *Excursus facis Hollandia*, en flamand; *Almanach Romanæ Ecclesie*, *Almanach harreticum*; *ibid.*; — *Thal. Petreus*; — *Labyrinthus*; *ibid.*, 1605, in-8°; — *Occasus neglectus Typus*; Anvers, 1607; — *Paradus Sponsi ac Sponsæ*, *Paradus Marianus*; Anvers, 1607; — *Locus Lydius*, en flamand, 1607; — *Th. Petreus*; Anvers, 1607; — *Paradus Sponsæ dux*; Utrecht, 1607; — *Viridarium rithmorum Ecclesie*, suivi de

Economus christianus et de Spongia Viti-rum; *ibid.*, in-8°; — *Excubitor contra ariolos, incantatores et similes maleficos*, en flamand; Bois-le-Duc, 1609, in-8°; — *Specula XII, Deum aliquando videre desideranti concinnata*; Anvers, 1610, in-8°; — *Respiraculum probuliente musto Novatorum*; Ypres, 1610; — *Amputanda quæ radix et stirps est malorum*; Anvers, 1612, in-8°, etc.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*, pars secunda, 666. — Aïrgambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* DAVID TZUON, rabbin, natif de Modène, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Il montra beaucoup de zèle pour la propagation de sa langue en Italie. On a de lui un petit dictionnaire hébreu-italien intitulé : *Devur thou*, c'est-à-dire *Verbum bonum, seu dictionariolum vocabulorum communium, cum italica interpretatione*; Venise, 1606, in-4°; réimprimé plusieurs fois depuis. M. G.

Bartolocci, *Bibl. rabbinica*.

DAVID HA-COHEH (le Prêtre Safardi de Lara), savant rabbin, né à Lara (Espagne), au commencement du dix-septième siècle, et mort à Hambourg, en 1674. Il fut chef de la synagogue d'Amsterdam et plus tard de celle de Hambourg. Il fut déposé de ces fonctions parce qu'on le soupçonnait, dit-on, de vouloir embrasser le christianisme. On prétend même qu'il se serait fait chrétien si la mort ne l'avait pas frappé inopinément. Il est probable que ce ne sont là que de simples suppositions. David ha-Cohen aurait eu tout le temps de se convertir au christianisme s'il en avait eu le désir, car il ne mourut qu'à la suite d'une longue maladie; rien dans ses écrits ne fait découvrir ce penchant vers la religion chrétienne. Tout son crime aux yeux de ses coreligionnaires fut sans aucun doute d'être moins fanatique qu'eux, parce qu'il était plus instruit. On a de ce rabbin : *De Conventia vocabulorum rabbinicorum cum grecis, usque maximam partem, nec non aliarum linguarum europæarum, quam asterisco a cæteris distinguit, vocibus*; Amsterdam, 1638, in-4°. Il avait complété cet ouvrage par un autre sur le même sujet, qui est resté inédit; — *Enigma Aben-Esra de quatuor litteris Eberi*; Lugd. Bat., 1658, in-8°. Le texte hébreu d'Aben-Esra est accompagné d'une version latine et de notes en hébreu et en latin; il fut tiré à part avec les notes en hébreu. — *Corona Sacerdotum*; Hambourg, 1667, in-fol. C'est un dictionnaire talmudico-rabbinique; il n'a été imprimé que jusqu'à la lettre *Jod*, et David n'avait poussé son travail que jusqu'à la lettre *Resch*. Il avait consacré à cet ouvrage quarante ans. En 1648 il en publia à Amsterdam un spécimen sous le titre de *Civitas David*. Dans ce lexique, les mots talmudiques et rabbiniques sont mis en regard des termes correspondants

des langues orientales et de quelques langues de l'Occident; — *Tratado de Moralidad y Regimiento de la Vida de rabenu Mose de Egipto* (Traité de morale et de règle de la vie par Maimonide); Hambourg, 1662, in-4°. — un Abrégé du Traité des articles de la foi divine de Maimonide, réduits à dix chapitres; Amsterd., 1654, in-4°; — une traduction en espagnol du chapitre de la Pénitence du *Reschit-Kokhema* (Principes de la Sagesse, par le rabbin Élie de Bidache, disciple de Maimonide); Lugd., 1666, in-4°; — une traduction du chapitre de la Crainte de Dieu du même ouvrage; Amsterd., 1633, in-4°. — David ha-Cohen laissa un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite principalement un Recueil d'Apophthegmes rabbiniques, un Choix de sentences morales et un Dictionnaire des Synonymes de la Langue Rabbinique. MICHEL NICOLAS.

G.-H. Gutzus. *Elogia Philologorum Hebræorum*. — Wolf, *Bibliotheca Hebræa*, t. 1, p. 310; t. III, p. 198. — J. Fürst, *Bibliotheca Judaica*, t. II, p. 222 et 223.

DAVID (Jean), canoniste français, né à Carcaassonne, vivait en 1672. Il était commendataire de l'abbaye des Bons-Hommes près Angers, et fut envoyé en mission à Rome par Louis XIV. En mourant il eut la singulière loyauté de laisser la plus grande partie de sa fortune, qui était considérable, à la maison de Soubise, dont il avait été longtemps l'intendant, et donna le reste aux plus grands seigneurs de la cour. Les principaux ouvrages de David sont : *Du Jugement canonique des Evêques*; Paris, 1671, in-4°; ce traité, dont l'esprit est ultramontain, a été attaqué par le père Quesnel, Jacques Boileau, Jean Gervais, et quelques autres théologiens français; — *Réponse aux Remarques de M. de Launoy sur la Dissertation du concile plénier*; Paris, 1671, in-8°. De Launoy répondit à cet écrit par l'*Examen de la préface de M. David*, etc.; Paris, 1672, in-8°.

Dapin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*. — Barbier, *Examen critique des Dictionnaires historiques*.

DAVID (Maurice), historien français, né à Dijon, en 1614, mort dans la même ville, le 11 novembre 1679. Il était d'abord avocat au parlement de Dijon, et se maria à Marguerite de Thésut, dont il eut plusieurs enfants. Devenu veuf vers 1640, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint, en 1663, supérieur du monastère du Refuge à Dijon, puis promoteur de l'officialité de Langres. On a de lui : *Animadversiones in observationes chronologicae Possini ad Pachimerem*; Dijon, 1679, in-4°. Ce livre est devenu très-rare; Fleury, Thoinard, Boivin, Fabricius en font un grand éloge. — *Cinq Lettres adressées à Du Cange sur l'Histoire ecclésiastique*, imprimées dans les *Mémoires de Bruys*, II, p. 406.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, VI, 180. — Papillon, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, I, 108. — Barbier, *Examen critique des dictionnaires historiques*.

DAVID (Charles), graveur Paris, vers 1600, mort vers 1700. On ne connaît que par son talent et ses œuvres, et les on remarque : *Les Cris de R* seize copies dans le genre grotes Villamena; — *Un Homme qui tu got sur son doigt*, d'après Callot; le bizarre est fort rare et d'une exécution rare; — *La Vierge et l'Enfant* ronnés d'anges, d'après Cham grand nombre d'autres sujets et Camille Procaccini, Tempeste, A Frank Mathieu et Paul Bril, Vol Brebiette, etc.

Bazan, *Dictionnaire des Graveurs*.

DAVID (Jérôme), graveur français, vivait en 1633. Il est le fils de son frère, et travaillait souvent d'après ses dessins. Il séjourna longtemps en Italie, où il exécuta un bon nombre de gravures. On remarque de lui : *Le roi d'Angleterre, d'Henri* femme, d'Anne d'Autriche, reine de Gaston, duc d'Orléans; *Le Cardinal* chelieu, etc. : presque tous ces sujets sont à cheval; — *L'Assomption* d'après Camille Procaccini; — *Le Rosaire*, d'après le Guide; — *Ecce* près le Guérchin; — quarante gravures représentant des églises, des tombeaux à Rome, d'après les dessins milanais Montano; — Une suite historique pour l'ouvrage de Tomassini, têtes de philosophes sur ses coins, et divers autres sujets, d'après Claude Vignon, Brebiette, etc.

Bazan, *Dictionnaire des Graveurs*.

* DAVID (Claude), bénédictin, originaire de Saint-Maur, né à Dijon, le 6 novembre 1705. Il composa plusieurs ouvrages sur des sujets de morale.

Il fut un des auteurs de l'ouvrage intitulé *Le Livre de la Vérité*, qui fut imprimé à Paris en 1750. Cet ouvrage, qui est une assez vive controverse, a été soutenu par dom David, et abandonné.

Tassin, *Histoire littéraire de la Co* Saint-Maur, p. 206.

DAVID (Louis-Antoine), originaire de Lugano, en 1648, mort vers 1700. Il fut d'abord à l'étude des belles-lettres à Milan les écoles de Procaccini, et à Bologne. Il passa ensuite à Rome, où il se fit connaître par une étude assidue des villes d'Italie, et par son passage. Il a gravé plusieurs

peux; on voit de lui à Venise, dans l'église de Saint-Sylvestre, une *Nativité*, dont la composition est un peu minutieuse, dévoile un imitateur plus que d'aucun autre des Procaccini, pendant son séjour à Parme, David avait de ses matériaux d'une vie du Corrège; mais on ne peut pas lui en faire honneur; on trouve de lui un livre sur les arts, intitulé *Trattato delle principali Notizie ed arti della città più nobili del disegno*. Il s'agit, nommé Antonio, qui dès l'âge de 15 ans était comme un habile portraitiste.

R. B.—A.

DAVID (Antoine), *Notre-Dame de la Vierge*.

DAVID (Jean-Pierre), médecin et physicien français, né à Gex, en 1737, mort le 21 août 1792. Il fit ses premières études dans sa ville natale, où il s'occupa à s'instruire dans l'art de guérir, et leçons d'un médecin de Seyssel; il se rendit à Lyon, et vint en 1757 terminer sa formation médicale. Il s'y fit recevoir en chirurgie, et reçut le grade de docteur. En 1764 l'Académie de Chirurgie de Paris lui donna un *Mémoire de David sur la manière d'ouvrir et de traiter les abcès dans les parties du corps*. En 1770 il remporta le prix proposé par l'Académie sur les moyens de produire les contre-coups dans les parties du corps autres que la tête. La suite à David plusieurs procédés, aussi utiles, entre autres son instrument pour la cure des polypes utérins. On a de lui les mémoires cités : *Recherches sur la manière d'agir de la saignée et sur les effets produits relativement à la parité*, la suite; Paris, 1762, in-12; — *Dissertation sur ce qu'il convient de faire pour sur ou supprimer le lait des femmes*; 1762, in-12; cette dissertation a été couronnée par la Société de Harlem; — *Dissertation sur les causes de la pesanteur*; Paris, 1764, in-4°; — *Recherches sur le mécanisme et les usages de la respiration*; Paris, 1767, in-12; ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Rouen; — *Dissertation sur la cause de la pesanteur*; Paris, 1767, in-12; — *Dissertation sur la figure de la terre*, avec une *Lettre de La Condamine* à l'occasion de cette lettre; Paris, 1771, in-8°; — *Recherches sur la Nutrition et de l'Accroissement d'une Dissertation sur l'usage de la fumée*; ibid.; — *Dissertation sur les effets du mouvement et du repos sur les maladies chirurgicales*; Paris, 1779, in-8°; — *Observations sur une maladie des reins sous le nom de nécrose*; Paris, 1780, in-8°.

DAVID (Nicolas-Joseph), théologien français, né à Bayeux, mort le 1784. Il était bachelier en théologie.

logie de la maison et société d'Harcourt à Paris. Il devint ensuite professeur du collège de Montaigu et chanoine de Saint-Marcel. On a de lui : *Refutation du système d'un philosophe cartésien qui a prétendu démontrer géométriquement la possibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie*; Paris, 1729, in-12. Le livre auquel David répond est intitulé : *Brevi opusculum quo geometrice demonstratur possibilitas praesentis corporis Christi in Eucharistia, ex principiis Cartesii*. La *Biographie sacrée* contient l'analyse détaillée de ces deux ouvrages.

Journal des Savants, mars 1730. — Michoud et Girard, *Biographie sacrée*, IX, 62. — Chandon et Bédarride, *Biographie universelle*.

DAVID (Antoine), imprimeur et agriculteur français, né à Aix (Provence), le 3 février 1714, mort dans cette ville, le 11 juillet 1787. Il était originaire d'une famille lyonnaise, qui depuis 1597 était à Aix, avec supériorité, la profession d'imprimeur. David continua l'état de ses parents, et fut nommé, en 1781, imprimeur ordinaire du roi. Il s'occupait beaucoup d'agriculture, et a laissé des ouvrages encore très-utiles sur la culture des arbres à fruits. Les principaux sont : *Deux Lettres sur les Oliviers*; Aix, 1763, in-8°; — *Deux Lettres sur la Vigne*; Aix, 1773-1776, in-8°; — *Lettre sur le Pêcher*; Aix, 1776, in-8°; — *Culture du Pêcher en buisson*; Aix, 1783, in-8°.

La France Littéraire.

DAVID DE SAINT-GEORGES (Jean-Joseph-Alexis), philologue français, né en 1759, à Saint-Claude, en Franche-Comté, mort à Arbois, le 30 mars 1809. Après s'être fait recevoir avocat, il acheta une charge de conseiller au grand conseil. Il se livrait à des études de botanique et allait publier une Flore du Jura, quand la révolution le força à se réfugier en Allemagne. Ses travaux prirent alors une nouvelle direction : en lisant *Le Monde primitif* de Court de Gébelin, il conçut l'espoir de retrouver la filiation des langues depuis le berceau du genre humain. Dans ce but, il se familiarisa avec les différents idiomes de l'Asie et de l'Europe; il les analysa, les compara entre eux, et rédigea ensuite son travail, que malheureusement sa mort l'empêcha de mettre au jour. Charles Nodier, son ami, auquel il avait légué ses manuscrits, a donné un aperçu de ce travail important dans ses *Prolegomènes de l'Archéologie*. David de Saint-Georges a publié les ouvrages suivants : *Lettres de Charlotte à Caroline pendant sa liaison avec Werther*, etc., traduit de l'anglais; 1787, 2 vol. in-12; — *Histoire des Rouge-Gorge*, trad. de l'anglais de miss Trummer;.....; — *Histoires fabuleuses destinées à l'éducation des enfants dans ce qui regarde la conduite envers les animaux*, trad. de l'anglais de miss Trummer; 1789, 2 vol. in-12; — *Poésies d'Ossian et de quelques autres bardes*, traduites de l'anglais

(avec Labanme); 1795, 3 vol. in-8°; cet ouvrage est estimé; — *Fathom et Melvill*, traduit de l'anglais de Smolett; 1796, in-12; — *Mémoires sur les tourbières des arrondissements de Saint-Claude et de Poligny, dep. du Jura, et Mémoire sur les antiquités celtiques et romaines des mêmes arrondissements*; Arbois, 1808, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Feller, *Dictionnaire historique*. — Querard, *La France littéraire*.

DAVID (François-Anne), graveur et éditeur français, né à Paris, en 1741, mort dans la même ville, le 2 avril 1824. Il était élève de Lebas, devint graveur du cabinet du roi, et membre des Académies de Berlin et de Rouen. Il a travaillé prodigieusement, et a publié un nombre immense d'estampes destinées à orner des livres qu'il éditait lui-même. La plupart de ses gravures se ressentent de la précipitation avec laquelle elles ont été exécutées, et sont peu recherchées. Les principaux ouvrages de David sont : *Les Antiquités d'Herculanum*, texte de Sylvain Maréchal; Paris, 1780-1803, 12 vol. in-4°, ornés de 864 grav.; — *Histoire d'Angleterre*, représentée en figures, avec un *Precis historique*, par Lattourneur et l'abbé Guyot; Paris, 1784-1800, 3 grav.; et Paris, 1818, 1 vol., avec 30 grav.; 3 vol. in-4°, 3 grav.; — *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, avec leurs explications, par d'Hancarville; Paris, 1785-1788, 5 vol. in-4° et in-8°, 360 gravures; cet ouvrage ne manque pas de mérite; les premières épreuves ont du prix; — *Histoire de France*, représentée par figures, accompagnées d'un *Precis historique*, par Lattourneur et l'abbé Guyot; Paris, 1787-1796, 5 vol. in-4°, 140 figures; et Paris, 1817-1819, 3 vol., avec 90 gravures; — *Muséum de Florence*, avec une explication, par Mulot et Sylvain Maréchal; 8 vol. in-4°, avec 553 figures; — *Éléments du Dessin, ou catéchisme à l'usage de ceux qui se destinent aux beaux-arts*; Paris, 1797, in-8°; — *Proportions des plus belles figures de l'Antiquité, etc.*, avec leur description par Winkelmann; Paris, 1794, in-4°, avec 20 planches; — *Histoire de Russie*, représentée en 150 gravures, d'après les dessins de Mionnet, avec un *Precis historique*, par Blin de Saintmore; Paris, 1799-1803, 3 vol. in-4°; — *Traité de paix définitif entre S. M. l'empereur, roi de Hongrie et de Bohême, et la république française, signé à Lunéville le 20 pluviôse an ix, précédé du Message des consuls au Corps législatif et suivi du Traité de Campo-Formio*; Paris, 1801, in-18, avec 6 planches; — *Monuments inédits de l'Antiquité*, explications par Winkelmann et Fantin des Odoards; Paris, 1809, 3 vol. in-4°, fig.; — *Faits mémorables de S. M. l'empereur Napoléon le Grand*; Paris, 5 gravures, in-fol.; — *Histoire de France sous l'empire de Napoléon*, représentée en 150 figures, avec un texte de Guyot et Sylvain Maréchal; Paris,

4 vol. in-4°; — *La Bible des Enfants*, représentée en figures, avec le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament; Paris, 1816, in-12; — *Livres historiques de l'Ancien Testament*, ornés de peintures orientales gravées; Paris, 1819, in-8°, 30 planches. — *Portrait de Charles Ier*, d'après Vandyck, etc.

Brunet, *Manuel des Libraires*. — Hubert, *Manuel des Curieux*.

DAVID (Jacques-Louis), célèbre peintre français, né à Paris, le 31 août 1748, mort le 29 décembre 1825. Son père, ancien commerçant, ayant péri dans un duel, un oncle, nommé Buron, architecte, qui était aussi son parrain, prit soin de lui comme de son propre fils. Placé au collège des Quatre-Nations pour faire ses études, il éprouva un accident grave: une pierre lancée avec force par un de ses condisciples l'atteignit au visage et lui cassa une dent: il survint une tumeur, contre laquelle les ressources de la chirurgie furent impuissantes, et qui, en déformant ses traits, lui occasionna un embarras de prononciation qu'il conserva toute sa vie. L'instinct de l'art se développa en lui dès l'enfance. Comme il dessinait sans cesse sur les marges de ses livres de classe, un de ses professeurs lui en prit un ainsi crayonné, le remplaça sur-le-champ par un autre exemplaire, et eut occasion de lui montrer le premier dans la suite, après ses premiers succès dans la peinture. L'artiste fut sensible à ce précoce témoignage d'estime.

Buron destinait son neveu à l'architecture, où il pouvait l'initier lui-même et suivre ses études; mais le jeune homme voulait être peintre. quelque temps de discussions et d'épreuves l'oncle demeura convaincu qu'il ne fallait combattre davantage un penchant qui se n festait par des indices aussi prononcés; mais il ne résistait encore. Liée par le sang au vieux Boucher, premier peintre du roi, chargea un jour son fils de lui porter. Pendant que l'artiste en faisait la lecture, le homme examinait avec une curiosité toute particulière l'ébauche d'un tableau sur lequel Cette attention fut remarquée par le peintre. conversation s'engagea, à la suite de laquelle Boucher consentit à solliciter Mme David, cela enfin. David fut installé dans l'atelier du parent. Celui-ci lui enseigna, comme disait plaisamment, à casser une jambe d'élégance. Mais Boucher était déjà vieux; il d'ailleurs homme d'esprit, et il ne pouvait dissimuler les concessions qu'il avait goût du siècle; il eut la généreuse volonté de mettre à l'école la culture du talent de

Vien ne tarda pas non plus à reconnaître en David un talent inné. « Il a deviné l'art », disait-il, et il ajoutait que le disciple n'était loin que le maître. Sédaine, ami intime en mille, occupait un appartement au Louvre, qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture: il y donna un

excitant par là chez lui la louable ambition logée quelque jour dans le palais des arts à titre personnel. David avait vingt-trois ans et il entra en lice pour le grand prix de Rome. Il lui fallut renouveler cinq fois la lutte. L'instructive issue du quatrième concours de désespoir s'empara de lui au point qu'il résolut de se laisser mourir de faim ; et cet état s'accomplir lorsque Doyen et Serron l'avaient deviné, réussirent à l'en démené à la vie par le même amour de la gloire en avait fait faire le sacrifice, il commença l'année suivante (1775) avec une nouvelle œuvre et remporta enfin le grand prix, objet de ses vœux. Cette année même Vien fut redirecteur de l'Académie de France à Rome, mena avec lui son élève lauréat. A leur arrivée à la capitale des arts, Vien exigea de son élève que dans les premiers temps pour il ne ferait autre chose que dessiner d'après l'antique, soit d'après les marbres. Le pensionnaire obéit avec une défiance, craignant que la lenteur de son œuvre ne refroidît son imagination et sa croyance qu'il fit à Naples avec un jeune antiquaire, artiste lui-même, Quatre-vingt, détermina sa conviction. Ses efforts, et il devint un autre homme. Il même, il s'écrit à chaque pas, de son monument : « J'ai été opéré de la »

« L'empire de ces nouvelles idées, David pour prendre librement et sans inconvénient le Pest de Saint-Roch, pour le lazaret. L'apparition de cet ouvrage fut un succès. Les applaudissements éclatèrent de tous côtés. Pompee Battoni, président de l'Académie de Saint-Luc, embrassa l'artiste et le pressa de rester à Rome. Mais David avait pris son parti, il était dans sa destinée de rester français. En 1780 il était de retour à Paris. Il y exécuta le *Belisaire*, qui le fit accepter à l'Académie de Peinture comme son élève. La *Mort d'Hector*, qui suivit, le fit reconnaître. Le logement au Louvre, que l'Académie lui avait fait pressentir, lui ayant été accordé, il ouvrit un atelier d'élèves. En 1784, on faisait partie, ayant obtenu le grand prix de la *Canaveenne*, pour accompagner à Rome ce disciple qui devait épouser M^{lle} Pecoul, sœur de son compagnon d'études en Italie. Il lui sa jeune femme, et emporta avec lui le tableau des *Horaces*, composé à Rome de le peindre sous la triple inscription des souvenirs et des chefs-d'œuvre. L'enthousiasme ; les arts, la jeunesse romaine jonchaient les approches de la maison où il habitait. Restez avec nous, lui dit en partant, vous serez mon successeur. Le français fut touché, mais il

résista encore à ces nouvelles instances ; l'artiste octogénaire, qui mourut peu après, lui légua sa palette avec ses pinceaux. David fut proclamé le régénérateur de l'art. L'exposition des *Horaces* à Paris y renouvela les mêmes transports. Louis XVI vit le tableau, demanda un pendant, et lui-même, dit-on, indiqua au peintre le sujet de *Brutus*, qui fut achevé en 1789. Dans l'intervalle entre ces deux productions, David avait exécuté, en 1787, pour M. de Trudaine, la *Mort de Socrate*, et en 1788, pour le comte d'Artois, *Les Amours de Pâris et d'Hélène*.

La révolution éclata. En 1790, l'Assemblée constituante chargea David de représenter *Le Serment du Jeu de Paume*. L'année suivante, un décret du 28 septembre ordonna que le tableau serait exécuté aux frais du trésor et qu'il ornerait la salle des séances législatives. En 1792 l'artiste fut nommé député de Paris à la Convention. Cette nouvelle position l'exalta. Romain dans l'âme, le peintre de *Brutus* se crut un *Brutus*, et, juge de Louis XVI, il trouva tout simple, dans ses convictions républicaines, de condamner un roi à titre de tyran. Sous la république, il fut le principal ordonnateur de ces grandes solennités nationales qui rappelaient les fêtes de la Grèce, et dont, suivant son expression, *le peuple était à la fois l'ornement et l'objet*. Les programmes de ces fêtes présentaient toutefois des conceptions, bizarres et des détails d'un goût hasardé. *Il révolutionnait* (c'était le mot) tout ce qui pouvait agir sur le sens de la vue, changeant jusqu'aux figures des cartes à jouer. Il projetait une suite de costumes non-seulement pour les fonctionnaires publics, mais pour les simples citoyens. Il composait dans la forme antique l'uniforme de l'École de Mars. Quoiqu'il eût peine à suffire à tant de travaux, il trouva le temps de peindre Michel Le Pelletier, assassiné par le garde du corps Paris, et Marat expirant dans son bain sous le poignard de Charlotte Corday. Ces deux tableaux, destinés à la salle des séances de la Convention, furent exposés sous un portique improvisé au milieu de la cour du Louvre, et la vérité et l'énergie de pinceau qu'il y a déployées eussent suffi pour en assurer le succès, qui porta jusqu'à l'enthousiasme l'exaltation qui dominait alors. Le jeune Barra, frappé à mort dans les champs de la Vendée, devint aussi l'objet d'un tableau, qui resta en ébauche ; cette ébauche est sublime. David prit souvent la parole à la tribune de la Convention dans l'intérêt des arts ; mais il mêla souvent aussi aux idées justes, aux sentiments élevés du grand artiste, le langage d'un tribun, étalant des maximes philosophiques et des souvenirs de l'antiquité. Sa participation aux actes du comité de sûreté générale et une protestation de dévouement, plus irréfutable que sincère, adressée à Robespierre la veille du 9 thermidor, attirèrent sur lui après cette journée les plus rudes attaques et les dénégations les plus violentes. David subit deux déten-

(avec Labanme); 1795, 3 vol. in-8°; cet ouvrage est estimé; — *Fathom et Melvill*, traduit de l'anglais de Smolett; 1796, in-12; — *Mémoires sur les tourbières des arrondissements de Saint-Claude et de Poligny, dep. du Jura*, et *Mémoire sur les antiquités celtiques et romaines des mêmes arrondissements*; Arbois, 1808, in-8°. GUYOT DE FÈRE.

Feller, *Dictionnaire Historique*. — Querard, *La France littéraire*.

DAVID (François-Anne), graveur et éditeur français, né à Paris, en 1741, mort dans la même ville, le 2 avril 1823. Il était élève de Lebas, devint graveur du cabinet du roi, et membre des Académies de Berlin et de Rouen. Il a travaillé prodigieusement, et a publié un nombre immense d'estampes destinées à orner des livres qu'il éditait lui-même. La plupart de ses gravures se ressentent de la précipitation avec laquelle elles ont été exécutées, et sont peu recherchées. Les principaux ouvrages de David sont : *Les Antiquités d'Herculanum*, texte de Sylvain Maréchal; Paris, 1780-1803, 12 vol. in-4°, ornés de 864 grav.; — *Histoire d'Angleterre*, représentée en figures, avec un *Precis historique*, par Lefebvre et l'abbé Guyot; Paris, 1784-1800, 3 grav.; et Paris, 1818, 1 vol., avec 30 grav.; 3 vol. in-4°, 3 grav.; — *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, avec leurs explications, par d'Hancarville; Paris, 1785-1788, 5 vol. in-4° et in-8°, 360 gravures; cet ouvrage ne manque pas de mérite; les premières épreuves ont du prix; — *Histoire de France*, représentée par figures, accompagnées d'un *Precis historique*, par Lefebvre et l'abbé Guyot; Paris, 1787-1796, 5 vol. in-4°, 140 figures; et Paris, 1817-1819, 3 vol., avec 90 gravures; — *Museum de Florence*, avec une explication, par Mulot et Sylvain Maréchal; 8 vol. in-4°, avec 553 figures; — *Éléments du Dessin, ou catéchisme à l'usage de ceux qui se destinent aux beaux-arts*; Paris, 1797, in-8°; — *Proportions des plus belles figures de l'Antiquité, etc.*, avec leur description par Winkelmann; Paris, 1794, in-4°, avec 20 planches; — *Histoire de Russie*, représentée en 150 gravures, d'après les dessins de Mionnet, avec un *Precis historique*, par Blin de Saintmore; Paris, 1799-1803, 3 vol. in-4°; — *Traité de paix définitif entre S. M. l'empereur, roi de Hongrie et de Bohême, et la république française, signé à Lunéville le 20 pluviôse an ix, précédé du Message des consuls au Corps législatif et suivi du Traité de Campo-Formio*; Paris, 1801, in-18, avec 6 planches; — *Monuments inédits de l'Antiquité*, expliqués par Winkelmann et Fantin des Odoards; Paris, 1809, 3 vol. in-4°, fig.; — *Faits mémorables de S. M. l'empereur Napoléon le Grand*; Paris, 5 gravures, in-fol.; — *Histoire de France sous l'empire de Napoléon*, représentée en 150 figures, avec un texte de Guyot et Sylvain Maréchal; Paris,

4 vol. in-4°; — *La Bible des Enfants*, représentée en figures, avec le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament; Paris, 1816, in-12; — *Livres historiques de l'Ancien Testament*, ornés de peintures orientales gravées; Paris, 1819, in-8°, 30 planches. — *Portrait de Charles Ier*, d'après Vandyck, etc.

Brunet, *Manuel du Libraire*. — Hubert, *Manuel des Curieux*.

DAVID (Jacques-Louis), célèbre peintre français, né à Paris, le 31 août 1748, mort le 29 décembre 1825. Son père, ancien commerçant, ayant péri dans un duel, un oncle, nommé Buron, architecte, qui était aussi son parrain, prit soin de lui comme de son propre fils. Placé au collège des Quatre-Nations pour faire ses études, il éprouva un accident grave : une pierre lancée avec force par un de ses condisciples l'atteignit au visage et lui cassa une dent : il survint une tumeur, contre laquelle les ressources de la chirurgie furent impuissantes, et qui, en déformant ses traits, lui occasionna un embarras de prononciation qu'il conserva toute sa vie. L'instinct de l'art se développa en lui dès l'enfance. Comme il dessinait sans cesse sur les marges de ses livres de classe, un de ses professeurs lui en prit un ainsi crayonné, le remplaça sur-le-champ par un autre exemplaire, et eut occasion de lui montrer le premier dans la suite, après ses premiers succès dans la peinture. L'artiste fut sensible à ce précoce témoignage d'estime.

Buron destinait son neveu à l'architecture, où il pouvait l'initier lui-même et suivre ses études; mais le jeune homme voulait être peintre. Après quelque temps de discussions et d'épreuves, l'oncle demeura convaincu qu'il ne fallait pas combattre davantage un penchant qui se manifestait par des indices aussi prononcés; mais la mère résistait encore. Liée par le sang au fameux Boucher, premier peintre du roi, elle chargea un jour son fils de lui porter une lettre. Pendant que l'artiste en faisait la lecture, le jeune homme examinait avec une curiosité toute particulière l'ébauche d'un tableau sur le chevalet. Cette attention fut remarquée par le peintre. Une conversation s'engagea, à la suite de laquelle Boucher consentit à solliciter M^{re} David, qui céda enfin. David fut installé dans l'atelier de son parent. Celui-ci lui enseigna, comme David le disait plaisamment, à casser une jambe avec élégance. Mais Boucher était déjà vieux; il était d'ailleurs homme d'esprit, et il ne pouvait dissimuler les concessions qu'il avait goûté du siècle; il eut la généreuse pensée de remettre à Vien la culture du talent de David.

Vien ne tarda pas non plus à reconnaître en David un talent inné. « Il a deviné l'art, » disait-il, et il ajoutait que le disciple irait plus loin que le maître. Sedaine, ami intime de la famille, occupait un appartement au Louvre, en sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie d'Architecture : il y donna un logement au jeune

le, résistait par là chez lui la louable ambition de quelque jour dans le palais des arts à un titre personnel. David avait vingt-trois ans quand il entra en lice pour le grand prix de Rome. Il lui fallut renouveler cinq fois la lutte. L'infortunée issue du quatrième concours le découragea d'empara de lui au point qu'il se résolut à ne se laisser mourir de faim ; et cet état s'accomplir lorsque Doyon et Seignior qui l'avaient deviné, réussirent à l'en détourner. Ramené à la vie par le même amour de la gloire qui en avait fait faire le sacrifice, il combattit l'année suivante (1775) avec une nouvelle ardeur, et remporta enfin le grand prix, objet de ses vœux. Cette année même Vien fut nommé directeur de l'Académie de France à Rome, laissant avec lui son élève lauréat. A leur départ de la capitale des arts, Vien exigea de David une promesse que dans les premiers temps de son séjour il ne ferait autre chose que dessiner d'après l'antique, soit d'après les marbres, soit d'après les peintures. Le pensionnaire obéit avec une humble défiance, craignant que la lenteur de sa marche ne refroidît son imagination et sa verve. Un voyage qu'il fit à Naples avec un jeune homme antiquaire, artiste lui-même, Quatre-vingt-Quatre, détermina sa conviction. Ses idées changèrent, et il devint un autre homme. Retour à Rome, il s'occupait à chaque pas, de chaque monument : « J'ai été opéré de la main. »

En l'empire de ces nouvelles idées, David travailla pour peindre librement et sans inconvénient. *La Peste de Saint-Roch*, pour le lazaret de la ville. L'apparition de cet ouvrage fut un événement. Les applaudissements éclatèrent de toutes parts. Pompée Battoni, président de l'Académie de Saint-Luc, embrassa l'artiste et le pressa de rester à Rome. Mais David avait compris qu'il était dans sa destinée de retourner en France. En 1780 il était de retour à Paris. Il y exécuta le *Beltaire*, qui le fit admettre à l'Académie de Peinture comme associé. Le *Mort d'Hector*, qui suivit, le fit recevoir académicien. Le logement au Louvre, que lui avait fait pressentir, lui ayant été refusé, il ouvrit un atelier d'élèves. En 1784, il se maria. Sa femme, qui en faisait partie, ayant obtenu le grand prix par le tableau de *La Cananéenne*, David accompagna à Rome ce disciple, et venait d'épouser M^{lle} Pécoul, sœur de son compagnon d'études en Italie. Il revint avec lui sa jeune femme, et emporta avec lui le tableau des *Horaces*, composé à Rome, la vue de le peindre sous la triple influence des lieux, des souvenirs et des chefs-d'œuvre. L'ouvrage excita l'enthousiasme ; les artistes, les amateurs, la jeunesse romaine jointe à la jeunesse des provinces, les artistes de la capitale les approchèrent de la maison où il habitait. « Restez avec nous, lui dit le peintre Battoni, vous serez mon successeur. » Le peintre français fut touché, mais il

résista encore à ces nouvelles instances ; l'artiste octogénaire, qui mourut peu après, lui légua sa palette avec ses pinceaux. David fut proclamé le régénérateur de l'art. L'exposition des *Horaces* à Paris y renouvela les mêmes transports. Louis XVI vit le tableau, demanda un pendant, et lui-même, dit-on, indiqua au peintre le sujet de *Brutus*, qui fut achevé en 1789. Dans l'intervalle entre ces deux productions, David avait exécuté, en 1787, pour M. de Trudaine, la *Mort de Socrate*, et en 1788, pour le comte d'Artois, *Les Amours de Pâris et d'Hélène*.

La révolution éclata. En 1790, l'Assemblée constituante chargea David de représenter *Le Serment du Jeu de Paume*. L'année suivante, un décret du 28 septembre ordonna que le tableau serait exécuté aux frais du trésor et qu'il ornerait la salle des séances législatives. En 1792 l'artiste fut nommé député de Paris à la Convention. Cette nouvelle position l'exalta. Romain dans l'âme, le peintre de Brutus se crut un Brutus, et, juge de Louis XVI, il trouva tout simple, dans ses convictions républicaines, de condamner un roi à titre de tyran. Sous la république, il fut le principal ordonnateur de ces grandes solennités nationales qui rappelaient les fêtes de la Grèce, et dont, suivant son expression, *le peuple était à la fois l'ornement et l'objet*. Les programmes de ces fêtes présentent toutefois des conceptions, bizarres et des détails d'un goût hasardé. Il révolutionnait (c'était le mot) tout ce qui pouvait agir sur le sens de la vue, changeant jusqu'aux figures des cartes à jouer. Il projetait une suite de costumes non-seulement pour les fonctionnaires publics, mais pour les simples citoyens. Il composait dans la forme antique l'uniforme de l'Ecole de Mars. Quoi qu'il eût peine à suffire à tant de travaux, il trouva le temps de peindre Michel Le Pelletier, assassiné par la garde du corps Paris, et Marat expirant dans son bain sous le poignard de Charlotte Corday. Ces deux tableaux, destinés à la salle des séances de la Convention, furent exposés sous un portique improvisé au milieu de la cour du Louvre, et la vérité et l'énergie de pinceau qu'il y a déployées eussent suffi pour en assurer le succès, qui porta jusqu'à l'enthousiasme l'exaltation qui dominait alors. Le jeune Barra, frappé à mort dans les champs de la Vendée, devint aussi l'objet d'un tableau, qui resta en ébauche ; cette ébauche est sublime. David prit souvent la parole à la tribune de la Convention dans l'intérêt des arts ; mais il mêla souvent aussi aux idées justes, aux sentiments élevés du grand artiste, le langage d'un tribun, étalant des maximes philosophiques et de souvenirs de l'antiquité. Sa participation aux actes du comité de sûreté générale et une protestation de dévouement, plus irrédécible que sincère, adressée à Robespierre la veille du 9 thermidor, attirèrent sur lui après cette journée les plus rudes attaques et les dénégations les plus violentes. David subit deux déten-

tious à peu de distance l'une de l'autre, la première de quatre mois, la seconde de trois. Pendant la première, ses élèves présentèrent à la Convention une pétition signée de tous pour demander que leur maître fût mis en liberté. La seconde ne finit que par le décret d'amnistie du 24 octobre 1795. C'est alors que l'artiste rentra dans la vie privée et se renferma dans son atelier, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Déjà, pendant sa seconde détention au Luxembourg, le paroxysme révolutionnaire commençait à se calmer. David charmait l'ennui de sa prison par la pratique de son art. Il dessina au lavis plusieurs de ses compagnons de captivité ; il fit le portrait de sa mère, qui le venait voir tous les jours. C'est là aussi qu'il crayonna l'esquisse du tableau des *Sabines*. Sorti de prison, il commanda la toile à Anvers ; pendant le temps, assez long, que la confection de cette toile exigea, il fit lui-même des études d'après le modèle, dans l'atelier de ses élèves et concurremment avec eux ; c'est ce qu'il appelait se retremper. Les *Sabines* furent suivies des *Thermopyles*, et lorsqu'il préparait dans Léonidas un pendant à Romulus, il fut détourné de son travail par l'homme extraordinaire qui entraînait tout dans sa sphère d'activité, par Bonaparte. Quand ce dernier commandait en chef l'armée d'Italie, il avait fait à l'artiste la proposition de venir dans son camp pour se soustraire aux agitations politiques, revoir la terre classique des arts et peindre la gloire des armées françaises. Après le traité de Campo-Formio, il désira connaître personnellement le peintre. L'entrevue eut lieu, et il fut question de faire le portrait du général. David lui dit : « Je vous peindrai l'épée à la main sur le champ de bataille. » Bonaparte répondit : « Ce n'est plus avec l'épée qu'on gagne les batailles ; je veux être peint calme sur un cheval fougueux. » Cette poétique représentation ne se réalisa qu'au retour de Marengo. Par suite des vicissitudes de la guerre, le portrait du héros français gravissant à cheval le mont Saint-Bernard orne aujourd'hui le musée de Berlin. Proclamé empereur, Napoléon nomma David son premier peintre, et lui commanda quatre grands tableaux pour décorer la salle du Trône aux Tuileries, *Le Couronnement*, *La Distribution des aigles dans le Champ-de-Mars*, *L'Intronisation à Notre-Dame* et *L'Entrée à l'hôtel de ville*. Tout cela était grandiose, impérial ; mais la gloire y avait remplacé la liberté. Les deux premiers sujets seulement ont été exécutés ; le peintre ne fit que dessiner les esquisses des deux autres. *Le Couronnement* étant achevé après trois ans d'un travail assidu, l'empereur l'alla voir en grand cortège. Il loua l'auteur à diverses reprises ; puis, levant son chapeau devant l'artiste, il lui dit : « David, je vous salue. » — « Sire, répondit David, je reçois votre salut au nom de tous les artistes, heureux d'être celui à qui vous l'adressez. »

Longtemps distrait par les demandes colossales de l'empereur et par un grand nombre de portraits, entre lesquels nous citerons celui de Napoléon peint en pied pour le marquis de Douglas, et celui du pape Pie VII, chefs-d'œuvre dignes de l'école romaine, David se remit enfin aux *Thermopyles*. Le tableau fut terminé en 1814. Mais une nouvelle révolution avait eu lieu par le retour des Bourbons, dont ses antécédents le rendaient en quelque sorte l'ennemi personnel. Il lui fut interdit d'exposer son ouvrage au salon ; mais tout Paris l'alla voir dans l'atelier. La catastrophe de Mont Saint-Jean ayant ramené les armées étrangères sur le sol français, David s'attendait à son sort : il ne tarda pas en effet à être banni par la loi du 16 janvier 1816, avec un grand nombre d'autres conventionnels, et il alla s'établir à Bruxelles. Avant son départ, dans la crainte que le tableau du *Couronnement* et celui de *La Distribution des aigles* n'eussent à souffrir des passions politiques, il arma sa main de ciseaux et coupa lui-même chacune de ces peintures en trois bandes, suivant les contours du dessin, de manière que les parties essentielles ne fussent pas endommagées. Heureusement réparés et acquis par Louis XVIII, les deux tableaux sont aujourd'hui dans le musée de Versailles. Mais ce qui affecta le plus vivement l'artiste fut son élimination de l'Institut. Moins attaché à sa patrie, il aurait pu trouver de puissantes consolations dans les hautes prévenances dont il fut l'objet chez l'étranger. Le roi de Prusse lui fit faire les propositions les plus avantageuses pour qu'il allât se fixer à Berlin : il le remercia. Le frère du roi lui-même, dans un voyage qu'il fit à Bruxelles, vint le trouver, et lui réitéra les instances royales : David fut inébranlable. Mais une consolation réelle pour lui fut l'hommage d'une médaille frappée en son honneur, au nom de l'école française, et qui lui fut portée par Gros, son illustre disciple. Il en fut attendri jusqu'aux larmes. Plusieurs de ses élèves et de ses amis venant le visiter ; plusieurs l'engagèrent à écrire ses Mémoires. Il goûta cette idée, et commença ce travail ; mais il l'abandonna bientôt, sentant qu'il ne convenait pas à un chef d'école quand il avait fait une révolution dans l'art, d'écrire, ses ouvrages devant parler pour lui. Dans son exil, il termina *L'Amour et Psyché*, tableau qu'il avait commencé à Paris pour Sommariva. Il entreprit et mit à fin une reproduction du *Couronnement*, qui fut exposée à Londres et en Amérique. Il peignit en deux grandeurs naturelles *Les Adieux de Télémaque à Eucharis* et *La Colère d'Achille*. Il exécuta le sujet de *Mars désarmé par Vénus*. Ces peintures furent exposées dans plusieurs de la Belgique au profit des pauvres. Il termina une médaille à leur auteur. Le 26 mai 1825, il mourut sérieusement.

leurs rechutes, il fut dix jours sans ; puis les sens lui étant revenus, il se mit avec le même feu qu'en pleine santé sous ses yeux une épreuve de la *Thermopyles*, sur laquelle le graver son avis. David la fit placer parcourut du doigt les diverses par-
ticipes, et, arrivé au principal person-
nage, il y a que moi, dit-il, qui pouvais con-
sister de Léonidas. » Ce furent ses der-
nières : il expira, à l'âge de soixante-dix-

e artiste, David fut invariablement atta-
ché aux principes du beau selon les Grecs et les
; mais sous l'influence d'une opinion
réduite, celle de l'idéal, il tenta quelque-
fois de s'élever sur la nature vivante, en pla-
çant elle et son imitation l'intermédiaire de
l'antique ; son style s'en ressentit, et
les types de beauté, rappellent un peu la
statuaire. Mais dans ses derniers ou-
vrages, comme dans ceux de Canova, on re-
marque une tendance à une vérité plus naïve. Sa
manière fut simple et forte ; il n'imposait pas ses
idées, il dirigeait son enseignement

sur les dispositions naturelles de l'élève, ce
qui les talents si nombreux et si variés
de son école, Drouais, Girodet, Gérard,
et le comte de Forbin, Granet, Lan-
cret, Ingres, Drolling, Léopold Ro-
che, statuaire, Dupré et beaucoup
d'autres créateurs de l'art français, il fut le
maître de son époque. [MIEL, dans
l'art du M., avec addit.]

Œuvres des artistes. — Nagler, *Neues Allg.*
Lex. — Biographie des Contemp. — Couston,
Jacques Louis David; Paris, 1827. — Miel,
J.-L. David; 1834. — Diezelle, *David et son*
Art.

Charles-Louis-Jules, fils du pré-
sident français, né à Paris, le 15 fé-
vrier 1807, mort à Paris, le 25 janvier 1854.
Après avoir servi dans l'administration, il fut
nommé élève vice-consul à Civita-
vecchia, puis devint vice-consul à Otran-
to, sous-préfet à Stade (Bouches-de-
la-Mer), poste qu'il occupa jusqu'en 1814.
En 1816, en qualité de protes-
tant public de Chio, il épousa dans
cette belle Grèce, et y ouvrit un
commerce français, qu'il continua à
faire jusqu'en 1820. Revenu à cette époque
en France, en 1831, professeur su-
périeur grecque à la Faculté des let-
tres, il remplit jusqu'en 1840.

Plusieurs ouvrages sur la lan-
gue grecque, dont il connaissait bien la
manière, qu'il parlait avec facilité : *Συ-
νταγματικὴ τῆς Ἑλληνικῆς καὶ Γραι-
κῆς γλώσσας*, ou *Parallèle*
des langues Grecques ancienne et
moderne, in-8°; — *Méthode pour*
l'étude de la langue Grecque moderne; Paris,

1821, in-8°, et deuxième édition, ibid., 1827. Il a
laissé en manuscrit, et complètement achevé, un
Dictionnaire Français-Grec ancien, que tous les
hellénistes qui en ont eu communication vou-
draient voir mis au jour. A. P.

Documents particuliers.

* DAVID (Pierre), diplomate et poète fran-
çais, né près de Falaise, en 1771, mort à Paris,
le 21 juin 1846. Sa famille, quoique peu fortunée,
l'envoya fort jeune à Paris, où il compléta ses
études, et fut admis au nombre des rédacteurs du
Moniteur universel. Entré plus tard au mini-
stère des affaires étrangères, il s'y fit assez re-
marquer pour que Talleyrand l'envoyât à Milan
en qualité de secrétaire d'ambassade près de la
république cisalpine, puis de là à Stuttgart. A
son retour, il fut nommé chargé d'affaires d'abord
près le grand-maître de Malte, ensuite près le roi
de Naples. On l'envoya ensuite comme consul gé-
néral en Bosnie, où il résida pendant plusieurs
années et rendit de grands services à l'armée
française d'Illyrie. La Restauration employa Da-
vid comme consul général à Smyrne; il y resta
sept ans, et fournit au gouvernement des rensei-
gnements précieux sur le commerce levantin.
Pendant l'insurrection grecque, il déploya la plus
grande énergie; il sauva plus de deux mille
Grecs, les nourrit et leur procura des moyens de
transport. Sa conduite obtint l'approbation gé-
nérale: les Hellènes lui offrirent un sabre d'hon-
neur; le roi Othon lui envoya la croix de l'ordre
du Sauveur et le gouvernement français l'éleva
au grade d'officier de la Légion d'Honneur. Envoyé
à la chambre des députés par le département du
Calvados (1842), David monta plusieurs fois à la
tribune pour réclamer la protection française en fa-
veur des chrétiens de Syrie et le rétablissement
de notre influence en Orient; ses discours étaient
ceux d'un homme qui possède à fond son sujet.
Malgré ses nombreuses occupations, il ne né-
gligea pas la culture des lettres; entre autres ou-
vrages, on a de lui: *La Bataille de Iena*, poème
en trois chants; Paris, 1808, in-8°; — *Athènes as-
siégée*, poème; Paris, 1827, in-8°; sous le pseu-
donyme de Sylvain Phalantée; — *L'Alexandride*,
ou *la Grèce vengée*, poème en vingt-quatre chants;
Paris, 1827-1829, 2 vol. in-8°; sous le même
pseudonyme; — *Réponse à la pétition du sieur*
*Marc Vigoureux contre l'administration con-
sulaire du Levant*; Paris, 1828, in-8°; —
enfin, un grand nombre de documents précieux
sur l'Orient. A. JADIN.

Moniteur du 24 juin 1846. — Documents particu-
liers.

* DAVID (Pierre-Jean), célèbre statuaire
français, né le 12 mars 1789, à Angers (Maine-
et-Loire). Venu très-jeune à Paris, il commença
à se faire connaître dès 1809, époque où il obtint
de l'Académie une médaille d'encouragement. Il
remporta bientôt le prix du concours (un bas-re-
lieu représentant *Épaminondas*), et alla se per-
fectionner à Rome. De retour à Paris, en 1816,

il fut chargé de la statue du *Grand Condé*, laquelle figure aujourd'hui dans la cour d'honneur du château de Versailles. Dès 1825 la réputation de M. David était faite; le 5 août 1826 il fut nommé membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), et le 6 décembre de la même année professeur à l'École de Peinture. En 1831 il commençait les magnifiques sculptures du Panthéon; en 1848, élu par le département de Maine-et-Loire représentant du peuple, il venait siéger dans l'Assemblée constituante. En 1851, exilé momentanément de la France, par suite des événements de décembre, il alla visiter Athènes et enrichir cette terre classique de ses chefs-d'œuvre. M. David est parmi les sculpteurs modernes celui dont les ouvrages rappellent le plus les beautés de la statuaire antique. « Si la statue de *Marco Botzaris* (œuvre de M. David), dit M. Gustave Planche, était enfoncée à vingt pieds de profondeur, aux environs d'Athènes ou de Marseille, je suis sûr qu'elle tromperait la sagacité d'un antiquaire.... Dans tous les traits du visage de ses statues, ajoute le même critique, il y a une vie si abondante, une harmonie si pure, une logique si parfaite, qu'on devine difficilement la différence qui sépare le marbre sculpté de la réalité vivante; mais pour peu qu'on prenne la peine de comparer le buste au modèle, on s'aperçoit bien vite que le mérite principal de M. David consiste à interpréter la nature pour lutter avec elle. »

De son propre mouvement, et souvent à ses frais, M. David s'est toujours occupé de faire revivre sous son habile ciseau les traits des hommes qu'il croyait avoir été utiles à l'humanité. C'est là ce qui explique en partie la renommée qui s'attache à son nom. Voici ses principaux ouvrages :

I. Bas-reliefs : *Epaminondas*, aujourd'hui au musée d'Angers; *Marches militaires*, pour l'hôtel de ville de Paris; *Bas-reliefs sur bois*, pour le palais de Fontainebleau; *Trophées d'armes turques, et autres*; *Batailles de Fleurus et d'Héliopolis*, pour l'arc de triomphe de Marville; *La Navigation et Le Commerce*, à la douane de Rouen.

II. Médailles de grandeur colossale : *Rouget de l'Isle*, *Gohier*, *Condorcet*, *Casimir Périer*, *Capitaine Miel*, *Baraguet d'Hilliers*, *Maréchal Lefebvre*, *Grenier*, peintre, *Mme d'Arbrantes*, *Lemercier*, *Dunouy*, *Dulong*, *Wilhem*, compositeur, *Ives Bernard*, *Groffroy Saint-Hilaire*, *Munuel*, *Kératry*, et autres.

III. Bustes : *Lafayette et Washington*, salle du congrès aux États-Unis; *Chatham*, *Lamartine*, et *Victor Hugo*, à Paris; *Camille Jordan*, au Père-Lachaise; *Béranger*, à Paris; *Merlin de Douay*, id.; *Vicenti*, antiquaire, à l'Institut; *Baron Desgenettes*, *Lacépède*, à Paris; *Dr Carus*, à Dresde; *Dr Percy*, *Baron Portal*, à l'Académie de Médecine; *La Révélère-Lopeaux*, à Paris; *Grégoire* (ancien évê-

que de Blois), à Nancy, et Haiti; *Alexandre de Laborde*, à l'Institut; *Rossini*, à Paris; *Gaëthe*, à Dresde, et Weimar; *Lady Sydney-Morgan*, en Irlande; *François 1er et Louis XVI*, au Havre; *Jerémie Bentham*, en Angleterre; *Dr Hahnemann*, à Paris; *Adam Mickiewicz*, ibid.; *Fenimore Cooper*, à New-York; *Haoul Rochette*, *Box*, *Houlay de la Meurthe*, à Paris; *Dumont*, à Genève; *De Jussieu*, *Daunou*, à l'Institut; *Siegès*, *Lakanal*, *Joseph Chenier*, au Théâtre-Français; *André Chenier*, à Paris; *Lamennais*, à Paris; *Arago*, ib.; *Humboldt*, à Berlin; *Rauch*, statuaire, ib.; *l'Abbé Haureau*, à Angers; *De Tracy*, à Paris; *Auguste Lethière*, ib.; *De Briquonville*, à Cherboung; *Adam Billaud*, à Nevers; *Jean Rouvet*, à Clamecy; *Henri II*, à Boulogne-sur-Mer; *Volney*, *Paganini*, *Berzélius*, etc.

IV. Statues : *Cornéille*, à Rouen; *Cuvier*, à Montbéliard, et au Jardin des Plantes; *Ambroise Paré*, à Laval; *Paul Riquet*, à Béziers; *Gutenberg*, à Strasbourg; *Armand Carrel*, à Saint-Mandé; *Birhat*, à Bourg; *le roi René*, à Aix, et à Angers; *Cardinal Cheverus*, à Mayenne; *Jean Bart*, à Dunkerque; *Jefferson*, à New-York; *Larrey*, au Val-de-Grâce; *De Belmas*, archevêque, à Cambray; *Racine*, à La Ferté-Milon; *Casimir Delavigne* et *Bernardin de Saint-Pierre*, au Havre; *l'Abbé Montgaon*, à Angers; *Philopomen*, aux Tuileries; *Tulma*, au Théâtre Français; *Dombasle*, à Nancy.

V. Tombeaux et monuments : *Général Foy*, au Père-Lachaise; *Gouvion Saint-Cyr*, ibid.; *Maréchal Suchet*; *Tombeaux de Barne*, littérateur allemand, ib.; *General Gobert*, ib.; puis le *Monument élevé*, dans la ville de Cambray, à la mémoire de *Fénelon*, et le *Mausolée de Marco Botzaris*, à Missolonghi, monument d'une simplicité si touchante, dont l'auteur fit hommage à la Grèce, qui venait de renaitre à la vie.

J.-L. F.

Dictionnaire de la Conversation. — Biographie des Contemporains illustres. — Moniteur de 1844, page 688. — Gustave Planche, Portraits d'Artistes, tome II, pages 62, 63, 64.

DAVID (Félicien), musicien compositeur français, né le 8 mars 1810, à Cadenet (Vaucluse). Son père, qui s'occupait de musique en amateur, lui enseigna les premiers éléments de cet art, et à l'âge de sept ans et demi le jeune David entra à la maîtrise de Saint-Sauveur d'Aix, où ses parents étaient allés se fixer; la beauté de sa voix, l'intelligence avec laquelle il interprétait les œuvres des grands maîtres le firent bientôt remarquer. Il était alors d'un âge que le chapitre de la métropole subvient aux frais d'éducation des enfants de chœur qui avaient fini leur temps à Saint-Sauveur; à quinze ans Félicien David fut placé chez les jésuites d'Aix. On y faisait beaucoup de musique aux cérémonies religieuses, et il traita le premier papir de violon, et fut ainsi à même de cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait

Il avait dix-huit ans lorsqu'il sortit de cet asile. Orphelin et sans fortune, il se rendit à Paris en attendant mieux chez un oncle ; peu après il entra comme second chef d'orchestre au théâtre d'Aix, et obtint en 1829 la place de maître de chapelle de Saint-Sauveur. Son vif désir était de venir à Paris ; mais l'absence de ce rêve de son imagination, il lui fallait l'argent, et il n'en avait pas. Un de ses oncles, qui jouissait d'une certaine aisance, consentit, après beaucoup de résistance, à lui faire une pension de cinquante francs par mois pour lui permettre d'étudier pendant son séjour dans la capitale ; et au commencement de l'année 1830, un jeune homme, plein de confiance dans son avenir, arrivait à Paris. Parmi les maîtres de musique qu'il avait écrits à Aix pour le maître de la métropole, se trouvait un Beethoven ; il le montra à Cherubini, alors directeur du Conservatoire, et son admission au Conservatoire, après beaucoup de résistance, fut aussitôt accordée. M. Félicien David entra d'abord dans la classe d'harmonie de Lesueur ; il travailla au contre-point et la fugue avec M. Fétis, puis plus tard la classe d'orgue de M. Beethoven. Il termina promptement ses études et se consacra à l'enseignement particulier.

Robert, l'un d'eux, écrivit, un *Lauda* et d'autres productions attestèrent son progrès dans la science. Malheureusement, de ses travaux, son oncle lui fit un coup de pension ; il fallait vivre, et le jeune artiste pouvait suffire en donnant quelques leçons d'harmonie et de piano. Au mois de décembre 1831, il fut admis au Conservatoire pour s'inscrire sous la direction de saint-simoniens, dont il avait chaleureusement embrassé les doctrines, et écrivit ses hymnes qu'ils exécutaient dans leur temple de Montfaucon. *Le Sommeil de la Terre*, *La Danse des Astres*, qui plus tard fut la brillante fortune du *Désert*, font partie de ces hymnes, qui fut publiée par la société. Lors de la dispersion des saint-simoniens, M. Félicien David suivit les religieux qui se rendirent à Paris au mois d'août 1835. On fut de faire graver, sous le titre d'*Œuvres orientales*, les chants qu'il composa pendant ses voyages ; mais cette œuvre n'eut point le succès qu'il en attendait. Il fut accueilli à son retour, et se retira à la campagne, chez un oncle, et y vécut pendant plusieurs années dans la retraite et l'isolement, avec ses rares apparitions à Paris. Ce fut en 1838 qu'il fit exécuter au concert Vauvray, sous la direction d'un grand orchestre, et au concert Musard, un *nonetto* pour piano, qui lui valut des succès, mais non de ces triomphes qui sont le lot d'un artiste. Il publia en

suite des mélodies de divers genres, telles que *Le Pirate*, *L'Ange rebelle*, *Les Hirondelles*, etc. Enfin, après une longue série d'infatigables travaux, de lutttes incessantes et d'amères déceptions, l'ode-symphonie du *Désert*, exécutée pour la première fois le 8 décembre 1844, au Conservatoire, révéla tout à coup au public le talent, jusqu'alors inapprécié, du compositeur. La grâce et la distinction des mélodies, la clarté et l'ordonnance des idées, une connaissance parfaite des effets d'instrumentation, le fini des détails, tout concourut à l'éclatant succès de cette œuvre. Le Théâtre-Italien s'empara de l'ouvrage, dont les nombreuses représentations ne firent qu'augmenter la vogue et portèrent rapidement le nom du compositeur dans toute l'Europe. L'oratorio de *Moïse au mont Sinai*, qu'il fit entendre l'année suivante à l'Opéra, fut moins heureux ; mais le succès de son ode-symphonie de *Christophe Colomb*, exécutée en 1847 au Conservatoire, n'est comparable qu'à celui du *Désert*. *L'Éden*, mystère représenté à l'Opéra, succéda à *Christophe Colomb* ; depuis lors il a donné à l'Opéra-National, aujourd'hui Théâtre Lyrique, *La Perle du Brésil*, opéra dans lequel on retrouve le cachet d'individualité et les autres qualités qui distinguent les ouvrages que nous venons de citer.

L'œuvre musicale de M. Félicien David se compose des productions suivantes : soixante romances, lieder, nocturnes et mélodies de tous genres ; cinquante morceaux de piano de divers caractères ; — douze *nonetti*, pour instruments de cuivre ; — quatre symphonies à grand orchestre ; — vingt-quatre *quintetti*, pour instruments à cordes ; — *Le Désert*, ode-symphonie en trois parties, au Conservatoire (1844) ; — *Moïse au mont Sinai*, oratorio en deux parties, à l'Opéra (mars 1846) ; — *Christophe Colomb*, ode-symphonie en quatre parties, au Conservatoire (mars 1847) ; — Douze mélodies pour violoncelle et piano, publiées en 1847 ; — *L'Éden*, mystère, en deux parties, à l'Opéra (1848) ; — *La Perle du Brésil*, opéra en trois actes, représenté au mois de novembre 1851, à l'Opéra-National ; — Album religieux, composé de six motets, publié en 1853 ; — *La Ruche harmonieuse*, collection de trente chœurs de divers genres, à quatre voix d'homme, publiée en 1854 ; — *Hymne à la Paix*, grande scène avec soli et chœurs (inédit) ; — *La Fin du Monde*, opéra en quatre actes, complètement terminé, mais non représenté.

D. DENNE-BARON.

Biographie de Félicien David, par M. Sylvain Saint-Etienne — J. d'Ortigue, *Dictionnaire de la Conversation*, 2^e édition. — *La France musicale*.

DAVID GANZ, historien juif. Voyez GANZ.

DAVID GEORGE (Joris). Voyez GEORGE DAVID.

DAVIDIS (François), théologien hongrois, né vers 1510, mort dans la forteresse de Dewa, en Transylvanie, le 6 juin 1579. Il était ministre so-

cinien dans la Pologne quand, en 1563, Georges Blandrata, inédecin appartenant à la même secte, fut appelé auprès de Sigismond de Transylvanie, et l'emmena avec lui pour faire accréditer dans cette contrée leurs communes opinions religieuses. Blandrata sut profiter de sa position, qui lui permettait de pénétrer dans les intrigues de la cour, et il fut si bien secondé par le savoir de Davidis, que par leurs efforts réunis ils gagnèrent le prince et la plupart des grands à leur parti, répandirent leurs doctrines dans toute la Transylvanie, et obtinrent pour leur secte la liberté d'y professer publiquement ses croyances. Davidis fut alors nommé surintendant des églises sociniennes de ce pays. Il entra cependant bientôt en lutte avec les chefs du parti religieux auquel il appartenait : repoussant les ménagements que Fauste Socin avait cru devoir garder, et exagérant sa doctrine sur la présence de Jésus-Christ jusqu'à des conséquences inevitables, il s'opposa avec beaucoup de chaleur au culte que les sociniens lui rendaient comme à l'intercesseur des hommes auprès de Dieu, et il enseigna que Dieu seul doit être l'objet de notre adoration. Au fond, ces sentiments étaient ceux de Fauste Socin lui-même, qui pensait aussi qu'il valait mieux s'adresser directement à Dieu que de prendre Jésus-Christ pour intercesseur auprès de lui. Mais dans la crainte que ce disciple indiscret ne compromît encore plus la secte avec les autres communions protestantes, Socin et avec lui les principaux chefs du parti unitaire se prononcèrent avec force contre Davidis, qu'ils appellèrent un semi-judaïsant. On chercha cependant d'abord à le ramener à des opinions moins prononcées. Blandrata y employa toute son éloquence, et finit par appeler à son aide Fauste Socin, qui se rendit exprès en Transylvanie en 1573, mais qui ne fut pas plus heureux. Davidis resta inébranlable. On eut alors recours à des mesures de violence, auxquelles n'auraient pas dû même penser des hommes persécutés dans presque toutes les contrées de l'Europe et par toutes les communions chrétiennes. Sur leurs instances, Davidis fut jeté en prison en 1579, par ordre de Christophe Bathori, prince de Transylvanie, et c'est là qu'il finit ses jours, dans un âge avancé. Sa mort n'arrêta pas cependant la controverse qu'il avait soulevée. Il laissa des disciples, qui défendirent sa doctrine et qui causèrent de grands ennuis à Fauste Socin et à ses adhérents. Les plus considérables des partisans de Davidis furent Jacob Paleologue, de l'île de Chios, brûlé à Rome en 1595, pour cause de religion; Christ Roncek, qui continua la discussion avec Fauste Socin, et Jean Sommer, docteur de l'académie de Clausenbourg. Cette subdivision des sociniens n'acquît jamais une véritable importance, ni par le nombre de ses adhérents ni par le mérite scientifique de ses chefs.

Outre quelques écrits publiés en commun avec Blandrata pour faire triompher leurs opi-

nions dans la Transylvanie, on a de Davidis un petit volume, comprenant trente thèses contre Blandrata, et publié en 1578, in-12, et deux autres pièces, contre Fauste Socin, dans un recueil intitulé *Defensio Franc. Davidis*; 1580, in-8°.

Michel NICOLAS.

G. Hanner, *Historia Ecclesiarum Transylvanicae* — C. Sandius, *Bibliotheca Antitrinitariorum*. — Cuvillier, *Specimen Hungariae litteratae*.

DAVIDOWICH (Paul, baron DE), général autrichien, né en Serbie, vers 1750, mort à Comorn, en 1820. Il fit ses premières armes avec distinction en Bosnie, contre les Turcs, de 1789 à 1793; il combattit les Français dans les Pays-Bas, et se fit remarquer en octobre 1793, à Marchiennes et sous Maubeuge. Devenu feld-maréchal lieutenant en mars 1796, il passa à l'armée d'Italie, et y rendit des services signalés. Le combat du 29 juillet sur l'Adige, les affaires du 8 au 12 octobre entre Borgo et Brussak, la prise de Treviso le 4 novembre, les attaques des châteaux de Bassano et de la Pietra, dont il s'empara le 7 du même mois, enfin la bataille de Rivoli, dans laquelle il fit prisonniers les généraux Florella et Vallet, furent les occasions où il se distingua particulièrement. En 1805, employé sous l'archiduc Charles en Italie, Davidowich fut mentionné honorablement dans les rapports du prince, et fut envoyé en juin 1806 pour apprécier les dispositions des Serbiens. Il revint ensuite à Vienne, et obtint sa retraite en 1807. En 1809 il fut nommé gouverneur de Comorn, et conserva ces fonctions jusqu'à sa mort.

Biographie moderne. — *Biographie étrangère*.

* DAVIDS (N.), orientaliste anglais, né dans le Hampshire, le 28 août 1811, mort le 15 juillet 1832. Veuve lorsque son fils unique n'avait encore que neuf ans, M^{me} Sarah Davids n'épargna rien pour cultiver les dispositions vives que montrait le jeune Davids. C'étudia les langues anciennes, la philosophie, les sciences abstraites, et à quatorze ans il avait déjà publié quelques opuscules. Au latin, et il joignit la connaissance du français, de l'arabe, de l'italien, de l'arabe, du persan, du turc. Il profita de son séjour en Orient pour rassembler les matériaux d'une grammaire et en 1832 il publia cette grammaire à Constantinople. Le sultan Mahmoud lui en fit une dédicace. Mais cet ouvrage était à peine paru que Davids succomba, épuisé par ses travaux, n'ayant pas encore atteint sa vingt-cinquième année. Sa mère reçut, avec la nouvelle de sa mort, les remerciements du sultan, éloges sur l'ouvrage de son fils, l'expression de ses regrets, et une bague enrichie de diamants. Un ami de Davids adressa un exemplaire de la grammaire à la Société Asiatique de Londres. M^{me} Sarah Davids fit elle-même la traduction française de cet ouvrage, qui parut à Londres, en un volume in-4°, et qu'elle consacra au roi Louis-Philippe.

GEYER DE — M. Garcia de Tassy, dans le *Jour. Asiatique*, 1832.

DAVIDSON (Guillaume), il, vivait dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Il s'établit d'abord en rapport de Manget, il eut l'indulgence des Plantes et le titre de médecin le même titre en Pologne, où il alla. Il enseigna la chimie à Paris, partisan des doctrines de Paracelse l'astrologie. On a de lui : *Philosophica, seu curriculum chymicarum*, 1635, in-8°. 1657, in-8°; l'auteur lui-même, Paris, 1675, *mentisiorum in Petri Severini medicinarum philosophicarum propeurum Prodromus, in quo, etc.*; La 4^e. — *Plicomastix seu plice e ram apospayma*; Dantzig, 1668, sous le pseudonyme de Théophraste ou dans cet ouvrage, fort résistante de la plique, dont il atteignit à d'autres maladies.

écrite.

Lucretia-Maria, poète Améri-7 septembre 1808, à Plattsburg, en 1825, avant d'avoir accompli 17 ans. Sa famille était peu fortunée. Sa tendre enfance, Lucretia montrait une aptitude extraordinaire pour l'étude : elle quitta ses études à 15 ans, et déjà elle avait composé des vers, qui ont été détruits; elle se lia avec les auteurs. « Elle com-
ment que d'autres copient (a dit un jour), et ses pensées coulaient si facilement, qu'elle n'avait plus le désir de les écrire; quand elle les écrivait debout et n'entendait ni les personnes présentes. Elle s'inspira ses ouvrages quand ils étaient perdus, mais quelques-uns pour les autres, mais elle détruisait le plus grand et elle sortait, elle risquait souvent par les voitures, à cause de sa santé elle était occupée d'un poème, elle oubliait maintes fois ses devoirs d'une grande beauté et très-romantique. Sa santé avait toujours souffert de l'étude, la stimulation et l'agitation des plus impressionnables promptement au tombeau. Une multitude de compositions, parmi les poèmes en plusieurs chants, une multitude de lettres. Un choix fut fait de ses poèmes, et fut mis au jour à New-York par *Amir-Khan and other poems, of Lucretia Davidson*. Les détails de l'indur et de l'inexpérience se voient partout, mais il y a de l'invention, une entente déjà habile de la versification, et des opérations chancelantes avec cette dernière. Elle est une sœur, dont on ne peut se passer de tous points et d'une façon très-romantique. G. BRUNET.

Quarterly Review, vol. XII, p. 220. — *Revue de Paris*, t. I (1820). — *Miss Sedgwick, Life of Lucretia Davidson*, 1820.

* **DAVIDSON** (*Maryaret*), poète américaine, sœur de la précédente, née le 26 mars 1823, à Plattsburg (État-Uni), décédée le 25 novembre 1838. Elle n'avait que deux ans et demi lorsque sa sœur mourut, et dès l'âge le plus tendre elle manifestait, comme elle, une imagination ardente, une sensibilité très-vive; enfin, elle fut épluchée d'une santé débile. A sept ans elle s'exerçait déjà à composer des vers, et avait lu les meilleurs poètes anglais. Après avoir séjourné quelque temps à New-York et dans le Canada, auprès d'une sœur aînée, et après avoir passé la plus grande partie de son existence à soigner sa mère, devenue infirme, elle succomba à une maladie de poitrine; elle vit venir sa fin avec de sinistres sentiments de pitié et de résignation. Ses poésies ont été recueillies et publiées par un écrivain célèbre, Washington Irving, qui y a joint une notice biographique. Il y a des passages qui ne sont pas sans mérite, mais il y en a aussi de bien faibles, et, quel que soit l'enthousiasme des parents et des compatriotes, il faut reconnaître qu'on ne ferait pas grande attention à ces écrits s'ils n'étaient pas dus à une jeune fille qui n'atteignait pas sa seizième année, et qui aurait pu mériter une véritable gloire littéraire si elle avait vécu plus que ne vivent les roses.

G. BRUNET.

Washington Irving, Biography and poetical Romances of the late Miss Maryaret Davidson, Philadelphie, 1841. — *Quarterly Review*, vol. LXIX, p. 91.

* **DAVIE** (*Adam*), poète anglais, vivait vers le commencement du quatorzième siècle. On ne sait à peu près rien de sa vie. Il a laissé divers ouvrages en vers, contenus dans un manuscrit sur vélin que possède la Bibliothèque Bodleyenne à Oxford; en voici les titres, traduits en français : *La Bataille de Jérusalem, La Vie de saint Alexis, Les Quinze Signes avant le Jugement, La Lamentation des Ames*; il faut y joindre des *Visions*, composition d'un genre religieux, où le roi Édouard II est loué avec emphase. Ces différents écrits n'ont point été publiés, et il faut convenir qu'ils ont peu de mérite. Warton avait attribué à Davie une *Vie d'Alexandre*, en vers, où les circonstances fabuleuses, narrées dans le vieux roman français d'*Alexandre* sont fréquemment reproduites; mais ce poème, d'une étendue assez considérable, et qui révèle quelque habileté, est reconnu aujourd'hui pour être d'un autre auteur. Il a été imprimé dans le 1^{er} volume du Recueil de Weber, *English metrical Romances*; Édimbourg, 1810, 3 vol. in-8°.

G. B.

Warton, *History of English Poetry*; 1802, t. II, p. 1.

* **DAVIEL** (*Jacques*), célèbre oculiste français, né à La Barre (Normandie), le 11 août 1696, mort à Genève, le 30 septembre 1762. Il commença ses études chirurgicales à Rouen, chez son oncle, et vint les achever sous Boudon,

a, né à Tisbury, dans le Wiltshire, en 1628. Il fut élève du Queen's School, d'où il passa à Middle-Temple. Il se fit remarquer dès lors par ses poésies peu communes que son père qui amena un jour à la cour pour insulter envers le comte de Somerset. Il se retira alors à Oxford, composa le *Nosce tripsum*, imprimé qui fit sa réputation comme poète. Il fit une aventure à adouci son père. L'adversité, dit-il, a calmé mes passions, réformé ma vo-

My senses quick and reason clear,
I will and rectify'd my thought.

nait à obtenir la faveur de la
 en publiant ses *Hymns of As-*
 in acrostiches, montés, il est
 yrique, mais écrits avec élé-
 mentra dans la société du Tern-
 me sorte de rétractation; la même
 sider au parlement et prendre une
 débats relatifs à la suppres-
 sion. A l'avenement de Jacques I^{er}
 et solliciteur puis procu-
 rier des Assises d'Irlande.
 e ces diverses fonctions John
 service aux justiciables, en
 de l'égalité des lois aux
 a en avaient été pour ainsi
 en 1607 il accompagna le
 plusieurs tournées judiciaires,
 et il publia un compte-rendu
 de Salisbury. Revenu en An-
 glais au roi l'historique des actes
 d'Irlande, où il fut renvoyé
 un ouvrage. Les résultats de ce
 ont consignés dans un ouvrage
 1612. C'était à l'époque de la con-
 parlement irlandais, dont il
 et *speaker*. Il s'y posa en
 de la cour; mais il soutint
 égale énergie les intérêts ir-
 landais d'administration mo-
 Angletterre. Nommé membre
 New Castle under-Line en
 que sur les affaires d'Ir-
 lande d'Angleterre, il mou-
 ra avait épousé une fille de
 dequant du don de prophétie,
 car à son mari qu'il mour-
 fut pas heureux comme
 et sa fille eut l'esprit exalté
 ouvrages mentionnés, on
 of the true causes why
 were subdued and brought
 the crown of England
 of His Majesty's happy
 vraies causes de la non-
 de à la couronne d'Angle-
 du roi); 1612; — A

*Declaration concerning the title of Prince of Wales; 1614; — The prime reports of cases et mutters resolved and adjuaged in the king's courts of Irland; Dublin, 1615; Londres, 1618 et 1674, in-fol.; — Abrégé des onze livres des rapports de sir Édouard Coke; Londres, 1651, in-12, écrit en français, puis traduit en anglais; — Jus imponendi rectigalia, etc., ou preuve de la doctrine relative aux douanes, au tonnage et pondage et aux impôts sur les marchandises. Le recueil de ses ouvrages en vers a été publié en 1773, in-8°, et fait partie de plusieurs collections, notamment de celle de Chalmers. Le recueil de ses ouvrages en prose a paru sous ce titre: *Historical Tract, by sir John Davies*, en 1786, in-8°.*

Biog. Brit. — Aikin, *Gen. Biog.*

DAVIES (*John*), théologien et antiquaire anglais, vivait encore au commencement du dix-septième siècle. Il fut pour premier instituteur à l'école de Ruthin, William Morgan, depuis évêque de Saint-Asaph; il étudia ensuite à Oxford. Au sortir de ses études, il se livra à la théologie, et devint recteur de Malloyd, puis chanoine de Saint-Asaph. La théologie ne l'absorba cependant pas entièrement; il cultiva encore avec succès les langues grecque, latine et hébraïque. On a de lui: *Antiquæ Lingux Britannicæ, nunc communiter dictæ Cambro-Britannicæ, a suis Cymrææ vel Cambri, ab aliis Walliæ, Rudimenta*, etc.; 1821, in-4°, ouvrage fort intéressant pour la linguistique; — *Dictionarium Britannico-Latinum*; 1632, in-fol.; un *Dictionarium Latino-Britannicum*, commencé par Thomas William, en 1800, et complété par Davies, compose la première partie de cet ouvrage; — *Adagio Britannica, and Authorum Britannicorum Nomina et quando floruerunt*; 1632, imprimé à la suite de l'ouvrage précédent. Il prit part aussi à la rédaction de la traduction galloise de la Bible.

Wool, *Athen.* (Oxon.)

DAVIES (*John*), littérateur anglais, né à Londres, en 1679, mort en 1732. Il étudia successivement au Charter-House, puis au Queen's College de Cambridge. En 1711 il fut appelé par l'évêque d'Ély au rectorat de Fen-Dilton, puis il obtint une prébende à Ély. La mort ne lui permit pas de réaliser le projet qu'il avait conçu de publier les œuvres philosophiques de Cicéron. Les notes dont il a enrichi plusieurs ouvrages classiques témoignent d'une sérieuse connaissance de l'histoire philosophique et en outre de beaucoup d'érudition ; mais souvent il va trop loin dans ses jugements. Ses papiers furent détruits dans un incendie : Davies appliqua surtout son érudition aux œuvres de Cicéron, et ses éditions du grand orateur romain lui assurent un juste renom. On lui doit : *Marini Tyrii Dissertationes*; grec-latin, 1703, in-8°, et 1740 (posthume), in-8°. Tout le travail de Davies sur *Maxime de Tyr* se retrouve dans l'édition

mit, chez sa sœur, madame d'Hé-
li, à l'âge de dix-huit ans, époque à
laquelle il se rendit à Paris. Il se dis-
tingua d'Houffou et d'Amiens. A la
fin de la France, et se rendit à Padoue,
père, qu'il perdit presque aussitôt.
Il passa à l'âge de vingt-quatre ans, et
commença le dessin d'écrire l'histoire
de religion en France. Il se pré-
senta entreprendre non-seulement en
la nombreux matériaux, mais en-
treprenant ses études, qui avaient
été. Un duel qu'il eut à Parme en
la se réfugia à Venise, où il reprit
ses études. La république fut si satis-
faite qu'elle lui assigna une pen-
sion, réversible à ses enfants, et
l'aurait auprès du doge la place
des ancêtres lorsqu'ils étaient con-
sultés. Malgré le tumulte de la vie
de la ville n'avait point cessé de tra-
vailler à son ouvrage; il le fit enfin pa-
raître, avec ce titre : *Historia delle
Re France, de Henrico-Cathe-
rico, quale si contengono le
quattro re, Francesco II,
Carlo III, Henrico IV, cognom-
ato; Venise, Tommaso Baglioni,
les deux plus belles éditions ont été
à Paris, Imprimerie royale, 1644,
à Venise, en 1733, 2 vol. in-fol.;
une qui fait partie de la collection
Bianconi, Milan, 1807, 6 vol. in-8°;
l'italienne, par l'abbé Mallet de Gros-
piet (Paris), 1757, forme 3 vol. in-4°.
Guerres civiles de France est
même pour la dernière moitié du
siècle; mais ce serait exagérer sa valeur
de sur le même rang que les histori-
es de Guichardin. L'estyle, sans
être celui de ces deux écrivains,
est simple; les idées, sans être aussi
hautes ni de justesse ni d'éléva-
tion de l'auteur à la cour de France
sa jeunesse lui avait fait voir
événements qu'il met en scène et
raconte, et l'avait mis à même de
recueillir d'anecdotes; aussi reconnaît-
on dans son ouvrage à travers
l'estyle entortillé. Davila a su al-
lumer pour Catherine de Médicis
qui ne se dément qu'en fort peu
de endroits ont tracé un plus beau
tableau d'Albret; il est moins favo-
rable. On sent, Davila est tout à fait
historien, en ce sens qu'il envi-
sage les faits, quels qu'ils soient, et
sans vue de l'utilité. La Saint-
Barthélemy n'est pas un seul cri d'in-
justice; il se termine le récit par la ré-
citation de traités et de telles violences
sans aucun motif. Peu de temps*

après la publication de son livre, il se rendit à
Orléans pour en prendre le commandement. Au
lieux de Saint-Michel, près de Vézins, un
homme appelé le Turc refusa de lui fournir les
voitures nécessaires; et comme il insistait, cet
homme l'étendit mort d'un coup d'arquebuse;
son fils le vengea sur le champ, en coupant la
tête au meurtrier, et la république prit soin de
sa nombreuse famille. Davila n'était âgé que de
cinquante-cinq ans. [*Biog. des G. et R.*]

Trévoux, *Journal des Savants* 1701. — *Biog. des
G. et R.*

* **DAVILA** (Francisco), théologien espagnol,
né à Avila, mort en 1604. Il était de famille
noble, et prit l'habit de dominicain. Il vint à
Rome, en 1580, le cardinal Davila, son cousin, le
pape Clément VIII le nomma congréganiste de
l'index. Davila se fit remarquer dans la dispute
qui s'éleva à cette époque entre les domini-
cains et les jésuites. On a de lui : *De Gratia
et Libero Arbitrio, sive de causis divinis
gratis*; Rome, 1580, in-4°; — *Disseratio de
Confessione per litteras sive per interme-
cium*; Douai, 1622, in-8°.

Comptes Davila, *Teatro critico de los Espanoles*, II.
— Lopez, *Historia gen. ordinis Praedicatorum*, t. III, 278.
— H. Antonio, *Sol. nova Hispania*, III, 168. — *Recher-
ches sur l'ordre des Prédicateurs*, II, 200.

DAVILA (Don Pedro-Francisco), naturaliste pé-
ruvien, né à Guayaquil, mort en 1788. Il vint
former à Paris un fort bon cabinet d'histoire
naturelle, qu'il vendit 800,000 réaux. En 1769 il
fut appelé à Madrid pour y créer un musée d'his-
toire naturelle, dont il fut nommé directeur. Da-
vila se mit en rapport avec toutes les autorités
espagnoles d'Europe et d'Amérique, les invitant
à lui faire parvenir toutes les curiosités que l'on
pourrait rencontrer dans les districts soumis à
leur juridiction. Par ce moyen le musée de
Madrid devint rapidement un des plus complets
du monde. Davila fut élu membre de l'Acadé-
mie d'Histoire de Madrid et correspondant de la
Société royale de Londres, de celle de Berlin, etc.
Le catalogue de son cabinet, rédigé par Romé
de Lisle, est fort recherché des naturalistes. Il
est intitulé : *Catalogue systématique et rai-
sonné des curiosités de la nature et de l'art
qui composent le cabinet de M. Davila*, avec
figures en taille douce de plusieurs pièces qui
n'avaient point été gravées; Paris, 1767, 3 vol.
in-8°.

Chaudon et Delandine, *Dictionn. universel*. — Feller
Dict. Hist.

DAVILA Y PADILLA (Fra-Augustino), his-
torien mexicain, mort en 1604. Il prit à Mexico
l'habit de l'ordre de Saint-Dominique, le 19 no-
vembre 1579, et devint prieur de la Puebla de
Los Angeles à Tascala. Son zèle catholique et
son éloquence le firent choisir par Philippe III
pour maître de théologie. Ce monarque, en 1599,
le créa archevêque de Saint-Domingue. On a
de Davila y Padilla : *Historia de la provincia
de Santiago de Mexico de la orden de Pre-*

dicadores; Madrid, 1596, in-4°, et Bruxelles, 1625, in-fol.; réimprimée sous le titre de : *Varia Historia de la Nueva Espana y Florida*; Valladolid, 1634, in-fol.

Gonzalez Davila, *Theat. eccles. de las Indias*, t. 306. — Lopez, *Hist. gen.*, pars IV, lib. 6, p. 789. — Ghilini, *Teatro de Literati*. — M. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, t. 1, 178. — Ehard, *Scriptores ordinis Praedicatorum*, II, 341.

DAVILA. Voyez AVILA.

D'AVILER. Voyez AVILER.

DAVIN (Félix), romancier et journaliste français, né à Saint-Quentin, en 1807, mort en 1836. Bien jeune encore il fit quelques vers insérés dans les journaux de Saint-Quentin, et remporta un prix de poésie proposé par la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de cette ville, sur le siège de Saint-Quentin en 1557. Malgré le peu de succès qu'eut son roman intitulé *Wolfthurn, ou la Tour aux Loups*, fait en collaboration avec Henri Martin, et publié sous les noms de F. D. et Irner, il quitta un emploi qu'il avait dans le commerce pour venir à Paris se consacrer à la littérature. Là, après quelques articles insérés dans le journal *Le Figaro*, il réussit à trouver un éditeur pour un roman intitulé *Le Crapaud, épisode de la guerre d'Espagne*. Après la révolution de 1830, il retourna à Saint-Quentin pour y fonder un journal, auquel il donna le titre de *Guetteur*. Un second roman, *Les deux Lignes parallèles*, qu'il fit paraître dans cette ville, n'eut guère plus de succès que le premier. Décidé à suivre la carrière de romancier, il vint se fixer dans la capitale, où il donna successivement : *Frère et Sœur*; — *L'analyste, ou une séduction*; — *Une élection en province*; — *Ce que regrettent les femmes* (c'est la réunion des deux précédents); — *Histoire d'un Suicide*; — *La Maison de l'Ange, ou le mal du siècle* (c'est son meilleur roman de mœurs; le mal du siècle, selon lui, est l'ambition de sortir de sa sphère et de vouloir s'élever au niveau de plus grand qu'esol); — *Une Fille naturelle, règne de Henri II*; — *Une première Inclination*. Il terminait un autre roman, ayant pour titre : *L'idée naturelle*, quand il fut atteint d'une maladie grave. Sentant sa fin approcher, il voulut revoir sa ville natale, et se fit transporter à Saint-Quentin, où il mourut, n'ayant encore que vingt-neuf ans. Davin avait de l'imagination : ses romans ont de l'intérêt, mais on y voudrait plus de vigueur dans le style. Outre son poème sur le siège de Saint-Quentin, il a publié : *Poésies sanquentinoises*; Saint-Quentin, 1823, in-8° de 112 pages; — *Las Casas, poème en trois époques*, couronné à Saint-Quentin en 1829; Saint-Quentin, 1830, in-8° de 78 pages. Enfin, il a inséré divers morceaux de prose et de poésie dans plusieurs recueils, entre autres une *Épître sur les Jésuites*, qui fit quelque bruit à l'époque de la Restauration.

GUYOT DE FLAUX.

Dauville, *Mémoires de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Saint-Quentin*, 1787-1788. — Lottin, *et de Bourgeois, l'Almanach contemporain*.

* DAVINI (Jean-Baptiste),

né à Camporgiano, en 1562.

était très-versé dans l'hi

donnait à c

loisir que lui

duc de Modène se n

Dans un âge a

clésiastique.

Dissertation;

in-4°; avec le

liankeri, qui éta

se trouve insérée dans presq

tions des œuvres de Vallianieri;

usu chinæ; imprimée dans le

lerie de Minerva; — *Epistol*

rium, dans les œuvres de Val

parle d'une source qu'il avait

dont l'eau était claire ou tr

ciel était serein ou couvert.

Tiraboschi, *Bibl. Modenese*.

* DAVION (Julien), helléni

Auxerre, vers 1615, mort à P

fit sa théologie à Paris, et fut

sous-chantre d'Auxerre. Il devi

cier de Saint-Étienne-des-Grès

Apologie pour l'Épique; Paris

La Philosophie de Socrate;

Papillon, *Bibliothèque des Auteurs*

Lebeuf, *Mémoires pour servir à*

et civile d'Auxerre.

DAVIRON. Voyez AVIRON (

DAVIS (Edwards), chef

tiers, vivait en 1692. Il s'était

Frères de la Côte, ou filibustie

faisait partie de l'équipage de l

timent de trente-six canons, co

Cook, sous les ordres duquel

Horn, et fit plusieurs croisièr

du célèbre Dampier. Lorsque J

dans les îles Gallapagos.

remplacer. Renforcé

français, il pénétra dans la me

navires, et commit de grand

côtes du Pérou. Battu près de

escadre de sept gros vaisseaux

continua pas moins ses dépré

tembre 1684, il débarqua avec

devant Payta, qu'il réduisit

siège de six jours; de là il se

qu'il, qu'il attaqua sans succès

arrêta quatre bâtiments march

du fleuve : l'un était chargé

fabriques de Quito, et les

un millier d'esclaves. Da

de ces derniers, et per

leur route. En 1685, u

cantons fertiles, s'empara de q

marchanda, et vint se pourvu

Renlejo (Guatemala). Damp

époque pour suivre le capitain

prit la mer le 27 août 1685

ieurs villes sur les côtes du

et Gallapagos au partage de son les Gallapagos avaient, avec celles duales, le triste avantage de servir à peaux de l'Océan austral, qui y le feu et des tortues en abondance. à la voile au commencement de 1687, vers le Sud. Arrivé par 27° 20' de Mouale, il découvrit un flot sablon- plus à l'est, une chaîne de hauteurs former une suite d'îles. Il est fâcheux n'ait pas pris une connaissance plus ar depuis lors cette chaîne d'îles ne revint. Vainement Roggeween, et autres célèbres naviga- cherché ces îles dans la latitude les leur en a révélé la présence. Alon Wafer, chirurgien à bord de le, a confirmé dans sa relation le même fibustier. Quoi qu'il en soit, on ont cessé de mentionner sur les *pro incognita australis* de Davis. Les premiers jours de mal que trois les français étaient partis sous la Cogniet et du Picard, pour sur- taillé, Davis mit le cap sur cette vurtira que le 26. Les fibustiers, se d'assaut et pillé la ville, s'étaient (île de Puna. Ils avaient fait un bu- quante-quatre mille piastres en s'ye pris une quantité considérable de quante navires marchands, et con- prisonniers de qualité, dont ils exis- taient. L'arrivée de Davis ne fut sur les Espagnols vinrent en force boucaniers. Mais ils n'osèrent rien : après sept jours de manœuvres de de tirailleurs, les fibustiers mit leurs prisonniers, et se rembar- que Davis n'eût pas coopéré à la quel, il n'en eut pas moins sa part de la loi qui régissait les Frères de ceux de revoir le théâtre de ses éton. Il alla relâcher à Juan-Fer- de le cap Horn, mouilla sur les et entra dans la mer des An- et la dispersion complète des li- sante que le roi d'Angleterre, et promulgée en leur faveur. Davis de revoir sa patrie en mai 1688 : il se en richesses à Philadelphie, et quarte, dans un âge avancé.

ALFRED DE LACAZE.

de et *Travels of captain Davis, etc.*, 1841. — *Barrow, Voyages*, IV, chap. XXIII. — *Barrow*, peintre et graveur an- pays de Galles, en 1640. Son goût de bonne heure. Il eut pour maître; mais les mauvais de ce dernier firent de cette école. Les circon- sistent à endosser la livrée. ses maîtres, il y eut occasion

d'étudier la peinture. A son retour en Angle- terre, il mena tour à tour, et avec une égale habileté, le burin et le pinceau. Cependant ses gravures sont plus connues des amateurs que ses tableaux; on y remarque une suite de portraits historiques, destinés en quelque sorte à faire la contrepartie de ceux de Cooper : celui-ci avait pris à tâche de reproduire les traits des princi- paux partisans de Cromwell; Davis, au con- traire, peignit les membres de la famille de Charles I^{er}. Malgré ce zèle, à l'avènement de Guillaume III, on vit Edouard Davis ajuster à la place de la tête du second des Stuart, celle du nouveau roi. On cite parmi ses gravures : *Une Sainte Otelle jouant de la basse*; 1672, d'après Van Dyck; — *Jacques, duc d'York*; — *Le Duc de Portsmouth assis*; — *Guillaume d'Orange, d'après Lely*; — *Maria d'Orange, d'après le même*; — *Étienne Mon- taigne*; 1675; — *Le général Monk*; — *Un Acc homo, d'après Carrache ou Van Dyck*; — *Une Sainte Famille, d'après Alinari*; à Paris, chez Chauveau.

Nagler. Neues Alp. Ethnol. Lexic.

DAVIS (Henri-Edwards), théologien anglais, né à Windsor, en 1760, mort en 1784. Il fut élevé à Ealing dans le Middlesex, d'où il se rendit au collège Balliol d'Oxford. On a de lui : *Examination of Gibbon's History of the Decline and Fall of the Roman Empire*. Cette critique lui valut une réponse de la part du célèbre historien, à laquelle Davis répondit une dernière fois.

Atkin, *Mag. Diet.*

DAVIS (John), célèbre navigateur anglais, né à Sandbridge, près de Dartmouth (Devon- shire), tué près de Patane, sur la côte de Ma- lacca, le 29 décembre 1605. Entré fort jeune dans la carrière maritime, il mérita, par ses talents, d'être désigné par le gouvernement an- glais, en 1685, pour commander une expédition destinée à la recherche du passage au nord-ouest du continent américain. C'était l'idée dominante de cette époque. Parti de Dartmouth le 7 juin avec deux barques, le *Sun-Shine*, de cinquante tonneaux et de vingt-trois hommes d'équipage, et le *Moon-Shine*, de trente-cinq tonneaux, monté par quatre-vingt-dix hommes, Davis était le 19 juillet au milieu des glaces sur la côte occi- dentale du Groënland, par 60° de latitude nord. Les bruits formidables produits par le choc des masses flottantes qui les entouraient épouvan- tèrent les équipages des deux petits bâtiments. Qu'on se figure en effet des îles mouvantes de deux cents lieues de long sur cinquante de large, c'est-à-dire plus grandes que l'Angleterre et l'É- cosse réunies, poussées l'une contre l'autre par la violence des courants, se heurtant avec un bruit semblable à celui du tonnerre, au milieu du silence de ces affreuses solitudes, et l'on pourra se faire une idée de l'effroi qui dut saisir les compagnons de Davis. Peu familiarisés d'ail-

latitude, et 70° de longitude occidentale. Les vaisseaux, il poursuivit son entraînement avec quelques marins de son bord; il se mit en route le 11 août, dans un détroit qu'il suivit l'espace de vingt lieues jusqu'à un groupe d'îles nommées ainsi qu'au détroit, le nom de *Strait*. Après être parvenu au 69° de latitude, arrêté de nouveau par les glaces, rejoignit ses équipages; mais dans ce la température avait complètement baissé. Les Anglais souffrirent même de la fièvre furent tourmentés par des moustiques la piqûre était très-douloureuse. Le même phénomène est un des phénomènes glaciaux; on l'explique par la grande élévation des terres vers le pôle Nord. Les rayons du soleil sur la surface de ces terres et leur croisement en directions produisent une chaleur quelquefois pour fondre le goudron. Le même fait n'a jamais été remarqué dans les régions polaires de l'hémisphère Nord.

Davis rentra dans la pleine mer, et il se trouva à la hauteur de la mer découverte, qu'il prit pour le détroit depuis si longtemps; le jour au midi ne lui parut qu'un éclair. Il était résolu de s'aventurer sur la mer des vents contraires l'obligea à l'ancre. Il se préparait à partir quand un vent d'ouest-nord-ouest pour l'Angleterre, dont il vit les côtes au commencement d'octobre.

Les aventures n'avaient pas affaibli l'ardeur de Davis, et malgré ce succès il demeurait plein d'espoir. Continuait à chercher le passage qu'il avait vu, il proposa une troisième tentative, quelque peine à trouver des volontaires n'y réussit-il qu'en leur faisant des promesses dans la pêche. Le 19 mai 1857, il partit pour la troisième fois avec trois petits bâtiments, le *Elisabeth* de Dartmouth et l'*Hermione*. Ces deux derniers étaient armés.

Il mit à l'ancre le 18 juin dans le détroit d'Amérique, détacha une partie pour la pêche, et s'avancant jusqu'à 72° 12' de lat., on le suivit par le vent du nord de *Saunderson*. Il dirigea sa marche; mais arrêté par des bancs de glace, il fut obligé de se retirer. Le 10 juillet il aperçut le détroit, qu'il prit pour celui de *Strait*.

trente myriamètres; il y débarqua sans observer rien de nouveau, et se borna à donner des noms à certains lieux qui n'en avaient pas. Les glaces l'empêchant de passer outre, le 29 juillet il gagna la pleine mer, navigua dans le détroit de Frobisher, qu'il nomma *détroit de Lumley*, découvrit le cap Warwick, et traversant un large golfe, arriva, par 61° 10' de latitude, près d'un promontoire, qu'il appela cap *Chidley*. Il est donc constant que le détroit qui porte aujourd'hui le nom d'*Hudson* fut réellement découvert par Davis. Après cette découverte, Davis côtoya la côte des Esquimaux jusqu'au 52°, où, ne trouvant pas les deux bâtiments pêcheurs auxquels il avait donné rendez-vous dans ces parages, il rentra à Dartmouth, le 15 septembre. En arrivant en Angleterre, Davis écrivit ce qui suit à un de ses amis: « J'ai été jusqu'au soixante-treizième degré de latitude, trouvant la mer ouverte à quarante lieues d'une terre à l'autre. L'existence du passage est donc très-probable, et il est facile de s'en assurer. »

La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne vint diriger l'infatigable Davis vers un autre but. Il accompagna, comme vice-amiral, Cavendish dans son deuxième voyage dans la mer du Sud. Partie de Plymouth, 20 août 1591, l'expédition, qui se composait de cinq navires, aborda dans la baie de San-Salvador (Brésil), pilla la *Placencia* et Los-Santos les 5 et 6 décembre, et San-Vincente le 21 janvier. Elle se porta ensuite au Sud, et entra le 14 avril dans le détroit de Magellan. Après avoir vainement essayé de franchir le dangereux passage, les navires se séparèrent le 29 mai, et Davis résolut de continuer l'entreprise. Cavendish et les autres capitaines revinrent en Europe avec le *Désir* et la *Black-Pinnace*. Il relâcha au port Désiré, où il demeura jusqu'au 6 août, puis il entra de nouveau dans le détroit. Arrivé à l'île des Pingouins, il fit saler vingt barils de phoques, et le 7 il remit à la voile. Le 12 il fut jeté par un coup de vent de l'est entre plusieurs îles inconnues, situées à environ cinquante lieues de la côte à l'est et au nord du détroit; elles ont été nommées *Davis's Southern Islands* (1). Davis laissa ces îles le 19, et jeta l'ancre dans le détroit, qu'il traversa au commencement de septembre; mais il y fut rejeté. Deux autres tentatives pour débarquer dans la mer du Sud ne furent pas plus heureuses; Davis revint alors mouiller le 3 octobre au port Désiré. Il y prit quatorze mille pingouins pour faire des pro-

(1) On croit qu'Amérique Vesputi avait longé ces îles en 1502, ignorant si elles étaient ou non partie du continent. Après Davis, elles furent revues en 1593, par Richard Hakluyt, qui les nomma *Virginia* et *Maiden-Sand*, en l'honneur de la reine Elizabeth. Le capitaine anglais Strong donna le nom de Falkland-Channel au détroit qui sépare ces deux principales îles. Ce nom fut appliqué par les Anglais à tout l'archipel. En 1600 elles furent revues par des navigateurs de Saint-Malo, et le 16 juillet 1705 Porée, de Saint-Malo, y descendit et leur donna le nom de *Malouin*. C'est par un hasard que l'instrument Davis donna le nom de *Davis's Southern Islands*.

leurs avec ces terribles scènes, ils se voyaient à chaque instant sur le point d'être brisés, sans que ni le courage ni l'habileté pussent leur être d'aucun secours. Ce qui rendait le danger plus imminent, c'était un brouillard tellement intense, que les navigateurs ne pouvaient distinguer le haut de leur mâture. Davis n'en continua pas moins à s'avancer au Nord. Le 20 juillet il découvrit une terre couronnée de hautes montagnes, qu'il nomma *cap de la Désolation*, à cause de l'aspect lugubre qu'elle présentait. Les glaces l'empêchèrent d'aborder. Il s'éloigna en tirant vers l'occident, et découvrit le 29, à 64° 15', une terre au nord-est et plusieurs îles assez fertiles. Il mouilla dans une baie, à laquelle il donna le nom de *Gilbert*; il y trouva un peuple très-pacifique, de moyenne stature, ayant de petits yeux et pas de barbe. Des relations s'établirent entre les Anglais et les naturels, qui, charmés des danses et de la musique qu'exécutaient les équipages des deux bâtiments, commencèrent des échanges. Davis reçut d'eux des peaux de veau marin et des fourrures de plusieurs espèces. Les habitants paraissaient sans défiance: ils vinrent en grand nombre sur trente-sept canots à la fois, et ne tentèrent jamais de commettre aucun vol. Les Anglais prirent par curiosité cinq de ces canots et quelques vêtements. Ces vêtements étaient faits les uns de fourrure, les autres de peaux d'oiseaux, ornés de leurs plumes et travaillés avec beaucoup d'art. Davis fut surpris de la quantité de bois flottant qu'il vit le long des côtes. Il rencontra même un arbre entier, ayant soixante pieds de long. Il trouva aussi de nombreuses pierres ponces (1). Le 1^{er} août il continua sa route au nord-ouest, sur une mer sans glaces, et arriva le 6, à 66° 40', devant une montagne dont les flancs brillaient comme de l'or; il l'appela *Mont Raleigh*, et mouilla dans une belle rade, qui reçut le nom de *Toiness*; il n'y trouva pas d'habitants, mais il y vit beaucoup d'ours blancs, dont il tua quelques-uns. Le 8 il longeait cette terre, qui s'étendait à l'occident, et signala le cap *Dier*, la baie d'*Exeter*, le cap *Walsingham*, tourna au sud; le 11 il atteignit l'extrémité méridionale de la terre qu'il côtoyait. Cette pointe fut nommée le cap de *Gool's-Mercy*, parce que Davis la considéra comme le point qui devait le conduire vers le passage cherché. En effet, à l'ouest de ce cap, il se trouva dans un détroit sans banquises, large d'environ dix myriamètres dans toute sa longueur. L'intrepide navigateur se crut à l'entrée de la mer qui communique avec l'océan Pacifique. Ce qui le confirma dans cette croyance, c'est que l'eau avait la couleur et l'apparence de celle de l'océan. Il s'avança dans ce détroit (qui porte encore le nom de *Davis*) l'es-

pace de trente myriamètres, et traversa les 14, 15 et 16 canots.

Il arriva sans encombre à Darnley, bien résolu de revenir mener à bout l'expédition.

Le 1^{er} août il continua sa route au nord-ouest, sur une mer sans glaces, et arriva le 6, à 66° 40', devant une montagne dont les flancs brillaient comme de l'or; il l'appela *Mont Raleigh*, et mouilla dans une belle rade, qui reçut le nom de *Toiness*; il n'y trouva pas d'habitants, mais il y vit beaucoup d'ours blancs, dont il tua quelques-uns.

Le 8 il longeait cette terre, qui s'étendait à l'occident, et signala le cap *Dier*, la baie d'*Exeter*, le cap *Walsingham*, tourna au sud; le 11 il atteignit l'extrémité méridionale de la terre qu'il côtoyait. Cette pointe fut nommée le cap de *Gool's-Mercy*, parce que Davis la considéra comme le point qui devait le conduire vers le passage cherché. En effet, à l'ouest de ce cap, il se trouva dans un détroit sans banquises, large d'environ dix myriamètres dans toute sa longueur. L'intrepide navigateur se crut à l'entrée de la mer qui communique avec l'océan Pacifique. Ce qui le confirma dans cette croyance, c'est que l'eau avait la couleur et l'apparence de celle de l'océan. Il s'avança dans ce détroit (qui porte encore le nom de *Davis*) l'es-

pace de trente myriamètres, et traversa les 14, 15 et 16 canots. Il arriva sans encombre à Darnley, bien résolu de revenir mener à bout l'expédition.

Le 1^{er} août il continua sa route au nord-ouest, sur une mer sans glaces, et arriva le 6, à 66° 40', devant une montagne dont les flancs brillaient comme de l'or; il l'appela *Mont Raleigh*, et mouilla dans une belle rade, qui reçut le nom de *Toiness*; il n'y trouva pas d'habitants, mais il y vit beaucoup d'ours blancs, dont il tua quelques-uns.

(1) Il a été constaté que les bois que l'on trouve dans ces contrées viennent de la baie d'Hudson, où les grands saumons d'Amérique les apportent en quantité. Quant aux pierres ponces, Forster pense qu'elles viennent d'Islande, à moins qu'elles ne soient le produit de quelque volcan voisin, dont on ne connaît pas l'existence.

(2) Probablement d'Islande.

latitude, et 76° de longitude occidentale. Les vaisseaux, à la poursuite de son entreprise, poursuivirent avec quelques marins de poste; il se mit en route le 11 août, dans un détroit qu'il suivit l'espace de vingt lieues jusqu'à un groupe d'îles lointaines, ainsi qu'au détroit, le nom de Davis. Après être parvenu au 69° de latitude, arrêté de nouveau par les vents, repoussant ses équipages; mais dans la température avait complètement les Anglais souffrirent même de la faim. Ils furent tourmentés par des moustiques, la piqûre était très-douloureuse. Une chaleur est un des phénomènes glacials; on l'explique par la grande élévation des terres vers le pôle Nord. Les rayons du soleil sur la surface de ces terres et leur croisement en différentes directions produisent une chaleur qui quelquefois pour fondre le goudron blanc. Le même fait n'a jamais été remarqué dans les régions polaires de l'hémisphère. Davis retourna dans la pleine mer, pendant il se trouva à la hauteur de la mer découverte, qu'il prit pour le détroit cherché depuis si longtemps; le 11 août au midi ne lui parut qu'un détroit. Il était résolu de s'aventurer sur la brèche des vents contraires l'obligeant à l'ancre. Il se préparait à partir, il avait envoyé dans une chaloupe pour prendre du poisson laissé sur la rive, une troupe de naturels accoururent de flèches ses matelots. Deux des trois autres grièvement blessés. Une tempête violente, qui acheva de disperser les équipages, et le 11 septembre un vent d'ouest-nord-ouest pour aller en Angleterre, dont il vit les côtes au commencement d'octobre.

Les aventures n'avaient pas affaibli l'ardeur de Davis, et malgré ce second échec il demeurait plein d'espoir. Constatant par trouver le passage qu'il avait deux fois, il proposa une troisième tentative. Il eut quelque peine à trouver des volontaires n'y réussit-il qu'en leur faisant un déballage dans la pêche. Le 19 mai 1587, il partit pour la mer, avec trois petits bâtiments, le *St. Elizabeth* de Dartmouth et l'*Helena*. Ces deux derniers étaient armés pour la pêche. Il mit à l'ancre le 18 juin au détroit de l'Amérique, détacha le *St. Elizabeth* pour la pêche, et s'avança lui-même jusqu'à 72° 12' de lat., où il s'arrêta. Il dirigea sa route; mais, arrêté par des bancs de glace, il remonta l'espace de

trente myriamètres; il y débarqua sans observer rien de nouveau, et se borna à donner des noms à certains lieux qui n'en avaient pas. Les glaces l'empêchant de passer outre, le 29 juillet il gagna la pleine mer, navigua dans le détroit de Frobisher, qu'il nomma *détroit de Lumley*, découvrit le cap Warwick, et traversant un large golfe, arriva, par 61° 10' de latitude, près d'un promontoire, qu'il appela cap *Chidley*. Il est donc constant que le détroit qui porte aujourd'hui le nom d'*Hudson* fut réellement découvert par Davis. Après cette découverte, Davis côtoya la côte des Esquimaux jusqu'au 52°, où, ne trouvant pas les deux bâtiments pêcheurs auxquels il avait donné rendez-vous dans ces parages, il retourna à Dartmouth, le 15 septembre. En arrivant en Angleterre, Davis écrivit ce qui suit à un de ses amis : « J'ai été jusqu'au soixante-treizième degré de latitude, trouvant la mer ouverte à quarante lieues d'une terre à l'autre. L'existence du passage est donc très-probable, et il est facile de s'en assurer. »

La guerre entre l'Angleterre et l'Espagne vint diriger l'infatigable Davis vers un autre but. Il accompagna, comme vice-amiral, Cavendish dans son deuxième voyage dans la mer du Sud. Partie de Plymouth, 20 août 1591, l'expédition, qui se composait de cinq navires, aborda dans la baie de San-Salvador (Brésil), pilla la Ploceña et Los-Santos les 5 et 6 décembre, et San-Vincente le 31 janvier. Elle se porta ensuite au Sud, et entra le 14 avril dans le détroit de Magellan. Après avoir vainement essayé de franchir le dangereux passage, les navires se séparèrent le 29 mai, et Davis résolut de continuer l'entreprise. Cavendish et les autres capitaines revinrent en Europe avec le *Désir* et la *Black-Pinnace*. Il relâcha au port Désiré, où il demeura jusqu'au 6 août, puis il entra de nouveau dans le détroit. Arrivé à l'île des Pingouins, il fit sauter vingt barils de phoques, et le 7 il remit à la voile. Le 12 il fut jeté par un coup de vent de l'est entre plusieurs îles inconnues, situées à environ cinquante lieues de la côte à l'est et au nord du détroit : elles ont été nommées *Davis's Southern Islands* (1). Davis laissa ces îles le 19, et jeta l'ancre dans le détroit, qu'il traversa au commencement de septembre; mais il y fut rejeté. Deux autres tentatives pour débarquer dans la mer du Sud ne furent pas plus heureuses; Davis revint alors mouiller le 3 octobre au port Désiré. Il y prit quatorze mille pingouins pour faire des pro-

(1) On croit qu'Amérique Vesputi avait longé ces îles en 1499, ignorant si elles faisaient ou non partie du continent. Après Davis, elles furent revues en 1594, par Richard Haklens, qui les nomma *Frigina* et *Maiden-Sand*, en l'honneur de la reine Elizabeth. Le capitaine anglais Strong donne le nom de *Palkland-Channel* au détroit qui sépare ces deux principales îles. Ce nom fut appliqué par les Anglais à tout l'archipel. En 1700 elles furent revues par des navigateurs de Saint-Malo, et le 19 juillet 1708 Forée, de Saint-Malo, y descendit et leur donna le nom de *Maldouines*. On peut regarder justement Davis comme le découvreur de ces terres.

visions, et remit à la mer le 22 décembre pour retourner en Europe. Ayant relâché à la côte du Brésil, treize de ses hommes furent tués par les Portugais. Pour comble de calamités, les pingouins se putréfièrent, et des vers longs d'un pouce dévorèrent les provisions et même les habits : les hommes de l'équipage en étaient atteints dans leurs lits au point de ne pouvoir dormir : la plupart succombèrent à une espèce de typhus. De soixante-seize matelots ou soldats que Davis avait au départ de l'Angleterre, il n'en restait plus que seize quand il arriva à Bear-Haven (Irlande), le 11 juin 1593. En 1598 Davis passa en Hollande, et conduisit une flotte marchande de Middelbourg aux Indes ; il fut de retour l'année suivante, et adressa au comte d'Essex une relation détaillée de son voyage ainsi qu'un vocabulaire du langage parlé à Achem. En 1601 il était premier pilote de la flotte commandée par Lancaster. En 1605 il s'associa avec Michelbourn, et ils équipèrent deux vaisseaux pour les Indes : leur voyage fut heureux ; mais au retour, ayant enlevé une jonque, sur la côte de Malacca, à des pirates malais, ceux-ci revinrent en force pour la reprendre, et Davis périt dans le combat.

Davis est justement considéré comme une des illustrations de l'Angleterre : son courage dans les dangers, sa constance dans les revers, son habileté dans la navigation, lui ont mérité une place distinguée parmi les grands navigateurs. Il a fait faire un pas immense vers la solution du problème, si longtemps discuté, du passage nord-ouest ; c'est à juste titre que Cowley a dit que le détroit auquel a été donné le nom de Hudson a été de fait découvert par Davis, dont le nom est d'ailleurs resté justement attaché à celui qu'il avait traversé sous la latitude nord la plus éloignée. « Si les glaces ne l'eussent pas empêché, ajoute un savant moderne, il eût probablement fait les découvertes qui plus tard illustrèrent Baffin. » A un point de vue plus positif, les expéditions de cet illustre navigateur ne sont pas moins importantes. Indépendamment de ses découvertes, Davis a acquis des titres sérieux à la reconnaissance de ses compatriotes : il donna un grand essor à la pêche de la baleine.

La relation de son voyage de découvertes, publiée dans Hackluyt (*Voyages, etc.*, t. III, p. 103), paraît avoir été rédigée par Davis lui-même. Un extrait de son ouvrage intitulé : *The World's hydrographical Description*, et un récit de son voyage aux Indes orientales en 1598, se trouvent dans Harris, *Collection of Voyages*.

Alfred DE LACAZE.

Biographia Britannica. — Hackluyt, *Navigations*, III. — Purchas, *Pilgrim*, I et III. — Le même, *The last Voyage of Thomas Cavendish, etc.*, IV, chap. vi et vii. — Harris, *Collect. of Voyages*. — Van Tenc, *Histoire générale de la Marine*, II, 370. — Léon Galibert et Clément Pellé, *Angleterre, dans l'Univers pittoresque*, II, 268. — Desborough-Cowley, *Gen. Hist. of Trav.* — Perotti et Denis, *La Genie de la Navigation*, 30 et 117. — Saint-John, *The Lives of celebrated Travelers*, Londres, 1831-1832, 3 vol. in-12. — Frédéric Lacroix,

Regions circumpolaires, dans l'Univers à Lives and Voyages of Drake, Cavendish, etc., Edimbourg, 1831, in-12.

DAVIS (Rowland), théologien et dans le voisinage de Cork, en 1644 collège de La Trinité à Dublin, il devint doyen de Cork, puis vicaire général. On a de lui : *A Letter to a Friend, his changing his religion*; Lond. in-4°; — *The Truly catholic religion, showing that the establishment in Ireland is more truly a member of the Catholic Church than the Church of — A Letter to the pretended An* une réponse à la récitation de l'ouïdent par O'Brien. Cette polémique quelque temps.

Rosc, *New biog. Dict.*

DAVIS (Williams), voyageur anglais en 1650. Il était chirurgien à bord d'un navire anglais qui fut pris par les Indes. Il habita quelque temps l'Amérique et écrivit la relation de sa captivité. On ne connaît que des documents curieux sur l'existence de ce navigateur dans le fleuve des Amazones.

Purchas, *Pilgrim*. — Robertson, *Hist.*

DAVISI (Urbain), mathématicien à Rome, vers 1630, mort vers 1680. Il était élève du fameux père Bonaventure (suite). On a de lui : *Trattato della le pratique per quelli che desiderano farsi in essa e col modo di far la leste* (Traité de la Sphère, avec pour ceux qui désirent s'y exercer la manière de tracer la figure du globe). 1682, in-12. L'auteur a mis la vie de Bonaventure en tête de l'ouvrage, à face.

Fontanini, *Biblioteca dell' Eloquenza*

DAVISON (Jean), controversiste licencié en droit, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Miroir auquel on pourra voir les profanes erreurs et les discerner d'avec les véritables de la fausse doctrine*; Louvain, 1682. L'auteur y excite le pouvoir séculier à braver le fer et par le feu ceux de la religion.

Du Verdier, *Bibliothèque française*.

DAVITY (Pierre), seigneur et historien français, né à Tournon (V) en 1573, mort à Paris, en 1635. Il était conseiller ordinaire de la chambre du roi. On a de lui : *États et empires du monde par* Paris, 1626, in-fol.; réimprimés sous le titre de *Description de l'Univers*, Paris, 1682, augmentée par F. Ranchin, Paris, in-fol.; revue et augmentée encore par Rocolet, Paris, 1680, 6 vol., in-fol. Cette compilation mal choisie, que les auteurs n'ont pas améliorée; — *Origine de toute la chevalerie de toute la cherté des statuts, armes et devises, etc.*, par

réf. — Arrêt de mort exécuté
de Jean Guillet, Lyonnais,
l'ayant convaincu de l'horrible
fait imputé à ceux de La Ro-
che de l'incroyable découverte de
la descente contre ceux de la re-
t par le seigneur de Montmar-
234, in-8°; — État certain de
l'histoire en France; Paris, 1625,
les, qui consistent en épigrammes,
en, poèmes, épitaphes, etc., sont
à malice; elles sont réunies à
n dialogues amoureux, historiettes
sur en prose. Les œuvres de De-
dantes sous le titre de : *Les Tra-
mont*; Paris, 1608, 1602, et Rouen,

A. JABEN.

du Saatchy, en tête de la Description de
S'ao 2202. — **Leisang**, Bibliothèque Histor-
ique, n°s 201, 202, 2202 et 2203. — L'abbé
sur des ouvrages géographiques, dans Le
Siam. — **Cherier**, Histoire du Dau-

(Gabriel), jurisconsulte et magistral à Auxonne, le 13 mars 1877, le 12 août 1743. Il fut reçu avocat en 1766, devint en 1698 substitut du général au parlement de cette ville, l'un grand talent, d'une vaste érudition intégrité égale à ses lumières. Il eut pour élève professeur en droit français de Dijon. Il venait d'être pourvu de secrétaire de chancellerie, lorsqu'il mourut, à l'âge de soixante-six ans. On a de lui : *Traité de la procédure au parlement de Dijon*, avec les notes de son élève, Dijon, 1751 et ann. suiv., 2^e éd., revue et augmentée par son élève, Dijon, 1788-1789, 4 vol. in-4° : de cet ouvrage se trouvait avant à la bibliothèque de l'université de Besançon, sous le titre de *Conférences du duc de Bourgogne de suite aux Traités du Droit naturel*, 1776, in-12. E. REGNAUD.

de l'éditeur, en tête des *Traité* sur
des de Droit français, etc.

NAME DAVOUST (1) (Louis-Nico-

Il y avait promue tous les biographes écri-
vant tout ce que dit M. Sorel d'Hauterive,
de la Puérre et de la Noblesse l'année
où il fut adopté par le maréchal qui pa-
raissait, c'est une forme vicieuse, qui pa-
rait l'otai-major de l'armée d'Égypte...
C'est une manière délicate l'ortho-
graphe même transcrire le commence-
ment de l'acte de naissance du maréchal
pendant la guerre] = Louis-Nicolas
des Français LAURENT, couvreur, Hra-
mond capitaine-général-cavalerie, sei-
gneur de la Française Adolphe Minard
à Paris prouve sans réplique nous
même mais aussi, nous citons
dans le livre de l'histoire sur des Obser-

(lar), duc d'Auerstedt, prince d'Eckmühl, mar-
chal de France, ministre de la guerre, né à Annoux,
près Noyers, en Bourgogne, le 10 mai 1770, mort à
Paris, le 1^{er} juin 1823. Elevé à l'école de Brienne,
il n'avait que quinze ans lorsqu'il en sortit, et
entra comme sous-lieutenant au régiment de
Champagne-cavalerie, le 2 février 1786. Quelques
années après (22 septembre 1791), on le voit
chef de bataillon du 3^e régiment de volontaires
de l'Yonne dans l'armée de Dumouriez, et dans
les années 1793, 1794 et 1796, général de brigade
aux armées de la Moselle et du Rhin. Ses talents
et son intrépidité le firent distinguer par Moreau,
qui lui confia des commandements importants,
et à qui il rendit des services signalés, particu-
lièrement au passage sur Rhin, le 20 avril 1797.
D'avant suivi Bonaparte en Egypte. Il se fit re-
marquer plusieurs fois dans la haute et dans la
basse Egypte, et contribua puissamment à la vic-
toire d'Aboukir. De retour en France avec Desaix,
il fut nommé général de division le 3 juillet 1800,
commandant en chef des grenadiers de la garde
consulaire le 24 novembre 1801, et maréchal
d'empire le 19 mai 1804. En 1805 il reçut le com-
mandement du troisième corps de la grande armée,
avec lequel il prit une part glorieuse aux mémo-
rables victoires d'Ulm, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau
et de Friedland. Il reçut, par lettres patentes du
2 juillet 1806, le titre de duc d'Auerstedt, en ré-
compense de la savante manœuvre qu'il avait opé-
rée près de ce village, voisin d'Iéna, avec la
droite de l'armée française, et qui lui donna la
victoire le même jour (14 octobre 1806) que Na-
poléon remportait celle d'Iéna avec la gauche de
l'armée. Le titre de prince d'Eckmühl lui fut
donné sur le champ de bataille, dans la campagne
d'Autriche, le 28 novembre 1809. Après la ba-
taille de Wagram, où il fit des prodiges de
valeur, le prince d'Eckmühl, nommé comman-
dant en Pologne, gouverna ce pays avec un des-
potisme outré, qui lui mérita les reproches de
l'empereur; mais il ne changea point pour cela
de système. Dans la campagne de Russie, il
battit l'ennemi à Mohilow; et à la bataille de la
Moskova, où il fut blessé et eut plusieurs
chevaux tués sous lui, il donna de nouvelles
preuves de sa bravoure et de son habileté. Après
la retraite de Moscou, il établit son quartier
général à Hambourg (30 mai 1813). Bientôt il y
fut assiégé par l'ennemi victorieux. En vain, par
des attaques réitérées et des sommations me-
naçantes, les armées russe, prussienne et sué-
doise cherchèrent-elles à s'emparer de la place
et à ébranler la fermeté du prince d'Eckmühl,
leurs menaces et leurs efforts furent également
inutiles. Ce ne fut qu'au mois d'avril 1814, après
la paix, qu'il consentit à remettre la place, non
aux généraux ennemis, mais au général Gérard,
porteur des ordres du roi Louis XVIII. Pen-
dant la première restauration, il vécut retiré
villains de Bouienne contre le maréchal DAVOUT,
par DAVOUT fils, etc.

dans sa terre de Savigny-sur-Orge. Après le retour de l'île d'Elbe, appelé par Napoléon au ministère de la guerre, Davout, de concert avec l'empereur, organisa en trois mois l'armée française sur le pied où elle était avant les événements de 1814, et créa d'immenses ressources militaires pour la défense du pays. Après le désastre de Waterloo, il reçut le commandement général de l'armée réunie sous les murs de Paris. Le 3 juillet il se disposait à livrer bataille à Wellington et à Blücher, et toutes les chances de succès qu'un général en chef peut prévoir lui étaient favorables, lorsqu'il reçut du gouvernement provisoire l'ordre de traiter avec l'ennemi. Ce même jour il signa à Saint-Cloud la convention de Paris, d'après laquelle l'armée française devait se retirer derrière la Loire. Le maréchal fit sa soumission au gouvernement royal le 14 juillet, et quelques jours après il remit le commandement de l'armée au maréchal MacDonald, chargé de la licencier. Quand il eut connaissance de l'ordonnance du 24 juillet, qui proscrivait les généraux Gilly, Grouchy, Exelmans, Clausel, etc., il écrivit au maréchal Gouvion Saint-Cyr, ministre de la guerre, pour demander qu'on substituât son nom à celui de ces généraux, attendu qu'ils n'avaient fait qu'obéir à ses ordres. Lors du procès du maréchal Ney, Davout, interpellé sur l'extension que devait avoir la convention du 3 juillet, relativement au prince de la Moskowa, répondit avec courage que si la sûreté des militaires qui se trouvaient alors à Paris n'eût pas été garantie par les alliés, il n'aurait pas signé la convention et aurait livré bataille. Davout vécut jusqu'en 1818 dans la disgrâce des Bourbons. On alla jusqu'à faire enlever son portrait de la salle des maréchaux aux Tuileries. Il entra à la chambre des pairs le 5 mars 1819, et se rallia par des actes non équivoques de royalisme à la cause de la Restauration. A. S...v.

Vict. et Conquêtes. — Biographie des Contemporains. — Archives de la guerre.

DAVOUT (Louis-Alexandre-Edme-François, baron), général français, né à Étivry (Yonne), le 14 septembre 1773, mort à Rovières (Yonne), le 3 septembre 1820. Frère cadet du précédent, il prit une part active aux campagnes du Nord, de Rhin et Moselle, du Rhin et d'Égypte. Le courage dont il fit preuve tant aux sièges de Malte, de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre qu'aux batailles de Chénébris et des Pyramides lui valut (10 décembre 1799) le grade de chef d'escadron. Rappelé par son frère (10 juillet 1800), il lui servit d'aide de camp, et fit la campagne d'Italie, où il eut un cheval tué sous lui, au passage du Minicio. Les services qu'il rendit à Austerlitz, Iéna, Eylau et Wagram, le firent nommer baron de l'empire (15 août 1809) et général de brigade (6 août 1811); l'état de sa santé le força de quitter le service et de prendre sa retraite, le 25 novembre 1813. Il mourut à l'âge de quarante-sept ans.

A. S...v.

Archives de la guerre. — Fastes de la guerre, t. V.

* **DAVRE** (François), théologien curé de Minière vers la seconde septième siècle. Voyant avec double s'égayer dans des voies profanes, donner une direction plus chrétienne à Montargis deux soi-disant *infante d'Irlande*, 1668; *Genevieve reconnue*, 1670. Il anno préface qu'il a voulu « procurer de tissements espérés des espèces qui primer aux lascives représentation moderne ». Ses pièces, mal rimée l'idée et le style, d'une naïveté

Catalogue de la Bibliothèque drama: Solenne, t. II, p. 12.

* **DAVREUX** (Charles-Joseph) belge, né à Liège, le 10 septembre 1822 l'un des fondateurs de la Sciences naturelles de Liège, et se pharmacien en 1825. En 1827 il fut fesseur de chimie et de minéralogie dustrielle de Liège. En 1834 il d seur au collège de Liège pour la sique et l'histoire naturelle. Il était de la Société des Amis des Sciences, L de Maëstricht et de celle des Scienc de Paris. On a de lui : *Leçons sur logie et la Chimie*; Liège, 1828; *sur la constitution géognostique vince de Liège*; Bruxelles, 1833 trois planches. Ce travail a été cour par l'Académie royale des Sciences tres de Bruxelles.

Annales de l'Académie des Sciences et de Bruxelles, IX. — Dictionnaire des Belges. — Comte de Beaulieu-Hamillapois, II, 798. — Biographie générale

DAVRIGNY. Voy. **AVRIGNY**.

* **DAVY** (Nicolas), littérateur fi le Maine, vers 1520, mort en 1503 diacre à Soissons. Il a traduit de l'espagnol plusieurs ouvrages de p au jour un de ces livres dont les t étaient alors un appât mis au jour po *Le Psallierion de l'âme dévote au s quel elle peut exercer et mainti sées en contemplation*; Paris, 1574 aussi un traité d'un tout autre gen nière de semer et faire pépinières

De Verdier, Bibliothèque française, éd vigny, t. III, p. 112.

DAVY (Sir Humphry), célèbre glais, né à Penzance, dans le co nouailles, le 17 décembre 1778, n le 28 mai 1829. Sa famille poss domaine à Varfell, dans le diocèse A l'âge de seize ans, il perdit son Davy, qui avait exercé l'état de scul et sa mère (née Grace Millitt) i de cinq enfants. Pour subvenir à lei

conservant une hantise de mer-
hétal gaulois pour les voyageurs qui
sur les bords de la Boye, renommée
pittoresques et la douceur du cli-
mat Davy fut élevé à l'école du vil-
légendé docteur Cardow, et se dis-
la vivacité de son esprit, qui le fit
sur vers l'étude des belles-lettres :
il a conservé de lui plusieurs frag-
ments qui attestent un talent poétique
à qu'on ne trouve nulle part, le comté de
il diversément accidenté par ses
ses rochers et ses mines, était
sur l'imagination. Au commence-
ment, il fut mis en apprentissage chez
un, chirurgien et apothicaire de
à ce moment il sentit naître en
milieu pour la science qu'il devait
à circonstance fortuite l'y confirma-
tion, fils de l'immortel inventeur de
à vapeur, avait été envoyé par son
père pour se rétablir d'une affec-
tion. Il vint loger chez madame Davy,
apothicaire, pour se lier avec
elle, dont le rang et la fortune de-
terminés, se procura une traduction
des *Œuvres de Chimie de Lavoisier*.
Il avait lu et compris le livre; et
il repoussa les objections que d'autres
faisaient contre les doctrines de Lavoisier,
et comprit tout exactement la
méthode, et ne songea dès lors
qu'à un nouveau plan d'études,
il se prit toutes les connaissances
à la suite des discussions qu'il eut
là, il se consacra tout entier à l'é-
tude. « Un habile physicien doit,
savoir, savoir percer avec une scie. »
Davy construisit ses premiers appa-
reils en tubes de verre achetés à un
de l'école ambulante, avec de
de la pipe, et avec une seringue dont
le chirurgien d'un navire fran-
çais de Lander End.

ses expériences, entreprises à dix-
sept ans pour objet la détermination
des gaz, dont sont remplies les vésicules
des poissons (*Physus siliquosa*), et il constata
que l'air est plus précis que les plantes mari-
nimes, l'air comme les plantes terres-
tres, se décomposant, sous l'in-
fluence de la lumière, l'acide carbonique pour
l'oxygène nécessaire à leur respi-
ration. Son travail au doc-
torat finit dans son recueil pé-
riodique *Contributions to physical and
chemical philosophy, principally from the
experiments of H. Davy*. Le docteur Beddoes, ancien
professeur à l'université d'Oxford,
commença l'échange épistolaire avec La-
voisier à Bristol un établisse-
ment d'*Institution pneuma-*

tique, avait pour but d'appliquer l'action des gaz
aux traitements des maladies pulmonaires. Le
travail de H. Davy était intitulé : *Essays on
the heat, light and the combinations of light,
with a new theory of respiration; on the ge-
neration of oxygen gas and the causes of
the colours of organic bodies* (Essais sur la
chaleur, la lumière et les combinaisons de la
lumière, avec une nouvelle théorie de la respi-
ration; sur la génération du gaz oxygène et les
causes de la coloration des corps organiques).
« Ces essais, dit son frère John, savant distin-
gué, sont le début d'un esprit hardi et original :
ils portent à la fois l'empreinte de la jeunesse et
de génie, avec les qualités et les défauts de l'une
et de l'autre. » Beddoes résolut de s'attacher le
jeune chimiste apothicaire, et chargea son ami
Davies Gilbert (qui succéda plus tard à H. Davy
dans la présidence de la Société royale de Lon-
dres) de négocier auprès de l'apothicaire de
Penzance la réalisation du contrat d'apprentis-
sage. Par bonheur, l'apothicaire ne demandait
pas mieux que de se séparer de celui qu'il quali-
fiait de *peu sûr sujet*.

Le jeune Davy s'établit dans à Bristol, dans
l'institution pneumatique du docteur Beddoes,
et ne tarda pas à attirer sur lui l'attention du
monde savant. En 1790 il fit des expériences
sur le gaz nitreux (protoxyde d'azote) et en
publia les résultats sous le titre de *Researches
chemical and philosophical, chiefly concern-
ing nitrous oxide and its respiration*; Lon-
don, 1800, vol. in-8° (traduit dans les *Annales
de Chimie*, t. XLII, p. 305; XLII, p. 33 et 276;
XLIII, 97 et 324; XLIV, 43 et 218; XLV, 97
et 169). L'auteur y décrit, d'une manière fort
dramatique, l'effet que produisit sur lui la respi-
ration de ce gaz : il perdit d'abord le mouvement
des muscles; il voyait cependant et entendait tout
autour de lui; mais à mesure que cette asphyxie
augmentait, il devint comme étranger au monde
extérieur; une multitude d'images nouvelles se
présentaient alors à son esprit, qui s'élevait à
des théories sublimes. Quand un ami l'eut éloi-
gné du bocal où il respirait ce dangereux gaz,
on l'entendit, revenu à lui-même, prononcer gra-
vement cette sentence de l'idéalisme : « Rien
n'existe que la pensée; l'univers ne se compose
que d'impressions, d'idées de plaisir et de souf-
rance. »

La découverte d'un moyen qui devait varier si
étrangement les jouissances uniformes de la vie
produisit une sensation immense en Angleterre,
et bientôt sur le continent. Le nom de Davy fut
dans toutes les bouches, et chacun voulait respi-
rer le singulier gaz auquel on attribuait la pro-
priété de mettre les uns dans une extase délicieuse
et d'asphyxier les autres au milieu d'un rire in-
extinguible, ce qui lui valut le nom de *gaz hi-
larant*. Davy ne s'en tint pas à ses expériences
sur le protoxyde d'azote; il essaya encore
sur lui-même la respiration de l'hydrogène car-

fait de la potasse régénérée, et jetée, couronnant, prenant son spontanément avec une flamme purpurée chaude; la fin de la combustion est une petite explosion: le produit blanc. Les petits globules inflammant le corps simple qui depuis de potassium; l'effervescence rapide produit avait été produite par son liberté: c'est cet oxygène que reprenait à l'eau pour se transformer même temps que le second élément s'écoula, l'hydrogène, se dégageait. Le s'écoulaient avec la soude; seulement était avec une flamme jaune, ce qui le rendait plus faible, à le distinguer. Ces expériences si vraies et si indépendantes des contradicteurs: on ces nouveaux corps, qui semblaient venir sur la voie du fameux feu grégeois des combinaisons d'hydrogène avec les alcalis. Pour faire tomber la hypothèse, il fallait répéter, et montrer que les nouveaux-ment ne contiennent ni hydrogène, mais qu'ils ne brûlent, en se potasse, qu'en contact des substances, et qu'on peut les conserver dans l'huile de naphte, comme dans l'huile exempte d'oxygène. C'est le premier hors de doute que les (potasse et soude) sont de véritables et comme on ne connaissait alors les métalliques, il assimila, par une attention hardie, le potassium et le véritables métaux. Cette grande découverte, dans les séances de l'Année 1807, à la Société royale de France trouve consignée sous le titre des *new phenomena of chemical action by electricity, particularly of the fixed alkalies, and of the new substances which are bases*, dans les *Transactions of the Royal Society of London*, vol. XCVIII, p. 1 (1). Un champ nouveau s'ouvrit aux la chimie. La découverte du potassium fit songer aussitôt à la potasse également des terres alcalines métalliques. Les premières tentatives montrèrent que des produits tout en modifiant ses expériences, sur les de Berzelius et Pontin, en ces recherches, c'est-à-dire en les expérimentant humectées et mélangées, en contact avec des globules, Davy se procura des amalgams ensuite le mercure par la méthode qu'il découvrit le baryum,

le strontium, le calcium et le magnésium, en quantité très-petite, il est vrai, mais suffisante pour montrer que ces corps simples, non volatiles à la chaleur rouge, ont un écart argentin, qu'ils sont plus pesants que l'eau, très-avides d'oxygène, et qu'ils enlèvent ce gaz au verre à une température élevée, et dans les circonstances ordinaires, à l'air et à l'eau, en les décomposant. « Davy, ajoute ici son frère et biographe, se proposa d'appliquer ces faits à l'explication de plusieurs grands phénomènes de la nature, tels que les tremblements de terre, les volcans, les aéroolithes, la formation de la croûte terrestre, etc. (1). »

Toute vraie méthode conduit de découverte en découverte. En électrisant négativement du mercure en contact avec une solution concentrée d'ammoniaque, Davy vit le mercure se solidifier et perdre les trois quarts de sa densité par l'absorption d'une quantité de gaz équivalant à peine à 1/17 de son poids. Cette expérience lui suggéra l'idée que l'ammoniaque aussi pourrait avoir pour base un métal dont l'azote et l'hydrogène (éléments de l'ammoniaque) remplaceraient l'oxygène. Puis, par une sorte d'intuition, reprise par quelques chimistes vivants, il se demandait si l'hydrogène ne serait pas le principe de la métallisation, et si les oxydes ne se réduiraient pas à des combinaisons de bases avec l'eau (2).

Après avoir extrait les métaux des sels et des terres, les chimistes entreprirent aussi d'isoler les radicaux des acides. Lavoisier avait posé en principe que le gaz qu'il avait découvert, en même temps que Scheele et Priestley, était l'élément nécessaire de toutes les substances acides, ce qui valut à cet élément le nom d'*oxygène*, c'est à-dire *générateur des acides*. Il fut réservé à Davy de renverser la fameuse théorie de Lavoisier, qui avait déjà contre elle l'exemple de deux acides (l'hydrogène sulfuré et l'acide prussique) exempts d'oxygène. Le corps que Scheele avait obtenu en traitant l'acide muriatique par l'oxyde de manganèse, et qu'il avait nommé *acide muriatique déphlogistiqué*, occupait alors les principaux chimistes. Voyant que ce corps, dissous dans l'eau, donne de l'oxygène, sous l'influence de la lumière, Berthollet en conclut que c'était un composé d'oxygène avec l'acide muriatique, et il lui imposa le nom d'*acide muriatique oxygéné*. Quant à l'acide muriatique ordinaire, c'était, d'après la théorie de Lavoisier, admise par Berthollet, une combinaison de l'oxygène avec un corps particulier encore inconnu.

Si cette explication était exacte, rien n'aurait dû être plus simple que de reconstituer l'acide muriatique en enlevant à l'acide muriatique oxygéné (déphlogistiqué de Scheele) son oxygène.

(1) Dr. Davy's, *Life of sir Humphry*, vol. I, p. 307.

(2) *An account of some analytical researches on the nature of certain bodies, particularly the alkalies, etc.*, lu à la Société royale de Londres, le 15 déc. 1808; publié dans les *Philosoph. Transact.*, t. XCIX, p. 30; trad. dans les *Annales de Chimie*, t. LXXII, p. 344, et LXXIII, p. 6.

MM. Gay-Lussac et Thenard l'essayèrent, mais jamais ils ne réussirent sans y avoir préalablement ajouté de l'eau ou du moins de l'hydrogène. En présence de ce phénomène inattendu, leur embarras fut extrême, et nous laisserons ici parler leur illustre collègue, G. Cuvier : « L'eau, se disaient MM. Gay-Lussac et Thenard, est donc un ingrédient nécessaire à la formation de l'acide muriatique ; mais comment se fait-il qu'elle y adhère avec tant de force qu'on ne puisse l'en retirer par aucun moyen ? Ne serait-ce point seulement par un de ses éléments (par l'hydrogène) qu'elle concourt à former cet acide ? et l'oxygène qui se dégage dans cette opération, et que l'on croyait provenir de l'acide muriatique oxygéné, ne serait-il pas simplement l'autre élément de l'eau ? Alors ni l'acide muriatique oxygéné ni l'acide muriatique ordinaire ne contiendraient d'oxygène : ce ne serait que le premier, plus de l'hydrogène. Cette pensée leur vint ; ils l'exprimèrent même à la fin de leur Mémoire (1), comme une hypothèse possible ; mais ils n'osaient la soutenir en face de leurs vieux maîtres (Bertbollet, Fourcroy, Chaptal), pour qui la théorie de Lavoisier était devenue presque une religion (2). »

Davy n'eut pas les mêmes scrupules : il adopta hardiment l'hypothèse de MM. Gay-Lussac et Thenard, après avoir démontré dès 1808 que le potassium mis en contact avec le gaz acide muriatique produit de l'hydrogène et une substance tout à fait identique avec le muriate de potasse ; que dans le même cas l'acide muriatique oxygéné ne donnait ni oxygène ni hydrogène, mais simplement du muriate de potasse (3). Ces expériences décisives, toujours répétées avec le même succès, l'amènèrent enfin à conclure que le corps le moins complexe était précisément celui qu'on avait jusque alors cru le plus composé ; en un mot, que l'acide muriatique oxygéné était un corps simple, qui combiné avec l'hydrogène donnerait l'acide muriatique ordinaire. Ce corps simple, gazeux, il l'appela *chlorine* (du grec $\chi\lambda\omicron\rho\acute{o}\varsigma$, à cause de la couleur jaunâtre de ce gaz), nom qu'on changea plus tard en *chlore*, qu'il porte encore aujourd'hui. La lumière était faite ; toutes les réactions jusque alors inexplicables s'expliquaient naturellement, mais la théorie de Lavoisier était sapée par la base : il ne fut plus permis de douter que l'oxygène n'est pas l'élément unique de la combustion, et qu'il y a des acides (*hydracides*), des sels (*sels halogènes*) ou des bases (*chlorobases*), dans la composition desquels il n'entre pas un seul atome d'oxygène. Cependant, malgré l'évidence de ces faits, la théo-

rie de Lavoisier conserva de nombreux partisans pour la renverser irrévocablement, la découverte de l'iode, substance de propriétés analogues à celles du chlore. La doctrine de Davy ne fut universellement qu'environ dix ans après les expériences dix ans, n'est-ce pas tout un siècle science qui marche à pas de géant ? Les qui suivirent les traces du grand chimiste ne tardèrent pas à s'apercevoir que cette route était féconde en découvertes.

Davy n'eut pas seulement la gloire de trente-deux ans un des créateurs de la chimie moderne, il servait aussi l'humanité par la découverte de la lampe des mineurs, qui porte son nom. Les anciens savaient déjà que les mines ou galeries souterraines sont quelquefois remplies de gaz inflammables, tels que l'hydrogène carboné ou le méthane, mêlé d'une très-petite quantité d'air, de l'asphyxie et des explosions terribles s'ensuivaient d'une flamme. Une de ces explosions arriva dans la mine de Felling, en Angleterre : tant plus de cent ouvriers périrent par ces constances affreuses, qui épouvantent les hommes de ce pénible métier. Les propriétaires de mines de houille s'occupèrent d'appeler à la science de Davy pour le retour de pareils désastres. Le problème était d'une solution bien difficile : les gaz inflammables de faire explosion sans cause c'était demander presque l'impossible pendant ne désespérer pas. Il se mit à analyser les gaz, déterminant les proportions dans lesquelles leurs mélanges détonnent, et le premier que la flamme ne se propage pas dans des tubes de petite dimension ou à travers des mailles étroites d'un réseau métallique. Pour lui un trait de lumière ; après quelques essais préalables, il parvint à construire un appareil, fort simple, composé d'un tube métallique, entourant une lampe où l'air détonnant ne peut, sans aucune cause, qu'éteindre la flamme, et même alors la platine tournée en spirale au-dessus de la lampe éteinte suffira par son incandescence à maintenir les mineurs tant qu'ils pourront se servir dans un air aussi peu respirable. La lampe de Davy, qui depuis son invention (1815) a conservé la vie peut-être à dix fois plus d'ouvriers. Dès ce moment on crut tout au génie de cet homme extraordinaire ne servir d'une comparaison de Cuvier commandait une découverte comme il n'y avait pas de mine sans une fourniture. L'Angleterre dépendait de la sécurité des mines, et par conséquent de ses vaisseaux, dont les douces cuivres étaient rongés par l'eau de mer, et qui ne pouvaient porter remède : l'incompétence, qui vit dans ce phénomène électro-chimique, imagina de neutraliser l'électricité du cuivre par de petits cloisons d'or, dont un seul devait préserver de la dé-

(1) *Mémoires de la Société d'Agriculture*, t. II, p. 227.

(2) Cuvier, *Éloge de Humphry Davy*, dans les *Mémoires de l'Institut*, t. XII, p. 25, année 1809.

(3) *Researches on the oxy-muriatic acid, its nature and combinations, and on the elements of the muriatic acid*, lu à la Société royale de Londres, le 19 juillet 1808, imprimé dans les *Philos. Transact.*, t. C, p. 231 ; trad. dans les *Annales de Chimie*, t. LXXVI, p. 118 et 129.

à pied carré de cuivre. Des nappes cette méthode allèrent en virent sans que leur doublage

fut envoyé à Naples par le duc de Salaparuta, qui prenait le dévouement des manuscrits de chimie donnait l'espoir de faire ; mais l'effet de la carbonisation des manuscrits rendit inapplicable le ramollissement : Davy dut se servir de quelques moyens pour les parties et les étendre plus par l'usage qu'il avait fait jusque alors. Mais il y eut pour faire connaître la nature dont se servaient les peintres quelques écailles détachées des murs et d'Herculanum lui suffirent ; à l'aide de l'analyse, que ces expériences aussi nombreuses que les autres furent empruntées au règne de la préparation parfaite. Le voisinage vint pour lui l'occasion de vues sur la formation des volcans et l'état de

temps, la santé de Davy second et un troisième voyage, alla à Florence et à Rome où il goûta l'heureuse influence qu'en attendait. Pendant ses pérégrinations, il ne se reposa que dans la solitude, son esprit ne demeura pas sans occupation. Il composa ses *Consolations en derniers jours d'un philosophe* et appelle à l'ouvrage de l'auteur et développe, sous l'aspect des pensées sublimes sur l'espèce humaine, sur le sort qui attend la destination des milliers de siècles, et sur l'immortalité, etc. Ce fut la dernière œuvre qu'il allait s'éteindre à Genève, il expira subitement, le 29 mai 1829, dans la nuit du 29 au 30, des bras de son frère John Davy (son épouse, M^{me} veuve Apreece). La mémoire de son mari, M^{me} Davy fut honorée de Genève un prix qui est le témoignage de l'expérience chimique la plus féconde en résultats.

Il a déjà cité, on a de H. Davy : *Some experiments and observations on the constituent parts of certain tables and their operation in Philos. Transact.*, t. XCIII, p. 100 ; *Journal*, V, 206 ; *Biblioth.*, t. III, p. 100 ; — *An Account of a new method of separating the alkalis from Decussure*, consisting

in the use of the salt of a phos-

principally of alumine and water ; dans les *Philos. Transact.*, XCV, 155 ; *Biblioth. brit.*, XXX, 303 ; *Annales de Chimie*, LX, 297 ; — *On a method of analysing stones containing a fixed alkali, by means of the boracic acid* ; lu à la Société royale de Londres, le 16 mai 1815 ; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, XCV, 231, et dans les *Annales de Chimie*, LX, 294 ; — *Some experiments on the combustion of the diamond and other carbonaceous substances* ; lu à la Société royale de Londres, le 23 juin 1814 ; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CIV, 557 ; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, I, 16, et dans la *Bibliothèque britannique*, LVII, 126 ; — *Memoria sopra un deposito trovato nel Bagno di Lucca* ; imprimé dans les *Atti della Reale Accademia Neapolitana*, II, 9, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XIX, 194 ; — *On the state of water and aeriform matter in cavities found in certain crystals* ; lu à la Société royale de Londres, le 13 juin 1822 ; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXII, 367, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XXI, 132 ; — *Observations on the appearance, etc.* ; dans le *Journal of Royal Institution*, 1803 ; dans la *Bibliothèque britannique*, XXII, 335, et dans les *Annales de Chimie*, XLVI, 273 ; — *On the cause of the changes of colour produced by heat on the surface of steel* ; dans les *Ann. of Philosophy*, I, 131, et dans la *Bibliothèque britannique*, LV, 157 ; — *Some observations of the formation of mists in particular situations* ; lu à la Société royale de Londres, le 25 février 1819 ; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CIX, 123, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XII, 195 ; — *On application of liquids formed by the condensation of gases as mechanical agents* ; lu à la Société royale de Londres, le 27 avril 1823 ; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXIII, 193, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XXV, 80 ; — *Notice of some observations on the causes of the galvanic phenomena, and on certain modes of increasing the powers of the galvanic pile of Volta* ; dans le *Journal de Nicholson*, in-4^o, IV, 337, 380 et 394 ; — *An Account of some galvanic combinations formed by the arrangement of single metallic plates and fluids analogous to the new galvanic apparatus of Volta* ; lu à la Société royale de Londres, le 18 juin 1801 ; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, XCI, 397, et dans la *Bibliothèque britannique*, XVII, 237 ; — *New analytical Researches on the nature of certain bodies* : 1^o further inquiries on the action of potassium or ammonia and on the analysis of ammonia ; 2^o on the sulphur and phosphores ; 3^o carbonaceous matter ; 4^o auriferous acid ; lu à la Société royale de Londres, les

MM. Gay-Lussac et Thenard l'essayèrent, mais jamais ils ne réussirent sans y avoir préalablement ajouté de l'eau ou du moins de l'hydrogène. En présence de ce phénomène inattendu, leur embarras fut extrême, et nous laisserons ici parler leur illustre collègue, G. Cuvier : « L'eau, se disaient MM. Gay-Lussac et Thenard, est donc un ingrédient nécessaire à la formation de l'acide muriatique ; mais comment se fait-il qu'elle y adhère avec tant de force qu'on ne puisse l'en retirer par aucun moyen ? Ne serait-ce point seulement par un de ses éléments (par l'hydrogène) qu'elle concourt à former cet acide ? et l'oxygène qui se dégage dans cette opération, et que l'on croyait provenir de l'acide muriatique oxygéné, ne serait-il pas simplement l'autre élément de l'eau ? Alors ni l'acide muriatique oxygéné ni l'acide muriatique ordinaire ne contiendraient d'oxygène : ce ne serait que le premier, plus de l'hydrogène. Cette pensée leur vint ; ils l'exprimèrent même à la fin de leur Mémoire (1), comme une hypothèse possible ; mais ils n'osaient la soutenir en face de leurs vieux maîtres (Berthollet, Fourcroy, Chaptal), pour qui la théorie de Lavoisier était devenue presque une religion (2). »

Davy n'eut pas les mêmes scrupules : il adopta hardiment l'hypothèse de MM. Gay-Lussac et Thenard, après avoir démontré dès 1808 que le potassium mis en contact avec le gaz acide muriatique produit de l'hydrogène et une substance tout à fait identique avec le muriate de potasse ; que dans le même cas l'acide muriatique oxygéné ne donnait ni oxygène ni hydrogène, mais simplement du muriate de potasse (3). Ces expériences décisives, toujours répétées avec le même succès, l'amènèrent enfin à conclure que le corps le moins complexe était précisément celui qu'on avait jusque alors cru le plus composé ; en un mot, que l'acide muriatique oxygéné était un corps simple, qui combiné avec l'hydrogène donnerait l'acide muriatique ordinaire. Ce corps simple, gazeux, il l'appela *chlorine* (du grec *χλωρός*, à cause de la couleur jaunâtre de ce gaz), nom qu'on changea plus tard en *chlore*, qu'il porte encore aujourd'hui. La lumière était faite ; toutes les réactions jusque alors inexplicables s'expliquaient naturellement, mais la théorie de Lavoisier était sapée par la base : il ne fut plus permis de douter que l'oxygène n'est pas l'élément unique de la combustion, et qu'il y a des acides (*hydracides*), des sels (*sels halogènes*) ou des bases (*chlorobases*), dans la composition desquels il n'entre pas un seul atome d'oxygène. Cependant, malgré l'évidence de ces faits, la théo-

rie de Lavoisier conserva de nombreux partisans ; pour la renverser irrévocablement, il fallait la découverte de l'iode, substance de propriétés chimiques analogues à celles du chlore. La nouvelle doctrine de Davy ne fut universellement admise qu'environ dix ans après les expériences de 1810 ; dix ans, n'est-ce pas tout un siècle pour une science qui marche à pas de géant ? Les savants qui suivirent les traces du grand chimiste anglais ne tardèrent pas à s'apercevoir combien cette route était féconde en découvertes.

Davy n'eut pas seulement la gloire d'être à trente-deux ans un des créateurs de la chimie moderne, il servait aussi l'humanité par l'invention de la *lampe des mineurs*, qui porte son nom. Les anciens savaient déjà que les mines ou galeries souterraines sont quelquefois remplies de gaz détonnants, tels que l'hydrogène carboné ou l'hydrogène mêlé d'une très-petite quantité d'air, déterminant l'asphyxie et des explosions terribles au contact d'une flamme. Une de ces explosions arriva en 1812, dans la mine de Felling, en Angleterre : en un instant plus de cent ouvriers périrent dans des circonstances affreuses, qui épouvantèrent tous les hommes de ce pénible métier. Un *de* propriétaires de mines de houille s'offrit un appel à la science de Davy pour *par* retour de pareils désastres. Le problème *pos*ait d'une solution bien difficile : empêcher de inflammables de faire explosion au *co* c'était demander presque l'impos- *ss* pendant ne désespéra point : il se *re* analyser les gaz, déte- *pro* lesquelles leurs mélanges *ex* le premier que la flamme ne *se prop* des tubes de petite dimension ou *l* mailles étroites d'un réseau métallique. Ce fut pour lui un trait de lumière ; après *quelques* sais préalables, il parvint à const- *re* appareil, fort simple, composé *u* métallique, entourant une lampe *u* l'air détonnant ne peut, sans aucune *ex* qu'éteindre la flamme, et même alors *un* platine tourné en spirale au-dessus de la *lu* éteinte suffira par son incandescence à éci- *re* les mineurs tant qu'ils pourroient se *m* dans un air aussi peu respirable. Telle *la* *lampe de Davy*, qui depuis son inven- *1815* a conservé la vie peut-être à des *d'* ouvriers. Dès ce moment on crut tout *au* au génie de cet homme extraordinaire ; et *me* servir d'une comparaison de Cuvier, *«* commandait une découverte cotame à *u* une fourniture ». L'Angleterre dépe- *lement* des sommes considérables *p* ration de ses vaisseaux, dont les *dou* cuivre étaient ronges par l'eau de mer. *invite* a y porter remède : l'incompar- *miste*, qui vit dans ce phénomène une *«* électro-chimique, imagina de neutraliser *«* électrique du cuivre par de petits clous *de* dont un seul devait préserver de la dé-

(1) Mémoires de la Société d'histoire naturelle, t. XI, p. 77.

(2) Cuvier, *Éloge de Humphry Davy*, dans les *Mémoires de l'Institut*, t. XII, p. 25, année 1822.

(3) *Researches on the oxy-muriatic acid, its nature and combinations, and on the elements of the muriatic acid*, par la Société royale de Londres, le 22 mars 1808, imprimé dans les *Philosophical Transactions*, t. LXXI, p. 113 et 122, dans les *Annales de Chimie*, t. LXXVI, p. 113 et 122.

1 pied carré de cuivre. Des napres cette méthode allèrent en evinrent sans que leur doublage

y fut envoyé à Naples par le depuis George IV, qui prenait le déroulement des manuscrits La chimie donnait l'espoir de fa; mais l'effet de la carbonisation manuscrits rendit inapplicable le ramollissement : Davy dut se tion de quelques moyens pour es parties et les étendre plus par le l'avait fait jusque alors. Mais il pour faire connaître la n-dont se servaient les peintres es écailles détachées des es d'Herculanum lui suffirent r, à l'aide de l'analyse, que ces près aussi nombreuses que les r la plupart empruntées au règne e préparation parfaite. Le voisi-devint pour lui l'occasion de vues formation des volcans et l'état

re.

que temps, la santé de Davy second et un troisième voyage, une a Florence et à Rome n'eu-reuse influence qu'en at-Pendant ses pérégrinations

, son esaij ne demeura

sur ses Consolations en ses derniers jours d'un philo-e Cuvier appelle « l'ouvrage de

l'auteur y développe, sous es, des pensées sublimes sur l'espèce humaine, sur le sort qui, sur la destination des milliers de mil-lut autruiement, etc. Ce fut la d'un flambeau qui allait s'étein-Geneve, il expira subitement, un ans, dans la nuit du 29 au entre les bras de son frère John son épouse, M^{me} veuve Apreece).

remière de son mari, M^{me} Davy de Geneve un prix qui est ans à l'expérience chimique dus fronde en résultats.

deja cités, on a de H. Davy :

1° *Some experiments and obser-constituent parts of certain tables and their operation in Philos. Transact.*, t. XCHII, *Journal*, V, 256; *Biblioth.* 128; — *An Account of a new bolson, Journal*, IV,

128, VII, 216; *Annales*

301; — *An Account of*

experiments on a mineral

Devonshire, consisting

in Travel - the last days of a phi-son, 10-9.

principally of alumine and water; dans les *Philos. Transact.*, XCV, 155; *Biblioth. brit.*, XXX, 303; *Annales de Chimie*, LX, 297; — *On a method of analysing stones contain- ing a fixed alkali, by means of the boracic acid*; lu à la Société royale de Londres, le 16 mai 1815; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, XCV, 231, et dans les *Annales de Chimie*, LX, 294; — *Some experiments on the combustion of the diamond and other carbonaceous substances*; lu à la Société royale de Londres, le 23 juin 1814; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CIV, 557; dans les *Annales de Chimie et de Physique*, I, 16, et dans la *Bibliothèque britannique*, LVII, 126; — *Memoria sopra un deposito trovato nel Bagni di Lucca*; imprimé dans les *Atti della Reale Accademia Neapolitana*, II, 9, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XIX, 194; — *On the state of water and aeriform matter in cavities found in certain crystals*; lu à la Société royale de Londres, le 13 juin 1822; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXII, 367, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XXI, 132; — *Observations on the appearance, etc.*; dans le *Journal of Royal Institution*, 1803; dans la *Bibliothèque britannique*, XXII, 335, et dans les *Annales de Chimie*, XLVI, 273; — *On the cause of the changes of colour produced by heat on the surface of steel*; dans les *Ann. of Philosophy*, I, 131, et dans la *Bibliothèque britannique*, LV, 157; — *Some observations of the formation of mists in particular situations*; lu à la Société royale de Londres, le 25 février 1819; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CIX, 123, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XII, 195; — *On application of liquids formed by the condensation of gases as mechanical agents*; lu à la Société royale de Londres, le 27 avril 1823; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXIII, 193, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XXV, 80; — *Notice of some observations on the causes of the galvanic phenomena, and on certain modes of increasing the powers of the galvanic pile of Volta*; dans le *Journal of Nicholson*, in-4°, IV, 337, 380 et 394; — *An Account of some galvanic combinations formed by the arrangement of single metallic plates and fluids analogous to the new galvanic apparatus of Volta*; lu à la Société royale de Londres, le 18 juin 1801; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, XCI, 397, et dans la *Bibliothèque britannique*, XVII, 237; — *New analytical Researches on the nature of certain bodies*: 1° *further inquiries on the action of potassium or ammonia and on the analysis of ammonia*; 2° *on the sulphur and phosphores*; 3° *carbonaceous matter*; 4° *muratic acid*; lu à la Société royale de Londres, les

2 février et 16 mars 1809; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, XCIX, 450, et dans la *Bibliothèque britannique*, XLIV, 42; — *On some of the combinations of oxymuriatic gas and oxygen, and on the chemical relation of these principles to inflammable bodies*; lu à la Société royale de Londres, le 15 novembre 1810, et imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CI, 1, dans les *Annales de Chimie*, LXXVIII, 298, dans le *Journal de Physique*, LXII, 358, et dans la *Bibliothèque britannique*, XLVII, 34, 245 et 340; — *Some experiments and observations on a new substance which becomes a violet coloured gas by heat*; lu à la Société royale de Londres, le 20 janvier 1814, et imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CIV, 74, dans les *Annales de Chimie*, XCII, 89, dans le *Journal de Physique*, LXXIX, 153, et dans la *Bibliothèque britannique*, LVI, 248; — *Further experiments and observations on iodine*, lu à la Société royale de Londres, le 16 juin 1814, et imprimé dans les *Philosoph. Transactions*, CIV, 487, et dans la *Bibliothèque britannique*, LVII, 243; — *On the safety lamp for coal miners, with some researches of flame*; Londres, 1815, in-8°; — *On the firelamp of coal mines, and on methods of lighting the mine so as to prevent its explosion*; lu à la Société royale de Londres, le 9 novembre 1815, et imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CVI, 106, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, I, 136; — *On the corrosion of copper sheathing by sea water and on methods of preventing this effect*; lu à la Société royale de Londres, le 22 janvier 1824, et imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXIV, 1, dans les *Annales des Mines*, X, 149, et dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XXVI, 84; — *Additional experiments and observations on the application of electrical combinations to the preservation of the copper sheathing of ships and to other purposes*; lu à la Société royale de Londres, le 18 juin 1824, et imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXIV, 242, dans les *Annales de Chimie et de Physique*, XXIX, 187, et dans les *Annales des Mines*, XII, 214; — *Report on the state of the manuscripts of papyrus found at Herculaneum*; dans le *Journal of Sciences and the Arts*, VII, 154; — *Some observations and experiments of the papyri found in the mins of Herculaneum*; lu à la Société royale de Londres, le 15 mai 1821; imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXI, 191, et dans le *Journal de Physique*, XCIII, 401; — *Some experiments and observations on the colours used in painting by the ancients*; lu à la Société royale de Londres, le 23 février 1815, et imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CV, 97, dans les *Annales de Chimie*, XCVI, 72 et 193, et dans la *Bibliothèque britannique*, LIX, 226 et 236, LX,

129; — *On the phenomena of* la Société royale de Londres, le imprimé dans les *Philosophical Transactions*, CXVIII, 241, dans les *Annales de Physique*, XXXVIII, 133, et *thèque universelle*, XXXIX, 1 nia, or days of fly-fishing, in versations; Londres, 1823; in-1 of agricultural Chemistry in c tures for the Board of Agric 1813, in-4°; trad. en franc. par Migneaux, Paris, 1820, in-12; par F. Wolf, avec des additions lin, 1814, in-8°; — *Element Phylosophy*; Lond., in-8°, 181: chevé); trad. en franc. par Van M 1813, 1816, in-8°; en allemand Berlin, 1814, in-8°. Peu de temp Davy avait communiqué à dive expériences galvaniques sur la to ger-Sedel en a rendu compte da cher, t. III, p. 1, et suiv.

The annual Biography and Obitua p. 30. — G. Cuvier, *Eloge de sir H. D* moires de l'Institut. 1830, t. XII, p. 1 Sciences). — John Davy, *Memoirs Humphry Davy*; Lond., 1830, in-8°. — *moirs of the life of sir H. Davy*; Lon Ayrtton, *Life of sir H. Davy*; Lond., v Revue encyclopédique, ann. 1819, v Kirceevsky, *Histoire des Législateurs c* 1848, in-8°. — *Die Zeitgenossen*; Les vol. VI, p. 107. — Penny-Cyclopaedia.

DAVY DE CHAVIGNÉ (FRA architecte français, né à Paris, l mort le 17 août 1806. Il fit ses é chez les oratoriens, et son dr acheta ensuite une charge d'audite des comptes. Il a beaucoup écrit ture, quoique aucun de ses proje cuté. On a de lui : *Projet d'un publique de Jurisprudence*; Pa — *Projet de Fontaine des Mus* — *Projet d'un pont triomphal* in-8°; — *Plans, coupe et éléval en fer d'une seule arche de cent deux pieds d'ouverture*; Paris, *Leçons d'un Père à ses Ensfm de sentences et de pensées mora des meilleurs auteurs latins* Paris, 1801 et 1806, in-12; — *M construction des ponts en fer*, in-8°; — *Colonne de l'empire projet de colonne triomphale Napoléon le Grand, restaurati narchie sous le nom de l'emp Paris, 1806, in-8°; — Rapport ciété libre des Sciences, Lettre Paris, sur un ouvrage intitul lité des Bâtiments*; par Ch.

(h. Fr. Viel, *Notice nécrologique su de Chavigné*; 1807, in-4°. — Chan on el tiennaire universel. — Quérard, *La P*

DAVY. Voyez DU PERRON.

(*Denis Wasiljewitsch*), général russe, né à Moscou, en 1784, mort en 1855 dans la cavalerie de la garde en adjudant de Régation, et prit part importante de Finlande en 1808 et il fut le commandement d'un corps, à la tête duquel il opéra plusieurs fois, dont il se fit ensuite l'historien. *Souvenirs patriotiques de Swiastine* pas moins durant les années et lors de l'invasion des alliés en 1812 colonel en 1814 et général en 1827. Il combattit en 1831 fut élevé au grade de lieutenant général fut aussi un poète remarquable Tyrtée de l'armée russe. Ses poèmes l'impressionnante gaieté du soldat russe regardant de ses productions, poèmes de succès, ont le *Potusolidat* qu'il composa lorsqu'il servait dans la cavalerie. Ses autres poésies, satires, épiques, témoignent d'un talent poétique ne lui permit pas de perfectionner outre de lui. *Souvenirs de la guerre de Pologne* (1812) a *raschenie k Eden*; — Essai d'une théorie pratique des corps francs (*Opitnoye uchenie d'istochiya*). La première édition une histoire complète des deux dernières sont consacrées à la servir de ces corps de troupes.

DAY, peintre anglais, mort le 15 mai 1766. Il étudia à Cambridge, sous des leçons par sa liaison pour l'art, dont il affectait de méconnaître comme helléniste. En 1736 projet de traduction du *Paradis perdu* en grec; mais ce projet ne se fit pas. Il fut appelé à diriger l'école de Newcastle sur la rive de la mer. On a de lui une *Biographie*.

DAY, critique anglais, né en 1746. Il étudia à Cambridge, sous des leçons par sa liaison pour l'art, dont il affectait de méconnaître comme helléniste. En 1736 projet de traduction du *Paradis perdu* en grec; mais ce projet ne se fit pas. Il fut appelé à diriger l'école de Newcastle sur la rive de la mer. On a de lui une *Biographie*.

sain; ses écoliers le désertèrent, et il se retira à Henworth, où il avait pour unique distraction de se promener en bateau.

Biog. brit.

DAWES (Sir Williams), prélat anglais, né à Braintree, en 1671, mort en 1724. Il étudia à Oxford, entra dans les ordres, et obtint la charge de vice-chancelier de l'université de Cambridge et de chapelain du roi Guillaume. En 1698 il fut nommé recteur et doyen de Bocking, dans le comté d'Essex. A l'avènement de la reine Anne, il devint un des chapelains de cette souveraine, auprès de laquelle il fut tellement en faveur qu'elle le nomma évêque de Chester en 1707, puis archevêque d'York; il occupa ce siège jusqu'à sa mort. Il fut en grand renom comme prédicateur; mais il dut ses succès en ce genre bien plus à la beauté de sa figure qu'à son talent. On a de lui : *The Anatomy of Atheism* (Anatomie de l'Athéisme), poème; 1693; — *The Duties of the Clergy*; — *Sermons preached upon several occasions*, etc. Ces ouvrages et d'autres posthumes ont été réunis en un recueil, 1733, 3 vol. in-8°.

Biog. brit.

DAWUD, philosophe musulman. Voy. DAUD.

DAWSON (Jean), mathématicien et chirurgien anglais, né à Garsdale, dans l'Yorkshire, en 1734, mort en 1820. Destiné à la chirurgie, il se détournait de cette carrière pour aller professer les mathématiques à Sedburgh. Il se fit connaître par diverses polémiques, notamment avec Emerson, au sujet de l'analyse de Newton, avec Stewart sur la distance du Soleil, enfin avec Wildbore sur le dégagement de fluides opéré par les vaisseaux en mouvement. On a en outre de lui un traité sur la doctrine de la nécessité philosophique, dirigé contre Priestley.

Rose New. biog. Diet.

DAY, DAYE ou DAIE (John), imprimeur anglais, né à Dulwich, dans le comté de Suffolk, en 1522, mort le 23 juillet 1584. Ses impressions, nombreuses et supérieures à celles de ses devanciers, lui ont fait donner quelquefois, ainsi qu'à Grafton, le nom de *Plantin* de l'Angleterre. Il introduisit le premier l'emploi du caractère saxon, et fit usage aussi de l'italique; quelques-uns de ses livres sont imprimés en caractères romains. On prétend même qu'il gravait ses poinçons. Il fut encouragé par l'archevêque Parker, qui estimait en lui son mérite supérieur à celui des autres imprimeurs, et Ames rapporte que comme il devint riche, il excita l'envie de ses confrères, qui cherchaient à entraver la vente de ses livres. Day fut admis le premier parmi les membres de l'association des libraires (*Charter's Company*), et après avoir fait partie du bureau pendant quatre ans, il fut élu président en 1580. Il fut l'un des champions les plus ardents du protestantisme. La plupart de ses livres portent un emblème qui, conformément au goût de l'époque, offre un jeu

de mots sur son nom : on y voit l'Amour éveillant un jeune homme et lui montrant le soleil levant, avec ces mots : *Arise, for it is Day*, ce qui signifie *éveillez-vous, car il fait jour*; or en anglais le mot *Day*, que portait l'imprimeur, signifie *jour*. Ses principales impressions sont : *Cosmographical Glasse*, in-folio, 1559, par Cuninghame, très-bien imprimé en caractère italique, avec des gravures en bois représentant des sujets de mécanique, et le portrait de l'auteur la main posée sur une sphère, et un livre de Dioscoride avec cette devise : *Ἡ μεγάλη σύμφορία οὐδὲν ἐθελείν* : c'est une grande jouissance que de n'envier personne. Le privilège pour cet ouvrage est accordé à Daye pour toute sa vie et garanti pour sept ans ; s'il est réimprimé, il ne pourra l'être qu'avec la révision correcte d'un savant de son choix ; — *Fox's Acts and Monuments* ; un vol. in-fol., 1562, contenant un grand nombre de gravures ; on y voit l'horrible supplice de Jean Hus, celui de lord Cobham, de Richard Hun, de Tyndall, de Lambert, et de plusieurs autres personnages brûlés vifs à Smithsfield : on croit y voir le portrait de plusieurs de ces personnages. Ce livre est très-rare et très-recherché ; John Day l'a réimprimé en 1570 et en 1589 ; — *The poor man's library* *πτωχολοβιον*, ouvrage volumineux et indigeste, qui n'offre aucun rapport avec son titre.

Son fils, *Richard Day*, qui lui succéda, imprima peu d'ouvrages, et établit la distinction entre l'*i* et le *j*, l'*u* et le *v*. A.-F. D.

AMES et DIBDIN, *Typographical Antiquities of Great Britain*, t. IV.

DAY (*Thomas*), philosophe anglais, né à Londres, en 1748, mort le 28 septembre 1789. Son père, qu'il perdit lorsqu'il n'avait encore qu'un an, lui laissa un revenu d'environ 1,200 liv. sterling. Après avoir reçu sa première éducation sous les yeux de sa mère, il alla continuer ses études à l'université d'Oxford, où il resta trois ans sans prendre de degrés. Après s'être fait recevoir à Middle-Temple, il entra au barreau. Il se mit ensuite à voyager en France et ailleurs. Trompé dans une première affection, il se prit un jour à élever deux orphelines, dont il destinait l'une à devenir sa femme. Son plan d'éducation était en partie conçu dans les idées de Rousseau, dont Thomas Day était grand admirateur ; mais ses élèves ne répondirent pas précisément à son attente ; cependant il les maria et les dota convenablement. Lui-même épousa en 1778 Esther Milnes, femme d'une grande distinction ; il alla se fixer avec elle dans le comté d'Essex, où il présida des meetings qui avaient pour objet l'opposition à la guerre d'Amérique et la réforme parlementaire. Son amour des innovations causa sa mort : il fut précipité du haut d'un cheval qu'il n'avait pas voulu diriger de la manière ordinaire. Ses ouvrages portent sur les matières philosophiques et d'éducation, qui l'occupèrent toute sa vie. On a de lui : *The Dying Negro*; 1773, poème composé

en compagnie avec Bicknells; *Legions*, poème dirigé contre l'Amérique; 1776; — *The De-rica*, poème; 1776; — *Refta present state of England as of America*, pamphlet en prose en Angleterre et même en France; — *Sandford and d'éducation en trois parties*; 1^{re} partie a été traduite en quinq.

Biog. Brit. — Penny Cycl.

* **DAZA** (*Fra Antonio*), rien ecclésiastique, né à Valladolid, le 1625. Il prit l'habit de franciscain du couvent de Valladolid, en l'église de la Conception et con de son ordre auprès de Grégoire *Quarte parte de las Chronic de S. Francisco, sive conti Minorum a Marco Vlyssipon au roi Philippe III*; Valladolid, *Historia de las Llagas de S. drid*, 1612, et Valladolid, 1617, *ser Juana de la Cruz, de la San-Francisco*; Madrid, 161. in-4°; trad. en italien par l'Padoue, 1627, in-8°; — *es- tiales para los que viven trad. en italien, par Antiodoc et 1625, in-16*; Milan, 1643; — *purissima Concepcion de A Madrid, 1621 et 1628, in-4°*; — *aventurado P.-F. Pedro Re*, 1627, in-12; trad. en italien, Ocampo, Milan, 1634, in-4°.

Wadding, *Scriptores ordinis Min Antonio, Biblioth. Hispana nova, Bibliotheca ecclesiastica* dix-sept P. Jean de Saint-François. *Biblioth.* 161.

* **DAZ** (....), | |
Bo | | Na |
pou | | lors de | c |
| | |
a uc : 16 16 16 16 de pou
rendu au public des pièces lég
pert de Monclar et de tous les
rivés en Provence à l'occasion
jésuites; Anvers, 1763, 2 vol
sant disait « que ce livre eût in
Il est temps de partir »; — 1
1764, in-12; — *Compte-rendu
comptes-rendus aux divers p
cédé d'une Réponse décisive t
dont on a chargé les jésuite
in-8°.*

Chaudon et Delandine, *Notions
Quercus, La France littéraire.*

DAZILLE (*Jean-Barthel*
français, né en 1733, mort à |
Il eut pour professeur en
Petit, et entra en 1755 dans la

chirurgien-major. Il parcourut une partie des colonies françaises en Amérique en 1739 au bombardement de 1776 il fut nommé médecin honoraire à Saint-Domingue; il introduisit dans les hôpitaux d'heureuses réformes, par l'expérience et par une longue pratique climat malsain et exposé au retour des épidémies. Il revint en France en 1782 chargé de plusieurs missions hygiéniques dans les provinces méridionales françaises de lui : *Observations sur les maladies de l'été, les moyens de les prévenir, in Précis sur l'analyse des eaux, pour servir de guide aux jeunes médecins*; Paris, 1776, in-8°, et il fit, in-8°. Dazille fait des réflexions sur les causes de la mortalité dans les armées, et y porte remède; — *ma générale sur les maladies des larmes, etc.*; Paris, 1785, in-8°; c'est celle-ci particulièrement destinée aux médecins de l'établissement de Saint-Domingue; — *note sur l'état de la topographie médicale d'Amérique*; — *Observations sur la santé des femmes en France, suite de l'impression sur le froid et humide*; il fait en outre le même travail de l'abus des boissons et spiritueuses. Cette dernière a été souvent confirmée par les observations faites dans les armées.

M. G.

Dezobry. — *Quérard, La France littéraire*.
DEANT, acteur français. Voyez AL-

André), poète latin moderne, né à Paris en 1470, mort en 1548, enseigna avec les carmines dans sa ville natale. Ses ouvrages sont : *Eluromachia, libri octo*; — *Epicedia et poemata* en l'honneur à la louange des lettres romaines, 1549, in-8°. Quelques autres vers ont été insérées dans un recueil de son. La bibliothèque Laurentienne possède du même auteur un poème latin, qui n'ont pas été publiés.

M. G.

Dezobry de Poësis sui temporis. — *Georgii Deantii, Catalog. Scriptor. Florent.*
Dezobry de Scriptoribus non ecclesiasticis.
Mouton et Diderot.

DEANI (Marc-Antoine), littérateur français, né en 1711 à Saint-Yves, il a écrit quelques ouvrages, pleins de gaieté et de bon sens, mais sous son nom véritablement recueilli, particulièrement de *Contes du Monde*, où l'on trouve le style naturel et facile de ses contemporains, il y a quelques années,

nommer directeur du petit théâtre Beaumarchais, et ce fut momentanément pour lui une cause de ruine. M. Deaddé est le fils d'un inspecteur des Ports. Sa mère, sœur du général Deffrance, avait d'abord épousé M. de Lostanges, et eut de ce mariage un fils qui, sous le nom de comte Alexandre de Lostanges, a longtemps signé et dirigé le journal *La Quotidienne*. La mère de madame Deaddé était fille de Chompré, auteur du *Dictionnaire de la Fable*, et elle avait eu pour mari le docteur Deffrance, médecin de l'École militaire de Rebas, membre de la Convention et d'autres assemblées politiques. Cette dame composait des vers gracieux, et s'était fait connaître par quelques imitations poétiques d'Anacréon et d'Horace. J. B.

Docum. partie.

DEAGEANT DE SAINT-MARTIN (Guichard), écrivain français, mort en 1639 (1). Il occupa d'abord un emploi de commis chez le contrôleur général des finances Barbin. Arnauld d'Andilly l'ayant recommandé à Cadenet de Luyne, il s'acquit la faveur de ce favori en le servant avec zèle contre le maréchal d'Ancre, dans diverses commissions et négociations. Étant devenu veuf, on lui proposa de le faire arriver à l'évêché d'Yreux, s'il voulait entrer dans les ordres; mais il préféra un second mariage et les intrigues de la politique aux dignités et à l'état ecclésiastique. Il fit néanmoins paraître beaucoup de zèle contre les calvinistes, ce qui fit dire au cardinal de Richelieu que s'il avait terrassé l'hérésie, Deageant avait donné le premier coup. Du reste, ses intrigues finirent par tourner contre lui; après avoir reçu les faveurs de la fortune, il en éprouva les caprices, et disgracié, il reçut ordre de se retirer en Dauphiné, où il mourut premier président de la chambre des comptes. Deageant a publié des *Mémoires envoyés au cardinal de Richelieu*, qui furent imprimés à Grenoble en 1668 par son fils. Ces mémoires manquent quelquefois de fidélité dans les faits et presque toujours d'élégance dans le style; mais ils contiennent plusieurs particularités remarquables sur les dernières années du règne de Henri IV jusqu'au commencement du ministère de Richelieu, c'est-à-dire jusqu'en 1624. On les trouve réimprimés dans les *Mémoires particuliers pour l'histoire de France*; 1756, 3 vol.; in-12.

GUYOT DE FÉRE.

Desessarts, *Siècles littéraires*.

DEANI (Marc-Antoine), dit le père Pacifico, prédicateur et théologien italien, né à Brescia, en septembre 1775, mort le 24 octobre 1824. Destiné à l'état ecclésiastique, il embrassa très-jeune encore, l'ordre des Franciscains. Il fut admis à professer la philosophie et la théologie dans différentes maisons de son ordre. En 1802 il alla prêcher à Ferrare, où il eut un brillant succès. Dans ses sermons, il n'aimait

(1) Et non 1636, comme on l'a écrit par erreur dans la *Bioq.* entre des frères Michaud.

surtout à rappeler les persécutions des premiers chrétiens, le courage des martyrs, le triomphe de la religion, au milieu des obstacles qui semblaient devoir arrêter son essor. Les discours du P. Pacifico sont nombreux : 17 sont imprimés ; 240 sont restés manuscrits. En 1815, le pape voulait le nommer à l'évêché de Zante ; mais il s'y refusa par esprit d'humilité, se contentant des titres de consultant de l'index et de définitur général de son ordre, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

GUYOT DE FÈRE.

L'abbé Berauld, *Mém. de Religion et de Morale*, publ. à Modène.

* **DEBACQ** (Charles - Alexandre), peintre français, né à Paris, le 12 août 1804, mort dans cette ville, le 2 octobre 1850. Il entra dans l'atelier de Gros, et suivit en même temps les leçons de l'École des Beaux-Arts. Parmi les nombreuses productions de cet artiste, qui obtint une médaille d'or de seconde classe en 1831, et dont chaque œuvre porte le cachet des plus sérieuses études, on remarque, outre beaucoup de portraits : (salon de 1831) *Tentation de saint Antoine* ; — *Jeanne d'Arc visitée dans sa prison par le comte Jean de Ligny-Luxembourg, qui l'avait vendue aux Anglais* ; — (1833) *Marie Stuart quittant la France* : ce tableau est à la vénérie de S. M. l'empereur ; — *Mort de Duguesclin* ; — *Le Jeu de Boules* ; — (1834) *Mort de Jean Goujon, au moment où il termine la sculpture de la Fontaine des Innocents* ; — (1835) *Épisode des troubles de la Fronde* ; — *Faust au moment où la vue de l'empreinte laissée sur la terre par les fers d'un cheval lui fait concevoir l'idée de l'imprimerie* ; — (1837) *Bernard Palissy brûlant ses meubles pour alimenter le feu de son fourneau* : à la Manufacture impériale de Sèvres ; — (1838) *L'Enfance de Montaigne* ; — (1839) *Mort de Molière* : le moment représenté est celui où l'illustre comique prononce juro, dans *Le Malade imaginaire* ; — (1840) *Louis VII, l'empereur Conrad et Baudouin III, roi de Jérusalem, délibérant, à Ptolémaïs, sur la conduite de la guerre sainte* : Musée de Versailles ; — *Des pêcheurs trouvant un cadavre au pied de la tour de Nesle* ; — (1842) *Saint Antoine* ; — *Sainte Geneviève* ; — *Reddition de Tripoli* : ce dernier tableau fait partie du Musée de Versailles ; — *Marguerite de Bourgogne et Blanche, sa sœur, convaincues d'adultère, sont emmenées prisonnières au Château-Gaillard* ; — (1844) *L'Enfance de Callot* : Musée de Nancy ; — (1845) *Prise de Smyrne par les chevaliers de Rhodes* : Musée de Versailles. Debacq, qui, outre la peinture à l'huile, a produit un grand nombre de charmantes aqua-relles, fut un des plus constants collaborateurs du journal *L'Artiste*, qui la veille même de sa mort publiait un de ses dessins. A. SATZAY.

Archives de la direction des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DEBAST. Voyez BAST.

* **DEBAY** (Jean-Baptiste-Joseph) belge, né à Malines, le 16 août 1802, élève de son père. Il fut élève de l'Académie et de Chaudet à Nantes, il y exécuta des statues pour la Bourse de cette ville, le frêle de ville, les statues de *Saint I Paul*, et *Saint Jacques*, pour et 60 bustes pour la bibliothèque. exercer son art à Paris, où il fit d'*a Sébastien*, pour l'église de S tue en marbre du chancelier a pour la ville d'Aiguperse, *thieu*, statue en pierre, pour ras. Au salon de 1824, on vit ue colossale, *Mercurius prenant son ép cher la tête d'Argus*, et une autre endormi au son de la flûte par au salon de 1827, une statue de I groupe des *Trois Parques* ; — à une statue équestre de *Louis XIV* de Montpellier ; — en 1833, *Péric des récompenses aux artistes* : J leries ; — en 1835, un groupe de *La* en 1836, une statue en bronze du une statue en marbre de *Charles* le Musée de Versailles, et le modèle de *La Vierge et l'enfant Jésus*, en marbre plus tard ; — enfin, en : *quillage*, statue en plâtre. On a a bay plusieurs bustes d'hommes cé corent divers édifices publics. I médaille de première classe en 18 ration de la Légion d'Honneur en 1

Statistique des Beaux-Arts.

* **DEBAY** (Jean-Baptiste-Joseph) français, fils du précédent, né à août 1802, élève de son père. Il premier grand prix en 1819. Ses o cipeaux sont : *Thésée découvrant son père avant cachée* (salon de : *Génie de la Marine* (salon de 18 : au milieu des docteurs, bas-reli pour le maître-autel de Saint-Sulp Esclave, statue en marbre (salon *Le Génie de la Chasse*, groupe (1 — un *Hallali*, groupe (salon de 1 *Repos du monde*, statue en mar 1840) ; — *Le Tourment du moni* marbre (salon de 1841) ; — *Sain tiste enfant*, statue en marbre (— *Sainte Amélie faisant l'aum* (salon de 1843) ; — la statue du bronze, pour la ville de Nantes, a été exposé au salon de 1840 ; — *agne*, statue en marbre qui décor Luxembourg (salon de 1847) ; — t très-considérable élevé à la mémo chal Oudinot à Bar-le-Duc ; — *La dant à l'Amour*, groupe en mar 1853) ; — la statue en marbre du *Ma*

le musée de Versailles (même salon).
 Lejay termine en ce moment (1854)
 de *General Lepic*, qui doit être placée
 à l'Académie. Il a reçu en 1836 une médaille
 de classe et la décoration de la Légion
 d'honneur. **GUJOT DE FÈRE.**

• des deux-arts. — Renseignements par-

Auguste-Hyacinthe), frère du précédent sculpteur français, né à Nantes, 1704. A peine âgé de onze ans, il fut admis comme élève de *Louis XVIII* pour le salon de Nantes, et exposa au salon de Paris de M^r de Brosse et de M. René d'Almeida. À l'âge de seize ans, il entra chez le baron Gros, et exécuta, sur son dessin, la statue en plâtre de *M. de La Fayette*, d'après *Charles V*, d'après cette copie est placée dans la sacristie de Saint-Denis. En 1822 il remporta le grand prix de peinture, et l'année suivante le grand prix : le sujet du concours était *Crocyant découvrir le corps de Polydore*. Cette œuvre terminée une copie de *La Fayette*, d'après le baron Gros, il partit avec trois envois successifs qu'il présenta au Salon de Milan dans sa ville natale, où il fut reçu avec honneur ; retour à Paris. De retour à Paris en 1831 *Lucrèce sur le bûcher*, tableau, qui fut acquis par le roi Louis-Philippe, et placé dans la salle des séances de l'Académie. Ce tableau, qui fut acquis par le roi Louis-Philippe, et placé dans la salle des séances de l'Académie. Ce tableau, qui fut acquis par le roi Louis-Philippe, et placé dans la salle des séances de l'Académie.

Dreux : ce tableau, commandé par le ministre de l'intérieur, est à Dreux ; — (1846) *Sagesse et bonheur* ; — *Inconduite et Misère* ; — (1848) *Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes* ; — *Le premier et le dernier quartier de la lune de miel* ; — (1850) *Exécution de Mme de La Métérye et de ses filles à Nantes*, en 1793 : au musée de Nantes ; — *La Religion chrétienne et ses Bienfaits*. M. Debay est encore auteur du tableau représentant *Les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse* : église de Saint-Pierre à Chaillot. Comme sculpteur, on doit à cet artiste : *Le Berceau primitif d'Ève* et *Les deux Enfants* : une reproduction de ce groupe en marbre a été exécutée en 1850, pour M. le prince Demidoff ; — le *Mausolée élevé à la mémoire de M. Affre, archevêque de Paris* ; — le *Tombeau en marbre de Mme la comtesse de Damas*, au château de Hautefort ; — la statue de *Perrault*, pour l'une des façades du palais du Louvre.

A. SAUZAY.

A. SAUZAY.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DEBAY (*Caroline - Louise - Emma* PÉRICON, *M^{me}*), peintre française, belle-sœur des précédentes, née à Paris, le 24 mars 1809, morte dans cette ville, le 6 septembre 1832. Élève de son père, *M^{me}* Debay, dont les œuvres se firent remarquer tout à la fois par le charme de la composition et par la fraîcheur du coloris, exposa au salon de 1831 : *Christine de Suède chez le Guerchin*; — *La Marée de village*; — *Jeune Fille endormie*; — *Sujet tiré de la Prison d'Édimbourg*; — *Henri IV armant chevalier son fils Louis XIII*; — *La visite au médecin*. Cette artiste, dont les débuts étaient si riches d'avenir, mourut de la poitrine, à l'âge de vingt-trois ans.

A. SAUZAY.

A. SAUZAY.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DEBILLE, Voy. BELLE (DE).

DEBELLOY. Voyez BELLOY.

* **DERES** (*Lucas-Jacobson*), naturaliste et géographe danois, né dans l'île de Falster, en 1623, mort en 1676. Pasteur à Thorsbaven, dans l'île de Ström, la principale de l'archipel Féroé, il décrivit les phénomènes de ces parages, si peu connus et si curieux par les basales qu'on y découvre. Deres eut une vie assez agitée ; il devint prisonnier des Suédois, que ses connaissances charmerent assez pour qu'ils lui rendissent sa liberté ; mêlé plus tard aux troubles suscités par les vexations du prévôt des îles Féroé, il prit parti contre ce fonctionnaire, dont il demanda et obtint la punition. Mais une faction qui tenait pour le prévôt fit éprouver à Deres des ennuis qui abrégèrent ses jours. Le principal ouvrage de Deres est : *Færoa reserata*, ou *Færsernes* *et de færøiske, Dalbygygges Beskrivelse* ; Copenhague, 1673, in-4°.

Nygaard et Kraft, *Dansk-Norsk Litteratur Lexicon*.

DELEG. Vogt = Brz.

surtout à rappeler les persécutions des premiers chrétiens, le courage des martyrs, le triomphe de la religion, au milieu des obstacles qui semblaient devoir arrêter son essor. Les discours du P. Pacifico sont nombreux : 17 sont imprimés ; 240 sont restés manuscrits. En 1815, le pape voulait le nommer à l'évêché de Zante ; mais il s'y refusa par esprit d'humilité, se contentant des titres de consultant de l'Index et de définiteur général de son ordre, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

GUYOT DE FÈRE.

GUYOT DE FÈRE.

L'abbé Beraldi, *Mém. de Religion et de Morale*, publ. à Modène.

* **DEBACQ** (*Charles - Alexandre*), peintre français, né à Paris, le 12 août 1804, mort dans cette ville, le 2 octobre 1850. Il entra dans l'atelier de Gros, et suivit en même temps les leçons de l'École des Beaux-Arts. Parmi les nombreuses productions de cet artiste, qui obtint une médaille d'or de seconde classe en 1831, et dont chaque œuvre porte le cachet des plus sérieuses études, on remarque, outre beaucoup de portraits : (salon de 1831) *Tentation de saint Antoine*; — *Jeanne d'Arc visitée dans sa prison par le comte Jean de Ligny-Luxembourg, qui l'avait vendue aux Anglais*; — (1833) *Marie Stuart quittant la France*: ce tableau est à la vénérie de S. M. l'empereur; — *Mort de Duguesclin*; — *Le Jeu de Boules*; — (1834) *Mort de Jean Goujon, au moment où il termine la sculpture de la Fontaine des Innocents*; — (1838) *Épisode des troubles de la Fronde*; — *Faust au moment où la vue de l'empreinte laissée sur la terre par les fers d'un cheval lui fait concevoir l'idée de l'imprimerie*; — (1837) *Bernard Palissy brûlant ses meubles pour alimenter le feu de son fourneau : à la Manufacture impériale de Sèvres*; — (1838) *L'Enfance de Montaigne*; — (1839) *Mort de Molière*: le moment représenté est celui où l'illustre comique prononce *juro*, dans *Le Malade imaginaire*; — (1840) *Louis VII, l'empereur Conrad et Baudouin III, roi de Jérusalem, délibérant, à Ptolémaïs, sur la conduite de la guerre sainte*: Musée de Versailles; — *Des pêcheurs trouvant un cadavre au pied de la tour de Nesle*; — (1842) *Saint Antoine*; — *Sainte Geneviève*; — *Reddition de Tripoli*: ce dernier tableau fait partie du Musée de Versailles; — *Marguerite de Bourgogne et Blanche, sa sœur, convaincues d'adultère, sont emmenées prisonnières au Châteaue-Gaillard*; — (1844) *L'Enfance de Callot*: Musée de Nancy; — (1845) *Prise de Smyrne par les chevaliers de Rhodes*: Musée de Versailles. Debacq, qui, outre la peinture à l'huile, a produit un grand nombre de charmantes aquarelles, fut un des plus constants collaborateurs du journal *L'Artiste*, qui la veille même de sa mort publiait un de ses dessins. A. SAUTAY.

Archives de la direction des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DEBAST. Voyez BAST.

2. DEBAY (Jean-Baptiste-Jo-
teur belge, né à Malines, le 16
élève de l'Académie et de Chaudé
à Nantes, il y exécuta des statue
pour la Bourse de cette ville, le fr
tel de ville, les statues de *Saint-P*
Paul, et *Saint Jacques*, pour
et 60 bustes pour la bibliothèque.
exercer son art à Paris, où il fit d'a
Sébastien, pour l'église de Saint-h
tue en marbre du *chancelier d*
pour la ville d'Aigueperse, et un
thieu, statue en pierre, pour la
ras. Au salon de 1824, on vit ue
colossale, *Mercur* prenant son é
cher la tête d'*Argus*, et une autre
endormi au son de la flûte par
au salon de 1827, une statue de 1
groupe des *Trois Parques*; — à
une statue équestre de *Louis XVI*
de Montpelier; — en 1833, *Péric*
des récompenses aux artistes : J.
leries; — en 1835, un groupe de *La*.
en 1836, une statue en bronze du
une statue en marbre de *Charles*
le Musée de Versailles, et le modèle
de *La Vierge et l'enfant Jésus*,
en marbre plus tard; — enfin, en
quillage, statue en plâtre. On a à
bay plusieurs bustes d'hommes cé
corent divers édifices publics. I
médaillé de première classe en 1
ration de la Légion d'Honneur en 1

Statistique des Beaux-Arts.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph français, fils du précédent, né à août 1802, élève de son père. Il premier grand prix en 1819. Ses c cipeaux sont : *Thésée découvrant son père avait cachée* (salon de *Génie de la Marine* (salon de 18 au milieu des docteurs, bas-relief pour le maître-autel de Saint-Sulpice, statue en marbre (salon de *Le Génie de la Chasse*, groupe (1 — un *Hallali*, groupe (salon de *Repos du monde*, statue en marbre 1840); — *Le Tourment du monde* (salon de 1841); — *Saint-tiste enfant*, statue en marbre — *Sainte Amélie faisant l'aun* (salon de 1843); — la statue du bronze, pour la ville de Nantes, du a été exposé au salon de 1850; — *tagne*, statue en marbre qui décor Luxembourg (salon de 1847); — très-considérable élevé à la même chât Oudinois à Bar-le-Duc; — *Le dant à l'Amour*, groupe en marbre 1853); — la statue en marbre du *Ma*

musée de Versailles (même salon).
 Il termine en ce moment (1854)
General Lepic, qui doit être placée
 . Il a reçu en 1836 une médaille
 la-c et la décoration de la Légion
 1831. GUOT DE FÈRE.

13 BEAUX-ARTS. — Renseignements par-

l'agreste-Hyacinthe), frère du pré-
et sculpteur français, né à Nantes,
34. A peine âgé de onze ans, il
ste colossal de *Louis XVIII* pour
de Nantes, et exposa au salon de
de M^{re} de Brosse et de M. René
ere. A l'âge de seize ans, il entra
i baron Gros, et executa, sur
du ministre de l'intérieur, une
s *1^{er}* et de *Charles V*, d'après
cette copie est placée dans la sacris-
de Saint-Denis. En 1822 il rem-
me prix de peinture, et l'année
3. le grand prix : le sujet du con-
siste *croquant découvrir le corps*
et *reconnaît celui de Clytem-*
est avoir terminée une copie de *Lu-*
d'après le baron Gros, il partit
et les trois envois successifs qu'il
se composent de *Miltiade dans*
se repaissant avec une panthere ;
Demosthène dans l'île de Lemnos ;
que d'après Garo-Folo. Cette der-
ni longtemps placée dans la cha-
de Rosny. De retour à Paris
au salon de 1831 *Lucrece sur*
marque de l'Etat. Ce tableau, qui
de 3 m. 15 c. sur 2 m. 50 c., et
m. 1840, est attribué à l'auteur
sur lequel nous venons de passer. A partir de
M. Delavoy fut représenté à cha-
cun de ces peintres, soit comme
ces tableaux, et remarquer : sa-
1. *Le port de Venise, au lever*, ou *les ins-*
tautants en 1792 : ce tableau,
"brigitte", ayant reçu plusieurs
certificats, fut permis à l'exposi-
et dans la guerre historique du
1. *Le sacre de Louis XVI* : ce tableau
et 1835. *Le roi Louis-Philippe*
Messe de l'année 1842; celui
de l'intérieur ; ce tableau
— *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
charme de l'auteur, d'après
m. baron Gros, deux agrandis-
au tableau de la *Bataille des*
1 de 1847 : 1. *Le roi Louis-Philippe*
le Henri VIII et le pape du
1848 ; 2. *Attitude des*
— *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
morphologie ; 3. *Le roi Louis-Philippe*
— *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1849 ; 4. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
— *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1850 ; 5. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1851 ; 6. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1852 ; 7. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1853 ; 8. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1854 ; 9. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1855 ; 10. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1856 ; 11. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1857 ; 12. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1858 ; 13. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1859 ; 14. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1860 ; 15. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1861 ; 16. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1862 ; 17. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1863 ; 18. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1864 ; 19. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1865 ; 20. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1866 ; 21. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1867 ; 22. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1868 ; 23. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1869 ; 24. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1870 ; 25. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1871 ; 26. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1872 ; 27. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1873 ; 28. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1874 ; 29. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1875 ; 30. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1876 ; 31. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1877 ; 32. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1878 ; 33. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1879 ; 34. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1880 ; 35. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1881 ; 36. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1882 ; 37. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1883 ; 38. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1884 ; 39. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1885 ; 40. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1886 ; 41. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1887 ; 42. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1888 ; 43. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1889 ; 44. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1890 ; 45. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1891 ; 46. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1892 ; 47. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1893 ; 48. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1894 ; 49. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1895 ; 50. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1896 ; 51. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1897 ; 52. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1898 ; 53. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1899 ; 54. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1900 ; 55. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1901 ; 56. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1902 ; 57. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1903 ; 58. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1904 ; 59. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1905 ; 60. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1906 ; 61. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1907 ; 62. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1908 ; 63. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1909 ; 64. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1910 ; 65. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1911 ; 66. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1912 ; 67. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1913 ; 68. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1914 ; 69. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1915 ; 70. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1916 ; 71. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1917 ; 72. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1918 ; 73. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1919 ; 74. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1920 ; 75. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1921 ; 76. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1922 ; 77. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1923 ; 78. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1924 ; 79. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1925 ; 80. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1926 ; 81. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1927 ; 82. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1928 ; 83. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1929 ; 84. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1930 ; 85. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1931 ; 86. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1932 ; 87. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1933 ; 88. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1934 ; 89. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1935 ; 90. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1936 ; 91. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1937 ; 92. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1938 ; 93. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1939 ; 94. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1940 ; 95. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1941 ; 96. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1942 ; 97. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1943 ; 98. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1944 ; 99. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1945 ; 100. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1946 ; 101. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1947 ; 102. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1948 ; 103. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1949 ; 104. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1950 ; 105. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1951 ; 106. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1952 ; 107. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1953 ; 108. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1954 ; 109. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1955 ; 110. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1956 ; 111. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1957 ; 112. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1958 ; 113. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1959 ; 114. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1960 ; 115. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1961 ; 116. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1962 ; 117. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1963 ; 118. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1964 ; 119. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1965 ; 120. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1966 ; 121. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1967 ; 122. *Le roi Louis-Philippe et ses enfants*,
1968 ; 123. *Le roi Louis-Philippe et*

Dreux : ce tableau, commandé par le ministre de l'intérieur, est à Dreux ; — (1846) *Sagesse et bonheur ; — Inconduite et Misère ; — (1848) Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes ; — Le premier et le dernier quartier de la lune de miel ; — (1850) Exécution de M^{me} de La Météyrie et de ses filles à Nantes*, en 1793 : au musée de Nantes ; — *La Religion chrétienne et ses Bienfaits*. M. Debay est encore auteur du tableau représentant *Les vingt-quatre Vieillards de l'Apocalypse* : église de Saint-Pierre à Chaillot. Comme sculpteur, on doit à cet artiste : *Le Berceau primitif d'Ève* et *Les deux Enfants* : une reproduction de ce groupe en marbre a été exécutée en 1850, pour M. le prince Demidoff ; — le *Mausolée* élevé à la mémoire de M. Affre, archevêque de Paris ; — le *Tombeau* en marbre de M^{me} la comtesse de Damas, au château de Hautefort ; — la statue de *Perrault*, pour l'une des façades du palais du Louvre.

A. SAUZAY.

A. SAUZAY.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DEBAY (*Caroline - Louise - Emma* PÉRI-GNON, *M^{me}*), peintre française, belle-sœur des précédents, née à Paris, le 24 mars 1809, morte dans cette ville, le 6 septembre 1832. Élève de son père, *M^{me}* Debay, dont les œuvres se firent remarquer tout à la fois par le charme de la composition et par la fraîcheur du coloris, exposa au salon de 1831 : *Christine de Suède chez le Guérchin*; — *La Mariée de village*; — *Jeune Fille endormie*; — *Sujet tiré de la Prison d'Edimbourg*; — *Henri IV armant chevalier son fils Louis XIII*; — *La visite au médecin*. Cette artiste, dont les débuts étaient si riches d'avenir, mourut de la poitrine, à l'âge de vingt-trois ans.

A. SAUZY.

A. SAUZAY.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DEBILLE, i og. BEILE (DE).

DEBELLOY. Voyez BELLOY.

*** DEBES** (*Lucas-Jacobson*), naturaliste et géographe danois, né dans l'île de Falster, en 1623, mort en 1676. Pasteur à Thorshaven, dans l'île de Strøma, la principale de l'archipel Féroé, il décrivit les phénomènes de ces parages, si peu connus et si curieux par les basales qu'on y découvre. Debes eut une vie assez agitée; il devint prisonnier des Suédois, que ses connaissances charmerent assez pour qu'ils lui rendissent sa liberté; mêlé plus tard aux troubles suscités par les vexations du prévôt des îles Féroé, il prit parti contre ce fonctionnaire, dont il demanda et obtint la punition. Mais une faction qui tenait pour le prévôt fit éprouver à Debes des ennuis qui abrégèrent ses jours. Le principal ouvrage de Debes est : *Færoa reserata*, ou *Færøernes og de tilhørende, Indbyggernes Beskrivelse*; Copenhague, 1673, in-8.

Sættur af Kraft, *Dansk-Norsk Literatur-Lexicon*.

DELEG. Von: Bfz.

DÉBÉZIEUX (*Balthazar*), jurisconsulte français, né à Aix, le 24 juillet 1655, mort dans la même ville, le 22 mai 1722. Fils de Jean-Baptiste Debézieux, avocat du parlement d'Aix, il fut reçu en 1679 avocat du roi au bureau des trésoriers de France, nommé consul et procureur en 1692, et président de la chambre des enquêtes du parlement de Provence en 1693. Sa probité et son savoir lui valurent l'estime et la considération des personnages les plus distingués de la Provence, tels que l'archevêque d'Aix, Cosnac, l'évêque de Marseille, Vintimille, et celui de Toulon, Chalucet. En 1718, il fut un des commissaires nommés avec le maréchal de Villars pour examiner l'usage qu'on faisait des revenus de la ville de Marseille. En 1719 il se démit de sa charge en faveur d'Alexandre Debézieux, son fils. Il laissa un recueil manuscrit des arrêts rendus pendant sa présidence; ce recueil a été imprimé à Paris, 1750, in-fol.

Morel, *Grand Dictionnaire Historique*.

DÉBONNAIRE (*Louis*), théologien français, né à Ramerupt-sur-Aube, en 16... , mort à Paris, le 26 juin 1752. Il entra d'abord dans la congrégation de l'Oratoire; mais il n'y resta point. Lors des querelles religieuses qui de son temps agitérent l'Église, il s'éleva fortement, sinon comme janséniste déclaré, du moins comme appelant, contre les convulsionnaires. Il publia successivement les ouvrages suivants : *L'Espérance, poème qui a remporté le prix à Toulouse* en 1714; 1714, in-8°; — *L'imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle, avec des réflexions et des prières*, par L. D.; Rouen et Paris, 1719, petit in-12 et in-18; cette traduction a eu plusieurs autres éditions : Paris, 1731, in-12; ibid., 1735, in-12, avec figures dessinées et gravées par l'auteur; 1740, in-12; — *Parallèle de la morale des jésuites et de celle des payens*; Troyes, 1726, in-8° : l'imprimeur de cet ouvrage fut mis à la Bastille; — *Chansons sur l'air des pendus, à l'encontre des Gensinistres (les jésuites)* : 17... , in-12; — *Examen critique, physique et théologique des convulsions*; 1733, en trois parties, in-4°; — *Les Semaines évangéliques, qui contiennent des réflexions pour chaque jour de l'année*; 1735, in-8°; — *Traité historique et polémique de la fin du monde et de la venue d'Élie et du retour des Juifs*; Amsterdam (Paris), 1737, 1738, in-8° : cet ouvrage, plein d'érudition et publié sans le nom de l'auteur, est attribué à l'abbé E. Mignot par Barbier, dans son *Dictionnaire des Anonymes*; — *Les Leçons de la Sagesse et la Défense des Hommes; La Haye* (Paris), 1737. 1744, 3 vol. in-12; — *Alexicon, ou la défense prétendue des sentiments des SS. Pères repoussée*; 1740, in-12; — *Essai du nouveau conte de Ma Mère l'Oie, ou les enluminures du jeu de la constitution* (en vers); 1743, in-8°; — *La Religion chrétienne méditée, ou le*

véritable esprit de ses maxims P. Jard, doctrinaire); Paris, 1743; — *L'Esprit des Loix quintessencié* in-12; — *La Vérité de l'Histoire de Rome*; 1754, in-4°; — *La Providence que la nature impose à l'homme*; Paris, 1758, 4 vol. in-12. Il a aussi des notes à l'ouvrage de l'abbé Fleury : *De la Liberté de l'Église gallicane* ainsi que la préface et les notes d'édition des *Remarques sur les pères du livre intitulé : De l'aveugement de l'Écriture Sainte*, par GUYOT.

Grosley, *Les Troyens illustres*. — Desclaux, *littéraires de la France*. — Feller, *Historique*. — Quérard, *La France littéraire*.

DÉBORA, c'est-à-dire Abeille juive, vivait dans le treizième siècle Les Israélites après la mort d'Éphraïm ce qui déplut à Jéhovah, et l'Éternel à Jabin, roi de Canaan, qui r d'Hatsor. Ils gémissaient depuis cablés sous le poids de la servitude bora, femme de Lappidoth, reçut de les délivrer. Elle fit appeler Babinoham, de Kédès en Nephtali, rassembler sur le Thabor 10,000 tribus de Nephtali et de Zabulon p l'ennemi. Barac y consentit, mais que Débora marcherait avec lui. L alla donc le trouver à Kédès, et b riers d'Israël se trouvèrent réunis tagne. Sisera, général de Jabin, a nouvelle à Harodeth-des-Nathoris, réunit sur-le-champ toute l'armée vint camper avec 900 chariots, les bords du torrent de Kison. I profitant d'un subit orage, s'élançant du Thabor, et mirent en fuite l'armée dont ils firent un massacre horrible ne s'en échappa pas un seul b l'expression poétique du livre lui-même, obligé de s'e à prier la tente de Jabel, l'avo du lait mêlé de qu'ue ur clou dans la c. fut il pour c et us le d'Israël meux qui nous le chapitre des Juges. un morceau, qu'il regarder le plus beau des Hébreux, que représente peuple jusqu'à ce qu'elle se bora, pour être la mère u sara avec amertume les tribus qui m armées pour la délivrance; bni toutes les femmes Jabel, qui a frap peint avec un raffinement de l freuse du général vaincu, et repte ment après, la mère de Sisera, regardant par le grillage de sa fen quoi, dit-elle, pourquoi son char

Pourquoi les roues de son attelage
se si lentement ? Les plus sages de ses
ont répondu, et elle aussi se répond
« N'a-t-il pas trouvé du butin à faire
er ? une jeune fille, deux jeunes filles
« guerrier : les vêtements de couleur
ents brodés pour Siserà ! »..... Puis,
et brusquement ce sarcasme sanglant,
se termine en souhaitant qu'ainsi
us les ennemis de Jéhovah. Telle est
e de cet hymne magnifique, que le
imité dans le psaume 68, mais dont
attribuer la sublime hauteur.

Il fait mention (Genèse, xxxv, 8)
Debra, nourrice de Rebecca. Elle
etel, ou on l'enterra sous un chêne,
le *Elon Bacouth*, le *Chêne des*

Dapre, ch. iv et v ; *Genèse*, ch. xxxv, 8.
ivre de la Torie des Hebreux, II^e partie.
erm. au Janssens, Hermeneutique sacrée,
II.

AGES (Jean), conventionnel fran-
ais la Marche, en 1759, mort en 1834.
de la revolution il exerçait dans son
cession d'avocat. Nommé membre de
ion par le département de la Creuse,
toujours des opinions modérées, et
voter dans le procès de Louis XVI.
du Conseil des Anciens sous le Direc-
omme en 1800 président du tri-
bun. Il fut admis à la retraite

propre Conventionnelle.

LA OU BRAIA (Nicolas de), poète
treizième siècle. On ne sait rien de
lui. D'après dom Brial, c'est le même
de Nicolas de Braia, doyen du cha-
de ce nom en Champagne, dont le
a été une lettre existant sous la
1202, dans le Cartulaire des comtes de
Sur cette conjecture, et sur un pas-
de lui-même, l'*Histoire littéraire*
chronologie un peu hypothétique de
nous la citerons, faute de rensei-
authentiques : « En deliant son
me d'Auvergne, archevêque de
« orature est marquée entre les
244, le poète fait connaître que
re de temps que les copies de
se repandre ; or, cela marquer
postérieure à celle de la mort
et ce n'est pas dom Brial qui
observation, mais seulement
quatrième vers du poème, ou,
mort, le poète s'exprime ainsi :

..... Tu m'as fait des vers
l'empire d'ici bas et de là.

mort dans sa quarante-unième
en 1206, il paraît sans doute
de la composition de son
vers : avoir environ soixante ans
car il faut être âgé de dix ans au poète

cet âge avancé, pour qu'il ait pu traiter de *jeu-
nesse florissante* l'âge mûr d'un homme de qua-
rante ans : un poète âgé de trente ans se serait
sans doute exprimé différemment. Si l'on admet
ces conjectures, Nicolas serait né vers 1160 ; il
aurait atteint l'âge de quarante-deux ans à la
date du l'an 1202, qui est celle de la charte de
Nicolas Debraia dont on cite l'existence au Car-
tulaire de Champagne, et l'on voit qu'à cette date
le poète aurait eu l'âge compétent pour stipuler
des intérêts au nom de son chapitre. Il suivrait
encore de ces diverses combinaisons que le chan-
tre de Louis VIII aurait été contemporain d'A-
dam, chanoine de Saint-Victor. » Le sacre de
Louis VIII et le siège d'Avignon, précédé de
celui de La Rochelle, font le sujet de tout ce qui
nous reste de l'ouvrage de Nicolas Debraia in-
titulé *Gesta Ludovici VIII*. Le poète raconte
successivement le sacre et les fêtes qui furent
données en cette circonstance dans la ville de
Reims, dont il fait remonter l'origine au frère
de Romulus. Par une espèce de paganisme pro-
pre aux poètes de la renaissance, et que l'on
s'étonne presque de trouver dans un auteur du
moyen âge, il désigne Dieu par la périphrase de
souverain de l'Olympe, *Rector Olympi*. Après
les fêtes données pour son sacre, le roi fait une
tournée dans ses États. L'auteur alors saisit l'oc-
casion de susciter contre ce prince les génies
infernaux. Il passe ensuite en revue les ducs,
les comtes, et trouve l'occasion de caractériser
diversement les peuples qui leur sont soumis.
Il continue par la description de la ville d'Avi-
gnon, dans l'état où elle était avant que ses
anciennes et doubles fortifications eussent été
rasees. Les Avignonnais parviennent à séparer
de l'armée royale le corps de troupes commandé
par le comte de Saint-Paul. Celui-ci exhorte ses
soldats à se défendre vaillamment et à mourir,
s'il le faut, en bons chrétiens. Il mêle à son dis-
cours d'assez singuliers jeux de mots ; il dit entre
autres choses à ses soldats :

..... Mors ea felix
Cujus dat mores eterna premia vite.

Sept jours après, les bourgeois d'Avignon se
rendent à discrétion ; les fauteurs de la trahison
sont pendus, mais la citadelle continue à résister.
Le roi en ordonne l'assaut, et le comte de Saint-
Paul y succombe, au moment où la victoire lui
était assurée. Ici s'arrête ce qui nous reste du
poème de Nicolas Debraia.

Cet ouvrage, qui contient 1870 vers, offre quel-
que intérêt au point de vue historique ; le style,
malgré des expressions barbares, est assez cor-
rect pour le temps, et la versification offre parfois
une harmonie sonore qui rappelle les vers de
Claudien. André Duchesne le fit imprimer pour
la première fois, mais d'une manière défectueuse
et peu complète, dans son cinquième volume des
Scriptores Historie Francorum ceterant, sur
un manuscrit de la bibliothèque de Jean de
Besly. Dom Brial en donna une seconde édi-

Pourquoi les vens de son attelage
se font si lentement ? Les plus sages de ses
amis répondent : elle aussi se répond
: « N'a-t-il pas trouvé du butin à faire
? » une jeune fille, deux jeunes filles
à guerrier : les vêtements de couleur
rouge brodés pour Sierra ! Puis,
et brusquement ce sarcasme sanglant,
ses termes en souhaitant qu'ainsi
un les ennemis de Jéhovah. Telle est
ce est hymne magnétique, que le
laïlé dans le psanne 68, mais dont
atteindre le sublime hauteur.

fait mention (Genèse, xxxv, 8)
Débora, nourrice de Rebecca. Elle
l'élève, où en l'enfer sous un chêne,
dit *Elen Accouté, le Chêne des*

légendes, ch. iv et v ; Genèse, ch. xxxv, 8.
Ode de la Poésie des Hébreux, 11^e partie.
Monsieur Jussieu, *Herminette sacrée*,
1.

gens (Jean), conventionnel fran-
çais à la Mairie, en 1790, mort en 1834.
Il a révolution il exerçait dans son
fonction d'avocat. Nommé membre de
par le département de la Creuse,
il donna des opinions modérées, et
fut dans le procès de Louis XVI.
Membre des Anciens sous le Direc-
toire, en 1800 président du tri-
bunal. Il fut admis à la retraite

de la Conventionnelle.

DEBRAIA (Nicolas de), poète
français du 18^e siècle. On ne sait rien de
lui. D'après dom Brial, c'est le même
que Nicolas de Braia, doyen du cha-
teau de ce nom en Champagne, dont le
nom a été cité une lettre existant sous la
date de 1126, dans le Cartulaire des comtes de
Champagne. Cette conjecture, et sur un pas-
sage lui-même, l'*Histoire littéraire*
de France adopte une peu hypothétique de
laquelle nous la citerons, faute de rensei-
gnements authentiques : « En dédiant son
ouvrage d'Auvergne, archevêque de
Lyon, la signature est marquée entre les
mains, le poète fait connaître que
c'est de temps que les copies de
son ouvrage se répandent ; or, cela marque
une date postérieure à celle de la mort
de ce n'est pas dom Brial qui
a fait cette observation, mais seulement
un poète vers du poème, où,
en fait, le poète s'exprime ainsi :

« Cui, ni fatales Bria sorores
vires videri Sorente juvenis.

Il est dans sa quarante-unième
année en 1226, il paraîtra sans doute
que de la composition de son
ouvrage avoir environ soixante ans
et l'on peut bien supposer au poète

son œuvre. — T. VII.

cet âge avancé, pour qu'il ait pu traiter de jeu-
nesse florissante l'âge mûr d'un homme de qua-
rante ans : un poète âgé de trente ans se serait
sans doute exprimé différemment. Si l'on admet
ces conjectures, Nicolas serait né vers 1160 ; il
aurait atteint l'âge de quarante-deux ans à la
date de l'an 1202, qui est celle de la charte de
Nicolas Debraia dont on cite l'existence au Car-
tulaire de Champagne, et l'on voit qu'à cette date
le poète aurait eu l'âge compétent pour stipuler
des intérêts au nom de son chapitre. Il suivrait
encore de ces diverses combinaisons que le chan-
tre de Louis VIII aurait été contemporain d'A-
dam, chanoine de Saint-Victor. » Le sacre de
Louis VIII et le siège d'Avignon, précédé de
celui de La Rochelle, font le sujet de tout ce
qui nous reste de l'ouvrage de Nicolas Debraia in-
titulé *Gesta Ludovici VIII*. Le poète raconte
successivement le sacre et les fêtes qui furent
données en cette circonstance dans la ville de
Reims, dont il fait remonter l'origine au frère
de Romulus. Par une espèce de paganisme pro-
pre aux poètes de la renaissance, et que l'on
s'étonne presque de trouver dans un auteur du
moyen âge, il désigne Dieu par la périphrase de
souverain de l'Olympe, *Rector Olympi*. Après
les fêtes données pour son sacre, le roi fait une
tournée dans ses États. L'auteur alors saisit l'oc-
casion de susciter contre ce prince les génies
infernaux. Il passe ensuite en revue les ducs,
les comtes, et trouve l'occasion de caractériser
diversement les peuples qui leur sont soumis.
Il continue par la description de la ville d'Avi-
gnon, dans l'état où elle était avant que ses
anciennes et doubles fortifications eussent été
rasées. Les Avignonnais parviennent à séparer
de l'armée royale le corps de troupes commandé
par le comte de Saint-Paul. Celui-ci exhorte ses
soldats à se défendre vaillamment et à mourir,
s'il le faut, en bons chrétiens. Il mêle à son dis-
cours d'assez singuliers jeux de mots ; il dit entre
autres choses à ses soldats :

..... Mora ne felix
Cujus dat mortuus eternæ præmia vitæ.

Sept jours après, les bourgeois d'Avignon se
rendent à discrétion ; les fauteurs de la trahison
sont pendus, mais la citadelle continue à résister.
Le roi en ordonne l'assaut, et le comte de Saint-
Paul y succombe, au moment où la victoire lui
était assurée. Ici s'arrête ce qui nous reste du
poème de Nicolas Debraia.

Cet ouvrage, qui contient 1870 vers, offre quel-
que intérêt au point de vue historique ; le style,
malgré des expressions barbares, est assez cor-
rect pour le temps, et la versification offre parfois
une harmonie sonore qui rappelle les vers de
Claudian. André Duchesne le fit imprimer pour
la première fois, mais d'une manière défectueuse
et peu complète, dans son cinquième volume des
Scriptores Historiæ Francorum costantini, sur
un manuscrit de la bibliothèque de Jean de
Besly. Dom Brial en donna une seconde édi-

de l'acclamation
reux du Brésil;
— *La Ma-*
— *de Leuchten*

de la et
de 1830

de 1831 il est
Voyage
dont le
le 3^e en
de FINE.
— G. BERTIN, *Supr. des*

naïlle), méde-
ois Trappe, dans
novembre 1786.
Il fit ses études
docteur en 1814.
de solitaires tacit-
il trouve

une libération,
est ainsi. C'est
de

modernes et re
moderne, l'âme des
le duel et la ma-
in-8°; une 3^e édi-
1844; — *Thérapeutique*
nts spéciaux de la plu-
canoniques; 1841, in-8°; —
orthodoxe, à l'usage des
— *Essai sur la Théologie*
rts avec la physiologie
s spécialement destiné
; nouv. édit., augmentée,
sur la Physiologie hu-
duction aux études
la théologie morale,
ouvrage destiné
séminaires; 1844,
année; — *Théorie*
et de la Géologie;
analytique et synthé-
des éléments morbides
l'école de Montpellier);
de son Frédéric Bé-
therapies de la
ouvrage qui a obtenu en
académique. J. B.

théologie,
des quatre
concile de
à porter les
entement, avec paix

d'esprit, *Joie et liberté intérieure*; Paris, 1842,
in-4°; — *Bras armé pour aimer l'état de reli-
gion chrétienne*, etc.; Paris, 1844, in-8°.

M. G.

Launoy, *Hist. du Collège de Navarre*. — Du Verdier,
Bibl. française.

DEBROSSES. Voyez BROSSES.

DEBRY (Jean-Antoine), homme d'État fran-
çais, né à Vervins, en 1760, mort à Paris, en
1834. Il était avocat, et avait publié plusieurs
écrits en faveur de la révolution, lorsqu'en 1791
il fut élu député à l'Assemblée législative. Peu
de membres de cette assemblée montrèrent un
patriotisme plus ardent que le sien. Il demanda,
le 1^{er} janvier 1792, la mise en accusation des
princes français émigrés, et le 16 du même
mois il fit décréter que Monsieur, frère du roi,
par le fait de son émigration, était censé avoir
abdiqué son droit éventuel à la régence. Ce fut
sur sa proposition que l'Assemblée rendit le dé-
cret par lequel elle s'attribuait exclusivement et
sans le concours de la sanction royale le droit de
déclarer la patrie en danger. Quelques jours
auparavant il avait appuyé la mesure relative
à la dissolution de la garde constitutionnelle du
roi. Le 8 août il demanda un décret d'accusa-
tion contre le général La Fayette, pour avoir
fait délibérer son armée sur les événements
du 20 juin. Il prit une part active à ceux du 10
août, et quelques jours après proposa la créa-
tion d'un corps de 1,200 tyrannicides, destinés
à aller attaquer individuellement, et jusque sur
leur trône, les rois qui avaient formé une
coalition contre la France. Réélu à la Convention
nationale, Debry opina, dans le procès du roi,
pour la formation d'un tribunal d'État, pris hors
de l'assemblée, qui eût eu à juger tous les crimes
de contre-révolution, quels que fussent le nom
et le rang de leurs auteurs. Ce vote semble in-
diquer qu'il ne reconnaissait pas à la Conven-
tion le droit de juger Louis XVI; cependant, il
vota ensuite la mort du roi sans appel et sans
sursis. Depuis lors jusqu'au 9 thermidor, il ne
reparut que rarement à la tribune, pour provo-
quer des mesures contre les émigrés et faire dé-
créter la translation des restes de J.-J. Rousseau
au Panthéon. Accusé de fédéralisme, et ayant
protesté contre le coup d'État du 31 mai, il faillit
être arrêté avec les soixante-treize girondins qui
furent emprisonnés pendant plus d'un an, et qui,
par la protection de Robespierre, échappèrent
aux ultra-révolutionnaires. Mais après le 9 ther-
midor il reparut sur la scène. Envoyé en mission
dans les départements de Vaucluse, de la Drôme
et de l'Ardèche, il revint bientôt après prendre
part à la discussion de l'acte constitutionnel, où
il fit insérer dans la déclaration des droits
l'article suivant : « Tout traitement qui ag-
grave la peine déterminée par la loi est un
« crime. » — A l'expiration de la session Con-
ventionnelle, Debry fut nommé au Conseil des
Cinq-Cents, et présida deux fois cette as-

semblée, à laquelle il fut appelé à trois reprises différentes : il y revint aux sentiments de républicanisme prononcé qu'il avait fait paraître à l'Assemblée législative. L'adresse du Corps législatif au peuple français sur la journée du 18 fructidor est de lui. En l'an vi (1798), Jean Debry fut choisi avec Roberjot et Bonnier pour représenter la république au congrès de Rastadt. On connaît la sanglante catastrophe qui termina leur mission. Jean Debry échappa seul à l'infâme guet-apens où ses deux collègues perdirent la vie. Laisse pour mort par les assassins, après avoir reçu treize coups de sabre, il parvint cependant à gagner la demeure du baron de Goertz, ministre de Prusse, qui prodigua au blessé tous les soins qu'exigeait sa situation. Rentré en France, lorsqu'il fut rétabli de ses blessures, Debry figure au 18 brumaire parmi les députés qui secondèrent les projets du général Bonaparte. Il fut pendant quelque temps membre du Tribunat, et le premier consul le nomma en l'an ix (1801) préfet du département du Doubs, qu'il administrait encore en 1814. A la première nouvelle du rétablissement des Bourbons, Debry parut à l'une des fenêtres de la préfecture, le 22 avril, une cocarde blanche à son chapeau, tandis que ses domestiques, par son ordre, en distribuaient aux fonctionnaires publics. Il demanda le registre des actes de la préfecture, y fit inscrire le sénatus-consulte qui rappelait le roi, et signa le premier. Il écrivit ensuite à Monsieur, comte d'Artois, pour lui offrir l'hommage de son profond respect et de sa soumission et pour le prier de lui accorder la liberté de finir ses jours dans la retraite. Pendant les cent jours il fut appelé à la préfecture du Bas-Rhin. La seconde rentrée des Bourbons lui fit perdre cette place. Compris dans l'ordonnance d'exil rendue contre les conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI, il sollicita vainement de Monsieur la permission de rester en France, et se retira en Belgique. La révolution de 1830 lui rouvrit les portes de la France. Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans. On a de lui : *Essai sur l'Éducation nationale*; 1790, 2 vol. in-8°; — *Éloge de Mirabeau*; 1790, in-4°; — *Opinion sur la constitution de 1793*; in-8°; — *Catéchisme des Élections*; 1797, in-8°.

Thiers. *Hist. de la Rev. fr.* — Le Bas, *Dictionnaire encyc. de la France*. — Rabbe et Bouteiller, *Biographie des Contemporains*.

DEBURE (Guillaume-François), bibliographe, né à Paris, en 1731, mort le 15 janvier 1782. Il exerça avec distinction la profession de libraire; son père et son grand-père l'avaient précédé dans la même voie. Debure rendit les plus grands services à la science des livres; jusqu'à lui il n'avait pas existé un répertoire raisonné des ouvrages rares et des éditions précieuses; il se consacra à remplir cette lacune. A l'âge de vingt-quatre ans, il fit paraître un livret intitulé : *Museum typographicum*, tiré à très-peu d'exem-

plaires. En 1763 il mit au jour le premier volume de sa *Bibliographie instructive de la connaissance des livres liers*; le septième et dernier de ce travail parut en 1768. Une pareille œuvre est nécessairement bien arriérée; le goût des bibliophiles a subi d'énormes modifications; des livres fort recherchés sont maintenant dédaignés; d'autres, d'autant plus rares, ont été découverts ou remis à l'époque où elle parut; l'*instructive* était chose tout à fait nouvelle; elle fut extrêmement utile. Elle fut consultée avec profit : elle décrit les livres précieux avec des détails qu'on ne trouve nulle part aussi circonstanciés. Ces livres ont été relevés; mais est-il possible qu'elle ne glisse pas des méprises dans son étendu, touchant à toutes les langues, les idiomes, à tous les points de vue? Debure fut chargé de la belle bibliothèque qui furent les livres parisiennes pendant le dix-huitième siècle; en 1769, il publia le *Catalogue Gaignat*, 2 vol., qui se joignent à la *philie instructive*, et qui présentent d'une bien riche réunion de livres. *Catalogue des livres de M. Gaignat*, 1757, in-8°, est également recherché.

DEBURE l'aîné (Guillaume) cousin germain et associé de Guillaume Debure, en 1783, le *Catalogue des livres de La Vallière*; 1^{re} partie, 3 vol. in-8°. Une ample collection d'anciens livres n'a jamais été formée; la vente pour 465,000 francs, et, d'après la liste éprouvée de pareils ouvrages, c'est aujourd'hui rapportera grâce à la concurrence qu'elle fait au monde des amateurs d'impression. Guillaume Debure avait épousé une fille de Didot l'aîné; il eut pour suite pour successeurs deux fils, dont l'un, son honorable réputation. Dura première année du siècle, les plus précieux livres furent confiés à Debure, les catalogues qu'ils rédigèrent : scrupuleux, une connaissance parfaite de la bibliographie. On peut citer les catalogues de 1804; de Caillard, 1808; Firmin Didot, 1810; de Larcher, 1813; et de Mac-Carthy 1815. Debure fut aussi comme éditeur d'importants ouvrages, durable l'érudition française : nous mentionnerons les travaux de M. Silvestre de Sacy, la langue arabe et le *Catalogue des livres de M. Van Praet* en 7 vol., rédigé par M. Van Praet de cette immense Bibliothèque

éclatant les livres en titre. En laissant qu'il les affaires, et ils s'occupaient d'une vente qui fut du public éclairé, en raison des qui parurent alors au grand jour; originaux de divers écrits de Rameau leur existence. Les deux frères à peu de distance l'un de l'autre; frère, l'aîné, décéda le 15 janvier des quatre-vingt-huit ans; il laissait à l'épave précieuse parfaitement choisis le catalogue a été fort bien dressé les instruit (M. Potier); leur vente, novembre 1853, a produit la somme de 140,700 francs. M. Debure s'est attaché à former une collection. Il avait rassemblé près de soixante-cinq volumes, unique en son genre, heureuse pour échapper à la disette ordinaire des collections littéraires; elle a été achetée en bloc par le cabinet des estampes de la Bibliothèque.

G. BRUNET.

dans le *Journal des Débats*, novembre 1853, et dans le *Bulletin de Bibliophilie*, 1853. — Notice en tête du catalogue de la bibliothèque de Debure, 1853.

DAUBY-FAUREN (Jean-François), français, frère de Guillaume Fauren, le 16 septembre 1741, mort le 15 janvier 1825, vécut constamment à Paris. On a de lui : *A. M. T. S. Boissellations philosophica, libri quinti Johannes Eremita*; Paris, 1783, in-8°. *Eremita* est un pseudonyme de Debure. *Manuel d'Épictète, extrait des livres d'Arrien*; Paris, 1784, 2 vol. in-8°. *Œuvre d'un Solitaire à un académicien sur la nouvelle version de l'Histoire des Animaux d'Aristote*, 1784, in-4°; — *Les Amours passés et Chloé, trad. du grec de Théophraste*, 1787, in-4°; — *Épître dédiée à la nation constituante*, imprimée en 1791, en tête du Nouveau Testament de la Bible par Sangrin; Paris, 1791, in-8°.

Œuvres, univ. et port. des Contem-

DECAEN (Jean-Gaspard), artiste dramatique, né à Newkolin (Bohême), le 18 juin 1846. Il était un jongleur qui parcourait le pays en gymbade, et posait leur argent. Ils trouvaient quelque argent des douleurs qui auraient le plus énergique, le pauvre, vers un but certain; il y parvint par la pantomime aux préceptes de la renommée, et il y réussit. Un jour, personnage mime, qui tout sans prononcer une

parole. Plein d'intelligence, Debureau, sous son masque enfumé, aimait le public : il le faisait rire quand il souriait, pleurer quand il essayait une larme; caustique, fin et railleur, stupide à merci, inquiet et guetteur, rompu de coups, vindicatif et malicieux, gourmand et goulu, tous jours amusant, toujours intéressant, il était l'idole de son public, qui accourait en foule pour l'applaudir, chaque soir. Non-seulement Debureau jouissait de sa réputation de mime, de pierrot; mais son éloge comme homme particulier était dans toutes les bouches : on vantait sa probité, sa douceur de caractère, l'aménité de ses mœurs et de son esprit. Gardien de la fortune du théâtre qui lui était confié, il l'administrait avec une probité exemplaire. Aussi sa mort fut-elle une douleur publique sur le boulevard du Temple, où sa réputation était bien établie sous tous les rapports.

A. JADIN.

Histoire de Debureau, par J. Jadin. — *Galerie des Artistes dramatiques*.

DECAEN (Charles-Mathieu-Isidore, comte), général français, né à Caen, le 13 avril 1769, mort à Erment, dans la vallée de Montmorency, le 9 septembre 1832. Issu d'une famille honorable, mais peu favorisée de la fortune, il perdit à l'âge de douze ans son père, qui occupait un modeste emploi au bailliage de Caen. Il avait été destiné au barreau, mais son inclination naturelle le porta vers la profession dans laquelle il devait s'illustrer : en 1792 il fut élu par ses concitoyens sergent-major de la deuxième compagnie des canonniers du quatrième bataillon de volontaires, et quelques mois après (janvier 1793) il était adjudant-sous-officier à l'armée du Rhin. Il servait sous Kléber, lorsque les événements de la campagne de 1793 forcèrent ce général, déjà célèbre, à se renfermer dans Mayence. Decaen partit avec les braves qui s'étaient distingués dans le siège mémorable de cette ville, pour prendre part aux guerres de la Vendée. Il y servit comme officier d'état-major auprès des généraux Canclaux, Du Bayet et Marceau. Quittant en 1795 ce pays, qu'avait désolé la guerre civile, pour revenir sous Kléber, à l'armée de Rhin et Moselle, il recevait du général Hoche une lettre qui faisait honneur à l'un et à l'autre : « Pars, mon cher Decaen, lui écrivait celui-ci; va à un poste honorable, et sers bien ta patrie. » Decaen prit une part glorieuse à la campagne de 1796, pendant laquelle, à vingt-sept ans, il fut nommé général de brigade. Il se distingua principalement aux batailles de Rastadt, d'Ettingen, de Neresheim, d'Ingolstadt, et reçut les félicitations du Directoire, qui lui vota un sabre d'honneur, que lui remit Moreau.

Après le traité de Campo-Formio, Decaen passa à l'armée du Danube, sous les ordres de Jourdan (1798), puis à l'armée du Rhin (en 1799), et fut l'année suivante promu au grade de général de division, que lui avaient mérité ses glorieux services. Il contribua puissamment, avec le

général Richelieu, au gain de la célèbre bataille de Hohenlinden, et prit part à toutes les grandes affaires qui amenèrent, le 8 janvier 1801, le traité de Lunéville. Nommé en 1802, par le premier consul, capitaine général des possessions françaises à l'est du cap de Bonne-Espérance, il partit de Brest avec l'amiral Linois, le 6 mars 1803, et arriva quatre mois après devant Pondichéry. La situation était des plus critiques; la guerre avec l'Angleterre était imminente. Il reçut ordre de se retirer à l'Ile-de-France: là pendant huit années (de 1803 à 1811) le capitaine général eut à lutter contre des obstacles de toutes natures, qui lui fournirent l'occasion de déployer un courage et une persévérance admirables, en même temps qu'une capacité administrative supérieure encore à ses talents militaires. Il appropria, en les modifiant, des lois nouvelles aux besoins de la colonie, qu'il dota d'une foule d'utiles établissements; l'Ile-de-France eut tellement à se féliciter des bienfaits de cette législation, qu'elle stipula plus tard, dans un article de sa capitulation avec les Anglais, qu'elle continuerait, même en passant sous une domination étrangère, à être régie par le *Code Decaen*. « Le général Decaen, disait le baron Lacuée, à la chambre des députés, le 27 janvier 1834, a presque fait oublier dans l'Inde les Duplex et les Labourdonnais. »

A peine rentré dans sa patrie, après la reddition de l'Ile-de-France, il fut nommé, en remplacement de Macdonald, au commandement de l'armée de Catalogne. Il s'y distingua, comme toujours, par sa valeur et son austère probité. De retour à Paris, il reçut presque aussitôt l'ordre d'aller prendre le commandement en chef de l'armée de Hollande. La Restauration, voulant s'attacher le général Decaen, lui confia la 1^{re} division militaire et le promut au grade de grand-croix de la Légion d'Honneur. Envoyé à Bordeaux au commencement des cent jours, il capitula avec Clausel, et reçut quelques jours après de l'empereur, qui l'appela aux Tuileries, l'ordre d'aller se mettre à la tête du corps d'observation des Pyrénées orientales et de prendre le commandement de la neuvième et de la dixième division militaires. A la nouvelle du désastre de Waterloo, il vit se soulever contre lui la populace du midi, qui se signalait à cette triste époque par des actes d'une ferocité sauvage, et il eût été massacré à Montauban sans l'intervention du maréchal Pérignon. Arrêté vers la fin du mois d'octobre, Decaen vécut loin du monde et des affaires, pauvre après avoir occupé dans l'Inde une place où il lui eût été facile de s'enrichir. Retiré à Ermont, dans la vallée de Montmorency, dans une modeste demeure, où s'écoulèrent en paix les treize dernières années de sa vie, il fut emporté en 1832 par le fléau terrible qui, parti du fond de l'Asie, frappa alors un si grand nombre de victimes. Le général Decaen a laissé des Mémoires intéressants, que sa famille est dans l'intention de publier.

C. HIPPEAU.

Victoires et Conquêtes des Français. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire.* — Discours prononcés à la chambre des députés, le 27 mai 1833, par le maréchal Soult, et le 27 janvier 1834, par M. Charles Dupin, Baudé, Mauguin, le baron Lacuée. — *Biographie du général Decaen*, par M. L.-E. Goutier, Caen, 1830.

DECAISNE (Henri), peintre français, né à Bruxelles, le 27 janvier 1799. Élève de Girodet et de Gros, il obtint une médaille d'or de deuxième classe en 1828, et exposa au salon de 1827: *Milton aveugle dictant Le Paradis perdu à ses filles*; lithographié par Léon Noël; — *Une jeune Fille à sa fenêtre*; lithographié par Léon Noël; — *Une jeune Mûlière tenant un enfant*: appartient à M. Didot; — *Le Père malade*; — *Le Mari malade*: galerie du duc d'Orléans; — *Marguerite de Valois sauvant la vie à un protestant*: liste civile; lithographié par Léon Noël; — (1831) *Les derniers moments de Louis XIII*: au palais de Versailles; lithographié par Léon Noël; — (1833) *Les Adieux d'Anne de Boleyn à sa fille Elisabeth*: acheté par le prince de Ligne; — *Mélie de Montpensier écrivant ses Mémoires*: liste civile; — (1835) *Henri de Lorraine, duc de Guise, au milieu des ligueurs*: au château d'Eu; — *Mater dolorosa*: à Bruxelles; gravé par H. Garnier; — (1836) *Le Christ descendu de la croix*; gravé par H. Garnier; — *L'Ange gardien*: ce tableau, gravé par Bouquet et placé dans un cabinet de la reine Marie-Amélie, a été transporté après le sac des Tuileries au palais de l'Assemblée législative; — *François 1^{er} à Madrid*; — (1837) *Henriette de France, reine d'Angleterre, reçue au Louvre par Anne d'Autriche et Louis XIV*: liste civile; — (1838) *La Méditation de la Vierge*; — *Entrée de Charles VII à Rouen*: au Musée de Versailles; — *Une Baigneuse*; — (1839) *La Charité*: au musée de Hambourg; gravé par Sixdeniers; — *Le Giotto gardant des moutons*: au Cercle des Arts; — (1841) *L'Adoration des Bergers*; — *Françoise de Rimini*; gravé par Rollet; — (1842) *Institution de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*: musée de Versailles; — (1843) *Plan-fond pour le palais du Luxembourg*; — (1844) *L'Education du Christ*: à l'église Saint-Paul et Saint-Antoine; — *Prise de Marrah*; musée de Versailles; — (1846) *Les Joies maternelles*; — (1847) *Conversation*; — *La Discuse de bon aventure*; — (1848) *Boniface de Montfort élu chef de la quatrième croisade*: liste civile; — *Une jeune Malade*; — (1849) *Suzanne au bain*; — *Dernière visite de Raphaël à son atelier*; — (1850) *Le chancelier de L'Hôpital pendant la Saint-Barthélemy*; — *L'Assommoir de la Vierge*; — *Louis XIV et M^{me} de Vallière*; — (1852) *Le Dauphin dans la pie du Temple*; — *Jane Shore*. Outre ces toiles, se sont remarquer par une grande cor de dessin et un coloris vrai, on doit encore à cet artiste: *Un Factionnaire grec trouvant sur un rocher le corps d'une jeune fille de Chio*; —

int; — *Endy Francis implorant* son père, en faveur des Stuarts; — *Edwards Smith*; — *Agar et Imael* laert; au Musée de Bruxelles; — *La couronnement ses plus illustres en* Augustins de Bruxelles; — *Les quipellées*: à l'église Saint-Paul de Paris; et venir à moi les petits enfants, But à l'Académie royale de Bruxelles.

A. SAGRAY.

Historique sur le peintre Henri Decaisne, par l'abbé X. B., n° 10, des *Bulletins de l'Académie Belge*. — *Archives des musées impériaux*, n° 10, 1871.

DECAISNE (Joseph), botaniste français, frère d'Antoine, est né à Bruxelles, le 7 mars 1807. Il termina ses études à l'Athénée de Bruxelles, et vint se fixer à Paris avec sa famille, sous la direction de son père, mais bientôt il quitta la peinture pour le cours de l'École de Médecine, de 1823 à 1828. Il se sentit entraîné vers l'étude botanique: il entra (fin d'octobre 1824) au Jardin des Plantes en qualité d'élève sous la surveillance de Boissier, alors professeur. Son assiduité et son intelligence furent bientôt remarquées de M. de Mirbel, qui en 1828 le dirigea, sous sa direction, une des branches importantes de la culture du Muséum. Après avoir été nommé aide-naturaliste de la botanique rurale sous M. Adrien de Mirbel, il fut chargé de la chaire de botanique appliquée, et en 1848 au Collège de France par un décret du ministre provisoire. Ses travaux lui avaient ouvert les portes de l'Académie des Sciences (1848), de l'Académie de Médecine (1849), de l'Académie de l'Économie rurale (1850), de l'Académie de l'Économie rurale (1851), de l'Académie de l'Économie rurale (1852), de l'Académie de l'Économie rurale (1853), de l'Académie de l'Économie rurale (1854), de l'Académie de l'Économie rurale (1855), de l'Académie de l'Économie rurale (1856), de l'Académie de l'Économie rurale (1857), de l'Académie de l'Économie rurale (1858), de l'Académie de l'Économie rurale (1859), de l'Académie de l'Économie rurale (1860), de l'Académie de l'Économie rurale (1861), de l'Académie de l'Économie rurale (1862), de l'Académie de l'Économie rurale (1863), de l'Académie de l'Économie rurale (1864), de l'Académie de l'Économie rurale (1865), de l'Académie de l'Économie rurale (1866), de l'Académie de l'Économie rurale (1867), de l'Académie de l'Économie rurale (1868), de l'Académie de l'Économie rurale (1869), de l'Académie de l'Économie rurale (1870), de l'Académie de l'Économie rurale (1871), de l'Académie de l'Économie rurale (1872), de l'Académie de l'Économie rurale (1873), de l'Académie de l'Économie rurale (1874), de l'Académie de l'Économie rurale (1875), de l'Académie de l'Économie rurale (1876), de l'Académie de l'Économie rurale (1877), de l'Académie de l'Économie rurale (1878), de l'Académie de l'Économie rurale (1879), de l'Académie de l'Économie rurale (1880), de l'Académie de l'Économie rurale (1881), de l'Académie de l'Économie rurale (1882), de l'Académie de l'Économie rurale (1883), de l'Académie de l'Économie rurale (1884), de l'Académie de l'Économie rurale (1885), de l'Académie de l'Économie rurale (1886), de l'Académie de l'Économie rurale (1887), de l'Académie de l'Économie rurale (1888), de l'Académie de l'Économie rurale (1889), de l'Académie de l'Économie rurale (1890), de l'Académie de l'Économie rurale (1891), de l'Académie de l'Économie rurale (1892), de l'Académie de l'Économie rurale (1893), de l'Académie de l'Économie rurale (1894), de l'Académie de l'Économie rurale (1895), de l'Académie de l'Économie rurale (1896), de l'Académie de l'Économie rurale (1897), de l'Académie de l'Économie rurale (1898), de l'Académie de l'Économie rurale (1899), de l'Académie de l'Économie rurale (1900).

le Recueil des savants étrangers; — *Recherches sur les Anthridies et les Spores de quelques Fucus*; — *Mémoire sur les Corallines*; — *Herbarii Timorensis Descriptio*; in-4°, 6 planch.; — *Études sur quelques genres de la famille des Asclépiadées*; — *Description des Asclépiadées et des Plantaginées*; dans le *Prodromus* de De Candoille; — *Description des genres Brimyspermum, Pseudos et Gyrinopsis*, du groupe des Agavaceae; — *Plantes de l'Arabie Heureuse récoltées par M. P. E. Botta*, 1^{re} partie, comprenant les *Algues*, les *Fougères* et les *Lycopodiées*; dans les *Archives du Muséum*; in-4°, 4 planch.; — *Essai sur une Classification des Algues et des Polyptères calcifères*; — *Plantes Asiaticques dans l'Inde recueillies par V. Jacquemont*; Paris, in-4°, Firmin Didot: cet important ouvrage, commencé par M. Cambes, a été terminé par M. Decaisne, qui en a publié 120 planches. Outre ces mémoires, M. Decaisne a donné un nombre considérable de détails botaniques dans le *Tentamen Florae Senegambicae*, les *Icones selectae*, publiées par M. B. Delessert, et les analyses de tous les palmiers de l'archipel indien, au nombre de plus de soixante, publiées dans la *Rumphia*.

A. S.

Renseignements particuliers.

DECAISNE (Pierre), médecin belge, frère du précédent, naquit à Bruxelles, le 11 mai 1809. Il fut attaché (octobre 1830) en qualité d'officier de santé au corps des volontaires français commandés par le général Niellon, et obtint le grade d'aide-major sur le champ de bataille de Berchem. Successivement médecin de régiment (25 août 1837) et médecin de garnison (1848), M. Decaisne a publié les mémoires suivants: *Essai sur les corps étrangers développés spontanément dans l'articulation fémoro-tibiale*; 1835; — *Choix d'Observations chirurgicales*; 1838; — *Lettre à un confrère parisien sur l'ophtalmie régnant en Belgique*; 1841; — *De la Phlébite considérée comme cause de la phlegmatia alba dolens*; 1841; — *Sur l'application de l'eau froide en chirurgie*; 1841; — *Remarques sur la réunion immédiate après les amputations*; 1843; — *Observations pratiques sur les plaies pénétrantes des articulations*; 1844; — *Sur les données fournies par l'anatomie pathologique à la médecine pratique*; 1847; — *Mémoire sur les causes de l'ictère*; 1845; — *De l'emploi de la pommade au nitrate d'argent dans le traitement des tumeurs blanches*; 1848; — *Des plaies des articulations et des tendons*; 1851; — *Sur les moyens d'éviter les amputations et les résections osseuses*; 1854. Ce mémoire a été couronné à l'Académie royale de Médecine de Bruxelles. Chevalier de l'ordre de Léopold (1834) et de la Croix de Fer (1835), reçu docteur à la Faculté de Louvain, M. Decaisne est membre de l'Académie royale

de Médecine, et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Gand.

A SAUZAY.

Renseignements particuliers.

DECAMPS. Voyez CAMPS et DESCAMPS.

DE CANDOLLE. Voyez CANDOLLE (DE).

* **DECATUR** (*Stephen*), marin américain, né le 5 janvier 1779, dans le comté de Maryland, mort le 22 mars 1820. Il entra en 1798 au service, et ne tarda pas à se signaler par son intrépidité. Une frégate américaine, *Philadelphia*, ayant échoué sur un rocher, avait été prise par les Tripolitains; le jeune Decatur entreprit de l'enlever ou de la détruire dans le port où elle avait été conduite: il se jeta dans une barque avec une poignée de volontaires, et le 16 février 1804, entrant à la faveur de la nuit dans la rade de Tripoli, il attaqua la frégate au milieu des bâtiments qui l'entouraient et des batteries qui croisaient leur feu sur elle; ne pouvant emmener le navire dont il s'emparait, il le livra aux flammes. L'année suivante, il dirigea une nouvelle attaque sur Tripoli; il enleva à l'abordage plusieurs chaloupes canonnières. Sa fermeté dans un péril extrême lui sauva la vie: luttant corps à corps avec un officier barbaresque, il fut renversé, et son adversaire brandissait un poignard pour le percer; Decatur détourne le coup, saisit un pistolet qu'il avait dans sa poche, et, quoique renversé, il parvient à le placer contre le front de l'ennemi qui se penche sur lui et qu'il étend roide mort. Lorsque plus tard la guerre éclata entre l'Angleterre et les États-Unis, Decatur reçut le commandement d'une frégate de 44 canons, et il fut l'un des officiers qui infligèrent à l'orgueil britannique des revers humiliants. Le 25 octobre 1812, il rencontra la frégate de 38 canons *Le Macedonien*; après un combat acharné, le bâtiment anglais, démâté et désarmé, fut contraint de se rendre; il avait 104 tués ou blessés sur un équipage de 290 hommes; son antagoniste n'avait que 5 morts et 7 blessés. Cette différence énorme, qui se reproduisit dans plusieurs engagements de la même époque, venait de ce que les Américains confiaient à des canonnières habiles des bouches à feu d'un gros calibre, tandis que les Anglais, négligents après une longue suite de succès, avaient un matériel insuffisant et des matelots peu exercés. Plus tard, Decatur fut moins heureux: le 15 janvier 1815, ayant sous ses ordres la frégate de 44 canons *Le Président*, il sortit du port de Boston en dépit d'une escadre anglaise qui le tenait bloqué: poursuivi et atteint par plusieurs navires, il succomba sous des forces inégales, et fut pris à la suite d'une résistance opiniâtre. Cette défaite ne nuisit point à l'estime qu'il avait inspirée à ses concitoyens. Le rétablissement de la paix l'empêcha de reprendre un service actif; mais il fit partie du conseil qui dirigeait les affaires de la marine. Quelques critiques amères qu'il dirigea sur la conduite d'un de ses collègues, le commodore Baran, furent la cause

d'un duel au pistolet; Decatur y trouva la mort. Il réunissait les conditions qui forment le grand homme de mer: constitution robuste, activité infatigable, courage extrême, dirigé par un jugement éclairé et par un coup d'œil sûr.

G. B.

Cooper, Naval History of the United States. — James, Naval History of Great Britain.

* **DECAZES** (*Élie*, duc), célèbre homme d'État français, issu d'une famille de magistrature, est né le 28 septembre 1780, à Saint-Martin-du-Laye, sénéchaussée et présidial de Libourne (Gironde), dont son père était lieutenant particulier. Le jeune Decazes, qui avait commencé ses études à l'École Militaire de Vendôme en 1790, les termina en 1799. Après avoir débuté avec succès dans le barreau, il épousa, en 1805, la seconde fille du comte Murair, premier président de la cour de cassation, fut nommé juge suppléant au tribunal civil de la Seine, et peu de temps après juge titulaire. Appelé à La Haye en 1807, par la confiance du roi de Hollande, mais forcé par l'état de sa santé de rentrer en France à la fin de cette année, il reçut du roi Louis-Napoléon le titre de conseiller de cabinet, avec la direction des intérêts particuliers de ce prince en France. L'occupation de la Hollande par un corps d'armée impérial déterminait le roi à abdiquer, en août 1810, en faveur de son fils et à s'éloigner de ses États. Le comte Réal raconte dans ses Mémoires que l'empereur n'apprit le lieu où son frère s'était retiré que par une lettre écrite quinze jours après son départ par lui à M. Decazes et que la poste avait interceptée. M. Decazes se rendit auprès du roi à Toplitz, et l'accompagna pendant plusieurs mois en Bohême et en Autriche. Revenu de Graz en Styrie, en janvier 1811, il fit partie, comme conseiller, de la première formation de la cour impériale de Vienne. Vers le même temps, et sur la demande de l'impératrice, mère de l'empereur, il fut nommé ministre de ses commandements. A l'époque de la Restauration M. Decazes présidait le conseil de Paris depuis trois ans. La réputation qu'il avait acquise l'avait fait désigner et pressenti par le procureur général et par le grand-juge pour la place d'avocat général à la cour de cassation. Le comte Réal, dans ses Mémoires, exprime son refus obstiné de l'empereur d'adopter ces suggestions, qu'appuyait l'archevêque de Paris, la continuité des rapports de M. Decazes avec le prince Louis-Napoléon depuis son départ de France. M. Decazes fut nommé en janvier 1814 ministre de la justice, et prit part avec sa compagnie à la défection sous Montmartre et à la chute de Napoléon. Après les événements politiques de 1814, il se rallia au gouvernement constitutionnel promis par la déclaration de Saint-Ouen, et fut nommé ministre de la justice le 20 mai 1814. Il fut élu à l'Assemblée nationale le 20 mai 1814. Convaincu que la charte de 1814 n'était qu'une assemblée générale de la cour royale

un nouveau serment, alors que
délité de celui qu'il venait de
faillit. Deux jours après il fut
ses fonctions de conseiller et
a décret d'exil, entre les noms
ait et de baron Segnier, avec
signer à quarante lieues au moins
a dans ses propriétés de la Gi-
retour du roi, qui l'appela le
poste de préfet de police. Les
se ayant évacué Paris, la tran-
sition fut confiée à la garde natio-
narmes. C'est avec cette faible
sances ont à assurer l'exécution
royale qui prononçait la disso-
bution, à protéger l'entrée du roi
ont des autorités évincées trois
2. Peu de jours après, il fut
a roi, à l'occasion d'une pré-
d'empoisonnement sur la per-
sonne Alexandre à l'Élysée. Après
un plébiscite de bienveillance sur
XVIII l'autorisa à lui faire dis-
paraitre. Vers cette époque, le
seigneur du duc d'Otrante, ministre
liste de soixante-huit personnes
avoir l'ordre de quitter Paris.
26 juillet réduisit le nombre des
bâtes de l'Assemblée à trente-huit,
devaient être traduites devant
l'autorité quitter la France. M. De-
à faire rayer de la première
liste, entre autres ceux du comte
et de Benjamin Constant. Au
colonel Labédoyère, qui avait
où il n'était pas inquiété, pour
avait été reconnu dans la di-
vision de gendarmerie, arrêté
de celui-ci à son arrivée, et
ministre de police, où M. Decazes
leur de l'interroger. Il en fut de
M. Ney, arrêté dans le Cantal
des royalistes du pays. L'esprit
au point de police cette arresta-
tion des lieues de Paris et, il faut
gouvernement lui-même, qui
hors de France. L'arresta-
tion Lavalette, qui avait précédé
l'émigration suivie de sa condam-
nation, les efforts pour obtenir sa
libération de son mari. En appre-
nant dit à M. Decazes, devenu
ministre (2^e sept. 1815) :
« Je disant que c'est nous »
l'émigration ; portée en effet à la
Assemblée des députés par M. de
la comte de Barbé-Marbois
à son lieu à la nomination
ministre arrêta de proposer une
loi que ses deux ministres
du pays. La fermeté du

roi fit abandonner l'accusation. La marche insurrectionnelle de Didier sur Grenoble fut une occasion d'attaques violentes et des plus contradictoires contre le ministre de la police. M. Decazes avait réclamé, avant l'événement, l'augmentation de la garnison de Grenoble, demandant même qu'à défaut d'autres troupes un bataillon de la garde fût envoyé de Paris; ce fut la présence de la légion de l'Éclaireur qui sauva la ville. Le rejet ou l'acceptation de la demande de grâce de quelques-uns des condamnés n'était pas dans les attributions du ministre de la police, mais bien dans celles du ministre de la justice, et la rigueur de la décision qui fut prise ne peut être attribuée qu'à l'exagération des rapports militaires.

L'ordonnance du 5 septembre 1816 mit fin à la lutte d'une chambre qui se prétendait plus royaliste que le roi lui-même. Accueillie avec reconnaissance au dedans et confiance au dehors, cette ordonnance inaugura la France constitutionnelle et prépara la libération du territoire. En proclamant qu'aucun article de la charte ne serait modifié, elle avait exclu de la chambre les députés âgés de moins de quarante ans. M. Decazes n'en avait que trente-six ; il fut élevé à la pairie avec le titre de comte. La disposition royale qui conféraient cette double dignité rapporte qu'un des aïeux de M. Decazes avait reçu des lettres de noblesse de Henri IV, en 1595, « pour avoir, étant maire de Libourne, dit ce roi, chassé nos sujets rebelles de notre ville de Saint-Emilion ». Veuf depuis douze ans, M. Decazes épousa, en 1818, mademoiselle de Saint-Aulaire, petite-fille par sa mère du dernier prince régnant de Nassau-Sarrebruck et petite-nièce de la duchesse de Brunswick-Bevern, qui obtint de Frédéric VI, roi de Danemark, la transmission du duché de Glucksberg en faveur des nouveaux époux. Quoique nommée sous l'empire de la même loi électorale, la chambre nouvelle donna au gouvernement une majorité de 40 voix. MM. le maréchal Saint-Cyr, Lainé, Pasquier, Molé avaient été appelés dans le cabinet en 1816 et 1817 ; une nouvelle loi électorale étendit le droit de voter à tous les imposés de 300 fr. ; elle augmentait le nombre des électeurs, mais en conservant le renouvellement par cinquièmes et la réunion des électeurs en un seul collège. Une autre loi, pour régler le mode d'avancement dans l'armée et assurer le sort des officiers, fut également votée l'année suivante ; la confiance qu'elle inspira contribua à la libération du territoire, qui fut évacué à la fin de 1818. Les deux renouvellements survenus dans l'intervalle avaient appelé à la chambre, sans changer toutefois la majorité, des noms tels que ceux de La Fayette, Manuel, Benjamin Constant, considérés comme les représentants du parti républicain. Le cabinet se divisa : M. de Richelieu se retira, après avoir vainement tenté de former un nouveau ministère. M. Decazes, qu'il pressa de rester après lui, refusa de le

remplacer à la présidence du conseil, mais accepta plus tard le ministère de l'intérieur, auquel il donna une nouvelle vie. Son premier acte fut le rétablissement de l'exposition quinquennale de l'industrie, qui eut lieu en 1819, avec le plus grand éclat, au Louvre; il renouvela les courses annuelles de chevaux, établit un conseil général d'agriculture, et réorganisa les conseils généraux du commerce et des manufactures. Une société générale pour le soulagement et la moralisation des prisonniers, placée sous le patronage du duc d'Angoulême, devait se réunir deux fois par an. Un conseil général, auquel avaient été appelés vingt-quatre notabilités de toutes les opinions, avait la surveillance des prisons de Paris et du royaume, divisées entre MM. le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, le comte Daru, le vicomte Mathieu de Montmorency, M. Benjamin Delessert, M. le duc de Broglie, M. le baron Pasquier, M. le duc d'Albufera, M. Guizot, etc., etc. Enfin, le Jardin des Plantes, indépendamment d'autres subventions, reçut une dotation annuelle de 20,000 francs, heureusement maintenue jusqu'à ce jour, pour l'envoi des naturalistes voyageurs dans les deux mondes.

Le rejet par la majorité de la chambre des pairs, sans discussion et contrairement aux conclusions de la commission, du projet de loi voté par la chambre des députés pour la perception provisoire des trois douzièmes de l'impôt, en attendant le budget, força le roi à briser une opposition systématique, qui tendait à arrêter la marche du gouvernement et à le faire à entrer dans les voies révolutionnaires. L'ordonnance du 5 mars 1819 introduisit dans cette chambre soixante nouveaux pairs, choisis en partie parmi les plus grandes illustrations de l'empire. Toutes ces mesures du gouvernement n'empêchèrent pas les manœuvres des partis, et l'élection d'un nouveau cinquième amena à la chambre des députés le conventionnel Grégoire, nommé, assurait-on, par l'appoint de quelques membres de l'extrême droite. Le roi fut effrayé, et exigea des modifications à la loi des élections; la division des collèges par arrondissements et le renouvellement intégral eussent suffi aux exigences, comme les événements postérieurs l'ont prouvé et comme l'avait proposé M. Decazes l'année précédente; mais les ministres et leurs amis se divisèrent : M. Pasquier remplaça le général Dessoles aux affaires étrangères; le comte Roy, le baron Louis aux finances. M. Decazes eut la présidence du conseil sur le refus du duc de Richelieu. Un projet de loi mixte fut adopté pour les élections, et la majorité lui paraissait conquise, lorsque survint l'attentat de Louvel. Les ultra-royalistes cherchèrent à tirer parti de ce crime, et s'efforcèrent d'en faire retomber sur M. Decazes la responsabilité. Une accusation, aussi absurde qu'odieuse, portée à la tribune par M. Clausel de Coussergues, valut à son auteur l'apostro-

phe de *calomniateur*, que lui Saint-Aulaire : « Songez, dit-il, « il faut que vous obteniez la t « cazes, ou que la vôtre reste « mie! » L'amitié du roi ne pouvant par de telles attaques; sa confiance la même : il avait repoussé avec mande d'éloigner son ministre ne pouvait consentir à être le se besoin de pacification. Sa santé, ne lui laissait plus la force cessaire pour soutenir des luttes aussi ardentes. Il céda la présidence Richelieu et le portait à la comte Siméon. Le roi, qui n'était pas changé, éleva le comte de duc, de ministre d'État, et ambassadeur à Londres. M. sorti du ministère simple chevalier d'Honneur. Trois mois plus une promotion d'officiers de cet inscrivit le nom de son ambassadeur Decazes fut compris peu après la nomination des chevaliers de l'ordre de la Légion d'Honneur.

A la chute de ses anciens collègues de Richelieu (décembre 1821), M. l'ambassadeur de Londres, et restant dans la vie du roi son bienfaiteur, ne prit aucune part à la discussion politique dans la chambre du règne de Charles X, tout en évitant de donner le caractère d'une opposition systématique, il ne négligea aucune occasion de prendre part aux discussions de la chambre, et il contribua à de nouvelles lois, notamment dans les lois sur le Code pénal militaire; il participa à la loi du droit d'alinéa et du sacrilège, à l'institution des quatre jurés suppléants des deux jurés suppléants. En 1830 le trouva éloigné de Paris, qu'après le départ de la famille royale il exprima au futur roi le vœu de l'intérêt du pays comme dans le principe de la régence. Le trône avait la veille; le gouvernement avait adopté cette solution la seule possible. Cinq jours après au *Moniteur*, dans le compte rendu des séances de la chambre des députés, le duc Decazes : « Je déplore la catastrophe qui a frappé la France; j'eusse voulu l'éviter au prix de « mais en présence de faits accablants, je vois qu'une ancre de salut pour le pays, je m'y rallie. » Il avait voulu réunir toutes les combinaisons ministérielles, sept ans après que les fonctions de président de la chambre des pa-

Mission que furent élevés, en 1835, le séminaire des chanoines, la bibliothèque, le lycée sur le jardin de Luxembourg, le séminaire de la nouvelle pépinière, où fut semée l'école des vignerons, qui réforma les vignes commues dans les deux diocèses, en 1844, d'une mission extraordinaire du roi Christian VIII de Danemark des princes, qui l'honorait de son titre duc de le Rhénan et la croix de la Prusse.

Il passa et du petit nombre des
celui qui ont contribué à assurer à la
paix de leur pays au dehors,
les espérances et d'un pouvoir répu-
blicain. L'étude des lois et l'applica-
tion ont été dans les quinze pre-
mières de sa carrière comme magistrat,
l'homme président de cour d'assises ;
mais qu'il avait acquies des hommes
de loi, des docteurs, des hommes, de
l'élites chères de la société avec
l'état et d'intimes rapports des son-
s'en va civile ; l'élévation et la no-
minative, facile et forme en même
temps avait trouver de ressources et
dans les circonstances difficiles,
pour les propres qu'un autre à la
sainte l'appela Louis XVIII à la so-
ciété, et qu'il a rempli de manière
d'honneur. Fils de ses œuvres, il est
resté, étranger aux partis et à
l'histoire a recherché l'alliance des gens
qui il disait à la tribune : « Que
l'on soit par la charte ou à la charte
il sera également le bienvenu. »
Celle fusion, consacrée par l'ordon-
nance, mit hors de pair, selon son
bonnement le roi qui l'avait rendue,
dans qui la lui avaient conseillée, et
sur lequel ses adversaires eux-
mêmes, par leurs attaques, d'en
ont fait honneur. L'agriculture, les
arts avaient reçu de M. Decazes,
l'administration, l'impulsion la plus
et s'est cessé pendant le reste de
son règne ses efforts les plus
vigoureux. La métallurgie lui doit
ses établissements, les Forges
de la vallée de la Sambre et il y a trente ans, dans
la vallée de l'Aveyron, et
il avait une commune de 4000
habitants le nom de leur fondateur.
L'administration impériale et centrale d'A-
uvergne, l'administration impériale d'Horticultu-
re, l'administration d'honneur, il partage
l'étude ce que la politique
dans la retraite à laquelle
il a consacré la révolution de 1848.

chambellan honoraire du roi de Danemark, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de France auprès des cours d'Espagne et de Portugal au moment de la révolution de 1848, a quitté les affaires publiques en même temps que son père.

SERRA.

Galerie des Contemporains illustres. — Le Bea, *Dictionnaire encyclopédique*. — Biographie des Contemporains. — Dictionnaire historique de tous les ministres. — Mémoires du comte Rœl et du duc de Rohigo. — M. de Lamartine, *Hist. de la Restauration*. — De Vaulchada, *Hist. des deux Restaur.* — Lubin, *Hist. de la Restauration*.

DÉCEMBALE (1) (*Decimbalus*), roi des Daces, né dans le premier siècle de l'ère chrétienne, mort en 105. Il fut pendant de longues années, sous Domitien et sous Trajan, le plus entreprenant et le plus formidable ennemi de Rome. S'étant signalé de bonne heure par son courage et par ses habiletés dans toutes les parties de l'art militaire il fut élevé au trône par le souverain régnant Doerres, qui abdiqua en sa faveur. L'événement eut probablement lieu en 84. Le nouveau monarque traversa aussitôt le Danube, attaqua et enleva les postes avancés des Romains, défit et tua Appius Fabianus, gouverneur de la Mésie; et, portant partout la dévastation, il s'empara d'un grand nombre de villes et de forteresses importantes. Nous n'avons pas de détails sur cette invasion, mais nous voyons par quelques lignes de Tacite combien elle inquiétait les Romains. « Les événements politiques, dit cet historien, firent bientôt de parler d'Agriкола; son nom ne devait-il pas être prononcé lorsque tant d'armées périssaient dans la Mésie, dans la Dacie, dans la Germanie, dans la Pannonie, par l'imprudence ou la lâcheté des généraux, lorsque tant de forteresses, tant de garnisons tombaient au pouvoir de l'ennemi : au point qu'il ne s'agissait plus de conserver nos frontières, mais les quartiers de nos légions et nos provinces. » Effrayé de ces calamités, Domitien se rendit en Illyrie, en 86, avec toutes les troupes qu'il put rassembler. Il en confia le commandement à Cornelius Fuscus, préfet du prétoire. Ce général n'avait pas d'autre mérite que de s'être prononcé un des premiers pour Vespasien contre Vitellius. Il n'avait étudié la guerre que dans son palais de marbre et au milieu des plaisirs de la cour. En apprenant les préparatifs de Domitien, Décebale lui offrit la paix, mais à condition que les Romains payeraient aux Daces un tribut annuel de deux oboles (30 cent) par tête. Les maîtres du monde n'étaient pas encore assez dégénérés pour accepter une aussi insultante proposition. Tandis que Domitien allait à Rome effrayer le

(1) Le mot *Decébale* était probablement parmi les faces un titre honorifique équivalant à celui de *chef* ou de *roi*, puisque nous le voyons porté par plusieurs autres chacs daces (Trebell. Pollion, *Trigint. Ann.*... 10). Le personnage que, d'après Dion Cassius, nous appelons Decébale, est nommé *Diurpaneus* par Orose et *Thorpheus* par Jornandès (le mot dace devait être *Diurpaneu* ou *Dorpane*). Ce nouveau nom n'est probablement aussi qu'un titre, comme on le voit par la terminaison *pan*, qui dans les langues slaves signifie *chef*, *roi*.

sénat par de sanglantes exécutions, Cornelius Fuscus traversa le Danube sur un pont de bateaux avec une nombreuse armée, formée en partie de corps d'élite. Après divers combats, dans quelques-uns desquels il eut l'avantage, il fut vaincu et tué. Les Daces enlevèrent aux Romains une aigle, des armes, des machines et beaucoup de prisonniers. Cette nouvelle rappela Domitien sur le Danube. Aulien de marcher en personne contre les Daces, il s'arrêta dans une ville de Mésie, au milieu du luxe et de grossiers plaisirs, tandis que ses lieutenants éprouvaient de nouvelles défaites. De temps en temps quelques succès arrêtaient la marche victorieuse des barbares. Dion parle d'une grande victoire remportée par le général romain Julianus près de Tapées. Décébale fut complètement battu, et on vit sa résidence royale tomber entre les mains des vainqueurs. Le premier de ses lieutenants, Vézénas, ne se sauva qu'en se glissant parmi les cadavres, et en feignant d'être mort, jusqu'à ce que les Romains eussent quitté le champ de bataille. Cette victoire n'eut aucun résultat. Domitien, fatigué d'une lutte prolongée, et alarmé des pertes qu'il venait d'éprouver dans ses guerres contre les Quades et les Marcomans, fut contraint de solliciter la paix qu'il avait souvent refusée. Décébale, qui lui aussi avait des pertes à réparer, s'empressa d'accepter. Néanmoins, il ne voulut point venir en personne trouver Domitien : il lui envoya son frère Djegis, ou Degis, avec quelques prisonniers romains et une partie des armes enlevées à Fuscus. En retour de cette soumission illusoire, Domitien envoya au roi barbare un diadème, de grandes sommes d'argent, de nombreux ouvriers pour tous les arts de la paix et de la guerre, et s'engagea à lui payer un tribut annuel. Malgré d'aussi honteuses conditions, il ne manqua pas de mander aux Romains cette paix comme une victoire. Il envoya en même temps les ambassadeurs de Décébale au sénat avec une lettre de soumission que ce prince lui avait écrite, ou que Domitien lui-même avait supposée, comme on le crut généralement. Le sénat déclara le triomphe à l'empereur ; mauvaise comédie, qui ne trompa personne, car on savait que les triomphes de Domitien étaient les preuves les plus assurées des victoires de ses ennemis. La paix avec les Daces fut conclue probablement en 89, et le triomphe de Domitien dut avoir lieu l'année suivante.

Depuis cette époque jusqu'à l'avènement de Trajan, en 98, la paix exista entre les Romains et leurs belliqueux voisins. Le Danube servit de limite aux deux empires. Décébale mit à profit ces dix années de paix pour affermir son autorité sur les peuplades de la Dacie, pour reculer les frontières de son royaume et pour les protéger par des forteresses. Il s'efforça aussi de discipliner ses soldats à la manière romaine, et d'introduire parmi ses sujets barbares les arts des peuples civilisés. C'était dans ce but qu'il avait demandé à Domitien des ouvriers et des

artistes romains. On dit qu'il offrit aux Juifs que les conquêtes de Trajan chassés de la Judée. Nous ne savons rien de certain sur les tentatives de Décébale pour civiliser son royaume. Les très-rares d'ailleurs et très-insuffisantes de la période de l'empire romain ne parlent guère de l'occasion de ses luttes contre Trajan. Ce qu'il fit dans l'intervalle, que par conjecture. Maître des Carpates à dire des gîtes aurifères les plus riches, il put facilement se procurer de nouvelles armes, et l'on vit qu'il n'avait pas, pendant ce temps, par la résistance opiniâtre du plus grand homme de guerre que l'empire eût possédé depuis César. Trajan refusa d'accepter le tribut convenu ; les Daces n'éclatèrent pas dans le règne, en l'an 101. Le peu que l'on sait de la guerre se trouve dans Dion ou plus abréviateur Xiphilin ; il faut donc ne pas se fier à ce récit confus, tronqué et fort incertain. Trajan quitta Rome dans son quatrième consulat, et conduisit en personne son armée contre les Daces. Une rencontre eut lieu sur la rive gauche du Danube, à Tapées, où Décébale fut vaincu. Les Daces furent vaincus sans un grand succès. Ceux-ci eurent tant de déesses, et tant à manger pour le roi, qu'il donna ses richesses.

Décébale, vaincu, demanda la paix ; Trajan pour traiter des conditions Licinius Claudius Libianus. Ces négociations n'eurent rien, et Trajan, s'engageant dans les défilés des Carpathes, à Sarmazegethuse, capitale des Daces, Lucius Quietus, commandant de la province, y arrivait d'un autre côté, dispersa les Daces. En même temps Décébale et une des villes daces furent prises par le général romain. Décébale, se voyant investi dans sa capitale, subit les conditions du vainqueur. Xiphilin, commanda aux Daces de rendre les armes, leurs machines, et les ouvriers travaillèrent à les faire, de lui remettre leurs romains, de démolir les forteresses de la Dacie, de rendre le pays qui était de tenir pour amis et pour ennemis les seraient des Romains. Décébale accepta à Trajan subit ces conditions-là, créant, et se prosterna à terre pour se soumettre. Trajan étant retourné à Rome, les défaits de Décébale furent introduits dans le sénat. Les armes des Daces, joignant les mains des prisonniers, prononcèrent que pour assurer la compagnie de leur roi, ils conclurent la paix, et reprirent le

ne pouvait être durable. Trajan vout en la Dacie dans l'empire romain; soit à s'affranchir d'un traité infortuné. Des deux côtés on n'attendait le pour recommencer la guerre; ce l'aurait de lui faire à Trajan. « un rapport que Décébale contre les articles du traité de paix, qu'il lui d'armes, qu'il recevait les défenses romaines, qu'il fortifiait ses pressant ses voisins d'entrer dans, qu'il ravagait le pays de ceux qui venait s'engager dans ses intérêts, et emparé de quelques terres jamais refusé depuis de leur rendre lui redonneraient. Ces contraventions le étant à déclarer une seconde punition du peuple romain, en 104, et résolut de lui faire la guerre en lui d'un conseil le soit à ses généraux Décébale n'avait pas des forces lui de Trajan, il eut recours à la lettre fautive qu'il ne le fit périr par la quelques détracteurs qu'il avait en lui pour l'assassiner. Ceux-ci n'osèrent à l'exécution, parce que l'un eût arrêté sur quelque soupçon, il eût à la question, et avait confessé tout. »

Il eût mieux à surprendre Longinus, les vêtements de Trajan. Il l'attira prisonnier, et le retint prisonnier. Après eût tiché de savoir de lui les des secrets, il écrivit à Trajan pour lui faire la liberté à Longinus, mais à des Romains se retireraient au delà et payeraient les frais de la guerre. eût en termes vagues, car s'il tenait de Longinus, il ne voulait pas eût en liberté. Longinus, qui devint de son maître, l'en tira par une ruse : il se fit apporter du poison eût, puis, après avoir mis ce dans, en l'envoyant au camp romain eût nouvelle négociation, il s'empara de perdre un otage aussi présent, et envoya aussitôt un centurion eût offrir à Trajan le corps de ce eût romains si on voulait lui eût. Trajan refusa, et retint même

l'hiver de 104 à 105 à jeter un eût (voy. APOLLODORÉ et TRA- eût de son côté faire de grands eût; mais sur cette seconde eût de Dion est encore plus eût première : il se contente de eût la guerre avec plus de pru- eût d'ardeur et de prompti- eût longue en effet, et rem- eût. Plinie en parle ainsi eût à un de ses amis qui

voulait en faire le sujet d'un poème : « Vous ne pourriez mieux faire, dit-il, que d'écrire la guerre contre les Daces : où trouve-t-on un sujet plus nouveau, plus riche, plus étendu, plus susceptible de tous les ornements de la poésie, et où les plus constantes vérités aient plus l'air de fables? Vous vous représenterez des fleuves au milieu de campagnes auparavant sèches et arides; des ponts bâtis sur des rivières où l'on n'en avait point encore vu; des armées campées sur la cime de montagnes inaccessibles; un roi toujours plein de confiance, forcé d'abandonner sa capitale et la vie. Vous nous peindrez deux triomphes, dont l'un a été le premier qu'on eût remporté sur une nation jusque là invincible; l'autre sera le dernier. » Voici sur ces événements, dont Plinie parle en termes presque épiques, le sec résumé de Xiphilin : « Trajan réduisit enfin les Daces sous sa puissance par des exploits d'une valeur extraordinaire, qui fut secondée par celle de ses soldats. Quand Décébale vit que son pays et son palais étaient déjà en la puissance des vainqueurs, et qu'il courait risque de tomber viventre leurs mains, il se donna la mort, après quoi sa tête fut portée à Rome. Les trésors du prince vaincu, consistant en or, en argent, en pierreries et autres meubles précieux, furent découverts par un de ses plus intimes amis, nommé Bionis, prisonnier de guerre, et trouvés dans des cavernes sèches exprès le long du palais, sous le lit du fleuve Sargetia (aujourd'hui l'Isirig ou le Strigy), dont le cours avait été détourné pour cet effet par des esclaves. Il y eut aussi de riches habits trouvés dans des cavernes creusées par les mêmes esclaves, que Décébale avait en la cruauté de faire assommer à l'heure même, de peur qu'ils ne trahissent son secret. » Sur les événements qui suivirent la mort de Décébale et sur la colonisation de la Dacie, voy. TRAJAN.

LEO JOUBERT.

Dion Cassius, LXVII, 6, avec les notes de Reimar, 7, 10; LXVIII, c. 18. — Tacite, *Agricola*, 31. — Juvénal, *Sat.*, IV. — Martial, V, 3; VI, 76. — Plinie, *Epist.*, VII, 49; X, 16. — Suetone, *Domit.*, 6. — Eutrope, VII, 18. — Eusèbe, *Chron.* — Zonaras, XI, 31. — Orose, VII, 7. — Jornandès, *Res Getarum*, 13. — Pet. Patricius, *Excerpta Legationum*, p. 22, edit., 1748. — Engel, *Comment. de Traj., exped. ad Danubium*; Vienne, 1796. — Mannert, *Res. Traj., imp. ad Danubium. gesta*, 1798. — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II. — Franke, *Geschichte Trajans*, 1837.

DECEMBRIO (*Uberto*), écrivain italien, vivait vers le commencement du quinzième siècle. Élève de Chrysolaras, il s'acquît de la réputation en traduisant du grec en latin plusieurs discours de Démosthène et de Lysias, et les lettres de Démosthène et de Platon. Il composa quelques traités philosophiques, intitulés : *De Republica*, *De Modestia*, *De Candore*, *De morali Philosophia*, dont aucun n'a vu le jour. Il commença une traduction de la *République* de Platon; elle fut achevée par son fils, Pierre Candide.

Fabricius, *Bibliotheca medice et infan. Latinitatis*,

t. II. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. II.

DECEMBRIO (Angelo), littérateur italien, fils du précédent, mort vers 1504. Né à Vigevano, dans le duché de Milan, il devint célèbre dans les lettres et les affaires, et fut nommé ambassadeur du pape Jules II auprès du duc de Milan. Il avait dédié au pape Pie II, vers 1462, un livre intitulé : *Libri septem de Politia litteraria*. On voit dans l'*Athenaeum Eruditorum Mediolanensium*, de Philippo Picinelli, et dans le *Museum Nevarrense*, de Lazare-Augustin Cotta, que cet ouvrage fut enlevé de la Bibliothèque pontificale pendant l'occupation de Rome par les soldats de Charles-Quint. La *Politia litteraria* de Decembrio fut publiée non pas à Bâle, en 1527, comme le prétend Cotta, mais à Augsbourg, en 1540, in-fol.; elle fut ensuite réimprimée avec une dédicace à Alphonse II d'Este, duc de Ferrare; Bâle, 1562, in-8°. Dans le prologue du quatrième livre, Decembrio déclare qu'il avait composé un traité *De Religionibus et Ceremoniis*; — un poème. *De Matronali et Economico*, en cinq livres; — un panégyrique en vers héroïques *De Vita et Morte divi Caroli*; il s'agit de don Carlos de Viane, fils de Jean II d'Aragon. On attribue encore à Angelo Decembrio des notes sur Ausone.

Fabricius, *Bibliotheca media et inferior Latine*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. 11.

DECEMBRIO (Pierre-Candido), littérateur italien, frère du précédent, né à Pavie, en 1399, mort à Milan, le 12 novembre 1477. Il fut secrétaire des brefs sous le pape Nicolas V, vers l'an 1450, et succéda à son père Uberto Decembrio, dans l'emploi de secrétaire des ducs de Milan. Il eut beaucoup de part aux bonnes grâces des princes d'Italie qui aimaient les lettres, et particulièrement du pape Nicolas V. Ce fut à la prière de ce pape qu'il entreprit la traduction d'Appien, et il lui en dédia les premiers livres; il adressa le reste à Alphonse, roi d'Aragon et de Naples: cette traduction fut imprimée à Venise, 1472-1474. L'inscription gravée sur le tombeau de Pierre-Candido Decembrio porte que le nombre de ses ouvrages s'élevait à cent vingt-sept, non compris ses opuscules; presque tous sont restés inédits. Fabricius cite les suivants : *Res gestae Francisci Sforciae IV*; — *Epitome Romanae Historiae*; — *Peregrina Historia*; — *Vita aliquot Virorum Illustrum*; — *Descriptio Mortis Darii*; — *Libri X Platonis De Republica*; — *Orationes et Epistolae CLVII*, en manuscrit, dans la bibliothèque Ambrosienne; — les *Commentaires* de Jules César, traduits en italien. On a imprimé de Decembrio les ouvrages suivants : *Appiani Alexandrini De civilibus et externis Romanorum Bellis*; Venise, 1472, 1477, in-fol.; — Une traduction italienne de Quinte-Curce; Milan, 1488; Venise, 1535; — *Vita Philippi-Mariae, ducis Mediolanensis*; Milan, 1625, et dans le t. XX des *Rerum Itali-*

carum Scriptores de Muratori. core dans le même recueil deux Decembrio; savoir : *Vita Franci* — *Oratio in funere Nicolae Pic*

Fabricius, *Bibliotheca media et inferior Latine*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

DÉCENCE (Decentius Magnus), mort le 18 août 353 de l'ère Frère ou cousin de Magnence, il par ce prince après la mort de Cot et nommé consul l'année suivante dans la Gaule contre les Al fut défait par Chroidomare, chef Les habitants de Trèves profitèrent pour se révolter, et retre dans leurs murs le César la mort de Magnence et se voya nemis, sans espoir de s'échapper. Sens. Les médailles qui donnent titre d'auguste passent généralement pour fausses. Sur les médailles nom est écrit *Mag.* ou *Magn.* ne sait s'il faut lire *Magnus* ou Selon Eutrope et Zonaras, Décence de Magnence, et d'après Zosime cousin.

Aurelius Victor, *De Cæs.*, 48 : *Epit.*, X, 7. — Zonaras, XIII, 9, 9. — Ammien 6; XVI, 19.

DECHAMPS (Étienne-Agard).

DECHAMPS (Adolphe), homme né à Melle, le 17 juin 1807. Après jusqu'à la révolution de 1830 de sophiques, qui le rapprochaient de de Lamennais, il se rangea des publicistes orthodoxes et catholiques populaire par sa collaboration au *Flandres* et à *L'Émancipation* fut nommé membre de la seconde la ville d'Ath en 1834. Il se lors autant par son talent oratoire intelligence des intérêts commerciaux de son pays. On remarqua l'opération à la loi de 1835 sur l'empérieur et à celle de 1836 sur les communes. Gouverneur de la province sous le ministère de Theux, chargé deux ans plus tard du travaux publics dans le cabinet M. Nothomb. Il fit hâter alors le du réseau des chemins de fer belg bria à la fusion des doctrines libérales. En 1845, à l'arrivée de M. aux affaires, M. Dechamps eut l'affaires étrangères, qu'il garda le cabinet catholique de M. de doit les traités avec l'union douane (1847), avec les États-Unis, avec la enlia avec Naples et la Hollande venu simple représentant, M. De timus de siéger sur les bancs de l'atholique. Il avait fondé en 1837, d

la *Bonne de Bruxelles*, continuée

not. — De Beaumont-Vauzy, *Hist. des poésies du comté de Flandre*.

DECHAMPS (Pierre-Toussaint), écrit à Lyon, en 1761, mort en 1833. Peintre et la peinture à l'École des Lyon, et fut ensuite attaché à une des manufactures de soieries de cette ville. Il eut un bon goût de ses dessins, l'école de ses couleurs donnèrent une aux. Ses œuvres qui sortaient de cet Pour suite des événements dont tître, Deschamps quitta le con- dans la retraite à l'étude des vante ans il travailla à un ouvrage la en 1826, sous le titre : *Études des arts, ou tableaux des progrès sances de la statuaire et de la pame, ou sein des révolutions qui vées et l'Italie*; Lyon, et Paris, Il a aussi de lui : un *Discours la mention honorable sur cette tte est l'influence de la peinture d'industrie commerciale*, etc.; in-8°; — *Hommage rendu à le J.-J. Rousseau*; Lyon, 1810, Goussier de Fêre.

DECHAMPS (Bernard), poète basque, vi- sifère moitié du seizième siècle. Le dit-on sur sa vie, si ce n'est de la paroisse de Saint-Michel, dévoué par des ennemis au qu'il eut à subir une rude captivité. Il écrivait dans le reste des écrits basque, idiome des plus remarqua- avec les langues des autres con- et qui, après avoir donné lieu aux in vraisemblables, après avoir de Guillaume de Humboldt, ouvre une intéressante et difficile aux in- philologie et de l'ethnographie. Les écrits de la langue basque étant en et d'une excessive rareté, il de les mettre à la disposition l'auteur de cet article a-t-il in- de l'Académie de Bordeaux, l'édiction des vers de Dechepare, l'édiction exécutée par un Bas- (Larche). Ce qui nous reste de petit volume de 28 feuillets, chez François Morpain, en nous donne qu'un seul exem- plaire de la bibliothèque impériale, en- 1794, P. Ces poésies

se partent bien distinctes; les sujets de dévotion, sur le jugement dernier; les amours et parfois un peu de la *Bonne de Bruxelles*, Amoureux

secret, Amoureux jaloux, La Demande du Ba- ser, La Dispute des Amoureux, L'Amie inco- rable, etc. On peut s'étonner de voir un ecclé- siastique traiter de pareils sujets et parfois se laisser aller à des licences choquantes; mais au seizième siècle on était peu difficile en fait de bienséance, et un autre curé, maître François Rabelais, se permettait, sans révolter ni la cour ni la ville, des saillies bien autrement répréhen- sibles que les vers galants du poète basque.

G. BRUNET.

Docum. inédits. — *Actes de l'Acad. de Bordeaux*.

DECHEREAUX DE LA FLOTE (Georges), homme politique français, né vers 1750, guil- lotiné en 1794. Négociant à La Rochelle, il fut nommé en 1792, par son département, député suppléant à l'Assemblée législative, puis en dé- cembre 1792 député du même département à la Convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il se prononça pour la réclusion et le bannissement à la paix. Il s'attacha au parti de la Gironde; lorsqu'il le vit renversé par celui de la Montagne, dans les journées des 31 mai, 1^{er} et 2 juin 1793, non-seulement il signa les protestations contre les actes de la Convention, mais il donna sa démission, et écrivit une lettre énergique à ses commettants contre l'expulsion des Girondins. Il fut alors mis hors la loi, et parvint quelque temps à se dérober aux recherches; mais il fut décou- vert par un de ses collègues en mission, traduit devant le tribunal criminel de son département, condamné à mort et exécuté le 29 nivôse an II (8 janvier 1794). Sa veuve obtint, le 18 janvier 1795, la réhabilitation de sa mémoire et la res- titution de ses biens.

Rabbe, Bojollin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

* **DECIANUS APPULEIUS**, magistrat romain, vivait vers 100 avant J.-C. Tribun du peuple en 90, il intenta à L. Valerius Flaccus une accusa- tion dont on ne connaît pas l'objet précis. Il ac- cusa encore L. Furius, un des tribuns de l'an- née précédente, qui s'était opposé au rappel de Metellus Numidicus. Ce fut probablement à cette occasion qu'il déplora publiquement le sort de L. Appuleius Saturninus et de Servilius Glaucia, et essaya de soulever le peuple pour venger leur mort. A la suite de cette tentative séditieuse, il fut condamné à l'exil, et entra au service de Mi- thridate.

Valère Maxime, VIII, 1. — Appien, *Bel. civ.*, I, 33.

DECIANUS APPULEIUS, fils du précédent, vivait vers 60 avant J.-C. Chargé d'une mission en Asie Mineure, à Pergame et à Apollonie, il fut accusé de violence et de rapacité par les ha- bitants de cette dernière ville, et condamné par le préteur Flaccus, fils de Valerius Flaccus. En 59, Decianus se vengea en se joignant à D. La- lius pour accuser Flaccus.

Cicéron, *Pro Flacco*, 29-33.

* **DECIANUS**, (C. Plautius), général romain, vivait vers 330 avant J.-C. Consul en 329, avec L. Emilius Mamercinus, il fut chargé de conti-

t. II. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. 11.

DECEMBRIO (Angelo), littérateur italien, fils du précédent, mort vers 1504. Né à Vigevano, dans le duché de Milan, il devint célèbre dans les lettres et les affaires, et fut nommé ambassadeur du pape Jules II auprès du duc de Milan. Il avait dédié au pape Pie II, vers 1462, un livre intitulé : *Libri septem de Politia litteraria*. On voit dans l'*Athenæum Eruditorum Mediolanensium*, de Philippo Picinelli, et dans le *Museum Novarrense*, de Lazare-Augustin Cotta, que cet ouvrage fut enlevé de la Bibliothèque pontificale pendant l'occupation de Rome par les soldats de Charles-Quint. La *Politia litteraria* de Decembrio fut publiée non pas à Bâle, en 1527, comme le prétend Cotta, mais à Augsbourg, en 1540, in-fol.; elle fut ensuite réimprimée avec une dédicace à Alphonse II d'Este, duc de Ferrare; Bâle, 1562, in-8°. Dans le prologue du quatrième livre, Decembrio déclare qu'il avait composé un traité *De Religionibus et Cæremoniis*; — un poème. *De Matronali et Æconomico*, en cinq livres; — un panegyrique en vers héroïques *De Vita et Morte divi Caroli*; il s'agit de don Carlos de Viane, fils de Jean II d'Aragon. On attribue encore à Angelo Decembrio des notes sur Ausone.

Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latine*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, p. 11.

DECEMBRIO (Pierre-Candido), littérateur italien, frère du précédent, né à Pavie, en 1399, mort à Milan, le 12 novembre 1477. Il fut secrétaire des brefs sous le pape Nicolas V, vers l'an 1450, et succéda à son père Uberto Decembrio, dans l'emploi de secrétaire des ducs de Milan. Il eut beaucoup de part aux bonnes grâces des princes d'Italie qui aimaient les lettres, et particulièrement du pape Nicolas V. Ce fut à la prière de ce pape qu'il entreprit la traduction d'Appien, et il lui en dédia les premiers livres; il adressa le reste à Alphonse, roi d'Aragon et de Naples: cette traduction fut imprimée à Venise, 1472-1474. L'inscription gravée sur le tombeau de Pierre-Candido Decembrio porte que le nombre de ses ouvrages s'élevait à cent vingt-sept, non compris ses opuscules; presque tous sont restés inédits. Fabricius cite les suivants : *Res gestæ Francisci Sforciæ IV*; — *Epitome Romanæ Historiæ*; — *Peregrina Historia*; — *Vita aliquot Virorum Illustrum*; — *Descriptio Mortis Darii*; — *Libri X Platonis De Republica*; — *Orationes et Epistolæ CLVII*, en manuscrit, dans la bibliothèque Ambrosienne; — les *Commentaires* de Jules César, traduits en italien. On a imprimé de Decembrio les ouvrages suivants : *Appiani Alexandrini De civilibus et externis Romanorum Bellis*; Venise, 1472, 1477, in-fol.; — Une traduction italienne de Quinte-Curce; Milan, 1488; Venise, 1535; — *Vita Philippi-Marie, ducis Mediolanensis*; Milan, 1625, et dans le t. XX des *Rerum Itali-*

carum Scriptores de Muratori. On core dans le même recueil deux de Decembrio; savoir : *Vita Francisci*; — *Oratio in funere Nicolai Picini*.

Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ Latine*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*.

DÉCENCE (Decentius Magn.), main, mort le 18 août 353 de l'ère Frère ou cousin de Magnence, il fut par ce prince après la mort de Constance et nommé consul l'année suivante. tant dans la Gaule contre les *Aleman* fut défait par Chroldomare, chef de Les habitants de Trèves profitèrent nement pour se révolter, et refusèrent tre dans leurs murs le César vaincu la mort de Magnence et se voyant ennemis, sans espoir de s'échapper, il Sens. Les médailles qui donnent à titre d'auguste passent généralement pour fausses. Sur les médailles au nom est écrit *Mag.* ou *Magn.* Decence ne sait s'il faut lire *Magnus* ou Selon Eutrope et Zonaras, Décence de Magnence, et d'après Zosime il cousin.

Aurelius Victor, *De Cæs.*, 42 : *Epit.*, 42 X, 7. — Zonaras, XIII, 8, 9. — Ammien 6; XVI, 12.

DECHAMPS (Étienne-Agard). V.

DECHAMPS (Adolphe), homme né à Melle, le 17 juin 1807. Après jusqu'à la révolution de 1830 de triaophiques, qui le rapprochaient de l'ex de Lamennais, il se rangea depuis publicistes orthodoxes et catholique populaire par sa collaboration au *J Flandres* et à *L'Émancipation* de l fut nommé membre de la seconde de la ville d'Ath en 1834. Il se di lors autant par son talent oratoire intelligence des intérêts commerc triels de son pays. On remarqua tion à la loi de 1835 sur l'ensu périeur et à celle de 1836 sur l'ou communes. Gouverneur de la pro bourg sous le ministère de Theu chargé deux ans plus tard du por travaux publics dans le cabinet M. Nollomb. Il fit hâter alors la du réseau des chemins de fer belges, hua à la fusion des doctrines libérales. En 1845, à l'arrivée de M. Vi aux affaires, M. Dechamps eut la d affaires étrangères, qu'il garda en le cabinet catholique de M. de Th doit les traités avec l'union douanier (1847), avec les États-Unis, avec la Fr enlis avec Naples et la Hollande (l venu simple représentant, M. Dec timus de siéger sur les bancs de l'op tholique. Il avait fondé en 1837, de c

et, in. *Monnaie de Bruxelles*, continuée 66.

Lamit. — De Beaumont-Vauzy, *Hist. des*
depuis le congrès de Vienne.

DECHAMPS (*Pierre-Toussaint*), écri-
 va, né à Lyon, en 1761, mort en 1833.
 a dessin et la peinture à l'Ecole des
 de Lyon, et fut ensuite attaché à une des
 manufactures de soieries de cette ville.
 et et la bon goût de ses dessins, l'é-
 quement de ses couleurs donnaient une
 par ses élèves qui sortaient de cet
 inst. Par suite des événements dont
 a théâtre, Dechamps quitta le com-
 me livra dans la retraite à l'étude des
 int trente ans il travailla à un ouvrage
 enfin en 1826, sous le titre : *Études*
des arts, ou tableaux des progrès
étendues de la statuaire et de la
antiques, au sein des révolutions qui
de Grèce et d'Italie; Lyon, et Paris,
 18. On a aussi de lui : un *Discours*
sur la mention honorable sur cette
Quelle est l'influence de la peinture
de l'industrie commerciale, etc.;
 186, in-8°; — *Hommage rendu à*
de J.-J. Boissieu; Lyon, 1810,
 Guter de Fiaz.
 in-8°, 182.

DECHAMPS (*Bernard*), poète basque, vi-
 vait au milieu du seizième siècle.

On a de lui des détails sur sa vie, si ce n'est
 que de la parole de Saint-Michel-
 que, dénoncé par des ennemis au
 lieu, il est à subir une rude captivité.

Il a écrit un dictionnaire dont il reste des écrits
 en basque, idiome des plus remarqua-
 bles avec les langues des autres con-
 trées, et qui, après avoir donné lieu aux
 plus invraisemblables, après avoir
 été de Guillaume de Humboldt, ouvre
 une source intéressante et difficile aux in-
 vestigations de la philologie et de l'ethnographie.

Les écrits de la langue basque étant
 rares et d'une excessive rareté, il

est difficile de les mettre à la disposition
 de l'auteur de cet article a-t-il in-

scrips de l'Académie de Bordeaux,

la traduction des vers de Dechepare,

la traduction exécutée par un Bas-

que (M. Arch). Ce qui nous reste de

est un petit volume de 28 feuillets,

chez François Morpain, en

on apprend qu'un seul exem-

de la Bibliothèque impériale, enré-

tre Y, 6194, P. Ces poésies

se divisent en deux portions bien distinctes;
 les unes sur des sujets de dévotion, sur
 l'autre, sur le jugement dernier;
 les autres sont amoureuses et parfois un peu
 satiriques. *Amoureux*

secret, Amoureux jaloux, La Demande du Sei-
ser, La Dispute des Amoureux, L'Ami inco-
rrable, etc. On peut s'étonner de voir un ecclé-
 siastique traiter de pareils sujets et parfois en
 laisser aller à des licences choquantes; mais au
 seizième siècle on était peu difficile en fait de
 bienséance, et un autre curé, maître François
 Rabelais, se permettait, sans révolter ni la cour
 ni la ville, des saillies bien autrement répréhen-
 sibles que les vers galants du poète basque.

G. BRUNET.

Docum. inédits. — *Notes de l'Acad. de Bordeaux.*

DECHEPARE DE LA FLOTE (*Georges*),
 homme politique français, né vers 1760, guillo-
 tiné en 1794. Négociant à La Rochelle, il fut
 nommé en 1792, par son département, député
 suppléant à l'Assemblée législative, puis en dé-
 cembre 1792 député du même département à
 la Convention nationale. Dans le procès de
 Louis XVI, il se prononça pour la réclusion et le
 bannissement à la paix. Il s'attacha au parti de
 la Gironde; lorsqu'il le vit renversé par celui de
 la Montagne, dans les journées des 31 mai, 1^{er} et 2
 juin 1793, non-seulement il signa les protestations
 contre les actes de la Convention, mais il donna
 sa démission, et écrivit une lettre énergique à ses
 commettants contre l'expulsion des Girondins. Il
 fut alors mis hors la loi, et parvint quelque temps
 à se dérober aux recherches; mais il fut décou-
 vert par un de ses collègues en mission, traduit
 devant le tribunal criminel de son département,
 condamné à mort et exécuté le 29 nivôse an II
 (8 janvier 1794). Sa veuve obtint, le 18 janvier
 1795, la réhabilitation de sa mémoire et la res-
 titution de ses biens.

Rabbe, Bojolin, etc., *Biographie univ. et port. des*
Contemporains.

* DECIANUS APPULEIUS, magistrat romain,
 vivait vers 100 avant J.-C. Tribun du peuple en
 90, il intenta à L. Valerius Flaccus une accusa-
 tion dont on ne connaît pas l'objet précis. Il ac-
 cusa encore L. Furius, un des tribuns de l'an-
 née précédente, qui s'était opposé au rappel de
 Metellus Numidicus. Ce fut probablement à cette
 occasion qu'il déplora publiquement le sort de
 L. Appuleius Saturninus et de Servilius Glancia,
 et essaya de soulever le peuple pour venger leur
 mort. A la suite de cette tentative séditieuse, il
 fut condamné à l'exil, et entra au service de Mi-
 thridate.

Valère Maxime, VIII, 1. — Appien, *Ibid.*, I, 33.

DECIANUS APPULEIUS, fils du précédent,
 vivait vers 60 avant J.-C. Chargé d'une mission
 en Asie Mineure, à Pergame et à Apollonie, il
 fut accusé de violence et de rapacité par les ha-
 bitants de cette dernière ville, et condamné par
 le préteur Flaccus, fils de Valerius Flaccus. En
 59, Decianus se vengea en se joignant à D. Læ-
 dius pour accuser Flaccus.

Cicéron, *Pro Flacco*, 29-33.

* DECIANUS, (*C. Plautius*), général romain,
 vivait vers 330 avant J.-C. Consul en 329, avec
 L. Emilius Mamercinus, il fut chargé de conti-

nuer la guerre contre Privernum, tandis que son collègue fut envoyé contre les Gaulois, qui, selon certains rapports, marchaient contre Rome. Mais ces rapports ayant été trouvés faux, toutes les forces romaines furent dirigées contre Privernum, et cette ville fut prise. A son retour, Decianus obtint les honneurs du triomphe. Il essaya de faire adoucir le châtement que le sénat voulait infliger aux habitants de Privernum. Selon les *Fastes consulaires*, C. Plautius Decianus fut encore consul l'année suivante; mais Tite-Live mentionne à sa place P. Plautius Proculus. En 312, Plautius Decianus fut censeur avec Appius Claudius; mais après avoir exercé cette charge pendant dix-huit mois, il s'en démit pour obéir aux prescriptions de la loi *Æmilia*, tandis qu'Appius Claudius refusa de se soumettre à la loi, et resta seul censeur.

Tite-Live, VIII, 30, 32; IX, 59, 83. — Valère Maxime, VI, 2. — Frontin, *De Aquæd.*, I, 2. — Diodore, XX, 84.

* **DECIMIUS**, nom d'une famille originaire de la ville samnite de Bovianum. Les principaux membres de cette famille sont:

* **DECIMIUS (Numerius)**, général samnite, vivait vers 220 avant J.-C. Il tenait le premier rang dans le Samnium, par sa noblesse et sa fortune. En 217, il rejoignit avec 8,000 fantassins et 500 chevaux l'armée romaine commandée par le dictateur Q. Fabius Maximus. En tombant à l'improviste sur l'arrière-garde d'Annibal, il décida en faveur des Romains la bataille, presque perdue par l'imprudence de Minucius, maître de la cavalerie. Deux des retranchements des Carthaginois furent enlevés, et ils perdirent 6,000 hommes; les Romains de leur côté en perdirent 5,000.

Tite-Live, XXII, 84.

* **DECIMIUS (Caius)**, ambassadeur romain, vivait vers 180 avant J.-C. En 171 il fut envoyé en Crète pour demander aux habitants de ce pays des secours contre Persée de Macédoine. Nommé préteur en 169, il fut chargé avec deux autres ambassadeurs romains d'aller réconcilier Antiochus et Ptolémée. A cette occasion, lui et ses collègues visitèrent Rhodes, sur la demande même des habitants de l'île, et à leur retour à Rome ils firent un rapport favorable aux Rhodiens, et les disculpèrent du crime d'avoir été hostiles aux Romains.

Tite-Live, XLII, 38; XLIII, 11, 15; XLIV, 19; XLV, 16.

DECIMIUS (Caius), questeur romain, vivait vers 60 avant J.-C. Il appartenait au parti de Pompée. En 47 il fut chargé d'occuper l'île de Cercina et de préparer des subsistances pour l'armée des Pompéiens; mais à l'arrivée de l'historien Salluste, alors lieutenant de César, il quitta l'île immédiatement, et s'enfuit sur un petit vaisseau. C'était probablement le même que C. Decimius, ami d'Atticus.

César, *Bell. Afr.*, 36. — Cicéron, *Ad Att.*, IV, 16.

DECIO ou **DECIUS (Philippe)**, jurisconsulte italien, fils naturel de Tristan de Dexio, naquit à

Milan, en 1454, et mourut à Sienn 1535. Il étudia les belles-lettres natale. Envoyé ensuite auprès de time, nommé Lancelot, profess Pavie, il étudia cette science et ses progrès furent tels qu'à se trouva en état de l'enseig obtint à Pise la chaire de droit. Decio était un de ces disputeurs fatiguent les esprits les plus bienveillants sa réputation s'accrut à un fut chargé de professer les lois connu pour ses bons mots, il le haut prix auquel il évaluait sa se plaignait-il d'être mal rétribué. Il nom plus en harmonie avec ses érudition, tels que Solin, Accolti. Et ce qui le fit passer d'une loc notamment de Pise à Sienn. En Rome, où il fut nommé auditeur Innocent VIII. Il aurait voulu alors l'état ecclésiastique; mais sa l permit point de dépasser les pr En 1502 il fut appelé à professer nique à Padoue, et en 1505.

Louis XII, qui le rev v les Vénitiens le laissèrent aller à montra la hauteur de sa renommée qu'aucun professeur n'avait eu traitement de 2,000 livres. Mais à p ment Decio paya son tribut à la ma Consulté par Louis XII sur les m tance à opposer à Jules II, il opin à Pise des cardinaux mécontents se rendit dans cette ville pour y rection de cette assemblée; cette valut d'être excommunié par le p Pavie, survenue ensuite, l'obligea d ville, où sa maison et sa bibliothèque à la soldatesque; peut-être même dix ans, eût-elle été l'objet de vainqueur sans le dév nt u chargées de la garde de ceux tenta de lui enlever ce qu'eut France, où il vint chercher un asile le titre de conseiller au parlement de professeur à l'université de Va leçons attirèrent de nombreux éoc en Italie et appelé d'abord à Pise, il dre de François I^{er}, se rendre à l séjour lui déplut parce qu'il y était retourna donc à Pise, puis à Sienn. Il s'était fait construire à l'avanc de marbre blanc, dont le style in lien à des plaisanteries. Les cit dans ses ouvrages portent sou cependant quelques-uns de ses jurisprudence sont estimés. On a mentarius in Decretales; — C Pandectas et Codicem; — Cons mentarius de Regulis Juris. Ces ouvrages ont été annotés par

est pas désigné de transmettre à sonvenir d'une fille naturelle de nuit beaucoup, mais dont, à ce qu'il s'agit était loin d'être éditante. V. R. *sur. Jur. Antiqu.* — Paul Jove, *Elog. viri.* — Papegout, *Hist. Gymn. Patro.* il. *mont. et inf. Alit.*

son d'une famille plébéienne, mais finissent dans l'histoire romaine sont héritage de deux de ses mem- le surnom de la gens Decia sont la.

us. Voyez Mus.

Publius), homme d'État romain, à avant J.-C. Élu tribun du peuple en L. Opimius, consul l'année pré- s'était périr sous jugement C. Grac- sus de autres citoyens. Deux ans nommé préteur urbain. Dans l'exer- cence, il offensa gravement le con- sensus, en ne se levant pas devant s're qu'il en repot. Le consul, irrité, lége du préteur et défendit au pen- seur pour les actes judiciaires à ce l'impunité. La haine de ces deux e fut ténait à des motifs plus graves e de politesse. C'était Scourus qui Opimius à prendre contre C. Grac- sus dans les mesures les plus rigou- reuses partageant certainement les e des Grecs. Cicéron l'ait comme d'un orateur qui riva- lise avec M. Fulvius Flaccus, ami s'us, et c'est probablement à ce e que fait allusion le poète Lucilius, ment qui nous a été conservé par

in, *De Vir. Illust.*, 72. — Tit. Live, *Epist.*, *De Vir.*, 11, 20, 31, 32; *Brutus*, 23; *Part.*

PUBLIUS, général campanien, avant J.-C. Le sénat, en apprenant s'us, envoya pour garder la ville qui était restée fidèle, la huitième e de Campaniens et commandée s'us. Les soldats et leur chef, s'us des habitants de Rhegium s'us les Mamertins, s'étaient em- s'us de Messine, commirent un s'us odieux. Ils attaquèrent les s'us pendant une fête solen- s'us et expulsèrent tous les s'us les femmes pour eux. Decius, s'us rebelles, essaya de se s'us les habitants de Rhegium s'us ville à Pyrrhus. Cette excuse s'us par le sénat, il se déclara s'us républicain, et fit cause com- s'us Mamertins. Cet état de choses s'us ne jouit pas longtemps s'us. Atteint d'un mal d'yeux s'us médecin à Rhegium, il en s'us à Messine. Celui qu'on lui

gna, *édv.* — T. VII

amena était, sans que les messagers du tyran s'en doutassent, un ancien habitant de Rhegium; il vengea ses concitoyens de la manière suivante : il posa sur les yeux de Decius un emplâtre cor- rosiif, qu'il lui donna comme un remède violent mais infailible; puis il partit en lui recomman- dant d'attendre son retour pour lever l'appareil. Decius suivit cette prescription pendant quel- ques jours; mais enfin, ne pouvant plus supporter les intolérables douleurs que lui causait cet em- plâtre, il l'enleva, et reconnut qu'il était aveugle. Malgré sa cécité, Decius resta, à ce qu'il sem- ble, à la tête des soldats rebelles; mais la ven- geance de Rome allait bientôt les atteindre. Le consul C. Genucius investit Rhegium en 270. Le siège se prolongeant, les Romains eurent à souf- frir de la disette; mais Hiéron, qui régnait sur les Grecs de Sicile, et qui était déjà l'allié des Romains, leur envoya des vivres et même des soldats. Enfin, la ville fut prise d'assaut, malgré la résistance désespérée des Campaniens. Ceux qui restaient de la légion coupable furent chargés de chaînes et conduits à Rome. Selon Denys d'Halicarnasse et Paul Orose, le peuple les con- damna à mort. Selon Valère Maxime, ce fut le sénat qui prononça la sentence, et qui la fit exécuter, malgré l'opposition du tribun M. Flaccus. Tous furent décapités; il fut défendu d'en porter le deuil, et même de leur rendre les derniers devoirs. Les anciens citoyens de Rhegium fu- rent rappelés dans leur patrie; ils rentrèrent en possession de leurs biens, et la ville fut déclarée libre. Decius se tua lui-même dans sa prison de Rome, à la veille du supplice.

Applen, *Samnit.* — Diodore, *Fragm.*, I. XXII. — Tit. Live, *Epist.*, 12, 13. — Polybe, I, 7. — Valère Maxime, 11, 7.

DECIVS ON DÈCE (*Caius Messius Quintus Trajanus Decius*), empereur romain, né en 191 (1) après J.-C., à Bualie ou Budalie, village près de Sirmium, dans la Pannonie inférieure, mort en 251. Il fut le premier de cette longue suite de princes que l'Illyrie fournit à l'empire. On ne sait presque rien sur la première partie de sa carrière. Après avoir été, à ce qu'on croit, gouverneur de la Lusitanie sous Maximin, vers l'an 236, il vint exer- cer sur le Danube, en 245, un commandement militaire important. Quatre ans plus tard, Phi- lippe le chargea de rétablir l'ordre dans l'armée de Mésie, désorganisée par la révolte de Marinus. Dèce refusa longtemps cette tâche, et ne l'ac- cepta qu'avec la plus grande répugnance. Enfin, vaincu par les instances de Philippe, il partit. Son arrivée au camp, loin d'apaiser la révolte, la rendit irrémédiable. Les soldats, persuadés qu'ils ne trouveraient l'impunité que dans un changement de règne, placèrent Dèce dans l'al- ternative d'être égorgé ou de se laisser procla- mer empereur. D'après Zonaras, ce fut l'épée sur la gorge que le lieutenant de Philippe accepta la

(1) C'est la date de la *Chronique d'Alexandrie*. D'après Aurélius Victor, au contraire, Dèce serait né en 201.

pourpre impériale, et se dirigea sur l'Italie. D'après le même historien, il écrivit à l'empereur de ne rien craindre, et qu'il était décidé à déposer les insignes du pouvoir suprême aussitôt qu'il pourrait le faire sans danger. Philippe, doutant de la sincérité de ces protestations pacifiques, marcha contre l'usurpateur, le rencontra près de Véronne, fut défait et tué. Ces événements se passèrent vers la fin de 249. Le règne du nouveau prince dura deux ans et demi, et fut rempli par la guerre des Goths. Ces barbares, qui apparaissent pour la première fois, comme des ennemis redoutables, sur la frontière nord-ouest de l'empire, passèrent le Danube sous le commandement de Cniva, et ravagèrent la Thrace. On trouve sur leur invasion d'assez nombreux détails dans Jornandès, Zosime, et les fragments de Dexippe; mais les récits de ces historiens sont si contradictoires qu'on peut à peine entrevoir la vérité. Déce apaisa d'abord les troubles qui agitaient les Gaules; il parait même qu'il se rendit en personne dans cette province. A son retour en Italie, retenu à Rome par les travaux de fortification qu'il y faisait exécuter et peut-être aussi par des préoccupations politiques, il envoya contre les Goths son fils, qu'il avait déclaré César. Cniva vint attaquer avec soixante-dix mille hommes la ville d'Eusterium, sur le Danube, dans la basse Mésie. Repoussé par le général (depuis empereur) Gallus, il se replia sur Nicopolis, dont il fit le siège. Il en fut chassé, soit par l'empereur Déce lui-même, soit plus probablement par son fils, passa le mont Hemus, et essaya de s'emparer de Philippopolis. Le jeune Déce l'y poursuivit, et vint camper à Bérée. Pendant que les Romains se reposaient dans cette ville, ils furent attaqués à l'improviste par les barbares, complètement défaits, et forcés de se retirer en désordre dans la Mésie. Les Goths se rendirent maîtres de Philippopolis, firent un butin immense et un grand nombre de prisonniers, et pénétrèrent dans la Macédoine, où les appelait le gouverneur de cette province, L. Priscus, qui venait de se faire proclamer empereur. Ces fâcheux événements, qui se passèrent probablement dans les derniers mois de 250, décidèrent l'empereur à quitter Rome pour venir au secours des provinces ravagées par les Goths. Si l'on en croit Zosime, Déce vainquit ces barbares partout où il les rencontra, et leur enleva le butin qu'ils avaient fait. Les incursions de cet empereur nous apprennent en effet qu'il conquit ou plutôt reconquit la Dacie sur les Carpiens habitants des Carpathes). Pendant ce temps Claude fermait aux Goths l'entrée de la Grèce. Les barbares semblaient alors avoir repris le chemin du Danube, dans l'intention de repasser le fleuve (1) : Déce chargea Gallus de les en empêcher, tandis

que lui-même les poursuivait. Les Goths, se voyant pressés de tous côtés par les Romains, offrirent de rendre leur butin et leurs prisonniers à condition qu'il leur serait permis de se retirer chez eux sans être inquiétés. Cette proposition ayant été rejetée, les Goths attendirent de pied ferme l'armée romaine. D'après Zonaras, Gallus, qui trahissait secrètement ses compatriotes, indiqua lui-même aux barbares les positions qu'ils devaient occuper, en même temps qu'il donnait à Déce les plus perfides conseils et les plus fausses indications. Le jeune Déce fut tué dès le commencement de l'action, qui s'engagea près d'Abricium, vers la fin de novembre 251, et son père y trouva la défaite et la mort. Vold, d'après Zosime, le récit de cette bataille : « Les barbares se divisèrent en trois bandes, et placèrent la première en un endroit à l'opposite duquel il y avait un étang. Déce ayant tué une grande partie de cette première bande, la seconde accourut pour la soutenir; mais celle-ci ayant encore été mise en déroute, la troisième parut aux environs de l'étang. Gallus fit dire à Déce de le traverser pour aller combattre les barbares. Comme l'empereur ne connaissait pas le pays, il s'enfonça avec son armée dans le limon, et fut à l'heure même accablé des traits des barbares, sans que lui-même ni aucun des siens pussent s'échapper. »

L'administration de Déce fut actes qui semblent n'avoir aux eux, et qui cependant éma pensée conservatrice et réparatrice. Le romain était alors en proie à une dissolution tenait à deux grandes causes : la corruption et la ruine de l'ancienne république. Déce remédia à ce double mal, Déce il revivra la censure et de réprimer ment le christianisme. Le rétablissement de la censure eut lieu avec une grande solennité. Le choix du nouveau censeur avait été fait, qui désigna à l'unanimité Valentinien. Valentinien se trouvait alors aux bords du Danube de l'empereur. Déce, dit Zosime, le sénatus-consulte qui déclara Valentinien, convoqua toute la cour, et rien lui-même. Au milieu de ces hommes les plus considérables de l'époque, on fit la lecture du sénatus-consulte, ajouta : « Je vous estime heureux, de ce jugement du sénat et de cet témoignage de son affection. Chargez-vous de la censure de tout l'univers, que vous ayez la république romaine, comme un seul homme, mérité de juger nos mœurs. Vous qui devez rester dans le sénat, vous l'ordre équestre son ancien éclat; vous le cens, vous assurerez la perception et vous en ferez la répartition; vous connaîtrez de l'état de la république, le droit de faire des lois; vous le droit de juger de l'avancement des

1. Au lieu de Danube, Zosime dit le Tanais. C'est évidemment une erreur. Bien loin de s'étendre jusqu'au Tanais, l'empire romain n'atteignait même pas le Borysthène, l'Uleper, et s'arrêtait au Texas (Donest.)

les armées; votre censure s'étendra
notre palais, jusque sur les juges et
magistrats; enfin, vous jugerez tout
excepté le préfet de Rome, excepté
ordinaires, excepté le roi des sacri-
grande prêtresse des vestales, tant
en pure. Ceux même qui ne seront pas
jurisdiction s'efforceront de mériter
le. — Ces paroles de Dèce indiquent
bien quelle était sa pensée en rela-
naissance; mais cette magistrature, dont
fiour d'ailleurs fut éphémère, ne pou-
vra le salut de la société romaine. Quant
juges que Dèce employa dans le même
fut pas seulement impuissant, il fut
à la laïssé sur le nom de ce prince une
légalité. Depuis deux siècles, en dépit
ses persécutions, le christianisme avait
fais progrès. Il avait une hiérarchie
organisée, il tenait des réunions pu-
avait des cimetières particuliers pour
ses morts; il formait une société dans
un Etat dans l'Etat. Il y avait là de
per un empereur qui se proposait de
des anciennes institutions romaines.
seulement commença-t-elle dès l'avé-
de Dèce; elle fut commandée et pour
régularisée par des édits. On y voit, au
sévérités populaires, l'action ré-
pouvoir, avec un caractère moins reli-
gionneux; les édits impériaux frap-
pant les évêques. On place au 20
le martyre de l'évêque de Rome Fa-
sa mort, la prison recut deux de
Maxime et Maxime, et le diacre Ni-
le en sortirent avec la vie sauve.
d'Antioche et de Jérusalem pleu-
gèrent de leurs évêques, Babylas et
Dionysius fut soumis à des tortures, et
d'Alexandrie massacra les chrétiens,
à demi-siècle plus tard elle devait
les derniers défenseurs du paganisme.
moment, puis des peines plus ou
moindres, enfin le dernier supplice, telle
suppression des moyens imaginés pour
les chrétiens à la religion de l'Etat. Ces
durs supplices ne sauvèrent pas
et ils ont attiré sur le nom de Dèce le
mépris de tous les historiens chrétiens.
Mais cependant des vertus. Ses efforts
pour les anciennes institutions de Rome
ont une âme modérée, et ses rudes
contre les barbares au bord du Danube,
contre les Carpathes et de l'Hémus,
grand capitaine.

De Cæsar, 19, Epist., 30. — Eutrope, IX, 4.
— Eutrope, I, 10. — Eusebe, Hist.,
X, 10. — Zonare, I, 21-23. — Zonare, XII,
— Zonare, III, 10. — Zonare, Hist.,
I, 11. — Gibbon, The
History of the Roman Empire.

Un romain, vivait probable-
ment au premier siècle avant J.-C. Il était

l'auteur d'une tête colossale placée dans le Ca-
pitole.

Pline, Hist. Nat., XXXIV, 7. — Billig, Catalogus Artifi-
cium, p. 178.

DECIVS ou DECIO (Antoine), poète italien,
du seizième siècle. Il était lié d'amitié avec l'au-
teur de la *Jérusalem délivrée*. On a de lui :
Acripanda, tragédie; Venise, 1592, in-12.

Rossi, Pinacotheca. — Fabricius, Bibl. med. et inf. It.

DECIVS (François), savant espagnol, vivait
dans la seconde moitié du seizième siècle. Pro-
fesseur de rhétorique à Valence, il fit des ef-
forts pour imposer à ses élèves le goût des
écrivains de l'antiquité. On a de lui : *Oratio de
scientiarum et Academicæ Valentini laudi-
bus*; Valence, 1547, in-4°; — *Oratio patribus
juratis pro munere oratorio Musis nuper
condito eucharistico*; ibid., 1559, in-4°.

(Jémen), Specimen. Bibl. Hispanæ.

DECIVS, DEZSI ou TETZI (Jean), juriscoun-
sulte hongrois, vivait dans la seconde moitié du
seizième siècle. Il étudia à Tolna, Debreczin et
Clausenbourg, et ses progrès furent tels qu'il
gagna l'appui d'un noble, Wolfgang Banfi, qui lui
procura les moyens de voyager à l'étranger en
lui confiant l'éducation d'un fils; c'est ainsi que
Decius put parcourir la Moldavie, la Pologne, la
Prusse, la Marche et la Poméranie. Ses princi-
aux ouvrages sont : *Hodaporicum Itineris
Transylvanici, Moldavici, Russici*, poème; Wit-
tenberg, 1587, in-4°; — *Syntagma Institutionum
Juris imperialis ac Hungarici*, etc.;
Clausenbourg, 1593, in-4°; — *Adagia Latino-
Hungarica*.

Horanyi, Memor. Hungar.

DECIVS (Josse-Louis), historien allemand,
vivait au seizième siècle. Il fut secrétaire du roi
Sigismond de Pologne. On a de lui : *De Ve-
tustatibus Polonorum*; — *De regis Sigismundi
temporibus*. Ces deux ouvrages ont été publiés
ensemble à Cracovie, 1521, in-fol., et dans Pistor,
Script. Hist. Polon., II.

Fabricius, Bibl. med. et inf. It.

DECKER, (Adolphe), navigateur hollandais,
d'origine française, né à Strasbourg, vivait en
1629. Il entra au service de la Hollande, et fut
engagé en 1623, comme capitaine des armes
(commandant des troupes de débarquement),
dans l'expédition conduite par Jacques L'Hermite
et destinée à enlever le Péron aux Espa-
gnols. Cette expédition, composée de douze
vaisseaux, appareilla le 29 avril 1623 : elle ar-
riva le 2 février 1624 devant le détroit de Ma-
gellan; mais, longtemps contrariée par des vents
contraires, elle ne put embouquer ce détroit;
cotoyant alors la Terre-de-Feu, elle arriva dans la
mer du Sud par le détroit de Lemaire, tout ré-
cemment découvert. Après avoir couru de nom-
breux dangers, les Hollandais parurent le 7 mai
1624 devant Callao, où ils trouvèrent trente
vaisseaux espagnols. Sur le conseil de Decker,
L'Hermite n'hésita pas à attaquer, malgré l'iné-

gilité de ses forces; une lutte terrible s'engagea. Les Espagnols y perdirent vingt-deux vaisseaux coulés ou brûlés, et les Hollandais deux seulement; mais les vainqueurs étaient si maltraités qu'ils durent renoncer à un débarquement immédiat. Après s'être ravitaillés sur les côtes du Chili, les Hollandais revinrent devant Lima; et, malgré un feu de cent canons, ils brûlèrent encore à leurs ennemis dix-neuf carques, un grand nombre de frégates et un galion. Decker se distingua dans chacun de ces combats. Mais les Espagnols ayant reçu de puissants renforts, les Hollandais furent contraints à la retraite. Ils remontèrent alors vers la ligne, s'emparèrent de Guayaquil, incendièrent la ville et les vaisseaux qui s'y trouvaient, et emportèrent un riche butin. Pour la troisième fois ils se présentèrent devant Lima, et y détruisirent dix-huit bâtiments richement chargés. La mort de L'Hermite empêcha de suivre ce succès. L'amiral Van Schapenham lui succéda; et Decker eut encore à faire, sous les ordres de cet habile officier, de nombreuses expéditions. Après avoir ravagé les côtes espagnoles jusqu'à Acapulco, les Hollandais vinrent se rafraîchir, le 26 janvier 1625, à l'île de Guaham, puis à Mindanao et à Batavia. Decker y débarqua avec ses troupes, et y demeura jusqu'en novembre 1627, époque à laquelle il fut rappelé en Hollande. En 1629 il était à Strasbourg, où il publia le *Journal de son Voyage* (Meusel, *Bibl. histor.*, III, II^e part.). Il paraît qu'il en avait donné ou laissé prendre une rédaction à Fitzer, gendre de De Bry; car celui-ci publia cet abrégé en latin dès 1628, dans la XII^e partie des *Petits Voyages* de son beau-père. L'édition la plus consultée est celle que donna, en 1631, le continuateur des *Grands Voyages* de De Bry (*Math. Merian*, Part. XIII, sect. x). Nous n'avons pu consulter l'édition allemande, et Camus, qui l'avait cherchée pour la collationner avec celle de Mérian, ne la connaissait pas non plus; mais il est à croire que cette dernière était une traduction, autorisée par l'auteur, de celle de 1629. On la trouve encore en français dans la compilation des *Voyages de la Compagnie (hollandaise) des Indes orientales*; 1705 (t. IV, p. 663 et suiv.). — La relation de Decker est fort remarquable, par les détails nouveaux et curieux qu'elle renferme. Outre le but politique, dont nous avons parlé, l'expédition en avait un autre, celui de chercher un passage plus avantageux que celui de Magellan pour doubler l'extrémité sud de l'Amérique. Ce but au moins fut atteint, car la flotte passa par le détroit de Lemaire; en outre, la géographie s'enrichit de notions précises sur divers points encore peu connus de la Malaisie. (Voyez L'HERMITE et SCHAPENHAM).

Voyages de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, passim. Van Tenac, *Histoire générale de la Merine*, III.

* DECKER (Charles DE), publiciste alle-

mand, né à Berlin, en 1784, mort le 29 juin 1844. Lieutenant dès 1800, il prit part aux campagnes de 1806 et de 1807. Des déboires qu'il éprouva ensuite le firent passer en 1809 au service du duc de Brunswick-Oels, qu'il suivit en Angleterre, où il resta jusqu'en 1813. A cette époque il entra dans l'armée prussienne. En 1813 et 1814, il assista avec le corps d'armée de Kleist aux batailles de Dresde, Kulm et Leipzig, et ne prit pas une moindre part à la campagne de France en 1814. Major en 1817, et professeur à l'École d'Artillerie et du Génie en 1818, il eut en 1821 la direction d'une division du Bureau topographique. Il s'éleva encore dans la hiérarchie jusqu'au grade de général-major, qu'il obtint en 1842. Ses principaux ouvrages sont : *Ansichten ueber die Kriegführung im Geiste der Zeit* (Vues sur la conduite de la guerre selon l'esprit de l'époque); Berlin, 1817, ouvrage conçu dans les idées de celui du général Rogniat intitulé : *Considérations sur l'Art de la Guerre*; — *Die Gefechtslehre der beiden verbundenen Waffen, Cavalerie und reitende Artillerie* (La Tactique des deux armes réunies de la Cavalerie et de l'Artillerie à cheval); Berlin, 1819; — *Versuch einer Geschichte des Geschütz wesens und der Artillerie in Europa* (Essai d'une Histoire du Tiro et de l'Artillerie en Europe); Berlin, 1819; — *Lesebuch für unter-officiere und soldaten des preussischen Heers* (Livre de L

les sous-officiers et soldats de
Berlin, 1836, et 1845, 2^e ; — *Der Krieg im Geiste der neu n Kri*
(La Petite Guerre au point de vue actuelle de la guerre ordinaire); 1844, 4^e éd.; — *Bonaparte's Kämpfe in Italien* (Campagnes de Bonaparte en Italie); 1825; — *Ergänzungstaktik der Feldartillerie* (Tactique complémentaire de l'Artillerie de campagne); Berlin, 1834; — *Taktik der armee Infanterie, Cavalerie und Artillerie* (Tactique des trois Armes, infanterie, cavalerie et artillerie); Berlin, 1834; — *Schlachten und Kämpfe des Siebenjährigen Kriegs* (Batailles et combats faits d'armes de la Guerre de 1756-1763); Berlin, 1837; — *Algerien und die Kriegführung* (L'Algérie et la guerre); Berlin, 1844. Decker avait fondé avec Lillienstern la feuille hebdomadaire (*Militärwochenblatt*), et plus tard, le *Journal des sciences, art et lettres* (*Zeitschrift für Kunst, Wissenschaft und Geschichte des Kriegs*). On des cartes et des ouvrages d'éducation militaire.

DECKER ou DECKNER (C. Ad.),
général néerlandais de l'ordre des
1620. Il professa au collège de
Heidelberg, et publia divers traités de
On a de lui : *De Papa romano et*
mana; — *De Proprietatibus*.

Alcrambe, Bibl. Societ. Jouv.

(*Foerstl*, architecte allemand, né à , en 1477, mort à Nuremberg, en 1713. fin en 1699, il y étudia l'architecture; Schütters; il retourna à Nuremberg et y devint architecte de la cour palatiale. On a de lui : *Fürstlicher Hof-oder architectura civilis*, Augs-
bourg, t. I, in-8d. avec pl.; et 1716, t. II; *76 ne Kaminien, Pfensden* (Dessins des Cheminées, etc.).

Wochr. von Berlin. — Staatsk. Nachricht.

L'(*Thomas et Jérémie*). Voy. DEKXKA.
 DE-(*Jeau*), théologien flamand, né à
 Liège vers 1550, mort à Gratz, en 1619.
 Il était à Dossin, il entra dans l'ordre
 de St. aug. vovait à Naples, professa
 théologie et philosophie à Dossin et à Louvain,
 professeur de l'université à Gratz et
 évêque d'Olmutz en Moravie. » Decker-
 haupt, était un religieux d'un profond
 sentiment religieux : il partageait tout son
 temps entre la prière. Dès son noviciat
 il était de lui donner une chambre
 isolée, afin qu'il pût se livrer sans témoin
 à Dieu, dont Dieu l'avait favorisé. »
 Texte abrégé : *Tabula chronologica*
per Pompeum Hieronymum et deinde a Tito casare urbem
romanulicam et triumphatam
 in-4°, — *Thronologica*
romanulicam et thronologica
romanulicam; Paris, 1609, 3 vol. in-4°;
Chronologica ephemeridum, ejusque
causa.

Belgique. — Paquet, *Mém. pour serv. d*
de Fays-Sas, XII. — De Backer, *Bibl. des*
Contes de Jésus.

Jean), jurisconsulte allemand, de la seconde moitié du dix-septième siècle, docteur en droit à Strasbourg et partie de la chambre impériale de lui : *Conjecturae de scriptis synepigraphis et suppositiis, et de iure theatrum de Flaccius; de iure forenses, libri II*; — *De Pace Germanorum data*; — *Monumenta cameralis antiquae*; — *Vindicta et iustitia rei jurisque cameralis* complètes de ce jurisconsulte à Francfort, 1691, et à Amsterdam, 1723, in-4°.

Myfame.

(André), compilateur français XVIII^e siècle. Il était prêtre. On a de lui : *Dictionnaire de la langue française*, Paris, 1745, 1758, 3 vol. ; *Table de Thomas Kouli-Kan, roi de la Guinée*, 1758, in-12 ; — *Table générale des connaissances contenues dans le Journal de l'Édition de Paris*, depuis 1744, suivie d'un *Mémoire his-*

torique sur le Journal des Savants (par Dupuy); Paris, 1753-64, 10 vol. in-4°.

Quadrat, *La France littéraire*,

DÉCLINEX. Voyez. CLINEX.

DECOMBERGHOUSE (Benott-Michel), juriconsulte et homme politique français, né à Villorbanne, près de Lyon, le 3 février 1756, mort à Paris, le 13 mars 1841. Il étudia le droit à Grenoble, et devint avocat au bailliage de Vienne; comme il s'était montré, non sans quelque enthousiasme, partisan des réformes réclamées alors par l'opinion publique, il fut envoyé par le tiers état de l'élection de cette ville à l'assemblée des trois ordres du Dauphiné, qui se tint en 1788 à Romans, pour rédiger la nouvelle constitution des états de cette province. Élu en 1792 député suppléant à la Convention nationale, et membre du directoire du département de l'Isère, il se prononça contre la sanglante journée du 31 mai 1793, et fut bientôt après destitué de la seconde de ces fonctions comme modéré. En juillet 1796, il vint siéger à la Convention, et après la session entra, par suite de la réélection des deux tiers, au Conseil des Anciens, dont il dut sortir en mai 1798. Ses concitoyens l'ayant alors réélu à la même assemblée, il en devint secrétaire, puis président, et prit une part fort active à ses travaux. Après le 18 brumaire, il fut nommé président du tribunal criminel de l'Isère; mais il préféra à cet emploi celui de membre du bureau de consultation et de révision, comité de juriconsultes que Merlin de Douai avait créé au ministère de la justice, pour préparer les réponses du ministre aux questions qui lui étaient soumises par les tribunaux sur des matières de législation ou de jurisprudence, et rédiger des rapports au gouvernement sur ces mêmes objets. Il fit en outre partie du conseil du contentieux des droits-réunis, des l'établissement de cette importante administration. Ayant perdu ces deux places au retour du roi, il fut pendant les cent jours nommé conseiller à la cour impériale de Paris; mais la seconde restauration le fit rentrer définitivement dans la vie privée. Quelques années avant sa mort, une cécité presque complète le priva de distractions que l'étude apportait encore à sa vieillesse. Dans des notes sur divers membres du Conseil des Anciens insérées dans les *Mémoires de Bourrienne*, t. III, p. 143, Regnaud de Saint-Jean d'Angely s'exprime ainsi sur Decombergouse : « Beaucoup de talent, aimant le travail, éloigné des intrigues, incorruptible. » Ajoutons, nous qui l'avons connu, que c'était un homme modeste, désintéressé, d'une raison libre de préjugés, et d'une grande douceur de caractère. Ses principaux ouvrages imprimés ont pour titres : *Le Testament de l'Aristocratie mourante*; 1790, in-12; — *Le Codicille de l'Aristocratie*; 1790, in-12; — *Le Siège de Florence, ou la Nouvelle Héloïse*, tragédie en cinq actes et en vers; Vienne, Ro-

réel an iii, in-8°; — *Asgill, ou le prisonnier anglais*, drame en cinq actes et en vers, an iv, in-8°, dont un épisode de la guerre de l'indépendance de l'Amérique a fourni le sujet; — *La Mort de Michel Lepelletier*, tragédie en trois actes et en vers; Paris, an v, in-8°, pièce rare et curieuse; — *La Marche triomphante de la Liberté, épître à un ami*; Paris, an vii, in-8°; — *Code Napoléon, mis en vers français*, publié sous l'initiale D; Paris, 1811, in-12.

E. REGNARD.

Bibl. nouv. des Contemp. — *La Courrier français*, du 16 mars 1841 — *Gazette du Dauphiné*, du 16 avril 1841 — Bibl. dram. de M. de Solenne. — Documents particuliers.

*DECOMBEROUSSE (François-Isaac-Hyacinthe), fils du précédent, auteur dramatique français, né à Vienne, en Dauphiné, le 3 juillet 1788. Il occupa l'administration centrale des droits-réunis un emploi, qu'il perdit sous la Restauration. Il fit représenter à l'Orléon, en 1809, *Le Mariage de Corneille*, et, en 1813, *Le Temporisateur*, comédies en un acte et en vers, que le public accueillit froidement, mais dont la seconde offrait des vers d'une excellente facture. En 1814 il donna sur le même théâtre *Le Bourgeois gentilhomme* et *Le Médecin malgré lui*, qu'il avait mis en vers, le privilège accordé au Théâtre-Français ne permettant pas de jouer sur une autre scène les ouvrages de Molière. En 1818 il publia *L'Ultra, ou la manie des ténèbres*, et en 1819 *Le Ministériel, ou la manie des dîners*, comédies politiques en un acte et en vers, dont la représentation n'avait pas été permise par le ministre de la police. Il a fait jouer en outre sur les théâtres de Paris divers ouvrages, parmi lesquels on remarque : au Théâtre-Français, *Judith*, tragédie en trois actes et en vers, 1825, fort supérieure à celle de Boyer; — à l'Orléon, avec D'Aubigny : *Le Présent du Prince, ou l'autre Fille d'honneur*, comédie en trois actes et en prose, 1821, dont le succès fut complet; — au théâtre de la Porte-Saint Martin, avec D'Aubigny et Merle : *Le Lépreux de la vallée d'Aoste*, mélodrame en trois actes; 1822; — avec Jouslin de La Salle et Alphonse : *Jane Shore*, mélodrame en trois actes; 1824; — avec M. de Chavanges et Auguste : *Le Docteur d'Altona*, mélodrame en trois actes; 1825; — Au Panorama-Dramatique, avec Pichat : *Ali, pacha de Janina*, mélodrame en trois actes, 1822, qui eut de nombreuses représentations; — avec D'Aubigny et Carmonche : *Le Pauvre Berger*, drame en trois actes; 1823. M. Decomberousse est en outre auteur de *Jésus-Christ ou l'Évangile poétique*, précédé d'une *Épître à Châteaubriand*; Paris, 1843, in-8°, imprimé en encre rouge. Il a publié quelques-uns de ses ouvrages sous le nom d'*Hyacinthe* et quelques autres sous celui de *Montbrun*.

E. REGNARD.

Bibl. univ. et portat. des Contemp. — Bibl. dram. de M. de Solenne. — Documents particuliers.

*DECOMBEROUSSE (Alexis-Barbe-Renolt),

frère du précédent, auteur dramatique français, né à Vienne (Isère), le 13 janvier 1793. Il étudia le droit à Paris, et fut reçu en 1818 avocat à la cour royale de cette ville; mais il renonça bientôt à l'exercice de sa profession pour se livrer exclusivement à la littérature. Il a depuis 1825 fait représenter sur les théâtres de Paris soixante-treize ouvrages, dont voici les principaux. Il a donné au Théâtre-Français, avec M. Fulgence : *L'Espion du Mari*, comédie en un acte; 1832; — à l'Opéra-Comique, avec Ancelot : *La Sainte-Cécile*, opéra-comique en trois actes; 1844; — au Vaudeville, avec Ancelot : *L'ami Grandet*, comédie en trois actes; 1834; — avec le même : *Vouloir c'est Pouvoir*, comédie en deux actes; 1837; — *Le Serment de Collège*, comédie en un acte; 1838; — avec M. Jules Cordier : *La Polka en Province*, vaudeville en un acte; 1844; — avec M. Brisebarre : *Le Chapeau gris*, comédie-vaudeville en un acte; 1847; — au Gymnase-Dramatique, avec Bayard : *Une Bonne Fortune*, comédie-vaudeville en un acte; 1839; — avec MM. Scribe et Rougemont : *Salvoisy, ou l'amoureux de la reine*, comédie en deux actes; 1834; — avec MM. Mélesville et Antier : *Le Capitaine de Vaisseau*, vaudeville en trois actes, 1834; — avec M. d'Épagny : *La Fille mal élevée*, comédie-vaudeville en deux actes; 1836; — aux Variétés, avec Ancelot : *Madame d'Épémont*, comédie en trois actes; 1833; — avec le même : *La Consigne*, comédie-vaudeville en un acte; 1833; — au théâtre du Palais-Royal, avec Bayard : *Frétillon*, vaudeville en cinq actes, 1834, dont une chanson de Béranger avait fourni l'idée première, et qui eut un grand succès; — au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avec M. Antier : *L'Incendiaire, ou la cure et l'archevêché*, drame en trois actes; 1831; — à l'Ambigu-Comique, avec le même : *Le Cocher de Fiacre*, mélodrame en trois actes; 1825; — avec G. Drouineau et A. Béraud : *Le Fou*, drame en trois actes; 1829; — au théâtre de la Gaîté, avec M. Antier : *Le Fils de Louison*, drame en trois actes; 1829; — avec le même : *Le Marché de Saint-Pierre*, drame en cinq actes; 1839.

E. REGNARD.

Bibl. dram. de M. de Solenne. — Documents particuliers.

DECONNES (Jean). Voyez CONNES (De).

DECREMPS (Henri), écrivain français, né à Beduer, dans le Quercy (Lot), le 1^{er} avril 1746, mort vers 1826. Après avoir fait ses études au collège de Toulouse, on le destina à l'état ecclésiastique; mais il se dégoûta bientôt de la théologie, et préféra chercher fortune à Paris. Lassé de l'attendre, il se mit un jour en route, et parcourut à pied une partie de la France. Il passa ensuite en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre, fit des excursions maritimes et enfin revint à Paris, aussi pauvre qu'il en était parti. C'était en 1782; à cette époque les esprits étaient préoccupés des sciences occultes

to et Messmer avaient mises en vo-
- par des moyens empruntés à la
à la physique, à l'adresse de ses
ait de nombreux spectateurs, avec
estagieux, qui avaient le plus grand
emps, qui avait deviné une partie
ta, imagina de les révéler au public
rage qu'il fit paraître en 1784, sous
La Magie blanche dévoilée, 1 vol.
re, qui excita la curiosité, se vendit
il fut traduit en anglais, réimprimé
et l'auteur, l'année suivante, y
site ayant pour titre : *Éclaircissem-
s sur la magie blanche*, 1 vol.
omplément, qu'il appela *Testament
Sharp, professeur de physique*
n vol. in-8° (2^e édit. en 1786, in-8°);
il publia de nouvelles suites à sa
me, sous les titres suivants : *Les
vres de Jérôme, ouvrage conte-
de tours ingénieux que de le-
-; Paris et Bruxelles, 1785,
en bois; et Codicile de Jérôme
réciter de suite à la Magie blan-
n-8°*. Ces ouvrages ont été réunis et
trois volumes in-8°, et furent en-
dans le *Dictionnaire des Amu-
siques* de l'*Encyclopédie métho-
-les graves événements de la
me vinrent mettre fin au succès
de Decremps, qui prit le parti
à Londres pour y donner des leçons
aise. Ses idées républicaines,
manifestes, le firent expulser de
il revint en France, et se déclara
des sans-culottes : il voulut même,
r apprendre l'astronomie, et publia
un livre portant le titre de : *La
-culotisme, premier essai sur les
faciliter l'étude de l'astronomie
une révolution dans l'enseigne-
-e*, in-12, avec fig. Lalande
ous de cet ouvrage, qui met en effet
à la portée des intelligences les
dus; l'auteur, par exemple, sans
re le mot *angle*, démontre claire-
de mesurer la distance de la
e et même les montagnes de la
à ses démonstrations une carte
terre vue de la lune, fiction
puelle il explique l'inconnu
temps faisait aussi un cours
de langue anglaise pour les
se pronant du teste, à partager
se rendre compte de leurs
révolution, il vint dans l'obs-
en 1792, il parut encore un
: *Diagramme chinquo, ou
lures*; sur 112 pl. qui ex-
-surremment les expériences par
agents et des produits d'été
rai rendent sensible la theo-*

rie des phénomènes en représentant le jeu des attractions par la convergence des lignes, ouvrage élémentaire, auquel on a ajouté pour les étrangers une nomenclature chimique en six langues et pour les commençants : 1° un vocabulaire contenant la définition et l'étymologie des mots techniques; 2° une série de tableaux synoptiques qui représentent les préparations et les parties proportionnelles des produits; Paris, in-4°. On a encore de Doreins : *Le Parisien à Londres, ou avis aux Parisiens qui vont en Angleterre, contenant le parallèle des deux plus grandes villes de l'Europe*; Amsterdam et Paris, 1784, in-8°, avec fig. et carte; — *Lettre à M. de Jouy, membre de l'Institut, sur un article saffrique de sa Biographie des Contemporains*; 1824.

GEYOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biographie*. — Decremps, *AVIS*, à la fin de sa *Science sans-culotisée*.

DECRÈS (*Denis*, duc), amiral français, né à Chaumont (Haute-Marne), le 18 juin 1761, mort à Paris, le 7 décembre 1820. Entré dans la marine, en qualité d'aspirant-garde, le 17 février 1779, il mérita, par son zèle et son intelligence précoce, d'être fait garde au mois de juillet de l'année suivante. Embarqué sur la frégate *Le Richemont*, faisant partie de l'armée navale aux ordres du comte de Grasse, il participa à tous les combats que cette armée eut à soutenir, et se fit particulièrement remarquer dans la journée du 12 avril 1782, en portant sous le feu de l'ennemi une remorque au vaisseau *Le Glorieux*, entièrement dématé. Cet acte d'intrépidité, auquel *Le Glorieux* dut son salut, valut à Decrès le grade d'enseigne. Passé en cette qualité sur *La Nymphe*, il prit part, le 13 février 1783, au combat dans lequel cette frégate, *La Cybèle*, et *L'Amphitrite* s'emparèrent du vaisseau anglais *Le Iago*. Promu au grade d' lieutenant de vaisseau en 1786, il passa sur *La Cybèle*. Ayant été détaché de cette frégate sur *La Nymphe*, il fut chargé, pendant trois années consécutives, de diverses missions de confiance, dont l'une avait pour but spécial de déterminer s'il existait réellement des lacs de l'homme à la Trinité espagnole. Le journal de ses explorations obtint les éloges du maréchal de Castries, alors ministre de la marine. Decrès était embarqué depuis le mois de février 1791 sur *La Cybèle*, comme major de la division commandée par M. de Saint-Félix dans les mers de l'Inde, lorsque cette division, croisant en vue de la côte de Malabar, eut connaissance, le 6 février 1792, qu'un bâtiment de commerce français, capturé par les Malabars, était ancré sous le fort Coulabo. Decrès prononça d'envoyer le navire à l'abordage. Du consentement de M. de Saint-Félix, il arma trois canots, et ayant rejoint, à la nuit tombante, le bâtiment capturé, il somma son bord avec ses canots. Les ennemis jetèrent environ 150 Malabars sur le garbier, et le remena aux accla-

mations de la division. Venu en France, au mois d'octobre 1793, pour exposer au gouvernement, au nom de M. de Saint-Félix, la situation de l'île de France et demander que de prompts secours y fussent envoyés, il apprit, à son arrivée à Lorient, le 10 février 1794, que, promu capitaine de vaisseau depuis le mois de janvier 1793, il avait été destitué peu de temps après, comme noble, par mesure de sûreté générale. Arrêté, il fut conduit à Paris par la gendarmerie; mais relâché presque aussitôt, il se retira au sein de sa famille, et y vécut ignoré jusqu'au mois de juin 1795, époque où il fut réintégré dans son grade. Peu de mois après, il fut nommé au commandement du vaisseau *Le Formidable*, qu'il conduisit de Toulon à Brest. Promu chef de division en 1796, et contre-amiral en 1798, ce fut en cette dernière qualité qu'il commanda, sur la frégate *La Diane*, l'escadre légère de l'arménavale aux ordres de l'amiral Bruys. Chargé à l'attaque de Malte de protéger le débarquement des troupes, il eut un engagement très-vif avec les galères de l'ordre, et se trouva même assez dangereusement compromis sous le feu du fort La Valette. Au funeste combat d'Aboukir, où il était placé à l'arrière-garde de la ligne, il essuya pendant plus de deux heures et demie le feu des Anglais, et lorsque après l'explosion du vaisseau amiral *L'Orient*, le feu eut cessé sur toute la ligne, il se rendit successivement à bord du *Mercure* et de *L'Heureux*, faisant partie des vaisseaux qui s'étaient mis au plain après avoir coupé leurs câbles et s'être éloignés de *L'Orient*, pour ne pas être incendiés. Son intention était de porter son pavillon sur l'un d'eux, *La Diane* ayant eu son gréement criblé et ayant perdu ses ancres; mais leurs avaries étaient telles, qu'il ne leur donna aucun ordre, qu'il laissa les capitaines libres de leur manœuvre, et qu'il retourna à bord de *La Diane*. Cette frégate, obéissant ensuite au signal qui lui fut fait, suivit *Le Guillaume Tell* à Malte. Le général Vaubois y commandait en chef, et, sous ses ordres, le contre-amiral Villeneuve commandait la marine. Tous deux confèrent le commandement des avant-postes à Decrès; et lorsque après dix-sept mois d'assauts réitérés des Russes et des Napolitains, les forces françaises furent resserrées dans la cité La Valette, il reçut l'ordre de sortir avec *Le Guillaume Tell*, à bord duquel furent embarqués mille hommes et environ deux cents malades, pour aller faire connaître en France la situation réelle de l'île de Malte. Il eut à peine appareillé, le 29 mars 1800, à onze heures du soir, que les postes de terre occupés par les Anglais firent feu de toutes parts; vers le milieu de la nuit, la frégate *La Pénélope* lui appuya la chasse, et à cinq heures du matin le vaisseau de 64 *Le Lion* l'attaqua à portée de canon. Deux fois, sur l'ordre de Decrès, on avait tenté de l'aborder, et il avait été forcé de fuir vent arrière, après avoir été très-maltraité, quand *Le Foudroyant*, de 86, étant

venu attaquer *Le Guillaume Tell*, *La Pénélope* et *Le Lion*, qui avaient réparé leurs avaries les plus importantes, revinrent à la charge. Pendant deux heures *Le Guillaume Tell* lutta contre une frégate et deux vaisseaux; il est entouré d'une ceinture de feu; ses mâts sont abattus, son gaillard d'arrière est jonché de débris, la moitié de son équipage hors de combat, et l'amiral lui-même est renversé de son banc de quart, couvert de blessures par une explosion de gargousses. Enfin, après plus de huit heures d'une lutte acharnée et glorieuse pour le pavillon français, *Le Guillaume Tell* fut obligé d'amarrer. La victoire coûta cher aux Anglais, car *La Pénélope* seule put amariner *Le Guillaume Tell* et le remorquer jusqu'à Syracuse; quant au *Lion* et au *Foudroyant*, ce fut à grand-peine qu'ils purent atteindre Minorque, où ils relâchèrent coulant bas d'eau. L'ennemi ne put se dispenser de payer son tribut d'admiration à l'héroïque résistance du *Guillaume Tell*. « C'est peut-être, dit le *Chronicle naval*, l'action la plus chaude que jamais bâtiment ennemi ait soutenue contre ceux de S. M. britannique. »

Lorsque Decrès revint en France, le consul lui remit de ses propres pensées la plus ambitieuse alors, et après l'avoir nommé préfet maritime à Lorient, commandant l'escadre de Rochefort, il l'appela, au mois d'octobre 1801, à remplir les fonctions de ministre de la marine, qu'il exerça pendant toute la durée de l'empire. Cette administration, trop dénigrée, a été jugée à travers les préjugés et les ambitions déçues, des intérêts si bien l'apprécier, il faut se reporter à l'époque où la marine en 1801, à ce qu'elle était de 1814. Lorsque Decrès prit le portefeuille, se composait de cinquante-cinq vaisseaux de ligne, quarante et une frégates; les autres étaient vides, les ressources nulles, et, par suite, le malheur, la tourmente révolutionnaire avait introduit partout le désordre, la malversation. Decrès ne ploya pas sous ce fardeau : il réorganisa tous les services, afflua les munitions dans les ports, des chantiers, des vaisseaux, et sa persévérante activité, secondant la pensée de celui qui avait décrété la continuation des travaux de la marine et conçu ceux de New-Dep, de la marine, d'Anvers; son activité, disons-nous, para tous les moyens de restaurer la marine et d'assurer son avenir. Il satisfait aux exigences les plus immédiates, en armer et équipant ces milliers de navires qui devaient exécuter la descente en Angleterre. C'est l'expédition de Saint-Domingue; le personnel maritime sur des bases nouvelles. La Restauration s'est vue contrainte de reconnaître et augmenter le matériel de la flotte d'une manière que, malgré ses pertes, elle comptait en 1814 trois vaisseaux et cinquante-une frégates. Si

à l'empire les revers trop fréquents pendant la période impériale : c'est justice. L'empire avait hérité de la république, composé d'hommes vifs, mais dont beaucoup, élevés par des positions infimes à des postes sans consistance nominalement les vides laissés par l'émigration de l'ancienne marine romaine, ne pouvaient suppléer aux connaissances nécessaires à l'homme de tout qui est appelé à diriger des hommes. Là, et dans la pénurie des de 1792 à 1802, étaient les bases de nos revers. Decrès le sent et s'attache-t-il à atténuer les conséquences d'un tel état de choses, lui au service, autant qu'il le pouvait de l'ancienne marine, soit en faisant passer les hommes des choix justifiés par une graduelle de nos défenses fut d'autant plus difficile qu'il ne à combattre les préventions de si, ne tenant pas assez compte de la confiance de terre à celles de mer, les hommes également dociles à ses ordres, juger des obstacles que Decrès par l'ouvrage publié sous le patronage de Napoléon avec l'approbation de la marine depuis 1804 jusqu'en 1806 d'un portefeuille de la marine, Delloye et V^e Lecon, 1806. Mais pour apprécier complètement le rôle important qu'il a joué, il faut se reporter à sa propre correspondance qui est, parfois, la justice des attaques dont il était l'objet par le chagrin que lui causaient les revers (les plus importants étaient les revers), animé de l'homme de son temps comme la fraude trouvant son adversaire qui ne pactisait avec la fraude que élevée qu'elle fut. C'est pourquoi avait lui-même de son temps.

Il fut élu le 30 mai 1804, ministre de la marine et comble d'honneurs. Il fut élu ministre en 1814, et pendant les cent jours. Rentré dans la marine pendant la restauration, il périt par la révolution déterminée par des revers que son valet de chambre, un valet de son lit, espérant de son maître il déroberait un vol considérable qu'il fut tué.

P. LÉVOT.

Marine. — Biographie maritime de la Légion d'Honneur. — Napoléon avec le ministre de la marine.

français, né à Tournai, en 1598, mort à Paris, le 10 avril 1668. Il entra en 1616 dans l'ordre des Jésuites, devint professeur de philosophie et de belles-lettres à Châlons-sur-S., puis recteur du collège de cette ville. On a de lui : *La véritable Veuve, ou l'idée de la perfection dans l'état du mariage, avec quarante dialogues des veuves distinguées par leur sainteté*; Paris, 1654, in-4°.

Paris, Bibl. des Auteurs de Bourgogne.

* DECRIANUS, architecte et mécanicien romain, vivait au commencement du second siècle de l'ère chrétienne. Adrien le chargea d'élèver le colosse de Néron placé devant le palais impérial. D'après Spartien, pour transporter cette masse énorme, il fallut employer jusqu'à vingt-quatre éléphants. On ne sait rien de plus sur cet artiste. Son nom n'est pas même bien certain, puisque les critiques lisent dans le texte de Spartien : *Decrianus, Detrianus, Dentrianus, Detrianus et Demetrianus*. Lucien eût avec beaucoup d'éloges un Decrianus sophiste de Patras.

Spartien, *Hist.*, 12. — Lucien, *Asia*, 2.

* DECRIUS, officier romain, vivait au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne. Il commandait une place forte en Afrique pendant l'insurrection de Tacfarinas, en l'an 20. C'était un brave et hardi soldat. Au lieu de s'enfermer dans sa forteresse, il présenta, avec un très-petit nombre de soldats, bataille aux révoltés. Grièvement blessé dès le commencement de l'action, il combattit jusqu'à la mort.

Tacite, *Ann.*, III, 26.

DECROIX (L.-J.), savant français, né à Lille, vers 1725, mort en 1815. On a de lui : *Physico-Chimie théorique, en dialogues*; Lille, 1768, in-8°; — *Avis instructif d'un père à ses enfants*; ibid., 1770, in-12; — *Étrennes aux jeunes gens*; ibid., 1772, in-12; — *Tables des Combinaisons les plus connues en Chimie*; ibid., 1772, in-8°; — *Analyses de l'eau d'une fontaine minérale située à Saint-Pol en Artois*; ibid., 1788, in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

DECROIX (L.-P.), littérateur français, né à Lille, vers le milieu du dix-huitième siècle, mort dans la même ville, en 1827. Avant la révolution il était secrétaire du roi et trésorier de France. On a de lui : *Almanzor*, tragédie en cinq actes, en collaboration avec Vieillard de Bois martin (voyez ce nom); — *L'Ami des Arts, ou justification de plusieurs grands hommes*; Amsterdam (Lille); 1776, in-12; — *Stances irrégulières sur le Spectacle de Lille, ou étrennes à M. Branchu, directeur de ce théâtre*; Lille, 1819, in-8°. Decroix a donné ses soins à l'édition des *Œuvres de Voltaire* faite à Kell : il est l'éditeur du *Commentaire sur le théâtre de Voltaire* par La Harpe; 1814, in-8°, et (avec M. Beuchot) des *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages*, par Longchamp et Waghière. On doit encore à Decroix quelques articles de la *Biographie universelle* de Michaud.

Quérard, *La France littéraire*.

* DECTADES (Δεκτάδης), mythographe grec, d'une époque incertaine. Ph. Parthenius le cite au sujet de l'histoire d'Harpalyce. On peut en conclure qu'il avait écrit sur des sujets mythologiques.

Parthenius, *Érot.*, 12.

* DECTION (Δεκτιών), grammairien grec, d'une époque incertaine. Il avait écrit sur la *Cassandra* de Lycophron un commentaire cité dans l'*Etymologicum magnum*.

Etymol. mag., au mot "Ηκτιον.

DÉDALE (Δαίδαλος). On connaît plusieurs sculpteurs grecs de ce nom. Le premier apparaissait dans les traditions helléniques comme la souche de la race héroïque des *Dédalides* à Athènes, et lui-même, arrière-petit-fils, suivant quelques mythographes, du roi Érechthée, est le type ou représentant de l'art plastique pendant une longue époque de l'histoire des arts en Grèce, comme il est aussi le père des arts chez les Crétois. Le nom de Dédale, dérivé de δαιδάλλειν, *travailler artistement*, fait déjà supposer une allusion mythologique, et les traditions qui se rattachent à ce nom confirment cette supposition. Cependant, bien que ce personnage soit évidemment mythique, il occupe dans l'histoire de l'art chez les anciens une place trop considérable pour pouvoir être omis. Nous rapporterons donc sa légende telle qu'elle nous a été transmise par les historiens et les poètes de l'antiquité. Dédale eut pour père Métion, fils d'Eupalamus et petit-fils d'Érechthée. Sa mère se nommait Alcippe, Iphinoé ou Phrasimède. S'étant adonné à la sculpture avec le plus grand succès, il instruisait dans cet art les fils de sa sœur Calos, Talus et Perdix, et jaloux de l'habileté de ce dernier, il le tua. Condamné à mort par l'aréopage, il s'enfuit en Crète, et obtint l'amitié de Minos et de Pasiphaé, pour laquelle il construisit une génisse de bois et le Labyrinthe. En se rendant ainsi complice des criminelles amours de Pasiphaé, il s'attira la colère du roi Minos, qui le fit enfermer dans le Labyrinthe. Il en sortit grâce à la reine, monta sur un vaisseau qu'elle lui avait fait préparer, et s'enfuit avec son fils Icare. Tous deux furent poussés vers une île aux bords escarpés. Icare ayant voulu témérairement gravir les rochers du rivage, tomba dans la mer, et se noya (1). L'île

(1) Nous suivons le récit de Diodore. On voit que cet historien a essayé, d'après le système d'Évhémère, de substituer une hypothèse prosaïque et vraisemblable à la légende, parement poétique et mythique. On sait quelle est cette légende. Retenu prisonnier avec Icare par Minos, le fils essaya d'échapper par les airs; il fit des ailes à son fils, et les attacha avec de la cire; mais Icare s'étant trop approché du soleil, la cire finit par se fondre, et il tomba dans la mer, qui reçut de lui le nom d'*Icaricus*. Il est curieux de comparer à l'hypothèse historique de Diodore l'explication symbolique du même mythe par Lucien (*De Astrologia* 18). D'après ce dernier, Dédale était un grand astronome, qui fit parti de son savoir à son fils; mais celui-ci ayant voulu élever de la connaissance des phénomènes physiques jusqu'à la science des mystères transcendants de la nature, tomba dans un abîme de difficultés, et perdit la raison.

où se passa cet événement prit le la mer voisine s'appela mer d'/ Dédale, désolé, fit voile vers la sur les domaines du roi Cœbus avec empressement. Minos l'y il périt dans un piège que lui Dédale fit pour son royal prot nombre d'ouvrages énumérés passa, au rapport du même hi de ses jours en Sicile. Les ouv Dédale par les anciens sont très-citerons seulement les plus imp en Crète, la génisse de Pasipha et une statue de Diane Britom près de Mégare, le Colymethira par où le fleuve Alabon se d mer; près d'Agrigente, sur un r resse, réputée imprenable, et d mer les trésors de Cœbus; une de Vénus sur le mont Éryx; en ples d'Apollon à Capoue et à Cu le beau propylée du temple de phis; en Béotie, à Thèbes, une une autre de Truphonia; à La statues encore dans divers lie Toutes ces statues étaient en bo

Les inventions et les perfectionnés à Dédale se rapportent à la nique et à la statuaire. Il pass teur de la scie, de la hache, d navires. « Dans la statuaire, dit passa tellement tous les mortels, venus après lui débiterent sur sables, disant qu'il avait fait des bles à des êtres vivants par les marche et enfin par tous les corps. Dédale en effet exprima ses statues le regard, les mou bes et ceux des bras. Les artis préché faisaient les statues av nés, les bras pendants et collés; aux yeux des Grecs le grand m c'était d'avoir donné à des cruv rence de la vie. Plus tard son à des automates artificiels, en s pressions merveilleuses produite grs. La matière qu'il employa fut le bois; un groupe de danse pierre blanche pour Ariadne, et nias, fait seul exception; mais pèle sur trois vers d'Homère, assez douteux, et l'interprétation a été contestée par de savants c nes. En tous cas, si Homère a m sculpté par Dédale, il n'a rien sur laquelle il l'avait été, et si n tel que le décrit Pausanias (pierre), il devait être d'un artiste à l'époque assignée à Dédale p grecs.

Si on cherche quelles sont les couvrent les fables et les trait

porter, on trouve que sous le nom des écrivains grecs personnels développements de l'architecture, particulièrement chez les Crétois. Les plus anciennes sont attribuées aux dieux et ap-

Passant de la mythologie à voyons la sculpture naître de premières idées n'étaient que des de pierre, adorés sous le nom rimés. Les perfectionnements consistèrent d'abord à exprimer entiers de chaque divinité. De là les anciens artistes de terminer une tête, par un buste. Mais cer-

peuvent être représentés par seulement, et exigent le corps r. Dans les premiers essais représentations entières, on le bois, comme plus facile pierre; on les orna de dra- ou les peignit des plus vives à ces sortes d'ouvrages que l'on remment le nom de δαίδαλα, de Pausanias. La dis- de ces statues étaient par le savoir borné

comme on le voit si for- sculpture égyptienne, prescrivait l'usage sacrées. La période re- de Dédale est celle pen- s'émancipa pour ainsi dire, prescrites, et donna aux sta- nées naturelles et vivantes. A ce artistique répondit un progrès is les arts mécaniques. Les li- res de la période de Dédale,

les étrangers sur les progrès la des questions difficiles, article biographique ne nous mériter. D'après la chrono- rable, la période de Dédale siècle avant l'ère chrétienne, plusieurs siècles; les plus indiquent l'Egypte comme (1). Le genre de sculpture édénien se perpétua avec qu'au cinquième siècle avant étaient appelés Dédalides, ou descendants de Dédale, héréditaire dans certaines nées était un Dédalide, connus sont les de Talus nus, Endéus d'Athènes, Onatas d'Égine. Outre

Icare, Dédale eut encore, dit-on, un autre fils, Iapyx, père des Iapyyes. Un dème de la tribu Cécropide à Athènes portait le nom de *Dédalide*. Les Bédiens célébraient tous les sept ans de petites et tous les soixante ans de grandes fêtes en l'honneur de Dédale (δαίδαλα); mais nous n'avons point sur ces fêtes des notions bien positives. Nous savons seulement qu'il en existait sous le même nom dans plusieurs parties de la Grèce.

L. J.

Diodore de Sicile, I, 61, 67; IV, 30, 76, 78. — Pausanias, I, 30; II, 4, 18; III, 67; V, 26; VII, 6; VIII, 33; IX, 3, 40. — Hygin. *Fabul.*, 29, 30, 44. — Ovide, *Met.*, VIII. — Hesychius, au mot δαίδαλα. — Plin., *Hist. Nat.*, VII, 36. — Strabon, VI. — Thiersch, *Epoch.* — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DÉDALE, statuaire grec de Sicione, vivait vers 400 avant J.-C. Il était, d'après Pausanias, frère et disciple de Patrocle, lequel, au dire de Plin., vivait vers la quatre-vingt-quinzième olympiade. Il érigea dans l'*Allis* d'Olympie un trophée pour les Eléens après leur victoire sur les Lacédémoniens dans la guerre de 401 à 399. On cite de lui, entre autres ouvrages, une statue de la Victoire et celles de plusieurs athlètes vainqueurs aux jeux olympiques. Arrien, dans un passage cité par Eustathe, parle d'une fort belle statue de Jupiter qu'on voyait à Nicomédie et qui était l'œuvre d'un Dédale né en Bithynie. On a conjecturé que cet artiste était postérieur à Alexandre le Grand.

Pausanias, VI, 2, 3, 6; X, 9. — Plin., XXXIV, 2. — Arrien, *Ap. Eustath.* ad Dionys. *Perieg.* — Thiersch, *Epoch.*, p. 19. — Sillig, *Catalogus Artificum*, p. 109-110.

* **DEDEKEN** ou **DEKEN** (*Jean*), critique néerlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Observationes poeticae*; Anvers, 1688, in-8°; Kiel, 1691, édité par Morhof.

Adelung, Suppl. à Jocher. *Allg. Gel.-Lexic.*

DEDEKIND (*Frédéric*), littérateur allemand, né à Neustadt, en 1530, mort en 1598, après avoir rempli les fonctions d'inspecteur des églises protestantes du diocèse de Lubeck. Il est l'auteur de quelques ouvrages en vers allemands, complètement oubliés aujourd'hui; il mit en vers latins le Catéchisme de Luther, et il composa une satire, également en vers latins; c'est le seul de ses écrits qui ait eu de la vogue, mais elle fut considérable. Cet ouvrage est intitulé : *Grobianus, De morum simplicitate libri III, in gratiam omnium rusticitatis amanthum conscripti*. Il s'agit d'un individu fort grossier, et dont les travers sont exagérés à plaisir, retracés avec complaisance, afin de donner ainsi des leçons de convenance et de savoir-vivre. C'est une ironie dans le genre de celle dont plusieurs auteurs, et notamment Swift, ont fait usage depuis. La première édition, Francfort, 1594, ne contient que deux livres, et c'est déjà assez pour une plaisanterie qui ne gagne point à trop se prolonger; plus tard l'ouvrage reçut des additions, et il fut souvent réimprimé en Allemagne et en Hollande; il fait partie de la collection intitulée :

On remarque de son genre les plus sages des anciens, sur cette matière, l'écrit de l'Épée, qui est le plus ancien de ce genre. Dédale est le fondateur de la sculpture en pierre, et il est le premier à qui l'art est attribué. On le voit dans les statues en bronze et en pierre.

viennent impossible, portent à dix-huit le revenu net effectif, et à onze le revenu impossible. Le travail s'effondre. Levelier sur le même a fait d'après d'autres données, souvent, on s'en rapprochant à cinq cents.

avec que le revenu net effectif des mines (variable comme le plus ou le moins intelligent du propriétaire) ne soit basé à l'impôt sans découragement, il fallait créer un revenu plus fixe, impossible, et qui doit toujours être au moins en moins d'efforts de celui qui ont la plus grande part à l'établissement des contributions, et même, alors nouvelles et dont la somme, sur les bases de l'impôt le plus propre à en assurer le recouvrement les intérêts de l'agriculture : le premier non-seulement des éléments de l'impôt direct et le premier il a présenté, dans le 1^{er} septembre 1790, un plan général des contributions pour la France, sur des systèmes, mais sur des bases déjà éprouvées et réunis pour former un même tableau.

produisant l'impression des cinq
ans de Delcay sur l'impôt, et ré-
sultant en réduisant de soixante
deux cent millions du principal de
la fincure que le comité proposait
d'élever. Après la Constituante,
les travaux agricoles. Et telle
est la jouissance dans tout le pays,
sans inquiétude pendant la terreur.
En la partie du Dauphiné qu'il ha-
bitait en proche dans la départe-
ment, une agriculture si perfection-
née capitale de certaines terres
stériles jusque là comme stériles,
selon de ses méthodes d'assolement
dans une énorme proportion.
Il répandit par ses écrits con-
naître les progrès que l'exemple pra-
tiquait par ses travaux. Une de ces
œuvres : *Rapport sur les moyens
d'améliorer la culture dans le district de
Vienne* grandement à l'amélioration
de la constante la *Statistique du
département du Drôme*, par M. Delacroix ;

nommé en 1797 au Conseil des
à s'y occuper d'agriculture,
et de finances. Il fut nommé
le 21 avril 1799. Il passa
(9 novembre 1799), au Corps
président le 7 mars 1800.
nommé par le Corps légis-
consul pour entrer au
fut proclamé membre le

19 décembre 1800. Il fut nommé commandant de la Légion d'Honneur, à la première promotion de cet ordre, et reçut le titre de comte de l'empire. Nommé pair de France par le roi, le 4 juin 1814 il fut appelé par l'empereur dans la chambre des cent jours ; il s'opposa vivement à la proposition d'accepter l'Acte additionnel sans examen, et fit renvoyer à une commission la fameuse adresse des représentants ; ce qui, dans la précipitation des événements, équivalait à un ajournement indéfini. Au retour de Louis XVIII, l'ordonnance du roi du 4 août 1815 qui considérait comme démissionnaires les pairs de France ayant siégé dans la chambre des cent jours lui fit perdre la pairie ; il y fut réintégré par l'ordonnance du 21 novembre 1819. Il était chevalier de Saint-Michel et de Saint-Louis. Déjà affaibli par l'âge, et surtout par ses longs et incessants travaux, il renonça pendant les dernières années de sa vie à s'occuper activement des questions politiques et à siéger à la chambre des pairs.

La vie de Dedelay d'Agler fut comme un long acte de bienfaisance. Pendant cinquante ans il consacra une partie de sa fortune et de ses revenus à des travaux d'utilité publique, qui devenaient des secours précieux pour les ouvriers sans ouvrage. Il fonda et dota en immeubles : 1° un hospice, 2° une école gratuite, 3° une distribution quotidienne de 500 soupes très-substantielles pendant l'hiver dans la commune de Bourg-de-Péage, près Romans, 4° un revenu de la valeur de 4000 fr., moitié en rentes, moitié en blé, devant alimenter une caisse de secours pour les pauvres ouvriers de la ville de Romans et de Bourg-de-Péage, dans les moments de chômage ou dans les cas d'accidents ou de maladies. Cet homme de bien mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, sans laisser de postérité. Le comte de Delley de Blancmesnil, chef de la branche cadette, représentant aujourd'hui la maison de Dellev.

Biogr. des Contemporains. — Documents particuliers.

* **DEDEUX (Jean)**, théologien français, né à Saintes, vers 1520, mort vers 1600. On a de lui : *Antithèses de la sainte Eucharistie et de la Cène des modernes* ; Lyon, 1571, in-8°.

M. G.

Du Verdier, Bibl. franç.

* **DEDRAIN (René)**, juriste français, né à Nantes, vers 1530, mort vers 1600, exerça la profession d'avocat au siège présidial de Cahors. Il a laissé un *Commentaire sur les ordonnances de Moulins faites par Charles IX*; Paris. 1566, in-8°. M. G

M. G

La Croix du Maine, Bibl. franç.

* **DEDU** (....), médecin botaniste français, vivait à Montpellier dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De l'âme des plantes, de leur naissance, de leur nourriture et de leurs progrès*; — *Essai de Physique*; Montpellier, 1682, in-12.

Journal des Savants, 1682.

Deliciae Poetarum Germanorum. On en connaît deux traductions anglaises, 1605 et 1739, et plusieurs versions allemandes, une entre autres publiée sous le nom supposé de Galato, en 1752, avec l'indication de Kamtschaka. Nous ne croyons pas que le *Grobianus* ait jamais été traduit en français. G. Ba.

Joerdens, *Lexicon deutscher Dichter und Prosaisten*, t. VI, p. 16. — Hegel, *Geschichte der deutschen Literatur*, t. III, p. 308. — Borrich, *De Poetis Latinis*, p. 128. — Grasse, *Lehrbuch einer allgemeinen Literaturgeschichte*, t. III, p. 371.

DEDEKIND (*Constantin-Chrétien*), littérateur allemand, natif de Reinsdorf, vivait encore en 1697. Il se fit surtout connaître par ses poésies, qu'il se contentait souvent de signer de ses initiales. On a de lui : *Masinissa und Sophonisbe*; Leipzig, 1654, in-8°; — *Ehebetrug* (Déception matrimoniale); 1654; — *Venus-Troedel* (Friperie de Vénus); 1658; — *Manner regieren* (Les hommes gouvernent); 1658; — *Weiber gebahren* (Les femmes enfantent); 1658; — *Heilige Myrtenblätter* (Feuilles de myrte saintes); ibid., 1665, in-12; — *Neugeteiliche Schauspiele* (Comédies spirituelles nouvelles); Drede, 1670, in-8°; — *Freuden-und-Trauerspiel über die Geburt Jesu* (Chant de douleur et de joie sur la nativité de Jésus); ibid., 1670, in-8°; — *Heilige Arbeit über Freud und Leid der alten und neuen Zeit in Musik bekehrten schauspielen angewendet* (Étude sacrée sur les joies et douleurs des temps anciens et modernes, mise en musique pour en faire des opéras); Drede, 1676, in-8°. On voit figurer dans ce travail : Le premier péché, le premier fratricide, le sacrifice d'Isaac, Samson, Jésus mourant, Jésus vainqueur, l'étoile de Jacob; — *Salomons Lehrvorschriften in gesaengen verfasst* (Les Enseignements de Salomon mis en chants); 1696, in-12.

Neumeister, *De Poet. Germ.* — Wetzel, *Liederdicht*, I, 167.

DEDELAY ou **DE DELLEY D'AGIER** (*Claude-Pierre*), célèbre publiciste français, né à Romans, en Dauphiné, le 25 décembre 1750 (1), mort le 4 août 1827. Il suivit d'abord la carrière des armes. A dix-huit ans, Dedelay entra dans la compagnie écossaise des gendarmes du roi, et publia à vingt-deux ans un abrégé d'hippiatrique (2),

(1) Il appartenait à la famille des anciens seigneurs de Delley, qui avaient pris et faisaient par porter uniquement le nom de ce lieu, situé dans le pays de Vaud, sur les bords du lac de Neuchâtel. Pendant plusieurs générations les châteaux de Delley avaient porté réunis les noms de *Delley* et de *Amens*. Amens étant le nom de leurs ancêtres, à partir de Guillaume d'Amens, que le duc de Savoie d'Estavay, mort au commencement de ce siècle, déclare être le troisième fils de Robert, seigneur d'Estavay en 1070 et 1088. Ce Guillaume, sans doute pour se distinguer de ses frères, avait pris le nom de Amens; d'où il résulte que la famille de Delley, qui n'est plus aujourd'hui représentée que par deux seules branches, celles de Bianchemin et d'Avaise (celle d'Agier étant éteinte), continue l'antique maison d'Estavay (Archives genealogiques et historiques de la noblesse de France, par Laloue, tome VIII, à l'article : *De Delley d'Amens*).

(2) *Prospectus d'un cours d'hippologie ou anatomie*

qui lui valut le titre de correspondant de Saint-Petersbourg et d quitta le service avec le grade d se voua dès lors à l'étude de l'économie politique et des finances aux environs de sa ville na du Péage, de nouveaux modes de résultats qu'il en obtint amenè de révolution pacifique et tou dans les régions d'alentour. En 1 sait les fonctions de maire de Ro assista à Grenoble, en juin de la m première assemblée des trois ord de Dauphiné. Le zèle avec lequ abus qui pesaient principalemen des paysans fut regardé comme le ministère dans un moment où d talent sur plusieurs points du Da par de faux rapports, le gouv contre lui une lettre de cachet. fermé au fort de Breiscou, près d 1788; mais il en sortit un mois a clamations de l'assemblée des tr mis à Vizille. Dedelay était l'un de membres de la noblesse du Dau de cette province nouvellement qu'il fut élu député suppléant néraux; admis plus tard comme rendit à l'Assemblée nationale o il s'occupa principalement des du cadastre et de l'agriculture. 1790 il vota contre le commerce dans la crainte que d'avidés s'entendissent pour en tenir le Le 12 mars il présenta des vues sation de l'ordre judiciaire, et pri la discussion sur l'emplacement le traitement et les attributions manière d'obtenir la réforme de Il énonça et posa, dans ses dix octobre de la même année, cet damentale, si féconde en résultat agricoles bien administrés, « chit le fisc n'est point le plus qu'on s'efforce de retirer par foncière, mais bien plutôt les in que le fisc peut obtenir et par l rectis et par les profits du comm dants des récoltes que le gouve quera nécessairement si le culti par l'impôt, acquiert de l'aban suite de son aisance, se livrer à source féconde de la prospéri prospérité toujours croissante stimulée, et dont les résultats autres branches de l'administri ment incalculables. »

Le premier il a présenté, avec d pèrent la confiance, un tableau d du revenu net effectif de la Fra du cheval, et sa pathologie, avec u trique; Paris, 1777, in-8°.

l'impôt impossible, portant à dix-neuf le revenu net effectif, et à onze le revenu impossible. Le travail édile Leveillé sur le même fait d'après d'autres données, parce, on s'en rapprochant à cinquante.

mais que le revenu net effectif des fons (variable comme le plus ou le moins intelligent du propriétaire) ne la base à l'impôt sans décourager s'il fallait élever un revenu plus fixe, possible, et qui doit toujours être plus en moins d'efforts de celui qui en fait la plus grande part à l'établissement de contributions, et ainsi, alors nouvelles et dont la somme, sur les bases de l'impôt le plus propre à en assurer le rendement les intérêts de l'agriculture. Le premier non-seulement des décrets de l'impôt direct et le premier il a présenté, dans le 10 septembre 1790, un plan général de contributions pour la France, et des systèmes, mais sur des bases déjà éprouvées et réunis pour former un même tableau.

pendant l'impression des cinq ans de Dedelay sur l'impôt, et réduisant de six millions du principal de l'impôt que le comité proposait l'époque. Après la Constituante, dans les travaux agricoles. Et telle fut la jouissance dans tout le pays, que l'inquiétude pendant la terreur. Ce fut la partie du Dauphiné qu'il habita en proche dans le département, une agriculture si perfectionnée sur capitale de certaines terres réduites jusque là comme stériles, et de ses méthodes d'assolement une énorme proportion. Il répandit par ses écrits son progrès que l'exemple par ses travaux. Une de ces

rapports : *Rapport sur les moyens d'amélioration dans le district de* (il y a grandement à l'amélioration) constate la *Statistique du département de Drôme*, par M. Delacroix ;

nommé en 1797 au Conseil des finances, et s'y occupa d'agriculture, et de finances. Il fut nommé le 21 avril 1799. Il passa le 21 novembre 1799, au Corps législatif président le 7 mars 1800. Il fut nommé par le Corps législatif premier consul pour entrer au Conseil en fut proclamé membre le

19 décembre 1800. Il fut nommé commandant de la Légion d'Honneur, à la première promotion de cet ordre, et reçut le titre de comte de l'empire. Nommé pair de France par le roi, le 4 juin 1814, il fut appelé par l'empereur dans la chambre des cent jours ; il s'opposa vivement à la proposition d'accepter l'Acte additionnel sans examen, et fit renvoyer à une commission la fameuse adresse des représentants ; ce qui, dans la précipitation des événements, équivalait à un ajournement indéfini. Au retour de Louis XVIII, l'ordonnance du roi du 4 août 1815 qui considérait comme démissionnaires les pairs de France ayant siégé dans la chambre des cent jours lui fit perdre la pairie ; il y fut réintégré par l'ordonnance du 21 novembre 1819. Il était chevalier de Saint-Michel et de Saint-Louis. Déjà affaibli par l'âge, et surtout par ses longs et incessants travaux, il renonça pendant les dernières années de sa vie à s'occuper activement des questions politiques et à siéger à la chambre des pairs.

La vie de Dedelay d'Agier fut comme un long acte de bienfaisance. Pendant cinquante ans il consacra une partie de sa fortune et de ses revenus à des travaux d'utilité publique, qui devenaient des secours précieux pour les ouvriers sans ouvrage. Il fonda et dota en immeubles : 1° un hospice, 2° une école gratuite, 3° une distribution quotidienne de 500 soupes très-substantielles pendant l'hiver dans la commune de Bourg-de-Péage, près Romans, 4° un revenu de la valeur de 4000 fr., moitié en rentes, moitié en blé, devant alimenter une caisse de secours pour les pauvres ouvriers de la ville de Romans et de Bourg-de-Péage, dans les moments de chômage ou dans les cas d'accidents ou de maladies. Cet homme de bien mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, sans laisser de postérité. Le comte de Delley de Blancmesnil, chef de la branche cadette, représentant aujourd'hui la maison de Delley.

Biogr. des Contemporains. — Documents particuliers.

* DEDEUX (Jean), théologien français, né à Saintes, vers 1520, mort vers 1600. On a de lui : *Antithèses de la sainte Eucharistie et de la Cène des modernes* ; Lyon, 1571, in-8°.

M. G.

Du Verdier, *Bibl. franç.*

* DEDRAIN (René), jurisconsulte français, né à Nantes, vers 1530, mort vers 1600, exerça la profession d'avocat au siège présidial de Cahors. Il a laissé un *Commentaire sur les ordonnances de Moulins faites par Charles IX* ; Paris, 1566, in-8°.

M. G.

La Croix du Maine, *Bibl. franç.*

* DEDU (....), médecin botaniste français, vivait à Montpellier dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De l'âme des plantes, de leur naissance, de leur nourriture et de leurs progrès* ; — *Essai de Physique* ; Montpellier, 1682, in-12.

Journal des Savants, 1682.

(*Auguste-Jean-Baptiste*),
né à Lille, le 12 juillet 1767,
1843. D'abord notaire à Paris,
malheureuses une partie
quelque temps retiré à
son séjour en Angleterre, qui ne
vingt-cinq ans, il publia, avec
son fils, plus de quatre cents vo-
lumes, qui ne se ressentent
du travail, et lui ont
tation méritée. Par-
ticulièrement celle des
Sciences et une partie des Ro-
manes. On lui doit, en outre, un
a, 1790, et 1805, in-12);
la Cour et l'Intérieur
Napoléon; Paris et Londres
P. — *Quinze Jours à Lon-*
; Paris, Eymery, 1817, in-8°;
Londres; Paris, Eymery,
Annie à Londres; Paris,

il fut accusé d'avoir dirigé l'interrogatoire de
l'accusé dans un sens favorable. Il prononça
néanmoins, avec la presque unanimité de ses
collègues, la culpabilité du roi; mais lorsqu'on
délibéra sur la peine, il vota pour la détention et
le bannissement à la paix. Il avait répondu affir-
mativement à la question de l'appel au peuple,
et son vote fut également favorable au sursis.
Dans la journée du 31 mai, il proposa qu'on
appelât la municipalité de Paris à la barre, pour
y rendre compte de sa conduite, et attaqua vio-
lemment la Montagne. Le 2 juin il repoussa
l'accusation portée contre Lanjuinais. Le 11 du
même mois, après le décret d'accusation lancé
contre les Girondins, il prit leur défense, et fut
accusé d'avoir correspondu avec les députés fé-
déralistes, qui organisaient la guerre civile dans
le Calvados. Obligé de fuir, et bientôt après mis
hors la loi, il se retira dans son pays natal, et y
resta caché jusqu'au 9 thermidor. Rappelé dans
le sein de la Convention le 8 mars 1795, il se
montra empressé à seconder le mouvement réac-

moins hostile contre ceux de l'ouest. Cette manifestation de sentiments républicains ne le préserva pas du soupçon de royalisme. A la clôture de la session conventionnelle, il entra au Conseil des Cinq Cents, et fut appelé, en mai 1796, aux fonctions de président. Il remplit cette troisième mission législative comme la première, en travaillant assidûment dans les comités. A sa sortie du Conseil, en 1797, le corps législatif l'élut commissaire de la trésorerie, et Bonaparte l'appela au conseil d'État, après le 18 brumaire. Il en présida la section des finances pendant toute la durée du consulat et de l'empire. Orateur du gouvernement dans les occasions où il s'agissait d'impôt, il fit preuve à la fois d'habileté financière et de dévouement à l'empereur, qui le nomma d'abord directeur général de la dette publique, dont il poursuivit incessamment la réduction, quelquefois même avec trop de rigueur; et ensuite ministre d'État en 1807. Plus tard il fut nommé comte et grand-officier de la Légion d'Honneur. Lorsque des jours sinistres se levèrent, à la fin de 1812, Defermon conserva tout son zèle pour la cause impériale, dans laquelle il voyait la cause de la patrie. Ce fut lui qui, dans la séance du sénat du 3 avril 1813, fit décréter une levée de 190,000 hommes, à prendre sur les conscrits des six années précédentes, ainsi que l'organisation de quatre régiments de gardes d'honneur. Malgré cet effort et tant d'autres qui le suivirent, la chute du trône impérial ne put être évitée. Mais après cette catastrophe Defermon n'imita point tant de flatteurs qui applaudirent à la déchéance du maître qu'ils avaient encensé. Fidèle à Napoléon, il rentra dans la vie privée en 1814, et reparut après le 20 mars 1815 dans le conseil d'État de l'empereur. Il fut à cette époque nommé directeur général de la caisse de l'extraordinaire, envoyé à la chambre des représentants par le département d'Ille-et-Vilaine, et après Waterloo il insista pour faire proclamer Napoléon II comme souverain de droit, par le seul fait de l'abdication de son père. Louis XVIII, à son retour de Gand, le comprit dans l'ordonnance du 24 juillet, qui le força de quitter la France. Defermon se retira alors à Bruxelles, où il résida pendant quelque temps. Rentré en France en 1822, il y vécut éloigné des affaires jusqu'à l'époque de sa mort.

Rabbe et Boutein, *Biogr. univ. et port. des Contemporains*. — Arnault et Joey, *Biographie nouv. des Contemporains*.

DEFFAND (*Marie de VICHY-CHAMROND*, marquise de), femme célèbre, née en 1697, morte à Paris, le 24 septembre 1780. Issue d'une famille noble de Bourgogne, mieux apparentée que riche, mademoiselle de Chamron dût son éducation au couvent de La Madeleine de Trenselle, rue de Charonne, à Paris. Douée d'une rare intelligence, elle se fit remarquer dès l'abord par l'indépendance et le côté frondeur et sceptique d'un esprit qui fut l'expression la plus séduisante

de la société du dix-huitième. Dix-huit ans, elle entretenait un tiers avec son directeur, auquel ses doutes en matière de religion et de foi furent loin d'être étrangers, raconte Walpole, alarmé par les efforts de celui-ci de se faire religieux, lui envoyèrent des lettres, pour s'entretenir avec elle, intimidée par son caractère. raisonnements, mais se d... de bon sens; et le prélat lui... esprit et de sa beauté que... sie. » Ses parents la marièrent qu'au d'effand, mariage de... qui tourna mal et finit par un... sait quelle licence régnait alors... sante, recherchée, madame... dans tous les excès de la gal... pour avoir été maîtresse du r... la suite à faire oublier cette pe... vie, et songea à se remettre à... réconciliation s'opéra; mais le... ne fut pas plus tôt fait que ses a... rent, et les époux se séparèrent... récidive produisit le plus fâche... en croire mademoiselle Aisé, l... aventure fort au long et fort d... marquise (1).

Froide, personnelle, rongée par le mal, elle se jette dans le tout avec ses amies, mesdames de Châtelet, de Mailly, de la F... pable d'amour, elle n'en sent besoin d'une affection qui la d... sans doute à cela qu'il faut... son avec le président Hénault... qu'à la mort de ce dernier, en... chaleur d'âme et que l'habitude... qu'un sentiment très-profond... vant, rapporté par Grimm et... la marquise et Pont-de-Veyle... cœur sec, avec lequel elle viv... ans dans une intimité de tous... en deux mots cette... Veyle, depuis que nous... jamais en de nuage dans notre... madame. — N'est-ce pas parce... aimons guère plus l'un que l'aut... bien être, madame. » Le jour... de Pont-de-Veyle, son... Marchais; on... de ce vieil... : rép... mort ce... : sa... Et elle sou... u... c'est-à-dire fort bien; et... demande, ajoute La Harpe. L... hors plus décents, une conduite... firent oublier des erreurs qui... femmes du plus haut rang. Soit... l'importance de sa parenté (2)

(1) Correspondance de mademoiselle

(2) Sa grand-mère était une doctrie

ertes; et l'incontestable supériorité qu'il lui rendait trop indispensable ne lui permettait pas volontiers l'éponge sur la tête une des habitudes de la cour et la duchesse du Maine, revenue à l'ambition après la dure leçon reçue du sort, réunissait une petite société d'anglais, de poètes anacréontiques aimables. C'est dans l'intimité qu'elle rencontra madame de Mure, la docte madame du Châtelet de *La Henriade*. Voltaire, dit l'importance d'une pareille amitié, à grandes caresses et n'épargna rien de son parti. Il lui écrivait en 1732 : « Un bon et lumineux est votre élément pas de faire la dissertation; point de joindre aux grâces de votre âme de votre esprit; faites des lettres autres femmes, mais parlez-moi seulement avec elle une correspondance sans interruption, mais qu'il n'ait rien complètement, lui prodiguant les fleurs et en prose, ce qui n'empêcha Defland de le traiter parfois avec une sévérité.

En l'année 1752 qu'elle commença les atteintes d'un mal qui, en finissant, ne fut pas sans compensations pour elle et pour la société. Ses vœux allaient s'affaiblissant; une maladie son malheur devint irréparable. Elle, madame, écrivait-elle en mars 1752 à M^{lle} de Luyne; on me l'ont de mais que gagnerais-je à me débandant, je sens le malheur de ma vie avait alors cinquante-six ans. Elle fut née en Bourgogne de 1752 à Paris Defland était allée se retirer à la fin de Saint-Joseph de la rue de la Harpe; son appartement était composé de celui que s'était réservé jadis le duc de Montepan. Cet appartement se trouvait dans l'enceinte du palais de son accès par une cour qui permettait à la marquise de recevoir qui elle voulait. Toute l'élite de la fin-huitième siècle, grands seigneurs étrangers, ministres, écrivains Choiseul, les Mirepoix, les d'Alaigillon, les Bauffremont, Voltaire, le président de Mure, Caraccioli, D'Alembert, d'Argental, son frère, s'étaient réunis dans le petit salon de la rue

Ce fut en 1754 qu'elle s'attacha M^{lle} de Lespiasse (voy. ce nom), en qualité de lectrice : les premières années de cette communauté furent agréables pour toutes deux. Les amis de madame du Defland ne se laissaient pas de la féliciter sur sa demoiselle de compagnie; mais cet engouement fut peut-être l'origine de la méintelligence qui commença à se déclarer entre elles. Défiant, jalouse, absolue, la marquise ne faisait que trop sentir à mademoiselle de Lespiasse sa supériorité et l'inégalité de leurs conditions. D'un autre côté, mademoiselle de Lespiasse, nature fière, indépendante, irritable, se redressait à la moindre pique; et si elle n'oubliait pas complètement qu'elle ne pouvait repousser avec les mêmes armes les coups qu'elle recevait, chaque jour le venin s'accumulait dans son cœur, et quels que fussent ses efforts pour se contraindre, elle ne laissait que trop voir sa désaffection et le poids du joug qui pesait sur elle. Après une communauté d'existence de dix années, elles se séparèrent, en 1764, par un éclat qui divisa en deux camps cette société. Mademoiselle de Lespiasse avait ses partisans enthousiastes, à la tête desquels il faut placer D'Alembert; ils prirent fait et cause pour elle, et désertèrent le salon de la rue Saint-Dominique. M^{me} du Defland ne l'oublia jamais : quand, en 1776, on lui annonça la mort de sa rivale, elle se contenta de dire : « Elle aurait bien dû mourir quinze ans plus tôt; je n'aurais pas perdu D'Alembert. » Ce fut toute son oraison funèbre. Walpole était fort attaché à madame du Defland, et fit plusieurs voyages à Paris uniquement pour venir voir et embrasser sa vieille amie. Leur correspondance, qui parle de tout, qui s'étend aux infiniment petits, mais infiniment intéressants de cette société si spirituellement frivole, est un recueil précieux à consulter. Madame du Defland n'aimait pas les philosophes; lorsqu'elle trouve l'occasion de leur décocher un trait bien dirigé, elle n'y manque guère. A tel philosophe qui se vantait d'avoir détruit une *forêt* de préjugés, elle répondait : « Je ne m'étonne plus pourquoi vous nous contez tant de *bagatelles*. » Elle eût bien voulu avoir la foi du charbonnier, mais elle n'y put parvenir. Dans la maladie qui l'enleva, le curé de Saint-Sulpice vint la voir; elle lui dit : « Monsieur le curé, vous serez fort content de moi; mais faites moi grâce de trois choses : ni questions, ni raisons, ni sermons. » Agée de quatre-vingt-trois ans, elle s'éteignit après quelques jours de maladie. On cite de madame du Defland une foule de reparties, dont la plus célèbre est celle qu'elle fit sur le miracle de saint Denis : « Vous me demandez mon mot de saint Denis, cela est bien plat à raconter, mais vous le voulez. M. le cardinal de Polignac, beau diseur, grand conteur, et d'une excessive crédulité, parlait de saint Denis, et disait que quand il eut la tête coupée, il la prit et la porta entre ses mains. Tout le monde sait cela; mais tout le monde ne

de ce nom et sa femme que les grands hommes; elle avait pour son mari, qui fut longtemps favori de Louis XV. Bréhan, archevêque cardinal de Louvenc, et qui mourut dans des conditions si critiques.

sait pas qu'ayant été martyrisé sur la montagne de Montmartre, il porta sa tête de Montmartre à Saint-Denis, ce qui fait l'espace de deux grandes lieues.... Ah! lui dis-je, monseigneur, je crois que dans une telle situation, il n'y a que le premier pas qui coûte (1) ». La *Correspondance* de madame du Deffand avec D'Alembert, le président Hénault, Montesquieu, la duchesse du Maine a été publiée en 1809, 2 vol. in-8°. Ses *Lettres à Walpole*, depuis comte d'Orford, écrites de 1766 à 1780, auxquelles on a ajouté celles écrites à Voltaire de 1759 à 1775, publiées d'après les originaux, déposés à Strawberry-Hill, parurent à Londres, en 1810, 4 vol in-12. M. Artaud, de 1811 à 1812, en publia une édition revue, corrigée et diminuée; ces mutilations, exigées par la censure impériale, feront préférer, malgré les soins du nouvel éditeur, l'édition de Londres à la sienne. **Gustave DESOIERESTERRES.**

Notice en tête de sa Correspondance avec Walpole. — *Correspondance de La Harpe*, t. I, II, III. — *Correspondance de Grimm*, t. III, VII, IX, X. — *Correspondance de Foutaire*. — *Mémoires de Marmontel*. — *Saint-Beuve, Causeries du Lundi*, t. I. — *Jean-Jacques Rousseau, Confessions*, liv. XI. — *Madame de Genlis, Mémoires*, t. III.

DEFORIS (Daniel). Voy. FOR.

DEFORIS (Jean-Pierre), théologien français, né à Monthrisson, en 1732, guillotiné le 25 juin 1794. Il entra dans la congrégation de Saint-Maur à l'âge de vingt ans, et fit profession à l'abbaye de Saint-Allyre de Clermont, le 28 août 1773. Ses supérieurs le chargèrent de travailler avec dom Coignac, son ami, à la nouvelle édition des *Conciles des Gaules*, commencée par dom Hervin et dom Bouvotte, continuée depuis par dom Labbat, qui ne put en publier que le premier volume. Deforis renonça bientôt à cette entreprise pour se livrer à la défense de la religion contre les incrédules et à d'autres travaux littéraires. Quoiqu'il se fût dès le commencement déclaré contre la révolution, il fut accusé d'avoir contribué à la constitution civile du clergé; il se justifia par une lettre adressée à la *Gazette de France*. Arrêté à cause de la profession de foi que contenait cette lettre, il fut successivement enfermé à La Force, au Luxembourg, à la Conciergerie. Traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort, il fut conduit au supplice avec plusieurs femmes, qu'il encouragea pendant toute la route. Arrivé au pied de l'échafaud, il demanda et obtint d'être guillotiné le dernier, afin de pouvoir exhorter toutes les victimes qui devaient être exécutées avant lui. Il a publié : *La Divinité de la religion chrétienne venant des sophismes de J.-J. Rousseau; et partie de la réfutation d'Emile* (par André, bibliothécaire de M. d'Aguesseau); Paris, 1764, in-12; — *Préservatif pour les fideles contre les sophismes et les impiétés des incrédules, ou*

l'on développe les principales preuves de la religion, et où l'on détruit les objections formées contre elle, avec une réponse à la lettre de J.-J. Rousseau à M. de Beaumont, archevêque de Paris; 1764, 2 vol. in-12; — *l'importance et obligation de la vie monastique, son utilité dans l'Eglise et dans l'État, pour servir de préservatif aux moines et de réponse aux ennemis de l'ordre monastique*; Paris, 1768, 2 vol. in-12; cet ouvrage fut réimprimé sous le titre de *Mémoires pour les ordres religieux contre les principes de la commission établie en 1768*; Paris, 1785, in-12; — *Exposition de la doctrine de l'Eglise sur les vertus chrétiennes, contre les articles que M. l'évêque du Mans a fait signer aux PP. de l'Oratoire, et examen apologetique du P. Du Verdier, assistant du Père général de l'Oratoire*; en France (Paris), 1776, in-12; c'est un écrit très-violent, dans lequel la congrégation de l'Oratoire et M. de Grimaldi, évêque du Mans, sont également maltraités; — *Plan de réforme, motivé, présenté aux états généraux par les fideles citoyens de la bonne ville de Paris; ouvrage non achevé*, écrit en 1787, 1788, 1790; 3 vol. in-8°; — *Œuvres de messire Jacques-Bénigne Bossuet*, nouvelle édition, enrichie d'un grand nombre d'ouvrages de l'auteur non encore imprimés, Paris, 1772-1790, 19 vol. in-4°. Cette édition, commencée par l'abbé Lequien, fut continuée par Deforis et dom Coignac et terminée par le libraire Lamy. Deforis ne négligea rien pour compléter la collection des *Œuvres de Bossuet*; il y ajouta des sermons inédits, une foule de lettres précieuses, et cette Bible de Vitre sur laquelle l'abbé de Fleury écrivit, sous la dictée de Bossuet, les notes qui servent de bases aux Commentaires du prélat sur l'*Ecriture Sainte*; — *Sermons et Oraisons funèbres de M. Bossuet*; Paris, 1772-1790, 6 vol. in-4°, et 17 vol. in-12.

Abbé et Bossuet. *Biographie univ. et port. des Contemporains*. — Querard, *La Fr. lit.*

* **DEPOS (David)**, juriconsulte français, né à Castres, vers 1570, mort vers 1650. Il remplit pendant quarante ans les fonctions de contrôleur du domaine royal et de garde les archives au comté de Castres. Les recherches auxquelles sa place l'assujettissait journellement lui donnèrent l'idée d'un ouvrage qu'il publia à Toulouse en 1633 : *Traité du comté de Castres, des seigneurs d'icelui et des droits féodaux que Sa Majesté a accoutumé d'y prendre et lever*; ce livre n'est pas exempt d'erreurs historiques; il renferme cependant des détails qui pour les gens du pays conservent encore de l'intérêt.

Neyral, *Bibliothèque chronologique castraise*, t. II, p. 9.

DEFRANCE (Jean-Claude), homme politique français, né à Vassy, en Champagne, en 1760, mort à Nantes, le 6 janvier 1807. Après avoir occupé la place de médecin de l'Ecole royale militaire de Reims en Champagne, il fut nommé

(1) Lettre à Walpole du 1^{er} juin 1777. C'est ce qu'a dit aussi en parlant de l'immortel ouvrage de Montesquieu que *L'Esprit des Loix* était de l'*Esprit* sur les lois.

part à la Convention par le département d'Ille-et-Vilaine, et siégea parmi les députés. Il vota la déchéance de Louis XVI pour et son bannissement à la patrie. En 1795 au Conseil des Cinq Cents, et élu substitut du commissaire du Directoire à l'administration des postes et messes fut nommé en 1806 directeur de la lettre de France, vint en route, et mourut des suites de cet accident.

Requies. 24. ans. et part. des Contem.

ANCE (*Claude-Jeanne* **Chompré**),
poète française, épouse du président,
né le 15 septembre 1747, mort à Paris,
en 1818. Fille de Pierre Chompré, auteur
de *la Fable*, et héritière de ses
talents, elle a cultivé la poésie avec
succès. On a d'elle : *Odes d'Anacréon*
français, d'après la traduction
de l'auteur et avec des notes de cet
helléniste ; 1794, in-12 ; — *Idylles sur l'Enfance et*
le Maternal de M. Jauffret mises en vers ;
1804, in-8°. M^{me} De France a fourni
quelques vers à l'*Almanach des Muses*
entre autres des imitations
de ses *Odes* ; elle a aussi en manuscrit des
Fables, des *Épigrammes*, des *Épîtres*,
des *Épaves*, des *Lettres*, des *Novelles*.

... etc., Stop. nous et port. des Conten-
- le yard, La France 1811.

BAICE (*Jean-Marie-Antoine, comte*),
Marquis, fils de la précédente, né à Vassy
(Marne), le 21 septembre 1771, mort à Ep-
ailly le 10 juillet 1833. Entré (1^{er} juillet 1791) vo-
lontaire au 1^{er} bataillon de Seine-et-Marne au
1^{er} Régiment Militaire de Rebas, il passa suc-
cessivement sous-lieutenant (26 du même mois)
major des fédérés de Paris, capitaine au
régiment de chasseurs (3 juin 1794) et adju-
tant-général chef de brigade (13 juin 1795).
Aux armées du nord, de Sambre et
des Ardennes, d'Allemagne, de Mayence
et de Hambourg, et se distingua à la bataille de
Fresnoy au grade de général de brigade,
puis de général de division (6 août 1811),
aux campagnes d'Autriche, de Prusse, de
Russie et d'Espagne. Il fut nommé lieutenant
général en 1814 au sénatus-consulte qui
supprima la déchéance de l'empereur. Appelé
en 1819, à succéder au général Despinoy
dans le commandement de la place de Paris, il
fut chargé d'un poste important jusqu'en 1820, où
il fut nommé à la charge d'écurier cavalcadour du
roi. Il eut encore été chargé de diverses inspec-
tions de cavalerie, il fut conservé sur le cadre
des généraux en 1831. Le nom de ce général
figure sur l'arc de triomphe de l'Etoile, côté
A. SAZNAV.

de la guerre. — Fautes de la légion d'Hon-
neur. — Biographie des contemporains. — Dic-
tionnaire des batailles. — Pact. et Cong. — *Bullet. de la*
France t. VI, p. 300; t. IV, p. 233.

FRANÇOIS (Charles), orientaliste fran-

quis, né à Cambrai, le 8 décembre 1832. Il étudia, de 1840 à 1842, l'arabe sous MM. Reinoud et Ousein de Perceval; le persan sous MM. Quatremère et Jambart. Lorsqu'il posséda bien ces deux langues, il s'en servit pour faire des recherches sur l'histoire des contrées de l'Asie en deçà de l'Hindou. Dans le but de faciliter la tâche de l'historien qui voudrait retracer d'une manière suivie et avec exactitude les événements qui se sont succédés pendant le moyen âge dans cette partie de la terre, il a publié un grand nombre de textes, de traductions et de mémoires relatifs à des points obscurs et difficiles. Ces travaux, qui montrent l'étendue et la variété des connaissances de l'auteur, lui ont procuré un rang distingué parmi les orientalistes; il est depuis 1843 membre de la Société Asiatique de Paris. On a de lui : *Histoire des Sultans du Khwarezm, par Mirkhond, texte persan, accompagnée de notes historiques, géographiques et philologiques*; Paris, 1842, grand in-8°; — *Histoire des Sultans Ghourides, extraits du Rouzbeh de Mirkhond; traduits en français et accompagnés de notes hist. et philolog.*, Paris, 1844, in-8°; et dans le *Journal Asiatique de Paris*, 1843, II, et 1844, I; — *Histoire des Samanides, par Mirkhond, texte persan, trad. et accomp. de notes critiq., histor. et géogr.*; Paris, 1845, in-8°; — *Mémoire sur la famille des Sadjides*, Paris, 1848, in-8°; et dans le *Journal. Asiat.*, 1847; — *Voyages d'Ibn-Batoutah dans le Pers et dans l'Asie centrale, extraits de l'original arabe, trad. et accomp. de notes*; Paris, 1848, in-8°; — *Mémoire sur les émirs Al-Omera*, Paris, 1848, in-4°; et dans le tome II de la 1^{re} série des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; — *Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens ou Assassins de l'Iran, extraite du Tarikhi Guzideh ou histoire choisie d'Hamd-Allah Mustaufi, trad. du persan et accompagnée de notes histor. et géogr.*, Paris, 1849, in-8°; et dans le *Journal. Asiat.*, 1848 et 1849, I; — *Fragments de géographies et d'historiens arabes et persans inédits, relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale, trad. et accompagnée de notes critiques*, Paris, 1849, in-8°; et dans le *Journal. Asiat.*, 1849, 1850, II, et 1851, I; — *Voyages d'Ibn-Batoutah dans l'Asie Mineure, trad. de l'arabe et accompagnée de notes hist. et géogr.*; Paris, 1851, in-8°; — *Histoire des Khans Mongols du Turkestan et de la Transoxiane, extraite du Habib Essier de Khoudémir, trad. du persan et accompagnée de notes*, Paris, 1852, in-8°; et dans le *Journal. Asiat.*, 1852; — *Voyages d'Ibn-Batoutah, texte arabe accompagné d'une traduction par C. Deffrémery et le docteur B.-R. Sanguinetti*; Paris, in-8°, t. I, 1853; II, 1854; le III^e tome paraîtra prochainement: cet ouvrage fait partie de la *Collection d'ouvrages orientaux publiée par la So-*

ciété Asiatique; — Achter et Djéda, anecdote extr. et trad. du Beharistan de Djami; dans le *Journal Asiatique*, 1842, I, 1844, II; — Première partie d'un *Mémoire historique sur la destruction de la dynastie des Mozaffériens*; ibid., 1845, I; — *Notice sur Ahmed, fils d'Abd-Allah-al-Khodjoustani*; ibid., 1845, I; — *Recherches sur trois princes de Nichabour*; ibid., 1846, I; — *Recherches sur quatre princes de Hamadan*, et *Notice de l'ouvrage intitulé The History of the Almohades, éditée par Dozy*; ibid., 1847, I; — *Recherches sur le règne du sultan seldjoukide Barkiarok (485-498 de l'hég.; 1092-1104 de l'ère C.)*; ibid., 1853; — *Nouvelles Recherches sur les Ismaéliens ou Bathiniens de Syrie, plus connus sous le nom d'Assassins, et principalement sur leurs rapports avec les États chrétiens d'Orient*; 1854, I, et 1855, I; — plusieurs autres articles d'une inouïte étendue : dans le *Moniteur* (26 et 29 janvier 1851), *Le Constitutionnel*, les *Nouvelles Annales de Voyages* et l'*Athæneum français*, des notices d'ouvrages ou des observations philologiques et historiques. La plupart des morceaux publiés dans les recueils précédemment cités ont été réimprimés par l'auteur, sous le titre de *Mémoires d'histoire orientale, suivis de mélanges de critique, de philologie et de géographie*; Paris, 1854, in-8°, partie I^{re}. Ce recueil contiendra en outre huit articles inédits.

E. BEAUVois.

Documents particuliers. — *Exposé des titres scientifiques de M. C. Defremery*; 1854, 1 feuille in-8°. — Dozy, *Recherches sur l'histoire d'Espagne*, p. 11 et 12. *Scriptorium Arabum* loci de Abbadidis. — Tornberg, *Ibn-el-Athiri Chronicon*. — Wright, *Travels of Ibn-Jubair*. — Fr. Michel, *Recherches sur les étoffes de soie, d'or et d'argent*, I, 3. — Quatremère, *Jugement sur l'histoire des Sarrasins*, *Journal des Savants*, 1857. — R. Dozy, *Appréciation du Mémoire sur les émirats Al-Omeru*, dans le *Journal Asiat.*, 1858, II.

DEGAULLE (Jean-Baptiste), ingénieur français, né à Attigny, le 5 juillet 1732, mort à Honfleur, le 13 avril 1810. Il était ingénieur de la marine militaire, et se trouvait à Louisbourg (Canada) en 1758, lors de la prise de cette ville par les Anglais. Il eut assez de bonheur et d'adresse pour échapper aux vainqueurs, et atteignit Québec après de nombreuses fatigues. De retour en France, il fut nommé professeur d'hydrographie au Havre, devint correspondant de l'Institut et membre des Académies de Rouen et de Caen. C'est à Degaulle que l'on doit la construction des petits phares élevés sur les jetées du Havre et de Honfleur. On a de lui : *Usage d'un nouveau calendrier perpétuel astronomique et maritime*; Paris, 1768, in-8°; — *Construction et usage du sélénomètre, instrument destiné à observer en mer le sillage des vaisseaux*; 1782, in-8°; — *Instruction sur la manière de vérifier les boussoles*; 1803, in-8°; — *Mémoires sur les travaux du port du Havre et sur le gisement des côtes qui l'environnent*; in-4°; — *Nouveau moyen de*

vérifier la hauteur du soleil; in-12. Degaulle a aussi fait paraître un grand nombre de *Cartes* fort estimées, entre autres celle des *Côtes de la Manche*.

Biographie universelle et portative des Contemporains. — *Dictionnaire universel*, édit. de 1822. — Quérard, *La France littéraire*.

DEGREER. Voy. GEER.

DEGEN (pron. DEGENN) (Charles-Ferdinand), mathématicien danois, né le 1^{er} novembre 1766, à Brunswick, mort le 8 avril 1825. Son père était musicien, et violoncelliste de l'orchestre royal à Copenhague; il y eut son fils en 1771. Celui-ci suivait dès 1783 à l'université de Copenhague les cours de droit, puis de théologie et en même temps ceux de linguistique, de philosophie et de mathématiques. En 1792, à l'ouverture des concours académiques nouvellement institués à Copenhague, il remporta deux prix, en théologie et en mathématiques. A peu près à cette époque il fut précepteur des jeunes princes Christian (plus tard le roi Chr. VIII) et Frédéric-Ferdinand, enfants du prince héréditaire Frédéric, grand père du roi actuel de Danemark. En 1798, reçut docteur en philosophie, il professa aux lycées des villes d'Odensee et de Viborg la physique et les mathématiques; il obtint en 1814 la chaire de mathématiques à l'université de Copenhague. Outre un grand nombre d'articles et de programmes de collège, on a de lui : *Dissert. qua existentia racui circincitur*; Copenh., 1791; — *Pædagogiske Aphorismer*; ibid., 1799; — *De Ratione qua analysin atque synthesis intercedat*, etc.; ibid., 1812; — *De Analogia motus compositi progressivi et gyratorii, ubique analyseos subsidio adstruenda*; ibid., 1815; — *Canon Pellianus, sive tabula simplicissimæ æquationis celebratissimæ* $x^2 = 1 + 1$ *solutionem pro singulis numeri dati valoribus ab 1 usque ad 1000 in numeris rationalibus iisdem integris exhibens*; ibid., 1817; — plusieurs mémoires dans les *Actes de la Société des Sciences de Copenhague*, et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg*.

P.-L. MÖLLER.

Erken, Forfatter-Lexicon.

DEGENER ou **DEGER** (Jean-Hartmann), médecin allemand, né à Schweinfurt, le 11 juillet 1689, mort le 6 novembre 1756. Jurisconsulte distingué, il fit ses premiers dans le gymnase de sa ville natale, et fut nommé professeur de droit à la faculté de Halle en 1706. Il s'adonna à la jurisprudence pour plaire à son père, devenu libre par la mort de celui-ci, il dier la médecine et la chimie à Rarabon... Jean Junker. Il termina ses études à Utrecht, et obtint dans cette ville le 10 1717. Il exerça successivement la médecine à Nimègue, où il reçut le titre de bourgmestre. On a de lui : *Dissertatio notabili quodam casu febris petechialis*.

plant; Utrecht, 1717, in-4°; — *Dissertatio de turis, sive historiam naturalem cespitum ambustibilium, qui in multis Europæ regionibus et præcipue in Hollandia reperiuntur, et hinc loco usurpantur*; Utrecht, 1729, in-4°; trad. en allemand, Francfort, 1731, in-4°; ibid., 1760, in-8°; — *Historia medica et dysenteria biliosa-contagiosa anno 1736, in Neomagi et in vicinis eidem pagis epizotice grassata fuit. In qua simul corticis maceræ et radicis jalap, novorum remedium antidysentericorum, effectus et præsentia explanatur*; Utrecht, 1738, in-8°; Leyden, 1750, in-8°; Utrecht, 1754, in-8°; — *Adolfs Ebbergenses; of kort verhaal van een minnerle gezond bron in de grafschap van hertlykheid Ubbergen*; Nimègue, 1745, in-4°; Deger a aussi publié quelques *Mémoires* dans les *Ephemerides des Curieux de la nature* et dans les *Medicinische Abhandlungen*, imprimées à Breslau.

Biographie médicale.

DEGENFELD (Christophe-Martin, baron de), mort en Souabe, en 1653. Après avoir combattu en Allemagne, en Hongrie et en Bohême sous Wallenstein et Tilly, et plus tard dans les Pays-Bas sous Spinola, il entra au service de Gustave-Adolphe, et battit en 1633 les Impériaux devant Dillingen, qu'ils assiégeaient. Il fut défait à son tour par Jean de Werth, en 1636, au moment où il amenait des troupes auxiliaires à Louis XIII. Ce prince lui conféra le grade de lieutenant général de la cavalerie allemande; c'est en cette qualité que Degenfeld prit part au siège d'Ilberstadt. Il reçut ensuite du roi le titre, créé pour lui, de colonel général des troupes étrangères. Il fut employé comme colonel pour Venise, tailla en pièces le corps de Urbain VIII, et se fit remarquer par sa valeur qu'il déploya contre les Turcs. Louis XIV donna en récompense une chaîne de la Légion d'honneur avec cette légende : *Degenfeld pro rege tutatus*. Il quitta le service de la France à la suite de dissentiments avec le cardinal de Richelieu.

Biographie médicale.

DEGENFELD *Ferdinand*, fils du précédent, né à Venise, en 1710. Un coup de feu lui fit perdre la vue à dix-huit ans; malgré cette infirmité il remplissait les fonctions de conseiller de plusieurs princes palatins, et fut chargé de plusieurs missions de Guillaume prince d'Orange, et de la Grande-Bretagne. En 1693 il visita la ville d'Heidelberg par les Français, et se traita avec humanité, et on le regarda comme un homme d'État.

DEGENFELD Marie-Susanne-Louise, baronne, fille de Christophe-Martin de Degenfeld, mariée au marquis de Charles-Louis, comte de Hesse, morte le 18 mars 1677. Venue à la cour de ce prince et nommée fille d'honneur de l'électrice, née princesse de Hesse, prit dans le cœur de l'électeur la

place de l'épouse légitime, dont les manières froides et hautaines causaient à Charles-Louis autant d'éloignement qu'il éprouva de sympathie pour les grâces de la jeune Degenfeld. Les deux amants correspondirent en latin, ce qui, en supposant un style plus ou moins cicéronien, témoignait d'une rare érudition chez une femme. A la suite de cette correspondance et de scènes intérieures d'une extrême violence, où d'une part l'électeur s'oublia jusqu'à souffleter l'électrice en présence de nombreux et illustres témoins, et où, d'autre part, l'épouse outragée alla jusqu'à tenter de brûler la cervelle à sa rivale, les deux époux se séparèrent, et le 15 avril 1657 le prince Charles-Louis se maria de la main gauche avec Marie-Susanne-Louise de Degenfeld, qu'il créa comtesse et qu'il perdit après une longue union, au moment où elle lui donnait son quatorzième enfant.

Conversations-Lexicon.

* **DEGENKOLB** (Charles-Frédéric), théologien allemand, né à Weissenfels, le 12 juillet 1682, mort en 1747. Il étudia à Leipzig, devint diacre en 1716, archidiacre en 1723 et pasteur à Stolpen en 1729. Ses principaux ouvrages sont : *Gründlichen Unterricht von den unterschiedenen Kirch-Regierungen Gottes im Alten und Neuen Testament also in Compendium der Kirchen-historie* (Enseignement approfondi des directions de Dieu dans le gouvernement de l'Eglise, d'après l'Ancien et le Nouveau Testament, ou Compendium de l'Histoire de l'Eglise); Bautzen, 1715, in-8°; — *Kurze Einleitung in die politische Historie insonderheit in die sächsische insonderheit* (Courte Introduction à l'Histoire politique en général et à l'Histoire de la Saxe en particulier); Pirna, 1716, in-8°, et 1731, in-8°; — *Unterweisung der christlichen Religion wider die Athesisten, Materialisten, Juden, Turken und Heiden* (Démonstration de la religion chrétienne contre les athées, les matérialistes, les juifs, les Turcs et les païens); 1722, in-8°; — *Grundriss der Theologie* (Principes de la Théologie); Dresde, 1731, in-8°.

Auslung. Suppl. à Jöcher. Allgem. Gelehrten-Lexicon.

* **DEGER** (Ernest), peintre allemand, né à Bockenem (Hanovre), en 1809. Il appartient à l'école de Düsseldorf. Après avoir fait ses premières études artistiques à l'académie de Berlin, il alla à Düsseldorf, où il reçut les leçons de Guillaume de Schadow. Il fit ensuite le voyage d'Italie, où il séjourna pendant quatre années. Il revint en Allemagne sur l'invitation du comte de Fürstemberg, qui lui proposa de peindre à fresque, avec le concours d'autres artistes, l'église Sainte-Apollinaire à Remagen sur le Rhin. L'œuvre fut menée à bonne fin en 1851; elle forme un des monuments de l'école de Düsseldorf. Le roi de Prusse confia à Deger un autre travail d'art, celui des peintures murales du château de Stolzenfels. Cet habile artiste est devenu professeur de peinture et membre des Académies de Berlin et de Munich.

Nagler, *Nouveau Dictionnaire de Lexique*. — *Conversations-Lexikon*.

* **DEGEORGE (Frédéric)**, écrivain et législateur français, né en Westphalie, de parents français, en 1797, mort en juillet 1854. Il se montra de bonne heure un des ennemis les plus vifs de la monarchie. Dès 1819 il publiait, dans le tome VI de la *Bibliothèque historique*, un article où il s'élevait avec force contre des excès commis par les réactionnaires du département du Pas-de-Calais. Dans la même année, une brochure qu'il publia sous ce titre : *Ce qu'il faut faire, ou ce qui nous menace*, le fit condamner à 2,000 fr. d'amende et à deux mois de prison. Il avait fait paraître aussi, avec M. Ganja, une autre brochure, intitulée : *Les Accents de la liberté au tombeau de Napoléon*. En 1823 il fut condamné à mort pour avoir servi en Espagne avec la parti constitutionnel; il se réfugia à Londres, et y fut le correspondant du journal *Le Globe* et de la *Revue encyclopédique*. Il donna plus de 150 articles politiques, scientifiques et littéraires à ces publications, travaillant en même temps à un grand nombre de journaux anglais et à deux recueils espagnols. Ses articles principaux ont été réimprimés à Londres en 1827, et forment un volume in-8°. De retour en France, il a fondé, à Arras, un journal politique, sous le titre de *Propagateur*; aujourd'hui il *Progrès du Pas-de-Calais*. Il a pris part à la rédaction du journal *Le bon Sens*, et publié en 1832 *Les Femmes poètes françaises du dix-septième siècle*, un vol. in-8°. M. Degeorge a fait partie de l'Assemblée constituante de 1848 jusqu'à la dissolution de ce corps, et en a été l'un des secrétaires. Il est mort à l'âge de cinquante-sept ans, atteint depuis plusieurs mois d'une paralysie des membres inférieurs.

GEORGE DE FÈRE.

Statistique des Lettres. — *Renseignements particuliers*.

* **DEGHEWIEZ (Georges)**, jurisconsulte belge, né à Gand, en 1651, mort à Lille, en 1745. Il était à l'âge de vingt ans avocat au conseil provincial de sa ville natale; on le voit ensuite dès 1678 fixé à Tournay, exerçant sa profession près du parlement que le roi de France y avait établi. Cette cour de justice ayant été, après la paix d'Utrecht, transférée à Douai, Deghewez la suivit dans cette ville. Il y jouissait d'une juste considération, et fut nommé référendaire honoraire près le parlement et conseiller du roi de France. Il paraît avoir passé ses dernières années à Lille. Il était le doyen des avocats lorsqu'il mourut, âgé de quatre-vingt-quatorze ans. Deghewez a publié : *Institutions du Droit belge par rapport tant aux dix-sept provinces qu'au pays de Liège, avec une méthode pour étudier la profession d'avocat*; Lille, 1736, in-4°; Bruxelles, 1758, 1762, 2 vol. in-8°. Ce livre, qui dénote une vaste érudition et une grande connaissance des affaires, a fondé la réputation de l'auteur. Il avait rédigé un Com-

mentaire sur la Coutume de Tournay, et un *Grand Répertoire ou recueil des arrêts du parlement de Flandre*; ces deux ouvrages, dont les manuscrits paraissent perdus, sont mentionnés dans les *Institutions*. Les écrits de Deghewez forment l'une des principales sources de l'ancien droit national de la Belgique.

E. REGNARD.

Biblioth. roy. de Bruxelles, *Manuscrit* n° 16,448, p. 180. — J. BRIZ, *Code de l'ancien droit belge*.

* **DEGLAND (Jean-Vincent-Yves)**, médecin et botaniste français, né le 20 janvier 1773, à Rennes, mort le 19 février 1841. Il était à Montpellier, visita l'Ouest et le nord de la France; il fit dans les départements méridionaux des recherches qui valurent à la Flore française quelques espèces nouvelles. Nommé en 1803 professeur de mathématiques et d'histoire naturelle au lycée de Rouen, sur la recommandation de Cuvier, il revint à Rennes vers la fin de 1807. Sa ville natale lui avait fait une proposition qu'il s'empressa d'accepter, celle de restaurer le jardin des plantes et d'y professer la botanique. Son premier soin fut de reconstituer ce jardin. Il ouvrit ensuite des cours de botanique pendant l'été, et de minéralogie ou de zoologie pendant l'hiver; ce double enseignement continua jusqu'en 1815, époque de la suppression du Muséum à Rennes. On a de Degland : — *La sève circule-t-elle dans les plantes à l'instar du sang dans certaines classes d'animaux?* thèse inaugurale; Montpellier, 1800; — *De Caricibus Gallis indigenis Tentamen*; cet opuscule remarquable a été inséré dans la seconde édition de la *Flore française* de M. Loiseleur Deslongchamps; — une monographie inédite des *Graminées de la France*. Degland était sur le point de terminer une Flore du département d'Ille-et-Vilaine, lorsqu'il est mort.

P. LEVOT.

Biographie bretonne. — *Documents inédits*.

DEGOLA (Eustache), théologien italien, né à Gènes, le 30 septembre 1761, mort le 17 janvier 1826. Il se livra de bonne heure à l'étude de toutes les branches de la théologie. Lorsque, en 1791, l'Assemblée nationale eut décidé en France la nouvelle constitution civile du clergé, cette mesure trouva des approbateurs en Italie, dans le centre même de la catholicité, et Degola s'empressa d'adresser une lettre d'adhésion au clergé assermenté. Intimement lié avec Grégoire, ancien évêque de Blois, il l'accompagna en Angleterre, en Hollande et en Allemagne, et ne le quitta qu'à Strasbourg, pour retourner dans sa patrie. Afin de perpétuer le souvenir de leur amitié et à loucher le regret de l'absence, ils convinrent que le dernier jour de chaque mois, à sept heures du matin, prosternés simultanément devant Dieu, ils demanderaient l'un pour l'autre des secours spirituels. Plusieurs personnes, qui connurent cet accord, prirent mutuellement un engagement semblable, et il en résulta une association d'individus dispersés dans l'Ancien et

du Monde, et qui, sans s'être jamais
donnaient réciproquement des témoi-
gnes de sympathie. De retour en Italie,
recourut à l'établissement de l'Institut
Sordani-Miotti fondée à Gènes par le
marquis. Il a publié des ouvrages en
français. Les principaux sont les
Instituti politico-socialistici (ouvrage
par. 1797-1798, 1 vol. in-4° : il cherche
à prouver que la liberté et l'égalité sont en
harmonie avec la doctrine de l'Eglise ;
Istituzioni famigliari sopra la verità
dell'etica cattolica religiosa; Gènes,
1813; — Précis sur la vie du R. P. Tho-
mas; 1804, in-8°; — L'ancien clergé
italien, rédigé par un évêque d'Italie;
Paris, 1804, in-8°; — Justification de Fra-
ncis, ou lettre d'un prêtre italien à
quelques Français sur le caractère et les
mérites de cet homme célèbre; Paris, 1811,
1 vol. in-8°; — Le magistrat était le président Agier; ;
L'ancien clergé; Leipzig, 1820,
C'est une attaque contre la constitution,
l'église, le système théologique, la conduite
des prêtres. Ces ouvrages sont au-
jourd'hui à la bibliothèque de la ville de
Gènes. GUYOT DE FÈRE.

Encyclopédie, L. XVI, juin 1804 (Notice de
Guyot de Fère).

GUYOT DE FÈRE, magistrat et
juriste français, né à Arras, en 1784, mort
le 15 octobre 1839. Avocat distingué à
Paris, il fut appelé aux fonctions de substitut
général, puis à celles de conseiller
royal de Douai. Il était en même temps
conseiller municipal et du conseil d'ar-
rondissement. En 1827 il fut appelé à la chambre
de justice par l'arrondissement d'Hesdin (Pas-
de-Calais). Il y vota avec le côté gauche, nota-
ment à la session de 1829. Nommé procureur
général à la cour de Douai, il refusa ces fonc-
tions pour conserver son indépendance; mais
la révolution de 1830 il passa en qualité
de conseiller à la cour royale de Paris; il vota
à la chambre pour la liberté de la presse,
pour l'établissement de la Pologne, et pour le
divorce. GUYOT DE FÈRE.

Encyclopédie, L. XVI, juin 1804 (Notice de
Guyot de Fère).

DEGRANGES (Edmond), financier français,
né à Bordeaux, vivait au commencement de
ce siècle. Il a publié de 1808 à 1828 des ou-
vrages estimés sur la comptabilité com-
merciale. Ses titres : La Tenue des Livres
en double, ou nouvelle méthode d'ensei-
gnement de la tenue des livres en simple et
en double, etc.; 1815, in-8° : cet ouvrage a
eu un grand nombre d'éditions; le fils de
l'auteur a donné une traduction en espagnol,
du Traité du Change; — Arithmétique
commerciale, démontrée dans tous
les développements et dans ses diverses ap-

plications; 1808, in-8°; une 2^e édit. sous ce ti-
tre : Arithmétique commerciale analysée et
démontrée dans ses diverses applications
aux usages du commerce et de la banque;
1819, 2 vol. in-8°; — Balance générale sim-
plifiée, ou méthode pour obtenir tous les mois,
ainsi que dans l'intervalle de l'un à l'autre,
la balance générale des comptes tenus en
double partie, etc.; 1808, 1 vol., avec un ta-
bleau; — Le Change et les Arbitrages expli-
qués, etc.; 1808, in-8°; une 5^e édit. en 1840,
in-8°; — Vade-Mecum des Commerçants, etc.;
1808, in-8°; une 2^e édit., sous ce titre : Manuel
du Commerce, ou vade-mecum des commer-
çants, etc.; 1824, in-8°; — La Tenue des Livres
en partie double appliquée à la comptabilité
d'un receveur général; 1808, in-8°; — La
Tenue des Livres généralisée, ou avis aux né-
gociants et aux comptables; 1809, in-8°; —
Traité de la valeur intrinsèque en argent;
1809, 1 feuille in-plane; — Tablettes des Né-
gociants, exposant les divers systèmes actuels
des peuples commerçants; 1815, in-8°; — De
l'Avantage des parties doubles sur les autres
méthodes; 1821, in-8° de 28 pages; — Tenue des
Livres des Maîtres de Forges, etc.; 1824, in-8°;
2^e édit., en 1843, in-8°; — De la Tenue des Li-
vres des Agents de Change et des Courtiers de
Commerce; 1825, in-8°. Son fils a réuni sous le
titre d'Études commerciales les divers traités
spéciaux publiés par son père.

GUYOT DE FÈRE.

Quérard, La France Littéraire. — Dictionnaire de l'é-
conomie politique.

DEGRANGES ou **DESGRANGES (Michel)**,
théologien français, plus connu sous le nom de
Père Archange, né à Lyon, en 1734, mort dans
la même ville, le 13 octobre 1822. Il entra dans
l'ordre des Capucins, émigra à l'époque de la
révolution, et s'adonna à la prédication lorsqu'il
lui fut permis de rentrer en France. Après quel-
ques années d'une vie inquiète et errante, il
mourut à Lyon, à l'hôpital de la Charité, où des
personnes pieuses l'avaient fait entrer. Les ou-
vrages, d'ailleurs fort médiocres, de Degranges
ne se distinguent guère que par la vivacité et
quelquefois la violence des opinions. Cependant
M. Mahul est trop sévère lorsqu'il dit : « Le
P. Archange était plus royaliste que le roi et plus
ultramontain que le pape : ses brochures sont
ce qu'étaient ses sermons, de véritables capuci-
nades. » On a de lui : Discours adressé aux
juifs, et utile aux chrétiens, pour les con-
firmer dans leur foi; Lyon, 1788, in-8°; —
Aperçu nouveau d'un plan d'éducation ca-
tholique; Lyon, 1814, in-8°; — Réflexions in-
téressantes sur le Génie du Christianisme;
Lyon, 1815, in-8°; — Précis abrégé des vérités
qui distinguent le culte catholique de toutes
les sectes chrétiennes et avouées par l'Eglise de
France; Lyon, 1817, in-8°; — Explication de
la lettre encyclique du pape Benoît XIV sur

les usures, par le R. P. Michel Archange, prêtre capucin, ancien professeur de théologie, suivie de quelques réflexions particulières de l'auteur; Lyon, 1822, in-8°; — *Dissertations philosophiques, historiques et théologiques sur la religion catholique*; Lyon, 1836, 2 vol. in-8°.

Mabul, *Annuaire nécrologique pour l'année 1892*.

DEGRAVE (*Charles - Joseph*), littérateur belge, né à Ursel, en Flandre, le 24 octobre 1736, mort près de Gand, le 2 août 1805. Après avoir étudié la philosophie et le droit à l'université de Louvain, il se fit recevoir avocat au conseil de Flandre en 1760, fut nommé conseiller le 26 mai 1775, et avocat fiscal en 1794. Il fut porté par les suffrages de ses compatriotes au Conseil des Anciens le 23 germinal an V (12 avril 1797), comme représentant du département de l'Escaut, et y siégea jusqu'au 18 brumaire. Il consacra ses dernières années à la composition d'un ouvrage qui parut après sa mort, sous le titre suivant : *La République des Champs-Élysées, ou le monde ancien*; Gand, 1806, 3 vol. in-8°. Les opinions paradoxales ou extravagantes soutenues dans ce livre sont assez curieuses pour que nous en disions quelques mots. « Degrave, dit M. de Slassart, profondément versé dans la connaissance de l'histoire et des langues anciennes, s'était occupé très-particulièrement de la mythologie, et ses loisirs furent employés à débrouiller cette science, qu'il considérait comme mal comprise généralement. Il crut avoir découvert, sous le voile des fables mythologiques, des vérités incontestables. Accueillant l'opinion d'Aristote que la Grèce devait ses institutions religieuses à des peuples regardés par elle comme barbares, et se rappelant qu'aux yeux de quelques auteurs Homère et Hésiode étaient non pas Grecs, mais Atlantes, il rechercha quel pouvait être le sol de l'Atlantide, et d'induction en induction il fut conduit à croire que ce sol est celui de la Flandre, où s'était formée une république d'hommes éminemment justes, de sages, et dont les anciens avaient fait les Champs-Élysées et l'Enfer, lieu de l'initiation d'Ulysse aux mystères. D'après ses convictions, exprimées sans le plus léger doute, Circé n'est autre chose que l'emblème de l'Église élyséenne; l'Élysée est le berceau des arts, des sciences et notamment de la mythologie; les Élyséens, ou, si vous l'aimez mieux, les Atlantes, ont civilisé les anciens peuples, tels que les Égyptiens et les Grecs. Les dieux de la Fable sont les emblèmes des institutions sociales de l'Élysée; la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs atlantes; l'aigle céleste est l'emblème des fondateurs de la nation gauloise. Quant aux poètes Homère et Hésiode, ils sont originaires de l'Atlantide, c'est-à-dire de la Belgique, de la Flandre. »

• Baron de Slassart, *Notices biographiques*.

• **DEGRIN** (*Gervais*), bénédictin de l'abbaye

de Tiron, diocèse de Chartres, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Les Armes du chevalier chrétien et le vrai refuge de tout bon catholique*; Paris, 1575, in-8°. M. G.

Du Verdier, *Bibliothèque française*.

DEGUA DE MALVES. Voy. GUA (DE).

DEGUERLE (*Jean-Marie-Nicolas*), littérateur français, né à Issoudun, le 15 janvier 1766, d'une famille noble, originaire de l'Irlande, mort à Paris, le 11 novembre 1824. Après avoir fait de bonnes études au collège de Montaigu, il débuta dans la carrière littéraire par quelques poésies insérées dans l'*Almanach des Muses* et par un volume de poésies érotiques intitulé *Les Amours*, où il a très-heureusement imité plusieurs poètes latins. En 1791, lors de la rébellion de quelques anciens nobles, au camp de Jallès, ce fut lui qui rédigea, sous le nom supposé de *marquis d'Arnay*, une proclamation qui fit beaucoup de bruit à cette époque. Il fut incarcéré à l'abbaye, où il était encore lors des massacres de septembre. Il trouva heureusement un de ses condisciples dans le médecin de la prison : celui-ci parvint à l'arracher des mains des bourreaux. Sous le Directoire, Deguerle fut un des rédacteurs du *Mémorial* avec La Harpe, Fontanes et l'abbé de Vauxcelles. Fontanes, qui avait apprécié son mérite, le fit nommer professeur de belles-lettres au collège de Compiègne en 1801, et successivement professeur de rhétorique au Prytanée de Saint-Cyr et professeur de rhétorique et censeur au Lycée Bonaparte, où il resta jusqu'en 1809, époque à laquelle il fut élevé à la chaire d'éloquence française de la faculté des lettres de Paris. Sa modestie lui fit refuser l'emploi de proviseur du collège Louis-le-Grand, qui lui fut offert. Ses ouvrages sont : *Les États généraux des bêtes*, 1790 (anonyme); — *Les Amours*, imitation en vers des poètes latins; 1794 (anon.); — *Éloge des Perroquets, enrichi de notes plus amples que le texte*, par le docteur Ackerliu; Paris, 1799, in-12; il a été traduit en hollandais, Amsterdam, 1801, in-12 : c'est une débauche d'érudition dans le genre de l'*Éloge de la Folie* d'Erasmus; — *La Guerre civile*, poème, traduction libre de tronne (en vers français); Paris, 1799, in-12 : réimprimée à la suite du Lucain d'Amarvier, 1816, 2 vol. in-12, et dans le 16^e livre *Classiques latins publiés par I* 2 in-12; — *Stratonice et son père, ou portraits, conte qui n'en est pas un*; in Phryné devant l'Aréopage de P 12 à comédie, etc.; satire faite à l'occasion d'un trait épigrammatique de Mlle Lange, que avait exposé au salon de l'an vu (1799); — *Cours sur la Grammaire générale, etc.*; — *La néide de Virgile, traduction nouvelle, avec texte en regard*, par M. M.-N. Deguerle, blicée d'après les manuscrits autographes l'auteur, et précédée d'une notice sur que et littéraire, par

M. in-12. Cette traduction, fidèle et très-estimée. On a du même titre sur Léonard, que Camperon a fait paraître aussi ses *Œuvres* 19; 1 vol. in-8°.

CUYOT DE FÈRE.

sur J.-M.-N. Deguerle, dans la traduc-

Yoy GUGNES.

Louis-Timothée, économiste et poète, né en 1794, mort à Neuilly le 9 juillet 1851. Il avait été délégué aux colonies et lieutenant-colonel de la garde nationale de Paris. Les *Colonies et la Métropole*. Le sucre et le sucre indigène. Trésors de l'agriculture, émancipation des colonies et abolition de l'esclavage. Paris, 1839, in-8°. Le Proscrit. Paris, 1840, in-8°. avec Frédéric Soulié. Paris, 1840, in-8°. Petite Botanique du jeune âge.

— Petite Météorologie du jeune âge. Paris, 1840, in-8°. Quelques brochures sur la statistique. Le fondateur du journal *La Science*. A. JADIN.

JEAN-DAVID.

(Jean-David), peintre hollandais, vers 1604, mort à Anvers, en 1674.

— Les fleurs, les fruits et des animaux. Il réussissait jusqu'à faire illusion, la transparence du cristal. Il forma d'habiles élèves ses fils et Abraham Mignon. — et peit. 1733.

— Guillaume, poète français, né à Paris, mort vers 1601. Il alla s'établir en Pays-Bas, où il mit au jour un recueil de vers et en prose, sous le titre de *Œuvres de la vertu contre la fortune*; in-4°. Dehert a traduit en français grec et latin, entre autres l'historien Chrysostome où ce Père ne s'est blessé que de soi-même. M. G.

, Bibl. franc. — Brunet, Manuel du

Abraham, viticulteur allemand, première moitié du dix-septième siècle.

— Weinbuchten oder die Kunst des Wein, ou de la viticulture, 1629, in-8°; réimprimé dans *Germania* de Bernard d. Rohr.

— Jocher, *Allgem. Geleh. Lexicon*.

— Jean-Claude, médecin allemand, mort le mois du dix-huitième siècle.

— La médecine à Schöningen, en Allemagne. Outre de nombreux ouvrages, il a écrit :

— *Ueber die indigenen Abwehrkräfte* des Menschen.

— *Ueber die Wirkung des Spiesgels* d'un traité complet sur le venin, etc., Helmslædt;

1779; — *Versuch einer vollständigen Abhandlung von dem Maywurm und dessen Anwendung in der Wuth und Wasserscheu* (Essai d'un emploi de la larve du hanneton contre l'hydrophobie, etc.); Leipzig, 1788.

Biographie médicale.

— DEHN (Siegfried-Guillaume), musicographe allemand, né à Altona, le 25 février 1799. Il fit ses premières études à Ploen, étudia à Leipzig, de 1819 à 1822, la jurisprudence, qu'il abandonna pour la musique et surtout pour la théorie et l'histoire musicales. Un heureux concours de circonstances favorisa ce penchant pour un art qu'il affectionnait. Dehn composa aussi divers écrits sur la musique. On a de lui : *Theoretisch-praktische Harmonie lehre* (Enseignement théorique-pratique de l'harmonie); Berlin, 1840. Dehn continua en outre de 1842 à 1848 le journal *Cæcilia*, fondé par Godefroi Weber.

Conversations-Lexicon.

— DEI Jean-Baptiste, généalogiste italien, né à Florence, en 1702, mort dans la même ville, le 15 février 1789. Il fut directeur de l'*Archivio segreto* du prince Ferdinand réuni aux archives du grand-duc, sous le titre de *Segretaria vecchia*. Il mit dans un ordre lumineux la plupart des archives de Florence, et forma les arbres généalogiques de plusieurs familles illustres.

Tipaldo, *Biogr. dei Ital. Illustri*.

— DEI Vincenzo, peintre de l'école florentine, né à Livourne, en 1774, mort en 1838. Il a surtout travaillé à Sienne, où il a peint la voûte de l'église Saint-Léonard, et décoré la chapelle du palais Bianchi et celle de la confrérie de Saint-Roch, construite en 1815. E. B—x.

omagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

— DEIDIER (Antoine), médecin français, mort le 30 avril 1746. Fils d'un chirurgien de Montpellier, il fut reçu docteur à l'université de cette ville en 1691, et cinq ans plus tard il fut appelé à professer la chimie. Sa conduite à Marseille durant la peste de 1720 lui valut le cordon de Saint-Michel et son admission dans la Société royale de Londres. En 1732 il quitta la chaire de chimie, qu'il occupait depuis trente-cinq ans, pour venir exercer à Marseille les fonctions de médecin des galères. Ses ouvrages sont : *Quæstio de temperamentis* Montpellier 706, in-8°; — *Dissertatio de humoribus* Montpellier 1708, in-8°; — *Physiologia tribus dissertationibus comprehensa*, Montpellier, 1708, in-8°; — *Dissertatio de morbis internis capitis et thoracis* Montpellier, 1710, in-8°.

— *Explicatio materialis sensationum*; Montpellier, 1715, in-8°; — *Chimie raisonnée, où l'on tâche de découvrir la nature et la manière d'agir des remèdes chimiques les plus en usage en médecine et en chirurgie*; Lyon, 1715, in-12; — *Institutiones medicæ theoreticæ, physiologiam et pathologiam complexentes* Montpellier, 1716, in-12; — *Ergo rabiei canina balneum*; Montpellier, 1722, in-4°; — *Expériences sur*

la bile et les cadavres des pestiférés; Zurich, 1722, in-4°; — *Dissertatio de morbis veneris*; Montpellier, 1723, in-8°; en français, par Devaux, Paris, 1735, in-12; — *Theoria morborum internorum capitis, thoracis et abdominis, absque suppositione spirituum animalium*; Montpellier, 1723, in-8°; — *Dissertatio de arthritide*; Montpellier, 1726, in-8°; — *Abrégé complet d'Ostéologie*; Avignon, 1737, in-12; — *Matière médicale*, etc.; Paris, 1738, in-12; — *Anatomie raisonnée du corps humain*; Paris, 1742, in-12; — *Consultations et observations médicales*; Paris, 1754, 3 vol. in-12.

Éloy, Dictionnaire de la Médecine. — *Biog. médic.*

DEIDIER (L'abbé), mathématicien français, né à Marseille, en 1696, mort à Paris, en 1746. Après avoir fait ses premières études dans le collège de l'Oratoire, il étudia la théologie chez les Jésuites, et fut ordonné prêtre. Chargé de professer la philosophie au séminaire d'Aix, il s'occupa spécialement de mathématiques. Il quitta le séminaire, pour devenir précepteur des enfants du marquis d'Havré, et fut ensuite nommé professeur d'artillerie à l'École Militaire de La Fère. Des infirmités précoces l'ayant obligé à demander sa retraite, il obtint une pension de 1,200 fr., et vint finir ses jours à Paris. Ses nombreux ouvrages lui assurent une place distinguée parmi les mathématiciens de son temps. On a de lui : *Lettre d'un mathématicien à un abbé, où l'on prouve que la matière n'est pas divisible à l'infini*; Paris, 1737, in-12; — *L'Arithmétique des Géomètres*; Paris, 1739, in-4°; — *De la Science des Géomètres*; Paris, 1739, in-4°; — *De la Mesure des Surfaces et des Solides par l'arithmétique des infinis et les centres de gravité*; Paris, 1740, in-4°; — *Du Calcul différentiel et intégral*; Paris, 1740, in-4°; — *De la Mécanique générale*; Paris, 1741, in-4°; — *Du Parfait Ingénieur français*; Paris, 1742, in-4°; — *Éléments généraux des parties des Mathématiques nécessaires à l'artillerie et au génie*; Paris, 1745, 2 vol. in-4°.

Histoire des Hommes illustres de la Provence.

* DEIDERIC (Georges), écrivain transylvain, natif de Tecken, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il étudia à Strasbourg jusqu'en 1592, et devint professeur (lector) à Hermannstadt. Ses ouvrages sont : *Analysis libri VI Ethicorum Aristotelis, ad Vicomachum de quinque habitibus intellectus*; Hermannstadt, 1589, in-4°; — *Hodaporicon itineris Argentoratensis, insigniumque aliquot locorum et urbium cum Hungaria, tum vero maxime Germaniae, descriptiones fluviorum item ac montium quorumque appellationes historias denique nonnullas aliaque lectu non injucunda continens*, poème en vers hexamètres; ibid., 1589, in-4°; — *Carmen in laudem principis Sigismundi Rathi*; 1591, in-fol.; — d'autres poèmes latins sur divers sujets.

Haner, *Script. Hung.* — Horanyi, *Mem. Hung.*

DEIMANN (Jean-Rodolphe), chimiste hollandais, né à Hage (Ostfrie), 1743, mort le 15 janvier 1808. Orphelin de quatorze ans, il fut élevé par ses parents à Jean Thierry, célèbre prédicateur, manuel, pharmacien à Amsterdam, rent étudiant la médecine à Halle. Le 13 avril 1770, ils l'établirent à la même ville, s'acquiesçant de la réputation comme professeur de la vaccine, et devint successivement chef du grand hôpital, président du conseil médical et membre de la société *Concertante*, à laquelle il présenta plusieurs de ses travaux. Les expériences attirèrent bientôt toute son attention avec ses compatriotes Bondt, Nie Van Froostwyk et Lauwerenburg, chimistes d'expérimentateurs qui s'élevèrent si célèbre sous le nom de *Compagnie des chimistes hollandais*. Ce furent eux qui découvrirent le gaz oléfiant, en faisant chlorure sur l'hydrogène bicarboné; des recherches fort intéressantes sur le mercure dans les végétaux, les combinaisons du carbone avec l'hydrogène, l'acide nitrique et les nitrates, l'analyse de l'eau au moyen de ses oxydes d'azote, enfin sur l'absence de l'oxygène (1). Cette association était pour la Hollande ce qu'était pour la France la Société d'Arcueil; et de celle-ci publia ses mémoires dans un journal, la *Compagnie des Chimistes hollandais*, sous le titre de *physico-chimiques*, trois cahiers, 1793; recueil rare et recherché; il fut hollandais qu'en 1799. Grâce à la multitude de travaux de Lavoisier, le français langue des chimistes comme elle et des diplomates.

Deimann fut chargé, avec les professeurs de Leyde, Driessen de Groningue et d'Amsterdam, de la rédaction de *macopæa Batava*, imprimée à Amsterdam en 1805. Il s'occupait aussi de philosophie un zélé partisan du système de Kant, et le premier à introduire dans son pays. A l'avènement du roi Louis Bonaparte, en 1806, au trône de Hollande, il fut nommé premier médecin de la cour. Ce roi, très érudit, avait une estime particulière pour Deimann; on raconte même qu'il lui fit le portrait dans sa chambre de l'un des portraits de Frédéric II et de Louis Bonaparte. Outre les *Recherches chimiques*, auxquelles il contribua avec Deimann : *Dissert. de indicatione ratum*; Leyde, 1770, in-4°; — *sur l'Électricité* (en hollandais); 1779, in-8°; — *Sur l'usage du*

(1) Voy. *Annales de Chimie*, t. V, p. 341; *Journal de Physique*, t. XI, III.

ce par l'Académie de Médecine ; — *Memoire sur la nature calens*, en collaboration avec Wyck, Niewland et Bondt, dans *lystique*, juin 1792, p. 409 ; — *ekking der Kritische Wysbe-rage philosophique*) ; Amster-

F. H.

re sur J.-R. Deimann ; Amsterdam, *, Etage de Deimann* ; ibid., 1808. — *cyrtop*.

terre DE), littérateur français, vers 1570, mort vers 1618. La ve Crillon le fit admettre à la de de Valois. La littérature fut occupations les plus constantes ; *ustrinde* (Lyon, 1601) célèbre pante, réimportée sur les Turcs triche. C'est une relation versilques épisodes de chevalerie et oup trop longs ; le tout est fort ur sans doute se dégoûta de e l'acheva point. Il se montra e dans son *Académie de e exacte et requise pour rations du bien dire* ; Paris, erbeux et prolive, Deimier con- ature pratique de son temps ; ont judicieuses ; ses conseils, eposurs, méritent encore d'être l. Peu disposé à s'incliner de- contemporaines, il reprend dans et autres écrivains alors cé- sensibles, des hiatus, des en- euses, qu'on ne tolère plus. volumes de Deimier, *Les illus- 1603*. Le *Protempore des lettres* *La regale Liberté de Mar-* ne méritent pas de sortir de velis. — GUSTAVE BRUNET.

requis pour l'usage, t. I, p. 5 et 129.

DEIMANN (Jean-Louis), auteur nard, né à Vienne, en 1791. Son a notaire dans cette ville ; il a rempé les mêmes fonctions. is ans, Jean-Louis Deinhard- d'esthétique et de littérature e. De 1839 à 1841 il fut ection du théâtre de la cour. e, avec autant d'habileté e de la littérature *Jahr-*, r. Ses œuvres dramati- et parfaitement adaptées a un style bien élevé, ont de ce. On a de lui : *Drama-* (Poesies dramatiques ; r ; Vienne, 1837. On re- eueil : *Die verschleierte* ; *Floretta* ; *das Bild e Danze* ; — *Ehestands-* *Marriage* ; Vienne, 1826 ; *van* ; *Brantzug* ; Les

Fiançailles de l'archiduc Maximilien) ; — *Hans Sachs* ; Vienne, 1829 ; — *Künstlerdramen* (Dra- mes artistiques) ; Leipzig, 1845, 2 vol. ; — *Skizzen einer Reise* (Esquisses de Voyage) ; Vienne, 1831 ; — *Gedichte* (Poésies) ; Berlin, 1844 ; — *Erzählungen und Novellen* (Contes et Nouvelles) ; Pesth, 1846. Les œuvres drama- tiques complètes (*Gesammelte dramatische Werke*) de Deinhardstein ont été publiées à Leipzig, 1848-51, 5 vol.

Conversations-Lexicon.

* DEINLEIN (Georges-Frédéric), juriscôn- sulte suisse, né à Altorf, le 18 décembre 1696, mort le 11 mai 1757. Il obtint le grade de li- cencié dans sa ville natale. Il se rendit à Halle en 1716, retourna à Altorf en 1718, fut reçu docteur en droit en 1719, devint profes- seur agrégé de droit, puis assesseur à la Fa- culté en 1730, et professeur titulaire en 1730. En 1738 il fut chargé de professer les Insti- tutes de Justinien, en 1740 les Pandectes, enfin le Code et le droit canon en 1744. Ces emplois si importants ne l'empêchèrent point de s'occuper de poésie dans ses loisirs. Ses princi- paux ouvrages sont : *Dissertatio de transitu hypothecæ tacitæ in bonis tutoris ad heredes pupilli* ; 1734 ; — *De testamenti irati va- lido* ; 1747 ; — *De vera indole Vellejani ad uxorem mercatricem pro marito mercatore intercedentem applicata* ; 1751 ; — *De Re- medio revisionis et transmissionis actorum in causis appellabilibus non excluso* ; 1752.

Stodtmann. *Neues Gledien Europa*.

* DEIOCHUS (Δῖοχος), historien grec de Proconness, vivait probablement dans le sixième siècle avant J.-C. Denys d'Halicarnasse le cite parmi les plus anciens historiens grecs, et le donne comme antérieur à Hérodote. C'est proba- blement le même que le Deiochus qui, au rap- port d'Etienne de Byzance, était né à Cyzique et avait écrit un ouvrage sur sa ville natale (Ἡερὶ Κοζιζου). Ce livre est souvent cité par le scolaste d'Apollonius de Rhodes, qui ne le désigne d'ailleurs qu'une seule fois sous le nom de Δῖοχος. Partout ailleurs il l'appelle Δῖδοχος ou Δῖοςος.

Denys d'Halicarnasse, *Jud. de Thucyd.*, 2, 5. — Etienne de Byzance, au mot Δῖδοχος. — Scolaste d'Apollonius de Rhodes, l. 941, 965, 976, 987, 999, 1037, 1062, 1063, 1067 ; II, 85, 106.

DEIROX (Jacques), archéologue français, né à Nîmes, vers le commencement du dix-septième siècle, mort dans la même ville, en 1677. On a de lui quelques ouvrages historiques, inexacts et peu importants, entre autres : *Des anciens bâ- timents de Nîmes* ; Nîmes, 1656 ; — *Les Anti- quités de la ville de Nîmes* ; ibid., 1663, in-4°.

Le P. Felong, *Dict. hist. de la France*, III, éd. Fon- tette.

DEISCH (Jean-André), médecin allemand, mort à Augsbourg, vers 1780. Reçu docteur en 1741, il fut nommé membre du Collège des Méde-

cins et médecin pensionné de la ville. Il s'occupa surtout de l'art obstétrical. On a de lui : *Dissertatio de necessaria in partu praternaturali instrumentorum applicatione*; Strasbourg, 1741, in-4°; — *Kurze und in der Erfahrung gegründete Abhandlung, dass weder die Wendung noch englische Zange in allen geburts fallen vor Mutter und Kinder sicher gebraucht, noch dadurch die scharfen Instrumente gänzlich vermieden werden können* (Traité concis et basé sur l'expérience, démontrant que ni la version ni le forceps anglais ne peuvent être toujours employés avec sûreté pour la mère et les enfants dans les accouchements, et qu'ils ne dispensent pas absolument de l'emploi des instruments tranchants; Augsbourg, 1754, in-8°); — *Dissertatio de usu cultorum atque uncinorum scindendum extimio in partu praternaturali nō versione fetus, nec applicatione forcipis anglicanæ, vel Leorelli, terminando, sectionisque cesareæ, matre adhuc vivente instituendæ, securitate atque utilitate*; Schwabach, 1759, in-4°; — un mémoire sur l'incertitude des signes de la conception, dans les *Ephémérides des Curieux de la nature*; — une traduction allemande du *Traité d'Anatomie* de Verdier; Augsbourg, 1744, in-8°.

Biographie médicale.

DEJAUNE (Jean-Élie BÉDENC), auteur dramatique français, né à Paris, en 1761, mort à Paris, le 5 octobre 1799. Pour obtenir que les comédiens italiens le traitassent avec quelques égards, lorsqu'il leur présentait ses premières pièces, il avait joint à son nom le titre de baron, quoiqu'il ne fût que le fils d'un marchand. Mais après ses premiers succès il quitta cette qualification, dont il n'avait plus besoin. Il a donné un assez grand nombre de pièces, tant à la Comédie-Italienne qu'au Théâtre-Feydeau. Les principales sont : *Les Époux réunis*, comédie en un acte, en vers; 1789; — *L'incertitude maternelle, ou la chose impossible*, comédie en un acte, en vers (1791); — *Ferdinand, ou la suite des Deux Pages*, opéra-comique en un acte; 1790; — *Louise de Valsan*, comédie en trois actes; 1791; — *Le Faux Belton, ou le négociant de Nantes*, un acte, en vers; 1791; mis depuis en opéra-comique, avec la musique de Kreutzer; — *Lodouska, ou les Tartares*, opéra-comique en trois actes, musique de Kreutzer; 1791; — *Les Quiproquos espagnols*, opéra en deux actes, avec ariettes, musique de Devienne (1798); — *Imogène, ou la gageure indiscrette*, opéra-comique en trois actes, en vers; 1796; — *La Dot de Suzette*, opéra-comique en un acte, musique de Boieldieu; 1797; — *Montano et Stéphanie*, opéra-comique en trois actes, musique de Berton; le troisième acte de cette pièce fut relégué en 1801, par Legouvé; — *Astyanax*, opéra-comique en trois actes, musique de Kreutzer; 1801. Dans ses pièces, qui la plupart ont eu du succès, on trouve peu d'invention, mais

elles offrent de un but moral,

Rabbe, Biographie des Contemporains
France Mémoire.

AKET rio-Virg
de, née a l, en 1797.

so. obs som de dans la
de

Arts, que ne voudrait pas à l'enl
la famille et nombreuse: car la
dont la nai

de la
de la valde
Virginie, ses parents.

de l'Opéra, la gentille enfant débuta

Capucines avant d'avoir accompli

quième année, et y créa le rôle de

seule. Elle faisait sensation et

cevait cinquante francs par n

et les bonbons du public. Le couv

le théâtre des Capucines disparut

place à la rue de la Paix, et le peti

sant se vit réduit à

remplir des rôles et

chœurs. *La Fée Nab* *La*

dormant, est en

importante de

sa camarade,

peu près du même âge.

une double

fit une cour

mais Brunet ne

sous sa main. Pi

soit ne firent p

s'était fait applaudir pourtant d

d'Absence, à côté de Tiercelin, d'O

et de Bosquer-Gavaudan. Dejazet

tement à la rue de Chartres, où

double chagrin d'être rel

rôle et toujours traitée en p

eût seize ans environ. Un

présenta pendant un mois de relâ

de réparations à la salle. Une

par se réunit en société pour donner

sentations à Orléans. Gonthier,

tenay étaient les chefs de la

ne put ou ne voulut pas être du

tit Virginie prit sa place dans la

rôles sur le théâtre. C'était la

qu'elle quittait Paris, qu'elle se

tresse, dans une petite chambre à

de deux cents francs, dont ses talents ont fait l'avance. Sa brillante jeunesse et spirituelle avaient été méconnues, mais avaient surtout réveillé Séverin, qui, de retour à Paris, se hâta de lui trouver un logement. C'est par leur entremise qu'il vint à Lyon pour y remplir ce qu'on lui avait confié : on dit malicieusement. Le séjour de Lyon fut un triomphe : mais déjà le public de la capitale, charmé par sa sobriété, qu'il lui avait vue comme son enfant, comme telle chaque fois qu'elle venait à Bordeaux ne fit à la jeune actrice plus d'acquisitions. Elle fut à la tête de la troupe de M. Dejazet, qui, en un instant, grâce à sa taille et à son jeu, etc. La ci-devant ne portait si bien le costume de son époque, sa spécialité de ces temps, dans cet emploi, pour son théâtre des Nouveautés, dans *Henri IV en exil*, dans *L'École de Brieux*, dans *Le Fils de l'Homme*. Mais c'est dans le Palais-Royal que Mlle Dejazet a été la plus belle triomphante. Ses créations sont sans nombre, remarquables sont en rôles de *Madame de Bondy*, *Frétillon*, *La Femme de l'Homme*, *Sophie Arnould*, *Le Diable à quatre*, *La Danseuse de Venise*, *Le Protégé de la Fayette*, etc. ; en tra-
 gédie, *La Fille de Dominique*, *Le Béranger*, *Louis XII*, *Les Femmes de la Marquise de Létorières*, etc. Ses premières Armes de Raison, par sa grâce, son talent de bon goût s'est élevée à la hauteur de M. Dormeuil, qui a le tort de se séparer de la scène pour commencer son théâtre et ne pas avoir encore les succès de son *Gentil-Bernard*, *Les paroles*, *La Douairière*.

On ne trouve aucun détail sur la vie de Mlle Dejazet dont nous esquissons ici le portrait : nous nous faisons un devoir de passer hautement les lignes de sa vie, les absurdités dont elle a été l'objet. Loin d'aimer la vie

dissipée et les orgies, comme l'ont prétendu les orateurs de café, elle est d'une sobriété exemplaire ; entourée d'un très-petit cercle d'amis, elle vit fort simplement et fort bourgeoisement. La plupart des bons mots assez égrillardes qu'on lui attribue sont aussi de pure invention. La conversation de Mlle Dejazet est fine, spirituelle ; personne ne lit et ne raconte mieux qu'elle ; mais elle trouverait de mauvais goût et hors de sa société intime quiconque tiendrait devant elle un mot trop inconvenant. Ce qu'on a dit de vrai, c'est l'éloge qu'on a pu faire de sa bonté, de son humanité, de ses actes nombreux de bienfaisance. Son amour profond de la famille, ses soins touchants pour sa vieille mère et pour sa sœur aînée, voilà ce qu'on peut attester avec sécurité.

Émile VAMBA-BOUCHÉ.

Jaques Jante, Belle, Charles de Florence, etc., dans les *Feuilles des Débats*, du *National*, du *Séjour*, du *Constitutionnel*, etc. — Eugène Goulet, *Notice sur Mlle Dejazet*. — Roucourt, *Le Parquet de Dejazet*. — Eugène de Mircourt, *Biographie de Dejazet*. — *Revue des sciences*.

* DEJEAN (...), historien français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut chanoine de Saint-Marcel à Paris. On a de lui : *Introduction à la révolution des Pays-Bas et à l'histoire des Provinces-Unies* ; Paris, 1784, in-12.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Alph. Col.-Laric*.

* DEJEAN (...), chimiste français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité raisonné de la Distillation, avec un Traité des Odeurs* ; Paris, 1763, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Alph. Col.-Laric*.

* DEJEAN (...), médecin français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Règles et observations sur les descentes ou hernies* ; Paris, 1755, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Alph. Col.-Laric*.

DEJEAN (Jean-François-Aimé, comte), général français, né à Castelnaudary (Aude), le 6 octobre 1749, mort à Paris, le 12 mai 1824. Il fut successivement employé dans divers postes du génie militaire jusqu'à l'époque de la révolution de 1789. Ses talents pour l'administration militaire lui assuraient un avancement rapide : il parvint de grade en grade jusqu'aux premières fonctions de son arme. Il remplit diverses missions importantes sous le consulat, notamment à Gènes, où il résida près de deux ans comme ministre extraordinaire et président de la *consulta* chargée d'organiser la république ligurienne. Il fut appelé à Paris en 1802, pour remplir les fonctions de ministre de l'administration de la guerre, qu'il conserva jusqu'en janvier 1810, à l'époque où il fut nommé grand-trésorier de la Légion d'Honneur. Quelques temps avant sa sortie du ministère il avait été promu à la dignité de premier inspecteur général du génie ; l'empereur y ajouta bientôt celle de sénateur. Dans ces diverses fonctions sa conduite fut constamment honorable. Après l'abdication, le général Dejean

adhéra au gouvernement provisoire, et remplit ensuite avec plus de zèle que de succès la mission difficile de commissaire extraordinaire du comte d'Artois. Il fut nommé successivement à son retour à Paris pair de France, gouverneur de l'École Polytechnique, et président du comité de liquidation de l'arriéré. Mais ayant accepté de Napoléon sa nomination à la pairie des cent jours, il fut éloigné de toutes fonctions publiques au retour des Bourbons, et ne rentra qu'en 1819 à l'ancienne chambre des pairs, où il s'est constamment montré l'ami des libertés constitutionnelles. Entre autres ouvrages, le général Dejean a laissé : *Description d'un nouveau moyen proposé par le directeur général des subsistances militaires, et mis en essai à la manutention des vivres, pour la conservation illimitée des grains*; Paris, sans date, in-8°, de 10 pages; — *Économie publique; résumé de toutes les expériences faites pour constater la bonté du procédé pour la conservation illimitée des grains et farines*; Paris, 1821, Bachelier, 40 pages. Cette brochure a été rédigée par M. le chevalier Saint-Far-Bontemps, mais vue et approuvée par le général Dejean; — *Mémoire sur la manière d'extraire et de préparer la tourbe dans les provinces de Hollande et d'Utrecht*, dans le tome XV du *Journal des Mines*. « Dejean était semblable, » a dit le général Haxo dans son éloge funèbre, « à ces hommes que l'antiquité présente à notre admiration, également propres à la guerre et à l'administration de l'État : grand dans le public et grand dans son intérieur. »

Haxo, *Eloge funèbre de Dejean*. — *Moniteur* du 3 juillet 1821. — Le Bas, *Dictionnaire encyc. de la France*.

* **DEJEAN** (Pierre-François-Auguste), comte, général et entomologiste français, fils du précédent, né à Amiens, en 1780, mort en 1843. Il se distingua dans les guerres de l'empire, notamment aux batailles de Ligny et de Waterloo, devint général de brigade en 1810, aide de camp de l'empereur en 1813, général de division le 3 mars 1814, fut exilé après les cent jours, et rappelé en 1818. Il succéda à la pairie de son père, et ne fut remis en activité dans l'armée qu'en 1830. Il fut nommé grand-officier de la Légion d'Honneur en 1833. Il a publié en 1835 des *Observations sur l'ordonnance de 1829 relative à la cavalerie*; et divers ouvrages d'histoire naturelle, savoir : le *Catalogue* de sa collection d'insectes; 1821 et 1833; — *Histoire générale des Coléoptères* (1825-1839, 7 volumes in-8°); — *Iconographie et histoire naturelle des Coléoptères de l'Europe*, avec Boisduval et Aubé (1829 et années suivantes), avec planches coloriées. Cet ouvrage a été continué par M. Aubé. — Le comte Auguste Dejean est le père de M. le comte Dejean, conseiller d'État et membre de la chambre des députés sous le règne de Louis-Philippe.

Rouillet, *Dictionnaire Historique*.

DÉJOCÈS, en grec Δεζίας; (Darl, en sanscrit), premier roi des Mésopotamies, d'après Hérodote, qu'il dit fils de Phraorte, vis avant J.-C. Déjocès, voyant le désordre dans son pays, résolut de s'y faire pro- Il se fit une grande réputation de vertu et de justice, et devint juge d'un village, bientôt florissant. Les autres bourgeois de la monarchie n'avaient cessé de désoler, comme tourmenter leurs regards vers Déjocès et de le prendre pour arbitre dans leurs différends. Phraorte, sentant qu'il était devenu odieux au peuple, pensa qu'il était temps de son projet à exécution. Il feignit d'être par la foule des affaires qu'on venait lui mettre de toutes parts, et se démit de sa fonction de juge. La licence qu'il avait primée ne tarda pas à renaitre, et le trouvant en proie à de telles misères, il rassembla ses amis pour aviser aux moyens de remédier aux désordres. Les émissaires représentèrent à l'assemblée que l'élitisme du roi était le seul remède efficace. Déjocès, Les Mèdes n'eurent pas à regrette qu'ils avaient fait. Le monarque, après avoir nommé de gardes et d'un appareil pour inspirer de la crainte et du respect, publia des lois, et fit bâtir Ecbatane, la capitale, dépôt de chevaux, en sanctifiant par ses sept enceintes concentriques septième enfermait le palais et les murailles de chacune de ces enceintes de couleurs différentes, qui servaient à distinguer les diverses castes des habitants de la ville nouvelle, ce qu'Hérodote en effet à entendre. Nous devons rappeler à ce sujet que le régime des couleurs particulier aux Aryas ou Ariens, Jor était un rameau, et que chacune de ces diennes avait pour symbole une couleur ce qui leur avait fait donner le nom d'aryas ou couleurs. Hérodote ajoute, après avoir forcé une partie de la à peupler la ville nouvelle, se rendit inaccessible et pour ainsi dire invisible, qui ne pouvaient communiquer qu'au moyen de placets, et que ceux-ci avaient le privilège de l'aborder ne ni rien ni cracher en sa présence, car d'ailleurs n'était pas particulier aux de la Médie. Déjocès, se livrant à l'œuvre de civilisation qu'il s'était entreprise aucune guerre pendant le de son règne, qui fut de cinquante et laissa le trône à son fils Phraorte ou dont il est parlé dans la Bible sous le nom de pharad' Judith, I, 11. Les autres s'accordent pas avec Hérodote au sujet de Déjocès. Ctésias, qui ne le nomme pas, fait de sept rois dans la Médie avant l'ar-

un par Mithridate. Enchaîné comme son, Scythicus, Médicus et Carus, de même de la Synelle, qui se souleva nom de Diacris. On place le règne de Dejoces entre les années avant J.-C.

Alexandre BORDEN.

1. — *Strabon*, IV, 12. — *Strabon*, *Histoire*, ch. 2. — *Vallart*, *Recherches nouvelles* sur les.

de (Antiochus), tétrarque de Galatie avant J.-C., mort vers 40 avant J.-C. avec Octon d'Utique, sur les Romains dans leurs guerres, en 74, en Phrygie le général. Pour prix de ses services, le roi le titre de roi, probablement même de la mort de Mithridate, à Commagène la basse Arménie. Appréhensif trop absolu que Pompée tétrarque de Galatie; il est plus sûr-tout profit de la faveur des Romains sur les droits des autres. En 81, pendant que Cicéron tétrarque, sur les frontières de la Galatie, Dejotarus lui offrit d'ajouter un corps auxiliaire, et il fut tué, lorsque Cicéron finissait d'élucider plus nécessaires. Dejotarus suivit la cause romaine avec lui après la bataille de Pharsale; lui laisse le titre de tétrarque sa tétrarchie et son partage entre Mithridate de Perse, roi de Cappadoce. Le roi ne put rentrer dans ses États, de Brutus et de Cicéron, la cause auprès de César. Accusé de Castor d'une tentative d'assassinat, Dejotarus trouva dans Brutus défenseur, et l'accusa de trahison. Ce qu'il n'avait pu obtenir de l'empereur, Dejotarus mourut de Fulvie, et recouvra la mort de César, au prix de 2,213, 550 fr.) mais il mourut probablement de Philippiques. Il est pour le seul de ses fils qui tétrarque, il avait fait mourir son assertion est vraie, il mourut des éloges que Cicéron. Ce prince était fort important une grande importance

Cicéron, 2, 4. — *Lucien*, *Pharsal*, V, 10; VIII, 10. — *Dion Cassius*, XLII, 15-16. — *Suetonius*, *Jul*, 82. — *Sabinus*, au mot *Kérops*.

DEJOTARUS II, roi de Galatie, fils et successeur du précédent, vivait vers 50 avant J.-C. Des avant la mort de son père, il reçoit le titre de roi, probablement avec une certaine étendue de territoire. Cicéron lui confie son fils et son neveu pendant que lui-même et Quintus guerroyaient dans la Cilicie. Dans la guerre entre Antoine et Octave, il se déclara d'abord pour le premier, puis passa dans le parti contraire avant la bataille d'Actium. Il eut pour successeur son fils Amyntas. Un arrière-petit-fils de Dejotarus I^{er}, portant le même nom et surnommé *Philadelphus*, fut le dernier roi de Paphlagonie.

Cicéron, *Ad Att.*, V, 15, 16; *Phil.*, XI, 12, 13. — *Strabon*, *Antioch.*, 14, 15. — *Dion Cassius*, I, 10; II, 2.

DEJOUX (Claude), sculpteur français, né en 1731, à Vadans, près Arbois (Jura), mort à Paris, en 1816. Sa famille était pauvre, et il fut mis en apprentissage chez un menuisier de village, puis chez un patron plus habile, à Lons-le-Saunier. Il entra ensuite chez un sculpteur en bois à Lyon; et il avait déjà appris à manier le ciseau, quand, dans un voyage qu'il fit à Marseille, sa vocation lui fut révélée par la vue des chefs-d'œuvre du Puy. Il parvint à force de travail à réunir quelques économies, et partit pour Paris, où il entra dans l'atelier de Guillaume Coustou, et où il se lia d'une intime amitié avec son confrère Pierre Julien. Ses progrès furent rapides, et facilités surtout par un séjour à Rome de six années. En 1779 il fut admis à l'Académie de Peinture et de Sculpture, et donna pour morceau de réception un *Saint Sébastien mourant*. De ce jour de nombreux travaux lui furent confiés; il exécuta successivement une statue de *Catinat*, en 1783, un *Philopomen* et un *Achille colossal*, et un groupe également colossal d'*Ajax enlevant Cassandra*, exposé en 1787. Il fut chargé de faire le modèle d'une *Renommée* qui devait être placée sur la coupole du Panthéon, mais qui ne fut jamais exécutée en bronze. En 1800, il sculpta pour l'une des salles du Musée du Louvre deux bas-reliefs représentant *La France accompagnée de la Victoire*, et *Minerve distribuant des couronnes*; la même année il exposa un buste d'*Alexandre*. Ayant donné le modèle d'une statue colossale de Desaix, destinée à la place des Victoires, et cette figure ayant été coulée sans sa participation, il en conçut un tel dépit, qu'il se retira dans son village, où il resta quelque temps au milieu de sa famille, et depuis cette époque il ne paraît avoir rien produit d'important jusqu'à sa mort. Dejoux était membre de l'Institut depuis la création de cet établissement, professeur à l'École royale des Beaux-Arts.

E. B—N.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*.

DEJOUX DE LA CHAPELLE (Pierre), théo-

Strabon, *Antioch.*, 12, 13. — *Pompeius*, *Antioch.*, 22. — *Cicéron*, *Pro*, *Phil.*, 12. — *Ad Famul.*, VIII, 10. — *Attic.*, XIV, 1. — *Brutus*, 24. — *Strabon*, *Antioch.*, 12. — *Appien*, *Antioch.*, II, 73, 91. — *César*, *Bel.*

logien français, né en 1752, à Gènes, mort à Paris, en 1835. Sa mère, qui était Française, lui rendit notre langue familière. Il fut reçu ministre protestant à l'âge de vingt-trois ans, et alla séjourner quelque temps en Angleterre et à Bâle. Le savant Court de Gébelin l'appela à Paris, pour l'aider dans ses grands travaux d'érudition, entre autres à son *Monde primitif* et à son *Dictionnaire des Origines latines*, aux *Origines grecques*, et à l'*Histoire de la Parole*. S'étant ensuite établi à Genève, Dejoux dirigea pendant quatorze ans, avec succès, un pensionnat, et se distingua par son talent oratoire dans la chaire protestante. Mais lorsque, en 1794, quelques démagogues renversèrent le gouvernement genevois, Dejoux se montra dans les rues coiffé du bonnet rouge, après avoir publié une brochure intitulée : *Exposé de mes principes révolutionnaires*, dont on trouve un extrait dans les *Archives du Christianisme*, année 1826, n° 255. En 1803 il fut nommé président du consistoire de Nantes. Il fut privé de cette place en 1816, par une ordonnance qu'il sollicita, dit-on, lui-même à cause de l'éloignement que commençait à lui inspirer le protestantisme. Dans le but d'étudier à fond la religion catholique, il alla en Italie, qu'il avait déjà visitée en 1773; mais bientôt un riche Anglais le détermina à l'accompagner en Écosse, où il demeura sept ans professeur de langues anciennes à l'Institut de Dollar, près de Stirling. Lorsqu'il revint en France, il se décida à faire son abjuration entre les mains de l'archevêque de Paris, dix ans avant sa mort, le 11 octobre 1825. On a de lui les ouvrages suivants : *Le commerce, les sciences, la littérature et les beaux-arts expliqués*; Genève, 1801, in-4° (c'est le prospectus de son pensionnat); — *Predication du Christianisme*; 1803, 4 vol. in-8°; — *La Providence de Napoléon*; 1806, in-8°; — *Discours sur la guerre dans ses rapports avec la civilisation*; Nantes, 1810, in-8°; — *Second Discours sur la guerre*; Nantes, 1801, in-8°; — *Troisième Discours sur la guerre considérée dans ses rapports de légitimité et relativement aux triomphes récents de la grande armée, surtout à l'éclatante victoire de la Moskova, prononcé le 11 octobre 1812, à l'École réformée de Nantes*; Nantes, 1813, in-8°; — *La Vertu glorifiée, ou le triomphe après la mort, discours prononcé le 21 janvier 1815, pour l'anniversaire de la mort de Louis XVI*; Nantes, 1815, in-8°; — *Lettre sur l'Italie considérée sous le rapport de la religion*; Paris, 1825, 2 vol. in-8°; 2^e édit., en 1836, publiée par sa fille. Ces lettres, outre le nom de Pierre La Chapelle, portent celui d'Eusèbe Adhémar Clinton, personnage supposé; l'auteur y fait un grand éloge des ordres religieux, des papes et de leur gouvernement. GUYOT DE FÉNEZ.

Henricus, Ann. biographique.

* DEJOUX (François-Louis), peintre français, né vers 1788, mort en 1844. Père de Gi-

rodet, il obtint le grand prix 1817. Ses principaux ouvrages *guérissant des aveugles et d'un bleu qui décore l'église Saint-Vincent de Paris*; — *Saint Flacré refusant de tableauter à Saint-Sulpice*; — représentant : *Les Saisons*; au p... — *La Guerre*: peinture d'une di... vre, dite du Conseil d'État; — *La Musée du Luxembourg*; — *Michel-Ange*; — *Girodet peign* — *Saint Agnan invoquant le c* d'Orléans, assiégée, etc. Cet à la suite de l'exposition en 182

GUY
Statistique des Beaux-Arts. — *Jo*
Arts, ann. 1844.

DEKEN (Agathe), femme-au née le 10 décembre 1741, d'Amstelveen, près d'Amsterdam, le 10 novembre 1804. Elle perdit de parents, et fut élevée dans un l... lins, où elle puisa dans les préc des Remontrants les principes d... qui se rebellèrent dans tous ses successivement demoiselle de Marie Bosch et d'Élisabeth Wol femmes lettrées, avec lesquelles plus grande intimité. C'est er elles, et surtout avec la dernie composé la plupart et les plus ses ouvrages. Ce qui étonne en gathe et son amie avaient des ca tralement opposés; car la pren et sérieuse, et celle-ci vive, espiègle. L'une et l'autre s... les créatrices du roman bou de leurs ouvrages de ce genre, *l'Histoire van Willen Levend* (laume Levend), Amsterdam, 17 et *Histoire van Sara Buroerh* (Sara Burgerhart), Amster... les critiques de leur... des tableaux de... justesse, des situations nées d'après... premier an... second. de leurs re... que Les pour l... Privilegé vin... même fav... a au u... d'Abri (Briccon) Abram... 3 vol.; — trois vol... des campagnes (*Les voo stand*), La Haye, 1802, qui comme classiques dans sons pour les enfants (*Lesucit ren*). Agathe Dekken ne s'est p mourut peu de jours après le dé M^{me} Wolff. [Enc. des G. du M Conversat.-Lettre.

lans; les communistes hollandais, vivait
du dix-septième siècle. On a de
nouveau position exemplis illustra-
tée, in-8°; il y en a une édition
plus correcte, avec une préface de
wharf; Kiel, 1891, in-8°, et Heus-
tunus. — M. G.

Prof. Dr. Dr. h. c. F. D. O. Schlegel

1. **STREUMER**, poète hollandais, né en 1646, mort à Amsterdam, en 1686. Il fut d'abord seigneur de son père, Beige il avait quitté sa patrie pour cause immédiate de bonne heure des distiches poétiques ; mais son père, qui le comblait, n'en tint pas compte. On put néanmoins consacrer tous les loisirs des belles-lettres ; il apprit même les langues latine, française, flamme, et même l'arabe, puis tard, à la mort de son père l'obligeant des affaires de la famille, redoublant point de ses occupations et de culte de la poésie. Son premier ouvrage célèbre fut une parodie des Lamentations de Jérémie (namme *Jeremias*). A ce travail il fit imitations d'Horace, de Juvénal, de quelques autres poètes classiques, quelques poésies originales, ou distiches épigrammes (*Punttdichten*) (1684 en tout), mais surtout la *Biographie de l'Avance* (*Lof der Wijjsheid*) peut appeler le pendant du *De la Folie* d'Erasme, et un distiche *Vendredi saint, ou saint je*. Ce ne fut sur les instances de ses amis que Dekker consentit à quelques poétiques : ils ont paru à Amsterdam, sous le titre de *Poésies*. On a publié une nouvelle édition de pièces inédites (Amst., 1702, in-8). Une collection complète des poésies a été donnée par Broerius van Nieuwen (Amst., 1702, in-4°). Un choix de ces poésies a été donné par *Proeven van nederlandse dichtkunst* (Amst., 1723, in-8) et un autre dans l'*Epigrammatist* de Geybeek ; Amsterdam, 1821, in-8, avec add.]

Thomas (Thomas), poète anglais d'Elizabeth et de Jacques I^{er}.
 connu à l'égard de sa biographie littéraire, tantôt seul, tantôt avec quelques autres auteurs comme Ford, Webster et Rowley.
 Sa première pièce : *Le vieux soldat Fortunatus*; une de ses autres : *Honest Whore*, titre dont il est impossible, est une œuvre d'art. - T. M.

réhabilitation anticipée des *Fleur-de-Maris* de l'époque. De nombreux écrits satiriques, qui conservent encore de l'intérêt en Angleterre, sortirent durant trente ans de la plume de Dekker; il eut de vifs démêlés avec Ben Jonson, et ils échangeant bien des sarcasmes. Comme auteur dramatique, Dekker « a guère été en réputation; il a cependant été jugé avec plus de faveur par un critique moderne, qui a dit de lui : « Il avait sur le caractère des idées plus justes que la plupart de ses contemporains; il comprenait les vacillations de l'esprit humain; ses personnages ne marchent pas vers la fin du drame sans tourner à droite ou à gauche; ils s'abandonnent à la nature et à leurs passions, et ils nous introduisent agréablement dans quelques-uns des secrets et des inconnus du monde réel. Quelques-uns de ses portraits sont admirables. »

G. R.

— Baker, *Biographies dramatiques*, éd. Jones, t. I, p. 179.
— Wall, *Bibliotheca Britannica*. — *Retrospective Review*.
— Dibdin, *History of the English Stage*. — Collier, *Annals of the Stage*.

DELABERGE, Fov. LA BERGE (De).

DELABORDE (Savri-François, comte) général français, né à Dijon, le 21 décembre 1764, mort le 3 février 1833. Il entra simple soldat dans le 56^e de ligne, et fut élu (1792) lieutenant de la compagnie des volontaires de la Côte-d'Or, avec laquelle il se rendit à l'armée de La Fayette. Il combattit à Rheinzabern (17 mai 1793); quelques mois après il fut chargé par le général Carteaux de marcher contre les Marseillais, qui avaient prises les armes contre la Convention. La victoire qu'il remporta sur eux au village de Lepin près d'Aix lui valut le grade de général de brigade. Mis par Dugommier à la tête de la 1^{re} division de l'armée devant Toulon, il contribua puissamment à la prise de cette ville, en enlevant à la baïonnette le camp retranché des Anglais. Employé ensuite à l'armée des Pyrénées occidentales, à la tête de ces soldats qui avaient mérité en Vendée le surnom de colonne infernale, il s'empara (25 juillet 1794) des redoutes de Biviata et de Vera, et le 1^{er} août suivant de Bera, de Bersat, d'Aya, et enfin il battit complètement le général Filangieri dans la célèbre vallée de Roncveaux. La paix étant faite avec l'Espagne, Delaborde passa à l'armée du Rhin, que commandait Moreau, traversa le fleuve à Neuf-Brisach, s'empara de Brisgau, et prit possession des villes frontières, abandonnées par les Autrichiens. Général de division depuis 1793, il occupa la ligne comprise entre Oggersheim et Germersheim, attaqua (16 décembre 1799) l'ennemi devant Phillsbourg, lui enleva cinq pièces de canon et lui fit 1,000 prisonniers. Désigné pour se rendre en Portugal (fin de 1807), il reçut de Junot l'ordre de marcher contre un corps de l'armée anglaise qui venait de débarquer à Figuières. N'ayant que deux bataillons du 70^e, 150 chasseurs du 26^e et 5 pièces de canon, il se dirigea sur Leiriar (14 août 1808), prit position en avant du village de Ru-

laine); *Samenlevende hollandsche*, vivait du dix-septième siècle. On a de *sonnes poeticae exemplis illustratae*, in-8°; il y en a une édition plus correcte, avec une préface de *wharf*; Kiel, 1891, in-8°, et Hous-
sine *formet*. M. G.

des Adversus.

Reg. DUCAN.

DEKEMA, poète hollandais, né en 1848, mort à Amsterdam, en 1886. *Inspection soignée de son père, Belge* et avait quitté sa patrie pour cause *manifestation de bonne heure des dis-*
tales poétiques; mais son père, qui le *summe*, n'en tint pas compte. *ne put néanmoins consacrer tous*
états des hautes-lettres; il apprit *side les langues latine, française,*
l'homme, et même lorsque, plus tard,
les méthodes de son père l'obli-
l'usage des affaires de la famille,
délaissant point de ses occupa-
et de culte de la poésie. Son pre-
de quelques études fut une para-
des Lamentations de Jérémie
(poème Serenitas). A ce travail il fit *illustrations d'Horace, de Juvénal,*
de quelques autres poètes classi-
que ses poésies originales, on dis-
que épigrammes (Punttdichten)
de 1860 en tout), mais surtout la
du diège de l'avarice (Lof der
qu'un peut appeler le pendant du
de la Poëte d'Erasme, et un di-
du Vendredi saint, ou saint
de. Ce ne fut que sur les instances
ses amis que Dekker consentit à
deux poétiques: ils ont paru à
1864, sous le titre de *Poésies*.
On en a publié une nouvelle édi-
de pièces inédites (Amst., 1702,
la collection complète des poésies
donnée par Brouerius van Ni-
d'Exercices poétiques (ibi-
in-4°). Un choix de ces poésies
de *Proeven van nederduitsche*
Goyabek; Leyde, 1823; et un
homme dans l'*Epigrammatis-*
Goyabek; Amsterdam, 1821.
et, avec add.]

DEKEMA (Thomas), poète an-
Elizabeth et de Jacques I^{er}.
à l'égard de sa biogra-
le théâtre, tantôt seul, tantôt
quelques autres auteurs con-
Ford, Webster et Rowley.
première pièce : *Le vieux*
Fortunatus; une de
Honest Whore, titre dont
est impossible, est une

cinz - T. NIE.

réhabilitation anticipée des Fleur-de-Marte de l'époque. De nombreux écrits satiriques, qui con-
servent encore de l'intérêt en Angleterre, sortirent
durant trente ans de la plume de Dekker; il eut de vifs démêlés avec Ben Jonson, et ils
échangeaient bien des sarcasmes. Comme auteur
dramatique, Dekker n'a guère été en réputation;
il a cependant été jugé avec plus de faveur
par un critique moderne, qui a dit de lui : « Il avait
sur le caractère des idées plus justes que la plu-
part de ses contemporains; il comprenait les
vacillations de l'esprit humain; ses personnages
ne marchent pas vers le fin du drame sans tour-
ner à droite ou à gauche; ils s'abandonnent à la
nature et à leurs passions, et ils nous introdui-
sent agréablement dans quelques-uns des secrets
et des incohérences du monde réel. Quelques-
uns de ses portraits sont admirables. »

G. B.

Baker, *Biographie dramatique*, éd. Jones, t. I, p. 179.
— Watt, *Bibliotheca Britannica*. — *Retrospective Review*.
— Dibdin, *History of the English Stage*. — Collier, *An-*
nals of the Stage.

DELABORDE. Voy. LA BERCHE (De).

DELABORDE (Henri-François, comte) gé-
néral français, né à Dijon, le 21 décembre 1764,
mort le 3 février 1833. Il entra simple soldat
dans le 55^e de ligne, et fut élu (1792) lieutenant
de la compagnie des volontaires de la Côte-d'Or,
avec laquelle il se rendit à l'armée de La Fayette. Il
combattit à Rheinzabern (17 mai 1793); quelques
mois après il fut chargé par le général Carteaux de
marcher contre les Marseillais, qui avaient pris les
armes contre la Convention. La victoire qu'il rem-
porta sur eux au village de Lepin près d'Aix lui
valut le grade de général de brigade. Mis par Du-
gommier à la tête de la 1^{re} division de l'armée
devant Toulon, il contribua puissamment à la
prise de cette ville, en enlevant à la baïonnette le
camp retranché des Anglais. Employé ensuite à
l'armée des Pyrénées occidentales, à la tête de
ces soldats qui avaient mérité en Vendée le surnom
de colonne infernale, il s'empara (25 juillet
1794) des redoutes de Biviata et de Vera, et le
1^{er} août suivant de Bera, de Bersat, d'Aya, et
enfin il battit complètement le général Filan-
gieri dans la célèbre vallée de Roncevaux. La
paix étant faite avec l'Espagne, Delaborde passa
à l'armée du Rhin, que commandait Moreau,
traversa le fleuve à Neuf-Brisach, s'empara de
Brisgau, et prit possession des villes frontières,
abandonnées par les Autrichiens. Général de di-
vision depuis 1793, il occupa la ligne comprise
entre Oggersheim et Germerheim, attaqua (16
décembre 1799) l'ennemi devant Philisbourg,
lui enleva cinq pièces de canon et lui fit 1,000
prisonniers. Désigné pour se rendre en Por-
tugal (fin de 1807), il reçut de Junot l'ordre de
marcher avec un corps de l'armée anglaise qui
venait de débarquer à Figuières. N'ayant que deux
bataillons du 70^e, 150 chasseurs du 26^e et 5 pié-
ces de canon, il se dirigea sur Leiria (14 août
1808), prit position en avant du village de Ro-

lica, et quoiqu'il ne pût opposer que 1,900 hommes à 4,000 ennemis commandés par lord Wellington, il tint la victoire indécisée jusqu'au moment où, blessé, il fut contraint d'opérer sa retraite en bon ordre. Ce beau fait d'armes lui valut d'être élevé à la dignité de comte de l'empire. Étant passé (1812) à l'armée de Russie, il prit le commandement d'une division du corps du duc de Trévise, et le conserva jusqu'à son retour en France, époque à laquelle il fut nommé gouverneur du château de Compiègne. A la chute de l'empire, il reçut de Louis XVIII la croix de Saint-Louis et le commandement de la dixième division militaire. Le retour de Napoléon lui semblant être une nécessité de l'époque, il se rangea sous son ancien chef, fit arrêter le baron de Vitrolles, qui remplissait à Toulouse les fonctions de commissaire du roi, arborer le drapeau tricolore, et publia une proclamation dans laquelle il appelait tous les habitants à se rallier à l'empereur. Cette marque de souvenir engagea Napoléon à se l'attacher en qualité de chambellan et à le créer (2 juin 1815) pair de France. Destiné à la seconde restauration, le nom de *Laborde* fut porté sur la liste de ceux qui, selon l'ordonnance du 24 juillet 1815, devaient être poursuivis. Mis en jugement par contumace (septembre 1816) devant le 2^e conseil de guerre de Paris, M^{me} Delaborde publia un mémoire justificatif, dans lequel elle soutenait que l'ordonnance royale qui prescrivait les poursuites contre *Laborde* ne pouvait désigner le général qui s'appelait *Delaborde*. Le conseil de guerre, heureux de saisir cette équivoque, renvoya le général de l'accusation. Son nom est inscrit sur le côté est de l'arc de triomphe de l'Étoile.

A. SAZAT.

Arch. de la guerre. — *Fastes de la Légion d'Honneur.* — *Pict. et Com.*, t. III, VI, VII, XI, XVII, XVIII, XIX, XXIV. — *Biographie des Contemporains* — *Henriot*, *Ann. biographique* — *Monit. univ.*, 1832, p. 343.

* **DELABORDE (Henri, vicomte)**, peintre français, fils du précédent, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en mai 1811. Élève de M. Paul Delaruche, il reçut les médailles d'or de deuxième et première classe à la suite des expositions de 1837 et 1847. Parmi les meilleures productions de cet artiste, on remarque : (salon de 1836) *Agar dans le désert* : au musée de Dijon ; — (1837) *La Conversion de saint Augustin* : ce tableau est placé dans l'église de Raismes, près de Valenciennes ; — (1838) *Arrestation du comte Egolin* ; — (1840) *Apparition de Beatrix au Dante* ; — (1841) *Prise de Damiette par Jean de Brienne* ; — (1842) *Offrande à Hygie* ; — (1845) *Les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem re-tablissant la religion en Arménie* ; — *La prise de Damiette* : le tableau des *Chevaliers de Saint-Jean* et celui de *Jean de Brienne sous les murs de Damiette*, qui n'a point été exposé, font partie de la salle des Croisades au Musée

de Versailles ; — (1847) *Dante à la Verna* : ce paysage, orné de figures, est au palais de Saint-Cloud ; — *Le Repos*, environs de Florence ; — *Le Christ et la Madeleine* ; — (1848) *Le Christ acceptant sa passion à la vue des vices humains* : ces deux tableaux sont dans la cathédrale d'Amiens ; — *Virgile en Campanie* ; — (1850) *Le Christ acceptant sa croix* ; répétition avec quelques changements du tableau exposé en 1848 ; — (1853) *Saint Augustin au lit de sa mère* : tableau acheté par le ministère d'État. Outre plusieurs portraits, qui font partie de la galerie historique de Versailles, cet artiste a encore produit un certain nombre de tableaux et de dessins qui ont été gravés ou lithographiés par MM. Le Rouge, Léon Noël, Dollot, Moulin et Blanche.

A. SAZAT.

Archives des Musées impériaux. — *Documents particuliers.*

DELABORDE. Voy. LAI (Dr.).

DELABORDE. Voyez L.

DELABORDE (Jacques-François), jurisconsulte et historien français, né à Troyes, le 9 septembre 1743, mort à Versailles, le 9 septembre 1811. Il fut conseiller du roi et d'officier des sciences, lettres et arts, et fut admis à l'Académie de jurisprudence, et se fit recevoir avocat. Il prit une part active aux querelles de la cour, et fit revivre *Le Spécieux* créé jadis par Marivaux. La famille venant le procès avec le comte de... alors l'attention publique au mémoire que Linguet... tre en faveur de ce genre... frayer de la répétition de son adversaire croix engagée le comte... cause de ses clients, il ne prit... étendues comme juriste... gnale au public, il vit b... fluer chez lui. Il publia des mémoires... marquise de Gouy, pour la rendre... pour la marquise de... vis, sur de... il défendit les jurés... et fit casser l'arrêt... avait condamné Abu... travaux firent à Delacroix... lante, et Voltaire lui écrivit p... son mérite de jurisconsulte et un... hardi par ce suffrage, Delacroix... flexions morales sur la civilisation... contre l'usage de la torture et les nombreux... de la procédure alors en vigueur... incriminé par la magistrature, dont... privilèges, fut lu avec empressement et couronné par l'Académie... commencement de la révolution... Lycée un cours de droit public. A... procès de Louis XVI, il entreprit de prou... ce prince ne devait pas être mis en... et tout au moins qu'il n'était pas... La Convention. Il développa ces prin...

as adressées à la Convention, et dans *Le Spectateur français*. es et imprudentes publications le devant le tribunal révolutionnaire. après le 9 thermidor; défendu par odray, il fut acquitté. En 1795 juge au tribunal civil de Seine-en 1800 au tribunal de première rnaillies, et occupa cette place jusu il fut admis à la retraite. On a res de J.-J. Rousseau à M. de cherèque d'Auch; 1784, in-12; — avocat au parlement à un avou des aides de Montpellier; — chevalier de Gonthieu; Amsterdam 2 vol. in-12; — *Lettres d'Aphy* à 1767, in-12; — *Le Spectateur* in et Paris, 1767, in-12; — *Mémoire*; Amsterdam et Paris, 1769, ttes d'un *Philosophe sensible*; — *Mémoires d'un Américain*; Lauet Paris, 1770, 2 vol. in-12; — *Le français*; Paris, 1771 à 1773, 6 vol. s à 2, sous ce titre: *Peinture des siècle, ou lettres et discours sur sujets*; Amsterdam et Paris, 1777, *supériorité du Commerce*; 1774, in-4°; le r et pour les mœurs conues États; Bruxelles, 1776, eue J.-J. Rousseau; Amsterdam, — *Le Portefeuille du Physicien*, isant et instructif des actions ues animaux; Paris, 1780, 2 vol. zions philosophiques sur l'ocriatization et sur les moyens de quelques-uns des abus qu'elle endam et Paris, 1781 à 1783, 2 vol. en allemand, Nuremberg, 1783; — *ramener l'ordre et la sécurité*; Paris, 1783, 2 vol. in-8°; — *La tenue prochaine des états sur les objets qui doivent y être tion*; Paris, 1788, in-12; — *Cutique à l'usage de tous les ci* Paris, 1789, in-8°; — *L'Ami* 1790, in-8°; — *Tableau des es principaux États de l'Eu* — *L'avis d'Amérique*; Paris, 1790; — cet ouvrage, qui a eu qua- traduit en allemand et en uage de la Constitution civile 1, 1791, in-8°; — *Défense des* — *de la nécessité* — *les pouvoirs d'un gouver* — J. Adams, trad. avec des no- ns; Paris, 1799, 2 vol. in-8°; — *français sous le gouverne*; 1793, in-8°; — *Le Specta* — *la révolution*; Paris, 1795, — *de régénérer la France* — *pour débattre avec ses en* 9°, in-8°; — Montesquieu

considère dans une république; Paris, 1798, in-8°; — *Les Dangers des Souvenirs*; Paris, 1804, 2 vol. in-8°; — *Reflexions morales sur les délits publics et privés*; Paris, 1807, in-8°; — *L'Instituteur français*; Paris, 1809, in-8°; — *Tableau historique et politique de la France sous les trois premières dynasties jusqu'au siècle de Louis XIV*; Paris, 1813, 3 vol. in-8°; — *Le Spectateur français sous le gouverne* — *ment royal*; Paris, 1817, in-8°; — *Méditations et Souvenirs du Spectateur français*; Paris, 1819, in-8°; — *Étrennes morales, suivies de la conversion d'un démagogue*; Paris, 1822, in-8°; — *Lettres du Spectateur français aux électeurs du département de la Seine*; Paris, 1823, in-8°; — *Les Adieux du Spectateur fran* — *çais au monde politique et littéraire, suivis d'une description de la Grande Chartreuse et des moyens de la repeupler de nouveaux pénitents*; Versailles, 1823, in-8°; — *Le Mora* — *liste du XIX^e siècle, ou dernier adieu du Spec* — *tateur français*; Paris, 1824, in-8°; — *Opinion d'un ancien publiciste sur l'indemnité qui doit être attribuée aux émigrés*; Ver — *sailles, 1825, in-8°*; — *Le Missionnaire conciliateur, pour servir de suite au Moraliste du XIX^e siècle*; Versailles, 1826, in-8°; — *Lettres aux Parisiens sur les mouvements tumultueux de la capitale*; Paris, 1827, in-8°; — *Lettre d'un ancien magistrat à M. de Chateaubriand, pair de France*; Versailles, 1827, in-8°; — *Le Réveil du Spectateur français*; Paris, 1829, in-8°.

Arnault et Jony, *Biographie des Contemporains*. — Rabbe, Boissolin, etc., *Biogr. univ. et port. des Contemporains*. — Querard, *La France littéraire*.

* DELACROIX (Nicolas), homme politique et archéologue français, né à Montblainville (Meuse), le 11 décembre 1783, mort à Valence (Drôme), le 7 juillet 1843. A peine sorti de l'École Centrale, où il avait fait ses études, il devint, en août 1802, chef des bureaux de la sous-préfecture de Nyons (Drôme), dont un frère du conventionnel Pons (de Verdun) était sous-préfet. En 1810 le préfet du département, Descorches de Sainte-Croix, qui avait pu en maintes circonstances apprécier sa vive intelligence et ses précieuses capacités administratives, l'appela dans ses bureaux, d'abord comme chef de division, puis en qualité de secrétaire intime. Il y resta pendant toute la durée de l'empire, et ce fut lui qui rédigea seul toute la correspondance dans les moments les plus difficiles où ce département se trouva placé, notamment lors de l'invasion étrangère et des opérations militaires du duc d'Angoulême. Nommé en mai 1815 député de la Drôme à la chambre des représentants, il y prit part à la discussion du projet et déclaration des droits et à celui du projet d'Acte constitutionnel. Il faisait partie de la réunion des députés patriotes à laquelle Dupont (de l'Eure) soumit le projet de sa memorable dé-

claration des droits. Enfin, il signa la protestation du 8 juillet 1815, après s'être vu refuser l'entrée du Palais-Bourbon par les baïonnettes étrangères. De retour à Valence, Delacroix s'occupa de la composition d'un grand ouvrage sur la statistique et l'histoire d'un département qui était devenu pour lui une seconde patrie : son travail, publié en 1817, lui valut les plus honorables suffrages, et peu d'années après les Valentinois, qui le regardaient désormais comme un enfant de leur cité, l'appelèrent dans le conseil municipal, puis l'éurent maire le 2 septembre 1830. Le gouvernement le confirma dans ces fonctions. L'année suivante il fut nommé membre du conseil général, et officier de la Légion d'Honneur. Enfin, de 1840 à 1843, époque de sa mort, les électeurs du 1^{er} arrondissement de la Drôme l'envoyèrent à la chambre des députés, où il siégea constamment dans les rangs de l'opposition constitutionnelle. — Comme homme politique, Delacroix a laissé peu de traces de son passage aux affaires ; il n'avait pas ces brillantes qualités de tribune qui éblouissent la foule ; mais comme historien il a donné à son pays adoptif un ouvrage qui seul est un titre de gloire aux yeux de tous les amis des sérieuses études et des savantes investigations. Nous voulons parler de la 2^e édition de la *Statistique de la Drôme*, publiée en 1835. Au lieu de se renfermer dans les étroites limites de son titre modeste et de se borner à de sèches nomenclatures, l'auteur, reculant les bornes de son sujet, s'est élancé dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie : il y déroule les annales du département depuis les temps antérieurs à la domination romaine jusqu'en 1789 ; puis, entrant dans des détails plus intimes, il fait la chronique particulière des villes, villages et châteaux, avec l'indication des monuments, des curiosités, des inscriptions antiques, le récit des traditions populaires et la biographie de tous les hommes remarquables du département. Cet ouvrage, que l'on doit regarder comme un modèle, où tout était à créer sans l'aide de travaux antérieurs, où une multitude de faits, de légendes, d'inscriptions antiques ont été sauvés de l'oubli ou de la destruction, lui valut la médaille d'or Montyon au concours de 1835 et une médaille d'honneur de la Société française de Statistique universelle. Delacroix fut correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques et de la Société des Antiquaires de France, et membre d'un grand nombre d'académies provinciales.

On a de lui : *Notice biographique sur M. J.-M. Raymond de Saint-Vallier* (Valence, imp. Borel) ; in-8°, 7 pages ; c'est un tirage à part de la *Revue du Dauphiné*, t. I. ; — *Rapport au nom de la commission des crédits extraordinaires pour secours généraux* (Impr. Henry, 1841) ; in-8°, 7 pages ; — *Opinion dans la discussion du budget du ministère de l'intérieur, organisation des conseils de préfecture* (impr. de

Panckoucke) ; in-8°, 4 pages ; — *Et Statistique, l'histoire et les antiquités du département de la Drôme* ; Valence Montal, 1817, in-8°, 493 pages ; la 1^{re} édition a été publiée sous le titre de : *Statistique du département de la Drôme* ; Valence, B. F. Didot, 1835, in-4°, de xii et 696 pages ; sur cet ouvrage un rapport de M. de l'Institut, in-4°, 4 pages, et un discours par M. Jullien (de Paris) à la Société statistique universelle ; Paris, Belin, 1836 14 colonnes. An.

Biog. portative des Contemporains — Hommes du Jour. — Documents inédits.

DELACROIX DE CONSTANT (homme politique français, né en Charente, 1740, mort à Bordeaux, en 1805. Ayant été à la Convention nationale, il se trouva pendant les premiers mois de la session assemblée. Lorsque Louis XVI fut appelé au peuple, et se prononça pour la constitution sans surseoir. Membre de la Plaine, il prit part à la discussion du projet de constitution par Hérault de Séchelle. Chargé de missions dans les départements, il s'occupa avec plus de modération que plusieurs de ses collègues. A son retour au sein de la Convention, il osa paraître incliner vers un système plus rigoureux que celui qui régnait alors, et mandant des explications sur certaines dispositions de la loi des suspects. Mais le salut public ayant fait observer, par Robespierre et de Couthon, que le moment n'était pas choisi pour les exiger, Delacroix se contenta de s'excuser. A la chute de Robespierre, il se joignit aux plus violents républicains, et se laissa entraîner dans la réaction contre ceux dont il avait été l'adversaire. Il reprit son rôle modérateur en 1795, lorsqu'il vit cette réaction trop menaçante ; il s'opposa alors à la confiscation des biens aux familles des victimes de la révolution ; et, tout en se prononçant pour la liberté des cultes, il renoua les relations extérieures avec les prêtres catholiques. Secrétaire du Conseil des Anciens et des relations extérieures jusqu'au 16 juillet 1799, il fut envoyé ensuite en Hollande comme ambassadeur, et y favorisa la révolution démocratique. Au 18 brumaire, il abandonna ses principes républicains, et devint secrétaire du Conseil des Anciens et des relations extérieures jusqu'au 16 juillet 1799, il fut envoyé ensuite en Hollande comme ambassadeur, et y favorisa la révolution démocratique. Au 18 brumaire, il abandonna ses principes républicains, et devint secrétaire du Conseil des Anciens et des relations extérieures jusqu'au 16 juillet 1799, il fut envoyé ensuite en Hollande comme ambassadeur, et y favorisa la révolution démocratique.

Rabbe, Sainte-Beuve, etc. Biographie et portative des Contemporains. — Petite Biographie nationale. — Galerie des Contemporains.

DELACROIX (Ferdinand-Victor) célèbre peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 26 avril 1805, mort le 13 septembre 1863. Il fut l'un des plus grands peintres de son époque, et fut l'un des fondateurs de l'école moderne. Il fut l'un des plus grands peintres de son époque, et fut l'un des fondateurs de l'école moderne. Il fut l'un des plus grands peintres de son époque, et fut l'un des fondateurs de l'école moderne.

Il prit au berceau du jeune Delacroix, et lui causa des blessures sérieuses. Il s'empoisonna avec du vert-de-gris, ment laissé à sa portée. Sorti sain et saines épreuves de la vie, il fit des études complètes, puis se livra à ses bons articles de critique publiés dans divers recueils littéraires, *l'Angel-Ange et son Jugement dernier*, *vue des Deux-Mondes*, tome XI, où il apprenait alors la peinture dans le studio de Pierre Guérin, quoiqu'il ait bien dit de la manière du maître. En effet, Delacroix rompit avec l'école, et se créa par un genre nouveau, qui, d'ailleurs, reçut le nom de *romantique*. Son premier tableau, *Dante et Virgile*, parut en 1822 (1) : elle souleva autant d'enthousiasme d'admiration critique. Parmi les articles de critique, il est peut-être curieux de voir celui de M. Thiers, qui alors enseignait dans les colonnes du *Constitutionnel*. « Ce tableau, disait-il, ne révèle pas l'avenir d'un grand peintre », mais Delacroix, représentant *Dante et Virgile*. C'est là surtout que se marque ce jet de talent, cette originalité naissante qui ranime les idées découragées par le mérite un peu de tout le reste. Dante et Virgile, par Caron, traversent le fleuve et se débattent avec peine la foule qui se presse sur la barque pour y pénétrer. Le tableau vivant, à l'horrible teinte des enfers, couronné d'un sombre laurier, a de la mort. Les malheureux sont enfoncés éternellement la rive opposée à la barque : l'un la saisit en vain, et par un mouvement trop rapide, est entraîné ; un autre l'embrasse, et retombe ; ces pieds ceux qui veulent aborder ; deux autres serrent avec les dents leur échappe. Il y a la légalité et de l'enfer. Dans ce sujet, si voisin de la mort, on trouve cependant une sévérité, une convenance locale en quelque sorte de dessin, auquel des juges sévères avisés ici, pourraient reprocher de noblesse. Le pinceau est large, coloré simple et rigoureuse, quoique l'auteur a, outre cette imagination qui est commune au peintre, une imagination de l'art en quelque sorte appeler l'imagination. Il jette ses figures, les a volonté avec la hardiesse de la fécondité de Rubens. Je ne puis dire de grands artistes ne saisissent ce tableau : j'y retrouve cette puissance ardente, mais naturelle, qui

écoule sans effort à son propre entraînement. »

— La seconde œuvre de M. Delacroix fut le *Massacre de Chio* (1) : il est justement considéré comme un des plus dramatiques tableaux de l'école française du dix-neuvième siècle. Un autre critique, M. Thoré, porta sur ce tableau le jugement suivant : « En présence de ces jeunes Grecques demi-nues et foulées aux pieds des chevaux, de ces cadavres meurtris, de ces chairs palpitantes, de ce sang, de ces larmes, de ces douleurs, de ces résignations, de ces abattements et de ces rages ; devant cette foule où les enfants pressent le sein de leurs mères expirantes, où les sœurs s'embrassent, où les époux sont violemment séparés de leurs femmes, devant cette confusion éblouissante de lumière, devant ce contraste entre les splendeurs du ciel oriental, le calme de la nature et ces inexprimables angoisses de l'homme ; entre l'horreur et la beauté, entre la mort et la vie, on est enlevé dans le monde poétique, car il y a tout un nouvel art, fond et forme, sentiment et expression. »

Depuis cette époque, M. Delacroix ne s'est pas reposé ; sa verve infatigable a créé successivement : En 1826 : *Le doge Marino Faliero, décapité sur l'escalier des Géants, à Venise* ; — *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*, allégorie ; — en 1837 : *Le Christ au Jardin des Oliviers* ; tableau qui décore l'église Saint-Paul à Paris ; — *Justinien* : pour la salle du conseil d'État ; — *L'apparition de Méphistophélès à Faust* ; — *Un Pâtre de la campagne de Rome blessé, se désaltérant au bord d'un marais* ; — *Un jeune Turc caressant son cheval* ; — *Milton aveugle dictant Le Paradis perdu à ses filles* ; — *Sardanapale mourant au milieu de ses femmes, qu'on égorge* ; ce tableau fit impression : il donnait une idée vraisemblable du luxe de l'ancien Orient et de ses voluptés ; on a reproché avec raison à l'auteur d'y avoir prodigué les détails, mais la couleur en est fraîche et abondante ; — en 1827 : *Le Tasse dans un hospice de Fous* ; — En 1828 : *Le Cardinal de Richelieu officiant dans la chapelle du Palais-Royal* : le prélat est représenté entouré de ses gardes ; — en 1829 : *Le Combat du Giaour et du Pacha* : acheté par le Musée de Nantes ; — *Le Giaour après le combat* ; — plusieurs petits tableaux et quelques portraits exposés à la galerie Colbert ; — en 1830 : *La Liberté guidant le peuple sur les barricades* : c'est une des toiles les plus chaudes, les plus colorées d'Eugène Delacroix ; on l'a appelée une *magnifique exagération* ; ce tableau est au Louvre ; — en 1831 : *Le Meurtre de l'évêque de Liège*, scène empruntée au *Quentin Durward* de Walter Scott ; — *Le Sanglier des Ardennes*, épisode du même roman ; — *Deux Tigres de grandeur naturelle* ; — *Boissy d'Anglas à la séance du 1^{er} prairial an III*.

En 1832 M. Eugène Delacroix fut attaché à une mission que le gouvernement envoyait au Maroc; il étudia en artiste la partie septentrionale du sol africain, et en rapporta, outre une suite de *Vues* et de *Costumes* exposés au salon de 1832, des *Souvenirs*, qui se traduisirent plus tard en compositions pleines d'originalité et d'intérêt; — en 1833 : *Charles-Quint touchant de l'orgue dans le monastère de Saint-Just*, et quelques portraits, entre autres celui de M^{me} Dudevant (Georges Sand), en homme, presque de profil, avec une cravate négligemment nouée autour du cou; ce portrait a été souvent gravé et lithographié; — en 1834 : *La Mort de Charles le Téméraire après la bataille de Nancy*; — *Le Couvent des Dominicains à Madrid*; — des *Scènes Mauresques*; — *Les Femmes d'Alger* (1); ce tableau a été jugé une merveille de couleur; c'est le meilleur ouvrage de M. Delacroix : la critique, tout en reconnaissant le charme du calme voluptueux qui règne dans cette toile, a fait remarquer que l'artiste, fidèle à son système, avait là encore sacrifié les lignes de la composition, la correction du dessin, la beauté et la noblesse des caractères à des effets produits par l'opposition de trois ou quatre tons éclatants, harmonisés plus ou moins heureusement; — en 1835 : *Le Prisonnier de Chillon*; — *Les Natchez*; — *Le Christ au Calvaire*; — en 1836 : *Le Martyre de saint Sébastien*; — en 1837 : *La Bataille de Taillebourg* pour le musée de Versailles; — en 1838 : *Médée* (2); cette toile produisit une vive sensation. La magicienne est représentée au moment où, après avoir empoisonné Créuse, l'amante de son infidèle époux, elle fuit le poignard à la main, serrant ses enfants dans ses bras, regardant en arrière, et prête, si Jason qui la poursuit l'atteint, à lui laisser pour dernier adieu les membres lacérés de ses propres enfants : la figure est rendue avec cette énergie impétueuse qui caractérise le pinceau de M. Eugène Delacroix. Le corps de Médée est frappé d'une vive et pleine lumière, tandis que le front et les yeux, animés d'un mouvement terrible, sont complètement dans l'ombre. On a blâmé sévèrement la sécheresse et la dureté de cette ligne obscure se détachant sur un fond lumineux. Le visage de Médée, haletant, exténué par la fuite et la fureur, est d'une laideur repoussante; mais l'impression générale de la composition est vive et puissante; — *Les Convulsionnaires de Tanger*; — *Le Kaïd*; — *L'Intérieur d'une Cour à Maroc*; trois esquisses plutôt que des tableaux finis, mais résumant très-bien toutes les qualités et tous les défauts du peintre; — en 1839 : *Cleopâtre se préparant à la mort*; figure à mi-corps et de grandeur naturelle. Cleopâtre, assise le menton appuyé sur sa main, contem-

un panier de figues apporté par une esclave. On devine le sujet en apercevant un aspect qui s'enroule dans les fruits : la tête de Cleopâtre a de la noblesse; l'expression de la physionomie est vague; les yeux sont dénués de transparence; on devine l'indécision devant la mort; mais les bras et les mains sont d'une incorrection extrême, le ton des chairs est terne, les détails ont de la négligence, et les couleurs sont d'un effet peu agréable à l'œil; — *Hamlet contemplant le crâne de Yorick*, esquisse bien composée, dans laquelle, sauf quelques négligences de dessin, l'attitude des figures est parfaitement en harmonie avec la sombre mélancolie du sujet; — en 1840 : *La Justice de Trajan*; — en 1841 : *La Prise de Constantinople par les Latins*; — *Un Naufrage*, réminiscences du Radeau de la Méduse, mais avec moins d'ampleur et de mouvement que dans l'œuvre de Gericoalt. Un bon critique, M. Pélissier, en rendit ainsi compte (1) : « Un ciel sombre et bas, une vaste silence, une mer sans rivages, dont les larges flots se déroulent jusque dans les dernières profondeurs de l'horizon, et sur cette mer une barque surchargée d'hommes à demi nus, en proie aux terreurs de la mort, au désespoir, aux fureurs de la faim, procédant avec une sinistre régularité au fatal tirage qui doit donner l'un d'eux à dévorer aux autres; la barque ne vogue plus, car le timonier a, lui aussi, abandonné le gouvernail pour prendre part à l'horrible scrutin; elle flotte au hasard, ballottée par les vagues. L'impression de la peinture correspond à la conception, elle est profonde et saisissante; mais elle résulte moins, selon nous, de l'action particulière dont la barque est le théâtre et les naufragés les acteurs, que de l'effet général de tristesse, de terreur et de désolation répandu sur le lien de la scène »; — *Une noce juive à Maroc*; — en 1845 : *L'empereur de Maroc sortant de son palais*; — *La Mort de Marie-Aurèle*; acheté par le musée de Toulouse; — *Une Sibylla*; — *Une Tête de Madeleine*; — en 1846 : *l'enterree par les esclaves du temple*; *Guthrie au milieu du sac du chât. Torquillstone*, scène tirée de l'*Ivanhoe* par Walter Scott; — *Les Adieux de Et de Juliette*; — *Marguerite à l'Un Lion*, aquarelle; — En 1846 Delacroix fut promu au grade de Légion d'Honneur; — en 1847 : *Le Christ crucifié*; — *Exercices militaires des cains*; — *Corps-de-garde à Mequinez*; — *siciens juifs de Mogador*; — *Une Odal*; — en 1848 : *Le Christ au tombeau*; — *Valentin et de Faust*; — *Mort de Saltimbanques arabes*; — *Un Lion entre*; — *Un Lion devant une chèvre* gene Delacroix obtint à cette époque une médaille d'or de première classe; —

(1) Musée de l'École nationale.

(2) Tableau acheté par le musée de l'École nationale.

(3) Dans la Revue des Deux Mondes.

l'entrée ; — *Rempeur d'Alger dans* *un radeau* ; — *Océide et Desdemona* ; — *un apaisé son cheval* ; — en 1850 : *action de Lazare* ; — *Le lever* ; — *Le bon Soir* ; — en 1853 : *Ensevelissement du* *saint Etienne* ; — *Les Pèlerins d'En-* *fermes africains enlevant une* *me*.

On attribue à M. Eugène Delacroix la *Stupeur des colles du Palais Bourbon*, *du sud*. Ce travail date depuis 1831 *1833* ; — quatre sujets allégoriques : *La* *Guerre*, *L'Agriculture* et *L'Indus-* *trie* ; — le plafond de ce salon : l'artiste a *la* *bonne mesure des qualités incontestées* *composition et de noblesse* ; ses allé- *gements* *intelligents d'action*, offrent *une* *de plus* *dramatique et de plus* *de la peinture descriptive ordinaire* ; — *l'aspect du même palais* : elle se com- *pose* *deux* *hémicycles aux extrémités*, *de l'extension d'Attila et L'Age d'Or* ; *de la Luxembourg* ; la coupole de la *peinture* *représentant Les Champs Élysées*, *du quatrième étage de L'Enfer* *de* *l'histoire* *en-dessous de la fenêtre de* *l'œuvre* *Alexandre faisant ser-* *monter le monde dans une cassette d'or* *en-dessous son Code* ; — à l'hôtel *de la ville* *et les pendentifs d'une des* *peintures*, représentant *l'Histoire d'Her-* *cule et plusieurs divinités* ; — au Lou- *vre* *de la galerie dite d'Apollon*, *1854* : ce plafond représente *Apollon* *et du serpent Python* ; — à l'église *du Marais* : *Le Christ des-* *cent croix* : — à l'église Saint-Paul : *le Jardin des Oliviers* ; — à Saint-Sul- *pice des Saints-Anges* ; — celle des *hommes* ; — à Saint-Louis au Marais : *de croix*, etc., etc. Son ouvrage *est* *un tableau allégorique déco-* *rant de l'hôtel de ville*. A cette lon- *gue* *ajouter* *beaucoup d'importantes* *attribuées à diverses époques par le* *peintre*, entre autres un morceau remar- *quable de la Vierge*. Aucun *œuvre* *de ce siècle* n'a certainement *de* *de grands ouvrages* que M. Eu- *gène*. On peut résumer ainsi le ta- *lent* *de l'artiste* : le mouvement de *son* *est* *énergique et naturel*, l'ex- *pression* *vivante et vraie*, la couleur y *est* *la profusion d'un talent sûr* *mais* *ces touches de couleur* *si belles de loin*, ne le sont *et ne* *présentent à l'œil rap-* *proché d'empâtements sous la* *main* *distincte des objets*, tout *seul* *disparaît*. C'est là l'incon-

venient ou procédé de peinture de M. Eugène Delacroix, et cependant jamais artiste n'a pré- *paré* *avec* *plus de soin sa palette* ; on dirait *celle d'un peintre d'arabesques*, tant la gamme *des tons* y est variée. Malgré ce soin extrême, M. Eugène Delacroix, même comme coloriste, *restera* *plus puissant qu'harmonieux*.

M. Eugène Delacroix a collaboré au *Plutarque* *français*. Il a illustré de dix-sept lithographies la traduction du *Faust* de Goethe, par Albert *Stupper*, 1838, in-8° ; il a aussi publié en 1843 une *série de lithographies* inspirées par *l'Hamlet* *et le Macbeth* de Shakspeare.

Dans un article inséré, en juillet 1854, dans le *Revue des Deux Mondes*, en traitant de *Questions sur le Beau*, M. Eugène Delacroix établit *sur de larges bases* les principes de ce qu'on *doit entendre par le beau dans les arts*. La *justesse* des considérations, la finesse des aper- *çus*, la clarté et la netteté d'un style précis et *correct* signalent à un haut degré le sentiment *profond* dont est pénétré M. Delacroix lorsqu'il *parle de Raphael, de Michel-Ange et de tous les* *grands maîtres pour lesquels il s'est toujours* *senté* *plein de vénération*.

Un seul passage de cet écrit fera mieux com- *prendre* comment M. Delacroix entend ces prin- *cipes*, non pas d'une manière exclusive, mais *en signalant ce qui constitue dans chaque école,* *dans chaque maître le type du beau* (1).

« Babes et va l'Italie et les anciens ; mais, dominé *par un instinct supérieur à tous les exemples*, il *revient des contrées où s'engendre la beauté*, et de- *meure flamand*. Il trouve la beauté du peuple et des *apôtres*, hommes simples, dans cette *Pêche miracu-* *leuse* où il nous peint le Christ disant à Simon : *« Laisse là tes filets, et suis-moi ; je te ferai pêcheur* *d'hommes. »* Je défie que l'Homme-Dieu eût dit cela *à ces disciples si bien peignés auxquels il donne* *l'institution chez Raphael*. Sans l'admirable com- *position*, sans cette disposition savante qui place le Christ *tout seul d'un côté*, les apôtres rangés ensemble en *face de lui*, saint Pierre à genoux recevant les clefs, *nous serions peut-être choqués d'un certain apprêt* *dans les poses et dans les ajustements*. Rubens, par *contre*, présente des lignes brisées et décousues, des *draperies sans élégance et jetées comme au hasard*, *qui déparent ses sublimes et simples caractères* : il *n'est* *plus beau par ce côté*.

« Si l'on compare la *Dispute du Saint-Sacre-* *ment* de Raphael au tableau des *Noces de Cana* de *Paul Véronèse*, on trouvera chez le premier une *harmonie de lignes*, une grâce d'invention qui est *un plaisir pour les yeux comme pour l'esprit*. Cepen- *dant*, les mouvements contrastés des figures et la *grande recherche des formes en général* introduisent *dans cette composition une sorte de froideur* ; ces *saints et ces docteurs ont l'air de ne point se con-* *naître*, et chacun d'eux semble poser là pour l'éter- *nel*. Dans le festin de Paul Véronèse je vois des

(1) Les sentiments exprimés si bien par M. Delacroix *sont du reste* *entièrement conformes à ceux que nous* *avons entendus professer à son maître Louis David* ; et *cependant l'on sait que la ligne qu'il a suivie est dia-* *métralement opposée à celle de son élève*.

hommes comme je les rencontre autour de moi, de figures et de tempéraments variés, qui conversent et échangent des idées, le sanguin près du bilieux, la coquette près de la femme indifférente ou distraite, enfin la vie et le mouvement. Je ne parle pas de l'air, de la lumière, ni des effets de la couleur, qui sont incomparables.

« Le beau est-il également dans ces deux ouvrages ? Oul, sans doute, mais dans des sens différents : il n'y a pas de degrés dans le beau ; la manière seule d'exciter le sentiment du beau diffère. Le style est aussi fort chez les deux peintres, parce qu'il consiste dans une originalité puissante. On imitera certains procédés pour ajuster des draperies et balancer les lignes d'une composition ; on cherchera les types les plus purs de la forme, sans atteindre en aucune façon le charme et la noblesse d'idées de Raphaël ; on copiera des modèles avec leurs détails de nature ou des recherches d'effet propres à produire l'illusion, sans rencontrer cette vie, cette chaleur présente partout qui forme le lien de ce magique tableau des *Noces de Cana*.

« Quand David témoignait l'admiration la plus vive pour le *Christ en croix* de Rubens, et en général pour les peintures les plus fougueuses de ce maître, était-ce à cause de la ressemblance de ces tableaux avec l'antique, qu'il idolâtrait ?

« D'où vient le charme des paysages flamands ? La vigueur et l'imprévu de ceux de l'Anglais Constable, le père de notre école de paysage, si remarquable d'ailleurs, qu'ont-ils de commun avec ceux du Poussin ? La recherche du style dans certains arbres de convention des premiers plans, ne déparet-elle pas un peu ceux de Claude Lorrain ?

« On se rappelle ce que dit Diderot à ce peintre qui lui apporte le portrait de son père, et qui, au lieu de le représenter tout simplement dans ses habits de travail (il était coutelier), l'avait paré de ses plus beaux habits : « Tu m'as fait mon père des dimanches, et je voulais avoir mon père de tous les jours. » Le peintre de Diderot avait fait comme presque tous les peintres, qui semblent croire que la nature s'est trompée en faisant les hommes comme ils sont ; ils fardent, ils endimanchent leurs figures. »

Alfred DE LACAZE.

Mercey, dans la *Revue des Deux Mondes*, mai 1838. — De Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, VI. — Gustave Planche, *Portraits des Artistes contemporains*.

DELACROIX-FRAINVILLE (Joseph), jurisconsulte et législateur français, né le 27 janvier 1749, à Chartres, mort à Paris, le 28 décembre 1831. Après avoir fait de bonnes études à Vendôme et à Lyon, il vint à Paris, s'y livra avec ardeur à l'étude du droit, et fut reçu avocat en 1774. Cependant il plaida peu ; mais la réputation qu'il s'était acquise comme jurisconsulte et la connaissance parfaite qu'il avait des diverses coutumes qui faisaient la législation particulière de chacune des provinces de la France lui amenèrent un grand nombre de causes importantes, pour lesquelles il rédigea des mémoires ou des consultations. Il fut bâtonnier et doyen des avocats de Paris, et envoyé par le département d'Eure-et-Loir à la chambre des députés ; il y siégea de 1819 à 1823, au centre gauche, et y présida comme doyen d'âge.

G. D. F.

Renseignements particuliers.

DELAUXT (Nicolas-Joseph), historien fran-

çais, né à Yvois-Carignan, dans le Luxembourg, le 15 décembre 1702, mort à Briecelles-sur-Meuse, le 17 mars 1774. Entré en 1718 dans l'ordre de Prémontré, il fut envoyé à l'abbaye de Belval, près de Mouzon, où il professa la théologie pendant plusieurs années ; il demeura dans la suite à l'abbaye de Moreaux, diocèse de Toul, et mourut dans la maison que sa congrégation avait à Briecelles. C'était un religieux exact à remplir ses devoirs, aimant l'étude, et dont le caractère ne manquait pas d'indépendance. Comme un grand nombre d'ecclésiastiques dont les lumières n'étaient point douteuses, il ne vit dans le livre de Jansenius que la doctrine de saint Augustin, et il refusa de signer le formulaire. Il a laissé manuscrites : *Annales civiles et religieuses d'Yvois-Carignan et de Mouzon, publiées avec des augmentations et corrections, par M. L'Écuyer, ancien abbé général de Prémontré* ; Paris, 1822, in-8°. Le laborieux éditeur a joint à cet ouvrage une notice sur Yvois et Mouzon.

E. REGNARD.

L'Écuyer, *Notices sur Nic.-Jos. Delahaut, en tête des Annales civ. et relig. d'Yvois-Carignan et de Mouzon*.

DELAHAYE (Guillaume-Nicolas), graveur en géographie, né à Paris, en 1725, mort en 1802. Il fut élève de son père, graveur assez obscur, et du géographe Delisle. Il créa la gravure topographique, et forma une nombreuse école, à laquelle appartenaient la plupart des artistes qui de notre temps ont porté cet art à la perfection. Delahaye a gravé toutes les œuvres de D'Anville, une partie de celles de Robert de Vaugondy, les cartes des campagnes de Maillebois en Italie, la carte des Alpes par Bourcet, celle du diocèse de Cambray, celles du pays de Vaud et de Genève par Mallot, enfin les belles cartes des forêts de Fontainebleau et de Saint-Hubert. C'est lui qui a commencé la carte des chasses du roi, véritable chef-d'œuvre de gravure topographique, qui a été continuée par J.-B. Tardieu, Bonclat, d'Houdan et Glot.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

DELAIRE (Jacques-Auguste), o-
 teur de musique français, né à Moul
 le 10 mars 1795. Il montra dès son
 plus grandes dispositions pour la mus-
 onze ans il faisait une partie de second
 dans l'orchestre du théâtre de sa ville ;
 et bientôt il composa trois duos p
 Après avoir complété ses études
 un cours de philosophie, qu'il
 ans, il fut envoyé à Paris pour
 cours de droit ; mais loin d'al-
 sique, il organisa des concerts
 rait à toutes les réunions musicales, écrit
 morceaux, et se décida, pour se perfec-
 à prendre des leçons d'harmonie chez
 puis chez Reicha. Cependant, reçu av-
 partagea son temps entre le barreau et ses

1825, pendant les vacances, il fit une chapelle près de Vichy, un buste, qui en 1826 et 1827 eut un succès à Paris, dans les églises de Saint-Jean-Baptiste. Attaché en 1826 à un des finances, M. Delaistre ne put s'occuper que de rares instants de ses occupations importantes, fut la décoration de la Légion d'Honneur comme sont : le *Stabat*; — les *Lyriques*, avec chœurs et orchestre, concert donné au profit des Grecs dans divers autres concerts; — une *au mal-Sécul*; 1829; — une *Messe* dans divers fragments ont été chantés en concert; — *Trois Quatuors violons, alto et violoncelle*; — un *Massé pour piano, violon, alto, et contre-basse*; — enfin, un grand nombre et plusieurs morceaux distribués dans les séances publiques de l'École des Beaux-Arts, dont il fut élu à la fin de 1831 : *Mémoire en faveur des* de l'École de la fixation de la fin en 1836 : *Examen de la question par la Société libre des Beaux-Arts des Beaux-Arts en eux-mêmes ?* etc. etc.; — en 1841 : *Observations à la commission chargée de l'élaboration de la loi sur la propriété* etc. 1842 : *Observations d'un amateur sur le sujet du Stabat de la messe*, il a donné des articles aux *Annales de la Société libre des Beaux-Arts et* de M. Fétis.

GUYOT DE FÈRE.

DELAISTRE

DELAISTRE. Voy. BALLIÈRE.

DELAISTRE. Voy. COURTALON.

DELAISTRE (Claude), humaniste et juriste, vivait à Paris vers le milieu du siècle, et se fit une grande réputation par son savoir et son éloquence. Il passait pour un des plus grands humanistes de son temps. Il fut français le *Panegyrique de* 1661, in-12, et le *Discours de* 1661, Paris, 1693, in-12. Ces deux ouvrages sont encore dignes d'être lus, et ont été surpassés par d'autres, mais son discours pour Milon est accompli, où le traducteur explique les formules de Rome qui ne sont plus de notre barreau.

M. G.

DELAISTRE, tome II. — *Journal des Savants*.

DELAISTRE (François-Nicolas), sculpteur, né à Paris en 1832, âgé de 18 ans. Il fut membre de l'ancienne Académie de sculpture. Ses principaux ouvrages : à l'église Saint-Nicolas-

des-Champs à Paris; — une statue de *Phaéton*, dont le modèle en plâtre est au palais de Luxembourg et dont le marbre est au musée de Bordeaux; — *L'Amour et Psyché*, groupe en marbre; au musée du Luxembourg; — les bustes en marbre de Puget, Karl Dujardin, Buffon, Boche, etc.; commandés par la liste civile; — des bas-reliefs : à la colonne de la place Vendôme et au Panthéon. Il reçut la médaille de première classe en 1804.

Annuaire des Artistes français, ann. 1804, 1805.

DELAISTRE (Eugène), publiciste français, né à Langres, vivait vers le fin du seizième siècle. Il fut pendant la Ligue avocat général de la chambre du parlement transféré à Orléans. On a de lui : *De l'Être perpétuel de l'empire français par l'éternité de cet État*, ou remontrances faites aux ouvertures, etc.; 1591; — *Deux Discours prononcés en la chambre de justice étant à Orléans*; 1596, in-8°; — *Felicitioribus summi magistratus auspiciis, latissimo sapientissimo D. Pomponio Balloreo ad dignitatem cancellarii divino munere erecto verissimè Hugonis Lestrati, juris utriusque doctoris, Psychopogla*; Paris, 1599; — *Deux Discours français sur les diverses occurrences et nécessités de ce temps*; Paris, 1610, in-8°; — *Premier plan du mont-de-piété français*; Paris, 1611, in-4°.

Langres, Biblioth. Hist. de la France.

DELAISTRE. Voy. DELAISTRE.

DELAISTRE (Louis-Jean-Désiré), graveur français, né à Paris, le 5 avril 1800. Élève de M. Forster, il obtint une médaille d'or de troisième classe en 1833. Parmi les productions de cet artiste, on cite : Salon de 1824 : *Portrait de Picard*, d'après M. Deveria; — 1827 : *Métabus, roi des Volques, voue ses filles à Diane*, d'après M. L. Coignet; cette gravure est une des planches de l'ouvrage intitulé : *Galerie du Luxembourg*, publié par Noël; — 1833 : *Une Chasseuse*, d'après M. L. Coignet; — *Hercule combattant le fleuve Achéloüs*, d'après le groupe exécuté par le baron Rosio; — 1848 : *Raphael et la Fornarina*, d'après M. A. Deveria; et enfin le *Naufrage de la Méduse*, d'après Géricault. Cette dernière planche fait partie du *Musée* publié par M. Filhol. M. Delaistre a gravé plusieurs suites de vignettes pour les Œuvres de Voltaire, d'après Desenne; pour les Œuvres de Rousseau, d'après M. A. Deveria, et enfin le portrait de P. Corneille, d'après ce dernier artiste.

A. SAUZAY.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DELALAIN (A.-H. Jules), imprimeur-libraire, né à Paris, le 31 janvier 1810, succéda à son père, qui en 1808 avait réuni le fonds de Barbou à celui de Lallemand. L'aïeul de M. Jules Delalain, *Auguste-Nicolas Delalain*, était libraire à Paris en 1764. On a de M. Jules Delalain : *Législation de la propriété littéraire et artistique*, 1852; in-8°; — *Loi sur l'enseigne-*

ne, quelques plantes non déterminées de la Loire-inférieure, ne qui semble nouvelle; c'est avait trouvée sur les rochers

P. LÉVOT.

Delalande, par M. Maréchal, deux séries académiques de la Loire-inférieure; et par M. le docteur de Rémé, Vincent Forest, 1809, in-8° de

Delalande, légiste, né à Paris, le 20 juillet 1817. Distingué et de l'enregistrement à l'École et président du conseil supérieur, il s'acquies dans ses diverses réputation de droiture, talent. Ayant eu occasion de faire la législation coloniale était il était difficile de consulter et nombreux documents dont elle occupa dix années à rassembler les lois et règlements dont les de Bourbonnais avaient été l'objet nient été rétrogradées à l'État des Indes. Ce recueil, qui a le *Code Delalande*, que nos colonies à son apparition, fut publié sous le titre de : *Code des Îles Bourbonnaises*; — *Premier et second Code*; Île de France, Imp. 1787, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage est rare en France. L'ordre que l et le résumé analytique qui le un esprit méthodique et éclairé.

P. LÉVOT.

Delalande, homme politique français-sur-Marne, en 1772. Fils d'un aïeul du roi, il ne se fit connaître l'indemnité au IV. Il fut alors l'insurrection des sections de la convention nationale. Il dirigeait la section Lepelletier, qui témoignait une grande énergie; lorsque les Jacobins présentèrent pour disputer qui la composaient sortirent toutes avenues et croisèrent les bras harangua les chefs républicains collision sanglante. Condamné à la commission militaire, il réussit à fuir lorsque l'irritation des partis devint. Il fit casser son jugement. fut réélu au *Journal des Débats* talent des doctrines souvent l'envoyé par le département à la chambre des députés, pour par des principes libéraux. fut publié par lui dans le *Journal des Débats*, M. Delalot a publié les lois fondamentales de la monarchie; 1814, in-8°.

Delalande, par M. Maréchal, deux séries académiques de la Loire-inférieure; et par M. le docteur de Rémé, Vincent Forest, 1809, in-8° de

DELAUNDE (Gaspard-Gilbert), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 octobre 1752, mort en avril 1834. Reçu avocat au parlement de Paris en 1774, il ne tarda pas à s'y distinguer; les premières causes importantes qu'il plaida furent celles de la comtesse d'Évry, accusée d'adultère, et de la marquise de Mirabeau, mère de l'orateur, femme de l'économiste qui prenait fastueusement le titre d'Ami des Hommes en faisant enlever les membres de sa famille, et contre lequel Delalande plaça avec succès une affaire de séparation de corps et de biens. Après la suppression des parlements, en 1790, il vint dans la retraite, sans prendre aucune part aux événements de la révolution, sans manifester la répulsion qu'il éprouvait pour ses principes. Mais en 1793, par suite du refus qu'il fit de rédiger un mémoire dénonciatif contre un grand nombre de personnes notables, entre autres contre Angrand d'Alleray, ancien lieutenant civil, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'après la mort de Robespierre. Il ne reprit l'exercice de sa profession qu'en 1797, et devint bâtonnier de son ordre. Comme tel il fut appelé, le 14 avril 1806, à prononcer l'oraison funèbre de son confrère Tronchet, l'un des défenseurs de Louis XVI; c'était en présence des hauts fonctionnaires de l'empire, et il n'en exprima pas moins son admiration pour le courage de celui qui avait tenté d'arracher l'anguste victime à ses bourreaux; mais il y ajouta l'éloge du héros qui savait vaincre et régner. Napoléon, appréciant le mérite éminent de Delalande, le nomma en 1807 membre du conseil de l'enseignement de l'École de Droit de Paris; en 1808, conseiller à vie de l'université, lors de la création de cet établissement; et en 1811 conseiller d'État. Il était attaché à la section du contentieux, où il se fit remarquer par sa vive pénétration et son extrême facilité de travail. En 1814 il se prononça pour le retour des Bourbons. Aussi fut-il compris dans la réorganisation du conseil d'État. Il en fut éliminé par Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, qui cependant lui laissa ses fonctions au conseil de l'université. Il reprit sa place au conseil d'État à la rentrée du roi, qui le nomma en outre inspecteur général des écoles de droit et commandeur de la Légion d'Honneur. Il fut chargé de défendre dans les chambres, comme commissaire, des projets de loi importants, tels que ceux sur la suppression de la liberté individuelle, et sur la presse (1818); sur les pensions ecclésiastiques (1821); sur le règlement définitif du budget (1821); sur le budget de 1824, etc. Intimement lié avec Bellart et de Sèze, ses anciens collègues au barreau, ceux-ci l'aiderent à donner un avancement rapide à son fils cadet, *Charles DELAMAILLE*, qui, né en 1792, était procureur général à la cour d'Angers, lorsqu'il mourut, en novembre 1828. Delalande père a fait imprimer les écrits suivants : *Éloge de Suger*; Amsterdam, 1780, in-12; — *De l'Enterrement*

ment, expliqués et commentés par ses motifs, les actes législatifs et la jurisprudence; deuxième édition, 1854, publiée sous les noms de Nau et Delalain; mais c'est par modestie que M. Jules Delalain a ajouté le pseudonyme *Nau*, qui est le nom de sa mère.

DELALAIN (François). Voy. LALANDE.

DELALAIN (Pierre-Antoine), naturaliste français, né à Versailles, le 27 mars 1787, mort le 27 juillet 1823. Fort jeune il fut employé avec son père au Muséum d'Histoire Naturelle. Il se livra quelque temps à la peinture, et exposa au salon des paysages et des tableaux d'animaux dans le genre de Berré. Mais bientôt le goût pour l'histoire naturelle l'emporta; il s'y adonna entièrement, et fut attaché comme aide-naturaliste à la chaire de Geoffroy Saint-Hilaire. Il suivit en 1808 ce professeur, qui s'était rendu en Portugal par ordre du gouvernement pour y faire des recherches scientifiques. En 1813 Delalain, envoyé dans le midi de la France par l'administration du Muséum, en rapporta une riche collection de poissons et de mollusques de la Méditerranée. En 1816 il accompagna le duc de Luxembourg, nommé ambassadeur extraordinaire au Brésil, et fit dans ce pays une ample moisson d'objets précieux pour l'histoire naturelle. Mais son voyage scientifique le plus important est celui qu'il fit au Cap. Il y arriva le 3 août 1818. Accompagné du jeune Verreaux, son neveu, qui avait à peine douze ans, il pénétra successivement dans le pays des Hottentots, le 11 novembre 1818, puis dans les provinces de Berg-Rivière, le 5 juillet 1819, et enfin dans la Cafrerie le 2 novembre de la même année. Il recueillit dans ces trois excursions une des plus belles collections zoologiques qu'aucun voyageur ait jamais faites. « Elle se composait, dit la *Biographie universelle des Contemporains*, de treize mille cinq cents individus, appartenant à plus de seize cents espèces différentes. De plus, il avait formé un herbier de plus de six mille individus, comprenant neuf cent vingt espèces de plantes, avec les graines et les oignons de deux cent quatre-vingt-quatre; et ramassé trois cents échantillons de minéraux très-intéressants pour la géologie. Parmi les animaux qu'il avait recueillis, on remarquait le rhinocéros à double corne, qui manquait absolument à la collection du Muséum, et d'autres rhinocéros; un hippopotame avec son squelette, qui lui avait été également désigné comme nécessaire à la science; une girafe et trois baléas, que des coups de vent avaient jetés sur la côte. Il en a soigneusement rapporté toutes les pièces, grosses, moyennes, petites, les plus petites os de l'oreille, les fémurs, généralement enfin tout ce qui concerne le système osseux, et qu'il était important de conserver, pour qu'on pût étudier plusieurs points de l'organisation de ces grands animaux. La science qui s'occupe de l'organisation comparative de toutes les races humaines, l'anthropologie, n'est

pas rede
lanus. Il a rapporté
des peuplades de ces
sont aussi remarquables par leur
petit coin de l'Afrique australe
bizarre conformation. » Delalande
dix mille insectes appartenant à
tre-vingt-deux espèces. Ce voyage
d'ausai beaux résultats, valut à De
de la Légion d'Honneur, et lui a
distinguée parmi les naturalistes
que. Il s'occupait activement de
de son voyage, lorsqu'il mourut d
fatigues. On a de e *Précis d'
cap de Bonne-E* e. entre
du gouvern. i
le 16 juillet 1823. en
des *Mémoires du* nm u d'hist
Divers naturalistes ont donné le
lande à plusieurs espèces de
qu'il avait le premier fait conn.

Rabbe et Boissieu, *Biographie univ
des Contemporains*. — *Biographie des A
le Dict. des Scienc. nat.*.)

* DELALAIN (Jean-Marie
français, né le 6 février 1807, i
des-Bois (Loire-Inférieure), mort
21 novembre 1861. Il entra dans
devint en 1839 professeur c
au petit séminaire de Nan ou
études. Pendant les vacances, il
cursions botaniques, dont les pri
tats sont consignés dans les *Ann
ciété académique de la Loire
ann. 1848, pp. 220-244; 1849, pp.
pp. 262-380. Dans ces divers m
part, l'auteur décrit entre autr
acaule, l'euphrasia *Flaubertii*
Jussieu, l'*anemthe Lachenalii*,
avait cueillies dans la rente-Inf
na aussi des d'intérêt
bra glaucoïde. i a rouverte
rons de: i a
sin; n u tout son
Hardy Hui ucs du Mort
lalainde a outre à la Socie
de ure une Notice
sur Jean rinal, botaniste
réunis a m t m
h notice
trava i
de Saint-Gilles-les- sur l
déjà fou m
la nouven ou u l'association
et géographique de Bretagne, p
il avait publié en 1849 une *Criti
tistique de Savenay*.
sur les tombeaux ucs a
légue à la Société i es
naire de Nantes sa de
tions. Au nombre de
un herbier contenant l'illu*

... le résumé analytique qui le
... esprit méthodique et éclairé.

P. LAVOR.

(arles), homme politique fran-
...-Marne, en 1772. Fils d'un
... du roi, il ne se fit connaître
... démière au iv. Il fut alors
... asurrection des sections de
... ention nationale. Il dirigeait
... on Lepelletier, qui témoigna
... grande énergie; lorsque les
... lesse présentèrent pour dis-
... qui la composaient sortirent
... avenues et croisèrent les
... les chefs républi-
... sanglante. Condam-
... on militaire, il réus-
... l'irritation des partis
... passer son jugement.
... leur au Journal des De-
... nt des doctrines souve-

... l'auguste victime à ses bourreaux;
... mais il y ajouta l'éloge du héros qui savait vain-
... cre et régner. Napoléon, appréciant le mérite
... éminent de Delanalle, le nomma en 1807 mem-
... bre du conseil de l'enseignement de l'École de
... Droit de Paris; en 1808, conseiller à vie de l'u-
... niversité, lors de la création de cet établisse-
... ment; et en 1811 conseiller d'État. Il était
... attaché à la section du contentieux, où il se fit
... remarquer par sa vive pénétration et son extrême
... facilité de travail. En 1814 il se prononça pour
... le retour des Bourbons. Aussi fut-il compris
... dans la réorganisation du conseil d'État. Il en
... fut éliminé par Napoléon, revenu de l'île d'Elbe,
... qui cependant lui laissa ses fonctions au conseil
... de l'université. Il reprit sa place au conseil
... d'État à la rentrée du roi, qui le nomma en
... outre inspecteur général des écoles de droit
... et commandeur de la Légion d'Honneur. Il fut
... chargé de défendre dans les chambres, comme
... commissaire, des projets de loi importants, tels
... que ceux sur la suppression de la ...
... duelle, et sur ...

de ma Mère, ou réflexions sur les cérémonies des funérailles, le soin des sépultures et sur la moralité des institutions civiles en général; 1795, in-8°; 2^e édit., en 1796; — *Essai d'institutions oratoires, à l'usage de ceux qui se destinent au barreau*; 1816, 2 vol. in-8°; 2^e édit., augmentée, 1822, 2 vol. in-8°; — *De la Filiation et de la Paternité légitimes, et particulièrement de la règle : Pater est quem nuptiæ demonstrant*, d'après les articles 312 à 318 du Code Civil; 1817, in-8°; — *Considérations sur le projet de faire juger les procès sur rapports dans les tribunaux civils*; 1820, 24 pages in-8°; — *Discours sur ce sujet : Déterminer et comparer le genre d'éloquence et les qualités morales de l'orateur du barreau et de l'orateur de la chaire*; 1821, brochure in-4°. Ce discours remporta en 1820 le prix d'éloquence décerné par l'Académie Française; — ses *Plaidoyers choisis et œuvres diverses*; 1827, 4 vol. in-8°, avec portrait. On y trouve, outre ses plaidoyers, ses discours dans les deux chambres, une traduction de l'épisode de Nisus et Euryale, du IX^e livre de l'*Énéide*; — la traduction de la 1^{re} partie du livre de *L'Orateur*, de Cicéron; — l'*Éloge de Tronchet*; — une *Notice sur Gerbier*, etc. On conserve à la Bibliothèque des avocats la plus grande partie de ses manuscrits.

GUYOT DE FERR.

Parquin, *Discours aux funérailles de G.-G. Delamalle*. — Fourmel, *Histoire des Avocats du parlement de Paris*. — Documents particuliers.

DELAMARCHE (Charles-François), géographe français, né à Paris, en août 1740, mort à Paris, le 31 octobre 1817. Il se consacra à l'enseignement de la géographie, et publia les ouvrages suivants : *Aperçu historique et géographique des Quatre Parties du Monde*; suivi d'un *précis sur l'invention et la perfection des cartes géographiques*; 1790, in-8°; imprimé aussi à la suite de la 1^{re} édit. de son ouvrage intitulé : *Des Usages de la Sphère, des globes céleste et terrestre, précédés d'un abrégé sur les différents systèmes du monde, suivis de la description et des usages de la géographie, du dénombrement des constellations anciennes et modernes et de la description de la sphère mouvante d'après le système de Copernic*; 1790, in-8°; la 5^e édit., en 1825, in-8°, avec planches; — *Tableaux géographiques et élémentaires*; 1794, 4 feuilles in-fol.; — *Recherches historiques sur le gouvernement politique, civil et militaire des Romains*; 1806, in-8°; — *Nouvel Atlas portatif de la Géographie ancienne, pour servir à l'intelligence des auteurs anciens et guider dans la lecture de l'histoire, composé de 19 cartes, y compris celle de l'itinéraire historique des conquêtes d'Alexandre, lesquelles tiennent à l'appui d'une description géographique et historique des différentes régions de l'Europe, des peuples et des lieux les plus*

remarquables, précédé de quelques notions analytiques sur ce que les Romains entendaient par provinces, municipes, colonies, préfectures, etc.; 1809, grand in-8°. Cet atlas n'est autre que celui de Robert de Vaugondy, revu, corrigé et adapté aux nouvelles divisions, qu'avait publié Delamarque en 1790; — *Description géographique et historique des peuples les plus renommés de l'Europe ancienne et des lieux les plus remarquables; précédée d'une introduction analytique sur les prérogatives des citoyens romains, sur les différentes dénominations et les privilèges accordés aux peuples alliés, vaincus ou volontairement soumis*; description accompagnée de notes, qui, avec certains détails succincts, appelle pour ainsi dire en gage tous les auteurs anciens sur elle se fonde, etc.; 1809, in-4°. Cette description est jointe à l'atlas précité dont elle fait partie; — *Atlas élémentaire composé de trente-trois cartes, revues, corrigées et augmentées tant des nouvelles couvertes que des nouvelles cartes géographiques et historiques; ou description du globe terrestre suivant les différentes parties de la terre, avoir soit avec le ciel, soit entre elles, avec l'histoire*; 5^e édition, 1820, in-4°; — *Traité de la correspondance entre la Klostermann, ancien libraire à Strasbourg, et moi soussigné* (Delamarque 8 pages in-8°; — *Revue chronologique de la correspondance entre Klostermann et Delamarque*; 11 in-8°; — *Idee de la Sphère*; 1821, in-8°.

Son fils, **DELAMARCHE** (Félix), a un *Atlas de la Géographie ancienne, moyenne et moderne*, adopté par le ministère de l'instruction publique; 1829, grand in-4°. cartes.

GUYOT DE I

Querard, La Fr. lit.

DELAMARRE (Guillaume).

humaniste français, né vers 1470, à en Normandie, mort vers 1550. Il était ecclésiastique, et devint curé de Caen. Les langues lui étaient familières, et il passait pour un homme élégant. La plupart de ses ouvrages ont été imprimés. On a de lui : *De la poésie grecque*, en prose qu'en vers, 1514, et qui ne donne pas une notion de son esprit. *De la poésie grecque*, de Leandre et d'Héro, avec une traduction du poème grec en vers, 1514, et qui ne donne pas une notion de son esprit. *De la poésie grecque*, de Leandre et d'Héro, avec une traduction du poème grec en vers, 1514, et qui ne donne pas une notion de son esprit. Paris, 1526, in-8°.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*.

DELAMARRE (Louis-Gervais), français, né en 1766, à Mello, dans le département de l'Aisne, mort à Paris, au mois d'octobre 1822, avoir été pendant plusieurs années

cette retraite l'extrême modicité. C'est alors qu'il se livra à ses études historiques et littéraires, l'origine de ses grands travaux. Ses traductions assez étendues d'ouvrages grecs, italiens et anglais; non de retirer de ce travail aucun profit, mais facile, mais dans la seule vue de son instruction. Il commença par le motif, à se livrer à l'étude des mathématiques. Il vivait seul, obscur, heureux et libre, sans autre motif de l'étude. Son temps, seul à lui restait tout entier; aucune fortune n'interrompait ses loisirs; il se fortifiait chaque jour, et croisait de l'astronomie et des lettres le génie; elle appelle le diable le désir présomptueux et hâtive et vulgaire, et les immortels qui feront l'admiration. Le mérite de Delambre.

temps les recherches les plus étendues, forma le dessein de perfectionner toutes les tables astronomiques, et consacra sa vie à l'étude et à la description du ciel. » Dès son début dans la carrière astronomique, il parvint à construire les tables qui font connaître la marche d'Uranus, planète alors récemment découverte par Herschell. En 1790 et 1792, il remporta le prix de l'Académie des Sciences pour ses tables d'Uranus et celles des satellites de Jupiter. Il présenta à la même Académie les tables de Jupiter et celles de Saturne. Ces vastes travaux le firent nommer à l'unanimité membre de l'Académie des Sciences, au commencement de 1792. On lui confia ainsi qu'à Méchain le soin de mesurer un arc du méridien depuis Dunkerque jusqu'à Barcelone. Cette vaste entreprise, interrompue par les troubles de la révolution, ne fut achevée qu'en 1799. Il serait trop long d'exposer ici le caractère, les difficultés et les progrès de ce travail. Delambre, qui y eut la plus grande part, en a écrit l'histoire: c'est dans son ouvrage qu'il faut cher-

on peut dire qu'aucune autre application des sciences n'est comparable à celle-ci, et n'offre le même caractère d'exactitude, d'utilité et de grandeur. C'est le jugement qu'en ont porté toutes les académies de l'Europe, et l'opinion de l'Institut de France fut solennellement exprimée, lorsqu'on lui proposa de désigner l'application la plus importante des sciences mathématiques ou physiques dans le cours de dix années; les suffrages unanimes décernèrent ce prix à l'auteur de la *Base du Système métrique*. » En 1795 Delambre fut placé parmi les astronomes du Bureau des Longitudes, et entra dans la première classe de l'Institut de France, dont il devint en 1803 secrétaire perpétuel pour la partie mathématique. Nommé par le premier consul inspecteur général des études, il organisa le lycée de Moulins en 1802 et celui de Lyon en 1803. Dans l'année 1807 il obtint au Collège de France la chaire laissée vacante par la mort de Lalande, son maître et son ami, et fut nommé en 1808 trésorier de l'université impériale. Cette place fut supprimée en 1815, et il fut admis à la retraite. Un an auparavant il avait publié son *Traité d'Astronomie théorique et pratique*. « Un enchaînement des plus heureux y rend facile et presque populaire l'intelligence des résultats les plus sublimes; chaque page y porte l'empreinte de l'invention et du génie, et l'entendement se récré et se délassé à suivre dans son ensemble cette série de formules élégantes, de démonstrations ingénieuses qui n'appartiennent qu'à l'auteur. » Le dernier travail de Delambre fut une *Histoire de l'Astronomie*. Cuvier, dans un discours prononcé sur la tombe de Delambre, a jugé ainsi cet important ouvrage : « Avant lui l'histoire de l'astronomie avait ses temps fabuleux, comme l'histoire des peuples; des esprits superstitiels n'avaient pas su la déloger de sa mythologie; loin de là, ils l'avaient embarrassée encore de conceptions fantastiques. Delambre paraît, et sans effort il dissipe ces nuages; lisant toutes les langues, connaissant à fond toutes les sources, il prend chaque fait où il est, il le présente tel qu'il est; jamais il n'a besoin d'y suppléer par les conjectures et l'imagination. Nulle part, dans ce livre d'une simplicité si originale, il ne se substitue aux personnages dont il raconte les découvertes. C'est eux-mêmes qu'il fait parler, et dans leur propre langage. Chacune de leurs idées se montre au lecteur comme elle s'est montrée à eux-mêmes, revêtue des mêmes images, entourée du même cortège d'idées préparatoires et accessoires; on la suit à travers les âges et dans tous ses développements; on en voit naître à chaque siècle comme des générations d'idées nouvelles, et ainsi se forme et se complète, en quelque sorte sous nos yeux, cette science admirable, première création du génie de l'homme et celle qu'il lui a été donné de porter le plus près de la perfection; et ce qui dans ce grand ouvrage n'est

pas moins précieux ni moins rare que ce site simple et entière des faits, c'est ce bité scientifique, si l'on peut s'exprimer cette recherche pure de la vérité, que détourne de son but : ni les jalousies ni la considération des personnes, ni ces parti qui sont venues troubler jusqu'à la du ciel. »

Les ouvrages de Delambre sont : *T Jupiter et de Saturne*; Paris, 1789, i *Tables du Soleil, de Jupiter, de S d'Uranus et des satellites de Jupiter* 1792, in-4°; — *Méthodes analytiques détermination d'un arc du méridien* 1799, in-4°; — *Tables trigonométriques, calculées par Borda, revues mentées et publiées par Delambre* 1801, in-4°; — *Tables du Soleil publi le Bureau des Longitudes*; Paris, 180 — *Base du Système métrique décimal sure de l'arc du méridien compris e parallèles de Dunkerque et Barcelone* ée en 1792 et années suivantes par l chain et Delambre, rédigées par Paris, 1806-1810, 3 vol. in-4°; — *u torique sur les progrès des scie s mathématiques depuis 1789, et sur leur tuel, présenté le 6 février 1810, j des sciences mathématiques et p l'Institut*; Paris, 1810, in-4°; — *ronomie, ou leçons élémentaires u mie théorique et pratique*; Paris, 181 — *Astronomie théorique et pratique* 1814, 3 vol. in-4°; — *Tables écliptie Satellites de Jupiter*; Paris, 1817. *Histoire de l'Astronomie anci e* 1817, 2 vol. in-4°; — *Histoire ac i. mie du moyen âge*; Paris, 1819, in-4°; *toire de l'Astronomie moderne*; Paris 2 vol. in-4°; — *Histoire de l'Astron dix-huitième siècle*, ouvrage posthun par M. Mathieu; Paris, 1827, in-4°; — *mémoires dans les Recueils de l'Acad Sciences de Paris; de l'Académie de l'Académie de Turin, de l'Académie o holm.*

Fourier. *Eloge de Delambre*; dans les *Mé l'Académie royale des Sciences*, t. IV. — *Notice sur Delambre*; dans la *Bonne* t. XVI (ann. 1822). — Rabbe. *Beljollia*, etc., et port. des *Contemporains*.

DELANET. Voy. LANET.

DELAN (François-Hyacinthe), siste français, né à Paris, en 1672, Rouen, en 1754. De sur de Sorbonne noine de sen, il pu ers ouvr la consti a *Unigen* et l'*U u. nions ian lui divi ces, e s ANNA I nonça u s o lui : l onse du pian genus ut a convulsions; 1733, in-4°; — D théologique adressée à un li*

1789. Son *histoire des As-*
semblées de France le fit élire en
 1790, où il vota constamment
 la mort. Après la session de
 1791, il occupa à Lyon la
 chaire de l'Académie; mais une
 journée du 20 juin 1792,
 le transmit au roi par l'intermé-
 diaire de Poix, le força à quitter cette
 ville en 1793 à Néronde en Forez,
 où il y fut arrêté bientôt
 par le conventionnel Javogue, et
 fut prisonnier des Recluses de Lyon,
 jusqu'en 9 thermidor. Sous le Direc-
 toire, il fut chargé de la chaire de
 législation à l'École
 normale, et d'autres emplois dans
 le département. Cette époque qu'il eut le
 droit de quitter le Directoire le rappela de
 Lyon en 1800. Lors
 de la prise de Lyon, par Bonaparte, de la
 ville, Delandine rédigea avec J.-
 B. Delandine *l'histoire de Lyon et du midi*,

in-8°; — *histoire*; 1819, 2 vol. in-8°; — *Mé-*
moires bibliographiques et littéraires; 1816,
 in-8°.

Mahul, *Ann. nécrol.*, 1830.

M. DELANDINE DE SAINT-ESPRIT (*Jérôme*),
 fils du précédent, né à Lyon, le 14 septembre
 1787, se voua, comme son père, à la défense de
 la monarchie et aux travaux littéraires. Investi
 par Louis XVIII, en 1815, des fonctions de com-
 missaire extraordinaire du roi dans les départe-
 ments méridionaux, il combattit aux côtés du
 duc d'Angoulême, et fut blessé au pont de la
 Drôme. A son retour en France, par une ordon-
 nance qui mentionne le courage déployé par
 M. Delandine, le roi lui conféra le nom de *Saint-*
Esprit, en faveur des services qu'il avait rendus
 au duc d'Angoulême dans la nuit du 15 au 16
 août, lors de la captivité de ce prince au pont du
 Saint-Esprit. Depuis la chute de la branche aînée
 des Bourbons, sous laquelle il a rempli plusieurs
 missions honorables, M. Delandine de Saint-Es-
 prit consacre ses loisirs à la culture des lettres.

jeune, il se livra avec zèle à l'étude du droit, et débuta avec succès peu de temps après au barreau de Paris, où il se distingua par les principales qualités qui constituent l'orateur. Avocat général à la cour de cassation de 1840 à 1846, et procureur général de la cour royale en 1847, ce fut lui qui, en juillet de la même année, dirigea le procès criminel intenté à Parmentier, Teste, Pellaprat et Cubières, au sujet de l'affaire des mines de sel gemme de Goubenans. Quelques mois après, il présida à l'instruction du procès criminel du duc de Praslin, qui eut un si grand retentissement en France et à l'étranger. En 1846 M. Delangle fut élu député par le collège électoral de Cosnes (Nièvre); il faisait encore partie de la chambre lorsque la révolution de février éclata. Destitué de ses fonctions par le gouvernement provisoire, il rentra au barreau, et se rallia à la politique du prince président de la république. En 1850 il fut nommé président du bureau d'assistance judiciaire de la cour de cassation, et acquit de nouveaux titres à l'estime publique et à la confiance du gouvernement. En 1851 il devint membre de la commission départementale et municipale du département de la Seine et de la ville de Paris; enfin, membre de la commission consultative définitivement constituée par décret du 13 décembre. L'année suivante, il fut appelé à présider la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes, au conseil d'Etat. Il fut aussi l'un des commissaires chargés de représenter le gouvernement dans la délibération du sénat relative au rétablissement de l'empire. Nommé successivement procureur général de la cour de cassation et premier président de la cour impériale de Paris (30 décembre 1852), il a été réélu le lendemain, jour de son installation, président de la commission municipale de la ville de Paris. Un décret de la même date lui conféra la dignité de sénateur. M. Delangle a publié *Traité sur les Sociétés commerciales*, en 2 vol. in-8°; 1843; — divers articles de jurisprudence dans la *Gazette des Tribunaux*; — *Plaidoyer pour le comte de Perregaux, pair de France, contre la Banque de France et M. Laffitte* (1833); — *Discours prononcé à l'ouverture des conférences de l'ordre des avocats*, le 24 novembre 1836 (imprimé par ordre du conseil des avocats). SCARD.

Biographie des Sénateurs.

DELANNES (Jean), historien français, vivait au dix-huitième siècle. Religieux de Cîteaux, il professa dans plusieurs maisons de cet ordre, et fut nommé bibliothécaire de Clairvaux. On a de lui : *Histoire du pontificat d'Eugène III*; Nancy, 1737, in-8°; — *Histoire du Pontificat du pape Innocent II*; Paris, 1741, in-12. Delannes continua l'histoire de son ordre, mais cette continuation n'a point paru.

Dictionnaire Hist. et crit. — Quérard. *La France littéraire*.

DELANO (Amasa), voyageur Duxbury, Massachusetts (Etat vrier 1763, mort dans sa patrie gage dès l'âge de quatorze rine militaire, et se trouva à contre les Anglais. Il fit ensuite dans la guerre de l'Inde, et mourut en 1782; (Amasa Delano). Il s'occupa de la navigation.

Amasa Delano, navigateur américain, né à Duxbury, Massachusetts, le 17 juin 1763, mort dans sa patrie le 17 mai 1782. Il fit ses études à la faculté de droit de l'université de Harvard, et se distingua par ses succès. Il fut admis à la barre en 1782, et se livra à la pratique. En 1783, il fut nommé juge de paix, et en 1784, juge de la cour de la ville de Boston. En 1785, il fut élu député au Congrès, et en 1786, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1787, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1788, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1789, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1790, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1791, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1792, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1793, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1794, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1795, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1796, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1797, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1798, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1799, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1800, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1801, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1802, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1803, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1804, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1805, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1806, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1807, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1808, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1809, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1810, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1811, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1812, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1813, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1814, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1815, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1816, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1817, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1818, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1819, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1820, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1821, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1822, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1823, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1824, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1825, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1826, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1827, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1828, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1829, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1830, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1831, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1832, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1833, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1834, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1835, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1836, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1837, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1838, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1839, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1840, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1841, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1842, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1843, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1844, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1845, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1846, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1847, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1848, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1849, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1850, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1851, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1852, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1853, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1854, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1855, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1856, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1857, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1858, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1859, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1860, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1861, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1862, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1863, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1864, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1865, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1866, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1867, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1868, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1869, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1870, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1871, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1872, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1873, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1874, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1875, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1876, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1877, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1878, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1879, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1880, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1881, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1882, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1883, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1884, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1885, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1886, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1887, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1888, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1889, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1890, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1891, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1892, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1893, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1894, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1895, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1896, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1897, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1898, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1899, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston. En 1900, il fut nommé juge de la cour de la ville de Boston.

Documents inédits

DELANO (Patrick), théologien, né en 1686, mort en 1768. Issu d'une famille obscure, il fut élevé au collège de Dublin, et devint professeur de théologie; il en sortit en 1724. S'étant marié avec la doctoresse Swift et d'être parti tory lui nuisit d'abord; mais, gouverneur général d'Irlande, il finit cependant par lui accorder la cathédrale de Saint-Patrick. Delano entreprit sans succès la publication d'un journal périodique intitulé *The two marriages*, assez riches en certaines fortunes, et en 1744 il fut élu député de Dorset. On a de lui : *Revelations with candour, or a fair exposure of the several pressly declared or sufficient reasons for the giving to mankind from*

to be found in the Bible, etc.; 1732, 3 vol.; — *Reflections upon Polygamy* — a recommendation given to that practice in the scriptures of the Old Testament; An historical Account of the life and David, king of Israel, interspersed with conjectures, digressions and notes; 1740-1742, 2 vol.; — *Sermons on the duties, sermons on the opposite* &c.; — *Essays towards evidencing the original of Tithes*; 1748; — *Observations upon lord Orrery's Remarks on the writings of doctor Jonathan Swift*; An humble Apology for Christian Ty; 1761; — *Eighteen Discourses and sermons upon various very important subjects*; 1766.

IV. Mary, artiste anglaise, femme du fils de lord Lansdowne, née à Coulton, Shropshire, en 1700, morte en 1788. D'abord mariée à un riche et vieux gentilhomme de la noblesse, elle épousa, en 1744, Patrick Deane, un jeune homme qu'elle connaissait depuis longtemps par l'intermédiaire de Swift. Après la mort de son premier mari, elle obtint de George III une pension de 300 livres et un logement à Windsor. Elle entretenait une correspondance avec les hommes les plus éminents de son temps. On a d'elle une collection de 980 plantes, très-bien classées.

graphical Dictionary.

ICE, *Guillaume-François-Marie-Jo-*
liste français, né à Arras, le 8 dé-
c. 1757, mort le 13 décembre 1825. Il se
fit un état ecclésiastique; mais on lui of-
frit un emploi au collège Louis-
le-Grand, où il se fit distinguer comme élève, et
arriver au professorat. Après la ré-
organisation des écoles, il fut chargé de
professer les belles-lettres et les lan-
gues à l'Ecole Normale et plus tard
à l'Ecole Polytechnique. Enfin, en 1810, il fut appelé
à la chaire d'éloquence latine à la fa-
culté de théologie de Paris, où il la conserva jusqu'à sa mort.
En 1801, il publia *Le Nouveau Siècle de la*
Grèce. Il a laissé en manuscrit une
Histoire de l'Orateur, de Cicéron;
une *Grammaire de Quintilien*; un ouvrage intitulé
de la Bible, et *Leçons grecques*
et de *Morale*, rédigées avec
un autre auteur, aussi avec Noël, le *Concours*
de *Leçons françaises de Littéra-*
ture; — les *Leçons latines de*
littérature morale; — les *Leçons lati-*
nes, et le *Manuel du Rhetoricien*.

GUYOT DE FERRE.

art et Barbe au bocage aux funérailles
Guerar*, La France littéraire.

■ : Jacques-Guillaume, me-
decin a Li-nenx, le 19 août 1794.
medecin militaire, fut employe
a l'hôpital de Saint-Quentin, a

l'hôpital de Lourcine à Paris, enfin au Val-de-Grâce, et reçut le grade de docteur le 20 mars 1817. On a de lui un grand nombre d'articles ou de mémoires, parmi lesquels on remarque : *Hystérie occasionnée et guérie par la frayeur* ; dans le *Journal général de Médecine*, t. 1^{er}, 2^e série, 1818 ; — *Douleurs abdominales suivies de la sortie d'un ver ascaride lombricoïde par les voies urinaires*, même journal, t. II, p. 356, 1819 ; — *Hernies étranglées guéries sans opération de débridement, par apposition de ventouses*, dans le *Bulletin de l'Acad. de Médecine*, t. 1^{er}, p. 159 ; 1836-1837 ; — *Mort subite occasionnée par la rupture des vaisseaux de la rate*, séance de l'Acad. de Médecine du 22 février 1836 ; — *Déclaration en faveur de la liberté de discussion en matières scientifiques*, dans le *Journal de Chirurgie* de M. Malgaigne, novembre 1843 ; — *Persistence de la vie du fœtus quelque temps après la destruction du cerveau*, dans le *Bulletin de Thérapeutique*, t. XXVII, 461. M. Delaporte est naire de la petite ville de Vimoutiers (Orne), et correspondant de l'Académie impériale de Médecine.

Documents particuliers.

DELARAM (*François*), graveur anglais, né à Londres, en 1590, mort en 1627. Il grava au burin les portraits des personnages les plus célèbres du seizième siècle. Ces gravures, fermes et nettes, sont fort recherchées, bien qu'on y trouve de l'incorrection et du mauvais goût. Le plus remarquable de ses portraits est celui de John, évêque de Lincoln. L'œuvre de Delaram est très-considérable, et doit, malgré d'assez grands défauts, être regardé comme un monument de l'art anglais au dix-septième siècle.

Strutt, *Dict. of Engravers.*

DELABRRE (*Antoine*), naturaliste français, né à Clermont, en 1722, mort en 1811. Après avoir terminé ses études médicales à Paris, il revint s'établir dans sa ville natale, en 1749, et entra dans les ordres. Il consacra ses moments de loisir à l'étude de la botanique, dont il avait puisé le goût à l'école de Bernard de Jussieu. Il fit aussi de curieuses recherches sur la géologie. Non content d'établir à ses frais un journal botanique, et de faire des cours publics, qu'il ouvrit en 1781, il parcourut les montagnes de l'Auvergne, et publia pour l'instruction de ses élèves le catalogue des plantes qui y croissent spontanément. Il était membre de l'Académie de Dijon, et correspondant des Sociétés de Médecine et d'Agriculture de Paris. On a de lui : *Dissertation sur l'arcade et le mur formés par les eaux minérales de Saint-Alyre*; Clermont-Ferrand, 1768, in-8°; — *Dissertation sur le serein de la ville de Clermont-Ferrand et des environs*, lu dans l'Assemblée des Sciences, Arts et Belles-Lettres de cette ville, le 25 août 1771; in-8°; — *Discours sur l'utilité et la nécessité d'un jardin botanique à Clermont-Ferrand*, prononcé dans la même Assemblée, le 9 août 1781; Cler-

mont, 1781, in-8°; — *Essais zoologiques, ou histoire naturelle des animaux sauvages quadrupèdes et des oiseaux indigènes; de ceux qui ne sont que passagers ou qui paraissent rarement, et des poissons et amphibiens observés dans la ci-devant province d'Auvergne*; Clermont-Ferrand, 1797, in-8°; — *Flore d'Auvergne, ou recueil des plantes de cette province*; Clermont-Ferrand, 1797, in-8°. La préface contient l'exposition des méthodes de Tournefort, de Linné, de Durande, professeur à Dijon, et de Jussieu. L'ouvrage se termine par des observations sur les propriétés des plantes médicinales, extraites des leçons et dictées de Bernard de Jussieu. On y trouve la description du lac de Pavin, près de la ville de Bresse. Cette première édition n'est qu'un simple catalogue descriptif, par ordre alphabétique. Delarbre améliora considérablement son ouvrage dans une seconde édition, publiée sous ce titre : *Flore de la ci-devant Auvergne, ou recueil des plantes observées sur les montagnes du Puy-de-Dôme, du Mont-Dore, du Cantal*; Riom, 1801, 2 vol. in-8°; « édition, dit l'auteur, augmentée de plusieurs genres ou espèces, avec les caractères, la description, la durée, le temps de la floraison et de la maturation des fruits, la station, etc. » Dans cette seconde édition les plantes sont décrites avec soin et classées d'après une méthode qui ne diffère de celle de Tournefort que par quelques améliorations. On a encore de Delarbre : *Essai topographique de la paroisse de Royat*; *Essais topographiques et d'histoire naturelle du Mont-Dore et des environs*; — *Essai topographique de Clermont-Ferrand et de quelques autres endroits de la Limagne d'Auvergne*; dans les *Mémoires de la Société de Médecine de Paris*; 1785, 1797; — *Mémoire sur la formation et la distinction des basaltes en boule de différents endroits d'Auvergne*; dans le *Journal de Physique* de 1787.

Dictionnaire Historique, crit. et bibl. — Rabbe, Boisselin, etc., *Repr. mtr. et port. des Contemporains*. Quercel, *La France littéraire*.

• **DELAROCHE (Paul)**, peintre français, né à Paris, en 1797. Son père était l'un des estimateurs des objets d'art présentés au mont-de-piété. M. Paul Delaroché se livra d'abord à l'étude du paysage, et concourut en 1817 pour le prix de Rome; mais il reconnut bientôt que ce genre de peinture n'était pas sa vocation, et entra dans l'atelier du baron Gros, où il ne tarda pas à se distinguer. Suivant les préceptes de son illustre maître, il s'éloigna complètement du style grec, mais n'embrassa pas pour cela celui de la Renaissance: il parvint à se créer un genre mixte entre l'école classique et l'école romantique. N'écoulant que ses inspirations, M. Paul Delaroché sut s'approprier ce qu'il y avait de bon dans les deux doctrines opposées. Sa peinture constitue en quelque sorte l'eclectisme de l'art, c'est à-dire

qu'elle est l'expression de l'ordre d'idées qui semble dominer notre société, et qu'elle résume les progrès faits par l'art depuis le commencement du dix-neuvième siècle; aussi les amateurs de comparaisons l'ont-ils surnommé le *Casimir Delavigne de la peinture actuelle*. Les débuts de M. Paul Delaroché furent à la fois sérieux et brillants; sa réputation grandit rapidement: il la dut sans doute à son mérite hors de ligne, mais l'heureux choix de ses sujets n'y fut pas étranger. En 1832, le 3 novembre, il fut nommé membre de l'Institut, et depuis professeur à l'Ecole des Beaux-Arts. Les plus importantes de ses œuvres sont, en suivant l'ordre de leur apparition: en 1819, *Nephtali dans le désert*; — en 1822: *Joas dérobé aux bourreaux par Josabeth*. Dans un compte-rendu du salon, M. Thiers disait de ce tableau: « La teinte est ardente, les expressions sont fortes, mais exagérées; un seul groupe, celui des deux enfants égorgés, est fort beau; mais il est fâcheux que le beau de ce tableau soit caché dans le fond »; — *Une Descente de croix*; — en 1824: *Saint Vincent de Paul prêchant en présence de la cour de Louis XIII pour les enfants abandonnés* (gravé par Prévost); — *Jeanne d'Arc interrogée dans sa prison par le cardinal de Winchester* (gravé à la manière noire par Reynolds); — *Saint Sébastien secouru par Irène*: ces trois toiles valurent une médaille à leur auteur; — *Filippo Lippi*, qui, chargé de peindre une Vierge pour un couvent, devient amoureux d'une religieuse qui lui servait de modèle; — en 1826: *La Mort d'Augustin Carrache*; — *Miss Macdonald portant des secours au tendant Charles-Edouard après la défaite de Culloden* (gravé à la manière noire par Reynolds); — *La Mort d'Elisabeth*, d'Angleterre, production pleine digne (1); — *Une Scène de la Juive*; — *le jeune Caumont recueilli parmi les cadavres*; — en 1827: *La p Trocadero*, commandée par la liste ci tableau fut l'objet de beaucoup de c « L'artiste, dit un spirituel biographe (2), été obligé de rendre d'imagination l' siège de nuit, des feux de batterie au lune, le tout se mirant dans le et des enfin, quelque chose de fort difficile » — *La Mort du président Dur*; — deuxième salle du conseil d'Etat; — *Un trait en jenet du Dauphin* (duc d'A — un plafond du Musée Charles Delaroché reçut la croix de la Légion d'H 26 avril 1828; — en 1831: *Les Enfants*, souvent reproduits par la lithographie; — *Le Cardinal de Rich le Rhône, conduisant au supplice* et de Thou; — *Le Cardinal Ma*

1 Cette toile est actuellement au Musée du
bourg.

2 M. de Loménie

saux, formant pendants, et gracieux, sont devenus populaires; — le *Portrait de Mme Sontag*; — *Chromwell contemplant le cadavre de son fils*. — Il fallait, dit justement M. de Lottin, le goût, toute la convenance, toute la mesure qui caractérise le talent de M. Paul Delaroche. — Il se tirait avec bonheur d'un pareil sujet, sans exciter l'horreur, à un point compatible avec l'admiration, un cercueil, un roi décapité, devant ce cercueil, un homme qui a fait trancher la tête et qui d'une main profanatrice soulève le cercueil pour contempler le cadavre? Et pourtant M. Delaroche a produit un ouvrage qui intéresse sans cesse. — En 1834 : *Le Supplice de Jane Shore*. — Ce tableau est un chef-d'œuvre de sentiment et d'exécution pittoresque; quel artiste n'aurait-il pas trouvé une certaine prétentieuse dans la pose des figures et la minutie des détails. Quoi qu'il en soit, il est impossible de contempler cette œuvre sans éprouver une vive émotion; — *Sainte Catherine* (gravé par Mercuri) est une des premières peintures italiennes de la collection; il était destiné à servir de modèle au vitrail de la chapelle du château de Gaillon. — *Galilée étudiant le mouvement de la pierre* (d'après un effet charmant de dessin); — en 1835 : *La Mort du duc de Bourgogne*. — Ce tableau est plein de simplicité et de vérité; il a fait dire à de bons juges que c'était la dernière œuvre de ce peintre. — L'intention du peintre, Lenormand, se révèle dans la manière de lever le corps du duc, et regardant le corps si son ennemi est bien mort; — la mort est évidente dans la manière dont le corps est posé, dont les assassins s'écarteront pour aller accomplir leur tâche. — Mais le peintre reprend toute sa liberté; il montre le noble cadavre étendu sur le socle du tableau. M. Delaroche n'a rien fait de mieux ni de mieux rendu que cela; — en 1837 : *Charles Ier insulté par ses soldats dans un corps de garde*. — Ce tableau, d'après Achille Martinet, est composé avec habileté, est peint avec une grande habileté, mais il laisse à désirer plus qu'il n'en donne; — *Stratford marchant à l'encontre de Louis, archevêque de Canterbury*; — de 1838 à 1840 : *Le Portrait de M. Guizot* (gravé par Camille Roqueplan); — *Le Portrait de Napoléon* (d'après un dessin de la garde et d'après son cabinet de travail); — *Le Portrait de Napoléon*, exécuté d'après les conseils de Naples, Caroline (comtesse de Saxe), sœur de l'empereur, appartient à la collection; et se trouve en Angleterre; — *Le Portrait de Napoléon* (d'après un dessin de 1837) a été exécuté par le peintre du Palais des

Beaux-Arts. Il termina cette œuvre capitale en 1841. Dans cette vaste et belle composition, l'auteur a su dérouler l'histoire de l'art depuis les temps antiques jusqu'à nos jours, en représentant dans un seul cadre les grands artistes de tous les siècles, peintres, sculpteurs et architectes. Malgré le nombre des personnages, qui dépasse quatre-vingts, et la diversité des figures et des costumes, rendus avec une grande fidélité historique, tout est groupé avec une harmonie parfaite. Le coloris est sobre et riche à la fois, et la pureté du dessin ne laisse rien à désirer. Cet immense travail a été gravé par M. Henriquel Dupont; — en 1851 : *La Reine Marie-Antoinette après sa condamnation à mort*.

« Le caractère du talent de M. Paul Delaroche est une exposition sage et naturelle du sujet, une grande vérité d'action, une expression savante et juste, enfin une exécution séduisante, tant sous le rapport de la couleur, qui est toujours dans ses tableaux brillante et harmonieuse, que sous celui du rendu des étoffes, des chairs, des moindres accessoires, auxquels il apporte un soin si minutieux parfois, qu'il va jusqu'à nuire à l'ensemble en détournant l'attention de l'objet principal (1). »

M. Paul Delaroche est officier de la Légion d'Honneur depuis le 8 mai 1834. Il avait épousé la fille unique de M. Horace Vernet, morte en 1845, d'une fièvre nerveuse. — Alfred de Lacaze.

Archives du Musée. — De Lomenie, *Galerie des Contemporains Illustres*, VII. — Vitet, *Revue des Deux Mondes*, décembre 1841. — *Revue de Paris*, 1831 et 1834.

DELA RUE et non **DE LARUE** (L'abbé *Gervais*), historien français, né à Caen, en 1751, mort en 1835, fut un des plus savants hommes de notre époque sur l'histoire du moyen âge. Il fit ses études à l'université de Caen, dont il devint un des professeurs. Il s'appliqua spécialement aux antiquités nationales et à l'histoire de la Normandie. Depuis dix ans il travaillait à cette histoire, et en avait composé plusieurs volumes encore manuscrits, lorsque la constitution civile du clergé fut décrétée par l'Assemblée constituante. L'université de Caen protesta contre cet acte, et Delarue, comme ses collègues, se refusa au serment prescrit. Obligé de s'expatrier en 1793, il confia ses manuscrits, ses nombreux matériaux au comte de Mathan, chez lequel il vivait comme professeur de son fils. La terreur arriva; le comte est effrayé de l'idée que ces papiers d'un proscrit, dans lesquels se trouvent à chaque page les noms de roi, de royauté, si souvent mal interprétés alors, peuvent servir de prétexte aux bourreaux contre lui, contre son fils, et il finit par se décider à jeter au feu tant de feuilles précieuses, fruits de si laborieuses recherches, de si utiles travaux. L'auteur, retiré en Angleterre, travaillait à compléter son ouvrage, lorsqu'il apprit cette perte irréparable; alors il ne s'occupa plus que de l'histoire littéraire du moyen

(1) M. Sayer, dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.

âge et de l'histoire civile, littéraire et ecclésiastique de la ville de Caen. Son érudition le lia en Angleterre avec un grand nombre de savants de cette nation, et le fit recevoir à la Société royale des Antiquaires de Londres. Aidé de l'influence de cette Société, il put se faire ouvrir tous les dépôts littéraires, toutes les archives historiques, dont les Anglais se montrent si jaloux. Ce fut dans celles de la Tour de Londres surtout qu'il trouva un grand nombre de précieux documents qu'avant lui nul étranger n'avait eu la permission d'examiner. Pendant six ans il travailla constamment huit heures par jour dans ces grandes archives anglo-normandes. Sous Louis XV M. de Bréquigny les avait compulsées, par ordre du gouvernement; mais il s'était borné à copier les titres des pièces qui pouvaient intéresser la France, et rien de plus. Delarue copia plus de 4,000 pièces sur le commerce, la marine et les arts en France pendant les douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles. Il trouva aussi dans les grands dépôts publics de l'Angleterre une infinité de manuscrits français enlevés à la France sous les règnes de Charles VI et de Charles VII, et qui faisaient connaître des trouvères des onzième, douzième et treizième siècles, presque tous inconnus à la France, et qui cependant étaient les pères de notre littérature. Il fit l'analyse des ouvrages des anciens poètes, en copia les morceaux les plus importants, et transcrivit même en entier plusieurs de ces manuscrits. Passant ensuite en Hollande, Delarue y fit les mêmes travaux, jusqu'à ce qu'enfin, vers 1798, il put revenir en France, où il apporta sa riche collection. Il s'occupa aussitôt de composer l'ouvrage que ses découvertes lui avaient fait concevoir et qui manquait à notre littérature. L'abbé Millot avait donné l'histoire des poètes ou troubadours de la France méridionale; Delarue entreprenait celle des poètes ou trouvères de la France septentrionale. Mais il voulut encore ajouter de nouvelles richesses à celles qu'il avait recueillies, et pour compléter son travail il remua tous les manuscrits du moyen âge qui se trouvaient en France. Il obtint de pouvoir fouiller dans tous nos dépôts publics, et la carrière s'agrandissant de plus en plus, il la parcourut pendant trente ans avant d'oser mettre au jour son ouvrage. Il est vrai qu'ayant repris ses fonctions de professeur d'histoire dans l'université, en 1808, il eut à s'occuper aussi des travaux que nécessitait cet enseignement. De son côté, Raynaud explorant les richesses littéraires de la langue romane, exhumait de l'oubli les troubadours; ses recherches excitèrent l'attention de l'abbé Delarue, et ces deux littérateurs érudits se communiquèrent leurs découvertes et leurs différents systèmes, mais sans pouvoir s'entendre; l'un soutenait que nous tenons tout des troubadours : idiomme, poésie, romans historiques et presque notre civilisation. L'abbé Delarue attribuait ces

conquêtes de l'esprit humain à ses trouvères; et comme son ouvrage n'avait pas encore paru, il soutint avec force ce système dans un mémoire lu à l'Institut en 1814 et imprimé en 1815. Ce ne fut que vingt ans après (en 1834) qu'il publia, en trois volumes in-8°, ce qu'il appelait encore avec modestie des *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands et anglo-normands*. Il y développe son système en attaquant celui de son adversaire du midi. Qu'est-il résulté de ce combat entre les trouvères et les troubadours? Beaucoup de lumières nouvelles sur nos origines littéraires, deux bons ouvrages de plus et une solide gloire pour les deux rivaux. L'abbé Delarue, déjà membre de la Société royale des Antiquaires de Londres et de l'Académie de Caen, fut élu membre correspondant de l'Institut. Outre ses *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères*, il a publié des *Recherches historiques sur la Prairie de Caen*; 1837, broch. in-8°; plusieurs mémoires sur le commerce de Caen depuis le onzième jusqu'au dix-septième siècle, dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture de Caen*; de nombreuses dissertations dans les *Mémoires de la Société royale de Londres*, dans les *Magasins et Revues d'Angleterre*. On a publié de lui après sa mort : *Mémoires historiques sur le palinod de Caen*; 1841, in-8°, de 20 pages; — *Recherches sur la tapisserie de Bayeux représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands*; 1841, in-8° de 116 pages (une 1^{re} édit. avait paru en 1824); — *Nouveaux Essais historiques sur la ville de Caen et son arrondissement, contenant des Mémoires d'antiquités locales et les annales militaires, politiques, religieuses de la ville de Caen et de la basse Normandie*; 1842, in-8°.

GUYOT DE FÉZEN.

P. David, Notice sur G. Delarue, dans le *Moniteur* du 6 décembre 1857. — *Biographie des Contemporains*. — *La France littéraire*.

DELARUE (Amédée-Joseph), architecte français, né à Lille, en 1790. Élève de Huyot, Alavoine et Guénepin, il fut nommé architecte de la ville de Mézières (Ardennes), et exerça dans cette ville et dans le département un grand nombre d'édifices, tels que l'hôtel de ville, le palais de justice, la maison d'arrêt, la caserne de gendarmerie, l'école des frères de la doctrine chrétienne, à Sedan; le palais de justice et l'hôtel de ville de Rocroy; la maison d'arrêt à Vouziers; des mairies et des écoles en diverses localités; des églises à Hautes-Rivières, Fécucral, Harcy, Auvillers, Pourru-Saint-Remy, etc. Il a fait les restaurations de la cour d'assises à Mézières, du palais de justice et de la maison de correction à Bethel, de l'église des ci-devant Bénédictins à Mouzon, de l'hôtel de ville de Charleville.

GUYOT DE FÉZEN.

Annuaire des Artistes français.

DELARUE. Voy. LA RUE DE.

ŒUVRE. Voyez LATOCHE (DE).

ŒUV. Voyez LATOUR (DE).

ŒUV. (Louis-François), littérateur né à Paris, le 6 avril 1727, mort le 6 1807. Il fut longtemps imprimeur-li-imprima entre autres ouvrages le *Taotier*; Paris, 1771, 4 vol. in-4°. Delatira ensuite du commerce, et consacra à la littérature et aux arts. Il s'occupa tement de la Chine, et recueillit sur ce foule de particularités curieuses. On a ouvrages suivants, tous anonymes : *es Nouvelles parisiennes*; Paris, 1750, re rare, tiré à un petit nombre d'exem- - *Catalogue des livres imprimés et its de la bibliothèque de M. Lamoi- roc une table alphabétique des au- les anonymes*; Paris, 1770, in-fol.; tiré remplaires. L'édition en trois volumes e pour la vente en 1791, a subi des re- ments considérables; — *Suite et arran- les volumes d'estampes connus sous e Cabinet du Roi, imprimée sur l'e- Louvre en 1727*, in-fol., et réduite in-8°; Paris (sans date), in-8°; tiré mplaires; — *Essais sur l'Architecture us, sur leurs jardins, leurs prin- médecine et leurs mœurs et usages, notes*; Paris, 1803, deux parties en -8°, tiré à 36 exemplaires seulement.

Nommes des Anonymes. — Quérard, *La* -8°.

(S. Pierre), sieur d'Ygalliers, oque français, né à Uzès, en 1575, a prêté, en 1629, au château d'Ygall- - où il avait été envoyé pour faire e de philosophie, il se livra tout entier -traine par ses goûts et solli- -tre un peu trop vivement par un de t, Robert Delandun, aumônier du roi. a de certain, c'est qu'il fut un assez t qu' quand, retourné dans sa d ne fut plus sous l'influence des on on le, il eut le bon esprit de re- travaux littéraires dans lesquels il le succès; ou du moins s'il ne re- un amour malheureux pour la poe- -se de ne plus livrer ses pro- - puerbe. Vers 1633, il succéda à harge de juge temporel de l'exé- a de lui : *Poésie contenant deux e Le Martyre de saint Sébastien et la Diane, poème, mélanges, etc.*; t in-12; ce que ce volume ren- curieux, ce sont quelques petites composées d'un quatrain et d'un avoit nommées demi-sonnets, et eices à tenir une place durable à - Mais, dit Colletet, comme tout p - pure bizarrerie d'esprit, pas e son temps ne voulut marcher sur - si l'on qu' - son invention, dont il se

vantait hautement partout, avorta entre ses mains, et il ne se rencontra point de demi-sonnets ailleurs que dans ses œuvres (1) »; — *L'Art poétique français, divisé en cinq livres*; Paris, 1598, in-16. C'est le meilleur de ses ouvrages. Quoique contenant plus d'une idée erronée et empreint trop souvent d'une vanité juvénile, qui va jusqu'à pousser l'auteur à donner ses propres écrits pour modèles, cet Art poétique n'a pas été sans rendre quelques services, soit à la la langue française en général, soit à l'art dramatique en particulier. Il contribua pour sa part à mettre un terme à la pédantesque affectation des Baif, des Jodelle, et de plusieurs autres poètes de son temps, qui employaient sans cesse des mots nouveaux, tirés des langues anciennes et peu conformes au génie de notre langue; enfin, il contribua à débarrasser l'idiotisme français des lettres que l'étymologie y avait introduites et qui ne se prononçaient pas. Un des premiers, Delaudun proposa de ne plus faire monter sur la scène des personnages allégoriques; et, reprenant le précepte d'Horace, il s'éleva avec raison contre l'intervention, dans la tragédie, des dieux et des êtres surnaturels. L'insistance qu'il mit à établir ce dernier précepte est d'autant plus méritoire qu'il s'était servi lui-même dans une de ses tragédies de ce faible moyen de dénouement : il confessa sa faute, tout en essayant de l'excuser; — *La Franciade*; Paris, 1604, in-12. Ce poète, qui est divisé en neuf chants, en l'honneur des neuf Muses, et dont le fond ne vaut pas mieux que la forme, est accompagné de notes pleines d'érudition, mais dépourvues de toute critique. L'abbé Goujet assure qu'elles appartirent à Robert Delandun, qui voulut enrichir de sa savante prose les vers de son neveu.

Michel NICOLAS.

L'abbé Goujet, *Bibliothèque française*, t. XV, — *Biblioth. du Théâtre français depuis son origine (par Marin)*, t. I. — *Histoire littéraire des Sciences*, t. I.

DELAULNE (Etienne), dessinateur et graveur français, né à Orléans, en 1520, mort vers 1595. C'est à Strasbourg qu'il cultivait l'art de la gravure, pour lequel il était plein d'une ardeur et d'une passion infatigables. Aussi a-t-il produit un nombre de pièces très-considérable, la plupart de petit format, et exécutées d'après les propres dessins de l'artiste; elles sont remarquables par la facilité de l'impression, la légèreté, l'extrême délicatesse du burin. Les figures, quoique d'un dessin parfois incorrect, sont touchées avec goût. Les estampes de Delaulne sont ordinairement signées *Stephanus F.*; d'autres fois elles portent un S. ou les lettres A. F. Les plus estimées sont : *L'Histoire de l'Ancien Testament*; — trente petites pièces de travers; trente-petites pièces en rond; — *Les Douze Mois de l'année*; — *Les Trois Grâces*; — *Le Serpent d'airain*, d'après J. Cousin; — des copies en petit de Marc-Antoine, représentant *La Mort de Goliath*;

(1) Colletet, *Discours du Sonnet*, p. 11.

— *Le Massacre des Innocents* ; — *Les Travaux d'Hercule* ; — *Alexandre faisant enfermer dans une cassette les œuvres d'Homère*, etc. ; — *Léda*, d'après Michel-Ange ; — *L'Enlèvement d'Hippodamie*, d'après Rosso ; et plusieurs belles frises et sujets d'histoire ancienne, sur ses propres dessins.

Biographie orléanaise. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

DELAUNAY (Pierre Py-Poulain ou Pipou-lain), grammairien français, né à Paris, vers 1670, mort vers 1730. Il est connu par un petit traité grammatical publié sous le titre de *Méthode du sieur Py-Poulain de Launay, ou l'art d'apprendre à lire le français et le latin* ; Paris, 1719. « Ceux qui ont profité de cet ouvrage sont louables, dit l'abbé Goujet. Il est certain qu'en reformant quelques idées de cet auteur, et en en perfectionnant quelques autres, son ouvrage ne pourrait être que très-utile aux commençants, pour la prononciation surtout et pour l'orthographe. Quand il présente sa méthode en 1713 à l'abbé Bignon, ce savant, après l'avoir examinée, y trouva de fort grands avantages, et applaudit au zèle et aux vues de l'auteur. Cette méthode eut ensuite d'autres approbateurs distingués par leurs talents et par leurs lumières ; et l'expérience a montré depuis que l'on pouvait s'en servir avec beaucoup d'utilité. »

Goujet, *Bibliothèque française*, t. I, p. 117.

DELAUNAY (Pipou-lain), grammairien français, fils du précédent, né à Paris, vers le commencement du dix-huitième siècle, mort à Paris, le 6 mars 1767. Il chercha à populariser et à appliquer la méthode de son père, et publia dans ce but les ouvrages suivants : *Méthode pour apprendre à lire le français et le latin par un système si aisé et si naturel qu'on y fait plus de progrès en trois mois qu'en trois ans par la méthode ancienne et ordinaire* ; Paris, 1741, in-12 ; — *L'Anti-Quadrille* ; Paris, 1745, in-12 ; — *La Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine, par un moyen si facile qu'il est à la portée d'un enfant de cinq à six ans qui sait lire* ; Paris, 1756, in-8°.

Journal des Savants, année 1741. — *Année littéraire*, t. V, p. 315.

DELAUNAY d'Angers (Joseph), homme politique français, né à Angers, en 1746, mort le 5 avril 1791. Il était fils d'un procureur au présidial. Ses opinions au commencement de la révolution le firent nommer successivement commissaire près le tribunal du district de sa ville natale, en 1791, et député de Maine-et-Loire à l'Assemblée législative. A son arrivée à Paris, il reclama son admission dans le club des Jacobins, et se lia avec les membres les plus ardens du parti démocratique. Placé à l'extrême gauche de l'Assemblée, il appuya toutes les mesures violentes qu'on crut devoir prendre contre les adversaires de la révolution, et présenta, à la séance du 30 juin 1792 cette motion : Il n'y a plus qu'un principe qui doit guider les en-

« voyés du peuple, un principe que je voudrais
« voir graver dès ce moment, en caractères
« profonds et ineffaçables, sur le mar du sanc-
« tuaire des lois, et dans les termes suivants :
« Jusque après l'extinction de tous les foyers
« de conspiration et la clôture définitive de
« la révolution de l'empire, les représentants
« des Français, dans leurs déterminations
« répressives contre les conspirateurs et les
« perturbateurs de l'ordre public, ne consul-
« teront que la loi impérieuse et suprême du
« salut public. » Delaunay voulait soulever la
question de la déchéance, qui menait naturelle-
ment à celle de la république. Ce fut encore De-
launay qui demanda qu'on permit aux prêtres
de se marier. Après la clôture de l'Assemblée
législative, Delaunay entra dans la Convention,
où l'avaient encore appelé les suffrages de ses
compatriotes de Maine-et-Loire. Il prit place à la
Montagne, vota la mort de Louis XVI, combat-
tit le scrutin épuratoire que les Girondins
voulaient obtenir, se fit remarquer au 31 mai
parmi les défenseurs des sectionnaires insurgés,
vota le 2 juin pour l'arrestation et la mise en
accusation des vingt-deux. Depuis lors il ne
s'occupa guère plus que de questions financiè-
res. Le 26 juillet 1793 il fit ordonner l'apposition
des scellés sur les magasins de la Compagnie des
Indes, et le 16 octobre il fit décréter la suppres-
sion de cette compagnie et la vente de ses mar-
chandises. Traduit au tribunal révolutionnaire
avec Chabot et Bazire, comme prévenu d'avoir
falsifié un décret de la Convention, trafiqué de
ses opinions, et spéculé sur les compagnies
financières aux dépens de la république, il fut
condamné, et mourut sur l'échafaud le 5 avril
1794.

Petite Biog. Courant. — Arnault, Jouy, etc., *Biogra-
phie nouvelle des Contemporains*.

DELAUNAY jeune (Pierre-Marie), ma-
français, frère du précédent, né à Angers
en 1755, et mourut en 1814. Aven-
ville, il fut élu en 1790 procureur du
département de Maine-et-Loire. Nommé
de la Convention deux ans après, il s'attacha
parti de la Plaine, et manifesta sa ten-
dances modérantisme dans toutes les que-
sions menèrent à la tribune. Il vota la mort de
Louis XVI et son bannissement à la Convention.
nonça *L'Ami du Peuple* comme prê-
tature et le pillage ; et ce fut sur son
Marat fut décrété d'accusation. Sa
mission dans l'ouest, il s'y présenta
général Rossignol, et prit part aux
négociations qui apaisèrent momentanément
troubles du Poitou et de la Bretagne. Au
thermidor, Delaunay fut porté au con-
suet générale. Après la clôture de la Con-
vention il entra au Conseil des Cinq-Cents
et sa mission législative en 1797, il
membre du tribunal de cassation. Appelé
le 18 brumaire, à la présidence du tribu-

me-et-Laire, il dirigea en cette qualité des travaux relatifs à l'embellissement : Clément de Rie, et fut allier en même temps le respect du magistrat aux idées avancées que la politique seule occupait. Napoléon nomma Delaunay membre de la Légion d'Honneur, lors de la réorganisation de l'ordre, il le revêtit du titre et des fonctions et de chambre à la cour impériale. La restauration de 1814 le laissa dans sa situation.

u. Comest.

DELAUNAY (Pierre-Louis-Athanasie VEAU), écrivain français, né à Tours, en 1761, le 15 janvier 1814. Nommé suppléant à la B. il y siégea après le 31 mai, s'y fit remarquer, et revint à Tours en 1795. Il occupa de professeur d'histoire naturelle naturelle de cette ville, et publia quelques-uns des plus importants, intitulés : *Recherches sur les moyens de rendre une nouvelle à l'étude de la langue grecque et de la latine*, fut couronné par l'Institut.

Journal de Touraine, t. 4, p. 19-20.
DELAUNAY (Claude-Jean VEAU), physicien français du précédent, naquit à Tours, en novembre 2 avril 1826. Néanmoins la médecine, et professa en 1809 la physique à la B. de lui : *Manuel de l'Electricité*; 1810, in-8°; — *Sur un dolmen, monument préhistorique, près de Pont-le-Voy, et sur la Saint-Mars, monument supposé romain à Tours et Langeais*, dans le t. III de l'Académie Celtique.

La France Littéraire.

DELAVAL (Louis), minéralogiste néerlandais 1740, vivait encore en 1805. Avocat, il cultivait cependant les sciences. Son œuvre sur les défrichements lui valut, en 1776, de l'Académie de cette ville. Devenu de la même compagnie en 1776, il fut élu en 1784 au sein de l'Académie de la B. Il remplissait à la même époque les fonctions de greffier du conseil des finances des Pays-Bas. Outre plusieurs Mémoires insérés dans le *Bulletin de l'Académie de Bruxelles*, il a écrit : *Sur l'orichalque des ans*; *Sur la lapus arrosus de Pline*; *Sur la roche connue des anciens sous le nom de porphyre ou pierre d'asso*; *Sur les sources d'eau*; *Sur l'origine des fossiles des provinces belges*; 1776, on a encore de lui : *Mémoire sur la double question : La pratique des défrichements en Angleterre est-elle avancée ou retardée? Quel est en général le plus prompt et le plus efficace moyen de défricher les terres nouvellement défrichées*, 1770, in-4°; — une traduction de *l'Essai sur la tourmaline du Tyrol* de Delaunay, 1779, in-4°; — *Essai sur*

l'histoire naturelle des roches; Pétersbourg, 1788, in-4°, et Bruxelles, même année, in-12; — *Minéralogie des Anciens*; Bruxelles, 1803, 2 vol. in-8°.

Bulletin de l'Acad. de Bruxelles. — L'abbé Becker, *Journ. de Phys.*, XV. — Benoit, *Journ. de la Littérature*.

DELAUNAY. Voy. LAUREY (DE).

DELAUNAY. Voy. LAUREY (DE).

DELAVAL (Pierre-Louis), peintre français, né à Paris, le 27 avril 1790. Élève de Girodet, il débuta au salon de 1810 par deux tableaux ayant pour sujet, l'un : *Un épisode de la guerre civile suscitée par la rivalité de Vespasien et de Vitellius*, figure de grandeur naturelle; et l'autre (demi-nature) : *Télémaque dans les oasis d'Égypte*. Le salon de 1812 eut de lui : *Orphée perdant de nouveau son Eurydice*, et le *Portrait en pied du général de Sugny*. On reconnaissait déjà dans ces tableaux les qualités d'un coloriste et d'un bon dessinateur, et le talent du jeune artiste lui mérita d'être compris dans le petit nombre de ceux qu'un décret du 24 février 1814 exempta de la conscription. Continuant ses travaux, il exposa successivement les tableaux suivants : *Mélèze montrant à Priam les principaux chefs de l'armée des Grecs*, salon de 1814; — *Saint Louis malade, entouré de sa famille*, salon de 1817; — *Un Croisé dans l'église de la Sainte-Chapelle*, même salon : ce dernier tableau est dans la chapelle de la marine à Brest; — *Le portrait en pied du marquis de Larochefoucauld* : ce portrait faisait partie de la collection des généraux vendéens commandée par Louis XVIII; — *Sainte Clotilde exhortant Clovis à embrasser la religion chrétienne*, salon de 1817 : l'église Saint-Louis à Versailles; après cette exposition la médaille d'or fut décernée à M. Delaval; — *Portrait en pied du maréchal de Vioménil*, salon de 1819; ce portrait, d'abord placé dans la salle des maréchaux, fait actuellement partie du musée de Versailles; — *Minerve protégeant les arts*: conservé au grand Trianon; — *La Justice*, *La Force* : ces deux figures décorent la chambre à coucher du roi à Versailles; — *Herminie chez le Vannier*, salon de 1821; — *Psyché abandonnée par l'Amour*, même salon : musée de Grenoble; — *Jésus et la femme adultère*, même salon : église Saint-Leu à Paris; — *Treize à table*, même salon; — *Le Départ de Tobie*, même salon. En 1842 M. Delaval exposa un tableau très-curieux : *Portrait d'un Chinois*, dont toutes les parties sont exécutées avec des couleurs provenant de la Chine; ces couleurs n'ont subi aucune altération, et on reconnaît la supériorité de plusieurs d'entre elles sur les nôtres; telles sont les jaunes. Ce tableau est au musée de Versailles; — Au salon de 1824 : *L'Adoration de Jésus* : cathédrale de Saint-Malo; — au salon de 1827 : *Saint Louis après la bataille de Taillebourg*: commandé par le ministre de la marine pour la chapelle

de l'Ecole de Marine, et transporté à Brest après la dissolution de cette école; — *Saint Mazilien et saint Bonose refusant de sacrifier aux idoles* : église Saint-Étienne-des-Grés. En 1825 et 1826 on a placé dans l'église de Saint-Philippe du Roule et dans celle de Saint-Leu les tableaux de *Jésus et saint Philippe* et de *Saint Charles Borromée*, commandés par le préfet de la Seine et par le roi à M. Delaval, qui exécuta ensuite un grand tableau de sept mètres sur quatre mètres ayant pour sujet le *Serment de Charles X^e au sacre*; — au salon de 1831 : *Sainte Juliette condamnée à périr par le feu*; — le portrait en pied du duc de Bourbon, prince dont il était le peintre; — au salon de 1834 : *Télémaque abordant l'île de Calypso*; — à celui de 1835, *Pévil du Pic parlant de l'aube du Chat-Botté*; — en 1836 : *Un Calvaire*. — en 1837 : *La Vierge et l'enfant Jésus* : église de Vannes; — *Un Christ* : cathédrale de Saint-Quentin. On a encore de M. Delaval : *Saint Faron donnant la communion à un arengle*; — *Sainte Céline recevant de sainte Geneviève l'habit de son ordre* : cathédrale de Meaux; — *Saint Louis portant l'oriflamme en qualité de croisé* : commandé en 1840 pour le musée à Versailles; — *Henri IV à l'âge de quinze ans*; — *Sainte Catherine d'Alexandrie*; — *Un Christ* : demandé par l'archevêque de Paris; — *La Vierge et l'enfant Jésus* : Saint-Philippe du Roule; — *La Vierge intercedant*; enfin, une foule de portraits importants, tels que ceux des amiraux Willaumez, Emeriau, Lemarant, Cuvillier; des généraux Montrichard, Valin, Hubert, Pelleport, Campy, de Croisy, etc.; ceux du vicomte Dubouchage, ministre de la marine; de Marduel, cure de Saint-Roch; de l'abbé de Genoude, de Châteaubriand, de madame de Saint-Cyran, de la marquise de Saint-Furget, de la vicomtesse de La Villegontier, de madame Armand Bertin, du vicomte et de la vicomtesse de La Boullaye, du vice-amiral Berget, de lord Exmouth, etc.

GUYOT DE FERE.

Statistique des Beaux-Arts. — Journal des Beaux-Arts, etc.

DELAIGNE (Jean-François-Casimir), célèbre poète lyrique et dramatique français, né au Havre (Seine-Inférieure), le 4 avril 1793, mort le 11 décembre 1843. Fils d'un estimable commerçant, Casimir Delavigne n'annonça pas dès son enfance les succès qu'il devait obtenir plus tard. Quoique doué d'un esprit vif, il éprouvait beaucoup de difficulté à travailler, et pendant les premières années de ses études, au lycée Napoléon à Paris, il se fit plus remarquer par son application que par des triomphes. Vers l'âge de quatorze ans, une heureuse révolution s'opéra en lui, et il devint rapidement un des meilleurs élèves de son temps. Il manifesta un goût marqué pour la poésie, et fit confidence de ses premiers essais à son frère, Germain, et à un de ses condisciples, qui resta toujours son ami, Eugène Scipion. En 1811, un

événement, considéré alors comme un bonheur public, la naissance du roi de Rome, fournit à Casimir Delavigne l'occasion de se faire connaître : il composa un dithyrambe, qui attira sur le jeune rhétoricien l'attention générale. Avant cette époque quelques essais de Casimir avaient été présentés à Andrieux, qui, fidèle à son habitude de détourner les jeunes gens de la carrière des lettres, avait répondu : « Ce n'est pas mal ; mais, croyez-moi, il serait plus sage de se disposer à faire son droit. » Après le dithyrambe, Andrieux changea d'avis : « Voilà qui est bien différent, s'écria-t-il, il ne faut plus le tourmenter : amenez-le moi ; il ne fera jamais que des vers, et j'espère qu'il les fera bons. » On a dit qu'à propos de cette pièce, présenté à l'empereur dans une visite au lycée Napoléon, et invité à déclarer quelle récompense il désirait, Casimir avait demandé l'exemption de la conscription, et que sa demande, accueillie d'ailleurs, lui avait valu le mécontentement du souverain. M. Germ
10,
dans la notice qu'il a écrite sur « , dément formellement cette anecdote, et

Casimir ne dut d'être soustrait à la conscription qu'au dévouement de ses jeunes comm
du Havre, qui le certifièrent al
de Casimir Delavigne était en
de cette infirmité, qui disparut pour
ne dut point à sa première œuvre
d'une audience impériale, il en retira de
un profit plus réel. Le comte François de
alors directeur des droits-réunis, voulait voir
jeune poète, et lui donna un petit
son administration, en lui recom
venir que le dernier jour de chaque
rencontrait dans les bureaux à une autre
que, il le renvoyait en disant : « Mon cher
« mir, allez travailler, et ne venez pas ici
« votre temps. Si je vous ai donné
« c'est pour que vous ayez bientôt le
« vous en passer. » La famille de Dela
rait pu faire les sacrifices nécessaires pour
pût se livrer à son goût favori. Le généra
François de Nantes était donc un t
cieux ; aussi Casimir lui en garda-t-il
vie une profonde reconnaissance. Pour
la bienveillance qu'on lui témoignait, il
lut de se présenter aux concours académ
La première pièce qu'il composa dans
fut un épisode épique ayant pour titre *Ci
les XII à Narva*. L'Académie ne jugea son
vraie digne du prix, mais, y
qualités poétiques, elle accorda à sa
mention honorable. L'année sui
retra en lice pour le prix proposé à un p
Sur la découverte de la vaccine. Voula
son sujet en connaissance de cause, il d
des explications scientifiques au doct
set, et accompagna ce savant par
vaccinations autour de Paris. Le p
simir Delavigne fut remarqué pour
ses tableaux : néanmoins, le prix lui éch

ne fut jamais infidèle à cette
voix, qui revendiqua la pre-
mière du drapeau de la révolution,
et qui, tard salua, la première aussi, le
drapeau de ce même drapeau. Les
impressions, *Waterloo* et la *Dévastation*
n'ont pas tout d'abord imprimées;
quelque temps manuscrites,
elles furent de danger à faire preuve de
quelque chose enfin un éditeur osa les
publier d'une troisième, *Sur le*
départ des étrangers furent enlevées en
un instant universel que l'é-
dition dans les régions officielles.
qui, ancien fonctionnaire de
la ministre de Louis XVIII, appela
le jeune poète, et le nomma bi-
bliothécaire, où il n'y avait pas
de place. Casimir accepta cette fa-
veur bien utile en

plissait la salle, une foule nombreuse stationnait
sur la place du théâtre, et ses applaudissements
faisaient écho à ceux des spectateurs du dedans.
Picard se jeta dans les bras de Delavigne, et lui dit
avec effusion : « Mon cher Casimir, vous nous
« sauvez, vous êtes le fondateur du Second-Théâ-
« tre-Français. Jouissez bien de votre succès. Vous
« ferez sans doute encore de plus beaux ouvrages ;
« mais vous n'obtiendrez jamais un pareil triom-
« phe. » Ce n'était pas en effet seulement la jus-
tice rendue par un public ému au mérite de l'œuvre
dramatique, c'était l'élan de reconnaissance de
tout un peuple pour l'homme qui l'avait consolé,
relevé et vengé ; c'était un de ces inexprimables
entraînements que ne retrouvent jamais deux fois
ni le même homme ni la même foule.

Sous le coup du refus déguisé du Théâtre-
Français, l'auteur des *Vépres Siciliennes* avait
commencé un ouvrage destiné à livrer ses juges
aux railleries du public. Mais l'âme du poète
n'était capable ni d'un profond ni d'un long res-
sentiment. Sans abandonner son projet, il l'adou-

« ment frappe d'une lèpre morale, luttant contre sa destinée; et je voudrais en même temps que mon sujet me permit de déployer tout le luxe de la poésie orientale. » Ces idées le conduisirent à composer *Le Paria*. Il y travailla avec passion, et donna un soin particulier au style, surtout à celui des chœurs, que l'on a souvent rapprochés de ceux d'*Athalie*. *Le Paria* fut joué le 1^{er} décembre 1821, et ne reçut pas du public un moins favorable accueil que *Les Vêpres* et *Les Comédiens*. Comme œuvre dramatique, *Le Paria* est inférieur aux *Vêpres*; mais ce défaut est compensé par l'éclat et l'élevation de la poésie. L'auteur y plaide magnifiquement le principe de l'égalité native des hommes; c'était là une thèse peu faite pour plaire aux esprits qui gouvernaient alors la France. La censure avait déjà avant la représentation mutilé l'œuvre du poète; ce n'était point assez: on lui fit payer son succès par la suppression de ce modeste emploi de bibliothécaire de la chancellerie qu'un ministre plus éclairé lui avait accordé. Cette misérable vengeance émut vivement le public; le duc d'Orléans, alors empressé de saisir toutes les occasions de se montrer libéral, offrit à Casimir Delavigne la place de bibliothécaire du Palais-Royal. « Le tonnerre, écrivait-il au poète, est tombé sur votre maison; je vous offre un appartement dans la mienne. » Le poète accepta l'hospitalité si gracieusement proposée, et conserva toute sa vie cette modeste position. Pressé par quelques-uns des grands orateurs d'alors de rechercher l'honneur d'une élection parlementaire, sollicité par ses compatriotes du Havre d'accepter la candidature dans cette ville, il s'y refusa avec persévérance. Voué tout entier à la culture des lettres, il n'ambitionnait que les triomphes littéraires; et, détournant ses pas de la tribune politique, il alla heurter aux portes de l'Institut. Deux fois il s'y présenta, et deux fois il se vit repoussé pour faire place à des prélats. Une troisième vacance étant survenue, il ne voulut pas reproduire sa candidature. « Cette fois, dit-il, on m'opposerait le pape. » Il voulut du moins se venger, mais de la seule manière qui lui convint, par un nouveau triomphe. Le Théâtre-Français, regrettant ses rigueurs passées, venait spontanément se mettre à la disposition du jeune et victorieux écrivain. Delavigne répondit noblement aux démarches faites près de lui: il composa *L'École des Vieillards*, où Talma voulut avoir le principal rôle. On sait quel succès obtint cette comédie, jouée le 6 décembre 1823. À côté du grand acteur tragique, M^{lle} Mars apportait toutes les séductions de son talent; l'esprit, la finesse, la grâce du langage, l'intérêt dramatique, l'art des comédiens, tout se réunissait pour ravir les suffrages du public. L'Académie Française ne résista pas plus longtemps au sentiment général, et aussitôt qu'une nouvelle vacance se produisit, elle nomma Delavigne. La réception eut lieu le 7 juillet 1823; après

l'éloge obligé de son obscur prédécesseur, le comte Ferrand, Delavigne montra la valeur de la conscience en littérature. Comme il était lui-même la vivante démonstration de ce principe, il trouva pour le développer de nobles et dignes accents.

Les succès dramatiques n'avaient pas fermé le cœur de Delavigne aux émotions politiques. Entre *Le Paria* et sa réception à l'Académie, il avait eu des chants pour les grands événements accomplis autour de lui. Les premiers tressaillements de la liberté en Grèce et en Italie, la mort de Napoléon, de lord Byron, du général Foy lui avaient inspiré de nouveaux poèmes, auxquels il donna le nom de *Messéniennes*, déjà consacré par la voix populaire. Malgré les sentiments exprimés dans ces diverses pièces, le roi Charles X voulut faire acte de munificence envers le nouvel académicien: il lui fit offrir par M. de La Rochefoucauld une pension de douze cents francs, qui fut refusée avec fermeté, mais sans ostentation. Delavigne ne voulait rien accepter d'un pouvoir qu'il croyait ennemi des libertés publiques, qu'il avait déjà combattu et aurait peut-être à combattre encore. L'opinion sut gré au poète d'un désintéressement qui à cette époque déjà n'était pas chose commune. L'écrivain était arrivé au but de son ambition littéraire: le citoyen avait fait son devoir. Delavigne se donna le droit de laisser quelque temps reposer et d'aller chercher sous le ciel d'Italie un plus doux et des loisirs que lui commandaient sérieusement sa santé affaiblie. Il partit en tant le plan et le premier acte composé. Il avait écrit de la tragédie de *Les XI*, il avait promis le principal rôle à M^{lle} Mars. L'absence du poète, la mort de M^{lle} Mars, après un an de séjour en Italie, Delavigne ne put pas le succès des précédentes, soit que les jets en fussent moins populaires, soit que la faveur publique se tournât vers des d'un genre plus aventureux. Les *Nouvelles messéniennes* n'en sont pas moins re et par le fond des idées et par le n pression. Laisant inachevée la pièce o cer pour Talma, Delavigne écrivit *La P. Aurelie*, jouée le 6 mars 1828, comédie de finesse et d'élégance, mais bien l tion, et qui de tous les ouvrages u fut le plus froidement accueilli. Il e bientôt de cet échec par la tragédie *Fatima*, écrite pour le Théâtre-F transportée, par suite de quelques distribution, au théâtre de la Porte. ou elle fut représentée le 30 mai 11 alors dans tout le feu des grandes q raires dont furent marquées les der de la Restauration. Sans s'être en ressee de la liberté politique, l' vivement ému de la guerre

antiques. La majorité du public se pour ceux-ci, et leurs tentatives au ont tous les applaudissements de la admettre toutes leurs hardiesses, reconnaissait que certaines de leurs taient fondées, et il les acceptait dans e son goût. *Marino Faliero* fut son en dehors des règles de l'ancienne

grand et légitime succès couronna Lugier, chargé du principal rôle, y talent qui fit penser à Delavigne que it être remplacé et le porta à ter- et XI. Mais avant l'achèvement de grand événement s'accomplit. La ré- Joilliet renversa Charles X, et laissa trône le duc d'Orléans. La victoire amenait enfin le drapeau de la révo- pouvait être permis de croire qu'un véritable liberté allait commencer pour Delavigne donna à l'insurrection son *Parisienne*, qui un moment partagea a peuple avec *La Marseillaise*, et abandonnée par des motifs qui n'alté- les l'estime dont jouissait l'auteur. Il

notre *La Semaine de Paris* et *Le overre*. Quoique bien supérieures à *La e*, ces deux pièces eurent moins de rat. Delavigne résista avec fermeté à adances qui lui furent faites d'accep- tions politiques, et se remit à ses

s en reprenant *Louis XI*. Vers e 1833, il épousa M^{lle} Elisa de a avait connue en Italie et pour la e ven une vive sympathie. A la e, et il fut, stimulé par l'exemple e et de la Belgique, essaya de s'af- e de la Russie. Cet événement vigne le *Duc et de Kosciusko* et e ne, que les Polonais chantèrent e des combats héroïques ou e de la gloire. *Louis XI* fut e 1832; un an après, le 18 mai e la première représentation des e d'Edgard, que des hésitations de un moment retardée. Ces deux e trait plus franchement en- e des voies dramatiques, eurent e. Jusque-là Delavigne n'avait vers : la poésie semblait être sa

Sa santé s'étant altérée de e lui fut prescrit; il se retira a e charmante retraite, qu'il e de Vernon (Eure), sur un e des rives et les bords de la Seine, e de son inclination à son frère, e composer une comédie en e qu'il n'aurait moins de tra- e de l'idée, et au milieu e il écrivit *Don Juan* e 17 octobre 1833, et qui fut e triomphes. Ce n'avait été

là en quelque sorte qu'un passe-temps; la maladie ayant cédé momentanément, Delavigne revint à la poésie, et donna le 19 avril 1836 *Une Famille au temps de Luther*, tragédie en un acte, qui obtint un succès honorable. Moins de deux ans après, le 1^{er} octobre 1838, fut représentée *La Popularité*, comédie en vers, œuvre méritoire sans doute, et qui n'est pas indigne de son auteur, mais d'un genre vieilli et hors des habitudes du public. L'année suivante Delavigne prit sa revanche par *La Fille du Cid*, tragédie en cinq actes, jouée le 15 décembre 1839, où le poète, renonçant aux nouveaux effets introduits dans le drame, retourna au pur genre des maîtres de la scène française, et rencontra des inspirations qui rappellent le style de Corneille. Malheureusement, des travaux aussi persévérants avaient achevé de ruiner la santé de Delavigne. Réduit à ne plus sortir de chez lui, il s'occupait cependant encore de nouvelles compositions, *Le Conseiller rapporteur*, comédie en prose, représentée le 17 avril 1841; *Charles VI*, opéra, qu'il fit en collaboration de son frère Germain, et qui fut exécuté le 15 mars 1843. Enfin, il préparait une tragédie, *Melusine*, où il se proposait de tirer parti du fantastique, et qui était son œuvre de prédilection. Il l'avait complètement achevée dans son esprit, mais il n'eut le temps d'en écrire qu'un acte et demi. Le mal qu'il avait jusque alors combattu énergiquement prit rapidement une allure menaçante. Delavigne avait été obligé de vendre sa maison de La Madeleine. Scribe lui offrit son habitation de Montalais. Le poète alla y passer quelques mois, puis se rendit au château de Saint-Just, d'où il adressa de si touchants adieux à La Madeleine, située vis-à-vis, sur l'autre rive de la Seine. L'hiver s'approchait, et Delavigne, craignant que les rigueurs de la saison n'aggravassent la maladie, consentit à retourner en Italie. Il quitta Paris le 2 décembre 1843; arrivé à Lyon, il ne put supporter les fatigues du voyage, et se mit au lit. Le 11 décembre, tandis que, d'une voix défaillante, M^{me} Delavigne lisait un roman de Walter Scott pour distraire le malade, Delavigne cessa d'écouter, murmura quelques vers, et, laissant retomber sa tête en arrière, s'endormit de l'éternel sommeil. La nouvelle de cette mort prématurée causa une émotion générale. Le corps de Delavigne fut rapporté à Paris, dans sa résidence de la rue Bergère, n^o 5; le 19 décembre la dépouille mortelle du poète fut conduite au cimetière de l'Est, accompagnée par les plus hautes notabilités des lettres, des arts, de la politique; une voiture vide y représentait la royauté; la population se pressait sur le passage du cortège, manifestant sa sympathie et son estime par une attitude recueillie et des paroles émuës. Ce n'était pas seulement l'honnête homme, le citoyen courageux, le poète éminent dont la foule suivait les funérailles, c'était celles mêmes de l'amour des lettres,

« ment frappé d'une lèpre morale, luttant contre sa destinée; et je voudrais en même temps que mon sujet me permit de déployer tout le luxe de la poésie orientale. » Ces idées le conduisirent à composer *Le Paria*. Il y travailla avec passion, et donna un soin particulier au style, surtout à celui des chœurs, que l'on a souvent rapprochés de ceux d'*Athalie*. *Le Paria* fut joué le 1^{er} décembre 1821, et ne reçut pas du public un moins favorable accueil que *Les Vêpres* et *Les Comédiens*. Comme œuvre dramatique, *Le Paria* est inférieur aux *Vêpres*; mais ce défaut est compensé par l'éclat et l'élévation de la poésie. L'auteur y plaide magnifiquement le principe de l'égalité native des hommes; c'était là une thèse peu faite pour plaire aux esprits qui gouvernaient alors la France. La censure avait déjà avant la représentation mutilé l'œuvre du poète; ce n'était point assez: on lui fit payer son succès par la suppression de ce modeste emploi de bibliothécaire de la chancellerie qu'un ministre plus éclairé lui avait accordé. Cette misérable vengeance émut vivement le public; le duc d'Orléans, alors enpressede saisir toutes les occasions de se montrer libéral, offrit à Casimir Delavigne la place de bibliothécaire du Palais-Royal. « Le tonnerre, écrivait-il au poète, est tombé sur votre maison; je vous offre un appartement dans la mienne. » Le poète accepta l'hospitalité si gracieusement proposée, et conserva toute sa vie cette modeste position. Pressé par quelques-uns des grands orateurs d'alors de rechercher l'honneur d'une élection parlementaire, sollicité par ses compatriotes du Harre d'accepter la candidature dans cette ville, il s'y refusa avec persévérance. Voué tout entier à la culture des lettres, il n'ambitionnait que les triomphes littéraires; et, détournant ses pas de la tribune politique, il alla heurter aux portes de l'Institut. Deux fois il s'y présenta, et deux fois il se vit repoussé pour faire place à des prélats. Une troisième vacance étant survenue, il ne voulut pas reproduire sa candidature. « Cette fois, dit-il, on m'opposerait le pape. » Il voulut du moins se venger, mais de la seule manière qui lui convint, par un nouveau triomphe. Le Théâtre-Français, regrettant ses rigueurs passées, venait spontanément se mettre à la disposition du jeune et victorieux écrivain. Delavigne répondit noblement aux déclarations faites près de lui: il composa *L'École des Vieillards*, où Talma voulut avoir le principal rôle. On sait quel succès obtint cette comédie, jouée le 6 décembre 1823. À côté du grand acteur tragique, M^{lle} Mars apportait toutes les séductions de son talent; l'esprit, la finesse, la grâce du langage, l'intérêt dramatique, l'art des comédiens, tout se réunissait pour ravir les suffrages du public. L'Académie Française ne résista pas plus longtemps au sentiment général, et aussitôt qu'une nouvelle vacance se produisit, elle nomma Delavigne. La réception eut lieu le 7 juillet 1825; après

l'éloge obligé de son obscur prédécesseur, le comte Ferrand, Delavigne montra la valeur de la conscience en littérature. Comme il était lui-même la vivante démonstration de ce principe, il trouva pour le développer de nobles et dignes accents.

Les succès dramatiques n'avaient pas fermé le cœur de Delavigne aux émotions politiques. Entre *Le Paria* et sa réception à l'Académie, il avait eu des chants pour les grands événements accomplis autour de lui. Les premiers tressaillements de la liberté en Grèce et en Italie, la mort de Napoléon, de lord Byron, du général Foy lui avaient inspiré de nouveaux poèmes, auxquels il donna le nom de *Messéniennes*, déjà consacré par la voix populaire. Malgré les sentiments exprimés dans ces diverses pièces, le roi Charles X voulut faire acte de munificence envers le nouvel académicien: il lui fit offrir par M. de La Rochefoucauld une pension de douze cents francs, qui fut refusée avec fermeté, mais sans ostentation. Delavigne ne voulait rien accepter d'un pouvoir qu'il croyait ennemi des libertés publiques, qu'il avait déjà combattu et aurait peut-être à combattre encore. L'opinion fut gré au poète d'un désintéressement qui à cette époque déjà n'était pas chose commune. L'écrivain était arrivé au but de son ambition littéraire, le citoyen avait fait son devoir: Delavigne se droit de laisser quelque temps repos et d'aller chercher sous le ciel d'Italie un plus doux et des loisirs que lui commandaient sérieusement sa santé affaiblie. Il partit et tant le plan et le premier acte composé. Il ne revint, de la tragédie de *Louis XI*, avait promis le principal rôle à l'absence du poète, la mort eut. Après un an de séjour en Italie, Delavigne revint avec sept *Nouvelles Messéniennes*, qui pas le succès des précédentes, soit que jets en fussent moins populaires, soit que la faveur publique se tournât vers des d'un genre plus aventureux. Les *Nouvelles Messéniennes* n'en sont pas moins et par le fond des idées et par le ton de la pression. Laisant inachevée la pièce de ce pour Talma, Delavigne écrivit *La P. Aurelie*, jouée le 6 mars 1828, com de finesse et d'élégance, mais bien l'ion, et qui de tous les ouvrages fut le plus froidement accueilli. Il ne bientôt de cet échec par la tragédie *Faliero*, écrite pour le Théâtre-F transportée, par suite de quelques distribution, au théâtre de la Porte, ou elle fut représentée le 30 mai 1828, alors dans tout le feu des grandes raires dont furent marquées les dori de la Restauration. Sans s'être en resse de la liberté politique, l'vivement ému de la guerre de

tiques. La majorité du public se rallia à eux-ci, et leurs tentatives au profit de tous les applaudissements de la capitale furent toutes leurs hardiesses, et elles les acceptait dans son goût. *Marino Faliero* fut son premier succès hors des règles de l'ancienne tragédie, et légitime succès couronna Ligier, chargé du principal rôle, y eut qui fit penser à Delavigne que il était remplacé et le porta à ter-

XI. Mais avant l'achèvement de son événement s'accomplissait. La réputation renversa Charles X, et laissa le duc d'Orléans. La victoire venait enfin le drapeau de la révolution avait été permis de croire qu'un grand libérateur allait commencer pour Delavigne donna à l'insurrection son caractère, qui un moment partagea l'enthousiasme avec *La Marseillaise*, et annoncée par des motifs qui n'altèrent l'estime dont jouissait l'auteur. Il eut *La Semaine de Paris et Le*

cerre. Quoique bien supérieures à *La* ces deux pièces eurent moins de succès. Delavigne résista avec fermeté à ces qui lui furent faites d'accepter des propositions politiques, et se remit à ses travaux en reprenant *Louis XI*. Vers 1832, il épousa M^{lle} Elisa de Montcalm, connue en Italie et pour la première fois une vive sympathie. A la fin de l'année, stimulé par l'exemple de la Belgique, essaya de s'affranchir de la Russie. Cet événement eut pour lui de Kosciusko et de la Pologne, que les Polonais chanterent dans ces combats héroïques ou dans que de la gloire. *Louis XI* fut

représenté en 1832 : un an après, le 18 mai 1833, la première représentation des *Montcalm*, que des hésitations de moment retardées. Ces deux œuvres contrastaient plus franchement avec les voies dramatiques, eurent un succès. Jusque-là Delavigne n'avait écrit que la poésie semblait être sa seule s'occupant s'étant altérée de la poésie fut prescrit; il se retira à Montcalm et cherchant retraite, qu'il épousa de Vernon-Eure, sur un domaine près de la Seine, qui descendait jusqu'au fleuve. Delavigne donna à son frère, à composer une comédie en trois actes, intitulée *Montcalm*, au milieu de laquelle il écrivit *Don Juan* le 17 octobre 1833, et qui fut un grand triomphe. Ce n'avait été

là en quelque sorte qu'un passe-temps; la maladie ayant cédé momentanément, Delavigne revint à la poésie, et donna le 19 avril 1836 *Une Famille au temps de Luther*, tragédie en un acte, qui obtint un succès honorable. Moins de deux ans après, le 1^{er} octobre 1838, fut représentée *La Popularité*, comédie en vers, œuvre méritoire sans doute, et qui n'est pas indigne de son auteur, mais d'un genre vieilli et hors des habitudes du public. L'année suivante Delavigne prit sa revanche par *La Fille du Cid*, tragédie en cinq actes, jouée le 15 décembre 1839, où le poète, renonçant aux nouveaux effets introduits dans le drame, retourna au pur genre des maîtres de la scène française, et rencontra des inspirations qui rappellent le style de Corneille. Malheureusement, des travaux aussi persévérants avaient achevé de ruiner la santé de Delavigne. Réduit à ne plus sortir du chez lui, il s'occupait cependant encore de nouvelles compositions, *Le Conseiller rapporteur*, comédie en prose, représentée le 17 avril 1841; *Charles VI*, opéra, qu'il fit en collaboration de son frère Germain, et qui fut exécuté le 15 mars 1843. Enfin, il préparait une tragédie, *Méhusine*, où il se proposait de tirer parti du fantastique, et qui était son œuvre de prédilection. Il l'avait complètement achevée dans son esprit, mais il n'eut le temps d'en écrire qu'un acte et demi. Le mal qu'il avait jusque alors combattu énergiquement prit rapidement une allure menaçante. Delavigne avait été obligé de vendre sa maison de La Madeleine. Scribe lui offrit son habitation de Montcalm. Le poète alla y passer quelques mois, puis se rendit au château de Saint-Just, d'où il adressa de si touchants adieux à La Madeleine, située vis-à-vis, sur l'autre rive de la Seine. L'hiver s'approchait, et Delavigne, craignant que les rigueurs de la saison n'aggravassent la maladie, consentit à retourner en Italie. Il quitta Paris le 2 décembre 1843; arrivé à Lyon, il ne put supporter les fatigues du voyage, et se mit au lit. Le 11 décembre, tandis que, d'une voix défaillante, M^{me} Delavigne lisait un roman de Walter Scott pour distraire le malade, Delavigne cessa d'écouter, murmura quelques vers, et, laissant retomber sa tête en arrière, s'endormit de l'éternel sommeil. La nouvelle de cette mort prématurée causa une émotion générale. Le corps de Delavigne fut rapporté à Paris, dans sa résidence de la rue Bergère, n^o 3; le 19 décembre la dépouille mortelle du poète fut conduite au cimetière de l'Est, accompagnée par les plus hautes notabilités des lettres, des arts, de la politique; une voiture vide y représentait la royauté; la population se pressait sur le passage du cortège, manifestant sa sympathie et son estime par une attitude recueillie et des paroles émus. Ce n'était pas seulement l'honnête homme, le citoyen courageux, le poète éminent dont la foule suivait les funérailles, c'était celles mêmes de l'amour des lettres,

« nient frappé d'une lèpre morale, luttant contre sa destinée ; et je voudrais en même temps que mon sujet me permit de déployer tout le luxe de la poésie orientale. » Ces idées le conduisirent à composer *Le Paria*. Il y travailla avec passion, et donna un soin particulier au style, surtout à celui des chœurs, que l'on a souvent rapprochés de ceux d'*Athalie*. *Le Paria* fut joué le 1^{er} décembre 1821, et ne reçut pas du public un moins favorable accueil que *Les Vêpres* et *Les Comédiens*. Comme œuvre dramatique, *Le Paria* est inférieur aux *Vêpres* ; mais ce défaut est compensé par l'éclat et l'élevation de la poésie. L'auteur y plaide magnifiquement le principe de l'égalité native des hommes ; c'était là une thèse peu faite pour plaire aux esprits qui gouvernaient alors la France. La censure avait déjà avant la représentation mutilé l'œuvre du poète ; ce n'était point assez : on lui fit payer son succès par la suppression de ce modeste emploi de bibliothécaire de la chancellerie qu'un ministre plus éclairé lui avait accordé. Cette misérable vengeance émut vivement le public ; le duc d'Orléans, alors empressé de saisir toutes les occasions de se montrer libéral, offrit à Casimir Delavigne la place de bibliothécaire du Palais-Royal. « Le tonnerre, écrivait-il au poète, est tombé sur votre maison ; je vous offre un appartement dans la mienne. » Le poète accepta l'hospitalité si gracieusement proposée, et conserva toute sa vie cette modeste position. Pressé par quelques-uns des grands orateurs d'alors de rechercher l'honneur d'une élection parlementaire, sollicité par ses compatriotes du Havre d'accepter la candidature dans cette ville, il s'y refusa avec persévérance. Voué tout entier à la culture des lettres, il n'ambitionnait que les triomphes littéraires ; et, détournant ses pas de la tribune politique, il alla heurter aux portes de l'Institut. Deux fois il s'y présenta, et deux fois il se vit repoussé pour faire place à des prélats. Une troisième vacance étant survenue, il ne voulut pas reproduire sa candidature. « Cette », dit-il, « on m'opposerait le pape. » Il voulut du moins se venger, mais de la seule manière qui lui convint, par un nouveau triomphe. Le Théâtre-Français, regrettant ses rigueurs passées, venait spontanément se mettre à la disposition du jeune et victorieux écrivain. Delavigne répondit noblement aux démarches faites près de lui : il composa *L'École des Vieillards*, où Talma voulut avoir le principal rôle. On sait quel succès obtint cette comédie, jouée le 6 décembre 1823. A côté du grand acteur tragique, M^{lle} Mars apportait toutes les séductions de son talent ; l'esprit, la finesse, la grâce du langage, l'intérêt dramatique, l'art des comédiens, tout se réunissait pour ravir les suffrages du public. L'Académie Française ne résista pas plus longtemps au sentiment général, et aussitôt qu'une nouvelle vacance se produisit, elle nomma Delavigne. La réception eut lieu le 7 juillet 1825 ; après

l'éloge obligé de son obscur père (comte Ferrand), Delavigne montra conscience en littérature. Comme même la vivante démonstration d'il trouva pour le développer de nombreux accents.

Les succès dramatiques n'avaient ouvert de Delavigne aux émotions Entre *Le Paria* et sa réception il avait eu des chants pour les vœux accomplis autour de lui. Les tressaillements de la liberté en Grèce, la mort de Napoléon, de lo général Foy lui avaient inspiré poèmes, auxquels il donna le nom de *Messeniennes*, déjà consacré par la victoire. Malgré les sentiments exprimés dans ces pièces, le roi Charles X, voyant de munificence envers le nouvel élu, il lui fit offrir par M. de La Rochefoucauld une pension de douze cents francs, qu'il accepta avec fermeté, mais sans ostentation. Delavigne ne voulait rien accepter qu'il croyait ennemi des libertés publiques. Il avait déjà combattu et aurait pu le battre encore. L'opinion sur la question d'un désintéressement qui à cette époque n'était pas chose commune. L'écrivain au but de son ambition littéraire avait fait son devoir : Delavigne avait le droit de laisser quelque temps repos et d'aller chercher sous le ciel d'Italie plus doux et des loisirs que lui comptaient sa santé affaiblie. Il prit le plan et le premier acte de sa tragédie, de la tragédie de *Louise* avait promis le principal rôle à Talma. L'absence du poète, la mort emportée d'un an de séjour en Italie, De avec sept *Nouvelles Messeniennes* pas les succès des précédentes, so jets en fussent moins populaires. la faveur publique se tournait vers d'un genre plus aventureux. Les *Nouvelles Messeniennes* n'en sont pas moins restées et par le fond des idées et par le style. L'opinion. Laisant inachevée la pièce pour Talma, Delavigne écrivit *Aurélien*, jouée le 6 mars 1828, œuvre de finesse et d'élégance, mais bien tion, et qui de tous les ouvrages fut le plus froidement accueilli. bientôt de cet échec par la tragédie *Faliero*, écrite pour le Théâtre-Français, transportée, par suite de quelques distribution, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où elle fut représentée le 30 mai 1828. Alors dans tout le feu des grandes émeutes, les rires dont furent marquées les fêtes de la Restauration. Sans s'être vu ressuscité de la liberté politique, l'œuvre vivement émue de la guerre civile

malades. La majorité du public se pour ceux-ci, et leurs tentatives au dant tous les applaudissements de la admirent toutes leurs hardiesses, reconnaissait que certaines de leurs étaient fondées, et il les acceptait dans de son goût. *Marino Faliero* fut son à en dehors des règles de l'ancienne le grand et légitime succès couronna à Legier, chargé du principal rôle, y talent qui fit penser à Delavigne que avait être remplacé et le porta à ter- eus XI. Mais avant l'achèvement de grand événement s'accomplit. La ré- le Juillet renversa Charles X, et laissa trône le duc d'Orléans. La victoire ramenait enfin le drapeau de la révo- il pouvait être permis de croire qu'un véritable libéralisme allait commencer pour Delavigne donna à l'insurrection son Partisane, qui un moment partagea le peuple avec *La Marseillaise*, et abandonnée par des motifs qui n'alté- rait l'estime dont jouissait l'auteur. Il en outre *La Semaine de Paris* et *Le Lézard*. Quoique bien supérieures à *La*, ces deux pièces eurent moins de succès. Delavigne résista avec fermeté à tentatives qui lui furent faites d'accep- tations politiques, et se remit à ses études en reprenant *Louis XI*. Vers l'année 1839, il épousa M^{lle} Élie de qu'il avait connue en Italie et pour la- avait conçu une vive sympathie. A la que, la Pologne, stimulée par l'exemple de et de la Belgique, essaya de s'af- à long de la Russie. Cet événement Delavigne le *Dies iræ* de Kosciusko et à dire, que les Polonais chanlèrent à l'un dans ces combats héroïques où avait été de la gloire. *Louis XI* fut le 17 février 1832; un an après, le 18 mai 1833, eut la première représentation des *Et forward*, que des hésitations de avait un moment retardée. Ces deux Delavigne entraît plus franchement en- et nouvelles voires dramatiques, eurent à succès. Quoique la Delavigne n'avait la vers : la poésie semblait être sa amie. Sa santé s'étant altérée de la opus lui fut prescrit; il se retira à une, simple et charmante retraite, qu'il avait près de Vernon (Eure), sur un territoire fertile et les bords de la Seine, les rivières qui descendent jusqu'au fleuve. Il se consacrait de son insouciance à son frère, à composer une comédie en l'attente qui lui imposerait moins de tra- vaux. C'est ainsi que cette idée, et au milieu de ces occupations, il écrivit *Don Juan* qui fut le 17 octobre 1835, et qui fut son deux triomphes. Ce n'avait été

là en quelque sorte qu'un passe-temps; la maladie avait cédé momentanément. Delavigne revint à la poésie, et donna le 19 avril 1836 *Une Famille au temps de Luther*, tragédie en un acte, qui obtint un succès honorable. Moins de deux ans après, le 1^{er} octobre 1838, fut repré- sentée *La Popularité*, comédie en vers, œuvre méritoire sans doute, et qui n'est pas indigne de son auteur, mais d'un genre vieillit et hors des habitudes du public. L'année suivante Dela- vigne prit sa revanche par *La Fille du Cid*, tra- gédie en cinq actes, jouée le 15 décembre 1839; où le poète, renouant aux nouveaux effets intro- duits dans le drame, retourna au pur genre des maîtres de la scène française, et rencontra des inspirations qui rappelaient le style de Corneille. Malheureusement, des travaux aussi persévé- rants avaient achevé de ruiner la santé de Dela- vigne. Réduit à ne plus sortir de chez lui, il s'occupait cependant encore de nouvelles compositions, *Le Conseiller rapporteur*, co- médie en prose, représentée le 17 avril 1841; *Charles VI*, opéra, qu'il fit en collaboration de son frère Germain, et qui fut exécuté le 15 mars 1843. Enfin, il préparait une tragédie, *Méduse*, où il se proposait de tirer parti du fantastique, et qui était son œuvre de prédilection. Il l'avait complètement achevée dans son esprit, mais il n'eut le temps d'en écrire qu'un acte et demi. Le mal qu'il avait jusque alors combattu énergique- ment prit rapidement une allure menaçante. Delavigne avait été obligé de vendre sa maison de La Madeleine. Scribe lui offrit son habitation de Montalais. Le poète alla y passer quelques mois, puis se rendit au château de Saint-Just, d'où il adressa de si touchants adieux à La Made- leine, située vis-à-vis, sur l'autre rive de la Seine. L'hiver s'approchait, et Delavigne, crai- gnant que les rigueurs de la saison n'aggra- vassent la maladie, consentit à retourner en Ita- lie. Il quitta Paris le 2 décembre 1843; arrivé à Lyon, il ne put supporter les fatigues du voyage, et se mit au lit. Le 11 décembre, tandis que, d'une voix défaillante, M^{me} Delavigne lisait un roman de Walter Scott pour distraire le malade, Delavigne cessa d'écouter, murmura quelques vers, et, laissant retomber sa tête en arrière, s'endormit de l'éternel sommeil. La nouvelle de cette mort prématurée causa une émotion générale. Le corps de Delavigne fut rap- porté à Paris, dans sa résidence de la rue Ber- gère, n° 5; le 19 décembre la dépouille mortelle du poète fut conduite au cimetière de l'Est, ac- compagnée par les plus hautes notabilités des lettres, des arts, de la politique; une voiture vide y représentait la royauté; la population se pressait sur le passage du cortège, manifestant sa sym- pathie et son estime par une attitude re- cueillie et des paroles émuës. Ce n'était pas seu- lement l'honnête homme, le citoyen courageux, le poète éminent dont la foule suivait les funé- railles, c'était celles mêmes de l'amour des lettres,

du culte de ce qui est beau, vrai et bien. Après avoir raconté la vie de l'écrivain, nous devons faire connaître le caractère de l'homme. Nous emprunterons les lignes suivantes à la notice publiée par M. Germain Delavigne. « Casimir était un de ces hommes rares, à l'épreuve de la crainte, de l'intérêt ou de l'ambition. Aucun danger, aucune séduction n'aurait pu le pousser à un acte qu'il aurait regardé comme blâmable ou lui faire abandonner ce qu'il croyait noble et juste. Beaucoup ont connu sa bonté, mais bien peu ont pu se faire une idée de toute l'énergie de son âme. Honoré de l'amitié du souverain, jamais il ne demanda rien pour lui-même; mais, sans crainte d'être importun, il demanda bien souvent pour les autres, et jamais il n'éprouva un refus. Son cœur était ouvert à tous les sentiments tendres; aimant avec passion le travail et la retraite, les réunions intimes de la famille faisaient tout le charme de sa vie... Toujours animé d'une noble émulation, jamais il n'éprouva un sentiment de jalousie pour ses rivaux; il applaudissait avec transport à leurs travaux quand son goût était satisfait; dans le cas contraire, il gardait le silence.... Casimir avait un mode de travail qui lui était particulier. Quand, après de longues méditations, il avait arrêté un plan d'une manière définitive, il l'écrivait, mais ensuite il composait son ouvrage entier sans en écrire un seul mot. Lorsqu'un acte était fini, il me le récitait; si je lui adressais quelques observations critiques, il faisait des corrections, et par une disposition singulière de sa mémoire, le vers condamné s'effaçait, et il était remplacé par un vers nouveau, sans qu'il y eût jamais erreur ni confusion. »

Après la mort de Casimir Delavigne, sa famille réunit en un volume, sous le titre de *Derniers Chants*, un certain nombre de petits poèmes écrits et publiés à différentes époques, avec quelques autres jusque alors inédits, et de ce nombre un acte et demi de *Mélusine*. Ce recueil était précédé d'une notice biographique par M. Germain Delavigne, à laquelle nous avons fait pour cet article de fréquents emprunts. Les *Œuvres* de Casimir Delavigne ont eu de nombreuses éditions. Les meilleures éditions des œuvres complètes sont celles de Furne, 8 volumes in-8°; Paris, 1845; — de Didier, 6 vol. in-8°, 1846; — Charpentier, 4 vol. in-12, 1851; — Didier, 4 vol. in-12, 1854; — Didier, 4 vol. in-18, 1854. Le 16 novembre 1846 un buste de Casimir Delavigne, par David d'Angers, a été placé dans la première cour du collège Henri IV (lycée Napoléon); le 10 août 1852, sa statue en bronze, par le même artiste, a été solennellement inaugurée au Havre.

Frédéric Lock.

Germain Delavigne. *Notice sur Casimir Delavigne*, en tête de ses *Œuvres*. — Le *das*, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Babbe, *Biographie des Contemporains*. — *Magasin pittoresque*, t. XVI, p. 139, et

t. XXII, p. 118. — *Discours de réception* : Bouve et la *Revue* de M. Victor Hugo, nat. du 25 décembre.

AVI. aute que le 1^{er} Napoléon, et de sous la du mobilier de sa couronne. succès littéraires de son frère, il la carrière dramatique. M. Scribe a laborateur le plus habituel; et c'est de ces deux auteurs que l'on doit de belles ou charmantes pièces, principales : A l'Opéra : *La Mu* opéra, cinq actes; 1828; — *Robert* opéra, cinq actes, 1831; — *Charles* cinq actes; 1843; avec son frère C l'Opéra-Comique : *La Neige, ou le n* hard, opéra-comique, quatre *Le Maçon*, opéra-comique, trois *La Vieille*, opéra-comique, un à l'Odéon : *Le Valet de son* un acte; 1816; — au Vaudeville : *La Vaudeville* un acte; 1811; ce est pièce des deux auteurs; — *Thibault Champagne*, vaudeville historique; 1813; — *Le Bachelier de Salama* die-vaudeville, deux actes; 1815; — *Le* comédie vaudeville, deux act au Gymnase : *Le Colonel*, comédie un acte; 1821; — *Le Mariage en* 1821; — *Le vieux Garçon et la pel* 1822; — *L'Avare en goguettes*, id.; 1822; — *Le Diplomate*, o ville, deux actes; 1827; — *Le baron* id.; 1828; — *Les Nouveaux Jeux de l* *Hasard*, comédie-vaudeville, un act Alfred D

Dictionnaire de la Conversation. — *Revue* et *portative des Contemporains*. *Journal de la Librairie*.

DELBECQ (Jean-Baptiste), tamps flamand, né à Gand, 1840. Directeur d'une école d' qu'une médiocre fortune, il se cou vent aux plus rudes privations p une passion qu'il conserva toute de rechercher les anciennes est vouloir prouver que la gravure fut inventée en Flandre avant les e rentin Finiguerra, avant même les primées en Allemagne et qui por 1466. Il appuyait son opinion sur e épreuves portant des dates du trei mais dont on a toujours contesté l A ses détracteurs, cependant, il op nuscrit latin du quatorzième s de l'ancienne abbaye de Saint-H où se trouvent, à la place de i centaine de gravures au burin, e talent, l'une surtout, représentant dans le style de Martin Schren e mots : *actum Gandaci*. Delbecq

rest, en fit le sujet principal d'un
est, que malheureusement la
est pas de terminer. L'écriture
elle étant positivement de la fin
siècle, il en inférait que les gra-
ndes années époque, c'est-à-dire d'un
savant l'école allemande, qui au-
mentiers assésu faits à Gand. Del-
ber qui trait plusieurs de ces es-
quisses; une tête de Christ, la
x enlèvres, trois saints et saintes,
saint Jésus. Telle était l'ardeur de
finir sa collection que lors du
une vente d'estampes ayant été
est de chez lui pour s'y rendre,
les qui tombaient. La vente n'eut
de public; mais il attendit une
le de la salle, où il manqua d'être
é d'abus. Après sa mort, sa col-
lectionnait à plus de 9,000 pièces,
à Paris, en 1845, pour y être
plages, qui en est recherché, dé-
nombre de ces pièces, entre au-
tres premiers hommes, et Jésus
et saint Jean, chefs-d'œuvre
la quinzième siècle.

GUYOT DE FÈRE.

GUYOT DE FÈRE. — Dictionnaire de la

(Seuuccio), poète italien, vivait
milieu du quatorzième siècle. Il
Colonne et ami de Pé-
trange n'ont pas été recueillis.
séparément sous son nom que
est de Pétrarque; Venise, 1607,
est de Seuuccio se trouve dans
son ami. Léon Allacci en a
autres dans sa *Raccolta de'*
La bibliothèque du Vatican et la
sont de ce poète plusieurs pièces

— Crescimbeni, *Storia della*
Scrittori Fiorentini.

(Alphonse), historien français,
né vers 1540, mort le 8 février
Alphonse Delbene, patrice flo-
rence Buonacorsi, il témoignait
grande inclination pour l'état
saint l'abbaye d'Haute-Combe
plus tard contre celle de
par Henri III évêque d'Albi,
saint avec beaucoup de sa-
très-difficiles. On a de lui :
et vera ducum ori-
principibus simulque regum
Capeti ducta, Liber
1581, in-4°; — *Trac-*
Marchionum Go-
Sancti Egidii et Tho-
1607, 1607, in-8°; —
Alphonis Capeti origine
ad dignitatem regiam;

Lyon, 1595 et 1606, in-8°; — *De Regno Bur-*
gundia Transjuranis et Arelatis, libri tres;
Lyon, 1602, in-4°; Paris, 1606, in-4°. On lui a
attribué, mais à tort, les *Lettres à d'Espéron*,
1589, in-12, violent pamphlet en faveur de la
Ligue. Alphonse Delbene eut pour successeur à
l'évêché d'Albi un autre Alphonse Delbene, son
neveu. Celui-ci ayant pris part à la révolte du duc
de Montmorency, fut forcé de quitter la France.
Après la mort de Richelieu, il revint à Paris,
où il mourut, en 1651.

Sainte-Marthe, *Callis christiana*.

DELBENE (Alexandre), officier et diplo-
mate français, d'origine italienne, né à Lyon, en
1564, mort en 1613. Il entra de bonne heure au
service, et s'y distingua. Il fut blessé au siège de
La Rochelle en 1573, suivit Henri III en Pologne,
et servit sous les ducs de Guise et de Mayenne.
Il contribua à la réconciliation d'Henri IV avec
le saint-siège, et apporta au roi, campé devant
La Fère, l'absolution du pape. Henri IV donna
à Delbene le collier de l'ordre de Saint-Michel,
et le désigna pour être chevalier de l'ordre du
Saint-Esprit à la première promotion. La mort
seule de ce prince empêcha Delbene d'obtenir
cette distinction.

Morel, *Grand Dictionnaire historique*.

DELBENE (Benot), savant agronome Italien,
né à Vérone, le 29 mai 1749, mort le 7 dé-
cembre 1825. Se destinant à la magistrature, il
étudia d'abord la jurisprudence; mais à la mort
de son père il abandonna cette carrière, pour
s'adonner à la littérature et à l'agronomie. Afin
de se familiariser avec le latin, il traduisit dans
cette langue l'*Épique* de Thomas Gray *Sur un*
cimetière de village et la *Description d'un*
jardin anglais par Pindemonte. Il fit aussi
plusieurs traductions d'auteurs latins : celle de
Columelle établit sa réputation, qu'augmentèrent
encore les traductions des *Géorgiques* de Vir-
gile, de quelques *Épîtres* d'Horace, des *Di-*
alogues de Cicéron *Sur la Vieillesse*, des *Noce*
de Thétis et de Pélee par Catulle. Les plus im-
portants travaux de Delbene concernent l'agri-
culture. Son *Mémoire sur une nouvelle ma-*
nière de faire le vin obtint le prix à l'Acadé-
mie de Vérone; il en reçut un second pour sa
Dissertation sur la culture de quelques
plantes oléagineuses, qu'il proposait de natu-
raliser en Italie. Il remporta encore le prix
proposé par l'Académie de Capo-d'Istria *Sur la*
culture des oliviers. Une médaille d'or fut aussi
accordée par la Société des Géographes de
Florence à son mémoire sur la manière de
suppléer à la rareté des bois et de corriger
les inconvénients auxquels sont exposés les pays
trop boisés. Élu en 1797 secrétaire perpétuel de
l'Académie d'Agriculture, de Commerce et des
Arts de Vérone, il prononça les éloges de plu-
sieurs membres de cette Académie. On doit en-
core à Delbene deux mémoires sur l'agricul-
ture, en forme de dialogue entre Virgile et Rozier,

publiés dans les *Annales de l'Institut d'Italie*, et une dissertation *Sur l'origine de l'amphithéâtre de Vérone*.

Rabbe, Botscholla, etc., *Biographie universelle et portait des Contemporains*.

DELBREL (*Pierre*), homme politique français, né à Moissac, département de Tarn-et-Garonne, en 1764, mort vers 1832. Il suivait la carrière du barreau à l'époque de la révolution. Nommé en 1791 procureur de la Commune, il abandonna ses fonctions en 1792, pour s'enrôler comme volontaire. Un patriotisme si désintéressé lui mérita d'être élu membre de la Convention. Il y fit partie de la Plaine, et vota dans le procès de Louis XVI pour la mort avec sur-sis. Envoyé en 1793 comme représentant du peuple à l'armée du nord, il y rendit les plus importants services, notamment à la bataille d'Hondschoote (8 septembre 1793). Après cette affaire, Delbrel suivit l'armée à Lille, où il apprit que la place du Quesnoy s'était rendue aux armées coalisées, qui avaient déjà en leur pouvoir Condé et Valenciennes. Cambrai et Bouchain, dont les garnisons avaient été très-affaiblies par différentes sorties, étaient les seules places qui pussent arrêter la marche de l'ennemi. Sentant de quelle importance était leur conservation, il résolut d'y introduire de nouvelles troupes; entreprise difficile, puisque ces villes étaient entourées de tous côtés par l'armée ennemie. Il part avec un hussard déguisé, qui lui sert de guide, traverse le pays occupé par l'ennemi, et arrive heureusement à Cambrai, résolu à se renfermer dans la citadelle, si la place n'offrait plus de défense. De là il correspondit avec la municipalité et les officiers de Bouchain, et ranima leur courage. Cependant les ordres qu'il avait donnés furent fidèlement exécutés; une première tentative n'eut aucun succès, mais à la seconde on réussit à faire entrer six bataillons à Cambrai et un à Bouchain. Ce trait de dévouement sauva ces deux places, dont la perte aurait eu les plus funestes conséquences. Rappelé bientôt après par un décret de la Convention, il fut presque aussitôt envoyé dans les départements du midi, pour y opérer une grande levée de chevaux et organiser la cavalerie des armées d'Italie et des Pyrénées. Désigné ensuite, par décret spécial du 9 fructidor an II (26 août 1794), pour aller remplacer près de l'armée des Pyrénées orientales les représentants Millhaut et Soubrani, il prit part aux conférences qui amenèrent la capitulation du fort de Bellegarde, la seule des places françaises qui fût encore au pouvoir de l'ennemi. Le 27 brumaire an II (17 novembre 1794) eut lieu l'affaire de Saint-Sébastien, où le général Dugommier perdit la vie. L'armée se trouvait sans chef; Delbrel en prit momentanément le commandement, et prépara, par ses sages dispositions, la victoire remportée le 30 du même mois par le général Pérignon, qu'il avait nommé pour remplacer le général en chef. La capitulation du fort de Saint-Fernand, de

Figüères, qui se rendit avec dix mille hommes, la prise des places de Borton et d'Alcega, les suites de cette brillante affaire d'Espagne à signer la paix à Bâle, an III (22 juillet 1795).

Delbrel, n'ayant pas été conventionnel réélu au nouveau tiers, rentra dans ses foyers après la Convention, et devint président de la section de la ville de Moissac. En l'assemblée électorale de son département, fut élu député au Conseil des Cinq-Cents, où il occupa principalement de législatif, se distinguant surtout par son opposition rétrograde au Directoire. C'est sur son rapport que fut voté le 19 fructidor an VI sur la conscription. Lors de la fameuse séance du 10 août 1795, il monta l'un des premiers pour s'opposer aux projets du général Bonaparte, et fut en conséquence du nombre de députés exclus du corps législatif, qui furent condamnés à la déportation. Arrêté des consuls provisoires de la Convention, mais il parvint à se soustraire au décret en se cachant; Murat lui procura un asile, et obtint peu de temps après sa liberté. Delbrel se retira dans sa patrie, où il fut nommé commandant de la section de Moissac. Nommé en 1806 président de première instance de Moissac, il se retira en Suisse, le 11 mars 1818, et porta en Suisse une fausse application de la loi de 1816, lui permit enfin de rentrer en France après une carrière si active et si glorieuse. Il n'y obtint ni emploi, ni pension. La piété filiale put procurer quelque argent à son sort.

Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouv. des hommes célèbres*. — **DELBRÜCK** (*Jean-Frédéric*), théologien allemand, né le 22 août 1768, mort le 4 juillet 1845. Il fit ses études à Halle, où il fut professeur dans sa ville natale et à Berlin. De 1800 à 1809 il dirigea l'école de Prusse, et fut nommé ensuite conseiller privé. Il remplit encore pendant longtemps d'autres fonctions; en dernier lieu il eut la surveillance de Zeitz.

Conversations-Lexicon.

DELBRÜCK (*Jean-Frédéric*), philosophe allemand, frère du précédent, né le 12 août 1772, mort le 12 août 1845. Au sortir de ses études, qu'il termina en 1794, il fut instituteur privé, puis professeur à Klopstock. En 1809 il fut nommé conseiller de la cour, et occupa la chaire de philosophie pendant plusieurs années.

~~Wieder~~ unter der Aufsicht.

A. S. Y.

DELEAU (Nicolas), médecin français, né à Vézelize (Meurthe), le 29 avril 1797. Son aïeul, son oncle et son frère furent chirurgiens militaires, et lui-même suivit cette carrière en 1814, 1815 et 1816. Il vint ensuite à Paris, où il reprit ses études médicales, et fut reçu docteur en 1818. Il alla exercer quelque temps en Lorraine, et les maladies de l'oreille devinrent le sujet de ses études particulières et de ses expériences. Il fit voir, par plusieurs cures heureuses, qu'il est possible de guérir des sourds-muets de naissance, et publia à ce sujet un *Mémoire sur la perforation de la membrane du tympan* (Paris, 1822). Vers la même époque, il adressa à l'Académie des Sciences un *Mémoire sur l'art de sonder la trompe d'Eustache*; un autre mémoire, intitulé : *Description d'un instrument inventé pour rétablir l'ouïe dans plusieurs cas de surdité*; puis il publia, en 1826, un écrit ayant pour titre : *L'ouïe et la parole rendues à Honoré Trézel, sourd-muet de naissance*; — en 1827, de *Nouvelles Observations de guérison de sourds-muets*; — en 1828, un *Rapport sur les personnes qui ont recouru l'ouïe par ses soins*; — un *Tableau des Eléments de la Parole*; — un *Mémoire sur les causes et le traitement du bégayement*. Ces travaux obtinrent à leur auteur deux prix : l'un en 1826, le second en 1832, décernés par l'Académie des Sciences, qui decida qu'une somme de 6,000 francs serait allouée annuellement au docteur Deleau pour les frais de traitement et d'instruction de quatre jeunes sourds-muets confiés à ses soins sous la surveillance d'une commission. L'Académie conserve dans ses Archives un autre *Mémoire* de M. Deleau, sur l'emploi des *douches d'air dans le diagnostic, le pronostic et le traitement des maladies de l'oreille moyenne*. Plusieurs publications suivirent celles qui avaient fait connaître les intéressants travaux de ce médecin. En voici les titres : *Exposé d'une nouvelle Dactylogogie alphabétique, indispensable aux personnes qui veulent commencer l'instruction des sourds-muets*; 1830, in-8°; — *Introduction à des recherches pratiques sur les maladies de l'oreille qui occasionnent la surdité*, etc.; 1834, in-8°; — *Extrait d'un ouvrage intitulé Traité des Maladies de l'Oreille moyenne qui engendrent la surdité*; etc.; 1836, in-8°; — *Nouvelles Recherches physiques sur les éléments de la parole qui composent la langue française et sur leur application à la Nouvelle Dactylogogie alphabétique*, etc.; 1838, in-8°. Il a lu à l'Institut en 1848 un *Mémoire sur la culture des prairies élevées*, mémoire qui est inséré dans *Le Cultivateur*, numéro d'avril 1843; — en 1850

publiés dans les *Annales de l'Institut d'Italie*, et une dissertation *Sur l'origine de l'ampthéâtre de Vérone*.

Rabbe, Botjolin, etc., *Biographie universelle et portait des Contemporains*.

DELBREL (*Pierre*), homme politique français, né à Moissac, département de Tarn-et-Garonne, en 1764, mort vers 1832. Il suivait la carrière du barreau à l'époque de la révolution. Nommé en 1791 procureur de la Commune, il abandonna ses fonctions en 1792, pour s'enrôler comme volontaire. Un patriotisme si désintéressé lui mérita d'être élu membre de la Convention. Il y fit partie de la Plaine, et vota dans le procès de Louis XVI pour la mort avec sur-sis. Envoyé en 1793 comme représentant du peuple à l'armée du nord, il y rendit les plus importants services, notamment à la bataille d'Hondschoote (8 septembre 1793). Après cette affaire, Delbrel suivit l'armée à Lille, où il apprit que la place du Quesnoy s'était rendue aux armées coalisées, qui avaient déjà en leur pouvoir Condé et Valenciennes. Cambrai et Bouchain, dont les garnisons avaient été très-affaiblies par différentes sorties, étaient les seules places qui pussent arrêter la marche de l'ennemi. Sentant de quelle importance était leur conservation, il résolut d'y introduire de nouvelles troupes ; entreprise difficile, puisque ces villes étaient entourées de tous côtés par l'armée ennemie. Il part avec un hussard déguisé, qui lui sert de guide, traverse le pays occupé par l'ennemi, et arrive heureusement à Cambrai, résolu à se renfermer dans la citadelle, si la place n'offrait plus de défense. De là il correspondit avec la municipalité et les officiers de Bouchain, et ranima leur courage. Cependant les ordres qu'il avait donnés furent fidèlement exécutés ; une première tentative n'eut aucun succès, mais à la seconde on réussit à faire entrer six bataillons à Cambrai et un à Bouchain. Ce trait de dévouement sauva ces deux places, dont la perte aurait eu les plus funestes conséquences. Rappelé bientôt après par un décret de la Convention, il fut presque aussitôt envoyé dans les départements du midi, pour y opérer une grande levée de chevaux et organiser la cavalerie des armées d'Italie et des Pyrénées. Désigné ensuite, par décret spécial du 9 fructidor an II (26 août 1794), pour aller remplacer près de l'armée des Pyrénées orientales les représentants Milhaud et Soubrani, il prit part aux conférences qui amenèrent la capitulation du fort de Bellegarde, la seule des places françaises qui fût encore au pouvoir de l'ennemi. Le 27 brumaire an II (17 novembre 1794) eut lieu l'affaire de Saint-Sébastien, où le général Dugommier perdit la vie. L'armée se trouvait sans chef ; Delbrel en prit momentanément le commandement, et prouva, par ses sages dispositions, la victoire remportée le 30 du même mois par le général Pérignon, qu'il avait nommé pour remplacer le général en chef. La capitulation du fort de Saint-Fernand, de

Figüères, qui se rendit avec dix mille hommes, la prise des places de Borton et de les suites de cette brillante affaire d'Espagne à signer la paix à Bâle, an III (22 juillet 1795).

Delbrel, n'ayant pas été aux conventionnels réélus au nouveau tiers, rentra dans ses foyers après la Convention, et devint président de la ville de Moissac. En l'assemblée électorale de son district fut élu député au Conseil des Cinq-Cents, où il occupa principalement de législatif. Il se distingua surtout par son opposition rétrograde du Directoire. C'est sur son rapport que fut révoqué le 19 fructidor an VI sur la conscription. Lors de la fameuse séance du 10 août 1795, il monta l'un des premiers pour s'opposer aux projets du général Bonaparte. En conséquence du nombre de députés exclus du corps législatif, qui furent condamnés à la déportation, il fut arrêté des consuls provisoires de trois mois. Mais il parvint à se soustraire au décret en se cachant ; Murat lui donna un asile, et obtint peu de temps après sa liberté. Delbrel se retira dans son pays, où il fut nommé commandant national. Nommé en 1808 président de première instance de Moissac, place à la seconde restauration. Quelques jours, il revint siéger à la chambre des députés. Condamné à l'exil par la loi du 19 mai 1816, il se retira en Suisse. Le 11 mars 1818, et porta une fausse application de la loi du 1816, lui permit enfin de rentrer en France après une carrière si active et si méritée. Il obtint ni emploi, ni pension. La piété filiale put procurer quelque argent à son sort.

Arnault, Tony, etc., *Biog. nouv. des Contemporains*.
DELBRÜCK (*Jean-Frédéric*), théologien allemand, né le 22 août 1768, mort le 4 juillet 1831. Étudia la théologie à Halle, il fut professeur dans sa ville natale et à Berlin. De 1800 à 1809 il dirigea l'école de Prusse, et fut nommé ensuite conseiller privé. Il remplit encore plusieurs emplois ; en dernier lieu il eut la surintendance de Zeitz.

Conversations-Lexicon.

DELBRÜCK : *Jean-Frédéric*, philosophe allemand, frère du précédent, né le 12 août 1772, mort le 1818. Au sortir de ses études, qu'il termina en 1794, il fut instituteur privé où il connut Klopstock. En 1809 il fut nommé en qualité de conseiller d'État, et y occupa la

[illegible]

FÉLISSEN, musicien français, né à Paris, mort à Paris, le 6 janvier 1838. Avant comme musicien dans un régiment, il se rendit à Paris, vers 1810, pour le bazon. En 1790, directeur du théâtre de Monsieur, il remplit de premier bazon avec un professeur au Conservatoire de Paris, à l'époque de la fondation, il y resta jusqu'à 1810. Un bon son, dit Félicien, une voix pure, étaient les qualités indispensables; mais il manquait de force et d'expression. » Cet artiste fut aussi accompagnement pour deux battons; Paris, 1790; — *Concert principal, avec accompagnement*; 1800.

Wird mehr, das Musiciens.

Joseph (Victor-Joseph, DE CHAMPELLE), né à Douai, le 10 mars 1792, arriva au nord, de la Moselle et Meuse, se distingua aux combats de Fleurus, et gagna la Légion le grade de colonel ainsi que la Légion de l'Empire. Laisse (3 mai 1815) le commandement de la place de Fribourg de Figueres (Catalogne) et repoussa 10,000 Espagnols, ravitailla la place; et fut à la tête de sa petite troupe, de la Saarlé. Il fut promu au grade de général de brigade commandement de l'avant-garde de la grande armée. La bataille de Waterloo, les plus grands services de Buzen, avec quatre compagnies, il combattit 2,000 Russes dans une lutte des plus acharnées par lequel le 13^e corps de l'empereur Napoléon, fut attaché (17 mars 1815) au 1^{er} corps de Berri, puis au 1^{er} corps de l'armée, chef d'état-major général, et au titre de vicomte. Mis en retraite (1815), il fut définitivement

admis à la retraite le 11 juin 1832. Le nom de ce général est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

A. S. S. S. S.

Archives de la guerre. — Hatté, Bég. des Comb. milit. — Pict. et Cong., t. XX, XXI.

DELEAU (Nicolas), médecin français, né à Vénéclée (Mourthe), le 29 avril 1797. Son aïeul, son oncle et son frère furent chirurgiens militaires, et lui-même suivit cette carrière en 1816, 1818 et 1819. Il vint ensuite à Paris, où il reprit ses études médicales, et fut reçu docteur en 1818. Il eût étendu quelque temps en Lorraine, et les maladies de l'oreille devinrent le sujet de ses études particulières et de ses expériences. Il fit voir, par plusieurs cures heureuses, qu'il est possible de guérir des sourds-muets de naissance, et publia à ce sujet un *Mémoire sur la perforation de la membrane du tympan* (Paris, 1822). Vers la même époque, il adressa à l'Académie des Sciences un *Mémoire sur l'art de sonder la trompe d'Eustache*; un autre mémoire, intitulé : *Description d'un instrument inventé pour rétablir l'ouïe dans plusieurs cas de surdité*; puis il publia, en 1826, un écrit ayant pour titre : *L'ouïe et la parole rendues à Honoré Trézel, sourd-muet de naissance*; — en 1827, de *Nouvelles Observations de guérison de sourds-muets*; — en 1828, un *Rapport sur les personnes qui ont recouvré l'ouïe par ses soins*; — un *Tableau des Éléments de la Parole*; — un *Mémoire sur les causes et le traitement du bégayement*. Ces travaux obtinrent à leur auteur deux prix : l'un en 1826, le second en 1832, décernés par l'Académie des Sciences, qui décida qu'une somme de 6,000 francs serait allouée annuellement au docteur Deleau pour les frais de traitement et d'instruction de quatre jeunes sourds-muets confiés à ses soins sous la surveillance d'une commission. L'Académie conserve dans ses Archives un autre *Mémoire* de M. Deleau, sur *l'emploi des douches d'air dans le diagnostic, le pronostic et le traitement des maladies de l'oreille moyenne*. Plusieurs publications suivirent celles qui avaient fait connaître les intéressants travaux de ce médecin. En voici les titres : *Exposé d'une nouvelle Dactylogogie alphabétique, indispensable aux personnes qui veulent commencer l'instruction des sourds-muets*; 1830, in-8°; — *Introduction à des recherches pratiques sur les maladies de l'oreille qui occasionnent la surdité*, etc.; 1834, in-8°; — *Extrait d'un ouvrage intitulé Traité des Maladies de l'Oreille moyenne qui engendrent la surdité*; etc.; 1836, in-8°; — *Nouvelles Recherches physiques sur les éléments de la parole qui composent la langue française et sur leur application à la Nouvelle Dactylogogie alphabétique*, etc.; 1838, in-8°. Il a lu à l'Institut en 1848 un *Mémoire sur la culture des prairies élevées*, mémoire qui est inséré dans *Le Cultivateur*, numéro d'avril 1843; — en 1850

France, des intérieurs. Il peignit aussi, dans des éditions publiques et des rues qui ornent ses tableaux sont : Van Herp, d'Antoine Palamède, me et d'autres. Vers la fin de sa vie à Armerysen, en Zélande; il y mourut, et y mourut. Depuis que l'argent les éloges qu'a accordés à celle de Bye, souhaitait que ses œuvres en France, le Musée du d'Art de deux de ses productions : *Les Jours et Les Jours de ballon*. Il avait de lui : *La Salle du Bâtiment*, pendant l'assemblée des, avec des figures de Pierre Stee-son, un *Tableau d'architecture* Anvers, *Le Temple de la Paix*, de Théodore Booyermans, et, une *Vue de plusieurs palais* dans la même genre, et les por-tes et de sa femme, à Rotterdam. Delen sont en général bien finis; la est grandiose, la perspective est brillante. J. K.

des Peintres bel.

DELEN (Octave), littérateur belge, né en 1804. Il étudia le droit à l'université de Louvain. Il débuta d'abord au barreau, mais entra ensuite dans la carrière de journaliste. Il commença depuis lors tous ses écrits à l'étude de l'histoire et de la géographie. Il occupa actuellement le poste de légation et de consul à Londres. On a de lui : *Les Jours de Bon, précédée d'un récit de Flandre*, depuis les origines; (sans date) in-8°; *Les Jours de Bon*, faite sur le texte de la Bible, a été insérée dans les *Bibliothèques de Tiel-Ulenspiegel*, de *Les Jours de Bon*, depuis les origines et amusantes inventions, dédiée aux bibliophiles, de rapprochements sur ce personnage; *Les Jours de Bon*, depuis les origines, 1835, in-8° de 90 pag., réimp. seulement, réimp. en 1848, avec des additions bibliographiques par Lauters; — *Les Jours de Bruges*, depuis les origines jusqu'au dix-septième siècle, in-8°; — *Les Traditions de Flandre*, Lille, 1834, in-8°; *Les Jours de Bon*, traduit pour la première fois en français d'un texte flamand du douzième siècle par J.-M. Willems, augmenté de ce qu'ont écrit au dix-septième siècle du Renard, Bruxelles, 1838, in-8°; — T. XIII.

— *Vision de Tondalus, récit mystique du treizième siècle*; tirée à 100 exemplaires, par la Société des Bibliophiles de Mons; — *La Belgique illustrée par les arts, les sciences et les lettres*; 1841, in-8°; — *Galerie des Artistes brugeois depuis J. Van Eyck jusqu'à aujourd'hui*; — *De l'Origine des Flamands, avec une esquisse de la littérature flamande*; imprimé à Gand, en 1818, par le baron Keverberg; — *La Châsse de sainte Ursule, gravée au trait par Ch. Onghena*, d'après J. Memling, avec texte; Bruxelles, 1841, grand in-fol.; — *Description bibliographique et analyse d'un livre unique, qui se trouve au Musée britannique*, par Tridace Nels Théodore, gentilhomme breton; au Meschacé, Chancel Ouartil, York-Street, 1840, grand in-8°; — *Macaronians, ou mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe*; Brighton Gemis (imp. de Crapelet, à Paris), 1852, in-8°; — *Old Flanders*, 2 vol., écrits en anglais, et reproduisant des légendes flamandes. De concert avec M. Gustave Brunet, de Bordeaux, M. Delepierre a publié en outre une collection anonyme sous le titre de *Bibliothèque bibliophilique facétieuse*, tirée à 66 exempl., pour le commerce, sous le pseudonyme des frères Gébeodé; in-12. FRAN. DUM.

Documents particuliers.

DELESSPINE (Pierre-Jules), architecte français, né à Paris, le 11 octobre 1766, mort en 1825. Il était issu de trois générations d'architectes distingués. Mansard était un de ses ancêtres. Il alla perfectionner ses études à Rome et dans quelques autres contrées de l'Europe. A son retour, la ville de Paris lui confia divers travaux. Le marché des Blancs-Manteaux est un de ses ouvrages. Il a été membre du jury d'architecture de l'École royale des Beaux-Arts, membre du Conseil des bâtiments civils, et l'un des membres de la quatrième classe de l'Institut. Il a publié en 1818 : *Le Marché des Blancs-Manteaux*, suivi du *Tombeau de Newton*; 1828, in-fol., un texte et 15 planches.

GUYOT DE FÉRET.

Rabbe, Biographie contemporaine.

* DELESSERT (Étienne), financier français, chef de famille, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. D'une famille protestante établie à l'étranger à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, mais revenue en France en 1735, il se fixa à Paris sous le ministère du cardinal de Fleury, où il se plaça bientôt au premier rang des capitalistes et des chefs d'entreprises commerciales. Il ne se fit pas moins remarquer par ses fondations philanthropiques et par le concours qu'il prêtait à celles dont il n'était pas le créateur. Il institua deux écoles primaires à l'usage des enfants de la religion réformée, fit établir la première compagnie d'assurances contre l'incendie et la Caisse d'escompte, dont il fut administrateur. C'est à Étienne De-

lessert que Louis XVI confia le soin d'employer plusieurs millions, qu'il lui avançait à cet effet, à relever le commerce des soies, frappé dans sa prospérité par la guerre d'Amérique. Ce philanthrope éclairé recevait chez lui les contemporains que distinguaient leur génie ou leurs vertus.

Ch. Dupin, *Discours prononcé au Conservatoire des Arts et Métiers*. — *Moniteur*, 1847.

DELESSERT (*Benjamin*), industriel, financier et philanthrope français, fils d'Étienne Delessert, né à Lyon, le 14 février 1773, mort à Paris, le 1^{er} mars 1847. Il n'eut qu'à marcher sur les traces de son père pour se faire un nom dans la finance et dans l'industrie; seulement il agrandit sous ce double rapport l'héritage paternel. Il visita d'abord avec son frère aîné l'Angleterre et l'Écosse. « Édimbourg alors, dit M. Charles Dupin, était dans le plus grand éclat de sa gloire scientifique et littéraire; elle méritait à juste titre le beau surnom d'Athènes du Nord. » Il suffit en effet de citer les Hume, les Robertson, les Adam Smith et les Stewart, pour justifier cet éloge. Les deux derniers écrivains surtout témoignèrent à Benjamin Delessert la plus grande bienveillance. En Angleterre, il fut introduit auprès de James Watt, qui « portait à ce moment à la perfection, ajoute M. Ch. Dupin, le grand établissement de Soho près Birmingham, dans lequel pendant sa vie il a construit un ensemble de machines à vapeur équivalant à la force d'un million d'hommes. Watt s'occupait de faire servir l'invention qu'il avait tant perfectionnée à la mise en jeu des mécanismes d'Arkwright pour la filature du coton: il commençait la grandeur de Manchester et l'opulence de l'empire britannique. » Benjamin Delessert eut le bonheur, pendant un tiers de siècle, de compter le créateur des machines à vapeur parmi ses amis. A Windsor il fit une autre précieuse rencontre, celle de Deluc, correspondant de M^{me} Étienne Delessert et auteur des *Lettres sur l'histoire de la terre*, qui initia le jeune voyageur à la grande question de la conciliation des faits géologiques récemment acquis à la science avec le texte biblique. A son retour en France, Benjamin Delessert étudia quelque temps à l'École d'Artillerie de Meulan, d'où il sortit avec le grade de capitaine; il fit ensuite la campagne de Belgique sous Pichegru, et fut nommé aide de camp du général Kilmaine. Il se distingua en plusieurs rencontres, particulièrement au siège de Maubeuge; nommé commandant d'Anvers par intérim, il allait s'élever plus haut dans la hiérarchie militaire, lorsque son père, empoisonné pendant la terreur, et à la suite de la mort de son fils aîné, rappela Benjamin pour lui confier la direction d'une maison déjà haut placée dans le monde commercial et financier. Jeune encore, mais prudent et ferme, il justifia la confiance paternelle; aussi se trouva-t-il en mesure de figurer en tête des capitalistes qui firent au premier consul un prêt de douze mil-

lions destinés à suppléer à la pénurie du trésor public; il n'avait pas trente ans que, par une exception qui donne une idée de la notoriété qu'il avait acquise, il fut nommé régent de la Banque de France, et il garda pendant près d'un demi-siècle ces fonctions. On lui doit en partie l'adoption des principes de prévoyance qui président aux opérations de cette grande institution.

L'industrie proprement dite ne dut pas moins au zèle intelligent de Benjamin Delessert. Il fallait apprendre à la France à se passer de certaines denrées du dehors, des sucres d'abord, du coton ensuite. Delessert établit en 1801 à Passy une raffinerie de sucre, où on ne se contenta pas d'introduire les procédés les plus parfaits connus alors, mais on y mit en usage des perfectionnements nouveaux; « on y fit, dit M. Charles Dupin, un habile emploi de vapeur: on y ménagea plus avantageusement les sucres, on y égoutta les mélasses, on y sursecula le sucre, on y canala les résidus jusqu'au réservoir, on y tarda vingt-et-une autres raffineries fabriques dans plusieurs provinces, à l'instar de celle de Passy. Le premier Delessert sut extraire en grand et cristalliser le sucre de betterave jaune, et les autres. Napoléon vit dans Benjamin Delessert un homme d'honneur, et en 1812 il le nomma pair. Benjamin Delessert ne se contenta pas de faire gagner sa vie à l'ouvrage; il moralisa: c'est ainsi qu'il mena dans les ateliers la source de désordre et de misère. Ce qu'il avait fait pour le sucre, il le fit pour le coton; il établit une école pour prouver par l'application, fait remarquer M. Charles Dupin, la possibilité pour la France de mettre elle-même les cotons que réclament ses manufactures. Cinquante ans, continue ce savant (dans le *Conservatoire des Arts et Métiers*), les fabrications françaises où le coton comme matière première ne sont d'être citées. Aujourd'hui les manufactures mettent en œuvre plus de six millions de francs, de soie, de laine, de coton, jusqu'à la mousseline. Néanmoins, les manufactures de France même sont devenues plus grandes, puisque des 60 millions de francs de coton brut mis en œuvre il y a cinquante ans, on en met aujourd'hui la totalité des exportations pour net 2 millions de francs.

L'étude de la botanique et de l'histoire naturelle et les œuvres philanthropiques des délassements de Benjamin Delessert ne l'empêchèrent pas de s'occuper à peine au moment où J.-J. Gautier, un herbier modestement connu, lui offrit un herbier modeste, m

le la main qui le forçait. Enrichi
Delessert, cet herbier devint en-
fin de Benjamin Delessert une des
Sections. On en jugera par ce seul
à demi-siècle cet herbier s'aug-
mentait collections formées par des
voyageurs étrangers ou fran-
çais, botaniste passionné, fluit par
les herbiers spéciaux, formant un
où l'on comptait 86,000 espèces.
Il avait une bibliothèque de bo-
taniques ouvrages publiés sur cette
dans les peuples et dans toutes les
du musée des plantes, il éleva
lebratologique, où l'on comp-
quillages, subdivisés en 25,000
lesquelles 1,200 coquilles non
Un conservateur spécial veillait
les vastes dépôts scientifiques,
sagement au public studieux. Les
min Delessert, devenus légat-
aires, ont pris l'engagement au-
sine des Sciences, dont il fut l'un
ces, de continuer cette hospita-
la richesse à l'étude. C'est à
pour la botanique et la con-
se rapportent deux publications
Benjamin Delessert concourut; la
plante: *Icones selectæ plantarum
Systemate universalis ex herbariis
musæi, præsertim ex Lessertianis*. Pgr. Decandolle, ex
seminibus, à Turpin delinçat
Benjamin Delessert; Paris, 1820-
gr. in-4°, contenant chacun 100
leur voulait que le prix du livre
pour le rendre accessible aux sa-
vants de ces ouvrages à pour objet
il a pour titre: *Recueil de co-
quilles décrites par Lamarck dans
sa Zool. Anim. sans ver-
sion, figures*; Paris, 1842, gr.
planches et un texte explicatif
Chenu. Benjamin Delessert en-
toutes les entreprises littéraires
utiles; on peut citer parmi les
ce genre l'*Anatomie* du docteur
à peintre Jacob. Sa haute position
nécessairement aux grands
de la politique contemporaine.
En 1815, colonel de la 3^e légion de la
penninsule, mais patriotiquement
étranger, il fut destitué
de Waterloo par Louis XVIII,
à l'armée nommé officier de la Lé-
gion. Représentant des intérêts com-
munes jugé conseiller, comme mem-
bre du conseil général du com-
té appelé à la députation en 1815
à Paris; puis de 1817 à 1824,
à 1842 l'année opposition mo-
dérée gauche. Parmi les propo-

sitions émises de son initiative, on remarque
celle qui tendait à abolir la peine de mort. Il
vota avec les 331 députés dont l'opposition
amena l'explosion des événements de 1830.

Les œuvres philanthropiques ou d'utilité publi-
que découvrent une autre face de sa vie : outre
qu'il contribua à moraliser les masses en de-
mandant la suppression des loteries et des jeux,
on lui doit encore la fondation de sociétés et
établissements philanthropiques de prévoyance :
celle de la Société d'Encouragement pour l'Indus-
trie nationale et celle de la Caisse d'épargne,
dont il suivit pendant vingt ans le développe-
ment. A sa mort on comptait en France 330
caisses d'épargne, possédant ensemble 150 mil-
lions. Sa dernière pensée fut consacrée à réali-
ser un acte de bienfaisance : il destina une somme
de 150,000 fr. à répartir en livrets de 80 francs
entre 3,000 ouvriers. Les propriétés, la prospérité
des caisses d'épargne lui tenaient assez à cœur
pour qu'il eût son ambition à n'avoir que cette
seule épigraphe : *Et gl' l'un des fondateurs des
caisses d'épargne*. Une des coutumes les plus
touchantes de Benjamin Delessert, c'était de
donner des étrennes aux enfants malades dans
les hôpitaux et aux enfants trouvés. On lui re-
proche d'avoir appuyé la mesure de la suppres-
sion ou au moins de la diminution des tours de
dépôt et le déplacement des enfants abandonnés.
Il a pu se tromper sur une question dont on n'a
pas encore la solution; mais il est évident qu'au-
cun motif d'inhumanité ne pouvait guider en
cette occasion Benjamin Delessert; peut-être
pensait-il que cette double mesure diminuerait
le nombre et surtout la mortalité de ces malheu-
reux enfants. Outre les ouvrages cités, on a de
B. Delessert : *Des Avantages de la Caisse d'é-
pargne et de prévoyance*; Paris, 1835, in-18;
— *Almanach de la Caisse d'épargne et de
prévoyance offert aux déposants du sixième
arrondissement de Paris*; Paris, 1837, in-18;
— *Le Guide du Bonheur*; 1840 : livre souvent
réimprimé et qui mérite d'être lu; — *Fondations
qu'il serait utile de faire*; Paris, 1847, in-8°.

V. ROSENWALD.

Son frère, François, longtemps chef de la
maison de banque Delessert et député, fut mem-
bre de l'Institut, administrateur des caisses d'é-
pargne, régent de la Banque de France. Il pro-
tégea aussi les sciences et les arts. — Son fils
Benjamin, né en 1807, fut membre de l'Assem-
blée constituante, et s'est signalé par le zèle tra-
ditionnel de sa famille pour les arts et les sciences.
La photographie, qu'il a encouragée des premiers,
lui doit de précieuses publications.

Disc. pron. au Conserv. des Arts et Métiers, par M. Char-
les Dupin, 1847. — *Notice sur M. Benj. Delessert*, par
M. d'Argout, dans le *Journal des Economistes*, XVII,
296. — Flourens, dans les *Mém. de l'Acad. des Sciences*.

DELESSERT (Gabriel), homme politique
français, frère de Benjamin, né à Paris, en 1786.
Capitaine-adjoint de la garde nationale de Paris,

plus tard adjudant-commandant sous les ordres des maréchaux Moncey et Masséna, et du général Durosnel, il se signala à la bataille de Paris, le 30 mars 1814, et au combat de Saint-Cloud. Il fut ensuite jusqu'en 1830 un des associés de la maison de banque qui porte son nom. En 1831 il obtint le titre de général de brigade de la garde nationale. Successivement préfet de l'Aude et d'Eure et Loir, où il exerça ses fonctions avec autant de zèle que de modération, il fut ensuite de 1841 à 1848 préfet de police de la ville de Paris. M. Gabriel Delessert était un administrateur intègre, dont tous les partis estiment la loyauté du caractère. L'administration municipale lui est redevable de plusieurs améliorations importantes. On a de lui : *Collection officielle des ordonnances de police de 1830 à 1844*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°.

Son fils, *Edouard*, né en 1828, a accompagné M. de Sauley dans son expédition à la mer Morte. Il a publié : *Voyage aux villes maudites et six semaines dans l'île de Sardaigne*; 1855, in-12.

Lesur, *Ann. Hist.*, 1808-1844. — *Dict. de la Convers.*

DELESTANG (Louis-Charles-Nicolas), statisticien français, né à Mortagne, le 23 avril 1756, mort en 1830. Il fut nommé en 1801 sous-préfet de sa ville natale. On a de lui : *Chorographie de l'arrondissement de Mortagne*; Mortagne, 1803, in-8°; — *Notice statistique de la sous-préfecture de Mortagne, pour servir de suite et de rectification à la Chorographie*; Mortagne, 1810, in-8°.

Quecard, *La France littéraire*.

DELESTRE ou **DELAITRE** (François), auteur de mémoires sur la révolution française, né à Neufchâtel, en Normandie, en 1766, mort en 1798. Il entra dans les ordres, et devint principal du collège de sa ville natale. Ayant refusé en 1791 de prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut forcé de se réfugier en Angleterre. Il eut l'imprudence de rentrer en France, et fut déporté à Cayenne, où il mourut. Il laissait des Mémoires, qui furent publiés par son neveu, sous ce titre : *Six années de la révolution française, ou précis des principaux événements correspondant à la durée de ma déportation, de 1792 à 1797 inclusivement*; Paris, 1819, in-8°.

Aime Guillou, *Martyrs de la Foi*, t. I.

* **DELESTON**, en latin **DELESTRÆUS** (Hugues), vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Ψυχαια*; Paris, 1599, in-8°; — *Discours français sur les diverses occurrences et nécessités de ce temps*; ibid., 1610, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehr.-Lex.*

DELEUZE (Joseph-Philippe-François), naturaliste français, né à Sisteron, au mois de mars 1753, mort à Paris, le 31 octobre 1835. Nommé en 1795 aide-naturaliste au Muséum d'Histoire Naturelle, Deleuze concourut avec les professeurs de cet établissement à la rédaction des

Annales du Muséum d'Histoire Naturelle. Il eut bientôt le tort de négliger ses premiers travaux pour s'adonner à une science aussi conjecturale que le magnétisme animal. L'enthousiasme de Deleuze pour les rêves de Deslons et de Mesmer a été tourné en ridicule par le spirituel critique Hoffmann. En 1814 Deleuze fut nommé censeur du *Nain Jaune*. En 1828 il devint bibliothécaire du Muséum d'Histoire Naturelle. On a de lui : *Les Amours des Plantes*, poème en quatre chants, traduit de l'anglais de Darwin; Paris, 1799, in-8°; — *Les Saisons de Thompson*, poème, traduct. nouvelle, précédée d'une notice sur la vie et les écrits de cet auteur; Paris, 1801, in-8°; — *Eudoxe, entretiens sur l'étude des sciences, des lettres et de la philosophie*; Paris, 1810, 2 vol. in-8°; — *Histoire critique du magnétisme animal*; Paris, 1813, 2 vol. in-8°; — *Réponse aux objections au magnétisme*; Paris, 1817, in-8°; — *L'auteur d'un ouvrage intitulé : S et prestiges des Philosophes du siècle*; Paris, 1818, in-8°; — *Notice de description du Muséum royal d'Histoire Naturelle*; Paris, 1823, 2 vol. in-8°; — *Pratique sur le Magnétisme animal*; Paris, 1825, in-8°; — *Lettre à messieurs de l'Académie de Médecine sur la réalité du Magnétisme animal*; Paris, 1825, in-8°. On doit encore à Deleuze des notices et dissertations insérées dans le *Muséum d'Histoire Naturelle* : — nombre d'articles dans les *Annales de philosophie* et dans la *Bibliothèque des rapports généraux des travaux Philanthropiques*, des articles littéraires dans plusieurs journaux.

Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains*.

DELEUZE. Voyez **FRAXINUS**.

DELEYRE (Alexandre), littérateur né aux Portets (Gironde), en janvier 1757, le 27 mars 1797. Il fit ses études à Paris, et eut le dessein d'entrer dans la vie ecclésiastique; mais il se fit distinguer par sa jeunesse; délivré des liens monastiques, il se fit distinguer parmi ce qu'on appelle philosophes, et après avoir été d'une outrec, il affecta l'indifférence. En 1801

il fut nommé membre de la commission pour la mort du roi Louis XVI. En 1795 au Conseil des Anciens, et fut de l'Institut, classe des Sciences littéraires. On a de Deleyre : *Annales de philosophie de Bacon, avec sa vie*, 1755, 3 vol. in-8°; — *Le Père de Famille*, ou trad. de l'Italien de Goldoni; Paris, 1758 et 1762, in-12; — *Le véritable héros*, comédie en trois actes, trad. de Goldoni; Paris, 1777, in-12; — et plusieurs

DELFINO (*Jean*), doge de Venise, mort le 11 juillet 1361. Il appartenait à une des plus illustres familles de la république. Envoyé en qualité de providiteur au secours de Trévise, assiégée par les Hongrois, il parvint à se jeter dans cette place, et la défendit avec succès. Sur ces entrefaites le doge Gradenigo mourut. Le 8 août 1356. On avait besoin d'un homme de guerre à la tête des conseils de la république, les suffrages se réunirent sur Jean Delfino; mais il était enfermé dans Trévise, et il devenait difficile même de lui faire parvenir l'avis de sa nomination. On demanda un sauf-conduit au roi de Hongrie, qui le refusa; mais Jean Delfino parvint à s'échapper. Son gouvernement ne fut qu'une suite de malheurs. En 1357 les Hongrois enlevèrent presque toutes les places de la Dalmatie et de l'Istrie, et les Vénitiens furent forcés d'implorer la paix. Le roi Louis de Hongrie exigea que la république renoncât pour toujours à la Dalmatie et rendit toutes ses places depuis le golfe de Quarnero, au-dessous de Fiume, jusqu'à Du-

razza, qui est près de l'entrée de l'Adriatique. C'était demander le sacrifice d'un littoral de plus de cent lieues et d'une multitude d'îles et de ports. Si dures que fussent ces conditions, les Vénitiens se décidèrent à les accepter, et le traité fut signé le 18 février 1358. Il fut stipulé que le doge cesserait de prendre le titre de duc de Dalmatie et de Croatie, et que s'il arrivait que le roi de Hongrie eût à soutenir une guerre maritime, la république de Venise devait lui fournir, aussitôt qu'elle en serait requise, une flotte de vingt-quatre galères, dont il payerait l'armement et l'entretien. Il était triste pour Jean Delfino d'avoir été élevé au dogat pour avoir le malheur d'attacher son nom au traité de Zara. Il en ressentit un violent chagrin. Il perdit la vue, et mourut bientôt après.

DARA, *Histoire de la République de Venise.*

DELFINO (Pierre), théologien italien, né à Venise, en 1444, mort le 16 janvier 1525. Il eut pour professeur de langue latine l'habile philologue Pierre Parieoni de Rimini, et s'appliqua d'abord avec beaucoup de goût et d'ardeur à l'étude des belles-lettres et à la lecture des auteurs profanes; mais il les abandonna bientôt pour les auteurs ecclésiastiques. Il entra à dix-huit ans dans l'ordre des Camaldules. Son mérite et sa naissance l'élevèrent rapidement aux premières dignités de son ordre: il en fut élu vicaire général en 1479 et général en 1480. Les soins et les embarras inséparables de cette charge l'en dégoûtèrent au bout de quelque temps, et il voulut s'en démettre. Il en fut empêché par le cardinal de Sicone, son ami intime et protecteur des Camaldules. Mais cette démission, qu'on ne voulut pas accepter alors, on l'exigea plus tard de lui. Une des congrégations de l'ordre des Camaldules demanda en 1503 une réforme d'après laquelle Delfino devait renoncer à sa place. Il s'y refusa, et sa résistance suspendit quelque temps cette affaire, qui recommença à s'agiter en 1513. On adopta alors un des principaux points de la réforme proposée, et cette décision fut approuvée par le pape Léon X. Delfino résista encore quelque temps, et ne donna sa démission qu'en 1515, après avoir gouverné l'ordre des Camaldules en qualité de général pendant trente-cinq ans. On a de lui : *Epistolæ*; Venise, 1524, in-fol. Ce recueil, divisé en douze livres, ne contient que les lettres écrites par Delfino pendant son généralat. Lui-même a pris soin de les revoir, pour faire plaisir à Jacques de Brescia, camaldule, prieur d'Oderza dans le Trévise. Ces lettres sont extrêmement rares, et cette rareté fait leur plus grand mérite. « Elles ne sont considérables, dit l'auteur du *Menagium*, ni par la diction, qui est entièrement monacale, ni par l'importance des faits, si on en excepte trois ou quatre, telles que celle du 12 juillet 1501, à Pierre Barocci, évêque de Padoue, touchant un orage qui fit bien du fracas dans la chambre d'Alexandre VI; une autre, où il raporte l'his-

toire du supplice de Savonarole d'un peu différente de celle de Jean de la Mirandole. Les lettres de cette sorte clair-samées. Les trois quarts de bons religieux de l'ordre des Camaldules ne contiennent qu'une morale frivole et peu intéressante; » 242, *quæ in editis desiderant*. *Camaldulensibus eruit Mabillon* trouvent dans le troisième tome de PP. Martenne et Durand, intitulé *Scriptorum et Monumentorum C*ris, 1724, in fol. Ces lettres ne sont intéressantes que les premières; il y a plupart que des détails d'affaires peu importants; — *Oratio ad Letificem M.*, à la suite des lettres. Ce discours ne donne pas une grande idée de Delfino. On trouve dans PP. Martenne et Durand une notice de Delfino par l'abbé Eusèbe qui contient des particularités curieuses.

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des illustres*, t. XV.

DELFINO (Frédéric), médecin italien, né à Padoue, en 1477, mort à Venise, en 1547. Après avoir exercé la médecine à Venise avec tant de succès qu'il fut élu maître de l'Université, Delfino remplaça, en 1521, logo dans la chaire d'astronomie, et y resta jusqu'à sa mort. On a de lui *et refutur aquæ maris, subtili disputatio*; — *De Motu octavarum Annotationes in tabulas Alph* Liber de phænomenis sublunari nomica parallaxi; les deux premiers traités seulement ont été imprimés en 1559, in-fol.; Bâle, 1577, in-fol.

Papadopoli, *Historia Gymnasii Patavii* — Tiraboschi, *Storia della Letteratura* partie I.

DELFINO (Joseph), amiral vénitien, vers 1650. En 1654, pendant la guerre de la Turquie, il fut chargé de défendre les Dardanelles avec seize vaisseaux et huit galères. Il fut vaincu par les Turcs, et se réfugia dans le détroit. Le 6 août, il fut tué par les Turcs. On a de lui : *De la défense de Constantinople pendant quinze ans*. On a aussi de lui : *De la défense de la Turquie*; mais, soit que l'auteur n'eût pas eu assez de succès, soit qu'il eût eu trop de succès, son ouvrage n'a pas été imprimé. On a aussi de lui : *De la défense de la Turquie*; mais, soit que l'auteur n'eût pas eu assez de succès, soit qu'il eût eu trop de succès, son ouvrage n'a pas été imprimé. On a aussi de lui : *De la défense de la Turquie*; mais, soit que l'auteur n'eût pas eu assez de succès, soit qu'il eût eu trop de succès, son ouvrage n'a pas été imprimé.

se des ennemis, et gagnèrent la hâte, sortit ainsi en milieu de l'après-midi, et son armée vaincue qui lui restait, et n'ayant de tous côtés, sans voiles, nuit, il parvint à se dégager et à rejoindre son camp.

de Paris, Br. XXIX, 21, 12.

(Jean), général vénitien, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Proclamé des Vénitiens de 1694 à 1699, se de Venise contre les Ottomans, leurs fortresses turques, notamment de Gialat, à laquelle le duc attaquait l'importance qu'il envoyait pour la garnison de vingt mille hommes; mais dispersés et tués en pièces. Delfino ne réussit, quoiqu'il eût repoussé avec trois petites armées turques venant de cette forteresse. Il était promu de la Merde lorsque la Porte signa une armée considérable contre sa flotte, qui n'avait à sa disposition mille hommes et une flotte de onze à huit vaisseaux de ligne, vit fronder de cent mille Turcs, commandés par le vizir, et secondés par une flotte de six à sept mille auxiliaires de galères; mais il avait plus besoin de soldats que de navires. Il était évident que mille hommes il ne pouvait pas résister à une armée de douze mille hommes à défendre les principales, qui entièrement ouvert aux dévastations ennemies. Dans l'été de 1714 Corinthe, Nauplie de Romanie, Modon, tombèrent au pouvoir des Turcs. Les Turcs reconquérèrent si facilement Delfino avec sa flotte rôdait au large, se présentant toujours aux places, qui ne lui donnaient que des secours. Tantôt évité, tantôt par le capitain-pacha, sans jamais une bataille, il laissa prendre Corinthe de Cérigo, fit sauter les forteresses, et ramena enfin dans la mer, qui n'avait pas combattu. Le lendemain, qui était le premier jour de la guerre, s'en prit à Delfino, mais sans être puni.

de la République de Venise.

(Jean), poète italien, né à Venise, mort à Udine, le 20 juillet 1699. Élève de Jérôme Gradischi, il lui succéda, et fut élu cardinal en 1667. Il composa plusieurs tragédies : *Cleopâtre*, *Antiochus*. « Sans être exemptes de défauts, dit Tiraboschi, elles égalaient le style et la conduite de ceux du siècle précédent. » Il fut publié. La *Cleopâtre* fut représentée trois fois dans le vol. III

du *Teatro Italiano* de Noddi. Un Hollandais les fit toutes paraître à Utrecht, en 1730; mais cette édition, faite sur une mauvaise copie, est fort défectueuse. Comino en donna une excellente, d'après les manuscrits originaux, avec un discours apologétique de ces tragédies par le cardinal Delfino lui-même : *Le Tragedie di Giovanni Delfino, senatore veneziano, poi patriarca d'Aquila e cardinale; col dialogo apologético dell'autore non più stampato*; Padoue, 1733, grand in-4°. On a encore de Delfino Six *Dialogues philosophiques*, en vers, insérés dans le recueil intitulé : *Mucellanea di varie opere*; Venise, 1740, t. I. « L'auteur, dit Tiraboschi, s'y montre très-versé dans la philosophie moderne, sans renouer entièrement aux préjugés de l'ancienne, et le style n'en est pas aussi noble ni aussi pompeux que celui de ses tragédies. »

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII.

DELFINO (Jean-Pierre), théologien italien, né à Brescia, en 1709, mort en 1770. Il étudia la théologie, et le droit à Venise, et fut nommé archiprêtre de Saint-Zénon. On a de lui : *Il tempio di Dio, o sia la giustificazione dell'uomo, simboleggiata nella fabbrica di un tempio materiale, dedicata a Clemente XIII*; Brescia, 1760, 1767; — *Ragionamento in cui si propone il vero sistema per riformare il clero, e in un con esso è fedele in confutazione del sistema proposto dell'autor del libro intitolato Del Celibato*; dans les *Opuscoli scientifici e filologici* de Calogera.

Dictionnaire Historique, crit. et litt.

* DELFINO, en latin *Delphinus* (César-Pierre-Michel), publiciste italien, natif de Parme, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *De Summo Romani Pontificis Principatu*, Venise, 1547, in-4°; — *De Proportionibus Papae ad concilium et de utroque ejus Principatu*; Parme, 1550, in-4°.

Catalogue de la Bibl. imper. de Paris. — Adelung, suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* DELFINO (Dominique), encyclopédiste italien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Sommario di tutte le Scienze*; Venise, 1556, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

DELFT (Gilles de). Voyez DELPHUS.

DELFT (Jacques WILLEMSZON, c'est-à-dire *Fils de Guillaume*), peintre hollandais, né à Delft, en 1619, mort le 12 juin 1661 (1). Il fit

(1) C'est le dernier représentant d'une intéressante famille d'artistes, à propos de laquelle les biographes modernes ont commis d'étranges confusions, qui proviennent de ce que tous ont mal copié Descamps, qui avait lui-même assez mal traduit Campo-Weyerman et Houbraken. Ainsi l'article de la *Biographie Michaud*, édition 1813, est conçu de telle sorte que Jacques, né en 1619, serait mort en 1701, c'est-à-dire dix-huit ans avant sa naissance, et se trouverait être à la fois son propre grand père et son propre petit-fils. Le premier dont Houbraken et Campo-Weyerman fassent mention est Jacques Willemsz Delft, bon peintre de portrait, qui périssait à Delft en 1593 (Lebrun *Galerie des Peintres Flamands, hollandais et allemands*) transformé cette date en celle de 1570, prise probablement dans Descamps, qui la met, on ne sait pourquoi, en marge de l'article collectif qu'il

dans son art de tels progrès que ses œuvres, dit Campo-Weyerman, purent être comparées à celles de son grand-père. Il peignit en pied et de grandeur naturelle les échevins et prévôts et les maîtres des corps de métiers de Delft. Ces tableaux, peints d'une manière magistrale, furent endommagés par l'explosion d'une poudrière, et remplacés par Jacques, près de celui de son grand-père, dans le musée de Delft, après qu'il les eut également réparés. Jacques fut conseiller et maître de port de Delft, et y mourut le 12 juin 1661, ainsi que le prouve l'épithaphe citée par Houbracken, et qui était gravée sur le tombeau que la veuve de Jacques lui fit élever par Pierre Rijks, maître sculpteur. Nous regrettons que cette épithaphe touchante soit trop longue pour être rapportée ici.

J. K.

Descamps, Houbracken, etc., *Peintres hollandais. — Documents inédits.*

* **DELIBERATORE** (Nicolo), peintre de l'école romaine, né à Foligno, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. En compagnie de Pietro Mazzaforte, il peignit en 1461, pour l'église Saint-François de Cagli, un beau tableau qui leur fut payé la somme, alors considérable, de cent quinze ducats d'or. Un autre tableau, sur lequel on lit le nom de *Nicolo*, et que la ressemblance du style fait attribuer à Deliberatore, se trouve dans l'église de *San-Venanzio* à Camerino; il représente sur fond d'or trois petits sujets évangéliques, et *Jésus-Christ sur la croix, entouré de plusieurs saints*. L'inscription est ainsi conçue : *Opus Nicolai Fulignati; MCCCCLXXX.* E. B.—x.

Colucci, *Antichità Picene.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Ticozzi, *Dizionario.*

* **DELICADO** (Antoine), littérateur portugais, natif d'Alvito, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Adagios portugueses reducidos a lugares communs*; Lisbonne, 1651, in-4°, et 1785, in-8°.

Barbosa Machado, *Bibl. Lusit.* — *Summario da Bibl. Lusit.*, I.

* **DELICADO** (François), littérateur espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui : *Los tres libros del caballero Primaleon y polendos su Hermano*,

composé à toute la famille. Au temps de Descamps, on conservait encore dans les *Butes* de Delft les restes d'un tableau où Jacques Willems avait réuni les *Portraits d'une compagnie d'arquebusers*. Ce tableau, endommagé par l'explosion d'une poudrière, le 12 octobre 1664, fut réparé par le petit-fils de l'auteur Jacques-Willems destina de bonne heure aux arts ses trois fils, Corneille, Roch et Guillaume. Lebrun, formant un seul nom des deux premiers, fait *Jacques-Willems* père de *Corneille et Roch*, Corneille l'aîné, après avoir reçu de son père les premiers éléments de la peinture, acheva l'étude de son art sous la direction de Corneille l'ainé, de Harlem, devint, au dire de Houbracken, un bon peintre dans le genre portraitiste. Le second, Roch, fut un habile portraitiste. Guillaume, le troisième, se livra à la gravure en taille-douce, et y acquit une habileté qui fait rechercher encore, dit Descamps, ses planches par les amateurs. Il épousa la fille de Michel Mierzevit, bon peintre de portraits, dont il grava les principales productions. C'est de ce mariage que naquit, en 1619, ce Jacques Willemszoon.

hijos del emperador Palmerin de Oliva, traducidos da griego en romance castellano; Venise, 1534.

Gordon de Prezel, *Bibl. des Romans.*

DELICHÈRES (Jean-Paul), archéologue français, né en 1752, à Aubenas (Ardèche), mort dans la même ville, le 1^{er} décembre 1820. Jurisconsulte et littérateur distingué, il fut successivement maire de sa ville natale, procureur-syndic de son district, administrateur de son département, député au Conseil des Cinq Cents et président du tribunal de Privas. Les antiquités, surtout celles de son pays, furent l'objet particulier de ses études. On a de lui les dissertations suivantes : *Notice historique du département de l'Ardèche*; — *Dissertation sur le monument de Mithras qui existe à Boury-Saint-Andéol*; — *Dissertation sur l'Hercule gaulois, dans laquelle on indique au bourg de Desgnes le premier monument qui lui fut élevé par les Romains*. Il laissa en manuscrit quelques ouvrages sur la philologie comparée et sur les idiomes de la France méridionale.

Revue encyclopédique, t. XXV, p. 287.

* **DELICADO** ou **DELBADO** (François), prêtre et médecin espagnol du seizième siècle. Il a laissé un opuscule intitulé : *El Modo di adoperare el legno de India occidentale, salutifero remedio a ogni piaga e mal incurabile, et si guarisce el mal françoso* (La manière de se servir du bois de l'Inde occidentale, remède salutaire pour toutes les plaies et maux incurables, et l'engendrer le mal français); Venise, 1529, in-4°, très-rare. M. G.

Brunet, *Manuel du Libraire.*

DELBADO (Jean-Pinto), poète, vivait dans la première moitié du seizième siècle; il appartenait à la religion israélite réfugié en France. Il composa un volume qui a pour titre : *Poema della reina. Lamentacion de Jeremia, Istoria de varias poesias* (Rouen, 1627). P. qu'il dédia au cardinal de

Wolf, *Bibl. Hb.*

* **DELBADO** (...), comique

Pepe Hillo, fameux lauréat (1770. Il fut tué dans un de ces combats auxquels il aimait à se livrer. On a de *romaquia, o arte de torrear a caballo*; Madrid, 1804, in-8°, avec 30

Brunet, *Manuel du Libraire.*

DELILLE-RAFFENAU, *Voy DELILLE* (L'abbé Jacques), né à Aiguës-Perses, en Auvergne (1738, mort à ... le 1^{er} ... naturel, il n'eut ... viègre de cent é ... On le plaça au ...

L'Auvergne est féconde en illustrations, naître dans les temps anciens Verdingfort, Apollinaire, et plus tard Gerbert, Domat, Fénélon, d'Assas, Desvies, Marmontel, Marivaux et le frère historien de Barante.

rye parut a propos. Dans
dix-huitième siècle, l'étude
mes, les controverses, la po-
des novateurs s'emparaient
ains. et le public demandait
de l'action dans
vives contre les
esprits supérieurs
règne de ce bon
le talent qu'un moyen, et
l'indulgence pour les for-
on commençait à s'apercevoir
perfection n'est qu'un talent
les derniers chefs-d'œuvre de
n'avait jeté un vif éclat ;
passé de mode, la poésie
le nombre des écrivains
: les sciences exactes,
philosophiques occupaient le
; mais aucun poète ne retrou-
grand siècle. Au milieu de

l'apparition d'un vrai talent, accueillit le nouveau
poète, et la voix imposante de celui qui tenait à
bon droit le sceptre de la littérature pria l'Aca-
démie Française, à l'insu de Delille, de donner
le premier fauteuil vacant à l'interprète de Vir-
gile, qui fut en effet admis sans opposition.
Louis XV n'approuva point l'élection, en allé-
guant la jeunesse de Delille, qui n'avait que trente-
deux ans. Ce prétexte cachait un motif qu'on
n'osait avouer. Deux ans plus tard Delille fut
réélu avec Suard, refusé comme lui; il succédait
à La Condamine. L'existence aventureuse du sa-
vant voyageur fournit à la poétique imagination
du récipiendaire un sujet dont il profita habile-
ment : son discours de réception obtint un grand
succès. Delille n'était alors que simple professeur
de troisième. La Harpe acquit beaucoup d'honneur
en faisant publiquement remarquer l'inconve-
nance du contraste de la haute élévation du poète
avec ses humbles fonctions, qui l'obligeaient à dic-
ter des thèmes aux enfants. On l'appela au profes-
sorat du Collège de France. Il ouvrit avec éclat

sait pleinement de son régime tutélaire; et pourtant l'activité sans repos de l'esprit français, son ardent désir de nouveautés lui faisaient caresser des idées de réforme et de perfectionnement; il s'abandonnait aux merveilleuses utopies d'un siècle qui, rassasié de biens réels, en recherchait le complément dans les illusions. Interprètes des sentiments publics, toutes les œuvres littéraires prêchaient la réforme. Le poème des *Jardins* n'était guère militant; il n'invoquait en vers harmonieux que l'innocente réforme des bosquets symétriques et des avenues droites; mais la renommée de l'auteur, la nouveauté du sujet, attirèrent l'attention universelle. Cette production originale d'un grand talent produisit une vive sensation: on la vanta avec chaleur, on la critiqua sans mesure. Quoique cette œuvre eût augmenté nos richesses poétiques, il faut l'avouer, l'ensemble en est défectueux, plusieurs parties en sont faibles, un peu communes; mais elle brille de beautés du premier ordre.

Parmi les littérateurs de la dernière moitié du dix-huitième siècle, nul ne fit plus ample récolte de gloire et de faveurs que Delille. L'un des princes français, dont l'intelligence ne s'élevait pas dans les régions littéraires, mais qui avait le sentiment de la considération due aux arts, le comte d'Artois, fit donner au poète des *Jardins* l'abbaye de Saint Séverin (benefice simple de trente mille livres de rente). Delille passa de la gêne à la richesse, sans changer de ton, de mœurs, ni de goût; il a fidèlement peint son caractère dans un des poèmes qu'il publia quand la tempête révolutionnaire lui eut enlevé ce qu'il devait au prince; sa reconnaissance s'accrut envers son bienfaiteur auguste et malheureux.

Je fus pauvre longtemps, sans accuser les dieux.
Je fus riche un moment, sans être plus heureux.
Je me vis entouré de jouissances vaines,
D'un luxe embarrassant, de tracas et de peines.
A mon premier état le destin m'a rendu:
J'avais bien peu gagné, j'ai donc bien peu perdu.

Les temps qui précédèrent la catastrophe de 1789 furent l'époque la plus heureuse de la vie de Delille: son esprit, son caractère étaient faits pour la société d'alors. Ses manières de l'homme du monde, son facile enjouement, son esprit piquant et vif, sa causerie aimable, le faisaient rechercher par les hommes les plus distingués. Chaque cercle se le disputait; et lui, toujours prêt à payer sa dette, répondait à profusion des traits d'esprit, comme l'arbre sème ses fruits dès qu'il est secoué. Quoiqu'il eût de la justesse et de la solidité dans le jugement, il se livrait à une insouciance juvénile, qui cachait l'homme de mérite sous une tenue d'enfant. On admirait son talent, mais on se divertissait de son naïf abandon. On l'a vu parfois, dans ses promenades sans but, rencontre par des personnes empressées de lui parler et qui le déridaient à monter dans leur voiture. Tout entier à la conversation, qu'il animait de ses saillies, il ne s'apercevait

qu'en descendant de voiture qu'il était à la campagne. La choyé, flêté, obéi des dames, qui exerçaient un grand le poétique abbé, il oubliait le rapt procurait que de l'agrément, et il vi abandonné à un doux rêve.

(Observateur du monde qu'il a si h semblait exister dans une sphère a froissements de la rivalité et de l'env ses principes de loyauté et de biei conservant la dignité de l'homme d avait avec un tact exquis ménager t d'autorité qui pouvait troubler son i montel a justement dit :

L'abbé Delille, avec son air enfant.

Sera toujours du parti triomphant.

Cela fut vrai jusqu'au jour où d événements le forcèrent de faire tat. On ne change point le caractère, d les grandes crises et les attaques d retrempe l'âme amollie. Delille l bientôt. L'art difficile de la causerie, le délicat et noble avaient été révélés dans cette société d'élite parisienne ger n'imita jamais qu'imparfaiten.

La célèbre M^{me} Geoffrin, dont le rendez-vous de tous les person par le rang et le mérite, eut la ue dans ses débuts l'aimable poète; eile à son indigence des secours qu'il n'ac et dont il a dignement consacré le so son dernier poème.

Aux offres de la bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais.
Mais en refusant les bienfaits
J'ai gardé ma reconnaissance.

Delille se fit de puissants et generet comte de Choiseul-Gouffier le décide dans son ambassade à Constantinople ce voyage d'Orient que le chantre d *nation* s'inspira à l'aspect de lieux en poésie et en grands souvenirs. l demeura une année entière sur les ri phore, exprimait son admiration pou contrée dans des lettres que la France plus vif intérêt. Chaque jour, dis jeunait en Asie et dinait en Europe.

Delille revint à Paris vit une d'élite se prasser à ses côtés, ou sa tique reproduisait dans ses récits l enchanteurs qu'il avait admirés. Sa grandisssant sans cesse. Mais l'orage d l'anarchie succède à l'ordre, le trôn tous les droits, tous les titres a détruits. Delille perdit sa fortune, ce ce revers avec la sérénité inaltérable dont les aspirations s'élevaient bien avantages matériels. Aucun pouvoi lui ravir sa renommée; il se voyait environné de ruines; il ne plaquait trie. Cependant, traîne devant les t tres sanglants de la demagogie, son le perdre; mais il fut effacement.

équivalant d'un ouvrier maçon, lui-même cet homme persuada ses terribles ne pas leur tous les poètes, il était même utile d'en composer, ne serait-ce que pour s'écarter. L'argument parut bon, mûri.

Religieux point de la France dans sa souffrance; d'autres, inspirés par un devoir de s'exiler à principes fugitifs; lui, eut le courage de quitter la patrie expirante. Dellile de 33 une périlleuse épreuve. agissant qui gouvernait la France, l'Autriche, dans sa soif de mourir le rétablissement de l'Étre souverain avait aussi brisé le trône. Dellile, avec désir d'offrir quelque chose de nouveau, Robespierre, jouant le rôle de nouveau orateur, voulut même inaugurer l'acte de la dignité reconnaissante. On ordonna à Dellile de vers l'Étre suprême et de l'âme.

Il réfléchit. Étonné, mais calme, il se calma, et composa le dithyrambe, dans la fronde des saturnales, dans l'effusion annonçant la chute de Dellile, appelé au conseil, lui-même.

Dellile emporta le tonnerre,
Il emporta les étoiles,
L'empire de la terre,
L'âme des immortels!
Lui, victorieux passagers,
L'âme des regards paternels,
L'âme aux rives étrangères,
Vous êtes immortels!

Il croyait dans ces vers entendre
Contre lui et ses complices, fut
Le poète vengeur anticipait leur
Bien, dit le président; mais le
De vous de publier ces vers : on
Le jour convenable. L'avertisse-

Ce silence était menaçant :
Le poète imposa sans doute
Et Dellile traversa impuné-
La démagogie; il semblait con-
Trophes pour en flétrir les au-

Et, tel Vernet, sans pitié,
Il l'émoussa.

Dans la terreur, Dellile se
Il termina sa version de
Des poèmes très-longtemps, puis-
Des poèmes à Voltaire. Cet
Composé de beautés et de
Similitudes, les paraphrases,
Les épithètes, l'absence trop
Du coloris antique ont
Des couleurs sévères, à des cri-
Plus souvent exagérées.
Admirable par la
Il est presque impossible

de les déplacer, de les varier sans amoindrir leur
valeur, sans altérer leur grâce, leur simplicité,
leur naturel touchant. Ces beautés délicates res-
semblent aux liqueurs exquis, qu'on ne peut
transvaser sans faire évaporer leur parfum. Dans
la peinture des passions, Dellile a substitué au
manière de sentir, son coloris moderne, à la sen-
sation, à la simplicité de Virgile. Élégant, coloré,
harmonieux, il n'a pas l'abandon passionné,
l'accent du cœur, le cri profond du désespoir;
il manque quelquefois de ces mots sortis de
l'âme, de ces expressions vives et rapides dont
la concision pittoresque laisse le lecteur dans
mesurer lui-même la force des sentiments et en
deviner les nuances; il intervient parfois l'ordre
des idées; il prête trop à Virgile, et ne lui em-
prunte pas assez; il en met une foule de beautés
dont il ne donne pas l'équivalent; il les altère
sous une impuissante abondance. Malgré ses
défauts, cette œuvre est une précieuse acquisition
de la poésie moderne; la lutte du tandeour avec
son modèle révèle tout ce que peut notre langue.
Si on n'y retrouve pas la sensibilité exaltée
du poète romain, on y respire sans cesse son
parfum poétique : entraîné par la grâce facile,
l'harmonie, le coloris des vers, en parcourant cet
ouvrage avec admiration pour Virgile et recon-
naissance pour son interprète.

Après une année de résidences à Saint-Dié,
Dellile quitta enfin la France, et s'agitait encore
une menaçante anarachie; il se réfugia à Bâle, et
s'y trouvait à l'époque de l'embardement de la
forteresse d'Huningue. On a dit que le poète, vol-
lant contempler le terrible spectacle des fureurs
de la guerre, venait le soir sur les bords du Rhin
suivre du regard les atillons flamboyants des
bombes. Un de nos écrivains, aussi remarquable
par la puissance de sa raison que par la noblesse
de son caractère, le comte Daru, crut devoir
disculper en beaux vers le poète du reproche
qu'on lui fit de cette apparence d'insensibilité.
Le comte Daru n'a cédé qu'au premier mouve-
ment de son cœur, droit et généreux; il n'a pas
assez compris que l'homme le plus sensible, qui
ne supporterait qu'avec douleur l'aspect d'un
malheur individuel, d'un accident isolé, n'est
point ému de la même manière par le tableau
des grandes catastrophes, des mouvements des
armées et des flottes. La pitié en lui est alors
dominée par des sensations confuses d'étonne-
ment, de grandeur et d'admiration; et d'ailleurs
le talent aime à se repaître des scènes qu'il doit
reproduire de sa paisible sphère il aime à con-
templer les agitations de la foule qu'il déplore et
qu'il évite. Non pas que les maux d'autrui aient
pour lui des charmes; mais il pense comme le
grand philosophe poète :

Suave mari magno turbantibus æquora ventis
Et terra magnum alterius spectare laborem.

Dans toutes les pauses de son exil volontaire,
le poète trouvait des inspirations; il achevait
alors simultanément plusieurs ouvrages. En 1800

il publia *L'Homme des Champs* (1). Ce nouveau poème fit beaucoup de bruit; les critiques furent nombreuses, sévères et souvent justes; le plan n'est pas ingénieusement conçu, les épisodes n'inspirent pas un vif intérêt; les détails descriptifs laissent refroidir le lecteur. Le style est moins châtié, moins vif, moins pur que dans ses premiers poèmes. L'auteur semblait gâté par le succès et par l'absence d'émules de sa force; il tenait alors le sceptre parmi les poètes, il ne sentait l'aiguillon d'aucune rivalité. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il trouva dans Chénier un rival digne de lui.

Vers 1803 parut le poème de *La Pitié*, œuvre inspirée par les souvenirs des désastres dont Deille avait été témoin et victime. Malgré de nobles sentiments, des tableaux frappants de vérité, des épisodes faits pour émouvoir les cœurs généreux, l'ensemble du poème est froid; il attriste plus qu'il n'émeut; la poésie manque de ce souffle qui maîtrise les auditeurs et les associe aux sentiments du poète. Ce poème augmenta peu les titres de gloire de Deille, mais il donna un nouveau retentissement à son nom.

Dès 1795 la France avait repris un peu de calme, et des hommes d'un mérite distingué conçurent l'idée de rassembler les débris dispersés des académies. Deille, encore sur la terre étrangère, refusa de se réunir à ses confrères; le ferment révolutionnaire bouillonnait encore, et la France aux yeux de Deille n'avait pas de gouvernement. Ce ne fut que quelques années plus tard, sous le consulat, qu'il vint reprendre à l'Institut sa place glorieuse.

Chargé de trésors empruntés aux littératures étrangères, Deille publia d'abord son *Paradis perdu*. Cette traduction, ou, si l'on veut, cette imitation de l'un des beaux monuments du génie moderne, étendit notre domaine poétique. La France manquait d'une véritable épopée; le seul poème de Voltaire qui lutte de grâce et d'esprit avec l'Arioste est trop empreint du ton licencieux de son époque pour tenir la place où n'a pu se conserver *La Henriade*. Deille transmit dans notre langue tout ce que l'épopée a de grandeur et de naturel, d'éclat et de simplicité,

(1) Il est un côté du talent de Deille qui mérite des éloges d'autant plus grands, qu'il est plus rare d'avoir à les décerner aujourd'hui. Nul versificateur des temps anciens et modernes n'égale l'étendue de ses connaissances scientifiques, et il sut les développer avec une précision merveilleuse. S'il charme l'oreille par la constante harmonie du vers, il plaît à l'esprit par le bon sens qu'on est sûr d'y trouver. Il n'est pas une production notable qu'il ne décrive avec l'exactitude d'un savant de profession. Tout est convenable, tout est juste, tout est bien dit. Buffon et Cuvier ont plus de profondeur, mais ils n'ont pas été plus loin dans la sévère exposition des faits: il n'y a rien à reprendre. Toutes les compositions de ce grand poète méritent l'éloge que nous lui adressons; et s'il faut mieux admirer ce côté de son talent dans le poème des *Trois Règnes*, c'est que le sujet le permettait davantage. Nos jeunes écrivains, s'ils l'hésitent Deille, apprendront à connaître combien est juste le vers de Boileau dans lequel il est dit que le vrai poète est simple et beau.

de terrible et de touchant. Le poète la variété harmonieuse, la fraîcheur ces inventives de sa verve, p neuve imitation la chaleur et originalité; l'interprète ne se tr défauts de son modèle, il guise, s'empare des beautés, s'élève à la hauteur du maître et à la trivialité, à la platitude fr castmes satiriques et mesquins ou parfois du plus haut de son vol. dans plusieurs passages s'est fidélité servile, d'une soumission goût, il faut reconnaître que dation d'un immense labeur. Il a né du premier ordre, vérité

que l'habile traducteur devait e conservant tout leur éclat; il a lassitude, et non par impuissance

Au *Paradis perdu* succéda bi de *L'Imagination*, sujet vaste, ou sure; l'auteur y peint tout ce qu'il a senti. ou s que lui a

de l'ess

abandonne sa verve à m

invoque; il prend avec el

objet. Les images, les pensées, l

s'enchaînent sans méthode; l

jours tenu en haleine par le ca

se livre volontiers à l'essor

des vers, l'attrait des épisodes

d'un style qui s'assouplit à tous

sent malgré de nombreuses inégal

de *L'Imagination* n'a point d'ans

littératures anciennes ou étrangèr

création de l'époque, et toute em

et de l'esprit français.

Les Trois Règnes de la Nature

Ce poème avait occupé Deille

années: dans la lo série de u

nhéto phis s. les épisod

a Deille

trop

trop p

fait petteu

la fois un tour de force es

De nombreux titres de

européenne, trent

héros qui du d de l'abyme

faisait r France à la pl

tion de spt et de prospé

épiant les oc

lents; il

génie. Il

Le poète, viv

océcité, viv

qu'il n'ass

c

le

caractères les prix décernés : noble mû du la plus difficile exécution. Les plus dédaignés comme les œuvres posthumes dignes d'être couronnées, *L'Iliade* et les traductions de *L'Énéide* et du *paradis*. Ce jugement fut rendu sur le plus illustre dessein de Deille, son fils, son conseil politique, Marie-Joséph. L'auteur du *Tibère* et de tant d'autres œuvres était supérieur à ces mesquines, honteuses manières de cette foule qui s'entre-déchirent dans la poussière, objet de l'admiration universelle, tant de se montrer à la population paillardes autour de lui avec une respectabilité. Il vivait dans sa modeste habitation de France, en se retirait à la fin de l'année à Hanterre les deux dernières de sa vie.

Une conjugaison et bonne avait accompagné Deille dans ses pérégrinations lointaines, sur ses maux, consolait ses maux le dévouement d'une mère. Le mariage, venant donner son nom à son fils, son Antigone. Une dispense de mariage à l'illustre abbé l'épouse de sa femme, montrant d'ignorer le cœur de porcelaine. Mais son esprit naturel ne se laissait pas à l'absence des manières de l'époque du monde. Elle respectait son homme qui l'avait élevée à lui ; mais, dans le commun du ménage, elle ne se laissait pas à l'absence du poète, dont l'âge ne tarissait pas, comptant le plus de vers possible, de ses vers se vendait alors cinq sous l'absence, elle le tenait sous clef, dans toute distraction, et lui disait en l'absence, monsieur Deille, il faut battre le fer, ma chère, lui répliquait le poète ; mais, une frappe trop souvent cette monnaie pour fusse. »

Un jour, Parveval-Grandmaison alla faire une visite à leur confrère, logé au même lieu ; personne ne répondant à leurs coups de sonnette, ils appelèrent : Deille répondit, et leur cria : Je ne puis venir, s'en approche précipitamment, elle va rentrer. En effet M^{me} Deille, dans la provision, le panier rempli d'objets, introduisait les illustres visiteurs. Ils se dirigèrent vers la poésie, et Deille leur fit passer les passages de *Phèdre*. M^{me} Deille, dans l'honneur de la distraction qu'on lui faisait, s'en approche précipitamment à l'oreille, mais d'un ton à être entendu : ne voyez-vous pas que ces vers de vers ; ils vont retentir dans l'âme, chère, ils ne voleront donc pas de la bouche de Deille, irrité et confus. M^{me} Deille, l'un tient de la bouche même de Deille, point bien la singulière éducation du grand poète. Mais cette

bonne du moins sentait sous d'autres rapports les devoirs que lui imposait le nom célèbre qu'elle portait ; son respect pour la gloire de son mari ne se démentit jamais.

Ni l'âge ni les infirmités ne refroidissaient dans Deille l'amour du travail. Il ne pouvait pas écrire ; mais il retenait facilement ses vers, qu'il dictait à la fin de la journée. En 1812, un an avant sa mort, il publia *La Conversation*, poème en vers libres. L'agrément de la causerie, le bon ton, l'esprit de la société française ne pouvaient être mieux sentis que par l'un des plus agréables conteurs du siècle. Aucun genre ne paraissait plus convenable à son esprit, piquant, ingénieux et fin. Mais la poésie fait souvent défaut à ses légères esquisses ; la vie manque à ses fictions. Ses portraits nombreux et variés ne sont pas mis en relief avec assez de vigueur. C'est une galerie qu'on parcourt sans émotion, et qui vous laisse sans souvenir. Huit ans après la mort de Deille, ses éditeurs publièrent sa traduction de *L'Essai sur l'Homme* de Pope. Cette œuvre avait été composée quelque temps après le sac des *Géorgiques*, et bien avant la traduction du même ouvrage essayée par Fontanes ; Deille ne réclama point la priorité, soit qu'il ait jugé son œuvre comme peu utile à sa renommée, soit qu'il n'ait aperçu aucune rivalité réelle dans le talent de Fontanes. Deille mourut en 1813, dans tout l'éclat de sa réputation, qui n'avait pas cessé de s'accroître depuis un demi-siècle. Il mit en vogue la genre descriptif ; mais il abusea de sa facilité, et ses imitateurs, dépourvus de son talent, formèrent une école qui décrédita la poésie didactique. Spirituel, harmonieux, mais trop fécond, il n'eut guère d'originalité et de verve qu'en imitant. Deille tient une large place dans l'opinion publique : on lui accorda trop pendant sa vie, depuis on le déprima à l'excès. Il subit l'injustice de la réaction ; cependant, il vivra autant que notre littérature, mais dans le Panthéon poétique il ne siégera que parmi les demi-dieux.

DE PONCEVILLE.

Berville (Saint-Albin), *Éloge de J. Deille* ; Paris, 1817. — Lingay, *Éloge de J. Deille* ; Paris, 1818. — Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1857. — Camponon, *Éloge de Deille*, discours de réception à l'Académie Française, 1813. — Bouschariat, *Cours de Littérature*, t. II, p. 1-313. — Julien, *Histoire de la Poésie Française à l'époque impériale*.

DEILLE. Voy. LILLE (DE).

* DELINIERS (Jacques-Antoine-Marie), vice-roi de Buénos-Ayres, né à Niort, le 6 février 1756, mort en 1810. Son père, Jacques-Louis-Joseph, seigneur du Grand-Breuil, avait servi dans la marine, et Marie Deliniers entra lui-même dans la marine espagnole après avoir fait partie de l'ordre de Malte. Étant parvenu au grade de capitaine de vaisseau, il fut envoyé en mission à Alger, et ensuite dans l'Amérique méridionale. L'Espagne était alors en guerre avec la Grande-Bretagne ; une escadre anglaise, com-

mandée par l'amiral Howe Popham, parut devant Buénos-Ayres en juin 1806, et débarqua onze cents hommes, sous les ordres du général Bérèsford, qui mit en fuite l'armée espagnole et fit son entrée dans la ville le 2 juillet. Deliniers se trouvait alors à Montevideo; il rassembla les milices du pays, livra aux Anglais un combat acharné, dans lequel il leur fit subir des pertes très-considérables, et se vit bientôt appelé au secours de Buénos-Ayres par les habitants, qui supportaient avec peine la domination anglaise. Deliniers s'empressa de répondre à leur désir, s'embarqua sur sa flottille, marcha sur Buénos-Ayres, somma le commandant anglais d'évacuer la place, et sur son refus commença l'attaque. La résistance fut opiniâtre; mais l'ennemi fut obligé de capituler (12 août 1807), après avoir perdu plus de quatre cents hommes; il laissa au vainqueur seize cents fusils, vingt-six canons et quatre obusiers. Nous devons ajouter toutefois que les efforts de Deliniers furent admirablement secondés par la population; car on vit les femmes elles-mêmes prendre part à la lutte. Sobremonte, alors revêtu de la vice-royauté, se trouvait à Montevideo; le peuple demanda avec énergie son remplacement par Deliniers, qui fut élevé à cette dignité. L'année suivante (13 février 1808) les Anglais s'emparèrent de Montevideo, après avoir fait subir aux Espagnols une perte de plus de trois mille hommes, et se préparèrent à marcher sur Buénos-Ayres, après une sommation à laquelle Deliniers répondit qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le 1^{er} juillet les deux armées se trouvèrent en présence, sous les murs de Buénos-Ayres. Les Anglais étaient au nombre de dix mille, et Deliniers en avait sept mille à leur opposer. La lutte fut sanglante et la perte des Anglais fut plus grande que celle des Espagnols; ceux-ci pourtant leur abandonnèrent le champ de bataille, et rentrèrent dans la ville, où ils furent bientôt assiégés. Les généraux Whitelocke et Auchmuty enveloppèrent entièrement la place, et y pénétrèrent par plusieurs points à la fois; mais ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre, et furent forcés à la retraite après une perte de quatre mille sept cents hommes, dont douze cents avaient été faits prisonniers. Deliniers put alors dicter des conditions à Whitelocke, auquel il restait à peine cinq mille hommes. Les Anglais s'engagèrent à évacuer dans un délai de deux mois la ville de Montevideo et tout le Rio de la Plata. Cette victoire mit le comble à la réputation de Deliniers, qui reçut du roi d'Espagne le grade de brigadier des armées. Mais d'ardentes aspirations à la liberté et à l'indépendance commençaient à agiter l'Amérique espagnole, et les passions populaires ne pouvaient céder même devant la reconnaissance. Deliniers, qui venait de sauver les habitants de Buénos-Ayres, vit se former contre lui un parti puissant, dont le principal agent était Xavier Elío; il pou-

vait résister, mais il le
d'une guerre civile, et se v
La paix se fit entre l'Es
14 janvier 1809. La
des colonies américaines des pri
tèrent l'explosion révolutionnaire.
maître de l'Espagne, et le
time avait cessé d'inspirer
vinces espagnoles étaient sourde
Deliniers avait recouvré l'autorité
au nom de Ferdinand VII, lorsqu
trale d'Espagne envoya un nou
don Balhasar de Cisneros, chargé
Deliniers, qu'il venait remplacer, le
de Buénos-Ayres, et de lui enjo
temps de s'embarquer pour l'
niers reconnu son successeur; i
de quitter l'Amérique, et se retira
il vit bientôt arriver Gutiérrez d
Moreno, Sant-Iago d'Allende et V
drigue, proscrits par le nouveau
L'arrivée de Cisneros avait produ
tement profond; mais ce mécon
purement révolutionnaire. Delinier
la portée de ce mouvement, qui ab
ment à l'abdication forcée de Cisne
en profiter pour rétablir dans tout
l'autorité royale, gravement comp
sembla en conséquence un corps
hommes, tandis qu'il faisait bloc
Buénos-Ayres par une escadrille
sans avaient organisée à Montev
petite armée était composée d'
aguerris, qui se dispersèrent dev
imposantes envoyées par la jun
naire, et il fut fait prisonnier. On
Buénos-Ayres avec les autres che
lorsque Juan-José Castelli se ren
supérieur, au-devant de l'illustre
rencontra (26 août 1810) près du m
et qu'il fit fusiller avec ses compa
tune. La junta s'était déterminée
parti violent, dans la crainte d'un
populaire en faveur d'un homme
lent supérieur et qui avait si bien
colonie.

AL. B.

Warden, *Tabláu chronologique de l'Amérique*; 19 vol. in-8°. — Ferdinand Ayres et le Paraguay. — Naguez, *Esquisse politique et statistique de Buénos-Ayres*. — Briquet, *Histoire de la ville de Montevideo*. — *Unión del Rio de la Plata*; dans l'*Argos*.

DELISLE. Voyez LISLE (DE).

* DELISLE (Jean), alchimiste par les opérations firent grand bruit et la fin du règne de Louis XIV. Il domestique d'un philosophe qui disait-on, la pierre philosophale. et Louvois l'ordre de quitter la F sassina son maître en Suisse, substances dont il faisait usage, et vance déguisé en ermite. Vers 1706

1848, milieu des transformations
d'un état universelle. Il obtint des
soutiens, l'évêque de Soissons entre
autres vint jusqu'à Versailles;
mais pour qu'il vint à la cour. Il
s'efforça, car il avait sujet de re-
venir à un examen trop atten-
tivement pendant s'être réduits
aux d'émancipation et au procédé
d'émancipation par le mortier. En
1848 et avant de force à Paris. En
1848 qui l'entraînait vouloir le
payer de la pierre philosophale,
on eût sur lui; on lui facilité
l'œuvre, et on le poursuivait à coups
de tout le monde de ne réussir
pas. Enfant de la Bastille,
il eût à un déspoir furieux,
l'œuvre, repoussant tout secours;
l'œuvre.

G. B.

G. B.

Ministre de la Philosophie Hermetique, des Magiciens et des Alchimistes; 1934.

JAN JOSEPH, théologien français, né au Basigny, vers 1690, mort le 28 janvier 1766. Après avoir été Français en qualité de volontaire, revint à bonne heure, et enseigna les Bénédictins de 1711. Il enseigna les humanités, la théologie d'abord à l'abbaye de Saint-Maurice, puis à celle de Saint-Léopold où il fut abbé de Saint-Léopold de lui : *Vie de M. Hugy*, Calais, ci-devant capitaine dans le régiment de Nancy, 1731, in-12; — *Sur les dogmes touchant la sainte Trinité*; Neufchâteau, 1732, in-8°; — *Défense de la vérité du marianisme*; Paris, 1737, in-8°; — *Histoire de sa translation*; Nancy, 1745, in-8°; — *Histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel*; Paris, 1746, in-8°. On trouve en porte le nom, préface aux observations préliminaires; — *Avis touchant les dissertations sur la sainte Trinité*; Paris, 1760, in-8°. On trouve aussi quelques autres ouvrages manuscrits, et cités par dom

Universités de Lorraine.

LA CHÉVETIÈRE (Louis-
Maurice, né à Suze-la-
Rousselle (Dauphiné), mort en
1914) était d'une bonne
famille. Il vint terminer ses études
à Paris. Mais l'amour des
lettres le fit renoncer au
droit pour le théâtre. Malgré

quelques beaux succès, Déjà de la Bravoure mourut dans l'indigence, fort âgé. Il était d'un caractère fier, taciturne, et supportait mal la critique; sa roideur le suivait même après des succès qui auraient pu le protéger; il disait « qu'il y avait trop à souffrir dans leurs anticambrés ». On a de lui : *Arlequin soufreux*, comédie en trois actes; Paris, 1732, et Avignon 1778, in-8° : cette comédie, qui est une grande vogue, est les encore avec plaisir; elle est le mérite du contraste avec les farces grossières qu'on avait jouées jusqu'alors sur le Théâtre-Italien; — *Timon le Méchant*, comédie en trois actes, avec prologue; Paris, 1722, in-8°, 1735, in-12, 1736, in-8°, et Amsterdam, 1722, in-8° : cette pièce est recommandée par les éloges philosophiques qu'elle contient; — *Arlequin aux Banquets des Sept Sages*; Paris, 1732; — *Le Banquet ridicule*; Ibid.; — *Le Faucon, ou les Oyes de Beccace*, comédie en trois actes, avec prologue; Paris, 1735 et 1731, in-12 : le dialogue de cette comédie est franc et naturel; sans être licencieux; — *Danade*, trag-comédie en trois actes, et interrompue en vers; 1732, et 1734, in-12 : cette pièce n'est aucun succès; — *Essai sur l'Amour-propre*; Paris, 1736, in-8° : ce poème contient un grand nombre de vers heureusement tournés; — *Abdilly*, tragédie; Paris, 1739; — *Le Valet Auteur*, comédie en trois actes, en vers libres; Paris, 1738, in-12; — *Les Caprices du Cœur et de l'Esprit*, comédie avec M^{me} Riccoboni; Paris, 1739; — *Le Découvert des Longitudes*; 1740, in-12; — *Théâtre de Poésies*, contenant : *Le Berger d'Amphryse*; *Arlequin astrologue*; *Arlequin Grand-Mogol*; plusieurs autres comédies ou drames et quelques poésies fugitives; Paris, in-12. A. JADIN.

A. JADIN.

Petite Bibliothèque du Théâtre. — Labarpe, Le Lycée.

* DELISLE (.....), littérateur français, surnommé DELISLE NOËL ou DELISLE COUPLET, mort en mars 1784. Son esprit agréable et sa facilité pour la poésie légère et dans la chanson lui valurent les surnoms de Noël et de Couplet. Ses qualités aimables le firent successivement pensionnier par M. le duc de Choiseul, le prince de Rohan et le comte d'Artois (depuis Charles X). Les *Noëls* antiques de Delisle eurent une grande vogue à la cour et dans les salons de Paris; il n'en reste que quelques-uns, imprimés dans les gazettes et recueils littéraires du temps. Delisle en mourant avait laissé ses *Mémoires* au comte d'Artois; ils contenaient, dit-on, des anecdotes fort curieuses; soit à cause des événements politiques, soit pour tout autre motif, ils sont restés inédits.

A. JADIN.

A. JADIN.

Documents particuliers.

DELIUS (*Christophe TRAUCCOTT*), minéralogiste allemand, né en 1728, à Walhausen, mort le 21 janvier 1779. Il appartenait à une famille protestante, dépourvue de ses biens dans les guerres du dernier siècle. Après avoir lui-même servi quelque temps, il se prit de passion pour les études minéralogiques. A Vienne, où il se ren-

dit ensuite, il se convertit à la religion catholique, et devint successivement essayeur, inspecteur des mines de Hongrie, professeur de l'Académie des Sciences à Chemnitz, et en dernier lieu conseiller au département des monnaies d'Autriche. On lui doit un nouveau procédé d'extraction du cuivre et la découverte d'une mine d'opale en Hongrie. Sa santé, altérée, ne lui permit pas de pousser plus loin ses travaux; il mourut à Florence, où il avait espéré se rétablir. On a de lui: *Abhandlung von dem Ursprung der Gebirge* und, etc. (Traité de l'Origine des Montagnes); Leipzig, 1770, in-8°; — *Anleitung zur Bergbaukunde*, etc. (Instrust. pour l'exploitation des mines); Vienne, 1773, in-4°, avec planches; traduit en français par Schreiber, Paris, 1778, 2 vol. in-4°, avec planches. Cet ouvrage valut à l'auteur la faveur de l'impératrice et les fonctions qu'il occupa.

Meusel. Gelehrtes Deutschland. — *Nova Acta Acad. Nat. Curios.*, t. VII, Append., p. 211.

DELIUS (Henri-Frédéric), médecin allemand, né à Wernigerode, le 8 juillet 1720, mort le 22 octobre 1791. Fils d'un ministre évangélique, et destiné lui-même à la carrière théologique, il y renonça pour les études médicales, qu'il préférait. Envoyé d'abord au gymnase récemment fondé d'Altona, en 1738, il y étudia pendant deux années. Il séjourna deux autres années à Halle; après s'être arrêté quelque temps à Berlin et avoir visité les universités de Leipzig et d'Helmstedt, il revint se faire recevoir médecin à Halle. Il exerça d'abord sa profession dans sa ville natale; nommé ensuite médecin pensionné à Bayreuth, il quitta cet emploi deux ans plus tard pour celui de cinquième professeur de médecine à Erlangen. Sa réputation croissante lui valut dès lors de nombreuses distinctions: déjà membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de Démodore II, il fut nommé président de cette compagnie, avec les prérogatives attachées alors en Allemagne à ce titre; c'est-à-dire qu'il fut créé comte palatin, noble de l'Empire, conseiller et médecin de l'empereur. Ses nombreux écrits, peu lus aujourd'hui, sont pour la plupart des opuscules académiques ou des articles de journaux. Les principaux sont: *Dissertatio de consensu pectoris cum infimo ventre*; Halle, 1743, in-4°; — *Amanitates medicæ circa casus medicopracticos haud vulgares*; Leipzig, 1745-47, décades I-V, in-8°; — *Rudera terræ mutationum particularium testes possibiles pro diluvii universalis testibus non habenda*; Leipzig et Wolfenbüttel, 1747, in-4°: mémoire curieux, qui se trouve aussi dans le tome IX des *Acta physico-medica* de l'Académie des Curieux de la Nature; — *Prographia de theoria et secundo in medicina usu principii, sensationem sequitur motus sensationi proportionatus, conformis conveniens*; Erlangen, 1749, in-4°; — *Dissertatio de theoria toni, magno medicinx incremento;*

ibid., 1749, in-4°; — *Catalepsis cæsimi historia, causa, curatio*; *ibid.*; — *Theoria appetitus*; *ibid.*, 175 madversiones in doctrinam de tono, sensatione et motu corp *ibid.*, 1752, in-4°; — *Dissertatio de ib.*, 1754, in-4°; — *Oratio de m rum in rem medicam et physica in-4°*; — *Dissertatio de hydrop centesi imprimis feliciter cura in-4°*; — *Dissertatio de purpur. cum diarrhæa et fluxu hemorr* 1756, in-4°; — *Nonnulla ad mal driacum spectantia*; *ibid.*, 1757, de chemiaconomia; *ibid.*, 1751 sertatio pathemata graviora cultu oriunda; *ibid.*, 1759, in 4 tio de revolutionibus morbosu in-4°; — *Animadversiones non tum faciliorem spectantes*; *ibid.* *Theses ex universa medicina* di 1738, in-4°; — *Dissertatio de masticatoriorum usu et præ* 1766, in-4°; — *Meditationes micæ sæculi ingenio accomo* 1766, in-4°; — *Einige Beobacht tersuchungen welche das Gesch ung und der Geburtshu* ques Observations au sujet de l'accouchement); Nuremberg, *Nachricht von dem Nutzen d der Salzsäure zum Duengen d Wiesen und zum Vortheil d Land und Bauergueter* (De l'utilité des Cendres de sel pour champs et prairies et pour l'avi maines de tous genres); Hii 1767, in-8°; — *Dissertatio de m nitri in febribus putridis et* 1772, in-4°; — *Dissertatio de vera et spuria*; *ibid.*, 1773, in-4°; de paralyti utrimque brachi scarlatinæ; *ibid.*, 1773, in-4°; de visceralibus et therapia sti approprianda; *ibid.*, 1773, in-4° nex semiologia pathologica, s Boerhaavi Institutiones semic prælectionibus academicis *ibid.*, 1776, in-8°; — *Principia Hermanni Boerhaavi Institut digessit, auxit et prælectionib accomodavit*; *ibid.*, 1777, in-8 quidam physico-medica; *ibid.*, *Fragmenta quædam physico* 1779, in-4°; — *Meletemata qu medicad universam medicin *ibid.*, 1779, in-4°; — Synopsis in medicinam universam ejusque l rariam*; *ibid.*, 1779, in-4°; — ritudis ejusdam et propositu chmico-medica; *ibid.*, 1780, t medicinx extemporaneæ et di

De quibusdam chemicis; ibid., 1780, les chimistes observations et expériences de quelques pathologiques; ibid., 1782, in-4°; — *Brevis medicamentorum antiphthitico-adversarii nonnullis physico-*; ibid., 1783, in-4°; — *Cogitationes de officio medicamentorum utilium et medicum, cum propositionibus chemicis*; ibid., 1784; — *Pro et observationes quendam medicitricum et populationem, necnon a medicis scientiam spectantes*; ibid., 1785, in-4°; — *Dissertatio de ophthalmia infantum, cum adversarii nonnullis a medicis*; ibid., 1786, in-4°; — *Summa observationum nonnullis a chemicis epistola*; ibid., 1788, in-4°; *Summa chemica cum gummis et oleis constituta*; ibid., 1788, in-4°; — *Diabitus observata et cogitata nonnullis necnon medico-practica*; ibid., 1789, in-4°. Un grand nombre de ces opuscules réunis par l'auteur en six fascicules sous le titre: *Adversarii argumenti physici*; ibid., 1778-1790, in-4°. Delius a écrit plusieurs articles dans plusieurs revues, dans les *Acta Academiae Naturae*; dans les *Frankische Sammel-Anmerkungen aus der Naturwissenschaft*, 1756-1768, 8 vol. in-8°. — *Charles (G.-C.), Memoria H.-F. Delii*; ibid.

DELLA (Dominique), musicien français, né à Marseille, en 1768 (1), originaire d'Italie, mourut à Paris, 1808. Ses heureuses dispositions musicales se manifestèrent de bonne heure, et à l'âge de six ans il avait déjà fait représenter à sa ville natale un grand opéra italien. Il partit ensuite pour l'Italie, où, pendant six ans, poursuivant ses études sous la direction de plusieurs maîtres, notamment de l'abbé de la Voûte, il avait pris en grande amitié pour la scène italienne six opéras qui lui valurent des succès. Della-Maria vint en France, et se rendit à Paris, où il fut reçu à l'Académie de la Musique. Il avait été recommandé à l'abbé de la Voûte; celui-ci terminait alors sa comédie du *Prisonnier*, ou la ressemblance, et il destinait au Théâtre-Français la jeune artiste, dont la physionomie, les manières vives et originales inspirèrent de la confiance, le déterminant à lui confier sa pièce en opéra-comique. Le succès de la musique, et l'ouvrage fut représenté au Théâtre-Français le 1798, sur le Théâtre-Français. Le talent du compositeur et l'opportunité vint au secours de l'ouvrage. Depuis

1789 l'école française avait fait un pas immense sous le rapport de la richesse des combinaisons harmoniques et de la vigueur du coloris; mais les partisans de l'ancien opéra-comique gélaient peu la sévérité d'un genre de musique où le sentiment mélodique ne se faisait apercevoir que d'une manière secondaire, et ils appelaient de tous leurs vœux un compositeur qui écrivit dans le style qu'ils affectaient. Della-Maria parut; ses mélodies gracieuses et naturelles, auxquelles la voix d'Ellevion et celle de madame Saint-Aubin ajoutaient un nouveau charme, réunirent tous les suffrages. Dans ce mouvement rétrograde vers la musique légère, la première représentation du *Prisonnier* fut un véritable triomphe pour l'auteur. En moins de deux ans Della-Maria donna au Théâtre-Foyouze quatre autres ouvrages, *Le vieux Châtelet*, en trois actes, *L'Opéra-Comique*, en un acte, *L'Oncle et le Valet*, en un acte, et *Jacques, ou l'école des mères*, en trois actes. Donné d'un caractère doux et facile, ce compositeur s'était fait de nombreux amis; un heureux avenir semblait lui être réservé, lorsqu'un soir, revenant chez lui après un dîner qu'il avait fait avec plusieurs de ses compatriotes, il tomba évanoui dans la rue Saint-Honoré. Les soins qu'il reçut dans une maison voisine furent inutiles; il avait cessé de vivre. Comme il ne se trouvait sur lui aucune indication de son nom ni de sa demeure, la police fut plusieurs jours à découvrir qui il était. — Depuis la mort de Della-Maria, on a représenté de ce compositeur deux opéras en trois actes, *La Maison du Marais* (1800), et *La Fausse Dubuque* (1802); mais, soit qu'il n'eût pas eu le temps d'y mettre la dernière main, soit qu'il eût produit tout ce que la nature lui avait donné d'idées, ces deux derniers ouvrages n'eurent pas le succès des précédents.

D. DENNE-BARON.

Décade philosophique 10 germinal an VIII. Notice sur Della-Maria. — (*Œuvres d'Alex. Duval, Notice sur le Prisonnier*, t. II, p. 321. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*. — *Dictionnaire de la Conversation*.)

DELLE (Claude), historien ecclésiastique français, né à Paris, dans la première partie du dix-septième siècle, mort en 1699. On a de lui : *Histoire ou Antiquités de l'état monastique et religieux*, où l'on traite de l'institut de ceux qui ont fait anciennement profession de la vie religieuse dans le christianisme, et de la conduite des personnes de l'un et de l'autre sexe qui ont fait paraître quelques traits de la profession religieuse dans le judaïsme et dans la gentilité; Paris, 1699, 4 vol. in-12. A la fin du 3^e vol. on trouve la *Vie de don Jérôme Marchant, général des Chartreux*, avec une table chronologique de tous les prieurs de la grande Chartreuse jusqu'en 1699.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, édit. Fontette.

* **DELIUS** (Quintus), homme politique et historien romain, vivait vers 50 avant J.-C. Se

trouvant en Asie pendant les troubles qui suivirent le meurtre de César, il se déclara d'abord pour Dolabella; il passa ensuite du côté de Cassius, et finit par se joindre à Marc-Antoine. Il alla, de la part de celui-ci, porter à Cléopâtre l'ordre de se rendre à Tarse en Cilicie. On connaît les suites de cette mission. En 36, Dellius, que ses affaires avaient appelé en Judée, vit Alexandra, fille d'Hyrcan et veuve d'Alexandre; il lui fit compliment sur l'extraordinaire beauté de ses deux enfants, Aristobule et Marianne, et lui conseilla d'envoyer leurs portraits à Antoine, déclarant que c'était le meilleur moyen de gagner la bienveillance du triumvir romain. En 31, lorsque Antoine se préparait à marcher contre l'Arménie, Dellius prit les devants pour aller rassurer Artavasdes et lui porter des promesses trompeuses. Lors de la rupture d'Antoine et d'Octave, Dellius et Amyntas furent chargés par le premier de se rendre en Macédoine pour y faire des levées d'auxiliaires; mais avant la bataille d'Actium Dellius abandonna Antoine, comme il avait abandonné successivement Dolabella et Cassius. On prétend qu'il fut poussé à cette dernière trahison par crainte de Cléopâtre, dont il avait tourné en ridicule la manière de vivre. A partir de ce moment il cessa de figurer dans l'histoire. Il avait écrit un récit de l'expédition d'Antoine contre les Parthes. Cet ouvrage est complètement perdu; on ignore même s'il était écrit en grec ou en latin, mais on a des raisons de croire que le récit de cette guerre par Plutarque est emprunté à Dellius. Du temps de Sénèque, il existait plusieurs lettres très-licencieuses de Dellius à Cléopâtre; elles sont perdues aujourd'hui. Ce Quintus Dellius est probablement le même que le Dellius à qui Horace adressa la troisième ode de son second livre.

Dion Cassius, XLIX, 39; L, 13, 23. — Valérius Paterculus, II, 44. — Josephus, Antiquité, Jud., XV, 2. — Plutarque, Antonius, 98. — Zonaras, X, 29. — Sénèque, De Clementia, I, 10.

* **DELLO**, peintre florentin, né en 1372, mort en 1421. Il ne put être élève d'Agnolo Gaddi, comme le prétendent plusieurs historiens; il n'avait que quinze ans à la mort de ce maître, et Vasari nous apprend que jusqu'à cet âge il ne s'était occupé que de sculpture. Il s'adonna particulièrement à peindre des bahuts et autres meubles, et de là vient sans doute son habileté pour les petites figures. Aussi ne connaît-on de lui qu'une seule peinture à fresque en camaïeu, *Jacob bénissant Esau*, sur la muraille occidentale du *Chostro verde* de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence. Dans le même cloître, Paolo Uccello nous a laissé le portrait de Dello, sous la figure de Cham dans l'*Erresse de Noé*. Bien que dessinateur assez médiocre, Dello fut appelé en Espagne, où il obtint une grande réputation, et fut fait chevalier. Il y mourut, à l'âge de quarante-neuf ans.

Vasari, *Vite*. — Lanti, *Storia pittorica*. — Fantozzi, *Nuova Guida di Firenze*.

DELLON (C.), médecin et voyageur français, né vers 1649; on ignore l'époque de sa mort. La lecture des voyages lui inspira le désir de voyager à son tour. Le 20 mars 1668 il s'embarqua au Port-Louis, et, après avoir séjourné une année à Madagascar, il se rendit à Surate. En 1671 et 1672 il visita la côte du Malabar jusqu'à Cananor. Revenu à Surate, il résolut d'aller en Chine, mais il ne pensa pas au delà de Daman. Dénoncé à l'inquisition par le gouverneur de cette place, qui était jaloux de lui, Dellon fut arrêté et conduit à Goa, en 1674. Après deux années de détention et de tortures, l'inquisition, n'ayant pu obtenir de lui un aveu d'hérésie, le bannit des Indes, confisqua ses propriétés et le condamna à cinq années de galères en Portugal. Il fut mis aux fers et embarqué en 1676; mais le capitaine de vaisseau les lui ôta, le traita avec humanité, et le débarqua à San-Salvador, qu'il quitta trois mois plus tard pour être conduit à Lisbonne, où enfin le grand-inquisiteur lui rendit la liberté. En France, où il vint ensuite, il exerça la médecine avec assez de distinction pour être attaché au prince de Conti, lorsque ce dernier, en 1685, se rendit en Hongrie. Son sort depuis cette époque est resté inconnu. On a de lui : *Relation d'un voyage fait aux Indes orientales*; Paris, 1685, 2 vol. in-12; — *Traité des Maladies particulières aux pays orientaux et dans la route*; Amsterdam, 1695, in-12, et aussi à la fin du II^e volume de l'ouvrage précédent; — *Relation de l'Inquisition de Goa*; Leyde, in-12; Paris (Hollande), 1688, in-12. Cette relation a été refondue, sous le titre : *Voyages de M. Dellon, avec sa relation de l'Inquisition de Goa*; Amsterdam, 1700, in-12.

Bibliographie médicale.

* **DELMACE** ou **DALMACE** (*Delmasius* ou *malisus*), prince romain, vivait vers J.-C. Fils de Constance Chlore et de femme, Flavia Maximiana Theodora, i frère de Constantin le Grand. C le titre de censeur, qui était retenu; III depuis que l'empereur Diocète avait le faire revivre, et qui figura alors plusieurs fois au nombre des dignités romaines. Delmace fut chargé de faire la conduite de saint Athanase, évêque d'Arsenius, évêque d'Hypécis, probablement avant l'année 335.

Tillemont, *Hist. des Emp.*, L IV.

DELMACE : *Plavius Julius* prince romain, fils du précédent, il fut élevé à Narbonne par les Espériers, se distingua en mer, et fut consul en 333, et créé César deux ans son oncle, Constantin le Grand, et il partagea le sort des frères, des principaux ministres de Co-

re par les soldats après la mort de ce

Il n'est pas facile de distinguer le père du fils. Les historiens pensent que c'est le premier qui fut consul en 333, et ils lui attribuent la victoire sur Calocerus. Il existe plusieurs portraits portant le nom de *Delmatius* ou, mais surtout, celui de *Dalmatius*, avec les inscriptions *caesar* et de *princeps juventutis*.

Procop. — *Lucellus* (Metas). *Epist.* II. *De Cosmograph.* *Pal.* 31. — *Théophraste*, *Chronograph.* ou *Histoire des Empereurs*, vol. IV.

DELMACH (Paul-Marcel), théologien italien, né à Gênes, en 1734, mort le 17 février 1821, se convertit à la religion catholique évangélique de sa ville natale, et reçut le 1783, en prenant les prénoms de Delm. Il embrassa l'état ecclésiastique, pendant plusieurs années aux missions étrangères des fidèles, et fut appelé en 1783, par l'archevêque Léopold, à professer la théologie. Il prit part à plusieurs controverses, notamment à celle sur les Arméniens touchant la censure de la faculté de théologie, censure qu'il justifia dans ses *Principes de préservation contre les erreurs* (Genève, 1786, in-8°). En 1787, il contribua à l'édition du *Cathédrales*, qui fut mis à l'Index le 20 mars 1787, et dont Delmarch prit la défense; on le voit théologien. *Prælectiones de locis Senis habitus*, mis aussi à l'Index cet ouvrage, il donna une protestation qui satisfait le pape. Par son testament, que le peu qu'il possédait fut distribué aux jeunes gens qui voudraient entrer dans le monastère de Saint-Benoît, à Guyot de Fère.

Le Père.

DELMACH (Le Père), poète religieux français, né à Bourges, en 1733, mort à Montauban, le 1790. Il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne. Après avoir été curé de la paroisse de la Ville-Bourbon à Montauban, Delmarch, évêque de Montauban. Il cultiva la poésie latine et française; son talent à répandre les maximes de la doctrine. On a de lui : *Ars Arta de pastoralis officio*; Montauban, 1790. Ce poème en quatre chants est une paraphrase poétique du *Pastoral de Jérôme*; — *Traduction en vers de l'Imitation de Jésus-Christ*; Montauban, 1791, une traduction, publiée après la mort, est restée longtemps ignorée; elle a été honorée par M. Onésime Leroy, qui a recueilli les passages les plus remarqua-

Le Père (1791). — Onésime Leroy, *Cornu* de l'Imitation de Jésus-Christ.

DELMACH (Jean-François-Bertrand), homme

politique français, né aux environs de Toulouse, en 1734, mort vers 1800. Il fut nommé en 1791 député à l'Assemblée législative par le département de la Haute-Garonne. Il travailla dans le comité militaire, et fut revêtu des fonctions de secrétaire le 25 janvier 1792. Chargé, après le 10 août, de porter à l'armée du nord la nouvelle officielle de la déchéance du roi, il s'acquitta avec zèle de sa mission; et ses commettants approuvèrent facilement sa conduite en le réélisant à la Convention nationale. Il y siégea parmi les Montagnards, et vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Il présida la Convention du 4 au 19 avril 1793 fut appelé plusieurs fois au comité de salut public avant le 31 mai et après le 9 thermidor. Dans cette journée il fut un des six députés que l'assemblée adjoignit à Barras pour marcher contre Henriot et la Commune. Cependant, il ne tarda pas à s'apercevoir que la mort de Robespierre allait entraîner la chute de tous les autres chefs de la Montagne. Rentré au comité de salut public dans les premiers jours de la réaction, et porté encore à la présidence de la Société des Jacobins, il craignit que ce mouvement ne s'étendît jusqu'aux républicains d'opinions avancées. Il attaqua dès lors avec violence les ennemis de la Montagne, menaça les réacteurs de la *massue nationale*, et proposa un projet de police pour les sociétés populaires. Cependant, au 1^{er} prairial il reprit une attitude hostile contre les derniers membres du parti de la Montagne, et la Convention le chargea encore du commandement des troupes qui dispersèrent les insurgés. Il passa en octobre 1795 au Conseil des Anciens, y obtint successivement les honneurs du secrétariat et de la présidence, et cessa d'y siéger en 1798. Il n'en fut point éliminé cependant, car son nom y figurait encore dans l'almanach de l'an VIII (1799).

Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — *Biographie des Contemporains*.

DELMAS (Antoine-Guillaume), général français, né à Argentat (Corrèze), le 21 juin 1768, mort à Leipzig, le 31 octobre 1813. Entré élève à l'Ecole royale Militaire (3 janvier 1781), il fut nommé sous-lieutenant le 18 août 1784, passa lieutenant dans la gendarmerie nationale (23^e division) le 19 juin 1791, fut élu le 14 septembre, par ses compatriotes, chef du 1^{er} bataillon de la Corrèze, et bientôt après élevé au grade de général de brigade, puis à celui de général de division. Il servit ensuite dans l'armée du nord, et se distingua à la prise des forts Orthem et de Crèvecœur. En 1799 il commanda une division de l'armée d'Italie, dont il eut le commandement provisoire jusqu'à l'arrivée de Scherer. L'année suivante il était à la tête d'une division de l'armée du Rhin, sous les ordres du général Moreau. La bravoure qu'il avait déployée à Cassano, à Engen, à Sainte-Lucie, à Magnano, à Moëskirch, à Radstadt, à Reichlingun et à Salionza, permettaient encore à la France d'es-

trouvant en Asie pendant les troubles qui suivirent le meurtre de César, il se déclara d'abord pour Dolabella; il passa ensuite du côté de Cassius, et finit par se joindre à Marc-Antoine. Il alla, de la part de celui-ci, porter à Cléopâtre l'ordre de se rendre à Tarse en Cilicie. On connaît les suites de cette mission. En 36, Dellius, que ses affaires avaient appelé en Judée, vit Alexandra, fille d'Hyrca et veuve d'Alexandre; il lui fit compliment sur l'extraordinaire beauté de ses deux enfants, Aristobule et Marianne, et lui conseilla d'envoyer leurs portraits à Antoine, déclarant que c'était le meilleur moyen de gagner la bienveillance du triumvir romain. En 34, lorsque Antoine se préparait à marcher contre l'Arménie, Dellius prit les devants pour aller rassurer Artavasdes et lui porter des promesses trompeuses. Lors de la rupture d'Antoine et d'Octave, Dellius et Amyntas furent chargés par le premier de se rendre en Macédoine pour y faire des levées d'auxiliaires; mais avant la bataille d'Actium Dellius abandonna Antoine, comme il avait abandonné successivement Dolabella et Cassius. On prétend qu'il fut poussé à cette dernière trahison par crainte de Cléopâtre, dont il avait tourné en ridicule la manière de vivre. A partir de ce moment il cessa de figurer dans l'histoire. Il avait écrit un récit de l'expédition d'Antoine contre les Parthes. Cet ouvrage est complètement perdu; on ignore même s'il était écrit en grec ou en latin, mais on a des raisons de croire que le récit de cette guerre par Plutarque est emprunté à Dellius. Du temps de Sénèque, il existait plusieurs lettres très-licencieuses de Dellius à Cléopâtre; elles sont perdues aujourd'hui. Ce Quintus Dellius est probablement le même que le Dellius à qui Horace adressa la troisième ode de son second livre.

Dion Cassius, XLIX, 39; L, 18, 28. — Velleius Paterculus, II, 84; — Joseph. *Antiquit. Jud.*, XV, 2. — Plutarque, *Antonius*, 28. — Zonaras, X, 29. — Sénèque, *De Clement.*, I, 10.

* DELLO, peintre florentin, né en 1372, mort en 1421. Il ne put être élève d'Agnolo Gaddi, comme le prétendent plusieurs historiens; il n'avait que quinze ans à la mort de ce maître, et Vasari nous apprend que jusqu'à cet âge il ne s'était occupé que de sculpture. Il s'adonna particulièrement à peindre des habits et autres meubles, et de là vient sans doute son habileté pour les petites figures. Aussi ne connaît-on de lui qu'une seule peinture à fresque en camaïeu, *Jacob bénissant Esau*, sur la muraille occidentale du *Chiostrò verde* de Sainte-Marie-Nouvelle de Florence. Dans le même cloître, Paolo Uccello nous a laissé le portrait de Dello, sous la figure de Cham dans l'*Irrésure de Noé*. Bien que dessinateur assez médiocre, Dello fut appelé en Espagne, où il obtint une grande réputation, et fut fait chevalier. Il y mourut, à l'âge de quarante-neuf ans.

E. B.-V.

Vasari, *Vita*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Fantuzzi, *Nuova Guida di Firenze*.

DELLON (C.), médecin et calais, né vers 1649; on ignore sa mort. La lecture des voyages lui fit de voyager à son tour. Le s'embarqua au Port-Louis, et, après une année à Madagascar, revint à Surate. En 1671 et 1672 il visita le labar jusqu'à Cananor. Revenu à Surate, il fut d'aller en Chine, mais il ne put y aller. Dénoncé à l'inquisiteur de cette place, qui était jaloux de sa liberté, il fut arrêté et conduit à Goa, en 1673, pour être détenu et de torturer n'ayant pu obtenir de lui un aveu banni des Indes, confisqua ses biens et le condamna à cinq années de galles. Il fut mis aux fers et embarqué comme capitaine de vaisseau les lui ôta l'humanité, et le débarqua à Saqqia trois mois plus tard pour Lisbonne, où enfin le grand-inquisiteur lui donna la liberté. En France, où il exerça la médecine avec assez de succès, pour être attaché au prince de Condé, en 1685, se rendit en Hollande depuis cette époque est resté en Hollande. — *Relation d'un voyage en Orientales*; Paris, 1685, 2 vol. — *des Maladies particulières et dans la route*; Amsterdam, 1685, in-12, et aussi à la fin du II^e volume précédent; — *Relation de Goa*; Leyde, in-12; Paris, in-12. Cette relation a été reléguée sous le titre de *Voyages de M. Dellon, de l'Inquisition de Goa*; Amsterdam, in-12.

Biographie médicale.

* DELMACE ou DALMACE (*De malis*). Prince romain, vivait J.-C. Fils de Constance Chlore, femme, Flavia Maximiana Theodora, frère de Constantin le Grand. C'était le titre de censeur, qui était rebelle depuis que l'empereur Diocétien le fit revivre, et qui figura au nombre des dignités. Delmace fut chargé de faire un conduit de saint Athanase, ac d'Arsenius, évêque d'Hypocèse. habilement avant l'année 335.

Tillemont, *Hist. des Emp.*, L. IV.

DELMACE (*Plautus Jullus*) prince romain, fils du précédent. Il fut élevé à Narbonne par les sursurpenseurs, se distingua en mettant de Calocerus dans l'île de Cypre, consul en 333, et créé César de son oncle, Constantin le Grand, il partagea le sort des frères, des principaux ministres de C.

en par les soldats après la mort de ce

est pas facile de distinguer le père du fils. Les historiens pensent que c'est le premier qui fut consul en 333, et ils lui attribuent la victoire sur Calocerus. Il existe plusieurs portraits le nom de *Delmatius* ou, mais, certainement, celui de *Dalmatius*, avec les *caesar* et de *princeps juventutis*.

Paul. 11. — Aurelius Victor, Epist., 11. De Constantino, 11. — Theophrastus, Chronograph., vol. 11. — Histoire des Empereurs, vol. 11.

DELMACH (Paul-Marcel), théologien italien, né à Gênes, en 1734, mort le 17 février 1821. Il fut converti à la religion catholique ecclésiastique de sa ville natale, et reçut le nom en 1753, en prenant les prénoms de Paul. Il embrassa l'état ecclésiastique, pendant plusieurs années aux missions fraction des fidèles, et fut appelé en 1783, par le duc Léopold, à professer la théologie. Il prit part à plusieurs controverses, également à celle sur les Arméniens et eut la censure de la faculté de théologie, censure qu'il justifia dans ses *Principes de la préservation contre les hérésies* (Genève, 1786, in-8°). Il avait contribué à l'édition du *Cathédrales*, qui fut mis à l'index le 20 mai, et dont Delmach prit la défense; on lui a consacré : *Prælectiones de locutione Sacra habita*, mis aussi à l'index cet ouvrage, il donna une profession de foi qui satisfait le pape. Par son testament que le peu qu'il possédait fut distribué aux jeunes gens qui voudraient aller au monastère de Saint-Benoît, à Geyor de Fenz.

de M. de

DELMACH (Le Père), poète religieux français, Rouergue, en 1733, mort à Montauban, le 17 octobre 1790. Il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne. Après avoir été la rhétorique dans divers collèges, il fut nommé curé de la paroisse de Saint-Ouville à Montauban, évêque de Montauban. Il cultiva la poésie latine et française, et son talent à répandre les maximes de la doctrine. On a de lui : *Arx Dei*, de *pastoralis officio*; Montauban, 1790. Ce poème en quatre chants est une paraphrase poétique du *Pastoralis officio*. — Traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*; Montauban, 1791, in-8°. Traduction, publiée après la mort de l'auteur, en restée longtemps ignorée; elle a été publiée par M. Onésime Leroy, qui a fait les passages les plus remarquables.

de M. de — Onésime Leroy, Cornette de l'Imitation de Jésus-Christ.

de M. de — François-Bertrand, homme

politique français, né aux environs de Toulouse, en 1754, mort vers 1800. Il fut nommé en 1791 député à l'Assemblée législative par le département de la Haute-Garonne. Il travailla dans le comité militaire, et fut revêtu des fonctions de secrétaire le 25 janvier 1792. Chargé, après le 10 août, de porter à l'armée du nord la nouvelle officielle de la déchéance du roi, il s'acquitta avec zèle de sa mission; et ses commettants approuvèrent tacitement sa conduite en le réélisant à la Convention nationale. Il y siégea parmi les Montagnards, et vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Il présida la Convention du 4 au 18 avril 1793 fut appelé plusieurs fois au comité de salut public avant le 31 mai et après le 9 thermidor. Dans cette journée il fut un des six députés que l'Assemblée adjoint à Barras pour marcher contre Henriot et la Commune. Cependant, il ne tarda pas à s'apercevoir que la mort de Robespierre allait entraîner la chute de tous les autres chefs de la Montagne. Revenu au comité de salut public dans les premiers jours de la réaction, et porté encore à la présidence de la Société des Jacobins, il craignit que ce mouvement ne s'étendît jusqu'aux républicains d'opinions avancées, et il attaqua dès lors avec violence les ennemis de la Montagne, menaçant les réacteurs de la *massue nationale*, et proposa un projet de police pour les sociétés populaires. Cependant, au 1^{er} prairial il reprit une attitude hostile contre les derniers membres du parti de la Montagne, et la Convention le chargea encore du commandement des troupes qui dispersèrent les insurgés. Il passa en octobre 1795 au Conseil des Anciens, y obtint successivement les honneurs du secrétariat et de la présidence, et cessa d'y siéger en 1798. Il n'en fut point éliminé cependant, car son nom y figurait encore dans l'almanach de l'an VIII (1799).

Le Bas, Dict. encycl. de la France. — Biographie des Contemporains.

DELMAS (Antoine-Guillaume), général français, né à Argentat (Corrèze), le 21 juin 1764, mort à Leipzig, le 31 octobre 1813. Entré élève à l'Ecole royale Militaire (3 janvier 1781), il fut nommé sous-lieutenant le 18 août 1784, passa lieutenant dans la gendarmerie nationale (23^e division) le 19 juin 1791, fut élu le 14 septembre, par ses compatriotes, chef du 1^{er} bataillon de la Corrèze, et bientôt après élevé au grade de général de brigade, puis à celui de général de division. Il servit ensuite dans l'armée du nord, et se distingua à la prise des forêts d'Orliem et de Crèvecœur. En 1799 il commanda une division de l'armée d'Italie, dont il eut le commandement provisoire jusqu'à l'arrivée de Scherer. L'année suivante il était à la tête d'une division de l'armée du Rhin, sous les ordres du général Moreau. La bravoure qu'il avait déployée à Cassano, à Engen, à Sainte-Lucie, à Magnano, à Moeskirk, à Radstadt, à Reichlingen et à Salionza, permettaient encore à la France d'es-

pérer de longs services de ce général, lorsqu'une disgrâce inattendue l'envoya en surveillance à Porrentruy, où il resta jusqu'en 1813. Les biographies ne sont pas d'accord sur le motif qui la provoqua : les uns l'attribuent à quelques mots piquants adressés au premier consul relativement à la cérémonie qui eut lieu à Notre-Dame lors de la signature du concordat; d'autres, à un duel qu'il eut avec le général Destaing. L'entrée de l'ennemi sur le territoire de la France, la perte de tant de généraux morts sur les champs de bataille l'engagèrent à offrir son épée. Napoléon, qui oublia le passé, accepta les services de Delmas. Mis à la tête d'une division du 3^e corps de la grande armée, il culbuta les Prussiens à Dessau, et tomba mortellement blessé à la bataille de Leipzig, où il mourut. Le nom de ce général, gravé sur les tables de bronze du palais de Versailles, est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile.

A. S...Y.

Archives de la guerre. — Dictionnaire des Sièges et Batailles. — Victoires et Conquêtes.

DELMINIO. Voy. CAMILLO.

DELMONT (*Deodot* ou *Dieudonné*), peintre flamand, né à Saint-Tron, en 1581, mort à Anvers, le 25 novembre 1631. Il était d'une famille riche et considérée, qui lui fit donner une éducation complète et variée, et ne le destinait aucunement à l'art. Outre les langues, il étudia avec succès l'arpentage, l'astronomie et même l'astrologie. Houbraeken reproduit, d'après de Brye, des faits qui se rapportent évidemment à Delmont et à Rubens : non-seulement élève, mais encore intime ami de ce dernier, Delmont l'accompagna dans son voyage d'Italie. Une telle direction et la vue des chefs-d'œuvre ne contribuèrent pas peu à développer ses heureuses dispositions et à lui faire acquérir parmi les artistes de son temps une place honorable. Anobli par le duc de Neubourg, dont il fréquenta la cour, et par le roi d'Espagne, auquel il avait dans sa jeunesse rendu des services, en qualité d'ingénieur militaire, Delmont se vit en outre comblé par ce dernier prince de faveurs et de bénéfices. Ceux-ci lui ayant été contestés plus tard, le roi ne dédaigna pas d'en écrire personnellement au prince-cardinal Ferdinand pour que Delmont fût réintégré dans ses droits (Houbraeken). Une lettre latine de Rubens, citée par Cornille de Brye, donne au talent de Delmont des éloges que l'on ne peut attribuer à l'ami, quand on examine sa *Transfiguration*, qui existe encore à Anvers. La noblesse de la composition, la correction du dessin, une couleur chaude et une touche hardie sont des qualités qui rachètent quelques imperfections de détail. On y reconnaît en somme un digne disciple de Rubens.

J. K.

Houbraeken. *Dessains, Vies des Peintres Flamands.*

DELMOTTE (*Henri-Florent*), littérateur néerlandais, né à Mons, en 1779, mort en 1836. Notaire à Mons, il fut nommé bibliothé-

caire de cette ville à la mort de son père, et ensuite dramatique de la province de Hainaut. Avec M. René Chalon, son ami, il fonda la Société des Bibliophiles de Mons. L'Académie de Bruxelles l'admit au nombre de ses membres. Les ouvrages suivants ont été publiés par lui : *Mes Pensées, ou petites idées d'un écrivain étroit*; Mons (Bruxelles), 18.., in-12, de 64 pages; — *Des Femmes, éloges comme il y en a peu, ou plutôt comme il y en a beaucoup* (resté manuscrit, ou imprimé à un très-petit nombre d'exemplaires); — *Recherches historiques sur Gille, seigneur de Chin et de Dragon*; Mons, 1825, in-8°, de 59 pages et 3 pl.; — *El doudou ein si plat Montois que curie del' dire*, facétie en patois sur le combat dit le Luneçon, qui s'exécute à la Kermesse; imprimée plusieurs fois dans un recueil ayant pour titre : *Des Morceaux choisis sur la Kermesse de Mons*; Mons, 1826, 1834, etc., in-12; — *Le Revell*; Mons, 1830, in-8° de 8 pages, diptyrambe, signé un Belge, sur la révolution de Belgique, dont l'auteur fut un zélé partisan; — *Le Candidat à la royauté*, vaudeville; Bruxelles, 1831, in-8° (avec Émile de Puy et Sainte-Rousselle); — *Fac-Simile du Saint Bernardin de 1454, première estampe gravée sur bois avec noms d'auteur*; Mons, 1833, in-fol. de 4 pages; — *Scènes Montoises, calligraphies par Anatole Oscar Prudhomme*; Mons, 1834, 76 pages, in-8° (tiré à 150 exempl. numérotés); — *Règlements pour le jeu de la Galoches*; Mons, 1834, petit in-8° de 12 pages (facétie dans le patois du pays); — *Notice sur le général La Hure, dans la Bevue Belge*, tirée à part à 50 exempl.; 1850, in-8°; — *Voyage pittoresque et industriel de Kuout' l'Chouk, etc.*; 1834, in-8° de 30 pages; — *Notice sur Philibert* (père de l'auteur); Valenciennes, 18.., in-8°, 18 pages; — *Les Tournis de Chant* (poème du treizième siècle, avec notes et commentaires, par Philibert Delmotte, pub. par son fils; 1834, in-8°, avec fig.; — *Général de la pays d'Haynaut depuis le temps de l'archiduc Albert (1621)*; Mons, 18.., in-8° (avec René Chalon); — *Notice biographique sur Robert Delattre, connu sous le nom de Roland de Lassus*; Montois; Valenciennes, 1836, in-8°, avec planches. Il avait écrit une *Biographie Montoise*; mais quelques notes seulement ont paru dans les *Archives du Nord*, publiées à Valenciennes.

GUYOT DE FÉNEL.

Quérard, *La France littéraire*.

DELOEUVRE (*Étienne-Xavier*), écrivain et auteur dramatique français, né à Angoulême, le 24 avril 1817, dans le département de Maine-et-Loire. Il s'était de bonne heure retiré du théâtre, où il n'avait joué que comme acteur; et si son nom a été l'oubli, c'est grâce à quelques écrits, qui furent imprimés; sa

du public. Voici ses
— Deux Eponi, co-
— Le
E. M.
— 20 — INCO —
— 1 —
A. JA
ville. of 1882. — Oudard, La France

), antiquaire, p
le 3 mars 1753, a
on a , à F
do
d

à 1 54
à 100 francs ville 111
poésie, avec plus de 1 50
mots. 3 10 }

REPORT OF THE
COMMISSIONER OF THE
LAND OFFICE

moyens de procurer la
quantité d'eau nécessaire
1787, in-8°; — De l'U-
tilité de l'aqueduc romain :

vojet d'un canal de dériv-
; 1788, in-8°; — De l'Excel-
vement et de dérivation;
tre présentés aux maires et

— *Les Noces de Diane et de*
ve, 1778, in-8°; — Les Fu-
neliers de la Trappe

■ **ham** ; Londres, 1775, in-8° ;
rue, en trois actes et
1775, in-8° ; — *L'heureuse*

en trois actes et en vers libres ;
2^e : — *L'Isle froide*, comédie
libre ; Genève, 1778,
1780 11x, comédie en un

1700, 8°; — *Le Financier et en vers*; Paris, 1704, 8°; — *Le Financier et en prose*; Paris, 1785.

de Fanchette? comédie
rose; Paris, 1785, in-8°; —
Confessions de J.-J. Rous-
seau; — *Discours sur*

essé a été l'influence de
nature française; Nîmes,
mit cette influence à zéro;
sions : — Histoire

ire Romain, depuis
antlin, pour servir de
révolutions de l'Empire

— *Les, 1781, in-8°; —*
ation de l'arrière;
 — *pages; — Système de*

Pitt; Paris, 1818, in-8° de 20 pages; — *Système du crédit public particulier à la France, fondé sous le ministère de M. Corvetto*, en 1816; Paris, 1825, in-4° de 8 pages; — *Moyens d'exécution applicables au système du crédit public de la France*, etc.; Paris, 1825, in-8° de 8 pages. M. NICOLAS.

Statistiq. morale de la France, Gard. — Jules Tolstier-Bolland, *Histoire des Eaux de Nîmes.* — *Hist. Nat. de Nîmes.*

* **BELON (Timothée)**, théologien protestant, né vers 1525, à Montauban, et mort dans cette ville, en 1600. Il fut pasteur et professeur d'hébreu à l'académie protestante de sa ville natale. On a de lui deux sermons : *L'Ambassade du Ciel, ou sermon pour l'ouverture du synode provincial tenu à Castres le 26 novembre et jours suivants l'an 1637*; Montauban, 1637, petit in-8° de 107 pages, et *Le Secret de Piété, ou sermon sur la première à Timothée, ch. iii, verset 16, fait à Charenton devant la tenue du synode national*; 3^e édit.; Montauban, 1638, petit in-8° de 119 pages. M. NICOLAS.

M. Nicolas, *Hist. litt. de Nîmes.*

* **DELOD (Tasile)**, publiciste français, né à Avignon, le 25 novembre 1815. Son père et sa mère étaient protestants. Il étudia au collège de Marseille de 1834 à 1837, et rédigea d'abord, comme la plupart de ses compatriotes lettrés, *Le Sémaphore de Marseille*. Venu à Paris en 1837, il collabora au journal *Vert-Vert*, et fut chargé du feuilleton littéraire du *Messager*. Rédacteur en chef du *Charivari* en 1842, il quitta cette position dix-huit mois plus tard, pour la reprendre en 1848. Après une nouvelle interruption lors des journées de juin de la même année, il redevint et resta un des rédacteurs habituels de cette feuille, que l'on peut considérer comme le meilleur recueil satirique des mœurs de notre époque. M. Delod publia dans le même intervalle (1837-1848) des articles dans plusieurs autres journaux, *Le Siècle*, *Le Courrier*, *Le Peuple* et dans *Les Français peints par eux-mêmes*, etc. Sous la verve comique de ses articles du *Charivari* se cache une pensée souvent profonde, rendue dans un style correct et élégant. On a de lui : *La Fin de la Comédie*, pièce représentée sur le théâtre de l'Odéon en 1854; *Physiologie de la Parisienne*; Paris, 1841, in-12. V. R.

Doc. partie.—Louandre et Bourquelot. *La Litt. française contemp.* — R. Texier, *Blog des Journalistes*.

DELORME (Charles), médecin français, né à Moulins, en 1584, mort le 24 juin 1678. Son père, Jean Delorme, né en 1547, mort en 1637, fut premier médecin de la reine femme de Henri III, de Marie de Médicis, de Henri IV et de Louis XIII. Il céda cette dernière place à son fils en 1626. Charles Delorme voyagea en Italie, et s'y fit tellement admirer, que le sénat de Venise lui conféra gratuitement le titre de noble, titre que la république faisait payer à cette époque 100,000 écus. Delorme rendit de très-grands services lors de la peste de Paris, en 1619, ainsi

qu'au siège de La Rochelle, où l'armée était ravagée par une dysenterie cruelle. Ce célèbre médecin, aimé et estimé par le cardinal de Richelieu et le chancelier Seguier, loué, comme son père, par le caustique Gui Patin, exerçait son art avec tant de désintéressement, que Henri IV dit un jour que le jeune Delorme gentilhommeait la médecine. « Nous ne pouvons, dit la *Biographie médicale*, juger de son mérite, qui se bornait peut-être à bien connaître le jargon et les intrigues de la cour, car il n'a écrit que d'insignifiants opuscules académiques. » On a de Delorme : *Melethodovazeiz*; Paris, 1608, in-8°. C'est un recueil des thèses qu'il avait soutenues à Montpellier pendant sa licence.

L'abbé Saint-Martin, *Moyens faciles et éprouvés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans*; Paris, 1689, in-12. — *Biographie médicale*.

DELORME (Philibert), architecte français, né à Lyon, vers l'année 1518, mort en 1577. Au commencement du seizième siècle, l'Italie chrétienne était parvenue au plus haut point de sa splendeur. La renaissance, qui avait fait briller d'un si vif éclat la patrie de Bramante et de Raphaël, projetait au loin sa lumière. Partout l'antiquité était remise en honneur, comme au sein de l'Italie. Les ruines imposantes qui couvrent nos provinces méridionales étaient devenues l'objet d'une curieuse attention. Sans sortir de sa ville natale, le jeune Delorme put déjà diriger ses premières études vers l'architecture antique. Électrisé par ces débris inspirateurs, il passa les Alpes, dans la vue d'explorer sur le sol classique, à Rome surtout, les restes de l'art grec ou romain, et de se former sur les grands modèles de l'art moderne. Il n'était âgé que de quatorze ans. Pendant son séjour à Rome, il rechercha le commerce des hommes instruits, non-seulement dans l'architecture, mais dans toutes les sciences qui s'y rapportent. Il s'attachait de préférence à la reconstitution raisonnée des édifices anciens. Dans cette synthèse architecturale, il choisissait les problèmes les plus compliqués, et, suppléant par son génie aux données qui lui manquaient, il reproduisait des monuments dont l'histoire n'avait laissé que des descriptions vagues ou imparfaites. C'est ainsi qu'il prouva l'existence de la construction célèbre, mais alors révoquée en doute, de Caius Scribonius Curion. On sait qu'elle consistait en deux vastes théâtres de bois, assez éloignés l'un de l'autre pour que des représentations différentes pussent y avoir lieu en même temps; à un signal donné, ces deux hémicycles et leurs nombreux gradins, mobiles sur un pivot, se rapprochaient pour se rejoindre en un vaste amphithéâtre circulaire, où des combats de gladiateurs et de bêtes féroces s'exécutaient devant les mêmes spectateurs, qui avaient changé de scène sans changer de place. Delorme en fit un modèle, où l'on put reconnaître toute la portée de son esprit inventif. Ces solutions difficiles conduisaient naturellement leur

auteur vers l'examen approfondi des moyens pratiques et vers les applications de la science à l'art. Effectivement il excella dans le trait géométrique et dans la coupe des pierres; le premier il réunit en un corps d'ouvrage les méthodes pour l'appareil des pierres; il enrichit ces méthodes de procédés nouveaux; il inventa tout un système de charpente. Un amateur puissant et éclairé, Marcel Cervin, cardinal de Sainte-Croix, qui depuis devint pape, sous le nom de Marcel II, témoin de ses efforts et de ses succès, se fit son protecteur; il le reçut dans son palais, et contribua lui-même à son instruction.

Riche des trésors de l'antiquité et de ses propres découvertes, Delorme revint dans sa patrie en 1536. Il construisait à Lyon plusieurs bâtiments. On y admire encore, rue de la Juiverie, deux trompes en saillie situées aux angles opposés d'une maison et liées par une galerie en arcades. Un ordre ionique orne tout le système, et montre la science habilement unie à l'art. Étonnés de ce résultat nouveau pour eux et fiers de ce talent né dans leurs murs, ses compatriotes le chargèrent de construire le portail de l'église Saint-Nizier; mais il commença seulement cet ouvrage, que son départ subit fit suspendre, et qui n'a jamais été repris. Le cardinal du Bellay, qui l'avait connu à Rome, l'emmena à Paris, et le présenta à la cour. De ce moment le jeune architecte fut en évidence. La confiance dont l'honneur François I^{er} lui fut continuée par Henri II et par Catherine de Médicis, qui, après la mort de son époux, lui conféra l'intendance de ses bâtiments. Sous ces princes amis des arts, il exécuta beaucoup d'importants travaux; mais un grand nombre de ces édifices n'existent plus ou sont défigurés.

La cour en fit à cheval du château de Fontainebleau fut son début dans les constructions royales. Sur ses plans furent élevés le château de Meudon, auquel il travailla conjointement avec le Primatice; celui de Saint-Maur-des-Fossés, commencé pour le cardinal du Bellay et achevé depuis par la reine; celui d'Anet, présent de Henri II à sa maîtresse, Diane de Poitiers. En premier, tel que Delorme l'avait bâti, la grande terrasse en briques subsiste seule; les deux autres ne sont plus que des ruines : la principale porte du dernier, heureusement sauvée du vandalisme révolutionnaire, est un des principaux ornements de l'École des Beaux-Arts. Cet architecte fit des réparations considérables au château de Saint-Germain et à La Motte, maison de plaisance dans la forêt. A Villers-Cotteret, le portique de la chapelle du parc lui inspira une invention dont l'art a fait depuis des applications fréquentes. La difficulté de se procurer des colonnes d'un seul bloc, qu'il fallait aller chercher au loin, à grands frais et avec grande perte de temps, lui fit prendre le parti de composer celles de ce portique avec plusieurs blocs, dont il recouvrit les joints par des linteaux

ement qu'elle n'en a aujourd'hui, par
meures et d'autres dépendances.

Delorme de l'entreprise; mais
que la partie centrale, c'est-à-dire
la rotonde, les deux galeries conti-
nues portiques en arcades surmon-
tées, et les deux avant-corps qui ter-
minaient. Beaucoup de parties de l'ar-
chitecture ont disparu, par suite de

IV. Louis XIII et Louis XIV. Le
plan n'a conservé de Delorme que
un, composé de colonnes ioniques
sculptées, en marbre sur la
face sur le jardin. Un escalier en vis
d'œuvre de coupe des pierres, était
au du bâtiment, dans l'emplacement
où il a été démoli en 1664,
sur la rue du jardin. Les deux
autres, avec leurs deux ordres super-
posés, l'autre corinthien, sont de-
venus tels qu'ils étaient dans l'ori-

de leurs toits. Les énormes bois nécessaires à
ces couvertures, composées uniquement de gros-
ses pièces de charpente, épuisaient les forêts de
leurs plus beaux arbres, embarrassaient les com-
bles et fatiguaient les murs. Pour remédier à ces
inconvenients, Delorme imagina un nouveau sys-
tème de charpente, réunissant la solidité et la
commodité à la légèreté et à l'économie. Il en
causa un jour avec Henri II à table; mais l'in-
vention fut traitée de chimère par les courtisans,
et le roi gardant le silence, l'artiste avait résolu
de n'en plus rien dire. A quelque temps de là,
Catherine de Médicis voulut construire un jeu de
paume dans son château de Monceaux; mais elle
fut effrayée du devis de la charpente seule. De-
lorme saisit cette occasion pour repa-
rer son procédé. L'épreuve en fut faite au château de La
Muette, et elle réussit sous tous les rapports. Ce
procédé consiste à substituer aux fermes des
courbes en planches de bois blanc, tel que sapin,
peuplier, tilleul, etc., les moins lourds et les
moins chers de tous les bois. Ces courbes, pla-

dante, peut, en cas de dégradation partielle, être enlevée et remplacée sans affecter l'ensemble. D'ailleurs, les courbes peuvent être disposées en ogive, plein cintre ou cintre surbaissé, c'est-à-dire qu'elles sont susceptibles de toutes les formes employées pour les voûtes les plus élégantes; et le dessous des toitures étant dégagé, on peut en tirer parti pour l'habitation et pour la décoration. L'extérieur peut être couvert suivant une courbure parvillie à celle de l'intérieur; il peut l'être aussi en parties de toit à surface plane avec des brisures de chaque côté, ainsi que les deux pavillons de La Muette en offraient l'exemple. Voilà bien la mansarde, laquelle, comme on voit, porte le nom d'un architecte qui n'en fut pas l'inventeur. Mais le véritable inventeur a laissé le sien à tout le système, qu'on appellera dans tous les temps *couverture à la Philibert Delorme*.

Afin de propager les nouveaux principes de charpente dont la connaissance devait être d'une utilité générale, Henri II avait chargé l'auteur d'en établir les règles dans un ouvrage spécial, qui a pour titre : *Nouvelles Inventions pour bien bâtir et à petits frais*; il est composé de deux livres, et fait suite à un autre ouvrage, formé de neuf livres, intitulé : *De l'Architecture*. Principalement recommandable par les préceptes relatifs à la coupe des pierres et à la conduite du bâtiment, « où l'auteur était plus consommé, » dit Chambrai, que dans la composition des ordres, » ce traité contient en outre, sur la partie morale de l'art, d'excellents conseils, auxquels l'autorité du talent et de l'expérience donne le caractère d'aphorismes. L'n sentiment religieux, exprimé simplement, règne dans tous les écrits de Philibert Delorme, et lorsque sa pensée s'élève vers Dieu, le grand et supernaturel architecte, son style s'élève avec elle. Il préparait un second volume de ses œuvres; il devait y disserter *Sur les divines proportions et mesures de l'ancienne et primitive architecture des Pères du Vieil Testament, accommodées à l'architecture moderne*. De nouvelles notions sur la science du trait et sur la coupe des pierres, une théorie générale sur les proportions des ordres, divers traités concernant la perspective appliquée aux traces graphiques, l'emploi des machines, la construction des ports de mer, celle de ponts d'une seule arche sur de grands fleuves de 100 ou 200 toises de largeur, telles devaient être les principales matières de ce volume. Un examen détaillé et approfondi du Panthéon de Rome et de plusieurs autres monuments antiques, une description ou plutôt une histoire du palais des Tuileries, un précis de la maison qu'il projetait pour lui rue de la Cerisaie, et d'autres logis de diverses sortes, tant pour les grands que pour les petits, devaient le compléter. La mort le frappa pendant qu'il mettait en ordre ces matériaux, aujourd'hui perdus pour l'art et pour la science.

Philibert Delorme n'est pas à l'abri de toute

critique : ses écrits sont par intervalles diffus et obscurs, ses profils manquent quelquefois de correction ou d'élégance et ses dessins de clarté; mais son génie a exercé une puissante influence sur son siècle et sur le goût de ses contemporains. Il partage incontestablement avec Jean Bulland et Pierre Lescot la gloire d'avoir adapté l'architecture antique au climat et aux mœurs de la France. Milizia a dit de lui : « Il mit tous ses soins à dépouiller l'architecture de ses habits gothiques et à la revêtir de ceux de l'antique » Grèce. » Cette justice rendue par un architecte étranger à l'un des créateurs de l'architecture française nous dispense de tout autre éloge. [MILIZIA, dans l'*Enc. des G. du M.*, avec reddition.]

MILIZIA, *Mémoires sur les Architectes anciens et modernes*. — Le P. COLANNA, *Les Lyonnais dignes de mémoire*. — PINGRON, *Fies des Architectes anciens et modernes*. — NAPIER, *News allg. Kunst- u. Lessic.* — COHEN, *Notice sur Ph. Delorme*.

* DELORME (F.), poète français, fort peu connu. Il donna un exemple d'outrecuidance qu'on a revu depuis chez d'autres rimeurs. Craignant, dit-il, qu'on n'imprimât à son insu et qu'on ne lui dérobât les vers qu'il avait composés au collège avant sa dix-neuvième année, il prit le parti de les publier lui-même à Lyon, en 1665 : *La Muse nouvelle, ou les agréables divertissements du Parnasse*, est accompagnée du portrait de l'auteur. Delorme annonce que le barreau ne lui permettait pas de visiter souvent la double montagne; il aurait bien dû avoir la certitude que personne ne se serait avisé de venir lui dérober ses sonnets, ses élégies, ses satires, ses épigrammes, ses madrigaux, tous vers d'écolier incapables de mieux faire plus tard. B.

Viollet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. 1, p. 300.

DELORE (Marion), courtisane du dix-septième siècle, naquit en 1612, à — en Champagne, et mourut à Paris, en 1650. — était encore fort jeune quand on la vit p dans le monde pour la première fois, et aller aux brillants succès l' — tard. D'une beauté peu ou — , em — spirituelle et capricieuse o — — tint facilement les homm. — foule de grands seigneurs que fréquen — amant le fameux libertin Des Barreaux. — parmi eux qu'elle connut le marquis de Mars (1), qui, par la passion vive et — qu'elle lui inspira, mit le sceau à sa naissante.

A cette liaison se rattache une anecdote piquante, dont Richelieu fut le héros. — de Marion, il lui fit une cour des plus — la belle maîtresse du favori de Louis X contenta de rire de sa conquête sans y répondre. — Cependant, Cinq-Mars, inquiet, espérant la — traire à de semblables poursuites, se — bruyait qu'un mariage secret les unissait. — — tat ne répondit pas à son attente; car le

1. Cinq-Mars était grand-écuyer, ou le nomme Grand

succéder à ses vœux, aimait au com-
pensation de se débarrasser tout à la
si honneur, et de se venger des dé-
sastres Marion. A son instigation, le
ministre formula contre elle une plainte
de rapt et de séduction sur la per-
sone. On laissa commencer les dé-
lais, mais, qui aurait sans doute
ignusent non moins étrange, si l'in-
digne, pour mettre fin à des longueurs
n'a-t-elle pressenti l'ordonnance de
s'ennuyer clandestine, en vertu de
deux amants furent définitivement

elle céder que d'avoir à lutter plus
contre le tout-puissant ministre, et
s'efforça à la mémoire de Cinq-Mars.
par tout ce que Paris avait de dis-
par la naissance que par les talents,
la finement de tous les ennemis que
lui avait eus. Ses salons devin-
rent des lieux de princes, des cour-
tisans, des beaux esprits, qui
s'en disputaient les attentions de
sa cour. Séduite, enivrée par ses
dans les instants, elle oublia au-
de sa jeunesse, si variée, si remplie,
de la Laine, des Aspasie, quelque bril-
lante et déshonorée avant tout celle
de sa seule femme dans cette voie, ne
pouvait-elle, pour soutenir son opu-
lence, lui voyant prendre tour à
tour Buckingham, Saint-Evremond,
Monsieur, le chevalier de Grammont, le
duc de Nemours, etc. Cependant cette vogue
de quelques années, que son esprit lui
donna ses galanteries, reçut le contre-
coup de la mort de Louis XIII, la régence
de la reine et les troubles de la Fronde
qui ont tant caractérisé aux splendides
partis de la place Royale (1); les
complications de la politique avaient
des conséquences légères, banales et
passagères. Marion, pour ne pas
être abandonnée, les suivit sur
le même une part très-active à
laquelle elle agita la minorité de
Monsieur, lors de l'arrestation
de la reine et l'honneur de l'envelopper
dans son lacet contre elle une
fois. Les exécuteurs de cet ordre
étaient. Marion venait d'expirer
L. R.

de la Reine.
Monsieur ont prétendu que cette
femme, et que Marion Delorme a
passé au dix-huitième siècle. On a
dit qu'en Angleterre, épousa un riche
homme après son veuvage, fut dé-
couverte, dont le chef l'épousa;
elle fut femme d'un procureur fiscal de
Paris; que dans une vieillesse
elle fut pauvre et réduite à une misère

Tallement des idées. Histoires. — Grammont, Mém. —
Paris, Hist. de Louis XIII.

DELOIRME (Pierre-Claude-François),
peintre français, né à Paris, en 1783. Élève de
Girodet, il composa, pour son début, un ouvrage
important, *La Mort d'Abel*, qui parut au salon
de 1810. En 1814 il exposa un autre tableau, *La
Mort de Héro et Léandre*; — en 1817, *La
Résurrection de la Fille de Jaire*, qui est au-
jourd'hui à l'église de Saint-Roch; — au salon de
1819, *Jésus-Christ apparaissant dans les
Lambs*, tableau qui est dans l'église Notre-Dame
de Paris; — en 1822, *Céphale enlevé par
l'Aurore*, qui figure au musée de Luxem-
bourg; — en 1833, *Saphoré se rendant à Phaoon l'ode
qu'elle venait de composer*; — en 1834, *Ève
cueillant le fruit défendu*; — en 1836, *La
Madeleine au tombeau de Jésus-Christ*; —
en 1839, *Adam et Ève après leur désobéissance*; — enfin, en 1860, *Le Repos en Égypte*.
M. Delorme fut chargé en 1847 de décorer la
chapelle de la Vierge de Saint-Gervais, chapelle
qui venait d'être restaurée. Cet artiste ne sem-
ble pas s'y être assez pénétré du caractère reli-
gieux et sobre que ces peintures auraient dû
avoir pour se lier avec l'architecture nervoise
de Saint-Gervais. Il a reçu une médaille de
deuxième classe, une mention honorable et la dé-
coration de la Légion d'Honneur.

GUYOT DE FÉLIX.

Statistique des Beaux-Arts. — Journal des Beaux-
Arts.

DELORT (Jacques-Antoine-Adrien, baron),
général français, né à Arbois (Jura), le 16 no-
vembre 1773, mort à Arbois, en 1846. Il s'enrôla
en 1791, dans le 4^e bataillon des volontaires na-
tionaux du Jura, et fit toutes les campagnes de
la révolution. A l'armée d'Italie, devant Man-
toue, à la bataille d'Austerlitz, où il reçut plu-
sieurs blessures, Delort donna des preuves d'un
rare courage; il fut nommé colonel du 24^e de dra-
gons (1^{er} mai 1806), chevalier de l'empire avec
dotation, en 1808. Cette même année il passa à
l'armée d'Espagne, se trouva à plusieurs sièges
et batailles, se distingua particulièrement à celle
de Puente del Rei, où il enleva vingt-cinq pièces
de canon et tous les bagages de l'ennemi dans
une charge des plus brillantes et des plus har-
dies. Le 23 mars 1810, avec la 7^e compagnie de
son régiment et le 4^e bataillon du 3^e d'infanterie
légère, il mit complètement en déroute, à Ven-
drell, l'avant-garde espagnole; le 9 avril, à Villa-
Franca, il battit une colonne ennemie et fit pri-

extrême, elle eut l'idée de se recommander à Ninon de
Lenclos; mais que le message qui s'était chargé de sa
demande lui ayant, à son retour, annoncé que Ninon
venait d'expirer, elle mourut de saisissement, à plus de
quatre-vingt-dix ans (1766). Un autre récit la fait vivre
jusqu'à cent trente-quatre ans, et fixe sa mort au 5 jan-
vier 1761. Il n'a d'autre fondement que l'existence d'un
acte de décès d'une femme morte à cet âge sur la paroisse
Saint Paul à Paris, sous le nom de *veuve en troisièmes
noces de Lebrun*. Ces conjectures, qui ne reposent sur
aucune base solide, sont aujourd'hui tout à fait aban-
données et ne méritent aucune créance.

sonner le colonel qui la commandait ainsi que sept autres officiers. Une autre fois, une division italienne fut sauvée par Delort, qui arrêta sept escadrons espagnols avec un escadron de son régiment. Grièvement blessé dans cette charge, il faillit rester sur le champ de bataille. Le jour de l'assaut de Tarragone, il poursuivait des fuyards jusqu'à la mer, et les sabra sous le feu des croisières anglaises. Ces services furent récompensés par le grade de général de brigade, qui lui fut donné le 21 juillet 1811. A la bataille de Sagonte, Delort culbuta l'ennemi, et mérita d'être cité avec de grands éloges dans le rapport du général Soult. A la tête de l'avant-garde de l'armée d'Aragon, il seconda avec habileté le général en chef lors de l'envahissement de Valence. Le 21 juillet 1812 O'Donnel attaqua inopinément, avec douze mille hommes, le général Delort, détaché à Castalla, où il commandait l'avant-garde de l'armée d'Aragon, forte d'environ deux mille cinq cents hommes. Mais le mouvement de retraite fut exécuté si habilement, et suivi d'une charge si heureuse, que toute la ligne ennemie fut mise dans le plus grand désordre, et que le général anglais Roche fut forcé d'abandonner l'attaque du château d'Ibi. Cette affaire fut une des plus brillantes de la guerre d'Espagne. En juillet 1813, le général Delort, chargé de couvrir la retraite de l'armée de Suchet, se distingua surtout par la précision et la vigueur de ses manœuvres. A son retour en France, il fut employé dans l'armée qui devait s'opposer à la marche des alliés sur Paris, se trouva à la bataille de Monterau, et força, sur la route de Melun, quatre régiments à se rendre prisonniers, après avoir sabré lui-même leur général. Napoléon le récompensa de cette action d'éclat en le nommant général de division (février 1814). En 1815 Delort contribua, par les belles charges des cuirassiers qu'il commandait, au gain de la bataille de Ligny. Deux jours après, il fit, à Waterloo, des efforts inouïs, et reçut un coup de feu et huit balles dans ses habits. Après la seconde restauration, il fut mis à la retraite. En 1830 il fut remis en activité, fut élu membre de la chambre des députés par le département du Jura, devint aide de camp du roi, et fut promu en 1837 aux dignités de grand-croix de la Légion d'Honneur et de pair de France.

Fastes de la Légion d'Honneur, t. IV. — Victoires et Conquêtes, t. X, XI et suiv. — La Bas, Dict. encyc. de la France.

DELORT (Joseph), historien français, né à Mirande (Gers) le 17 novembre 1789. Fils d'un avocat au parlement de Toulouse, il vint jeune à Paris, et l'abbé de Montesquiou, son compatriote, le fit placer en 1814 dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Il a publié les ouvrages suivants : *Mes Voyages aux Environs de Paris*, en prose et en vers ; Paris, 1821, 2 vol. in-8° ; — *Mémoire à messieurs les membres de la chambre des députés, pour protoquer une loi sur les propriétés littéraires et des récom-*

penses en faveur des savants, et artistes ; Paris, 1822, in-8° ; *Notice sur l'histoire de Charles Sorel et de Jeanne d'Arc* ; Paris — *Histoire de l'homme au mu accompagnée de toutes les pués* ; Paris, 1825, in-8° ; — *Attention des philosophes et des s à la Bastille et à l'incennes, celle de Fouquet, de Pelisson e avec tous les documents authen dits* ; Paris, 1829, 3 vol. in-8°.

Babbe et Belsjohm, etc., *Mag. univ. e temp.* — Louandre et Bourqueiot, *La L. caise, contemporaine.*

DELOY (Jean-Baptiste-Aime) çais, né en 1798, à Plancher-Bas, dans les Vosges, mort à Saint-Étic 1834. « Toute sa vie, dit M. Sa semble qu'une longue école buis fit de bonnes études au lycée de vit ensuite les cours des facultés de Strasbourg, et prit le grade droit. Il commença dès l'adoles une vie vagabonde et aventureuse trop long de décrire toutes les loin, le même critique ajoute : n'avoir conçu de bonne heure la un pèlerinage ; partout où il sen il y allait ; partout où il trouvait u séjournait. Aussi dans ses vers nes ! Il croyait naïvement que l oiseau voyageur, qui n'a qu'à bec et à gauche, partout où le porten repris et réalisé de nouveau au siècle l'existence du troubadour teau en château, et payant son gl son. Rousseau voyageant à pied encore, un misanthrope altier et r monde ; il y avait pourtant du Jea ton dans Deloy, ce *fantassin* de c'était surtout, et plus simpleme dour décousu. Il allait donc sans demain, quand un jour, à vingt-e maria ; comme La Fontaine, il ne s être longtemps souvenu. » Il se du ménage et du petit magasin ou de se confiner, et partit pour le F Cette puissante colonie venait de sa métropole ; elle était gouverne dro, qui ne portait encore que les régent et de défenseur perpétuel d qui fut bientôt proclamé empereur à la cour du jeune prince, Deloy l nal intitulé : *l'Estrella Brasileira* (Brésil), qui devint le *Moniteur* don Pedro. Le poète français, qui vait le portugais avec une remar publiés dans son journal un projet et ce projet fut, dit-on, adopté par par les représentants du Brésil que Deloy devint gentilhomme uc

de l'ordre du Christ. A part ces
ajoutent rien au mérite du poète,
Bretail marque le plus brillant et
est comment de l'existence de Deloy.
considère ce qu'on peut appeler ses
le jette dans ces vers agréables,
se connaître à la fois son talent et
sa :

[illegible]

Vivement avec peine les succès de son amour de don Pedro, et la plupart furent forcés de quitter le pays; de M. Delory. Il résida en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, publia des poésies qui ne tirèrent de l'obscurité, alla combattre pour la cause de dona Maria, fut enlevé à une feuille politique par la Gazette de Franche-Comté, parure Séguin (3). On a de lui : *Œuvres, précédées d'une introduction* (Nancy; Lyon, 1827, in-8° : cet ouvrage est le premier volume de la *Bibliothèque académique provinciale*; mais l'entreprise par quelques jeunes gens de Lyon, n'alla pas plus loin; — *Œuvres, poésies posthumes publiées par le poète*; Lyon et Paris, 1840.

sur une place Deloy, en tête des Feuilles
Rouges, dans la Rue de Paris,
au 200. Portraits contemporains.

Reg. Pat.

(François-Seraphin), artiste et écrivain, né à Paris, en 1778, mort le 10 mai 1869. Il fut d'un goût très-vif pour les lettres et fut d'abord dessinateur, et débute par une série d'articles dans la Revue des Deux Mondes, en 1837, insérés dans le Mercure. Il publia ensuite : *Examen*

Supérieur de Brévil, archiduchesse
de Marie-Louise.

... et d'arriver à un tel résultat que vous avez belle
raison, comme à la fin de la (Aimé Deloy) ;
et d'être d'accord avec M. Alphonse de La-

raisonné des ouvrages de peinture, sculpture et gravure exposés au Louvre en 1814; Paris, 1814, 1815, in-8°, onze livraisons. Le principal ouvrage de Delpech est une *Iconographie des Contemporains*, dont il avait conçu le plan et rédigé le prospectus. C'était une collection de portraits lithographiés avec facsimiles; elle fut commencée en 1823. L'entreprise, interrompue par la mort de Delpech, fut continuée par sa veuve.

Rabbe, Solojita, etc., *Biographie universelle et port. des Contemporains*. — *Revue encyclopédique* t. XXIII, p. 464.

DELPECH (Jacques-Mathieu), chirurgien français, né à Toulouse, en 1777, mort le 29 octobre 1832. Jeune encore il vint à Montpellier faire ses études médicales, et là bientôt ses dispositions brillantes le firent remarquer. A peine docteur en médecine (1801), sa réputation prit son essor ; sa pratique à Toulouse devint en peu de temps très-étendue, et les cours particuliers qu'il faisait, suivis par un nombreux auditoire, le mirent bientôt en première ligne. L'usage des concours subsistait encore à Montpellier : la chaire de chirurgie clinique vint à vaquer, et Delpech, qui avait pu étendre encore ses connaissances par un séjour à Paris, se présenta comme concurrent avec Fage et Manoir, lesquels depuis se sont aussi distingués par leurs travaux ; il eut l'honneur de l'emporter sur ses adversaires (1812). Placé sur ce grand théâtre, il employa ses soins, son activité, le talent spécial et les vastes connaissances dont il était doué, à relever la chirurgie de l'école de Montpellier de l'espèce d'abâtardissement où elle était tombée. Instruction profonde, sagacité de diagnostic, mémoire heureuse, talent de la parole, habileté de la main, Delpech possédait tout ce qui constitue un grand chirurgien et particulièrement un professeur de clinique chirurgicale ; en un mot, son enseignement parvint à un tel degré de développement et de perfection, que non-seulement il eut la gloire de restaurer la chirurgie à Montpellier et de peupler le midi d'opérateurs distingués, dont il manquait alors, mais encore de faire rivaliser la clinique de l'hôpital de Saint-Éloi, dont il était devenu chirurgien en chef, avec les plus célèbres du temps.

Cependant ni les travaux d'un enseignement suivi ni les fatigues d'une pratique étendue ne pouvaient suffire à son étonnante activité et à sa soif de connaissances : il trouvait encore du temps pour des études profondes et pour répandre au loin par ses écrits les lumières que ses travaux, ses observations et ses réflexions lui fournissaient chaque jour. Il publia successivement un grand nombre d'ouvrages : le premier, qui parut en 1815, fut un mémoire sur la *Complication des plaies et ulcères connue sous le nom de pourriture d'hôpital*, ouvrage dans lequel, faisant jouer un rôle moins important à l'humidité, il attribua la principale cause

sonner le colonel qui la commandait ainsi que sept autres officiers. Une autre fois, une division italienne fut sauvée par Delort, qui arrêta sept escadrons espagnols avec un escadron de son régiment. Grièvement blessé dans cette charge, il faillit rester sur le champ de bataille. Le jour de l'assaut de Tarragone, il poursuivait des fuyards jusqu'à la mer, et les sabra sous le feu des croisières anglaises. Ces services furent récompensés par le grade de général de brigade, qui lui fut donné le 21 juillet 1811. A la bataille de Sagonte, Delort culbuta l'ennemi, et mérita d'être cité avec de grands éloges dans le rapport du général Soult. A la tête de l'avant-garde de l'armée d'Aragon, il seconda avec habileté le général en chef lors de l'envahissement de Valence. Le 21 juillet 1812 O'Donnel attaqua inopinément, avec douze mille hommes, le général Delort, détaché à Castalla, où il commandait l'avant-garde de l'armée d'Aragon, forte d'environ deux mille cinq cents hommes. Mais le mouvement de retraite fut exécuté si habilement, et suivi d'une charge si heureuse, que toute la ligne ennemie fut mise dans le plus grand désordre, et que le général anglais Roche fut forcé d'abandonner l'attaque du château d'Ibi. Cette affaire fut une des plus brillantes de la guerre d'Espagne. En juillet 1813, le général Delort, chargé de couvrir la retraite de l'armée de Suchet, se distingua surtout par la précision et la vigueur de ses manœuvres. A son retour en France, il fut employé dans l'armée qui devait s'opposer à la marche des alliés sur Paris, se trouva à la bataille de Monterau, et força, sur la route de Melun, quatre régiments à se rendre prisonniers, après avoir sabré lui-même leur général. Napoléon le récompensa de cette action d'éclat en le nommant général de division (février 1814). En 1815 Delort contribua, par les belles charges des cuirassiers qu'il commandait, au gain de la bataille de Ligny. Deux jours après, il fit, à Waterloo, des efforts inouïs, et reçut un coup de feu et huit balles dans ses habits. Après la seconde restauration, il fut mis à la retraite. En 1830 il fut remis en activité, fut élu membre de la chambre des députés par le département du Jura, devint aide de camp du roi, et fut promu en 1837 aux dignités de grand-croix de la Légion d'Honneur et de pair de France.

Fastes de la Légion d'Honneur, t. IV. — *Victoires et Conquêtes*, t. X, XI et suiv. — *La Bas*, *Dict. encyc. de la France*.

DELORT (Joseph), historien français, né à Mirande (Gers), le 17 novembre 1789. Fils d'un avocat au parlement de Toulouse, il vint jeune à Paris, et l'abbé de Montesquiou, son compatriote, le fit placer en 1814 dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Il a publié les ouvrages suivants : *Mes Voyages aux Environs de Paris*, en prose et en vers ; Paris, 1821, 2 vol. in-8° ; — *Mémoire à messieurs les membres de la chambre des députés, pour provoquer une loi sur les propriétés littéraires et des récom-*

penses en faveur des savants et artistes ; Paris, 1822, in-8° ; — *Notice sur l'histoire de Charles Sorel et de Jeanne d'Arc* ; Paris, 1825, in-8° ; — *Attention des philosophes et de la Bastille et à l'incendie de Fouquet, de Pelisson avec tous les documents authentiques* ; Paris, 1829, 3 vol. in-8°.

Babbe et Boileau, etc., *Mon ami le temps*. — Louandre et Bourquien, *La cause contemporaine*.

DELOY (Jean-Baptiste-Aircais), né en 1798, à Plancher-lès-Vosges, mort à Saint-Denis le 1834. « Toute sa vie, dit M. Deloy, semble qu'une longue école lui fit de bonnes études au lycée et vit ensuite les cours des facultés de Strasbourg, et prit le grand droit. Il commença dès l'adolescence une vie vagabonde et aventureuse trop long de décrire toutes les loins, le même critique ajoute n'avoir conçu de bonne heure l'un pèlerinage ; partout où il s'il y allait ; partout où il trouvait séjournait. Aussi dans ses vers ! Il croyait naïvement qu'oiseau voyageur, qui n'a qu'à et à gauche, partout où le port repris et réalisé de nouveau siècle l'existence du troubadour en château, et payant son son. Rousseau voyageant à pi encore, un misanthrope altier e monde ; il y avait pourtant du ton dans Deloy, ce *fantassin* c'était surtout, et plus simple dour décousu. Il allait donc sa demain, quand un jour, à ving inaria ; comme La Fontaine, il n être longtemps souvenu. » Il e du ménage et du petit magasin de se confiner, et partit pour l Cette puissante colonie venait e sa métropole ; elle était gouver dro, qui ne portait encore que le régent et de défenseur perpétuel qui fut bientôt proclamé empere à la cour du jeune prince, Delo nal intitulé : *l'Estrella Brasil* (Bésil), qui devint le *Monite don Pedro*. Le poète français, q vait le portugais avec une ren publia dans son journal un proj et ce projet fut, dit-on, adopté par les représentants du Brésil que Deloy devint gentilhomme

re de l'ordre du Christ. A part ces
ajoutaient rien au mérite du poète,
à l'éclat, à la marque la plus brillante et
la plus honorable de l'existence de Deloy.
Cependant ce qu'on peut appeler ses
voyages dans ces vers agréables,
et connaître à la fois son talent et
son cœur :

Des bords des amitiés parfaites,
Sûrs dans des belles retraites ;
Adieu, o mes regrets si chers,
Ain (1) m'a recité mes vers.

Marius le rang suprême entraîne !
Sautons dans les yeux d'une reine !
Sautons, et dans sa teinte d'air
Sautons : Ce vent est au volcan.

... non mon sur mes lèvres expire.
Sautons la rose de l'empire ?
Sautons, puis de cède et d'ardeur ;
Sautons, sa pompe et sa splendeur ;

Sautons, le bras de la tempête,
Sautons, mes plaisirs de poète.

... aux bords d'un monde encor nou-
veau vu sous l'impide vauveau ? (sautons)
Sautons et des larmes saourent ?
Sautons, mes bêtes des Açores ?

... François, sous l'impide oranger,
Sautons de l'île de l'étranger ?
Sautons, o mes belles redines,
Sautons, o chéri de mes mœurs ?

... voyaient avec peine les succès des
à cœur de don Pedro, et la plupart
sautons forcés de quitter le pays ; de
à Deloy. Il revint en France, arriva
à Angleterre, en Belgique, en Italie.

... publiés des poésies qui ne tirèrent
rien de l'obscurité, alla combattre
pour la cause de dona Maria, fut

... mouvement à une feuille politique
à la Gazette de Franche-Comté
le jeune Segusien (2). On a de lui :

... quelques, précédés d'une introduction
de Durand ; Lyon, 1827, in-8° : cet
est être le premier volume de la

... l'Académie provinciale ; mais
l'œuvre, entreprise par quelques jeunes
de Lyon, n'alla pas plus loin ; —

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

... poésies posthumes publiées
à la poste ; Lyon et Paris, 1840,

raisonné des ouvrages de peinture, sculpture
et gravure exposés au Louvre en 1814 ; Paris,
1814, 1815, in-8°, onze livraisons. Le principal
ouvrage de Delpech est une *Iconographie des
Contemporains*, dont il avait conçu le plan et
rédigé le prospectus. C'était une collection de
portraits lithographiés avec facsimilés ; elle fut
commencée en 1823. L'entreprise, interrompue
par la mort de Delpech, fut continuée par sa
veuve.

Rabbe, Boileau, etc., *Biographie universelle et port.
des Contemporains*. — *Année épigraphique* t. XIII,
p. 404.

DELPECH (Jacques-Mathieu), chirurgien
français, né à Toulouse, en 1777, mort le 29 oc-
tobre 1832. Jeune encore il vint à Montpellier
faire ses études médicales, et là bientôt ses dis-
positions brillantes le firent remarquer. A peine
docteur en médecine (1801), sa réputation prit
son essor ; sa pratique à Toulouse devint en peu
de temps très-étendue, et les cours particuliers
qu'il faisait, suivis par un nombreux auditoire,
le mirent bientôt en première ligne. L'usage des
concours subsistait encore à Montpellier : la
chaire de chirurgie clinique vint à vaquer, et
Delpech, qui avait pu étendre encore ses con-
naissances par un séjour à Paris, se présenta
comme concurrent avec Fage et Mannolet, les-
quels depuis se sont aussi distingués par leurs
travaux ; il eut l'honneur de l'emporter sur ses
adversaires (1812). Placé sur ce grand théâtre,
il employa ses soins, son activité, le talent spé-
cial et les vastes connaissances dont il était
doué, à relever la chirurgie de l'école de Mont-
pellier de l'espace d'abâtardissement où elle
était tombée. Instruction profonde, sagacité de
diagnostic, mémoire heureuse, talent de la pa-
role, habileté de la main, Delpech possédait tout
ce qui constitue un grand chirurgien et parti-
culièrement un professeur de clinique chirurgi-
cale ; en un mot, son enseignement parvint à un
tel degré de développement et de perfection,
que non-seulement il eut la gloire de restaurer
la chirurgie à Montpellier et de peupler le midi
d'opérateurs distingués, dont il manquait alors,
mais encore de faire rivaliser la clinique de l'hô-
pital de Saint-Eloi, dont il était devenu chirur-
gien en chef, avec les plus célèbres du temps.

Cependant ni les travaux d'un enseignement
suivi ni les fatigues d'une pratique étendue ne
pouvaient suffire à son étonnante activité et à sa
soif de connaissances : il trouvait encore du
temps pour des études profondes et pour ré-
pondre au loin par ses écrits les lumières que
ses travaux, ses observations et ses réflexions
lui fournissaient chaque jour. Il publia succes-
sivement un grand nombre d'ouvrages : le pre-
mier, qui parut en 1815, fut un mémoire sur la
*Complication des plaies et ulcères connue
sous le nom de pourriture d'hôpital*, ouvrage
dans lequel, faisant jouer un rôle moins impor-
tant à l'humidité, il attribue la principale cause

... sur l'âme Deloy, en tête des Fem-
mes, dans la Revue de Paris,
même Revue. Portraits contemporains,

A. Fay. PAPA.

... François-Seraphin), artiste et
musicien, né à Paris, en 1778, mort le

... d'un goût très-vif pour les
beaux-arts d'abord dessinateur, et de

... littérature par une série d'articles
insérés dans le *Mer-
cur*. Il publia ensuite : *Examen*

... secrétaire du Breil, archiduchesse
de Marie-Louise.

... dans la Revue mensuelle une assez belle
étude, signée A. de L. (Alfred Deloy) ;
voir l'œuvre attribuée à M. Alphonse de La-

de cette grave complication à l'entassement des malades et aux émanations perspiratoires. En 1815 parut en même temps à Paris et à Montpellier son plus important ouvrage : *Précis des maladies réputées chirurgicales*, 3 vol. in-8° ; huit ans après (1823), le premier volume de la *Chirurgie clinique de Montpellier*, recueil de mémoires, la plupart d'une haute importance et remplis de cet esprit droit qui caractérisait le talent de l'auteur. Delpech, tout en élevant sa science à un degré jusque alors inconnu à Montpellier, n'abandonna pourtant pas l'esprit de son école, et se montra médecin et physiologiste avant tout. Ce volume contenait principalement des observations sur la ligature des artères, les fractures, la syphilis constitutionnelle, les pieds-bots ; le premier il déterminait d'une manière précise la véritable cause de cette difformité, le manque de longueur du tendon d'Achille. Dans le second volume de la *Clinique*, publié en 1828, on remarque surtout le beau travail de Delpech sur l'inflammation, sur la formation des dépôts, la découverte de la membrane *puogénique* et celle du tissu *nodulaire*. Ayant senti toute l'importance de l'orthopédie, trop longtemps négligée, Delpech ouvrit une maison spécialement destinée à la guérison des difformités, et publia en 1829, en 2 vol. in-8°, le fruit de ses observations, sous le titre de : *L'Orthomorphie par rapport à l'espèce humaine*, etc. — En 1829 et 1830 il rédigea, à lui seul, le *Mémorial des Hôpitaux du midi* ; — en 1831 il fit paraître un *Traité* remarquable *Du Choléra-Morbus*. Il avait auparavant publié une traduction de l'ouvrage de Scarpa sur l'anévrysme, et, en société avec Coste, un travail *Sur le développement du poulet dans l'œuf*. On remarque dans les écrits de Delpech, malgré quelques défauts de style, de l'originalité, de la précision et des éclairs de génie, ce qui donnait surtout à sa parole une force persuasive et un entraînement presque irrésistible.

Delpech vit sa carrière coupée par un horrible attentat : il fut assassiné en plein jour, à un âge où il devait faire espérer à la science de nouvelles découvertes. [CAYLETT DE BRAUNONT, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Biographie des Contemporains.

DELPHIDIUS (*Attius Tiro*), rhéteur gallo-romain, vivait au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il était fils du rhéteur Patère. Il jouit dans son temps d'une immense réputation, comme on le voit par ces mots de saint Jérôme : *Omnēs Gallias prosa versuque suo illustravit ingenio*. Aujourd'hui il ne nous est connu que par les éloges d'Ansoine et d'Ammien Marcellin. Le peu que l'on sait de sa vie a été recueilli avec soin par les auteurs de l'*Histoire littéraire de France*. « Dès les premières années de son âge, disent ces pieux compilateurs, il réussit à faire des vers ; et il n'était pas encore sorti de l'enfance lorsqu'un de ses poèmes remporta le prix et lui mérita un des premiers rangs sur le

Parnasse. Bientôt cet heureux succès de plus hauts desseins : il se livra à un poème épique, et l'on eût dit qu'il n'avait plus de disposition à d'autres sorte de poésie. Heureux et satisfait de cette douce et tranquille occupation, Delphidius était, à ce qu'il semblait, ractère inquiet et ambitieux. Il eut cependant un fils, et en 358, pour se venger de Julien, alors empereur, il se fit de la Narbonne un grand parti, et fut imputait. D'ailleurs, ne pouvant le s'écria avec César, ne pas le nier ses crimes ? cette réponse fut : « Les questions passera pas pour ble. s'il est usé » ? Delphidius fut accusé de cette action, se jetant dans le feu, et qu'il nomme pas se révolta sous les prières de son père, peu revint à projets.

Il se mit à l'œuvre avec ses disciples, et il eut pris rhéteurs du quatrième siècle s'il n'avait par une mort prématurée. Il naquit dit saint Jérôme, que sa veuve et sa fille embrassèrent, mais elles tombèrent d'une maladie, et furent atteintes cette même année, car on l'accusa de Priscillianus. Quant à la mère, apaisée, elle eut la tête tranchée à Trèves. « Son supplice, dit dom Rivet, fut donné par les chrétiens les mieux instruits de l'Eglise et par les païens même. » Priscillianistes, entreprend la justification en ces termes : « Quels étaient crimes atroces de cette dame veuve et poète, qui méritaient qu'on la traitât avec un croc ? On ne l'accusait trop religieuse ; ou ne lui reprochait grand attachement au culte de la Div

Ammon. — Ammon Marcellin, t. XVI. Saint Jérôme, *Ad Hedibian*. — *Histoire de France*, t. I, p. 2.

DELI. VI. 180.
DELI. Voyez. rt.

DELPHUS (), ou GIL. théologien italien, vers 1500. Priscianus il était docteur de la théologie à Paris 1507. Girard merveilleuse, appelle un d'

laineur, s'il est joint la force à la sagesse; *Commentarius in Ovidium Inertia*; Paris, 1496, in-4°; — *Memoriarum septem penitentiarumque*; Paris, sans date, chez B., qui imprimait de 1497 à 1501; in-8°, in-4°. Dans la dédicace à l'évêque du Puy, au Louis XII, Delphus demande à ce pape pour fournir à la dépense du livre qu'il allait prendre; — *Defensio libertatis*; Paris, 1507; — *Thronica, Epistola ad Romanos*; — *De Conato ortus mortisque nigricans Caracorum, cæsareum illud, cum dala, mais probablement in.*

Sur Delphus autour d'une inscription de l'Aurora, de G. Vey, sur ce personnage, dont il n'est pas douteux, Gilles de

la, mod. et inf. *Littérature*, t. I, p. 38. in DELPHUS (Jean), théologien français, vivait au seizième siècle. Originaire de Strasbourg, il assista au concile de Worme. *Epistola pontificia*; Cologne, 1510. *Notis Ecclesiarum*; ibid.

Sur Delphus. — *SAUVANSON* (Jacques-André), né le 22 octobre 1778, mort le 1823. Il fut avocat, procureur du tribunal de Figeac, député. Il se retira de la vie pour se livrer plus librement à ses études. Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes. Il a mis au jour les ouvrages suivants : *Statistique du département de l'Aveyron*, 2 vol. in-4°, couronnée par l'Académie des Inscriptions et l'Académie des Sciences; — *Biographie de M. de Lamoignon*, 1824 par la Société des Sciences; — *Essai sur l'histoire de l'agriculture publique*, 1830, 2 vol. in-8°; — *Manuel des Cultes*, couronné par l'Académie des Sciences; — *Manuel de Morale chrétienne*, in-18; — *Manuel d'Uxellodunum*; Caen, 1830. GUYOT DE FERRE.

Sur Delphus. — *DELAIEU* (Jean), agronome français, né le 1774, mort dans la ville de Boulogne-sur-Mer, le 1823. Il se consacra à l'agriculture, et à combattre la routine, et à introduire toutes les améliorations possibles. Sa science lui fut appliquée à la culture des céréales artificielles multipliées, l'extension donnée à la culture de nouvelles espèces de fourrages et de grains, la culture en masse, etc., tels sont les travaux qu'il enrichit le nord de

la France. Les soins à donner aux troupeaux, la connaissance des meilleures races et leur amélioration par les croisements furent aussi les objets de son attention. Dès 1774 il avait importé d'Angleterre un troupeau de moutons d'une race chamoise remarquable, auquel plus tard il ajouta des mérinos par le mélange des races, et en donnant le moyen de former des troupeaux de progression, il fit participer tout le pays aux avantages qu'il avait su se procurer. L'amélioration des races chevalines fut également le sujet de ses soins intelligents et lui valut même une médaille d'or décernée par la Société royale d'Agriculture de Paris, qui l'admit ensuite au rang de ses membres correspondants. Il fut un des fondateurs de la Société d'Agriculture de Boulogne. On a de lui : un *Mémoire sur l'éducation des troupeaux*; 1791, in-8°; — avec M. Henry, *Description topographique du district de Boulogne-sur-Mer, de son agriculture et des moyens de l'améliorer*; 1798, in-8°. G. DE F.

Biographie des Contemporains.

DELPUCE COMTEBAS, Voy. COMTEBAS.

DELAIEU (Étienne-Joseph-Bernard), auteur dramatique français, né en 1761, mort le 4 novembre 1834. Il occupa d'abord à Versailles une place de régent de rhétorique jusqu'en 1793, et sous l'empire il fut nommé chef de bureau à l'administration des douanes. A sa mort, le ministre de l'intérieur accorda à sa veuve un secours de cinq cents francs et une pension viagère de six cents francs. Dès le début de sa carrière poétique, Delrieu, qui n'eut jamais d'opinion bien prononcée, fit des vers de circonstance : en 1793 il publia des stances qu'il adressait à la Montagne, et en 1811 il chanta la naissance du roi de Rome. Delrieu composa une immense quantité de pièces de théâtre; mais sa réputation ne fut fondée que par la représentation de son *Artaxerxès*, en 1808, et par celle de son *Démétrius*, joué en 1815, et qui ajouta encore à sa renommée. Si on a remarqué de beaux vers et une intrigue habilement conduite dans la première de ces tragédies, il est juste d'observer aussi que l'auteur n'en a point tout le mérite; car l'*Artaxerxès* de Delrieu rappelle malheureusement l'œuvre que Métastase composa sur le même sujet, d'après Crébillon, et l'*Artaxerxès* de Lemierre ne paraît pas étranger à celui de Delrieu, dont le dénouement rappelle un peu trop l'*Héraclius* de Corneille. Malgré tant d'imitations, Delrieu n'en obtint pas moins, sous l'empire, une pension de deux mille francs, que le gouvernement de Juillet réduisit à douze cents. Sollicité de mettre des notes à sa tragédie d'*Artaxerxès*, Delrieu ne voulut point d'abord y consentir; mais pressé plus vivement, il fit ce que l'éditeur lui demandait, et on assure que dans une seconde édition il fut obligé d'adoucir les louanges que, dans sa conscience d'auteur, sa pièce lui paraissait mériter. On a encore de

lui : *Arsinoüs*, tragédie en trois actes ; 1791 ; — *Adèle et Pauline* ; 1792 ; — *Harmodius et Aristogiton*, opéra en trois actes ; 1794 ; — *Le Philosophe soldat*, comédie en trois actes ; — *Le Pacha du Caire* ; — *La Fille du Grand-Mogol* ; — *Les Deux Lettres*, opéra-comique en deux actes ; 1796 ; — *Delmon et Nadine*, opéra-comique en deux actes ; 1796 ; — *Candos, ou les sauvages du Canada*, opéra-comique en trois actes ; 1797 ; — *Le Pont de Lodi*, fait historique mêlé d'ariettes, en un acte ; 1797 ; — *Amélia, ou les deux jumeaux espagnols*, drame en cinq actes et en prose ; 1798 ; — *Le Jaloux malgré lui*, comédie en un acte et en vers ; — *L'Impromptu de campagne*, opéra-comique ; — *Les Pères supposés, ou les époux dès le berceau*, comédie en trois actes et en vers ; 1802 ; — *Michel-Ange*, opéra-comique en un acte ; 1802 ; — *Les Ruses du Mari*, comédie en trois actes et en vers ; 1802 ; — *La Prévention paternelle*, comédie en un acte et en vers ; 1804 ; — *Florestan*, opéra-comique ; 1821 ; — *L'Éligible*, comédie en un acte et en vers, en collaboration avec MM. Sauvage et Mazères ; 1821 ; et *Léonide*, qui fut représentée peu de temps avant sa mort. FRESSE-MONTVAL.

Monit. univ., 5 nov. 1836. — Quézard, *La France litt.*

DELRIEU (Martin-Antoine), théologien néerlandais, né à Anvers, le 17 mai 1551, mort à Louvain, le 19 octobre 1608. Fils d'un gentil-homme espagnol, il étudia à Liège et à Paris au collège de Clermont. Plus tard il vint compléter ses études à Douai et à Louvain. Reçu bachelier en droit à Louvain, il fut admis au doctorat à Salamanque. En 1575 il fut nommé sénateur au conseil souverain du Brabant, auditeur général de l'armée en 1577 et vice-chancelier, enfin procureur général en 1578. Les troubles auxquels les Pays-Bas étaient en proie le déterminèrent à renoncer à ses charges et à entrer le 9 mai 1580 dans la Compagnie de Jésus à Vallarolid. En 1589 il fut appelé à professer la philosophie à Douai et plus tard la théologie morale à Liège. Quatre ans plus tard il devint professeur d'Écriture Sainte à Louvain. En 1600 il alla à Gratz, où pendant quatre années il professa la même matière. Il revint ensuite à Salamanque, de là à Louvain, où il mourut. Ses principaux ouvrages sont : *In Cati Solini Polyhistorum Notæ* ; Anvers, 1572, in-8° ; — *In Cati Claudiani Opera Notæ* ; Anvers, 1572, in-12 ; — *In Senecæ Tragediæ Adversaria* ; Anvers, 1574, in-4° ; — *Miscellanea scriptorum ad universum jus civile* ; Paris, 1580, in-4° ; Lyon, 1606, in-4° ; — *Syntagma Tragediæ Latinæ, seu fragmenta veterum tragicorum et L. Ann. Senecæ Tragediæ, cum commentariis* ; Anvers, 1593, in-4° ; Paris, 1619, in-4° ; — *Disquisitionum magicarum Libri sex* ; Louvain, 1599, in-4° ; traduit en français par A. Duchesne, Paris, 1611, in-8° ; ouvrage qui a eu de la célébrité, mais où l'auteur se montre ex-

trêmement crédule ; — *S. mala, cum notis* ; — *Notæ cadum Titi Livii* ; Saint-Gerv la suite d'une édition de Flor

Nicéron, *Mém.*, t. XXII. — Val. A

DEL SOLE (Joseph). Voy

DELUC. Voyez Luc (DE).

DELUSSE (Charles), musicien, Paris, en 1731, mort vers 1790 flûtiste à l'Opéra-Comique en 1781. Il sent le 18 août de l'année 1781 comique intitulé : *L'Amant* 1781. Ses ouvrages sont : *L'Art de la F* Paris, 1760, ouvrage fort in Quantz, publié quelques années *Lettre sur une nouvelle* la gamme ; Paris, 1766, petit *de Romances historiques, t* ques, tant anciennes que m alrs notés ; Paris, 1768, in-8°, erreur à Laujon, dans le Cat lière, n° 15109. Delusse éta d'instruments à vent. Il exé flûte double, qu'il appela *flû* elle était composée de deux dans un même corps, et sur exécuter des duos. Cette inv velée des anciens, comme on ques passages de Pollux, de thénée, et par plusieurs bas-r

Féti, *Biographie universelle des*

* DELVAUX (André), jurisconsulte belge, né à Ander en 1569, mort à Louvain, le 17 Il professa la philosophie, puis à l'université de Louvain, d fois recteur. On a de lui : *Par maria et methodica explic D. Gregorii papæ IX* ; Louv 1640, in-4° ; Lyon, 1673, in-4° in-4° ; — *Editio nova* ; cui ac Schnorremberg *Commentariis regulas* ; Genève, 1759, incits, libri IV ; Malines, 1646, par les soins d'André Delvaux, lement de Malines, et neveu vaux, qui a laissé de nombreux Paquot donne la liste, était l' dont les ouvrages étaient aut vent consultés. Son portrait François Van den Steen.

Valère-André, *Bibliotheca Belgica* motiva.

DELVAUX (Remi-Henri)-français, né en 1748, mort 1823. Il fut élève de Noël Leno plusieurs gravures importantes on remarque (Salon de 1802) culense, d'après Rubens ; — *La et Léandre*, d'après Harlet ; — *çois Bacon* ; — (1804) *di* et *Abolard* ; — (1810) *Q*

elle; — *Le Châteaur, d'après l'ouvrage, qui se recouvrent mutuellement, il a fait plusieurs planches de Moëtre, de Velluire, de Guesnay, de Châteaubriand, et grand nombre de portraits*.

A. S... Y.

note importante.

*W (Claude-Etienne), juriconsult à Paris, le 7 septembre 1792, dans ville, le 23 octobre 1831. ne collègue Mazarin, devint doc-1798, et obtint, à la suite d'un janvier 1790, la place d'agréé trib. Pendant la révolution, il eut du ministère de la marine l quitta lors du rétablissement it, pour occuper à celle de Pa-1. Ecole Civil. Nommé doyen en fin tard, sous la Restauration, a été prisonnier, censor royal, de de Saint-Michel, adjoint de un arrondissement, membre de qui en rendit adjudicataire du (1), et en fit hommage ses au duc de Bordeaux; puis, a du conseil royal de l'instruction comme doyen en août 1821 après de faire partie du 1820 était estimable, mais 1821 homme de parti; ses ma-1821 et dures, et il était aussi 1821 que de ses élèves. Il a 1821 de Droit civil français; 1821-8°; — *Institutes du Droit 1821; Paris, 1810, 2 vol. 1821, 1823, 2 vol. in-8°; — 1821, secundum ordinem 1821, cum notis ad tex-1821, quaque cum jure gal-1821, compositis; Paris, 1814, 1821, 1823, in-8°; — *Cours 1821 en deux parties, dont l'une 1821 des Institutes de Droit 1821 la troisième édition 1821 sur ces Institutes; 1821 un nouveau titre, 1834, 1821 encore ce dernier ou-1821 extrême clarté, et long-1821 l'explication de toutes 1821 cote; les autres sont***

E. REGNARD.

Biographie nouvelle des Coh-1821, Notice sur la Fie et les 1821; Paris, 1832, in-8°.

(1), historien belge, né 1821, le 18 novembre 1821 à Thuin, petite ville

des communes, signalee 1821 des plus spirituels pam-1821, avait fourni la somme né-

de la principauté de Liège, il entra, en 1868, dans la Congrégation de l'Oratoire. Il devint supérieur de la maison de Thuin, puis assistant du prévôt des maisons wallonnes, et enfin, de retour à Mons; il fut plusieurs fois élu à la dignité de prévôt. Il menait une vie retirée et studieuse, et s'était formé une bibliothèque assez nombreuse, dont il disposa en faveur de ses confrères de la maison de Mons, dans laquelle il termina ses jours, à l'âge de soixante-quatorze ans. On a de lui : *Histoire générale du Hainaut*, etc.; Mons, 1718, 6 vol. in-12, ouvrage estimé, quoique mal écrit.

E. H.

Paquet, Mémoires.

DELY-HASSAN. Voyez CARAYATDY.

DELZONS (*Alais-Joseph*, baron), gé-1821 français, fils d'un magistrat d'Aurillac, né dans cette ville, le 26 mars 1775, tué en Russie, le 24 octobre 1812. Il s'engagea en 1791, dans l'un des bataillons de volontaires du Cantal, et fut nommé lieutenant de grenadiers le 8 juillet 1792; il fit en cette qualité les campagnes de 1792 et 1793, à l'armée des Pyrénées orientales. L'activité et les talents qu'il montra lui valurent, le 15 octobre 1793, le brevet de capitaine. Sa brillante conduite au combat de la Jonquière, où il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse, le 21 septembre 1794, lui mérita les éloges du général Pérignon. A peine rétabli de cette blessure, il rejoignit son corps, et vint se signaler au siège de Roses. Le 10 mai 1796 il se fit remarquer au célèbre passage du pont de Lodi, et le 30 on le vit partager les périls des braves qui traversèrent audacieusement le Mincio sous le feu meurtrier de l'ennemi, et lui enlevèrent les pontons parqués sur la rive opposée. Après s'être particulièrement distingué pendant toute la durée de cette campagne, Delzons fut fait prisonnier à la tête d'un détachement qu'il commandait, dans un engagement qui eut lieu près de Mantoue. Échangé huit jours après, il prit une part active à l'affaire du 17 novembre, près de Rivoli, où il fut blessé, et reçut sur le champ de bataille le grade de chef de bataillon. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il s'embarqua et rejoignit en mer l'escadre de l'amiral Brueys. Le 2 juillet 1798 il pénétra l'un des premiers dans Alexandrie, enleva le 21 les retranchements d'Embahéh, et reçut pour prix de son courage le brevet de chef de la 4^e demi-brigade. Il avait alors vingt-trois ans. Delzons se prononça fortement contre la capitulation d'Alexandrie, et rentra en France avec les débris de l'armée expéditionnaire. Après la paix de Presbourg (1805), il reçut l'ordre de se rendre en Dalmatie, et contribua, sous le commandement du général Molitor, à la levée du siège de Raguse, où s'était renfermé le général Lauriston avec sa division. En 1809 il commandait la brigade de droite du corps de Marmont, qui devait évacuer la Dalmatie pour rejoindre la grande armée. Il dé-

cida la victoire de Bilay, et contribua par son élan au succès du combat de Znaim. Après la signature du traité de Vienne, en 1809, Delzons fut chargé de l'organisation de la province illyrienne de Karistadt cette importante mission, dont il s'acquitta avec zèle, lui valut, le 15 février 1811, le grade de général de division ainsi que des lettres de service qui lui donnaient le commandement en chef, par *intérim*, de l'armée d'Ilyrie. Appelé en 1812 à l'armée d'Italie, il fit sous les ordres du prince vice-roi à la tête de la 1^{re} division du quatrième corps la campagne de Russie, et se distingua surtout aux journées d'Ostrowno et de la Moskova. Le 24 octobre, pendant la retraite de l'armée française, il fut chargé de s'emparer du passage de la Louja, qui devait faciliter l'occupation du point important de Maloïaroslawitz. Les ponts ayant été détruits, Delzons les fit immédiatement rétablir, et parvint à y faire passer sa division. Arrivé sur la rive gauche il donna aussitôt l'ordre d'attaquer les hauteurs de la ville, et s'en rend maître après une vive résistance. Cependant une grande partie de l'armée russe s'étant dirigée sur ce point, les régiments qui l'occupaient en furent bientôt chassés. A cet instant, le prince Eugène donne l'ordre à la division Delzons de reprendre la ville, qui venait d'être abandonnée; le général voulant augmenter le courage de ses troupes et les enlever, s'élance à la tête du 84^e régiment, et reçoit le coup mortel. Voici comment M. de Ségur, raconte cette mort (1) : « Après avoir franchi la Louja sur un pont « étroit, la grande route de Kalouga entre dans « Maloïaroslawitz, en suivant le fond d'un ravin « qui monte dans la ville les Russes remplis « soient en masse ce chemin creux. Delzons et « ses Français s'y enfoncent tête baissée les « Russes rompus, sont renversés; ils cèdent « et bientôt nos baïonnettes brillent sur les hau- « teurs. Delzons se croyant certain de la vic- « toire, l'annonce. Il n'avait plus qu'une en- « ceinte de bâtiments à envahir; mais ses sol- « dats hésitent lui s'avance, il les encourage du « geste, de la voix et de son exemple, lorsqu'une « balle le frappe au front et l'étend par terre. « On vit alors son frère (2) se jeter sur lui le « couvrir de son corps, et vouloir l'arracher du « feu de la mêlée mais une seconde balle l'at- « teignit lui-même et tous deux expirèrent en- « semble. Le général Delzons fut enterré le lendemain, 25 octobre sur le champ de bataille où il avait glorieusement combattu. Le nom de ce général est inscrit sur les tables de bronze du palais de Versailles ainsi que sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Pictorial et Conquêtes. — De Ségur, Campagne de la Russie. — Le Ban, Dict. univ. de la France.

DEMACHEUX (Jean), peintre français, né à

Maubouge, en 1499, mort en 1560
On cite de lui des portraits et croix.

Dict. Biog. univ. et pott.

**DEMACHY (Jacques - Fran-
çois)**, né à Paris, le 30 avril
la même ville, le 7 juillet 1803
négoceant peu fortuné, qui le
pharmacien : il y passa quelq-
entra au laboratoire de l'Hôtel-
sa maîtrise. Il ouvrit bientôt ap-
mais le commerce avait peu d'i-
il préférait la littérature et l'étu-
Nommé d'abord pharmacien en
militaire de Saint-Denis, il devint
pharmacie centrale des hôpitaux
la place de censeur. Demachy
aux anciennes idées et n'accepta
coup de répugnance les décou-
il n'avait pas contribué aus-
contre la réforme chimique et
On a de lui : *Nouveaux Diabolo*
Paris, 1755, in-12; — *Eram-
eaux de Passy*; Paris, 1756, in-
chimique des eaux de Verbe-
in-12; — *Éléments de Chimie*
de Jonker; Paris, 1757-1761,
Dissertations chimiques, tra-
de Pott; Paris, 1759, 4 vol. in-1
chimiques, traduits de Fallem-
Paris, 1762, 2 vol. in-12 *Ins-
ou principes élémentaires d*
présentés sous un jour nou-
2 vol. in-8° *Procédés chi-
methodiquement et définis*; P-
l'auteur y a joint une *Nouvelle*
raisons ou rapports pour ses
Instituts de Chimie; — *Écono-*
notions simples et faciles su
la médecine, etc., avec Pont
in-12; — *Recueil de disser-*
chimiques; Paris, 1774, in-8
Distillateur des Eaux-fort,
in-fol., trad. en allemand par
mann; Leipzig, 1784, 2 vol. in-
Distillateur-Liquoriste con-
leur d'eau-de-vie, le Fabric
le Débitant ou le Cafetier,
ris, 1775, in-fol., 16 planches
uations de E. Bertrand; Paris,
11 planches; traduit en allen-
Hahnemann, Leipzig, 1785,
L'Art du Vinaigrier; Neuf
Paris, 1785, 1814 et 1820, 1
2 planches; — *Manuel du Phi-*
1789, 2 vol. in-8 Il existe
chy une foule de poésies épa-
nologiques ou littéraires et d'él-
insérés dans le *Mercur*,
Muses et autres recueils con-

Biographie médicale. — Quér-
naire.

(1) *Napoléon et la grande armée en 1812.*
(2) L'un de ses aînés de camp

de (Agathès) (1), orateur et homme d'État, vivait dans la quatrième siècle. Il fut le contemporain de Philippe, le Grand et d'Antipater. Il était, à haute naissance et avait exercé la de mariner. Des talents très-remarquables d'intrigue le plaçaient au rang des acteurs de son temps. Il fit de sa vie un usage souvent honteux, quel-que-fois en patrie. Il disait de lui-même sans doute à son ancien : « Je suis le pilote des naufrages d'Antipater » par là que la démocratie n'était plus qu'un vaisseau naufragé, il ne pouvait pas gouverner elle eût été insensée, et que porté sur un naufrage, il était bien forcé d'obéir. « Mais Démaque, s'écrie Démocrite, en répondant à ce sophisme était lui-même un de ces naufrages, lui dont la conduite et l'administration, qu'Antipater disait devenus vieux que, semblable à Démocrite, il ne lui restait plus que la vieillesse. » Le même Antipater disait : « Ne pas rassurer Démaque ni rien faire d'autre. » Démaque et Phocion, ces deux orateurs si différents, étaient de deux partis macédoniens : l'un en faveur et respecté, l'autre l'instrument de l'usurpation. Démaque s'attaqua à la tête du parti contraire, à Démocrite qui s'engagea en 349, presque au bout de ce dernier, ne finit qu'avec lui, à l'approche d'Antipater et de Démocrite et ses amis quittèrent Démaque proposa le décret qui le conduisit à la bataille de Chéronée il tomba avec les Macédoniens : Philippe célébra par un banquet. Au sortir de la bataille en revint ses prisonniers, non sans dire des paroles de mépris pour les vaincus. « Roi ! lorsque la fortune d'Agamemnon, n'as-tu pas honte de la Thémiste ? » Philippe, qui venait de conquérir l'hégémonie, c'est-à-dire d'être le maître dans les affaires, comprit la flatterie contenue dans l'orateur ; il lui en fit en satisfaction en lui donnant de l'argent et le comblant de présents. Il fit ramener les prisonniers athéniens et les Athènes un traité d'alliance. Ils eurent d'ailleurs une cause commune que le bon mot de Démaque : « La manière dont cet orateur ramène les présents qu'il reçoit de plus en plus à la cause

macédonienne. Il alla jusqu'à proposer quelques années plus tard de mettre Alexandre au rang des dieux. Les Athéniens n'étaient pas encore tombés assez bas pour se prêter à une pareille apothéose, et Démaque fut accusé de proposition illégale. Il eut beau répondre : « Je ne suis point autour de ce décret ; la guerre l'a dicté, et c'est la lance d'Alexandre qui s'est chargée de l'écrire, » l'accusation n'en fut pas moins accueillie, et Démaque eut sa condamnation par une amende de dix talents (55,700 francs). Le fait le plus marquant de sa vie politique fut sans doute celui où il parvint à sauver ses propres adversaires de la colère d'Alexandre. Ce prince demandait qu'on lui livrât les orateurs coupables d'avoir excité le peuple contre la Macédoine. Ils étaient huit ou dix, et de ce nombre se trouvaient Lycourgue et Démocrite. On s'assembla pour délibérer sur cette demande. Phocion, avec sa douceur ordinaire, déclara que les orateurs réclamés par Alexandre devaient se résigner à la mort, que le salut de la république était à ce prix. Démocrite, par quelques paroles habiles, détourna facilement le peuple de cette cruelle résolution, sans lui indiquer quel parti il fallait prendre. Démaque alors monta à la tribune. Les orateurs compromis avaient acheté son assistance au prix de cinquante talents (27,850 francs). Il proposa le décret suivant, qui conciliait tout : « Les orateurs désignés devront être mis en jugement, et seront sévèrement punis s'ils sont trouvés coupables. » Ce décret fut voté sur-le-champ, et Démaque fut chargé de le porter lui-même à Alexandre. Ce prince, se contentant de cette soumission, plus apparente que réelle, n'insista pas sur sa première demande, et le procès contre Démocrite et ses amis ne fut pas même entamé. En 313, Démaque, malgré sa vénalité bien connue, eut l'administration d'une partie des finances athéniennes, probablement de l'argent destiné au spectacle (θεωρίων). Les Athéniens voulant appliquer cette somme aux affaires politiques, il les en dissuada en faisant appel à leur amour pour les spectacles. Bien que la loi défendit de produire aux Dionysiaques des danseurs étrangers, sous peine de mille drachmes d'amende pour chacun, Démaque, étant chorège, en fit, dit-on, paraître cent sur le théâtre, et paya l'amende pour chacun, ce qui fit une somme de 100,000 drachmes (93,000 francs). On comprend qu'avec de pareilles prodigalités Démaque avait souvent besoin d'argent ; il en demandait sans scrupule à tous les partis. Lorsque Harpalus vint à Athènes (voy. DÉMOSTHÈNE), il se laissa gagner par lui, et fut l'objet d'une deuxième condamnation ; il parut qu'il en encourut encore une troisième, et finit par être frappé d'incapacité politique. En 322, à l'approche d'Antipater, les Athéniens, alarmés, lui rendirent ses droits de citoyen, et l'envoyèrent avec Phocion auprès du général macédonien pour implorer la paix ; quatre ans plus tard, ils le députèrent encore auprès d'Antipater,

(1) Construction de *Agathès*. Voyez l'usage, *éclat* de syllabe, et Priscien, II, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

malade en Macédoine, pour demander que la garnison macédonienne fût retirée de Munychie. Antipater se montra d'abord bien disposé; mais ayant trouvé dans les papiers de Perdicasas des lettres que lui adressait Démade, et dans lesquelles il le pressait de passer en Europe pour attaquer le régent de Macédoine, il ordonna de tuer l'orateur athénien, après avoir fait massacrer sous les yeux du malheureux père son fils Dénéas. Plutarque attribue à Cassandre ce double meurtre.

L'élocution de Démade était fort négligée; mais ses discours étaient pleins d'énergie et semés de ces vives images, de ces traits piquants et incisifs qui manquent rarement leur effet sur la multitude. Il improvisait toujours, et, d'après Cicéron et Quintilien, il ne laissa aucun discours écrit; cependant on voit par un passage de Tzetzès que du temps de cet écrivain il existait plusieurs discours attribués à Démade. Nous avons sous son nom un fragment étendu d'un discours (*περί δωδεκαετίας*) prononcé en 326, et dans lequel Démade défend sa conduite sous le règne d'Alexandre. L'authenticité de ce fragment est douteuse, bien que Im. Bekker l'ait trouvé dans six manuscrits, et qu'il soit imprimé dans les collections des *Orateurs Attiques* d'Ale. Mance, 1513; d'Henri Estienne, 1573; de Reiske, 1770; d'Immanuel Bekker, Oxford et Berlin, 1823. Auger l'a traduit en français. Suidas attribue encore à Démade un ouvrage sur l'île de Délos et sur les enfants de Latone; mais il est bien difficile de regarder l'orateur attique comme l'auteur d'une pareille production, et on ne connaît dans l'antiquité aucun écrivain du même nom à qui elle puisse appartenir.

L. J.

Suidas, au mot *Δημάδης*. — Diodore de Sicile, XVI, 87; XVII, 15; XVIII, 18, 19. — Dicaerge, *Contra Demosthenem*, 99; *Contra Aristogitonem*, 18. — Plutarque, *Demosthenes*, 8, 10, 11, 22, 28, 31; *Phocion*, I, 30; *Prætoris respublice gerendæ*, 25; *Apophthegmata*. — Pausanias, VII, 10. — Athénée, II, VI, XIII. — Elien, *Var. Histor.*, V, 12; XIII, 12. — Tzetzès, *Chil.*, VI, 36. — Cléron, *Orator*, 96; *Brutus*, 9. — Quintilien, II, 17; XIII, 10. — Sextus Empiricus, *Advers. Math.*, I, 12; II, 16. — Aulu-Gelle, XI, 10. — Ruben, *Historia critica Oratorum Græcorum*, p. 71. — Freytag, *De Demade*; Leipzig, 1788. — J.-G. Hauptmann, *Disputatio qua Demad. et Alibi tribuit. fragment.*; orat. *consideratur* Gers. 1768, in-4°, réimprimée dans les *Oratores de Reiske*, IV, p. 243. — H. Lhardy, *Dissertation de Demadæ oratore Atheniensi*; Berlin, 1834, in-8°. — Westermann, *Leich der Griech. Beredsamkeit*.

* **DÉMAGORAS** (*Δημαγόρας*), écrivain grec, d'une époque incertaine. Denys d'Halicarnasse le cite en même temps qu'Agathille, comme un écrivain qui s'accordait avec Céphalon sur la date de la fondation de Rome. On ignore si Démagoras était poète, comme Agathille. Il est souvent cité par les grammairiens.

Denys d'Halicarnasse *Antiquit. Roman.*, I, 72. — Bekker, *Anecdota*, p. 371. — Bachmann, *Archæol.*, I, 62. — C. Müller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV.

* **DEMAMIS** (*Étienne Achille*), peintre français, né à Paris, en 1801, mort en 1843. Enlevé au milieu de sa carrière, au com-

mencement de ses succès, cet artiste pendant une place ici. Élevé mais découragé sans cesse par sa mère, qui voulait en faire un croquer à son talent, et condamner ses essais. Néanmoins, en 1811, au salon un petit tableau de ses *Nivits* et un bon portrait de son père Rougemont. Après ces portraits en 1823, il eut un ouvrage plus important tiré des *Pionniers*, de *Coop Louise tombant sans connaissance, à la vue de la lutte engagée entre leur fidèle chère*. Un éditeur fit graver ce tableau Girard. La liste civile compta Demamis une petite bataille de châteaux royaux. Après quelques posés en 1836, il fit admettre un sujet tiré du *Jocelyn* de Lamartine où Jocelyn reconnaît sa femme. Là finit l'artiste : des chagrins de cœur et une mort prématurée. Gu

Journal des Beaux-Arts.

DEMANDRE (A.), grammairien dans la première partie du dix-huitième siècle. On a de lui : *L'Élocution française*; Paris, 1717. Il y a des exemplaires de la première édition qui portent pour titre : *Dict des règles de la Langue Française* de 1770. Cet ouvrage fut revu et corrigé par l'abbé de Fontenay; 1784, in-8°.

Ersch, *La France Littéraire*.

DEMANDRE (Claude-François), écrivain français, né vers 1728, à Franche-Comté, mort à Paris en 1803. Curé à Donnelay, il se consacra à la mécanique, et inventa un appareil qui permettait d'attendre sans doute la gloire qu'il se ruina sans le tirer de l'obscurité avec succès quelques applications. Il céda sur la Marne et dans le polder de la demande une indemnité à l'État. L'Académie des Sciences répondit à sa demande.

et

peu pouvaient rare d'une utilité assez compensée considérablement. On put obtenir, ce fut, en 1802, une centaine francs sur la cassette du

Précis des places de l'abbé Denys a été découverte et aux archives de Paris, 1788, in-8°. — Lefoy, *Œuvres complètes de l'abbé Denys* et sur la date, 1815, in-8°. — *Revue des sciences*, t. III, p. 199.

(*Jean-Baptiste*), prêtre français, né à Paris, le 23 octobre 1769, le 20 mars 1823. L'ambassadeur, et fut nommé, après la révolution, préfet des études au Lycée. En 1799 il obtint la cure de Saint-Pierre de cette ville, et fut élu évêque aux états généraux. L'un de son ordre, il se réunit au clergé à la constitution civile du clergé en 1791. Joté pendant la terreur de Dijon, il y fut détenu. Il reprit ses fonctions de curé, lorsque l'exercice public fut rétabli. En 1796 évêque métropolitain, il tint en 1800 un concile dura dix jours, et dont les actes furent dans les *Annales de la Religion*. L'année suivante il donna comme tous ses collègues, au concile à Paris, et fut nommé grand-voisin qu'il venait de quitter. Sa bonté l'avaient fait beaucoup aimer de ses paroissiens, qui voulaient placer sur son siège l'épiscopat; l'autorité s'y opposa, et lui suivit quelques troubles. Dans les années de sa vie, Demandre avait une foule de tracasseries auxquelles il, dans Grappin, répondit par un *opuscule* : *A Messieurs les administrateurs de Besançon, relativement aux exigences des anciens prêtres*, et attribué à Demandre lui-même avait publié deux ouvrages de sa vie, dont il était l'auteur; ils ont pour titres : *sur le Mariage des Protestants* et *sur le Divorce*; Besançon, 1800.

en. etc. Biographie univ. et port. des

historien français, vivait au dix-huitième siècle, et fut évêque de l'île de Corée en Afrique.

Nouvelle Histoire de l'Afrique, 1767, 2 vol. in-12; l'auteur y traite d'Afrique française tout ce qui est entre le cap Blanc et la rivière du Sénégal. Bien que Demandre eût visité une partie de la contrée dont il parle, ses livres peu de choses originales empruntées au P. Labat; — *Parallèle des Mœurs et des Religions de l'Afrique*, 1768, 5 vol. in-12; Barbier auteur de cet ouvrage, et croit que ce n'est pas lui qui a publié le *Prospectus*.

Paris, 1768.

(Christophe). Voy. HENRIOT.

Voy. MAURE (DE).

(Antoine-Marie), jurisconsulte français, né le 26 septembre 1789. Il est professeur de l'ancienne Faculté de droit, qui devint plus tard prési-

dent du tribunal de première instance de Louviers. Il étudia le droit à Paris, et se fit recevoir en 1809 avocat à la cour impériale. Nommé en 1819, à la suite d'un concours, professeur suppléant à la Faculté de Paris, il fut en 1821 appelé par le gouvernement à remplir l'une des chaires de Code Civil de nouvelle création. En 1848 les électeurs du département de l'Eure l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, où, par ses activités, son instruction et la droiture de son esprit, il se rendit fort utile. Il prit part à la discussion du projet de constitution et des décrets relatifs à la transportation des insurgés, à la composition du jury, aux caisses d'épargne et aux biens du trésor public, à la naturalisation et au séjour des étrangers en France. Appelé par les suffrages des mêmes électeurs à faire partie de l'Assemblée législative, M. Demandre parla en faveur du projet de loi relatif à la transportation des insurgés de Joinville en Algérie, fut rapporteur de la commission chargée de l'examen du réquisitoire du procureur général tendant à autoriser des poursuites contre le représentant Félix Pyat, et fit sur le dévouement de paternité en cas de séparation de corps une proposition qui donna naissance à la loi du 6 décembre 1850. Il prit aussi la parole sur le projet de loi organique de l'enseignement, présida la commission chargée de l'examen du projet de réforme hypothécaire, et fit un rapport sur les propositions de MM. Wallon et Schœlcher tendant à la suppression de la mort civile. M. Demandre est aussi connu par ses écrits, que par son enseignement. Il a publié : *Programme du Cours de Droit civil français*, fait à la Faculté de Paris; Paris, 1830, 3 vol. in-8°; 3^e édit., ibid., 3 vol. in-8°. Remarquable par sa clarté et sa concision, cet ouvrage, destiné aux étudiants, est l'un des meilleurs guides qu'ils puissent suivre; — *Cours analytique de Code Civil*; Paris, 1849, tomes I et II, in-8°. Cette explication du Programme aura environ neuf volumes. Au simple énoncé des questions traitées dans son cours oral, l'auteur a substitué des solutions brièvement motivées. M. Demandre a publié aussi divers articles dans *La Thémis*, l'*Encyclopédie du Droit*, et dans la *Revue française et étrangère de Législation*, etc.

Son fils, M. Auguste-Gabriel DEMANTE, né à Paris, le 3 mars 1821, est devenu en décembre 1850, professeur suppléant à la Faculté de Toulouse. On a de lui : *Questions et exercices élémentaires sur les examens de droit*; Paris, 1850, in-18; — *De la Loi et de la Jurisprudence en matière de donations déguisées*; Toulouse, 1855, in-8°. Il est collaborateur de la *Revue critique de Législation*. E. REGNARD.

Archives de la Faculté de Paris.

* DEMANTIUS (Christophe), poète et musicien allemand, vivait encore en 1831. On a de lui : *Threnodiae*; Freyberg, 1820, in-8°; — *Isuogoe artis Musicae ad incipientium*

de d'hommes qu'il traînait après
pour les désastres qui menaçaient les
est le : ou'on lui fait jouer à la revue

se, nouvelles, avant la bataille

et, et dans la plaine de

re à quelque chose de

gue fictive, elle n'est pas indi-

r l'histoire. Dicuus, Athénien

les Perses, se trouvait avec Déma-

de Thria quelques jours avant

de Dicuus. Il vit tout à coup venir

de poussière comme au-

ver une armée de trente mille

au milieu du tourbillon il entendit

mille sacré d'Éleusis, le mystique

en mystique (λαχρον). Démarate, qui

sau mystères d'Éleusis, de-

crut cette clameur. « Puisque l'Al-

rie, répondit Dicuus, cette clameur

que des dieux; ils quittent Éleu-

des Athéniens et de leurs

vers le Péloponnèse, mal-

se terre de Xerxès; s'ils se di-

e, c'en est fait de la flotte

achevait-il ces paroles, que

va un nuage qui fut emporté à

usqu'à Salamine, et les deux

se prodige comprirent que la

ne serait détruite.

à ces récits merveilleux, on ne peut

: n'ait en effet prévu la dé-

en ex qu'il n'ait donné à Xerxès de

valents conseils. Il en fut récompensé

ipantes de Pergame, de Teuthrania

, que sa famille possédait encore

Xenophon. Un de ses descendants,

la fille d'Aristote, lorsque ce der-

larmé, eut d'elle deux fils, Pro-

rate. Si l'on en croit une anecdote

Plutarque, Demarate vivait encore

ocle vint, en 166, chercher un

Plutarque, *Parall. Min.*, 16; *De Flac.*, IX. — Saint
Clément d'Alexandrie, *Protrépt.*, 3. — Stobée, *Floril.*,
XXXIX, 22, 23. — Scolaste d'Appollonius de Rhodes, I,
43, 1282. — Fabricius, *Bibl. Græc.*, II, 220, 224. — Vos-
sius, *De Histor. Græc.*

* DÉMARATE, écrivain spartiate, vivait vers
120 après J.-C. D'après Planudes, il répliqua à
l'épigramme d'Adrien sur la conquête de la
Grèce, en inscrivant au-dessus de cette pièce
un vers du discours d'Achille à Patrocle. Lors-
qu'on rechercha le nom de celui qui avait osé
toucher à l'épigramme impériale, il répondit en
parodiant un vers d'Archiloque. « C'est moi, le
soldat bien cuirassé de Mars, etc. »

Elmi μὲν εὐθάρητος Ἐνυαίου πολέμουτῆς, etc.

Cette histoire semble tirée d'une note du ma-
nuscript du Vatican, qui ne donne pas cependant
le nom de Démarate.

Planudes, *Anthologia*. — Jacobs, *Ad Anthologiam*,
II, 226.

DÉMARATE, prince étrusque, d'origine grec-
que, vivait vers 660 avant J.-C. Né à Corinthe,
et appartenant à la tribu des Bacchiades, il avait
acquis d'immenses richesses dans le commerce.
Quand la puissance de sa tribu eut été détruite,
vers 657, par Cypselus, il s'enfuit de Corinthe,
et vint s'établir à Tarquinies en Étrurie. Au
rapport de Strabon, il avait avec lui une suite
nombreuse et apportait de grands trésors. Ce fut
assez pour lui donner d'abord une grande in-
fluence à Tarquinies, et enfin la royauté de cette
ville. D'après les historiens anciens, il se fit ac-
compagner du peintre Cléophante de Corinthe,
d'Eucheir et d'Eugramme, savants dans les arts
plastiques, et introduisit dans l'Étrurie en même
temps les beaux-arts et la connaissance de
l'écriture alphabétique. Il épousa une femme
étrusque, et eut d'elle deux fils, Aruns et Lu-
cumon, appelé plus tard *L. Turquinius Pris-
cus* (Tarquin l'Ancien).

Tite-Live, I, 24. — Denys d'Halicarnasse, III, 46. —
Polybe, VI, 11. — Strabon, V, VIII. — Cléron, *Tuscul.
Quæst.*, V, 37. — Tacite, *Ann.*, XI, 14. — Plin., *Hist.
nat.*, XXXV, 3, 12. — Niebuhr, *Histoire Romaine*, t. I.
— Micaulay, *Lives of ancient Rome*.

DÉMARES (Josse), philologue flamand, né
à Anvers, en 1590, mort à Maubeuge, le 13 dé-
cembre 1637. Il entra chez les Jésuites, et pro-
fessa longtemps les lettres grecques et latines.
On a de lui : *Q. Horatius ad usum et castos
mores juventutis accommodatus, cum notis
et brevibus commentariis P. Jodoci Demares*;
Cologne, 1648, in-16. Il laissa en manuscrit un
Onomasticon grec-latin.

Foppens, *Bibliotheca Belgica*.

* DÉMARÈTE (Δημαρέτης), princesse syra-
cusaine, vivait vers 480 avant J.-C. Fille de Thé-
ron, tyran d'Agrigente, elle épousa Gélon, prince
de Syracuse. Au rapport de Diodore de Sicile,
elle obtint de son mari, après la grande victoire
d'Himère, qu'il accorderait à des conditions mo-
dérées la paix aux Carthaginois. Ceux-ci, par
reconnaissance, envoyèrent à Démarète une cou-
ronne d'or de la valeur de cent talents. La prin-

mandr, 9

écrivain d'une époque incer-

Plutarque. C'est peut-être

des Τραγωδιστάς, ouvrage

tragédie grecque, mentionné

Andrie, Stobée et le scolaste

Plutarque cite aussi des

sur les rivières, sur la

arradie.

canthum accommodata, en latin et en allemand; Freyberg et Léna, 1656, in-8°; — *Luscinia poetica*; 1645, in-8°; — *Tentorium de Globis*; Dresde, 1662, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

DÉNAR (*Cluire*), femme de lettres française, née vers 1800, morte en 1833. Après avoir pris une part assez active à la propagation du saint-simonisme, elle se suicida. On a d'elle : *Appel d'une femme au peuple sur l'affranchissement de la femme*; Paris, 1833, in-8°; — *Ma Loi d'avenir, ouvrage posthume publié par Suzanne*; Paris, 1833, in-8°.

Louandre et Bourquelot, *La Littérat. contemporaine*.

* **DÉMARATA**, princesse syracusaine, morte en 214 avant J.-C. Fille de Hiéron II, roi de Syracuse, elle épousa Andranodore, un des tuteurs de Hiéronyme, petit-fils et successeur de ce prince. Après le meurtre de Hiéronyme, elle conseilla à son mari de s'emparer du pouvoir suprême. Andranodore suivit d'abord les conseils de Demarata; mais le cœur lui manqua bientôt. En vain sa femme « lui rappela, dit Tite-Live, ce mot répété tant de fois par Denys le Tyran, qu'un roi ne doit renoncer à la tyrannie que lorsqu'on le tire par les pieds, et jamais tant qu'il est à cheval (*pedibus tractum, non insidentem equo, relinquere tyrannidem debere*) ». Malgré ces paroles énergiques, Andranodore livra la citadelle aux Syracusains, et renonça au pouvoir. La république fut établie, et le peuple par un de ses premiers décrets ordonna que toute la famille royale fût mise à mort. Demarata fut égorgée avec sa nièce, Harmonia, femme de Gélon.

Tite-Live, XXIV, 22-25.

DÉMARATE (Δημάρατος), quinzième roi de Sparte de la famille Eurypontide, régna depuis environ 510 avant J.-C. jusqu'en 491. Il était fils du roi de Sparte Ariston. Les circonstances de sa naissance influèrent tellement sur le reste de sa vie, qu'il est nécessaire de les faire connaître. Ariston s'était marié deux fois, sans avoir d'enfants. Du vivant de sa seconde femme, il se fit céder par une ruse, dont on peut lire le récit dans Hérodote, la femme de son ami Agéus. Celle-ci avant le dixième mois (lunaire) mit au monde un enfant mâle. Ariston siégeait avec les éphores pour un jugement lorsqu'on lui annonça cette naissance. Aussitôt, se rappelant la date de son mariage et comptant sur ses doigts le nombre de mois écoulés, il s'écria : « Cet enfant n'est pas de moi ». Les éphores, qui entendirent ces mots, ne semblèrent pas y attacher grande importance, et Ariston lui-même, oubliant bien vite ses premiers soupçons, s'attacha vivement à l'enfant qui venait de naître, et lui donna le nom de Démarate (désiré du peuple), par allusion aux vœux que le peuple avait faits pour la naissance du jeune prince. Celui-ci répondit à l'espérance du peuple et à l'attachement de son père, auquel il succéda, probablement vers 510.

Il se fit remarquer, dit Hérodote et son courage. Seul de Sparte, il remporta aux jeux victoire à la course des quad fut brusquement interrompue qui s'élevèrent entre lui et son ci ayant tenté une expérience Démarate, qui l'avait accompagné, refusa d'aller plus loin, et signal de la : aux

ne s'agit pas de dire que ces deux ensemble la guerre contre se fit remarquer, dit Hérodote et son courage. Seul de Sparte, il remporta aux jeux victoire à la course des quad fut brusquement interrompue qui s'élevèrent entre lui et son ci ayant tenté une expérience Démarate, qui l'avait accompagné, refusa d'aller plus loin, et signal de la : aux

magistrats, Léotychide (iva la place du roi déchu. n voy l'humilier, o u pouva après avoir roi. rate li

lui. Il n'aurait pu, et, moi sacrés, ces maîtres de sa n lui dire la vérité. Celle-ci lui récit d'où il résultait que De d'Ariston ou du demi-dieu As rate, qui avait craint un moment dire de ses ennemis, fils de l' taire paître les ânes (βοσκοπέ, les paroles de sa mère; et cor de l' ou ti ar espéra r se ti. si q prête 'orac retira a l'us, | a z par une fuite rapide à la p toyens, il se rendit en Aa- rius. Il fut très-bien accue et y exerça même une certaine prévaloir l'ordre d ré Sparte, et c a s d Xerxès au ue ses f vnement ue s. Lorsque para à envahir sa t tement avertir ses o t moment il joue dans qui semble moins tégner l'imagination d'Hérodote. à battre les espérances que com

des éphémères qu'il traînait après de ses démanettes qui menaçaient les leçons qu'on lui fait jouer à la revue aux Thémistocles, avant la bataille sang de défilé, et dans la plaine de l'armée sous a quelques chose de bien que fictive, elle n'est pas incli dans l'histoire. Diodote, Athénien au Perses, se trouvait avec Démétrius de Thas quelques jours avant Salamine. Il vit tout à coup venir le tourbillon de poussière comme au lever une armée de trente mille un million du tourbillon il entendit un acroé d'Éléus, le mystique guerrier (l'argos). Démarète, qui fut aux mystères d'Éléus, de cette élanneur. « Puisque l'Alphé, répondit Diodote, cette élanneur que des élan; ils quittent Éléon pour des Athéniens et de leurs l'armée vers le Péloponnèse, mal de terre de Xerxès; s'ils se di- l'armée, c'en est fait de la flotte l'armée achève à ces paroles, que l'armée un sang qui fut emporté à jusqu'à Salamine, et les deux l'armée en prodige comprissent que la l'armée détruite.

Les récits merveilleux, on ne peut l'armée n'ait en effet prévu la dé- et qu'il n'ait donné à Xerxès de l'armée conseil. Il en fut récompensé l'armée de Pergame, de Teuthrania l'armée, que sa famille possédait encore l'armée. Un de ses descendants, l'armée la fille d'Aristote, lorsque ce der- l'armée, et eut d'elle deux fils, Pro- l'armée. Si l'on en croit une anecdote l'armée, Démarète vivait encore l'armée vint, en 466, chercher un l'armée de Perse.

L. J.

VI, 61-70; VII, 2, 101-102, 209, 224, l'armée — Pausanias, III, 7. — Pline, De l'armée, c. 29. — Xénophon, Hellen., l'armée, 52. — Otfried Müller, Dor., I, 9. l'armée, citoyen de Corinthe, lié par l'armée la famille de Philippe, roi de l'armée vers 340 avant J.-C. Lorsque l'armée famille avec Philippe à l'occasion l'armée-ci avec Cléopâtre, en 337, l'armée entre le père et le fils, et fit l'armée à revenir à la cour de Ma-

l'armée, 2. l'armée d'une époque incor- l'armée Pline. C'est peut-être l'armée des Τραγῳδογράφοι, ouvrage l'armée tragédie grecque, mentionné l'armée, Stébé et le scoliaste l'armée. Pline cite aussi des l'armée sur les rivières, sur la l'armée.

Pline, Parv. Nat., 16; De Fin., IX. — Saint Clément d'Alexandrie, Protrept., 1. — Stobée, Floril., XXXIX, 26, 28. — Scylax d'Apollonie de Rhodes, I, 41, 129. — Fabrice, Bibl. Græc., II, 269, 264. — Val- l'armée, De Histor. Græc.

* DÉMARÈTE, écrivain spartiate, vivait vers 120 après J.-C. D'après Pline, il répliqua à l'épigramme d'Adrien sur la conquête de la Grèce, en inscrivait au-dessus de cette pièce un vers du discours d'Achille à Patrocle. Lors- qu'on rechercha le nom de celui qui avait osé toucher à l'épigramme impériale, il répondit en parodiant un vers d'Archiloque. « C'est moi, le soldat bien cuirassé de Mars, etc. »

Εἰπὶ πᾶν σπάρτακ; ἔβουλον καλεσθῆναι, etc.

Cette histoire semble tirée d'une note du manuscrit du Vatican, qui ne donne pas cependant le nom de Démarète.

Pline, Anthologia. — Jacobs, Ad Anthologiam, II, 205.

DÉMARÈTE, prince étrusque, d'origine grec- que, vivait vers 660 avant J.-C. Né à Corinthe, et appartenant à la tribu des Bacchiades, il avait acquis d'immenses richesses dans le commerce. Quand la puissance de sa tribu eut été détruite, vers 657, par Gyges, il s'enfuit de Corinthe, et vint s'établir à Tarquinie en Étrurie. Au rapport de Strabon, il avait avec lui une suite nombreuse et apportait de grands trésors. Ce fut assez pour lui donner d'abord une grande in- fluence à Tarquinie, et enfin la royauté de cette ville. D'après les historiens anciens, il se fit ac- compagner du peintre Cléophras de Corinthe, d'Euclides et d'Engramme, savants dans les arts plastiques, et introduisit dans l'Étrurie en même temps les beaux-arts et la connaissance de l'écriture alphabétique. Il épousa une femme étrusque, et eut d'elle deux fils, Aruns et Lu- cumon, appelé plus tard L. Tarquinius Pris- cus (Tarquin l'Ancien).

Tite-Live, I, 24. — Denys d'Halicarnasse, III, 46. — Polybe, VI, 11. — Strabon, V, VIII. — Clodius, Tuscul. Quæst., V, 87. — Tacite, Ann., XI, 14. — Pline, Hist. nat., XXXV, 3, 12. — Niebuhr, Histoire Romaine, t. I. — Mésaulay, Laws of ancient Rome.

DÉMARES (Josse), philologue flamand, né à Anvers, en 1590, mort à Maubouge, le 13 dé- cembre 1637. Il entra chez les Jésuites, et pro- fessa longtemps les lettres grecques et latines. On a de lui : Q. Horatii ad usum et castos mores juventutis accommodatus, cum notis et brevibus commentariis P. Jodoci Demares ; Cologne, 1648, in-16. Il laissa en manuscrit un Onomasticon grec-latin.

Poppens, Bibliotheca Belgica.

* DEMARÈTE (Δημαρέτης), princesse syra- cusaïne, vivait vers 480 avant J.-C. Fille de Thé- ron, tyran d'Agrigente, elle épousa Gélon, prince de Syracuse. Au rapport de Diodore de Sicile, elle obtint de son mari, après la grande victoire d'Himère, qu'il accorderait à des conditions mo- dérées la paix aux Carthaginois. Ceux-ci, par reconnaissance, envoyèrent à Démarète une cou- ronne d'or de la valeur de cent talents. La prin-

élevé au consulat de Varsovie. En 1806, il se distingua à la bataille de Leipzig, et fut l'un des fondateurs de l'abbaye de Napoléon. En 1816, dans ses terres en Pologne, il fut député à la diète. Après la révolution de 1830, il devint dans un régiment qui s'organisait autour de Cracovie. Nommé chef de bataillon, il se distingua aux batailles de Włocławek, de Lódź, de Kulew. Après avoir été nommé sur le Narew, il fut élu général de division, et fut nommé chef de division; il prit part aux batailles de Włocławek, de Włocławek, de Polesie, de Lódź. En juillet 1831 il exécuta une mission, avec 4,000 Polonais, à travers la Prusse, et arriva à Varsovie, au milieu de la joie universelle, et fut reçu par un acte solennel que tous les habitants de la patrie. Il fut nommé chef d'armée ayant été nommé commandement pour sa conduite brillante dans la campagne; mais comme il ne pouvait l'intention de suivre l'armée, il fut nommé chef d'armée, et le commandement fut donné trois jours après. Depuis il fut nommé en retraite vers la frontière de Prusse, et se réfugia en France. Il se rendit en Egypte, commanda par la suite dans la guerre contre la Russie. En 1840, il y resta jusqu'en 1849; puis pour la Hongrie, y combattit les troupes russes dans les rangs des Hongrois, ensuite en Turquie, d'où il retourna à Paris.

L. CHODKO.

Des Polonais de 1830, par Straszewicz.

DEMBOWSKI (Albert), écrivain polonais, mort vers 1840. Il était de l'ordre des Jésuites, arriva à Rome une *Historia anacleti*. Revenu en Pologne, il publia : *Les Liasons qui se sont distinguées en 1833, sous les règnes de Sigismond et de l'empereur Ferdinand II*; *L'Histoire de Pologne, regardant le royaume le plus ancien et le plus grand de l'Europe*; Varsovie, 1833.

L. CH.

Signature polonaise, par Bentkowski; *Le Sceau de Sigismond III*, par Sarmata. — Doc. part.

DEMBOWSKI (Louis-Mathieu), baron, général polonais, né à Gora, en Lithuanie (Espagne), le 12 juillet 1770, au grade de major dans le régiment de dragons, dont son père était colonel. Il fut nommé, après avoir inutilement combattu pour l'indépendance de la Pologne, en France (19 février 1795), en tant qu'état-major attaché à l'armée polonaise, colonel de la légion polonaise

(5 avril 1795), il fit les campagnes des Alpes, d'Italie, et prit une glorieuse part aux victoires de Novi et de Mantoue. Après avoir gagné en Amérique, sous les ordres de Rochambeau, le grade d'adjudant général, Dembowski retourna en France, fut employé dans la deuxième division de dragons, et fit successivement les campagnes de la grande armée (1806) et d'Espagne (1808). Il se distingua au passage du Tage : le premier il traversa un gué qu'il avait été chargé de reconnaître; il se distingua aussi à la bataille d'Ocaña, où à la tête de la cavalerie il décida de la victoire. Général de brigade (8 janvier 1810), il fut chargé, à la tête d'une brigade composée des 34^e et 40^e régiments d'infanterie de ligne, de protéger la retraite de l'armée française, qui venait d'évacuer le village de Arroyo-Molinos : Dembowski, qui n'avait que 1,300 hommes, se trouva inopinément attaqué par 6,000 Anglais et 3,000 Espagnols, commandés par le général Hill. Éloigné de tout secours, la position était des plus décourageantes, et cependant le général français, puisant une nouvelle force dans le danger, forma sa troupe en carré, qui, tout en battant en retraite, soutenait vaillamment les choc réitérés de la cavalerie anglaise, qui ne s'arrêta que pour permettre à l'artillerie et à l'infanterie espagnole de mitrailler les soldats français. Malgré l'énorme disproportion du nombre, le combat dura déjà depuis près de cinq heures, lorsqu'un colonel anglais, touché de la conduite héroïque des Français, et voulant épargner ceux qui combattaient encore, envoya un parlementaire pour sommer le général de se rendre. « Allez dire à celui qui vous envoie, » répondit Dembowski, qu'il nous reste encore « des cartouches et des baïonnettes, et que nous « ne nous rendrons pas. » Cette noble résolution donnant une nouvelle énergie à ses troupes, celles-ci parvinrent à passer la Guadiana et à rejoindre ainsi le cinquième corps, qui était commandé par le comte d'Erlon. Après avoir de nouveau combattu en Espagne, Dembowski, qui venait de recevoir (1812) l'ordre de passer à l'armée de Russie, mourut à Valladolid, au moment où il se rendait à son poste.

A. SAURAY.

De courtoisie, *Hist. des Généraux français*.

DEMBOWSKI (Jean), général, frère du précédent, né à Gora, sur la Wistule, en 1773, mort à Milan, en Italie, en 1823. D'abord secrétaire d'ignace Potocki, grand-marshal de Lithuanie, il prit part aux guerres de 1792 et 1794, comme volontaire. En 1795 il se réfugia en France; en 1796 il entra dans les légions polonaises, puis au service de France, mais il n'y resta pas longtemps, s'établit en Lombardie, et termina ses jours à Milan.

L. CH.

Biographie des Contemporains.

DEMBOWSKI (Ignace), écrivain et poète polonais, né vers 1770, mort vers 1830. En 1805 il fit paraître une excellente traduction de *La Henriade* de Voltaire, et réussit mieux que les autres traducteurs, tels qu'Eusèbe Slowacki et

blessé au combat de Wetonow. En se distinguant à la bataille de Leipzig, et lors de l'abdication de Napoléon. En 1815 dans ses terres en Pologne, il fut député à la diète. Après la révolution de 29 novembre 1830, il devint dans un régiment qui s'organisait près de Cracovie. Nommé chef de la cavalerie, il se distingua aux batailles de Włocławek, de Lwów, de Kuflew. Après avoir été blessé sur le Narew, il fut ensuite du général de Gładziński, et fit toute une campagne; il prit part aux batailles de Włocławek, de Włocławek, de Polesie, de Włocławek. En juillet 1831 il exécuta une manœuvre, avec 4,000 Polonais, à travers la Lithuanie, et arriva à Varsovie, une milice de la joie universelle, et fut élu par un acte solennel que tous les citoyens de la patrie. En chef Skrzynowski ayant été reconnu commandement pour sa conduite à Włocławek le remplait; mais comme il avait eu l'intention de suivre la ligne tracée par Skrzynowski, il fut tué, et le commandement fut donné à un autre. Depuis il fut dans la retraite vers la frontière de la Prusse, et se réfugia en France. Il se rendit en Égypte, combattit par la suite contre la Russie. Remarqué en 1833, il y resta jusqu'en 1849; puis pour la Hongrie, y combattit les Russes dans les rangs des Hongrois en Turquie, d'où il revint à Paris.

L. CROZAS.

Un des Polonais de 1830, par Skrzynowski.

DEMBOWSKI (Albert), écrivain polonais, né vers 1640. Il était de l'ordre des Jésuites, écrivit à Rome une *Historia antiqua*. Entré en Pologne, il publia : *Les Lascieux qui se sont distingués en 1623, sous les règnes de Sigismond II et de l'empereur Ferdinand II*; *— L'Histoire de Pologne, regardée comme le plus ancien et le plus ancien Europe*; Varsovie, 1633.

L. CH.

Un des écrivains polonais, par Benkowski; *— La Diète de Sigismond III*, par Sierakowski. — Doc. part.

DEMBOWSKI (Louis-Mathieu), baron, général d'origine polonaise, né à Gora, en Pologne (Espagne), le 12 juillet 1773, au grade de major dans la régiment de cavalerie, dont son père était colonel. Il fut promu à ce grade après avoir inutilement combattu pour l'indépendance de la Pologne, en 1794. En France (19 février 1795), en tant qu'état-major attaché à l'armée polonaise, il fut promu colonel de la légion polonaise

(5 avril 1795), il fit les campagnes des Alpes, d'Italie, et prit une glorieuse part aux victoires de Novi et de Mantoue. Après avoir gagné en Amérique, sous les ordres de Rochambeau, le grade d'adjudant général, Dembowski revint en France, fut employé dans la deuxième division de dragons, et fit successivement les campagnes de la grande armée (1806) et d'Espagne (1808). Il se distingua au passage du Tage : le premier il traversa un gué qu'il avait été chargé de reconnaître; il se distingua aussi à la bataille d'Ocenia, où à la tête de la cavalerie il décida de la victoire. Général de brigade (8 janvier 1810), il fut chargé, à la tête d'une brigade composée des 24^e et 40^e régiments d'infanterie de ligne, de protéger la retraite de l'armée française, qui venait d'évacuer le village de Arroyo-Molinos : Dembowski, qui n'avait que 1,300 hommes, se trouva inopinément attaqué par 5,000 Anglais et 3,000 Espagnols, commandés par le général Hill. Éloigné de tout secours, la position était des plus décourageantes, et cependant le général français, puisant une nouvelle force dans le danger, forma sa troupe en carrés, qui, tout en battant en retraite, soutinrent vaillamment les chocs réitérés de la cavalerie anglaise, qui ne s'arrêta que pour permettre à l'artillerie et à l'infanterie espagnole de mitrailler les soldats français. Malgré l'énorme disproportion du nombre, le combat dura déjà depuis près de cinq heures, lorsqu'un colonel anglais, touché de la conduite héroïque des Français, et voulant épargner ceux qui combattaient encore, envoya un parlementaire pour sommer le général de se rendre. « Allez dire à celui qui vous envoie, » répondit Dembowski, qu'il nous reste encore « des cartouches et des baïonnettes, et que nous « ne nous rendrons pas. » Cette noble résolution donnant une nouvelle énergie à ses troupes, celles-ci parvinrent à passer la Guadiana et à rejoindre ainsi le cinquième corps, qui était commandé par le comte d'Erlon. Après avoir de nouveau combattu en Espagne, Dembowski, qui venait de recevoir (1812) l'ordre de passer à l'armée de Russie, mourut à Valladolid, au moment où il se rendait à son poste.

A. SAUZAY.

Decourcelles, *Hist. des Généraux français*.

DEMBOWSKI (Jean), général, frère du précédent, né à Gora, sur la Wistule, en 1773, mort à Milan, en Italie, en 1823. D'abord secrétaire d'ignace Potocki, grand-maréchal de Lithuanie, il prit part aux guerres de 1792 et 1794, comme volontaire. En 1795 il se réfugia en France; en 1796 il entra dans les légions polonaises, puis au service de France, mais il n'y resta pas longtemps, s'établissant en Lombardie, et termina ses jours à Milan.

L. CH.

Biographie des Contemporains.

DEMBOWSKI (Ignace), écrivain et poète polonais, né vers 1770, mort vers 1830. En 1805 il fit paraître une excellente traduction de *La Henriade* de Voltaire, et réussit mieux que les autres traducteurs, tels qu'Eusèbe Slowacki et

Jean Chodani, professeurs à l'université de Wilna. L. Ch.

Documents particuliers.

* **DEMBOWSKI** (Édouard), écrivain, né dans le palatinat de Plock, vers 1810, mort en 1846. En 1844 il publia un *Abregé de l'Histoire de la Littérature polonaise*, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux politiques et littéraires. En 1846 il fut l'un des plus actifs dans la conspiration polonaise, et se montra le plus énergique lors de l'insurrection de Cracovie de 1846. Il faisait partie de la procession que les habitants de Cracovie organisèrent, dans l'intention d'aller au-devant des Autrichiens, pour prouver à ces derniers leur innocence et pour arrêter s'il était possible les massacres de Gallicie; mais les soldats autrichiens tirèrent sur cette procession désarmée, et Dembowski y fut tué l'un des premiers, le 24 février 1846. L. Chodzko.

Documents particuliers.

* **DEMEAS**. Deux statues grecs ont porté ce nom : l'un était de Crotone; il fit en bronze la statue de son compatriote le célèbre Milon; l'autre était de Clitère en Arcadie. Les Lacédémoniens, après une victoire, eurent recours à lui pour les offrandes qu'ils voulaient faire au temple de Delphes; il exécuta en airain les statues de Minerve, de Neptune et de Lysandre.

Sillig, *Catalogus Artium*, p. 179.

DEMELMAYER (Conrad), théologien allemand, mort le 27 janvier 1740. Il était de l'ordre des Bénédictins. On a de lui : *Chronicon philosophicum*; Ingolstadt, 1737, in-4°.

Ziegelbauer, *Hist. litt. ord. S. Bened.*

* **DEMENYI** (Ladislav), théologien hongrois, natif de la province de Trente. Il professa les belles-lettres, et laissa : *Orationes sexdecim*; Tyrnau, 1742, in-8°; — *Meditationes ex sacris litteris et SS. PP. sententiis in omnes Domini totius anni dies concinnatæ*; Presbourg, 1760, in-8°.

Horanyi, *Mem. Hung.*

DEMENVILLE (Dominique), conspirateur français, né dans le Bigorre, en 1767, guillotiné le 31 janvier 1801. Il fut employé, en 1794, dans les bureaux du comité de salut public. Il devint, en 1800, l'un des chefs de la conspiration de Cacciari et d'Arena. Il mourut avec sang-froid ainsi que ses concrusés, après avoir inutilement tenté de s'empoisonner.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France*. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

* **DEMERY** (Antoine), médecin, né à Abberville en Picardie, vers le commencement du seizième siècle. Il est auteur d'un opuscule intitulé : *Antidote contre la Peste*; Paris, 1545, in-8°.

M. G.

De Verdier et la Croix du Maine. *Bibl. franç.*

DEMESTE (Jean), chirurgien liégeois, né en 1743, mort en 1763. Il était chirurgien dans les troupes du prince de Liège. La chimie était son occupation favorite; mais elle ne lui suggéra que des hypothèses frivoles et des opinions bizarres,

qui ont fait dire que l'imagination de Paracelse était sage et féconde en comparaison de celle de Demeste. On a de lui : *Lettres du docteur Bernard sur la chimie, la docimastie, la crystallographie, la lithologie, la minéralogie et la physique en général*; Paris, 1779, 2 vol. in-12; traduit en allemand, Saint-Petersbourg et Leipzig, 1784, in-8°.

Biographie médicale.

DEMÉTRIUS (Δημήτριος), rhéteur de Ravenne, père du célèbre rhéteur Aspasius, vivait sous l'empereur Alexandre Sévère, en 225 après J.-C. Il n'était pas moins distingué comme mathématicien que comme rhéteur.

Philostate, *Vie. Sophis*, II, 33. — Suidas, au mot Διονύσιος.

DEMÉTRIUS (Δημήτριος), nom commun à deux catégories de personnages grecs :

I. Démétrius princes.

DEMÉTRIUS Poliorcète (Δημήτριος Πολιορκητής), c'est-à-dire *Assiégeur de villes*, fils d'Antigone, né en 338 avant J.-C., mort en 282. Il fut appelé de bonne heure à jouer un rôle important dans les guerres qui suivirent la mort prématurée d'Alexandre le Grand. Associé à la politique de son père, il le servit avec un dévouement qui ne se démentit jamais : fidèle dans ces temps de haines et de

ques. Il n'avait pas seize ans lorsqu'il pagna dans sa fuite secrète en Asie, la ligue formée contre Perdiccas.

que son ambition devait un jour lui coûter. Lui-même. Il fit ses premières armes

des hétaires, dans deux expéditions en Médie, et contribua, par ses succès,

toire. Aussi, quand Antigone reprit la domination qu'il avait combattus chez P

ne craignit-il pas de l'opposer au plus puissant de ses ennemis, pour surveiller ses

Assuré du concours de Séleuc

maque, que les prétentions de son

çaient encore plus que lui, Ptolémée

cendu dans l'île de Chypre, et se

ment sur la Cilicie, il en fit son

et ravagea le territoire. A cette époque, Démétrius s'élança du fond de la

Corte-Syrie, déjà Ptolémée était rentré en

bientôt, appelé par Séleuc

et vint placer son camp dans le

Malgré les conseils de ses amis

de le voir se mesurer seul avec

du gymnase d'Alexandre, Démétrius

de le combattre. « Il réunit tous les

« assemblée générale : tout troublé on

« monta à la tribune. L'assemblée

« aperçut lui cria d'une seule

« courage, et aussitôt le plus

« taillit avant même que le

« ordonné. La fierté et la vivacité

« sa haute taille, sa riche armure, tout

« Plutarque.

rer d'un des forts de Baby-
rappelé sur les bords de la

rose, Lysimaque et Ptolémée
n'était qu'une trêve : tous
exécuter les conditions, et chacun
les imposer aux autres. Le
(2) et l'invasion de Léonidas,
Ptolémée, en Cilicie, rouvrirent
à les villes du littoral étaient
armasse allait succomber. Démé-
trius, et, poussant la guerre avec
bientôt forcé à évacuer le pays.
son fils enfant ses espérances, ca-
sous le prétexte d'enlever
tion de Cassandre et de
y établir la sienne. Démé-
d'une flotte de cent cinquante
à coup, avant même qu'on
son départ, parut devant le
en libérateur. « On le
débout sur la tilles de

contre le roi d'Égypte, prit en charge le com-
mandement de l'armée et de la flotte, et vint
établir son camp devant Carpasie. En quel-
ques jours il eut pris d'assaut toutes les villes
de la côte; il se porta sur Salamine, rencontra
au pied des murs Ménélas, qu'il battit, et mit le
siège devant la place. Ptolémée vint à son se-
cours; mais Démétrius l'empêcha de joindre ses
forces à celles de Ménélas, dispersa sa flotte dans
une grande bataille, où se heurtèrent plus de
trois cents vaisseaux (voir Diodore, traduction
de M. Hofer, t. IV, p. 159 et 199), le vainquit
une deuxième fois sur terre; et Salamine lui
ayant ouvert ses portes, il demeura maître de
la ville entière et d'un immense butin (en 306). Cet
éclatant succès lui valut le titre de roi, que son père
lui donna en le prenant lui-même : il fallait le
justifier. Antigone avait résolu d'envahir l'É-
gypte; tandis qu'il s'avancait à travers les dé-
serts, Démétrius, à la tête de la flotte, suivit
les côtes. Mais à la hauteur de Raphia il fut
assailli par une violente tempête, et, pour comble
de malheur, l'équipage manquait d'eau : à tel

Jean Chodani, professeurs à l'université de Wilna. L. Ch.

Documents particuliers.

* **DEMBOWSKI** (Édouard), écrivain, né dans le palatinat de Plock, vers 1810, mort en 1846. En 1844 il publia un *Abrégé de l'Histoire de la Littérature polonaise*, et prit part à la rédaction de plusieurs journaux politiques et littéraires. En 1846 il fut l'un des plus actifs dans la conspiration polonaise, et se montra le plus énergique lors de l'insurrection de Cracovie de 1846. Il faisait partie de la procession que les habitants de Cracovie organisèrent, dans l'intention d'aller au-devant des Autrichiens, pour prouver à ces derniers leur innocence et pour arrêter s'il était possible les massacres de Gallicie; mais les soldats autrichiens tirèrent sur cette procession désarmée, et Dembowski y fut tué l'un des premiers, le 24 février 1846. L. Chodzko.

Documents particuliers.

* **DEMEAS**. Deux statues grecs ont porté ce nom : l'un était de Cratone; il fit en bronze la statue de son compatriote le célèbre Milon; l'autre était de Clitore en Arcadie. Les Lacédémoniens, après une victoire, eurent recours à lui pour les offrandes qu'ils voulaient faire au temple de Delphes; il exécuta en airain les statues de Minerve, de Neptune et de Lysandre.

Sillig. *Catalogus Artium*, p. 170.

DEMELMAYER (Conrad), théologien allemand, mort le 27 janvier 1740. Il était de l'ordre des Bénédictins. On a de lui : *Chronicon philosophicum*; Ingolstadt, 1737, in-4°.

Ziegelbauer, *Hist. litt. ord. S. Bened.*

* **DEMENTI** (Ladislav), théologien hongrois, natif de la province de Trente. Il professa les belles-lettres, et laissa : *Orationes sexdecim*; Tyrnau, 1742, in-8°; — *Meditationes ex sacris litteris et SS. PP. sententiis in omnes Domini totius anni dies concinnatae*; Presbourg, 1760, in-8°.

Horanyi, *Mem. Hung.*

DEMERVILLE (Dominique), conspirateur français, né dans le Bigorre, en 1767, guillotiné le 31 janvier 1801. Il fut employé, en 1794, dans les bureaux du comité de salut public. Il devint, en 1800, l'un des chefs de la conspiration de Ceracchi et d'Arena. Il mourut avec sang-froid ainsi que ses coaccusés, après avoir inutilement tenté de s'empoisonner.

Le Bas, *Dict. encyc. de la France*. — Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*.

* **DEMERY** (Antoine), médecin, né à Abbeville en Picardie, vers le commencement du seizième siècle. Il est auteur d'un opuscule intitulé : *Antidote contre la Peste*; Paris, 1545, in-8°.

M. G.

De Verdier et La Croix du Maine, *Robl. Franç.*

DEMESTE (Jean), chirurgien liégeois, né en 1743, mort en 1763. Il était chirurgien dans les troupes du prince de Liège. La chimie était son occupation favorite; mais elle ne lui suggéra que des hypothèses frivoles et des opinions bizarres,

qui ont fait dire que l'imagination de Paracelse était sage et féconde en comparaison de celle de Demeste. On a de lui : *Lettres au docteur Bernard sur la chimie, la docimastie, la crystallographie, la lithologie, la mineralogie et la physique en général*; Paris, 1779, 2 vol. in-12; traduit en allemand, Saint-Petersbourg et Leipzig, 1784, in-8°.

Biographie médicale.

DEMÉTRIANTIS (Δημητρίαντος), rhéteur de Ravenne, père du célèbre rhéteur Aspasius, vivait sous l'empereur Alexandre Sévère, en 225 après J.-C. Il n'était pas moins distingué comme mathématicien que comme rhéteur.

Philostate, *Vit. Sophis*, 11, 33. — Suidas, au mot Δημείαντος.

DEMÉTRIUS (Δημήτριος), nom commun à deux catégories de personnages grecs :

I. Démétrius princes.

DEMÉTRIUS Poliorcète (Δημήτριος Πολιορκητής), c'est-à-dire *Assiégeur de villes*. d'Antigone, né en 338 avant J.-C., fut appelé de bonne heure à jouer tant dans les guerres qu'il suivit, que dans celles qu'il mena. Il fut le favori et le protégé d'Alexandre le Grand. Assiégeur de son père, il le servit avec fidélité, et ne se démentit jamais : fidèle dans ces temps de haines et de crises, il n'avait pas seize ans quand il se fit connaître par sa conduite dans la guerre de Sardes. Il fut le premier à proposer de se retirer dans l'Asie, et de se faire une place à part. Mais son ambition devait un jour se révéler. Il fit ses premières armes dans la guerre de Troie, et contribua, par son ardeur, à la victoire. Aussi, quand Antigone reprit le pouvoir, il se crut obligé de se battre avec lui. Mais il craignit-il pas de l'opposer au plus grand de ses ennemis, pour surveiller ses mouvements ? Assuré du concours de Séleucus et de Ptolémée, il se crut en mesure de résister. Mais, malgré les conseils de ses amis, qui le lui firent voir, il se mesura seul contre le plus grand de ses ennemis, le plus vaillant du gymnase d'Alexandre (1), Démétrius. Il le combattit. « Il réunit tous les Grecs en assemblée générale : tout monta à la tribune. L'assemblée lui cria d'une voix unanime : « courage, et aussitôt le plus grand courage, et talité avant même que le combat ne commençât. La fierté et la vivacité de sa haute taille, sa riche armure, et

(1) Plutarque.

« une chose d'imposant, et qui gagnait
 « sa faveur (1). » Il eut d'abord l'a-
 « aide droite, qu'il commandait; mais
 par Séleucus et Ptolémée, privé du
 « ses éléphants, abandonné par son
 il fut lui-même forcé de quitter le
 « bataille. Il courut s'enfermer dans les
 « th, ou Ptolémée lui renvoya ses pri-
 « ses bagages : « Ce n'est pas, disait-il,
 « les dépouilles que nous sommes en
 : Antigone, mais pour les provinces
 nous enlever contre toute justice. »
 « avait à cœur de reconnaître une telle
 « Il rassembla une nouvelle armée en
 « tombant à l'improviste sur Cillès, que
 « avait détaché contre lui, il le fit pri-
 « sept mille de ses meilleurs soldats,
 « l rendit la liberté sans rançon; puis,
 « son père, qui avait voulu lui laisser
 « sur de ces représailles, il recouvra
 « l'érir les villes de la Syrie et de la Phé-
 « 21. Pto e, battant en retraite, était
 « vyaume : Démétrius n'osa l'y
 : mais il fit une incursion dans le pays
 « thens, dont Antigone redoutait
 « pour ses nouvelles provinces. Une
 « rive avait échoué, par l'incapacité
 : repoussé lui-même de Pétra, Dé-
 « porta du désert que des promesses
 « riche butin. Son expédition dans
 « était révoltée en faveur de
 « plus heureuse : il n'eut que
 « rer d'un des forts de Baby-
 « se rappela sur les bords de la

Antigone, Lysimaque et Ptolémée
 « en 311 n'était qu'une trêve : tous
 « se disputaient les conditions, et chacun
 « les imposer aux autres. Le
 « 2. et l'invasion de Léonidas,
 « Ptolémée, en Cilicie, rouvrirent
 « la les villes du littoral étaient
 « carnasse allait succomber. Démé-
 « tris, et, poussant la guerre avec
 « ment force à évacuer le pays.
 « on fils enfant ses espérances, ce
 « e, sous le prétexte d'enlever
 « l'annexion de Cassandre et de
 « prit d'y établir la sienne. Démé-
 « : d'une flotte de cent cinquante
 « tout à coup, avant même qu'on
 « son départ, parut devant le
 « ut en libérateur. « On le
 « ue, debout sur le tillac de
 « « faisait signe qu'on se tint
 « mon l'écoutât. Lorsqu'il eut ob-
 « il fit publier par un héraut,
 « qu'Antigone l'avait envoyé
 « es plus favorables pour chas-

« ser la garnison macédonienne et leur rendre
 « leurs lois (en 307). » Démétrius de Phalère fut
 reconduit avec honneur à Thèbes; le gouverneur
 macédonien s'était retranché dans le port de
 Munychie : Démétrius l'assiégea, s'en rendit
 maître, et alla chasser la garnison de Mégare.
 Trompés par ces apparences de liberté et par les
 présents d'Antigone, les Athéniens prodiguèrent
 à leurs sauveurs intéressés les témoignages
 de la plus déplorable adulation : on leur dressa
 des autels, des jeux furent institués en leur hon-
 neur, deux tribus nouvelles créées sous leurs
 auspices; les députés qu'on leur envoyait prirent
 le nom de théores, comme ceux qu'on envoyait
 à Delphes; les fêtes de Bacchus furent célé-
 brées sous le nom de Démétrius; on en vint à
 consulter Démétrius comme un oracle. Démé-
 trius répondit à ces ovations en épousant Eury-
 dice, de la famille de Miltiade, quoiqu'il fût déjà
 marié avec Phila, fille d'Antipater. Il aurait fa-
 cilement oublié dans les honneurs et les plaisirs
 les desseins de son père : il était né pour régner
 sur cette Athènes dégénérée, où ses qualités et
 ses vices, son penchant à la débauche et son
 goût pour les arts trouvaient une égale satis-
 faction; mais Ptolémée ne lui laissa pas le temps
 d'y faire un long séjour. Il avait jeté dans l'île
 de Chypre une armée considérable, et menaçait
 de nouveau la Cilicie. Invité par son père à re-
 venir en toute hâte, Démétrius aborda en Car-
 rie, tenta inutilement de soulever les Rhodiens
 contre le roi d'Égypte, prit en Cilicie le com-
 mandement de l'armée et de la flotte, et vint
 établir son camp devant Carpasie. En quel-
 ques jours il eut pris d'assaut toutes les villes
 de la côte; il se porta sur Salamine, rencontra
 au pied des murs Ménélas, qu'il battit, et mit le
 siège devant la place. Ptolémée vint à son se-
 cours; mais Démétrius l'empêcha de joindre ses
 forces à celles de Ménélas, dispersa sa flotte dans
 une grande bataille, où se heurtèrent plus de
 trois cents vaisseaux (voir Diodore, traduction
 de M. Hoëfer, t. IV, p. 159 et 199), le vainquit
 une deuxième fois sur terre; et Salamine lui
 ayant ouvert ses portes, il demeura maître de
 la ville entière et d'un immense butin (en 306). Cet
 éclatant succès lui valut le titre de roi, que son père
 lui donna en le prenant lui-même : il fallait le
 justifier. Antigone avait résolu d'envahir l'É-
 gypte; tandis qu'il s'avançait à travers les dés-
 erts, Démétrius, à la tête de la flotte, suivit
 les côtes. Mais à la hauteur de Raphia il fut
 assailli par une violente tempête, et, pour comble
 de malheur, l'équipage manquait d'eau, à tel
 point que si le mauvais temps eût duré un seul
 jour de plus, tous les hommes auraient péri de
 soif. Il eût voulu débarquer à la première em-
 bouchure du Nil (la bouche Phatnitique); mais
 l'entrée était gardée par des barques chargées
 de machines de guerre et par une armée rangée
 en bataille sur le rivage. Forcé de se replier sur
 le camp de son père, il y trouva le désordre et

1. Diodore, XIV, 21. Traduction de M. Hoëfer.

le découragement : les soldats désertaient, les officiers voulaient se retirer. Antigone se décida à revenir sur ses pas, laissant à Ptolémée la tranquille possession de l'Égypte. Cependant, Démétrius ne se tenait pas pour battu : il se rejeta sur l'île de Rhodes, dont la conquête eût enlevé à Ptolémée la plus utile de ses alliances ; mais ses promesses et ses menaces échouèrent également devant la fidélité des Rhodiens. Ce fut alors qu'il fit construire la machine appelée *Hélépole*, dont Diodore nous a laissé la description, et qui se trouve exactement représentée sur l'un des monuments faussement attribués à l'ancienne Ninive (1). « La base, dit Diodore, « était carrée; chaque côté formé de poutres « équerries, jointes ensemble par des crampons de « fer. L'espace intérieur était étagé par des planches, laissant entre elles environ une coudée « d'intervalle, et destinées à porter ceux qui devaient faire jouer la machine. Toute la masse « était supportée par des roues, au nombre de huit, grandes et solides; et afin de pouvoir im- « primer à la machine toutes sortes de directions, « on y avait adapté des pivots mobiles. Les « quatre angles étaient formés par quatre piliers « légèrement inclinés en haut, et de manière que « toute la bâtisse était partagée en neuf étages. « Le plus bas se composait de quarante-trois « planches, et le plus élevé de neuf. Trois côtés « de cette bâtisse étaient recouverts extérieurement par des laines de fer, pour les garantir « contre les torches allumées. Sur le quatrième « côté, faisant face à l'ennemi, étaient pratiquées, « à la hauteur de l'étage, des fenêtres proportionnées aux projectiles qui étaient lancés sur « l'ennemi. Ces fenêtres étaient garnies d'auvents, fixés par des ressorts, et derrière lesquels se trouvaient à l'abri les hommes qui lançaient les projectiles. Ces auvents étaient « formés de peaux cousues ensemble et bourrées « de laine pour amortir le choc des pierres lancées par les lithoboles. Enfin, à chaque étage « étaient deux larges échelles : l'une servait « pour monter et apporter les munitions nécessaires, et l'autre pour descendre, afin de ne « pas troubler la régularité du service. Les « hommes les plus vigoureux, au nombre de « 3,400, furent choisis pour mettre en mouvement, du dedans et du dehors, cet immense « appareil de guerre (2). » Mais il ne put entamer les murs des Rhodiens, héroïquement défendus (en 304). Une députation des Athéniens vint à temps, pour l'honneur de Démétrius, implorer son secours contre Cassandre, qui tenait

leur ville assiégée. Démétrius n'avait en Grèce qu'à regret : il s'empressa de se joindre avec les Rhodiens un traité par lequel ils geaient à servir Antigone contre tous se mis, excepté contre le roi d'Égypte, et vers Athènes. Avec sa célérité ordinaire, chassa Cassandre de l'Attique, le pou jusqu'aux Thermopyles, le vainquit, et d'Héraclée, où 6,000 Macédoniens passèrent son camp. L'Attique et la Béotie affranchirent dans le Péloponnèse : Sicione était pée par les troupes de Ptolémée : il acheta retraite; et pour la fortifier contre l'usage étrangère, il la fit transporter sur une es- voisine, où elle prit le nom de Démétria- gare, Corinthe lui ouvrit leurs portes golde et l'Arcadie, excepté Argos et Mi- se rangèrent sous sa protection. Il revint de son triomphe à Athènes, où l'attendirent nouveaux honneurs. L'opisthodomus (le du Parthénon) lui fut donné pour palais; content de livrer à ses débauches le le la déesse vierge, Stratoclès fit élever de à ses courtisanes. Les lois les plus sa- rent violées en sa faveur; on changea des mois pour qu'il pût subir de suite les cérémonies de l'initiation aux grands et tils mystères. Il épuisa la servilité des jusqu'à s'en moquer amèrement : un i- dit demander sans délai une somme lents plus de 1,250,000 fr.), et quand on recueillie à grand'peine, il ordonna de la à Lamia et à ses autres courtisanes, afin s'en achetassent des pondres pour leur Tel était l'homme que la Grèce, dont naissance s'égaraient, venait de pro- lissine à Corinthe, comme autrefois au Alexandre. Ce titre cependant de in- inquieter ses rivaux; il affectait de eux le plus grand mépris. « Il se re- « tenient, dit Athénée (1), de ceux q- « naient à tout autre qu'à son père ou « titre de roi; et il aimait à voir des « faire à sa table des libations à Dén- « à Séleucus capitaine des éléphants, « née amiral, à Lysimaque garde du « Agathocle, son fils, gouverneur. Quant à Cassandre, qui lui demandait il lui avait répondu qu'il eût à se livrer condition, et il semble qu'il ne même plus. Ce fut pourtant Cas- re procha encore une fois contre les héritiers d'Alexandre. Ly- leucus ayant opéré en Asie la jonction troupes, se trouvèrent en face d'Al- Ipus en Phrygie. Le vieux roi pa- dédaigneuses illusions de son fils, et « tait de dissiper cette nouvelle ligue avec « de facilité qu'une pierre ou le moir- « disperse une volée de mouineaux »

(1) Voir les deux mémoires adressés à l'Académie par M. Hofer, où il prouve d'une manière péremptoire, par le texte des anciens et la faile des peintures et des reliefs, que les Rhodiens trouvaient sur les monuments, notamment à l'île de Phé- lépole, dont l'invention date de l'an 304, deuxième mé- moire, p. 10, que les ruines découvertes aux environs de Mithras, d'appartenaient aux et assuraient appar- tenir à la capitale de l'Empire Assyrien, détruite en 550. (2) Diodore, XX, 91, tome IV, p. 134, de la traduction de M. Huet.

succès démentait ses espérances. Déjà, moment vainqueur, se laissa follement à la poursuite de Lysimaque ; et sur le champ de bataille, il se vit entouré par l'infanterie de Séleucus par ses meilleures troupes. Il put rétablir le combat ni sans Antigone, qui, les armes à la main à vie, le cherchait partout des yeux, à secours (en 301). La perte de l'Asie les vainqueurs se partagèrent, était pour Démétrius que la mort de lui livrait à lui-même. Instrument main d'Antigone, il avait heureusement ses desseins ; mais cette direction nécessaire : il n'avait de l'ambition ; l'esprit de suite, qui en prépare l'achève, lui manquait. Aussi à abandonné à son humeur avé. Il plus que passer de l'exil au trône, du trône dans l'exil : il était maintenant, surtout en face de ses rivaux et plus habiles que lui. Il échappa d'abord en même temps comptait sur la fidélité des Athéniens avait confié ses vaisseaux, son nouvelle femme Déidamia, sa sœur. Mais à la hauteur des Cyclades des ambassadeurs envoyés d'Asie prévenir qu'elle était décidée à son roi dans ses murs.

pour songer à y rentrer de force, arriva à Corinthe, y reprit son siège, et cingla vers la Thrace. Il entre repartir que le pillage pour son armée, et les Etats de Lysimaque sans défense. Séleucus et Ptolémée, plus voisins qu'eux de l'Asie, ne se firent pas trop large part d'Antigone : aussi laissèrent-ils paraître en Asie, à la tête de sa flotte, et il l'eût reconquis sans le fils de Lysimaque, qui, s'attendant, le força à se renfermer en Asie. Il menaçait également Séleucus de se réconcilier avec lui : l'un alla, l'autre lui donna la sienne ; et proclamèrent roi d'Asie, sans doute les armes de leurs Etats, et aussi de leur haine contre Lysimaque. Séleucus pas : Séleucus convoitait la Asie, la racheter. Démétrius repartir, il fit valoir ses droits sur l'Asie. Démétrius y mit garnison ; et comme s'il eût été sûr de l'Asie, il alla en Grèce. Il espérait se rétablir à l'étranger de Lacharès avait excité les tempêtes qui détruisait une Asie identifi son ardeur : n'osant plus, il alla prendre Messène, où d'un trait de batterie qui lui perça les murs et l'assiéger.

Athènes : la famine le réduisit bientôt à la dernière extrémité, et elle lui livra, toute tremblante, Munychie obtinée. Il s'avança de sa terreur : il fit assembler tous les citoyens dans le théâtre, environna le scène de ses armées, plaça ses gardes aux deux côtés de l'avant-scène, et descendit lui-même, comme les acteurs, par les degrés d'en haut, le regard menaçant ; mais ses paroles calmèrent les craintes, et une distribution de 100,000 médimnes de blé acheva de lui ramener tous les citoyens (en 300). Sparte sembla s'inquiéter de cette restauration, et Démétrius ne pouvait souffrir qu'elle lui eût toujours échappé. Il marcha contre le roi Archidamus, la battit près de Mantinée, le poursuivait jusque sous les murs de sa capitale ; et il allait s'emparer quand il reçut coup sur coup la nouvelle que Lysimaque lui avait enlevé ses villes d'Asie, et Ptolémée l'île de Chypre, sans Salamine, où il assiégeait sa mère et ses enfants. Mais c'est au moment même où la fortune semblait l'abandonner, qu'elle lui rendit une couronne. Après la mort de Cassandre, Antipater ayant tué sa mère Thénocle, Alexandre appela à son secours Pyrrhus et Démétrius. Pyrrhus (1), arrivé le premier, s'appropriait comme prix de ses services une partie de la Macédoine. Quand Démétrius se présenta, Alexandre, réconcilié avec son frère, lui fit entendre qu'il n'avait plus besoin de son intervention ; et dans la crainte qu'il ne voulût aussi s'indemniser lui-même de son voyage, il tenta, selon Plutarque, de l'assassiner. Démétrius le prévint, et le trône de Macédoine demeurant vacant, il y fut porté par la nation, qui détestait la famille de Cassandre et aimait de préférence celle d'Antipater, dont il était le gendre par sa première femme, Phila. La Grèce reconnaissait aussi la domination de Démétrius : il fallut que Thèbes, poussée par cet esprit de résistance provocatrice qui l'avait fait prendre et détruire déjà tant de fois, essayât de s'y soustraire : il n'eut pas plus tôt fait approcher les machines de ses murailles qu'elle se rendit à discrétion. Peu après, tandis qu'il marchait contre Lysimaque, qui menaçait ses Etats, elle se révolta de nouveau : il la prit, la traita encore avec humanité, mais il y mit garnison. Ces guerres en Béotie et diverses campagnes en Épire et en Étolie remplirent le commencement de son règne. Ce fut au retour d'une de ces expéditions que les Athéniens, dont l'enthousiasme ne connaissait plus de bornes, vinrent à sa rencontre couronnés de fleurs, brûlant de l'encens, et chantant un hymne qu'Athénée nous a conservé : « Les autres dieux demeurent trop loin de nous, ou ils n'ont pas d'oreilles, ou ils n'existent même pas, ou ils ne s'occupent pas de nous. Pour toi, nous te voyons ici présent, non pas fait de bois, non pas fait de pierre, mais réel et vivant ; et nous t'adorons. » Mais

(1) PYRRHUS.

Démétrius se trouvait à l'étroit en Grèce; il n'aspirait à rien de moins qu'à reconquérir tout l'empire de son père. Une armée de 110,000 hommes, une flotte de cinq cents vaisseaux, la plus belle et la mieux équipée qu'on eût jamais vue, semblaient justifier ses espérances. Informés de ces préparatifs, Séleucus, Ptolémée, Lysimaque, organisèrent une nouvelle ligue, et sollicitèrent Pyrrhus de faire irruption en Macédoine par l'Épire, tandis qu'ils y entreraient de leur côté. Démétrius n'ignorait pas qu'il s'était aliéné les Macédoniens par son faste et sa hauteur; il se plaisait à les mortifier. Un jour, en sortant de son palais, il avait reçu un grand nombre de placets qu'il avait serrés dans un pli de son manteau: arrivé sur le pont de l'Axius, il les jeta dans le fleuve. Les robes de pourpre, les manteaux brodés d'or, le double diadème dont il se parait, blessaient leurs habitudes de simplicité barbare; et, ce qui les indisposait encore davantage, il les surchargeait d'impôts. Aussi, dans la crainte d'être trahi par leurs sympathies pour Lysimaque, qu'ils almaient comme un des plus vaillants soldats d'Alexandre, il les mena contre Pyrrhus. Mais à peine eut-il placé son camp devant celui du roi d'Épire, que la défection commença: une révolte éclata; il s'enfuit en hâte à Cassandre (Potidée), d'où il repassa en Grèce. Il y eut bientôt réuni une autre armée. Athènes, qui était retombée de l'enthousiasme dans la peur, l'avait encore une fois abandonné. Désarmé par les prières du philosophe Cratès, il renonça à s'en emparer, et préféra tenter de nouveau la conquête de l'Asie. Il obtint d'abord quelques succès: les villes de la Lydie et de la Carie se rendirent volontairement; Sardes fut prise, et quelques officiers de Lysimaque passèrent avec leurs soldats dans son camp. Mais il n'eut pas le temps de s'affermir. Poursuivi par Agathocle, il remonta en Phrygie, dans l'espoir de faire révolter l'Arménie et les provinces de la haute Asie. La famine, la peste, qui décimèrent son armée, le forcèrent à renoncer à ce dessein, et le réduisirent à demander asile à Séleucus. Après bien des hésitations, le roi de Syrie lui permit de se retirer dans la Cappaonie. Emprisonné dans ce pays sauvage comme une bête féroce, Démétrius s'en échappa, pénétra dans la Syrie, battit Séleucus dans plusieurs rencontres; et ces succès relevant son courage, il résolut de lui livrer un combat décisif. Mais sur le champ de bataille ses soldats passèrent à Séleucus, et bientôt il ne resta plus autour de lui qu'un petit nombre d'amis et d'officiers, avec lesquels il s'échappa. Il voulait se percer de son épée; on le détermina à se rendre. Séleucus le traita avec honneur, lui assigna une pension considérable pour subvenir à ses besoins, et le leurra quelque temps de l'espoir d'une prochaine liberté. Mais trop heureux de le tenir en sa puissance, s'il ferma l'oreille aux offres de Lysimaque, qui voulait le faire assassiner, il ne

fut pas moins sourd aux sollicitations de ceux qui demandaient son rétablissement sur le trône (en 285). Démétrius finit lui-même par prendre plaisir à sa vie de débauches orientales: enfermé dans un vaste parc, rempli de bêtes fauves, il se livra d'abord à la chasse avec ardeur; puis il s'abandonna à des habitudes de mollesse, à des excès de table, qui abrégèrent sa vie. Il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans (en 283). — Ainsi devait se terminer la carrière aventureuse d'un homme dont l'inquiète et stérile ambition avait fatigué ses propres partisans, las de vaincre inutilement avec lui. Doué d'un génie militaire remarquable dans un temps où une victoire pouvait donner un trône, il joignait aux avantages extérieurs, qui attirent les sympathies des peuples, toutes les brillantes qualités qui les conservent; mais son impatience de tout repos, son agitation désordonnée, et surtout son amour effréné du luxe et des plaisirs, compromirent ou gâtèrent toujours le succès de ses plus belles entreprises; si bien qu'après quarante ans d'une activité et d'une audace incomparables, il s'éteignit en roi finissant: triste et frappant exemple de la démolition du monde à cette époque, et du mauvais emploi qu'on y faisait des plus vastes ressources et des plus grands talents. A la suite de plusieurs révolutions, Antigone Gonatas, son fils, monta sur le trône de Macédoine, que sa postérité conserva jusqu'à la défaite de Persée par les Romains.

GUTHRIE.

Plutarque, *Vie de Démétrius et de Pyrrhus* — dore, XIX, XX, XXI. — Appien, *Faust.* — JI XVI. — Athénée, VI, 17. — Polybe, II, 44; III, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100. — Appien, *Attiques*, I, 6, 10, 22, 26; VI, 16. — Appien, *Ann.*, I, 17, 54. — Rollin (*Hist. Anc.*), VII. — *des Lapides*, par Champollion-Figeac.

* **DÉMÉTRIUS le Beau** (Δημήτριος ὁ Καλός) — un des deux fils de Démétrius Poliorcète portèrent le même nom que leur père, 280 avant J.-C. Par sa mère Ptolémée Soter, il était frère d'. Il épousa d'A-ori Olympias de son eut Antigone surnommé Doson, tard le trône de Macédoine. de Magas, roi de Cyrène, se désirent obtenir du secours contre voya en Macédoine offrir la main Bérénice et le royaume de Cyrène à Celui-ci, acceptant avec empresse proposition, se rendit à Cyrène, et son autorité sans opposition. On de temps il garda le pouvoir; se fit haïr par ses manières arpulaires et par son ce belle-mère. Irritée d'une jeune reine Bérénice le fit au bras d'Arinoë. D'après une conjecturable de Droyen, ce fut ce Démétrius — comme le prétend Justin, le fils d'Antata, qui repoussa l'invasion d'Apire en Macédoine.

VI. 22. — *Estébe, Arm.*, I, pp. 187, 188. — *ne Schriften*, p. 229. — *Droysen, Hellen.*, II,

CS II, roi de Macédoine, fils d'Antistène, né vers 278 avant J.-C., mort en 239. D'abord il s'était distingué dès 266 ou 265 d'Alexandre d'Épire, qui avait en vain essayé de le vaincre. Mais cette victoire a été attribuée plus de vraisemblance au fils de Poliorète, par Droysen et par Niebuhr, ils sont si imparfaitement connus qu'il est difficile de se former une idée de son caractère et de ses talents. Il suivit la politique de son père en entretenant des relations avec les tyrans des principales villes de la Grèce pour les opposer à la ligue des Étoliens. Au même temps nous le voyons engagé dans une guerre contre les Étoliens, qui avaient fait alliance avec les Achéens. On ignore les détails de cette expédition; mais on sait qu'il réussit à reprendre la possession de l'Acarnanie. Bien que battu par les Bédiens et par Agron, Démétrius réussit à gagner du terrain. Il essaya une grande défaite en 247 contre les Dardaniens, tribu barbare du nord-ouest de la Macédoine; mais à cette époque de son règne se rapporte le plus célèbre événement. Démétrius avait d'abord eu pour femme Phthia, fille d'Olympandre d'Épire.

Justin, XXVIII, 1. — *Droysen*, II. — *Niebuhr, Klein. Schrift.* — *Thirlwall*, VIII, p. 30. — *Schorr, Gesch. Griechenl.*

CS III, prince macédonien, fils de CS II, roi de Macédoine, né en 207 avant J.-C. Il était pour l'âge le cadet de son frère; mais il avait sur lui l'avantage d'une femme légitime, tandis que l'autre avait une concubine. Après la mort de son père, il fut remis, quoiqu'il n'était qu'un enfant, à Flaminius comme otage, et il y apprit à craindre et à haïr le Romain. Rendu à son père après la mort d'Antiochus, il ne tarda pas à être appelé une seconde fois à Rome, où il fut accueilli avec une plus grande faveur. La position de son père était très-difficile. Les voisins de la Macédoine sachant que les ennemis de ce prince se réunissaient à Rome, ne craignaient pas de lui. Démétrius parvint à se faire écouter à Rome, et le sénat, qui était divisé sur ce qu'il fallait faire, l'envoya en Macédoine avec des instructions dirigées contre Philippe. Il revint avec plaisir au retour de son voyage, et Perseé craignait de lui échapper. N'ayant plus

d'espoir de parvenir au trône que par le crime, il calomnia son frère en toute occasion, et persuada au roi que Démétrius n'était qu'un agent des Romains. On peut lire dans Tite-Live le récit des coupables manœuvres qui préparèrent la mort du plus jeune fils de Philippe: nous raconterons seulement l'intrigue qui en fut la cause immédiate.

En 181, Philippe envoya sous un prétexte vague de nouveaux ambassadeurs au sénat. Ils devaient, d'après des instructions particulières, sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius et s'informer de la conduite qu'il avait tenue à Rome pendant son séjour. Les agents dont le roi fit choix, Philoclès et Apelle, étaient des créatures de Persée. Philippe partit ensuite pour explorer le mont Hémus. Il emmena avec lui Persée, et confia Démétrius aux soins de Didas, gouverneur de la Péonie. Celui-ci, s'insinuant dans la confiance du jeune homme, apprit qu'il songeait à se retirer chez les Romains. Il en donna aussitôt avis à Persée, qui en fit part au roi. Philippe ordonna d'arrêter Hérodoté, ami intime de Démétrius, et de garder à vue ce jeune prince. Philoclès et Apelle, à leur retour, présentèrent au roi une fausse lettre de Flaminius, par laquelle il le priait « de ne point savoir mauvais gré à Démétrius de quelques paroles imprudentes qui avaient pu lui échapper, que le jeune prince n'entreprendrait jamais rien contre les droits du sang et de la nature ». Cette lettre supposée semblait confirmer les accusations de Persée contre son frère; le malheureux Hérodoté fut appliqué à la question, et mourut dans les tourments sans avoir chargé son maître. Philippe, assez cruel pour vouloir la mort de son fils, n'osa pas l'ordonner publiquement. En partant de Thessalonique pour se rendre à Démétriadé, il chargea Didas de le délivrer de Démétrius. Celui-ci ayant conduit le jeune homme en Péonie, lui donna du poison. Deux esclaves de l'assassin, témoins des souffrances de Démétrius, l'étouffèrent entre des couvertures.

Polybe, XVIII, 22; XX, 13; XXIII, 16; XXIV, 1-3, 78. — *Tite-Live*, XXXIII, 18, 30; XXXIV, 52; XXXVI, 33; XXXIX, 31, 37, 53; XL, 4-15, 20-24. — *Justin*, XXXII, 2. — *Zonaras*, IX, 22.

DÉMÉTRIUS I^{er}, roi de Syrie, surnommé *Soter* (Σωτήρ), le Sauveur, né vers 187 avant J.-C., mort en 150. Il était fils de Séleucus IV, *Philopator*, et petit-fils d'Antiochus le Grand. Encore enfant, il fut envoyé à Rome comme otage par son père, et il y resta pendant tout le règne d'Antiochus Épiphanes. Il s'y lia intimement avec l'historien Polybe. Après la mort d'Antiochus, en 164, il demanda au sénat la permission de retourner en Syrie et d'occuper le trône, de préférence à son cousin Antiochus Eupator. Voyant que ses demandes étaient rejetées par le sénat, il s'enfuit secrètement de Rome, par les conseils et avec l'assistance de Polybe, et se rendit avec une suite peu nombreuse à Tripolis, dans la Phénicie. Les Syriens se déclarèrent

Démétrius se trouvait à l'étroit en Grèce; il n'aspirait à rien de moins qu'à reconquérir tout l'empire de son père. Une armée de 110,000 hommes, une flotte de cinq cents vaisseaux, la plus belle et la mieux équipée qu'on eût jamais vue, semblaient justifier ses espérances. Informés de ces préparatifs, Séleucus, Ptolémée, Lysimaque, organisèrent une nouvelle ligue, et sollicitèrent Pyrrhus de faire irruption en Macédoine par l'Épire, tandis qu'ils y entreraient de leur côté. Démétrius n'ignorait pas qu'il s'était aliéné les Macédoniens par son faste et sa hauteur; il se plaisait à les mortifier. Un jour, en sortant de son palais, il avait reçu un grand nombre de placets qu'il avait serrés dans un pli de son manteau: arrivé sur le pont de l'Axius, il les jeta dans le fleuve. Les robes de pourpre, les manteaux brodés d'or, le double diadème dont il se parait, blessaient leurs habitudes de simplicité barbare; et, ce qui les indisposait encore davantage, il les surchargeait d'impôts. Aussi, dans la crainte d'être trahi par leurs sympathies pour Lysimaque, qu'ils aimaient comme un des plus vaillants soldats d'Alexandre, il les mena contre Pyrrhus. Mais à peine eut-il placé son camp devant celui du roi d'Épire, que la défection commença: une révolte éclata; il s'enfuit en hâte à Cassandre (Potidée), d'où il repassa en Grèce. Il y eut bientôt réuni une autre armée. Athènes, qui était retombée de l'enthousiasme dans la peur, l'avait encore une fois abandonné. Désarmé par les prières du philosophe Cratès, il renonça à s'en emparer, et préféra tenter de nouveau la conquête de l'Asie. Il obtint d'abord quelques succès: les villes de la Lydie et de la Carie se rendirent volontairement; Sardes fut prise, et quelques officiers de Lysimaque passèrent avec leurs soldats dans son camp. Mais il n'eut pas le temps de s'affermir. Poursuivi par Agathocle, il remonta en Phrygie, dans l'espoir de faire révolter l'Arménie et les provinces de la haute Asie. La famine, la peste, qui décimèrent son armée, le forcèrent à renoncer à ce dessein, et le réduisirent à demander asile à Séleucus. Après bien des hésitations, le roi de Syrie lui permit de se retirer dans la Cappaonie. Emprisonné dans ce pays sauvage comme une bête féroce, Démétrius s'en échappa, pénétra dans la Syrie, battit Séleucus dans plusieurs rencontres; et ces succès relevant son courage, il résolut de lui livrer un combat décisif. Mais sur le champ de bataille ses soldats passèrent à Séleucus, et bientôt il ne resta plus autour de lui qu'un petit nombre d'amis et d'officiers, avec lesquels il s'échappa. Il voulait se percer de son épée; on le détermina à se rendre. Séleucus le traita avec honneur, lui assigna une pension considérable pour subvenir à ses besoins, et le leurra quelque temps de l'espoir d'une prochaine liberté. Mais trop heureux de le tenir en sa puissance, s'il ferma l'oreille aux offres de Lysimaque, qui voulait le faire assassiner, il ne

fut pas moins sourd aux sollicitations qui demandaient son rétablissement (en 285). Démétrius finit lui-même à plaisir à sa vie de débauches orientales dans un vaste parc, rempli de bêtes, se livra d'abord à la chasse avec ardeur, il s'abandonna à des habitudes de débauche, à des excès de table, qui abrégèrent sa vie. Il mourut à l'âge de cinquante-cinq ans. Ainsi devait se terminer la carrière d'un homme dont l'inquiétude et stérilité avait fatigué ses propres partisans, inutilement avec lui. Doué d'un génie remarquable dans un temps où il pouvait donner un trône, il joignait à ces talents extérieurs, qui séduisent les peuples, toutes les qualités qui les conservent; mais son amour du repos, son agitation désordonnée, son amour effréné du luxe et des plaisirs, promirent ou gâtèrent toujours le plus belles entreprises; si bien qu'après cinquante ans d'une activité et d'une comparables, il s'éteignit en roi et frappant exemple de la décadence du monde à cette époque, et qu'on y faisait des plus grands talents. A la suite de ces révolutions, Antigone Gonatas, sort du trône de Macédoine, que sa persécution jusqu'à la décade de Persée par son

Pintarque, *Vie de Démétrius et de Pyrrhus*, XIX, XX, XXI. — Appien, *Parthie*, XVI. — Athénée, VI, 17. — Polybe, II, 41; I, 10; II, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18. — Rollin (*Hist. Anc.*), VI des *Lapides*, par Champollion-Figeac.

* **DÉMÉTRIUS le Bon** (Antistates), un des deux fils de Démétrius I^{er} portèrent le même nom. Il naquit 280 avant J.-C. Par sa mère, Ptolémée Soter, il était frère d'Antigone. Il épousa d'abord Olympias de Macédoine, qui eut Antigone et Démétrius II. Après la mort de Magas, roi de Cyrène, désirant obtenir du roi de Macédoine, Bérénice et le royaume de Cyrène. Celui-ci, acceptant avec empressement la proposition, se rendit à Cyrène, et y fit son autorité sans opposition. On lui donna de temps il garda le pouvoir; mais il se fit haïr par ses manières arrogantes et par son orgueil. Il eut une belle-mère. Irritée d'une manière, la jeune reine Bérénice se fit assassiner par son bras d'Arasimé. Il fut tué par son fils, comme le père d'un tyran.

PIRE COURONNE.

1. 29. — *Justin*, *Avv.*, I, pp. 157, 158. — *Strabon*, p. 222. — *Droysen*, *Helios*, II,

en 22, roi de Macédoine, fils d'Antiochus, né vers 278 avant J.-C., mort succéda à son père en 230. D'abord il s'était distingué dès 266 ou 264 d'Alexandre d'Épire, qui avait enlevé. Mais cette victoire a été si peu de vraisemblance en fils de si grande, par Droysen et par Niebuhr, évidemment du règne de Dédée sont si imparfaitement connus se hâta de se former une idée de cet de ses talents. Il suivit la politique en entretenant des relations avec les tyrans des principales villes afin pour les opposer à la ligue hellénique nous le voyons engagé une contre les Éoliens, qui avaient gagné les Achéens. On ignore les ses expéditions; mais on sait qu'il fut le successeur de l'Acarnanie. Bien plus par les Bédoniens et par Agron, Démétrius laisse gagner du terrain. Il eut une grande défaite en contre les Dardaniens, tribu barbare du nord-ouest de la Macédoine; mais à cette époque de son règne se rapprochant. Démétrius avait d'abord une fille, Antiochus Soter; il la maria avec Phthia, fille d'Olympandre d'Épire.

1. 29; XX, 2. — *Justin*, XXVIII, 1. — *Droysen*, II. — *Niebuhr*, *Kleine Schrift.* — *Thirlwall*, p. 20. — *Schorn*, *Gesch. Griechen-*

1. 29, prince macédonien, fils de Antiochus de Macédoine, né en 207 avant J.-C. Il était pour l'âge le cadet de son frère; mais il avait sur lui l'avantage d'être d'une femme légitime, tandis que l'aîné n'avait qu'une concubine. Après la mort de son père, il fut remis, quoiqu'il n'était que d'un an, à Flamininus comme otage, et il y apprit à craindre et à respecter. Rendu à son père après la mort de son père, il ne tarda pas à être reconnu roi à Rome, où il fut accueilli avec une grande faveur. La position de son règne était très-difficile. Les voisins ne voulaient que les ennemis de ce prince fussent écoulés à Rome, ne voulaient de lui. Démétrius paissait de récriminations. Le sénat, qui ne voulait pas l'envoyer en Macédoine avec des charges d'examiner sans éclat, ne pouvait y avoir de véritables succès dirigées contre Philippe. Il avait avec plaisir le retour de son père, et Persée craignit de lui échapper. N'ayant plus

d'espoir de parvenir au trône que par le crime, il calomnia son frère en toute occasion, et persuada au roi que Démétrius n'était qu'un agent des Romains. On peut lire dans Tite-Live le récit des coupables manœuvres qui préparèrent la mort du plus jeune fils de Philippe: nous raconterons seulement l'intrigue qui en fut la cause immédiate.

En 181, Philippe envoya sous un prétexte vague de nouveaux ambassadeurs au sénat. Ils devaient, d'après des instructions particulières, sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius et s'informer de la conduite qu'il avait tenue à Rome pendant son séjour. Les agents dont le roi fit choix, Philoclès et Apelle, étaient des créatures de Persée. Philippe partit ensuite pour explorer le mont Hémas. Il eut avec lui Persée, et confia Démétrius aux soins de Didas, gouverneur de la Péonie. Celui-ci, s'insinuant dans la confiance du jeune homme, apprit qu'il songeait à se retirer chez les Romains. Il en donna aussitôt avis à Persée, qui en fit part au roi. Philippe ordonna d'arrêter Hérodote, ami intime de Démétrius, et de garder à vue ce jeune prince. Philoclès et Apelle, à leur retour, présentèrent au roi une fausse lettre de Flamininus, par laquelle il le priait « de ne point avoir mauvais gré à Démétrius de quelques paroles imprudentes qui avaient pu lui échapper, que le jeune prince n'entreprendrait jamais rien contre les droits du sang et de la nature ». Cette lettre supposée semblait confirmer les accusations de Persée contre son frère; le malheureux Hérodote fut appliqué à la question, et mourut dans les tourments sans avoir chargé son maître. Philippe, assez cruel pour vouloir la mort de son fils, n'osa pas l'ordonner publiquement. En partant de Thessalonique pour se rendre à Démétride, il chargea Didas de le délivrer de Démétrius. Celui-ci ayant conduit le jeune homme en Péonie, lui donna du poison. Deux esclaves de l'assassin, témoins des souffrances de Démétrius, l'étouffèrent entre des couvertures.

Polybe, XVIII, 22; XX, 12; XXIII, 14; XXIV, 4-2, 78. — Tite-Live, XXXIII, 12, 20; XXXIV, 22; XXXVI, 22; XXXIX, 24, 27, 28; XL, 4-15, 20-24. — Justin, XXXII, 2. — Zonaras, IX, 22.

DÉMÉTRIUS I^{er}, roi de Syrie, surnommé Soter (Σωτήρ), le Sauveur, né vers 187 avant J.-C., mort en 150. Il était fils de Séleucus IV, Philopator, et petit-fils d'Antiochus le Grand. Encore enfant, il fut envoyé à Rome comme otage par son père, et il y resta pendant tout le règne d'Antiochus Épiphanes. Il s'y lia intimement avec l'historien Polybe. Après la mort d'Antiochus, en 164, il demanda au sénat la permission de retourner en Syrie et d'occuper le trône, de préférence à son cousin Antiochus Eupator. Voyant que ses demandes étaient rejetées par le sénat, il s'enfuit secrètement de Rome, par les conseils et avec l'assistance de Polybe, et se rendit avec une suite peu nombreuse à Tripolis, dans la Phénicie. Les Syriens se déclarèrent

immédiatement en sa faveur, et les enfants d'Antiochus furent saisis avec leur tuteur, Lysias, par leurs propres gardes, et mis à mort. Aussitôt établi sur le trône de Syrie, Démétrius chercha immédiatement à se concilier la faveur des Romains, en leur envoyant une ambassade avec des trésors considérables, et en leur livrant Leptine, qui, sous le règne précédent, avait assassiné l'envoyé romain Cn. Octavius. Ayant ainsi réussi à se faire reconnaître comme roi, il entreprit de régler selon son bon plaisir les affaires de l'Orient. Il chassa de Babylone le satrape Héraclide, qui s'y était rendu très-impopulaire. Les habitants de cette ville donnèrent par reconnaissance au nouveau roi le surnom de *Soter*. Ses persécutions contre les Juifs poussèrent ceux-ci à se révolter, sous les ordres de Judas Machabée. Le général juif battit Nicanor, lieutenant de Démétrius, et conclut un traité avec les Romains, qui déclarèrent la Judée indépendante, et défendirent à Démétrius de l'attaquer. Il incurrit plus tard l'inimitié des Romains, en chassant Ariarathe de Cappadoce, pour lui substituer une de ses créatures. Le sénat prit en main la cause d'Ariarathe, et le rétablit aussitôt sur le trône.

Pendant que Démétrius se créait ainsi de tous côtés des ennemis extérieurs, il s'aliénait complètement le cœur de ses sujets par ses prodigalités et ses débauches. Dans cet état de choses, Héraclide, pour se venger d'avoir été chassé de Babylone, mit en avant un imposteur appelé Balas, qui prit le nom d'Alexandre, et se donna pour le fils d'Antiochus Épiphane. Cet usurpateur éprouva d'abord plusieurs échecs; mais ayant obtenu la puissante protection des Romains, il reçut aussitôt des secours d'Attale, roi de Pergame, d'Ariarathe, roi de Cappadoce, de Ptolémée Philometor et des Juifs commandés par Jonathan Machabée. Démétrius livra bataille à son compétiteur, et malgré des prodiges de valeur il fut vaincu et tué. Il avait régné onze ou douze ans. Il laissa deux fils, Démétrius Nicator et Antiochus Sidétès, qui dans la suite montèrent tous deux sur le trône.

Polybe, XXXI, 12, 19-21; XXXII, 4, 6, 30, XXXIV, 16, 16. — Appien, *Syriaca*, 46, 47, 67. — Diodore de Sicile, *Errer. Palés.* XXXIII. — Joseph, *Antiq. Jud.* XII, 10; XIII, 2. — *Two-Lives, Epist.* XLVI, XLVII. — Justin, XXXIV, 2; XXXV, 1.

DÉMÉTRIUS II, surnommé *Nicator* (Νικάτωρ), roi de Syrie, fils du précédent, né vers 165, mort en 125. Envoyé à l'Asie par son père, à l'époque de l'invasion d'Alexandre Balas en Syrie, il échappa aux mains de l'usurpateur. Après la mort de son père, il passa plusieurs années dans l'exil. Mais bientôt, Balas s'étant rendu, par sa faiblesse et ses vices, odieux à tous ses sujets, Démétrius résolut de reconquérir le royaume de Syrie, et assembla dans ce but un corps de mercenaires crétois, avec lesquels il débarqua sur les côtes de Cilicie, en 118 ou 117. Ptolémée Philometor, qui occupait avec une armée les

provinces méridionales de la Syrie, se déclara aussitôt en faveur du jeune prétendant, et lui donna pour femme sa fille Cléopâtre, déjà mariée à l'usurpateur Balas. Les forces combinées de Démétrius et de Ptolémée prirent possession d'Antioche. Alexandre, qui s'était retiré en Cilicie, revint les attaquer en Syrie, et complètement défait, sur les bords du Taurus, Anoporas. Ptolémée mourut des suites des seurs reçues dans ce combat, et Balas, qui s'était réfugié à Abas, en Arabie, fut massacré avec ses compagnons de fuite. Démétrius prit, à la suite de cette victoire, le titre de *Nicator*. Se voyant délivré de l'usurpateur, et croyant n'avoir à craindre de la part du roi d'Égypte, il donna aux vices les plus grossiers. En temps qu'il se faisait détester des Syriens, et qu'il licenciat ses troupes, il se donna de toute son armée qu'un corps de crétois. Cette conduite engagea un soldat, surnommé Tryphon, à se faire connaître comme prétendant au trône, le jour même où Alexandre Balas, Tryphon et Jonathan Machabée, et par conséquent maître d'Antioche et d'une grande partie de la Syrie. Démétrius, désespérant de vaincre les provinces ou voulant rassembler des troupes pour attaquer Balas, se retira à Leucie et à Babylone, et entreprit une guerre contre les Parthes. Après des succès et des revers, il se laissa vaincre par le stratagème, perdit toute son armée et fut fait prisonnier. Suivant Appien, la déroute de Tryphon fut postérieure à la mort de Démétrius; mais l'opinion contraire (voir *l'histoire des Machabées*) est plus probable. Démétrius fut relégué en Hircanie, d'ailleurs amicalement par le roi de Mithridate (Arsaces II), qui lui donna Rhodogune en mariage. Après la mort de Mithridate, Démétrius fit pour s'échapper plusieurs tentatives inutiles. Pendant ce temps, Antiochus Sidétès, ayant chassé l'usurpateur, s'était solidement établi sur le trône. À la fin de la guerre aux Parthes. Le nouveau roi de Babylone, remit la question de la Syrie à Darius III, et pensa que les Parthes ne pourraient pas résister à l'invasion syrienne. Le roi de Syrie et le roi de Bactrie, dit pas tout à fait à l'espérance. Antiochus ayant été tué, Démétrius se rétablit sur le trône, après une captivité de dix ans, et s'y maintint pendant dix ans, et s'y maintint pendant dix ans, et s'y maintint pendant dix ans. Il se crut assez fort pour prendre une expédition contre l'Égypte, mais fut forcé d'y renoncer, à cause de la faiblesse de ses sujets et de ses soldats. Il fit pour lui opposer Alexandre II, le roi de Syrie et le roi de Bactrie, Cléopâtre, ne pouvant oublier le mari qu'il avait eu avec Rhodogune, refusa de le lui donner. Il se réfugia à Tyr, et il y

où il essayait de s'échapper prison, il fut tué à l'instigation de ses deux fils, Séleucus, frère de Cléopâtre, et Antigone. Démétrius II porte entre le titre de *Nicator*, ceux de *Philadelphos*. Par les dates on voit qu'elles furent frappées en captivité qu'avant lui eussent antérieures à sa captivité avec une figure très-jeune illes qui furent frappées après l'assassinat avec une longue barbe barbu.

XXXVI, 1; XXXVIII, 2, 10; XXXIX, 2, 11, 12. — Diodore de Sicile, XII. — Appien, *Syrie*, 67-68. — *ibid.*, XIII, 2, 3, 4.

88, surnommé *Eucarpus*, roi de 94 avant J.-C. à 88 (218-224 ans). Il était le quatrième fils de son père et le petit-fils de Démétrius. Les guerres civiles qui suivirent son règne, il fut établi roi de Syrie, par Ptolémée Lathyrus, après la mort d'Antiochus. Ensuite son frère Philippe se partagea de Syrie. Les Juifs réclamaient au premier contre leur prince. Démétrius accourut, et gagna au lieu de poursuivre sa guerre. Ce fut le signal de la guerre. Straton, gouverneur pour Philippe; il assiégea le camp, et le força par famine à se rendre. Le prisonnier fut enlevé, roi des Parthes, et termina sa captivité. Les médailles que l'empereur, très-importantes pour les rois syriens, ne portent pas *Eucarpus*, mais elles donnent le titre de *Theos*, *Philopator*, *Euergetes*, *Callinicus*.

XXXI, 12, 13. — Eckel, *Dissert.*, sur la durée de la monarchie des Séleucides, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. 10.

de Bactriane, régna pendant J.-C. jusqu'en 165. Il fut tué. D'après Polybe, quand il avait les territoires d'Euthymus son fils Démétrius, négocier la paix avec le roi des Parthes, charmé de la beauté d'une femme, confirma Euthymus, et promit une de ses filles à Démétrius. Les autres rois persécutés sur ce prince de Bactriane. Il paraît, malgré tout, que Démétrius de Bactriane et de Syrie, Strabon le mentionne comme qui firent de vastes

conquêtes dans l'Inde septentrionale, mais sans indiquer avec précision l'étendue de ces conquêtes. Justin au contraire l'appelle roi des Indes, et nous le montre faisant la guerre à Eucratides, roi de Bactriane. Mionnet a conjecturé qu'il y avait eu deux Démétrius, l'un fils d'Euthymus, l'autre roi de l'Inde septentrionale; mais il n'est pas nécessaire de recourir à cette hypothèse. On peut expliquer l'assertion de Justin en supposant que tandis que Démétrius faisait des conquêtes dans l'Inde, Eucratides, un de ses vassaux ou peut-être un de ses lieutenants, se révolta et se rendit indépendant. Ces deux princes peuvent avoir régné en même temps pendant un grand nombre d'années. C'est probablement à ce Démétrius qu'appartient la fondation de la ville de Démétride dans l'Arachosie, mentionnée par Isidore de Charax. La chronologie de son règne est, comme celle de tous les rois de Bactriane, extrêmement incertaine. Selon M. Raoul-Rochette, il monta sur le trône en 190, et en 185 d'après M. Lassen. Il régna probablement environ vingt ou vingt-cinq ans.

Polybe, XI, 24. — Strabon, XI, 11. — Justin, XII, 6. — Beyer, *Historia Regni Graecorum Bactrianum*. — Mionnet, *Description des médailles antiques*, supplément, vol. VIII, p. 472. — Wilson, *Asiatic Researches*. — Lassen, *Gesch. der Austr. Kämpfe*. — Raoul-Rochette, *Journal des Savants*, année 1823.

DÉMÉTRIUS rois de Grèce, voyez **THÉOPHILE**.

II. DÉMÉTRIUS guerriers, architectes, savants, artistes, etc.

DÉMÉTRIUS surnommé *FALLOIS* (*Pugil*), grammairien grec, d'une époque incertaine. On cite de lui un ouvrage intitulé *Περὶ Διαλεκτικῶν*. Il semble aussi avoir écrit sur Homère.

Etymol. magn., au mot *Μέλωρ*. — Apollonius Soph. au mot: *Ὀπαζόμενος*.

* **DÉMÉTRIUS** de Tarse, poète grec, que Diogène Laërce mentionne comme ayant composé quelques-unes de ces pièces qu'on représentait à la suite d'une trilogie tragique, et qu'on appelait *Satyriques*, parce que des Satyres en étaient les principaux personnages. Diogène lui donne l'épithète de *Tarsique*, ce qui a fait croire à quelques savants qu'il était natif de Tarse, tandis que d'autres (et entre autres Casaubon) pensent que ce nom désigne les auteurs d'un certain genre de compositions. G. BRUNET.

Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, t. XI, p. 469.

DÉMÉTRIUS, poète épique grec, d'une époque incertaine. Du temps de Diogène Laërce, il ne restait de lui que trois vers sur les envieux. Ces vers sont aussi cités par Suidas, sans nom d'auteur.

Diogène Laërce, V, 85. — Suidas, au mot *Φθόνος*.

Aux **Démétrius** littérateurs que nous venons d'énumérer, nous ajouterons les suivants, dont on ne connaît guère que les noms : **DÉMÉTRIUS** *Γονύπερος*, un des commentateurs d'Homère; — **DÉMÉTRIUS** *d'Ilion*, auteur d'une histoire de Troie; — **DÉMÉTRIUS**, auteur d'une histoire des

immédiatement en sa faveur, et les enfants d'Antiochus furent saisis avec leur tuteur, Lysias, par leurs propres gardes, et mis à mort. Aussitôt établi sur le trône de Syrie, Démétrius chercha immédiatement à se concilier la faveur des Romains, en leur envoyant une ambassade avec des trésors considérables, et en leur livrant Leptine, qui, sous le règne précédent, avait assassiné l'envoyé romain Cn. Octavien. Ayant ainsi réussi à se faire reconnaître comme roi, il entreprit de régler selon son bon plaisir les affaires de l'Orient. Il chassa de Babylone le satrape Héraclide, qui s'y était rendu très-impopulaire. Les habitants de cette ville donnèrent par reconnaissance au nouveau roi le surnom de *Soter*. Ses persécutions contre les Juifs poussèrent ceux-ci à se révolter, sous les ordres de Judas Machabée. Le général juif battit Nicanor, lieutenant de Démétrius, et conclut un traité avec les Romains, qui déclarèrent la Judée indépendante, et défendirent à Démétrius de l'attaquer. Il encourut plus tard l'inimitié des Romains, en chassant Ariarathe de Cappadoce, pour lui substituer une de ses créatures. Le sénat prit en main la cause d'Ariarathe, et le rétablit aussitôt sur le trône.

Pendant que Démétrius se créait ainsi de tous côtés des ennemis extérieurs, il s'aliénait complètement le cœur de ses sujets par ses prodigalités et ses débauches. Dans cet état de choses, Héraclide, pour se venger d'avoir été chassé de Babylone, mit en avant un imposteur appelé Balas, qui prit le nom d'Alexandre, et se donna pour le fils d'Antiochus Epiphane. Cet usurpateur éprouva d'abord plusieurs échecs; mais ayant obtenu la puissante protection des Romains, il reçut aussitôt des secours d'Attale, roi de Pergame, d'Ariarathe, roi de Cappadoce, de Ptolémée Philométor et des Juifs commandés par Jonathan Machabée. Démétrius livra bataille à son compétiteur, et malgré des prodiges de valeur il fut vaincu et tué. Il avait régné onze ou douze ans. Il laissa deux fils, Démétrius Nicator et Antiochus Sidétès, qui dans la suite montèrent tous deux sur le trône.

Polybe, XXXI, 12, 19-23; XXXII, 4, 6, 20; XXXIV, 14, 16. — Appien, *Syriaca*, 44, 47, 67. — Diodore de Sicile, *Errer. Nalies*, XXXIII. — Joseph, *Antiq. Jud.*, XII, 10; XIII, 2. — Tito-Live, *Épôt.*, XLVI, XLVII. — Justin, XXXIV, 3; XXXV, 1.

DÉMÉTRIUS II, surnommé *Nicator* (Victorieux), roi de Syrie, fils du précédent, né vers 166, mort en 125. Envoyé à Cnide par son père, à l'époque de l'invasion d'Alexandre Balas en Syrie, il échappa aux mains de l'usurpateur. Après la mort de son père, il passa plusieurs années dans l'exil. Mais bientôt, Balas s'étant rendu, par sa faiblesse et ses vices, odieux à tous ses sujets, Démétrius résolut de reconquérir le royaume de Syrie, et assembla dans ce but un corps de mercenaires crétois, avec lesquels il débarqua sur les côtes de Cilicie, en 148 ou 147. Ptolémée Philométor, qui occupait avec une armée les

provinces méridionales de la Syrie, aussitôt en faveur du jeune donna pour femme sa fille Cléopâtre, rée à l'usurpateur Balas. Les forces nées de Démétrius et de Ptolémée pr session d'Antioche. Alexandre, qui s'en Cilicie, revint les attaquer en Syri complètement défait, sur les bords d Anoporas. Ptolémée mourut des suites sures reçues dans ce combat, et Balas, réfugié à Abas, en Arabie, fut massacré compagnons de fuite. Démétrius prit, de cette victoire, le titre de Nicator. délivré de l'usurpateur, et croyant n' à craindre de la part du roi d'Egypte, donna aux vices les plus grossiers. temps qu'il se faisait détester des Syri cruautés, il licenciait ses troupes, et de toute son armée qu'un corps de m crétois. Cette conduite engagea un ce dote, surnommé Tryphon, à mettre comme prétendant au trône, le fils, enco d'Alexandre Balas. Tryphon obtint Jonathan Machabée, et parvint à maître d'Antioche et d'une grande Syrie. Démétrius, désespérant de ram provinces ou voulant rassembler des nombreuses pour attaquer Balas, se re loucie et à Babylone, et entreprit une contre les Parthes. Après des succès et de revers, il se l stratagème, perdit toute son fait prisonnier. Suivant Appien et voite de Tryphon fut postérieure à u Démétrius; mais l'opinion contraire *livre des Machabées*) est plus prob métrius fut relégué en Hyrcanie, n d'ailleurs amicalement par le roi des Mithridate (Arsaces II), qui lui de Rhodogune en mariage. Après la thridate, Démétrius fit pour s'échapper tentatives inutiles. Pendant ce temps, Antiochus Sidétès, ayant chassé l'usur, s'étant solidement établi sur le trône, guerre aux Parthes. Le m au de Phraate, rendit la lib a D pensée que les d à su u et que les Parthes se t de l'invasion syri L dit pas à a the. Lén. et sur les traces, en iv le uis, et s'y mal c. d se assez fort p pr re expédition contre l'Égyptu fut sortit y renoncer, à cause de la de ses sujets et de ses soldats. l sita pour lui opposer Alexandre L, le roi de Syrie et le force de Cléopâtre, ne pouvant oublier le mari mari avec Rhodogune, refusa de le Ptolémaïs. Il se réfugia à Tyr, et il y

de
 puré
 ou accusé, ceux
 les dates
 nt frap-
 qu'avant
 sa c
 roi
 210-224
 roi
 re,
 2206-
 se parla-
 cyrie. Les Juifs récla-
 mèrent contre leur
 s accourut, et
 nt le signal de
 s, gouver-
 ; il assiégea
 Le prisonnier fut en-
 roi des Parthes, et termina
 vité. Les médailles que
 très-importantes pour
 ses rois avriens, ne portent
 wus, elles donnent
 de s, Philopator,
 s, Callinicus.
 13, 14. — Babel, Doct.
 ...sertation sur la durée
 des les Mémoires de l'Ac-
 adémie-Lettres, I, 99.
 régna pro-
 u'en 165. Il
 re-royie, quand
 ses territoires d'Eu-
 son fils Démétrius,
 der la paix avec le
 de
 s eu-
 es prouva une de
 Les autres
 tous sur ce prince
 Il paraît, malgré
 er, que Démétrius
 sone de Bactriane et
 Strabon le mentionne
 firent de vastes

conquêtes dans l'Inde septentrionale, mais sans
 indiquer avec précision l'étendue de ces con-
 quêtes. Justin au contraire l'appelle roi des Indes,
 et nous le montre faisant la guerre à Eucratidès,
 roi de Bactriane. Mionnet a conjecturé qu'il y
 avait eu deux Démétrius, l'un fils d'Euthydème,
 l'autre roi de l'Inde septentrionale; mais il n'est
 pas nécessaire de recourir à cette hypothèse.
 On peut expliquer l'assertion de Justin en sup-
 posant que tandis que Démétrius faisait des con-
 quêtes dans l'Hindoustan, Eucratidès, un de ses
 vassaux ou peut-être un de ses lieutenants, se
 révolta et se rendit indépendant. Ces deux prin-
 ces peuvent avoir régné en même temps pen-
 dant un grand nombre d'années. C'est probable-
 ment à ce Démétrius qu'appartient la fondation
 de la ville de Démétriadè dans l'Arachosie, men-
 tionnée par Isidore de Charax. La chronologie
 de son règne est, comme celle de tous les rois
 de Bactriane, extrêmement incertaine. Selon
 M. Raoul-Rochette, il monta sur le trône en
 190, et en 185 d'après M. Lassen. Il régna pro-
 bablement environ vingt ou vingt-cinq ans.

Foisy, XI, 34. — Strabon, XI, 11. — Justin, XLII, 8. —
 Beyer, *Historia Regni Graecorum Bactriani*. — Mion-
 net, *Description des médailles antiques, supplément*,
 vol. VIII, p. 478. — Wilson, *Ariana*. — Lassen, *Gesch.*
der Pers. Künige. — Raoul-Rochette, *Journal des Sa-*
vants, année 1823.

DÉMÉTRIUS rois de Gréorgie, Voyez TE-
 MÉR.

II. Démétrius guerrier, écrivain, savant,
artiste, etc.

DÉMÉTRIUS surnommé **l'ATHLÈTE** (*Pugil*),
 grammairien grec, d'une époque incertaine. On
 cite de lui un ouvrage intitulé *Περὶ Διαλεκτικῶν*.
 Il semble aussi avoir écrit sur Homère.

Étymol. main., du mot *Μέλος*. — Apollonius Soph.
 du mot: *Ὀπαζόμενος*.

* **DÉMÉTRIUS de Tarse**, poète grec, que
 Diogène Laërce mentionne comme ayant composé
 quelques-unes de ces pièces qu'on représentait à
 la suite d'une trilogie tragique, et qu'on appelait
Satyriques, parce que des Satyres en étaient
 les principaux personnages. Diogène lui donne
 l'épithète de *Tursique*, ce qui a fait croire à
 quelques savants qu'il était natif de Tarse, tan-
 dis que d'autres (et entre autres Casaubon) pen-
 sent que ce nom désigne les auteurs d'un certain
 genre de compositions. G. BAUNET.

Fabrieus, *Bibliotheca Graeca*, t. XI, p. 449.

DÉMÉTRIUS, poète épique grec, d'une époque
 incertaine. Du temps de Diogène Laërce, il ne
 restait de lui que trois vers sur les envieux. Ces
 vers sont aussi cités par Suidas, sans nom d'au-
 teur.

Diogène Laërce, V, 85. — Suidas, au mot *Φθόνος*.

Aux **Démétrius** littérateurs que nous venons
 d'énumérer nous ajouterons les suivants, dont
 on ne connaît guère que les noms : **DÉMÉTRIUS**
Γόνυπερος, un des commentateurs d'Homère; —
DÉMÉTRIUS d'Ilion, auteur d'une histoire de
 Troie; — **DÉMÉTRIUS**, auteur d'une histoire des

rois des Juifs ; — *Démétrius d'Odessa*, auteur d'un ouvrage sur sa ville natale ; — *Démétrius de Sagalassus*, auteur d'un ouvrage intitulé Παρθενία ; — *Démétrius de Salamine*, auteur d'un ouvrage sur l'île de Cypré ; — *Démétrius de Trézène*, grammairien grec cité par Athénée. C'est probablement le même qui, au rapport de Diogène Laërce, écrivit contre les sophistes. On trouve dans l'*Anthologie* deux distiques d'un certain Démétrius sur la *Vache* de Myron. On ne sait auquel des nombreux Démétrius cités plus haut on peut les attribuer ; — *Démétrius* auteur des *Pamphyliaca* ; — *Démétrius* auteur des *Argolica* ; — et *Démétrius* auteur d'un ouvrage sur l'Égypte, intitulé Παρὰ τὸν κατ' Αἴγυπτον.

Vossius, *De Historicis Græcis*. — C. Müller, *Historiarum Græcorum Fragmenta*, t. IV. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **DÉMÉTRIUS**, poète athénien de la vieille comédie, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Les fragments qui nous restent de lui contiennent des allusions évidentes à des événements accomplis entre la 92^e et la 94^e olymp. (412-404 avant J.-C.) ; mais ils font mention aussi de Séleucus et d'Agathocle, ce qui ferait vivre Démétrius vers la 118^e olympiade (308 avant J.-C.), c'est-à-dire cent ans plus tard que l'époque indiquée par le plus grand nombre de fragments. Il n'y a qu'une seule manière d'expliquer une pareille contradiction, c'est de supposer, avec Clinton et Meineke, qu'il a existé deux Démétrius poètes, l'un de l'ancienne, l'autre de la nouvelle comédie. On peut donner à l'ancien Démétrius les Σαλαμίη ou Σαλαμίη, cités par Athénée, Élien, Hesychius et l'*Étymologicum magnum*. Au second appartient indubitablement le fragment de l'Ἀποκαγίτης, puisque cette pièce, comme on le voit par ce fragment même, est postérieure à 299.

Clinton, *Fast Hell.*, année 299. — Meineke, *Frag. Com. Græc.*, I, pp. 261-262 ; II, pp. 676, 678 ; IV, pp. 220, 240.

* **DÉMÉTRIUS**, statuaire grec, vivait vers 400 avant J.-C. Plinius cite de lui une statue de Lysimachus, qui fut prêtresse de Minerve pendant soixante-quatre ans ; une statue de Minerve qui reçut le nom de *Musique* (Μουσική), parce que les serpents qui couvraient la tête de la Gorgone résonnaient comme les cordes d'une lyre, et une statue équestre de Simon, le plus ancien auteur qui ait écrit sur la cavalerie. Nous savons par Xénophon que Simon, auteur d'un traité sur la cavalerie, ἱππικῆς, plaça dans l'Éléusium d'Athènes un cheval de bronze, sur le piédestal duquel ses propres ouvrages étaient indiqués en relief. L'Éléusium fut bâti par Périclès. C'est donc dans les quarante ans (430-390) qui séparent Périclès de Xénophon qu'il faut placer Démétrius. Hirt voit dans un bas-relief du musée Nani à Venise une copie de la statue équestre de Simon.

Selon Quintilien, Démétrius fut blâmé de s'attacher dans ses statues à la ressemblance au

point de manquer aux lois du balancement le même que Démétrius dont la statue de Pellicus est d'ancien. Ce critique, faisant allusion nous avons parlé plus haut, au point d'un statuaire d'hommes, et, au point de dieux (οὐ θεοποιός τις ἀλλ' ἀνθρώπου).

Plin. XXXIV, 2. — Xenophon. Περὶ Λακίων, *Philop.* — Hirt, *Gesch. der St.*

DÉMÉTRIUS de Buzance, né patéticien, vivait, à ce qu'on croit, au troisième siècle avant J.-C. C'est le même que le Démétrius disciple de lui un traité *Sur les Poésies*, Περὶ Ποιημάτων ou Περὶ Ποιήσεων, qui sont peut-être deux ouvrages de critiques anciens ne citent rien de lui, mais on a découvert à Herculaneum de deux de ses traités savoir : Περὶ τῶν ἐν τῷ θαλάσσῃ ζώοντων, et Περὶ τῆς Πόλεως. Il n'est pas impossible que ce soit lui d'être un disciple de Criton, au troisième siècle plus tard et eût été un qui cherchèrent à dissuader Cassandre de tuer.

Diogène Laërce, V, 82. — Athénée, *Pinarque*, *Cato Minor*, 68. — *Polus* p. 106, éd. d'Oxford.

* **DÉMÉTRIUS**, architecte grec, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il s'associa à Péonius pour terminer le temple de Diane à Éphèse, que Che commence deux cent vingt ans ; vivait probablement vers 340 ; on ne peut être fixée avec certitude. V. *Servus Dianæ*, c'est-à-dire *Hiéron* (Ἱέρων), esclave sacré.

DÉMÉTRIUS de Phalère, orateur, né dans le bourg de Phalère, vers 348 avant J.-C., mort vers 323 avant J.-C. d'un certain Phanocrate, qui vivait dans la maison de son oncle, et de l'âge l'obscurité de sa naissance, il s'éleva à de hautes dignités de l'État. Disciple de Théophraste, il fut le premier à remarquer que le remarque l'usage.

Il débuta par une loi qui défendait de tuer les morts ou vieux. Le jeune Démétrius dement une réputation brillante, alors au parti démocratique ou à l'opposition, et fut forcé de s'enfuir d'Athènes. La ville tomba au pouvoir d'Antipater, de Démétrius, se sauva à Égine. Hypéride et Aristeus. Tous deux furent dans le parti d'Antipater, comme sacré. Ils en furent pater, qui le remarqua, et fut à la perte de son frère et rendit honneurs à sa mémoire, qu'on le l'honorer d'un culte divin. Soit qu'il fut fondé, soit plutôt que ce fut lui lui ôter tout espoir de retour à Athènes.

sur le peuple pour crime de sacrilège contre blâmant en grâce auprès d'Épistate ainsi que Phocion et Démade, parti oligarchique. Ce changement lui fut devenu funeste. Atteint par une épidémie qui éclata en 318 à l'insurrection, il échappa par la fuite, et se retira auprès de Cassandre, profitant des troubles d'Athènes. Pirée avec une flotte de trente-cinq vaisseaux lui envoyèrent à pour conclure la paix : ils obtinrent les termes de la ville, de leurs revenus et de leurs vaisseaux. sans restituer le pouvoir de Cassandre de la guerre civile. On convint que qui possédait dix mines de terres auraient seuls part au gouvernement, on laissa à Cassandre le choix suprême de la république. Cette ville fut confiée à Démétrius de Phalère la ville pendant dix années. pour les bonnes lois, on fit des lois, destinées à réprimer le fa les revenus de l'État, et ramena dans cette ville fatiguée de troubles (finie par les sacrifices qu'elle *Atheniensium rem exsanguem sustinebat*, a dit Cicéron, *De Off.* Il releva les anciennes familles, et entre autres celle d'Alcibiade. Il réunissait dans sa personne et l'homme de lettres, son éloquence persuasive montra, ainsi qu'il faut, que le discours avait autant d'effet sur le gouvernement que les armes dans la cent-quinzième olympiade, il trouva être de vingt-et-un mille étrangers, et quatre cent cinquante Athéniens. Il fit la philosophie spéculative, et fut la produire au grand public avec le tumulte des agitations des tragédies était grande, à cause des grandes dépenses. Pour donner au peuple des spectacles coûteux et cependant littéraires, il récita sur le théâtre par des acteurs homériques. Sa douceur, sa bonté accorda aux beaux-arts, le fit employer la persuasion au lieu de la force. Il augmenta l'affection des Athéniens, dit-on, trois cent soixante ans avant qu'il y avait de jours de Rome. Varron a dit :

*Quamvis hoc spectet
etiam in obsequio.*

Un passage d'Athénée, que l'on a tiré de son administration, se livre à tous les excès de la débauche. Mais Athénée a fait une confusion et avoir

— T. XIII.

mis sur le compte de Démétrius de Phalère les excès de Démétrius Poliorcète. L'arrivée de ce dernier, qui en 307 se présenta au Pirée avec une flotte de deux cent cinquante voiles, déterminant dans Athènes un mouvement démocratique. Le lieutenant de Cassandre se retira à Thèbes, sous la protection d'une escorte que lui donna le fils d'Antigone. Le parti triomphant fit passer contre Démétrius de Phalère une sentence de mort, et son ami Ménandre fut bien près d'être victime de cette violente réaction. Toutes ses statues furent renversées, à l'exception d'une seule. Après un court séjour à Thèbes, il se retira en Égypte, auprès de Ptolémée Lagus, dont il gagna bientôt l'amitié et la confiance, et qui le chargea, dit-on, de la révision des lois de son royaume. Les auteurs ecclésiastiques prétendent que la célèbre bibliothèque d'Alexandrie fut fondée d'après ses conseils, et qu'il en fut le premier administrateur ; quelques-uns vont même jusqu'à lui attribuer l'idée de la traduction des Septante ; ces deux assertions ne sont pas sans fondement, quoiqu'elles aient été critiquées. On lit dans Plutarque : « Démétrius de Phalère conseilla au roi Ptolémée d'acquiescer les livres qui traitaient de la royauté et du gouvernement, et de les lire ; car il y trouverait des vérités que les courtisans n'osent pas dire aux rois. » Pourquoi la législation de Moïse n'aurait-elle pas été au nombre de ces ouvrages de morale politique dont Démétrius conseillait la lecture à Ptolémée ? Pour que celui-ci pût la lire, ne fallait-il pas qu'elle fût traduite ? chose facile, à cause du grand nombre de Juifs qui se trouvaient à Alexandrie. La traduction partielle du *Pentateuque* put donner l'idée d'une traduction complète de la Bible. L'immense dépôt de livres désigné sous le nom de bibliothèque d'Alexandrie comprenait réellement deux établissements distincts : la bibliothèque du Serapeum, fondée par Ptolémée Philadelphe postérieurement à la mort de Démétrius, et la bibliothèque du palais, laquelle datait de Ptolémée Soter, et dont l'orateur athénien put être l'administrateur. Ces deux faits n'ont donc rien d'in vraisemblable en eux-mêmes ; mais il faut reconnaître que les historiens profanes n'en disent rien, et que les écrivains ecclésiastiques n'en parlent que sur la foi de la *Lettre d'Aristée*, c'est-à-dire d'une pièce évidemment fautive et fabriquée.

Démétrius vécut paisiblement en Égypte pendant tout le règne de Ptolémée Lagus ; Ptolémée Philadelphe, que son père avait choisi pour successeur, malgré l'avis de Démétrius et au préjudice des fils d'un premier lit, fut à peine monté sur le trône qu'il priva le conseiller du roi défunt de toutes ses distinctions, et le relégué dans une province de la haute Égypte. Démétrius languit quelque temps dans l'exil, et mourut de la piqûre d'un aspic.

Démétrius fut le dernier des orateurs attiques dignes de ce nom ; ses discours portaient, au ju-

gement des anciens, des marques évidentes de décadence. Ils n'avaient plus rien de la sublimité qui caractérise ceux de Démosthène. « Démétrius, dit Cicéron, fut le plus savant de tous les orateurs d'Athènes; mais, moins exercé au maniement des armes qu'aux jeux de la palestra, il charmait les Athéniens plutôt qu'il ne les enflammait : aussi était ce de l'école paisible du savant Théophraste, et non de la tente du guerrier, qu'il était sorti pour braver les ardeurs du soleil et la poussière des combats. Il altera le premier le véritable caractère de l'éloquence, et lui ôta son nerf et sa vigueur; il arma mieux paraitre doux que fort, et il le fut en effet, mais d'une douceur qui pénétrait les âmes sans les émouvoir. On gardait le souvenir de sa diction harmonieuse, mais il ne savait pas, comme Périclès, laisser l'aiguillon avec le sentiment du plaisir dans l'âme de ses auditeurs. » Les ouvrages de Démétrius, presque tous composés en Égypte, étaient très-nombreux. Diogène Laërce en énumère près de cinquante. « Par la quantité des livres, dit-il, et le nombre des lignes, Démétrius surpassa presque tous les péripatéticiens, parce qu'il était savant et expérimenté en chaque chose. Il composa des ouvrages historiques et politiques, des traités sur les poètes, sur l'art oratoire à l'usage des orateurs et des ambassadeurs, des recueils de fables (Δόγων) ésoptiques, et d'autres livres en quantité. » De tant d'ouvrages il ne reste qu'un petit nombre de fragments. Le traité *De l'Elocution* (Περί Ἑρμηνείας), qui est venu jusqu'à nous sous le nom de Démétrius de Phalère, est probablement l'œuvre d'un rhéteur alexandrin du même nom. Démétrius avait écrit : *Sur son Administration* (Περί Διοικήσεως); — *Liste des Archontes* (Ἀρχόντων Ἀναγραφή); — *Sur la Legislation athénienne* (Περί τῆς Ἀθηνῶν Νομοθεσίας); — *Sur la Fortune* (Περί τῆς Τύχης). Ce dernier traité contenait sur les révolutions des empires un très-beau passage, que Polybe nous a conservé. C'est le plus remarquable des fragments qui nous restent de Démétrius de Phalère. Après avoir raconté la défaite de Persée et la chute de l'empire de Macédoine, Polybe continue ainsi : « Je me suis bien souvent, à ce propos, rappelé certaines paroles de Démétrius de Phalère. Dans son traité *Sur la Fortune*, afin de donner aux hommes une preuve manifeste de l'inconstance de cette divinité, il se reporte au temps où Alexandre détruisit l'empire des Perses, et dit : « Sans consulter une longue suite d'années, une longue série de générations, en se renfermant dans les cinquante ans qui se sont écoulés avant nous, on verra suffisamment l'humour despotique de la Fortune. Pensez-vous que si à la première de ces cinquante années un dieu eût révélé l'avenir aux Perses et aux rois de Perse, aux Macédoniens et aux rois de Macédoine, ils eussent pu croire que dans cet espace de temps perirait jusqu'au nom même de ces Perses, dont

l'empire embrassait la terre presque entière, et que les Macédoniens, jusque alors inconnus, domineraient sur l'Asie? La fortune, cette inconstante maîtresse de notre vie, qui change toute chose contre notre pensée et signale sa puissance par tant de coups imprévus, me semble, en transportant l'empire des Perses aux Macédoniens, avoir fait entendre à ces derniers qu'elle leur en prête la jouissance jusqu'au moment où il lui plaira d'en disposer autrement. » C'est ce qui s'accomplit en la personne de Persée. Démétrius a prophétisé cette révolution connue inspiré par un dieu, et moi, que mon récit a conduit à cette époque où fut ruiné le royaume macédonien, après avoir insisté sur ce grand événement comme je le devais, en ayant été témoin oculaire, j'ai cru ne pouvoir mieux finir ce récit que par des réflexions accomodées au sujet et par les paroles de Démétrius. Ces paroles sont à mon avis plutôt celles d'un dieu que celles d'un homme : cent cinquante ans d'avance Démétrius a prédit exactement ce qui devait arriver. » L. J.

Diogène Laërce, V, 5, 78, 80. — Eilen, *Var. Actor.*, III, 17; IX, 9; XII, 43. — Modore de Sicile, XIX, 78. — Athénée, VI, XII, XIII, XIV. — Polybe, XII, 59. — Plutarque, Démétrius, 9, 9; De *Exilio*. — Bunsen, *Historiographicae*, Demetrius, 8. — Cicéron, *Pro Balbino*, 9; *Brutus*, 8, 9, 12. — De *Oratore*, II, 32, 37; De *Finib.*, V, 9. — Quintilien, X, 1. — Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, t. III, p. 589; t. VI, p. 63, éd. de Hâles — Bonamy, *Œuvres de Demétrius de Phalère*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. VIII, p. 157. — H. Dohrn, *De Vita et Poet. Demetrii Phaleri*; Kiel, 1873, in-4°. — *Parthey, Alexandr. Museum*, pp. 55, 60, 71. — *Mitschke, Das Biblioth.*, p. 18. (En 1851 l'Académie royale de Berlin a pour concours une *Étude sur Démétrius* : le prix remporté par M. Legrand.)

DÉMÉTRIUS d'Apamée en Bithynie, un grec. On ignore à quelle époque précise il a

Mais comme il appartenait à la secte d'Ilér on conjecture qu'il vivait au troisième ou deuxième siècle avant J.-C. Il est souvent Corlius Aurelianus, qui nous a conservé les et des fragments de plusieurs de ses ouvrages quelques endroits on lui donne le surnom *leus*, au lieu d'*Apameus*; mais c'est des copistes. « On reconnaît, dit le *bruy médicale*, dans les fragments de ses ouvrages que Corlius Aurelianus nous a conservé traces manifestes de la distincti Gaubius essaya dans la suite d'hémorrhagies. Corlius atteste qu'il a coup occupé de la pathologie générale, n'oublions pas de faire remarquer qu'il mettait point de différence entre pleurésie et la péripneumonie; sur deux prétendues maladies ne sont que des différents d'une seule et même affection. » (De *Compos. Medicam.* sec. gen., IV, 7 d'après Héraclide de Pont. un Dén Bithynie qui vivait vers le deuxième siècle avant J.-C. et le même que Démétrius d'.

Corlius Aurelianus, *De Morbis acutis*, III, 18; bis *Chronica*, II, 2; V, 9. — Strabon, *De An.* — *Biographie médicale*.

DÉMÉTRIUS de Byzance, historien grec, 280 avant J.-C. D'après Diogène il a composé deux ouvrages, l'un en grec sur la migration des Gaulois d'Europe en Asie; l'autre contenant l'histoire de Ptolémée, d'Antiochus Soter, et de leur règne en Libye.

— V. 83. — Schmidt, *De Fontibus veteris expedit. Gallorum*. — C. Müller, *Hist. Græc. Fragmenta*, t. II, p. 638.

DÉMÉTRIUS de Pharos, général illyrien, 180 avant J.-C. Il était né à Pharos, dans l'Adriatique. Lorsque la guerre des Romains et les Illyriens, il était chef de ces derniers, et avait reçu de la part de leur roi le commandement de Corcyre. Il fit passer cette île aux Romains, et leur offrit de se faire leur conseiller pendant tout le règne de leur roi. Après la défaite et la soumission de la ville, il obtint pour prix de ses services une partie des États de cette reine. Il semblait cependant n'avoir eu aucune confiance en lui. Il s'allia ensuite avec Antiochus, roi de Macédoine, et l'assista dans son expédition contre Cléomène. Persuadé ainsi assuré de secours puissants, et que les Romains ne craignent son manque de foi, occupés à combattre les Gaulois et par Annibal, il leur fit un grand nombre d'actes de trahison. Les Romains envoyèrent aussitôt en Italie le consul L. Aemilius Paulus, qui vainquit les forces de Démétrius, lui fit prisonnier, et le força de s'enfuir auprès de son roi de Macédoine. Le prince déchu de sa vie à la cour de Philippe, et devenu un simple conseiller. Les Romains devinrent son extradition. Ce fut par la médiation de Philippe, après la bataille de Cynoscéphale, à conclure une alliance avec eux et à déclarer la guerre aux Romains était un homme habile; mais sa hardiesse que de jugement, et sa passion à violer la bonne foi et la justice de Philippe, il fit contre la cité de Rome une tentative téméraire, dans laquelle il fut vaincu.

— V. 111, 14, 18, 19. — V. 101, 103, 104; XII, 11, 12, 13, 14. — Tit. Live, XXII, 33. — Juv.

DÉMÉTRIUS de Phalère, d'une époque incertaine. C'est peut-être Démétrius dont parle Diogène. — V. 101, 103, 104; XII, 11, 12, 13, 14. — Tit. Live, XXII, 33. — Juv.

DÉMÉTRIUS de Phalère, philosophe, vivait vers 150 avant J.-C. On trouve parmi

les ouvrages attribués à Démétrius de Phalère un traité *Sur l'Elocution* (*περί Ἐκφύσεως*); mais ce traité contient des expressions qui ne peuvent appartenir au siècle d'Alexandre. Beaucoup de critiques l'attribuent à Démétrius d'Alexandrie. Il est écrit avec beaucoup de goût; et comme il cite toujours les meilleurs auteurs, c'est une source précieuse pour l'histoire de l'éloquence grecque. Il fut imprimé pour la première fois dans les *Rhetores Græci* des Aldes, 1, 575, et réimprimé par J.-G. Schneider, Altenbourg, 1779, in-8°, et par Fr. Goller, Leipzig, in-8°. La meilleure édition est celle de Walz, *Rhetores Græci*, vol. IX.

— Diogène Laërce, V, 83. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DÉMÉTRIUS de Bithynie, poète grec, dont l'*Anthologie* a recueilli deux épigrammes sur la vache de Myron; on ignore si ce personnage est le même que le philosophe stoïcien Démétrius, qui était aussi de Bithynie et qui fut élève de Panetius; il vivait 120 ans avant notre ère.

— Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. IV, p. 671, édit. de Harles. — Jacob, *Notæ ad Anthologiam*, t. XIII, p. 682.

DÉMÉTRIUS de Scepsis, grammairien grec, vivait 150 avant J.-C. Il était issu d'une famille noble et riche. Contemporain d'Aristarque et de Cratès, il cultiva le même genre de littérature que ces habiles philologues, et égala presque leur réputation. Il composa un ouvrage très-étendu, souvent cité par les anciens et intitulé: *Recueil Troyenne* (*Τρωϊκὸς Διάλογος*). Il contenait au moins vingt six livres. C'était un commentaire historique et géographique du second livre de l'Iliade, où sont énumérées les forces des Troyens. On l'appelle quelques fois le Scep-sien, et d'autres fois tout simplement Démétrius.

— Diogène Laërce, V, 83. — Étienne de Byzance, au mot *Εὐφροσύνη*. — Strabon, IX, 3, XII, XIII. — Harpocrate, aux mots *Ἀδελφότης*, *Εὐφροσύνη*. — Vossius, *De Hist. Græc.*

DÉMÉTRIUS d'Erythrée, écrivain grec, vivait probablement dans le premier siècle avant J.-C. « Le poète Démétrius d'Erythrée, dit Diogène Laërce, écrivait sur des sujets variés (*ποικιλογράφος ἀνὴρ*) »; il composa des livres d'histoire et de rhétorique. Selon Suidas, il était contemporain du grammairien Tyrannion.

— Diogène Laërce, V, 83. — Suidas, au mot *Τοκρυτίων*.

DÉMÉTRIUS, philosophe grec platonicien, vivait vers 55 avant J.-C. Habitant Alexandrie, sous le règne de Ptolémée Dénys, il refusait de partager les habitudes voluptueuses et efféminées de la cour. Il fut accusé de boire de l'eau et d'avoir paru aux *Dionysiaques* sans costume de femme. Pour le punir de ce double méfait, il fut condamné à boire en public une grande quantité de vin et à se montrer en habits de femme. C'est probablement le même que le Démétrius mentionné par Marc-Aurèle. Gataker l'a confondu avec Démétrius de Phalère.

— Lucien *De Calumnias*, 16. — Marc-Aurèle, VIII, 25.

qui a peut-être le plus fait imprimer publiée d'abord cette courte épopée à un manuscrit de la bibliothèque Angélique, en 1823, dans les *Miscellanea* publiés par MM. Friedemann et Seebode, 76. Démétrius Moschus est l'auteur de 1 des *Διόνα* attribués à Orphée. Quelques opuscules de lui sont demeurés inédits. G. B.

Græcus siluistrabus, 1762, p. 316. — J. Ch. *mael du Libraire*, t. III, p. 466.

DÉMÉTRIUS surnommé le *Syncelle*, métrologue Cyzique, vivait vers le milieu du onzième après J.-C. Jean Scylitzas et Georges le nomment dans les introductions de leurs *pages*. Il écrivit une exposition des héréses Jacobites et des Chatzitzariens, avec une traduction latine dans l'*Auctoritas* de Combefis. On trouve un traité de lui dans le *Jus Græco-Romanum*, avec. Quelques ouvrages de Démétrius existent en manuscrit dans les bibliothèques de Paris, de Rome et de Milan.

Bibl. Græca.

DÉMÉTRIUS *Cydonius*, théologien grec, vivait au commencement du quatorzième siècle à Thessalonique ou à Byzance, et lui vint probablement de ce qu'il vint de (Κυδωνί) en Crète. L'empereur *Andronicus*, qui lui était fort attaché, l'éleva aux places de l'État. Lorsque ce prince embrassa la vie monastique, il résolut aussi de quitter le monde, et entra dans le même couvent, en la suite, Démétrius quitta temporairement son pays, et s'établit à Milan pour enseigner la théologie latine. Il termina sa vie dans un monastère de Crète. On date de sa mort, mais on sait qu'il vivait en 1344, lorsque Manuel Paleologue monta sur le trône; car nous avons une lettre de Démétrius à l'empereur à l'occasion de son avènement. Démétrius est l'auteur d'un grand nombre de traités sur des sujets théologiques; la plupart n'ont jamais été publiés. Parmi ceux de ses livres qui ont été publiés, voici les plus importants : Deux *Discours* à Nicéphore Grégoras et à Philéas, trouvés à la suite du Nicéphore par J. Leunius, Paris, 1702, in-fol.; — *De la lamentation* sur ceux qui ont été martyrs pendant les persécutions de 1343; elle a été réimprimée dans l'*opuscule* par Combefis, en 1586, — *De la lamentation*, discours adressé aux chrétiens qu'ils ont à craindre de la mort; il a été imprimé dans l'*Auctoritas*, II, 1291; — *Sur Callipolis*, discours de ne pas livrer cette ville; publiée dans l'*Auct. Nov.* de 1284; — *Il est très intéressant de voir*

θεωτόν, publiée par R. Seiler, Bâle, 1553; réimprimée par Kuinzel, Leipzig, 1786, in-8°; — *Une Lettre à Barlaam sur la procession du Saint-Esprit*; imprimée dans les *Lectioes antiquæ* de Canisius; Ingolstadt, 1604, vol. VI; — un traité contre Grégoire Palamas, publié pour la première fois par P. Acudius, dans ses *Opuscula Aurea Theologiæ Græcæ*; Rome, 1630, in-4°. Le même recueil contient encore un ouvrage de Démétrius contre Max. Planudes.

Fabricius, *Biblioth. Græca*, XI, 388. — Cave, *Historia Liter.* — Wharton, *Append. à Cave, Histor. lit.*

DÉMÉTRIUS PEPANUS ou **PEPANO**, théologien grec, né dans l'île de Chio, vers 1620, mort dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Envoyé à Rome, en 1637, pour y achever ses études, il y donna des leçons de grec. Il entra d'abord dans les ordres; mais, par des raisons de santé, il obtint d'être relevé de ses vœux. Il retourna dans sa patrie, et s'y maria. L'époque de sa mort est incertaine; on sait seulement qu'il quitta vers 1655 l'île de Chio avec sa femme et ses enfants; on suppose qu'il périt dans un naufrage. Tous ses écrits théologiques étaient destinés à ramener les Grecs schismatiques à la religion catholique. Ils furent découverts à Chio par le consul anglais Stelio Rafaeili, qui les adressa au cardinal Henri Stuart. Celui-ci confia le soin de les publier au savant Amaduzzi. Ils parurent sous ce titre : *Demetrii Pepanti Domestici Chii Opera quæ reperiuntur*; Rome, 1781, 2 vol. in-4°; une traduction latine de Bern. Stephanopolos, préfet du collège des Grecs. Le premier volume contient les traités suivants : *In illud Symboli : Credo in unam sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*; — *Demonstrativa Methodus de Processione Spiritus Sancti etiam ex Filio*. Le second contient : *De magno et tremendo Sacramento sacre Eucharistie*; — *De Purgatorio Igne*; — *De Indissolubilitate magni matrimonii sacramenti*; — *S. Athanasii fidei catholica Professio*; — *Triumphus catholicæ Fidei*. On trouve à la fin du second volume deux lettres inédites de Jean Commène et une de Manuel Commène.

Amaduzzi, *Preface* en tête des *Demetrii Pepanti Opera*.

DÉMÉTRIUS PÉPAGOMÈNE. Voyez PÉPAGOMÈNE.

DÉMÉTRIUS DIMITRI ou **DMITRI**. Voyez DMITRI.

DEMEULEMEESTER (*Joseph-Charles*), graveur belge, né à Bruges, le 28 avril 1771, mort le 5 novembre 1836. Fort jeune encore il devint l'un des élèves du célèbre Berwick, sous lequel il étudia trois ans, et qui le compta au nombre de ses meilleurs disciples. En 1806 il se rendit à Rome, et il y trouva un protecteur zélé dans le peintre Suvée, directeur de l'École française. Doué d'un talent patient et exact, Demeulemeester copia à l'aquarelle une des fresques des Loges de Raphaël, *Moïse saute des eaux*; il rendit ce chef-d'œuvre avec une vérité frappante,

avec une fidélité minutieuse; encouragé par les éloges que d'habiles connaisseurs donnèrent à son travail, il conçut le projet de dessiner à l'aquarelle, en imitant scrupuleusement le ton et l'effet de la fresque, les cinquante-deux sujets bibliques que Raphaël a peints (ou fait peindre par ses principaux élèves et d'après ses dessins) dans les travers de l'une des galeries du Vatican; ces aquarelles devaient ensuite être transportées sur le cuivre au moyen de la gravure. Le temps, l'humidité, ont anéanti ou effacé les couleurs de ces admirables productions: l'artiste belge passa douze années à les étudier dans leurs moindres détails, à les reproduire exactement et trait pour trait. Perché sur une échelle de vingt-cinq pieds de haut, il n'eut de pensées et de regards que pour l'œuvre de Raphaël. Cette échelle était devenue pour lui un domicile; il y faisait la sieste pendant les grandes chaleurs, et il s'y attachait alors au moyen d'un courroie. On peut juger quelle fut sa douleur lorsqu'une mesure administrative, provoquée par quelques envieux, ordonna l'enlèvement de l'échelle. L'artiste eut l'esprit d'adresser à la reine de Naples, femme du roi Joachim, trois couplets en assez mauvais français, dans lesquels il lui disait d'une façon imprévue et originale qu'elle était bonne et belle et qu'il n'avait d'espoir qu'en sa protection. Ce placet d'un genre étrange déboulait ainsi:

Je possède une échelle de bois,
Je possède une échelle
Et ne possède plus, hélas,
Qu'une autre chose que de

Il obtint un plein succès. Le pape Pie VII vint plusieurs fois voir travailler celui qu'il appelait *l'artista della scala*. Nommé par le nouveau roi des Pays-Bas professeur de gravure à l'Académie d'Anvers, il ne voulut accepter cette place qu'après avoir employé encore deux années à l'achèvement de ses aquarelles. En 1819 il revint en Belgique, pour s'occuper de la seconde partie de son œuvre, la gravure. Il lança un prospectus qui fut bien accueilli; presque tous les souverains et les personnages les plus éminents de l'Europe figurèrent parmi les souscripteurs. En 1825 parut en couleur et en taille-louée le premier cahier des *Travées*; il se composait de quatre estampes accompagnées chacune d'un texte explicatif; on y adjoignit un procédé d'eau-forte et de burin qui reproduisait merveilleusement le genre de peinture du modèle. Demeunier alla en 1829 se fixer à Paris, pour se consacrer exclusivement à l'œuvre qu'il s'était imposée, et qu'il ne pouvait faire marcher qu'avec lenteur, alors d'y mettre seul la main et de la porter au plus haut degré de perfection. En 1835, la mort vint le frapper presque subitement, dans un voyage qu'il faisait à Anvers; il avait donné le neuvième cahier des planches en couleur et le second seulement des gravures. Après quelques années d'interruption, cette belle

publication a été reprise par un libraire de Bruxelles, qui a fait l'acquisition des dessins et des cuivres laissés par le graveur bruxellois. Ces gravures à l'échelle du neuvième des fresques originales, sont d'autant plus précieuses que les ouvrages des années et la nature même de ces fresques condamnent l'œuvre de Raphaël à une destruction prochaine ou du moins à des altérations telles qu'on ne pourra plus y découvrir la pensée du maître. Demeulemeester était désintéressé, régulier dans sa conduite, mais susceptible et défiant; il s'imaginait sans cesse qu'on voulait lui dérober le fruit de ses pénibles travaux, et qu'on avait la prétention de partager avec lui l'honneur de reproduire Raphaël; il s'acharna à vouloir achever seul une entreprise colossale, qui exigeait le secours de plusieurs talents réunis.

G. BRUYER.

De Reiffenberg, *Nature, dans le Lut* (in du *Bibliothèque belge* t. I, p. 290, et t. II, p. 213-215).

DÈMEUNIER ou DESMÈUNIER ou DEMETNIERÉ (*Jean-Nicolas*), législateur et écrivain français, né en Franche-Comté, à Nozeroy, le 15 mars 1751, mort le 7 février 1814. Après avoir fait de bonnes études, il vint à Paris, mit au jour quelques essais littéraires, à l'aide desquels il obtint l'emploi de secrétaire du comte de Provence, qui le fit en même temps nommer censeur royal. Lorsque commença la révolution, il adopta les opinions politiques qui triomphèrent en 1789. Le tiers état de Paris le nomma député aux états généraux, où il prit une part active aux grandes réformes qu'opéra cette assemblée. Plus instruit que beaucoup d'autres de ses collègues dans les questions d'économie politique, science alors peu répandue, il fut utile dans les comités, qui le choisirent souvent pour rapporteur, et fut successivement appelé aux fonctions de secrétaire et de président. Il suivit l'opinion de la majorité lorsqu'elle entreprit de réviser le nouveau code constitutionnel qu'elle avait d'abord arrêté. Président, il rappela un jour à l'ordre l'abbé Maury, qui traitait d'indécence la demande qu'avaient faite les comédiens français d'être admissibles aux emplois publics comme les autres citoyens. Plusieurs fois il insista sur la nécessité de rendre responsables de leurs actes les ministres ou autres agents de l'autorité. Il demanda que l'émission des assignats ne dépassât pas 800 millions, vota la mise en activité immédiate du jury, et fit décréter celle du tribunal de cassation. Le 2 mars 1791, chargé de présenter, au comité de constitution, le rapport sur l'organisation du ministère, il développa avec beaucoup de force les motifs qui devaient faire à ses amis des libertés publiques sur la nécessité de déclarer responsables des actes du pouvoir exécutif les agents d'un roi inviolable. Après avoir exposé les vices du système garantissant que la puissance législative avait d'exiger des dépositaires de l'autorité une

il crut devoir réclamer pour ceux-ci une liberté d'action qui leur permit de ré- la tendance anarchique des passions in- ies et de maintenir l'ordre. Le 14 juillet il répondait à Prieur de la Marne, qui at a ce que le pouvoir exécutif pût ja- rendu au roi, et forcé de s'expliquer

ses questions, il déclara que les co- : constitution et de revision présentaient :raux cas de déchéance autres que ceux :més dans l'acte constitutionnel ; il ajouta :rucie expès de cet acte portait même :ouis XVI n'acceptait pas purement et :ent la constitution, il serait déchu du : 26 août il fit un nouveau rapport, au : comités réunis, sur cette question : Les :s de la famille royale seront-ils éligibles :ctions et emplois qui sont à la nomina- : peuple ? Il conclut en disant qu'on n'y :pas d'inconvénient, mais demandait, tou- :que les princes fussent exclus du minis- :revision de l'acte constitutionnel terminé,

il déclara que, quels que pussent être :ments, il ne croyait pas nécessaire d'y :mper, et qu'il s'efforceraient d'en défendre :ctions fondamentales, même lorsque la :vendraient la république. Cependant, après

le l'Assemblée constituante, ayant été :directoire du département de Paris, :la résistance que cette administra- :entatives du parti républicain, et :suspension de Pétion des fonc- :es le 20 juin. Il donna sa dé- : ses collègues lors de la réinstalla- :tion, un mois avant le 10 août. Il ne

salors aucune part aux affaires publiques, :aux États-Unis, où il resta pendant :e révolutionnaire ; il revint en 1796, :sur la liste des candidats au

Lors de l'organisation du gouver- :nistratif, Bonaparte le fit entrer au :où il vota constamment en faveur de

Le 21 janvier 1800 il fut nommé :et un an après présenté par ses :comme candidat au sénat, où il fut :le 18 janvier 1802. Plus tard l'impe- :de la sénatorerie de Toulouse et le :andeur de la Légion d'Honneur.

a publié un assez grand nombre :principalement des traductions de

voici les titres : *Voyage au pôle :en 1773 par Constantin-Jean* :dit de l'anglais, revu par Fleuri- : ; — *État civil, politique et gene- :rale, ou histoire des conquêtes et*

l'atation des Indes anglaises, trad. :1775, 2 vol. in-8° ; — *Esprit des*

mes de différents peuples ; : ; — *Voyage en Sicile et à*

de l'anzel de Brydone, 1776, 2 vol. :2 vol. in-12 ; — *Essai sur le génie*

mere, trad. de l'angl. de Wood ;

1777, in-8° ; — *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain*, par Gibbon, trad. de l'angl. par Dèmeunier à partir du 4° vol. ; le commencement est de Louis XVI, sous le nom de Leclerc de Sept-Chènes, et la fin, de Cantwel et Marignié, revue par Boulard ; 1777-95, 18 vol. in-8° ; — *Voyage au pôle austral et autour du monde en 1772 et 1773*, écrit par John Cook, trad. de l'angl. ; 1778, 6 vol. in-8° ;

— *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée, fait en 1774, 1775 et 1776, par le capitaine Forest*, trad. de l'anglais ; 1780, in-4° ; — *Histoire des Gouvernements du Nord*, trad. de l'anglais de Willams ; 1780, 4 vol. in-12 ;

— *Nouvelles Découvertes des Russes dans l'Asie et dans l'Amérique*, trad. de Coxe ; 1781, in-4° et in-8° ; — *Œuvres de Cicéron*, traduction nouvelle, 1783 et 1789, 8 vol. in-12 (les 4 pre- :miers vol. sont seuls de Dèmeunier) ; — *His- :toire des Progrès et de la Chute de la Répu- :blique Romaine*, par Adam Ferguson, trad. de l'anglais (avec Gibelin) ; 1784, 7 vol. in-8° et in-12 ;

— *Troisième Voyage de Cook, ou voyage à l'Océan Pacifique, etc.*, trad. de l'anglais ; 1785, 4 vol. in-8° ; — *Essai sur les États- :Unis* ; 1786, in-4° ; — *Des Conditions néces- :saires à la légalité des états généraux* ; 1788, in-8° ; — *Avis aux députés qui doivent re- :présenter la nation* ; in-8° ; — *L'Amérique in- :dépendante, ou les différentes constitutions*

des treize provinces ; Gand, 1790, 4 vol. in-8° ; — *Voyages et Découvertes à l'Océan Paci- :fique du Nord et autour du monde, en 1791* :et 1793, par le capitaine Van Couver, trad. de l'anglais (le 3° vol. est trad. par Morellet) ; 1799, 3 vol. in-4°.

On lui attribue une traduction de l'anglais du *Code des Gentoux* ; 1778, in-8°.

GYNOT DE FÈRE.

Rabbe, *Biographie des Contemporains*. — Monteur, 1783, 1791.

DÉMIA (Charles), théologien français, né à Bourg-en-Bresse, le 3 octobre 1636, mort le 25 octobre 1689. Nommé en 1665 archevêque de Bresse, il fonda à Lyon les petites écoles, et il en devint directeur général en 1672. Encouragé par le succès de cette institution, il en fonda en 1676 une analogue pour les jeunes filles, sous le titre de *Communauté des sœurs de Saint-Charles*. On a de lui : *Remontrances à mes- :sieurs les prévôts des marchands, échevins et principaux magistrats de la ville de Lyon, :touchant la nécessité des écoles pour l'ins- :truction des enfants pauvres* ; Lyon, 1680 ; — *Les Itinéraires de saint Charles Borromée*.

L'abbé Bailon, *Vie de M. Demia*, instituteur des sœurs de Saint-Charles, suivie de l'esprit de cet insti- :tut et d'une histoire abrégée de son premier patron saint Charles Borromée ; Lyon, 1829, in-8° ; — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* DÉMIANUS CLAUDIUS, Romain, vivait du temps de Néron. Il n'est connu qu'à cause de la part odieuse qu'il prit à la mort de L. Vetus Antistius. Celui-ci, proconsul d'Asie, l'avait fait

emprisonner pour ses crimes. Démianus, de concert avec un affranchi nommé Fortunatus l'accusa auprès de Néron. Cette accusation valut à Démianus d'abord la liberté, puis une place au théâtre parmi les *viateurs* des tribuns.

Tacite, *Annales*, l. XVI, 10.

* **DEMIGIEN (Jean)**, érudit grec, né à Céphalonie vers 1550, mort à Paris, vers 1620. Il étudia la langue latine à Rome, voyagea dans toute l'Europe, et fut employé à diverses négociations par les princes de Mantoue. Il se rendit à Paris où il se lia d'amitié avec l'avocat général Servin. Sa prétendue connaissance des sciences occultes fit croire qu'il était initié à la secte, des Rose-Croix alors fort en vogue en Allemagne et même à Paris.

Nic. Erythræus, *Pinac. l'imag. illust.*, c. 196. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*.

DEMIDOF, famille noble russe, dont les principaux membres sont, dans leur ordre chronologique :

DEMIDOF (Nikita), d'abord simple forgeron de Toulou, établit à Néviansk (district d'Iékaterinebourg), le 23 avril 1699, la première fonderie de fer de toute la Sibirie (1), où cette industrie est aujourd'hui si florissante. Pierre le Grand ayant reconnu son talent, l'avait nommé à cet effet commissaire impérial ; et il fut si satisfait de la gestion de Demidof, qu'en 1702 il lui fit don de l'usine avec toutes ses dépendances. Cette usine servit de modèle à toutes celles qui ne tardèrent pas à animer les solitudes de l'Oural, dans le gouvernement de Perm, et qui ensuite y créèrent d'immenses richesses. Nikita reçut de la reconnaissance de son souverain des lettres de noblesse.

DEMIDOF (Akinfi ou Hyacinthe), fils du précédent, employa des ouvriers allemands à exploiter les riches mines d'or, d'argent et de cuivre des pays de l'Irtysch, de l'Obi supérieur et de l'Altai. En 1727 il établit une usine sur le lac Kolyvan, dont le nom fut attaché dans la suite à tout le district. Cette exploitation devint et est encore aujourd'hui d'une grande importance pour le pays. Le gouvernement russe récompensa les efforts de l'actif et intelligent métallurgiste en lui conférant le titre honorifique de conseiller d'État.

DEMIDOF (Nikita Akinfiévitch), fils d'Hyacinthe, continua les exploitations commencées, et dès l'année 1744 il put annoncer au gouvernement qu'il avait obtenu 25 pouds et 18 zolotniks d'argent, sur 233 pouds de minerai (2). Le lavage d'or de Nijni-Taghilak, sur la pente asiatique de l'Oural, découvert par Nikita en 1725, est encore aujourd'hui l'un des plus productifs de tous. Outre l'or, on y lave aussi beaucoup de platine.

DEMIDOF (Procope Akinfiévitch), frère du

précédent, fonda en 1772, à Moscou, une école de commerce destinée à offrir une instruction complète aux fils des marchands russes. En 1800 cet établissement fut transféré à Saint-Petersbourg, où il a été compris au nombre de ceux auxquels l'impératrice Marie-Frédéricovna vouait ses soins particuliers.

DEMIDOF (Paul-Grégorievitch), cousin du précédent, né à Rével, en 1738, mort à Saint-Petersbourg, en 1826. Il fit dans sa jeunesse de grands voyages dans toutes les parties de l'Europe, surtout pour étudier l'art du mineur à Freiberg, dans l'Erzgebirg, et pour s'instruire aux leçons de Linné dans l'université d'Upsal. Les sciences naturelles formèrent son étude favorite. Afin de s'y livrer avec plus d'avantage, dans l'intérêt surtout de ses vastes exploitations, il forma, dans sa maison de la Slobode allemande, à Moscou, un riche cabinet d'histoire naturelle, auquel, entre autres, celui de la comédienne Clairon servit de base ; et il convertit les dépendances de cette maison en un jardin botanique, aujourd'hui détruit, mais riche alors en plantes et surtout en arbres exotiques. L'université de Moscou reçut de lui en don la majeure partie de ce cabinet, et il y fonda aussi une chaire pour sa science de prédilection. La ville de Iaroslav lui doit le lycée *Demidof*, fondé en 1803, sous le nom d'*Althéus* ou d'*École des hautes Sciences*, et qui occupe dans l'instruction publique un rang à peine inférieur aux universités. Demidof était membre des principales sociétés savantes de l'Europe et conseiller privé. L'empereur avait fait frapper en son honneur une médaille dont on peut voir le dessin dans le *Catalogue systématique des livres de la bibliothèque de Paul Demidof, etc.*, à Moscou, 1806, in-4°. [*Enc. des G. du M.*]

Conversion. — Les.

DEMIDOF (Nicolas-Nikitch), neveu du précédent, né en 1774, mort en 1828.] service, il se distingua comme aide-major ; Potemkin, dans la guerre de 1799, tard il épousa la comtesse Tatischev, nommé conseiller privé et directeur des mines. Le goût des beaux-arts et des sciences naturelles lui fit entreprendre de nombreux voyages, et il fit voyager aussi des ouvriers et des ingénieurs pour se perfectionner dans les sciences naturelles. En 1812 il fit la guerre à la régiment levé à ses frais. Possesseur d'un grand cabinet de tableaux, il forma une bibliothèque de 1000 volumes, et célebre par ses collections de tableaux, il forma un cabinet d'histoire naturelle, dans lequel il donna l'histoire naturelle de la Sibirie. Il publia quelques ouvrages, réunis en 1830. Il laissa deux fils : Paul et Pierre, le premier mourut à un âge peu avancé.

Dict. de la Conversion. — V. Müller. Notice sur les livres de Nicolas Demidof ; Paris, 1830, in-8°.

* **DEMIDOF (Anatole)**, comte, fils du précédent, naquit en 1812, en France, par les soins d'un prêtre

(1) M. Ermann, dans son *Voyage*, t. I, p. 313, semble revendiquer pour Taghilak la priorité.

(2) Le poud répond à 36 kilogrammes ; le zolotnik à 12 grammes.

Bradt. Il s'est toujours distingué par son caractère généreux et intelligent pour les lettres. Son *Voyage dans la Russie méridionale, la Crimée, par la Hongrie, la Serbie, la Moldavie*, Paris, 1839 et 1841, avec atlas, est le fruit d'un voyage qu'il entreprit par lui avec des concours d'artistes et savants Français. C'est une œuvre instructive et sérieuse; et quoique dépourvue de Nicolas, elle ne lui attirait pas l'antipathie du tsar, qui témoignait pour lui une haute estime (1). Le comte Demidof épousa, en 1825, Mathilde de Montfort, fille de l'empereur Napoléon et de Catherine de Russie. L'engagement qu'il avait pris avec elle de faire élever dans la religion catholique les enfants à naître de cette union fut la source de l'animadversion publique, et lui fit perdre sa place de chambellan de l'empereur, auprès duquel il avait dû se présenter. Cinq ans plus tard les époux se séparèrent, et le comte Demidof ne conserva que la pension annuelle de 100,000 francs.

Les pays doivent à M. Anatole des fondations utiles ou philanthropiques. Le nombre on cite une maison de travail pour les filles pauvres, femmes inoccupées, établie à Saint-
un hôpital créé dans la même ville
300,000 roubles; l'institution d'un
5,000 roubles papier pour le meilleur
écrit en langue russe, prix qu'il
école des Sciences de Saint-Peters-
bourg. Une fabrique de soie établie
à San-Donato, près de Florence,
sans la circulation, et valut à
la part du grand-duc de Toscane,
suisse. L'exploitation intelligente des
à Oural est une de ses principales
sue. (Enc. des G. du M. avec addl.)
— Gaulet de Kulture. Le tsar, Nicolo
la Russie.

Yon. DUMAIRI.

(*Paul*), historien polonais, vers 1590, mort vers 1650. Son *te de la Pologne* s'arrête à ut publiée à Lubeck, en 1625. avec soin et suivant la méthode polonais Martin Kromer. L. Cu.

Δυσσπρος?, porte grec, d'une . On ne connaît de lui qu'une 'Anthologie grecque.

— *Jerib4*, IV, 226.

Le 17 mai 1860, le prince de Joinville, duc de Nemours, écrivait à l'empereur : « Je suis, Sire, à la disposition de Votre Majesté, écrivait-il, l'âme, le corps, tout ce que j'ai, trop heureux si elle daigne utiliser... »

DENNER (*Germain-Christophe-Godefroi*), poète allemand, né le 7 septembre 1760, à Muhlhausen, mort le 26 décembre 1822, à Altenbourg. Après avoir étudié la théologie, il fut nommé correcteur au gymnase de sa ville natale, et en 1796 surintendant ecclésiastique dans la même localité. En 1801 il passa à Altenbourg avec le titre de surintendant général, et y demeura jusqu'à la fin de ses jours. Il s'est fait connaître comme romancier moraliste sous le pseudonyme de *Charles Stille*. Ses principaux ouvrages sont : *Der Pachter Martin und sein Vater* (Le fermier Martin et son père); Leipzig, 1793, 2 vol.; 3^e édition, 1802, 3 vol.; — *Erzählungen* (Contes); Riga, 1793, 2 vol. Ses écrits populaires respirent une douce pitié et une saine morale. Il publia encore : *Sechs Jahre aus Karl Burgfelds Leben* (Six années de la vie de Charles Burgfeld); Riga, 1793; — *Abendstunden* (Heures du Soir); Gotha, 1804, 2 vol. On a aussi de lui des *Sermons* et des *Discours*, qui ont été publiés plusieurs fois à Gotha et à Neustadt. Il a surtout acquis une grande réputation par des poésies variées et par des chants d'église, dont le langage, est à la fois noble et touchant.

Conversat.-Lexic.

* **DENNE** (*Guillaume-Louis*), jurisconsulte suisse, né à Muhlhausen, le 20 mars 1801. Il étudia à Leipzig et à Jéna, devint avocat à Altenbourg, et professeur à Tubingue. On a de lui : *Annalen für deutsche und ausländische criminal Rechtspflege* (Annales de la pratique du droit criminel allemand et étranger); 1837-45; — *Buch der Verbrechen* (Traité des Délits), Leipzig, 1851, 4 vol.

Conversat.-lex.

* **DÉMOCÈDE** (Δημοκράτης), célèbre médecin de Cratone, dans la Grande Grèce, fils de Calliphon, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il appartenait à l'école de Pythagore. Ayant été obligé de quitter la Grande Grèce lors de la révolte des Crotoniates contre la secte philosophique dont il faisait partie, il se retira à Égine, et y exerça la médecine. Il reçut du trésor public un traitement annuel d'un talent (8,600 fr. environ, d'après la valeur des monnaies d'Égine). L'année d'après il se rendit à Athènes, où ses services furent payés cent mines par an (10,150 fr. environ). L'année suivante il passa dans l'île de Samos, et reçut un salaire de deux talents (12,175 fr. environ, d'après la valeur des monnaies attiques). Lorsque le tyran de Samos fut saisi et mis à mort par Orocles, gouverneur de Sardes, en 522, Démocède, qui avait accompagné Polycrate dans ce voyage, fut saisi en même temps et conduit prisonnier à Suze, à la cour de Darius fils d'Hystaspe. Il y resta quelque temps relégué parmi les autres esclaves. Un jour, Darius s'étant démis le pied en tombant de cheval, et ne trouvant à sa cour personne capable de le traiter, s'adressa au médecin grec, qui

le guérit promptement. Quelque temps après, Démocède ne fut pas moins heureux en traitant la reine Atossa, femme de Darius, d'un ulcère qu'elle portait au sein. Ces deux cures valurent au médecin de Crotone de grands honneurs et des richesses considérables. Cependant il désira revenir dans sa patrie, et pour obtenir la permission de quitter la Perse il offrit d'explorer les côtes de la Grèce, et d'en faire connaître à Darius les endroits faibles et faciles à attaquer. Il partit en effet avec quinze Perses chargés de le surveiller. Arrivé à Tarente, il prévint le roi Aristophilde, qui fit saisir les Perses comme espions et permit ainsi à Démocède de s'enfuir. Les Perses, mis en liberté, le poursuivirent jusqu'à Crotone, et demandèrent inutilement qu'il leur fût rendu. Il resta alors dans sa ville natale, et s'y maria avec la fille du célèbre athlète Milon. D'après Suidas, il avait écrit un livre sur la médecine. Il est aussi mentionné par Élien et Jean Tzetzes, et Dion Cassius le nomme à côté d'Hippocrate, comme l'un des deux plus célèbres médecins de l'antiquité. Dion Chrysostome l'appelle par erreur *Demodocus*.

Herodote, III, 131, 133, 137. — *Élien*, *Var. Hist.*, VIII, 17. — *Jean Tzetzes*, *Histor.*, IX, 3. — *Dion Cassius*, XXXVI, 14. — *Dion Chrysostome*, *Dissert.* I, De *Inert.* — *Smith*, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DÉMOCHARÈS (Δημοχάρης) de Leuconoe, orateur athénien, neveu de Démosthène, ne vers 350 avant J.-C., mort vers 275. Fils de Lachès et d'une sœur de Démosthène, il hérita des sentiments patriotiques et d'une partie du génie oratoire de son oncle. Vivant au milieu de circonstances encore plus difficiles, il ne sut pas toujours se maintenir dans les limites d'une sage politique et d'une saine éloquence, et poussa quelquefois la liberté du langage jusqu'à la témérité, jusqu'à la declamation. Ses violentes invectives contre Antipater et Cassandre l'exposèrent à la haine du parti macédonien et à des calomnies que l'historien Timée n'eut pas honte de consigner dans ses ouvrages, et que Polybe a réfutées en rendant hommage au caractère de Démocharès. Celui-ci, après la mort de son oncle, se trouva naturellement placé à la tête du parti patriotique. Ses services politiques sont énumérés dans un décret rendu sur la proposition de son propre fils Lachès, et que l'auteur des *Vies des dix Orateurs* nous a conservé. Il est à peu près impossible d'établir la chronologie des actes de Démocharès; nous suivrons en les exposant l'ordre adopté par Droysen.

Démocharès parut pour la première fois sur la scène politique en 322, lorsque Antipater demanda qu'on lui livrât Démosthène et les autres ennemis de la Macédoine. En vain le jeune orateur se présenta sur la place publique le manteau de guerre sur le dos et l'épée au côté, pour montrer comment il fallait répondre aux insolentes sommations du Macédonien, le peuple, abattu, se soumit, et la mort des derniers défenseurs de la liberté athénienne fut votée sur la

proposition de Démade. Pendant les quinze années qui suivirent, Démocharès vécut dans la retraite et probablement dans l'exil. Démétrius de Phalère gouvernait alors, sous la suzeraineté de la Macédoine. En répandant le bien-être au sein d'Athènes, en y protégeant avec éclat les arts et les lettres, il tâchait de faire oublier à ses compatriotes que naguère encore ils étaient libres, et qu'un siècle et demi plus tôt ils étaient le premier peuple de la Grèce et les vainqueurs de l'Asie. Démocharès a porté sur cet homme d'État un jugement qui les peint tous les deux. Il avoue que Démétrius fit régner l'abon-

dans Athènes; mais en veillant sur le b de cette ville, veilla-t-il également sur sa sur sa dignité? Ne fut-il pas le serviteur de sandre? Peut-on lui accorder d'autre mérite celui de bon administrateur? Lorsque l' éminent qu'il jugeait avec tant de acé été chassé d'Athènes, Démocharès re dre la direction du parti patriotique. en 303 pour avoir voulu s'opposer aux hasse teries que Stratoclès prolongait à Poliorcète, restaurateur de la l intervalle, il soutint énergiqu ment des philosophes, dont les vaient d'enervier le patriotisme atl ami de Zénon et des stoiciens; mais u re Théophraste et les autres disci d comme des partisans de la Macé-

ligarchie. Revenu à Athènes an de la guerre de quatre ans (297-294), quelle Démétrius Poliorcète recouvra en p l'influence qu'il avait perdue à la bat aus, il répara les murailles d'Athènes et p la ville de vivres et de munitions. La dea année de la guerre, il fut envoyé d'abord auprès de Philippe, fils et de Cassandre, puis auprès d'Antip même prince. On trouve dans Sénép mière de ces missions, une anec elle est vraie, ne donne pas une geuse de la politesse du diplomate Philippe avant demandé aux a qu'il pouvait faire d'agréable p

« C'est de vous pendre, » répondit D parole brutale, que Sénèque blâme et lippe déclaina de punir. Rauni de nou l'influence de Lacharès et du parti ois Démocharès revint à Athènes sous de Dioclès, en 287 ou 286. Il fut c ministration des finances, et parvint les dépenses des réductions importu 282, il se rendit en mission auprès de L et obtint de ce prince un subsid talents : 727, 800 francs). Vers le il fit envoyer au roi d'Égypte une qui rapporta aux Athéniens circus : 278,000 fr. En 280, sous l'arcl gias, il proposa de conférer des h nels à la mémoire de Demo

anant d'une vie consacrée tout entier aux principes politiques de son pays, sans la proposition de son fils et, après sa mort, des honneurs sa. On lui éleva dans l'Agora une statue. Il était représenté avec le casque, qu'il portait dans les fameuses combats l'expédition d'Antipater.

Il laisse plusieurs discours et une œuvre unique. Cléon dit qu'elle était en style oratoire qu'en style historique de cet ouvrage et des discours du nombre de fragments.

L. J.

L. — Plutarque, *Démochares*, 30; *Démochares Oratorum*, — Dindorf Laerte, t. V, VI, IX, XI, XIII; — Élien, *Var. Hist.*, t. I, p. 11, 12; — Rutilius, *Prag. Evang.*, t. II, p. 10; — Cléon, *Drak.*, 63; *Orat.*, t. II, p. 10; — Droyen, *Gesch. der Græc.*, t. I, p. 10; et son *Essai sur Démochares*, *Zeitschrift für die Alterthumsweis.*, t. II, p. 11; — Westermann, *Gesch. der Græc.*, t. II, p. 144.

DEMOCHARES (DE).

DEMOCHARES (Δημοχάρης ὁ Φυγαίος) plus anciens historiens grecs. Il était d'Halicarnasse, Vossius a proposé à Φυγαίος, qui se trouve dans Critique, Φυγαίος, de Phylagide ou Phylagide serait singulier qu'un écrivain des premiers historiens ioniens. On voit de plus par l'unique nous reste de lui qu'il avait écrit à l'époque où il ne pas corriger dans et voir dans Démochares un his- la ville d'Ionie que Plinius appelle qui est plus connue sous le nom

De Thucyd., *Jud.*, t. I, p. 10; — Strabon, *De Historicis Græcis*, — C. Müller, *Historicum Græcorum*, t. II, p. 10.

DEMOCHARES, orateur athénien, vivait vers 400 avant J.-C. Disciple de Théophraste, il est connu pour avoir défendu les enfants d'Épicharme contre les calomnies de Démétrius. Il restait encore, à l'époque, quelque chose de lui du temps d'Épicharme, puisque ce critique lui attribue un ouvrage qui passait pour l'ouvrage de Thucyd. et Suidas l'appellent Démochares le roi le même que Démochares le roi 316 avant J.-C.

DEMOCHARES, ὁ τὸ λέγων πῦρ. — Plut., *De Demochares*, *Histor. crit.*; *Orat. Græcor.*, t. II, p. 10; — *De Demochares* (Δημοχάρης ὁ Καδός), mort d'une beauté remarquable, mort vers 301 avant J.-C. Pour l'expédition de Démétrius Poliorchète dans une chaudière d'eau bouillante, qui nous a transmis ce fait, comme son récit par ces paroles et dont il est difficile de conserver la tournure antithétique: ἡ ἀνάστασις

μὴν παρὸν, ἀπὸ δὲ τῆς καυτῆς; καὶ τοῦ καλῶς ὀνομασθέντος (il souffrit une mort indigne, mais il fit une action digne de sa patrie et de sa beauté).

Plutarque, *Démochares*, 21.

* DEMOCOPES MYRILLE, architecte grec, construisit le théâtre de Syracuse; il vivait antérieurement à la 70^e olympiade (500 ans avant J.-C.). Cet artiste n'est connu que par le témoignage d'Enstasie, commentateur d'Homère; aussi a-t-il échappé à l'attention des divers érudits qui ont fait sur l'archéologie grecque des recherches spéciales.

G. B.

Rasul-Rechette, *Lettre de M. Schorn, Supplément au Catalogue des Artistes*, 1844, p. 200.

DÉMOCRATE (Δημοκράτης) d'Aphidna, orateur athénien, fils de Sophila, vivait vers 350 avant J.-C. Contemporain de Démochares, il appartenait, comme cet orateur célèbre, au parti anti-macédonien. Il fit partie de l'ambassade envoyée à Philippe pour recevoir ses serments à l'occasion du traité de ce prince avec les Athéniens, et fut un des ambassadeurs qui accompagnèrent Démochares à Thèbes, pour conclure l'alliance des Thébains et des Athéniens contre Philippe. Aristote nous a conservé un de ses discours.

Démochares, *De Corona*, — Aristote, *Rhetoricæ*, III, 4.

* DÉMOCRATE, philosophe grec. On n'a point de détails sur son compte; mais on croit qu'il vivait à l'époque d'Auguste, et qu'il appartenait à la secte pythagoricienne. Il composa des sentences morales, qui nous sont parvenues, et qui, jointes à celles de Démophile et de Secundus, furent publiées pour la première fois à Rome, en 1638, par Lucas Holstenius; elles ont reparu accompagnées de notes, plus longues que le texte, dans les *Opuscula mythologica*, éditées par F. Gale et dans le recueil d'Orelli, *Opuscula Græcorum sententiosa*, Leipzig, 1819, in-8°. J.-M. Fleischner les a fait réimprimer à Nuremberg, en 1819, en y joignant une traduction allemande.

G. B.

Fabritius, *Bibliotheca Græca*, t. I, p. 388.

DÉMOCRITE (Δημοκρίτης), célèbre philosophe grec, naquit à Abylère, en Thrace, selon Apollodore dans la 80^e olympiade (460 avant J.-C.), et suivant Trasyle dans la 77^e olympiade, et mourut dans la 105^e olympiade (357 avant J.-C., dans la même année qu'Hippocrate). Abylère était une colonie de Milet, ce qui a fait donner à Démocrite le surnom de *Milézien*. Son père, indifféremment nommé Hégésistrate, Damasippe ou Athénocrate, fut, dit-on, assez riche pour recevoir chez lui Xerxès lors de la grande expédition des Perses contre la Grèce (1). On prétend que le roi de Perse laissa au fils de son hôte plusieurs mages pour précepteurs (2). Quoi qu'il en soit, Démocrite dépensa son patrimoine, estimé à plus de cent talents (plus de 550,000 fr.) en longs voyages, qu'il avait entre-

(1) Valère Maxime, VIII, 7.

(2) Hégésippe Laerte, *Philos. Dem.*

pris pour satisfaire sa curiosité et s'instruire. Démocrite visita en effet une partie de l'Afrique et de l'Asie, et pénétra, selon quelques-uns, jusqu'à l'Éthiopie et à l'Inde, pour conférer avec les gymnosophistes (1). Au rapport de Diodore, il résida cinq ans en Égypte (2), et d'autres écrivains le citent parmi les voyageurs qui avaient visité le plus grand nombre de pays et s'étaient liés avec des savants de tous genres (3).

Dans ses pérégrinations, il consulta les Chaldéens, les philosophes perses et les prêtres égyptiens sur les secrets de leur science, et s'acquitt bientôt une grande renommée, qui le sauva peut-être de la note d'infamie qu'il aurait encourue pour n'avoir pas su conserver son héritage.

Les uns admettent, les autres nient son séjour à Athènes. Diogène Laërce rapporte, d'après Démétrius, que Démocrite vint à Athènes; que, dédaignant la gloire, il ne chercha point à s'y faire connaître, et que, bien qu'il eût occasion de voir Socrate, il ne fut pas connu de ce philosophe. Ainsi dit-il : « Je suis venu à Athènes et j'en suis sorti inconnu (4). » Suivant un autre auteur, cité par le même Diogène Laërce, Démocrite ne serait jamais venu à Athènes; « en quoi, ajoute le rapporteur, il paraît encore plus grand, puisqu'il méprisait une ville si célèbre, et fit ainsi voir qu'il ne cherchait pas à tirer sa renommée de la réputation du lieu. »

On raconte que Démocrite se fit admirer d'Hippocrate par des observations d'une sagacité extraordinaire. Durant une visite que le célèbre médecin de Cos lui rendait, le philosophe envoyait chercher du lait, et après l'avoir regardé, il dit que c'était du lait d'une chèvre noire, qui avait porté pour la première fois. Hippocrate était accompagné d'une jeune fille. Démocrite la remarqua : « Bonjour, vierge, » lui dit-il. Puis l'ayant revue le lendemain, il la salua par ces mots : « Bonjour, femme (5). » Les critiques ont beaucoup discuté sur la possibilité de cette pénétration, que la plupart traitent d'imaginaire; mais les raisons qu'ils allèguent me paraissent toutes très-faibles et mal choisies (6).

(1) Cic., *De Finib.*, V, 12. Strabon, XVI.

(2) Diodore, I, 96.

(3) Élien, *V. ar. Hist.*, IV, 30. Diog. Laërce. Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, I.

(4) Diog. Laërce, *Vie de Démocrite*.

(5) Diog. Laër., *ibid.*

(6) « Il est possible, dit Bayle, que la porte de la virginité produise quelque changement dans l'extérieur des personnes, et il est possible qu'elle n'en produise aucun. Ces deux choses opposées étant possibles, supposons que dans le lait d'une chèvre noire, et qui n'a porté qu'une fois, il y ait une qualité particulière qui dépende de la noirceur et de la première portée, sera-t-il possible à un homme de connaître cette qualité? Je réponds que cela ne paraît pas impossible; mais je ne crois pas que jusqu'à quel aucun homme soit parvenu à ce degré de connaissance. On dit que les abeilles ont un discernement assez fin pour connaître entre plusieurs personnes qui s'approchent des ruches, celles qui ont goûté depuis peu le plaisir vénérien. Il n'y a rien là qui ne soit probable; car les organes des insectes sont si délicats qu'une émanation de corpsques qui n'excite point de sensation dans un homme peut irriter l'odorat des abeilles et des fourmis. »

D
connaissait Soc
; cependant, il
ce ; parlé dans aucu
Ce étrange à l'égard
phe avo : il est d'au
que Platon l'indoe.
non le maître.
(*εἰσέτης*) de
simple à :
ture hum et Newton
génies, de pour se
brouiller à la fin de la
des

jusqu'à
de son souverain (1). On e
raient-ils pas usé du même proc
de l'autre? L'analogie permet d
rancune des grands esprits est sil
des esprits médiocres est bruyant
On sait peu de choses sur les
de la vie de Démocrite. Tous les
qui en parlent nous le présente
pour la science et amoureux de
Il vécut pauvrement, après avoi
son bien, et fut recueilli dans
son frère Damaste (3). Timon,
ses impitoyables satires tous ses
ne put s'empêcher de rendre justic
qu'il appelle plein de prudence et
ses discours.

Suivant une tradition, rappo
et Angu-Gelle (4), Démocrite se
pour mieux se concentrer dans
qui ne lui fit pas perdre son enju
talent à saisir toujours le côté c
humaine, d'où viendrait, dit-on, u
verbale de *rire comme Démocr*.

Il mourut à un âge très-avancé,
cent-neuf ans, selon d'autres à qu
neuf. On raconte qu'il prolong
approchant du pain chaud de se
rant les trois jours de la fête de
sa sœur avait voulu assister (6).
frappèrent en son honneur des
élevèrent des statues en bronze.

Système de Démocrite. L'é
niant le mouvement, le vide et l
êtres, avait posé en principe, l'*in
ble*, c'est-à-dire l'absolu. Démoc

Mais la science de Démocrite surpa
abeilles. Bayle part de là pour tra
toute l'histoire qui vient d'être rappor
que, art. *Démocrite*.)

(1) On cite beaucoup d'autres exemple
Pog. les articles *Blaisville* et *Cheval*.

(2) Il cherchait, dit-on, ses lieux d
dans les sépultures. *Diog. Laërce*.

(3) On raconte que pour échapper
le loi qui privait de la sépulture ceux qui
leur patrimoine, il fut dévot ses acci
vraige *De l'Inimie*, et qu'il fut aussi

(4) Cic., *De Finibus*, V, 12. *Antiq. Gr.*

(5) Sénèque, *De ira*, II, 10. Élien, I.

(6) Héracippe, cité par Diogène Laërce.

assigne que le vide aussi bien que
et, et que la matière est divisible,
fini, mais jusqu'à des limites qui
un d'atomes (άτομα), c'est à-
indivisibles, insécables (de
π).

urs comment ses doctrines sont
un biographe, Diogène Laërce :
et le vide sont les principes de
(appel «*Stav*»); tout le reste
nature. Les mondes sont en nom-
ment un commencement et auront
si moi «*Stav*»).

nait de rien, ni ne s'acréantit. Les
 arribles à l'indini en grandeur et
 le tourbillonnement dans l'univers,
 ainsi tous les corps concrets
 (1). Le feu, l'eau, l'air et la terre
 composés de quelques atomes
 fines et impénétrables à cause de
 la subtilité et la lune sont formés de
 atomes et globuleuses; il en
 de l'âme (ψυχή) et de l'intelli-
 gence nous ne voyons les choses que
 ce qui en émanent (ὅρα δ' ἡμῶς
 ἀφ' ἐκείνων). Tout se fait par la
 force, le mouvement gyraloire
 nous étant la cause de la génération
 des choses (2). La fin des actions ha-
 bituelles de l'âme (εὐνομία), qui
 est, comme quelques-uns l'ont
 cru, un calme, cette tranquillité
 est éloignée de la crainte,
 ainsi de toute autre passion. Le
 bien (τὸ νόμιμον) sont l'œuvre de
 les atomes et le vide existent

de se procurer une idée exacte
de Démocrite, d'abord parce
que ces fragments inco-
mplets nous ont été transmis
par des auteurs qui étaient eux-
mêmes à l'appui ou à la réfutation d'une
thèse, nous n'avons plus la clef. Enfin,
à cause de la multitude et de confusion, les
écrits nous ont tellement délayés
en réflexions et commentaires,
qu'il est difficile d'en suivre la véritable
pensée. En fait, il résulte des passages
qui nous restent que le point de départ du sys-
tème était l'espace, c'est-à-dire

la ponctuation du texte grec,
traduit par tous les traducteurs
de la Bible : au lieu de $\alpha\iota\tau\alpha$ et $\sigma\upsilon\gamma-$
 $\chi\eta\sigma\iota\varsigma$, $\acute{\alpha}\tau\epsilon\rho\alpha$, $\gamma\eta\nu'$ είναι γὰρ
τοὺς στοιχεῖατα (tous les
éléments, l'air, la terre. Car ceux-là
sont des éléments), je propose de
lire : τοὺς γεννᾶν κύριον, ὕδωρ,
καὶ πνεῦμα, etc.

...sur la scène toutes les
...ce mouvement gyra-
...dans la comédie des

le plein et le vide, l'un et l'autre expliquant la divisibilité de la matière et la possibilité du mouvement : tout ce qui est ne diffère que par la figure, les rapports, et la place des atomes entre eux (1). Le rapport et la place des atomes ou éléments changent par leur mouvement. La naissance ou la mort des corps composés tient à l'union ou à la séparation de leurs éléments, dont le poids est proportionné au volume (2). Cependant, il faut admettre quelque chose de primitif, d'éternel : en demander l'origine, ce serait chercher le commencement de l'infini (3). Démocrite ne s'est pas nottement expliqué à l'égard du mouvement en général, qu'il paraît avoir considéré comme éternel, et dont il faisait de côté le principe : il faisait présider le *Har-sard* (τυχή) à la création du monde (4), et ne faisait intervenir la nécessité que dans les phénomènes particuliers. Sa doctrine sur les atomes, « immobiles de leur nature et ayant reçu un mouvement initial par un choc (αλληγή) » (5), n'a pas été sans doute étrangère à la théorie des tourbillons de Descartes; mais de quelle nature est ce choc primordial? Est-ce une force particulière des éléments (βία στοιχείων), le *logos* (raison souveraine), l'*Événement* (nécessité) ou la *nature irrationnelle* (λόγος ἄλογος) (6)? Voilà ce que ne nous ont pas dit bien clairement ceux qui nous ont transmis quelques fragments de Démocrite. Conformément à sa doctrine, « que le semblable attire le semblable » (dont s'est emparé de nos jours Hahnemann, le créateur de l'homéopathie), le célèbre philosophe d'Abdère avait admis un mouvement oscillatoire ou circulaire, résultat d'une force d'attraction et de répulsion (7). On sait le rôle que joue cette force dans le système du monde des savants modernes. Esquissant la science de l'univers, Démocrite enseignait que les mondes, dont chacun est entouré d'une enveloppe particulière, sont en nombre infini; « les uns sont semblables, et les autres tout différents entre eux; il y en a sans soleil, et d'autres avec plusieurs soleils; quelques-uns sont encore près de leur naissance, et d'autres ont atteint tout leur développement; d'autres, enfin, déclinent ou périssent par leur rencontre avec d'autres mondes. Les surfaces de

(1) Aristotle, *De Genes. et Corruptione*, I, 8; *Phys.*, IV, 6; *Metaphys.*, III, 8, VII, 2. Plutarque, *Advers. Colot.*, 8.

(2) Aristotle, *De Generat. et Corrupt.*, I, 8.

(3) *Arist., Phys.*, VIII, 1; *De Gen. Anim.*, II, 6.

(4) Il faut donner au mot *τυχη* le sens de *hasard* : c'était un effet dont la cause était encore indéterminée. Démocrite attachait la plus haute importance à la recherche des causes : Je préfère, aurait-il dit, à tout l'empire de Perses la découverte d'une vraie cause (Eusèbe, *Præp. evang.*, XXIV, 37).

(5) Simplicius, *Phys.*, fol. 76 : ἀκίνητα αἰετα πλῆγῃ

αυτῶν.

(7) Stobée, *Eclog.*, I, 160, 348; II, p. 344, 410.
(7) Stobée, *Eclog.*, I, 384. Δημόκριτος ἐν γένος κινήσας τὸ κατὰ παλὸν ἀπεβαίνο, Comp. Oecroon, *De Natura Deorum*, I, 96, et Sextus Empir., *Adversus Mathematicos*, VII, 117.

ces mondes sont formées d'atomes ronds, angulaires ou crochus (1). » En psychologie, il admettait que l'âme est dans le corps visible et palpable un corps très-délié, impalpable (σώμα τι λεπτομέρες), « pareil à ces corpuscules lumineux qu'on voit quelquefois s'agiter dans l'air. Ce sont ces atomes légers de l'âme qui mettent en mouvement et entraînent tout le corps : ils sont sphériques, comme ceux du feu ; c'est pourquoi l'âme développe de la chaleur dans les corps animés. Cette âme mobile est emprisonnée dans chaque corps comme un globule dans un grand vaisseau : elle tend sans cesse à en sortir par le canal de la respiration ; mais pendant la vie l'air l'en empêche : elle ne s'échappe qu'au moment où cette importante fonction vitale cesse, c'est-à-dire à la mort (2). » C'est probablement à cette théorie que Descartes a emprunté les mouvements mécaniques de ses *esprits vitaux*. Démocrite accordait une âme non-seulement à l'homme, mais aux animaux et même aux plantes, à cause de la chaleur dont leurs corps sont pénétrés (3). Quant aux phénomènes purement intellectuels, il les range dans le même système matérialiste atomistique, par la raison que « l'esprit grandit et vieillit avec le corps (4) ».

« L'âme intelligente (νοῦς), disait-il, a deux sources de connaissance (γνώμη δὲ δύο αἰσιν ἰδέαι), l'une légitime (γνησίῃ), l'autre obscure (οσχρίῃ). La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, en un mot nos sens, forment la source trouble ou obscure de nos connaissances : des effluves se détachent du monde extérieur, pénètrent par les pores des organes de nos sens, et vont se répandre dans l'âme. Ces effluves sont les images mêmes des objets qui s'impriment dans l'âme : mais comme elles ne nous font ainsi connaître que la superficie, elles ne donnent pas une connaissance profonde, complète, légitime des choses : ces images sensibles (αἰδέα) ne font naître en nous que des opinions ou des apparences (5) ; c'est ainsi qu'une surface polie peut nous paraître blanche et une surface raboteuse noire (6). Ce genre de connaissances est le résultat de l'action combinée du sujet qui sent et de l'objet senti. Il finit là où commence la connaissance pure ou légitime des phénomènes non sensibles des atomes et du vide (7). En somme, il se plaignait souvent de l'incertitude des connaissances humaines, disant que nous ne savons rien absolument ; que la vérité était au fond d'un puits,

et que nos sens tâtonnent dans

Ritter, dans son *Histoire de la Philosophie*, prétend que le rale était un égoïsme étroit principe renouvelé par Helvétius. Les philosophes du dix-huitième siècle jugement est contradictoire avec les fragments que l'histoire nous a laissés. Ainsi, Démocrite prescrivait à l'âme que le corps, et surtout, le précepte d'un égoïsme, de ne pas injustice et de ne pas même exagération. Il recommandait le respect de la dération en toutes choses, le vrai. « L'homme, dit-il, vivra d'un venablement, qu'il fera moins de sance dans des choses périssables la colère, l'envie, l'amour des brité inquiète et vaniteuse ; il mariage, le coit trop fréquent à une courte épilepsie, et les enfants, parce que toutes ces jères troublent l'équilibre, l'âme. Enfin, il blâmait, ce qui bien étrange aux Grecs, l' parce que cet amour exaltait que le monde entier est. De toutes les idées de l'antique dernière est sans plus hardie que je co et aussi à Socrate qu'à moi.

Les ouvrages de Démocrite, et tous écrits en dialecte à Abdère. Embrassant toutes connaissances humaines, la philosophie, la mécanique, la grammaire, la musique, ils étaient classés en tétralogies, comme Platon, par le grammairien Thrasyllus sous le règne de Tibère. Dans que cite Diogène Laërce, on remonte à la triple Génération (Τριπλή Γένεσις) : *Enfers* (Περὶ τῶν ἐν ᾧδου), *la tranquillité de l'âme* (Περὶ Ἐὐθυμίας), *Description du monde* (Μέγας Κόσμος), *La petite Description du monde* (Μικρός Κόσμος) ; — *La Cosmographie* (Περὶ τῶν Πλανητῶν), *la Nature de l'Homme* (Περὶ τῆς ἀνθρώπου φύσεως), — *Des Causes célestes* (Αἰτίαι τῶν ἀστρονομικῶν), *Des Causes de l'Air ; des Causes de la Géométrie ; des Causes de la Poésie ; du Chant ; des Prodiges ; de la Tactique*, écrits eurent un grand retentissement.

(1) Cicéron, *Acad.*, II, 17, 38. Plutarque, *De Placitis Philosophis*, II, 7. Aristote, *De Caelo*, III, 4.

(2) Aristote, *De Anima*, I, 2, 3, 4 ; *De Caelo*, III, 4 ; *De Meteoris*, I, 4. Sextus Empiricus, *Adversus Math.*, VII, 116.

(3) Aristote, *De Plantis*, I, 1. Plutarque, *De Placitis Philosophis*, IV, 6.

(4) Plutarque, *De Solert. Anim.*, 30 ; *De Tuenda Sanit.*, 22. Stobée, *Serm.*, CXVI, 38.

(5) Sext. Emp., *Adversus Math.*, VII, 133 : ἀπὸ νομίσματος μὲν αἰσῶν καὶ δοξάζονται τὰ αἰσθητὰ, οὐκ ἔστι δὲ κατὰ ἀλήθειαν ταῦτα.

(6) Aristote, *De Sensu*, 4.

(7) Sextus Emp., *Adversus Math.*, VII, 137-140.

(1) Sext. Emp., *Hypotyp.*, I, 232. Diogène, *Stob.*, I, 303.

(2) Stobée, *Serm.*, I, 31 ; II, 36, 37 ; X, 37 ; XVII, 29 ; XX, 30.

βαίει τὴν γῆν). Il est probablement contemporain de Zosime ou d'Olympiodore. On a de lui un petit traité intitulé *Les Physiques et les Mystiques* (Φυσικὰ καὶ Μυστικὰ; en manuscrit à la Bibl. impériale), dont Pizzimenti de Verone a donné au seizième siècle une traduction latine, aujourd'hui assez rare.

L'auteur raconte que le maître était mort avant que lui, son disciple, ait eu le temps de se perfectionner dans la science, il résolut de l'évoquer des enfers pour l'interroger sur les secrets de l'art sacré; que, au moment où il était occupé à exécuter l'œuvre magique de l'évocation, le maître, sorti de sa tombe, s'était présenté tout à coup et lui avait adressé ces paroles : « Voilà donc la récompense de tout ce que j'ai fait pour vous ! » Démocrite osa lui faire plusieurs questions; et, entre autres, il lui demanda comment il fallait disposer et combiner entre elles les natures. Pour toute réponse, le maître répondit : « Les livres sont dans le temple. » Toutes les recherches de Démocrite pour trouver ces livres furent inutiles. Quelque temps après, ce philosophe se rendit au temple pour assister à une grande fête. Étant à table avec ceux qui composaient l'assemblée, il vit une des colonnes du temple s'entr'ouvrir d'elle-même. Alors Démocrite, s'étant baissé pour regarder dans l'ouverture de la colonne, y aperçut les livres indiqués par le maître. Mais il n'y vit autre chose que ces trois phrases : *La Nature se réjouit de la Nature* (Ἡ φύσις τῇ φύσει ἀνιῶται); *la nature triomphe de la nature* (ἡ φύσις τὴν φύσιν νικά); *la nature commande à la nature* (ἡ φύσις τὴν φύσιν κρείται). Nous fûmes fort étonnés, ajoute Démocrite, que toute la doctrine du maître fût renfermée en si peu de mots.

Pour faire de l'or, Démocrite (Φυσικὰ καὶ Μυστικὰ, Ms. 2326) conseille l'*anagallis* (primevère) et le suc du rhapontic ou de la rhubarbe du Pont (ῥαπόντικον). Il indique encore une foule d'autres recettes pour faire de l'or. On n'a que l'embarras du choix; voici une de ces recettes : « Prenez du mercure, fixez-le avec le corps de la magnésie ou avec le corps du stibium d'Italie, ou avec le soufre qui n'a pas passé par le feu, ou avec l'aphroselinum ou la chaux vive, ou l'alun de Mélos, ou l'arsenic, ou comme il vous plaira; et jetez la poudre blanche sur le cuivre: alors vous verrez le cuivre perdre sa couleur. Versez de la poudre rouge sur l'argent, vous aurez de l'or; si c'est sur de l'or que vous la projetez, vous aurez le corail d'or corporifié. La sandaraque produit cette poudre rouge, de même que l'arsenic bien préparé, et le cinabre. La nature triomphe de la nature. » (Ms. 2325, fol. 11. de la Bib. imp.)

On reconnaît là, malgré l'obacurité des termes, deux poudres de projection, dont l'une, blanche (γαλα λευκή), a la propriété de blanchir le cuivre: c'est évidemment l'arsenic blanc (acide arsénieux); l'autre, rouge ou jaune, qui est probablement le cinabre ou un sulfure d'ar-

par M.
de Société
1°), ensuite
Abderitis
1° Le
R. M.
conservées par Aristote,
l'arg., Stobée, Sextus Em-
— Fabrianus, Bibl.
— Becker, Hist.
— II, p. 280. — Tenne-
de, t. I (édit. de Wendt).
Joseph, t. I. — Krug, Enc.
— Sciences philosophiques.
— Jaccard; Paris, 1844.
Démocrite; Tub.
le même Doctrines;
crit. de Dem.
— M. 4°. — Mel-
— Joseph P'ris,
le / sous la Revue
— A. Ger-
— Philosophie;
De Democriti Mlogia; Co-
Questionem L...vilearum
— Gellius, Questiones Demo-
— M. 4°. — A. Franck, Sur les
et sur ses doctrines, dans les
Le Nancy, 1836. —

stagogue, ou pseudo-
époque incertaine après
sophes de l'école d'A-
s-Empire, qui ne se
de probité littéraire,
à défaut d'idées,
de l'antiquité. Ho-
te, tous ces grands
siècles de l'ère
nastes, et par des al-
plus d'un Grec peut
lorsque le Pseudo-
est ici le cas, de faire
qu'il a voyagé en
lié aux mys-
de d'éléopolis, et
étude de choses
au Démocrite
ne n'est plus
si fa-

au
αὐτὸς (τοῦτον) τῆς
Orat., I, 11, 30.
S.

senic, avait, suivant l'opinion des adeptes, la propriété de transformer l'argent en or, et l'or en corail d'or (*χρυσόκορραλλος*). Ce corail d'or, qui est ailleurs appelé coquille d'or (*χρυσόκογχύλιον*), était le chef-d'œuvre de l'art, parce que, d'après la croyance répandue, avec un seul grain de cette composition on pouvait se procurer tout d'un coup une grande quantité d'or. F. H.

F. Boefer, *Hist. de la Chimie*, t. I. — Manuscrits grecs de la Bibl. imp.

DÉMOCRITE, poète épigrammatique grec. On ignore l'époque où il vécut; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fut antérieur à Diogène de Laërte, qui le loue et qui le regarde comme un poète clair et fleuri. Il ne nous reste de Démocrite qu'une seule épigramme.

Diogène de Laërte, IX, 46. — Branc, *Analect.*, t. II, p. 200.

DÉMOCRITE DE SICYONE. Voyez DAMOCRITE.

* **DÉMODAMAS** (*Δημόδαμας*), historien grec, vivait probablement vers 300 avant J.-C. Il était de Milet ou d'Halicarnasse. D'après Pline, il était général de Séleucus et d'Antiochus. Il avait, à ce qu'il semble, composé sur l'Asie un ouvrage géographique, qui fut d'un grand secours à Pline le naturaliste. Il est aussi cité par Étienne de Byzance. C'est probablement le même Démodamas qui, selon Athénée, écrivit sur Halicarnasse.

Pline *Hist. Nat.*, VI, 16. — Étienne de Byzance, au mot *Ἀντιόχεια*. — Athénée, XV. — C. Müller, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, t. II, p. 444.

DÉMOIVRE. Voy. MOIVRE.

* **DÉMOLOMBE** (*Jean-Charles-Florent*), juriconsulte français, né à La Fère (Aisne), le 22 juillet 1804. Après avoir étudié le droit à Paris, et y avoir obtenu le grade de docteur, il fut, en 1827, nommé, avec dispense d'âge, professeur suppléant à la faculté de Caen, à la suite d'un concours ouvert devant celle de Paris. En 1831 il obtint, encore à la suite d'un concours, et avec une nouvelle dispense d'âge, une chaire de Code Civil à Caen. Il est devenu doyen en 1853, et il a été deux fois élu bâtonnier de l'ordre des avocats. M. Demolombe a publié un *Cours de Code Civil*, Paris, 1845 et années suiv., ou, avec un nouveau titre, *Cours de Code Napoléon*, Paris, 1854, tomes I à X, in-8°. Les tomes XI et XII sont sous presse. Cet ouvrage, qui contiendra un traité complet sur chacun des titres du Code Napoléon, doit être mis au nombre des meilleures compositions modernes sur le droit civil. L'auteur a fourni aussi divers articles à la *Revue critique de Législation et de Jurisprudence*. E. RECHARD.

Documents particuliers.

* **DÉMON** (*Δῆμων*), historien grec, vivait probablement vers 300 avant J.-C. On ne sait rien de sa vie; mais comme un de ses ouvrages a été réfuté par Philochorus, on a conjecturé que ces deux historiens étaient contemporains. Il nous reste les titres des fragments des ouvrages suivants de Démon : *Ἀττικὴ* (l'Attique); — *Περὶ Πα-*

ποικίαν (Sur les Proverbes); — (Sur les Sacrifices). I

de Démon
demon, *Ἀπὸ τῶν* *fragm.*
Clitodemi ; Leipzig, 1812
nière plus comp nar C. et Th.
menta historico *Græcorum*
t. IV, p. 626, 646.

Plutarque, *Théophr.*, 19, 23. — Athénée au mot *Ἱπποκράτης*. — Smith, *Greece and Roman Biography*.

* **DÉMON**, orateur athénien, vi avant J.-C. Fils de la sœur de se distingua lui-même comme o tenait comme son oncle au p nien. Après la mort d'Alexandre rappel de Démosthène. Le décret enthousiasme et le retour de l'ill un triomphe. On n'a pas d'autres vie; on sait seulement qu'il eut u Phrynon.

Plutarque, *Demosthenes*, 77. — Athénée

* **DÉMONAX**, philosophe grec, Chypre, florissait dans la première deuxième siècle de J.-C. Il vécut fut pour le peuple grec un ob Lucien, qui l'avait connu, a écrit tète et Démétrius le Cynique av maîtres, et ce sont eux sans doute inspiré ces belles paroles : « Vous tre vertu tout ce que vous retranc aires ; » mais il connaissait et air écoles philosophiques, sans marque pour aucune. Esprit cultivé, nourri des poètes, exempt de faste et d d'indulgence et d'affection pour le jours heureux de leur être utile, par là même des Cyniques, parmi range ordinairement. Arrivé à un cé, il se laissa mourir de faim. (Lucien, *Vita Demonax*. — *Grell* *vet. sent.*)

* **DÉMONICH** (*Δημόνικος*), p athénien de la nouvelle comédie, quatrième siècle avant J.-C. On d'une de ses pièces (*Ἀγλαῖος* *Ἀγλαῖος*), dont Athénée nous a fragment.

Meineke, *frag. Com. Græc.*, I, 102.

185 (J), écriv
siècle. t. a. ou n e
de c. 8
teurs ses l. ex. 1800
dans la Comédie, |
généralement, des |
Les deux ouvrages ou il a mis au
1 ment, des |
lev : La l
ucruquus |
et tout, es us |
rien et de ses : 23 ;
La Sextessence d'antiquité et p
par une nouvelle façon d

les dieux du saint empire; Paris, 1595.
difficile de dire précisément à quelle
s'connaissances humaines se rapportent
volumens, fort rares; ils ont été
théologie mystique, à l'histoire de
la poésie; ils sont en vers, accompa-
gnés latins ou français fort étendus,
d'un bout à l'autre un amphigouri.
On ne sait trop quelle pensée a
servi ces mystiques: peut-être qu'à l'é-
la Ligue, hésitant entre Henri IV et
un des catholiques, Démon, voulant
les partis, s'avisa de cacher son
une phraseologie obscure, dont per-
sent soulevé de percer les mystères.

G. B.

Manuscrits extraits d'une petite bibliothèque,
par, Catalogue, t. II, p. 282.

à (Claude), seigneur d'Hédicourt,
né à Amiens, en 1591, mort après
si conseiller du roi au siège baillif et
la ville d'Amiens. On a de lui :
humains, tant en acclamations
qu'en livres déclamations, dédiés
aux Démon; 1628, in-8°. Cet ouvrage
de livres : en livre bucolique, un de
poésies, et un livre satirique. « Le
Goujat, ne répond nullement à son
sept chants, pleins de verbiage
ou, où la louange et la satire, la
pitié et la pitié semblent se dis-
se exprimer en plus mauvais vers.

adonnés à Henri d'Orléans, duc
de, à Catherine de Gonzague de
de ce duc, à M. le duc d'Elbeuf,
entrée dans la ville d'Amiens, à M. le
seigneur et à la duchesse sa femme, et
..... Le deuxième livre est un mé-
langé; mais les sujets en sont peu variés.
y célèbre que les mariages de M. le
de ville et du roi d'Angleterre Char-
les Henriette-Marie de France, fille
et sœur de Louis XIII..... Le livre
est ainsi nommé parce qu'il est com-
posé de pièces où l'auteur, se lais-
sant l'impétuosité de son zèle, re-
pète abus qu'il croit avoir aperçus
dans. Il dit assurément des choses
qui nient la vérité; mais il les dit
avec tant d'impolitesse que le
plus qu'il n'instruit. » Dans
la préface qui suit ses poésies, Dé-
mon après avoir fréquenté le Pa-
ris, la résolution de se consacrer tout
à la vie de magistrat. Il paraît qu'il
n'en ne connaît aucun autre

Manuscrit français.

(... comte), général français,
mort à Paris, le 8 mai
commandant de la garde du roi, il
fut en service, et remplit sous le
nom. citée. — T. XIII.

général Moreau les fonctions d'adjoint général
à l'armée de Rhin et Moselle. La conduite bril-
lante qu'il tint au passage du Rhin à Dusseldorf
lui mérita la lettre suivante : « Le Directoire exé-
cutif a observé, citoyen adjudant général, que
« vous vous êtes trouvé à la tête des premiers
« débarquements au passage du Rhin. Cette en-
« treprise a été exécutée avec autant d'audace que
« d'habileté. » Étant passé en l'an VII (1799) à
l'armée d'Helvétie, il battit l'ennemi dans la val-
lée de Disentis et à Coire, et lui enleva deux
drapeaux et deux pièces d'artillerie. Il fut
élevé au grade de général de division le 21 dé-
cembre 1805, en récompense du courage qu'il
avait déployé à la bataille d'Austerlitz, où il fut
blessé. Sénateur par décret du 19 mai 1806, puis
comte de l'empire (1808), il se distingua à la ba-
taille d'Eckmühl, où il eut un cheval tué sous
lui. Ayant adhéré à la déchéance de Napoléon, le
comte Démon fut nommé pair de France le 4 juin
1814, et par l'éloignement où il resta des affaires
pendant les cent jours, cette dignité lui fut con-
servée sous la seconde restauration, qui la rendit
héréditaire dans sa famille, par lettres patentes
du 2 mai 1826. Le nom de ce général est gravé
sur l'arc de triomphe de l'École, côté est.

A. S.

*Archives de la guerre. — Fauts de la Légion d'Hon-
neur. — Flet. et Cong. t. VII, VIII, X. — Bulletin de la
grande armée, 1^{re} et 2^{de} bulletins. — Moniteur, 1806,
p. 608.*

DÉMONTIOSUS. Voyez MONTIOSUS.

* **DÉMOPHANE** (Δημόφνης), de Mégalo-
polis, philosophe platonicien et disciple d'Arcésilas.
Lui et Ecdème furent les principaux chefs de la
conspiration qui délivra Mégapolis de la tyran-
nie d'Aristodème. Ils aidèrent aussi Aratus à
rendre la liberté aux habitants de Sicione. Ils
furent chargés pendant quelque temps de l'ad-
ministration de Cyrène, et Philopœmen dans
sa jeunesse cultiva leur amitié.

Plutarque, *Philopœmen*. I. — Polybe, X, 25.

* **DÉMOPHILE** (Δημόφιλος), historien grec,
fils d'Éphore, vivait vers 320 avant J.-C. Aux
vingt-neuf livres de l'histoire écrite par son père,
il en ajouta un trentième, qui contenait le récit
de la guerre sacrée, depuis la prise de Delphes
et le pillage du temple par Philomèle de Phocée,
en 357, jusqu'au siège de Périnthe. Selon une
conjecture vraisemblable, ce Démophile est le
même qui, d'après Phavorinus, accusa Aristote
d'impiété. On sait les haines qui existaient entre
ce philosophe et les disciples d'Isocrate, parmi
lesquels on compte Éphore et peut-être Démo-
phile lui-même.

Diodore, XVI, 14. — Suidas, au mot Ἐγκρκος. —
Athenée, VI. — Vossius, *De Historicis Græc.* — C. Muller,
Fragmenta Historicorum Græcorum, t. I, 61;
t. II, 84.

* **DÉMOPHILE**, poète comique de la nou-
velle comédie, vivait probablement vers 300
avant J.-C. Il n'est fait mention de lui que dans
le prologue de l'*Asinaria* de Plaute. Ce poète

déclare qu'il a traduit sa pièce de l'Ovaryc de Démophile :

Hale nonien græce est Onagos fabelæ;
Démophilus scripsit, Marcus vorit barbaræ;
Asinariam vult esse, si per vos licet :
Inest lepos ludusque in hac comœdia.

(Le nom de cette pièce est en grec *Onagos* : Démophile l'écrivit, Marcus la traduit en latin; elle s'appellera l'*Asinaria*, si vous le permettez. Il y a de la grâce et de l'enjouement dans cette comédie.)

Meineke fait observer qu'à en juger par la grâce et l'enjouement de l'*Asinaria*, il n'y a pas lieu de regretter la perte de l'Ovaryc.

Plaute, *Asinaria*, prol. v. 10-13. — Meineke, *Frag. Com. Græc.*, I, p. 481.

* **DÉMOPHILE**, philosophe pythagoricien, d'une époque incertaine. On ne sait rien de lui. Il écrivit un ouvrage intitulé *Biov Θεράτα* (Guérison de la Vie). C'était, comme on le voit par le titre, un traité de morale pratique. Nous en avons quelques extraits réunis sous le titre de *Γνωμικά Ὀμοιωματα* (Images gnomiques); on peut juger par ces fragments, trop courts, de l'excellence de tout l'ouvrage. Ce qui nous en reste a été publié pour la première fois par Lucas Holstenius, dans sa collection des anciens moralistes; Rome, 1638, in-8°; Leyde, 1639, in-12; ensuite par Gale, dans ses *Opuscula Mythologica*; Canterbury, 1670, in-8°; Amsterdam, 1688, in-8°; avec l'édition de Maxime de Tyr, Oxford, 1677, in-12; et avec l'Épictète de Wetstein Amsterdam, 1750, in-12. Les fragments de Démophile ont été réimprimés séparément par J. Swetberg, Stockholm, 1682, in-8°, et plus correctement par J.-A. Schier, Leipzig, 1754, in-8°, et J.-C. Orvelli dans ses *Opusc. Græc. vel. sentent.*, Leipzig, 1819, in-8°.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DÉMOPHILUS. Voyez **DAMOPHILUS**.

DÉMOPHON. Voyez **DAMOPHON**.

* **DÉMOPHON**, général athénien, vivait vers 400 avant J.-C. Selon Diodore, il fut un des deux généraux que les Athéniens chargèrent par un décret d'aider les Thébains à reprendre la Cadmée. Ce récit est jusqu'à un certain point confirmé par Dinarque, qui fait mention d'un décret proposé à cet effet par Cephalaüs. Au rapport de Xénophon, cependant, ce fut sans ordres et sous leur propre responsabilité que les deux généraux Athéniens vinrent au secours des Thébains. Bientôt après, suivant le même historien, les Athéniens, par crainte des Spartiates, condamnèrent à mort un des deux généraux, et bannirent l'autre, qui s'était enfui avant le jugement.

Diodore, XV, 26. — Dinarque, *Cont. Dem.* — Xénophon, *Hell.*, V, 4. — Plutarque, *Pelopidas*, 14.

* **DÉMOPHYLAX** (Jean), poète latin moderne, né à Gand, en 1502, mort à Lyon, en 1528. Il était religieux du mont Carmel. On a de lui : *Christomartirius*; Gand, in-4° sans indication de date. C'est un poème en acrostiches sur la passion de Christ. On peut regretter que Démophy-

lax ait consacré à un usage aussi puéril des talents poétiques assez remarquables; — *Fornas chaldaica, Israelitica catachesis, Laudes lucis, Erotema religionis, Carmen de Flandria, Ode in Christi Domini natalem, de Virgine beata, Epigrammatum liber*. Tous ces opusculs poétiques furent publiés à Lyon, 1527.

Fabrieus, *Bibliotheca media et infima Latinitatis*. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*.

DÉMOSTHÈNE (Δημοσθένης), l'un des meilleurs généraux athéniens pendant la guerre du Péloponnèse. En 425 avant notre ère il se trouvait à la tête de l'armée combinée des Athéniens, des Messéniens de Naupacte et des autres alliés de la république. Il voulut s'emparer de l'Étolie, de l'Ambracie et de la Leucadie; mais le manque d'union entre les alliés fit échouer cette expédition, et Démosthène éprouva même un véritable désastre en Étolie. Il répara cet échec par le courage et l'habileté qu'il déploya dans la guerre de Naupacte, où il avait été obligé de se rendre. Il put alors reparaitre sans danger à Athènes. Peu après il s'embarqua avec une flotte composée en partie de Messéniens, et se rendit sur le rivage de Pylos, rebâtit en sa ville, ruinée par la guerre, et en fit une place redoutable. Les Lacédémoniens avec leurs forces vinrent l'y attaquer par surprise; mais il résista avec une habileté et une valeur supérieures. L'ennemi, voyant qu'il ne pouvait obtenir aucune victoire, se retira honteux; et le lendemain matin il demanda une trêve.

Il livra aux Athéniens comme otage soixante vaisseaux qui devaient servir à négocier les négociations. Démosthène avait à sa patrie les moyens de conclure avec avantage; mais le fougueux Cléon, qui alors était dominant à Athènes, jugea impossible le rétablissement de la paix. Il garda pas moins les vaisseaux, et les hostilités recommencèrent.

À Pylos un grand nombre de soldats, mécontents d'une haine implacable contre leur général pendant le cours de la guerre, se joignirent à lui. Ils firent plus grands préjudices, par leurs succès, que les invasions. Le général athénien obtint de nouveaux triomphes, ravagea le Péloponnèse, et rendit tout à fait défectueuse la situation des ennemis. Il s'empara de la ville de Sphactérie, le port le plus important des Messéniens. Il fut moins heureux en Béotie, dans les opérations politiques qui divisèrent la Grèce. Il forma avec les habitants de Chéronée, de Siphie et de Naxos une ligue de piraterie qui devait mettre en danger la partie orientale de la Grèce. Il fut moins heureux en Béotie, dans les opérations politiques qui divisèrent la Grèce. Il forma avec les habitants de Chéronée, de Siphie et de Naxos une ligue de piraterie qui devait mettre en danger la partie orientale de la Grèce. Il fut moins heureux en Béotie, dans les opérations politiques qui divisèrent la Grèce. Il forma avec les habitants de Chéronée, de Siphie et de Naxos une ligue de piraterie qui devait mettre en danger la partie orientale de la Grèce.

et envoyé en Sicile au secours de
ait de subir une défaite par l'im-
es colléges, Euthydème et Mé-
sthène aborda sur les côtes de
seizième-troisième vaisseaux portant
de débarquement. Nicias se dis-
ma prudence extrême, qui lui fut
préjudiciable. Démosthène, au
douté d'un caractère hardi et im-
posant de marcher immédiatement
u. Le conseil des généraux opina
la nuit suivante il attaqua le fort
contesta d'abord trois divisions
vraiment empuées, mais s'étant
les détours des fortifications avan-
à coup arrêté par un bataillon
not avoir affaire à l'armée enne-
mie, les Athéniens tournèrent le
et attaqués par leur arrière-garde,
et pas reconnus. Le général lacédé-
monien tomba ensuite sur eux à l'im-
proviste fut complète, et Démosthène
grande partie de ses soldats. On
dans l'automne; des maladies
éliminèrent les faibles restes de
et songer à quitter la Sicile. On
à l'embarquement, lorsqu'une
vague effraya le trop superstitieux
de partir avant la fin du mois.
la partie totale de l'armée et de
attaqués simultanément, furent
de l'une et l'autre. Ce fut ainsi
l'attaque de Cléon, que la marine,
maître d'Athènes, vint faire nau-
frage de Syracuse. La retraite par
terre était impossible; il fallut songer
à l'armée jusqu'à un port où on pût
rallier sur une nouvelle flotte. Mais
Athéniens se mirent en mouvement,
attaqués de tous côtés par des em-
buscades, s'étant égaré dans les
de l'arrière-garde, fut enveloppé
à Polyzélium, au sud de Syra-
cuse avec un courage héroïque,
l'insuccès était impossible, il se perça
et ne se tua pas, et fut fait
dépouilla bientôt le même sort.
Athéniens assurèrent que ces deux gé-
néralisés par les Syracusains. Timée
de l'armée ne donnerent la mort dans
l'attaque le sort qui leur était
A. BONNEAU.

VI, et VII. — Plutarque, Alcibiades;

(1), le plus grand des ora-
teurs, deme de la tribu Pan-
théon, le 4^e année de la 98^e

sur le rapport fortuit qui existe
entre les deux (Δῆμος, δῆμος, la force
donnée à la cause démocratique.

document :
de dévouement, maligat, urget,
de l'âme d'Africa l'im populi.

olymp. (1) (385 avant J.-C.), sous l'archontat de
Dexithès, mort à Calaurie, le 16 du mois de
pyanepsion, la 3^e année de la 114^e olymp. (10
novembre) (2) 322 avant J.-C.). Le père de Dé-
mosthène laissa en mourant une veuve, Cléobulé,
fille de Gylon, et deux enfants, Démosthène, qui
avait alors sept ans, et une fille, qui n'en avait
que cinq. Dans les derniers moments de sa vie,
il confia la garde de sa femme et de ses enfants
ainsi que la gestion de sa fortune, consistant en un
capital et en une vaste fabrique d'épées, à trois
tuteurs : Aphobus, fils de sa sœur; Démophon, fils
de son frère; et Thérippide, son ami d'enfance, à
condition que le premier épouserait sa veuve
avec un douaire de 80 mines (7,414 f.); que le
second épouserait sa fille quand elle serait nu-
bile, et recevrait une dot de deux talents
(11,122); Thérippide devait toucher l'intérêt d'un
capital de 70 mines (6,488 f.) jusqu'à ce que
Démosthène passât dans la classe des hommes
faits (δουλομένη εἰς ἀνδρας), admission qui avait
lieu à l'âge de dix-huit ans. Les deux premiers
tuteurs ne se souciaient pas aux prescriptions
du testament, et tous trois, en dépit des remon-
trances de la famille, s'entendirent pour dissiper
ou pour s'approprier la plus grande partie de
l'héritage, qui s'élevait à plus de 14 talents
(77,853 f.), et qu'une sage administration au-
rait pu doubler pendant la minorité de Démos-
thène. Lorsque celui-ci atteignit l'âge viril, il ne
restait plus que 70 mines (6,488 f.), c'est-à-dire
le douzième de la propriété laissée par son père.
La honteuse conduite de ses tuteurs exerça cer-
tainement une grande influence sur le jeune Dé-
mosthène; elle développa en lui ce sentiment
passionné du juste et de l'injuste qui caractérisa
toute sa vie; elle lui apprit à ne pas compter
sur la protection des autres et à chercher son
secours en lui-même; elle fortifia l'indépendance
et la vigueur naturelle de son âme, en le mettant
de bonne heure en lutte contre ceux qui l'en-
touraient; enfin, elle dirigea toute l'activité de
son esprit vers l'art oratoire, seul moyen qui
lui restait de se faire rendre justice.

De ce que Démosthène fut dans son enfance
en butte aux malversations de ses tuteurs, il ne
faut pas conclure qu'il ne reçut aucune espèce
d'éducation. Lui-même, dans le discours *Sur la
Couronne*, se vante d'avoir fréquenté les meil-

(1) Touchant l'année de la naissance de Démosthène, les renseignements fournis par les anciens sont fort con-
tradictoires. D'après d'Halicarnasse le fait eut lieu dans l'an-
née qui précéda la 100^e olympique, c'est-à-dire la 1^{re} an-
née de la 98^e olymp. (391 avant J.-C.). Suivant Aulu-Gelle,
Démosthène était dans sa vingt-septième année lorsqu'il
composa ses discours contre Androtion et Timocrate,
lesquels appartenaient à l'an 388; ainsi la naissance du
grand orateur tomberait en 393 ou en 394, cette dernière
date a été adoptée par Clinton. D'après les *Plas des dix
Orateurs*, Démosthène naquit sous l'archontat de Dexi-
thée, c'est-à-dire en 385. Nous nous arrêtons à cette
date avec les historiens et les critiques les plus récents,
Becker, Beckh, Westermann, Thirlwall et autres.

(2) Nous suivons les calculs généralement admis.
M. Vœmel place la mort de Démosthène au 16 octobre.

déclare qu'il a traduit sa pièce de l'Ovarys de Démophile :

Hale nonnen græce est *Onagos* fabula;
Démophilus scripsit, Marcus vorut barbare;
Asinarius voit esse, si per vos licet :
Inest lepos ludusque in hac comædia.

(Le nom de cette pièce est en grec *Onagos* : Démophile l'écrivit, Marcus la traduit en latin; elle s'appellera l'*Asinaria*, si vous le permettez. Il y a de la grâce et de l'enjouement dans cette comédie.)

Meineke fait observer qu'à en juger par la grâce et l'enjouement de l'*Asinaria*, il n'y a pas lieu de regretter la perte de l'Ovarys.

Plaute, *Asinaria*, prol. v. 10-13. — Meineke, *Frag. Com. Græc.*, I, p. 481.

* **DÉMOPHILE**, philosophe pythagoricien, d'une époque incertaine. On ne sait rien de lui. Il écrivit un ouvrage intitulé *Bioi Oupéaux* (Guérison de la Vie). C'était, comme on le voit par le titre, un traité de morale pratique. Nous en avons quelques extraits réunis sous le titre de l'ouvrage *Oupéaux* (Images gnomiques); on peut juger par ces fragments, trop courts, de l'excellence de tout l'ouvrage. Ce qui nous en reste a été publié pour la première fois par Lucas Holstenius, dans sa collection des anciens moralistes; Rome, 1638, in-8°; Leyde, 1639, in-12; ensuite par Gale, dans ses *Opuscula Mythologica*; Canterbury, 1670, in-8°; Amsterdam, 1688, in-8°; avec l'édition de Maxime de Tyr, Oxford, 1677, in-12; et avec l'Épictète de Wetstein Amsterdam, 1750, in-12. Les fragments de Démophile ont été réimprimés séparément par J. Swetberg, Stockholm, 1682, in-8°, et plus correctement par J.-A. Schier, Leipzig, 1754, in-8°, et J.-C. Orrelli dans ses *Opusc. Græc. rel. sentent.*, Leipzig, 1819, in-8°.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DÉMOPHILUS. Voyez **DAWOPHILUS**.

DÉMOPHON. Voyez **DAWOPHON**.

* **DÉMOPHON**, général athénien, vivait vers 400 avant J.-C. Selon Diodore, il fut un des deux généraux que les Athéniens chargèrent par un décret d'aider les Thébains à reprendre la Cadmée. Ce récit est jusqu'à un certain point confirmé par Dinarque, qui fait mention d'un décret proposé à cet effet par Cephala. Au rapport de Xénophon, cependant, ce fut sans ordres et sous leur propre responsabilité que les deux généraux Athéniens vinrent au secours des Thébains. Bientôt après, suivant le même historien, les Athéniens, par crainte des Spartiates, condamnèrent à mort un des deux généraux, et bannirent l'autre, qui s'était enfui avant le jugement.

Diodore, XV, 36. — Dinarque, *Cont. Démon.* — Xénophon, *Hell.*, V, 4. — Plutarque, *Pelopon.*, 16.

* **DÉMOSTHÈNE** (Jean), poète latin moderne, né à Gand, en 1502, mort à Lyon, en 1528. Il était religieux du mont Carmel. On a de lui : *Christumachia*; Gand, in-4° sans indication de date. C'est un poème en acrostiches sur la passion de Christ. On peut regretter que Démophile

l'ait consacré à un usage aussi puéril des talents poétiques assez remarquables; — *Fornas chaldaica, Israelitica catachesis, Laudes lucis, Erotema religionis, Carmen de Flaudria, Ode in Christi Domini natalem, de Virgine beata, Epigrammatum liber*. Tous ces opusculs poétiques furent publiés à Lyon, 1527.

Fabrieus, *Bibliotheca media et infima Latinitatis*. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*.

DÉMOSTHÈNE (Δημοσθένης), l'un des meilleurs généraux athéniens pendant la guerre du Péloponnèse. En 425 avant notre ère il se trouvait à la tête de l'armée combinée des Athéniens, des Messéniens de Naupacte et des autres alliés de la république. Il voulut s'emparer de l'Étolie, de l'Ambracie et de la Leucadie; mais le manque d'union entre les alliés fit échouer cette expédition, et Démosthène éprouva même un véritable désastre en Étolie. Il répara cet échec par le courage et l'habileté qu'il déploya dans la guerre de Naupacte, où il avait été obligé de se retirer. Il put alors repasser sans difficulté dans la ville d'Athènes. Peu après il s'embarqua avec une armée composée en partie de Messéniens, et se rendit sur le rivage de Pylos, rebelle à la ville, ruinée par la guerre, et en même temps insubordonnée. Les Lacédémoniens, voyant leurs forces vinrent l'y attaquer par terre; il résista avec une habileté consommée contre les forces supérieures. L'ennemi, voyant qu'il ne pouvait obtenir une retraite honteuse; et le hâtant de demander une somme d'argent, il livra aux Athéniens comme otage soixante vaisseaux qui devaient servir à négocier les négociations. Démosthène retourna à sa patrie les moyens de continuer la guerre avec avantage; mais le fougueux caractère de Démosthène, dont l'influence était alors dominante à Athènes, rendit impossible le rétablissement de la paix. Les hostilités recommencèrent. Démosthène garda pas moins les vaisseaux ennemis, et les hostilités recommencèrent. Démosthène à Pylos un grand nombre de Messéniens, mais d'une haine implacable contre les Spartiates, leur causèrent pendant le cours de la guerre de plus grands préjudices, par leurs cruautés et leurs invasions. Le général athénien obtint de nouveaux triomphes, et se rendit maître du Péloponnèse, et rendit tout à fait insubordonnée la ville d'Égine. Il se porta ensuite à la tête de son armée contre les ennemis. Il se porta le port le plus important des îles de la mer Égée; fut moins heureux en Bœotie. Ses tentatives politiques qui divisaient le parti des habitants les uns des autres, Chéronée, de Siphie et d'Orchoe, furent une déception qui devait mettre entre les deux parties orientale de la Bœotie, et par là même de la Grèce, le parer de Delium, et se trouvait encore cette ville, lorsqu'il se vit attaqué par les Thébains, qui mirent son armée en déroute, et le combattirent acharné. Peu après une trêve fut conclue entre Sparte et Athènes.

ut envoyé en Sicile au secours de nait de subir une défaite par l'insuccès de ses collègues, Euthydème et Mémosthène abonda sur les côtes de soixante-troize vaisseaux portant le débarquement. Nicias se donna une prudence extrême, qui lui fut la préjudiciable. Démosthène, au contraire, d'un caractère hardi et impétueux, se proposa de marcher immédiatement à l'ennemi. Le conseil des généraux opinant la nuit suivante il attaqua le fort le culbuta d'abord trois divisions ennemies campées, mais s'étant aperçu des détours des fortifications avançant à coup arrêté par un bataillon ayant avoir affaire à l'armée ennemie, les Athéniens tournèrent le fort attaqué par leur arrière-garde, et pas reconquis. Le général lacédémonien tomba ensuite sur eux à l'improvise la défaite fut complète, et Démosthène et la grande partie de ses soldats. On dans l'automne; des maladies ou maient les faibles restes de l'armée à songer à quitter la Sicile. On se prépara à l'embarquement, lorsqu'une épidémie vint effrayer le trop superstitieux peuple de partir avant la fin du mois.

La perte totale de l'armée et de ses équipages simultanément, furent la ruine de l'une et l'autre. Ce fut ainsi, que de Ciceron, que la marine, l'empire d'Athènes, vint faire naufrage au port de Syracuse. La retraite par mer était impossible; il fallut songer à se défendre jusqu'à un port où on pût recevoir des renforts ou une nouvelle flotte. Mais les Athéniens se mirent en mouvement, coupés de tous côtes par des ennemis, s'étant égarés dans les montagnes, l'arrière-garde, fut enveloppée par le Polyxène, au sud de Syracuse, et avec un courage héroïque, une résistance impossible, il se défendit jusqu'à ce qu'il ne se tenait plus debout. Il fut prouva bientôt le même sort. On assurait que ces deux généraux furent tués par les Syracusains. Timée qu'ils se donnerent la mort dans le fort, et le sort qui leur était

A. BONNIAT.

b. V, VI, et VII. Plutarque, *Alcibiade*.

1. Le plus grand des orateurs, d'après la tribu Pandionide, la 4^e année de la 98^e olymp.

On remarque le rapport de l'âge de Démosthène à l'âge de son père, qui est de 35 ans. On voit ainsi comment la cause démocratique a été représentée.

On voit aussi, d'après l'âge de son père, que son père était âgé de 35 ans.

olymp. (1) (385 avant J.-C.), sous l'archontat de Dexithée, mort à Calaurie, le 16 du mois de pyanepsion, la 3^e année de la 114^e olymp. (10 novembre (2) 322 avant J.-C.). Le père de Démosthène laissa en mourant une veuve, Cléobulé, fille de Gylon, et deux enfants, Démosthène, qui avait alors sept ans, et une fille, qui n'en avait que cinq. Dans les derniers moments de sa vie, il confia la garde de sa femme et de ses enfants ainsi que la gestion de sa fortune, consistant en un capital et en une vaste fabrique d'épées, à trois tuteurs : Aphobus, fils de sa sœur; Demophon, fils de son frère; et Thérippide, son ami d'enfance, à condition que le premier épouserait sa veuve avec un douaire de 80 mines (7,414 f.); que le second épouserait sa fille quand elle serait nubile, et recevrait une dot de deux talents (11,122); Thérippide devait toucher l'intérêt d'un capital de 70 mines (6,488 f.) jusqu'à ce que Démosthène passât dans la classe des hommes faits (*ἐκπαγιάς εἰς ἄνδρας*), admission qui avait lieu à l'âge de dix-huit ans. Les deux premiers tuteurs ne se souvinrent pas aux prescriptions du testament, et tous trois, en dépit des remontrances de la famille, s'entendirent pour dissiper ou pour s'approprier la plus grande partie de l'héritage, qui s'élevait à plus de 14 talents (77,853 f.), et qu'une sage administration aurait pu doubler pendant la minorité de Démosthène. Lorsque celui-ci atteignit l'âge viril, il ne restait plus que 70 mines (6,488 f.), c'est-à-dire le douzième de la propriété laissée par son père. La honteuse conduite de ses tuteurs exerça certainement une grande influence sur le jeune Démosthène; elle développa en lui ce sentiment passionné du juste et de l'injuste qui caractérisa toute sa vie; elle lui apprit à ne pas compter sur la protection des autres et à chercher son secours en lui-même; elle fortifia l'indépendance et la vigueur naturelle de son âme, en le mettant de bonne heure en lutte contre ceux qui l'entouraient; enfin, elle dirigea toute l'activité de son esprit vers l'art oratoire, seul moyen qui lui restât de se faire rendre justice.

De ce que Démosthène fut dans son enfance en butte aux malversations de ses tuteurs, il ne faut pas conclure qu'il ne reçut aucune espèce d'éducation. Lui-même, dans le discours *Sur la Couronne*, se vante d'avoir fréquenté les meil-

1. Touchant l'année de la naissance de Démosthène, les renseignements fournis par les anciens sont fort contradictoires. D'après d'Hallarnesse le fait naître dans l'année qui précède la 100^e olympique, c'est-à-dire la 5^e année de la 98^e olymp. (385 avant J.-C.). Suivant Aulu-Gelle, Démosthène était dans sa vingt-septième année lorsqu'il composa ses discours contre Androtion et Timocrate, lesquels appartiennent à l'an 358; ainsi la naissance du grand orateur tomberait en 385 ou en 386, cette dernière date a été adoptée par Clinton. D'après les *Fêtes des dix tribus*, Démosthène naquit sous l'archontat de Dexithée, c'est-à-dire en 385. Nous nous arrêtons à ce témoignage avec les historiens et les critiques les plus récents, Reisker, E. K. Westermann, Thirlwall et autres.

2. Nous suivons les calculs généralement admis. M. Varnal place le mort de Démosthène au 10 octobre.

leures écoles. D'après les *Vies des dix Orateurs*, il eut pour maîtres Isocrate, Platon, Isée. Il se peut que Démosthène connut et admira Platon, mais rien ne prouve qu'il suivit ses leçons ; rien surtout n'autorise à transformer, comme l'ont fait certains critiques, le grand orateur en philosophe platonicien. Son éducation oratoire par Isocrate était déjà un point en litige parmi les anciens. Selon quelques-uns, Démosthène n'aurait pas reçu les leçons du rhéteur, mais aurait étudié dans ses livres. Cette assertion même est très-hasardée. Les œuvres de Démosthène et celles d'Isocrate n'offrent aucune analogie. D'ailleurs le premier, dans son discours *Contre Lacritus*, parle avec mépris de l'école du second, et fait assez entendre qu'il n'en sortait pas. Isée passait pour être particulièrement versé dans les lois relatives aux successions ; Démosthène, désireux de connaître avant tout cette matière, dut naturellement s'adresser à lui. Les discours *Contre Aphobus* et *Onetor*, premiers essais de Démosthène, sont si bien dans la manière d'Isée, qu'on peut les regarder comme inspirés et peut-être en partie composés par celui-ci. Aux leçons de ce maître habile Démosthène joignit l'étude des grands auteurs attiques ; il s'efforça surtout, si on en croit Denys d'Halicarnasse, de s'approprier certaines qualités éminentes de Thucydide, « la vivacité, le nerf, la véhémence, ce ton mordant et austère, ce sublime qui remue le cœur ». Lucien, renchérissant sur Denys d'Halicarnasse, prétend que Démosthène s'imposa la tâche, aussi fastidieuse qu'inutile, de copier huit fois le livre de Thucydide. Zosime va plus loin encore. D'après un bruit qui courait de son temps, dit-il, l'*Histoire de la Guerre du Péloponnèse* ayant péri dans un incendie, Démosthène en aurait fait faire de nouvelles copies en la dictant de mémoire. De pareilles anecdotes méritent peu qu'on en tienne compte. Fant-il prendre plus au sérieux le fait suivant, rapporté par Plutarque ? D'après cet historien, Démosthène encore enfant eut pour la première fois le sentiment de sa vocation oratoire en entendant parler Callistrate dans l'affaire de l'île d'Orope. « Le socès de Callistrate fut prodigieux, dit-il ; Démosthène envia une telle gloire, quand il vit l'orateur reconduit en pompe par la foule, qui l'élevait au ciel ; mais il admira plus encore l'empire de l'éloquence, faite pour tout soumettre et pour tout captiver. Aussi, renonçant aux autres études et aux occupations de l'enfance (τὰς καθ'ἡμέραν ἀσχολίας), il s'exerça par des efforts assidus à composer des discours, dans la pensée que lui aussi compterait parmi les orateurs. » Cette anecdote n'aurait rien d'in vraisemblable, si elle n'était contredite par la chronologie. Les débats au sujet de l'île d'Orope eurent lieu en 366. A cette époque Démosthène, déjà admis dans la classe des hommes, étudiait depuis plusieurs années l'art oratoire, pour s'en faire une arme contre ses tuteurs.

Aussitôt après avoir atteint sa majorité, Dé-

mosthène assigna en reddition de tutelle Aphobus, Démophon et Ceux-ci trouvèrent des déclinatoires des remises, et traînèrent l'affaire pendant plus de deux ans, malgré d'arbitrales favorables au plaignant. Sous l'archontat de Timocrate, Démocrate plaigna contre Aphobus au tribunal, se réservant le droit d'interjurer les actions contre Démophon. Aphobus fut condamné à payer (55,609 f.) à Démosthène, et celui-ci possession d'une partie de ses biens nouvelles chicanes de son adversaire incidents aussi bien qu'à l'accusé se rapportent les trois discours et les deux contre Onetor. Dans ces essais on remarque déjà les traits de l'éloquence de Démosthène, son vigueur d'argumentation, gravité et remarque surtout, en quelques lignes engagement que le jeune orateur le peuple : « Vous ne savez pas ce que je puis être pour l'État ; mais je ne lui serai pas moins utile qu'un autre ».

La victoire que Démosthène venait de porter était d'autant plus glorieuse à lutter non-seulement contre les Aphobus, mais aussi contre l'insuffisance de ses propres moyens physiques. Très-pleine, ayant la langue embarrassée, courte, il remédia à ses défauts par le travail le plus obstiné. « Voici, dit-il, le traitement qu'il y appliqua, comme de Phalère prétend l'avoir appris de lui-même, déjà vieux. Sa langue en gavait : il lui rendit violemment la langue se mettant de petits cailloux dans la bouche en prononçant ainsi des tirades exercant sa voix, il montait d'une voix sur des lieux escarpés, récitant, d'une haleine des morceaux de prose. Debout devant un grand miroir, il avait chez lui les harangues qu'il devait prononcer. Quelqu'un étant venu le cause, lui raconta qu'il avait été l'élève de Démocrate, on ne t'a rien dit là. » Le plaignant alors, reprenant : « Quoi, Démosthène ! s'écria-t-il, fait ! — Oh ! maintenant, répliqua-t-il, reconnais les accents d'un homme tant il était convaincu que le travail contribuait puissamment à la perfection de sa déclamation plaisait à merveille mais les gens élégants (et y compris ceux que son action manquait de noblesse, et de ce nombre était Démétrius). Les biographes et les rhéteurs ont coupé brodé sur ce thème qui prêtres, mais le fait, tel que le racontent les biographes, d'après Démosthène est incontestable.

le speaker trouva bientôt l'occasion contre un redoutable adversaire le avait perfectionné par ses efforts persévérants, citoyen riche, puissant et avait été mis au procès de Démosthène ses tuteurs; de là une inimitié, une par des dissentiments politiques. frère Thémistocle, sous prétexte d'un même pour l'armement d'un navire, dans la maison de Démosthène en parties, et en présence de sa mère sur les faces de ses injures les l'avaient. Démosthène intenta à Midias pour paroles injurieuses. Celui-ci ne par défaut; et comme il ne payait même lui fit en 363 un procès pour l'avaient (ἐπὶ ἀδικίᾳ) (1). Midias trouva cette poursuite pendant huit ans, s'était pas encore jugé en 354, lors- qu'un exemple d'un grave incident ou nouveau procès. Démosthène s'était pendant pour remplir les fonctions d'avaient avoir tenté par les plus indigne de l'empêcher de remplir convenable charge, Midias le frappa au visage: la fête des grandes Dionysiaques, où il marchait à la tête du chœur. Démosthène intenta une plainte (ἀποβολή) contre, qui déclara Midias coupable. Démosthène ne pouvait pas en rester là. Le suffrage devait qu'un précédent favorable aux d'avaient devant prononcer en dernier l'avaient même une amende de 1,000 (1000 £) contre celui qui ayant intenté ne ne la soutenait pas jusqu'au bout. Le procès n'eut pas lieu, et Démosthène l'avaient pas la vigoureux discours composé contre Midias, et que nous ne. Echine reproche à Démosthène de sa plainte moyennant 30 mines d'avaient ce désistement comme un l'avaient. Ptolémée a reproduit cette im- l'avaient calomnieuse, d'un ennemi po- l'avaient, s'il accepta cette somme, l'avaient comme un dédommagement l'avaient une preuve que Midias se l'avaient coupable; mais il est plus probable de sa plainte, ce ne fut pas à prix l'avaient par prudence et pour ne pas en- l'avaient intégrale contre le parti redouta- l'avaient le chef. Enfin, son désiste- l'avaient problématique. Midias, si intri- l'avaient par sa fortune, son éloquence, l'avaient à l'armée et dans l'admini- l'avaient de ses juges des délais l'avaient fut assoupie, en dépit de l'avaient être de son aven tacite. l'avaient digne de lui réclamait toute l'avaient. Il avait déjà débuté dans

la carrière politique par ses discours contre Aristocrate en 356, contre la loi de Leptine et contre Androtion en 356. L'estime générale dont il jouis- sait dès lors était telle que, malgré tout le crédit de Midias, il fut confirmé en 354 dans la dignité de membre du conseil (βουλευτής) qu'il avait obtenue par le sort, et que l'année suivante il conduisit, en qualité d'archithéoros, la théorie envoyée selon l'usage aux jeux de Jupiter Né- méen. Son active participation aux affaires pu- bliques est attestée par les discours qu'il com- posa à cette époque. En 354 il s'opposa à l'ex- pédition projetée contre l'île d'Éubée, et il y prit part sous les ordres de Phocion. La même année il prononça un discours *Sur les classes des armateurs* (ἐπὶ οὐρανοῦ), dans lequel il dis- suada les Athéniens de leur folle idée d'entre- prendre une guerre contre la Perse. Le jeune orateur, qui était déjà un homme d'État, redou- tait pour sa patrie la puissance croissante de la Macédoine, et il ne voulait pas que les Athé- niens usassent leurs forces dans une lutte sans opportunité et sans résultats possibles. Son génie politique se révèle plus clairement encore dans le discours *Pour les Mégalo-politains*, prononcé en 353. Les Spartiates voulaient reconquérir Mé- galopolis, leur ancienne vassale émancipée par les Thébains, réclamaient les secours d'Athènes. Dé- mosthène s'éleva contre cette demande. « La tâche de l'orateur, dit le scolaste, présentait de graves difficultés : il parlait pour des Grecs qui, dans une guerre encore récente, avaient combattu contre Athènes; il s'opposait aux La- cédémoniens, alliés de cette république. Au re- proche d'inconséquence, au mauvais renom qu'il allait peut-être attirer sur sa patrie, se joignait le double danger de protéger des alliés de Thèbes, et de s'aliéner les Spartiates, dont les Athéniens allaient avoir bientôt besoin pour reprendre Orope sur les Thébains. Malgré ces difficultés, Démos- thène combine si bien son plan qu'il ménage La- cédémone, rapproche les Arcadiens de la répu- blique d'Athènes, et ne fortifie pas les Thébains, tout en soutenant leurs alliés. La question seule de la protection d'Athènes sur l'Arcadie était déjà très-épineuse. Que fait l'orateur? Il arrête Lacédémone, en ne lui permettant pas de s'a- grandir aux dépens de ses voisins; il arrête Thèbes, en attirant ses alliés vers Athènes. S'il embrasse la cause de Mégalaopolis, ce n'est point en haine de Sparte; s'il résiste à cette dernière ville, ce n'est point en accumulant contre elle les reproches. Au-dessus de ces intérêts secondaires, Démosthène place l'in- térêt de sa patrie : fidèle à son système, il ne plaide véritablement que la cause d'Athènes. » Toute la pensée de ce remarquable discours se résume dans les lignes qui le terminent : « De toutes les manières, il importe de ne pas aban- donner les Arcadiens et de ne pas laisser croire qu'ils doivent leur délivrance à eux-mêmes ou à d'autres qu'à nous. Pour moi, j'ai parlé sans

(1) L'avaient d'un objet injustement l'avaient et du droit romain, l'avaient français.

affection, sans haine personnelle pour aucun des deux peuples. J'ai consulté votre intérêt. Ne sacrifiez pas les Mégalo-politains, ne laissez jamais le faible à la merci du puissant. » Nous avons insisté sur ce discours, parce qu'il fut la première manifestation éclatante de la politique de Démosthène : Athènes, selon lui, devait se placer au-dessus des mesquines rivalités qui divisaient les villes helléniques, et devenir ainsi la protectrice des États faibles. La même politique sage et élevée lui inspira le discours sur la liberté des Rhodiens (351). Ceux-ci ne s'étaient soustraits à la suzeraineté d'Athènes que pour tomber sous le joug d'un gouvernement oligarchique et sous la domination de la veuve de Mausole, l'habile et ambitieuse Artémise, reine de Carie. Ils venaient maintenant réclamer le secours de leurs anciens suzerains. Athènes, pour punir des vassaux ingrats et rebelles, n'avait qu'à les abandonner à eux-mêmes. Cette politique dictée par la rancune sembla petite à Démosthène; il soutint qu'il était de l'honneur et de l'intérêt d'Athènes d'accorder le secours demandé; qu'elle ne pouvait sans honte et sans péril laisser partout autour d'elle la liberté périr sous les coups de l'oligarchie. « Je m'étonne, dit-il, qu'aucun de vous ne considère que si Chios, Mitylène, Rhodes et presque toute la Grèce se courbent sous le joug, notre propre gouvernement est en péril, et que si tous les peuples subissent cette constitution, il n'est pas possible qu'ils laissent chez nous la démocratie. Les oppresseurs savent que la liberté n'a plus d'autres soutiens que vous, et vous êtes pour eux une menace perpétuelle, qu'ils voudront supprimer. D'ordinaire les hommes qui combattent l'injustice doivent être regardés seulement comme les ennemis de ceux à qui ils ont fait du tort; mais les hommes qui renversent le gouvernement libre de leur pays pour y substituer l'oligarchie sont à mon avis les ennemis communs de tous les amis de la liberté. D'ailleurs, Athéniens, il est juste que vous, peuple libre, vous éprouviez pour tout peuple malheureux le même sentiment que vous voudriez lui inspirer si, ce qu'aux dieux ne plaise, son sort devenait le nôtre. Vainement dira-t-on que les Rhodiens méritent leur infortune. Le moment est mal choisi pour nous réjouir de leurs maux. Il faut dans la prospérité montrer une grande bienveillance aux malheureux, puisque l'avenir est voilé pour tous les hommes. » On ne sait quel fut le succès de ces éloquentes paroles; on croit même que les Athéniens, préoccupés de leur guerre contre la Macédoine, ne purent donner aux Rhodiens un secours efficace et que l'oligarchie se perpétua dans cette île.

L'année précédente avait vu commencer une lutte qui ne devait finir qu'avec la vie de Démosthène. Cet orateur prononça en 349 son premier discours contre Philippe. Dès 359 le roi de Macédoine avait empiété sur les possessions

d'Athènes dans le nord de la mer Égée, en s'emparant d'Amphipolis, de Pydna, de Potidée et de Méthone; puis, pour dissiper les alarmes des Athéniens, dont il redoutait la puissance, il leur avait prodigué les promesses, et n'avait pas poussé plus loin ses conquêtes en Thrace. Tandis que les Athéniens réparaient leurs forces, épuisées par la révolte de leurs alliés, Philippe profita de la guerre sacrée pour s'immiscer dans les affaires de la Grèce. Sous prétexte de porter un dernier coup aux Phocéens, il essaya de franchir les Thermopyles, en 353; mais il fut repoussé par le général athénien Nausiclés. Pour faire oublier cette tentative malheureuse et les craintes qu'elle avait excitées, le rusé monarque s'ensevelit pendant plus de deux ans à Pella, sa capitale, ne se montrant occupé que de plaisirs. On le voyait entouré de peintres, de sculpteurs, d'architectes, de comédiens, de bouffons, d'hommes perdus de débauche; on ne parlait plus que de ses vices. Démosthène ne devina pas seul que derrière cette inaction hypocrite se cachait une ambition formidable; mais seul il osa le dire hautement à la tribune, seul il montra les dangers de la situation et en indiqua les remèdes. La première *Philippique* (352) n'a pas d'autre but. L'orateur presse ses concitoyens de mettre résolument la main à l'œuvre, de ne plus perdre le temps en lamentations sur le passé et en hypothèses sur l'avenir, mais de s'immédiatement la guerre en Macédoine, si veulent pas avoir à la repousser aux portes d'Athènes. Il marque avec la plus grande précision le nombre de soldats et de vaisseaux nécessaires à cette expédition, ainsi que les moyens de se procurer aux frais de la guerre. Enfin, il n'épargne pas à ceux qui l'écoutent les paroles sévères et prophétiques menaçantes. « Pour vous, Athéniens, bien que vous possédiez la plus imposante de la Grèce en grosse infanterie, en cavalerie, en chars, n'avez jamais jusqu'à ce jour, tout en étant tant beaucoup, tiré profit d'aucun de ces avantages. Votre manière de combattre semble tout à fait au pugilat des barbares; d'eux est-il frappé, il ne pense qu'à se venir de recevoir; le frappe-t-on ailleurs, porte aussitôt la main; mais parer les coups porter à son tour, il ne le sait et n'en a pas l'habitude. Ainsi de vous: apprenez-vous à combattre dans la Chersonèse, décret pour la Chersonèse; aux Thermopyles, décret pour les Thermopyles; sur quelque autre point, courez, vous montez, vous descendez, vous suivez, vous manœuvrez sous ses yeux, n'arrêtant vous-mêmes aucune mesure importante, ne prévoyant absolument rien pendant la nouvelle du désastre d'hier ou d'aujourd'hui. Autrefois, peut-être, vous n'impunément vous conduiriez ainsi; mais l'approche, et exige une autre manière de combattre. »

Si tant d'éloquence et de raison n'avaient

s'en prendre à l'orateur, mais à la chose. Les républiques grecques, en proie à une irréversible dissolution intérieure, ne pouvaient plus se soutenir mutuellement lorsqu'elles ne se trouvaient pas en proie à un trouble et de désorganisation, les avaient ressaisi une ombre de leur unité. Ils songeaient à la reconstitution hellénique, dont ils avaient connu au temps de Cimon et d'Alcibiade les protecteurs. Démosthène ne les poussait vers ce but élevé; mais il leur aurait fallu une suite d'efforts des descendants des vainqueurs de Xerxès n'étaient plus capables. Les discussions de la place publique, les revenus de l'État en fêtes et en pompes théâtrales, ils se redonnaient et à demi aux fatigues et à demi à la guerre; ils opposaient aux soldats de Philippe des mercenaires mal payés, mal commandés et toujours vaincus. Se laissant abattre par la guerre, ils achetaient la paix; mais ils ne concevaient des projets et formaient des plans de campagne.

Il ne se résignait ni aux humiliations ni aux sacrifices de la guerre; ils ne le faisaient que dans des temps opportuns et dans des moments de l'autre. Dans des moments de découragement et d'ardeur, il tour à tour pour chacun des deux partis disputait l'influence à Athènes. Il était la prépondérance de la Macédoine, un fait accompli, pensait qu'il ne pouvait que volontairement, de peur d'être humilié; il demandait en même temps un sacrifice politique, au lieu d'être le sacrifice, devint le privilège d'un petit parti oligarchique, dont Philippe fut le chef intégral et dont Eschine fut le chef éloquent et venal. Le parti démocratique de Démosthène dirigea pendant trente ans le peuple conservé avec les traditions patriotiques, au lieu d'être le sacrifice, devint le privilège d'un petit parti oligarchique, dont Philippe fut le chef intégral et dont Eschine fut le chef éloquent et venal.

Le parti démocratique de Démosthène dirigea pendant trente ans le peuple conservé avec les traditions patriotiques, au lieu d'être le sacrifice, devint le privilège d'un petit parti oligarchique, dont Philippe fut le chef intégral et dont Eschine fut le chef éloquent et venal. Le parti démocratique de Démosthène dirigea pendant trente ans le peuple conservé avec les traditions patriotiques, au lieu d'être le sacrifice, devint le privilège d'un petit parti oligarchique, dont Philippe fut le chef intégral et dont Eschine fut le chef éloquent et venal.

Le parti démocratique de Démosthène dirigea pendant trente ans le peuple conservé avec les traditions patriotiques, au lieu d'être le sacrifice, devint le privilège d'un petit parti oligarchique, dont Philippe fut le chef intégral et dont Eschine fut le chef éloquent et venal.

réparer sa défaite des Thermopyles et préparer de nouvelles conquêtes. En 349 il attaqua Olynthe. Cette ville, naguère ennemie d'Athènes, était maintenant son unique point d'appui dans le nord. Sollicité par les Olynthiens, qui leur envoyèrent trois ambassades, instantanément pressés par Démosthène, qui prononça à ce sujet les trois discours connus sous le nom d'*Olynthiennes*, les Athéniens firent partir des troupes pour secourir la place assiégée. Ces troupes, composées de mercenaires, furent battues, et Olynthe, livrée par ses propres magistrats, tomba au pouvoir de Philippe, en 348.

Le roi de Macédoine faisait toujours marcher de pair la guerre et les négociations. Désirant pour le moment ne plus avoir les Athéniens contre lui, il exprima pendant le siège d'Olynthe le désir de faire avec eux la paix et même une alliance. Après la prise de la ville, il renouvela ses offres pacifiques; en conséquence le peuple, sur la proposition de Philocrate, lui envoya une ambassade, dont Démosthène et Eschine firent partie. On ne connaît pas l'objet précis des négociations; elles portèrent probablement sur les Phocéens et les Thébains, alors engagés dans une guerre d'extermination. Les Athéniens, alliés des premiers, demandèrent sans doute qu'ils fussent compris dans le traité de paix et d'alliance. C'était plus que Philippe ne pouvait accorder, car il avait déjà résolu la ruine des Phocéens; cependant, il dut tranquilliser les ambassadeurs athéniens par des promesses, tout en leur faisant entendre que ses rapports avec Thèbes et la Thessalie ne lui permettaient pas de se déclarer publiquement en faveur des Phocéens. Au retour de Démosthène et de ses collègues, la paix, discutée dans deux assemblées du peuple, fut votée, sanctionnée et jurée en présence des ambassadeurs de Philippe. Eschine reprocha depuis à Démosthène d'avoir tellement pressé la conclusion du traité de paix, que les Athéniens n'attendent même pas l'arrivée de leurs alliés, invités à prendre part aux délibérations. Il semble étrange que le chef du parti de la guerre ait été en cette occasion le plus ardent promoteur de la paix; rien cependant n'est plus explicable que cette apparente contradiction. Dans la pensée de Démosthène il y avait quelque chose de pis que de prendre un mauvais parti, c'était de n'en pas prendre du tout. Il eût mieux valu continuer la guerre; mais puisqu'on était résolu à la paix, il fallait la faire immédiatement. C'était le seul moyen d'arrêter les conquêtes de Philippe dans la Chersonèse de Thrace. Chaque jour de retard coûtait une portion de territoire aux Athéniens ou à leurs alliés. Pour mettre un terme aux empiètements de Philippe, il fallait que celui-ci fût le plus tôt possible mis en demeure de jurer le traité. Ici se manifestèrent la trahison et la vénalité d'Eschine et de son parti. Comme il se trouvait dans la nouvelle ambassade en-

Il en apparence une question de réalité une question de dignité, conseilla aux Athéniens de rester inférieurs (1).
 crimes et d'autres actes pareils les yeux aux Athéniens, et les mesures de vigueur, en dépit parti macédonien. L'intervention ne les affaires de la Chersonèse historique diversion de la part du Diophtie, qui ravagea la Thrace l'impuissance de se venger par roi de Macédoine écrivit aux 42, et accusa leur général d'une nie de la paix. Les orateurs du se déchaînèrent contre Dio- dirent qu'il fut sévèrement puni. dit, dans le discours Sur que La Harpe regarde comme s *Philippiques*. « L'orateur, dit la défense sur deux moyens : de Diophtie n'a rien d'injuste. qui a commis les premières hos- la paix par ses tentatives sur la) qui dépend d'Athènes. 2° Il aux intérêts de la république et de leucier cette ar- arrêtée Philippe à l'entrée de. Enfin, l'orateur exhorte les guerre, et accuse avec énergie outrager la justice, la foi des sourdement Athènes et la même année Démosthène parla pour convaincre les Athéniens de la guerre. On ne connaît pas qui donna lieu à cette troisième Comme le remarque Libanius, pas encore rompu officielle- si la violait chaque jour par tensions. Un grave événement en soi fausse. En 341 Philippe de Périnthe pour attaquer By- avait déjà dans l'antiquité l'im- qu'elle conserve encore au- sa s'en emparant conquérir misme militaire et maritime; il commerce de la mer Noire, d'où Athènes tirait presque les Athéniens ne pouvaient même laisser s'accomplir ; sur les instances de Démos- à cette occasion sa qua- de s'en aller partir immédiate- de. Phocion, qui en reçut le roi de Macédoine à et celui de Byzance, de ses conquêtes dans la encore une fois les Ma-

cédoniens loin des côtes de l'Éllespont (1^{re} année de la 110^e olympiade, 340 avant J.-C.). Bien que la paix fût rompue de fait, la guerre n'était pas encore déclarée. Phocion accourut à Athènes pour empêcher une rupture définitive ; mais la vigoureuse concision de sa parole et l'autorité que lui donnaient ses récentes victoires ne purent rien contre l'éloquence de Démosthène, qui dans son *Discours sur la lettre de Philippe*, résumant tous les torts du roi de Macédoine, exposant les vices, l'ambition, et les qualités éminentes qui rendaient ce prince le plus redoutable ennemi de la confédération hellénique, rappelant en même temps aux Athéniens leurs devoirs envers eux-mêmes et envers le reste de la Grèce, fit déclarer la guerre et voter les mesures propres à la pousser avec la dernière vigueur.

Philippe ne répondit pas d'abord à cette déclaration de guerre. Il savait que la fongue athénienne, irrésistible dans son premier élan, ne tarderait pas à s'user d'elle-même et en ne lui résistait pas de front. Il feignit donc de renoncer à ses projets sur la Grèce, et entreprit une expédition contre les Scythes ; mais tandis qu'il s'enfonçait dans les régions les plus inexploitées de la Thrace, Eschine lui préparait une occasion de se mêler encore une fois des affaires de la Grèce. Au printemps de 340, cet orateur, qui assistait à l'assemblée des amphictyons en qualité de pylagore, rendit un décret contre les Locriens d'Amphissa, accusés d'avoir occupé une terre consacrée à Apollon. Les Amphissiens ne se soumirent pas au décret, et les amphictyons convoquèrent une assemblée extraordinaire pour délibérer sur le châtement des sacrilèges. Démosthène prévint les conséquences funestes d'une nouvelle guerre sacrée. Il persuada aux Athéniens de ne pas envoyer de députés à l'assemblée extraordinaire et de protester par leur absence contre les mesures qui pourraient être prises. Les amphictyons n'en votèrent pas moins la guerre contre Amphissa, et en confièrent la direction à l'Arcadien Cottyphus. Celui-ci, soit faute d'énergie, soit à dessein, ne fit rien d'important. Les amphictyons à leur prochaine session, en 339, lui enlevèrent le commandement, et nommèrent Philippe général en chef des forces fédérales, avec mission de châtier les Locriens d'Amphissa ainsi que les États helléniques qui prendraient leur défense. Le roi de Macédoine fit usage de ce décret avec son activité ordinaire, et envahit le territoire d'Amphissa, tandis que Démosthène mettait tout en œuvre pour arrêter cette marche menaçante. Si Philippe avait la majorité dans le conseil amphictyonique, les États qui composaient la minorité, quoique inférieurs en nombre, étaient supérieurs en puissance. Leurs forces réunies pouvaient ressaisir l'hégémonie, qu'une majorité vénale et intimidée venait de livrer au roi de Macédoine. Ce fut à amener cette union que Dé-

Un discours prononcé en 348.
 dans les œuvres de Démosthène,
 comme le croit Libanius et
 d'autres.

mothène consacra toutes les ressources de son génie politique et de son merveilleux talent oratoire. « Ambassadeur près des villes de la Grèce, dit Plutarque, il les aiguillonna si vivement par ses discours, qu'elles se ligèrent presque toutes contre Philippe, rassemblèrent quinze mille hommes d'infanterie et deux mille cavaliers, sans compter les milices de chaque ville, et fournirent avec empressement des contributions pour l'entretien et la solde des mercenaires. La Grèce était ainsi soulevée et dans l'attente : après que les villes de l'Eubée et de l'Achaïe, Corinthe, Mégare, Leucade, Corcyre, se furent confédérées, il restait à Démosthène la tâche la plus pénible, celle d'attirer Thèbes dans cette alliance. Voisins de l'Attique, les Thébains avaient des troupes exercées, et leur réputation militaire effaçait alors celle des autres Hellènes. Il n'était pas facile de les détacher de Philippe, qui leur avait rendu de si grands services dans la guerre de Phocide, ni de les rapprocher des Athéniens, avec lesquels ils guerroyaient sans cesse pour des questions de frontières. Mais Philippe, enfilé d'un succès obtenu près d'Amphissa, entre soudain dans l'Élatée, et s'empare de la Phocide. Parmi les Athéniens, consternés, nul n'ose monter à la tribune, nul ne sait quel avis ouvrir ; le silence et l'anxiété règnent dans l'assemblée. Seul alors, Démosthène se présente : il conseille de solliciter opiniâtrément les Thébains ; et quand il a, selon sa coutume, relevé par l'espoir les courages abattus, il part pour Thèbes avec quelques autres ambassadeurs Athéniens. Philippe y députa pour leur résister les Macédoniens Amyntas et Cléarque, avec Daochus le Thessalien et Thrasydée. Les Thébains ne se dissimulaient pas le parti qui leur était le plus utile ; chacun d'eux avait devant les yeux les maux causés par la guerre de Phocide, et leurs plaies saignaient encore. Mais, suivant l'expression de Théopompe, l'orateur, de son souffle puissant, alluma dans tous les cœurs le noble amour de la gloire, et répandit sur toutes les autres considérations de si épaisses ténèbres, que les Thébains, rejetant crainte, prudence, reconnaissance même, embrassèrent avec enthousiasme la cause de la justice et de la liberté. Cette œuvre de l'éloquence parut si éclatante, si prodigieuse, que Philippe envoya sur-le-champ des députés demander la paix, et que la Grèce entière se dressa soulevée vers l'avenir. Les chefs de la Béotie, aussi bien que les généraux athéniens vivaient les ordres de Démosthène, devenu à Thèbes non moins que dans Athènes l'âme de toutes les assemblées populaires ; également cher aux deux villes, il exerçait sur l'une et sur l'autre non pas une autorité injuste et indigne, comme l'a dit Théopompe, mais l'influence la plus légitime. » L'espoir que le grand orateur fondait sur l'union des Grecs ne se réalisa pas. Les alliés furent complètement défaits

à Chéronée, le 7 de métagitnion la 110^e olympiade (3 août 338) ; il assista à cette funeste journée plutôt d'État que comme guerrier ; il n'avait aucun commandement pas vraisemblable qu'il servît simple soldat. On ne voit pas les alliés étaient en pleine déroute sur le champ de bataille pour prendre par les ennemis, au d'Athènes. La captivité ou la thène, voilà en effet ce que de sans de la Macédoine et de l'crut pas devoir leur donner et, accourant à Athènes, il y une résistance désespérée. Le cette énergie qu'aucun désastre, le chargea de régler la troupes sur les remparts, de la destruction des retranchements et approvisionnements. En quelque d'activité, et en y consacrant fortune, Démosthène mit la ville de défense, que Philippe ren l'emporter de vive force ou poser des conditions humiliantes traitait les Thébains fort durs les prisonniers athéniens sans coria à la république une paix.

Bien que la conduite de la bataille de Chéronée eût été du peuple, qui lui en donna une feste en le chargeant de prononcer des guerriers tués dans cependant la victoire de Philippe l'emhardi le peuple en ayant l'air de le patrie, en faisant retentir tout lité sur l'auteur de la victoire. Le parti ne se mirent pas à se disputer contre leur grand rival sycophantes, tels que Sosiclés, thus, Aristogiton et autres, qui légalités, de malversations, parvilles calomnies n'étaient mais elles étaient un désagrément. Pour couper court à toutes tions, les amis de l'orateur lui mandèrent pour lui une récompense tout son passé d'une éclatante conséquence Cléophile proposa une couronne d'or, au théâtre grandes Dionysiaques, et de Philippe Démosthène recevait cette récompense sa vertu et de ses bienfaits athéniens. Eschine releva ces faits macédoniens ; il accusa Cléophile un décret illégal par la forme

(1) Les *Vies des grands Orateurs* suite de Démosthène des détails puerils, répétées par Photius. Il est peul ici.

er le fond, puisque Démosthène n'eut d'une couronne d'or, le châtiment. Des motifs qui nous sont connus en procès pendant huit ans, revêtir deux grands événements. La mort de Philippe, en 336, renouveau espoir de recouvrer son indépendance. Démosthène, bien en tête sept jours auparavant, ouesthétique pour appeler les Grecs sur nous de nouvelles relations. Paros. L'apparition d'Alexandre grande aguerrie arrêta brusquement les helléniques, et les Athéniens l'ambassade au prince. Démosthène partie, elle mieux s'exposer leurs de ses ennemis que de paraître devant le fils de Philippe, et après avoir fait la moitié du ne Alexandre sa fut-il enfoncé, pour réprimer les barbares, l'insurrection éclata. Excitée par s'étaient le plus souffert dans la la, elle gagna l'Arcadie, Argos, Les Thébains montrèrent seuls Démosthène leur envoya à ses frais la guerre; mais il ne put pas empêcher les secours plus leur d'Alexandre et la destruction fin à cette tentative d'athéniens se soumit. Le vain- que tous les chefs du parti étaient livrés. Phocion, ap- d'Alexandre, déclara du- thène et à ses amis qu'ils de- à mourir. Le peuple cependant la perte de ses défenseurs, et sa par son adroite intervention la Macédoine. Non-seulement le thènes pardonna aux Athéniens, demanda de s'appliquer aux af- « car s'il lui arrivait quelque de- à eux de gouverner la d'un ennemi est le plus politique conseillée par Démos- par ses défaites même, dans les républiques grec- si elle eût réparé ses avenir, au lieu de les user discussions!

Philippe et l'accusation d'Es- de bataille tout trouvé qui diraient Athènes. Ce sept années tenait toute en juges enfin en 330. Mal- et d'éloquence, Es- discussion ayant été rejé- quelques des suffrages, de calomnie, et fut en à l'exil. Le discours qui ce mémorable triomphe ou plutôt l'idéal de

l'éloquence. C'est Paris du plus grand orateur romain, « Démosthène, dit-il, que nous avons mis au-dessus de tous les autres orateurs, dans son incomparable discours pour Cléophon, commence adroitement d'un ton modeste; il devient pressant lorsqu'il discute la question de droit; puis, s'animant peu à peu à mesure qu'il voit les juges s'enflammer, il donne dans le reste de son discours un libre essor à son éloquence. Cette composition est si conforme au type idéal gravé dans nos esprits, qu'on ne peut souhaiter une plus haute éloquence (1). »

Le parti oligarchique, qui venait d'éprouver dans la personne d'un de ses chefs une éclatante défaite, prit sa revanche cinq ans plus tard. En 326, Harpalus, lieutenant infidèle d'Alexandre, s'enfuit de Babylone avec les trésors confiés à sa garde (5,000 talents, près de 25,000,000 de fr.) et 6,000 mercenaires. Laisant sa flotte aux cap Ténare, il se présenta devant Athènes avec un seul vaisseau, et demanda un asile. Le lui accorder c'était rompre avec la Macédoine. Démosthène, qui ne crut pas le moment venu de se jeter dans une périlleuse entreprise, proposa de ne pas recevoir Harpalus et de saisir ses trésors pour les restituer à Alexandre. Ce décret ne passa pas, du moins dans son ensemble; et sans donner une réponse positive à Harpalus, on chargea des commissaires, parmi lesquels se trouvait Démosthène, de faire l'inventaire des trésors in fugitif. Sur ces entrefaites arrivèrent Philoxène, lieutenant d'Alexandre, et des émissaires envoyés par Antipater pour réclamer l'extradition d'Harpalus. L'intervention des envoyés macédoniens donnait un tout autre caractère à cette affaire. Athènes, en chassant ou en livrant Harpalus, semblait céder non à la justice, mais aux injonctions d'un maître. Résister était insensé, se soumettre était honteux. Dans cette déplorable alternative, Démosthène crut devoir garder le silence. Les Athéniens tout en ayant l'air d'obéir laissèrent fuir Harpalus. Les émissaires macédoniens demandèrent alors une enquête sur les orateurs accusés d'avoir reçu des présents d'Harpalus. Démosthène, que son silence avait rendu suspect, appuya le projet d'enquête, et demanda lui-même à passer en jugement. Le peuple nomma dix accusateurs, et le procès dura six mois. Démosthène présenta sa défense dans un discours aujourd'hui perdu. Son éloquence fut inutile; l'Aréopage le déclara coupable, et le condamna à une amende de 50 talents (278,045 fr.). Comme sa fortune ne lui permettait pas de payer cette somme, il se trouvait par le fait même condamné à une

(1) Voici le texte de Cléon : *Ille quem praeiitissime diximus caloris, in illa pro Clisiphonte oratione longe optima, summissus a primo, danda, dum legibus disputat, pressus, post sensim incedens, iudices ut vidit ardentes, in reliquis erravit audacius... Ha profecto oratio in eam formam, quae est insita in mentibus nostris, inclusi sic potest, ut major eloquentia non requiratur.* (Orat., VIII, 28.)

prison perpétuelle; mais les magistrats favorisèrent son évasion et le laissèrent quitter librement Athènes.

L'Aréopage avait prononcé sur de vagues présomptions, et non sur des faits précis, puisque les historiens les plus hostiles au condamné ne sont pas d'accord sur la somme qu'il aurait reçue; elle était de 20 talents (111,218 f.) selon les uns, de 1,000 dariques ou 3 talents (16,682 f.) selon les autres. Cette contradiction montre assez que l'arrêt n'indiquait pas de chiffre précis. Plutarque, qui rapporte trop complaisamment les accusations de Théopompe, avoue que Démosthène a pu être calomnié; mais le doute n'est même pas possible en face du passage suivant de Pausanias : « Démosthène s'est justifié très-longuement lui-même, il l'a été aussi par d'autres, en ce qui concerne les richesses qu'Harpalus avait apportées de l'Asie; mais je vais rapporter ce qu'on a dit depuis. Harpalus, lorsqu'il s'enfuit d'Athènes, s'embarqua, et passa dans l'île de Crète, où il fut tué peu de temps après par les esclaves qui le servaient; d'autres disent qu'il périt victime de la trahison d'un Macédonien nommé Pausanias. L'esclave qui avait pris soin de ses trésors s'enfuit à Rhodes, y fut pris par Philoxène, Macédonien, qui avait déjà demandé que les Athéniens lui livrassent Harpalus. Philoxène questionna cet esclave pour savoir les noms de tous ceux qui avaient reçu de l'argent d'Harpalus. Il écrivit ensuite aux Athéniens des lettres où il faisait l'énumération de ceux qu'Harpalus avait soudoyés, et des sommes distribuées à chacun d'eux; mais il ne nomme point Démosthène, qui était pourtant le plus grand ennemi d'Alexandre, et par qui Philoxène lui-même avait été gravement offensé. » « La Providence a donc permis, dit éloquemment Niebuhr, que cette infâme calomnie fût aussi évidente pour nous que si nous étions contemporains. » (1) Ce qui est en question, ce n'est donc pas l'innocence de Démosthène, ce sont les moyens que ses ennemis employèrent pour le perdre. Sans doute il n'est pas facile de démêler, à plus de deux mille ans de distance, les fils d'une intrigue qui pour les contemporains eux-mêmes fut embrouillée et obscure; cependant, si on rapproche avec soin les témoignages historiques, on arrive au résultat suivant : Plusieurs orateurs avaient accepté les présents d'Harpalus. Appelés à rendre compte de leur conduite, ils inculpèrent Démosthène, pour trouver grâce devant le parti macédonien, alors tout-puissant et beaucoup moins intéressé à saisir les vrais coupables qu'à frapper

le grand ennemi de l'oligarchie. Cratichus, effrayé par la présence des Macédoniens, abandonna son caractère anonyme dit formellement condamner Démosthène (αὐτοῦ κατέγνωσαν Ἀλ).

Démosthène passa le temps d'été et d'automne, non loin des côtes qu'il ne pouvait regarder, dit des larmes. Découragé par les tristes événements, il en vint à regretter d'avoir corrompu les affaires publiques. Quand des citoyens venaient le visiter, il les détournait. « Si dès le principe, leur disait-il, j'avais suivi les deux routes, l'une menant aux assemblées nationales, l'autre certaine, et que j'eusse pu prévenir leurs inévitables pour l'homme jaloux, calomnies, combats, tête baissée dans le chemin de la mort, courageusement n'était que passager. Il mourut au commencement de l'été, fut le signal d'une insurrection à Athènes, fidèle à son ancienne ligue, la tête de cette nouvelle ligue, et blâmant l'ingratitude de ses collègues, aux ambassadeurs athéniens, eux les villes du Péloponnèse, prendre les armes. Les Athéniens dévouement, le rappellèrent, au moment de la guerre, son neveu. U pour aller le prendre à Égine. manquait à la solennité de la cérémonie, tous les magistrats, suivis du peuple entier, vinrent l'escortèrent jusqu'à sa demeure. Au moment, dit Démétrius de Phalère, levant les mains au ciel, journée si glorieuse, qui le rendait plus honorablement qu'Alexandre devait cet accueil à la volonté des citoyens, et non à la violence. Il mourut sous le poids de sa amplexes ne pouvaient le soutenir.

Le peuple... Le sacrifice annuel... pour ce soin les... montait son amende... dèrent avec une telle... de Démosthène, qu'il eut à se défendre. On signale cepe-
pendant au camp des alliés, qui, sous le prétexte, assiégeaient le général... place. Les sur Léo... fut leur...

... sur une... au second... au mois de... tant rapide...

(1) On a accusé aussi Démosthène de s'être vendu à la Perse, ou, selon l'expression de Plutarque, de s'être laissé corrompre à force par l'or de Sése et d'Échabane. Alexandre trouva à Sardes la correspondance de l'orateur avec les satrapes du grand roi et la liste des sommes immenses qu'il avait reçues. Ce fait prouve simplement que les cités grecques pour faire la guerre à Philippe réclamaient les subsides de la Perse et que Démosthène en fut le dépositaire et le distributeur.

siècle et Antipater parvinrent à iso-
ler, qui se trouvèrent dans l'im-
possibilité. Démosthène et ses adhé-
rents la ville. Le parti oligarchique,
seigneur, les fit condamner à mort,
résistance Athènes aux Macédoniens
hétérodoxe (septembre) de la même
année. Le soin d'Antipater fut de se dé-
clarer chef du parti démocratique. Les
quittant Athènes s'étaient disper-
sés. Démosthène s'était réfugié à Calaurie,
île du Négre. Archias, envoyé à la
sainte, pénétra dans le temple avec
des soldats macédoniens, et proposa
de quitter son asile et de se rendre
à Antipater, l'assurant qu'il ne lui serait
rien. Démosthène sortit de mépris à
l'hypocrisie, et, demandant le temps
de seigner, il alla s'asseoir à l'é-
talon. Il vint prendre ses tablettes,
à droite, porter son poison à sa
gauche, suivant son habitude lors-
qu'il composait, envelopper ensuite
ses tablettes, et, l'inclinant sur ses genoux,
les écrasait. Les Macédoniens, croyant
qu'il se mesquait de sa faiblesse, et
s'amusant de lui, lui promit encore
d'être son conseiller avec Antipater. Le grand
orateur, au premier métier d'Ar-
chias dit autour : « Hâte-toi mainte-
nant de le Crém de cette tragédie, et
garde sous sépulture. Pour moi,
mon ami ! je sors vivant de ton
trou. Il ne laisse pas d'avoir été
Antipater et les Macédoniens. » Il
fut le soutien pour l'aider à sortir du
trou. À peine avait-il dépassé l'autel, qu'il
s'aperçut qu'il s'était empoisonné,
impossible de dire de quelle manière.
Les autres prétendirent que le poison
était dans un anneau, d'autres dans
une tablette. Démosthène porta à sa bouche.
Puis, il tira d'un linge et avala
le poison pour de l'or. Ces récits
vagues et incertains donnèrent lieu à
deux versions. Les dieux, dit-on, pour
punir la férocité et aux outrages
qu'ils lui avaient envoyé une mort
tragique. Il avait soixante-trois ans.
Un siècle plus tard, le peuple
fit proposition de son neveu Dé-
mosthène une statue de bronze (2),

et décréta que l'aîné de sa famille serait à per-
pétuité nourri dans le Prytane. On grava sur
le piédestal l'inscription suivante :

Si tu causes ou, ô Démosthène, une force égale à ton
[statue],
Jamais le Mars Macédonien n'eût commandé aux Hellènes.
[statue].

Le décret proposé par Démochares est venu jus-
qu'à nous. C'est, dans sa simplicité même, le
plus bel éloge de Démosthène ; c'est aussi le
plus ancien document historique qui nous reste
sur le grand orateur. Nous citerons en entier cette
pièce importante, que les autorités les plus com-
pétentes, Boeckh et G. Becker, regardent comme
authentique :

*« Décret du peuple athénien pour honorer
la mémoire de Démosthène. »*

« Démochares, fils de Lachès, de Leuconé,
demande pour Démosthène, fils de Démosthène
de Pœonia, une statue de bronze sur la place
publique, et pour l'aîné de sa famille, à perpé-
tuité, le droit d'être nourri au Prytane et des
places d'honneur. Démosthène a souvent servi
honorablement le peuple athénien de ses bien-
faits, de ses conseils, et employé sa propre for-
tune au bien de l'État. Il a donné gratuitement
huit talents et une trirème lorsque le peuple dé-
livra l'Éubée ; une autre trirème lorsque Cé-
phisodore fit voile pour l'Hellespont ; une troi-
sième, lorsque Chares et Phocion furent envoyés
par le peuple à Byzance comme généraux ; il a
racheté plusieurs citoyens faits prisonniers par
Philippe à Pydna, à Méthone, à Olynthe ; il a
été chorège volontaire quand la tribu Pandio-
nide manqua de choréges ; il a fourni des armes
à de pauvres citoyens ; préposé par le choix du
peuple à la réparation des remparts, il a ajouté
aux dépenses trois talents de son bien et payé
les frais des deux tranchées dont il a fortifié le
Pirée ; il a donné un talent après l'abattaille de
Chéronée ; un talent pour acheter du blé pendant
la disette ; par ses conseils, son éloquence, son
dévouement, il a fait entrer dans l'alliance de la
république Thèbes, l'Eubée, Corinthe, Mégare,
l'Achaïe, la Locride, Byzance et Messène ; réuni
pour la défense d'Athènes et de la confédération
une armée de dix mille fantassins et de mille
cavaliers ; déterminé dans une ambassade les
villes liguées à fournir une contribution de guerre
de plus de cinq cents talents ; il a empêché le
Péloponnèse d'envoyer des renforts à Alexan-

l'archontat de Gorgias (280 avant J.-C.). Pausanias la vit
près de la statue de l'orateur Lycargue. Selon Visconti,
c'est la même qui existait encore dans le portique de
Zeuxippe, à Constantinople, au cinquième siècle de l'ère
chrétienne, et dont Christodore a donné une description
(*Anthol.*, II). Cette statue a probablement servi de
modèle aux nombreux bustes de Démosthène qui nous
restent, notamment à la statue conservée au musée du
Louvre, et dont la tête seule est authentique. Les traits
de la figure et le front carré annoncent la force ; la
physionomie, austère et triste, porte l'empreinte des
travaux et des soucis qui remplirent et consumèrent la
vie du grand orateur.

DESCRIPTION
DE LA STATUE

Statue de l'Art antique, X, 1,
Statue grecque, t. I, p. 249.
Statue de Polyacré, fut érigée sous

dire contre Thèbes; il a conseillé au peuple beaucoup d'autres résolutions honorables, et a mieux soutenu, par son administration, l'indépendance nationale et la démocratie qu'aucun de ses contemporains; banni par l'oligarchie, quand le peuple eut perdu sa souveraineté, il mourut à Calaurie, victime de son zèle pour la cause démocratique. Poursuivi par les soldats d'Antipater, il demeura jusqu'à la fin fidèle à son ardent amour pour la démocratie, sut échapper aux mains de ses ennemis, et à l'approche de la mort ne fit rien qui fût indigne d'Athènes. »

Plusieurs illustres écrivains modernes, Heeren, Niebuhr, Châteaubriand, lord Brougham, regardent Démosthène comme le plus grand homme d'État de l'antiquité grecque; d'autres, au contraire, mesurant le mérite au succès, et donnant tort au vaincu, lui reprochent d'avoir engagé sa patrie dans une lutte inégale, au lieu d'accepter l'hégémonie de la Macédoine. Même en admettant que la suzeraineté de cette puissance fût une nécessité historique, Démosthène fit bien de ne pas la subir sans résistance et d'en retarder l'avènement par une lutte opiniâtre. Si Athènes devait tomber, il était digne d'elle de tomber en combattant. Le génie politique de Démosthène a pu trouver des juges sévères ou injustes, son génie oratoire n'a trouvé que des admirateurs. Proclamé par le plus redoutable des rivaux de Démosthène, loué avec enthousiasme par le grand orateur romain qui l'égalait presque sans lui ressembler, consacré par l'admiration unanime de vingt siècles, ce génie défie à la fois la critique et la louange. Sans recommencer un éloge fait mille fois, nous indiquerons rapidement par quels moyens, par quelles combinaisons, l'orateur atteignit ce haut point de perfection. Nous avons dit quelles difficultés il eut à vaincre, et comment il y parvint. Habitué à demander ses inspirations à l'étude et à la réflexion, il s'abstint d'improviser, et ne parla jamais sans préparation. Le fond de ses discours est un amour passionné d'Athènes, de tout ce qui pouvait raffermir sa liberté au dedans et contribuer à sa puissance au dehors. Le but qu'il montre à ses concitoyens, c'est l'indépendance de la Grèce, se gouvernant librement sous la protection d'Athènes; les moyens qu'il indique pour y atteindre sont toujours conformes à la politique la plus ferme, la plus sensée et ne violent jamais la justice. Ses arguments, très-forts en eux-mêmes, parce qu'ils s'adressent aux sentiments les plus généreux, reçoivent une force nouvelle de la manière dont ils sont disposés. Présentant son sujet sous la forme la plus claire et la plus saisissante, écartant toutes les objections possibles par de courtes et décisives réfutations, enchaînant les preuves de telle sorte qu'elles se fortifient mutuellement et vont toujours en progressant, l'orateur marche à son but avec un calme irrésistible. Cette force suprême, qui pour tout dompter n'a pas besoin d'efforts violents et n'emploie que les mouvements les plus simples et les

plus faciles de Démosthène, c'est ce qui a fait de lui un orateur, comme ceux d'une exécution achevée ajoutée encore de la conception, a mis dans tout cette dernière qui est moins facile que les autres. a force de leur vigoureux en nous la peine, il n'en est des langage. Peut-être Denys d'Halicarnasse a-t-il analysé en détail, de les faire ressortir ment. Pour admirer le génie de Démosthène, il suffit de lire ses discours; pour saisir et pour ainsi dire les ruses de son génie, il faut les étudier dans le traité de Denys d'Halicarnasse intitulé *Ἐπὶ τῆς λεκτικῆς Δημοσθένους*, où nous en donnons ici qu'un extrait. Le rhéteur grec distingue trois sortes de discours : celui de Thucydide, grand, élevé, celui de Lysias, pur, exact, serré, et celui de Démosthène, créé par Thrasymachus, sectionné par Isocrate et Platon, entre les deux précédents, plus orné que l'autre. « Démosthène, après tant de grands hommes, a une idée du style oratoire, qu'il ne s'agit d'eux en particulier, tous lui manquent d'imparfaits; mais chacun d'eux avait de meilleur et de plus, et ont composé un tout dont résultait même temps magnétique et simple, naturel, figuré et commun, austère et étendu, gracieux et sévère, affectueux, tel enfin que le Protée des poètes paraissait sous toutes sortes de formes. « Denys d'Halicarnasse s'occupe en des mots et de l'harmonie dans des détails techniques qui tiennent près à la langue grecque pour être. Voici sa conclusion sur ce point. « Il y a une période de Démosthène qui n'a ni cadence marquée au coin de la poésie, sans que ce soient des vers, et défaut dans une œuvre oratoire. »

Avant Denys d'Halicarnasse et d'autres rhéteurs s'occupèrent de Démosthène, mais leurs commentaires furent dus. D'autres s'efforcèrent de l'imiter, mais de ces imitations, telles que le *Λόγος* et le *Ἐπεὶ οὐκ*, longtemps attribuées à Démosthène, se trouvent dans le recueil de ses œuvres. Il ne faut pas ranger parmi ces copies habiles le *Discours sur le premier contre Aristogiton*, ceux *contre Cratès* et *contre Nééras*, productions contemporaines insérées à tort parmi les œuvres de Démosthène. On trouverait sans doute des cours importants pour l'intelligence de dans les commentaires écrits sur lui par Longin, Hermogène, le philosophe

éon, Gynnasius et autres ; mais
peu de chose. Nous en sommes
point aux insignifiantes scolies
nous sous le nom d'Ulpien et aux

Libanius. D'après Plutarque et tait de leur temps soixante-cinq westhène; il ne nous en reste que a plutôt soixante, si on en déduit la ppe; encore quelques-uns sont-ou du moins d'une authenticité ntre ces harangues, nous avons l'orateur cinquante-six exordes ublies, et six lettres, qui très-ont pas de lui.

Démophilus se trouvent dans les *Matræes attiques* publiées par Innæ. Taylor, Reiske, Dukas, Baier et Sauppe, A.-F. Didot, 1808. Quant aux Éditions des *Atticæ* seul, les principales sont de Bâle, 1532; de Paris, 1553; de Morel et Lambin, 1572; de Wolf, 1572, souvent réimprimées; de Schæfer, Leipzig, 1790, in-8°. Les deux premières, la troisième la traident six derniers des notes (*Apocrypha*) et des index; de W. Dindorf, 1825, in-8°.

discours le Démosthène, avec
as lorsqu'ils ont été imprimés
cette analyse de ceux qui n'ont
ts dans le courant de l'article.

Matiques. — Discours contre
Flaccius

20. *Chlorophyll* - *Phyllanthus*
Baker, *Baker*, 1910, 1911.
Baker, *Baker*, 1910, 1911.
Baker, *Baker*, 1910, 1911.

[illegible]

on the 1st of June 1941.

1. North
 2. of
 3. the
 4. city
 5. of
 6. the
 7. city
 8. of
 9. the
 10. city
 11. of
 12. the
 13. city
 14. of
 15. the
 16. city
 17. of
 18. the
 19. city
 20. of
 21. the
 22. city
 23. of
 24. the
 25. city
 26. of
 27. the
 28. city
 29. of
 30. the
 31. city
 32. of
 33. the
 34. city
 35. of
 36. the
 37. city
 38. of
 39. the
 40. city
 41. of
 42. the
 43. city
 44. of
 45. the
 46. city
 47. of
 48. the
 49. city
 50. of
 51. the
 52. city
 53. of
 54. the
 55. city
 56. of
 57. the
 58. city
 59. of
 60. the
 61. city
 62. of
 63. the
 64. city
 65. of
 66. the
 67. city
 68. of
 69. the
 70. city
 71. of
 72. the
 73. city
 74. of
 75. the
 76. city
 77. of
 78. the
 79. city
 80. of
 81. the
 82. city
 83. of
 84. the
 85. city
 86. of
 87. the
 88. city
 89. of
 90. the
 91. city
 92. of
 93. the
 94. city
 95. of
 96. the
 97. city
 98. of
 99. the
 100. city

Brückner. C.-H. Frotscher et C.-H. Funkhünel
ont donné une bonne édition des *Olynthiennes* ;
Leipzig, 1834, in-8°.

5. Discours *Sur la Paix*; composé en 346. Sur la question si ce discours fut prononcé oui ou non, consultez Becker, *Philippische Reden*, et Vernet, *Prolegom. ad orat. De Pace*. André Downes a donné une édition de ce discours, avec un savant commentaire, *Prælectiones in Philippicam De Pace*; Londres, 1821, in-18.

6. II^e *Philippique* : prononcée en 344. Consult. Vœmel, *Integrum esse Demosth. Philip. II apparet ex dispositione*; Francfort, 1828. Cette opinion a été combattue par Rauchensteiu, dans *Juhn's Jahrb.*, vol. XI, 2, p. 144.

7. Sur *Halonèse*: prononcé en 343; regardé comme suspect par les anciens eux-mêmes et attribué à Hégésippe (Libanius, *Argum.*; Harpocrate, *Etym. mag.*; Photius, *Bibliot.*). Welsko a essayé de revendiquer ce discours pour Démosthène, dans sa *Dissertatio super orat. de Halon.*; Lubben, 1808; son opinion a été réfutée par Becker, *Seebode's Archiv.*, pour 1825, I, p. 84; *Philippische Reden*; et par Varnel, *Ostenditur Hegesippi esse orationem de Haloneso*; Francfort, 1830.

8. Περὶ τῶν ἐν Χερρόνῃσιν (Sur les affaires de la Chersonèse): prononcé en 342.

9. III^e *Philippique* : prononcée en 342. Consult. Vömel, *Demosthenes Philip. III habitasse ante Chersonesiticam*, Francfort, 1837; L. Spengel, *Ueber die dritte Philip. Rede des Dem.*, Munich, 1839.

10. La IV^e Philippique appartient à l'année 341. Les nombreuses répétitions que contient ce discours ont inspiré à beaucoup de critiques des doutes sur son authenticité. Consult. Becker, *Leb. u. Reden, W.-H. Versteeg, Orat. Philip. IV in aemst. abdicatur*; Groningue, 1818.

11. Πρὸς τὸν ἀποστόλῃ τῷ Φιλίππῳ; ce discours se rapporte à l'année 340. On le regarde généralement comme apocryphe ainsi que la lettre

Philippe qui le précède. Cependant le discours est si digne de Démosthène, et la lettre, par sa noblesse, par sa précision, répond à la réputation que Philippe s'était acquise dans le monde épistolaire. Consult. Becker, *Philip Rhetor*.

11. *Autres discours politiques.*

des nouvelles. Sur les réformes publi-

[illegible]

soldées. De toutes les dilapidations, la plus scandaleuse était le salaire alloué à ceux qui assistaient aux représentations théâtrales. Une loi punissait de mort quiconque oserait proposer à la tribune de rendre au service de la guerre les fonds si abusivement attribués au théâtre. C'est pourtant ce que tente Démosthène avec autant d'adresse que d'éloquence. Consult. Wolf., *Proleg. ad Leptin.*, p. 124; Schaefer, *Apparat. crit.*, I, p. 686.

13. Περὶ συμμοριῶν : Sur les classes des armateurs ; prononcé en 354.

Nous avons dit plus haut par quelle pensée politique ce discours fut inspiré. Non content de détourner les Athéniens de faire la guerre à la Perse, l'orateur indique comment, si la guerre leur était déclarée à eux-mêmes, ils pourraient la soutenir. C'est, dit-il, en améliorant le service maritime ; et il propose de le réorganiser sur un nouveau plan, qu'il développe dans tous ses détails et dont il fait connaître tous les avantages. Malgré la sécheresse inévitable des détails techniques et des chiffres, « ce discours intéresse encore aujourd'hui », dit M. Stiévenart, parce qu'il présente dans un homme d'État de trente-et-un ans la réunion rare de la modération et du zèle, d'une prudence éclairée et d'une noble fierté. » Consult. Amersfoordt, *Introduct. in Orat. de Symmor.*, Leyde, 1821 (réimprimée dans l'*Apparatus* de Schaefer), et Parreidt, *Disputat. de Inst. eo Athen. ejus ordinat. et correct. in orat. Heli Symm.*, inscripta suadet Demosth.; Magdebourg, 1836.

14. Περὶ Μεγαλοπολιτῶν : Pour les Mégalo-politains ; en 353.

15. Περὶ τῆς Ῥοδίωνων Διοικήσεως : Sur la liberté des Rhodiens ; en 351.

16. Περὶ τῶν πρὸς Ἀλεξάνδρον συνθηκῶν : Sur les traités avec Alexandre ; se rapporte à l'année 325, mais il a été reconnu apocryphe par les anciens eux-mêmes.

Antipater, régent de Macédoine, avait commis des actes qui pouvaient passer pour une violation manifeste du traité conclu à Corinthe entre les Grecs et Alexandre. Aussi un orateur athénien monta-t-il à la tribune, en 325, pour reprocher aux Macédoniens d'avoir enfreint le traité et pour appeler ses concitoyens aux armes. Ce discours a été compris à tort parmi ceux de Démosthène ; Libanius l'attribue à Hypéride, Clipien à Hégésippe.

Discours judiciaires.

17. Περὶ κρίσεως : prononcé en 330. Il existe de nombreuses éditions de ce discours célèbre. Les principales sont celles de Bekker, avec les scolies, Halle, 1815, Berlin, 1835 ; de Bremi, Göttingue, 1834 ; de Dissen, Göttingue, 1837 ; de N. Landois, Paris, 1844, in-12. L'authenticité des pièces judiciaires et diplomatiques contenues dans le discours *Sur la Couronne* a été révoquée en doute par Droysen (*Ueber die Aechtheit der*

Urkund. in Demosth. Rede v. le Zeitschrift für die Alterthüm. réimprimé séparément, Berlin F.-W. Newman (Classical A p. 141-169), et défendue par V. séné de programmes comm Consult. encore sur ce discours Comment. historic. et chrmosth. orat. De Coron., Wolper, De Forma hodierna De Coron., Leipzig, 1825 ; et L. Comment. de Demosth. orat. Præstantia, Isenac, 1832.

Cet admirable discours a été sou les principales langues de l'Eur cienne traduction française est vair ; simple et d'une fidélité litt parfois à la dignité de la tribu et les plus estimables sont ce goulm, 1834. et de M. S 1840. V. travail.

Le ton o ect : it presque e au v de l C'

10. Περὶ τῆς χρηματορίας : cations de l oussade ; prom

Eschine avait trahi, ainsi que collègues, les intérêts d'Athènes aide en Macédoine. Démosthène en 343. Ce procès n'est pas u haute trahison (στορνεία), c'est en reddition de com (εὐδωμ clusions de l'orateur

tout en appelant sur la le plus rigoureux, il ne ue l'application de la peine de lente attaque, dictée d'ailleurs pa légitime, mosthène, avec u groupe les de manière à faibles prés as en un e preuves. La d'E e ambassades co e avec une q b uoy l équitable.

19. Περὶ τῆς ἀτελείας πρὸς Αἰ immunités contre Leptine ; p

D'après la constitution athén riches de rempli charges u s) les ses. Pai ou es thènes de à i patrie, l' ou a (αία) était au premier ta taient multipliées à l'exco. lra rédité, elles passaient sou à opalents, tandis que les fortunes médiocres. ou un citoyen estimable, l'ap

Recherches immuinités (excepté celle ac-
cruantants d'Herminette et d'Arie-
le s'm plus accorder à l'avenir. La loi
néanmoins, Aphrodis, fille de Ba-
nédippe, fille de Chabrias, en deman-
dant. Démocritus, alors âgé de
jeune au nom de Oéippe. Tout en
s'engageant de la loi de Leptine et le
s'immuinités, il demande que l'on
à justice ceux qui les ont obtenues
franchises, et s'engage à présenter
sujet. On discute a été éditée séparé-
A. Wolf, Halle, 1789; réimprimé
181.

Stellen und von anderen : Contre
er um coup de poing; composé a
œuvre a été publié séparément par
Berlin, 1822 et 1823; par Blum,
éd. par Meier, Halle, 1832. Voy.
sur des Zeitverhältnisse der Mi-
ttel Abhandl. der Berlin. Akad.
de 22.

Indiscretions, remarques : Contre Aristocratie; appartenait à l'année 355. Le conseil proposé de décerner une couronne aux cinq chefs sortant de l'assemblée n'avait pas suffi à l'extinction de la Rotté, et l'insubordination de la marine s'était accrue. Aristote et Diodore, ennemis de Démétrius, ont obtenu son décret. Démétrius, âgé de sept ans, parla pour Diodore. On finit l'issue du procès. Ce décret fut exécuté par Funkhänel;

Αντιστάσεις : Contre Aristocrate ;

re, réinté aux affaires de la Chersonèse Thrace, fut composé pendant les événements de la guerre de Phocide. L'orateur avait proposé un décret en faveur de Orée, intrépide aventurier, fils de Chersoblepte, fils de Cotys, un décret était conçu : « Qui Chersoblepte pourra être saisi dans le territoire de nos alliés. Si un État ou un individu s'oppose à son arrestation, qu'il soit puni. » Euthycrate, riche Athésien, attaqua Aristocrate dans un discours par Démosthène. L'orateur soutint que le décret d'Aristocrate est injuste, qu'il est contraire à l'État ; qu'il n'a pas le droit d'une réclamation d'être puni. Ce discours, terminant la discussion de toutes les lois contre Aristocrate, est l'un des plus remarquables. On ne connaît pas le résultat. Rumpf, *De Charidemo*.

Thèmes : Contre Timocrate ;

— T. xiii.

sithide et portant trois députés athéniens, Androtion, Mélanos et Glaucon, s'embarqua d'un navire égyptien chargé de marchandises. Au lieu de remettre, comme le voulait la loi, au temple de Minerve et au trésor les deniers provenant de la cargaison, les trois députés les retinrent pour eux-mêmes, s'exposant ainsi à payer au trésor le double de la somme retenue, le dédouble au temple de Minerve, et à rester en prison jusqu'au payement de l'amende. Timocrate, dans l'intérêt des députés, proposa une loi qui permettait aux débiteurs du trésor de fournir des répondants pour la somme due à l'État. Diodore, dans ce discours, composé par Démosthène, accuse Timocrate d'avoir proposé une loi illégale, contraire aux intérêts de l'État, et conclut contre lui à la peine de mort. On ignore quelle fut l'issue du procès. Voy. Blume, *Prolegom. in Demosth. Orat. c. Timocrat.*; Berlin, 1832.

24 et 25. Les deux discours Contre Aristogiton appartiennent à une époque postérieure à 338.

Aristogiton, sycophante notoire, surnommé le *CACON* du peuple, débiteur envers l'État d'une somme de près de dix talents, et privé en conséquence de ses droits de citoyen, éluda la loi par un subterfuge, et, osant reparaitre à la tribune, il accusa un certain Ariston de l'avoir indûment porté sur la liste des débiteurs de l'État. Ariston fut défendu par Lycurgue et par Démosthène. Lycurgue parla le premier. Son discours, aujourd'hui perdu, contenait probablement la défense proprement dite, tandis que Démosthène, prenant le langage de l'accusation, dénonça Aristogiton comme coupable d'avoir enfreint la loi qui le condamnait au silence. Le second plaidoyer que nous avons sur le même sujet peut être considéré comme une sorte de réplique. L'authenticité de ces discours, surtout du premier, a été révoquée en doute par quelques critiques anciens (Denys d'Halicarnasse, *De admir. vi dict. Dem.*, 57; Harpocrate, aux mots, *Θωρις* et *Νεαλξ*; Pollux, X, 155); et soutenue par d'autres (Liban., *Argum.*; Photius, *Bibl.*). Les critiques modernes en général les regardent comme apocryphes. Voyez Schmidt, dans son édition de *Dinarque*, p. 106, et Westermann, *Quæst. Demosth.*, III, p. 96.

26 et 27. Les deux discours *Contre Aphobus* ;
prononcés en 364.

28. Πρὸς Ἀφροβον, ψευδομαρτυριῶν : *Contre Aphobus, pour faux témoignages*; est regardé comme suspect par Westermann, *Quæst. Dem.*, III, p. 11. Voy. Schömann, *De Jure public. Græc.*

29 et 30. Les deux discours *Contre Onetor*. Brœckh en révoque en doute l'authenticité, dans son *Économie politique des Athéniens*. Voy. Schmeisser, *De Re tutelari ap. Athen.*; Freiburg, 1829.

31. Παραγραφή πρὸς Ζηνοθέμειν : *Déclinatoire contre Zénothermis*; postérieur à 355.

Démon, oncle de Démosthène, s'était emparé d'une cargaison de blé, que revendiquaient un né-

gociant athénien nommé Protus et Zénothémis, courtier de commerce. Zénothémis éleva une réclamation judiciaire, à laquelle Démosthène opposa cette fin de non recevoir rédigée par Démosthène.

32. Ἦρὸς Ἀπατούριον παραγραφή: *Déclinaoire contre Apaturius*; d'une date incertaine.

L'Athénien inconnu pour lequel Démosthène composa ce plaidoyer était appelé en garantie par Apaturius de Byzance, comme s'étant porté caution pour un certain Parménion, condamné à payer vingt mines à Apaturius. L'Athénien mis en cause répond qu'il n'a pris aucun engagement vis-à-vis d'Apaturius, et qu'il n'a pas répondu pour Parménion.

33. Ἦρὸς Φορμίωνα, κατὰ δαείου: *Contre Phormion, pour argent prêté*; prononcé en 332.

Phormion, négociant, avait emprunté à Chrysippe vingt mines, garanties par des marchandises déposées sur le vaisseau de Lampis. Ce vaisseau périt dans un naufrage, et Phormion, se regardant comme libéré, opposa une fin de non recevoir aux réclamations de son créancier. Chrysippe, dans ce plaidoyer composé par Démosthène, attaque ce moyen de défense comme illégal et discute l'affaire à fond. Voyez. Baumstark, *Prolegom. in orat. Demosth. adv. Phorm.*; Heidelberg, 1826.

34. Ἦρὸς τὴν Λακρίτου παραγραφήν: *Contre le déclinaoire de Lacritus*; discours d'une date incertaine, et dont l'authenticité a été révoquée en doute par quelques anciens.

Lacritus, élève d'Isocrate et frère d'un certain Artémon, dont il avait hérité, était attaqué par Androclos, créancier d'Artémon. Lacritus opposait à cette demande un déclinaoire fondé sur ce qu'il n'avait pris aucun engagement vis-à-vis d'Androclos et sur ce qu'il avait renoncé à la succession d'Artémon. A cette fin de non recevoir péremptoire, Démosthène, ou l'auteur, quel qu'il soit, de ce plaidoyer répond assez faiblement et se rejette sur la mauvaise foi de Lacritus, dont il raille le talent oratoire, puisé à l'école sophistique et artificieuse d'Isocrate.

35. Ἦρὸς Φορμίωνος παραγραφή: *Déclinaoire en faveur de Phormion*; appartient à 350.

Phormion, d'abord esclave, puis commis de Pasion, banquier d'Athènes, obtint que celui-ci, en se retirant des affaires, lui cédât, à titre de location, sa banque et une manufacture de boucliers. Pasion, avant de mourir, légua à Phormion par testament sa femme avec une dot, et la tutelle de Pasicles, son plus jeune fils. Apollodore, son fils aîné, était majeur. Quelques années plus tard, Phormion renouça à la location, et les deux frères rentrèrent en possession de la banque et de la fabrique. Après avoir accepté un règlement de comptes fait par arbitres, et donné à Phormion une décharge, Apollodore l'attaqua comme n'ayant pas rendu compte de tous les fonds qui lui avaient été confiés par Pasion. Démosthène oppose à cette poursuite une fin de non recevoir, fondée sur ce que Apollodore avait deux

fois déchargé Phormion des com

36. Ἦρὸς Πανταμένου παραγραφή: *Contre Pantametus*; postérieur

Ce plaidoyer roule sur une affaire compliquée, très-obscur et sans incidence la fin de non recevoir fond, ce qui ajoute encore à l'obscurité.

37. Ἦρὸς Νανσιμαχοῦ καὶ Ξενοπίθεος: *Déclinaoire contre Nausimaque*; d'une date incertaine.

Nausimaque et Xénopithe attaquèrent les tribunaux les quatre fils et le tuteur, leur ancien tuteur, qu'ils accusaient de s'être terminés par une transaction paravant. Aristotychmos oppose une fin de non recevoir à cette réclamation tar les passages de ce plaidoyer se trouvent le précédent.

38. Ἦρὸς Βωτοῦ, κατὰ τοῦ ἐνὸς Βωτοῦ: *pour usurpation de ne 351 ou 350.*

Mantias, Athénien, avait deux filles, l'une nommée Plangon. Ces filles, citèrent Mantias devant les tribunaux devant être reconnus. Mantias pour assoupir le débat, et fit avec elles des conventions suivantes: le serment de courtoisie; elle ne l'accepterait adopter ses fils par un oncle devant les juges Plangon prit a dès qu'il lui eut proposé le serment se vit donc forcé de reconnaître le Il fit pour eux le moins qu'il put: inscrits dans sa section, l'un s'appela Brotus, l'autre sous celui de Plangon. Il avait aussi une fille nommée Mantithée. Après la mort de Brotus prit le nom de Mantithée; ne consentit pas à se laisser dénommer, et dans ce plaidoyer il demandait à être reconnu le nom de Mantias. Il a été attribué à Dinaques anciens. Voyez. Denys de Halicarnasse, 13; Boeckh, *Urku Alt. Seewesen*, p. 22.

39. Ἦρὸς Βωτοῦ, κατὰ τὴν πατρὸς: *Brotus, pour la dot maternelle*

Les fils de Plangon, dont il a été le plaidoyer précédent, prétendaient avoir apporté une dot, et en tenir compte dans le plaidoyer; tandis que Mantithée revendiquait la dot de sa mère. Un arbitre chargé de régler l'affaire prononça en faveur de Brotus et Phamphilie appelèrent l'affaire, et Démosthène composa le plaidoyer.

40. Ἦρὸς Στοιχίου, κατὰ τὴν πατρὸς: *Stoichios, pour une dot*; d'une date incertaine.

Il s'agit dans ce plaidoyer d'une

époque des débats de succession et l'époque dont le nom nous est inconnu. Spondius, son beau-frère, non-hypothécaire de dix mines.

ἀντικειμένη, επι ἐκείνου : Contre louchant un échange de biens; certains.

pour lequel Démosthène composa avait proposé un échange de biens (1). Celui-ci s'y refusa, et pendant ses absences à l'échange, il parvint à une une partie de sa fortune. Le monde qu'on le dispense à la fois de l'échange, qui lui serait maintenant. L'authenticité de ce discours par l'ancien comédien qui en a fait par Benth, *Œconomia politica* II, et par Schaefer, *Appar. crit.*,

ἀντικειμένη, επι ἄγριος κλήρος : Contre, touchant la succession d'Archéade incertaine.

Il résulte sur un des nombreux procès en succession d'Archéade. Soudainement, fils de Théopompe, au moment, entré par adoption dans la succession de ce dernier, Théopompe a usurpé par Théopompe l'objet du procès dans lequel nous ne disons rien de son père que l'analyse n'en serait intelligible. L'authenticité du texte des dépositions sur la succession et l'authenticité des descendants de Benth. Voy. Boor, *Prolegom.* zu *Demosth. gegen Mukartatus*; 1825.

ἀντικειμένη, επι τοῦ κλήρου : Contre une succession; d'une date in-

connue d'une affaire de succession. d'Aristodème et descendant au d'Enthymaque, plaide contre l'ancien Léocrate avait été adopté des fils d'Enthymaque. Le fils d'Enthymaque la légalité de l'adoption, et de son père la succession

de son père (ἀντικειμένη) était le droit d'appeler à remplir une liturgie (ἀντικειμένη) de la rejeter sur un autre, au lieu de la supporter, ou, en cas de liturgie de leurs biens respectifs. Le plaçant s'acquittait de la liturgie par son père entre ses mains, et l'autre par son père. Le citoyen nommé de faire l'échange d'admettre saisissait aussitôt ses biens sur sa maison, sans subir lui-même une deux années traitaient serment de déclaration de leurs biens, et tous jours fournir l'inventaire de son patrimoine. La sentence de l'arbitre, il n'y avait point de liturgie favorable, son adversaire d'admettre à l'échange ou de se charger de la liturgie, *Œcon. pol. des Athén.*,

d'Archéade, à titre de plus proche collatéral. 44 et 45. Les deux discours *Contre Stéphanos* appartiennent à une date antérieure à 343.

Dans son procès contre Phormion, Apollodore avait été condamné sur le témoignage de Stéphanos; il traduit aujourd'hui celui-ci en justice, comme coupable de faux témoignage. Il fit lire sa déposition, et prouve qu'elle est fautive, en l'examinant dans tous ses détails; il le prouve encore par la conduite des témoins et par celle de Phormion, qui les a subornés. Dans un second discours, qui est une réplique; il réfute les moyens de défense de l'accusé; prouve assez au long que Pasikles, son père, ne pouvait pas, même suivant les lois, faire le testament dont les témoins ont affirmé l'existence. Il prouve les juges de lui rendre justice, en les punissant comme ils le méritent. Démosthène, qui avait défendu Phormion contre Apollodore, compose ces plaidoyers, dans lesquels Apollodore attaque directement Stéphanos et indirectement Phormion. Aussi ses critiques lui ont-ils reproché d'avoir plaidé le pour et le contre dans la même cause; mais en réalité les causes étaient distinctes et séparées par un intervalle de sept ans. L'authenticité du premier discours est constatée par Im. Bekker. Voy. G.-D. Boel, *Diatribe in Demosth. crit. in Stephan.*; Leyde, 1825.

46. *Ἐπὶ Εὐεργίου καὶ Μνέσιβου ψευδομαρτυρίαν :* Sur Evergus et Mnésibulus, pour faux témoignages; postérieur à 355.

Un armateur athénien avait été autorisé à opérer une saisie dans la maison de Théopompe. Pendant qu'il y procédait, Théopompe engagea avec lui une querelle qui dégénéra en rixe. Les deux adversaires échangèrent une assignation judiciaire, chacun d'eux accusant l'autre d'avoir frappé le premier. L'armateur fut condamné sur les dépositions d'Evergus, frère de Théopompe, et de Mnésibule, son parent; maintenant il accuse les deux témoins de faux témoignage, dans ce plaidoyer attribué à Démosthène. L'authenticité en est contestée par Harpocrate, aux mots 'Εξαλιστρών et 'Ητημένῃν; par H. Wolf, par Boeckh et par J. Bekker. Voyez Schaefer, *Appar. crit.*, V, p. 216.

47. *Κατὰ Ὀλυμπιόδωρου βλάβης :* Contre Olympiodore, pour réparation de dommage; postérieur à 343.

Deux beaux-frères, Callistrate et Olympiodore, se disputaient l'héritage de Conon, mort sans enfants, héritage réclamé aussi par d'autres prétendants. Les beaux-frères convinrent que celui des deux qui gagnerait partagerait l'héritage avec l'autre. Olympiodore gagna, et garda tout. Ne pouvant rien obtenir par les voies de conciliation, Callistrate poursuivit son beau-frère devant les tribunaux. Un long exposé de toutes les relations existant entre le plaignant et son adversaire pendant le premier séjour d'Olympiodore à Athènes, pendant son absence (il était parti pour la guerre) et à son retour; les preuves ten-

linoniales, quelques arguments, une courte réfutation, une violente sortie contre une courtisane qui avait rendu Olympiodore infidèle à ses engagements, une prière aux juges : voilà les parties les plus saillantes de ce plaidoyer, où le récit occupe plus de place que l'argumentation.

48. *Ἦπὸς Τιμόθεον, ἐνὶς χρόνος* : *Contre Timothée, pour une dette; se rapporte aux années comprises entre 363 et 354.*

Le célèbre général Timothée avait plusieurs fois emprunté de l'argent au banquier Pasion. Après la mort de ce dernier, Apollodore, son fils, réclama le payement des dettes à Timothée, qui prétendit s'être acquitté dans les mains de citoyens que le créancier lui avait désignés. Apollodore insiste, et établit quatre dettes qui sont encore, dit-il, à la charge du général. Il le prouve, selon l'usage, par des dépositions, des arguments, et par l'induction qu'on doit tirer du serment refusé par l'adversaire. Une violente sortie contre la mauvaise foi de Timothée, une prière adressée au tribunal composent la péroraison de ce plaidoyer. Il est regardé comme apocryphe par Harpocrate, au mot *Κακοτεχνιών*; par Bœckh, et par Bekker (Voy. Schæfer, *Appar. crit.*, V, p. 264), et défendu par Rumpf, *De Orat. adv. Timoth.*, Giesen, 1821.

49. *Ἦπὸς Πολυκλῆα, περὶ τοῦ ἐπιτριτάρχου* : *Contre Polyclès, au sujet d'une triérarchie; postérieur à 361.*

Polyclès, nommé pour remplacer Apollodore dans la charge dispendieuse de triérarque, n'était entré en fonctions que longtemps après l'époque fixée; et Apollodore avait été forcé de continuer le service à ses frais. Ce dernier réclame contre le retardataire toutes les dépenses qu'il a été obligé de faire depuis l'expiration de son mandat.

50. *Ἦπὶ τοῦ στεφάνου τῆς τριτάρχιας* : *Sur la couronne nautique; après 361.*

Les Athéniens, ayant besoin de vaisseaux, avaient décrété la mise en prison de tout triérarque dont le navire ne serait pas en état d'appareiller au commencement du mois suivant, et promis une couronne d'or au commandant dont la trière serait le mieux équipée et la première mise à flot. Apollodore obtint cette récompense. Ses collègues la lui disputèrent, par des motifs qui nous sont inconnus. Apollodore leur répondit par ce plaidoyer, où il prouve qu'il a mérité la couronne promise au triérarque le plus dévoué et le plus expéditif. Ce discours est regardé comme suspect par Becker, *Demosth. als Staatsmann und Redner*, p. 465.

51. *Ἦπὸς Κάλλιππον* : *Contre Callippe; prononcé en 364.*

Callippe, orateur influent et agent des Héracles, réclamaient d'Apollodore, fils de Pasion, une somme d'argent déposée chez ce banquier par Lycon, négociant d'Héraclée, et sur la demande de celui-ci, mort depuis, remise à Céphisiade. Le défendeur n'avait qu'une proposition

à prouver : la somme déposée par Lycon à la banque n'était nullement destinée au réclamant. Il le prouve par cinq raisons, et après une récapitulation rapide, il demande, au nom de la justice et au nom de son père, que le tribunal prononce en sa faveur.

52. *Ἦπὸς Νικόστρατον, περὶ τῶν Ἀρθέστιον ἀνδραπόδων* : *Contre Nicostrate, sur les esclaves d'Aréthusius; d'une date incertaine.*

Apollodore dénonce Nicostrate comme reculant quelques esclaves de son frère Aréthusius, débiteur insolvable de l'État, et frustrant ainsi la république d'un bien qui lui appartenait. D'après les lois athéniennes, si le dénonciateur gagnait, il recevait les trois quarts des biens dénoncés; s'il perdait, il payait une amende de mille drachmes et était à jamais exclu de la tribune. Apollodore demande qu'on ne le confonde pas avec les dénonciateurs ordinaires ou sycophantes. Il veut seulement, dit-il, se venger des torts de Nicostrate à son égard, et abandonne au trésor la récompense promise. Ce discours est regardé comme suspect par Harpocrate, au mot *Ἀπορρηγῆς*.

53. *Κατὰ Κόνωνα αἰτίας* : *Contre Conon pour mauvais traitements; prononcé en 363.*

Un citoyen nommé Ariston, déjà vieux et jouissant d'une certaine aisance, porta plainte, pour mauvais traitements, contre un nommé Canon et contre ses fils. Les faits qu'il expose sont un tableau très-curieux de quelques désordres de la vie athénienne.

54. *Ἦπὸς Καλλιχλῆα, περὶ χωρίου* : *Calliclès, pour un emplacement; date incertaine.* Le client inconnu pour lequel écrivit cette défense avait une terre sur celle de Calliclès. Un chemin sépara les deux petits domaines, situés dans la vallée tombée des montagnes dans la propriété de Calliclès. Celui-ci, domage au voisin, le cite devant le tribunal pour avoir bouché un canal destiné à faciliter le coulement des eaux, et conclut à mille de dommages-intérêts. Le défendeur se propose de prouver d'abord qu'il n'est pas cause de dommages-intérêts. Le défendeur se propose ensuite qu'il n'y a aucune perte pour le domage et l'indemnité réclamée.

55. *Κατὰ Διονυσόδωρον βλάβης* : *Contre Dionysodore; prétention injuste de Dionysodore.*

329. Il s'agit d'un Dionysodore; une somme d'argent et ne tous les intérêts.

56. *Ἐπεὶς πρὸς Εὐβουλίδην* : *Appel Eubulide; postérieur à 346.*

Un Athénien, nommé Euxithée, avait été inscrit sur la liste des citoyens. Euxithée, qu'il attribue à Eubulide, demande sa réintégration. Le tribunal ne prononce aucune conclusion contre Eubulide.

57. *Κατὰ Θεοκρίνου ἐνδείξις* : *Théocrine; appartient à 325.*

Epicharès poursuit Théocrine, qui avait condamné son père à une amende.

la partie plénière contre un amoureux nommé Néron, et de s'être ensuite pourvue, dédaigneusement par la suite de mille drogues. Epicharme polémique de la loi. Ce discours est à l'ouvrage de Dinarque. (Voy. les notes, *Deinarch.*, 10; *Argum.* contre Théocris; Harpocrate *Ἀγασπίου* et *Σωφίης*; et Schaefer, V, p. 473).

Antique: Contre *Néron*; se rapporte

les, fils de Dinias, pour venger des sœurs, accusées Stéphanos d'avoir en, étranger, d'abord esclave, puis intégré la loi qui, sous des peines infligées aux Athéniens d'épouser des le mariage étant avéré, l'accusateur prouver que Néron est étranger; mais, s'exonçant sur sa jeunesse et sa beauté, il quitte la tribune pour y à en place Apollodore, à la fois son et son beau-père, plus âgé, plus aimé des lois, et plus irrité contre lui avait failli le perdre. Apollodore qui défend à une étrangère d'épouser, parcourt toute la vie de sa première jeunesse, et donne la loi. La harangue se termine par des invectives contre l'accusé, et par une aux six archontes de condamner si évidemment coupable envers les dieux. Néron, si elle fut contre tomber dans la servitude; mais elle fut acquittée. Ce discours est une apocryphe par les critiques antiques. Voy. Denys d'Halicarnasse, I, et dict. *Dem.*, 57; Phrynicius, I, aux mots *Γέρρα*, *Δημοκρίτης*, *Ἰππάρχος*, *Κωλίδας*; et Schaefer, V, p. 527.

Discours d'apparat.

Discours funèbre; se rapporte à 330, mais il est certainement apocryphe. Voy. Denys d'Halicarnasse, *De admir.* vi, 23, 44; Libanius, *Argum.*; aux mots *Αλγίζαι* et *Κεχροπίς*; Suidas, au mot *Ἀμμοσθένης*; p. 354; Westermann, *Quæst.* 10. L'authenticité de ce discours a été contestée par Krüger, dans les *Archives* de la littérature.

Éloge amoureux; est, comme l'indiquent les critiques, une introduction apocryphe. Cet éloge est adressé au jeune Epistrate, et est digne du grand orateur. Voy. Denys d'Hal., *Adversus*, 44; Libanius, *Argum.*; Photius, *Biblioth.*; Westermann, II, 70.

Parmi les discours perdus de Démosthène on cite les suivants : 1. *Ἀπὸ τοῦ δημογραφῆος αἰτιοῦντες* (*Denys d'Hal., Deinarch.*, II); — 2. *Κατὰ Μελόντος* (Pollux, VIII, 53; Harpocrate, au mot *Ἀκατασίαν*); — 3. *Πρὸς Πλοῦτον* (*παρρηγοῦν*) (Bekker, *Anecd.*, p. 90); — 4. *Πρὸς Ἰππίου* (*Ἀθήναις*, XIII); c'est probablement le même que l'*Ἀπολογία τοῦ* *ἑαυτοῦ*, mentionnée par Denys d'Hal. dans son *Epist. ad Amm.*, I, 12, bien que le même rhéteur, dans son *De admir. vi dict. Dem.*, 57, déclare que ce dernier discours est apocryphe); — 5. *Πρὸς τοῦ μη ἐκδοῦντος Ἀρκάδου*: apocryphe, suivant Denys d'Hal., *De admir. vi dict. Demosth.*, 57; — 6. *Κατὰ Ἀντιόχου* (Bekker, *Anecd.*, p. 335). On en trouve probablement un fragment dans Alexandre, *De Figur.*, p. 478, édit. Walz; — 7. *Πρὸς Κριτίαν* (*κατὰ τοῦ* *ἐκδοῦντος* *μαρτοῦ*) (Harpocrate, au mot *Ἐκδοῦντος*): Denys d'Hal. en révoque en doute l'authenticité; — 8. *Τὰς ἐρητίων*: ce n'était probablement pas un ouvrage de Démosthène (Suidas, au mot *Ἄμα*); — 9. *Τὰς ἐρητίων* *ἐκδοῦντος* *κατὰ* *Κριτίαν*; c'était l'ouvrage de Dinarque, selon Callimaque, cité par Photius, *Biblioth.*, p. 491.

Démosthène a été traduit en très-grand nombre de fois, dans presque toutes les langues de l'Europe. Parmi les traducteurs allemands on compte: Relake, Boner, Gottsched, Röderer, Schoffel, Heinze, Becker, Wieland, Jemisch, Liden, Selter, Raumer, Schwabe, Niebuhr, Kortum, Jacobs, etc.; — Parmi les Italiens: Cavione, Figliucci, Terra, Pigafetta, Folletti, Noghera, Seleschi, Cesarotti. — Parmi les Anglais: Wylson, Dawson, Portal, Francis, Leland, lord Brougham; — Parmi les Français: Jacques Perrier, Jean Lalemant, Louys Le Roy, Jean Papon, Gervais de Tournay, Guillaume Duval, François de Maucroix, Jacques de Tourrel, d'Olivet, Gédéon Le Cointe, Millot, Auger, Gui, Charles Dupin, Bignan, l'abbé Jager, Plougoulin, Stievenart. La traduction de M. Stievenart, publiée à Paris, 1842, in-8°, est plus fidèle et plus complète que toutes les précédentes; elle contient d'intéressants parallèles de l'éloquence antique avec l'éloquence moderne: chaque discours est précédé d'une introduction et suivi de notes historiques, littéraires et critiques. M. Plougoulin prépare un grand travail sur la lutte de Démosthène contre la Macédoine. Léo JOUBERT.

Plutarque, *Demosthenes; Vita decem Orat.* — Denys d'Halicarnasse, *De admir. vi dict. Demosth.*; *Epistola ad Ammoneum*. — Libanius, *Argum. in Orat. Demosth.* — Photius, *Bibliotheca*. — Suidas, au mot *Ἀμμοσθένης*. — Lucien, *Encom. Demosth.*, 48. — Cicéron, *De Orat.*, III, 54; *Brutus*, 26. — Quintilien, XI, 3. — Hildericus, *Oratio de vita Demosthenis*; Wittenberg, 1623, in-8°. — Hier. Wolf, *Vita Demosthenis et Archynis*; Bâle, 1578, in-fol. — Schott, *Vita parallelæ Aristot. et Demosth.*; Anvers, 1690. — Fabricius, *Bibl. Græca*, t. II, p. 306, édit. Hæres. — Becker, *Demosthenes als Staatsmann und Redner*; Halle, 1816, 2 vol. in-8°. — Zimmermann, *Dissertatio de Demosthenis reipublicæ Atheniensis administratore*; Berlin, 1833, in-8°. — Westermann, *Quæstiones Demosthenicæ*; Leipzig, 1830-1837. — Böhmke, *Studien auf dem Gebiete der Attischen Redner*; Berlin, 1843. — Clinton, *Facti Hellæni*. —

Norberg, *De Ingenio Demosthenis*, dans ses *Opuscula selecta*, 1817. — G. de Roehrfort, *Considérations sur Demosthène, considéré comme orateur et comme politique*, quatre mémoires, dans le recueil de l'Académie des Inscriptions, t. XLIII et XLVI. — Scholten, *Disquisitio de Demosthenis eloquentia characteris*, Utrecht, 1823, in 8°. — Edinburgh Review, n° 66 et 72. — Thirlwall, *History of Greece*.

DÉMOSTHÈNE de Bithynie, historien grec, d'une époque incertaine. Il avait écrit un ouvrage sur la Bithynie, en dix livres au moins (Βιθυνηνικά), et un autre sur les fondations des villes (Κτίσεις). On ne sait si cette dernière composition était en prose ou en vers. Il était plus ancien que Polyhistor et Polybe, comme on le voit par les paroles suivantes d'Étienne de Byzance : « Polyhistor dit, d'après Démosthène, que Chalcée est une ville de Libye; Polybe le reprend, etc. » Mais plusieurs critiques doutent que Δημοσθένης soit ici la véritable leçon, dans ce passage d'Étienne de Byzance. Le poète Euphronion avait composé contre Démosthène un adressé à Démosthène des vers dont il nous reste quelques fragments, publiés par M. Bekker. M. Meineke pense qu'il s'agit dans ce poème d'Euphronion de l'historien Démosthène de Bithynie. C'est une simple conjecture, qu'aucun témoignage des auteurs anciens ne contredit ou ne confirme.

Étienne de Byzance, aux mots Κοσσός, Μαντωλοί, Τάρος, Τάρος, Τεμυρσός, Αλεξανδρείς, Αργάνη. — Bekker, *Anecdota*, p. 1383. — Meineke, *De Euphronione*, p. 21.

*** DÉMOSTHÈNE de Thrace**, grammairien grec, d'une époque incertaine. Suivant Suidas, il avait écrit un ouvrage sur les poètes dithyrambiques (Ἐπὶ διθυραμβοποιῶν), une paraphrase de l'*Iliade* d'Homère et de la *Théogonie* d'Hésiode et un abrégé de l'ouvrage de Damagète d'Héraclée.

Suidas, au mot Δημοσθένης. — Westermann, *Quæst. Læm.*, IV, p. 28, 29.

*** DÉMOSTHÈNE le Petit** (Δημοσθένης ὁ Μικρός), rhéteur grec, d'une époque inconnue. On ne sait rien de sa vie. Quelques fragments de ses discours ont été publiés par M. Bekker.

Bekker, *Anecdota*, pp. 132, 140, 165, 170, 172.

DÉMOSTHÈNE de Marseille (Δημοσθένης ὁ Μασσαλιώτης), médecin grec, né à Marseille, vivait vers le premier siècle de l'ère chrétienne. Il est l'auteur de plusieurs formules médicales qui ont été conservées par Galien. Quelques critiques l'ont identifié avec Démosthène Philalète. Il est quelquefois désigné simplement par son surnom de *Massaliotes* ou *Massiliensis*. Ce qui nous reste de lui a été recueilli par C.-G. Kuhn.

Galien, *De Compos. Medicam. sec. gen.* V, 12. — Aetius, IV, 2. — C.-G. Kuhn, *Additum ad Elem. Med. veter. a J. A. Fabricio cæthibitum*.

DÉMOSTHÈNE PHILALÈTE (Δημοσθένης ὁ Φιλαλήτης), médecin grec, vivait probablement au commencement de l'ère chrétienne. Élève d'Alexandre Philalète, il appartenait à l'école de médecine fondée par Hérophile, et se rendit surtout célèbre par son habileté comme oculiste.

Il écrivit un ouvrage sur le poulx, cité par Galien, et un autre sur les maladies des yeux existaient encore, à ce qu'il semble, du moyen âge, mais dont il ne reste aujourd'hui que des extraits conservés par Actius et d'Égine.

Galien, *De Differ. Puls.*, IV, 4. — Smith, *Dict. of Greek and Roman Biography*.

*** DÉMOSTHÈNE**, juriconsulte grec.

qualifié de préfet du prétoire dans une constitution que lui adresse l'empereur Justin en 529 et 530, Justinien lui adresse plusieurs constitutions recueillies sur le code. Les érudits de ce légiste ne sont pas venus jusqu'à nous vraisemblablement qu'il a existé un autre Démosthène plus ancien que le préfet du prétoire; c'est lui que Thalée, écrivant vers 536, appelle *lustré mémoire*.

Mortreuil, *Histoire du Droit byzantin*, t. I, p.

*** DÉMOSTRATE** (Δημοστέρας), un romain, vivait probablement dans le premier siècle de l'ère chrétienne. D'après Suidas, il composa un ouvrage sur la pêche, en six livres, Ἀλιευτικά, un autre sur la divination moyennant l'eau (Ἐπὶ τῇ ἐνυπόστασει). C'est probablement le même dont Pline livre d'histoire, peut-être d'histoire naturelle et le même aussi que Démocrate d'Apollonie d'un ouvrage *Sur les Fleures* (Ἐν ταμίῳ), cité par Plutarque.

Suidas, au mot Δημοστέρας. — Pline, *Hist. Nat.*, XXXVII, 6. — Plutarque, *De Flavia*, 12. — *De Mistor. Grecis*.

*** DÉMOSTRATE**, orateur grec. Ce nom est une proposition qu'Alcibiade, son frère, furent placés, avec des nouveaux, la tête d'une expédition pour avoir joué un rôle dans les discussions politiques de l'époque, et ce poète le met en scène dans une comédie intitulée *Ἐγνή*.

Plutarque, *Life of Alcibiade*. — Reuben, *critica thesaurum Græcorum*, p. XLVI.

*** DÉMOSTÉLIS**, écrivain grec, à l'égard duquel on sait seulement qu'il avait écrit *Sur les Pêches de l'Égypte* un traité cité dans l'*Histoire naturelle* de Pline.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXVII, 12. — *Fræg. Græc.* la Bibl. grecque de M. A. Firmin Didot.

DÉMOTZ DE LA SALLE (L'abbé), littérateur français, né à Rumilly, en Savoie, vers la fin du septième siècle, mort à Paris, vers 1742. Il fut dans les ordres, et obtint une cure dans le diocèse de Genève qui appartenait aux Français. Il fut inséré dans le *Mercur* d'une nouvelle méthode de notation pour la musique, qui fut approuvée par l'Académie des Sciences en 1726. Le système de notation qu'il avait inventé pour la musique consistait à supprimer la portée, et à ne laisser que d'un seul caractère de notation verticale, horizontale ou inclinée, sans, indiquant le degré d'élévation ou d'abaissement. Cette invention n'était pas nouvelle : elle avait été employée par les Arabes, en 1601, Suét, en 1607, et le père de

avaient proposé d'analogues. Elle fut itaquée dans un opuscule intitulé : *sur la Méthode d'écrire la musique* : Paris, 1726, in-12. Démoz par une brochure qui avait pour titre : *la critique de M.... contre le système de chant par M....*, pré-1727, in-12. On y trouve les appro- Académie des Sciences, de Camp-ault, de Lalouette et de plusieurs es du temps. On a encore de lui : *le plain-chant selon un nouveau es-cout, très-facile et très-sûr* ; in-12 ; — *Breviaire romain, noté ouveau système de chant* ; Paris, 1728, in-8°. Brassard système, et fit voir qu'il ne pouvait a une *Lettre en forme de disser-Démotz, sur une nouvelle mé-ve le plain-chant et la musique* ; in-4°.

aphie universelle des Musiciens.

(Pierre), médecin oculiste fran-ruelle, en 1702, mort le 26 juin d'un apothicaire de Marseille, études à Avignon, et les achève-tre-Nations à Paris. Il fut reçu rcan à Avignon, et revint à Paris, le prit pour suppléant dans l'ensei-l'anatomie. Après la mort de Du-obtint la place de démonstrateur cabinet d'histoire naturelle du ; mais il ne conserva cette place es. Il allait retourner dans sa e le docteur Antoine Petit lui pro-dans ses travaux anatomiques r spécialement des maladies des se vena à cette branche de la mé- de médecin-oculiste de Louis XV, ocie-vétérinaire de l'Académie royale s et de correspondant de la Société andres récompensèrent ses travaux. cen-sueur royal. On doit à De-remarques intéressantes sur la e de la vue dans l'homme et e lui qui dessina toutes les es aux recherches d'Antoine Petit sur l'œil du coq d'Inde, du hibou uille et de la tortue. Il prouva est pas la continuation de la e découverte de la membrane de appartient à Demours. Il a es opinions des médecins sur la e-nse libérale était une des pour l'art médical. On a de lui : *le Cataracte*, trad. de l'anglais du Paris, 1717, et Reims, 1732, et *Observations de la Société d'Edimbourg*, trad. de l'anglais ; 3 vol. in-12, avec fig. — *Essai e naturelle de l'organe de la*

trad. de l'anglais de Henri Baker ; Paris, 1741 et 1744, in-8°, fig. ; — *Description du ventila-teur, par le moyen duquel on peut renou-eler facilement et en grande quantité l'air des mines, des prisons, et des hôpitaux*, etc., trad. de l'anglais d'Étienne Hales ; Paris, 1744, in-12, fig. ; — *Méthode de traiter les blessures d'armes à feu* ; Paris, 1745, in-12 ; — *Table générale des matières contenues dans l'His-toire et dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, tomes V à IX* ; Paris, 1747, in-4° ; — *Dissertation sur le mécanisme des mou-vements de la prunelle, où l'on examine quelle est la structure et la manière d'agir des fi-bres droites de l'uvée*, dans le 11° vol. des Sa-vants étrangers de l'Académie des Sciences ; — *Essais et observations physiques et litté-raires de la Société d'Edimbourg*, trad. de l'anglais ; Paris, 1759, in-12, fig. ; — *Transac-tions philosophiques de la Société royale de Londres pour les années 1736 à 1740*, trad. de l'anglais ; Paris, 1759 à 1761, 5 vol. in-4° ; — *Lettre à M. le docteur Antoine Petit*, en réponse à sa critique d'un rapport sur une ma-ladie de l'œil, survenue après l'inoculation de la petite vérole, *contenant de nouvelles observa-tions sur la structure de l'œil, et quelques remarques générales de pratique, relatives aux maladies de cet organe* ; Paris, 1767, in-12 ; — *Nouvelles Réflexions sur la lame cartilagineuse de la cornée, pour servir de réponse à la lettre de M. Descemet* ; Paris, 1770, in-8° ; — *Observations au sujet de deux animaux dont le mâle accouche la femelle* ; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1778. Demours a en outre publié des Mé-moires à consulter, qui se trouvent dans le *Traité des Maladies des Yeux*, de son fils, Antoine-Pierre Demours ; Paris, 1818, 3 vol. in-8°, planch.

Boussieu, dans la *Bibliographie médicale*. — Québec, *La France littéraire*.

DEMOURS (Antoine-Pierre) médecin et oculiste français, fils du précédent, né à Paris, le 16 décembre 1762, mort le 4 octobre 1836. Il fit ses études sous la direction de Bouvart, Desbois, Lorrain et autres médecins célèbres, et se consacra particulièrement à l'ophtalmologie. Il fut reçu docteur en médecine à Paris : son ha-bileté le fit nommer oculiste des rois Louis XVIII et Charles X, membre honoraire de l'Académie de Médecine et chevalier de la Légion d'Honneur. On doit à Demours plusieurs découvertes utiles dans la médecine : le premier il fit l'emploi de la belladone pour dilater la pupille et empêcher l'adhérence de la marge pupillaire de l'iris à la capsule du cristallin. Il fit aussi l'essai de la *leucaton* vis, à laquelle l'expérience lui fit renon-cer. Son plus grand titre à la reconnaissance humaine est d'avoir osé pratiquer l'opération de la pupille artificielle, opération qui a rendu la vue à un certain nombre d'aveugles-nés. La vie de Demours fut abrégée par un mal-

heur domestique : son fils unique se noya dans une partie de plaisir, faite en canot sur la Seine. Antoine-Pierre Demours a laissé : *An Retina immediata visionis organum*; Paris, 1784, in-4°; — *Mémoire sur l'opération de la cataracte*; ibid.; — *Mémoire sur les flammes, taches mobiles, globules, et toiles d'araignée qui paraissent voltiger sur les yeux*; imprimé dans l'ancien *Journal de Médecine*, Tenier, 1788; — *Observations sur une pupille artificielle ouverte tout auprès de la sclérotique*; Paris, 1800, in-8°, avec planch.; — *Traité des Yeux*, suivi de la *Description de l'Œil humain*, trad. du latin de Sæmning; Paris, 1818, 3 vol. in-8°, avec atlas de 81 planch.; — *Précis historique et pratique sur les Maladies des Yeux*; Paris, 1821, in-8°.

Reville-Paris, dans la *Gazette médicale de Paris*, 3 novembre 1836. — Quérard, *La France littéraire*.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), poète français, né à Villers-Coterets, le 11 mars 1760, mort le 2 mars 1801. Fils d'un garde du corps du roi, il fit ses études au collège de Lisieux, et suivit pendant quelque temps la profession d'avocat, qu'il quitta pour se livrer à la littérature, près de sa mère, qui habitait la campagne. Doué d'un caractère doux et aimable, d'une humeur gaie et facile, il eut un grand nombre d'amis, parmi lesquels on distingue Collin d'Harleville, Legouvé, etc. Heureux près de sa mère, qu'il adorait, il composa dans sa solitude un grand nombre d'ouvrages, qui eurent beaucoup de vogue, mais qui sont empreints d'une afféterie dont il faut accuser plutôt l'époque à laquelle il écrivait que l'auteur, qui a sacrifié au goût du moment. Demoustier devint membre associé de l'Institut, de la Société Philotechnique, de celle des Sciences, Lettres et Arts, et de l'Athénée des Arts à Paris; et chacun applaudit à ces distinctions, car tous ceux qui le connaissaient l'aimaient. Deux mots donneront une idée de son caractère : il disait souvent, en parlant du bonheur qu'il éprouvait à passer ses jours près de sa mère : « Le souvenir des services qu'on a rendus à ceux qu'on aime est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus. » Il mourut jeune, d'une maladie de poitrine; le jour même de sa mort il écrivait à une personne qui lui était chère : « Je n'ai plus la force de vivre, mais j'ai encore celle de vous aimer. » Le plus important et le plus connu des ouvrages de Demoustier a pour titre : *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. Ces lettres, mêlées de prose et de vers, parurent en 1790, et obtinrent un grand succès, surtout auprès des dames, auxquelles elles racontaient d'une façon gracieuse, bien que souvent trop prétentieuse, l'histoire des dieux de la Fable. Ce genre de style est tout à fait passé de mode; mais au milieu des incorrections qu'on peut lui reprocher, on trouve çà et là des idées ingénieuses; et en se reportant à l'époque où il a paru, on peut comprendre le succès de ce livre. Ce succès a duré plus longtemps qu'on ne devrait le croire, car en

1827 les *1* *2* *3* *4* *5* *6* *7* *8* *9* *10* *11* *12* *13* *14* *15* *16* *17* *18* *19* *20* *21* *22* *23* *24* *25* *26* *27* *28* *29* *30* *31* *32* *33* *34* *35* *36* *37* *38* *39* *40* *41* *42* *43* *44* *45* *46* *47* *48* *49* *50* *51* *52* *53* *54* *55* *56* *57* *58* *59* *60* *61* *62* *63* *64* *65* *66* *67* *68* *69* *70* *71* *72* *73* *74* *75* *76* *77* *78* *79* *80* *81* *82* *83* *84* *85* *86* *87* *88* *89* *90* *91* *92* *93* *94* *95* *96* *97* *98* *99* *100* *101* *102* *103* *104* *105* *106* *107* *108* *109* *110* *111* *112* *113* *114* *115* *116* *117* *118* *119* *120* *121* *122* *123* *124* *125* *126* *127* *128* *129* *130* *131* *132* *133* *134* *135* *136* *137* *138* *139* *140* *141* *142* *143* *144* *145* *146* *147* *148* *149* *150* *151* *152* *153* *154* *155* *156* *157* *158* *159* *160* *161* *162* *163* *164* *165* *166* *167* *168* *169* *170* *171* *172* *173* *174* *175* *176* *177* *178* *179* *180* *181* *182* *183* *184* *185* *186* *187* *188* *189* *190* *191* *192* *193* *194* *195* *196* *197* *198* *199* *200* *201* *202* *203* *204* *205* *206* *207* *208* *209* *210* *211* *212* *213* *214* *215* *216* *217* *218* *219* *220* *221* *222* *223* *224* *225* *226* *227* *228* *229* *230* *231* *232* *233* *234* *235* *236* *237* *238* *239* *240* *241* *242* *243* *244* *245* *246* *247* *248* *249* *250* *251* *252* *253* *254* *255* *256* *257* *258* *259* *260* *261* *262* *263* *264* *265* *266* *267* *268* *269* *270* *271* *272* *273* *274* *275* *276* *277* *278* *279* *280* *281* *282* *283* *284* *285* *286* *287* *288* *289* *290* *291* *292* *293* *294* *295* *296* *297* *298* *299* *300* *301* *302* *303* *304* *305* *306* *307* *308* *309* *310* *311* *312* *313* *314* *315* *316* *317* *318* *319* *320* *321* *322* *323* *324* *325* *326* *327* *328* *329* *330* *331* *332* *333* *334* *335* *336* *337* *338* *339* *340* *341* *342* *343* *344* *345* *346* *347* *348* *349* *350* *351* *352* *353* *354* *355* *356* *357* *358* *359* *360* *361* *362* *363* *364* *365* *366* *367* *368* *369* *370* *371* *372* *373* *374* *375* *376* *377* *378* *379* *380* *381* *382* *383* *384* *385* *386* *387* *388* *389* *390* *391* *392* *393* *394* *395* *396* *397* *398* *399* *400* *401* *402* *403* *404* *405* *406* *407* *408* *409* *410* *411* *412* *413* *414* *415* *416* *417* *418* *419* *420* *421* *422* *423* *424* *425* *426* *427* *428* *429* *430* *431* *432* *433* *434* *435* *436* *437* *438* *439* *440* *441* *442* *443* *444* *445* *446* *447* *448* *449* *450* *451* *452* *453* *454* *455* *456* *457* *458* *459* *460* *461* *462* *463* *464* *465* *466* *467* *468* *469* *470* *471* *472* *473* *474* *475* *476* *477* *478* *479* *480* *481* *482* *483* *484* *485* *486* *487* *488* *489* *490* *491* *492* *493* *494* *495* *496* *497* *498* *499* *500* *501* *502* *503* *504* *505* *506* *507* *508* *509* *510* *511* *512* *513* *514* *515* *516* *517* *518* *519* *520* *521* *522* *523* *524* *525* *526* *527* *528* *529* *530* *531* *532* *533* *534* *535* *536* *537* *538* *539* *540* *541* *542* *543* *544* *545* *546* *547* *548* *549* *550* *551* *552* *553* *554* *555* *556* *557* *558* *559* *560* *561* *562* *563* *564* *565* *566* *567* *568* *569* *570* *571* *572* *573* *574* *575* *576* *577* *578* *579* *580* *581* *582* *583* *584* *585* *586* *587* *588* *589* *590* *591* *592* *593* *594* *595* *596* *597* *598* *599* *600* *601* *602* *603* *604* *605* *606* *607* *608* *609* *610* *611* *612* *613* *614* *615* *616* *617* *618* *619* *620* *621* *622* *623* *624* *625* *626* *627* *628* *629* *630* *631* *632* *633* *634* *635* *636* *637* *638* *639* *640* *641* *642* *643* *644* *645* *646* *647* *648* *649* *650* *651* *652* *653* *654* *655* *656* *657* *658* *659* *660* *661* *662* *663* *664* *665* *666* *667* *668* *669* *670* *671* *672* *673* *674* *675* *676* *677* *678* *679* *680* *681* *682* *683* *684* *685* *686* *687* *688* *689* *690* *691* *692* *693* *694* *695* *696* *697* *698* *699* *700* *701* *702* *703* *704* *705* *706* *707* *708* *709* *710* *711* *712* *713* *714* *715* *716* *717* *718* *719* *720* *721* *722* *723* *724* *725* *726* *727* *728* *729* *730* *731* *732* *733* *734* *735* *736* *737* *738* *739* *740* *741* *742* *743* *744* *745* *746* *747* *748* *749* *750* *751* *752* *753* *754* *755* *756* *757* *758* *759* *760* *761* *762* *763* *764* *765* *766* *767* *768* *769* *770* *771* *772* *773* *774* *775* *776* *777* *778* *779* *780* *781* *782* *783* *784* *785* *786* *787* *788* *789* *790* *791* *792* *793* *794* *795* *796* *797* *798* *799* *800* *801* *802* *803* *804* *805* *806* *807* *808* *809* *810* *811* *812* *813* *814* *815* *816* *817* *818* *819* *820* *821* *822* *823* *824* *825* *826* *827* *828* *829* *830* *831* *832* *833* *834* *835* *836* *837* *838* *839* *840* *841* *842* *843* *844* *845* *846* *847* *848* *849* *850* *851* *852* *853* *854* *855* *856* *857* *858* *859* *860* *861* *862* *863* *864* *865* *866* *867* *868* *869* *870* *871* *872* *873* *874* *875* *876* *877* *878* *879* *880* *881* *882* *883* *884* *885* *886* *887* *888* *889* *890* *891* *892* *893* *894* *895* *896* *897* *898* *899* *900* *901* *902* *903* *904* *905* *906* *907* *908* *909* *910* *911* *912* *913* *914* *915* *916* *917* *918* *919* *920* *921* *922* *923* *924* *925* *926* *927* *928* *929* *930* *931* *932* *933* *934* *935* *936* *937* *938* *939* *940* *941* *942* *943* *944* *945* *946* *947* *948* *949* *950* *951* *952* *953* *954* *955* *956* *957* *958* *959* *960* *961* *962* *963* *964* *965* *966* *967* *968* *969* *970* *971* *972* *973* *974* *975* *976* *977* *978* *979* *980* *981* *982* *983* *984* *985* *986* *987* *988* *989* *990* *991* *992* *993* *994* *995* *996* *997* *998* *999* *1000*

Et quand il peignait l'homme aimable
Il était devant son miroir;

— *L'Amour filial, ou la jambi*
comique en un acte, musique de
pièce, imitée d'une idylle de Ges
core en province; — *Les Femm*
trois actes et en vers; Paris, an
et 1803; des épigrammes, des n
ques scènes de sentiment firent
pièce un succès brillant. Dans
teur avoue qu'il aime trop les f
bien connaître; cet avis a été f
sieurs critiques. Les agréments
laient pas assez quelques situatio
L'auteur le comprit, car après la
sentation il supprima d scènes
raff avoir voulu démont c
éprouvent toujours le bœ

Tout ce qui vous démont est pour
Vous aimez mieux souffrir que de

Dans les scènes supprimées on
mes v air places p
COUR AU NIER
UCVI I IR E

de m
COURCULÉ en cinq actes
propos de cette comédie, que m
une anecdote assez piquante. A
représentation il prêta
forcée à un de ses voisins pou

— *Le Tolerant, ou la tolera*
gieuse, comédie en cinq actes et
an iv, (1798), in-8°. On n'a retenu
qui pourtant eut du succès, que
suivants :

De mon opinion si la sienne diffère
Mon frère, je vous prie, en est-
Les autres ouvrages de Demou
Liberté du Chôir, poème; Par

heur domestique : son fils unique se noya dans une partie de plaisir, faite en canot sur la Seine. Antoine-Pierre Demours a laissé : *An Retina immediata visionis organum*; Paris, 1784, in-4°; — *Mémoire sur l'opération de la cataracte*; ibid.; — *Mémoire sur les filaments, taches mobiles, globules, et toiles d'araignée qui paraissent voltiger sur les yeux*; imprimé dans l'ancien *Journal de Médecine*, Tenier, 1788; — *Observations sur une pupille artificielle ouverte tout auprès de la sclérotique*; Paris, 1800, in-8°, avec planch.; — *Traité des Yeux*, suivi de la *Description de l'œil humain*, trad. du latin de Sammening; Paris, 1818, 3 vol. in-8°, avec atlas de 81 planch.; — *Précis historique et pratique sur les Maladies des Yeux*; Paris, 1821, in-8°.

Reville-Paris, dans la *Gazette médicale de Paris*, 5 novembre 1834. — Querard, *La France littéraire*.

DEMOUSTIER (Charles-Albert), poète français, né à Villers-Coterets, le 11 mars 1760, mort le 2 mars 1801. Fils d'un garde du corps du roi, il fit ses études au collège de Lisieux, et suivit pendant quelque temps la profession d'avocat, qu'il quitta pour se livrer à la littérature, près de sa mère, qui habitait la campagne. Doué d'un caractère doux et aimable, d'une humeur gaie et facile, il eut un grand nombre d'amis, parmi lesquels on distingue Collin d'Harleville, Legouvé, etc. Heureux près de sa mère, qu'il adorait, il composa dans sa solitude un grand nombre d'ouvrages, qui eurent beaucoup de vogue, mais qui sont empreints d'une afféterie dont il faut accuser plutôt l'époque à laquelle il écrivait que l'auteur, qui a sacrifié au goût du moment. Demoustier devint membre associé de l'Institut, de la Société Philotechnique, de celle des Sciences, Lettres et Arts, et de l'Athénée des Arts à Paris; et chacun applaudit à ces distinctions, car tous ceux qui le connaissaient l'aimaient. Deux mots donneront une idée de son caractère : il disait souvent, en parlant du bonheur qu'il éprouvait à passer ses jours près de sa mère : « Le souvenir des services qu'on a rendus à ceux qu'on aime est la seule consolation qui nous reste quand nous les avons perdus. » Il mourut jeune, d'une maladie de poitrine; le jour même de sa mort il écrivait à une personne qui lui était chère : « Je n'ai plus la force de vivre, mais j'ai encore celle de vous aimer. » Le plus important et le plus connu des ouvrages de Demoustier a pour titre : *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. Ces lettres, mêlées de prose et de vers, parurent en 1790, et obtinrent un grand succès, surtout auprès des dames, auxquelles elles racontaient d'une façon gracieuse, bien que souvent trop prétentieuse, l'histoire des dieux de la Fable. Ce genre de style est tout à fait passé de mode; mais au milieu des incorrections qu'on peut lui reprocher, on trouve çà et là des idées ingénieuses; et en se reportant à l'époque où il a paru, on peut comprendre le succès de ce livre. Ce succès a duré plus longtemps qu'on ne devait le croire, car en

1827 les *Lettres à Emilie* comptaient déjà dix-sept éditions, presque toutes de luxe et ornées de gravures; de plus, elles ont été traduites en portugais par J.-P.-B. Primera, sous le titre de : *Cartas a Emilia sobre a Mythologia*; Paris, 1819, in-12; il en existe aussi une élégante traduction anglaise. On a encore de lui : *Le Siège de Cythère*, poème en vers de huit syllabes; Paris, 1790, in-8°. Ce poème devait avoir dix-huit chants, mais l'auteur n'en a publié que six : c'est une folie assez spirituelle, dans laquelle l'imagination riant de la jeunesse est dépeinte, mais dans laquelle l'esprit n'exuse pas toujours le mauvais goût; — *Le Conciliateur, ou l'Homme aimable*, comédie en cinq actes et en vers; Paris an II (1794), in-8°. Cette pièce obtint en 1791 un grand succès sur le Théâtre de la Nation, à une époque où l'on ne jouait que des pièces de circonstance ou des drames bien noirs. Quelques amis voulurent reconnaître dans *L'Homme aimable* le portrait de l'auteur, et lui adressèrent ces vers :

Et quand il peignit l'homme aimable,
Il était devant son miroir;

— *L'Amour filial, ou la jambe de*

comique en un acte, musique de G. B. pièce, imitée d'une idylle de J. B. de L. core en province; — *Les*

trois actes et en vers; — *Les*

et 1803; des é

ques scènes de

pièce un succès brillant.

teur avoue qu'il aime trop les

bien connaître; cet a été pour

sieurs critiques. Les du

laient pas assez quel

L'auteur le comprit, car

sensation il supprima

rait avoir voulu démontrer, et

éprouvent toujours le besoin d'être

Tout ce qui vous émeut est pour vous un

Vous aimez mieux souffrir que de ne pas

Dans les scènes supprimées on

mes faire retenir des places

un homme cor é au d

dévot séduire sur et

ger du chocolat

sions ne sont pas

comédie en cinq actes

propos de cette comédie, qui

une anecdote assez piquante.

représenté il prêta offici

forcée à

— *Le*

gieuse, en

an IV, (1

qui pourrunt ont des suc

suivants :

De mon opinion à la sienne diffère.

Non frère, je vous prie, en est-il moins

Les autres ouvrages de Demoustier

Liberté du Cloture, poème; |

la campagne, ou le misanthrope dits en trois actes et en vers; Paris, in-8°; — *Le Divorce*, comédie en un vers; Paris, ans ix et xi (1795 et phrygane, ou la reconnaissance, is en un acte; Paris, an iii (1795), in-8°, romans philosophiques; is du dix-huitième siècle, frag-; — *Notices sur la vie et les ou- des Bocage*; — *Le Voyage de La Première année du Mariage*; e *Sur la Nature*; — *Nouvelles sibles sur l'Histoire*; et des *Poésies* ds, 1804 à 1809, 3 vol. in-18. Les sses n'ont jamais été imprimées : le *Juile*, comédie en un acte et en Paris, opéra-comique en un acte, ville de Saint-Pierre; — *La Chau- me*; idem; — *Constance*, comé- gies et en vers; 1792; — *Agnès et deux esclaves*, opéra en trois actes; sile et *Campana*, grand opéra; le *Lichtfeld*, comédie en cinq actes - Paris, opéra; — *Macbeth*, idem. moustier a coopéré à la rédaction des *Muses*. Ses *Œuvres complètes* ans en 1804; Paris, 2 vol. in-8°, 15 vol. in-12. A. JADIN.

Biographie d'un Homme de Gout, II, 208, 209, *Manuel du Libraire*.

(Guillaume), théologien écos- sisme siècle. Il fut recherché ut pour s'être montré partisan des Raymond Lulle. On a de lui : *Exa- tis Raym. Lullii Artem*, imprimé it.

É. mod. et inf. Atat.

(George), polygraphe anglais, en 1736, mort en 1818. Il reçut sa tion dans sa ville natale, d'où il se andré et plus tard à Edimbourg, e titre de membre de la Faculté s avoir visité le continent, il ans, qu'il quitta pour la députa- Il fut appelé en 1762. D'abord ngham, ensuite de Pitt, il se ran- de la régence, du côté de Fox. sa vie publique en 1790, ne s'oc- travaux agricoles, et donna l'un de la pisciculture. On a de e *the magnetic Mountains of* s dans plusieurs recueils, *essions of the Royal Society of* *Agricultural Magazine*, s (branches) prononcés au par- it.

(Thomas), théologien écossais, Angus, le 23 août 1579, mort it. D'après ses propres récits, it des vingt-huit enfants

de Thomas, baron de Mureak, et de Jeanne Leslen; il prétend aussi que le 23 août, jour de sa naissance, fut pour lui, dans tout le cours de sa vie, un jour fatidique. Ce fut, dit-il, un 23 août qu'il sortit de sa patrie, qu'il fut reçu docteur en droit, qu'il fut admis à l'Académie de Nîmes, qu'il gagna un procès considérable à Toulouse, et qu'il fut mis au nombre des professeurs de Pise. On voit que Dempster croyait à l'astrologie. Ce n'était pas le seul trait de ressemblance qu'il eût avec Cardan. Comme l'illustre savant de Pavie, il éprouva de grands malheurs domestiques; un de ses frères fut écartelé à Utrecht. Pour lui, il commença ses études à Aberdeen, et les continua à Cambridge, au collège de Pembroke. Vers l'âge de quatorze ans, il passa en France, où il se donna pour un catholique romain zélé, persécuté par ses compatriotes pour cause de religion. Quelques seigneurs de son pays l'aidèrent de leurs libéralités, et lui fournirent de quoi continuer ses études. La peste l'ayant forcé de quitter Paris, il se retira chez les jésuites de Louvain, qui l'envoyèrent à Rome. Des raisons de santé et son humeur aventureuse le ramenèrent en Flandre. Il acheva ses études à Douai, fut reçu maître es arts et professa quelque temps les humanités à Tournay. Pressé de se produire sur un plus grand théâtre, il se rendit à Paris avant l'âge de dix-sept ans. Malgré son extrême jeunesse, il se fit recevoir docteur en droit canonique, et fut chargé de la chaire d'humanités au collège de Navarre. Cette place ne put fixer longtemps l'inconstance de Dempster. Il alla professer les belles-lettres à Toulouse, la philosophie à Montpellier, l'éloquence à Nîmes, voyagea en Espagne, et devint le précepteur d'Artus d'Épinay, abbé de Redon, depuis évêque de Marseille, fils de Saint-Luc, grand-maître de l'artillerie de France. Congédié pour une querelle qu'il eut avec un des parents de son élève, il alla en Écosse pour tâcher de retirer quelque chose de la succession de son père. N'ayant pas réussi dans ce projet, il revint à Paris, où il professa pendant sept ans dans les collèges de Lisieux, des Grassins, du Plessis et de Beauvais. Il lui arriva dans ce dernier collège une aventure qui peint son caractère. « Dempster, dit Bayle, se piquait de grande noblesse. Quoique son métier fût de régenter, il ne laissait pas d'être aussi prompt à tirer l'épée, et aussi querelleur qu'un duelliste de profession. Il ne se passait presque point de jour qu'il ne se battît, ou à coups d'épée ou à coups de poing; de sorte qu'il était la terreur de tous les régents. Grangier, principal du collège de Beauvais, ayant été obligé de faire un voyage, établit Dempster pour son substitut. Celui-ci exerça justice sur un écolier qui avait porté un duel à l'un de ses camarades, et lui fit mettre chausses bas, et l'ayant fait charger sur les épaules d'un gros drôle, il le fouetta d'importance en pleine classe. L'écolier, pour tirer raison de cet affront,

fit entrer dans le collège trois gentilshommes de ses parents et gardes du corps. Dempster fit armer tout le collège, coupa les jarrets aux chevaux de ces trois gardes devant la porte du collège, et se mit en tel état de défense, que ce fut à ces trois messieurs à lui demander quartier. Il leur accorda la vie; mais il les fit traîner en prison dans le clocher, et ne les relâcha qu'après quelques jours. Ils cherchèrent une autre voie de se venger; ils firent informer de la vie et mœurs de Thomas Dempster, et firent ouïr des témoins contre lui. C'est pourquoi il se retira en Angleterre, où il trouva non-seulement un asile, mais aussi une belle femme, qu'il amena avec lui à Paris, lorsqu'il y revint. Allant un jour par les rues avec cette femme, qui montrait à nu la plus belle gorge et les plus belles épaules du monde, il se vit entouré de tant de gens que la foule les aurait apparemment étouffés tous deux, s'ils n'eussent trouvé un logis à se retirer. Une beauté ainsi étalée, dans un pays où cela n'était point en pratique, attirait cette multitude de badauds. Il passa les monts, et enseigna les belles-lettres dans l'académie de Pise, sous de bons appointements. Un jour en revenant du collège il trouva qu'on lui avait enlevé sa femme; ses propres disciples avaient prêté la main à ce rapt. Il s'en consola en stoicien. Peut-être ne fut-il pas fâché qu'on le délivrât d'un trésor de si difficile garde. » D'après Nicéron, ce fut à Bologne, où il professait déjà depuis plusieurs années, que Dempster éprouva cette disgrâce conjugale, et il la supporta un peu moins philosophiquement que le prétend Bayle. On dit même qu'il en mourut de chagrin; mais ce fait n'est pas bien prouvé. Dempster fut enterré dans l'église de Saint-Dominique, avec une pompeuse épitaphe. Comme il faisait partie de l'académie della Notte, son oraison funèbre fut prononcée au sein de cette compagnie par Ovidio Montalbani. On a de lui : *Corippi, Africani grammatici, De laudibus Justiniani minoris Augusti, libri quatuor*; Paris, 1610, in-8°; — *Musca rediviva*; Paris, 1611, in-8°: c'est un poème sur une mouche qui reprend vie après avoir été noyée; — *Tragœdia, Decemviratus abrogatus*; Paris, 1613, in-12; — *Antiquitatum Romanarum Corpus absolutissimum*; Paris, 1613, in-fol.; — *Liciliatio Professorum, sive præfatio solemnitas habita Pisæ postridie kal. novembris* 1614; Pise, 1616, in-4°; — *Bandum Medicum*; Florence, 1617, in-4°; — *Troja etrusca, sive Gamelia ser. Frederico Urbinatum duci decursa*; Florence, 1618, in-4°; — *Romoniæ, sive præfatio solemnitas habita 9 kal. novembris*; Bologne, 1619, in-4°; — *Scotorum Scriptorum Nomenclatura*; Bologne, 1619, 1622, in-4°: ce n'est qu'un simple liste des écrivains dont Dempster parle plus au long dans son *Historia ecclesiastica*; on y trouve tous les défauts que nous relevons dans ce dernier ouvrage; — *Ulyssis Aldrovandi Quadrupedum omnium bisulcorum*

Historia, colligiæ capta a Jo. Uterverio, absoluta a Thoma Bologne, 1621, in-fol.; — *Appertoriam Scoticam, libri duo*; in-4°; — *Κίρανος καὶ ὀδελός, ὀνάν, Accursii et aliorum in Institutionum*; Bologne, 1622, in-fol.; — *nedicti Accolti De Bello a chi barbaros gesto pro Christi s. dæa recuperandis, lib. IV*; in-4°; — *De triplici Juramento, loci ex libro X Antiquitatum* cap. 3; Bologne, 1623, in-8°; — *ecclesiastica gentis Scotorum* Bologne, 1627, in-4°. Dempster l'impression de cet ouvrage, et soin d'achever l'édition. On y trouve fort curieuse de sa vie, écrite et que les éditeurs ont continuée. Quant à l'*Histoire ecclesiastique* superficielle et très-peu exacte. L'ouvrage le jugement de Baillet : « Dempster fut habile d'ailleurs, il n'en plus droit, ni le jugement plus conscience meilleure. Il eût les savants fussent Ecossais; il eût de livres qui n'ont jamais été pour relever la gloire de sa patrie mis diverses autres fourberies parmi les gens de lettres. » Ce sont critiques que font de lui Usertius Sandius, Nicolas Antoine, etc.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Niceron *Hommes illustres*, t. XXVIII. — Bayle *Historique et critique*. — Baillet, *Jugement*, t. II, p. 47.

DENASTRE (Pierre), juriste né à Strasbourg, le 1^{er} mai 1561, le 20 septembre 1610. Il a une famille que les guerres de religion ont expatriée. Docteur en droit en 1585, seigneur du comte palatin, il repart en Pologne et en Angleterre. Il mourut auprès de la chambre judiciaire. Ses principaux ouvrages sont : *sive novissimi juris compendium* 1600, in-4°; et Heidelberg, 1651; *sertio jurisdictionis camerae i. versus senatum Spirensium*; Hildesheim, in-4°; — *Assertio de Idolo Halli* 1605, in-4°; ouvrage en réponse Hallensis de Juste Lipse.

Adm. *Vita Erudit.*

DENATTE (François), théologien né à Ligny, le 25 janvier 1696, était curé de Saint-Pierre-en-Champagne d'Auxerre. Il a paraphrasé d'Opstraet, *De Conversione Pecceatorum*; 1732, 2 vol. in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique et critique*.

* DE-SACK (Jean), théologien

apôtistes, originaire du Palatinat, 1528. Lors de son séjour en Suisse, ses doctrines anabaptistes. La conclusion avait des langues hébraïque, ce lui valut l'emploi de correcteur de Ratander de Bâle; il s'y activa d'Étiolampade. De Bâle il alla à Nuremberg, pour y diriger un établissement public. Mais en même temps il ne put pas de laisser percer ses opinions; il donna aussi à entendre le diable et les damnés pourraient les quelque jour. Ordre lui fut de quitter Nuremberg et de se tenir à distance de cette ville. Il se rendit à s'y crea des partisans, appelés monnaques, a cause de l'opinion du des démons et de leur réhabilitation. On lui fit quitter encore Augsbourg localités. Après quelque temps, il mourut de la peste en 1528. Ses erreurs, comme cela a au dernier moment. Ses ouvrages : *che l'ense* (Vers grecs), dans les 9. de Maittaire; — *Was geredt christ sagt Gott ihue und mache* (Sur ce qu'il est dit dans l'Écriture fait le bien et le mal); 1526, chez Widerruff, Protestation (Appel, protestation et avenu de bourg, 1526, in-8°; — *Alle mehrschers prache* (Tous les sur le texte hébreu); Worms,

1528. — Will. Beytrage zur baptisten

on-Georges, révolutionnaire belge, 1831. Il fut un moment à la tête qui en 1830 s'insurgèrent à Louvain, rétablissement. On lui donna *ambassade de Louvain*, et même, *hérétiques*, il s'affubla de divers titres et aux revues, général, bourgeois, colonel de la garde civique. du chagrin que lui avait ment subi, malgré un saut, par le lieutenant-colonel sur la populace aux portes de 1830. Ce suicide a l'horrible, qu'il eût voulu prévenir, s'ité de ses sentiments.

monne des Belges

[1800], littérateur français, né à Paris, le 2 novembre 1767. La ne fut le premier genre dans les mais, quoique ses fictions ne de *Alceste*, son style le faisait des plus modernes auteurs qui re. L'école ne lui réussit pas lors en prose, et ne fut pas qui l'a fait échapper à l'oubli, de ses moeurs se peint dans

ses écrits. Partout on y trouve l'empreinte d'une âme pure, sensible et résignée. Cette philosophie modeste lui fit supporter courageusement les traverses d'une longue carrière, que l'indigence rendit souvent bien pénible. On a de Denck : *L'Étourneau, ou les aventures du sansonnet de ****, poème héroïque; 1736, in-12; ce poème, imité de *Vert-vert*, renferme quelques détails agréables; — *Le Curieux puni*, poème; Paris, 1737, in-12; — *La Présomption punie*, ibid.; — *Adieux aux Muses*; ibid.; — *L'Aristippe moderne, ou réflexions sur les mœurs du siècle*; Paris, 1738, in-12; Liège, 1757, in-8°, et 1764, in-12; cet ouvrage est une pâle et froide imitation des *Caractères* de Théophraste; — *Cerbère*, allégorie; Paris, 1743, in-8°; — *Ode sur le Mariage du Dauphin*; 1745; — *Les Préjugés du public*; 1747, 2 vol. in-12; cet écrit est empreint d'une saine morale, solidement établie; — *Examen du Matérialisme*; 1754, 2 vol. in-12; ce livre eut un succès mérité, malgré le style diffus dans lequel il est écrit; — *Lettre sur le Nouvel Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de M. l'abbé Racine*; 1759, in-12; — *Réponse à la lettre d'un quaker*, adressée sous le nom de Philippe Gramme (don Clément), à l'auteur des observations sur le *Nouvel Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*; ibid.; — *Analyse de l'Esprit du Jansénisme*; 1760, in-12; — *Les Préjugés des anciens et nouveaux Philosophes sur la nature de l'âme humaine*; 1765, 2 vol. in-12; — *Les Préjugés du public sur l'honneur*; 1766, 2 vol. in-12; — *Épître platonique à Thérèse*; et quelques autres pièces intéressantes. A. JADIN.

Deneux, Les Siècles Littéraires. — Dict. biog. pitt.

DENEUX (Louis-Charles), médecin français, né à Heilly (Somme), le 25 août 1767, mort à Paris, le 28 octobre 1846. Parent de Baudelocque, son premier maître, il étudia la médecine sous les auspices de ce praticien célèbre, et fut reçu maître en chirurgie à Amiens en 1790. Nommé en 1792 chirurgien-major du 3^e bataillon des volontaires de la Somme, puis chirurgien en chef de la 24^e demi-brigade d'infanterie, il revint exercer sa profession à Amiens en 1795, où il resta jusqu'en 1810 en qualité de chirurgien des hôpitaux et de professeur d'anatomie. Médecin depuis 1804, il avait donné à sa thèse le titre suivant : *Essai sur les ruptures de la matrice pendant la grossesse et dans l'accouchement*. De 1814 à 1816 il fit des cours particuliers sur la matière obstétricale. Nommé dans le cours de la dernière année accoucheur de la duchesse de Berry, il assista quatre fois cette princesse. A partir de la naissance de M^{le} de Berry, les faveurs honorifiques se répandirent sur Deneux; il obtint en outre le titre de médecin-adjoint de La Maternité. En 1823 il fut appelé à la chaire nouvellement créée pour lui de clinique d'accouchement. Il sortit de France en 1830, et n'y revint qu'en 1833. Il délivra alors une der-

nière fois la duchesse de Berry, prisonnière à Blaye, et se rendit avec elle en Italie. Il revint ensuite en France. Retiré, vers la fin de sa carrière, à Nogent-le-Rotrou, il n'apparut plus qu'à de rares intervalles à Paris, où il vint visiter quelques rares et vieux amis. Ses ouvrages sont : *Sur les Hernies de l'Ovaire*; Paris, 1813; — *Sur les Propriétés de la Matrice*; 1818; — *Observations sur la terminaison des grossesses extra-utérines et sur les hémorrhagies utérines*; 1819; — *Sur la sortie du cordon ombilical pendant le travail de l'enfantement*; 1820; — *Recherches sur la cause de l'accouchement spontané après la mort*; 1823.

Journal de la Librairie.

* **DENFER** (Jean-Henri), surnommé JANSEN, naturaliste et alchimiste allemand, mort le 13 décembre 1770. On a de lui : *Vernunft und Erfahrungmaessiger Discours, worinn überhaupt die wahren Ursachen der Fruchtbarkeit wie auch Scheinursachen der Unfruchtbarkeit der Erden abgehandelt sind* (Discours rationnel et expérimental, où l'on expose les causes de la fécondité ou de l'infécondité des terrains); Mittau, 1740, in-4°; — *Betrachtungen über die Cometen* (Observations sur les Comètes); Mittau, 1770, in-8°.

Gadebusch. *Lieftaend. Mbl.*

DENHAM (John), poète anglais, d'origine irlandaise, né à Dublin, en 1615, mort en 1688 (1). En 1617 il vint en Angleterre avec son père, nommé baron de l'écliquier. En 1631 il entra en qualité de pensionnaire au collège de La Trinité d'Oxford, où, au rapport de Wood, maîtres et élèves le considéraient comme un songe-creux (*dreaming*) de peu d'étoffe, plus occupé des dés et des cartes que de l'étude. Ceux qui le jugeaient ainsi étaient loin de supposer qu'il pût jamais enrichir de ses ouvrages le monde littéraire. Reçu bachelier ès arts trois ans plus tard, il entra à Lincoln's-Inn, où, entraîné par sa passion, il s'appliqua au jeu bien plus qu'aux lois. Il perdit assez d'argent pour que la chose arrivât enfin aux oreilles de son père, qui le réprimanda et menaça même de le déshériter. S'il ne se corrigea pas tout d'abord, au moins fit-il semblant de rentrer dans la bonne voie en écrivant un Essai sur le Jeu (*Essay upon Gaming*), qu'il montra à son père, et où il faisait ressortir les fâcheux résultats qu'il pouvait produire. Après cet acte de contrition, le jeune Denham ne joua plus jusqu'à la mort de son père, survenue en 1638; mais alors l'amour du jeu le reprit, et il y perdit plusieurs milliers de livres sterling, dont il venait d'hériter. En 1641 il publia une tragédie intitulée : *The Sophy*, qui eut assez de succès pour que Wood dit de son auteur qu'il avait éclaté, comme la rébellion d'Irlande, lorsqu'on s'y attendait le moins.

(1) 1688 d'après Chalmers, suivi en cela par la *Biogr. anec.* des frères Richard. Nous adoptons la date que donne un célèbre recueil anglais, le *Penny Cyclopædia*.

On trouve dans le prologue de jouée dans l'hôtel privé de Black-Fr passage que voici : « Messieurs comédiens qui parlez », si la pièce faites-vous la grâce d'attendre représentations avant de le faire vous saurez que la perte en retombe et non sur l'auteur : il n'écrit ni l'argent ni pour se faire donner d n'aspire point à la réputation de se moque des applaudissements Pourquoi Denham écrit-il donc ? d être. C'est qu'il n'avait rien de comme vous à présent. » Denham momentanément dans les charges son élévation aux fonctions de g Surrey et de gouverneur de Farnham Il quitta ce poste, pour lequel il a tude, et se rendit auprès du roi à fit paraître son ouvrage le plus intitulé : *Cooper's Hill*; Oxford, 1650 et 1655, in-4°. Ce poème suffrages; aux yeux de Dryden il modèle pour la majesté du style. Denham, dit-il dans l'ouvrage intitulé *the Poets*; ce vieux poète boiteux, tion est fondée sur le *Sophy* et sur il menait avec lui plusieurs li tout hant que rien ne se ven ses terres. Mais Apollon lui ou encore quelque chose. afin de dis çons que la cour av ue le poë Hill, tant vanté. u œuvre d'un qui en avait eu res ne se montra pas Hill, dans sa *Force de raison* dans les mêmes regrets Denham « Ici Denham, s'écrit-il, fit en tueusement ses premières chancs chanta pour la dernière fois : O per quelles larmes le fleuve (la Tar t-il pas à la vue de triste p lorsqu'elle passa ses bords cultivant les c tra u tio mêlait aux préux sti u u en 1647 il fut la auprès du roi, prisonnier de a Hugh Peters se laissa désa permit à Denham de voir u u qui lui conseilla « de ne plus faire que pendant qu'on était jeune et rien de mieux à faire, il était pern à cela; mais que quand on était choses plus i l'i se liv i la pu u i pas à le ue pr ue se cur du vice ue i ne par l u u parole. Il i dépar de u u u u u u u u le roi l demeurer secrètement à Londres de sa correspondance secrète a mais l'écriture de Cowley, qui

bonne, fut reconnue, et tout faillit même résulter à échapper au danger. Employé à faire passer en France. De Poissy, où il se rendit en perle sur les Écoles en voyage environ 10,000 livres sterling à son pour le roi, il revint en Angleterre. En revanche, il se trouva résigné grâce par les pertes qu'il avait et les conséquences détestables de la. Il fut assez heureux pour être comte de Pembroke, qui l'hébergea même. La restauration rétablit son nom même inspecteur général des eaux et chevalier du Bain lors du même roi. Il renoua alors à la poésie, après qu'on de sa place. Les désagréments à la suite d'un second mariage perdirent quelque temps la raison. Butler se permit un sujet de Denham qui fait peu d'honneur à son pays, dit à ce sujet Johnson, quelle place a pu lui valoir ce qu'aucun ne peut excuser (*what provocation he do what no provocation can him recouvre peu de temps après la mort de Johnson, Denham est un des poètes anglais (one of the fathers of poetry).*

avec Waller la voie du progrès de la poésie anglaise. Outre les ouvrages de ce poète : *The Destruction of* 1656; — *Cato Major*; *A new Poem*; *A Panegyric on general True Presbyterian*; Londres, dans certain que cet écrit soit sorti de Denham; — *Directions to a* observation qu'au sujet de l'ouvrage; — *Clarendon's House war*; *Directions to a Painter*. Cette liste quelques autres écrits. Les œuvres de Denham ont eu plusieurs fois la première a été publiée en Angleterre de 1719. V. R.

Denham. — Johnson, *Lives*. — Chalmers, *Champion*. *Nouveau Dict. hist. et*

Denham. Voy. DIXON.

Denham-Maria-Carlo), historien italien, en 1731, mort en 1813. Denham, où il prit l'habit ecclésiastique quelque teinture de poète suisse qu'il y rencontra en 1748 il entra dans l'ordre; en 1748 il entra dans l'ordre; en 1753,

nommé professeur d'humanité à Pignerol. Une comédie de collège, où, à propos de la direction des écoles, il finit l'éloge des prêtres séculiers aux dépens des moines, lui attira la haine des jésuites : il lui fallut quitter Pignerol. Après avoir reçu, en 1756, le grade de docteur en théologie à Milan, il entra dans les écoles royales, et fut nommé professeur extraordinaire d'humanité et de rhétorique au collège supérieur de Turin. Déjà il avait publié un écrit théologique : en 1760 il fit paraître un *Discours sur les vicissitudes de la littérature*. La manière dont il s'exprimait sur Voltaire lui attira un sarcasme mordant de la part de celui-ci (voir *L'Homme aux quarante écus*, chapitre dernier). Denina avait formé le projet d'écrire l'histoire littéraire du Piémont; mais une entreprise plus vaste l'y fit renoncer. En 1769 il publia le premier volume de l'*Histoire des Révolutions d'Italie*, qui lui valut la chaire de rhétorique au collège supérieur de Turin. Un an après, lorsque parut le second volume, il obtint la chaire d'éloquence italienne et de langue grecque à l'université; la troisième, terminé en 1771, eut un grand succès; mais Denina ayant fait imprimer quelques années après, à Florence, un manuscrit sur l'emploi des personnes (*Dell' Impiego delle Persone*), on l'attaqua comme coupable d'infraction à la loi qui défend à tout Piémontais de rien faire imprimer en pays étranger sans la permission des censeurs de Turin. Le livre fut supprimé, l'auteur exilé à Vercelli et privé de sa chaire. La protection de son ami l'abbé Costa d'Arignano, devenu archevêque de Turin, le fit revenir dans cette ville. M. de Chambrier, envoyé de Prusse à Turin, ayant appris qu'il se proposait d'écrire les révolutions de l'Allemagne, l'engagea au nom de Frédéric II à se rendre à Berlin. Denina arriva dans cette ville en 1782, et fut immédiatement nommé membre de l'Académie des Sciences; cependant, il ne plut jamais à Frédéric II. Quelques ouvrages qu'il publia en Allemagne n'y eurent pas un grand succès. Sa vie s'écoula exempte de vicissitudes, à travers les guerres et les bouleversements de la fin du dix-huitième siècle, et l'année 1804 le trouva à Mayence, où le vit l'empereur Napoléon, qui, au mois d'octobre suivant, le nomma son bibliothécaire. Cette place l'appela à Paris, et il y demeura jusqu'à l'époque de sa mort. Le seul ouvrage vraiment remarquable que Denina ait composé est l'*Histoire des Révolutions d'Italie* (*Delle Rivoluzioni d'Italia*), 3 vol. in-4°, traduite en français par l'abbé Jardin; Paris, 1771-75, 4 vol. in-12. Cette composition, d'ailleurs peu remarquable, est d'un style si supérieur aux autres écrits de Denina, que ses nombreux ennemis n'hésitèrent pas à dire qu'un savant prélat italien était l'auteur de cet ouvrage, auquel le professeur n'aurait fait que mettre son nom; celui-ci, en repoussant cette imputation, avoua qu'il

avait souvent consulté son ami l'abbé Costa d'Arignan. Denina avait repris dans sa vieillesse le projet d'écrire l'histoire du Piémont : il en composa trois volumes, qui n'ont point été publiés, mais que M. Frédéric Strass a traduits en allemand sur le manuscrit italien. Les *Révolutions d'Allemagne* parurent à Florence, en 1804, 8 vol. in-8°; — *La Russiade* (Berlin, 1799) est une espèce d'épopée consacrée à la gloire de Pierre le Grand et, à ce que l'auteur prétendait, traduite sur un original grec inédit. L'*Essai sur la Vie et le Règne de Frédéric II* fut aussi écrit à Berlin et publié en 1788. Outre les ouvrages mentionnés dans cet article, on a de Denina : *De Studio theologiæ et de norma fidei*; Turin, 1758; — *Parlamento Ottaviano*; Lucques, 1763; — *Biblioeca, o sia l'arte de compor libri*; Turin, 1776; — *La Sibella Teutonica*; Berlin, 1786; — *Apologie de Frédéric II roi de Prusse sur la préférence qu'il parut accorder à la littérature française*; Paris, 1787; — *Discours sur les progrès de la littérature dans le nord de l'Allemagne*; Berlin, 1788; — *Guide littéraire*; 1794, 1795, 3 vol.; — *Dell' uso della lingua francese*; Berlin, 1803; — *La Clef des Langues, ou considérations sur l'origine et la formation des langues*; Berlin, 1804, 3 vol. — *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie*; Paris, 1806; — *Istoria dell' Italia occidentale*; Turin, 1809, 6 vol. [*Encycl. des Gens du Monde*.]

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. IV. — *Riflessi Memorie sopra la Vita e le Opere di Carlo Denina*; Parme, 1790, in-12.

DENIS. Voy. DENIS.

DENIS, roi de Portugal. Voyez DIMIS.

DENIS (Guillaume), hydrographe français, natif de Dieppe, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Tables de la déclinaison du soleil et des principales étoiles du firmament*; Dieppe, 1663, in-4°; — *Traité de la variation de l'aiguille aimantée*; ibid., 1666, in-4°; — *L'art de naviger par les nombres et secantes*; ibid., 1668, in-8°; — *L'art de naviger dans sa plus haute perfection*; ibid., 1673, in-4°.

Belong Bibliothèque Historique de la France.

* DENIS (Jacques), juriconsulte et poète français, vivait à Paris dans la seconde moitié du dix-septième siècle; il a laissé une comédie en trois actes et en vers, *Les Plaintes du Palais, ou la chicane des plaideurs*; Paris, 1679 : c'est une satire mordante et vive, bonne à faire connaître les mœurs des gens de chicane à cette époque. Il existe deux comédies restées inédites du même auteur, lequel se vante d'avoir été honoré des suffrages de messieurs Corneille (Thomassans doute) et Boursaut; elles ont pour titres : *Le Salmigondis comique* et *L'Amour apothicaire*. G. B.

Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Solenne. t. II, p. 80.

DENIS (Jean-Baptiste), né à Paris, dans la première moitié du dix-septième siècle, mort le 3 octobre la médecine à Montpellier, et : A son retour dans la capitale, fesseur de philosophie et de obtint le titre de médecin ci de Louis XIV. Le roi Charles Angleterre, et lui offrit la pla decin, ou architecte; Denis roi France. « Peu de médecins, dit dicale, ont défendu la transfu chaleur que lui; il la pratiq sur les animaux, mais men fut vraisemblablement le pre cette expérience dangereuse; sujets qu'il opéra étant ve veuve attaqua les experimen et le parlement, qui se saisit un arrêt portant défense de transfusion sur les homme Lettre à M. de Montmor ti pérances de la transfusio hommes; Paris, 1668, in-4°; une folie invétérée, qui a peu par la transfusion du in-4°; — Discours sur l' claire et sur les horoscopes; — Recueil de mémoires et ci arts et les sciences, prése phin pendant l'année 1672; Denis tenait chez lui des conf où l'on traitait principaleme Ces conférences commencèr continuaient encore en 1672. cette espèce d'académic, publ suppléer au Journal des Sara mentanément cessé de paraitr dans le tome III de la réimpr des Savants; Amsterdam, t lation curieuse d'une fonta Pologne, laquelle, entre a a celle de suivre le mouve et de s'enflammer comme fu de guérir diverses maladie. la vie jusqu'à cent cinqu plication des propriétés c fontaine; Paris, 1687, in-4°. sais de Denis sur la transfu sous forme de lettres, dans k vants, et traduits en anglai tions philosophiques.

Journal des Savants, 1667, 1672. Historique de la Médecine. — B.

* DENIS (Jean-Baptiste), né vers 1675, mort vers 17. détails bien précis sur les circo Après avoir été secrétaire de

passa à l'étranger, et il se mit à vendre ces libellistes que les Imprimeries employaient à la composition de toutes les gloires de la monarchie sans ménagement. Tout cela, Denis spécula sur le scandale journalier; il publia les *Mémoires de la Cour et du Clergé de France*; de), 1712, vol. in-8°. Ce libelle, prétend que Bossuet était marié avec maïemoiselle Desvieux de se livrait à la contrebande, qu'il es revenus par des moyens illicites. Le Louis XIV avec madame de ; raconté avec des détails dont été reconnue depuis; ce qui mon-Denis était bien informé.

G. B.

1800.

Denis), géographe français, vivait nait bon graveur, appliqua son tauphisme, et se fit distinguer dans cette de ses nombreux ouvrages on doit *ogographique et raisonné de Pu-* ad, in-12, avec 42 cartes; — *Cartes aris*, 1761, atlas in-4°: cet atlas se sept cartes; elles représentent la s sous les rapports particuliers; de la population, de la minéralo- *analyse de la France, ou recueil les provinces, avec une ex-* *uemandes et réponses*; Paris, *-Géographie des Dames, ou alma-* *dique et historique*; Paris, 1764, — *Empire des Solipses*, atlas de 1764, in-12: c'est un atlas du a ces jésuites; il est fort curieux, très-incomplet; — *Guide royal, ire topographique des grandes aux villes*; Paris, 1764, 2 vol. *anches*; — *Mappemonde phy-* *que et mathématique*; Paris, *- Tableau topographique des Paris*; Paris, 1769, in-8°; — *Iti-* *f d'un arrondissement de* *nte lieues de la ville de* *1777*, 2 vol. in-12; — *Précis topographique du diocèse de* *in-fol.*

romes littéraires.

1801, bibliographe et poète al- *L'apertandre* 1799, a Scharding, *Vienne*, le 29 septembre 1800. *es études au séminaire des Jé-* *entra en 1747 dans leur ordre.* *comme prêtre et pédagogue* *ances vives et solides lui* *sa place de professeur de* *oire de la maison de collège de* *e. En 1771 on lui confia* *ibliothèque de Garelli. Le* *rière et son ordre ayant*

été supprimés, Joseph II nomma Denis en 1784 second conservateur et en 1791 premier conser- vateur de la Bibliothèque impériale. On remar- que parmi ses écrits : *Merkwürdigkeiten der Garellischen Bibliothek* (Curiosités de la bi- bliothèque de Garelli); Vienne, 1804, in-8° et in-4°; — *Wiens Buchdruckergeschichte bis 1560* (Histoire de l'imprimerie à Vienne jusqu'en 1560); Vienne, 1782, et supplément, 1793, in-4°; — *Einleitung in die Bücherkunde* (Introduc- tion à la bibliographie); 2^e édition, Vienne, 1795- 96, 2 vol. in-4°; — *Codices manuscripti theolo-* *gici bibliothecæ Palat. Vindobonensis latini* *allarumque Occidentis linguarum*; Vienne, 1793-1802, 2 vol. in-fol., en six parties; — *Ossians und Sineds Lieder* (Chants d'O- sian et de Sined); Vienne, 1784; 2^e édition, 1791- 94, 6 vol : c'est une pâle imitation de la poésie des anciens bardes; — *Michaelis Denisti Commem-* *toriorum de vita sua Libri V*, en allemand; Winterthur, 1802.

Biographien Oesterreichischer Dichter (Biographie de poètes autrichiens); vol. 2, cahier 1, p. 37 et suiv.

DENIS de Gènes (Le Père), théologien ita- lien, né à Gènes, en 1636, mort en 1695. Il entra dans l'ordre des Capucins, et publia un ouvrage intitulé : *Bibliotheca Scriptorum ordinis Mino-* *rum S. Francisci Capuccinorum*; Gènes, 1680, in-4°; *ibid.*, 1691; Venise, 1747, in-fol.

Bernard de Bologne, *Bibl. Capucc.* — Clément, *Bibl. Cur.*, VII.

DENIS DE LA NATIVITÉ, navigateur fran- çais, né à Honfleur, en 1600, mis à mort en no- vembre 1638. Il se nommait Pierre Berthelot. Il prit en 1614 la carrière maritime, et fit comme novice plusieurs voyages en Europe et à Terre- Neuve. En 1619 il partit pour les Indes, sous les ordres du général Beaulieu; son vaisseau fut brûlé par les Hollandais à Javaïra, et lui-même passa dans la marine portugaise. En 1629 il fut chargé de conduire une flotte destinée à dé- bloquer Malacca et à agir contre le sultan d'A- chem. Dans cette campagne il fit connaissance avec le P. Philippe de la Sainte-Trinité, et entra dans l'ordre des Carmes déchaussés, sans pourtant renoncer à l'état militaire, car quel- que temps après avoir prononcé ses vœux il conduisit une escadre portugaise contre les Hollandais, et prit part devant Goa à un combat naval qui dura trois journées. En 1638 il ac- compagna un ambassadeur portugais envoyé à Achem; mais le 25 octobre, à peine débarqué, il fut saisi avec ses compagnons de voyage, et mis à mort après un mois de souffrances. On a du P. Denis des *Cartes* et des *Notes* remarquables par leur exactitude.

Bernard de Bologne, *Bibl. Capucc.*

DENIS (Ferdinand), littérateur et biblio- graphe français, est né à Paris, le 13 août 1798. Son père, employé supérieur aux Affaires étran- gères, le destinait à la diplomatie, à cet art où la parole ne sert qu'à voiler la pensée; doué d'une intelligence laborieuse, le jeune Denis pré-

féra l'étude des langues. Familier avec les langues orientales et néolatines, M. Denis put puiser avec profit aux sources fécondes qu'il alimentèrent ses talents d'écrivain et de graphiste. Il alla au Brésil en étudier les mœurs en philosophe et les ressources de la courtoisie en savant. A son retour, il écrivit l'histoire de cet empire et de la plus grande partie des autres provinces de l'Amérique méridionale; chacune de ses publications obtint un succès mérité. Il y apprécia avec une grande sagacité le caractère, les coutumes, les arts, les qualités et les défauts de ces peuples européens transportés sous le climat qui leur donna comme une existence nouvelle. Les événements politiques interdirent à M. Denis les voyages du Levant, que méditait son goût observateur. Son temps fut utilement employé à des œuvres importantes, qui lui ont valu les distinctions de plusieurs gouvernements de l'Europe et de l'Amérique. Ce modeste écrivain est un des conservateurs de la célèbre bibliothèque de Sainte-Geneviève, où ses connaissances variées rendent d'importants services aux jeunes gens studieux qui trouvent dans M. Denis un guide dont le caractère bienveillant fait aimer les conseils. Ses travaux ont pour titres : *Le Brésil, ou histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume* (en société avec M. Hipp. Taunay); Paris, Nepveu 1821-1822, 6 vol. in-8°, fig.; — *Buenos-Ayres et le Paraguay; histoire mœurs usages et coutumes de cette partie de l'Amérique* Paris, Nepveu, 1823, 2 vol. in-18 — *La Guyane, ou histoire, mœurs usages et coutumes des habitants de cette partie de l'Amérique*; Paris, Nepveu, 1824, 2 vol. in-8°; — *Scènes de la nature sous les tropiques, et de leur influence sur la poésie*, suivies de *Camoëns et José Indio*; Paris, Janet, 1824, in-8° — *Résumé de l'Histoire du Brésil*, suivi du *Résumé de l'Histoire de la Guyane*; Paris, 1825, in-18: cet ouvrage réimprimé en 1827 et contrefait en Belgique, a été traduit en portugais à Rio-de-Janeiro; — *Résumé de l'Histoire de Buenos-Ayres, du Paraguay et des provinces de la Plata*, suivi du *Résumé de l'Histoire du Chili*, avec des notes; Paris, 1827, in-18; — *Résumé de l'Histoire littéraire du Portugal* suivi de *l'Histoire littéraire du Brésil* Paris, 1826 in-18 de plus de 600 pages; l'auteur prépare une 2^e édit., en 3 vol. in-8°; — *André le Voyageur, histoire d'un marin* Paris, 1827, in-18, figures de Devéria. On peut lire sur ce petit volume ce qui en a été dit par M. Sainte-Beuve, préface de *Paul et Virginie*; il a été réimprimé fort souvent in-8° en 1840; — *Ismaël Ben Katzar, ou la découverte du Nouveau Monde*; Paris 1829, 5 vol. in-12 2^e édit., Gosselin, 1829; *Atlas de la Littérature espagnole*, dans la *Collection des Atlas de Littérature* de Jarry de Mancy; Paris, 1831, 1 vol. in-fol.; — *Atlas de la Littérature portugaise*; ibid., id., in-fol.; — *Tableau*

et critique de l'influence et le cas de l'astrologie, de la kabbale, la magie, etc.; Paris, 1830, in-8°; — *de l'Encyclopédie*; — *Le Bra-*
ou la science de tout
livre.
 de 1804, a paru chez S
 traités à miniatures, dans la
 avec la peinture moderne à la fin
 du *Manuel du Peintre et du Sculpteur*
 dans lequel on traite de la philosophie
 L.-C. Arsenne; Paris, 1833, in-8°
 Souza; Paris, Gosselin, 1835, 2 vol. in-8°
 détruit en partie par un incendie;
 Luis de Souza est une continuation
 les sciences occultes — *Le Brésil*
 tant partie de la collection de l'*Éti-*
que; Paris, Didot, 1837, in-8°, 1846, avec additions; — *Chroniques*
ques de l'Espagne et du Portugal
 Tisserand de Ségovie, drame du
 siècle; Paris, 1839, 2 vol. in-8°;
 de la régence d'Alger, à Paris
 Rousse, chronique arabe
 blée sur un manuscrit de
 avec un appendice et des notes de
 Sander Rang) Paris, 1837, 2 vol.
 et cartes; — *Camoëns et ses Contemporains*
 suivi de la traduction de *Poésies*
 tête de la traduction des *Lusiades*
 Fournier et Desaulles; Paris, Gosselin,
 in-8°; — *Notice sur le manuscrit*
 vers, en tête des *Poésies* de Mal-
 laut, publiée avec des notes de
 M. Ferd. Wagnier; Nevers, 1842
 fig.; — *Le Monde enchanté, ou*
histoire naturelle fantastique
 Paris, 1843, in-32; — *Le Portugal*
 tion de l'*Univers pittoresque*; Paris,
 in-8° à 2 colonnes, fig.; — *Le*
vigation; Paris, 1847, in-8°;
 136 pages, a été publié en
 bronze exécuté par
 Toulon; — *Une jeune Bretonne*
 Rouen en 1540, suivie d'un fragment
 siècle, roulant sur la découverte
 ples du Brésil et des possessions
 de Christovam Variz; Paris, 1847,
 grand in-8°; — *Le*
tabac en France, a été publié
 miques de M. D. de Mancy; Paris,
 1851, in-8°; — *Le*
 1852: ce travail a été réédité
 ouvrage intitulé *Le*
 ducteur, M. Ferd. Wagnier a publié

DENISOT ou **DENYSOT** (Nicolas), poète français, né au Mans, en 1515, mort à Paris, en 1559. Son père, Jean Denisot, bailli d'Assé, était avocat au présidial du Mans. Il se fit d'abord connaître comme adroit dessinateur, et prit part à la confection de la carte du Maine, qui porte le nom d'Androuet Du Cerceau. Son premier recueil de vers parut en 1545. Il le publia sous cet anagramme : *par le comte d'Alsinoy*. Aussi quand il parut à la cour et devint un des familiers de François I^{er}, celui-ci dit-il plaisamment : « Ce comté d'Alsinoy n'est pas de grand revenu, puisqu'il n'est que de six noix. » On peut croire qu'il quitta le Maine pour aller faire briller son talent sur un plus grand théâtre, vers la même année 1545. Toute la cour de Fontainebleau le connut, et le trouva gai compagnon. Cependant, s'étant mis à la suite d'une dame de haut rang, dont le nom est inconnu, Denisot s'éloigna bientôt de la cour, et se rendit à Londres, où il fut chargé d'enseigner les lettres et les mœurs françaises aux filles d'Édouard Seymour, protecteur du royaume. Il reparut en France sous le règne de Henri II, et devint un des amis de Ronsard, de Joachim du Bellay, de Belleau, de Jodelle, un des astres de la pléiade. On agite cette question : Nicolas Denisot est-il le premier qui ait essayé, sans trop de succès, d'accréditer en France les vers blancs et mesurés ? Pasquier raconte que Denisot fut en cela le malheureux imitateur de Jodelle. C'est l'opinion qui nous paraît la plus vraisemblable. Nous ne voulons pas dire assurément que Denisot fût incapable de cette audace ; loin de là : c'était un novateur téméraire, qui donnait volontiers dans tous les excès de la nouvelle école. Pour s'en convaincre, il suffit de lire quelques strophes de ses *Cantiques* ou de ses *Noëls*, autrefois goûtés, aujourd'hui justement oubliés. Il aimait d'ailleurs, par instinct, les périlleuses entreprises. Il prétendit un jour restituer à la France la ville de Calais, occupée par les troupes anglaises. L'affaire, on le voit, n'était pas de médiocre importance. Ayant pénétré dans la ville, il en leva le plan le plus exact, et le transmit au duc de Guise. La place fut assiégée en janvier 1558 ; et sur les instructions de Denisot, elle fut prise. Il aurait peut-être été grand capitaine, s'il n'eût été méchant poète. On a de lui : *Noëls par le comte d'Alsinoy, présentés à mademoiselle sa Valentine* ; Le Mans, 1545, in-12 ; — *Cantiques du premier advenement de Jesus-Christ* ; Paris, 1553, in-8° (1). Thomas Tanner, dans sa *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, lui attribue un volume de vers latins en l'honneur d'Édouard VI, conservé en manuscrit à la bibliothèque de Westminster. La Croix du Maine

compte parmi ses œuvres un *Livre de* n'est pas parvenu jusqu'à nous. On core quelques-unes de ses pièces éparées dans les recueils du ten comme on le suppose, inséré que dans l'*Heptaméron* et dans les *Con aventure des Périors* ? Cela n'est piment établi. Il a formé le recueil p titre : *Le Tombeau de la reine* à Paris, 1551, in-8°.

La Croix du Maine, *Bibliothèque fra Verdier, Bibliothèque*. — Pasquier, *Recher*. — Ch. Nodier, *Notice sur Bonap*, des *Pe de ses Œuvres*. — Royer, *Notice sur l vrapes et la famille de Nicolas Denisot ; de la Sarthe de 1818*. — B. Haureau, *Hist du Maine*, t. III. — Rathery, *Bulletin d 9^e série*, 1840, p. 433.

DENMAN (Thomas), chirurgien et anglais, né le 27 juin 1733, à Bakey comté de Derby, mort le 26 novem était fils d'un pharmacien ; à l'âge de ans, il se rendit à Londres, et y pa à étudier l'anatomie et les opér gicales. Il entra ensuite dans la resta jusqu'à la conclusion de la pa revint alors à Londres, suivit avec leçons de Smellie, et alla s'établir à après avoir obtenu un diplôme d d'Aberdeen. Revenu à Londres au t que temps, il fut protégé par Cav Drake, et vers 1770 il commenç avec d'Osborne, des leçons d'ac qui attirèrent un concours nomb teurs. Il publia sur le même sujet c qui obtinrent l'accueil le plus favo vint médecin accoucheur de l'hôp dlesex et membre de la Société dimbourg. On a de lui : *An Essay o Ferer* ; Londres, 1768, in-8° ; trad. Altenbourg, 1777, in-8° ; — *An Es ral Labour* ; Londres, 1786, in-8° ; *tion to the Practice in Midwifer* 1787, 1795, in-8° ; traduit en allema Jacques Rymer, Zurich, Leipzig, en français par Jean-François Kuy 1802, in-8° : « Cet ouvrage, dit le médicale, est regardé comme clas gleterre ; mais il est inférieur a rapports à celui de Baudelocque *risms on the Application and us cepts and vocis in preternatur* Londres, 1788, in-8° ; *ibid.*, 1817, i *lection of engravings tendin the generation and parturitio and of the human species* ; La in-fol. ; *ibid.*, 1815, in-fol. ; — *Engr uterine Polyp* ; Londres, 1801, in-4 *rations on the rupture of the ut shuffles in infants, and on the m* Londres, 1818, in-8° ; — *Observa of cancer* ; Londres, 1815, in

(1) Ces cantiques, médiocres comme poésie, offrent parfois un caractère pittoresque, à cause des détails descriptifs que Denisot accumule, et qui ne pouvaient sortir que d'une main habituée à manier le pinceau ou le crayon tant que le plume. L'édition originale est fort rare ; mais il en a été fait en 1847 une édition avec des corrections, tirée à un petit nombre d'exemplaires.

— *Illustrations anatomical Du bou* ; *Art. médicale*.

AN (Thomas), célèbre avocat et écrivain, né le 23 juillet 1779; mort à 77, dans le Northampton, le 22 septembre 1804, était fils d'un médecin de Il termina son éducation et prit ses collèges de Cambridge, en 1800. Il 1804 la fille d'un ecclésiastique de la-fille d'un baronnet, dont il eut une, dont on ne survécut à leur lés en 1832. Peu après son mariage, l'exercice de la profession du barreau.

Il était ami particulier des lords Brougham et du docteur Lushington. Il était grandement accrédité et député aux communes pour le reform. Membre de l'opposition contre Slattery, il combattit les six bills promulgués par Eldon et lord Castlereagh : époque de troubles et de conspirations enchaînées la presse, dont il fut l'un des plus habiles, ainsi que de discussion, qu'on voulait entraver. Il était déjà grand, lorsque le régime, en 1820, de la femme du roi, depuis George IV, donna lieu à beaucoup : Denman fut admis comme (honneur) par la princesse, tandis que Denman comme avocat. Lors de l'élection qui suivit l'avènement de George IV fut élu député de Nottingham, dans la lutte des plus acharnées. La perte des honneurs de son rang; mais il, poursuivie par Denman, Brougham, fut victorieuse des intrigues IV et de l'opposition de son chance- l'occasion, les nobles traits, la haine, et l'émotion qui animait Denman beaucoup au triomphe de l'administration de lord Eldon ne put obtenir les honneurs ac- cession; mais la cité de Londres, conféra le poste modeste de com- missaire, qui est le premier pas dans la carrière de la cité. Sous l'administration de Denman fut créé *attorney general* (ministre), et en cette qualité il soutint la loi. A la mort de lord Tenterden, en 1832, lord chief-justice, ou président du banc du Roi, et en 1834 élevé à la présidence, ce fut lui qui prononça la fameuse sentence dans le procès de Stockdale, où la magistrature anglaise osa reconnaître le privilège illimité réclamé par les communes en faveur de son im- munité. Il triompha la justice sur la poli- tique hautement les principes de la liberté dans cette circonstance. Il fut nommé gardien des libertés de l'Angleterre ses fonctions judiciaires furent unies avec une dignité qui aug- menta cette magistrature. Si l'on n'avait pas vu d'un homme d'État, et si

l'on retrouvait encore en lui l'esprit d'un avocat, tout le monde reconnaît la droiture de ses inten- tions, son amour pour la vérité, la simplicité de ses manières, et ses méditations concen- trées. Il était, dit le *Times*, le réformateur des abus et l'ennemi de tout ce qui pouvait ternir l'éclat ou diminuer l'influence de nos institutions. Son aversion pour l'esclavage des Africains était de- venue une passion, et il s'éleva avec ardeur contre la cruauté et l'injustice des possesseurs d'es- claves et contre les offenses qu'elles causaient à l'humanité et à la religion. Il contribua puissamment à la réforme des lois criminelles, dont Samuel Romilly prit l'initiative; il soutint tou- jours la cause de la tolérance et de la liberté religieuses, se montra zélé pour l'amélioration de l'instruction populaire, la diffusion des con- naissances, et l'amendement des mœurs. On ne connaît de lui aucun ouvrage spécial sur la jurisprudence ou la politique. *Illustré.*

Times, 1844.

* DENNE-BARON (Pierre-Jacques-René), poète français, né le 6 septembre 1780, à Paris, mort dans cette ville, le 5 juin 1854. Fils unique d'un riche négociant de la capitale, il fut mis de bonne heure au collège de Navarre. Les événe- ments de 1793 interrompirent ses premières études, mais sa nature poétique ne se laissa pas égarer par les préoccupations qui dominaient alors la France. Au milieu du bouleversement général, il étudiait Homère et Lucrèce, apprenait le grec et l'hébreu, cultivait la musique et devenait le digne élève de Dupont sur le violoncelle. M. Alexandre Dumas l'appelle un *poète charmant*; il cite de lui, entre autres, comme un modèle de grâce et de suavité la pièce intitulée *Le Zéphyr*, qui fut inspirée par le tableau de Prudhon. « Ce poète, dit M. Sainte-Beuve, est du nombre de ceux qui ont su être classiques sans convenu et avec originalité. » On a de lui : *Héroet Léandre*, poème épique en IV chants, Paris; 1806, 1 vol. in-12; — *Élégies de Propertius*, avec quinze élégies traduites en vers français, des fragments d'un poème de David et d'autres poésies; Paris, 1813, 1 vol. in-12; — des traductions en vers de fragments de Virgile, de Lucain et de Claudien : dans ce dernier figure le charmant poème du *Phénix*; *Guirlande à Mnémosine*; recueil d'élégies, d'odes et autres pièces; Paris, 1822, 1 vol. in-12; — *La Nymphé Pyrène*, ode suivie d'autres pièces, telles que : *Le Couvent*, *Zéphyr et Flore*, *Le Léopard*, etc.; Paris, 1823, in-8°; — *Les Fleurs poétiques*, contenant quinze idylles, avec notes; Paris, 1825, in-12, — *Élégies de Propertius*, traduites en vers français; Paris, 1825, in-12: cet ouvrage comprend cinquante-huit élégies, précédées d'une notice sur Propertius; — traduction en prose de *Propertius*; Paris, 1839; — traduction en prose d'Anacréon, avec notice (Classiques grecs de Lefebvre); Paris, 1841; — traduction du roman grec de *L'Ane*, de Lucius de Pa-

DENISOT ou **DENYSOT** (*Nicolas*), poète français, né au Mans, en 1515, mort à Paris, en 1559. Son père, Jean Denisot, bailli d'Assé, était avocat au présidial du Mans. Il se fit d'abord connaître comme adroit dessinateur, et prit part à la confection de la carte du Maine, qui porte le nom d'Androuet Du Cerceau. Son premier recueil de vers parut en 1545. Il le publia sous cet anagramme : *par le comte d'Alsinoy*. Aussi quand il parut à la cour et devint un des familiers de François I^{er}, celui-ci dit-il plaisamment : « Ce comté d'Alsinoy n'est pas de grand revenu, puisqu'il n'est que de six noix. » On peut croire qu'il quitta le Maine pour aller faire briller son talent sur un plus grand théâtre, vers la même année 1545. Toute la cour de Fontainebleau le connut, et le trouva gai compagnon. Cependant, s'étant mis à la suite d'une dame de haut rang, dont le nom est inconnu, Denisot s'éloigna bientôt de la cour, et se rendit à Londres, où il fut chargé d'enseigner les lettres et les mœurs françaises aux filles d'Édouard Seymour, protecteur du royaume. Il reparut en France sous le règne de Henri II, et devint un des amis de Ronsard, de Joachim du Bellay, de Belleau, de Jodelle, un des astres de la pléiade. On agite cette question : Nicolas Denisot est-il le premier qui ait essayé, sans trop de succès, d'accréditer en France les vers blancs et mesurés ? Pasquier raconte que Denisot fut en cela le malheureux imitateur de Jodelle. C'est l'opinion qui nous paraît la plus vraisemblable. Nous ne voulons pas dire assurément que Denisot fût incapable de cette audace ; loin de là : c'était un novateur téméraire, qui donnait volontiers dans tous les excès de la nouvelle école. Pour s'en convaincre, il suffit de lire quelques strophes de ses *Cantiques* ou de ses *Noëls*, autrefois goûtés, aujourd'hui justement oubliés. Il aimait d'ailleurs, par instinct, les périlleuses entreprises. Il prétendit un jour restituer à la France la ville de Calais, occupée par les troupes anglaises. L'affaire, on le voit, n'était pas de médiocre importance. Ayant pénétré dans la ville, il en leva le plan le plus exact, et le transmit au duc de Guise. La place fut assiégée en janvier 1558 ; et sur les instructions de Denisot, elle fut prise. Il aurait peut-être été grand capitaine, s'il n'eût été méchant poète. On a de lui : *Noëls par le comte d'Alsinoy, présentés à mademoiselle sa Valentine* ; Le Mans, 1545, in-12 ; — *Cantiques du premier avènement de Jésus-Christ* ; Paris, 1553, in-8° (1). Thomas Tanner, dans sa *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, lui attribue un volume de vers latins en l'honneur d'Édouard VI, conservé en manuscrit à la bibliothèque de Westminster. La Croix du Maine

compte parmi ses œuvres un *Livre de* n'est pas parvenu jusqu'à nous. On core quelques-unes de ses pièces éparses dans les recueils du temps comme on le suppose, inséré que dans l'*Héptaméron* et dans les *Contes* d'aventure des *Périers* ? Cela n'est pas établi. Il a formé le recueil intitulé : *Le Tombeau de la reine M* Paris, 1551, in-8°.

La Croix du Maine, *Bibliothèque fran* Verdier, *Bibliothèque*. — Pasquier, *Recher* — Ch. Nodder, *Notice sur Bonap* des *Pei* de ses *Œuvres*. — Royer, *Notice sur le* *vrapes et la famille de Nicolas Denisot* ; *de* de la *Sarthe* de 1812. — B. Haureau, *Histo* du Maine, t. III. — Rathery, *Bulletin de* 2^e série, 1840, p. 135.

DENMAN (*Thomas*), chirurgien et anglais, né le 27 juin 1733, à Bakew comté de Derby, mort le 26 novembre 1818, était fils d'un pharmacien ; à l'âge de 14 ans, il se rendit à Londres, et y passa à étudier l'anatomie et les opérations. Il entra ensuite dans la marine, resta jusqu'à la conclusion de la paix revint alors à Londres, suivit avec le capitaine Smellie, et alla s'établir à Vint après avoir obtenu un diplôme de d'Aberdeen. Revenu à Londres au bout de quelques années, il fut protégé par Cavei Drake, et vers 1770 il commença avec d'Osborne, des leçons d'accouchement qui attirèrent un concours nombreux. Il publia sur le même sujet de qui obtinrent l'accueil le plus favorable vint médecin accoucheur de l'hôpital de St. James et membre de la Société de médecine de Londres. On a de lui : *An Essay on* *Fever* ; Londres, 1768, in-8° ; trad. de Altembourg, 1777, in-8° ; — *An Essay on* *Labour* ; Londres, 1766, in-8° ; — *tion to the Practice in Midwifery* ; 1787, 1795, in-8° ; traduit en allemand par Jacques Remer, Zurich, Leipzig, 1787, 1795, in-8° ; en français par Jean-François Kuyss 1802, in-8° : « Cet ouvrage, dit la *médicale*, est regardé comme classique en Angleterre ; mais il est inférieur aux rapports à celui de Bandelocque » *risms on the Application and use* *cepts and vinctis in preternatural* Londres, 1788, in-8° ; *ibid.*, 1817, in-8° ; *lection of engravings tending to the generation and parturition and of the human species* ; Lon in-fol. ; *ibid.*, 1815, in-fol. ; — *Angri* *uterine Polypi* ; Londres, 1801, in-8° ; *rations on the rupture of the ute* *shuffles in infants, and on the me* Londres, 1818, in-8° ; — *Observat* *ions of cancer* ; Londres, 1816, in-8°.

(1) *Notice biographique de Thomas Denisot* ; Paris, 1818, in-8°.

(1) Ces cantiques, médiocres comme poésie, offrent parfois un caractère pittoresque, à cause des détails descriptifs que Denisot accumule, et qui ne pouvaient sortir que d'une main habituée à manier le pinceau ou le crayon tant que la plume. L'édition originale est fort rare ; mais il en a été fait en 1847 une réimpression très-soignée. Il n'en a été tiré qu'un petit nombre d'exemplaires.

IAN (Thomas), célèbre avocat et anglais, né le 23 juillet 1779; mort à ny, dans le Northampton, le 22 septembre, était fils d'un des médecins de

Il termina son éducation et prit ses collèges de Cambridge, en 1800. Il 1804 la fille d'un ecclésiastique de fille-fille d'un baronnet, dont il eut hant, dont onse ont survécu à leur ide en 1882. Peu après son mariage, s'exerçait de la profession du barreau. Il était ami particulier des lords et Brougham et du docteur Lu- 1819 il était grandement accredité ; et député aux communes pour le bruham. Membre de l'opposition contre mentory, il combattit les six bills pro- thannocier Eldon et lord Castlereagh :

époque de troubles et de conspira- tent enchaîner la presse, dont il fut l'honneur les plus habiles, ainsi que l'a discussion, qu'on voulait entraver. Il était déjà grande, lorsque le re- gularre, en 1820, de la femme du set, depuis George IV, donna lieu à l'audace : Denman fut admis comme (poursuivre) par la princesse, tandis que l'audace comme avocat. Lors de l'élec- qui suivit l'avènement de Geo- rge IV fut élu député de Nottingham, dans la lutte des plus acharnées. La lutte des honneurs de son rang; mais poursuivie par Denman, Brou- gham, fut victorieuse des intrigues IV et de l'opposition de son chance- lière occasion, les nobles traits, la sence, et l'émotion qui animait Den- man beaucoup au triomphe de l'ad- ministration de lord El- man ne put obtenir les honneurs ac- ception; mais la cité de Londres, l'audace le poste modeste de com- missaire, qui est le premier pas dans la cité. Sous l'administration de Denman fut créé *attorney general* (général), et en cette qualité il soutint l'audace. A la mort de lord Tenderden, en 1834, lord *chief-justice*, ou président du banc du Roi, et en 1834 élevé à la pairie, ce fut lui qui prononça la fa- veur dans le procès de Stockdale et, en la magistrature anglaise osa l'audace privilège illimité réclamé par les communes en faveur de son im- munité. L'audace la justice sur la poli- tique hautement les principes de l'audace dans cette circonstance l'audace gardien des libertés de l'audace ses fonctions judiciaires l'audace avec une dignité qui aug- menta cette magistrature. S'il n'avait l'audace d'un homme d'État, et si

l'on retrouvait encore en lui l'esprit d'un avocat, tout le monde reconnaît la droiture de ses intentions, son amour pour la vérité, la simplicité de ses manières, et ses méditations consciencieuses. Il était, dit le *Times*, le réformateur des abus et l'ennemi de tout ce qui pouvait ternir l'éclat ou diminuer l'influence de nos institutions. Son aversion pour l'esclavage des Africains était devenue une passion, et il s'éleva avec ardeur contre la cruauté et l'injustice des possesseurs d'esclaves et contre les offenses qu'elles causaient à l'humanité et à la religion. Il contribua puissamment à la réforme des lois criminelles, dont Samuel Romilly prit l'initiative; il soutint toujours la cause de la tolérance et de la liberté religieuses, se montra zélé pour l'amélioration de l'instruction populaire, la diffusion des connaissances, et l'amendement des coutumes. On ne connaît de lui aucun ouvrage spécial sur la jurisprudence ou la politique. *ISSAUNT.*

Times, 1844.

* DENNE-BARON (Pierre-Jacques - René), poète français, né le 6 septembre 1780, à Paris, mort dans cette ville, le 5 juin 1854. Fils unique d'un riche négociant de la capitale, il fut mis de bonne heure au collège de Navarre. Les événements de 1793 interrompirent ses premières études, mais sa nature poétique ne se laissa pas éteindre par les préoccupations qui dominaient alors la France. Au milieu du bouleversement général, il étudiait Homère et Lucrèce, apprenait le grec et l'hébreu, cultivait la musique et devenait le digne élève de Daport sur le violoncelle. M. Alexandre Dumas l'appelle un *poète charmant*; il cite de lui, entre autres, comme un modèle de grâce et de suavité la pièce intitulée *Le Zéphyr*, qui fut inspirée par le tableau de Prudhon. « Ce poète, dit M. Sainte-Beuve, est du nombre de ceux qui ont su être classiques sans convenu et avec originalité. » On a de lui : *Héroet Léandre*, poème épique en IV chants, Paris; 1806, 1 vol. in-12; — *Élégies de Propertius*, avec quinze élégies traduites en vers français, des fragments d'un poème de David et d'autres poésies; Paris, 1813, 1 vol. in-12; — des traductions en vers de fragments de Virgile, de Lucain et de Claudien : dans ce dernier figure le charmant poème du *Phénix*; *Guirlande à Mnémosine*; recueil d'élégies, d'odes et autres pièces; Paris, 1822, 1 vol. in-12; — *La Nymphe Pyrène*, ode suivie d'autres pièces, telles que : *Le Couvent*, *Zéphyre et Flore*, *Le Lézard*, etc.; Paris, 1823, in-8°; — *Les Fleurs poétiques*, contenant quinze idylles, avec notes; Paris, 1825, in-12, — *Élégies de Propertius*, traduites en vers français; Paris, 1825, in-12; cet ouvrage comprend cinquante-huit élégies, précédées d'une notice sur Propertius; — traduction en prose de *Propertius*; Paris, 1839; — traduction en prose d'Anacréon, avec notice (Classiques grecs de Lefebvre); Paris, 1841; — traduction du roman grec de *L'Ane*, de Luchus de Pa-

tras; Paris, 1841; — traduction en vers du *Corisaire* de Byron; — traduction textuelle, d'après l'hébreu, et en vers, de plusieurs psaumes de David; — Fragments d'un poème d'Alaric, ou les *Goths au quatrième siècle*; — *Jérusalem, ou le Christ au mont Golgotha*; — *La Vierge au bois*; — un grand nombre d'odes, dithyrambes, ballades et autres pièces, insérées dans divers recueils ou restées inédits; — enfin, plus de quatre cents articles dans le *Dictionnaire de la Conversation* et plusieurs notices dans *La France Littéraire*.

Le *Mercur de France*. — Quérard, *La France littéraire*. — Philariète (hasle), *Dictionnaire de la Conversation*. — Alx. Thomas, *Journal Le Mousquetaire* des 15, 16 et 17 juin 1834. — Jules Junin, *Journal des Débats* du 19 juin 1834. — *L'Illustration* du 24 juin 1834. — *Salute-Beuve*, le *Moniteur universel* du 4 août 1834.

* DENNE-BARON (Mme Sophie), femme du précédent, a publié les *Aventures surprenantes de Potichinelle*, et a fait insérer dans la *Gazette des Femmes*, dans divers keepsakes et recueils : *L'Alexis et la Pharmacopée* de Virgile, traduites en vers; *Aliz*, traduit de l'anglais; *L'Inquisition*, *Wallace, L'Highlander*, *Le Fils de Cromwell*, *La duchesse de Montmouth*, *Alexandrie ou la vieille Egypte*, *Palmyre*, *Les Contrastes*, *La Petite fille enlevée*, *Bonne et mauvaise Éducation*, et diverses pièces de poésie. Le *Dictionnaire de la Conversation* lui est redevable de plusieurs articles.

Les *Littérateurs français contemporains*, continuation de *La France littéraire*. — *Dictionnaire de la Conversation*, 5^e édition, 1834.

* DENNE-BARON (René-Dieudonné), fils des précédents, compositeur de musique et littérateur, né à Paris, le 1^{er} novembre 1804. Entraîné par son goût pour la musique, il étudia beaucoup cet art, et reçut les conseils de Cherubini. Des morceaux de musique religieuse qu'il fit exécuter dans les églises, des romances, dont plusieurs eurent du succès, furent ses premières productions; il écrivit ensuite des airs et des morceaux d'ensemble pour diverses pièces jouées au théâtre du Palais-Royal, notamment pour celle de *Vert-Vert*. En 1847 il publia, dans l'ouvrage intitulé *Patria*, une *Histoire de la Musique en France*, qui n'est que le programme d'un grand travail qu'il s'occupe de terminer. Il a donné en outre un aperçu général de l'art musical dans *l'Enseignement élémentaire*, et de nombreux articles insérés dans divers recueils, entre autres dans la *Nouvelle Biographie générale* publiée par MM. Firmin Didot. Parmi ses productions musicales, on connaît : Une messe à grand chœur et orchestre; — *O quam suavis*, pour voix de basse avec accompagnement d'orgue, violoncelle obligé et contrebasse; — *O salutaris Hostia*, pour solo et chœur, id.; — Hymne à grand chœur; — des chœurs à quatre voix sans accompagnement, écrits pour l'Orphéon; — une marche religieuse pour orchestre; — des airs et morceaux d'ensemble pour les pièces de *Vert-Vert*, *Hog le Charpen-*

tier, *L'Alcôve* et autres; — du Palais-Royal; — *Les amours*, barcarolle; — *Noire-L Secours*, nocturne à deux voix; avec chœurs, et plusieurs autres chœur; — des valse et diverses pour piano.

La *France musicale*. — Les *Littérateurs contemporains* de la *France littéraire*. — *La Conversation*, 2^e édition, 1834. — *Bats* des 19 mars 1833 et 31 décembre 184

DENNER (*Ballhasar*), peint naquit à Hambourg, en 1685, et m même ville, en 1747. A l'âge de l une chute qui l'estropia pour la vie de se tenir constamment assis dé le goût du dessin. Il reçut les pr à Altona, chez un maître appelé A à peindre à l'huile à Dantzig, lo encore que quatorze ans, puis se C'est à Berlin qu'après avoir renou que temps à la peinture, dont le paraissait pas suffisant, il eut l'o prendre les études qu'il aimait. extraordinaire engagea successive princes du Nord à l'appeler pour leurs portraits. L'empereur Cl 4,700 florins la *Tête de Vieille* par cet artiste, et qui se trouve dans la galerie impériale de Vienn cer dans une chambre dont il a La *Tête d'un Vieillard*, qu'il c même prince, comme pendant ou trait, n'est pas moins estimée. de ces deux têtes, on regarde u leurs productions son propre po de sa sœur, placés dans la galeri ainsi que le portrait de la damu mère du *savant enfant de Lubi* plus précoces enfants qu'on connaît dans quelques-uns de ses portraits d'exécution des costumes, qui contenta même quelquefois de fair d'autres. Denner réussissait ausi production des fruits, des fleur ture morte. Il n'a transmis à l de sa manière de préparer la sou à ses corrections.

Etzsch et Gruber. *Allg. Enc.* — Nagl *Kunst-Lexic.*

DENNER (*Jean-Christophe*), d'instruments, né à Leipzig, le 13 mort à Nuremberg, le 20 avril 17 fabricant de corps de chasse et de n'était âgé que de huit ans lor s'établir à Nuremberg. Il apprit à confectionner les instruments d se distingua bientôt par son l principalement étaient préférés a tres facteurs allemands. On lui d qu'il inventa vers 1690 selon les d'autres vers 1700. Cet instrument lité de son et le mécanisme n'ont d

re, prouve l'imagination de son auteur ; écia pas d'abord tout le mérite de cette e, et ce ne fut que soixante ans plus tard ge de la clarinette fut adopté dans les : rance, Gossec fut le premier qui ans la symphonie. Denner eut deux ai dignement soutenu la réputation de

D. DENNE-BARON.

ographie universelle des Musiciens. — Le vestes de la Musique.

BY. Voy. ENKRAY (D').

Jean), poète et critique anglais, né 1657, mort en 1734. Son père après avoir reçu sa première ins- école d'Harrow, Jean Dennis entra un collège Caius de Cambridge et en inity-Hall, dans la même université, il fut reçu maître ès arts. C'est vers qu'au rapport de Baker il se serait upable d'une tentative de meurtre : ses camarades ; mais rien n'établit de ce fait. Au sortir de ses études,

r e et l'Italie. A son retour, se succession d'une petite fortune, qu'il ecle, il brilla d'un certain éclat, et se otabilités politiques et littéraires de notamment avec Dryden, Wicherley, Cor lève. Cette vie de dissipation

la chercher des moyens de sub- dume. Cependant il obtint, grâce uation du duc de Marlborough, a, qui lui faisait gagner 120 liv. ice l'atteignit dans ses derniers

plus alors le malheur d'être xcite. Dennis se rendit aussi célèbre être encore par ses excentricités, soupçonneux et sa vanité, qui at- es du ridicule, que par ses écrits, es, surtout les œuvres en prose,

reel. Les traits qu'on cite de sa ussi nombreux que comiques. Sa mpais était si notoire et s'était ré- s si excentriques, qu'il se crut sé- nace d'extradition lors de la con- mix d'Utrecht. Comme il témoignait de Marlborough ses inquiétudes à d et plus redoutable ennemi de

uit spirituellement : « Votre cas ment désespère que vous le supposez. le fait presque autant de mal que

cais, et je n'ai pris moi-même au- pour échapper à leur vengeance. » es Français prit dans l'esprit de rtions d'une monomanie. Voyait- du bord de la mer un bâtiment ductait point que ce ne fut pour

personne. Voltaire a fait allusion bie de Dennis à propos d'une voyage en France publiée par ce dit Dennis dans le passage , vous faire un portrait juste et us ; et pour commencer je

vous dirai que je les hais mortellement. Ils m'ont à la vérité très-bien reçu et m'ont accablé de ci- vilités ; mais tout cela est pur orgueil : ce n'est pas pour nous faire plaisir qu'ils nous reçoivent si bien, c'est pour se faire à eux-mêmes. » Ce ridicule sentiment dut se faire jour dans quel- ques-uns de ses écrits, notamment dans sa tra- gédie intitulée : *Liberty asserted* (La Liberté affermie), représentée en 1704. En 1709 il fit jouer une autre pièce appelée *Appius and Virginia*, à laquelle se rattache le souvenir d'un assez pla- sant épisode. On entendit retentir dans ce drame un tonnerre de l'invention de Dennis. *Appius and Virginia* n'eut qu'une représentation ; mais si la pièce dut être mise à l'écart, il n'en fut pas de même du tonnerre, dont Dennis reconnut, à son grand scandale, l'emploi ailleurs, et particulière- ment dans *Macbeth*. Comme critique, Dennis ne manquait ni de goût ni de pénétration ; on cite particulièrement son *Essay on Criticism* (Essai sur la Critique). Il attaqua sévèrement le *Caton* d'Addison : celui-ci ne répondit pas ; mais Pope, dont il critiqua l'*Essai sur l'Homme*, lui riposta vivement dans *La Dunciade* ; Dennis a publié : *Select Works* ; 1718, 2 vol. in-8° ; — *Original Letters familiar, moral and critical* ; 2 vol. in-8°.

V. R.

Bibl. Brit. — *Gentl. Moniz*, XXXVIII, 563 ; LXV. — *D'Israeli, Calanities of Authors*.

DENON (Le baron Dominique VIVANT), ar- tiste français, né à Châlons-sur-Saône, le 4 janvier 1747, mort à Paris, le 27 avril 1825. Membre de l'Institut de France, directeur général des musées et de la Monnaie des médailles, officier de la Légion d'Honneur, chevalier des ordres de Sainte-Anne de Russie et de la Couronne de Bavière, Denon a été successivement diplomate, artiste, administrateur. Sa longue carrière se trouve ainsi divisée en trois périodes bien distinctes.

Né de parents nobles, qui le destinaient à la magistrature, il vint de bonne heure à Paris pour y faire son droit ; mais il avait peu d'inclination pour les études graves du barreau ; on assure même qu'il attachait de l'importance à une prophétie dont à l'âge de sept ans il avait été l'objet de la part d'une bohémienne : cette femme lui avait annoncé qu'il ferait une rapide fortune à la cour. Quoi qu'il en soit, un goût inné pour les beaux-arts et la littérature lui fit bientôt désertier les bancs de l'école, pour s'adonner à des études étrangères à la carrière qui lui avait été destinée. Il rechercha les artistes, les hommes de lettres, fréquenta les spectacles, et composa même une comédie, *Le bon Père* (Paris, 1769, in-12), qui fut jouée, grâce au patronage de Dorat, mais avec un médiocre succès. Lekain disait à ce sujet : « C'est la comé- die de ce jeune auteur couleur de rose que nos dames ont reçue. » Doué d'une imagination vive, d'un esprit gai et malin, contant l'anecdote avec une grâce parfaite, aimant les femmes avec en-

thousiasme, Denon obtint des succès que ses amis ont singulièrement exagérés. La comtesse Albrizzi elle-même a dit de lui, assez étrangement, qu'il était aimé des hommes, « quoiqu'il fût des femmes ». Le jeune Denon recherchait avec une ardeur qui re-semblait à un pressentiment toutes les occasions de se trouver sur le passage de Louis XV. Ce prince s'en aperçut à la fin, et un jour l'ayant fait approcher, il lui demanda ce qu'il voulait : *Tous voir, Sire!* De cette circonstance, frivole en apparence, date la fortune de Denon. Le roi lui accorda l'entrée des appartements et des jardins, causa souvent avec lui sur des objets d'art et de littérature, et le prit en affection. Mme de Pompadour avait eu entre autres caprices celui d'apprendre à graver sur pierre dure. Son royal amant avait rassemblé pour lui plaire un riche cabinet de médailles et de pierres gravées; il en donna la direction à Denon. Celui-ci acquit en cette circonstance de nouveaux droits à la bienveillance du roi, qu'il sut amuser, dans des moments de lassitude et d'ennui, par des explications ingénieuses, toujours entremêlées d'anecdotes piquantes. Peu de temps après, il fut nommé gentilhomme ordinaire du roi et, presque immédiatement, gentilhomme d'ambassade attaché à la légation du roi à Saint-Petersbourg. Il partit avec des dépêches, et ne s'arrêta que quelques instants à Potsdam, où il eut l'honneur d'être présenté au grand Frédéric. Arrivé à sa destination, il y obtint des succès de société, qu'il fit servir habilement aux affaires de l'ambassadeur, baron de Talleyrand. A la mort de Louis XV, il alla rejoindre M. de Vergennes en Suède, et l'accompagna bientôt à Paris, où ce diplomate vint prendre le portefeuille des affaires étrangères. En 1775, le ministre lui confia une mission près de la Confédération helvétique: il s'en acquitta avec bonheur. A son retour, passant à Ferney, il y sollicita une audience du *patriarche*; et comme celui-ci faisait quelques difficultés pour le recevoir, Denon lui fit dire qu'étant, ainsi que lui, gentilhomme ordinaire, il avait le droit d'entrer partout. Voltaire goûta la plaisanterie, et admit sur-le-champ le jeune diplomate. Bientôt après on vit paraître un portrait de Voltaire et une composition connue sous le nom de *Dejéner de Ferney*: dessin et gravure, Denon était l'auteur de tout, et on peut voir dans la correspondance de Voltaire que ce grand homme, qui avait tant de faiblesses, se scandalisa fort d'avoir été représenté plus vieux qu'il ne croyait l'être et dans un costume qui le faisait ressembler à une caricature. Envoyé à Naples auprès de l'ambassadeur comte de Clermont d'Amboise, Denon séjourna dans cette ville pendant sept années, d'abord comme secrétaire, puis, et, comme chargé d'affaires. Pendant toute cette période il déploya une rare activité; tous les instants qu'il ne donnait pas aux affaires, il les consacra aux beaux-arts. L'Italie lui four-

nissait de sublimes modèles, qu'il sut et profita. Il se perfectionna dans l'art d'apprendre à graver à l'eau-forte, recueillit une quantité de dessins et de gravures, et cette précieuse collection d'antiquités, faire la consolation de ses vieux jours de Saint-Non ayant à cette époque en du *Voyage pittoresque de Naples et de Capri*, Denon se chargea non pas, comme, par erreur, de faire plusieurs dessins d'ouvrage, mais de diriger les artistes d'Italie pour cet objet et de prendre par l'action du texte; quelques contestations eurent avec l'abbé de Saint-Non l'encaissement pendant à publier son travail séparé, partie de l'itinéraire relative à l'Italie italienne parut dans les notes de la traduction du voyage de Swinburne, et concerne Malte et la Sicile l'objet d'un qui fut imprimé dix ans après (*Voyage en Sicile et à Malte, pour faire suite au de Swinburne dans les Deux-Siciles*). De Naples, Denon vint à Rome, auprès du cardinal de Bernis, et eut l'occasion de dans le cercle de cet ambassadeur, plusieurs souverains de l'Europe ainsi que les plus éclairés de la capitale du monde. A la mort de M. de Vergennes, appelé à Paris (1787): ce fut la fin de sa diplomatie, et dès lors il se consacra tout à celle des arts.

Denon brigua et obtint l'honneur d'être élu à l'Académie de Peinture. Son titre d'académicien, qui est certainement l'un de ses plus beaux ouvrages, était une gravure à l'eau-forte, le genre de Rembrandt, représentant *la Destruction des Bergers*, de Luca Giordano après il entreprit un second voyage en Italie où il séjourna cinq années. La révolution trouva à Venise, dans le cercle de Mme d'Angennes, obligé de quitter cette ville, il passa successivement à Florence, à Bologne et en Suisse. Ayant appris que ses biens avaient été saisis et son nom porté sur la liste des émigrés, il prit la courageuse détermination de Paris même faire tête à l'orage. Il eut le bonheur d'y rencontrer le peintre David, qui l'aida. David avait promis de faire les nouveaux costumes républicains: il se chargea de les graver, et cette complaisance fut d'être rayé de la liste des émigrés. David adopta les principes de la révolution, mais sans danger. Enfin ce talent peut-être dire cet instinct, qui toujours guide, le porta à s'attacher à Bonaparte, qu'il avait connu chez Mme de Bernis. L'expédition d'Égypte ayant été décidée, Denon obtint d'en faire partie, pour lui une nouvelle occasion de déployer ce que son amour pour les arts avait rendu si doux et si intrépide. Il fit avec Deshay

la haute Égypte; là, portant son porteur à bras, on le vit maintes fois au galop sur les premiers escadrons de l'ennemi sur le terrain qui allait devenir le théâtre de la bataille, et achever paisiblement son tour de l'ennemi. De retour à Paris (1802) le *Voyage dans la haute Égypte* (2 vol. grand in-fol., planches; on en a plusieurs éditions épuisées); c'est son plus beau titre de voyageur, comme archéologue et dessinateur. La France accueillit avec cette importante publication, qui lui révélait les richesses monumentales de la patrie des Pharaons, et qui servit de carte de préférence à la magnification publiée par l'Institut d'Égypte. Après, Bonaparte le nomma directeur de monnaies et de la Monnaie des médailles qu'il a occupé jusqu'en 1815. Ici est la troisième période de sa vie.

La réputation de Denon est une grande incitation pour les artistes, et par conséquent sur lui se reproduit de leur avoir donné une œuvre qui renaît trop exclusivement d'admiration pour le chef d'œuvre. Il fut chargé de faire frapper les médailles de son règne et d'élever la Colonne de la Victoire. Denon accompagna l'empereur dans ses campagnes d'Autriche, d'Espagne, de Portugal, et jamais son intrépidité ne fut mise à l'épreuve. C'était surtout dans les lieux les plus dangereux, sur les champs de bataille, qu'il se trouvait. Son talent semblait grandir avec le danger. Ce fut lui qui désigna à l'empereur les principaux objets d'art qu'on choisit dans les pays pour en enrichir le Musée de France. En 1815, après le second retour des Bourbons, Denon retourna dans la vie privée, ne s'occupant plus de faire les honneurs de son riche cabinet. Mais sa habitude, son inaltérable gaieté, son caractère chaleureux que l'âge ne refroidit pas, lui firent concevoir le projet d'écrire l'histoire de l'art pendant les plus reculés jusqu'à nos jours. Cette collection lui en fournit à peu près tous les matériaux. Les dessins en furent faits par d'habiles artistes; le texte seul fut écrit par Denon, et Denon allait y mettre la main quand il mourut. M. Amaury Duval a achevé l'ouvrage, qui a paru, sous le titre : *Les Arts du dessin chez les peuples anciens et modernes, recueillis par Denon, pour servir à l'histoire de l'art*. Les gravures ont été gravées par ses soins et sous sa direction, et expliquées par Amaury Duval.

Denon, dans sa longue carrière, a été tour à tour directeur du Louvre, de Louis XV, de M. de Vermeil, de Bernis, de David, de Roy-Lindet, de Beaumont-Lapierre et de Napoléon. Il avait une physionomie riante, un caractère heureux, élégant, écrivain,

artiste habile, bon administrateur, adroit courtisan, ami zélé, il fut aimé de presque tous ceux qui le connurent, et réussit dans tout ce qu'il entreprit.

Denon a donné plus de trois cents gravures, parmi lesquelles on s'accorde assez généralement à citer comme les plus remarquables : *Jésus-Christ sur les genoux de la Vierge*, d'après Annibal Carrache; — les *Lions*, d'après Quarré; — *Le bon Samaritain*, d'après Rembrandt; — *Le Tisserand de P. Potter*; — un *Grand Paysage de Vander-Welde*, etc. [O. FARNET, dans *l'Encyclopédie des G. du M.*]

Rabbe, *Bibliothèque, etc., Bibliographie universelle et port. des Contemporains*. — Coupin, *Notice sur Denon*; dans la *Revue encyclopédique*, 1822, t. XXVII, p. 90-91.

DENON (Jean). Voy. NOËL (De).

DENTAND (Jean), théologien genevois, du dix-huitième siècle. Il publia des extraits du Vieux et du Nouveau Testament sous le titre : *Recueil de passages de l'Écriture Sainte*; Genève, 1730, in-8°. Son fils Julien, né en 1736, publia un ouvrage intitulé : *Essai de jurisprudence criminelle*; Genève, 1785, 2 vol. in-8°.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève*.

DENTAND (Pierre-Gédéon), naturaliste genevois, né en 1750, mort en 1780. Il étudia la théologie et prêcha avec distinction; mais une santé très-faible le força de renoncer au ministère évangélique. « Avec des passions très-vives », dit Senebier, il eut un corps très-faible, et fut exposé à mille choses qu'une âme froide ressent à peine dans la société, mais dont chacun fait une plaie profonde à ceux qui sont doués d'une excessive sensibilité et d'un grand amour-propre. » Le malheureux Dentand mit lui-même fin à ses jours. On a de lui : *Relation de différents Voyages dans les Alpes de Faucigny*, par MM. D* et D**; in-8°. Dentand est l'un des voyageurs et De Luc l'autre; — *Mémoire sur la culture des arbustes dans les dunes*; mémoire qui obtint l'accessit de la Société de Harlem, en 1777. Dans les *Lettres sur l'histoire de l'Homme et de la Terre*, par De Luc, on trouve les traités suivants de Dentand : *Reflexions cosmologiques*; — *Remarques sur les Dunes*; — *Remarques sur l'état de l'air*; — *Remarques sur la chaleur*. Dentand obtint un accessit à l'Académie de Berlin pour un mémoire sur cette question : *Est-il utile au peuple d'être trompé, soit qu'on l'induit en de nouvelles erreurs, ou qu'on l'entretienne dans celles où il est?*

Senebier, *Histoire littéraire de Genève*.

DENTATUS SICIPIUS. Voy. SICIPIUS.

* DENTATUS (Marcus Curtius), général romain, vivait vers 280 avant J.-C. Son surnom lui vint, d'après Plinius, de ce qu'il avait une dent en naissant. Ciceron l'appelle un homme nouveau, et il descendait probablement d'une famille sabine. Tribun du peuple, il fit de l'opposition à Appius Claudius l'aveugle, qui, président

lains pèlerins. — Orelli, *Mémorie*. — Berlin. — Tassin, *Dictionnaire*.

DOLLÉES (François-Xavier), missionnaire, né à Lyon, en 1664, mort à juillet 1741. Il entra dans l'ordre et se consacra aux missions de la paroisse Paroissien. Son caractère agité insinuait, ses manières douces, lui gagnèrent l'estime et l'affection. Il servit en chinois un grand usage pour la propagation de la foi de son séjour en Chine pour étudier de la porcelaine. Il observa avec beaucoup d'attention la manière d'élever les vers à soie. Dentrecolles la réalité de ses recherches à ses vœux, qui en firent part au public. On a de lui plusieurs lettres dans ses *Lettres édifiantes*, et dans la Bibliothèque du P. Duhalde plusieurs autres : un *Extrait d'un ancien qui enseigne la manière d'élever les vers à soie pour avoir une soie et plus abondante*; — *L'Art (populaire) Assureux en établissant l'agriculture*; — *Dialogue où un philosophe expose son sentiment sur l'ordre du monde*; — *Extrait d'un missionnaire, composé sous la dy-*

L. XXVI. — Duhalde, *Description de l'Espagne, Recherches pour servir à l'histoire*. — (Georges-Frédéric, baron), général à Turckheim, le 25 juillet 1755, etc. Il fit ses études à Jéna, et passa à l'époque de la guerre de l'indépendance qualité d'aumônier du régiment de la. De retour en France, il devint membre de la Convention, il fut élu dans les départements du Rhin et de la Moselle. Pendant le siège de Belfort, quelques actes arbitraires de la Convention et les autorités civiles, mais il fut arrêté par l'ordre des Convention et Baudot, et ne fut rendu qu'au 9 thermidor. Rentré dans la Convention cette époque, Dentzell s'éleva contre les terroristes, et combattit avec le Conseil des Anciens, où il siégea comme le parti réactionnaire. Il fut élu de l'empire en qualité d'officier de la garde. L'humanité avec laquelle il traita les ennemis lui valut des décorations. En 1809 Alexandre lui conféra le titre de commandeur de l'ordre de l'Étoile de Vienne, il fut nommé une médaille d'or en reconnaissance. En 1813 il fut nommé comte et baron. Il fut mis à

la tête, Botschka, etc., *Biographie universelle et port. des Contemporains*.

* **DENYAU**, en latin **DENYALDUS** ou **DENIALDUS** (Robert), théologien français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Rotomagensis Cathedralis, seu Rothomagensium pontificum dignitas et auctoritas in suam diocesanam Pontesiam*; Paris, 1633, in-4°; — *Vita sancti Clari in pago Vulcassino*; ibid., 1633, in-4°; en français, Rouen, 1645, in-8°; — *Rolla Northmanno-Britannicus*; Rouen, 1680, in-fol., 1^{re} partie; la 2^e partie, intitulée *Vindicta Normannica*, est restée manuscrite.

Leclerc, *Bibl. Met. de la Fr.*, éd. Fontette.

DENYS (Διονύσιος), nom commun à plusieurs personnages grecs, que nous divisons en trois classes, princes, saints, et dérivés, etc., par ordre chronologique.

I. Denys princes.

DENYS l'ancien, tyran de Syracuse, né vers l'an 430 avant Jésus-Christ, d'une famille distinguée, s'il faut en croire Cléon, mort en 368, n'était, selon Diodore, qu'un simple griffier, de la plus humble condition. Quoi qu'il en soit de son origine, il fut lui-même l'auteur de sa fortune; citoyen d'une république dégénérée, il commença par flatter le peuple, pour s'en rendre maître. Agrigente venait de tomber au pouvoir des Carthaginois; les Syracusains, qui craignaient le même sort, étaient mécontents de leurs généraux, mais ils hésitaient encore à les accuser. Denys, montant à la tribune, demanda qu'ils fussent châtiés sans délai. Condamné par les magistrats, il trouva dans l'historien Phylliste un riche et puissant appui, qui lui assura l'impunité, en payant ses amendes. C'était encourager son audace : il proposa aux Syracusains de placer à la tête des affaires des citoyens sans fortune, sous le prétexte que plus rapprochés du peuple par leur condition, ils le serviraient mieux. Élu parmi les nouveaux magistrats, il appela d'abord sur ses collègues les soupçons de la foule, en affectant de ne pas se rendre à leurs conférences : il n'y prit part que pour faire rappeler les bannis, qu'il voulait s'attacher. La révolte du peuple de Géla contre l'aristocratie lui fournit l'occasion de consolider son pouvoir. Maître de la ville, il fit condamner les plus riches, vendit leurs biens, en distribua le prix à la garnison, et promit aux siens une double paye. Le jour où il revint à Syracuse, le peuple célébrait des fêtes publiques. A la nouvelle de son retour, la foule, qui sortait du théâtre, se porta à sa rencontre, et lui demanda ce qu'il avait appris des Carthaginois. Denys, habile à profiter des circonstances, répondit qu'il n'en avait pas de nouvelles; mais qu'il était bien plus inquiet de voir la ville se livrer ainsi à de folles réjouissances, au lieu de surveiller les perfides menées de ses magistrats. Enfin, frappant le dernier coup, il déclara qu'il

aimait mieux se démettre de ses fonctions que de passer pour complice des traitres. Le lendemain la multitude, excitée par ses accusations, le proclama général en chef, avec un pouvoir dictatorial (405).

Son premier soin fut de doubler la solde de ses troupes; mais une armée était un point d'appui trop mobile : il résolut de se faire donner une garde, comme Pisistrate, et il y réussit par les mêmes moyens. Appelé à Leontium, il avait établi son camp dans la campagne, « lorsqu'au milieu de la nuit il fit répandre l'alarme par ses domestiques, et jeter de grands cris, comme si on avait voulu attenter à sa personne. En même temps il se réfugia dans la forteresse de la ville, où il passa la nuit en allumant des feux et en appelant auprès de lui les plus braves de ses soldats. Dès le lever du jour la foule se rassembla à Leontium. Denys vint lui-même raconter les détails de cette prétendue conspiration, et il persuada à la multitude de lui donner une garde de six cents hommes, qu'il choisirait lui-même (1) ». Dès lors, jetant le masque, il se rendit à Syracuse, dressa sa tente dans le Naustalme (quartier du port), et se proclama « le tyran de sa patrie ». Son mariage avec la fille d'Hermocrate affermit sa toute-puissance : Daphné et Démarque, dont l'influence sur le peuple lui portait ombrage, en furent les premières victimes.

Il se hâta de tourner l'ardeur des Syracusains contre les Carthaginois. Imilear assiégeait Géla. Les habitants se défendaient avec courage : aidés des enfants et des femmes, ils relevaient pendant la nuit les pans de mur que le bélier avait renversés durant le jour. Denys se porta à leur secours : l'habileté de son plan échoua contre la vigoureuse résistance des Carthaginois. Sur l'avis de ses officiers, il renonça à leur livrer une nouvelle bataille; mais pour ne pas enconrir le reproche d'avoir abandonné les Géléens, il les força, ainsi que ceux de Camarine, à sortir de leur ville et à se réfugier à Syracuse. La vue de ces malheureux, jetés au hasard sur les routes, fit éclater le ressentiment de l'armée contre Denys. Après avoir tenté de l'assassiner, la cavalerie prit les devants pour aller à Syracuse exciter une révolte. Denys, à la tête de ses troupes d'élite, s'élança à sa poursuite, brûla les portes de la ville, qu'il trouva fermées, et massacra ceux des cavaliers qui firent résistance; les autres se réfugièrent à Etna. Quant aux mécontents de Géla et de Camarine, il les envoya à Leontium; puis il conclut la paix avec les Carthaginois. Il en profita pour asseoir sa tyrannie sur des bases plus solides. Il s'établit dans le quartier le plus facile à défendre, appelé l'Ile, s'y fortifia, et éleva au milieu une citadelle qui pût lui servir d'asile; enfin, il en partagea les habitations entre ses mercenaires et des

étrangers. Le plus important était Syracusain en haleine; il entreprendre les villes favorables aux Camariniens, marchait contre les Herbésiniens, coup une nouvelle révolte éclata fomentée par les cavaliers bannis. toute hâte, Denys s'enferma dans l'assiégé. Privé de toute communication, abandonné de ses mercenaires, voyait encore Rhegium et Messine soutenir les rebelles, et sa tête était en danger. Il pensait à abdiquer. Philistius l'arrêta. « Un roi, lui dit-il, ne doit sortir de son trône que par les pieds ». Résolu dès lors à résister, il demanda seulement aux Syracusains de sortir de la ville avec les siens, et pendant ce temps il appela secrètement les mercenaires à son aide. Le dévouement de ces mercenaires, division qui se mit parmi les révoltes, prudence, lui eurent bientôt rendu le pouvoir. Il traita les vaincus avec générosité; mais pour prévenir de nouvelles révoltes, il leur fit enlever leurs armes, qu'ils étaient à la moisson, entreprit d'un second mur, et augmenta le nombre de ses mercenaires.

Sous la perpétuelle menace de ces complots, Denys était devenu dur et cruel : c'étaient des étrangers qui avaient sa garde; il ne sortait jamais sans sa robe une forte cuirasse, et admis en sa présence qu'après avoir consulté ses parents mêmes lui étaient suspects. Son frère, en lui faisant le descriptif de la ville, prit la hallebarde d'un soldat et lui montra le plan : Denys le réprimanda avec violence, la garde qui avait prêté son armement à sa sœur, qu'il avait mariée à Polyxène, aussi plus d'une fois sa colère se manifesta. La chambre qu'il habitait était défendue par un fossé qu'on passait sur un pont-levis; il haranguait le peuple, c'était de sa main qu'il distribuait les récompenses. Les plus innocentes plaintes étaient punies comme des menaces. Un jour, un jeune homme, le malheur de songer qu'il était mortel, et l'imprudence de le dire : mourir, en disant qu'il n'y aurait rien de plus facile que de mourir, fut puni. Il n'y avait pas pensé le jour même. la même rigueur un harbier qui s'était vanté de porter toutes les semaines sa gorge; et pour ne plus confier sa vie à un étranger, il apprit à ses filles à lui faire la cuisine avec des coques de noix. Il sacrifia ses amis jusqu'à ses amitiés les plus tendres. Un jeune de ses favoris, Léon, était le seul qu'il remettait son épée quand il jouait la paume. Un courtisan, mal inspiré, un jour : « Voilà donc quelqu'un à qui on confie sa vie ! » Léon ayant souri, Denys le fit faire mourir. Trois fois il en fit ainsi : trois fois il le révoqua; la crainte de porter à son trône : « O Léon ! s'écria-t-il en

(1) Diodore Livre XIII, chap. xcv, traduction de M. Hofer, t. III, p. 136.

ri = Élien et Plu-
 ces sa mère. Ceux
 des jetés
 La plus
 de
 (1), que sous
 et y
 et
 Les voyages
 encore l'
 cent cinquante pieds de
 t mieds de hauteur
 entières : on a
 dans des ex-
 s doute
 plus d'une
 : mais l'his-
 t-elle pas
 uet, la
 re sa vie en
 que ce ne fut pas sans
 et personnel qu'il en-
 chercha à ruiner
 l'ance des Carthaginois ni
 de Syracuse. Un oracle lui
 dore, qu'il mourrait le
 emi plus fort que lui ;
 inférieur aux Car-
 d' sa raisons plus sé-
 Le secret de sa poli-
 er la guerre, qui, en
 contre l'ennemi com-
 mécontents de se retourner
 rent, car s'il ne détruisit
 use. ce n'est pas moins
 ncement de la
 es avoir rapidement
 voisinage inquiétait sa
 ne, Leontium (403), il
 préparatifs contre les
 s les points de la Si-
 r les Epipolæ (en
 ux travaux avec ses
 des ouvriers, qu'ils
 r journée une partie
 fondait au pied de
 une partie de ses
 tentative de Rhe-

et faite furent mis à mort.

gium, qui prétendit venger Naxos et Catane, comme elle d'origine chalcédonienne, retarda au instant l'achèvement de ses desseins ; mais il les reprit aussitôt (en 399). La ville fut, dit Diodore, transformée en un vaste atelier, où rivalisaient de force et d'habileté des ouvriers italiens, grecs, carthaginois même, attirés par le promesse d'un riche salaire : 140,000 boucliers, autant de casques et de coutelas, 14,000 cuirasses, un nombre considérable de javalots furent fabriqués en moins d'un an ; et c'est à cette époque qu'on rapporte l'invention de la catapulte et de la quinquerème. Denys n'avait plus qu'à réunir une armée : toute la Sicile y concourut d'elle-même ; et les Locriens, plus prévoyants que les Rhégiens, lui envoyèrent avec empressement des auxiliaires et l'épouse qu'il leur avait demandée (en 398). Après la célébration de ses noces, pendant lesquelles il avait prodigué aux Syracusains les festins et les fêtes, il convoqua une assemblée générale et rappela au peuple combien il avait souffert de la domination des Carthaginois. Le pillage qu'il permit de riches propriétés que quelques-uns d'entre eux possédaient à Syracuse mit le comble à l'enthousiasme, qui gagna rapidement les villes voisines ; et bientôt Carthaginois et Phéniciens furent expulsés de la Sicile. Carthage était prise au dépourvu : la peste venait de décimer ses mercenaires. Denys, profitant de ces avantages, vint avec 63,000 hommes et 200 vaisseaux établir son frère Leptine devant Mothye, la clef de l'Éryx, qui avait toujours été le centre des opérations des Carthaginois. Puis, à la tête de quelques troupes légères, il parcourut la Sicile, ravageant les territoires des villes demeurées fidèles à l'ennemi. En vain Imilcar tenta une diversion sur Syracuse pour arracher ses forces de Mothye. Denys, pressant le siège, força les Mothyens dans leurs derniers retranchements, et mit la place à feu et à sang (en 397). Mais il fut moins heureux dans la campagne suivante (en 396). Imilcar, de Leptine à Panormie, vainqueur, marcha sur Syracuse. Denys, campé autour d'Égeste, était éloigné de ses troupes : il n'eut que le temps de se jeter dans sa capitale. Imilcar vint derrière lui établir son camp aux portes de la ville, et s'y fortifia. Déjà le peuple, excité par Théodose, appelait de ses vœux l'ennemi, et bravait le tyran. Mais la peste vint à son aide ; le désordre se mit dans l'armée ennemie : il la dispersa et brûla la flotte. Il lui eût même été facile d'anéantir de ce coup les forces d'Imilcar ; il aimait mieux lui fournir les moyens de se retirer avec le petit nombre de soldats qui lui restaient : c'étaient des ennemis qu'il tenait en réserve aux Syracusains.

N'ayant plus rien à craindre des Carthaginois, il tourna ses regards et son ambition vers l'Italie. Les Rhégiens venaient encore de provoquer ses armes, en attaquant Messine, qu'il avait fortifiée (en 394). Denys battit leur général syracusain, Hélioris, et il songeait à passer le détroit pour attaquer Rhegium ; mais il voulut d'abord s'assurer de

Naxos, son alliée. Il fut mis en déroute par les Sicules. En 393 il reprit l'avantage sur Magon, qui, avec quelques troupes carthaginoises, soutenait les rebelles; et il alla, avec 100 trirèmes, brûler un quartier de Rhegium, mais sans pouvoir la prendre. Il eût même retrouvé l'année suivante, à Agyris, l'occasion de détruire l'armée carthaginoise qui avait voulu profiter de son absence; mais, fidèle à sa politique, il laissa Magon remettre à la voile, malgré une double révolte de ses troupes, fatiguées d'une guerre sans résultats, et il se contenta d'enlever Tauromenium aux Sicules: c'était un nouveau pas vers l'Italie, dont il convoitait toujours la conquête. L'énergique défense des Rhégiens, soutenus par ceux de Crotona (en 390), le rejeta encore une fois sur les côtes de la Sicile; mais plus heureux, en 389, il battit leurs troupes réunies sous le commandement d'Héloris, assiégées Rhegium, qui se rendit, et rasa Caulonia. L'Italie lui était ouverte; mais tandis qu'il était allé s'emparer d'Hipponium, les Rhégiens, qu'il ruinait par ses exactions et par le séjour prolongé de ses troupes, se révoltèrent (388). Il investit leur ville, les réduisit à la famine, les priva même des herbes dont ils se servaient pour faire leur pain; et s'étant emparé de Phylon, leur chef, il fit noyer son fils, en 387.

Toutefois, il poursuivait dans ses guerres un but plus élevé et plus digne de son ambition, que souillaient ses cruelles vengeance. Il voulait, pénétrant jusqu'à la mer Ionienne, y établir sa domination et s'assurer le chemin de la Grèce. C'est dans cet espoir qu'il avait fondé, sur les bords de l'Adriatique, la colonie de Lissus, et en 385 il aidait les Pariceni à en établir une autre, dans l'île de Pharos. Déjà son nom était connu dans le Péloponnèse, où il avait contracté alliance avec les Lacédémoniens. La soumission de Rhegium lui laissant la libre disposition de ses forces, il intervenait directement dans les affaires des Illyriens, et les appuyait contre les Molosses, qui avaient chassé leur roi Alcetas, son allié. Ce fut une occasion de faire passer une armée considérable en Épire. En même temps les Gaulois, qui venaient de brûler Rome, lui offraient leur amitié en 385; et il se voyait maître de l'Italie. Ces projets de conquête n'aboutirent malheureusement qu'au pillage du temple de Jupiter à Dodone et de celui de Cérès en Étrurie. C'est sans doute vers le même temps qu'il s'empara des trésors du sanctuaire de Proserpine à Locres: « Voyez, disait-il à ses courtisans, en revenant avec un vent favorable, comme les dieux protègent les impies! » Déjà il avait dépouillé les temples de la Sicile, et surtout celui de Jupiter Olympien à Syracuse. Le dieu était revêtu d'un manteau d'or massif: il le remplaça par un manteau de laine, « parce que l'autre était, disait-il, trop froid en hiver et trop lourd en été ». Il avait enlevé de même à la statue d'Esculape sa barbe d'or: « Apollon son père n'en ayant pas, il n'était pas juste que le fils en portât ». L'emploi qu'il fit de ces dépouilles est

sa meilleure justification. « Il avait truire dans le port des bassins; contenir deux cents trirèmes; la ville était plus grande qu'aucune; entouraient les villes grecques; vastes gymnases sur les bords; enfin, il ne négligeait rien de ce qui vir à l'accroissement et à Syracuse (1). »

La guerre qu'il reprit contre le ne lui laissa pas le loisir d'étendre en dehors de la Sicile. Les villes qu'encre aux Carthaginois, séduites la gloire de l'administration de Den visiblement à la révolte: il les y d Carthaginois, ayant réuni toutes confèrent à Magon le commandement armées qui devaient agir simultanément en Italie. Leur défaite près de C gon lui-même avait succombé, les mander la paix; mais Denys y condition qu'ils évacueraient la boursaient tous les frais de la g cèrent à leur tête le fils de son mort de son père à C Siciliens restèrent sur parmi eux l'un des frères de mandait l'aile gauche de l'armée (victoire rétablit les affaires des Ca paix ayant été de nouveau nys commença par enlever, Entelle, Sélimonte, et mit le de lybée; mais informé que le chant ginois avait été brûlé, il crut n'av craindre: il renvoya donc ses ments à Syracuse, et vint, avec les a possession du port d'Eryx. Il y une nouvelle flotte de deux cents n Carthaginois avaient armée à la de ses vaisseaux n'échappa. Ce n qui suivit ce désastre qu'il succo gnard de ses sujets, selon Jus par son fils (voy. DENYS le jeune, tarque et Cornelius Nepos. Pline p traire qu'il mourut de joie; d'aut pérance. Le récit de Diodore j dernières opinions, en les conciu Denys serait tombé dans une gravi suite des festins c offrit à neur de sa v

sa a i tes ues p
ire i ; si aim pl
a ce m n ; qu i pr
les p ou up i
aucun m y O m y
Philoxène | m en
franchise a m a' upé
pièce de m mupelle m sym
mandé m opinion dans m f
main, il fut tiré de prison, et s

(1) Diodore, XV. 19, traduction III, 18.

mettre à une nouvelle épreuve, le fonda d'appeler les gardes, en leur disant : « moi aux Carrières ». Cette fièvre le tyran, qui lui pardonna ; et Philoxène sut habilement concilier avec le respect de la vérité. Denys tira un jour quelques distiques qu'il mis sur un sujet lamentable, il réthoriquement « qu'ils lui faisaient Reges à double sens suffisait-ils à raison, il paraît que Philoxène vieillit à Syracuse. Il n'en fut pas de même ne Dion avait invité à venir de Taphiropoulos voulait s'établir. Dion, Denys, était en grande faveur à sa peut-être de tous ceux qui approchaient le tyran, il avait la permission de pénétrer dans le trésor. Il se flatta que quelque influence sur l'âme de Dion était pas inaccessible aux conseils ; fonction lui était chère avant toute chose Platon blâmait la tyrannie dans l'Etat, il le renvoya dans sa patrie. Dion, qu'il le fit conduire au marché et le vendit au prix de vingt mines. Pendant que le capitaine du navire était embarqué avait ordre de se rendre à la première île où il aborderait (1). Denys que Denys cultivait la musique et c'est du titre de poète qu'il se faisait jaloux. Dès 368 il avait aux Olympiques des déclamateurs, son propre frère Théaride, avec lui devaient présenter au concours. Les costumes éblouit d'admiration des Grecs, mais ils trouvèrent la course, le lendemain, dans la course, brisés, et, pour comble de malheur, qui lui rapportait ces tristes succès sur les côtes de Tarente. Denys à la jalousie le mauvais succès pendant deux ans après un second échec. Ce second échec lui fut plus pénible qu'il en conçut fut telle, plusieurs de ses amis à mort, comme coupables de porter en Philote, son fidèle général, et furent du nombre. Ces fautes font comprendre comment Denys de sa joie, quand il apprit l'arrivée à Athènes le prix de poésie. Cependant pas celle qui demeure Denys. Denys l'ancien a bien mérité du Tyran, que lui a infligé ses vices et ses cruautés n'ont les services qu'il rendit à sa patrie sur les Carthaginois et son règne. Telle était, dit Polybe,

Denys, où il ne ménage pas Denys, circonstance, qu'il n'aurait sûrement été vraie. Peut-être ne fut-ce pas des amis du philosophe.

l'admiration qu'il inspirait à Scipion l'Africain, qu'à part Agathocle, son successeur, il ne trouvait personne à lui comparer pour la science du gouvernement et l'art de la guerre.

Denys avait eu plusieurs femmes : la première, fille d'Hermocrate, avait péri dans l'émeute soulevée par la cavalerie syracusaine, en 408. Il en épousa plus tard deux à la fois, Doride et Aristomaque, qui avaient une égale part à son affection. Elion rapporte que l'une le suivait à l'armée, et il trouvait l'autre à son retour. Il eut d'Aristomaque, qui était sœur de Dion (voy. Dion), deux fils, Hipparinos et Nicias : deux filles, Sophrone et Arété. Doride lui donna Denys le Jeune, qui lui succéda. GAIARD.

Diodore de Sicile, livres XIII (91, et seq.), XIV (7 et seq.), XV (6, 7, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19) ; traduction de M. Heafer, tome II et III. — Pline, *Vie de Dion* (3, 4, 6, 7, 10). — Justin, XX. — Pline l'ancien (1, 4, 28). — Corneille Nepos, *Vie de Dion*, *Vie des Rois* (De Regibus). — Cicéron, *De Natura Deorum* (III, 28). — Lettres de Platon, passage.

DENYS le Jeune, fils de Denys l'ancien et de Doride, succéda à son père en 368 avant Jésus-Christ. Pline, Pline et Corneille Nepos l'accusent, d'après Timée, d'avoir hâté la mort de son père, dans la crainte que Dion ne profitât de ses derniers instants pour s'emparer de la domination. Cette assertion ne paraît pas fondée (voy. DENYS l'ancien) : les Syracusains le haïssaient d'eux-mêmes entre ses mains le souverain pouvoir, par reconnaissance peut-être pour l'administration de Denys, dont ils commençaient à sentir les bienfaits, peut-être aussi par confiance dans un jeune prince qui inaugurait son règne en délivrant 3,000 prisonniers et en supprimant les impôts pour trois ans. Mais Denys ne tarda pas à démentir ces espérances. Après quelques campagnes sans succès contre les Carthaginois, il se hâta de traiter, et la même année il profita des avantages qu'il avait remportés sur les Lucaniens pour leur imposer la paix (en 359). Quelque temps auparavant, comme s'il eût songé à exécuter les grands projets de son père, il avait fondé en Apulie deux villes qui devaient offrir aux bâtiments marchands une rade sûre contre les corsaires de la mer Ionienne. C'est à ces deux ou trois faits que se borne l'histoire extérieure de son règne. C'était moins la paix qu'il cherchait que l'oisiveté ; cette apparente douceur était, au fond, de la mollesse. Son père, dont l'imagination soupçonneuse voyait partout des ennemis, l'avait toujours tenu éloigné des affaires : Denys le jeune était arrivé au pouvoir sans expérience, et il manquait de cette énergie qui quelquefois y supplée. Il fut bientôt assailli de flatteurs, qui, excitant ses vices et ses mauvaises passions, le plongèrent dans la plus honteuse débauche. Dion entreprit de l'en tirer. Ses vertus, son influence sur les Syracusains, sa parenté avec Denys lui donnaient le droit de l'aider de ses conseils : la proposition qu'il avait faite d'armer cinquante galères, lors de la dernière guerre contre les Carthaginois,

avait encore augmenté son crédit. A force d'entretenir Denys des hautes doctrines de Platon, il finit par lui inspirer un vif désir de voir le philosophe. Platon, qui se souvenait de la perfide hospitalité de Denys l'ancien, n'était pas tenté d'en renouveler l'épreuve; mais il ne put résister aux instances de son intime ami (voy. *Lettres de Platon*, 3); et l'accueil qu'il reçut dut l'encourager dans ses desseins. Un char magnifiquement orné l'attendait sur le rivage; et s'il faut en croire Élien, ce fut Denys lui-même qui voulut tenir les rênes, après avoir offert aux dieux un sacrifice pour les remercier de la faveur insigne qu'ils lui accordaient. En quelques jours le tyran changea de conduite : l'étude des sciences et de la philosophie, en l'arrachant à la mollesse et à la débauche, semblèrent élever et purifier son âme. Platon le pressait de rendre la liberté aux villes grecques et de rétablir le gouvernement démocratique à Syracuse : exalté par ces discours, Denys en vint à déclarer publiquement qu'il avait la tyrannie en horreur. Grande fut la terreur parmi les courtisans : l'exemple du prince, le goût de la nouveauté les avaient un instant entraînés aux leçons de Platon; la crainte que Denys n'échappât à leur influence les réunissait bientôt contre lui. Mais il fallait d'abord éloigner Dion, son appui. Dion avait jadis écrit aux magistrats de Carthage de ne pas traiter avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences : il espérait contribuer à rendre la paix plus solide. Ils l'accusèrent de trahison : sur l'ordre de Denys, Philiste, qu'ils avaient fait rappeler de l'exil (voy. *Philiste*), le conduisit un jour, seul, aux bords de la mer; là, il lui lut ses lettres, et sans écouter sa justification, il le fit monter sur un vaisseau qui l'emporta en Italie (en 360).

Mais son départ, loin de ruiner l'influence de Platon, ne fit d'abord que l'accroître et l'affermir. Denys ne voulait pas le laisser partir; non pas seulement qu'il craignît son alliance avec Dion à l'étranger, mais il s'était pris à l'aimer d'une amitié presque jalouse. Sous prétexte de lui faire honneur, il le tenait enfermé dans la citadelle, afin de l'avoir constamment près de lui. Là, il ne cessait de l'entourer des plus pressants égards; il voulait avoir plus de part que personne à son estime : il était prêt à lui sacrifier tout ce qu'il possédait, l'empire même, s'il consentait seulement à ne pas lui préférer Dion. C'étaient tous les jours des scènes de violents reproches, d'humbles repentirs, et de réconciliations bientôt troublées. Tristes contrastes d'une âme faillie : « Il brûlait d'envie, dit Plutarque, « d'entendre Platon et d'être imité aux plus hauts secrets de sa philosophie, et il en rougissait « devant ses courtisans, qui cherchaient à l'en « détourner comme d'une étude corruptrice et « fatale à sa puissance. » Cependant la guerre qui survint le força à renvoyer le philosophe en Grèce; mais ce ne fut qu'après lui avoir fait promettre de revenir; il s'engageait en retour à rap-

peler Dion. Platon aborda donc pour la première fois en Sicile (358), pour affronter le horrible Charybde, comme il le dit (lettre 7). Mais l'amitié de Denys un assez sûr rempart contre les haitifs. Un jour qu'il l'avait renvoyé, en colère, des gardes faillirent le tuer; mais Arrhytas, qui comme caution de la vie de Platon, de demander son retour. Denys n'en fut pas de le retenir; mais, toujours inquiet, il le combla de présents (1).

Il semble même qu'il n'oubliât pas ses leçons; mais, par une illusion : il intervertissait les rôles : il prétendait que Platon qui s'était toujours opposé à la démocratie à Syracuse, et assurait que Platon dut se disculper de courtisans ne lui laisserait pas le étrange reste d'enthousiasme et de peine eurent-ils ressaisi leur empire retomba dans les désordres les plus effroyables. Il restait souvent ivre pendant ces et ces excès ayant affaibli ses yeux, que des courtisans à vue basse, qu'agaient pas même les mets placés sur ces débauches et les violences ne portèrent bientôt au comble les des Syracusains.

Ce fut alors que Dion, qui avait tyrannisé tant qu'il le savait entre le Platon, irrité par le traitement qu'il lui avait fait subir à sa femme et à son fils, se déclara la guerre en Sicile. Il partit de Syracuse avec deux vaisseaux de transport et huit cents hommes (Diodore dit mille); mais à débarqué à Minoa, qu'il vit accourir à Sicanien et Sicules, Grecs de l'île et marcha sur Syracuse, qui lui ouvrit et y proclama la liberté. Cependant à Caulonia, en Italie. A la nouvelle de son arrivée, il rappela Philiste, qui croit flotter dans les p... ner Ad... ordonna de rev... tandis qu'il s'y ren... C'est là qu'il arriva sept... phale de Dion. De l'île où se firent des négociations avec les Syracusains les plus considérables d'entre eux, et rompant tout à coup l'armistice, fit à la tête de ses troupes rangées en combat acharné se livra dans la citadelle. Ralliés par Dion, les Syracusains soulèrent jusque dans la citadelle les

1) « Platon, lui disait-il, je crois que de s'en aller, vous direz bien du mal de nous philosophes. » — « A Dieu ne plaise, » lui répondit-il, « je ne suis que sujet de conversation à l'Académie où nous nous réunissons pour que nous ayons le temps d'y parler. » (Plutarque, *Dion*, 22.)

2) Platon (lettre 7^{me}).

il sollicita une nouvelle trêve; mais on garde contre les perfidies de Denys, on d'entourer la citadelle d'un mur inle; puis il lui déclara qu'il ne traiterait ni aurait alié. Denys se soufint avec peine: il envoya des députés qui offrir d'abord la moitié du sou-voir, puis l'abandon de l'autorité en-semble: voulait s'emparer de sa per- la, la défaite et la mort de Philiste ayant éraierres espérances du tyran, il confia la citadelle à l'élite de ses merce- mandes par son fils Apollocrate, et secrètement pour l'Italie, emportant ors et les ornements royaux. Était-il et Dion qu'il garderait l'Italie et serait la Sicile et Syracuse, excepte ont Apollocrate demeurerait maître, porte Cornelius Nepos: Un tel par- in vraisemblable: toujours est-il en Italie, à Locres, que Denys se

ne l'avait pas instruit: son pre- le s'établir dans la citadelle; et par sur les Locriens la tyrannie nt chasser par les Syracusains. Jus- reuse de plusieurs crimes qu'il n'a et Athènes, qui se complait trop tes scandaleuses pour mériter cru sur parole, racontent que, de dépouiller les citoyens les plus et fit mourir et déshonora leurs re: filles. Ces lâchetés ne sont pas soute que les barbares repré- acris: après avoir violé les femmes de De- les Locriens pour l'écou- on, les agitées entre les ongles, la ont leur chair en fete aux et p- des un mortel. Station se der phères: les avoir étranglés corps et on jeta leurs cendres à d'est: que Denys mourut après six de sa tyrannie, conduis- le titre de tyran, et plus de ans à Locres.

conservé le désir et l'espoir: A peine arrive à Locres, ysis porter des vivres et des acrimaires. Attaque à l'impro- v, ysis fut battu; mais l'ennemi, il sortit de la es- et resta maître de la ville, et toute fite, ne fut arrive à pour le repousser. Mais déjà nise battit les Syracusains; outant le pouvoir: Dion or- en vain. Hicetas, qu'en le y, se contenta de lui-même en le repousser: qu'il avait une en le repousser, chef d'armée pour en le repousser, qu'il bout de l'empire, et l'anté: Denys,

qui se maintint deux ans. Après bien des révolutions, Denys parvint enfin lui-même à se rétablir; mais ce ne fut que pour renouveler ses violences. Son caractère s'était aigri dans cette vie de perpétuelles débauches: les Syracusains appelèrent un libérateur. Hicetas, roi de Leontium, auquel ils s'adressèrent d'abord, leur amena des secours, mais avec l'intention de s'emparer lui-même de l'autorité. Ils demandèrent donc à Corinthe, leur métropole, un chef capable de les gouverner sans les asservir: le sénat leur envoya Timoléon, qui avait poignardé son frère Timophane, accusé d'aspirer à la tyrannie (roy. Timoléon). Cependant Hicetas assiégeait Syracuse; mais manquant de vivres, il avait résolu de se retirer. Denys s'élança à sa poursuite, attaqua son arrière-garde, et engagea le combat. Hicetas fit volte-face, et, poursuivant Denys à son tour, il rentra dans la ville, dont il s'empara: il ne resta plus à Denys que le quartier de l'île. Trois jours après, Timoléon vint aborder à Rhegium, échappa, par une ruse, aux Carthaginois, surprit et dispersa au pas de course les troupes d'Hicetas, et vint camper devant Syracuse. La Sicile se déclara unanimement pour son libérateur. Denys, intimidé, lui livra la citadelle, et s'engagea à partir pour le Péloponnèse. « C'est ainsi, ajoute Diodore (1), qu'il perdit, par son indolence et sa pusillanimité, cette fameuse tyrannie que son père se vantait d'avoir consolidée avec des chaînes de diamant. »

Comment acheva-t-il sa carrière? Réfugié à Corinthe, il affecta, suivant Justin, de vivre dans la condition la plus obscure, pour se livrer plus librement à ses passions honteuses. Vêtu de haillons, il allait s'enivrer dans les tavernes, et prenait plaisir à rivaliser d'ivrognerie avec les plus débauchés. La misère le réduisit enfin à donner des leçons de grammaire pour être toujours, ajoute Justin, sous les yeux de ceux qui le craignaient, et se faire plus mépriser encore de ceux qui ne le craignaient pas. Un erudit allemand 2 a entrepris de l'effacer de la liste des maîtres d'école, comme il le dit lui-même dans le titre d'un mémoire publié en 1732. Mais c'est une tradition fondée sur le témoignage de presque tous les auteurs anciens, et elle n'a rien par elle-même qui déshonore Denys.

Qu'il ait voulu, comme le dit Cicéron, avoir encore quelqu'un à qui il pût commander, ou, ce qui paraît plus vrai, qu'il ait mieux aimé recourir aux plus humbles ressources plutôt que de tendre la main, il n'y semble pas du moins qu'il soit tombé si bas dans l'estime publique que Justin le ferait supposer, puisqu'il fut accusé d'aspirer à la royauté. Et puis, comment concilier un jugement si sévère avec l'accueil que lui fit Philippe de Macédoine? Tout barbare qu'il

1. Diodore, XVI, 70, traduction de M. Hoefer, III, 120.

2. M. Heumann, *Epistolæ et Rosphellum, in qua Dio- scus, socii et regis, scriptura a numero ministrorum*,

avait encore augmenté son crédit. A force d'entretenir Denys des hautes doctrines de Platon, il finit par lui inspirer un vif désir de voir le philosophe. Platon, qui se souvenait de la perfide hospitalité de Denys l'ancien, n'était pas tenté d'en renouveler l'épreuve; mais il ne put résister aux instances de son intime ami (voy. *Lettres de Platon*, 3); et l'accueil qu'il reçut dut l'encourager dans ses desseins. Un char magnifiquement orné l'attendait sur le rivage; et s'il faut en croire Élien, ce fut Denys lui-même qui voulut tenir les rênes, après avoir offert aux dieux un sacrifice pour les remercier de la faveur insigne qu'ils lui accordaient. En quelques jours le tyran changea de conduite : l'étude des sciences et de la philosophie, en l'arrachant à la mollesse et à la débauche, semblèrent élever et purifier son âme. Platon le pressait de rendre la liberté aux villes grecques et de rétablir le gouvernement démocratique à Syracuse : exalté par ces discours, Denys en vint à déclarer publiquement qu'il avait la tyrannie en horreur. Grande fut la terreur parmi les courtisans : l'exemple du prince, le goût de la nouveauté les avaient un instant entraînés aux leçons de Platon; la crainte que Denys n'échappât à leur influence les réunît bientôt contre lui. Mais il fallait d'abord éloigner Dion, son appui. Dion avait jadis écrit aux magistrats de Carthage de ne pas traiter avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences : il espérait contribuer à rendre la paix plus solide. Ils l'accusèrent de trahison : sur l'ordre de Denys, Philiste, qu'ils avaient fait rappeler de l'exil (voy. *Philiste*), le conduisit un jour, seul, aux bords de la mer; là, il lui lut ses lettres, et sans écouter sa justification, il le fit monter sur un vaisseau qui l'emporta en Italie (en 360).

Mais son départ, loin de ruiner l'influence de Platon, ne fit d'abord que l'accroître et l'affermir. Denys ne voulait pas le laisser partir; non pas seulement qu'il craignît son alliance avec Dion à l'étranger, mais il s'était pris à l'aimer d'une amitié presque jalouse. Sous prétexte de lui faire honneur, il le tenait enfermé dans la citadelle, afin de l'avoir constamment près de lui. Là, il ne cessait de l'entourer des plus pressants égards; il voulait avoir plus de part que personne à son estime : il était prêt à lui sacrifier tout ce qu'il possédait, l'empire même, s'il consentait seulement à ne pas lui préférer Dion. C'étaient tous les jours des scènes de violents reproches, d'humiles repentirs, et de réconciliations bientôt troublées. Tristes contrastes d'une âme faillie : « Il brûlait d'envie, dit Plutarque, d'entendre Platon et d'être imité aux plus hauts secrets de sa philosophie, et il en rougissait devant ses courtisans, qui cherchaient à l'en détourner comme d'une étude corruptrice et fatale à sa puissance. » Cependant la guerre qui survint le força à renvoyer le philosophe en Grèce; mais ce ne fut qu'après lui avoir fait promettre de revenir; il s'engageait en retour à rap-

peler Dion. Platon aborda donc po fois en Sicile (358), pour affronter horrible Charybde, comme il le (lettre 7). Mais l'amitié de un assez sûr rempart c tians. Un jour qu'il l'a bre, en colère, des garces Denys le sauva; mais Arrh , q comme caution de la vie de riak de demander son retour. Denys de le retenir; mais, toujours inq gnage qu'il pourrait porter con Grèce, il le combla de présents (

Il semble même qu'il n'oublia p ses leçons; mais, par une illusion intervertissait les rôles : il prétendait Platon qui s'était toujours opposé sement des villes grecques et au de la démocratie à Syracuse, et surance que Platon dut se disculpa courtisans ne lui laisserent pas étrange reste d'enthousiasme et di peine eurent-ils ressaisi leur empi retomba dans les désordres les pl Il restait souvent ivre pendant de et ces excès ayant affaibli ses yeu que des courtisans à vue basse, a gaient pas même les mets placés Ces débauches et les violences qu rent portèrent bientôt au comble des Syracusains.

Ce fut alors que Dion, qui a tyran tant qu'il le savait entre Platon, irrité par le traitement c bir à sa femme et à son fils, se d la guerre en Sicile. Il partit de deux vaisseaux de transport et hu cenaires (Diodore dit mille); mais débarqué à Minoa, qu'il vit accourir Sicanien et Sicules, Grecs de l'île marcha sur Syracuse, qui lui ouv et y proclama la liberté. Ceq à Caulonia, en Italie. A la mouevolution, il rappela Philiste, qui c flotte dans les parages de la mer A ordonna de revenir en toute hâte tandis qu'il s'y rendrait lui-mê cômé. Il y arriva sept jours après l phale de Dion. De l'île où il se r des négociations avec les Sy an les plus considérables d e euv rompant tout à coup 10. Si la tête de ses troupes combat acharné se livra uauu stade. Ralliés par Dion, les Sy soulèrent jusque dans la citadelle le

1) « Platon, lui disait-il, je crois que d nes, vous direz bien du mal de nous sophistes. — A Dieu ne plaise, » lui répon n s'ajouta de conversation à l'Académie rnes pour que nous ayons le temps d'y (Plutarque, *Dion*, 22.)

(2) Platon (lettre 9^{me}).

apporta une nouvelle trêve; mais garda contre les perfidies de Denys, d'entourer la citadelle d'un mur insaisissable. Il lui déclara qu'il ne traiterait l'ennemi abdicqué. Denys se souleva par une peine: il envoya des députés lui offrir d'abord la moitié du soufre, puis l'abandon de l'autorité empereur voulait s'emparer de sa personne, la déshonorer et la mort de Philiste ayant guéri ses espérances du tyran, il confia la citadelle à l'épée de ses mercenaires par son fils Apollocrate, et seulement pour l'Italie, emportant avec lui les ornements royaux. Était-il pas bien qu'il garderait l'Italie et rendit la Sicile et Syracuse, excepté l'île Apollocrate demeurait maître, l'île Caracalla Nepos? Un tel parti invincible: toujours est-il que l'île, à Locres, que Denys se

ne l'avait pas instruit: son père s'établit dans la citadelle; et pour sur les Locriens la tyrannie d'abord par les Syracusains. Juste de plusieurs crimes qu'il n'a pas effacés, qui se complait trop de scandales pour mériter un sur parole, racontent que, à Locres les citoyens les plus riches mourir et déshonora leurs familles. Ces lâchetés ne sont pas rares: que les barbares repré- sentent: après avoir violé les femmes de Denys, les Locriens leur enfon- cèrent les aiguilles entre les ongles et la leur chair en morceaux et pi- cèrent dans un mortier. Strabon se souvient après les avoir étranglées et on jeta leurs cendres à la mer. C'est certain que Denys mérita six ans de règne, selon Jus- tin, dit Diodore, avec plus d'exac- tion, en 358.

Denys conserva le désir et l'espoir de la Sicile. A peine arrivé à Locres, il porta des vivres et des vêtements. Attaqué à l'impro- vu, Nysius fut battu; mais une nuit, il sortit de la ci- tadelle rendu maître de la ville, et le lendemain, ne fut arrivé à la mer pour le repousser. Mais déjà parmi les Syracusains; Denys, son rival, Héraclide, qu'en le vaincra bientôt lui-même. Denys, qu'il avait une fois vaincu. Callipe, chef du com- mandement, au bout de quelques jours, frère aîné de Denys,

qui se maintint deux ans. Après bien des révolutions, Denys parvint enfin lui-même à se rétablir; mais ce ne fut que pour renouveler ses violences. Son caractère s'était aigri dans cette vie de perpétuelles débauches: les Syracusains appelèrent un libérateur. Hicetas, roi de Leontium, auquel ils s'adressèrent d'abord, leur amena des secours, mais avec l'intention de s'emparer lui-même de l'autorité. Ils demandèrent donc à Corinthe, leur métropole, un chef capable de les gouverner sans les asservir: le sénat leur envoya Timoléon, qui avait poignardé son frère Timophane, accusé d'aspirer à la tyrannie (voy. Timoleon). Cependant Hicetas assiégeait Syracuse; mais manquant de vivres, il avait résolu de se retirer. Denys s'élança à sa poursuite, attaqua son arrière-garde, et engagea le combat. Hicetas fit volte-face, et, poursuivant Denys à son tour, il rentra dans la ville, dont il s'empara: il ne resta plus à Denys que le quartier de l'île. Trois jours après, Timoléon vint aborder à Rhégium, échappa, par une ruse, aux Carthaginois, surprit et dispersa au pas de course les troupes d'Hicetas, et vint camper devant Syracuse. La Sicile se déclara unanimement pour son libérateur. Denys, intimidé, lui livra la citadelle, et s'engagea à partir pour le Péloponnèse. « C'est ainsi, ajoute Diodore (1), qu'il perdit, par son indolence et sa pusillanimité, cette fameuse tyrannie que son père se vantait d'avoir consolidée avec des chaînes de diamant. »

Comment acheva-t-il sa carrière? Réfugié à Corinthe, il affecta, suivant Justin, de vivre dans la condition la plus obscure, pour se livrer plus librement à ses passions honteuses. Vêtu de haillons, il allait s'enivrer dans les tavernes, et prenait plaisir à rivaliser d'ivrognerie avec les plus débauchés. La misère le réduisit enfin à donner des leçons de grammaire pour être toujours, ajoute Justin, sous les yeux de ceux qui le craignaient, et se faire plus mépriser encore de ceux qui ne le craignaient pas. Un érudit allemand (2) a entrepris de l'effacer de la liste des maîtres d'école, comme il le dit lui-même dans le titre d'un mémoire publié en 1732. Mais c'est une tradition fondée sur le témoignage de presque tous les auteurs anciens, et elle n'a rien par elle-même qui déshonore Denys. « Qu'il ait voulu, comme le dit Cicéron, avoir encore quelqu'un à qui il pût commander, » ou, ce qui paraît plus vrai, qu'il ait mieux aimé recourir aux plus humbles ressources plutôt que de tendre la main, il ne semble pas du moins qu'il soit tombé si bas dans l'estime publique que Justin le ferait supposer, puisqu'il fut accusé d'aspirer à la royauté. Et puis, comment concilier un jugement si sévère avec l'accueil que lui fit Philippe de Macédoine? Tout barbare qu'il

(1) Diodore, XVI, 70, traduction de M. Hofer, III, 159.

(2) M. Heumann (*Epistola ad Rosphelium, in qua Dionysius, Siciliæ rex, segregatur a numero magistrorum*).

et son fils descendirent en conquérant afin de rétablir la république dans la ville. Denys obtint par la protection de sa sœur d'Alexandre, que les vœux des citoyens ne seraient pas exaucés. Cependant, il ne put en secret tant que vécut le fils aîné, et à sa mort il érigea une statue à son père, c'est-à-dire de la joie et de la paix. Les exilés d'Héraclee eurent alors à Paros, et le tyran se précautionna en demandant en se joignant à ses ennemis. Anaxistria, première femme de Perdiccas de cette union des avantages. Une fille qu'il avait d'un premier épouse Pléonée, veuve d'Antigone. Il ne pendant beaucoup d'années en possession de pouvoir souverain. En 306, quand les fils d'Alexandre prirent le titre de rois, il suivit leur exemple. Il mourut bien. Substant Elean et Athénée, il était d'ailleurs gras et gros. Cet embonpoint finit par lui causer une maladie. Il fut, dit-on, le plus doux et le plus sage des rois qui vécut de 350 à 300. Il eut deux fils, Zéphire et Cléarque, qui lui succédèrent l'un après l'autre.

XVII, 25; XX, 70. — Athénée, XII. — Elean, p. 11, 25.

II. Denys saints.

Denys (Saint), dit l'Aréopagite, était juge de la cour impériale. Il fut élu évêque de la ville de Paris. Il est nommé dans les *Actes des Apôtres*, ch. 17, v. 34. Il embrassa la foi chrétienne, et après d'anciens auteurs, il fut le premier d'Athènes, et il souffrit le martyre. A partir du neuvième siècle, il a été regardé par des écrivains ignorants avec saint Denis de Paris. Sa fête se célèbre le 5 mai. Il existe sous son nom plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui bien reconnus pour être composés au cinquième siècle, par un auteur des doctrines mystiques du platonisme alexandrin. Ces ouvrages sont : le *Traité des Noms*, le *Traité de la Hiérarchie céleste*, le *Traité de la Hiérarchie ecclésiastique*, le *Traité de la Hiérarchie mystique*, dix lettres sur des sujets de morale. Chrétien sincère et sage, il se des écrits, le pseudo-Denys a dans sa *Théologie mystique* les limites de la foi, qu'il cherche à rattacher à la philosophie des Alexandrins. Il interprète les Ecritures une manière qui ne respecte aucune des règles de la logique, et il argumente usage de la théorie des noms sans des livres bibliques, le sens allégorique, théorie des noms dans les écrits d'Origène. Il rappelle les doctrines des néo-platoniciens; il a une méthode, leur mépris de la science et leur aspiration vers l'infini et l'absolu. Son maître de préférence est Plotin.

1800. — T. XIII.

lection; il avait probablement vécu auprès de lui, et il chercha à sanctifier la doctrine de ce philosophe en la mettant en harmonie avec la foi chrétienne. On ignorera toujours sans doute le nom du véritable auteur de ces livres qui sont inconnus à tous les auteurs des cinq premiers siècles, et qui mentionnent des usages, des cérémonies, des faits appartenant aux cinq cents premières années de l'ère chrétienne. Le Nouvry, Kestner, Baumgarten-Crusius et bien d'autres érudits, ont émis à cet égard des conjectures que l'on trouvera signalées dans l'écrit de M. Montet, que nous citons plus bas, et qui ne laisse rien à désirer aux personnes qui seraient jalouses d'approfondir cette question. La première édition grecque de Denys parut à Rome, en 1516; elle fut suivie de plusieurs autres, parmi lesquelles on distingue, pour la beauté de l'exécution, celle que donna Guillaume Morel, 1562, in-8°; celles d'Anvers, 1634, de Paris, 1644, et de Venise, 1755; toutes, en deux volumes in-folio, présentent une réunion fort nombreuse de variantes et de notes. Des traductions latines ont souvent été imprimées. Il en existe une en français par M. Darbois, 1844, in-8°, précédée d'une introduction, où beaucoup d'efforts et de science se déploient en faveur d'une authenticité rejetée par les meilleurs critiques catholiques et protestants.

G. BAUNY.

Denys, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, t. 1, p. 24. — Baumgarten-Crusius, De Denysio Areopagita, Bonn, 1828, in-8°. — Ritter, Histoire de la Philosophie chrétienne, t. II, p. 470, 487. — Vacherot, Histoire de l'Ecole d'Alexandrie, t. III, p. 24. — Bahr, Gesch. der Rom. Lit. im Karoling Zeitalter. — Montet, Des Livres du pseudo-Denys; Paris, 1844, in-8°, 140 p.

* DENYS (Saint), apôtre de la France et premier évêque de Paris, martyrisé dans le troisième siècle. Il fut envoyé de Rome vers 250 pour prêcher la foi chrétienne dans les Gaules. Après s'être arrêté à Arles et en d'autres endroits, où son zèle lui attira diverses persécutions, il arriva à Paris, où il fit de nombreux prosélytes. Pescennius ou Siccinius Leacennius, qui gouvernait alors pour les Romains cette partie des Gaules, ordonna que Denys fût amené devant lui, ainsi que deux autres chrétiens, le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère. Ce magistrat ayant trouvé les trois compagnons fermes dans leur foi, les fit tourmenter très-cruellement et enfin décapiter. On attribue à saint Denys ou à ses disciples la fondation des églises de Chartres, de Senlis, de Meaux, de Cologne, etc. Grégoire de Tours, Fortunat et les martyrologes d'Occident rapportent que Denys avait souffert une longue détention lorsqu'il fut décapité avec Rustique et Eleuthère; que les corps des trois martyrs furent jetés dans la Seine, mais qu'une femme les recueillit et les enterra auprès du lieu où ils avaient perdu la vie. Les chrétiens bâtirent une chapelle sur leur tombeau. Les restes de ces saints furent renfermés dans trois châsses d'argent et portés ensuite au lieu où s'éleva depuis la célèbre ab-

baye de Saint-Denys, longtemps la sépulture des rois de France. L'authenticité des reliques des trois saints a donné lieu à de longues et singulières contestations. D'après Richard et Giraud et autres auteurs ecclésiastiques éclairés, il n'y a rien d'assuré sur le temps précis ni le lieu du martyre de saint Denys. Les actes de ce saint, écrits vers la fin du septième ou au commencement du huitième siècle, ne méritent aucune autorité, n'étant fondés que sur des traditions vulgaires. Une curieuse tradition, conservée dans l'Eglise grecque, fait de l'apôtre des Gaules le même personnage que saint Denys l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes. Quoi qu'il en soit, l'Eglise romaine honore saint Denys de Paris le 9 octobre. Le nom de ce saint servait de cri de guerre aux Français, qui chargeaient ou se ralliaient aux mots de *Montjoie Saint-Denys* !

Grégoire de Tours, *Hist.*, lib. V. — Fortunat, lib. II. — *Gallia Christiana*, I, 463. — Démochares, *Christianæ Institutionis Propugnatio*, etc., lib. II, cap. XVIII, 300. — Bosquet, *Historia Ecclesiæ Gallicanæ*. — De Launoy, *De Duobus Dionysiis*. — Gérard du Bois, *Histoire de l'Eglise de Paris*. — Tillemont, *Mémoires eccl.*

DENYS (Saint), évêque de Corinthe, vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il se distingua parmi les prélats de son temps par sa piété, son éloquence et la sainteté de sa vie. Non-seulement il veilla avec le plus grand soin sur son propre diocèse ; mais il s'occupa avec beaucoup de zèle des autres provinces et communautés religieuses, et leur adressa de fréquentes épîtres. Il mourut de la mort des martyrs, en 178. Aucune de ses nombreuses épîtres n'est venue jusqu'à nous ; mais Ensébe nous en a conservé les titres et un petit nombre de fragments. Dans l'un d'eux Denys se plaint que quelques-unes de ses épîtres avaient été interpolées par des hérétiques, qui se servaient de son nom pour appuyer leurs fausses doctrines.

Cave, *Hist. lit.*, I, p. 44

DENYS (Saint), pape, né en Calabre, mort en 269. Il succéda en 259 à saint Sixte II. Saint Basile appelle Denis un homme illustre par l'intégrité de sa foi et par ses vertus de toutes sortes. Ce pape possédait une si profonde connaissance des doctrines de l'Eglise, qu'il pouvait servir de règle à un concile oecuménique. La ville de Césarée, dans la Cappadoce, ayant été saccagée par les barbares, il envoya des secours pour racheter les chrétiens de l'esclavage. La bonne harmonie qui existait entre Denys de Rome et Denys d'Alexandrie fut sur le point d'être altérée. Celui-ci ayant réfuté avec vivacité l'hérésie de Sabellius, fut accusé de tomber dans l'excès contraire et dénoncé à l'Eglise de Rome. Le pape écrivit à Denys d'Alexandrie, et se trouvant satisfait de sa réponse, il le justifia complètement devant un concile tenu à Rome. Il eut pour successeur saint Félix I^{er}.

Pistina, *Historia Pontificum*. — Artaud, *Histoire des souverains Pontifes*.

* **DENYS** d'Alexandrie (Saint), théologien grec,

né à Alexandrie, vers l'an 200 de l'ère chrétienne, mort dans la même ville, en 265. Ses parents étaient païens, et occupaient une place éminente. Il étudia les doctrines des diverses sectes théologiques, et fut ainsi conduit à embrasser le christianisme. Origène, qui fut un de ses maîtres, exerça probablement sur lui une grande influence. Il était prêtre depuis quelques années, lorsqu'il remplaça en 237, comme chef de l'école théologique d'Alexandrie, Héraclius, qui venait d'être élevé au patriarcat de cette ville ; et après la mort de ce dernier, en 247, il fut désigné pour son successeur. Pendant la persécution des chrétiens par Decius, Denys fut saisi par des soldats et conduit, probablement pour y être mis à mort, à Toposiris, petite ville entre Alexandrie et Canope. Il a raconté lui-même avec beaucoup de détails comment il fut délivré. Il eut encore plus à souffrir en 257, pendant la persécution que l'empereur Valérien dirigea contre les chrétiens. Denys confessa ouvertement sa foi devant Emilien, préfet du prétoire, et fut en conséquence exilé à Céphron, district de la Libye. Il fut forcé de s'y rendre sur-le-champ, bien qu'il fût alors dangereusement malade.

Après un exil de trois ans, l'édit de l'empereur en faveur des chrétiens lui permit de retourner à Alexandrie, où il combattit de toutes ses forces les opinions des hérétiques. contre Sabellius, il poussa si loin son zèle, qu'il laissa entraîner vers l'extrême par quelques opinions incompatibles avec l'orthodoxie. Il reconnut sa faute et adressa au pape saint Denys, et à la manière de satisfaire le concile d'Antioche, pour y discuter le sujet. Il avait rassemblé à ce sujet. In Samosate, il en fut empêché par les infirmités, et écrivit au pape sur le sujet de la discussion. Il a été mis au nombre des saints, et fête le 18 octobre. Nous savons qu'une église d'Alexandrie lui composa un grand nombre d'ouvrages, consistant en épîtres adressées aux églises et des communautés. Il ne nous reste de tous ses écrits que quelques-uns, conservés par Ensébe et d'autres auteurs ecclésiastiques. On peut consulter une liste complète de ses ouvrages dans les *Actes de la Synode de Nicée*. Nous ne citerons seulement les principaux : — *Sur les Promesses*, où il expose : il nous en reste de considérables ; — *Une lettre* adressée contre Sabellius, adressée on en trouve de nombreux écrits de sa main et de son ouvrage adressés à l'église de Rome, qui contiennent une lettre aux évêques de saint Denys ou à son successeur. Il a été reçu

Strabo, t. III, p. 481, et par Simon de
Rhone, 1796, in-fol.

Historia litteraria, p. 95.

III. *Denys poètes, rieurs, etc.*

VS de Colophon, écrivain grec, d'une
certaine. Il fabriqua, de concert avec
in Zopyre, quelques ouvrages qu'il pu-
e nom de Ménippe le Cynique.

Lacerte, VI, 100. — Scollaste d'Aristophane,
109.

VS de Corinthe, poète grec, d'une épo-
taine. Il composa plusieurs ouvrages
grecs, tels que *Conseils pour la vie*
u, *Sur les Causes* (Αἰτίαι) et des *Mé-*
u. Il écrivit en prose un commentaire
de. Suidas cite aussi de lui une descrip-
terre; c'est probablement l'ouvrage de
riégète. Quelques critiques lui ont en-
bué un poème intitulé Δόξα, qui pa-
appartenir à un autre Denys.

mot Διονύσιος. — Plutarque, *Amat.*, 17.

VS d'Argos, historien grec d'une époque
t. 1. Clement d'Alexandrie le cite à
une de la prise de Troie. Denys est
né par le scoliaste de Pindare.

Aristoteli-rum Graecorum Fragmenta, t. III,

surnomme *Chalcus* (ὁ Χαλκοῦς),
sur athénien, vivait vers 450 avant
nom lui vint de ce qu'il avait con-
patriotes de frapper de la mon-
pour faciliter les transactions
s. Nous ne savons rien de ses dis-
ses poésies, et particulièrement ses
souvent mentionnées et citées par
m. Les fragments qui nous restent de
tout rapport à des festins (σάπτο-
laine blâme ses métaphores outrées.
siet par ce qui nous reste de lui
it à relever les petites choses par
et des images pompeuses. Un
carque nous permet de préciser
laquelle il vivait. D'après cet his-
avait dans sa maison un nommé
donnait lui-même pour le fils de
i, chef de la colonie attique qui
me de Thurium en Italie. Cette
de 444. Les fragments de Denys
ecueillis par M. Bergk, *Poetæ*
p. 432.

t. III, 2. — Athènes, X, XV. — Plutarque,
s. *Beiträge zur Griech. und Rom. Lit.*,
dans le *Rhein. Mus.* pour 1836, p. 430.

let, écrivain grec, vivait vers
516 avant J.-C.). Il composa
dont il ne reste plus que des
chez divers auteurs de l'anti-
nd servi de guide à Diodore de
vait parmi ses écrits le
re, divisé en sept livres, le *Cycle*
histoire de Troie, etc. Les tra-
s par les anciens poètes, qui

furent dans le principe les seuls narrateurs des
événements, formaient le fond des ouvrages de
Denys; et c'est ce fond que la critique moderne,
en Allemagne surtout, tourne et retourne en
tous sens. Athénée fait deux fois mention d'un
Denys de Samos, qu'il qualifie de *Cyclographe*,
mais qui paraît devoir être distingué de Denys
de Milet, quoique des érudits aient cru que ce
n'était qu'un seul et même personnage.

Cruzer, *Histor. Kunst der Griechen*, p. 124. — Fa-
bricius, *Biblioth. Græca*, t. IV, p. 460. — Welcker, *Der*
Epische Cyclos, p. 80. — Wesseling, *ad Diodorum* *Sti-*
culum, 1746, t. I, p. 220, 226.

* **DENYS d'Argos**, statuaire grec, vivait vers
480 avant J.-C. Il exécuta avec Glaucus les ou-
vrages que Smicythus consacra à Olympie. Ce
fait indique l'époque de la vie de Denys, puis-
que Smicythus succéda en 476 à Anaxilas, tyran
de Rhegium. Denys fit pour sa part quatre
statues de la lutte de Bacchus, d'Orphée et de
Jupiter. Denys d'Argos était aussi l'auteur d'un
cheval et d'un cocher en bronze, consacrés à
Olympie par Phormis de Ménale, contemporain
de Gelon et de Hiéron.

Pausanias, V, 26, 27.

* **DENYS de Colophon**, peintre grec, vivait
vers 450 avant J.-C. Contemporain et imitateur
de Polygnote de Thasos, il l'égalait presque pour
la délicatesse du pinceau et l'heureuse dispo-
sition des draperies, mais il resta bien au-des-
sous de lui pour la grandeur. D'après Plutarque,
la peinture de Denys était ferme, mais elle sen-
tait trop le travail. Aristote dit que Polygnote
faisait les hommes plus beaux qu'ils ne l'étaient
réellement; que Pauson, au contraire, les faisait
plus laids, et que Denys les faisait exactement
ressemblants. Il semble que ce dernier peintre
manquait d'idéal. Ce fut sans doute pour cette
raison qu'il fut surnommé ainsi que Démétrius
peintre d'hommes (*Anthropographus*). Il
est vrai que Pline, de qui nous tenons ce fait,
l'explique autrement. Selon lui, ce surnom fut
donné à Denys parce qu'il peignait seulement
des hommes, et non des paysages. Mais ce n'est
pas la seule erreur qu'il ait fait commettre à Pline
l'ignorance de l'art dont il parlait.

Pline, XXXV, 10. — Eilen, *Far. Hist.*, IV, 3. — Plutar-
que, *Timol.*, 36. — Aristote, *Poet.*, 2. — Smith, *Dictionary*
of Greek and Roman Biography.

* **DENYS de Sinope**, poète athénien de la
comédie moyenne, vivait vers 350 avant J.-C.
On voit par les fragments de ses pièces qu'il
était plus jeune qu'Archestrate, qu'il florissait
vers le même temps que Nicostrate fils d'Aris-
tophane et qu'il vécut jusqu'à l'établissement
de la suprématie macédonienne en Grèce. Nous
avons les titres et quelques fragments de plu-
sieurs de ses pièces, savoir : Αχοντιζόμενος;
Θεσμοφόρος, Ὁμωνομοί, Διμύς, Σώζουσα ou Σώ-
ταρα. Meursius et Fabricius ont eu tort d'at-
tribuer à Denys les *Taxiάρχαι*. C'était une pièce
d'Eupolis.

Meineke, *Fragmenta Comicorum Graecorum*, I,
pp. 428, 430; III, pp. 847-848.

* **DENYS** surnommé *Iambus*, poète grec, vivait vers 300 avant J.-C. Son surnom lui vint de ce qu'il composa surtout des iambes. Suidas le mentionne parmi les maîtres d'Aristophane de Byzance. Clément d'Alexandrie cite de lui un vers hexamètre, et suivant Athénée il écrivit aussi un ouvrage sur les dialectes. D'après Plutarque, il faisait autorité en matière de musique, d'où l'on peut conclure qu'il était l'auteur d'une Histoire de la Musique dont Étienne de Byzance cite le vingt-troisième livre.

Suidas, au mot Ἀριστοφάνης. — Clément d'Alexandrie, *Stromata*, V, p. 676. — Plutarque, *De Mus.*, 12. — Étienne de Byzance, au mot Ἰάμβος.

* **DENYS d'Héraclée**, philosophe grec, vivait à la fin du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Il eut pour premiers maîtres Héraclide, Alexinus et Ménédème, dont il adopta les idées. Plus tard il s'attacha à Zénon et aux principes du stoïcisme. Enfin, à la suite d'une maladie douloureuse, il abandonna les doctrines sévères du portique pour la philosophie, plus indulgente, qui plaçait le souverain bien dans le plaisir ou dans l'absence de la douleur. Ce changement d'opinion lui fit donner le surnom de Μεταβίτης (Transfuge). Tant qu'il resta stoïcien, il se fit remarquer par sa modestie et la pureté de ses mœurs; mais plus tard il s'abandonna à tous les plaisirs des sens. A l'âge de quatre-vingts ans, il se laissa volontairement mourir de faim. Diogène Laërce cite de lui plusieurs ouvrages, dont aucun fragment n'est venu jusqu'à nous. Cicéron lui reproche de mêler des vers à sa prose et de manquer d'élégance.

Diogène Laërce, VII, 166, 167; V, 92. — Athénée, VII, p. 281; X, p. 437. — Lucien, *Be Accus.*, 20. — Censorin, 15. — Cicéron, *Acad.*, II, 22; *De Fin.*, V, 31; II, 11, 12, 28.

* **DENYS de Mitylène**, surnommé *Scythracion* (Σκυθράκιον), le boudier au bras, vivait probablement au commencement du premier siècle avant l'ère chrétienne. D'après le témoignage d'Artémond, cité par Athénée, Denys de Mitylène était l'auteur d'un ouvrage attribué à l'ancien historien Xanthus, de Lydie, qui vivait vers 480 avant J.-C. De cette assertion on a conclu, mal à propos, que Denys vivait lui-même vers le cinquième ou du moins vers le quatrième siècle avant J.-C.; car pour corriger, compléter ou revoir l'ouvrage de Xanthus, Denys n'avait pas besoin d'être son contemporain. Suidas lui attribue un poème *Sur l'Expédition de Bacchus et de Minerve* (ἡ Διονυσίου καὶ Ἀθηνᾶς στυρία) et un ouvrage en prose *Sur les Argonautes* (Ἀργοναυτικά), en six livres, adressé à Parménon. Il était probablement l'auteur du *Cycle historique* attribué par Suidas à Denys de Milet. Le scolaste d'Apollonius de Rhodes cite souvent les *Argonautiques*; mais il varie parfois sur l'auteur, qu'il appelle tantôt Denys de Milet, et tantôt Denys de Mitylène.

Diodore de Sicile, III, 87, 88. — Welcker, *Der Ep. Cyclop.*, p. 87. — C. Müller, *Historicorum Graecorum Fragmenta*, t. II, p. 7. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DENYS de Pergame, surnommé *l'Attique*, vivait vers le commencement de l'ère chrétienne. Strabon le cite comme un rhéteur, un historien et un *logographe*, c'est-à-dire un écrivain de discours. Il fut l'élève du rhéteur Apollodore, l'un des maîtres d'Auguste; Welcke le regarde comme l'auteur de l'ouvrage *Sur le Sublime*, Ἐπὶ Ὑψους, généralement attribué à Longin; mais les raisons sur lesquelles il s'appuie sont très-faibles.

Welcke, *Ad Longin.*, p. 212. — Westermann, *Gesch. d. Griech. Bereds.*

DENYS de Sidon, grammairien grec, désigné quelquefois simplement sous le nom de Sidonius, vivait probablement dans le second siècle avant l'ère chrétienne. Venu peu après Aristarque, il paraît avoir fondé à son exemple, mais avec moins d'éclat, une école de critique. Le Scolaste de Venise et Eustathe le citent comme un des commentateurs critiques d'Homère.

Varron, *De Lingua Latina*, X, 10, éd. de Müller. — Dausse de Villouin, *Prolegomena ad Hom. Ilad.*, p. XXX.

* **DENYS d'Alexandrie**, grammairien grec, fils de Glaucus, vivait dans la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il fleurit à Rome depuis le temps de Néron jusqu'à celui de Trajan, et devint secrétaire et bibliothécaire des empereurs qui régnèrent dans l'intervalle. Il fut aussi employé dans plusieurs ambassades. Élève et successeur du philosophe Chérémon, il fut le professeur du grammairien Parthenius.

Suidas, au mot Διονύσιος. — Athénée, XI, p.

* **DENYS de Thrace**, gr vivait vers 100 avant J.-C. Son père, Thracé. Lui-même naquit à Alexan. Suidas, et à Byzance, suivant d'autr. On l'appelle aussi quelquefois Denys parce qu'il résida quelque temps dans et y donna des leçons. Denys fut le plus disciple d'Aristarque, et il ena lettres à Rome du temps de P avec une grande distinction. On une Τέχνη γραμματικῆς (Art de petit ouvrage qui devint class rition, et qui a servi de base philologiques, à tant de commen lies, et presque à tous les ouv sur la grammaire per comprend combien un livre dans les écoles dut éponner de bien il dut être abrégé, éte interpolé enfin de toutes les quoi les manuscrits de l. nous possédons diffèrent Il est même douteux que ce trait que chose de sa forme ou ale. pour la première fois par F. bioth. Græca (IV, p. 20 de Il a été réimprimé, avec des par Dausse de Villouin, cise, par Harless, *Biblioth. cius* (VI, p. 311 de la nou

anecdotes, H, p. 627. Il existe une traduction de cet ouvrage faite probablement au quinzième siècle de notre ère et faite que le texte grec que nous possédons n'est pas. Cette traduction a été publiée à Paris, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. VI, séparément, Paris, 1830. La comparaison du texte grec nous permet de l'authenticité de ce dernier, antérieur cependant à n'y voir qu'une imitation de quelque grammairien appartenant aux derniers temps de république. L'ouvrage qui a servi de base au nous avons aujourd'hui est incontestablement l'œuvre de Denys de Thrace. Ce critique a plusieurs passages d'Homère, et le voit par des citations du scolaste. Il ne semble pas cependant avoir écrit initialement régulier sur l'auteur de l'Iliade, ses remarques probablement dans un autre, tel que le livre contre Cratès, et l'apocryphe (Sur les quantités). Il a quelques manuscrits un traité *Περὶ ἁρμονίας* (Sur la force des accents), qui a été quelquefois attribué à Denys; mais il est plus que douteux qu'il soit l'auteur d'un commentaire sur Homère ou l'a cru d'après quelques-uns des scolastes de ce poète. On cite encore quelques ouvrages de Denys des *Μαθημάτων* (Manuels) et un livre sur Rhodes. Son *magnum opus* contient quelques-unes de ses observations sur les étymologies, l'explication des auteurs. Le livre de Denys de Thrace, c'est d'avoir la vigoureuse impulsion aux études grecques, et d'avoir contribué à l'intelligence d'Homère.

Δενύσιος. — Græhnan, *Gesch. der Græch. Lit.* p. 102. — Smith, *Dictionary of Greek Biography*.

peintre grec, qui vivait à Rome en même temps que Lala. Il était contemporain de Lala de Cyzique. Pliny dit de lui qu'il était après Lala les plus grands de leur temps, et que leurs œuvres occupaient les galeries de peintures.

XXXV, 11.

grammairien grec, vivait vers 500 avant J.-C. Il était fils ou élève du grammairien Lala. Il a composé un ouvrage sur les accents, qui comprenait au moins les règles de la prosodie. Il est souvent cité par Étienne de Byzance.

XXXV, 11. — Smith, *Dictionary of Greek Biography*.

historien et critique, célèbre historien et critique, d'un certain Alexandre, naquit à Rome vers l'an 700 de Rome. Nous ne pouvons indiquer la date de sa naissance, parce que les témoignages nous manquent. Photius,

dans sa *Bibliothèque*, codes 84, se contente de remarquer qu'il fut antérieur à Dion Cassius et à Appien. Denys nous apprend lui-même, dans son *Archéologie romaine*, I, 7, qu'il se rendit à Rome au milieu de la 187^e olympiade (726 de Rome, 29 avant J.-C.), et qu'il y passa vingt-deux ans, jusqu'à la publication de son grand ouvrage historique. Nous ne savons ce qu'il devint ensuite; nous ignorons également la date et le lieu de sa mort. Pendant son séjour à Rome il se fit une grande réputation comme critique et comme historien. On peut affirmer, bien qu'il n'existe à ce sujet aucun témoignage formel, qu'il avait commencé par enseigner la rhétorique dans sa ville natale, et qu'il continua d'exercer à Rome la profession de rhéteur; c'est ce que prouvent les ouvrages qui nous restent de lui. Tout en réunissant les matériaux de son *Archéologie romaine*, il sentit le besoin de ranimer l'étude des grands modèles de l'antiquité grecque, et il publia successivement plusieurs traités importants de rhétorique et de critique. Rhéteur et grammairien plutôt que philosophe, Denys s'attacha surtout à décomposer les auteurs qu'il examine, sans remonter jusqu'aux principes métaphysiques de l'art. Ses traités sont au nombre de neuf; savoir: I. *Περὶ συνθέσεως ὁμιλίαν* (Sur l'arrangement des mots). Cet ouvrage, adressé à Rufus Melitius, fils d'un ami de Denys, fut probablement composé pendant les premières années du séjour de ce dernier à Rome. Malgré son titre spécial, c'est un véritable traité de l'art oratoire. « Là, dit M. Gros, sont rassemblées une foule d'observations sur le mécanisme de la phraséologie grecque, et des détails sans lesquels bien des finesses de la langue seraient perdues pour nous. » Il existe deux bonnes éditions séparées de ce traité, celle de G.-H. Schæfer, Leipzig, 1809, in-8°; et celle de F. Goller, Léna, 1815; — II. *Περὶ τῶν ἀρχαίων ῥητόρων ὑπομνηματισμοί* (Mémoires sur les Orateurs). Ce traité se composait de six parties; nous avons seulement les trois premières sur Lysias, Isocrate, Isée. Des trois autres parties, qui traitaient de Démosthène, d'Hypéride et d'Eschine, il ne reste qu'un seul fragment, considérable, mais défiguré par de nombreuses lacunes; il est intitulé: *Περὶ λειπτικῆς Δημοσθένους δεινότητος* (De l'excellence de l'élocution de Démosthène). S'il est vrai de dire que Denys d'Halicarnasse, dans sa critique, apprécie mieux le style que les pensées des auteurs qu'il analyse, nous devons remarquer aussi que sa bonne foi est constatée par les nombreux exemples qu'il cite à l'appui de sa critique. A.-G. Becker a donné une excellente traduction allemande du fragment relatif à Démosthène, avec une dissertation sur Denys considéré comme critique littéraire; Wolfenbüttel et Leipzig, 1829, in-8°; — III. *Δείωνος*, très-bonne étude sur les traités et la vie de Dinarque; elle sert de complément à l'ouvrage précédent; — IV. *Ἐπιστολὴ πρὸς Ἀμμαίων πρῶτη* (Première

Lettre à Amméus (1). Dans ce traité l'auteur prouve que la plupart des discours de Démosthène sont antérieurs à la *Rhétique* d'Aristote, et qu'ainsi le grand orateur d'Athènes ne doit rien au philosophe de Stagire. La *Lettre à Amméus* est d'une grande importance philologique et historique. Nous remarquerons cependant que, d'après les recherches de la critique moderne, le jugement que porte Denys sur l'authenticité des harangues attribuées à Démosthène a bien peu d'autorité; — V. *Περί μιμήσεως* (Sur l'imitation). Le livre complet de ce traité était probablement *Ἐκλογηματαῖοι περὶ τῆς μιμήσεως*. L'ouvrage original est perdu; il n'en reste qu'une espèce d'abrégé, sous le titre de *Τὸν ἀρχαίων κρίσις*. On y trouve rapidement passés en revue les poètes grecs depuis Homère jusqu'à Euripide, les principaux historiens, tels que Hérodote, Thucydide, Philistius, Xénophon, Théopompe et enfin quelques philosophes et orateurs. Quintilien a souvent copié ce traité; aussi Frotscher l'a-t-il inséré dans son édition du dixième livre de l'*Institution oratoire*; Leipzig, 1826; — VI. *Ἐπιστολὴ πρὸς Ἰναῶν Πομπήϊον*; lettre pour justifier les critiques que l'auteur avait faites au sujet de Platon, et que Pompée avait blâmées. La dernière partie de cet opuscule est très-mutilée, et n'appartient peut-être pas à Denys; — VII. *Περί τοῦ Θουκυλίδου χαρακτήρος καὶ τῶν ἰδιωμάτων τοῦ συγγράμματος*. Ce traité (Sur le Génie de Thucydide et sur les traits caractéristiques de son style) fut écrit par Denys sur la demande de Q. Elius Tubéron; — VIII. *Περί τῶν τοῦ Θουκυλίδου ἰδιωμάτων* (Sur les Expressions particulières de Thucydide). Cet opuscule, adressé à Amméus, fait suite au précédent. Une bonne édition de ces trois derniers traités a été publiée par C.-G. Krüger, sous le titre de: *Dionysii Historiographica, ut est epistola ad Cn. Pompeium, Q. Elium Tuberonem et Ammaum*; Halle, 1823, in-8°.

Sur les deux plus grands génies du siècle de Périclès le subtil rhéteur d'Halicarnasse porte un jugement étroit, injuste et même faux. A Platon il reproche de se perdre dans le vague, quand il vise au sublime. Mais comment le critique, pour qui tout le mérite d'un ouvrage était dans l'arrangement des mots et des membres d'une période, aurait-il pu apprécier et comprendre l'enthousiasme, nous dirions presque l'inspiration de Platon, le dernier des Grecs qui ait été à la fois poète, philosophe et orateur? Denys trouve de l'obscurité dans Thucydide, et en cela il ne se trompe pas; mais croire que ce grand historien ait visé avec affectation à être obscur, certes c'est rendre peu de justice à cet esprit profond et réfléchi. Denys voulait que l'historien s'attachât à plaire au lecteur, et qu'il fondât sa réputation sur le plaisir qu'on trouverait en le

lisant. Thucydide, au contraire, méconnu et maltraité par ses contemporains, n'écrivit point son ouvrage pour disputer la vogue du moment, mais pour léguer à tous les âges un trésor impérissable. Thucydide ne désespère point de l'humanité, comme on l'a dit: il lui adresse des exhortations et l'éclaire par une morale empruntée à l'histoire. Il renonce à la gloire qu'il aurait pu obtenir de ses contemporains pour en devoir à la postérité une plus belle et plus durable. On comprend ainsi les traits de son style énigmatique et sententieux, et l'aveoir à l'excuser, nous l'admirons en le lisant. — IX. *Τέχνη ῥητορικὴ* (De l'Art oratoire). Cet ouvrage consiste en douze, ou, selon une autre division, en onze chapitres, qu'aucun logique ne rattache les uns aux autres, et semblent réunis par hasard. C'est une collection de traités de divers auteurs, quelques-uns, entre autres le neuvième, vraisemblablement à Denys, qui, au lieu de Quintilien, avait écrit un *Manuel de Rhétorique*. H.-A. Schott a publié une excellente édition du *Τέχνη ῥητορικὴ*, avec des preuves et des notes; Leipzig, 1804, in-8°. — Les défauts de Denys comme critique, manque de profondeur philosophique, préjugés pour ou contre certains auteurs, l'étude attentive des traités que nous venons d'énumérer est très-utile aujourd'hui, mieux que lui n'a développé la prose grecque, envisagée, non comme l'œuvre de la spontanéité du génie, résultat du travail et de l'art. Denys que nous apprenons à connaître immense étude il fallait chez les Grecs de Périclès pour arriver à bien écrire en prose. « Nul aussi bien que Denys, avec Jean de Muller (*Histoire universelle*, t. c. vi), n'a remarqué les défauts et les beautés de ces auteurs et formé sur les meilleures règles. »

En 1808 M. G. Amati essaya d'attribuer à Denys d'Halicarnasse le *Traité du Sublime* de Longin; mais cette hypothèse fut démentie en France par M. Cousin, dans son *universelle*, article *Longin*, et en Italie par divers critiques, et en Italie par

Clément d'Alexandrie et Suidas. L'ouvrage historique de Denys, intitulé *Ἱστορίαι* ou *ὑπομνήματα*. On ne sait pas exactement le sujet; on sait seulement que c'était Étienne de Byzance qu'il en avait tiré en cinq livres, perdu aujourd'hui, l'œuvre originale.

Le grand ouvrage historique antérieur d'Halicarnasse consacra plus de six ans à l'intituler *Ἱστορίαι*, *Ἀρχαῖα*, *Ἱστορία* ou *ὑπομνήματα* ou *ἱστορίαι* romaines. C'est un traité d'histoire de Rome depuis

(1) Ce titre ne se trouve pas dans les manuscrits, et au lieu de *Pompée* l'auteur dit *Πομπήϊον*, c'est-à-dire *seconda lettre*.

Italie jusqu'à la 3^e année de la 128^e époque à laquelle commençait l'outybe. De ses vingt livres il ne nous restent que les quatre premiers. Le *Épigramme* par plusieurs lacunes, nous l'a l'an 312 de Rome. Plusieurs fragments XII à XX nous ont été conservés extraits que fit faire l'empereur Porphyrogénète, dans le dixième siècle qui sont connus sous le nom de : *Legationum* ou *Fragments d'Orsini*, le *Virtute* et *Vitiis* ou *Fragments*, publiés par Henri de Valois, et *Exsententiis*. Ces divers fragments ont été chronologiquement et placés à la fin du XI^e par les éditeurs modernes.

Denys était de faire comprendre à nos grecs que l'histoire des Romains d'une origine non moins illustre importante, indispensable même à l'histoire de la langue latine, avait étudié à fond la langue latine, maisait toutes les anciennes traditions; il s'était mis en rapport avec les hommes distingués que Rome possédait. Écrivant pour les Grecs, il nous a transmis les antiquités romaines une foule de détails que nous chercherions vainement ailleurs : aussi son ouvrage a-t-il une importance critique que nous ne pouvons méconnaître. Toutefois sa prédilection pour la poésie, ou peut-être cette tendance pour la poésie naturellement inhérente à l'esprit grec, nous donne comme historien des traditions fabuleuses des premiers siècles de Rome. Jean de Muller nous semble avoir de tous le résultat des recherches sur le degré de croyance que méritait l'histoire de son *Archéologie* : romaine, écrite avec élégance et trop belle, trop complète, pour les fragments extraits des Annales, populaires, ne suffisent pas pour tableaux si achevés. L'auteur doit remplir beaucoup de lacunes, l'absence de la constitution de Rome avec élégance et vérité. Seul est trop orateur. Photius, qui a vu l'ouvrage en entier, lui reproche son style recherché, visant à la nouveauté, et trop peu ménagées. Les dernières ont relevé dans le grand nombre de latinismes, ce prouve au reste que l'auteur s'appuyait sur des sources

logie romaine faite par Lapus Biragus sur un très-bon manuscrit de Rome; Trévise, 1480. Glareanus donna de nouveau cette traduction, avec quelques corrections; Bâle, 1532, 1549. Le texte grec fut publié pour la première fois par Robert Estienne, avec quelques-uns des traités de rhétorique; Paris, 1546, in-fol. La première édition complète de l'*Archéologie* et des ouvrages de rhétorique est celle de F. Sylburg; Francfort-sur-le-Mein, 1586, 2 vol. in-fol.; elle fut reproduite, Leipzig, 1691, 2 vol. in-fol.; et avec un petit nombre de changements par Hudson, Oxford, 1704, 2 vol. in-fol.; J.-J. Reiske en donna une édition nouvelle et estimée, bien que déparée par un grand nombre de corrections arbitraires, Leipzig, 1774-1776, 6 vol. in-12. Tous les traités de rhétorique, à l'exception du *Tέχνη ῥητορικὴ* et du *Περὶ συντάξεως ὁμιμάτων*, ont été publiés par M. E. Gros, sous le titre collectif d'*Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce*, accompagné de la traduction française, de commentaires et des variantes des manuscrits de la Bibliothèque du Roi; Paris, 1827 et 1828, 3 vol. in-8°. C'est là un bon et consciencieux travail. On estime avec raison, pour les remarques, la traduction française du *Traité de l'Arrangement des Mots* donnée par Batteux, Paris, 1788, in-12.

Les *Antiquités romaines*, depuis Reiske, n'ont pas été publiées à part. En 1816, M. Ang. Malcrut avait trouvé dans deux manuscrits de Milan l'abrégé cité par Photius. Il publia sa découverte la même année; mais en Italie MM. Ciampi et le comte J. Leopardi, en France Visconti, en Allemagne M. Struve, prouvèrent jusqu'à la dernière évidence que ce prétendu abrégé n'était autre chose que des extraits pris du grand ouvrage, comme ceux que l'on connaissait déjà. En 1828, M. Mai lui-même se rangea à cet avis, et réimprima dans le tome II de sa grande collection in-4^e ces extraits, tirés probablement des *Excerpta de Sententiis*, que Constantin Porphyrogénète avait fait recueillir. Un manuscrit du Vatican lui fournit encore plusieurs fragments nouveaux. MM. Richschl et Sauppe en publièrent pour la *Bibliothèque grecque* de A.-F. Didot une édition plus complète que les précédentes. [L. DE SINNER, dans l'*Encycl. des G. du M.*, avec de nombreuses additions.]

Fabrieus, *Bibl. Græca*, IV. — F. Matthai, *Haltur*, Wittenberg, 1779, in-4°. — Dodwell, *De Ætate Dionysii*, dans l'édition de Reiske. — C.-J. Weismann, *De Dionysii Halic. Vita et Scriptis*; Rinteln, 1837, in-4°. — Busse, *De Dionysii Hal. Vita et Ingenio*; Berlin, 1844, in-8°. — Vilms Loers, *De Dionysii Hal. Judio de Platonis oratione et genere dicendi*; Trèves, 1846, in-8°. — Ph.-F. Schullin, *De Dionysio Hal. Historico, præcipuo historia-juris fonte*; Heidelberg, 1851, in-4°. — *An Inquiry into the credit due to Dionysius of Halic. as a critic and historian*; dans le *Class. Journal*, vol. XXIV. — Krüger, *Præfatio ad Historiæ*, p. 12. — Niebuhr, *Leçons sur l'Histoire romaine*. — Visconti, dans le *Journal des Savants*, juin 1817. — Struve, *Ueber die von Mai aufgefundenen Stücke des Dionysius vom Halic.*; Koenigsberg, 1840, in-8°. et un travail important du même auteur dans les *Annales philologiques* de Jahn, 1828, 8^e cahier. — Jacobs, dans Ersch et Gruber, *Allgem. Encycl.*

ouvrage publié de Denys d'Halicarnasse, traduction latine de son *Triclinium*.

* **DENYS de Milet**, rhéteur grec, vivait au commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Élève d'Isée l'Assyrien, il se distingua par l'élégance de ses discours. Les cités d'Asie le comblèrent d'honneurs. Adrien le nomma préfet d'une province considérable, l'éleva au rang de chevalier romain, et lui donna une place dans le musée d'Alexandrie. Pendant quelque temps il enseigna la rhétorique à Lesbos. Il mourut à Éphèse, dans un âge avancé, et fut enseveli sur la place publique de cette ville. Philostrate nous a conservé quelques specimens de son talent oratoire.

Philostrate, *Philos. Sophistarum*, I, 30. — Dion Cassius, I, XIX, 3.

* **DENYS**, poète et sophiste grec, contemporain de l'empereur Adrien — on a de lui quelques épigrammes et deux hymnes adressés à la muse Calliope et à Apollon. Ces écrits ont été insérés dans les *Analecta* de Brunck, t. II, p. 253, et dans les *Lyrici Græci* édités par M. Boissonade, p. 37.

Iurette, *Mem. de l'Acad. des Inscriptions*, t. VII, p. 584. — Sædort, *De Hymnibus veterum Græcorum*, p. 88. — Jacobs, *Catal. Poet. epigrammaticorum*. — Burgon, *Classical Journal*, t. XXIV, p. 374.

DENYS (*Élius*), rhéteur grec, né à Halicarnasse, vivait vers 70 de l'ère chrétienne. Musicien très-habile, il écrivit plusieurs ouvrages sur la musique et son histoire. On croit qu'il descendait de l'ancien Denys d'Halicarnasse auteur de l'*Archéologie romaine*. Nous ne savons rien de sa vie; quant à ses ouvrages, ils sont tous perdus maintenant; on lui attribue les suivants : *Ἀττικὰ ὀνόματα*, dictionnaire des mots attiques en cinq livres, dédié à un certain Scymnus. Photius, qui loue beaucoup cet ouvrage et le regarde comme très-utile, prétend que l'auteur en avait donné deux éditions et l'avait considérablement amélioré dans la seconde. Ces deux éditions existaient encore, à ce qu'il semble, du temps de Photius. C'est probablement à cet ouvrage que Denys doit d'avoir été surnommé quelquefois l'*Atticiste*. Meursius attribue à Élius Denys un livre *Περὶ ἀλγίων ῥημάτων καὶ ἐγκλημάτων λέξεων*, publié par Aldé Manuce, Venise, 1496, dans le volume intitulé *Horti Adonis*; c'est une hypothèse sans fondement. *Μουσικὴ ἱστορία*, histoire de la musique, en trente-six livres, avec les vies des citharistes des joueurs de flûte, et des poètes en tous genres — *Τοῦσιν ἀπομνήματα*, en trente livres — *Μουσικὴ; καὶ ἄλλα ἡ διατριβή*; en vingt-deux livres — un ouvrage en cinq livres sur les opinions avancées par Platon au sujet de la musique dans sa *République*.

Photius, *Biblioth.*, cod. 132. — Suidas, au mot *Διονύσιος*.

* **DENYS de Byzance**, poète grec, vivait probablement dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Étienne de Byzance et Suidas le citent comme auteur d'un *Ἀνάκλουστος Ποσειδών*. Suidas lui donne ailleurs le titre de poète épique, et pré-

tend qu'il écrivit des poésies élégiaques (*ἐπὶ ῥα*). Quelques historiens pensent que Denys de Byzance est le même que Denys le *Périégète*; mais cette opinion ne repose que sur une assertion de Suidas. L'*Ἀνάκλουστος Ποσειδών* semble avoir existé complet jusqu'au seizième siècle, puisque P. Gylli, dans son ouvrage *Sur le Bosphore de Thrace*, en a traduit en latin une partie considérable. G.-J. Vossius s'en procura un fragment, que son fils Isaac copia dans la bibliothèque de Florence. Ce fragment est aujourd'hui tout ce qui nous reste de l'ouvrage de Denys. Il a été imprimé dans la *Const. christ.* de Du Cange, dans les *Geogr. minor* de Hudson, dans la *Bibliotheca Græca* de Fabricius, IV p. 664, note 1, et dans les *Geograph. minores* de A.-F. Didot, t. II. Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **DENYS** philosophe épicurien, vivait vers 200 avant J.-C. On ne sait rien de lui, sinon qu'il succéda à Polystrate dans la direction de l'école d'Épicure, et eut lui-même Basilide pour successeur. Brucker l'a confondu avec un philosophe stoïcien surnommé *Μεταβίπρος*, qui abandonna l'école du Portique pour celle de Cyrène.

Diogène Laërte, VII, 4; X, 25.

DENYS surnommé le *Périégète*, d'après sa description de la terre, *Περιήγησις τῆς γῆς*, géographe grec, vivait probablement vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne. On a beaucoup discuté sur la date et sur la patrie de Denys, bien que tous les critiques s'accordent à le placer après l'ère chrétienne et sous les empereurs romains. C'est ce qu'on peut induire de plusieurs passages de la *Périégèse* même, par exemple du vers 355, où l'auteur parle de ses *ἀνέκτα*; c'est-à-dire de ses souvenirs, qui ne peut s'appliquer qu'aux empereurs. Il a savoir quels empereurs Denys de ce passage. Quelques critiques le placent au règne d'Auguste, d'autres sous celui de d'autres sous Marc-Aurèle et Laeticius, d'autres, enfin, sous Septime Sévère et Eustathe, qui le commenta.

l'époque à laquelle il vivait, on ne peut être en partie dissipées par de irréguliers, ne l'éditeur de Denys. D'après les vers de la *Périégèse*, d'après la mention du vers 730, enfin d'après le caractère du poème, ce critique conclut que Denys soit dans la seconde moitié du troisième de l'ère chrétienne, soit au commencement quatrième. Quant à son pays, on pense, d'après la manière enthousiaste qu'il parle de la rivière Rhexas (vers 100), que sa géographie était née à Byzance ou dans l'Afrique, mais Eustathe et le scolaste le disent que la simple assertion de Suidas. La *Périégèse* de Denys contient une description de la terre connue de son temps, en mètres de toute la terre connue de son temps. L'auteur paraît suivre principalement les traditions d'Ératosthène. Ce poème, écrit

le, semble avoir joué chez les anciens une popularité, puisque deux auteurs des *Fastes* et le grammairien Priscien ont ou plutôt le paraphrasèrent. Eustathe lui consacra un commentaire, qui existe encore; et on a de plus une poésime une paraphrase grecque et la première édition de la *Porteogesis* en, 1512, in-4°, avec une traduction *Summa Imperialis* ce poème, Venise, avec *Pindaro, Callimachus et Lyrii* Eustathii l'inséra dans ses *Poetis* *scilicet carminis*; Paris, 1566, in-fol. *Summa* subéquente on remarque ad *Thymotheus*, Oxford, 1697, in-8°, monumentaire d'Eustathio, les scolies a paraphrase; celle d'Hindson, dans *l'annuaire*, Oxford, 1712, in-8, t. IV; par, Leipzig, 1825, in-8°; celle de *supra*, 1826, in-8°. Cette dernière, de beaucoup toutes les précédentes, commentateurs anciens, de savantes *Sum* et une excellente dissertation *l. Müller* en prépare une nouvelle *la Bibliotheca* grecque de A.-F. la *Porteogesis*, Eustathe attribue en *la Bibliothèque* les ouvrages suivants : *Sum*, et *Summa*. Les *Summa* *Sum* par Etienne de Byzance.

Summa Porteogesis, 1788. — Fabricius, *l. III*, p. 23; t. IV, p. 286, édition de *la Géographie* *der Griechen*, 1798, t. I, *l. Géographie* *der Griechen*, t. I, p. 264.

Summa, historien grec, qui vivait avant 360 avant J.-C. Il composa dans des villes un ouvrage en cinq *Sum* fut cité par les anciens. Il est d'ail- *Sum* inconnu.

Summa. Græcorum Fragm., t. IV, p. 263.

Summa (*Enigmas*), théologien grec, *Sum* 630 de l'ère chrétienne. D'après *Sum* né en Scythie (probablement *Sum* de Dacie). Ami et condisciple *Sum* vécut à Rome, moine ou abbé *Sum* fut célèbre par son érudition, *Sum* la théologie et le droit canon.

Sum ses ouvrages : *Collectio sive* *Sum ecclesiasticorum* : c'est une *Sum* apostoliques et des décisions *Sum*, de Constantinople, de Chal- *Sum*, elle a été publiée par Justel, *Sum*, et dans la *Bibliotheca Juris* *Sum*; — *Collectio Decretorum* *Sum* a Siricio ad Anast- *Sum* Justel, Paris, 1628, in-8°, et *Sum Juris canonici*, t. I, p. 181; *Sum* S. Cyrilli et concilii *Sum Nestorium*, traduite *Sum* publiée par Justel avec les *Sum*; — *Epistola Pas-* *Sum* *Sum*, traduite en latin; *Sum* lettres pascals de *Sum* et à Boniface, dans

l'appendice de la *Doctrina Temperum*, du P. Petau; — *Sum S. Paschendi abbatis*, traduite en latin; publiée dans les *Vita Petrum*, par Hérilbert Rosveyd, Anvers, 1615, 1628, in-fol.; — *Oratio Proci de laudibus Desperis*; — *Epistola ejusdem de fide, ad Armenos, et altera ad Domitium, pro Athenasio Parthenorum episcopo*, traduite en latin; elles sont imprimées dans l'édition des œuvres de Procius, par Vincent Richard; Rome, 1630, in-4°; — *Gregori Nysseni De Opificio Hominis liber, in duas divinus hominibus*, traduit en latin; Bâle, 1562; Cologne, 1573; et dans les *Analecra* de Mabilion, t. II, p. 1; — *Historia inventionis capituli S. Joannis Baptiste a Marcello abbate, græce conscripta*, traduite en latin; publiée par Dufresne, à la fin du *Tractatus de capitulo S. Joannis Baptiste*; Paris, 1665, in-4°; — *Cyclus paschalis annorum XC VII*. Dans ce traité Denys renouvela le cycle pascal de Victor, Victorin ou Victorinus, et trouva une période de 532 ans, qui commençait dans l'année de l'incarnation, fixée à l'an de Rome 763. Mais la naissance de J.-C. paraît avoir eu lieu quatre ans plus tôt, en 749. Une grande partie de la chrétienté adopta la période dionysienne, surtout à partir du huitième siècle, et c'est d'après Denys qu'on calcule l'ère chrétienne, non pas à partir de la mort du Christ, comme c'était d'abord l'usage, mais à partir de sa naissance.

Cave, *Historia Literaria*, p. 302.

* DENYS, médecin romain, vivait au commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne. C'était un homme d'une grande piété. Il était diacre. En 410, lors de la prise de Rome par Alaric, Denys fut au nombre des captifs; mais ses vertus et son habileté médicale le firent traiter par les barbares avec beaucoup d'égards. On trouve dans Baronius son épitaphe en vers élégiaques.

Baronius, *Annal. eccl.*, à l'année 410.

DENYS d'Antioche, sophiste grec, vivait probablement dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne. On croit qu'il était chrétien, et que c'est à lui qu'est adressée la dix-neuvième lettre d'Énéas de Gaza. Lui-même passe pour l'auteur de quarante-six lettres que nous avons encore. Cognat en publia une traduction latine dans ses *Epistolæ Laconicæ*; Bâle, 1554, in-12; elle fut réimprimée dans le *Thesaurus Epistolarum Laconicarum* de J. Buchler; 1606, in-12. L'original grec fut publié pour la première fois par Henri Estienne, dans sa collection des *Épîtres grecques*; Paris, 1577, in-8°. Meursius incline à attribuer ces *Épîtres* à Denys de Milet, mais il n'apporte aucune preuve à l'appui de cette assertion.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* DENYS d'Égée, médecin grec, vivait probablement vers le neuvième siècle après J.-C. On ignore s'il était lui-même médecin; mais il écrivit un ouvrage intitulé *Διττανά*, dans lequel il

discutait différentes questions médicales. Ce livre comprenait ces chapitres dont Photius (*Biblioth.*) nous a conservé les titres. On compte encore dans l'antiquité treize médecins qui ont porté le nom de Denys. Ils sont trop peu importants pour être mentionnés ici. On peut en voir la liste dans Fabricius et Kuhn.

Fabricius. *Bibliotheca Græca*. — Kuhn, *Addamenta ad Elenchum Medicorum veterum a Fabricio in Bibliotheca Græca exhibitum*, fascic. XIV, p. 7. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DENYS le Chartreux, théologien belge, né à Ryckel, dans le pays de Liège, en 1394, mort à Ruremonde, le 12 mars 1471. Reçu maître ès arts à Cologne, il fit profession dans la Chartreuse de Ruremonde, et consacra toute sa vie à la composition de savants traités religieux qui lui valurent le surnom de *docteur extatique*. Lui-même a donné de ses écrits un catalogue qui nous a été conservé par Trithème. Ils s'élèvent à plus de deux cents; nous citerons seulement ceux qui ont été imprimés; savoir : *Commentarii in universos S. Scripturæ libros*; Cologne, 1533; Venise, 1569; Lyon, 1579; — *Enarratio in Hymnos aliquot veteres ecclesiasticos*, à la fin des *Commentarii*; — *Commentarius in libros IV Magistri sententiarum*; Venise, 1584; Cologne, 1535; — *Commentarius in S. Dionysii Areopagite Opera*; Cologne, 1536; — *Summa fidei orthodoxæ*; Anvers, 1569; Venise, 1572; — *Dialogion de fide catholica*, libri VIII; Venise, 1568; — *De Doctrina et regulis vitæ christianæ libri II*; Cologne, 1577; — *Monopanton, seu liber ex omnibus epistolis S. Pauli, secundum argumenta digestus*; Lyon, 1547, in-16; Paris, 1531, 1631, in-8°; — *Liber de quatuor hominis necessariis*; Delft, 1487, in-4° : ces quatre dernières choses de l'homme sont la mort, le jugement dernier, les peines de l'enfer et les joies du ciel. Denys soutient dans cet ouvrage, entre autres choses, que les âmes du purgatoire ne sont pas sûres de leur salut; ce doute a été sévèrement blâmé par Bellarmin; — *Colloquium de particulari judicio animarum*, imprimé avec l'ouvrage précédent; Cologne, 1591, 1598; — *Paraphrasticus Redditi aliquot operum Cassiani*; Cologne, 1640; — *Enarrationes in Joannis Scholasticæ Climacem*; ibid.; — *Inflammatorium divini amoris*; Cologne, 1605; — *De Conversione peccatoris Speculum*; Alost, 1473, in-4°; cet ouvrage fut réimprimé à Louvain, 1577, avec les six opuscules suivants : *De arcta Via Salutis et Contemptu Mundi Tractatus*; *Speculum Amatorum Mundi*; *De Gravitate et enormitate Peccati*; *De Fonte Lucis et semita vitæ, devotum præcordiale*; *Dialogus patroni et Canonicæ*; — *Speculum beatæ Vitæ et humanæ Vitæ*; Nuremberg, 1495, in-4°; — *Scalæ septanteuchus*; Anvers, 1556, in-16; — *Contra Alcoranum et sectam mahometicam*, libri V; Cologne, 1533, in-8°; — *De bello contra Bello contra Turcos, de generali consilio ce-*

lebrando, et contra vitia supersti — *De Vita sacerdotali recte* t Anvers, 1532; — *De omnium (statum institutione, prolapsion* matione; Cologne, 1559.

Trithème, *De Script. ecc.*, p. 176. — *Fa theca Latina med. et inf. M.*, t. II. — *Litteraria*, p. 166.

DENYS (Jacques), peintre, né : 1645. On ignore la date de sa mort Jordaens, il se rendit de bonne he ou, selon Houbracken et Campo il étudia surtout Raphael, le Guide chel-Ange, tous les grands maîtres aient alors la gloire de la Péninsu tion du monde. « A cette étude, » la puisse faire un peintre, » dit Desc gnit celle de la nature et de l'antiq Denys ne put échapper à l'influ de l'Italie, et, comme beaucoup d triotes, il y oublia les traditions e Rubens avait léguées à sa patrie vanche il arriva rapidement à se) des meilleurs peintres de sa patrie réputation lui attira les dons et le duc de Mantoue, qui ne consentit q laisser aller pendant quelque temp Après avoir peint le grand-duc, sa courtisans, Denys s'empressa, au engagement, de retourner à Mantou breux tableaux d'histoire dont il e de son protecteur augmentèrent en et la faveur dont il était entouré. Pourtant, le souvenir du pays nata sur presque tous ses compatriotes, rer de lui au milieu de ses succi quatorze ans de séjour en Italie, pour Anvers, malgré les instance Mantoue, qui ne le laissa aller que e neurs et de présents. Au rapport d le prince y joignit « la permission écrire et la distinction de recevoir temps des lettres d'un souverain ». Denys dans sa patrie fut un triom tistes et amateurs d'Anvers lui fire enthousiaste, et cependant Anver aucune production de Jacques De prématurée qui vint peu de temps cet artiste, au milieu de sa gloire. et de l'affection de tous, fut seule e apparente insouciance de ses com Descamps dit avoir vu de Jacques *Eccæ Homo* entièrement dans le Dyck; un *Portrait* d'une cou reuse, et peint si large, et avec u qu'il semble l'ouvrage d'un seul *Portrait de Femme*, orné de vase de fruits, et soigneusement termine

(1) La date de 1708, assignée par Siret, t habile; il est d'ailleurs le seul biographe y. Cela s'expliquerait encore par le s que Denys fit en Italie, et le peu de ter lui coûta dans son pays.

si, son dessin m'a paru fin et correct, et vigoureuse et fière. Ces trois tableaux à donner une grande idée de ses ta-

DENYS (Jacques), également natif de Van Aalst, peignit les plumes et avec une telle ardeur, disait son il oubliait ce qu'il y avait dessous.

J'ai vu des Peintres. — Siret, *Dict. hist. des Saget. N.ves. Allg. Kunst-Lexic.*

ou DENIS (Nicolas), administrateur à Tours, vivait en 1672. Il fut nommé gouverneur et lieutenant général pour les possessions françaises dans le Canada et il y séjourna quarante ans, et devint de l'espace compris entre le cap Gasté ; mais les divisions qui séparèrent empêchèrent Denys de tirer de ses immenses propriétés. Un incendie des dernières ressources, et le força France. On a de lui : *Description*

générale et historique des côtes de l'Amérique septentrionale, avec l'histoire naturelle ; Paris, 1672, 2 vol. in-12. « L'au- P. Charlevoix, était un homme de fait fait un très-bon établissement de France, s'il n'eût point été tra- entreprises. Il ne dit rien qu'il ni même, et tout est écrit de main » On trouve dans le tome Ier une exacte de tout le pays qui s'é- tière de Pentagoet, en suivant au cap des Rosiers, qui est la pointe de l'embouchure du fleuve Saint- » et ce volume comprend l'histoire même pays, et en particulier tout de la pêche de la morue. L'auteur des sarrages de ces contrées, de production de pays, des animaux, l'eau et de la qualité de bois. Il y les traits historiques touchant les sements français en Acadie et Ant L.

histoire de la Nouvelle-France. — *Les de la France* etc. et 1700.

re, artiste flamand, né à Mons, Saint-Denis, en 1733. Il mani- pose son goût pour les arts et pour le travail du fer. Il se per- et à Paris, et entra en 1690 » En 1711, en qualité de com- qu'on nommait les barques qui sur un contrat civil à exercer it d'une certaine congrégation s des supérieurs. Il vint pen- ans dans l'abbaye de Saint- le, dit Chaudon, comme le n fer qu'il y avait en France, se approche de la délicatesse,

de la beauté, de la perfection de ses ouvrages. C'est à lui qu'on doit la belle grille, la suspen- sion des lampes du chœur, la balustrade, les rampes du grand escalier, la chaire du réfec- toire, et la plupart des autres ornements en fer de l'abbaye de Saint-Denis, qui sont générale- ment estimés des connaisseurs, et admirés de ceux même qui n'en sentent pas tout le prix. Il a fait encore la grille de la cathédrale de Meaux et celle du chœur de l'abbaye de Chelles. »

Chaudon et Delandine, *Dict. historique.*

DENYSE (Jean), philosophe français, vivait au dix huitième siècle. Il professa la philosophie au collège de Montaigu. On a de lui : *La Vérité de la religion chrétienne démontrée par ordre géométrique* ; Paris, 1717, in-12 ; — *La Nature expliquée par le raisonnement et par l'ex- périence* ; Paris, 1719, in-12. L'auteur avait composé tout un cours de philosophie ; les deux traités que nous venons de citer sont une portion de ce grand ouvrage.

Barbier, *Examen des Dict. hist.*

DENYSE (Louis-Tranquille), littérateur français, né dans la seconde partie du dix-septième siècle, mort en octobre 1742. Il était professeur de grammaire et sous-principal au collège de Navarre. On a de lui : Une traduction française des *Fables de La Fontaine* ; Paris, 1699, in-16 ; — une traduction en vers français des *Fables de Phèdre* ; Paris, 1708, in-12.

Querard, *La France littéraire.*

* DEODATO DA LUCCA, peintre de l'école flo- rentine, peignit en 1788 un *Christ sur la croix*, place dans une chapelle de la villa des arche- vêques de Lucques. E. B—x.

Mazzarosa, *Guida di Lucca.*

DEPARCIEUX (1) (Antoine), mathématicien français, né le 18 octobre 1703, au hameau de Cassoux (arrond. d'Uzès), et mort à Paris, le 2 septembre 1768. Fils d'un pauvre agriculteur, il serait peut-être resté dans l'humble position de son père, si ses dispositions précoces n'a- vaient intéressé en sa faveur un protecteur de sa famille, qui le fit entrer au collège de Lyon. Il s'y distingua par de rapides progrès dans les sciences exactes, et dès qu'il eut terminé ses études, il se rendit à Paris, où il trouva dans Montearville un ami qui se plut à lui faciliter l'étude des hautes mathématiques. Cependant, il était dans le plus grand dénûment. L'impérieuse nécessité le força de tirer parti immédiatement de ses connaissances : choisissant l'art qui lui était le plus accessible, il se fit constructeur de cadrans solaires. Il ne tarda pas à se faire remarquer dans ce métier, qu'il exerçait en savant. La précision de ces cadrans le fit rechercher, et bientôt il trouva une sorte d'aisance dans le produit de son travail. Il aspira dès lors à des succès plus dignes de lui : quelques ouvrages qu'il

1. Les frères Michaux consacraient un grand nombre de leurs ouvrages à la description de la France, qui fut évidemment le résultat.

1. Voltaire et le *Mercur de France* avouent de Par- cieux ; le nom véritable de ce savant est celui que nous donnons ici.

publia le placèrent au rang des hommes éminents dans les sciences. En général, c'est à des applications des sciences à des objets d'utilité publique qu'il consacra ses écrits ; tous ses travaux eurent du reste le même but. C'est dans cette intention qu'il inventa plusieurs machines propres à simplifier ou à perfectionner des procédés employés dans l'industrie. Il faut indiquer, entre autres, la presse pour la fabrication du tabac qu'il fit exécuter sur la demande des fermiers généraux, la pompe qu'il fit construire à Arnouville et celle qu'il avait faite pour élever les eaux à Crécy.

Déparcieux était d'une remarquable simplicité de caractère : il ne sut jamais ce que c'est que l'intrigue ; il était sans ambition, comme sans vanité. Aucun autre savant de son siècle ne fut plus digne que lui du nom de citoyen philosophe, que lui donne Voltaire dans *L'Homme aux quarante écus*. Le géomètre qui est un des deux interlocuteurs de ce conte ingénieux n'est autre que Déparcieux, et les calculs qui s'y trouvent lui sont en général empruntés. L'Académie des Sciences de Paris l'admit au nombre de ses membres en 1746 ; plusieurs autres académies françaises et étrangères s'honorèrent de le compter parmi leurs correspondants. La seule charge qu'il ait jamais occupée fut celle de censeur royal, emploi qui lui valut, avec un très-moderate traitement, un logement au Louvre. Ce respectable savant conserva toute sa vie le souvenir de son humble origine et des obstacles qu'il avait eu à surmonter pour acquérir les connaissances qu'il possédait : il voulut en mourant payer ce qu'il regardait comme une dette de la reconnaissance, en affectant une partie de sa modeste fortune à la fondation de prix en livres pour les écoles de Porte et de Saint-Florent, villages voisins du lieu de sa naissance, où il avait appris à lire et à écrire.

On a de lui : *Tables astronomiques* ; Paris, 1740, in-4° ; — *Traité de Trigonométrie rectiligne et sphérique, suivie d'un traité de gnomonique et de tables de logarithmes* ; Paris, 1741, in-4°, fig. ; — *Essai sur la probabilité de la durée de la vie humaine, d'où l'on déduit la manière de déterminer les rentes viagères, tant simples qu'en tantines* ; Paris, 1746, in-4°. Cet ouvrage, qui fonda sa réputation, a un *Supplément*, Paris, 1760, in-4°, dans lequel il ajoute quelques développements et quelques faits nouveaux aux considérations présentées dans l'*Essai*. Halley, dans les *Tables de la valeur des annuités et des rentes viagères* (en anglais), Londres, 1686, in-12, avait cherché le premier ce qu'il y a d'accessible au calcul dans le jeu en apparence si irrégulier et si bizarre de la nature par rapport à l'existence humaine. Déparcieux alla plus loin ; en outre des applications qu'il sut faire de ses calculs, il eut sur son devancier le mérite d'établir des comparaisons curieuses entre les lois de la mor-

talité dans les diverses classes diverses professions ; — *Trois possibilités et la facilité d' l'Estrapade de Paris les e d'Yvette* ; Paris, 1763, in-4 in-4°. Ces mémoires, qui furent ces publiques annuelles de l'Ac ces, furent favorablement acc qui goûta fort ce projet, et qui toujours avec plaisir, dans ces tifiques, les utiles discours de plusieurs autres mémoires da l'*Acad. des Sciences de 1750*

Mi

Bacheumont, *Mémoires secrets*, t. p. 22 ; t. III, p. 112, t. IV, p. 112, 22 — *Mercur de France*, 1768, octobre par Grandjean de Fouchy, dans l' des Sciences ; 1768. — *Hist. lit. de l*

DÉPARCIEUX (Antoine), dent, et comme lui habile m à Cessoux-le-Vieux, en 1753, 23 juin 1799. Appelé à Paris pour perfectionner ses études, d loin, il fit en peu de temps de dans les sciences exactes, qu'à l il fut chargé de l'enseignement Dans sa séance du 16 avril 179 sur le rapport de Daumou, livres sur les fonds qu'elle avait v penser et encourager les savant Son nom, le troisième sur la li le rapporteur, venait après ceu : thélemy et de l'érudite Brunc. L des écoles centrales, il fut nom physique et de chimie du clarté avec général abs des *ANNUAIRES* UN DES *RENDES* à 1791, in-4° ; — *Dissertation d'élever l'eau par la rotatio corde sans fin* ; Amsterd. : 178 *sertation sur les globes* : 178 1783, in-8°. Il laissa t On a ad il u p d ouv

UN UN, UN de CHIFFRE ANNUAIRES, ANNUAIRES dont il ne c dût séparer l'étude. impre due, et n'a jamais trouva dans ses pou UN M pour un d' : pur

ETABL. GÉN. DE L'ÉCOLE.

DEPAULIS (Alexis-Joseph), médailles français, né à Paris, l Élève de M. Andrieu et de Cart sous ces deux maîtres de 1810 les nombreuses médailles qu'il vers salons, et qui toutes se d grande étude de l'art, en rem Louis XVII ; — *Martin Luth*

1846 *Super, Arnould, Ambroise*
et, Orestien, Fernel, de Jussieu,
de Colbert, pour la galerie
musées; Quatre mère de Quincy,
 1830) médaille de la Fondation du
français; — (1841) Achèvement
de Paris; — (1852) modèle et
médaille commémorative du Pa-
ris des routes maritimes de l'empo-
ble. On doit aussi à cet artiste une
seaux français et étrangers en
reus à l'École des Beaux-Arts.

A. SARRAT.

Alphonse impérial. — Docum. partic.
 [Méthode, comte], homme poli-
 tique, né à Mâcon, dans l'Agenais, le
 10, mort à Toulouse, le 8 décem-
 bre 1798 modéré de la révolution, il
 fut 1798 vice-président de l'admi-
 nistration de Lot-et-Garonne,
 1794 pour représenter le même
 à l'Assemblée législative. Il ne
 prit que de finances, et ne prit au-
 cune part à la révolution. Porté en 1795
 à l'Assemblée, il s'occupa encore spé-
 cialement de la loterie. Il fut
 des plus zélés de Bonaparte
 le 16 brumaire, et obtint pour
 un emplacement une place de sénat
 en 1814. On a de lui :
Précis pratique, ou instruc-
tion sans jachères; 1806, in-8°.
etc., Biographie universelle et portat. des

(Jean-Baptiste), artiste et lit-
 téraire, né à Reims, le 25 octobre 1761,
 mort 1833. Après avoir pris à Pa-
 ris la peinture du célèbre paysagiste
 pendant dans l'administration, et
 pendant le reste de ses jours dans les
 de la Seine. Il ne con-
 du à cultiver les arts, et prit place
 parmi les plus distingués de la ca-
 pitale : *Opinion sur la destina-*
tion de donner au Muséum
encouragement des artistes et
des beaux-arts en France;
— Théorie du Paysage, ou
considérations sur les beautés de
la nature et sur les
qu'on peut imiter et sur les
qu'on peut employer pour réussir
la peinture; Paris, 1818, in-8°; —
du Paysage, ou considéra-
tions depuis la renaissance des
arts jusqu'au dix-huitième siècle.

Paris, décembre 1822. — Quérard,

(Louis-Hubert Simon),
 peintre français, né à Reims,
 mort à Montfaucon, au mois
 de mai 1811. Il composa plusieurs ou-

vrages, dont quelques-uns sont estimés. On a de
 lui : *Les Diogenes modernes corrigés, ou re-*
cueils, etc.; Reims, 1775, in-12; — Histoire
des Naufrages, ou recueil, etc.; Paris, 1790,
3 vol. in-8°; 1795, 5 vol., avec la continuation
par Née de La Rochelle; 1825, 3^e éd.; 1832,
4^e éd., par Eyries; 1841, 5^e éd.; — Le Guide
de l'Histoire, à l'usage, etc., continué et mis au
jour par J.-F. Née de La Rochelle; 1804, 3 vol.
in-8°. La première édition était intitulée : Traité
sur l'utilité de l'Histoire et les devoirs de
l'Histoire, suivi des Tableaux de l'Histoire an-
cienne et moderne; Reims, 1787. Cet appen-
dice a été continué jusqu'en 1802 par Née de La
Rochelle et publié à Paris, en 1807, in-8°.

Chandon et Desandins, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*. — Lemaire et Barquet, *La Littérature contemporaine*.

* DEPKIN (Jean-Frédéric), prêtre et biblio-
 graphe français, né à Chazey, près de Ge-
 nève, le 16 mars 1798. Il fut d'abord professeur de
 rhétorique à Chambéry, puis vicaire général du
 diocèse de Belley; il est aujourd'hui évêque de
 Gap. On a de lui les publications suivantes : *Vie*
de saint Anselme, évêque de Belley, etc.,
suivie de pièces justificatives; Bourg, 1829,
in-8°; — Vie de saint Armand, évêque de
Belley; Bourg, 1830, in-8° (pour la Bibliothèque
des familles chrétiennes); — Histoire
hagiologique de Belley, ou recueil des vies des
saints et des bienheureux nés dans ce diocèse;
Bourg, 1835, 2 vol. in-8°. Ces trois ouvrages
renferment beaucoup de notes précieuses sur
l'histoire du département de l'Ain; — Disserta-
tion sur l'emplacement du mur que César
fit construire près de Genève pour s'opposer
à l'invasion des Helvétiens; 1832, in-8°; —
Essai sur les mœurs du peuple dans le
pays de Ge; 1833, in-8°; — Notice sur saint
Lambert et saint Roland, abbés de Chazey;
1834, in-8°; — Notice sur M. N. Fournier,
évêque de Montpellier; 1835, in-8°; — Bio-
graphie des hommes célèbres du département
de l'Ain : il n'en a paru que 2 vol. in-8°, im-
primés à Bourg, en 1835; — De la Cathédrale
de Belley et de sa reconstruction; 1836,
in-8°, avec une planche représentant la façade
récemment construite; — Notice sur Pierre
Camus, évêque de Belley, etc.; in-8°; —
Vie de saint Arnoud, évêque et patron du
diocèse de Gap; 1845, in-8°; — Précis histo-
rique de la maison de sœur Benoîte, ber-
gère de Saint-Etienne d'Avinçon; Gap, 1851,
in-8°; — Histoire hagiologique du diocèse
de Gap; imprimée à Gap, 1852, in-8°.

G. DE F.

Journal de la Librairie. — Docum. part.

* DEPKIN (Liborius, l'ancien), théologien
 allemand, né à Sissagall, en Livonie, le 20 août
 1652, mort le 2 décembre 1708. Il étudia à Ros-
 tock, Helmstedt et Leipzig, devint recteur à
 Riga en 1680, et bientôt après prédicateur à
 Iemsal. Rappelé en 1690 à Riga, il y remplit

diverses fonctions ecclésiastiques. On a de lui : *De Cognoscibilitate*; Rostock, 1674, in-4°; — *De Mundo*; ibid., 1675; — *Gottgeheilte Evangelien-Andachten ueber das ganze Kirchen-Jahr in hundert Sonnetten* (Méditations évangéliques pour toute l'année ecclésiastique, en cent sonnets); Riga, 1681, in-8°.

Gadebusch, *Liefland*, 1684.

DEPLACE (*Guy-Marie*), écrivain français, né à Roanne (Loire), le 20 juillet 1772, mort dans la même ville, le 16 juillet 1843. Après avoir été quelque temps soldat et commerçant, il se livra tout entier à la culture des lettres et de la philosophie religieuse. Il était lié avec Ampère, Ballanche, Dugas-Montbel et le duc Matthieu de Montmorency. La vicacité de ses opinions religieuses et monarchiques le rendit très-hostile à ce qu'on appelait les opinions libérales. Il fut en correspondance avec Joseph de Maistre, qui lui soumit avant l'impression son fameux livre *Du Pape*. Deplace persuada à l'auteur d'adoucir quelques passages du livre, et surveilla l'édition, qui se fit à Lyon. Deplace passe aussi pour avoir contribué à la rédaction des *Mémoires sur la guerre de la Vendée en 1815*, par le général Canuel, Paris, 1817, in-8°, et du *Pèlerinage à Jérusalem*, par le P. de Géramb, Lyon, 3 vol. in-8°. On a de lui : *Examen de la nouvelle Critique des Martyrs, insérée dans le Journal de l'Empire*; Lyon, 1810, in-8°; — *Observations grammaticales sur quelques articles du Dictionnaire du mauvais Langage corrigé*; Lyon, 1810, in-12; — *De la Persécution de l'Eglise sous Bonaparte*; Lyon, 1814, in-8°; — *Apologie des Catholiques qui ont refusé de prier pour Bonaparte comme empereur des Français*; Lyon, 1814, in-8°; — *Messieurs Fabrier et Saineville convaincus d'être ce qu'ils sont*, par P. Bourlier, maire révoqué de Saint-Andéol; Lyon, 1818, in-8°; — *Lettre de Jean Barbier, impliqué dans la conspiration du 8 juin 1817, à M. Charrier Saineville*; Lyon, 1818, in-8°. Deplace composa encore quelques autres brochures sous le voile de l'anonymat. On peut en voir la liste dans l'ouvrage de Collobet cité en source.

F.-Z. Collobet, *Notice sur Guy-Marie Deplace, suivie de sept lettres inédites de J. de Maistre*; Lyon, 1848, in-8°. — Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, vol. II.

DEPLANCHES ou **DESPLANCHES** (*Jean*), poète français, né à Nouaillé, dans le Poitou, vivait vers la fin du seizième siècle. Il prend dans ses ouvrages les titres de sieur de Chastellier et de la Bastonnerie. « Le premier usage, dit l'abbé Goujet, que Deplanches fit de la poésie fut pour l'amour, et, suivant le mauvais goût de son temps, il ne se contenta pas de tendres sentiments, il se laissa entraîner aux expressions licencieuses et à ces images indécentes dont ses contemporains ne se faisaient pas plus de scrupule que lui. Il chanta successivement sa passion pour

quatre personnes, Marguerite, Isalrinc, et Francine. Il paraît que les deux surtout eurent une grande place dans sa recherche l'une après l'autre et ce ne fut pas faute de soupirs, de témoignages de tendresse, de sincérité, si ses vœux n'eurent leur effet. La première mourut je regretta avec le même excès qu'il l'Il avait soupiré au moins trois ans Isabelle surprit ensuite son affect semble dire qu'après quatre ans de désirs, elle fut mariée à un au qu'il eut pour Catherine et Francine. A sa passion pour Marg doubleur que sa mort lui causa, il a quante-quatre sonnets, sans comp chansons, des stances, un discours autres petites pièces. Il n'y a que vincts pour Isabelle, quelques stances son. Catherine n'eut que des acroques madrigaux, une chanson et Francine, aussi peu avantageuse n'obtint que quatre sonnets, des chanson. » Après avoir ainsi par muses profanes, Deplanches emb clésiastique, devint prieur de Con de Sainte-Barleonde, et cultivant gieuse, il prit pour devise : *Mortale* Pour faire pénitence sans doute amoureux, il composa, sous le titre une suite de cent trente-et-une stam femmes. Voici, selon Goujet, à qu « Se trouvant en bonne compagnie à chez la vicomtesse de Saint-Amand, la conversation s'éleva au sujet de en fit l'éloge, et Deplanches se m plus que le reste de la compagnie négysiste. L'exercice avec lequel il les on le lui témoignna; il répondit qu dire mille fois plus de mal qu'il n'e bien. Et pour le prouver il comp sogyne, ou stances d'un ennemi et envoya cet écrit à la vicomte Amand, le 15 mai 1586. La dan pièce comme un hommage que le poète lui faisait : elle le fit invi voir, et lui envoya en même temin doré et un cheval gascon. Le p dez-vous, et fut bien reçu. On l mais à condition que l'auteur ferai en composant un *Philogyne*. Le mit, fit cinquante stances en faveur reçut de la vicomtesse en quittant l poignard doré et une rose de di n'avons point le *Philogyne*; je p prend lui-même qu'il le jeta au feu. lit dans le *Misogyne* avait déjà tu Les autres poésies de Deplanches œuvres chrétiennes et sonnets sur des sujets des psaumes 1, 6, 50, 62, 116, 117

e Noël et diverses épitaphes. Le Re-
cours poétiques de Deplanches fut
par son neveu Joachim Bernier de la
ers. 1611, in-12. L'éditeur a né-
rer des détails sur la vie de
pas même indiqué la date de

Suppl. Bibliothèque française, t. XIV, p. 171.
Bibliothèque du Poitou, t. III, p. 85.

ION (Charles-François, baron),
né à Éclaron (Haute-Marne),
mort à Saint-Dizier, le 29 août
(1798) de l'École de Metz en qua-
du génie, il passa à l'armée
ra au siège de Mantoue, aux
de Saint-Georges, ainsi

... Piave et du Tagliamento ;
... partie de l'armée d'Égypte ,

de capitaine le 23 septembre
France après la capitulation
loyé à l'île de Cadzand,

Appelé (1806) en qualité d'offi-

Après de Napoléon, il fut
 pense des importants services
 à Austerlitz et à Iéna, promu

au grade de chef de bataillon. Les deux missions impor-

l'empereur des Français
de l'empire (15 août)

son cabinet, et à le charger
détaillé sur les embouchures
et de l'Elbe, ainsi que sur

et de l'Elbe, ainsi que sur
que de la Baltique à la
au grade de colonel (7 octobre

rejourna en Russie, et tout attaché
absent de l'empereur, il assista

molensk et de Moscou, ainsi qu'à Moshowa. Officier de la Légion

le 27 janvier 1813, il reçut le com-
mandement du 3^e corps de la grande

et prit une part active aux
n et de Bautzen; général de

En 1814, il fut chargé de la direction de l'enseignement à Paris. Le 21 août, et il conserva le titre d'inspecteur général.

1826. Nourme lieutenant général, il passa dans la 1^{re} section

Il passa dans la 1^{re} section
 jor general le 19 août 1842,
 France en 1846.

A. S - Y.

W. — *Fastes de la Légion d'Honneur*, 1869, page 2925

nges - Bernard), célèbre érudit allemand, né à Munster,

à Paris, 5 septembre 1853.
1803, en compagnie d'un

l'unique but de visiter
un **combien** de ressources

■ **quiconque** aimait pas-
na le projet de s'y éta-

ser en 1827. D'abord, il

se livra à la carrière de l'enseignement; c'est là qu'il eut occasion de s'apercevoir de ce qui manquait à la plupart des livres destinés à la jeunesse, et il écrivit pour elle un livre où il a déposé le fruit de ses nombreuses lectures, les *Soirées d'Hiver*, qui obtinrent beaucoup de succès; on les traduisit dans la plupart des langues de l'Europe. Les *Merveilles de la Nature en France* furent composées dans le même but. L'étude de la géographie était à cette époque peu cultivée; un savant, étranger à la France comme Depping, et qui s'était, comme lui, fixé à Paris pour faire son chemin dans les lettres, Malte-Brun, voulant propager le goût de cette science importante, fonda les *Annales des Voyages*, dont Depping fut un des collaborateurs les plus actifs. En même temps il travaillait au *Magasin encyclopédique* de Millin, et composait plusieurs ouvrages de géographie et des récits de voyages, entre autres celui de *Paris à Munich*. C'est dans cette dernière ville qu'il avait fait connaissance avec le roi de Bavière, qui le chargea d'acquisitions d'objets d'art pour les collections de Munich et pour celle du comte de Rechberg, éditeur de l'ouvrage *Sur la Russie* (1839, in-fol.), dont Depping a rédigé le texte. M. Solvyns, qui avait aussi entrepris une publication de luxe, *Les Hindous* (4 vol. in-fol.), le chargea d'un travail de ce genre. Mais toutes ces publications n'étaient que le prélude d'autres, plus importantes. En même temps qu'il collaborait à une foule de recueils littéraires de la France et de l'Allemagne ainsi qu'à plusieurs journaux politiques (*Le Temps*, *Les Annales de l'année*, *La Gaz. d'Augsbourg*, de *Cologne*, etc.), il se livrait à de sérieuses études d'histoire, d'archéologie et de linguistique, consacrant une partie de ses nuits à un travail opiniâtre. La connaissance qu'il avait faite à Paris de deux célèbres poètes du Danemark, Baggesen et Oehlenschläger, lui donna l'envie de s'initier à la littérature scandinave, et il possédait à fond les langues du Nord lorsqu'en 1820 l'Institut mit au concours la question des *Expéditions maritimes des Normands en France au dixième siècle*. Depping se mit à l'œuvre; il a lui-même raconté dans ses *Souvenirs* avec quelle ardeur et quel amour il traita ce sujet difficile; le prix lui fut décerné. « Jamais, dit M. Maury dans sa notice, jamais succès ne fut plus loyalement acquis, jamais la brigue et la faveur ne demeurèrent plus étrangères à un concours académique. L'auteur du mémoire couronné, qui n'avait guère été encore qu'un traducteur ou un compilateur intelligent, s'annonçait comme un érudit sérieux et un investigateur infatigable. » Ce mémoire, imprimé en 1826, et retouché par l'auteur en 1834, traduit sur-le-champ en danois et en suédois, lui procura l'amitié de Daunou, l'un des juges du concours, qui l'engagea à se mettre sur les rangs pour l'Institut. Cependant, malgré le succès des *Normands*, qui furent suivis de *l'Histoire du*

aus der Belagerung von Dantz, 1806, in-8°; — *Véland le Forcené, tradition sur une tradition du 9, avec les textes islandais, anglo-saxons, allemand et français-romans*, Nîmes, 1832, in-8° (tirée à petit tirage, en anglais par Singer; Londres, 1834); — *Romancero castellano, o colección de romances populares de España*; nueva ed., con las notas de Alarcón; Leipzig, 1844, 2 vol. in-12; la 1^{re} allemande (1817, in-12) avait été traduite à Londres (1825, 2 vol.)

Œuvres originales, M. Depping a traduit de *Belshazzar in Egypt* (1821, in-8°), un *Manuscrit aus süd-Deutschland* (1820), de Linder, etc. Il a collaboré avec Malte-Brun à l'*Histoire de la Littérature* (1812, 8 vol. in-8°), et à l'*Histoire des Voyages de La Fontaine et le Voyage pittoresque en Russie* (1832, in-fol.); il a refondu l'*Atlas de Montebello*; fait une introduction philologique du Nord dans l'*Hist. de la Littérature*; édité et annoté dans ses *Œuvres* de Boissier, Diderot, La Fontaine, Fontenelle, Laroche, etc.

Œuvres, Notices sur la Vie et les Travaux de M. Depping, Paris, 1864, in-12. — *Autobiographie, ou le Livre d'un Allemand en France*;

(Jean-Frédéric), médecin allemand, dans la seconde partie du 18^{ème} siècle, mort dans la même ville, le 1727. Il entra dans l'ordre des Jésuites, pendant cinq ans à Erfurt et à Wurtzbourg, ensuite de son ordre dans celui de Saint-Basile. Il abandonna ces derniers pour la médecine, qu'il étudia à Erfurt. Ses années de pratique, il obtint en cette ville la chaire d'anatomie, de chimie, devenue vacante par la mort de son prédécesseur. On a de lui soixante-cinq dissertations. On peut voir la liste dans la *Biographie*.

DEPPING.

DEPPING (Jean), jurisconsulte français, né en 1650, mort le 4 mars 1629. Il était d'origine écossaise; son père fut et greffier en la prévôté royale de Paris. Après avoir étudié à l'université de Paris, il fut avocat au parlement de Dijon, où il obtint la charge de procureur général des comptes. Profondément versé dans les lois et surtout de la coutume de France, il donna une grande utilité à son fils. Quoiqu'il eût eu onze enfants, il ne trouva que son fils aujourd'hui. Ses ouvrages restés manuscrits, sont : *Contenus du duché de Bourgogne*, *Commentaires faits sur les lois de France*.

DEPPING. — T. XIII.

son texte par les sieurs Bopet, président, et Despringles, avocat, etc.; Lyon et Orléans, 1642, in-4°. Des erreurs assez fortes firent d'abord prohiber la vente de ce livre, qui fut ensuite réimprimé par les soins du président Bouchier, sous ce titre : *Le Contenus du duché de Bourgogne*; 1717, in-4°.

DEPPING, *Œuvres*, des auteurs de Bourgogne. — Favret, *De clavis fœderis Burgundici Oratoribus*.

DEPONTIS (François-Joseph), auteur dramatique français, né à Montauban, le 8 février 1771, mort dans la même ville, le 28 janvier 1820. On a de lui : *L'École des Ministres*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1806, in-8°; — *L'Entremetteur de mariages*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1812, in-8°; — *Cleopâtre*, tragédie en cinq actes; Paris, 1813, in-8°; — *Henri IV et Sally*, comédie en trois actes et en vers; Toulouse, 1816, in-8°; — *Ode sur le rétablissement de la statue d'Henri IV*; Montauban, 1818, in-8°; — *Le Protecteur supposé*, comédie en un acte et en vers. Depontis laisse en manuscrit des tragédies, des comédies et les *Mémoires du comte de Montfaucon*.

Quillard, *La France Méridionale*.

* DERRAHIM, naturaliste et moraliste arabe, florissait en Espagne au quatorzième siècle. Il mourut vers 1341; son nom véritable est Abou-Fatah-Al, mais son grand-père portait celui de Derahim ou Al-Derihim. Comme naturaliste, il a composé un traité sur l'*Utilité des Animaux*, dans lequel il parle séparément des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons et des insectes. La bibliothèque de l'Escorial possède un manuscrit de cet ouvrage orné de peintures. Comme moraliste, Derahim a écrit un traité *De la Supériorité de l'âme sur les agitations des sens*.

A. B.

Hadj-Khalifa, *Découverte des pensées touchant les livres et les genres*. — Michel Casiri, *Bibliotheca Arabico-Hispana Riccardiana*.

DERRAND (François). Voyez DERRAND.

DERBY (Jacques Stanley, comte de), homme d'État anglais, né en 1596, mort le 15 octobre 1651. Après avoir combattu pendant plusieurs années pour la cause de Charles I^{er}, il se retira dans l'île de Man, et s'y maintint jusqu'en 1650. Appelé en Écosse par Charles II, il se fit jour avec 500 cavaliers à travers 3,000 hommes, commandés par le colonel Lilburne. Fait prisonnier après la bataille de Worcester, il fut décapité à Bolton. Sa veuve, Charlotte de La Trémouille, se réfugia dans l'île de Man avec une petite garnison, et s'y défendit vigoureusement. Elle fut en Angleterre la dernière personne qui se soumit aux républicains.

Hume, *History of England under the house of Stuart*.

* DERBY (Edward-Geoffroy-Smith Stanley, comte de), homme d'État anglais, né le 29 mars 1799. Après avoir étudié à Éton et à Cambridge, il vint siéger à la chambre des communes sous le nom de *lord Stanley*, comme représentant de Stockbridge et plus tard de Windsor, de

Il vers 460 avant J.-C. Envoyé sur
 et au printemps de 411, pour exciter
 le ce pays à s'insurger contre Athènes,
 à s'emparer d'Abydos et de Lamp-
 tie dernière ville fut presque immé-
 reprise par les Athéniens, sous les
 Strombichides. En 399, Dercyllidas fut
 ur remplacer Thimbron dans le com-
 et de l'armée employée à protéger les
 itiques contre les Perses. Dès son ar-
 prit avantage de la jalousie qui régnait
 enabaze et Tissaphernes pour diviser
 qu'il avait à combattre, et ayant fait
 avec le dernier, il marcha sur l'Éolie
 gouvernée par Pharnabaze. Il avait une
 sonnelle contre ce satrape, parce que
 il avait fait infliger une punition mili-
 que lui-même était harnoste d'Abydos
 ontré de Lysandre. Dans l'Éolie, il
 itilles en huit jours, et s'empara des
 i Manis. Ne voulant pas surcharger les
 partie en hivernant dans leur pays, il
 ans la Bithynie, et entretint son armée
 lège. Au printemps de 398, il quitta
 rince, et se rendit à Lampsaque, où
 itaires spartiates vinrent le féliciter
 s et la discipline de ses troupes, et
 érent qu'il était continué dans son
 ment. Apprenant des mêmes com-
 que les Grecs de la Chersonèse de
 ent envoyé une ambassade à Sparte
 der aide contre les barbares voisins,
 sa de conclure une trêve avec Phar-
 naze en Europe, et fit élever un
 ur protéger la péninsule. A son retour
 il assiégea Atarnée, dont quelques
 Chio avaient pris possession, et il
 ra malgré une vigoureuse défense.
 le général spartiate avait été en guerre
 nabaze seul; mais en 397, sur la de-
 s Ioniens et par l'ordre des éphores,
 sa sur la Carie, où commandait Tissa-
 e, deux satrapes réunirent leurs forces;
 part et d'autre, au lieu d'en venir à un
 e négociation. Les Spartiates demandaient
 dans des Grecs d'Asie, les Perses de-
 à la retraite des troupes lacédémone.
 En 396 Agésilas vint en Asie prendre
 commandement en chef des Spartiates, et dès
 début fut relégué sur le second plan.
 de 394 il disparaît tout à fait de l'his-
 toire. Il était brutal et rapace, ce qui
 le surnom de *Seythe* et de *Styphé*.
 Xénophon, il aimait peu à servir
 Grèce, et préférait les guerres en Asie,
 exquises par les humiliations auxquelles
 opait en qualité de ciliataire.

DERCYLLIDAS, écrivain philosophique,
 époque inconnue. Il avait écrit un volu-

mineux ouvrage sur la philosophie de Platon,
 et un commentaire sur le *Timée*. Aucun de ces
 deux livres n'est venu jusqu'à nous.

Fabrichius, *Bibliotheca Graeca*, ed. Martini. III, p. 61,
 102, 170.

* DERCYLLIDIS, sculpteur grec; Pléon men-
 tionne de lui des statues de pagilles qui étaient
 à Rome dans les jardins de Sarrilina.

Pline, *Historia Naturalis*, l. XXXVI.

* DERCYLLUS, historien grec, vivait probable-
 ment vers 300 avant J.-C. On a les titres et les
 fragments des ouvrages suivants de lui : *Appe-
 liché* (Sur Argos) ; — *Italiché* (Sur l'Italie) ; —
Ataliché (Sur l'Étolie) ; — *Krisicé* (Fondations
 des villes) ; — *Zerupicé* (probablement sur les
 fables relatives aux Satyres) ; — *Ilipi 'Opón* (Sur
 les Montagnes) ; — *Nepi Aíleov* (Sur les Pierres).
 Meiske l'a identifié, probablement à tort, avec
 l'auteur de la comédie des Néotro.

Plutarque, *Parall. minora*, 17, 30 ; *De Finitis*, 1, 30,
 19, 30. — Athénée, III. — Clément d'Alexandrie, *Stro-
 mata*. — Meiske, *Historia critica Comicorum Graeco-
 rum*. — C. Meiser, *Historicorum Graecorum Fragmenta*,
 t. IV, 304.

DERCYLUS ou DERCYLLUS (Δερκύλος ou
 Δερκύλλος), orateur athénien, vivait vers 350
 avant J.-C. Il fut avec Eschine et Démosthène
 un des dix ambassadeurs envoyés vers Philippe
 pour traiter de la paix en 347. L'année suivante,
 les mêmes ambassadeurs se rendirent à la cour
 de Macédoine pour les ratifications du traité.
 Dercyllus figura encore dans l'ambassade en-
 voyée à Philippe lorsqu'il marchait sur les Ther-
 mopyles. Dercyllus l'orateur est peut-être le
 même que celui dont Plutarque parle comme
 d'un général dans sa *Vie de Phocion*.

Démosthène, *De falsa Legat.* — Eschine, *De falsa Legat.*
 — C. Nepos, *Phoc.*, 2. — Droysen, *Gesch. der Nachf.*
Alex.

DEREQUELEYNE (Balthazar - Antoine),
 érudit français, né à Dijon, le 27 juil. 1663, mort
 le 27 février 1734. Il était conseiller aux requêtes
 au parlement de Dijon. On a de lui une *Lettre
 au P. Lempereur, jésuite, sur le Dyptique de
 M. de La Mare*, dans les *Mémoires de Trévoux*
 de 1721, p. 1673. Il laissa en manuscrit les ou-
 vrages suivants : *Éclaircissements sur les
 endroits les plus obscurs de l'Écriture
 Sainte* ; — *Apollodore traduit en français,
 avec des remarques ; traduction française du
 traité du cardinal Bona intitulé : Manu-
 ductio in caelum* ; — et des *Méditations latines*,
 attribuées par quelques-uns à saint Augustin,
 et par d'autres à saint Bernard. Derequeleyne
 possédait une riche bibliothèque et une belle
 collection de médailles.

L'apillon, *Bibl. des Auteurs de Bourgogne*.

DEREQUELEYNE (Claude), littérateur fran-
 çais, né à Dijon, le 28 décembre 1655, mort au
 mois de mars 1734. Il était curé d'Esbarres, près
 de Saint-Jean-de-Losne. Il composa un assez
 grand nombre d'ouvrages poétiques ; on n'a im-
 primé que le suivant : *Concert des dieux pour
 le mariage de S. A. R. M. le duc de Lor-*

raine, etc.; Dijon, in-8°, sans date. On a encore de Déréqueleyne : *Exercices de Piété, tirés des ouvrages de saint François de Sales, pour les pensionnaires de son ordre de la Visitation de Sainte-Marie*; Dijon, 1694, in-12, et 1717, ibid.

Papillon, Bibl. des Auteurs de Bourgogne.

*DERESER (Antoine-Thadée), théologien allemand, né le 11 mars 1757, mort le 16 juin 1827. Il entra encore enfant chez les Carmes observantins, sous le nom de Thaddée de Stiklamo. En 1783 il alla professer à Bonn l'herméneutique et la littérature orientale, et en 1791 il fut nommé vicaire épiscopal et professeur de théologie à Strasbourg. En 1797 il y fut appelé à professer la théologie à Heidelberg; plus tard, en 1807, il devint pasteur à Fribourg, et en 1810 il alla remplir les mêmes fonctions à Carlsruhe. A partir de 1811 il professa pendant trois années la théologie au lycée, et fut régent au séminaire de Lucerne; mais les controverses dans lesquelles il fut entraîné l'éloignèrent de ces fonctions. Après avoir passé quelque temps dans la vie privée, il fut nommé en 1816 conseiller ecclésiastique et professeur de philosophie et de théologie à Breslau. Ses ouvrages eurent un certain retentissement. On a de lui : *Sendungs-Geschichte Jesu* (Histoire de la mission de Jésus); 1789; — *Deutsche Brevier für Stiftsdamen, Klosterfrauen und gute Christen* (Breviaire allemand des dames de chapitre, femmes cloîtrées et chrétiennes fidèles); Augsburg, 1792, 4 vol.; — *Katholischs Gebetbuch* (Rituel catholique); Heilbronn, 1808; — *Grosses Biblisches Erbauungsbuch auf alle Tage des Kirchenjahrs* (Grand Livre d'édification pour tous les jours de l'année ecclésiastique); Heilbronn, 1810, 4 vol. in-8°.

Conversations Lexicon.

DERHAM (Guillaume), philosophe et théologien anglais, né à Sloughon, près de Worcester, en 1657, mort à Upminster, en 1735. Il commença ses études à Blockley, dans son pays natal, et les acheva au collège de La Trinité à Oxford. Il entra dans les ordres en 1681, fut nommé l'année suivante vicaire de Wargrave, dans le comté de Berks, et en 1689 recteur d'Upminster, dans le comté d'Essex. Consacrant une grande partie de son temps à l'étude des mathématiques et des sciences naturelles, il devint membre de la Société royale, et enrichit les *Transactions philosophiques* de trente-cinq mémoires, qui roulent presque tous sur des sujets scientifiques. Il prouva, entre autres, que le bruit pulsatif qu'on entend si souvent dans les vieilles boïseries, et qu'on désigne vulgairement sous le nom d'*horloge de la mort*, est produit par des larves d'insectes. Plusieurs ouvrages scientifiques qu'il publia lui acquirent tant de réputation que l'université d'Oxford lui envoya en 1730 un diplôme de docteur, en le dispensant des formalités d'usage. Depuis 1716 il avait été

nommé chapelain du prince de Galles et chanoine de Windsor. On a de lui : *The artificial clock-maker, a treatise of watch and clock, work shewing to the meanest capacity the art of calculating numbers to all sorts of movements; the way to alter clock-work; to make chimes, and set them to musical notes; and to calculate and correct the motions of pendulums* : c'est un ouvrage de la jeunesse de Derham; la troisième édition est de Londres, 1714, in-12; la quatrième, ibid., 1734, in-4°; il a été traduit en français, Paris, 1731, in-12; — *Physico-Theology, or a demonstration of the being and attributes of God, from his works on the creation*; Londres, 1713, in-8° : cet ouvrage, qui eut trois éditions dans la première année de sa publication, a été traduit en français par Bellanger, Paris, 1726, in-8°; ibid., 1729, in-8°; et par Élie Bertrand, Paris, 1760, in-8°; Strasbourg, 1769, in-8°; en hollandais, par Abraham van Loon, Leyde, 1728, in-4°; en allemand, Hambourg, 1730, in-8°; Drenle, 1764, in-8°; en suédois, Stockholm, 1736, in-8°; en danois, Copenhague, 1759, in-4°; — *Astro-Theology, or a demonstration of the being and attributes of a God from a survey of the heavens*; Londres, 1714, in-8°; traduit en allemand, Hambourg, 1728, in-8°; ibid., 1732, in-8°; ibid., 1765, in-8°; en français, Rotterdam, 1730, in-8° : ces deux ouvrages sont composés de seize sermons, que Derham prononça en 1711 et 1712, lorsqu'il fut appelé à faire les discours communs sous le nom de *Fondation de Boyle*. « On ne peut guère, dit la *Biographie médicale*, les considérer que comme des compilations; mais l'auteur a toujours puisé aux bonnes sources, et avec beaucoup de discernement. On s'aperçoit même fort souvent qu'il avait observé avec attention la nature, et de temps en temps on découvre des observations qui lui sont propres : telle est entre autres la découverte des six et septième satellites de Saturne. ! prouver l'existence, la puissance et la bonté de Dieu par la contemplation des ouvrages de la nature »; — *Christo-Theology, or a demonstration of the divine authority christian religion*; Londres, 1730, in-4°. Derham a encore ajouté des notes aux ouvrages d'Éléazar Albinus sur les oiseaux et les animaux d'Angleterre, et revu les *Miscellanea* de Londres, 1726, 3 vol. in-8°. Il a publié aussi *Methodica Arithmetica et Piscium* de Jean Ray; Londres, 1713, in-8°; — *Calculus Letters between the late Isaac Newton and several of his immediate disciples*; Londres, 1713, in-8°; — *The Philosophical Experiments and Observations of Robert Hooke*; Londres, 1713, in-8°.

Bibliotheca Brit., avril 1735, p. 218. — *General and Biographical Dictionary*. — *Biographie* in

DERHAM (Samuel), médecin

1645, dans le comté de Gloucester, mort le 26 août 1699. Il fit ses études à Oxford, et fut reçu docteur en médecine en 1687. On a de lui : *Hystologia philosophica, or an account of Humington Waters in Warwickshire*; Oxford, 1685, in-8°.

Bibliographie médicale.

DERHAM (Gilles), historien français, né à Saint-Comlobert (arrondissement de Saint-Malo), dans la première partie du dix-huitième siècle, mort à Jersey, pendant l'émigration, vers 1796. Il était docteur en théologie, prieur de Notre-Dame du château royal de Fougères et vicaire général du diocèse de Dol. On a de lui : *Histoire ecclésiastique de Bretagne*; Paris, 1777-1780, 6 vol. in-12. « Cette histoire, dit Miorcec de Lardanel, est précieuse pour la province. Elle est écrite avec feu, la marche en est rapide; elle est saine, malgré l'emphase oratoire qui s'y fait quelquefois trop sentir. On reproche à l'auteur, avec raison, d'avoir voulu expliquer par une anecdote qu'il n'entendait pas tous les noms de saints et tous les noms de princes et d'évêques des quatrième, cinquième et sixième siècles. Quel abus à cet égard n'a-t-on pas fait de notre langue bretonne? Un étymologiste breton n'a-t-il pas prétendu traduire l'hébreu et toutes les langues par la sienne, et y retrouver les origines de toutes les nations? A l'en croire, Adam parlait le bas-breton, et le Paradis terrestre était à Quimper-Corentin. » Sans chercher jusqu'à quel point cette dernière observation s'applique à Deric, il suffit de dire que son *Histoire ecclésiastique*, malheureusement inachevée, offre encore aujourd'hui de l'intérêt et peut être consultée avec fruit.

Revue de Kerstanet. Notice sur les Écrivains et les Poètes de la Bretagne.

DERHAM (Edmond), théologien anglais, né au comté de Kent, dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort en 1756. Il fut élevé au collège du Christ à Cambridge, et devint professeur dans cet établissement en 1768. Il fut successivement recteur de Pluckley, dans le diocèse de Canterbury, chapelain du duc de Norfolk et curé de Chardstoke dans la cathédrale de Canterbury. Il se fit une grande réputation par son éloquence et sa vigueur dans la chaire. On a de lui : *A Sparing restraint on many lavish untruths*; 1768, in-4°. Il écrivit contre le pape Harding; — *Lecture or sermon upon a part of the fifth chapter of Epistle to the Hebrews*; Londres, 1781. Ses ouvrages de Dering ont été recueillis en 1793, in-8°. Sa correspondance avec Dering se trouve dans les *Annales de*

(1789), il passa (2 septembre) dans la garde nationale soldée de Paris, qu'il quitta (2 janvier 1792) pour entrer brigadier dans la gendarmerie. Le courage qu'il déploya aux armées de la Moselle et du nord, où il se distingua principalement aux affaires d'Arlébec et à la prise de Menin, lui valut (15 février 1795) le grade de lieutenant au 1^{er} bataillon de Saône-et-Loire, puis celui d'adjudant-major (29 juin suivant). Étant passé aux armées d'Italie et d'Égypte, il fut promu au grade de chef de brigade commandant les guides de l'armée d'Orient le 18 février 1800. Frappé de dix-sept blessures à la bataille d'Héliopolis, Dériot, auquel l'état de sa santé ne permettait pas de rester en Égypte, revint en France, et le premier consul lui confia (21 janvier 1802) la place d'adjudant supérieur du palais du gouvernement, l'éleva (30 décembre 1803) au grade de colonel titulaire de la 23^e demi-brigade d'infanterie, et le nomma (30 novembre 1804), sous-gouverneur du palais de Fontainebleau, puis de celui de Versailles. Dériot fit les campagnes de 1805-1806 à la grande armée et en Dalmatie; mais ses nombreuses blessures ne lui permettant pas de soutenir les fatigues de la guerre, il fut mis à la retraite le 9 mars 1806. Le repos ayant rétabli sa santé, il fut relevé de sa position de retraite, et reçut (20 janvier 1808) le grade de chef d'état-major de la garde impériale, avec laquelle il fit la campagne d'Espagne, sous les ordres du général Lepic. Général de brigade dans la garde impériale (6 août 1811), chargé de l'instruction des dépôts de ce corps, puis général de division (21 décembre 1812), il fut attaché à la personne de Napoléon I^{er}, en qualité de chambellan, le 15 décembre 1813. Mis en retraite à la Restauration, il reprit pendant les cent jours son service dans la garde impériale, se distingua dans la campagne de France, et fut définitivement mis à la retraite par ordonnance du 9 septembre 1815. Le nom de ce général est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

A. S...Y.

Archives de la guerre. — Victoires des Français, t. V. — Fastes de la Légion d'Honneur. — Moniteur, 1836, p. 393.

*** DERIVAUX (Le baron Achille)**, général français, né à Senones (Vosges), le 23 mars 1776, mort à Nancy, le 6 septembre 1843. Il assista au siège de Mayence, et après la prise de cette ville il fut dirigé sur la Vendée, où il s'illustra par un trait d'humanité qui mérite d'être rapporté : une femme vendéenne, qui avait vu périr son mari à ses côtés, atteinte elle-même par une balle, expirait tenant dans ses bras un enfant, qui poussait des cris déchirants; ému de pitié à la vue de ce spectacle, Derivaux, ne consultant que son cœur, se précipite en avant, et arrache à une mort certaine le petit orphelin, dont il voulut se charger, et auquel il prodigua depuis tous les soins d'un père (1). Notamment

— Revue des Dér.

DERIVAUX (Albert-François), baron, général français, né à Clairvaux-les-Vandières (Jura), le 1^{er} 1766, mort le 30 janvier 1836. Sorti du régiment des gardes françaises

(1) Sous la Restauration, une pièce qui rappelle ce fait

sous-lieutenant en récompense de sa belle conduite, Derivaux prit part à toutes les guerres de l'armée de Rhin et Moselle, fit partie de l'armée d'Helvétie, se distingua dans les campagnes de l'an VII et de l'an VIII (1799 et 1800), et parvint au grade de capitaine. Fait prisonnier en Pologne (1807), il recouvra sa liberté après six mois de captivité, fut envoyé en Espagne, où sa bravoure en maintes occasions lui valut successivement les grades de chef d'escadron et d'adjudant général (colonel). Il fut ensuite attaché à l'état-major de la cavalerie du corps d'observation d'Italie. Mis à la demi-solde après les événements de 1815, Derivaux se retira à Commercy, et devint maire de cette ville jusqu'en 1819, époque à laquelle il fut appelé au commandement des dragons du Calvados. En 1821 le roi lui conféra le titre de baron, et après la révolution de Juillet Louis-Philippe le nomma maréchal de camp, et lui confia le commandement du département de l'Allier. En 1840 Derivaux fixa sa résidence à Nancy, où il mourut.

CH. H.

J. Nollet-Fabert, *La Lorraine militaire*.**DERJAVINE.** Voy. DERZAVINE.

DERLING (*Christian-Godefr.*), littérateur et poète allemand, natif d'Helmstedt, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Nachahmungen edler Dichter* (Imitations de nobles Poètes); Leipzig, 1753-1757, in-8°; — *Schriften zum Vergnügen* (Ouvrages récréatifs); ibid., 1757, in-8°; — *Programma de claris Halberstadiensibus*; Halberstadt, 1753, in-4°; — *Dissertationes* sur des sujets d'érudition; celle relative à Haymon, évêque d'Hamberstadt, intitulée *Commentarius de Haymon episc.*, etc.; Helmstedt, 1747, contient une notice sur la bibliothèque fondée dans cette ville au neuvième siècle par ce prelat.

Adelung, supplément à Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

DERLING (*Jean - Théophile*), théologien allemand, né à Aschersleben, le 14 février 1697, mort le 21 juillet 1771. Il visita une grande partie de l'Allemagne, fut ministre et inspecteur du gymnase à Halberstadt. Ses principaux ouvrages sont : *De Consuetudine proponendi aenigmata apud veteres*; Halle, 1720, in-4°; — *De Servis litteratis*; ibid.; l'auteur entendait par là les esclaves stigmatisés par un fer chaud; — *De More inuicendi stigmati vetustissimo*; ibid.

Adelung, supplément à Jocher, *Allg. Geleh.-Lexicon*.**DERMOD.** Voy. CONNOR - RODERICK O'.

* **DERNIS** (...), mathématicien français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Traité des Chances étrangères*, contenant le pur ou la valeur intrinsèque de l'écu de soixante sols de France relativement aux monnaies de change des principales villes de l'Europe, depuis 27 li-

vres le marc d'argent monnoyé jusqu'à 50 livres; inclusivement (sic) l'explication des arbitrages, avec leurs calculs pour toutes les places; Paris, 1726, in-4°; — *Parités réciproques de la livre numéraire ou de compte, instituée par l'empereur Charlemagne, proportionnellement à l'augmentation du prix du marc d'argent arrivée depuis son règne jusqu'à celui de Louis XV*; ibid., 1744.

Journal des Savants, 1744.

* **DERNISSON** (*Philippe*), jurisconsulte français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Traité de la subrogation de ceux qui succèdent au lieu et place des créanciers, où sont traitées les questions ardues et difficiles de cette matière*; Paris, 1685, avec des annotations par Fourcroix; — *Traité des Propres réels et conventionnels, où sont traitées les questions notables du droit françois*; 1714, in-4°, 3^e édition; — *Traité de la Communauté des Biens*; — *Traité du Douaire et de la garde noble ou bourgeoise*.

Journal des Savants, 1704.

DERODON (*David*), théologien protestant et philosophe français, né à Die, dans le Dauphiné, vers 1600, et mort à Genève, en 1664. Il professa la philosophie à Orange, à Nîmes et à Genève, où il fut obligé de se retirer, en 1663. Partisan décidé des formes de la philosophie scolastique, inclinant d'ailleurs vers les opinions de Gassendi, il se déclara contre le système de Descartes, qui trouva cependant un assez grand nombre de disciples parmi les théologiens protestants du dix-septième siècle. Il eut même sur quelques points du cartesianisme des discussions assez vives avec quelques-uns de ces derniers, entre autres sur l'idée de la conservation des choses considérée comme une création continuelle, avec Jean Bon, qui fut plus tard professeur de philosophie à l'académie protestante de Puy-laurens. Il a laissé la réputation d'un très-babile dialecticien. Cette réputation était même si bien établie de son temps qu'un jour le président d'une thèse, dans une académie dont on n'a pas conservé le nom, se trouvant poussé à bout par un mentateur inconnu, l'apostropha de ces mots : *Tu es Diabolus aut Derodon* ! C'est Derodon. La controverse avec l'Eglise lui offrit une facile occasion de faire un livre lent en ce genre; il en profita pour écrire les points controversés un assez grand nombre d'ouvrages. La réimpression d'un de ses livres intitulé : *Le Tombeau de la bannir du royaume*, en 1663. Il se retira à Genève, où il mourut bientôt. On a de Derodon : *Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la R. P. R.*; Paris, 1663. Senebier ne parle pas de ce livre, bien n'être pas de Derodon; mais il y a un autre, intitulé : *Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la R. P. R.*

Il a été jouée longtemps au Gymnase une petite statuette en bronze le rappelant également : elle est aujourd'hui très-rare. Louis-Philippe en avait une sur son bureau de travail à Neuilly.

de l'eucharistie, du purgatoire, du périmel et de la prédestination, sans leu, 1662, in-8°, ouvrage que La France nante suppose être une réimpression du lat. — *Disputatio de supposito in quama hactenus inaudita de Nestorio (an-orthodoxo et de Cyrillo Alexandrino ne episcopis Ephesi in synodum coac-tuquum hæreticis demonstrantur, utripturæ Sacræ infallibilitatis asseratur;* ort Orange, 1645, in-8°. Ce livre, fort thodoxe, fut brûlé en 1658, par arrêt du de Toulouse; — *Le Tombeau de la* ; ve, 1634, in-8° : cet ouvrage, plu-fois réimprimé et traduit en anglais, 1673, in-8°, et en allemand par Hubrich, 1689, in-8°, et 1698, in-8°, fut brûlé par du bourreau, le 6 mars 1663. L'auteur et le libraire condamné à mille livres de, a la perte de son privilège et à dix bannissement; — *Dispute de l'Eucha-* Genève, 1655, in-12 de 458 pages, avec de 10 pages adressée aux pasteurs et de l'Eglise de Paris, et une table de ; — *Dispute de la Messe, ou discours paroles : Ceci est mon corps*; Genève, in-12 de 218 pages; — *La Lumière de la opposée aux ténèbres de l'impiété*; 1647, in-12 de 576 pages. Ce volume se de deux traités, dont le premier a été a part, sous ce titre : *L'Athéisme* ; traite démontrant par raisons es qu'il y a un Dieu; Orange, 1659, 51 pages, et a été traduit en allemand, 1733, in-12; — *De Existentia Dei*; 1661, in-4°. C'est probablement une trad. le *L'Athéisme convaincu*; — *Logica* te; Genève, 1659, in-4°; et sous cet autre *Philosophon contracta*; Gen., 1681, c'est le développement de la *Logica res-* metaphysica; Orange, 1659, in-8°; — *latio realis de ante reali*; Nîmes, 1661, in-8°; — *Disputatio de libertate et ato-* 1667, in-8°. Ce volume renferme l'un de 159 pages sur la liberté, et 1667 sur les atomes; on les trouve sé-ment à la fin de Genève; mais c'est la avec un nouveau frontispice; — *Philosophia*; Gen., 1663, in-8°; e; sans nom de lieu et sans date, in-4°; onse aux attaques de Jean Bon; — *re l'Astrologie judiciaire*; Ge- V.; — *Les Inconstants*; Genève, 1667, in-8°. Ces différents écrits de Derodon après sa mort sous ce titre : *Div-* opera omnia; Genève, 1664 et 1669, 1670, in-8°. Le premier volume contient ses trai-plier et le second ceux de theo-

Michel NICOLAS.

— *Le Tombeau de la* ; ve, 1634, in-8° : cet ouvrage, plu-fois réimprimé et traduit en anglais, 1673, in-8°, et en allemand par Hubrich, 1689, in-8°, et 1698, in-8°, fut brûlé par du bourreau, le 6 mars 1663.

DEROI (Bernard-Erasme), général bava-rois, né à Mannheim, le 11 décembre 1743, mort en 1812. Entré très-jeune au service militaire, il obtint un avancement rapide. En 1792 il était major général de l'armée bavaroise, qui de concert avec les Autrichiens et les Prussiens de-ait envahir la France. Sous l'empire, lorsque la Bavière se fut alliée à la France, il commanda avec distinction un corps d'armée bavarois qui fut placé tour à tour sous les ordres supérieurs des maréchaux Bernadotte, Lefebvre et Gouvion-Saint-Cyr. Blessé mortellement à la bataille de Potolsk, le 18 août 1812, il ne survécut que cinq jours à sa blessure.

Habbe, Boisselin, etc., *Biographie univ. et portative des Contemporains*.

* **DEROSNE (Charles)**, chimiste et mécanicien français, né à Paris, en 1780, mort en 1846. Il dirigeait avec un de ses frères la pharmacie Cadet-Derosne, et fit avec lui, en 1806, des recherches sur l'esprit pyro-acétique que fournit la distillation de l'acétate de cuivre. En 1808 il réussit à blanchir le sucre brut par divers procédés, entre autres par l'alcool à 33°. En 1811, modifiant les découvertes d'Achard et d'Hermstadt, il parvint à retirer quatre pour cent de sucre des racines de betterave, et présenta à la Société d'Encouragement un pain de sucre de betterave raffiné. En 1813 il trouva la fabrication du noir animal par la carbonisation des os, et appliqua le charbon à la décoloration et à la purification des sirops de sucre. En 1817 il établit avec Ceillier-Blumenthal l'appareil distillatoire continu, demeuré la base de tous les appareils évaporatoires. Ayant observé que le sang frais desséché à basse température forme un produit sec, avec toutes les propriétés de l'albumine, il s'en servit pour la clarification des jus et des sirops sucrés et aussi comme engrais puissant. En 1825 Derosne s'associa avec Cail, mécanicien intelligent et expérimenté; l'usine qu'ils construisirent à Chaillot devint bientôt une des premières pour la construction des machines à vapeur et la fabrication des locomotives de chemins de fer. Durant quinze ans toutes les machines employées par le roi de Hollande pour l'épuration du sucre de ses fabriques dans les colonies furent également fabriquées par Ch. Derosne. On a de lui : *Traité complet sur le sucre européen de bet-teraves*, trad. de l'allemand de Fr.-Ch. Achard; Paris, 1812, in-8°.

A. DE L.

A. Feuillel, dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

DEROSI (Jean-Gérard). Voy. ROSSI.

DÉROZIERS (Claude), traducteur français, né à Bourges, vivait dans la première partie du seizième siècle. On n'a de lui que des traductions savoir : *La Vie civile*, traduit de l'italien de Matthieu Palmieri; Paris, 1527, in-8°; — *Dion, historien grec, Des faits et gestes insignes des Romains, réduits par annales et consu-* lutz, commençant au consulat de Lucius Colla et Lucius Torquatus (durant lequel

Pompée le Grand fit la guerre contre les Hiberniens et défait Mithridate), et continuant de temps en temps jusques à la mort de Claude Néron; premierement traduit du grec en italien par Messire Nicolas Leonicens, Ferrarais, et depuis de l'italien en vulgaire français; Paris, 1543, in-fol., chez les Angeliens frères. Cette traduction commence au 37^e livre et finit au 58^e. Le texte de Dion n'était pas encore imprimé en 1542, et Déroziers ne fit que traduire la traduction italienne de Nicola Leonicens.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*.

DERRAND et non **DERAND** (François), architecte et mathématicien français, né en 1588, dans le pays messin, mort à Agle, en 1644. Il entra jeune dans l'ordre des Jésuites, mais il n'en continua pas moins de se livrer à ses études, et professa les mathématiques dans les collèges de son ordre. En 1619, Louis XIII ayant donné aux jésuites des terrains occupés par les fossés et les murailles de l'ancienne enceinte de Paris, la Société résolut d'y faire élever une église sous l'invocation de saint Louis. François Derrand et Martel Ange, jésuite lyonnais, présentèrent chacun un projet. Celui de Martel Ange était une imitation de l'église de Jésus à Rome; celui de Derrand au contraire était entièrement original, et obtint la préférence. La première pierre fut posée par Louis XIII, le 16 mars 1627. Terminée en 1641, l'église fut dédiée le 9 mai de la même année, et le cardinal de Richelieu y célébra la première messe. La façade, élevée en 1634, aux frais du cardinal ministre, est sans contredit la partie la plus remarquable du monument; plus importante que beaucoup d'autres, où l'on ne retrouve point ce luxe et cette surabondance d'ornements de tous genres, qui constituent un des caractères distinctifs de l'architecture des jésuites, elle doit être considérée comme un des spécimens les plus curieux et les plus intéressants pour l'étude du style de cette époque. Lorsqu'on jette les yeux sur cette façade, on est frappé de l'analogie de sa disposition avec celle de l'église de Saint-Gervais; mais dès qu'on passe à la comparaison et à l'analyse de ses parties, on est bientôt forcé de reconnaître combien sous tous les rapports l'œuvre de Jacques de Brosse l'emporte sur celle de son concurrent. Et cependant la façade de Saint-Louis, encore surchargée d'ornements, a été depuis beaucoup simplifiée. On peut la voir telle qu'elle était dans la monographie publiée en 1643 par le P. Derrand lui-même; cette planche a été reproduite dans les *Monuments anciens et modernes* de Jules Gailhabaud.

Derrand a écrit un traité intitulé : *L'Art des traits et coupes des voûtes, ouvrage très-utile, voire même nécessaire à tous architectes, maîtres maçons, aprezilleurs, tailleurs de pierre, et généralement à tous ceux qui se mêlent de l'architecture, même militaire*; Paris, 1613,

in-fol. Ce traité renferme tout ce que Philibert Delorme et Mathurin Jousse avaient écrit déjà sur cette matière; mais il contient en outre beaucoup de principes et de moyens d'exécution dont l'auteur n'a dû la découverte qu'à ses profondes connaissances en mathématiques. Une nouvelle édition de cet ouvrage, avec des additions importantes a été donnée en 1728 par Larue, ancien membre de l'Académie d'Architecture.

E. BRETON.

Quatrième de Quilacy. *Dictionnaire d'Architecture*. — J. Gailhabaud, *Monuments anciens et modernes*.

* **DERRIEN** (Romain-Marie), ingénieur français, né à Quimper, le 1^{er} juin 1780, mort à Paris, le 20 janvier 1844. N'étant encore qu'élève des ponts et chaussées, il fut attaché aux travaux de la route du Mont-Cenis, et cette gigantesque entreprise fut terminée sous sa direction. Employé plus tard comme ingénieur en chef dans le département de Maine-et-Loire il a exécuté de beaux travaux dans les marais de l'Authion et la construction du pont de Saumur. En 1833 le gouvernement lui confia l'établissement des routes stratégiques de l'ouest, qu'il termina en moins de quatre ans. On lui doit, sur les travaux accomplis entre Lann-le-Bourg et Suze, un mémoire portant le titre modeste de : *Notice historique et descriptive sur la route du Mont-Cenis*; Angers, in-4°, de 56 pages, avec quatre tableaux. Cette notice renferme des détails historiques et archéologiques sur la ville de Suze, et se termine par les réponses de l'auteur à quatorze questions que l'Institut lui avait adressées sur la physique, la géologie et la minéralogie du Mont-Cenis.

P. LEVOT.

A. de Biols, dans la *Biographie bretonne*.

DERT (Gilbert), traducteur français, né à Bourges, vivait vers 1530. La Croix du Maine lui donne le titre de frère (c'est-à-dire religieux), et l'appelle en même temps « théologien et orateur, poète français, et entendant bien la langue italienne ». On a de lui : *Le Soulas du cours naturel de l'homme, contenant sept dialogues, qui est un traité touchant la foi chrétienne à l'encontre des Juifs*, traduit de l'italien; Lyon, 1558, in-16; — *Traité de l'humilité*, trad. de l'ital.; Lyon, 1558, in-16; — *Les Sommes et fin de toute la Sainte Ecriture du Nouveau Testament, avec une épître de saint Jean Chrysostome, de la manière de prière Dieu*; Lyon, 1558, in-16; Paris, 1559, in-8°.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

* **DERTHONENSIS** (Amedée), ermite de Saint-Augustin, vivait au quatorzième et a imprimé sous son nom, en 1475, un livre astronomique et de chronologie intitulé : *Rationum calendarum, idium et nonarum mensi*. Mention est faite d'un moine du même et du même nom, qui, ne à Plaisance, vers 1300, professa la théologie à Paris, et acquit la réputation comme prédicateur. Il est vraisem

que d'une seule et même personne, signements précis sont défaut.

B.

L. Script. August., p. 12.

FWATER (*Jacques*, comte de), signe anglais, né dans la seconde septième siècle, mort le 6 mars 1716. et active à l'insurrection jacobite de si que lord Mar soulevait les clans rwenwater et Forster commencèrent dans le Northumberland, à la révolte les catholiques du nord

Mar leur envoya Mackintosh avec ses frères écossais. Leurs forces étaient à deux mille hommes; mais qui était composée d'éléments hétérogènes pas à éprouver de grandes les comtes écossais refusèrent d'entrer de Lancastre et reprirent le chemin.

Les trois chefs jacobites put pas moins sur la ville de Lancaster Preston, ville éminemment leur fit un accueil plein d'enthousiasme partie de la population capitula alors de toutes parts pour grouper. Là devaient se borner les succès

sur les généraux du roi commencent à se battre. Ces derniers résolurent de s'emparer de Preston. Ceux-ci, qui était bien supérieur à celui des jacobites, ne firent qu'une démonstration

et demandèrent à capituler. Mackintosh et le colonel Mackintosh se rendirent, et ordonnèrent aux clans de se soumettre. Les comtes de Lancastre parvinrent à vaincre les écossais, au nombre de 1000, furent faits prisonniers. Le nombre de vaincus n'était pas de plus de 100.

La contenance de Derwentwater fut réparée ce que la capitulation avait de peu héroïque. La du comte et la comtesse de Derwentwater furent en sa faveur; mais leurs succès. Soixante mille

(voir.) furent offertes inutilement. La via. Il fut décapité à Tower.

of England. — Léon Gallibert et d'Autriche, dans l'*Univers pittoresque*.

BERJAVINE (*Gabriel-Rocher*), né à Kasan, le 3 juillet 1816. Fils d'un major d'artillerie pendant quelque temps en Asie. En 1762 il entra dans l'armée de Freobatchinsky; il fut nommé pour le dessin et les plans, valant la protection du prince, qui le fit entrer à l'École des arts, où il se fit remarquer par ses talents arriva

Jusqu'à l'impératrice Catherine, qui bientôt l'éleva aux plus hautes fonctions. Trésorier général de l'empire en 1800, il fut nommé ministre de la justice en 1802; mais en 1803 il prit une résolution bien extraordinaire pour un homme arrivé au faite des honneurs : il s'en démit pour s'adonner uniquement à la culture des lettres. On peut le considérer comme le poète le plus remarquable du temps de Catherine II. On cite parmi ses odes celles intitulées : *A Dieu*, la plus connue et la plus belle, traduite dans presque toutes les langues; — *La Chute d'eau*; — *L'Automne*, etc. Dans ses œuvres en prose on remarque : un *Vraité de la Poésie lyrique*; — une *Description topographique du gouvernement de Tumbow*. Derjavine fut un bon poète, mais il a trop abusé de l'allégorie. Ses œuvres complètes ont été publiées à Saint-Petersbourg; 1810-1815, 5 volumes.

Otto, *Lehrbuch der Russischen Literatur.* — Conversat.-Lexik.

* **DES AGULIERS** (*Jean*), théologien protestant de l'église d'Aytré, près de La Rochelle, vivait au dix-septième siècle. On ignore les dates précises de sa naissance et de sa mort. La révocation de l'édit de Nantes le força à s'exiler d'abord à Guernessey, puis en Angleterre. En 1692 il prit les ordres dans l'église anglicane, et se fixa à Swallow-Street, qu'il quitta pour établir à Islington, grand village voisin de Londres, une école, qu'il dirigea avec succès jusqu'à sa mort.

Basg, *La France protestante*.

DES AGULIERS (*Jean-Théophile*), physicien et mathématicien français, fils du précédent, naquit à La Rochelle, le 12 mars 1683, et mourut en Angleterre, en 1744. Né en France, peu de temps avant la révocation de l'édit de Nantes, emmené en exil à l'âge de deux ans, Des Aguliers ne connut jamais sa patrie. Son père fut son unique précepteur, et dès l'âge de dix-sept ans il partageait avec lui la direction de l'école d'Islington. Mais un goût prononcé pour les sciences devait éloigner le jeune Des Aguliers de l'enseignement primaire. A la mort de son père, il abandonna l'école, et se fit admettre dans l'université d'Oxford, où il reçut en 1709 le grade de bachelier. Les sciences furent dès lors l'unique objet de ses études. Le savant professeur Keil ayant quitté la chaire de *philosophie naturelle* pour celle de l'*astronomie* dans la même université, Des Aguliers, qui n'avait alors que vingt-sept ans, fut désigné pour le remplacer. Bientôt après il entra dans les ordres, et obtint par la suite le titre de chapelain du duc de Chandos, puis du prince de Galles. Cette position, jointe à son mérite comme savant, le mit en évidence, et bientôt on le voit faire à Londres un cours public de *philosophie expérimentale*. Ces leçons étaient suivies par un nombreux et brillant auditoire; on rapporte même que le prince de Galles, depuis George II, et sa femme la reine Caroline y assistaient régulièrement. En 1663,

un Anglais, riche et savant, Jean Culter, avait fondé à Londres une chaire publique de mécanique, et assigné à Robert Hooke, l'illustre précesseur et l'antagoniste de Newton, une pension viagère, sous la condition de faire des lectures ou leçons publiques sur les diverses parties de la physique. C'est sans doute cette chaire qu'occupait Des Aguliers après la mort du professeur anglais. Notre physicien parcourut ensuite la Hollande, où il fit, comme en Angleterre, des cours publics, qui eurent beaucoup de succès. Il y connut l'astronome Huyghens, l'anatomiste Ruysch et le médecin Boerhaave, et compta, dit-on, le philosophe S'Gravesande au nombre de ses disciples. Il y avait alors en Angleterre, comme en Hollande, un mouvement scientifique très-prononcé; l'astronome Halley, le physicien Boyle, le naturaliste Ray, Hooke, que nous avons déjà nommé, et beaucoup d'autres savants non moins célèbres, tels que Derham, Bradley, Burnet, etc., imprimèrent aux sciences une vigoureuse impulsion, qui se communiqua à la France vers la fin du dix-huitième siècle. Au-dessus de tous ces noms plane, sans rival, celui de Newton. Des Aguliers eut le bonheur de prendre part à ce grand mouvement scientifique et l'honneur de seconder Newton lui-même, devenu vieux, dans ses expériences et dans ses démonstrations. On sait que les théories et les découvertes du grand mathématicien n'étaient accessibles qu'à un petit nombre de savants d'élite, qui s'en disputaient l'interprétation. Des Aguliers fut surtout chargé de vulgariser par des expériences bien faites le système de Newton sur les mouvements célestes, et les cours publics qu'il fit à Londres ainsi qu'en Hollande n'eurent d'autre but que de propager les idées profondes de ce puissant géomètre. On peut voir d'ailleurs, par la liste complète que nous donnons ici des ouvrages publiés par Des Aguliers, le caractère éminemment pratique de l'esprit de leur auteur : *Sermon prêché à Hamptoncourt, devant le roi George I^{er}; 1716; — Fire improved, being a new method of building chimnies, so as to prevent their smoking; London, 1716, in-8°; — Physico-mechanical Lectures; Lond., 1717, in-12; — A System of experimental philosophy proved by mechanics, as shewn at the public lectures, in a course of experimental philosophy, by J.-T. Des Aguliers; Lond., 1719, in-4°, publié sans la participation de l'auteur; — A Course of experimental Philosophy, with 32 copperplates; Lond., 1725-1727, in-4°; 1734-1735, 2 vol. in-4°; nouvelle édition, 1763, 2 vol. in-4°; traduit en français par Pezénas, Paris, 1751-52, 2 vol. in-4°; — The Newtonian System, a poem; Westminster, 1728, in-4°; — Dissertation sur l'électricité des corps; Bordeaux, 1742; traduit en anglais, 1742, in-8° (ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux). Des Aguliers a en outre traduit en anglais : le *Cours de Mathématiques d'Ora-**

nam, la *Mécanique* de Ganger, le *des Eaux* de Mariotte, la *Dissertation sur la médecine* de Pitcairn, l'*à la Philosophie newtonienne* sande (Lond., 1720), dont une se parut à Londres en 1747. Il a dor deuxième édition des *Éléments de et de Dioptrique* du D. Gregory, à dice contenant : *An Account of lesscopes*; Londres, 1754, in-8°. En dans les *Transactions philosophi* 1716 à 1742) beaucoup de mémoire sur la lumière, les couleurs, les varia mètre, la résistance de l'air, la dens le mouvement perpétuel, la figure formation des nuages, l'élasticité, lance, l'hydrométrie. Il fit aussi d curieuses sur la cohésion du pton le magnétisme, l'électricité, etc.

H. F.

Le Père Arcère, *Histoire de La Roche France protestante*. — Weiss, *Histoire français*.

DESAIDES. Voyez DEZÈDE.

* **DESAILLY** (. . . . , conte), çais, né à Oisy (Pas-de-Calais), le 1768, mort le 22 mai 1830. Solda ment d'infanterie légère, il prit 1792) au combat du camp de Mai de Dunkerque (9 septembre 1793 sous les ordres de Pichegru, à la Hollande. Ayant quitté l'armée Mense après le passage du Rhin Mayence, il fut dirigé sur l'armée courage qu'il montra, tant au pas mento qu'à la prise de Gradiera, mars 1797) le grade de chef de b s'être de nouveau distingué au c Castellana (armée de Naples), l'Italie, et eut un cheval tue sous li de la Trebbia, à la suite de laquelle il juin 1799) chef de brigade. Werting Austerlitz, Königsberg l'ayant de à même de rendre d'éclatants servi le nomma comte de l'empire en 18 de brigade (8 juin 1809), à la suit de Thann et d'Eckmühl. Employe Russie : division Gudin), il contril de Smolensk; mais à peine âgé quatre ans, il dut être mis à la r 1813), par suite d'une blessure qu'èvement de Valutina-Gora, bi fracassa la cuisse gauche. Le nom est gravé sur l'arc de triomphe de

Archives de la guerre. — 8^{let.} et — Fastes de la Légion d'Honneur

DESAIX DE VEGOUX : Louis (oine), célèbre général français, 1768, au château d'Ayat, près de vergne, mort à Marengo, le 14 père appartenait à la bonne et ancien la province, mais n'avait qu'une mu

mors à Strasbourg, vivant dans
tout le maire, M. de Dietrich, ami
était le centre. Il y connut le
Dumas, qui avait reçu la mis-
sion de réprimer les troubles dont
la. La, comme en d'autres
cultes populaires et des sédi-
étaient déjà la triste consé-
quence de la révolution qui dépouillait le gouver-
nement de son autorité. Desaix,
encouragé par l'esprit séditionnel et
qu'il voyait dans l'armée, dégoûté
de la répression où il était
à la place de commissaire des
et pour destination sa province
sa famille et l'entourage où
ment exagérés et intolérants
politiques, que bientôt il rentra
à, comme lieutenant dans le 46^e
venait; il devint aide de
sur Broglie, chef d'état-major
r, qui commandait l'armée du
se rencontre son cheval fut

a repasser le Rhin, il se distingua dans les di-
verses affaires qui signalèrent le retour de la
victoire sous les drapeaux français. Tandis qu'il
se dévouait ainsi au service de la patrie, sa mère
et sa sœur étaient mises en prison par les jaco-
bins d'Auvergne. La gloire et l'avancement de
Desaix les scandalisaient; ils écrivirent au com-
ité de salut public qu'on ignorait apparem-
ment que Desaix avait deux frères et quinze pa-
rents émigrés. Desaix fut suspendu; Pichegru le
réclama, comme le meilleur général de son armée,
Saint-Just même fut de cet avis; mais les autorités
de Strasbourg, irritées de ce que Desaix s'était
refusé à exécuter leurs ordres rigoureux contre
les paysans d'Alsace, accusés d'avoir bien ac-
cueilli les Autrichiens, envoyèrent leurs agents
pour l'arrêter; sa division se révolta, chassa les
agents, et déclara qu'elle voulait conserver son
général. Pichegru avait été placé à la tête de l'ar-
mée du nord: Desaix semblait désigné pour lui
succéder dans le commandement de l'armée du
Rhin, mais il ne lui fut point donné. Pendant
l'année 1794. le sort de la guerre fut au nord.

Allemagne. Jamais les armées n'avaient été aussi mal approvisionnées, jamais l'administration militaire n'avait eu moins d'argent à sa disposition : les vivres, les munitions, les chevaux manquaient. Cette campagne fut malheureuse, le siège de Mayence fut levé, Manheim fut repris. L'année suivante fut glorieuse, par les victoires d'Italie. La marche des armées du Rhin et de Sambre et Meuse devait concourir avec les opérations du général Bonaparte, qui serait parvenu aux débouchés du Tyrol par l'Italie en même temps que l'armée du Rhin y arriverait par la Bavière : alors les trois armées réunies se seraient avancées sur Vienne. Cette armée était commandée alors par Moreau, qui avait succédé à Pichegru, soupçonné, mais point encore convaincu, d'intelligences coupables avec le prince de Condé. Le mauvais état de l'administration militaire retarda jusqu'au mois de juin le passage du Rhin : cette grande et difficile opération fut préparée par le général Desaix ; elle eut un plein succès. Jamais victoire si importante n'avait coûté si peu de monde. Ce fut le commencement de cette campagne célèbre où Moreau, après avoir combattu et vaincu presque chaque jour l'archiduc Charles, pénétra en Bavière jusqu'au Lech, tandis que Jourdan arrivait à Ratisbonne par la rive gauche du Danube. Mais le Directoire n'avait pas confié à un seul et même général le commandement de deux armées qui devaient opérer ensemble ; de là résulta un grand revers de fortune. La retraite de l'armée de Sambre et Meuse fut malheureuse et précipitée ; elle laissa à l'armée du Rhin la difficile entreprise de rentrer en France, en se défendant contre toute l'armée autrichienne. Cette retraite fit la renommée militaire du général Moreau et grandit aussi le nom de Desaix, commandant de l'aile gauche. Les Français ne conservaient plus sur la rive droite du Rhin que le fort de Kehl ; Desaix fut chargé de le défendre. Les fortifications étaient en ruines ; il les répara en toute hâte. Ce fut sous l'abri imparfait de ces remparts, qu'assiégé par l'armée autrichienne, il résista pendant plus de deux mois, au grand étonnement de l'Europe entière, contre les efforts de l'archiduc Charles, arrêté ainsi devant une bicoque, tandis que le général Bonaparte achevait la conquête de l'Italie. Au mois de janvier 1797, Desaix put encore conclure la plus honorable capitulation : la garnison se retira sans autre condition que de livrer le fort, en ne laissant ni canons ni munitions.

Au mois d'avril 1797 l'armée française passa de nouveau le Rhin ; cette opération, plus difficile et plus périlleuse que l'année précédente, fut encore conçue et préparée par Desaix, qui commanda l'armée pendant quelque temps. Cette fois le passage, exécuté avec facilité et de vive force, fut une bataille gagnée dont tout l'honneur revint à Desaix. Il y fut grièvement blessé. Trois jours après arriva la nouvelle de l'armistice de Léoben, conclu par le général Bonaparte.

Desaix passa trois mois à Strasbourg sa blessure fut guérie, entouré de d'attachement et d'admiration : les trichiens profitaient de l'armistice pour visiter et lui montrer toute la considération qu'il s'était méritée et son commandement. Ses triomphes souverains qu'il s'était donnés, du génie guerrier avec le génie des proclamations retentissantes, avaient gagné une vive admiration. Incapable de se placer sur la même ligne, il se tacha à sa destinée et à ses devoirs. Le 1797, il se fit d'ordre du général Bonaparte, qui, à Milan, fit mettre à l'ordre de l'armée : « général Desaix est venu voir l'armée ».

Les entretiens du vainqueur de l'armée sur Desaix une séduisante déjà commencée : Bonaparte, en sa confiance entière, lui confia ses projets et ses opérations. Desaix l'emmena avec lui à l'armée et courait des difficultés ou des négociations qui allaient être terminées à Campo-Formio. Desaix, en arrivant au Rhin, se trouva dans une situation de destitution. Ainsi, la naissance des papiers sa trichien qui prouvaient les avec le prince de Condé. en aucun résultat ; Pichegru le commandement. Moreau, Desaix pensèrent qu'il était inutile de désigner un général et d'exposer l'armée à une tation de police ; le Directoire ne de cette découverte. Desaix le général Bonaparte : après le Directoire reçut de Moreau une et les papiers saisis ; il n'en demeura suspect, et le commandement de donné au général Augereau. L'an Bonaparte préserva Desaix d'un voulu que l'armée du Rhin orrirs : on lui confia seul ment de l'aile gauche.

Peu après, lorsque Bonaparte, pensement annoncé la d'Angleterre et le dessein d'une citoyen Bonaparte fut nommé le citoyen Desaix, chef d'état-major soirement chargé du commandement avec une ext des ar embar cente prit du difficulté. pour essayer d'en un fait un gouvernement plus fort e une administration mieux réglée que le Directoire. Une inspection

un coup de l'Océan confirma le général dans la pensée qu'une telle entreprise semblait. D'autres espérances qu'il nourrit, et dont il n'était souvent en des Desaix, n'étaient pas non plus réelles, et dont le gouvernement directif et délégué par la nation, dénué de l'enthousiasme, flottant au gré des passions, n'était pas destiné à une longue durée que le pouvoir devait infailliblement quitter; mais le moment n'était pas venu. Il n'appartenait à aucun parti, ni même les membres du Directoire ni les législateurs; nul n'était disposé à l'unité entre ses maîtres. Les généraux Desaix se chargeait de sonder le cœur d'une telle pensée : obéir au peuple, même en ne lui apportant ni avantage, tel était l'esprit de l'armée. Le renverser le Directoire eût été une lâcheté; elle aurait infailliblement fait alors que le général Bonaparte, par son activité et son désir de gloire, à exécuter un projet qui avait son imagination, depuis que, sorti de l'Adriatique, il avait jeté son regard sur l'Orient; tous ses soins furent pour l'expédition d'Égypte. Desaix se chargea de prendre le commandement de l'armée qui se trouvait à Rome et dans les provinces conquises et transformées en provinces. Le général Bonaparte avait fait d'Italie, un esprit de mécontentement et de sédition s'y était répandu. Rome qu'avait éclaté la plus grave révolte militaire; les troupes avaient quitté le commandement du général Gourvion-Saint-Cyr pour rétablir l'ordre et l'occupation des corps d'armée. Pour décider la division Desaix à se laisser aller à Venise, il ne fallait pas l'absence sur les soldats unie à la division Gourvion-Saint-Cyr. Le convoi partit à la voile le 24 mai 1798, et le 20 juin, et fut rejoint le lendemain qui portait le général Desaix. La division Desaix débarqua, et s'empara d'un des forts qui dominent la ville. Mais la prise d'un fait de guerre : après les opérations, le grand-maître commandant de l'ordre et à l'occupation de la ville française arriva devant Alexandrie fut emportée par la garde, commandée par Desaix. La route suivait la température était brûlante, les soldats mouillés : les soldats mouillés se décourageaient. On leur épée avec désespoir; une expression de patience

et de sérénité; son commandement et son exemple maintenaient la discipline et relevaient les courages. Les souffrances comburent lorsque l'armée atteignit les bords du Nil. Ce fut dans cette marche que les colonnes françaises eurent pour la première fois à soutenir le rude choc de la cavalerie des Mamelouks, qui ne purent entamer les carrés d'infanterie et le rempart des baïonnettes. Le 21 juillet la division fut attaquée la première à la bataille des Pyramides. Cette victoire livra Le Caire à l'armée française. Ibrahim-Bey se retira vers le désert de Syrie; Mourad-Bey remonta la vallée du Nil. Desaix fut chargé de le suivre dans cette direction et d'achever la conquête de l'Égypte. L'armée française n'occupait encore que le Delta et la basse Égypte. « Nul n'était plus propre à diriger une pareille expédition; personne ne le désirait avec plus d'ardeur. Jeune, la guerre était sa passion; insatiable de gloire, il connaissait toute celle qui resterait attachée à la conquête des lieux dont le nom retentit dans l'histoire depuis vingt siècles. Au seul nom de Thèbes et de Philæ, son cœur palpitait d'impatience. » Ainsi parle de Desaix Napoléon dans ses dictées de Sainte-Hélène.

Desaix ne se trompait pas dans cette espérance de gloire; la conquête de la haute Égypte est le plus beau souvenir attaché à son nom. Les obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, les dangers qui se renouvelaient tous les jours, la témérité infatigable de Mourad-Bey, de continuel combats, le théâtre de la guerre porté à cent lieues du Caire, sans autres ressources que celles d'un pays étranger à la civilisation : telles étaient les difficultés et les misères de cette guerre. Desaix en triomphait par une inconcevable activité et une extrême prudence; adoré de ses soldats, il ne se bornait pas à maintenir la discipline, il donnait à l'administration des soins éclairés et assidus; s'occupant à prévenir ou à atténuer leurs privations, ils les partageaient lorsqu'elles étaient inévitables. Respecté des habitants, ils le nommaient le *sultan Juste*. Dans l'armée chacun le comparait à Bayard, dont il avait la vaillance, le désintéressement, la franchise. Sa vie semblait l'accomplissement d'un idéal qu'il s'était proposé. Aux talents militaires il joignait le goût de s'instruire, le désir d'augmenter et de varier ses connaissances. Il s'était embarqué sur le Nil le 25 août 1798. Après avoir remporté des victoires opiniâtrément disputées à Sédimah et à Ramanhouate, après avoir conquis le Fayoum, province fertile, arrosée par une dérivation du Nil, Desaix parvint jusqu'aux ruines de Thèbes, de Dendera, à l'île d'Éléphantine, et ne s'arrêta qu'aux cataractes, sur la limite de l'Éthiopie, ayant rejeté Mourad-Bey et les derniers débris des mamelouks en Nubie. Cette campagne avait duré huit mois. Alors il s'occupa à soumettre la haute Égypte à une administration régulière et à établir des relations pacifiques et

confiantes avec les tribus arabes. Pour continuer les habitudes commerciales de cette région et assurer le parcours des caravanes, il se rendit à Cosséir, sur la mer Rouge. Cependant, de grands événements s'étaient passés à l'armée d'Égypte. La flotte française avait été détruite à Aboukir par l'amiral Nelson, et le retour en France était devenu impossible. Les Mamelouks d'Ibrahim-Bey avaient été dispersés dans le désert. Le général Bonaparte, après avoir établi son gouvernement en Égypte, comme s'il eût voulu y fonder une souveraineté bien ordonnée, avait emmené la meilleure partie de son armée en Syrie, poursuivant ainsi l'accomplissement du grand et chimérique dessein de transformer et de renverser l'empire ottoman. Sa fortune avait échoué devant les remparts de Saint-Jean-d'Acre, où les Anglais étaient venus secourir Djézzar-Pacha. Il fallut revenir promptement en Égypte pour combattre une armée turque qui allait y descendre par mer. Cette armée fut vaincue et détruite à Aboukir, le 25 juillet 1799. Aussitôt après le général Bonaparte, ne prévoyant en Égypte qu'une guerre défensive, sans espoir de secours de la métropole, ayant appris le renouvellement de la guerre et de la coalition européenne, les revers des armées françaises, la perte de l'Italie, les frontières menacées et la détresse du gouvernement directorial, comprit qu'en revenant il trouverait le moment opportun pour sauver la France, s'emparer du pouvoir, recommencer une nouvelle série de victoires, et réaliser les rêves prodigieux de son imagination. Aussitôt après son retour de Syrie, il avait mandé le général Desaix; mais le temps manqua avant qu'il pût arriver du fond de la haute Égypte. Le général en chef s'était embarqué pour revenir en France : il aurait voulu emmener Desaix avec lui, et sans doute il avait le dessein de l'associer à ses hautes destinées. Aussi, ce ne fut pas à lui, comme l'armée l'eût souhaité, qu'il laissa le commandement, mais à Kléber. En partant il lui envoya un sabre où étaient gravés ces mots : *Conquête de la haute Égypte*. « Elle est due, lui écrivait-il, à vos bonnes dispositions et à votre constance dans les fatigues. Recevez, je vous prie, cette arme comme une preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée. » En même temps le général Bonaparte écrivait à Kléber : « L'intention du gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événements majeurs. »

Après la bataille d'Aboukir le général Bonaparte avait eu la pensée de négocier avec le grand-vizir le retour de l'armée française. Puis il n'avait pas attendu une réponse à cette proposition, et il était parti. Kléber donna suite à ce projet. Sir Sidney-Smith, qui avait encouragé et soutenu la résistance de Saint-Jean-d'Acre, se rendit auprès du grand-vizir, prit le titre de mi-

nistre plénipotentiaire de la Grande s'empara de la négociation.

Kléber avait le désir de ramener France, et s'en était ouvertement qui rendait la position moins bonnier ; il chargea de cette triste tâche saix et Poussielgue, administrateur Desaix n'était point d'avis de q mais Kléber ne voulant pas être act de cette grave détermination, il d'y associer le général Desaix, q que nul autre l'estime et la confiance. La négociation fut longue et distinsme des Turcs était plus intraitagueil des Anglais. Desaix eût voulu conditions qu'il trouvait dures et il envoya un aide de camp chargé Kléber qu'avant de mettre son n reil traite, il lui demandait de lire gissait d'accepter. « Je ne donne sait-il, ma signature sans un or Cet ordre fut envoyé à Desaix, i bération d'un conseil de guerre l généraux. Desaix, indigné de leur pour le général en chef, signa à r assez que le gouvernement a sir Sidney Smith, à qui il n'a de pouvoirs, et que Kléber, se rev aveuglement, mit à l'ordre du jour insolente de l'amiral Keith, gagn d'Héliopolis, dispersa l'armée tur quit l'Égypte. Desaix était parti aussitôt après avoir sa i

gociation. Il était à bord u i muni de saufs-conduits du grand Sidney Smith. La traversée fut difficile étaient contraires, il fallait éviter napolitaines. On relâcha d'abord à forcé par le mauvais temps de se côte de Sicile, Desaix y courut un menaçant que celui de la tempête tion sauvage et fanatisée contre le se précipita du rivage : les passage massacres s'il étaient descendus a

En vue de la côte de France, d'Hyères, un brouillard épais fit u ment au pouvoir d'une frégate ang le sauf-conduit fut présenté, en missaire anglais donné pour escor remontra quelles étaient les pro Sidney-Smith, le capitaine de la fr rien écouter; il disait que l' seul le droit de délivrer des saufs saix, sur sa demande, fut condui ou se trouvait l'amiral; il ne fut inis à le voir. La réponse fut dur Le général Desaix fut jete dans t étaient entassés des soldats frança de guerre. Lord Keith, en railleur française, lui fit dire que, comme vingt sous par jour. » J

les Mamelouks, avec des armes

es Noirs du Darfour; ils respectent
 « 2. Je suis avec mes soldats, et
 plains de rien que du manque de foi. »
 tendre une réponse de Londres, et
 té dura trente jours. Le 3 mai 1800
 riva à Toulon; dès qu'il eut subi le dé-
 à son impatience par la quarantaine,
 our l'armée d'Italie, et arriva par le
 ard et le val d'Aoste au quartier
 lo, entre Tortone et Alexandrie,
 il fut reçu avec les témoignages
 monstes d'amitié et de haute distinc-
 premier consul le montrait aux soldats
 n page assure de la victoire. Une grande
 tant de donner; Desaix fut chargé de com-
 en divisions Boudet et Monnier. Le
 repul l'ordre de s'avancer sur la route
 ce moment le premier consul ignorait
 « corps autrichien qui avait assiégé et
 tenu se joindre à l'armée de
 « camp Alexandrie; c'était à prévenir
 « que les troupes commandées par
 « destinées. Il était déjà à quelques
 « direction, et rien ne lui annon-
 « ni l'approche d'un corps autri-
 « il crut entendre du côté d'A-
 « avait repété du canon; il se décida
 « lieu où l'on combattait. La
 « début de grand matin; l'ar-
 « it avancée jusqu'à la Bor-
 « Alexandrie; elle avait été re-
 « visions Victor et Lannes avaient
 « trasses en défendant les villages de
 « Castel-Cerriolo. Le premier consul
 « retraite, et le général Melas, le-
 « jour gagnée, était rentre à Gènes,
 « eral Zach suivre le mouvement
 « vaincus. Le premier consul avait
 « ordre au général Desaix de reve-
 « nit arriver l'aile-de-camp Savary,
 « que les divisions de Desaix
 « marche forcer. Le général les des-
 « avoir confère avec le premier
 « ce qui s'était passé et quelle
 « , il retourna à la tête de ses
 « reprendre l'offensive contre les
 « , formant une formidable co-
 « nt de Marengo à San-Juliano,
 « core les Français. Ce fut en
 « r village que Desaix porta les
 « ie de la division Boudet; lui-
 « neuvième régiment d'infanterie
 « en avant d'une éminence cou-
 « le séparait des Autrichiens.
 « roche de l'ennemi quand,
 « nait à cette attaque une vi-
 « encore augmenter l'élan,
 « er au cœur; il tomba sans
 « et sans qu'il pût en mou-
 « érance issue de la vic-
 « même que le général
 « nargue de cavalerie, qui

rompit la colonne autrichienne et fit qu'une ba-
 taille perdue devint la glorieuse victoire de Ma-
 rengo. Au moment où Desaix était tombé, offi-
 ciers et soldats, animés d'une douloureuse colère,
 encouragés par la perturbation que la cavalerie
 portait dans la colonne ennemie, avaient engagé
 le combat qui était d'abord devenu une mêlée.
 Personne n'avait songé à relever son corps.
 Bien avant dans la soirée Savary vint recher-
 cher les restes de son général; il le retrouva
 parmi les cadavres qui couvraient cette place
 tant disputée quelques heures auparavant. Ses
 vêtements avaient été arrachés par les pillards,
 mais il était facile de le reconnaître à ses cicat-
 rices et à sa chevelure noire et abondante, rat-
 tachée par un cordon. A la clarté des torches,
 les soldats apportèrent ce corps au quartier gé-
 néral; les joies du triomphe de Marengo n'é-
 touffèrent pas les regrets que la mort de Desaix
 répandit dans l'armée. Le premier consul ne
 manqua pas à honorer la mémoire du compa-
 gnon d'armes qu'il estimait si haut; il parla
 dans ses bulletins de cette irréparable perte; il
 prit pour aides de camp ses aides de camp, Rapp
 et Savary. Une médaille fut frappée en l'honneur
 de Desaix; sa statue devait être érigée sur la
 place des Victoires; des cérémonies solennelles
 furent ordonnées, des oraisons funèbres furent
 prononcées, un monument fut élevé, par sous-
 cription, sur la place Dauphine à Paris.

Parmi tant de funèbres honneurs, aucun ne
 porta un plus grand caractère que le choix du lieu
 assigné pour sa sépulture. « A tant de vertus et
 « d'héroïsme, je veux décerner, disait Napoléon,
 « un hommage tel qu'aucun homme ne l'a reçu.
 « Le tombeau de Desaix aura les Alpes pour
 « piédestal, et pour gardiens les religieux du
 « Saint-Bernard. » DE B...TE.

Le comte Beker, *Étude historique sur Desaix —
 Victoires et Conquêtes. — Biographie des Contem-
 porains.* Thiers, *Histoire du Consulat.* — De Cour-
 celles, *Hist. des Généraux français.*

* DESANI (Pietro), peintre, né à Bologne, en
 1595, mort en 1657. Ayant aidé son maître,
 Leonello Spada, dans les travaux qu'il exécutait
 dans l'église de la *Madonna della Giara* de
 Reggio, il se fixa dans cette ville, où il a laissé
 un assez grand nombre d'ouvrages estimables.

E. B.—V.

Lanzi, *Storia pittorica.* — Malvasia, *Felsina pittrice.*
 DESARGUES (Gaspard), mathématicien
 français, né à Lyon, en 1593, mort en 1662. Les
 biographes et les historiens de la science n'ont
 point assez apprécié ce savant, que M. Poncelet
 appelle le *Monge de son siècle*, qui eut Descartes
 pour admirateur, Pascal pour élève, et qui, par
 ses belles conceptions, doit occuper une place
 importante dans l'histoire des mathématiques.
 Aussi avons-nous dû, par de nouvelles recherches
 sur ses travaux, essayer de combler cette lacune.
 Desargues, qui appartenait à une famille dis-
 tinguée, suivit d'abord la carrière militaire; il
 se trouvait au siège de La Rochelle avec Des-

cartes, qui devint son ami. Après la paix, il quitta le service, vint à Paris, et cultiva avec ardeur les sciences mathématiques, entouré de Descartes, de Fermat, de Pascal et des savants les plus distingués de l'époque. Il s'adonnait plus particulièrement aux méthodes de la géométrie pure, tout en prenant part aux questions d'analyse qui s'agitaient entre Descartes et Fermat, et même aux systèmes et aux discussions philosophiques de ces deux grands génies. Il traita, soit sous les considérations de l'espace, soit par la théorie des transversales, quelques-unes des propriétés du triangle et du quadrilatère, en imaginant à cet effet une notation ingénieuse à l'aide de laquelle il réduisait la multiplication et la division des rapports composés, qui se reproduisent à chaque pas dans cette théorie, à de simples additions et soustractions de quantités. On peut en voir un exemple dans une petite note placée à la fin de quelques exemplaires de son *Traité de Perspective*, publié en 1648 par Bosse. Desargues consigna ses travaux dans quelques ouvrages, qui malheureusement ne se trouvent plus, et dont voici les titres : *Méthode universelle de mettre en perspective les objets donnés réellement ou en devis, avec leurs proportions; mesures, éloignement, sans employer aucun point qui soit hors du champ de l'ouvrage*, par G. D.; Paris, 1636, in-fol. — *Brouillon-Projet d'une atteinte aux événements des rencontres du cône avec son plan*; 1639; — *Brouillon-Projet de la coupe des pierres*; 1640; — *Des Cadres, ou moyen de placer le style ou l'axe* (inséré à la suite du précédent). Ces traités étaient fort peu développés. On pense qu'il existait plusieurs autres écrits de Desargues; mais les quatre précités sont ceux dont Descartes, Fermat et Pascal ont fait l'éloge. Descartes vante surtout la métaphysique et la généralité des conceptions de l'auteur. Il écrivait au P. Mersenne, en 1639, au sujet du premier ouvrage de Desargues : « La façon dont il commence son raisonnement en l'appliquant tout ensemble aux lignes droites et aux courbes, est d'autant plus belle qu'elle est plus générale et semble être prise de ce que j'ai coutume de nommer la *métaphysique de la géométrie*, ce qui est une science dont je n'ai point remarqué qu'aucun autre se soit jamais servi, sinon Archimède. Pour moi, je m'en sers tous les jours pour juger en général des choses qui sont trouvable, et en quels lieux je dois les trouver. » Descartes ajoute qu'on ne doit pas tellement s'y fier qu'on se croie dispensé de toute espèce de démonstration; que, par exemple, en appliquant les mêmes raisonnements aux lignes droites et aux courbes, il faut prendre garde qu'il n'y ait rien qui appartienne à leur différence spécifique. Il paraît bien évident, d'après cette lettre, que Desargues avait deviné et connu l'intention qu'on pouvait donner aux principes élémentaires de la théorie des transversales, en

les appliquant indistinctement à lignes droites et aux lignes courbes. De Descartes prouvent qu'à l'épithode des coordonnées venait à Desargues cherchait à imprimer de la simple géométrie une géométrie n'a reçue que beaucoup plus tard cours d'un grand nombre de savants Pascal, qui s'est aidé des préceptes de Desargues, comme il l'a fait dans les *Essais sur les Coniques* grand éloge de ce géomètre, et citant *Projet des Coniques* une propriété merveilleuse, et qui en est une propriété générale des six coniques, constitue une véritable courbe, et se prête à une foule de corollaires. Cette propriété de la théorie de l'involution de six courbes, et grand rôle dans les méthodes de la géométrie. Leibnitz parle aussi de les *Acta Eruditorum* de Leibnitz dans sa correspondance avec une des conceptions de ce géomètre rattachant à la grande loi de corollaire, un ami de Desargues, graveur et professeur de perspective royale de Peinture, a heureusement conservé les idées nouvelles de la perspective et sur la stéréométrie fait une science nouvelle. L'enseignement de la perspective était livré à la routine attira l'attention du grand géomètre partie si importante des arts du géomètre trouva les moyens pratiques l'orthographe, les objets visuels à l'aide d'une échelle peinte sur les revêtements intérieurs. Avons on peut en dire d'ailleurs d'imagination, et par conséquent analyser tant sous le rapport des proportions, positions relatives et des objets à représenter, que sous le rapport de la représentation elle-même; en cette épreuve le peintre peut concevoir le jet imaginé, soit sa représentation véritablement. L'inventeur étendit même coloris; il établit les rapports entre le géométrique des formes, que des couleurs, et donna de représenter géométriquement les objets. Bosse a développé la théorie de Desargues dans quelques ouvrages, dont les titres sont : *Méthode de M. Desargues pour la perspective par le pied central, ensemble de ses propriétés fortes et faibles*, Paris, 1646, in-8. — *Leçons de géométrie par M. Desargues, pour la perspective en architecture*; Paris, 1643, in-8.

La Manière universelle de Desargues Fustion et pour placer les heures : choses aux contraires solaires ; Paris, F, avec planches. Une note que Desargues lui-même dans ces ouvrages « les principes qui y sont donnés sont aux siens ». La méthode de perspective que, adoptée par Bosse pour les cours de la Sorbonne, fit du bruit à cette époque : elle mérita et ses adversaires. On sait par les *Leçons* de La Hire procédait sur la même ; Poncelet, qui correspondait avec lui, connaissance de ces utiles découvertes à remarquer que ce fut à cette époque que l'on vit les tableaux si bien dégradés de Claude Lorrain, de Gérard Dow, les Caravages et de tant d'autres qui ont donné l'exemple de la perspective rigoureuse. Une traduction hollandaise du *Traité de Perspective* de Bosse d'Anvers avait répandu la méthode en France ; mais, et William Gorée, dans son *Essai sur l'Art de la Peinture*, reconnaît la nouvelle découverte de Desargues comme une utilité, d'une importance et d'une nouveauté, qui devaient faire rejeter toutes les précédentes. Mais d'un autre côté un grand nombre d'adversaires contre Desargues et contre leur auteur. C'est Malchior Tavernier, dont Desargues, dans son *Traité de la Coupe des pierres*, par Bosse, signale les libelles et qu'il s'était l'auteur d'un livre intitulé : *La pratique nécessaire à tout peintre, par un Parisien, religieux de la ville de Jésus*, qui déclarait que la doctrine de Desargues était fautive, trompeuse, inutile et qu'il n'en était pas même l'auteur ; que un architecte nommé Curabelle, dans son *Examen des Œuvres de Desargues*, suivi d'un autre libelle intitulé : *Le mépris de Desargues employée dans son Œuvre*. On voit dans ces libelles que Desargues avait offert à l'Académie la bonté de ses principes pour la coupe des pierres par une gageure de 1000 livres, qui ne fut acceptée que pour 100 livres par Curabelle : un acte fut rédigé par l'Académie on ne put s'entendre sur divers points et il en résulta, entre les parties, une affaire même au parlement de Paris. Desargues en cet état quand parut le second libelle ; Bosse partagea les persécutions, pour avoir défendu et professé la méthode qui fut faite de l'enseigner à l'Académie. Ce fut sans doute à cause de ces dégoûts que Desargues quitta Paris pour se retirer à Lyon, sa ville natale, où, par sa bienveillance, s'occupant à éclairer de ses leçons les ouvriers qui travaillaient pour la coupe des pierres, soit par la coupe des pierres, soit par la coupe des pierres. Longtemps le nom de Desargues.

argues resta oublié, lorsque MM. de Montabert et Poncelet virent, presque en même temps, rappeler ses beaux travaux. M. de Montabert, dans son *Traité complet de la Peinture* (1822-29), a non-seulement payé un juste tribut d'éloges à ce géomètre, mais encore il lui a emprunté sa théorie pour la perspective, comme étant préférable à toute autre, la plus ingénieuse, la plus claire et la plus sûre. M. Poncelet, dans son *Traité des propriétés projectives des figures* (1822), en appelant Desargues le *Monge du dix-septième siècle*, signale les services rendus par lui à la géométrie. Enfin M. Michel Chasles, en s'occupant de son *Aperçu historique sur les Méthodes de Géométrie*, déclare que les documents qu'il a recueillis lui ont confirmé le jugement de M. Poncelet sur Desargues. Il reconnaît que c'est à ce savant qu'est due une partie des méthodes en usage aujourd'hui dans la coupe des pierres, et l'introduction des principes rigoureux de la géométrie dans la pratique de la perspective. M. Chasles, qui déplore la perte des écrits de Desargues, a cependant annoncé, en 1845, à l'Académie des Sciences avoir trouvé chez un libraire le *Brouillon-Projet des Coniques*, copie manuscrite qui, d'après une note, paraît avoir été faite en 1679, dix-sept ans après la mort de Desargues et quarante ans après la publication de l'ouvrage ; ce qui semblerait prouver que déjà cet ouvrage était fort rare. Ce manuscrit porte les mots *Ex libris Richer*. Or, d'après l'*Histoire littéraire de la ville de Lyon*, par le P. Colonia, Richer, chanoine de Provins, devait publier une édition complète des Œuvres de Desargues, projet qui malheureusement ne s'est point réalisé ; on doit croire que le manuscrit provenait des pièces que Richer avait réunies. M. Chasles, en ajoutant quelques autres renseignements, engageait l'Académie à faire une démarche auprès du ministre de l'Instruction publique pour qu'on parvint à retrouver les divers autres ouvrages de Desargues. Cette démarche ne paraît pas avoir eu de résultat.

GUYOT DE FÈRE.

Colonia, *Hist. littér. de la ville de Lyon*. — Bosse, ouvrages cités. — P. de Montabert, *Traité de la Peinture*. — Poncelet, *Traité des propriétés projectives*. — M. Chasles, *Note à l'Acad. des Sciences*, 1845.

DESAUDRAY. Voyez SAUDRAY (DE).

DESAUGIERS (Marc-Antoine), compositeur français, père du chansonnier, né à Fréjus, en 1752, mort à Paris, le 10 septembre 1793. Il apprit sans maître la musique et la composition. En 1774 il vint à Paris, et s'y fit connaître par une traduction de l'ouvrage de Mancini sur l'art du chant. Desaugiers obtint à cette époque l'amitié de Glück et de Sacchini, qui lui donnèrent d'excellents conseils et le guidèrent dans la carrière lyrique. Plus tard il s'enthousiasma pour la révolution, et composa les airs de plusieurs hymnes qui eurent alors beaucoup de vogue. La musique de Desaugiers est naturelle,

expressive, ses chants pleins de verve et d'originalité. Il savait prendre tous les tons, et s'éleva jusqu'au sublime dans la messe de *Requiem* qu'il composa pour les obsèques de Sacchini; mais son harmonie est généralement incorrecte. Son caractère, moins flexible que son talent, était d'une rudesse fâcheuse, qu'il déguisait sous le nom de franchise provençale. On a de Desaugiers : *Réflexions sur l'Art du chant figuré de J.-B. Mancini*, trad. de l'italien; Paris, 1776, in-8°; — *Le Petit Œdipe*, opéra, un acte (Théâtre-Italien); Paris, 1779; — *Florine*, paroles d'Imbert, opéra, deux actes (ibid.); Paris, 1780; — *Erizène, ou l'Amour enfant*, pastorale, paroles de l'abbé de Voisenon, retouchées par Guillard (théâtre de l'Opéra); ibid.; — *Les deux Sylphides*, opéra en un acte, paroles d'Imbert (Théâtre-Italien); Paris, 1781; — *Les Jumeaux de Bergame*, paroles de Florian; Paris, 1782: cette pièce eut un grand succès; la romance *Daigne écouter l'amant fidèle et tendre* et quelques autres airs firent longtemps les délices des salons parisiens; — *L'Amant travesti*, un acte, imité du *Muletier* de La Fontaine, paroles de Dubreuil (Théâtre de Monsieur); Paris, 1790; — *La Prise de la Bastille*, hiérodrame, exécuté dans l'église Notre-Dame, le 13 juillet 1790, et à l'Opéra, le 23 décembre suivant; imprimé à Paris, 1794, in-4°; — *Les Rendez-vous*, opéra, deux actes (Théâtre Beaujolais); Paris, 1790; — *Le Médecin malgré lui*, de Molière, arrangé en opéra-comique par Marc-Antoine (le fameux chansonnier), fils puîné du compositeur Feydeau; Paris, 1791. Les auteurs avaient enchaîné d'une manière fort plaisante dans leur pièce l'air révolutionnaire *Ça ira*. Desaugiers a composé un grand nombre d'autres opéras qui n'ont pas été imprimés; tels étaient : *Mirzelle*, un acte, paroles de l'abbé de Voisenon; — *Echo et Narcisse*, un acte, du chevalier de Launay; — *Cadmus*, de Quinault; — *Phlémon et Baucis*, de Sedaine, musique de Monsigny, retouchée par Desaugiers; — *Pagamin*, idem.; — *Bélisaire*, opéra en cinq actes, paroles d'Auguste-Félix Desaugiers, etc.

A. JADIN.

Almanach des Spectacles, 1791 à 1793. — Dictionnaire des Musiciens.

DESAUGIERS (Marc-Antoine-Madeleine), fils du précédent, chansonnier et auteur dramatique français, né à Fréjus, le 17 novembre 1772, mort à Paris, le 9 août 1827. Amené fort jeune à Paris, il fit ses études au collège Mazarin, où il eut pour professeur de rhétorique le célèbre critique Geoffroy. Sa famille le destinait à l'état ecclésiastique; mais son père, compositeur habile, reconnaissant en lui des dispositions précoces pour la poésie, l'encouragea à suivre cette vocation; c'est ainsi que dès l'âge de vingt ans il débuta dans la carrière dramatique par une comédie en un acte et en vers qui obtint du succès sur le théâtre de la rue de Bondi en 1792. Les scènes sanglantes qui désolaient la

France à cette époque affligèrent vivement le cœur sensible et généreux du jeune Desaugiers, et l'engagèrent à suivre à Saint-Domingue une de ses sœurs, qui venait d'épouser un colon de cette île. Il ne devait pas jouir longtemps du calme qu'il allait chercher si loin de sa patrie et auquel il sacrifiait son penchant naturel pour la littérature et le théâtre. A peine était-il établi à Saint-Domingue que la révolte des noirs éclata et que de nouvelles scènes, plus sanglantes et plus terribles, si c'est possible, que celles qui l'avaient engagé à s'expatrier, mirent ses jours en danger. Il avait pris les armes contre les insurgés; mais, fait prisonnier, il allait être massacré, lorsque sa jeunesse, sa physionomie vive et animée, son élocution pleine de reparties promptes et gaies, même au milieu du péril, désarmèrent la féroce des ses vainqueurs, qui lui laissèrent la vie, et le plongèrent dans un cachot d'où il parvint à s'échapper. Après son arrivée aux États-Unis, une terrible maladie mit de nouveaux ses jours en danger; échappé une seconde fois à la mort, mais dénué de tout, il tira parti du talent que son père lui avait donné, et professa le piano en courant le cachet pour vivre. Malgré tout de périls et de tourments, tant de pérégrinations plus sombres les unes que les autres, sa gaieté ne l'abandonna pas, et il le ramena en France, où il revint en 1797. Il se livra alors tout entier à son goût pour la littérature et le théâtre, et dès lors sa carrière fut une suite non interrompue de succès. Bientôt il se fit connaître par des comédies, des opéras-comiques, surtout par des opérettes, qui furent des chefs-d'œuvre d'esprit et de verve, et qui firent longtemps la fortune du théâtre des Variétés. Mais le genre dans lequel il excella, dans lequel il fut presque sans rival, est celui de la chanson de table, de la chanson grivoise, bachique, satirique sans fiel, malicieuse et maligne causticité. Les chansons de Desaugiers ont effacé celles de ses prédécesseurs, et aujourd'hui encore on a du plaisir à les répéter. Peu de chansonniers ont atteint cette verve, cette franche gaieté, ce naturel entraînant, qui ont peint comme lui le digne bachique, satirique d'une manière plus fine les travers et les ridicules de toutes les classes, donné de plus charmantes leçons de philosophie épigrammatique et parodié avec plus d'esprit et d'à-propos. Desaugiers, a dit un de ses contemporains, était la chanson personnifiée; il était le chansonnier comme La Fontaine était le fabletier. Quelques personnes ont voulu faire un parallèle entre lui et Béranger, pour faire mieux ressortir leur mérite respectif, d'autres ont comparé ils ont deux talents bien distincts, bien séparés, deux genres dans lesquels ils prouvent être les premiers sans se nuire, sans s'éclipser. Le véritable talent de Béranger n'a rien à l'envie du talent de Desaugiers. Chacun d'eux a sa place où il brille, et l'éclat de l'un n'empêche pas celui de l'autre. Desaugiers avait une physionomie

: sourire fin
 tout, jus-
 qu'il appelait
 le physique de
 le monde,
 é que
 Un vers agré-
 ca re vrai;
 usoup. Leur
 où l'on chan-
 devait être le
 surtout en relisant
 Anacréon qu'on
 de son
 , la ri
 des aspirations.
 un choix parmi tous
 ré: il en
 s à l
 p
 il a
 ; — Les
 et di
 rrette; — Ma s
 vos;
 as ris; — La h
 ère
 — Le c
 aval: — Le jour
 locomote: — Fortune
 ou
 toujours
 ou ne les
 des ouv
 as, du
 qui venaient d'ob
 du
 cadet Buteux sur la rescale
 ree firent les délices des salons
 ma. Président de la Société du
 c'est pour les dîners qui en
 mbres qu'il composa la plupart
 Ce fut la aussi que Béranger
 applaudissements des joyeux
 d'Yvetot. Les soucis d'une di-
 devaient être peu compatibles
 nciant de Desaugiers, qui ai-
 que le trac des affaires; ce-
 rré, directeur du Vaudeville,
 de prendre du repos, crut
 r les intérêts de ce théâ-
 av
 té à même d'apprécier
 ca, qu'à l'auteur qui mal-
 , par ses qualités person-
 son caractère, conservé l'es-
 ses confrères. Sous cette
 Vaudeville prit, grâce au
 des ouvrages, un essor qui
 de ce théâtre: le public y
 favorisait les efforts de
 tous ceux qui l'aimaient,
 x, lorsque après cinq
 onation du théâtre
 vint porter un coup
 nouveau adopté au

Gymnase, le succès des charmants ouvrages
 qu'on y joua, la mode, enfin, qui prit cette en-
 treprise sous sa protection, tout vint trou-
 blier la douce existence du Vaudeville et de son
 joyeux directeur. L'abandon du public, la baisse
 des recettes, amenant dans l'intérieur de la
 troupe des divisions intestines; rien n'était plus
 contraire au caractère conciliant de Desaugiers:
 il se fatigua, et se démit de sa direction, au
 grand préjudice du théâtre. Il avait bien pro-
 mis qu'on ne l'y reprendrait plus; mais en 1815
 son bon cœur, sa faiblesse de caractère, ne lui
 laissèrent pas la force de refuser les offres et
 d'écouter les prières des actionnaires, des acteurs
 et des auteurs, et il reprit, au contentement de
 tout le monde, ses fonctions de directeur. Mais
 la création du théâtre des Nouveautés vint de
 nouveau faire tort au Vaudeville, et le retour de
 l'ancien directeur fut pour ainsi dire sans effet,
 et ne fut pas sans influence sur sa santé. A cette
 époque il commença à ressentir les premiers
 symptômes de la maladie à laquelle il devait
 succomber. Après de longues souffrances, il sup-
 porta l'opération de la lithotritie; son état parut
 s'améliorer: on le croyait sauvé. Son ami Brazier
 lui ayant adressé des couplets pour le féliciter
 sur sa convalescence, il répondit par une chan-
 son pleine de verve et de gaieté, dans laquelle
 il demandait comment il se faisait qu'on lui eût
 jeté la pierre à lui qui n'avait fait de mal à
 personne. La verve de cette chanson rassura
 ses nombreux amis; mais cet espoir ne fut pas
 de longue durée: le mal, un moment suspendu,
 reparut. Il fallut pratiquer l'opération de la taille,
 qu'il supporta avec courage; mais un spasme
 nerveux l'enleva en quelques minutes; il avait
 cinquante-cinq ans. Jamais homme de lettres
 ne fut autant regretté: la douceur et la bonté
 de Desaugiers étaient connues de tous. Ne sa-
 chant que lui reprocher, on lui fit un crime
 d'avoir chanté les Bourbons; il ne répondit à ces
 reproches que par des chansons dans lesquelles
 jamais la moindre personnalité n'avait pu blesser
 personne. Aussi ses obsèques eurent-elles lieu,
 comme on l'a dit alors, devant un peuple d'amis,
 et il fut sincèrement pleuré par tous ceux qui
 l'avaient connu.

Ses ouvrages pour le théâtre sont très-nom-
 breux; voici les principaux: *Le Testament de*
Carlin, un acte, en vers (Théâtre de la rue de
 Bondy); 1799; — *L'Entresol*, vaudeville, un acte
 (Théâtre des Variétés); 1802; — *Le Mari in-*
trigué (ibid.); 1803; — *C'est ma Femme* (ibid.);
 1804; — *Mylord Go, ou le 18 brumaire* (ibid.);
 — *Le Quartier d'Hiver, ou les métamor-*
phoses (ibid.); 1805; — *Avis au public, ou*
le physionomiste en défaut, opéra-comique en
 deux actes (avec M. Souriguière), Théâtre-
 Feydeau; 1806; — *Le Mari intrigué*, comédie
 en trois actes et en vers (Odéon); 1806; re-
 prise en 1820; — *Un Dîner par victoire*, un
 acte (Vaudeville); 1807; — *Le Valet d'emprunt*,

ou le sage de dix-huit ans, comédie en un acte et en prose (Odéon); 1807; remise en 1821; — *Ils sont chez eux, ou les époux avant le mariage*, opéra-comique en un acte; 1808; — *Les trois Étages, ou l'intrigue sur l'escalier*, vaudeville en un acte (Variétés); 1808; — *M. Lagobe, ou un tour de carnaval* (ibid.); 1809; — *Manon la ravaudeuse* (ibid.); — *Le Diable en vacance, ou la suite du diable couleur de rose*, opéra-comique en un acte (Variétés); 1810; — *L'Heureuse Gageure*, comédie en un acte et en vers (avec M. Gentil, au Théâtre-Français); 1811; — *L'Appartement à deux Maîtres*, vaudeville en un acte; 1811; — *M. Vautour* (ibid.); 1811; — *Bayard à La Ferté*, opéra-comique en trois actes; 1811; — *Cadet-Roussel esturgeon*, vaudeville en un acte; 1813; — *Le Diner de Madelon*, vaudeville en un acte, tiré d'un conte en vers de Desaugiers intitulé *Rien qu'une*; 1813; — *L'Hôtel garni, ou la leçon singulière*, comédie en un acte et en vers (Théâtre-Français, avec M. Gentil); 1814; — *L'Honnête Cosaque, ou croyez cela et buvez de l'eau*, vaudeville; 1814; — *Les Deux Voisins*, comédie en un acte et en vers (Théâtre-Français); 1815; — *Les petites Danaïdes*, parodie en cinq actes et à grand spectacle de l'Opéra, remis au Théâtre par Auguste-Félix Desaugiers. Cette parodie, faite en collaboration avec Gentil, eut plus de trois cents représentations de suite au théâtre de la Porte Saint-Martin, et fut reprise plusieurs fois, toujours avec un égal succès; 1817; — *L'Homme aux Précautions*, comédie en cinq actes et en vers (Odéon); les représentations de cette pièce furent interrompues en 1820 par la mort de l'acteur Perroud; elle a obtenu un grand succès. Beaucoup d'autres vaudevilles joués aux Variétés et composés en collaboration avec d'autres auteurs, mais presque tous avec Gentil, ont attiré la foule au théâtre des Variétés; — *Taconet, ou le réveil de la Courtisane*; — *La Chatte merveilleuse*; — *Le Mariage extravagant*; — *M. Dumolet*; — *L'Ogresse*; — *Jocrisse aux enfers*; — *Monsieur Sans-Gêne, ou les amis de collège* (au Vaudeville); — *Pierrot, ou le diamant perdu*; — *La Mégalthropogénésie*; — *Le Petit Enfant prodigue*; — *Monsieur Pinson, ou je fais mes farces*; — *Le Bûcheron de Salerne*; — *La Petite Provence*; — *Le Jeune Werther, ou les grandes passions*; — *Va-de-bon-cœur*; — *Les Couturières*; — *Pinson père de famille*. Il faut ajouter à cette liste un grand nombre de pièces de circonstance, qui ont disparu avec les anniversaires qu'elles célébraient, et qui témoignent des opinions politiques de Desaugiers, qui avait trouvé dans la famille alors régnante des approbateurs. Il obtint en 1818 la croix de la Légion d'Honneur et une pension sur la cassette du roi. Quel qu'ait été le succès de ses ouvrages dramatiques, son véritable titre de gloire est le recueil de ses chansons; c'est là qu'on trouve

Desaugiers dans tout l'éclat de son talent; là il n'a point de collaborateur qui puisse revendiquer sa part dans le succès, il est tout à lui. Il rassembla ses chansons sous ce titre : *Chansons et poésies diverses*; le 1^{er} vol. in-18 parut en 1808, le 2^e en 1812, le 3^e en 1816. Ces volumes furent réimprimés en 1823; Paris, 3 vol. in-18; le libraire Ladvocat en a publié une charmante édition, qui parut en 1827, 3 vol. in-18.

A. JADIN.

Dumersan, *Notices sur Desaugiers* : dans les *Chants populaires de la France*. — *Notices sur Desaugiers* par Brazier, insérée dans la dernière édition de ses œuvres. — Sainte-Beuve, *Portraits des Contemporains*. — Duvicquet, dans le *Journal des Débats*, 13 août 1827.

* **DESAUGIERS (Auguste-Félix)**, diplomate et littérateur français, frère aîné du précédent, né à Fréjus, en 1770, mort après 1836. Il suivait la carrière des lettres, et avait écrit plusieurs pièces dont son père composait la musique, lorsqu'en 1791 il fut nommé secrétaire de légation à Rome, puis en 1793 envoyé en Danemark comme premier secrétaire. Il devint consul général à Copenhague, où il resta vingt ans. Il obtint sa retraite et la croix d'Honneur en 1815. Depuis il ne s'occupa plus que de littérature. On connaît de lui : *Ode sur la descente projetée en Angleterre* en 1798; — *La Paix, cantate*; Copenhague, 1802, in-8°; — *La Gloire des armées françaises, ou la troisième coalition, chant héroïque*; 1809, in-4°; — *Cantate pour la fête de Louis XVIII*, 25 août 1814; — *Virginie*, tragédie lyrique, trois actes, musique de Berton; Paris, 1823, in-8°. Cette pièce eut du succès; — *Cantate pour la fête de Charles X*, 4 vembre 1825. Desaugiers a remis au avec des changements, en 1817, *Les* opéra, et en 1819 *Tarare*, opéra de chais, qu'il réduisit en trois actes. senté au théâtre de l'Opéra par qui n'ont pas été acceptés; tels : *tragedie lyrique, cinq actes*; 1701; *Achille*; 1787; — *La Mort de Patroclus*; — *La Colère d'Achille*; 1816; — *Léandre*; même année; — *Sapho* à id.; — *Les Fêtes du Scamandre*; *Olinde et Sophronie*, musique de Paër; 1818; — *Démophon*; 1818. A. J.

Documents particuliers.

* **DESAUGIERS (Jules-Joseph)**, français, frère cadet des deux précédents, né à Paris, en 1775, mort en avril 1836, successivement second à Copenhague, chargé d'affaires à Meklembourg-Schwerin, à Prusse et en Hollande, et commerciales au ministère des affaires jusqu'en 1841. Il avait aussi été de conseiller d'État et de la Légion d'Honneur. On a de lui *relations politiques et commerciales des peuples de l'Afrique*, 1

Paris, 1820, 2 vol. in-8°.

A. JADIN.

notations.

(1) 3-

né à
le 10/10, vers 1740.
des à l'université de Pau,
à l'université de médecine
reçu docteur dans
à Paris, assista aux
à l'université de médecine, et se lia
à l'université de médecine du temps. Il
à pratiquer la médecine à Bor-
de sa mort; mais à
ne reparait plus sur les
de Bordeaux. « C'est à
l'université de médecine, qu'on doit la
méthode de traiter les mala-
dies. Il eut le con-
sentement de la Faculté.

des instructions, des méthodes et
des méthodes de son absurde hypothèse
le 10/10. qu'il attribuait à des
On a de lui : *Notions sur la santé et les*
maladies; Paris, 1727,
raison sur les maladies vé-
néreuses; une méthode de les
traiter de bouche, sans risques et
avec deux dissertations, l'une
l'autre sur la phthisie; Bor-
deaux, 1725; — Dissertation sur la goutte
de la guérir radicalement,
avec des observations sur les mala-
dies du défaut de perspira-
tion; 1725, in-12; ibid., 1728, in-12; —
sur la pierre des reins et de la
méthode simple et facile
de sans endommager les or-
ganes; Paris, 1736, in-12. « Desault,
méthode médicale, recommande l'u-
rage en boisson, en douches
même en lavements. Il croyait
de ses méthodes de trai-
ter; il feignait d'y croire. Quand
il eut trente ans la médecine
croit au pouvoir de l'art, mais
un très-petit nombre de cas. »
historique de la Médecine. —

« Joseph », chirurgien fran-
çais. Vernais, village près
de Mont (Haute-Saône), mort
Appartenant à une famille
riche à l'Église, il étudia chez
un médecin particulièrement dans les
sciences, dont il donna quelque
notion impérieuse l'entraîne-
ment. Il livra tout entier, d'abord

sous la direction d'un praticien de son village
(à la fois chirurgien et barbier), puis à l'hôpital
militaire de Belfort. Ayant sous les yeux de nom-
breux sujets d'observation, il acquit seul une
connaissance approfondie des plaies d'armes à
feu. Après avoir passé trois ans dans cette ville,
il vint à Paris, en 1764, suivre les cours du Col-
lège de Chirurgie et la pratique des grands hôpi-
taux. Ses progrès furent si rapides qu'il put lui-
même ouvrir en 1766 un cours d'anatomie et
de chirurgie. Ses profondes connaissances, son
excellente méthode attirèrent l'attention du pu-
blic et la jalousie de ses confrères, qui, se pré-
valant des privilèges de la Faculté, firent dé-
fendre à Desault de continuer son cours. Le
jeune homme fut forcé, pour éluder la défense,
d'emprunter le nom d'un médecin qui lui donna
le titre de son répétiteur. Il trouva d'ailleurs
une généreuse protection dans La Martinière
et Louis. D'après Descares, « le génie de De-
sault l'avait fait dépasser les limites qu'avait
eues jusque alors l'enseignement anatomique :
il venait de créer un nouveau système, qui em-
brassait des considérations jusque-là négligées.
La forme, la grandeur, la position et la direc-
tion des parties du corps humain en étaient les
principales : en même temps qu'il démontrait
une de ces parties à ses élèves, il les entretenait
des maladies propres à chacune d'elles. » — Sur
ces principes, dit Bichat, reposa la méthode
d'enseignement de Desault. Elle créa en France
l'anatomie chirurgicale, et fut le premier pas que
l'art lui dut vers la perfection. Les objets qu'elle
embrasse sont immenses. C'est un vaste cadre,
que des lignes saillantes séparent en plusieurs
autres cadres secondaires. Dans l'un se range la
conformation externe; à l'autre appartient la
structure; un troisième embrasse les propriétés;
le dernier est réservé aux usages : chacun se
subdivise en plusieurs sections, qui s'enchaînent
sans se confondre et se succèdent sans empiéter
sur leurs limites. De leur réunion naît une for-
mule générale, applicable aux organes de tous les
systèmes, offrant à chaque point de leur des-
cription une place à occuper, indiquant ce
qu'on omet par les vides qu'elle présente, et
laissant à celui qui l'a parcourue le tableau exact
de tout ce qu'il faut apprendre sur chaque par-
tie. » Après plusieurs années d'enseignement,
Desault, enhardi par son succès, tenta dans la pra-
tique ce qu'il n'avait jusque-là démontré qu'en
théorie. Ses travaux ont exercé une si grande
influence sur la science chirurgicale, qu'il est
nécessaire de les exposer; nous ne pouvons
mieux faire que d'en emprunter le tableau au
plus célèbre de ses disciples, à Bichat : « De-
sault, dit celui-ci, proposa le bandage de la cla-
vicule. L'impossibilité d'une conformation régu-
lière dans la fracture de cet os, avouée par Hip-
pocrate, semblait être devenue depuis lui un
axiome chirurgical. Les inutiles efforts des pra-
ticiens l'avaient confirmé; et alors plus de rai-

sonnements étaient accumulés dans l'école pour l'expliquer que de recherches pour l'éviter. Desault conçut qu'on y parviendrait en calculant sur les puissances du déplacement la résistance de l'appareil, et que puisque le fragment externe était entraîné en bas par le poids de l'épaule, en devant et en dedans par l'action musculaire, on devait en même temps que soutenir l'épaule tirer ce fragment en dehors et en arrière. L'extension continuelle lui offrait cet avantage. Il se servit pour l'exécuter du bras fixé sur un coussin en forme de coin, qui, en le rapprochant du tronc inférieurement, l'en écartait en haut et avec lui le fragment externe. L'exactitude des résultats prouva bientôt l'avantage de ce moyen, et l'art, si longtemps insuffisant sur ce point, arriva du premier coup à sa perfection. Peu répandu encore dans la pratique, Desault était obligé de confier à des mains étrangères l'essai de ses procédés. Le premier succès de son bandage fut obtenu à la Salpêtrière. L'expérience confirma la première fois, à Bicêtre, la prééminence du couteau droit qu'il proposait depuis deux ans de substituer au courbe dans les amputations, fondée sur la facilité plus grande de couper les parties en les embrassant dans une moindre étendue, sur la possibilité de retrancher alors l'instrument intéressé, en retirant la lame du couteau droit, et sur l'avantage d'être libre d'une main dans le procédé opératoire. Il avait rétabli la ligature immédiate, oubliée chez nous depuis Paré, longtemps avant qu'en France aucun praticien l'eût mise en usage, et sans savoir qu'en Angleterre on eût écrit sur l'inconvénient de lier immédiatement les vaisseaux. Alors aussi il conçut l'ingénieux projet de placer en certains cas au-dessous des tumeurs anévrismales la ligature de l'artère, projet qui offrirait peut-être les avantages nombreux d'épargner toutes les collatérales supérieures, d'être praticable souvent là où la méthode ordinaire est impossible, d'abrégé, comme celle de Hunter, les douleurs de l'opération, et d'en rendre, comme elle aussi, les suites moins fâcheuses. Le traitement des fractures du col de l'humérus, objet dans ces derniers temps d'une foule de recherches, lui dut un appareil moins embarrassant que celui de Moscati, où l'immobilité du bras et de l'épaule, plus assurée que dans le bandage à dix-huit chefs de Petit, se réunissait à la facilité de varier, au gré du chirurgien, la direction du corps de l'os, et qui, mieux calculé que celui de Paul d'Égine, sur les causes du déplacement, assure entre les fragments un contact moins inexact. Il emprunta de son bandage nouveau pour la clavicule ce qui manquait à la perfection des appareils anciens destinés à contenir la fracture des diverses portions de l'omoplate, et reproduisit pour l'avant-bras les compresses graduées de Petit, injustement négligées par les praticiens, et plus méthodiquement appliquées par lui que par leur célèbre

auteur. » Cet ensemble de travaux et de découvertes plaça Desault au premier rang des chirurgiens français. Reçu en 1776 membre du Collège de Chirurgie, il ne tarda pas à être appelé à l'Académie royale. Nommé en 1782 chirurgien en chef de La Charité, il perfectionna ses anciennes découvertes et en fit un grand nombre de nouvelles. En 1788, la survivance de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu vint à vaquer; Desault l'obtint, malgré la redoutable concurrence de Pelletan; et peu après, la mort de Moreau lui donna le titre d'une place dont il exerçait déjà toutes les charges. Dans cette position supérieure, Desault put donner l'essor à son génie et déployer les ressources d'un esprit actif, fécond et judicieux, inventant à chaque instant des méthodes et des procédés nouveaux, ou s'appropriant par d'ingénieuses combinaisons ceux qui étaient déjà connus. C'est lui qui créa la première grande école de chirurgie qu'on ait vue en France. Il fut membre du comité de santé militaire, et de grands services dans cette place, où lequel il s'en acquittait ne l'empêcha d'être arrêté comme suspect, le 28 mai 1793. Ses collègues qui s'élevèrent de toutes nèrent le comité de santé à rétablir la liberté après trois jours de détention. Lors de l'organisation de l'école, il fut nommé chirurgien en chef, et y fut nommé professeur. Il était dans toute la force de son talent quand la mort frappa presque subitement. La nuit du 29 mai 1793, il fut atteint d'une attaque ataxique, qui débuta par une léthargie, et le 1^{er} juin il expira, à l'âge de 41 ans.

A une bonté réelle, à une vérité, Desault joignait une extrême vivacité de roideur dans le caractère; mais il avait cependant une grande puissance d'enseignement devait être jugé par les excellents et nombreux élèves qu'il a formés. D'ailleurs, il n'a pas tout ce qui porte son nom sur ses amis ou par ses élèves. Tels sont ses *Maladies chirurgicales*, publiées par Bichat en 1798 et 1799. Sa thèse de *Calculo Vesicae*.

Résumer les travaux de Desault et son influence sur la chirurgie.

en être dispensée à remplir dans les bornes qui sont prescrites. Il serait difficile de passer un seul point de théorie, et surtout de pratique, auquel il n'ait imprimé son cachet. Maître de l'anatomie exacte et consciencieuse, en laquelle il n'y a pas de chirurgie, familier avec les mathématiques, il perfectionna tout ce qu'il vit au traitement des fractures et des luxations. Observateur aussi sage que chirurgien expérimenté, il restreignit dans de justes limites l'emploi de certaines opérations, en même temps qu'il en imagina de nouvelles. Enfin, en révisant tout ce qui avait été fait jusqu'à lui et en posant des principes puisés dans la nature, il mérita d'être le chef de cette belle école française qui a vu tant de chirurgiens distingués aux armées et à la pratique civile et qui s'est placée si haut sur l'estime du monde entier. [L'Enc. d. G. du XVIII. sous de nombreuses additions.]

Desb., *Éloge de Desbault*, Lyon, 1798, in-8°. — Mchat, *Biographie historique sur Desbault*, dans le *Magasin encyclopédique*. — Caumont, *Notices sur la vie et les œuvres de Desbault*. — *Biographie médicale*.

DESCHAMPE. Voyez SAUMURE (DE).

DES AUTELS. Voy. AUTEL (DE).

DESSAULT (Louis), écrivain français, connu par ses plagats, né vers 1650, mort vers 1720. Il embrassa la profession d'avocat, mais sans parvenir à se faire une clientèle, vécut dans la pauvreté et mourut dans l'indigence. On a de lui : *L'art de connaître les hommes*, Paris, 1702, 1 vol. in-8°, cet ouvrage, extrait ou plutôt copie de la *Maxime des vertus humaines* de M. Esprit, a été plusieurs fois réimprimé, entre autres par le soin de l'abbé de Bellegarde; Amsterdam, 1709, in-12; — *Les Principes naturels du Droit et de la Politique*, Paris, 1715, in-12; l'auteur a tiré au moins la moitié de cet ouvrage du livre publié par un inconnu sous le titre de *Maxime de Morale et de Politique*; Lyon, 1702, in-12. Les *Principes naturels du Droit et de la Politique* furent réimprimés par Deaux, à Paris, avec un discours préliminaire très-éloquent, Paris, 1745, 2 vol. in-12.

Desb., *Examen crit. des Dict.* — *Dictionnaire des écrivains*. — Quérard, *La France littéraire*.

DESSEREAUX. Voy. BARREAUX (DES).

DESSERETS (Louis), littérateur français, né à Paris, en 1732, mort vers 1760. Reçu avocat, il se consacra par quelques romans licencieux, comme à peine la jeunesse de l'auteur; ce fut le *Finis-Temps des Mousquetaires*, avec une dédicace de Berg-op-Zoom et sans date; Paris, in-17; c'est un recueil de contes et de nouvelles; — *Sophie*; Amsterdam (Paris), 1751, 1 vol. in-12; — *Nine*; Amsterdam (Paris), 1751, 1 vol. in-12.

Desb., *La France littéraire*.

DESBILLONS (François-Joseph TERRASSE), écrivain français, né le 26 janvier 1711, à Châteauneuf-sur-le-Cher, en Berry, mort à Mannheim, le 7 mars 1789. Il entra chez les Jésuites, fut professeur, se livra au professorat, et après

avoir enseigné la rhétorique à Osm, à Nevers, à La Flèche, à Bourges, il fut envoyé au collège Louis-le-Grand, à Paris, où il resta quinze ans. Lors de la suppression des Jésuites, en 1762, il refusa de prêter le serment exigé par l'arrêt du parlement, et se réfugia près de l'électeur palatin, qui lui donna une place au collège de Mannheim, en y ajoutant une pension. Il mourut dans cette ville, laissant un testament en vers latins, par lequel il léguait aux pères de la congrégation de Saint-Lazare, lesquels avaient remplacé les Jésuites dans le Palatinat, sa bibliothèque, qui était nombreuse et riche en livres rares, mais avec cette condition, dictée par la reconnaissance, que le préfet de la bibliothèque de l'électeur pourrait y prendre les livres qui lui conviendraient. Desbillons fut surnommé le *Lé Fontaine latin* et le *dernier des Romains*. Son style participe des qualités de Phébus unies à celles de Térence, des auteurs favoris; et sa manière offre l'abandon et la bonhomie de La Fontaine. Ses ouvrages sont : *Fabulae Aesopicae, libri XV*. Les cinq premières parties, qui eurent un grand succès, furent imprimées en 1764; à Glasgow; en 1767, à Paris; en 1767 les cinq dernières furent imprimées à Mannheim; on perut l'édition complète, en 1768, 2 vol. in-8°, avec figures et notes. C'est l'édition la plus recherchée; l'auteur fit lui-même une traduction en français de ses fables; Mannheim, 1769, 2 vol. in-12; — *Lettre à Fréron, ou apologie de l'Appendix de Dits de Joubert*; 1766, in-12; — *Nouveaux éclaircissements sur la vie et les ouvrages de Guillaume Postel*; Liège, 1773, in-8°; — *Histoire de la vie chrétienne et des exploits militaires de Mad. de Saint-Balmont*; Liège, 1773, in-8°; — *De Imitatione Christi, libri quatuor, ad veram lectionem revocati, et auctori Thomae Kempis, canonico regulari Sancti Augustini, denovo vindicati*; 1785, in-8°. Cette édition, qui restitue scrupuleusement le texte primitif, est recherchée; la savante dissertation qui l'accompagne tend à prouver que l'auteur de l'Imitation est Thomas à Kempis; — *Phaedri Fabularum Aesopiarum libri quinque, cum notis et emendationibus Fr.-Jos. Desbillons, ex ejus commentario pleniore desumptis*; Mannheim, 1786, in-8°: le commentaire dont les notes sont tirées est resté manuscrit; — *Ars bene valendi, etc.*; Heidelberg, 1788, in-8° de 66 pages, poème en vers iambiques: on y trouve une longue tirade contre l'usage du café, du thé et du chocolat, d'éloquantes plaintes sur la décadence de la langue latine, etc.; — *Miscellanea posthuma*; Mannheim, 1792, in-8°. Ce volume fait suite à la belle édition de ses fables. Il avait composé une *Histoire de la Langue Latine*, qui est restée manuscrite.

GUYOT DE FEAU.

Desessarts, *Siècles littéraires*. — Feller, *Dict. Hist.* — Rabbe, *Biographie contemporaine*. — Quérard, *La France littéraire*.

DESBOIS. Voy. CHESNAYE.

DESBOIS DE ROCHEFORT (*Blénonne-Marie*), prélat français, né à Paris, en 1739, mort en 1807. Il fut docteur en Sorbonne, vicaire général de La Rochelle et curé de Saint-André-des-Arts à Paris, enfin évêque constitutionnel d'Amiens. Il siégea aussi à l'Assemblée législative, et fut un des rédacteurs des *Annales de la Religion ou mémoires pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle*. On a en outre de lui : *Lettres pastorales et mandements* ; Paris, 1800, in-8°.

Biographie moderne.

DESBOIS DE ROCHEFORT (*Louis*), médecin français, né à Paris, le 9 octobre 1750, mort dans la même ville, le 26 janvier 1786. Après ses premières études, il fit à Sainte-Barbe un cours de philosophie ; à vingt-deux ans il se présentait au concours ouvert par la Faculté de Médecine pour l'obtention de la réception gratuite. A la mort du concurrent qui avait remporté le prix, Desbois le remplaça. A trente ans il devint médecin de La Charité. Le premier il y ouvrit un cours de clinique, d'où sortirent des élèves distingués, entre autres Corvisart. On a de lui *Cours élémentaire de matière médicale, suivi d'un précis de l'art de formuler* ; Paris, 1789, 2 vol. in-8° ; ouvrage posthume, publié par Corvisart ; 1816 ; 2 vol. in-8°, avec des augmentations, etc., par Luther-Winslow. Desbois de Rochefort a laissé manuscrit *Cours sur les maladies des femmes des enfants, des grands, des artistes*.

Biographie médicale.

DESBOIS (*Antoine*), graveur sur pierres fines et sculpteur français né à Paris, le 13 octobre 1795. Élève de M. Cartellier il obtint les médailles d'or de 2^e et 1^{re} classe en 1833 et en 1843. Parmi ses nombreuses productions on cite : (Salon de 1822) *Jeune Pâtre jouant avec un chevreau* ; — (1824) *La Madeleine pleurant sur le corps du Christ* : à l'église Saint-Laurent ; — (1827) *Adimante foudroyé* : à l'orangerie du sénat ; — *Sainte-Geneviève* : à l'église Saint-Germain-des-Prés ; — (1831) *Daphnis et Chloé*, groupe en plâtre d'après le baron Gérard ; — (1837) *Le Christ annonce sa mission aux hommes* : à l'église de Notre-Dame-de-Lorette ; — (1840) *Sainte Anne*, modèle en plâtre pour l'église de la Madeleine ; — *Saint Bernard*, statue modèle en plâtre : au musée de Versailles ; — (1842) *L'Histoire et La Science* : ces deux statues en marbre sont dans la rotonde de la Bibliothèque du sénat. — 850) statue du général baron De Blamont marbre commandé par la ville de Gisors ; (1853) *Pandore* statue en marbre. Parmi ses nombreux bustes, on remarque ceux de *Henri de La Rochejaquelein*, *Henri Scheffer*, *Groffroy Saint-Hilaire*, *Arnauld*, *Marie-Thérèse*, femme de Louis XIV : au Musée de Versailles ; *Dupuytren* ; l'amiral De Rigny ; Silvestre de Sacy ; enfin celui de

l'empereur Napoléon III, exécuté d'après nature.

A. SAUZAY.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DESBORDEAUX (*Pierre-François-Frédéric*), médecin français, né à Caen, le 16 mars 1763, mort dans la même ville, le 25 juillet 1821. Reçu docteur à l'université de Caen, il fut chargé d'y enseigner la thérapeutique. On a de lui : *Nouvelle Orthopédie, ou précis sur les difformités que l'on peut prévenir et corriger chez les enfants* ; Caen, 1805, in-8° ; — *Dissertation sur la cause directe des fièvres primitives qui régnent épidémiquement en Europe et sur les moyens de s'y soustraire* ; 1815, in-12.

Th. Faugon-Duquacqny, *Notice biographique sur M. Desbordaens* Caen, 1821, in-8°.

DESBORDES (*Guillaume*), physicien français, natif de Bordeaux, viv. au commencement du dix-neuvième siècle. Il a écrit un ouvrage intitulé *Traité de la Spirale*, et il y a traité ainsi qu'une partie de l'astrologie est très-utile ; in-8°. Il est en outre auteur d'un ouvrage intitulé : *La Déclaration et usage nommé conomètre*, etc. ; 1817.

Du Verdier et La Croix du Maine, *Biblioth.*, **DESBORS DES** (*Olivier*),

religieux français, né vers 1600. Il entra dans la compagnie de Jésus. Il se fit connaître par son ouvrage intitulé *Manière de prêcher* ; Paris, 1627. — *La Science du Salut, ou les véritables paroles : Il y a peu de monde qui s'applique sur le nombre des âmes* ; in-12 ; publié sous le pseudonyme de Lincourt.

Quérard, *La France Littéraire*.

DES BOULMIERS (*Jean-Auguste*), littérateur français né à Paris, le 1771, dans la même ville, en 1771. Il est l'auteur de *Des Boulmiers*, et s'est fait connaître par un ouvrage intitulé *Le goût de l'état*, qui a parcouru les petites cours et s'est fait accueillir. N'ayant pu y parvenir, il revint à Paris, et fit de la littérature par des romans, puis traqua les Boulmiers écrits avec un goût des ses œuvres ; son style est incorrect. On ne peut pas non plus y moralité dans les écrits de cet auteur, complètement sacrifié au goût de son temps, ce qui explique la vogue éphémère de ses productions. On a de lui : *Épître de Prince*, Paris, 1760, in-8° ; — *Honnêteté y pense, ou histoire des fl*

scène: Londres, 1761 et fut très-recherché, ; — *Les Soirées du* ; — *scènes d'une jolie* ; — c'est une satire peu le cette époque ; — *Le* ; — comique, un acte ; Pa- ; — *te, ou les effets de la* ; — *de l'amitié* ; Londres et ; — 12 ; réimprimé sous le ; — *de l'Amour* ; Amsterdam ; — vol. in-12 ; — *De tout un* ; — *usements de la campagne* ; Pa- ; — *londreux*, 1776, in-12 ; le ; — *ariés*, dont quelques-aventures ; — *de Solan-* ; — 2 vol. in-12 ; — *Le Bon* ; — *du c* ; — de S ; — 1772 ; — 12 ; — *ces phi-* ; — *comiques, li* ; — *raires et* ; — *trème* ; Londres et Paris, ; — *mon et* ; — e, comédie ; — 1767, in-8 ; — *nnées du* ; — *was son renouvellement* ; — 1769, 7 vol. in-12 ; — *ourt avec galeté, con-* ; — *no une nées représentées sur* ; — *une* ; — même de ce ; — *y trouve des notices* ; — *sur les principaux* ; — *out égayé la scène ita-* ; — *ud Théâtre de l'Opéra* ; — 1769, 2 vol. in-12 ; cet ouvrage des auteurs et l'analyse ; — 1761 : c'est un ouvrage ex- ; — *consulter pour les biographies* ; — *des Théâtres* ; Paris, 1768, 2 vol. ; — *re, reine des Topinamboux, ou* ; — *conte allégorique* ; Paris, ; — *oulmiers a composé aussi* ; — *lles ne méritent pas d'être* ; — A. JADIN.

THE.

Voy. Brosses (Charles de).

Marie, artiste dramatique, 1764. Son père, Robert Des- ; — e, et composi- ; — avec succès un opéra de ; — : *Les Trois Desses ri-* ; — *re enfance*, Marie Des- ; — A l'âge de six ans on ; — *complets devant Louis XV,* ; — *stance elle était accompa-* ; — *dame Dugazon, le jeune* ; — *devint plus tard l'un* ; — *orchestre de l'Opéra-Co-* ; — *commença sa carrière* ; — *des Italiens, situé alors* ; — *ne put profiter des exem-*

ples que lui donnaient chaque soir Caillot, Clairval, Laruelle, Trial ; des conseils de Soudaine, de Monsigny, de Philidor, de Grétry. Elle tint successivement l'emploi des petites filles, puis celui des *travesties*, des amoureuses, appelées à cette époque *Dugazon-Corsets*, les mères Dugazon et enfin les duègnes. Peu d'artistes ont suivi avec plus de persévérance la voie hiérarchique, voie excellente, qui permettait aux artistes de changer d'emploi avec l'âge et d'acquiescer les qualités qui ne pouvaient manquer de les rendre plus chers au public. Marie Desbrosses se consacra spécialement aux *caractères* et aux duègnes après la retraite de madame Gonthier. On ne saurait oublier les succès qu'elle obtint dans *La Fête du Village voisin*, *La Journée aux Aventures*, *Lully et Quinault*, *La jeune Femme colère*, *La Dame blanche*, etc., etc., et surtout dans *Jadis et Aujourd'hui*, *Fanfan et Colas*, *Le Traité nul*, *La Caverne* et *Ma Tante Auroré*. Ce qui distinguait toujours le talent de madame Desbrosses, ce furent un naturel, une netteté, une sonorité d'organe, qui ne l'abandonnèrent jamais dans le cours de sa longue carrière. On peut dire que l'histoire de l'Opéra-Comique se résume dans cette actrice, qui pendant cinquante-huit années fit partie de toutes les sociétés qui ont exploité ce genre national. Madame Desbrosses donna sa représentation de retraite en 1823 ; mais sur les instances de l'autorité, et encouragée par les sollicitations de ses camarades, elle se détermina à prolonger sa carrière dramatique sept années encore, jusqu'en 1829, où elle abandonna définitivement le théâtre. Madame Desbrosses, actuellement âgée de quatre-vingt-douze ans, jouit encore de toutes ses facultés intellectuelles, et elle aime à se rappeler les différentes phases de son existence, les témoignages de bienveillance et d'intérêt qu'elle a obtenus dans sa longue carrière. CH. D'ARCÉ.

Documents particuliers.

DESBUREAUX (Charles-François, baron), général français, né à Reims, le 13 octobre 1755, mort à Paris, le 26 février 1835. Sorti (21 avril 1784) sergent-fourrier du régiment de la Reine infanterie, il fut choisi par ses compatriotes pour commander en qualité de capitaine la garde nationale de Reims, qui voulait (1792) s'opposer à l'invasion de la Champagne. L'activité qu'il déploya dans cette circonstance lui valut (1^{er} octobre 1792) le grade d'adjudant général chef de bataillon, et la bravoure et le talent dont il fit preuve aux armées des Ardennes, du nord et de la Moselle, le firent bientôt nommer général de brigade (16 août 1793) et général de division (20 septembre suivant). Après avoir pris une part active au déblocus de Maubeuge et à l'attaque de Charleroi, il passa à l'armée de la Moselle, et fut chargé, à la tête de 16,000 hommes, de débloquer Landau et de reprendre les lignes de Wissembourg. Envoyé ensuite à l'armée

de Sambre et Meuse, le général Desbureaux, qui avait la mission de défendre le pays compris entre la Sarre et la Moselle, et de se jeter dans Thionville, avec ordre de défendre cette place jusqu'à la dernière extrémité, fit un grand nombre de prisonniers, après avoir emporté de vive force le pont de Consarbruck, que défendait une formidable artillerie. Admis au traitement de réforme (19 juin 1795), il fut rappelé au service le 23 juillet 1799, en qualité de commandant de la 12^e division militaire, et remporta plusieurs avantages sur les Vendéens. Admis de nouveau à la réforme (20 février 1801), il fut mis le 21 novembre suivant à la disposition du ministre de la marine, qui lui confia le commandement de la seconde expédition de Saint-Domingue. Rentré en France (10 avril 1803), il obtint le commandement de la 7^e division, et fut créé baron par lettres patentes du 15 août 1809. Maintenu dans le commandement de la 7^e division, lors de la première restauration et pendant les cent jours, le général Desbureaux fut définitivement mis à la retraite le 4 septembre 1815, et mourut doyen des lieutenants généraux.

A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — Mullié, *Célébrités militaires.* — *L'Art. et l'Onq.*, t. XXIV. — *Moniteur universel*, 1838, p. 132.

* DESCALIS (François), poète français, naît d'Aix en Provence, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il a écrit dans le goût de Ronsard, et, comme il arrive toujours, il a exagéré les défauts du maître. Le style de Descalis fourmille de néologismes, de locutions surannées, de mots barbares, et il est d'une prolixité insupportable. On a de lui : *La Lydiade*, poème en sept chants, où sont racontées les amours d'Alceste et de Lydie; Tournon, 1602, in-12 : l'ouvrage est dédié à Duvair. *La Lydiade* est suivie de quelques petits poèmes tirés de la fable, et qui sont : *La Mort d'Icare*; — *Mars Amoureux*; — *La Nympe Echo rendue muette par Junon*; — *Céphale déguisé pour surprendre sa femme, Procris*; — *La Métamorphose de Myrrha, et la vengeance que son fils Adonis en tira*. *La Lydiade* trouva des admirateurs parmi les beaux esprits de province. L'un d'entre eux a écrit que *La Lydiade* l'emporte sur *l'Iliade*. De lui doit étonner, c'est que Duvair ait accepté la dédicace d'un poème qui blesse la pudeur.

M. G.

Goulet, *Bibl. franç.*, t. XIV.

DESCAMPS (Jean-Baptiste), peintre français, né à Dunkerque, en 1714, mort à Rouen, en 1791. Neveu de Louis Coypel, il reçut de lui ses premières leçons de dessin, et vint se perfectionner à Paris. Il se fit bientôt connaître, et fut employé au tableau du *Sacre de Louis XI*. Quelque temps après, il s'établit à Rouen, et y fonda une école particulière de dessin. Elle ne tarda pas à être érigée en école publique et gratuite, et Descamps en fut nommé directeur. Professeur habile, il ne manquait pas de talent

comme peintre, et ses tableaux, d'inspiration flamande, furent estimés au dix-huitième siècle. Aujourd'hui il n'est plus connu que par ses ouvrages, dont le principal est : *1. Peintres flamands, allemands et français*, Paris, 1753-63, 4 vol. in-8°, avec gravures par Ficquet. Cet ouvrage, écrit d'une manière triviale et incorrecte, est d'ailleurs riche, et mérite, malgré de nombreuses erreurs, d'être consulté. On a encore de lui : *2. Sur l'utilité des établissements d'arts et de dessin en faveur des mœurs*, in-8°; — *3. Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, Paris, 1769, 2 vol. in-8°, avec planches et une carte. Cet ouvrage est considéré comme une suite des *Peintres flamands*, dont il a les défauts et les qualités.

De Sermaison, *Éloge de Descamps*, dans *l'Académie de Rouen*.

DESCARTES ou DES QUARTES, (René), philosophe et mathématicien français, né à La Haye, près de Tours, et mort à Stockholm, le 11 février 1650. Fils de Joachim Descartes, ancien sénéchal de la défense de Poitiers, en 1569 par les huguenots, il fut élevé dans la religion catholique. Sa santé débile, dont il portait le germe, ne lui permit pas de s'élever à une haute sagesse. Il avait hérité de sa mère, une toux sèche et une pâleur qui le voyaient avant ce temps-là mourir jeune (3). Il fut nourri par sa mère, qui eut grand soin de lui, et lui montra la reconnaissance pour sa subsistance de sa vieille nourrice, et jusqu'à sa mort une pension viagère se fit de bonne heure remarquer par sa ténacité curieuse : il voulait savoir les effets de tout ce qu'il voyait; ainsi se fit la coutume de l'appeler son philosophe. Il fut envoyé au collège de La Flèche par les Pères de la compagnie de Jésus, le 11 janvier 1601 (2 janvier 1601) à Paris. Le Père Charron, alors recteur de ce collège, s'était chargé de l'éducation de son neveu, et ne l'oublia de sa vie. Le jeune homme fit de rapides progrès dans la connaissance de l'histoire. On aurait dit qu'à son état vétéralinaire, il était

(1) Il nous a fait connaître lui-même le jour de sa naissance, par l'insistance qu'il mit à faire d'un portrait ces mots : *Natus in autumnum* — parce que, dit-il, j'avais aversion pour les rosées, à l'erreur desquels on semble en avoir publié le jour de la naissance de quelcun. *Vie de Descartes*, t. I, p. 8.

(2) Quand il mourut, à Stockholm, on son extrait baptismal, qu'il avait fait écrire par son père, comme pour témoigner de son état vétéralinaire. *Vie de Descartes*, t. I, p. 1.

les autres enfants. « Je m'étois per-
 mis-lui-même plus tard, que la lecture
 de tous livres est comme une conver-
 sation avec les plus honnêtes gens des siècles
 on est été les auteurs, mais une con-
 versation, en laquelle ils ne nous décou-
 vrent les subtilités de leurs pensées (1). »
 Il dit encore lui-même que « non
 pas qui s'enseignoit dans le collège, il
 aura tous les livres qui traitent des
 sciences les plus curieuses et les
 plus utiles. » Il avait aussi du goût pour l'é-
 loquence et la poésie, mais dès lors il était con-
 vaincu que le fruit de l'étude. « Ceux
 qui se font seulement le plus fort et qui
 font leurs pensées, afin de les rendre
 élégantes, peuvent toujours le mieux
 à qu'ils proposent, encore qu'ils ne
 que bien-bron et qu'ils n'ont pas
 de rhétorique. Et ceux qui ont les
 les plus agréables et qui les savent
 les plus d'ornement et de douceur
 qui s'en être les meilleurs poètes,
 leur poésie leur fut inconnu (3). »
 Mais, il rapportait déjà tout ce qu'il
 qu'il s'était proposée, savoir ce
 utile à la vie. Il s'aperçut que
 qu'on enseigne dans les écoles
 à apprendre les choses que l'on
 à parler sans jugement de celles
 les préceptes de la logique lui
 les plus très-bons, mais il les
 beaucoup d'autres, nuisibles ou
 il avait, disait-il, autant de peine
 qu'un statuaire en peut avoir à
 ou une Minerve d'un bloc de
 point encore ébauché (4); » et
 de tous ces préceptes de la logique
 les quatre fameuses règles qui
 à sa philosophie. Il fut de même
 l'enseignement de la morale, et
 il formula lui-même les quatre
 lesquelles il régla sa vie : 1^o d'o-
 aux coutumes de son pays, con-
 dans laquelle Dieu l'avait fait
 forme et résolu dans ses actions,
 constamment les opinions les
 une fois qu'il s'y serait déter-
 étaient très-certaines; 3^o de
 valoir soi-même plutôt que la
 ses désirs plutôt que l'ordre
 à persuader que rien n'est en-
 pouvoir que nos pensées;
 d'occupation le plus conve-
 la raison et d'avancer dans la
 vérité. — Descartes fut en-
 de la physique et de la mé-

taphysique qu'on lui enseignait à l'école de La
 Flèche. Le spectacle des perpétuelles dissidences
 que présente la philosophie le fit rentrer en lui-
 même. « Ayant appris, disait-il, dès le collège
 qu'on ne sauroit rien imaginer de si étrange
 qui n'ait été avancé par quelqu'un des philosophes,
 je n'ai pu choisir un guide dont les opinions me
 parussent préférables à celles des autres. C'est
 ce qui m'a obligé dans la suite de me frayer un
 chemin nouveau (1). » La dernière année (1615)
 de son séjour à La Flèche fut consacrée à l'étude
 des mathématiques, pour lesquelles il montrait
 une aptitude extraordinaire. Ce qui le charma
 particulièrement dans cette étude, c'était l'évi-
 dence des axiomes, et il s'étonna « de ce qu'on
 n'eût encore rien bâti dessus de plus relevé ».
 — Un écuyer qui raisonnait ainsi ses raisonnements
 devait faire facilement deviner à ses maîtres ce
 qu'il serait un jour.

Le Père principal avait, par raison de santé,
 dispensé son élève des pratiques de la discipline;
 Descartes en profita pour approfondir l'algèbre
 et l'analyse des géométries. Il prit fort jeune l'ha-
 bitude de travailler le matin, et « d'est aux ma-
 tinées de son lit, dit Baillet, que nous sommes
 redevables de ce que son esprit a produit de plus
 important dans la philosophie et dans les mathé-
 matiques (2) ».

Au mois d'août 1612, Descartes quitta le col-
 lège de La Flèche (3), et conserva toujours de ses
 maîtres un respectueux et reconnaissant souve-
 nir (4). Dès son entrée dans le monde il fut assailli
 par le doute : désespérant d'acquiescer par ses tra-
 vaux d'esprit une connaissance claire et assurée
 de tout ce qui est utile à la vie, il fut tenté de croire
 toutes les sciences vaines, et renonça à l'étude des
 lettres. Il passa l'hiver de 1612 à 1613 à Rennes,
 montant à cheval, faisant des armes et méditant
 son petit *Traité de l'Escrime*. Il se rendit ensuite
 à Paris, où il rencontra, entre autres camarades
 de collège, Mydorge et Mersenne, qui venait
 de prendre l'habit des Minimes dans le couvent
 de Nigeon. Il vécut retiré dans une maison du
 faubourg Saint-Germain, trouvant ennuyeux les
 divertissements dans lesquels on avait cherché à
 l'entraîner. Bientôt, las de son nouveau genre de
 vie, il résolut d'embrasser la carrière militaire;
 et comme la France était alors divisée par des
 factions civiles, il s'engagea au service de la
 Hollande, et à la fin d'avril 1617 il vint, en
 qualité de volontaire, rejoindre les troupes du
 prince Maurice de Nassau, alors à Bréda. Des-
 cartes, à dire vrai, n'eut jamais de goût pour le
 métier de la guerre, et dans une de ses lettres

(1) *Discours de la Méthode*.

(2) *Œuvres de Descartes*, t. I, p. 39.

(3) Baillet a montré que Descartes ne vint point, comme
 on l'a prétendu, achever ses études à Paris au collège
 de Clermont (*Vie de Descartes*, t. I, p. 28).

(4) « Je dois rendre cet honneur à mes maîtres, de dire
 qu'il n'y a lieu au monde où je juge que la philosophie
 s'enseigne mieux qu'à La Flèche. » *Lettres de Descartes*,
 t. II, p. 349.

il attribue lui-même cette résolution belliqueuse à l'effet d'une chaleur de foie, qui s'apaisa par la suite. « Pour moi, dit-il, qui considère le métier de la guerre en philosophe, je ne l'estime qu'autant qu'il vaut, et même j'ai bien de la peine à lui donner place entre les professions honorables, voyant que l'oisiveté et le libertinage sont les deux principaux motifs qui y portent aujourd'hui la plupart des hommes (1). » C'est dans la ville de Bréda que Descartes se lia d'amitié avec le célèbre Beekmann, à l'occasion d'un problème de mathématiques, publiquement affiché par un inconnu, et que le jeune cadet de l'armée résolut en moins d'une heure, au grand étonnement du mathématicien hollandais. Leurs relations durèrent, presque sans interruption, jusqu'à la mort de Beekmann, en 1637.

Peu soucieux de se mêler aux querelles religieuses des arminiens et des gomariistes, Descartes employa ses loisirs de garnison à écrire un traité latin sur la musique : il en confia le manuscrit à Beekmann; quelques indiscrets en prirent une copie, et publièrent l'ouvrage (en 1618), à l'insu et au grand déplaisir de l'auteur. Ce traité eut un grand succès : il fut plus tard plusieurs fois réimprimé, puis traduit en anglais et en français. Vers la même époque, Descartes composa divers écrits, inédits ou perdus, et indiqués dans l'inventaire de Chanut (2), tels que : *Considérations sur les Sciences en général*; un fragment *Sur l'Algèbre*; *Democritia*, ou pensées fugitives; *Experimenta*, ou recueil d'observations; un discours intitulé *Olympica* (3), ou recueil de *Considérations mathématiques*, sous le singulier titre de *Parnassus*.

En 1618 éclata la guerre de Trente Ans. Descartes, qui avait entendu parler d'une collision sanglante arrivée à Prague entre les catholiques et les protestants, quitta le service de la Hollande, et se rendit en Allemagne. A Francfort, où il assista au couronnement de l'empereur Ferdinand II, il apprit que le duc de Bavière levait des troupes destinées à agir contre l'électeur palatin Frédéric V, que le parti protestant venait d'élire roi de Bohême au préjudice du nouvel empereur. Le jeune philosophe n'hésita point : il s'enrôla comme volontaire sous la bannière du duc, proclamé général de la Ligue des catholiques. Sa compagnie faisait partie des troupes qui étaient dirigées vers Donauwerth et Dilling, pour tenir en haleine les protestants sous les ordres du duc de Wurtemberg. Il passa l'hiver de 1619 sur les bords du Danube, et vit l'année suivante, à l'assemblée d'Ulm, le duc d'Angou-

lême, chef de l'ambassade française tribua puissamment à l'armistice conclut 1620 entre le duc de Bavière et d'Anspach, général de l'Union des Descartes prolongea son séjour à Ulm l'amitié du mathématicien Jean Fa la solution inattendue des problèmes nier lui avait proposées. Ce fut, dit-on époque qu'il conçut le plan de sa philosophie et qu'il inventa, par le parabole, « l'art de construire d'une nérale toutes sortes de problèmes duits à une équation de trois ou sions (1), » ce qu'il e troisième livre de sa *Geometrie*.

Vers la fin de septembre 1619. tit d'Ulm pour se rendre en A intervalle, le duc de Bavière a trer les protestants rebelles d'Autriche sous l'autorité de était parvenu, en Bohême, à avec celle du comte Bucquoy, valent alors plusieurs gentilshommes Descartes arriva auprès du duc peu de la fameuse bataille de Prague (7 no gagnée par les catholiques sur les bo voités. Il ne paraît pas que Descartes part active à cette bataille : ce qui plus que toute autre chose, c'était Prague les instruments astronomiques Brabé avait fait transporter du se lais de l'embereau polono. is l' latin les a D

En 1621. Bavière p de Bucquoy, ravie Il suivit ci les des révolutions de France les Imp a rt C

arrivés à voyager dans ses pays qu encore visités. Il s'appliqua, comme même, « à examiner les coeurs des frég personnes de diverses di

arrivés qu'il voyait par ses promp tions et de coutumes différentes (2) qu'il appelait le *grand livre du m* cherchait la science qu'il désespérait ailleurs. Mais, à ne considérer

(1) Lettre 118 du t. II.

(2) A la mort de Descartes, Chanut, ambassadeur de France en Suède, fut chargé par la reine Christine de dresser l'inventaire des papiers laissés par l'illustre philosophe.

(3) Ce petit écrit de douze pages, qui a vainement exercé l'esprit des bibliophiles, portait en marge : *XI novembre 1630 : caput intelligentum fundamentum inventi mobilis*.

(1) Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, 70.

(2) *Discours de la Méthode*.

is, il y aperçut bientôt autant de di-
lemme avait remarqué parmi les opinions
plus, et le plus grand profit qu'il re-
servations était « de ne rien croire
et de ne point s'entêter de ce que
la coutume lui avoient autrefois per-

bir quitta la Hongrie, vers la fin de
 il parcourut la Moravie et la Silésie,
 époque temps à Breslau, visita une
 Pologne, la Marche de Brandebourg,
 F., les côtes de la Baltique, le duché
 bourg et le Holstein. Vers la fin de
 l'embarqua sur l'Elbe à Hambourg,
 re qui devait le mettre à terre dans
 ne qu'il voulait aussi visiter les côtes
 i Nord. Les marins, croyant qu'il
 e à un étranger ignorant leur langue
 plans le pays, délibéraient sur le
 dispoiller, de l'assommer et de le
 l, lorsque Descartes, qui jusque là
 tranquille dans un coin du navire,
 à coup, tira son épée et les menaça,
 ague, de les percer sur l'heure s'ils
 siter. Cette sortie inattendue leur fit
 contenance, et il observa en cette
 impression de terreur que peut faire
 d'un homme sur une âme basse.
 l'hiver de 1621-1622 à La Haye,
 ses états généraux de la Hollande,
 ntra l'électeur palatin qui, après
 e France, était venu se réfugier au-
 ans Maurice d'Orange, son oncle
 visita ensuite les Pays-Bas espa-
 en guerre avec la Hollande, ne s'ar-
 gues jours à Bruxelles, où l'infante
 ruse de l'archiduc Albert, tenait sa
 en France par Rouen; et comme
 lors ravagé par une maladie conta-
 dirigée sur Rennes, où il arriva
 re, vers le milieu de mars 1622,
 en d'absence de ses foyers. Mis en
 de bien de sa mère, situé en Poi-
 sa vie vagabonde, en revenant
 se trouvait vers la fin de février
 ne fait courir le bruit qu'il s'était
 énégal dans la confrérie des Rose-
 empereur d'informer ses amis que,
 en courses en Allemagne, il avait
 cherché à rencontrer ces Rose-Croix,
 prétendue secte d'alchimistes n'était
 station. Au nombre des amis qu'il
 se plaisait à revoir était le P. Mer-
 dans l'intervalle quitta Nevers
 à Paris diriger le couvent des Mi-
 Place-Royale, et qui soignait alors
 de son commentaire sur les six pre-

Dr. J. B. McLaughlin

Il possède en outre deux ou trois champs, savoir :
 Grand-Maison, et le Marchais, outre une
 ou deux plantations arpentés de terre labourable
 fertile.

miers chapitres de la Genèse. Ce commentaire contenait, entre mille sujets divers, un chapitre sur les Rose-Croix. Descartes arriva à temps pour y apporter quelques corrections, ce qui engagea plus tard le P. Mersenne dans une polémique violente avec Robert Fludd et d'autres alchimistes de l'époque. Descartes fut plus que jamais indécis sur le choix d'un genre de vie conforme à ses goûts. Les mathématiques lui paraissaient une occupation inutile, surtout si on ne les applique pas à d'autres choses; et il se vantait d'avoir si bien oublié la division et l'extraction de la racine carrée, que pour faire usage de ces calculs il aurait été obligé de recommencer l'étude de l'arithmétique (1). La géométrie eut plus d'attrait pour lui. Cependant plus tard, en 1638, il disait de lui-même « que depuis plus de quinze ans il faisoit profession de négliger la géométrie, et de ne plus s'arrêter jamais à la solution d'aucun problème qu'à la prière de quelque ami (2) ».

Cet aveu est au moins singulier dans la bouche d'un des créateurs de la géométrie moderne.

Sans doute il ne pouvait disconvenir de la vérité des nombres et des figures; mais son esprit exigeait autre chose: il aurait souhaité qu'on lui eût montré les raisons pour lesquelles tel nombre ou telle figure géométrique était ainsi et pas autrement, et qu'on lui eût fourni les moyens d'en tirer les conséquences. Il y voyait même quelque chose de plus qu'inutile: il croyait « dangereux de s'appliquer trop sérieusement à ces démonstrations superficielles, que l'industrie et l'expérience fournissent moins souvent que le hasard, et qui sont plutôt du ressort des yeux et de l'imagination que de celui de l'entendement (3). »

Après avoir passé environ deux mois à Paris, il revint, au commencement de mai 1623, auprès de ses parents à Rennes, vendit ses terres en Poitou, et reprit le cours de ses voyages. Il choisit cette fois l'Italie pour but de ses excursions. Il partit en septembre 1624, entra en Suisse par Bâle, et s'arrêta quelque temps dans la Val-teline, dont Louis XIII réclamait alors la possession au roi d'Espagne en exécution du traité de Madrid.

Le marquis de Cœuvres, à la tête des troupes françaises, battit les Espagnols et les Autrichiens, et réduisit toute la province en moins de deux mois. Descartes continua sa route par le Tyrol, vit à Venise la fameuse cérémonie des épousailles du doge avec la mer Adriatique, accomplit à Lorette un vœu qu'il s'était imposé durant son séjour en Allemagne, et arriva à Rome, vers la fin de 1624, pour l'ouverture du jubilé que le pape Urbain VIII venait de proclamer. Au commencement du printemps de 1625, il quitta Rome, et fit son voyage de retour par Florence, où il

[13] *Lettre écrite en 1638*, t. III, p. 437.

(2) *Ibid.*, et Baillet, t. II, p. 191.

(5) Descartes, *De direct. ingenii regula*; Baillet, t. II, p. 112.

n'eut pas, quoi qu'en aient dit quelques biographes, la satisfaction de voir Galilée. C'est lui même qui nous l'apprend, dans une lettre au P. Mersenne : « Pour ce qui est de Galilée, je vous dirai que je n'ai jamais eu aucune conversation avec lui, et que par conséquent je ne saurois avoir emprunté aucune chose de lui (1). » Il n'avait pas encore passé les frontières de la Toscane lorsqu'il apprit les nouvelles de la guerre qui venait d'éclater entre la république de Gènes, alliée du roi d'Espagne, et le duc de Savoie Charles-Emmanuel, soutenu par le roi de France. Il arriva à Gavi au moment où cette ville, après un court siège, se rendit au connétable Leadguières, commandant l'avant-garde du duc de Savoie; il s'arrêta dix jours à Turin, et reentra en France en passant par Suse, après avoir fait quelques observations sur les Alpes de la Savoie. Ce fut en cette occasion qu'il crut avoir découvert la cause du tonnerre, et pour quoi il tonne plus rarement l'hiver que l'été. « Les neiges, disait-il, étant échauffées et appesanties par le soleil, la moindre émotion d'air étoit suffisante pour en faire subitement tomber de gros tas que l'on nommoit dans le pays *avalanches*, ou plutôt *lavanches*, et qui, retentissant dans les vallées, imitoient assez bien le bruit du tonnerre. » Il conjecturait de là que le tonnerre pouvoit venir de ce que les nues, se trouvant quelquefois en assez grand nombre les unes sur les autres, les plus hautes qui sont environnées d'un air plus chaud tombent tout à coup sur les plus basses avec bruit (2). » Nous savons aujourd'hui que cette conjecture, qui pouvoit satisfaire les météorologistes d'alors, est tout à fait erronée. Les explications qu'il donne des autres phénomènes qu'il avait observés dans les Alpes sont ingénieuses de raisonnement, mais également fausses.

Après son retour en France, Descartes eut l'idée d'acheter une charge de lieutenant général en province, celle de Châtellerault; mais son ignorance du droit et de la chicane l'en dégoûta. Il revint à Paris loger chez un ami de son père, Le Vasseur, seigneur d'Étiolles; et pour un gentilhomme aisé, il vivoit assez modestement : « Il étoit servi d'un petit nombre de valets, il marchoit sans train dans les rues; il étoit vêtu d'un simple tafetas vert, ne portant le plumet et l'épée que comme des marques de sa qualité de gentilhomme (3). » A force de délibérer sur le choix d'un état, il s'affermir insensiblement dans la pensée de ne s'assujettir à aucun emploi et de consacrer toute sa vie à cultiver la raison et à s'avancer de tout son possible dans la connaissance de la vérité, suivant la méthode qu'il s'étoit prescrite (4). Dans le loisir de ses méditations, il visita la cour du roi à Fontainebleau : il y retrouva le légat du pape, le cardinal Barberini, qu'il avoit

connu à Rome; il fit des excursions et en Poitou, et augmenta le nombre de ses relations, parmi lesquelles on remarque Hardy, Beaune, Jean-Baptiste Molière, de Balzac, Beaugrand, Sarrazin, Marandé, Picot, etc., gens de robe ou savants.

Descartes mûrissait le plan d'une philosophie, lorsqu'il apprit, en 1628, la mort du célèbre chancelier Bacon, qui avoit entrepris de restaurer les sciences sous le titre de *Instauratio magna* que le philosophe anglais : *Multis peris augobitur scientia*, qui encourageoit dans sa tâche. Les années 1626 et 1627, il les employa en à ses recherches sur l'optique. Son étoit parvenu à lui tailler des verres convexes et concaves; il vouloit assister à ses expériences de Le Vasseur devint bientôt une dénie. Ces réunions lui furent imp s'y soustraire, il quitta furtivement alla au pays d'Aunis voir le siège de. Après plusieurs mois d'absence, il vers la fin de 1628. Les ans et de beaux-esprits se m les capitale : les plus au et un nonce du pape et c. C'étoit des centres de réaction philosophique scolastique et péripatéticienne pressé par ses amis, s'y rendait que rencontrait entre autres le cardinal et le chimiste Chaulioux.

Les discours qu'il prononça dans o firent répandre le b l a fondements d'une nou les reconnaissant coupable d'a contri bué à ce bruit : « C'est moi qui pour avoir confessé plus i gnorais, que n'ont ex de ont peu étudié, et pour s sons que j'avois de de ses que les autres

Pour se rei luit de ex prit ou son correspondance, d à l'abbé Picot, et se en route pour la commodément d'études. A les lettres de ses retraite et de Pour justifier sa « En cette grande n'y ayant aucun n'exerce la marchandise, chacun attentif à son profit, que j'y poi toute ma vie sans être jamais vu

(1) Lettres, t. II, p. 207.

(2) Traité des Météores.

(3) Biogel, t. I, p. 124.

(4) Discours de la Méthode.

(1) Discours de la Méthode.

ne presser tous les jours parmi la multitude d'un grand peuple avec autant de liberté que vous pourriez faire dans la solitude, et je ne considère pas autrement les choses que je ne passai devant les yeux, que je voyais d'autres qui se trouvent dans vos forêts et dans les lieux qui y passent. Le bruit même des autres n'interrompt pas plus mes rêveries que celui de quelque ruisseau » (1). — Dans, Descartes se retira dans un petit village aux portes de France, ville de son université, fondée en 1584 : il y fut d'autant plus agréable, qu'on y disait, et qu'on lui laissait une liberté sur l'exercice de sa religion. Ce fut là qu'il se jeta au pied de l'autel des protestants pour travailler (*in majorem Dei Gloriam*) l'utilité du genre humain pour la gloire (2). Au bout de six mois, il quitta Amsterdam, où il passa l'hiver et une partie de l'année 1630. Il résulta de sa solitude qu'il consacra les neuf premiers jours de son séjour en Hollande à des méditations sur la gloire de Dieu et celle de notre âme. Il continua ses recherches sur la dioptrique, même des parties observées à Rome le 1629, devint l'occasion de son *Traité de la lumière*. Il en écrivit au P. Merenne, en 1630, et n'en parla à personne, parce qu'il ne voulait pas passer en public comme un échantillon de la philosophie (3). Vers la même époque, après l'étude de l'anatomie et de la médecine, il y mettait une grande ardeur, allant tous les jours chez un boucher pour y des animaux ; et de là il faisait apporter les parties des corps qu'il voulait examiner (4). Tout cela se rattachait à l'étude générale. L'esprit, disait-il, est du tempérament et de la disposition, que, s'il est possible de trouver moyen qui rende les hommes plus sages et plus vertueux, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. Il est vrai qu'il est maintenant en usage content de l'utilité soit fort considérable. Mais, sans aucun dessein de la médecine, il n'y a personne, même parmi ceux de la profession, qui n'avoue que tout ce qu'on peut apprendre auprès de ce qui reste de la médecine s'empêcher d'une infinité de choses de la médecine de l'esprit, et peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on ne se donne de connaissance de leurs causes et de leurs remèdes dont la nature nous a donné le moyen. (5) Aussitôt après son arrivée en France, Descartes renoua connaissance avec

Bekmann, et se lia d'amitié avec Renier et d'autres professeurs de l'université de Leyde, qui s'étaient empressés d'adopter ses doctrines. Sa correspondance avec le P. Merenne, qui vint le visiter en Hollande, est remarquable par les nombreux problèmes de mathématiques et de physique que les deux savants amis se plaisaient à échanger entre eux. En 1630 Descartes apprit la mort de Kepler, dont les écrits ne lui avaient pas été inutiles. Dans la même année il fut invité pour un voyage à Constantinople en compagnie du comte de Marcheville, qui venait d'être nommé ambassadeur près de la Porte Ottomane ; mais Descartes s'y refusa, et fit un voyage en Angleterre, ce que Baillet conjecture d'une lettre au P. Merenne, où il parle des observations qu'il fit près de Londres sur l'aiguille aimantée d'un cadran (1). On ne sait pas exactement en quel lieu il passa l'année 1632 ; mais en 1633 on le trouve à Deventer ; de là il revint à Amsterdam, où il résida pendant 1634. Dans cet intervalle, il étudia l'astronomie (2), et acheva son *Traité du Monde*, où il devait parler du mouvement de la terre.

Descartes renoua à l'impression de ce traité, à la nouvelle de la condamnation de Galilée. On a beaucoup blâmé le célèbre philosophe de n'avoir pas eu en cette circonstance le courage de ses opinions, et d'avoir montré une déférence peu méritoire aux décisions du saint-siège, contestables en matière d'astronomie. En effet, sa correspondance avec le P. Merenne ne laisse pas malheureusement de doute sur la défiance et la pusillanimité égoïste de l'auteur du *Discours de la Méthode*. « Je m'étais proposé, dit-il, de vous envoyer mon *Monde* pour vos étrennes ; et il n'y a pas plus de quinze jours que j'étais encore tout résolu de vous en envoyer au moins une partie, si le tout ne pouvoit être transcrit pour ces temps-là. Mais je vous dirai que m'étant fait enquérir ces jours passés, à Leyde et à Amsterdam, si le *Système du Monde* de Galilée ne s'y trouveroit point, parce que j'avais appris qu'il avoit été imprimé en Italie l'année dernière, on m'a mandé qu'il étoit vrai que le livre avoit été imprimé, mais que tous les exemplaires en avoient été brûlés à Rome dans le même temps, et l'auteur condamné à quelque amende ; ce qui m'a si fort étonné, que je me

(1) *Lettres*, tom. II.

(2) L'aspect de la voûte étoilée le faisoit incliner vers l'astrologie, à juger par une de ses lettres au P. Merenne, où il dit : « Je suis devenu si hardi, que j'ose maintenant chercher la cause de la situation de chaque étoile fixe. Car, encore qu'elles paraissent fort irrégulièrement éparses ça et là dans le ciel, je ne doute pourtant pas qu'il n'y ait entre elles un ordre naturel qui les régule et détermine. La connaissance de cet ordre est la clef et le fondement de la plus haute et plus parfaite science que les hommes puissent avoir touchant les choses matérielles, d'autant que par son moyen on pourroit connaître a priori toutes les diverses formes et essences des corps terrestres, au lieu que sans elle il nous faut contenter de les deviner a posteriori et par leurs effets. » t. II, lettre 67 ; Baillet, t. I, p. 224.

suis presque résolu de brûler tous mes papiers, ou du moins de ne les laisser voir à personne. Car, je n'ai pu m'imaginer qu'un homme qui est Italien et, qui plus est, très-bien venu du pape, à ce que j'apprends, ait pu être *criminalisé* pour autre chose que parce qu'il aura sans doute voulu établir le mouvement de la terre, que je sais bien avoir été autrefois contesté par quelques cardinaux. Mais je croyois avoir osé dire que depuis ce temps-là on ne laissoit pas de l'enseigner publiquement, même dans Rome; et j'avoue que si ce sentiment du mouvement de la terre est faux, tous les fondements de ma philosophie le sont aussi, parce qu'il se démontre par eux évidemment. Il est tellement lié avec toutes les parties de mon traité, que je ne l'en saurois détacher sans rendre le reste tout défectueux. Mais, comme je ne voudrois pour rien au monde qu'il sortit de moi un discours où il se trouvât le moindre mot qui fût désapprouvé par l'Eglise, aussi aimé-je mieux le supprimer que de le faire paraître estropié » (1). — Dans une autre lettre, également adressée au P. Mersenne (janvier 1634), on lit ces passages, non moins caractéristiques : « Toutes les choses que j'expliquois dans mon traité, quoique je les crusse appuyées sur des démonstrations très-certaines, très-évidentes, je ne voudrois toutefois pour rien au monde les soutenir contre l'autorité de l'Eglise. Je sais qu'on pourroit dire que tout ce que les inquisiteurs de Rome ont décidé n'est pas incontinent un article de foi pour cela, et qu'il faut premièrement que le concile y ait passé; mais je ne suis point si amoureux de nos pensées, que de vouloir me servir de telles exceptions pour avoir le moyen de les maintenir. Le désir que j'ai de vivre en repos et de continuer la vie cachée que j'ai commencée fait que je suis plus content de me voir délivré de la crainte que j'avois d'acquérir plus de connoissances que je ne désire par le moyen de mon écrit, que je suis fâché d'avoir perdu le temps et la peine que j'ai employés à le composer » (2).

Voilà Descartes, l'homme du moment. S'il avait pu prévoir que le développement de sa doctrine de libre penseur le poserait un jour comme le chef du rationalisme, le plus rude ennemi de l'Eglise, il aurait à jamais briaé sa plume, à moins, ce qui est peu probable, qu'il ne fût pas de bonne foi dans son orthodoxie.

Le séjour de Descartes en Hollande se prolonga jusqu'en 1649 : dans cet intervalle, il composa ou revit presque tous ses travaux. Il résida al-

ternativement à La Haye, à Deventer, à Amsterdam, à Harlem, à Utrecht, à mais son séjour favori était à Egmond dans les environs d'Alkmaar. Il fit à une excursion en Danemark avec ses disciples, et entreprit trois voyages de France (en 1644, 1647 et 1648) : second voyage qu'il reçut du roi trois mille livres, et qu'il vit B. Pascal conseiller de faire des expériences de l'air. En 1638 eut lieu le fameux débat au sujet du livre de Fermat *de minimis*, et *De Invention linearum curvarum*, où l'on v calcula l'infinitésimal. Fermat, le plus grand mathématicien de son temps, avait en guise de cartel à Descartes, sentant l'omission de cette matière *métier*, et qu'il avait trouvé pour des lignes courbes un procédé que Descartes avait indiqué dans sa lettre au P. Mersenne (1). Mydorge et Roberval s'étaient disputés dans ce duel les seconds Pascal père et Roberval s'étaient disputés. Les témoins ou rapporteurs Paris; et les deux antagonistes à Toulouse, l'autre à Egmond. Le avait été choisi par Descartes pour la victoire parut douteuse, ou, si d'influence exercée par l'autre, et côté de Fermat; car le P. Mersenne ne nonça point. Descartes et Roberval n'étaient jamais vus auparavant, ou leurs amis, et le premier insinua la réconciliation s'étendit aussi jusqu'à Fermat, qui seuls s'étaient battus d'écrits incisés. Voilà ce qu'on le *la paix des géomètres* : les maîtres, mais non entre Descartes eut à soutenir d'autre avec l'Intendant Petit, au sujet de avec Morin, sur la lumière; avec Roberval, sur la géostatique; avec Roberval, de la ligne appelée *la roulette* (2)

(1) Lettre 86 de t. III.

(2) Cette ligne est le chemin que fait d'une roue, quand elle roule de son centre, depuis que ce cercle commence à jusqu'à ce que par le roulement continu soit revenu à terre après un tour entier dans cette définition il faut supposer qu'un cercle parfait, le cercle un point de la terre un plan uni. Le P. Mersenne a temps essayé, mais vainement, de résoudre mes qui se rattachent à ce mouvement avec la ligne circulaire. Il en proposa à Roberval : celui-ci démontra que la roulette est triple de la roue qui la forme rotula ou roulette, il proposa de l'appeler *cycloïde*. Le P. Mersenne devait en pendant un an, et proposa dans cet intervalle à tous les géomètres. Voilà ce qu'on mais il croyait qu'il en avait déjà été quement dans la correspondance entre P. Mersenne, correspondance qui avait à Roberval de la même querelle que je

(1) Lettre de 30 novembre 1633.

(2) Baillet, t. I, p. 284-287. L'éclat que fit l'affaire de Galilée dans toute l'Europe engagea les prédicateurs protestants à y prendre part : pour la première fois ils se trouvèrent, dans cette circonstance, amis de sentiments avec les inquisiteurs romains. Descartes entrevoyait dans cet accord la possibilité de triomphe de la doctrine de Galilée. « Je ne suis point fâché, dit-il au P. Mersenne, que les ministres fulminent contre le mouvement de la terre : cela conviendra peut-être nos prédicateurs à l'approuver. » Baillet, t. I, p. 283.

ni de théologie à Utrecht; enfin, il se
plus d'une fois avec les sectes religieuses
flamandes (1). Parmi les partisans ou disciples
pas pendant son séjour en Hollande, il
r Leroy ou Regius, professeur à l'uni-
Utrecht; Bloemart et Bannius, prêtres
ses; Rivet, M^{lle} de Schurmans, Hoern-
theoten, Hooghelande, la célèbre prin-
tesine Elisabeth, etc. Parmi les livres
envoya pour les soumettre à son juge-
remarque le *Traité des Coniques* de
scal (2), le *traité de Desargues* sur les sec-
tions, le livre *De Cive* de Hobbes, etc.,
après les pamphlets et les ouvrages de
rse philosophique et religieuse.

En 1646 que la célèbre reine Christine
alors âgée de dix-neuf ans, manifesta
le connaître personnellement Descartes.
Elle avait été vivement piquée sur le rap-
lui en avait fait l'ambassadeur de France
aim, M. Chanut. En février 1647 elle
Descartes, qui lui avait déjà dédié ses
de Philosophie, une dissertation *Sur*
qui fut plus tard publiée par les soins
sieur. Elle en fut si satisfaite qu'elle
de toutes les particularités de la vie
mr. « M. Descartes, dit-elle à l'am-
de France, est, autant que je puis
pr, est écrit et par la peinture que vous
le plus heureux de tous les hommes,
person ne semble digne d'envie. Vous
de lui de l'assurer de la grande estime
de lui (3). » La reine lui soumit
questions, à savoir : si le monde est fini,
le souverain bien, etc.; les réponses à
dans lui inspirèrent un véritable enthousi-
et le 27 février 1649 elle lui fit, par
l'ordre de Chanut, marquer le désir de
après d'elle, pour apprendre de lui la
phil. Dès qu'elle connut l'intention de Des-
cartes, elle envoya en Hollande l'amiral Flem-
ing pour le conduire à Stockholm sur un
navire. Mais lorsque l'amiral, qui ne
l'avait fait connaître officiellement, se pré-
senta, celui-ci, naturellement dé-
fiant, s'embarqua, sous prétexte qu'il
n'avait pas de réponse de l'ambassadeur de
France. L'intervalle, Chanut fit un voyage
en Suède et en retournant à son poste il
partit pour la Hollande, à Egmont, pour
voir de près l'illustre philosophe. Mais le
voyage de Chanut à Paris s'étant prolongé,
Descartes craignait l'arrivée de l'hiver,
et le 1^{er} septembre 1649, et s'em-
barqua pour Amsterdam avec son fidèle domes-
tique, Scholster. Avant son départ il mit

ordre à ses affaires (1), comme s'il avait eu
le pressentiment de sa fin prochaine, et, à la
prière de son ami Bloemart, il laissa faire son
portrait par un peintre. Il arriva à Stockholm
au commencement du mois d'octobre; il des-
cendit chez madame Chanut, qui attendait le
retour de son mari. Le lendemain de son arri-
vée, il alla présenter ses hommages à la reine.
A la seconde entrevue, qui eut lieu le surlende-
main, Christine lui offrit des titres de noblesse
suédoise et une dignité dans le royaume; mais
Descartes refusa poliment ces offres. Prenant
alors des mesures pour commencer ses le-
çons de philosophie, la reine choisit pour cette
étude la première heure après son lever, et
pria Descartes de se trouver dans la bibliothèque
royale tous les matins à cinq heures. Chris-
tine le dispensa en même temps de tout le cé-
rémonial de cour, dispense qu'il avait fait de-
mander comme une grâce par l'intermédiaire de
son ami l'historien Freinsheimius. Mais avant
de commencer leurs exercices du matin, elle
voulait qu'il prit un mois ou six semaines pour
se familiariser avec les mœurs du pays et le ca-
ractère de ses habitants. Ses lettres à la prin-
cesse Elisabeth et à l'abbé Picot témoignent de
l'accueil favorable qu'il avait reçu de la reine :
« Je me crois, écrivait-il, plutôt à Paris qu'à
Stockholm. » Cependant, un mois après, il était
déjà fatigué de l'oisiveté dans laquelle il était re-
tenu par la reine, qui ne semblait l'avoir fait ve-
nir que pour la divertir. La cour n'était occupée
que de réjouissances pour fêter la paix de Mun-
ster, qui mit fin à la guerre de Trente Ans, où
Descartes avait fait ses débuts. La reine, ne
pouvant obtenir de lui qu'il dansât des ballets,
l'engagea à composer des vers français pour la
circonstance. On dit qu'il s'en acquitta d'une
manière très-heureuse (2). Il était du reste lui-
même très-jaloux de ses succès, et il voyait
avec dépit la reine étudier le grec en même
temps que la philosophie. On rapporte que
s'étant trouvé à une des leçons que le docte
Isaac Vossius faisait à la reine, il lui échappa
de dire qu'il « s'étonnait que Sa Majesté s'a-
musât à ces bagatelles; que pour lui, il en avait

(1) « Il disposa deux coffres de ses hardes et de ses
papiers pour la Suède, et du reste il fit une malle, qu'il
envoya en dépôt à Leyde, chez M. de Hooghelande, avec
une lettre, du 30 août, pour le prier de faire ouvrir la
malle en sa présence et en celle de M. Berghen, aux
premières nouvelles qu'il recevrait de sa mort. Il lui mar-
quait dans une autre lettre, qu'il avait enfermée dans
la malle, qu'il n'avait pas voulu faire de testament,
pour ne donner lieu à aucune dispute; mais qu'il lais-
sait à ses héritiers tout ce qu'ils pourraient trouver en
France qui lui appartenait. Il en exceptait seulement
trois contrats de constitutions de rentes, qu'il avait trans-
portés à l'abbé Picot depuis deux ans, et qui pour cette
raison ne lui appartenaient plus. Il leur abandonnait
non seulement la succession de son oncle maternel, mort
depuis un an; mais il leur fit dire qu'ils n'avaient rien
à prétendre de lui dans toute la Hollande, leur décla-
rant qu'il n'y laissait rien qui fût à lui de la valeur d'un
teston. » (Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 386.)

(2) Baillet, t. II, p. 395.

Il nous raconte lui-même que l'honneur en
fut partagé entre lui et Roberval.

(3) Voir les controverses Baillet, t. II.

Il ne faut pas croire que Blaise Pascal, alors un
jeune homme, fut l'auteur de ce traité : il l'attribue

à un certain manuscrit (11 mai 1647).

25

appris tout son soit dans le collège, étant petit garçon; mais qu'il se savait bon gré d'avoir tout oublié lorsqu'il était parvenu à l'âge de raison ». Un semblable discours était fait pour blesser profondément les érudits nationaux, et devait paraître au moins étrange à la reine. Cependant Christine ne lui retira pas son estime; elle redoubla, au contraire, d'instances pour le fixer dans ses États, et alla jusqu'à lui offrir, par l'intermédiaire de Chanut, une riche seigneurie dans la Poméranie, dont le climat était plus doux que celui de la Suède. Mais une maladie de l'ambassadeur relança la négociation de cette affaire, et dans cet intervalle Descartes tomba lui-même malade, par suite d'un refroidissement. Ses visites au château étaient devenues plus fréquentes depuis que la reine l'avait chargé de tracer les statuts d'une Académie des Sciences à Stockholm, académie dont, sur l'insistance même de Descartes, les étrangers devaient être exclus. Ce fut en rentrant chez lui, à la sortie d'une des conférences au sujet de cette nouvelle fondation, que Descartes fut saisi de tous les symptômes d'une pneumonie. Malgré sa fièvre, il voulut, pendant la fête de la Purification de la sainte Vierge, communier dans la chapelle de l'hôtel de l'ambassade. Le soir il fut obligé de se mettre au lit, qu'il ne quitta plus. Voici comment le grand philosophe, qui ne voyait dans la philosophie d'autre utilité que de perfectionner la médecine et de prolonger la vie, sut se gouverner dans sa maladie. Il ne voulut d'abord admettre auprès lui aucun médecin : la reine lui envoya alors le docteur Weulles, praticien habile, autant qu'il est permis de le juger d'après ses prescriptions. Celui-ci apprit, par la bouche de Chanut, que le malade dès le premier jour n'avait voulu prendre ni remède, ni nourriture, ni même aucune tisane ou autre boisson; qu'il avait presque toujours été assoupi jusqu'à la fin du second jour sans sentir son mal; que dans les intervalles de son réveil on lui avait proposé la saignée comme un remède nécessaire, mais qu'il l'avait toujours refusée, ne croyant avoir qu'un rhumatisme. (1) » Ce fut le troisième jour que le docteur Weulles vint le visiter, par ordre de la reine : il lui trouva de l'inflammation dans les poumons, accompagnée d'une fièvre violente, et jugea avec raison une saignée nécessaire. Mais le malade, qui avait raisonné son mal et le remède, rejeta obstinément la saignée, alléguant que « cette opération abrège nos jours, et qu'il avait vécu qua-

rante ans en santé sans la faire (1) ». Le quatrième jour, même résistance de la part du malade, qui dans les moments de délire disait aux assistants : « Messieurs, épargnez le sang français; » et il renvoyait le médecin « pour mourir avec plus de contentement ». Dans les intervalles de lucidité, son ami l'ambassadeur le conjurait de céder; mais le malade répondait invariablement « qu'il fallait attendre que le mal vint en maturité, pour délibérer sur les moyens ». Le cinquième et la sixième jour la fièvre atteignit le plus haut degré d'intensité; elle diminua le lendemain; enfin, le huitième jour le délire avait cessé. « Le malade reconnut, dit Baillet, qu'il s'était trompé; il marqua la cause de son erreur, et il témoigna sans détour à M. et M^{me} Chanut que la soumission qu'il avait pour les ordres de Dieu lui faisait croire que ce souverain arbitre de la vie et de la mort avait permis que son esprit demeurât si longtemps embarrassé dans les ténèbres, de peur que ses raisonnements ne se trouvaissent pas assez conformes à la volonté que le Créateur avait de disposer de sa vie, comme il lui paraissait convenir. Il conclut que puisque Dieu lui avait donné la libre de sa raison, il lui permettait de faire ce qu'elle lui dictait. C'est pourquoi il déclina saigner de son propre mouvement par le bras gauche de M. l'ambassadeur, vers les quatre heures du matin (2). » Mais cette saignée ne tarda pas à être suivie d'un accès de fièvre, et par cela même le malade fut obligé d'après le malade envoya dire à M. et M^{me} Chanut de réitérer la saignée, « sur ce que le secrétaire de l'ambassade, et de M. l'ambassadeur, lui avaient dit qu'on lui avait tiré n'était que des préjugés; que les médecins voulaient s'y opposer, qu'il congédia tous, et fit chercher son père Viogué. Six heures après la saignée, il poussa un sanglot qui interrompit sa respiration entrecoupée; en même temps la pectoration devint difficile et mêlée de sang. Le soir, il demanda qu'on lui fit infuser dans du vin pour se procurer un peu de sommeil (3) : c'était se tromper. Le docteur Weulles en jugea si peu, qu'il ne pouvant vaincre l'opposition du malade, l'abandonna à son sort. La fièvre augmenta; vers le matin le délire recommença; parer par son domestique de la chambre, qu'il craignait que ses boîtes ne fussent volées, et s'il continuait à ne pas se lever, il mourrait; et s'il ne donnait de l'opium, il mourrait; et aux viscères pour leur état ». Après avoir maugréé vers trois heures du matin, il mourut de calme qui précéda une crise minérale fatale; pendant laquelle il se porta du lit dans un fauteuil, et mourut avec une fièvre, et une heure après il mourut.

(1) Baillet, t. II, p. 317. À cette occasion, qu'il ne soit permis de faire connaître un détail curieux et authentique sur la dernière maladie d'un philosophe également célèbre et compatriote de Descartes. François de Lamenais, atteint de la maladie (une pleurésie) qui l'emporta, s'est persuadé qu'il avait la goutte renouée à l'estomac, et il voulait à toute force faire partager sa conviction à ceux qui l'entouraient de soins; il ne fallut rien moins que l'autorité d'un de nos plus habiles professeurs de la Faculté de Médecine de Paris pour lui faire changer d'avis; mais alors il était déjà trop tard.

(1) Baillet, t. II, p. 317.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 317.

(3) *Ibid.*, p. 317.

vivre, à l'âge de cinquante-trois ans dix mois.

La reine Christine pleura sincèrement celui qu'elle aimait à appeler son *illustre maître* (1); elle voulait le faire déposer dans la sépulture des rois de Suède; mais Chanut, exécutant sans doute les dernières volontés du défunt, le fit inhumer sans pompe dans le cimetière de l'hôpital des Orphelins, où l'on enterrait les étrangers indigents. Quelques années après, ses cendres furent transportées en France et solennellement déposées dans l'église Saint-Étienne du Mont à Paris. En 1793, la Convention, sur la proposition de Jean Chénier, décréta la translation des cendres de Descartes au Panthéon. En 1800 elles furent portées au Musée des Monuments français, dans l'ancien couvent des Petits-Augustins; mais, lors de la fermeture de cet établissement, elles furent déposées, le 26 février 1819, dans l'église de Saint-Gervais-des-Prés, où on les vit encore avec l'inscription latine de Chanut. Bachelier le portrait tracé par son disciple et biographe, Baillet, Descartes avait la taille petite, mais bien prise, le tête grosse, le front large et couvert de cheveux noirs jusqu'aux sourcils (2), brève indienne en peu profondaine. Sa barbe, peu garnie, commençait à blanchir vers quarante-huit ans. A la même époque il commençait à faire usage de la perroque: on lui en trouva quatre à sa mort. Il se servait de la perroque comme d'un gilet contre les rhumes et autres maux de tête. La sobriété lui était naturelle; il buvait toujours du vin, et se contentait d'un repas frugal, se profitant les légères aux viandes, comme les Suédois à digérer, et aimait particulièrement la moutarde frite avec des œufs couvés depuis huit ou dix jours. Il restait longtemps au lit, et dormait beaucoup en toute saison et en tout lieu. A son réveil, il méditait couché, et ne se levait qu'à demi-corps par intervalles pour faire ses pensées. Lorsque ses amis lui parlaient des honneurs et des richesses qu'on pouvait se procurer par le moyen de l'esprit et du génie, il leur disait que pour ce qui le regardait personnellement, son genre d'étude n'était propre à faire des gains et à s'attirer des ennemis; mais pour travailler à sa fortune il fallait écrire pour s'enrichir les préjugés du vulgaire, et non pas se livrer à la philosophie (3).

Il ne s'était jamais marié; mais il eut une fille naturelle, une fille naturelle, ap-
peler (née à Deventer, le 9 juillet 1635);
qui fut la faire élever avec soin en France
sous la direction de madame du Trouchet, lors-
qu'il mourut de la scarlatine, à l'âge de cinq

ans; il la pleura avec tendresse, et répéta à ses amis que la perte de cette enfant lui avait causé le plus grand regret qu'il eût jamais senti de sa vie (1). L'ambassadeur français à Stockholm fit l'inventaire des papiers de Descartes, et les envoya en France à Clerseiller, son beau-frère. Le bateau qui les apportait de Rouen chavira près du port de l'école à Paris (dans le voisinage du Louvre): ces papiers, enfermés dans une caisse, restèrent trois jours au fond de l'eau, au bout desquels on les retrouva à quelque distance de l'endroit où le bateau avait péri. Pour les faire sécher, on les étendit dans des chambres aérées, et ce travail, confié à des domestiques, ne put se faire sans beaucoup de désordre. Ce désordre est surtout sensible dans les *Lettres*, qui furent publiées par Clerseiller, Paris, 1657-1667, 3 vol. in-4°; ouvr. édit., 1724, 6 vol. in-12.

Ouvrages de Descartes. — Ils ont été pour la première fois recueillis et publiés en latin à Amsterdam, 1670-73, 8 vol. in-4°; édités en 1692-1701 et 1713, 9 vol. in-4°, et à Paris, 1724-29, 13 vol. in-12. M. Cousin en a donné une nouvelle édition; Paris (Levrault), 1824-26, 11 vol. in-8°. Un choix des œuvres de Descartes par M. Jules Simon a paru en 1843, Paris (Charpentier), et un autre (*Œuvres morale et philosophiques*), par Aimé Martin, réimprimé en 1855, Paris (Firmin Didot). Voici une analyse succincte des écrits les plus connus et le plus souvent réimprimés de Descartes.

Essais de Philosophie ou Discours de la Méthode. Les quatre traités qui composent ces *Essais* parurent pour la première fois à Leyde, 1637, in-8°, mais sous un autre titre que celui que l'auteur avait envoyé au Père Marseenne pour l'édition qu'on en voulait faire à Paris. Ils furent publiés sous le titre définitif de *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et rechercher la vérité dans les sciences. Plus, la Dioptrique, les Météores et la Géométrie, qui sont des essais de cette méthode*; in-4°. L'abbé de Courcelles en fit une traduction latine, revue par Descartes; Amsterdam, 1644, in-4°. Le dessein de Descartes n'était pas d'y enseigner toute la méthode, mais « de ne proposer que ce qu'il estimait suffisant pour faire juger que les nouvelles opinions qui se verroient dans la Dioptrique et dans les Météores n'étoient point conçues à la légère et qu'elles valoient peut-être la peine d'être examinées (2) ». Le célèbre *Discours de la Méthode*, qui renferme la logique du cartésianisme, commence par des considérations générales sur les sciences. L'auteur établit ensuite les principales règles qu'il avait cherchées pour son usage dans la conduite de sa raison. Ces règles sont : « 1° de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connaisse évidemment être telle: c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne

(1) Baillet, t. II, p. 80-80.

(2) *Lettres de Descartes*, t. I, p. 814.

comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenteroit si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute; 2° de diviser chacune des difficultés que j'examinerois en autant de parcelles qu'il se pourroit, et qu'il seroit requis pour les mieux résoudre; 3° de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusques à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne procèdent point naturellement les uns des autres; 4° de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales que je fusse assuré de ne rien omettre. »

C'est peut-être moins le philosophe que le géomètre qui se révèle dans ces règles de conduite appliquées à la recherche de la vérité. L'auteur établit ensuite quelques maximes de morale, qu'il a déduites de sa méthode. Puis, par une série d'arguments puisés à la même source, il s'attache à prouver l'existence de Dieu et de l'âme humaine, qui sont le fondement de la métaphysique. De là il arrive à traiter successivement diverses questions de physique et de physiologie, et essaye de faire ressortir la différence qui existe entre l'âme de l'homme et celle des bêtes. Enfin, il donne quelques indications qu'il croit nécessaires pour aller plus avant dans la recherche de la nature, et il finit en déclarant que toutes ses vues ne tendent qu'à l'utilité du prochain, mais qu'il est « très-éloigné de vouloir jamais s'appliquer à ce qui ne peut être utile aux uns qu'en nuisant aux autres, ne demandant pour toute reconnaissance à ceux qui doivent profiter de ses recherches, que la liberté de jouir de son loisir sans trouble ».

L'apparition du *Discours de la Méthode* fut un événement. Ce discours a été considéré avec raison comme la logique de la philosophie de Descartes; et les traités qui suivent en sont comme la pierre de touche.

La *Dioptrique* est le premier essai de la méthode. L'auteur l'a partagée en dix parties, qui sont autant de discours sur la lumière, sur la réfraction, sur l'œil et les sens, sur les images qui se forment au fond de l'œil, sur la vision, sur les lunettes et la taille des verres. Son but était de montrer que par le moyen de sa philosophie on peut facilement arriver à la connaissance des arts qui sont utiles à la vie. C'est dans ce traité que Descartes se sert de ses *ornes* pour la résolution d'un curieux et difficile problème optique. Ce problème consistait à déterminer quelle forme doit avoir la surface qui sépare deux milieux de différente densité, pour que tous les rayons qui partent d'un même point soient renvoyés par la réfraction dans un autre ou rendus parallèles ou divergents comme s'ils venaient d'un point donné. La solution qu'en donne Descartes est complète : elle va jusqu'à comprendre

les cas où la réfraction se change en réflexion.

C'est dans le traité d'*Optique* que Descartes indique, entre autres, le rapport constant qui existe pour le même milieu entre le sinus de l'angle d'incidence et le sinus de l'angle de réfraction. Ce rapport se trouve déjà nettement indiqué dans l'*Optica* de Kepler, publié en 1604, et bien avant cet homme illustre dans un traité d'*Optique* de Ptolémée, encore inédit (La Bibliothèque impériale en possède en manuscrit une traduction latine). Ce n'est donc pas à Descartes que revient, comme on l'a soutenu, l'honneur de cette découverte.

Les *Météores* forment le second essai de la méthode. Le traité est, comme le précédent, divisé en dix parties ou chapitres. L'auteur y parle des corps terrestres, des vapeurs et exhalaisons, du sel, des vents, des nues, de la pluie, de la neige et de la grêle; des tempêtes, de la foudre, de l'arc-en-ciel, de la couleur des nuages, des cercles ou couronnes qui paraissent quelquefois autour des astres; des parhélies ou apparitions de plusieurs soleils. Ce traité des *Météores* fut composé à l'occasion des parhélies observées à Rome au mois de mars 1629. L'auteur y donne le premier une explication rationnelle du phénomène de l'arc-en-ciel.

La *Géométrie*, en trois livres, forme le dernier des trois essais de la méthode de Descartes. L'auteur mit peu de temps à le composer : il l'écrivit, comme il le dit lui-même dans une lettre au P. Mersenne, pendant qu'on imprimait ses *Météores*. Il s'y proposa de faire comprendre par voie de démonstration qu'il a trouvé beaucoup de choses qui étaient ignorées avant lui; et en insinuant qu'on pouvait en découvrir beaucoup d'autres, il excitait implicitement les hommes à la recherche de la vérité. On lui reprochait, comme à Aristote, d'avoir été obscur à dessein. En effet Descartes lui-même ne cherche pas à s'en excuser : « J'ai omis dans mon *Géométrie*, dit-il, beaucoup de choses qui n'avoient y ajoutées pour la facilité de la p... Tout je puis assurer que je n'av... sein, excepté le cas de... blié. Mais j'avois prévu que... se vantent de savoir tout n'auroient... de dire que je n'avois rien écrit que... sçu auparavant, si je me fusse re... telligible pour eux (1). » Dans une... il ajoute : « J'ai t... par La... *Météores*, est meilleure que... prétends l'avoir d... Ce traité parut... bord en français; l'auteur se servit de... plutôt que du latin, « parce que ceux, qui ne se servent que de leur raison, toute pure jugeront mieux de mes opinions ceux qui ne croient qu'aux livres anciens ».

(1) *Lettre*, t. III, p. 400.

cartes d'a l'al-
à la no uos il u
l'la d' s plu murt u
ces i pnt de l'ex
la raman toujours acul-
le la courbe et son
rangé dans
es qu'on ne
d'un nouveau continu par
le c as. et on les appelait méca-
s sa Géométrie, cette er-
ant une distinction plus
es géométriques et les autres
(1). Les règles de Descartes sont un
les p quables de son génie
les courbes décrites à l'i-
et de l'hyperbole rapportées
toutes ses découvertes
le plus de plaisir et
importance, c'est
mination des tan-
les problèmes,
il n'en est
et c'est
la solu-
époque, et s'occupa
et l'énonça dans
La querelle
des deux grands
si Descartes eût
l'eût remplacé

ours de la Méthode est la logique
philosophique de Descartes, les
en sont pour ainsi dire la dialecti-
parurent d'abord en latin, sous le
sions de *prima philosophia, ubi
sentia et animæ immortalitate, etc.*
Joly), 1641, in-8°. En 1647, le duc
en donna une traduction française,
le par l'auteur, qui fit au texte
ns. Descartes avait travaillé à
ant ans, et il ne se décida
de quelques théo-
at du P. Mersenne
z). Il se livra en six médita-
première, il indique comment
douter de toutes choses, jusqu'à
ns de meilleurs fondements dans
ceux que nous connaissons jus-
Il m te que l'utilité de ce doute
rer de toutes sortes de pré-
e esprit des sens, et à faire
us plus douter des choses que
être véritables. Dans la
a. il fait voir que l'esprit, usant
r de toutes choses, ne peut
bouer de sa propre existence;

des courbes fut plus tard modifiée
appel les unes algébriques, les autres

. t. I, p. 166 et suiv.

de là le fameux axiome de *cogito, ergo sum*, qui lui sert à distinguer les choses qui reçoivent de l'esprit de celles qui appartiennent au corps. Et pour suivre l'ordre des géomètres, il essaye d'abord de donner une idée bien nette de la nature de l'esprit humain, distincte de celle du corps.

Dans la troisième Méditation, il explique assez au long son principal argument pour prouver l'existence de Dieu. Il la déduit de l'idée d'un être infini et souverainement parfait. — Dans la quatrième Méditation, il montre que toutes les choses que nous concevons fort clairement et fort distinctement sont toutes vraies. Il explique comment par la nature de l'erreur il n'entend point le péché qui se commet dans la poursuite du bien et du mal, mais seulement l'erreur qui se trouve dans le discernement du vrai et du faux. Ainsi, l'auteur a soin d'avertir qu'il ne faut point appliquer ses raisonnements à la foi ou à la conduite de la vie, mais seulement à celles qui regardent les vérités spéculatives, et qui peuvent être connues à l'aide de la seule lumière naturelle. Cette distinction sauva le philosophe des foudres de l'Eglise. — Dans la cinquième Méditation, il explique la nature corporelle, et revient sur l'existence de Dieu par un nouvel argument, dont la difficulté se trouve levée dans ses réponses aux premières objections. Il essaye d'y faire voir comment la certitude même des démonstrations géométriques dépend de la connaissance de Dieu. — Dans la sixième et dernière Méditation, il distingue l'action de l'entendement de celle de l'imagination, et en indique les caractères essentiels. Il montre que si l'âme est distincte du corps, elle lui est néanmoins si étroitement unie qu'elle ne forme avec lui qu'une même chose (*unum quid*). Il expose ensuite les erreurs qui proviennent des sens, avec les moyens de les éviter; enfin, il examine les raisons desquelles on peut conclure l'existence des choses matérielles, non pas qu'il jugeât ces raisons fort utiles pour prouver ce qu'aucun des sens n'a jamais nié, savoir qu'il y a un monde, que les hommes ont un corps, etc., mais parce qu'en les considérant de près on arrive à se convaincre qu'elles sont moins évidentes que celles qui nous conduisent à la connaissance de Dieu et de notre âme : celles-ci sont les plus certaines de toutes les connaissances de l'esprit humain.

Descartes fit suivre ses *Méditations* des *Objections* qu'on lui avait faites ou qu'il s'était fait adresser lui-même. Les premières objections avaient pour auteur Caterus, prêtre à Alcaer; les secondes sont du P. Mersenne; les troisièmes de Hobbes, disciple de Descartes; les quatrième d'Arnaud; les cinquièmes de Gassendi; les sixièmes de divers théologiens et philosophes; enfin, les septièmes sont de Descartes lui-même, sous forme de *Dissertations touchant la philosophie première*.

Les *Principes de Philosophie* parurent en

latin, à Amsterdam (Elzevier), 1644, in-8°. Cet ouvrage, qu'il voulait d'abord intituler *Summa Philosophiæ*, et qu'il dédia à la princesse Elisabeth, fille aînée de l'électeur palatin Frédéric V, comprend quatre parties : la première expose les principes de la connaissance humaine, qui ont été déjà développés dans les *Méditations*. La seconde contient l'explication des premières lois de la nature, les propriétés de la substance, de l'espace, du mouvement, etc. ; la troisième traite du système du monde, du ciel et des corps célestes ; la quatrième, enfin, renferme ce qui est relatif à la terre. C'est dans cet ouvrage surtout que Descartes expose sa fameuse doctrine des *tourbillons* ; il y montre comment les astres ont pu se former au centre de chaque tourbillon, comment les planètes et les comètes se sont engendrées, comment elles se sont placées dans les tourbillons où elles sont descendues, et quelles sont les raisons des mouvements réguliers et irréguliers, etc. Parmi les autres écrits imprimés de Descartes, on remarque le *Traité des Passions de l'Âme*, rédigé en français, vers 1644, pour madame Elisabeth, princesse palatine, et publié à Amsterdam (Elzevier), 1649, in-8° ; et les *Règles pour la direction de l'esprit*, œuvre posthume, publiée pour la première fois en latin, en 1701, par un anonyme ; c'est sur ce texte que M. Cousin et plus récemment M. Aimé Martin l'ont traduit en français.

Le *Traité de l'Homme et de la formation du fœtus* est un ouvrage également posthume ; il fut publié quatorze ans après la mort de Descartes par les soins de Clerselier ; Paris, 1664, in-4°. C'est là que l'auteur expose sa célèbre doctrine sur les *esprits animaux*, qui sont pour lui un certain vent très-subtil ou plutôt une flamme très-vive et très-pure. « Ils viennent, ajoute-t-il, du cœur, par l'intermédiaire des artères et après s'être divisés en une infinité de petites branches et avoir composé ces petits tissus, qui sont entendus comme des tapisseries au fond des concavités du cerveau, se rassemblent autour d'une certaine petite glande (1), située environ le milieu de la substance de ce cerveau, tout à l'entrée de ses concavités, et ont en cet endroit un grand nombre de petits trous, par où les plus subtiles parties du sang qu'elles contiennent se peuvent écouler dans cette glande ».

Pour le grand philosophe qui voulait tout fonder sur l'évidence et la certitude interne, les mouvements de la vie se réduisaient à un mécanisme hydraulique, et il s'explique là-dessus catégoriquement : « A mesure, dit-il, que les esprits vitaux entrent dans les concavités du cerveau, ils passent de là dans les pores de sa substance, et de ces pores dans les nerfs, où selon qu'ils entrent ou même seulement qu'ils tendent à entrer plus ou moins dans les uns que dans les

autres, ils ont la force de changer la figure des muscles en qui ces nerfs sont insérés, et par ce moyen de faire mouvoir tous les membres ; ainsi que vous pouvez l'avoir vu dans les grottes et les fontaines qui sont aux jardins de nos rois, que la seule force dont l'eau se meut en sortant de la source est suffisante pour y mouvoir diverses machines et même pour les y faire jouer de quelques instruments ou prononcer quelques paroles, selon la diverse disposition des tuyaux qui la conduisent. Et véritablement l'on peut fort bien comparer les nerfs de la machine humaine aux tuyaux des machines de ces fontaines ; ses muscles et ses tendons aux autres divers engins et ressorts qui servent à les mouvoir, ses esprits animaux à l'eau qui les remue, dont le cœur est la source et les concavités du cerveau sont les regards. De plus, la respiration et autres belles actions qui lui sont naturelles et ordinaires, et qui dépendent du cours des esprits, sont comme les mouvements d'une horloge ou d'un moulin que le cours ordinaire de l'eau peut rendre continu. Les objets extérieurs qui par leur seule présence agissent contre les organes de ses sens, et qui par ce moyen la déterminent à se mouvoir en plusieurs diverses façons selon que les parties de son cerveau sont disposées, sont comme les étrangers qui, entrant dans quelques-unes des grottes de ces fontaines, causent eux-mêmes sans y penser les mouvements qui s'y font en leur présence ; car ils n'y peuvent entrer qu'en marchant sur certains carreaux très-bien disposés que, par exemple, s'ils approchent d'une Diane qui se baigne, ils la feront carter dans des roseaux, et s'ils passent outre pour la poursuivre, ils feront venir vers eux un Neptune qui les menacera de son trident ; ou s'ils vont de quelque autre côté, ils la feront sortir un monstre marin qui leur vomira de l'eau contre la face, ou choses semblables, selon le caprice des ingénieurs qui les ont faites ; et enfin, quand l'âme raisonnable sera en cette machine, elle y aura son siège principal dans le cerveau, et sera là comme le fontainier qui doit être dans les regards où se vont rendre tous les tuyaux de ces machines, quand il veut exciter, ou empêcher ou changer en quelque façon leurs mouvements (1) ».

Tout cela n'est pas sérieux : personne ne est plus aux esprits vitaux de Descartes, mais qu'à ses tourbillons. Quel démentiel règles pour la recherche de la vérité : cartes, grâce à son dédain pieux, n'avait pas ignoré l'histoire que il se serait rappelé que ce qui par très-trident peut n'être plus grande erreur.

Un mot en terminant sur la Descartes, qui eut dès son apparition des partisans que de détracteurs. Ce qui caractérise

(1) Quoiqu'on en ait dit et répété depuis, ce n'est point de la glande pinéale, mais de la glande pituitaire, que Descartes a voulu parler.

« *un moi*, essentiellement l'esprit de Descartes, c'est une foi opiniâtre en lui-même, une forte individualisation qui cherche par une vigoureuse distinction, par la puissance des raisonnements, quelque chose même par les charmes de l'imagination, à se substituer à toute autre autorité. C'est bien là cet esprit breton, qui déjà avant Descartes s'était incarné dans Abélard, comme depuis dans Lamennais et Châteaubriand.

Ce fut sans doute un spectacle saisissant que celui de la raison humaine aux prises avec le doute universel; mais ce spectacle ne dura pas longtemps. Quand Descartes dit au commencement de son *Discours de la Méthode* : « Je savais que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et de se faire admirer des autres savants », il s'annonce, dans un langage dédaigneux et satirique comme le destructeur des systèmes anciens et le fondateur d'une philosophie nouvelle. Mais, hélas! cette philosophie eut bientôt le sort de ses aînées. Quoiqu'il eût dit ses partisans, Descartes n'a point fait aux sciences leurs méthodes, et s'il a établi en principe de ne jamais recevoir aucune chose pour vraie, à moins qu'elle ne soit connue comme évidente, il a émis en même temps sur les esprits humains sur toute la physique du corps humain, une série de doctrines siennes depuis longtemps erronées.

Que dirai-je de son fameux axiome : « Je pense, donc je suis... » C'est une formule qui sort de l'existence humaine une idée évidemment fautive : d'abord elle isole l'homme dans l'isolement, dont lui-même fait partie; elle le coupe des conditions qui l'environnent, milieu permanent, nécessaire, inséparable. Puis, la pensée abstraite, de quelque façon qu'on la retienne, ne pourra jamais donner à elle-même une valeur réelle : elle ne la reçoit que du monde extérieur, en se complétant comme la statue qui devient unité par l'addition de ce qui lui manque. Il faut que la pensée prenne son corps par les mouvements multiples de l'acte et de la parole, pour que l'homme trouve son existence dans l'espace et dans le

temps. Ainsi un élément essentiel du problème, l'axiome de Descartes devait conduire à des résultats inexacts. Mais il trouva tout de même des partisans nombreux et passionnés, jusqu'à l'instinct de nos aberrations, cet instinct qui faisant, de l'homme le centre de l'univers, répétait Dieu et rétrécit l'univers.

F. H.

Plé de monsieur Descartes; Paris, 1691, 2 vol. — *Bard, Fitz Roy. Cartesii Compendium*; Paris, 1700. — *Brucker, Hist. Philosoph.* — Tennemann, *Philosophie*. — Thomas, *Eloge de Descartes*; Paris, 1765, in-8°. — *Galliard, Eloge de Descartes*; 1768, in-8°. — *Chamond, Eloge de Descartes*. — *Bordas-Dumoulin, La Philosophie*; Paris, 1813, 2 vol., in-4° (connu par *Chamond*). — *Bouillet, Sur la Philosophie cartésienne*; Paris, 1819, in-8°. — *D. Nisard, Descartes et son influence*

sur la littérature française, dans la Revue des Deux-Mondes, 1^{re} décembre 1844. — Garnier, *Descartes*.

DESCAUBES, Voyez CAUBES (Des).

DESCENET (Jean), médecin français, né à Paris, le 20 avril 1732, mort le 17 octobre 1810. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des végétaux, et profita des savantes leçons de Duhamel-Dumonceau. A dix-huit ans, il embrassa la profession médicale, et l'exerça toute sa vie avec distinction, sans négliger ses études favorites. On lui doit dans l'anatomie de l'œil, la découverte importante de la membrane qui contient l'humeur aqueuse et qui revêt la partie intérieure de la cornée transparente. Sa modestie égalait son savoir. On a de lui : *Catalogue des plantes du jardin de MM. les apothicaires de Paris, suivant la méthode de Tournefort*; Paris, 1759, in-8°. On a encore de Descenet des *Observations sur la Choroidé*, imprimées dans le tome V des *Savants étrangers* de l'Académie des Sciences. Il a fourni de nombreuses observations pour l'édition du *Traité des arbres et arbustes qui se cultivent en pleine terre*, par Duhamel-Dumonceau; Paris, 1800-10, in-4°.

Barbier, *Examen des Dictionnaires*. — Rabbe Boin, etc. *Biogr. univ. et port. des Contemporains*.

* **DESCHAMPS (Eustache)**, dit MOREL, poète français, né vers 1320, mort au commencement du quinzième siècle (1). Eutache Deschamps naquit à Vertus sur les États du comte de Champagne. Il possédait aux environs de sa ville natale un domaine appelé Les Champs, qui fut brûlé par les Anglais. Il tira de là et conserva le nom de *Deschamps*. Il dut à son teint noir et halé le surnom ou sobriquet de *Morel*, qui équivalait alors à l'expression populaire de *moricaud* (petit maure). Notre poète fit ses études à l'université d'Orléans, et s'y instruisit dans les arts libéraux ainsi que dans le droit civil. Il prit vraisemblablement dans ces deux facultés le grade de licencié, qui était dès lors exigé pour remplir des fonctions judiciaires, dont nous le verrons bientôt revêtu. C'est d'après ses écrits qu'on a pu déterminer quelques points de sa biographie. Il parcourut l'Égypte et la Syrie; il demeura quelque temps en captivité chez les Sarrasins; il fut attaché à la personne de Charles V et de Charles VI en qualité d'huissier d'armes; il devint gouverneur du château de Fismes et bailli de Senlis; il servit dans les guerres contre les Flamands et les Anglais, mais sans avoir beaucoup à se louer des faveurs de la fortune. Ses

(1) Quatre lignie et génération

Av. ven. de roys depuis que je fus nez :

Philippe, Jehan, Charles en succession

Le cinquesme; Charles, son fils ainnez,

Régna après.

Ainsi s'exprime Eustache Deschamps, parlant de lui-même. Les rois qu'il désigne ici sont Philippe VI, qui monta sur le trône en 1328, Jean II, Charles V et Charles VI. La dernière trace directe et précise que l'on ait de son existence est une épître adressée à Eustache par Christine de Pisan, en date du 10 février 1403 (1404 nouveau style). — V.

biens furent ravagés et incendiés (1), et les plaintes qu'il adressa au monarque restèrent sans résultat. Le mécontentement qu'il ressentit donna à ses vers un caractère caustique et mordant. Il attaque avec vivacité les travers, les ridicules, les vices de son époque; les courtisans, les gens de guerre, les magistrats, sont également l'objet de ses critiques. Il paraît ne pas avoir trouvé le bonheur en ménage; aussi retrace-t-il avec verve, dans son *Miroir du Mariage*, le mauvais côté du nœud conjugal; d'après lui, quelque femme que l'on choisisse, il n'y aura que repentir. Les écrits de Deschamps fournissent parfois des renseignements historiques sur les principaux événements dont il fut spectateur, tels que les désastres de la Jacquerie et le rétablissement de l'autorité du roi à Paris en 1358 (2). Son *Art de dicter* est un traité de rhétorique et de prosodie française qui mérite encore d'être consulté, et plusieurs des fables mises en vers par La Fontaine se trouvent dans le vieux poète. Des ballades, des rondeaux, des apologues, des allégories, le *Dit des quatre offices de l'ostel du roy à jouer par personnages*, le poème sur

le mariage, resté inachevé, et composé de plus de 13,000 vers, tels sont les principaux écrits de notre auteur. M. Crapelet a publié pour la première fois, d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, les *Poésies morales et historiques* de Deschamps, en y joignant un précis historique et littéraire sur cet écrivain; Paris, 1832, in-8°. Ce volume présente un choix bien fait dans des compositions trop nombreuses pour être imprimées en totalité. M. Prosper Tarbé a derechef fouillé cette mine, et il a mis au jour en 1849, sous le titre d'*Œuvres inédites d'Eustache Deschamps*, deux volumes qui contiennent un choix de pièces historiques (1), précédées d'une introduction et accompagnées de notes. Malgré ces deux publications, il s'en faut de beaucoup que tous les écrits de Deschamps aient été livrés au public, puisqu'un seul manuscrit (n° 7219) offre 1774 ballades, 171 rondeaux, 17 épitres, 80 virols, 28 farces, complaintes et traités divers, 17 lais, etc. L'impression de toutes ces pièces n'est pas précisément un besoin urgent; cependant l'auteur ne manque pas de mérite; il montre plus de variété dans les formes de la versification, plus d'abondance dans les pensées que Charles d'Orléans, bien plus célèbre que lui; mais il finit par devenir monotone: il ne saurait prétendre à occuper une place très-distinguée dans l'histoire de la littérature française, et les éloges que lui prodigèrent les éditeurs qui ont pris la peine de déchiffrer ses manuscrits ne doivent être admis qu'avec quelque réserve. G. B.

(1) Voy. la ballade du recueil publié par M. Crapelet, *Poésies morales d'Eustache Deschamps*, page 51. Les désastres causés à la France par la guerre des Anglais, et dont le poète avait souffert *pro aris et focis*, lui inspirèrent plus d'une pièce de vers empreinte d'un vif et amer ressentiment. Nous citerons un couplet de la ballade suivante, comme échantillon de ces passions d'un autre âge et de la manière du poète :

*Ballade de la prophétie de Merlin sur la destruction
d'Angleterre.*

Selon Le Brut de l'isle des Géans,
Qui depuis fut Albions appelée,
Peuple maudit, tardis en Dieu créans,
Tardivement christianisé.
Sera l'isle de tous poins désolée.
Par leur orgueil viciat la dure journée
Dont leur prophète Merlin
Pronostica leur colereuse fin,
Quand il écrivait : Vie perdras et terre;
Lors monteront estrangés et voisins :
Au temps jadis estoit cy Angleterre !

Par arrêt du parlement de Paris, en date du 10 mars 1386, Eustache Deschamps obtint la condamnation de divers individus qui avaient envahi et pillé malgré la sauvegarde royale un hostel de francs alevs, étant à Givry et appartenant au dit Morel. La cour lui alloua pour le fait la somme de 800 fr. à titre de réparation et dommages et intérêts, sans préjudice de la peine criminelle envers le roi. Eustache Deschamps fut également attaché au service de Louis duc d'Orléans (mort en 1407), avec le titre de conseiller et maître d'hôtel. Par lettres données à Abbeville le 18 avril 1393, ce prince accorda au poète une libéralité de cinq cents francs d'or « tant pour considération des bons services du dit Eustache, que pour accroissement de mariage de sa fille », acte appartenant à M. Bordin. Eustache Deschamps est revêtu des mêmes qualités dans une quittance originale de la bibliothèque du Louvre datée du 7 septembre 1390, relative à un recueil de poésies intitulé *Le Livre de pèlerinage de vie humaine*, etc., qu'il avait cédé au duc de Louis d'Orléans. Les registres du parlement contiennent en outre au sujet d'Eustache Deschamps quelques autres détails ou particularités. On pourra s'en procurer la connaissance complète en recourant aux indications bibliographiques par lesquelles se termine cet article — V.

(2) On y trouve aussi des renseignements d'une précision très-instructive sur le costume, le mobilier et tout ce qui tient à la vie privée de l'époque. — V.

Aynouard, *Journal des Savants*, mars 1850. — Vieille-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 65. — Le Baron de Hinc, *La Bibliothèque de Charles d'Orléans*, etc.; Paris, 1860, in-8°. — *Registres du parlement de Paris, Plaintoirs citiles* : registre III, f° 400 verso, 27 juin 1391; ibidem f° 501, registre V, f° 146, 10 août 1395; *Lettres et arrêts* : registre XXXI, f° 408 verso, même date; *Criminal*, registre XII, f° 200, 10 mars 1395, et *Plaintoirs citiles* : registre VIII, folio 60 verso, 11 mai 1395.

* DESCHAMPS (Gilles), fils, idem, théologien français, né à Rouen. 1612.

Il étudia d'abord à la rue du Foin, puis à la faculté de théologie. En 1395, il se rendit ensuite à la licence à l'université d'Orléans. Son père à cette adresse au pape une supplique rimée pour obtenir pour l'écolier d'Orléans un canonicat qui lui permit de continuer ses études et logie et d'avancer dans la carrière de l'Église. Gilles progressa en science, si ce n'est en dignité. Jean Jouvenal des Ursins, secrétaire de Charles VI, l'appelle un « bon théologien et un bon homme ». *Précis historique et littéraire sur Eustache Deschamps*, Gilles fut choisi, avec les savants prélats et les plus illustres pages du royaume, pour accompagner le dauphin de Berry, d'Orléans et de Bourgogne, par le roi d'aller à Avignon porter au pape Benoît XIII le vœu de l'assemblée du clergé.

(1) Parmi ces pièces on trouve une ballade chantée en 1339, et intitulée : *Quand reviendra notre roy à Paris*.

pour mettre fin au schisme de l'Église. Deschamps porta la parole dans le concile, et eut pour adversaire le pape lui-même. Il fut encore employé dans plusieurs occasions importantes ou solennelles pour défendre les droits et les libertés de l'Église de France : mais on ne voit pas qu'il ait occupé des postes éminents de la hiérarchie ecclésiastique. V.

Impr. Hist. du Collège de Navarre. — L'enfant, Hist. du Concile de Pise. — G.-A. Crapelet, Poésies de Deschamps. 1832, in-8°, page 10.

DESCHAMPS (Martial), médecin français, natif de Périgueux, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fit ses études à Paris, et fut nommé en 1753 médecin ordinaire de la maison de ville de Bordeaux. Ayant été attaqué par des ennemis en un voyage qu'il fit dans le Berry, il raconta son aventure dans un livre intitulé : *Histoire tragique et miraculeuse d'un vol et d'un salut*, etc.; Paris, 1756. Cet ouvrage est

Contemplation chrétienne et philosophique

contre ceux qui nient la providence

de M. Jean Daurat l'a mis en vers latins

et la traduction ne se trouve point

ailleurs; l'*Histoire tragique* a eu plu-

sieurs éditions; on l'a même augmentée et fa-

ilte les noms des personnes et

que les dates. La même année

l'ouvrage de Deschamps, on publia

la traduction de *Martialis Campani*

de divinis libris liberati, Mon-

teux. M. G.

— Hist. de France, Bibliothèque française, avec les

de la Monarchie.

DESCHAMPS (Pierre), jésuite et

français, né à Nantes, mort le 20

juin 1647 de lui : *Axiomes évangéliques*,

du Nouveau Testament; Paris, 1647; —

de David et les Cantiques, avec

de la latine; Paris, 1648; — *Axiomes*

des paroles de Jésus-Christ et des

de la Bible, Paris, 1659.

— *Table des auteurs ecclésiastiques*, 17^e siècle,

de Lézard; et d'Oran, Bibliothèque sacrée.

DESCHAMPS (François-Michel-Christien),

armatique français, né près de Troyes,

mort à Paris, le 10 novembre 1747.

— *Armique*, ancien capitaine de cava-

— *pour parrain le ministre Louvois*,

— *de D'abord destiné à l'état ecclé-*

— *redevint bientôt à cette carrière, et*

— *lieutenant de cavalerie. Mais dégoûté*

— *de la milice en 1703 un emploi dans les*

— *de se fut qu'en 1712 qu'il commença à*

— *travail*, il fit représenter le 25 jan-

— *une tragédie en cinq actes, ayant pour*

— *d'Étipe, qui obtint du succès.*

— *fut même traduite en anglais par*

— *représentée à Londres dans le courant*

— *Devenu en 1721 premier commis du*

— *de Paris-Bouvier, il se trouva*

— *si riche pour renoncer à toute espèce*

— *de la pièce citée, on a de lui : An-*

tioclus et Cléopâtre, tragédie en cinq actes; 1717; — *Licurgue*, tragédie (1731), non représentée; — *Artaxerxès*, tragédie (1735), non imprimée; — *Médus*, tragédie; 1739; — *Réponse à l'Épître à Uranie*, sans nom d'auteur ni de libraire; — *Examen des Réflexions sur les finances et le commerce* de M. du Tot; La Haye, 1740, 2 vol. in-12. Le ton prétentieux de cet ouvrage a nuï à son succès. A. JADIN.

Le Mercure galant, mars 1706.

DESCHAMPS (Jacques), écrivain religieux français, né à Virumerville, dans le diocèse de Rouen, en 1677, mort le 1^{er} octobre 1759. Il était docteur de Sorbonne et curé de Dangu en Normandie. Il laissa en manuscrit une *Traduction nouvelle du prophète Isaïe, avec des dissertations préliminaires et des remarques*; elle fut publiée en 1760, in-12.

Deschamps, Les Siècles littéraires.

DESCHAMPS (Claude-François), instituteur des sourds-muets, né à Orléans, le 10 avril 1745, mort en 1791. Il fit ses études dans le séminaire de sa ville natale, et entra dans les ordres. Mais quelques tracasseries qu'il eut à essuyer, dit-on, de la part des jésuites l'empêchèrent d'exercer le ministère ecclésiastique. A cette époque, l'Espagnol Pereira jouissait d'une grande réputation, par le succès qu'il avait obtenu dans ses efforts pour améliorer la situation des sourds-muets. Il était même parvenu à faire parler un de ces malheureux. Cette espèce de miracle scientifique décida de la vocation de Deschamps, qui se consacra désormais tout entier à l'éducation des sourds-muets. Malheureusement sa méthode, empruntée à Pereira, était en contradiction avec celle de l'abbé de l'Épée; et comme ce dernier avait toute la vogue, Deschamps resta dans l'obscurité, et mourut pauvre. On a de lui : *Lettre à M. de S....* (Sailly), *capitaine de cavalerie, sur l'institution des sourds-muets*; Paris, 1777, in-12; — *Cours élémentaire d'éducation des sourds et muets*; Paris, 1779, in-12 : cet ouvrage fut attaqué dans un opuscule intitulé : *Observations d'un sourd-muet sur le cours élémentaire de l'instituteur*; — *Lettre à M. de Belle-Isle, secrétaire des commandements de M. le duc d'Orléans pour servir de réponse aux Observations d'un sourd-muet*; Paris, 1780, in-12; — *De la Manière de suppléer aux oreilles par les yeux, pour servir de suite au Cours élémentaire*; Paris, 1783, in-12.

Les hommes illustres de l'Orléanais. — Querard, La France littéraire.

DESCHAMPS (Joseph-François-Louis), médecin français, né en 1740, mort le 8 décembre 1824. D'abord destiné à la prêtrise, il abandonna bientôt cette carrière pour l'étude de la médecine. Arrivé à Paris à l'âge de dix-neuf ans, il suivit les leçons de Moreau, et fut admis en 1764 à l'École pratique, où il remporta les premiers prix fondés par Houstet. Un an après, il obtint au concours la place de *gagnant-maîtrise*,

ou chirurgien principal de La Charité. Au bout de six ans de pratique, il fut reçu membre du Collège de Chirurgie. Aussi modeste que laborieux, il vivait très-rétié, accordait gratuitement ses soins aux pauvres, et ne songeait pas plus à sa réputation qu'à sa fortune. Il fut nommé successivement chirurgien consultant de Napoléon, chirurgien en chef de l'hôpital de La Charité, et membre de l'Institut. Ses dernières années ne furent pas heureuses ; il éprouva de vifs chagrins domestiques, et mourut très-pauvre. On a de lui : *Traité historique et dogmatique de l'opération de la taille*, Paris, 1796-97, 4 vol. in-8°. « On ne trouve dans ce traité, dit M. Braine, aucun fait nouveau, aucune amélioration importante ; mais il présente avec exactitude et clarté l'ensemble des travaux dont la lithotomie a été l'objet jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait. » Le quatrième volume est terminé par des observations sur les anévrysmes. L'auteur y traite particulièrement de la ligature des grosses artères et spécialement de celle de l'artère poplitée, que Deschamps pratiqua le second en France d'après la méthode de Hunter ; — *Traité des Maladies des Fosses Nasales et de leurs sinus* ; Paris, 1803, in-8° ; — une Traduction des *Transactions médico-chirurgicales*, 1^{er} vol., 1811, in-8°. Deschamps a fourni aussi divers mémoires au recueil de la Société de Médecine.

Rabbe, Bolsjolln, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*. — Ch. Braine, *Les Hommes illustres de l'Orléanais*. — *La Biographie médicale*.

DESCHAMPS (Jean-Marie), littérateur français, né à Paris, vers 1750, mort en 1826. Il s'est acquis un nom distingué dans les lettres et dans les affaires. Sous l'ancien régime, il occupait un poste honorable au ministère des affaires étrangères. Quand l'empire vint remplacer le gouvernement consulaire, l'impératrice Joséphine le nomma secrétaire de ses commandements ; attaché ensuite au cabinet de l'empereur, il en sortit à l'époque du divorce, pour suivre la fortune de sa bienfaitrice. Deschamps a traduit de l'anglais plusieurs romans justement célèbres : *Simple Histoire*, *Le Moine*, *Les Mystères d'Udolphe*, et *Camille*. Comme auteur dramatique, il a donné au théâtre du Vaudeville plusieurs pièces qui se distinguent par le naturel et la franche gaieté. En voici la liste : en 1792, *La Revanche forcée* ; — *Piron avec ses amis* ; — en 1793, *Le Poste évacué* ; — *Poinssinet, ou que les gens d'esprit sont bêtes* ; — et dans les années suivantes : *Les Effets du Porteur* ; — *Le Muet malgré lui* ; — *Charles Rivière*, *Dufresny*, ou *le mariage imprévu* ; — en 1796 : avec Després : *Le Scelle* ; — *La Succession* ; — en 1798 : *Une Soirée des Deux Prisonniers* ; — avec Andrieux, en 1792 : *Albert, ou la république de Lucques* ; — avec MM. Després et Ségur jeune : *Le Nouveau Magasin des Modernes* ; — en 1798 : *Molière à Lyon* ; — *Le Mariage à Paris* ; — avec

Barré, Radet, Desfontaines et Despré : *Le Portrait de Fielding*. Deschamps contribua aussi à arranger pour la scène le *pasticcio* ou *oratorio* de *Saül* ; — mina sa carrière littéraire en donnant l'adaptation en vers du *Barde de la Fo* ; — poème italien de Monti ; Paris, 1807. des G. du M.]

DESCHAMPS (Émile), littérateur né à Bourges, le 20 février 1791. Au s écoles, il entra dans l'administration maines, où son père occupait un e Paris. En 1812 le jeune Deschamps la *Paix conquise*, chant poétique, l'attention de l'empereur Napoléon. et 1815 il concourut, comme officier de nationale, à la défense du fort de V sous les ordres de l'héroïque général nil. En 1818 il fit jouer au Second Français *Selmours* et *Florian*, com- actes et en vers, et *Le Tour de Fa* ; en un acte, qui obtin

1823 il fonda, en collabora avec amis, *La Muse française*. Il se paraitre et sous le titre : *Le jeune Moraliste du vieme siècle*, les pièces publiées de dans *La Muse française*. En 1827 il comme capitaine d'état r de nale à la dernière revue p 21 il improvisa sur le terrain m une c prophétique dans laquelle il a

événements ultérieurs, y compris m de 1830. Cette complainte ne fut pas elle courut manuscrite et geux. La même année il reau de première classe d En 1828 M. Deschamps publia des oeu çaises et étrangères, excell rci qui fixa l'attention de to r r poraine française et el ductions on remarque La r r

Aimant les lettres, M. Deschamps consacra les heures de sa vie à ses jours consacrés les heures de sa vie laissaient ses fonctions. Doué d'un et d'une souplesse de talent rares, il avec succès tous les genres. D'un e doux, facile, il a toujours vécu en rcales avec les écri contemporains. On a de M. Deschamps : *des françaises et étrangères*, 11 in-8° ; — *Poésies complètes*, 11 in-8°. — Son théâtre se compose *belth*, *Roméo* et *Juliette*, 11 in-8° ; — *Shakspeare*, Paris, 1842 ; — *Les Femmes de Paris*, 1842 ; — *Les Femmes de Paris*, 1842 ; — *Selmours*, trois actes et en vers ; 1818 ; — *Le Tour de France*, comédie en un acte, en 1818 ; — avec Henri Delachuche ; 1819 ; — *Don Mozart*, opéra en cinq actes ; 1833 ; — avec M. Henri Blaze ; — *Stradella*, opéra en cinq actes ; 1836 ; en collaboration avec E

de Westermarck; — *Le Mari au comique en un acte*, 1833; — *Mariette, histoire de Shakespeare*, 1834; — *Le facteur*, symphonie dramatique, souffleur, 1835; — *Le Réceptifisme*, collaboration avec Pouchet, 1836. Ses 6 poésies sont : *Concerts différencés : 6 femmes célèbres*, Paris, 1803, in-62; physiologiques; 1834, in-8°; — *Le plaisir*, Paris, 1840, in-8°; — des romances, études de mœurs, de cri- P. Mécourt de Lincel.

Œuvres posthumes. — *Œuvres de la Comédie*, 1804 (1805), frère du précédent, français, né à Paris, le 10 mars 1800. Le tumeur crânienne, il resta pendant deux ou trois à une vaine hypothèse persuadé incurable. Il fut nommé 1802 évêque de la sainte. M. Anton (sauf erreur) dans le genre grec de lui : traduction en vers de la poésie de Dante (20 chants); Paris-5°; — *Les Italiennes*, poésies; in-8°; — *Deuxième Fables*, pub. 1835; — *Religieuses*, poésies; Paris, mêmes complètes; Paris, 1840.

E. M. de L.

Conservation.

DES (Etienn-Agost). *Vogues* in.

DES (Jean-Joseph-Claude).

français, né à Pougères, en 1744, Calvados, le 8 mai 1821. D'abord au régiment d'artillerie, il fut plus de Saint-Loup, professeur à l'école de Belfort, et enfin directeur du lycée de Saint-Loup, qui devait former hommes, mais qui n'a point paru; — *L'histoire littéraire de Belfort et de Belfort*, 1808, in-12; — *Observations sur les anciennes fortifications de la France et sur les écoles d'artillerie*; Strasbourg, 1818, in-8°; — *La vie de M. François-Félix Pierrot*, curé de Belfort, mort en sainteté; Strasbourg, 1826, in-12. Le même auteur : une *Dissertation sur les fortifications de la ville de Belfort* et sur les écoles d'artillerie en France avec éloges dans l'*Almanach de France* (an. 1786), et une *Histoire de France moderne*, dont le manuscrit auto-serve à la bibliothèque publique de Belfort.

Œuvres littéraires.

DES (Pierre), botaniste et voyageur, né à Mâcon, en 1687, mort vers

1730. Il était médecin et cabinet du procureur général du grand conseil. En 1721 il vint à Norvège, à Linné, et se rendit en Russie pour étudier la botanique de ce pays. Le czar Pierre I^{er} lui offrit un traitement annuel de trois cents roubles, et le chargea de créer un jardin de botanique à Saint-Petersbourg; mais des affaires de famille firent que Desclaux ne put aller en France. En juillet 1724, il retourna en Russie, où cette fois on lui accorda une pension de cinquante roubles seulement. Aussi, après quelques excursions dans l'intérieur de l'empire, il s'embarqua pour l'Angleterre, et de là retourna en France. On a de lui : *Mémoire pour servir à l'instruction de l'histoire naturelle des plantes de Russie et à l'établissement d'un jardin de botanique à Saint-Petersbourg*; Paris, 1726 et 1728, in-8°; — *Voyage de Moscou*, Paris, 1737 et 1738, in-8°. Avant Desclaux aucun Français n'avait écrit sur la flore de la Russie. Son ouvrage, quoique très-succinct, renferme des détails intéressants; mais l'orthographe des noms propres en est généralement vicieuse.

Biographie moderne. — *Quintin et Irénée*, Paris, 1800, in-8°; — *Quintin*, La France litt.

* **DESCLOS** (Bernard), historien catalan, vivait dans la seconde moitié du treizième siècle. On a de lui : *Historia de Catalunya*, composée par Bern. Desclos, cavalier catalan de las empresas de los reyes de Aragón, hasta la muerte de don Pedro el Grande, Tercero deste nombre, traducida de su antigua lengua catalana en romance castellano por Rapa el Cervera, Barcelone, 1616, in-4°.

Leclerc, Bibliothèque historique, III, édit. Fontelle.

* **DESCORBIAC** (Jean), seigneur de Bayonnette, poète français, né en Gascogne, vers 1570. On a de lui : *La Christade*, ou poème sacré contenant l'histoire sainte du Prince de la vie; Paris 1613, in-8°.

Goujet, Bibl. française.

* **DESCORBIAC** (Samuel), jurisconsulte français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Recueil des édits, déclarations, arrêts et règlements du parlement de Toulouse*; imprimé dans la *Bibliothèque Toulousaine*, ou recueil des notables et singulières questions de droit écrit décidées par arrêts du parlement de Toulouse, par Gérald de Maynard; Toulouse, 1761, 2 vol. in-fol. M. G.

Debut, Bibliographie instructive, n° 1196.

DESCORCHES (Marie-Louis-Henri), marquis de Sainte-Croix, homme politique français, né à Sainte-Croix, en Normandie, le 17 septembre 1749, mort le 2 septembre 1830. Après avoir résidé quelques années auprès du prince évêque de Liège, en qualité d'envoyé de France, il fut nommé, en mars 1791, ministre plénipotentiaire à la cour de Pologne. Mais après la révolution du 10 août il reçut du gouverne-

ment polonais l'ordre de quitter Varsovie; il se rendit à Venise comme ministre de la république française au commencement de 1793, et de là à Constantinople; les intrigues de la Russie, de l'Autriche et de l'Angleterre, rendirent sa position très-difficile, et il céda bientôt la place au nouvel ambassadeur français, Verninac de Saint-Maur. En 1798, Descorches fut nommé pour la seconde fois ambassadeur en Turquie; mais sa nomination resta sans effet, par suite de la guerre qui éclata entre la Porte et le gouvernement français. Appelé le 2 décembre 1800 à la préfecture de la Drôme, il fut maintenu par le roi dans ses fonctions en 1814. Pendant les Cent Jours il fut nommé préfet de l'Aude. Révoqué à la seconde restauration, il vécut dès lors dans la retraite.

Rabbe, Botajolin, etc., *Bioy. univ. et port. des Contemporains*.

DESCOURVIÈRES (Jean-Joseph), missionnaire et voyageur français, né vers 1740, à Goux-les-Usies, près Pontarlier, mort à Rome, le 6 août 1804. Il fit ses études à Besançon, entra dans les ordres, et fut nommé vicaire à Belfort. Il quitta cette position, vint à Paris, et entra dans la Compagnie de Jésus comme missionnaire. Il fut désigné pour le royaume de Loango, et partit de Nantes en mars 1768, avec un autre prêtre, l'abbé Joli. Ils arrivèrent à Cabinde à la fin d'août. Leurs collègues du Loango, découragés, venaient de retourner en Europe. Descourvières et Joli ne suivirent pas cet exemple; ils s'établirent dans le Kaongo, et apprirent avec rapidité la langue du pays. Protégés par le roi du Kaongo, les missionnaires firent de nombreux prosélytes; mais Descourvières ne put résister au climat, et revint en France en janvier 1770; son collègue l'y suivit bientôt. Dès qu'ils furent rétablis, ils reprirent leur entreprise, et s'embarquèrent à Paimboeuf, le 7 mars 1773, avec quatre autres missionnaires et six cultivateurs. Ils abordèrent le 28 juin sur la côte d'Afrique, et se rendirent aussitôt à Kaongo; ils y furent très-bien accueillis, mais cette fois encore le climat les contraignit à renoncer à leur œuvre. Descourvières revint en France en 1775. En 1779 il fut nommé procureur général des missions françaises de Chine. Il se fixa à Macao: son séjour n'y fut qu'une longue suite d'avaries; il fut enfin expulsé par les naturels, en 1786. De retour en France, il émigra en 1793, et alla terminer ses jours à Rome. Le père Descourvières avait recueilli de précieux documents sur les divers pays qu'il avait habités: ces travaux ont servi utilement à la composition de plusieurs bons ouvrages. Outre un *Dictionnaire* et une *Grammaire Kaongaise*, il a laissé une volumineuse correspondance, dans laquelle Proyard a puisé son *Histoire de Loango, Kaongo et autres royaumes d'Afrique*; Paris, 1776, in-12. Les volumes II, V et VI du *Recueil des nouvelles Lettres édifiantes*, Paris, 1818, 8 vol. in-12,

contiennent de nombreux extraits de Descourvières.

Quérard, *La France littéraire*, VI, 2.
DESCOUSU (Celse-Hugues), sulus, juriconsulte bourguignon, sur-Saône, en 1480, mort vers 1540 étudié successivement à Paris, à Pavie, il fut reçu docteur en droit vingt-deux ans, résida quelque temps qualité d'assesseur du podestat, puis le droit canon à Montpellier enfin en Espagne, où il fut nommé conseil royal. Il composa plusieurs droit, comme il nous l'apprend « Avant et après mon doctorat, di obtenu en Italie à l'âge de vingt-d écrit (sans parler de notes sur les docteurs du ... et du ...

des ouvrages ... m'ont fait connaître ... s'occupent de ... de jurisprudence de Descousu : ...

Barth. (...) ouvrage ... parut à Lyon ... suivie de deux autres ... en lettres g ... 1513.
Clausulis proroga ...
Repertorio de todas ...
tilla, abreviadas y resu ...
peritorio decisio; ... 1547
Consilia de rebus ...
tibus et jurisc ...
tum quaestis; L. ...

Boulhier, *Histoire des Commencements de Bourgogne*. — Papillon, *Bibliothèque de Bourgogne*. — Nicolas Antoine, *Bibliothèque*. — Moréri, *Grand Dictionnaire*.

DESCOCHETS (Don C), de la même ... que le précédent la première ... de ... chanoine de ... le titre de pr ... Il publia la ... Théocrîte Jérôme ... imprimé ... date (en 1512, ... aussi une édition des ... rôme. Moréri lui attribue encore ... vant, en vers français : ... France, nouvellement ... joyeux retour du roi notre seigneur contenant ses grands promesses sacre et couronnement jusqu'à p de 8 feuillets.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*.

DESCROCHETS (Don C) français, né à Verdun, vers 1600. Il entra dans la congrégation des Clunys. On a de lui : *Ethica, seu pantheologia, christiana, religiosa*; Paris

Bénédictin, DESCROCHETS (Don) aussi à Verdun, vers la même époque en 1673, a fourni plusieurs mémoires à V de la *Gallia christiana*. Il a été en manuscrit une histoire des abbayes de Metz.

DIX (Nicolas-Chrétien). Voyez **CHRE-**

SCILLIS (François-Antoine-Henri) français, mort presque octogénaire le 11 avril 1825. Il fut successivement directeur des laboratoires de Roselle, professeur de chimie élémentaire et appliquée à l'industrie du conseil général des manufactures à Paris. On lui doit plusieurs observations importantes sous le rapport des couleurs et quelques inventions utiles : ce fut le premier soupçonna que l'alun se double, et qui imagina de mettre un fil de soie en suspension dans l'eau où se trouve le chlore pour le blanchiment, méthode qui conduisit à l'utile découverte des *rouilles*. A lui est due l'idée de consigner le procédé d'analyse des alcalis fixes, l'instrument connu sous le nom de *l'évaporateur*, dont il étendit l'emploi à l'évaluation du vinaigre, et dont il fit un baromètre propre à évaluer la force des chlorures employés dans les *saux*. On lui doit aussi le premier et le plus complet guide pour donner les indications nécessaires des vins à distiller, l'*alambic à la Linné* a depuis perfectionné cette méthode. L'idée première n'en appartenait à Descrochilles, dont on vante l'habileté, la grande force d'esprit et la bienveillance. Il a laissé les ouvrages : *Description et usage du Ber-* (ou instrument d'épreuve pour la liqueur, pour l'indigo et le manganes, avec des observations de graver le verre par le gaz *oxygène*, mémoire faisant suite à l'art de la cité de Berthollet; 1802, 1 vol. in-8, et *Annales de Chimie, Notice sur l'Alcôimètre et autres instruments, ou sur le polymètre pour un petit alambic pour l'essai* (corrigée et augm., 1821, in-8°, 1 vol. in-8°, est de 1810. Cette notice est dans les *Annales de Chimie*, tome 60° numéro du *Bulletin de l'Encouragement*); — *Estampillage* (in-8°, 1819, in-8° de 80 pages; — *Compte pour préserver les blés, les grains, etc., de toute altération de chlore, dans des bâtiments sans spacieux et moins coûteux que les ordinaires, sans surveillance on ne craint que l'intérêt du* (in-8°, de 16 pages et une planche;

— *Notice sur la fermentation vineuse, et spécialement sur celle du cidre et du poiré*; extraite des *Annales de l'Industrie*; 1822, in-8° de 24 pages.

GUYOT DE FÈRE.

Rabbe, etc., *Biog. contemp.* — Quérard, *La France littéraire*.

DESDOSSAT. Voyez **BAUME**.

DESEINE (François-Jacques), libraire et voyageur français, né à Paris, mort à Rome, en 1715. Il parcourut plusieurs fois le midi de la France et l'Italie septentrionale; il se fixa à Rome, où il ouvrit un commerce de librairie. Deseine s'occupait avec succès de littérature et de géographie. On a de lui : *Description de la ville de Rome*, en faveur des étrangers; Lyon, 1690; in-4°, et 4 vol. in-12; réimprimée avec additions considérables, sous le titre de *Rome ancienne et moderne*; Leyde, 1713, 10 vol. in-12. Cet ouvrage est estimé pour son exactitude. La première partie en est empruntée à Publius Victor et à Sextus Rufus. L'auteur y cite loyalement toutes les sources dans lesquelles il a puisé ses documents, soin dont tant d'écrivains se dispensent actuellement; — *Bibliotheca Stusiana, ou catalogue de la bibliothèque du cardinal P.-L. Stusi*; Rome; 1690, in-4°; — *Tavole della Geographia*; 1690, in-fol.: c'est le recueil des cartes de Nicolas Sanson, extrait de l'*Atlas de Géographie ancienne*; — *Nouveau Voyage d'Italie, contenant une description exacte de toutes les provinces, villes et lieux considérables et des villes qui en dépendent*; Lyon, 1699, 2 vol. in-12.

Quérard, *La France littéraire*. — Feller, *Biographie universelle*, édit. Weiss.

DESEINE (Louis-Pierre), sculpteur français, né à Paris, en 1750, mort en 1827. Il étudia la sculpture seul et sans maître, remporta le grand prix en 1780. En 1785 il fut agréé à l'ancienne Académie, et fut nommé statuaire du prince de Condé. Son dévouement pour la famille des Bourbons ne se démentit pas jusqu'à sa mort, et même pendant la révolution, au péril de sa tête, il ne laissa échapper aucune occasion d'exprimer son opinion. Sous la Restauration, il composa le projet d'un monument à la mémoire du duc de Berry, et commença pour la chapelle de Vincennes le mausolée du duc d'Enghien, qui fut terminé par Durand, son neveu. Les principaux ouvrages de Deseine sont les bustes d'*Héloïse*, d'*Abailard* et de *Winckelmann*, exposé en 1800; — ceux du *Cardinal du Belloy* et de l'*Abbé Sicard*, et la statue de *Thouret*, 1804; buste de *Pie VII*, 1806; — le projet du *Tombeau du cardinal du Belloy*, à Notre-Dame, 1808; — la statue de *D'Aguessseau* pour la façade de la chambre des députés, 1814; — enfin en 1822, *La Bienfaisance repandant ses dons sur les vieillards et La Maternité*, bas-reliefs. On lui doit aussi les bas-reliefs de la chapelle du calvaire, dans l'église Saint-Roch.

F. B.—N.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes de l'école française au dix-neuvième siècle*.

DESENNE (Alexandre-Joseph), dessinateur et peintre français, né à Paris, le 1^{er} janvier 1785, mort le 30 janvier 1827. Affligé d'une maladie qui le mettait dans l'impossibilité de partager les jeux des enfants de son âge, il s'amusait tout jeune à feuilleter des livres à images, que son père, libraire, mettait à sa disposition. Ce passe-temps développa chez l'enfant le goût du dessin. Le talent qu'on découvrit plus tard en lui engagea Robillard et l'illustre à lui confier les dessins des deux publications rivales qu'ils faisaient paraître d'après les tableaux du Louvre. Dès cet instant, Desenne consacra sa vie à composer une immense suite de dessins pour un grand nombre de classiques français. Parmi ses productions on remarque : 6 vignettes et 1 portrait pour les *Œuvres de Boileau*, édition Lefebvre ; — 12 vignettes et 1 portrait gravés par Girardet pour les *Œuvres de Racine* ; — 18 vignettes pour les *Œuvres de Molière*, publiées in-8° par Lefebvre ; — *Voltaire*, 70 vignettes et 10 portraits ; — *J.-J. Rousseau*, édit. Lefebvre, 10 vignettes ; — *Beaumarchais*, édition de Roux-Durfort, in-32 ; — *Demoustier, Lettres à Emilie*, in-32, 14 pièces ; — *Bernardin de Saint-Pierre*, édition Méquignon-Marvis, in-8°, 7 vignettes ; — *Lamartine*, poésies, édition in-32, 9 vignettes et 1 portrait ; — *Florian* (œuvres complètes), édition Renouard, in-18, 80 vignettes ; — *Œuvres de Delille*, 3 vignettes gravées sur cuivre, et 16 culs-de-lampe gravés sur bois par Thompson ; — *Walter Scott*, romans, édition in-8°, 44 vignettes ; — Collection de 36 portraits en pied, format in-32, publiés par Janet. A. SAUZAY.

Archives des Muses impériales. — Mahol, *Annuaire 1817*, p. 477.

DESERIZ ou **DESERICIUS** (Joseph-Innocent), prélat hongrois, né à Nitra, en 1702, mort en 1765. Il appartenait à une ancienne famille, et tel fut son goût pour les belles-lettres qu'il se trouva bientôt en état de les professer dans la congrégation des Écoles pies ; plus tard il enseigna la théologie au séminaire de Raab. Appelé ensuite à Rome, il y fut élevé au cardinalat. Il utilisa son séjour dans la ville pontificale en recueillant dans les bibliothèques les matériaux nécessaires à ses travaux sur l'histoire de son pays. Envoyé par Benoît XIV en qualité de légat auprès de Constantin Maurocordato, hospodar de Valachie, il se fit remarquer dans cette mission par ses efforts bien plus que par son succès. A son retour en Hongrie, il alla se fixer à Woriczen, où, malgré une faible santé, il continua avec ardeur ses travaux littéraires. La polémique qui s'engagea entre lui et le P. Pray, jésuite, au sujet de l'origine des Huns et des Turks, et qui dura jusqu'à sa mort, fit grande sensation dans le monde littéraire. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus ad probandam picularium flammam existentiam*; Raab, 1738, in-8° ; — *Lupis anguluris, sive prænatio physica the-*

mistica, etc.; Tyrnau, 1741, in-4° *litterarum in Hungaria, ac : tate diocesique Nitriensi*, Inc 1743, in-4° ; — *De Initio ac garorum Commentaria*, quibus finem libri secundi insigne a manuscriptum ex Vaticana b promptum hactenus desideratu tome I, in-fol. Les autres volum et dernier se succédèrent à Ofen, sous les titres suivants : le tome I *de Scythia, Amazonibus, Hunn ris, cui accedit alphabeticum tome II : Attila, videlicet ejusque proximis* ; le tome III : *Hunno : suæ chronologiæ et nativæ ord* le tome IV et dernier est relat d'Attila et à des sujets divers s l'ensemble de l'œuvre : *Mistor diocesis et civitatis Vacensis bus synchronis* ; 1763, in-fol.

Horanyi, *Mem. Hung.*

DESESE. Voyez **SEZE** (De).

DESESSARTS (Alexis), contai çais, né à Paris, en 1687, mort Il entra dans les ordres, et ado jansénistes. Il prit une p : discussions soulevées par la fut, comme on disait alors, de cette bulle. On a de lui : *sent Thomas sur la crainte*; 1735, i *de la venue d'Élie*; 1737, in-1° *des saints Pères et des aut sur le retour futur d'Élie et ble intelligence des Écritures* ; *Suite de la Défense des saint- anciens Juifs sur la durée des* — *Dissertation où l'on prouve* n'enseigne pas que le maria rompu lorsqu'une des partie religion chrétienne ; Paris, 1761

Un autre **DESESSARTS** (Jenn-1 nommé Poncet, frère du précé dans les ordres, et écrivit sur les plusieurs opuscules, dont on peut l'abbé d'Hébrail et dans Quérar l'abbé d'Hébrail, *La France litté* 11). — Quérard, *La France litté*.

DESESSARTS (Denis Decha dien français, né à Langres, et Barèges, en brumaire an 11) reçut une bonne éducation, de procureur, et l'exerça que sa patrie. Venu à Paris pour conduisit à la Comédie-Françai thousiasmé, et résolut de se fai vendit son étude, et s'essaya surp de province. Il ne tarda pas à tation dans les emplois commu nations de rondeurs, de fin- teaux, et de grimes. Il était à la Comédie-Française, sur l'avi

pour remplacer Bonneval. Desessarts débute, en 1772, dans les rôles de Lisimon, Jour, et de Lucas, du *Tuteur*; il fut accueilli en 1773. Desessarts était extrêmement; il lui fallut un véritable talent pour porter au public son obsédité. Quand il joua du *Tartufe*, il fallait une table faite si haute que d'ordinaire pour qu'il ne se cassât. Il avait aussi un fauteuil qui n'était pas sa taille : un jour que par oubli on lui avait mis un fauteuil ordinaire, il se cassa; mais pour le délivrer il fallut le casser en deux et casser un bras du fauteuil, à la grande gaieté des spectateurs. De son embonpoint prodigieux avec lequel il jouait était des plus divertissants, jamais dans Petit-Jean, des *Plaisirs* de la cour, etc.

Desessarts ne se contenta pas de cela; il se fit un nom dans la *Réduction de la Comédie-Française*. Desessarts y représentait le marchand, qui venait solliciter l'argent du peuple, *étendu par une longue table*. En voyant un magistrat si bien habillé, les riches se rassuraient sur le sort de leur argent, au contraire, y voyant un ministre, les pauvres se rassuraient sur le sort de leur argent.

Desessarts y joua avec Étienne et Martainville, deux amis de ses camarades, qu'il traitait quelquefois impatiemment leurs camarades. Desessarts y joua avec son monstrueuse corpulence. Desessarts semblait s'être fait une joyeuse farce. Desessarts. Lorsque la ménagerie du roi vint à Paris, Desessarts vint à Paris pour y jouer un rôle. Desessarts y consent, et s'informe du rôle qu'il doit prendre. « Mets-toi en grand duc de Saxe; tu es censé représenter le duc de Saxe. » Voilà Desessarts en habit noir, avec des crêpes, des pleureuses, etc. Desessarts y joua avec le ministre : « Monseigneur, dit Desessarts, la Comédie-Française a été on ne peut plus maltraitée par la mort du bel éléphant qui faisait la joie de la Ménagerie du roi; et si on ne pouvait le consoler, c'est de fournir l'occasion de reconnaître les services de notre camarade Desessarts; donnez-moi le nom de la Comédie-Française pour lui la survivance de la Comédie-Française; il ne figurera difficilement le rire de la Comédie-Française du pauvre Desessarts. Desessarts appelle Dugazon en duel pour se venger de la mort de Boulogne, les deux combattants se mettent l'épée à la main. Desessarts, j'éprouve vraiment un grand plaisir à te voir avec toi; tu me présentes une épée; j'ai trop d'avantage pour la partie. A ces mots, il tire

de sa poche un morceau de craie, trace un rond sur le ventre de Desessarts, et ajoute : « Je veux être loyal : tous les coups portés en dehors de ce rond ne compteront pas. » La colère de Desessarts ne tint pas contre cette facétie, et le duel bouffon se termina par un déjeuner que l'impitoyable Dugazon rendit plus bouffon encore. La paix faite, il prend les devants, ordonne le repas chez un restaurateur, où on ne montait que par une allée fort étroite, et s'y rend avec ses camarades avant l'heure indiquée, sans attendre son convive principal; il fait servir, puis chacun se met aux fenêtres pour jouir de l'embarras de Desessarts. Celui-ci arrive enfin, et se trouve arrêté par le peu d'espace que lui offre la porte. Tandis qu'il se tourmente et se tourne en tous sens pour entrer, Dugazon et ses amis le pressent et l'excitent en lui présentant les mets les plus friands. Après avoir bien joué de son impatience et de ses efforts, on eut pitié du pauvre affamé, et le déjeuner fut transporté dans un local plus accessible. Ces deux anecdotes ont fourni le sujet d'un joli vaudeville intitulé *Le Duel et le Déjeuner*. Desessarts était aussi gourmand que vorace : son prodigieux appétit répondait à l'énormité de sa grosseur : il mangeait en un repas ce qui aurait suffi à quatre hommes. Aussi ses transpirations étaient-elles si abondantes, qu'il lui fallait changer de linge d'heure en heure. En 1793, de fréquentes oppressions firent craindre pour sa vie : les médecins lui ordonnèrent les eaux de Barèges; il reçut dans les Pyrénées la nouvelle de l'arrestation en masse de tous ses camarades de la Comédie-Française. Il fut si sensible à cet événement, qu'il en mourut suffoqué presque instantanément.

Desessarts était fort instruit; il avait une mémoire et une présence d'esprit à toute épreuve; une bonhomie mêlée de rudesse, de la gaieté naturelle, du mordant : tels étaient les principaux caractères de son talent. Il excellait dans les comédies de Molière, mais était moins bon dans les pièces modernes; cependant il a créé avec un talent incontestable un grand nombre de rôles, entre autres celui du comte de Bruxhall dans *Les Amants généreux*, de Rochon de Chabannes.

A. DE L.

Étienne et Martainville, *Histoire du Théâtre-Français*, III, 108. — Lemazurier, *Galerie Historique des Acteurs du Théâtre-Français*. — Rabbe, *Biographie portative des Contemporains*.

DESESSARTS (Nicolas-Toussaint MOYNE, dit), littérateur français, né à Coutances, le 1^{er} novembre 1744, mort le 5 octobre 1810. Compilateur laborieux et infatigable, mais inexact et superficiel, il fut avocat à Paris, puis libraire éditeur de quelques ouvrages, et auteur de plusieurs autres; tout en s'occupant de littérature, il continua de se charger d'affaires contentieuses, particulièrement auprès de la cour de cassation. On a de lui : *Instruction sur l'ordonnance civile et criminelle*; Paris, 1773, in-8°; — *Causes célèbres, curieuses et intéressantes*

1798, in-8°; — *Obsér-*

qui ont régné en F.

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

18 ; —

Gironde le fient décréter ensuite d'arrestation ; mais ce décret fut bientôt après rapporté. Plus tard, Desfontaines, convaincu d'avoir formé, avec Hébert et Anacharsis Clootz, un comité qui compromettait la république par des menées ultrarévolutionnaires, fut chassé des Jacobins et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort.

Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Buchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution Française*.

DESFONTAINES (***), littérateur français, qui vivait dans la première moitié du dix-septième siècle, et qu'on croit natif de Caen. On n'a aucune notion sur sa naissance, ses emplois et l'époque de sa mort. Il n'est connu que par ses pièces de théâtre, qui sont toutes au-dessous du médiocre, sous le rapport du plan, de la conduite et de la versification. La première fut *Eurymédon, ou l'illustre pirate*, tragi-comédie ; Paris (Théâtre-Français), 1637. L'auteur fait ainsi parler Archélas, roi de la Troade, reprochant à sa fille-Panithée sa conduite avec Eurymédon, le fameux pirate :

Vous souffrez toutes fâtes que sont il vous enjoin ;
Contre un père, pour lui, vous prenez la parole.
Il baise librement et la bouche et le sein,
Et tout cela chez vous passe pour bon dessein.
Sa conversation est la même innocence,
En parler seulement, c'est commettre une offense.
Malgré ce beau mignon, qui cense tout ceci,
Vos discours chagrinent dans peu de temps d'ici.

Certes, un pareil style serait mieux placé dans la bouche de Gorgibus admonestant Cathos ou Madelon. On le voit, dans ses tragi-comédies, Desfontaines n'approchait pas plus de Molière que de Corneille. Après cette citation, il ne reste plus qu'à donner le catalogue des autres ouvrages de Desfontaines : *Les heureuses Infortunes de Céliante et Marilinde*, roman ; Paris, 1636, in-8° ; — *Orphèse, ou la beauté persécutée*, tragi-comédie (Théâtre-Français) ; 1637 ; — *La vraye Suite du Cid* ; ibid. ; — *Hermogène* ; ibid., 1638 ; — *L'inceste innocent* ; Paris, 1638, in-8° ; — *Bélisaire*, tragi-comédie ; 1641 ; — *Les Galantes vertueuses*, histoire véritable, arrivée pendant le siège de Turin ; ibid., 1642 ; — *Alcidiane, ou les quatre rivaux*, tragédie ; ibid., 1643 ; — *Paraphrase sur le Memento homo* ; Paris, 1638, in-8° ; — *Porsida, ou la suite d'Ibrahim-Bassa*, tragi-comédie ; Paris (Théâtre-Français), 1644 ; *Ibrahim-Bassa* était une tragédie de Scudéri ; — *Saint-Alexis, ou l'illustre Olympie*, tragédie ; ibid., 1644 ; — *Le Martyre de saint Rustache*, tragédie ; ibid., 1645 ; — *L'illustre Comédien, ou le martyre de saint Genest* ; ibid. ; — *L'illustre Amalazontha* ; Paris, 1645, 2 vol. in-8° ; — *Bélissante, ou la fidélité reconnue*, tragédie ; 1647 ; — *La véritable Sémiramis* ; ibid. ; — *Le Poète chrétien passant du Parnasse au Calvaire* ; Caen, 1648, in-8°.

Léris, *Dictionnaire des Théâtres*. — Bibliothèque du Théâtre Français.

DESFONTAINES (*Pierre-François GUDOT*), critique français, né à Rouen, en 1685, mort le 16 décembre 1745. Il fit ses études chez les Jésuites, entra dans les ordres, et professa avec succès la rhétorique au collège de Bourges. Appelé à Paris en 1724, pour travailler au *Journal des Savants*, qui était tombé dans un grand discrédit, il parvint à lui rendre quelque éclat; il publia ensuite, soit seul, soit en société avec Fréron, Granet, Destrées, etc., plusieurs recueils périodiques, parmi lesquels nous ne citerons que *Le Nouvelliste du Parnasse* et les *Observations sur les Écrits nouveaux*. On reproche à l'abbé Desfontaines d'avoir manqué, dans sa critique, de modération et de politesse; on l'accuse de précipitation et de partialité dans ses jugements et de morgue tranchante dans ses décisions. La querelle de Desfontaines avec Voltaire a intéressé toutes les puissances, comme le dit d'Argenson à Voltaire dans une lettre inédite que possède M. Ch. Nisard, et où il ajoute : « N'appréhendez pas de ne les avoir pas toutes pour vous. » Les jugements que Desfontaines avait émis, principalement sur les écrits dramatiques de Voltaire, blessèrent au vif ce dernier, qui lui déclara une guerre implacable. Voici comment ils sont appréciés par un critique judicieux, M. Ch. Nisard : « Les jugements de Desfontaines, pour être la plupart du temps justes au fond et même modérés, n'en étaient pas moins maladroits. Il avait eu jadis des relations assez amicales avec le poète; il lui avait eu depuis des obligations considérables, lesquelles seules eussent dû le désarmer. Peu estimable du côté des mœurs, il avait eu le malheur d'être accusé, d'autres disaient même pris en flagrant délit d'un crime que les lois punissaient encore de la peine du feu, commuée par humanité en celle des galères. Mis en prison pour ce fait, Desfontaines écrivit à Voltaire, et implora sa protection. Voltaire s'entremît de bonne grâce, et obtint qu'on étoufât l'affaire. Desfontaines l'en remercia par une lettre la plus expressive et la plus pleine de reconnaissance. Cette lettre subsiste; copie en fut adressée à M. Hérault, lieutenant de police, lorsque, attaque avec une violence inouïe par Desfontaines dans la *Voltairemanie*, le poète voulut faire voir au magistrat l'étendue de l'ingratitude de l'abbé par la grandeur du service qu'il lui avait rendu. Desfontaines fut obligé de désavouer son libelle; il n'échappa à un procès criminel qu'à ce prix. C'est ce qui fait que Voltaire répétait souvent, et non sans quelque raison, qu'il sauva des galères l'abbé Desfontaines. Du reste la guerre continua de part et d'autre, mais avec plus de prudence de la part de Desfontaines. Aussi demeura-t-il bientôt accablé sous les coups de son antagoniste. Il mourut peu d'années après. »

L'abbé Desfontaines se recommande d'ailleurs par la facilité et la pureté de son style; mais la rapidité avec laquelle il travaillait l'empêchait

de donner à ses productions une élégance soutenue, et l'exposait à tomber dans la platitude. Ses ouvrages sont, outre ceux que nous avons cités, un *Dictionnaire néologique*, une traduction de *Gulliver*, et une traduction de l'*Énéide*, qui est encore assez estimée aujourd'hui. X.

Barbier. *Dict. des Anonymes*. — De la Porte, *L'Esprit de l'abbé Desfontaines*, 1757, 4 vol. in-12. — C. Nisard, *Les Ennemis de Voltaire*. — Le Bea, *Dict. anec. de la France*.

DESFONTAINES (*René LOUCHEZ*), célèbre naturaliste français, né en Bretagne, vers la fin de 1751 ou vers le commencement de 1752, au bourg de Tremblay (Ille-et-Vilaine), mort le 18 novembre 1833. Il commença sa vie même de sa naissance, et, comme l'incapable d'aborder sérieusement les sciences. Ce jugement par bonheur sans appel. L'enfant entra au collège, où, mieux conduit et jaloux de son horoscope qu'on avait tiré de son nom, il en sortit après avoir fait d'excellentes ouvrages qu'il publia en très peu de temps. On y trouve à un très haut degré et la précision, qualités rares, et le latin descriptif, quo trop de nos auteurs ont négligé. Il fut reçu docteur en médecine à l'âge de 22 ans. Entraîné vers la botanique par un maître, que favorisaient rang desquels il est premier, il devint l'ami de Linné, dont il devint l'ami. membre de l'Académie des sciences, même qui suivit sa route, et fut bientôt cette haute période de l'époque où on admettait à l'Académie des gens dont la capacité était dans l'espérance qu'ils s'efforceraient de le choisis qu'on avait fait d'eux. La chanceuse de procéder donnait à des membres jeunes, qui lui vau une activité mer lustrer, très-vif décida Desfontaines à l'expédition en Barbarie, depuis son arde poli jusqu'à celles de qui jusque alors n'a D^r Shaw. On lui accorda et il partit, encouragé consul à Alger, qui lui fice, et qui tint parole. Les instructions au voyage Ce voyage fut heureux. la région de l'Afrique voir, des bords de la mer jusqu'au sommet de l'Atlas, dont il descend méridionales pour s'avancer limites du désert de Sal deys qui se portaient sur le territoire pour y

deux années que dura ce voyage, Desfontaines fit une abondante récolte de plantes, d'insectes et d'aminéraux, notant soigneusement tout ce qui pouvait se rapporter aux sciences naturelles, à l'histoire et à la géographie. La relation de ce voyage, confiée à Louis XVI, qui s'était intéressé au voyageur, fut perdue par ce malheur; et comme il n'y en avait pas de copie, elle ne put être publiée: rien n'est plus regrettable. Aussi véridique que Tournefort et non moins instruit, il eût laissé des documents utiles sur les hommes et sur les choses, et nous aurions pu tirer un parti avantageux de ces renseignements durant les premiers temps de notre conquête de l'Algérie. Quelques fragments au moins en ont été publiés en 1830, dans les *Annales des Voyages*; mais ce n'est guère pour une spéculation de librairie, et Desfontaines regretta amèrement d'avoir confié les débris de sa relation, imprimés sans aucun soin, et avec de telles grossièrises, qui en altèrent le sens. Arrivé en France en 1785 avec des matériaux précieux d'étude, il se mit avec ardeur au travail, et devint professeur au Jardin des Plantes l'année suivante. Buffon le donna pour successeur au botaniste Lemonnier. Cette nomination lui fut au comble de ses vœux, et le Jardin devint son univers. Rappelé à l'Académie des Sciences, laquelle fut rétablie comme une classe de sciences, il fut plusieurs fois élevé à la présidence de cette compagnie et à la direction de l'administration du Muséum d'Histoire Naturelle. Il atteignit la vieillesse sans qu'aucun incident remarquable interrompre le cours de ses travaux, ne laissant pour lui des moments de récréation. Comme Lavoisier, dont il était l'ami, il perdit la vie dans les dernières années de sa vie, et il ne put reconnaître au tact les plantes qui lui étaient apportées des serres; ne pouvant voir les productions, qu'il connaissait si bien, il voulut au moins les toucher, comme si elles eussent été sensibles à ses caresses. Desfontaines mourut à l'âge d'environ quatre-vingt-un ans; il était marié fort tard, et laissa une fille, et de ses dernières sollicitudes, qu'il unit à son vœu, à son neveu, ingénieur des ponts et chaussées. Desfontaines était aimé de tous ceux qui l'approchaient, et tous les jeunes botanistes qui débutaient dans leur carrière allaient lui demander conseil et des encouragements. L'auteur de cet article fut assez heureux pour rencontrer un jour et les autres. Cet illustre botaniste eut une grande douceur de caractère et une grande fermeté; cependant, il retrouvait dans la jeunesse l'énergie, et il la puisait dans son amour de la science. Il en donna des preuves éclatantes en poursuivant la période la plus sanglante de la révolution des démarches pour arracher les plantes de Ramond et Lhéritier aux fers et à la mort. On écouta la parole de cet homme de bien, et cette époque désastreuse l'héroïsme de son dévouement touchait parfois les

coeurs les plus endurcis; tout sentiment d'humanité n'était pas éteint: il sommeillait, et il n'était pas rare qu'il se réveillât. Considéré comme professeur, Desfontaines portait en chaire la simplicité de langage qu'il avait hors de la chaire dans ses conversations. Il ne visait point à l'effet, mais sa parole était claire; et comme il savait beaucoup, il apprenait beaucoup à ses auditeurs. L'école de botanique, qu'il s'efforçait de rendre correcte, lui prit beaucoup de temps. Les catalogues qu'il publia sont de véritables ouvrages, dans lesquels ont été décrites plusieurs plantes nouvelles venues des pays lointains. Peut-être eût-il produit des travaux plus considérables s'il eût donné moins de temps à la tenue des collections des plantes vivantes; mais il était avant tout homme de devoir et de conscience. La vie de labeur de Desfontaines embrasse près d'un demi-siècle, s'étendant de 1786 à 1832. Les sujets qu'il traita appartiennent surtout à la botanique descriptive, mais non exclusivement. On lui doit en zoologie: un *Mémoire sur quelques espèces nouvelles d'oiseaux des côtes de Barbarie*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* en 1787; — en botanique littéraire: un travail sur *l'Arbre des Lethophages*, inséré dans le même recueil l'année suivante; — en physiologie végétale et en organographie: des *Observations sur l'irritabilité des organes sexuels* d'un grand nombre de plantes, et des *Observations sur l'organisation et l'accroissement des bois*, même recueil, années 1787 et 1788; enfin, un *Mémoire sur l'organisation des monocotylédones, ou plantes à une feuille séminale*, dans le tome I^{er} des *Mémoires de l'Institut*; — en botanique appliquée: des *Observations sur le chêne ballote, ou à glands doux, du mont Atlas*, arbre commun en Espagne, où il a très vraisemblablement été transporté par les Maures durant leur longue occupation. Desfontaines est le créateur d'un grand nombre d'espèces et de genres nouveaux, décrits dans des mémoires isolés, courts, mais substantiels, insérés de 1802 à 1824 dans les *Annales* et dans les *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*. Le principal ouvrage de Desfontaines est la *Flora Atlantica, sive historiaplantarum quæ in Atlante agro Tunetano Algeriensi crescunt*; Paris, 1778, 2 vol. in-4^o; avec 260 planches gravées. Il est dédié au professeur Lemonnier, *amico carissimo, fautori optimo*. Une préface, dans laquelle l'auteur trace les limites de son voyage, et où l'on aurait voulu qu'il en indiquât au moins les incidents, précède le corps de l'ouvrage. Il y est dit seulement qu'il a recueilli, dans un séjour de deux ans exécuté en Barbarie, *non sine molestiis et difficultatibus*, 1,600 espèces de plantes, rangées d'après le système de Linné; il s'en trouve parmi elles environ 300 jusque alors non décrites. Les descriptions sont très-bien faites, et peuvent servir

de modèle encore aujourd'hui; elles sont parfois accompagnées d'annotations importantes. Les gravures, exécutées pour la plupart sur les dessins de Redouté, sont très-bonnes, et reproduisent fidèlement, et souvent même avec élégance, le port de la plante. On y voudrait trouver plus de détails analytiques; mais Desfontaines était à cet égard de l'école de Tournefort, et nul ne faisait ni eux alors. On lui doit encore *Fragments du Cours de Botanique et de Physique végétale*, imprimés dans la *Décade philosophique*, années 1794 à 1796; — *Descriptions de plantes rares qui ont fleuri en l'an X dans le jardin et dans les serres du Muséum*, cinq articles publiés dans les *Annales du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris*, tom. I et II; — *Choix de plantes du Corollaire de Tournefort*, gravées sur les dessins d'Aubriet; onze articles (dans le recueil cité plus haut, tom. X, XI et XII), réunis en un volume in-4°: c'est une dette qu'il a voulu payer à la mémoire de Tournefort; — *Histoire des arbres et des arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*; 2 vol. in-8°, Paris, 1809; — trois éditions successives du *Catalogue du Jardin des Plantes de Paris*; la dernière en latin, sous ce titre: *Catalogus Horti Parisiensis, cum annotationibus de plantis novis aut minus cognitis*; in-8°, Paris, 1829, avec un supplément, qui a paru en 1832. Tel est l'aperçu rapide du résultat de cette vie de labeur, et il en est peu qui aient été mieux remplis. Les titres de Desfontaines à l'estime de la postérité sont très-légitimes, et reposent principalement sur la publication de la *Flore Atlantique*, dont le mérite a eu pour juges et pour admirateurs les botanistes qui ont exploré l'Algérie et qui se sont trouvés réduits à glaner là où Desfontaines avait moissonné. Enfin ce botaniste a le premier, et dès 1796, présenté un mémoire sur l'organisation des monocotylédones, travail dont les idées neuves le placèrent très-haut dans l'opinion des savants, et préparèrent sur ce même sujet, plus approfondi, une foule de mémoires qui valurent à leurs auteurs une célébrité à laquelle il semblait les convier en leur ouvrant une route nouvelle.

Trois genres ont été consacrés à la mémoire de Desfontaines: *Fontanesia*, par La Billardière, l'un de ses meilleurs amis; *Desfontainia*, par Ruiz et Pavon, et *Desfontana* appliqué par Arrabida à une plante du Brésil. Il y a même un genre *Louichea*, créé par L'heritier dans la famille des chénopodées. Ce botaniste, voulant payer à Desfontaines sa dette d'affection et de reconnaissance, et trouvant déjà en botanique des *Fontanesia* et des *Desfontana*, se vit réduit, faute de mieux, à se servir de l'ancien nom patronymique de Desfontaines pour créer son genre.

A. FÉZ.

Biographie des Naturalistes, dans le Dict. univ. des Sciences naturelles. — *Iloc. part.*

DESFONTAINES LA VALLÉE. Voy. LA VALLÉE.

* DESFORGES (...), chanoine à Étampes, littérateur français, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il occupa un instant l'attention publique par des extravagances dont il fut plus d'une fois victime. En 1758 il fit paraître deux petits volumes, qui devaient soulever et soulevèrent contre lui l'indignation et les foudres ecclésiastiques. Ils avaient pour titre: *Avantages du Mariage, et combien il est nécessaire et salutaire aux prêtres et aux évêques de ce temps-ci d'épouser une fille chrétienne*. Un arrêt du parlement condamna l'ouvrage à être brûlé par la main du bourreau. Quant à l'auteur, il fut mis à la Bastille, d'où il fut transféré dans le séminaire de Sens. Grimm ajoute que, pour prouver son attachement à sa doctrine, Desforges épousa une fille chrétienne; ce qui paraît être une plaisanterie. Les loisirs que lui procurèrent ces deux résidences forcées lui permirent d'étudier à fond l'amour des hirondelles: il les chanta avec une verve si désordonnée, que l'on arrêta la publication de son poème. Il se jeta alors dans la mécanique. Sa première idée fut de donner des ailes à un paysan: il l'empluma de la tête aux pieds, le fit monter au haut d'un clocher et lui dit de s'élancer hardiment dans l'espace. Notre homme ne fut pas de cet avis, et refusa de tenter l'aventure. Ce fut alors que l'abbé Desforges eut recours à sa gondole volante, et ouvrit une souscription, dont il avait fixé le chiffre à cent mille francs. Les fonds furent faits et déposés chez un notaire. Il fallut bien s'exécuter. Le chanoine se fait alors porter par quatre paysans sur une hauteur, près d'Étampes; le signal est donné, la gondole est livrée à elle-même; mais, au lieu de décrire dans l'air une ligne horizontale, elle tomba lourde à terre, entraînant le nouvel Icare, qui pour une légère contusion au cou. « On ne verra jamais le chanoine comme sorcier, dit-il, qu'il sait de magie se réduire à simple: il a fabriqué une espèce de panier, il l'a enduit de plumes, il l'a garni d'un parasol de plumes; il s'y est ramené, de se soutenir en l'air en traversant. Le miracle ne s'est pas fait, mais il peut se faire encore, et la noie se soutient malgré sa chute. » comment l'abbé Gallani mandait-il pinay, en réponse à l'abbé de Matignon: « Vous n'avez pas trop de place dans votre sac, et dans les airs. J'aurais mieux aimé les détails sur Gleichen ou sur m'a fait chercher pour aimer le mari de Saint-Pierre, votre chanoine; pour les caractères aiment le lièvre sauvage,

avec elle (1), et se remaria (2) peu après. Parmi les nombreux ouvrages de ce littérateur, on cite : *Les deux Portraits*, comédie en un acte et en vers; Marseille, 1774, Nantes, 1775, et Paris, 1783, in-8°; — *Richard et d'Erlet*, comédie en cinq actes et en vers; Bordeaux, 1778, et Toulouse, 1779, in-8°; — *La Voix du Cœur*, divertissement en un acte, mêlé de chants et de danses, à l'occasion du passage de Monsieur, comte de Provence (depuis Louis XVIII); Bordeaux, 1778, in-8°; — *Tom Jones à Londres*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1782 et 1785, in-8° : cette pièce fait encore partie du répertoire du Théâtre-Français. Voici le jugement qu'en porte La Harpe : « Desforges, qui avait pris son sujet dans le roman de Fielding, doit sans doute beaucoup au romancier anglais; mais c'est en homme d'esprit qu'il a mis en œuvre le fonds qu'il avait à faire valoir. La marche de la pièce est facile, les situations sont intéressantes et bien ménagées; le dialogue est rapide et animé, le style en général ingénieux et facile; beaucoup de jolis vers et peu de mauvais goût; les principaux caractères sont bien soutenus; celui de lord Fellamar, qu'il s'est rendu propre et qu'il a fort embelli, lui fait surtout honneur. » Cet éloge de La Harpe peut s'appliquer à toutes les productions dramatiques de Desforges, et fait parfaitement connaître le genre de talent de cet auteur; — *Les Marins, ou le médiateur maladroit*, comédie en cinq actes et en vers; Théâtre-Français, Paris, 1783 : cette pièce n'eut pas de succès; — *Théodore et Paulin*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, musique de Grétry, représentée le 18 mars 1783 : cette pièce, malgré le charme de la musique, n'est pas restée au théâtre; — *Le Temple de l'Hymen*, comédie épisodique, en trois actes et en vers, représentée le 4 juin 1783; — *L'Épreuve villageoise*, opéra-bouffon en deux actes, musique de Grétry; Paris, le 4 juin 1783, in-8° : cette pièce, qui n'est qu'un remaniement de *Théodore et Paulin*, fut jouée fort longtemps et fructueusement; — *La Femme jalouse*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1785, 1812 et 1817, in-8° : cette comédie offre un grand intérêt, de l'action, des caractères bien tracés, un style facile; on la revoit avec plaisir; — *L'Amitié au Village*, comédie en trois actes et en vers, mêlée d'ariettes, musique de Philidor, représentée le 31 octobre 1785; — *Féol et Lisongka, ou Norogorod saucée*, drame en trois actes, représenté le 3 octobre 1786; Paris, 1787, in-8°; — *La Rencontre imprévue*, compliment dramatique en un acte et en vers; Paris, 1786-1787, in-8°; — *Tom Jones et Fellamar*, suite de *Tom Jones à Londres*, comédie en cinq et en vers, jouée en avril 1787; Paris, 1788, in-8° : cette suite est bien inférieure à la première partie; — *Les Promesses de Mariage*, opéra-comique en deux actes, musique de Lebreton, représentée

le 4 juillet 1787; Paris, 1787, in-8° : cet opéra est la suite de *L'Épreuve villageoise*; — *Césarine et Victor, ou les époux au berceau*, comédie en trois actes et en vers, représentée le 21 octobre 1788; Paris, an ix (1801), in-8°; — *Jeanne d'Arc à Orléans*, drame historique en trois actes et en vers, mêlé d'ariettes, représenté en mai 1790; — *Joconde*, opéra en trois actes, musique de Jadin, représenté sur le théâtre de la foire Saint-Germain, le 14 septembre 1790 : le succès de cet opéra s'est prolongé jusqu'à nos jours. — *Le Sourd, ou l'auberge pleine*, comédie en trois actes, représentée sur le théâtre Montansier, en 1790; Paris, 1793, 1794, 1795, 1799 et 1824, in-8° : cette pièce, qui enrichit le théâtre qui la représenta, fut payée cinquante francs seulement à son auteur; — *La Perruque de laine*, comédie en trois actes, jouée sans succès sur le même théâtre; — *L'Épouse imprudente*, comédie en cinq actes et en vers; 1790; — *Griselidis*, opéra en trois actes, imité du conte d'Imbert, représenté en janvier 1791; — *Le Tuteur célibataire*; 1791; — *Alsbelle, ou les crimes de la féodalité*, opéra en trois actes, musique de Jadin; Paris, 1794, in-8° : cette pièce eut une grande vogue lors de ses premières représentations; — *La Liberté et l'Égalité rendues à la terre*, opéra en trois actes, avec Sicard; Paris, 1794, in-8°; — *Le Manuel d'Épicète et le tableau de Cébès*, trad. du grec en vers; Paris, 1797, in-4°; — *Les Maris jaloux*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sur le théâtre de la République, en 1798; — *Le Poète, ou mémoires d'un homme de lettres*, écrits par lui-même; Paris, 1794, 4 vol. in-12, Hambourg, 1799, 3 vol. in-18, et Paris, 1819, 5 vol. in-12. Cet ouvrage est écrit avec une grande verve; mais il est fâcheux qu'elle ait été dépensée à reproduire les écarts d'une jeunesse très-déchaînée. Les tableaux de Desforges ont toute la chaleur qu'une imagination vive peut donner aux réminiscences de la vérité; rien n'a arrêté sa fougueuse licence, ni la mémoire de sa mère, ni l'honneur de sa sœur. On a quelquefois comparé *Le Poète à Faublas* : l'avantage recède à l'œuvre de Louvet, qui, par l'élégance le choix des personnages, s'est permis de donner l'immoralité de son sujet; — *Eugénie, ou la Surprise conjuguée*, comédie en deux enfants d'une nuit d'erreurs; Paris, 1798 et 1799, 4 vol. in-12; — *Edouard et Arabelle, ou l'élève de la nature et de l'amour*, ouvrage tiré des secrets de deux familles anglaises; Paris, 1799, 2 vol. in-12; — *Les Mille et une Nuits, ou les veillées conjugales*, recueil de nouvelles véritables, galantes, sérieuses, à femmes, comiques, tragiques, nationales, Paris, 1799, 4 vol. in-12, et 1819, 5 vol. in-12 : ce recueil contient plusieurs aventures de l'auteur; — *Adelphine de Rostanges, ou la mère et la fille*, comédie en trois actes et en vers, jouée sur le théâtre de la République, en 1798; Paris, 1799, 4 vol. in-12, et 1819, 5 vol. in-12 : cet ouvrage est une suite de *Les Mille et une Nuits*; — *Le Poète et la Poète*, comédie en deux actes et en vers, jouée sur le théâtre de la République, en 1798; Paris, 1799, 4 vol. in-12, et 1819, 5 vol. in-12 : cet ouvrage est une suite de *Le Poète*; — *Le Poète et la Poète*, comédie en deux actes et en vers, jouée sur le théâtre de la République, en 1798; Paris, 1799, 4 vol. in-12, et 1819, 5 vol. in-12 : cet ouvrage est une suite de *Le Poète*.

(1) Elle mourut en 1800.

(2) La seconde M^{me} Desforges mourut en mars 1811.

12. en manuscrit
Jerusalem déli-
en vers de Mé-
ont été publiés
18 vol. 12. A. DE L.
— Rabbe, etc., *Biographie por-*
Camporinus.

ALLA (1), poète
3 pour succéder à
772. pour succéder à
aucun succès.
sous son nom, il s'avisa, vers
en prose et en vers sous
de la Vigne. Les poë-
sies, trompées par
par le
des ces

le jeu ennuie, et
la voyant l'Histoire de

à la voix brillante a volé sur nos rives;
Et dans Paris nos muses attentives;
Mais si bien associées
à l'art de peindre,
de Desboulle
de Dacler,
un pied de la muse divine
écrits, enfants de mon repos;
l'objet de mes travaux;
fut mon héros,
mon héros!

pourrait se prolonger indé-
quitta le masque, et fut
adorateurs. Ce singulier
sujet de la *Métromanie*, chef-
On a de lui: *Poésies de*
de la Vigne; Paris, 1735,
françaises et latines sur la
up-Zoom; 1748, in-12; — *Ceu-*
et en prose; Amsterdam, 1759,

responsance. — Morce de Kerdanet,
écrits de la Bretagne.

UX (Edme-Étienne BORNE),
comte, général français, né à Vé-
le 22 avril 1767, mort à Paris, en
nt de Conti infanterie le
sergent le 3 octobre
après, étant en garnison à
d'un tel courage en dissi-
ment insurrectionnel, que les au-
lui offrirent une montre d'or
gravés ces mots: «Au brave
et que le ministre de la guerre
lieutenant le 25 décembre 1790.
ement au grade de lieutenant-co-
r 1792), il fut envoyé à Saint-
rendit des services éclatants.
entre la république et
de cette puissance enva-
sive de Saint-Domingue. Le
les attaqua, et gagna, le 22
de Saint-Michel, la plus san-
les Antilles aient gardé le

souvenir. Un décret de la Convention, du 11 dé-
cembre suivant, le confirma dans le rang de
général en chef. Acconé ensuite par Sonthonax et
Polverel, pour avoir renvoyé un bataillon d'Es-
pagnols auxquels la liberté avait été promise, il
fut mis en jugement après quatre mois de cachot,
et acquitté sur-le-champ. Il se disposait à reve-
nir en France, lorsque le Port-au-Prince fut at-
taqué par une flotte anglaise. Alors, reprenant le
commandement, il battit les Anglais, qui se sau-
vèrent à la Jamaïque. Il s'embarqua ensuite pour
la France, sous pavillon neutre; mais une frégate
anglaise arrêta le bâtiment. Tous les passagers,
hors Desfourneaux et ses deux aides de camp,
se laissèrent séduire, et passèrent dans les rangs
ennemis. Les Anglais profitèrent de l'absence du
général pour attaquer le nouveau Saint-Domingue,
et cette fois ce fut avec des succès rapides.
Le Directoire exécutif, sur l'avis de Truguet,
confia à Desfourneaux le commandement d'une
nouvelle expédition. Des chefs noirs, qui avaient
combattu sous ses ordres, lui offrirent leur mé-
diation près des troupes rebelles, et le général en
chef eut bientôt une armée de 28,000 hommes,
qui força les Anglais d'évacuer Saint-Domingue.
Le 7 juillet 1797, il fut décrété au corps législa-
tif que le général Desfourneaux et son armée
avaient bien mérité de la patrie. En 1798 il fut
nommé gouverneur de la Guadeloupe, et en moins
de deux ans il la rendit à son ancienne splendeur.
Ce ne fut qu'après son départ que les Anglais osè-
rent attaquer cette colonie. Revenu en Europe,
Desfourneaux reçut du premier consul le com-
mandement des renforts envoyés en Égypte. Il
s'embarqua en 1801, sur *L'Africaine*; mais
cette frégate fut prise par les Anglais dans le dé-
troit de Gibraltar, après un combat des plus
meurtriers, où l'intrépide général vit périr ses
trois aides de camp, son frère, son neveu, et où
lui-même fut blessé à la poitrine. Il revint en
France prisonnier sur parole, fut promptement
échangé, et reparut encore en 1802 sur la terre
d'Haïti. On sait combien l'expédition du général
Leclerc fut malheureuse; elle ne fit qu'ajouter à
la gloire de Desfourneaux, qui ne commandait
plus en chef. Partout il fut victorieux, et conserva
seul son artillerie, en s'attelant lui-même aux
pièces. Cependant Maurepas, Christophe, se
soumirent, et peu après Toussaint-Louverture,
que Desfourneaux avait battu plusieurs fois, se
rendit. Aussi, lorsque le brave général reparut
devant Napoléon, ces paroles flatteuses lui furent
adressées: «Vous vous êtes bien battu, vous
avez fait de grandes choses; je m'en souvien-
drai.» Cependant il fut oublié, parce qu'il ne
voulut jamais devenir courtisan. Élu en 1811
député de l'Yonne au corps législatif, il fut
promu en 1813 à la vice-présidence de cette as-
semblée. Il fit partie en 1814 de la chambre des
députés, en 1815 de celle des représentants, et
commanda lors de la seconde invasion les
troupes qui occupaient les hauteurs de Mont-

martre. Quoique mis en non-activité le 1^{er} août 1815, et admis à la retraite le 30 décembre 1818, il reçut de Louis XVIII le titre de comte. Remis en disponibilité le 1^{er} avril 1820, il rentra définitivement en retraite le 19 août 1831. Le nom de ce général est inscrit sur l'arc de triomphe de la harrière de l'Étoile, côté ouest.

Archives de la guerre. — Le Bas, *Diction. encycl. de la France*.

DESFOURS DE LA GENETIÈRE (*Charles-François*), écrivain janséniste français, né à Lyon, vers 1757, mort le 31 août 1819. Élevé au collège de Juilly, et imbu de bonne heure des principes jansénistes, il consacra sa fortune et sa vie à soutenir la doctrine de cette secte. Il se montra partisan zélé des convulsions, qui après avoir fait scandale à Paris, vers le milieu du dix-huitième siècle, se sont mystérieusement perpétuées jusqu'à nos jours. Il regarda la révolution comme un châtiment infligé à la France et aux Bourbons pour avoir persécuté les disciples de Port-Royal. Il se prononça contre le concordat de 1802, et refusa de reconnaître la nouvelle organisation de l'Eglise de France. Cette opposition le fit enfermer au Temple pendant six mois. « Malgré son exaltation, dit la *Biographie univ. des Contemporains*, Desfours ne donna point dans les condamnables excès de beaucoup de convulsionnistes; ses mœurs furent toujours pures et même austères. La plus grande partie de son temps s'écoulait dans le jeûne et dans la prière : la conversion du peuple juif au christianisme, qui est le grand but de l'œuvre des convulsions, le préoccupait fortement, et il porta son zèle si loin qu'il fallut toute l'improbation de sa famille et de ses amis pour le détourner d'épouser une jeune israélite. Dans les dernières années de sa vie, divisé d'opinions avec ses frères et ses amis, en proie au chagrin et à l'exaltation de sa tête, tombé dans l'indigence la plus profonde, il se retira chez une vieille demoiselle de la ville de Lyon, et y mourut, à l'âge de soixante-deux ans. Il ne voulut recevoir les secours de la religion que d'un prêtre dissident : aussi le clergé de sa paroisse s'abstint-il d'assister à son convoi. Mais ses partisans en firent un saint; ils se disputèrent ses vêtements, se partagèrent ses cheveux, et conservent religieusement ses reliques. » On a de lui : *Les trois États de l'Homme*; 1783, in-8°, sans lieu d'impression; — *Protestations contre les calomnies*; Lyon, 1788 : c'est une réponse à un écrit du P. Crèpe, dominicain de Lyon, intitulé : *Notion de l'œuvre des convulsions et des secours*, etc.; Lyon, 1788, in-12; — *Recueil de prédictions intéressantes, faites depuis 1773, par diverses personnes sur plusieurs événements importants*; Lyon, 1792, 2 vol. in-12 : c'est un recueil de prédictions faites par différents convulsionnaires. Celle de la sœur Hilda (M^{lle} Frontan) sont particulièrement curieuses, et se rapportent presque toutes à la révolution. Quelques-unes

ont été démenties par l'événement; d'autres, par exemple celles qui concernent le renversement du trône et la mort de Louis XVI, sont en concordance avec les faits postérieurs, mais elles sont loin d'être claires et explicites; — *Aris aux catholiques sur le caractère et les signes des temps où nous vivons, ou de la conversion des juifs, de l'avènement intermédiaire de Jésus-Christ et de son règne visible sur la terre*, ouvrage dédié à M. l'évêque de Lezcar (M. de Noé); Lyon, 1795, in-12; — *Abrégé de l'ouvrage de Montgeron intitulé : La vérité des miracles opérés par l'intercession de M. de Paris et autres appelants*; 3 vol. in-4°; — *Recueil de prières*; Lyon, in-12; — *La véritable Grandeur, ou constance et magnanimité de Louis XVI dans ses maux, dans ses liens et dans sa mort*; Lyon, 1814, in-8°.

Rabbe, Bolsjolla, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

DESGABETS (*Robert*), théologien français, né à Ancemont, dans le diocèse de Verdun, le 1620, mort à Breuil, près de Combray, le 1678. Il entra dans la compagnie des Jésuites de Saint-Vanne. Après avoir enseigné la théologie dans l'abbaye de Toul, il fut nommé prieur de Saint-Vanne à Metz, et visiteur de la congrégation de ceux qui contribuèrent le plus à l'avancement des sciences en honneur parmi les Jésuites. Il essaya la transfusion du sang aux amis à Paris; mais comme il ne donna pas à sa découverte, des médecins au lieu de la reconnaître, ils se refusèrent à la lui reconnaître. Desgabets écrivit au pape l'Eucharistie, qu'il tenta d'expliquer les idées de Descartes. « Il souhaitait, dit-il, trouver des idées d'explication ineffable suivant les principes de la philosophie. Ses amis, qui ne voulaient pas qu'il donnât quelque chose de nouveau, lui ordonnèrent de ne pas s'occuper de particuliers sur le sujet de la philosophie, et de s'en écrire à qui que ce soit pour communiquer ses nouvelles opinions, ni par paroles ni par écrit. » Desgabets fut victime de la jalousie des Jésuites touchant l'Eucharistie. Il fut condamné à la mort de Metz, alors retenu à Combray. Ses conversations sur la philosophie ont été publiées. Presque tous ses ouvrages sont imprimés. Dom Calmet en a donné une édition et détaillée.

Dom Calmet, *Bibliothèque jésuite*.

DESGALLARDS (*Nicolas*), en latin Desgallardus, théologien protestant, né vers 1430 vers 1580. Il devint citoyen de Genève. Pasteur d'une église de campagne, il fut envoyé à Paris en 1557, fonda une église à Londres en 1560, assista au synode de Poissy avec son ami Théodore de Bèze, et l'église d'Orléans en 1564, et présida le

1563. En 1571 la reine de Navarre son prédicateur. Calvin estimait gailards, et l'avait pris pour secrétaire qu'il travailla avec Bèze à l'histoire réformée de France. On a de : *Parello et collegis ejus, adversus Theologastri calumnias de re*, 1545, in-8°; — *Traité de la*, 1545, in-8°; — *Inventaire des*, 1548, in-8°; — *Traité contre les et les Libertins*; Genève, — *La forme de police ecclésiastique à Londres en l'église française*; — *De la divine Essence de Jésus et les nouveaux Ariens*; Lyon, larda à traduire en français les ins de Calvin : *Traité sur Ésaïe*; — *Commentaire sur l'Exode*; — *Traité sur la divinité de Jésus et les ariens*; Orléans, 1563, 26 aussi une édition de saint Irénée et titre : *D. Irenæi, episcopi Lugdunensis, seu libri quinque adversus hæreses Valentini et aliorum, cum antehac emendata; additis operis potuerunt, opera et dilige Gallasii, una cum ejusdem*; Paris, 1570, in-fol. *Œuvre d'Étienne de Coudes.*

ES ou DE GARCINS (Mlle), ac-
née en 1770, morte en 1797. Son
père était de Garcins, puisqu'elle
Louis-Antoine de Garcins et de
Bourcet. La jeune Mlle Des-
à l'École de Déclamation, et sui-
vèrent les leçons de Molé. A dix-
septa ans elle débuta à la Comédie-Française,
8, dans le rôle d'Atalide (de *Ba-*
marc) fut brillant et mérité; elle
avec un égal talent *Zaire*, *Chi-*
pre, *Andromaque*, *Hypermne-*
stérie, *Monime* et *Inès*, et fut
remplir les amoureuses tragi-
cane elle fut reçue au nombre
a. En 1792, Mlle Desgarcins fit
leurs qui formèrent la troupe du
Républicain, rue de Richelieu, sous
le Gaultard et Dorfeuille: l'ouver-
ture eut lieu le 27 avril 1795, par
représentation de *Henri VIII*, tra-
dier. Mlle Desgarcins y remplissait
une *Smyrnaise*, et fit couler bien des
larmes *Zuleima*, dans *Abdel-*
la; *Mélanie*, dans *la Mu-*
se; *Mélimone*, dans *Othello*
l'Alma, dans *Abufar*, et un grand
nombre de moindre importance.
Mais n'était pas jolie, elle avait la
figure et les traits irréguliers;
avait la voix la plus touchante,
et la plus flexible; tous ses mouve-
ments étaient et nobles. Douce d'un

sensibilité profonde, elle excellait à peindre les tourments de l'amour, parce qu'elle trouvait dans son âme les sentiments qu'elle rendait sur la scène. Cette extrême sensibilité lui fut funeste : éperdûment amoureuse d'un homme qu'elle crut infidèle, elle se perça de trois coups de poignard. Des soins empressés la rendirent à la vie ; mais après une longue convalescence, elle conserva une telle faiblesse de poitrine, qu'au moindre effort elle crachait le sang. Bientôt elle fût forcée de prendre un congé et de se retirer à la campagne. Là, elle habitait une maison isolée : des voleurs s'y introduisirent pendant la nuit, garrottèrent M^{lle} Desgarcins et ses femmes, et les enfermèrent dans une cave, afin de piller plus à leur aise. Ils voulurent ensuite tuer leurs captives pour assurer le secret de leur crime ; mais les accents pathétiques de M^{lle} Desgarcins désarmèrent leur férocité ; ils lui laissèrent même le portrait de sa fille, quoiqu'il fût entouré de brillants. Cependant vingt-quatre heures s'écoulèrent avant que les victimes pussent faire entendre leurs cris ; quelques paysans accoururent, et les délivrèrent. Les émotions de cette scène terrible ébranlèrent les organes affaiblis de M^{lle} Desgarcins ; sa raison s'égarâ, et elle mourut folle quelque temps après. En juillet 1839 MM. Marie Aycard et Vanderbuck firent représenter au Vanjeville une pièce intitulée *M^{lle} Desgarcins*. Bien que cette pièce reposât sur un épisode peu historique de la vie de cette célèbre tragédienne, elle obtint du succès. A. JADIS.

Étienne et Martainville, *Histoire du Théâtre-Français*.

DESGETTES (*Nicolas-René DURNICHE*, baron), médecin français, né à Alençon (Orne), le 23 mai 1762, mort le 3 février 1837. Fils d'un avocat au parlement de Rouen, il fit ses études à la communauté de Sainte-Barbe, au collège Duplessis, suivit les cours du Collège de France, et s'adonna avec ardeur à l'étude de la médecine. Devenu, en 1782, possesseur d'un modique héritage, il se mit à voyager, visita l'Angleterre et toute l'Italie. En 1789 il fut reçu docteur à la faculté de Montpellier, et se fit connaître par quelques ouvrages remarquables, qui le firent nommer membre correspondant de l'Académie de Médecine. Il partit en 1793 pour l'armée d'Italie, avec le titre de médecin ordinaire. Bientôt il fut nommé médecin en chef, place qu'il occupa jusqu'en 1796. Il s'était déjà fait une grande réputation de savoir, de courage et de dévouement, lorsque fut décidée l'expédition d'Égypte. Aussi Bonaparte s'empressa-t-il de l'attacher comme médecin en chef à l'armée d'Orient. La mission de Desgenettes était difficile; il la remplit avec habileté et courage. Arrivée en Égypte, l'armée éprouva les effets du climat : des symptômes de peste se déclarèrent, et un découragement mêlé de désespoir commençait à s'emparer de l'armée. Il importait de faire cesser cette terreur, qui en aggravant les maux physiques paralysait encore toute force morale. Desgenettes donna alors

l'exemple d'un dévouement héroïque : par une double piqure faite dans l'aîne et au voisinage de l'aisselle, il s'inocula, en présence des soldats, le pus d'un bubon pestilentiel. Cet acte de généreuse témérité rassura les malades, et un grand nombre guérirent. Laissons ici parler le docteur Pariset, qui visita lui-même l'Égypte, pour y étudier la peste : « Desgenettes ne démentit point en Égypte la renommée qu'il s'était faite en Italie. Dès son entrée dans la contrée nouvelle, après avoir réparti ses collaborateurs sur les différents points qu'allaient occuper nos armes, son premier soin fut de les inviter, par une instruction, à l'étude des lieux, des hommes, des travaux, des aliments, des habitudes, de la température et des maladies, afin de préparer, par une suite de topographies médicales, l'exacte description de toute l'Égypte. De là sont nées les curieuses topographies, et les notes, et les mémoires qu'il a publiés dans son ouvrage, sous les noms de leurs auteurs ; car, loin de tenir dans l'ombre les savants et courageux médecins de l'armée d'Égypte, il aimait à les parer de leurs talents, comme il aimait à reconnaître et à proclamer leurs services. Suivant Desgenettes, la peste est comme attachée au sol de la basse Égypte ; elle y est endémique, mais elle peut se transmettre par voie de contagion. Un jour Berthollet venait de lui exposer ses spéculations sur les voies que prend le miasme pestilentiel pour pénétrer dans l'économie. Selon Berthollet, la salive en est le premier véhicule. Ce même jour, un pestiféré que traitait Desgenettes, et qui allait mourir, le conjura de partager avec lui un reste de la potion qui lui avait été prescrite. Sans hésiter, Desgenettes prend le verre du malade, le remplit et le vide : action qui donna une lueur d'espoir au pestiféré, mais qui fit pâlir et reculer d'horreur tous les assistants : seconde inoculation, plus redoutable que la première, de laquelle Desgenettes semblait lui-même tenir si peu de compte. »

Desgenettes, revenu en France vers la fin de 1801, fut nommé d'abord médecin en chef de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, et ensuite, en 1805, inspecteur général du service de santé des armées. En 1805 il fut envoyé en Espagne pour observer l'épidémie qui l'année précédente avait ravagé Cadix, Malaga et Alicante. Il suivit les armées françaises en Prusse, en Pologne, en Espagne et dans la malheureuse campagne de 1812. Pris par l'ennemi dans la retraite de Russie (10 décembre 1812, il demanda sa liberté à Alexandre, comme un droit que lui avaient acquis ses soins pour les soldats russes, et un ukase impérial lui rendit non-seulement la liberté, mais une escorte d'honneur, composée de cosaques de la garde, qui l'amena jusqu'aux avant-postes français, le 25 mars 1813. Employé de nouveau dans la campagne de Drivade, il fut forcé, après la bataille de Leipzig, de s'enfermer dans Torgau, et ne put revenir à Paris, en 1814, qu'au com-

mencement de mai. Il eut alors à ques perquisitions, et la chaire de joint de physique médicale et d'hygiène de Médecine, que le Directoire donna en l'an VII, en récompense d'ult à Jaffa, fallit lui être enlevé Cent Jours Il reprit les fonctions qu'océes sous l'empire, et se trouva à qualité de médecin en chef de l'armée impériale. A la seconde re perdit cette double place ; il fut placé en 1819 dans le conseil de mées, et quelques mois avant la n léon ce fut lui que l'on chargea de médecins qui devaient se rendre lène. Destitué en 1823 de sa place, il partagea l'honorable disgrâce de Dubois, des Chausseur, etc. Un le fomenté par des individus étrangers avait eu lieu à l'occasion d'un disco par lui à une distribution des prix tique. Ce tumulte, qui n'avait rien servit de prétexte à la dissolution d sa réorganisation, que l'on préna main. Après la révolution de 1830 Desgenettes fut nommé (14 no 10^e arrondissement, emploi qu'il qu'aux élections municipales de 18 decin en chef des Invalides, le 2 u célèbre médecin mourut à l'âge quinze ans. Au milieu d'une vie de voyages, par les fatigues de occupée par les soins d'une tion, Desgenettes avait trouvé u un grand nombre d'ouvrages. En vo *Tentamen physiologicum de van cis*; Montpellier, 1789, in-8°; — sur une *phthisie calculuse*; dans de *Médecine, Chirurgie et Pharm cher*, juin 1790; — *Observations culte d'absorber que conserve le ruisseaux lymphatiques après animaux*; dans le même jo 1 ticales passés de l'abdon à l'âge de seize à dix-sept un mal conformés; dans le même jou dans la *Gazetta di Parma*, 1792 du système absorbant ou lymph 1792, in-12; — *Mich. Girardi origine nerri intercostalis*; Paris, — *Observations sur l'enseigne médecine pratique dans les hôp Tousseau*; dans le *Journal de M juillet 1792*; — *Précis d'une dis M. Girardi et des recherches de Fontana sur l'origine du nerf dans le même journal*, 1793; — *générales sur l'utilité de l'Annuelle, en particulier : la c Florence et la nécessité a linbles en France*; dans 1793; — *Lettre de R. D. Desg*

des *encyclopédique, sur*
des bureaux de consultation
ra à l'occasion des travaux
des études artistiques de
le sein encyclopédique,
des — doctrine militaire,
des — de l'Armée de l'Armée d'I-
17 in-8°; — Observation sur
des maladies pécuniaires; dans
encyclopédique, troisième année,
la petite vérole régnante,
des — au Caire (avec une traduc-
tion, par dom Raphael); Le
des — Opuscules; Le Caire,
des — est composé en partie
l'auteur à la Dé-
des — fut le fondateur; —
des — Armées d'Orient; Paris,
édit. augmentée de notes et
abétique, Paris, 1835, in-8°;
des — principaux ouvrages sur
Journal de Médecine,
de Corvisart et Leroux,
des — discours prononcé le 9
des — l'ouverture des cours de
des — de Paris; Paris, 1810,
des — dans les maladies
des — de Médecine de Cor-
des — LXI: c'est la trad. de
des — connus et publiés à
des —; — Éloges des Acadé-
des — publiés pour servir à
des — dans le dix-huitième
des —; — Discours prononcé
des — 1814, pour l'ouverture des
des — de Médecine de Paris;
des — Éloge de N. Hallé, prononcé
des — de Médecine de Paris, le 18 no-
des —; — Essais de Biographie
des — médicales; Paris, 1825. Ce
des — cent-dix notices biogra-
des — grande partie sont ex-
des — graphie médicale. « Ces no-
des — tions forment une partie de nos
des — et à l'histoire de la médecine
des — et à sa pratique, à la des-
des — épidémies, à l'hygiène
des — et enfin à la conservation
des — de guerre dans divers
des — biographique sur D. Co-
des — sur le chevalier M. Rossa;
des — P. Moscati; 1830; — Etudes
des — des hommes illustres
des — empereurs romains;
des — Souvenirs de la fin du
des — et du commencement du
des — siècles de R.-D.-G.; Paris,
des — l'impression du tome
des — par la mort de l'auteur.
des — fourni divers articles à la
des — des frères Michaud, au
des — des Sciences médi-

cales, au Journal hebdomadaire de Médecine;
enfin, il a rédigé l'article Peste dans l'Encyclo-
pédie moderne de MM. Firmin Didot.

Biographie des Contemporains. — Dict. de la Con-
versation. — Desgenettes, Souvenirs de la fin du dix-
huitième siècle et des commencements du dix-neuvième;
3 vol. — Paris, Éloge des Membres de l'Acad. de
Médecine.

DES GODETS (Antoine), architecte français,
né à Paris, en 1653, mort dans la même ville,
le 20 mai 1728. Nommé en 1674 pensionnaire
du roi à l'Académie de Rome, il fut pris par les
Algériens en allant par mer en Italie; mais ayant
été échangé en 1676, il se rendit à Rome, où,
pendant un séjour d'environ seize mois, il étudia
avec ardeur les monuments antiques qui s'of-
fraient à ses regards. De retour en France, il
devint successivement contrôleur des bâtiments
du roi à Chambord, puis à Paris architecte du
roi avec une pension de deux mille livres, et enfin
professeur à l'Académie royale d'Architecture, à
la place de Lebrun. On a de lui : *Les Édifices an-*
tiques de Rome dessinés et mesurés très-exac-
tément; Paris, 1682, in-fol.; nouvelle édition,
ibid., 1779, in-fol., moins belle et moins estimée
que la première; les planches qui y sont jointes
sont de Leclerc, Lepautre et autres graveurs
célèbres. Lorsque l'impression de cet ouvrage,
publié aux frais du roi, fut terminée, Colbert
fit présent de l'édition entière et des planches à
Desgodets. Après la mort de cet habile archi-
tecte, Goupy fit paraître, avec des notes, une
partie de ses leçons publiques, sous le titre de :
Les Lois des Bâtimens suivant la Coutume
de Paris; Paris, 1748, 1768, 1777, 1787, in-8°;
Avignon, 1802, in-8°. E. R.

Préface en tête des Lois des Bâtimens suivant la
Coutume de Paris.

DES GOUTTES (Jean), littérateur français,
né à Lyon, selon La Croix du Maine, et dans le
Bourbonnais d'après La Moynaye, vivait dans le
seizième siècle. On a de lui : *Le premier livre*
de l'Histoire de Philandre surnommé le Gen-
tilhomme, prince de Marseille, et de Passe-
Rose, fille du roi de Naples; Lyon, 1544,
in-8°; — *Lucian, De ceux qui servent à gages*
des maisons des gros seigneurs et bourgeois,
avec une oraison dudit Lucian contre la ca-
lommie; Lyon, 1537, in-16; — *Le Roland fu-*
rieux, composé premièrement en rime thus-
cane par messire Loys Ariosto, et maintenant
traduite en prose françoise; Lyon, 1544, in-
fol.; c'est la première traduction de l'Arioste qui
ait été faite en France. D'après La Moynaye,
elle est probablement l'ouvrage de Jean Martin;
Desgouttes n'en fut que l'éditeur.

Du Verdier et La Croix du Maine, Bibl. franç.

DES GRANGES (Jean - Baptiste), médecin
français, né à Mâcon, en 1751, mort à Lyon, le
23 septembre 1831. Reçu en 1779 membre du
Collège royal de Chirurgie de Lyon, il obtint en
1788 le grade de docteur en médecine à l'uni-
versité de Valence. Nommé en 1793 chirurgien

Louis, baron DE COURNEMIN).

[illegible]

venu populaire intitulé : *La Charité romaine, ou la piété filiale.*

Ch. Nic. Cochlin, *Lettres sur la F^{le} de Deshayes*; Paris, 1785, in-12. — Guilbert, *Mémoires biographiques sur les hommes remarquables de la Seine-Inférieure*, t. 1, 221; Rouen, 1812.

* **DESHERBIERS LESTENDUAIRE (A.-A.)**, général français, mort le 3 février 1794. Issu d'une famille noble, Desherbiers, qui était capitaine depuis 1789, fit la campagne d'Italie, et le courage qu'il y déploya l'éleva bientôt au grade de général de brigade. Sa vie, qu'il avait exposée tant de fois pour la gloire de la république, ne put faire oublier qu'il était noble. N'osant cependant pas le traduire devant le tribunal révolutionnaire sous la seule inculpation de ce crime de naissance, on l'accusa d'avoir voulu livrer à l'ennemi un poste qu'il commandait. C'est en vain qu'il somma ses accusateurs d'appuyer par une seule preuve la lâcheté dont on l'accusait, c'est en vain qu'il retraça les services qu'il avait rendus à la cause républicaine, le tribunal révolutionnaire le condamna, le 3 février 1794, à porter sa tête sur l'échafaud. A. S...T.

Victoires des Français, t. V. — *Moniteur universel*, 1793, p. 25-33 ; 1794, p. 152.

DESHOULIÈRES (*Antoinette du LIGIER de La Garde*), femme de lettres, née à Paris, vers 1634, morte le 17 février 1694. Elle était fille d'un ancien chevalier noble, qui fut successivement maître d'hôtel des reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche. Mademoiselle de La Garde avait été heureusement douée de la nature, tant pour les qualités du corps que pour celles de l'esprit; profitant de ses heureuses dispositions, ses parents lui donnèrent toutes sortes de maîtres, et la jeune fille apprit le latin, l'italien et l'espagnol, ainsi que la musique, la danse, l'équitation, en un mot tout ce qui formait alors une éducation complète pour les filles de qualité. La jeune fille ne tarda guère à devenir poète; elle étudia la prosodie française sous le poète Hesnaut, qui n'est guère connu aujourd'hui par son élève. A l'âge de dix-huit ans, mademoiselle de La Garde épousa Guillaume de La Fon de Boisguérin, seigneur Des Houlières, qui dans les troubles de la Fronde embrassa le parti du prince de Condé, avec lequel il fut obligé de sortir de France peu de temps après son mariage. Retirée chez ses parents, sa jeune épouse y vivait dans la retraite, et étudiait avec passion la philosophie de Gassendi, lorsqu'elle dut aller rejoindre son mari à Rocroi, puis à Bruxelles, où le prince exilé s'était réfugié. Elle se vit à son arrivée reçue à la cour, et entourée de toutes sortes d'hommages; parmi les plus empressés de ses adorateurs, nous ne citerons que le grand Condé, qui en fut, dit-on, fort amoureux, et auquel elle résista aussi bien qu'à tous les autres. Emprisonnée au château de Vilvorde, pour avoir sollicité vivement du gouvernement espagnol le paiement du traitement arriéré de son mari; sans autre consolation que la lecture

de l'Écriture Sainte et des Pères de l'Église, madame Deshoulières languit pendant huit mois dans cette situation, et ne recouvra la liberté que par un coup de main de son mari, qui l'enleva et la reconduisit en France, où une amnistie lui permettait de rentrer lui-même.

Il est peu de noms plus connus que celui de madame Deshoulières : elle fut liée avec les personnages les plus célèbres de l'époque, les La Rochefoucauld, les Cornille, les Saint-Aignan, les Montausier, les Vivonne, les Fléchier, etc. Cependant ses œuvres sont presque entièrement tombées dans l'oubli. On ne connaît guère d'elle que la fameuse idylle citée dans toutes les poétiques :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis

On l'a accusée, mais sans fondement, d'avoir emprunté aux *Promenades* de Coustel le sujet de ce petit poème. Madame Deshoulières n'a pas laissé moins de deux gros volumes de vers, églogues, idylles, odes, élégies, épîtres, chansons, ballades, madrigaux, bouts-rimés et rondeaux ; elle n'a vraiment réussi que dans le genre pastoral ; ses idylles ont de la grâce et une certaine mollesse de style qui ne s'éloigne pas trop du naturel ; seulement sa poésie ne s'élève pas assez au-dessus de la langue habituelle ; quant à ses ballades, elles sont naïves et ingénieuses. Elle s'essaya aussi dans le genre dramatique, et composa deux mauvaises tragédies, *Genesio* et *Jules-Antoine*, qui lui firent donner le conseil de retourner à ses moutons ; une comédie, ayant pour titre *Les Eaux de Bourbon*, et un opéra de *Zoroastre*, également médiocres. Dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, elle embrassa le parti que défendait Perrault, et ceci, joint à l'injustice qu'elle montra pour Racine, peut-être par suite d'une admiration excessive pour le grand Corneille, lui attira la haine de Boileau, qui prétendit la peindre dans ces vers :

C'est une précieuse,
Reste de ces esprits jadis renommés,
Que d'un coup de son art Molière a diffamés.

Du reste, madame Deshoulières peut se consoler de la malice du poète, car personne ne se vit jamais plus loué, plus aimé, plus célébré qu'elle ne le fut ; et en regard des vers de Boileau elle put mettre ces vers, qu'on grava au bas de son portrait, en tête de ses œuvres, qui rendaient assez fidèlement l'opinion générale sur son compte :

Si Corinne en beauté fut célèbre autrefois
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doit-elle tenir au temple de mémoire
Les vers que tu vas lire et les traits que tu vois ?

Nous ne devons pas oublier de mentionner que l'Académie des Ricovrati et l'Académie d'Aries s'honorèrent de la compter parmi leurs membres. Madame Deshoulières passa presque

toute sa vie dans la pauvreté, que six années d'une pension Louis XIV lui avait accordée, d'une pièce de vers à sa louange Paris, d'un cancer au sein, dont fut pendant douze années. C'est longue et douloureuse maladie Deshoulières fit ses meilleures autres ses réflexions morales. (louange que jamais ses travaux détournèrent de ses devoirs, et se montra épouse fidèle, amoureuse aussi tendre qu'éclairée. »
« françaises qui ont cultivé la po
« en parlant de madame Des
« celle qui a le plus réussi, pa
« dont on a retenu le plus de
vres complètes de madame Des
publiées à Paris, 1797, 2 vol. in-11
in-8°. La première de ces deux é
tée la meilleure.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV* ; La
— T. du Tillet, *Le Parnasse français*
DESHOULIÈRES (Antoin)

filie de la prée
a laissé aussi ces vers, qui ont
suite de ceux de sa mère. Nous
ji me porte sa
t, vous et fai
l au de qui
« a p que l'os
« d'ouv à
« ma mère : j'en outonne en
« quand je joins dans un mon
« aux siens, je ne fais que m'ir
« heureuse de leur procurer par
« qu'ils ont de passer à la po
avoir obtenu en 1688 le (de
mie Française p s'acode de
de Saint-Cyr, em. de
des Ricovrati à la | ou sa
de la maladie qui avais conduit
tombeau.

I U I
* (FRISCO),
né à I s le m
tième sio II
Floravanti. w x
de San-Piero re : s'atma
sieurs au I, et à Sola
Le Saint dans le désert.

Tolomei, *Guida di Firenze*. — g-nd
« *Fazioni d'Italia*. — Fioravanti.

DE (Le P.
italien, ne a I m.
1733. Il appar
et partie d'unc mntion ouvrage
1712. Il d h a. et se

1714. II q
o et s'y avec
I
vous uen. se

lignes, ils gagnèrent Cachemir. six mois fort malade; il ne put un voyage qu'en mai 1715, et arriva latic, ville du Boutan. Les mission- ni d'abord parfaitement reçus, même es (prêtres du pays); mais plus tard médiétre comme espions, sur la dé- de plusieurs marchands, qui crai- t leurs intérêts commerciaux. Desi- di par les résultats de cette jalousie, l'Prey il gagna Lassa, capitale du arriva en mars 1716. L'ardeur de l'ard pas à lui aliéner l'esprit de la représentants des diverses religions, missionnaires capucins. Malgré de omies, il tint ferme jusqu'en 1727, quelle le pape Benoît XIII crut de- sur en Europe, et lui faire défense s'un Tibbet. Desideri sollicita vain- les capucins; ses requêtes furent l'entente mourut à Rome sans avoir e le décret papal. On a de lui plu- mairies dans les *Lettere edifiantes*, dans la *Bibliotheca-Pistoriensis* ; il rend compte de ses divers t connaître des régions qui n'ont tures par aucun autre Européen; plus méurs et l'histoire pour s'oc- pines. Il a aussi traduit en latin *de Sabotin*; c'est la Bible du Thi- ent-huit volumes par Joubaba. de Desideri sont restés dans la du collège de la Propagande à

Biographique; Paris, 1884.

DE JÉRÔME, artiste italien, mort le 21. Il cultiva les beaux-arts et la plusieurs poèmes, on a de lui : *De della Pittura*, *Scultura e Ar- struzione*; Bologne, 1767, in-4°. *De. Bologn.*

DE DA SETTIGNANO, sculpteur Settignano, en Toscane, en 1457, en 1485. Il ne put être élève de l'art quand il n'avait pas encore 15 ans; mais il se forma par l'é- tude, après avoir appris dans le parti mécanique de l'art. Ce lui vécut malheureusement que dans le court espace de temps par à ses travaux, on ne peut tait pu s'élever au talent qu'il tinguélique mausolée de Carlo tateur célèbre et secrétaire de la t. Ce monument, placé parini de la-Croce, le Panthéon de Flo- tte regards par le moelleux du t de l'éducation, et la richesse t en font un des plus beaux ture du quizième siècle. La t pas près la même que celle tiste Noceto, par M. Civitali,

dans la cathédrale de Lucques, ou du tombeau de Tartagni, par Simon de Florence, à Saint-Dominique de Bologne. Dans l'un comme dans les autres de ces monuments nous voyons dans une niche, dont le fronton contient la Vierge entre deux anges, la figure du défunt couchée sur un sarcophage posé sur un soubassement. C'est surtout par la richesse de l'ornementation de l'urne et la présence des deux petits génies que l'ouvrage de Desiderio se distingue des autres.

Les mêmes qualités se retrouvent dans les sculptures de Desiderio à l'antel du Saint-Sacrement, dans l'église de Saint-Laurent, où l'on ad- mire surtout le petit enfant Jésus bénissant. On doit encore à cet artiste plusieurs bas-reliefs placés dans la galerie de Florence; une belle base qui dans le même musée supporte le beau Bacchus étrusque de bronze; à *Santa-Trinita*, la statue en bois de la *Madeleine*, qui fut ache- vée par Benedetto da Majano; à la Badia, sur la route de Florence à *Fiesole*, une belle chaire; enfin, un buste conservé au palais public de Forli. C'est à tort que Vasari, Borghini et Bal- dinucci lui attribuent aussi le *Tombeau de la Bienheureuse Villana* à Sainte-Marie-Nouvelle de Florence. Ce monument fut sculpté par Mat- teo Rosellini, en 1457, l'année même de la nais- sance de Desiderio.

E. BASTON.

Vasari, *Vita*. — Baldinucci, *Notizie*. — Borghini, *N. Riposo*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantuzzi, *Guida di Firenze*.

DESIDERIUS. Voy. DÉCENCE et DIMEN.

* **DÉSILAIÛS** (Δασιλαῖος), statuaire grec, d'une époque incertaine. Pline cite de lui un *Doryphore* et une *Amazone blessée*. On n'a pas de raison pour admettre, avec Meyer et Ott. Müller, que ce nom est une corruption de Ctésilaüs. Au con- traire, l'*Amazone blessée* du Vatican, que l'on regarde comme un ouvrage de Ctésilaüs, paraît être copiée sur l'*Amazone* de Désilaüs.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8. — Ross, *Kunstblatt*, pour 1840, n° 12.

* **DESILLES** (Antoine-Joseph-Marc), né à Saint-Malo, le 11 mars 1767, mort à Nancy, le 17 octobre 1790. Il était officier dans le régiment du Roi infanterie lors de la révolte de ce ré- giment et de ceux de *Mestre de camp* et de *Châteauneuf*, qui formaient ensemble la gar- nison de Nancy. Desilles, qui était alors en congé dans sa famille, ayant été informé par un de ses amis des actes d'indiscipline et de violence qui venaient d'être commis, ne voulut pas attendre l'expiration de son congé, et se dé- robant aux larmes de sa mère et de ses sœurs, il courut partager les dangers de ses frères d'armes. Un moment comprimée par l'énergie de M. de Bouillé, la révolte éclata de nouveau quand le général de Maiseigne vint, d'après ses ordres, faire une enquête à Nancy. Obligé de se sauver à Lunéville le 9 août, M. de Mal- seigne rentra le lendemain dans Nancy à la tête d'un régiment de carabiniers, qui le livrèrent le 11 aux insurgés. Dès que M. de Bouillé reçut

l'ordre de marcher sur Nancy, il se rendit devant cette ville avec six cents grenadiers, quatre bataillons suisses, quatorze escadrons de cavalerie, six cents gardes nationaux, et huit pièces d'artillerie. Arrivé le 31 août, il reçut trois députations desquelles il avait exigé la mise en liberté de M. de Malseigne et la sortie des trois régiments qui l'auraient attendu hors de la ville et lui auraient livré chacun quatre coupables. Ses dispositions d'attaque avaient eu pour résultat l'exécution de la première de ces conditions, et une partie de la garnison défilait vers la prairie qui lui avait été assignée, lorsque Bouillé, trompé par les apparences, et ignorant que le reste de la garnison s'opiniât à ne pas se soumettre, changea son ordre de marche, et de ses deux colonnes d'avant-garde n'en forma plus qu'une seule pour entrer dans Nancy. La tête de cette colonne, composée de gardes nationaux et de Suisses, n'était plus qu'à trente pas de la porte lorsqu'il lui est intimé en termes injurieux de ne pas avancer. La lutte va s'engager, quand Desilles veut la prévenir. S'adressant à sa compagnie, qu'il n'avait pas voulu quitter afin de la surveiller et d'arrêter ses excès, il l'exhorte à la soumission; et voyant qu'il n'est écouté ni de ses soldats ni de la populace, il se précipite au-devant de la bouche d'un canon : « Ne tirez pas ! s'écria-t-il, ce sont vos amis, nos frères ! l'Assemblée nationale les envoie : voulez-vous donc déshonorer vos drapeaux en faisant feu sur eux ! » Arraché de ce canon, il se cramponne à un autre, et s'assied sur la lumière. Quatre coups de feu l'atteignirent aussitôt. Foulé aux pieds des combattants, il fut soustrait à une mort immédiate par un garde national, le brave Hœner, qui lui fit un rempart de son corps. L'héroïsme de Desilles fut admiré de toute la France; Louis XVI lui fit remettre la croix de Saint-Louis, et l'Assemblée nationale, par l'organe de son président, lui adressa des félicitations. Les corps constitués de Saint-Malo suivirent cet exemple; et lorsque l'intépide jeune homme eut succombé à ses blessures, sa ville natale célébra en son honneur un service solennel. La ville de Rennes s'associa au deuil de celle de Saint-Malo, comme l'atteste l'*Oraison funèbre de nos frères morts à Nancy, prononcée dans l'église de Toussaints, le 8 novembre 1790, par Barthélemy-Luc Champion, prêtre, gardien de l'hôpital Saint-Méen, précédée du procès-verbal du service solennel que la garde nationale de Rennes a fait célébrer le 8 novembre 1790, dans l'église paroissiale de Toussaints, pour M. Desilles et nos autres frères d'armes morts à Nancy pour le maintien de la constitution*; Rennes, R. Vat fils, 1790, in-8° de 27 pag. P. LAVOR.

L'abbé Nanet, *Biographie des Malouins célèbres*

DESING (Anselme), théologien allemand, né à Amberg, le 15 mars 1699, mort en 1773. Il entra dans l'ordre des Bénédictins en 1718. Il professa

quelque temps à Freisingen dorf. Ses principaux ouvrages sont : *Methodus contracta historico-copulationes de vita beatorum*, 1727, gr. in-8°; — *Porta Ingolstadt*, 1727, in-8°, et *Methodus Compendium Eruditionis*; — *Index Poeticus*; Amberg.

Adelung, Suppl. à Mécher. Allg.

DESINROCKES (Guillaume), français, né à Toulouse, v. 12^{ème} siècle, mort vers 1150. *Traité de la Peste, plus paralyse et deux parados*, traduit du latin de Laurent J. in-8°; — *Examen des éléphants recueilli de plusieurs bon leurs grecs, latins, arabes*, 1596, petit in-8°; — *Le Chir* extrait de Gai de Chanliac; — *Ostéologie, ou histoire des corps humains*; Bordeaux, 1750.

Biographie toulousaine.

DÉSIRÉ (Arthus), écrivain normand, vers l'an 1500, qu'on suppose, car son dernier ouvrage est de 1578, et le trépas seul peut d'écrit. Il embrassa la politique, et se jeta avec ardeur alors aussi active qu'acharnée réforme était ardente; il lança une foule d'écrits en vers, les uns desquels il s'occupe peu de théologiques, mais où il caricature, les images grotesques surtout les injures. Son zèle manier la plume, il voulut signer, Philippe II, au secours français. S'étant mis en maladresse à ce prince, il fut arrêté par le parlement de Paris. Son. Il aurait pu être comblé de faveur spéciale. aux galères traité avec une indulgence rare.

de r. c. cou
pe. né :
doi. eût u
rait sort. rhauc u
ses productions, (u
trente. Il suffit de citer quel
uns de ces ouvr. ton
bien mérité, et que
mettre chez des
point : Les en Jours
Dieu, publi. nsie
1551; — Les d. de u
la. l. l. l.
1552; —

parlout, 1551; — *La marmotte et guenon*, 1551; — *Théodosienne*, 1574; — L.

de *louage* (nom qu'il donne aux
; — *La loyauté consciencieuse*
vers, date. Irrité de
trad, que Marot avait
A. ré fit paraître *Le*
deux chansons
tulées par
à David qu'à
victorieux du Cheva-
chevalier terrestre, for-
gue de plus de sept mille lignes
et on en y a de singulier, c'est
la bouche du Cheva-
contre
au cheval
écrits
pour mystérieux
G. BAUD

un, *Mémoires*, t. XXXV. — D'Artigny, *langes*
droit de *Littérature*, t. II, p. 41. — Gou-
francises; *Mémoires d'une grande*
— J.-Ch. Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II,
de-Ledes, *Bibliothèque poétique*, t. II.

François-Michel, vicomte
cals, né à Vic, en Au-
1810. Il était con-
au bailliage de
sur l'origine
; Paris, 1769,
— *Les* *vers les pays de mon-*
roids, ou essai sur le
agriculture particuliers aux
montagnes d'Auvergne; Paris, 1774,
— *loire d'Auvergne*, première partie;
t. I, in-12.

encore quelques ouvrages de plu-
de cette famille; savoir : *Pandé-*
la reine Marguerite, duchesse de
son arrivée à Paris en 1582, par
nières, bailli de Murat et lieutenant
l'Aurillac; Paris, 1582, in-8°; — *Dis-*
la tenue des conciles, sur une dis-
avec un religieux de Saint-Fran-
mé, 1594, in-12, par François Des-
du précédent. Le P. Lelong
ouvrages historiques manus-
istrières, aïeul de François

notes.

not. de la France. — Quérard, *La France*

S (Jean), médecin français, plus
e nom latinisé de *Hortensius* ou
né près de Laon, vers le commence-
ème siècle, mort en 1549. Il pro-
les humanités à Paris, au collège
Lemoine, et s'appliqua ensuite à
médecine. Reçu en 1519 docteur à
médecine de Paris, il en devint le
s. Il étudia avec ardeur la langue

grecque, et s'acquit comme praticien une im-
mense réputation. On prétendait que la mort
seule pouvait résister à son art, et on lui appli-
quait, par allusion à son nom, ce vers de l'école
de Salerne :

Contra vim mortis non est medicamen ab hertis.

Kloy, Dictionnaire Médecine de la Médecine.

DESJARDINS (Jacques), général français, né
à Angers (Maine-et-Loire), le 9 février 1759, tué
à Eylau, le 8 février 1807. Sorti sergent (5 février
1790) du régiment de Vivarais, où il était entré soi-
dat le 8 décembre 1776, Desjardins, de retour dans
ses foyers, se vena à l'instruction de la garde
nationale d'Angers, qui le nomma successivement
adjudant général (5 août 1791), et lieutenant-
colonel. Ce fut dans ce dernier grade qu'il fit
(1792-1793) les campagnes de l'armée du nord,
et la bravoure et les talents qu'il montra à Jem-
mapes et à la prise de Namur lui valurent le grade
de général de brigade (3 septembre 1793), et
l'année suivante (19 mars 1794) celui de général
de division, dont il avait précédemment rempli
les fonctions au siège de Mauberge. Pendant
qu'il commandait la division droite à l'armée du
nord, un arrêté du comité de salut public, en
date du 8 juin suivant, le désigna pour prendre en
chef le commandement de l'armée des Ardennes.
Attaché tour à tour à celles du nord et de Bata-
vie jusqu'au 23 septembre 1801, il fut mis en
disponibilité. Rappelé au service en même temps
que décoré de l'ordre de la Légion d'Honneur
(11 décembre 1803), il fut envoyé au camp de
Brest, où il reçut la croix de commandant de
l'ordre, le 14 juin 1804. Désigné pour faire partie
de la grande armée, dont il commanda la 1^{re} di-
vision du 7^e corps, il fut tué à Eylau. Le nom de
ce général est inscrit sur les tables de bronze du
palais de Versailles ainsi que sur l'arc de
triomphe de l'Étoile. A. S.....Y.

*Archives de la guerre. — Biographie des Contem-
porains. — 38^e Bulletin de la grande armée.*

DESJARDINS ou BAUGAERTEN (Martin
VAN DEN), sculpteur hollandais, né à Bréda, en
1640, mort en 1694. Venu jeune à Paris, il fut
reçu membre de l'Académie de cette ville. Ses tra-
vaux lui méritèrent une fortune considérable, qu'il
laissa à son fils. Celui-ci ne marcha pas sur ses
traces; il acheta une noblesse que son père
n'avait demandée qu'à la supériorité du talent.
Le temps et les révolutions ont presque détruit
les œuvres de Martin Desjardins. On cite parmi
celles qui excitèrent l'admiration des contem-
porains un bas-relief représentant *Hercule cou-*
ronné par l'Art; — *La Statue équestre de*
Louis XIV, érigée jadis sur la place Bellecour
à Lyon; — Les groupes en pierre exécutés
pour le portail du collège Mazarin, et représen-
tant les *Evangelistes* et les *Pères de l'Église*
grecque et latine; — *Le Soir*, représenté allé-
goriquement par une *Diane menant une le-*
vrette; — *La Statue en pied de Louis XIV* pla-
cée à l'Orangerie de Versailles; — *Le Monument*

qu'après avoir joué à Tou-
vers 1606, et qu'il entra
de l'argonne. Doué
il fit déli

l'époque de Henri IV et celle
remarquables par la publica-
de livrets plus que facé-

peu décents, mais
gauche jusqu'à
du temps). Deslau-
la voie de l'impres-
du haut de ses

Les Fontaines
plusieurs dis-

mes et prologues
ressement, ce livre

il reparut en 1613,
ultanément sous

de 1612 à
de fois tout

Haye, en
à Cologne (in-

1709 en 1741. Les titres
toujours les mêmes,

et tout amateur
cambille bien complet

ou douze volumes divers,
à se procurer et qu'il payera

de beaux exemplaires de ce
les s'élever en vente publique

Au milieu de bien des folies,
souvent des choses sensées

marais, qu'il était obligé, comme Ra-
rir d'un voile. Il parodie les syno-

les d'états, où chaque parti ca-
intrigues sous les grands mots

et d'intérêt de la religion. Il met
anguilles disputant contre les cuisin-

alent être écorchées par la queue,
grenouilles prétendent l'être par

on n'est pas fort difficile à saisir.
scambille alléchant les acheteurs,

de nirent son nom en tête
il avait point composés. On

recommande sur le voyage d'Es-
diction grotesques pour 1619,

es Résolutions, etc. Ces livrets
que assez plats, très-recher-

de singularités bibliographi-
Gustave BRUNET.

La Bible, t. II, p. 152. — J.-Ch. Bru-
net, t. I, p. 477.

Antoine), théologien flamand,
1590, mort à Mons, le 11

la Compagnie de Jésus
les humanités, et se fit

prédicateur. Son talent
pour du cardinal-infant, gou-
Pays-Bas. On a de lui : *Traité*

sur les stations de la passion de N.-S.-J.-C.;
— *De Angeli tutelaris cultu Elegia*, imprimé à
la suite du poème suivant : *De Cultu B. V. Mariæ*
Elegiarum Libri tres; Anvers, 1640, in-12; —
Elegia de Amore Jesu; — *Histoire de l'ins-*
titution, règles, exercices, et privilèges de
l'ancienne et miraculeuse Confrérie des Cha-
ritables de Saint-Eloy; Tournai, 1643, in-12.

Paquet, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire*
des Pays-Bas.

DESLOIX (Jean), théologien flamand, né à
Tournai, dans le diocèse de Saint-Omer, vers
1568, mort le 22 janvier 1658. Après avoir
achevé ses études dans les Pays-Bas, il entra
dans l'ordre des Dominicains, vint en France pren-
dre ses grades académiques, se fit connaître
comme prédicateur, et fut élu provincial de son
ordre en 1619. Sorti du provincialet en 1623, il
fut appelé à Besançon, où la congrégation du
saint-office l'établit inquisiteur de la foi. Le P.
Desloix en remplit les fonctions vingt-huit ans. Il
se retira ensuite dans les Pays-Bas, et y mourut,
dans un couvent de dominicains. On a de lui :
Exercices spirituels pendant la célébration
de la sainte messe; Douai, 1617, in-12; — *Spe-*
culum Inquisitionis Bursinæ, ejus vicariis
et officialis exhibitum; Dole, 1628, in-8°; —
Jus canonicum pro officio sanctæ Inquisitionis;
imprimé à la suite du précédent; — *L'In-*
quisiteur de la foi représenté; Lyon (Besan-
çon), 1634, in-8°.

Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*.
— Paquet, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire*
des Pays-Bas.

DESLOX (Charles), médecin français, né dans
la première moitié du dix-huitième siècle, mort
le 21 août 1786. Médecin ordinaire du comte
d'Artois, il devint l'élève et ensuite le rival de
Mesmer. On a de lui : *Observations sur le ma-*
gnétisme animal; Londres (Paris), 1780, in-12;
— *Lettre à M. Philip, doyen de la Faculté*
de Médecine; La Haye, 1782, in-8°. On lui at-
tribue des *Observations sur les deux rapports*
des commissaires nommés par le roi pour
l'examen du magnétisme animal; Philadel-
phie (Paris), 1784, in-4°.

Biographie médicale. — Quérard, *La France litté-*
raire.

DESLYONS (Jean), théologien français, né à
Pontoise, en 1615, mort à Senlis, le 26 mai
1700. Il fit ses études à Paris, embrassa l'état
ecclésiastique, et fut reçu docteur en Sorbonne.
Le 11 septembre 1638 il fut nommé doyen et
théologal de Senlis, et passa sa vie dans cette
ville, partageant son temps entre l'étude et les
devoirs de sa profession. En 1656, n'ayant pas
voulu souscrire à la condamnation d'Arnauld,
il fut retranché, avec plusieurs autres docteurs,
de la Faculté de Sorbonne, ce qui ne l'empêcha
pas de conserver son titre et de prendre ceux
de doyen de la Faculté et de *seigneur de la*
maison de Sorbonne, lorsqu'il se vit le plus an-
cien des docteurs, quoiqu'il n'ait jamais été

rétabli sur les rôles de la Faculté. Avant de mourir, il régla lui-même ses funérailles, commanda son cercueil et composa son épitaphe, rapportée *in extenso* par Nicéron. On a de Deslyons : *Enlèvement de la Vierge par les Anges*, homélie, etc.; Paris, 1647, in-12. Ce sermon fut censuré par Nicolas Sanguin, évêque de Senlis : Deslyons on appela du mandement de son évêque; après plusieurs discussions, un arrangement intervint : l'évêque leva sa censure, et le prédicateur fit paraître comme éclaircissement du sermon incriminé : *Défense de la véritable dévotion envers la sainte Vierge*, etc.; Paris, 1651, in-4°; — *Lettres à M. Arnauld*, en date des 29 juillet et 10 août 1663 : ces deux lettres sont imprimées dans le second volume des lettres d'Arnauld; — *Discours ecclésiastiques contre le paganisme du Roy boit*; Paris, 1664, in-12; une seconde édition porte le titre de *Traitez singuliers et nouveaux contre le paganisme du Roy boit* : 1° *Du Jeûne ancien de l'Eglise catholique la veille des Rois*; 2° *De la Royauté des Saturnales*, remise et contrefaite par les chrétiens charnels en cette fête; 3° *De la Superstition du Phébé*, ou de la sottise du feubé; Paris, 1670, in-12 : Maître Nicolas Barthélemy, avocat à Senlis, y répondit dans l'*Apologie du Banquet sanctifié de la veille des Rois*; Paris, 1664, in-12; livre très-rare; — *Oraison funèbre de très-haute et très-puissante dame Diane Henriette de Budos, duchesse de Saint-Simon*, etc.; Paris, 1671, in-4°; — *Discours à M. François Rouxel de Mesdavy, archevêque de Rouen*; Paris, 24 septembre 1673; — *Réponse aux lettres de M. Arnauld, docteur de Sorbonne*, au sujet du procès de Perrette Deslyons, religieuse de Port-Royal, contre son père, François Deslyons, sieur de Theuville; Paris, 1684, in-fol.; — *Eclaircissements de l'ancien droit de l'évêque et de l'église de Paris sur Pontoise et le Vexin français*, contre les prétentions des archevêques de Rouen et les fausses idées des Aréopagites, avec la réfutation du livre intitulé : *Cathedra Rothomagensis in suam diocesanam Pontesium*; Paris, 1694, in-8°; — *Lettre à M. de Bragelongne, doyen de Senlis*; Paris, 1698, in-4° : dans cette lettre Deslyons s'élève contre l'introduction de la musique et des instruments dans les cérémonies de l'église; — *Critique d'un docteur de Sorbonne sur la Réponse de M. de Bragelongne*; Paris, 1698, in-4°. Outre ces ouvrages, Deslyons a laissé en manuscrit plusieurs traités sur des questions ecclésiastiques et une oraison funèbre de Louis XIII.

Nicéron, *Mémoires*, etc., XI, 322 à 342. — Abbé Leclerc, *Bibliothèque de Michelet*. — Morel, *Grand Dictionnaire Historique*. — Lelong, *Bibliothèque Historique de la France*, I, n° 9619; IV, n° 15655, 22, 120, et 48, 178.

DES LYONS. Voyez DES LYONS.

DESMANIS (Joseph-François-Édouard de CONSEMBLET), poète français, né à Sully-sur-Loire.

le 3 février 1722, mort à Paris, le 25 février 1781. Fils d'un magistrat et d'abord destiné au barreau, il préféra la carrière des lettres. On dit que la présence de Voltaire, qui vint visiter son père, ne contribua pas peu à enflammer l'imagination du jeune Desmahis et à décider sa vocation. Ses premiers essais eurent l'approbation de l'auteur de *La Henriade*. Des poésies fugitives le firent d'abord remarquer, mais son premier et éclatant succès fut sa pièce intitulée *L'Impertinent, ou le billet perdu*, en un acte et en vers, jouée en 1750. La versification en est facile, il s'y trouve des détails piquants; mais la trame n'en est peut-être pas assez solide. « *L'Impertinent*, dit La Harpe, pétille d'esprit, mais aux dépens du naturel; les vers sont d'une tournure spirituelle, mais rarement adaptés au dialogue; le style n'est rien moins que dramatique. La pièce est une dissertation sur la fatuité, un recueil de maximes et d'épigrammes; il y en a d'assez jolies pour le désirer de les trouver ailleurs; il y en a de mauvaises partout ». D deux autres comédies, intitulées : *Le Sentiment et La Veuve coquette*, pas jouées. Il a laissé des fragments ayant pour titre *L'Inconscient* et *Le mauvais homme*. Les mauvais vers ne sont pas de lui. Il est mort le 25 février 1781. L'était lui : il n'y a pas de lui.

précieuse que s du ou
que mon ami m, disait-m, c omme - s h
prendre le sujet de sa joie: lo
à moi à découvrir la de

Les poésies fugitives ou
rieures à son théâtre; ses mor-
vent cités sont : *Le Voyage de S. de*
voyage d'Épône, que l'on peut
gards placer à côté de certaines
pelle et Bachaumont; — *Je nage*
Parnasse; — *De cet agréable he*
Heureux l'amant qui sait le p
il trace, comme on le publie ?

ceux se trouvent dans les *Œuvres*
Desmahis; Genève (Paris), 1782, 1
nouvelle édition, Paris, 1778, 2 vol.
édition est plus complète que la première.
Œuvres choisies de Desmahis
1813, in-18, chez Firmin Didot.

Descourts, *Les Siècles Alternatifs*. —
de la Libr.

DESMANIS (*Maria-Groesteste*).

TESTE.

DESMAILLOT. Vol. Ève.

DESMARTEUX (J re). h

français, né en Aube 1600.

dres, au mois de j 195. 1 d

la religion réformée, il se r

en Angleterre. Les particu

restées inconnues. « C'était, re

savant, qui avait également
philosophe et le littérateur. Il était

puise et la littérature. Il était né avec

sont le plus distingués de son temps; n'ont eu avec lui de liaison plus que de Saint-Evremond et M. Bayle. » *Vie de Saint-Evremond*, sans lieu ni date, in-4°; La Haye (Rouen), in-12; — *Vie de Boileau-Des-sterdam*, 1712, in-12; — *Life of and Chillingworth*; Londres, 1719, — *Vie de Bayle*; La Haye, 1722, in-12; cette vie se retrouve à la tête du *Dictionnaire de Bayle*, 1730, — *Histoire naturelle, civile, ecclésiastique du Japon*, trad. de l'allemand de La Haye, 1729, 2 vol. in-fol. On a de Desmaiseux une traduction du *Journal de Bayle*, une *Lettre sur Arnauld* avec une explication d'un passage d'Hippocrate, cinquième livre de son *Traité de la médecine* l'une et l'autre dans les *Nouvelles lettres*, 1704; plusieurs imprimées parmi celles de Bayle. Desmaiseux a coopéré à la rédaction de *l'histoire raisonnée des ouvrages des écrivains de France* (1728-1753) et à celle de la *France littéraire* (1733-47). Il a publié les *Mélanges curieux de Saint-Augustin*, *Recueil de diverses pièces sur la morale*; les *Lettres de Bayle* et ses *Scaligerana*, le *Thuanus* avec des

Dictionnaire historique, édit. 1759.

VOY. VOYEZ CASE et LESCÈNE.

VOY. VOYEZ DESMARETS, GODET et

MAIS. VOYEZ MARCHAIS (Le Cheva-

lier).

VOY. CHAMFRESLÉ, (Toussaint-Gui-Joseph), préli-
roveriste français, né à Vire, en
1687. Il entra fort jeune, après
études à Caen, dans la nouvelle
l'Oratoire, où il trouva pour di-
pote pour ainsi le Père depuis cardinal
l'Oratoire à la prédication depuis 1638
il obtint des succès dont on garda
souvenir. L'étude toute particu-
lière faite de saint Augustin le fit
adoctriner de Jansenius, dont il prit
une manière assez éclatante pour
nombre de prédicateurs, et entre
Castillon, jésuite, son rival dans la
même avec force contre les propo-
sitions développées avec une éloquence qui les
engendrait. La chaire lui fut d'a-
bord, et ses ennemis furent assez puis-
sants contre lui une lettre de ca-
de le conduire à la Bastille fut
qu'il ne trouvait dans une des
de Luynes. Il s'échappa, se tint
d'abord d'un paysan, jusqu'à ce
qu'il fut caché, qui l'exilait à Quim-
il être remise. Lorsqu'en 1653 il lui

fut permis de reprendre sa liberté, il fut envoyé
à Rome avec les abbés Lane et de Saint-Amour,
pour y défendre la doctrine de la grâce efficace,
dont la condamnation était demandée au pape
Innocent X. Il prononça devant ce pape un dis-
cours fort éloquent, dont le but était de montrer
que la grâce efficace par elle-même, qui fait mou-
voir et agir, est nécessaire pour accomplir le
bien, tandis que la doctrine soutenue par les
adversaires était impie et digne d'anathème.
Quoiqu'il eût parlé une heure et demie, il ne
put développer complètement le sujet qu'il avait
préparé; la nuit survint, et le pape fut forcé de
lever l'audience. Ce discours a été reproduit
dans le *Journal de Saint-Amour*. Lorsqu'il fut
retourné en France, il fut obligé de s'y tenir ca-
ché jusqu'en 1668, époque à laquelle l'archevêque
Péréfixe l'appela à Paris, et lui fit prêcher l'A-
vent à Saint-Roch. Toujours zélé pour la pro-
pagation des doctrines qu'il avait défendues à
Rome, il fut encore obligé de se retirer devant
des ordres rigoureux. Il se réfugia d'abord chez
le duc de Luynes, puis chez le duc de Liancourt,
où il put passer le reste de ses jours, grâce au
zèle avec lequel son bienfaiteur le défendit dans
les diverses affaires qui lui furent encore suscitées.
Il mourut à Liancourt, le 19 janvier 1669. Voici
la liste de ses ouvrages : *Relation véritable*
de la conférence entre le Père D. Pierre de
Saint-Joseph, feuilletant, et le P. Desmases,
de l'Oratoire, chez M. l'abbé Olier, alors curé
de Saint-Sulpice, avec la réfutation des insi-
gnés faussetés que le père feuilletant a pu-
bliées touchant la même conférence; 1650;
— Lettre à M. de Liancourt : S'il faut expli-
quer le concile de Trente par saint Augustin;
1650; — Réponse d'un docteur en théologie à
M. Chamillard, professeur en théologie; 1656;
— Lettre d'un ecclésiastique à un évêque;
in-4°, 1652; — Lettre d'un docteur en théo-
logie au R. P. Pierre de Saint-Joseph, feuil-
lant, sur le sujet d'une seconde lettre que le
dit Père a fait publier dans Paris contre le
R. P. Desmases; in-4°, 1652; — Lettre d'un
ecclésiastique de Reims, ami des jésuites,
au R. P. dom Pierre de Saint-Joseph, feuil-
lant, sur le sujet de quelques vers ridicules
qu'il lui envoie, etc.; in-4°, 1652; — La Censure
de la faculté de théologie de Reims, contre le
libelle d'un jésuite sur le sujet de Gotesca,
envoyée au R. P. D. Pierre de Saint-Joseph,
feuilletant, par un ecclésiastique de Reims;
in-4°, 1652; — Les SS. PP. de l'Eglise
vengés par eux-mêmes des impostures du
sieur de Morandé, dans son livre des Anti-
quités de l'Eglise, et de M. Morel, docteur de
Sorbonne, soi-disant censeur royal pour
l'impression des livres par le sieur de Saint-
Anne; Paris, in-4°, 1652; — Lettre d'un
ecclésiastique au R. P. Lingendes, provincial
des jésuites de la province de Paris, tou-
chant le livre du P. Lemoine, jésuite, De la

*dévotion aisee; in-4°, 1652; — Remontrance chrétienne et charitable à M. l'abbé Olier, sur le sujet du sermon qu'il fit dans l'église de Saint-Sulpice, le jour de la fête dernière de ce saint, par un ecclésiastique de ses auditeurs; in-4°, 1653. Le Père Desmarest a travaillé au *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame de Port-Royal-des-Champs*, revu et achevé par D. Rivet; Amsterdam, 1723, in 4°. Il avait encore composé plusieurs ouvrages restés manuscrits, et entre autres des *Sermons*, et un grand *Traité de l'Eglise*, en latin, que Nicole avait eu dessein de publier.*

C. HIPPEAU.

Lefèvre de Saint-Marc, *Supplément au Nécrologe de Port-Royal*; in-4°, 1733. — Morel, *Grand Dictionnaire*. — Sainte-Beuve, *Histoire de Port-Royal*.

DESMARES (Christine-Antoinette-Charlotte), actrice française, née à Copenhague, en 1682, morte à Saint-Germain-en-Laye, le 12 septembre 1753. Son père, Nicolas Desmarest, frère de Mlle Champmeslé, et sa mère, Anne d'Ennebaut, faisaient partie d'une troupe de comédiens français entretenue par le roi de Danemark. Desmarest, appelé à Paris et reçu à la Comédie-Française, fit jouer à sa jeune fille de petits rôles. Dès 1690 elle parut dans une comédie en cinq actes intitulée *Le Cadet de Gascogne*. Elle succéda à Mlle Champmeslé, morte en 1698. Pendant vingt-deux ans elle joua avec un égal succès les amoureux de la tragédie et de la comédie et même les soubrettes. Elle prit sa retraite en 1721, à l'âge de trente-huit ans. « Mlle Desmarest, dit Lemazurier, avait une figure et une voix charmantes; rien n'était au-dessus de l'intelligence, du feu, de la volubilité, de la gaieté, du naturel exquis qu'elle portait dans tous ses rôles comiques. »

Lemazurier, *Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français*.

DESMARES (...), auteur dramatique français, mort en 1715. Il fut secrétaire des commandements du prince de Condé. Spectateur assidu de la Comédie-Française, il voulut être joué à son tour. En 1696 il donna au théâtre *Merlin Dragon*, comédie en un acte et en prose, imprimée dans le recueil intitulé : *Théâtre-Français*; Paris, 1737. Il n'est pas bien certain qu'une tragédie ayant pour titre *Roxelane*, jouée en 1673, soit de lui : les frères Parfaict, qui en doutent, disent que Desmarest ne voulut pas hasarder plus d'une fois sa réputation littéraire. Toutefois, si *Roxelane* est de lui, elle aurait précédé par sa date *Merlin Dragon* ou *La Dragonne*, titre qu'on lui a donné dans une édition de 1696.

Parfaict, *Hist du Th.-Fr.*

DESMARETS (Jean), magistrat français, mort le 28 février 1385. Il était avocat général au parlement de Paris, et joua un rôle important pendant la guerre des *Maillotins*. Dévoté aux intérêts de l'ambitieux duc d'Anjou, Desmarets fit valoir les prétentions de ce prince à la régence, et décida les ducs à remettre la décision du différend au jugement de quatre arbitres.

Ceux-ci prononcèrent en faveur du duc d'Anjou. Desmarets, qu'entourèrent toujours le respect et la confiance du peuple, fut le seul magistrat de la capitale qui osa y rester lors de la sédition des *Maillotins*, en 1381. Il se chargea ensuite des négociations entre les princes et le peuple parisien; mais, représenté l'année suivante à Charles VI par les ducs de Berri et de Bourgogne, comme un des moteurs de la sédition qui avait éclaté à Paris, tandis que le jeune prince était allé combattre les Gantois, il fut une des nombreuses victimes immolées en 1383. Le sort d'aucun de ces malheureux n'inspira autant de pitié que le sien. Desmarets était un vieillard de soixante-dix ans, que ses fonctions avaient fait entrer dans le conseil du roi. Il avait fait partie de celui du père et de l'aïeul de ce prince. Souvent il y avait opiné avec indépendance et autorité; souvent il s'était fait l'intermédiaire entre le peuple et le roi; il avait calmé les fureurs de l'un, sollicité la clémence de l'autre. Ce fut en vain qu'il invoqua les privilèges de la cléricature. On lui déclara qu'il fallait mourir. « Toutefois, lui disait-on, criez merci au roi, afin qu'il vous pardonne. » Desmarets répondit : « J'ai servi au roi Philippe, son grand-aïeul, au roi Jean et au roi Charles, son père, « bien et loyalement; ne omeques ces trois rois « neme sçurent que demander, et aussil ferait ce- « tuy s'il avoit aage et cognoissance d'homme : « à Dieu seul veux crier merci. » A peine avait-il dit ces magnanimes paroles, qu'il tomba sur l'échafaud.

Le Bas, *Diction. encycl. de la France*. — Michoud, *Hist de Fr. t. IV*. — Simonet, *Histoire des Français*.

DESMARETS (Henri),

21 511

français, né à Paris, en 1602, ville, le 7 septembre 1711. Il fut la musique du roi, et concourut 10 ans pour l'une des quatre places de chapelle royale; Louis XIV le trouva pour occuper cette place, et le dédomm faisant une pension. Desmarets a grand nombre de motets, qu'il fit utie sous le nom de Goupillier, in pelle de Versailles; le roi le sut, et c tance fit tant de tort à Goupillier, qu'u tard obligé de donner l'émission. I séjour qu'il fit à : en 1700, Gervais, maître de c île de la cette ville, Desmar fille du président de bert, et l'épousa sans le consentement père. Celui-ci le poursuivit en justice, ayant séduit et enlevé sa fille, damné à mort par le Châtelet, ou pague, où il devint maître de Philippe V, et y passa quatorze ans : climat étant nuisible à la sa de quitta son poste, se rendit a nommé surintendant de la musique on l'année. Quelque bonté que Louis XIV

pour son talent,
de Desma-
; il le gagna, et son ma-
; le duc d'Orléans aug-
Desmarets, qui passa
ses jours. Desmarets
musiciens du règne de
la musique des opéras
— *Circé* (1694); — *Théo-*
— *Les Amours de*
— *Adonis* (1697); — *Les*
— *Iphigénie en Tauride*,
Campre (1704); — *Renaud*
en 1682 la musique d'une
du duc de Bourgogne.

D. DEKKE-BARON.

et dramatiques. — De La Borde, *Essai sur*
L. — Petit, *Biographie universelle des Mu-*

Jean), sieur de Saint-Sorlin,
né à ... en 1595, mort le
... il fut pu

... au roi, courtois
... et se cro-
... Tous ces
... ses talents
... au nombre des
... il en fut le

... charge pen-
... des trois commissai-
... examiner le *Cid*; et il eut
... dernière main aux observa-
... vers de cette tragédie par
... de Gombauld, Baro et L'Es-
... cette époque l'hôtel de Ram-
... autre académie à côté de la
... comptait dans son sein les
... surs de la littérature; Desma-
... ment partie, et il y a laissé
... Quand M. de Montausier
... de Rambouillet cette guir-
... laquelle concoururent tous les
... de l'hôtel, notre poète y fit pour
... trains, l'un sur le lis, l'autre,
... où il fait parler ainsi la

Je me cache sous l'herbe,
... leur, modeste en mon séjour;
... front je me puis voir un jour,
... des fleurs sera la plus superbe.

d'une assemblée si renommée
... morale et son respect che-
... sexe, Desmarets ne sem-

... reusement en pratique
... ses confrères sur l'a-
... qu'il n'avait pas étudié bien
... de Tendre. Il était alors
... de se livrer au liberti-
... on se souvenait encore
... phile, de Maynard, de
... du Parnasse satirique,

qu'avaient si dignement continués Bergerac,
Méré, Des Barreaux, et tant d'autres. Desma-
rets fut un des plus corrompus dans cette so-
ciété : lui-même nous apprend, dans ses *Délis-
ces de l'Esprit*, où il a fait sa propre confession
sous le nom d'Eusèbe, qu'afin de mieux séduire
une femme, il n'hésitait pas à user de son élo-
quence pour lui faire croire que le vice était
vertu et pour étouffer en elle tout sentiment
d'honneur et toute crainte des lois de Dieu. Le
cardinal de Richelieu engagea Desmarets à tra-
vailler pour le théâtre; et ne pouvant le décider
à entrer dans cette carrière, il usa de ruse, et
le pria d'inventer du moins un sujet de comé-
die qu'il pût donner à quelque autre, pour le
mettre en vers : Desmarets lui en apporta quatre,
dont l'un surtout plut beaucoup au cardinal, qui
ne manqua pas d'ajouter perfidement, au mi-
lieu de ses louanges, que celui qui avait été
capable de le trouver était seul capable de le
traiter dignement. C'est ainsi qu'il fut en quel-
que sorte contraint de faire *Aspasie*. Cette tra-
gédie était fort médiocre; cependant, représentée
solennellement en 1636 devant le duc de Parme,
elle réussit avec éclat. Ce succès eut des consé-
quences désastreuses : Richelieu pria ou plutôt
obligea son poète favori de lui faire tous les ans
une pièce semblable, pour le délasser de la fa-
tigue des affaires. C'est là l'excuse de la déplora-
ble fécondité dramatique de Desmarets, qui donna
successivement en quelques années *Scipion*,
Mirame, *Roxane*, tragi-comédies; *Les Vision-
naires*, comédie; *Erigone*, tragédie en prose, et
Europe, pièce allégorique, qui fut attribuée au
cardinal : elle est assez mauvaise pour cela. Il
ne faut pas croire néanmoins que ces pièces
soient toutes également indignes d'attention :
dans le nombre il en est deux qui méritent d'être
remarquées pour divers motifs : d'abord
Mirame, dont Richelieu, dit-on, lui fournit le
plan et quelques-unes des idées, de manière à ce
que la pièce fût allusion à l'amour d'Anne d'Au-
triche pour Buckingham. Il avait voulu se venger
par une allégorie transparente des froideurs
de la reine, et, d'après son ordre, Desmarets
avait composé cette tragi-comédie, où l'on voyait,
raconte Tallemant des Réaux, « Buckingham
plus aimé que lui, et le héros, qui est Bucking-
ham, battu par le cardinal ». Ce n'était pas là à
coup sûr le moyen de faire une bonne pièce.
On connaît assez du reste le méchant goût poé-
tique de l'ennemi du *Cid*, du protecteur de Bois-
robert, de l'admirateur de Colletet et de sa
cane, pour croire que les meilleures scènes de
l'ouvrage ne soient pas celles qu'il a faites, si tou-
tefois il y a travaillé, ce qui n'a rien d'improbable.
Quoi qu'il en soit, il s'intéressa à *Mirame*
comme un père au succès de son enfant qui dé-
bute dans le monde; il la fit jouer (1641) à l'ou-
verture du théâtre qu'il avait fait construire ex-
press dans la grande salle de son palais, et la
représentation lui coûta jusqu'à trois cent mille

écus. Elle n'en réussit pas mieux pour cela ; mais Desmarets eut l'art de persuader au cardinal, en effet, irrité, que c'était la faute des comédiens ; et moyennant certaines mesures prudentes, elle se releva à la deuxième représentation. *Les Visionnaires*, une des premières pièces où fut observée la loi des vingt-quatre heures, eurent un succès inouï, auquel contribuèrent sans doute les nombreuses allusions qu'on y vit ou qu'on crut y voir (1). La comédie n'existait pour ainsi dire pas encore : *Le menteur* ne vint que quatre ans après, et il n'y avait guère alors que d'informes ébauches et les premiers essais de P. Corneille.

Jusqu'à cette époque Desmarets n'avait mené en rien la vie d'un prophète et d'un réformateur religieux, et ses pièces de théâtre ne semblaient nullement annoncer un Jonas tout prêt à tonner contre la pécheresse Ninive. On peut donc dire que sa conversion soudaine fut un des effets les plus imprévus de la grâce. Il était en train de composer les derniers chants d'un poème épique national, *Clovis, ou la France chrétienne*, lorsqu'il se sentit atteint de cette fièvre malade qu'il prit pour l'enthousiasme d'une inspiration divine. De ce moment Desmarets devint un visionnaire comparable à ceux de sa comédie ; il se figura que Dieu l'avait aidé à terminer son œuvre, et il mêla à la fable de son *Cloris* toutes les folles imaginations qui bouillonnaient dans son cerveau. De là les conceptions étranges et les bizarres fictions de ce poème. Néanmoins, quand il parut, Chapelain, cet excuseur de toutes les fautes, en loua la diversité et les agréments : il se sentait coupable de sa *Pucelle*, et pardonnait beaucoup pour qu'on lui pardonnât de même. Mais on sait comment Boileau ridiculisa l'ouvrage et l'auteur ; et quoique *Clovis* ait eu cinq éditions en treize ans, le public fut de l'avis de Boileau. Desmarets, persuadé qu'on ne pouvait sans sacrilège trouver détestable un ouvrage inspiré de Dieu, descendit lui-même dans l'arène pour rompre une lance en faveur de *Clovis*. Il publia divers écrits pour démontrer que le système suivi par lui dans la composition de son poème est bien supérieur à celui de l'antiquité, et qu'il s'est plu surtout à humilier et à fouler aux pieds Homère et Virgile. A cette même occasion, il fit paraître, en 1670, sa *Comparaison de la langue et de la poésie françaises*, petit ouvrage d'un style lourd, obscur, dédié aux beaux esprits de France, c'est-à-dire aux fabricateurs de sonnets, de madrigaux et de bouts-rimés, ses confrères, qui ne demandaient pas mieux que de lui donner gain de cause. La première partie, consacrée à la discussion, n'est qu'un tissu de raisons frivoles, rassemblées sans ordre et sans méthode ; la deuxième, qui n'est pas la moins curieuse, se compose de morceaux tirés surtout de son *Clo-*

vis, qu'il oppose hardiment aux plus beaux passages de Virgile, traduits à sa manière, en prenant le public pour juge. Plus tard il dédia à Perrault sa *Défense de la Poésie française*, maigre ouvrage, qui ne consiste qu'en une courte préface, suivie de quelques pièces de vers. Après ce plaidoyer en faveur de la poésie, il se tourna du côté de la religion. Suivant la mode usitée parmi les sectaires, il s'adressa d'abord à des femmes, pour qui il fit un *Office de la Vierge* et des *Prières*, empreintes de l'esprit le plus exalté et du mysticisme le plus dangereux. En même temps il ne cessait de frapper d'estoc et de taille Port-Royal et les jansénistes, qui du reste le lui rendirent bien. Ses livres de dévotion passèrent à la faveur de leur agrégation contre le jansénisme, et le clergé de Paris les approuva. Peu s'en fallut que Desmarets ne se posât en apôtre : il se crut inspiré de Dieu, comme les premiers disciples du Christ, et il composa son *Avis du Saint-Esprit au roi*, l'ouvrage le plus extravagant que puisse enfanter un esprit malade ; il s'y annonce comme un réformateur envoyé par Dieu pour redresser le genre humain ; il promet au grand roi, avec une grave assurance, puisée dans les prédictions de l'Apocalypse, une armée de cent quarante quatre mille hommes pour établir dans l'empire mahométan la religion du vrai Dieu.

Desmarets ne se borna pas à attaquer les jansénistes. On sait que si s'y prit pour perdre un pauvre fou, se croyait le Fils de Dieu sur la terre, et qu'il s'annonçait et d'illuminé, avait droit à indulgence. Soit zèle pour l'orthodoxie de métier, il descendit pour le rôle d'espion, s'attacha à lui, dans ses vues, et parvint à après quoi, il le dénonça à conspiration et d'hérésie. L'homme, qui avait déjà été quatre fois, fut arrêté avec sa femme et condamné à être brûlé vif. d'un autre fanatique du même : Sainte-Croix.

Desmarets à l'âge de treize-vingt-un ans, il était l'intendant ; Saint-Paul. C'est à Desmarets que revint la honte d'avoir. Je ne dirai mais devancé cette dépendants qui ne vœux mêmes, et rejettent la condamnation de l'antiquité ; tre il méritait un examen semblait le demander un des esprits faciles de Chapelain dans son Mémoire et qui, sans grand fonds, tit de choses et leur donner un meilleur

(1) Suivant le *Septrastiana*, l'auteur avait voulu y peindre des maîtres de Sable, de Chavigny et de Rambouillet.

prose est pur, mais sans élévation : et élevé et abaissé, selon qu'il le veut l'un et en l'autre genre il est inégal dans l'exécution, aimant ser des laches et des négligences le pas bientôt fait. Son imagination, et souvent tient la place du jugement d'un homme plus romme critique que comme poète donne Desmarets une idée assez juste. Il a quarante ouvrages, qui tous ont ment naufrage, après avoir surmagé longtemp. Nous avons déjà mentionné, ses traités contre les anciens de *Clovis*, qu'il avait d'abord publié chants (1657), mais que par suite il ingt et remania en entier pour déritique. Les principaux parmi ses ges sont : *Les Morales d'Epicrate*, de *Plutarque* et de *Sénéla Delices de l'Esprit* ; 1658 (Lisez l'un plaisant) ; — *Les Jeux de carle France*, des reines renommées, *plus et des métamorphoses* ; 1664 ; ans en prose, *L'Ariane* et *Roxane*, achetés, ouvrages qui sentent plus ue l'apôtre, et ne pourraient sonraison pour l'innocence des mœurs as ordinaires du temps ; — *La Vérité* en prose ; — *La Défense du poème* qui n'est en réalité qu'une censure ouvrages de Boileau. Non content avait fait beaucoup d'autres poèmes, : *Les Promenades de Richelieu*, ou *Arétiennes*, en huit chants ; 1653 ; — *Idem* ; 1669 ; — *Esther*, d'abord en sept chants ; 1670 et 1673 ; — *Le Louis et de son siècle*, en six A. Parmi ses très-nombreux livres, on peut citer, outre ceux dont nous : *L'imitation de Jésus-Christ*, tra ; — *Le Combat spirituel*, également es ; *Les Psalmes de David*, parers français. VICTOR FOERNEL.

Œuvres de l'Académie Française. — Nicole. ses, lettres. — Bayle. *Dictionnaire*. — Baillet, *Érudition*. — Nicéron, *Mémoires*. — Les *Œuvres* de la *Théâtre Français*. — De Beau- rieux sur les *Théâtres de France*.

Œuvres (Roland), en latin *Maresius*, le Desmarets de Saint-Sorlin, naquit 1566, et mourut dans la même ville, 1636. Il suivit pendant quelque temps du barreau, qu'il abandonna ur se livrer à la culture des lettres. Il eut sous plusieurs érudits célèbres, tels que P. Pétit et Ménage, auxquels il consacra la plupart de ses *Lettres latines*,

seul ouvrage qui reste de lui ; on y remarque un style pur et élégant, et des vers latins assez bien faits, intercalés çà et là. Ces lettres ont paru sous le titre de *Rolandi Maresii Epistolarum philologicarum Libri duo* ; Paris, 1525, in-8°, et Leipzig, 1686, in-12. Elles ont été plusieurs fois réimprimées depuis. Roland Desmarets eût été bon critique et surtout bon poète latin, si sa modestie lui avait permis d'embrasser un plus vaste horizon. Il fut enterré à Saint-Nicolas-des-Champs, où Marie Dupré, sa nièce, qui apprit de lui le grec et le latin, fit placer une épitaphe qu'elle avait composée dans cette dernière langue.

Nicéron, *Mém.*, XXXV, 184.

DESMARETS (Nicolas), financier français, né vers 1650, mort en 1721. Il était neveu de Colbert, et s'il n'eut pas toutes les grandes qualités de son oncle, il eut au même degré que lui le désir de bien faire. Ses bonnes intentions furent inutiles, il est vrai ; mais il faut s'en prendre aux circonstances, et non pas à l'homme. Employé dès sa jeunesse dans l'administration des finances, il encourut la disgrâce du roi pour des opérations relatives à une refonte des monnaies et fut longtemps éloigné des affaires. Après Colbert, l'administration des finances fut confiée successivement à Le Peletier, à Phélypeaux de Pontchartrain, à Chamillart. Entre ces différentes mains, l'état des finances n'avait fait qu'empirer. La guerre, toujours de plus en plus dévorante, avait absorbé d'avance toutes les ressources publiques, Chamillart succombant, en 1708, sous le fardeau d'une administration si difficile, donna sa démission de la place de contrôleur général, et présenta pour son successeur Desmarets, qui était déjà directeur des finances, et dont il s'était beaucoup servi dans les dernières années. Louis XIV connaissait la difficulté de la position. « Je sais, dit-il à Desmarets, l'état de mes finances. Je ne vous demande pas l'impossible. Si vous réussissez, vous me rendrez un grand service ; si vous n'êtes pas heureux, je ne vous imputerai pas les événements. » Desmarets se mit à l'œuvre avec beaucoup d'ardeur et de zèle. Il se proposait, dit Saint-Simon, de ne se point engager, comme Chamillart, en des paroles impossibles à tenir, de rétablir la bonne foi, qui est l'âme de la confiance et du commerce, de rendre au roi un compte net et journalier, etc. Ses premiers actes administratifs relevèrent le crédit de l'État, et l'on trouvait déjà des ressources inattendues, lorsque l'hiver de 1709 vint de nouveau augmenter les difficultés et aggraver la misère publique. Desmarets ne perdit pas courage ; il était inventif dans les circonstances embarrassantes : il sut tirer parti de l'argent des banquiers, et surtout de Samuel Bernard. Il imagina d'établir la dîme royale sur les biens de chaque communauté et de chaque particulier ; il supprima quelques charges inutiles et fortement rétri-

ants travaux littéraires, entre au-
luction de l'*Énéide*. Les docu-
s, qu'il embrassa avec ardeur, le
tier la Lorraine et de se retirer
de Deux-Ponts. Il fut ensuite
ant à Metz, à Sainte-Marie et à
a de lui : *Les deux premiers*
de de Virgile traduits en vers
s, 1547, in-4°; — *Les quatre*
de l'Énéide de Virgile, tra-
français; Paris, 1554; in-12;
mes de David, traduits selon
ique en rimes françaises, et
poétiques; Lyon, 1557, in-4°;
Echecs, en vers français, tra-
de Jérôme Vida; Lyon, 1557,
se sur la Justice de Metz, de
nt-Quentin, et de la conquête
louse, 1558, in-4°; — *Chant*
le parlement de France, du
Lorraine et Claude de France,
yon, 1559; — *Les douze livres*
le Virgile traduits en vers
s, 1560, in-4°; — *David com-*
phant et fugitif, tragédies
1565, in-12; — *Éclogue sur*
nari du Pont, fils premier-né
de Lorraine; Genève, 1566;
rituelle; Paris, 1566, in-6°; —
Babylonica tyrannidis Ever-
1569, in-4°. Les poésies latines
nt été plusieurs fois publiées; la
est intitulée : *Ludovici Ma-*
secundo edita, ab autore ipso
ssis aucta; Bâle, 1579, in-16.
ne quelques poésies latines de
sa les *Schediasmata poetica* de
Francfort, 1574, in-12; Paris,

le Centre du Maine, Bibliothèques fran-
naises, Bibliothèque de Lorraine. —
Dictionnaire Historique. — Paquot.
r à l'histoire littéraire des Pays-Bas.

DES (Thomas-Louis), sénateur
çais, né à Angers, le 1^{er} février
1805. Il étudia le droit, et parcourut
s de la hiérarchie judiciaire, jus-
qu'au président de la cour impé-
riale; il conserva le titre honori-
fique de conseil général de Maine-et-
Loire dans plusieurs occasions, il fut
élu de sénateur par un décret du
1837. S.

DESMASURES.

(Jacques), théologien français,
première moitié du dix-septième
siècle; *Vie de saint Furey*; Paris,
1621, in-8°; — *Remarques sur la vie de Jean*
Baptiste, 1621, in-8°; — *Vie de saint*
de la ville de Péronne; Paris,
1621, in-8°; — *Vie de sainte Clotilde*; Rouen,

Paris, de la France, édit. Fontette.

*** DESMAY** (Louis), historien français, vi-
vait dans la seconde moitié du dix-septième
siècle. On a de lui : *Relation nouvelle et par-*
ticulière du voyage des PP. de la Mercy aux
royaumes de Fez et de Maroc en 1681; Paris,
1682, in-12.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*.

DESMENIER (Jean-Nicolas). Voyez **DÉ-**
MEUNIER.

DESMICHELIS (Louis-Alexis, baron), gé-
néral français, né à Digne, le 15 mars 1779,
mort à Paris, le 8 juin 1845. Il fit ses premières
armes dans le 13^e régiment de hussards, où il
avait été admis à l'âge de quinze ans, en qualité
de volontaire, le 28 prairial an II (16 juin 1794).
Après avoir fait en Italie la campagne que ter-
mina la paix de Campo-Formio, il entra dans
les guides, et suivit ce régiment en Égypte. Re-
venu en France à la suite du général Bonaparte,
il fut nommé sous-lieutenant dans les grenadiers
de la garde consulaire (4 brumaire an IX, 26
octobre 1800), puis lieutenant dans les chas-
seurs à cheval de la garde impériale (21 ven-
démiaire an XI, 13 octobre 1802), où il remplit
les fonctions d'adjutant auprès de son colonel le
prince Eugène, qui l'honora de son amitié. En
1805, au début de la campagne d'Austerlitz, un
fait d'armes audacieux assigna au lieutenant Des-
michels un rang des plus honorables parmi les
brillants officiers de la garde impériale. A la tête
de trente hommes seulement il fit prisonniers, près
de Nuremberg, six cents fantassins autrichiens,
enleva vingt-cinq pièces de canon, et poursuivit
pendant deux heures quatre cents dragons de La
Tour, prit leur colonel et ramena une centaine
de prisonniers. Cet exploit lui mérita l'accolade
chevaleresque du prince Murat et les éloges de
l'empereur, qui le nomma capitaine et officier de
la Légion d'Honneur. Aide de camp du maré-
chal de Bessières à Austerlitz, il combattit en-
suite à Iéna, et reçut le grade de chef d'esca-
dron après la bataille d'Eylau, où il avait été
dangereusement blessé (7 février 1807).

Desmichels fit la campagne de 1809 dans les
chasseurs de la garde, et eut un cheval tué sous
lui, à la bataille d'Esslingen (1811). Il quitta la
garde impériale, pour organiser et conduire en
Espagne le beau 31^e régiment de chasseurs, dont
il avait été nommé colonel le 11 décembre 1811,
et qui se distingua dans toutes les rencontres,
notamment au combat de Sos, livré le 13 mai
1813 par le corps d'armée du général Clausel.
Appelé à l'armée d'Italie en 1813, le colonel Des-
michels se retrouva avec bonheur sous les ordres
du prince Eugène, qui le cita à l'ordre de l'ar-
mée pour sa belle conduite aux batailles de
Caldiero, de Villafranca et du Mincio, et le
nomma provisoirement général de brigade. L'ab-
dication de l'empereur n'ayant pas permis qu'il
fût donné suite à un avancement si bien mérité,
Desmichels fut mis en disponibilité et ne reprit
du service qu'en 1815, époque où il alla rejoindre

port des quatre âges de la vie de Paris, 1786, 2 vol. in-8°; — *De la vie nationale, sa nécessité et son utilité*; Paris, 1786; — *Plan économique et général des actions civiles des hôpitaux*; Paris,

Séculos littéraires.

D (*Jeanne FITZGERALD*), comtesse dans le comté de Waterford, en 1467, morte en 1612. Cette dame un exemple remarquable de longévité, a été sujet de contestation. Quelques prétendent qu'elle a vécu cent soixante-ans Walpole, qui a fait de scrupuleuses à cet égard, réduit la vie de la comtesse à cent quarante-cinq ans. Thomas, troisième comte de Desista venue depuis 1534.

Universal History. — Bacon, *His-*

TS (*Remy*), écrivain religieux français, près de Rillet-Mazarin, le 30, mort à Provins, le 27 octobre 1787. Médecin de la congrégation de Saint-Thomas, il a écrit : *Le Libertinage combattu par la religion des auteurs profanes*; 1744-1747, 4 vol. in-12; — *Nouvelle morale et chrétienne, où en apprenant on s'instruit en même temps*; Metz, 1760, in-12.

Quintana, Dictionnaire universel.

LAURENT (*Laurent*), poète français, du fin du quinzième siècle. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il était prêtre. Il écrivit sur les travers et les vices de son siècle une violente satire, intitulée : *des Malheureux, autrement dit de des malheureux*. Employant une liberté à la mode, il suppose que durant son exil est transporté dans un cimetière; il d'une foule de malheureux, dont il s'adresse, d'après le conseil que lui donne un allégorique, nommé *Entendement*, à l'expression des regrets de tous ces pécheurs le *Catholicon*, où défilent tour à tour les rois, les gourmants, les joueurs, les enfants débilités à leurs parents, les bénéficiers qui vivent follement, la multitude d'autres individus de tous les états dont la conduite est reprochable. Tout cela est entremêlé de moralités, de rondeaux, de ballades, et d'autres choses, et malgré sa longueur assez justes, le livre est utile. Il eut pourtant du succès lors de sa première édition, de Paris, 1511, 1512, furent désavouées par l'auteur lui-même; il ne sanctionna que celle de 1534 d'une réimpression. A l'occasion de la mort d'Anne de Bretagne exprima ses regrets dans

un opuscule de seize feuillets : *La Déploration de la feue royne de France*, en vers au-dessous du médiocre.

G. B.

Violet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 448. — Goulet, *Bibliothèque française*, t. X.

DESMOULINS (*Jean*), en latin *Molinæus*, botaniste français, né à Ambert, en 1530, mort vers 1620. Il avait étudié à Montpellier, où il fut lié avec le célèbre Rondelet, et pratiquait la médecine à Lyon. Il s'occupa particulièrement de botanique. Commerson a donné le nom de *Molinæa* à un genre de plantes qui comprend des arbustes de l'île de France. On ne sait rien de la vie de Desmoulin, et on ne connaît de lui que les deux traductions suivantes : *Les Commentaires de Mathiote sur Dioscorides, avec les petites figures de Valgrisi*; Lyon, 1572, 1579, in-fol.; — *Histoire générale des Plantes*; Lyon, 1615, et 1663, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est traduit du livre latin de Dalechamp intitulé : *Historia generalis Plantarum, in libros XVIII per certas classes artificiosè digesta*; Lyon, 1586. « Cette histoire, dit la *Biographie médicale*, n'est pas entièrement due au savant botaniste Dalechamp; il en avait la vérité recueilli les matériaux, mais Desmoulin, qui était beaucoup au-dessous de ce travail, fut chargé de la rédaction, et gâta cette entreprise. »

De Verdier, *Bibl. franç.* — *Biographie médicale*.

DESMOULINS (*Camille*), homme politique français, né en 1762, à Guise, en Picardie, mort à Paris, le 5 avril, 1794. Il était fils du lieutenant général au bailliage de sa ville natale, et fut élevé à Paris, au collège de Louis-le-Grand, où son père avait obtenu pour lui une bourse, en 1776. Ce fut là que commença entre lui et Robespierre cette amitié d'enfance qui survécut à la vie de collège, et les suivit dans leur carrière politique. Camille étudia ensuite le droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Jeune, bouillant, spirituel, doué d'une imagination féconde, ambitieux, avide de renommée, il embrassa avec enthousiasme la cause de la révolution. Deux pamphlets, *La Philosophie au Peuple français* (1788) et *La France libre* (1789), l'avaient déjà fait connaître comme l'un des partisans les plus hardis des réformes politiques et sociales, lorsque le renvoi du ministre Necker vint prouver à la France que la cour était peu disposée à céder et ne ferait volontairement aucune concession. Ce fut lui qui le 12 juillet 1789, monté sur une table dans le jardin du Palais-Royal, donna le signal de l'insurrection en agitant une épée nue et en tirant un coup de pistolet; il arbora aussi le premier le ruban vert, qui servit alors de signe de ralliement aux patriotes, et qui bientôt après fut échangé contre la cocarde tricolore. « Amis! s'écria-t-il, le signal est donné; voici les espions et les satellites de la police qui me regardent en face; je ne tomberai pas du moins vivant entre leurs mains! » Et il tira de sa poche deux pistolets,

en ajoutant aussitôt : « Que tous les citoyens « m'imitent. » Quoique la nature eût refusé à Camille une prononciation claire et distincte, la chaleur de son débit et la conviction qui semblait distiller ses paroles firent passer en un instant dans l'âme de ses auditeurs les sentiments dont il était animé. Le cri *aux armes !* se fit aussitôt entendre de tous côtés ; les boutiques des armuriers furent forcées, et la foule, faisant invasion dans les ateliers du statuaire Curtius, y enleva les bustes en cire de Necker et du duc d'Orléans, pour les porter en triomphe dans les rues et sur les places publiques. Bientôt le buste du ministre est brisé à coups de sabre par les soldats ; mais on parvint à préserver celui du duc, dont l'ovation put ainsi continuer. Le lendemain les fusils ainsi que les canons de l'Hôtel des Invalides tombèrent entre les mains du peuple ; et le 14 la Bastille fut prise.

Après s'être fait au Palais-Royal le tribun de la multitude, Camille s'était hâté de prendre les armes, et combattait dans les rangs des vainqueurs de la Bastille. Il n'en fallut pas davantage pour rendre son nom populaire et pour le faire classer au nombre des personnages les plus influents du parti démocratique. Il reprit bientôt la plume, et publia successivement *La Lanterne aux Parisiens*, pamphlet qui sous une forme légère contenait des attaques violentes contre les ennemis de la révolution, et où, par une odieuse allusion aux premiers assassinats populaires de 1789, il prenait le titre de *procureur général de la lanterne* ; et *Les Révolutions de France et de Brabant*, ouvrage périodique, qui exerça une grande influence sur la marche des événements, et qui dut son succès à l'attrait d'un style coloré et à la hardiesse des théories. « Le Palais-Royal, « dit-il dans le premier de ces écrits, est le « foyer du patriotisme, le rendez vous de l'élite « des Français, qui ont quitté leurs provinces « pour assister au magnifique spectacle de la « révolution de 1789 et n'en être pas spectateurs oisifs. Pour les Parisiens même, il est « plus court d'aller au Palais-Royal. On n'a pas « besoin de demander la parole à un président, « d'attendre son tour pendant deux heures. On « propose sa motion : si elle trouve des partisans, on fait monter l'orateur sur une chaise. « S'il est applaudi, il la dirige ; s'il est sifflé, il s'en va. Ainsi faisaient les Romains, dont le « Forum ne ressemble pas mal à notre Palais-Royal. »

Bientôt l'auteur de ces feuilles, que le public dévorait avec avidité, fut exposé aux attaques des partisans de la cour. Malouet le dénonça, le 2 août 1790, à l'Assemblée constituante, et termina par ces mots sa dénonciation : « Qu'il se justifie, s'il l'ose ! — Oui, je l'ose ! » s'écria Desmoulin, qui se trouvait dans une tribune. Le président donna l'ordre de l'arrêter ; mais Robespierre prit sa défense, et l'affaire en resta là.

Desmoulin se lia ensuite avec Pétion, avec

Danton, avec Marat, ses écrits une guerre ouverte. Enfin, Mirabeau l'a près de lui, le logea dans un digne les témoignages de l'attachement sincère. « Il me flattait par son amitié, il me méprisait par ses grandes qualités. Je l'aimais av amis savaient combien il redoutait qui était lue de Marseille, et qui postérité. On sait que plus d'un voya son secrétaire à une car de deux lieues, me conjurer de page, de faire ce sacrifice à l'espérance de ces services, à l'espérance de ces rendre encore. »

Sur ces entrefaites, Desmoulin Duplessis, jeune personne qui apportait une certaine fortune, et la passion la plus vive. Leur abbé Bérardier, ancien professeur, en présence de Robespierre d'un grand nombre de leurs amis l'éans fit menber à ses frais, av l'appartement que le nouveau cuper, rue de l'Odéon.

Desmoulin fit partie du club dès l'organisation de cette société après Danton et Marat il en fut plus influent. Lorsque après la fin le 16 juillet 1791, les sociétés prirent une pétition pour demander la déchéance de ce prince, Danton chef de la députation envoyée à la municipalité, pour leurs intentions (1). Cependant ayant été averti des mandats de la rendre au noncé, il alla camper à la campagne. Fréron, Legendre et les autres liers. Des mandats d'arrêt furent contre eux, le soir même (2). restèrent sans effet. Au 10 après avoir, comme Danton, lu seillaient au club des Cordeliers, signal de l'insurrection ont été de feu tiré de la cour du C

(1) Ce fait, raconté par Camille dans le dernier numéro de ses *Révolutions Brabant*, n'est attesté par aucun des auteurs de l'*Histoire parlementaire* en ont valablement cherché la preuve de la commune. Voyez t. XI p. 105.

(2) Danton échappa, comme Camille danger que couraient les pétitionnaires hommes est incalculable ; c'était en le peuple à se réunir pour signer d'avance des projets de la municipalité pas se rendre des premiers au chaos avertir le peuple et l'engager à l'*Histoire parlementaire de la Révolution* et suivantes.

dans les différentes églises, et ap-
pays aux armées; il alla ensuite faire
sûr sur la place du Carrousel. Bien-
tôt nommé au ministère de la justice;
venant en qualité de secrétaire
à l'organisation des massacres de
sit être attribuée surtout au minis-
tration, une part de la responsa-
terribles journées doit revenir à
du sceau (1). Mais du moins Des-
point de vengeances personnelles
n'avait point de témoins dangereux
rature; et l'on ôta, au contraire,
côtiers qui devaient leur salut à son
entre autres les abbés Bérardier et

ent lors les élections des députés à
la Convention. Camille Desmoulins ne
se fit attirer sur lui les suffrages des
sans; sa popularité ne faisait qu'aug-
menter; il était soutenu de l'appui de
tout-plaisant. Il fut élu, et alla siéger
ministères les plus violents du parti
lib. Il se ne fit point remarquer dans
; sa prononciation défectueuse de-
de la tribune, où l'entraînement du
idéologie d'un grand danger ne pou-
ait au Palais-Royal, suppléer aux
sides de l'orateur. Ce fut surtout
qu'il servit le parti auquel il s'at-
tachait d'être compté au nombre
des plus influents de la Convention
sur le procès de Louis XVI, il vota
à trop tard, peut-être, dit-il, pour
la Convention ». Adversaire déclaré
de la Législative, il acheva de les
épouvanter contre eux l'arme du ridi-
cule des *Brissotins*, en dévoilant
de leurs doctrines et en soulevant
l'opinion publique, leur fit peut-être
les plus redoutables accusations
de la Montagne.

En 1793, lorsque Cambon vint, au
lieu de salut public, faire à la Con-
vention sur l'arrestation d'Arthur
Desmoulins essaya de prendre
la parole. Il demanda la parole
en rapporteur, ne put l'obtenir,
deux jours après un pamphlet en
sa faveur. Ce fut vers cette époque que
le parti des *enragés* et des in-
dignés du plaisir avant tout, grand
ennemi de tous ceux qui lui of-
fraient l'hospitalité, Camille Des-
moulins entraîna quelquefois à des

démarches qui pouvaient gravement le compro-
mettre. Ses liaisons avec Danton, avec Fabre d'É-
glantine, avec le duc d'Orléans surtout, devaient
lui faire craindre d'avoir tôt ou tard quelque dé-
mêlé fâcheux avec le comité de salut public, si l'on
ne parvenait pas à mitiger la sévérité de cette ter-
rible dictature. Sa place était donc marquée dans
le parti des *indulgents*, qui le regarda bientôt
comme un de ses membres les plus importants.
Ancien condisciple de Robespierre, qui avait tou-
jours conservé pour lui de l'amitié, on comptait
sur lui pour amollir l'*Incorruptible*. Son talent
comme écrivain, son adresse à manier l'arme du
ridicule, faisaient d'ailleurs de lui un puissant
auxiliaire. Son journal *Le Vieux Cordelier* eut
un succès immense; il y prêchait l'indulgence, le
retour aux formes lentes et circonspécues de la
justice, dont les partis ne sont que trop disposés
à s'écarter dans les temps d'orage. Il versait
l'ironie sur la plupart des membres du comité de
sûreté générale, et comparait leurs actes à ceux
des tyrans à Rome.

Accusé aux Jacobins par Hébert, Camille Des-
moulins trouva cependant un défenseur dans Ro-
bespierre. « Il faut, dit ce représentant, consi-
dérer Camille Desmoulins avec ses vertus et
« ses faiblesses. Quelquefois faible et confiant,
« souvent courageux, et toujours républicain, on
« l'a vu successivement l'ami de Lameth, de
« Mirabeau, de Dillon; mais on l'a vu aussi bri-
« ser ces mêmes idoles qu'il avait encensées. Il
« les a sacrifiées sur l'autel qu'il leur avait élevé,
« aussitôt qu'il a reconnu leur perfidie. En un
« mot, il aimait la liberté par instinct et par sen-
« timent, et n'a jamais aimé qu'elle, malgré les
« séductions puissantes de tous ceux qui la tra-
« hissent. J'engage Camille Desmoulins à pour-
« suivre sa carrière, à n'être plus aussi versa-
« tile, et à tâcher de ne plus se tromper sur le
« compte des hommes qui jouent un grand rôle
« sur la scène politique. » Desmoulins ne suivit
pas ces conseils, et s'engagea de plus en plus
dans la voie où il était entré. Bientôt après eut
lieu la défaite des Hébertistes. La ruine de ce
parti, diamétralement opposé à celui des Dan-
tonistes, semblait un triomphe pour ceux-ci. Ils
n'en furent point satisfaits, et voulurent aller
plus loin encore. Les dénonciations parties du
club où présidait Camille Desmoulins, et qui
s'étaient d'abord arrêtées aux chefs du parti des
enragés, s'attaquèrent bientôt aux membres
du comité de salut public, et *Le Vieux Cor-
delier* se chargea de leur donner une immense
publicité. Accusé de nouveau, le 7 janvier 1794,
au club des Jacobins, il y fut encore défendu
par Robespierre, qui termina ainsi son plaidoyer :
« Les écrits de Camille sont condamnables sans
« doute; mais pourtant il faut distinguer sa per-
« sonne de ses ouvrages. Camille est un enfant
« gâté, qui avait d'heureuses dispositions, mais
« que les mauvaises compagnies ont égaré. Il
« faut sévir contre ses numéros, que Brissot

(1) Dans l'*Histoire des Hommes de
l'époque*, qui avait été le secré-
taire de la veille du massacre, Camille
Desmoulins, dit le sceau, avait à qui voulait
parler avec Danton et Fabre d'É-
glantine de grandes mesures, qui sau-
vaient l'*Histoire parlementaire*
de 1793, p. 201.

d'et ssez mau-
 x dont il la
 res à l'Acadé-
 devant un
 l'assemblée
 On n'a pu que les
 de.
 le sous un
 moins à peindre,
 de. Les avant audi-
 u, la trouva en tout
 à son auteur le droit
 Desmoulins, par
 ue se perdre. Injuste et
 nier. il le rendit l'objet de ses
 préface de son noir
 il critiqua ou dépré-
 avant, mais il l'ai-
 membre de l'
 cablant à
 rection
 re ces points contre
 en sa qualité de professeur
 sémin d'Histoire Natu-
 res 10 pages. Enfin, voyant
 nes, il quitta Paris, et se
 découragé, fatigué, ma-
 dans un triste isolement.
 nous avons cités, on a
 recherches sur l'état du
 du système nerveux et
 le cet état sur les fonctions ner-
 présenté à la 1^{re} classe de
 novembre 1820); 1824, in-4°, de 16
 bre sur le rapport qui unit le
 du nerf pneumo-gastrique à
 1^{er} ventricule, etc.,
 1823, 1^{re} de 16 pages; — plu-
 recueils scientifiques.
 GUYOT DE FÈRE.

la Conversation. — Documents parti-

Venez Esnambuc (D').

(1), prédicateur russe, né vers 1840. Il reçut sa formation ecclésiastique par un instituteur prêtre en 1875, il fut ensuite prédicateur un temps jusqu'en 1895, époque où il se consacra au journalisme. Appelé à succéder à son père comme directeur de la paroisse polonaise de Nowogorod, qu'il obtint en 1818. Ses ouvrages (*Besiady*) ont été publiés en 1820, 3 vol., et

M. DESNOIRESTERRES (*Gustave Le Bamois*), romancier et littérateur français, né à Bayeux, le 20 juin 1817. Après avoir fait de sérieuses études, il vint à Paris, où il fit ses débuts littéraires par un roman intitulé *La Pensionnaire et l'Artiste*, publié dans le *Journal général de France*. Plus tard il fonda un recueil mensuel ayant pour titre *La Province et Paris*; il prit ensuite part à la rédaction de la plupart des journaux et recueils périodiques, tels que *l'Époque*, *La Semaine*, *Le Code*, *Le Commerce*, *l'Ordre*, *l'Union*, *Le Pays*, etc., auxquels il a fourni des nouvelles, des romans et des articles de critique artistique ou littéraire. M. Desnoiresterres a surtout étudié le dix-huitième siècle, dont il reproduit souvent avec une piquante vérité la physionomie intime et variée. C'est à cette série d'études, dont il se propose de donner l'ensemble, qu'appartiennent ses *Intérieurs de Voltaire*, publiés dans la *Revue de Paris* (15 janvier, 1^{er} février 1855), et dont le titre fait connaître tout l'intérêt. Ses autres ouvrages sont : *La Chambre noire*; Paris, 1843, 2 vol. in-8°; — *Iarnswick*; Paris, 1844, 2 vol. in-8°; — *Entre deux amours*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *Mademoiselle Zacharie*; Paris, 1845, 2 vol. in-8°; — *M. de Balzac*; Paris, 1851, in-12; — une édition annotée du *Tableau de Paris* de Mercier; Paris, 1853, in-12. L'étude mise en tête de cette édition donne la mesure du caractère si original de Mercier et de la portée de son livre; — *Un Amour en diligence*; 1853, in-18. C'est un épisode de voyage agréablement raconté par l'auteur; — *Les Tailons rouges*; Paris, 1854, in-12. Le sujet de cet ouvrage est emprunté à des mœurs que l'auteur a étudiées de près et qu'il esquisse en peintre fidèle. M. Desnoiresterres est l'un des rédacteurs de la *Biographie générale*, publiée par MM. Didot.

V. R.

Journal de la Libr., 1861-65. — Doc. partic.

DESNOB, Voyez ODOLANT.

DESNOYERS (*Auguste-Gaspard - Louis* BOUCHER, baron), dessinateur, peintre et graveur français, né à Paris, le 20 décembre 1779. Son père, qui remplissait les fonctions de commissaire des guerres de la maison militaire de Monsieur (Louis XVIII), et la fortune de sa famille, paraissent devoir lui assurer une belle existence; mais des malheurs imprévus renversèrent cet avenir. Forcé de choisir une carrière, le jeune Desnoyers se destina à l'arme du génie, et consacra an dessin tous les instants que lui laissait l'étude des mathématiques. A cette époque (1791), il fut présenté à Lethière, qui l'admit dans son atelier. Bientôt, grâce aux bons conseils du maître aussi bien qu'à la précoce intelligence de l'élève, ce dernier fut reçu aux écoles de l'Académie. Les rapides progrès que M. Desnoyers faisait dans le dessin n'étaient pour lui qu'un moyen de parvenir au but qu'il s'était proposé, la gravure. Ce souhait fut bientôt accompli, car le graveur Darcis, qui avait vu une *Tête de Ma-*

deline que le jeune artiste, à peine âgé de dix ans avait gravée sur fer-blanc, le prit avec lui, et l'employa à ébaucher les planches qu'il faisait d'après Carle Vernet. Plus tard, en 1796, M. Desnoyers se mit à graver au pointillé, sur le dessin de M. Henri Grevedon, *Une jeune Bacchante se pendant au cou d'un Terme*. Le succès de cet ouvrage dépassa de beaucoup les espérances de l'artiste. Tout en faisant quelques planches au pointillé, telles que *Léda*, d'après Lethière, *Hero et Léandre*, d'après Harriette, *Dédale et Icare*, d'après Landon, *Héloïse et Abeilard*, d'après Robert Lefèvre, ainsi que plusieurs autres qui parurent sans nom d'auteur, M. Desnoyers s'occupait de celle de *Vénus désarmant l'Amour*, d'après Robert Lefèvre. Cette gravure obtint un prix de deux mille francs à la suite de l'exposition de 1799. M. Desnoyers entra en avril 1799 dans l'atelier du graveur Alexandre Tardieu, où il fit plusieurs études au burin et à l'eau-forte; mais l'engagement qu'il avait antérieurement pris avec un dessinateur de graver *Les pénibles Adieux*, le força bientôt de quitter ce professeur. Il fit ensuite paraître *L'Espérance soutient l'homme jusqu'au tombeau*. Le succès qu'eut à l'exposition de 1801 cette gravure détermina MM. Morlet d'Arleux et Foubert à engager M. Desnoyers à faire pour le Musée, dont ils étaient administrateurs, une nouvelle œuvre d'après un maître ancien. L'artiste choisit *La belle Jardinière* de Raphaël. Son talent, justement apprécié, lui ouvrait enfin la carrière, lorsqu'un incident, terrible à cette époque, vint le frapper : il tomba à la conscription. Pensant que celui qui donnait de si belles espérances comme graveur pourrait bien n'être qu'un très-mauvais soldat, Lucien Bonaparte, alors ministre de l'intérieur, fit valoir auprès du premier consul le talent du jeune artiste, sa position exceptionnelle, et conclut à ce qu'il fût exempté du service militaire. « A-t-il des travaux pour la république? demande Bonaparte. — Oui, premier consul. — Eh bien! il payera pour se faire remplacer. » Voyant qu'il ne pouvait espérer aucun appui de ce côté, M. Desnoyers se présenta au conseil de révision, qui prononça son exemption. Dès cet instant, tout entier à son art, M. Desnoyers ne quitta plus le burin, et bientôt chaque nouveau sabin vint lui offrir un nouveau succès. La liste complète des gravures exposées par M. le baron Desnoyers se compose : (salon de 1799) *Vénus désarmant l'Amour*, d'après Robert Lefèvre, gravure au pointillé; — (1801) *L'Espérance soutient l'homme jusqu'au tombeau*; cette gravure, faite d'après une esquisse de Caraffa, est la première que l'artiste ait gravée en taille-douce; — *Portrait de Jefferson*, président des États-Unis, gravure au pointillé; — (1802) *Les pénibles Adieux*, au pointillé d'après Hilaire Ledru; — *Portrait de Bonaparte*, taille-douce d'après Robert Lefèvre; — (1806) *La Vierge dite la belle Jardinière*, gravure taille-douce, d'après

Raphaël (galerie du Luxembourg et *l'Amour*, taille-douce, d'après M. Ingres; — *Moïse sauvé de N. Poussin*: le paysage, connu fut terminé par Niquet; — *Pt ladelphie*, et *Arsinod*, gravé d'après M. Ingres, de la même grande antique qui, conservé jusqu'en parlement de S. M. l'empereur aujourd'hui au musée de l'Étersbourg (Galerie du Lux vure valut à l'artiste d'abou de 500 fr. et la grande médaille vante; — (1806) *Bélisaire*, d'après (galerie du Luxembourg grec, et *L'Amour et Psyché*, d'après pour la collection publiée par M. rouville et Laurant; — *Portrait boldt*, eau-forte, d'après un Gérard; — (1808) *Portrait en p d'après le baron Gérard*: cette planche fut commandée en 180 nement pour le service du mini étrangères, fut exposée de nou 1810 (galerie du Luxembourg *Vierge au Rocher*, d'après Lé — (1814) *La Vierge au Donat. ligno*, d'après Raphaël (galerie bourg); — *La Vierge au Lin phael*; — *La Vierge à la Che phael*; — *Portrait en pied du leygrand*, d'après le baron G d'après Richard, François Marguerite de Navarre, sa sa

Souvent femme varie :
Bien fol est qui s'y fie.

Louis XVIII accepta la dédicac vure; — (1819) *Éliezer et N. Poussin*; — (1822) *La Fie d'après Raphaël*; — (1824) *La près Raphaël*; — *Sainte Cathe drie*, d'après Raphaël; trouvant Catherine moins parfaite dans en Angleterre que dans le c maître que possède le Louvre, pris pour type de la tête de s dernier modèle; — (1827) *La d'après Raphaël*; — (1831) *La ceau*, d'après Raphaël; — *l Piérides*, d'après Perino del *La Transfiguration*, d'après l du Luxembourg); la co faite en Italie par M. y (1841) *La belle Jardinière d près Raphaël (galerie du L (1846) La Vierge de Saint-St phael (galerie du Luxembourg à M. Desnoyers plusieurs plan quelles on remarque le *Port Louise*. Un fait assez curieux r doit trouver ici sa place. La n'avait pas encore mis le pied*

Paris de ses portraits, que les autres. Pour en un envoi au milieu de la Denon, alors directeur des musées impériaux, et lui ordonne de faire à Desnoyers un portrait pour tout modèle il le tire ce signallement : us, front haut. Au Denon remit une médaille, enchanté, ordonna immédiatement livré au public l'œuvre, vingt épreuves de la presse, lorsqu'un ane apportée à M. Desnoyers de Louis-Louise. Aussitôt vint à la vue. La tête ronde aux le, et le lendemain la la pose et aux ajustements dans Paris une à la figure allongée. En ces fit pour l'École des Beaux-à l'huile, cinq grandes aquatintes et quatre portraits d'hommes d'après Raphaël. Élu membre de l'Académie des Beaux-Arts, il fut nommé premier graveur, recut le titre de baron le 10 no-vois d'officier de la Légion 1835. A. SAUZAY.

Desnoyers, Documents par- (Jules-Pierre-François-Sta-logue et historien français, né à Trou (Eure-et-Loir), le 8 octobre par sa famille à la carrière du bar-mentença en 1820 l'étude du droit; retourna par son goût pour l'ar-e naturelle. De 1822 à 1830 particulièrement de géologie, et des travaux mentionnés plus loin. 1831 il fit à l'Athénée un cours sur du moyen-âge. Nommé en 1833 de géologie au Muséum d'His-Paris, il devint l'année suivante de ce bel établissement. L'Acadé-as et Belles-Lettres ayant mis e du décroissement et de la ou paganisme dans les pro-d'Occident à partir du temps, le prix fut accordé à M. Beugnot. 1838, il remporta le prix décerné de l'Académie à la suite du concours t: Tracer l'histoire des dif-des Arabes d'Asie et d'A-son nent de l'Italie que tendent. Son travail, sous trois volumes, est le est secrétaire de re ce, depuis sa fon-chaque : à la séance gé-

nérale, il a présenté le compte-rendu des travaux et des publications. Ces rapports, imprimés dans le Bulletin de la Société, sont au nombre de vingt-et-un. Il fit partie dès l'origine du comité que M. Guizot créa en 1834 au ministère de l'instruction publique pour diriger la publication des documents inédits relatifs à l'histoire de France, et il est membre du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France qui, après plusieurs modifications successives, a remplacé le premier comité. Il a été membre, depuis sa création en 1841 jusqu'en 1853 de la commission des archives établie au ministère de l'intérieur et chargée de l'organisation des archives départementales. Enfin, il a été secrétaire de la Société d'Histoire Naturelle de Paris en 1825, et de la Société Géologique de France en 1831 et 1832.

Les travaux de M. J. Desnoyers sont nombreux et divers. Voici les titres de ses premiers travaux géologiques : *Mémoire sur la craie et sur les terrains tertiaires du Cotentin* (Mém. de la Société d'Hist. Nat., tome II, 1825); — *Observations sur quelques systèmes de la formation oolitique du nord-ouest de la France, et particulièrement sur une oolithe à fougères de Mamers, dans le département de la Sarthe* (Annal. des Sciences nat., tome IV, avril 1825); — *Observations sur un ensemble de dépôts marins plus récents que les terrains tertiaires du bassin de la Seine, et constituant une formation géologique distincte, précédées d'un aperçu de la non-simultanéité des bassins tertiaires* (ibid., tome XVI, février et avril 1829); — *Observations sur les terrains tertiaires de l'ouest de la France autres et plus anciens que la formation des faluns de la Loire* (Bulletin de la Soc. Philomathique, août 1832); — *Note sur les cavernes et les brèches à ossements des environs de Paris* (Bulletin de la Soc. Géologique, t. XIII); — *Relations géologiques et géographiques, dans le bassin de la Loire, des dépôts d'ossements de mammifères terrestres, de reptiles fluviatiles et de mammifères marins des terrains tertiaires plus récents que ceux du bassin de la Seine* (ibid., t. II); — *Recherches géologiques et historiques sur les cavernes à ossements*; Paris, 1845, in-4°.

Parmi les travaux historiques de M. J. Desnoyers on remarque : *Bibliographie historique de la France* (dans le Bulletin de la Soc. de l'Hist. de France, 1834). — Il a publié : *Indication des principaux ouvrages propres à faciliter les travaux relatifs à l'histoire de France, fondée sur l'étude des documents originaux* (dans l'Annuaire de la Soc. de l'Hist. de France, 1837) : ce travail contient les titres et une analyse sommaire des principaux recueils de documents originaux concernant cette histoire; — *Sociétés littéraires de la France* (ibid., 1841) : c'est une notice sur ces sociétés, rangées par province et département; — *Topographie gé-*

clésiastique de la France pendant le moyen âge, et dans les temps modernes jusqu'en 1790; anciennes subdivisions territoriales des diocèses en archidiaconés, archiprêtres et doyennés ruraux. La première partie, comprenant les quatre provinces lyonnaises, ou les archévêchés de Lyon, de Rouen, de Tours, de Sens et de Paris, est insérée dans l'*Annuaire de la Soc. de l'Hist. de Fr.* pour 1853. La deuxième partie, qui embrasse les provinces belgiques et germaniques, c'est-à-dire les vastes archévêchés de Trèves, de Reims, de Cambrai, de Malines, de Mayence, de Cologne et d'Utrecht, compose entièrement l'*Annuaire* pour 1854. Une portion notable des territoires compris dans ces provinces ecclésiastiques n'appartient plus à la France, et l'auteur a même étendu ses recherches au delà des limites primitives de l'ancienne Gaule. En poursuivant dans toute leur extension au moyen-âge les subdivisions ecclésiastiques des archévêchés de Mayence, de Cologne et d'Utrecht, il embrasse toute la France mérovingienne et la plus grande partie de la France carlovingienne. Ce travail considérable, entièrement nouveau, dont le plan n'avait même jamais été tracé, et qui manquait à l'étude de la géographie ecclésiastique de la Gaule, dont il doit être une des bases, sera complété par les provinces du centre et du midi de la France, qui seront publiées dans l'un des plus prochains *Annuaire*s. On doit encore à M. Desnoyers : *Recherches sur la coutume d'exorciser et d'excommunier les insectes et autres animaux nuisibles à l'agriculture*; Paris, 1853, in-8° de 19 pag. (*Extrait du Bulletin du Comité historique*). Enfin ce modeste et laborieux savant s'occupe depuis plusieurs années de la composition d'un *Répertoire des sources originales de l'histoire de France*, et il a rassemblé une collection précieuse de plus de six mille volumes et dissertations concernant l'histoire et l'archéologie des provinces de France.

E. REGNARD.

Documents particuliers.

DESNOYERS (Louis-Claude-Joseph-Florence), littérateur français, né à Replonges (Ain), en 1805. Il commença, comme beaucoup d'écrivains, par être clerc d'avoué. Il vint à Paris en 1828, et fonda avec MM. Vallant et Cartier un journal qui parut, pour échapper au cautionnement, alternativement sous les titres de *Lutin*, *Trilby*, *Follet* et *Sylphe*. Le *Sylphe* figura parmi les signataires de la protestation des journalistes en juillet 1830. En 1831 M. Desnoyers passa au journal *Le Figaro*, dirigé alors par De Latouche. Il rédigea ensuite au *Voltaire* le compte-rendu des théâtres, et concourut à la rédaction du livre des *Cent-et-Un*, où il fit d'abord paraître la première partie de cette fine étude de mœurs connue sous le nom des *Béotiens de Paris*. Les deux autres parties parurent dans la même année; la dernière est intitulée : *Les Tables d'Hôte parisiennes*. Parmi les autres journaux

ou recueils périodiques auxquels il a collaboré, on remarque *Le Corsaire*, le *Journal des Enfants*, *Le National* (critique musicale, articles variétés); *Le Livre des Conteurs*. Le titre suivant d'un de ses écrits : *Comment l'esprit vient aux dames*, donne une idée de la nature intéressante du sujet. On savait déjà, depuis La Fontaine, *Comment l'esprit vient aux filles*. M. Desnoyers a continué l'étude commencée par l'imitateur de Boccace; seulement il est de notre temps, et rien de ce qu'il a écrit ne peut effrayer les juges les plus sévères. En 1832, tout en continuant *Le Corsaire*, M. Desnoyers succéda à Félics au journal *Le National* pour la rédaction des articles de critique musicale et variétés. Le 1^{er} décembre 1832 il fonda *Le Charivari*, dont il fut rédacteur en chef avec M. Philpou. Il publia *Paris révolutionné*; en même temps, il commença dans le *Journal des Enfants* les *Aventures de Robert-Robert*, dont la dernière édition parut en 1852. Cet ouvrage, quoique destiné à un auditoire à peine sevré, pour employer l'expression de l'auteur, sort de la catégorie habituelle des livres de ce genre. De 1834 à 1835 M. Desnoyers continua de concourir à la rédaction de *Le Charivari*, du *Charivari* et du *National*, qu'il quitta en 1836 pour fonder *Le Siècle*. Il est encore aujourd'hui rédacteur en chef de la partie littéraire de ce journal, auquel il a fourni, outre de nombreux articles de littérature ou de critique musicale, plusieurs de ces tableaux de mœurs qu'il peint en observateur exact et spirituel; tels sont *Les Mémoires d'une pièce de cent sous* (1837); — *Gabrielle, ou tout chemin mène à Rome*; 1846; — *Histoire d'une maison de Paris*, etc. Dans la même année il acheva un roman de Frédéric Soulié ayant pour titre *Le Veau d'Or*. M. Desnoyers a fondé la *Société des Gens de Lettres*, dont il a été plusieurs fois le président. On lui doit encore la fondation récente (1854) d'un recueil spécial : *Le Messager des Dames et des Demoiselles*.

V. ROSENWALD.

Tesler, *Biog. des Journalistes*. — *Journal de la Librairie*, 1839-1854. — Doc. partie.

DESODOARTS. Voy. FANTIN.

DESOEILLET (Mademoiselle),

française, née l'an 1821, à Orléans.
Elle fut reçue en 1858 à l'Opéra.
elle joua avec les rôles tragiques. Fausse, elle fut comédienne avec une intelligence et une beauté, elle sut compenser une intelligence et une beauté par une intelligence et une beauté.
que ses succès accord. Ce fut les rôles d'Agrippine et d'Alceste qu'elle jouait avec une telle perfection.
teurs de Racine, elle joua la grande partie du succès de sa dromaque. A mademoiselle au moment où son Parislet, *Mat. du cyclop. de la France*.

DESOL-DE-GRISSOLLES (N...., baron), général français, né à Gênes, dans le département de la Loire-inférieure, mort à Bordeaux, au mois d'août 1836. Officier de marine au commencement de la révolution, il émigra, puis revint en France pour prendre part à la guerre civile. Commandant d'une division de l'armée de Georges Cadoudal, il échappa à la mort, et fut amnistié. Cependant on l'incarcéra avec Georges Cadoudal, au commencement de 1804, et quelques autres circonstances lui firent garder en prison, où il passa plusieurs années. Rendu à la liberté à l'époque de la Restauration, il prit pendant les cent jours le commandement de quelques troupes royales dans le Roussillon. Ce dévouement aux Bourbons lui valut le grade de lieutenant général, et la place de gouverneur du château de Pau.

Arsault, Jony, etc., *Biographie des Contemporains*.

DESORMEAUX (Joseph-Théodore), poète français, né en 1764, à Aix, mort à l'hospice de Charente, le 5 juin 1808. Il était fils d'un magistrat qui s'était donné la mort en se précipitant d'une croisée. « Il avait, dit la *Biographie des Contemporains*, beaucoup de ressemblance avec Ésope, tant au physique qu'au moral. Basse par épaule et par derrière, poète satirique et malin, il ne lui manquait qu'un peu plus de génie pour être en tout conforme au fabuliste phrygien. Desormaux était un républicain enthousiaste, à qui l'idée du tout autre gouvernement faisait éprouver des maux de nerfs; grand admirateur de Bonaparte, il lui échappait des sarcasmes contre Napoléon. Il avait fait l'éloge du général et du premier consul, mais il fit des chansons contre l'empereur : ce fut à la suite de quelques strophes de ce genre que la police crut devoir le faire arrêter. On s'aperçut bientôt que la tête de Desormaux était désorganisée, et que ses productions étaient le fruit d'une aliénation mentale; il avait plus besoin d'un traitement curatif qu'il n'en était digne de punition. Il fut conduit à Charente, où il mourut. » De tous ses ouvrages on n'a guère retenu qu'une épigramme contre le poète latin, à qui l'on reprochait avec plus de malice que de vérité d'avoir chanté tous les pouvoirs. Cette épigramme est imitée du poète persan Saadi; la voici :

Où, le Soudan le plus fané

Un hymne banal obtiendrait des accords :

Si le poète avait des trésors,

Il eût en vain chanté le chantre de la peste.

De Desormaux : *Rousseau, ou l'enfance*, manuscrit des *Transtévérins* et de *Poésies lyriques*; 1794, in-8°; — *Épître sur l'Italie*, suivie de quelques autres poésies relatives au même sujet; 1797, in-8°; — *Chant de guerre contre l'Autriche*, précédé des *Trois Sœurs* (la Poésie, la Musique et la Musique, dont il célèbre le pouvoir); 1799, in-8°; — *Voltaire, ou le pouvoir de la philosophie*; 1799, in-8°; — *Œuvres du génie*, précédées d'autres poésies lyriques; 1800, in-8°; — *Les Yeux d'El-Beguer*

(Aboukir), milles; 1800; — *Mon Conclave*, suivi des *Deux Italies*; 1800; — *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, précédé d'autres chants lyriques; 1800, in-8°. Desormaux a laissé quelques poèmes manuscrits. Les *Transtévérins* et l'*Hymne à l'Être suprême* passent pour ses chefs-d'œuvre.

Arsault et Jony, *Biographie des Contemporains*. — Rabbe, Scipione, etc., *Biogr. anec. et port. des Contemporains*.

DESORMEAUX (Joseph-Louis RIPAULT), historien français, né à Orléans, le 3 novembre 1724, mort à Paris, le 21 mars 1793. Après avoir fait ses études au collège des Jésuites de sa ville natale, il vint habiter Paris, où, tout en faisant deux éducations particulières, il s'occupa de travaux historiques, auxquels il se livra bientôt sans partage. Il devint successivement bibliothécaire du prince de Condé, prévôt général de l'infanterie française et étrangère, et, en 1772, historiographe de la maison de Bourbon. Il entra la même année à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Desormaux est auteur des tomes IX et X de l'*Histoire des Conjurations*, de Dupont-Dutertre, restée inachevée. Il a publié en outre : *Abbrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne*; Paris, 1758, 5 vol. in-12; — *Histoire du maréchal de Luxembourg*, précédée de l'*Histoire de la Maison de Montmorency*; Paris, 1764, 5 vol. in-12; l'ouvrage le plus estimé de l'auteur; — *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*; Paris, 1766-1768, 4 vol. in-12; — *Histoire de la Maison de Bourbon*; Paris, 1772-1788, 5 vol. in-4°. Le cinquième volume finit avec le règne de Henri III. Dingé, mort en 1832, a pris la plus grande part à la publication des derniers volumes de cet ouvrage. Desormaux a fourni au recueil de l'Académie des Inscriptions : *Mémoires* (deux) sur la noblesse française, où l'on examine quelle fut son origine, comment elle devint héréditaire, et à quelle époque remonte l'établissement des justices seigneuriales (L. XLVI, 1793); — *Mémoire sur la mort de Henri de Bourbon-Condé, premier du nom, et sur les soupçons qui la suivirent* (t. L, 1808).

E. REGNARD.

Arsault, Jay, Jony, etc., *Biogr. nouv. des Contemporains*. — Quérard, *La France littéraire*.

DESORMEAUX (Marie-Alexandre), chirurgien français, né à Paris, le 5 mai 1778, mort dans la même ville, le 28 avril 1830. Fils d'un membre de l'Académie royale de Chirurgie, il étudia la médecine de très-bonne heure, et fut attaché en 1800 à l'armée d'Italie en qualité de chirurgien de troisième classe. L'amitié de Corvisart lui valut quelques années plus tard le titre de chirurgien de M^{me} Letitia, mère de l'empereur. En 1811 il obtint au concours la chaire d'accouchement à la Faculté de Médecine de Paris, devint en 1820 membre de l'Académie de Médecine, et fut nommé quelques années après médecin en chef de l'hospice de La Maternité. On

a de lui : *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds*, thèse inaugurale; Paris, 1804, in-8°; — *De Abortu*; Paris, 1811, in-4°. Cette thèse, que Desormaux soutint pour le concours d'accouchement, est un traité complet, quoique très-court, de la matière; — une série d'articles sur toutes les parties de l'obstétrique dans le *Nouveau Dictionnaire de Médecine*. Le nom de Desormaux est attaché à la traduction du livre de Morgagni *De Sedibus et Causis Morborum*; mais cette traduction est l'œuvre de Destrouet.

Le docteur Honoré, *Notice nécrologique*; Paris, 1830, in-8°. — Reige Delorme, *Notice sur Desormaux*; dans les *Archives générales de Médecine* (1830).

DESORMERY (Léopold-Bastien), musicien français, né en 1740, à Bayon, en Lorraine, mort vers 1810. Venu à Paris vers 1765, il fit exécuter plusieurs motets au concert spirituel. Son opéra *d'Euthyme et Lyris* fut représenté à l'Académie royale en 1776, et eut vingt-deux représentations. *Myrtil et Lycoris*, qui fut joué à la cour en 1777, passa ensuite au théâtre de l'Opéra, où il obtint assez de succès pour avoir soixante-trois représentations consécutives. Desormery avait composé la musique de plusieurs autres opéras; mais il ne put parvenir à les faire jouer, et dégoûté par les obstacles qu'il rencontrait, il renonça à la carrière dramatique, et se livra à l'enseignement.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

DESOTTEUX. Voy. CORNATIN.

DESPARD (Marc-Edouard), conspirateur anglais, né en Irlande, dans le comté de la Reine, vers 1755, mort en 1803. Il embrassa la carrière militaire, et fut employé contre les Espagnols dans les Indes occidentales. Nommé gouverneur de la colonie anglaise de la baie de Honduras, il excita le mécontentement des colons, qui demandèrent et obtinrent son rappel. De retour en Angleterre, il demanda inutilement qu'on fit une enquête sur son administration. Exaspéré de ce déni de justice, il se jeta dans les idées révolutionnaires, fut arrêté comme séditieux lors de la suspension de l'*Habeas corpus*, et passa plusieurs années en prison. Il n'en fut pas plus tôt sorti, qu'il songea à s'en venger, en tramant un complot qui avait pour but de soulever l'armée. Dans les assemblées secrètes des conjurés, on avait agité la proposition de tuer Georges III à l'ouverture du parlement. Despard, mis en jugement et condamné à mort avec huit de ses complices, le 5 février 1803, subit la peine des traîtres, le 21 mars de la même année.

Rose, *New biog. Dict.*

DESPARS (Jacques), médecin français, né vers 1380, mort le 3 janvier 1458. Il se fit immatriculer sous les noms de *Jacobus de Partibus Tornacensis* sur les registres de la Faculté de Médecine de Paris, au mois de mars 1406 (1).

(1) Jacques Despars fut promu, selon toute vraisemblance, à l'éminente fonction de recteur en 1407. Du Roulay (*Historia Universitatis Parisiensis*, t. V, p. 219, in fol.) mentionne sous ce titre de recteur à la date du 27 juin 1406 *Joannes Despars, postea doctor medicus*.

Il était donc originaire de Tournay, quel qu'en aient dit plusieurs biographes. Après trente-huit mois d'assiduité aux leçons des professeurs, il fut admis au baccalauréat, le 22 mai 1408. Il avait étudié antérieurement à Montpellier. — Despars parcourut ensuite sa licence sous un docteur régent de son choix, Jacques Sacquespée, et reçut le bonnet de docteur le 7 avril 1410. Il fut admis à la régence deux ans après sous le ducanat de Pierre de Trèves. Comme la plupart des médecins distingués de cette époque, Jacques Despars était clerc, c'est-à-dire de l'ordre ecclésiastique, et ses grandes connaissances en théologie le firent bientôt parvenir aux dignités de chanoine de Tournay et de chancelier de l'église de Paris. La considération dont il jouissait dans l'université engagea ce corps à le nommer un de ses députés, lesquels, avec ceux envoyés par l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, se rassemblèrent le dimanche 5 mai 1415 pour décider dans l'affaire du schisme qui désolait alors l'Occident, et pour s'opposer aux prétentions du pape Jean XXIII. Despars fut d'abord attaché, avec Jean Avantage, à la personne de Philippe, duc de Bourgogne; puis il devint premier médecin (*primarius medicus*) de Charles VII, roi de France. A cette époque, la Faculté de Paris ne possédait aucun lieu certain et arrêté, non-seulement pour célébrer le service divin, mais aussi pour donner ses leçons et délivrer ses actes. Ses messes, elle les faisait célébrer soit au couvent des Mathurins, soit au béniét de Saint-Yves, dans la rue Saint-Jacques. Ses congrégations se faisaient tantôt *apud Sanctam Genovefam parvam* (Sainte-Genève-des-Ardeuts), tantôt *ad cappam Nostræ Domine*, c'est-à-dire autour de l'un de grands béniétiers de pierre qui se trouvaient sous les tours de l'église Notre-Dame de Paris. Désireux d'apporter une amélioration à un tel état de choses, Despars résolut de donner à la Faculté un local convenable pour ses exercices. Le 28 novembre 1454 (et non pas le 6, comme l'ont écrit la plupart des biographes), il convoqua les membres de sa Faculté au béniét de Notre-Dame, où il exposa ses vues à ce sujet. Outre qu'il comptait sur une faveur spéciale du roi, il offrait pour son compte « trois cents escus d'or, la plus grande partie de ses meilleurs livres et plusieurs meubles (*ustensilia*), destinés à garnir le local et la bibliothèque des nouvelles écoles. Despars ne put même pas assa-
mincement de l'œuvre,
causes jusqu'en 1469. Il
à la Faculté, par son doyen de
une verge dorée au milieu et aux
surmontée d'une masse d'argent est
experts soixante escus d'or, pour
par le nommé Jean Petit, premier
caution. Pénétrée de reconnaissance,

La ressemblance des initiales dans *Jacobus* et *Joannes* est sans doute cause que Du Roulay lui donne par erreur le nom de Despars.

avant de bienfaisant, elle ferait
nos ans une messe du Saint-Es-
de sa mort un Obît avec Vigiles à

d'un commentaire sur
la trame une de cet
des tra-
cs, Hip-
des plus
AVENZOR, NUMÈS, Sérapion,
AVENROBES, et dont AVICENNE avait
la doctrine. Il ajoute qu'avant
son ouvrage, il avait corrigé tous
les ces auteurs, qu'il les avait
paragraphe, sections, et
mes avait fait écrire sur parchemin
res (*de littera grossa in perga-*
une table pour faciliter
saquel il avait employé
été imprimé à Lyon, en
JORDANUS Frechel, 4 vol. in-fol.);
1518. in-fol.; en 1576, in-fol.).
iale de Paris en possède
(fonds latin), n° 6929-
la médecine de la Faculté de Méde-
a l'original même de Despars, annoté
le sa main. Despars jouissait de son
e renommée que les médecins de
se posséder de si beaux trésors,
pendant un temps considérable les
ires sur AVICENNE, de peur que
issent leur profit. C'est ce qui
ils ne virent le jour qu'en
res ouvrages sont : *Glossa interli-*
practicam Alexandri Trulliani;
°; — *Expositio super capitulis*,
— *regimine ejus quod comeditur et*
le regimine aquæ et vini; Venise,
à la suite de l'*Expositio in pri-*
æ canonem de Jacques de Forli;
Jacobi de Partibus per alphabe-
litis remediis ex ipsius Mesue
; Lyon, 1523, in-12; dans le re-
mes universales de Mésue. La
Despars a encore paru dans le
tecina de Jacques de Don-
fol., et dans la *Methodus*
flocius.

D^r. ACHILLE CHEREAU.

écrits de la Faculté de Med. de Paris,
breuil, Théâtre des Antiq. de Paris;
p. 200 et 209. — Poncelin, *Hist. civile*
15; 1781, t. III, p. 78. — Le Laboureur,
par le moine de Saint-Denis, p. 1037.
Med. célèb. de la Faculté de
l'eq. — G. Naude, *De Antiq. et*
p. 40. — Riolan, *Curieuses Recher-*
de Med. de Paris et de Montpel-
ier, Essais de Médecine, p. 178. —
— Verdier, *Jurisprud. de la Mede-*
que, Glossaire, art. *Archia-*
l, Flux Illustr. Med., p. 150. —
riano Apologia, p. 21. — Symph.
— Vander Linden, *De Script medi-*

(Nicolas), chroniqueur belge,

né à Bruges, en 1522, mort dans la même ville,
en 1597. Licencié en droit, il fut successivement
échevin, conseiller, et bourgmestre de sa ville
natale en 1578 et 1584. Son építaphe, placée
dans la chapelle de l'hospice de la Poterie, dont
il était tuteur, le qualifie de *Nobilis vir, litteris*
et armis clarus, necnon antiquitatis inde-
fectus indagator. Il partageait les sentiments
de la majorité de ses compatriotes à l'égard de
Philippe II. Il est connu par sa *Chronique fla-*
mande, de 415 à 1492, encore inédite, souvent
citée par Custis dans ses *Annales de la ville*
de Bruges. E. R.

Guthals, *Lectures relatives à l'Hist. des sciences, des*
arts, des lettres, etc., en Belgique, t. II, p. 170. —
J. Britz, *Code de l'ancien Droit belge*.

DESPAUTERS (Jean), en flamand Van
Pauteren, grammairien flamand, né vers 1460,
à Ninove, dans le Brabant, mort à Comines,
en 1520. Il fit ses études à Louvain, et eut pour
professeur Jean Custode de Brecht, fameux
grammairien de cette époque. Il professa succes-
sivement à Louvain, à Bois-le-Duc, à Berg Saint-
Vinox et enfin à Comines. On a de lui : *Commen-*
taris grammatici; Paris, Robert Estienne, 1537,
in-fol.; Lyon, 1563, in-4°. Cet ouvrage, qui a
placé Despautères au premier rang des gram-
mairiens latins modernes, comprend plusieurs
parties, savoir : *Rudimenta grammatica, syn-*
taxis, prosodia, de figuris et tropis. Les
Commentaris grammatici de Despautères con-
tiennent beaucoup de science; mais ils sont si
diffus qu'il est loin de faciliter l'étude du latin,
ils ne peuvent qu'embarrasser ceux qui com-
mencent à étudier cette langue. Ils sont rédigés
sans méthode et écrits en latin; c'était une double
raison de ne pas le mettre entre les mains des en-
fants. Cependant, comme on manquait de livres
élémentaires, on adopta celui du grammairien
flamand, abrégé et coordonné par Adolphe Meet-
kercke, François Nansius, Sébastien Novimole,
Gabriel Dupréau (*Prætorius*), Simon Vèrepée,
et le docte fatras de Despanthers régna dans les
écoles françaises jusqu'au moment où les maîtres
de Port-Royal firent voir de quelle manière et
en quelle langue le latin doit être enseigné. On a
encore de Despautères : *Orthographia*; Paris,
1530; — *Ars epistolica*; Paris, 1535; — *De*
Accentibus et punctis; *De Carminum gene-*
ribus, insérés dans le *Centimetrum* de Servius.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*. — Baillet, *Juge-*
ments des Savants.

DESPAIZE (Joseph), poète français, né à Bor-
deaux, en 1776, mort le 15 juin 1814, à Cussac,
dans la Gironde. Il vint jeune à Paris, et débuta
en 1796, par une brochure intitulée : *Vie privée*
des membres du Directoire, ou les puissants
tels qu'ils sont. C'était l'histoire ou plutôt le
panégyrique des cinq membres du Directoire exé-
cutif, Barras, Rewbell, La Revellière-Lépeaux,
Carnot et Letourneur; ces deux derniers surtout
y étaient comblés d'éloges. Mais ces flatteries ne
furent pas fructueuses pour Despaize, non plus

que celles qu'il adressa au général Bonaparte dans deux *Épîtres* insérées à l'*Almanach des Muses*. Les *Quatre Satires*, ou la fin du dix-huitième siècle, Paris, 1800, in-8°, eurent beaucoup de succès, et firent plus d'honneur à son talent qu'à son impartialité; ses jugements, dictés par l'esprit de parti, n'ont pas été confirmés par la postérité. En publiant ses satires, Despaze s'était fait beaucoup d'ennemis; pour se soustraire à leurs attaques, il se retira à Bordeaux, où il vécut dans l'obscurité. On a encore de lui : *Essai sur l'état actuel de la France*; Paris, 1797, in-8°; — *Épître à Midas sur le bonheur des sots*; Paris, 1799, in-8°; — *Cinquième Satire littéraire, morale et politique*, dédiée à l'abbé Sicard; Paris, 1802, in-8°.

Rabbe, Boissjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

DESPEISSES (Antoine), juriconsulte français, né en 1594, dans un château que son père possédait près d'Alais, mort à Montpellier, en 1658. Il fut d'abord avocat à Paris. Il y composa avec Charles de Boucques, de Montpellier, son intime ami, le *Traité des Successions testamentaires et ab intestat*; Paris, 1623, in-fol. (dédié au fils du chancelier de Sillery). De Boucques étant mort, Despeisses alla se fixer à Montpellier, et y continua l'exercice de sa profession; mais l'érudition de mauvais goût dont il surchargeait sa plaidoirie lui ayant un jour attiré, à l'audience même, les railleries d'un procureur, il se borna depuis à donner des consultations et à publier des ouvrages, qui consistent en divers traités sur les *Contrats propres et impropres, leurs accessoires, exécution et dissolution*; sur la *Pratique civile et criminelle*; — sur les *Droits seigneuriaux*; — sur les *Tailles et autres impositions*, et sur les *Bénéfices ecclésiastiques*. Les œuvres de Despeisses ont été réimprimées plusieurs fois; Lyon, 1665, 1677, 1696, 3 vol. in-fol. La meilleure édition est celle de Lyon, 1750, 3 vol. in-fol., donnée par Guy de Rousseaud de La Combe, et réimprimée à Toulouse, 1778, 3 vol. in-4°. Bretonnier parle de Despeisses en ces termes : « L'auteur est très-louable pour son grand travail; mais il l'est très-peu du côté de l'exactitude : ses citations ne sont ni fidèles ni justes; il ne laisse pas d'être un bon répertoire; sa table est la meilleure que j'aie encore vue. »

E. REGNARD.

Taland, *Les Vies des plus célèbres Jurisconsultes*. — Moréri, *Dictionnaire Historique*. — Bretonnier, *Préface du Recueil des principales Questions de Droit*; Paris, 1748.

DESPENCE (Claude). Voy. ESPENCE (D').

DESPERRIERS (Bonaventure), littérateur français, né à Arnay-le-Duc, vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1544. Ses écrits et sa fin tragique lui ont valu une célébrité qui dans ces dernières années s'est réveillée avec une force nouvelle. Il était de bonne famille, se fit remarquer, fort jeune encore, par la vivacité de son intelligence, et devint valet de chambre de

la reine Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}. Protectrice de Marot et dans la principe favorable aux idées de la réforme, cette princesse réunissait autour d'elle une société d'hommes spirituels et peu orthodoxes, qui en fait de liberté de penser étaient tentés d'aller bien au-delà de Luther et de Calvin. Ami du plaisir, peu sévère sur la morale, Desperriers se laissa aller à d'audacieux systèmes, qu'on retrouve dans les écrits de Rabelais; il consigna ses pensées dans un écrit allégorique, qu'il intitula *Cymbalum Mundi*. Ce sont des dialogues, où l'imitation de Lucien est évidente; Mercure descend à Athènes, afin de faire relire le livre des destinées, qui tombent lambeaux; on le lui vole. Il discute avec des sonnistes et

au ciel les *Pandectes*, volume qu'il a perdu. Ju

de raison. T

quatrième n'a pu

il est rempli par un entrecou entre deux

de chasso qui mangèrent la

Diane leur accorda la faculté

vraie parut à Paris en 1537;

couvrit des impiétés conda

ment fit mettre en prison le

ordonna la suppression

fut si bien effectuée qu

exemplaire de cette

rité dont on faisait p

point un imprimeur ly

la, Ben

faire reparaitre le C

conde édition est au

vente Nodier, en 1844

au prix de 401 francs.

mena quelque temps

gia à Lyon, où il écrivit ses vers

et disparut de la scène littéraire.

raconte que dans un accès de

désespoir, Desperriers se perça

à ajouté à ce récit tragique

qu'il est fort permis de révoqu

ne prouve que le malheureux

sa blessure de ses mains, attach

les, à l'exemple de

d'un genre alors

année qui vit p

Desperriers; m

date exacte. La

données d

tuné écri

près de d siècles, fut réimprimé en 184

1732 et 1755 avec les travaux de

(Prosper Marchand, F

veaux éditeurs voulurent

du reproche d'imp

clef du *Cymbalum*

Johanneau et reproche

tous les doutes. Les noms

vant un usage fort répandu ab

frés; c'est Pierre Tryocant (cra

dresse à Thomas du Clevier ou

istes *Rhutulius* et *Cubercus*, la possession d'un trésor imaginaire, sont *Lutherus* et *Bucerus*, le réformé. Les allégories sceptiques ne sont pas difficiles à des sarcasmes de l'auteur tombent bien révélés. Les contemporains pas. Les autres ouvrages de : *L'Andrie* (*l'Andrienne*) de française; Lyon, 1537; — *Re*; Lyon, 1554 : c'est une collection auxquelles viennent s'ajouter *Vertus cardinales selon* traduction du *Lysis* de Platon : figure point; — *Nouvelles Ré*; Lyon, 1558 : c'est une velles dans le genre de *l'Hép* de Navarre. Pelletier et paraître une vingtaine d'an ri de l'auteur, y ajoutant sans traits (puisque des allusions événements survenus en 1554 touchant fort peu, car les écrits ne ressemblent point du tout piquant de ces *Récréations*. en accueillies du public qu'il ont fréquemment (de 1561 à on compte treize éditions, et être échappé quelques-unes). 5, en 3 vol. in-12, une édition en les notes de La Monnoye. c'est à Desperriers que re- partie d'un volume curieux et né à Poitiers en 1557, sous le : *Discours non plus mélancol* des choses mesmement qui à notre France; à la fin, la et justement en touchant les ». « Personne n'est tenté, il d'aller chercher un chef-d'œu; pour l'y trouver, il faut lire, lire ces discours se présente fort édition ne s'était jamais montrée et aussi aimable que dans ces savoir d'Henri Estienne est as- le sel de Rabelais; le style est joué, toujours pur, jusque dans l'adine. » Ainsi s'exprime Char- enthousiasme, qu'il exagère il prodigue à Desperriers les heureux; il le proclame comme inférieur à Rabelais et à Clé- voit chez lui le talent le plus ar et le plus piquant de son sur le *Cymbalum*, la littéra- possédait rien d'un style non aussi délicat. On peut rai- de ce panegyrique, et re- Desperriers un écrivain fort re- fait, ardent et promoteur d'un éuphisme très-hardi, que com- de cruelles rigueurs et dont il

fut un des martyrs ainsi qu'Étienne Dolet. No- dier reconnaît encore l'esprit de Desperriers dans les contes de *l'Heptaméron*, que recommande un style abondant, facile, pittoresque et original; ce n'est qu'une conjecture, mais elle est vraisemblable. Le *Cymbalum* et les poésies ont été édités à Paris, chez Gosselin, 1841, avec des notices et notes par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) et avec une lettre de M. Éloi Johanneau contenant une clef détaillée. Les *Récréations* ont été mises au jour la même année et par le même éditeur, avec un choix des notes des anciens commentateurs, revues, et augmentées.

G. BRUNET.

Violet-Leduc, *Bibliothèque poétique*, t. I, p. 178. — Ch. Nodier, *Notice* insérée dans la *Revue des Deux Mondes*, novembre 1839; réimprimée en 1841, chez Techeuer. — *Bibliothèque des Romans*, novembre 1778. — *Ouvrages de Voltaire*, édition Beuchot, t. XXVIII, p. 199. — *Les vieux Contes français*, 1840, p. 181-303. — *Notice sur Marguerite de Navarre*, en tête des *Lettres* de cette princesse, publiées en 1841 par M. Génin, dans la collection de la Société de l'Hist. de France. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*.

* **DESPLACES** (*Laurent-Benoît*), agronome français, né à Rouen, vivait dans le dix-huitième siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'après avoir été militaire il se livra à la pratique et à la théorie de l'agriculture. On a de lui : *Préser-* vatif contre l'agromanie, ou l'agriculture réduite à ses vrais principes; Paris, 1762, in-12; — *Histoire de l'Agriculture ancienne, extraite de l'Histoire Naturelle de Plin*; Paris, 1765, in-12. Ces deux ouvrages, superficiels et peu instructifs sont oubliés aujourd'hui.

Servin, *Essai sur la Normandie littéraire*. — Quérard, *La France littéraire*.

DESPLACES (*Louis*), graveur français, né à Paris, en 1682, mort en 1739. Quoique très-inférieur à Gérard Audran, il occupe une place distinguée parmi les graveurs français de la fin du dix-septième siècle. On a de lui un grand nombre d'estampes estimées, entre autres : *Le Triomphe de Vespasien et de Titus*, d'après Jules Romain; — *La Sagesse compagne d'Hercule*, d'après Paul Véronèse; — *Diane et Actéon*, d'après Carle Maratte; — *Orphée obtenant de Pluton le retour d'Eurydice*, d'après Rubens; — *Jésus-Christ guérissant les malades*, d'après Jouvenet; — *Vénus faisant forger des armes pour Énée*, d'après le même; — *Astyanax arraché d'entre les bras de sa mère*, d'après le même; — *Le portrait de M. Tilon du Tillet, et celui de M^{me} Duclos*, d'après Largillière; — *Vénus sur les eaux*, d'après Antoine Coypel; — *Le Feu et l'Eau*, d'après Louis de Boullogne; — *Le Faste des puissances voisines de la France*, d'après Lebrun.

Bazan, *Dictionnaire des Graveurs*.

DESPLACES (*Philippe*), astronome français, né à Paris, en 1659, mort dans la même ville, en 1736. On a de lui : *Éphémérides des mouve-* ments célestes pour dix années depuis 1715 inclusivement jusqu'en 1725, où l'on trouve

Et, et profita du séjour qu'il fit à
avait suivi un évêque, pour étudier
la littérature italiennes. De retour
se livra avec ardeur à l'étude de
naïve, et il ne tarda pas à se faire
notation. Chacun sait le jugement
porté Boileau et La Harpe; il est
d'un parler. Présenté à la cour de

Desportes sut obtenir les faveurs par la dédicace d'une pièce imitée : elle valot à son auteur une gratification de cent écus d'or ; c'est ce bienfait qu'il désignait de Balzac : « Dans », s'écrie-t-il, où l'on exerçait de les, Torquato Tasso a en besoin d'un demandé par aumône à une dame naissance. » Le duc d'Anjou emmena en Pologne, en 1573, lorsqu'il fut pays, et le poète revint en France pour de neuf mois entiers dans ce que il nous l'apprend lui-même dans la Pologne. En montant sur le trône, Henri III le nomma lecteur de l'admit souvent dans ses conseils. Le roi lui avoir accordé cette double et lui donna trente mille francs pour de ses poésies et un revenu de dix se provenant des abbayes de Tiron, et de Bon-Port, ce qui fit dire à ce ce total de dix mille écus que on s'était acquis par ses vers était de quel dix mille poètes étaient plus ». Les seigneurs de la cour ne furent pas moins généreux envers le duc de Joyeuse le récompensa en le gratifiant d'une abbaye ; à l'archevêché de Bordeaux que le lui faire accepter. A la mort de son Desportes se retira dans l'abbaye de Sen. affection pour le duc de l'autre dans la Ligue, ce qui le fit entrer dans la satire Menippée ; mais cela pas longtemps, et il mit tout à fait, pour soumettre la Norman-Y. La jalousie de ses ennemis le rendit modéré et docile ; la gaieté de lui pas altérer un seul instant, et il mit sa bibliothèque et sa fortune en gras de lettres. *La Rencontre en France et d'Italie* est le titre d'un contre Desportes, et dans lequel l'auteur traduit ou imite des poètes de huit sonnets ; le poète français son ennemi de ne l'avoir pas favorisé pu lui fournir, dit-il en ses memloires pour grossir son livre. » Dans sa préoccupation poétique, lui présenté devant Henri IV avec un seigneur, le roi lui demanda comment de pension ; le poète le lui ayant l'augmenteur, afin, ajouta-t-il, vous présentiez pas devant moi

que vous ne soyez plus propre. » Les poésies de Desportes peuvent se diviser en trois parties : *Les Amours de Diane*, d'*Hippolyte* et de *Cléonice*; la première semble avoir été composée en l'honneur de Diane de Cossé-Brissac, comtesse de Mansfeld, que son mari tua dans un accès de jalousie; la seconde, en l'honneur d'Hélène de Surgères, demoiselle d'honneur de Catherine de Médicis, que Ronsard avait déjà chantée; et la troisième en l'honneur de cette célèbre Hellette de Vivonne de la Châtaigneraye. Desportes a composé en outre quelques pièces érotiques et deux livres d'éloges; mais il a surtout excellé dans la chanson anacréontique.

Vers la fin de sa carrière, Desportes traduisit les Psaumes en vers français : cet ouvrage n'a pas la même verve que ses premières compositions poétiques ; et quoiqu'on l'ait comparé aux *faibles soupirs d'une muse expirante*, il n'est pourtant pas dénué de mérite. Ses premières Œuvres ont eu plusieurs éditions : 1575, in-4°; 1579, in-4°; 1585, in-12; 1600, in-8°; 1611, in-12. Les cent cinquante psaumes de David mis en vers français ont paru en 1603, in-8°; 1604, in-12; 1608, in-12; 1824, in-8°, avec la musique.— *Œuvres choisies* de Desportes, annotées par Pellissier; éd. de Firmin Didot, 1823, in-18.

sainte-Neuve, *Tableau de la Poste française au
relatisme siècle*, 1^{er} édit. — Goulet, Bibl. franc.

* **DESPORTES** (*Joachim*), historien français, frère du précédent, mourut vers 1610. On a de lui : *Discours sommaire du règne de Charles IX, ensemble de la mort et d'aucuns de ses derniers propos*; Paris. 1574, in-8°.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. françaises*.

DESPORTES (*Jean-Baptiste Pourée*), médecin et botaniste français, né à Vitry, dans la Bretagne, en 1704, mort à Saint-Domingue, en 1748. Il était d'une famille originaire de La Flèche, en Anjou, et qui avait déjà produit plusieurs médecins. Il étudia de préférence l'anatomie et la botanique, mais sans négliger la médecine, et il acquit de bonne heure la réputation d'un habile praticien. Il n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il fut choisi pour remplir les fonctions de médecin du roi dans l'île de Saint-Domingue; et en 1738 l'Académie royale des Sciences l'admit au nombre de ses correspondants. Arrivé au Cap-Français, il vit qu'il n'existait aucune description des maladies qui désolent les Antilles. Il commença aussitôt des observations sur cette matière, et les continua jusqu'à sa mort, pendant l'espace de quatorze ans. Il s'occupa avec la même ardeur de l'histoire naturelle de Saint-Domingue. Malheureusement ses connaissances en botanique étaient très-bornées. Il avait adopté pour devise ces nobles paroles : *Non nobis, sed reipublice nati sumus*. Jussieu a donné le nom de *Portesia* à un genre de plantes de la famille des méliacées. On a de Desportes : *Histoire des Maladies de Saint-Domingue*; Paris, 1770, 3 vol. in-12. « Les deux premiers volumes, dit

la *Biographie médicale*, sont consacrés à la médecine. Ce n'est qu'une misérable compilation de tous les contes populaires répandus aux Antilles, et rassemblés par un empirique, nommé Minguet, qui avait précédé Desportes à Saint-Domingue, et y avait joui d'une grande renommée. Le troisième volume comprend l'histoire des plantes indigènes, rangées sous plusieurs chefs, suivant l'utilité dont elles peuvent être dans la médecine et les différentes branches de l'économie domestique. L'auteur en donne les noms créoles et caraïbes. »

Chandon et Delandine, *Dict. hist. et crit. — Biographie médicale*.

DESPORTES (Charles-Édouard Boscheron), magistrat et littérateur français, né à Paris, en 1753, mort à Orléans, le 20 janvier 1832. Il acheta en 1771 une charge de conseiller au Châtelet de Paris, devint quelques années après conseiller à la cour des aides, et fut nommé en 1786 maître des requêtes ordinaire de l'hôtel du roi. Incarcéré en 1793, il eut le bonheur d'échapper au tribunal révolutionnaire. Tout en correspondant avec les Bourbons exilés, Desportes sollicita et obtint en 1811 la place de conseiller à la cour impériale d'Orléans. Il l'occupait encore en 1814. Après la première restauration, il devint président de cette cour. Forcé par les événements du 20 mars de donner sa démission, il reprit sa place au retour du roi. Desportes a fourni à la *Gazette de France* des articles, plus remarquables par l'érudition que par le talent. Il était l'un des collaborateurs les plus zélés de la *Biographie des frères Michaud*. On a de lui : *Mémoire sur les changements projetés dans l'ordre judiciaire*; Paris, 1817, in-8°; — *Éloge de M. de Varicourt, évêque d'Orléans*; Paris, 1823, in-8°.

Rabbe, Boisselin, etc., *Bog. univ. et port. des Contemporains*.

DESPORTES (François), peintre français, né en 1661, au village de Champignoul, en Champagne, mort à Paris, en 1743, membre de l'Académie de Peinture. Il réussit surtout à représenter des animaux et la nature morte. Il fut honoré d'une estime toute particulière par Louis XIV, le régent et Louis XV. Ce peintre laborieux et habile a exécuté un grand nombre de tableaux; le Musée impérial en possède quatre. Son fils Claude François Desportes, peintre et littérateur, a donné en 1721, au Théâtre-Italien, *La Veuve coquette*; Paris, 1732, in-12.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*. — Nagler, *Nouvelles Allg. Künst.-Lex.*

DESPORTES (Auguste), poète et auteur dramatique français, né à Aubenas (Ardèche), en 1798. Après quelques essais poétiques, il s'attacha à traduire les *Satires de Perse* en vers français, et fit paraître cette traduction en 1841. C'est une œuvre de patience et de talent, où le vers énergique et concis du traducteur français lutte corps à corps et sans défaite avec le vers serré et elliptique du poète latin. Ce livre valut à

M. Desportes la grande médaille d'adresa le roi des Belges. En 1841 donna au théâtre de l'Odéon une contre actes et en vers, *Molière à Chai* mérite du style et l'élégance du langage la faiblesse de l'invention.

Journal des Beaux-Arts, 1842.

* **DESPOURRINS** (Cyprien), poète né en 1698, à Accous, dans la vallée d'Arie, en 1755, à Argelès, où il était venu en 1746, dans un petit domaine que lui un oncle. De tous les écrivains qui l'idiome en usage au pied des Pyrénées plus justement célèbre. Il possédait manoir dans la vallée de Saint-Savin sa vie, exempt d'ambition, sans vanité, et faisant des chansons pour célébrer les bergères de son L'amour est le seul motif auquel il des accents; les traditions locales, de la contrée ne l'ont jamais occu cheur des idées, la naïveté des inar rité des sentiments prêtent un gr ces compositions, de peu d'étendue d'une affectation maniérée. Elles pa par sembler monotones, car au sem toujours le même; mais Despourrins dre dans ces petites élogues une g de tous et d'aspects; ses bergers au de l'Arcadie. La traduction ôte d' poésies populaires presque tout pour les saisir, il faut les entendre voix incultes, mais non dépourvues les font retentir dans les campagnes La renommée de Despourrins s'éti delà des montagnes où s'élevait ment son existence; on parla de salon de M^{me} de Pompadour; Louis se faire répéter par Jélotte une d sons (*Cap a tu soy Marion*) et i mieux la douceur et la mollesse béarnaise. Une statue a été érigée au néen dans le village où il naquit. S n'ont pas tous été recueillies et qui conserve, attendent encore une édit les meilleures de ses pièces ont été les *Poésies béarnaises*, publiées à l in-8°, par l'éditeur Vignancour.

F. Ducuing, *Bonne de Paris*, mars 1842; *Histoire du Béarn et du pays basque*; P. p. 144. — Palissot, *Observations sur la*

DESPREAUX (Joseph GARLET) çais, né à Limoges, en 1733, mort juin 1810. Il fut vicaire général de teur des enfants de comtes d'Artois la Vernusse. On a de lui : un pa lectricité, imprimé dans l'Année 1 18 novembre 1763; — une traducti *Quatre Parties du Jour à la sol* Parini; Paris, 1776, in-12.

Ducourti, *Les Stèles Mémoires*.

DESPREAUX (Jean - Étienne) chansonnier et auteur dramatique

31 août 1748, mort dans la même année 1820. Il était fils d'un musicien, et entra lui-même danseur à ce théâtre en 1764. Sa grâce et sa légèreté le rendirent garde et de Vestris, et lui méritèrent d'être pensionné du roi et nommé ballets de la cour de France. Il y commanda nombre de divertissements, dans lesquels il fut principal seigneur et même, dit-on, les personnages de la famille royale ne pas de figurer sous sa direction. Son titre de professeur lui avait aussi attiré la clientèle. Mais en 1781 une blessure fit au pied le forcé à renoncer à la danse et à composer des ballets. Il épousa la célèbre danseuse Guimard ; à cette époque les économies faites dans la danse lui privèrent de ses pensions et de sa clientèle. En 1792 Despréaux fut nommé directeur de la scène et membre du comité d'administration de l'Opéra ; il quitta ce poste en 1795, car les artistes furent autorisés à se gouverner eux-mêmes. Mais en 1807 il fut nommé directeur des fonctions, avec le titre d'inspecteur. Dès 1799 il avait été chargé de la direction des brillantes fonctions qui furent données jusqu'en 1812 par les gouvernements consulaire et impérial. Despréaux fut nommé inspecteur général des spectacles de la cour, professeur de danse à l'École royale de Musique nationale et répétiteur des cérémonies de la cour. Sa femme peu de temps après sa mort, à un âge avancé, il n'en continuait à faire le charme des meilleures soirées. Son esprit était gai sans être trivial, ses manières remplies de distinction et son caractère toujours aimable. Il fut l'un des fondateurs de la *Dinette du Vaudeville*, où l'on tirait des mots sur lesquels chaque convive devait dire une terre pour le banquet suivant. Ses chansons de Despréaux, toutes remplies de la vraie chanson, se distinguaient par la grâce, la délicatesse, ou la force et de bon goût. Il faisait tant de bien, qu'il regrettait sérieusement de ne pas réserver une place pour les danseuses dans des beaux-arts de l'Institut. L'inventeur d'un chronomètre musical, l'horloge du pendule astronomique. Cet horloger déterminait la mesure et le mouvement de la musique, et empêchait qu'on ne se trompât par un changement de système. Le théâtre musical, construit en 1817, a été inauguré par l'Académie des Beaux-Arts. Il a composé beaucoup pour le théâtre ; son *Berlingue* (parodie d'*Erme-*

Paris, 1778, in-8° : Despréaux y jouait le principal rôle de femme, et M^{lle} Guimard celui du héros. Cette parodie fit tant de plaisir à Louis XVI, qu'il accorda à l'auteur une pension de mille livres ; — *Momie* (parodie d'*Iphigénie en Tauride*), opéra burlesque en quatre actes ; Paris, 1778, in-8° ; — *Romans* (parodie de *Roland*), trois actes, avec vaudevilles, représentée devant la cour à Marly en 1778, et à Versailles en 1780 ; Paris, 1778 et 1780, in-8° ; — *Médée et Jason* (parodie de *Médée*, de Clément), ballet terrible en trois tableaux mouvants, orné de danses, soupçons, noirceurs, plaisirs, bêtises, horreurs, gaîté, trahison, plaisanteries, poison, tabac, peignard, salade, amour, mort, assassinat et feu d'artifice ; Paris, 1780, in-8° ; — *Prologue* pour l'ouverture du théâtre de Trion, avec vaudevilles ; ibid. ; — *Christophe et Pierre Luc* (parodie de *Castor et Pollux*), cinq actes, avec vaudevilles, théâtre de Henri IV ; ibid. ; — *Syncope, reine de Mic-Mac* (parodie de *Pénélope*, de Marmontel), trois actes, avec vaudevilles, et trois gravures, représentée à Versailles ; Paris, 1786, in-8° ; — *La Descente d'Orphée aux enfers*, pantomime pyrotechnique ; Paris, an vi (1798), in-8° ; — *Je ne sais qui, ou les exaltés de Charenton* (parodie de *Beniowski, ou les exilés de Sibérie*), au Vaudeville, avec Barré, Chazet et Dieu-la-Foy ; Paris, 1800 ; — *Enfin nous y voilà*, vaudeville ; Paris, 1801 ; cette pièce avait pour sujet la paix de Lunéville ; — *La Tragédie au Vaudeville, en attendant le Vaudeville à la Tragédie*, parade ; ibid. ; cette pièce était la parodie de *Désirée*, tombée à l'Opéra-Comique ; — *Après la Confession la Pénitence*, épilogue à la pièce précédente ; ibid. ; — *La Paix dans la Manche* ; Paris, 1802 ; c'est un à-propos au sujet de la paix d'Amiens ; — *Mes Passe-temps*, chansons, suivies de *L'Art de la Danse*, poème en quatre chants, calqué sur *L'Art poétique* de Boileau ; Paris, 1806 et 1808, 2 vol. in-8°, avec gravures et musique.

A. de L.

Les Diners du Vaudeville. — Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1820. — *Biographie des Hommes vivants.* — *Documents particuliers.*

DESPRÉAUX, Voy. BOILKAU.

DESPRÉAUX (Marie-Madeleine GUIMARD, dame), célèbre danseuse française, née à Paris, le 10 octobre 1743, morte dans la même ville, le 4 mai 1816. Elle débuta dans les ballets de la Comédie-Française en 1759, et fut engagée à l'Opéra le 27 mars 1762, aux modestes appointements de six cents livres. Elle doubla d'abord M^{lle} Allard, mère de Vestris jeune, et la surpassa bientôt par la grâce de sa danse et l'expression de sa pantomime. Mademoiselle Guimard éclipsa rapidement toutes ses rivales, et quoique laide, noire, maigre et très-marquée de la petite-vérole (1), elle

(1) Marmontel était plus que poète et galant lorsqu'il lui adressa une épître qui eut alors beaucoup de vogue, et qui commençait par ces vers :

Est-il bien vrai, jeune et belle damnée, etc.

devint la femme à la mode ; elle eut d'illustres amants, et le maréchal prince de Soubise dépensa des sommes énormes pour elle. En 1763 elle acheta à Pantin une superbe maison, où son luxe, son esprit et son goût attirèrent toutes les célébrités de l'époque. Elle y fit construire un théâtre, où les principaux acteurs de Paris vinrent prêter le concours de leur talent aux proverbes dramatiques de Carmontelle, aux parades graveleuses de Collé, à la musique de Laborde. On brigait la faveur d'être admis aux spectacles de la brillante danseuse. Tous les rangs se confondaient dans ses réunions ; des courtisanes, des actrices y étalaient un luxe insolent, tandis que les femmes de la cour y venaient chercher avec ardeur des plaisirs qu'elles n'eussent pu se procurer dans une autre société. De grands personnages, des princes de sang royal patronnaient ces élégants désordres et y donnaient souvent l'exemple de la licence. Mademoiselle Guimard jouait un rôle important dans la distribution des honneurs et des places ; son crédit était immense. En qualité de maîtresse en titre du prince de Soubise, capitaine des chasses, elle avait le pouvoir de distribuer des permissions de chasse à tous ceux qu'il lui plaisait de favoriser. Elle avait pour son usage des cantons réservés dans les propriétés royales. En 1772 elle se fit bâtir dans la rue de la Chaussée-d'Antin un magnifique hôtel, qu'on nomma le *Temple de Terpsychore*. La salle de théâtre seule contenait cinq cents spectateurs, et l'ouverture en eut lieu malgré l'opposition de l'archevêque de Paris. Les dépenses de M^{lle} Guimard étaient si exorbitantes, qu'une pension de quinze cents francs, qu'elle obtint de Louis XV pour avoir dansé un ballet chez Mme du Barry, fut regardée comme devant payer les gages de son moucheur de chandelles. Elle continua plusieurs années cette fastueuse existence ; mais l'instant arriva où elle ne trouva plus d'amants à ruiner. En 1786 elle publia la mise en loterie de son Temple, sur le pied de deux mille cinq cents billets à cent-vingt francs chacun, formant un capital de trois cent mille francs, y compris le mobilier ; ce capital représentait à peine le quart de ce qu'elle avait dépensé dans son hôtel. Le tirage eut lieu en mai, dans la salle des Menus-Plaisirs, et ce fut le banquier Perregaux que le hasard favorisa. M^{lle} Guimard ne tomba pas pourtant dans la gêne. En 1787 elle épousa Jean-Étienne Despréaux, et se résigna à vivre en riche bourgeoise. Malgré ses revers, le roi lui accorda une rente de six mille livres, et le 11 août 1789, lorsqu'elle se retira du théâtre, l'Opéra lui reconnut une pension de pareille somme. Elle mourut avant son mari, et la fin de sa vie n'offre rien de remarquable pour la biographie. On doit citer parmi les rôles qu'elle créa ceux des ballets de *Ninette à la cour*, *Mirza*, *La Chercheuse d'esprit*, *La Rosière*, *Le premier Navigateur*, *Le Déserteur*, etc.

A. de L.

DESPREMEUIL, Voy. ESPRIS.
DESPRÉS (Jean-Baptiste-) :
 traiteur et littéraire français, né
 le 2 mars 1832, mort le 2 mars 1832.
 du baron de Bezenval de 1783
 la fin de cette année jusqu'au
 rédigea avec Arthur Dillon et le
 gur, *Le Point du Jour*, feuil
 les jacobins, dont elle excita l
 assez longtemps à Saint-Lazare
 de la Terreur, il devint ensuite
 ral du Conseil d'Agriculture, d
 des Arts. En 1805 il suivit en H
 veau roi Louis Bonaparte, qui
 d'État. Privé de cette place par
 Hollande à la France, il fut nom
 conseil de l'université. Il n'a mis
 que aucun des ouvrages qu'il a
 représenter seul ou en comp
 la Comédie-Italienne (avec P
 vaudevilles : *La bonne Femme*,
 parodie d'*Alceste*; 1776;—*L'Opé*
 parodie d'*Armide*; — (seul,
 rique, comédie en un acte, en v
 opéra-comique de l'abbé de Voi
Les deux Couvents; 1792;—au
 deville : *Le Calendrier des Viei*
L'Alarmiste; 1793; — (avec
 Nice, parodie de *Stratonice*; :
 le même et Deschamps) *Le noi*
des Modernes; 1798;—*Le Portr*
 1799; — (avec Ségur aîné et l
Mameluck à Paris; 1799; —
 — (avec Barret, Radet, Des
 champs, *Le Pari*; 1797; — (av
La Succession; 1796; — *Le Scel*
Clefs; 1804; — au théâtre des
 tansier (avec Ségur aîné) : *La*
la société vénitienne, opéra-c
 —à l'Académie impériale de Mus
 champs et Morel) : *Le Paril*
 opéra, musique de Dalayrac; il
 torios de Saul et de *La Prise d*
 et 1805; — (avec Deschamps
Français au Caire, opéra non
 près a fourni de spi illes cha
 ners du Vau illa. a
 une part dans tri
 quelques autres, com
 la *Collection des mon — com*
tique; Paris, in-8 : la Vie
 par Grimarest; *Extrait des*
Mlle Guérin, vœux de la
 mylord *** sur rom et
 vreur, par Georges m
 — *Lettre sur la de*
 1861, par Molière; —
 et Macklin, pré
 théâtre anglais; 1864,
 encore à Després
 de l'*Histoire d'Angleterre* un Sm
 continuateurs, Adolphe et Ai

Œuvres — une tra-
histoire Ro-
mus ; Paris, 1825,
 52.

plie universelle et port-
able.

Z), *Prateus*, érudit
 septième siècle. Il
 ue au collège du

race, qui *pe*
et d'Alim. *Le Perse*

Paris, 1684,

l'antique et l'histoire.

Després (Josquin),
 musiciens de la fin du
 de la première moitié du
 es ne s'accordent pas sur
 naissance. Selon les uns, il

F dont nous
 Condé,

1490, et serait
ville, 1531. Il fut dis-

musicien chapelain de
vingt ans, il se

comme chanteur
la bientôt les

us, par son génie
porte

à la
us, duc de Ferrare,

ce prince, protecteur des
qu'il écrivit sa messe intitulée

Ferrarez, l'une de ses plus
Il vint ensuite en France, et

de Louis XII en qualité de
son pas de maître de cha-

plusieurs auteurs ; cette
voit dans les Recherches

les rois de France, par Guil-
l'ayant été créée que sous le rè-

Desprez répandit en France
il était du bon ton à la cour

le roi regrettait de ne
ment, mais sa voix était si

de qu'il n'avait jamais pu
détoner. Josquin lui pro-

re son désir en écri-
mon à deux voix, au-

es parties, dont l'une
à si nir : ce fut celle-

ue choisir ; encore
r qu'avec beaucoup

alier morceau dans
du P. Mersenne

rde de Glarén. Des-
e grande réputation ;

Avoir un sort digne
depuis longtemps

une position pré-

caire, pût lui assurer une existence tranquille ; le roi lui avait promis de s'occuper de lui. Il obtint enfin un canonicat à l'église Saint-Martin de Saint-Quentin, et se retira plus tard à Condé, où il mourut, doyen du chapitre de cette ville.

Une quantité de poèmes, de *deplorations* et d'épithames attestent les regrets que laissa après sa mort ce musicien, que l'Europe entière proclama le plus grand compositeur de son temps. Luther, qui possédait aussi des connaissances étendues en musique, disait en parlant de Josquin : « Les musiciens font ce qu'ils peuvent des notes, Josquin seul en fait ce qu'il veut. » En effet si l'on se reporte à l'état de l'art musical à l'époque où parut Josquin Desprez, on est frappé de l'air de liberté qui règne dans ses compositions et de la facilité avec laquelle il agence toutes ses poésies, malgré l'aridité des règles alors en usage. On lui attribue l'invention de beaucoup de formes scientifiques, que perfectionnèrent ensuite Palestrina et plusieurs autres maîtres de l'école italienne. On voit que s'il n'a pas connu la modulation, qui près d'un siècle plus tard donna naissance à la tonalité moderne, il avait néanmoins déjà compris la puissance de certains changements de tons. Ses chansons ont de la grâce et de l'esprit ; elles sont empreintes d'un cachet de malice et de verve plaisante qui semble avoir été le signe distinctif du caractère de leur auteur : aussi lui a-t-on reproché d'avoir porté cet esprit plaisant et moqueur dans la musique d'église, et par conséquent de n'y avoir pas mis quelquefois tout le sentiment grave et sérieux qui lui convient. Mais on n'a pas tenu compte des circonstances où il se trouvait. On sait qu'au treizième siècle l'usage s'était introduit dans les églises de chanter ensemble des paroles de différentes prières et même de chansons vulgaires et souvent obscènes, dont les premiers mots servaient de titre aux messes et aux motets. Cet usage se maintint longtemps encore après Josquin, qui ne fit que suivre le goût de son époque. D'ailleurs, la musique religieuse de ce compositeur est souvent aussi grave, aussi élevée que celle des autres maîtres de son temps, et pour le prouver il suffirait de citer l'*Inviolata*, le *Miserere*, le *Stabat mater*, le motet *Præter rerum seriem*, l'antienne *O Virgo prudentissima*, et les cinq *salutations de J.-C.*, qui, par leur style noble et touchant, sont encore des modèles du genre, quelles que soient les modifications que l'art ait éprouvées.

Peu d'hommes dans l'histoire de l'art offrent l'exemple d'une réputation aussi universelle ; mais telle est l'instabilité des renommées musicales soumises depuis trois siècles aux caprices du goût, que, malgré ses nombreux travaux, Josquin est aujourd'hui à peine connu, si ce n'est de quelques érudits qui ont patiemment recherché les débris des compositions de ce maître célèbre. Voici la liste de ses princi-

peux ouvrages : — Messes; on en connaît vingt-cinq, qui portent les titres suivants : — *Super voces musicales*; — *La, sol, fa, ré, mi*; — *Gaudeamus*; — *Fortuna disperata*; *L'homme armé*; — *Ave, maris stella*; — *Hercules dux Ferrariae*; — *Malheur me bat*; — *Lami* (l'ami) *Bandichon*; — *Una musqui de Buscaya* (thème d'une chanson espagnole); — *D'un aultre amor* (d'un autre amour); — *Missa mater patris*; — *Fay sans regrets*; — *Ad fugam*; — *Didadi* (messe des dex); — *De beata Virgine*; — *Sine nomine*. On trouve ces dix-sept messes dans les I^{er}, II^e et III^e livres de la collection publiée à Venise par Octave Petrucci de Fossombrone, en 1503, 1508 et 1513, sous le titre de *Missæ diversorum auctorum quatuor vocibus*. Glaréan a donné des fragments de quelques-unes de ces messes dans son *Dodécachorde*. Une collection manuscrite de la bibliothèque du Conservatoire de Paris contient les partitions des messes *La, sol, fa, ré, mi* et de *L'Homme armé*; — *Huc me sydereo*; — *Le Congé*; — *Pange lingua*; — *De Domina*; — *De village*; — *Des Rouges nés*; — *Da pacem, Domine*; — *De tous biens plaine* (pleine). On conserve dans les archives de la chapelle pontificale les manuscrits des six dernières messes ainsi que de deux messes sur la chanson de *L'Homme armé*, l'une à quatre voix, qui a été publiée dans la collection de Petrucci, l'autre à cinq voix. On trouve aussi dans ces archives le manuscrit d'une autre messe, ayant pour titre *De nostra Domina*, qui est la même que celle de *Beata Virgine*. — Josquin Desprez a composé aussi un nombre considérable de *Motets* à deux, trois, quatre, cinq et six voix; l'espace ne nous permettant pas d'en indiquer les titres, nous citerons seulement les ouvrages où l'on peut les trouver. Les I^{er}, III^e et IV^e livres des *Motetti de la Corona*, publiés à Venise par Octave Petrucci, contiennent plusieurs de ces morceaux; le III^e livre, publié en 1519, renferme un *Stabat Mater* dont Choron a donné une édition en partition (Paris, Leduc, 1807). D'autres collections imprimées par Petrucci de Fossombrone, en 1503, 1504 et 1505, contiennent aussi des motets de Josquin Desprez. Des motets et un *De Profundis* à quatre voix ont été insérés dans la collection publiée à Augsbourg, en 1520, par Conrad Peutinger, sous le titre de *Liber delectarum Canticum quas vulgo motettas appellant, sex, quinque et quatuor vocum*. De 1533 à 1539, Pierre Attaignant imprima, à Paris, plusieurs livres de motets de Josquin; en 1549 il publia un autre recueil de motets inédits du même compositeur, sous le titre de *Josquini Desprez, musicorum omnium facile principis, tredecim modulorum selectorum æque, nunc primum cura solerti impensaque Petro Attaignant, regii typographi excussum*. Un livre de motets de Josquin, choisis dans les collections de Petrucci, a paru sous le titre de :

Cantilena variaz sacra, quæ cant, Antuerpiæ, typis Tilma 1544. Une autre édition de ces blées par Adrien Leroy et Robert pour titre : *Josquini Pratensis stantissimi, moduli, ex sacris et in 4, 5, 6 voces d* H: I

Dodéca motets et un *Étymon* a trouve également les mo de collection intitulée : *l* r a præstantissimis H: I arte musica artly in m quinque et sex vocum reduc III et IV: ribergæ. ex officina et Ulrichi re o 1553: e collection ue s (Forster et imprimeur a la collection de : bourg, en 1545, les principes ue que de Jean Zager, Leipzig, 15 la Musique de Burney, l'Histoire celle de Forkel, renferment les quin et des extraits de ses mes — CHANSONS. Parmi les nombre qui renferment ces chansons, Le septième livre, contenant chansons, à cinq et six parti quin Desprez; Anvers, Tilman — Le premier, le second et la chansons à quatre et cinq pa des musiciens, Jossequin De l colas Duchâmin, 1553; — les Chansons, tant des vieux auth dernes, à cinq, six, sept et Paris, Adrien Le Roy et Robert Diendoné

Glaréan, *Dodécachorde*. — Mercus verselle. — Forkel, *Allgemeine Gesch* — Balai, *Memorie storico-crit. della di Gio. Pierluigi da Palestrina*. — l *History of Music*. — Choron et Fay des Musiciens. — Fétis, *Biographie u siciens*.

DESPREZ OU I (Étienne-Philil l. eral Crassier (Ain), le 18 vor 17 nex, vers 1803. | au ser en qualité de le l Vigier, devenu sivement em a (l sous-lieutenant l a l 1746 l qualité de rd Royal D - 1^{er} avril 17 la comp é m 1762. Reçu en l a, avec livres, il : un servicc comme l : 1801 trad fit, de 1 l l, la a d les o l e rope, sp l York l : compte m

à rester jusqu'au 19 juillet 1788. La fin de ce corps d'armée ayant été ordonnée, Despretz de Crassier revint en France, grade de maréchal de camp le 1^{er} mai 1791, et fut employé à l'armée du nord (1792). Lieutenant général le 3 septembre, il passa à l'armée du centre, où il commanda de l'avant-garde, qui fut à deux reprises différentes les Prussiens et au camp de La Lune. Suspendu, le 27 avril 1793, il fut réintégré le 1^{er} mai et employé successivement aux Pyrénées occidentales. Après sa démission le 30 septembre, il fut remis en activité le 4 mai 1795 et employé à l'armée du Rhin. Destiné le 26 octobre, il fut autorisé à prendre sa retraite le 1^{er} novembre, et il se retira au château d'Ornex.

(des Français, t. V.)

DESPREZ (Louis-Jean), peintre et architecte à Lyon, vers 1740, mort en 1804, à Paris, où il passa une grande partie de sa vie. Il vint à Paris par quelques travaux, et à Rome, où il travailla au *Voyage pittoresque de Naples*, par l'abbé de Saint-Non. Il fut roi de Suède, l'ayant rencontré en voyage avec lui, et le chargea d'abord de les décorations de l'opéra de Gustave. Il demanda ensuite, pour un château de Stockholm, des dessins dont la mort de l'exécution. La guerre s'étant allumée entre la Suède et la Russie, Despretz fit plusieurs tableaux de batailles. Il fut une école, d'où sont sortis beaucoup d'artistes.

E. B.-N.

(voir des Artistes du dix-neuvième siècle.)

DESPREZ (César MANSUÈTE), physicien né à Lessines, province du Hainaut, en vint à Paris pour suivre l'étude de la chimie. Après plusieurs années, il fut par Gay-Lussac pour répétiteur de chimie à l'École Polytechnique. Bientôt il fut nommé professeur à la Sorbonne. Il fut nommé membre de l'Institut (Académie des Sciences). Il a publié : *Recherches expérimentales sur les causes de la chaleur* (1824, in-8° de 16 p. : ce travail a été adopté par l'Académie des Sciences) ; — *Traité de Physique* (1825, in-8°) ; 2^e édit. in-8° 68 p., paru en 1836, in-8°, avec 17 figures est adopté par le conseil de l'Université ; — *Éléments de Chimie théorique*, avec l'indication des principales applications aux sciences et aux arts, dans lequel les corps sont classés par leurs propriétés ; 1828-30, 2 vol. in-8°, avec 17 figures ; — *Supplément à cet ouvrage* a été ajouté en 1833, in-8° de 64 p. — On lui a consacré un mémoire *Sur la chaleur latente des vapeurs*, un autre mémoire *Sur le mouvement, avec la température, de la*

quantité totale de chaleur contenue dans un même poids de vapeur d'eau ; — des recherches *Sur la conductibilité des corps solides et des corps liquides* ; il a reconnu que ces derniers propagent la chaleur suivant des lois simples ; — un travail pour démontrer que la loi de Mariotte est fautive, c'est-à-dire que les gaz sont inégalement compressibles, et que chaque gaz est d'autant plus compressible qu'il est plus comprimé : que l'hydrogène est moins compressible que l'air, que l'air l'est moins que l'acide carbonique, etc. On lui doit aussi des recherches sur la combustion, sur la combinaison de l'azote avec les métaux ; un appareil pour la compressibilité des liquides ; la découverte de la diminution de la compressibilité des liquides à mesure que la compression augmente, etc. M. Despretz a reconnu que toutes les dissolutions salines ont un maximum de densité, comme l'eau pure ; que ce maximum baisse beaucoup plus rapidement que le point de congélation ; que le maximum pour l'eau pure doit être fixé à 4° ; que ce liquide peut être refroidi jusqu'à 20° au-dessous de zéro sans geler ; qu'un corps liquide ne gèle jamais à la même température à laquelle le solide correspondant entre en fusion ; que les points fixes du thermomètre peuvent varier dans le cours d'une expérience, etc. Enfin, M. Despretz a publié depuis 1848 une série de mémoires sur l'action de la pile.

Résumé des travaux de M. Despretz ; 1855, 16-20 de 22 pages et 1 pl.

DESPREZ (Louis), sculpteur français, né à Paris, le 7 juillet 1799. Après avoir reçu plusieurs médailles à l'École des Beaux-Arts, il obtint, dans les concours de l'Académie, le second grand prix en 1822, sur une ronde-bosse représentant Jason remerciant les dieux après avoir enlevé la toison d'or, et le premier grand prix en 1828, sur une autre ronde-bosse ayant pour sujet *La Mort d'Orion*. En Italie, il exécuta successivement une copie en marbre d'après *Le Poème du chevreau*, statue antique ; un *Saint Jean-Baptiste prêchant*, bas-relief en plâtre, qui est aujourd'hui dans l'église Saint-Gervais, à Paris ; une statue en marbre de l'innocence, qui fut exposée au salon de 1831 ; ouvrage remarquable, acheté par le roi, et qui valut à son auteur une médaille de deuxième classe et le prix que lui décerna l'Académie des Beaux-Arts. Malheureusement le marbre de cette statue fut entièrement brisé lors de l'invasion et de l'incendie du château de Neuilly, en 1848. M. Despretz exécuta encore en Italie : *Les Bergers d'Arcadie*, bas-relief placé sur le monument élevé à Poussin par les soins de Châteaubriand. De retour en France, il fut d'abord chargé de faire le buste en marbre de Girodet pour le monument funéraire de ce peintre au cimetière du P. Lachaise. Il fit ensuite une statue de *La Force* pour la Chambre des Députés. Celle du *Général Foy* pour le même monument exposé

au salon de 1837 ; des copies réduites, en bronze, d'après le *Milon de Croton* de Puget, et d'après le *Moïse* de Michel-Ange. Ces copies ornent plusieurs musées de nos départements. Après les statues colossales en pierre de *Saint Mathieu*, placée à La Madeleine, de *Saint Maurice de Sully*, évêque de Paris, et de *Frécho*, pour l'hôtel de ville de Paris, il exécuta une statue en fonte de *Diane au bain*, pour une des fontaines des Champs-Élysées ; deux bustes en marbre : le *Grand Dauphin* et le *Prince de Talleyrand*, pour le musée de Versailles ; deux statues en bronze pour le château de Dampierre, propriété de M. le duc de Luynes. En 1843 il fit paraître au salon une statue en marbre d'une jeune fille, représentant l'*Ingenuité*, ouvrage qui mérita à M. Desprez une médaille de première classe ; l'acquisition en fut faite par le gouvernement pour la galerie du Luxembourg, où elle se trouve maintenant. On voit encore de ce statuaire une statue de *Fléchier*, qui décore une des faces de la fontaine de la place Saint-Sulpice. En 1852 il mit au salon une statue de *Jacques de Brosse*, qui fait aujourd'hui partie de celles qui décorent le palais du Luxembourg. Enfin, nous citerons encore de cet artiste une statue en pierre, représentant la *France*, élevée en Algérie, sur une colonne commémorative de la défense de Mazagan, et un buste en marbre de feu *Beautemps de Beaupré*, ingénieur hydrographe, membre de l'Institut, exposé au salon en 1853. GUYOT DE FÈRE.

Renseignements particuliers.

DESPREZ DE BOISSY. Voyez BOISSY.

DESPREZ-SAINT-CLAIR (*Claude-Aimé*), vaudevilliste français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 5 avril 1783, mort le 26 avril 1824. Il jouait la comédie à l'Ambigu-Comique vers 1810, sous le nom de Saint-Clair. Plus tard il entra à la trésorerie, et fut nommé sous la Restauration officier de la cinquième légion de la garde nationale. Outre des couplets de circonstance, Desprez a fait insérer plusieurs chansons dans les *Soupers de Momus*. Voici la liste de ses ouvrages dramatiques : *Le Foyer, ou le couplet d'amour*, vaudeville ; en société avec Varez ; — *Kiliki*, parodie de *Tekeli*, avec Brazier et Varez ; — *Le Mariage de la Valeur*, vaudeville ; — *L'Espoir réalisé*, vaudeville ; — *Le Jardin d'Oliviers*, vaudeville ; — *Le Mariage sous d'heureux auspices*, vaudeville à l'occasion du mariage du duc de Berry ; 1816 ; avec Ferrière ; — *Marguerite de Stratford, ou le retour à la royauté*, mélodrame ; avec le même ; 1816 ; — *Retournons à Paris*, vaudeville ; avec Varez ; 1817 ; — *Grégoire à Tunis*, vaudeville ; avec Ferrière ; — *Monsieur de La Hure*, vaudeville ; — *L'Homme à tout*, vaudeville ; avec un anonyme ; — *Les Épaulettes de Grenadier*, vaudeville ; avec Edmond ; — *Paris le 29 septembre 1820*, imprimé à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux ; avec Edmond, Crosnier et Émile de

Pingette ; — *Le Bouffon dans l'embarras*, vaudeville ; avec Ferrière ; — *Les Ermites*, avec Edmond et de Rougemont ; 1821 ; — *Le Protégé de tout le monde*, vaudeville ; avec J. Desai-choy ; 1822 ; — *Le Mariage à la turque*, vaudeville ; avec un anonyme ; 1823 ; — *Malbrouck*, folie-vaudeville ; — *La Grotte de Pégase, ou le soldat mystérieux*.

Rabbe, Boisselin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

DESPREZ-VALMONT (....), comédien et littérateur français, né en 1757, mort à Lyon, le 4 mars 1812. On le trouve pour la première fois à Paris en 1789, probablement comédien et sans doute attaché à quelque théâtre secondaire. En 1791 et 1792 il faisait partie de celui de Molière. On le voit ensuite au théâtre de la Gaîté, où il fut successivement acteur, souffleur, secrétaire et régisseur, de 1802 à 1808 ; il quitta alors la capitale, et alla mourir à Lyon. On a de lui des comédies, des mélodrames, des vaudevilles, des romans, des chansons et des poésies fugitives. Nous ne citerons que quelques-unes de ses productions, peu importantes ; savoir : *Le Souper d'Henri IV, ou le laboureur devenu gentilhomme*, fait historique, en un acte, en prose, représenté sur le théâtre de Monsieur, en 1789, et imprimé la même année ; — *Le Libelliste, ou les effets de la calomnie* historique, en trois actes et en prose ; in-8° ; — *Épître au peuple français* (1798), br. in-8° ; — *L'Épître à Paris*, 1799, in-8° ; — *L'Épître à nos pères*, roman sérieux, com 1801, 3 vol. in-12. « Ce blé sous le peau tout concoure à prou en est le seul aut grand fonds de inondé de n au Jockey de France, suivie d' ma tante : cette épître est dirigée o froi ; Paris, 1803, in-8° ; — *Le Misanthrope*, comédie en Paris, 1803, in-8°.

Rabbe, Boisselin, etc., *Biographie universelle des Contemporains*.

DESPRETS (Jean), vers 1525, mort à P Nommé par le pape Grégoire XIII montré le 10 décembre 1572. Il e tantes réformes dans les son ordre en France et corrigea les abus qui s'y éta un voyage qu'il fit à Rome. tion de Saint-Norbert, Prémontré. Il a laissé : ou il réfute François Pérocel calvinistes, qui avaient ée de la messe et la présence réelle ; — *Sermons et de Discours* ; — *Tracts* ; — *Discours commentaires*

levis, seu Culminantæ pravitas. La mort ne permit pas à Despruets cet ouvrage.

ographie universelle, édit. Weiss.

E Y DANETO (Don Antonio), présumé d'État espagnol, né à Palma, le Majorque, le 31 mars 1745, mort le 30 mai 1813. Il appartenait à une des plus anciennes familles d'Aragon. A la fin les, il fut pourvu d'un canonicat et voyager en France, en Allemagne, en Angleterre pour connaître les villes où s'étaient tenus les plus célèbres Conciles. Après un premier séjour à 1778, il visita la Calabre, la Sicile, et revint à Rome en 1785, avec le leur de rote pour le royaume d'Aragon par Charles IV, en 1791, évêque. Il fut transféré en 1795 à l'archevêché, et en 1796 à celui de Séville. Il disgracié pour avoir pris part à une révolte du prince de la Paix. Celui-ci avait été à l'inquisition comme athée, parce qu'il n'avait point approché des saints et qu'il passait pour avoir deux cardinaux Lorenzana, grand-inquisiteur et le puissant favori. L'archevêque écrivit alors à la cour de Rome, et le pape une lettre portant injonction au prince de poursuivre le prince de la Paix. La lettre fut interceptée par Bonaparte, et adressée à l'armée d'Italie et adressée par un espagnol, qui se bâta d'éloigner l'envoyant porter au pape des condoléances sur l'entrée des Français en Espagne. Despuig, rentré en 1798, fut fait conseiller d'État, se dévot à Séville, et reçut en échange des bénéfices. Il fit partie du conclave de 1800, et fut créé cardinal par le pape Pie VII. Il partagea de 1809 à 1812 la cour pontificale en France, et alla mourir à Lucques.

juin, etc., Biographie nouv. et port. des

(Theodora). Voy. THEODORA.

DESBREY, DESBREY ou DESBRES chroniqueur et généalogiste français, vivait en 1514. Il n'est connu que par ses ouvrages, qui se composent de : *La Vie des saints des déserts*, trad. de saint Basile, sans date, in-fol. ; — *Postilles sur les épitres et évangiles des dimanches et fêtes solennelles*, trad. de Desprez, 1492, 1 vol. in-fol. ; — *Généalogie des rois et nobles faits d'armes de Bouillon et de ses frères et Eustace, issus et descendus de la chevalerie au Cygne*, Paris, 1500, in-4° ; 1511 et 1523, in-8° ; 1580, in-8° ; 1585 et 1589, in-12 ; — *Chroniques de Charles VIII,*

depuis l'an 1484 jusqu'en 1496 ; Paris, 1510, in-fol. ; réimprimées dans les *Chroniques de Monstrelet*, Paris, 1517, in-fol. ; et dans les *Grandes chroniques de France*, Paris, 1514, in-fol. ; — *Les Grandes Chroniques de France, faites par le commandement du roi Charles VII, continuées jusqu'en 1513, avec plusieurs incidences survenues durant les règnes des rois très-chrétiens de France, tant des royaumes d'Italie, d'Allemagne et autres lieux circonvoisins ; avec la Chronique de frère Robert Gaguin, suite à la Chronique Martinienne ; avec figures en bois*, Paris, 1514, 3 vol. in-fol. : ces chroniques sont appelées communément les *Chroniques de Saint-Denis* ; elles sont remplies de fables, du moins dans le commencement de la monarchie ; — *La Mer des Chroniques et miroir historial de France, lequel traite de la source et origine des Français, et des faits bellicieux de tous les rois de France*, trad. du latin, et continuées jusqu'en 1514 ; Paris, 1515, in-fol. ; la même augmentée de plusieurs faits advenus depuis le règne de François 1^{er}, 1527, 1530 et 1536, in-fol., et 1538, in-4°. L'édition de 1536, imprimée en caractères gothiques, est devenue rare.

La Croix du Maine et Du Verdier, Bibliothèques françaises. — Leclercq, Bibl. Hist. de la France, n° 12874, 12875, 12876, 12877, 12878, 12879, 12880, 12881, 12882, 12883, 12884.

DESRENAUDES (Marcel BORY), littérateur français, né à Tulle, le 7 janvier 1756, mort le 8 juin 1825. Il n'était encore que sous-diacre, lorsqu'il prononça dans la cathédrale de Tulle l'*Oraison funèbre de Louis XV*. Il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque d'Autun (Talleyrand), et remplit les fonctions de sous-diacre à la messe que ce prélat célébra pour la fédération de 1790. Il prit probablement une part importante aux travaux législatifs de Talleyrand ; on lui attribue même le rapport sur l'instruction publique que l'évêque d'Autun présenta en 1791 à l'Assemblée constituante. En 1795 Desrenaudes vint à la barre de la Convention demander le rappel de Talleyrand, qui, devenu ministre, l'employa au ministère des affaires étrangères. Après le 18 brumaire, Desrenaudes fit partie du Tribunal, et s'opposa à l'établissement des tribunaux spéciaux, au projet sur la dette viagère, et à divers articles du Code Civil. Compris dans l'élimination du premier cinquième en 1802, il fut successivement revêtu des fonctions de garde des archives de la bibliothèque historique du conseil d'État, de conseiller titulaire de l'université et de censeur impérial. Il exerça encore ce dernier emploi sous la Restauration. Dans cette position si délicate de censeur, Desrenaudes sut se faire aimer des gens de lettres, sans se compromettre avec le pouvoir. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis XV*, Tulle, 1774, in-8° ; — *Vie de Julius Agricola*, trad. de Tacite avec le texte latin en regard ; Paris, 1797, in-12 ; — l'article *Giroudius*, dans les *Mémoires de l'abbé*

Georgel, et l'article Narbonne dans la *Biographie* des frères Michaud. Desrenaudes a revu l'ouvrage intitulé : *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en 1792*, traduite de l'allemand d'un officier prussien; Paris, 1795, in-8°.

Rabbe, Boisjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*.

DESROBERT DU CHATELET (Le Père), missionnaire français, né en Champagne, vivait en 1730. Il entra dans la Compagnie de Jésus, fut envoyé comme missionnaire en Chine vers 1730, et chargé de propager la foi chrétienne dans la province de Hou-Kouang. Il réussit à y faire un grand nombre de disciples; ce résultat fut dû à son zèle et à son courage. Il a donné le récit de ses travaux dans une lettre qui se trouve dans le tome XXVI des *Lettres édifiantes*. Cette lettre contient quelques détails assez curieux sur les mœurs des Chinois convertis au christianisme.

Dictionnaire biographique et pittoresque.

DESROCHES (Étienne-Jehandier), graveur français, né à Lyon, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort à Paris, en 1741. Il a gravé quelques sujets de la *Fable*, surtout d'après le Corrège; mais son plus grand ouvrage est une *Suite de plus de sept cents portraits de personnages distingués par leur naissance, dans la guerre, dans le ministère, dans la magistrature, dans les sciences et dans les arts*, avec des vers au bas, la plupart faits par Gacon. L'empereur Charles VI, dont Desrochers avait gravé le portrait, lui envoya une médaille d'or.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel, historique et critique*.

DESROCHES (Jean), littérateur néerlandais, né à La Haye, en 1740, mort à Bruxelles, en 1787. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville et inspecteur général des écoles. Il eut une réputation méritée d'érudit et de linguiste. Outre une *Histoire générale des Pays-Bas*, qu'il n'eut pas le temps d'achever, et dont il a été publié deux volumes seulement, Anvers, 1787, on a de lui : *Mémoire sur la question : Quels étaient les endroits des Pays-Bas qui pouvaient passer pour villes avant le septième siècle?* Bruxelles, 1770, in-4°; — *Mémoire sur la question : Quels ont été depuis le commencement du septième siècle jusqu'au neuvième siècle exclusivement les limites des différentes contrées, cantons, etc., des Pays-Bas et de la principauté de Liège pendant les cinquième et sixième siècles?* Bruxelles, 1772, in-4°; — *Épître Historiæ Belgicæ, in usum scholarum*; 1783, 2 vol. in-12; cet abrégé s'arrête à 1780; — des *Mémoires* insérés dans le *Recueil* de l'Académie de Bruxelles, et parmi lesquels on cite : *Nouvelles Recherches sur l'origine de l'imprimerie, dans lesquelles on fait voir que la première idée en est due aux Brabançons*. L'auteur repousse la prétention de la ville de Harlem; mais il cite un docu-

ment daté de 1442, duquel il résulte que les imprimeurs constituaient à Anvers une corporation; une citation plus curieuse que fait Desroches est celle du manuscrit d'une chronique en vers flamands écrite entre 1312 et 1340, et qui attribue au Brabançon Vaelbeke l'invention de l'imprimerie. Desroches affirme en outre qu'en 1340 on avait dans les écoles de Bruxelles des ouvrages imprimés. Cette thèse hardie est présentée avec talent et érudition; — *Essai sur la question : Si la langue des Atrusques a eu du rapport avec celle des peuples belgiques*; l'auteur résout la question par la négative; — *Explication d'une lettre de S. Boniface et réflexions sur l'ancienne poésie des peuples belgiques*.

Biog. gen. des Belges. — *Annuaire des Bénédictins de l'Anst. de Bruxelles*, I, et passim. — *Extrait des Journaux*, juin 1779.

DESROCHES (Jeanne) (les
vex, dames), (11
en 1587, à Poitiers, 1
cette ville. Mada 11
André Rad 11
duquel elle per 11
reux de Poitiers. 11
therine Desroches, qui fut 11
Mlle de Gournay et de Jule 11
Après la mort de son 11
et maîtresse d'une 11
roches s'adonna plus 11
avait dès longtemps pour les 11
d'autant plus celui qu'avait 11
Mais celle-ci, cette fièvre et 11
les avocats et latin 11
difficilis rupella, 11
ses deux volumes (11
ses relations avec tous les 11
personnages qui la gouvernaient. 11
terie d'être 11
jeune et 11
jolie jusqu'à 11
recherchée à cause de 11
et de sa fortune, elle ne 11
jamais se marier, résolue de 11
avec sa mère, qu'elle n'avait 11
heure : elles moururent toutes 11
presque à la même heure : ab 11
cidence que la mère n'av 11
carrière poétique que par 11
approuver ses œuvres. Ces 11
pour la première 11
Puce de Mlle 11
grecs, italiens, 11
meilleurs sont de 11
salon de la mère 11
1579, pend les 11
(jours des app 11
lite des savants 11
Scaliger, Rapin, Harlay. 11
réunions que Pasquier, 11
sur le sein de Mlle Des 11

méritait d'être enchaîné dans nos la l'origine du recueil intitulé : *La Desroches*; Paris, 1582, in-4°. Passé à Pierre Pithou qu'il s'était em- voir M^{me} Desroches de Poitiers, lle, honneur vraiment et de la ville et de notre siècle.... Il serait im- vous dire avec combien de cour- et l'autre nous accueillit; de ce pas na dans la salle, où M. Loisel com- gouverner la mère, moi la fille, que is dire être l'une des plus accomplies, es que d'esprit, que je vis jamais; car pour avoir été studieuse, à beau- de bons livres, mais la fille est mêmes. » Et alors suit l'histoire de molois », de la pure, qui enfanta mairiaux. Dans une autre lettre, erient encore, avec quelques détails précédées des plaintes obligées sur la ignable. « Le matin, écrit-il, vous la mère et la fille, après avoir donné er ménage, se mettre sur les livres, faire un sage vers, tantôt une espître » les après-dînées et soupées, la avertie à tout honnête homme.... » leux femmes, unies par les goûts ar la tendresse et les liens du sang, réunies, et leurs noms confondus es et les jugements de leurs admira-

Ed. RENAUDIN.

Bayle, édit. de 1783; Amsterdam, in-fol., du 11^e liv., tome II. — *Les Premières Desroches de Poitiers, mère et fille*; in, et Rouen, 1664, in-12. — *Les Seconde Desroches de Poitiers, mère et fille*; in-4°, et Rouen, 1664, in-12.

DE (Marie-Jeanne BONGOURD), française, née le 8 mai 1774, à morte le 25 août 1811. Venue, elle s'y fit connaître par des vers *l'Almanach des Muses* et les *poésies du Parnasse*, et prit place mes de son temps qui cultivaient e le plus de succès. Une mort pré- y à ses travaux littéraires et peut- e. Ses *Œuvres* ont été publiées par Saint-Donat, Paris, 1822, in-12.

poés., etc., *Bibl. univ. et portat. des*

DE (Pierre-Vincent), littérateur, Paris, en 1686, mort à Bouyouk- ptembre 1734. Destiné à la diplo- m en qualité de secrétaire d'Am- ambassadeur de France à Cons- près la mort de l'ambassadeur, il sa années au service du prince Ra- il vint reprendre son poste de s de la nouvel ambassadeur, M. de Desroches possédait sur la civi- lité des connaissances fort rares trateurs du dix huitième siècle; il Voltaire et au P. Lequien, qui les

mirent à profit, l'un pour son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, l'autre pour son *Oriens christianus*. On a de Desroches une *Relation des conférences tenues pour la paix entre les Turcs et les Persans*, imprimée dans le *Mercur* (août et septembre 1732). Il avait aussi publié dans les recueils littéraires du temps des poésies sous le nom de *L'Ermite de Rodosto*.

Jean de La Roque, *Lettres sur la vie, le caractère et les ouvrages de Desroches*, dans le *Mercur* de septem- bre 1736 et d'avril 1737. — Voltaire, *Correspondance*.

DESROCHES DE PARTHENAY (J.-B.), ju- risconsulte et traducteur français, naît de La Rochelle, mort en 1766. Il travailla à La Haye au *Dictionnaire géographique* de Bruzen de La Martinière, et revit la traduction française du *Voyage de Norden*, 1755, 2 vol. in-fol. On a en outre de lui : *Histoire de Danemark, avant et depuis l'établissement de la monarchie*; Amsterdam, 1730, 6 vol. in-12; Paris, 1732, 9 vol. in-12; — *Histoire de Pologne sous le roi Auguste II*; 1733-34, 4 vol. in-12, sous le nom de Parthenay; — *Histoire de Suède*, tra- duite du latin de Puffendorf; 1732; — *Mémoires historiques pour le siècle courant avec des réflexions depuis juillet 1728 jusqu'au mois d'avril 1740*; Amsterdam, 1728 et ann. suiv., 36 vol. in-12; — *Pensées morales*, traduites du danois d'Holberg; 1754; — *Description et histoire naturelle du Groënland*, traduit du danois d'Eggède; 1763, in-8°.

Dict. biog. univ. et litt. — Ersch, *Fr. III*.

DESROCHES. Voyez **ROCHES**.

DESROTOURS (Noël - François - Matthieu ANGOT), numismate français, né à Falaise, le 25 mars 1739, mort en juin 1821. Il était avant la révolution premier commis de l'administra- tion des monnaies, et fut depuis adjoint au comité des monnaies de l'Assemblée constituante, où ses lumières furent alors d'un grand secours. Incarcéré en 1793 à Alençon, il faillit l'être en- core en 1799 en exécution de la loi des otages. Sous le consulat, il fut rappelé à Paris pour donner son avis sur la refonte générale des monnaies; mais son grand âge l'empêcha d'ac- cepter des fonctions dans l'administration. On a de lui : *Almanach des Monnaies de 1784 à 1789*, 6 vol. in-12; — *Observations sur la dé- claration du 30 octobre et l'augmentation progressive du prix des matières d'or et d'ar- gent depuis le 1^{er} janvier 1726 jusqu'en fé- vrier 1787*; 1787, in-4° et in-8°; — *Notice des principaux règlements publiés en Angleterre concernant les pauvres*; Londres et Paris, 1788, in-8°; — *Reponse à une critique de l'art du Monnayage*; 1789, in-12; ces trois derniers ouvrages ont également paru dans l'*En- cyclopédie méthodique*; — *Observations sur la question de savoir s'il convient de fixer invariablement le titre des métaux mon- nages*; juin 1790, in-8°; — *Réponse très-*

sommaire aux observations de M. Clavière sur le projet d'une refonte générale des monnaies; Observations sur la lettre de M. Clavière au comité des monnaies, et sur celle de M. Baux à M. Clavière; 1790, in-8°; — Résumé des rapports du comité des monnaies; 1790, in-8°; — Analyse de l'ouvrage de M. de Mirabeau sur la constitution monétaire; janvier 1791, in-8°; — Observations sur le Mémoire de la commission des monnaies relatif à la refonte générale des monnaies et aux nouvelles empreintes; novembre 1792, in-8°; — Observations sur les nouvelles monnaies de cuivre; vendémiaire an V, in-8°; — Observations sur la résolution prise par le Conseil des Cinq Cents, dans la séance du 22 vendémiaire an V, portant fixation des retenues à faire pour les frais de fabrication des monnaies; brumaire an V; — Quelques Réflexions sur les motifs auxquels on attribue la rareté du numéraire; 1797, in-8°; — Observations sur l'Essai des monnaies du citoyen L. Basterrèche, suivies d'autres considérations générales sur les monnaies par Monges; 1801, in-8°.

Rabbe, Rotajolin, etc., *Biographie univ. et port. des contemporains*.

* **DESRIÈRES** (François), écrivain français, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Ses ouvrages sont aujourd'hui oubliés. On a de lui : *Fleurs de bien-dire, recueillies des cabinets des plus rares esprits de ce temps pour exprimer les passions amoureuses*, etc.; Paris, 1598, in-12 : c'est un recueil d'expressions galantes, disposées par ordre alphabétique; — *Les Marguerites françaises, ou fleurs de bien-dire contenant plusieurs belles sentences morales recueillies des meilleurs auteurs*, etc.; Rouen, 1625, in-12; — *Les Antiquités, fondations des plus célèbres villes, châteaux et places remarquables du royaume de France, avec les choses les plus mémorables arrivées en icelles*; Coutances, 1608, in-12 : cet ouvrage, qui n'est pas sans mérite, a eu plusieurs éditions; la dernière est de 1624. On l'a réimprimé à Lyon en 1610, sous le titre de *Délices de la France*. M. G.

Brunet, *Manuel du Libraire*.

DESSAIX (Joseph-Marie, comte), général français, né à Thonon (Savoie), le 24 septembre 1764, mort le 26 octobre 1834. Reçu docteur en médecine à la faculté de Turin, Dessaix, qui était venu exercer sa profession à Paris, forma avec son compatriote Doppel le projet de porter en Savoie les principes de liberté qui commençaient à agiter la France. Sous l'empire de cette pensée, il retourna (1791) à Thonon, où il organisa une société qui, successivement connue sous la dénomination de *Société de propagande des Alpes* et de *Club des patriotes étrangers*, avait mission non-seulement de faire des vœux pour la liberté, mais encore de former une lé-

gion, qui, composé de Suisses, de Savoisiers et de Piémontais, devait se joindre aux armées républicaines françaises. Nommé (7 août 1792) capitaine de cette légion, qui prit le nom de *légion des Allobroges*, Dessaix, bravant la fureur populaire, eut le bonheur de sauver plusieurs Suisses à la fatale journée du 10 août. Successivement chef de bataillon (13 du même mois), puis colonel (17 août 1793) à la suite de l'organisation définitive de la légion, Dessaix, qui par modestie avait refusé après le siège de Toulen le grade de général de brigade, que les représentants du peuple voulaient lui décerner, passa à l'armée des Pyrénées orientales, où, après être distingué aux prises de Saint-Laurent de Moug et de Campredon, il fut nommé

notamment aux redoutes de Salo, où il enleva, à Salo, où il canon, deux drapeaux et bannières, à Rocca d'Anfo, à Storo, à Michael. Fait prisonnier à la bataille de Montenapoleone, mais bientôt échangé, il fut élu colonel des Cinq Cents. Malgré ses opinions libérales et l'opposition qu'il lui opposa le 18 brumaire, le Directoire avait su apprécier ses services et le commandement de la 27^e demi-brigade, et il fut nommé général de brigade. Nommé général de la 1^{re} division, puis commandant de la 1^{re} division, se distingua à la prise de Tivoli, Tagliamento, à la bataille de Wagram, où il fut blessé. Le Directoire qu'il déploya

le surnom d'*insigne*, dans un déjeuner qu'il donna aux généraux. Comte de l'Empire (9 juillet 1804), il fut nommé 1^{er} corps de la grande armée. À Mohilow, où il fut blessé, et sur le champ de bataille, dut quitter, ayant eu une blessure à un bisciaen. Après avoir commandé de 1812 au 13 février 1813) le commandant de Berlin. Il fut élu d'une partie des députés. Si comme militaire et d'homme de courage et l'esprit de cette dernière fonction de Bayard de la Savoie. Saint-Louis le 27 juin 1814. Les Cent Jours le commanda les Alpes. Après avoir subi la restauration une incarcération (mai à septembre 1816), il se réfugia à Ferney-Voltaire, où il fut révoqué de la révolution de 1830. Nommé au commandement de la Légion d'honneur.

1811, est inscrit sur l'arc de triomphe de la Re.

A. SAUVAY.

Ames de la guerre. — De Courcelles, *Dict. des Généralistes*. — *Moniteur univ.* du 30 septembre 1810. — *Annales de la Légion d'Honneur.* — *Bulletin de la Légion d'Honneur*, t. II, p. 100; t. IV, p. 210, 221, 222.

DESSALINES (Jean-Jacques), empereur des Haïtiens, né vers 1760, mort le 17 octobre 1806. Arrivé fort jeune au Cap-Français, Jean-Jacques fut acheté par un propriétaire noir appelé Gillès. Ainsi que cela se pratiquait, le jeune homme ajouta à son nom celui de son maître, et devint jusqu'en 1791, époque où il se joignit aux bandes de Biasson. Il se fit promptement remarquer de son chef, obtint le commandement d'une troupe, et plus tard entra dans les guides. Bientôt, sous le commandement de Toussaint-Louverture, parvenu aux grades supérieurs, il se signala par son courage et aussi par sa férocité. Chargé de surveiller le général Rigaud, chef d'une insurrection d'hommes de couleur, il égorga tous les blancs qui tombèrent en son pouvoir. En 1795, à l'arrivée des Français, commandés par le général Leclerc, il occupa dans la colonie les postes du sud et de l'ouest. Le 26 février 1796, au moment où les Français, maîtres du Cap-Français, marchaient, sous les ordres du général Bonaparte, sur la ville de Saint-Marc, Dessalines, qui la commandait, ordonna de l'incendier. Lui-même mit le feu à sa maison, dont le bâtiment et la construction lui avaient coûté deux millions. Il se dirigea ensuite vers le Cap-Français, et, après l'affaire de la Crête-à-Pierrot, se soumit au général Leclerc. Il affecta beaucoup de zèle pour les Français, combattit les noirs, et traita les noirs vaincus avec la même cruauté qu'il avait montrée quelques mois auparavant envers les blancs. Mais quand il vit l'armistice par la fièvre jaune, il se réunit aux blancs, et devint leur commandant en chef. A la tête de l'armée des noirs, il gagna sur le général Rochambeau une victoire, à la suite de laquelle il le força à évacuer l'île; lui-même fit entrer au Cap le 30 octobre 1803.

Le peuple haïtien proclama son indépendance le 1^{er} janvier 1804, et nomma Dessalines empereur général. Des actes de perfidie et de cruauté ordonnés par Rochambeau avaient exaspéré la population noire. Dessalines, qui déjà avait les hostilités s'étant livré à d'affreuses exactions, publia une proclamation dans laquelle il provoquait au massacre général des blancs; il fit passer au fil de l'épée tous ceux des troupes rencontrées. Une amnistie qui devait leur retrahir ceux qui s'étaient joints aux blancs ne préserva pas de la mort. Bientôt Dessalines se fit proclamer empereur d'Haïti, et le 20 novembre 1804, sous le nom de Jacques I^{er}. Le 16 février 1805 il marcha sur Santo-Domingo, et en forma le siège le 20 mars. Mais l'arrivée d'une escadre française, commandée par le capitaine de vaisseau de Tréville, à lever le siège, non sans y avoir

perdu beaucoup de monde. A son retour, il s'occupa de poser les bases constitutionnelles de son gouvernement, lesquelles furent promulguées le 20 mai. Son despotisme et sa cruauté suscitèrent contre lui des ennemis dans les rangs même de ceux qui avaient concouru avec lui à proclamer l'indépendance d'Haïti; et le 14 octobre 1806 une insurrection se forma dans la plaine des Cayes pour le renverser. Il se dirigea vers le sud pour aller la réprimer, quand, à quelques centaines de toises du Port-au-Prince, il tomba dans une embuscade, où il perdit la vie.

Le Bas, *Diction. encycl. de la France.* — *Biog. des Contemporains.*

DESSALLES (Jean-Léon), philologue français, né au Bugue (Dordogne), le 18 mai 1803. Depuis 1826, époque où il connut Raynouard, jusqu'à la mort du célèbre philologue, en 1836, M. Dessalles travailla au *Lexique roman*, dont l'impression fut terminée en 1842. Il fut nommé en 1833 archiviste attaché à la section historique des Archives du royaume. On a de lui : *Mystères de saint Crespin et de saint Crespien*, édition publiée avec M. Chabaille; Paris, 1836, in-8°; — *Remarques sur les Recherches de Gustave Fallot*; Paris, 1840, in-8°; — *Rapport à M. le préfet de la Dordogne sur les archives de l'ancien comté du Périgord*; Paris, 1842, in-8°; — *Mémoire sur le trésor des Chartes*, dans le *Recueil des Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; 1844, t. I^{er}, in-4°; — *Périgueux et les deux derniers comtes du Périgord, ou histoire des querelles de cette ville avec Archambaud V et Archambaud VI*; Périgueux, 1847, in-8°; — *La Rançon du roi Jean*; dans les *Mélanges de la Société des Bibliophiles français*; Paris, 1850, 1 vol. grand in-12; — *De l'influence de la littérature française sur la littérature romane*, mémoire couronné en 1852 par l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse; — *Études sur l'origine et la formation du roman (langue du midi) et l'ancien français (langue du nord)*; cet ouvrage a remporté le prix Volney à l'Institut de France, le 25 octobre 1854. M. Dessalles a donné un travail *Sur les patois du midi de la France considérés sous le double rapport de l'écriture et de la texture matérielle des mots*, dans le *Journal de la Langue française* (février 1838); — *Les Archives du royaume, dans Paris pittoresque*; — les articles *Périgueux*, *Brantôme*, *Bordeaux*, *Excideuil*, *Bergerac*, *Sarlat*, *Terrasson*, etc., dans l'*Histoire des Villes de France* de M. A. Guibert, t. II, dans l'*Écho de Vézère* et dans les *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne* de 1837 à 1847.

Louandre et Bourquelot, *Litt. fr. cont.* — *Documents particuliers.*

* **DESSAU (Prince Léopold I^{er} d'Anhalt)**, né en 1676, et mort en 1747. Entré au service

jan 1811, est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

A. SAUZY.

Archives de la guerre. — De Courcelle, *Dict. des Généralistes français.* — *Moniteur univ.* du 26 septembre 1819. — *Revue de la Légion d'Honneur.* — *Bulletin de la grande armée*, t. II, p. 199 ; t. IV, p. 220, 221, 222.

DESSALINES (Jean-Jacques), empereur des signes d'Haiti, né vers 1760, mort le 17 octobre 1806. Arrivé fort jeune au Cap-Français, Jean-Jacques fut acheté par un propriétaire noir appelé Desallines. Ainsi que cela se pratiquait, le jeune esclave ajouta à son nom celui de son maître, qu'il suivit jusqu'en 1791, époque où il se joignit aux bandes de Blasons. Il se fit promptement remarquer de son chef, obtint le commandement d'un peloton, et plus tard entra dans les guides. Il combattit ensuite à Toussaint-Louverture. Parvenu aux grades supérieurs, il se signala par sa valeur et aussi par sa féroce. Chargé de combattre le général Rigaud, chef d'une insurrection d'hommes de couleur, il égorga tous les prisonniers qui tombèrent en son pouvoir. En 1802, à l'arrivée des Français, commandés par le général Leclerc, il occupait dans la colonie les départements du sud et de l'ouest. Le 26 février 1803, au moment où les Français, maîtres du Port-au-Prince, marchaient, sous les ordres du général Bonaparte, sur la ville de Saint-Marc, Dessalines, qui le commandait, ordonna de l'incendier, et lui-même mit le feu à sa maison, dont l'incendie et la construction lui avaient coûté plusieurs millions. Il se dirigea ensuite vers le département de la Crête-à-Pierrot, il se soumit au général Leclerc. Il affecta beaucoup de zèle pour les Français, combattit les Français, et traita les nègres vaincus avec la même cruauté qu'il avait montrée quelques mois auparavant envers les blancs. Mais quand il vit l'armée décimée par la fièvre jaune, il se réunit aux rebelles, et devint leur commandant en chef. À la tête de l'armée des noirs, il gagna sur le général Rochambeau une victoire, à la suite de laquelle il le força à évacuer l'île; lui-même fit son entrée au Cap le 30 octobre 1803.

Le peuple haïtien proclama son indépendance le 1^{er} janvier 1804, et nomma Dessalines empereur général. Des actes de perfidie et de cruauté ordonnés par Rochambeau avaient exaspéré la population noire. Dessalines, qui déjà pendant les hostilités s'était livré à d'affreuses cruautés, publia une proclamation dans laquelle il provoquait au massacre général des Français : il fit passer au fil de l'épée tous ceux qui se trouvaient dans ses troupes rencontrées. Une amnistie qui devait leur rendre ceux qui s'étaient réfugiés ne les préserva pas de la mort. Bientôt Dessalines se fit proclamer empereur d'Haiti, et le 8 octobre 1804, sous le nom de Jean-Jacques I^{er}. Le 16 février 1805 il marcha contre Santo-Domingo, et en forma le siège le 20 mars. Mais l'arrivée d'une escadre française, commandée par son bord quatre mille hommes de troupe, l'obligea à lever le siège, non sans y avoir

perdu beaucoup de monde. A son retour, il s'occupait de poser les bases constitutionnelles de son gouvernement, lesquelles furent promulguées le 20 mai. Son despotisme et sa cruauté suscitèrent contre lui des ennemis dans les rangs même de ceux qui avaient concouru avec lui à proclamer l'indépendance d'Haiti; et le 14 octobre 1806 une insurrection se forma dans la plaine des Cayes pour le renverser. Il se dirigea vers le sud pour aller la réprimer, quand, à quelques centaines de toises du Port-au-Prince, il tomba dans une embuscade, où il perdit la vie.

Le Bas, *Diction. encycl. de la France.* — *Biographe des Contemporains.*

* **DESSALLES (Jean-Léon)**, philologue français, né au Bugue (Dordogne), le 18 mai 1803. Depuis 1826, époque où il connut Raynouard, jusqu'à la mort du célèbre philologue, en 1836, M. Dessalles travailla au *Lexique roman*, dont l'impression fut terminée en 1842. Il fut nommé en 1832 archiviste attaché à la section historique des Archives du royaume. On a de lui : *Mystères de saint Crespin et de saint Crespien*, édition publiée avec M. Chabaille; Paris, 1836, in-8°; — *Remarques sur les Recherches de Gustave Fallot*; Paris, 1840, in-8°; — *Rapport à M. le préfet de la Dordogne sur les archives de l'ancien comté du Périgord*; Paris, 1842, in-8°; — *Mémoire sur le trésor des Chartes*, dans le *Recueil des Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*; 1844, t. I^{er}, in-4°; — *Périgueux et les deux derniers comtes du Périgord, ou histoire des querelles de cette ville avec Archambaud VI et Archambaud VII*; Périgueux, 1847, in-8°; — *La Rançon du roi Jean*; dans les *Mélanges de la Société des Bibliophiles français*; Paris, 1850, 1 vol. grand in-12; — *De l'influence de la littérature française sur la littérature romane*, mémoire couronné en 1852 par l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse; — *Études sur l'origine et la formation du roman (langue du midi) et l'ancien français (langue du nord)*: cet ouvrage a remporté le prix Volney à l'Institut de France, le 25 octobre 1854. M. Dessalles a donné un travail *Sur les patois du midi de la France considérés sous le double rapport de l'écriture et de la texture matérielle des mots*, dans le *Journal de la Langue française* (février 1838); — *Les Archives du royaume*, dans *Paris pittoresque*; — les articles *Périgueux*, *Brantôme*, *Bordeille*, *Excideuil*, *Bergerac*, *Sarlat*, *Terrasson*, etc., dans l'*Histoire des Villes de France* de M. A. Guilbert, t. II, dans l'*Écho de Vézère* et dans les *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne* de 1837 à 1847.

Louandre et Bourquelot, *litt. fr. cont.* — *Documents particuliers.*

* **DESSAU (Prince Léopold I^{er} d'ANHALT)**, né en 1676, et mort en 1747. Entré au service

militaire à l'âge de douze ans, on lui donna quatre ans après le régiment de son père, qui était gouverneur de Berlin. Après sa première campagne sur le Rhin, en 1696, il se montra aussi brave que prudent dans la guerre de la succession d'Espagne, et se couvrit ensuite de gloire en Italie. Nommé feld-marschal général en 1712, il accompagna comme chef et ami le roi Frédéric-Guillaume I^{er}, quand ce prince marcha lui-même contre les Suédois. Il jouit de la même faveur auprès de Frédéric II, qui lors de sa première expédition contre la Silésie le chargea de la défense du Brandebourg, et qui en 1742 lui confia le commandement des troupes contre l'Autriche. En 1744 il envahit de nouveau la Silésie; l'année d'après il repoussa les Autrichiens, qui menaçaient de prendre l'offensive, et après s'être avancé de Magdebourg à Dresde, il défit les Saxons, et amena par sa victoire la paix de Dresde. Feld-marschal général de Prusse et de l'Empire, il termina ses jours comme gouverneur de Magdebourg. Aimé du soldat, qui lui donnait souvent le nom du *vieux Dessauer*, mais habitué qu'il était au commandement militaire, il eut toujours, dans les camps comme dans la vie privée, quelque chose de dur et d'impérieux. Marié à Anna Foehs, fille d'un apothicaire de Dessau, il en eut plusieurs enfants.

Hirsching, *Beitrag zur Lebensgeschichte merckwürdiger Personen*, t. I. — Varnhagen von Ense, *Biographische Denkmale*, t. II. — Laden, Pöster, etc., *Hist. de l'Allemagne*.

* **DESSAU** (François-Léopold-Frédéric, duc de), né le 10 août 1740, et mort en 1817. Il était fils du prince Léopold-Maximilien et petit-fils de Léopold d'Anhalt-Dessau, créateur de l'infanterie prussienne. Il entra fort jeune au service de la Prusse. En 1757, il assista à la bataille et au siège de Prague, et à la bataille de Collin, sous les ordres de son oncle, le prince Maurice de Dessau. Mais, déclaré majeur par l'empereur, il quitta bientôt le service prussien, et prit le 20 octobre 1758 les rênes du gouvernement de Dessau, administré depuis 1751 par son oncle et tuteur, Thierry. Le roi de Prusse ayant accablé depuis le pays de Dessau de contributions de guerre, François vendit son argenterie, abandonna son riche héritage, et paya de ses propres deniers les charges imposées à l'État. La paix ayant été rétablie, il visita à différentes reprises l'Italie, la France, la Suisse, l'Angleterre et la Hollande, s'occupa de beaux-arts et particulièrement d'architecture. Au retour de ses voyages, il épousa, le 25 juillet 1767, Louise-Henriette Wilhelmine, fille du margrave Frédéric de Brandebourg-Schwedt, princesse aussi distinguée par sa beauté que par ses talents. Le prince fit dès lors dans ses États les plus heureuses réformes; il s'attacha surtout à améliorer l'état moral et intellectuel de ses sujets, par la fondation d'institutions et d'écoles, parmi lesquelles il faut citer le *Philanthropinum* de Dessau, créé en 1774. De cet établissement sortirent les célè-

bres pédagogues Salzmann et Camillus de tous ceux qui se livrent de la jeunesse. François protégea les sciences, diminua les impôts, le bien-être dans toutes les classes. En 1807 il accéda à la Confédération prit le titre de duc, et fut secon de Napoléon. Après beaucoup de s détacha en 1813 de la Confédération entra dans la Confédération german près de soixante ans, et mourut en de tous ses sujets. — Son succ petit-fils Léopold-Frédéric, né le 1^{er}

Conversat.-Lazic.

DESSAÏRET (*Isaac-Alexis*), jeux français, né à Saint-Flour, le mort le 10 mars 1804. Il entra da Jésuites, et se fit connaître par que funèbres; celle de Louis XV lui sion de 1,200 fr. Ses œuvres, c mons, panégyriques, oraisons fu tions chrétiennes, ont été publiées 1829-31, 4 vol. in-12.

Louandre et Bourquelot, *Supplément DESSELIUS*. l'oy. **AXDAÏ** (*Val*

DESSENIUS ou **DESSEN** de (*Bernard*), médecin hollandais, dam, en 1510, mort à Cologne, en les belles-lettres avec beaucoup s'appliqua ensuite à différentes so ces; puis, s'étant décidé pour la me en prendre les premières leçons à Charles Goossema et Jean Heem passa et continua ses études à Bo lit recevoir docteur. Il revint alors et enseigna la médecine pendant bu Il alla ensuite s'établir à Cologne tion du docteur Jean Echt. — I Eloy, était un homme franc, sit la contrainte et de la flatterie, e pour braver les caprices de la f très-laboureux, et ne cessait d' dans les dernières es de sa vi Socrate, qu'il v

jamais. — On a de *compa cementorum hominum et apu polas passim exstantium*; Fraa in-fol.; Leyde, 1556, in-8°. On y tr remarques sur la pharmacie, la l plantes officinales, et une notice de les herbes les plus utiles crois environs de Cologne; — *De Pestis rurs vere aureus*; Cologne, 1561; *Epistola ad Petrum Andream*; Leyde, 1561, in-12, dans le recue medicinales de *Matthiæ*; — *De cinæ veteris et rationalis, advers Phædronem et universas sectas, Item puronium medicament lularum in minore pondere port* sio; Cologne, 1573, in-4°. *Desseus*

du *Dispensatorium pharmaceuticum*, publié par Pierre Holtzheim ; 17, in-fol.

œuvre Historique de la Médecine.

DES (Jean-Joseph-Paul-Augustin, général et ministre français, né à), le 3 octobre 1767, mort le 4 1828. Capitaine au 2^e bataillon des montagnes (1792), adjoint provisoire (1793) à l'état-major de l'armée occidionale, et enfin (2 octobre) général chef de bataillon, il fit d'Italie tous les ordres de Bonaparte général de brigade (31 mai 1797), commandement d'un corps de troupe, le 25 mars 1799, il battit les Autrichiens, qui avaient doubles des siennes, et leur fit une perte de 1,200 hommes tués, de prisonniers et de 18 pièces de canon. L'année d'armes valut à Dessolles le grade de division le 13 avril 1799. Il assista aux batailles de Novi, aux batailles de la Biberach, de Neubourg, d'Hohen- passages de l'Inn, de la Saale, de la bataille de Vokelbruck et de la Traun, de Linz ; dans toutes ces occasions, ses succès de grands talents et d'une bravoure. Nommé conseiller d'État à la ville, il fut bientôt après chargé du commandement en chef provisoire de l'armée. Remplacé par Bernadotte, il rentra en France et resta en disponibilité jusqu'en 1806. A cette époque, il reçut le commandement de l'armée d'Espagne, et se distingua de Tolède, à la bataille d'Ocaña, de la Sierra-Morena et à Des- a. Il s'empara de Cordoue, et fut nommé commandant de cette ville, qu'il sut manier à se concilier les esprits et les habitants. En 1814, le gouvernement, sentant la nécessité de confier le commandement de la force armée de la capitale à un mérite reconnu et dont dans les deux dernières années parût le aux puissances alliées, choisit Dessolles pour commandant en chef de la première division militaire. On pendant la nuit du 5 au 6 avril, dans que présidait l'empereur de Russie, aux les maréchaux de France réunis, sous la condition de l'établissement de la faveur de Marie-Louise (condition avec mettait à son abdication), le Dessolles s'éleva contre le maintien du conseil et soutint que Napoléon, par sa sur sa femme et sur les ministres assurant le conseil de régence, s'em- ment du pouvoir, et qu'alors tout ce qu'en armes avait cru établir d'une stable serait remis en question. Son

opinion prévalut, et l'empereur Alexandre se prononça le lendemain en faveur des Bourbons. A l'arrivée du comte d'Artois à Paris, le général Dessolles fut nommé membre du conseil d'État provisoire ; un peu plus tard Louis XVIII le nomma ministre d'État, pair de France, et major général de toutes les gardes nationales de France, sous les ordres de Monsieur. A la nouvelle du débarquement de Cannes (mars 1815), il envoya dans les départements les instructions les plus énergiques pour arrêter la marche de Napoléon, et leur transmit en même temps un ordre du jour où on remarquait le passage suivant : « Il reparait, quand la France respire à peine sous un gouvernement modéré ; quand les partis extrêmes, comprimés par la charte, sont réduits à de vains murmures..... Il revient, et la conscription, le blocus continental, la guerre indéfinie, le pouvoir arbitraire, le crédit public, reparaissent à sa suite, précédés de la guerre civile et de la vengeance ! Pense-t-il que la nation ne balancera pas avec ses intérêts et sa dignité l'intérêt général de l'Europe, qui s'est armée pour le renverser, qui est encore sous les armes, stipule au congrès les intérêts de tant de peuples, et ne lui laissera pas reprendre un pouvoir longtemps funeste aux plus grands trônes comme aux moindres républiques ? »

Le général Dessolles resta encore quelques heures à la tête de la garde nationale, le jour du départ du roi et d'après ses instructions positives. Mais lorsqu'on vit flotter de nouveau sur les Tuileries le drapeau d'Austerlitz, il alla rejoindre le roi, et le suivit jusqu'à Bellune, qu'il ne dépassa point. Il se rendit ensuite dans une de ses terres près de Paris, et y vécut dans la retraite, sans y être inquiété, pendant la durée des Cent Jours. Au retour des Bourbons, il reprit le commandement de la garde nationale, mais sans le garder longtemps. Il donna sa démission lorsqu'il vit combien les exigences du parti de la réaction lui faisaient subir ou lui préparaient de tracasseries. Dans la chambre des pairs, il défendit avec éloquence la liberté de la presse et le mode du recrutement proposé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, son ancien frère d'armes et son ami. Le 28 décembre 1816, Dessolles remplaça, comme président du conseil des ministres, le duc de Richelieu, et eut aussi le portefeuille des affaires étrangères : à la même époque il fut créé marquis. Il avait déjà été nommé commandeur de Saint-Louis. Deux mois après, il s'éleva vivement dans le conseil contre le changement projeté de la loi des élections. Il se retira alors avec les deux seuls collègues de son opinion, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr et le baron Louis (novembre 1819), et reçut du public la qualification honorable de ministre honnête homme. Il alla se rasseoir sur les bancs de la pairie, où il se montra constamment jusqu'à sa mort l'un des plus fermes sou-

tiens des libertés publiques. [MATTHIAS, dans l'*Encycl. des G. du M.*].

Archives de la guerre. — De Courcelles, *Dict. des Gen. franç.* — *Biograp. des Contemp.*

DESTAILLER (François-Hippolyte), architecte français, né à Paris, le 22 mars 1787, mort le 15 février 1852. Il fut élève de Percier, et dès 1808 il obtint le prix du concours ouvert pour le meilleur projet d'orangerie. On cite parmi ses œuvres : *L'hôtel du ministère des finances, rue de Rivoli*; *l'hôpital Saint-Michel, l'hôtel Delmar*.

Gabet, *Dict. des Artistes*.

DESTAING (Jacques-Zacharie), général français, né à Aurillac (Cantal), le 6 novembre 1764, mort le 5 mai 1802. Entré lieutenant au 1^{er} bataillon du Cantal (7 janvier 1792), il parvint le 22 février 1794 au grade d'adjudant général chef de brigade provisoire; il fut blessé la même année à la reprise du fort de Saint-Elme, que la trahison de Dufour avait livré aux Espagnols. Le courage qu'il déploya dans toutes les occasions le fit non-seulement confirmer (13 juin 1795) dans son grade, mais l'éleva (16 novembre) à celui de chef de brigade, à la suite du 8^e bataillon d'infanterie légère, avec lequel il obtint de tels succès à la Corona, à Lonado, à Tivoli et à Nilback en Tyrol, qu'après avoir été nommé chef de la 4^e demi-brigade (le 21 décembre 1797), il fut élevé (le 21 juillet 1798) au grade de général de brigade. Passé à l'armée d'Égypte, Destaing prit une part active à la bataille d'Aboukir, puis à celle d'Alexandrie, où il commandait l'avant-garde. Estropié à la suite d'une blessure qu'il avait reçue dans cette dernière affaire, Destaing, qui, grâce aux soins et au repos, nourrissait sans doute l'espoir de venir bientôt reprendre sa place au champ d'honneur, eut une querelle avec le général Reynier; une rencontre fut décidée pour le lendemain au bois de Boulogne, et Destaing, qui, à peine âgé de trente-huit ans, pouvait peut-être encore rendre de grands services à son pays, tomba mortellement frappé par la main d'un de ses compagnons d'armes.

A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — *Pict. des Français*, t. V.

DESTAINS (Eugène), littérateur français, né à Paris, en 1793, mort à Toulon, le 16 mai 1830. Destains, qui avait fondé en 1818 les *Annales de la Littérature et des Arts*, fut chargé de la direction de la *Gazette de France*, lorsque ce journal fut acheté par la liste civile. La *Gazette* ayant été réunie à *L'Étoile* en 1829, Destains en quitta la direction, et fut nommé secrétaire interprète du quartier général de l'armée d'Afrique. La veille du jour où le corps expéditionnaire devait mettre à la voile, Destains, pour des motifs qui sont restés inconnus, se coupa l'artère crurale. Outre des traductions de divers auteurs turcs et arabes, insérées dans le *Mercurie étranger*, Destains avait publié *Les Mille et une Nuits* (traduction de Galland), nou-

velle édition, re... et volume de coi...

Paris, 1822, 3 vol. — *Chambord* (avec...); 18

Henriot, *Annuaire biographique* Bourgeois, *La Litt. franç. contemp.*

DESTENDOUX. Voyez CAILLÉ.

DESTIGNY (Pierre-Daniel) loger français, né à Saaneville (S) en 1770. Il fit son apprentissage à manufacture-école d'horlogerie, le patronage d'une société de sou... un des meilleurs élèves de cet... s'établit à Rouen, en 1798, et il... fession pendant cinquante... concitoyens, il ne tarda pas à... ciétés savantes de la ville, et... son zèle et ses talents. En 1814... mulation de Rouen lui déce... pour un compensateur de son... cable au balancier des pendules. En 1818 il inventa, pour les m... ordre, un système de comp... resort spiral, qui, présenté à... produits de l'industrie de 1815... médaille de bronze. On doit à... artiste un travail sérieux sur l... pierres, des marbres et des mé... blie par lui sur cet... est ma... de, et on... avec... ses conseils... ses di...

il... ou... ou...

ou... il... en 1827...

la doc... d'... un... monum... souscri... à un... monument... et... la... C... o...

u... :... on...

succé... de la... en 1817...

stigny... de Roi... A... 18...

ou... ou... ou...

ou... ou... ou...

ou... ou... ou...

celles de la Soc... 23, 24, 25, 26...

Doc. partic. Rapport au jury de l'... TOI... 7... 18...

ou... ou... ou...

ou... ou... ou...

ou... ou... ou...

l'opéra d'Isid... Marthésia en...

Carnaval et la... 1714; — *Télémaque* en 1715; — 1725; — *Les Éléments* en 1725,

— *Les Stratagèmes de l'Amour* en six XIV fut si satisfait d'*Issé*, qu'il fit l'auteur une gratification de deux cents écus, que Destouches était le seul qui point fait regretter Lulli.

graphie universelle des Musiciens.

Œuvres (Philippe NERCAULT), poète français, né à Tours (France), en 1680, juillet 1754. Les premières années de sa vie furent consacrées à l'étude des lettres et des sciences. Les uns disent qu'après ses études au collège des Quatre-Nations, les erreurs de jeunesse l'auraient porté à se livrer à la débauche, et qu'il aurait fait la guerre d'Espagne. Suivant d'autres, il se serait engagé dans une troupe de comédiens ambulants, et se serait en cette qualité à Lausanne, où il aurait rencontré l'ambassadeur français, M. de La Fayette. La famille de Destouches a plus tard émis des conjectures, mais sans y substituer des faits positifs. Quoi qu'il en soit, Destouches fut admis dans les bureaux de M. de Puy-Fort, où ses travaux diplomatiques n'étaient pas absorbants, ce qui lui permit de consacrer ses loisirs pour une occupation plus conforme à ses goûts ; il faisait des vers, et les adressait à des personnes, qui, tout en rectifiant quelques dénominaisons, ne manquaient pas de lui adresser de nombreux compliments. Ces premiers essais de vers ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Destouches débuta dans la comédie par *Le Médecin malgré lui*, joué d'abord en Suisse, succès qui suivit la pièce à Paris. Il suivit *L'Ingrat* (cinq actes ; 1712) ; — *Le Médecin malgré lui* (cinq actes ; 1713) ; — *Le Médecin malgré lui* (cinq actes ; 1715). Ces trois pièces, où la pureté du langage et la faiblesse dramatique, attirent l'attention du régent, qui, chargé par Destouches d'une mission à la cour, en compagnie de l'abbé Dubois. Destouches prit part aux négociations qui valurent à l'archevêché de Cambrai. Avant son départ, il avait fait jouer *Le Triple Mariage* (1716), et composé *L'Obstacle imprévu*, comédie, qui fut représentée en 1718. Lorsque Destouches revint en France (1723), il fut accueilli avec une grande faveur par le régent. Ce régent servit qu'à obtenir le fauteuil devenu vacant à l'Académie Française par la mort de M. de La Harpe. Le régent mourut lui-même à la fin de l'année 1723, ce qui amena de grands changements à la cour. Destouches, voyant ses espérances déçues, s'éloigna volontairement de la cour, et se retira avec une petite fortune, une propriété qu'il possédait auprès de Paris, ne s'occupant désormais que de la culture de ses lettres. Il donna successivement : *Les Éclipses*, intermède ; joué à Sceaux, en 1724 ; *Le Philosophe marié* (cinq actes ; 1727) ; *Le Philosophe amoureux* (cinq actes ; 1730) ; *Le Médecin malgré lui* (cinq actes ; 1732) ; — *Le Téméraire*, comédie en cinq actes, imitée de Molière (1736) ; représentée en 1762 ; — *Le*

Dissipateur (cinq actes, 1736) ; — *L'Envieux*, (un acte, en prose ; 1736) ; — *L'Ambitieux et l'Indiscret* (cinq actes ; 1737) ; — *La belle Orgueilleuse* (un acte ; 1741) ; — *L'Amour usé* (cinq actes, en prose ; 1742) ; — *Les Amours de Ragonde* (trois actes ; 1742) ; — *La Force du naturel* (cinq actes ; 1750) ; — *Le Jeune Homme à l'épreuve* (cinq actes, en prose ; 1751). De toutes ces pièces, *Le Philosophe marié* et *Le Glorieux* eurent seuls un grand succès ; les autres furent froidement accueillies. Destouches vit dans ce qui n'était que justice l'effet d'une persécution organisée contre lui par les philosophes. Sous cette impression, entraîné d'ailleurs par des idées de dévotion, il renonça sinon à écrire des comédies, du moins à les faire jouer, et ne publia plus que des épigrammes contre les philosophes et des dissertations de théologie, qu'il fit paraître dans le *Mercurie galant*. Destouches mourut âgé de près de soixante-quinze ans. Après sa mort on joua encore de lui *La Fausse Agnès* (1759), en trois actes, et *L'Homme singulier*, en cinq actes.

Le théâtre de Destouches est à peu près oublié aujourd'hui. De tout son répertoire on ne connaît plus guère que *Le Glorieux* et *L'Irrésolu*. Voici l'appréciation qu'en a faite un critique éminent, M. Villemain : « Destouches n'a pas de force comique, mais il a cette douceur de style dont parle César, et il a dessiné avec grâce des personnages de femmes. Ce qui lui manque après la gaieté, c'est la vérité des caractères. Les siens sont presque toujours exagérés et faux.... L'idée du *Glorieux* lui vint, et il eut enfin pour titre une excellente pièce.... Les opérations financières de la régence avaient multiplié les fortunes inespérées et les pauvretés subites, en même temps que le goût du luxe et du plaisir s'était accru pour tout le monde. Le rapprochement de la noblesse et de la richesse, leurs chocs, leurs alliances, leurs ridicules mutuels et les vices qu'elles se communiquaient en devinrent plus fréquents et plus comiques. C'est ce point qu'a saisi Destouches, et qu'il met en saillie dans ces deux personnages du noble altier, fastueux, impertinent, et du riche libertin, dur, sottement familier. Seulement, on peut trouver que Destouches n'a pas tenu la balance très-exacte entre les deux caractères principaux, et qu'il traite plus favorablement la noblesse que la richesse.... Le portrait satirique où Destouches s'est complu, qu'il a vivement et hardiment tracé, c'est celui du bourgeois riche, insolent, vicieux,

Et seigneur suzerain de deux millions d'écus.

Il y a de l'excellent comique dans le rôle en soi et dans son contre-coup sur le Glorieux. Ce dernier personnage n'est pas manqué, comme l'a dit Voltaire ; il est seulement flatté. Il n'en offre pas moins d'heureux traits de nature et même de bonne plaisanterie, surtout dans la scène où le père du Glorieux passe pour son intendant. Il n'y a pas faute dans le dénouement, comme on l'a dit encore, et le mariage du

comte ne détruit en rien la leçon. Aurait-elle profité davantage si l'insolence de la richesse eût congédié à la fin l'insolence du nom? Nullement. Il valait mieux prolonger le conflit des deux ridicules, les mettre au supplice l'un par l'autre, et enfin les mettre d'accord, par le besoin mutuel et sauf la correction que chacun d'eux a pu recevoir. C'était la vérité et ce qui se passait dans les mariages d'intérêt et de vanité, si communs alors en France entre la finance et la robe ou l'épée. Destouches a fait une excellente pièce, parce que le comique en est à la fois anecdotique et durable, selon les mœurs d'une époque et selon le cœur humain. L'orgueil, tel qu'il le peint, n'est pas seulement un vice de caractère, mais un vice d'époque et d'institution. Il serait difficile de bien comprendre les anciennes distinctions de la société en France sans songer au *Glorieux* de Destouches. Voilà pour la vérité. Sous le rapport de l'art, l'ouvrage n'est pas moins habilement dessiné. Ce qu'il y a d'imprévu et, si l'on veut, de romanesque dans le personnage de Lycandre, le père du *Glorieux*, est placé à propos, nettement expliqué et amène l'émotion croissante du drame jusqu'au sublime de ces vers :

J'entends, la Vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.

On ne peut guère blâmer que la caricature un peu forte du rôle de Philinte, bien que plusieurs traits de sa douceuse politesse ne soient pas sans piquant et sans grâce. Quant au style de l'ouvrage, il est partout élégant, naturel, vil même et varié, suivant les personnages; et ce chef-d'œuvre inespéré de Destouches est un des chef-d'œuvre de la scène.

Les *Œuvres* de Destouches ont été plusieurs fois imprimées. Les principales éditions sont celle d'Amsterdam, 1755-59, 5 vol. in-12, recherchée à cause des gravures; celle de Paris, 1757, Imprimerie royale, 4 vol. in-4°; celle de M. de Sénones, Paris, LeClerc, 1811, 6 vol. in-8°; celle de Renouard, Paris, 1822, 6 vol. in-8°, tirée à 100 exemplaires seulement. Un choix des pièces de Destouches a été publié par Auger, en 2 vol. in-18; Paris, Didot, 1810.

FREDERIC LOCK.

La Harpe, *Cours de Littérature*. — Villemain, *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle*. — Le Bas, *Dict. encycl. de la France*. — D'Alembert, *Eloge de Destouches*.

DESTRÉE OU DESTREES (Jacques), littérateur français, né à Reims, vivait dans le dix-huitième siècle. On ne sait rien de sa vie, sinon qu'il fut prieur de Neuville, collaborateur de Desfontaines, et qu'il écrivit, sous le voile de l'anonyme, un grand nombre d'ouvrages aujourd'hui oubliés. En voici la liste : *Lettre de M. l'abbé ****, prieur de Neuville, à M. l'abbé d'Olivet, pour servir de réponse à sa dernière lettre à M. le président Bouhier, ou réfutation de ses fausses anecdotes et de ses jugements littéraires; Bruxelles, 1739, in-12; —

Recueil de Poésies galantes du cher avec quelques pièces de l'abbé de 1744, in-8°; — *Lettre sur la noblesse de la famille d'Anfried de Chaulieu*; Brisis, 1745, in-12; — *Le Contrôleur, ou nouveaux mémoires de française et étrangère*; Berne, 1742, publié sous le pseudonyme de I drophonie; — *Réponse au nom de nais à la lettre de l'abbé Desfontai dans le sixième volume des Ju M. Burlon de la Busbaquerie*; A in-12; — *Requête du sieur Baln çois Wale, chevalier de Mesmes, néologie*; 1747, in-fol.; — *Almanaque, historique et chronologique années suivantes*, 3 vol. in-24; — *L'histoire généalogique de la maison*; Paris, in-4°, imprimé à un d'exemplaires et inséré presque en le Moréri de 1759; — *Histoire du Saint-Mégrin*; Paris, 1752, in-12; — *de Chronologie généalogique et* Paris, 1752-1755, 4 vol. in-24; — *vivante et mourante*, suite du Bruxelles (Paris), 1745, in-12; — *historique et critique de la maison che-Aymon*; Paris, 1770, in-fol. L'a est encore l'auteur de plusieurs autres, ainsi que ceux ci-dessus cités nymes; — *L'Armorial général de* contient un *Eloge historique de la* Paris par l'abbé Destrée; celui aussi aux *Observations sur les écri* avec Desfontaines, Fréron, Paris, nées suivantes, et aux *Jugements d ouvrages nouveaux*, avec les même 1745-1746, 11 vol. in-12.

Quérard, *La France littéraire*.

DESTRÉE. Voy. **ESTRÉE (D')**.

DESTUTT DE TRACY. Voy. **TA**.

DESVAUX DE SAINT-MAURICE.

Jacques, baron).
le 26 juin 1776.
Sorti le 1^{er} de Châlons en qu de sous lieut giment d'artillerie, se servit à l' comme lieutenant en prin — comme adjudant-major (se distingua aux o Saint-Maurice, de Boulon. Par de septembre 1793, se porta à l'armée d orientales, où, par les bonnes dispo aut donner à l'artillerie, il accéda du fort Saint-Elme. Successivement armées d'Angleterre et d'Italie, à cette dernière les plus grands servi lement aux batailles de San-Gellano mais encore sur l'Adige, où il fut retraite de la division Sérurier. Parve de chef d'escadron du 2^e régiment

nal 1799), il passa colonel au 6^e régiment d'artillerie à pied, le 29 octobre 1803, et, le 1^{er} janvier 1804, aide de camp du général, qui commandait l'armée galloise, quitta la Hollande pour passer à Dalmatie, il fut nommé le 11 août chef d'artillerie, et reçut le 16 mars par un décret du 4^e régiment. Promu général de brigade (9 juillet 1809), les batailles de Raab et de Wagram, fut à l'état-major général du duc de Angoulême (15 du même mois) pour assister de major dans l'artillerie de la division baron de l'empire peu de temps après les campagnes de la grande armée 1813, et reçut le grade de général de division le 1^{er} novembre 1813. Mis en non-activité en 1816, il fut après le retour de la Restauration nommé colonel de l'artillerie de la garnison de Saint-Maurice fut tué à Waterloo d'une balle dans la tête par l'empereur quelques instants avant.

de guerre. — Fastes de la Légion d'hon-

GRAND-NOLL, VOY. NOLL DES VER-

COLES, Vol. VIGNOLES.

TAX-TACQUERLIN, Voy. VAUQUE-

PONG (Georges), médecin allemand, famille qui s'est illustrée dans la carrière pendant plusieurs générations, naît dans la Poméranie, vivait à la fin du 18^e siècle. Il était fils de Michel Detharmin de Stralsund, qui s'était spécialisé de chimie et de pharmacie. Georges, à l'exemple de son père, ouvrit à son officine, qu'il abandonna en 1850 pour être médecin pensionné de Gustrow. Bon nombre de ses observations, publiées dans les *Annales des Curieux de la Nature*, il a écrit d'autres ouvrages, la plupart écrits en allemand, que tous oubliés aujourd'hui.

Schreibstiller-Lexic

1694 (Georges), médecin allemand, né à Stralsund, le 3 mai 1671, mort le 10 octobre 1747. Il fit ses études médicales, sous la direction de Barnsdorff. Il consacra toute sa jeunesse à parcourir les principales villes de l'Europe, pour y consulter les célèbres médecins du temps. C'est à Nuremberg, à Leyde, Bohn, Bâle, Orange, les deux Hoffmann à Altdorf, puis à Göttingue. En 1697 il fut nommé médecin à Rostock, et en 1732 à Berlin. Il devint successivement conseiller du roi de Danemark, assesseur du premier professeur de médecine, président de la Faculté de Médecine et de Chirurgie, et membre de l'Académie des Sciences de Berlin. On a de lui les ouvrages suivants :

vraies suivants : *Programma ad anatomiam in corpore masculino instituendum invitans*; Rostock, 1701, in-4°; *Ibid.*, 1705, in-4°; *ibid.*, 1706, in-4°; *ibid.*, 1714, in-4°; — *Dissertatio de ingressu aeris per poros cutis*; Rostock, 1703; — *Programma funebre in obitum Barnsdorffii*; Rostock, 1704, in-4°; — *Dissertatio de salubritate aeris Rostochiensis*; Rostock, 1705, in-4°; — *Programma quo existens Del ex structura corporis humani demonstratur, et studiosiora juvenis ad audiendam osteologiam invitatur*; Rostock, 1705, in-4°; — *Dissertatio de vano eclipsium metu*; Rostock, 1706, in-4°; — *Dissertatio sistens questionem an expediat peste mori*; Rostock, 1706, in-4°; *ibid.*, 1709, in-4°; — *Scrutinium commercii animæ et corporis*; Rostock, 1710, in-4°; — *Dissertatio de operationibus medicamentorum evacuantium*; Rostock, 1713, in-4°; — *Scrutinium operationis medicamentorum fluxus impediendum*; Rostock, 1715, in-4°; — *Oratio secularis de meritis Lutheri in artem medicam*; Rostock, 1717, in-4°; — *Dissertatio de anæsthesia*; Rostock, 1718, in-4°; — *Palæstra medica, exhibens themata physiologica in alma Rostocæ acad. XXX DD publice ventilata*; Rostock, 1720, in-4°; — *Dissertatio de febrino quadragesimali viri generosi de Bernhard : questio ponitur et solvitur*; Rostock, 1721, in-4°; — *Dissertatio de obsessione eaque spuria*; Rostock, 1721, in-4°; *Ibid.*, 1724: cette dissertation a été critiquée par les théologiens Engelke, Kirchmaier, Oporin et Reusch; — *Dissertatio de ethica dolentium*; Rostock, 1722, in-4°; — *Scrutinium physico-medicum quo indoles intellectus animæ insiti ab adventito probe discernitur*; Rostock, 1723, in-4°; — *Dissertatio de manuactione ad vitam longam*; Rostock, 1723, in-4°; — *Dissertatio de cynanche*; Rostock, 1723; — *Dissertatio de cura mortis*; Rostock, 1723, in-4°; — *Dissertatio de hæmoptysi ex infusa consolidatione pedum*; Rostock, 1729, in-4°; — *Dissertatio de voluntate medici pro affectu habenda*; Rostock, 1729, in-4°; — *Dissertatio de calculo vesicæ friabili*; Rostock, 1729, in-4°; — *Dissertatio de tribus impostoribus, potu theæ et caffèæ, commoda vita, de officinis domesticis*; Rostock, 1731, in-4°; — *Questio problematica : an sub depressione cranii hujus elevatio per manulem operationem chirurgicam sit necessaria?* Rostock, 1732, in-4°; — *Oratio secularis de morbis Ecclesiæ redintegrâ more majorum in regia academia Hafniensi habita*; Rostock, 1733, in-4°; — *Questio problematica : an studiosus imprimis medicinæ citra vocem doctoris vocem propria industria sufficientem sibi comparare possit scientiam?* Rostock, 1734, in-4°; — *Dissertatio de methodis medendi in medicina et chirurgia*; Rostock, 1734; — *Dissertatio de febribus*

Rüdestadensibus corripientibus; Rostock, 1735, in-4°; — *Dissertatio de operationibus medicamentorum rescipientium et adjuvantium*; Rostock, 1735, in-4°; — *Fundamenta scientiæ naturalis, quibus in rebus naturalibus, et ad oblectamentum, et ad utilitatem huctenus delecta, brevibus aphorismis exponuntur*; Rostock, 1735, in-4°; ibid., 1740, in-4°; — *Fundamenta physiologica, sive positiones hominis, statum suum ad officia sibi in hoc mundo expediunda necessarium delineantes*; Rostock, 1735, in-4°; — *Decas theorematum ad diætologiam biblicam spectantium*; Rostock, 1736, in-4°; — *Scrutinium causæ materialis podagræ, quæ abstrusissima habetur*; Rostock, 1736, in-4°; — *Enuatio questionum quarundam spinosarum ad historiam medicam pertinentium, de missionibus sanguinis artificialibus*; Rostock, 1738, in-4°; — *Centuria thesium miscellaneorum quæ dubia vexata ex omnibus partibus medicinx proponunt*; Rostock, 1738, in-4°; — *Fundamenta pathologica, sive positiones hominis, statum morbidum, officia sibi in hoc mundo expediunda impediendam delineantes*; Rostock, 1739, in-4°; — *Nova scrutatio negotii physico-medici, per virgulam vacillantem detegendi occulta*; Rostock, 1740, in-4°; — *Centuria thesium ex medicina morali, clinica et forensi*; Rostock, 1740, in-4°; — *Dissertatio de medicamentis Norvegiæ sufficientibus, una cum methodo medendi*; Rostock, 1740, in-4°; — *Fundamenta semiologie medicæ*; Rostock, 1740, in-4°; — *Præsidia sanitatis et vitæ longæ, ex Decalogo*; Rostock, 1741, in-4°; — *Decas Aphorismorum Hippocratis, nova luce illustrata*; Rostock, 1742, in-4°; — *Disquisitio physica vermium in Norvegia, qui novi visi, una cum tabulis æneis*; Rostock, 1742; — *Dissertationes decem et septem; Aphorismi Hippocratis e sectione prima deprompti et luce nova illustrati*; Rostock, 1743, in-4°; — *Continuatio horum, XI, ex sect. secunda deprompti et illustrati*; Rostock, 1743, in-4°; — *Nova luce illustrati XV Aphorismi Hippocratis, ex sectione secunda deprompti*; Rostock, 1745, in-4°.

P.-C. Kämpfer, *Publicum virtutis et eruditionis Monumentum G. Dethardingio erectum*. — Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

DETHARDING (Georges-Christophe), médecin allemand, fils du précédent, né à Rostock, le 10 avril 1699, mort à Butzow, dans le duché de Mecklembourg-Schwerin, le 9 octobre 1784. Destiné par son père à la carrière médicale, il visita, avant de se faire recevoir docteur, les universités les plus célèbres de l'Allemagne, et passa ensuite en Hollande, puis en Angleterre. Il remplaça son père dans la chaire de médecine de Rostock. En 1760 le duc de Mecklembourg lui en fit accepter une autre, dans l'université qu'il venait d'établir à Butzow. On a de lui :

Dissertatio de carminatione san monibus; Rostock, 1718, in-4° inoculationis variorum; Rostock — *Dissertatio inauguralis de Rostock*; 1723, in-4°; — *Cent anatomico-physiologicarum*; Rostock, in-4°; — *Dubia quædam physicarumdemque evolutio*; Rostock — *Dissertatio de situ correptis poris humani viventis*; Rostock — *Dissertatio sistens meditati et indole febrium intermittenti*; 1748, in-4°; — *Dissertatio de a variolis laborantis immoxio*; Rostock, in-4°; — *Dissertatio de Seneca*; in-4°; — *Programma de præxi anatomica ex avrophiæ, præ ca libris anatomicis comparamus*; in-4°; — *Dissertatio de corpore per mutabili*; Rostock, 1752, in-4°; — *Aphorismorum, potissimum gicorum*; Rostock, 1753, in-4°; — *de facie a variolarum insu vanda*; Rostock, 1754, in-4°; — *febris vulnerariis*; Rostock, — *Dissertatio de cautione medi infanticidiorum*; Rostock, 1754. *sertatio de hæmorrhoid* Rostock, 1754, in-4°; — *et presbyopia*; Rostock, 1755, *sertatio de medicamentis qui terationi obnoxii*; Rostock, 1755. *Dissertatio de inflammatione tympanitis*; Rostock, 1759, *sertatio de scorbuto Megalopolens* 1759, in-4°; — *Dissertatio de Viti*; Rostock, 1760, in-4°; — *humorum mutationibus ab an* Rostock, 1759, in-4°; — *Dis infantum recens natorum penes usitata occasione docti Ezechie* 4; Rostock, 1766, in-4°.

Biographie médicale.

* I. R. I.

vers 12.
en Al
frère:
arrive jusqu'à la fin du
la mort de l'auteur li
qui s'étend jusqu'à
fort sèche et
détails qui on
pays du Nord;
a été publiée par
2 vol. in-8°.

Perris, *Mém. Germ.*, III, 612.

* DETI (Jean-Bapt),

à Florence, en 1581, en
rent de C
le Gyr
intelligence
à l'étude. A l'âge de dix sept

cardinal Akbrandini, il obtint le cardinal. Plus tard, il fut nommé archevêque. On a de lui : *Relatio historico coram Urbano VIII super civitate B. Andrea Corsini, episcopi*, imprimée dans le recueil des (30 janvier). M. G.

des secrets.

Ormanozzo, jurisconsulte italien, né à Florence, et non pas à Sienne, 1640. Ses talents le firent appeler à en 1615, il fut nommé avocat consistoral sur le droit romain des comités ; Rome, 1640, 6 vol. in-fol.

M. G.

Episcopi, advocat. consistoral. — Ant. Posner. seculi, t. 13.

DET (Jean-Hermann), homme d'État, né à Hanovre, en 1807. Il est d'abord considéré dans la localité. Après sa première instruction au gymnase natal, il alla étudier le droit à Göttinge et à Heidelberg. Reçu avocat à Hanovre, il s'adonna particulièrement à la jurisprudence et entreprit en 1836 un voyage dans l'Europe occidentale, lorsque les députés à la constitution hanovrienne Ernest-Auguste le rappelèrent dans la ville de Minden, il fut nommé défenseur du pacte fondamental, qu'il publia dans ce sens lui-même, les poursuites qui aboutirent, en 1843, à la dissolution et à une amende considérable. Le résultat stérile de cette longue occupation par la question de la constitution du Hanovre, il se retira quelque temps de la vie politique. A l'époque de la révolution de 1848, il ne consentit à prendre part aux préoccupations du moment que sur la prière de son ami Stuve aux affaires. En mai de la même année, devenu membre de la ville d'Osnabrück à l'assemblée allemande, Detmold siégea d'abord avec Dahmann, Bassermann et Gadow de la commission de constitution, fut nommé de ceux qui se montrèrent opposés au projet présenté à ce sujet. Puis qu'il y avait peu de résultats sortis de l'assemblée, telle qu'elle se composait, il s'attacha à combattre de près la direction imprimée à cette assemblée du corps germanique. Son opposition eut recours aux deux armes de la presse. Au mois de mai 1849, invité de Gagern, et lorsque toutes les tentatives de réconstitution d'un ministère eurent échoué, Detmold se décida à la formation d'une combinaison nouvelle le porteur et plus tard celui de l'intérieur. Il dans ces fonctions jusqu'à l'époque où l'Empire résigna ses fonctions de la nouvelle commission fédérale.

Detmold retourna alors en Hanovre, où le roi le nomma son plénipotentiaire près la commission fédérale, puis son ambassadeur près la diète. Dans ce poste nouveau, Detmold fit tous ses efforts pour amener l'adoption d'un pacte fédéral favorable aux intérêts germaniques. Rappelé de Francfort par le ministre Münchhausen, il revint à Hanovre au mois de juillet 1851. On a de lui : *Anleitung zur Kunstkennerchaft* (Introduction à la connaissance de l'art) ; Hanovre, 1833 et 1845. C'est une œuvre satirique, empreinte d'une verve qui en fit le succès ; — *Handzeichnungen*, Brunswick, 1843, brochure satirique, qu'on place parmi les meilleures du genre ; — *Thaten und Meinungen des Herrn Piepmeyer* (Faits et opinions du seigneur Piepmeyer) ; Francfort, 1849, avec des dessins de Schroedter.

Conversat.-Lex.

DETACHE (Laurent-Didier), peintre français, né à Reims, le 29 juillet 1815. Destiné par sa famille à la carrière du barreau, il s'occupa de jurisprudence jusqu'à l'époque où, maître de ses actions, il entra (1837) à l'atelier de M. P. Delaroche, où il resta jusqu'en 1840. Parmi les nombreux tableaux d'histoire de cet artiste, qui tous portent l'empreinte des meilleures études, on remarque : *Saint Paul ermite*, qu'il donna (1840) à la cathédrale de Reims ; — *Le Supplice de Jeanne d'Arc* (salon de 1841) ; ce tableau lui valut la médaille d'or ; — *La Résurrection de Lazare* (1843) ; dans l'église de Fismes près de Reims ; — *Le Martyre de sainte Eulalie* ; — *Le Christ en croix* (1845) ; — un *Ecce Homo* (1849) ; *Le Cabinet de Richelieu* (1850) ; — *Le Retour du cardinal de Richelieu à Paris* (1852) ; — *La Disgrâce de Fouquet* (1853). Comme peintre de genre, M. Detouche est auteur des *Petits Amateurs* (au musée de Reims) ; — *Le dernier Vœu d'une mère* ; — *Une imprudence* ; — *La Danse aux écus*, etc. On a de M. Detouche une Notice sur *La Vie et les ouvrages de Paul Véronèse* ; 1852, et une *Épître à Poussin*. A. SAUZAT.

Archives des Musées impériaux. — Documents particuliers.

DETOURNES (Jean), en latin *Tornestus*, imprimeur-libraire français, né à Lyon, en 1504, mort à Lyon, en 1564. Sa famille était originaire de Picardie. Comme imprimeur, il rivalisa avec les Grippes, chez lesquels il apprit son état ; il se fit remarquer par la beauté et la netteté de ses caractères, par l'exactitude de sa correction, par le choix de ses éditions. Il avait pour emblème deux vipères entrelacées, avec cette maxime pour légende : *Quod tibi fieri non vis alteri ne feceris*. Jean Detournes employa souvent de savants correcteurs étrangers. On cite parmi ses éditions les plus estimées *Pétrarque* ; 1545, in-16 ; — *Dante* ; 1547, in-16 ; — *Les Propos rustiques de Noël du Fail* ; 1547, in-8° ; cet ouvrage a pour emblème une main tenant une équerre, avec deux devises, dont l'une est celle qui vient d'être citée : *Quod tibi fieri*, etc., et l'autre est ainsi conçue : *Virum*

de mille unum reperit; — *La Marguerite des Marguerites* de la reine de Navarre; 1547, in-8°; — *Vitruve*, 1552, in-8°; — *Les Chroniques de Froissart*; 1559-61.

Les Lyonnais dignes de mémoire, I, p. 320. — A.-F. Didot, *Essai sur la Typographie*.

DETOURNES (Jean), II^e du nom, fils du précédent, natif de Lyon, vivait à la fin du seizième siècle. Il traduisait et imprimait plusieurs ouvrages philosophiques. Il annota aussi, dit-on, *Pétrone*. Il se retira à Genève en 1585, pour se soustraire aux persécutions religieuses. Son frère s'était établi dans la même ville, où sa famille continuait d'exercer l'imprimerie et la librairie jusqu'en 1780.

C'est aux frères *Jacques Detournes*, imprimeurs, l'un à Lyon, l'autre à Genève, qu'en 1749 Christian Wolf dédia ses *Monuments typographiques*, où il compare leurs devanciers aux autres grands noms de l'imprimerie, tels que les Manuce, les Estienne, etc.

Les Lyonnais dignes de mémoire, I, p. 320. — A.-F. Didot, *Essai sur la Typographie*.

DETRIANUS. Voyez DEMETRIANUS.

* **DETROY (Nicolas)** (1), peintre français, né à Toulouse, vers le commencement du dix-septième siècle. On ignore l'époque de sa mort. Élève de Châtelet, peintre toulousain, Detroy, qui habita Paris pendant plusieurs années, et qui mérita par ses travaux le titre de peintre de l'hôtel de ville de Toulouse, ouvrit un atelier, d'où sortirent plusieurs artistes remarquables, à la tête desquels il faut placer ses deux fils, Jean et François. De ses nombreuses productions, qui périrent presque toutes pendant la révolution, il reste le portrait du poète Godolin, qui est placé dans la salle de l'Académie des Jeux Floraux.

D'Argenville, *Abregé de la Vie des Peintres*.

DETROY (Jean), peintre français, fils aîné du précédent, né à Toulouse, vers 1640, mort vers 1700. Élève de son père, il ouvrit à Toulouse une école de dessin en concurrence avec Hilaire Paler. De cet auteur, qui a peu produit, on connaît : *L'Immaculée Conception de la sainte Vierge*, au musée de Toulouse; celui de Montpellier possède *La Peinture et l'Histoire* (tableau); — *Deux portraits en pied de religieux*, dessin au crayon rouge rehaussé de blanc; — *Un Religieux prêchant en chaire*, dessin à la plume et à l'encre de Chine, et enfin deux dessins académiques au crayon rouge.

Biographie toulousaine.

DETROY (François), peintre français, né à Toulouse, en février 1645, mort à Paris, le 1^{er} mai 1730. Frère cadet du précédent, et élève de son père, il quitta Toulouse à peine âgé de vingt-quatre ans, vint s'établir à Paris, et travailla dans les ateliers de Nicolas Loir et de Claude Lefebvre. Élu (6 octobre 1674) membre de l'Académie

dénée de Peinture, il prit part aux expositions de peinture qui eurent grande galerie du Louvre, en 1699 ses tableaux on remarque : *La Déesse et ses filles*; — *Didon et festin*; — *Le cardinal d'Estrees Constantin de Pologne*; — *L'air lord*, etc. Il fut nommé directeur le 7 juillet 1708, et recteur le 1^{er} Biogr. toulousaine.

DETROY (Jean-François), p. fils du précédent, né à Paris, le 24 janvier 1752. Élève obtint, en 1738, la place de directeur de France à Rome. Il laissa une grande facilité d'exécution. On remarque : *La Peste de Mai* par Thomassin; — *La Mort* gravée par Cochin fils; — *Beth aperçue par David*, gravée par l'homme et jeune fille auprès d'eux; — *Personnages dans un bosquet* par Cochin père; — *La Naissance et Romulus*; — *L'Enlèvement de La Contenance de Scipion*; — *Les ments et les quatre Parties du Mort de Lucrèce*; — *La Mort*; — *La Mort d'Adonis*; — *Narcisse*; — *La Naissance de Vénus*; — *Léda*, gravés par Fessard; — *La saint-Jésus*, pour la chapelle de M. Parat, gravés par Thomassin; — *de l'ordre du Saint-Esprit faite*, pour l'église de Grands-Augustins; partie de la collection du Louvre; — *sept tables de Proserpine*; — *sept tables de Mélé et Jason pour la série des Gobelins*; — *Le bien Emiliani*, fondateur des religieux; gravé par M. Galiard; — *Mari Etienne*, pour la chapelle de ce monastère; — *Agonie de Jésus-Christ* et *Oliviers*; — *Jésus portant sa croix* tableaux sont dans la chapelle de Besançon.

Archives des Musées Impériaux. — M sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie de Peinture et de Sculpture, Villot, Conservateur de la Peinture. — Biens de l'Académie française espagnole au graphique toulousaine.

* **DEURHOFF (Guillaume)**, hollandais, né à Amsterdam, en 1600, octobre 1717. Il était fils d'un peintre mais par sa mère il était neveu du gouverneur de Leyde. Lui-même profession de littérateur; dans son état, il eut le bon esprit de ne pas cette profession; ce qui se reflète souvent dans les confectionnant des ouvrages à des pensées

(1) Cette famille d'artistes se trouve alphabétiquement placée par plusieurs biographies tantôt à DETROY, tantôt à TRIOT (DE); nous avons cru devoir adopter l'orthographe de la signature écrite par l'artiste sur le tableau que possède le musée du Louvre.

en même temps il lisait les philosophes, Spinoza, Descartes surtout, des doctrines duquel, sauf quelques-unes, il se montrait enthousiaste. Cependant, il se créa à lui-même un système philosophique, qu'il développa dans des lectures auxquelles il conviait ses amis, et dont il consigna les doctrines dans plusieurs ouvrages. Elles soulevèrent de violentes polémiques; quelques-uns de ces écrits furent condamnés, et sa personne même ne lui fut en sûreté dans sa patrie. Du Brabant, où il s'était d'abord retiré, il revint en Hollande, et fut protégé par le baron de Pallandt. L'Église calviniste de Groningue lui témoigna également moins de rigueur que les autres sectes. Si ses principes pouvaient être contestés, sa conduite fut de tous points irréprochable. On a de lui : *Beginnels der Waarheid*, etc. (Principes de vertu et de sagesse); Amsterdam, 1684; — *Verleeringe van de heilige godgeleerdheid* (Enseignement préliminaire à la doctrine divine); 1687; — *Grondvesten van den Christelyken Godsdienst* (Principes de l'adoration chrétienne); 1690; — *Bespiegelingen van de heilige Godgeleerdheid* (Observations sur la science divine); 1691; — *Toegang tot de hoogste Wetenschap* (Introduction aux plus hautes spéculations scientifiques); 1699; — *Volmaaktheit van de leere des geloofs* (Doctrine complète de la foi); 1702.

Samptatzen, Algemeen Historisch Woordenboek — *Verhandl. Hist. erd. Philos.*, IV, pars II — *Fuhrmann, Handwörterbuch der Christl. Relig. und Kirchenl.*

DEUDERIT. Voyez DIEUDONNÉ.

DEUSING (Antoine), médecin allemand, né à Meurs, dans le duché de Juliers, le 15 octobre 1617, mort le 29 janvier 1666. Son père, qui servait en qualité d'enseigne dans les troupes des Provinces-Unies, l'envoya faire ses études à Harderwyck. Il n'y passa qu'une année, et se rendit à Leyde, où il cultiva la philosophie, les mathématiques et les langues arabe, turque et persane. Sa famille le destinait à la jurisprudence; mais son goût et les conseils du savant naturaliste Gollius le déterminèrent pour la médecine. Reçu docteur en 1637, il fut nommé en 1640 professeur de mathématiques à Meurs; il ne conserva pas longtemps cette place, car l'année suivante il fut appelé à Harderwyck pour y professer la physique et les mathématiques, à la place d'Isaac Pontanus. Quelques mois après il vint à Bachorius dans l'emploi de médecin ordinaire de la ville. En 1642 on ajouta aux fonctions qu'il avait déjà celle de médecin, et au commencement de l'année suivante il fut élu docteur de l'église d'Harderwyck. Tous ces honneurs ne l'empêchèrent pas d'accepter sur la fin de l'année 1646 la chaire de premier professeur de médecine à Groningue, où il se fit recevoir docteur en philosophie en 1647. Il devint recteur de l'université de Groningue en 1648, ancien docteur de cette ville en 1649, et archiâtre du duc de Nassau en 1652. « C'était un homme profondément savant, dit la *Biographie médi-*

cale, instruit dans tout ce qui a rapport à la médecine, et versé dans la connaissance de toutes les langues qui pouvaient lui être de quelque utilité dans ses recherches et ses travaux. Mais si ses ouvrages attestent qu'il fut un écrivain laborieux et infatigable, la plupart annoncent aussi qu'il avait moins de discernement que d'érudition, moins de jugement que de crédulité, et qu'il portait l'estime de ses propres talents au point de regarder comme à peine dignes de son mépris ceux qui oseraient ne pas croire à l'infailibilité de ses décisions. Il se donna le ridicule de vouloir s'immiscer dans des discussions physiologiques, quoiqu'il n'eût jamais cultivé l'anatomie; aussi donna-t-il dans toutes les erreurs de Bils, dont il se montra l'un des plus chauds partisans. » On peut voir dans Nicéron et dans Paquet la liste complète des ouvrages de Deusing; nous ne citerons que les plus importants; ce sont : *Oratio de recta philosophiæ naturalis conquirendæ methodo*; Harderwyck, 1640, in-8°; — *Cosmographia catholica et astronomia secundum hypotheses Ptolemaei*; Amsterdam, 1642, in-8°; — *De vero systemate mundi Dissertatio mathematica, qua Copernici systema mundi reformatur, sublati interim infinitis pene orbibus, quibus in systemate Ptolemaico mens humana distrahebatur, in partes quatuor divisa*; Amsterdam, 1643, in-4°; — *Naturæ Theatrum universale, ex monumentis veterum, ad S. Scripturæ normam et rationis et experientiae libellum instructum*; Harderwyck, 1645, in-4°; — *Hexameron recognitum, sive de creatione meditationes explicationibus christiano-philosophicis et animadversionibus necessariis illustratæ*; Harderwyck, 1645, in-4° : ce livre est dirigé contre le théologien Jean Cloppenburg. La dispute entre lui et Deusing roulait sur la nature de l'âme, la providence, les intelligences qui dirigent le cours des astres, etc., etc.; — *Canticum principis Abi-Atis-Ibn Sinæ, vulgo dicti Avicennæ, De medicina..... cui adjecti Aphorismi medici Johannis Mesux, Damasceni; ex arabico latine reddita*; Groningue, 1645, in-12; — *Synopsis medicinx universalis*; Groningue, 1649, in-12; — *Disquisitio medica de morborum quorundam superstitione origine et curatione, et speciatim de morbo vulgo dicto MANSCHLEGER (maladie imaginaire, produite par la seule présence d'un homicide) ejusque curatione; de lycanthropia, necnon de surdis ab ortu, mutisque, ac illorum curatione; ubi et de ratione et loquela brutorum animalium*; Groningue, 1656, in-4°; — *Dissertationes de unicornu, lapide bezoar, pomis mandragoræ, illiusque magonius vulgo dictis risse-dresses anseribus scoticis*; Groningue, 1659, in-12; — *Historia factus extra uterum in abdomine geniti, ibidemque per sex fere lustra detenti, ac tandem lapidescentis, consideratione physico-anatomica illustrata*;

Groningue, 1661, in-12; — *Fætus, historia partus infelicis : quo gemellorum ex utero in abdominis cavum elapsorum ossa sensim multis post annis per abdomen ipsum in lucem prodierunt, una cum resolutione*; Groningue, 1662, in-12; — *Examen anatomie Bilstonæ, seu epistola de chyli motu*; Groningue, 1665, in-12 : cet opuscule est écrit en faveur de Blis contre J.-H. Pauli. Deusing donna une édition annotée des *Institutiones Linguae Arabicæ* de Thomas Erpen; il laissa manuscrits et inachevés les ouvrages suivants : *Lexicon Medico-Arabico-Latinum*; — *Lexicon Persico-Latinum*; — *Lexicon Turcico-Latinum*. « M. Konig, dans sa *Bibliotheca vetus et nova*, attribue à Deusing, dit Paquot, une version latine du Pentateuque persique. Il se trompe; Deusing ne fit qu'écrire en caractères persiques, ponctués et fort nets, la version persane que Jacques Tanusius fit imprimer en caractères hébraïques. »

Alicron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXII. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. XII. — *Biographie médicale*.

DEUSING (Herman), théologien hollandais, né à Groningue, le 14 mars 1654, mort dans la même ville, le 3 janvier 1722. Après avoir eu dans sa ville natale pour premier maître Christophe Wittichius, il entra au collège de Groningue, puis à l'académie de la même ville. En 1672, lors du siège de Groningue par l'électeur de Cologne, il contribua à la défense commune avec les autres étudiants. Il étudia d'abord le droit de 1681 à 1683, et professa cette science à la place de Felman. Il parcourut ensuite la Hollande, visita Clèves, Nimègue et les frontières d'Allemagne. A son retour dans son pays, il voulut d'abord écrire sur le droit et publier une *Philosophia Juris*; mais il renonça à cette entreprise pour s'adonner à la théologie. On dit que la lecture des ouvrages de Cocceius contribua beaucoup à cette résolution. Son livre intitulé : *Historia allegorica Veteris et Novi Testamenti*, Groningue, 1690, in-4°, attira sur lui un tel orage, qu'il fut obligé de se retirer dans le quartier de Trente, faisant partie de l'Over-Yssel, puis dans le Brabant; un décret l'exclut de la participation de la cène jusqu'à la rétractation des erreurs dont il était accusé. Il continua ses travaux, et plus tard il fut relevé de son excommunication. Il passa ensuite à l'Eglise wallonne, qui lui fut plus favorable et dont le chef était cocceïen.

Outre l'ouvrage cité, on a de lui : *Commentarius mysticus in Decalogum*, etc.; — *Allegoria historiarum evangelicarum prophetica comprehendens*, etc.; Embden, 1710, in-4°; — *Mysterium SS. Triados*; vers 1712 : l'auteur y prétend que le mystère de la Trinité n'est qu'une allégorie; — *Moses evangelizans, seu*, etc.; 1719, in-4°; — des *Commentaires et Dissertations* sur d'autres sujets religieux, dont on trouve l'énumération dans Paquot.

Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des dix-sept prov. des Pays-Bas*, XII.

DEUTSCH (Nicolas-Emmanuel), peintre et graveur suisse, né à Berne, en 1484, mort en 1530. Il peignit des tableaux, devenus rares; il exécuta de nombreuses gravures, parmi lesquelles on cite *Les Vierges sages et Les Vierges folles*, que l'on voit au musée du Louvre.

Nagler, *Neues Allg. Kunst.-Lexik.* — *Dict. Mag. univ. phil.*

DEUTSCHMANN (Jean), théologien protestant allemand, né à Iüterbœk, le 10 août 1625, mort le 12 août 1706. Il étudia la théologie et reçut ses grades à Wittenberg. En 1652 il fut nommé adjoint à la faculté de philosophie. En 1655 il visita l'Allemagne, le Danemark et les Pays-Bas. En 1667 il obtint le titre de professeur agrégé, et en 1683 celui de professeur titulaire. Ce théologien aimait singulièrement la dispute; il avait, dit Jœcher, la tête pleine de distinctions, et telle était sa passion de la controverse, qu'il en ressentait même, racontait-il lui-même, les douleurs de la gravelle dont il était atteint. La liste de ses ouvrages rempli plus de trois colonnes du Dictionnaire de Jœcher. Les principaux sont : *De Libris Scripturæ apocryphis*; Wittenberg, 1682; Amsterdam, 1702, in-fol.; — *De Petra Eubisæ, ad Matt.*, 16, 18; — *Biblicum Abels theologia Compendium*; Wittenberg, 1709; — *Panoplie conversantis Augustinæ*; ibid., 1709, in-4°; — *Analysis accurata et exegesis Compendii Theologiae Leonhardi Hutterii*; Wittenberg, 1709, in-4°; — *Theologia postiva Adami Proteplastæ*; ibid., 1709, in-4°.

Jœcher, *Allg. Art.-Lexik.*

DEUX-PONTS (Ducasse). Les principes de cette famille, seigneur

Locm surmonté le Noir
cédà à Etienne, en 1450, et ce
contre l'empereur Frédéric II.
dérie, électeur palatin; à
sachie dans la plaine de
1460, il vit la ligne se
pas moins la guerre :
le Palatinat. Mais l'avant
reur, qui oblige Louis et
bres de la ligne de
régne de ses
présente rien
l'esprit était
son père; l'
la Terre Sainte.

LOUIS II, fils aîné d'
mort le 3 décembre
contre la France pour
Quint.

WOLFGANG du
le 11 juin 1500.
des huguenots de
Bourgoigne, passa
les villes sur son pass
Vienne. Mais arrivé à
s'être enivré de vin d'A

x cents bouteilles après avoir brûlé les
le cette ville. On lui fit cette épitaphe:
vivit aqua; asperant pocula Pontem.

as-Cassan, comte palatin de Deux-
sberg, second fils de Jean le Vieux de
as, qui lui-même était le troisième fils
mort en 1645, ajouta à ses États
le en Bourgogne, par son
ne dra et ce fut dans ce
pendant la cé-

LOUIS, duc de
mort le 1^{er} AVRIL 1661,
ne pour conserver la
des États de son
Il se trouva
peux avec la France au
ns de territoire entreprises

V. DE
DEUX-PONTS, branche col-
de
ÉTIENNE I^{er}, le pre-
u e 3 février 1735.
ai avec l'électeur palé-
duché le 1^{er} avril 1734.
mort en 1717, s'était attaché à la
vo le commandement
de. Le grand-père du roi
à Strasbourg comme
fut aussi duc de
Birkenfeld avant
de vière. Pendant les
évolution, principauté de Deux-
par les coupes françaises, et
à la suite de la paix de Luné-
reste de la rive gauche du Rhin :
partie du duché de Deux-Ponts,
vière; le reste (département du
fut rendu par la paix de Paris
arti entre Oldenbourg, Saxe-Co-
Hombourg.

es dates.
Voy. VAINES (DE).

Jean), littérateur français, né
moitié du dix-huitième siècle,
1803. Après avoir fait de bonnes
les Jésuites à Paris, il em-
des finances. Il fut nommé di-
s de Limoges au moment où
ant. Ce dernier, étonné de
jeune directeur beaucoup
ur des lettres et d'une grande
s. conçut pour sa personne
démentit jamais. En 1771
ar l'abbé Terray à la tête de
é contrôleur général des do-
il y resta jusqu'en 1774. Tur-
neur général des finan-
son premier commis. Si
rait été porté aux affaires
és ennemis, en revanche,
e, des plus actifs et très-
et à lui nuire par tous les

moyens. Turgot comprit, bien qu'on ne le
mit point en cause, qu'en réalité c'était lui que
l'on voulait atteindre dans la personne de son
premier commis; il adressa donc à Devaines une
lettre, datée du 18 septembre, faite pour être
rendue publique, dans laquelle, après lui avoir
annoncé sa nomination, qu'il venait d'obtenir,
de lecteur de la chambre de sa majesté, avec les
mêmes entrées qu'il était chargé de lecteur de ca-
binet; il lui dit : « Vous n'avez pas besoin de
justification; mais, ayant vu que les auteurs ou
fauteurs de ces libelles (1) imaginaient pouvoir accré-
diter auprès de moi leurs mensonges par une mul-
titude de lettres anonymes, je me devais à moi-
même de montrer authentiquement mon mépris
pour leurs calomnies atroces. Il est dans l'ordre
que nous y soyons exposés, vous, tous ceux
qui ont quelque part à ma confiance. » Devaines
remplit plus tard les fonctions d'administrateur
des domaines et de receveur général des finances
jusqu'à la révolution. De 1791 à 1793, il y fut com-
missaire de la trésorerie, et devint conseiller d'État
en 1800. Son salire avait été l'un des points de
réunion; l'un des centres de l'ancienne société :
hommes de lettres, gens de finances; encyclo-
pédistes, grands seigneurs s'y rencontraient et
s'y mêlaient dans une parfaite entente et une
sincère bienveillance. Nous citerons D'Alembert,
Buffon, Malesherbes, Diderot, Suard, Marmontel,
Saint-Lambert, Beauvau, Garat, qui s'étend
assez longuement sur Devaines dans ses *Mé-
moires historiques*. Il donnait des dîners tous
les mardis, comme l'indique une épigramme de
l'abbé Arnaud; lors de la querelle des gluckistes
et des piccinistes contre Marmontel,

Dont les mardis Devaines nous emôte.

Bien qu'il n'eût pas de titres fort sérieux à
l'Institut, dont il avait été nommé membre par
arrêté du 28 janvier 1803 (deuxième classe, litté-
rature française), il écrivait avec esprit et goût.
La Harpe dans sa Correspondance cite de lui un
synonyme (la mode du jour était aux synonymes)

(1) En août 1778 paraissait, datée du 1^{er} juillet de
la même année, une brochure ayant pour titre : *Lettre
d'un profane à M. l'abbé Baudouin, très-vénérable de
la scientifique et sublime loge de la franche économie*.
C'était un libelle, où Devaines était cloué au pilori de la
façon la plus odieuse. On y disait, entre autres, que
son père avait été laquais de M. Duvergier, premier
commis du trésor royal, qui, trouvant sa femme de son
goût, en aurait fait sa maîtresse; Devaines eût été le
fruit de cette intrigue. Le mari, congédié par son maître,
serait entré laquais chez M. Chaumont de la Galaisière,
intendant de Lorraine, qui l'aurait pris ensuite pour valet
de chambre; lui aurait confié la recette de ses terres du
Perche, et lui aurait procuré enfin la recette des gabelles
de Bellême. Quant à son fils puîné, il eût d'abord été en-
fermé à Charenton pour des légèretés dignes d'une déno-
mination plus sévère. Sorti de cette prison, il se serait fait
comédien, et n'eût quitté cette carrière que découragé
par les huées et les sifflets du parterre. Mais ces préca-
dilles n'eussent été rien auprès des exactions dont il
s'était rendu coupable depuis qu'il était premier commis.
Plein d'insolence, de dureté, de forfanterie et de dupli-
cité, il eût amassé par la vol et la rapine cent mille livres
de rentes, etc. Ce pamphlet, malgré les recherches acti-
ves de la police, circula dans tout Paris.

sur les trois mots *vérité, franchise, sincérité*, développé avec beaucoup de finesse. Dans les *Mélanges* de Suard, on trouve de lui une douzaine d'opuscules. Il a publié lui-même un *Recueil de quelques articles tirés de différents ouvrages périodiques*, an VII (1799), in-4°, de 220 pages, tiré à 14 exemplaires. Il mourut le 16 mars 1803, moins de deux mois après sa nomination à l'Institut. Un poète très-âgé s'était mis sur les rangs, et avait adressé à l'un des académiciens ce quatrain, épigrammatique qui n'empêcha pas Parny d'être élu à la place du défunt :

Je suis accablé par les ans,
La vieillesse a glacé ma veine;
Mais faut-il donc tant de talents
Pour remplacer monsieur Devaines?

GUSTAVE DESNOIRESTÈRES.

Correspondance de La Harpe, t. II, V. — *Correspondance de Grimm*, t. XIV. — *Correspondance de Diderot avec Mlle Poland*, t. II. — *Mémoires historiques sur le dix-huitième siècle*, par Garat. — *Discours de réception de Parny*. — *L'Espion anglais*, t. II, IV. — *Correspondance de Voltaire*, de 1773 à 1778.

* DÉVANAPATI, prince de Ceylan, qui le premier embrassa la foi de Bouddha. Cet événement eut lieu 321 ans avant notre ère. Ce prince contribua, dit-on, à la première rédaction des livres bouddhiques en cinq corps d'ouvrages.

A. LANGLOIS.

Recherches asiatiques, VII.

* DÉVANDHARMATTA, jurisconsulte indien, auteur d'un traité sur la loi d'adoption, intitulé : *Dattaca-Ichandrica*, traduction anglaise par Sutherland, Calcutta, 1814; traduction française par Brienne, Paris, 1843. A. L.

Gildemeister, *Bibliothèque manuscrite*.

* DEVANZATI (*Bartolomeo*), écrivain florentin, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il composa en vers une des nouvelles les plus goûtées dans un genre qui forme une des gloires littéraires de l'Italie; la *Novella di Matteo e del grasso legnaivolo* parut vers 1480; elle fut ensuite mise en prose, et sous cette forme elle parut pour la première fois dans une édition du *Decameron* de Boccace, Florence, 1516. Elle a depuis été réimprimée fréquemment, et en dernier lieu à Florence, en 1820, in-4°, avec une préface de D. Moreni. Cette histoire est populaire en Toscane; et elle raconte une terrible plaisanterie dirigée par le célèbre architecte Brunelleschi contre un menuisier auquel on fit croire qu'il s'était transformé en une autre personne.

B.

Gamba, *Bibliografia delle Novelle Italiane*. — Ch. Lenormand, *Revue de Paris*, t. XLIV, p. 701. — *Edinburgh Review*, n° 23, p. 190-204. — *Catalogue de M. Libri*, 1847, n° 3007. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

DÉVARIS, savant grec, né à Corfou, vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1570. A l'âge de huit ans, sous le pontificat d'Alexandre VI, il fut conduit à Rome par Jean Lascaris, et placé au collège grec. Ses progrès furent rapides, et le cardinal Ridolfo le prit chez lui en qualité de bibliothécaire. Devaris composa pendant son séjour chez le cardinal un *Index des Commem-*

taires d'Eustathe sur Homère. Paul III le récompensa de ce travail par une pension, et Pie IV le créa correcteur des manuscrits grecs de la Bibliothèque du Vatican. Après la mort de Ridolfo, Devaris fut chargé de l'éducation de Marc-Antoine Colonna, depuis cardinal, et passa ensuite au service du cardinal Farnèse. On ignore la date de sa naissance et celle de sa mort; on sait seulement que sa vie se prolongea jusque sous le règne de Pie IV, et qu'il mourut à soixante-dix ans. L'ouvrage le plus connu de Devaris est intitulé : *De Particulis Græcæ Linguae, liber singularis*; il a été publié pour la première fois par Pierre Davaris, Rome, 1588, in-4°. Ce traité a eu plusieurs éditions, parmi lesquelles on remarque celles de Londres, 1657, in-12; d'Amsterdam, 1700 et 1718, in-12; de Nuremberg, 1700, in-8°; et enfin celle de Reusmann, Leipzig, 1775, in-8°.

Morhof, *Polihistor literarius*. — Morlet, *Grand Dictionnaire historique*.

DÉVAULT ou DE VAULT (*François-Eugène*), général français, né à Lure (Franche-Comté), le 6 février 1717, mort à Paris, au mois d'octobre 1790. Entré au service à l'âge de seize ans, il fit les campagnes de 1733, 1743, 1746-1748, 1757-1762, et obtint dans cette dernière année le grade de maréchal de camp. Nommé peu après directeur du dépôt de la guerre et professeur de tactique de Louis XVI et de ses frères, il fut élevé en 1780 au grade de lieutenant général. Devault est moins connu par ses services militaires que pour avoir formé sous le titre de : *Extrait de la correspondance de la cour et des généraux*, en 117 vol., une collection de Mémoires militaires depuis 1672 jusqu'à la fin de la guerre de Sept Ans. Le général Felt en a extrait l'ouvrage intitulé : *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV*.

Archives de la guerre.

DÉVAUX (*François-Ant-*

çois, né à Lunéville, le 12 août 1750, dans la même ville, le 11 avril 1794, nonçant dans son journal madame de Graffigny, s'exprime : « C'est bien le plus sot et le plus faux qui soit dans la cailllette; madame de Coup avec lui en Lorraine et il avait jours basement et laissant. l'a toujours été de cet à l'animal privé. Il souffre-doul de mad Boufflers de une espèce de le camarade. Nous ne sav qu Collé de faire qu'innocent, que sentent tous comme le l'esprit le plus charm

et le plus dévoué. D'une famille honorable, mais, il s'était fait rechercher et aimer du monde; et sans une paresse incurable et timidité non moins grande, il eût pu faire assez rapidement. Mais il n'essaya pas plus d'enter l'une que de triompher de l'autre. Voltaire lui dit : « Mais vous ne le connaissez pas; vous savez comme il est timide, il ne parlera devant cette belle dame du Châtelet. — Attendez, dit-il, nous le verrons à son aise; le premier jour nous la lui ferons voir par le trou de la serrure; le second nous le tiendrons dans le cabinet, il l'entendra; le troisième il entrera dans la chambre, sera derrière le paravent; allez, allez, nous nous tant que nous l'apprivoiserons (1). » La distance faite, l'affection que lui témoigne le monde ne se démentira pas un seul instant. Il l'aime, dans sa correspondance, en homme qui estime autant le cœur et la loyauté que le sens et le goût. « Je vous ai aimé, lui écrivait-il, en 1739, depuis que je vous ai connu... Je tiens votre suffrage et votre amitié. » Et il lui fait pas là une protestation banale, comme par exemple de *La Henriade* n'en est que trop prouvé. « Voltaire m'a beaucoup parlé de Panpan; mais j'aime qu'on en parle », marque le digne de Boufflers à sa mère, dans une lettre de Ferney. Panpan était un sobriquet de confiance, que ses amis et ses amies lui avaient donné. Voltaire, madame de Boufflers, son neveu le nommaient que Panpan; madame de Boufflers renchérit en l'appelant Panpichon. Ils étaient tous deux ensemble, ils étaient du même âge, et se traitaient avec une familiarité sans gêne extrême garantissant la pureté. Il leur confiait de sa chère Francine, qui n'en ne s'appartenait pas (2). L'attachement qu'il portait madame de Boufflers, attachement qu'il n'avait acheté, quoi qu'en dise Collé, aucune concession de dignité, lui acquit la confiance et l'affection du roi Stanislas, qui, à la mort de la marquise, le nomma son lecteur, et lui fit un traitement de deux mille écus. « Que je suis un lecteur? » dit Stanislas, quand on lui en parla; « ah, bon, ce sera comme le confesseur de mon gendre. » Lorsque le roi de Pologne eut quitté l'académie de Nancy, il voulut que Devaux s'en fût partie. Il fallait bien reconnaître cette confiance de Devaux, surmontant sa paresse ordinaire, sa répugnance invincible pour tout ce qui mettait en évidence, fit représenter en 1740 à Paris, une comédie en un acte et en un tableau, ayant pour titre : *Les Engagements imposés*. Elle eut aux Français sept représenta-

tions, durant le voyage de Fontainebleau, et fut imprimée en 1753. Fréron, dans son *Année littéraire*, en fait l'éloge : il reconnaît qu'elle est bien écrite, bien dialoguée, qu'elle n'est dépourvue ni de détails agréables ni de traits ingénieux. A peu près à la même époque, Devaux lisait à l'Académie de Nancy (20 octobre 1753) un *Discours sur l'esprit philosophique*, qui se trouve dans le tome III des Mémoires de cette société. Si l'on ajoute à ces deux productions quelques pièces de menues poésies, que l'auteur envoya à Voltaire et que Voltaire n'eut garde de ne pas admirer (1), on a tout le bagage littéraire de Devaux. Le chevalier de Boufflers a fait sur lui un quatrain quelque peu libre, et un couplet plus connu, qui commence ainsi :

Si monsieur Devaux
Était un peu plus beau.

L'abbé Porquet, le précepteur du chevalier et, par suite, aumônier de Stanislas, lui adressa ces vers, qui peignent Devaux :

Tous les malheurs des gens heureux,
J'en conviens, assiégent la vie;
Cependant, souffre qu'on t'enlève
Et plains-toi, puisque tu le veux.
Le ciel te prodigue tous les défauts qu'on aime;
Tu n'as que les vertus qu'on pardonne aisément;
Ta gaieté, tes bons mots, tes ridicules même,
Nous charment presque également.
Fais l'esprit à la cour, et commerce à la ville,
Qui comme toi, d'un air agréable et facile,
Sait occuper autrui de son oisiveté,
Minauder, disputer, composer vers ou prose,
Et, nécessaire enfin par sa frivolité,
Par des riens valoir quelque chose ?
Supprime donc des pleurs qu'on essuie en riant;
D'un homme tout entier ose montrer l'étoffe;
A tout l'esprit d'un philosophe
Ne joins plus le cœur d'un enfant.

C'est à Devaux que madame de Graffigny adressait, de Cirey, cette correspondance pour nous si intéressante et qui nous initie si entièrement à la vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet; c'est Devaux qui, par son indiscrétion et son étourderie, attira sur la tête de son amie l'orage terrible qu'elle raconte dans ses dernières lettres avec tant de pathétique. Il demeura son ami jusqu'à sa mort, et c'est à lui qu'elle laissa ses manuscrits. Bien que d'un tempérament peu robuste, Devaux a pu atteindre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Il trouva grâce devant la tourmente révolutionnaire, qui fit mieux que de l'épargner, car la Convention lui maintint la pension que lui avait assurée Stanislas.

GUSTAVE DESNOISESTERRES.

Collé, *Journal historique*, t. II. — *Vie privée de Voltaire et de madame du Châtelet*, par madame de Graffigny. — *Oeuvres de Boufflers*. — *Correspondance de Voltaire*, de 1739 à 1761.

DEVAUX (Jean), chirurgien français, né à Paris, le 27 janvier 1649, mort le 2 mai 1729. Fils d'un chirurgien célèbre, il suivit la même carrière, et étudia la chirurgie sous la direction de Claude David, qui fut depuis premier chirurgien de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de

(1) Voir la correspondance, année 1760. Dans l'*Almanach des Muses* pour 1797 se trouve une fable attribuée à Devaux, intitulée : *Le Temps et la Férité*.

(2) Voir l'acte de mariage de Devaux à Nancy. (Fie de Voltaire et de madame du Châtelet.)
Monsieur de Graffigny aimait Lepold Desnoires, le premier médecin, lieutenant de cavalerie dans le régiment de Mouscron. Elle le désigne, dans sa correspondance, sous différents noms d'amitié, tels que Marquise, César, Cléopâtre, Gros-Chien, et Gros-Chien-Blanc.

Louis XIV. Il s'acquit une grande réputation dans la pratique de son art, et fut proposé deux fois par ses confrères pour la place de prévôt, charge de présider à la réception des candidats et régler les affaires de la corporation des chirurgiens de Paris. Écrivain aussi distingué que chirurgien habile, Devaux parlait et écrivait le latin avec autant de facilité que d'élégance. On a de lui : *Le Médecin de soi-même, ou l'art de conserver la santé par l'instinct*; Leyde, 1682, in-12; — *Découverte sans découverte*; Paris, 1684, in-12; opuscule dirigé contre un charlatan nommé Blégnay, qui avait publié une brochure intitulée : *Découverte du véritable remède anglais pour la guérison des fièvres*; — *Factum sur les accouchements*; Paris, 1695, in-4°; — *L'Art de fuir des rapports en chirurgie*; Paris, 1703, 1730, et 1743, in-12; — *Index funereus Chirurgicorum Parisiensium ab anno 1315 ad annum 1714*; Trévoux, 1714; in-12; — *Dissertation sur l'opération césarienne, dans le Traité des Opérations de Verduc*, édition de 1720; — *Dissertation concernant la chirurgie des accouchements, tant sur son origine que sur les progrès qu'elle a faits en France jusqu'à présent*: cette dissertation, qui contient l'éloge des plus célèbres accoucheurs français, Mauriceau, Viardet, Portal, Peu, Fournier, Anand, Dionis et de Lamotte, a été imprimée dans la continuation des *Mémoires de Littérature et d'Histoire* par le P. Desnolets, t. III. Devaux a encore traduit ou annoté les ouvrages suivants : *L'Art de saigner*, par Henri Emmanuel Meurice; Paris, 1689, et 1728, in-12; — *Nouveaux Éléments de Médecine, ou réflexions physiques sur les divers états de l'homme*; Paris, 1698, 2 vol. in-12; ouvrage traduit du hollandais de Corneille Bentekoe, avec des éclaircissements et des additions; — *Observations chirurgicales de Saviard, recueillies et rédigées par Devaux*; Paris, 1702, in-12; — *Nouvelle Pratique médicinale de Gladback, où il est traité de la fièvre, du scorbut, de la cachexie, du catarrhe, avec les remèdes qui conviennent à leur guérison*; Paris, 1704, in-12; — *Traité de la Maladie Vénérienne et des remèdes qui conviennent à sa guérison*; Paris, 1711, 2 vol. in-12; traduit du latin de Charles Musitanus, médecin de Naples; — *Traité complet des Accouchements* de Lamotte; Paris, 1722, in-4°; ibid., 1763, 2 vol. in-8°; — *Traité complet de Chirurgie*, par Lamotte; Paris, 1722, 3 vol. in-12; — *Abrégé Anatomique* de Laurent Heister, traduit sur la 2^e édition, qui avait paru en 1719, à Altorf et à Nuremberg; Paris, 1724, in-12; — *Deux Dissertations médicales et chirurgicales, l'une sur la maladie vénérienne et sur une méthode particulière de la traiter par les frictions, l'autre sur la nature et la curation des tumeurs*, par Deidier, traduction faite sur l'édition latine de Londres, 1723; Paris, 1725, in-12; — *Les Apha-*

risques d'Hippocrate expliqués conformément au sens de l'auteur, à la pratique médicale et à la mécanique du corps humain, traduction faite sur la version latine d'un auteur anonyme (Hecquet), imprimée à Paris en 1723; Paris, 1725 et 1727, 2 vol. in-12; — *Anatomie de Dionis*; Paris, 1728, in-8°; — *Le Chirurgien dentiste*, par Fauchard; Paris, 1728, 2 vol. in-12; — *Abrégé de toute la Médecine pratique*, par Allen; Paris, 1728, 3 vol. in-12; — *Traité de la Vertu des Médicaments*, traduit du latin de Boerhaave; Paris, 1729, in-12; traduction publiée après la mort de Devaux ainsi que les suivantes : *Traité des Maladies aiguës des Enfants, avec des observations médicales sur les maladies et sur d'autres matières très-importantes, et une dissertation sur l'origine, la nature et la curation de la maladie vénérienne*, traduit du latin de Gauthier Harris, sur la seconde édition, imprimée à Londres en 1703; Paris, 1730 et 1738, in-12; — *Traité de la nature, des causes, des symptômes et de la curation de l'écoulement le plus ordinaire du mal vénérien*, par Guillaume Cockburn, traduit sur l'édition latine de Leyde de 1717; Paris, 1730, in-12; — *Traité des maladies qui arrivent aux parties génitales des deux sexes, et particulièrement de la maladie vénérienne*, par Jacques Vercelloni; traduit sur l'édition latine de Leyde de 1722; Paris, 1730, in-12; — *Emménologie, ou traité de l'évacuation ordinaire aux femmes, où l'on explique les phénomènes, les retours, les vices et la méthode curative qui la concerne, selon les lois de la mécanique*, par Froid; Paris, 1730, in-12. Devaux a aussi travaillé au *Supplément du Dictionnaire de Bayle*.

Le P. Desnolets, *Mémoires de Littérature et d'Histoire*, t. VIII. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XII. — *Son, Éloge de Devaux, avec des notes et un extrait de ses différents ouvrages*; Amsterdam, 1733, in-8°.

DEVAUX (Gabriel-Pierre-Fran-

çois), agronome français, né à (1742, mort le 8 septembre 1802.

vice à l'âge de seize ans, il revint à la fin de la guerre de Sept ans à son goût pour la botanique. Il forma à Bayeux des jardins magnifiques.

quels il parvint à acclimater, entre autres, le sassafras et le magnolia. Il fut directeur de Bayeux pendant la révolution, tint la tranquillité publique, et fut de la destruction plusieurs objets très la fameuse tapisserie de Bayeux. Il eut la France. De retour à Bayeux, il fit un jardin aussi

et de Bayeux, et fut un des membres de l'Académie de Caen lors de la fondation de cette société. Devaux joignait à son esprit agréable et un

de *historique sur Moïse-Devaux*; Caen,

D. (Philippe), officier supérieur française belge, né à Bruxelles, en 1761, à Paris, le 17 mai 1793. Il était fils prince Charles de Lorraine, qui lui donna une excellente éducation. Il prit part à la révolution des Pays-Bas en 1788, et après la chute des révoltes se réfugia en France, où il entra au service. Dumouriez l'attacha à son état-major en qualité d'aide de camp. Devaux fut nommé colonel, puis adjudant-général en avril 1793, Dumouriez le chargea de la défense de Lille; mais le projet ayant avorté, il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire de Paris. Il alléguait pour sa défense qu'il obéissait au général en chef; néanmoins il fut condamné à mort et exécuté. On a de lui quelques ouvrages, entre autres une fable à 18 fr. A. Devaux : *Le Temps et la Mode*. — *l'Almanach des Muses* de 1797.

D. (Pierre, baron), général français, né à Cher, le 26 novembre 1762, mort le 1818. Il s'engagea en 1782, dans les Mousquetaires, et devint maréchal-des-logis. Il fut élu capitaine des grenadiers du régiment de l'Indre. Peu après il fut nommé général, et se distingua particulièrement en 1794, au combat de Charleroi, puis le 20 mai, à la bataille de Fleurus. Le général Dumouriez le présenta à la Convention les armes aux Autrichiens. Devaux rejoignit l'armée des Pyrénées, et, le 23 octobre 1794, porta à Braga un avantage signalé sur les ennemis. Choisi en 1795 pour adjudant-général de la garde nationale parisienne, il contribua à ce que la Convention remporta en vendant les sections insurgées. Il servit à l'armée d'Italie, et y montra de la bravoure et de l'intelligence. Il fit ensuite partie de l'expédition d'Égypte, reçut six blessures devant le fort de Mataria, prit à Aboukir trois canons, et fut récompensé par une croix d'honneur. En janvier 1804, il était à la tête de l'armée de l'Indre, et sa belle victoire de Algeiras lui valut des témoignages de satisfaction du premier consul. Il fut nommé général de brigade par la campagne de Saint-Domingue en France en 1804, il obtint le commandement de la Mayenne. Il sollicita de servir dans le service actif, et se comporta bravement à Lutzen et à Bautzen, les 2 et 21 mai 1813. Il prit sa retraite à l'avènement des Bourbons, et mourut peu après.

de *moderne*.

D. (Paul-Louis-Isidore), homme politique, né à Bruges, le 10 avril 1801. Avocat des 1820 et adversaire de la politique française à l'égard de la Belgique par le gou-

vernement néerlandais, il prit une part active à la lutte qui devait aboutir à la séparation politique des deux pays. Sa liaison en 1824 avec d'autres hommes politiques, tels que MM. Le Beau et Rogier, fut l'origine du parti appelé *doctrinaire*, aux mains duquel devait appartenir au début de la révolution la direction des affaires de la Belgique. Le premier, M. Devaux, était dans *Le Politique*, continuation du *Mathieu Lansberg* de 1824, l'idée d'une coalition entre les catholiques et les libéraux, et la réalisation de cette pensée politique fut une des principales causes de la chute de la maison d'Orange en Belgique. Après la révolution, M. Devaux, devenu membre du congrès, se montra l'énergique antagoniste des idées républicaines, et prit une part importante aux discussions qui préparèrent la constitution actuelle de la Belgique. Au mois de mars 1831, à l'arrivée des doctrinaires aux affaires sous la régence de M. Surlet de Chokier, M. Devaux fut nommé ministre sans portefeuille. Ce fut lui aussi qui à la même époque entra en pourparlers avec le prince Léopold; membre de la conférence de Londres, il contribua à l'aplanissement des difficultés qui s'opposaient à l'acceptation de la couronne de Belgique par ce prince. Sans renoncer à son titre de député, il se retira ensuite des affaires publiques; l'arrivée de ses amis politiques aux affaires à diverses époques, en 1832, en 1840 et en 1847, ne put le déterminer à prendre part à l'administration. M. Devaux a fondé *La Revue nationale*, où comme écrivain il s'est acquis une grande influence.

De Beaumont-Vassy, *Hist. des États europ. depuis le congrès de Vienne*, Belgique, t. II. — *Conservateur*.

DEVAUX. Voy. VAUX (DE).

DEVELLES (Claude-Jules), théologien français, né à Autun, en 1692, mort en juin 1765. Il entra dans l'ordre des Théatins, et publia les ouvrages suivants : *De l'Immortalité de l'âme*, à l'abbé B.; 1730, in-12; opuscule réimprimé dans la *Continuation des Mémoires de Littérature et d'Histoire* du P. Desmolets, t. X; — *Traité de la Simplicité de la Foi*; Paris, 1733, in-12; — *Nouveau Traité de l'Autorité de l'Église*; Rome, 1736, 1749, in-12.

Capitain, *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*. — Quérard, *La France littéraire*.

DEVENTER (Henri), médecin hollandais, né à Deventer, capitale de l'Over-Issel, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort en 1710. D'après un usage alors commun dans son pays, il prit le nom de sa ville natale. Il exerça dans sa jeunesse la profession d'orfèvre; puis il abandonna cet état pour se livrer à l'étude de la médecine et à l'art des accouchements. Il pratiqua avec tant de succès à Groningue et dans d'autres villes de la Hollande que Christian V, roi de Danemark, le fit venir plusieurs fois et le récompensa richement. « Son savoir, dit Éloy, n'était point borné à la pratique de la médecine et des accouchements, il s'étendait encore à di-

verses parties de la médecine et de la chirurgie. Il avait imaginé des machines pour redresser les déviations de l'épine dorsale, le torticolis et le pied-bot; mais rien ne lui fit plus d'honneur que d'avoir prouvé que l'obliquité de la matrice est une des premières causes des accouchements difficiles, et d'avoir indiqué les manœuvres que demandent les accouchements de cette espèce. Cette découverte est cependant ancienne; Hippocrate en a parlé, mais Deventer a le mérite de l'avoir établie sur des preuves plus démonstratives que ne sont celles de ce grand maître de l'école grecque. » On a de lui : *Novum Lumen Obstetricantium, quo ostenditur qua ratione infantes in utero tam obliquo quam recto prave siti extrahuntur*; Leyde, 1701, in-4° : dans cet ouvrage l'auteur traite spécialement de l'obliquité de l'utérus considérée comme la cause la plus ordinaire des accouchements contre nature; et il indique les moyens d'en opérer la réduction; — *Ullterius Examen partium difficultium, lapis lydius obstetricum, et de necessitate inspiciendi cadavera*; Leyde, 1725, in-4°; — *Operationum chirurgicarum Novum Lumen exhibitum obstetricantibus, pars secunda*; Leyde, 1733, in-4° : cet ouvrage, qui contient l'exposé complet de la doctrine de Deventer sur les accouchements, a été traduit en hollandais, 1701, 1724, 1746, in-4°; en anglais, 1716, in-8°; en allemand, 1717, 1718, 1731, 1740, in-8°; en français, par Jean-Jacques Breighier d'Ablaincourt, sous le titre suivant : *Observations sur le manuel des accouchements*; Paris, 1734, in-4°. Deventer est encore l'auteur d'un ouvrage posthume sur le ramollissement des os, ou le rachitisme. Ce livre est intitulé : *Van de rietsden des beenderen, insonderheit van de rachitis*; Leyde, 1739, in-4°.

Eloy, Dictionnaire hist. de la Médecine. — Biog. méd.

DEVEREUX (Gautier), vicomte d'Hereford et premier comte d'Essex, homme d'État anglais, né en 1540, dans le comté de Caermarthen, mort à Dublin, au mois de septembre 1576. A l'âge de dix-neuf ans il devint, par la mort de son grand-père, vicomte Hereford et lord Ferrers. A l'époque des troubles qui éclatèrent dans le Northumberland, Devereux se joignit au comte de Lincoln avec un corps de troupes, et força les rebelles à se séparer. Pour le récompenser de ce service, Elisabeth le créa, en 1572, chevalier de la Jarretière et comte d'Essex. Nommé bientôt après gouverneur de l'Ulster, il mourut à l'âge de trente-six ans, laissant la réputation d'un vaillant soldat, d'un sujet fidèle et d'un patriote loyal et désintéressé. Sa mort prématurée fut regardée comme l'effet du poison, et attribuée au comte de Leicester, qui en épousant Lettice, veuve de Devereux et fille de François Knolles, donna quelque vraisemblance à une accusation peut-être dénuée de fondement. Devereux est l'auteur d'un poème intitulé : *The Complaint of a Sinner, made and song by the earle of Essex*

upon his death-bed (La Complainte d'un Pécheur, composée et chantée par le comte d'Essex sur son lit de mort), imprimée dans le *Paradise of Dainty Device*. Il existe aussi de lui trois lettres, adressées à la reine Elisabeth, au conseil des ministres, et à lord Raleigh.

Biographia Britannica. — Gorton, General Biographical Dictionary.

DEVEREUX. Voyez **Essex**.

DEVÉRIA (Jacques-Jean-Marie-Achille), peintre français, né à Paris, le 6 février 1800. Élève de Lafitte et de Girodet, il obtint les médailles d'or de troisième et de deuxième classe à la suite des expositions de 1836 et 1837. Tour à tour dessinateur, peintre et lithographe, il sut toujours conserver dans chacun de ces genres la finesse d'expression, la beauté de coloris, et cette exactitude scrupuleuse de la vérité historique qui constituent les qualités inhérentes à tous ses ouvrages. Cet artiste parut pour la première fois au salon de 1822 comme dessinateur, et il y exposa un cadre contenant les portraits de *Mme de Sévigné, de Corneille*, gravé par M. Delaistre, de *Racine et de Descartes*. Parmi les ouvrages exposés aux salons suivants, on remarqua : *L'Assomption de la Vierge*; — *Torquato Tasso présenté à Elisabeth d'Autriche*, aquarelle; — *La Visitation*; — *La Vierge, Zacharie, Joseph et saint Jean en adoration devant l'Enfant-Jésus*; — *Translocation de la sainte case de la Vierge*; — *L'archange saint Michel ramène à Dieu dans des nues que Satan entraînait dans l'abîme*; — *Sainte Anne instruisant la Vierge*; — *Après la sainte Famille*; — *Descente de croix*; — *Le Mariage de la Vierge*; — *Antiope*; — *Charité*; — *Pélicus chez Aspasie*, recopié de Phidias son esquisse de la rue de la Harpe. Plusieurs vitraux à la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, à Versaille, etc. exécutés à la manufacture de Sèvres, d'après les cartons de Devéria. De lui plusieurs gravures et lithographies diverses publications : *Les applications de la lithographie à la gravure d'objets naturels*. M. Devéria a été nommé directeur du cabinet des estampes de la bibliothèque impériale.

Archives des Musées impériaux. — Dictionnaire.

DEVÉRIA (Eugène-François), frère du précédent, né à Paris, en 1805. Élève de Girodet, il exposa pour la première fois en 1824. Parmi ses tableaux, distingués pour la pureté du dessin et la vérité de la couleur, on remarque : (1827) *La Lecture de Marie Stuart*; — *Marc Brancaccio*; — *La Côté de la Vierge*; — *La Naissance de Henri IV*; — *La Mort de Louis de Luxembourg*; — *La Mort de Louis de Luxembourg*, gravée sur bois dans le tome X, p. 301, du *Sin pittoresque*; — *Le Cardinal de Mantua libéré de Broussal et de*

mu, brûlé lors du sac du Palais-Royal, apôché par M. Marin-Lavigne, dans la cette galerie; — *Bat donné à Christos de Danemark, dans le salon du Palais-Royal*: ce tableau est dans le recueil de cette galerie; — *Fuite en Egypte*; — *Bataille de la galerie de Versailles*; — *Clotilde et ses petits-fils*; — *Don Juan enlevé*; — (1839) *Psyché conduite à son Mercure, pour épouser l'Amour*: encore un plafond de l'hôtel de M. Sa- (1844) *La Résurrection du Christ*: par le ministère de l'intérieur; — *Figuration de la statue de Henri IV sur la royale de Pau*; — (1847) *La reine Seymour, le lendemain de la l'Edouard VI*; — (1848) *Femme des ténées*. Outre un assez grand nombre, parmi lesquels on remarque ceux des de France *Brissot et Crèveœur*, dans les galeries de Versailles, M. Devère autour d'un des plafonds du représentant *Le Puget montrant son prodige à Louis XIV, sur les mar- teau de Versailles*, et de plusieurs aux, parmi lesquels on cite : *Sainte La Chapelle de Sainte-Geneviève, rue de Lorette*. A. SAUZAY.

des Musées impériaux. — Documents parti-

DEVÉRIA (Louis-Alexandre), littérateur politique français, né à Abbeville, le 1746, mort le 31 mai 1818. Il était libraire à Abbeville, lorsqu'il fut porté à la Convention nationale par les le département de la Somme. Il donna mesure de sûreté la réclusion et ment à la paix du *Tarquin moderne* (ses expressions). Après la condam- nati, il vota l'appel au peuple, et se pour le surais. Il fut l'un des signa- protestation des soixante-treize contre le 31 mai. Proscrit à la suite de cette il entra dans le sein de la Conven- le 9 thermidor, sur la proposition lemont. A la clôture de la session con- Deverité entra au Conseil des An- jusqu'en 1797. Sous le consulat, ne juge au tribunal civil d'Abbe- compris dans la réorganisation de 1810. Deverité passa le reste de sa retraite et l'obscurité. On a de lui : *le comté de Ponthieu et de la ville sa capitale*; 1767, 2 vol. in-12; *l'histoire générale de la Picar- mours, ses usages, le commerce et ses habitants*; 1770, 2 vol. in-12; *intéressant sur l'affaire de la des et cruettes d'Abbeville, arrivée 1785, et sur la mort du chevalier à Londres* (Abbeville), 1776, in-12;

— *Notice pour servir à l'histoire de la vie et des écrits de Linguet*; Liège, 1780, in-8°; — *Opinion sur le jugement de Louis XVI*; décembre 1792, in-8°; — *Réclamation d'un dé- puté de la Somme, patriote opprimé, et compte moral de sa conduite pendant la révolution*; 1794, in-8°; — *Dissertation dans laquelle on cherche à prouver, contre le sentiment des historiens, que César, pour passer dans la Grande-Bretagne, ne s'embarqua point à Ca- lais ni à Boulogne, mais dans les ports si- tués à l'embouchure de la Somme*; 1802, in-8°.

Biographie d'Abbeville, 1823, in-8°. — *Journal général de la Librairie*, année 1830, n° 33.

DEVÈZE (Jean), médecin français, né à Ra- bastens, le 4 décembre 1753, mort à Fontaine- bleau, le 14 septembre 1829. Il fit ses premières études médicales à Bordeaux, et passa à Saint-Domingue en 1775, pour y exercer la médecine. Atteint de la fièvre jaune à la Martinique, et ayant été assez heureux pour en guérir, il vint à Paris achever ses études, et retourna en 1778 au Cap-Français, où il exerça les fonctions de chirurgien en chef des troupes nationales de la province du nord de Saint-Domingue. Il fonda dans cette île une maison de santé, où il eut l'oc- casion d'observer et de traiter fréquemment la fièvre jaune. Forcé de fuir lors de l'insurrection des noirs, il arriva à Philadelphie le 7 août 1793. Presque aussitôt après, cette ville fut envahie pour la première fois par la fièvre jaune. Devèze au milieu de l'épouvante générale montra le plus beau dévouement en soignant seul avec quelques aides français les malades rassemblés dans l'hô- pital de Bush-Hill, et il conçut dès lors l'idée, dans laquelle il se confirma plus tard, que la fièvre jaune n'était pas contagieuse. De retour en France en 1798, Devèze se fit recevoir doc- teur en médecine, et s'établit à Fontainebleau. Sous la Restauration, il fut nommé médecin ordi- naire. Ses opinions sur la non-contagion de la fièvre jaune trouvèrent dans le corps médical et dans l'administration sanitaire de très-vifs ad- versaires; et Devèze, forcé de prendre sa re- traite, alla finir ses jours à Fontainebleau. On a de lui : *An Enquiry into and observations upon the causes and effects of the disease which raged in Philadelphia from the month of august till towards the middle of december 1793*, avec une traduction française en regard; Philadelphie, 1794, in-8°. « Cette intéressante relation de l'épidémie qui ravagea Philadelphie, dit la *Biographie médicale*, a été analysée et citée honorablement par Volney dans son *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*. Un si beau suffrage a dû consoler l'auteur des contradictions nombreuses que lui a suscitées le zèle qu'il mit à soutenir l'opinion qui lui paraît être la plus conforme aux faits. » Il résulte de cet ouvrage que nonobstant les réclamations de M. Nathanael Potter du Mary-

verses parties de la médecine et de la chirurgie. Il avait imaginé des machines pour redresser les déviations de l'épine dorsale, le torticolis et le pied-bot ; mais rien ne lui fit plus d'honneur que d'avoir prouvé que l'obliquité de la matrice est une des premières causes des accouchements difficiles, et d'avoir indiqué les manœuvres que demandent les accouchements de cette espèce. Cette découverte est cependant ancienne ; Hippocrate en a parlé, mais Deventer a le mérite de l'avoir établie sur des preuves plus démonstratives que ne sont celles de ce grand maître de l'école grecque. » On a de lui : *Novum Lumen Obstetricantium, quo ostenditur qua ratione infantis in utero tam obliquo quam recto prave sili extrahuntur* ; Leyde, 1701, in-4° : dans cet ouvrage l'auteur traite spécialement de l'obliquité de l'utérus considérée comme la cause la plus ordinaire des accouchements contre nature ; et il indique les moyens d'en opérer la réduction ; — *Ullertus Examen partium difficultum, lapsi lydius obstetricium, et de necessitate inspiciendi cadavera* ; Leyde, 1725, in-4° ; — *Operationum chirurgicarum Norum Lumen exhibitum obstetricantibus, pars secunda* ; Leyde, 1733, in-4° : cet ouvrage, qui contient l'exposé complet de la doctrine de Deventer sur les accouchements, a été traduit en hollandais, 1701, 1724, 1746, in-4° ; en anglais, 1716, in-8° ; en allemand, 1717, 1718, 1731, 1740, in-8° ; en français, par Jean-Jacques Breighier d'Abblancourt, sous le titre suivant : *Observations sur le manuel des accouchements* ; Paris, 1734, in-4°. Deventer est encore l'auteur d'un ouvrage posthume sur le ramollissement des os, ou le rachitisme. Ce livre est intitulé : *Van de rickdens des beenderen, insonderheit van de rachitis* ; Leyde, 1739, in-4°.

Eloy, Dictionnaire hist. de la Médecine. — Biog. méd.

DEVEREUX (Austier), vicomte d'Herrford et premier comte d'Essex, homme d'État anglais, né en 1540, dans le comté de Caermarthen, mort à Dublin, au mois de septembre 1576. A l'âge de dix-neuf ans il devint, par la mort de son grand-père, vicomte Hereford et lord Ferrers. A l'époque des troubles qui éclatèrent dans le Northumberland, Devereux se joignit au comte de Lincoln avec un corps de troupes, et força les rebelles à se séparer. Pour le récompenser de ce service, Elisabeth le créa, en 1572, chevalier de la Jarretière et comte d'Essex. Nommé bientôt après gouverneur de l'Ulster, il mourut à l'âge de trente-six ans, laissant la réputation d'un vaillant soldat, d'un sujet fidèle et d'un patriote loyal et désintéressé. Sa mort prématurée fut regardée comme l'effet du poison, et attribuée au comte de Leicester, qui en épousant Lettice, veuve de Devereux et fille de François Knolles, donna quelque vraisemblance à une accusation peut-être dénuée de fondement. Devereux est l'auteur d'un poème intitulé : *The Complaint of a Sinner, made and sung by the earle of Essex*

upon his death-bed (La Complainte d'un Pécheur, composée et chantée par le comte d'Essex sur son lit de mort), imprimée dans le *Paradise of Dainty Device*. Il existe aussi de lui trois lettres, adressées à la reine Elisabeth, au conseil des ministres, et à lord Raleigh.

Biographia Britannica. — Gorton, General biographical Dictionary.

DEVEREUX. Voyez Essex.

DEVÉRIA (Jacques-Jean-Marie-Achille), peintre français, né à Paris, le 6 février 1800. Élève de Lafitte et de Girodet, il obtint les médailles d'or de troisième et de deuxième classe à la suite des expositions de 1836 et 1837. Tour à tour dessinateur, peintre et lithographe, il sut toujours conserver dans chacun de ces genres la finesse d'expression, la beauté de coloris, et cette exactitude scrupuleuse de la vérité historique qui constituent les qualités inhérentes à tous ses ouvrages. Cet artiste put pour la première fois au salon de 1822 comme dessinateur, et il y exposa un cadre contenant les portraits de *Mme de Sévigné, de Carnelle*, gravé par M. Delaistre, de *Racine et de Descartes*. Parmi les ouvrages exposés aux salons suivants, on remarqua : *L'Assomption de la Vierge* ; — *Torquato Tasso présenté à Elisabeth d'Autriche*, aquarelle ; — *La Visitation* ; — *La Vierge, Zacharie, Joseph et saint Jean en adoration devant l'Enfant-Jésus* ; — *Translocation de la sainte case de la Vierge* ; — *L'archange saint Michel ramène à Dieu dmes que Satan entraînait dans l'a* ; — *Sainte Anne instruisant la Vierge* ; — *Je la sainte Famille* ; — *Descente de* ; — *Le Mariage de la Vierge* ; — *Ami Charité* ; — *Pérucles chez Aspasie* ; *Phidias son esquisse de la Minerve thénon*. Plusieurs vitraux d'église (à Boulogne-sur-Mer, à Versailles, à An) exécutés à la manufacture royale d'après les cartons de M. Deveria de lui plusieurs dessins diverses publications et de lithographie à la représentation naturelle. M. Deveria est directeur du cabinet des estampes impériales.

Archives des Musées impériaux. — Dictionn. part.

DEVÉRIA (Eugène-François seph), frère du précédent peintre Paris, en 1805. Élève de la première fois en 1824. ra biaux, distingués, pour la part a marque : (1827) *La Lecture au sé* ; *Marie Stuart* ; — *Marc Botzars rrus Missolonghi* ; — *La Côte des Deux* ; — *La Naissance de Henri IV* ; à la Luxembourg ; — *La Mort de Jeanne* gravée sur bois dans le tome X, p. 381, du sin pittoresque ; — *Le Cardinal de mant la liberté de Broussal et de*

seau, brûlé lors du sac du Palais-Royal, raphié par M. Marin-Lavigne, dans la cette galerie; — *Bal donné à Christofel de Danemark, dans le salon du Palais-Royal*: ce tableau est dans le recueil de cette galerie; — *Fuite en Egypte*; — *Bataille de la galerie de Versailles*; — *Clotilde sur ses petits-fils*; — *Don Juan en fuite*; — (1839) *Psyche conduite à par Mercure, pour épouser l'Amour*: occupe un plafond de l'hôtel de M. Sa- (1844) *La Résurrection du Christ*: par le ministère de l'intérieur; — *figuration de la statue de Henri IV sur le royale de Pau*; — (1847) *La daine Seymour, le lendemain de la l'Edouard VI*; — (1848) *Femme des rêvées*. Outre un assez grand nombre, parmi lesquels on remarque ceux des de France Brissac et Orvèzeur, as les galeries de Versailles, M. De- score auteur d'un des plafonds du résentant *Le Puget montrant son Protone à Louis XIV, sur les mar- jeau de Versailles*, et de plusieurs eux, parmi lesquels on cite : *Sainte la Chapelle de Sainte-Geneviève, me de Lorette*. A. SAUZAY.

in Musées impériaux. — Documents parti-

Yé (Louis-Alexandre), littérateur politique français, né à Abbeville, le 1746, mort le 31 mai 1818. Il était thraire à Abbeville, lorsqu'il fut nté à la Convention nationale par les à département de la Somme. Il de- une mesure de sûreté la réclusion et ment à la paix du *Turquin moderne* ses expressions). Après la condam- ni, il vota l'appel au peuple, et se our le surais. Il fut l'un des signa- protestation des soixante-treize contre le 31 mai. Proscrit à la suite de cette il entra dans le sein de la Conven- le 9 thermidor, sur la proposition mont. A la clôture de la session con- t, Devérité entra au Conseil des An- jusqu'en 1797. Sous le consulat, se juge au tribunal civil d'Abbe- compris dans la réorganisation e 1810, Devérité passa le reste de sa retraite et l'obscurité. On a de lui : *le comté de Ponthieu et de la ville*, sa capitale; 1767, 2 vol. in-12; *l'histoire générale de la Picar- leurs, ses usages, le commerce et ses habitants*; 1770, 2 vol. in-12; *intéressant sur l'affaire de la du crucifix d'Abbeville, arrivée 1765, et sur la mort du chevalier*; Londres (Abbeville), 1776, in-12;

— *Notice pour servir à l'histoire de la vie et des écrits de Linguet*; Liège, 1780, in-8°; — *Opinion sur le jugement de Louis XVI*; décembre 1792, in-8°; — *Reclamation d'un député de la Somme, patriote opprimé, et compte moral de sa conduite pendant la révolution*; 1794, in-8°; — *Dissertation dans laquelle on cherche à prouver, contre le sentiment des historiens, que César, pour passer dans la Grande-Bretagne, ne s'embarqua point à Calais ni à Boulogne, mais dans les ports situés à l'embouchure de la Somme*; 1802, in-8°.

Biographie d'Abbeville, 1829, in-8°. — *Journal général de la Librairie*, année 1830, n° 33.

DEVÈZE (Jean), médecin français, né à Rabastens, le 4 décembre 1753, mort à Fontainebleau, le 14 septembre 1829. Il fit ses premières études médicales à Bordeaux, et passa à Saint-Domingue en 1776, pour y exercer la médecine. Atteint de la fièvre jaune à la Martinique, et ayant été assez heureux pour en guérir, il vint à Paris achever ses études, et retourna en 1778 au Cap-Français, où il exerça les fonctions de chirurgien en chef des troupes nationales de la province du nord de Saint-Domingue. Il fonda dans cette lie une maison de santé, où il eut l'occasion d'observer et de traiter fréquemment la fièvre jaune. Forcé de fuir lors de l'insurrection des noirs, il arriva à Philadelphie le 7 août 1793. Presque aussitôt après, cette ville fut envahie pour la première fois par la fièvre jaune. Devèze au milieu de l'épouvante générale montra le plus beau dévouement en soignant seul avec quelques aides français les malades rassemblés dans l'hôpital de Bush-Hill, et il conçut dès lors l'idée, dans laquelle il se confirma plus tard, que la fièvre jaune n'était pas contagieuse. De retour en France en 1798, Devèze se fit recevoir docteur en médecine, et s'établit à Fontainebleau. Sous la Restauration, il fut nommé médecin ordinaire. Ses opinions sur la non-contagion de la fièvre jaune trouvèrent dans le corps médical et dans l'administration sanitaire de très-vifs adversaires; et Devèze, forcé de prendre sa retraite, alla finir ses jours à Fontainebleau. On a de lui : *An Enquiry into and observations upon the causes and effects of the disease which raged in Philadelphia from the month of august till towards the middle of december 1793*, avec une traduction française en regard; Philadelphie, 1794, in-8°. « Cette intéressante relation de l'épidémie qui ravagea Philadelphie, dit la *Biographie médicale*, a été analysée et citée honorablement par Volney dans son *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*. Un si beau suffrage a dû consoler l'auteur des contradictions nombreuses que lui a suscitées le zèle qu'il mit à soutenir l'opinion qui lui paraît être la plus conforme aux faits. » Il résulte de cet ouvrage que nonobstant les réclamations de M. Nathanael Potter du Mary-

laud, M. Devèze est le premier qui ait soutenu que la fièvre jaune n'est pas contagieuse; — *Dissertation sur la fièvre jaune qui régna à Philadelphie* en 1793; Paris, an xu, in-12 : dans cette thèse, Devèze a reproduit la partie médicale de l'ouvrage précédent; — *Traité de la Fièvre jaune*; Paris, 1820, in-8° : c'est l'ouvrage le plus important de Devèze. « L'auteur, dit la *Biographie médicale*, développe son opinion sur la non-importation et la non-contagion de la fièvre jaune, et sur la différence qu'il établit entre la contagion et l'infection; réuni à l'ouvrage de M. Bally, il forme tout ce qu'il est nécessaire de lire sur la fièvre jaune pour toute personne qui ne peut étudier cette maladie dans les nombreux livres publiés sur cette matière »; — *Mémoire au roi en son conseil des ministres et aux chambres, ou protestation contre le travail de la commission sanitaire centrale du royaume, instituée à l'effet d'examiner les dispositions législatives et administratives qu'il serait utile d'adopter pour organiser le service sanitaire des côtes et frontières de France*; Paris, 1821, in-4°. Dans tous les écrits que nous venons d'énumérer, Devèze cherche à prouver la non-contagion de la fièvre jaune. Il croit que le développement de cette maladie vient d'une infection causée par la constitution atmosphérique et par diverses circonstances morbifiques, telles que les rassemblements d'individus, le voisinage des marais, les matières en putréfaction. Quant aux moyens thérapeutiques, il conseille plutôt des mesures d'hygiène que de vrais moyens curatifs.

Rabbé, Boisselin, etc., *Biographie universelle et portraite des Contemporains*. — *Biographie médicale*.

DEVIIENNE (Charles-Jean-Baptiste d'AGNEAUX), théologien français, né à Paris, en 1728, mort en 1792. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins, et fut historiographe de la ville de Bordeaux. Il laissa : *Lettre en forme de dissertation contre l'incrédulité*; 1756, in-12; — *Lettres sur la Religion par un religieux bénédictin*; Avignon, 1757, in-12; — *Éclaircissements sur plusieurs antiquités trouvées à Bordeaux*; 1757, in-12; — *Point de vue concernant la défense de l'état religieux*; 1757; — *Plan d'éducation et les moyens de l'exécuter*; 1769, in-12; — *Histoire de la ville de Bordeaux*; 1771, t. 1^{er}, in-4° : le 2^e volume n'a point paru; — *Dissertation sur la religion de Montaigne*; 1773, in-8°; — *Eloge historique de Michel Montaigne, et discours sur sa religion*; 1773, in-12; — *Administration générale et particulière de la France*; 1775, in-12; — *Lettres sur l'histoire de France*; 1782, in-12; 1787, in-12; — *Nouvelle Méthode pour apprendre à lire et à écrire correctement la langue française*; 1782, in-8°; 1786, in-12; — *Histoire d'Artois*; 1785-1787, cinq parties, in-8°; — *Le Triomphe de l'humanité, ou la mort de Leopold de*

Brunswick, poème qui a concouru pour le prix de l'Académie Française; 1787; — *Le Triomphe du Chrétien* traduit de l'anglais d'Young; — *Maximes morales de France, écrites d'après ceux qui ont opéré la révolution*; 179

Dict. biog. univ. et port.

DEVIIENNE (Francois), musicien français, né en 1759, à Joinville-le-Pont, et mort à Charenton-le-Pont, le 5 août 1820. Doué des plus heureuses dispositions, il se forma pour ainsi dire de lui-même; il était déjà engagé dans un régiment; il passa ensuite dans un autre, qu'il quitta en 1781, en qualité de bassoniste dans le théâtre de Monsieur. Non moins musicien que sur le basson, il avait une notion générale de tous les autres instruments, dont il sut tirer des effets composés de compositions instrumentales, et s'efforçait à perfectionner leur exécution par un puissant talent pour l'arrangement des chœurs. Devienne occupa en ce temps, parmi les compositeurs de son époque, une place distinguée; son opéra des *Fiscs*, tous les ouvrages qu'il a écrits, celui qui est le plus de succès; facile et mélodieux, son instrument. Sur la fin de sa carrière, ses facultés se dérangèrent; on fut obligé de l'enfermer à Charenton, où il mourut le 5 août 1820. On a de lui une liste des opéras qu'il a fait représenter aux Savoyards, un acte, an III (1793); — *Le Mariage clandestin*, théâtre Montanier (1794); — *Le pagnolo*, au théâtre Feytaud (1795); — *Les sardines*, deux actes, au même théâtre, à laquelle on ajouta comme un troisième acte, fut plus tard remaniée et reparut sous le titre de *Restaurateur*; — *Pensionnat de jeunes Dames*, un acte, au théâtre Feytaud (1796); — *Le Congrès des Rois*, au théâtre Feytaud (1797); — *Agnès et Félix*, ou les deux actes (1798); — *Valcour*, un acte (1799); — *Les Colants*, trois actes (1800); — *Le Maître*, deux actes (1801). Devienne a écrit un grand nombre de romances, de sonnets, de madrigaux, de sérénades, de cantates, de concertos, de sonates, de duos, de trios, de quatuors, de quintettes, de sextettes, de septettes, de huitettes, de neufettes, de dixettes, de onzettes, de douzettes, de treizettes, de quinzettes, de seizettes, de dix-septettes, de dix-huitettes, de dix-neufettes, de vingt, de vingt-et-un, de vingt-deux, de vingt-trois, de vingt-quatre, de vingt-cinq, de vingt-six, de vingt-sept, de vingt-huit, de vingt-neuf, de trente, de trente-et-un, de trente-deux, de trente-trois, de trente-quatre, de trente-cinq, de trente-six, de trente-sept, de trente-huit, de trente-neuf, de quarante, de quarante-et-un, de quarante-deux, de quarante-trois, de quarante-quatre, de quarante-cinq, de quarante-six, de quarante-sept, de quarante-huit, de quarante-neuf, de cinquante, de cinquante-et-un, de cinquante-deux, de cinquante-trois, de cinquante-quatre, de cinquante-cinq, de cinquante-six, de cinquante-sept, de cinquante-huit, de cinquante-neuf, de soixante, de soixante-et-un, de soixante-deux, de soixante-trois, de soixante-quatre, de soixante-cinq, de soixante-six, de soixante-sept, de soixante-huit, de soixante-neuf, de septante, de septante-et-un, de septante-deux, de septante-trois, de septante-quatre, de septante-cinq, de septante-six, de septante-sept, de septante-huit, de septante-neuf, de quatre-vingt, de quatre-vingt-et-un, de quatre-vingt-deux, de quatre-vingt-trois, de quatre-vingt-quatre, de quatre-vingt-cinq, de quatre-vingt-six, de quatre-vingt-sept, de quatre-vingt-huit, de quatre-vingt-neuf, de cent, de cent-et-un, de cent-deux, de cent-trois, de cent-quatre, de cent-cinq, de cent-six, de cent-sept, de cent-huit, de cent-neuf, de deux cents, de deux cents-et-un, de deux cents-deux, de deux cents-trois, de deux cents-quatre, de deux cents-cinq, de deux cents-six, de deux cents-sept, de deux cents-huit, de deux cents-neuf, de trois cents, de trois cents-et-un, de trois cents-deux, de trois cents-trois, de trois cents-quatre, de trois cents-cinq, de trois cents-six, de trois cents-sept, de trois cents-huit, de trois cents-neuf, de quatre cents, de quatre cents-et-un, de quatre cents-deux, de quatre cents-trois, de quatre cents-quatre, de quatre cents-cinq, de quatre cents-six, de quatre cents-sept, de quatre cents-huit, de quatre cents-neuf, de cinq cents, de cinq cents-et-un, de cinq cents-deux, de cinq cents-trois, de cinq cents-quatre, de cinq cents-cinq, de cinq cents-six, de cinq cents-sept, de cinq cents-huit, de cinq cents-neuf, de six cents, de six cents-et-un, de six cents-deux, de six cents-trois, de six cents-quatre, de six cents-cinq, de six cents-six, de six cents-sept, de six cents-huit, de six cents-neuf, de sept cents, de sept cents-et-un, de sept cents-deux, de sept cents-trois, de sept cents-quatre, de sept cents-cinq, de sept cents-six, de sept cents-sept, de sept cents-huit, de sept cents-neuf, de huit cents, de huit cents-et-un, de huit cents-deux, de huit cents-trois, de huit cents-quatre, de huit cents-cinq, de huit cents-six, de huit cents-sept, de huit cents-huit, de huit cents-neuf, de neuf cents, de neuf cents-et-un, de neuf cents-deux, de neuf cents-trois, de neuf cents-quatre, de neuf cents-cinq, de neuf cents-six, de neuf cents-sept, de neuf cents-huit, de neuf cents-neuf, de dix cents, de dix cents-et-un, de dix cents-deux, de dix cents-trois, de dix cents-quatre, de dix cents-cinq, de dix cents-six, de dix cents-sept, de dix cents-huit, de dix cents-neuf, de onze cents, de onze cents-et-un, de onze cents-deux, de onze cents-trois, de onze cents-quatre, de onze cents-cinq, de onze cents-six, de onze cents-sept, de onze cents-huit, de onze cents-neuf, de douze cents, de douze cents-et-un, de douze cents-deux, de douze cents-trois, de douze cents-quatre, de douze cents-cinq, de douze cents-six, de douze cents-sept, de douze cents-huit, de douze cents-neuf, de treize cents, de treize cents-et-un, de treize cents-deux, de treize cents-trois, de treize cents-quatre, de treize cents-cinq, de treize cents-six, de treize cents-sept, de treize cents-huit, de treize cents-neuf, de quatorze cents, de quatorze cents-et-un, de quatorze cents-deux, de quatorze cents-trois, de quatorze cents-quatre, de quatorze cents-cinq, de quatorze cents-six, de quatorze cents-sept, de quatorze cents-huit, de quatorze cents-neuf, de quinze cents, de quinze cents-et-un, de quinze cents-deux, de quinze cents-trois, de quinze cents-quatre, de quinze cents-cinq, de quinze cents-six, de quinze cents-sept, de quinze cents-huit, de quinze cents-neuf, de seize cents, de seize cents-et-un, de seize cents-deux, de seize cents-trois, de seize cents-quatre, de seize cents-cinq, de seize cents-six, de seize cents-sept, de seize cents-huit, de seize cents-neuf, de dix-sept cents, de dix-sept cents-et-un, de dix-sept cents-deux, de dix-sept cents-trois, de dix-sept cents-quatre, de dix-sept cents-cinq, de dix-sept cents-six, de dix-sept cents-sept, de dix-sept cents-huit, de dix-sept cents-neuf, de dix-huit cents, de dix-huit cents-et-un, de dix-huit cents-deux, de dix-huit cents-trois, de dix-huit cents-quatre, de dix-huit cents-cinq, de dix-huit cents-six, de dix-huit cents-sept, de dix-huit cents-huit, de dix-huit cents-neuf, de dix-neuf cents, de dix-neuf cents-et-un, de dix-neuf cents-deux, de dix-neuf cents-trois, de dix-neuf cents-quatre, de dix-neuf cents-cinq, de dix-neuf cents-six, de dix-neuf cents-sept, de dix-neuf cents-huit, de dix-neuf cents-neuf, de vingt cents, de vingt cents-et-un, de vingt cents-deux, de vingt cents-trois, de vingt cents-quatre, de vingt cents-cinq, de vingt cents-six, de vingt cents-sept, de vingt cents-huit, de vingt cents-neuf, de vingt-et-un cents, de vingt-et-un cents-et-un, de vingt-et-un cents-deux, de vingt-et-un cents-trois, de vingt-et-un cents-quatre, de vingt-et-un cents-cinq, de vingt-et-un cents-six, de vingt-et-un cents-sept, de vingt-et-un cents-huit, de vingt-et-un cents-neuf, de vingt-deux cents, de vingt-deux cents-et-un, de vingt-deux cents-deux, de vingt-deux cents-trois, de vingt-deux cents-quatre, de vingt-deux cents-cinq, de vingt-deux cents-six, de vingt-deux cents-sept, de vingt-deux cents-huit, de vingt-deux cents-neuf, de vingt-trois cents, de vingt-trois cents-et-un, de vingt-trois cents-deux, de vingt-trois cents-trois, de vingt-trois cents-quatre, de vingt-trois cents-cinq, de vingt-trois cents-six, de vingt-trois cents-sept, de vingt-trois cents-huit, de vingt-trois cents-neuf, de vingt-quatre cents, de vingt-quatre cents-et-un, de vingt-quatre cents-deux, de vingt-quatre cents-trois, de vingt-quatre cents-quatre, de vingt-quatre cents-cinq, de vingt-quatre cents-six, de vingt-quatre cents-sept, de vingt-quatre cents-huit, de vingt-quatre cents-neuf, de vingt-cinq cents, de vingt-cinq cents-et-un, de vingt-cinq cents-deux, de vingt-cinq cents-trois, de vingt-cinq cents-quatre, de vingt-cinq cents-cinq, de vingt-cinq cents-six, de vingt-cinq cents-sept, de vingt-cinq cents-huit, de vingt-cinq cents-neuf, de vingt-six cents, de vingt-six cents-et-un, de vingt-six cents-deux, de vingt-six cents-trois, de vingt-six cents-quatre, de vingt-six cents-cinq, de vingt-six cents-six, de vingt-six cents-sept, de vingt-six cents-huit, de vingt-six cents-neuf, de vingt-sept cents, de vingt-sept cents-et-un, de vingt-sept cents-deux, de vingt-sept cents-trois, de vingt-sept cents-quatre, de vingt-sept cents-cinq, de vingt-sept cents-six, de vingt-sept cents-sept, de vingt-sept cents-huit, de vingt-sept cents-neuf, de vingt-huit cents, de vingt-huit cents-et-un, de vingt-huit cents-deux, de vingt-huit cents-trois, de vingt-huit cents-quatre, de vingt-huit cents-cinq, de vingt-huit cents-six, de vingt-huit cents-sept, de vingt-huit cents-huit, de vingt-huit cents-neuf, de vingt-neuf cents, de vingt-neuf cents-et-un, de vingt-neuf cents-deux, de vingt-neuf cents-trois, de vingt-neuf cents-quatre, de vingt-neuf cents-cinq, de vingt-neuf cents-six, de vingt-neuf cents-sept, de vingt-neuf cents-huit, de vingt-neuf cents-neuf, de trente cents, de trente cents-et-un, de trente cents-deux, de trente cents-trois, de trente cents-quatre, de trente cents-cinq, de trente cents-six, de trente cents-sept, de trente cents-huit, de trente cents-neuf, de trente-et-un cents, de trente-et-un cents-et-un, de trente-et-un cents-deux, de trente-et-un cents-trois, de trente-et-un cents-quatre, de trente-et-un cents-cinq, de trente-et-un cents-six, de trente-et-un cents-sept, de trente-et-un cents-huit, de trente-et-un cents-neuf, de trente-deux cents, de trente-deux cents-et-un, de trente-deux cents-deux, de trente-deux cents-trois, de trente-deux cents-quatre, de trente-deux cents-cinq, de trente-deux cents-six, de trente-deux cents-sept, de trente-deux cents-huit, de trente-deux cents-neuf, de trente-trois cents, de trente-trois cents-et-un, de trente-trois cents-deux, de trente-trois cents-trois, de trente-trois cents-quatre, de trente-trois cents-cinq, de trente-trois cents-six, de trente-trois cents-sept, de trente-trois cents-huit, de trente-trois cents-neuf, de trente-quatre cents, de trente-quatre cents-et-un, de trente-quatre cents-deux, de trente-quatre cents-trois, de trente-quatre cents-quatre, de trente-quatre cents-cinq, de trente-quatre cents-six, de trente-quatre cents-sept, de trente-quatre cents-huit, de trente-quatre cents-neuf, de trente-cinq cents, de trente-cinq cents-et-un, de trente-cinq cents-deux, de trente-cinq cents-trois, de trente-cinq cents-quatre, de trente-cinq cents-cinq, de trente-cinq cents-six, de trente-cinq cents-sept, de trente-cinq cents-huit, de trente-cinq cents-neuf, de trente-six cents, de trente-six cents-et-un, de trente-six cents-deux, de trente-six cents-trois, de trente-six cents-quatre, de trente-six cents-cinq, de trente-six cents-six, de trente-six cents-sept, de trente-six cents-huit, de trente-six cents-neuf, de trente-sept cents, de trente-sept cents-et-un, de trente-sept cents-deux, de trente-sept cents-trois, de trente-sept cents-quatre, de trente-sept cents-cinq, de trente-sept cents-six, de trente-sept cents-sept, de trente-sept cents-huit, de trente-sept cents-neuf, de trente-huit cents, de trente-huit cents-et-un, de trente-huit cents-deux, de trente-huit cents-trois, de trente-huit cents-quatre, de trente-huit cents-cinq, de trente-huit cents-six, de trente-huit cents-sept, de trente-huit cents-huit, de trente-huit cents-neuf, de trente-neuf cents, de trente-neuf cents-et-un, de trente-neuf cents-deux, de trente-neuf cents-trois, de trente-neuf cents-quatre, de trente-neuf cents-cinq, de trente-neuf cents-six, de trente-neuf cents-sept, de trente-neuf cents-huit, de trente-neuf cents-neuf, de quatre-vingt cents, de quatre-vingt cents-et-un, de quatre-vingt cents-deux, de quatre-vingt cents-trois, de quatre-vingt cents-quatre, de quatre-vingt cents-cinq, de quatre-vingt cents-six, de quatre-vingt cents-sept, de quatre-vingt cents-huit, de quatre-vingt cents-neuf, de quatre-vingt-et-un cents, de quatre-vingt-et-un cents-et-un, de quatre-vingt-et-un cents-deux, de quatre-vingt-et-un cents-trois, de quatre-vingt-et-un cents-quatre, de quatre-vingt-et-un cents-cinq, de quatre-vingt-et-un cents-six, de quatre-vingt-et-un cents-sept, de quatre-vingt-et-un cents-huit, de quatre-vingt-et-un cents-neuf, de quatre-vingt-deux cents, de quatre-vingt-deux cents-et-un, de quatre-vingt-deux cents-deux, de quatre-vingt-deux cents-trois, de quatre-vingt-deux cents-quatre, de quatre-vingt-deux cents-cinq, de quatre-vingt-deux cents-six, de quatre-vingt-deux cents-sept, de quatre-vingt-deux cents-huit, de quatre-vingt-deux cents-neuf, de quatre-vingt-trois cents, de quatre-vingt-trois cents-et-un, de quatre-vingt-trois cents-deux, de quatre-vingt-trois cents-trois, de quatre-vingt-trois cents-quatre, de quatre-vingt-trois cents-cinq, de quatre-vingt-trois cents-six, de quatre-vingt-trois cents-sept, de quatre-vingt-trois cents-huit, de quatre-vingt-trois cents-neuf, de quatre-vingt-quatre cents, de quatre-vingt-quatre cents-et-un, de quatre-vingt-quatre cents-deux, de quatre-vingt-quatre cents-trois, de quatre-vingt-quatre cents-quatre, de quatre-vingt-quatre cents-cinq, de quatre-vingt-quatre cents-six, de quatre-vingt-quatre cents-sept, de quatre-vingt-quatre cents-huit, de quatre-vingt-quatre cents-neuf, de quatre-vingt-cinq cents, de quatre-vingt-cinq cents-et-un, de quatre-vingt-cinq cents-deux, de quatre-vingt-cinq cents-trois, de quatre-vingt-cinq cents-quatre, de quatre-vingt-cinq cents-cinq, de quatre-vingt-cinq cents-six, de quatre-vingt-cinq cents-sept, de quatre-vingt-cinq cents-huit, de quatre-vingt-cinq cents-neuf, de quatre-vingt-six cents, de quatre-vingt-six cents-et-un, de quatre-vingt-six cents-deux, de quatre-vingt-six cents-trois, de quatre-vingt-six cents-quatre, de quatre-vingt-six cents-cinq, de quatre-vingt-six cents-six, de quatre-vingt-six cents-sept, de quatre-vingt-six cents-huit, de quatre-vingt-six cents-neuf, de quatre-vingt-sept cents, de quatre-vingt-sept cents-et-un, de quatre-vingt-sept cents-deux, de quatre-vingt-sept cents-trois, de quatre-vingt-sept cents-quatre, de quatre-vingt-sept cents-cinq, de quatre-vingt-sept cents-six, de quatre-vingt-sept cents-sept, de quatre-vingt-sept cents-huit, de quatre-vingt-sept cents-neuf, de quatre-vingt-huit cents, de quatre-vingt-huit cents-et-un, de quatre-vingt-huit cents-deux, de quatre-vingt-huit cents-trois, de quatre-vingt-huit cents-quatre, de quatre-vingt-huit cents-cinq, de quatre-vingt-huit cents-six, de quatre-vingt-huit cents-sept, de quatre-vingt-huit cents-huit, de quatre-vingt-huit cents-neuf, de quatre-vingt-neuf cents, de quatre-vingt-neuf cents-et-un, de quatre-vingt-neuf cents-deux, de quatre-vingt-neuf cents-trois, de quatre-vingt-neuf cents-quatre, de quatre-vingt-neuf cents-cinq, de quatre-vingt-neuf cents-six, de quatre-vingt-neuf cents-sept, de quatre-vingt-neuf cents-huit, de quatre-vingt-neuf cents-neuf, de cinquante cents, de cinquante cents-et-un, de cinquante cents-deux, de cinquante cents-trois, de cinquante cents-quatre, de cinquante cents-cinq, de cinquante cents-six, de cinquante cents-sept, de cinquante cents-huit, de cinquante cents-neuf, de cinquante-et-un cents, de cinquante-et-un cents-et-un, de cinquante-et-un cents-deux, de cinquante-et-un cents-trois, de cinquante-et-un cents-quatre, de cinquante-et-un cents-cinq, de cinquante-et-un cents-six, de cinquante-et-un cents-sept, de cinquante-et-un cents-huit, de cinquante-et-un cents-neuf, de cinquante-deux cents, de cinquante-deux cents-et-un, de cinquante-deux cents-deux, de cinquante-deux cents-trois, de cinquante-deux cents-quatre, de cinquante-deux cents-cinq, de cinquante-deux cents-six, de cinquante-deux cents-sept, de cinquante-deux cents-huit, de cinquante-deux cents-neuf, de cinquante-trois cents, de cinquante-trois cents-et-un, de cinquante-trois cents-deux, de cinquante-trois cents-trois, de cinquante-trois cents-quatre, de cinquante-trois cents-cinq, de cinquante-trois cents-six, de cinquante-trois cents-sept, de cinquante-trois cents-huit, de cinquante-trois cents-neuf, de cinquante-quatre cents, de cinquante-quatre cents-et-un, de cinquante-quatre cents-deux, de cinquante-quatre cents-trois, de cinquante-quatre cents-quatre, de cinquante-quatre cents-cinq, de cinquante-quatre cents-six, de cinquante-quatre cents-sept, de cinquante-quatre cents-huit, de cinquante-quatre cents-neuf, de cinquante-cinq cents, de cinquante-cinq cents-et-un, de cinquante-cinq cents-deux, de cinquante-cinq cents-trois, de cinquante-cinq cents-quatre, de cinquante-cinq cents-cinq, de cinquante-cinq cents-six, de cinquante-cinq cents-sept, de cinquante-cinq cents-huit, de cinquante-cinq cents-neuf, de cinquante-six cents, de cinquante-six cents-et-un, de cinquante-six cents-deux, de cinquante-six cents-trois, de cinquante-six cents-quatre, de cinquante-six cents-cinq, de cinquante-six cents-six, de cinquante-six cents-sept, de cinquante-six cents-huit, de cinquante-six cents-neuf, de cinquante-sept cents, de cinquante-sept cents-et-un, de cinquante-sept cents-deux, de cinquante-sept cents-trois, de cinquante-sept cents-quatre, de cinquante-sept cents-cinq, de cinquante-sept cents-six, de cinquante-sept cents-sept, de cinquante-sept cents-huit, de cinquante-sept cents-neuf, de cinquante-huit cents, de cinquante-huit cents-et-un, de cinquante-huit cents-deux, de cinquante-huit cents-trois, de cinquante-huit cents-quatre, de cinquante-huit cents-cinq, de cinquante-huit cents-six, de cinquante-huit cents-sept, de cinquante-huit cents-huit, de cinquante-huit cents-neuf, de cinquante-neuf cents, de cinquante-neuf cents-et-un, de cinquante-neuf cents-deux, de cinquante-neuf cents-trois, de cinquante-neuf cents-quatre, de cinquante-neuf cents-cinq, de cinquante-neuf cents-six, de cinquante-neuf cents-sept, de cinquante-neuf cents-huit, de cinquante-neuf cents-neuf, de soixante cents, de soixante cents-et-un, de soixante cents-deux, de soixante cents-trois, de soixante cents-quatre, de soixante cents-cinq, de soixante cents-six, de soixante cents-sept, de soixante cents-huit, de soixante cents-neuf, de soixante-et-un cents, de soixante-et-un cents-et-un, de soixante-et-un cents-deux, de soixante-et-un cents-trois, de soixante-et-un cents-quatre, de soixante-et-un cents-cinq, de soixante-et-un cents-six, de soixante-et-un cents-sept, de soixante-et-un cents-huit, de soixante-et-un cents-neuf, de soixante-deux cents, de soixante-deux cents-et-un, de soixante-deux cents-deux, de soixante-deux cents-trois, de soixante-deux cents-quatre, de soixante-deux cents-cinq, de soixante-deux cents-six, de soixante-deux cents-sept, de soixante-deux cents-huit, de soixante-deux cents-neuf, de soixante-trois cents, de soixante-trois cents-et-un, de soixante-trois cents-deux, de soixante-trois cents-trois, de soixante-trois cents-quatre, de soixante-trois cents-cinq, de soixante-trois cents-six, de soixante-trois cents-sept, de soixante-trois cents-huit, de soixante-trois cents-neuf, de soixante-quatre cents, de soixante-quatre cents-et-un, de soixante-quatre cents-deux, de soixante-quatre cents-trois, de soixante-quatre cents-quatre, de soixante-quatre cents-cinq, de soixante-quatre cents-six, de soixante-quatre cents-sept, de soixante-quatre cents-huit, de soixante-quatre cents-neuf, de soixante-cinq cents, de soixante-cinq cents-et-un, de soixante-cinq cents-deux, de soixante-cinq cents-trois, de soixante-cinq cents-quatre, de soixante-cinq cents-cinq, de soixante-cinq cents-six, de soixante-cinq cents-sept, de soixante-cinq cents-huit, de soixante-cinq cents-neuf, de soixante-six cents, de soixante-six cents-et-un, de soixante-six cents-deux, de soixante-six cents-trois, de soixante-six cents-quatre, de soixante-six cents-cinq, de soixante-six cents-six, de soixante-six cents-sept, de soixante-six cents-huit, de soixante-six cents-neuf, de soixante-sept cents, de soixante-sept cents-et-un, de soixante-sept cents-deux, de soixante-sept cents-trois, de soixante-sept cents-quatre, de soixante-sept cents-cinq, de soixante-sept cents-six, de soixante-sept cents-sept, de soixante-sept cents-huit, de soixante-sept cents-neuf, de soixante-huit cents, de soixante-huit cents-et-un, de soixante-huit cents-deux, de soixante-huit cents-trois, de soixante-huit cents-quatre, de soixante-huit cents-cinq, de soixante-huit cents-six, de soixante-huit cents-sept, de soixante-huit cents-huit, de soixante-huit cents-neuf, de soixante-neuf cents, de soixante-neuf cents-et-un, de soixante-neuf cents-deux, de soixante-neuf cents-trois, de soixante-neuf cents-quatre, de soixante-neuf cents-cinq, de soixante-neuf cents-six, de soixante-neuf cents-sept, de soixante-neuf cents-huit, de soixante-neuf cents-neuf, de soixante-dix cents, de soixante-dix cents-et-un, de soixante-dix cents-deux, de soixante-dix cents-trois, de soixante-dix cents-quatre, de soixante-dix cents-cinq, de soixante-dix cents-six, de soixante-dix cents-sept, de soixante-dix cents-huit, de soixante-dix cents-neuf, de soixante-onze cents, de soixante-onze cents-et-un, de soixante-onze cents-deux, de soixante-onze cents-trois, de soixante-onze cents-quatre, de soixante-onze cents-cinq, de soixante-onze cents-six, de soixante-onze cents-sept, de soixante-onze cents-huit, de soixante-onze cents-neuf, de soixante-douze cents, de soixante-douze cents-et-un, de soixante-douze cents-deux, de soixante-douze cents-trois, de soixante-douze cents-quatre, de soixante-douze cents-cinq, de soixante-douze cents-six, de soixante-douze cents-sept, de soixante-douze cents-huit, de soixante-douze cents-neuf, de soixante-treize cents, de soixante-treize cents-et-un, de soixante-treize cents-deux, de soixante-treize cents-trois, de soixante-treize cents-quatre, de soixante-treize cents-cinq, de soixante-treize cents-six, de soixante-treize cents-sept, de soixante-treize cents-huit, de soixante-treize cents-neuf, de soixante-quatorze cents, de soixante-quatorze cents-et-un, de soixante-quatorze cents-deux, de soixante-quatorze cents-trois, de soixante-quatorze cents-quatre, de soixante-quatorze cents-cinq, de soixante-quatorze cents-six, de soixante-quatorze cents-sept, de soixante-quatorze cents-huit, de soixante-quatorze cents-neuf, de soixante-quinze cents, de soixante-quinze cents-et-un, de soixante-quinze cents-deux, de soixante-quinze cents-trois, de soixante-quinze cents-quatre, de soixante-quinze cents-cinq, de soixante-quinze cents-six, de soixante-quinze cents-sept, de soixante-quinze cents-huit, de soixante-quinze cents-neuf, de soixante-seize cents, de soixante-seize cents-et-un, de soixante-seize cents-deux, de soixante-seize cents-trois, de soixante-seize cents-quatre, de soixante-seize cents-cinq, de soixante-seize cents-six, de soixante-seize cents-sept, de soixante-seize cents-huit, de soixante-seize cents-neuf, de soixante-dix-sept cents, de soixante-dix-sept cents-et-un, de soixante-dix-sept cents-deux, de soixante-dix-sept cents-trois, de soixante-dix-sept cents-quatre, de soixante-dix-sept cents-cinq, de soixante-dix-sept cents-six, de soixante-dix-sept cents-sept, de soixante-dix-sept cents-huit, de soixante-dix-sept cents-neuf, de soixante-dix-huit cents, de soixante-dix-huit cents-et-un, de soixante-dix-huit cents-deux, de soixante-dix-huit cents-trois, de soixante-dix-huit cents-quatre, de soixante-dix-huit cents-cinq, de soixante-dix-huit cents-six, de soixante-dix-huit cents-sept, de soixante-dix-huit cents-huit, de soixante-dix-huit cents-neuf, de soixante-dix-neuf cents, de soixante-dix-neuf cents-et-un, de soixante-dix-neuf cents-deux, de soixante-dix-neuf cents-trois, de soixante-dix-neuf cents-quatre, de soixante-dix-neuf cents-cinq, de soixante-dix-neuf cents-six, de soixante-dix-neuf cents-sept, de soixante-dix-neuf cents-huit, de soixante-dix-neuf cents-neuf, de soixante-vingt cents, de soixante-vingt cents-et-un, de soixante-vingt cents-deux, de soixante-vingt cents-trois, de soixante-vingt cents-quatre, de soixante-vingt cents-cinq, de soixante-vingt cents-six, de soixante-vingt cents-sept, de soixante-vingt cents-huit, de soixante-vingt cents-neuf, de soixante-vingt-et-un cents, de soixante-vingt-et-un cents-et-un, de soixante-vingt-et-un cents-deux, de soixante-vingt-et-un cents-trois, de soixante-vingt-et-un cents-quatre, de soixante-vingt-et-un cents-cinq, de soixante-vingt-et-un cents-six, de soixante-vingt-et-un cents-sept, de soixante-vingt-et-un cents-huit, de soixante-vingt-et-un cents-neuf, de soixante-vingt-deux cents, de soixante-vingt-deux cents-et-un, de soixante-vingt-deux cents-deux, de soixante-vingt-deux cents-trois, de soixante-vingt-deux cents-quatre, de soixante-vingt-deux cents-cinq, de soixante-vingt-deux cents-six, de soixante-vingt-deux cents-sept, de soixante-vingt-deux cents-huit, de soixante-vingt-deux cents-neuf, de soixante-vingt-trois cents, de soixante-vingt-trois cents-et-un, de soixante-vingt-trois cents-deux, de soixante-vingt-trois cents-trois, de soixante-vingt-trois cents-quatre, de soixante-vingt-trois cents-cinq, de soixante-vingt-trois cents-six, de soixante-vingt-trois cents-sept, de soixante-vingt-trois cents-huit, de soixante-vingt-trois cents-neuf, de soixante-vingt-quatre cents, de soixante-vingt-quatre cents-et-un, de soixante-vingt-quatre cents-deux, de soixante-vingt-quatre cents-trois, de soixante-vingt-quatre cents-quatre, de soixante-vingt-quatre cents-cinq, de soixante-vingt-quatre cents-six, de soixante-vingt-quatre cents-sept, de soixante-vingt-quatre cents-huit, de soixante-vingt-quatre cents-neuf, de soixante-vingt-cinq cents, de soixante-vingt-cinq cents-et-un, de soixante-vingt-cinq cents-deux, de soixante-vingt-cinq cents-trois, de soixante-vingt-cinq cents-quatre, de soixante-vingt-cinq cents-cinq, de soixante-vingt-cinq cents-six, de soixante-vingt-cinq cents-sept, de soixante-vingt-cinq cents-huit, de soixante-vingt-cinq cents-neuf, de soixante-vingt-six cents, de soixante-vingt-six cents-et-un, de soixante-vingt-six cents-deux, de soixante-vingt-six cents-trois, de soixante-vingt-six cents-quatre, de soixante-vingt-six cents-cinq, de soixante-vingt-six cents-six, de soixante-vingt-six cents-sept, de soixante-vingt-six cents-huit, de soixante-vingt-six cents-neuf, de soixante-vingt-sept cents, de soixante-vingt-sept cents-et-un, de soixante-vingt-sept cents-deux, de soixante-vingt-sept cents-trois, de soixante-vingt-sept cents-quatre, de soixante-vingt-sept cents-cinq, de soixante-vingt-sept cents-six, de soixante-vingt-sept cents-sept, de soixante-vingt-sept cents-huit, de soixante-vingt-sept cents-neuf, de soixante-vingt-huit cents, de soixante-vingt-huit cents-et-un, de soixante-vingt-huit cents-deux, de soixante-vingt-huit cents-trois, de soixante-vingt-huit cents-quatre, de soixante-vingt-huit cents-cinq, de soixante-vingt-huit cents-six, de soixante-vingt-huit cents-sept, de soixante-vingt-huit cents-huit, de soixante-vingt-huit cents-neuf, de soixante-vingt-neuf cents, de soixante-vingt-neuf cents-et-un, de soixante-vingt-neuf cents-deux, de soixante-vingt-neuf cents-trois, de soixante-vingt-neuf cents-quatre, de soixante-vingt-neuf cents-cinq, de soixante-vingt-neuf cents-six, de soixante-vingt-neuf cents-sept, de soixante-vingt-neuf cents-huit, de soixante-vingt-neuf cents-neuf, de soixante-vingt-dix cents, de soixante-vingt-dix cents-et-un, de soixante-vingt-dix cents-deux, de soixante-vingt-dix cents-trois, de soixante-vingt-dix cents-quatre, de soixante-vingt-dix cents-cinq, de soixante-vingt-dix cents-six, de soixante-vingt-dix cents-sept, de soixante-vingt-dix cents-huit, de soixante-vingt-dix cents-neuf, de soixante-vingt-onze cents, de soixante-vingt-onze cents-et-un, de soixante-vingt-onze cents-deux, de soixante-vingt-onze cents-trois, de soixante-vingt-onze cents-quatre, de soixante-vingt-onze cents-cinq, de soixante-vingt-onze cents-six, de soixante-vingt-onze cents-sept, de soixante-vingt-onze cents-huit, de soixante-vingt-onze cents-neuf, de soixante-vingt-douze cents, de soixante-vingt-douze cents-et-un, de soixante-vingt-douze cents-deux, de soixante-vingt-douze cents-trois, de soixante-vingt-douze cents-quatre, de soixante-vingt-douze cents-cinq, de soixante-vingt-douze cents-six, de soixante-vingt-douze cents-sept, de soixante-vingt-douze cents-huit, de soixante-vingt-douze cents-neuf, de soixante-vingt-treize cents, de soixante-vingt-treize cents-et-un, de soixante-vingt-treize cents-deux, de soixante-vingt-treize cents-trois, de soixante-vingt-treize cents-quatre, de soixante-vingt-treize cents-cinq, de soixante-vingt-treize cents-six, de soixante-vingt-treize cents-sept, de soixante-vingt-treize cents-huit, de soixante-vingt-treize cents-neuf, de soixante-vingt-quatorze cents, de soixante-vingt-quatorze cents-et-un, de soixante-vingt-quatorze cents-deux, de soixante-vingt-quatorze cents-trois, de soixante-vingt-quatorze cents-quatre, de soixante-vingt-quatorze cents-cinq, de soixante-vingt-quatorze cents-six, de soixante-vingt-quatorze cents-sept, de soixante-vingt-quatorze cents-huit, de soixante-vingt-quatorze cents-neuf, de soixante-vingt-quinze cents, de soixante-vingt-quinze cents-et-un, de soixante-vingt-quinze cents-deux, de soixante-vingt-quinze cents-trois, de soixante-vingt-quinze cents-quatre, de soixante-vingt-quinze cents-cinq, de soixante-vingt-quinze cents-six, de soixante-vingt-quinze cents-sept, de soixante-vingt-quinze cents-huit, de soixante-vingt-quinze cents-neuf, de soixante-vingt-seize cents, de soixante-vingt-seize cents-et-un, de soixante-vingt-seize cents-deux, de soixante-vingt-seize cents-trois, de soixante-vingt-seize cents-quatre, de soixante-vingt-seize cents-cinq, de soixante-vingt-seize cents-six, de soixante-vingt-seize cents-sept, de soixante-vingt-seize cents-huit, de soixante-vingt-seize cents-neuf, de soixante-vingt-dix-sept cents, de soixante-vingt-dix-sept cents-et-un, de soixante-vingt-dix-sept cents-deux, de soixante-vingt-dix-sept cents-trois, de soixante-vingt-dix-sept cents-quatre, de soixante-vingt-dix-sept cents-cinq, de soixante-vingt-dix-sept cents-six, de soixante-vingt-dix-sept cents-sept, de soixante-vingt-dix-sept cents-huit, de soixante-vingt-dix-sept cents-neuf, de soixante-vingt-dix-huit cents, de soixante-vingt-dix-huit cents-et-un, de soixante-vingt-dix-huit cents-deux, de soixante-vingt-dix-huit cents-trois, de soixante-vingt-dix-huit cents-quatre, de soixante-vingt-dix-huit cents-cinq, de soixante-vingt-dix-huit cents-six, de soixante-vingt-dix-huit cents-sept, de soixante-vingt-dix-huit cents-huit, de soixante-vingt-dix-huit cents-neuf, de soixante-vingt-dix-neuf cents, de soixante-vingt-dix-neuf cents-et-un, de soixante-vingt-dix-neuf cents-deux, de soixante-vingt-dix-neuf cents-trois, de soixante-vingt-dix-neuf cents-quatre, de soixante-vingt-dix-neuf cents-cinq, de soixante-vingt-dix-neuf cents-six, de soixante-vingt-dix-neuf cents-sept, de soixante-vingt-dix-neuf cents-huit, de soixante-vingt-dix-neuf cents-neuf, de soixante-vingt-dix-cent, de soixante-vingt-dix-cent-et-un, de soixante-vingt-dix-cent-deux, de soixante-vingt-dix-cent-trois, de soixante-vingt-dix-cent-quatre, de soixante-vingt-dix-cent-cinq, de soixante-vingt-dix-cent-six, de soixante-vingt-dix-cent-sept, de soixante-vingt-dix-cent-huit, de soixante-vingt-dix-cent-neuf, de soixante-vingt-dix-cent-dix, de soixante-vingt-dix-cent-dix-et-un, de soixante-vingt-dix-cent-dix-deux, de soixante-vingt-dix-cent-dix-trois, de soixante-vingt-dix-cent-dix-quatre, de soixante-vingt-dix-cent-dix-cinq, de soixante-vingt-dix-cent-dix-six, de soixante-vingt-dix-cent-dix-sept, de soixante-vingt-dix-cent-dix-huit, de soixante-vingt-dix-cent-dix-neuf, de soixante-vingt-dix-cent-vingt, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-et-un, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-deux, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-trois, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-quatre, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-cinq, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-six, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-sept, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-huit, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-neuf, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-et-un, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-deux, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-trois, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-quatre, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-cinq, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-six, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-sept, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-huit, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-neuf, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-cent, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-cent-et-un, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-cent-deux, de soixante-vingt-dix-cent-vingt-dix-cent-trois, de soixante-vingt-dix-cent-

NK. Voy. TRUVENIN.

F. (Pierre-François-Aldéric), litté-
raire, né à Angers, le 15 avril 1773,
avril 1832. Il étudia la médecine à
un habile praticien, le docteur Sou-
lt épousa sa fille, et l'attacha à l'hô-
pital dont il était chirurgien en chef.
Int au concours, en 1798, la chaire
naturelle à l'école centrale du dépar-
tement. Il perdit cette place à la réor-
ganisation de l'université, et revint en Anjou, où il
succéda à son père, tout en continuant
ses lettres. Il vint se fixer à Paris en
1803 pendant les Cent-Jours au
gouvernement, et quitta bientôt cette
ville pour se livrer à la pratique de la médecine
comme à l'art des accouchements.
— *Rapport des travaux de l'école*
de l'Yonne pendant l'an vii (1799);
recours pour la fête de l'Agriculture,
an viii (1800), in-8°; — *Bicvriana*,
le marquis de Bievre; Paris, an viii;
— *Dissertation sur des os fossiles*
à Pontigny, département de la
Yonne, an ix (1801), in-8°; — *Mé-
moires qui a fleuri dans le dé-
partement de l'Yonne*; Auxerre, an xi (1802),
monnaie sur la manufacture de
Mont-Cenis, département de la
Haute-Saône, an x (1802), in-8°; — *Mé-
moires insectes qui devorent la vigne*;
Paris, (1802), in-8°; — *Voyage aux*
îles, suivi de poésies fugitives;
(1803), in-18; — *Revolutionnaire*,
i, épigrammes et satires relatives
aux; Paris, an xi (1803), in-18; pu-
blié sous le pseudonyme de Philana; — *L'heu-
reux*, comédie-vaudeville en un
acte à Auxerre en l'an xi (1803),
inauguration de la salle de specta-
cle; — *Monique en voyage*, comédie-
représentée en 1808, à Angers, à
Paris, Tours, Orléans; — *Arnol-
phe Arnauld et ses contemporains*;
(1813), in-12; — *La Corbeille de*
Mont, un éloge de la rose, l'origine
et diverses pièces de vers à la
fin, in-18; — *Les Métamorphoses*
recueil de poésies lyriques; Paris,
— *La Botanique de J.-J. Rous-
seau*, notes historiques; Paris, 1823,
— *Bouquet de Flore, ou bouquet*
des fleurs; Paris, 1823, in-18; —
poésies; Paris, 1824, in-18; —
les Dames, recueil périodique
écrit par des femmes; Paris,
in-12, in-12. — Deville a composé
un nombre d'articles pour la *Bio-*
graphie Michaud, le *Lyceum* d'Auxerre,
Journal, *Le Courrier des Salons*, le
Dames et autres journaux de Paris
français.

Rabbe, Boissolin, etc., *Biographie universelle et port. des*
Contemporains.

DEVILLE (Anfoine), ingénieur français. Voyez
VILLE (De).

DEVILLERS (Charles), physicien français,
né en 1724, mort en 1808. Il vint jeune à Lyon,
où il fit des cours de physique. Il y forma un
très-beau cabinet de physique, et obtint une salle
dans l'hôtel de ville de Lyon pour y donner ses
leçons. La révolution interrompit quelque temps
ses travaux, qu'il reprit jusqu'à ce que son grand
âge ne lui permit plus de les continuer. On a
de lui : *Journées physiques*; 1761, 2 vol. in-8°.
Dans ce livre, qui est une imitation de la *Phra-*
bité des Mondes, Devillers a essayé, comme
Fontenelle, de populariser la science; — *Le Colosse*
au pied d'argile; 1784, in-8° : ce *Colosse* n'est
autre chose que le magnétisme animal; — *Ca-*
rolus Linnaei Entomologia, Fauna Suecica de-
scriptionibus aucta, D. D. Scopoli, Geoffroy,
de Geer, Fabricii, Schrank, etc.... *speciebus*,
vel in Systemate non enumeratis, vel nuper
immo defectis, vel speciebus Gallia australis
locupletata, generum specterumque variorum
iconibus ornata, curante ac auctore
C. Devillers; Lyon, 1789, 4 vol. in-8°. « Les plan-
ches qui accompagnent cet ouvrage, dit la *Bio-*
graphie des Contemporains, ne sont pas sans
mérite; les descriptions des insectes que l'auteur
a réellement vus sont exactes, mais il sont en
petit nombre. Le plus grand défaut du livre, c'est
de ne point contenir la synonymie des espèces
qu'il a prises dans Fabricius et dans de Geer;
c'est au reste une compilation qui peut être de
quelque utilité. »

Rabbe, Boissolin, etc., *Biographie universelle et port. des*
Contemporains.

DEVILLY (Louis-Jean-Baptiste), littérateur
français, né à Metz, le 5 août 1792, mort en 1825.
Fils d'un riche libraire de Metz, Devilly, après
de brillantes études, faites à Paris, revint dans
sa ville natale. Il dépensa rapidement la fortune
que son père lui avait laissée, et finit par se brûler
la cervelle. Il fut, en 1819, un des membres
fondateurs de l'Académie royale de Metz, devint
en 1823 secrétaire de cette société, et s'y fit re-
marquer par des rapports judicieux et différents
morceaux d'archéologie, de littérature et de poé-
sie. Ses principaux ouvrages sont : *Notice his-*
torique sur le général Legrand; Metz, 1822,
in-8°; — *Antiquités Médiomatriciennes*; pre-
mier mémoire : *monuments trouvés en 1822 à*
l'ancienne citadelle de Metz; Metz, 1823,
in-8°; — une édition du *Cours élémentaire de*
Géographie ancienne et moderne de l'abbé
Pierron; Metz, 1824, in-12. Devilly est en outre
l'auteur d'une élogie intitulée *Le Retour du Croisé*,
insérée dans *Le Ménestrel de la Moselle* pour
1821, ainsi que de diverses pièces de vers, qui se
trouvent dans d'autres ouvrages périodiques. Il
rédigea le *Journal de la Moselle*, depuis 1819
jusqu'en 1825.

Regis, *Biographie de la Moselle*.

SHIRE (*Georgina SPENCER*, du-
, fille de John comte Spencer, née le 9
morte le 30 mars 1806. Elle épousa
William Cavendish, duc de Devonshire.
rituelle et naturellement jetée dans
bons du monde aristocratique auquel
tenait, elle sut trouver des loisirs pour
de son esprit. La poésie, comme cela
d'ailleurs à son sexe, eut ses préféren-
les œuvres de sa composition on cite un
italé *Le Passage du Saint-Gothard*,
français (Paris, 1802, in-8°), par un
le, Delille, qui avait fait connaissance
avec la duchesse. Le poète français
l'auteur de l'œuvre originale une *Epi-*
en tête de la traduction, qui se fait
par les qualités habituelles à l'inter-
Virgile, l'élégance et l'harmonie. Cour-
sa grâce, sa beauté, son esprit, par les
les plus remarquables de l'Angleterre,
le de Devonshire sut cependant con-
ciles ses mœurs et sa réputation. Une
ne assez singulière de sa vie eût pu
tique atteinte à son caractère, si la pu-
me du fait n'impliquait pas sa justifica-
de Fox, la duchesse sollicita, dit-on,
aussi que d'autres femmes, des suff-
le triomphe de la candidature de
d'État au parlement. Un boucher
et pour condition à l'octroi d'un vote
que la duchesse lui laisserait prendre
elle s'exécra, et Fox eut le suffrage
r. On dit qu'elle fut belle encore à un
mais elle perdit un œil quelque temps
art.

Biographical Dictionary.

SHIRE (*Elisabeth FOSTER*), fille de
inguste Hervey, comte de Bristol et évê-
try, née en 1759, morte à Rome, le 30
devint duchesse de Devonshire par
ge en secondes nocces avec lord Wil-
sham. Elle alla s'établir à Rome, en
mourut, en 1824. Douée de toutes les
habiles, et possédant l'art de gagner les
s'avait su obtenir en Angleterre la con-
quance d'État influents, et avait rendu
services à sa patrie. Lorsque des mal-
adresses l'eurent décidée à se rendre
elle y vécut entourée d'hommes dis-
tincts d'artistes; elle fut en rapport
direct Consalvi, avec Canova, Camuc-
valdem (voy. ces noms). Ce fut elle
élever la colonne de Phocas au Forum,
la une édition de l'*Énéide* de Virgile,
Annon d'Annibal Caro, ornée de gra-
les dessins des premiers artistes de
se, 1818, 2 vol. in-fol.). Cette édition,
mont à 150 exemplaires, n'entra point
mances de la librairie; la duchesse en
vers souverains et aux principales bi-
li, ainsi qu'à des amis particuliers. Elle
une édition semblable de la cinquième

satire d'Horace, et elle s'occupait d'*illustrer* Dante
de la même manière lorsqu'une mort subite
vint la frapper. Sa maison à Rome était le ren-
dez-vous de la société la plus choisie sous le
rapport des lumières et du bon ton. [*Enc. des*
G. du M.]

Rose, *New biog. Dict.*

• **DEVONSHIRE** (*William SPENCER CAVEN-*
nish), sixième duc de Devonshire et représentant
actuel de cette maison, marquis de Hartington,
comte de Devonshire, baron Clifford de Lanes-
borough et baron Cavendish de Hardwick, est
né le 21 mai 1790, de William Cavendish et de
Georgina Spencer. Son père épousa en deuxi-
èmes nocces Elisabeth Foster, seconde fille du comte
de Bristol, qui a laissé à Rome la réputation d'une
protectrice éclairée des beaux-arts (voy. l'article
précédent). Ce fut en 1812 que le jeune duc, par-
venu à la pairie l'année précédente, par la mort de
son père, débuta dans la carrière parlementaire, en
appuyant la motion de lord Granville tendant à
prendre en considération l'état de l'Irlande et à exa-
miner s'il ne serait pas convenable de faire jouir les
catholiques de la plénitude des droits civils et
religieux. Depuis, et notamment en 1823, il s'est
prononcé hautement en faveur de l'émancipation.
Il fit partie du ministère Grey en qualité de lord
chambellan, et fut du nombre des membres de l'ar-
istocratie anglaise qui ne crurent point leurs
intérêts entièrement compromis par la réforme.
Le duc de Devonshire a fait plusieurs voyages en
France, en Italie, en Allemagne, en Russie, où
il assista au couronnement de l'empereur Nico-
las comme ambassadeur extraordinaire (1826),
et où l'on garde encore le souvenir de sa magni-
ficence. Les plus précieux trésors et tous les
talents du continent ont été mis à contribution
pour orner son superbe musée du comté de
Derby, si riche en peintures, en sculptures et en
objets d'art. La vaste exploitation des mines de
Speedwell, dans la même province, est aussi due
à ses soins. [*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

DEVOS. Voyez Vos (DE).

DEVOS (*Martin*), peintre néerlandais, né à
Anvers, vers 1534, mort en 1604. Il eut pour
maîtres son père Pierre Devos et Frank Floris.
Il fit à Rome, un voyage qui commença sa répu-
tation. De Rome il alla à Venise, où il seconda
Tintoret dans ses peintures de paysage. Revenu
à Anvers, il fut agréé au nombre des peintres
de cette ville. Il fit de bons portraits et excella
comme peintre d'histoire. On cite parmi ses
meilleurs tableaux celui qui représente les grands
fleuves de l'Asie et de l'Afrique et celui qui mon-
tre Pan adossé à un arbre au moment où il va
s'élancer à la chasse du tigre.

Nagler, *Neues allg. Künstler. Lexic.*

DEVOSGES (*François*), dessinateur français,
né à Gray, le 15 janvier 1732, mort à Dijon, le
22 décembre 1811. Fils d'un sculpteur qui lui
donna les premiers principes de son art, il an-

DEVINEAU DE ROUVRAY (C.-A.), poète dramatique, né à Paris, le 4 juillet 1742, mort en 1830. Malgré de nombreuses productions, il vécut et mourut parfaitement inconnu. On a de lui : *Armide et Renaud*, tragédie en cinq actes et en vers; Paris, 1775, in-8°; — *Zarine, reine des Scythes*, tragédie en cinq actes, en vers; Paris, 1776, in-8°; — *Brutus*, tragédie en trois actes et en vers; Paris, 1776, in-8°; réimprimée sous le titre de *Marcus Brutus*; Paris, 1803, in-8°; — *Hipparchie et Cratès*, comédie nouvelle, en un acte; Paris, 1786, in-8°; — *Le Mérite récompensé à la cour ottomane*, comédie nouvelle en un acte, en vers; Paris, 1787, in-8°; — *La Mort du duc Léopold de Brunswick*, poème épi-tragique, en quatre chants; Paris, 1799, in-8°; — *Les Quatre Saisons*, poème; Paris, 1800, in-12; — *Clorinde*, tragédie en cinq actes; Paris, 1803, in-8°; — *Épithalame pour le mariage de S. M. l'empereur Napoléon*; Paris, 1810, in-8°; — *Darius Codoman*, tragédie en cinq actes; Paris, 1812, in-8°; — *La Thésbéide*, poème épi-comique en six chants; Paris, 1812, in-8°.

Quérard, *La France Littéraire*.

DEVINIEU (Aimé). Voyez **VINIEU (DE)**.

DEVISMES (Jacques-François-Laurent), littérateur français, né à Laon, le 10 août 1749, mort dans cette ville, en 1830. Il était avant la révolution avocat et procureur syndic de l'assemblée d'élection de Laon. Nommé député du tiers état du bailliage de Vermandois aux états généraux, en 1789, il y siégea au côté gauche, parut peu à la tribune, mais travailla beaucoup dans les comités. On lui doit la première instruction sur les fonctions des assemblées administratives, et parmi les nombreux rapports dont il fut chargé, on peut citer celui qui fit abolir, en 1790, les taxes honteuses auxquelles les juifs étaient personnellement soumis dans quelques-unes des provinces de la France. Il fut élu en 1791 secrétaire de l'assemblée. Après la session, il rentra dans la vie privée, et ne reparut sur la scène politique qu'en 1800, époque où il entra au Corps législatif, dont il fut nommé président en 1802. Il exerça ensuite successivement les fonctions de procureur général à la cour de justice criminelle du département de l'Aisne, et de substitut du procureur général à la cour royale d'Amiens. Il prit sa retraite peu de temps après la deuxième rentrée des Bourbons. On a de lui : une traduction des odes d'Horace; Paris, 1811, 2 vol. in-8°; — *Histoire de la ville de Laon*; 1822, 2 vol. in-8°; — *Manuel historique, ou biographie de tous les hommes célèbres du Laonnois*; Laon, 1826, in-8°.

Le Bas, *Dict. encyclop. de la France*.

DEVISMES. Voyez **VISMES (DE)**.

DESBORDS-VALMORE. Voy. **VALMORE**.

* **DEVIVIER (Ignace)**, peintre français, né à Rioms, près d'Aix en Provence, vers 1780, mort en 1832. Il était élève de F. Casanova. Ses tableaux de paysages, de marines et de batailles

sont la plupart à l' : on en la galerie de : vède, dans : Devivier était chevalier de : chel et membre de l'Académie des : Vienne.

Annuaire des Artistes français, 1848-49

DEVONIUS. Voyez **ISCANUS**.

DEVONSHIRE (Ducs de), aristocratique de l'Angleterre. u membres, appartenant à des b ont joué un rôle dans l'histoire. a comte de Devon fut *Richard River* au douzième siècle, et dont la pe Hawise, épousa Réginald de Co : cienne famille royale de France, et son époux le titre de comte. Les guerre rouge et de la Rose blanche furent pari pour les Courtenay. — *Thomas*, sir de *Devonshire*, périt sur l'échafau et le 14 avril 1471 *Jean*, son frère et fut tué à Tewkesbury. Après worth, en 1485, *Henri VII* : *de Courtenay*, issu d'une branche comte de Devonshire. *Henry*, petit dent, fut d'abord favori puis v *Henry VIII*, qui, en 1525. le faud. Son fils *Edouard* : de comte de : von ou ment de la reine : 14 octobre : comte de : Charles Bl : mille Ca : en : l'heru de *John P* : la terre : premier comte de : *WILLIAM*, baron Ca : de : potentes du 7 a : de : de : ries I^{re}. : pate : de : mai : : de : rli : ceux : a : : : ment suivi un : résumé assez : *vendo futus*. Les : palais et de : sont : b : c : depuis plus : quatrième : ten d'l : ses : h : d :

SHIRE (*Georgina SPENCER*), du-
 , fille de John comte Spencer, née le 9
 morte le 30 mars 1806. Elle épousa
 William Cavendish, duc de Devonshire.
 rituelle et naturellement jetée dans
 lions du monde aristocratique auquel
 imait, elle sut trouver des loisirs pour
 de son esprit. La poésie, comme cela
 faillirent à son sexe, eut ses préféren-
 les œuvres de sa composition on cite un
Bûle Le Passage du Saint-Gothard,
 français (Paris, 1802, in-8°), par un
 le, Dehille, qui avait fait connaissance
 avec la duchesse. Le poète français
 l'auteur de l'œuvre originale une *Épi-*
 en tête de la traduction, qui se fait
 par les qualités habituelles à l'inter-
 l'impie, l'élégance et l'harmonie. Cour-
 sa grâce, sa beauté, son esprit, par les
 les plus remarquables de l'Angleterre,
 le de Devonshire sut cependant
 concéder ses mœurs et sa réputation. Une
 te assez singulière de sa vie eût pu
 l'atteinte à son caractère, si la pu-
 me de fait n'impliquait pas sa justifica-
 de Fox, la duchesse sollicita, dit-on,
 ainsi que d'autres femmes, des suff-
 le triomphe de la candidature de
 d'État au parlement. Un boucher
 à pour condition à l'octroi d'un vote
 de la duchesse lui laisserait prendre
 elle s'exécuta, et Fox eut le suffrage
 . On dit qu'elle fut belle encore à un
 mais elle perdit un œil quelque temps
 ult.

Biographical Dictionary.

SHIRE (*Elisabeth FOSTER*), fille de
 Auguste Hervey, comte de Bristol et évê-
 , née en 1759, morte à Rome, le 30
 , devint duchesse de Devonshire par
 en secondes nocces avec lord Wil-
 . Elle alla s'établir à Rome, en
 mourut, en 1824. Douée de toutes les
 sables, et possédant l'art de gagner les
 , avait su obtenir en Angleterre la con-
 sation d'État influents, et avait rendu
 services à sa patrie. Lorsque des mal-
 eunes l'eurent décidée à se rendre
 de y vécut entourée d'hommes dis-
 tant d'artistes; elle fut en rapport
 avec Canova, Camuc-
 kham (voy. ces noms). Ce fut elle
 servir la colonne de Phocas au Forum,
 la une édition de l'*Énéide* de Virgile,
 duction d'Annibal Caro, ornée de gra-
 les dessins des premiers artistes de
 se, 1818, 2 vol. in-fol.). Cette édition,
 sent à 150 exemplaires, n'entra point
 quence de la librairie; la duchesse en
 vers souverains et aux principales bi-
 , ainsi qu'à des amis particuliers. Elle
 une édition semblable de la cinquième

satire d'Horace, et elle s'occupait d'*illustrer* Dante
 de la même manière lorsqu'une mort subite
 vint la frapper. Sa maison à Rome était le ren-
 dez-vous de la société la plus choisie sous le
 rapport des lumières et du bon ton. [*Enc. des*
G. du M.]

Rose, *New biog. Dict.*

DEVONSHIRE (*William SPENCER CAVEN-*
nish), sixième duc de Devonshire et représentant
 actuel de cette maison, marquis de Hartington,
 comte de Devonshire, baron Clifford de Lanes-
 borough et baron Cavendish de Hardwick, est
 né le 21 mai 1790, de William Cavendish et de
 Georgina Spencer. Son père épousa en deuxi-
 mes nocces Elisabeth Foster, seconde fille du comte
 de Bristol, qui a laissé à Rome la réputation d'une
 protectrice éclairée des beaux-arts (voy. l'article
 précédent). Ce fut en 1812 que le jeune duc, par-
 venu à la pairie l'année précédente, par la mort de
 son père, débuta dans la carrière parlementaire, en
 appuyant la motion de lord Granville tendant à
 prendre en considération l'état de l'Irlande et à exa-
 miner s'il ne serait pas convenable de faire jouir les
 catholiques de la plénitude des droits civils et
 religieux. Depuis, et notamment en 1823, il s'est
 prononcé hautement en faveur de l'émancipation.
 Il fit partie du ministère Grey en qualité de lord
 chambellan, et fut du nombre des membres de l'ar-
 ristocratie anglaise qui ne crurent point leurs
 intérêts entièrement compromis par la réforme.
 Le duc de Devonshire a fait plusieurs voyages en
 France, en Italie, en Allemagne, en Russie, où
 il assista au couronnement de l'empereur Nico-
 las comme ambassadeur extraordinaire (1826),
 et où l'on garde encore le souvenir de sa magni-
 fience. Les plus précieux trésors et tous les
 talents du continent ont été mis à contribution
 pour orner son superbe musée du comté de
 Derby, si riche en peintures, en sculptures et en
 objets d'art. La vaste exploitation des mines de
 Speedwell, dans la même province, est aussi due
 à ses soins. [*Enc. des G. du M.*, avec additions.]

Ersch et Gröber, *Allg. Encycl.*

DEVOS. Voyez Vos (DE).

DEVOS (*Martin*), peintre néerlandais, né à
 Anvers, vers 1534, mort en 1604. Il eut pour
 maîtres son père Pierre Devos et Frank Floris.
 Il fit à Rome, un voyage qui commença sa répu-
 tation. De Rome il alla à Venise, où il seconda
 Tintoret dans ses peintures de paysage. Revenu
 à Anvers, il fut agréé au nombre des peintres
 de cette ville. Il fit de bons portraits et excella
 comme peintre d'histoire. On cite parmi ses
 meilleurs tableaux celui qui représente les grands
 fleuves de l'Asie et de l'Afrique et celui qui mon-
 tre Pan adossé à un arbre au moment où il va
 s'élancer à la chasse du tigre.

Nagler, *Neues allg. Künstl. Lexic.*

DEVOSGES (*François*), dessinateur français,
 né à Gray, le 15 janvier 1732, mort à Dijon, le
 22 décembre 1811. Fils d'un sculpteur qui lui
 donna les premiers principes de son art, il an-

noncail d'excellentes dispositions, lorsqu'à dix-huit ans il perdit la vue, qu'il ne recouvra que six ans après. Il se livra alors exclusivement au dessin; l'ambassadeur de Russie voulut l'attacher à la cour de Saint-Petersbourg. Devosges s'y refusa, et alla fonder à Dijon une école de dessin. Les succès qu'il obtint dans son enseignement lui valurent la protection du prince de Condé et des états de Bourgogne, qui allouèrent des fonds annuels pour soutenir cette école, et envoyer à Rome les sujets les plus distingués. Pendant la révolution, Devosges, dénué de tout secours, n'en continua pas moins à soutenir l'école dont il était le fondateur. Cet artiste, qui consacrait presque tout son temps à l'enseignement, n'a laissé qu'un petit nombre de productions; elles sont remarquables par la pureté du dessin et la simplicité de la composition. Voltaire, qui faisait grand cas de ses talents, aurait voulu lui confier les dessins de son édition de Corneille; mais les libraires préférèrent ceux de Gravelot.

FRÉMIET-MONNIER, *Éloge de Devosges*, Dijon, 1813, in-8°.

DEVOTI (Jean), théologien italien, né à Roine, le 11 juillet 1744, mort dans la même ville, le 18 septembre 1820. Nommé à l'âge de vingt ans professeur de droit canonique à la Sapience, il justifia cette faveur en faisant paraître l'année suivante un traité *De notissimis in jure legibus*. Le succès avec lequel Devoti s'acquitta de sa tâche de professeur et ses vastes connaissances en droit canonique lui valurent l'évêché d'Anagni en 1789, celui de Carthage, *in partibus infidelium*, la charge de secrétaire des brefs aux princes, de camérier secret et consultant de la congrégation de l'immunité. Il accompagna Pie VII en France pour le sacre de l'empereur Napoléon, et fut adjoint en 1816 aux prélats de la congrégation de l'Index. Le principal ouvrage de ce savant canoniste est intitulé : *Institutionum canonicarum Libri quatuor*; Rome, 1785-1789, 4 vol. in-8°. Ce livre, souvent réimprimé, peut être considéré comme le manuel des écoles théologiques de notre temps, puisqu'il a été adopté par l'université d'Alcala, par celle de Louvain et par le séminaire de Saint-Sulpice de Paris. Devoti avait entrepris un *Jus canonicum universum*; mais le temps lui manqua pour achever cet immense travail, dont trois volumes seulement ont paru; Rome, 1803, 1804, 1817.

TIPALDO, *Biografia degli Italiani illustri*, t. V.

DEVRIENT (Louis), célèbre acteur allemand, issu, comme les poètes Chamisso, Lamotte-Fouqué, d'une de ces familles de réfugiés français qui étaient venus s'établir en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes, naquit à Berlin, le 13 décembre 1784, et mourut le 30 décembre 1832. Destiné au commerce, il abandonna promptement cette carrière pour suivre celle du théâtre. A l'âge de dix-neuf ans, et sous le nom de *Hersberg*, il débuta à Géra, en 1803, dans une comédie de Beck intitulée *Le Caméléon*. Encou-

ragé dans ses premiers essais, il passa après sous son véritable nom sur le Dessau. Accueilli depuis d'une manière à Breslau, il joua successivement dans les principales villes d'Allemagne, toutes jalouses de le posséder. Enfin, appelé en 1814 à Iffland, qui le premier lui avait inspiré le théâtre, il n'eut plus de rival, et, de Talma à Paris, Devrient, surnommé *allemand*, fut idolâtré du public de vouant alors de préférence aux rôles il eut la gloire de faire connaître aux les caractères grandioses de Shakspeare, dont il ne dédaigna pas de créer des médies, auxquels son génie dramatique savait donner du relief. Mais par la qu'il mena, en société de ces hommes les plus spirituels, il passa ses jours. Marié trois fois, à trois reprises Devrient laissa une fille, qui suivit, quelque succès, la même carrière.

Trois neveux (1) Charles et Louis, nom d'illustrèrent encore aujourd'hui à Berlin et à Dresde. Le premier, parée de son mari, fit entendre à Paris, à l'Opéra, une cantatrice.

CONVERSAT.-LÉZ.

DEVRIEZ. Voyez VOZ (1).

DEWAIL. Voyez W. (1).

* DEWEZ (Gilles),

s'était établi en Angleterre, où il donnait des leçons de latin et de grec. Il était mort d'Henri VIII. Ce fut pour lui qu'il écrivit un volume curieux, *De rebus extremement rare : An I odus lerne to rede, to pr : anu frence trewly; c P de kets, imprimé à L (1532); l'auteur ne se souvenant pas que nous l'écrivions; c' que nous l'écrivions; c' gère, le nom de De G. Il autres éditions sans : de ces ne connaît en Angleterre qu d'exemplaires. Une en possède à Oxford la permis à M. Génin (1852, à la suite d'une genre : *L'Eclaircissement de la croyse, composé de Cette impression Documents inédits* ministre de l'*

Documents inédits.

DEWES (1) (1815), homme d'état, comte de son éducation. Jean. Crou

100 4e hant sheriff du comté de Suffolk, membre du parlement par le borough en 1630, et créé baron en 1634. Lorsque éclata la guerre civile, déclara pour le parlement et adhéra au Covenant. Ayant été expulsé du in 1648, ainsi que plusieurs autres de cette Assemblée, il abandonna la loi se consacrer à des recherches archéologiques. On a de lui : *Parliamentary History the antiquity of Cambridge*; 1647, in-4°; — *The Journals of the House of Commons*, ouvrage posthume par son neveu Paul Bowes; 1832, in-fol.

Red Star Paper.

(Louis-Dieudonné-Joseph), historien à Namur, le 4 janvier 1700, mort le 1834. Il occupa pendant dix ans la chaire de grec au collège de Nivelles. Penetration française et l'empire, il fut intendant du Directoire près le tribunal de Nivelles, abolit du Directoire près les tribunaux du département de Sambre-et-Meuse, préfet de Saint-Hubert. Il garda jusqu'en 1814. Lorsque la Belgique fut devenue des Pays-Bas, Dewez fut directeur général des études et consacra les loisirs que lui laissait son emploi à la composition de nombreux ouvrages. En voici la liste : *Histoire de la Belgique*; Bruxelles, 1805-1807; 3 vol. in-8°; — *Géographie ancienne et moderne de Sambre-et-Meuse*; Namur, 1807; — *Histoire particulière des provinces de la Belgique*; Bruxelles, 1816, 3 vol. in-8°; — *L'Histoire de la Belgique*; Bruxelles, 1816; — *Œuvres complètes de Cicéron*; Bruxelles, 1819, in-12; — *Biographie des hommes célèbres de la Belgique*; Bruxelles, 1819, in-8°; — *Histoire de la Belgique*; Bruxelles, 1822, 2 vol. in-8°; — *L'Histoire de la province de Namur*, 1823, in-12; — *Abbrégé de la duché de Brabant, du marquisat de Namur et de la seigneurie de Marais*, 1824, in-12; — *Abbrégé de l'Histoire de la province du Hainaut et de la Belgique*, 1823, in-12; — *Cours de littérature*, contenant les leçons publiées au Musée des Lettres et des Sciences; Bruxelles, 1832, 2 vol. in-8°, qui était secrétaire perpétuel de la Belgique, a inséré plusieurs fois le recueil de cette académie.

Vertrag des Heiligs

(Gökalı Ier), khan de Crimée, était petit-fils de Menyhily-Ghérau, le vassal de la Porte Ottomane. Il se fit en 1551, après la déposition de

Sapha-Ghérai, qui, s'abandonnant aux conseils d'un transfuge russe nommé Belski, avait mécontenté le sultan. Ivan Vasilitch venait de remporter de grandes victoires sur les Tartares : il s'était rendu maître de Kazan, d'Astrakhan et du reste du Kaptchak. Les succès de ce prince n'intimiderent pas Dewlet, qui pénétra dans les provinces de la Russie avec une armée de 60,000 hommes. Les mirzas ou nobles murmuraient hautement contre lui ; ses soldats étaient peu disposés à se mesurer contre les Russes. Il livra néanmoins à ces derniers une bataille, dans laquelle il fut complètement vaincu. Cette défaite lui inspira des goûts plus pacifiques ; mais les Tartares, toujours enclins au pillage, murmurèrent bientôt de cette inaction, et Dewlet les tint à grande peine. Sigismond, roi de Pologne, voulant opposer des ennemis puissants à la Russie, dont l'ambition allait toujours croissant, fit à ce sujet des ouvertures au khan de Crimée. Dewlet refusa de s'engager dans une guerre nouvelle ; mais Sigismond parvint à se liquer avec le sultan Selim II contre le czar. Les troupes turques se réunirent à Asov, et le khan reçut ordre de diriger 60,000 hommes sur Astrakhan, qu'on se proposait d'enlever aux Russes. Dewlet obéit, et confia le commandement de cette expédition à Andi-Ghérai, qui fut vaincu et éprouva des pertes immenses ainsi que l'armée turque. Cet événement eut lieu en 1569. Deux ans après, Dewlet, à la prière de Sigismond, tomba à l'improviste sur la Russie. A la tête d'une foule innombrable de Tartares et de Nogais, il se dirige sur Moscou, pillant et brûlant tout sur son passage. Les Russes perdirent plusieurs batailles, et déjà l'effroi régnait dans la capitale de la Russie, lorsque Michel Vorotynski, prenant l'offensive, remporta plusieurs victoires sur les fils du khan et força les Tartares à la retraite. Dewlet mourut peu après (1574), et eut pour successeur Mouhammed-Ghérai II.

AL. BONNEAU.

Histoire de la Tauride, par l'archevêque de Mohilow.
— Le marquis de Castelnau, *Histoire de la Nouvelle-Australie*. — Famin, *la Crimée*, dans *l'Univers pittoresque*.

* **DEWLET** (Ghéral II), khan de Crimée, mort en 1724, était fils de Selim-Ghéral, l'un des plus grands hommes du dix-septième siècle. Selim, après les triomphes éclatants qu'il venait de remporter sur les Russes à la tête des armées ottomanes, obtint du sultan l'autorisation de faire le pèlerinage de La Mecque. Pendant son absence, Dewlet marcha contre les Moscovites (1693), leur fit éprouver des pertes considérables, et revint chargé de butin. Il eut bientôt après à repousser une attaque des Cosaques Zaporogues, qui pénétrèrent jusqu'à Péreïkop. En 1699 son père abdiqua en sa faveur; mais une révolte des Tartares amena sa déposition en 1702, et Selim dut remonter sur le trône. Dewlet, qui regrettait le souverain pouvoir, prit les armes; il fut vaincu en Circassie par Ghazy-Ghéral, son frère, qui le ramena prisonnier. La loi le condamnait à perdre la tête; mais

Bélim le reçut dans ses bras, l'arrosa de ses larmes, et lui pardonna. Dewlet remonta sur le trône en 1709, après la déposition de son frère, Kaplan-Ghérai. A peine réinstallé, il attaqua les Russes, par une violation flagrante des traités ; son armée fut battue et dispersée. Charles XII, vaincu à Pultawa, se trouvait alors à Bender, dans la Bessarabie, et s'efforçait d'entraîner le sultan dans une guerre contre la Russie. Dewlet, qui redoutait l'ambition de Pierre le Grand, agissait en ce sens auprès de la Porte. Cette politique triompha, et les hostilités commencèrent en 1710. Le czar s'avança rapidement sur le Pruth. Dewlet fit déposer Mavro-Cordato, hospodar de la Moldavie, qui paraissait favorable aux Russes, et à la suite de ses intrigues Constantin Brankovan, hospodar de Valachie, abandonna la cause de Pierre I^{er}, qui avait compté sur son alliance pour l'approvisionnement de son armée et qui même avait combiné avec lui le plan de la campagne. Le czar fut vaincu dans la plaine d'Horsietzi, près de Husch, sur le Pruth. Dewlet voulait absolument continuer la guerre ; mais l'influence du grand-vizir triompha, et la paix fut signée. Dewlet reçut ordre de compter 900 hourses à Charles XII et de l'escorter avec une armée jusque dans ses États, en passant par l'Ukraine et la Pologne. Le khan se présenta au roi de Suède pour lui faire part de la mission dont il était chargé. Charles refusa de partir : « Je te ferai jeter dans le Dniester, lui répondit Dewlet, irrité, car tu m'exposes au plus grand danger que je puisse jamais courir. » L'illustre vaincu ne persista pas moins dans sa résolution, et Dewlet, avec 14,000 Tartares ou Turcs, fit le siège de la maison occupée par le roi. Charles se défendit comme un lion, et tomba enfin entre les mains de Dewlet ; mais le sultan avait changé d'avis. Il craignait que cet acte de violence ne soulevât contre lui l'indignation de l'Europe, et, comme pour décliner à ce sujet toute responsabilité, il déposa Dewlet, le grand-vizir et le muphti (1713). Il est certain pourtant que Dewlet n'avait agi que sur les ordres formels de la Porte, car à l'époque où M. de Peyssonnel était consul de France en Crimée (1753), Nouradin-Kérim-Ghérai, fils cadet de Dewlet, avait encore entre ses mains l'ordre du grand-seigneur, qu'il montrait à tous ceux qui voulaient le voir, afin de justifier la conduite de son père. Kaplan-Ghérai reçut aussi le titre de khan, mais Dewlet fut rétabli en 1716. Les mirzas ou nobles, qu'il avait mécontentés, se soulevèrent bientôt contre lui, et se rangèrent sous l'autorité de Blé-Ghérai ; la Porte, de son côté, donna l'investiture à Menghély, fils de Kaplan, qui triompha de son compétiteur. Les Tartares recoururent alors à Dewlet, qui allait se

mettre à leur tête lorsqu'il fut surpri

Al
Peyssonnel, *Mémoire sur la petite Tar*
du Traité sur la Commerce de la mer
— *Histoire de la Touride*, par l'archevêque
— De Castelneau, *Hist. de la Nouvelle-I*
nia, la Crimée, dans l'*Univers pictore*

* DEWLET (GHÉRAI III), khan de vers 1780, était neveu de Kérim-G il succéda, en 1769. Il apporta sui goûts d'étiquette qui l'absorbaient e Catherine II occupait alors le trôn Grand, et l'Empire Ottoman pou pour son existence même. Dans jonctures, il fallait à la tête de autre homme que Dewlet. Il en 1770. Les événe

1771 les Russes avaient cou et avaient fait proclamer par ses nouveau khan, qui, sous leur prote déclaré indépendant de la Porte. ou Sahim-Ghérai. La Porte donn à Dewlet ; mais des revers succe le traité de Koutchouk-Kaïnardj, sultan à reconnaître Sahéb. Cette toutefois cachait une volonté bi renverser la puissance russe dans parti de Dewlet, soutenu secrè même passa dans la péninsule. rappela, sur les plaintes énergiq nement russe ; ses agents y restèr ils parvinrent à soulever les Ta contre Sahéb, qui, conformément Koutchouk-Kaïnardji, dut livrer villes de Kerch et d'Yénikale, maîtres du détroit La rév en 1775 à Bak

Sahéb p occuper le trône a mance. Un grande bien sa de D ou Sahim, t ex dei de les Nogais du n. a, ex a avant 40,000 hommes. wlet court à Turcs lui font porter secrètement Russes en usent de à l' Les deux rivaux se : presque de w battu, en no : 1778, reme les débris de son armée ; Chahyn après lui ; les Russes, levant tout à pénétrèrent dans la péninsule par rékop ; les mirzas abandonnèrent hors d'état de résister à tant chercher un refuge à Constant laissant à Chahyn un trône sur pu dès lors placer l'aigle à deux pire de Russie.

De Tess, *Mémoires sur les Turcs et*

NOUVELLE
BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS
LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'À NOS JOURS.

TOME QUATORZIÈME.

Dexbach. — Duchesnois.

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS

**LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,**

**AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER :**

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE D^r HOEFER.

Tome Quatorzième.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.



M DCCC LVIII.

Ils se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

NOUVELLE BIOGRAPHIE GÉNÉRALE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

D

DEXART (Jean), jurisconsulte italien, vint en Sardaigne vers le milieu du dix-huitième siècle. Son principal ouvrage a pour titre : *Sei juris conclusiones in Sardinensi prætorio*; Naples, 1646, in-fol.

Lang. Supplém. à Jocher. Allgem. Gel.-Lexicon.

DEXBACH (Jean-Helferich), jurisconsulte allemand, né à Cassel, le 11 décembre 1629, mort le 12 décembre 1682. Fils d'un avocat, il étudia à Marbourg, Genève et Marbourg, et devint en 1650 professeur suppléant et en 1660 professeur ordinaire de droit. En 1677 il fut nommé conseiller

grave. Il a laissé quelques dissertations, et quelques *De Solemnitatibus in testamento solemnè necessariis*; Marbourg, 1664, in-4°; — *De Jure thesaurorum, ad legem unius Codicem de thesauris*; ibid., 1665, in-4°; — *De Præstatione evictionis*; 1669; — *Principum et privatorum contractibus cum res cum pluribus initis*; 1672.

Enc. Bru. Gel. Geschichte.

DEXBACH (Philippe-Ernest), jurisconsulte allemand, parent de Jean-Helferich, né à Rinteln, mort en novembre 1709. Il étudia à Rinteln, devint docteur à Harderwyk en 1700, agrégé de droit à Rinteln et syndic de Rinteln en 1707. On a de lui : *Jus cujusque secundum Justinianorum novorum*; Steinfurt, 1698, in-4°; — *De Contractibus*; ibid., 1700, in-4°; — *De Acquisitio utilis*; Harderwyk, 1700, in-4°; — *Juris civilis*, etc.; Rinteln, 1708, in-4°.

Enc. Bru. Gel. Gesch.

DEXIPPE (Δεξιππης), poète athénien, vivait comédie, vivait probablement dans le sixième siècle avant J.-C. On cite de lui une comédie *Ἰπὸ ἐκαστῶν πλανώμενοι*.

Enc. Bru. — Suidas, au mot Δεξιππης. — Meineke, Com. Græc., I, p. 492; IV, p. 571.

DEXIPPE (Δεξιππος), poète comique athénien. **DEXIPPE.**

* **DEXIPPE**, général lacédémonien, vivait vers 400 avant J.-C. Il résidait à Géla quand la Sicile fut envahie pour la seconde fois, en 406, par les Carthaginois, sous le commandement d'Hannibal, petit-fils d'Hamilcar. Sur la demande des Agrigentins, qui avaient été attaqués les premiers, il vint à leur secours avec un corps de mercenaires; mais il ne put échapper à l'accusation de corruption et de trahison à laquelle succombèrent quatre généraux d'Agrigente. Lorsque la défense de cette ville devint impossible, Dexippe revint à Géla, que les Syracusains l'avaient chargé de protéger contre les Carthaginois. Peu de temps après, ayant refusé de servir les projets de Denys sur Géla, il fut renvoyé de la Sicile par ce prince.

Diodore, XIII, 85, 87, 88, 93, 96.

* **DEXIPPE**, écrivain philosophique, commentateur de Platon et d'Aristote, vivait vers le milieu du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il fut le disciple du philosophe néoplatonicien Jamblique. Nous avons de lui un commentaire sur les *Catégories* d'Aristote, en forme de dialogue. Le texte grec est encore inédit; il en a été publié une traduction latine, sous ce titre : *Quæstionum in Categorias Libri tres, interprete J. Bernardo Feliciano*; Paris, 1549, in-8°; Venise, 1566, in-fol., à la suite du traité de Porphyre *In Prædicam*. Le titre grec du commentaire de Dexippe est, d'après le manuscrit de Madrid, Δεξιππου φιλοσόφου Πλατωνικῶν τῶν εἰς τὰς Ἀριστοτέλους Κατηγορίας Ἀποριῶν τε καὶ Ἀύσεων κεφάλαια μ'.

Nous empruntons à M. Barthélemy Saint-Hilaire une analyse de cet intéressant ouvrage : « C'est, dit-il, un dialogue en trois livres entre Dexippe et Séleucus, l'un de ses disciples. L'élève propose des questions et des doutes plus ou moins graves, et le maître donne sur chaque difficulté des solutions précises et le plus sou-

vent fort élégantes. Le premier livre de ce dialogue est consacré aux *Catégories* mêmes; les deux autres, à défendre les *Catégories* contre les attaques de Plotin. C'est une polémique curieuse, dont l'histoire de la philosophie n'a pas en général tenu assez de compte, et qui doit désormais y prendre place. Les arguments de Dexippe sont la plupart très-clairs, très-précis, et ils repoussent victorieusement ceux de Plotin. Dexippe, qui a le titre de philosophe platonicien dans tous les manuscrits, soutient, dans ce petit ouvrage, une doctrine toute péripatéticienne; mais il n'y a rien en ceci qui doive étonner, et bon nombre de platoniciens ont, comme lui, défendu les principes d'Aristote.

Le texte original du commentaire de Dexippe se trouve dans plusieurs manuscrits de la bibliothèque Médicis et de la bibliothèque de Madrid. M. Bekker, dans sa grande édition d'*Aristote*, Berlin, 1831-1840, en a donné quelques fragments très-courts dans le quatrième vol. des *Commentaires sur les Catégories*; mais ces extraits sont tout à fait insuffisants pour faire connaître le style et la manière de Dexippe. Ce serait rendre service à la philosophie que de le publier complètement. Iriarte a donné en grec, d'après le manuscrit de Madrid, l'*index* des chapitres des deux premiers livres. Il indique de plus deux autres ouvrages de Dexippe: savoir un second dialogue avec Séleucus, et un dialogue *Sur la quantité*.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, III, p. 254, 408; V, p. 697, 740. — Iriarte, *Cod. Biblot. Matrit. Catalog.* p. 128, 274. — Barthélemy Saint-Hilaire, dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques*.

* **DEXIPPE** appelé aussi *Diozippe* (Διόζιππος), médecin de l'île de Cos, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Il était disciple d'Hippocrate. Mausole et Pixodare, fils d'Hécatomnus, roi de Carie, étant tombés dangereusement malades, leur père fit appeler Dexippe; mais celui-ci ne consentit à se rendre auprès des princes malades qu'à la condition que Hécatomnus renoncerait à ses projets contre l'île de Cos. Dexippe avait écrit un livre *Sur la médecine* et deux *Sur le pronostic*; il ne reste de ces ouvrages que les titres, conservés par Suidas. Erasistrate blâme Dexippe d'avoir trop restreint la quantité de boisson que l'on peut donner aux malades. Au rapport de Plutarque, il admettait, avec Platon, que les boissons passent dans l'organe pulmonaire; mais, suivant lui, il n'y a que leur partie la plus subtile qui suive cette route, et le reste, mêlé avec les aliments, se rend à l'estomac.

Suidas, au mot Διόζιππος. — Gallen, *De Secta Optima*, c. 31. — Comment. I in Hippocr. *De rat. vict. in morb. acutis*, s. 24; Comment., III, c. 33; Comment. IV, c. 8; *De Febr. sect.*, add. Erasistr., c. 9. — Plutarque, *Sympos.* VII, 1. — Aul. Gelle, XVII, 211.

* **DEXIPPE** (*Dexippus* *Publius Herennius*), historien grec, fils de Ptolémée, né dans le même attique d'Hermus, vivait dans le troisième siècle après J.-C., sous les règnes des empereurs Claude II, Tacite, Aurélien et Probus.

On peut placer sa mort vers 280. Il sa patrie les plus grands honneurs, roi des thesmothètes, archonte éponyme des grandes panathénées et soufite. Ses enfants lui firent élever, de probablement, une statue dont la base encore avec une inscription où sont termes pompeux, et tous les honneurs avait été comblé, et sa double réputation et de poète. Dexippe mérita une éclatante encore en défendant son pays des barbares que les historiens anciens Scythes et Goths, mais qui appartenait à la tribu des Hérules. Ces Goths, avoir ravagé les côtes de la mer Noire lespont et de l'Archipel, envahirent s'emparèrent d'Athènes. Les habitants de la ville se réfugièrent dans les montagnes se mit à leur tête, et les exhorta à l'ennemi. Il se joignit à Cléodame, chef de la flotte romaine, et chassa les Goths d'Athènes, après leur avoir essuyé de trois mille hommes. C'est depuis cinq cents ans que les Athéniens traitent dignes de leurs ancêtres, comme de Marathon et de Salamine. Comme la statue de Dexippe ne dit rien militaires de cet historien, on a supposé qu'elle avait été élevée antérieurement à la conquête des Goths: cependant cette inscription raconte l'histoire que l'écrivain avait puisée dans ses propres souvenirs (αὐτὸς ἔγραψε, καὶ οὕτως βίβλας ἐστὶν ἡ ἀπὸ τῆς ἱστορίας ἐκείνης ἐκείνη). On ne connaît, et qui a été élevée l'année de Claude II. Synecrus a écrit l'ouvrage de Dexippe sur l'histoire d'Athènes et la défaite des Goths, prédécesseur de Gallien, avec Zonaras et Cassius, publié par A. se passèrent la première année de son règne en 269, la difficulté subsistait toujours, on suppose que Dexippe donna des conseils de son livre, et que dans la seconde postérieure à la statue dont nous avons raconté l'invasion des Goths, on ne peut en énumérant tous ses titres statue, négligèrent à desservir les Athéniens, qui ne lui avait été décernée d'autant et sans aucune raison.

Le nom d'orateur donné à Dexippe, on croit qu'il avait l'art oratoire; même les titres. Photius en cite trois, savoir: *Traité de l'art oratoire*, en quatre livres. C'est de ce traité qu'il est question dans le *de*

Alexandre, dans le *de* l'art oratoire, on voit fidèlement Arrien. C'est de ce

quelques-uns des fragments dé-
ngelo Mai, entre autres le dis-
ctif, d'Hypéride; — Σύνοπον
omme l'appelle Eunape : Χρονική
une chronologie historique depuis
thiques jusqu'à l'avènement de
ouvrage avait au moins douze
a le voit par une citation d'Étienne
Exubriz : c'était une histoire de
othis ou Hérules : ce récit, venant
alaire, devait être précieux. Il en
ments assez étendus. Photius
t la diction de Dexippe, particu-
ce dernier ouvrage, et le regarde
d Thucydide; c'est au moins une
a trouve dans Dexippe toute
e mauvais goût des rhéteurs du
, et l'on s'étonne qu'un auteur
villes poétilités ait pu faire de

s de Dexippe furent recueillis et
la première fois, mais avec peu
a collection Byzantine de Paris,
a réimprimés avec des additions
d Angelo Mai, *Collectio veterum*
II, p. 319; par J. Bekker et
le 1^{er} vol. des *Scriptores Historiæ*
ana, 1829, in-8°, éd par C. Muller,
ntia *Historicorum Græcorum*
t Didot, Paris, 1849, t. III, p. 666.

L. J.

Uryphyl. — Étienne de Byzance, au
• Photius, *Bibliotheca Græca.* — Fa-
na Græca, t. VII, p. 535. — Vossius,
vols. — Sainte-Croix, *Examen des his-*
toires.

Lucius Lucius), théologien espa-
né Pacien, évêque de Barcelone,
400 de l'ère chrétienne. Nommé
ans préfet du prétoire par l'em-
n, il abandonna bientôt cette di-
gner dans sa patrie, où il devint
Tolède. Il composa une chro-
né Jérôme parle en ces termes :
Quædam historiam texuisse,
Epist. Cette chronique passait pour
égtemps, lorsque le jésuite Jérôme
nça qu'il en avait découvert un
la bibliothèque de Fulde. Ce
l'annus par Torialba à Calderon,
le titre suivant : *Fragmen-*
ta L. Dextri, cum chronico
et additionibus S. Brantionis
Hispanice, 1619, in-4°. Bien que
cet ouvrage fût loin d'être
réimprimé par Roderic Carus,
ville, 1627, in-fol.; par Bivar,
ville, et par Nicolas Antonio,
Hispania vetus. On re-
la chronique publiée par Cal-
ouvrage fabriqué par Higuera.
Hispania vetus. — Nicolas Antonio,
opus, t. I, p. 203.

DEXTRIANUS. Voy. DEMETRIANUS.

* DEYBEL (*Christien*), général polonais, né
à Varsovie, en 1726, mort en cette ville, en 1799.
Il commença à servir dans l'armée saxonne;
mais rentré en Pologne, il obtint le commande-
ment de la forteresse de Kamieniec Podolski. Il
se distingua particulièrement en 1794, au siège
de Varsovie, et à cette occasion Kosciuszko
l'éleva au grade de général. Le général Stanislas
Potocki et les colonels Gorski et Dobraki se sont
formés en servant sous les ordres de Deybel.

L. C.

Documents particuliers.

DEYEUX (*Nicolas*), chimiste français, né à
Paris, vers 1753, mort à Passy, le 27 avril 1837.
Par son talent et sa probité il se plaça au
premier rang des pharmaciens de son temps, et
devint pharmacien de l'empereur Napoléon. Il
fut nommé professeur de pharmacie à la Faculté
de Médecine de Paris, et membre de l'Académie
des Sciences. Ses cours étaient très-suivis. Éli-
miné de l'École de Médecine en 1822, il refusa
de reprendre sa chaire en 1830, et passa ses
dernières années dans la retraite. On a de lui :
Précis d'expériences et d'observations sur
les différentes espèces de lait considérées
dans leurs rapports avec la chimie, la mé-
decine et l'économie rurale; Paris et Stras-
bourg, 1800, in-8°. Ces expériences ont été faites
avec Parmentier; — *Considérations chimiques*
et médicales sur le sang des icteriques; Paris,
1804, in-4°. M. Deyeux a inséré des articles
dans le *Journal de Physique*, dans la *Statist-*
ique de la France, par Herbin, et dans la
nouvelle édition du *Théâtre d'Agriculture* d'O-
livier de Serres.

Biographie médicale.

DEYLING (*Salomon*), orientaliste allemand,
né à Weida, le 14 septembre 1677, mort le 5
août 1755. Fils d'un brasseur aisé, il reçut sa
première instruction à Lengfeld, où son père
s'était établi, et continua ses études sous la di-
rection de Gottfried Bohme, pasteur à Irfers-
grün, et plus tard à Zwickau, sous celle de Müller.
En 1697 il se rendit à l'université de Wittenberg,
où il commença des études médicales, qu'il aban-
donna ensuite pour la théologie. Il mérita l'ap-
pui de Schurzfleisch, qui lui conféra la licence
en 1699. Une éducation particulière, arrêtée par
la mort de son élève, le ramena de la Silésie, où
il s'était rendu, à Wittenberg; c'est là qu'il fit des
cours et soutint des thèses, dont quelques-unes
eurent du retentissement. En 1704 il fut appelé à
l'archidiaconat de Plauen; en 1708 il fut nommé
pasteur et évêque (*superintendent*) à Pégau,
et en 1716 archevêque (*general-superinten-*
dent). En 1720 il devint pasteur de Saint-Ni-
colas à Leipzig, en même temps qu'on lui con-
firmait son titre d'archevêque. Les principaux
ouvrages de ce savant prélat sont : *Fletus super*
Thammuz; Wittenberg, 1704, in-4°; — *Pro-*
positiones geometricæ de circulo, per analysin

speciosam demonstratæ; ibid., 1704, in-4°; — *Eusebianum doctrinæ salvificæ Systema*; ibid., 1732, in-4°; — *Dissertatio de corrupto Ecclesiæ romanæ statu ante Lutherum et Lutheri tempore*; ibid., 1734, in-4°; — *De Vaticinio Isaïæ de Tyro*, c. 23, 18; ibid., 1735, in-4°; — *Observationum sacrarum, in quibus multa scriptura Veteris et Novi Testamenti dubia vexata solvuntur, loca difficiliora ex antiquitate et variæ doctrinæ apparatu illustrantur*, etc.; Leipzig, 1708-1736, 4 vol., et 1720, in-4°; — *Observationes miscellanæ*; ibid., 1736, in-4°; — *Observationes exegeticæ*; ibid., 1732, 1735, in-4°; — *Præfatio ad Dachselii biblia hebraica accentuata*; Leipzig, 1729, in-4°.

Moser, *Jotaleb. Theol.* — Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

DEYNS ou **DENYS** (Jacques), peintre flamand, né à Anvers, en 1647 (1), mort en 1704. Élève distingué d'Érasme Quellino, il alla se perfectionner en Italie. Il travailla dans les villes qu'on pourrait appeler les capitales de l'art : Venise, Bologne, Rome, Naples. Bientôt il rivalisa avec les maîtres qu'il avait copiés jusque alors. Les cours de Mantoue et de Florence lui confèrent d'importants travaux. Il décora en particulier le palais de Mantoue de paysages et de peintures historiques. Après quatorze ans de séjour en Italie, il retourna dans sa patrie, où il fut également l'objet de l'estime des connaisseurs.

Nagler, *Neues Allg. Kunst.-Lexic.* — Fiorillo, *Histoire de la Peinture*, III, 325.

DEYNUM (Jean-Baptiste VAN), peintre en miniature et à la gouache, né à Anvers, en 1620. La date de sa mort est inconnue. « Né de parents riches, dit Descamps, il eut tout le temps d'étudier et de perfectionner son talent avant de paraître dans le public. On fut surpris de voir ses belles compositions peintes à la gouache avec une intelligence surprenante : il faisait bien le portrait dans le même genre. Tout ce qui était de ce peintre fut enlevé par les cours d'Espagne et d'Allemagne; la Flandre a conservé peu de ses ouvrages. »

Descamps, *Vies des Peintres Flamands*.

* **DEYRON** (Jacques), antiquaire français, né à Nîmes, au commencement du dix-septième siècle, et mort dans cette ville, en 1677. Il est auteur d'un travail sur les antiquités de sa ville natale, imprimé d'abord sous ce titre : *Des anciens Bâtimens de Nîmes*; Grenoble, 1656, in-4°, et réimprimé depuis deux fois à Nîmes, sous ce nouveau titre : *Les Antiquités de la ville de Nîmes*, la première fois aux frais de la ville, et la seconde aux frais de l'autorité diocésaine. Cet ouvrage ne méritait pas cet honneur. On a encore de Deyrou une *Généalogie des Barons d'Aubais*; 1646, in-12, et Grenoble, 1653, in-12. La bibliothèque publique de la ville de Nîmes possède en manuscrit les généa-

loges de quelques autres familles, le même écrivain.

Hist. littéraire de Nîmes, t. I. — *Leclercq* Historique de la France.

DEYSTER (Louis DE), peintre à Bruges, en 1656, mort en 1711. premier maître Jean Maes, d'après De Maas, d'après d'autres. Il fit ensuite de Rome, et passa six années tantôt ville, tantôt à Venise. Revenu à Br d'abord quelque peine à s'y f mède et adonné à la dévoti le monde. Quelques tableaux marcu talent en lumière. On cite dans le no becca offrant à boire à Elzéar; — de Judith, en plusieurs parties; — La Vierge; — La Résurrection de Jés et son Apparition aux trois Maries. dernier morceau, dit Descamps, le C cède ni pour la couleur ni pour le de de Van Dyck. » A la fin de sa c mina ses forces intellectuelles des occupations et des études si que, la confection des orgues, — Il n'y réussit guère, tandis qu art où il excellait. Un ami dévoué, de aide à l'imprudent artiste, et l'emmène dans le dénuement. « La main grande et large, dit Descamps, m goût approchant des Italiens. Il ou coup de caractère à ses airs de tête, et à ses mains; ses draperies sont : les plis y sont amples et formés r couleur est chaude et dorée; il ne glacer ses ombres avec du stil de momie; on voit partout la toue, chargeait-il beaucoup ses lumières... la moitié de ses tableaux pour réna mière sur l'objet principal, et souv peine à distinguer des figures fonds, ce qui donne une force de clair-obscur qu'il a pu plus grande p s de l ciation, manque pas de n : « vous n' aux dames, parce qu'il p it qu'elle était. »

Anne DEYSTER, fille de Louis à Bruges, morte en 1746, repré ment et à s'y méprendre les tableaux. Elle faisait de remarquables ouvrages et ne fut pas moins excellente mais talent en ce genre contribua à inspirer ce goût des instruments qui le ruina. la vie de Louis Deyster, son père.

Descamps, *Vies des Peintres Flamands*.

DEYVERDUN (es). né à Lausanne. 1735. le 4 avec u 1755. force et la place ou p

(1) 1645 d'après la *Biog. univ.* des frères Michaud.

argrave de Schaveldt, il ne tarda pas à en Angleterre Gibbon, qui lui procura dans les bureaux d'un ministère. Il fut ensuite gouverneur de sir Richard Worsley, lequel il voyagea sur le continent. Il termina ses dernières années de sa vie à Lausanne, d'après Gibbon. On a de lui : *Mémoires de la Grande-Bretagne pour les années 1768*; Londres, 1768 et 1769, 2 vol. in-12; — *Gibbon*; — *Werther*, traduit de l'allemand par Goethe; Maestricht, 1784, 2 vol. in-12. Il est encore l'auteur de plusieurs notices, et de beaucoup de mémoires, les uns imprimés, les autres dans les *Œuvres* de Bridel, et reproduits dans les *Mémoires historiques* (1782); ce qui donna la seconde édition de *Caroline Schlegel*, de madame de Montolieu.

Mémoires. — Quéhard, *la France littéraire* (Jean), controversiste français, né à Fontenay, près de Sainte-Menehould, le 163, mort à Strasbourg, le 12 septembre 1711.

Il entra chez les Jésuites à l'âge de douze ans. Après avoir été successivement professeur d'humanités, de rhétorique, de morale, de philosophie, d'Écriture Sainte et de droit, il s'adonna à la controverse, et y fut nommé recteur du collège de Sedan, il fut efficacement à la conversion d'un grand nombre de calvinistes. Il passa de là à Strasbourg, où le roi et le cardinal de Furstemberg firent à l'établissement d'un collège de séminaire épiscopal, et d'une université, qu'ils confièrent à la direction de ce français. Premier directeur du séminaire, il fit preuve, en beaucoup de circonstances, de zèle, de prudence et de capacité. Il fut nommé confesseur du dauphin, fils de Louis XIV, dans les campagnes que le jeune roi fit en Allemagne et en Flandre. Il passa ensuite aux charges de son ordre, fut cinq fois provincial et trois fois envoyé à Rome pour les congrégations générales. On a de lui : *Union des protestants de Strasbourg au pape romain*, également nécessaire à l'État, et facile selon leurs principes, 1687, in-8°; Paris, 1701, in-12; — *Discours d'un docteur de Sorbonne, apologique des Maximes des Saints*, par l'abbé Mico, et publié en 1687; Rome, 1697; — *Epistola ad virolem*, sur la religion chinoise; Rome, 1697; — *La Foi des chrétiens et des catholiques contre les déistes, les juifs, les mahométans, les sociniens et les autres hérésies*, où l'on réduit la foi à ses principes, et où l'on montre qu'elle est conforme à la raison; Paris, 1701, in-8°.

Mémoires pour servir à l'histoire des hommes, t. II. — Moréri, *Dictionnaire historique* (Diego), théologien espagnol, né à

Toro, dans le royaume de Léon, en 1444, mort en 1522. Il prit l'habit religieux dans l'ordre de Saint-Dominique, et après avoir donné de grandes preuves de savoir et de piété, il fut nommé professeur de théologie à l'université de Salamanque. Depuis il devint précepteur de l'enfant Jean, fils de Ferdinand et d'Isabelle, qui le choisirent pour leur confesseur. Au commencement du seizième siècle, Deza fut élevé à l'évêché de Zamora, transféré à celui de Salamanque, puis à celui de Palencia, quelque temps après à celui de Jaen, ensuite à l'archevêché de Séville, et enfin à celui de Tolède. Il mourut, comme le prouve le P. Echard, avant d'avoir pris possession de cette dernière dignité. Il fut enseveli à Séville. On a de lui : *Defensorium doctoris angelici S. Thomæ Aquinatis, contra invectiones Matthiæ Dorinck in replicationibus contra Paulum Burgensem super Bibliam*; Séville, 1491, in-4°; — *Statuta seu instructiones ab eo tum episcopo Placentino et Hispaniarum inquisitore generali sancitæ, a variis sacri tribunalis ministris observandæ*; Séville, 1500; — *Statuta alia a ministris dicti tribunalis servanda*; Medina del Campo, 1504; — *Synodus ab ipso Hispani celebrata*; Séville, 1512, in-4°; — *Novarum Defensionum doctoris angelici S. Thomæ super quatuor libros Sententiarum Volumina quatuor*; Séville, 1517, in-fol. Tous ces ouvrages ont été recueillis dans l'édition de Madrid; 1576, in-fol.

Quéhard et Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*. — Nic. Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*.

DEZA (Pierre), prélat espagnol, né à Séville, le 24 février 1520, mort à Rome, le 27 août 1600. Il étudia à Salamanque, où il obtint une chaire de professeur en droit. Dans la suite il fut official de Compostelle, auditeur de Valladolid, archidiacre de Calatrava, conseiller de l'inquisition, et enfin président de Grenade, où le roi Philippe II l'envoya en 1569, un an après la révolte des Morisques. Le marquis de Mondejar, de la maison de Mendoza, en était gouverneur. Le président Deza vécut en assez mauvaise intelligence avec lui, tout en se conduisant avec beaucoup d'intégrité et de zèle. Il obtint le chapeau de cardinal en 1578, et se rendit à Rome deux ans plus tard. Il parait qu'il n'y soutint pas la réputation qu'il s'était acquise en Espagne.

De Thou, *Hist. sui temporis*, XLVIII. — Cabrera, *Historia Philipp II*, lib. VII, VIII. — Aubery, *Histoire générale des Cardinaux*.

* **DEZA (Maximilien)**, biographe et théologien italien, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Vita di Helena Lucretia Cornara Piscopia*; Venise, 1686, in-4°; — *Istoria della famiglia Spinola*; Plaisance, 1694, in-fol.; — *Prediche dell'avvento detta in capella Cesarea*; Lucques, 1709, in-4°.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Jo-

seph), littérateur français, né à Paris, le 4 juillet 1680, mort le 29 novembre 1765. Dès sa jeunesse, il s'adonna à l'étude des beaux-arts, sous la direction du dessinateur Bernard Picart, du peintre De Piles et de l'architecte Leblond. En 1713 il fit un voyage en Italie, pour se perfectionner dans la connaissance de la peinture. Il voyagea aussi en Angleterre en 1728. Possédant une charge de secrétaire du roi du grand collège depuis 1716, il obtint le titre de conseiller du roi en 1748. Il avait rassemblé un très-beau cabinet d'histoire naturelle, ce qui le conduisit à écrire sur cette science; mais ses principaux ouvrages ont pour objet la peinture; ils ne sont pas au-dessus du médiocre. Dezallier était membre des Sociétés des Sciences de Londres, de Montpellier, de La Rochelle. On a de lui : *Traité sur la Théorie et la Pratique du Jardinage*; Paris, 1709, in-12 : cet ouvrage, qui parut d'abord avec les seules initiales de l'auteur, fut plusieurs fois réimprimé en France et à La Haye, sous le nom d'Alexandre Leblond, dessinateur de quelques-unes des figures qui ornent ce livre; — *Histoire naturelle éclaircie dans deux de ses parties principales, la lithologie et la conchyliologie*; Paris, 1742, in-4°, avec 33 planches; Dezallier réimprima son ouvrage en deux parties séparées, sous les titres suivants : *Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, l'oryctologie, qui traite des terres, des pierres, des métaux, des minéraux et autres fossiles*; Paris, 1755, grand in-4°, avec 26 figures; — *L'Histoire naturelle éclaircie dans une de ses parties principales, la conchyliologie, qui traite des coquillages de mer, de rivière et de terre, augmentée de la zoomorphose*; Paris, 1757, grand in-4°; — *Enumerationis fossilium quæ in omnibus Galliarum provinciis reperiuntur Tentamina*; Paris, 1751, in-8°; — *Abregé de la vie des plus fameux Peintres, avec leurs portraits gravés*; Paris, 1745, 2 vol. : l'auteur publia un volume de supplément; Paris, 1752. Le tout forme 3 vol. in-4°. L'ouvrage fut réimprimé à Paris, 1762, 4 vol. in-8°, avec environ 300 portraits. L'édition en 3 vol. in-4° est moins complète que celle en 4 vol. in-8°; mais elle est préférable par rapport aux figures.

Desmarts, *Les Siècles littéraires*. — Quérard, *La France littéraire*.

DEZALLIER D'ARGENVILLE (Antoine-Nicolas), littérateur français, fils du précédent, né dans la première partie du dix-huitième siècle, mort en 1794. On a de lui : *Voyage pittoresque des environs de Paris*; Paris, 1749, in-12; — *Voyage pittoresque de Paris*; Paris, 1752, in-12. Ces deux volumes ont été souvent reproduits par des plagiaires, sous différents titres; — *Dictionnaire du Jardinage*; Paris, 1767, in-12; — *Manuel du Jardinier, ou journal de son travail, distribué par mois*; Paris, 1772, in-12; — *Description sommaire*

des ouvrages de peinture, sculpture et gravure; Paris, 1781, in-12; — *Vies des fameux Architectes et des Sculpteurs*; Paris, 1788, 2 vol. in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

DEZÈDES ou **DEZAIDES**, compositeur dramatique français, né vers 1740, et mort en 1792. On ignore le lieu de sa naissance; les uns veulent qu'il soit né à Lyon, d'autres ont cru qu'il était Allemand; ce qu'il y a de certain, c'est que Dezèdes lui-même ne connut jamais ses parents. Dès son enfance, il fut confié aux soins d'un abbé qui dirigea son éducation; le digne ecclésiastique était assez bon musicien : pour délasser son élève d'études plus sérieuses, il lui enseignait la musique et à jouer de la harpe; Dezèdes passait ainsi dans ses récréations le goût d'un art qui devait plus tard tirer son nom de l'obscurité. Il vint de bonne heure à Paris, où il perfectionna son instruction et apprit la composition; il jouissait alors d'une pension, qui fut doublée à l'époque de sa majorité. Présument avec raison avec ceux dont il recevait cette pension étaient auteurs de ses jours, il vint tère qui enveloppait sa vie, chargé de lui remettre le pr les démarches qu'il fallait faire pour Jéon mille seraient non-seulement qu'elles l'exposeraient à ne zèdes ne tint aucun cor il ne découvrit rien, et il se vit obligé p ses talents en musique. Il obtint poème du petit opéra de *Julie*: représentée avec succès en 1772, à partir de ce moment tation qui assura son ex cessivement aux Italiens ment; *Le Stratagème décon* (17 — *Trois fermiers* (1777); — *Zu de Chaise* (1778); — *A I et demi*; *Cécile* (1781); — (1783); — *Alexis et Justine* (1783); — *La quinzaine*, *Les Deux Pages*; *Fen la suite des Deux Pages*; — *à l'ou le langage des fleurs* (1777); — *sauvée* (1783), et *Alcindor* (1787).

Dezèdes fut surnommé l'*Orphée* du genre pastoral, dans le leurs ni rivaux, est en tinctif du talent de ce diées sont gracieuses, dans l'expression des ges; son harmonie est soigné, pour le temps ou *Blaise et Babes* est de Dezèdes c

De Laborde, *Essai sur la phie universelle des Musi*.

DEZOBRY (Charles-rais, né à Saint-Denis (S

éclat dans la littérature par un ouvrage : *Rome au siècle d'Auguste, ou d'un Gaulois à Rome à l'époque du Auguste et pendant une partie de celui-ci*; 4 vol. in-8°, Paris, 1835. M. Dezobry avait fait pour la Grèce, et montra l'antiquité des mœurs antiques, sérieusement sous tous les aspects, pourrait être tout étonnante qu'une peinture de mœurs romaines. Tout cela est retracé en double de l'archéologue; car on trouve patiemment au bas des pages les autres lesquelles reposent les détails. Penon applaudissait son ouvrage, l'auteur prit la révision avec cette patience d'archéologue le temps pour rien; et après les plus approfondis, des études recommença à Rome même et en Italie, il en publia une édition, très-améliorée, 4 vol. in-8°, Paris, 1846-1847, accompagnée d'une série de gravures représentant les sites, les monuments les plus célèbres de la Rome des Césars. M. Dezobry fonda une librairie classique, avec le concours de professeurs universitaires, une série d'éditions grecques, françaises, accompagnées de commentaires estimés, qui ont fait placer ces livres au premier rang du genre. Dans ces collections, Dezobry a donné lui-même *Montesquieu, Considérations sur les causes de la décadence des Romains et de leur décadence*; 12, Paris, 1844; et *La Fontaine, Fables d'un Choix de fables des anciens français*; 1 vol. in-18, Paris, 1849. Il a publié : *L'Histoire en peinture, ou les historiens propres à être traduits en tableaux, ouvrage dédié aux peintres romains*; tableaux d'histoire, paysannes, tableaux de genre; 1 vol. in-18, Paris, 1848; — *La mauvaise Réputation des suites de l'ignorance, narration d'entrepreneurs sur les produits de la culture des céréales et autres plantes farinées alimentaires*; 1 vol. in-18, Paris, 1848; — *Dictionnaire biographique, historique, géographique, etc.* (sous le titre de *La Pr. III. — Documents particuliers.*

DEZOBRY (François), médecin français, né à Cognac-sur-Mer, en 1724, mort à Versailles le 17 février 1803. A peine sorti du collège, il se consacra à l'étude des études médicales, et devint élève en chirurgie dans les écoles de Westphalie et de Flandre. Le zèle pour les connaissances dont il fit

preuve furent remarqués, et le firent rapidement arriver au grade de chirurgien major. En 1760 il succéda au célèbre Garangeot en qualité de chirurgien major du régiment du Roi, et se fit recevoir médecin à la Faculté de Besançon. Il commença à montrer dans cette ville en faveur de l'inoculation un zèle auquel il dut en grande partie sa célébrité. Il la propagea avec toute l'ardeur d'une conviction profonde, et la défendit non-seulement contre les préjugés populaires, mais encore contre la pratique vicieuse d'un Irlandais qui exerçait la chirurgie à Besançon. Ce charlatan, appelé Acton, et père du célèbre ministre napoléonien de ce nom, se servait pour inoculer la variole d'une méthode mauvaise qui avait eu de fâcheux résultats et avait fini par discréditer l'inoculation. Pour ramener les esprits à cette pratique, Dezobry fut forcé d'éclairer le public sur les dangers du procédé employé par Acton. Celui-ci traduisit son adversaire devant les tribunaux. Mais Dezobry gagna son procès, et publia un écrit intitulé : *Pièces justificatives concernant l'inoculation*; Lons-le-Saulnier, 1765, écrit qui fut accueilli par le public avec beaucoup de faveur. L'année suivante, il fit le voyage de Londres pour y étudier le nouveau procédé employé par Sutton, et revint en France; partisan déclaré de la méthode suttonienne, il la pratiqua d'abord à Nancy, puis à Passy, en présence des gens de l'art les plus célèbres, et sous les yeux de son ami le célèbre voyageur La Condamine. Il fournit au docteur Gaultier les documents d'après lesquels celui-ci rédigea son traité pratique *Sur l'Inoculation*. Lorsqu'une école de chirurgie fut créée dans le régiment du Roi, Dezobry, qui en avait eu la première idée, en fut nommé le directeur. Il forma des sujets très-distingués. Il obtint en 1778 la place de chirurgien consultant des armées et le cordon de Saint-Michel. Nommé en 1789 inspecteur général des hôpitaux militaires, il obtint sa retraite, en 1793; mais elle ne lui fut pas payée, et il tomba bientôt dans la plus complète misère. Pour l'en tirer, ses amis le firent nommer médecin de la succursale des Invalides établie à Versailles. Lorsque cette maison fut supprimée, Dezobry obtint encore une fois sa retraite; mais il n'en jouit que quelques mois. Dezobry a donné en commun avec le docteur Valentin, son élève, un ouvrage intitulé : *Traité historique de l'Inoculation*; Paris, an VIII (1800); in-8°.

Rabbe, Boissjolin, etc., *Biographie univ. et port. des Contemporains*. — *Biographie médicale*.

DHU-NOVAS. Voy. ELESBAAS.

DHAHER-BE-AMR-ILLAH, neuvième khalife fathimite, né en 1132, mort en 1154. Fils de Hafez-ed-dyn-Illah, il monta sur le trône l'an 544 de l'hégire (1149 de l'ère chrétienne), et changea à son avènement son nom d'Ismail-Abon-l-Mansour, contre celui de Dhafer-be-amr-Illah (victorieux par l'ordre de Dieu). Il ne tint

pas ce que promettait un titre aussi pompeux. Livré sans réserve aux plaisirs, il ne s'occupait nullement des affaires de son empire, et vit avec une parfaite indifférence les intrigues des courtisans de son palais, les incursions des Normands de la Sicile sur les côtes de l'Afrique et les progrès des croisades en Syrie. L'an 548 de l'hégire, les Francs s'emparèrent d'Ascalon, et des corsaires sortis des ports de Sicile débarquèrent sur la plage d'Égypte, mirent à feu et à sang la ville de Tenny, située au milieu du lac Menzaleh, et se retirèrent chargés de captifs et d'un butin immense. Pendant que les dissensions intérieures et les guerres étrangères hâtaient la chute de la dynastie fathimite, Dhaher se livrait à la débauche. Parmi les victimes de ses coupables plaisirs, on citait Nasr, fils du grand-vizir Abbas. Le père, irrité, poignarda le khalife et ses deux frères au milieu d'une fête. Il mit la couronne sur la tête d'un enfant de cinq ans, issa, fils du prince assassiné.

D'Herbelot, *Biblioth. orientale*. — Marcel, *Égypte depuis la conquête des Arabes, dans l'Univers pittoresque*.

DHAHER-LE-AZAZ-DYN-ILLAH, quatrième khalife fathimite, fils de Hakem, né le 11 ramadhan de l'an 395 de l'hégire (20 juin 1005 de l'ère chrétienne), mort l'an 427 de l'hégire (1037 de l'ère chrétienne). Il s'appelait Aly-Abou-I-Hassan; les assassins de son père le proclamèrent khalife en l'an 411 de l'hégire (1021 de l'ère chrétienne), sous le nom de Dhaher-le-Azaz-dyn-illah (illustre par la gloire de la religion de Dieu). Il occupa le trône d'Égypte sans faire aucun acte digne d'être mentionné par l'histoire. On sait seulement qu'il fit punir de mort les meurtriers de Hakem, bien que ceux-ci eussent cru s'assurer l'impunité en le plaçant sur le trône. Il eut pour successeur son fils Maad-Abou-Te-myn, proclamé khalife sous le titre de Mostanser-billah.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*. — Marcel, *Égypte depuis la conquête des Arabes, dans l'Univers pittoresque*.

DHAHER-BILLAH, trente-cinquième khalife abasside, fils de Nasser, né en 1173, mort en 1226. Il succéda à son père l'an 622 de l'hégire, (1225 de l'ère chrétienne). Aboulfaradj rapporte qu'on tira Dhaher-billah de prison pour le faire remonter sur le trône; et comme il était alors âgé de plus de cinquante ans, il dit à ceux qui vinrent le saluer khalife, que ce n'était pas l'usage d'ouvrir boutique après le soleil couché. C'était l'époque où les Mongols, sous les ordres de Djenghis-Khan, conquéraient l'Asie. Content de voir que l'invasion ne l'atteignait pas encore, Dhaher-billah n'essaya pas d'aller la combattre. Il gouverna avec justice et fit bâtir un pont sur le Tigre à Bagdad. Il mourut après un règne de neuf mois et seize jours, et laissa le trône à son fils, Mostanser-billah.

Aboulfaradj, *Chronicon*. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

DHAHER, chéik de Palestine, né vers 1685,

mort en 1775. Il appartenait à la puissante tribu arabe des Béné-Zyadneh, qui errait sur les bords du Jourdain et du lac de Tibériade. Après la mort d'Omar, son père, dans les premières années du dix-huitième siècle, il partagea le commandement de sa tribu avec un oncle et deux frères. La petite ville de Sapheth fut son domaine, et peu après il y ajouta Tibériade. Assiégé dans cette ville en 1742 par le pacha de Damas, il eût succombé si la mort ne l'eût délivré de son ennemi. Tranquille du côté des Ottomans, il se brouilla avec ses oncles et ses frères, les vainquit, et les fit mettre à mort. Disposant de toutes les forces de sa tribu, il s'empara en 1749 d'Acre, qui n'était alors qu'un misérable village, fortifia cette place et en fit sa résidence. Il encouragea l'agriculture, réprima les courses et les pillages des tribus arabes voisines, et parvint à rétablir la sûreté dans les campagnes. Les cultivateurs musulmans et chrétiens vinrent de toutes les parties de la Syrie se réfugier auprès de Dhaher, sous la domination duquel ils trouvaient la sécurité et la tolérance religieuse. Parmi les nouveaux vassaux on remarquait même une colonie de Grecs de l'île de Chypre. D'autre part, Dhaher se fortifia par des alliances avec les grandes tribus du désert, et s'attacha les Motevallis, sectaires musulmans des environs de Tyr, et les réconcilia avec les pachas de Saïde et de Damas, il s'assura ainsi l'amitié d'une peuplade qui pouvait mettre dix mille cavaliers sur pied. Ses enfants, auxquels il avait confié des gouvernements, n'eurent pas sa prudence, vexèrent leurs sujets et se dissipèrent à main armée. Le vieux chéik leur fit inutilement des reproches. La guerre éclata même entre Dhaher et ses enfants, qui, craignant leur vieux père près du terme de sa carrière, voulaient d'avance s'emparer de sa succession. De son côté, la Porte s'inquiéta des troubles de Dhaher, qui ne craignait pas de demander vers 1768 les titres de chéik d'Acre, prince des princes, commandant de Nazareth, de Tibériade, de Sapheth, et chéik de toute la Galilée. Le divan y consentit; mais en même temps il stimula secrètement les dissensions de la famille de Dhaher, et lui opposa des agens capables de l'arrêter, tels qu'Othman, pacha de Damas et ses deux fils, nommés pachas de Tripoli et de Saïde. Othman fut tué par l'émir pîde Ali, fils de Dhaher, et cette victoire augmenta la puissance du vieux chéik, qui s'attacha aux projets d'indépendance du fameux mamelouk Ali-Bey. Celui-ci fit passer à Gaza en 1774 un corps de mamelouks, qui occupèrent Ramla et Lydda, et au mois de février 1771 son lieutenant Mohammed-Bey arriva en Palestine avec une armée considérable. Les troupes réunies d'Ali et de Dhaher battirent complètement le pacha de Damas; et elles se seraient emparées de son place, si Mohammed-Bey, qui méditait le renversement de son général, n'eût repris le chemin du Caire. Néanmoins Dhaher

porta une nouvelle victoire sur le pacha de Damas. La Porte lui offrit une paix très-avantageuse; mais Ibrahim Sabagh, chrétien, ministre de Dhaheer, espérant toujours qu'Ali-Bey viendrait conquérir la Syrie, rejeta les propositions de la Porte. Bientôt la nouvelle de l'expulsion d'Ali par Mohammed-Bey vint désabuser Ibrahim. Ali arriva en fugitif à Gaza. Dhaheer donna l'hospitalité à Ali, et les deux chefs remportèrent plusieurs victoires éclatantes sur les Turcs. Ali, trompé par les émissaires de Mohammed-Bey, qui lui faisaient espérer son rétablissement en Égypte, quitta la Syrie en 1773; mais il périt bientôt victime d'une trahison. Dhaheer obtint encore quelques succès contre le fameux Ahmed, surnommé Djezzar (Boucher), pacha de Beirouth; il s'en fut pas moins contraint de traiter avec ce Turc. Il fut convenu que Dhaheer et ses enfants mettraient bas les armes, qu'ils conserveraient le gouvernement de leur pays et que le chef payerait le tribut comme par le passé. Ces propositions arrêtées sans l'avis des fils de Dhaheer déterminèrent leur révolte. Sur ces entrefaites, Mohammed-Bey entra en Palestine (1775). Dhaheer, abandonné de tous ses alliés, s'enfuit dans les montagnes avec son ministre Ibrahim, et les montmeluks s'emparèrent d'Acre. La mort subite de Mohammed remit Dhaheer en possession de cette ville. Il y fut bientôt assiégé par les Turcs. Le chef des Barbaresques qui étaient à la suite de Dhaheer fut d'avis qu'on achetât l'inaction du capitain-pacha, assurant qu'il était certain de le renvoyer, et même de s'en faire un ami, en lui comptant deux mille bourses; mais le ministre, par avarice, rejeta cet avis, et voulut qu'on repoussât la force par la force. Dhaheer donna raison à son ministre, et accusa de trahison le chef des Barbaresques. Celui-ci sortit à l'instinct du conseil, et défendit à ses troupes de se joindre aux Turcs. Dhaheer voulut alors chercher son salut dans la fuite. Quoiqu'il fût alors âgé de quatre-vingt-dix ans, il monta à cheval, et chercha à gagner la campagne; mais atteint dans les bois d'un coup de fusil que lui avait tiré un barbaresque, il tomba de cheval. Les Barbaresques accoururent aussitôt, et lui coupèrent la tête, elle fut portée au capitain-pacha, qui la fit porter pour l'envoyer à Constantinople. Après la mort de Dhaheer, Djezzar fut nommé pacha d'Alep et de Saïde, et reçut la mission d'exterminer les enfants de Dhaheer et d'achever la ruine des rebelles. Il se rendit maître de trois fils de cheik, Othman, Séid et Ahmed. Ali résista près d'une année, et ne succomba que par la trahison des Barbaresques, qui, sous prétexte de chercher son appui, s'introduisirent auprès de lui, et l'assassinèrent. Le capitain-pacha fit égorger Séid, Ahmed et leurs enfants. Othman fut envoyé en faveur de son talent pour la poésie, à Constantinople. Telle fut la fin de la domination que Dhaheer avait essayé de fonder

en Syrie. Volney a donné un précis de l'histoire de ce cheik; nous en avons reproduit les faits principaux; nous en citerons aussi les dernières lignes, qui offrent un remarquable portrait de Dhaheer. « Telle fut, dit Volney, la fin tragique d'un homme digne à bien des égards d'un meilleur sort. Depuis longtemps la Syrie n'a point vu de commandant montrer un aussi grand caractère. Dans les affaires militaires personne n'avait plus de courage, d'activité, de sang-froid, de ressources; dans les affaires politiques, sa franchise n'était pas même altérée par son ambition; il n'aimait que les moyens hardis et déconcertés; il préférait les dangers des combats aux roses des intrigues. L'opinion de sa justice avait établi dans ses États une sécurité inconnue en Turquie; elle n'était point troublée par la diversité des religions, il avait pour cet article la tolérance ou, si l'on veut, l'indifférence des Arabes-Bedouins; il avait aussi conservé leur simplicité, leurs préjugés, leurs goûts; sa table ne différait pas de celle d'un riche fermier; le luxe de ses vêtements ne s'étendait pas au delà de quelques pelisses, et jamais il ne porta de bijoux; toute sa dépense consistait en juments de race, et il en a payé quelques-unes jusqu'à 20,000 livres. Il aimait beaucoup les femmes; mais en même temps il était si jaloux de la décence des mœurs, qu'il avait décerné peine de mort contre toute personne surprise en flagrant délit de galanterie et contre quiconque insulterait une femme; enfin, il avait saisi un milieu difficile à tenir entre la propreté et l'avarice: il était tout à la fois généreux et économe. »

Volney, *Voyage en Égypte et en Syrie*. — Munk, *Palestine, dans l'Univers pittoresque*.

DHAHERY. Voy. KHALIL DHAHERY.

* **DHANANDJAYA**, auteur d'un vocabulaire sanscrit intitulé : *Nāma-Mālā*. On a lui attribue aussi un ouvrage sur la littérature théâtrale, intitulé *Dasa-Rūpaca*. Il vivait dans le onzième siècle.

A. LANGLOIS.

Recherches asiatiques, VII. — Wilson, *Théâtre indien*; *Dictionnaire sanscrit*, 1^{re} édition.

* **DHANVACA**, poète indien, pour un don de cent mille roupies céda au prince Sri-Harcha la propriété du drame intitulé *Ratnadell*, qui a été traduit par M. Wilson, et publié en sanscrit à Calcutta, 1832.

A. L.

Wilson, *Théâtre indien*.

* **DHANWANTARI**, écrivain indien, que l'on compte parmi les neuf perles de la cour de Vīramāditya ou de Vihadja. On lui attribue le *Nirghanta*, un ouvrage sur la médecine, un autre sur la magie.

A. L.

Ward, *A Fieo of the History, Literature and Mythology of the Indians*, I.

* **DHARANI-DĀSA**, brahmane de Canoge, auteur d'un vocabulaire qui porte son nom, *Dharani-Cocha*, et d'un ouvrage poétique intitulé *Cāsi-Viruddh-Vall*.

A. L.

Wilson, *Dictionnaire sanscrit*, 1^{re} édition.

* **DHARMA**, prédicateur bouddhiste, qui, en

519, vint dans la Chine, réveilla la foi de Boudha, et y fit de son culte un culte national. On cite aussi un vieux grammairien de ce nom.

A. L.

Wilson, *Dictionnaire sanscrit*, 1^{re} édition.

* **DHARMAPALA**, religieux bouddhiste, était le fils d'un grand ministre du royaume de Cântchoura. Il renonça aux honneurs de la cour pour pratiquer la loi de Boudha. Il devint un maître célèbre, et s'acquit une grande réputation par ses nombreux ouvrages.

A. L.

Stan. Julien, *Voyages de Hiouen-Thsang*.

DHARMASOCA. Voy. ASOCA.

* **DHARMATCHANDRA**, petit-fils de Nânaca, vivait au seizième siècle de J.-C. Il fonda la secte des Oudâsis. Ses descendants se voient encore dans le Pendjab, où ils sont traités avec respect par les Sikhs.

A. L.

Recherches asiatiques, XVII.

D'HELL ou **D'HÈLE**. Voyez HALES.

D'HERMIGNY. Voyez HERMIGNY.

D'HERMILLY. Voyez HERMILLY.

* **DHOMAC** ou **ZOHAK**, prince sémitique, vivait à une époque incertaine avant J.-C. Dans les temps primitifs la race noire paraît s'être étendue sur une partie de la Perse, comme elle dominait dans la basse Asie jusqu'à Ninive et dans l'Inde entière. Lorsque les colonies ariennes personnifiées dans Djemchid arrivèrent dans l'Iran, quelques-unes d'entre elles finirent par s'allier avec les noirs, qu'elles avaient d'abord traités en ennemis. C'était un crime religieux pour des peuples soumis au régime des castes, et tel est, à notre avis, le sens de cet *ulcère noir* qui poussa sur les mains de Djemchid. Ce prince épousa ensuite une *dev*, et donna sa sœur en mariage à un *dev*. Cette double union nous paraît encore indiquer une fusion des arias ou ariens avec les noirs, ou du moins avec des populations chez lesquelles dominait le sang chamnite. Nous lisons en effet dans le Boun-Dehesch que du mariage de Djemak, sœur de Djemchid, avec un *dev* naquirent les Arabes et l'*infernal*, l'*impte*, le *noir de peau*, c'est-à-dire *Dhohac*, comme le déclarent les destours ou docteurs des Perses. Le mépris profond que les peuples caucasiens ont toujours témoigné pour les populations chaminites, joint à la rivalité qui existait alors entre les deux races, rend assez raison de ces épithètes injurieuses. Les légendes nous apprennent en outre que *Dhohac* était Arabe, et nous savons qu'une partie de l'Arabie fut primitivement peuplée de tribus à peau noire. Une tradition persane nous apprend d'ailleurs que son frère régnait en Abyssinie, et elle donne à ce prince éthiopien le nom de *Kousch aux dents d'éléphant*. *Dhohac*, profitant du mécontentement causé par la conduite de Djemchid, marcha contre lui, le vainquit, et l'obligea à prendre la fuite. *Dhohac* était très-cruel; il inventa le supplice de la croix et celui, plus terrible encore, qui consiste à écorcher tout vif un coupable. Il avait

aux épaules deux ulcères, que le diable y avait imprimés par deux baisers, et pour adoucir ces souffrances il faisait tuer chaque jour deux hommes, dont il faisait appliquer la cervelle sur sa plaie. On se contenta d'abord d'immoler les criminels; mais lorsqu'ils eurent tous été tués à mort, on prit des innocents. Un jour on enleva par les ordres du tyran les deux fils du forgeron *Caveh* ou *Gao*. Celui-ci, parcourant alors les rues d'Ispahan, appela le peuple à la révolte, chassa ou tua *Dhohac*, et éleva sur le trône *Féridoun* ou *Afridoun*, fils d'*Athrvicem* Portouma (*Althvicon* riche en bœufs) et petit-fils de *Djemchid*. *Dhohac* avait régné, dit-on, dix générations. Il descendait de *Bats* par *Féfé*, *Thémé-Gavé* et *Khrotasp*. D'autres le disent petit-fils ou descendant à un degré quelconque d'*And*, ancien roi de l'Yémen. On lui donnait différents surnoms, tels que *Piour-Asp*, ou l'*homme aux dix mille chevaux*; *Homairi* (Homérite?); *Kaislotoub*, c'est-à-dire *Kais* aux armes étincelantes; *Mar serpent*, parce qu'il avait sur les épaules deux serpents attachés à ses deux ulcères. *Rhode* pense que *Dhohac* était un conquérant hindou; mais cette opinion n'offre aucune vraisemblance. Les traditions de la Perse le rattachent positivement aux pays situés au sud-ouest de la Perse, et c'est avec raison que *Gorres* la considère comme le représentant des populations noires de la Chaldée ou de l'Arabie. *Volney* s'est efforcé d'identifier *Dhohac* avec l'*Arraios de Chélos*, qui aida *Ninus* à conquérir différentes contrées et entre autres la Perse; et il faut convenir qu'il y a des rapports frappants entre le récit de *Chélos* et celui des écrivains orientaux relatif à *Dhohac*.

Alex. BERNARD.

Zend-Avesta, *Bund-Dehesch*. — *Farhang*, *Chab-Naméh*. — *Mirkhoad*, *Rousset el Safa* (*Jardin de la Pureté*). — *Aboul-Féda*. — *D'Herbelot*, *Bibliothèque orientale*. — *Gorres*, *Histoire mythologique du monde asiatique*; *Le Livre des Exploits de l'Iran*. — *Volney*, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*.

D'HOZIER. Voyez HIER.

DHYA **YH** (**AYON**)
lah, su). Di é. m
une époque inc in t
manuscrits de i ois si
poème sur l'us a que,
kheerdjyiek, pabus avec uous uous
dans la grammaire arabe de (1642.

Casiri *Bibliotheca Arab.-Islap. Excerpta*. II

* **DIACONO** (Pierre), chanoine de
thaire, vivait en 964. Il a
Mont-Cassin. On a de lui :
nase; — *Chronique du naissere*
Cassin; — *Recueil des Louis rom*
Capitulaires de Charlemagne.

Ughell, *Ital. sacra*.

DIACRE. Voyez PAUL DIA

DIADÈS, ingénieur grec,
avant J.-C. Lui et *Chéréas*, tous
du Thessalie Polydus, accomp

sa son expédition d'Asie. Diadès avait 5 quelques ouvrages aujourd'hui perdus, quels il décrivait des machines de guerre invention.

De Architectura, X, 13 (vulg. 19).

DOCHUS, évêque de Photie ou Photice, vivait vers 460. Photius dit qu'il avait écrit de cet évêque, lequel livre contenait des définitions et cent chapitres. Quoique ce ne soit pas arrivé jusqu'à nos jours, et Torricelli en a fait une traduction du latin, sous ce titre : *S. Diadochi, episcopi, Capita centum de Perfectione etc.*, etc.; Florence, 1570, in-8°; Lyon, 1612; Anvers, 1672, in-12; réimprimé *Bibliotheca Patrum*, t. V, sous ce titre *Perfectione spirituali, ascetica centum*. On a même publié cet ouvrage à Florence, 1578, in-8°; mais rien n'en authentifie. D'après Richard et Giraud, on trouve dans cet ouvrage plusieurs maximes sur la vie spirituelle et religieuse qui sont solides.

Bibliotheca ecclesiastica, — Oudin, *Comment. de rebus ecclesiasticis*, t. — De Vite, *Historia perennitatis*, p. 141. — Moreri, *Grand Dictionnaire*, etc. — Dom Cestier, *Histoire des Auteurs sacrés antiques*, VIII, 331.

DOCHUS (Marcus), théologien grec, probablement dans le quatrième siècle de l'éternelle. Un court traité intitulé : *Τὸν Μάρκου τοῦ Διαδόχου κατὰ Ἀρειανῶν Σermo contra Ariam*, fut publié avec une traduction latine de l'abbé Wetstein, à la suite de son édition de *Oratione d'Origène*, Bâle, 1694, et réimprimé, avec une nouvelle traduction, dans la *Bibliotheca Patrum* de Galland, V, p. 242. On ignore à quelle époque quel pays vivait ce Marcus Diadochus.

Les critiques l'ont identifié, mais sans raison, Diadochus évêque de Photice, en qui composa sur la vie ascétique un ouvrage par Photius, et qui, selon une conjecture plausible, vivait vers le milieu du sixième siècle. Comme l'évêque de Photice n'a jamais été désigné sous le nom de Marcus, l'identification paraît impossible. D'autres supposent que Marcus Diadochus fut un des deux évêques égyptiens du nom de Marcus bannis d'Égypte pendant le patriarcat de Georges padoce, rétablis sous le règne de Julien, et nommés dans la lettre d'Athanase aux Antiochiens (*Tomus ad Antiochenos*) comme présents à la grande tenue à Alexandrie en 362. D'après la conjecture de Galland, Marcus Diadochus fut un des deux évêques du nom de Julien ordonnés par Alexandre, prédécesseur d'Athanase, et envoyés en exil par les Antiochiens dans la grande oasis (haute Égypte), dans l'oasis d'Ammon; mais ces deux évêques sont très-probablement les mêmes que les précédents.

Athanase, *Apolog.* de fuga sua, c. 7. — *Histor. Arianorum ad Monachos*, c. 74. — Fabricius, *Biblioth. Græca*. — Cave, *Hist. lit.* — Galland, *Bibliotheca Patrum*, proleg. ad vol. V, c. 14.

DIADOCHUS. Voyez PROCLUS.

DIADUMÉNIEN ou **DIADUMÈNE** (*Diadumenianus* ou *Diadumenus Marcus Opellius*), fils de Marcus Opellius Macrin et de Nonia Celsa, né le 19 septembre 208 de l'ère chrétienne, mort en 218. Quand son père prit la pourpre, après le meurtre de Caracalla, le 8 mars 217, Diaduménien reçut les titres de César, prince de la jeunesse, d'Antonin, d'empereur et d'Auguste, (*Cæsar, princeps juventutis, Antoninus, imperator, augustus*). Après la victoire d'Élagabalus, il fut envoyé auprès d'Artaban, roi des Parthes; mais arrêté en route, il fut mis à mort en même temps que Macrin. Lampride fait de cet empereur de dix ans le portrait suivant : Le jeune Diadumène était fort beau, et d'assez haute stature; il avait les cheveux blonds, les yeux noirs, le nez effilé, le menton très-bien dessiné, la bouche un peu saillante. Quoique naturellement robuste, il était encore trop délicat pour supporter la fatigue. Dès qu'il eut pris, avec les vêtements d'écarlate et de pourpre, les autres attributs militaires de l'empire, il eut le céleste éclat d'un dieu, et captiva tous les cœurs par sa beauté. » Diadumène tenait son nom de son grand-oncle maternel; lorsqu'il entra, par une sorte d'adoption, dans la famille des Antonins, il le changea en celui de Diaduménien.

Dion Cassius, LXXVIII, 4, 17, 19, 26, 38, 40. — Hérodien, V, 9. — Lampride, *Diadumenus*. — Capitolin, *Macrinus*.

* **DIADUMÈNE**, sculpteur grec; le musée de Turin possède un bas-relief sorti de ses mains.

Visconti, *Museo Pio-Clementino*, t. III, tav. 41. — Welker, *Kunstblatt*, 1837, n° 83.

* **DIÆRETA** (Georges), rhéteur grec, vivait au quatorzième siècle; il n'est connu que comme l'auteur d'un traité intitulé : *Commentarius ad Hermogenem De Inventionem*. Walz en a publié le texte grec, dans ses *Rhetores Græci*, t. VI, p. 505.

Lambecius, *Comment. de Biblioth. Vindobonensi*, t. VII, p. 267. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VI, p. 130; XI, 639.

* **DIÆTHUS**, écrivain grec, auteur de commentaires sur Homère, où il s'occupait surtout de recherches historiques. On manque de renseignements sur son compte. Il est cité dans les *Scolies* sur l'Illiade, l. III, v. 165.

Pauly, *Real-Encyclop.*

DIAGO (F. Francisco), historien espagnol, né à Bibel (Valence), mort en 1615. Il se fit dominicain dans le couvent de Saint-Onuphre, près de Valence, professa la théologie à Barcelone, et devint prieur de Saint-Onuphre en 1603. Il avait écrit de nombreux ouvrages historiques, lorsque Philippe III le nomma historiographe d'Aragon. On a de Diago : *Historia de la provincia de Aragon de la orden de Predicadores*; Barce-

lone, 1599, in-fol. ; — *Historia de la vida y milagros de san Vicente Ferrer, con una relacion de la santa reliquia que de su bendito cuerpo ha llegado a Valencia, y de los grandes milagros que ha obrado, y fiestas que se le han hecho*; Barcelone, 1600, in-4°; et avec *Commentaire* de Blascus, 1611, in-8°; — *Historia de la vida de san Raymundo de Penafort*; Barcelone, 1601, in-8°; — *Historia de los victoriosissimos antiguos condes de Barcelona*; Barcelone, 1603, in-fol. : cette histoire est le fruit de nombreuses recherches et d'une longue étude; — *Historia de la vida exemplar y muerte del insigne y celebre maestro Fr. Luis de Grenada*; Barcelone, 1605; trad., en latin, Cologne, 1614, in-8°; — *Anales del reyno de Valencia*; Valence, 1613, in-fol. Ces annales, qui devaient avoir deux volumes, s'arrêtèrent à l'année 1276. Les autres ouvrages de Diago sont restés manuscrits ou inachevés.

Cervera, *Catalonia illustrata*, lib. I, p. 112. — Antonio, *Bibliotheca Hispanica nova*, t. 416. — G.-E. de Franckau, *Bibliotheca Hispanica historico-geologica-heraldica*. — Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*.

DIAGORAS (Διαγόρας), athlète grec, fils de Damagète, né à Ialysus, dans l'île de Rhodes, vivait au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Il appartenait à la famille des Ératides, et descendait par son père de Damagète, roi d'Ialysus, et par sa mère du héros messénien Aristomène. La famille des Ératides cessa de régner à Rhodes à partir de 660; mais elle n'en conserva pas moins une grande influence. Diagoras fut deux fois vainqueur au pugilat aux jeux Olympiques, quatre fois aux jeux Isthmiques, deux fois aux jeux Néméens, et une fois au moins aux jeux Pythiques. Il eut ainsi l'honneur insigne d'être un *Naïpebovixn*, c'est-à-dire d'avoir remporté des couronnes aux quatre grands jeux. Il remporta aussi plusieurs victoires à des jeux de moindre importance, tels que ceux d'Athènes, d'Égine, de Mégare, de Pellène, de Rhodes. On raconte au sujet de Diagoras une anecdote qui montre quel enthousiasme excitaient parmi les Grecs les victoires olympiques. Cet athlète, déjà vieux, avait accompagné à Olympie ses deux fils, Acusilaüs et Damogète. Tous deux furent victorieux. Alors prenant leur père sur leurs épaules, ils le portèrent au milieu de la foule des spectateurs, qui le couvraient de fleurs et lui criaient qu'il avait atteint le plus haut point de la gloire humaine. La gloire de Diagoras et de ses descendants a été célébrée par Pindare dans une ode qui fut inscrite en lettres d'or sur la muraille du temple de Minerve à Cnide dans l'île de Rhodes. On voyait à Olympie une statue de Diagoras, faite par le statuaire mégarien Callicès. La date de la vie de Diagoras est déterminée par sa victoire à Olympie, dans la 79^e olympiade, 464 avant J.-C. L'ode de Pindare finit en faisant présenter à la famille des Ératides des malheurs qui se réalisèrent après la mort

de Diagoras, à cause de l'influence croissante d'Athènes. Voy. DORRUS.

Pindare, *Olymp.*, VII, et *Schol.* — *Proemias*, VI, 7. — Cicéron *Tusc.*, I, 16. — Müller, *De Dorier*, III, 9. — Clinton, *Fast. Hell.*, 224, 225. — Krause, *Olymp.*, p. 282.

DIAGORAS, surnommé *l'Athés*, philosophe grec, natif de l'île de Mélos, vivait vers 420 avant J.-C. Son père s'appelait Téléclytos. L'époque de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues. On sait seulement qu'il fut contemporain de Périclès et de Socrate : une tradition assez dense rapporte que ce dernier entendit les leçons de Diagoras, et que lui-même fut esclave puis disciple de Démocrite. Ce qui est plus certain, c'est que la première année de la 91^e olympiade (412 ans av. J.-C.) Diagoras appelé en jugement pour répondre à une accusation d'impiété, et craignant la ciguë, s'enfuit d'Athènes. Un décret de prescription fut porté contre lui et gravé sur une colonne d'airain. On y promettait un talent de récompense à celui qui l'aurait tué, deux à celui qui le livrerait vivant. Cette condamnation et celle d'Anaxagore, qui précéda la condamnation de Socrate, pour ne citer que les plus mémorables, font assez voir ce qu'était à Athènes cette tolérance religieuse dont on a si souvent parlé. Les motifs du décret porté contre Diagoras semblaient du reste avoir été moins des opinions philosophiques que des attaques dirigées contre les mystères, les cérémonies et les objets de culte païen. Une tradition constante nous le montre en effet blasphémant les dieux, profanant les mystères et poursuivant de ses railleries ceux qui voulaient s'y faire initier. On raconte que se trouvant un jour dans une auberge, et n'ayant pas de quoi préparer son repas, il fit une vieille statue en bois qui représentait Harcule : « Allons, dit-il, prépare-toi à accomplir un treizième travail, à nous faire cuire des amygdales. » Le scoliaste d'Aristophane ajoute que, comme Socrate, au nom duquel le poète comique joint dans ses *Nuées* l'épithète injurieuse de *Meletien*, Diagoras introduisait dans la république des divinités nouvelles. Est-ce là tout son athéisme? Est-ce là cette négation absolue de la Providence dont on a fait tant de bruit? N'est-ce pas confondre la cause du ciel avec celle de l'Olympe, et pris pour une satire impie de la Providence des plaisanteries dirigées contre Hérès ou Proserpine? Faut-il croire, comme on le raconte, que Diagoras ayant perdu un ouvrage de poésie (car il était poète), ou une somme d'argent par la fraude d'un dépositaire, et n'ayant obtenu justice, fut si indigné qu'il se jeta de l'excès de la superstition, où il avait vécu jusqu'alors, dans l'excès de l'impiété, et ainsi ouvertement se révolta contre les dieux? Voilà certes un singulier moyen d'être sage, et qui paraît peu digne d'un philosophe qui, au rapport d'Élien, donna à la ville de Mantinée d'excellentes lois. Quelques auteurs ont considéré à tort Diagoras comme précurseur de Socrate. Il ne reste des ouvrages de Diagoras

que deux titres : Ἀσπὰτα Ἀσπυκά (Chants lyriques), et Ὀφρύοι λόγιοι (Discours phrygiens). C'est dans ce dernier ouvrage que les dieux, ou dire de Soidas et d'Hesychius, étaient assez maltraités.

B. AUBÉ.

Scal., d'Aristoph., in *Nubes*, v. 330; in *Aves*, v. 1078; in *Smecus*, v. 300. — Cicéron, *De Natura Deorum*, l. 1, n. 2. — Elien, *Var. Hist.*, II, 22. — Diodore de Sicile, III, 2. — Suidas, in *Diagor.* — Fabricius, *Biblioth. Græcæ*, II, 32, 10. — Bayle, *Dictionnaire*. — M. A. — Rostkum, *De athetismo Diagoræ*, 1812. — J.-J. Zimmerman, *Epistola de athetismo Echemeri et Diagoræ*, in *Actus Bremensis*, vol. 1.

*DIAGORAS, médecin grec, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il est cité par Plinie, par Ératistrate et par Érotien. D'après ce dernier, il était natif de Cypré. Une de ses formules médicales nous a été conservée par Aétius.

On trouve un médecin du même nom mentionné par un écrivain arabe anonyme de la *Biblioth. Arabico-Hisp. Esc.*, I, p. 237. *Diagoras* s'était surtout rendu célèbre par la hardiesse avec laquelle il professait ouvertement les principes du matérialisme. Quelques personnes l'ont identifié, mais sans aucune preuve, avec le poète érot.

Scal., *Index des livres XII, XIII, XX, XXI, XXIV*; in *Scal.*, II, 24. — Dioscoride, *De Mat. med.*, IV, 1. — Erasme, *Gloss. Hippocr.*, p. 308. — Kuhn, *Additiones ad Elenchum Medicorum veterum*. — Smith, *Dictionary of Greek and Rom. Biography*.

DIALDEX. FOYES DITA-EDDIN.

DIAMANTE (Fra), peintre de l'école florentine, né à Prato, dans les premières années du quinzième siècle. Il appartenait à l'ordre des Carmes, il fut élève et collaborateur de Fra Filippo Lippi, comme comme lui; il peignit dans la plupart de ses travaux, et principalement à la chapelle de la Vierge dans la cathédrale de Spolète. On attribue à Fra Diamante seul les peintures de la façade du palais *Del Ceppo* à Prato.

E. B — N.

Scal., *Index pictoriorum*. — Vasari, *Vite*.

DIAMANTE (Juan-Bautista), poète dramatique espagnol, vivait vers le milieu du dix-septième siècle; on manque de détails sur sa vie. Il fut chevalier de l'ordre de Saint-Jean à Jérusalem, où il s'éleva à des grades importants. Auteur fécond et inégal, il fut en faveur auprès du public. Il est souvent médiocre, mais parfois il déploie un talent véritable, surtout lorsqu'il s'agit de peindre l'honneur castillan, et il est un des meilleurs imitateurs de Lope de Vega. Une de ses pièces, *El Honrador a su Padre*, a été signalée par divers écrivains français, et notamment par Voltaire, comme ayant servi à Corneille des scènes, des passages dignes de passer dans la tragédie du *Cid*. Il y a une surprise étrange, et qui, longtemps répétée, a été même par tous les critiques (et ils sont nombreux) qui copient leurs devanciers, n'a été relevée que depuis peu. Diamante, venu après Corneille, n'a pu lui servir en rien; c'est au contraire l'auteur espagnol qui a mis à profit l'école française; la similitude des deux drames

s'explique par un motif précisément opposé à celui qu'avait indiqué Voltaire. Diamante a retracé les autres exploits du héros castillan dans la pièce qu'il a intitulée : *El Cerco de Zamora*. Il a mis sur le théâtre, dans *El Hercules de Ocana*, un personnage qui, par sa force extraordinaire et sa bravoure, occupe dans les légendes chevaleresques de l'Espagne une place distinguée; cette pièce, de même que *El Valor no tiene ruid*, n'offre d'ailleurs qu'une suite de scènes que ne rattache aucun lien. La *Judith de Toledo* offre un sujet tragique, qui a séduit d'autres auteurs, et notamment Lope de Vega. Alfonso VIII, épris d'une belle juive, brave pour elle les préjugés les plus puissants, les colères de ses sujets; il annule, pour lui plaire, le décret qui expulse les juifs de l'Espagne, et il finit par voir sa maîtresse tomber sous les coups d'un peuple soulevé. La passion du roi est peinte avec énergie, et il y a dans ce drame des beautés qu'altèrent des bizarreries de style et des épisodes bouffons très-intempestivement mêlés à des scènes d'un genre fort différent. Pendant longues années le rôle de Rachel est resté celui que choisissaient les débutantes pour faire montre de leur talent. Diamante composa aussi des pièces sur des sujets religieux; — *La Magdalena de Roma* est sous ce rapport ce qu'il a produit de plus remarquable. Deux volumes imprimés à Madrid, en 1670 et en 1674, renferment vingt-quatre de ses comédies; il en avait composé d'autres, demeurées inédites. *El Honrador a su Padre* a été compris dans le tome V du *Tesoro del Teatro Espanol*, publié à Paris, en 1858, par le libraire Baudry.

G. BRUNET.

A. von Schick, *Geschichte der dramatischen Literatur in Spanien*, t. III, p. 373. — Tieknor, *History of Spanish Literature*, t. II, p. 308. — A. de Pabouque, *Histoire comparée des Littératures espagnole et française* t. II, p. 100. — Viguière, *Anecdotes littéraires sur Corneille*, dans la *Revue de Rouen*, 1848.

DIAMANTINI (Giuseppe) (1) peintre et graveur, né à Fossombrone, vers 1640, mort en 1708. Quoique né dans le duché d'Urbin, nous croyons qu'il doit être classé parmi les peintres de l'école vénitienne. C'est à Venise en effet qu'il étudia la peinture, qu'il passa sa vie presque entière et qu'il peignit ses principaux ouvrages. Il traitait de préférence les sujets mythologiques, ou reproduisait des têtes de philosophes, qu'il exécutait avec une grande originalité. Cependant il a peint aussi quelques sujets religieux, tels que l'*Adoration des Mages* de l'église Saint-Moise de Venise, tableau estimé pour la liberté du pinceau et l'effet de la touche. On voit encore de lui au musée de Dresde un *David tenant la tête de Goliath*.

Diamantini ne fut pas moins habile graveur à l'eau-forte et au burin; parmi ses nombreuses estampes, les plus recherchées des amateurs

(1) C'est à tort que Chaudon et Delandine font deux personnages de ce peintre-graveur dans leur *Dictionnaire universel*, edit. de 1810.

sont : *Agar et Ismaël dans le désert* ; — *La Nuit chassée par la Lumière* ; — *Mars et Vénus* ; — *Diane et Endymion* ; — *Le Sacrifice d'Iphigénie*, compositions originales ; — et les *Noces de Cana*, d'après Paul Veronèse.

E. B — N.

Colucci, *Antichità Picene*. — Zanetti, *Pittura Veneziana*. — Melchiori, *Vite de' Pittori Veneti*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DIANA (Antonino), casuiste sicilien, né à Palerme, en 1586, mort à Rome, le 20 juillet 1663. Il était d'une famille noble, et prononça ses vœux chez les clercs réguliers dits Théatins, en 1630. Il s'acquit une grande réputation comme théologien, et remplit la charge d'examineur des évêques sous les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII. Il était très-lié avec les pères Caramuel, Ant. Coton et Escolbar. La morale de Diana se fait remarquer par son indulgence excessive. « Son style, dit le *Dictionnaire historique des Auteurs ecclésiastiques*, est, comme celui de la plupart des théologiens scolastiques, d'une simplicité plate, mesquine et rampante. » Le père Silos assure que Diana composa plus de cent cinquante traités de morale religieuse; on cite de lui : *Resolutionum moralium Partes duodecim*; Palerme, 1629-1636, in-fol.; réimprimées sous le titre de *Summa Dianæ*, Auvers, 1656, 8 vol. in-fol.; sous celui de *Diana coordinatus*, Lyon, 1667, in-fol.; — *De Primatu solii D. Petri disceptationes apologeticae*; 1647, in-4°.

Rocchetti, *Bibliotheca maxima pontificia*. — Ch. Morales, *Diana indicatus*; Rome, 1697, in-fol. — Moreri, *Gr. Dict. Hist.*

DIANA (Benedetto), peintre de l'école vénitienne au quinzième siècle. Il doit être, ainsi que les Bellini, ses contemporains, considéré comme un des peintres qui à Venise firent faire à l'art quelques pas vers le style moderne. Il peignit aux Saints-Apôtres une *Sainte Lucie*, dans laquelle on voit déjà quelques lueurs de la belle époque, et qui se rapproche de la manière du Giorgione. L'*Aumône*, autre tableau qu'il fit en concurrence avec les Bellini pour la confrérie de Saint-Jean, atteste également ses efforts pour les progrès de l'art.

E. B — N.

Ridolfi, *Vite de' Pittori Veneti*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Baldinucci, *Notizie*.

DIANA (Cristoforo), peintre de l'école vénitienne, né en 1553, à San-Vito, dans le Frioul. Il fut élève de Pomponio Amalteo, et apprit à dessiner purement et dans un bon style, ainsi que l'attestent le *Christ en croix entre la Vierge et saint Jean* et quelques autres peintures, conservées également dans sa patrie. Les mêmes qualités se retrouvent dans un tableau qu'il a peint pour l'abbaye de Sesto.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DIANA (Jean-Nicolas), théologien italien, vivait en 1653. Il appartenait à l'ordre des Jésuites. Il se fit remarquer en 1640 par un sermon qu'il prêcha sur *saint Lucifer*. Les inquisiteurs de Sardaigne condamnerent ce sermon et

accusèrent l'auteur d'impiété. Diana pas à ce jugement, se déroba à ses poursuites, fit paraître un écrit justificatif, et, après six ans de persécutions, vit triompher Diego Arze Reynoso, inquisiteur général du 19 décembre 1653, rendit conseil suprême de la très-sainte Inquisition, cassa toutes les procédures précédentes, et nomma qualificateur du conseil d'État. On ignore pourquoi le père Diana dans la *Bibliotheca Societatis Jesu*

Hayle, *Dictionnaire critique*, II, 623. — *Dictionnaire historique*.

DIANA (Paléologue-Jean-Baptiste), rateur italien, né à Massa de Carrara, mort vers 1720. Il fut consulteur et secrétaire d'État du duc de Massa. *La serafica Diana, discorso rifles* 1685, in-12; — *Il Trionfo del Merito musica*; ib., 1688, in-12; — *In Missimo Alberico Cybo, duca di Massa*, 1690, in-fol.; — *Orazione detta della duchessa di Massa*; 1704 nom de lieu; — *Orazione detta ne D. Carlo Cybo Malaspina, duca di Lucca*, 1711, in-4°; — *Sacra usofia*, etc.; 1713, in-4°.

Cinelli, *Bibl. volante*, t. II. — Tiraboschi, *Modenese*.

DIANA MANTUANA. Voyez GUI.

DIANE DE POITIERS, favorite de Louis XIV, née le 3 septembre 1499, morte à Anet, le 10 mai 1566. Son père, Jean de Poitiers, seigneur de Poitiers, sortait d'une des plus anciennes familles de France, le Dauphiné, que la tradition faisait remonter à Guillaume de Poitiers, dernier duc de Normandie, qui fut marié dès l'âge de treize ans à Agnès de Brezé, comte de Maulevrier, de Normandie, petit-fils par sa mère et d'Agnes Sorel. Elle le perdit le 2 et prit alors les couleurs de veuve quitta jamais, même au temps de son mariage. Avant cette époque elle avait été blier pour les jours de son père, mort comme complice de la fuite du Bourbon. Saint-Vallier eut à cette occasion si violente que ses cheveux tombèrent une nuit, et que le lendemain ses cheveux repoussèrent, le prenaient pour un autre. L'intercession de sa fille le sauva. L'obtention par une femme jeune et belle d'un tel succès, a fait connaître plus tard en acceptant publiquement le rôle de favorite de Louis XIV à cette opinion. Le duc d'Orléans,

était plus jeune qu'elle de près de vingt ans; elle dut donc ressentir l'effet de ses charmes longtemps après la mort du grand-duc; mais elle était déjà maîtresse absolue de ce prince lorsqu'il devint dauphin. La beauté de Catherine de Médicis, qu'il épousa, ne parvint point à le détacher de son attachement. La duchesse d'Étampes resta maîtresse de François I^{er}, et la cour gea entre les deux favorites. Diane, qui n'avait que moins dix ans de plus que la duchesse, fut la partisane de celle-ci; elle annonça sa beauté et déjà la traita de vieille; les railleries lui étaient sans doute fort agréables, puisqu'on la vit plus tard, lorsqu'elle fut puissante, faire exiler Boyard, secrétaire des finances, pour quelques propos du genre; cependant, elles ne diminuaient pas sa passion du dauphin. À l'avènement de ce prince, le pouvoir de Diane devint sans bornes; la duchesse d'Étampes en fut le premier adversaire. En 1548, Henri II la créa duchesse de Nemours; tout tremblait devant elle, et le comte de Montmorency lui-même ne put résister à son crédit qu'en lui faisant une cour.

Le 10 juillet 1559, le roi reçut dans un combat une blessure mortelle; il respirait encore Catherine de Médicis fit ordonner au duc de Valentinois de se retirer et de ne pas se mêler des pierreries que Henri lui avait confiées. Elle demanda si le roi était mort, et le porteur lui ayant répondu qu'il respirait encore, elle ne passerait pas la journée : « Je n'ai pas encore de maître ! dit-elle ; que mes vassaux sachent que je ne les crains point. Le prince ne sera plus, je serai trop occupée de la douleur de sa perte pour être sensible à vos chagrins qu'on voudra me donner. » Elle, qui rapporte cette réponse, et qui toujours de la duchesse de Valentinois l'œuvre d'une femme d'un grand cœur, en cite une autre non moins remarquable. Il ayant voulu légitimer une fille qu'il aimait, Diane s'y opposa, en disant : « Une fille née pour avoir des enfants légitimes ne peut l'être que par son père. J'ai été votre maîtresse parce que je l'ai voulu, je ne souffrirai pas qu'un autre fasse de même. Je déclare votre concubine. » Le témoignage de Brantôme, l'existence de la fille de Diane et de Henri est encore constaté par le fait qu'on donne une autre mère à Diane de France, fille légitimée de Henri II. Quelques auteurs ont même essayé de soutenir que les liaisons qui existaient entre ce roi et Diane de France furent toujours des relations purement politiques; d'après ces auteurs, ce serait uniquement pour les charmes de son esprit, par la saine maturité de son jugement, que Diane séduisit le roi, et son ascendant sur lui fut de quelque chose de maternel. La longue vie de ce prince, le respect que le roi lui témoignait, enfin la grande distance d'âge

qui existait entre eux, sont d'assez fortes raisons à donner en faveur de cette opinion. Ce qu'elle prouve du moins, c'est que Diane n'eut pas l'effronterie du vice et qu'elle sut envelopper de dignité une conduite équivoque. Elle eut d'ailleurs la plupart des défauts qu'on reproche d'ordinaire aux favorites : elle fut avide, impérieuse, vindicative, cruelle même, si l'on en croit de Thou, qui lui reproche les mesures prises contre les protestants. Cet historien lui reproche aussi la rupture de la trêve avec l'Espagne, qui entraîna la perte de la bataille de Saint-Quentin. Mais dans ces sévères accusations perce une haine qui doit inspirer quelque méfiance. Après la mort de Henri II, Diane se retira au château d'Anet, à l'embellissement duquel elle avait consacré la plus grande partie des libéralités de ce prince. Aucun de ses amis, si l'on en excepte le connétable de Montmorency, ne lui resta fidèle; elle avait prévu cet abandon, et paraît l'avoir supporté avec courage. La reine, satisfaite de l'avoir chassée de la cour, ne la troubla point dans sa retraite. On doit peut-être attribuer cette modération au don du beau château de Chenonceaux, que Diane, qui l'avait reçu du baron de Saint-Cyergue, céda à Catherine. L'ancienne favorite vécut ainsi paisible et retirée jusqu'à l'époque de sa mort. Elle fut, dit Brantôme, belle jusqu'au dernier moment. On lui érigea dans l'église d'Anet un monument avec sa statue en marbre blanc, exécutée par Jean Goujon. Ce monument se voit aujourd'hui au Musée.

Diane avait les traits réguliers, le teint parfaitement beau, les cheveux d'un noir de jais; sa beauté était rehaussée par des talents et par un goût éclairé pour les lettres et pour les arts. Elle ne fut jamais malade; dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de puits. Éveillée dès six heures du matin, elle montait à cheval, faisait une ou deux lieues, puis venait se remettre dans son lit, où elle lisait jusqu'à midi. De deux filles qu'elle avait eues du comte de Brézé, l'une fut mariée à Robert de La Marck, duc de Bouillon, l'autre à Claude de Lorraine, duc d'Anjou. [M^{lle} OZENNE, dans l'Enc. des G. du M.]

Brantôme, *Femmes galantes*. — De Thou, *Hist. des temps*. — Saint-Edme, *Hist. des Favorites des rois de France*. — Saligny, *Hist. de France*. — Henri Martin, *Hist. de France*. — P. Niel, *Portraits des personnages les plus illustres du seizième siècle*; Paris, 1818, in-8, t. I.

DIANE DE FRANCE, duchesse de Montmorency et d'Angoulême, née en Piémont, en 1538, morte le 3 janvier 1619. Elle était fille de Henri II, alors dauphin de France, et d'une jeune Piémontaise, nommée Philippe Duc (1). Son père la fit élever avec beaucoup de soin. Selon Brantôme, elle savait l'espagnol, l'italien et même un peu de latin; elle jouait de plusieurs instruments, dansait parfaitement, et, ajoute-t-il, « il n'est pas

(1) C'est à tort que plusieurs historiens ou biographes ont prétendu qu'elle était fille de Diane de Poitiers.

sont : *Agar et Ismaël dans le désert* ; — *La Nuit chassée par la Lumière* ; — *Mars et Vénus* ; — *Diane et Endymion* ; — *Le Sacrifice d'Iphigénie*, compositions originales ; — et les *Noces de Cana*, d'après Paul Veronese. E. B — N.

Colacel, *Antichità Picene*. — Zanetti, *Pittura Veneziana*. — Melchiori, *Vite de' Pittori Veneti*. — Lanzl, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DIANA (Antonino), casuiste sicilien, né à Palerme, en 1586, mort à Rome, le 20 juillet 1663. Il était d'une famille noble, et prononça ses vœux chez les clercs réguliers dits Théatins, en 1630. Il s'acquit une grande réputation comme théologien, et remplit la charge d'examineur des évêques sous les papes Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VII. Il était très-lié avec les pères Caramuel, Ant. Cotton et Escobar. La morale de Diana se fait remarquer par son indulgence excessive. « Son style, dit le *Dictionnaire historique des Auteurs ecclésiastiques*, est, comme celui de la plupart des théologiens scolastiques, d'une simplicité plate, mesquine et rampante. » Le père Silos assure que Diana composa plus de cent cinquante traités de morale religieuse ; on cite de lui : *Resolutionum moralium Partes duodecim* ; Palerme, 1629-1656, in-fol. ; réimprimées sous le titre de *Summa Dianæ*, Anvers, 1656, 8 vol. in-fol. ; sous celui de *Diana coordinatus*, Lyon, 1667, in-fol. ; — *De Primatu solii D. Petri disceptationes apologeticae* ; 1647, in-4°.

Rocaberti, *Bibliotheca maxima pontificia*. — Ch. Morales, *Diana vindicatus* ; Rome, 1697, in-fol. — Moréri, *Gr. Dict. Hist.*

DIANA (Benedetto), peintre de l'école vénitienne au quinzième siècle. Il doit être, ainsi que les Bellini, ses contemporains, considéré comme un des peintres qui à Venise firent faire à l'art quelques pas vers le style moderne. Il peignit aux Saints-Apôtres une *Sainte Lucie*, dans laquelle on voit déjà quelques lueurs de la belle époque, et qui se rapproche de la manière du Giorgione. L'*Aumône*, autre tableau qu'il fit en concurrence avec les Bellini pour la confrérie de Saint-Jean, atteste également ses efforts pour les progrès de l'art. E. B — N.

Ridolfi, *Vite de' Pittori Veneti*. — Lanzl, *Storia pittorica*. — Baldinucci, *Notizie*.

DIANA (Cristoforo), peintre de l'école vénitienne, né en 1553, à San-Vito, dans le Frioul. Il fut élève de Pomponio Amalteo, et apprit à dessiner purement et dans un bon style, ainsi que l'attestent le *Christ en croix entre la Vierge et saint Jean* et quelques autres peintures, conservées également dans sa patrie. Les mêmes qualités se retrouvent dans un tableau qu'il a peint pour l'abbaye de Sesto.

Lanzl, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DIANA (Jean-Nicolas), théologien italien, vivait en 1653. Il appartenait à l'ordre des Jésuites. Il se fit remarquer en 1640 par un sermon qu'il prêcha sur *saint Lucifer*. Les inquisiteurs de Sardaigne condamnerent ce sermon et

accusèrent l'auteur d'impiété. Diana pas à ce jugement, se déroba à ses juges et fit paraître un écrit justificatif, et, ans de persécutions, vit triompher Diego Arze Reynoso, inquisiteur général du 19 décembre 1653, rendu conseil suprême de la très-sainte cassà toutes les procédures précédentes. Quelques-uns des inquisiteurs s'arrogèrent Diana de tout soupçon d'hérésie, nomma qualificateur du conseil de On ignore pourquoi le père Diana dans la *Bibliotheca Societatis Jesu*.

Bayle, *Dictionnaire critique*, II, 623. — *Dictionnaire historique*.

DIANA (Paléologue-Jean-Baptiste), rateur italien, né à Massa de Carrara mort vers 1720. Il fut consultant d'Etat et secrétaire d'Etat du duc de Massa. *La serafica Diana, discorso riflesso* 1685, in-12 ; — *Il Trionfo del Merito, musica* ; ib., 1688, in-12 ; — *In Memoriamissimo Alberico Cybo, duca di Massa*, ib., 1690, in-fol. ; — *Orazione della duchessa di Massa* ; 1704, nom de lieu ; — *Orazione della ne D. Carlo Cybo Malaspina, duca di Lucca*, 1711, in-4° ; — *Sacra un sofia*, etc. ; 1713, in-4°.

Cinelli, *Bibl. volante*, t. II. — Tiraboschi, *Modenese*.

DIANA MANTUANA. Voyez GUE. **DIANE DE POITIERS**, favorite de Louis XIII, née le 3 septembre 1499, morte à Anet, le 10 mai 1566. Son père, Jean de Poitiers, seigneur de Châteauneuf, sortait d'une des plus anciennes familles de Dauphiné, que la tradition faisait remonter à Guillaume de Poitiers, dernier duc d'Aquitaine. Diane fut mariée dès l'âge de treize ans à Louis de Brézé, comte de Maulevrier, grand écuyer de Normandie, petit-fils par sa mère de Louis de Brézé et d'Agnès Sorel. Elle le perdit le 22 mai 1550, et prit alors les couleurs de veuve. Elle quitta jamais, même au temps de sa faveur. Avant cette époque elle avait été mariée pour les jours de son père, mort comme complice de la fuite du duc de Bourbon. Saint-Vallier eut à ce sujet une conversation avec elle, pendant laquelle il lui fit voir que ses cheveux, coupés une nuit, et que le lendemain ses gens les avaient trouvés, le prenaient pour un autre : elle lui fit dire que c'était l'intercession de sa fille le sauva. Elle obtint par une femme jeune et belle, connue par sa galanterie, à fait connu parmi les maîtresses de François Ier, qu'il ne soit pas clairement prouvé qu'il avait racheté la vie de son père par le sacrifice de son honneur, il faut avouer que le duc de Brézé et le peu de sa vie, le que plus tard en acceptant le rôle de favorite donnaient une nouvelle force à cette opinion. Le duc d'Orléans, à

cois, était plus jeune qu'elle de près de vingt si ne dut donc ressentir l'effet de ses charmes longtemps après la mort du grand-chaî; mais elle était déjà maîtresse absolue par de ce prince lorsqu'il devint dauphin. La mine et la beauté de Catherine de Médicis, qu'il ait d'épouser, ne parvinrent point à le détourner de cet attachement. La duchesse d'Étampes alors maîtresse de François I^{er}, et la cour artagea entre les deux favorites. Diane, qui à au moins dix ans de plus que la duchesse, méritait les partisans de celle-ci annoncer le lit de sa beauté et déjà la traiter de *vieille* le. Ces railleries lui étaient sans doute fort agréables, puisqu'on la vit plus tard, lorsqu'elle était puissante, faire exiler Boyard, secrétaire des finances, pour quelques propos du même genre; cependant, elles ne diminuaient ni la passion du dauphin. A l'avènement de lui-ci le pouvoir de Diane devint sans bornes; il de la duchesse d'Étampes en fut le premier effet. En 1548, Henri II la créa duchesse de Valentinois; tout tremblait devant elle, et le comble Anne de Montmorency lui-même ne put trouver son crédit qu'en lui faisant une cour humble. Le 10 juillet 1559, le roi reçut dans un bras une blessure mortelle; il respirait encore lorsque Catherine de Médicis fit ordonner à la duchesse de Valentinois de se retirer et de prendre des pierres que Henri lui avait confiées. Diane demanda si le roi était mort, et le porteur de l'ordre ayant répondu qu'il respirait encore, elle qu'il ne passerait pas la journée : « Je n'ai plus point encore de maître ! dit-elle ; que mes domestiques sachent que je ne les crains point. Quant ce prince ne sera plus, je serai trop occupée de la douleur de sa perte pour être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner. » Brantôme, qui rapporte cette réponse, et qui parle toujours de la duchesse de Valentinois comme d'une femme d'un grand cœur, en cite même une autre non moins remarquable. Henri II ayant voulu légitimer une fille qu'il aimait, Diane s'y opposa, en disant : « J'ai une âme pour avoir des enfants légitimes : j'ai été votre maîtresse parce que je suis sincère, je ne souffrirai pas qu'un arrât de mariage me déclare votre concubine. » C'est le témoignage de Brantôme, l'existence de cette fille de Diane et de Henri est encore confirmée, car on donne une autre mère à Diane de France, fille légitimée de Henri II. Quelques auteurs ont même essayé de soutenir que les relations qui existaient entre ce roi et Diane de France furent toujours des relations purement amicales; d'après ces auteurs, ce serait uniquement par les charmes de son esprit, par la sagesse et la maturité de son jugement, que Diane captiva le roi, et son ascendant sur lui fut en quelque chose de maternel. La longue durée de sa faveur, le respect que le roi lui témoignait, enfin la grande distance d'âge

qui existait entre eux, sont d'assez fortes raisons à donner en faveur de cette opinion. Ce qu'elle prouve du moins, c'est que Diane n'eut pas l'effronterie du vice et qu'elle sut envelopper de dignité une conduite équivoque. Elle eut d'ailleurs la plupart des défauts qu'on reproche d'ordinaire aux favorites : elle fut avide, impérieuse, vindicative, cruelle même, si l'on en croit de Thou, qui lui reproche les mesures prises contre les protestants. Cet historien lui reproche aussi la rupture de la trêve avec l'Espagne, qui entraîna la perte de la bataille de Saint-Quentin. Mais dans ces sévères accusations perce une haine qui doit inspirer quelque méfiance. Après la mort de Henri II, Diane se retira au château d'Anet, à l'embellissement duquel elle avait consacré la plus grande partie des libéralités de ce prince. Aucun de ses amis, si l'on en excepte le comte de Montmorency, ne lui resta fidèle; elle avait prévu cet abandon, et paraît l'avoir supporté avec courage. La reine, satisfaite de l'avoir chassée de la cour, ne la troubla point dans sa retraite. On doit peut-être attribuer cette modération au don du beau château de Chenonceaux, que Diane, qui l'avait reçu du baron de Saint-Cyergue, céda à Catherine. L'ancienne favorite vécut ainsi paisible et retirée jusqu'à l'époque de sa mort. Elle fut, dit Brantôme, belle jusqu'au dernier moment. On lui érigea dans l'église d'Anet un monument avec sa statue en marbre blanc, exécutée par Jean Goujon. Ce monument se voit aujourd'hui au Musée.

Diane avait les traits réguliers, le teint parfaitement beau, les cheveux d'un noir de jais; sa beauté était rehaussée par des talents et par un goût éclairé pour les lettres et pour les arts. Elle ne fut jamais malade; dans le plus grand froid elle se lavait le visage avec de l'eau de puits. Éveillée dès six heures du matin, elle montait à cheval, faisait une ou deux lieues, puis venait se remettre dans son lit, où elle lisait jusqu'à midi. De deux filles qu'elle avait eues du comte de Brézé, l'une fut mariée à Robert de La Marck, duc de Bouillon, l'autre à Claude de Lorraine, duc d'Aumale. [M^{me} OZENNE, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Brantôme, *Femmes galantes*. — De Thou, *Hist. sus temporels*. — Saint-Edme, *Hist. des Favorites des rois de France*. — Samodni, *Hist. de France*. — Henri Martin, *Hist. de France*. — P. Niel, *Portraits des personnages les plus illustres du seizième siècle*, Paris, 1858, in-fol., t. I.

DIANE DE FRANCE, duchesse de Montmorency et d'Angoulême, née en Piémont, en 1538, morte le 3 janvier 1619. Elle était fille de Henri II, alors dauphin de France, et d'une jeune Piémontaise, nommée Philippe Duc (1). Son père la fit élever avec beaucoup de soin. Selon Brantôme, elle savait l'espagnol, l'italien et même un peu de latin; elle jouait de plusieurs instruments, dansait parfaitement, et, ajoute-t-il, « il n'est pas

(1) C'est à tort que plusieurs historiens ou biographes ont prétendu qu'elle était fille de Diane de Foitiers.

possible que jamais d'une ait été mieux à cheval, et si étoit très-belle de visage et de taille ». Elle ressemblait beaucoup à son père, ce qui fit dire au connétable de Montmorency « que de tous les enfants de Henri II, sa fille naturelle étoit la seule qui lui ressemblât ». Cette remarque étoit trop offensante à l'égard de Catherine de Médicis pour que cette vindicative princesse ne s'en souvint pas. Elle voua en effet une haine implacable au connétable, et cette haine fut la cause indirecte de bien des troubles. Diane de France fut présentée fort jeune à la cour; elle y plut par sa grâce, par son esprit, et fixa l'attention du roi François I^{er}. Légitimée vers 1547, elle épousa, en 1553, Orazio Farnèse, duc de Castro. Ce mariage fut célébré avec magnificence; mais Farnèse fut tué quelques mois après (le 18 juillet 1553) en défendant le château de Hesdin contre les Espagnols, commandés par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. En 1557, le connétable demanda la main de Diane de France pour son fils François, maréchal de Montmorency. Le roi accueillit cette proposition; mais il se rencontrait un grave obstacle. François de Montmorency étoit engagé à M^{lle} de Pienres, l'une des plus belles et des plus aimables personnes de la cour. Le mariage avait été contracté secrètement; pour le rompre, le connétable fit rendre, en février 1557, un édit contre les mariages clandestins, qu'il annulait rétroactivement, même lorsqu'ils avaient été contractés entre personnes majeures: il fit donc enlever M^{lle} de Pienres, qui fut enfermée dans un couvent, et il envoya son fils à Rome pour obtenir une dispense du pape. Au retour de François, le 3 mars 1557, son union fut célébrée avec Diane. Suivant du Bellai, la première nuit des noces fut marquée par un phénomène singulier: une flamme électrique entra par une fenêtre de l'appartement où les époux étoient couchés; après avoir parcouru tous les coins, elle vint jusqu'au lit, brûla les coiffures, le linge et les ajustements de nuit de Diane, sans faire d'autre mal que la peur qu'elle causa aux nouveaux mariés. Ils eurent un fils, qui mourut peu après sa naissance. François mourut lui-même en 1579. Quoique encore recherchée par plusieurs partis avantageux, la duchesse de Montmorency refusa toute nouvelle alliance. La fermeté et la prudence de cette princesse se firent remarquer surtout durant les guerres civiles. Ce fut elle qui ménagea, en 1588, la réconciliation de Henri III avec Henri de Navarre. Ce dernier avait une très-grande confiance dans la loyauté de Diane de France. Il lui écrivait: « Si vous me donnez votre parole que je ne dois avoir aucun sujet de défiance, et qu'on veut agir sincèrement avec moi, toutes garanties sont inutiles; j'en crois plus à votre parole qu'à mille pages d'écriture. » Henri III fit don à Diane de France des duchés d'Angoulême et de Châtellerauld, du comté de Ponthieu et du gouvernement du Limousin. Charles de Valois, fils de Charles IX et de Marie Touchet, lui fut redevable

de sa fortune; elle lui fit obtenir le vergne, et plus tard lui céda celui de Lorraine. Lorsque Charles de Valois, entraîné par sa sœur Henriette d'Entragues, Verneuil, se trouva compromis dans la trahison du maréchal de Biron, Diane courut en sa faveur auprès de Henri III, qui montra surtout à ce prince que l'e donnerait dans sa conduite actuelle un naturel d'un de ses prédécesseurs précédents à l'occasion contre les si Henri IV, en prévoyant père, acc les de Valois une grâce complète. aussi de Henri l'autorisation de Catherine de Médicis à Saint-Denis elle s'opposa énergiquement à la par Henri IV avec les états de la L blés à Toulouse. Diane présenta el parlement de Paris un acte d'op clause qui interdisait toute poursui sassinat de Henri III. Sa demande f mais n'eut pas de suite. En 1610, Dia de Compiègne le corps de ari I qu'il fut enterré (s) a qui venait d'être m de plus de quatre-vingt ans, apt sept rois sur le trône de France. Elk dans l'église des Minimes, près la pi Paris. L'hôtel d'Angoulême, rue Pa rais), fut bâti par ses ordres, et devint Diane aimait la chasse avec passio donna à cet exercice, qu'elle regar une condition de santé, jusqu'à u avancé. Alfred de l

Matthieu de Morgues, *Oraison funèbre France*; Paris, 1619, in-8°. — De Vauvrou France, nouvelle historique; Paris, 1614, tome, *Vies des Femmes galantes*, VII. — *toris sui temporis*, III, 249. — De Rab amoureux des Gaules, liv. V. — *Tavau* XXVI, c. XII, 181. — *Isambert, Recueil g donations*, XII, etc., 469. — *Siamond, Hist çais*, XVII, 308 à 301; XVIII, 7 et 19; XXI.

DIANE CORISANDE D'ANDOC
GUCHE (Duchesse de).

DIANNYÈRE (J)

Donjon (Bourbo m), 10 3 13 1
Moulins, le 13 août 1782. Il se ut re son désintéressement et son zèle po indigentes. On a de lui: *Analys minérales de* i e nal de Méd ne, u 22, servations sur le traiteme u colique ventreuse et périodique; de Trévoux, mai 1746; — *Essu leur manière d'employer les dans le Journal de Médecine, b Considérations sur la paralysie mîtés*; même journal, tome VII.

Vicq. d'Azyr. *Eloges*. — *Quérard, La Fra DIANNYÈRE (Antoine)*, publick fils du précédent, né à Moulins, le 26 j mort en 1802. Il étoit docteur en devint membre associé de l'Institut

ta. *Éloge de Gresset*; Berlin et Paris, 1784, in-8°. — *Réflexions sur la traite et l'esclavage des noirs*, trad. de l'anglais d'Ottobah Cugano; 1788, in-8°. — *Éloge de M. le président Dupaty*, suivi de *Notes sur plusieurs points importants de l'ordre public*; Naples et Paris, 1789, in-8°. — *Rêve d'un bon Citoyen sur les lois, la code national et les parlements, à l'usage de ceux qui veillent*; Paris, 1789, in-8°. — *Notions sur la vie et les ouvrages de Condorcet*; Paris, 1796 et 1799, in-8°. — *Essais d'Arithmétique politique*; Paris, 1799, in-8°. — *Souvenirs de Milady Cartemane, ou les mémoires du temps passé*; Paris, 1800, in-12, fig.

Bibliogr. de l'Institut. — Quérard. *La France littéraire*.

DIANTI (Giovanni-Francesco), peintre, né à Ferrare, vers 1560, mort en 1576. Élève et imitateur de Benvenuto Garofolo, il travailla, dit-on, beaucoup à fresque pour des particuliers; mais on ne connaît de lui qu'une seule peinture authentique, un tableau placé près de son tombeau dans l'église de la *Madonnina* de Ferrare.

Bonifazi. *Vite del Pittori Ferraresi*.

DIAPER (Jean), poète anglais, né en 1688, mort en 1717. Il entra dans les ordres, et laissa des traductions et des poèmes. On a de lui : une traduction de la *Calliopédie* de Quinault; 1715; — *The Sorrels, or sen eclogues*; in-8°; — *The Dryads, or prophecies of the nymphs*; in fol.

Bibliogr. suppl. à Zöcher. *Allg. Gel.-Lexic.*

DIAS (Dias) d'Éphèse, philosophe grec, vivait vers 350 ans avant J.-C. Il était contemporain de Philippe de Macédoine, et appartenait à la secte des académiques. Il conseilla à Philippe de tourner ses armes contre l'Asie, et aux Grecs de le servir dans cette expédition, disant qu'il était honorable de servir même sous un étranger pour assurer l'indépendance de son pays.

Quintilien. *Œuvres Sophistiarum*, t. III.

DIAS (Bartholomeu), célèbre navigateur portugais, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort en 1500. Jean-Alfonse d'Aveiro tenta de faire succéder, en 1486, ses découvertes à celles de Diogo Cam, et les terres de Benin, nouvellement connues, permettaient déjà d'entrevoir sur les marchés de Flandre le poivre de l'Inde, lorsque le roi Jean II résolut d'expédier de nouveaux explorateurs vers les côtes d'Afrique. Tout souriait d'ailleurs à ces projets : les habitants d'Azamor s'étaient nouvellement soumis au tribut que l'on exigeait d'eux; plusieurs viles africaines semblaient devoir imiter cet exemple. Deux navires furent armés pour cette expédition difficile : l'un commandé par Barthélémy Dias, chevalier de l'ordre du roi, l'autre avait pour capitaine un navigateur déjà connu, nommé Lopo Infante; la mission de l'entreprise était dévolue au premier. Les deux bâtiments se dirigèrent le long de la côte occidentale jusqu'au cap Negro, là ils furent arrêtés naguère Diogo Cam. A partir

de cette latitude commença pour eux une série de découvertes mémorables. Parvenus au 24° de lat. sud, à un point de la côte inexploré, ils dressèrent le pilier de démarcation dans le lieu appelé *Serra Parda*, la montagne jaune. En partant de ces parages ils furent contraints, tout en avançant, de courir plusieurs bordées pendant cinq jours, et ils arrivèrent enfin, au 29° degré, à un mouillage qu'ils appelèrent la Baie des Détours (*Angra das Voltas*). En quittant ce point, ils se dirigèrent vers le sud pendant treize jours, et à mesure qu'ils avançaient ils constataient dans la température un changement qui leur fit éprouver une vive surprise : ils sentirent un froid assez intense. Dias chercha la terre dans la direction de l'est, pensant, dit le cardinal Saraiva, que la côte courait encore là nord-sud. La terre néanmoins n'apparaissait pas; alors le commandant fit porter au nord, et ce fut en suivant cette direction qu'apparut la région désignée dans les anciennes cartes sous le nom d'*Angra dos Vaqueiros*. Des tribus de Cafres gardant de nombreux troupeaux, que l'on distinguait le long de la côte, motivèrent cette dénomination (1). Il est bon d'observer ici que les deux navires dont se composait l'expédition n'étaient que du port de cinquante tonneaux, et qu'avec ces deux frêles embarcations les hardis navigateurs avaient déjà dépassé le point dangereux d'où ils devaient dater désormais leur grande découverte. De la baie des *Vaqueiros*, Dias alla toujours suivant la côte jusqu'au 33° 40' de lat., où il établit un pilier aux armes de Portugal, qui a fait prendre à ce point la dénomination de *Ponta do Padrão*. Ainsi que le fait remarquer M. Caldeira, qui a visité tout récemment ces parages, en quête des souvenirs glorieux de son pays, ce fut là que Barthélémy Dias comprit qu'il venait d'effectuer la partie la plus importante de sa grande entreprise et que par la direction des terres vers le nord, il devait avoir doublé quelque grand cap. Il voulut continuer son exploration et tenter de se diriger vers les régions désignées alors si vaguement sous le nom de *Terres du Preste Joam*; mais le refus des équipages, qui ne voulurent point se porter plus avant, l'empêcha d'accomplir son dessein. Ce fut alors seulement qu'il résolut de prendre solennellement possession du pays ou, comme on disait alors, de sanctifier son voyage, en érigeant la croix dans ces régions inexplorées. Il choisit pour cette cérémonie un flot de la côte que les Anglais ont appelé depuis *Alagon Bay* ou *Port Elisabeth*. Il y planta de ses propres mains une croix de bois façonnée par le charpentier du navire, et il communiqua avec ses compagnons au pied du signe vénéré des chrétiens. Au départ, l'illustre reçut le nom d'*ilha da Cruz*.

M. Caldeira fait remarquer avec raison que

1. On l'appelle aujourd'hui *Serra das Voltas*.

ce rocher, qui jusqu'à présent n'est guère visité que par les oiseaux de mer, fut en réalité la première des terres au delà du cap foulée par le pied des Européens. Le grand navigateur se porta ensuite en avant le long de la côte de la Cafrie, puis arriva à un cap et pénétra dans un fleuve auxquels il imposa le nom d'*Infante*, en souvenir de son digne compagnon de voyage, et non pour rappeler le nom d'un prince de la maison royale, comme semblent l'insinuer quelques biographes modernes, qui oublient complètement de mentionner dans leurs récits incomplets le second commandant de l'expédition. Ce cap gît par les 34° 30' de lat., et a conservé jusqu'à ce jour le nom mémorable qui lui fut imposé; mais le fleuve sur les cartes anglaises a pris la dénomination toute récente de *Breede* (1), de même que la baie de Lourenço-Marquez s'appelle à tort néanmoins le port d'*Alagoa-Bay*.

Tous les faits géographiques acquis à l'histoire par l'expédition de Barthélemy Dias sont, grâce à quelques recherches sérieuses, suffisamment connus. Ce que l'on sait moins généralement, c'est que l'on commença dès lors à suivre un système de conduite à l'égard des naturels bien opposé à celui qui dominait quelques années auparavant. Au lieu d'enlever par surprise les noirs que l'on rencontrait isolés sur la plage, on déposait en certains endroits du littoral des hommes affidés appartenant à la race africaine, et dont on avait su gagner le cœur en les traitant avec humanité; ce fut ainsi, par exemple, que Dias rendit à leur patrie deux des noirs qu'en avait arrachés violemment le chef de l'expédition précédente. Quatre négresses, qui avaient longtemps séjourné à Lisbonne, mais qui néanmoins n'appartenaient point à la portion de l'Afrique que l'on visitait alors, furent également laissées sur le rivage, à peu de distance des lieux habités. Messagères de paix, instruites par ordre de Jean II, ces femmes devaient faire connaître aux villages du littoral les dispositions nouvelles que l'on devait conserver à leur égard, et qui cadrèrent si parfaitement avec les dispositions naturelles du chef de l'expédition. A l'audace qui l'entraînait vers des régions inexplorées, Dias joignait plus d'humanité que n'en avait eu aucun de ses prédécesseurs. Ce louable sentiment, qu'on aime à trouver chez un homme de sa trempe, fut malheureusement mis en oubli dans une cir-

constance fatale qui nous est publication récente d'un précieux : de temps après avoir doublé le n'imposa la dénomination qui de célèbre qu'au retour, il arriva désignée dans les cartes anciennes de San-Brax (1). Là il voulut faire ses équipages; mais les naturels obstinément l'alignade, et commença des pierres contre les Européens alors contraint de repousser la force et un de ces projectiles redoutablement au quinzième siècle sous le reau, et qu'on lançait au moyen étendit mort sur le rivage un de il appartenait sans doute à l'un villages de Boichis ou de Hotten vaient le long du littoral, et le acte de violence accidentel fit ou si pacifiques qui avaient marqué le progrès de Dias le long de la Les relâches en furent gênées, ment s'empara bientôt des équip de l'expédition se vit même contraindre de ses compagnons, à rétro ne fit pas un long séjour dans pérées qu'il venait d'atteindre; et venu jusqu'au Rio-Infante, il se regagner les parages plus rapprope. Malgré des magnifiques bords qui erraient le long de la yeux des navigateurs, il paraît, ne que la terreur de mourir de faim à coup des Portugais. N'est-il pas le souvenir de la catastrophe de empêchant les navires de se ravi première cause de cette crainte ? Toutefois, le chef résolu qu'avait ne se décida à rétrograder qu'après une dernière fois les officiers de conseil et leur avoir soumis l'avis général; mais lorsqu'on eut vu des équipages, l'âme énergique consentir à approuver par un vote cite ce qu'il regardait comme un fit donc signer par les officiers sur mandait l'acte destiné à constater que l'on venait de prendre, refuser sur sa résolution propre la pareille d'ision. L' venu en elle auquel il le nom

J'aignon, me. il ne jours de 1811 à 1812 jets de Jean II : Sofias, saient successivement. Les nom l'Inde, en ranimant l'espoir des

(1) Il est plus généralement connu sous le nom de *Great-Fish-River*, *Grande-Fis-River*, Grande Rivière des Poissons. Entre ce fleuve et le cap des Aiguilles, il y a cinq baies principales, dont la plus occidentale est encore appelée aujourd'hui du nom de Saint-Sébastien, que lui imposa Manuel de Mesquita Peretrello. Les baies situées plus à l'est sont appelées par les Hollandais : *Noord*, *Platenberg*, *Caniboo* et *Iscuris-Kop*; ces noms correspondent aux anciennes dénominations portugaises de *San-Brax*, *Formosa*, *San-Francisco* et *Lagôa*; cette concordance, établie sur plusieurs cartes, l'est surtout dans un travail géographique exécuté de 1791 à 1795, par Duminy, capitaine de frégate. Ce document manuscrit existe dans la bibliothèque de Porto.

(1) On confond ordinairement la baie *Flesh Bay* avec *San-Brax*; orien MM. ce nom doit s'appliquer à la baie des de la première localité. C'est à la publication *Roteiro* de Vasco de Gama qu'on doit de cette erreur et de bien d'autres par Dias.

Gama la gloire que lui réservait le vœu d'Emmanuel. Ce fut à l'hot de la croix qu'il avait élevée na-
Dias prit la résolution définitive d'a-
toute exploration. Mais au moment
il se passa dans l'âme de l'intrépide
de ces luttes dont on n'a peut-être
mément apprécié la grandeur. L'auteur
s, qui avait sous les yeux les journaux
tion, peut seul aujourd'hui nous aider
endre. « Lorsqu'il se sépara, dit Bar-
thier qu'il avait placé en ce lieu, ce fut
lui sentiment d'amertume, une telle
qu'on eût dit qu'il laissait un fils
maïs, surtout quand il venait à se
ter combien de périls lui et tous ses
lent courus, de quelles régions loin-
sur avait fallu venir, uniquement pour
site borne, puisque Dieu ne leur avait
ré le principal. » Les matelots com-
ment alors ce qui affectait si dou-
ant leur chef; ce fut après s'être éloi-
né du Cruz (et avoir tenté de se pour-
à San-Braz) qu'ils eurent réellement
de ce grand cap, « caché pendant
années d'années, continue Barros, et
navigateur, d'accord avec ses compa-
gnons le Cap des Tourmentes (o Cabo
das), en souvenir des périls et des tem-
ps leur avait fallu essayer avant de
le. »

La découverte est accomplie, au-
s d'une grande importance ne vient
suite de l'expédition. Barros cepen-
la un touchant épisode, qui dut at-
tendre du retour. Un petit navire chargé
siments avait été laissé, par pré-
chef, le long de la côte de Guinée;
il était décimé par les collisions avec
et par les maladies. Le seul homme
qui y demeura, Fernand Colaço, l'é-
crivain, mourut de la vive émotion
due à la vue de ses compatriotes. Du
dernière partie du voyage, Dias visita
la Mine, prit à bord de son bâti-
ment une grande quantité de poudre d'or,
part de Lisbonne en décembre 1487,
employé à son exploration seize
jours.

La sagacité de prévision qui n'ap-
partient qu'à des hommes de génie, Jean II sub-
stitua le Cap de Bonne-Espérance à la
route que lui avait imposée Barthé-
lemy. Cinq ans avant l'expédition de Vasco
de Gama, déjà se réaliser pour le Por-
tugal le commerce auquel il préparait
la route, en envoyant Paiva et Covil-
ham aux Indes. Chose étrange de la
destinée, que toujours disposé à recom-
mander d'une valeur réelle, il parait
l'expédition importante, nul titre ho-
norable accordé à Dias. Ne dans les classes

intermédiaires de la société, il ne reçut point la
qualification, si en envie de tous, accordée dix ans
plus tard par Emmanuel au chef illustre con-
tinuateur de ses découvertes. Le successeur de
Jean II ne fut pas plus juste envers le hardi
marin que ne l'avait été son prédécesseur. Lors-
que Gama partit pour sa mémorable expédition,
Dias l'accompagna, mais ce fut seulement du-
rant une partie de la route, car il était chargé
d'un de ces commandements mixtes qui per-
mettaient à celui qui en était revêtu d'allier au
service de l'Etat le soin de ses propres intérêts;
et cependant on reconnaissait le premier explora-
teur du Cap pour ingénieur aussi habile qu'il était
intrépide marin. Le *Saint-Gabriel*, que montait
le futur amiral des Indes, avait été construit sous
sa direction ainsi que le *Saint-Raphael*. Le petit
bâtiment qu'il commanda alors était une simple
caravelle, destinée au trafic lucratif que l'on
faisait avec Saint-Georges de la Mine. Et selon
l'opinion générale, on lui avait accordé ce com-
mandement comme une faveur signalée. Son an-
cien pilote, Pero d'Alemquer, continua le voyage
à bord du *Saint-Gabriel*; mais quant à lui, il dut
quitter la flotte peu de temps après que l'on eut
dépassé les îles du Cap-Vert. Mieux servi peut-
être par les circonstances, son frère Diogo Dias
accompagna Gama aux Indes, et fut chargé de
conduire plus d'une négociation délicate avec le
souverain de Calicut; ce fut même lui qui ap-
planit les dernières difficultés du départ, et qui
servit de secrétaire au rajah, lorsqu'il se dé-
cida à écrire au roi de Portugal.

Dias vécut assez pour voir les magnifiques ré-
sultats de sa découverte, et il semble même
qu'après le retour de Gama on se soit repenti
de l'avoir laissé durant tant d'années dans un
poste secondaire. En l'année 1500, le jeune roi
lui confia le commandement de l'un des douze
navires qui composaient la seconde flotte en-
voyée aux Indes. Il assista avec les capitaines
qui entouraient Cabral à la mémorable décou-
verte du Brésil; mais il ne devait jamais voir ces
rives de l'Inde qu'il avait cherchées dix ans au-
paravant avec tant d'intrépidité. Le génie des
tempêtes devait se venger, comme dit Camoëns.
Depuis les premiers jours du départ la flotte était
déjà réduite à onze navires; et après que l'on
eut quitté les parages du Nouveau-Monde, une
grande comète vint jeter l'épouvante dans l'esprit
des marins et faire redouter quelque nouveau
désastre. Il y avait neuf nuits qu'elle brillait de
son éclat menaçant, lorsque, le 20 mai, un de
ces grains terribles, comme il s'en déclare dans
les parages voisins du Cap, assaillit tout à coup les
navires portugais au moment où ils marchaient
encore de conserve; la flotte fut en un instant
dispersée, et quatre des bâtiments sombrèrent,
« sans que jamais il y eût remède ni secours »,
dit la vieille relation anonyme insérée dans le
recueil de *Temporal*. Le navire commandé par
Barthélemy était du nombre de ceux qui furent

ainsi engloutis dans les flots. Le même narrateur raconte qu'après un jour de tourmente la mer se calma soudainement; les sept bâtiments qui avaient résisté à la tempête visitèrent sur la côte orientale Mozambique, Quiloa, Melinde, *Magnodora*, et sur la côte d'Arabie et de Perse, Socotora, Jaffar et Ormuz, puis ils monillèrent à Calicut le 13 septembre de l'année 1500. L'auteur des *Lusiades* a rappelé par la bouche d'Adamastor la gloire de Dias et son malheur.

Ferlinand Denis.

Fernand Lopez de Castanheira, *Historia da Conquista da India*. — João de Barros, *Asia, decada I*. — Ramusio: *Collection del Navigazione da capitaine Pierre Alvarez*; dans la *Collection da Temporal*. — Cardinal Sivalva, *Indice das Navigações*, etc. — *Roteiro da Viagem de Vasco da Gama*, Kopke et Paiva; Porto, 1941, in-8.

DIAS (Balthazar), poète comique portugais, né dans la première moitié du seizième siècle, mort dans la seconde. Esprit original et nourri des traditions chevaleresques du moyen âge, Dias marchait plus volontiers sur les traces de Gil Vicente que dans la route marquée par Ferreira et Sá de Miranda. On n'a recueilli sur lui que bien peu de détails, et l'on sait seulement que, né à Madère, il vint en Portugal et vécut durant un partie du règne de D. Sebastien : il est probable qu'il mourut à Lisbonne. Barbosa Machado signale une dizaine d'*Autos* de sa façon répandus dans plusieurs recueils; ces espèces de mystères sont empruntés pour la plupart à l'Histoire Sainte, et tel est celui du roi Salomon. Les hagiographes de la Péninsule ont fourni les autres. On signale parmi ces derniers les *Autos* de sainte Catherine et de saint Alexis. On cite également une tragédie dont le sujet est tiré du *Romancero general*, presque aussi répandu à cette époque en Portugal qu'il l'était en Espagne : c'est le marquis de Mantoue et l'empereur Charlemagne. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

* **DIAS (Diniz)**, navigateur portugais, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il était né à Lisbonne, d'une famille noble, et avait le titre d'écuyer. Jean 1^{er} l'avait attaché à son service, et il passa ensuite à celui de l'infant D. Henrique, qui l'employa durant les nombreuses explorations dont il était le généreux promoteur. Diniz Dias reçut le commandement d'une caravelle en 1445. Azurara dit positivement qu'il ne consentit à aborder la terre qu'au moment où il se jugea parvenu « dans la terre des Nègres, que l'on nomme gens de Guinée. Comme il poursuivait son voyage, les noirs, qui contemplaient son bâtiment du rivage, ne revenaient point de leur surprise. Les uns pensaient que c'était quelque poisson énorme, d'autres supposaient que ce pouvait être une apparition fantastique; il y en avait enfin qui voyaient dans la caravelle un oiseau gigantesque planant au dessus des eaux. » Diniz Dias eut le tort de s'emparer de quatre noirs, qu'il conduisit à Lisbonne. Azurara affirme que ce fut lui qui vit le premier le Cap-

Vert. — Nous ignorons si Lourenço l'ement écuyer de l'infant D. Henrique du précédent; il fit partie de l'expédition, composée de quatorze caravelles, en 1446, sous la direction de Gil Eanes, à la découverte de l'embouchure du Congo, dans lequel on croyait reconnaître

Gomez Ranzes de Azurara, *Chronica da Conquista da Guine dada pela primeira per diligencia do visconde da Carreira; uma introduccao*, etc., pelo visconde de Sant Alland, gr. in-8^o et in-4^o.

* **DIAS (Gaspard)**, peintre portugais dans la première moitié du seizième siècle, suppose qu'il exécuta la plupart de ses œuvres à Lisbonne, de 1520 à 1534; mais on ne trouve de renseignements sur lui : la tradition qu'il ait été à Rome, et toutefois il ne marque, avec le comte Raczyński, d'origine de Hollande, dont on a des lettres précieuses sur les grands artistes contemporains, ne fait nulle mention de lui ni de ses œuvres. Jean III utilisa son talent, et on lui attribue le tableau de la chapelle de Saint-Joseph, glise qui existe sous cette invocation; mais on ne sent le saint, auquel apparaît un ange, dans *La Venue du Saint-Esprit*, qu'on a attribué au même artiste, n'est pas acceptée par la critique citée plus haut. Bien qu'il soit de 1534 soit positivement donnée, on ne peut que de sa composition, on allègue de excellentes pour prouver qu'il y a une citation les paroles du chanoine Villela cardinal Saraya s'appuie pour mettre dessus de tous les autres peintres portugais. La critique allemande semble poursuivre la négation, et ne donne ce document toute réserve. Nous reproduisons ici les expressions de Villela, pour faire voir moins quel est le degré de réputation qu'il a au nom de l'artiste : « Le tal « parl Dias, qu'on voit sur l'autel de « Jésus de l'église paroissiale de « da Beira, est un miracle de l'art, « vité du pinceau et la vivacité de « sions. Le coloris est admirable. « Dias prouve, par les perfectionnements « marque dans cet ouvrage, qu'il a « poésie de l'art à un degré sublime « ces qualités qui lui ont valu le nom « phael portugais et l'ont placé bien « de Vasco, de Pierre Perugin, de « d'Avellar et d'autres grands artistes « règne d'or d'Emmanuel et de « tant d'honneur à la nation » terminant cette citation, M. l'abbé de la croix, et qui est placé au-dessus de l'escalier, dans le monastère de Belem, signe de Dias; mais il le trouve inapplicable. Le Christ couronné d'épines la date de 1530 lui est également attribué.

artistes portugais ont porté le nom citerons **Emmanuel DIAS**, suppose avoir été appelé *o pai dos reis do Christ*, parce qu'il avait fait des statues du Sauveur; — **J. Dias**, architecte, qui vivait au quinzième siècle; il fournit à ce monarque Jean II; il fournit à ce monarque et entre autres le dessin de la chapelle de saint Pantaléon à Porto.

F. DENIS.

J. Dias, Dictionnaire historico-artistique pour faire suite à l'ouvrage ayant paru en Portugal; Paris, Rencard. Frei Francisco de Sam-Luiz, cardinal des Artistes portugais; Lisbonne, 1839.

DIAS (Gaspard), écrivain portugais du seizième siècle, mort vers 1580. Il avait fixé son séjour à Lisbonne. Il était peut-être originaire. Mêlé à la colonie pendant que Maurice avait sa domination sur les provinces, il passa en Europe, et il fut emmené. Le prince d'Orange jugea bon de le laisser à la liberté; il publia alors une œuvre, qui ne peut pas être sans gloire du Brésil durant cette période de l'ancien prisonnier, insérée dans *in carcere unde erupit* 1647, in-4°.

F. D.

DIAS (Gaspard), écrivain théologien portugais, mort le 9 avril 1580, à la ville de Bragança; évêque de bonne heure son pays, l'ordre des franciscains. Ce fut à Salamanque qu'il se forma dans les études; mais il était naturellement acquis bientôt une haute réputation. Ce fut surtout en Espagne l'influence sur les populations, en latin et en castillan. Ses sermons imprimés fréquemment; les premiers ce titre : *Quadruplicium in quodam a dominica in Septuagesima ad gloriosam Domini Resurrectionis sancta ecclesia habetur sermo*; Salamanica, apud Joannem, 1585, in-4°. Ce ne fut pas la réputation de l'auteur que ces sermons imprimés à Venise en 1586 et dans les Sales les lut, et probablement avait réellement l'esprit de reconnaissance d'ailleurs de la charité. Tous les sermons de Dias à Lyon (1586), chez Peschier; à Cologne, 1604. Léon Pinet ont été traduits en langue française et en aztèque. Nous signalons même auteur. *Summa prædicationum locis communibus locutionum*, 1586, 2 vol. in-4°; réimpression, 1589, et à Lyon, chez Lantier, sermonaire a été fréquem-

ment réimprimé jusqu'en 1600; — *Manual de la sacratissima Virgen nuestra senora, en que se contienen muchas consideraciones de grande spiritu y puntos delicadissimos de la divina Escritura, etc., etc., con un tratado al cabo de la Passion de nuestro Redemptor e de la Soledad de la sanctissima Virgen Maria santissima*; Barcelona, 1597, in-4°; trad. en italien et imprimé chez les Juntas; — *Quince Tratados en los quales se contienen muchas y muy excellentes consideraciones para los autos generales que se celebran en la santa casa de Dios, etc.*; Salamanca, 1597, et 1604, in-4°. Ce dernier ouvrage a été traduit en latin et imprimé en 1599. D'après les conseils même de Dias, F. Francisco de Campos, religieux de son ordre, a publié *L'Index moralium conceptuum*, en 1588, à Salamanque. C'est la substance des ouvrages théologiques de Dias.

F. DENIS.

Wadding, Scriptores ordin. Minor. — N. Antonio, *Bibliotheca Hispanica nova*. — Halleward, *Bib. curiosa*. — Léon Pinet, *Bibliotheca orientalis et occidentalis*, 5 vol. petit in-fol.

* **DIAS (Diego Valentin)**, peintre espagnol, né à la fin du seizième siècle, mort en 1660. Il naquit à Valladolid, et eut un frère qui en allant mourir en Amérique, le laissa héritier d'une fortune considérable. Quant à lui, il ne se livra pas exclusivement à la culture de l'art, car il devint familier du saint-office, et, ce qui vaut mieux, laissa des fonds considérables pour l'entretien d'une fondation pieuse où l'on élevait de jeunes orphelins. C'était un coloriste, et il est auteur d'œuvres considérables. On a de lui dans sa ville natale : une *Sainte Famille*, placée dans une des chapelles de l'église de Saint-Benoît, puis divers tableaux qui ornent à Valladolid le cloître du couvent des franciscains; un *Jésus enfant devant les docteurs* orne également dans cette ville le monastère des Hiéronymites. Son tableau capital, néanmoins, est le retable figuré sur une toile, et qui orne la chapelle des Orphelins de Valladolid. Ce tableau, dont on admire la perspective, représente au centre saint Joachim, sainte Anne et la Vierge encore enfant, ainsi que l'archange Gabriel tenant un lis à la main. On voit le portrait de l'artiste et celui de Doña Maria de la Calzada, sa femme, placés dans cette même chapelle où ils ont reçu la sépulture. Ils sont regardés comme bienfaiteurs de ce pieux établissement.

F. D.

Gran-Bernandez, Dictionario historico de los mas illustres Profesores de las bellas artes en España; Madrid, 1808, 6 vol. petit in-8°.

* **DIAS (Fernão)**, célèbre voyageur brésilien, né dans la première moitié du dix-septième siècle, mort vers 1682. Comme presque tous les explorateurs entreprenants de cette époque, il avait vu le jour à Saint-Paul. Lorsque le bruit se répandit, après les recherches de Marcos de Azevedo Coutinho, qu'il existait dans les régions intérieures du Brésil des mines d'émeraude af-

fectant la forme d'une montagne, il n'hésita point à entreprendre la découverte de ce trésor. Le gouverneur du Brésil lui donna en 1671 la commission officielle d'aller à la recherche du nouvel Eldorado, et il partit en compagnie d'une troupe nombreuse de Guainazes, Indiens belliqueux, qu'il était parvenu à soumettre sur les bords du Tibagy, à deux lieues du Rio de la Plata, quelques mois seulement avant sa mémorable entreprise. Le chef Tangü, qui avait consenti à devenir chrétien, sous le nom d'Antonio, devint son plus fidèle allié. Il s'enfonça guidé par lui dans les forêts, et se fit suivre par son fils Jozé Dias. On affirme qu'il réalisa son hardi projet; mais il n'est pas aussi sûr qu'il eût découvert de véritables émeraudes, et peut-être rencontra-t-il simplement des masses considérables d'aigues marines; ce qu'il y a de certain, c'est qu'un autre de ses fils, Garcia-Rodriguez-Paer, présenta à l'administrateur général de la province de Minas des pierres brillant d'un vif éclat, et qu'il le pria de les adresser au prince régent, devenu plus tard don Pedro II, afin qu'on en examinât la nature. Ces pierres, découvertes au milieu des montagnes et dans un lieu qu'on avait baptisé du nom très-problématique de *Reino dos Mapaxos*, furent remises en 1681, avec les plans et les *roteiros* dressés par Fernando Dias lui-même. Les pierres merveilleuses baptisées du nom d'émeraudes furent renfermées dans un sac, scellé du cachet de l'administrateur, et remises, dit-on, au corps municipal de Saint-Paul, le 6 juin 1681. F. D.

Mémoires particuliers.

* DIAS (Gomes), historien portugais, né en 1536, mort le 1^{er} novembre 1596. Originaire d'Évora, il fit ses études dans cette ville, et il y reçut le titre de maître ès arts. Bientôt il appartint à l'ordre militaire de Santiago, et il fit profession dans le couvent royal de Palmella, le 13 mai 1571. Après avoir professé la théologie morale, il devint prieur de l'église d'Alcochète; ce fut là qu'il mourut. Il a laissé un manuscrit important, intitulé: *Illustração da regra, privilegios, origem e obrigações das quatro ordens militares, que ha neste reyno que são São Thugo, Christo, Aviz, e Malta, com um confessorario na fim*. F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

DIAS (Henrique), célèbre chef des troupes brésiliennes, né à Pernambuco, vers les premières années du dix-septième siècle, mort après 1634. Il appartenait probablement à la classe des noirs libres; et si l'on s'en rapporte au dernier historien qui ait retracé ses hauts faits, il aurait reçu primitivement une éducation qui lui aurait permis de suivre plus tard d'importantes négociations. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il commença à figurer dès l'année 1631, sous le gouvernement de Mathias d'Albuquerque, dans cette lutte prolongée que le Brésil eut à soutenir contre la Hollande, et qui se termina par leur ex-

pulsion. Il donna dès lors les preuves les plus évidentes de courage et de sagacité. Le capitaine général don Fernando de Mascarenhas, comte da Torre, lui conféra par lettres patentes du 4 septembre 1639 le poste de chef et gouverneur général des noirs et mulâtres de l'armée brésilienne (1), avec un traitement mensuel de quarante cruzades. Le corps rassemblé par Dias se composait principalement de noirs créoles, de Minas, d'Ardas et d'Angolas. Les services que rendit cette troupe indomptée ne peuvent être comparés qu'à ceux dus à l'armée indienne commandée par Camarão. Durant cette guerre acharnée, le petit corps de Dias ne fut pas toujours soumis, comme on le pense bien, aux lois sévères de la discipline. En bien des occasions même ces terribles auxiliaires frappèrent de terreur l'ennemi autant par leurs coutumes barbares que par l'ardeur de leur courage. Il n'est certain que plusieurs d'entre eux décaissèrent au bout de leur lance, ils venaient coloniser un tribut que l'on ne l'épouvante qu'ils inspiraient. ment au-dessus des hommes qu'il commandait. Dias avait en lui les qualités qui conviennent à un vrai général, et il commandement eut même dans la confiance en sa prudence pour circonstance notable l'administration du camp. A la première bataille de Garutlieu le 19 avril 1648, et d'où les dater avec raison l'origine de lesu les Hollandais durant les siècle, Dias donna des valeur; il faut dire néanmoins que d garder l'artillerie conquise sur l'ennemi sut point la conserver, parce que presque aussi peu neveu de Camarão, cette victoire remportée lui qui, en 1649, enleva le fort plus tard le général Barreto les diverses missions périlleuses, et corps qu'il commandait déjoua cautions de l'ennemi. Enfin, à la née de Garatapé, livrée le 19 où commandait Brinck en mogal, quoiqu'il n'eût sous petit nombre de nouvelles d'un A la reprise du important; enfin, il fut qui terminait une guerre durant laquelle certainement réalisé des bénéfices considérables, avait perdu plus de 20,000 matériel immense. Pendant

(1) Dans plusieurs ouvrages il est désigné par le titre de *Mostra de campo da Torre de Armas pretas, rincia de Pernambuco*.

qui marqua sa carrière militaire, Henri ne fut, comme Camarão, le titre de fils du Christ, mais on ne lui accorda pas, en chef des Indiens, les hautes prérogatives attachées à la qualification de Dom. Les purement biographiques touchant sa vie sont aussi beaucoup moins nombreux que ceux qui ont été recueillis sur la vie du Pêgnares. Après les événements politiques vint clore définitivement le traité de Madrid, et qui termine les hostilités entre le Portugal et la Hollande, nous perdons même la trace du fameux mestre de campo. Il n'en est pas de même du corps commandant, et le grade de colonel du régiment de Henrique Dias, composé de nègres, soigneusement conservé, pendant près de deux siècles, pour rappeler la valeur du chef noir placé à côté des Camarão et des Albuquerque. Pendant cette longue succession d'années, toujours à un noir que ce commandement était dévolu : plus que le changement de dynastie, il a préparé l'ère d'émancipation graduelle qui marquera pour toute l'histoire le règne de don Pedro II.

F. DENIS.

Conto de Jesus. Castriolo Lusitano. — Southey, *Poetical Works*. — Abreu e Lima, *Synopsis da deducção da historia do Brasil*. — Constantino, *Historia do Brasil*. — (Lima), *Memorias historicas da provincia da Bahia*, t. vol. 10-6. — Doc. inédits.

Henrique Dias, écrivain portugais, vivait au seizième siècle. Il faisait partie de l'expédition de D. Antonio, prieur du Crato. Il mourut le 5 avril 1560, sur un bâtiment parti par le cap. Ruy de Mello da Camara. Il avait été contraint de relâcher à Bahia, au Cap de Bonne-Espérance, et par là à Sumatra. Ce fut là qu'il faillit être victime d'un effroyable naufrage. Il a décrit dans un ouvrage mémorable dans un opuscule intitulé *Relação da Viagem e naufragio da nao que foy para India no anno 1560*; 1565, in-4°. Ce récit est reproduit dans l'ouvrage intitulé : *Historia tragica maritima*.

F. D.

Henrique Dias. Bibliotheca Lusitana

Manoel), missionnaire portugais, né à Lisbonne en 1559, mort à Macao, le 10 juillet 1618, entra dans la Compagnie de Jésus en 1580, fut attaché aux missions de l'Inde en 1590, embarqua la même année; mais le navire fut pris en pièces dans le canal Mozambique par ses compagnons de naufrage, et il échappa à la mort. Tous deux à quelques débris près, ils furent jetés sur la côte de Sofala, où ils furent réduits à l'esclavage. Leur captivité dura deux ans. Mis en liberté au bout de ce temps, ils se rendirent à Goa. Dias y commença sa mission, et continua à Tana, à Chaul et plus tard, avec le titre de visiteur; il par-

courut durant trois ans les diverses provinces de l'Empire Céleste; il gouverna ensuite le séminaire de Macao, qu'il quitta pour diriger la mission de Nankin. Sur la fin de sa vie, il fut nommé visiteur général de la Chine et du Japon. On a de lui : *Carta escrita de Pekim em 1602*; — *Litteræ annuæ* pour les années 1618 et 1625, datées de Kiatim et traduites en italien; Rome, 1629, in-8°.

Summario da Bibliotheca Lusitana, III, 103. — *Dictionnaire Historique*, édit. de 1635.

DIAS (Le P. *Manoel*), missionnaire et astronome portugais, neveu du précédent, né à Alpalham, en 1590, mort dans le Morange, le 13 novembre 1630. Il fit profession en 1608 chez les jésuites d'Évora. En 1614 il partit en mission pour la côte de Malabar; il enseigna la philosophie à Cochim, et fut nommé recteur du séminaire de Saint-Thomas. Le P. Dias fut un des premiers missionnaires qui pénétrèrent dans le Thibet, pays presque inconnu des Européens à cette époque. Il entreprit ce voyage dangereux dans la compagnie du P. João Cabral. La rencontre des bêtes féroces, la famine dans les déserts, la nécessité de traverser à gué des cours d'eau profonds ou des terres inondées ne l'arrêtèrent pas. Mais il éprouva tant de fatigues, qu'il mourut dans son voyage. On a de lui : *Tratado contra os que julgam que os cometas são sublynares e elementares*; ce traité fut écrit à l'occasion d'une comète que Dias observa à Cochim en 1618.

Summario da Bibliotheca Lusitana. — Moreri, *Grand Dictionnaire Historique*.

DIAS (Le P. *Manoel*), missionnaire et théologien portugais, né à Castello-Branco, en 1574, mort en Chine, le 4 mars 1659. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1592, et fut envoyé aux missions de la Chine en 1601. Il parcourut presque tout l'empire chinois, et vint à Macao, où il professa la théologie durant six années. Il fut ensuite vice provincial, puis visiteur général des missions de Chine et du Japon. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans, après un séjour de cinquante-huit ans dans l'Asie centrale. Dias a laissé les ouvrages suivants, tous écrits en langue chinoise : *Traité sur les évangiles de toute l'année*; en 12 vol.; — *Litanies des SS. Anges*; — *Mode de catéchiser les gentils*; — *Traité de la Sphère*.

Summario da Bibliotheca Lusitana. — Martini, *Brevi Relatio de numero et qualitate christianorum apud Sinas*; Rome, 1655, in-4°. — Moreri, *Grand Dictionnaire Historique*.

DIAS (Roberio), explorateur brésilien, né au seizième siècle, naquit dans le *Reconcavo* (1) de Bahia, et mourut après 1591. En explorant la province de Bahia, si peu connue alors, il découvrit, dit-on, des mines d'argent d'une telle richesse que, selon ses propres expressions, on pouvait les comparer, pour leur abondance, aux mines de fer exploitées dans la Biscaye. Le Bré-

(1) On désigne ainsi tout le circuit de la baie immense qui donne son nom à l'ancienne capitale du Brésil.

ail était tombé, avec les autres colonies du Portugal, sous la domination de Philippe II. L'heureux aventurier se rendit à Madrid pour faire part au monarque de sa merveilleuse découverte; mais pour donner plus de crédit à ses assertions, il eut soin de faire fabriquer à San-Salvador une vaiselle plate pouvant donner de prime abord une idée de son opulence. Il demandait pour prix de sa révélation des gîtes argentifères le titre de marquis de Minas. La demande parut excessive au souverain espagnol, et Philippe II, pensant parvenir au même résultat en allumant l'ambition d'un nouveau gouverneur, promit le titre qu'il venait de refuser à Dias à D. Francisco de Souza, et il expédia ce personnage vers l'Amérique portugaise pour le représenter. Cependant Dias le descendant de Caramurú n'avait pas été privé de toute récompense : avant qu'il ne quittât l'Europe on l'avait nommé au poste d'administrateur des mines nouvelles. Lorsque D. Francisco de Souza fut installé dans son gouvernement, l'un de ses premiers soins fut de se rendre à l'habitation de Roberio Dias, muni des instruments nécessaires pour l'ouverture des mines. Le rusé colon reçut le gouverneur avec un feint empressément; mais au lieu de le conduire vers le riche territoire dont il avait signalé l'existence à Philippe II, il le fit errer dans des solitudes inexplorées jusque alors, et le conduisit, ajoute la tradition, au fond d'un désert opposé à la région inconnue qui renfermait les trésors promis à la cour de Madrid.

Fatigué de ses recherches inutiles, D. Francisco fut contraint de retourner à Bahia; il se préparait peut-être à sévir contre Roberio Dias, lorsque celui-ci mourut dans son habitation, sans avoir légué son secret. La légende populaire s'est emparée de ces faits curieux pour faire du descendant de Caramurú un de ces personnages fantastiques dont l'histoire réelle ne peut jamais être complètement éclaircie. Ce qui donne à ce récit une sorte de probabilité, c'est que des vestiges de minerai d'argent ont été découverts dans la province de Bahia. En dépit de ses perquisitions, D. Francisco de Souza ne put jamais obtenir le titre de marquis de Minas, qui lui avait été concédé conditionnellement par Philippe II; il conserva cependant l'administration jusqu'en 1602. Plus heureux que lui, son petit-fils, le comte de Prado, en fut gratifié, vers 1670, par Alphonse VI. Ce ne fut cependant pas pour avoir découvert le secret de Roberio Dias.

Ferdinand Denis.

Abreu e Lima, *Synopsis de deducção chronologica da historia do Brazil*. — Accolti, *Memorias da Bahia*, t. vol. 10-8°.

* DIAS (Vicente), navigateur portugais, né dans la première moitié du quinzième siècle, mort au commencement de la seconde. Il était né à Lagos, dans le royaume des Algarves, et il s'embarqua en 1416, sur une des caravelles faisant partie de la grande expédition de Gomes

Pires, pendant laquelle fut découvert le fleuve Sénégal. Remontant le fleuve avec plusieurs individus qu'il commandait, il prétendit enlever deux enfants, comme cela se pratiquait alors; mais il eut à lutter contre le père, et fut blessé d'un coup de zagaye. Plus tard Cadamosto se rendit au Sénégal sur la caravelle commandée par Vicente Dias. Ce personnage est désigné comme exerçant le commerce à Lagos; mais il paraît avoir été doué d'une énergie peu commune, et peut être considéré comme le premier Européen qui soit entré dans le fleuve dont on a imposé le nom à une notable partie de l'Afrique. F. D.

Gomez Ranez de Azurara, *Chronica de Descoberta e Conquista de Guinea*, 10-4° et 10-8°.

DIAS DE NOVAES (Paulo), général portugais, fondateur de la cité de Saint-Paul de Loanda, mort en 1589. Il était petit-fils de Barthélémy Dias. Pendant de longues années les Portugais négligèrent, comme on sait, les régions découvertes par Diogo Cam; ils se contentaient de faire un commerce assez restreint avec Angola et Benguella; mais en 1574 le gouvernement de D. Sebastien se décida à former un établissement permanent dans ces contrées, et ce fut le descendant du grand navigateur auquel on devait la connaissance du Cap de Bonne-Espérance que l'on chargea de cette entreprise difficile. Paulo Dias était déjà renommé par son courage, car il avait visité dès 1560 ces régions si peu connues, chargé alors d'une ambassade auprès du souverain noir qui régnait sur les bords du Rio Cuanza. En quittant Lisbonne il repartit le titre de gouverneur et *capitão mor* des conquêtes d'Angola, et fut placé à la tête d'une expédition navale composée de sept navires, sur lesquels étaient également embarqués plusieurs ministres, appartenant à l'ordre des Jésuites. Dès le débarquement à l'île de Loanda, et de là, passa en terre ferme, où il fonda la ville de Saint-Paul. Dès le début il édifia une église sur le tombeau de San-Miguel, et le culte catholique fut établi avec une sorte de pompe dans cette contrée pour ainsi dire inexplorée de l'Afrique. On n'avait été négligé pour le succès de cette entreprise; car on en avait jeté les bases dans un conseil royal dès l'année 1570. La conquête de tout le territoire avait été résolue.

Paulo Dias est représenté ordinairement comme pouvant disposer d'une force de quatre cents hommes bien armés et tirés de l'armée portugaise; mais si l'on s'en rapporte aux documents récemment découverts, il n'eut à sa disposition que la moitié de ces troupes, et encore les trois cent cinquante miliciens, quels il commandait étaient-ils gens de milices divers, dont plusieurs ne tardèrent point à se débander. Si l'on admet que le chiffre de quatre cents hommes se compose plus tard de nouvelles recrues et des gens de la flotte, la chose devient plus probable. Avec cette poignée d'hommes Paulo Dias fit des choses vraiment prodigieuses.

seulement il bâtit une seconde bourgade, sachant que le roi d'Angola ourdissait une trahison contre les Portugais, si bien accueillis. Il alla fonder dans l'intérieur, à dix environ de la côte, la forteresse d'Anzelle. Habilement défendu par les ouvrages dont l'enceinte, ce point devint désormais son d'opération.

Il comprit l'étendue réelle des obstacles ce gouverneur général eut à surmonter sur de la conquête, il faut avoir présent à l'esprit un fait historique généralement ignoré. Dès la fin du seizième siècle l'intérieur de l'Afrique avait jeté sur le littoral des tristes et effrayants, assemblage confus de peuples que ne désignait aucune dénomination connue. Depuis peu seulement, l'ancien royaume ngongo avait adopté, vers 1548, le nom d'Angola. Une prince des contrées maritimes, qui jouissait d'un haut crédit. Ce pays avait été cruellement ravagé par tant d'invasions, et si les successeurs du monarque africain avaient eu le pouvoir de repousser énergiquement tant de barbares, ils n'auraient pu faire sans que des conflits incessants eussent lieu à quelque distance entre les tribus indomptées. Ces peuplades consentaient à réunir leurs efforts lorsqu'il s'agissait de combattre les Européens. Dias avait la triple mission de les entretenir en état de guerre, de les vaincre lorsqu'ils osaient marcher armés, et de tenir en respect le roi de l'intérieur. Depuis trois ans, ce général vivait en paix avec le chef africain, et dès l'année 1577 il avait fait de la trêve que celui-ci lui laissait pour l'important village de Calumbo ; lorsqu'au même temps où le Portugal allait succomber dans une lutte inégale sur un autre point de l'Afrique, il se vit prêt à devenir la victime de l'ingratitude d'un allié et à succomber devant une trahison. Réunir résolument cent cinquante soldats européens et marcher contre une armée avec deux pièces de campagne fut l'œuvre de quelques heures : la bataille d'Anzelle fut livrée, et le gouverneur porta à l'ennemi une armée dont le chiffre a été souvent exagéré par les historiens, mais qu'on comptait pas moins plusieurs milliers de soldats, auxquels l'usage des armes en était pas étranger. Cette journée mémorable eut lieu en 1578, et dès l'année 1580 le roi D. Henrique s'empressait d'expédier à Dias un renfort de cent-cinquante hommes ; il faut ce que pouvait fournir alors le pays de l'intérieur. La faiblesse numérique d'un tel renfort empêcha pas que Dias ne fit l'année suivante la conquête d'Hambo et ne soumit une partie des tribus de Quissama. Il fit plus ; étant parvenu à rassembler trois cents soldats portugais et quelques archers noirs, il battit complètement le roi d'Angola et ses alliés, les peuples récemment venus de l'intérieur et qui n'avaient jamais présentés des forces si considéra-

bles. Cette bataille mémorable eut lieu le 2 février, au moment où le Portugal passait sous la domination de Philippe II. La fondation du presidio de Massangano fut la conséquence de cet acte énergique. Le roi d'Espagne comprit ce que l'on pouvait attendre du courage de Dias, et il lui expédia immédiatement deux cents hommes, avec lesquels s'effectua la conquête du Golunga, pays que l'on réunit aux possessions portugaises en 1586. L'infatigable Paulo Dias faisait toujours succéder les fondations utiles aux conquêtes. L'érection d'un fort avait toujours lieu après une bataille gagnée. Sur le morne de Benguella (l'ancienne ville) il avait fait élever un nouveau presidio : cet établissement fut malheureusement détruit l'année suivante, par la trahison des noirs et l'incurie des Portugais. L'illustre conquérant se préparait à envahir le Dongo proprement dit, lorsque la mort vint l'arrêter.

Le gouverneur qui fut choisi par l'Espagne pour remplacer ce grand homme ne servit qu'à rebaisser, par l'impéritie de ses actes, tant d'éminentes qualités : Luiz Serrão, qui prit l'administration en 1591, ne compta guère qu'une suite de défaites, quand son prédécesseur ne comptait que des victoires. Il faut dire cependant que Dias l'avait désigné dans son testament pour prendre le commandement après lui.

Sa carrière fut courte et malheureuse : après s'être fait battre dans le Dongo par trois souverains alliés, il parvint à trouver un asile dans Massangano, et cela grâce à la prévision de Dias. Des secours expédiés de Loanda firent lever le siège aux noirs, mais le gouverneur mourut en 1591.

Le nom de Paulo Dias est aussi inconnu parmi nous que celui de son aïeul est célèbre. Il n'a manqué au conquérant d'Angola que de naître un demi-siècle plus tôt pour qu'on le plaçât à côté des Pacheco et des Almeida. Ses conquêtes, ignorées, ont été après tout plus fructueuses pour son pays que celles de ces grands hommes ; car lorsque le Portugal, inquiet, cherche quelles pourront être un jour ses ressources coloniales, c'est vers Angola, Benguella et Quilimane qu'il tourne ses regards. Aujourd'hui encore, lorsqu'on remarque dans ces régions, si fertiles et cependant si délaissées, une construction utile, une mission dont l'emplacement avait été heureusement choisi, et dont néanmoins le territoire se trouve complètement abandonné, le nom de Paulo Dias vient involontairement à la mémoire du colon ; mais le voyageur ne se rappelle qu'une chose, c'est que ce capitaine était le petit-fils de l'intrépide explorateur ou Cap des Tempêtes, celui dont Camoens a chanté la gloire et le naufrage. C'est pour la première fois que son nom paraît avec quelques détails dans une biographie.

F. D.

Cadorna Guerra angolanas, manus., 2 vol. in-fol. de la Bibl. imp. — J. Joaquim Lopez de Lima, *Ensaio sobre a statistica das possessões portuguezas na Africa oriental e occidental*, Lisboa, 1814, in-8°.

DIAS (Le P. *Pedro*), missionnaire portugais, né à Gouvea, près Viséu, en 1621, mort à Bahia, le 25 janvier 1700. Il parcourut les possessions portugaises d'Afrique, puis alla au Brésil, où il entra dans la Compagnie de Jésus. Il travailla avec zèle pour la propagation de la foi catholique, et étudia diverses langues d'Afrique et d'Amérique. On a de lui : *Arte da Lingoa de Angola*; Lisbonne, 1597, in-8°. Cette grammaire a été traduite et insérée dans la *Bibliographie glossographique*.

Summario da Bibliotheca Lusitana, III, 286. — *Dictionnaire historique*, édit. de 1823. — *Dictionnaire géographique*.

* **DIAS CAMARGO** (*Antonio*), premier explorateur de la province de Minas, au Brésil, mort vers la fin du dix-septième siècle. Il avait pour patrie la province de Saint-Vincent, et était devenu chef d'une de ces troupes d'explorateurs que l'on désignait sous le nom de *bundeiras*, tandis que ceux qui en faisaient partie s'appelaient *bandeirantes*. Ces espèces de pionniers se recrutaient en général chez les métis de Saint-Paul, nés de Portugais et d'Indiennes, et conservaient le génie des deux races. On ignore si Dias Camargo appartenait à cette classe; mais on doit supposer que, comme ses pareils, il allait à la chasse aux Indiens. Déjà le district connu sous le nom de *Batatas* (parce que l'on y avait découvert d'énormes pépites d'or affectant la forme de patates) était découvert, lorsque l'ancien colon de Saint-Vincent s'avança dans les forêts. Un jour que sa troupe revenait à Batatas, elle se laissa entraîner à la chasse des pécari, et s'aperçut qu'elle s'était engagée imprudemment dans le voisinage d'une allée d'Indiens Carijós, trop peuplée pour qu'on pût l'attaquer sans péril. La troupe de Dias Camargo longea la montagne de Itituaçu, et fit halte sur la colline où s'éleva depuis l'opulente cité de Villa-Rica, dans un endroit qui porte encore le nom du chef qui la commandait. Cet événement eut lieu après 1665. Dias Camargo étant tombé malade, la *bandeira* se divisa en deux bandes; l'une resta près de son chef, l'autre se rendit à Batatas, pour y annoncer le danger dans lequel l'expédition se trouvait. Ce furent les fidèles compagnons de Dias qui découvrirent, dans un ruisseau désigné sous le nom de *Ribeirão do Carmo*, cette énorme quantité d'or auquel son aspect fuligineux fit donner le nom d'*ouro preto* (or noir). La cité impériale de Villa-Rica de ouro preto n'a point d'autre origine, et l'hôtel du gouverneur, occupé par Dias, s'éleva sur le premier lieu de campement. Un auteur brésilien affirme qu'en explorant, vers 1822, ses ruines, on en retira plus de dix-huit livres d'or. La découverte des compagnons de Dias Camargo fit grand bruit à Saint-Vincent, et amena une prodigieuse population sur les bords du *Ribeirão Grande*; mais les chroniques se taisent sur le sort ultérieur du chef qui conduisit les Paulistes

dans ces parages. — Parmi les premiers explorateurs des mines, on cite encore Dias Paes (*Fernando*). Cet aventurier serait le premier qui, en 1664, aurait poussé au-delà du district diamantin désigné sous le nom de *Cerro do Frio*, et y aurait découvert de l'or, avant d'explorer une région qui lui fournit nombre de pierres précieuses, et entre autres des émeraudes : son frère, Garcia Rodriguez Paes, obtint le 23 novembre 1683 des lettres patentes comme capitão mor pour aller à la recherche des métaux précieux.

Ferdinand Dams.

Abreu e Lima, *Synopsis do decanado chronologico. — Revista trimestral*. — Pizarro, *Memorias*.

* **DIAS** (*A Gonçalves*), poète et philologue brésilien, naquit à Caxias ou Cachias (province de Mariagnan) le 10 août 1823. Il termina en Portugal, à Lisbonne, et à Coimbra, les études qu'il avait commencées dans son pays natal. En 1843 il retourna au Brésil, et fit imprimer à Cachias les premiers vers qui attirèrent sur lui l'attention. En 1846 il se rendit à Rio-de-Janeiro, et ce fut dans cette capitale qu'il publia un recueil de ses poésies, sous le titre de : *Primeiros Cantos*; in-8°. Dans ce volume, le poète unit les souvenirs de son pays natal aux impressions de la nature étrangère. Il y peint surtout la petite ville de Cachias, s'élevant d'une manière si pittoresque au milieu du désert, et expose des scènes vraiment originales même pour les habitants des grandes cités au bord de la mer. Le reste du volume est particulièrement consacré aux impressions intimes du poète : on y remarque surtout la pièce adressée au docteur Rego, sous le titre de *Quadras da minha vida*. Dès leur apparition les *Primeiros Cantos* causèrent une vive sensation à Rio-de-Janeiro. Dans le second volume : *Segundos Cantos e Sextilhas de Frei Antão*, qui parut à Rio-de-Janeiro, 1846, in-8°, le poète attribue à un vieux moine, du Fuchos des Dominicains, les ballades les plus sages. On y remarque surtout le chant de Tabyra et l'ode aux habitants de Pernambuco. A la suite de cette publication M. Dias fut nommé professeur d'histoire nationale au collège impérial du Padre M. En tête de son édition de Barredo, publiée en 1850, le poète a tracé le tableau de la migration des tribus indiennes. L'année suivante, qui vit paraître le troisième et dernier volume, *Ultimos Cantos* (Rio-de-Janeiro, 1850, in-8°), il reprit le plaisir de visiter les provinces qui bordent l'Amazonas. A son retour, il fut nommé employé supérieur à la secrétairerie d'État (affaires étrangères), et devint d'être chargé d'une nouvelle mission scientifique pour l'Europe. Outre les ouvrages cités, M. Dias a publié un drame intitulé : *Leonor de Mendonça*; Rio-de-Janeiro, 1847; plusieurs mémoires insérés dans le recueil de l'Institut géographique et historique de Rio-de-Janeiro, et y remarque celui qui a pour titre : *Brasil e Oceania*; l'auteur y établit la comparaison des caractères physiques, moraux et intellectuels

lions appartenant au Brésil et à l'Océanie qu'elles étaient au moment de leur découverte. — Ferdinand DENIS.

Ince Sutoro dos Reis, *Moista Maranhense*. — *Alamo, Revue portugaise*. — Docum. particuliers.

IASSORINUS (Jacques), vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de *Notitium Slacti graecis versibus*, 1558, sans indication de localité.

rg. Supplément, à Jöcher, *Allgemeines gelehrtes Lexicon*.

IAZ (Pedro), de Tolède, écrivain naturopagnol; il vivait vers l'an 1300 : Il compose un glossaire ou commentaire sur un livre fort en vogue, les *Proverbes* du marquis de Sancerre, et il traduit les *Proverbes de Sénèque* : fut imprimé à Anvers, en 1552, in-8°. Il mourut à Medina, 1555, in-fol., une édition de son travail relatif à Sénèque. G. B. *la, Bibliotheca Hispana vetus*. — Rodriguez de *Biblioth. Española*.

IAZ (Ginès), peintre espagnol, né à Villavieja vers 1675. Il était chartreux à Oña. Il suivait les principes de l'école de Philippe de Champaigne, et se consacra à la peinture religieuse. Dans les salles capitulaires de Porta-Coeli on voit des tableaux de cet artiste : ils représentent les principaux traits de la vie de saint Jean-Baptiste. La composition ne manque pas d'élévation, l'exécution est soignée et la couleur ingrate.

Hamann, Diccionario Historico. — Quillet, *Notice des Peintres espagnols*.

IAZ (Miguel), capitaine espagnol et commandant de Christophe Colomb, né en Aragon, vers 1514. Il faisait partie de l'expédition envoyée par Christophe Colomb, lors de son voyage aux Antilles. En 1496, Diaz s'engagea de querelle avec un autre Espagnol, se brouilla avec lui, et le blessa dangereusement. À la suite de la sévérité de l'adelañtado Barthélemy de las Casas, il s'enfuit de la colonie, suivi de quelques compagnons qui avaient été témoins de sa conduite et qui lui étaient particulièrement attachés. Après avoir parcouru à l'aventure la partie orientale de l'île d'Haïti, ils arrivèrent dans une baie indienne, près de l'embouchure de la rivière. Les Espagnols furent l'objet de l'hospitalité des Indiens, gouvernés alors par une jeune reine qui bientôt éprouva une vive passion pour l'homme aragonais. Celui-ci, de son côté, ne fut pas insensible, et bientôt les deux amoureux se déclarèrent. Le bonheur dans une douce union ne leur fit pas oublier le souvenir de sa patrie, et Diaz revint dans la longue dans le cœur de Diaz. Il revint en Espagne, et se fit recevoir parmi ses compatriotes; mais la justice sévère de l'adelañtado le condamna à mort. Sa jeune épouse remarqua sa condamnation et se fit avouer la cause, et dans la nuit même, bravant tout danger, il ne l'abandonna pas, et revint dans la colonie, elle résolut de l'accompagner dans cette partie de l'île. L'or était le seul mobile des hommes

blancs, elle apprit à Diaz qu'il y avait dans les environs des mines très-riches, et lui conseilla d'engager ses compatriotes à quitter le territoire comparativement stérile et malsain d'Isabella pour s'établir sur les bords fertiles de l'Ozema. Cette idée sourit à Diaz : il prit des renseignements exacts sur les mines, et se convainquit que l'or y abondait, que le pays était plus productif, la rivière plus large, le havre plus commode qu'à Isabella. Il espéra avec raison que des nouvelles aussi agréables lui obtiendraient son pardon. Il se mit donc en route avec ses compagnons et quelques guides, et après une route de cinquante lieues il arriva à Isabella. Il y apprit le rétablissement de son adversaire; il se présenta alors hardiment devant Barthélemy Colomb, et lui exposa les motifs qui l'avaient déterminé à s'exposer aux peines qui le menaçaient. Il fut accueilli avec indulgence; depuis longtemps Christophe Colomb cherchait un emplacement plus avantageux et plus sain pour y transporter la colonie, et désirait surtout porter en Espagne des preuves certaines des richesses de l'île. Il savait que c'était le plus sûr moyen d'imposer silence à ses ennemis. Des mesures furent donc prises immédiatement pour s'assurer de la vérité du rapport de Diaz. L'adelañtado partit en personne, accompagné de Francisco de Garay et d'une troupe de cavaliers. Miguel Diaz et ses Indiens conduisirent la petite colonie. Ils se rendirent d'Isabella à Magdalena, traversèrent le Vega reale jusqu'au fort de la Concepcion, et, continuant à se diriger vers le sud, ils traversèrent une chaîne de montagnes en gravissant un défilé de deux lieues et descendirent dans une allée qui reçut le nom de *Bonao*. Peu après ils se trouvèrent sur les bords de l'Hayna, rivière large, qui arrose un pays d'une grande fertilité. Sur la rive orientale de cette rivière, à huit lieues de son embouchure, ils virent de l'or natif en morceaux considérables. Le sol contenait une telle quantité de ce métal qu'un ouvrier en recueillait sans peine trois drachmes (13 grammes, 08) dans sa journée. Les Espagnols remarquèrent dans plusieurs endroits de profondes excavations en forme de puits et faites de main d'homme, qui témoignaient que ces mines avaient été exploitées dans des temps reculés. Cependant les naturels n'avaient aucune idée de ce mode d'exploitation, et se contentaient de ramener les parcelles qu'ils trouvaient sur la surface du sol ou dans le lit des rivières. Les Indiens de ce district firent aux Espagnols l'accueil bienveillant annoncé par Diaz. Aussi celui-ci non-seulement reçut-il son pardon, mais dans la suite on lui confia des fonctions importantes, dont il s'acquitta toujours avec dévouement. Fidèle à sa compagne indienne, il la fit baptiser sous le nom de Catalina, l'épousa avec les solennités de la religion catholique, et eut d'elle deux enfants. Diaz resta toujours fidèle à la fortune de Christophe Colomb, et les nombreux exemples d'ingratitude et de trahison qu'il eut sous les

yeux ne purent l'ébranler. En août 1500, il était alcade de la citadelle de San-Domingo, lorsque Bobadilla, nommé par la cour d'Espagne gouverneur des îles et terres fermes du Nouveau Monde, vint déposséder Christophe Colomb du pouvoir qu'il avait si péniblement acquis. Le nouveau gouverneur se présenta devant la forteresse et somma l'alcade de lui remettre la place. Diaz refusa, « disant qu'il commandait aussi au nom du roi d'Espagne, et par ordre de l'amiral, qui avait acquis ce territoire au prix de ses travaux; qu'au surplus dès que l'amiral serait arrivé, il s'empreserait d'obéir ». Ce refus excita la fureur de Bobadilla : aussitôt il fit assaillir le fort par une multitude armée : les gonds et les ferrures des portes étaient si fragiles qu'elles tombèrent au premier choc; pendant ce temps des échelles étaient appliquées aux murailles, et l'on entra de toutes parts par escalade. Miguel Diaz et don Diego Alvarado composaient seuls la garnison; ils avaient l'épée à la main, mais ne firent aucune résistance. Bobadilla entra en triomphe et avec un grand appareil dans sa facile conquête : cette burlesque victoire le couvrit de ridicule. Disgracié pendant quelque temps, Diaz fut appelé par Diego Colomb au gouvernement de Porto-Rico en 1509; mais son attachement aux Colomb lui attira encore des persécutions dans cette nouvelle position. Il fut arrêté et envoyé en Espagne. Il n'eut pas de peine à se justifier, et fut rétabli dans ses charges en 1512; mais il ne jouit pas longtemps de cette réparation, et mourut encore jeune. (Voy. CHRISTOPHE COLOMB.)

ALFRED DE LACAZE.

Las Casas, *Hist. Ind.*, lib. : cap. 179. — Oviedo, *Crónica de las Indias*, lib. II, cap. 12. — Herrera, *Hist. Ind.*, dec. I, lib. II, cap. 18. — Pierre Martyr, dec. I, lib. IV. — Charlevoix, *Histoire de Saint-Domingue*, liv. II, 146. — Washington Irving, *History of the Life and Voyages of Christopher Columbus*, liv. VIII et XII. — Lamartine, *Hist. de Christophe Colomb*.

DIAZ (Pedro), missionnaire espagnol, né en 1546, à Lupiona, près Tolède, mort à Mexico, le 12 janvier 1618. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1566, et fut en 1572 un des premiers missionnaires qui allèrent prêcher la religion catholique dans le Mexique. Il parvint aux premières charges de son ordre, fut délégué deux fois à Rome pour les affaires de sa société, et mourut préfet des jésuites dans la province du Mexique. On a de lui : *Littera de Missionibus per Indiam occidentalem ab jesuitis interfectis in Brasilia*; Anvers, 1605, in-8°.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana*. — Alegambe, *De Scriptoribus Societatis Jesu*. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Feller, *Dictionnaire Historique*.

* **DIAZ (Gonzalo)**, peintre espagnol, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Il peignit vers 1498 les statues de la vieille porte du Pardon dans l'église de Séville, et en 1499 les panneaux du petit rétable de la Madeleine que l'on

conservait encore au commencement du siècle; elles avaient subi des retouches nombreuses, mais dans les parties les moins altérées on remarquait de la fraîcheur, du coloris et un dessin ne manquant pas de correction, en égard au siècle où vivait Diaz.

F. D.

Cean Bermudez, *Diccionario historico de los mas illustres Profesores de las bellas artes*. — Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

DIAZ (Francisco), missionnaire espagnol, né à Saint-Céban-de-Mayuelas (Vieille-Castille), tué en Chine, le 4 novembre 1646, près de Toro. Il prit l'habit de dominicain dans le couvent de Saint-Paul, à Pincia. Il fut envoyé en 1632 aux missions des Philippines. En 1635 il passa en Chine, apprit la langue du pays, et se livra avec dévouement à la propagation de la religion catholique dans les provinces de Fogan, Nankin et Tinguu; mais son zèle lui attira de nombreuses persécutions et de mauvais traitements de tous genres. Il fut enfin tué d'un coup de pierre dans la poitrine. On a de lui : *Ky-Mung* (Doctrin des Commencants). C'est un catéchisme en langue chinoise, qui fut publié en 1650 et souvent imprimé depuis; Diaz fut aidé dans cet ouvrage par le F. Juan Garcia, autre dominicain et son compagnon; — *l'ocululario de Letra China*; c'est un dictionnaire chinois-espagnol, contenant sept mille cent-soixante caractères chinois, avec leur valeur en castillien; — *Des quatre vertus théologiques, en chinois*; — divers autres ouvrages de piété dans la même langue.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana*, III, 468. — Le croze, *Miscellanea Berolinensis*, I, 84. — Evarista, *Nova tratados historico-políticos de la monarquia de la China*, lib. II, cap. XXXI. — Richard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 448.

* **DIAZ (José-Valentino)**, peintre espagnol. Voy. DIAZ.

DIAZ (Francisco), peintre espagnol, vivait en 1753. Il fut l'un des meilleurs élèves de l'Académie royale de San-Fernand, où il obtint au premier prix de dessin. Il a peint avec succès plusieurs tableaux remarquables par une grande pureté de trait et une heureuse composition. On voit de Diaz au musée de Madrid l'*Enlèvement de Déjanire*, morceau fort estimé.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Bermudez, *Dictionnaire*.

* **DIAZ MORANTE**, | en 1630. Il était ex | avec un goût ex | seaux et les orn | lement des deux mains, | à l'inquisition comme sorcier. | truction de los principios, | 1631.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*. — Bermudez, *Diccionario historico*.

DIAZ, surnommé L'E (1). | Juan-Martin), célèbre |

1 Le surnom d'Empecinado, qui sig

1775, à Castriño, mort en 1825. En 1808, lorsque Napoléon eut résolu d'en finir avec la dynastie des Bourbons d'Espagne, Diaz s'enrôla comme volontaire, et se mit d'abord en embuscade sur la grande route, aux environs de Madrid, avec deux paysans aussi déterminés que lui. Ils commencèrent par assassiner un courrier et par enlever les dépêches d'un autre. Quelques guet-apens de ce genre lui procurèrent des aides, de l'argent, des armes. Ayant renforcé sa troupe, il devint plus hardi, et osa attaquer les convois, même lorsqu'ils étaient escortés. C'est ainsi qu'il enleva les équipages du maréchal Moncey, escortés cependant d'une colonne de quelques milliers d'hommes. Bientôt ce fut un chef redoutable, qui inspira la terreur et avec qui on négociait, ne pouvant l'attaquer et le combattre. Se trouvant alors à la tête d'un corps de guerillas de quelques milliers d'hommes, il obtint de la régence le grade de général. Il reprit en 1811 les villes de Sigüenza et de Cuença, mais sans pouvoir s'y maintenir. Il marcha ensuite sur Madrid, que les Français venaient d'évacuer. En 1814, après la rentrée du roi et le rétablissement du pouvoir absolu en Espagne, L'Empecinado fut mis en non-activité, comme les autres chefs qui avaient combattu pour la régence. Un mémoire qu'il présenta à Ferdinand VII en faveur du régime constitutionnel compléta sa disgrâce : aussi en 1820 fut-il un des premiers, lors de l'insurrection des troupes de l'île de Léon, à se prononcer pour la constitution des cortès. Il obtint, sous ce nouveau régime, le commandement de Zamora, et combattit avec succès contre les absolutistes commandés par le maréchal Merino. Lors de l'entrée des troupes françaises en 1823, L'Empecinado avait un commandement dans le corps d'armée du général Plancha. Quand ce corps, à la suite de la révolution de Cadix, qui rendit le pouvoir aux absolutistes, fut obligé de capituler, l'Empecinado, qui était la terreur de cette faction, fut arrêté par le gouverneur de Roa, jeté dans un cachot et abreuvé de toutes sortes d'outrages. On lui fit son procès, comme traître, et on le condamna à mort. En voyant la mère de L'Empecinado adresser au roi une lettre pleine de dignité pour lui rappeler les services autrefois rendus à la patrie par son fils et pour demander en sa faveur la faculté de sortir d'Espagne, Ferdinand demeura inflexible. La sentence de mort, ayant été confirmée à Madrid, fut exécutée avec une barbarie insultante ; l'Empecinado mourut sur le gibet, au milieu des injures des troupes de la populace. [DEFFING, *les TEnc. des G. du M.*]

Biographie des Contemporains. — Rabbe, *l'œuvre*, etc., *Biographie portraite des Contemporains*.

DIAZ DE LA PENA (Narcisse), peintre français, né à Bordeaux, au mois d'août 1809.

Il est, ainsi que la plupart des habitants de Castille, un village natal, exercent l'est de cordonnier, et, comme d'autres, de la couleur noire du sol dans le sol.

Il débuta au salon de 1831, et se fit remarquer aux expositions suivantes, par les *Environs de Saragosse*, 1834; la *Bataille de Medina-Celi*, 1835; l'*Adoration des bergers*; *Le Vieux Ben Emeck*, 1838; les *Nymphes de Calypso*; *Le Rêve*, 1842 et 1841; la *Vue du Bas-Préau*; *L'Orientale*, les *Bohémiens se rendant à une fête*, 1844; compositions remarquables par leur coloris chatoyant. Il serait trop long d'énumérer tous les tableaux exposés dans les dix dernières années par M. Diaz : ils lui ont valu la réputation d'un artiste fécond et gracieux. On a reproché à sa *République*, figure symbolique, de trop ressembler à une Diane chasseresse entourée d'Amours blancs et roses.

Dictionnaire de la Conversation.

DIBALY-SOULY. Voyez EDERALI.

* **DIB-BACOU** ou **OZTE-BACOU-KHAN**, roi des Mongols, était, dit-on, fils d'Ymenjeh, fils de Turk, fils de Japhet. Son nom signifie, dans le langage des Turcs orientaux, *grande charge, grande dignité, grand honneur*. On prétend qu'il étendit beaucoup ses États et fut le premier qui prit le titre de khan, qui mit sur sa tête une couronne et qui fit construire un trône pour siéger dans sa gloire. Il acquit de grandes richesses et fut très-libéral, publia des lois pleines de sagesse, et eut pour successeur son fils Gaiuk-Khan. Deguignes pense que Dib-Bakou ne diffère pas du fameux Yu, empereur de la Chine, que Chun associa à l'empire en 2274 avant notre ère.

Alex. BONNEAU.

Mirkhond, *Rouzat al Safa* (Jardin de la Pureté). — Deguignes, *Histoire des Huns, des Turcs, des Mongols*. — Quatremère, *Histoire des Mongols*. — d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

DIBDIN (Charles), poète, compositeur et comédien anglais, né à Southampton, en 1745, mort en 1814. Il laissa une centaine d'opéras, de pièces pantomimes, des chansons, parmi lesquelles les *Sea Songs*, qui eurent le plus grand succès. On voit encore aujourd'hui avec plaisir sa pièce intitulée *The Quaker*; 1777. Malgré les succès qu'il obtint, il mourut dans la pauvreté.

Rose, *New biog. Dict.*

* **DIBDIN** (Thomas), fils du précédent, auteur dramatique anglais, né en 1772, mort à Londres, le 10 septembre 1842. Il naquit, pour ainsi dire, sur et pour le théâtre; il eut Garrick pour parrain. A quatre ans, il joua le rôle de *Cupidon*, dans une pièce faite pour célébrer l'anniversaire de Shakspeare; il s'engagea, fort jeune encore, dans une troupe ambulante, et après s'être essayé dans tous les genres et avoir composé une multitude de chansons, il fut engagé en 1799 au théâtre de *Covent-Garden*, à Londres; il y resta quatorze ans, et y donna un grand nombre de pièces, qui, fondées sur les événements du jour et sur des contes connus de tous, obtinrent de grands succès. Il ne faut pas y chercher le talent ni l'art comique; mais on y trouve de la gaieté, une verve facile et l'entente de ce qui divertit la petite bourgeoisie de Londres, les commis

marchands et les femmes de chambre. Telle de ces pièces eut un succès d'argent auquel les plus belles productions du génie n'ont jamais pu prétendre; on affirme que l'administration de *Covent-Garden* dut plus de 20,000 livres sterling de recettes (510,000 francs environ) à la *Mère-l'Oie* (*Mother-Goose*), et que le théâtre d'Astley (l'Hippodrome) retira 13,000 l. st. du *High-settled Racer* (le *Fougueux Courrier*). Ces lucratifs résultats n'empêchèrent point Thomas Dibdin de mourir dans l'indigence. G. B.

Biographical Dictionary. — Conversations-Lexicon.

DIBDIN (*Thomas-Froggall*), bibliographe anglais, né en 1770, à Kensington, mort le 18 novembre 1847. L'importance et à certains égards la singularité des travaux de cet écrivain nous autorisent à parler de lui avec quelques détails. Il a joui pendant quelque temps dans sa patrie d'une célébrité qui fit place à un dédain injurieux; en France, il est fort peu connu. Après avoir fait de bonnes études au collège d'Éton, Dibdin se vova à la carrière ecclésiastique; privé de fortune et de protecteurs, il ne devait pas d'abord se promettre un avancement rapide. Il débuta dans le monde littéraire par un recueil de poésies publié en 1797; ce mince volume ne méritait et n'obtint aucun succès: l'auteur en fit détruire la majeure partie, et convint de bonne foi que ses vers ne valaient rien. En 1807, Dibdin fournit quelques articles à un journal littéraire (*The Director*), et l'année suivante il préleva à ses travaux bibliographiques en mettant au jour un opuscule dont il ne fit tirer que quarante exemplaires: *Specimen Bibliothecæ Britannicæ*; quelques autres essais, imprimés également à petit nombre, suivirent celui-ci. L'auteur faisait des pas timides dans la voie où l'appelaient ses goûts; il donna successivement *Specimen of an english Book Bure*; 1810, in-8°; — *Book Rareties*; 1811; — *The Lincoln Nosegay*, c'est-à-dire *Le Bouquet de Lincoln* (1811), titre bizarre, qui cache la description de quelques volumes fort rares faisant partie de la bibliothèque de la cathédrale de Lincoln. En 1812, Dibdin, s'efforçant de concilier sa passion pour les livres et son penchant malheureux pour la poésie, fit imprimer à cinquante exemplaires le premier chant d'un poème sur la *Bibliographie*: il avait déjà composé, en 1809, une brochure de 87 pages sur la *Bibliomanie*, indiquant l'histoire, les symptômes et la guérison de ce mal funeste; ainsi s'exprime le frontispice de cet opuscule. Il reprit cet essai, l'étendit, l'amplifia, et mit au jour en 1811 la *Bibliomania, or book Madness* (Folie des livres), roman bibliographique, divisé en six parties. Dans ce livre étrange sont introduits, sous des noms supposés (et qui furent aussitôt devinés), les principaux bibliomanes anglais de l'époque, s'entretenant d'objets analogues à leur goût favori. Les éditions fort rares, les livres sur peau-velin en grand format, les collections célèbres, tels sont les sujets dont il est question dans ces dialogues, ou ne

manque pas cette *humour* si chère aux habitants de la Grande-Bretagne. Le texte est accompagné d'une foule de notes et de sous-notes, bien plus longues que lui. Dibdin y dépose les résultats de ses lectures opiniâtres; mais son instruction bibliographique, quoique vaste et étendue, est mal digérée; souvent elle n'est pas très-exacte. De jolies vignettes sur bois, de belles gravures décoraient la *Bibliomania*; le livre fut très-bien accueilli: avant un an il n'en restait plus chez l'éditeur. C'est qu'en effet c'était alors un ouvrage de circonstance: la guerre fermait aux amateurs anglais l'accès du continent; il ne leur arrivait du dehors aucun de ces trésors bibliographiques qu'on leur a depuis offerts en abondance; la manie de quelques grands seigneurs archi-millionnaires portait à des sommes fabuleuses les ouvrages d'une rareté constatée; en 1812, à la vente du duc de Roxburgh, lord Spenser et lord Blandford se disputèrent un exemplaire du *Décameron* de Boccace (édition de 1473), et le poussèrent jusqu'au prix de 7,260 livres sterling (53,000 francs environ). Ce fut un événement qui donna lieu à la fondation d'une société de bibliomanes, qui font chaque année un somptueux dîner en ce lieu, et qui s'amusent à faire réimprimer, à très-petit nombre, quelques vieux livres devenus introuvables.

Dibdin eut une grande part à la *Roxburgh Club*, et il en devint le secrétaire. Il trouva ainsi en rapport avec un personnage qui devait avoir une grande influence sur sa vie. Le comte Spenser, homme d'un caractère énormément riche, avait pour les livres une passion véritable: il possédait une bibliothèque de plus de 10,000 volumes, et une collection de manuscrits classiques, grecs, latins, et italiens. Il chargea Dibdin de réviser et de classer ces trésors littéraires qu'il avait réunis à sa splendide demeure de *Roxburgh*, à Londres et dans son magnifique château de *Spenser*. La question d'argent n'était rien à ses yeux: qu'il s'agissait d'obtenir un volume ou un manuscrit, il le faisait acheter. J. Caxton ou une des éditions de *Spenser*. Il chargea Dibdin de réviser et de classer ces trésors littéraires qu'il avait réunis à sa splendide demeure de *Roxburgh*, à Londres et dans son magnifique château de *Spenser*. Celui-ci se mit à l'œuvre avec l'ardeur d'un bibliophile, et l'on vit paraître, en 1814, quatre volumes in-8° intitulés: *Spenseriana*; deux autres volumes, *thorpiæ*, contenant la description et tableaux réunis au château d'*Thorpe*. Ils furent, en 1822; enfin, en 1823, publiés des livres rares d'un noble *Nap* *Cassano*: lord Spenser les avait achetés. Ces sept volumes forment un ouvrage magnifiquement imprimé, à la fois un coup de plumes, de *facsimile* et de *travaux*. Les descriptions sont minutieuses, et les illustrations, travaillant trop vite, ont produit des erreurs, et des *mauvais* *travaux*. Les descriptions sont minutieuses, et les illustrations, travaillant trop vite, ont produit des erreurs, et des *mauvais* *travaux*. Les descriptions sont minutieuses, et les illustrations, travaillant trop vite, ont produit des erreurs, et des *mauvais* *travaux*.

liens conçus et de passer rapidement écrits qui mériteraient mieux qu'on en eût de derniers volumes sont conçus d'après des plans moins vastes que les premiers ; la *Spenseriana* est, après tout, l'ouvrage le plus somptueux et le plus curieux qui ait paru dans son genre ; elle n'a pas été imprimée par un grand nombre d'exemplaires, et il est facile de comprendre qu'il en est venu fort peu sur le continent. C'est tout ce qu'il a fallu de temps pour l'achever ce long travail que Dibdin a écrit le *Bibliographical Decameron* faisant suite à sa *Bibliomania* ; il y a révisé l'histoire de la calligraphie et de la presse en ce qui concerne les manuscrits du seizième siècle ; il s'occupe des premiers principes de l'art typographique, retrace l'histoire des imprimeurs les plus célèbres, et traite de la vente des livres et des ouvrages bibliques. Dix dialogues, où figurent *Atalapha, Ulpian, Rolando, Prospero*, etc. d'amateurs alors fort connus, forment ce livre, où les notes sont répandues à profusion et que décorent une multitude de belles vignettes et de vignettes sur bois. C'est un ouvrage en sa spécialité, et où il y a beaucoup à apprendre, en dépit de sa prolixité, ou plutôt de ses détails. Il a d'ailleurs été traduit pour les Anglais, qui aimaient cette science de détails locaux et individuels, et il n'est pas cette tournure moitié française, moitié anglaise, donnée à des ouvrages bibliographiques, peu attrayantes mais qu'ils avaient toujours gardé un ton français. Le *Bibliographical Decameron* fut imprimé en 750 exemplaires, nombre qui pour une production de cette nature fut absorbé par les collections des ama-

teurs. Il s'occupa ensuite de réaliser un projet qu'il avait depuis longtemps. Il voulait voir les trésors bibliographiques que renfermaient les grands dépôts publics du continent, et visiter alors que ceux de l'Angleterre. Il partit de Paris en traversant la Normandie, la route de Vienne, en passant par Munich. Partout il visita les bibliothèques et s'entretint avec les libraires et les amateurs. Il prit note de tout ce qu'il voyait de remarquable, et de retour à Londres, il s'employa à publier. En 1821, le *Bibliographical Decameron and picturesque Tour in Germany*, 3 vol. in-8°. Même profusion que dans les précédents ouvrages, mais avec des indications, même élégance dans la rédaction, même abondance de détails, même exactitude et parfois de détails, même et parfois déplacés. Le fond du livre est de justes critiques ; Dibdin, se montrant jamais à la légèreté et à la vanité, on a pu souvent lui reprocher, mais à son imagination chaleureuse et à son goût classique ; il veut envisager les choses sous le côté plaisant ; il trace

des caricatures plutôt que des portraits ; il se met toujours en scène, avec une vanité noire, et il fait figurer dans des tableaux, souvent peu fidèles, les personnes avec lesquelles il s'est trouvé en contact. Un pareil livre devait coûter fort cher à son auteur, une somme de 8,000 guinées (210,000 francs) fut absorbée par l'argent compté aux dessinateurs, graveurs, imprimeurs, et quoique tiré à 1,000 exemplaires et vendu fort cher, l'*Antiquarian Tour* ne fit pas rentrer le touriste bibliographe dans la totalité de ses avances. En 1825, il parut une traduction française de cet ouvrage, faite par MM. Lécuyer et Crapelet, 4 vol. in-8° ; on y a supprimé la relation du voyage en Allemagne, qui forme le troisième tome du texte original, mais on y a ajouté nombre de notes curieuses destinées à suppléer à quelques-unes des omissions de Dibdin et à relever ses erreurs. Une édition nouvelle de l'ouvrage anglais vit le jour en 1829 ; elle diffère beaucoup de la première ; les gravures ont été supprimées et remplacées (fort incomplètement) par douze planches, dont huit sont nouvelles. Quelques additions et rectifications (parfois inexactes) ont été introduites, et des retranchements considérables ont eu lieu.

Mais Dibdin s'aperçut que le public se lassait de ces publications somptueuses et d'un prix exorbitant, qui avaient eu leur moment de vogue : il se tourna vers des travaux plus usuels. Il s'était depuis longtemps occupé d'une bibliographie raisonnée des auteurs classiques grecs et latins (entreprise qui n'a pas encore été accomplie comme elle devrait l'être) ; il avait trois fois fait paraître les résultats de ses recherches sur ce sujet, mais toujours d'une façon incomplète ; il donna en 1827 une édition nouvelle, et fort augmentée, de son *Introduction to the Knowledge of rare and valuable editions of the Greek and Latin Classics*, 2 vol. in-8° ; un troisième volume, qui devait compléter l'ouvrage, n'a jamais paru. Le choix des matériaux et leur exactitude laissent à désirer : compilateur laborieux, Dibdin transcrit les jugements qu'il trouve déjà portés sur telle ou telle édition (jugements souvent sujets à révision) ; il ne s'assure point par lui-même de la vérité des faits. En 1824, il mit au jour, sous le titre de *Library Companion* un gros volume destiné à indiquer quelles étaient les meilleures éditions des meilleurs ouvrages en tous genres. Rédigé à la hâte, incomplet, inexact, offrant bien des particularités inutiles et parfois des choses inconvenantes, l'ouvrage eut cependant un succès, qu'il dut peut-être à ses défauts ; il fut réimprimé en 1825 avec quelques augmentations et quelques suppressions. Suivant la méthode de l'auteur, les notes et sous-notes l'emportent grandement en étendue sur le texte, et il y a après tout bien des choses à apprendre, surtout en ce qui concerne la littérature anglaise. Les éloges qu'il donne à des livres nouveaux, à des libraires, l'ont fait accuser, dans divers journaux, de ser-

vir de réclame à des intérêts personnels. Une publication plus importante, mais qui n'a point été achevée, est celle des *Typographical Antiquities* de Joseph Ames; ce livre avait paru en 1765, et retraçait en trois volumes in-4° l'histoire de l'imprimerie dans la Grande-Bretagne au quinzième et au seizième siècle. Dibdin entreprit d'en donner une seconde édition; il en fit un nouvel ouvrage, grâce aux additions qu'il y accumula; il ne pouvait manquer d'y joindre force gravures et facsimilés; mais entreprise sur un plan trop vaste, chargée de détails minutieux, cette histoire, d'un prix d'ailleurs fort élevé, ne fut point terminée.

A l'engouement extrême qu'avaient inspiré les livres rares, avait succédé une réaction funeste: les amateurs les plus opulents, les plus remplis d'ardeur, étaient morts; l'indifférence était venue; ce triste état des choses donna à Dibdin l'idée de composer une contre-partie à sa *Bibliomania*: il fit paraître en 1836, sous le pseudonyme de *Mercurius rusticus*, un livre intitulé *Bibliophobia*. Quatre ans plus tard il donna, sous le titre de *Reminiscences ou souvenirs d'une vie littéraire*, 2 vol. in-8°, de longs mémoires sur sa propre vie: il avait toujours aimé à parler de lui; il se mit en scène tout à son aise, semant dans le récit de son existence bien des traits d'histoire littéraire et de bibliographie. En 1838 l'infatigable écrivain mit au jour un nouvel ouvrage, le dernier que produisit sa plume féconde: *A Bibliographical, antiquarian and picturesque Tour in the northern counties of England and in Scotland*, 2 vol. in-8°. Mais l'ardeur qui l'avait animé si longtemps commençait à s'éteindre; la bibliographie n'occupe qu'une place restreinte dans cette relation, qu'accompagnent des gravures d'une beauté remarquable. Parmi les autres écrits qu'il avait publiés, nous devons mentionner une collection d'anciens sermons, une ancienne traduction anglaise de l'*Utopie* de sir Thomas Morus, accompagnée de notes et de figures sur bois (1809, 2 vol. in-8°), une traduction anglaise (avec une préface de 152 pages) de l'*Imitation* (1828, in-8°). Dibdin avait fini par avoir sa part dans cette riche moisson de bénéfices dont dispose l'Eglise anglicane: il avait été successivement nommé chapelain royal et prébendier de la paroisse de Sainte-Marie; mais il avait une famille nombreuse, son goût pour les livres avait été l'occasion de fortes dépenses, et il nous apprend lui-même qu'il vécut toujours dans une situation voisine de la gêne. Ses productions, faites pour les bibliomanes, furent parfois critiquées dans les *Reviews*, ce qui le chagrinait beaucoup. On regrette que ces somptueux ouvrages n'aient pas été reliés avec plus de méthode et avec moins de prétention à l'humour; cependant on les consulte avec fruit, on admire les gravures qui les embellissent, et on reconnaît dans leur auteur le bibliographe le plus passionné qu'il y ait jamais eu la Grande-Bretagne. G. BERNIER.

Westminster Review, t. III. — *Quarterly Review*, t. XXXII. — *Gentleman's Magazine*.

DIBIL AL-KOZZAY, poète arabe, d'origine de Khozza, né à Koufah, en 765, et mort de J.-C., à Thyb, ville située entre Bagdad et l'Havaz. Son nom véritable est inconnu; qu'il est appelé par les uns d'autres Hassen ou Abd-el-Rahman. Dibil, c'est un surnom et même un surnom poétique, puisqu'il signifie *vieux Cham* à tort que d'Herbelot, dans sa *Bibl. orientale*, l'a écrit *Dabul*, *Daaboul* et d'autres Dail ou Dabal. Ce poète, par ses aimables autant que par son talent de mettre dans la bonne grâce des khalifs al-Raschid et Mamoun. Il excellait à faire des épigrammes et avait assez de courage ou de ruse pour attaquer souvent les pers les plus hauts placés. Bagdad paraît avoir été sa résidence ordinaire. Aboulféda nous apprend que Dibil remplissait les fonctions de secrétaire de Semandjan, dans le Tokharistan. On a de lui un *divan* composé d'odes et de *ghazels*.

Aboulféda, *Ann. musulm.*, édité. Bekker. — *Dict. biographique*. — D'Herbelot, *Biblioth. orientale*, article DAABOUL.

DIBON (Roger), français, 17 novembre 1777. Il fut médecin Suisses de la garde royale, et devint une véritable célébrité par la publication d'un spécifique préconisé contre les maladies vénériennes. Ses collègues le considéraient d'abord comme un charlatan. Suivant la phrase de l'effronterie de Dibon, on pouvait dire qu'à son ignorance. On a de lui: *Essai sur les maladies vénériennes, avec une préface écrite par un savant physicien-chimiste, et la nature des maladies, et la préparation des remèdes propres à les guérir doucement, pour éviter les dangers, tous les maux, et les suites que l'on craint qu'ils puissent occasionner*; 1725, 2 vol. in-12. « Ce mince ouvrage, dit la *Biographie*, n'est pas de Dibon. Un peu délicat le lui vendit à prix d'argent comme Dibon, moins délicat encore, et payer la somme convenue, il le cita dans les tribunaux, affichant ainsi publiquement son pudeur et sa vanité, plus méprisables que l'audace du charlatan, qui, se vouant au public, faisait l'essai de ses talents de négyriste même »; — *Suite de la Biographie des maladies vénériennes, où l'on trouve la suffisance des fumigations, avec une table des maladies appelées fleurs*; 1742, in-12: l'auteur pense que les fleurs peuvent donner une blennorrhagie; *Observations sur quelques endroits de M. Astruc, De Morbis veneris*; 1742, in-12; — *Lettre où l'on essaye de tracer les écarts de M. Astruc*; ibid.

dans laquelle Dibon répond aux reproches d'un anonyme défenseur de M. Astruce; *ibid.*; — *Suite de la Description des Maladies vénériennes*, ouvrage dans lequel on traite des rétentions d'urine et en général des maladies de l'urètre; Paris, 1748, in-12; — *Trois Lettres au sujet du remède de M. de Torrey, pour la guérison des maladies vénériennes*; Paris, 1754, in-4°; — *Réutation de deux écrits publiés en faveur de M. de Torrey, sous les noms de MM. Carbonell et Bertrand, se disant docteurs en médecine, avec une réplique au sieur Mollée*; Paris, 1755, in-4°; — *Traité public rendu à M. Dibon par Pierre de Dyn, d'Anvers; on y a joint les preuves de la cure, avec quelques réflexions concernant M. de Torrey, par qui le malade avait été guéri*; *ibid.*; — *Lettre à M. Keyser, chancelier des dragées anti-vénériennes*; Paris, 1764, in-4°; — *Mémoire pour M. Dibon, écrit par lui-même, contre les impostures contenues dans un libelle anonyme en forme de lettre, adressée à ce praticien*; Paris, 1767, in-4°; — *Mémoire pour M. Dibon, écrit par lui-même, contre la lettre anonyme d'un médecin de Paris, insérée dans le Journal encyclopédique de février 1758, et contre la réfutation prétendue d'un imprimé concernant le sieur Le Gras, etc.*; Paris, 1758, in-4°; — *Effet singulier du mal vénérien sur toute une famille, et sa guérison*; Paris, 1759, in-4°; — *Réplique de M. Keyser, auteur des dragées anti-vénériennes*; Paris, 1764, in-8°; — *Mémoire concernant différents remèdes pour les maladies vénériennes*; *ibid.*

Biographie médicale. — La France litt.

DIBUTADE de Sicyone, artiste grec, d'une époque inconnue, passe pour avoir inventé l'art de modeler en relief. Voici d'après la tradition telle fut l'origine de cette découverte. La fille d'un potier de Sicyone, Dibutade, ayant dessiné sur un mur le profil de l'ombre produite par l'empreinte de son amant, son père remplit de terre l'espace compris dans les lignes de ce contour, et obtint ainsi une espèce de bas-relief qui fut durci au feu. Ce premier essai d'un art nouveau fut, dit-on, conservé dans le Nymphaeum de Corinthe jusqu'à la destruction de cette ville par Mummius. Pline attribue encore à Dibutade diverses inventions, qui paraissent appartenir à plusieurs artistes.

Ann. Hist. Nat., XXXV, 13.

DICASTILLO (Juan de), canoniste napolitain, né à Naples, en 1583, mort à Ingolstadt, le 2 mars 1643. Il appartenait à l'ordre des Jésuites, et enseigna la philosophie et la théologie à Turin et à Tolède. On a de lui : *De Justitia et jure, exteriusque virtutibus cardinalibus*; Anvers, 1641, 2 vol. in-fol.; — *De Incarnatione*; Anvers, 1642, 2 vol. in-fol.; — *De Sacramentis*; Anvers, 1652, 3 vol. in-fol.; — *Tractatus de de juramento, perjurio et adjuratione*,

necon et de censuris et penis ecclesiasticis; Anvers, 1602, in-fol.

Nicolas Antonio. *Bibliotheca Hispana nova*, III, 689.
— Alegambe. *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, — Richard et Giraud. *Bibliothèque sacrée*.

DICÉARQUE (Δικαιάρκος), philosophe, géographe et historien grec, vivait vers 300 avant J.-C. Il était fils d'un certain Phidias, et naquit à Messine, en Sicile : il appartenait sans doute à une de ces familles messiniennes qui, à une époque reculée, et même sous le règne de Denys, vinrent s'établir en Sicile. Ce fait explique pourquoi Dicéarque passa toute sa vie dans le Péloponnèse, et pourquoi cette péninsule occupa une si grande place dans ses écrits. Il fut le disciple d'Aristote : Cicéron le dit en termes exprès. A quelle époque commença-t-il à suivre les leçons de ce philosophe? M. Osann, remarquant que les premiers élèves d'Aristote sont aussi désignés comme disciples de Platon, et qu'il n'en est point ainsi de Dicéarque, en conclut que ce dernier a étudié sous Aristote, déjà vieux, et près du terme de sa carrière. Dicéarque ne s'asservit point d'ailleurs aux doctrines de son maître, puisque Thémistius le range avec Céphiscodore, Eubulide et Timée, au nombre des détracteurs du Stagyrte. Sans accepter comme un fait bien avéré l'assertion du sophiste byzantin, il faut reconnaître qu'elle est confirmée par quelques paroles de Cicéron. D'après cet orateur, il s'éleva entre Dicéarque et Théophraste, le fidèle disciple du maître, une vive controverse sur ce point de morale : Faut-il négliger les affaires (τὸν πρακτικὸν βίον, la vie pratique), pour s'occuper seulement de spéculations (τὸν θεωρητικὸν βίον, la vie théorique ou spéculative)? Théophraste répondait oui, en s'appuyant sur le sentiment d'Aristote; Dicéarque soutenait énergiquement le contraire. On peut penser que ce philosophe, conformément à ses principes, remplit des fonctions publiques, probablement à Lacédémone. Selon Pline, il fut chargé par quelques rois de mesurer les montagnes (*regum cura montes emensus*); pour remplir cette mission, il dut nécessairement parcourir la Grèce. Visita-t-il d'autres pays? On l'ignore. On ne sait rien de plus de sa vie, et l'on ne connaît pas la date de sa mort. De plusieurs fragments de ses ouvrages, on peut induire qu'il survécut à l'année 296, et qu'il mourut vers 285. Les anciens sont unanimes pour proclamer le génie philosophique de Dicéarque, l'étendue et la variété de ses connaissances, et pour lui assigner une place éminente dans la littérature grecque. « Dicéarque, homme très savant, » dit Varron (Dicæarchus, doctissimus homo : *De Re Rust.*, I, 1); « homme au premier rang par l'érudition », dit Pline (*vir inprimis eruditus* : *Hist. Nat.*, II, 63); Cicéron surtout revient souvent sur ce philosophe : il l'appelle « un très-habile historien » (ιστορικώτατος : *Ad Att.*, II, 6); Dicéarque, « mes délices (delicie mee Dicæarchos : *Tuscul.*, I, 31); « un péripatéticien »

vir de réclame à des intérêts personnels. Une publication plus importante, mais qui n'a point été achevée, est celle des *Typographical Antiquities* de Joseph Ames; ce livre avait paru en 1765, et retraçait en trois volumes in-4° l'histoire de l'imprimerie dans la Grande-Bretagne au quinzième et au seizième siècle. Dibdin entreprit d'en donner une seconde édition; il en fit un nouvel ouvrage, grâce aux additions qu'il y accumula; il ne pouvait manquer d'y joindre force gravures et facsimilés; mais entreprise sur un plan trop vaste, chargée de détails minutieux, cette histoire, d'un prix d'ailleurs fort élevé, ne fut point terminée.

A l'engouement extrême qu'avaient inspiré les livres rares, avait succédé une réaction funeste: les amateurs les plus opulents, les plus remplis d'ardeur, étaient morts; l'indifférence était venue; ce triste état des choses donna à Dibdin l'idée de composer une contre-partie à sa *Bibliomania*: il fit paraître en 1836, sous le pseudonyme de *Mercurius rusticus*, un livre intitulé *Bibliophobia*. Quatre ans plus tard il donna, sous le titre de *Reminiscences ou souvenirs d'une vie littéraire*, 2 vol. in-8°, de longs mémoires sur sa propre vie: il avait toujours aimé à parler de lui; il se mit en scène tout à son aise, se vantant dans le récit de son existence bien des traits d'histoire littéraire et de bibliographie. En 1838 l'infatigable écrivain mit au jour un nouvel ouvrage, le dernier que produisit sa plume féconde: *A Bibliographical, antiquarian and picturesque Tour in the northern counties of England and in Scotland*, 2 vol. in-8°. Mais l'ardeur qui l'avait animé si longtemps commençait à s'éteindre; la bibliographie n'occupe qu'une place restreinte dans cette relation, qu'accompagnent des gravures d'une beauté remarquable. Parmi les autres écrits qu'il avait publiés, nous devons mentionner une collection d'anciens sermons; une ancienne traduction anglaise de l'*Utopie* de sir Thomas Morus, accompagnée de notes et de figures sur bois (1809, 2 vol. in-8°), une traduction anglaise (avec une préface de 152 pages) de l'*Imitation* (1828, in-8°). Dibdin avait fini par avoir sa part dans cette moisson de bénéfices dont dispose l'Eglise anglicane: il avait été successivement nommé chapelain royal et prêtre de la paroisse de Sainte-Marie; mais il avait une famille nombreuse, son goût pour les livres avait été l'occasion de fortes dépenses, et il nous apprend lui-même qu'il vécut toujours dans une situation voisine de la gêne. Ses productions, faites pour les bibliomanes, furent parfois critiquées dans les *Reviews*, ce qui le chagrinait beaucoup. On regrette que ces somptueux ouvrages n'aient pas été rodés avec plus de méthode et avec moins de prétention à l'*humour*; cependant on les consulte avec fruit, on admire les gravures qui les embellissent, et on reconnaît dans leur auteur le bibliographe le plus passionné qu'ait jamais eu la Grande-Bretagne. G. BRUNET.

The Westminster Review, t. III — *Quarterly Review*, t. XXXII. — *Gentleman's Magazine*.

DIBIL AL-KOZZAY, poète arabe, de Khozza, né à Koufah, en 765, et r. de J.-C., à Thyb, ville située entre Y. et l'Havaz. Son nom véritable est inc. qu'il est appelé par les uns Moharn d'autres Hassen ou Abd-el-Rahman. C de Dibil, c'est un surnom et même un poétique, puisqu'il signifie *vieux Cha* à tort que d'Herbelot, dans sa *B orientale*, l'a écrit *Dabul*, *Daabou* et d'autres Dail ou Dabal. Ce poète, p. tés aimables autant que par son tal mettre dans la bonne grâce des khali al-Raschid et Mamoun. Il excellait à pigramme et avait assez de courage rité pour attaquer souvent les pers. plus hauts placés. Bagdad paraît a sidence ordinaire. Aboulféda nous ap. fois que Dibil remplit les fonctions de de Semandjan, dans le Tokharistan. auteur un divan composé d'odes et légères. Ak

Aboulféda, *Ann. musulm.*, édit. Retakr. — *Dict. biographique*. — D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, article DAABOUL.

DIBON (Roger), médecin l. 17 novembre 1777. Il était chir. Suisses de la garde royale l. d'une véritable célébrité par la p. m. d'un spécifique préconisé contre riennes. Ses collègues le t u de charlatan. Suivant la r. re « l'effronterie de Dibon u. pouvaient qu'à son ignorance ». On a de lui: *D sur les maladies vénériennes, avec écrite par un savant physicien-chi cause et la nature des maladies, préparation des remèdes propres doucement, promptement, radica sans danger, tous les maux vénér que invétérés qu'ils puissent être*; l. 1725, 2 vol. in-12. « Ce misérable op la *Biographie*, n'est pas de Dibon. l peu délicat le lui vendit à prix d comme Dibon, moins délicat encor. payer la somme convenue, il le citi tribunaux, affichant ainsi publicque pudeur et sa vénalité, plus méprisabl l'audace du charlatan, qui, se vo public, faisait l'essai de ses négyriste même »; — *Suite ou s des maladies vénériennes, où l'on p suffisance des fumigations, avec un les maladies appelées fleurs blanch réponse à la critique de M. Astruc*; l. in-12: l'auteur pense que les flueu peuvent donner une blennorrhagie u *Observations sur quelques endroits de M. Astruc, De Morbis veneris*; l. 1742, in-12; — *Lettre où l'on essaye trer les écarts de M. Astruc*; ibi

aqueille Dibon répond aux reproches sonyme défenseur de M. Astruce; *ibid.*; *de la Description des Maladies vénériennes*, ouvrage dans lequel on traite des vices d'urine et en général des maladies vénéreuses; Paris, 1748, in-12; — *Trois Lettres sur le remède de M. de Torrey, guérison des maladies vénériennes*; 1754, in-4°; — *Réfutation de deux ouvrages publiés en faveur de M. de Torrey, sous le nom de M. M. Carbonell et Bertrand, seigneurs docteurs en médecine, avec une réponse de M. Mollé*; Paris, 1755, in-4°; — *Éloge public rendu à M. Dibon par le Dⁿ de Dyn, d'Anvers; on y a joint les détails de la cure, avec quelques réflexions sur le mal de M. de Torrey, par qui le malade fut guéri*; *ibid.*; — *Lettre à M. Keyser, sur des dragées anti-vénériennes*; Paris, 1754, in-4°; — *Mémoire pour M. Dibon, écrit par lui-même, contre les impostures contenues dans un libelle anonyme en forme de requête adressée à ce praticien*; Paris, 1767; — *Mémoire pour M. Dibon, écrit par lui-même, contre la lettre anonyme d'un médecin Paris, insérée dans le Journal encyclopédique de février 1758, et contre la réfutation d'un imprimé concernant le mal de M. de Torrey*; Paris, 1758, in-4°; — *Effet de la cure du mal vénérien sur toute une famille*; Paris, 1759, in-4°; — *Réponse de M. Keyser, auteur des dragées anti-vénériennes*; Paris, 1764, in-8°; — *Mémoire sur différents remèdes pour les maladies vénériennes*; *ibid.*

Épigramme médicale. — *La France litt.*

ÉTADE de Sicione, artiste grec, d'une époque inconnue, passe pour avoir inventé l'art de sculpter en relief. Voici d'après la tradition l'origine de cette découverte. La fille d'Éta de Sicione, Dibutade, ayant dessiné sur un mur le profil de l'ombre produite par son amant, son père remplit de terre l'espace compris dans les lignes de ce contour et obtint ainsi une espèce de bas-relief à l'aide du feu. Ce premier essai d'un art nouveau fut, dit-on, conservé dans le Nymphaeum de Corinthe jusqu'à la destruction de la ville par Mummius. Plinius attribue encore à Éta diverses inventions, qui paraissent appartenir à plusieurs artistes.

Hist. Nat., XXXV, 12.

CASTILLO (Juan de), canoniste napolitain, né à Naples, en 1583, mort à Ingolstadt, en 1663. Il appartenait à l'ordre des Jésuites et enseigna la philosophie et la théologie à Madrid et à Tolède. On a de lui : *De Justitia*, 1641, 2 vol. in-fol.; — *De Incarnatione*; 1647, 2 vol. in-fol.; — *De Sacramentis*, 1652, 3 vol. in-fol.; — *Tractatus de juramento, perjurio et adjuratione*,

necnon et de censuris et penis ecclesiasticis; Anvers, 1662, in-fol.

Nicolas Antonin, *Bibliotheca Hispana nova*, III, 683.
— Alegambe, *Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu*, — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DICÉARQUE (Δικεάρχης), philosophe, géographe et historien grec, vivait vers 300 avant J.-C. Il était fils d'un certain Phidias, et naquit à Messine, en Sicile : il appartenait sans doute à une de ces familles messéniennes qui, à une époque reculée, et même sous le règne de Denys, vinrent s'établir en Sicile. Ce fait explique pourquoi Dicéarque passa toute sa vie dans la Péninsule, et pourquoi cette péninsule occupe une si grande place dans ses écrits. Il fut le disciple d'Aristote : Cicéron le dit en termes exprès. A quelle époque commença-t-il à suivre les leçons de ce philosophe? M. Osann, remarquant que les premiers élèves d'Aristote sont aussi désignés comme disciples de Platon, et qu'il n'en est point ainsi de Dicéarque, en conclut que ce dernier a étudié sous Aristote, déjà vieux, et près du terme de sa carrière. Dicéarque ne s'asservit point d'ailleurs aux doctrines de son maître, puisque Thémistius le range avec Céphiscodore, Eubulide et Timée, au nombre des détracteurs du Stagyrite. Sans accepter comme un fait bien avéré l'assertion du sophiste byzantin, il faut reconnaître qu'elle est confirmée par quelques paroles de Cicéron. D'après cet orateur, il s'éleva entre Dicéarque et Théophraste, le fidèle disciple du maître, une vive controverse sur ce point de morale : Faut-il négliger les affaires (τὸν πρακτικὸν βίον, la vie pratique), pour s'occuper seulement de spéculations (τὸν θεωρητικὸν βίον, la vie théorique ou spéculative)? Théophraste répondait oui, en s'appuyant sur le sentiment d'Aristote; Dicéarque soutenait énergiquement le contraire. On peut penser que ce philosophe, conformément à ses principes, remplit des fonctions publiques, probablement à Lacédémone. Selon Pline, il fut chargé par quelques rois de mesurer les montagnes (*regum cura montes emensus*); pour remplir cette mission, il dut nécessairement parcourir la Grèce. Visita-t-il d'autres pays? On l'ignore. On ne sait rien de plus de sa vie, et l'on ne connaît pas la date de sa mort. De plusieurs fragments de ses ouvrages, on peut induire qu'il survécut à l'année 298, et qu'il mourut vers 285. Les anciens sont unanimes pour proclamer le génie philosophique de Dicéarque, l'étendue et la variété de ses connaissances, et pour lui assigner une place éminente dans la littérature grecque. « Dicéarque, homme très savant, » dit Varron (Dicæarchus, doctissimus homo : *De Re Rust.*, I, 1); « homme au premier rang par l'érudition », dit Pline (vir inprimis eruditus : *Hist. Nat.*, II, 65); Cicéron surtout revient souvent sur ce philosophe; il l'appelle « un très-habile historien » (ιστορικώτατος : *Ad Att.*, II, 6); Dicéarque, « mes délices (deliciae meae Dicæarchus : *Tuscul.*, I, 31); « un péripatéticien

cien grand et abondant » (peripateticus magnus et copiosus : *De Officiis*, II, 5); il dit : « Dicéarque et Aristoxène sont certainement de savants hommes » (Dicæarchus cum Aristoxeno, docti sane homines : *Tuscul.*, I, 18); « il faut recourir à Dicéarque ou à Aristoxène, et non pas à quelque bavard incapable d'instruire » (Dicæarchum inehercale aut Aristoxenum diceres arcessi, non unum omnium loquacissimum et minime aptum ad docendum : *Ad Attic.*, VIII, 4); « Panætius eut toujours à la bouche Platon, Aristote, Xénocrate, Théophraste, Dicéarque, comme le montrent ses écrits, que tu devrais, à mon avis, étudier avec le plus grand soin et la plus grande diligence » (Semper habuit Panætius in ore Platonem, Aristotelem, Xenocratem, Theophrastum, Dicæarchum, ut ipsius scripta declarant, quos quidem tibi studiose et diligenter tractandos magnopere censeo : *De Fin.*, IV, 28); « l'homme admirable!... J'avais entassé à mes pieds le grand monceau de Dicéarque. Quel grand homme, et qui t'en apprendra bien plus que Proclius! » (mirabilis vir!... Magnum acervum Dicæarchi mihi ante pedes exstruxeram. O magnum hominem, et a quo multa plura didiceris quam de Proclio : *Ad Attic.*, II, 2). Voyons ce qui nous reste de ce monceau d'écrits dont parle Cicéron.

Ses ouvrages étaient fort nombreux; ils sont tous perdus aujourd'hui, et les fragments qui nous restent suffisent pour montrer que c'est une des pertes les plus regrettables de l'antiquité. Il serait difficile d'en donner une liste exacte, les anciens ayant souvent cité comme des ouvrages différents les sections et les chapitres d'un même ouvrage. Il s'était occupé de géographie, d'histoire et de philosophie; à la première de ces sciences se rapportent les livres suivants : *Sur les hauteurs des montagnes*. Suidas mentionne un écrit de Dicéarque intitulé *Mesures des montagnes du Péloponnèse* (καταμετρήσεις τῶν ἐν Πελοποννήσῳ ὄρων) : c'est évidemment une partie de l'ouvrage précédent; — Γῆς περίοδος : c'était probablement le texte explicatif des cartes géographiques que Dicéarque dressa pour Théophraste, et qui comprenaient, à ce qu'il semble, tout le monde connu des anciens; — Ἀναγραφή τῆς Ἑλλάδος. Un ouvrage portant ce titre, dédié à Théophraste, et consistant en cent-cinquante vers iambiques, existe encore sous le nom de Dicéarque; mais il est si indigne de ce philosophe qu'on peut le regarder sans aucun doute comme l'œuvre de quelque écrivain byzantin qui s'est plu à paraphraser en vers la portion du Γῆς περίοδος relative à la Grèce. Buttmann est le seul critique moderne qui ait essayé de reventiler pour Dicéarque cette description versifiée; mais ses arguments ne sont pas même spécieux, et M. Osann n'a pas eu de peine à les réfuter; — Βίος τῆς Ἑλλάδος. Cet ouvrage, le plus important de tous ceux de Dicéarque, contenait une description géographique

de la Grèce, une histoire de ce pays et un résumé de ses institutions morales et religieuses; il contenait, enfin, en abrégé tout ce qui était nécessaire pour connaître les mœurs des Grecs et leur manière de vivre. Il était probablement subdivisé en plusieurs sections; ainsi, lorsque nous trouvons cités parmi les œuvres de Dicéarque les écrits suivants : *Sur la musique* (Περὶ μουσικῆς); *Sur les concours musicaux* (Περὶ μουσικῶν ἀγώνων); *Sur les concours dionysiaques* (tragiques) (Περὶ Διονυσιακῶν ἀγώνων), ce sont sans doute autant de chapitres de sa *Vie de la Grèce*. A cette classe d'écrits on rapporte aussi. 'H εἰς Τροφονίου κατέβηκε, la *Descente dans l'ancre de Trophonius*. Cet ouvrage avait plusieurs livres, et autant qu'on peut en juger par les fragments qui nous restent, il contenait un récit des coupables pratiqués de Trophonius. D'après Strabon, géographes de Dicéarque furent aussi critiqués par Polybe, et paraît mécontent de la de occidentales et septentrionales de trées que Dicéarque n'avait pas principal ouvrage politique de Di le Τριπολιτικός, œuvre qui a été beaucoup de disputes. Passow, grammes, Breslau, 1829, a essayé c'était une réfutation du Τριπολιτικός; d'Anaximène, dans l' Démoniens, les Athéniens et les été calomniés. Buttmann n'aurait pas comparais des constitutions de l'rinthe et Athènes, et que rait sévèrement à cause de rale et de leur mauvaise o M. Osann a avancé une trouve tuis avait cité cette expression χιόν (idée de Dicéarque) o combinaison de dém monarchie; M. en induit que donnait une théorie du genre l'expliqua par l'exemple de Sparte. s'accorde avec les nous res que la discussion sur trouve dans le sixième sée sur le Τριπολιτικός de pour son traité *De Glo* œuvre, qui était réd Parmi les ouvrages que, voici ceux que nous les anciens : Ασθενολ, était en forme de dial *Lesbiennes*, parce qu'il de Lesbos Mytilène, dans de Lesbos sayait d'y prouver arguments ont Bayle. Le traité il est question est probablement le

nes; — Κορινθιακοί, dialogue en trois était une espèce de supplément du premier est probablement ce traité que Cicéron dans le *De Officiis*, sous le titre de *eritu hominum*. Quant à d'autres ont-ils que Πολιτικά Σποριακτών, Ολυμπιακός λόγος, ce sont probablement de simples du Βίος τῆς Ἑλλάδος. Le traité Περί Βίος τοιαύτος parlait sans doute du sam'Alexandre le Grand accompli à Ilion. Le titre Φαίδρον περιπλοῦν, donné à une res perdus de Dicéarque, il n'a d'autre qu'un passage mal lu des *Lettres* à XIII, 39, lequel a été corrigé par Penna ses *Phædri Epicuri Fragmenta*. core sous le nom de Dicéarque les suivants : Περί Ἀλκαίου (sur Alcée); — με τῶν Εὐβοϊκῶν καὶ Σοφοκλέους μύθων (des fables d'Euripide et de Sophocle); traités appartiennent probablement au ien Dicéarque, de Lacédémone, qui, idas, était disciple d'Aristarque.

Il y a encore un Dicéarque, de Tarente, né par Jamblique parmi les plus célèbres des pythagoriciens. Quelques critiques ont les *Vies* (Βίος) mentionnées parmi res de Dicéarque ont été publiés par Rome, 1819, in-4^e, avec les notes d'Holper par le baron Celsidonia Errante di *Vrammenti di Diccareo, raccolti ed* III; Palerme, 1822, 2 vol. in-8^o; par dans les *Meletemata*, de Creuzer, III, 4, les *Geographici minores*, édités par III; Paris, 1828, t. II; par Max. Fuhr, *Edi. Messenii quæ supersunt composita, Illustrata*; Darmstadt, 1841, in-4^e. Les ts relatifs à l'histoire ont été recueillis Mailer dans ses *Historicorum Græcorum fragmenta*, t. II, 225. L. J.

On met Δικαίρχος. — Fabricius, *Bibliotheca*, t. II, p. 298; t. III, p. 385, édit. de Harles. *De Historicis Græcis*. — Brucker, *Historia* *Græcæ*, t. I, p. 654. — Clerc, *Geographie der Griechischen*, *De Dicarcho eiusque operibus quæ de Bîos Ἑλλάδος et Ἀναγραφὴ τῆς Ἑλλάδος*, Beiträge zur Griech. u. Röm. Lit., II, 100, Schulzeitung, pour 1833, n° 110.

DICARQUE (Δικαίρχος), général étolien, du le deuxième siècle avant J.-C. Il joua important dans la guerre des Étoliens romains. Après avoir été employé par romains dans plusieurs ambassades, il se au service de Philippe de Macédoine, aya conquérir les Cyclades, et lui confia de vingt vaisseaux destinée moins à la à la piraterie. C'était, à ce qu'il semble, et insolent personnage, car dans des Cyclades il fit élever partout des autels à l'impie (Ἀσέβεια) et (Παρανομία).

Strab., 10. XVIII, 27. XX, 10. XXII, 16. — Tite-Live, 22. — Diodore. Excerpt. de Virtut. et vitiis, *Die Geschichte des Aetol. Bundes*.

DICÉTAS (Δικέτας), orateur thébain, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Ses compatriotes l'envoyèrent à Chalcis, auprès de Quintus Marcius Philippus et des autres commissaires romains, pour excuser Thèbes de s'être alliée à Persée. Dicétas fit ce voyage malgré lui, parce qu'il restait attaché au parti macédonien. A peine fut-il arrivé à Chalcis, que les Thébains exilés à cause de leur attachement aux Romains l'accusèrent ainsi que Néon et Isménias. Ce dernier et Dicétas ayant été jetés en prison, mirent volontairement fin à leurs jours par le poison.

Polybe, XXVII, 1, 2. — Tite-Live, XIII, 39, 43, 44.

DICETO (Raoul de), Anglais, vivait au treizième siècle. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, entreprise alors difficile et périlleuse, il s'éleva à de hautes dignités ecclésiastiques, et mourut en 1283, doyen de la cathédrale de Saint-Paul à Londres. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Historia compendiosa de Regibus Britonum usque ad sæc. VII*; — *Abbreviationes Chronicorum*, 567-1147; — *Indiculus de Successione Archiepiscoporum Cantuariensium*, etc. Ces divers écrits ont été imprimés dans les recueils des *Scriptores Anglici*, édités par Twysden, et par Gale, dans l'*Anglia sacra* de Wharton; d'autres sont restés manuscrits.

Vossius, *De Historicis Latinis*, p. 425. — Cave, *Scriptores ecclesiastici*, t. II, p. 326. — Fabricius, *Bibliotheca media Latinis*, t. VI, p. 90.

DICEUS (Gérard), littérateur italien, né à Lucques, vers 1500. Il se livra avec zèle à l'étude du grec, et composa divers ouvrages, parmi lesquels un seul, à ce que nous croyons, a été imprimé : *Compendium Rei Metricæ*; Florence, 1534, in-8^o. Les bibliothèques de l'Italie renferment un recueil d'éloges en l'honneur d'une maîtresse qu'il célébra sous le nom de Délie. Le peu de faveur qui s'attache aux poètes latins modernes permet de croire que ces vers resteront longtemps inédits. B.

Fabricius, *Bibliotheca media Latinis*, t. III, p. 41, édit. de 1734; t. VI, p. 348, édit. de 1784.

DICÉOGÈNE (Δικαιογένης), poète tragique et dithyrambique grec, d'une époque incertaine. On ne connaît de lui que les titres d'un petit nombre de ses drames. On a cru que son ouvrage intitulé *Cypria* était non une tragédie, mais un poème épique cyclique.

Suidas, au mot Δικαιογένης. — Aristote, *Poët.*, 16. avec la note de Bitter. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

DICKENS (Charles), romancier anglais, connu aussi sous la pseudonyme de *Boz*, né à Portsmouth, le 7 février 1812. Il se destina d'abord au barreau; mais la carrière littéraire avait pour lui plus d'attraits. Attaché au *Morning-Chronicle*, il y fut chargé de rendre compte des faits divers et des audiences du tribunal de police. En 1836, il débuta par les *Sketches* (Lond., 1836-37), ouvrage bientôt suivi des *Posthumous Papers of the Pickwick-club*, 1837-1838, publiée par livraisons avec des illustrations de Cruikshank. Devenu rédacteur du

Bentley's-Miscellany, M. Dickens fit paraître *Olivier Twist*, réimprimé en 1838. Dans ce roman, les misères de la classe pauvre sont peintes avec de vives couleurs. A ce roman se rattache *The Life and adventures of Nicholas Nickleby*, publié en 1840. Les autres écrits de M. Dickens sont : *Chuzzlewit*; 1843-1844; — *Christmas Carrol*; 1843; — *Chimes*; 1844; — *Cricket on the earth*; 1845; — *Battle of Life*; 1846; — *Dombey and his Son*; 1848; — *Notes on America*; 1842; — *David Copperfield*; Lond., 1850; — *A Child's History of England*; 1853; — *Pictures of Italy*. Ses romans ont été traduits en français par MM. Benard, Labédollière, A. Pichot. M. Dickens est un membre actif du *Literary Guild Association*, qui a pour objet de venir en aide aux artistes et littérateurs vieux, il met ainsi en pratique les principes de philanthropie répandus dans ses ouvrages.

Rev. brit., 1839 et passim. — *Conversat. Lexic.*

* **DICKENSON (John)**, écrivain anglais, de la fin du seizième siècle; né vers 1554, il mourut en 1606. Sa vie ne paraît offrir rien de remarquable : écrivain laborieux, il composa en anglais et en latin un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite ceux qui sont intitulés : *Deorum Congressus*; Londres, 1591; — *Arisbas, Euphues*; 1594; — *Greene in conceit*; 1598. Le seul de ses écrits qui soit encore connu, c'est le *Speculum tragicum regum, principum et magnatum superioris sæculi, ruinas exitusque calamitosos complexens*; la troisième édition de ce volume, augmentée du récit de la fin tragique du maréchal de Biron, fut imprimée en 1603, à Leyde, chez Louis Elzevir. C'est une des premières productions de cette typographie célèbre; une quatrième édition, considérablement accrue, sortit deux ans plus tard des mêmes presses. Les bibliophiles recherchent encore ce livre, qui eut dans le temps un certain succès, grâce à la curiosité du public, que stimulait le choix d'un semblable sujet.

Biographia britannica.

* **DICKENSON ou DICKINSON (Edmond)**, médecin et philologue anglais, né en 1624, mort en 1707. Il fit ses études à Oxford, et dès sa jeunesse il conçut le plan d'un ouvrage qu'il mit enfin au jour sous le titre de *Delphi phœnicizantes*; Oxford, 1655; réimprimé à Francfort, en 1699. Le système de l'auteur consiste à trouver dans la Bible l'origine de toutes les fables de la mythologie grecque. Il emploie beaucoup d'érudition et une grande connaissance des langues orientales pour développer des idées que plusieurs écrivains (Guérin du Rocher, entre autres, dans son *Histoire des temps fabuleux*) ont reproduites, mais qui n'ont plus aujourd'hui de partisans. Le serpent Python, tué par Apollon, c'est tout simplement, selon l'auteur anglais, le roi Og battu par Josué. En 1656,

Dickenson s'était fait recevoir docteur en médecine; après avoir longtemps pratiqué avec succès, il se rendit à Londres, et il eut le bonheur de guérir d'une maladie fort grave le comte d'Arlington, l'un des favoris de Charles II. Cette cure le mit en telle vogue, que le roi le choisit pour un de ses médecins ordinaires; mais après que Jacques II lui eut offert la charge de médecin de la cour, Dickenson, devenu vieux, refusa la couronne, et se livra, dans la retraite, à des études d'opinion. Il ne renonça pas à son système de médecine, dans la Bible, et il avait écrit, lorsqu'il publia sa *Physica*, un ouvrage qui vint prouver que les écrits de Moïse contiennent les vrais principes de la physique. Cet écrit, réimprimé en 1703, produisit une grande sensation parmi les alchimistes, qui y voyaient un grand œuvre. Plusieurs écrivains, tels que sa *Dialectica Italiam*; De Origine philosophica, etc.

nous nous y arrêtons, car il a traité sur les jeux de hasard, qui ont été en 1739, mais que des travaux d'un pareil sujet ont complétés. *An Account of the Life and Writings of John Dickenson*; Londres, 1739, in-8°. — *De la Rowre, Analectabiblion*, t. II, p.

DICKETMAN (Jean), trouva le treizième siècle. On le surnomme le *boureur* ou *Ackermann*, en l'honneur de son père, après avoir été à l'usage des enfants de la ville de Reims, les *Distiques* de J. Meyer. *Annales*. — *Robert, Émme* etc.

* **DICKINSON (W.)**, le fils aîné, né en 1766. Il était fils d'un avocat et après avoir étudié le droit, il se consacra à la jurisprudence et obtint la place importante de *justice of the peace* en 1800. Les quels on remarque Dickenson écrivit un ouvrage qui concernait les fonctions de la magistrature. Se livrant aussi à des études littéraires, il goûta en Angleterre la *theory of the town of South* et en 1806 *The History of the town of Newmark*; le deuxième tome de son histoire ne parut qu'en 1810.

Biographical Dictionary.

DICKINSON

DICKINSON

Anglaise, née vers 1770, sa formation musicale se déclara dès l'enfance; à six ans elle jouait les œuvres de Haendel. A onze ans elle fut dirigée par son père dans la composition de chants au théâtre. Elle eut de succès.

En 1793 elle débuta à Covent-Garden d'*Ophelia*, qu'elle rendit dans la semaine se fit pas moins remarquer dans les et sur d'autres scènes. Retirée du théâtre, par suite d'un mariage pas heureux, elle y reparut avec succès qui égalait celui des précédents Paris, où elle suivit M^{me} Catalani et *prima donna*, se rendit et fut accueillie avec enthousiasme. A son Angleterre, elle se fit entendre en 1804, époque où son état d'indisposition se retirait du théâtre.

Mag. Dict.

Dickson (Adam), agronome écossais, natif de Dundee, mort le 25 mars 1776. Il étudia à l'Édimbourg, et entra dans les ordres. Sa vie entre les travaux champêtres, et ses devoirs de pasteur. Il résida 15 ans à Dundee, dans le Berwickshire, sur la culture écossaise un traité publié en 1764 et années suivantes. On lui a : *De l'Agriculture des anciens*, traduit par M. Paris; Paris, 1802,

de la Librairie, 1802.

Dickson (James), botaniste anglais, né en 1822. Il était vice-président de la Société de Culture de Londres et le doyen de la Société Linnéenne. Ses connaissances dans la science à laquelle il consacra sa vie d'ailleurs exempte d'incidents ne étaient des plus étendues. Il publia *of dried Plants*; 1788, 17 fascicules; *Plantarum Cryptogamicarum*; 1795, etc. Il a aussi inséré dans les *Transactions of the Linnean Society* des observations qui se révèle un observateur attentif et

Dictionnaire. — *Gentleman's Magazine*. **Dion**, athlète grec, fils de Callimachus, dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il fut vainqueur à la course : cinq fois aux Jeux Isthmiques, trois fois aux Jeux Olympiques, et eut ainsi la gloire d'être un vainqueur. Ses statues à Olympie étaient plus nombreuses que ses victoires. Il était né à Athènes, achéenne de l'Italie; mais ses victoires, excepté la première, ne se firent pas proclamer comme citoyen d'Athènes. Une de ses victoires à Olympie fut couronnée olymp., 384 avant J.-C.

Dict. — *Anthologia Græca*, IV, p. 142. — *Dict.*

Dictin (Jacques-François, abbé), astronome français, né au Havre, mort le 29 mars 1789. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint professeur expérimentale au Havre, mem-

bre de l'Académie de Rouen et de l'Académie royale de Marine. Il est inventeur de plusieurs instruments utiles à l'astronomie et à la navigation. L'un est le *cosmoplane*, sorte de globe céleste aplati et réduit à une surface plane, comme son nom le désigne. Dicquemare inventa aussi un instrument propre à mesurer le temps de trente secondes en mer, et à donner par le lock la mesure exacte du sillage d'un vaisseau. Comme naturaliste, il se livra surtout à l'étude des zoophytes, des infusoires et des mollusques, et fit sur ces animaux singuliers des études approfondies. On lui doit des découvertes remplies d'intérêt sur les orties marines, les anémones de mer (*actinies*), les méduses, les poulpes, les limaces de mer, les taretts, les huîtres, etc. Le 15 mars 1773 l'abbé Dicquemare coupa par le milieu du corps un polype du genre des actinies : la moitié inférieure, ou la base, produisit de nouveaux membres, mais la moitié supérieure, où étaient les membres et la bouche, au lieu de se consolider et de former une sorte de base à l'endroit de la section, y reproduisit le 31 mai suivant des membres et une bouche, de sorte que le 1^{er} juillet elle formait un animal double, qui, par les deux extrémités, saisissait sa proie et la mangeait. La moitié inférieure d'un autre de ces polypes, coupée le 12 juillet 1772 était six mois après aussi vivante qu'avant l'opération; elle montait sur l'eau et s'attachait aux parois du vase dans lequel on la nourrissait. Il est fâcheux pour la science que l'abbé Dicquemare n'ait pas eu le temps de terminer les importants travaux qu'il avait préparés. On a de lui : *Idee générale de l'astronomie*; Paris, 1769, réimprimée sous le titre de : *Connaissance de l'astronomie rendue aisée et mise à la portée de tout le monde*; Paris, 1771, in-8°, 24 planches; — *Nouvelle Description du Cosmoplane*; 1769, in-8° et in-12; — *L'Index géographique*; 1769, in-4°; — *An Essay toward elucidating the history of sea anemones*, anglais et français; Londres, 1774, in-4°, figures; et plus de soixante mémoires, insérés dans le *Journal de Physique*, de 1752 à 1789.

Gulbert, *Mémoires biographiques sur la Seine-Inférieure*. — *Journal de la Librairie*.

* **DICTINIUS**, hérésiarque espagnol, vivait en 400 de J.-C. Il était prêtre, et prit parti pour les doctrines de l'évêque Priscilien (voyez ce nom). Il fut condamné par le concile de Saragosse en 380, et vivement poursuivi par les catholiques, qui accusaient les priscillianistes de réunir les scandales des gnostiques aux erreurs des manichéens et des sabelliens. Saint Ambroise écrit en faveur de Dictinius, mais à la charge qu'il désavouerait sa conduite passée et qu'il resterait prêtre toute sa vie. Dictinius persévéra dans son hérésie, et se fit ordonner évêque. Après le supplice de Priscilien et d'un grand nombre de ses disciples, Dictinius fut cité en 390 devant le concile de Tolède avec Symphorien, qui l'avait ordonné.

Tous deux firent défaut; mais vers 400, les rigneurs s'étant adoucies, ils se présentèrent devant un synode, où, après que Symphonius eut déclaré qu'il avait été contraint par le peuple d'ordonner Dictinius, et que celui-ci eût abjuré ses erreurs, ils furent absous. Saint Léon fait mention de Dictinius dans sa lettre à Turribius, évêque d'Astorga, disant que « quoiqu'il eût écrit quelques traités soutenant les erreurs des priscillianistes, il n'en était pas moins mort catholique. » Les livres de Dictinius furent condamnés de nouveau par le concile de Braga en 563.

Dupin, *Bibliothèque ecclésiastique, quatrième siècle.*

— Moréri, *Grand Dictionnaire historique.*

DICTYS DE CRÈTE (*Dictys Cretensis*), pseudonyme de l'auteur d'une histoire de la guerre de Troie. Les grammairiens et d'autres écrivains appartenant au déclin de l'empire romain, trompés probablement par les fictions des critiques alexandrins, crurent que différentes personnes, contemporaines de la guerre de Troie, avaient raconté en prose et en vers les principaux événements de ce siège fameux, et qu'Homère avait emprunté à leurs récits les matériaux de son poème. Au nombre de ces prétendus historiens contemporains on plaça Dictys de Crète, et on lui attribua un ouvrage en prose latine et en six livres intitulé : *Dictys Cretensis, de Bello Trojano*, ou *Ephemeris Belli Trojani*. C'est une sorte de journal du siège de Troie; il est précédé d'une introduction ou prologue contenant un récit de la composition, de la conservation et de la découverte de ce précieux ouvrage. L'histoire composée par Dictys de Gnosse, à la requête d'Idoménée et de Méron, aurait été écrite en caractères phéniciens sur des tablettes d'écorce. Dictys, en mourant, ordonna d'ensevelir son ouvrage avec lui. En conséquence le manuscrit de la guerre de Troie, enfermé dans une boîte d'étain, fut placé dans le sépulcre du compagnon d'Idoménée. Il y était depuis des siècles lorsqu'à la treizième année du règne de Néron, le sépulcre fut brisé par un tremblement de terre et laissa à découvert le précieux coffret. Des bergers l'aperçurent, l'ouvrirent, croyant y trouver un trésor, et, un peu déçus de ne y voir que des rouleaux d'écorce, l'apportèrent à leur maître Eupraxis ou Eupraxide. Celui-ci, à son tour, le présenta au gouverneur romain Rutilius Rufus, qui envoya à l'empereur Eupraxis et le manuscrit de Dictys. Néron, apprenant que l'ouvrage était écrit en caractères phéniciens, rassembla pour le faire lire en sa présence les principaux savants de Rome. Il ordonna ensuite de le traduire en grec et de le placer dans les bibliothèques publiques. Eupraxis s'en retourna en Crète richement récompensé.

Cette introduction est suivie d'une lettre adressée par un certain Q. Septimius Romanus à un certain Q. Arcadius Rufus. Septimius, après avoir donné en substance, et avec quelques changements, le fabuleux récit que nous avons résumé

plus haut, informe son ami qu'à par hasard l'ouvrage de Dictys, en latin, pour son propre amusement, a été détruit par d'autres. A ces faits nous voyons que Dictys était certainement connu d'Élien, et que les écrivains de la zantine, tels que Jean Malalas, Cos phyrogénète, Georges Cédreus, Cornélius, Jean et Isaac Tzetzes et plusieurs autres citent souvent comme un auteur haut et de la plus incontestable.

Le récit attribué à Dictys contient l'histoire de la guerre de Troie, depuis de Paris jusqu'à la mort d'Ulysse. L'auteur diffère souvent d'Homère, a plusieurs particularités et raconte des faits dont on ne trouve pas trace ailleurs de ces additions, bien qu'on y rencontre des fictions récentes, mêlées à d'anciennes, dérivent probablement des cycles épiques; mais le narrateur a soin d'écarter tous les événements de toute intervention surnaturelle. Quoi qu'il en soit, Septimius s'efforce évidemment d'imiter les anciens modèles, particulièrement Salustius, qui réussit quelquefois; cependant, on sent évidemment de la décadence, singulièrement au style d'Apulée et de Lucien.

En l'absence de tout renseignement, le large champ est ouvert aux conjectures sur le véritable auteur de l'*Ephemeris Belli Trojani*, l'époque à laquelle ce livre fut écrit et la manière dont il a été transmis. Au point de vue de la critique, l'histoire racontée plus haut et de sa découverte, il n'en reste plus que quelques questions à résoudre. Est-il à jamais existé un original grec du *Belli Trojani*? S'il a existé, d'où viennent les fictions grecques sur le même sujet, à soutenir que le livre latin que nous avons dérivé? N'est-il pas plus probable que le livre latin a servi de modèle aux compilateurs, ou du moins qu'il n'a rien de commun avec elles, et que l'introduction et la préface sont autant de suppositions rangées pour attirer l'attention et donner plus de créance à des fictions aux auteurs ignorants et crédules? Si nous admettons que c'est réellement une traduction de quelque époque à paru l'original, et dans quelles circonstances? L'histoire de la prise de Troie par Néron est-elle une pure fiction? Si elle est vraie, à quelle époque vivaient-ils? Est-elle ainsi, à quelle époque vivaient-ils? Est-elle ainsi, à toutes ces questions des renseignements; voici ce qu'il y a de plus certain. Il est certain qu'une histoire grecque de Troie, portant le nom de Dictys, a été citée parmi les écrivains byzantins, haut, qui en ont fait une copie parfaitement analogue.

aujourd'hui. Il est impossible de lire le latin sans être convaincu que c'est la fiction. Les hellénismes y sont nombreux, et il suffit de jeter les yeux sur les exemplaires par Périzonius pour ne garder aucune illusion à cet égard. Si tous les passages maladroits et d'autres écritures byzantines ne rendent pas exactement avec les passages latins du *Dictys* latin, c'est que le traducteur a souvent abrégé son original. Ces faits nous n'avons plus aucune raison pour ne pas supposer la lettre de Septimius à être authentique ; mais ces noms sont si communs sous l'empire romain qu'il est impossible de dire quels ils désignent. Aussi tandis que plusieurs plaçant la date de cette lettre vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne, d'autres la rapportent au temps de Dioclétien, d'autres la reculent jusqu'à Constantin et même au siècle suivant. Parmi les diverses hypothèses touchant l'origine de cet ouvrage, aucune n'est si ingénieuse qu'elle mérite d'être passée sous silence. On sait que sous le treizième année de son règne, fit en Grèce ; on sait aussi que vers la même époque la Crète fut ravagée par un tremblement de terre. Sur le rapprochement de ces deux faits, Périzonius a bâti l'hypothèse suivante : un homme, nommé Eupraxis, connaissant la passionnée de l'empereur pour tout ce qui se rapportait à l'histoire grecque et surtout pour les faits qui se rapportaient à la guerre de Troie, écrivit une histoire de cette guerre sous le nom de son compatriote Dictys. Pour donner plus de valeur à son ouvrage, il en fit paraître des caractères phéniciens, qui ressemblaient beaucoup aux lettres cadméennes dont se servaient les anciens Grecs. Enfin, il profita du fait que la Crète fut ravagée par un tremblement de terre pour entourer l'apparition de son ouvrage de Dictys des circonstances propres à exciter une immense curiosité. Cette conjecture, on peut supposer, fut jointe à la copie grecque par le premier éditeur, ou même par la première personne chargée de transcrire en caractères latins le manuscrit d'Eupraxis, et ne fut pas en même temps que la lettre de Septimius. Les manuscrits en effet contiennent l'introduction seulement ; d'autres au contraire contiennent l'introduction et donnent la lettre. On voudrait avoir plus de détails sur l'écriture et sur les questions qui s'y rattachent ; mais on consultera l'excellente dissertation de M. de la Harpe.

Les ouvrages attribués à Dictys et à Darès, bien que de toute valeur intrinsèque, ont peu d'importance pour l'histoire des littératures modernes ; ils sont en effet la grande source des poètes romanciers du moyen âge. Les légendes grecques qu'ils ont mêlées aux traditions populaires de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne. Le plus ancien ou-

vrage de ce genre que l'on connaisse est le *Roman de Troie*, par Benoît de Saint-Maure, poète anglo-normand, qui vivait sous le règne de Henri II, roi d'Angleterre. Son poème est en vers français de huit pieds. Benoît de Saint-Maure commence son récit à l'expédition des Argonautes, et le termine à la mort d'Ulysse. Il semble avoir travaillé sur tout, sinon uniquement, d'après Dictys, bien qu'au début de son ouvrage il ne parle que de Darès. Il cite Dictys en plusieurs endroits, et le nomme même jusqu'à trois fois dans le passage qui commence ainsi :

Riches chevaliers fu Dictys
Et ciers s'avies et bien aptris,
Et si en tous de grant mémoire
Comme Daires escrit l'estoire

Le *Roman de Troie* eut beaucoup de succès ; il fut traduit non-seulement dans les langues occidentales, mais aussi en grec. Il est curieux de voir les traditions helléniques revenir à leur source après s'être teintes des couleurs du moyen âge. Le poème de Dictys servit à son tour de base à la fameuse chronique de Guido delle Colonne de Messine, célèbre poète et juriconsulte du treizième siècle, qui publia sur le siège de Troie un roman en prose latine, contenant aussi le récit de l'expédition des Argonautes et de la guerre des sept chefs contre Thèbes. Dans cette compilation, l'histoire et la mythologie, les coutumes de l'Occident et celles de l'Orient, les mœurs des Grecs des âges héroïques et les mœurs des conquérants arabes sont mêlées avec la plus étrange confusion. Cette compilation bizarre était d'ailleurs si bien accommodée au goût du temps, qu'elle eut un immense retentissement, et fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Depuis cette époque il n'y eut pas de grande maison qui ne prétendît descendre de quelque héros troyen ; pas de moine chroniqueur qui ne fit remonter à des colonies troyennes l'origine des grands États modernes.

Cette popularité croissante des livres qui racontaient la guerre de Troie explique comment Dictys de Crète fut un des premiers ouvrages imprimés. On regarde généralement comme édition princeps, une édition en caractères gothiques contenant 68 feuillets de 27 lignes à la page ; on la croit sortie des presses de Ul. Zell à Cologne, vers 1470. Une autre très-ancienne édition, contenant 58 feuillets de 28 lignes à la page, fut imprimée en Italie, et probablement à Venise, peu de temps après la précédente. Parmi les éditions plus modernes, les meilleures sont celle de Mercier, Paris, 1618, in-12 ; Amsterdam, 1630, in-12, avec un texte revu sur deux manuscrits qui jusque là n'avaient pas été collationnés ; celle d'Anne Tanneguy-Lefèvre, *ad usum delphini*, Paris, 1680, in-4° ; et celle de Louis Smids, Amsterdam, 1702, in-4° et in-8°, qui a passé pour la meilleure jusqu'à celle de Deckerich, Bonn, 1833, in-8°. Cette dernière édition, bien

l'un oncle bénéficier. Les parents de ans les mêmes circonstances avaient éme calcul ; le succès fut pareil : le chanoine Racine fut poète dramatique ; le chanoine Diderot fut philosophe, et, et, philosophe matérialiste, et les cas s'envelopèrent en de plus dignes mains. préparer la vocation religieuse du jeune ou le confia aux soins des pères jémi avaient la réputation de façonner es mieux que ne faisait l'université, as ce moment précis mettaient la der- n à Voltaire. Diderot, âgé de neuf ans, ollège des jésuites de Langres ; à douze t tonsoré par provision.

aites étaient trop fins pour ne pas ap- que valait déjà et ce que pourrait in le leur élève. Ils lui persuadèrent de e la maison de son père ; un jésuite, à it attaché, devait lui servir de guide. ment l'esprit de prosélytisme qui pos- ers Diderot fit qu'il ne voulut pas se ot seul : il confia son projet à un sien 'exhortant à profiter d'une si belle oes salut. Le cousin feignit de se laisser et quand il fut bien maître du secret, onter au père Diderot. Minuit était arquée pour l'évasion ; mais les clefs le cochére ne se trouvèrent pas : con- bitude, le père Diderot, en s'allant cou- avait prises. Tout à coup il parut devant : « Où allez-vous ? — Aux jésuites de à je dois entrer. — Pas ce soir ; de- ne verrons. Commençons par aller dor-

lemain le père et le fils montèrent dans de Paris, et peu de jours après Diderot allé au collège d'Harcourt.

lège d'Harcourt Diderot faisait les de- ses camarades plus faibles, et leur en 'honneur. Une fois il composa de cette e pièce de vers si éloquente qu'elle faillit user celui qui l'osa signer : c'était le du serpent à notre mère Ève, pour la Aussi pourquoi donner à des écoliers à discours du serpent ? Hors du collège continua de faire les devoirs de Grimm, Raynal, et de bien d'autres, qu'on ne t. Son temps, sa peine et ses idées furent vie au service du premier venu.

tir du collège, il entra chez un procu- Clément de Ris, qui, en sa qualité de lue, voulut bien se charger de lui faire le droit. Diderot apprenait l'anglais, l'i- le perfectionnait dans le grec, le latin, mathématiques, mais ne touchait pas au t. Clément de Ris lui demanda de s'ex- settement. Voulait-il être procureur ?

Non. Avocat ? Non. Médecin peut-être ? Pas da- vantage. Quoi donc ? « Rien du tout ! J'aime l'é- tude : je suis fort heureux, fort content ; je ne demande pas autre chose. »

Le père, averti de cette réponse et de cette vocation particulière de son fils, lui ordonna de choisir une profession sur-le-champ ou de re- venir à Langres. Le fils fit la sourde oreille, et resta à Paris. Le père supprima la pension ; le fils se mit à donner des leçons pour vivre. Il enseignait les mathématiques, le latin, le grec, tout ce qu'on voulait, tout ce qu'il pouvait. La moitié du temps on le payait en livres, en meu- bles, en petits cadeaux. Le moindre grain de mil eût bien mieux fait son affaire. D'autres payaient en politesses ; il s'en trouva qui ne payaient pas du tout. N'importe : Diderot allait toujours. De temps en temps il écrivait à son père, qui ne répondait pas, ou ne répondait que par une sommation de retour. Madame Diderot était moins dure : elle envoyait ses pauvres épargnes en cachette, par une servante dévouée, qui, sans rien dire, y joignit souvent les siennes, et pour les apporter à son jeune maître faisait cent-vingt lieues à pied, soixante pour venir et soixante pour s'en retourner.

Il crut un moment avoir enfin trouvé un poste à sa convenance, en se chargeant de l'éducation des fils d'un financier appelé M. Randon d'Han- necourt. L'illusion fut de courte durée. Le gou- verneur s'était fait l'esclave de ses élèves, dor- mant, jouant, se promenant, prenant tous ses repas avec eux, ne les quittant pas une minute, et ne voyant personne que ces marmots. Au bout de trois mois de cette galère, il pria M. Randon de le remplacer : il n'y pouvait plus tenir, il était jaune comme un citron, et son intelligence se perdait avec sa santé : « Je fais de vos enfants des hommes, mais je sens que je deviens un en- fant avec eux. » Le financier offrit de l'argent. Diderot répondit qu'il se trouvait déjà trop riche. Ce qu'il lui fallait, c'était la liberté ; son désir n'était pas de vivre mieux, mais de ne point mourir.

Il remonta donc à son grenier, où il retrouva la misère et l'étude. L'étude le ravissait ; l'autre ne l'effrayait guère. Pour la combattre il faisait courageusement arme de tout. Une fois il com- posa sur commande, pour un missionnaire, six sermons à cinquante écus pièce. A la fin de sa vie, il estimait cette affaire une des meilleures qu'il eût faites. Parfois encore il rencontrait à Paris des compatriotes, à qui il empruntait quel- que légère somme, fidèlement restituée par son père. Enfin, comme Panurge, Diderot avait soixante-trois manières de trouver de l'argent ; mais tous ces expédients ne l'empêchaient pas d'être parfois réduit à l'extrême détresse. Par exemple, le jour du mardi gras 1741 il se trou- vait, à vingt-huit ans, sans un écu dans sa poche. Il essaya de travailler ; mais le souvenir du temps passé et des joies de famille troublait

Le même est exactement celle du *Philosophe* pour l'insolente acte, « chaque scène » Je ne la surnom qu'elle eût été tournée par Diderot à Göttingen.

son application. Il sort, il promène sa mélancolie aux endroits les plus écartés, sans autre résultat que d'aiguiser encore la faim qu'il ne peut satisfaire. Le soir il rentre à jeun à son auberge, s'assied, et s'évanouit. Son hôtesse, émue de compassion, se hâta de lui faire une rôtie au vin, avec quoi il s'alla coucher. « Ce jour-là, dit-il, je jurai, si jamais je possédais quelque chose, de ne refuser de ma vie un indigent, de ne point condamner mon semblable à une journée aussi pénible. » — « Jamais, ajoute madame de Vandeuil, jamais serment ne fut plus religieusement observé. »

Diderot, doué d'une belle figure, d'une santé robuste, d'une complexion ardente, apprend un matin que deux dames logeaient près de lui, dans la même maison; deux dames pauvres, retirées, vivant de leur travail. Curieux, il s'informe : c'est la mère et la fille. Madame Champion, née mademoiselle de Malville, est veuve d'un mari qui l'a ruinée par sa fureur de spéculations. Mademoiselle Annette Champion est une jeune personne grande, belle, pieuse et sage. Diderot s'introduit, se fait aimer, et demande la main de mademoiselle Champion. « Vous marier! disait madame Champion, et avec quoi? sans état, sans autre bien qu'une *langue dorée*, dont vous renversez la cervelle de ma fille? » Elle y consentit cependant; et Diderot fit un voyage à Langres, pour aller chercher ses papiers et le consentement de son père. Les papiers, il les eut facilement; mais pour le second point, il fallut s'en passer. Le vieux coutelier traita son fils de fou, et le menaça, s'il réalisait ce projet de mariage, de sa malédiction. Diderot, de retour, rendit un compte fidèle de ce qui s'était passé : tout fut rompu, et on le pria de supprimer ses visites. Il en fit une maladie, durant laquelle ses pitoyables voisins vinrent le soigner; et lorsqu'il put sortir, ce fut pour aller à l'église épouser mademoiselle Champion. On les maria secrètement, à minuit, à Saint-Pierre, en 1743 (1). Diderot avait trente ans; il n'avait encore rien publié.

Les besoins de son ménage amenèrent ses premiers rapports avec le public : il traduisit de l'anglais l'*Histoire de Grèce*, de Stanyan. Ce travail lui fut payé cent écus. On conte que le libraire ayant apporté cet argent en l'absence de Diderot, le renvoya à madame Diderot, et que celle-ci, dans sa naïveté, ne comprenant pas qu'une liasse de papier pût valoir une si énorme somme, fit à son mari de vifs reproches d'avoir trompé ce pauvre homme de libraire, et le voulait contraindre à restitution. Une femme d'un esprit aussi simple ne pouvait plaire longtemps à un homme du caractère de Diderot, non plus que la vie étroite à laquelle il lui fallait s'assujettir. Le bruit du mariage était allé jusqu'à Langres,

grossi de toutes sortes de calomnies contre la jeune femme : le père Diderot écrivit pour avoir des explications. Diderot embarqua simplement dans le coche sa femme et son fils nouveau-né, et il répond à son père : « Elle est partie hier, elle « vous arrivera dans trois jours; vous lui direz « tout ce qu'il vous plaira; et quand vous en « serez las, vous la renverrez. » On la garda trois mois, et Diderot profita de l'intervalle pour se lier avec une autre femme.

Cette femme était une manière de bel esprit femelle, qu'on appelait madame de Puisieux, mariée à un littérateur, comme elle. des médiocres. Pendant dix ans elle Diderot, et ne

ses demandes d'argent. Ce fut pour y que Diderot composa ses premiers ouvrages : l'*Essai sur le Mérite et la Fortune*. Il avait cinquante louis à madame de l'aveu de sa vertu ni mérite. Il payait que louis étaient la taxe imposée par l'État sur l'amant; car à ce même prix fur cessivement les *Pensées philosophiques* et l'*interprétation de la Nature*.

discrets. Ce dernier ouvrage de son origine. La bourgeoisie de Puisieux se trouvait-elle vide, facilité pleine de verve, improvisait une œuvre philosophique ou li Les *Pensées philosophiques* jours, du vendredi saint aux jours suivants, mit quinze jours aux Bijoux teuse orduce, qu'on a pu par l'originalité de la doctrine. le reste est sans esprit; il donnée, Diderot l'a pu du treizième siècle (1), une œuvre avec plus de retenue et de noblesse : qu'il ne reste à l'imitateur que ses détails. Il faut être Naïsson, dire l'Absurde, pour trage à gesse et la philosophie.

De nouveaux besoins de produisirent la *Lettre sur les Bénéfices*. La philosophie de Diderot a chemin depuis trois siècles ! Les philosophiques il plaignait les vrais. — « Les athées en trois classes. Il y en a une « qui vous disent nettement qu'il « Dieu, et qui le pensent : ce « athées; un assez grand « qu'en penser, et qui déc « question à croix ou pile : « sceptiques; beaucoup « qu'il n'y en est point, qu'en « être persuadés, qui vivent c « taient : ce sont les « les fanatiques : ils « vrais athées : (

(1) Madame de Vandeuil dit 1744; mais la traduction de Stanyan est de 1743, et madame de Vandeuil dit elle-même que son père la fit étant déjà marié.

(1) Œuvres de Barbazan, *Fables*, t. III.

pour eux ; — et je prie Dieu pour les
es, ils manquent de lumières. »
ins la *Lettre sur les Aveugles* ce n'est
: Diderot ne plaignait déjà plus les
meune espèce, et ne prie plus Dieu
; bien au contraire, l'athéisme de
né Saunderson lui semble ce qu'il y a
onde de plus logique.

était alors à Cirey ; Diderot lui en-
savage, et ce fut l'occasion de l'estime
lié qui les unirent toute leur vie. Voltaire
grands éloges à ce livre, qui dit beaucoup
entendre davantage. « Mais, ajoute-t-il,
que que je ne suis point du tout de l'avis
rson, qui nie un Dieu parce qu'il est
e. Je me trompe peut-être ; mais j'au-
eune reconnu un être très-intelligent qui
onné tant de suppléments de la vue...

impertinent de prétendre deviner ce
et pourquoi il a fait tout ce qui existe ;
: paraît bien hardi de nier qu'il est. »
: a publié pour la première fois la ré-
Diderot à Voltaire : — « Le sentiment
erson n'est pas plus mon sentiment
être ; mais ce pourrait bien être parce
es. » Diderot part de là pour rentrer
développements d'une métaphysique si
n'il est difficile d'y rien comprendre ; il
ex qu'il se comprit bien lui-même. Ce
le plus clair, c'est son désir de montrer
lee pour l'opinion de Voltaire ; mais
ne s'entendirent jamais parfaitement
lut : l'un toute sa vie soutint l'exis-
bien ; l'autre la contesta, et parfois la
le dépit de sa raison révoltée (1).

il brûle les *Pensées philosophiques* ;
la *Lettre sur les Aveugles* fut en-
lucennes.

en avait alors pour gouverneur le
Châtelet, l'époux de la célèbre Emilie.
la captivité de Diderot par tous les
son pouvoir : le prisonnier mangeait
du gouverneur, et recevait toutes les
il lui plaisait : c'est ainsi qu'il reçut
sa la visite de Rousseau, avec qui
mtemps il s'était lié d'une étroite
Rousseau raconte dans le VIII^e livre
fusions comment cette visite devint
dans sa vie. C'est en se rendant
à pied qu'il conçut l'idée de son
Discours à l'Académie de Dijon ;
deux philosophes ne sont pas d'ac-
ce point essentiel : Rousseau en racon-
tote de la prosopée de Fabricius
crayon, sous un chêne, établit qu'il
de l'idée de son discours dans le sens
héréditaire, c'est-à-dire contre les lettres et

et dans la Biographie Michaud que Diderot
faut de cagot. C'est un de ces petits contes
qui ne sont pas trop facilement admis par l'esprit de
l'érudit de ce livre. On verra plus loin quelle
sorte la Biographie Michaud quand elle
philosophes.

les sciences. Suivant le récit de Diderot (et
Diderot n'était pas menteur), le projet de Rou-
seau était au contraire de résoudre la question
en faveur des lettres ; et c'est lui, Diderot, qui
l'en aurait détourné comme du *pont aux dunes*,
et lui aurait indiqué la voie du paradoxe où
Jean-Jacques rencontra son premier succès et
demeura engagé le reste de sa vie. La version
de Diderot se trouve confirmée par les témoi-
gnages circonstanciés, positifs, de madame de
Vandeul, de Marmontel et de l'abbé Morellet.
L'abbé nous apprend de plus que cette opinion
était celle de toute la société du baron d'Holbach.
(*Mémoires*, I, p. 115 et 116.)

Si Diderot avait laissé Jean-Jacques suivre
son premier mouvement et prendre parti pour
les sciences et les arts, qui sait ce qui en fut
arrivé ? Peut-être la destinée de Rousseau eût-
elle été complètement différente. L'orgueil de la
persévérance enchaîna Jean-Jacques à son début.
Une fois posé en ennemi de la civilisation, ce
premier pas déterminait la route qu'il suivit jus-
qu'au bout, et où il rencontra tant d'épines ! Ne
serait-ce pas cette réflexion secrète qui lui arra-
chait à la fin de ses jours ce cri douloureux sur
le parti qu'il choisit alors : *Je fus perdu* !...
Là peut-être se cache la cause intime de sa rap-
ture avec Diderot, qu'il regardait comme l'auteur
de ses misères. Mais trop fier pour les avouer
ni les lui reprocher, Jean-Jacques sentait bien
que sa gloire lui venait de la même source que
son malheur ; aussi son amerlume contre Dide-
rot ne put-elle jamais s'exhaler sans un mélange
de tendresse et de regrets.

Cependant Diderot s'ennuyait d'être enfermé à
Vincennes ; il imagina d'interroger le sort, afin
de connaître le terme de sa captivité. La tenta-
tive, pour un esprit fort, n'était pas trop philo-
sophique, mais l'ennui excuse bien des choses ;
et il n'employa pas un procédé vulgaire, comme de
souffler sur un chardon, d'effeuiller une mar-
guerite, ou de jeter à croix ou pile. Fi donc !
c'est de la superstition, cela ! Diderot releva sa
faiblesse d'un air d'érudition et d'antiquité :
« J'avais un petit Platon dans ma poche, et
« j'y cherchai, à l'ouverture, quelle serait la
« durée de ma captivité, m'en rapportant au
« premier passage qui me tomberait sous les
« yeux. J'ouvre, et je lis au haut d'une page :
« *Cette affaire est de nature à finir promp-*
« *tement.* Je souris, et un quart d'heure après
« j'entends les clefs ouvrir les portes de mon
« cachot : c'était le lieutenant civil Berryer, qui
« venait m'annoncer ma délivrance pour le len-
« demain (1).

On voit avec plaisir que l'incrédulité de Di-
derot était d'une espèce intermittente. Qui croit
aux sorts platoniques doit à plus forte raison
croire en Dieu, sinon en Jésus-Christ.

Peu de temps après qu'il fut rendu à sa fa-

mille et à ses travaux, son père, qui se faisait vieux, lui témoigna le désir d'embrasser encore une fois sa petite-fille avant de mourir. Sur le champ madame Diderot se mit en route pour Langres avec son enfant. Elles restèrent trois mois en Champagne; c'était trop long pour Diderot. Une infidélité constatée de madame de Puisieux avait amené une rupture avec cette indigne maîtresse; madame Diderot, hélas! n'y gagna pas grand chose. Pendant sa première absence, son mari s'était lié avec madame de Puisieux; pendant la seconde, il se lia avec mademoiselle Voland. Il avait alors quarante-six ans. Mademoiselle Voland vivait avec sa sœur et sa mère, veuve d'un financier; elle paraît avoir été une personne spirituelle, sensée, honnête (à cette faute près), digne en un mot de l'attachement qu'elle inspira pendant plus de vingt ans, et qui dura jusqu'à la mort de l'un et de l'autre. La maturité, qui aurait dû préserver Diderot, lui inspira du moins un meilleur choix : le premier avait été l'effet de la passion; celui-ci, fondé plutôt sur l'amitié que sur l'amour, ne dérangea point la paix du ménage : madame Diderot se résignait; mais cette résignation n'efface point les torts de son époux. Il les sentait bien, car, dans un accès de remords, pénétré de sa fragilité et désespérant de lui-même, il s'écrie : « Qu'attendre de celui qui a oublié sa femme et sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux et père (1)? »

On a retrouvé en Russie les lettres de Diderot à mademoiselle Voland (2). Cette correspondance, souvent interrompue, va du mois de mai 1759 au mois de septembre 1774. De tous les écrits de Diderot, c'est peut-être le plus amusant et le plus intéressant, car c'est là qu'on apprend le mieux à connaître l'homme : c'est le vrai miroir de Diderot; il s'y montre naïvement avec tous ses défauts et toutes ses qualités, comme Dieu l'a fait, philosophe, poète, artiste, homme d'esprit, bon homme, convaincu de ses forces et de son mérite, et bavard... ah, bavard par-dessus tout! Les anecdotes pleuvent, toujours racontées avec une verve inépuisable. Ce sont les mémoires les plus piquants sur le dix-huitième siècle. L'intérieur de la famille d'Holbach y est peint à ravir. Quelle société, quels personnages! Madame d'Aine, mon fils d'Aine, le baron, l'ami Grimm, le père Hoop surtout, cet excellent père Hoop, l'abbé Galiani, madame Geoffrin, tout y est. C'est le cas de dire, avec le poète : *Sufficit una domus*.

L'art dramatique était un des sujets sur lesquels Diderot aimait le mieux à s'étendre. Il se croyait appelé à régénérer le théâtre, et cette conviction était partagée par tous ceux qui l'a-

vaient entendu exposer ses théories : il restait à essayer la pratique. Ce moment, attendu avec impatience, arriva enfin : l'année 1758 vit la première représentation du *Père de famille*, par laquelle le drame fut inauguré sur la scène française. Diderot ne cachait pas l'estime qu'il faisait de sa pièce et les hautes espérances qu'il y fondait. *Le Père de famille* devait créer un nouveau genre, qui serait le plus large, le plus fécond, le plus vrai, ou, pour mieux dire, le seul vrai, le genre *sérieux et honnête*; comme si la comédie et la tragédie eussent été des genres frivoles et malhonnêtes. Diderot avait prétendu se peindre lui-même au caractère de Saint-Albin, et retracer l'histoire de sa passion pour sa femme lorsqu'elle était mademoiselle Champion. D'autres circonstances prises dans la vie réelle lui semblaient devoir produire cet effet de vérité irrésistible après laquelle il courait toujours et lui garantir le succès. Cette grande attente fut trompée. Malgré les talents réunis de Prévillo et de mademoiselle Gausain, *Le Père de famille* ne put dépasser huit ou neuf représentations. La critique fit son devoir d'observer que les trois premiers actes étaient effrontément pillés de Goldoni (*Il vero amico*), auxquels l'auteur avait cousu un dénouement poétique et embrouillé. On trouva insupportable la manière d'écrire adoptée par Diderot, et qui consistait à ne jamais finir une phrase, mais à en rompre la seconde moitié par des points; on se fatigua par-dessus tout des prétentions prodigieuses de Diderot à la vérité, à la naïveté, à la sensibilité, à la profondeur, à la vertu, etc., etc. Cette pédanterie et ces défauts avaient paru encore plus choquants dans *Le Fils naturel*, joué l'année précédente, et où le romantisme, les pléiades, l'emphase et l'ennui des sermons sont portés au comble (1). Diderot écrivit d'amples théories à l'appui de son système dramatique : tout ce fatras est depuis longtemps oublié, et mérite de l'être. Il est bon cependant de remarquer que Diderot réussit complètement de l'autre côté du Rhin. Les bons Allemands embrassèrent en plein dans le système. Il fut entonné. Bouterweck louer Diderot sur le naturel et la vérité de ses drames : « Il avait un tact si délicat, cat à saisir les rapports moraux, tant de talent pour imiter dans ses écrits le langage naturel de la vie commune!... Bien qu'il s'occupât de la géométrie, mesurant sa prose dramatique d'après ses principes, et créant très-méthodiquement l'effet de chaque scène, presque de chaque mot, néanmoins il était si force d'art, l'apparence d'un travail tant qu'il y a peu de pièces de théâtre plus naturelles... » *Le Père de famille* et *Le Fils naturel* (2).

(1) Palissot affirme que l'on ne put aller jusqu'à la première représentation; cela est inexact. C'est dans la correspondance de La Harpe que *Le Fils naturel* fut joué deux fois.

(2) Mais non les réponses de mademoiselle Voland. Cette perte paraît regrettable.

2 T VI, p. 573 de l'éd. allem.

, dont le goût s'était un peu formé au de la France et à l'école de madame de ce plus sainement : « Le style de ces braves est en général maniéré au dernier ; les personnages ne sont rien que naturels, et ils se rendent insupportable par un froid bavardage sur la vertu, qui viendrait qu'à des hypocrites, et par fastidieux d'une sensibilité larmoyante. autres Allemands pouvons dire avec : *Hinc illæ lacrymæ* ; de là viennent ces larmes dont notre scène a été détrempée (1). »

Et aux théories de Diderot que nous détaillons, il faut leur pardonner ; mais il est que *Le Philosophe sans le savoir* se si bien venu au monde sans *Le Père de Hormis Le Philosophe*, ce Père de fait le père d'une famille déplorable, et nos jours n'est pas encore tout à fait car ce qu'on a appelé l'*art romantique*, la suite de vérité à tout prix, n'était échappé des vieux systèmes de Diderot. qu'on trouverait les meilleurs arguments montrer l'excellence des trilogies moins plus indigestes et les plus arrogamment

voici parvenus au grand monument de l'*Encyclopédie*. Commencée en 1749, l'arrivée en 1758 au septième volume. Ce ne devait être qu'une traduction de l'anglais de Chambers, une spéculation celle du Dictionnaire de Médecine de que Diderot venait de terminer. Peu à peu s'agrandit dans la tête des associés et D'Alembert. Diderot rédigea le *Projet* et le *Système des connaissances humaines* ; D'Alembert fit la préface, qui est demeurés principaux titres littéraires et philosophiques. Rousseau se chargea de la musique ; de l'histoire de la philosophie ancienne, après qu'il devait, avec D'Alembert, rédiger les articles. Ils s'adjoignirent un nombre considérable de collaborateurs. Malheureusement la précipitation nuisit au choix ; mais à ces ouvriers de la tour de Babel ne furent animés d'un zèle plus vif ni d'une confiance. Voltaire s'enrôla avec cet espoir qu'il savait si bien rendre contagieux ce qu'il y avait en France de libres et d'indépendants. Aussitôt, en face du parti philosophique, se forma un parti soi-disant religieux : ceux de l'Europe attentive, la lutte fut vive l'esprit de progrès et l'esprit de réaction. L'un avait pour soi la force du talent, l'autre la force du pouvoir.

Ces hommes, qui ont la réputation de se glisser dans la prévoyance, avaient cependant aussi dans l'*Encyclopédie*

pour travailler à la partie théologique, et se mettre avec Diderot, puisque Diderot n'avait point voulu se mettre avec eux. Leur concours avait été repoussé : on ne voulait d'eux pas plus que des jansénistes. Alors le cri de ralliement contre l'*Encyclopédie* fut *Impiété, irréligion* ! La cabale n'attendit pas même l'apparition de l'ouvrage pour le diffamer. Abraham Chaumeix, ancien convulsionnaire de Saint-Médard, publia ses *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*. Vint ensuite *La Religion vengée, ou réfutation des auteurs impies*, en vingt volumes, du P. Hayer, récollet. Un père jésuite nommé Le Chapelain, dans un sermon prononcé devant le roi, fulmina contre l'*Encyclopédie*. Le théatin Boyer, ancien évêque de Mirepoix, le célèbre inventeur des billets de confession, ne manqua pas aussi de prendre parti pour les ténébres contre la lumière. C'était un homme puissant : il tenait la feuille des bénéfices ! D'Alembert, non pas effrayé, mais fatigué de ce déchaînement de brochures, de libelles, de clameurs, des persécutions de toutes espèces, dont la religion était le prétexte, se retira de l'entreprise en répétant ironiquement son Virgile : *Deus nobis hæc otia fecit*. Il aimait en effet avant tout son repos.

Diderot demeura donc seul à supporter l'effort de la tempête. Elle fut longue et terrible ! L'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, lança un mandement ; Omer Joly de Fleury, un réquisitoire. La cabale obtint un arrêt du conseil qui suspendait l'*Encyclopédie*, puis la révocation du privilège. Pompignan attaquait les philosophes jusqu'au sein de l'Académie ; Fréron, dans l'*Année littéraire*. L'avocat Moreau, dans ses *Cacouacs*, Palissot, dans ses *Petites Lettres*, ne cessaient de les harceler et d'appeler sur eux les rigueurs du pouvoir. Fort de la protection de madame de Robecq, et par conséquent de M. de Choiseul, Palissot osa produire en plein théâtre une satire impudente et scandaleuse, où il jouait les philosophes en général, et particulièrement Diderot, dont le nom est à peine déguisé sous celui de *Dortidius*. La sagesse, la parfaite raison, c'est-à-dire Palissot lui-même, s'exprime par la bouche de *Damis*. Palissot appelle sans façon Diderot une bête. Helvétius, Dugès, D'Alembert, tous les philosophes (ceux du moins que l'auteur avait en vue) sont des bêtes :

Mais moi, j'ose à mon tour les trouver ridicules ;

Et souvent la bêtise a fait des incrédules.

Cela est aussi vrai qu'élegamment tourné. A coup sûr la crédulité a fait plus de bêtes que la bêtise n'a fait d'incrédules.

Telle était d'un bout à l'autre cette burlesque satire, où l'on montrait Jean-Jacques Rousseau marchant à quatre pattes, et les philosophes français comme des charlatans, des persécuteurs et des filous qui enseignaient à voler dans la poche (1).

(1) D'Alembert écrit à Voltaire : « Le but de cette pièce

Diderot ne daigna pas répondre un mot, non plus que les autres. D'ailleurs, à qui se plaindre, à qui demander justice? La cour, le parlement, la Sorbonne, le théâtre, tout se réunissait contre la philosophie : *Poor lady!* s'écriait dans son temps Shaftesbury : « On prétend que la cabale » dit : *Oportet Diderot mori pro populo* (1). » Ils se turent donc, avec autant de dignité que de prudence.

Mais Voltaire ne se tint pas. C'était le seul qu'on eût épargné, ce fut le seul qui éleva la voix. Il criait, il s'indignait, il ripostait à l'ennemi, dans sa correspondance privée et dans ses œuvres publiques : « Les serpents, disait-il, appelés *jé-suites* et les tigres appelés *convulsionnaires* » se réunissent tous contre la raison, et ne se battent que pour partager entre eux ses dé-pouilles (2). » Il pressait fortement Diderot d'accepter les offres de Catherine, de fuir une terre ingrate, et d'aller en Russie achever, sous les auspices de la souveraine du Nord, le monument commencé à Paris pour la gloire de la France (3).

Voltaire alla jusqu'à lui faire remettre un mémoire anonyme où étaient exposés avec force les motifs qui devaient le décider à s'expatrier. Il était alarmé sérieusement : c'était au moment où l'on brûlait le chevalier de Labarre (4), âgé de dix-huit ans, pour avoir chanté une chanson de corps-de-garde et n'avoir pas salué une procession de capucins; et le conseiller Denis Pasquier, surnommé par Turgot *le bœuf-tigre*, avait déclaré en plein parlement que les tristes victimes d'Abbeville avaient puisé leur impiété dans l'école et les ouvrages des philosophes modernes; il avait nommé ces philosophes, c'était une dénonciation dans les formes. Assurément il était permis de partager les craintes du patriarcat; mais l'âme de Diderot ne paraît pas avoir jamais connu la terreur. Sa réponse au mémoire de l'anonyme est éloquente, pathétique, et remplie des plus nobles sentiments. Il ne se dissimule pas à quels dangers il est exposé; il écrit, pour ainsi dire, en face de l'échafaud, mais il ne peut se résoudre d'abandonner sa belle-mère âgée, sa femme, sa fille, ses amis.

Un autre motif encore le retint, un motif de probité : il ne voulait pas compromettre les intérêts du libraire qui avait fait des avances pour l'*Encyclopédie*, et que son départ eût infailliblement ruiné. Ainsi, l'on eût beau insister, Diderot tint ferme. C'était Ajax sur son rocher, c'était l'homme juste et persévérant d'Horace,

est de représenter les philosophes non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principes et sans mœurs. Et c'est M. Palissot, marqueteur de sa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon ! »

(1) Voltaire à D'Alembert, 25 avril 1760.

(2) A madame d'Épinay, même date que la précédente.

(3) Voyez la lettre au comte de Schowalow, du 25 septembre 1762.

(4) Le 1^{er} juillet 1766. Voyez la lettre de Voltaire à l'abbé Morellet, du 7 juillet.

résolu, plutôt que d'abandonner son œuvre, à s'enterrer sous les débris du monde. Mais que devint-il lorsqu'il découvrit que ce même libraire pour qui il se sacrifiait avec une et gênéreuse constance le trahissait indignement! Lebreton, épouvanté du bruit et des menaces, sans prévenir de rien le directeur de l'*Encyclopédie*, avait fait altérer clandestinement les épreuves après le bon à tirer. Quelle fut la surprise de Diderot un jour que, cherchant quelque chose dans un volume imprimé, il reconnut une falsification, puis une autre, puis une troisième, et s'assura finalement que toute la besogne avait été dépecée, rogée, mutilée, recousue, refaite! Il tomba dans une véritable désespoir, et voulait tout abandonner.

On parvint à le retenir et à le calmer. L'*encyclopédie* avait des ennemis : mais elle comptait aussi trois puissants : madame de Pompadour, M. de Choiseul et M. de Malesherbes, apparemment par zèle d'Aspasie et de Léophré. Elle protégeait les jésuites sincèrement. Par là elle perdit au plus fort de la lutte contre l'*Encyclopédie*. Il pensait, les jésuites même année. Restaient M. de Malesherbes. Sans le secours de Choiseul, les dix derniers volumes de l'*encyclopédie* n'eussent jamais vu le jour. Malesherbes, sa position était difficile, qui parlait le génie, les moyens de rendre service. Diderot prévint Diderot que le bon l'ordre d'enlever ses papiers, de bouleverser, court chez lui, m'annoncez là me chagrine horriblement en vingt-quatre heures mes manuscrits? Et qui veulent la sûreté? — Envoyez M. de Malesherbes; on les cherchera. » Cela fut exécuté, ment.

Pendant trente ans l'*encyclopédie*, Diderot ne cessa de se défendre, ni de sécurité. Lui-même, son siècle, avait reçu assez énergique pour résister et seulement le fardeau jusqu'à ce qu'il ne pas fait autre chose, la censure avait justifiée, et il conservait mels à la reconquête. Outre cette œuvre, deux autres qu'il fonda : le fondateur de l'*Encyclopédie* : de la vérité, par conséquent chercher, et une aptitude qu'il aussi encyclopédique. Diderot

et de plus apprenait tout ce qu'il vou-
 s l'apprenait avec enthousiasme, et
 une foi que si toute sa vie et sa capa-
 cité de se consommer dans cette étude.
 chargé, dans l'*Encyclopédie*, des *arts*
ses ; il se mit à les étudier, non pas
 ment dans son cabinet, mais d'une
 ratique. Il passait des journées entières
 deliers : il commençait par examiner
 ment une machine, se la faisait expli-
 monter, remonter ; ensuite l'ouvrier
 devant lui ; enfin, Diderot lui-même
 place de l'ouvrier, qu'il étonna plus
 par son adresse et sa pénétration. Il
 ainsi familières les machines les plus
 ies, telles que le métier à bas et le
 fabriquer les velours ciselés. Il finit
 det très-bien l'art des tissus de toile,
 de coton ; et les descriptions qu'il en
 sont le résultat de son expérience.
 ne s'est pas occupé Diderot ? De quoi
 point passionné ? Et à qui jamais a-t-il
 ouvrir libéralement le trésor de ses
 sses ? Aussi pendant vingt-cinq ans son
 un magasin au pillage, une boutique
 poiser qui voulait, hormis qu'on ne
 Que vous plaît-il ? de la philosophie,
 que, de la physique, de la musique,
 sure, de la sculpture, une harangue
 lière, une épître dédicatoire, un plan
 le, un sermon, de la grammaire, de la
 le Parlez, vous serez servis à point
 Diderot faisait tout ; c'était un écrivain
 me on n'en vit jamais, et comme on
 plus. Il me faudrait, disait Raynal,
 morceaux de philosophie oratoire, pour
 mon livre. Diderot saisissait sa plume,
 mit un bon quart de l'*Histoire phi-*
is, sans s'interrompre que pour une seule
 Qui osera signer cela ? — Moi, ré-
 bilité. Allez toujours. — « Mon cher
 flicité Grimm, voilà des nouveautés
 aurait rendre compte à mes princes
 plus temps me manque ; j'ai envie de
 terminer, de faire un voyage d'agré-
 ment. Diderot, selon son expression, prenait
 de la boutique, s'asseyait devant l'é-
 quand le maître réparaisait, on lui li-
 vres faite. L'autre aussitôt revenait
 le. Voilà le Salon ouvert, je voudrais
 dans Salon à mes augustes lecteurs ;
 tout un grand relief à ma correspon-
 dence si bien ! — Mais c'est que je
 le premier mot des arts du dessin
 l'art. » — Pendant trois ans, de 1763
 Diderot rédigea pour Grimm un compte
 rendu, qui est demeuré le modèle
 même des principaux titres de l'au-
 tographe, les artistes accouraient men-
 dants d'un si bon juge. Diderot se
 consacra six mois pour une madame Ter-
 raigne et peintre de son métier ;

il lui qu'était de l'ouvrage ; il faisait contribuer
 pour elle toutes ses connaissances, grands, petits,
 riches ou pauvres, amis ou indifférents ; il la
 sauvait vingt fois du For-l'Évêque ; après quoi
 la Prussienne le payait de la plus noire ingrat-
 tude, et l'aurait insultant, diffamant de tous côtés.
 Le philosophe n'y prenait pas garde, tout absorbé
 à rédiger les *Leçons de clavecin, ou principes*
d'harmonie de Benetzrieder. C'était le maître
 de sa fille, un Suisse, incapable de traduire ses
 idées en français. Heureusement Diderot avait
 appris la composition sous Rameau et Philidor :
 il faisait l'ouvrage de Benetzrieder, ensuite il
 l'annonçait, le prônait et faisait le succès après
 avoir fait le livre.

Diderot, passionné pour la musique, était lié
 avec Grétry, qui faisait grand cas de son juge-
 ment et de ses conseils. C'est à Diderot que l'on
 doit le trio pathétique et harmonieux du second
 acte de *Zémire et Azor*. (Voy. *Mémoires de*
Grétry, I, 225.)

Une femme vient trouver Diderot un matin :
 Monsieur, j'ai été la maîtresse du duc de La
 Vrillière, et je suis dans la dernière détresse.
 Je voudrais une pitié qui touchât le cœur de
 mon ancien amant. — Diderot, qu'aucune tâche
 n'effraye, lui dit : Asseyez-vous une minute,
 madame ; nous allons essayer : « Monseigneur,
 « tant que j'ai pu vivre des présents de votre
 « tendresse, je n'ai pas imploré votre pitié. Mais
 « de toute la passion que vous m'avez montrée
 « il ne me reste que votre portrait : demain, si
 « vous ne soulagez ma misère, je serai obligée
 « de le vendre pour avoir du pain. » Le duc
 envoya cinquante louis. Quelques années plus
 tard, la pauvre femme revint, plus délaissée que
 jamais. Cette fois, il s'agit de lui procurer l'en-
 trée aux Incurables. Diderot se remet à écrire :
 « Monseigneur, l'infortunée que vous avez aimée
 « va rendre le dernier soupir dans un galeas. Je ne
 « vous demande pas de prolonger une existence
 « que vous avez si cruellement empoisonnée :
 « je ne désire qu'un lit aux Incurables pour y
 « mourir. Si vous ne me procurez cette traite-
 « ment honteux pour tous deux, je me ferai porter à
 « l'hôpital, j'y mourrai avec vos lettres à la
 « main, et c'est de l'hôpital qu'elles vous seront
 « renvoyées. » — Le succès fut complet : le duc
 de La Vrillière fit admettre son ancienne maîtresse
 aux Incurables.

La complaisance et le talent de Diderot étaient
 si connus, qu'un marchand de pommade lui vint
 demander un *Avis au public* pour cette pom-
 made, qui faisait croître les cheveux. « Mon père,
 dit madame de Vandeuil, rit beaucoup ; mais il
 écrivit la notice. »

Diderot accorda souvent ses conseils et les se-
 cours de son intelligence à des solliciteurs plus re-
 levés que des marchands de pommade et d'an-
 ciennes femmes galantes. Voltaire le consultait sur
 ses tragédies : « J'attends avec impatience les ré-
 flexions de *Pantophile* Diderot sur *Tancrède*.

Tout est dans la sphère d'activité de son génie : il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre (1). »

Quelques années plus tard, Voltaire lui envoie sa comédie du *Dépositaire* à présenter aux comédiens. En même temps Diderot revoit les *Dialogues* de l'abbé Galiani sur le commerce des blés, et en corrige les épreuves ; il rend le même service au baron d'Holbach. Cependant le dauphin meurt : il s'agit de lui élever un mausolée dans la cathédrale de Sens. M. de Marigny s'adresse à Cochin ; Cochin recourt à Diderot, et Diderot lui envoie cinq projets à choisir. Enfin, la ressource de tous les gens embarrassés, c'était la tête de Diderot ; la chambre du philosophe était un cabinet de consultation universelle, le rendez-vous de tous les besogneux en tous genres. On n'y refusait l'aumône à personne ; imaginez ce qui s'y présentait ! Il reçut pendant quatre ans un pauvre diable sans pain, un nommé Glénat, qui savait des mathématiques et avait une écriture superbe. Diderot le gardait à dîner, lui donnait des souliers, des habits, de temps en temps la pièce de vingt-quatre sous, intéressait à lui toutes ses connaissances, et lui mendiait des pratiques. Il lui procura de la sorte quelques manuscrits à copier, des manuscrits tels qu'il en pouvait sortir de chez Damilaville ou de chez le baron d'Holbach. Ce n'était pas, à coup sûr, des apologies de la religion chrétienne. Grimm était sur le point d'en faire son secrétaire, quand on découvrit que cet honnête Glénat était un espion de police envoyé par M. de Sartines.

Cette aventure fit sur Diderot l'impression qu'on devrait en attendre ; mais il était d'une si excellente nature, qu'il avait beau être victime de sa bonté, jamais il ne voulut s'en corriger ni s'en repentir. Attrapé de la veille, il était le lendemain tout prêt à se laisser duper au beau premier venu qui voudrait en prendre la peine, et il n'en fallait pas prendre beaucoup !

Le parti antiphilosophique se montrait insatiable. Pour riposter vigoureusement à ses attaques, il fut question d'introduire Diderot à l'Académie. Voltaire surtout déploya dans cette affaire un zèle extrême. Il en écrivit à tout le monde : à D'Alembert, à D'Argental, à Duclos, à madame d'Épinay ; il veut gagner à sa cause madame de Pompadour. Il prie, flatte, presse, conspire, intrigue ; tout ce zèle et cette habileté furent en pure perte. Louis XV, pressenti à ce sujet, déclara qu'il ne sanctionnerait pas la nomination de Diderot : *Il a trop d'ennemis*. Parole pusillanime et indigne d'un roi, car à quoi bon le pouvoir souverain si vous n'osez même consentir que d'autres rendent justice au mérite ? Dès ce moment il n'en fut plus jamais question, et Diderot n'en témoigna ni peine ni plaisir.

Ce désagrément fut bien compensé par le témoignage d'estime que lui donna publiquement l'impératrice de Russie. Diderot, manquant d'ordre, et avec mille petites fantaisies ruineuses de bouquins, de peintures, d'objets d'art, n'entendant rien à ses propres affaires, d'ailleurs le moins intéressé de tous les mortels, Diderot se voyait, sur le penchant de l'âge, totalement dénué de fortune ; et il avait une fille, le seul de ses quatre enfants qu'il fût parvenu à élever. Pour lui assurer une dot ou un avoir quelconque, il résolut de vendre sa bibliothèque. L'impératrice de Russie, informée par son ambassadeur, M. de Galitzin, de ce parti, qui est pour un homme de lettres la dernière extrémité, acheta la bibliothèque de Diderot quinze mille francs, à condition qu'il la lui garderait, et consentirait d'en être le bibliothécaire avec un traitement annuel de mille francs. Deux ans plus tard, Catherine, informée que cette pension avait été oubliée (probablement à dessein), pour éviter désormais un pareil inconvénient, fit compter tout de suite à Diderot cinquante mille francs pour cinquante années d'avance : « *Mis voilà*, écrit Diderot, obligé en conscience de vivre cinquante ans (1).

En 1773 Diderot partit pour aller à bourg remercier sa bienfaitrice. Il demeura auprès de la Catherine le trouva de timé de loin ; elle lui ouvrit son cabinet tous les jours, cinq ou six. Elle lui faisait parler de politique et de philosophie. Diderot eut une franchise et une liberté que Catherine ne trouvait pas si bien. Elle lui permit de lui faire ses demandes. Ne pouvant aller en Russie, elle-même vint aux premiers de Paris, et lui donna pour le recevoir des officiers de sa cour, des hommes. Aussi il lui dit : « Ce n'est pas pour ce que j'ai fait, c'est pour ce qu'on m'a traité comme un homme. »

L'impératrice l'avait nommé à divers plans et statuts de divers par elle pour comptait s'en occuper n'avant pas trouvé le fit qu'à Paris, où il voulait passer par Berlin. Cependant invité, mais refusant : Frédéric ne pouvait pas goûter beaucoup de la parole de Diderot. Les hommes

(1) A. Thirlot, du 13 novembre 1768. La réponse de Diderot est du 28 novembre elle est curieuse, par la liberté de la critique.

(1) Lettre à M. de Galitzin, du 20 décembre 1773 (d'après Diderot.)

(1) A. Mademoiselle Voland, 1773.

des marques (1); aussi le philosophe pas à propos d'accepter la politesse de l'ami confrère (2).

et rentrait en France à soixante-et-un hoid et l'eau de la Néva avaient beau- ré sa santé, qui ne se rétablit jamais ne remit à travailler : il publia, outre *age de Hollande*, plusieurs contes et dont le plus célèbre est *Jacques le fa- vant de fois réimprimé*. C'est un commé- toires enfilées les unes au bout des au- aucun rapport, au hasard d'une con- entre Jacques, son maître, et une hô- barect. Il serait malaisé de dire ce qu'a ver l'auteur dans cet ouvrage, car on aucun but ni aucun progrès d'idée. emencement, la fin, ne s'y distinguent pas. 1. Naigeon lui-même reconnaît qu'on en jeter au feu les trois quarts. Il n'y ère à sauver que l'histoire de M^{me} de eraye, qui se venge d'un amant infidèle ant épouser une fille perdue. En somme, *le fataliste* est un personnage cynique, a l'excuse de la gaieté, fatigant et insipide prétention d'être plaisant et original. *lgieuse* vaut mieux, littérairement par- a un intérêt suivi, un progrès qui at- tecteur. C'est une peinture effroyable des couvents de femmes et des désor- able peut se jeter. Diderot se complait menter avec une énergie qui parfois a pudeur la moins susceptible. Il n'était nnaire d'aller si loin pour atteindre son n sent qu'ici l'écrivain est conduit par de sa cause bien moins qu'entraîné sents de sa nature. Toutefois, et mettant a passages auxquels je fais allusion, *La ne me parait le chef-d'œuvre de Diderot ure*. Il y a de l'éloquence, de la terreur, ni, et de la sensibilité vraie; le cadre son récit a sauvé l'auteur de quelques- méditants habituels.

Le principal ouvrage de Diderot, à la fin nnaire, est *l'Essai sur les règnes de de Néron*. C'est, sous une autre l'usage de Sénèque.

Enfin, comme tous ceux de Diderot, est observations bouffies et de digressions

à Saint-Petersbourg on trouve Diderot raison- nant le rabêche sans cesse les mêmes choses. C'est que je ne saurais soutenir la lec- ture, tout intrépide lecteur que je suis. Il me suffisait et une arrogance qui révolte ma liberté. » (A D'Alembert, janvier 1774.) « plutôt l'instinct de sa tyrannie ? »

« On de l'autre volume s'est fait à Berlin, on venait passer, quoique j'y fusse invité. » (A mademoiselle Voland, 18 juin 1774.) « Je suis l'auteur de l'article DIDEROT dans le *Journal* de M. Pictet) de raconter l'en- tretien et de Diderot : « Le monarque phi- losophe qu'indifférence et froideur pour le monde. Diderot revint donc à Paris, assez peu étonné. Voilà comment on entend dans ce livre l'homme les fois qu'il s'agit des philosophes du XVIII^e siècle.

disparates au sujet annoncé par le titre. C'est que le sujet véritable, constant, unique de Diderot, c'est Diderot lui-même. C'est de lui que nous vient cette mode, si accréditée chez quel- ques modernes, de mettre en avant à tout propos sa personnalité, ses goûts, ses sympathies et ses antipathies. Ainsi la querelle de Di- derot et de Rousseau occupe une large place dans l'éloge de Sénèque. Ils s'étaient liés dans leur jeunesse, en 1742, et tout à coup, dans l'automne de 1758, ils se brouillèrent à jamais, après seize ans d'intimité. Il est difficile de dire au juste à qui appartenaient les premiers torts ; cependant, je crois qu'il faut les attribuer à Jean-Jacques.

Madame de Vandeul, parlant de la brouillerie de son père avec Rousseau, dit que « c'est un tripotage de société, où le diable n'entendrait rien... Au demeurant, si quelqu'un peut deviner quelque chose de ce grimoire, c'est M. de Grimm ; s'il n'en sait rien, personne n'expliquera jamais cette affaire. » Elle ne croyait pas rencontrer si juste ; mais M. de Grimm s'est bien gardé de rien expliquer (1) !

Un mot du maréchal de Castries, conservé par Chamfort, nous montre combien la querelle de Jean-Jacques et de Diderot occupait le public et mettait en émoi jusqu'aux salons de la plus haute société : « Mon Dieu, disait le ma- réchal, partout où je vais, je n'entends parler que de ce Rousseau et de ce Diderot. Conçoit-on cela ? des gens de rien, qui n'ont pas de mai- son, qui sont logés à un troisième étage ! En vérité, on ne peut pas se faire à ces choses-là ! »

Diderot tomba malade au mois de février 1784 ; c'était une légère attaque d'apoplexie, dont les suites le conduisirent au tombeau. Cependant il y eut quelque répit, qui donna un peu d'espoir à sa famille. Le curé de Saint-Sulpice vint plu- sieurs fois visiter son paroissien (Diderot logeait depuis trente ans à l'angle de la rue Saint-Benoît et de la rue Taranne). Leurs entretiens se pas- sèrent à merveille, hormis que Diderot refusa toujours la petite rétractation que le curé sollici- tait. « Cela, disait le prêtre, ferait pourtant un bien bel effet dans le monde ! — Je le crois, répondait le philosophe ; mais avouez que ce se- rait un impudent mensonge. » Alors ils se re- mettaient à causer sur quelque sujet où ils s'en- tendaient mieux : la morale, les bonnes œuvres, l'humanité, etc.

(1) Voyez, au livre des *Confessions*, ce que Jean-Jacques pensait de Grimm et de Diderot comparés, et com- bien il jugeait Diderot le meilleur des deux. Sur toutes ces tracasseries, voici le témoignage recueilli de la bouche même de M^{me} d'Houdetot : « Elle pensait que Diderot avait abusé de l'ascendant que Rousseau lui avait laissé prendre sur lui, et qu'il le traitait en dur régent ; et cela sous prétexte qu'il (Rousseau) ne voulait pas vivre à la manière qui convenait à ces messieurs, mais à celle qui lui convenait à lui-même. Elle confirmait que Grimm avait attaqué la pais intérieure de Rou- sseau par la mère de Thérèse Levasseur. » (Notice manuscrite sur M^{me} d'Houdetot, par J. Lebre- ton, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.)

L'appartement de Diderot était au quatrième, et sa bibliothèque au cinquième; il ne pouvait plus monter sans danger. Grimm recourut encore à l'impératrice; et Catherine, prenant jusqu'au bout à sa charge la dette de la France, fit donner à son bibliothécaire un superbe logement rue de Richelieu. Le philosophe quitta donc son taudis pour un palais. Il en jouit douze jours. Le 29 juillet au soir, il reçut ses amis; on parla philosophie, et Diderot déclara, s'il faut en croire Naigeon, que « le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité ». Ce fut son dernier mot. Il mourut le lendemain, et le curé de Saint-Roch l'enterra dans son église, dans la chapelle même de la Vierge, où le philosophe demeurait tranquillement, et où il est encore.

On s'est plu à faire du nom de Diderot un épouvantail d'athéisme. Or, voici en quels termes ce prétendu athée a parlé de la religion chrétienne : « Ce fut alors que je sentis la supériorité de la religion chrétienne sur toutes les religions du monde : quelle profonde sagesse il y avait dans ce que l'aveugle philosophie appelle la folie de la croix. Dans l'état où j'étais, de quoi m'aurait servi l'image d'un législateur heureux et comblé de gloire? Je voyais l'innocent, le flanc percé, le front couronné d'épines et expirant dans les souffrances; et je me disais : Voilà mon Dieu, et j'ose me plaindre! » (*La Religieuse*, Œuv. chois., I, 72.) Qu'auraient pu dire de mieux Bossuet ou Fénelon? Et notez que Diderot lorsqu'il s'exprimait de cette façon sublime avait quarante-sept ans. On montrerait ainsi dans ses œuvres cent passages aussi explicites; mais qui les regarde? Non; la prescription y est acquise : Diderot fut dans le dix-huitième siècle le porte-étendard de l'athéisme.

Deux hommes ont surtout contribué à faire à Diderot cette réputation : La Harpe, par haine; Naigeon, par amitié.

La Harpe, ex-jacobin, ex-bonnet rouge de 93, converti par madame de Genlis, devenue elle-même une mère de l'Église, imagina de réparer toutes les erreurs de sa jeunesse philosophique et de son âge mûr républicain en calomniant Diderot. Il ajouta donc à son *Cours de Littérature* un volume intitulé *Philosophie du dix-huitième siècle*, qui semble écrit uniquement dans le but de noircir ou déchirer Diderot (1). Il s'en donne le plaisir à peu de frais, car il ne lui en coûte que trois mensonges. La Harpe attribue à Diderot le *Code de la Nature*, qui est de Morelly; — la *Lettre au père Ber-*

thier sur le matérialisme, qu'il Coyer; — et les *Principes de morale*, qui sont d'Étienne avocat de Genève. Les dévots La Harpe ont fait voir trop souvent la foi dispense de la bonne

Quant à Naigeon, c'est une ardeur de beaucoup pour la gloire défunte en lui prêtant ses propres on sait que Naigeon était monome. Chargé de l'édition des *Œuvres* Diderot, il profita d'une si belle n'hésita pas de glisser çà et là dans les suppléments de sa façon en tête des *Œuvres choisies* de Diderot de ces falsifications impudentes d'en supposer bien d'autres, et l'impudence légitime l'édition tout en préface de cette édition, Naigeon volants autographes de Diderot, il a restitué nombre de passages bien gardé de signaler aucun de l'attention de la critique. Lui seul vu ces papiers volants, qu'il eût néant avec tous les matériaux en sorte que la fraude est aujourd'hui et le mal irréparable : proba parviendra plus à débarrasser les des impuretés de Naigeon, et il l'espoir de posséder jamais une authentique, des *Œuvres* de Diderot le contre s'y heurteront toujours. la punition de la facilité avec la toute sa vie Diderot prit en main plus contradictoires, n'y voyant déclamation et un sujet d'exercice tarissable verve. Mais à examiner près, il est impossible de voir ferme, un matérialiste bien convaincu qui a composé l'article *PROVERBE* : clopédie, qui avait au plus haut ses propres expressions) le mortalité; qui écrivait au tant de lettres éloquentes sur mettre son nom aux siècles à venir. écrits de Diderot parurent pour la sous le titre d'*Œuvres philosophiques* Amsterdam (Rey), 1772, 6 vol. de ses *Œuvres complètes*, par à Paris, 1798, 15 vol. in-8°; — *Œuvres de Diderot*, dans la Bibliothèque MM. Didot.

Notices sur Diderot, par Mme de V des *Œuvres posthumes* — *Correspondance de Voltaire*. — *Mémoires de Naigeon* Diderot (dans l'éd. Brétière). — *Œuvres choisies* en 2 vol. — *Barth* au *Cours de Littérature* de La Harpe.

dants de Grimm, et couraient l'Allemagne qu'il n'en fallait pour blâmer l'orgueil et la plaie incurable; et il ne manquait point à venger, quand il fut devant, le grand Perrin Dandin de la

(1) En 1771 La Harpe ayant remporté le prix de poésie, Diderot avait ainsi apprécié la pièce couronnée : « Cela commence froidement, continue et finit froidement. Ce sont des vers enflés les uns au bout des autres. Encore s'ils renfermaient une idée grande, douce et touchante, on pourrait pardonner ce cruel asthme qui déteint une poitrine étroite, une tête sans essor. C'est une eau fade, qui distille goutte à goutte, etc. » Diderot avait trouvé l'*Éloge de Fénelon* dépourvu de chaleur, de sentiment, d'éloquence. Ces jugements et quelques autres pareils étaient envoyés aux augustes correspon-

ou **DIZIER** (Saint), en latin *Desiderius* de Langres, né près de Gênes, Saint-Dizier (Champagne), vers 264. *erre paysan*, et labourait la terre lorsque de Langres fut inspiré d'aller le à charrue pour lui confier le pouvoir Saint Dizier se soumit humblement à de Dieu, et accepta les hautes fonctions étaient offertes d'une façon si inattendue, qui a écrit la vie de ce porte « que de simple et ignorant était, il devint tout d'un coup un et un savant interprète de l'Écritures le même chroniqueur, Chrocos, étant venu ravager les Gaules sous l'empereur Gallien, Didier et les habitants de Langres allèrent au-devant de ce barbare, afin d'obtenir qu'il ne vint pas à Langres. Chrocos ne tint nul compte de leurs supplications, et les fit mettre à mort, ce qui porte aujourd'hui le nom de la. Guillaume de Durdort, évêque de s'occupa le corps de son prédécesseur, en 1314. Il en détacha diverses parvoya à Gênes, Bologne, Arles, Avignon. Le reste du corps est conservé à Langres, dans les églises de Saint-Mammès et de Saint-Dizier. Malgré le récit de Warnachaire, l'existence de saint Didier est très-ancienne. En Languedoc et en Italie on l'appelle *Desery* et *Dresery*; dans les Pays-Bas, on le dit *Didier*; et, quoi qu'il en soit, l'Église l'honore le

Index, Fête Sanctorum. — Baillet, *Vies des Saints*. — Fœlix, *Elon clur. Lingon.* — Richard et Gauthier, *Index sacré*.

D. (Saint), martyr, décapité à Pouzieux, le 11 février 603. Il était lecteur de saint Janvier, à Bénévent, et eut la tête tranchée avec ses autres chrétiens, sous le règne de Clotaire II. Le corps de saint Didier fut porté à Bénévent. On célèbre la fête de ces martyrs le 21 février, et les Latins seulement le 11.

Index des ecclésiastiques, V. — Baillet, *Vies des Saints*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sa-*

DESIDERIUS, évêque de Nantes, est beaucoup parlé de cet évêque des Pères de l'Église de France. Il fut élu à Nantes, qui mourut en 431, lui succéda avec sa femme Thérèse. Les évêques de Bourges, Eustochius de Tours, et de Mans, lui adressèrent la lettre de concile de Bourges en 451. On lui succéda à Didier que Sulpice Sévère a écrit la vie de saint Martin de Tours.

Index des évêques de Nantes. — Baillet, *Epistolae S. Paulini*, etc., notes. — Baillet, *Index historique*.

D. (Saint), archevêque de Vienne, né à Chalarone, près Lyon, le

23 mai 608. Il fut élevé, depuis l'année 558, par saint Namat ou Namace, saint Philippe et saint Ver, tous trois successivement évêques de Vienne. En 595, Didier fut choisi pour leur succéder. Comme il professait les belles-lettres et la littérature antique, il fut accusé auprès de saint Grégoire le Grand d'enseigner les doctrines païennes à ses disciples. Saint Didier se disculpa facilement; mais ayant repris la reine Brunehaut sur sa conduite déréglée, cette princesse convoqua un synode à Chalons-sur-Saône, et l'an 603 Didier fut déposé et relégué dans une île du Rhône nommée *Levisse*, qui semble être l'île Barbe, près de Lyon. Quatre ans après, la reine le rappela et le rétablit sur son siège. Didier n'en continua pas moins ses critiques, et chercha à soustraire le roi Thierry à la domination de son aïeule. Brunehaut résolut alors de se débarrasser de ce prélat incommode; elle s'entendit avec Aridius, évêque de Lyon, et comme Didier revenait de la cour de Bourgogne, des meurtriers l'assommèrent à coups de pierre et de bâton, dans un village nommé *Prisciniacum* ou *Pistriniacum*, sur le bord de la Chalarone. Ce lieu, situé dans le pays de Doubs, à sept lieues de Lyon, a pris le nom de *Saint-Didier de Chalarone*. Le corps de Didier fut transféré dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul de Vienne (*extra muros*), le 11 février 620, par saint Éthère, évêque de Vienne. On prétend que la tête de saint Didier est à l'abbaye d'Éinsiedeln, ou Notre-Dame de l'Ermitage en Suisse; quelques autres de ses reliques sont à Saint-Gall. On ne sait pourquoi cet évêque, victime d'une intrigue de cour, se trouve dans le catalogue des martyrs; néanmoins, l'Église fête saint Didier le 11 février et le 23 mai. Mombrice et le père Chifflet ont fait paraître des vies de saint Didier. Jonas parle beaucoup de ce prélat dans sa Vie de saint Colomban.

Freilegalt, Chron., esp. XXXIII, p. 423. — Grégoire de Tours, *cap. XXXII.* — Abbon, *Chron.* — Baronius, *Annales*, année 613. — Du Soussay, *Martyrologe de France.* — Bellèvre, *Antiquités de Vienne*, chap. XXII. — Chénier, *Histoire du Dauphiné*, liv. IX. — Constant, *Antiquités de Vienne*, VI. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, I, 195. — Baillet, *Vies des Saints*. — Sismondi, *Histoire des Français*, I, 438. — Abbé Velly, *Histoire de France*, I, 502.

DIDIER ou **GÉRY** (Saint), en latin *Desiderius*, évêque de Cahors, né à Albi, en 595, mort à Wislilinguis (aujourd'hui Saint-Didier, en Quercy), le 15 novembre 655. Il était d'une famille très-puissante en Aquitaine. Il fut élevé, avec ses frères Siagrius et Rustique, à la cour de Clotaire II, roi des Francs, qui le nomma trésorier de la couronne. Siagrius fut fait gouverneur ou comte de l'Albigeois et duc de Marseille, et Rustique archidiacre de Rodez et abbé palatin, ou intendant de la chapelle du roi. Dagobert, fils et successeur de Clotaire II, maintint les trois frères dans leurs charges; Siagrius étant mort, Didier le remplaça dans le gouvernement de Marseille, sans néanmoins quitter sa

charge de trésorier. En 629, Rustique ayant été assassiné à Cahors, dont il était devenu évêque, les habitants, affligés de cet événement, choisirent Didier pour lui succéder. Didier gouverna son diocèse avec intelligence, et tout en amassant des richesses considérables fit beaucoup de bien à ses administrés. Il fit ceindre Cahors de murailles et construire plusieurs édifices. Ce prélat est honoré dans le midi de la France sous le nom de *saint Gery*. Ses ouvrages ont été perdus; mais il reste de lui seize *lettres* ou *épîtres* adressées à des personnages importants de son époque, entre autres à Dagobert et à Sigebert III. Ces lettres ont été publiées par Henri Canisius, dans le tome V des *Antiquæ Lectiones*; par Marquard Freher, dans le *Corpus Historiæ Francicæ*; par Duchesne, dans le tome I des *Historiæ Francorum*; elles se trouvent encore dans la *Bibliotheca Patrum* et dans le tome IV de la *Collection des Historiens de France* de dom Bouquet.

Sainte-Marthe, *Callia Christiana*, II. — Labbe, *Bibliotheca nova Manuscriptorum*, I. — Bellarmin, *De Scripturis ecclesiasticis*. — Du Saussey, *Martyrologe de France*. — Mabillon, *Analectes*. — Baillet, *Vies des Saints*, III. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, XII, 78.

DIDIER, duc de Toulouse, tué devant Carcassonne, en 587. Il était parmi les généraux de Chilpéric I^{er}, roi de Neustrie, un des plus recommandables, par sa valeur et sa naissance. En 575, après la mort de Sigebert, roi d'Austrasie, Didier, qui commandait dans l'Aquitaine neustrienne, reçut de Chilpéric l'ordre d'envahir le Quercy et l'Albigeois. Il s'en empara, après avoir défilait les troupes austrasiennes. Il était sur le point d'entrer en Limousin, lorsque Gontran, roi de Bourgogne, se détermina à prendre la défense de son neveu Childebert, enfant de cinq ans, que l'assassinat de Sigebert laissait sans soutien. L'armée des Bourguignons, commandée par le redoutable patrice Mummulus, rencontra celle de Didier près de Limoges. Le combat fut des plus acharnés; Mummulus y perdit cinq mille hommes et Didier vingt-quatre mille. Ce dernier fut obligé de fuir; mais, après la retraite du patrice, il attaqua Ragnovald, duc de l'Aquitaine bourguignonne, le battit et s'empara du Périgord et de l'Agenais, entra dans le Berry en 583, le ravagea et mit le siège devant Bourges. Gontran et Chilpéric ayant fait la paix, Didier reprit la route de Toulouse par la Touraine, qu'il pillait, quoique ce pays appartint à Chilpéric. Le monarque neustrien ayant été assassiné à Chelles, en octobre 584, Didier se rendit à Avignon, auprès du patrice Mummulus, qui avait alors Gondovald, fils adultérin de Clotaire I^{er}, avec lui. Les deux ducs ayant réuni leurs troupes à Brives dans le Limousin, leur présentèrent Gondovald, et l'ayant soulevé sur un bouclier, ils le saluèrent roi, au détriment de Childebert. En même temps, Didier fit arrêter à Toulouse Rigonthé, fille de Chilpéric, qui allait en Espagne

épouser le Visigoth Reccarède, trésors de cette princesse. Et s'un des seigneurs qui l'accompagna, Gondovald fut tué le Périgord, l'Angoumois, et dont Didier maltraita l'évêque l'ensuite exilé ainsi que la princesse ces entrefaites, Gontran prit part, et s'avança pour combattre; Didier abandonna aussitôt la cause s'était donné, et se retira dans l'Albigeois, d'où il fit sa paix. En 587, il revint habiter Toulouse, femme du comte Tétradie, femme du comte suzerain. Gontran a guerrier à Reccarède, roi des Visigoths, marcha contre ce dernier, et Cassonne. Lorsque les deux présences, les Visigoths levèrent commencent un mouvement qui crut leur retraite sérieuse, à suivre; mais las de courir après fuyait en ordre, il revint à son Cassonne. Comme sa carrière.

le suivre et que son in- an retour il n'avait rés. On nt du mou se t avoir tant en so avec lui. Tét A cita de d'évêques qui se 190 de Gévaudan. F son premier mari, tre fois autant qu'elle av quittant, et tous les enfants que duc Didier furent déclarés adult

Grégoire de Tours, lib. V et VII. *Histoire générale de Langue doc. Histoire de la Gaule méridionale et conq. Germains*. — Sismondi, *Histoire*. — Michelet, *Hist. de Fr.*

DIDIER, roi des Lombards, vers 775. Il était duc d'Istrie, roi des Lombards à la mort d'Adalbert 756. Ratclis, frère aîné avait déjà régné, puis s'était retiré, disputa quelques mois la couronne à Étienne III l'obligea à se Cassin. Le saint-père reconnut condition qu'il céderait à l'Eglise les rois lombards avaient repris beaucoup; mais une de l'errare, ou r. Adrien eut reçu roi des lemanne saisit av venir en Italie. A il force les pas droits. et après av en de D r. il oblige le se ren s Pa Le si fut aut lemanne, d'Espagne

us, et avec le reste de ses troupes, us et les autres villes principales. e par la famine, fut enfin forcée sorties à Charlemagne, qui y fit son 774. En retournant en France, le emmena Didier et sa femme Ansa, à Liège. Didier fut ensuite transmonastère à Corbie, où peu après a jours. Adalgise s'était réfugié à e. Ainsi finit le royaume des Lom- s, après une durée de deux cent

males, p. 300. — Anastase, *Biblioth. vi. Annali d'Ital.* VI, 320. — *Chronologie rda*, dans l'*Art de vérifier les dates*, IV, 1. *Histoire des Français*, II, 339 à 347. *Histoire d'Italie*, I, 107 à 112. — Miche-
., T. I.

urnommé LOMBARD, théologien et : italien, vivait en 1200. Il tirait e son pays natal, et vint en France e de Philippe-Auguste. Il fut reçu erbonne, et occupa une chaire de ris. Il était considéré comme un s professeurs de l'université qui tre les moines mendiants. C'est son que ces derniers l'ont mis au tiques : c'est ainsi du moins que le Thomas d'Aquin. « Il est pourtant l'abbé Moréri, que le pape Alexan- emprît jamais dans ce nombre, non l'homme de Saint-Amour et les au-

gus, *Contra impugn. relig.*, cap. vi. — *Index Universitatis Parisiensis*, III, 678. ed *Dictionnaire historique*. — *Histoire France*, XVI, 22.

ean-Paul), chef de conspiration Upie (Dauphiné), en 1758, déca- le, le 10 juin 1816. Il était avocat de Grenoble à l'époque de la ré- mista le 21 juillet, en qualité de mbie, d'Alex et de quelques au- b la sénéchaussée de Valence, à la mbie de Vizille. Cependant, il re- des opinions beaucoup plus mo- tres inaperçu les orages de la Con- Directoire. Nommé professeur à de Grenoble, lors de la réorga- lustration publique sous le gou- mbre, Didier devint maître des conseil d'État et conseiller à la l'ém. Lors de la restauration de par d'un plan de conciliation entre la révolution et de l'ancien ré- l'émancipa fortement contre le gou- mbre après les événements de 1815. Une conspiration tramee à Lyon, mbre de 1816, il parvint à organiser l'émancipationnel dans le départe- mbre. Pendant la nuit du 4 au 5 mai, mbre de Grenoble, à la tête de mbre paysans, descendus de la Ma-

tésine et de l'Oisans, au cri de vive l'empereur! Didier ne trouva sous les murs de Grenoble que des ennemis disposés à le combattre, et fut obligé de fuir précipitamment à travers les Alpes, pour mettre sa vie en sûreté, après avoir vu disperser en quelques instants sa troupe inexpérimentée par les grenadiers de la légion de l'Isère, sur lesquels les conjurés dauphinois avaient, dit-on, compté. Les intelligences de Didier sur les divers points de la frontière lui donnèrent les moyens de gagner le territoire sarde. Bientôt les carabiniers piémontais, guidés par les indications d'un traître, s'emparèrent du chef d'une conspiration ourdie contre le gouvernement de Louis XVIII, et le jetèrent dans les cachots du roi de Sardaigne. Par suite d'une loi d'extradition, Didier fut livré aux autorités françaises, et traduit, dans le courant du mois de juin, devant la cour prévôtale de l'Isère, où siégeaient quelques-uns de ses confrères au barreau du parlement. Il montra pendant les débats une fermeté, une énergie qui ne se démentit pas un seul instant; loin de chercher à éloigner le coup qui le menaçait, il déclara qu'il avait été mû par le désir d'être utile à son pays; et lorsqu'on l'interrogea sur son but positif et ses complices, il répondit que le temps seul les révélerait. Le malheureux, condamné à mort sans long délai, fut promptement exécuté.

De Vaulabelle, *Hist. des deux Rest.* — Lubis, *Hist. de la Rest.* — De Conny, *Hist. de la Rest.* — De Lamar-
tine, *Hist. de la Rest.*

DIDIER. Voyez DIDIER.

DIDIER. Voyez SAINT-DIDIER et LIMOJOY.

DIDIER DE SAINT-JUILLE. Voyez SAINT-JUILLE.

DIDIUS, nom d'une famille romaine (*Didia gens*), qui ne commence à paraître dans l'histoire que vers la fin de la république. Cicéron appelle les Didius des hommes nouveaux (*novi homines*). Les membres les plus connus de la *gens Didia* sont :

* DIDIUS (*Titus*), général romain, vivait vers 100 avant J.-C. Il battit les Scordisques, qui avaient envahi la province romaine de Macédoine, et obtint pour cette victoire les honneurs du triomphe. Suivant Florus, ce succès vint immédiatement après la défaite du consul C. Caton, en 114, et fut suivi par les victoires de Marcus Livius Drusus et de Marcus Minucius Rufus. De cette assertion on a conclu que Didius était préteur d'Illyrie, et qu'il repoussa en cette qualité les Scordisques, qui, après avoir défait Caton, ravageaient la Macédoine. Mais d'abord on ne voit pas vers cette époque de guerre qui ait pu nécessiter en Illyrie la présence d'un préteur; ensuite, est-il vraisemblable qu'un général décoré des honneurs du triomphe n'ait obtenu le consulat que quinze ans après la préture? On sait que ces magistratures n'étaient en général séparées que par un intervalle de deux ans. D'après Cicéron, Titus Didius triompha de la

Macédoine (*ex Macedonia*) ; il était donc chargé de la province de Macédoine, et non pas de celle d'Illyrie. Enfin, le renseignement de Florus est formellement contredit par la *Chronique* d'Eusèbe, qui place la victoire de Didius sur les Scordisques après le cinquième consulat de C. Marius, en l'an 100. Si on adopte la date d'Eusèbe, on trouve que deux années seulement séparent la préture de Didius de son élection au consulat en 98. Il est pour collègue Q. Cecilius Metellus. Dans cette année les deux consuls firent rendre la loi *Cecilia Didia*. Plus tard Didius obtint le proconsulat d'Espagne, et remporta sur les Celtibériens des succès dont on trouve l'énumération dans Appien. D'après Saluste, il est Sertorius pour tribun militaire. Il prit aussi part à la guerre Marsique, et selon Appien il y fut tué, au printemps de 89. Un passage de Plutarque (*Vie de Sertorius*, XII) le fait mourir dix ans après, dans un combat contre Sertorius ; mais il est probable que dans cet endroit le texte de Plutarque est fautif, et qu'au lieu de Δίδιος (Didius), il faut lire Φουζίδιος (Fufidius).

Florus, III, 4. — Eusèbe, *Chronique*. — Appien, *Histoire romaine*, 99 ; *Bell. Civil.*, I, 40.

DIDIUS (*Marcus Salvius Julianus*), empereur romain, né en 133 de l'ère chrétienne, mort le 2 juin 193, régna sous le nom de *M. Didius Commodus Severus Julianus*. Il était fils de Petronius Didius Severus et de Clara Emilia, et petit-fils ou arrière-petit-fils de Salvius Julianus, si célèbre comme jurisconsulte sous le règne d'Adrien. Il fut élevé par Domitia Lucilla, mère de Marc-Aurèle. L'appui de cette princesse le fit élire parmi les vigintivirs. Il fut désigné questeur avant l'âge fixé par les lois. Marc-Aurèle lui conféra ensuite l'édilité, puis la préture, et l'envoya commander en Germanie la vingt-deuxième légion primitive (*primigena*). Didius Julianus gouverna longtemps et avec équité la Belgique. Là il s'opposa avec le seul secours des auxiliaires provinciaux rassemblés à la hâte aux irruptions des Cattes, peuplade germanique, qui habitait sur les rives de l'Elbe. Ce succès lui valut les honneurs du consulat. Il défait aussi les Cattes. Nommé ensuite gouverneur de la Dalmatie, il délivra ce pays des incursions des peuples voisins. Après ce gouvernement, il reçut celui de la Germanie inférieure, et fut chargé à son retour du soin d'approvisionner l'Italie. Vers cette époque de sa vie, il fut accusé par un certain Sévère d'avoir formé avec Salvius une conjuration contre Commode. Ce prince, qui avait déjà fait périr pour la même cause un grand nombre de sénateurs et de citoyens, aussi illustres que puissants, craignait enfin la haine publique ; et, faisant condamner l'accusateur, il mit l'accusé en liberté. Celui-ci resta cependant quelque temps relégué à Milan, sa ville natale. Il gouverna ensuite la Bithynie ; mais, selon Spartien, il s'acquittait moins d'honneur dans ce gouvernemen-

que dans les autres. Non content de cela, en 179, il eut p à qui il succéda dans le | Aussi l de em lianus son con on s sion à un fait : de l'avenir.

Didius Julianus vivait par politique, moitié pa dans le luxe et les plais parasites et des flatteurs, tune de l'empire. Quoiqu soixante ans, l'élévation tourné la tête, et la soif d parée de lui, malgré la fa tère. Adonné à la magie, se livraient alors des âmes l que la sienne, il y trouvait à ses espérances les plus ha sa femme, et Didia Clara, s tières, dévorées encore pl dominer, caressaient ses fol sans relâche ses irrésolutio prévu vint réaliser pour q ambitieux de D Juli Le 28 mars 193, u de leur camp, tra la main, envahirent so p t : mais rentrant dans n. Les pr

un t et beau-père de rei le camp, où il avait es sédition. Voyant l'empere l'obtenir ou plutôt à l'achet marché allait se conclure, nus parut devant la porte deux tribuns militaires, P. Aper. Averti de ce qui se p e une surenchère A n o à scé Civ. u Spas es si scélérats m commus. V(nier, tel qu'il existe dans a J. is n'avait ri ni ue le. La s a i par t t : pas ch camp, ce pas Julianus, portée à si haut prix, que vait avoir jusqu'à cinq mi fr.). Il y : les i mas l " a . u t r m avai Solpue m parce qu m uel d'ailleurs il a

ait offert le premier cinq mille
tête, si Julianus n'eût encheri tout
aute voix dedouze cent cinquante
100 fr.) (1) et s'il n'eût en même
le prix entre ses mains. Les soldats,
enchère si considérable, et crai-
s que si Sulpicien avait l'autorité
re les mains, il ne vengeât la mort
même Julianus les en avait avertis,
celui-ci et le menèrent sur le soir
lique et au sénat avec les étendards
s'il eût été près d'entreprendre
tion fort considérable. « Les sénateurs
aient qu'accepter le maître que les
amenaient. « Le jour suivant, dit
nous allâmes le saluer, dissimulant
diments, et prenant garde de laisser
otre visage aucune marque de la
ous avions dans le cœur. Le peuple,
r d'un pareil déguisement, déclara
nt ses pensées, et se préparait ou-
exécution de ses desseins. Lors
us Julianus fut arrivé au sénat,
posait à offrir un sacrifice à Ja-
peuple s'écria d'une voix qu'il
autorité souveraine, et qu'il était
ous, faisant semblant de ne se
ces cris, leur promit de l'argent ;
èrent ses promesses, rejetèrent
rèrent qu'ils ne recevraient point
r lesquels il avait l'intention de
Alors, ne pouvant plus modérer
comanda que l'on fit mourir
de ceux qui étaient les plus
li ; mais le peuple, encore plus al-
mandement, témoigna un plus
que jamais de la mort de Per-
d'imprécations l'usurpateur et
l implora le secours des dieux.
t, moins lâche que le sénat et
de la dignité romaine, repoussait
personnage à qui les prétoriens
per l'empire. Un jour, à la suite
des gardes de Julianus, le peuple
us, et se barricada dans le grand
ait un défi aux prétoriens et les
une bataille décisive, que ceux-ci
accepter. « Alors, dit M. Amédée
une une scène imposante, mais
plus tristes sans doute dont l'his-
toire se souvient. Accablés par le
leur impuissance, des milliers
le une acclamation solennelle,
les armées de la république, leur
de délivrer Rome des prétori-
ens. Le nom de Pescennius
montrait les légions de Syrie et
de Sévère, fut prononcé surtout
Julianus marquée de confiance et

Julianus, au lieu de vingt cinq (25 fr.) que Sulpicien avait promis aux soldats trente mille (7 200 fr.).

d'affection ; ou l'invitait à s'embarquer avec ses légions, à venir sans retard au secours de la ville, comme si chef et soldats eussent été là tout prêts pour entendre et pour obéir. Cet appel désespéré à des libérateurs en armes, ce cri d'anxiété poussé par la capitale du monde, n'expira pas sans écho sous les arcades du grand cirque ; il retentit d'un bout à l'autre de l'empire, soulavant sur son passage l'effroyable tempête qui bientôt le bouleversait tout entier. » Aussitôt que les événements accomplis à Rome furent connus dans les provinces, Pescennius Niger en Syrie, Septime Sévère en Illyrie, et Clodius Albinus en Bretagne, refusèrent de reconnaître l'autorité de Julianus, qui fit de son côté de vigoureux efforts pour se maintenir au pouvoir. L'Italie ne vit pas sans une profonde terreur l'armée de Pannonie déboucher des Alpes par Aquilée. On accourut, avec un empressement qui tenait moins de l'enthousiasme que de la peur, au-devant de Sévère, qui en quelques jours vint établir son camp non loin de la ville d'Interamne, à trois journées de Rome. « Quand Julianus, dit Dion Cassius, eut appris la nouvelle de la marche de Sévère, il le fit déclarer ennemi de l'empire par arrêt du sénat, et se prépara à une bataille. Rome fut changée comme en un camp, où l'on ne voyait que des préparatifs de guerre, et des soldats, des chevaux et des éléphants que l'on exerçait. Les habitants de la ville et les paysans d'alentour appréhendaient les violences des gens de guerre. Nous nous moquions des compagnies des gardes, qui s'étaient accoutumés à une vie molle et oisive se trouvaient hors d'état de s'acquitter du moindre de leurs devoirs. Les soldats tirés de la flotte qui était proche de Misène avaient oublié leurs exercices. De plus, les éléphants, effarouchés par la vue des chevaux, ne souffraient plus ceux qui les devaient monter. Mais rien ne nous excitait si fort à rire que de voir le palais fermé et environné de barricades ; car Julianus, se persuadant que jamais Pertinax n'aurait été tué par la sédition des soldats, si le palais avait été alors fortifié de la sorte, espéra que s'il avait le malheur de perdre la bataille, il y pourrait sauver sa vie. Il fit mourir quantité d'enfants pour exercer sur leurs corps l'art magique, dans la créance que s'il pouvait par le moyen de cet art découvrir les malheurs dont il était menacé, il pourrait aussi les éviter. Il envoya en outre plusieurs personnes pour assassiner Sévère par trahison. Mais lorsque celui-ci fut entré en Italie, qu'il eut pris Ravenne sans peine, et que ceux qui avaient reçu l'ordre de l'engager à s'en retourner ou de lui fermer les passages se furent déclarés pour lui, et que les compagnies des gardes dans lesquelles l'empereur avait mis sa principale confiance commencèrent à perdre courage, nous fûmes assemblés par Julianus, qui nous exhorta à lui donner Sévère pour collègue dans l'administration de l'empire. Cependant les

soldats des gardes ayant ajouté foi à des lettres par lesquelles Sévère avait promis qu'il ne leur serait fait aucun mal, pourvu qu'ils demeurassent en repos et qu'ils livrassent ceux qui avaient tué Pertinax, se saisirent des assassins et en donnèrent avis à Silius Messala, consul. Il nous assemble à l'heure même dans le temple de Minerve, et nous rapporta ce que les gens de guerre lui avaient fait savoir. Nous condamnâmes ensuite Julianus au dernier supplice, déclarâmes Sévère empereur et décernâmes les honneurs divins à Pertinax. Julianus fut tué dans son palais, et ne dit rien autre chose en mourant, sinon : « Qu'ai-je fait de mal, et à qui ai-je ôté la vie ? » Il vécut soixante ans quatre mois et quatre jours, et ne régna que soixante-six jours. » Manlia Scantilla et Didia Clara obtinrent à grand-peine de faire transporter son corps mutilé dans le tombeau de sa famille.

Dion Cassius, LXXIII, 11-17. — Spartien, *Didius Julianus*. — Capitolin, *Pertinax*, à la fin. — Eutrope, VIII, 9. — A. Victor, *Césars*, XIX. — Zosime, I, 7. — Tillemont, *Histoire des empereurs*, t. III. — Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, t. I, p. 374.

DIDON ou **ÉLISE**, reine de Carthage, vivait dans le neuvième siècle avant J.-C. Selon les uns, elle était fille de Bélus, roi de Tyr; selon les autres, d'Agénor ou de Carchédon. Le testament du père de Didon l'avait déclarée héritière du trône conjointement avec son frère Pygmalion; mais celui-ci obtint du peuple de le reconnaître pour unique souverain. Didon épousa alors Sichée, Sicharbas ou Acerbas, son oncle, grand-prêtre d'Hercule, et lui voua la plus vive tendresse. Bientôt Pygmalion la priva de son mari, qu'il fit massacrer au pied des autels, dans l'espoir de s'emparer ensuite de ses immenses trésors. L'avidité du tyran fut trompée; Didon, accompagnée de plusieurs grands du royaume, s'embarqua, emportant dans sa fuite les trésors de Sichée. Après s'être arrêtée à l'île de Chypre, elle se dirigea vers l'Afrique, et aborda à quelque distance d'Utique, colonie tyrienne; on raconte qu'elle acheta des habitants autant d'espace de terrain qu'en pourrait entourer le cuir d'un taureau, et qu'ayant fait couper le cuir en courroies très-minces, elle obtint, grâce à ce stratagème, un espace assez vaste pour y fonder Carthage, l'an 878 avant J.-C., c'est-à-dire plusieurs siècles après Énée, que Virgile, par un de ces anachronismes qu'on ne pardonne qu'aux poètes, fait arriver à sa cour. Appien croit que Didon trouva Carthage toute bâtie, et qu'elle y ajouta seulement le quartier appelé *Byrsa*, mot qui en grec signifie cuir. Virgile, dans le premier livre de l'*Énéide*, fait allusion à l'histoire de la peau du taureau coupée en lanières. Tite-Live l'adopte; mais Polybe, Diodore, Strabon, Pausanias, n'en font pas mention.

Quelque temps après avoir fondé sa colonie, Didon fut recherchée en mariage par Iarbas ou Hiarbas, roi des Gétules. Toujours fidèle au sou-

venir de Sichée, elle le refusa, et Iarbas, regardant ce refus comme une offense, marcha contre Carthage à la tête d'une puissante armée. Alors Didon, qui ne pouvait opposer aucune résistance, demanda un délai pour apaiser les mânes de Sichée. Le terme expiré, elle fait préparer un bûcher, y monte et se perça le sein. Cette fin héroïque, qui couronne la vie de la fondatrice de Carthage, s'est effacée cependant devant la fiction de Virgile, et le nom de Didon rappelle bien plus à notre mémoire l'amante infortunée du chef des Troyens que la veuve toujours fidèle de Sichée. Mais aussi quelle idée sublime que celle qui donne pour origine à la haine des deux puissantes rivales, Rome et Carthage, le désespoir de Didon, délaissée par Énée! Quel cri fait pour retentir dans la postérité que celui de cette amante qui en expirant lègue sa vengeance au peuple à venir! — Tous les auteurs qui en ont parlé s'accordent à peindre Didon comme très-belle et dotée des plus hautes qualités. On lui donnait aussi le nom d'*Élise* (*Elissa*); celui de *Didon*, qui signifie, disent les uns, course errante, et, d'après les autres, femme vaillante, ou même meurtrière de son époux, lui aurait été donné postérieurement. [*Enc. d. G. du M.*]

Virgile, *Énéide*, et Comment. de Servius. — *Justin, Hist.*

DIDOT, célèbre famille d'imprimeurs français.

* **DIDOT** (François), syndic de la communauté des libraires, né à Paris, en 1689, mort le 2 novembre 1757, reçu libraire en 1713, est connu par de grandes et honorables entreprises, entre autres par la collection des *Traynes* de l'abbé Prevost, dont il était l'intime ami, ouvrage en 50 volumes in-4° (1747), parfaitement exécuté quant au texte, et orné d'un grand nombre de gravures et de cartes géographiques. Sa librairie, A l'emplacement de la *Bible d'Or*, établie d'abord rue Pavée, fut transportée, ainsi que son imprimerie, sur le quai des Augustins. Il éleva onze enfants, parmi lesquels Ambroise-François Didot et Pierre-François Didot suivirent la même carrière que leur père, et il eut pour gendres Guillaume Barrois et Jacques Barrois, libraires célèbres tous deux. — La tante de François Didot, née en 1649, avait épousé le libraire Jean-Nic. Nyon, dont les ouvrages figurent au catalogue de la librairie des 1100. Devenue veuve, elle ouvrit la librairie en 1690.

* **DIDOT** (François-Ambroise), fils de François, né à Paris, en 1730, mort le 10 juillet 1804. Destiné à la profession de son père, il avait reçu une bonne éducation et s'était livré avec ardeur pour acquérir toutes les connaissances que cette profession exige. Il s'y dévoua tout entier. C'est lui qui, sous le règne de Louis XV, commença à donner aux caractères typographiques des proportions et une coupe franche et élégante. On lui doit dans son art plusieurs perfectionnements, la fabrication du papier vélin et la gravure à un coup, dont l'usage est devenu général. Parmi les ouvrages sortis de ses presses,

:tion dite d'Artois, recueil de en 64 vol. in-18, exécutée par omte d'Artois, dont Ambroise meur; et la belle *Collection des ais*, in-18, in-8° et in-4°, imprimée par Louis XVI, pour l'éducation du elle se trouve la Bible, en 2 vol. 4. 8°, éditions très-estimées du roise Didot était aussi l'imprimé; éditions et beaucoup d'autres ographe sont de plus en plus i fille avait épousé Antoine Jomruit et fils de libraires amis des e quelques ouvrages d'architecture a parlé avec éloges dans son *thématiques*.

de-François), frère du précédent, libraire et fabricant de papier, 1, mort le 7 décembre 1795, s'occupait des caractères, auxquels il es améliorations, ainsi qu'à l'art Essonne, où était sa fabrique. Il s remarquables, parmi lesquelles *Imitation de Jésus-Christ*, in-émaque, in-4°; le *Tableau de n*, in-fol., etc. Il était imprimeur uis Louis XVIII).

se distinguèrent dans la carrière : premier, Henri Didot, né en 1722, se rendit célèbre comme grand caractères et comme mécanicien de soixante-six ans que Henri ses éditions connues sous le nom es, telles que les *Maximes de l'id* et l'*Horace*, les caractères *us ultra* de l'art. Leur petitesse fut possible de les fondre qu'au de de l'invention de Henri Didot, le nom de *polygamatype*, lettres y sont fondues à la fois. éditions ont été imprimées chez et la composition en a été exécutée de Henri Didot. Henri Didot, Saugrain, dont la famille imprimeurs dès 1596.

Fils de Pierre-François Didot, l'idée Didot Saint-Léger, dirigeait une (1). C'est à lui que l'on s'admiration de la mation du papier dit *sans fin*, s premiers essais furent faits à papeterie de François Didot, son l'un des contre-maîtres, en avait u idée. Beaucoup de tentatives ont faites à Essonne par MM. Didot et Robert, et au Mesnil près des de MM. Guillot et Robert; l'idée qui par la persévérance de l'idée, qui se rendit en Angleterre,

s et à Troyes que les plus anciennes machines créées en France, vers l'an 1300. *Typographie*, par M. A. Firmin Didot.

lors de la paix d'Amiens. Après de grandes dépenses, qui ne découragèrent pas MM. Fouldriner, il la vit marcher pour la première fois dans leur établissement à Two-Waters, au bout de dix ans de travaux. Secondé par M. Donkin, M. Didot Saint-Léger parvint à porter au plus haut degré de perfection cette belle découverte, l'une des plus heureuses et des plus importantes de notre époque (1). En 1816 il revint en France la mettre à exécution, d'abord à Sorel, dans l'établissement de MM. Berthe et Grevenich, ensuite à Jean-d'Heures, dans la propriété du maréchal Oudinot. C'est là qu'il mourut.

Un troisième fils de François Didot continua l'imprimerie de son père, sous le nom de *Didot jeune*. On lui doit entre autres une belle édition, grand in-4°, du *Voyage du jeune Anacharsis*.

Une des filles de Pierre-François Didot épousa Bernardin de Saint-Pierre, qui fut quelque temps associé à la papeterie d'Essonne. C'est dans sa maison de campagne près de la papeterie que Bernardin de Saint-Pierre composa le roman de *Paul et Virginie* et qu'il vit naître ses deux enfants, auxquels il donna les noms de Paul et de Virginie. Celle-ci épousa le général de Gazan.

* Didot (Édouard), fils de Didot Saint-Léger, est auteur d'une traduction estimable des *Vies des Poètes anglais les plus célèbres*, ouvrage du docteur Johnson, publiée en 1823, chez Jules Didot. Il est mort en 1825, à l'âge de vingt-huit ans.

* Didot (Pierre), né en 1760, mort le 31 décembre 1853, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, fils aîné de François-Ambroise, qui lui avait cédé son imprimerie en 1789, se distingua par les soins qu'il apportait à son art, et qui méritèrent à son imprimerie l'honneur d'être installée au Louvre. Ce fut là qu'il exécuta les magnifiques éditions dites du *Louvre*, qui se composent 1° du *Virgile*, in-fol., publié en 1798, avec 23 gravures d'après de superbes dessins, composés par Gérard et par Girodet; 2° de l'*Horace* in-fol., 1799, orné de charmantes vignettes, dessinées par Percier et gravées par Girardet; 3° de *Racine*, 3 vol. in-fol., ornés de 57 gravures, exécutées par les plus habiles artistes, d'après les dessins de Prudhon, Girodet, Gérard, Chaudet, etc.; 4° enfin, des *Fables de La Fontaine*, avec les vignettes de Percier. A l'exposition des produits de l'industrie en 1801, l'édition du *Racine* fut proclamée par le jury la plus parfaite production typographique de tous les âges. Outre un grand nombre d'ouvrages non moins remarquables par leur perfection typographique que par leur importance, tels que l'*Iconographie grecque et romaine* de Visconti, les *Voyages de Denon*, etc., M. Pierre Didot publia une collection des chefs-d'œuvre français, format in-8°, dédiée *Aux amis de l'art typographique*, et digne en effet de cette destination. Ce typographe célèbre se distinguait encore comme litté-

(1) Les mécaniques propres à la fabrication du papier *sans fin* sont connues en Angleterre sous le nom de *machines Didot*.

rateur. On lui doit la traduction en vers français du 1^{er} livre de l'*Énéide*, celle du 1^{er} livre des *Odes d'Horace*, un recueil de Fables dédiées à Louis XVI, Paris, 1786, suivi d'une *Épître sur les Progrès de l'Imprimerie*. Dans un recueil publié en 1819, in-8°, il donna, sous le titre d'*Essai*, un *specimen* des différents caractères de son imprimerie. Chaque page, composée de pièces de vers de M. P. Didot, est imprimée avec un caractère différent.

* Didot (Jules), fils du précédent, a donné plusieurs belles éditions, entre autres les *Œuvres de Rabelais*; *1 quattro Poeti Italiani*; la *Storia d'Italia* da C. Botta, in-8°; la *Collection des Poètes grecs* in-32, publiée par M. Boissonade; la *Collection des classiques français*, dans le même format; la *Biblioteca portatile Italiana*; les *Classiques français*, édition compacte en un volume; un Voltaire complet en 3 vol.; enfin, une charmante édition de *Don Quichotte*, in-32, etc., etc.

* Didot (Firmin), chevalier de la Légion d'Honneur et membre de la chambre des députés, né à Paris, en 1764, mort le 24 avril 1836, a soutenu comme imprimeur, et surtout comme graveur et fondeur, le nom illustré par son père, François-Ambroise Didot, et par Pierre Didot, son frère aîné. Ses beaux caractères d'écriture surpassèrent tout ce qui jusque alors avait été fait en ce genre. Les caractères romains les plus parfaits, tels que ceux qui ont servi à l'impression des éditions dites du Louvre, imprimées par Pierre Didot, ont été gravés et fondus par lui. Franklin lui confia son petit-fils pour lui enseigner l'art de la gravure. On doit à Firmin Didot l'invention du stéréotypage : il l'appliqua d'abord aux Tables de Logarithmes de Callet, ouvrage où la plus rigoureuse correction était indispensable, et qui est devenu exempt de fautes grâce à cette heureuse découverte. Tous les classiques français et la plupart des classiques italiens et anglais ont été publiés par lui selon le même procédé, format in-18. Ces éditions, dites *stéréotypes* (1), sont d'une correction rigoureuse, et le *Virgile*, qui est sans fautes et qui est orné de vignettes, se vendait quinze sous. Dans cette collection, tout volume perdu pouvait être remplacé au même prix : ce fut une sorte de révolution dans le commerce de la librairie. Les principales éditions sorties des presses de Firmin Didot sont *La Henriade*, in-4°; le *Camoens*, en portugais, in-4°; le *Salluste*, in-fol., etc. Il a publié, en société avec ses fils, un grand nombre d'éditions, dont les plus remarquables sont les *Ruines de Pompei*, par Mazois; les *Antiquités de la Nubie*, par Gau; le *Panthéon égyptien*, de Champollion; la *Collection des classiques grecs et français*; les *Tournois du roi René*, de M. Champollion-Figeac; les *Contes du gai savoir*, et l'*Historial du Jongleur*, imprimé en caractères dits *gothiques*, avec

vignettes et fleurons imitant les anciens de Pigouchet, imprimeur du quin

Les hommes les plus distingués et de l'étranger se plaisaient à ment de Firmin Didot, où les de la typographie se trouvaient re pereur Alexandre y vint en 1814 tout dans le plus grand détail, et ci dot deux jeunes Russes pour les i toutes les branches de la typographi

C'est dans l'établissement de Firmin les imprimeurs des divers pays env fils pour s'instruire dans l'art de la c'est là que se sont formés MM. Paul Dupont, Claye, Rignoux, Pinar et les premiers imprimeurs à Athènes, romelas, Dobras, Apostolides, ainsi missionnaires qui ont porté l'imprimé parties les plus reculées de l'Afrique

En 1827 M. Firmin Didot abandonna les affaires de sa maison à ses fils, pour se consacrer entièrement aux affaires publiques. Élu cette année à Nogent-le-Rotrou (Loir), il vit son mandat trois fois renouvelé, il vit son mandat trois fois renouvelé d'une sage liberté, il faisait partie d'une commission modérée dont Royer-Collard et il défendit en plusieurs occasions de la librairie et la liberté de la presse

Ecrivain distingué en même temps que typographe, Firmin Didot est auteur de plusieurs ouvrages, *La Reine de Portugal*, Paris, et *La Mort d'Annibal*, remarquables par leur fermeté de style qui rappelle la manière de Corneille; on lui doit aussi une traduction en vers français des *Épigrammes des Chants de Tyrtée*, des *Idylles de Théocrite*; ces poésies jouissent d'une estime méritée; une *Notice sur Robert Lort*, etc. Ces ouvrages se sont ouverts les portes de l'Académie. La mort le frappa, à l'âge de soixante ans.

* Didot (Ambroise-Firmin), fils de Firmin, typographe, graveur, fondeur, bibliothécaire du conseil municipal de la ville de Paris, membre de la chambre de commerce de Paris, le 20 décembre 1790. Il fut élu avec son frère Hyacinthe, né le 10 mai 1764, à la maison Firmin Didot.

Après avoir fait d'excellentes éditions, particulièrement celle de la *Grammaire grecque* et moderne, sous C. Didot l'aîné, son ami, et s'être penché sur l'étude de cette langue, il se rendit à la ville de l'Asie Mineure, où il fut attaché à l'ambassade de M. de Choiseul. Il prit soin de prendre la direction de la maison d'impression, et avait voulu que les lettres classiques fussent bien imprimées, et il réussit à le faire. Dans ce voyage, il découvrit en la plaine de Troie, à l'extrémité de ce qui est le Pergame ou citadelle de Troie

(1) Mot inventé par Firmin Didot.

cyclopéennes ou pélasgiques, qui se joignent aux investigations du comte de Spon et de M. Chevalier (1). Grèce, insurgée contre ses oppresseurs de l'Europe : M. Didot promeut une *Souscription en faveur des* brochure publiée sous ce titre, et promoteur du comité grec de Passavant les hommes politiques et les plus éminents de cette époque (2). e-Firmin Didot a publié, avec son frère, un grand nombre d'ouvrages que les *Monuments de l'Égypte*, par M. Champollion jeune ; le *Code*, par Jacquemont ; l'*Expédition des Français en Morée*; la *Grammaire du Dictionnaire de l'Académie Française-Arabe*, par Boncompagni ; la *Grammaire*, de M. Quérard ; la *Grammaire*, de Champollion, etc. Les frères ont publié aussi une édition de *media et infima Latinitatis*, où sont réunis dans un seul ordre les travaux des bénédictins, de l'abbé de Delung et ceux qui sont édités par M. Henschel.

La maison de entreprise des deux frères, la *Librairie de Thesaurus Græcæ Linguae*, qui honorent le plus notre époque, saurait être plus nationale, puis l'ouvrage appartient à notre illustration. Mais depuis trois cents ans on n'a fait rien de bien ; bien des choses étaient alors incorrectes, soit dans les éditions populaires ; d'autres textes étaient inconnus ; et pour remettre au niveau de la science le *Tresor* laissé par Henri Estienne, les savants et immenses travaux. La maison de M. A.-F. Didot, qui pour son père paternel avait voulu exécuter une œuvre, était de trouver des hommes capables dignes d'être placés à côté de Henri Estienne. Il établit une vaste maison avec les érudits les plus distingués : la plupart répondirent à son appel de la science. Animés par les frères, MM. Ast, Boissonade, Cramer,

ont été imprimés à un très petit nombre d'exemplaires seulement à ses amis, des *Notes sur la Grèce* en 1816 et 1817. Ses observations sur la Grèce ont été insérées par M. Pottier dans son *Voyage en Grèce*. Sa traduction française, accompagnée du texte et de commentaires pour sa fidélité.

qui a rendu de si grands services à la science en exécutant l'enthousiasme en sa faveur, MM. de La Rochefoucauld-Liancourt, de Fitz-James, de Choiseul, de Saint-Aulaire, Mathieu Dumas, de La Borde, de Lasteyrie, Alexandre Brongniart, de MM. de Staël, Ternaux-Lemaire, de MM. Delcourt, Eynard, Laine, de M. Cottier, A.-Firmin Didot. M. M. Ternaux en fut le président, et M. Didot le secrétaire.

Hase, Jacobs, Osann, Rost, Schaefer, Struve, Tafel, etc., etc., s'empressèrent de le seconder, et les frères Dindorf, professeurs à Leipzig, prirent, conjointement avec M. Hase, la direction de cette entreprise, commencée d'abord avec le concours de MM. de Sinner et Flix. Dans les préliminaires, M. A.-F. Didot a constaté l'authenticité des notes et additions écrites de la main même de Henri Estienne sur l'exemplaire de la Bibliothèque impériale de Vienne. Elles ajoutent un nouveau mérite à l'édition française.

M. Didot a trouvé le même zèle chez les érudits les plus distingués de tous les pays pour le seconder dans la publication de la *Bibliothèque des auteurs grecs*, où le texte, revu sur les manuscrits et complété d'un grand nombre de fragments inédits, est accompagné de traductions latines entièrement revues et souvent toutes nouvelles ; leur fidélité rigoureuse sert de commentaire au texte, lequel est suivi d'Index nouveaux, plus complets que les précédents. Des commentaires accompagneront cette *Bibliothèque grecque* publiée dans le même format, grand in-8°, que la *Bibliothèque latine-française* dirigée par M. Nisard et que la *Bibliothèque française* qui est aussi accompagnée de notes des critiques les plus éminents. Cet ensemble forme déjà 200 volumes, équivalant à mille volumes ordinaires.

À côté de ces grandes entreprises, MM. Firmin Didot frères ont publié à des prix modiques des ouvrages non moins utiles à l'instruction du peuple qu'à celle des diverses classes de la société. L'un des plus importants est l'*Univers pittoresque*. Des savants, des voyageurs et des littérateurs distingués, animés du désir de populariser les sciences historiques et géographiques, ont apporté à ce recueil le tribut de leurs travaux, de leurs découvertes ou de leurs observations (1).

On doit à M. A.-F. Didot comme graveur un caractère nouveau, fort élégant, en anglaise cursive ; il a gravé aussi pour une édition de *Tyrte*, en grec, les poinçons d'un autre caractère, d'un genre également nouveau, ainsi qu'un grand nombre de types grecs, français, russes, etc., que leur fonderie expédiait dans tous les pays, où ils jouissent encore d'une réputation méritée. Malheureusement la multiplicité de leurs affaires obligea les frères Didot de céder, en 1840, à la *Fonderie générale* la partie de leur établissement relative à la fonte des caractères.

La maison de MM. Didot frères est peut-être la seule qui ait réuni sur une aussi vaste échelle

(1) Parmi d'autres publications non moins utiles et rédigées par les savants du plus grand mérite, nous citerons l'*Encyclopédie moderne* et la *Nouvelle Biographie générale*. Aux expositions de 1844 et de 1849, M. Ambroise-Firmin Didot, comme membre du jury, a été chargé du rapport sur toutes les industries qui se rapportent à la typographie. En 1851, le jury international le nomma aussi rapporteur de la première exposition universelle à Londres. Son rapport, imprimé à l'imprimerie impériale, et son *Essai sur la Typographie* sont deux ouvrages qui constatent les progrès de l'imprimerie et des arts qui s'y rattachent, à partir de leur origine jusqu'à nos jours.

les diverses branches de la typographie, la gravure des poinçons, la fonte des caractères pour l'imprimerie, l'imprimerie, la stéréotypie, la librairie et la papeterie. Un seul atelier de dix presses mécaniques imprime chaque jour 140 rames de papier, c'est-à-dire la matière de 2,800 vol. in-8°. Dans leurs fabriques de papier, situées au Mesnil (Eure), près de Dreux, et à Sorel (Eure-et-Loir), les procédés les plus nouveaux et les plus ingénieux leur permettent d'exécuter aussi en un jour des feuilles de papier continu qui, sur une largeur d'un mètre et demi, occuperaient cinquante kilomètres de longueur. C'est à Sorel que la première mécanique a été exécutée en France le papier dit *sans fin*, et c'est au Mesnil que ce papier a été pour la première fois séché au moyen de cylindres chauffés par la vapeur. Lorsque, par suite de l'emploi de ces mécaniques, un grand nombre de jeunes ouvrières se trouvèrent privées de travail, MM. Didot pour les occuper fondèrent une imprimerie dans leur papeterie du Mesnil; ils firent instruire et diriger ces jeunes filles de la campagne par des chefs habiles; et maintenant elles y exécutent la composition d'une grande partie des ouvrages publiés par leur maison. Une école gratuite, dirigée par des sœurs de la charité, a été fondée aussi pour leur éducation, par M. Hyacinthe Didot, membre du conseil général du département de l'Eure et titulaire de l'établissement du Mesnil.

Le plus jeune des frères Didot, *Fredéric-Firmin*, aidait dignement ses aînés dans les détails infinis de leurs établissements, qui entretiennent près de mille ouvriers, et dirigeait en particulier la fabrique de papier du Mesnil. La mort l'a frappé en 1836, peu de jours avant son père, M. Firmin Didot; il était âgé de trente-sept ans.

Les deux fils de MM. A. et H.-Firmin Didot succèdent leurs pères dans leurs travaux héréditaires : l'un, M. Paul Didot, plus spécialement adonné aux sciences chimiques, a apporté à la papeterie, conjointement avec M. G. Barruel, un progrès important, par l'application du gaz acide carbonique au blanchiment des chiffons et plantes textiles (1); l'autre, M. Alfred Didot, plus particulièrement appliqué aux lettres, a donné en 1852 une traduction française des fragments inédits de Nicolas de Damascus découverts à l'Escurial par M. Miller, et publiés pour la première fois par M. Ch. Muller dans la *Bibliothèque des auteurs grecs*.

A toutes les expositions de l'industrie, la médaille d'or a été décernée de père en fils à MM. Didot. [M. DE RIENZI, dans l'*Encycl. des G. du M.*, avec des additions par M. Hofer.]

Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.* — *Conversat.-Lexic.* — *L'Illustration*, année 1855.

DIDRON (Adolphe-Napoléon), littérateur et archéologue français, né à Hautvillers (Marne), le 13 mars 1806. Après avoir suivi les cours de l'école de Droit, il se livra à l'étude de l'archéologie, et parcourut à pied la Normandie, dont il visita les monuments. A son retour, il travailla à *L'Européen*, revue que rédigeaient MM. Buchez et Roux. En 1838 il fit à la Bibliothèque royale un cours public d'iconographie chrétienne, qu'il professa de nouveau en 1840, après avoir fait, en 1839, le voyage de la Grèce. Enfin, il fonda à Paris, en 1845, une librairie archéologique et une manufacture de vitraux historiques. M. Didron a été secrétaire du comité des arts et monuments établi jusqu'en 1853 auprès du ministère de l'instruction publique, et il en a rédigé le *Bulletin*, qui forme 4 vol. in-8°. On a de lui : *Iconographie chrétienne : Histoire de Dieu*; Paris, 1843, in-4° : cet ouvrage fait partie de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, publiée par ordre du gouvernement; — *Manuel d'Iconographie chrétienne, grecque et latine, avec une introduction et des notes par M. Didron, traduit du manuscrit byzantin; Guide de la Peinture*, par le docteur Paul Durand; Paris, Impr. roy., 1845, in-8°; — *Annales Archéologiques*; Paris, 1844 et années suiv., 14 vol. in-4°. Ce recueil périodique, particulièrement consacré à l'archéologie du moyen âge, est rédigé par M. Didron, avec la collaboration des principaux archéologues, architectes, dessinateurs et graveurs. M. Didron a pris part à la rédaction de *L'Univers religieux*, de *L'Artiste*, de la *Revue de Paris*, et de la *Revue française*.

E. RACHAUX.

La Littérat. franc. contemp. — Docum. partic.

DIDYME (Δίδυμος), grammairien, vivait vers 50 avant J.-C. L'un de Cicéron et de l'empereur graphes anciens lui donnaient la qualification de *l'archien* (Ἀρχιγράφος), ce qui appartenait à l'école fondée par lui, non qu'il était le disciple de ce nom. Il est dit-on, un poisson salé. Il fut de Pont et distingué des Didymes par le surnom de *χρυσάινος* aux entrailles d'airain, c'est-à-dire pitoyable et travailleur infatigable, il écrivait qu'il avait lu et ce qu'il a de la part de Dén moins flatteur, de ses dernières œuvres. Il lui arriva souvent ses derniers ouvrages ce qu'il a les premiers. De tels traditions ne sont que leurs, et Didyme n'était en juge par le chiffre des traductions : elles s'élevaient à si on en croit Athénée, et Sénèque. Dans ce calcul il d'ouvrages entiers, mais ils ont tous péri aujourd'hui. Les sants avaient pour objet la c

(1) *Nouveau Mote de Blanchiment*, par l'adjonction de l'acide carbonique; Paris, F. Didot frères, in 8°, 1855.

lation des poèmes d'Homère. Un de ces ouvrages traitait spécialement du texte homérique tel qu'il avait été constitué par Aristarque (*περί τῆς Ἀπορίτης διερμείσεως*); on ne peut trop regretter la perte d'un livre qui devait contenir les détails les plus intéressants sur cette célèbre révision des poésies homériques. Quant aux petites scolies d'Homère, qu'on a longtemps attribuées à Didyme, elles ont été en effet extraites de ses ouvrages; mais elles sont d'une rédaction beaucoup plus récente, puisqu'on y parle de Plutarque, de Pausanias et de Jamblique. Les travaux de Didyme ne se bornèrent pas à Homère; il écrivit aussi des commentaires sur beaucoup d'autres auteurs classiques grecs, poètes et prosateurs. On cite de lui des traités sur les poètes épiques, et particulièrement sur Bacchylide et Pindare. La plus grande et la meilleure partie des scolies que nous possédons sur ce dernier poète est empruntée au commentaire de Didyme. Il en est de même des scolies qui existent sur Sophocle. Dans les scolies sur Aristophane, Didyme est encore souvent cité, et l'on sait qu'il écrivit des commentaires sur Euripide, Ion, Phrynichus, Cratinus, Ménandre et autres poètes dramatiques. Les orateurs athéniens Demosthène, Isée, Hypéride, Dinarque, etc., furent aussi commentés par Didyme. Outre ces nombreux commentaires, il avait écrit sur la diction des poètes tragiques (*περί τραγικῶν λέξεων*) un traité dont on cite le vingt-huitième livre; il composa sur la diction comique (*περί κωμικῶν*) un ouvrage analogue, dont Hesychius a fait un fréquent usage, comme il l'avoue lui-même dans son épître à Eulogius. Un troisième ouvrage du même genre traitait des mots dont le sens était douteux, et comprenait au moins sept livres. Un quatrième parlait des locutions impropres. Il publia aussi une collection de proverbes grecs en treize livres (*πρὸς τοὺς περὶ παραφροσύνων ἀποταγόμενος*), d'où sont tirés presque tous les proverbes contenus dans la collection de Zenobius. Enfin, Plutarque cite de Didyme un livre sur les lois de Solon, intitulé *περὶ τῶν ἀπορίτων Σόλωνος*.

Le critique alexandrin paraît avoir été versé dans la littérature latine, car il écrivit contre le *De Republica* de Cicéron un ouvrage en six livres, qui fut réfuté par Suetone. Didyme appartient à cette période d'épuisement où la littérature grecque achève de perdre tout ce qui lui restait d'originalité. Didyme lui-même peut être considéré comme le père de ces scolastes qui se contentèrent désormais de compiler et d'arranger les œuvres de leurs prédécesseurs.

Dans la collection des *Geoponiques*, on trouve divers extraits portant le nom de Didyme, ce qui ferait croire qu'il écrivit sur l'agriculture ou la botanique; mais on ne sait s'ils appartiennent à notre critique alexandrin ou à quelque autre écrivain du même nom. Il faut probablement distinguer du grammairien un Didyme natura-

liste, auteur d'un commentaire sur Hippocrate et d'un traité *Sur les marbres et sur les différentes espèces de bois* (*Περὶ μαρμάρων καὶ ξύλων ἑξήκων*), publié par A. Mai, comme un appendice aux fragments de l'*Iliade*; Milan, 1819, in-fol.

Athènes, IV, IX, XI. — Sénèque, *Epist.*, 88. — Macrobe, *Sat.*, V, 18. — Hippocrate, au mot *ἐγκαλοῦμαι*. — Suidas, aux mots *Δίδυμος* et *Τραχυλλός*. — Lehrs, *De Aristarchi Stud. Homer.* — Birkh, *Præfat. ad Schol. Pind.*, p. XVII. — Richter, *De Achylis, Sophoclis et Euripidis Interpretibus Græcis*, p. 168. — Schneidewin, *Corpus Paræmior. Græc.*, I. — Græfenhan, *Geogr. der Klass. Philos. im Alterthum*, I, p. 105.

DIDYME, grammairien alexandrin, vivait probablement au commencement de l'ère chrétienne. On le distingue ordinairement du précédent par le surnom de Didyme le jeune (*ὁ νεός*). Suivant Suidas, il écrivit des *Προβά* (discours ou arguments propres à persuader), *Περὶ ῥητορικῆς* et beaucoup d'autres excellents ouvrages. Cependant Suidas, dans un précédent article, attribue les *Προβά* (*Προβῶν καὶ ἀπορρημάτων λόγους*) en deux livres à un certain Didyme Arius (*voy. l'article suivant*).

Suidas, au mot *Δίδυμος*. — Eusèbe, *Præp. Evang.*, XI, 23. — Eudocia, p. 135.

DIDYME ARIUS, philosophe grec, qui vivait à Rome du temps de Néron, et qui composa divers écrits, un entre autres sur Platon; il ne faut pas le confondre avec le stoïcien Arius, que Suetone mentionne comme l'ami d'Auguste et de Méèce. Un autre Didyme, qui florissait aussi à Rome à la même époque, appartenait à l'école de Pythagore et écrivit des livres grecs sur la doctrine de son maître. Suidas le mentionne comme musicien habile.

Fabritius, *Biblioth. Græca*, I, 812; III, 148 et 650; VI, 365.

DIDYME (Claudius), grammairien grec, d'une époque incertaine. Suivant Suidas, il releva les méprises que Thucydide avait commises contre l'analogie, et écrivit un ouvrage sur l'analogie parmi les Romains. Il fit aussi un abrégé des ouvrages d'Hérodote. On en trouve un fragment dans Stobée.

Suidas, au mot *Δίδυμος*; Stobée, *Sermon.*, 101. — Lersch, *Die Sprachphilos. der Alten*, pp. 74, 143.

DIDYME d'Alexandrie, théologien grec, vivait dans le quatrième siècle de l'ère chrétienne. A l'âge de quatre ans, et avant d'avoir appris à lire, il devint aveugle. Ce malheur excita en lui une soif insatiable de savoir. A force d'application, il parvint à posséder parfaitement la grammaire, la rhétorique, la dialectique, les mathématiques, la musique, l'astronomie, et la philosophie. A tout ce savoir profane il joignit une connaissance étendue de la littérature sacrée. Il se dévoua au service de l'Eglise, et ne se distingua pas moins par la pureté exemplaire de sa conduite que par son érudition. En 397, quand Jérôme écrivit son livre sur les illustres écrivains ecclésiastiques, Didyme vivait encore, et professait la théologie à Alexandrie. Il mourut en 396, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Comme professeur de théologie, il était placé à la tête de l'école des catéchumènes. Les personnages

les plus distingués de cette époque, tels que saint Jérôme, Rufin, Palladius, Ambroise d'Alexandrie, Evagrius et Isidore, sont cités parmi ses élèves. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages théologiques, lesquels sont presque tous perdus aujourd'hui. Il nous reste les suivants : *Liber de Spiritu Sancto*. L'original grec est perdu; mais nous en avons une traduction latine, faite par saint Jérôme, vers 386, et imprimée dans les œuvres de ce Père de l'Église. Cet ouvrage, qui ne formait qu'un seul livre, a été mentionné par saint Augustin et par Nicéphore. Il en a été publié des éditions séparées : à Cologne, 1531, in-8°, et par Fichte à Helmstedt, 1614, in-8° : cette dernière édition est la meilleure; — *Brevés Enarrationes in Epistolas canonicas*. Cet ouvrage n'existe également que dans la traduction latine; il a été imprimé pour la première fois à Cologne, 1531, à la suite du précédent. Il se trouve dans toutes les collections des Pères de l'Église. La traduction latine est d'Épiphane, et fut faite à la requête de Casiodore; — *Liber adversus Manichæos*. Cet ouvrage est probablement incomplet, puisqu'il ne contient pas un passage cité par saint Jean de Damas. On n'en publia d'abord que la traduction latine, par F. Turrian, dans l'*Apparatus Sanct., ad calc. Lit. D.*, de Possevin; Venise, 1603, et Cologne, 1608. Elle fut réimprimée dans plusieurs collections des Pères de l'Église, jusqu'à ce qu'enfin Combefis publia le texte grec dans son *Auctarium novissimum*; Paris, 1672, in-fol.; — *Ἡσπ Τριζος* (Sur la Trinité). Cet ouvrage, longtemps regardé comme perdu, fut découvert par J.-A. Mingarelli, qui le publia avec une traduction latine; Bologne, 1669, in-fol. On peut voir dans Fabricius et dans Cave la liste des ouvrages perdus de Didyme. Il faut distinguer Didyme le théologien du moine Didyme dont parle Socrate dans son *Histoire ecclésiastique*, IV, 33.

Socrate, IV, 25. — Sozomène, III, 15. — Rufin, XI, 7. — Théodoret, IV, 29. — Nicéphore, IX, 17. — Saint Jérôme, *De Scripturis ecclesiasticis*, dans la *Bibliot. ecclési.* de Leuncler. — Guérice, *De Schola Alexandrina*, II, p. 332. — Cave, *Script. ecclesiast. hist.*, t. I, p. 153. — Dupin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques*, t. II, p. 129. — Ceillier, *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques*, t. VIII, p. 127. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. IX, p. 296. — Goldwitzer, *Patrologie*, t. 1, 489. — J. Mingarelli, *Patrona Testimonia de Didymo*; Rome, 1763, in-4°.

* DIDYME, écrivain médical grec, vivait probablement dans le troisième siècle après J.-C. Il est cité par Aétius et par Alexandre de Tralles, qui l'appelle homme très-sage (σοφιστάτος); c'est peut-être le même que le Didyme d'Alexandrie mentionné par Suidas comme auteur de quinze livres sur l'agriculture, et souvent cité dans la collection des écrivains géoponiques. Ses ouvrages existaient, à ce qu'il semble, dans le dix-septième siècle, ou du moins on le croyait ainsi, puisque Saumaise s'attendait à recevoir d'Italie un manuscrit du *De Plantis* de Didyme.

Aétius, *Tetrab.*, II, 2. — Alexandre de Tralles, *De Med.*, VII, 15. — *Geoponica*, I, 5; II, 3, 16, 17, 26, édit. de Nicolas.

* DIDYME, artiste grec. Il n'est connu que par un vers de Martial, qui montre qu'il avait représenté des femmes dans des attitudes trop libres (*Quales nec Didymi sciunt puellæ*, *Épigr.*, XII, 43). On ignore si Didyme était peintre ou sculpteur sur métaux.

Weicker, *Kunstblatt*, 1287, n° 43. — Raoul Rochette, *Lettres à M. Schorn*. Supplément au *Catalogue des Artistes*, p. 253.

* DIDYME (Saint), martyr, né à Alexandrie, décapité dans la même ville, l'an 304. Il professait la religion chrétienne. Ayant appris que Théodore, jeune fille issue d'une famille noble d'Alexandrie, avait été condamnée à la prostitution à cause de sa foi, il prit un habit de soldat, et simulait les façons d'un jeune débauché, il entra dans le logis où elle était renfermée, changea d'habits avec elle, et lui donna les moyens de sortir sans être reconnue. Eustathius, préfet augustal d'Alexandrie pour l'empereur Dioclétien, fit amener Didyme, le somma d'apostasier et de révéler le lieu où s'était retirée Théodore. Sur le refus de Didyme, Eustathius lui fit trancher la tête : quelques auteurs de martyrologes écrivent que Théodore ayant appris la condamnation de Didyme, vint se livrer, et mourir avec lui; mais les actes de saint Didyme, tirés de Bollandus, revus sur le texte grec et confrontés avec ceux rapportés par Sarinus, ne font pas la moindre allusion à cette circonstance. L'Église grecque honore saint Didyme le 5 avril, et l'Église latine le 13 du même mois.

Drouet de Mampertay, *Les véritables Actes des Martyrs*, II, 65. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* DIÉ ou DIEUDONNÉ (Saint), en datus, solitaire, né à Bœu. V Il embrassa la vie monastique : la direction de saint Phalier, et se dans un ermitage près d'abord. Il y visita de Clovis I^{er}, roi de France, l'argent nécessaire pour Le lieu de cette fondation du nom de Saint-Dié-en-Blais.

Il fit mettre les reliques du saint d'argent; mais des vols dé en 1518. L'Église honore

Bollandus, *Vita Sanctorum*. — Saints, — Moréri, *Grand Dictionnaire*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DIÉ (Saint), en latin S, à Jointures (Lorraine), 19 juin 678. Il était d'une famille très- et fut élu évêque de Nevers concile de Sens en 657. Il se retira dans les montagnes, livrer à la méditation. Il devint supérieur près de El gères et l'abandonna. Vosges, et peu après b Meurthe et du Rothbach, le monastère auquel Childéric II, roi d'Ai

ée is

cité

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

il y a

Après la paix, le général Diebitsch se maria, en 1815, à Varsovie, avec la baronne de Tornau, nièce du prince Barclay de Tolly. Du congrès de Vienne, où il se trouva ensuite, il fut envoyé en qualité de chef de l'état-major au premier corps d'armée, et attaché quelque temps après à la personne de l'empereur Alexandre, avec le titre d'adjudant général. En 1820 il fut nommé chef du grand état-major impérial, ce qui lui donnait le rang de major général de toute l'armée. Il accompagna Alexandre dans son voyage à Taganrog; et, revenu à Saint-Petersbourg, il déploya dans la révolte qui éclata dans cette capitale à la nouvelle de la mort de l'empereur (1825) les talents d'un homme d'Etat et ceux d'un militaire expérimenté. Nicolas, qui avait fait proclamer empereur son frère aîné, choisit Diebitsch pour porter à Varsovie la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre et de ce qui s'était passé à Saint-Petersbourg. De Varsovie il fut chargé d'aller à Moscou, pour recevoir et accompagner les dépouilles mortelles du souverain défunt.

A l'exemple de ce dernier, Nicolas lui accorda toute sa confiance, et le nomma successivement baron et comte; il lui confia aussi la direction des colonies militaires, enlevée au général de l'artillerie comte Arakitchief. Dans la guerre contre les Turcs, jusqu'à la paix d'Andrinople, en 1829, il s'acquit une grande renommée par la prise de Varna. Investi, au mois de février 1829, du commandement en chef de l'armée russe, il se signala par le passage du Balkan, ce qui lui valut le surnom de *Zabalkanski* (c'est-à-dire *l'Au-delà-Balkanien*), et bientôt après la dignité de feld-maréchal. Il arriva jusqu'à Andrinople, et se disposait à marcher sur la capitale de l'Empire Ottoman, lorsque les efforts de la diplomatie arrêtèrent ses progrès. L'année suivante il ouvrit la campagne contre les Polonais, et le 25 janvier 1831 il franchit la frontière de Pologne avec son armée. Après la sanglante bataille d'Ostrolenka, il transféra son quartier général à Kleczewo, près de Pultusk, où, atteint du choléra, dans la nuit du 9 au 10 juin 1831, il mourut le lendemain, peu de jours après l'arrivée du comte Orlof, que l'empereur avait dépêché de Saint-Petersbourg pour examiner l'état des choses et lui en rendre compte. Son corps fut transporté dans la capitale, mais son cœur resta déposé dans la cathédrale de Pultusk.

Conversat.-Lex. — *Le comte Diebitsch*; Dresde, 1831. — Sturm, *La Mort du comte Diebitsch Zabalkanski*.

DIECMANN (Jean), philologue et théologien allemand, né à Stade, le 30 juin 1647, et mort à Kiel, le 4 juillet 1720. Après avoir fait ses études à Giessen et à Wittenberg, le sénat de sa ville le nomma recteur du collège. Chargé depuis de la surintendance des duchés de Brême et de Weser, il fut nommé plus tard professeur de théologie à l'université de Kiel. Diecmann, qui, au jugement de Morhof et de Jean Fabricius, joignait la dignité à l'érudition, a composé plu-

— *Les Poésies des Troubadours*.

LEK **KI** (Jean-Charles-

— **DE DIEBITSCH** **ET DE**

— **né le 13 mai 1785, à la**

— **(sie), mort à Kleczewo,**

— **ses ancêtres s'était distingué**

— **le de Liegnitz, livrée aux**

— **on. Son père avait été**

— **pendant la guerre de**

— **lui-même l'éducation de son**

— **1797 dans le corps des cadets**

— **il ensuite dans l'armée russe,**

— **à la campagne de 1805. Blessé**

— **à la bataille d'Austerlitz,**

— **battre avec la main gauche.**

— **d'Eylau et de Friedland, il**

— **; puis il profita de la sus-**

— **qu'en 1812 pour se perfec-**

— **sion militaires, ce qui lui**

— **état-major. Le 18 et le 19**

— **de sa belle défense d'un**

— **ation importait à la sûreté**

— **Wittgenstein, il fut élevé**

— **major. Après la bataille de**

— **é au corps d'armée de Bar-**

— **et chargé de concou-**

— **la uité secret de Reichen-**

— **entre la Russie, l'Autriche,**

— **à la bataille de Dresde,**

— **s sous lui. Après celle**

— **lieutenant général par**

— **Ce fut Diebitsch qui**

— **, à reprendre leur**

— **de leur entrée dans**

— **de brassa Diebitsch,**

— **Alexandre Nefski.**

sieurs dissertations, énumérées dans le 6^e volume de l'*Historia Bibliothecæ Fabricianæ*. Dans son *Traité du Naturalisme*, imprimé à Kiel, en 1683, et à Leipzig, en 1684, il réfute l'ouvrage et le système de J. Bodin. Indépendamment d'autres ouvrages écrits en latin, il a donné des préfaces remarquables à des travaux de théologie et d'érudition. S.

Deutsche Real-Encyclopædie. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

DIEDERICHS (Jean-Christian-Guillaume), célèbre orientaliste allemand, né à Pyrmont, en 1750, et mort en 1781, à Königsberg. L'existence de ce savant fut trop courte pour qu'il pût réaliser toutes les espérances qu'avaient fait naître ses premiers travaux. En 1775 l'université de Göttingue lui décerna les titres de docteur en philosophie et de professeur extraordinaire; en 1780 il fut nommé à la chaire de professeur de langues orientales à l'université de Königsberg. Meusel (*Dictionnaire des Écrivains allemands morts de 1750 à 1800*) indique la liste de ses ouvrages, dont nous rappellerons les principaux : *Spicilegium observationum quarundam Arabico-Syriarum ad loca nonnulla V. T.*; Göttingue, 1777, in-4^o; — *Hebräische Grammatik für Anfänger* (Grammaire hébraïque à l'usage des commençants); Lemgo, 1778, in-8^o; — Nouvelle édition, donnée par Hezel, en 1781. Diedrichs a encore fourni plusieurs articles intéressants à quelques feuilles littéraires ainsi qu'à la *Bibliothèque orientale* de Michaelis. — Le *Hanover-Magazin* de l'an 1777 contient des observations curieuses de lui sur le voyage de Bruce en Égypte et en Abyssinie. S.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

DIEDO (Francesco), jurisconsulte vénitien, né à Venise, mort à Vérone, le 25 mars 1484. Il était d'une famille noble, et fit une étude approfondie du droit et de la philosophie. Reçu docteur à l'université de Padoue, il y prononça, en 1458, l'oraison funèbre de Bartolomeo Pagliarini. Il devint ensuite professeur en droit, et fut chargé en 1460 de réviser les statuts de l'université padouane. En 1474 Diedo fut envoyé en ambassade près de Mathias Corvin, roi de Hongrie, pour engager ce monarque dans la guerre contre les Turcs. En 1481, Diedo fut encore député à Rome; le pape Sixte IV lui fit une brillante réception. Nommé en 1483 podestat de Verone, Diedo mourut peu après. On a de lui : *Vita S. Rochi*, insérée dans les *Vitæ Sanctorum* de Hæreus, Cologne, 1630, in-8^o, et dans la collection des Bollandistes; — des *Sermones et Epistolæ*, restés manuscrits.

Triùème, *De Scripturis ecclesiasticis*. — Pajarol, *Storia P'centina*. — Michele Caricco, *Diarium Parmense*.

* **DIEDO** (Jacques), historien italien, mort en 1748. Il fut sénateur de Venise, et laissa : *Storia della Repubblica di Venezia, della sua fondazione, sin' all'anno 1747*; Venise, 1751, 4 vol., gr. in-4^o.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

DIEDO (Giovanni), théologien italien, né à Bassano, en 1487, mort à Bologne, en 1553. Il était religieux de Saint-Augustin. Il remplit avec distinction les premières charges de son ordre. On a de lui : *Catechismus de arte Neapolitana*; Rome, 1547; — *Commentarii ex antiquis Patribus in Pauli Epistolas ad Timotheum*; 1553; — *Expositiones in Epistolas Petri, Jacobi et Juda, apostolorum*. Ughell, *Ital. sacra*.

DIEDO (Jérôme), écrivain vénitien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Discorso sopra la Vittoria navale dell' anno 1571*; Venise, 1588, in-4^o. Zeno, *Memoria de' Scrittori. Veneti*. — Tirabochi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VII, p. 2.

DIEDO (Jérôme), de la famille du précédent, astronome italien, vivait à Venise vers 1585. Il fut sénateur, orateur et astronome. On a de lui : *Anatomia celeste*.

Zeno, *Memor. dei Scritti. Venet.*

DIEDO (Louis), de la famille de ce nom, littérateur italien, mort en 1603, primicier de Saint-Marc. On a de lui : *Questioni grammaticali dell' arte poetica*.

Museum Masuchellinum, I.

* **DIEFENBACH** (in), mand, né à Francfort-sur-Main en 1709, après avoir longtemps patrie les fonctions de ministre. efforts et ses veilles à la o il publia à ce sujet deux ouvrages mand, quoique, commune, les tit d'aus convertendus; d'aus conversus; 1709.

Motéri, *Grand Dict. Hist.*

* **DIEFENBACH** (Laurent), mand, né à Ostheim, en 1806. A alla visiter l'université de teur en philosophie, il Mein, où il se livra à l'étude des langues modernes. Après h ments et des aven s, il alla Laubach les fo

thécaire. L d'érudition, les compléter; s'y livrer tous ses emplois; la Belgique et la France. ville d'Offenbach, il fut nommé blée préparatoire de F un nombre consi contance, on a de premier recueil; G

— *Ueber Leben, und (Sur la Vie, l'Histoire et 1835; — Mittheilung ueber druckte mittheilhoi Sage von Barlaam vail manuscrit au et Josaphat); Gies gard, 1839-1842; — Pr*

1041, — La
to-Ge
P und
et ses v

Frédéric), chirur-
rg, en 1792, mort
1847. Il fit ses pre-
; plus tard il s'adonna
avoir fait comme volon-
1813, 1814, 1815, dans
s de chasseurs à che-
neologiques; mais bientôt
veau pour se livrer à la
chirurgie, qu'il étudia suc-
merz et à an, en même
la pr ere de ces
u et de natation.
les écoles de Vienne et de
leur à W en
l ne manière

à de
Il se multi a
opérations chirurgicales
réputation. En 1820
lir

u
m de nou-
d'autres, et
opératoires. On
une méthode pour former
nez, des lèvres, des joues,
me, etc. Son principal ou-
: Expériences chirurgicales
(ingen); Berlin, 1829-1834,
continuation à l'ouvrage de
on du sang et l'injection
les veines; Berlin, 1828;
tung der Sehnen und
les Muscles et des Ten-
heilung des Stotterns
ement); Berlin, 1841;
ie (La Chirurgie opé-
1848, 2 vol.: cet ouvrage
uable de l'auteur; —
merz (De l'Emploi de
; Berlin, 1847. M. Phi-
s théories chirurgicales
sche Vorträge); Ber-
GUYOT de FERE.

), médecin et natu-
écédent, né à Gies-
e de la médecine et
ut adjoint par la So-
res à l'expédition de
surut aux progrès
pas moins de ser-

— T. XIV.

vices à la science par l'importance de ses recher-
ches sur la géographie, l'ethnographie et l'his-
toire naturelle, qu'il consigna dans l'ouvrage in-
titulé : *Travels in New-Zealand*; Londres,
1843, 2 vol. A son retour en Allemagne, il fut
nommé professeur de géologie.

Conservat.-Lexicon.

* **DIEGO** dit de *Yepes*, prélat et historien
espagnol, né à Yepes, près Tolède, en 1531,
mort en 1614. Il entra dans l'ordre des Hiéro-
nymites, et devint successivement évêque d'Al-
barazin, confesseur du roi Philippe II, et évêque
de Tarragone. On a de lui : *Historia particular
de la persecucion de Ingalaterra desde el año
de MDLXX*; Madrid, 1599, in-4°; — *Vida de
la madre Teresa de Jesus*; Madrid, 1599 et
1614, in-4°; Saragosse, 1606, in-4°; traduit en
français par Cyprien de la Nativité de la Vierge,
sous le titre de : *La Vie, les Vertus et les Mira-
cles de sainte Thérèse*; Paris, 1643, in-4°, et
en italien par Jules-César Braccino; — *De la
Muerte del rey don Felipe Segundo*; Milan,
1607, in-8°.

François de Pise, *Historia urbis Toletana*, lib. V. —
Martín Carillo, *Anales* (année 1596). — Nicolás Antonio,
Bibliotheca Hispana nova, III, 321.

DIEL DU PARQUET (*Jacques*), gouverneur
et fondateur de colonies françaises, mort à Saint-
Pierre, le 3 janvier 1638. Il était devenu du com-
mandant D'Enambuc (voyez ce nom), premier gou-
verneur français dans les Antilles et fondateur
des colonies de Saint-Christophe et de la Marti-
nique. En 1638, D'Enambuc, se sentant malade,
donna le commandement de la Martinique à son
neveu, qui fut confirmé par la Compagnie des
Iles d'Amérique. Elle lui envoya une commission
de lieutenant général pour trois ans. Diel du Pa-
rquet fut reconnu solennellement le 2 décembre
1638. Quelque temps après la Compagnie le nomma
sénéchal, et lui accorda pour cette nouvelle
charge trente livres de *petun* (tabac) par ha-
bitant. Le nouveau gouverneur sut gagner l'affec-
tion des colons, protégea l'île contre les ennemis
extérieurs, et maintint l'ordre à l'intérieur; ce
ne fut pas chose facile, car lors de son arrivée
les colons n'avaient point assez de poudre pour
tirer chacun quatre coups de mousquet; les
canons étaient sans affûts; il n'y avait à la
Martinique pour tout ouvrier qu'un charpentier
sans outils; et la voile de l'unique chaloupe qui
faisait le service entre cette île et Saint-Christo-
phe ayant été déchirée par un coup de vent, il ne
se trouva point dans les magasins une seule aune
de toile pour la réparer. C'était à cette époque
et au milieu de cette imprévoyance générale que
la Compagnie des Iles d'Amérique écrivait à Diel
du Parquet de faire construire un arsenal, une
ville et un hôpital. Du Parquet répondit le 17 août
1639 « qu'on ne construirait pas un hôpital avec
les deux mille livres de tabac que la Compagnie
proposait de consacrer à cet objet; qu'avant de
songer à un arsenal, il fallait des armes pour

sieurs dissertations, énumérées dans le 6^e volume de l'*Historia Bibliothecæ Fabricianæ*. Dans son *Traité du Naturalisme*, imprimé à Kiel, en 1683, et à Leipzig, en 1684, il réfute l'ouvrage et le système de J. Boelin. Indépendamment d'autres ouvrages écrits en latin, il a donné des préfaces remarquables à des travaux de théologie et d'érudition.

S. *Deutsche Real-Encyclopædie*. — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

DIEDERICH (*Jean-Christian-Guillaume*), célèbre orientaliste allemand, né à Pyrmont, en 1750, et mort en 1781, à Königsberg. L'existence de ce savant fut trop courte pour qu'il pût réaliser toutes les espérances qu'avaient fait naître ses premiers travaux. En 1775 l'université de Göttingue lui décerna les titres de docteur en philosophie et de professeur extraordinaire; en 1780 il fut nommé à la chaire de professeur de langues orientales à l'université de Königsberg. Meusel (*Dictionnaire des Écrivains allemands morts de 1750 à 1800*) indique la liste de ses ouvrages, dont nous rappellerons les principaux : *Spicilegium observationum quarundam Arabico-Syriarum ad loca nonnulla V. T.*; Göttingue, 1777, in-4^o; — *Hebraische Grammatik für Anfänger* (Grammaire hébraïque à l'usage des commençants); Lemgo, 1778, in-8^o; — Nouvelle édition, donnée par Hezel, en 1781. Diedrichs a encore fourni plusieurs articles intéressants à quelques feuilles littéraires ainsi qu'à la *Bibliothèque orientale* de Michaelis. — Le *Hanover-Magazin* de l'an 1777 contient des observations curieuses de lui sur le voyage de Bruce en Égypte et en Abyssinie.

S. Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

DIEDO (*Francesco*), jurisconsulte vénitien, né à Venise, mort à Vérone, le 25 mars 1484. Il était d'une famille noble, et fit une étude approfondie du droit et de la philosophie. Reçu docteur à l'université de Padoue, il y prononça, en 1458, l'oraison funèbre de Bartolomeo Pagliarini. Il devint ensuite professeur en droit, et fut chargé en 1460 de rédiger les statuts de l'université padouane. En 1474 Diedo fut envoyé en ambassade près de Mathias Corvin, roi de Hongrie, pour engager ce monarque dans la guerre contre les Turcs. En 1481, Diedo fut encore député à Rome; le pape Sixte IV lui fit une brillante réception. Nommé en 1483 podestat de Vérone, Diedo mourut peu après. On a de lui : *Vita S. Rochi*, insérée dans les *Vitæ Sanctorum* de Hæreus, Cologne, 1630, in-8^o, et dans la collection des Bollandistes; — des *Sermones* et *Epistolæ*, restés manuscrits.

Trithème, *De Scripturis ecclesiasticis*. — Pajarini, *Storia Vicentina*. — Michele Cariceo, *Diarium Parmense*.

* **DIEDO** (*Jacques*), historien italien, mort en 1748. Il fut sénateur de Venise, et laissa : *Storia della Repubblica di Venezia, della sua fondazione, sin all'anno 1747*; Venise, 1751, 4 vol., gr. in-4^o.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

DIEDO (*Giovanni*), théologien italien, né à Bassano, en 1487, mort à Bologne, en 1553. Il était religieux de Saint-Augustin. Il remplit avec distinction les premières charges de son ordre. On a de lui : *Catechismus de arte Neapolitana*; Rome, 1547; — *Commentarii ex antiquis Patribus in Pauli Epistolæ ad Timotheum*; 1553; — *Expositiones in Epistolæ Petri, Jacobi et Juda, apostolorum*. Ughelli, *Ital. sacra*.

DIEDO (*Jérôme*), écrivain vénitien, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui : *Discorso sopra la Vittoria navale dell'anno 1571*; Venise, 1588, in-4^o.

Zeno, *Memoria de' Scrittori. Veneti*. — Tiraboschi, *Storia della Letterat. Ital.*, t. VII, p. 2.

DIEDO (*Jérôme*), de la famille du précédent, astronome italien, vivait à Venise vers 1595. Il fut sénateur, orateur et astronome. On a de lui : *Anatomia celeste*.

Zeno, *Memor. dei Scritt. Venet.*

DIEDO (*Louis*), de la famille de ce nom, littéraire italien, mort en 1603, prêtre de Saint-Marc. On a de lui : *Questioni grammaticali dell'arte poetica*.

Museum Maseuchellianum, I.

* **DIFENBACH** (*Martin*), théologien allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1661, mort en 1709, après avoir longtemps exercé dans sa patrie les fonctions de ministre. Il consacra ses efforts et ses veilles à la conversion des Juifs, et il publia à ce sujet deux volumes in-4^o, en allemand, quoique, suivant une mode alors assez commune, les titres soient écrits en latin : *Judeus convertendus*; Francfort, 1686; — *Judeus conversus*; 1709.

Mortel, *Grand Dict. Hist.*

* **DIFENBACH** (*Laurent*), mand, né à Ostheim, en 18 A alla visiter l'université de teur en philosophie, il vint à r Mein, où il se livra à l'étude de des langues modernes. Après bien ments et des avent il Laubach les fo de pue thécaire. L u r d'érudition, u repris va les compléter; puis taru s'y livrer tous ses emplois, la Belgique et la France. ville d'Offenbach, il fut nommé blée préparatoire de F un nombre ca f 10 cas l'ra contance, on a : premier rec: 1840; r

— *Ueber Leben*, u (Sur la Vie, l'Histoire co de 1835; — *Mittheilung ueber druckte mittelhoch achs Sage von Barla Ja vail manuscrit au u i et Josaphat*); Gi 14 — gard, 1839-1842; — P

de la
 : 1. 1. — *Lexicon*
 a-
 : —
 —
 : 1831.

con.
 (J. -Frédéric), chirur-
 a KOP erg, en 1792, mort
 over e 1847. Il fit ses pre-
 ; plus tard il s'adonna
 avoir fait comme volon-
 ue 1813, 1814, 1815, dans
 ou s de chas s à

e Di v IV
 : i etuona suc-
 : d an, en même
 dans la première de
 aus d'e le

1 : ue ti
 a Wu or eu
 : 'e foudou
 : mmm re tione
 : il s'ét i

10
 : 1000
 : ue ique
 u en chef de
 : Outre son aresse
 in de nou-
 : u autres.

cees ope ou
 , une méthode pour former
 nez, des lèvres, des joues,
 me, etc. Son principal ou-
 : Expériences chirurgicales
 (ngen); Berlin, 1829-1834,
 ation à l'ouvrage de
 du sang et de l'injection
 les veines; Berlin, 1828;
 ung der Sehnen und
 es Muscles et des Ten-
 ilung des Stollterns
 ement); Berlin, 1841;
 aye (La Chirurgie opé-
 -1848, 2 vol. : cet ouvrage
 uable de l'auteur; —
 merz (De l'Emploi de
 ; Berlin, 1847. M. Phi-
 théories chirurgicales
 sche Vortrage); Ber-
 GUYOT DE FERÉ.

, médecin et natu-
 recéden, né à Gies-
 et de la médecine et
 ut adjoint par la So-
 res à l'expédition de
 ourut aux progrès
 pas moins de ser-

vices à la science par l'importance de ses recher-
 ches sur la géographie, l'ethnographie et l'his-
 toire naturelle, qu'il consigna dans l'ouvrage in-
 titulé : *Travels in New-Zealand*; Londres,
 1843, 2 vol. A son retour en Allemagne, il fut
 nommé professeur de géologie.

Conversat.-Lexicon.

* **DIEGO** dit de Yepes, prélat et historien
 espagnol, né à Yepes, près Tolède, en 1531,
 mort en 1614. Il entra dans l'ordre des Hié-
 ronymites, et devint successivement évêque d'Al-
 barazin, confesseur du roi Philippe II, et évêque
 de Tarragone. On a de lui : *Historia particular*
de la persecucion de Ingalaterra desde el año
de MDLXX; Madrid, 1599, in-4°; — *Vida de*
la madre Teresa de Jesus; Madrid, 1599 et
 1614, in-4°; Saragosse, 1606, in-4°; traduit en
 français par Cyprien de la Nativité de la Vierge,
 sous le titre de : *La Vie, les Vertus et les Mira-*
cles de sainte Thérèse; Paris, 1643, in-4°, et
 en italien par Jules-César Braccino; — *De la*
Muerte del rey don Felipe Segundo; Milan,
 1607, in-8°.

François de Vise, *Historia urbis Tolotanz*, hb. V. —
 Martin Carillo, *Annales* (année 1584). — Nicolas Anto-
 nio, *Bibliotheca Hispana nova*, III, 327.

DIEL DU PARQUET (Jacques), gouverneur
 et fondateur de colonies françaises, mort à Saint-
 Pierre, le 3 janvier 1658. Il était neveu du com-
 mandant D'Enambuc (voyez ce nom), premier gou-
 verneur français dans les Antilles et fondateur
 des colonies de Saint-Christophe et de la Marti-
 nique. En 1638, D'Enambuc, se sentant malade,
 donna le commandement de la Martinique à son
 neveu, qui fut confirmé par la Compagnie des
 Iles d'Amérique. Elle lui envoya une commission
 de lieutenant général pour trois ans. Diel du Par-
 quet fut reconnu solennellement le 2 décembre
 1638. Quelque temps après la Compagnie le nomma
sénéchal, et lui accorda pour cette nouvelle
 charge trente livres de *petun* (tabac) par lia-
 bitant. Le nouveau gouverneur sut gagner l'affec-
 tion des colons, protégea l'île contre les ennemis
 extérieurs, et maintint l'ordre à l'intérieur; ce
 ne fut pas chose facile, car lors de son arrivée
 les colons n'avaient point assez de poudre pour
 tirer chacun quatre coups de mousquet; les
 canons étaient sans affûts; il n'y avait à la
 Martinique pour tout ouvrier qu'un charpentier
 sans outils; et la voile de l'unique chaloupe qui
 faisait le service entre cette île et Saint-Christo-
 phe ayant été déchirée par un coup du vent, il ne
 se trouva point dans les magasins une seule aune
 de toile pour la réparer. C'était à cette époque
 et au milieu de cette imprévoyance générale que
 la Compagnie des Iles d'Amérique écrivait à Diel
 du Parquet de faire construire un arsenal, une
 ville et un hôpital. Du Parquet répondit le 17 août
 1639 « qu'on ne construirait pas un hôpital avec
 les deux mille livres de tabac que la Compagnie
 proposait de consacrer à cet objet; qu'avant de
 songer à un arsenal, il fallait des armes pour

y mettre, et qu'enfin il commencerait à bâtir la ville dès qu'on lui aurait envoyé des maçons, des charpentiers, des menuisiers, des serruriers, des couvreurs et tous les autres ouvriers nécessaires, munis de leurs outils ». La Compagnie n'envoya rien, et D. du Parquet dut satisfaire aux besoins impérieux de la colonie par les seules ressources locales. Par ses encouragements, un sieur Trézel tenta le premier, en 1639, la culture de la canne à sucre; les essais réussirent pleinement, et ouvrirent aux Antilles une nouvelle source de richesse. En un mot, D. du Parquet déploya tant d'activité et d'intelligence que dès août 1642 la Martinique était en pleine voie de prospérité. Un ouragan affreux, accompagné de tremblements de terre, ravagea alors les petites Caraïbes : les flots franchirent leurs rivages, la terre s'entr'ouvrit, des pans de forêts s'abattaient d'un seul coup et des montagnes s'écroulaient comme des édifices fabriqués de main d'homme. Le vent, la pluie et la foudre, éclatant en même temps, parcouraient les *étages* et renversaient tout sur leur passage. On voyait les récoltes tourbillonner au-dessus des mornes avec les débris des habitations; les oiseaux, noyés dans l'air, tombaient par milliers comme pétris avec les feuilles et les herbes arrachées; des murs de six pieds d'épaisseur furent rasés, et des pièces de canon emportées avec leurs affûts. Chaque goutte d'eau qui frappait aux mains ou au visage y laissait une meurtrissure. Les navires qui se trouvaient en rade furent broyés, engloutis, ou jetés au loin dans les terres. L'ouragan dura une nuit et un jour; et lorsqu'il cessa, les villages avaient disparu, les champs étaient nus, les routes coupées de ravins et la baie frangée de cadavres. D. du Parquet répara rapidement ce désastre inouï; il rassembla les colons dispersés, prévint la famine en achetant des grains dans les colonies hollandaises, fit relever les cases, niveler les routes, désensabler les champs; et l'année suivante le sinistre était oublié. Il n'en fut pas de même dans les autres colonies, où le despotisme et la cruauté du commandeur Louvilliers de Poincy (roy. ce nom), gouverneur général, répandaient la stupeur ou provoquaient la révolte. De nombreuses plaintes décidèrent enfin le gouvernement français à destituer le commandeur et à nommer à sa place Patrocle de Thoisy. De Poincy se mit alors en défense; et lorsque le nouveau lieutenant général se présenta à Saint-Christophe, on ne lui permit point de débarquer. Patrocle de Thoisy s'adressa alors à D. du Parquet, qui se mit à la tête d'une petite troupe de siens, aborda à Saint-Christophe, et y publia, au nom du roi, la déchéance du commandeur. Quelques centaines d'habitants, conduits par les capitaines Camot et de La Fontaine, se rallièrent à D. du Parquet, et le succès paraissait certain, lorsque le commandeur, qui avait implore le secours des Anglais, vint à la tête de deux mille combattants attaquer D. du Parquet, mit en déroute sa troupe et le fit

prisonnier. Patrocle de Thoisy, ne se sentant en sûreté à la Guadeloupe, passa à de Poincy l'y suivit, avec cinq cents hommes, et somma les habitants de Thoisy en échange de leur gouvernance fut acceptée avec joie; et D. du Parquet prit son gouvernement, où il ramena la tranquillité, ébranlée en son absence par les intrigues du capitaine Boutain, de l'agent de Poincy. Une révolte armée par un nommé Beaufort, avait été la suite de ces provocations; le 7 juillet 1646 les magasins avaient été pillés et un gîte provisoire installé. Le triomphe fut de peu de durée. Le sous-gouverneur la Pierrière, avait cédé devant la mainmise de D. du Parquet et un ami de son neveu réunirent les habitants restés fidèles; ils massacrèrent Beaufort et tous ses partisans; que temps après sa mise en liberté, profitant du désastre des Anglais, les Caraïbes avaient tous égorgés à Saint-Christophe ou Lucie, forma un établissement de guerre qui n'a pas moins de vingt-huit la. En juin 1650, il acheta de la Martinique les Caraïbes de la Grenade, la propriété moyennant quelques lots de serpes, quelques rasades et deux barriques de poudre. Il distribua ensuite les terres à deux cents tirés de la Martinique; mais les vendeurs ne pouvaient le prévoir, ne tardèrent point à regretter ce marché: ils attaquèrent à l'improviste, et en massacrèrent un nombre. Ceux-ci, s'étant ralliés, repoussés par les sauvages agresseurs, qui se réfugièrent dans un bois, puis sur un morne où ils avaient construit une espèce de fort, qu'ils creusèrent. Les Français découvrirent qui y conduisait: les Caraïbes, voyant l'entreprise impossible, coururent tous vers le rocher qui dominait la mer; et en prenant sa femme et ses enfants dans ses bras, se jeta dans l'abîme. La même année, qui se rendit en France, et par contre le 1650 acheta la propriété de la Martinique Sainte-Blaise, la Grande Grenade pour la somme de six cent livres, plus une rente de six cents livres annuels. Au commencement de 1654 un navire hollandais arriva à la Martinique avec beaucoup de troupe qui avaient été expulsés par les Portugais. D. du Parquet de leur accordation d'habiter l'île aux mêmes conditions que les Français; mais les jésuites, déjà à la Martinique depuis 1640, s'y opposèrent; « attendez, dirent-ils, qu'il soit décidé par le roi d'accueillir ou non ». Vers la fin de 1654, les hostilités recommencèrent avec les Caraïbes, à la suite de quelques mutuelles. Wærnard, royaume des Anglais, assemble les diverses peuplades

oxicon général fit décoller l'ex-dés Français; il conduisit les sautant d'adresse que de bonheur. et perdit Sainte-Aloisie, que les Ant attaquer sans avertissement. La ensuite ravagée plusieurs fois par les il arrivait le soir en rampant dans qu'on les aperçût, mettaient le feu se retiraient au point du jour, laissée de pieux surmontés de têtes sang des ruines noircies. D. du Parper une petite flotte, composée d'un : plusieurs barques, sur laquelle il nt cinquante des plus braves Martile commandement de son lieutenant ère, avec ordre de se rendre à Saint- y tout tuer sans rien épargner. Les sairent à débarquer, et parcoururent huit jours, brûlant tous les carbets les habitants qu'ils trouvèrent. Après représailles, l'expédition revint à e. Cette exécution excita les Indiens les à venger la mort de leurs com se réunirent au nombre de deux xirent la Martinique, brûlèrent une cases, massacrèrent hommes, femmes es habitants, épouvantés, s'enfuirent , sans penser à résister, et atroce- ivis par les nègres marrons (1) et recoués (2). Les Caraïbes investi- m de D. du Parquet. Celui-ci, qui le lui qu'une douzaine d'hommes, se e une merveilleuse intrépidité. La échait de marcher depuis plusieurs t porter près d'une fenêtre d'où il siller l'assaut; et on le voyait sur son ème, ayant à ses pieds les six enor- qui lui servaient habituellement de er lui-même ses armes, donner des er des coups toujours sûrs. Mais i finirent par lui manquer, et il n'a- poir, quand quatre navires hollan- a guerre arriverent en rade. En aper- abilitations en feu et les Caraïbes qui et à la bouton à la main, les capi- raient ce qui se passait, et débar- ents soldats, qui forcèrent les sau- irer avec perte dans leurs carbets vre. Du Parquet, ayant acheté des e Hollandais, fit poursuivre les In- nées les directions, et ceux qui ne e Grenade furent exterminés. L'an- reconnaissant leur impuissance, ils s'apais, et se soumirent, le 18 octobre sitions que le gouverneur leur im- parquet mourut peu après. « Diel du s, après les nègres deserteurs de planta- gnes peignaient avec l'infusion du racom s'écroula se teignait aussi avec cette qu'on reconnut, et commençaient à cou- l'écroula on accusait souvent à tort les In-

Parquet, dit Raynal, s'est acquis des droits à la vénération de la postérité en donnant le premier aux habitants du Nouveau Monde des exemples de modération que les Européens n'avaient pas imaginés jusque alors. »

M^{me} D. du Parquet, après la mort de son mari, demanda le titre de lieutenant général pour son fils aîné. Elle prit elle-même la qualité de générale, présidait au conseil de l'île et signait les arrêts. Mais son gouvernement fut de peu de durée. Le 1^{er} janvier 1658 la préférence que cette dame marquait aux Parisiens sur les Normands fit naître des querelles sanglantes. Le 6 août suivant l'assemblée de l'île décida, sur les plaintes de sept compagnies des habitants, que M^{me} D. du Parquet serait dépossédée de tout pouvoir et commandement. Elle fut même mise en état d'arrestation; on fit des perquisitions dans ses papiers et ses livres. On trouva l'ouvrage de Machiavel, intitulé : *De l'Etat de Paix et de Guerre*. Il fut brûlé en place publique par la main du bourreau. Cependant le 22 août M^{me} D. du Parquet fut remise en liberté. Bientôt après elle fut accusée de correspondance avec les Anglais de la Barbade; mais le 21 novembre un arrêt du conseil l'acquitta, et la rétablit pleinement dans ses biens et honneurs. Elle reprit le gouvernement, et tout était pacifié, lorsqu'elle fut frappée d'une paralysie. Elle s'embarqua pour la France, sur un navire allant à Saint-Malo, et mourut pendant la traversée, en août 1659. Une tempête s'étant élevée durant trois jours, quelques Portugais prétendirent que le corps de cette dame en était la cause. Une sédition eut lieu à bord, et le capitaine fut contraint de faire jeter à la mer les restes de M^{me} Diel du Parquet.

Alfred DE LAHAZE.

Le P. Interret, *Histoire générale des Antilles*, t. 1, passim. — Raynal, *Histoire philosophique des deux Indes*. — Fouquet, *Correspondance*. — J. B. Leclerc, *Revue de 1807*. — Le Dax, *Dictionnaire encyclopédique de la France*. — Emile Souvestre, *Etudes sur les Colonisations françaises*, dans la *Revue de Paris*, 18 janvier 1813.

* DIEL (Auguste-Frédéric-Adrien), médecin et pomologue allemand, né à Gnadenbach, en 1756, mort en 1833. Il professa la médecine à Gnadenbach et à Dietz, et fut attaché pendant plusieurs années à l'établissement des eaux thermales d'Ems; ses principaux ouvrages sont : *Anleitung zu einer Obstarangerie in Scherben* (Notions sur la culture des fruits en serres d'orangerie); Francfort, 1798 et 1804; — *Versuch einer systematischen Beschreibung der in Deutschland gewöhnlichen Kernobstsorten* (Essai d'une description systématique des fruits ordinaires à pépins); Stuttgart et Tübingue, 1821-1832, 6 vol.; — *Systematische Beschreibung der in Deutschland vorhandenen Obstsorten* (Description systématique des diverses sortes de fruits à pépins existant en Allemagne); Francfort, 1818; — *Systematisches Verzeichniss der vorzüglichsten in Deutschland vorhandenen Obstsorten* (Nomenclap-

ture systématique des principales sortes de fruits cultivés en Allemagne); Francfort, 1818.

Conversat.-Lexic.

DIELDYN. Voyez DRYA-EDDYN.

DIEHLM (*Jean-Hermann*), géographe et antiquaire allemand, mort à Francfort, en 1764. Il était perruquier de son état. Durant le tour d'Allemagne qu'il fit, suivant l'usage des ouvriers de sa corporation, il conçut le projet de recueillir et noter tout ce qu'il rencontrerait de curieux; plus tard il s'aïda des auteurs qui avaient écrit sur l'archéologie et la géologie, et il fit de ces lectures un ensemble sur lequel il composa ses ouvrages. On a de lui : *Antiquarius des Neckar-Main-Lahn und Mosel-Stromes* (L'Antiquaire du cours du Neckar, du Mein, de la Lahn et de la Moselle); Francfort, 1740, in-8°; — *Allgemeines hydrographisches Woerterbuch aller Stroeme und Flüsse in Deutschland* (Dictionnaire général des Fleuves et Rivières de l'Allemagne); ibid., 1741, in-8°; — *Der Rheinische Antiquarius* (L'Antiquaire du Rhin); ibid., 1744, in-8°; — *Der Wetteranische Geograph* (Le Géographe de la Wetteravie); Francfort, 1748, in-8°; — *Antiquarius des Elbestroms* (L'Antiquaire du cours de l'Elbe); Francfort, 1774, in-8°. Ces ouvrages, ornés de cartes et de planches, parurent sous le voile de l'anonyme : il y a de l'exactitude, mais aussi de la proximité.

Meusel, Gel. Deutschl.

DIEMEN (*Antoine van*), amiral et gouverneur hollandais, né en 1593, à Cuylenbourg, mort à Batavia, le 19 avril 1645. Il était fils du bourgmestre de sa ville natale, et entra d'abord dans la carrière du commerce; mais le mauvais résultat de ses affaires le força à s'engager comme cadet dans les troupes de la Compagnie Hollandaise des Indes. Son éducation et la beauté de son écriture le firent bientôt distinguer, et lui procurèrent successivement les places de commis du gouverneur de Batavia, de teneur de livres et de conseiller ordinaire de la Compagnie. En octobre 1631, il amena des Indes orientales sept vaisseaux très-richement chargés. Après un court séjour dans sa patrie, Diemen repartit pour Batavia avec le titre de premier conseiller. A son arrivée, il fut nommé directeur général; et enfin, le 1^{er} janvier 1636, le gouvernement général lui fut déferé, en remplacement du général Brouwer. Il apporta dans ces fonctions importantes autant d'intelligence que d'activité, et la Compagnie lui dut la haute prospérité dont elle jouit durant le cours du dix-septième siècle. Tandis qu'il traitait avantageusement avec les rois de Ternate et d'Éao, qu'il ouvrait de nouveaux débouchés au commerce hollandais dans le Tonquin et le Japon, qu'il soumettait Amboine et forçait les Portugais à implorer une paix achetée par la cession de leurs établissements de Ceylan et de Malacca, Diemen multipliait les voyages de découvertes. Par ses ordres Gerrit Tomaz Pool (voy. ce nom) allait en 1636

explorer les rivages, encore inconnus de la Hollande, aujourd'hui la perte de son chef, massacré sur le heim, l'expédition qu'avait continué sa navigation sous la direction de Pieterz Pietersen. On des vents contraires, atteindre le golfe de Carpentarie, mais l'entrée de ce golfe, dans un point cent vingt milles environ, entre degrés de longitude, un espace qui eût le nom de *terre de Van-Diem* porte encore aujourd'hui. En 1642 Abel Tasman (voy. ce nom) la partie sud de l'Australie. Ce navigateur manqua le détroit de Bass couvrit la partie australe de la Nouvelle-Hollande, mais n'ayant pu s'assurer si cette terre ou non de la plage découverte par lui donna également le nom de *Land* (Terre de Van Diemen). Diemen envoya Devries naviguer du Japon. Cette expédition eut plusieurs découvertes intéressantes, que la marine et mercantile des Hollandais eussent un profond mystère et qui de nos jours sont l'objet de conjectures. L'année suivante fut expédié de nouveau pour les régions septentrionales de la Nouvelle-Hollande, il explora soigneusement le golfe de la Terre d'Arnhem et celle de Van Diemen, nombreuses et importantes découvertes n'empêchaient pas Diemen de consacrer une partie de ses soins à la prospérité des colonies sous sa dépendance. Il fonda de nombreux établissements d'école, des temples, des écoles, des bourses, des marchés. Il assura la police de la ville, et réglementa les mœurs du travail et la funeste influence épuisèrent rapidement ses forces avant d'avoir pu faire accepter mais courageux et prévoyant lui désigna lui-même son successeur à son équité comme

raisonnablement reconnues.
Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales, IX, de 368 à 475. — *De Meuse*, dans l'*Univers pittoresque*, III, p.

DIEMBERBROECK (*Isbrand*), hollandais, né à Montfort (provi le 13 décembre 1609, mort à Utrecht le 17 novembre 1674. Il commença ses

(1) C'est à tort qu'Érythrée, dans la mer Rouge, fut la découverte de cette mer à l'année 1644 et l'attribue à Tasman. L'expédition qu'il dirigea en 1644, n'entreprit sa seconde expédition, en 1645, parfaitement les découvertes faites du troit de Torrès par le capitaine de Bass, Jan Carstens en 1623, et Gerrit Tomaz Pool en 1636.

(2) Balthazar a donné à cette île le nom de *Terre de Van Diemen*, mais depuis longtemps le nom de *Tasmanie*, qui commémore le célèbre navigateur auquel est due cette

à Leyde, où il apprit les belles-
 Daniel Heinsius, la philosophie sous
 leus, et la médecine sous Otton
 merbroeck se rendit ensuite à An-
 fit recevoir docteur en médecine.
 ait alors à Nimègue : le nouveau
 ses services plus utiles en cette
 rs ; il y courut, et se consacra au
 s malheureux habitants durant les
 t 1637. Il revint ensuite à Utrecht,
 Élisabeth Van Gessel, le 18 octo-
 pratique son état jusqu'à ce que la
 iam Straten le fit nommer, le 7 juin
 emplit la chaire extraordinaire de
 d'anatomie. Le 14 avril 1651 il
 leur ordinaire, et dans la suite fut
 recteur de l'université d'Utrecht.
 Il continua durant vingt-quatre ans,
 conçoit prodigieux d'élèves. La
 xeromptit ses cours. Son oraison fu-
 sonnée par Jean-Georges Grævius.
 oit à Diemerbroeck quelques dé-
 ais elles n'ont guère contribué aux
 tte science. Gœlicke lui reproche
 inutiles et ennuyeuses digressions ;
 sai que quelques-unes des décou-
 merbroeck sont des êtres d'imagi-
 les figures gravées dans les livres
 niée ne sont pas toujours exactes.
 soit, les ouvrages de Diemerbroeck
 enaucoup de faits dont on peut tirer
 , surtout en ce qui concerne l'ana-
 gique. On cite de lui : *De Peste*,
 es ; Arnheim, 1646, in-4° ; Amster-
 n-4° , avec des additions ; Genève,
 réuni à quelques autres traités, tels
 tolius et morbillis ; *De Morbis in-*
 , etc. Ce livre est fort bien écrit et
 me. On y trouve sur l'emploi de
 les inconvenients des purgatifs dans
 dynamiques des idées qui ont été
 nées. L'auteur ne conseille que des
 et en particulier la thériaque, dans
 peste ; c'est encore ce régime qu'il
 o traitement de la petite vérole ; —
Abascunda ad medicinam chirurgicam,
 1649, in-fol. : c'est le discours que
 t prononça lors de son installation
 de professeur extraordinaire ; —
Aphtis et thoracis ; Utrecht, 1664,
Stomac corporis humani ; Utrecht,
 Genève, 1679, 1685, et 1687, in-4° ;
 in-4° ; Lyon, 1679, et 1688, in-4° ;
 puis par Jean Prost, Lyon, 1693,
 in-4° ; en anglais, par Salmon,
 8, in-fol. Les éditions de Genève
 mées, pour le texte et les gravu-
 re embrasse l'anatomie et la patho-
 l'usage de son siècle, l'auteur s'y
 plantant à de nouvelles controver-
 ses peu de réflexions originales, et
 il plutôt l'œuvre d'un compilateur

que d'un observateur de la nature. La description
 des muscles, des os et des viscères, entre autres,
 est copiée de Vésale ; mais les objets sont tou-
 jours présentés avec clarté, précision et méthode.

TIEMANN DE DIEMERBROECK, médecin ou apo-
 thicaire à Utrecht, fils du précédent, a recueilli
 et revu tous les ouvrages de son père. Il les a
 publiés sous le titre de : *Opera omnia Anato-*
mica et Medica ; Utrecht, 1685, in-fol. ; Genève,
 1687, et 1721, 2 vol. in-4°.

Burmans, *Trajectum eruditum*. — Gœlicke, *Historia*
Anatomie. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Mé-*
decine. — *Biographie médicale*.

* DIENERT (Alexandre-Denis), médecin
 français, né à Meaux, mort en 1769. On a de
 lui : *Introduction à la matière médicale en*
forme de thérapeutique ; Paris, 1753 et 1765,
 in-12 ; — *Dissertation sur la prééminence ré-*
ciproque du sang et de la lymphe ; Paris,
 1759, in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*. —
 Ersch, *La France littéraire*.

DIEPHEIM (Jean-Wolfgang), médecin alle-
 mand, vivait dans la première moitié du dix-
 septième siècle. Il exerça la médecine à Fribourg
 en Brisgau. Il se vantait d'avoir découvert une
 panacée, et se fit ainsi une réputation. La base
 de ce remède était l'eau de pluie. On a de lui :
Medicina universalis, seu de generali morbo-
rum omnium remedio liber, quo veritas fac-
ilisque medicinx ejusdæ catholicæ omnes
omnino morbos curantis ostenditur, ad eam-
demque adipiscendam, aditus aperitur ; Stras-
 bourg, 1610, in-8° ; en allemand, 1674 ; — *Drey-*
fache chemische Fackel (Triple Flambeau chi-
 mique) ; Nuremberg, 1674, in-8°.

Biog. médic.

DIEPENBEKE (Abraham van), peintre hol-
 landais, né à Bois-le-Duc, vers 1607, mort à
 Anvers, en 1675. Il était déjà bon peintre sur
 verre lorsqu'il fut admis dans l'atelier de Rubens ;
 il voyagea ensuite en Italie, où il fut bien apprécié.
 Malgré sa supériorité dans la peinture sur verre,
 il quitta ce genre, dégoûté par les accidents
 causés par le feu, qui détruit souvent les plus
 beaux ouvrages ou en altère les couleurs, et se
 consacra complètement à la peinture à l'huile.
 Il revint alors à Anvers, reentra de nouveau
 dans l'école de Rubens, et sous ce coloriste in-
 imitable il fit de grands progrès dans cette partie
 brillante de son art. Cependant sa trop grande faci-
 lité à composer ne lui laissa pas assez de temps
 pour soigner sa peinture : son dessin est aussi trop
 chargé et peu correct. Néanmoins, tout ce qu'il
 produisait était agréable ; il inventait avec génie,
 composait avec feu et donnait de la force à ses
 ouvrages, qui se distinguent surtout par une
 belle entente du clair-obscur. Diepenbeke ne
 faisait pas souvent de grandes compositions ; ses
 toiles étaient surchargées de dessins, de mauso-
 lées et de sujets de dévotion, qui furent gravés
 et enluminés pour être distribués dans les écoles
 et les confréries. Les libraires l'employèrent

aussi pour les vignettes dont ils ornaient les livres dans ce genre : *Le Temple des Muses*, ouvrage en cinquante-huit pièces, fait honneur à Diepenbeke. Plusieurs des vitres de cet artiste sont conservées avec soin ; la plus considérable est dans la chapelle des Pauvres de la cathédrale d'Anvers : il y a représenté les œuvres de bienfaisance et les portraits des administrateurs de la charité de cette ville. Dans le chœur de l'église des Dominicains de la même cité se voient dix autres belles vitres, représentant *La Vie de saint Paul*. Plusieurs autres sont dans l'église des Minimes. A Bruxelles, au couvent des Minimes, on admire *La Vie de saint François de Paule*. On cite parmi ses peintures à l'huile un *Crucifiement*, d'après Rubens, conservé à Coblenz ; une *Vierge à l'Enfant* avec une *Elisabeth* et une *Clélie*. Ces derniers tableaux se trouvent à Berlin.

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, t. 318. — Denzler d'Argenville, *Abregé des Vies des plus fameux Peintres*, II, 198. — De Piles, *Abregé de la Vie des Peintres*.

* **DIEPENBROCK** (*André van*), théologien finlandais, né à Riga, le 7 novembre 1621, mort dans la même ville, le 4 avril 1698. Il étudia à Marbourg et à Giessen, et remplit diverses fonctions ecclésiastiques. On a de lui : *De Ente et Potentia*; — *De Judicio contradictionis formalis in disciplinis realibus exercitiis*; 1698, Nova Litt. Mar. Holl.; 1698 — Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

* **DIEPENBROCK** (*Melchior de*), prélat allemand, né à Bocholt, le 6 janvier 1798. Élève de l'école militaire de Bonn, il fit les campagnes de 1814 dans le régiment de Salm, organisé et commandé par son père. Rentré dans la maison paternelle après la paix de 1815, il y prit le goût de la théologie dans la société d'un ami de son père, l'évêque Sailer, qu'il suivit en 1818 à l'université de Landshut, où il s'appliqua avec ardeur à la théologie. Il reçut la prêtrise en 1823, et s'éleva alors dans la hiérarchie ecclésiastique jusqu'aux fonctions de vicaire général de Ratisbonne. Le 27 juin 1845 il fut consacré évêque de Breslau; enfin, le 30 septembre 1850 il reçut de Pie IX le chapeau de cardinal. On a de lui : *Lettre pastorale (Hirtenbrief)*; Breslau, 1845; — *Geistlicher Blumenstrauß* (Bouquet spirituel); — des traductions de plusieurs romans écrits en langue flamande par Henri Conscience.

Conversat.-Lexic.

DIEREVILLE (***), voyageur français, né à Pont-l'Évêque, vivait en 1708. On ignore sa profession exacte : Tournefort le fait chirurgien, Haller négociant, et le père Lelong officier. Quoiqu'il en soit, il s'embarqua à La Rochelle, le 20 août 1699, en qualité de subrécargue (1), sur un navire en destination pour l'Acadie. Il débarqua le 13 octobre à Port-Royal, resta en Acadie jusqu'au 6 octobre 1700, et était de retour

à La Rochelle le 9 novembre. Il rapporta de l'Amérique septentrionale plusieurs plantes nouvelles, entre autres un arbrisseau à belles fleurs jaunes, que Tournefort a nommé *Diereville*, que Linné a classé dans le genre *Lonicera*, et que De Jussieu a rétabli comme genre. Il a publié la relation de son voyage sous le titre de : *Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie, ou Nouvelle-France, dans laquelle on voit un détail des divers mouvements de mer dans une traversée de long cours; la description du pays, les occupations des Français qui y sont établis, les manières des différentes nations sauvages, leurs superstitions et leurs chasses, avec une dissertation exacte sur le Castor*; Paris, 1708; Rouen et Amsterdam, 1708 et 1720, in-12. Cet ouvrage, composé d'abord tout en vers, fut ensuite écrit en prose mêlée de vers. Le style en est peu correct, mais l'auteur y expose quelques bonnes idées relativement à la colonisation de l'Acadie; il décrit les mœurs des Indiens, et donne de rapides mais exacts aperçus sur la botanique et l'histoire naturelle des contrées qu'il a visitées. A. de L. Lelong, *Biblioth. histor. de la France*. — Quérard, *La France littéraire*.

* **DIERINGER** (*François-Xavier*), théologien allemand, né à Ratisbonne, le 22 août 1811. Il fit ses premières études à Garmisch de Sigmaringen et de Cochem. Il fut théologien sous la direction de M. de Fribourg. Ordonné prêtre à Fribourg en 1835, il fut chargé de professer la théologie au séminaire de cette ville, et en 1840 vint en qualité de professeur de théologie au séminaire de Spire et de professeur de théologie au lycée de cette ville. En 1841 il prit le titre de professeur de théologie catholique de Mayence. Pendant ces années il est président de la société catholique de Mayence, en même temps il est examinateur et conseiller épiscopal. Outre de nombreuses publications dans *Le Catholique*, on a de lui : *Göttlichen Thaten des Christen*; Mayence, 1841, 2 vol.; — *Handbuch der Theologie und der Kirchen*; Mayence, 1841, 2 vol.; — *Zeit (Saint Boniface)*; Cologne, 1841, 1 vol.; — *Catholischen Dogmatik*; Mayence, 1841, 2 vol.; — *Handbuch der Theologie*; Mayence, 1850, 2^e édit.

Conversat.-Lexic.

* **DIERICKXEN** (*Jean-Baptiste*), néerlandais, né à Anvers, en 1773. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus notable est : *Antre des Belges*; Anvers, 1773, 1 vol. in-8.

DIERICK (*Charles-Louis*), antiquaire belge, né à Anvers, le 17 mai 1756, mort à Froismond, le 10 mai 1838. Il fut successivement com-

(1) On a commis proposé par l'armateur pour la surveillance de la cargaison.

On a de lui :
8°; —
d. 1814-1815, 3
ires sur de

— M
mes et les privilèges des
la révolution de l'an 1540;
8, 2 vol. in-8°; — *Mémoires
blic et politique de la ville de
son institution en commune
de Charles-Quint*; Gand, 1819,
nd's *Charter-Boekje* (Cartu-
de Gand); Gand, 1826, in-8°.
rquelot, *La Litt. fr. contemp.*

(i e), théologien flamand,
1 août 1675. Il prononça ses
avril 1620, dans le couvent
de Saint-Dominique, et en-
omie et la théologie à Saint-

Il cessiv nt doc-
s ac es. r it des

pro
de la gra
nces. On a de lui : *Exercici-
di ci optimis
ulectioni conse-
a. de Devotis-
e christi*; Gand,

le père Gilles
1600, 3; — *Tractatus
emplura, una cum qui-
us Tractatus exercitiorum
aendis*; suivi de *Tractatus
one et abnegatione sui
et tribulationes*; Gand,
ctatus brevis de obligatione
stitutionem in sacris re-
1667, in-12; Orléans, 1776,
and par Petrus Mallants
subroise Estienne, 1688; —
es de Dierkens ont été pu-
in-8°.

quis Prædicatorum, II, 259. —
heque sacræ.

), célèbre homme d'État
1430 ou 1431, mort en
moins distingué par sa
tomatique, il eut
es affaires de la
et chargé des confèrent-
mond d'Autriche, con-
smond avait vendu
de Bourgogne, qui
nt au sire de Ha-
ve que féroce, se livra
De tous les cantons
e plus impatiemment
e du jour que si le duc

ne faisait pas cesser les violences de Hagenbach, il saurait bien les réprimer et les venger. Si Charles le Téméraire méprisait ces *clameurs* sorties des vallées obscures de la Suisse, Louis XI au contraire sut tirer habilement parti des dispositions belliqueuses du canton de Berne. Nicolas de Diesbach, gagné par Louis XI, l'emporta sur Adrien de Bubenbergh, le futur défenseur de Morat, qui penchait pour la paix, et signa au nom de la république helvétique un traité avec la France, le 26 octobre 1474. Par ce traité, connu sous le nom de l'*Union héréditaire*, Louis XI s'engagea à faire compter tous les ans dans la ville de Lyon la somme de 20,000 francs (aujourd'hui équivalant à 800,000 francs) à ses amis les confédérés, et à leur donner dans toutes leurs guerres, et spécialement contre le duc de Bourgogne, aide, secours et défense. Nicolas, appelé dans ce traité par Louis XI, « notre ami et féal conseiller et chambellan chevalier et advoyer de Berne », obtint des faveurs de tous genres, et fut dès lors considéré comme le chef du parti français en Suisse. Les Mémoires de Comines rapportent un acte daté du 5 avril 1475 et signé de Nicolas de Diesbach, en vertu duquel, indépendamment des vingt mille francs accordés par le roi, pareille somme devait être répartie entre les cantons de Berne, de Zurich et de Lucerne. Si Nicolas Diesbach prit une part active au commencement de la guerre contre le duc de Bourgogne, cet habile diplomate ne jouit pas longtemps du succès de sa politique. Après avoir assisté à la bataille d'Héricourt, il fut blessé devant Blamont par un cheval, et transporté à Porentruy, y mourut, dit-on, de la peste.

Son cousin *Guillaume* DE DIESBACH, devenu alors le chef du parti français à Berne, joua un rôle très-important dans les guerres de Bourgogne et dedans celles de Souabe en 1499; mais son goût pour l'alchimie et ses malheureux essais d'explorations de salines et de mines dans le canton de Berne, en société avec son frère *Louis*, lui enlevèrent une grande partie de ses richesses. Il périt en 1517, victime d'une épidémie, comme son frère. Quant à Louis, qui en 1515 livra Domo Dossola aux Français, il devint la souche d'une famille considérable encore existante à Berne et à Fribourg, et laissa en mourant (1527) quinze fils.

Jean DE DIESBACH, troisième fils de Nicolas. Il commanda en 1515 les troupes suisses qui combattirent les Français à Marignan. Lorsque les cantons suisses eurent fait alliance avec François I^{er}, il fut mis à la tête du corps auxiliaire envoyé à ce prince en 1521. Comblé de faveurs par le roi, il l'accompagna en Italie, et fut tué à la bataille de Pavie.

Sebastien DE DIESBACH, second fils de Louis, combattit contre la France à la bataille de Novare. En 1514 il devint conseiller à Berne, et se joignit au parti français à Berne, devenu tout-

puisant depuis l'expédition malheureuse de la confédération helvétique en Italie. En 1521 il fut député avec d'autres envoyés à François I^{er}, pour signer le nouveau traité d'alliance conclu entre ce monarque et les Suisses. La même année il conduisit des troupes suisses en Picardie, et l'année d'après il commanda 2,000 Bernois dans le Milanais. Nommé avoyer de Berne en 1529, dans le temps critique de la réforme en Suisse, il se trouva malgré lui placé à la tête des troupes bernoises et des cantons réformés contre les cinq cantons catholiques. La malheureuse issue de cette lutte, qu'on lui imputa, lui fit perdre son crédit, et on l'accusa d'avoir été d'intelligence avec le parti ennemi, lorsqu'en 1533 on le vit se retirer à Fribourg. Après avoir encore servi en France, il mourut peu de temps après.

S. Zugenbuhler, *Tabl. Hist. de la Suisse*.

DIESBACH (Jean-Frédéric DE), général suisse, né à Fribourg, en 1677, mort en 1751. Il servit d'abord comme officier aux gardes suisses en France, se distingua par la défense de deux postes près de Nimègue. En 1710 il revint en Suisse, et entra au service de l'Autriche. Nommé major en 1714, il fit les campagnes de Hongrie, assista à la bataille de Peterwardin, à la bataille et au siège de Belgrade. Créé comte de l'Empire en 1718, il montra un grand courage en Italie, dans le royaume de Naples; en 1719 il fut présent au siège de Messine, qui après deux assauts capitula. Élevé en 1722 à la dignité de prince de l'Empire, sous le nom de *Sainte-Agathe*, par Charles VI, il fut nommé gouverneur de Syracuse, et en 1723 feld-maréchal général. En 1733 il servit en Italie, et en 1734, blessé à la bataille de Parme, il se retira à Fribourg, où il mourut, sans laisser d'enfants de la comtesse Victoire de la Faraone, qu'il avait épousée à Messine (en 1727). S.

S. Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

DIESBACH (Jean), jésuite allemand, né à Prague, en 1729, et mort à Vienne, en 1792. Tour à tour professeur à Olmutz, à Brunn, à Prague et à Vienne, il enseigna les mathématiques à l'archiduc François, qui fut depuis empereur d'Autriche. Nous citerons parmi ses principaux ouvrages, écrits tous en latin : *Institutiones philosophicae de corporum attributis*; Prague, 1761, in-8° (nouvelle édit. en 1764); — *Exegesis entomologica de Ephemerarum apparitione*; 1765, in-8°; — *Tabularium Noemo-genealogicum Bohuslas Balbini*; 1770, in-5°. S.

Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

DIESELDORFF (Jean-Godefroy), jurisconsulte polonais, mort en 1745. Il étudia à Francfort-sur-l'Oder et à Leipzig, devint docteur en 1693, et professa le droit et l'histoire. On a de lui : *De Potestate statuum Imperii protestantium circa matrimonia subditorum, et jure relaxandi legem prohibitivam circa eadem*; Francfort-sur-l'Oder, 1691, in-4°.

Inauguratio de adulterio lege divina et humana crescendo; Leipzig, 1693, in-4°; — *De Jure decernendi repudia*; 1696, ib., in-4°; — *De Rigore poenarum militarium ejusque justitia*; ibid., 1696, in-4°; — *De Jure suspendendi et resolvendi individuum vitæ consuetudinem*; ibid., 1697, in-4°; — *De Judicio erubescence*; Dantzig, 1698-1699, in-4°; — *De Beneficio miserabili*; ibid., 1699, in-4°; — *De eo quod justum est circa asyla*; ibid., 1699; — *De Perditis in alea*; ibid., 1700, in-4°; — *Probabilia juridica miscellanea*; ibid., 1701, in-4°; — *Exercitationes justinianæ XXII ad duas priores Instituti libros*; — *Disputatio de Johanna Darcia puella Aurelianensi*; 1698.

Adélong, Suppl. à Jöcher, *Allg. Col.-Leuth.*

* **DIESENHOFFEN** (Henri VAN), historien, né en Suisse. Il fut chanoine de Constance et chapelain du pape Jean XXII; il ajouta à l'*Historia Ecclesiastica* de Ptolémée de Fradonibus une continuation, qui va de l'an 1316 à l'an 1334; elle est restée manuscrite. R.

Docen, dans les *Archives de Götz*, t. II, p. 32.

* **DIEST** (Adrien VAN), peintre hollandais, né à La Haye, en 1655, mort en 1704. Il est pour premier maître son père, habile peintre de marine; à dix-sept ans il se rendit en Angleterre, où il se fit connaître comme paysagiste, particulièrement par une série de *Vues prises dans la partie occidentale de l'Isle*. Il avait du coloris, de la fraîcheur, et réussissait dans la reproduction de certains détails, tels que les amers. Cet artiste se fut élevé plus haut dans son art, si une pauvreté presque continue n'eût paralysé ses facultés.

Nagler, *Neues allg. Kunstw.*

DIEST (Henri). Né le 1595, à Al à Deve, après avoir étudié à Heidelberg; forcé de pour fuir la persécution, il se rendit en France, où il se fit connaître comme paysagiste, particulièrement par une série de *Vues prises dans la partie occidentale de l'Isle*. Il avait du coloris, de la fraîcheur, et réussissait dans la reproduction de certains détails, tels que les amers. Cet artiste se fut élevé plus haut dans son art, si une pauvreté presque continue n'eût paralysé ses facultés.

Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

* **DIESTERWEG** (Guillaume-Adolphe), mathématicien allemand, né à Siegen, le 27 novembre 1782, mort le 13 juin 1835. Il témoigna d'abord quelques dispositions pour la théologie, et s'occupa d'éducation particulière. Plus tard il étudia, en même temps que la théologie, les mathématiques, qu'il fut chargé de professer au lycée de Mannheim. En 1819 il échangea ces fonctions contre celles de professeur à l'école supérieure de Bonn, où il devint ensuite directeur de la commission d'examen scientifique; il garda cette position jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Lehrbuch der Trigonometrie* (Manuel de Trigonométrie); Bonn, 1824; — *Geometrische Aufgaben nach dem Griechischen bearbeitet* (Propositions de Géométrie, d'après la méthode grecque); Berlin, 1825; Elberfeld, 1828; — des traductions des ouvrages suivants d'Apollonius de Perga : *De Sectione rationis*; Berlin, 1821; — *De Sectione determinata*; Mayence, 1822; — *De Inclinationibus*; Berlin, 1823; — *De Sectione spatii*; Elberfeld, 1831.

Contrebande-Lex.

* **DIESTERWEG** (Frédéric-Adolphe-Guillaume), frère du précédent, pédagogue allemand, né à Siegen, le 29 octobre 1790. Il étudia à Tubingue et à Heilborn, et en 1810 il se rendit à Mannheim, où il s'occupa d'éducation privée. En 1811 il devint second professeur à l'école secondaire de Worms, en 1813 professeur à l'école modèle de Francfort-sur-le-Mein, en 1813 recteur à l'école latine d'Elberfeld, et en 1820 directeur du séminaire normal de Moers. En 1832 Diesterweg fut appelé à la direction du séminaire des écoles urbaines de Berlin. Des raisons politiques, en particulier sa coopération écrite au système réactionnaire qui de jour en jour prévalait de plus fort en Prusse, lui firent perdre sa position sous le ministère Eichhorn en 1847. Il vécut dès lors dans la vie privée, ne s'y occupant surtout que d'études pédagogiques. Il fit paraître aussi un grand nombre d'écrits polémiques, qui lui attirèrent des difficultés et même des querelles. Ses principaux ouvrages sont : *Jahrbuch für Lehrer* (Annales de Pédagogie); Berlin, 1851-1852, 3 vol.; — *Geometrische Combinationen-Lehre* (Traité d'Analyse géométrique); Elberfeld, 1820, et 1826, 2^e éd.; — *Praktischer Lehrgang für den Unterricht in der Deutschen Sprache* (Cours pratique pour l'étude de la langue allemande); Coblenz, 1841-1849; — *Praktisches Rechenbuch für Elementar- und höhere Bürgerschulen* (Traité d'Arithmétique pour les écoles primaires et secondaires); Elberfeld, 1843-1850, en collaboration avec Heuser; — *Aufloesung* (Solution, suite de l'ouvrage précédent); Elberfeld, 1850; — *Methodisches Handbuch für den Gesamtunterricht im Rechnen* (Manuel méthodique de l'enseignement simultané); Elberfeld, 1850, 2 vol., 5^e éd., en collaboration avec le même Heuser.

Contrebande-Lex.

* **DIETEL** (Géorgius), théologien et philo-

sophe allemand, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins. On a de lui : *Variae Theses philosophicae*; Salzbourg, 1662, in-4°; — *De Cælo, Mundo et Elementis*; 1663, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

DIETENBERGER (Jean), théologien allemand, né à Dietsberg, aux environs de Mayence, et mort en 1534. Il s'est surtout fait connaître par sa traduction allemande de la Bible à l'usage des catholiques (Mayence, 1534, réimprimée à Cologne en 1540, en 1550 et années suivantes). Dietsberger, entré dans l'ordre de Saint-Dominique, devint chanoine et grand-inquisiteur à Mayence. Les luthériens l'accusent de ne pas avoir fait sa traduction sur les textes originaux, mais sur celle de Luther pour l'Ancien Testament et sur celle de H. Emser pour le Nouveau Testament. L'édition d'Augsbourg, 1776, grand in-8°, offre une traduction plus moderne. On a oublié les autres ouvrages du dominicain Dietsberger, mais les bibliographes attribuent encore du prix aux anciennes éditions de sa version de la Bible. S.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

DIETERICH (Helvius), médecin allemand, né à Kyrtorf, le 24 juin 1601, mort le 13 décembre 1655. Il étudia à Giessen, devint maître ès arts en 1620, enseigna la langue hébraïque à Ulm; et abandonnant la théologie pour la médecine, il vint étudier cette science à Tubingue, Altorf et Wittenberg. En 1625 il visita plusieurs universités italiennes, et en 1627 il se fit recevoir docteur à Strasbourg. De 1628 à 1634 il fut médecin de plusieurs princes d'Allemagne, du souverain de Hesse-Darmstadt, ensuite de l'électeur de Brandebourg, qui l'emmena de Dresde à Berlin. Trois ans plus tard il alla soigner le prince royal de Danemark, ce qui lui valut le titre de conseiller et de médecin de la cour danoise. Devenu en dernier lieu médecin de la ville de Hambourg, il mourut dans cette ville. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de arthritide*; Strasbourg, 1620, in-4°; — *Elogium planetarum caelestium et terrestrium macrocosmi et microcosmi*; Strasbourg, 1627, in-8°; — *Responsa medica de probatione, facultate et usu acidularum fontium Schwalbacensis susurrantium*; Francfort, 1631, in-4°; — *Vindiciae adversus Ottonem Tackeniū*; Hambourg, 1655, in-4°. L'auteur affirme dans cet ouvrage que dès 1622 il avait expérimenté sur un chien la circulation du sang.

Biog. méd.

DIETERICH (Jean-Conrad), philologue allemand, né à Butzbach, en Vetteravie, le 19 janvier 1612, et mort à Giessen, le 24 juin 1669. Il s'est fait connaître comme théologien protestant, philologue, historien, et a écrit plusieurs ouvrages sur la médecine, qui ne manquent pas de mérite. Ses principaux ouvrages sont : *Diatribe de usu, abusu, et neglectu lectio-*

scriptorum secularium et antiquitatis; Copenhague, 1638, in-4°; — *Hippocratis Aphorismi illustrati*; Gênes, 1656, in-4°; Ulm, 1665. Dans le *Latreum Hippocraticum*, etc., Ulm, 1661, in-4°, Dieterich rapporte le texte d'Hippocrate avec la traduction latine en regard. Ce travail montre que Dieterich était un bon helléniste. Nous devons encore mentionner de lui plusieurs dissertations sur divers points d'histoire, sous le titre de : *Dissertationum miscellanearum Pentas*; Zurich, 1654, in-4°; — *Breviarium Pontificum Romanorum*; Giessen, 1663, in-8°; — *Historia Imperatorum Germanicorum familiæ Saxonice*; Giessen, 1666, in-4°; — *Græcia exulans, seu de infelicitate sæculi superioris in græcarum litterarum ignoratione*; Marbourg, in-4°. Dieterich se proposait d'éditer un supplément (*auctarium*) au Trésor de la Langue Grecque de Henri Estienne; mais l'ouvrage, resté manuscrit, parait s'être perdu. Morhof regrette que Dieterich n'ait pas publié son grand ouvrage sur la langue grecque dont on trouve le prospectus dans le *Specillum chrestomathicæ græcæ*; Giessen, 1649, in-4°. Ses ouvrages posthumes ont pour titres : *Antiquitates biblicæ*; Giessen, 1671, in-folio; — *Antiquitates Novi Testamenti*; Francfort, 1680, in-fol. S. Deutschland Real-Encyclopædie. — Adelung, Suppl. à Jöcher, Allg. Gel.-Lexicon.

* **DIETERICH** (Jean-Georges), théologien allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Oratio historica de litteratis marggrafis Brandenburg.*; Bareuth, 1721, in-4°; — *De Moralitate Jubilæorum, imprimis Ecclesiæ Lutheranæ*; ibid., 1717, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, Allg. Gel.-Lexicon.

* **DIETERICH** (D. Martin), polygraphe allemand, né à Arolsen, le 17 décembre 1681, mort le 12 mars 1749. Il étudia la philologie à Leipzig, et se voua à l'état ecclésiastique. Il fut à la fois poète et savant. Ses principaux ouvrages sont : *De splendidis peccatis superstitionis antiquitatis*; Berlin, 1709; — *De Cultura Linguae Germanicæ*; ibid., 1711; — *De Memorabilibus quibusdam Marchiæ Brandenburgicæ*; ibid., 1715; — *De ortu et progressu religionis christianæ in Marchia Brandenb. ad puriora usque sacra*; ibid., 1718; — *Kurzer Unterricht von der Augsbургischen Confession* (Courte Instruction au sujet de la Confession d'Augsbourg); 1730; — *Berlinische Kluster- und Schul-historie*; Berlin, 1732, in-8°; — *Nexus philosophicus Grammaticæ Hebrææ*; ibid., 1739, in-4°.

Moser, Jetztleb. Theol.

DIETERICH. Voy. WEINMANN.

* **DIETERICH** (Joachim-Fredric-Christian), médecin vétérinaire allemand, né à Stendal, le 1^{er} mars 1792. Il reçut sa première instruction à Wusterhausen, où son père était employé à l'écurie; on lui fit ensuite apprendre l'état

de maréchal-ferrant; puis il voyagea, suivant l'usage de la plupart des ouvriers de sa profession. En 1813 il entra comme élève militaire à l'École Vétérinaire de Berlin, et au sortir de cette école il fut nommé élève maréchal des haras. Après avoir pratiqué pendant plusieurs années l'art vétérinaire, il étudia la médecine et les sciences naturelles; il passa ses examens en 1817, et fut nommé médecin vétérinaire supérieur, et envoyé en France aux frais de l'État pour y étudier les haras, l'élève des chevaux et les établissements de mérinos. A son retour, il visita dans le même but scientifique le Wartemberg, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie. Appelé à professer à l'École Vétérinaire de Berlin, il se démit de ses fonctions en 1823, pour se consacrer uniquement à la pratique de son art. Il a écrit dans des ouvrages : 1. *Handbuch der Veterinär-Chirurgie* (Manuel de Chirurgie vétérinaire); Berlin, 1822-1845; — *Anleitung das Allerlei von den Krankheiten der Pferde zu kennen* (Moyens de connaître les maladies des chevaux); — *Ueber die Hufbeschläge* (Sur la ferrure des chevaux); Berlin, 1824; — *Gestüts- und Züchtungslehre* (Sur la gestion des chevaux et les élevages); Berlin, 1842, 3^e édition; — *Praktische Pathologie und Therapie der Krankheiten der Pferde* (Pathologie spéciale et de traitement des maladies des chevaux); Berlin, 1826, et 1831, 2^e édition; — *Handbuch der allgemeinen und speziellen Arzneimittellehre* (Manuel de la pharmacologie générale et spéciale); Berlin, 1825, 11^e édition; — *Catechismus der Pferdeheilkunde* (Catechisme de l'élève des chevaux); Berlin, 1834; — *Praktische Pferdeheilkunde* (Pratique de la médecine des chevaux); Berlin, 1834, 3^e édition; — *Praktische Pferdeheilkunde* (Pratique de la médecine des chevaux); Berlin, 1842, 4^e édition; — *Handbuch der Geburtshilfe* (Manuel de l'accouchement); Berlin, 1845; — *Handbuch der Hausthierzucht* (Manuel de l'élevage des animaux domestiques); Leipzig, 1845, 1^{re} édition.

DIETERICI (Charles-Frédéric), statisticien et économiste allemand, né le 23 août 1790. Il commença ses études à Korb en 1812 à Berlin, où il fut nommé professeur de statistique et de géographie en 1813, et fut nommé directeur de l'école de statistique en 1814. Il se livra, sous les auspices du ministre d'État, à des études sur les statistiques et fut nommé professeur de statistique en 1815.

la paix fut rétablie, diverses fonctions civiles, celles de référendaire à Berlin, d'assesseur de régence à Potsdam et de conseiller en 1818. Il concourut à l'organisation de l'instruction publique sous le ministère Stein-Altenstein en 1820. En 1834 il fut nommé professeur d'économie politique à l'université de Berlin, et en 1844 directeur du bureau de statistique lors de la retraite d'Hoffmann. Ses ouvrages sont : *De via et ratione economica politicam docendi*; Berlin, 1835; — *Geschichtliche und statistische Uebersicht ueber die Universitäten im preussischen Staate* (Aperçu historique et statistique des universités dans le royaume prussien); Berlin, 1830; — *Statistische Uebersicht der wichtigsten Gegenstände des Verkehrs und Verbrauchs im preussischen Staate und im Deutschen Zollverbande* (Aperçu statistique des principaux objets de consommation et d'échange dans le royaume de Prusse et dans l'Union douanière allemande); 1844, avec additions de 1844 à 1845; — *Der Volkswohlstand im preussischen Staate* (Le Bien-être dans l'État prussien); Berlin, 1846, trad. en français, par Moreau de Jonnés, Paris, 1848; — *Statistische Tabellen des preussischen Staats, nach der amtlichen Aufzählung von 1843* (Tableaux statistiques de l'État prussien, d'après le recensement officiel de 1843); Berlin, 1845; — *Tabellen und amtliche Nachrichten ueber den preussischen Staat für das Jahr 1849* (Tableaux et documents officiels sur l'État prussien pour l'année 1849); Berlin, 1851, 3 volumes; — *Mittheilungen des Statistischen Vereins* (Communications de la Société de Statistique); — *Ueber Arbeit und Capital* (Du Travail et du Capital); Berlin, 1848.

Conservat.-Lexicon.

* **DIETERICI** (Frédéric), fils aîné de l'économiste, né le 6 juillet 1821, orientaliste allemand. Il étudia la théologie à Halle et à Berlin, et plus tard il s'adonna sous Rodiger de Halle aux langues orientales. Après s'être fait recevoir en 1846, et avoir publié à cette occasion le poème *scam Mutanabbi* et *Scifeddauts*, Leipzig, 1847, il se rendit au Caire après un court séjour à Paris et à Londres. Il étudia alors l'arabe à l'école d'un cheik, visita la Haute-Egypte, le Soudan, Jérusalem et Damas, et revint par Constantinople, Athènes et Trieste. Au mois d'octobre 1854 il fut nommé professeur suppléant à Berlin, et en mars 1857 on lui donna le titre de drogman de l'ambassade de Londres à Constantinople. Il a donné une édition du texte arabe de *Talhyah*; Leipzig, 1851; et une traduction en texte arabe avec le commentaire *Uhu-Akil*.

Conservat.-Lexicon.

* **DIETTER VON ANWANDEN** (Christophe-Jean), polygraphe allemand, né à Nuremberg, 15 septembre 1619, mort le 2 février 1687. Il habita à Altorf, Tubingue, Bâle, et Strasbourg,

où il fut reçu docteur, le 14 août 1649. Admis au collège des avocats de sa ville natale, il en fut nommé doyen en 1687. Il était philosophe et poète autant que jurisconsulte. Ses principaux ouvrages sont : *Comparatio Reipublicæ Noricæ cum Republica Venetæ, in oratione quadam Altorphi recitata*; 1643; — *Bibliotheca Norica animata*; ibid., 1647; — *Orationes quinque varii argumenti*; ibid., 1659, in-12; — *The-saurus practicus C. Besoldi cum additionibus suis historico-politico-philologico-juridicis*; ibid., 1697, 2 vol. in-8°; — *Itinerarium Mich. Hamersamii in Indiam occidentalem*; — *Tractatus de amore præmaturo*; — *Orbis novus literaturæ detectus*.

Will, Nürnberg, Gel.-Lect.

* **DIETMAR**, poète allemand du treizième siècle, figure au nombre des *Minnesaenger* ou troubadours d'outre-Rhin; il s'est conservé quatre de ses chansons (*Lieder*); elles ont été imprimées dans les recueils indiqués en source.

B.

nodmer, *Proben der alten Schlegelschen Poesie*; Zurich, 1788, II, 119. — Hagen, *Minnesaenger*, II, 178.

* **DIETMAR** (Jean-Guillaume), jurisconsulte allemand, natif d'Oberkatz, vivait encore en 1748. Il étudia à Iéna à partir de 1693, fut reçu avocat en 1695, et devint docteur en 1702. Il a laissé : *Disputatio inauguralis de inutilibus sponsationum divisionibus*; Iéna, 1702, in-4°; — *Disputatio de dominio jurisdictionis mediotorum*; ibid., 1710, in-4°; — *De præscriptione feudali*; ibid., 1712; — *Præfatio ad Jo. Strauchii Lexicon particulare Juris*; ibid., 1719, in-4°; — *Notæ ad Institutiones Justinianæ*; ibid., 1720, in-8°; — *De Præscriptione anomala*; ibid., 1723; — *De Jure pedanco*; ibid., 1743.

Weidlich, *Zeitlich, Jurist.* (Les Jurisconsultes contemporains).

DIETPOLD ou **DIETBOLD** (*Théobald*), prélat allemand, né en 1189. Il fut évêque de Passau, et fit avec Frédéric Barbe-Roussée le voyage de la Terre Sainte; il mourut au retour. On a de lui : *Epistola ad Tuganonom*. Fabricius dit qu'il ne connaît pas d'autre ouvrage de ce prélat.

Fabricius, *Bibl. med. et inf. Aet.*

DIETRICH, nom d'une famille de botanistes allemands, dont voici les noms :

DIETRICH (Adam), né à Ziegenhain, le 1^{er} novembre 1711, mort le 10 juillet 1782. Il se fit comme botaniste une si grande réputation, que Linné ne dédaigna pas de correspondre avec lui.

DIETRICH (Jean-Adam), fils du précédent, né le 23 juin 1739, mort le 1^{er} septembre 1794.

DIETRICH (Jean-Michel), l'aîné des deux fils du précédent, né à Ziegenhain, en 1767, mort le 30 juin 1836. Il fut agronome et botaniste, comme l'avaient été son père et son aïeul.

* **DIETRICH** (Frédéric-Théophile), fils puîné de Jean-Adam, né le 15 mars 1768, mort à Eisenach, le 2 janvier 1830. Il écrivit particulière-

lande. Avant d'exécuter ce projet, il alla travailler une année dans sa ville natale. Également apprécié par la cour de Dresde, il se rendit au frais de cette cour en Italie dans l'année 1742; à Venise et à Rome, il étudia les chefs-d'œuvre qui y abondent, et chercha à s'approprier par l'étude des modèles les qualités qui lui manquaient, sans rien perdre cependant de son originalité. C'est de son séjour et de ses travaux en Italie que date la popularité de ses œuvres, qui bientôt se répandirent en Angleterre, en France et en Allemagne. A son retour dans son pays, Dietrich, que Winckelmann appelait le Raphaël du paysage, devint professeur à l'Académie des Arts.

berger s'appuyant sur une génisse; — un paysage représentant Venus entourée d'Amours; 1742; — Un site sauvage et montagneux, dans le genre de Salvator Rosa; 1748; — La Danse des Ours; 1764; — des bustes, des têtes, en grand nombre. Les œuvres de Dietrich sont signées tantôt d'un monogramme, tantôt de la lettre D; tantôt, enfin, du nom tout entier Dietrich ou Dietricy.

Augs., *Neues Allomeines Künstler-Lexicon*.

DIETRICH (Philippe-Frédéric, baron de), minéralogiste français, né à Strasbourg, en 1748, décapité le 28 décembre 1793. Il s'occupait beaucoup d'histoire naturelle, principalement de minéralogie, et publia plusieurs mémoires qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences de France, de la Société des Curieux de la Nature de Berlin et de celle de Göttingue. Il devint successivement, avant la révolution, commissaire du roi à la visite des mines, des bouches à feu et des forêts du royaume, secrétaire des commandements du comte d'Artois comme colonel général des Suisses et Grisons, interprète de Pondre du Mérite, membre du corps de la noblesse de l'Alsace, et conseiller noble à Strasbourg. Il fut élu premier maire constitutionnel de Strasbourg, et eut des opinions très-prouvoquées en faveur de la révolution; en même temps il était resté partisan de la monarchie. De là diverses fâces dans sa conduite politique, qui l'ont fait diversement juger et qui le rendirent l'objet d'accusations contradictoires. Dès 1790 Salles le demandait à l'Assemblée constituante pour participation aux manœuvres pratiquées en Alsace contre la révolution. En 1792 Dietrich, tout en se montrant hostile au parti montagnard, témoignait beaucoup de zèle pour la défense du pays, à tel point qu'un certain Lévêque prétendait avoir reçu de lui cinquante louis à compte pour assassiner le roi de Prusse. C'est à cette époque que Rouget de Lisle, qui logeait chez Dietrich, inspira sous ses yeux les paroles et la musique de *La Marseillaise*. A la chute du trône, l'indignation fit signer par le conseil municipal de Strasbourg une adresse pour demander la punition des auteurs des journées du 20 juin et du août 1792. Un décret du 18 août le manda à la barre. Il prit alors la fuite, et se réfugia à Bâle, d'où il écrivit à l'Assemblée que la rigueur dont il paraissait menacé le forçait seule à s'exposer. Il fut alors inscrit sur la liste des émigrés, ce qui le détermina à rentrer; et en novembre 1792 il se constitua volontairement prisonnier à l'Abbaye. Le 20 du même mois, l'Assemblée fit décréter d'accusation. Il fut traduit au tribunal de Strasbourg, qu'il récusait comme susceptible de partialité; puis à celui du Doubs, qui l'acquitta, sur la déclaration du jury, le 1^{er} mars 1793. Retenu en prison, il fut renvoyé devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort, le 28 décembre 1793. Son arrestation en 1793 la radiation de Dietrich de la liste

des émigrés, et la restitution des biens paternels. On a de Dietrich : *Lettres de M. Ferber à M. le chevalier de Born, sur l'histoire naturelle de l'Italie*, traduit de l'allemand; Strasbourg et Paris, 1776, in-8°; — *Traité chimique de l'Air et du Feu*, traduit de l'allemand de Scheele; Paris, 1785, in-8° : cet ouvrage est remarquable par le grand nombre d'observations importantes qu'il renferme; — *Supplément au Traité de l'Air et du Feu*; Paris, 1785, in-12; — *Descriptions des gîtes de minéral, et des bouches à feu de France*; Paris, Didot jeune, 1786-1800, 6 parties, 3 vol. in-4°, avec planches. Le 1^{er} volume, en deux parties, est intitulé : *Description des gîtes de minéral, des forges et des salines des Pyrénées, suivie d'Observations sur le fer mazé et sur les mines de Sardes, en Poitou*. Les deux autres volumes ont pour titre : *Description des gîtes de minéral, forges, salines, verreries, tréfileries, fabriques de fer-blanc, porcelaine, faïence de la Lorraine et de la basse Alsace*; — *Observations sur l'intérieur des montagnes*, traduit de l'allemand de Trebra, avec un *Plan de Minéralogie*, traduit de Wertheim; Paris, 1787, in-fol., avec cartes et figures; le traducteur a joint à cet ouvrage un avant commentaire et une longue préface, qui est remplie de vues neuves sur la géographie physique; — *Vindicia dogmatis Gratiani de rescriptione*; Strasbourg, 1787, in-8°; — *Mémoire sur les acres*; dans les *Mémoires de l'Académie de 1787*; — *Procédé particulier usité en Limousin et en Périgord pour fabriquer du fer dur*; ibid.; — *Description des mines de France*; le fils de l'auteur fit hommage de cet ouvrage au Corps législatif en 1796; — *Mémoires sur les arbres qui peuvent être employés aux plantations le long des routes*, avec F.-L. Hammer; Paris et Strasbourg, 1805, in-8°. Dietrich a en outre fait paraître plusieurs dissertations en allemand sur la minéralogie; elles sont insérées dans les *Mémoires de la Société des Curieux de la Nature* de Berlin.

Recueil des Savants étrangers de l'Académie des Sciences, X. — *Biographie moderne*. — Quérard, *La France littéraire*.

DIETRICHSTEIN (Adam, seigneur de), diplomate allemand, naquit en 1527, et mourut le 15 janvier 1590. Ce diplomate célèbre vint à la cour de Ferdinand 1^{er} en 1547, accompagna l'année d'ensuite Maximilien en Espagne, au sujet du mariage de ce prince avec l'infante Marie. A son retour, Maximilien envoya Adam de Dietrichstein à Inspruck auprès de Charles-Quint et auprès du roi Ferdinand à Gratz. En 1552 il assista au traité de Passau, en 1555 il fut présent à la diète d'Augsbourg; il remplit deux missions délicates auprès de Philippe II d'Espagne. On peut regarder sa relation sur la mort de don Carlos comme le document le plus authentique qui existe sur ce malheureux événement. En 1561 l'infante, alors reine de Bo-

Les productions de Dietrich sont à la seule galerie de Dresde possédée de ses tableaux. On a en cinq cahiers, gravés sur pierre, études et esquisses de Dietrich sont aussi recherchées que parmi ces derniers son *Adoration des* exposée à Paris en l'an ix (1801). *fiquement* qui appartenait au Pologne. La manière de Dietrich tuelle; ses figures peuvent rivaliser avec ceux de Desjardins, ses *es* Porlembourg. Comme Elz fait contraster leur vérité une roche, sable ou de pierre. Qu rend presque avec la même Lorrain. Les gravures à l'eau Dietrich forment envii plus remarquables sont : *1735, grand in-fol. ; — Néron et les furies* : devenu très-rare ; — *la foire, dans le goût d'Ostade* ; et ses *Enfants, à la manière de Christ* gerissant les *maux* Rémouleurs, dans le goût d' *La Résurrection de Lazare* Rembrandt ; — *Les Musiciens* ; — *Le Dentiste* ; 1767 ; — *Le bylle* ; 1745 ; — *Loth et ses filles* ; — *Sacrifice d'Abraham* ; 1731 ; — *préchant la multitude* ; distes, à la manière de l' *Fuite en Égypte* ; 1731 ; — *Un Port de* devenu rare ; — *Un Port de* ce fut, dit-on, la première exécutée par Dietrich ; — *Naissance du Christ* ; 1740 ; — *Égypte* ; — *Le Christ Temple* ; 1721 ; — *La C L'Adoration des* *lard et sa Fi* *Jardinière* — un paysage où *Bergère* presque

berger s'appuyant sur une génisse; — un paysage représentant Venus entourée d'Amours; 1742; — Un site sauvage et montagneux, dans le genre de Salvator Rosa; 1748; — La Danse des Ours; 1764; — des bustes, des vases, en grand nombre. Les œuvres de Dietrich sont signées tantôt d'un monogramme, tantôt de la lettre D; tantôt, enfin, du nom tout entier Dietrich ou Dietricy.

Sagier, *Nouveaux Allemands Künstler-Lexicon*.

DIETRICH (Philippe-Frédéric, baron de), minéralogiste français, né à Strasbourg, en 1748, décédé le 28 décembre 1793. Il s'occupait beaucoup d'histoire naturelle, principalement de minéralogie, et publia plusieurs mémoires qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des Sciences de France, de la Société des Curieux de la Nature de Berlin et de celle de Göttingue. Il devint successivement, avant la révolution, commissaire du roi à la visite des mines, des bouches à feu et des forêts du royaume, secrétaire des commandements du comte d'Artois comme colonel général des Suisses et Grisons, interprète de l'Ordre du Mérite, membre du corps de la noblesse de l'Alsace, et conseiller noble à Strasbourg. Il fut élu premier maire constitutionnel de Strasbourg, et eut des opinions très-prononcées en faveur de la révolution; en même temps il était resté partisan de la monarchie. De là diverses faces dans sa conduite politique, qui l'ont fait diversement juger et qui le rendirent l'objet d'accusations contradictoires. Dès 1790 Salles le désignait à l'Assemblée constituante pour participation aux manœuvres pratiquées en Alsace contre la révolution. En 1792 Dietrich, tout en se montrant hostile au parti montagnard, témoignait beaucoup de zèle pour la défense du pays, à tel point qu'un certain Lévêque prétendait avoir reçu de lui cinquante louis à compte pour rassurer le roi de Prusse. C'est à cette époque que Bouquet de Lisle, qui logeait chez Dietrich, composa sous ses yeux les paroles et la musique de *La Marseillaise*. A la chute du trône, il rédigea et fit signer par le conseil municipal de Strasbourg une adresse pour demander la punition des auteurs des journées du 20 juin et du 10 août 1792. Un décret du 18 août le manda à la barre. Il prit alors la fuite, et se réfugia à Bâle, d'où il écrivit à l'Assemblée que la rigueur dont il paraissait menacé le forçait seule à s'exiler. Il fut alors inscrit sur la liste des émigrés, ce qui le détermina à rentrer; et en novembre 1792 il se constitua volontairement prisonnier à l'abbaye. Le 20 du même mois, lui le fit décréter d'accusation. Il fut traduit au tribunal de Strasbourg, qu'il récusait comme susceptible de partialité; puis à celui du Doubs, qui l'acquitta, sur la déclaration du jury, le 19 mai 1793. Retenu en prison, il fut renvoyé devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort, le 28 décembre 1793. Son arrêt fut en 1795 la radiation de Dietrich de la liste

des émigrés, et la restitution des biens paternels. On a de Dietrich : *Lettres de M. Ferber à M. le chevalier de Born, sur l'histoire naturelle de l'Italie*, traduit de l'allemand; Strasbourg et Paris, 1776, in-8°; — *Traité chimique de l'Air et du Feu*, traduit de l'allemand de Schoele; Paris, 1785, in-8° : cet ouvrage est remarquable par le grand nombre d'observations importantes qu'il renferme; — *Supplément au Traité de l'Air et du Feu*; Paris, 1785, in-12; — *Descriptions des gîtes de minéral, et des bouches à feu de France*; Paris, Didot jeune, 1786-1800, 6 parties, 3 vol. in-4°, avec planches. Le 1^{er} volume, en deux parties, est intitulé : *Description des gîtes de minéral, des forges et des salines des Pyrénées, suivie d'Observations sur le fer mazzé et sur les mines de Sardes, en Poitou*. Les deux autres volumes ont pour titre : *Description des gîtes de minerais, forges, salines, verreries, trefileries, fabriques de fer-blanc, porcelaine, faïence de la Lorraine et de la basse Alsace*; — *Observations sur l'intérieur des montagnes*, traduit de l'allemand de Trebra, avec un *Plan de Minéralogie*, traduit de Wertheim; Paris, 1787, in-fol., avec cartes et figures : le traducteur a joint à cet ouvrage un savant commentaire et une longue préface, qui est remplie de vues neuves sur la géographie physique; — *Vindictes dogmatiques Gratiennes de description*; Strasbourg, 1787, in-8°; — *Mémoire sur les ocres*; dans les *Mémoires de l'Académie de 1787*; — *Procédé particulier usité en Limousin et en Périgord pour fabriquer du fer dur*; ibid.; — *Description des mines de France*; le fils de l'auteur fit hommage de cet ouvrage au Corps législatif en 1796; — *Mémoires sur les arbres qui peuvent être employés aux plantations le long des routes*, avec F.-L. Hammer; Paris et Strasbourg, 1805, in-8°. Dietrich a en outre fait paraître plusieurs dissertations en allemand sur la minéralogie; elles sont insérées dans les *Mémoires de la Société des Curieux de la Nature de Berlin*.

Recueil des Savants étrangers de l'Académie des Sciences, X. — *Biographie moderne*. — Quérard, *La France littéraire*.

DIETRICHSTEIN (Adam, seigneur de), diplomate allemand, naquit en 1527, et mourut le 15 janvier 1590. Ce diplomate célèbre vint à la cour de Ferdinand 1^{er} en 1547, accompagna l'année d'ensuite Maximilien en Espagne, au sujet du mariage de ce prince avec l'infante Marie. A son retour, Maximilien envoya Adam de Dietrichstein à Inspruck auprès de Charles-Quint et auprès du roi Ferdinand à Gratz. En 1552 il assista au traité de Passau, en 1555 il fut présent à la diète d'Augsbourg; il remplit deux missions délicates auprès de Philippe II d'Espagne. On peut regarder sa relation sur la mort de don Carlos comme le document le plus authentique qui existe sur ce malheureux événement. En 1561 l'infante, alors reine de Bo-

hème, l'envoya à Rome, auprès du pape Pie V, et Maximilien II le chargea de demander au pape le rétablissement de la communion sous les deux espèces le mariage des prêtres et la réduction des vœux des chevaliers de Malte. Ces demandes furent renvoyées par le pape à la décision du concile de Trente, où elles furent rejetées. Après cet échec, facile à prévoir, Adam se retira à son château de Niklasbourg. Ne vivant plus que pour les sciences et les lettres, il écrivit sur l'hérédité de la couronne de Hongrie, et entretenait une correspondance savante avec son ami le bibliothécaire en chef de la cour impériale, Hugo Beotius. En 587 Rodolphe lui décerna le titre de comte. Après sa mort, Adam fut déposé dans la même tombe que Maximilien II.

DIETRICHSTEIN (François, prince de), cardinal et évêque d'Olmütz, gouverneur de la Moravie, fils du précédent et de Marguerite de Cordoue, naquit à Madrid, le 22 août 1570, et mourut à Brunn, en Moravie, le 19 septembre 1636. Après avoir étudié la philosophie à Prague et la théologie à Rome, il devint successivement chanoine d'Olmütz et camérier du pape Clément VIII, évêque et cardinal. Nommé légat à latere, il assista, en 1600, au mariage de l'archiduc Ferdinand avec Marie-Anne duchesse de Bavière, puis, en 611 au mariage du roi Matthias avec l'archiduchesse Anne; enfin, en 63 à celui de Ferdinand III avec l'infante Marie, il couronna rois de Bohême les empereurs Matthias et Ferdinand II, et assista à l'élection de trois papes, Léon XI, Paul V et Grégoire XV. Comme président du conseil d'État impérial, il s'opposa à ce que les lettres de majesté dictées par la tolérance fussent étendues à la Moravie, dont il avait été nommé gouverneur en 1620. Après avoir expulsé Boesky, Hongrois rebelle il fut chassé lui-même par les insurgés moraves. Mais les victoires de Tilly et de Wallenstein ayant pacifié la Bohême, Dietrichstein fit rentrer les protestants de Moravie dans le giron de l'Eglise, et institua l'ordre des Piaristes. En récompense des services éminents rendus à l'État et à l'Eglise ce cardinal avait été nommé prince de l'empire. Il mourut à Olmütz. Sa vie, écrite par un jésuite, appelé George Dingmayer n'a pas été imprimée; mais celle que Voigt a écrite en allemand a été publiée avec des notes et un supplément de Schwalbe; Leipzig, 1792. On a de François Dietrichstein quelques discours sur les saints, des statuts pour la réforme du clergé et du peuple, un traité de controverse, ainsi que des poésies sacrées et profanes.

S.

Moréri, *Grand Dict. hist.* — Erschel et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

DIETTERLIN ou **DIETERLIN** (Wendel), architecte allemand, né à Strasbourg, vers 1554, mort vers 1620. On a de lui *Architectura*, etc.; Nuremberg, 1598 *ibid.* 1655, in-fol. — *Architectura von Portalen und Thurghrichten* (Ar-

chitecture des portails et hausses), ouvrage qui fait suite au premier Strasbourg, 694, in-fol. Peut-être même n'est-il qu'une nouvelle édition. Adelung, Suppl. Jöcher, *Allg. Gel.-Leze.*

* **DIETZ** (Jean-Christophe-Frédéric), philosophe allemand, né en 765, à Wetzelar dans le cercle de Coblenz, mort vers 1830. Il fut attaché en 789, en qualité de vice-recteur, à l'école de la cathédrale de Gustrow, devint recteur de celle de Ratzebourg en 1804, puis pasteur à Ziethen, près de Ratzebourg, en 1812. Il a publié, dans l'esprit de la philosophie kantienne, les ouvrages suivants, en langue allemande : *Anti-théologie, ou essai d'un examen du système philosophique exposé par Tiedemann, dans son Théologie*; Roslock et Leipzig, 1798, in-8°; — *Réponses aux Lettres idéalistes de Tiedemann*; Gotha, 1801, in-8°; — *La Philosophie et le Philosophe considérés du vrai point de vue*; Leipzig, 1802, in-8°; — *Du Savoir, de la Foi, du Mysticisme et du Scepticisme*; Lubek, 1808, in-8°. Il a publié aussi dans plusieurs journaux un grand nombre de mémoires et de dissertations de philosophie, de philologie, de pédagogie et de littérature dramatique. J. T.

Krus, *Encyclop. Phil. Lexicon.*

DIETZSCH (Jean-Christophe), peintre de paysages, né à Nuremberg, en 1710, mort en 1788. Ses œuvres, répandues en Allemagne et au dehors, consistent en tableaux divers, tels que fruits, arbres, effets d'eau. Il fit aussi de jolies gravures. En 1737 parurent ses *Vues de Nuremberg*, et en 760 il publia, en société avec son frère Jean-Albert, quarante-un autres paysages estimés.

Nagler, *Neues allg. Kunst-Lexic.*

DIETZSCH ou **DIETI** (J.), frère du précédent, peintre 1788, mort en 1782. Il peignit des tailles, des fruits; le roc 1760.

Nagler, *Neues allg. Kunst-Lexic.*

* **DIEU** (André de), appelé et **ANDREA DI DIO**, historien et le commencement du quale *podestat*, ou principal magistrat. écrit en italien ce qui s'est tant dans sa patrie de 1328. Ange Tura, dit le *vevus*, a vragé jusqu'en 1352. Cette histoire pour la fidélité et la pureté du h *Nuratori, Scriptores Rerum Ital. X*

* **DIEU** (Juan de), canon en 1247. Il était docteur et chanoine à Bologne et à L en latin plusieurs ouvrages sur le siasique. Possevin cite : *La déret et des décrétales*; — *verses sur les noirs crétales*; — l'église de B

Possevin, *Apparatus*, t. 608. — Continuité comment. de *Scriptores ecclesiastici*, vol. — *Grand Dictionnaire hist.*

Anloine), peintre français, né à Paris, mort dans la même ville, en 1727. Il est l'imitateur de Le Brun. Il peignit et le portrait, et exécuta quelques gravures à représenter des scènes emportées par la Passion; on cite comme assez remarquables un *Crucifiement*, qui diffère peu de celui de Le Brun. Il avait de la facilité et une originalité dans l'exécution; mais ces qualités diminuent par le peu de grâce du défaut de goût dans l'arrangement des ornements coloris sans vigueur. Son meilleur ouvrage est *Louis XIV sur son trône*; ce morceau est reproduit en gravure par Jean Arnold. (Voyez *allg. Kunst. -Lexic.*)

Louis DE), orientaliste et théologien né le 7 avril 1570, à Flessingue (Zélande), mort à Leyde, le 23 décembre 1642. Son père avait été au service de Charles Quint, et sa mère était une dame des lettres de noblesse et qui lui avait inculqué une grande confiance, qu'il embrassait les opinions protestantes. Lui pendant vingt-deux ans fut ministre à sa ville natale, et ensuite à Flessingue, où il était parvenu à la connaissance de l'hébreu, du latin, et possédait assez bien le français, l'allemand, et l'italien, pour s'occuper avec facilité dans ces diverses langues de Dieu, après avoir fait ses études de théologie de son père et plus tard sous son oncle maternel Daniel Colonius (Van der Linde) professeur au collège wallon de Leyde, où il fut pendant deux ans après son père. Il fut même collègue de Leyde où il avait fait de cette modeste position, qui lui permettait de se livrer paisiblement à ses traductions, il refusa la chaire de théologie des langues orientales que lui proposèrent les professeurs de l'université d'Utrecht, et ne se fit chapelain que lui fit offrir le service.

Dieu, qui vivait dans un temps où les langues sémitiques étaient en vogue, et où tant d'ardeur que de succès, a contribué, pour sa part, à en répandre l'usage et à la rendre plus facile à l'étude. Ce mérite lui est commun avec plusieurs autres orientalistes hollandais du commencement du dix-septième siècle; ce qui le caractérise, c'est 1° d'avoir le premier réuni et d'une manière satisfaisante les langues sémitiques et les chaldéennes, langues qui à la même famille et indispensables l'une à l'autre; 2° d'avoir le premier publié des grammaires persane, arabe, hébraïque, grecque, etc., ouvrage très bien ordonné, et pendant longtemps le seul secours que l'on ait eu pour l'étude de ces langues; et 3° enfin d'avoir fait connaître, au moyen de la comparaison des diverses langues sémitiques et des versions, le sens de passages difficiles

et débattus de l'Ancien et du Nouveau Testament. On a de lui des commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament, publiés d'abord séparément et réunis par ses deux fils sous ce titre : *Critica sacra, sive animadversiones in loca quaedam difficiliora Veteris et Novi Testamenti, editio nova, recognita*; Amsterdam, 1693, in-fol. Ces commentaires sont estimés au point de vue grammatical; — *Compendium Grammaticae Hebraicae et dictionarium praeceptorum radicum*; Leyde, 1626, in-4°; — *Apocalypsis S. Joannis syriace, ex manuscripto exemplari bibliothecae Josephi Scaligeri deprompta, edita caractere syriaco et hebraeo, cum versione latina, graeco textu et notis*; Leyde, 1627, in-4°, et dans la *Critica sacra*; — *Grammatica trilinguis, Hebraica, Syriaca, et Chaldaica*; Leyde, 1628, in-4°; — *Historia Christi et S. Petri persice conscripta ab Hieron. Xavier, cum latina versione et animadversionibus*; Leyde, 1639, in-4°; ouvrage curieux et recherché; — *Rudimenta Linguae Persicae*; Leyde, 1639, in-4°, et d'ordinaire à la suite de l'ouvrage précédent; — *Aphorismi theologici*; Utrecht, 1693, in-8°; — *Traité contre l'Avarice* (en hollandais); Deventer, 1695, in-8°; — *Rhetorica sacra*; Utrecht, in-8°. Ces trois derniers ouvrages furent publiés après la mort de l'auteur, par les soins de Leydeker. Les quatre grammaires hébraïque, syriaque, chaldaïque et persane ont été réunies et publiées sous ce titre : *Grammatica Linguarum Orientalium, ex recensione Dav. Clodii*; Francfort, 1683, in-4°.

Michel NICOLAS.

1. Polyander, *Lud. de Dieu, oratio funebris*; Leyde, 1643, in-4°, et au commencement de la *Critica sacra*. — Notice par Abr. Heidanus, en tête du *Traité contre l'Avarice*. — Bayle, *Dictionn.* — Rich. Simon, *Hist. critiq. des principaux Commentateurs du N. T.*, ch. 83.

DIEU (Saint-Jean DE). Voyez JEAN.

DIEUDONNÉ 1^{er} ou DEUS-DEDIT (Saint), soixante-huitième pape, né à Rome, mort le 3 décembre 618. Il était fils d'Étienne, sous-diacre. Élu pape le 19 octobre 615, il se signala par sa charité pour les malades. La lèpre alors ravageait Rome; Dieudonné ayant rencontré un lépreux, le baisa au visage, et s'il faut en croire les légendaires, le lépreux fut guéri. C'est le premier pape dont on ait des bulles scellées en plomb. Sa fête est marquée au 8 novembre.

Græven, *Decret.*, 9. 30. — Platina, *Historia de Vita Pontificum*, 1. 83. — Anastase le Bibliothécaire, *Liber Pontificalis*. — Baronius, *Annales*. — Le père Daniel Papebrock, *Conatus chronologico-historicus ad catalogum Romanorum Pontificum*. — Baillet, *Vies des Saints*. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*. — Le père Pagi, *Eruditorium historico-chronologico-criticum illustratum Pontificum Romanorum gesta*, etc. — Muratori, *Annali d'Italia*. — *Chronologie historique des Papes*; dans l'*Art de vérifier les dates*, III, 281. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, 1, 323.

DIEUDONNÉ 11^e ou ADEODAT, soixante-dix-septième pape, né à Rome, mort le 17 ou le 26 juin 676. Il était fils de Jovien et moine bénédictin de S. Etienne au Mont Caelius; il fut élu

pape le 11 ou le 22 avril 672. C'était un homme d'un caractère doux, affable et libéral. Il confirma aux Vénitiens le droit d'élire leur doge. Dieudonné II est le premier pape qui ait employé dans ses lettres la formule *salutem et apostolicam benedictionem*. Il est aussi le premier qui ait daté par les années de son pontificat.

Pietro Giustiniani, *Historia Rerum Venetarum*, I, 6. — Melchior Cesarotti, *I primi Pontifici*, 196. — Anastase le Bibliothécaire, *Liber Pontificalis*. — Platina, *Historia de Vita Pontificum*, I, 92. — Pagi, *Gesta Pontificum Romanorum*. — Bianchini, *Vita Romanorum Pontificum*. — *Chronologie des Papes*; dans l'*Art de vérifier les dates*, III, 285. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, I, 336.

DIEUDONNÉ (*Christophe*), économiste français, né dans les Vosges, en 1757, mort à Lille, le 22 février 1805. Il était jurisconsulte à Saint-Dié lors de la révolution, devint administrateur des Vosges, et fut élu en 1791, député de ce département à l'Assemblée législative, où il fit partie de plusieurs commissions financières. Employé ensuite dans les bureaux du ministère de l'Intérieur, il fut élu, en 1799, député des Vosges au Conseil des Anciens, et passa en décembre au Tribunal; il en fut choisi pour secrétaire, le 21 février 1800; il y parla sur divers projets de finances, et fut nommé, le 25 janvier 1801, préfet du Nord. On a de lui : *Statistique du département du Nord*; Douai, 1804, 3 vol. in-8°.

Bibliographie moderne. — Quérard, *La France littéraire*.

* **DIEUCHÈS** (Διευχης), médecin grec, vivait au commencement du quatrième siècle avant notre ère; Pline en fait mention, et Galien le cite souvent : il appartenait à la secte médicale des dogmatiques, et fut le maître de Numenius d'Héraclée. Dieuchès écrivit divers ouvrages sur la médecine et sur les vertus hygiéniques des plantes. Oribase a fait grand usage de son traité *Sur les Aliments*, traité dont il reste un fragment relatif à la préparation du pain et des pâtes; il est inséré dans le recueil de Matthæi, *Veterum Graecorum Medicorum Opuscula*; Moscou, 1808, in-4°.

G. B.

Kühn, *Addimenta ad Elenchum Medicorum veterum*, p. XIII.

* **DIEUCHIDAS** (Διευχιδας), de Mégare, historien grec, d'une époque incertaine. Il écrivit une histoire de Mégare (Μεγαρικὰ), qui consistait au moins en cinq livres. On ne sait rien de la vie de Dieuchidas; mais son ouvrage est souvent cité par les anciens. Les fragments de Dieuchidas ont été recueillis dans les *Fragmenta Historiarum Graecorum* de C. Müller, publiés par A.-F. Dindorf; Paris, 1851, t. IV, p. 388.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DIEULAFOY (*Joseph-Marie-Armand-Michel*), vaudevilliste français, né à Toulouse, en 1762, mort à Paris, le 3 décembre 1823. Il embrassa d'abord la carrière du barreau; mais des parents, possesseurs de biens considérables aux colonies, l'attirèrent à Saint-Domingue, où d'heureuses spéculations lui présagèrent une for-

tune brillante; l'insurrection des esclaves détruisit ces espérances : les plantations du Dieulafoy furent dévastées, son habitation incendiée, et lui-même n'échappa providentiellement aux massacres du Cap en 1793 que grâce au dévouement d'un nègre fidèle. Il se sauva à Philadelphie, revint en France, et se livra à la littérature dramatique. Le Vaudeville fut surtout le théâtre de ses succès nombreux. Quelques écrits royalistes lui valurent aussi à cette époque les applaudissements des amis de la monarchie. De douloureuses infirmités vinrent assaillir Dieulafoy prématurément; et les supporta avec courage et résignation, et mourut chrétiennement. Quelques instants avant d'expirer, il dicta à un de ses amis les vers suivants, qui font connaître l'état de son âme au moment suprême :

Folles vanités de la vie!
Effacez-vous de mon esprit;
Mon âme n'a plus qu'une envie,
C'est d'embrasser son Dieu, c'est de voir Jésus-Christ.
Bien adorable ! ô seul bien qui me reste !
Hâte-toi de répondre à mes vœux, à mon fin.
Ouvre-moi, Dieu clement, ta cénobie sainte !
La véritable vie est de vivre avec toi.

Les principaux ouvrages de
Dieux rivaux, ou les rivaux du théâtre, divertissement en un acte, par Persuis, Spontini, Berton et K... : Paris, 1781, in-8°; Paris, Académie royale, 1816, in-8°; — *Le fait historique*, vaudeville en un acte, 1798, in-8°; — *Le Prévôt d'Hay*, ou in-8°; — *Dans quel Siècle se Jouy et Longchamps*; ibid., 1800; — *Malice*, au Théâtre-Français, comédie, qui n'a pas été représentée dans l'origine par... eut un succès mérité; elle a été traduite en 1803; en hollandais, par... terdam, 1813, in-8°. et en *La Revue de l'VIII*, en un acte, a été représentée en 1803; — *Le... de... en un acte*; ibid.; — *Le... de l'an IX*, vaudeville; Chazet; 1802, in-8°; — *Le Vernon, ou Suite de la Pelli-* comédie en un acte, avec ibid.; — 11, 76, 86, ou *Le* un acte; avec les mêmes; — *Michel Cervantès, ou les rivaux* comédie en trois actes. Paris, 1803, in-8°; — *Le... par Carmouche*, a été représenté en 1803; — *Milton, opéra comique* in-8°; — *L'Intrigue*, comédie en un acte, avec les mêmes; *L'Interrogatoire corrigé, comédie* en un acte, avec Longchamps; ibid.; — *Le...*

avec *Le Prévôt d'Iray*, vaudeville en un acte; *ibid.*; — *Les Quatre Henri, ou le jugement du monnier de Lieusaint*, parodie sans parodie, un acte avec Gersin; *ibid.*: cette pièce fut publiée sous le pseudonyme de Bernard; — *Une Matinée du Pont-Neuf*, parade en un acte, avec Francis d'Allarde, Desaugiers et E. Dupaty; *ibid.*; — *La Vallée de Barcelonnette, ou le rendez-vous des deux ermites*, vaudeville en un acte; *ibid.*; — *Les Filles de mémoire, ou la machémiste*, un acte, avec Gersin; 1807, in-8°; — *Le Fond du Soc, ou la préface de Lamoignon*, parodie en un acte et quatre années, avec le même; *ibid.*; — *Les Pages du duc de Vendôme*, vaudeville en un acte, avec le même; *ibid.*; — *Bayard au Pont-Neuf, ou le picotin d'armino*, un acte, avec le même; *ibid.*; — *Rédemption des pièces de cinq liards*, chanson, 1808; cette pièce, très-spirituelle, eut une grande vogue dans les salons du temps; elle fut faite à propos du décret qui démonétisait les pièces de Louis XVI marquées de deux L enlacinées; — *L'Intrigue imprévue, ou il n'y a plus d'enfants*, un acte, avec Gersin; 1809, in-8°; — *Au feu! ou les femmes solitaires*; *ibid.*; — *La Robe et les Bottes, ou un effet d'optique*, un acte, avec le même; 1810, in-8°; — *L'Auberge dans les rues, ou le chemin de la gloire*, petite revue de quelques grandes pièces, vaudeville en un acte, avec Gersin et H. Simon; 1810, in-8°, avec portrait; — *La Rencontre grecque, ou Mahomet jugé par les femmes*, tragi-comico-vaudeville, un acte, avec Gersin; 1811, in-8°; — *La Tasse de Chocolat, ou trop parler nuit*, un acte, avec le même; *ibid.*; — *Jeanne d'Arc, ou le siège d'Orléans*, trois actes, avec le même; 1812, in-8°; — *Sous-cha chez lui, ou chacun son tour*, un acte, avec le même; 1816, in-8°; — *Brouette à vendre*, un acte, avec le même; 1818, in-8°; — *Le Duel par la croisée, ou le Français à Milan*, *ibid.*; — *La Promesse de Mariage, ou le retour au bonheur*, opéra-comique en un acte; *ibid.*; — *Épître à un Athée*, dédiée à la duchesse d'Angoulême; Paris, 1819, in-4°: cette épître a été couronnée par l'Académie des Jeux Floraux; — *Olympus*, opéra en trois actes et en vers libres, par Briffaut et Bujac, musique de Spontini; Paris, 1819, 20 et 26, in-8°: cet opéra eut un succès et de nombreuses reprises; — *La Pouvre Fille*, un acte, avec Achille et Armand Durtol; 1823, in-8°; — *Omazette*, parodie d'*Alceste*; — *Les Gardes marines*, un acte, avec Gersin; — *La Marchande de Modes*, parodie; — *L'Île de la Mégalanthropogénésie*; — *Étude sur le siècle de Louis XIV*, couronnée par l'Académie des Jeux Floraux; — *Étude sur la mort du docteur Mazet*; et un recueil contre des *Chansons*, imprimées dans les collections recueils de l'époque.

A. JADIN.

Ch. Baud, Notice, dans *La Quotidienne* du 25 décem-

BRUY. BIAGR. GÉNÉR. — T. XIV.

bre 1823. — *Le Chansonnier du Faudeville de 1808 et années suivantes*. — *Les Dîners du Faudeville*. — *Mémoires de l'Académie des Jeux Floraux de 1819*. — *Galerie des Contemporains*.

* **DIEUS** (Δίαιος), général et homme d'État grec, né à Mégaspolis, vivait dans le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. En 150 il succéda à Ménalcidas de Lacédémone en qualité de général de la ligue achéenne. Ménalcidas, accusé par Callicrate d'un crime capital, se sauva, grâce à Diéus, dont il avait acheté la protection au prix de trois talents. Ce dernier voyant sa conduite généralement condamnée, chercha à tourner d'un autre côté l'attention du public. Les Lacédémoniens en avaient appelé au sénat romain touchant la possession de quelques terres disputées; il leur fut répondu que la décision de toutes les questions, excepté celles de vie et de mort, appartenait au grand conseil des Achéens. Diéus fit de cette réponse un usage excessif, au point de méconnaître l'exception qu'elle contenait. Les Lacédémoniens eurent beau protester contre ses procédés tyranniques, il les força les armes à la main à bannir vingt-quatre de leurs principaux citoyens. Apprenant que les exilés s'étaient embarqués avec Ménalcidas pour aller plaider leur cause devant le sénat, il partit aussitôt pour Rome avec Callicrate, qui mourut en route. Diéus et Ménalcidas parurent seuls devant le sénat, et embrouillèrent tellement le débat par leurs plaidoiries, que cette assemblée, ne sachant que décider, nomma des commissaires pour aller examiner l'affaire sur les lieux. Diéus et Ménalcidas les devancèrent en Grèce, et eurent tout le temps d'exciter des troubles, qu'il fut impossible d'apaiser. Les deux partis en vinrent de nouveau aux mains en 148, malgré toutes les représentations des Romains. Démocrite était alors général des Achéens. Diéus lui succéda, et ne se montra pas plus disposé à attendre les commissaires du sénat. Ceux-ci arrivèrent enfin. Aurelius Oreste, qui était à la tête de cette légation, convoqua les états d'Achaïe à Corinthe. Il notifia à l'assemblée un décret du sénat qui retirait de la ligue achéenne Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée, ville voisine du mont Cète, et Orchomène d'Arcadie. Diéus fit tout pour exciter l'indignation des Achéens, et prit une grande part aux scènes violentes qui amenèrent la guerre avec les Romains. Dans l'automne de 147, il fut remplacé par Critolaüs; mais après la mort de ce dernier il reprit le commandement. Les affaires des Achéens étaient dans un état désespéré, et leur armée avait péri presque tout entière à Scarpée. Diéus accorda la liberté aux esclaves, les enrôla, et parvint à former une armée de quatorze mille fantassins et de cinq cents chevaux. Polybe lui a reproché ces levées extraordinaires; il aurait pu lui reprocher plus justement le mauvais usage qu'il en fit: Diéus eut en effet le tort de diviser ses forces, d'en envoyer une partie en garnison à Mégare et de s'enfermer avec le reste dans Corinthe. Le gé-

néral romain Metellus tenta encore des moyens d'accommodement, et fit offrir la paix par des ambassadeurs. Diéus les fit jeter en prison, et ne les relâcha ensuite qu'à prix d'argent. Il fit mettre à mort Sosicrate et Philinus de Corinthe, qui avaient proposé de traiter avec les Romains. Fier d'un avantage obtenu sur l'avant-garde romaine, il osa offrir la bataille au consul Mummius, qui venait de remplacer Metellus. Mummius, pour augmenter la témérité du général achéen, renferma soigneusement les troupes romaines dans leur camp. Alors l'audace des Achéens s'accrut au dernier point. Ils s'avancèrent fièrement au combat, après avoir placé sur les hauteurs voisines leurs femmes et leurs enfants, et en se faisant suivre de chariots remplis de chaînes, qu'ils destinaient aux vaincus. Jamais présomption ne fut plus mal fondée. Le combat se donna à Leucopetra. Les Achéens n'y parurent que pour prendre la fuite. Diéus pouvait se retirer dans l'Acrocorinthe et obtenir une capitulation avantageuse; mais il se sauva à toute bride, pour se rendre à Mégalopolis. Arrivé dans sa maison, il y mit le feu, égorga sa femme, avala du poison, et termina ainsi une vie souillée de crimes.

Polype. XXXVIII. 2; XL. 2. 4, 5, 9. — Pausanias, VII, 12. — Clinton, *Fast. Hell.*, aux années 149, 157, 164.

* **DIÉUXIVOYE** (*Bertin*), médecin français, né dans le Maine, vers le commencement du dix-septième siècle, mort, selon toutes les vraisemblances, à Paris, vers l'année 1683, doyen de la Faculté de Médecine. Il était en 1659 médecin du roi : c'était un praticien de renom, et quoique Guy Patin l'ait fort mal traité, on doit croire qu'il avait des titres sérieux à la confiance de son auguste client. Nous ne connaissons qu'un traité de Bertin Diéuxivoye. Il a pour titre : *Appendicis de Liquore Cyrenaico Defensio*; Paris, 1659, in-4°.

B. H.

Notes manuscrites de Falconnet sur un exemplaire de la Bibliothèque de La Croix du Maine (*Bibl. impér.*). — *Lettres de Guy Patin*. — N. Desportes, *Bibliogr. du Maine*. — B. Haureau, *Hist. litt. du Maine*, t. III.

* **DIÉUXIVOYE** (*Simon-Bertin*), fils du précédent, médecin, comme son père, né à Paris, mort dans la même ville. Il assistait aux derniers moments du célèbre Du Fresnoy du Cange, et il en rendit compte à son fils Philippe du Cange, dans une lettre latine, qui a été publiée pour la première fois en 1849, dans le *Bulletin des Comités historiques*. Sa thèse pour le baccalauréat parut en 1684.

B. H.

Notes manuscrites de Falconnet sur un exemplaire de la Bibliothèque française de La Croix du Maine (*Bibl. imp.*).

DIÈVE (VAN), en latin *DIVÆUS* (*Pierre*), historien belge, né à Louvain, en 1536, mort à Malines, en 1591. Il était en 1571 greffier de l'hôtel de ville de Louvain, et fut chargé en 1575 de recueillir les documents authentiques nécessaires pour dresser l'histoire de cette ville. En 1582 Van Diève prit parti pour le prince d'Orange, et se démit de ses fonctions. En 1590 il fut élu

conseiller pensionnaire de On a de lui : *De Antiquitatibus sub imperio Romanorum*; Anvers, 1610, in-8°; — *De Antiquitatibus Rerum Brabantiarum* (ou Anvers, 1610, in-4°; — *Rerum et Annalium Oppidi Lovani* Louvain, 1757, in-fol. Plusieurs de Van Diève sont restées manuscrites.

Germania antiqua illustrata, I. II. Belgicarum Rerum Prodrog Bibliotheca Belgica. — Biographie — Reiffenberg, dans le *Bulletin de France*, t. II (1833), p. 390.

* **DIÈZ** (*Frédéric-Chrétien*), allemand, né le 15 mars 1794, grand-duché de Hesse-Darmstadt (1811 à 1817) à Giessen et à l'ologie et la littérature. Après quelques années à Utrecht, lettres, il fut nommé en 1822 l du Midi, et en 1830 professeur modernes à l'université de Bonn une réputation méritée comme mairien et littérateur. Il s'est la poésie des troubadours et nes; deux de ses ouvrages français par Roisin, l'un, *Beiträge der romanischen Poesie* (Be titre : *Essais sur les Cours* 1842), et l'autre : *Die Poesie* (Poésie des Troubadours); Paris, 1845). Dièz a édité en tion allemande d'airs provenç romances espagnoles. On a en und Werke der Troubadours des Troubadours); Zwickau, ouvrages classiques de Grammatik der Romanischen Sprache, I. II. 1842. Il travaillait à un dictionnaire de la langue romane (Index des revues de la langue romane); Bonn, 1846.

Wolf, *Encyclopædie*. — *Conversations*

* **DIÈZ** (*Juste-Laurent*), vivait dans le premier moitié siècle. On a de lui Succursale de la Nouvelle

une église à Byzance; I. II.

Walch, *subl. Theol.*

DIÈZE (*J. André*), né à Leipzig, et mort tour professeur à Bonn

rit quelques ouvrages en allemand, mais nous mentionnerons : une *Histoire de Espagne et de Portugal*, qui forme le 1^{er} l'*Histoire universelle* de Guthrie; 74, in-8°. On a aussi de lui plusieurs de l'espagnol en allemand : *Histoire de espagnole par J. Velasquez*; 1769, in-8°; — *Voyages en Es-*
don Pedro Antonio de la Puente; 75, 1778, 2 vol. in-8°; — *Notices et historiques sur l'Amérique, etc.*, Antonio de Ulloa; Leipzig, 1781, S.

lebr. Deutschl.

(Sir Everard), gentilhomme et sa-
 s, mort en 1592. Il étudia au collège
 à Cambridge, y fut reçu maître ès
 de *Theoria analytica viam ad mo-*
scientiarum demonstrans; 1579,
De duplici Methodo, libri duo,
hædum refutantes; 1580, in-8°; —
mandi, libri duo; 1587; — *A dis-*
making away the good and li-
church.

am. Mag. Dict.

(Everard), conspirateur anglais,
 l, exécuté le 30 janvier 1606. Privé
 à l'âge de onze ans, il fut élevé par
 catholiques ennemis du gouverne-
 ment de bonne heure à la cour, il y
 reine Elisabeth de nombreux témoi-
 gnages. A l'avènement du roi
 au nombre des catholiques qui
 leurs hommages au souverain;
 les honneurs de la chevalerie. Son
 une riche héritière, Mary, fille du
 de, paraissait devoir mettre le com-
 pte de considération et de prospé-
 rité. Digby jouissait déjà, quand, entraîné
 par et trop zélé catholique, Thomas
 entra dans la conspiration dite des
 11. Il contribua aux frais du complot
 une somme de 1,500 livres sterling,
 et Guy Fawkes, chargé de mettre à
 l'effet incendiaire, et fut pris avec
 lorsque tout se découvrit.

Il fut traduit devant les juges le
 24, et ne chercha plus à nier sa par-
 ticipation, comme il avait fait lors
 de son arrestation; il se reconnut coupable, mais
 et prétendit que ce qui avait fait
 le complot, c'était le sentiment de
 du gouvernement envers les ca-
 tholiques. Ses juges aussitôt après
 l'arrêt prononcée contre lui : « Si je
 suis un de vous, messieurs, me par-
 leriez-vous, je crois, plus tranquille-
 ment ? » Que Dieu vous pardonne, ré-

son avait pour objet, au moyen de ba-
 rils dans les caves du parlement, de
 tuer les princes et les personnes qui assis-
 taient à l'ouverture de l'assemblée.

pondraient les juges; quant à nous, nous vous
 pardonnons également. Le 30 du même mois de
 janvier il fut pendu et écartelé derrière l'église
 Saint-Paul de Londres. Avant de mourir, il té-
 moigna un profond repentir de son crime; Wood
 place à ce moment un incident assez peu proba-
 ble : « Voici le cœur d'un traître, aurait dit, en le
 montrant au peuple, l'exécuteur ». — « Tu mens »,
 aurait répondu Digby. On ne comprend guère
 comment, le cœur arraché, Digby eût pu pro-
 noncer ces paroles. Il avait consigné sur des
 notes écrites au jus de citron, remises plus
 tard à sa femme et retrouvées en 1675, le regret
 d'avoir trempé dans une conspiration dont il
 n'avait pas vu d'abord toute l'énormité. Ces no-
 tes furent annexées au dossier relatif à la con-
 juration des poudres, dressé le 12 décembre
 1678, par ordre de Coventry. Digby laissait
 deux enfants en bas âge, Kenelm et John, aux-
 quels il adressa, pour leur être lus à l'âge où ils
 les pourraient comprendre, de pathétiques adieux.

V. R.

Biog. Brit. — Chalmers, General Biog. Dict.

DIGBY (Kenelm), plus connu sous le nom
 de Chevalier Digby, célèbre naturaliste anglais,
 né à Londres, en 1603, mort dans la même ville,
 le 11 juillet 1665. Il était fils du conspirateur
 Everard Digby, et témoigna dès l'enfance des
 dispositions extraordinaires. A l'issue de ses
 études, il fit un voyage en Europe, et revint en
 Angleterre en 1623. Les preuves de dévouement
 qu'il donna au gouvernement lui valurent le titre
 de gentilhomme de la chambre, celui d'intendant
 général des armées navales et de gouverneur de
 l'arsenal maritime de La Trinité. Lors des dis-
 sensions élevées en 1628 entre les Anglais et les
 Vénitiens, Digby, à la tête d'une escadre équi-
 pée à ses frais, alla battre dans la Méditerranée
 les flottes ennemies. En 1636, pendant un voyage
 en France, il se convertit du protestantisme au
 catholicisme, qui avait été la religion de ses an-
 cêtres. Emprisonné à son retour par ordre du
 parlement, pour avoir adressé aux catholiques
 anglais une invitation de contribuer aux dépenses
 extraordinaires causées par l'expédition d'Écosse,
 il profita de ses loisirs forcés pour se livrer aux
 études philosophiques, et composa plusieurs ou-
 vrages, parmi lesquels sa critique de la *Religio*
Medici de Thomas Browne. Rendu à la liberté
 par l'intervention de la reine régente de France,
 il vint dans ce pays, où l'attendait l'accueil le plus
 bienveillant. Il fit connaissance alors avec Des-
 cartes, et publia à son tour, en deux ouvrages,
 son système philosophique. Lorsque la cause du
 roi fut perdue, il revint en Angleterre pour rentrer
 dans ses biens; mais il fut banni par le parle-
 ment, parce que son fils avait participé à l'insur-
 rection de 1648, commandée par lord Holland.
 Il retourna en France, d'où il fut envoyé par la
 cour auprès de plusieurs princes d'Italie. A l'é-
 poque où Cromwell eut en main le pouvoir,
 Digby ne craignit pas de venir passer en An-

gleterre une partie de l'année 1655. Encouragé par Cromwell lui-même, dont il avait gagné les bonnes grâces, il essaya de réconcilier les catholiques avec le gouvernement du protecteur. En 1656 et 1657 il résida dans le midi de la France, et les deux années suivantes en Allemagne. Il revint à Paris en 1660, et l'année suivante on le retrouve en Angleterre. A la Restauration, quoique accueilli à la cour, il n'eut pas d'emploi, et dès lors il ne se consacra plus qu'à l'étude des sciences. Homme d'esprit et d'ailleurs instruit, Digby donna cependant dans les rêveries alchimistes : il expliquait tout par les causes occultes, la fermentation, les corpuscules, les effluves. Il croyait qu'on pouvait trouver un moyen de prolonger indéfiniment la vie humaine, et il engagea Descartes à s'occuper de cette recherche. Il imagina aussi une poudre de sympathie, composée de poudre de vitriol pulvérisé et calciné qui, répandue sur un linge teint du sang du blessé, devait arrêter aussitôt l'hémorragie et cicatriser la plaie, le blessé fut-il éloigné de plusieurs lieues. On a de Digby : *A Treatise on the Nature of Bodies*; Paris, 1644, in-8°; — *A Treatise declaring the operations and nature of man's soul, out of which the immortality of reasonable soul is evinced*; Londres, 1644, in-8°; — *Institutionum peripateticarum Libri V, cum appendice theologiae de origine mundi*; Paris, 1651, in-8°; — *Discours sur la Poudre de Sympathie*; Paris, 1658, in-8°; en anglais, Londres, 1658; — *A Discourse concerning the Vegetation of Plants*; Londres, 1661, in-8°; — *Receipts in physic and surgery*; Londres, 1665, in-8°; — *Choice Experiments and Receipts in physic and surgery, as also cordial and distilled waters and spirit perfumes and other curiosities*; Londres, 1668, in-8°; — *Closet opened, whereby is discovered several ways for making of metheglin, sider, cherywine, etc.*; Londres, 1668, in-8°; — *Medicina experimentalis*; Francfort, 1670, in-8°.

Biog. méd. — Chalmers, *Gener. Biog. Dict.* — *Biog. Brit.*

DIGBY (Jean), comte de Bristol, homme politique et savant anglais, né à Coleshill, en 1580, mort à Paris, le 21 janvier 1653. Il était de l'ancienne famille des Coleshill. Il entra au collège Madeleine d'Oxford en 1595, et dès l'année suivante il composa un poème remarquable sur la mort de Henry-Anton de Wadley. Il voyagea ensuite en France et en Italie. A son retour, ses talents et sa fidélité lui valurent le titre de membre du conseil privé du roi Jacques I^{er}. En 1611 et en 1614 il fut envoyé en Espagne comme ambassadeur. En 1617 il devint baron, sous le titre de lord Digby de Sherbourne. Envoyé en mission auprès de l'archiduc Albert en 1620, il se rendit en la même qualité auprès de l'empereur Ferdinand en 1621, puis à la cour de Bavière. Il retourna en Espagne en 1622, pour y négocier le mariage entre Charles, prince de Galles, et l'infante Marie d'Espagne, sœur de

Philippe III. A son retour, Digby, devenu comte de Bristol, dut aux manœuvres d'un ennemi puissant, le duc de Buckingham, d'être enfermé quelque temps à la Tour. Il ne fut pas plus heureux à l'avènement de Charles I^{er}, qui, dominié comme Jacques par Buckingham, fit accuser le comte de Bristol (1^{er} mai 1626) de haute trahison pour avoir osé accuser de son côté le favori. Digby finit cependant par sortir victorieux de cette lutte, aussi longue qu'injuste. Il en éprouva assez de ressentiment pour s'écarter plus tard parmi les membres de l'opposition dans le long parlement. Mais les violences de cette assemblée le ramenèrent à la cause de ce roi qui l'avait sacrifié et pour lequel il subit l'exil et la spoliation de son patrimoine. Il vint mourir à Paris. Il composa des poèmes et des ouvrages de circonstance. On a de lui : *A Defence of the Catholic Faith, contained in the book of King James against the answer of N. Confluent*; 1610 : c'est la traduction de l'ouvrage français du P. Dumoulin. Il entreprit, dit-on, cette œuvre sur la demande de Jacques, ce roi catholique.

Biog. Brit. — Wood, *Athen. Oxon.*

DIGBY (George), comte de Bristol, fils de Jean Digby, homme politique anglais, né à Madrid, au mois d'octobre 1613, mort à Chelsea, le 20 mars 1676. En 1626 il entra au collège Madeleine d'Oxford, et en 1636 il obtint le titre de maître ès arts. Opposé à la cour au début de long parlement, il fit partie de la commission chargée d'instruire contre le comte de Strafford, et cependant il ne voulut pas signer le bill d'attainder, « parce que, disait-il, non-seulement sa conscience n'était pas suffisamment éclairée au point de vue légal, mais encore en ce qu'il ne savait le fait. » A partir de ce moment, il fut traité en ennemi par le parlement, qui condamna à trois discours prononcés par Digby au sujet de cette affaire; et, au mois de juin 1641, il fut exclu de la chambre des communes. Une entrevue qu'il eut, en janvier 1642, avec quelques gentlemen hommes partisans de la cause de la royauté, le fit accuser de haute trahison dans le parlement. L'exaspération que l'on eut contre lui dans les rangs fut si vive, qu'il dut fuir le roi de se rendre en Hollande, d'où il correspon- avec ses amis et avec la reine. Ses lettres furent livrées au parlement par un confident infidèle. Pris par un vaisseau parlementaire, il fut conduit à Hull, d'où le gouverneur, craignant qu'il n'allât à sa cause, le fit enlever. En 1643 il fut nommé membre d'Etat, et à la fin de 1645 il passa en France, où il s'exposa à de nombreux dangers pour le service du roi; il vint ensuite à Jersey, où se trouvait le prince de Galles; enfin, il se rendit en Espagne pour y traiter certains points importants de la guerre. A la mort du roi, il accepta de toute amitié et oblige de se retirer à l'exil jusqu'à la restauration de Charles II.

ad rétabli alors dans tous ses biens et nommé chevalier de la Jarretière. En même temps il prit une part active aux affaires publiques, et se fit remarquer par la haine que lui inspirait le comte de Clarendon, alors chancelier; l'accusation qu'il dirigea contre ce personnage tourna contre lui-même. En 1673 il se signala encore par son vote en faveur du test, qu'il motiva sur ce qu'il faisait partie d'un parlement protestant. « C'était, dit Chalmers, un personnage dont le caractère était un composé de contradictions. Il écrivit contre le papisme, auquel il se convertit ensuite; opposé à la cour, il se sacrifia pour elle. » On a de lui : *Eleira*, comédie; — des *Lettres* adressées à son cousin Kenelm, et *Discours* au sein du parlement.

Chalmers, *Gen. Biog. Diet.* — Wood, *Ath. Oxon.*

DIGEON (J.-M.), orientaliste français, né vers 1730, mort en 1812. Il fit de bonne heure une étude particulière des langues étrangères, et remplit durant quarante années diverses missions diplomatiques dans les échelles du Levant. Il fut ensuite nommé secrétaire interprète au ministère des affaires étrangères, et devint correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. On a de lui : *Nouveaux Contes turcs et arabes précédés d'un Abrégé chronologique de l'histoire de la maison ottomane et du gouvernement de l'Égypte*, et suivis de plusieurs morceaux de poésie, trad. de l'arabe et du turc; Paris, 1781, 2 vol. in-12; — *Principes du Droit maritime de l'Europe*, trad. de l'italien d'Ascani; Paris (1797), in vi, 2 vol. in-8°. Ainsi fut si mécontent de cette traduction, qu'il en fit faire une autre sous ses yeux; Paris, 1801 et 1808, 2 vol. in-8°.

Quérard, *La France litt.* — Weiss, *Biographie universelle*, 6011, de 1848.

DIGES (Alexandre-Élisabeth-Michel, vicomte), général français, né à Paris, le 27 juin 1771, mort à Ronqueux, près de Paris, le 2 août 1814. Fils d'un fermier général, Diges entra (27 janvier 1792) au service en qualité de sous-lieutenant dans le 104^e régiment d'infanterie; il fut successivement partie des armées de Sambre et Meuse, d'Italie, fut blessé au pont de Kehl, lors de la bataille de la Trebbia, où il devint prisonnier. Rendu à la liberté après la bataille de Marengo, il fut nommé colonel du 26^e régiment de chasseurs, qu'il avait formé des débris de la cavalerie piémontaise. Il se distingua plus tard dans les campagnes d'Allemagne et d'Espagne, et fut nommé en 1812 gouverneur civil d'Alcalá de Cordoue et de Jaén. Elevé au grade de général de division (3 mars 1813), à la suite de la retraite d'Andalousie, il prit part à la bataille de Vittoria. Rentré en France, il reçut (17 février 1814) le maréchal Augereau, qui le commandait l'armée de Lyon. En avril suivant, Diges envoya sa soumission au gouvernement royal. En mars 1815 il reçut le commandement d'une division de cavalerie pour aller te-

joindre le comte d'Artois, qui espérait arrêter la marche victorieuse de Napoléon. Cette mission n'eut aucun résultat; bientôt, abandonné de ses troupes, Diges dut revenir à Paris. Il ne prit aucun service pendant les Cent Jours, et fut réplacé, à la seconde restauration, dans ses fonctions d'inspecteur de la cavalerie. Commandant d'une division de la garde royale, il reçut le titre de vicomte, le grade de grand' croix de la Légion d'Honneur, et la dignité de pair le 5 mars 1819. Nommé en 1823 ministre d'Etat et membre du Conseil privé, il fut chargé pendant quelques jours du portefeuille du département de la guerre, puis obtint au commencement de 1824 le commandement en chef de l'armée d'occupation d'Espagne. De retour en France (20 février 1825), il épousa M^{lle} Clémentine de Saulx-Tavanne, et retira à son château de Ronqueux, il y mourut peu de temps après. M. le comte Bordesoulle a prononcé l'éloge de Diges à la tribune de la chambre des pairs.

A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — *Bullet. de la grande armée*, t. 1, p. 125. — *Biog. des Pairs de France.* — *Dict. des Batailles.* — *Fict. et Cong.*, t. 15, 16, 22, 23, 24. — *Fastes de la Légion d'Honneur*, t. III. — *Moniteur univ.* 20 mars 1827.

DIGGES (Léonard), mathématicien anglais, né à Digges-Court, au commencement du seizième siècle, mort vers 1573. Selon Wood, il fut envoyé à l'université d'Oxford, mais n'y reçut pas ses diplômes, et continua seul ses études. On a de lui : *Tectonicum, briefly shewing the exact measuring and speedy reckoning of all manner of lands, squares timber, stones, steeples*; 1556, in-4°, et 1647, in-4°; — *A Geometrical practical Treatise, named Pantometria, in three books*, publié par son fils, en 1591; — *Prognostication everlasting of right good effect, or choice rules to judge weather by the sun, moon, and stars*; 1555, 1564, et 1592, in-4° : cette dernière édition est l'œuvre de Thomas Digges, fils de l'auteur.

Wood, *Ath. Oxon.* — *Biog. Brit.*

DIGGES (Thomas), fils de Léonard Digges, mathématicien anglais, mort en 1595. Il étudia à Oxford, et devint bientôt un des plus grands géomètres de son temps. Lorsque la reine Élisabeth envoya un corps de troupes au secours des Pays-Bas, il en fit partie en qualité de commissaire général, et put apprendre ainsi les grandes opérations de la guerre. Il consacra sa vie presque tout entière aux spéculations de la science. Des procès qui compromirent sa fortune interrompirent ses études et troublèrent ses dernières années. On a de lui : *Ala sive Scalæ mathematicæ, or mathematical wings or ladders*; 1573, in-4°; — *An arithmetical military Treatise, containing so much arithmetic as is necessary towards military discipline*; 1599, in-4°; — *A geometrical Treatise named Strategicos, requisite for the perfection of soldiers*; 1579, in-4° : cet ouvrage avait été

commencé par son père; il a été réimprimé en 1550, avec des additions sous cet autre titre : *An arithmetical warlike Treatise named Stratagotico, compendiously teaching the science of numbers, as well in fractions as integers, and so much of the rules and equations algebrical, and art of numbers cossical, as are requisite for the profession of a soldier, etc*; — *A perfect Description of the celestial Orbs, according to the most ancient doctrine of the pythagoreans*; à la suite de l'ouvrage de son père intitulé : *Prognostication everlasting*; 1592, in-4°; — quelques ouvrages de théologie et de controverse religieuse, à la mode chez les Anglais de cette époque.

Chalmers. *Gen. Biog. Dict.* — Wood, *Atk. Ozon.*

DIGGES (Sir DUDLEY), fils aîné de Thomas Digges, homme politique anglais, né en 1583, mort le 8 mars 1639. Il étudia à Oxford, et s'appliqua ensuite à la législation. Après avoir été élevé aux honneurs de la chevalerie, il se mit à voyager. A son retour, il fut nommé (1618) ambassadeur de Jacques I^{er} à la cour de Russie. Deux ans plus tard il fut envoyé en Hollande, avec sir Maurice Abbot, pour y réclamer au sujet de certaines prises faites par des Hollandais sur des Anglais dans les Indes orientales. Membre du troisième parlement ouvert à Westminster par le roi Jacques, le 30 janvier 1621, il se montra assez opposé aux actes du gouvernement pour être rangé par le roi au nombre des esprits mal faits (*ill tempered*). Il siégea aussi au premier parlement tenu sous Charles I^{er} en 1626, et se joignit aux adversaires du favori Buckingham. Sa conduite en cette circonstance le fit emprisonner à la Tour. On le relâcha bientôt. Dans le troisième parlement du roi Charles I^{er}, en 1628, il se montra moins opposé à la cour, vota les subsides, tout en n'approuvant rien de ce qui aurait pu porter atteinte aux libertés du pays. La cour chercha à s'attacher ce citoyen, aussi juste qu'il était éclairé, en lui conférant le titre de maître des rôles (*master of the rolls*), que la mort lui enleva bientôt. On a de lui : *A Defence of Trade*; 1615, in-4°; — *A Discourse concerning the rights and privileges of the subject in a conference desired by the lords*; 1628, 1642, in-4°; — *The complete Ambassador*, ou correspondance entre Walsingham, Burleigh et d'autres au sujet du projet de mariage d'Élisabeth avec le duc d'Anjou, en 1570, et avec le duc d'Alençon, en 1581; 1655, in-fol.; — *Speeches* (discours) sur divers sujets, dans les *Collections* de Rushworth et dans l'*Ephemeris parlamentaria*.

DIGGES (DUDLEY), troisième fils du précédent, né en 1612, mort le 1^{er} octobre 1643. Il étudia à Oxford, et se fit remarquer comme poète et comme publiciste. Son principal ouvrage a pour titre : *The Unlawfulness of subject taking up arms against their sovereign, etc.*; Londres, 1643, in-4°.

DIGGES (Leonard) (1), oncle et frère du premier Dudley, né en 1635. Il étudia à Londres, et s'initia à diverses sciences étrangères. A son retour maître en arts. Outre des vers placés en tête des œuvres de son oncle, on a de lui : *Gerardo, the unicorn*, traduit de Oesopodes; *Claudian's Rape of Proserpina* in-4°.

Wood, *Atk. Ozon.* — Chalmers, *G.*

* **DIGNE** (Sainte), martyrisée à Bourges, en 304. Elle était servante courtesane à Augabour, mise chrétienne, sous le règne de Dioclétien, après avoir imité sa maîtresse l'avait suivie dans sa conversion baptême de l'évêque saint Nais. Sainte Afre eut été suppliciée, de ses compagnes, Eunomie et vèrent secrètement le corps de prises pendant qu'elles remplis de devoir, elles furent arrêtées et criées aux idoles; sur leur refus dans le tombeau de sainte Afre brûla. L'Église honore ces martyrs. *Ruinart, Actes primorum Martyrum*; Maupertuy, *Les véritables Actes des Saints*.

* **DIGNE** (Sainte), martyrisée en 853. Elle était religieuse dans de Tabane, située à deux lieues de Martroy, la qualifie de vierge fut compagne de saint Anastas Anastase et saint Félix. Elle fut réfuté publiquement les idoles et mis à mort par les Sarrasins. Cette exécution, ainsi que plusieurs autres, avait condamnés, soutint leur réussite ainsi à se faire décapiter. Sainte Digne le 14 juin.

Mémorial de saint Euloge de Cordoue; — Baillet, *Vies des Saints*, II. — Bibliothèque sacrée.

DIGNE (François-Jacques), français, vivait dans la première moitié du huitième siècle. On a de lui : *général des provinces ecclesiastiques de l'Eglise latine*; Avignon, 1716, in-4°; Bibl. hist. de la France.

DIGNE. Voyez LE DIGNE.

* **DIHYA**, reine de plusieurs tribus vivait dans le septième siècle, à l'époque de l'invasion des musulmans dans l'Afrique. Les Arabes la surnommaient c'est-à-dire *La Sorcière* ou *La Déesse* qu'elle passait pour connaître l'avenir appartenait à la tribu des Djeraoua, le judaïsme et avait le privilège de commander à tous les Berbères de la région. Elle commandait, en outre, à tout le mont Aurès ou Aurba, et exerçait

(1) Il est son Thomas, comme l'écrivent ses frères Richard.

provinces environnantes. L'an de 690-691 de J.-C.), Hassan-Ibn-en-assyani marcha contre elle à la tête nombreuse, et prit position sur le vîbre Miskiana, à une journée de ghaïa. Dihya vint lui livrer bataille. Les Arabes avec acharnement, les après en avoir fait un grand carrouel avec une vigueur extrême, dans la province de Tripoli. Cette ville arrêta pendant quelques années man, prêt à s'étendre sur tout le 74 de l'hégire (693-694 de J.-C.), du khalife Abd-el-Melek l'ordre de lensive. Un nouveau corps d'armée envoyé, et il se mit en campagne. La nouvelle fit ravager, si l'on en croit arabes, tout le pays depuis Tanger, afin de priver l'ennemi des ressources qu'il aurait trouvées dans les terres, alors fertilisées par l'aide des Berbères, irrités de lui voir moyen de défense qui anéantissait passèrent en grande partie sous les généraux arabes. Dihya en outre fut prisonnier arabe qu'elle avait pris et qu'elle avait nommé son fils adoptif, d'après habilement établie fait à Hassan tous ses plans et tous les secrets de la guerre; mais le sort de la guerre fut favorable que dans la campagne elle fut vaincue, et périt elle-même de bataille, au moment où elle était en train de fuir. L'endroit où elle fut tuée, dans le mont Aurès, le Bir-el-Kahena, (Le Puits de la connaissance) alors une amnistie générale de l'Aurès, qui se soulevèrent et à embrasser l'islamisme et à envoyer un contingent de douze mille hommes était veuve et avait plusieurs enfants par son conseil était allé faire sa part à la bataille, reçut de Hassan le commandement en chef des Djeraoua.

Alexandre BONNEAU.

2. Histoire des Berbères. — En-Nowatri, (An-Nawatri), général athénien, mort en 413 avant J.-C. Il combattit les grecs qui arrivèrent trop tard pour prendre part à l'expédition et renvoyés dans leur pays. Il recommanda ses mercenaires fit en Béotie, à Tanagra, à Mycalessus, la prise de cette dernière place, par conséquent. Les Béotiens poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux, et en firent un grand nombre. Diitrophès fut le premier des morts. D'après Pausanias à Athènes une statue représentait percé de coups. On a découvert une inscription qui porte le nom

de Diitrophès, et qui selon toute probabilité était inscrite sur la base de cette statue (Poy. Cnénias). C'est probablement le même Diitrophès que celui dont se moque Aristophane dans sa pièce des Oiseaux.

Thucydide, VII, 29. — Aristophane, *Aves*, 126, 1449.

DILAWER-PACHA ou **DILAVEZ-PACHA**, grand-vizir du sultan Osman ou Othman II, mourut le 29 mai 1622. Il était Croate de naissance, et dut à la protection puissante du kislar-aga Moustapha le gouvernement de la province de Diarbek. La disgrâce qui frappa Moustapha en 1620 l'atteignit lui-même, et il fut remplacé par l'écuyer du sultan. Dilawer se distingua bientôt dans la guerre qui eut lieu entre la Sublime-Porte et la Perse. Sachant que le trésor du sultan était épuisé, il lui offrit généreusement tout l'argent qu'il possédait. Osman accepta, et le nomma son grand-vizir en octobre 1621. Dilawer-Pacha fit preuve dans ces hautes fonctions d'une habileté peu commune et d'une droiture qui contrastait avec la conduite de beaucoup de ses prédécesseurs. Il accorda à sir Thomas Roe, ambassadeur d'Angleterre, le renouvellement des anciennes capitulations de la Grande-Bretagne avec la Porte, malgré les intrigues des Vénitiens, et les sûretés que cet agent diplomatique lui demanda contre les pirates des États barbaresques. Sir Thomas Roe fut moins heureux lorsqu'il négocia pour obtenir la mise en liberté des Polonais faits prisonniers dans la dernière guerre, et lorsqu'il entreprit de faire admettre les réclamations de plusieurs sujets anglais qui se prétendaient créanciers du gouvernement turc. L'ambassadeur anglais n'en rendit pas moins justice à Dilawer-Pacha, qu'il qualifie d'homme sérieux, plein de mesure et de sagesse. Quand le sultan manifesta l'intention de faire le pèlerinage de La Mecque, malgré les serments de révolte qui s'agitaient sourdement à Constantinople, le grand-vizir fit tous ses efforts pour le détourner de ce malencontreux projet. Il échoua devant les insinuations intéressées du khodja et du kislar-aga. La veille du jour où le sultan devait quitter sa capitale, les janissaires et les spahis se soulevèrent, parce qu'ils craignaient, avec raison, que le voyage d'Osman n'amenât l'anéantissement de leur corps. Quelques-uns d'entre eux attaquèrent le palais du vizir, et furent repoussés. Le sultan n'en persista pas moins dans sa résolution, et il monta le lendemain sur le vaisseau qui devait le conduire en Asie. Il était encore dans le port, lorsque les révoltés lui firent demander la tête du grand-vizir et de quatre ou cinq autres personnages. Il refusa d'abord de donner l'ordre fatal. Les janissaires marchèrent sur le sérail, en tirèrent Moustapha, qui s'y trouvait emprisonné, et le proclamèrent sultan. Osman à cette nouvelle fit saisir Dilawer-Pacha, réfugié à Scutari, et le livra à la soldatesque furieuse, qui le mit en pièces.

Alexandre BONNEAU.

Sir Thomas Roe, *Negotiations*. — De Hammer, *Histoire*

obligé de l'ouvrage du célèbre botaniste français. Si nous croyons devoir louer sans réserve l'exécution du premier ouvrage considérable publié par Dillenius, nous blâmerons hautement le ton de supériorité et de suffisance avec lequel il juge les botanistes ses prédécesseurs, qu'il sacrifie en termes durs et tranchants. Rivinus, déjà avancé en âge, en fut vivement blessé, et retrouva dans la réponse qu'il fit à cette critique acerbe quelque chose du feu de ses premières années. Peut-être Dillenius avait-il raison pour le fond; mais il devait tâcher de l'avoir dans la forme, et le botaniste eut le grand tort de le dédaigner toute sa vie. Comme il avait montré des préférences pour Ray, dont il louait la méthode aux dépens de celles de Tournefort et de Rivinus, il fut surtout apprécié en Angleterre.

Un savant de cette nation, naturaliste et voyageur d'une très-grande distinction, Guillaume Sherard, avait été surtout frappé de la manière supérieure avec laquelle Dillenius traitait dans son ouvrage les classes de la cryptogamie, partie de la botanique encore dans l'enfance en Angleterre. Après avoir échangé quelques lettres avec le jeune et savant Allemand, il résolut de l'attirer à Oxford, et pour mieux y réussir se rendit à Giessen. A son retour d'un voyage d'exploration en Suisse, il fit ses offres à Dillenius, qui les accepta et le suivit, quittant sa terre natale, qu'il ne devait plus revoir. Il débarqua à Londres au mois d'août 1721, et s'établit à Oxford, où il trouva deux protecteurs au lieu d'un. Jacob Sherard, riche et savant pharmacien, frère de Guillaume, l'accueillit avec une grande faveur, et mit à sa disposition, pour s'exercer à la connaissance des plantes exotiques, le riche jardin d'Eltham, auquel il donna une grande célébrité en publiant un splendide ouvrage dont nous donnons le titre plus bas. Trois ans environ après l'arrivée de Dillenius parut une nouvelle édition du *Synopsis methodica Stirpium Britannicarum* de J. Ray. Il en fut l'éditeur, et l'enrichit d'un nombre considérable de plantes nouvelles, admises par la gravure avec beaucoup d'exactitude et de talent; vingt-quatre nouvelles planches furent ajoutées, et ce fut Dillenius qui, par son usage d'ordinaire, les grava de sa main. Quoique chaque jour ajoutât à la réputation de ce botaniste, sa situation était assez précaire, car il n'était soutenu à l'université d'Oxford par les libéralités des frères Sherard; songea-t-il plusieurs fois à quitter cette ville, mais un événement naturel fixa ses idées d'une manière avantageuse. Guillaume Sherard mourut en 1728, et légua une somme de trois mille livres sterling pour fonder une chaire de botanique à l'université, avec la promesse que Dillenius en serait le titulaire. Il s'explique la qualification de *professeur de Sherardianus*, qu'il se donne sur le titre de son ouvrage qu'il publia depuis. En témoignage de gratitude, il fit imprimer en 1732 l'*Herbarius*

Elthamensis, seu plantarum rariorum quas in horto suo Elthami in Cantia coluit vir ornatissimus et præstantissimus Jacobus Sherard, etc.; Londres, in-fol. Linné, très-enthousiaste des travaux publiés par ses contemporains, disait de cet ouvrage: *Est opus botanicum quo absolutius mundus non vidit*. Ce ne sont pourtant que des descriptions de plantes, rangées par ordre alphabétique; mais outre que ces descriptions sont très-bien faites, elles sont accompagnées de 324 planches gravées à l'eau forte, et l'on s'étonne à bon droit d'un résultat aussi grandiose, car les figures qu'elles reproduisent étaient pour la plupart d'une exécution difficile, en raison des détails qui les accompagnent.

Ce fut trois ans après cette publication qu'il reçut le grade de docteur en médecine, et six ans plus tard parut l'*Historia Muscorum*, qui plaça son auteur au premier rang des botanistes du siècle passé. Cet ouvrage fut publié sous ce titre: *Historia Muscorum, in qua circiter sexcentæ species veteres et novæ, ad sua genera relatæ, describuntur, et iconibus genuinis illustrantur; cum appendice et indice synonymorum. Opera Jo. Jac. Dilleni M. D., in universitate Oxoniensi botanices professoris Sherardiani; in-4°, p. 552, pl. 85*. A vrai dire, ce beau livre est l'œuvre de la vie scientifique tout entière de Dillenius, qui fut plus de vingt années à correspondre et à voyager dans les divers comtés d'Angleterre, afin de pouvoir en réunir les matériaux. Il ne faut pas prendre ici le nom de *muscus* dans le sens rigoureux et restreint que lui donnent les modernes. Dillenius décrit non-seulement des mousses, mais des plantes qui en ont plus ou moins l'apparence, telles que des conferves, des lichens, et des champignons filamenteux, des rhizospermes, des lycopodes et surtout des hépatiques. Tournefort avait bien mieux circonscrit cette famille. Toutefois, on trouve dans Dillenius, avec d'excellentes descriptions accompagnées d'observations ingénieuses, l'établissement de genres nombreux, encore aujourd'hui conservés par les botanistes; les figures sont remarquables, par la parfaite ressemblance des objets représentés. C'est là un de ces ouvrages fondamentaux qui fixent l'état de la science et la font progresser. Vaillant, que Dillenius affectait de n'estimer que très-médiocrement, avait pourtant le premier donné d'excellentes figures de mousses dans le *Botanicon Parisiense*, publié quatorze ans plus tôt; mais les planches de l'ouvrage de Vaillant sont dues à Aubriet, et Dillenius a fait toutes les siennes. On est vraiment stupéfait en constatant que ce botaniste a exécuté 424 planches, dont 324 in-fol. et 85 in-4°, très-fines et très-chargées. C'est à ce talent merveilleux qu'est due la publication des principaux ouvrages de Dillenius, car nul libraire n'eût osé en faire les frais. Encore aujourd'hui beaucoup d'auteurs qui écrivent sur les sciences naturelles sont réduits à se faire

les éditeurs, les dessinateurs ou les graveurs des planches qui accompagnaient leurs ouvrages, tant est petit le nombre des savants auxquels ils s'adressent; mais aucun de ces hommes laborieux et dévoués n'a fait en gravure rien qui puisse approcher du travail gigantesque que durant vingt-deux ans de sa vie exécuta Dillenius. Ce botaniste se plaisait surtout dans ce travail. Cette existence paisible ne paraît avoir été traversée par aucun incident digne d'être noté. Il aimait la retraite, qu'il ne quittait que pour visiter Eltham ou le comté de Kent, afin d'y herboriser. Ses qualités sociales se ressentirent de cet isolement volontaire. Nous avons dit qu'il était enthousiaste de Ray, et qu'il avait blessé profondément la juste susceptibilité de Rivinus, en le sacrifiant à l'auteur objet de ses préférences. Il n'estimait guère que son propre savoir. Linné, d'une nature si bienveillante et si bonne, n'eut pas lui-même à se louer des procédés de Dillenius. Il fut accueilli très-froidement à Oxford, et les lettres que les deux savants échangèrent montrent la politesse et la condescendance du côté du naturaliste suédois. Dillenius se croyait le prince des botanistes de son temps, et il éprouvait quelque ombre en voyant s'élever ce hardi réformateur qui sut si bien décrire et classer ce qu'il découvrait: plus modeste, il était aussi plus habile. Linné a dédié à Dillenius un genre de belles et magnifiques plantes arborescentes originaires de l'Inde tropicale, et ce genre est devenu chez les modernes le type de la famille des *Dilleniaceae*.

A. F&S.

Esquisses historiques et biographiques sur la botanique en Angleterre, par Pulteney (trad. française); Paris, 1806, 2 vol in-8°. — *Pie de Linné*; Paris, 1833, 1 vol. in-8°.

DILLENS (Jean), juriconsulte belge, né à Maestricht, vers 1580, mort vers 1640. Bourgmestre de sa ville natale, il joignait à la science du droit la connaissance des belles-lettres, et il écrivait bien en prose et en vers. On a de lui : *Panegyricus serenissimae Isabellae Clarae Eugeniae, cum notis et exegesi rerum memorabilium ab Alberto Pio Austriaco gestarum*. C'est un poème en vers élégiaques : les notes qui l'accompagnent sont curieuses et instructives; — *Dissertationes historicae ab origine Francorum et stemmate Habsburgo-Austriaco ab eis deducto*; Louvain, 1623, in-4°. M. G.

Foppens, Bibl. Belgica.

DILLENS (Henri), peintre belge, né à Gand, en 1812. Il est élève de Maës Canini, et a peint de nombreux tableaux d'histoire et de genre, dont les principaux sont : *Les Cérémonies du Baptême chez les Russes*; Gand, 1828; — *Une Verdurière*; — *Un Hiver*; Gand, 1829; — *Intérieur d'un Cabaret*; Bruxelles, 1830; — *Scène de Voltigeurs*; Gand, 1833; — *Kermesse aux environs de Gand*; Bruxelles, 1833; — *Repos de Chasseurs*; Gand, 1833; — *La Mesaventure*; Gand, 1834; — *Laure et Pétrarque*; ibid.; — *Entrée triomphale de Philippe-*

Auguste dans la ville de Paris, après la bataille de Bouvines; Gand, 1835; — *Scène de Carnaval à Gand*; Bruxelles, 1836; — *Charles-Quint et le Porcher*; — *Charles-Quint à Anvers*; — *La Lecture*; etc.

Dictionnaire des Artistes de la Belgique. — Biographie générale des Belges.

*** DILLON (Jacques DE)**, général français, d'origine irlandaise, mort en 1664. Il entra au service de France le 26 mars 1653. Il leva un régiment irlandais de son nom, et le commanda jusqu'à la paix des Pyrénées, à l'armée de Flandre, où il servit avec distinction, surtout à la bataille des Dunes. Ce régiment fut licencié après la mort de Jacques Dillon.

Chronologie militaire, VI, 306. — *De Camille, Dictionnaire des Généraux français.*

DILLON (Arthur, comte DE), français, de la famille du précédent, dans le comté de Roscommon, en Irlande, à Saint-Germain-en-Laye, le 5 1733. Il était fils de lord Théobald D Castello-Gallen et pair d'Irlande. Arthur Dillon passa en France d'un régiment que son père avait quitté, et que Louis XV avait servi. En 1693 Dillon servait le duc de Noailles, et assura la défense de Roses, de Palamos, de Carthagène, de Castel-Folli, à la bataille de Prats-de-Molion, et fut tué au combat d'Ostalic. En Vendôme, Dillon se fit remarquer; en 1701, il fut nommé stadt-patron, et sous le commandement de Villeroi, en Italie; en 1702, à San-Vincenzo. Il fut blessé pendant la bataille de 1703 à la défilée, aux combats de Sebastiano, dans le Tyrol, d'Asi, de Verucchi, et à la bataille de camp le 26 octobre 1704. Il fut nommé les ordres du grand de La Mirandole, d'Espagne, de Moscovie, de Castiglione, remporta la victoire. Promu au grade de lieutenant-général, il fut employé en Piémont, sous les ordres de Tessé en 1707, de Villars en 1709. Il défendit la ville de Briançon, le gé-

néral de son régiment, et monta à Genève. Briançon durant ses années. Envoyé à l'armée du Rhin, en 1713, il prit Kaiserslautern, aux sièges de Fribourg et de

aida puissamment le maréchal de Berwick à enlever Barcelonne. En avril 1730 il se démit de son régiment en faveur de son fils aîné, et se retira du service actif. Le comte Dillon était remarquable par la beauté de sa taille et de ses traits. Bon officier et soldat valeureux, il joignait les qualités du cœur à celles de l'esprit.

Dillon avait épousé Christiana Shelden, fille d'honneur de la reine d'Angleterre; il en eut cinq fils et quatre filles. Parmi ces enfants quelques-uns méritent une mention particulière : *Jacques*, ci-devant au service de France, tué à Fontenoy; — *Edmond*, qui remplaça son frère et fut tué à Lawfield; — *Arthur*, qui fut successivement évêque d'Évreux, archevêque de Toulouse, puis de Narbonne, président des états du Languedoc, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, membre de l'assemblée des notables et président de l'assemblée du clergé.

Faurt, *Chronologie militaire*, IV, 622. — De Courcelles, *Dictionnaire historique des Généraux français*.

DILLON (Charles, vicomte de), homme né en Irlande, le 6 novembre 1714. Il était l'aîné de Dillon; venu pour entrer au parlement catholique, qui était l'apogée de l'apogée adoptée par les catholiques; une aru le projet de B et Irlande. Dillon, fils de Dillon, après la décadence de sa famille, avec une actrice française, plusieurs enfants.

rapport étranger.

DILLON (Théobald, comte de), général français, frère puîné de Charles Dillon-Lée et petit-fils précédent, né à Dublin, vers 1743, mort à Lille, le 29 avril 1792. D'abord colonel au service de France, puis brigadier, et maréchal de camp trois ans, envoyé en Flandre en 1792, où France déclara la guerre à l'Autriche. Comme il commandait la place de Valenciennes le général Dumouriez l'en fit à la fin d'avril, pour marcher sur Tournai avec six bataillons, et six pièces. Ses instructions lui prescrivaient de sa troupe, afin d'exciter un mouvement, et lui recommandaient expressément de n'entamer aucune action. Il se contenta et avec précaution, ayant parmi les soldats quelques symptômes de révolte. A Bessieux, vers le milieu du jour, il aperçoit l'ennemi en nombre, qui s'ébranle pour l'encontre. C'était la première fois depuis des années que les Français et les Autrichiens se trouvaient en présence. Il y eut des hésitations. Les Impériaux sur les troupes françaises quelques coups

de canon, qui ne blessèrent personne. Dillon, fidèle aux ordres du général en chef, commanda la retraite, en la faisant protéger par ses escadrons. L'infanterie se retirait avec assez d'ordre; mais les cavaliers, notamment ceux du régiment de la reine, attribuant à la trahison un acte inspiré par la prudence, tourment brutalement et se jetèrent sur les fantassins, qu'ils débordèrent ou renversèrent aux cris de *à bas Dillon ! en nous trahit !* Pendant que les Autrichiens, loin de le poursuivre, regagnèrent Tournai, le corps d'armée français abandonna les deux tiers de son artillerie avec quatre caissons, et fut péle-mêle jusqu'à Lille, malgré tous les efforts de Dillon, dont la voix est inécoutée. Une fuite aussi honteuse excita le courroux de ceux-là même auxquels on devait en attribuer la cause. Pour prévenir l'affront qui devait en résulter, des soldats surexcités eurent porter la main sur leur général et ses principaux officiers : l'aide de camp Dupont (depuis lieutenant général) tombe atteint d'une balle au front; le frère de ce dernier, Dupont-Chaumont, reçoit plusieurs balles dans ses habits; le colonel du génie Berthois, plein de mérite et d'honneur, est pendu aux créneaux de la ville avec un autre officier. Dillon, blessé à la tête d'un coup de pistolet tiré à bout portant, monte en voiture. De nouveaux furieux l'en arrachent, et le massacrent à coups de sabre et de baïonnette ainsi qu'un de ses enfants nouveau-né. Afin d'assouvir leur indécible rage, ils traînèrent son cadavre dans les rues, puis le jetèrent au milieu d'un grand feu allumé par leurs mains sur la grande place.

L'Assemblée législative ne pouvait laisser impunies de telles atrocités sans forfaire à l'honneur militaire. Elle fut juste dans sa sévérité : la peine de mort atteignit les assassins du général. En accordant les honneurs du Panthéon à la mémoire de l'infortuné Dillon, elle voulut que chacun de ses enfants reçût une pension, et accorda la même faveur à une dame, Joséphine Vierville, à laquelle il devait très-prochainement s'unir. [*Encycl. des G. du M.*]

Moniteur. Rapport du maréchal de Rochambeau, du 29 avril 1792. — De Courcelles, Dictionnaire des Généraux français. — Dulaure, Histoire de la Révolution française, II, chap. XIII, 164.

DILLON (Arthur, comte de), général français, frère du précédent, né à Braywick (Irlande), le 3 septembre 1750, guillotiné à Paris, le 14 avril 1794. Il fut nommé encore enfant colonel au service de France, et prit depuis 1777 une part active dans les guerres d'Amérique; il se distingua à la prise de La Grenade, à celles de Saint-Eustache, de Tabago et de Saint-Christophe. Après l'expédition de Savannah, Arthur Dillon fut nommé successivement gouverneur de Saint-Christophe, brigadier le 1^{er} mars 1780, et maréchal de camp le 1^{er} janvier 1784. Après la paix, il fit un voyage à Londres, et reçut le meilleur accueil de la cour d'Angleterre. A son retour en France Dillon fut nommé au gou-

vernement de Tabago, où il resta trois ans. Élu député de la Martinique aux états généraux, il y défendit les intérêts des colons; quoiqu'il semblât n'embrasser aucun parti, il vota souvent contre les révolutionnaires. En 1790 il parla en faveur des ministres, accusés à l'occasion de la demande faite par l'Autriche pour un passage de troupes sur le territoire français. Le 30 novembre, il défendit le gouverneur de Saint-Domingue, Damas; et en février 1791 il accusa Jobal-Pagny, commissaire de Tabago, et provoqua sa destitution. Ils s'éleva contre les gens de couleur, et s'opposa à leur admission à la barre. Il fit encore, le 2 mai, une vive sortie contre les *Amis des Noirs*, ce qui lui attira le lendemain de la part de cette société une dénonciation motivée, qui n'eut pourtant pas de suite. En juin 1792 on lui donna le commandement de l'armée du nord. Après la journée du 10 août, il fit prêter de nouveau à ses troupes le serment de fidélité à la loi et au roi, ce qui lui attira plusieurs dénonciations. Il réussit mal à se disculper; et sur la motion de Duhem, l'assemblée déclara qu'il avait perdu la confiance de la nation. Il continua néanmoins à être employé à l'armée du nord; mais on le plaça sous les ordres de Dumouriez, qui l'envoya en Champagne commander l'avant-garde en avant de Sainte-Menehould. Dillon combattit l'ennemi avec succès, surtout dans la forêt de l'Argonne; mais pendant la retraite des Prussiens, il écrivit sans motif apparent au landgrave de Hesse. Sa lettre, quoique conçue en termes très-patriotiques, le fit accuser de correspondre avec l'ennemi. Dumouriez chercha à expliquer cette missive, « qui n'empêcha pas, disait-il, son auteur de poursuivre avec la dernière vigueur les troupes du prince auquel elle était adressée ». Et pour donner à Dillon l'occasion de se rétablir complètement dans l'opinion publique, il le chargea de marcher sur Verdun pour atteindre l'arrière-garde prussienne. Dillon arriva le 12 octobre devant la ville, au moment où les derniers Prussiens y entraient. Il plaça alors du canon sur le mont Saint-Barthélemy, qui domine la ville, et fit sommer la garnison de se rendre. Une capitulation fut signée le 14; les ennemis évacuèrent la place, et les Français firent leur entrée le même jour. Dillon écrivit à la Convention pour demander l'examen de sa conduite. Il fut décrété d'arrestation au commencement de 1793; mais Carra fit rapporter le décret le 6 février. En juin, Arthur Dillon demanda à passer aux Antilles; mais il ne put l'obtenir. En juillet, il fut arrêté et enfermé au Luxembourg par ordre du comité de salut public, sur la dénonciation de Lafitte, qui reproduisit l'accusation de correspondance avec les étrangers. Camille Desmoulins se prononça vigoureusement en faveur de Dillon; il le défendit à la Convention et aux Jacobins, il accusa les ennemis du général de vouloir s'emparer de ses plans, afin de s'approprier ses talents militaires. Camille Desmoulins

se compromit sans sauver Dillon, que Cambon fit enfin traduire devant le tribunal révolutionnaire le 5 avril 1794. Il y fut accusé d'avoir conspiré pour délivrer Danton, Desmoulins et leurs amis, enfermés comme lui au Luxembourg; d'avoir formé le projet d'égorger le comité de salut public et la Convention, et d'avoir voulu faire proclamer roi le fils de Louis XVI. Cette absurde accusation n'était basée que sur les propres imprudences que Dillon tenait souvent dans sa prison. Quoi qu'il en soit, le tribunal, s'inspirant de précédents anti-révolutionnaires du général et de ses nombreuses contradictions, le condamna à mort. Dillon monta à l'échafaud avec un grand courage; au moment de recevoir le coup fatal, il fit retentir le cri de *Vive le roi!* Il avait épousé la comtesse de La Touche, morte en 1816, et cousine de l'impératrice Joséphine. M^{re} de Dillon, seul fruit de cette union, fut mariée au général Bertrand, et le suivit à Sainte-Hélène. On a de comte Arthur Dillon : *Compte-rendu au ministre de la guerre, suivi de pièces justificatives et contenant des documents militaires dont la connaissance est nécessaire pour apprécier la partie la plus intéressante de la mémorable campagne de 1792*; Paris, 1792, in-8°; — *Exposition des principaux événements qui ont eu le plus d'influence sur la Révolution française*; ibid.

A. DE L.

Monteur. — De Coarsselles. *Dictionnaire des Couraues français*. — *Galerie historique des Contemporains*. — Lamartine. *Histoire des Girondins*, VIII, 80, 181, 81.

DILLON (Abbé Roger-Henri de), publiciste français, frère des précédents, né à Bordeaux, le 11 juin 1762, mort en 1829. Il était l'un de la révolution grand-vicaire de Dijon, abbé d'Oisy et doyen de la Sainte-Chapelle. Partisan dévoué de l'ancien régime, il protesta énergiquement contre les décrets du 27 novembre 1790, qui organisaient le clergé français sur de nouvelles bases. Un écrit qu'il adressa en 1791 à l'Assemblée constitutionnelle de Dijon, écrit dans lequel il contestait au pouvoir législatif le droit de réglementer le clergé, fut brûlé en place publique à Dijon : son auteur fut même pendu en effigie. L'abbé Dillon dut émigrer; il ne revint en France qu'après le concordat. Son opposition au gouvernement impérial le fit exiler à Dijon, en 1809; il y demeura jusqu'en 1814. En 1816, il obtint le retour des Bourbons, qui le nommèrent conservateur de la bibliothèque Mazarine. On a de lui : *Le Guide des études historiques, ou la chronologie appliquée à l'histoire*; Dijon et Paris, 1802, 800 p. — *Mémoire sur l'esclavage colonial, la nécessité des colonies et de la traite des noirs*; Paris, 1814, in-8°; — *Histoire universelle contenant les synchronismes des faits de tous les peuples contemporains, tant anciens que modernes, et la succession chronologique des empires, divisée en grandes périodes et époques principales et secondaires*; Paris,

1814-23, 10 vol., in-8°; — *Lettre à M. Du-moulin, sur la liberté de la presse*, sous le pseudonyme de Coquillard; Paris, 1814, in-8°; — *Du Concordat de 1817*; Paris, 1817, in-8°; — *Réponse à M. l'abbé de Clausel sur le concordat de 1817*; Paris, 1818, in-8°; — *Réponse à la réplique de l'abbé de Clausel, suivie d'Observations sur l'ouvrage de M. Frayssinous intitulé : Les vrais Principes de l'Eglise gallicane*; Paris, 1818, in-8°.

Biographie des hommes vivants. — Quérard, *La France littéraire*.

DILLON (Edouard, comte de), général français, né en 1751, mort en 1839. Colonel (29 décembre 1781) du régiment de Provence, et gentilhomme du comte d'Artois, il suivit les Bourbons dans leur émigration. Rentré en France à l'époque de la Restauration, il reçut de Louis XVIII (22 juillet 1814) le grade de lieutenant général, ainsi que la charge de premier maître de la garde-robe de Monsieur, frère du roi. Envoyé (1816) en qualité de ministre plénipotentiaire de France à la cour de Saxe, il y resta jusqu'en 1818, et revint à Paris. Nommé premier chambellan maître de la garde-robe honoraire en 1824, il mourut à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Archives de la guerre.

DILLON (Peter), célèbre navigateur anglais, né vers 1785, mort le 9 février 1847. Il était de la famille des Dillon d'Irlande. Dès sa jeunesse, il servit dans la marine, et fit plusieurs voyages de long cours. Il s'embarqua comme second lieutenant sur le navire *Hunter*, capitaine Robson, parti de Calcutta à la fin de 1812 en destination de Canton, et devant prendre un chargement de bois de sandal aux îles Viti (communément *Fidji*). Dillon avait visité ces îles et y était resté quatre mois : durant ce séjour il avait vécu intimement avec les naturels et fait quelques progrès dans leur langue; le capitaine Robson connaissait lui-même ces parages, et avait une grande influence sur différentes peuplades, qu'il avait aidées dans leurs guerres; il s'était surtout lié avec Bonassar, chef du territoire de Vilear (Vouia). Le 19 février 1813 le *Hunter* ancrâ dans la baie de Waileu, près Vilear. Dès que le navire fut au mouillage, Bonassar vint à bord, et déclara aux Anglais qu'il lui serait impossible de leur fournir une cargaison de sandal s'ils ne cédèrent à soumettre quelques tribus des environs, révoltées contre son autorité. Robson refusa d'abord; mais, pressé par le temps, il finit par accorder à Bonassar le secours qu'il demandait. L'expédition fut heureuse, et les Anglais brûlèrent les villages ennemis et procurèrent à leurs alliés dix cadavres que ceux-ci dévorèrent. Bonassar se montra peu reconnaissant de la complaisance de Robson, et finit par déclarer, après quatre mois de réponses évasives, que ses forêts étaient épuisées par le grand nombre de bâti-

ments qui venaient charger dans son île. Le capitaine anglais n'accepta pas cette raison, et résolut de tourner ses armes contre son ancien allié. Il fit faire une descente à terre; mais les Anglais, s'étant dispersés dans l'île, furent cernés par les naturels et massacrés individuellement, rôtis et mangés avec les circonstances les plus horribles. Dillon avec cinq des siens put gagner un rocher escarpé, où il soutint tout le jour l'assaut de plusieurs milliers de sauvages. Trois de ses compagnons qui quittaient ce refuge furent mangés sous ses yeux, et lui-même après une défense héroïque allait se brûler la cervelle, pour ne pas tomber entre les mains de ses terribles ennemis, lorsqu'il eut la présence d'esprit et l'adresse de se saisir du *nambo* (grand-prêtre) de l'île, et, aidé de ses deux derniers compagnons, le Prussien Martin Buschard et le matelot anglais William Wilson, le força à marcher devant eux jusqu'au bord de la mer.

Buschard et Wilson, écrit Dillon, avaient les canons de leurs fusils à la hauteur de ses tempes, et j'appuyais le mien entre ses deux épaules pour presser sa marche. En traversant la foule des sauvages, le *nambo* les exhorta à s'asseoir et à ne faire aucun mal à Peter et à ses compagnons, parce que nous le tuions et qu'alors ils attireraient sur eux la colère des diemassis dans les nuages, qui, irrités de leur désobéissance, soulevaient la mer pour engloutir l'île et tous ses habitants. Les sauvages témoignèrent le plus profond respect pour les exhortations de leur prêtre, et s'assirent sur l'herbe; j'eus une fois de plus la preuve du pouvoir que les prêtres exercent sur l'esprit de toutes les nations ignorantes et superstitieuses. En arrivant auprès des embarcations le *nambo* s'arrêta, et refusa d'avancer de la manière la plus positive. Je lui demandai pourquoi il ne voulait pas avancer jusqu'au bord de l'eau; il répondit: « Vous voulez m'emmener à bord du navire pour me mettre à la torture; tuez-moi ici si vous voulez. » Il n'y avait pas de temps à perdre; je lui ordonnai de ne pas bouger, et, nos fusils toujours dirigés sur lui, nous marchâmes à reculons et gagnâmes un de nos canots. Nous n'y fîmes pas plus tôt embarqués que les sauvages accoururent en foule et nous saluèrent d'une grêle de flèches et de pierres; mais, faisant force de rames, nous nous mîmes bientôt hors de leur portée; enfin, nous pûmes remercier la Providence sur le navire, que nous atteignîmes à l'instant où le soleil cessa d'éclairer ce théâtre d'horreurs.

Cette terrible aventure ne dégoûta pas Dillon de la vie maritime, et pendant vingt années il ne cessa de naviguer dans l'océan Pacifique sur des bâtiments de commerce. Il commandait en 1826 le *Saint-Patrick*, allant de Valparaiso au Bengale. Il se trouvait le 15 mai en vue de Tikopia (1). De nombreuses pirogues vinrent enlourer

(1) Petite île de l'archipel Mélané-Polynésien, située par 15° de lat. sud.

le bâtiment; sur l'une d'entre elles se trouvaient le Prussien Martin Buschard, échappé avec Dillon au massacre de Vouia, et un *lascar* (1) nommé Joé, que le capitaine treize ans auparavant avait déposés dans cette île. Joé monta à bord, fit des affaires avec l'équipage, et, entre autres objets, vendit à l'armurier une poignée d'épée en argent sur laquelle étaient gravés des caractères à demi effacés. « En examinant cette poignée, rapporte Dillon, je crus y découvrir les initiales de La Pérouse, ce qui me détermina à pousser mon enquête aussi loin que possible. Joé répondit que cette poignée et d'autres petits objets qui se trouvaient à Tikopia provenaient d'une île voisine nommée Vanikoro. Par l'intermédiaire de Buschard et du *lascar*, j'interrogeai quelques insulaires sur la manière dont leurs voisins s'étaient procuré tous les objets en argent et en fer qu'ils possédaient; ils me répondirent que les naturels de Mallicolo (Vanikoro) racontaient que, bien des années auparavant, deux grands vaisseaux étaient arrivés près de leurs îles; qu'ils avaient jeté l'ancre l'un à l'île de Vanou, l'autre à l'île de Païou, peu éloignées l'une de l'autre; quelques jours après, et avant qu'ils eussent communication avec la terre, une tempête s'était élevée et avait poussé les deux bâtiments à la côte; celui qui avait jeté l'ancre à Vanou échoua sur les rochers. Les naturels se portèrent alors en foule au bord de la mer, armés de massues, de lances et d'arcs, et lancèrent des flèches à bord du navire; l'équipage riposta par plusieurs coups de canon et tua quelques sauvages. Le vaisseau, battu par les vagues et continuant à talonner sur les roches, fut bientôt mis en pièces; quelques hommes de l'équipage se jetèrent dans les canots, et furent poussés par le vent à la côte, où en débarquant ils furent tués jusqu'au dernier. D'autres, qui s'étaient jetés à la nage, ne gagnèrent la terre que pour partager le sort de leurs compagnons; de sorte que pas un seul homme de ce vaisseau n'échappa à la mort. Le vaisseau qui échoua à Païou fut jeté sur une plage de sable. Les naturels accoururent, et lancèrent sur ce navire quelques flèches, comme ils avaient fait sur l'autre; mais les gens de l'équipage eurent la prudence de ne pas répondre par les armes à cette agression. Au contraire, ils montrèrent aux assaillants des haches, de la verroterie et d'autres bagatelles comme offrandes de paix. Ceux-ci cessèrent les hostilités, et aussitôt que le vent eut un peu diminué, un vieillard poussa au large dans une pirogue, et aborda le vaisseau. C'était un des chefs du pays: il fut reçu avec des caresses, et on lui offrit des présents, qu'il accepta. Il vint à terre, apaisa ses compatriotes, et leur dit que les gens du vaisseau étaient des hommes bons et affables; sur quoi plusieurs naturels se rendirent à bord, où il leur fut offert des présents. Bientôt ils appar-

tèrent en retour des ignames, des volailles, des bananes, des cocos, des porcs, et la confiance s'établit de part et d'autre. L'équipage, forcé d'abandonner son vaisseau, descendit à terre apportant avec lui une partie de ses provisions, des munitions et beaucoup de petits objets. Ils restèrent quelque temps dans l'île, et bâtirent un petit vaisseau avec les débris du grand. Aussitôt que le petit bâtiment fut prêt, on l'approvisionna abondamment, et on mit à la voile avec autant d'hommes qu'il put en porter. Le commandant promit aux hommes qu'il laisserait dans l'île de revenir promptement les chercher et d'apporter en même temps des présents pour les naturels; mais jamais depuis on n'entendit parler ni du petit bâtiment ni de ceux qui le maintenaient. Les hommes blancs restés dans l'île se partageaient entre les divers chefs, auprès desquels ils restèrent jusqu'à la mort: il leur avait été laissé des armes et de la poudre; ces objets leur servirent à rendre de grands services à leurs amis dans leurs guerres avec les sauvages des îles voisines. Le Prussien Buschard ne s'était jamais hasardé à faire un voyage à Mallicolo (Vanikoro), mais le *lascar* y était allé six ans auparavant. Il avait vu à Païou deux Européens, qui parlaient la langue des insulaires, et avait conversé avec eux. C'étaient des vieillards, qui lui dirent avoir fait naufrage il y avait plusieurs années dans un des vaisseaux dont ils lui montrèrent les débris. Ils ajoutèrent « qu'aucun navire n'avait touché à Mallicolo depuis qu'ils y étaient, et que la plupart de leurs camarades étaient morts; mais qu'ayant été disséminés dans diverses îles, ils ne pouvaient dire combien il en restait de vivants. »

De ce récit, Dillon ments naufragés (voyez ce mot). Si monde civilisé ne na g r l ro, et uou p r; mais les calmes et les cour rant une semaine les vivres diminuant obligé de De ret explicite et à verneur général ciété Asiatique. La qu'un de ses navires ordres du cap Vanikoro et c précise. On ne l'expédition pr docteur Tytler fiqué. La Com chat des bord Le 23

(1) Matelot indien.

quelques jours de traversée, de violentes s'élèverent entre le capitaine et le tyler, et en relâchant à Hobart-Town r porta plainte contre le capitaine et une cour martiale. Dillon, reconnu d'abus de pouvoir et de mauvais la, fut condamné à deux mois de prison, ende de cinquante livres sterling, et à a outre un cautionnement de quatre is sterling comme garantie de sa con- mir; et pour ne pas retarder l'expédi- chercha même à le remplacer. Mais n'avait révélé à personne la situation que de Vanikoro, dans la crainte de édition avorter sous la direction d'un ier, on fit grâce à Dillon de la prison, et payée, le capitaine reprit la mer le 20 ha à Port-Jackson le 3 juin, et mouilla illet à Rorora-Reka, sur la baie des escha ensuite successivement à Tonga- Rotouma et à Tikopia. Par l'entre- Martin Buschard. Dillon questionna les Tikopiens, afin de se procurer renseignements possibles sur Vani- ses habitants. Il ne négligea aucune sularités qui pouvaient l'aider dans la le sa mission, et s'appliqua à bien le caractère, les mœurs et les cou- s insulaires qu'il allait visiter (1). Il pe les crânes de toutes les personnes appartenant au bâtiment échoué à Va- just encore conservés, dans une case à à l'Atoua ou divinité (2). Les Vani- se sont pas cannibales; mais quand un me entre leurs mains, il est tué immé- t; son corps est déposé dans de l'eau et y est maintenu jusqu'à ce que les os mplement dépouillés. Le squelette est ré; on gratte les os, que l'on coupe de mmentres pour en faire des pointes de yêche, ou d'autres instruments. Dil- vec lui plusieurs Tikopiens, entre autres af Rafia, qui devait lui servir de guide mble. Il acheta aussi tout ce qu'il put le débris du naufrage, et le 7 juillet il e sur le petit havre de Vanou (3), dans t'Est, par 11° 4' de lat. S. et 164° 32' . Le groupe des îles de Vanikoro ou se compose de quatre îles : Vani- vai (5), Manerai et Nanounka; ces e entourées d'un récif de coraux qui en

rend l'accès très-difficile, même pour les ca- mots. La population, laide et misérable, n'exède pas quinze cents âmes. L'insalubrité du climat est presque sans exemple; il suffit de coucher à terre une seule nuit pour y contracter des fièvres souvent mortelles. Dillon fit faire le tour de l'île, sonder les côtes, visiter tous les villages voisins de la mer; mais les renseignements ne lui arrivant que défigurés, il résolut de des- cendre en personne. Au moyen de quelques ca- deaux, Dillon se mit en relation avec les insu- laires, et put faire plusieurs excursions dans l'île sans y être inquiété en aucune manière. Il réus- sit également à vaincre la répugnance qu'avaient les naturels à s'entretenir des circonstances du naufrage et des faits qui l'avaient suivi. Valie, atiqui (chef) de Vanou, lui donna pourtant les détails suivants, qui semblent ne pas s'écarter de la vérité, quoiqu'ils contredissent sur quelques points les récits faits par les Tikopiens et par le lascar Joé : « Il y a longtemps, dit Valie, que les habitants de cette île, sortant un matin de leurs maisons, aperçurent une partie d'un vais- seau sur le récif en face de Païou; il y demeura jusqu'au milieu du jour, heure vers laquelle la mer acheva de le mettre en pièces; de grandes portions de ses débris flottèrent le long de la côte. Le vaisseau avait été jeté sur le récif pen- dant la nuit, à la suite d'un ouragan qui brisa un grand nombre de nos arbres à fruits; nous n'a- vions pas vu le vaisseau la veille. Quatre hommes échappèrent et prirent terre près d'ici, au vil- lage de Dermeniah: nous allions les tuer, quand ils firent présent de quelque chose à notre chef, qui leur sauva la vie. Ils résidèrent parmi nous pendant quelque temps, puis allèrent rejoindre leurs compagnons à Païou. Aucun de ces quatre hommes n'était chef, tous étaient inférieurs; les objets que vous voyez entre nos mains pro- viennent du vaisseau qui échoua sur le récif à la basse mer; nos gens avaient l'habitude d'y plonger et d'en rapporter diverses choses, mais il finit par se pourrir et être entraîné par les flots. Nous ne tuâmes aucun des hommes de ce vaisseau; mais il vint à la côte plusieurs ca- davres qui avaient les bras et les jambes mutilés par les requins. Dans la même nuit, un autre vaisseau toucha sur un récif près de Vanou, et coula à fond. Il y eut plusieurs hommes qui se sauvèrent : ils bâtirent un petit vaisseau, et par- tirent cinq lunes après leur naufrage. Pendant qu'ils bâtissaient le petit vaisseau, ils avaient construit autour d'eux une forte palissade de troncs d'arbres pour se garantir de l'approche des Vanikorien; ceux-ci, de leur côté, les crai- gnaient, de sorte qu'il y eut peu de communica- tions ensemble. Les hommes blancs avaient cou- tume de regarder le soleil au travers de certaines choses que je ne puis ni dépeindre ni montrer, parce que nous n'avons pas eu de ces choses. Deux hommes blancs restèrent après le départ de leurs compagnons. L'un était chef, l'autre le

On trouve des détails les articles QUOY et GAIMARD. Les noms de Vanikoro. Interrogés par Dil- l'on, ils ont raconté ce fait, et le capitaine anglais a écrit :

« Découvert par Dumont d'Urville.

« Découvert par Maitlicollo, et nommé par Du- mont d'Urville la Recherche. Il est à remarquer que l'île de la Recherche signa- lée sur les cartes, n'est autre que l'île de la Recherche. Ainsi, quand ce navigateur dé- couvrit cette terre, il n'avait atteint le but de

« Découvert par Dillon.

le bâtiment; sur l'une d'entre elles se trouvaient le Prussien Martin Buschard, échappé avec Dillon au massacre de Vouia, et un *lascar* (1) nommé Joé, que le capitaine treize ans auparavant avait déposés dans cette île. Joé monta à bord, fit des affaires avec l'équipage, et, entre autres objets, vendit à l'armurier une poignée d'épée en argent sur laquelle étaient gravés des caractères à demi effacés. « En examinant cette poignée, rapporte Dillon, je crus y découvrir les initiales de La Pérouse, ce qui me détermina à pousser mon enquête aussi loin que possible. Joé répondit que cette poignée et d'autres petits objets qui se trouvaient à Tikopia provenaient d'une île voisine nommée Vanikoro. Par l'intermédiaire de Buschard et du lascar, j'interrogeai quelques insulaires sur la manière dont leurs voisins s'étaient procuré tous les objets en argent et en fer qu'ils possédaient; ils me répondirent que les naturels de Mallicolo (Vanikoro) racontaient que, bien des années auparavant, deux grands vaisseaux étaient arrivés près de leurs îles; qu'ils avaient jeté l'ancre l'un à l'île de Vanou, l'autre à l'île de Païou, peu éloignées l'une de l'autre; quelques jours après, et avant qu'ils eussent communication avec la terre, une tempête s'était élevée et avait poussé les deux bâtiments à la côte; celui qui avait jeté l'ancre à Vanou échoua sur les rochers. Les naturels se portèrent alors en foule au bord de la mer, armés de masses, de lances et d'arcs, et lancèrent des flèches à bord du navire; l'équipage riposta par plusieurs coups de canon et tua quelques sauvages. Le vaisseau, battu par les vagues et continuant à talonner sur les roches, fut bientôt mis en pièces; quelques hommes de l'équipage se jetèrent dans les canots, et furent poussés par le vent à la côte, où en débarquant ils furent tués jusqu'au dernier. D'autres, qui s'étaient jetés à la nage, ne gagnèrent la terre que pour partager le sort de leurs compagnons; de sorte que pas un seul homme de ce vaisseau n'échappa à la mort. Le vaisseau qui échoua à Païou fut jeté sur une plage de sable. Les naturels accoururent, et lancèrent sur ce navire quelques flèches, comme ils avaient fait sur l'autre; mais les gens de l'équipage eurent la prudence de ne pas répondre par les armes à cette agression. Au contraire, ils montrèrent aux assaillants des haches, de la verroterie et d'autres bagatelles comme offrandes de paix. Ceux-ci cessèrent les hostilités, et aussitôt que le vent eut un peu diminué, un vieillard poussa au large dans une pirogue, et aborda le vaisseau. C'était un des chefs du pays: il fut reçu avec des caresses, et on lui offrit des présents, qu'il accepta. Il vint à terre, apaisa ses compatriotes, et leur dit que les gens du vaisseau étaient des hommes bons et affables; sur quoi plusieurs naturels se rendirent à bord, où il leur fut offert des présents. Bientôt ils appar-

tèrent en retour des iguames, des volailles, des bananes, des cocos, des porcs, et la confiance s'établit de part et d'autre. L'équipage, forcé d'abandonner son vaisseau, descendit à terre apportant avec lui une partie de ses provisions, des munitions et beaucoup de petits objets. Ils restèrent quelque temps dans l'île, et bâtirent un petit vaisseau avec les débris du grand. Aussitôt que le petit bâtiment fut prêt, on l'approvisionna abondamment, et on mit à la voile avec autant d'hommes qu'il put en porter. Le commandant promit aux hommes qu'il laisserait dans l'île de revenir promptement les chercher et d'apporter en même temps des présents pour les naturels; mais jamais depuis on n'entendit parler ni du petit bâtiment ni de ceux qui le montaient. Les hommes blancs restés dans l'île se partageaient entre les divers chefs, auprès desquels ils restèrent jusqu'à la mort: il leur avait été laissé des armes et de la poudre; ces objets leur servirent à rendre de grands services à leurs amis dans leurs guerres avec les sauvages des îles voisines. Le Prussien Buschard ne s'était jamais hasardé à faire un voyage à Mallicolo (Vanikoro), mais le lascar y était allé six ans auparavant. Il avait vu à Païou deux Européens, qui parlaient la langue des insulaires, et avait conversé avec eux. C'étaient des vieillards, qui lui dirent avoir fait naufrage il y avait plusieurs années dans un des vaisseaux dont ils lui montraient les débris. Ils ajoutèrent: « qu'un navire s'était touché à Mallicolo depuis qu'ils y étaient, et que la plupart de leurs camarades étaient morts; mais qu'ayant été disséminés dans diverses îles, ils ne pouvaient dire combien il en restait de vivants. »

De ce Dillon h a
ments n la 201 1 100 100
(voyez le monde ci 1 100
navigateur 1 100
grande pénétration de vivants 1 100
nikoro, et décida 1 100
pagner; mais 1 100
les calmes 1 100
rant 1 100
les vivants 1 100
obligé de 1 100
De retour 1 100
explicite et dét de 1 100
verneur général de l'Inde 1 100
ciété Asi La Camp 1 100
qu'un de ces 1 100
ordres du 1 100
Vanikoro 1 100
précise. On ne 1 100
l'expédition 1 100
docteur T 1 100
fique. La com 1 100
chat de 1 100
bord 1 100
Le 20 janvier 1827 1 100

(1) Matelot indien.

quelques jours de traversée, de violentes s'élèverent entre le capitaine et le tyler, et en relâchant à Hobart-Town, il porta plainte contre le capitaine et une cour martiale. Dillon, reconnu d'abus de pouvoir et de mauvais, fut condamné à deux mois de prison, et de cinquante livres sterling, et à outre un cautionnement de quatre sterling comme garantie de sa conduite ; et pour ne pas retarder l'expédition chercha même à le remplacer. Mais n'avait révélé à personne la situation que de Vanikoro, dans la crainte de édition avorter sous la direction d'un tier, on fit grâce à Dillon de la prison, et payée, le capitaine reprit la mer le 20 juin à Port-Jackson le 3 juin, et mouilla à Rorora-Reka, sur la baie des Tonga ensuite successivement à Tonga, Rotouma et à Tikopia. Par l'entre-Martin Buschard. Dillon questionna les Tikopiens, afin de se procurer renseignements possibles sur Vanikoro habitants. Il ne négligea aucune particularités qui pouvaient l'aider dans la de sa mission, et s'appliqua à bien le caractère, les mœurs et les coutumes insulaires qu'il allait visiter (1). Il pe les crânes de toutes les personnes appartenant au bâtiment échoué à Vanikoro encore conservés, dans une case à l'Aloua ou divinité (2). Les Vanikoriens sont pas cannibales ; mais quand un meurtre entre leurs mains, il est tué immédiatement ; son corps est déposé dans de l'eau et y est maintenu jusqu'à ce que les os soient complètement dépouillés. Le squelette est séché ; on gratte les os, que l'on coupe de morceaux pour en faire des pointes de flèche, ou d'autres instruments. Dillon avec lui plusieurs Tikopiens, entre autres un nommé Rana, qui devait lui servir de guide. Il acheta aussi tout ce qu'il put de débris du naufrage, et le 7 juillet il se rendit sur le petit havre de Vanou (3), dans l'Est, par 11° 4' de lat. S. et 164° 32' de long. Le groupe des îles de Vanikoro ou Vanikoro se compose de quatre îles : Vanikoro (4), Manerai et Nanounka ; ces îles sont entourées d'un récif de coraux qui en

rend l'accès très-difficile, même pour les canots. La population, laide et misérable, n'exécute pas quinze cents âmes. L'insalubrité du climat est presque sans exemple ; il suffit de coucher à terre une seule nuit pour y contracter des fièvres souvent mortelles. Dillon fit faire le tour de l'île, sonder les côtes, visiter tous les villages voisins de la mer ; mais les renseignements ne lui arrivant que défigurés, il résolut de descendre en personne. Au moyen de quelques canots, Dillon se mit en relation avec les insulaires, et put faire plusieurs excursions dans l'île sans y être inquiété en aucune manière. Il réussit également à vaincre la répugnance qu'avaient les naturels à s'entretenir des circonstances du naufrage et des faits qui l'avaient suivi. Valie, *aliqui* (chef) de Vanou, lui donna pourtant les détails suivants, qui semblent ne pas s'écarter de la vérité, quoiqu'ils contredisent sur quelques points les récits faits par les Tikopiens et par le lascar Joé : « Il y a longtemps, dit Valie, que les habitants de cette île, sortant un matin de leurs maisons, aperçurent une partie d'un vaisseau sur le récif en face de Païou ; il y demeura jusqu'au milieu du jour, heure vers laquelle la mer acheva de le mettre en pièces ; de grandes portions de ses débris flotèrent le long de la côte. Le vaisseau avait été jeté sur le récif pendant la nuit, à la suite d'un ouragan qui brisa un grand nombre de nos arbres à fruits ; nous n'avions pas vu le vaisseau la veille. Quatre hommes échappèrent et prirent terre près d'ici, au village de Dermeniah ; nous allions les tuer, quand ils firent présent de quelque chose à notre chef, qui leur sauva la vie. Ils résidèrent parmi nous pendant quelque temps, puis allèrent rejoindre leurs compagnons à Païou. Aucun de ces quatre hommes n'était chef, tous étaient inférieurs ; les objets que vous voyez entre nos mains proviennent du vaisseau qui échoua sur le récif à la basse mer ; nos gens avaient l'habitude d'y plonger et d'en rapporter diverses choses, mais il finit par se pourrir et être entraîné par les flots. Nous ne tuâmes aucun des hommes de ce vaisseau ; mais il vint à la côte plusieurs cadavres qui avaient les bras et les jambes mutilés par les requins. Dans la même nuit, un autre vaisseau toucha sur un récif près de Vanou, et coula à fond. Il y eut plusieurs hommes qui se sauvèrent : ils bâtirent un petit vaisseau, et partirent cinq lunes après leur naufrage. Pendant qu'ils bâtissaient le petit vaisseau, ils avaient construit autour d'eux une forte palissade de troncs d'arbres pour se garantir de l'approche des Vanikoriens ; ceux-ci, de leur côté, les craignaient, de sorte qu'il y eut peu de communications ensemble. Les hommes blancs avaient coutume de regarder le soleil à travers de certaines choses que je ne puis ni dépeindre ni montrer, parce que nous n'avons pas eu de ces choses. Deux hommes blancs restèrent après le départ de leurs compagnons. L'un était chef, l'autre le

pour des détails les articles QUOY et GAIMARD. Les noms de Vanikoro, interrogés par Dillon, ont fait, et le capitaine anglais a dit.

Le capitaine par Dumont d'Urville.

Le capitaine par Mallicollo, et nommé par Dumont d'Urville. Il est à remarquer que l'île de la Recherche signale des navigateurs. Ainsi, quand ce navigateur de l'île de la Recherche, en 1791, il était loin de se douter qu'en venant à cette terre, il aurait atteint le but de

Le capitaine par Dillon.

servait. Le premier mourut il y a environ trois ans; une demi-année après, le chef du canton où résidait l'autre fut obligé de s'enfuir de l'île, et l'homme blanc partit avec lui; le district qu'ils abandonnèrent se nommait Paukori, mais nous ne savons pas ce qu'est devenue la tribu qui l'habitait. Les seuls blancs que nous ayons jamais vus dans nos îles sont premièrement les gens des vaisseaux naufragés, puis ceux que nous voyons aujourd'hui. » Dillon se fit conduire à l'endroit où les naufragés avaient construit leur navire et où, disait Valie, ils s'étaient retranchés contre les agressions des naturels; il n'y aperçut aucun travail, mais il s'assura qu'un grand nombre d'objets provenant du naufrage étaient en la possession des naturels de Mallicolo et des îles voisines; il vit même des sauvages ayant les narines traversées par des tubes de verre venant évidemment de baromètres; il fit l'acquisition de tous les objets qu'on voulut lui céder, et en fit dresser un inventaire exact en présence de M. Chaigneau, délégué français. Il réussit en outre à faire retirer de la mer quantité d'objets détachés des bâtiments naufragés; la plus grande partie consistait en crocs, chevilles, anneaux, ancres et autres morceaux de fer; en rouets de poulies, casseroles, cuillères, plateaux et entonnoirs en cuivre; en divers fragments d'instruments astronomiques et d'ustensiles de cuisine. L'un des objets les plus importants fut une grande cloche en bronze d'un pied de diamètre. Sur l'un de ses côtés se trouvait un crucifix entre deux figures, et de l'autre un soleil rayonnant, le tout estampillé de cette légende : *Bazin m'a fait*. Des recherches accomplies à ce sujet ont prouvé que ces marques étaient celles de la fonderie de l'arsenal de Brest en 1785. On se procura encore sur les récifs de l'ouest quatre pierriers en bronze, un boulet de plomb. On trouva aussi un débris du couronnement d'un des navires, décoré d'une fleur de lis et d'autres ornements fort bien sculptés (1). Les maladies, qui affaiblissaient chaque jour son équipage, forcèrent Dillon à discontinuer ses recherches et à penser à un prompt retour. Ayant laissé coucher ses gens à terre, il en perdit plusieurs, surtout des Tikiopiens qui l'avaient suivi. Dans les premiers jours d'octobre, craignant que les vents d'est ne le retinssent dans la baie, il franchit heureusement la dangereuse passe de l'est, et mouilla dans la baie de Manevai, d'où il sortit par le chenal du nord. Il cingla ensuite vers les îles Toupoua (*Ourry ou Edgcombe*), et Nitendo, de là vers la Nouvelle-Zélande. Il relâcha à Port-Jackson, et le 7 avril 1828 arriva à Calcutta. Récompensé généreusement par la Compagnie des Indes, il obtint la permission d'aller en France offrir au gouvernement les objets qui

provenaient de son expédition. Les meilleurs lui furent achetés; il fut présenté aux X, qui le reçurent avec honneur, et le croix de la Légion d'honneur, dix ans après, le 10 mai 1838, par le roi de France. Il mourut à Paris, le 10 mai 1838, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Quelques temps après, on se retira où il termina ses jours, dans une retraite.

Dillon a laissé une relation de ses voyages, intitulée : *Relation de la découverte de la baie de la Pérouse*; Paris, 1836, 2 vol., in-8. Les planches représentent : 1° le *quipage du Hunter*, 2° les *Naturels de l'île de Mallicolo*. Dumont d'Urville a reproché à Dillon d'avoir dressé par lui-même beaucoup de titres.

Alfred de Lacaze Dumas d'Urville, *Voyage pétersbourgeois* (Nouveau monde, poëme). — Dumont de Saint-Pierre, *Ann. de l'Un. litt.*, III, 300 à 307. — Van Tenc, *Stat. de la Marine*, IV, 300 à 304. — Quoy et Gaimard, *de la Corvette l'Astrolabe*. — William Smith, *des Voyages autour du monde*, VI, 2, et *Moniteur universel*, 12 février 1807. — Abbé Freuve, etc., *Biog. univ. et port. des Contemp.* DILLON. Voy. LACROIX, TALBOT, WORTH.

* DILTHEY (Polyxène-Christiane-A) femme poète allemande, née le 11 d 1728, morte à Berlin, le 22 avril 1777, commença ses études à 11 ans, et bientôt elle annonça pour la poésie. Devenue célèbre en 1755, elle l'accompagna à Pétersbourg, et fut reçue à l'Académie des poétiques vers (1755). (Essais poétiques en 1755). (Alton in-8°; — *Uebungen* en 1755).

Adelung, Suppl. à Juchet, *Alton*. — DILLON DE LA CROIX, missionnaire Voyez TONELI (Giacomo).

* DIMASCHKY (Schekab-ed-Abbas-Ahmed), surnommé Al-Dimashki, qu'il prétendait descendre du ttorien et géographe arabe, naq l'hégire (1297 de J.-C.) suivait Berzali, en 700 (1297 de J.-C.) Salah-ed-din Safidi, en 1348. Après avoir la jurisprudence, tion dans les sciences, Caire, il enseigna les sciences dans les villes. Son père, qui était à la tête de la loi.

(1) Tous ces objets sont réunis en pyramide au Louvre, dans une des salles de la marine. La poignée d'épée de l'infortuné La Pérouse n'en est pas une des pièces les moins intéressantes.

rs qu'en prose. Outre plusieurs écrits quaternaire a donné les titres, on a de *lek al-absar fi memalek al-amsar* des yeux dans les royaumes des dix-huitées). Cet ouvrage forme vingt-neuf; mais la Bibliothèque impériale de que cinq, sous les nos 642, 904, 1 et 583. Les quatre premiers sont relatifs; le dernier traite de géographie divisé en quatorze chapitres, et renferme la description des royaumes de l'Inde, des fils de Gengiskhan, du Ghilan, des Curdes et autres peuples montés principautés turques de l'Asie Mineure, empires de Trébizonde et de Constance de l'Égypte, de la Syrie, de La Mecque parties qui traitent du Yémen, du Yémen, des différents royaumes de l'Afrique et ne manquent dans le manuscrit. L'auteur d'après des renseignements que lui ont fournis des marchands et des voyageurs : prend qu'il soumettait ces divers témoins à un sévère examen; cependant sa notice n'est pas exempte d'erreurs. Il met le soin à nous indiquer quelles sont ces, les mesures, le nombre des villes, le nombre de chaque royaume; il donne des détails curieux sur les souverains, les mœurs des habitants. M. Quaternaire n° 583 une notice accompagnée de notes et de nombreux fragments; il avait dans ce travail par De Guignes, qui nous a transmis l'auteur le surnom de *Ma-*

E. BEAUVOIS.

1. ser. dans le *Journal des Savants*, 1759. — *ibid.*, *Notices des Manuscrits*, t. XIII. — *Introd. à la Geogr. d'Aboulfeda*, p. 153-3. — *ibid.*, *Arabo-Hispania*, t. I, 68; II, 6. — *ibid.*, Fliegel.

CHENY ou **AD-DIMASCHKY** (*Schems-Abd-Allah Mohammed*), géographe né en 654 de l'hégire (1256 de J.-C.), 27 (1827 de J.-C.), à Sefed, près Hamor. Quoiqu'il fût de la secte des Ismaélites, il ne se refusait pas de remplir les fonctions de juge au village de Raboué, aux environs de Hamor. On a de lui une géographie intitulée : *ad-dahr fi adjuib al-barr wa al-bahr* y a de plus remarquable dans les détails de merveilles de la terre et de la mer divisée en neuf chapitres : les quatre premiers traitent des notions de géographie, les autres traitent de la mer Méditerranée, de la mer du Midi, du port d'Aden, de la Perse, de l'Inde, de l'Afrique et de l'Arabie. On a donné un passage dans son *memoria Chusarorum* (t. VIII de l'Académie des Sciences de Paris). « Cet ouvrage, dit M. Reinaud, est précédé de détails empruntés à des auteurs antérieurs, et qui méritent d'être remarqués sous le rapport de la géographie. On y remarque bien des faits qui sont pas ailleurs. » Il en existe un

exemplaire à la Bibliothèque impériale, sous le n° 583 de l'ancien fonds. E. BEAUVOIS.

M. Reinaud, *Introd. à la Geogr. d'Aboulfeda*, p. 153-154. — Omar fils d'Al-Bassam, *Chronique* (Ms. arabe, ancien fonds, n° 608, fol. 83 r.) — Dozy, *Catalogus Codic. Orient. bibl. academ. Lugd. Batav.*, t. II, p. 124. — Hadji-Khalifa, *edit.* Fliegel, vol. II, n° 1579.

* **DINBERG** (*Suen*), mathématicien finlandais, natif d'Abo, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Professeur de mathématiques à Abo en 1690, il fut appelé aux mêmes fonctions à Dorpat, puis à Pernau. En 1706 il fut nommé assesseur à la cour judiciaire de Livonie. Il a laissé : *Apodixis mathematica*; — *Mathesis Morum, seu magna moralia*; — *Hercotectonicon trigonometrica*; — *Disputatio de generis metallorum*; Dorpat, 1693, in-4°.

Gadebusch, *Liefland. bibl.*

* **DIMIDRI** (*André de Melpignano*), poète italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *La Bucolica di Virgilio tradotta in terza rima*; Naples, 1720, in-12.

Paltoni, *Bibl. degli Foggiaz.*

DIMITRI, Voyez **DMITRI**.

* **DIMITROVICH** (*Basile*), général russe, né vers 1550, mort vers 1620. Il se rendit fameux par sa bravoure dans les batailles et par sa dureté envers ses inférieurs. Ayant maltraité quelques officiers d'artillerie, deux d'entre eux prirent la fuite; mais ils furent arrêtés aux frontières de la Lithuanie. Conduits devant le grand-duc de Moscovie, et se voyant perdus, ils dirent à ce prince que Basile avait dessein de passer au service du roi de Pologne, et que pour cela il les avait envoyés en Lithuanie. Le grand-duc, outré de colère, fit venir le général, et le soumit à de cruelles tortures, malgré ses protestations d'innocence. Ensuite il le fit attacher sur un cheval aveugle attelé à un tombereau, et il ordonna qu'on poussât le cheval dans la rivière. Au moment où le malheureux Basile entra dans l'eau, le prince lui adressa ces paroles : « Puisque tu voulais me trahir en faveur du roi de Pologne, va le trouver dans cet équipage. » Ainsi périt Dimitrovich, victime de la calomnie, ou plutôt de sa brutalité envers le soldat. M. G.

Dizionario storico di Bassano.

DIMSDALE (*Thomas*), médecin anglais, né à Thoydon-Garnon, dans le comté d'Essex, en 1711, mort à Hertford, le 30 décembre 1800. Il était d'une famille de quakers; son grand-père avait été un des compagnons de Guillaume Penn. Dimsdale étudia la médecine près de son père, qui était chirurgien apothicaire, et qui le plaça plus tard près des chirurgiens de l'hôpital de Saint-Thomas. Il exerça ensuite la chirurgie à Hertford; mais la mort d'une femme qu'il chérissait lui fit abandonner son état pour prendre la carrière des armes. Cependant, après la paix, il revint à Hertford, s'y maria, et se fit recevoir docteur en 1767. Il s'adonna surtout à l'inoculation, qu'il

s'efforçait de propager. Sa réputation le fit appeler en Russie, où l'impératrice Catherine voulait être inoculée par lui. On lui donna 2,000 livres sterling pour son voyage, 2,000 livres de gratification, 500 livres de pension viagère et le titre de baron. Les plus grands personnages s'empressèrent d'imiter l'exemple de l'impératrice. Le grand-duc Paul fit pratiquer l'inoculation sur lui ainsi que sur ses deux jeunes enfants, Alexandre et Constantin. Le nouveau procédé et l'inoculateur devinrent à la mode, et Dimsdale fit peu de temps une grande fortune. Néanmoins, il revint dans sa patrie : la Société royale de Londres s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres, et le comté d'Hertford le nomma membre de la chambre des communes. Dimsdale fit paraître sur l'inoculation plusieurs écrits, qui eurent du succès, et qui peuvent encore aujourd'hui être consultés avec fruit. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *The present Method of Inoculating for the small pox* (Méthode actuelle d'inoculer la petite-vérole), etc. ; Amsterdam et Montpellier, 1772, in-8°. Une traduction française a été donnée par Fouquet ; — *Thoughts on general and partial Inoculation*, etc. ; Londres, 1776, in-4° ; — *Observations on the introduction to the plan of the dispensary for general Inoculation* ; Londres, 1778, in-8° ; — *Tracts on Inoculation* ; Londres, 1781, in-8°. Il a donné aussi une relation de son *Voyage en Russie* et une brochure *Sur l'inoculation pratiquée à l'impératrice Catherine et aux princes*.

GUYOT DE FÉRET.

Biographie médicale.

* **DINANT** (Henri de), magistrat belge, mort à Valenciennes, vers 1260. Il était bourgmestre de Liège, et fut le principal chef de l'insurrection qui en 1253 rendit au peuple liégeois le droit de nommer ses magistrats. Poussé à bout par les violences, le libertinage et les concussions de l'évêque Henri III (de Gueldre,), Dinant appela ses concitoyens à la liberté, et forma une ligue contre le clergé et la noblesse. Les habitants de Dinant, de Saint-Trond et de Huy, unis à ceux de Liège, en fournirent les éléments. Cette partie de la Belgique éprouva tous les maux de la guerre civile. Les nobles dévastaient les campagnes, le peuple incendiait les châteaux. Henri de Gueldre appela à son aide son beau-frère, Guillaume IV, comte de Juliers, son-frère, Otton IV, comte de Gueldre, et Arnoul, comte de Loos. Leurs troupes assiégèrent Liège, qui fut obligée de se soumettre après une vive résistance. Dinant s'échappa de la ville, et se réfugia auprès de Marie, comtesse de Namur et impératrice d'Orient. Cette princesse ayant été elle-même chassée de ses États par Henri III, comte de Luxembourg, Dinant vint mourir à la cour de Marguerite de Flandre, qui habitait alors Valenciennes.

Biographie générale des Belges.

* **DINARQUE**, poète grec, natif de Délos, vi-

vait vers l'an 360 avant l'ère chrétienne. Il chanta les aventures de Bacchus ; mais nous manquons de détails sur sa vie et ses écrits.

Un autre **DINARQUE**, Crétois de naissance, recueillit les légendes de sa patrie. — Un troisième écrivit sur Homère. — Jamblique mentionne aussi un philosophe pythagoricien de ce nom.

G. B.

Fabrieus, *Bibliotheca Graeca*, t. II, p. 682.

DINARQUE (Διναρχος), le dernier en date et le moins important des dix orateurs attiques, né à Corinthe, vers 361 avant J.-C., mort à Athènes, vers 280. Son père s'appelait Sostrate, ou, selon Suidas, Socrate. Quelque natif de Corinthe, il vécut à Athènes dès son bas âge. L'éloquence de la tribune était alors dans tout son éclat. Dinarque se mit avec ardeur à l'étude de l'art oratoire, sous la direction de Théophraste. Il profita beaucoup aussi des conseils de Démétrius de Phalère. Comme il était étranger et n'avait pas reçu à Athènes le droit de cité, il ne put pas prendre comme orateur une part personnelle aux grandes questions qui divisaient alors la démocratie athénienne, et dut se contenter de composer des discours pour d'autres. Il appartenait au parti macédonien. Lorsqu'on mit en discussion à Athènes si l'on donnerait asile à Harpalus, lieutenant infidèle d'Alexandre, il se prononça énergiquement pour la négative, et accusa de vénalité les orateurs qui soutenaient l'opinion contraire. Dinarque joua un rôle important sous l'administration de Démétrius de Phalère (317 à 307), et partagea la disgrâce de cet homme d'État. A l'approche de Démétrius Poliorcète, il se hâta de fuir, et alla chercher à Chalcis dans l'île d'Eubée un abri sûr pour sa vie et pour ses immenses richesses. Quinze ans plus tard, en 292, il obtint, par la protection de son ami Théophraste, de revenir à Athènes, où il mourut, à un âge très-avancé. Il eut sur la fin de sa vie un procès avec un de ses amis nommé Dinarque, qui lui avait enlevé une partie de sa fortune. On ne sait comment se termina cette affaire. — La plupart des détails qui précèdent sont empruntés à un traité de Denys d'Halicarnasse ; c'est à qui a puisé l'auteur des *Vies des dix Orateurs*, Plutarque et Suidas.

On ne connaît pas exactement le nombre de discours de Dinarque ; Démétrius de Magnésie lui en attribuait cent-soixante. L'auteur de l'un des dix *Orateurs* réduit ce nombre à seize ; quatre discours authentiques. D'après Denys d'Halicarnasse, sur quatre-vingt-sept discours attribués à Dinarque, seize seulement lui appartenaient d'une manière incontestable. Parmi tous ces discours, trois seulement sont vraisemblablement qu'à nous, et tous trois se rapportent à l'éloge d'Harpalus. Le premier est dirigé contre Théophraste, le deuxième contre Démétrius, le troisième contre Aristogiton. Il est assez probable que les autres discours contre Théophraste, insérés ordinairement dans les œuvres de Démétrius, appartiennent

soique reçu par les grammairiens dans le *Canon* des dix orateurs arque ne jouit pas d'une haute estime critique anciens : Hermogène, qui lui est le plus favorable, lui rendant une certaine rudesse. Ces vères sont pleinement confirmés par angues qui nous restent de lui. Imimosthène, dont il fut d'ailleurs l'élève, Dinarque resta bien loin de son lui lui attira même des reproches et mérite de *Démosthène agreste* δ άραιο; ou άρξίδινο;. Les discours se trouvent dans les *Oratores Attici* (1513), d'Henri Estienne (1575), de 0), de Reiske, de Ducas, de Bekker, Sauppe. La meilleure édition séparée

C.-E.-A. Schmidt; Leipzig, 1826, ut consulter avec fruit le comment-Warm sur Dinarque, *Commentar-srchi orationes tres*; Nuremberg, Voir encore, sur un passage très-ianque, la *Lettre de Coray sur le secret des Athéniens*, etc., repro-m *Mélanges* de Chardon de La Ro-, p. 445-460). Cette importante dis-ant-avoir échappé aux investigations mes des hellénistes allemands et

L. J.

urnasse, *Deinarchus*, 6. — *Pitæ decem botius*, *Bibliotheca*, p. 406, ed. Bekk. — *Sul-ivapoc*. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, 6, *Cæch. der griech. Beredsamk.* p. 311. Voyez GOUBAUX.

Æ (Arthur-Martin), littérateur Valenciennes, le 8 septembre 1795. fait ses études au collège de Cambray avec ardeur à l'étude de la bi-se forma en peu de temps une bi-composée d'ouvrages curieux, relatifs part à l'histoire de la Flandre, du la la Belgique, et y joignit plus tard se collection d'estampes. En 1821, se MM. Aimé Leroy et Dubois, sous *Petites Affiches de Valenciennes*, devenu depuis *L'Echo de la Fron-olition* un succès mérité, et qui com-prendre dans la contrée le goût des la beaux-arts. L'année suivante, publi la *Bibliographie cambré-catalogue raisonné des livres et imprimés à Cambrai*, suivant *Biographique des imprimeurs de cette d'une liste alphabétique des ou-vidés et manuscrits qui traitent de Cambrai et du Cambrésis*, et de discours préliminaire; Douai, par la Société d'Émulation. Il proposa alors, dans son journal, prévoyant pour but de faire pratiquer le village de Famars (*Fanum Mar-ne station romaine*, entre Cambrai et actionnaires se présentèrent, les

travaux furent commencés, et en creusant au pied des fondations de l'ancien château on découvrit des bains romains et près de trente mille médailles en argent, formant une suite depuis Jules César jusqu'à Constantin le Grand. M. Dinaux est membre de la Société des Antiquaires de France, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, et associé de l'Académie royale de Belgique. Outre l'écrit mentionné plus haut, il a donné : *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai au quinzième siècle*; Cambrai, 1824, in-8°, couronné par la Société d'Émulation de Cambrai; — *L'Indicateur valenciennois*; Valenciennes, 1827, in-12; — *Les Trouvères cambrésiens*; Paris, 1833, in-8°; 3^e édit., ibid., 1837, in-8°; — *Les Trouvères de la Flandre et du Tournaisis*; Paris, 1839, in-8°; — *Les Trouvères artésiens*; Paris, 1843, in-8°. Ces trois derniers ouvrages forment une série, sous le titre de *Trouvères, Jongleurs et Ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*; un quatrième volume, actuellement sous presse, comprendra les *Trouvères du Hainaut, du Brabant, du pays de Liège et du comté de Namur*. Cette précieuse collection sera toujours utilement consultée pour l'histoire de la poésie française au moyen âge; — *Notice sur Antoine Watteau, de Valenciennes*; Valenciennes, 1834, in-8°; — *Notice biographique sur mademoiselle Duchesnois*; Valenciennes, 1836, in-8°; — *Iconographie lilloise : graveurs et amateurs d'estampes de Lille*; Valenciennes, 1841, in-8°; — *Voyage dans une bibliothèque de province*, sans nom de lieu ni date, in-8° de 96 pag. (anonyme). On y trouve d'intéressantes notices sur la comtesse de Verrue, l'abbé de Marigny, la comtesse de Rosenberg, le prince de Ligne, M^{lle} de Pons, M^{me} de Maintenon, etc.; — *Description des fêtes populaires données les 11, 12 et 13 mai 1851, par la Société des Incas à Valenciennes*; Lille, 1855, in-4°. L'auteur a mis en tête de cette publication un tableau historique des fêtes flamandes, et notamment de celles de Valenciennes, depuis le temps des croisades jusqu'à nos jours. M. Dinaux fut, en 1829, l'un des fondateurs, et il est, depuis 1848, l'unique directeur des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*. Ce recueil, de format in-8°, se compose : 1° d'une première série de six volumes, y compris celui qui a pour titre : *Les Hommes et les choses du nord de la France et du midi de la Belgique*, et celui qui est intitulé : *Bulletin bibliographique*; 2° d'une nouvelle série de six volumes; 3° et d'une troisième série, dont le quatrième volume est en cours de publication. M. Dinaux a fourni de nombreux articles aux *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes*, et il a été l'un des collaborateurs de

s'efforçait de propager. Sa réputation le fit appeler en Russie, où l'impératrice Catherine voulait être inoculée par lui. On lui donna 2,000 livres sterling pour son voyage, 2,000 livres de gratification, 500 livres de pension viagère et le titre de baron. Les plus grands personnages s'empressèrent d'imiter l'exemple de l'impératrice. Le grand-duc Paul fit pratiquer l'inoculation sur lui ainsi que sur ses deux jeunes enfants, Alexandre et Constantin. Le nouveau procédé et l'inoculateur devinrent à la mode, et Dimsdale fit peu de temps une grande fortune. Néanmoins, il revint dans sa patrie : la Société royale de Londres s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres, et le comté d'Hertford le nomma membre de la chambre des communes. Dimsdale fit paraître sur l'inoculation plusieurs écrits, qui eurent du succès, et qui peuvent encore aujourd'hui être consultés avec fruit. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *The present Method of Inoculating for the small pox* (Méthode actuelle d'inoculer la petite-vérole), etc.; Amsterdam et Montpellier, 1772, in-4°; — Une traduction française a été donnée par Fouquet; — *Thoughts on general and partial Inoculation*, etc.; Londres, 1776, in-4°; — *Observations on the introduction to the plan of the dispensary for general Inoculation*; Londres, 1778, in-8°; — *Tracts on Inoculation*; Londres, 1781, in-8°. Il a donné aussi une relation de son *Voyage en Russie* et une brochure *Sur l'inoculation pratiquée à l'impératrice Catherine et aux princes*.

GUYOT DE FERRE.

Biographie médicale.

* **DINANT** (Henri de), magistrat belge, mort à Valenciennes, vers 1260. Il était bourgmestre de Liège, et fut le principal chef de l'insurrection qui en 1253 rendit au peuple liégeois le droit de nommer ses magistrats. Poussé à bout par les violences, le libertinage et les concussions de l'évêque Henri III (de Gueldre,), Dinant appela ses concitoyens à la liberté, et forma une ligue contre le clergé et la noblesse. Les habitants de Dinant, de Saint-Trond et de Huy, unis à ceux de Liège, en fournirent les éléments. Cette partie de la Belgique éprouva tous les malheurs de la guerre civile. Les nobles dévastaient les campagnes, le peuple incendiait les châteaux. Henri de Gueldre appela à son aide son beau-frère, Guillaume IV, comte de Juliers, son-frère, Otton IV, comte de Gueldre, et Arnoul, comte de Loos. Leurs troupes assiégèrent Liège, qui fut obligée de se soumettre après une vive résistance. Dinant s'échappa de la ville, et se réfugia auprès de Marie, comtesse de Namur et impératrice d'Orient. Cette princesse ayant été elle-même chassée de ses Etats par Henri III, comte de Luxembourg, Dinant vint mourir à la cour de Marguerite de Flandre, qui habitait alors Valenciennes.

Biographie générale des Belges.

* **DINARQUE**, poète grec, natif de Délos, vi-

vait vers l'an 360 avant l'ère chrétienne. Il chanta les aventures de Bacchus; mais nous manquons de détails sur sa vie et ses écrits.

Un autre **DINARQUE**, Crétois de naissance, recueillit les légendes de sa patrie. — Un troisième écrivit sur Homère. — Jamblique mentionne aussi un philosophe pythagoricien de ce nom.

G. B.

Fabrieus, *Bibliotheca Graeca*, t. II, p. 383.

DINARQUE (Διναρχος), le dernier en date et le moins important des dix orateurs attiques, né à Corinthe, vers 361 avant J.-C., mort à Athènes, vers 280. Son père s'appela Sostrate, ou, selon Suidas, Socrate. Quoique natif de Corinthe, il vécut à Athènes dès son bas âge. L'éloquence de la tribune était alors dans tout son éclat. Dinarque se mit avec ardeur à l'étude de l'art oratoire, sous la direction de Théophraste. Il profita beaucoup aussi des conseils de Démétrius de Phalère. Comme il était étranger et n'avait pas reçu à Athènes le droit de cité, il ne put pas prendre comme orateur une part personnelle aux grandes questions de la démocratie athénienne, et se contenta de composer des discours pour être lus et tenait au parti macédonien. Lorsque l'on discutait à Athènes si l'on devait donner à Harpalus, le satrape de Sardes, qui avait prononcé une fautive accusation de trahison contre le roi de Macédoine, Dinarque joua sous l'adulation de Théophraste un rôle important (317 à 361), et fut élu membre du conseil d'Etat. A l'apparition de Philippe V, il se hâta de fuir, et se réfugia à l'île d'Eubée un abrégé de sa vie. Dinarque possédait de vastes immenses richesses. Quinze ans après sa mort, en 292, il obtint, par la protection de Théophraste, de revenir à Athènes, où il mourut à un âge très-avancé. Il eut sur la scène un procès avec un de ses amis nommé Philon, qui lui avait enlevé une partie de sa fortune. On ne connaît que deux discours de Dinarque, sur l'expédition de Xerxès contre la Grèce, et sur la mort de Darius. Les autres discours attribués à Dinarque, soit qu'ils appartiennent à une manière de parler, soit qu'ils soient de sa composition, sont tous des discours, trois discours sur la mort de Darius, et deux discours contre Aristogiton, et deux discours contre les Macédoniens.

moïque reçu par les grammairiens ; dans le *Canon* des dix orateurs, Dinarque ne jouit pas d'une haute estime, critiques anciens : Hermogène, à qui lui est le plus favorable, lui rendant une certaine rudesse. Ces éloges sont pleinement confirmés par d'autres qui nous restent de lui. Imimésthène, dont il fut d'ailleurs l'élève, Dinarque resta bien loin de son qui lui attira même des reproches et ne mérita de *Démosthène agreste* (ἀγροίκος ou ὀξυρὶνος). Les discours de Dinarque se trouvent dans les *Oratores Attici* (1513), d'Henri Estienne (1575), de 9), de Reiske, de Ducas, de Bekker, Sauppe. La meilleure édition séparée : C.-E.-A. Schmidt; Leipzig, 1826, est consultée avec fruit le commentaire de Warm sur Dinarque, *Commentarii orationes tres*; Nuremberg, 1810. Voir encore, sur un passage très-important, la *Lettre de Coray sur le secret des Athéniens*, etc., reproché *Mélanges* de Chardon de La Roche, p. 445-460. Cette importante dissertation avoir échappé aux investigations des hellénistes allemands et

L. J.

l'ouvrage, *Deinarchus*, 4. — *Film decem Rhetor. Bibliotheca*, p. 186, ed. Bekk. — *Sulivayoc*. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. 1, *Geogr. der griech. Beredsamk.* p. 311. Voyez GOUBAUX.

DE (Arthur-Martin), littérateur à Valenciennes, le 8 septembre 1795. Il fit ses études au collège de Cambrai avec ardeur à l'étude de la biographie, se forma en peu de temps une bibliothèque d'ouvrages curieux, relatifs surtout à l'histoire de la Flandre, du nord de la Belgique, et y joignit plus tard une collection d'estampes. En 1821, par M. Aimé Leroy et Dubois, sous le titre *Petites Affiches de Valenciennes*, devenu depuis *L'Echo de la Flandre*, obtint un succès mérité, et qui conduisit dans la contrée le goût des beaux-arts. L'année suivante, publia la *Bibliographie cambrésienne*, catalogue raisonné des livres et imprimés à Cambrai, suivant l'ordre chronologique des imprimeurs de cette ville, et d'une liste alphabétique des ouvrages et manuscrits qui traitent de l'histoire de Cambrai et du Cambrésis, et d'un discours préliminaire; Douai, 1822, couronné par la Société d'Émulation de Valenciennes, dans son journal, ayant pour but de faire pratiquer la culture de Famars (*Famum Maris*) station romaine, entre Cambrai et Valenciennes se présentèrent, les

travaux furent commencés, et en creusant au pied des fondations de l'ancien château on découvrit des bains romains et près de trente mille médailles en argent, formant une suite depuis Jules César jusqu'à Constantin le Grand. M. Dinaux est membre de la Société des Antiquaires de France, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, et associé de l'Académie royale de Belgique. Outre l'écrit mentionné plus haut, il a donné : *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai au quinzième siècle*; Cambrai, 1824, in-8°, couronné par la Société d'Émulation de Cambrai; — *L'Indicateur valenciennois*; Valenciennes, 1827, in-12; — *Les Trouvères cambrésiens*; Paris, 1833, in-8°, 3^e édit., ibid., 1837, in-8°; — *Les Trouvères de la Flandre et du Tournaisis*; Paris, 1839, in-8°; — *Les Trouvères artésiens*; Paris, 1843, in-8°. Ces trois derniers ouvrages forment une série, sous le titre de *Trouvères, Jongleurs et Ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*; un quatrième volume, actuellement sous presse, comprendra les *Trouvères du Hainaut, du Brabant, du pays de Liège et du comté de Namur*. Cette précieuse collection sera toujours utilement consultée pour l'histoire de la poésie française au moyen âge; — *Notice sur Antoine Watteau, de Valenciennes*; Valenciennes, 1834, in-8°; — *Notice biographique sur mademoiselle Duchesnois*; Valenciennes, 1836, in-8°; — *Iconographie lilloise : graveurs et amateurs d'estampes de Lille*; Valenciennes, 1841, in-8°; — *Voyage dans une bibliothèque de province, sans nom de lieu ni date*, in-8° de 96 pag. (anonyme). On y trouve d'intéressantes notices sur la comtesse de Verrue, l'abbé de Marigny, la comtesse de Rosenberg, le prince de Ligne, M^{lle} de Pons, M^{me} de Maintenon, etc.; — *Description des fêtes populaires données les 11, 12 et 13 mai 1851, par la Société des Incas à Valenciennes*; Lille, 1855, in-4°. L'auteur a mis en tête de cette publication un tableau historique des fêtes flamandes, et notamment de celles de Valenciennes, depuis le temps des croisades jusqu'à nos jours. M. Dinaux fut, en 1829, l'un des fondateurs, et il est, depuis 1848, l'unique directeur des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*. Ce recueil, de format in-8°, se compose : 1° d'une première série de six volumes, y compris celui qui a pour titre : *Les Hommes et les choses du nord de la France et du midi de la Belgique*, et celui qui est intitulé : *Bulletin bibliographique*; 2° d'une nouvelle série de six volumes; 3° d'une troisième série, dont le quatrième volume est en cours de publication. M. Dinaux a fourni de nombreux articles aux *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes*, et il a été l'un des collaborateurs de

s'efforçait de propager. Sa réputation le fit appeler en Russie, où l'impératrice Catherine voulait être inoculée par lui. On lui donna 2,000 livres sterling pour son voyage, 2,000 livres de gratification, 500 livres de pension viagère et le titre de baron. Les plus grands personnages s'empressèrent d'imiter l'exemple de l'impératrice. Le grand-duc Paul fit pratiquer l'inoculation sur lui ainsi que sur ses deux jeunes enfants, Alexandre et Constantin. Le nouveau procédé et l'inoculateur devinrent à la mode, et Dimsdale fit en peu de temps une grande fortune. Néanmoins, il revint dans sa patrie : la Société royale de Londres s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres, et le comté d'Hertford le nomma membre de la chambre des communes. Dimsdale fit paraître sur l'inoculation plusieurs écrits, qui eurent du succès, et qui peuvent encore aujourd'hui être consultés avec fruit. Ses principaux ouvrages ont pour titres : *The present Method of Inoculating for the small pox* (Méthode actuelle d'inoculer la petite-vérole), etc.; Amsterdam et Montpellier, 1772, in-8°. Une traduction française a été donnée par Fouquet; — *Thoughts on general and partial Inoculation*, etc.; Londres, 1776, in-4°; — *Observations on the introduction to the plan of the dispensary for general Inoculation*; Londres, 1778, in-8°; — *Tracts on Inoculation*; Londres, 1781, in-8°. Il a donné aussi une relation de son *Voyage en Russie* et une brochure *Sur l'inoculation pratiquée à l'impératrice Catherine et aux princes*.

GUYOT DE FÈRE.

Biographie médicale.

* **DINANT** (Henri de), magistrat belge, mort à Valenciennes, vers 1260. Il était bourgmestre de Liège, et fut le principal chef de l'insurrection qui en 1253 rendit au peuple liégeois le droit de nommer ses magistrats. Poussé à bout par les violences, le libertinage et les concussions de l'évêque Henri III (de Guedre,), Dinant appela ses concitoyens à la liberté, et forma une ligue contre le clergé et la noblesse. Les habitants de Dinant, de Saint-Trond et de Huy, unis à ceux de Liège, en fournirent les éléments. Cette partie de la Belgique éprouva tous les malheurs de la guerre civile. Les nobles dévastaient les campagnes, le peuple incendiait les châteaux. Henri de Guedre appela à son aide son beau-frère, Guillaume IV, comte de Juliers, son frère, Otton IV, comte de Guedre, et Arnoul, comte de Loos. Leurs troupes assiégèrent Liège, qui fut obligée de se soumettre après une vive résistance. Dinant s'échappa de la ville, et se réfugia auprès de Marie, comtesse de Namur et impératrice d'Orient. Cette princesse ayant été elle-même chassée de ses États par Henri III, comte de Luxembourg, Dinant vint mourir à la cour de Marguerite de Flandre, qui habitait alors Valenciennes.

Biographie générale des Belges.

* **DINARQUE**, poète grec, natif de Délos, vi-

vait vers l'an 360 avant l'ère chrétienne. Il chanta les aventures de Bacchus; mais nous manquons de détails sur sa vie et ses écrits.

Un autre **DINARCHE**, Crétois de naissance, recueillit les légendes de sa patrie. — Un troisième écrivit sur Homère. — Jamblique mentionne aussi un philosophe pythagoricien de ce nom.

G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. II, p. 363.

DINARQUE (Δεινάρης), le dernier en date et le moins important des dix orateurs attiques, né à Corinthe, vers 361 avant J.-C., mort à Athènes, vers 280. Son père s'appelait Socrate, ou, selon Suidas, Socrate. Quoique natif de Corinthe, il vécut à Athènes dès son bas âge. L'éloquence de la tribune était alors dans tout son éclat. Dinarque se mit avec ardeur à l'étude de l'art oratoire, sous la direction de Théophraste. Il profita beaucoup aussi des conseils de Démétrius de Phalère. Comme il était étranger et n'avait pas reçu à Athènes le droit de cité, il ne put pas prendre comme orateur une part personnelle aux grandes questions qui divisaient alors la démocratie athénienne, et dut se contenter de composer des discours pour d'autres. Il appartenait au parti macédonien. Lorsqu'on mit en discussion à Athènes si l'on donnerait asile à Harpalus, lieutenant infidèle d'Alexandre, il se prononça énergiquement pour la négative, et accusa de vanité les orateurs qui soutenaient l'opinion contraire. Dinarque joua un rôle important sous l'administration de Démétrius de Phalère (317 à 307), et partagea la disgrâce de cet homme d'État. A l'approche de Démétrius Poliorcète, il se hâta de fuir, et alla chercher à Chalcis dans l'île d'Eubée un abri sûr pour sa vie et pour ses immenses richesses. Quinze ans plus tard, en 292, il obtint, par la protection de son ami Théophraste, de revenir à Athènes, où il mourut, à un âge très-avancé. Il eut sur la fin de sa vie un procès avec un de ses amis nommé Dinarque, qu'il avait enlevé une partie de sa fortune. On ne sait comment se termina cette affaire. — La plupart des détails qui précèdent sont empruntés à un traité de Denys d'Halicarnasse; c'est à quel point j'ai puisé l'auteur des *Vies des dix Orateurs*, Pottius et Suidas.

On ne connaît pas exactement le nombre de discours de Dinarque; Démétrius de Magistère lui en attribuait cent-soixante. L'auteur de l'un des dix Orateurs réduit ce nombre à seize ou quatre discours authentiques. D'après Denys d'Halicarnasse, sur quatre-vingt-sept discours attribués à Dinarque, soixante seulement lui appartenaient d'une manière incontestable. Tous ces discours, trois seulement sont venus jusqu'à nous, et tous trois se rapportent à l'éloge d'Harpalus. Le premier est dirigé contre Nicoclès, le deuxième contre Démétrius, le troisième contre Aristogiton. Il est assez probable que les autres discours contre Théocrène, insérés ordinairement dans les œuvres de Démétrius, appartiennent

quoique reçu par les grammairiens et dans le *Canon* des dix orateurs dinarque ne jouit pas d'une haute estime critique anciens : Hermogène, le plus favorable, lui pendant une certaine rudesse. Ces éloges sont pleinement confirmés par ceux qui nous restent de lui. Iménosène, dont il fut d'ailleurs l'élève, Dinarque resta bien loin de son qui lui attira même des reproches et le mérite de *Démétrios agreste* (δῆμος; ou δῆμος). Les discours se trouvent dans les *Orateurs Attiques* (1513), d'Henri Estienne (1575), de 9), de Reiske, de Ducas, de Bekker, Sauppe. La meilleure édition séparée est de C.-E.-A. Schmidt; Leipzig, 1826, est consultable avec fruit le commentaire sur Dinarque, *Commentarii orationes tres*; Nuremberg, 1791. Voir encore, sur un passage très-Dinarque, la *Lettre de Coray sur le secret des Athéniens*, etc., reproduit dans les *Mélanges* de Chardon de La Rolle, p. 445-460. Cette importante dissertation a échappé aux investigations des hellénistes allemands et

L. J.

Barnasce, Deinarchus, l. — *Vita decem orationum*, Bibliotheca, p. 496, ed. Bekk. — Suidas, s. v. Deinarchus. — Fabricius, Bibliotheca Graeca, t. 1, p. 445. — Boeckh, Der griech. Redensart. p. 311.

Voyez GOUBAUX.
DINAUX (Arthur-Martin), littérateur à Valenciennes, le 8 septembre 1795. Il fit ses études au collège de Cambrai avec ardeur à l'étude de la littérature, se forma en peu de temps une bibliothèque d'ouvrages curieux, relatifs à l'histoire de la Flandre, du nord de la Belgique, et y joignit plus tard une collection d'estampes. En 1821, par MM. Aimé Leroy et Dubois, sous le titre *Petites Affiches de Valenciennes*, devenu depuis *L'Echo de la Flandre*, obtint un succès mérité, et qui conduisit dans la contrée le goût des beaux-arts. L'année suivante, publia la *Bibliographie cambrésienne*, ouvrage raisonné des livres et imprimés à Cambrai, suivant la nomenclature des imprimeurs de cette ville, d'une liste alphabétique des ouvrages et manuscrits qui traitent de l'histoire de Cambrai et du Cambrésis, et d'un discours préliminaire; Douai, 1822, par la Société d'Emulation de Valenciennes. Il proposa alors, dans son journal, la création d'un journal ayant pour but de faire pratiquer l'agriculture dans le village de Farnum (Farnum) de la Flandre romaine, entre Cambrai et Valenciennes se présentèrent, les

travaux furent commencés, et en creusant au pied des fondations de l'ancien château on découvrit des bains romains et près de trente mille médailles en argent, formant une suite depuis Jules César jusqu'à Constantin le Grand. M. Dinaux est membre de la Société des Antiquaires de France, correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, et associé de l'Académie royale de Belgique. Outre l'écrit mentionné plus haut, il a donné : *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai au quinzième siècle*; Cambrai, 1824, in-8°, couronné par la Société d'Emulation de Cambrai; — *L'Indicateur valenciennois*; Valenciennes, 1827, in-12; — *Les Trouvères cambrésiens*; Paris, 1833, in-8°; 3^e éd., ibid., 1837, in-8°; — *Les Trouvères de la Flandre et du Tournaisis*; Paris, 1839, in-8°; — *Les Trouvères artésiens*; Paris, 1843, in-8°. Ces trois derniers ouvrages forment une série, sous le titre de *Trouvères, Jongleurs et Ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*; un quatrième volume, actuellement sous presse, comprendra les *Trouvères du Hainaut, du Brabant, du pays de Liège et du comté de Namur*. Cette précieuse collection sera toujours utilement consultée pour l'histoire de la poésie française au moyen âge; — *Notice sur Antoine Watteau, de Valenciennes*; Valenciennes, 1834, in-8°; — *Notice biographique sur mademoiselle Duchesnois*; Valenciennes, 1836, in-8°; — *Iconographie lilloise : graveurs et amateurs d'estampes de Lille*; Valenciennes, 1841, in-8°; — *Voyage dans une bibliothèque de province*, sans nom de lieu ni date, in-8° de 96 pag. (anonyme). On y trouve d'intéressantes notices sur la comtesse de Verrue, l'abbé Marigny, la comtesse de Rosenberg, le prince de Ligne, M^{lle} de Pons, M^{me} de Maintenon, etc.; — *Description des fêtes populaires données les 11, 12 et 13 mai 1851, par la Société des Incas à Valenciennes*; Lille, 1855, in-4°. L'auteur a mis en tête de cette publication un tableau historique des fêtes flamandes, et notamment de celles de Valenciennes, depuis le temps des croisades jusqu'à nos jours. M. Dinaux fut, en 1829, l'un des fondateurs, et il est, depuis 1848, l'unique directeur des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*. Ce recueil, de format in-8°, se compose : 1° d'une première série de six volumes, y compris celui qui a pour titre : *Les Hommes et les choses du nord de la France et du midi de la Belgique*, et celui qui est intitulé : *Bulletin bibliographique*; 2° d'une nouvelle série de six volumes; 3° et d'une troisième série, dont le quatrième volume est en cours de publication. M. Dinaux a fourni de nombreux articles aux *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes*, et il a été l'un des collaborateurs de

la *Biographie* des frères Michaud. Enfin, il a publié comme éditeur l'*Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valentienne*, par sire Simon Lehoucq, précédée d'une notice sur l'auteur; Valenciennes, 1844, grand in-8° de ix et 306 pag. En 1844 la Société des Sciences, Agriculture et Arts de Lille a décerné à M. Dinaux une médaille d'or.

E. REGNARD.

Biographie universelle et portative des Contemporains. — Doc. partic.

* **DINCKLER** (Théophile-Guillaume), juriconsulte allemand, né à Leipzig, le 13 décembre 1691, mort en 1751. Il était fils d'un négociant, et il professa les Pandectes dans sa ville natale. On a de lui : *Disputatio inauguralis de termino a quo usuræ pretii tardius soluti currunt*; Leipzig, 1715, in-4°; — *De Calamitate parentum in posteris continuanda, ex lege 3 Cod. ex leg. Julia*; 1721; — *De Modis dissolvendi contractum locationis conductionis rerum*, 1726; — *De Cura ætatis nuptiis feminæ minorennis extincta*; 1727; — *De Appellatione inadmissibili*; 1727; — *De eo quod iustum est circa detractorem quartæ falcidie*; 1727; — *De Evictione dotis*; 1727.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexic.*

* **DINDORF** (Guillaume), célèbre philologue allemand, né à Leipzig, en 1802, où son père, Guillaume-Emanuel (mort en 1812), fut professeur des langues orientales. Dès l'âge de quinze ans, il fréquenta l'université, en suivant les cours de Platner et de G. Hermann, et prit part aux exercices du séminaire philologique dirigé par Beck, et de la Société grecque placée sous la direction de Hermann. En 1819, on vit paraître sous ses auspices la continuation des Commentaires et scolies d'Aristophane d'Invernizzi, commencés par Beck. Bientôt après il publia un travail moins étendu sur le même poète à l'usage des écoles (Leipzig, 1820-1828). Nommé professeur d'histoire littéraire à l'université de sa ville natale en 1828, il ouvrit un cours en 1830; mais, malgré les succès qu'il obtint pendant trois ans, il quitta sa place pour ne s'occuper que de travaux littéraires, et coopérer, en outre, avec son frère Louis et M. Hase, à la refonte du *Thesaurus Linguarum Græcæ*, d'Estienne, publié par les soins de MM. Firmin Didot.

M. Dindorf a donné en outre des éditions de *Démosthène* (7 vol.; Oxford, 1846-1849), d'*Aristide*, d'*Athénée*, de *Themistius*, de *Procopé*, de *Syncelle* et des *Scolies* grecs d'*Aristophane*, de *Démosthène* et d'*Eschyle* (6 vol., 1838-1851); les *Poetæ scenici Græci*, avec les fragments (Leipzig et Londres, 1830; 2^e édition, Oxford, 1851). On lui doit aussi d'excellents Commentaires d'*Eschyle*, de *Sophocle*, d'*Euripide*, et d'*Aristophane* (7 vol.; Oxford, 1836-1842), avec l'explication du mètre de ces poètes. Dindorf a déployé une sagacité rare, une érudition profonde ainsi qu'un tact et un goût exquis dans le *Sophocle*, l'*Aristophane*, le *Lucien*, le *Flavius Josèphe*, l'*Héro-*

dote, édités la plupart en collaboration frèrè Louis, pour la *Bibliothèque des grecs* de M. Firmin Didot. Son édition est précédée d'une excellente dissertation dialecte ionique, où M. Dindorf a eu résultat de ses longues études.

Conversations-Lexicon, 10^e édition. — *Nographie des Contemp.*

* **DINDORF** (Louis), né en 1805, fricédent, philologue allemand. Outre d'éditions critiques de *Xénophon* et d'*de Sicile*, de *Pausanias*, de *Jean du Chronicon Paschale* (dans la collantine de Bonn), on lui doit encore *tide*, d'*Athénée*, de *Themistius*. et de *Syncelle*, d'après les meill et des *Scolies* grecs d'*Aris mosthène* et d'*Eschyle*; Oxford, 18 — Les *Poetæ scenici Græci*, avec les Leipzig et Londres, 1830. 2^e : Oxl les Commentaires d'*Aristophane*.

Dindorf a pris part au mouvement de son pays : il est l'un des directeurs de fer saxon-bavarois.

Continet.-Lexic.

DINET (Le P. François), ral né à La Rochelle, vers 1615. Il est collet et confesseur de Louis XIII et ue l On a de lui : *Les Institutions de la ri La Rochelle*, 1646, in-4°; — *Le Thé Noblesse française, où sont décrits tus qui font les hommes illustres, actions les plus mémorables des reines, des princes, seigneurs, des tres personnes qui ont été en républ le royaume de France*; La Rochelle fol.; — *Oraison funèbre d'Anne d in-8°*.

Langlet-Dubréoy, *Méthode histor.*, IV. cère, *Histoire de La Rochelle*, II, 576. — thèque historique de la France, III, 2. — Rainguet, *Biog. Saintonpoise*.

DINET (Gaspard), évêque de en 1617. On a de lui : *Ordonnances de Mascon*; Lyon, 1602, in-8°; — au roi, en date du 8 juin 1617. C roule sur les plaintes des catholiques pellier par rapport aux jacobins, qui été chassés par les huguenots, et sur sement de la religion catholique en la restitution des biens ecclésiastiques lalong, *Biblioth. hist. de la France*, I, 2. 8 — *Mercurie français*, V.

DINGÉ (Antoine), Orléans, le 75a a r. 1832. Il était simple employé sous qui se succédèrent. Dingé a immensément qu'il a laissés plus grammes; ils contiennent des rem

sur les matières les plus diverses, spécialement sur l'histoire. Voici les titres principaux : *Biographie universelle*, entière, sa main et contenue dans cent portefeuilles ; — *Le Confessionnal et l'Œuvre de*, ouvrages philosophiques, non terminés ; *Discours maçonniques* ; — une *mappe de Caumont, duc de La Force* ; *Liberté*, drame lyrique en un acte ; — des traductions de diverses langues, *l'Iliade* ; *Le Songe de Scipion*, de Clément, de Corneille Sévère ; *La Nouvelle* et les *Essais sur l'Économie politique*, de Bacon ; *Le Cimetière*, *Les Saisons*, de Thompson, *Césaire*, des poésies du Tasse, des *Lettres de Penn*, etc. Dingé paraît être le véritable auteur de la plupart des ouvrages publiés en son nom, Joseph Ripault, connu sous le nom de *Desormeaux*. Il avait aussi colligé divers textes des publications du grand, quoique son nom n'ait jamais figuré sur ces ouvrages. Dingé a publié : *L'Écho de l'Élysée*, *Des quelques morts célèbres sur les bords de la nation et des provinces* ; 88, in-8°, sans nom d'auteur ; — *Discours l'histoire de France* ; Paris, 1790, quelques exemplaires seulement portent le nom d'auteur ; — *Un Citoyen français à la Convention nationale*, décembre 1792 : cette œuvre est une défense énergique en faveur de Robespierre ; elle a pour épigraphe : « La Vérité triomphe des tyrans. » Dugour l'a reproduite dans sa collection des meilleurs ouvrages pour la défense de Louis XVI ; Paris, vol. in-8° ; — *Notice chronologique de Hoffard*, graveur ; Paris, 1809, *Notice sur Clodion, sculpteur*, etc. ; 14, in-4° ; — *Henri IV sur le Pont-Neuf*, lyrique, mis en musique par Gaultier, 1818, 2 vol. in-fol. et in-8° ; — *Notes sur l'institution d'un jury à la cour de cassation* ; Paris, 1819, 10 poésies de Dingé composent 6 volumes ; il a aussi collaboré à la rédaction du *Journal*, dirigé par Bonneville.

du Commerce de 1818. — *Journal général de Paris*. — Quérard, *La France littéraire*.

DINGESTEDT (François), littérateur et poète, né en 1814, à Halsdorf, dans la Prusse, passa sa première jeunesse à Rindow, où il fit la théologie et la philologie classique. Il fut professeur de langues et de lettres à une institution de Ricklin, puis par le capitaine Trott pour de jeunes gens, il obtint en 1836 une place de professeur à Cassel. Quelques poésies publiées amenèrent sa mutation et son entrée à Cassel, il donna en 1841 sa démission, pour se consacrer entièrement aux lettres. Au sortir de Cassel, il se rendit à Augsbourg, où il tra-

vailla quelque temps à la partie littéraire de la *Allgemeine Zeitung* (Gazette générale). Il fit ensuite des voyages à Paris, à Londres, en Hollande et en Belgique. Sur le point de quitter Vienne pour aller visiter l'Orient, il fut appelé en 1843 à Stuttgart, où le roi de Wurtemberg l'attacha à sa personne comme lecteur bibliothécaire. En 1844 Dingelstedt se maria avec la cantatrice Jenny Lutzer, et en 1850, à la suite du brillant succès obtenu par sa première tragédie : *Das Haus von Barneveldt* (La Maison de Barneveldt), il fut nommé intendant du théâtre royal de Munich. Comme romancier, Dingelstedt s'est fait connaître d'une manière assez avantageuse ; parmi ses nouvelles nous citerons : *Heptameron* (2 vol., Magdebourg, 1841) ; — *Sieben friedliche Erzählungen* (Sept Contes pacifiques) ; Stuttgart, 1844 ; — *Licht und Schatten in der Liebe* (Lumière et ombre en amour).

Dingelstedt est un poète moins lyrique que politique : il doit surtout sa réputation à ses *Lieder eines kosmopolitischen Nachtwächters* (Chants d'un garde-nuit cosmopolite) ; Hambourg, 1840 ; 2^e édit., 1842. Parmi ses nouvelles productions politiques nous citerons : *Nacht und Morgen* (Nuit et Matinée) ; Stuttgart, 1851 ; elles se rattachent à ses *Chants cosmopolites* et offrent sinon un progrès, du moins plus de calme et de fixité dans les idées. On ne saurait contester à cet écrivain beaucoup de brillant dans le style, témoin son *Gutenberg* et son *Frauentpiegel* (Miroir des Femmes). Enfin, on a de lui quelques récits de voyages : *Wanderbuch* (Livre du Voyageur) ; Leipzig, 1843 ; — *Jusqu'à la mer* ; *Souvenirs de Hollande* ; Leipzig, 1847. Plusieurs de ses pièces se jouent aujourd'hui avec succès sur les théâtres de l'Allemagne.

Conversations-Lexicon. — Godeke, *Deutschlands Dichter*, 1839 — 1843. — Weber, *Geschichte der deutschen Literatur*.

* **DINGHENS DE DINGHEN** (Léonard-François), médecin belge, né à Brée, dans la Campine liégeoise, vivait en 1678. Il était professeur de médecine à l'université de Louvain. On a de lui : *Fundamenta physico-medica ad scholæ acrobologiam studiosæ aptata*, suivi d'un *Tractatus de Febribus* ; Louvain, 1678, in-fol. On y trouve quelques opinions singulières, entre autres celle sur la formation du lait : il prétend que cette liqueur descend immédiatement du canal thoracique vers les mamelles.

Andre Valère, *Biblioth. Belgica*, pars secundæ, 814. — Floy, *Dict. Hist. de la Médecine*. — Cité de Becdelieuvre-Hamul, *Biographia Liegeoise*, II, 281.

DINI (Benoît), théologien sicilien, né à Messine, vivait dans le dix-septième siècle. Il était chanoine de la cathédrale de Messine. On a de lui : *Esemplare della fede, panegirico della sacra letteratura* ; Messine, 1671, in-4° ; — des poésies insérées dans le recueil intitulé : *Duella delle muse degli Accademici della Fucina* ; Messine, 1671, in-4°.

Montgitoro, *Bibliot. Sicula*.

DINI (*Francesco*), antiquaire italien, vivait en 1713. Il était avocat, et connaissait très-bien l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. Il a composé sur ces matières un grand nombre d'ouvrages, dont voici les principaux : *Antiquitatum Hebræicæ Fragmenta, seu de situ Clanarum*; Sinigaglia, 1696, in-4°; — *Vindiciæ martyrologii ac breviarii romani, seu observationes in acta S. Venantii et aliorum martyrum, adversus Dan. Papebrochium*; Venise, 1701, in-8°; — *Dell' origine, patria, famiglia di C. Meccenate*, etc.; Venise, 1704, in-4°; dans cette dissertation l'auteur combat l'opinion de Juste-Lipse et celle de Meibomius sur la vie de Mécène; — *De Antiquitatibus Umrbrorum, Thuscorumque sede ac imperio, deque Camerio ac amertibus a Sylla excisis*; Venise, 1701, in-4°; Dini réfute dans cette dissertation Flavius Blondus, Sigonius, Clavier et Papebroch; — *De Translatione et collocacione corporis sancti Bartholomæi in insula Lycaonia*, etc.; Venise, 1707, in-4°; — *Ars poetica in pluribus dissertationibus comicas, pastoritias, tragicas, tragico-comicas Tassî, Bonarelli, Quinot, Petri Cornelli, Guarini*, etc.; Lucques, 1713, in-4°. Gravius, *Thesaurus Antiquitatum Italica*, VIII.

* **DINI** (*Pierre*), prélat italien, né à Florence, vers 1570, mort en 1625. Il se livra de bonne heure à l'étude des belles-lettres, et très-jeune encore il fut élu membre de l'Académie de la Crusca. En 1621 il succéda au cardinal Bonadini, son oncle, dans le siège archépiscopal de Fermo. Dini possédait une très-belle bibliothèque, riche surtout en manuscrits italiens des treizième et quatorzième siècles. C'est là que se trouvait la fameuse traduction des lettres de saint Bernard, qui a servi aux académiciens de la Crusca pour la compilation du dictionnaire. La plupart de ses livres ont passé dans la bibliothèque *Magliabecchiana* : on tient en grande estime les notes marginales dont ils sont enrichis. On a de Dini une lettre à Galilée, imprimée dans les œuvres de ce dernier; Bologne, 1656, in-4°. M. G.

Notizie letterarie dell' Accademia Fiorentina, parte I. — *Reggi, Scrittori Fiorentini*. — Galileo Galilei, *Lettere*. — Magliabechi, *Annotazioni*.

* **DINIAS**, historien grec, vivait vraisemblablement un siècle avant l'ère chrétienne. Plutarque le cite. Son ouvrage intitulé *Argolica* se composait de sept livres au moins.

Vossius, *De Historicis Græcis*, I. III.

DINIZ ou **DENIS**, sixième roi de Portugal, né le 9 octobre 1261, mort le 7 janvier 1325. Il avait pour père Alphonse III, surnommé le Bolognois (*o Bolognes*); sa mère était Dona Brites, fille illégitime d'Alphonse X, surnommé *le Savant*, qui l'avait eue de Maria-Guillen de Guzman. Ce souverain est du petit nombre des monarques dont le souvenir est demeuré dans la mémoire du peuple portugais : c'était un roi poète, à la manière de René, si cher encore aux Provençaux, avec plus de grandeur dans sa conduite

toutefois et plus de force d'action. Le paysan portugais, qui ignore même l'époque de la mort de ce roi, se rappelle encore sa sollicitude pour son bien-être et sa persévérance dans ses travaux; il l'a nommé tour à tour *le Laboureur*, *le Père du peuple*, *le Juste* et *le Libéral*. Les qualités qui lui ont acquis ces titres glorieux tiennent, il n'en faut pas douter, au système intelligent d'éducation qui fut adopté par son père pour développer ses heureuses facultés. Il fut comblé dès son bas âge à Lourenço Gonçalvez Magro, petit-fils d'Egax Moniz, et à Nuno-Martins de Chacim, chevalier, que sa renommée ne rendait pas moins recommandable. Ces deux hommes reçurent le titre d'*ayo*, ou de gouverneur du jeune infant, et il faut ajouter qu'ils furent secondés dans leurs efforts par Dona Brites, placée par les historiens au rang des femmes les plus remarquables de son temps.

Si l'on s'en rapporte à quelques chroniqueurs, en tête desquels on doit mettre Duarte Nunes de Liem, nul prince n'aurait commencé d'aussi bonne heure à conquérir de réels avantages pour les peuples qu'il devait gouverner. Denis devint ambassadeur de son père avant d'avoir atteint l'âge de six ans, bien que ce fût pour un sief de peu d'importance, procédant du petit royaume des Algarves. Alphonse III était resté vassal d'Alfonse X : en envoyant l'infant à la cour de Castille, le monarque habile qui gouvernait le Portugal avait compté sans doute sur l'influence que le jeune prince devait exercer sur son grand-père du côté maternel; il lui fit demander l'exonération du droit qui le rendait encore feudataire. Le conseil fut assemblé pour délibérer sur ce point capital; mais, ainsi que cela devait être, plusieurs nobles se séparèrent avec énergie les prétentions du souverain que l'Espagne commençait à envahir, au milieu de cette discussion orageuse, le royal infant fondit en larmes, et ses pleurs lui démontrèrent plus de cause; le droit d'allégeance fut alors. Nous ignorons si l'on peut accorder une foi entière à ce récit du vieil historien; car, d'après l'année 1253 le roi (1) de Castille avait cessé de prendre le titre de roi des Algarves. Néanmoins, les faits qui se rattachent à l'histoire de cette province durant le treizième siècle sont présentés avec trop d'incertitude, les faits qui se rapportèrent entre Alphonse III et son beau-père sont d'autre part trop fréquents, pour qu'on puisse mettre au rang des fables l'ambassade du jeune enfant. En signalant d'ailleurs cette curieuse circonstance de la vie de Diniz, nous constatons une vieille tradition admise par la plupart des chroniqueurs.

Qu'il allât en Castille auprès d'un monarque

(1) Notre doute ne repose ici que sur l'époque à laquelle ce prince parvint au trône. Quant au fait lui-même, il est de toute notoriété. Voy. pour la discussion des dates, *Meruliano, História do Portugal*, t. IV, p. 300.

science était devenue proverbiale, et sollicitude pour son petit-fils ne pouvait douter, qu'il revint immédiatement.

Portugal, l'éducation de l'enfant ne manquait d'être supérieure à celle des contemporains. Alfonso III, qui d'ailleurs longtemps résidé en France, y pourait venir du Quercy un ecclésiastique par ses vertus et par sa science, et ce ne l'on chargea exclusivement de l'instruction prince, sous la direction de ses deux oncles. Émeric d'Éberard, appartenant à la noblesse du Quercy, enseignait non-seulement le latin et ce que l'on appelle alors des sciences en dehors de la poésie ; mais il lui donna si bien le goût de la poésie qu'elle était cultivée alors en Provence, qu'il revendiquer avec juste raison le titre de poète : ses nombreuses poésies, longuement dans les armoires de la Vaticane, sont aujourd'hui.

Alfonso monta sur le trône le 16 février 1279, trop jeune pour soutenir seul les embarras d'un royaume. Sa mère, aidée d'un conseil de nobles, présida pendant trois ans environ à l'administration. Il ne paraît pas, ainsi qu'il a été affirmé, que ces débuts d'un roi de dix-huit ans aient été marqués par une lutte pénible ; que le temps fut venu néanmoins, où le jeune prince se retira en Espagne auprès d'Alfonso X le Sage, dont sa sollicitude sut adoucir les jours. Dès qu'il eut pris en main le gouvernement, Diniz commença à accomplir sa tâche en visitant les provinces que les règnes précédents avaient dépeuplées, fut par l'Alem-Tejo qu'il débuta dans son règne, si favorable à l'agriculture. Là, à Beira, l'Estramadure portugaise leur tour. Partout les paroles amicales du jeune monarque relevèrent les esprits ; partout sa sollicitude ranima l'agriculture, et, comme l'a dit avec raison un écrivain moderne, le peuple des campagnes se releva en lui donnant le titre qu'après les rois il prisaient le plus ; il l'appela le roi (o Lavrador), et ce surnom glorieux, dès le début de son règne, donna naissance à de nombreux titres que lui acquit la reconnaissance du peuple. Plus tard, fixé à Leiria, ce fut l'occupation des soins agricoles qui l'occupèrent ; il planta de pins les dunes stériles du littoral, et sembla d'abord les sables de la mer. Ces travaux, dont on admire encore les résultats, eurent un double avantage : ils améliorèrent d'abord les environs de la résidence ; deux siècles plus tard, elles fournirent à la flotte nationale les bois nécessaires à ses constructions, et les voyages de Diaz et de Gama se lient encore à la pensée du peuple aux premiers jours de son règne. Ces soins paisibles,

mais si féconds en résultats, furent interrompus néanmoins par un heureux événement : Diniz se maria avec Trancoso lorsqu'il reçut pour épouse, le 24 juin 1282, Dona Isabelle, fille de D. Pedro III, roi d'Aragon, que l'Église, en 1025, avait mis au rang des saints, mais que le peuple salua de ce nom dès qu'il eut compris ses vertus. Quelques mois après qu'il eut contracté cette union, Diniz se vit dans la nécessité de procéder à un acte capital, et dont son règne devait être troublé. Durant les luttes qui se renouvelaient sans cesse avec les Maures, certaines conquêtes partielles faites sur le territoire musulman avaient été considérées par la couronne comme devant être la récompense de ceux qui les avaient accomplies ; d'autre part, des biens considérables, procédant d'une autre origine, avaient été concédés sous l'administration de Dona Brites avec une libéralité imprudente : la loi promulguée à Coimbra le 26 décembre 1283 révoqua ces donations, et les biens qui retournaient à la couronne devinrent plus particulièrement dès lors le domaine du pauvre. En ce sens donc le jeune roi pouvait dire « qu'il retirait avec équité ce qu'on avait accordé injustement ». C'est cette énergie en présence des exigences toujours croissantes de la noblesse, c'est cette préoccupation du sort des classes inférieures qui a fait dire à un historien allemand : « Aucune circonstance, lorsque le bien du pays s'y trouvait intéressé, ne restait étrangère aux regards et à la sollicitude de Diniz, et le dernier de ses sujets, s'il se trouvait blessé dans ses droits, trouvait secours et appui auprès de lui. » Aux difficultés résultant d'un changement dans l'administration intérieure vinrent bientôt se joindre des guerres intestines. Son frère, D. Alfonso, profitant de la mort du roi de Castille, mit en avant ses prétentions. Issu d'un premier mariage d'Alfonse III avec Mathilde, comtesse de Bologne, il revendiquait la couronne de Portugal comme ne pouvant appartenir à un prince né, disait-il, d'une union illégitime ; le traité de Badajoz, du 13 décembre 1287, termina ces différends. Quelques mois après, en 1288, le jeune monarque, jouissant d'une situation plus paisible, obtint du pape Nicolas IV le pouvoir de séparer l'ordre militaire de San-Jago de la juridiction des grands-maîtres de Castille. A cette concession, sans profit réel, et qui devait amener tant de luttes orageuses, succéda une fondation ratifiée aussi par le pape, et qui, dans son développement paisible, n'eut que d'heureux résultats. Une bulle du même Nicolas IV, expédiée de Rome le 13 août 1290, créa la première université portugaise. Il est permis de supposer que le savant Émeric d'Éberard ne demeura pas étranger à cette nouvelle institution. Fondée d'abord à Lisbonne et transportée à Coimbra (1) en 1308, l'université

1° L'université fut transportée de nouveau à Lisbonne

naissants eut non-seulement un caractère ecclésiastique, mais reçut le titre de pontifical. En 1309, lorsqu'elle adopta ses premiers statuts, des privilèges extraordinaires furent accordés aux professeurs qui y enseignaient, ainsi qu'aux élèves qui en suivaient les cours. Ces derniers, alors pour la plupart hommes faits, formaient originellement une véritable corporation, et choisissaient dans leur sein le recteur chargé de diriger l'université. Établie sous l'influence des coutumes féodales, non-seulement cette université acquit des droits seigneuriaux sur certaines terres, mais elle exerça une juridiction réelle sur les bourgeois qui en dépendaient. A l'origine, et dès le règne de Diniz, on institua un maître (*mestre*) de décrets, un maître pour l'enseignement des lois, un troisième maître pour la médecine, puis des professeurs de dialectique et de grammaire; les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François demeurèrent chargés de l'enseignement de la théologie.

Pendant que Diniz, occupé de ses luttes avec le clergé, jetait ainsi les fondements d'un vaste système d'instruction publique, la prospérité matérielle du territoire le préoccupait plus que jamais, et précisément en l'année 1290 il donna des règlements pour l'exploitation régulière des mines d'or d'Adiça; un peu plus tard, l'utile cabotage des côtes le préoccupait, et comme s'il eût prévu le grand rôle maritime qu'allait jouer bientôt son royaume, lorsque la mort de Fernandez Coçominho laissait vacante la place d'amiral, il appelait de Gênes pour lui succéder Micer Manoel Pezagno. En chargeant un étranger de recruter des marins habiles dans son pays pour les incorporer avec les nationaux, il établissait une marine militaire qui, au bout de deux siècles, n'eut d'autre rivale que celles d'Isabelle et de Charles-Quint. Tout en reconnaissant au clergé seul l'aptitude nécessaire alors pour régler la marche de l'université, Diniz fut perpétuellement en lutte avec le pouvoir ecclésiastique, comme il l'était avec la noblesse. Si, grâce à quelques concessions faites au saint-siège, l'interdit qui pesait sur le royaume avait été levé dès le 7 mars 1289 et avait ramené momentanément la paix intérieure, il avait fallu lutter de nouveau contre les empiétements des prélats, avant de stipuler les conditions d'une longue trêve de seize ans. En 1309 les prétentions du clergé se reproduisirent sous les formes les plus hautesaines, et cette lutte amena une réformation complète dans les lois qui réglaient les intérêts du clergé; il ne fut plus permis aux prélats et aux monastères d'accepter les biens-fonds qui leur étaient légués naguère par des donations *in extremis*, trop répétées pour qu'on n'y vît point l'absorption infaillible des richesses de l'État. Comme l'a dit un historien, « l'exercé de l'abus amena cet effort », et les dis-

positions de Diniz furent si sages en cette occurrence délicate, que durant le reste de son règne les ordonnances rendues contre les empiétements de l'Eglise furent toujours respectées.

Il y a encore un fait notable qui place D. Diniz en présence du pouvoir ecclésiastique, et qui le trouve plein d'équité, de force et d'habileté; c'est l'abolition dans ses États ou plutôt la transformation de l'ordre du Temple. Incessamment occupés dans leurs luttes guerrières contre les Maures, les templiers portugais s'étaient enrichis, mais ils ne s'étaient pas corrompus; lors de l'expédition qui fut faite en 1310 à leur sujet, malheureusement ne s'était élevée contre eux, et cela fut constaté dans un synode tenu à Salamanque, où siégeait l'évêque de Lisbonne. Durant une longue négociation avec le saint-siège, Diniz ne fléchit pas un instant. Il fit plus: par son accord avec les rois de Castille et d'Aragon, la Péninsule garda dans son sein des défenseurs valeureux, dont l'innocence n'était point douteuse. Pour ne pas accepter ici que des actions de Diniz.

habileté, que le 15 mars 1319 de Jean XIII ordonnait la ordre de chevaliers en Portugal. Scheffer, n'était que l'ancien ressassé par le pape sous le nom (*ordo militum Jesu Christi*) du Christ (*militia Christi*).

qu'on avait jadis dû actes publics. Non-seulement de l'ordre abol de la milice nouvelle, furent rendus en 1319; les commandement de payer ces arrérages des revenus le séquestre. Castron par Diniz aux chevaliers suite leur grand-m

Outre ses deux tança, née en 1290 de la couronne, dames du royaume les deux aînés occu D. Alfonso Sanchez, driguez Telha, et D. Pedro Al sous le nom du comte de fameux *Nobiliaire* (1).

(1) l'original du *Nobiliaire* surait, à ce pose, un court traité des barons, auquel les poésies du comte de Barcelone. Cet ensemble accu dans les siècles copie définitive a été déposée à la forme un traité d'antiques traditions nées, mais réellement précieuses, qui tour par Lavanha et Faria y Souza. La péralie de Faria possédait une copie bleues dès 1823, de la manière la Stuart. M. Adolphe de Varnhagen les a ment à une critique attractive, et les a fait le titre suivant: *Trovas e cantigas do século XIV: ou antes mais provavelmente cantigas do conde de Barcelona*; Madrid en chener, 1859, in-18.

derant un temps les faveurs royales; l'un avait été nommé *mordomo-mor* du palais (grand-majordome), l'autre *alferez-mor*, grand-porte-standard. Au bout de quelques années, l'affection du monarque se porta d'une manière presque exclusive sur Alfonso-Sanchez, et les marques de tendresse qu'il lui donnait, en éveillant la jalousie de l'enfant, amenèrent des querelles sanglantes dans le royaume et la levée de deux armées. Ce fut alors que la reine Isabelle, qui dès cette époque pratiquait les vertus d'une sainte, se porta comme médiatrice entre les deux camps; aidée par les intercessions répétées de l'évêque de Lisbonne, et plus tard par celles du comte de Barcelone, la pieuse reine rétablit à deux reprises diverses la concorde entre le père et le fils (1322 et 1323). Les guerres impies que l'on venait d'apaiser avaient altéré profondément sans doute la santé de Diniz : il tomba dangereusement malade à Lisbonne. L'âme impénitente de l'enfant parut alors s'adoucir : Alfonso-Sanchez s'était éloigné de son propre mouvement, et l'héritier du trône put se rendre librement auprès de son père; sa soumission alors fut complète. Diniz ayant été transporté en litère à Santarém, ce fut dans cette ville que dès les premiers jours de janvier il fit ses dispositions dernières. Il s'entoura aux derniers moments des êtres qui lui avaient été à la fois les plus opposés et les plus chers : l'enfant D. Alfonso, son petit-fils D. Pedro, l'infante Dona Brites et sa belle-fille, les prélats et les seigneurs reçurent ses avertissements paternels ou ses conseils comme monarque, et il expira avec sursaut, le 7 janvier. Le peuple portugais n'a jamais perdu le souvenir du roi laboureur, et il a remisé dans une locution proverbiale, qui s'est transmise d'âge en âge, les deux qualités qui distinguèrent ce monarque, la force de volonté unie à la persévérance : on dit encore aujourd'hui : *El rei D. Diniz, que fez quanto quiz*, Le roi D. Diniz, qui fit ce qu'il voulut.

Jamais on n'avait mis en doute les hautes qualités intellectuelles de ce souverain et son amour pour la poésie. Faria y Souza avait même annoncé dès le dix-septième siècle que le recueil de ses *Cantigas* existait manuscrit à la fois à la Vaticane et aux archives de la Torre de Tombo; nous doutons fort de l'assertion en qui regarde ce dernier dépôt. C'est sur le manuscrit de Rome, manuscrit qui remonte seulement au quinzième siècle, qu'un homme plein de zèle pour la littérature de son pays a pu copier le texte qu'on a publié il y a une dizaine d'années. Le recueil transcrit par le vicomte de Caaveira est intitulé : *Cancioneiro d'el Rei D. Diniz, pela primeira vez impresso sobre o manuscrito da Vaticana, com algumas notas illustrativas, e uma prefacção historico-literaria, pelo D. Caetano Lopes de Moura*; Paris (J.-P. Aillaud), 1847, gr. in-8°. Ce volume est bien plutôt un précieux document phi-

lologique qu'un monument littéraire; c'est une pure imitation des chants qui avaient cours alors dans la France méridionale; et le savant monarque l'a caractérisé lui-même avec justesse par ces deux vers :

Quer' en en maneira de proença
Fazer agora un cantar d'aour.

Ferdinand Denis.

Monarquia Lusitana. — Duarte Nunes de Leão, Cronica. — Souza, *Provas da historia genealogica*. — Faria y Souza, *Europa Portuguesa*. — Leitão Ferreira, *Noticia chronologica da universidade de Coimbra*. — Schaeffer, *Hist. du Portugal*, en allemand, 6 vol. in-8°; id., trad. en franç., par Soulangue-Bodin, 1 vol. gr. in-8°; à deux col. — Herculeano, *Historia da Portugal*, 4 vol. in-8°. — Ferdinand Denis, *Portugal*.

DINIZ ou **DENIS** (*Manuel*), peintre portugais, né dans la seconde moitié du seizième siècle, mort vers la fin. Il fut élevé dès l'enfance en Espagne, et traduisit vers 1563 l'ouvrage que Francisco de Holanda avait écrit peu de temps auparavant en portugais sous le titre de : *Pintura antiga*. L'Académie royale de Saint-Ferdinand conserve dans ses archives ce précieux manuscrit, qui semble avoir été ignoré de M. le comte Raczynski, auquel l'on doit de si curieuses publications touchant Holanda. F. D.

Geon Bermudez, *Diccionario de los Profesores*, etc.

DINER (*Conrad*), historien et philologue allemand, né en 1540, à Acron, en Frise, et mort à Wittenberg, au commencement du dix-septième siècle. Après avoir fait ses études à Fribourg, dans le Brisgau, il fut attaché à l'académie de cette ville comme professeur de littérature ancienne. Il se rendit ensuite à Wittenberg, où il obtint la chaire de langue grecque. Forcé par la guerre de suspendre ses cours, il alla en Italie, et il suivit pendant quatre ans les leçons des plus savants jurisconsultes. A son retour en Allemagne, il reconnut à son grand chagrin qu'on lui avait enlevé la plupart de ses manuscrits, et entre autres un recueil d'épithètes grecques. Il relit ce dernier travail en entier, et le publia sous ce titre : *Epithetorum graecorum Farrago locupletissima*; Francfort, 1589, in-8°. Cet ouvrage a été réimprimé; Hanau, 1604; Lyon, 1607; Genève, 1614. Outre ce travail, on a de Diner : *Historiae expositionis libri V de ortu, vita et rebus gestis baronis Georg. Ludov. de Seinsheim*; 1590, in-fol.; et quelques dissertations. S.

Jocher, *Albion. Gel.-Laz.*

DINER (*André*), jurisconsulte allemand, fils de Conrad Diner, né à Wurtzbourg, le 2 février 1579, mort le 25 novembre 1633. Il étudia successivement à Altorf, à Ingolstadt et à Tubingue, et parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France. Devenu docteur en droit, il remplit diverses fonctions, celles de syndic de Nuremberg en particulier, et professa le droit à Altorf. Ses principaux ouvrages sont : *Epistolae*, dont quelques-unes ont été imprimées avec celles de Gérard Richler; Nuremberg, 1667, in-4°; — *De Interpretatione tam contractuum quam conventionum*. Freher, *Theat. Fir. erud. clar.*

* **DINO**, historien grec. Voy. **DINON**.

* **DINO**, ou **DINI** (François), archéologue italien, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquitatum Hetrurix fragmenta, seu de situ Clanarum*; Sinigaglia, 1696, in-4°; — *Vindiciae Martyrologi ac Brevarii Romani adversus P. Dan. Papebrochium*; Venise, 1700, in-4°; — *De antiquitatibus Umbrorum, Tuscorum sedit ac imperio, deque Camerio ac Camertibus a Sylla excisis*; ibid., 1701, in-4°; — *Dell' origine, famiglia, patria ed azioni di Cajo Mecenate*; ibid., 1704, in-8°.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Geleh.-Lexicon*.

DINO ou **DINUS** de **ROSSONINUS**, surnommé aussi *Mugellanus*, jurisconsulte toscan, natif de Mugello, mort à Bologne, en 1303. Il professa le droit dans la ville, où il mourut de chagrin, dit-on, de n'avoir pu obtenir le chapeau de cardinal. On a de lui : *Collectio Conciliorum*; — *Commentarius in regulas juris pontifici*, in-8° : — *De Glossis*, 2 vol., in-fol.

Fabricius, *Bibl. med. et inf. Aetat.*

DINO DE GARBO, *Voyez Garbo.*

DINO (Duchesse de) Voyez TALLEYRAND.

DINOCHÉAU (Jacques), publiciste français, né à Blois, le 27 juillet 1752, mort à Orléans, le 12 février 1815. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fit un noviciat à Saint-Honoré de Blois ; mais il préféra le barreau, et fut reçu avocat près le conseil supérieur de sa ville natale. Il obtint ensuite la lieutenance générale du bailliage de Pont-le-Voy, puis celui de La Tombe. S'étant déclaré partisan des idées progressives, il fut, en mai 1789, élu par le tiers état pour représenter sa province aux états généraux. Il prit place à la gauche de l'Assemblée nationale, se rangea parmi les partisans de Mirabeau, et se lia avec Camille Desmoulins et la trop fameuse Théroigne de Méricourt. Vivement attaqué par les journaux contre-révolutionnaires, il crut devoir se faire journaliste aussi, et publia durant six mois un petit journal intitulé *Courrier de Madon* (1). Il trouva de rudes adversaires dans les auteurs des *Actes des Apôtres*, qui, malgré la tradition, mirent en doute que le français écrit dans le Blaisois fût réellement le plus pur. Dinocheau fut nommé en 1791 président du tribunal criminel de Loir-et-Cher. Il dut alors sévir avec rigueur contre les insurrections locales que souleva la cherté des grains ; il perdit sa popularité, mais n'en accepta pas moins les fonctions de procureur de la commune. En 1793, Carra et Guimberteau furent envoyés par la Convention en mission dans le Loir-et-Cher ; ils accueillirent les plaintes faites contre Dinocheau, et le firent arrêter. Dinocheau recouvra sa liberté peu après, et reentra dans le barreau, où il se créa une réputation méritée.

(1) Madon est un village du Blaisois. M. de Thérmines, évêque de Blois, avait publié antérieurement, un ouvrage sous le titre de *Cuhtier du hameau de Madon*.

On a de lui le commencement d'une
philosophique et politique de l'Asie
constituante; Paris, 1789, in-8°.

Biographie Moderne (1898). — Valien, *Élie nocheux*, dans les *Mémoires de la Société des Biels*. — C. Brainne, dans *Les hommes illustres*.

DINOCOURT (Pierre-Théophile) :
 romancier français, né à Doullens, le 14 d
 1791. Il écrit, dit-on, avec une extrême
 au point de composer en quelques jour
 man de plusieurs volumes. Ses
 vrages sont : *Le Camisard* ;
 in-12, et 1833, 4 vol. ; — *L'E*
 Paris, 1823, 4 vol. in-12, et 11
Ligueur ; Paris, 1824, 4 vol.
 4 vol. in-12 ; — *Le Corse* ; Pa
 in-12, et 1834, même nombre de vol
Conspirateur ; Paris, 1826. 6
Duelliste, roman de 11 rs
 siècle ; Paris, 1827, 4 vol.
mystérieux ; Paris, 1827, 4
Serf du quinzième siècle ;
 in-12, et 1827, même format
Chambre rouge, ou le roi
 5 vol. in-12 ; — *Raymond*
 1829, 5 vol. in-12 ; — *Le Pré*
 4 vol. in-12 ; — *Le Chassa*
 dois ; Paris, 1831. 6
l'Empereur, 1^{re}
Le Siège de Rome, x
 cédent ; Paris, 1839, 2 vol.
des Miracles ; Paris, 1832, x
Nuit du 13 septembre ; Paris, 1804, x
 — *Le Fils du brasseur du roi* ;
 2 vol. in-8°, ou 4 vol. in-12 ; —
des Vosges ; Paris, 1841, 2
Nereus du Curé ; Paris, 1842, x
Cours de Morale sociale, à l'us
 de famille ; Paris, 1840, in-8° :
 tint le prix Montyon.

Journal de la Librairie. — *Bruxel, No*
Librairie.

DINOCRATE (Διονύκιος), général
nien, mort en 162 a J.-C. Son con-
sail l'envoyèrent à Rome pour
la réaction contre les Achéens.
Il trouva Titus Flamininus, qui
était connu durant la guerre de
Troie, se préparait à partir pour
la Grèce. Dinostrate résolut de
devenir l'ambassadeur auprès du
roi des Molosses, pour empêcher
la Grèce, sans de son côté,
sénat. Le sénat savait que
du sénat, qu'il fallait empêcher
qu'il n'en résultât rien.
L'ambassadeur romain eut
il lui fut
s'il voulait
parce que le sénat

Flaminius n'osa pas répondre, et pérances des Messéniens et de Di-
t détruites. Ce dernier se vengea
en présidant l'assemblée messé-
damna Philopemen à mort. L'an-
le nouveau stratège des Achéens,
ça les Messéniens à se soumettre et
ous ceux qui avaient pris part au
Philopemen. Dinocrate prévint son
e tuant lui-même. Polybe a tracé
messénien un portrait un peu sé-
mais très-piquant. « Ce Dinocrate,
r habitude et par caractère homme
guerre; il avait tous les dehors
e consommé; mais son habileté
e n'engère et superficielle. Supé-
dans le métier des armes par son
som audace, il brillait dans les mê-
Il se montrait plein de grâce et de
la conversation, de politesse et d'ur-
ieu d'un cercle; il était aussi porté
s dès qu'il s'agissait des affaires de
à tout à fait incapable d'y porter
s suffisante, d'embrasser l'avenir
il certain, de prendre les précau-
res, de haranguer le peuple. Après
et jeté dans le sein de sa patrie le
de maux, il ne croyait pas avoir
mena toujours la même vie sans
mir, s'abandonnant aux plaisirs et
point du jour, et charmant ses
cords d'une douce musique. »

, 1, 12. — Tite-Live, XXXIX, 49. — Plu-
mon, 19-31; Flaminius, 20. — Pausa-

■ (Διονυσίας), architecte macé-
vers 330 avant J.-C. Il était con-
Alexandre le Grand. Il fut chargé
temple de Diane à Ephèse, qui
par Érostrate, la nuit même de la
e prince. Il suivit le jeune conqué-
t, et présida à la construction d'A-
avait conçu le projet de tailler le
l d'en faire une statue gigantesque
Le colosse devait tenir dans une
me ville et dans l'autre un bassin
Pau de la montagne se seraient
tre de là déversés dans la mer. Le
ne n'adopta pas ce projet, et Di-
pour ses frais d'imagination. Son
gigantesque se donna pleine car-
pompé funèbre d'Hephestion. Il
l'ordonnant d'Alexandre un magni-
quant on peut lire la description
de Sicile. Ce monument, qui ne
e quelques jours, fut certainement
moments produits de l'art grec. Il
f auteurs anciens la plus grande
l'attribue le nom de cet artiste. Pline
Rome ou, comme on lit dans plu-
sieurs, Tymochares et Timocrates;
Διονυσίας; et Plutarque Στρατι-

κράτης. Eustathe le nomme *Dioclès* de Rhégium.
Dinocrate mourut peu après la reine Arsinoé,
c'est-à-dire vers 278. Voy. ARSINOÉ.

Diodore, XVII. — Plin., V, 10; VII, 37; XXXIV, 14. —
Vitruve, I, 1. — Strabon, XIV. — Valère Maxime, I, 4.
— Ammien Marcellin, XXII, 16. — Solin, 33, 33. — Flutar-
que, *Alex.*, 72; *De Alex.*, *Fort.*, II. — Lucien, *Vro Imag.*, 6;
De Conscrib. Hist., 13. — Tzetzes, *Chil.*, VIII, 129; XI,
387. — Eustathe, *Ad Rom.*, II, § 229. — Sillig, *Catalo-
gus Artificum*, p. 183.

* **DINOLOGUE** (Δινολόγος), poète comique,
né à Syracuse ou à Agrigente, vivait vers 453.
Selon quelques biographes, il était le fils d'Épi-
charme, et selon d'autres il était seulement son
disciple. Il avait composé quatorze comédies,
dans le dialecte dorien; elles sont perdues aujour-
d'hui. On ne connaît que les titres de quelques-
unes; l'auteur paraît s'être attaché à accommoder
pour la scène comique des sujets empruntés à
la mythologie. La renommée dont Epicharme fut
en possession rejeta dans l'ombre les tentatives
d'un imitateur de cet habile écrivain et le con-
damna à l'oubli.

Suidas, au mot Δινολόγος. — Fabricius, *Bibliotheca
Græca*. — Gœsch, *De Doriens*, Com. I, p. 69.

DINOMÈNE (Δινωμένης), statuaire grec, vi-
vait sous la 95^e olympiade (400 avant J.-C.).
Ses statues d'Io, fille d'Inachus, et de Callisto,
fille de Lycaon, étaient placées dans l'acropole
d'Athènes du temps de Pausanias. D'après
Plin., il avait fait des statues de Protésilas et
du lutteur Pythodème. Tacite cite de lui une
statue de Besantis, reine des Péoniens; son nom
se lit sur la base d'une statue perdue.

Pausanias, I, 28. — Plin., XXXIV, 8. — Tacite, *Orat.
ad Græc.*, 33. — Bœsch, *Corp. Inscrip.*, I, n° 470.

* **DINON** (Δίνων), orateur rhodien, vivait
dans le deuxième siècle avant l'ère chrétienne.
En 171, lorsque éclata la guerre entre Persée
et les Romains, il se prononça pour le premier.
Il conseilla à ses concitoyens de ne pas envoyer
les vaisseaux que Lucrétius leur demandait de la
part du sénat, prétendant que cette demande
était un piège de leur ennemi, Eumène, roi de
Pergame. Les Rhodiens envoyèrent les vais-
seaux. Malgré cet échec, Dinon n'en continua pas
moins à faire au parti romain une violente op-
position. En 167, après la défaite de Persée, les
Rhodiens le livrèrent aux Romains pour se ren-
dre le sénat favorable. Selon Polybe, « Dinon,
avide, sans pudeur, avait toujours fait métier de
s'enrichir des largesses des rois et des puis-
sants. » Le même historien lui reproche d'avoir
racheté sa vie par des lâchetés, au lieu de mourir
avec courage.

Polybe, XXVIII, 6, 11; XXVIII, 2; XXIX, 8; XXX,
6-8. — Tite-Live, XLIV, 22, 29; XLV, 22.

* **DINON**, historien grec, vivait dans le qua-
trième siècle avant J.-C. Il fut le père de Cli-
tarque, historien de l'expédition d'Alexandre, et
écrivit lui-même une histoire de Perse, citée par
Cornélius Nepos comme le meilleur ouvrage qui
existât sur ce sujet. Cependant, si nous en croyons
les citations des anciens, elle contenait encore

* **DINO**, historien grec. Voy. DINON.

* **DINO** ou **DINI** (François), archéologue italien, vivait à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Antiquitatum Hetrurix fragmenta, seu de situ Clanarum*; Sinigaglia, 1696, in-4°; — *Vindiciæ Martyrologii ac Breviarii Romani adversus P. Dan. Papebrochium*; Venise, 1700, in-4°; — *De antiquitatibus Ubrorum, Thuscorum sede ac imperio, deque Camerio ac Camertibus a Sylla excisis*; ibid., 1701, in-4°; — *Dell' origine, famiglia, patria ed azioni di Cajo Mecenate*; ibid., 1704, in-8°.

Adelung. Supplém. à Jöcher. *Allgem. Geleh.-Lexicon*.

DINO ou **DINUS DE ROSSONIBUS**, surnommé aussi **Mugellanus**, jurisconsulte toscan, natif de Mugello, mort à Bologne, en 1303. Il professa le droit dans la ville, où il mourut de chagrin, dit-on, de n'avoir pu obtenir le chapeau de cardinal. On a de lui : *Collectio Conciliorum*; — *Commentarius in regulas juris pontificii*, in-8°; — *De Glossis*, 2 vol., in-fol.

Fabricius, *Bibl. med. et inf. Etat.*

DINO DE GARBO, Voyez GARBO.

DINO (Duchesse de) Voyez TALLEYRAND.

DINOCHÉAU (Jacques), publiciste français, né à Blois, le 27 juillet 1752, mort à Orléans, le 12 février 1815. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fit un noviciat à Saint-Honoré de Blois; mais il préféra le barreau, et fut reçu avocat près le conseil supérieur de sa ville natale. Il obtint ensuite la lieutenance générale du bailliage de Pont-le-Voy, puis celui de La Tombe. S'étant déclaré partisan des idées progressives, il fut, en mai 1789, élu par le tiers état pour représenter sa province aux états généraux. Il prit place à la gauche de l'Assemblée nationale, se rangea parmi les partisans de Mirabeau, et se lia avec Camille Desmoulins et la trop fameuse Théroigne de Méricourt. Vivement attaqué par les journaux contre-révolutionnaires, il crut devoir se faire journaliste aussi, et publia durant six mois un petit journal intitulé *Courrier de Madon* (1). Il trouva de rudes adversaires dans les auteurs des *Actes des Apôtres*, qui, malgré la tradition, mirent en doute que le français écrit dans le Blaisois fût réellement le plus pur. Dinocheau fut nommé en 1791 président du tribunal criminel de Loir-et-Cher. Il dut alors sévir avec rigueur contre les insurrections locales que souleva la cherté des grains; il perdit sa popularité, mais n'en accepta pas moins les fonctions de procureur de la commune. En 1793, Carra et Guimberteau furent envoyés par la Convention en mission dans le Loir-et-Cher; ils accueillirent les plaintes faites contre Dinocheau, et le firent arrêter. Dinocheau recouvra sa liberté peu après, et rentra dans le barreau, où il se créa une réputation méritée.

(1) Madon est un village du Blaisois. M. de Théménes, évêque de Blois, avait publié antérieurement, un ouvrage sous le titre de *Cahier du hameau de Madon*.

On a de lui le commencement d'un *philosophique et politique des constituants*; Paris, 1789, in-8°.

Biographie Moderne (1806). — Vallen, *Ét. nocheau*; dans les *Mémoires de la Société des Blois*. — C. Braine, dans *Les hommes illustres*.

DINOUCOURT (Pierre), philosophe, romancier français, né à Blois, le 14 août 1791. Il écrit, dit-on, avec une facilité au point de composer en un jour un roman de plusieurs volumes.

Ses ouvrages sont : *Le Camisard*; Paris, in-12, et 1833, 4 vol.; — *L'Éclair*; Paris, 1823, 4 vol. in-12; — *Le Liqueur*; Paris, 1824, 4 vol. in-12; — *Le Corse*; Paris, in-12, et 1834, même nombre de volumes.

Conspirateur; Paris, 1826, 6 vol. in-12; — *Duelliste*, roman de mœurs du dix-huitième siècle; Paris, 1827, 4 vol. in-12; — *Le mystérieux*; Paris, 1827, 4 vol. in-12.

Serf du quinzième siècle; Paris, in-12, et 1827, même nombre de volumes.

Chambre rouge, ou le 10 août; Paris, 5 vol. in-12; — *Raimond*; Paris, 1829, 5 vol. in-12; — *Le Prévenu*; Paris, 4 vol. in-12; — *Le Chasseur noir*, ou *le docteur*; Paris, 1831, 6 vol. in-12; — *Le 1er Empereur*, 1^{re} partie; Paris, 1831, 2 vol. in-12.

— *Le Siège de Rome*, 2^e partie; Paris, 1832, 2 vol. in-8°; — *Les Miracles*; Paris, 1832, 2 vol. in-8°.

Nuit du 13 septembre; Paris, 1834, 2 vol. in-8°; — *Le Fils du brasseur du roi*; Paris, 2 vol. in-8°; — *Le 10 août*; Paris, 1841, 2 vol. in-12.

Nereus du Curé; Paris, 1842, 2 vol. in-12; — *Cours de Morale sociale, à l'usage de la famille*; Paris, 1840, in-8°.

Il a aussi écrit plusieurs autres ouvrages, et a obtenu le prix Montyon.

Journal de la Librairie. — Brunet, *Bibl. de la Librairie*.

DINOCHÉAU (Jacques), publiciste français, né à Blois, le 27 juillet 1752, mort à Orléans, le 12 février 1815. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fit un noviciat à Saint-Honoré de Blois; mais il préféra le barreau, et fut reçu avocat près le conseil supérieur de sa ville natale.

Il obtint ensuite la lieutenance générale du bailliage de Pont-le-Voy, puis celui de La Tombe. S'étant déclaré partisan des idées progressives, il fut, en mai 1789, élu par le tiers état pour représenter sa province aux états généraux.

Il prit place à la gauche de l'Assemblée nationale, se rangea parmi les partisans de Mirabeau, et se lia avec Camille Desmoulins et la trop fameuse Théroigne de Méricourt.

Vivement attaqué par les journaux contre-révolutionnaires, il crut devoir se faire journaliste aussi, et publia durant six mois un petit journal intitulé *Courrier de Madon* (1). Il trouva de rudes adversaires dans les auteurs des *Actes des Apôtres*, qui, malgré la tradition, mirent en doute que le français écrit dans le Blaisois fût réellement le plus pur.

Dinocheau fut nommé en 1791 président du tribunal criminel de Loir-et-Cher. Il dut alors sévir avec rigueur contre les insurrections locales que souleva la cherté des grains; il perdit sa popularité, mais n'en accepta pas moins les fonctions de procureur de la commune.

En 1793, Carra et Guimberteau furent envoyés par la Convention en mission dans le Loir-et-Cher; ils accueillirent les plaintes faites contre Dinocheau, et le firent arrêter. Dinocheau recouvra sa liberté peu après, et rentra dans le barreau, où il se créa une réputation méritée.

(1) Madon est un village du Blaisois. M. de Théménes, évêque de Blois, avait publié antérieurement, un ouvrage sous le titre de *Cahier du hameau de Madon*.

Flaminius n'osa pas répondre, et les espérances des Messéniens et de Di- nocrate détruites. Ce dernier se vengea en présidant l'assemblée messé- niennne Philopœmen à mort. L'an- née, le nouveau stratège des Achéens, rça les Messéniens à se soumettre et tous ceux qui avaient pris part au Philopœmen. Dinocrate prévint son se tuant lui-même. Polybe a tracé l messénien un portrait un peu sé- vère, mais très-piquant. « Ce Dinocrate, ar habitude et par caractère homme le guerre; il avait tous les dehors ne consommé; mais son habileté mensongère et superficielle. Supé- dans le métier des armes par son som audace, il brillait dans les mē- s. Il se montrait plein de grâce et de la conversation, de politesse et d'ur- lieu d'un cercle; il était aussi porté ais dès qu'il s'agissait des affaires de et tout à fait incapable d'y porter m suffisante, d'embrasser l'avenir zail certain, de prendre les précau- tions, de haranguer le peuple. Après ut jeté dans le sein de sa patrie le t de maux, il ne croyait pas avoir mena toujours la même vie sans emir, s'abandonnant aux plaisirs et point du jour, et charmant ses eords d'une douce musique. »

I, 2, 12. — Tite-Live, XXXIX, 49. — Plu- rimen, 18-21; Flaminius, 20. — Pausa-

re (Δινωκράτης), architecte macé- t vers 330 avant J.-C. Il était con- Alexandre le Grand. Il fut chargé temple de Diane à Ephèse, qui le par Érostrate, la nuit même de la ce prince. Il suivit le jeune conqué- te, et présida à la construction d'A- avait conçu le projet de tailler le t d'en faire une statue gigantesque. Le colosse devait tenir dans une une ville et dans l'autre un bassin d'eau de la montagne se seraient lire de là déversés dans la mer. Le lme n'adopta pas ce projet, et Di- si pour ses frais d'imagination. Son gigantesque se donna pleine car- pompe funèbre d'Héphestion. Il l'écroulant d'Alexandre un magni- ; dont on peut lire la description f de Sicile. Ce monument, qui ne us quelques jours, fut certainement niments produits de l'art grec. Il s auteurs anciens la plus grande nissant le nom de cet artiste. Pline l'habile ou, comme on lit dans plu- urilla, Tymocharès et Timocratès; s Σποροκράτης; et Plutarque Στρατι-

κράτης. Eustathe le nomme *Diocès* de Rhegium. Dinocrate mourut peu après la reine Arsinoé, c'est-à-dire vers 278. Voy. Arsinoé.

Diodore, XVII. — Plin., V, 30; VII, 37; XXXIV, 14. — Vitruve, I, 1. — Strabon, XIV. — Valère Maxime, I, 4. — Antonin Marcellin, XXII, 16. — Solin, 25, 43. — Plutar- que, Alex., 73; De Alex., Part., II. — Lucien, Pro Imag., 2; De Conscrib. Hist., 12. — Tzetzes, CAG., VIII, 190; XI, 367. — Eustathe, Ad Hom. II., § 239. — Sillig, Catalo- gus Aristorum, p. 183.

* **DINOLOGUE** (Δινολόγος), poète comique, né à Syracuse ou à Agrigente, vivait vers 488. Selon quelques biographes, il était le fils d'Epi- charme, et selon d'autres il était seulement son disciple. Il avait composé quatorze comédies, dans le dialecte dorien; elles sont perdues aujour- d'hui. On ne connaît que de quelques- unes; l'auteur paraît s'être attaché à accommoder pour la scène comique des sujets empruntés à la mythologie. La renommée dont Epicharme fut en possession rejeta dans l'ombre les tentatives d'un imitateur de cet habile écrivain et le con- damna à l'oubli.

Suidas, au mot Δινολόγος. — Fabricius, Bibliotheca Græca. — Grosen, De Doriens. Com. I, p. 52.

DINOMÈNE (Δινωμένης), statue grec, vi- vait sous la 95^e olympiade (400 avant J.-C.). Ses statues d'Io, fille d'Inachus, et de Callisto, fille de Lycæon, étaient placées dans l'acropole d'Athènes du temps de Pausanias. D'après Plin., il avait fait des statues de Protésilas et du lutteur Pythodème. Tattien cite de lui une statue de Besantis, reine des Péoniens; son nom se lit sur la base d'une statue perdue.

Pausanias, I, 28. — Plin., XXXIV, 8. — Tattien, Orat. ad Græc., 83. — Boeckh, Corp. Inscript., I, n° 470.

* **DINON** (Δίνων), orateur rhodien, vivait dans le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. En 171, lorsque éclata la guerre entre Persée et les Romains, il se prononça pour le premier. Il conseilla à ses concitoyens de ne pas envoyer les vaisseaux que Lucretius leur demandait de la part du sénat, prétendant que cette demande était un piège de leur ennemi, Eumène, roi de Pergame. Les Rhodiens envoyèrent les vais- seaux. Malgré cet échec, Dinon n'en continua pas moins à faire au parti romain une violente op- position. En 167, après la défaite de Persée, les Rhodiens le livrèrent aux Romains pour se ren- dre le sénat favorable. Selon Polybe, « Dinon, avide, sans pudeur, avait toujours fait métier de s'enrichir des largesses des rois et des puis- sants. » Le même historien lui reproche d'avoir racheté sa vie par des lâchetés, au lieu de mourir avec courage.

Polybe, XXVII, 4, 11; XXVIII, 2; XXIX, 8; XXX, 6-8. — Tite-Live, XLIV, 22, 29; XLV, 22.

* **DINON**, historien grec, vivait dans le qua- trième siècle avant J.-C. Il fut le père de Cli- tarque, historien de l'expédition d'Alexandre, et écrivit lui-même une histoire de Perse, citée par Cornélius Nepos comme le meilleur ouvrage qui existât sur ce sujet. Cependant, si nous en croyons les citations des anciens, elle contenait encore

bien des fables, et attestait chez son auteur un grand fonds de crédulité. L'ouvrage, assez étendu, de Dinon se divisait, à ce qu'il semble, en trois parties. La première, selon la conjecture de M. C. Müller, contenait l'histoire des Assyriens ; la deuxième, celle des Mèdes ; la troisième, enfin, celle des Perses. Jusqu'où s'étendait le récit ? Le dernier fragment se rapporte à l'année 350 et à la conquête de l'Égypte par Ochus. On ignore si Dinon vit la chute de l'empire des Perses. On trouve dans Cornelius Nepos, dans Plutarque, dans Plinie le naturaliste, dans Cicéron, dans Élien, dans Diogène Laërce, divers passages de Dinon ; ils ont été recueillis dans les *Fragmenta Historiarum Græcorum* de C. Müller (Biblioth. grecque de M. A.-F. Didot).

C. Müller, *Historicor. Græcor. Fragm.*, t. II, p. 88.

DINOSTRATE (Δινώστρατος), géomètre grec, vivait vers 400 avant J.-C. Selon Proclus, il était frère de Menéchme et contemporain de Platon, dont il fut l'élève. D'après le même commentateur, les deux frères firent faire des progrès à l'ensemble de la géométrie. Pappus parle d'une ligne courbe appelée la *quadratrice* (*quadratrix*) de Dinostrate, que celui-ci avait employée pour obtenir la quadrature du cercle, et dont Nicomède et d'autres géomètres se servirent après lui.

Proclus, *Comment. in Eucl.*, IV. — Pappus, IV, *prop.* 32.

DINOTHE (Richard), historien français, né à Coutances, mort à Montbéliard, vers 1590. Il était protestant, et fut obligé de s'expatrier pour cause de religion. Il se réfugia d'abord à Strasbourg, puis se fixa à Montbéliard. On a de lui : *De Rebus et Factis memorabilibus loci communis historici, et sententiarum historicorum* ; Bâle, 1580, in-8° ; — *Adversaria historica* ; Bâle, 1581, in-4° ; — *De Bello civili Gallico, libri sex* ; Bâle, 1582, in-4°. L'auteur dit dans sa préface qu'il a conservé ce que Bèze et La Popelinière ont écrit sur l'espace compris entre l'année 1555 et celle 1577. Cet ouvrage ne contient donc rien qui ne se trouve ailleurs ; — *De Bello civili Belgico, libri sex*, dédiés au sénat et à l'académie de Strasbourg ; Bâle, 1586, in-4°.

Lenglet-Dufrenoy, *Méthode Historique*, IV, 78. — Bayle, *Dictionnaire*. — Lelong, *Bibliotèque historique de la France*, nos 5245 et 13389 (éd. Fontette).

DINOUART (Joseph-Antoine-Toussaint), littérateur français, né à Amiens, le 1^{er} novembre 1716, mort le 23 avril 1786. Il embrassa la carrière ecclésiastique dans son pays ; mais s'étant attiré le blâme de son évêque pour quelques poésies légères, il vint à Paris. Il y fut attaché à la paroisse de Saint-Eustache, et la connaissance de Joly de Fleury, avocat-général, lui procura la place de précepteur d'un des fils de Marville, lieutenant de police. On le fit ensuite nommer chanoine de Saint-Benoît de Paris, et l'Académie des Arcades de Rome lui ouvrit ses portes. Il travailla alors au *Journal Chrétien*, sous la direction de l'abbé Joannet. Le rôle avec lequel Dinouart

attaqua Poullain de Sainte-Foix, qu'il accusait d'athéisme, lui valut quelques désagréments. Sainte-Foix le cita ainsi que Joannet devant le Châtelet, et tous deux furent condamnés à se rétracter. Dinouart ne se découragea pas, et écrivit bientôt pour son compte ; en octobre 1760 il fonda le *Journal ecclésiastique, ou bibliothèque des sciences ecclésiastiques*. Quelques critiques du temps lui ont reproché de faire un alliage peu convenable de matières dans sa feuille, de traiter par exemple une question de théologie à côté d'une recette culinaire. Quoi qu'il en soit, cette entreprise assura à son propriétaire une honnête aisance. Les nombreuses compilations de Dinouart lui valurent le surnom de l'*Alexandre des plagiaires*. On a de lui : *Lettre à M. l'abbé Goujet, au sujet des Hymnes de Santeul*, adoptées dans le *Nouveau Breviaire* ; Atras, 1748, in-4° ; — *Le Camouflet, ou réponse aux observations de M. l'abbé de la Verde* (sur la précédente lettre) ; ibid. : — *Le Triomphe du sexe* ; Amsterdam, 1749, 2 : *l'astuce y prétend prouver, sinon la supériorité des femmes sur les hommes, du moins leur* : — *La Rhétorique du Prédicateur* ; d'Augustin Valerio ; Paris, 1750, 12 : — *L'Éloquence du corps de la chaire* ; Paris, 1754 et 1761 : — *Leur assemblé dans cet ouvrage des plus grands principes de la poésie des* : — *lus universalis* : ou l'*Élément* : Pomey, remis d'augmenté, ou un petit *Dé* par l'abbé ; Paris, 1755 : — *Petit Appareil royal, ou le naire Français et Latin* : 1760, in-8° ; — *Julius* : juxta editionem Vili tationibus et notis quædam 1756 ; — *Oraisons choisies de Verrès et pour Murena*, texte en regard ; Paris, 1757 : — *Sarcotis*, poème latin de traduction ; Paris, 1757, 12 : — *Alexandre le Grand* par traduction de Vangelas, avec de de Freinsheimius ; Paris, 1759 : — *Abrégé de l traité des devoirs des chirurgien salut éternel des centre de le* : — *Cangiamila*, avec 1766, in-12 ; — *1764, 2 vol. in-12, en 1768* : — *Santoliana* ; : — *vrage, qui dépeint qu'une compilation de Santeul, etc.* ; — *Jean de Palafax*, évêque ensuite évêque d'Osme

c'est l'ouvrage du P. Champion, jésuite; Dinouart a refondu le style; — *Republique des Jurisconsultes*, trad. de l'italien de Gennaro; Paris, 1768, in-8°. Cette traduction est pleine de contre-sens, et corrigée avec si peu de soin, qu'elle fourmille d'erreurs grossières dans les termes propres, et les titres de livres: Dinouart seul permit de tronquer en plusieurs endroits l'ouvrage du célèbre jurisconsulte napolitain, sans danger d'autres motifs de ses mutilations que son propre jugement, dont la sagacité n'était pas assez reconnue pour légitimer de pareilles licences; cette traduction est précédée d'une *Notice sur la vie et les écrits de Giustino-Aurelio Gennaro*, et suivie d'un poème dialectique du même auteur, d'environ dix-huit cents vers, *Sur la Loi des Douze Tables*. La traduction de ce morceau appartient à Drouot, et non à Dinouart; — *Méthode pour étudier la théologie*, avec une *Table des principales questions à examiner et à discuter dans les études théologiques et les principaux ouvrages qu'il faut consulter sur chaque question*; Paris, 1768, in-12: c'est un ouvrage de Dupin que Dinouart a revu et augmenté; — *Abregé chronologique de l'histoire chronologique*; Paris, 1768, 3 vol. in-8°: c'est une réimpression, avec augmentations, de l'ouvrage publié en 1761, sous le même titre, par Macquer; — *Traité de l'autorité ecclésiastique et de la puissance temporelle, conformément à la déclaration du clergé de France de 1682; suivi du Rapport fait à l'assemblée du clergé par M. de Choiseul-Praslin, évêque de Tournay*; Paris, 1768, 1 vol. in-12: c'est encore une production de Dupin, publiée en un volume in-8° et délayée en deux par Dinouart; — *L'Art de se taire, principalement en matière de religion*; Paris, 1771, in-12: c'est une réimpression presque littérale de la *Conduite pour se taire et pour parler, principalement en matière de religion*, ouvrage anonyme du P. Du Rosel, jésuite, publié à Paris, 1696, in-12; — *Exercitium diurnum, manuale precum in usum et gratiam sacerdotum; nunc denuo editum a sacerdote galieno exsule* (Vienne (Autriche), 1797, in-8°, ouvrage posthume). Dinouart a en outre coopéré avec l'abbé Jaubert aux *Anecdotes ecclésiastiques*; Paris, 1772, 2 vol. in-8°; — il a écrit aussi quelques morceaux de littérature dans le *Journal de Verdun*, et laissé des *Hymnes* et des *Poésies latines*.

La France littéraire de 1769. — *Journal ecclésiastique de novembre 1790*. — Le P. Daire, *Histoire littéraire de France*, t. 37. — *Année littéraire*, VIII, 368. — *Bibliothèque des Docteurs historiques*. — *Quelques*. La France littéraire de 1833. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DINTER. (Edmond DE), homme d'État, né en Flandre, vers 1375, mort en 1448; il fut secrétaire de plusieurs ducs de Bourgogne, et il écrivit son histoire dans une *Chronique* qu'on signale comme intéressante, restée inédite.

Paquet, *Mémoires pour servir à l'hist. littér. des Pays-Bas*, t. I, p. 305.

DINTER (Guilove-Frédéric), pédagogue allemand, né le 29 février 1760, à Borna, en Saxe, et mort le 29 mai 1831, à Königsberg, en Prusse. Après avoir fait ses humanités au gymnase de Grimma, il étudia la théologie à Leipzig. A sa sortie de l'université, il fut chargé de l'éducation du fils du chambellan de Pollnitz. Dans sa *Vie écrite par lui-même*, Dinter nous initie à toutes ses tribulations de précepteur, et nous raconte quelle peine il eut à maîtriser sa vivacité naturelle; ce temps fut pour lui véritablement le noviciat du sacerdoce auquel il allait consacrer sa vie, et vers lequel il se sentit appelé par une vocation toute particulière. Il exerça d'abord les fonctions de pasteur dans le diocèse de Kitzscher près de Borna, et passa en 1797 comme directeur du séminaire à Friedrichstadt, près de Dresde. Il remplit ces fonctions, aussi difficiles qu'honorables, jusqu'en 1807, époque à laquelle il accepta la place de ministre de l'Évangile à Gœrlitz. Voué par goût et par conviction à la réforme de l'instruction populaire, il employa tous ses loisirs à préparer les jeunes gens à l'état d'instituteur primaire. Sa réputation toujours croissante lui valut de nouvelles marques d'estime et de confiance. Il fut nommé en 1817 membre du conseil d'instruction publique à Königsberg, et deux ans plus tard l'université de cette ville lui conféra le titre de docteur et lui accorda une chaire de professeur de théologie. Dès lors il déploya une activité prodigieuse comme prédicateur, professeur et inspecteur des écoles. Il exerça ainsi une grande influence sur sa commune, tant par son exemple que par sa parole et par ses écrits. On remarque surtout qu'il travailla de la manière la plus efficace à l'amélioration morale et intellectuelle des classes ouvrières, et qu'animé de l'amour du bien public, il sut toujours allier la douceur du père à la sévérité du juge. Il a laissé une mémoire honorée, et il a eu le bonheur de terminer sa carrière, dignement remplie, au milieu d'amis dévoués et de disciples reconnaissants qui ont pour la plupart profité de ses préceptes.

Les ouvrages de Dinter se distinguent par une grande clarté. Ils parurent pour la plupart à Neustadt-sur-Orla. Ne pouvant en donner la liste entière, nous nous contenterons d'en citer les principaux: *ABC und Lesebuch* (Abécédaire et livre de lecture); 3^e édit., 1829; — *Anweisung zum Rechnen*, etc. (Méthode pour apprendre à calculer); 6^e édit., 1833; — *Auszug aus dem Dresdner Katechismus* (Extrait du Catéchisme de Dresde); 1823; — *Reden an künftige Volksschullehrer* (Discours adressés à de futurs maîtres d'école primaire); 2^e édit., 1820, 4 vol. in-8°; — *Schullehrerbibel* (Bible à l'usage des maîtres d'école), 9 vol.; 3^e édit., 1830; — *Die Bibel als Erbauungsbuch* (La Bible comme livre de prières), continuée par Brockmann et Fischer; 5 vol., 1832; — *Lieder-Home-*

lien (Homélies en vers); 1829; — *Anweisung zum Gebrauch der Bibel in Volksschulen* (Manière de se servir de la Bible dans les écoles du peuple), 3 vol.; 3^e édit., 1822; — *Predigten auf alle Sonn-Fest-und Busstage* (Sermons pour tous les dimanches, jours de fête et jours de pénitence); 1821; — *Malvina, Buch für gebildete Mütter* (Malvina, livre destiné à des mères éclairées); 1824, 2^e édit.

En 1840 et suiv. on a publié les *Œuvres complètes* de Dinter, formant quatre parties distinctes: *Œuvres d'exégèse*; 12 vol. (1841-1848); — *Œuvres de catéchèse*; 16 vol. (1840-1844); — *Œuvres pédagogiques*; 9 vol. (1840-1845); — *Œuvres ascétiques*; 5 vol. (1844-1851).

S.

Dinter's Leben, etc. (Vie de Dinter, écrite par lui-même). — *Conversations-Lexicon*.

DINUS. Voyez DINI et DIRO.

* **DIOCLÈS** (Διόκληρς), législateur syracusain, vivait vers 410 avant J.-C. Son nom n'est pas dans Thucydide; c'est dans Diodore de Sicile que nous trouvons tous les détails que nous avons sur lui. Selon cet historien, Dioclès, un des plus éminents démagogues syracusains, et probablement le chef de ce parti en opposition avec Hermocrate, chef du parti aristocratique, proposa en 413 le décret qui condamnait à mort les généraux athéniens Démosthène et Nicias. L'année suivante, si la chronologie de Diodore est exacte, une révolution éclata dans Syracuse, La démocratie triompha, et Dioclès fut chargé avec quelques autres membres du même parti de rédiger un nouveau code de lois. La part qu'il prit à cette rédaction fut si considérable, qu'il éclipsa ses collègues, et donna seul son nom au nouveau code. Nous ne savons rien sur cette législation, sinon qu'elle était concise, au rapport de Diodore, et que la pénalité était sagement proportionnée aux délits. La meilleure preuve qu'elle était bonne, c'est qu'elle fut observée non-seulement à Syracuse, mais dans beaucoup d'autres villes de la Sicile, jusqu'à la conquête de cette île par les Romains.

Le bannissement d'Hermocrate et de son parti en 410 laissa à Dioclès le gouvernement incontesté de la république. L'année d'après il reçut le commandement des forces envoyées par Syracuse et d'autres villes de la Sicile au secours d'Himère, assiégée par Annibal, fils de Giscon. Il ne parvint pas à sauver cette ville : prenant avec lui tous les habitants qu'il put emmener, il se retira si précipitamment qu'il ne donna pas la sépulture aux Siciliens morts pendant le siège. Cette circonstance excita un mécontentement, qui ne fit que s'accroître lorsque Hermocrate, revenu en Sicile, et vainqueur des Carthaginois, envoya à Syracuse avec les plus grands honneurs les os de tous ceux qui avaient été tués à Himère. Dioclès fut banni à son tour, en 408. On ne sait s'il fut rappelé et s'il faut rattacher aux révolutions subséquentes de Syracuse l'étrange

histoire racontée par Diodore : suivant cet historien, Dioclès ayant commis la faute de se rendre avec des armes sur la place publique, se perça lui-même de son épée par respect pour les lois qu'il avait établies. Le même historien raconte une anecdote tout à fait semblable à propos de Charondas. Peu probable quant à celui-ci, elle est tout à fait invraisemblable en ce qui concerne Dioclès. On ne sait pas la date exacte de la mort de ce législateur; mais comme on ne le voit pas figurer dans les troubles qui précédèrent l'avènement de Denys, on suppose qu'il ne vivait plus en 405.

Diodore, XIII, 19, 22-23, 26-27, 32-73. — *Épiphane, Hellenica*, t. I. — *Hübmann, Diokles, Gesetzgeber der Syracusier*; Amberg, 1842.

* **DIOCLÈS**, Athénien connu par un trait d'amitié célèbre dans l'antiquité. Il vivait exilé à Mégare. Dans une bataille il couvrit de son corps un jeune homme qu'il aimait, et le sauva en sacrifiant sa propre vie. Les Mégariens lui décernèrent les honneurs dus aux héros, et instituèrent en souvenir de son dévouement les *Dioclées*, fêtes qui se célébraient au printemps de chaque année.

Theocrite, XII, 17. — *Artophane, Iohann. Th.* — *Plutarque, Thea.*, 10. — *Smith, Dictionary of Greek and Roman Antiquities*.

* **DIOCLÈS de P** e. le : historiens grecs qui a et de Rome, vivait probablement avant J.-C. Q. r beaucoup de points. On ne sait pas en d'années il avait devancé ce de r h et c'est par conjecture seulement que nous plaçons au troisième siècle. Il ne nous est connu que par un reuement très-mutilé de longue citation de r que. nous montrer un premier prop le et troyennes qui ne d annales d'une peuplade ou ce Dioclès est le même sur les héros (Ναπ ἡρώων σύνταξις par Plutarque, et d'une σικά), citée par Josèphe. raient appartenir à Dioclès de rapport de Plutarque, a (Αἰτωλική).

Plutarque, *Romulus*, 2, 6; *Quint. Crisp.*, 12. — *Festus*, au mot *Romulus*. — *Isidore*, *Orig.* X, 11. — *C. Müller, Prolegomena*.

* **DIOCLÈS, p** vivait dans le cinquième siècle était d'At autres. Peut-être avait-il été était com Suidas et autres vantes, souvent cités : Βάχας, Θέλατι, huc aussi à Callias), Μόλωνα, Θέλατι; et Όνειρος, qui sont

Endocia, ils sont suspects. Autant juger par le peu qu'on sait de lui, un poète élégant.

Opuscula Comicorum Græcorum, I, p. 333-331.

Somètre grec, d'une époque incer-

Eutocius, il écrivit *ναπὶ πυρίων* (à feu). Il inventa une mesure la sphère par un plan suivant née. Il découvrit aussi la solution fameuse dans l'antiquité : trouver les proportionnelles entre deux s. Dioclès résolut cette question et ligne courbe qui fut appelée plus

Les propriétés de cette courbe pour qu'il soit utile de les déduire. Il conjectura que Dioclès était postérieur et qu'il vivait dans la sixième chrétienne.

n. in *Sph. et Cycl.* — Archim., lib. II,

Julius Carystius), poète grec, manque de renseignements; on ne sait qu'il était d'origine grecque et qu'il le droit de cité à Rome. Reiske croit que c'est le même personnage que Sésyphus, souvent mentionné par Sésyphus, au contraire, l'identifie avec le même nom. Il reste de lui un petit nombre d'ouvrages, qui sont comprises dans les éditions de Brunck, en 1773 et dans l'édition de l'*Anthologie* de Jacobs (t. II, p. 167); ce savant croit, p. 882 de cette édition, une *Diocle epigrammatario*.

Anthologia Græca, t. IV, p. 472.

ECARYSTI (Διοκλῆς ὁ Καρύστιος), un grec, né à Caryste, dans l'île de Ténédos, le troisième siècle avant l'ère chrétienne. Plinius le premier en mentionne après Hippocrate. Il appartenait à la médecine des dogmatiques. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont il ne reste que quelques fragments connus, Cœlius Aurelianus, Oribase et autres écrivains. Le plus long de ces ouvrages est une lettre au roi Antigone, intitulée *ἐπιστολὴ πρὸς Ἀντίγονα* (Lettre pour Antigone), et insérée par Paul d'Égine à la fin de son ouvrage sur la médecine, si elle est authentique, a dû être écrite par Antigone Gonatas, roi de Macédoine, en 239, à l'âge de quatre-vingt ans, un règne de quarante-quatre ans. On le reconnaît par son sujet à plusieurs endroits attribués à Hippocrate, et on voit qu'il faut observer dans les éditions de l'année. Elle a été publiée dans les éditions de Paul d'Égine, et dans plusieurs autres ouvrages de l'école grecque, avec une traduction latine dans le douzième volume de la *Bibliothèque grecque*

de Fabricius, dans les *Syllæge physicae* de Neander; Leipzig, 1591, in-8°. La traduction latine seule a été insérée à la suite d'Alexandre de Tralles, Bâle, 1541, in-fol., et avec Meletius, Venise, 1552, in-4°; on en trouve une traduction allemande par Hiéronyme Bock, dans le *Practicirbüchlein* de J. Dryander, Bâle, 1551, in-8°. Malthaxi a inséré le texte grec de la lettre de Dioclès dans son édition de *Rufus d'Ephèse*; Moscou, 1806, in-8°. Il a compris les fragments qui restent de Dioclès dans les *XXI Medicorum Græcorum Opuscula*, qu'il a édités à Moscou, 1808, in-4°. D'autres fragments se trouvent dans la collection mise au jour par A. Mai d'après les manuscrits du Vatican; 1831, in-8°. Citons aussi *Dioclis Fragmenta*, publiés par C.-G. Kuhn; Leipzig, 1820, in-4°. Il nous est presque impossible de nous faire une idée exacte du mérite de Dioclès, puisque ses ouvrages n'existent plus. Cependant, si nous en croyons les témoignages des anciens, il a droit à une place éminente parmi les médecins de l'antiquité. « Personne avant lui, dit la *Biographie médicale*, ne s'était encore occupé avec autant de zèle de l'anatomie, sur laquelle il avait même composé plusieurs ouvrages, qui sont perdus depuis longtemps; cependant, il n'étudia cette science que sur les animaux, et Galien lui reproche de l'avoir assez mal connue. Quelques écrivains modernes lui ont attribué, on ignore sur quel fondement, la découverte de l'aorte et de tout le système artériel; mais ils s'en sont laissés imposer par l'auteur de l'introduction placée au nombre des écrits de Galien, auteur dont l'autorité n'a jamais été regardée comme étant d'un grand poids. A l'instar d'Hippocrate, Dioclès s'occupait plus particulièrement de la séméiotique et de la diététique. Ce fut lui qui le premier distingua la pleurésie de la péripneumonie, plaçant le siège de la première dans la plèvre, et celui de la seconde dans le parenchyme. Dioclès employait de préférence des remèdes tirés du règne végétal. Il avait même composé un ouvrage sur l'utilité des plantes en médecine. Oribase et plusieurs autres auteurs nous ont conservé un assez grand nombre de ses préceptes de thérapeutique, que Gruner a pris la peine de rassembler. Ces fragments nous apprennent qu'il s'était surtout attaché à tracer les règles de conduite que les navigateurs et les voyageurs doivent observer. La chirurgie, qu'il ne dédaigna point d'exercer, lui fut redevable d'un instrument, le *bisulque*, qu'il inventa pour pratiquer l'évulsion des flèches. »

Gallen, *De Aliment. facult.* — Soranus, *De Artis Observe.* — Cramer, *Anecdota Græca*; Paris, I, 394; IV, p. 196. — Ermerius, *Anecdota Medica Græca*, préf., p. xvi. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. XII, p. 884, ancien edit. — A. Rivin, *Programma de Diocle Carystio*; Leipzig, 1658, in-4°. — C.-G. Gruner, *Biblioth. der alten Aerzte*; Leipzig, 1781, in-4°. vol. II, p. 605. — C. G. Kühn, *Opuscula academica med. et philol.*; Leipzig, 1827, in-8°, vol. II, p. 87. — *Biogr. med.*

On cite encore plusieurs autres Dioclès, sa-

voir : *DIOCLES de Cnide*, auteur de *Διατριβαί*, dont un fragment est cité dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe (XIV); — *DIOCLES grammairien grec*, commentateur des poèmes homériques, mentionné dans les scolies vénitiennes (*Ad Hiad.*, XIII, 103), avec Denys de Thrace, Aristarque et Chærris, au sujet des accents grecs : un rêve de ce grammairien est rapporté par Artémidore dans son *Oneirocrité*; — *DIOCLES de Magnésie*, auteur d'un ouvrage intitulé *Ἐπιζήμιον τῶν φιλοσόφων*, et d'un autre sur les vies des philosophes (*Περὶ βίων φιλοσόφων*). Diogène Laërce semble avoir fait un grand usage de ces deux compositions; — *DIOCLES de Sybaris*, philosophe pythagoricien, qu'il ne faut pas confondre avec Dioclès de Phlius, mentionné par Jamblique comme un des plus zélés disciples de Pythagore. Tout ce qu'on sait de Dioclès de Sybaris, c'est qu'il vivait encore du temps d'Aristoxène.

Smith. *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DIOCLES, architecte grec. Voy. **DINOGRATE** de Macédoine.

DIOCLETIEN (*C. Valerius Jovius Diocletianus*), empereur romain, né près de Salone, en Dalmatie, en 245 après J.-C., mort près de la même ville, en 313. Il appartenait à une famille très-obscur. Si on en croit les historiens contemporains, fort malveillants, il est vrai, pour ce prince, son père était un affranchi et remplissait les fonctions de greffier provincial. Lui-même, né avant l'affranchissement de son père, fut vendu comme esclave, et dut sa liberté au sénateur Anulius. Niebuhr a contesté cette assertion, en faisant remarquer que, d'après les lois romaines, le fils d'un esclave ne pouvait pas s'enrôler dans les légions. Mais ces lois étaient-elles rigoureusement observées à cette époque de décadence et ne souffraient-elles pas de nombreuses exceptions? La mère du futur empereur s'appelait Doclea ou Dioclea, du nom du village dalmate qu'elle habitait; elle transmit son nom à son fils, qui, après s'être appelé pendant quarante ans *Docles* ou *Diocles*, changea, en montant sur le trône, ce nom grec contre le nom, plus majestueux et plus sonore, de *Diocletianus*, en y joignant le prénom patricien de *Valerius*. Dioclétien entra dans l'armée, et s'y distingua bientôt, moins peut-être par son courage que par son habileté. Il n'avait pas encore franchi les grades subalternes, lorsqu'il lui arriva une aventure qui eut sur le reste de sa vie une grande influence. Elle nous a été transmise par Vopiscus, dont l'aïeul la tenait de Dioclétien lui-même. « Comme celui-ci, dit Vopiscus, était logé dans une auberge de Tongres, en Gaule (dans le pays de Liège), à une époque où il servait encore dans les derniers rangs de l'armée, et qu'il faisait avec une druidesse le compte de sa dépense journalière, cette femme lui dit : « Dioclétien, vous êtes trop avare, trop économe. — Je serai plus libéral, lui répondit-il en riant, lorsque je serai empereur. — Ne riez pas,

Dioclétien, reprit la druidesse; car vous serez empereur dès que vous aurez tué un sanglier (*nam imperator eris quam aprum occideris*). » Depuis ce temps, Dioclétien eut l'ambition de régner, et il ne s'en cacha ni à Maximien ni à l'aïeul de Vopiscus, qu'il avait instruit de la prédiction de cette druidesse; mais comme il savait feindre, il rit et se tut. Néanmoins, il ne manqua jamais, à la chasse, l'occasion de tuer de sa main des sangliers. Enfin, lorsqu'il eut vu monter Aurélien sur le trône, puis Probus, puis Tacite, puis Carus lui-même, il dit : « Je tue toujours des sangliers; et toujours c'est un autre qui les mange. » Si la prédiction de la druidesse se réalisait pas, le jeune Dalmate fit du moins rapidement son chemin. Il eut d'importants commandements sous Probus, et sous Aurélien il fut élevé au consulat. Il suivit Carus dans la guerre de Perse; après la mort de ce prince, il resta, pendant la retraite de l'armée, attaché à la cour en qualité de comte des domestiques, c'est-à-dire de gouverneur de la maison impériale. A Chalcédoine, lorsque la mort de Numérien cessa d'être un secret, les soldats se saisirent de son beau-père Arrius Aper, préfet du prétoire, qu'ils soupçonnaient de l'avoir assassiné, et se rassemblèrent en tumulte pour procéder à l'élection d'un nouvel empereur. De nombreuses acclamations désignèrent le comte des domestiques comme le plus capable de gouverner l'empire et de venger le meurtre de Numérien. Dioclétien monta sur un tribunal élevé à la hâte, et fut proclamé auguste. Il commença par jurer qu'il n'était pour rien dans l'assassinat du jeune prince, puis descendant du tribunal, il perça de son épée le préfet du prétoire Arrius Aper. Quel motif lui le pousser, lui qui en général se montra humain, à faire l'office de bourreau? Voulait-il satisfaire la colère des soldats par le prompt sacrifice du meurtrier de Numérien? Voulait-il enlever à la mort d'un complice le secret d'un crime qui leur était peut-être connu? Voulait-il, enfin, tout simplement réaliser la prophétie de la druidesse en tuant Aper, dont le nom signifie sanglier en latin? Ces trois motifs purent concourir ensemble à l'acte sanglant par lequel Dioclétien inaugura son règne. Ces événements se passèrent dans le cours de l'année 284; date célèbre, puisqu'elle est le commencement de l'ère appelée *de Dioclétien* ou aussi quelquefois *ère des maximes tyrs*, dont on s'est longtemps servi dans l'Eglise pour régler la fête de Pâques, et qui est maintenant en usage parmi les peuples chrétiens.

Le 27 septembre 284 Dioclétien entra dans Nicomédie revêtu des ornements impériaux, employa le reste de l'année à se préparer à la guerre contre Carin, le frère de Numérien, et s'avancant vers l'Orient à la tête d'une armée nombreuse et bien disciplinée. Les deux empereurs rivaux se rencontrèrent près de Naupolis sur le Danube, dans la haute Macédoine. Après une lutte acharnée, la victoire se déclara pour

ans des légions de l'Occident; mais Carin poursuivait les vaincus, il fut roprés officiers. Ses troupes, restées raternisèrent avec celles de Dioclétien fut proclamé par les deux ars, sans qu'aucun compétiteur osât lui ipire. Le nouveau prince usa de son ec une habile modération. On ne vit ment ni proscriptions, ni confiscanissements. « Aucun dignitaire du , dit Aurelius Victor, ne fut dépouillé ns ni de ses honneurs, chose ex-, chose inattendue dans la guerre ci-lobale lui-même, préfet du prétoire ne fut pas privé de sa place. Diocléome pour se faire reconnaître; mais e quitter cette ville et l'Italie. Il se nt, et il choisit Nicomédie pour sa ien que le honneur de Dioclétien et lui eussent aplani les premières dif-étuation de l'empire était loin d'être Une insubordination générale régnait eldats, qui depuis de longues an-ahabitués à créer et à déposer leurs

s d'un siècle, le grand édifice politique aguste tombait pièce à pièce. Bien de l'empire eut été reconstituée par obus, Claude II, une complète réor-étérieure était indispensable. Dioclé-; regret que des États aussi vastes à la main d'un seul homme; que l'lie n'étaient plus le centre, le mpire, ou plutôt qu'il n'y avait plus es ce mouvement universel et con-organisation; qu'il n'y avait d'unité ; par l'union de plusieurs princes et étion concertée. La révolte des Ba-primer, les courses des Saxons et t repousser, les barbares à contenir puche du Danube; les Perses à re- du Tigre, tant d'ennemis à com- des périls à conjurer, avertirent Dio- donner un collègue. Il choisit son agnon d'armes, Maximien, soldat périmenté, mais dur et ignorant. écouvêtu de la pourpre à Nicomédie, llo, et adopta le surnom d'*Hercu-* et que son collègue prenait celui de par des motifs religieux, qui nous m, soit, d'après l'explication des t, pour indiquer que l'un était la sa- te qui dirige, l'autre la force irr-étante. Le nouvel empereur se rendit tes Gaules, qu'il débarrassa facile-étantes; mais il fut moins heureux llo Carausius. Ne pouvant le dé- de Grande-Bretagne, il fut forcé de ur collègue, par une convention éte connue sous le nom de *Paix quitées*.

me temps éclataient des révoltes en-

core plus compromettantes pour l'intégrité de l'empire. Les Égyptiens, toujours factieux, en étaient venus à une insurrection ouverte, et leur chef, Achilleus, s'était rendu maître d'Alexandrie. Les Blemmyens, peuplade sauvage de l'Afrique, ravageaient la vallée supérieure du Nil. Julianus avait pris à Carthage la pourpre impériale. Une confédération de cinq tribus barbares et belliqueuses de l'Atlas, connues sous le nom de *Quinguegentaux* ou *Quinguegentiani*, répandait la terreur dans la province d'Afrique. Tiri-date, chassé de l'Arménie, était encore une fois venu se réfugier chez les Romains. Narsès, passant le Tigre, avait repris la Mésopotamie, et annonçait hautement l'intention de replacer toute l'Asie sous la domination des Perses; enfin, les Germaios, les Goths, les Sarmates cherchaient, pour pénétrer dans l'empire, tous les points vulnérables de l'immense frontière qui s'étendait depuis l'embouchure du Rhin jusqu'aux bords de la mer Noire. En présence d'aussi graves difficultés, Dioclétien résolut de compléter la réorganisation de l'empire en adjoignant aux deux augustes deux césars. Les provinces romaines devaient être divisées en quatre grandes portions. Il y aurait quatre cours impériales, quatre préfets du prétoire, mais un seul empire; les édits se promulgueraient au nom des quatre princes; les deux césars seraient subordonnés aux deux augustes, comme des fils à leurs pères, et Dioclétien serait révéré de ses collègues comme un souverain, comme un dieu. En conséquence, le 1^{er} mars 292 Constance Chlore et Galerius furent proclamés césars à Nicomédie. Afin de resserrer l'union politique par des liens de famille, les deux nouveaux princes répudièrent leurs femmes pour épouser, le premier, Theodora, belle-fille de Maximien; le second, Valeria, fille de Dioclétien. Dans le partage de l'empire, les provinces les plus menacées revinrent naturellement aux deux césars. Constance eut la Bretagne, la Gaule, l'Espagne, et Trèves fut le siège de son gouvernement; Galerius eut la Grèce, l'Illyrie et toute la ligne du Danube, avec Sirmium pour capitale; Maximien résida à Milan, et gouverna l'Italie, l'Afrique, la Sicile et les îles de la mer Tyrrhénienne; Dioclétien garda pour lui la Thrace, l'Égypte, la Syrie, l'Asie, et établit sa cour à Nicomédie. Les résultats immédiats de cette nouvelle organisation furent des plus heureux. Maximien mit en déroute les hordes mauritaniennes, et les rejeta dans leurs montagnes, tandis que Julianus, vaincu, était forcé de se tuer. Dioclétien investit Alexandrie, et s'en empara après un siège de huit mois. Des milliers de rebelles périrent; les villes de Busiris et de Coptos furent rasées, et l'Égypte, épouvantée, se soumit tout entière. En Gaule, Constance repoussa, non sans de grands efforts, l'invasion des *Alemanni*, enleva Boulogne, arsenal naval de Carausius; et après l'assassinat de cet usurpateur, il reprit sur Allectus la Bretagne, qui

voir : **DIODÈS** de *Cnide*, auteur de *Διατριβαί*, dont un fragment est cité dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe (XIV) ; — **DIODÈS** grammairien grec, commentateur des poèmes homériques, mentionné dans les scolies vénitiennes (*Ad Iliad.*, XIII, 103), avec Denys de Thrace, Aristarque et Chhris, au sujet des accents grecs : un rêve de ce grammairien est rapporté par Artémidore dans son *Oneirocrité* ; — **DIODÈS** de *Magnésie*, auteur d'un ouvrage intitulé *Ἐνδομή τῶν φιλοσόφων*, et d'un autre sur les vies des philosophes (*Περὶ βίων φιλοσόφων*). Diogène Laërce semble avoir fait un grand usage de ces deux compositions ; — **DIODÈS** de *Sybaris*, philosophe pythagoricien, qu'il ne faut pas confondre avec Diodès de Phlius, mentionné par Jamblique comme un des plus zélés disciples de Pythagore. Tout ce qu'on sait de Diodès de Sybaris, c'est qu'il vivait encore du temps d'Aristoxène.

Smith. *Dictionary of Greek and Roman Biography.*

DIOCLÈS, architecte grec. Voy. **DINOCRATE** de Macédoine.

DIOCLETIEN (*C. Valerius Jovius Diocletianus*), empereur romain, né près de Salone, en Dalmatie, en 245 après J.-C., mort près de la même ville, en 313. Il appartenait à une famille très-obscure. Si on en croit les historiens contemporains, fort malveillants, il est vrai, pour ce prince, son père était un affranchi et remplissait les fonctions de greffier provincial. Lui-même, né avant l'affranchissement de son père, fut vendu comme esclave, et dut sa liberté au sénateur Anulius. Niebuhr a contesté cette assertion, en faisant remarquer que, d'après les lois romaines, le fils d'un esclave ne pouvait pas s'enrôler dans les légions. Mais ces lois étaient-elles rigoureusement observées à cette époque de décadence et ne souffraient-elles pas de nombreuses exceptions ? La mère du futur empereur s'appelait Doclea ou Dioclea, du nom du village dalmate qu'elle habitait ; elle transmit son nom à son fils, qui, après s'être appelé pendant quarante ans *Docles* ou *Diocles*, changea, en montant sur le trône, ce nom grec contre le nom, plus majestueux et plus sonore, de *Diocletianus*, en y joignant le prénom patricien de *Valerius*. Dioclétien entra dans l'armée, et s'y distingua bientôt, moins peut-être par son courage que par son habileté. Il n'avait pas encore franchi les grades subalternes, lorsqu'il lui arriva une aventure qui eut sur le reste de sa vie une grande influence. Elle nous a été transmise par Vopiscus, dont l'aïeul la tenait de Dioclétien lui-même. « Comme celui-ci, dit Vopiscus, était logé dans une auberge de Tongres, en Gaule (dans le pays de Liège), à une époque où il servait encore dans les derniers rangs de l'armée, et qu'il faisait avec une druidesse le compte de sa dépense journalière, cette femme lui dit : « Dioclétien, vous êtes trop avare, trop économe. — Je serai plus libéral, lui répondit-il en riant, lorsque je serai empereur. — Ne riez pas,

Dioclétien, reprit la druidesse; car
empereur dès que vous aurez tué
(*nam imperator eris* quæcumque
D'après ce temps, Dioclétien eut l'am-
guer, et il ne s'en cacha ni à Maximie
de Vopiscus, qu'il avait instruit de
de cette druidesse; mais comme il sa-
il rit et se tut. Néanmoins, il ne man-
à la chasse, l'occasion de tuer de
sangliers. Enfin, lorsqu'il eut vu
lien sur le trône, puis Probus, puis
Carus lui-même, il dit : « Je tue
sangliers, et toujours c'est un sa-
mange. » Si la prédiction de la drui-
réalisa pas, le jeune Dalmate fit du
dement son chemin. Il eut d'importants
mandements sous Probus, et sous Au-
élévé au consulat. Il suivit Carus
de Perse; après la mort de ce
pendant la retraite de l'armée
en qualité de *comte des domestiques*,
dire de gouverneur de la maison
Chalcédoine, lorsque la mort de
d'être un secret, les soldats se
beau-père Arrius Aper, préfet du pré-
suspension de l'avoir assassiné,
semblèrent en tumulte pour procéder
d'un nouvel empereur. De nom-
brations désignèrent le comte des
comme le plus capable de gouverner
de venger le meurtre de
monta sur un tribunal élevé
clamé auguste. Il commença
tait pour rien dans l'assassinat, et
puis descendit du tribunal, il perça
préfet du pré-
le pousser, lui
à faire l'office
la colère des soldats par le prêtre
rier de Numérien? Voulut-il en-
la d'un complice le secret d'en
leur peut commun? Voulut-il
simpliciter la prophétie de
en ces mots : « Le monarque
Ces mots ont com-
à l'instigation de
dans le comte l'année
qu'elle est le commencement
de Dioclétien ou aussi quelconques
tyrs, dont on s'est
pour régler la fête
en usage parmi les copies
Le 27 septembre 284
Nicomède re- des ornements im-
employa le n de ses
guerre contre les de
s'avancait vers
nombreuse et bien
sur rivaux se rem-
sur le Danube, dans
lutte acharnée, la victoire

dérans des legions de l'Occident; mais Carin poursuivait les vaincus, il fut à propres officiers. Ses troupes, restées, fraternisèrent avec celles de Dioclétien; le dernier fut proclamé par les deux armées, sans qu'aucun compétiteur osât lui disputer l'empire. Le nouveau prince usa de son pouvoir avec une habile modération. On ne vit ni proscriptions, ni confiscations, ni déshonneurs. « Aucun dignitaire du sénat, dit Aurelius Victor, ne fut dépouillé de ses biens ni de ses honneurs, chose extraordinaire, chose inattendue dans la guerre civile; lui-même, préfet du prétoire, ne fut pas privé de sa place. Dioclétien vint à Rome pour se faire reconnaître; mais il ne quitta cette ville et l'Italie. Il se fit couronner, et il choisit Nicomédie pour sa résidence. Bien que le banquier de Dioclétien et ses lieutenants aient aplani les premières difficultés, la situation de l'empire était loin d'être favorable. Une insubordination générale régnait parmi les soldats, qui depuis de longues années étaient habitués à créer et à déposer leurs empereurs.

Après d'un siècle, le grand édifice politique de l'empire romain tombait pièce à pièce. Bien que l'empire eût été reconstitué par Dioclétien, Claude II, une complète réorganisation intérieure était indispensable. Dioclétien regrette que des États aussi vastes ne puissent être gouvernés par un seul homme; que l'Italie n'était plus le centre, le cœur de l'empire, ou plutôt qu'il n'y avait plus de mouvement universel et de cohésion; qu'il n'y avait d'unité que par l'union de plusieurs princes et d'une administration concertée. La révolte des Barbares, les courses des Saxons et des Goths à repousser, les barbares à contenir sur la rive gauche du Danube; les Perses à repousser du Tigre, tant d'ennemis à combattre, lui firent décider de partager l'empire et de donner un collègue. Il choisit son compagnon d'armes, Maximien, soldat expérimenté, mais dur et ignorant. Il fut revêtu de la pourpre à Nicomédie, le 286, et adopta le surnom d'*Herculius*, parce que son collègue prenait celui de *Jupiter* par des motifs religieux, qui nous échappent, soit, d'après l'explication des sages, pour indiquer que l'un était la sagesse qui dirige, l'autre la force qui exécute. Le nouvel empereur se rendit dans les Gaules, qu'il débarrassa facilement de Carausius; mais il fut moins heureux contre le rebelle Carausius. Ne pouvant le déloger de la Grande-Bretagne, il fut forcé de le reconnaître collègue, par une convention en 289 et connue sous le nom de *Pactum Augustorum*.

À ce même temps éclataient des révoltes en

core plus compromettantes pour l'intégrité de l'empire. Les Égyptiens, toujours factieux, en étaient venus à une insurrection ouverte, et leur chef, Achilleus, s'était rendu maître d'Alexandrie. Les Memphites, peuplade sauvage de l'Afrique, ravageaient la vallée supérieure du Nil. Julianus avait pris à Carthage la pourpre impériale. Une confédération de cinq tribus barbares et belliqueuses de l'Atlas, connues sous le nom de *Quingentani* ou *Quingentiani*, répandait la terreur dans la province d'Afrique. Tircidate, chassé de l'Arménie, était encore une fois venu se réfugier chez les Romains. Narsès, poussant le Tigre, avait repris la Mésopotamie, et annonçait hautement l'intention de replacer toute l'Asie sous la domination des Perses; enfin, les Germains, les Goths, les Sarmates, cherchaient, pour pénétrer dans l'empire, tous les points vulnérables de l'immense frontière qui s'étendait depuis l'embouchure du Rhin jusqu'aux bords de la mer Noire. En présence d'aussi graves difficultés, Dioclétien résolut de compléter la réorganisation de l'empire en adjoignant aux deux augustes deux césars. Les provinces romaines devaient être divisées en quatre grandes portions. Il y aurait quatre cours impériales, quatre préfets du prétoire, mais un seul empire; les édits se promulgueraient au nom des quatre princes; les deux césars seraient subordonnés aux deux augustes, comme des fils à leurs pères, et Dioclétien serait révérend de ses collègues comme un souverain, comme un dieu. En conséquence, le 1^{er} mars 292, Constance Chlore et Galerius furent proclamés césars à Nicomédie. Afin de resserrer l'union politique par des liens de famille, les deux nouveaux princes répudièrent leurs femmes pour épouser, le premier, Théodora, belle-fille de Maximien; le second, Valeria, fille de Dioclétien. Dans le partage de l'empire, les provinces les plus menacées revinrent naturellement aux deux césars. Constance eut la Bretagne, la Gaule, l'Espagne, et Trèves fut le siège de son gouvernement; Galerius eut la Grèce, l'Illyrie et toute la ligne du Danube, avec Sirmium pour capitale; Maximien résida à Milan, et gouverna l'Italie, l'Afrique, la Sicile et les îles de la mer Tyrrhénienne; Dioclétien garda pour lui la Thrace, l'Égypte, la Syrie, l'Asie, et établit sa cour à Nicomédie. Les résultats immédiats de cette nouvelle organisation furent des plus heureux. Maximien mit en déroute les hordes mauritaniennes, et les rejeta dans leurs montagnes, tandis que Julianus, vaincu, était forcé de se tuer. Dioclétien investit Alexandrie, et s'en empara après un siège de huit mois. Des milliers de rebelles périrent; les villes de Busris et de Coptos furent rasées, et l'Égypte, épouvantée, se soumit tout entière. En Gaule, Constance repoussa, non sans de grands efforts, l'invasion des *Alemanis*, enleva Boulogne, arsenal naval de Carausius; et après l'assassinat de cet usurpateur, il reprit sur Allectus la Bretagne, qui

depuis près de dix ans était séparée de l'empire. Dans l'Orient, la lutte fut plus terrible, la victoire plus complète et plus glorieuse : Galerius, qui avait quitté ses propres provinces pour prendre le commandement de l'armée romaine d'Asie, essuya d'abord une grande défaite dans la plaine de Carrhes. Il s'était, dit-on, attiré ce malheur par sa témérité. Aussi le jour où il se présenta humblement, à pied, devant le char de Dioclétien pour lui rendre compte de sa défaite, fut-il fort mal accueilli. L'empereur ne daigna pas même s'arrêter, et le laissa courir avec sa chlamyde de pourpre, haletant et poudreux, l'espace de plusieurs milles, selon Eutrope; pendant un millier de pas seulement, d'après Ammien Marcelin. Cet affront fut pour Galerius une sévère et profitable leçon; il recruta son armée avec les vétérans d'Illyrie, de Mésie et de Dacie, et s'avança avec précaution à travers les régions montagneuses de l'Arménie, évitant soigneusement les plaines, où il aurait pu être enveloppé par la cavalerie ennemie. Grâce à cette marche prudente, il tomba à l'improviste avec vingt-cinq mille hommes sur l'armée perse, qui fut mise en pleine déroute. Narsès échappa avec la plus grande peine, et son harem tomba aux mains des vainqueurs. Dioclétien tira habilement parti de la victoire de Galerius; il offrit la paix à Narsès, et sut, en ne se montrant pas trop exigeant, obtenir de précieux avantages. Un traité conclu l'année même de la victoire, en 297, garantit l'indépendance de l'Arménie, et céda aux Romains toute la Mésopotamie, cinq provinces situées en deçà du Tigre et les défilés du Caucase. Ce traité, fidèlement exécuté des deux côtés, assura pendant quarante ans le repos de l'Orient. La brillante série de victoires qui venait d'assurer le repos de l'empire, de rejeter les barbares au delà des frontières, fut célébrée à Rome en 304 par un triomphe, le plus glorieux que les Romains eussent vu depuis les jours d'Aurélien. Dioclétien célébra en même temps le vingtième anniversaire de son règne, règne longtemps sage et heureux, et que l'on pourrait appeler un des plus beaux de l'histoire romaine, si la fin n'en avait été marquée par un acte qui fut à la fois le plus grand des crimes et la plus grande des fautes : nous parlons de la persécution des chrétiens. La conduite de Dioclétien ne s'explique que par l'affaiblissement de ses facultés mentales et par les suggestions impérieuses de Galerius. Celui-ci en cette occasion subissait sans doute lui-même l'influence de quelques sophistes, qui, par orgueil et par intérêt, s'acharnaient à la défense des vieilles croyances. Les temples étaient abandonnés, les écoles où l'on commentait Aristote et Platon restaient désertes. Le prêtre, qui vivait à peine des sacrifices, le philosophe, qui n'entendait plus les applaudissements de la foule et ne retirait de ses discours qu'un mince salaire, formèrent une tardive et étroite alliance. Espérant encore retenu par la violence le crédit et la

puissance qui leur échappaient, ils résolurent de tenter un coup désespéré et de livrer leur dernière bataille. Ils s'adressèrent à Galerius. Ce barbare avait été élevé par sa mère dans les superstitions les plus grossières; le matérialisme des polythéistes lui convenait mieux que la pureté morale du christianisme. Il vint à Nicomédie, dans l'hiver de 302-303, demander la destruction de la nouvelle religion. Dioclétien résista d'abord au César : il savait que les chrétiens s'étaient presque toujours montrés dans l'administration civile ou à la guerre fonctionnaires intègres et braves soldats; il les avait traités jusqu'alors avec une telle modération que ceux-ci, se croyant assurés de sa protection, avaient placé à Nicomédie leur égise sur une hauteur, en vue du palais impérial. Ils s'étaient tellement multipliés dans l'empire, qu'il y avait danger peut-être à les attaquer. Pourrait-on compter cette fois sur la résignation qu'ils avaient montrée dans les autres persécutions? Dioclétien prévoyait sans doute qu'on ne réussirait, avec le fer et le feu, qu'à hâter le triomphe du christianisme. Mais l'esprit de l'empereur s'affaiblissait de plus en plus. Enfin, après une lutte de plusieurs mois, il se laissa arracher par Galerius un premier édit qui contenait des prescriptions tyranniques, tout en défendant positivement toutes les violences personnelles. L'édit affiché dans les rues de Nicomédie fut déchiré pendant la nuit par les chrétiens, indignés; ce délit fut suivi de l'incendie du palais impérial, crime dont Galerius et les chrétiens s'accusèrent mutuellement. Dioclétien, qui s'était toujours montré jaloux à l'exercice des droits du pouvoir absolu et de l'invulnérabilité de la personne impériale, crut voir dans ces deux actes un attentat contre son autorité et contre sa sûreté personnelle, et il signa les décrets atroces qui pendant des années inondèrent le monde de sang innocent. La santé et les facultés intellectuelles de l'empereur furent ébranlées par la lutte qu'il eut à soutenir contre Galerius et peut-être par les remords qu'il ressentit d'avoir été si longtemps dans une sorte de langueur qui lui eût enlevé toute énergie, toute activité. Son voyage en Italie en 304 ne fit qu'aggraver sa maladie; il cherchait en vain à recouvrer la force qui lui manquait et à dissimuler les ravages que l'âge, la douleur et les souffrances avaient faits dans sa personne. Le mal était sans remède. Le malheureux prince tomba dans une sombre tristesse, et bientôt on remarqua que par intervalles son esprit s'égarait. Galerius était arrivé à l'insubordination; il pouvait enfin s'emparer sans crainte de son trône et de ce titre d'auguste qu'il avait si longtemps désiré. A force d'indécision, malade de mort, il força Dioclétien d'abdiquer. Le 1^{er} mai 305, dans cette même plaine de Nicomédie où, vingt ans plus tôt, il avait revêtu pour la première fois les ornements impériaux, Dioclétien les jeta solennellement. Le même jour à Milan, Maximien, plein de dépit, quitta aussi la pourpre.

re. Par le fait de cette double abdication, ce Chlore et Galerius se trouvèrent élevés à la dignité d'auguste, tandis que Flavius et Maximin Daia ou Daza, désignés en ce par Dioclétien, mais réellement im-
 er Galerius, furent créés césars. Après
 lication, Dioclétien partit aussitôt pour
 stie. Il passa les dernières années de sa
 de Salone, dans la retraite, vivant en
 he, et cultivant son jardin. Aurelius Vic-
 a conservé à ce sujet une anecdote bien

Sollicité par Maximien de reprendre
 , il lui répondit : « Si vous pouviez voir
 taux que j'ai plantés de mes mains, vous
 riez pas une paille proposition. » Quel-
 leurs ont pensé qu'en montrant ce déta-
 : des choses du monde, Dioclétien faisait
 ste de philosophie que de politique, et
 it de ne pas donner de soupçons aux
 régnants. Toute sa prudence ne le pré-
 us du chagrin de vivre isolé loin de sa
 it de sa fille Valérie, et d'apprendre en-
 r exil, leur fuite, leurs longues misères,
 in leur mort. Sa circonspection politique
 pécha pas d'être accusé par Licinius et
 tin de favoriser Maximin Daza, et ne le
 gas de leurs reproches et de leurs me-
 lera qu'il s'excusa d'assister à la fête de
 nification. Il mourut de douleur, selon
 historiens ; d'hydropisie selon d'autres.
 ière qu'il s'empoisonna, par crainte des
 tes de Constantin et de Licinius.

Les principaux événements du règne
 s'écoulaient sans être connus avec assez de cer-
 titude, faute de détails, il nous est im-
 possible d'en déterminer l'ordre chro-
 nologique. Les médailles ne nous sont ici presque
 d'aucune utilité. L'*Histoire Auguste* finit à Ca-
 le, et nous reste le récit d'aucun historien
 contemporain. Les passages d'Ammien Marcellin
 sont relatifs à cette époque ont dis-
 paru de nos ouvrages, omis à dessein, à ce
 par les copistes chrétiens, qui ne vou-
 laient pas transmettre à la postérité le tableau
 des qualités de leur persécuteur et le
 des glorieuses actions. Pour connaître
 nous sommes donc réduits aux mai-
 nifestations abrégées d'Eutrope, des deux
 auteurs, aux vagues hyperboles des pa-
 raîtres aux déclamations haineuses de l'au-
 teur ou Cécilius) du traité *De Mortibus*
 et de des autres écrivains du même
 genre. Les sources aussi rares et aussi
 incertaines, il est extrêmement difficile de se faire
 une idée des conceptions politiques et du
 d'un prince éminent, qui peut disputer
 de la gloire d'avoir été le second fonda-
 teur du Romain.

Les modifications que Dioclétien ap-
 porta au système politique établi par Au-
 guste, et par ses successeurs, ne furent
 que des changements

qu'Auguste lui-même avait faits dans la consti-
 tution républicaine. Voici en quelques mots quel fut
 le but de ces grandes modifications. Il s'agissait
 de protéger contre la violence la personne du sou-
 verain et d'assurer l'ordre régulier de la succe-
 ssion au trône, en mettant fin aux révoltes et aux
 guerres civiles qui depuis la mort de Néron et
 l'extinction de la famille des Jules avaient presque
 toujours déchiré le monde. Pour arriver à ce ré-
 sultat, il fallait se mettre en garde contre l'insu-
 bordination des grandes armées rassemblées aux
 diverses frontières, contre les révoltes de la garde
 prétorienne, et enfin contre les sentiments de li-
 berté et d'indépendance qui restaient encore dans
 le sénat et dans le peuple de Rome. On n'avait
 rien à craindre des armées tant qu'on était sûr
 de leurs chefs, et pour s'assurer de ceux-ci
 Dioclétien imagina de les intéresser directement
 au salut de l'ordre de choses établi, en leur con-
 cédant une part de la souveraineté. Les quatre
 grandes armées de l'Orient, de l'Italie, du Da-
 nube et du Rhin eurent chacune à leur tête un
 auguste ou un César. En même temps, comme
 les deux césars étaient désignés longtemps à l'a-
 vance comme héritiers des augustes, et pouvaient
 tout préparer pour leur propre avènement, il
 était probable qu'ils arriveraient au trône sans
 guerre civile. Il était à craindre seulement qu'un
 des quatre souverains, plus ambitieux, plus ha-
 bile ou plus grand général que les autres, ne vou-
 lût s'emparer de tout l'empire; mais il était pro-
 bable que dans ce cas il trouverait dans l'union
 de ses trois collègues un obstacle invincible. Enfin,
 si la tétrarchie imaginée par Dioclétien n'était
 pas théoriquement un bon gouvernement, c'était
 du moins la combinaison la plus applicable à
 l'empire, désorganisé par un demi-siècle d'anar-
 chie. Quant aux prétoriens, Dioclétien diminua
 peu à peu leurs prérogatives. Comme, au lieu
 d'un préfet du prétoire, il y en eut quatre, le pou-
 voir de ces magistrats se trouva affaibli d'autant.
 « La garde prétorienne, dit M. Naudet, avait
 perdu une grande partie de ses honneurs et de sa
 prépondérance, depuis que les armées s'étaient
 arrogé le privilège d'élire les empereurs, et que
 ces princes avaient composé des compagnies de
 gardes du corps. Cependant la présence d'une sol-
 datesque licencieuse et turbulente au sein de
 Rome paraissait toujours dangereuse. Dioclétien
 en diminua beaucoup le nombre, et reforma en
 même temps la milice du peuple à Rome, ou
 garde urbaine créée par Auguste et mise à la
 disposition du préfet de la ville. Cette force ar-
 mée entre les mains du chef du sénat et du pre-
 mier magistrat de Rome n'entraîna nullement dans
 le système de Dioclétien. Les deux empereurs
 eurent pour garde des légions illyriennes, aux-
 quelles ils donnèrent les noms de *Joviens* et
 d'*Herculiens*. » Rome privée de son ancienne
 garde urbaine, abaissée par l'éloignement de la
 cour et par la création de quatre capitales nou-
 velles, ne pouvait fournir aucun point d'appui

aux très-faibles sentiments d'indépendance qui survivaient dans le sénat.

Non content d'humilier le pouvoir du sénat, Dioclétien n'oublia rien de ce qui pouvait relever la majesté impériale. La magnificence qu'il déployait sur ses habits, bordés de pourpre, garnis d'or et de pierreries, le diadème royal qu'il portait sur la tête, les titres de *seigneur*, de *maître* et de *dieu*, qu'il se faisait donner, les mille cérémonies d'une étiquette compliquée, tout cet appareil, emprunté aux monarchies orientales, a été attribué à tort par presque tous les historiens à l'insolent orgueil d'un esclave dalmate enivré de son bonheur : c'était une suite naturelle de ce plan de Dioclétien qui consistait à entourer la personne du souverain d'une sorte de grandeur mystérieuse et sacrée. Voilà ce qu'il tenta pour assurer l'omnipotence et l'inviolabilité de l'empereur ; nous empruntons à M. Naudet le tableau de ce qu'il fit pour réformer l'organisation intérieure de l'empire. « Dans l'administration des affaires civiles, Dioclétien prit toutes les mesures qu'il put imaginer pour abattre les prétentions de ces ministres orgueilleux qui avaient causé la perte de tant de princes. Il ordonna qu'on aurait un délai de deux ans pour appeler de leur sentence, eût-elle été rendue dans l'intérêt du gouvernement : l'utilité de l'Etat ne voulait pas qu'on ôtât aux particuliers le secours des lois. » Le tribunal suprême, la cour de l'empereur, s'ouvrait à tout le monde, et l'on devait y porter ses réclamations sans crainte : *in comitatu nostro nil timere potuisti*. Dioclétien annonçait des intentions indulgentes et libérales aux provinces, et causait une joie universelle en supprimant les *frumentaires* (*frumentarii*, pourvoyeurs de blé), cette classe d'hommes si terrible et si odieuse. Il privait en même temps les préfets du pretorio de puissants auxiliaires. De plus, il mit entre eux et les gouverneurs de provinces des *vice-préfets*, *vicarii*. Ces magistrats de sa création tenaient sous leur direction des districts composés de plusieurs provinces. Les autres empereurs avaient déjà commencé cet ouvrage. On voit dans l'histoire quelques exemples de ces démembrements et plusieurs noms nouveaux de provinces. Mais ces réformes isolées n'avaient été quelquefois que l'effet d'un caprice. Depuis longtemps le renouvellement annuel des proconsuls, des *præsides*, et surtout des procurateurs de César, était tombé en désuétude. Ils restaient sept, huit, dix ans et plus encore dans leurs gouvernements. Une inscription atteste que Numa-cius Plancus Paulinus, contemporain de Dioclétien, administra la Pannonie dix-sept ans. Laisser de si grands commandements dans les mêmes mains pendant si longtemps, c'était donner aux hommes avides et ambitieux les moyens d'établir leur despotisme privé, de se faire une multitude de créatures, de partisans et même des armées. Quels dangers si de tels magistrats voulaient ourdir une conspiration avec les préfets du pre-

torio ! Dioclétien morcela les provinces que c'est depuis son règne coupée en quatorze gouvernements auparavant qu'un seul. Ce tiers coups portés à l'autorité nationale. Jusque alors l'ancienne organisation de la république et de l'empire n'avait pas été formée. Dès qu'un prince plus chancelier laire tenait les rênes de l'Etat, le droit de nommer les proconsuls dans les provinces de son récemment encore, Tacite et l'empereur de le lui déléguer. Mais l'institution des vice-préfets donnait une autre face au système de cette organisation fut de se mandements militaires des empereurs cumulé ensemble, ce qui eût l'ordre d'une monarchie. Jean ! que les troupes et les garnisons de ces provinces furent commandées dans chaque gouvernement. Dioclétien la plus grande attention, dans ses provinces, à punir les vexations causées par les fonctionnaires et par la négligence des maires, les fraudes et par les attentats par les officiers fiscaux, les gouverneurs, les gouverneurs eux-mêmes trop souvent, par leurs injustices, les habitants mais ces abus individuels, qui eurent Dioclétien, et qui tenaient au caractère des magistrats, ne détruisaient pas les bases de la nouvelle division du territoire. »

Dioclétien avait trouvé l'empire chancelant, menacé d'une dissolution par les discordes intérieures et par la faiblesse au dehors, depuis le Tigre jusqu'à la Batavie au Pont-Euxin ; et remarquer l'historien que nous citons : « la postérité a donné à Dioclétien le Grand, si Constantin n'a lui tout l'honneur de la révolution en la consommant par la révolution »

Aurelius Victor, *De Caesar.*, 30 : *Epi.* IX, 12. — Zonaras, XII, 31. — Vopiscus lemont, *Histoire des Empereurs*, t. I, *changements opérés dans toutes les administrations de l'Empire Romain*.

* DIOCLIDE (Διοκλίδης). — par le rôle qu'il joua dans la déification des Hermès. Ce sacrifice au plus haut point l'athénien. Tout à l'heure, au conseil, et raconta l'histoire de son

assisté au sermon de l'éloquent Jean Diodati, noble lucquois, sur ces paroles de saint Paul à Timothée : *Mulieri docere non permitto, neque dominari in virum*, il avait entendu dire au prédicateur que l'Eglise romaine était scandaleusement gouvernée par donna Olympia, maîtresse du saint-père. Innocent fut si touché de ce récit, qu'il renvoya sur-le-champ donna Olympia. Il apprit aussi aux grands comment ils devaient entendre la vérité, lors même qu'elle était déchirante, et la manière noble dont ils devaient en profiter. » Diodati, en 1633, fut chargé avec Leclerc de faire en grec et en latin la *Préface de la Confession de foi de Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople*. En 1645 il se démit de ses fonctions, et rentra dans la vie privée. On a de lui : une traduction de la Bible en italien, présentée à la compagnie des pasteurs en 1603 et publiée de nouveau avec des notes ; Genève, 1607 et 1641, in-4° ; — *Annotationes in Biblia* ; Genève, 1607, in-fol. ; — *Le Nouveau Testament*, trad. en italien ; Genève, 1608 ; Amsterdam et Harlem, 1665. D'après Simon, la méthode suivie par Diodati dans cette traduction est plutôt celle d'un théologien que celle d'un critique. L'auteur s'est appliqué principalement à la netteté de l'expression et à ôter ce qui semble équivoque dans l'original. A l'égard des notes jointes à la version, il y en a plusieurs trop éloignées du sens littéral. Cet ouvrage est donc plutôt une paraphrase qu'une traduction ; — *Mortis meditatio theologica, ou disputatio de miseria peccatum consequente* ; Genève, 1619, in-4° ; — *Defectio pontificiorum Purgatorio* ; *ibid.* ; — *De Ecclesia ejusque notis* ; 1620, in-4° ; — *De Verbo Dei* ; *ibid.* ; — *De Peccato in genere et in specie* ; *ibid.* ; — *De Christo mediatore* ; *ibid.* ; — *Histoire du Concile de Trente*, trad. de Paolo Sarpi ; Genève, 1621 et 1635, in-4° ; 1655 et 1665, in-fol. : cette traduction est encore recherchée, à cause de sa fidélité ; — *De Exaltatione Christi* ; 1621, in-4° ; — *De Lege Dei* ; *ibid.* ; — *De Vocatione ministrorum*, *ibid.* ; — *De Perseverantia sanctorum in fide* ; 1622, in-4° ; — *De Hominis miseria, ou peccato in genere* ; *ibid.* ; — *De Vocatione hominis ad salutem* ; *ibid.* ; — *De Anti-Christo* ; 1624, in-4° ; — *De Notitia ecclesiastica in genere* ; 1626, in-4° ; — *Relation de l'état de la religion en Occident*, trad. de l'anglais du chevalier Edwin Sandys ; Genève, 1626, in-8° ; — *De Justa secessione reformationum ab Ecclesia Romana* ; 1628, in-4° ; — *De Justificatione nostra coram Deo* ; *ibid.* ; — *De Ecclesia* ; *ibid.* ; — *De Domini Cæna* ; 1631, in-4° ; — Traduction française des livres de *Job*, de l'*Ecclesiaste* et du *Cantique des cantiques* ; Genève, 1638 ; — *idem des Psaumes et des Proverbes* ; Genève, 1640 ; — *Glossæ in sancta Biblia*, en italien, Genève, 1641, in-fol. ; les mêmes en français, Genève et Amsterdam, 1644, in-fol. ; — *La Bible complète* ; Genève, 1644,

assisté au sermon de l'éloquent Jean Diodati, noble lucquois, sur ces paroles de saint Paul à Timothée : *Mulieri docere non permitto, neque dominari in virum*, il avait entendu dire au prédicateur que l'Eglise romaine était scandaleusement gouvernée par donna Olympia, maîtresse du saint-père. Innocent fut si touché de ce récit, qu'il renvoya sur-le-champ donna Olympia. Il apprit aussi aux grands comment ils devaient entendre la vérité, lors même qu'elle était déchirante, et la manière noble dont ils devaient en profiter. » Diodati, en 1633, fut chargé avec Leclerc de faire en grec et en latin la *Préface de la Confession de foi de Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople*. En 1645 il se démit de ses fonctions, et rentra dans la vie privée. On a de lui : une traduction de la Bible en italien, présentée à la compagnie des pasteurs en 1603 et publiée de nouveau avec des notes ; Genève, 1607 et 1641, in-4° ; — *Annotationes in Biblia* ; Genève, 1607, in-fol. ; — *Le Nouveau Testament*, trad. en italien ; Genève, 1608 ; Amsterdam et Harlem, 1665. D'après Simon, la méthode suivie par Diodati dans cette traduction est plutôt celle d'un théologien que celle d'un critique. L'auteur s'est appliqué principalement à la netteté de l'expression et à ôter ce qui semble équivoque dans l'original. A l'égard des notes jointes à la version, il y en a plusieurs trop éloignées du sens littéral. Cet ouvrage est donc plutôt une paraphrase qu'une traduction ; — *Mortis meditatio theologica, ou disputatio de miseria peccatum consequente* ; Genève, 1619, in-4° ; — *Defectio pontificiorum Purgatorio* ; *ibid.* ; — *De Ecclesia ejusque notis* ; 1620, in-4° ; — *De Verbo Dei* ; *ibid.* ; — *De Peccato in genere et in specie* ; *ibid.* ; — *De Christo mediatore* ; *ibid.* ; — *Histoire du Concile de Trente*, trad. de Paolo Sarpi ; Genève, 1621 et 1635, in-4° ; 1655 et 1665, in-fol. : cette traduction est encore recherchée, à cause de sa fidélité ; — *De Exaltatione Christi* ; 1621, in-4° ; — *De Lege Dei* ; *ibid.* ; — *De Vocatione ministrorum*, *ibid.* ; — *De Perseverantia sanctorum in fide* ; 1622, in-4° ; — *De Hominis miseria, ou peccato in genere* ; *ibid.* ; — *De Vocatione hominis ad salutem* ; *ibid.* ; — *De Anti-Christo* ; 1624, in-4° ; — *De Notitia ecclesiastica in genere* ; 1626, in-4° ; — *Relation de l'état de la religion en Occident*, trad. de l'anglais du chevalier Edwin Sandys ; Genève, 1626, in-8° ; — *De Justa secessione reformationum ab Ecclesia Romana* ; 1628, in-4° ; — *De Justificatione nostra coram Deo* ; *ibid.* ; — *De Ecclesia* ; *ibid.* ; — *De Domini Cæna* ; 1631, in-4° ; — Traduction française des livres de *Job*, de l'*Ecclesiaste* et du *Cantique des cantiques* ; Genève, 1638 ; — *idem des Psaumes et des Proverbes* ; Genève, 1640 ; — *Glossæ in sancta Biblia*, en italien, Genève, 1641, in-fol. ; les mêmes en français, Genève et Amsterdam, 1644, in-fol. ; — *La Bible complète* ; Genève, 1644,

in-fol. Elle est en fort mauvais français; néanmoins l'auteur l'ayant adressée au cardinal de Richelieu en reçut des félicitations.

Richard Simon, *Histoire critique du Vieux et du Nouveau Testament*. — Spon, *Histoire de Genève*. — Dom Calmet, *Bibliothèque sacrée*. — Colomiez, *Bibliothèque choisie et Gallia orientalis*. — Spanheim, *Dubia evangelica*, 309. — Grotius, *Epistola*, 366. — Anclillon, *Mémoires de Littérature*, II. — Brandt, *History of Reform*. — Pictet, *Théologie chrétienne*, III. — Blum, *Jubil. theol. Emerit.* — Klotz, *Bibliotheca Eruditorum prae.* — Gerdes, *Italia reformat.* — Witten, *Diarium*. — Meyer, *Bibliotheca*. — Artaud, *Histoire des Papes*, V. — Des Marets, *Tableau des Papes*. — Heldegger, *Histor. Papalis*. — Freher, *Theatrum*. — Lipen, *Bibliotheca theologia.* — Lelong, *Bibliotheca sacra*. — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, II, 70 à 98.

DIODATI (Alexandre), médecin français, de la même famille que le précédent, vivait en 1665. Il était médecin du roi Louis XIV. On a de lui : *Valetudinarium, ou Observationum curationum et consiliorum medicinalium natura*; Amsterdam, Elzevir, 1662 et 1668, in-12.

Manget, *Bibliotheca Méd. Script.* — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, II, 333.

DIODATI (François), graveur genevois, de la même famille que le précédent, vivait en 1677. Les gravures de cet artiste sont très-recherchées. On cite de lui : *Vue de l'ancien Manège* à Genève; — *Vue de l'ancien Saint-Pierre*; — *Vue du château de Duillier*; — *Portrait de Turquet de Mayerne*, etc.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, II, 323.

* **DIODATI (Dominico)**, archéologue italien, né à Naples, en 1736, mort en 1801. Il eut pour maîtres quelques-uns des érudits et des savants les plus distingués de son temps, tels que Giovinazzi, Martorelli, le père Della Torre, Genovesi. Ses premiers travaux eurent pour objet l'histoire ecclésiastique; ce sont : *Discorso sulla pretesa papessa Giovanna*; — *Analisi de Concilii*; — *Ristretto d'istoria ecclesiastica*. Mais sa réputation ne commença qu'après la publication d'un ouvrage intitulé : *De Christo graeco loquente exercitatio, qua ostenditur graecam sive hellenisticam linguam tum Judaeis omnibus, tum ipsi adeo Christo Domino, et Apostolis nativam et vernaculam fuisse*; Naples, 1767, in-8°. En prétendant que le grec était la langue naturelle de Jésus-Christ et de ses apôtres, Diodati avançait peut-être un paradoxe; mais il le soutint avec assez d'esprit et de savoir pour que l'Académie de la Crusca s'empressât de l'admettre parmi ses membres, et pour que la tsarine Catherine II lui envoyât, en témoignage de satisfaction, une médaille d'or. On a encore de lui : *Illustrazioni delle monete nominate nelle nostre costituzioni*; Naples, 1789, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III. — Lombardi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. V.

DIODORE (Διόδωρος), nom commun à plusieurs personnages grecs : les voici rangés par ordre chronologique.

* **DIODORE de Sinope**, poète athénien de la comédie nouvelle. Il vivait vers 350 avant J.-C.

On voit par une inscription antique que sous l'archontat de Diotime (354-353) il fit représenter deux pièces, intitulées *Νεῦρος* et *Μετρώπυς*, dans lesquelles jouait l'acteur Aristomachus. D'après Suidas, Athénée mentionne dans le dixième livre des *Deipnosophistes*, et dans le douzième les pièces suivantes de Diodore : *Αἰνῶτις*, *Ἐκταλῶρος*, *Πανηγυρισταί*. Dans l'ouvrage d'Athénée, tel que nous le possédons aujourd'hui, on trouve en effet le titre de l'*Αἰνῶτις*; et un long fragment de l'*Ἐκταλῶρος*, mais nulle part il n'est fait mention des *Πανηγυρισταί*. Une pièce portant ce titre est attribuée à Baton ou à Platon. On trouve dans Stobée un autre fragment de Diodore.

Athénée, VI, X. — Stobée, *Serm.* LXXII, L. — Suidas, au mot *Διόδωρος*. — Meineke, *Fragmenta Comediarum Graecorum*, I, pp. 418, 419; III, pp. 353-354.

* **DIODORE d'Aspendus**, philosophe pythagoricien, vivait dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Il était probablement postérieur à Platon. Il dut vivre même jusque vers 320, puisqu'il était lié avec le musicien Stratoniceus, qui vivait à la cour de Ptolémée Lagus. Diodore adopta, dit-on, la manière de vivre des cyniques.

Jamblique, *Vie Pythag.*, 24. — Athénée, IV. — Bentley, *Phalar.*, p. 62 de l'édition de Londres, 1777.

* **DIODORE le Périégète**, grec, vivait vers 320 avant J.-C. Il

citait dans cette ville. Il semble que qui nous restent de lui écrit ou Athènes n'avait c'est-à-dire avant 305.

lié avec le rhéteur écrivain grec qui au p e (Guide du voyageur).

Diodore le Périégète que sur les débris de l'ouvrage souvent cité par Harpocr de Byzance, et qui semble av

valoir; — *Ἐπεὶ πνεύματος* (Diodore le Périégète p

l'auteur d'un ouvrage *συγγραμμάτων* cité par le de Platon. Les fragments recueillis par M. C.

corum Fragmenta, I. Pretter, *Polemicae Fragmenta*, 2. 1

* **DIODORE**, de Mégare,

époque précise de sa vie; celle de sa mort; Diogène de Laërte.

venant à la 121^e.

Diodore eut une dialectic

tation, eut de la

ment de Stilpon. Leur est confirmé par celui qui rapporte que Diodore,

sur la solution de quelque problème dialectique, fut gourmandé par le roi (Ptolémée Soter) sur son hésitation à répondre, et que s'entendant qualifier par lui du nom de *Cronus* (Κρόνος), il quitta soudainement l'assemblée, ne prit aucun repos jusqu'à ce qu'il eût composé un écrit sur le problème proposé, et mourut ensuite de dépit. Maintenant, que signifiait cette qualification de *Cronus*, qui est restée attachée à Diodore comme son surnom, et d'où lui venait-elle? Le mot Εἰρων (et non Χρόνος , ainsi qu'on l'a écrit quelquefois) signifie *vieux radoteur, vieillard stupide*. Ce surnom avait été donné à Apollonius, et passa de ce philosophe à Diodore, son disciple. On interprète donc à faux le passage de Diogène de Laërte mentionné plus haut, quand on en induit que le surnom de *Cronus* fut donné à Diodore par le roi d'Égypte. Ce prince ne fit en cette occasion que rappeler un surnom que Diodore portait déjà. Disciple d'Apollonius, Diodore fut à son tour le maître de deux philosophes célèbres, dont l'un devait appartenir à la école académique, et l'autre être le fondateur de l'école stoïcienne : Philon et Zénon de Citium. Conformément au caractère général de l'école à laquelle il appartient, Diodore Cronus est surtout un dialecticien. Plusieurs des arguments critiques qui lui appartiennent en propre ne sont pas venus jusqu'à nous. C'est à tort qu'on lui a attribué les sophismes connus dans l'histoire de la philosophie de Mégare sous les titres de *coele* et de *cornu*. Ces deux arguments, ainsi que plusieurs autres, appartiennent à Eubolide. Quant à Diodore, sa dialectique paraît s'être exercée principalement sur l'idée du possible, sur la légitimité du jugement conditionnel, ὁ ἐν ὑποθέσει , enfin sur la question du mouvement. Le possible pour Diodore est exclusivement renfermé dans ce qui est actuellement ou dans ce qui doit être un jour; et, comme le dit Cornon (1) : « Ille Diodorus id solum fieri posse fuit, quod aut sit verum, aut futurum sit verum; et quicquid non sit futurum, id negat fieri posse. » Ainsi, voici un exemple fréquemment cité par les anciens : Il est possible que j'aille à Corinthe, si en réalité j'y dois aller un jour; mais cette possibilité cesserait si je n'y devais pas aller. Pour soutenir une semblable thèse, le philosophe mégarien partait de cet axiome : que ce qui est vrai ne peut se convertir en faux, comme aussi rien de faux ne peut se convertir en vrai. Or, quand il, le passé est vrai, en ce sens que ce qui est arrivé ne peut pas ne pas être arrivé : le passé est donc nécessaire. De même pour l'avenir. En effet, les choses destinées à être ne peuvent en plus que celles qui ont été se transformer de vraies en fausses; et réciproquement, celles qui ont été ne peuvent, de fausses qu'elles ont dans l'avenir, se changer en vraies. « Toute cette argumentation de Diodore repose,

ainsi qu'il est facile de le voir, sur le paralogisme appelé, dans le langage de l'école, sophisme de la confusion des genres, c'est-à-dire sur une illégitime analogie entre le réel, soit passé, soit futur, et le nécessaire; elle entraîne de plus la négation du libre arbitre dans l'homme et de la toute-puissance en Dieu. Aussi Chrysippe et les stoïciens étaient-ils dans le vrai en soutenant, contre Diodore, la possibilité de ce qu'il n'est pas réalisé et même de ce qui ne doit jamais se réaliser.

Nous rencontrons encore Diodore en dissension avec le stoïcien Chrysippe, et en même temps avec l'académicien Philon, sur la question des conditions de légitimité du jugement conditionnel, ὁ ἐν ὑποθέσει . Que disaient en effet Chrysippe et Philon? Que parmi les jugements conditionnels il n'y a de vicieux que celui qui commence par le vrai pour finir par le faux, et que tous les autres sont légitimes. Telle n'est pas l'opinion de Diodore. Il veut non-seulement qu'un jugement conditionnel commence et finisse par le vrai, mais encore ne puisse en aucune manière finir par le faux. La différence qui sépare son opinion de celle de Philon et de Chrysippe est parfaitement mise en lumière dans le passage suivant du traité de Sextus Empiricus contre les dogmatiques (1). Un jugement conditionnel du genre de celui-ci : *S'il fait jour, je disserte*, doit être vrai suivant Philon, puisque commençant par le vrai, *il fait jour*, il finit par une assertion également vraie, *je disserte*. Aux yeux de Diodore, au contraire, un tel jugement est illégitime; car, bien qu'il commence par le vrai, *il fait jour*, il se peut qu'il finisse par le faux, *je disserte*, comme, par exemple, si je viens à garder le silence. De même de cet autre jugement : *S'il fait nuit, je disserte*. S'il fait jour, et que je me taise, le jugement précité, *s'il fait nuit, je disserte*, n'en sera pas moins légitime aux yeux de Philon; car en commençant par le faux, il finit également par le faux. Suivant Diodore, au contraire, ce même jugement est illégitime; car il se peut qu'après avoir commencé par le vrai, il finisse par le faux; comme, par exemple, s'il fait nuit, et que je vienne à me taire. Voici enfin un troisième jugement : *S'il fait nuit, il fait jour*. Aux yeux de Philon, ce jugement est légitime, pourvu qu'il fasse jour. Aux yeux de Diodore, au contraire, ce même jugement est illégitime, par la raison qu'il peut se faire que la nuit survenant, ce jugement, qui commence par le vrai, *il fait nuit*, finisse par le faux, *il fait jour*. » Ainsi sur la question des conditions de légitimité du jugement conditionnel, le *tertium* de Diodore paraît supérieur à celui de ses adversaires. Est-ce à dire que la règle qu'il pose soit à l'abri de toute objection? Nous ne le pensons pas; car nous n'y trouvons pas ex-

in-fol. Elle est en fort mauvais français; néanmoins l'auteur l'ayant adressée au cardinal de Richelieu en reçut des félicitations.

Richard Simon, *Histoire critique du Vieux et du Nouveau Testament*. — Spon, *Histoire de Genève*. — Dom Calmet, *Bibliothèque sacrée*. — Colomiez, *Bibliothèque choisie et Gallia orientalis*. — Spanheim, *Dubia evangelica*, 308. — Grotius, *Epistolæ*, 888. — Ancillon, *Mémoires de Littérature*, II. — Brandt, *History of Reform*. — Pictet, *Théologie chrétienne*, III. — Blom, *Jubil. theol. Emerit.* — Klotz, *Bibliotheca Eruditiorum præc.* — Gerdes, *Italia reformata*. — Witten, *Diarium*. — Meyer, *Bibliotheca*. — Artaud, *Histoire des Papes*, V. — Des Marets, *Tableau des Papes*. — Heidegger, *Histor. Papalis*. — Freher, *Theatrum*. — Lipen, *Bibliotheca theologia*. — Lelong, *Bibliotheca sacra*. — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, II, 79 à 88.

DIODATI (Alexandre), médecin français, de la même famille que le précédent, vivait en 1665. Il était médecin du roi Louis XIV. On a de lui : *Valetudinarium, ou Observationum curationum et consiliorum medicinalium natura*; Amsterdam, Elzevir, 1662 et 1668, in-12.

Mangel, *Bibliotheca Med. Script.* — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, II, 323.

DIODATI (François), graveur genevois, de la même famille que le précédent, vivait en 1677. Les gravures de cet artiste sont très-recherchées. On cite de lui : *Vue de l'ancien Manège à Genève*; — *Vue de l'ancien Saint-Pierre*; — *Vue du château de Duillier*; — *Portrait de Turquet de Mayerne*, etc.

Senebier, *Histoire littéraire de Genève*, II, 323.

***DIODATI (Dominico)**, archéologue italien, né à Naples, en 1736, mort en 1801. Il eut pour maîtres quelques-uns des érudits et des savants les plus distingués de son temps, tels que Giovannazzi, Martorelli, le père Della Torre, Genovesi. Ses premiers travaux eurent pour objet l'histoire ecclésiastique; ce sont : *Discorso sulla pretesa papessa Giovanna*; — *Analisi de Concilio*; — *Ristretto d'istoria ecclesiastica*. Mais sa réputation ne commença qu'après la publication d'un ouvrage intitulé : *De Christo græce loquente exercitatio, qua ostenditur græcam sive hellenisticam linguam tum Judæis omnibus, tum ipsi adeo Christo Domino, et Apostolis nativam et vernaculam fuisse*; Naples, 1767, in-8°. En prétendant que le grec était la langue naturelle de Jésus-Christ et de ses apôtres, Diodati avançait peut-être un paradoxe; mais il le soutint avec assez d'esprit et de savoir pour que l'Académie de la Crusca s'empressât de l'admettre parmi ses membres, et pour que la tsarine Catherine II lui envoyât, en témoignage de satisfaction, une médaille d'or. On a encore de lui : *Illustrazioni delle monete nominali nelle nostre costituzioni*; Naples, 1788, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. III. — Lombardi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. V.

DIODORE (Διόδωρος), nom commun à plusieurs personnages grecs : les voici rangés par ordre chronologique.

***DIODORE de Sinope**, poète athénien de la comédie nouvelle. Il vivait vers 350 avant J.-C.

On voit par une inscription antique l'archontat de Diotime (354-353) senter deux pièces, intitulées Νεαρίος voc, dans lesquelles jouait l'acteur A. D'après Suidas, Athènes mention dixième livre des *Deipnosophistes*, douzième les pièces suivantes de Diodotus, 'Επίκλητος, Πανηγυρισται. D'après d'Athènes, tel que nous le posséd d'hui, on trouve en effet le titre d et un long fragment de l'Επίκλητος, part il n'est fait mention des Πανηγυρ piece portant ce titre est attribuée à Platon. On trouve dans Stobée un ment de Diodore.

Athènes, VI, X. — Stobée, *Serm.* LXXII, au mot Διόδοτος. — Meineke, *Fragm. Græcorum*, I, pp. 418, 419; III, pp. 5.

***DIODORE d'Aspendus**, philosophe grecien, vivait dans le quatrième s l'ère chrétienne. Il était probablement à Platon. Il dut vivre même jusqu puisqu'il était lié avec le musicien qui vivait à la cour de Ptolémée L adopta, dit-on, la manière de vivre ques.

Jamblique, *Vit. Pythag.*, 24. — Athènes ley, *Phalar.*, p. 62 de l'édition de Londres.

***DIODORE le Périégète**, historien vivait vers 320 avant J.-C. Il était pr d'Athènes, ou du moins il avait obtenu cité dans cette ville. Il semble par le qui nous restent de lui qu'il écrivait à où Athènes n'avait encore que du c'est-à-dire avant 308. D'après Athènes lié avec le rhéteur Anaximène. Il es écrivain grec qui ait pris le titre de (Guide du voyageur). Nous ne con Diodore le Périégète que deux ouvra *Περὶ ὁρίων* (Sur les limites de l'A vrage souvent cité par Harpocraton et de Byzance, et qui semble avoir eu valeur; — *Περὶ μυθίων* (Sur les m Diodore le Périégète pourrait bien l'auteur d'un ouvrage sur Milet (ε σύγγραμμα) cité par le scolaste du de Platon. Les fragments de Diod recueillis par M. C. Muller, *Historicorum Fragmenta*, t. II.

Pretter, *Polemionis Prolegomena*, p. 178.

***DIODORE CROTONS**, philosophe de Mégare, naquit à Iasos, ville de poque précise de sa naissance est n nue; celle de son père, d'après Diogène de Laërce, est

vement à la fin du 5^e siècle avant J.-C. Diodore eut une formation dialecticenne, ce qui le rendit à l'art de l'élocution, comme les autres et fut de honte de ne pas avoir pu résoudre ment de Stilpon. Leur témoignage est confirmé par celui de Diogène qui rapporte que Diodore, interrogé

tion de quelque problème dialectique, demandé par le roi (Ptolémée Soter) sur lion à répondre, et que s'entendant er lui du nom de Cronus (Κρόνος), adainement l'assemblée, ne prit aucun u'à ce qu'il eût composé un écrit sur e proposé, et mourut ensuite de dépit. l, que signifiait cette qualification de ui est restée attachée à Diodore comme n, et d'où lui venait-elle? Le mot non Χρόνος, ainsi qu'on l'a écrit quel- gaisie *vieux radoteur, vieillard stu-* urnom avait été donné à Apollonius, ce philosophe à Diodore, son disciple. ète donc à faux le passage de Diogène mentionné plus haut, quand on en le surnom de Cronus fut donné à r le roi d'Égypte. Ce prince ne fit en sion que rappeler un surnom que rtait déjà. Disciple d'Apollonius, Dio- son tour le maître de deux philosor- res, dont l'un devait appartenir à la fanique, et l'autre être le fondateur de cienne : Philon et Zénon de Cittium. ment au caractère général de l'école à appartient, Diodore Cronus est sur- lalecticien. Plusieurs des arguments qui lui appartiennent en propre ne aus jusqu'à nous. C'est à tort qu'on asé les sophismes connus dans l'his- philosophie de Mégare sous les titres t du cornu. Ces deux arguments, usieurs autres, appartiennent à Eu- met à Diodore, sa dialectique paraît ète principalement sur l'idée du pos- légitimité du jugement conditionnel, froy, enfin sur la question du mouve- possible pour Diodore est exclusi- rné dans ce qui est actuellement ou l doit être un jour; et, comme le dit) : « Ille Diodorus id solum fieri posse l aut sit verum, aut futurum sit ve- loquid non sit futurum, id negat fieri asi, voici un exemple fréquemment cité ens : Il est possible que j'aille à Co- ma réalité j'y dois aller un jour; mais bilité cesserait si je n'y devais pas contenir une semblable thèse, le phi- doricien partait de cet axiome : que l ne peut se convertir en faux, comme de faux ne peut se convertir en vrai. l-é, le passé est vrai, en ce sens que ultivé ne peut pas ne pas être arrivé : le ne nécessaire. De même pour l'avenir. es choses destinées à être ne peuvent s celles qui ont été se transformer de mme; et réciproquement, celles qui pas ne peuvent, de fausses qu'elles l'avenir, se changer en vraies. » argumentation de Diodore repose,

ainsi qu'il est facile de le voir, sur le parado- gisme appelé, dans le langage de l'école, so- phisme de la confusion des genres, c'est-à-dire sur une illégitime analogie entre le réel, soit passé, soit futur, et le nécessaire; elle entraîne de plus la négation du libre arbitre dans l'hom- me et de la toute-puissance en Dieu. Aussi Chrysippe et les stoïciens étaient-ils dans le vrai en soutenant, contre Diodore, la possibilité de ce qu'il ne s'est pas réalisé et même de ce qui ne doit jamais se réaliser.

Nous rencontrons encore Diodore en dissen- timent avec le stoïcien Chrysippe, et en même temps avec l'académicien Philon, sur la question des conditions de légitimité du jugement conditionnel, τὸ συνημμένον. Que disaient en effet Chrysippe et Philon? Que parmi les jugements conditionnels il n'y a de vicieux que celui qui commence par le vrai pour finir par le faux, et que tous les autres sont légitimes. Telle n'est pas l'opinion de Diodore. Il veut non-seulement qu'un jugement conditionnel commence et finisse par le vrai, mais encore ne puisse en au- cune manière finir par le faux. La différence qui sépare son opinion de celle de Philon et de Chry- sippe est parfaitement mise en lumière dans le passage suivant du traité de Sextus Empiricus contre les dogmatiques (1). Un jugement con- ditionnel du genre de celui-ci : *S'il fait jour, je disserte*, doit être vrai suivant Philon, puis- que commençant par le vrai, *il fait jour*, il finit par une assertion également vraie, *je dis- serte*. Aux yeux de Diodore, au contraire, un tel jugement est illégitime; car, bien qu'il com- mence par le vrai, *il fait jour*, il se peut qu'il finisse par le faux, *je disserte*, comme, par exemple, si je viens à garder le silence. De même de cet autre jugement : *S'il fait nuit, je disserte*. S'il fait jour, et que je me taise, le jugement précité, *s'il fait nuit, je disserte*, n'en sera pas moins légitime aux yeux de Phi- lon; car en commençant par le faux, il finit également par le faux. Suivant Diodore, au con- traire, ce même jugement est illégitime; car il se peut qu'après avoir commencé par le vrai, il finisse par le faux; comme, par exemple, s'il fait nuit, et que je vienne à me taise. Voici en- fin un troisième jugement : *S'il fait nuit, il fait jour*. Aux yeux de Philon, ce jugement est légitime, pourvu qu'il fasse jour. Aux yeux de Diodore, au contraire, ce même jugement est illégitime, par la raison qu'il peut se faire que la nuit survienne, ce jugement, qui commence par le vrai, *il fait nuit*, finisse par le faux, *il fait jour*. » Ainsi sur la question des conditions de légitimité du jugement conditionnel, le cri- terium de Diodore paraît supérieur à celui de ses adversaires. Est-ce à dire que la règle qu'il pose soit à l'abri de toute objection? Nous ne le pensons pas; car nous n'y trouvons pas ex-

plicitement exprimée cette pensée que la valeur du jugement conditionnel dépend fondamentalement de la relation logique qui doit exister entre l'antécédent et le conséquent.

Une théorie ontologique sur la question du mouvement vient se joindre, dans Diodore Cronus, à la théorie dialectique qui a pour objet les conditions de légitimité du jugement conditionnel et à la théorie métaphysique concernant la question du possible. La question du mouvement est résolue par Diodore en un sens élastique, c'est-à-dire négatif, avec cette restriction toutefois, que cette solution négative n'est pas absolue, mais circonscrite en de certaines limites, et qu'elle ne s'appuie pas uniquement sur des arguments empruntés aux éléates. Parmi les raisonnements dont se sert Diodore pour combattre le mouvement, deux parts sont donc à faire, l'une d'imitation, l'autre d'originalité. D'un côté, il reproduit, plus ou moins fidèlement, l'ancienne argumentation des éléates, conservée sommairement dans Aristote (1). Ainsi, par exemple, Zénon d'Élée avait dit que le mouvement est impossible, attendu que ce qui est en mouvement doit, avant d'arriver au but, traverser un milieu qui se divise et se subdivise à l'infini. Diodore reproduit en termes presque identiques cet argument. Mais il en est un autre qui n'offre aucune analogie avec ceux des éléates, et qui paraît appartenir en propre à Diodore Cronus; c'est celui où le dialecticien de Mégare entreprend de prouver l'impossibilité du mouvement intégral par l'impossibilité du mouvement par prépondérance. Il suppose un corps composé de trois parties, dont deux en mouvement, et une en repos. Si ce corps se meut en vertu du mouvement de deux d'entre ces parties, qui l'emporte sur l'immobilité de la troisième, il continuera à se mouvoir, nonobstant l'addition d'une quatrième, d'une cinquième, d'une sixième partie en repos, et ainsi de suite. Il suppose la progression poussée jusqu'à dix mille; et arrivé là, il soutient que le mouvement par prépondérance ne saurait exister. « Car, dit-il, il est absurde de supposer qu'il puisse y avoir mouvement dans un corps dans lequel neuf mille huit cent quatre-vingt-dix-huit parties sont en repos, et deux seulement en mouvement (2). Donc, le mouvement par prépondérance est impossible; donc, par suite, le mouvement intégral. Une restriction est pourtant à établir en ce qui concerne la négation du mouvement par Diodore Cronus. Cette négation n'est pas absolue; elle se limite à l'actuel, et n'atteint en aucune manière le passé. En d'autres termes, Diodore (et ce caractère est spécial à sa doctrine) conteste la possibilité du mouvement en tant que présent, mais non

en tant qu'accompli. C'est une conclusion; car y a-t-il moyen de dire qu'elle est accomplie, si antérieurement pas un moment où l'on pouvait même chose qu'elle s'accomplissait soit, voici, d'après Sextus Empiricus arguments qu'appartient Diodore à étrange thèse. « Lancer : disait sphérique vers un plan. Pendant sphérique accomplira son trajet, sous la forme du présent : *le corps touche le plan*, sera évidemment que le corps sphérique n'aura pas le plan. Mais une fois qu'il l'a touché, jugement sous la forme du passé : *le corps a touché le plan*, est la vérité du second de ces jugements faussé du premier, que le mouvement d'actuel, et n'existe qu'au passé (

La question du principe matériel paraît avoir été également l'objet de des travaux de Diodore Cronus peu s'en faut, sur la question de si tant est qu'il ait pris son système Diodore est abderitain sur la question des choses; et son système : un atomisme renouvelé de Démocrite particulièrement d'Épicure, comme relative au mouvement en tant qu'actuel la part d'originalité qu'elle contient avons mise en lumière, reproduit d'Élée. Sextus Empiricus, traitant des philosophes sur les choses, les partage en deux catégories qui ont regardé ces principes comme les autres qui les ont regardés comme et il range Diodore Cronus parmi en lui attribuant cette opinion, que des choses sont des corps très-finement divisibles, *ἀσύνετα καὶ ἀμετρήτως*, opinion sur le principe des choses est inconciliable avec la négation soutenue par Diodore, attendu que le sol et la pluralité ont pour conséquences, l'une l'immobilité, l'autre le mouvement. Mais il est possible que Diodore, d'abord, sur les traces d'Euclide, ait adopté le système de l'unité absolue ainsi que le pense le savant firm dans sa vieillesse à ce système philosophique corpusculaire, n'ait pu clairement cette contradiction. N'aurait-il, sur les traces de Zénon, entrepris de démontrer que le mouvement est impossible, même dans l'hypothèse de l'unité? Sans doute, il resterait toujours la contradiction entre le philosophe de Mégare, que ce dernier admettait tandis que celui-là posait l'unité puisque Zénon, dans une série

(1) *Phys.* I. VI. c. 9.

(2) Cet argument, trop long pour être reproduit tel dans tous ses développements, se trouve dans Sextus Empiricus, *Adv. Mathem.*, I. IX. Nous l'avons donné en son entier, ainsi que le texte grec, dans notre *Histoire de l'École de Mégare*.

1. *Adv. Mathem.*, IX.

2. *Adv. Mathem.*, VIII.

nous a conservés en sa *Physique* (1), pris de prouver aux partisans de la même dans leur hypothèse (que, compte, il ne partageait pas) le mou- impossible, Diodore, à son tour, a tout en adoptant, sur les traces des et d'Épicure, cette pluralité, repro- chant les conclusions posées par Zénon tant la non-existence du mouvement, ainsi en même temps la doctrine de et celle de l'immobilité, deux sys- au fond répugnent entre eux, mais e a pu ne pas juger contradictoires.

C. MALLET.

179. H. V. VI. ch. 9. — Sextus-Empricus, *Adv.* I et IX, et *Hypot. Pyrrh.*, II, liv. ch. 2. — Clé- to, VI. — Diogène de Laerte, *Vie des Phi- los.*, liv. II. — C. Mallet, *Histoire de l'É- cre*, Paris, 1848.

DIODORÉ (Διόδωρος), général macédonien, le deuxième siècle avant l'ère chré- mandait à Amphipolis sous le règne roi de Macédoine. Apprenant que ce ut d'être défait à Pella, il craignit ille Thraces qui formaient une partie on d'Amphipolis ne se révoltassent et t la ville; il les engagea au moyen d'un à quitter la place et à se rendre à ils trouveraient un riche butin. Quand ortis d'Amphipolis et eurent passé le Diodore ferma les portes de la ville, mentôt après l'asile de Persée.

CLIV. 44.

DIODORÉ de Tyr, philosophe péripatéticien, le second siècle avant l'ère chre- ve de Critolaüs, il lui succéda à la le péripatéticienne d'Athènes. Il vi- en 110, lorsque L. Crassus visita pendant sa questure de Macédoine. tend qu'on ne trouve pas chez Dio- doctrine péripatétique dans toute sa effet, ce philosophe soutenait que le den consiste dans la vertu unie à l'ab- elme, combinant ainsi le système de elai d'Épicure.

Orat., I, 11; *Tuscul.*, V, 30; *De Fin.*, II, 6, 2, 9, 23; *Acad.*, II, 12. — Saint Clément, *Strom.*, I, 11.

DIODORÉ DE SICILE, célèbre historien grec, 80 avant J.-C. Il nous apprend lui- out né à Agyre (aujourd'hui San-Fi- rana). Il nous instruit aussi de ce de ses voyages, son séjour à Rome, et ses travaux. « J'ai, dit-il, employé à composer une histoire universelle : monuments dont j'y parle, je les ai de mes propres yeux; car j'ai nien sans beaucoup de fatigues et de grande partie de l'Europe et de l'A- sée tant de recherches, je n'aurais pu son dessein sans les secours que j'ai s Rome. Cette ville, que j'ai longtemps

habitée, m'a fourni de précieux documents. Je savais la langue latine : je l'avais apprise en Si- cile en y fréquentant des Romains; en sorte que j'ai pu prendre chez eux une parfaite con- naissance de leurs plus anciens mémoires. Voici donc le plan que je me suis tracé. Je remonte aux mythologies, tant des Grecs que des barbares, et mes six premiers livres traitent des temps an- térieurs à la guerre de Troie. Les onze suivants s'étendent jusqu'à la mort d'Alexandre; et les événements arrivés depuis jusqu'à Jules César sont exposés dans les vingt-trois autres livres. »

L'époque précise de la mort de Diodore n'est pas connue. Il peut avoir vécu jusqu'à l'ou- verture de l'ère vulgaire; mais c'est avec moins de vraisemblance qu'on a quelquefois supposé qu'il vivait encore sous Tibère. Son grand ouvrage, divisé comme il vient de le dire, en quarante livres, n'est pas cité par Quintilien, et c'est un tout autre écrivain que Strabon désigne par le nom de Diodore Zonas. Il y a eu dans la carrière des lettres plusieurs Diodore; Fabricius et Harles en indiquent trente-huit : les moins inconnus sont un poète de Sinope, dont les comédies ont été parfois attribuées à l'historien; un médecin, dont Galien fait mention; un grammairien de Tarse, qu'Athénée, Diogène de Laerte et Suidas ont cité, et quelques évêques ou auteurs ecclésias- tiques des premiers siècles chrétiens. Quant au Diodore syracusain, nommé dans deux listes d'écrivains consultés par Pline le naturaliste, il peut fort bien n'être que le Sicilien inexactement désigné, que celui dont parle plus expressément ce même Pline dans son épître dédicatoire à Ves- pasien. Là sont critiqués les titres fastueux que les Grecs donnaient à leurs compositions, et Dio- dore est loué de n'avoir intitulé la sienne que *Bibliothèque* : c'est en effet le nom de Βιβλιο-θήκη ιστορικὴ qu'il a imposé à son histoire de tous les peuples. Il est resté inconnu à Lucien, à Ant-Gelle, comme à Plutarque; car si dans un livre traduit par Amyot sous le titre de *Col- lation d'histoires romaines et grecques*, nous li- sons que Diodorus le Sicilien a emprunté un su- jet du Milésien Aristide, le traducteur lui-même avoue que Plutarque n'est pas l'auteur de ce livre. On ne commence guère à trouver des éloges de Diodore de Sicile que chez des écri- vains ecclésiastiques, saint Justin, Eusèbe, Théodore, qui le citent à l'appui de quelques- unes de leurs doctrines. Quoique Photius, au neuvième siècle, ait loué presque sans réserve le fond et les formes de son histoire, elle a été fort peu étudiée dans le cours du moyen âge : les chroniqueurs ne la connaissent point; Othon de Freisingue, le plus instruit d'entre eux, ne la consulte jamais. Cependant il en a été inséré des extraits dans les recueils de Constantin Por- phyrogénète; et c'est à ces temps que remon- tent les copies manuscrites de l'ouvrage qui nous sont parvenues, au nombre de plus de quarante. La plus ancienne est à Vienne; on la dit du huit-

tième ou du neuvième siècle; elle est au moins de l'un des deux suivants. L'une de celles qui se conservent à Paris paraît antérieure à l'an 1200, et ne contient que les cinq premiers livres. On distingue parmi les moins âgées celle de Modène, qui est de la main de Michel Apostole, et qu'on croit faite d'après un manuscrit fort ancien et fort exact. Ces diverses copies ont servi à diriger plus ou moins heureusement les travaux des traducteurs, éditeurs et commentateurs de Diodore.

Au quinzième siècle, le Pogge traduisit en latin les cinq premiers livres, et Georges de Trébizonde le onzième et les trois qui le suivent. La version de Georges est restée manuscrite; celle de Poggio a été imprimée à Bologne, en 1472, à Venise, en 1476, 1481, 1493, et, avec des corrections de Barthélemy Merula, en 1496. Peu après on découvrit dans un manuscrit d'Allemagne les livres XVI et XVII, qui concernent les rois de Macédoine Philippe et Alexandre; Ange Cospo en publia, en 1510, une version latine, qui reparut en 1531, réunie à celle des cinq premiers livres par le Pogge, et en 1559 avec huit livres de plus, traduits par divers littérateurs. Ainsi, quinze livres de Diodore, les seuls que nous ayons entiers, se lisaient tous en latin dans les quarante dernières années du seizième siècle, et l'on eut de plus en 1582 une version semblable des extraits de cet historien qui se trouvaient compris dans le recueil des Ambassades de Constantin Porphyrogénète. Déjà aussi on avait essayé de traduire Diodore en langue vulgaire : une version italienne parut à Florence dès 1526, et se reproduisit trois fois à Venise; mais elle ne comprenait que les cinq premiers livres. François Baldelli la refit en 1574, et y joignit celle des dix autres livres (XI à XX). Les trois premiers traducteurs français ont été Seyssel, Macault, et Amyot. Seyssel avait plutôt extrait que traduit des livres XVIII, XIX et XX une histoire des successeurs d'Alexandre; son travail fut publié après sa mort, en 1530, et avec plus de soin en 1545. Macault ne traduisit que les trois premiers livres; la version du onzième et des six suivants par Amyot est peu estimée, malgré la célébrité de l'interprète et la beauté de l'édition in-fol. sortie des presses de Vascosan, en 1554. Toutefois, on a réuni, en 1595, ces trois versions françaises en un volume in-fol., qui renferme de plus des notes de Louis Le Roy. Les traductions en langage vulgaire, y compris celle de Jean Héroid en allemand, n'étaient encore faites que sur des versions latines; cependant le seizième siècle vit paraître deux éditions du texte grec. La première, publiée à Bâle, 1539, in-8°, contenait seulement les cinq livres XVI à XX, que l'éditeur Vincent Opsoporus avait trouvés dans un manuscrit daté de l'an 1442, et qu'il croyait les seuls conservés; il connaissait bien la version latine des cinq premiers, mais il prétendait qu'elle n'était point du Pogge, et n'espérait pas qu'on pût

en retrouver le texte. Henri Estienne le déconvint pourtant, ainsi que celui des livres XI à XV, dans deux manuscrits de Paris; et il en donna, Paris, 1559, in-8°, une édition, qui doit passer pour la première de l'ouvrage de Diodore, puisqu'elle l'est à l'égard de ces dix livres, et qu'elle offre d'ailleurs une copie beaucoup plus correcte des cinq autres, avec des variantes, des notes instructives, parce qu'elles sont fort courtes, plusieurs fragments des livres perdus, et un traité sur la vie et les travaux de Diodore. C'est un des services éminents que l'infatigable Henri Estienne a rendus aux lettres.

A mesure que ces éditions et ces traductions se répandaient dans le public, l'historien grec trouvait parmi les hommes de lettres des admirateurs et des censeurs; il fut surtout amèrement critiqué par Louis Vivès et par Jean Bodin. Pour le venger, Henri Estienne conçut le projet d'une édition nouvelle, accompagnée d'une version latine et d'éclaircissements. Son âge et ses malheurs ne lui permettant pas de se livrer à ce travail, il pressa Rhodoman

Les lettres qu'à ce sa l'ou s
allemand se lisent l
dition qui parut à hams en 1604, m
chie par Rhodoman d'une version
plus complète, plus ex
et qui, impri e à 1611, a
duite dans les l
Celle de 1604 o ci avec
revu et corrigé par st. Edouard, et a
des sommaires marginaux, des
nologiques, des tables alphas
ments de Diodore r és de l
les extraits que l a
Bibliothèque, impri e p l'Université
1601. Il ne manquait rien de ce
recueilli en 1604, les
le livre des Ambassades
rogénète; Rhodoman n'y a
que ce livre eût été mis au jour
quit en 1634 quelques extr
Henri de Valois publia une
même Constantin, celle qui con
de vertus et de vices.
du dix septième siècle a
d'étudier et d'apprécier
sius et La Mothe le Vayer pren
contre les censures de Vivès et
mier de Graetemesnil et
plusieurs passages de ses livres.
duisait en anglais; mais depuis
réimprimait pas en grec.

En 1710, Boivin l
Inscriptions et Belles-L
un fragment relatif à
disputant le prix de la van
à qui rien n'
ce morceau et a
recueil de déclam
qu'il pût être de

bibliothèques de Florence, en 1640, y a un manuscrit où le fragment dont il s'accompagne d'une note qui l'attribue à un historien : c'est l'opinion que soutient. Ce nouvel article et quelques autres des passages plus authentiques de grec suggérèrent l'idée de la réimpression. Les journaux littéraires de 1713 à 1714, les Mémoires de Trévoux et de Leipzig, annoncèrent à plusieurs reprises l'édition, promise d'abord par Joseph Camusat, puis par Fr.-Denis Camusat. Elle était attendue quand parurent les premiers volumes de la traduction française de Jean Terzio, malgré ses imperfections et quoique imposée sur le seul latin de Rhodoman, le grand nombre de lecteurs. Diodore fut au moins sévèrement jugé par beaucoup d'avants du dernier siècle. Burigny, en son examen des anciens historiens de France, le plaçait au-dessous de tous les autres de tous les écrivains antiques. Cependant l'édition sortit des presses d'Amsterdam, 1746 (2 vol. in-folio). On la devait à l'habileté de P. Wesseling. Il la tira des meilleures manuscrits, les uns par lui-même, les autres collationnés par de La Barre à Paris, par Cocchi à Rome, par Joseph Assemani à Rome. Il s'était fait recueillir par Denis Camusat, et ainsi à discerner les leçons les plus exactes et à rassembler les variantes remarquables. L'excellente version latine de Rhodoman, ce que renfermait l'édition de 1604, les observations des philologues du dix-huitième siècle, ses remarques personnelles, extraits et fragments imprimés ou inédits en 1710, et six tables soigneusement dressées pendant les cinquante années suivantes, subit des censures plus fréquentes et plus pures que jamais. Voltaire, D'Alembert, Caylus, Fréret, Gibert, Bougainville, etc., s'adressèrent diversement des reproches, mais ne réduirent à six principaux chefs : 1° il ne sait pas discerner les récits vrais des fabuleux ; ses livres sont pleins de fautes ; il transporte chez toutes les nations les croyances et les habitudes des Grecs ; 2° ses idées générales et de vues philosophiques, les matériaux qu'il compile ne forment point une histoire universelle. Entre les qui lui étaient devenues nécessaires au dix-huitième siècle, on a distingué pour auteurs Heyne et Eyring. Les éditions sont comprises dans les articles de l'édition de Diodore de Sicile de 1773 à 1807, à Deux-Ponts et à Berlin (Trottel et Wurtz), en 11 volumes in-8, et complète reproduction de celle de 1807, avec quelques meilleures leçons, et quelques autres, fournies par deux manuscrits

de Vienne dont on n'avait pas encore fait usage. Une édition du seul texte grec, entreprise par Eichstädt, à Halle, en 1802, est estimée comme très-correcte. Il n'en parut aucune autre jusqu'en 1827, époque où M. Mai mit au jour des fragments ou extraits que lui fournissait un manuscrit palimpseste du Vatican, et qui semblaient appartenir aux livres perdus de Diodore. Ces débris occupent, avec une version latine et des notes, 131 pages in-4°, où, s'il faut le dire, on ne distingue aucun morceau d'un très-grand intérêt historique. M. L. Dindorf a publié une excellente édition de Diodore de Sicile ; Leipzig, 1828, 6 vol. in-8°. Le même éditeur a réimprimé avec d'importantes améliorations, dans un volume séparé, Leipzig, 1828, in-8°, les fragments découverts par Angelo Mai. Le *Diodore de Sicile* de la Bibliothèque grecque de A.-F. Didot contient le texte grec de L. Dindorf, revu et encore amélioré par cet habile philologue, les *Fragmenta* mis en ordre par M. C. Müller, la traduction latine de Rhodoman, et celle de Angelo Mai, pour les *Fragmenta* découverts par ce savant. Ces deux traductions ont été revues et corrigées par M. C. Müller. M. C. Müller a de plus découvert dans un manuscrit de l'Escurial, contenant des *Extraits des Embûches tendues aux souverains* (Ἡπειρωτικῶν κατὰ βασιλέων γράμματα ἐκλογαί), des fragments assez étendus de Diodore ; il les a publiés dans le II^e vol. des *Historicorum Graecorum Fragmenta* ; Paris, 1848 (dans la Bibliothèque grecque de A.-F. Didot).

La traduction française de Diodore de Sicile par Miot, Paris, 1834-1838, 5 vol. in-8°, est bien supérieure à celle de Terrasson ; mais le nouveau traducteur a eu le tort de se laisser guider par l'interprétation latine de Rhodoman, au lieu de suivre le texte grec. Il en est résulté des erreurs fort singulières. Aussi doit-on préférer la traduction publiée par M. F. Hoefler ; Paris, 1846, in-8°. Cette dernière traduction est rigoureusement fidèle ; les détails techniques relatifs aux sciences, mal compris et mal exprimés par les interprètes précédents, sont rendus avec autant d'exactitude que de précision. Nous empruntons à la préface de M. Hoefler plusieurs passages sur le mérite de Diodore, sur la valeur des matériaux qu'il a rassemblés, et sur le profit que l'histoire peut en tirer en les interprétant avec le secours de la science moderne.

« Pendant la lecture, aussi variée qu'instructive, de la *Bibliothèque historique*, on est frappé, dit-il, de la répétition de certaines idées qu'on pourrait d'abord attribuer à la négligence du narrateur. Mais, après un examen plus approfondi, on ne tarde pas à reconnaître que ces redites sont le résultat d'une conviction qui déborde, pour ainsi dire, aux moindres occasions. Ainsi, dans plusieurs endroits différents, Diodore répète quelquefois dans les mêmes termes, que « les grands hommes sont la ruine d'un État ». C'est là son *ceterum censeo*. Si l'on recueillait

les votes, on trouverait peut-être pour lui la majorité des peuples. « La guerre est un jeu de hasard », est une autre sentence reproduite jusqu'à satiété. Aujourd'hui comme autrefois le militaire la conteste, l'homme d'État l'approuve; qui des deux a raison? Les réflexions sur l'intervention de la Providence divine (ἡ πρόνοια θεῶν) dans les choses humaines, sur l'instabilité de la fortune, sur les devoirs religieux, sur la faiblesse de la nature humaine, sur les rapports avec nos semblables, portent l'empreinte de la morale la plus pure du christianisme. « Il vaut mieux pardonner que punir; » cette maxime, éminemment chrétienne, revient bien souvent dans le cours de l'ouvrage. Si Diodore n'avait pas été de cent ans plus ancien, on aurait pu le croire initié à la religion du Christ. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'il connaissait la religion du peuple juif, que les historiens grecs et romains nomment à peine, et pour lequel ils semblent affecter le plus profond dédain. La *Bibliothèque historique* est une riche mine, qui n'a été encore que médiocrement exploitée. Ceux qui s'occupent d'archéologie, de géographie et d'éthnographie comparée, y trouveront des documents précieux sur l'Égypte, l'Éthiopie, l'Arabie, l'Inde, sur les habitants primitifs de l'Ibérie, de la Gaule, des îles de Corse, de Sardaigne, de la Sicile. Mais le principal attrait de la *Bibliothèque* de Diodore, c'est le riche butin qu'elle fournit à l'histoire des sciences physiques et naturelles. Qu'il nous soit permis d'y insister, d'autant plus que cette partie des études historiques est encore, pour ainsi dire, à l'état rudimentaire. La science des poisons et des médicaments est presque aussi ancienne que l'astronomie. L'homme à son origine semble avoir voulu connaître en même temps ce qui était le plus loin de lui et ce qui le touchait de plus près. C'est chez les Égyptiens qu'on trouve les premiers vestiges de l'astronomie et de la médecine. Beaucoup de récits fabuleux admettent une interprétation toute scientifique. C'est ce qui est surtout vrai pour Hécate, Médée et Circé. Dans les langues anciennes, les mots donnent quelquefois la raison même des choses : *pharmacum* (φαρμακον) signifie tout à la fois poison et médicament. C'est qu'en effet les médicaments pris à hautes doses agissent comme des poisons; et inversement, les poisons à très-faibles doses constituent les meilleurs médicaments. Les matières qui sans doute jouaient le plus grand rôle dans les sortilèges et dans les enchantements, relégués parmi les fables, étaient empruntées aux plantes de la famille des solanées. Les fruits ou les feuilles de la stramoine, de la belladone, de la jusquiame, de quelques espèces de *solanum*, voila les véritables secrets des Médées de l'antiquité et du moyen âge. Il y a surtout deux effets singuliers que ces matières ne manquent presque jamais de produire : une aberration de la vision et une grande som-

nolence. C'est précisément aussi ce qu'on remarque chez Pélée, succombant sous la puissance de Médée : « D'abord il vit des figures de dragons, et plus tard il tomba dans un profond assoupissement : » Thémistocle périt comme Jason par le sang du taureau. Cette intoxication a été une pierre d'achoppement pour tous les commentateurs, qui se sont refusés à reconnaître au sang des propriétés vénéneuses. Le sang de bœuf, de porc, etc., ne sert-il pas tous les jours d'aliments? Il y a à cela une épreuve qui tranche toutes les difficultés : pour que le sang de taureau, comme celui de tout autre animal, devienne un poison et des plus actifs, il faut qu'il soit non pas frais, mais à l'état de putréfaction. C'est du sang de taureau putréfié, c'est-à-dire un poison septique, que les Athéniens donnaient à boire aux condamnés à mort. Il résulte de Diodore et de l'*Alexandria* de Dioscoride que presque tous les poisons connus des anciens étaient empruntés au règne organique; c'étaient à la fois les plus énergiques et les plus difficiles à constater en médecine légale. Quiconque aborde sans être suffisamment versé dans les sciences la critique ou la traduction des historiens anciens, s'expose quelquefois à commettre les plus graves erreurs. Ainsi le mirage, décrit par Diodore, avait été pendant des siècles regardé comme un conte fabuleux, jusqu'à ce que Monge le vit en Égypte et l'expliqua scientifiquement. Certains mythes semblent, sous l'enveloppe du merveilleux, cacher des vérités scientifiques. exemple : « Les Argonautes violente tempête. Comme peraient de leur salut, Orphée, — — — vigateurs qui fût initié aux mystères, conjurer l'orage des vœux aux dieux de thrace. Aussitôt le vent cessa : tombèrent sur les têtes des Dio étonnement de tout le monde, — — l'abri des dangers par l'intervention d'vidence divine. » (Diod., liv. IV, c. 62.) un temps orageux, où l'air — — cité, il n'est pas — — de — — sommet des — — — — — la tête de certains — — — — — mieux conduire l'électricité que — — — — — comprends combien il faut être — — — — — ces sortes de rapt — — — — — qu'ils se présentent — — — — — Dans l'antiquité et au — — — — — physiques étaient — — — — — un petit nombre d' — — — — — au dehors que sous ces formes — — — — — goriques. Le *Times* de Platon et les — — — — — alchimistes en sont une preuve é — — — — — societés savantes de nos — — — — — m'abuse, représentées — — — — — l'antiquité, et par les — — — — — dans le moyen âge..... C'est — — — — — paroles suivantes que Diodore — — — — —

un coin du voile qui dérobaient la science des initiés aux yeux du profane. « C'est, dit-il, en imitation de la puissance naturelle du soleil que les arts pratiques par l'homme, disciple de la nature, arrivent à colorer la matière et à la faire varier d'aspect; car la lumière est la cause des couleurs. De plus, elle développe le parfum des fruits, les propriétés des sucs, la taille et les instincts des animaux. La lumière et la chaleur du soleil produisent les différentes qualités du sol; elles rendent, par leur douce influence, la terre fertile et l'eau fécondante; enfin le soleil est l'architecte de la nature. » (*Ibid.*, liv. II, ch. 32.) Il y a de ces vérités qui sont senties plus tôt que comprises : elles sont contemporaines de l'homme. Le culte que les peuples primitifs ont rendu au soleil a certainement sa raison, non pas seulement dans l'éclat lumineux de cet astre qui fait distinguer le jour des ténèbres, mais surtout dans l'influence qui a été sans doute reconnue de tout temps, bien qu'on n'eût encore aucun moyen de s'appuyer sur des démonstrations scientifiques. Depuis des milliers d'années (Diodore s'est ici que l'interprète de témoignages plus anciens), on sait que la lumière du soleil est la cause des couleurs; mais c'est depuis un siècle et demi à peine que l'on a trouvé la démonstration scientifique de ce fait par la décomposition de la lumière en ses couleurs primitives : les corps qui nous paraissent jaunes absorbent toutes les autres couleurs du spectre solaire, toutes le jaune; les corps qui nous paraissent verts absorbent toutes les autres couleurs, toutes le vert, etc. Les anciens savaient comme nous que le chauffage et l'irisation des plumes d'oie est un effet du soleil; mais ils ne savaient pas comment cet effet résulte naturellement de certains phénomènes de diffraction que la physique nous explique aujourd'hui. Les anciens attribuaient à l'action du soleil le parfum des fruits du midi. La chimie cherche aujourd'hui à rendre compte de ce fait. Les philosophes de l'école ionienne avaient été conduits à admettre théoriquement qu'il existe dans l'air un esprit (*zoeux*) qui entretient le feu et la respiration; pendant des siècles on l'a cherché en vain; maintenant tout le monde le connaît et on a donné le nom d'oxygène. Il me suffit d'avoir fait ressortir que les grandes vérités scientifiques ont été connues presque de tout temps, et qu'elles sont en quelque sorte inhérentes à l'intelligence même de l'homme. C'est là qu'il faut, selon moi, chercher le secret des mystères. » (1)

Outre la *Bibliothèque historique*, on a publié sous le nom de Diodore de Sicile un recueil d'épîtres. Le texte grec n'en existe point; mais on disait que le cardinal Bessarion les avait traduites du grec en latin vers 1470. Cette ver-

sion ne subsiste pas non plus; en sa place, on a produit une traduction italienne, faite, disait-on, sur le latin de Bessarion, par Ottavio Archangelo, vers 1600. Correrà inséra cette traduction dans son *Istoria Catanese*, imprimée en 1639; et sur l'italien d'Archangelo, Abraham Preiger mit ces lettres en latin; elles parurent ainsi en 1735, dans une collection d'écrivains de Sicile, et depuis dans les éditions de Diodore. Ce ne serait point en son propre nom que cet historien aurait écrit ces épîtres; elles s'annoncent comme adressées par les sénateurs ou les citoyens de Catane à d'autres villes, à des officiers publics, à diverses personnes. Par exemple il y en a deux d'une prêtresse de Cérès à Phalaris d'Agrigente; ce tyran y est menacé du courroux de Cérès, de Proserpine, d'Érinnyes et d'Apollon. Ce sont là évidemment de purs exercices de rhéteur, comme plusieurs autres recueils épistolaires, et particulièrement celui qui porte le nom de Phalaris lui-même. La supposition de ces soixante-cinq pièces est si manifeste, que les éditeurs, qui les ont jointes aux livres et aux fragments de Diodore, ont cru nécessaire de s'en excuser; ils ne les ont reproduites que pour qu'on n'eût aucune omission à leur reprocher; et c'est par le même motif que nous en faisons ici mention. L'ouvrage qu'elles accompagnent a un tout autre caractère : il peut bien avoir été trop loué par Henri Estienne et par d'autres savants; mais l'instruction qu'il renferme est précieuse. Après le naufrage presque universel des meilleures livres historiques composés durant les quatre derniers siècles avant l'ère vulgaire, la compilation de Diodore Sicile, par cela seul qu'elle subsiste, au moins en partie, doit attirer l'attention de quiconque étudie sérieusement les annales antiques. S'il est trop aisé de nommer des historiens plus habiles que lui, observateurs plus éclairés, plus élégants écrivains, il faut pourtant avouer qu'aucun de ceux qui l'ont précédé et qui sont venus jusqu'à nous n'a rassemblé autant de notions diverses, enchaîné une aussi longue suite de faits, embrassé d'aussi vastes espaces de temps et de lieux. On peut sans lui réduire l'histoire ancienne en formules symétriques, la transformer en un tissu de divinations, de fatalités et de généralités; mais un examen attentif et sévère de ses livres entrerait dans un plan d'études positives, qui tendrait à bien apprécier les témoignages, à reconnaître les faits et à recueillir, au profit de la morale publique et privée, les leçons réelles de l'expérience. [Dacou, dans l'*Encyclop. des G. du M.*, avec de nombreuses addit.]

1. *Fastus, Reflexions sur les historiens anciens et sur Diodore de Sicile* (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XVIII). — Sainte-Croix, *Examen critique des historiens d'Alexandre*. — Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, t. II, p. 709; t. IV, p. 361, édit. de Harles. — Hoffmann, *Lexicon Bibliographicum*, t. II, p. 63. — Schoell, *Hist. de la Littérature grecque*, t. IV, p. 77-88. — Heyne, *De Fontibus historiarum Diodori*, trois mémoires dans le Recueil de la Société de Göttingue, 1787, 65-83.

* **DIODORÉ d'Adramyttium**, rhéteur grec et philosophe académique, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il entra au service de Mithridate, qui lui confia le commandement d'une armée. Pour plaire à ce prince, il fit massacrer tous les sénateurs de sa ville natale. Il fut puni de ce crime après la mort de Mithridate. Accusé par ses concitoyens et désespérant de se justifier, il se tua.

Strabon, XIII.

* **DIODORÉ de Sardes**, surnommé *le jeune* (1), poète épigrammatique grec, vivait dans la première moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il ne nous reste de lui que quelques épigrammes, insérées par Philippe de Thessalonique dans sa collection. Plusieurs écrivains l'ont confondu avec Diodore de Tarse, et d'autres, parmi lesquels on remarque Reiske, attribuent à ce dernier les poésies de Diodore de Sardes. Schneider n'est point de cet avis, et il distingue parfaitement les compositions de ces deux écrivains.

F.-MONTVAL.

Strabon, XIII. — Brunck, *Analect.*, t. II, p. 187. — Schneider, *In Anal.*, p. 15. — Reiske, *Antholog.*

* **DIODORÉ**, médecin grec, vivait probablement vers le premier siècle de l'ère chrétienne. Plinius parle de lui. C'est peut-être le même Diodore que Galien mentionne comme appartenant à la secte des empiriques, et dont il cite quelques formules médicales.

Plinius, *Hist. Nat.*, XXIX, 39. — Galien, *De Method. Med.*; *De Compos. Medicam. sec. locos.*

* **DIODORÉ d'Alexandrie**, surnommé *Valerius Pollion*, critique grec, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il était fils de Pollion et disciple de Téléclès. D'après Suidas et Eudocia, il composa deux ouvrages, savoir : Ἐξήγησις τῶν ζητούμενων παρὰ τοῖς ἑλλησιν; — Ἀττική λέξις. Il vivait du temps de l'empereur Adrien; c'est peut-être le même que le Théodore qui est mentionné par Athénée comme auteur des Ἀττικαὶ γλῶσσαι.

Suidas, au mot Πολίων.

* **DIODORÉTRYPHON**, théologien grec, vivait vers l'an 278 de l'ère chrétienne. Saint Épiphanes parle de lui comme d'un homme de bien et d'une admirable piété. Il était prêtre du village de Diodoris, et ami de l'évêque Archélaüs. Quand Manès vint se réfugier dans sa demeure, il le reçut d'abord amicalement; mais bientôt, informé par une lettre d'Archélaüs des erreurs de cet hérétique, il engagea avec lui une discussion dont il sortit, dit-on, victorieux. On trouve dans Socrate (éd. de Valois) une lettre d'Archélaüs à Diodore.

Saint Épiphanes, *De Mens. ac Pond.*, 30. — Photius, *Bibl. cod.*, 85.

(1) On lui donne ce surnom pour le distinguer de Diodore Zonas (Διόδωρος Ζώνης), né aussi à Sardes, et de la même famille, lequel se fit remarquer dans la guerre contre Mithridate. Quelques-unes des épigrammes recueillies par Philippe appartiennent à ce Diodore, d'autres sont probablement l'ouvrage de Diodore de Tarse; mais il est à peu près impossible de faire la part de chacun des trois auteurs.

* **DIODORÉ (Saint)**, martyrisé en 257. Il se trouva au nombre des chrétiens qui s'étaient rassemblés autour du tombeau de saint Chrysostome et de sainte Marie, situé dans une grotte sur la voie au Sel, près de Rome. L'empereur Valérien ayant appris cette réunion fit murer la porte de la grotte; tous ceux qui étaient dans l'intérieur périrent de faim ou étouffés. Les reliques de ces martyrs furent recueillies et transportées à Rome le 17 janvier 886, par ordre du pape Étienne VI. Les martyrologes n'expliquent pas comment les vestiges de tant de pieux personnages ont pu être conservés ou retrouvés au bout de six cent vingt-neuf ans; néanmoins, saint Diodore et ses compagnons sont honorés le 25 octobre.

Baronius, *Annales*. — Dom Ruinart, *Acta Sanctorum*, 420. — Tillemont, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique*, IV, 762. — Baluze, *Œuvres des Saints*. — et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DIODORÉ d'Antioche, écrivain ecclésiastique, vivait dans la dernière partie du premier siècle de l'ère chrétienne. Il appartenait à une famille noble. Prêtre et arc

il s'efforça d'introduire parmi les moines, et qui témoignaient de connaissances. Quand Meletius, évêque d'Antioche, fut en exil sous le règne de Dèce, Diodore eut aussi à souffrir; il n'en resta pas moins fidèle à la doctrine, et souvent il prêcha d'antiquité qui avoisinent Antioche. En 311, il prit possession de son évêché; son premier acte fut de donner l'évêché à Diodore. Celui-ci a

Constantinople, de Laodicée, et de Nicée. On ignore la date du concile, mais il précède 394, puis Phalereus, son successeur, assista à un concile de Carthage; c'était un homme d'un grand savoir; quelques-uns de ses écrits ne paraissent pas parfaitement orthodoxes. Il les idées eurent avec son caractère purité et sa doctrine.

Diodore a composé plusieurs ouvrages; ils sont tous écrits en grec, mais dans l'original. Car il en, plusieurs traduits en latin, selon les titres ou les ouvrages; savoir : *Kata τὴν ἀρχαίαν* (contre les hérétiques) et cinquante-neuf chapitres des doctrines de Bardesane, logues et hérétiques, en syriaque; on trouve

sur les idoles; leur idoles; peut-être le même est désigné par saint Jérôme sous le nom de Ketz Πλάτωνος; xpi θεοῦ καὶ θεοῦ; —

ἀποδοκίματον τὸ σφάλμα Εὐστάθίου τοῦ Παρισίου κατὰ τὸν χρόνον (Chronique redressant les erreurs chronologiques d'Eusèbe); — *Περὶ τοῦ εἰς θεοῦ ἐκ Τριᾶδος*, dirigé contre les ariens ou les monothéistes, existe, dit-on, encore en syriaque; — *Περὶ Γραμματικῶν κεφάλαια*, ouvrage, dit Cave, rempli de propositions téméraires et sentant l'école; — *Περὶ τῆς ἱκπαρχοῦ σφαίρας*: cet Hipparche est le Bithynien dont parle Plin dans son *Histoire Naturelle*, II, 26; — *Περὶ προνοίας*, sur la Providence, existe, dit-on, encore en syriaque; — *Περὶ Εὐκρόντων φιλοσόφων*, en forme de dialogue; — *Κατὰ Μανιχαίων*, en vingt-quatre livres: Photius en donne quelques extraits; — *Περὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος*; — *Περὶ τοῦ Σωμαντισμοῦ*, dirigé contre les apollinistes: quelques fragments du premier livre ont été conservés par Leontius. Cet ouvrage, dont il existe encore une traduction syriaque, est celui qui a le plus contribué à faire regarder Diodore comme hérétique; les nestoriens en effet le citaient à l'appui de leurs assertions, et saint Cyrille l'a réfuté; — un commentaire sur la plupart des livres du Vieux et du Nouveau Testament: c'était un de ses principaux ouvrages; les écrivains ecclésiastiques le citent souvent, et il nous en reste d'assez nombreux fragments. Diodore rejette l'explication allégorique des Saintes Écritures et s'attache au sens littéral.

Daniels, *Bibliotheca codex*, 302. — Leontius, *De Sectis*, 1. — *Synthesa Patrum*, édit. de Lyon, IX, p. 704. — Cave, *Bibliotheca Hist.* — Fabricius, *Bibliotheca Græca*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **DIODOTE**, jurisconsulte byzantin, du cinquième siècle. Il fut un des commissaires chargés par Théodose le jeune, en 435, de rédiger le Code Théodosien. Déjà, en 429, neuf commissaires avaient dû entreprendre l'œuvre méditée par l'empereur; leur travail était divisé en deux séries, l'une concernant l'histoire générale de la législation, l'autre formant un corps de lois positives. Mais à cette époque on projetait beaucoup et l'on exécutait peu. Théodose modifia son plan, qu'il borna à la rédaction d'un code spécial contenant les constitutions impériales. Seize commissaires, parmi lesquels Diodote, reçurent l'ordre de travailler à la réalisation du projet impérial; ils devaient disposer dans un ordre chronologique les constitutions ou fragments de constitutions, en même temps qu'ils étaient autorisés à supprimer ce qui était surabondant, à substituer à l'acte plus clair à celui qui leur paraissait obscur, enfin à corriger ce qu'ils jugeraient erroné. La constitution qui rend compte des travaux de la commission cite comme y ayant travaillé conjointement huit des commissaires; on ne remarque pas Diodote. Celui-ci fut comte des archives, et maître des archives (*magister scripturarum*). V. R.

— *Théodosien*, poète. — Smith, *Diet. of Greek and Roman Biography*.

* **DIODOTE**, de Tarse, grammairien grec, d'une époque incertaine. Il est mentionné par

Athénée comme auteur des *Dialectes italiques* (Γλωσσῶν Ἰταλικαί) et d'un ouvrage sur Lycophron (*Πρὸς Ἀνυκάφωνα*). C'est vraisemblablement le même que le Diodore cité en deux autres passages d'Athénée, et peut-être aussi le même que le grammairien dont parle Eustathe comme d'un disciple d'Aristophane de Byzance.

Danse de Villouin, *Prol. ad Hom.*, II. Athénée, XI, XIV. — Il est cité, au mot *Διαγέγρας*.

* **DIODOTE d'Ascalon**, grammairien grec, sur lequel on ne possède aucun détail. Il composa, d'après Athénée, un ouvrage sur le poète Anliphanes: *Περὶ Ἀντιφάνους καὶ τῆς παρὰ τοῖς νεωτέροις μετρίτης*.

Athénée, XIV.

On connaît encore plusieurs Diodote; savoir: Diodote de Crotone, philosophe pythagoricien, cité par Jamblique, *Vita Pythag.*, 35; — Diodote d'Élée, auteur d'épigrammes, au témoignage de Parthenius (*Erot.*, 15), qui rapporte d'après lui l'histoire de Daphné; — Diodote d'Éphèse, mentionné par Diogène Laërce (VIII, 70) comme l'auteur d'un ouvrage sur la vie et la philosophie d'Anaximandre; — Diodote de Priène, cité comme ayant écrit sur l'agriculture par Varron, *De Re Rustica*; par Columelle, I, 1, et par Plin, *Hist. Nat.*, XV, XVII; — Diodote de Syracuse, mentionné par Plin (*Hist. Nat.*, III, V) comme autorité à consulter sur la géographie; — Diodote, artiste grec, auteur d'une statuette représentant un *satyre endormi*, sur laquelle Platon a fait une épigramme insérée dans l'*Anthologie grecque*. L'idée contenue dans cette épigramme a été appliquée par Plin à un ouvrage semblable de Stratoniceus.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **DIODOTE** (Διόδωτος), orateur athénien, fils d'Eucrate, vivait vers 430 avant J.-C. Il n'est connu que par une seule action; mais cette action mérite de sauver à jamais son nom de l'oubli. En 427, les Athéniens délibérèrent sur le sort des Mytiléniens, qui, après s'être révoltés, avaient été forcés de se rendre à discrétion à l'amiral Pachès. Un décret, vigoureusement appuyé par Cléon, ordonna de tuer tous les citoyens adultes et de réduire les autres (femmes et enfants) en esclavage. Ce décret fut immédiatement transmis à Pachès. Les Athéniens, qui par entraînement commirent plus d'une fois des actions odieuses, étaient naturellement humains et généreux; ils réfléchirent pendant la nuit à l'atrocité d'une pareille mesure, et remirent en discussion la décision de la veille. Cléon se prononça encore pour une sévérité inexorable; Diodote prit en main la cause de l'humanité et de la clémence. Son discours, tel que nous l'a transmis Thucydide en l'arrangeant sans doute, quant aux paroles, mais en en conservant les principales pensées, ne fait pas moins d'honneur à son talent d'orateur qu'à son caractère d'homme. Le décret envoyé vingt-quatre heures

plus tôt à Pachès fut rapporté, et une galère partit aussitôt pour transmettre ce contre-ordre à l'amiral. Il était à craindre qu'elle n'arrivât pas à temps. Les matelots, excités par l'espoir d'une forte récompense, naviguèrent avec une rapidité extraordinaire, ne mangeant que du pain trempé dans du vin, pour ne pas perdre le temps en apprêtant leurs repas, et se relayant pendant la nuit pour ramer continuellement. Ils arrivèrent au moment où Pachès, après avoir pris connaissance du décret, allait l'exécuter. Les généreux efforts de Diodote ne restèrent pas stériles, et les Mytiléniens furent sauvés.

Thucydide, III, 36 50.

* **DIODOTE 1^{er}**, roi de Bactriane, vivait vers 250 avant J.-C. Il fut le fondateur de la monarchie grecque de Bactriane, qui subsista environ cent-cinquante ans. Ce prince, aussi bien que son successeur, est appelé par Justin *Théodote*; mais la forme *Diodote*, employée par Strabon et probablement aussi par Trogue-Pompée, est confirmée par une médaille d'argent, la seule qu'on ait de ce prince, qui se trouve au Musée de Paris. La date de l'avènement de Diodote et la manière dont il établit son pouvoir sont également incertaines. Il commença sans doute par être satrape ou gouverneur de cette province pour les rois de Syrie; puis, voyant son souverain engagé dans des guerres lointaines, il se déclara indépendant. L'éloignement de la Bactriane et la révolte des Parthes ne permirent pas aux monarques syriens de ramener Diodote à l'obéissance. Quelques années plus tard, Seleucus Callinicus, au moment d'entreprendre une expédition contre les Parthes, semble avoir fait alliance avec Diodote, qu'il reconnut sans doute à cette occasion comme souverain indépendant. Le dernier mourut probablement vers le temps même de cette expédition.

La chronologie du fondateur de la dynastie grecque de Bactriane est fort obscure. Sa révolte, d'après Strabon et Justin, précéda celle d'Arsace en Parthie, et peut se rapporter à la dernière partie du règne d'Antiochus (261-246). On la place ordinairement à la date de 256, mais sans aucune raison décisive.

Justin, XII, 4. — Strabon, XI. — Bayer, *Historia regni Græcorum Bactriani*; Saint-Petersbourg, 1738. In-4°. — Lassen, *Zur Geschichte der Griechischen und Indo-Skythischen Könige in Baktrien*; Bonn, 1838. — Droysen, *Hellenismus*, II, p. 825, 412, 760. — Wilson, *Ariana Antiqua*; Londres, 1941, in-4°. — Raoul-Rochette, *Journal des Savants*, oct. 1835.

* **DIODOTE II**, roi de Bactriane, fils et successeur du précédent, vivait vers 240 avant J.-C. Justin l'appelle Théodote ainsi que son père. Selon le même auteur, il abandonna la politique de son père, et conclut avec Tiridate, roi de Parthie, un traité par lequel il se joignit à lui contre Seleucus Callinicus. La défaite complète du roi de Syrie assura probablement l'indépendance de la Bactriane aussi bien que celle de la Parthie; mais nous ne savons rien de plus de Diodote.

Le commencement de son règne est de 240 avant J.-C.

Justin, XII, 4. — Wilson, *Ariana*.

* **DIODOTE**, philosophe stoïcien avant J.-C. Il était, dès l'année 128 avant J.-C., l'un des maîtres de Cicéron, et de il n'eut d'autre habitation que romaine. Il lui enseignait la dialectique, laquelle il était particulièrement versé dans la doctrine morale d'Antiochus. On ne sait pas si il tenta de concilier le stoïcisme et un stoïcisme dégénéré. Il continuait encore ses études, et donnait même des leçons.

Cicéron, *Brutus*, c. 90; *Tusc.*, V, et passim.

* **DIODOTE d'Erythrée**, historien, demande d'Eumène, l'un des plus célèbres généraux.

Soldats sous Alexandre, et roi de Bactrie, il écrivit un récit détaillé des conquêtes macédoniennes. Cet ouvrage, par Athénée (*Deipnosophistes*), n'a point survécu jusqu'à nous.

Sevin, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Diodote*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. XIX, p. 30.

* **DIODOTE de Nicomédie**, d'une époque inconnue. Il fit avec Antiochus une statue d'Hercule; et Rome au seizième siècle.

Clarac, *Catalogue des Artistes de l'Antiquité*.

* **DIODOTE**, sculpteur grec, d'une époque inconnue. Il exécuta une statue de Minerve, qui a été aussi attribuée à Apollonius. Strabon, *Geographie*, t. IX, p. 51, 52.

DIODOTE, médecin grec, vivait au commencement de l'ère chrétienne. *Hist. Nat.*, l'appelle Diadotus. On peut-être faut-il lire *Diodotus*. Diodote et Pétrocle seraient alors deux noms différents. Diodote avait composé un traité de botanique.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

DIOGÈNE (Διογένης), nom de plusieurs Grecs célèbres que voici, chronologiquement :

DIOGÈNE d'Apollonie, philosophe, l'époque précise de sa naissance et de sa mort sont restées inconnues. Il fut de Ténédos.

Il florissait vers 412 avant J.-C. Il fut la ville d'Apollonie (aujourd'hui Sizoboli), l'une des colonies grecques sur les côtes occidentales du Pont-Euxin. Diodote de Laerte, et c'est ainsi qu'il est nommé de Milet, et c'est ainsi qu'il est nommé parmi les philosophes ioniens. Diodote d'Apollonie vint s'établir à Ténédos, et précéda Anaxagore et Archélaüs.

e Socrate. Il y subit des persécutions et la caste sacerdotale, et au rapport de Laërte sa vie y courut même des dangers s'il composa plusieurs ouvrages. de Cilicie, philosophe néoplatonicien, vers le milieu du sixième siècle de l'ère, et auteur de savants commentaires sur la philosophie d'Aristote, avait connu Diogène intitulé : *Περί φύσεως* (De la nature), dont il nous a conservé trois fragments.

A l'exemple des philosophes ioniens qui ont précédé, Diogène d'Apollonie se demande l'origine et de la formation ; et voici, d'après les témoignages d'Aristote, de Diogène de Laërte, de Plutarque, de Simplicius et d'Eusèbe, l'essence de sa doctrine. Elle a d'abord beaucoup de ressemblance avec celles de Thalès, de Phérodore d'Héraclite, qu'elle pose comme le principe de toutes choses un élément unique, indépendant de ce rapport de ressemblance qui existe entre la cosmogonie de Diogène et celle des philosophes ioniens, tels qu'Héraclite, Phérécyde et Thalès. Mais un principe unique des choses, la cosmogonie soutient un rapport tout différent avec la cosmogonie d'Anaximène, car ce sens que l'air y est posé comme le corps simple et comme élément. A l'exemple d'Anaximène, son maître semble avoir été conduit à l'adopter par l'analogie que voici : La vie est son principe dans l'âme, et l'âme, comme pour Anaximène, étant le principe de l'air, tous deux en concluent qu'il doit être également le principe de la nature. De là, dans la doctrine de Diogène, la déification de cet élément. Pour Diogène une sorte d'âme ; et de même que l'âme humaine a une pensée, de même aussi la nature et la pensée doivent appartenir à l'âme. L'air, en tant que l'âme du monde, a les attributs divins, à savoir la puissance, la science, l'éternité. En son intelligence et de sa puissance, le suprême est regardé par Diogène comme l'auteur de l'ordre et de ce qui se manifeste dans tous les phénomènes de l'univers. A titre d'être par excellence toutes choses, et il n'est rien de son essence. L'air remplit la cosmogonie de Diogène le même que dans celle de Thalès et le feu dans celle de Thalès : il est le principe matériel des mondes. Mais comment ? Absolument comme chez Anaximène la condensation et raréfaction, avec cette différence que chez Anaximène cette

condensation et cette raréfaction de l'élément générateur avaient lieu en vertu des lois fatales du mouvement, tandis que chez Diogène ces modifications se produisent sous l'empire d'une sorte de cause providentielle, c'est-à-dire sous l'impulsion d'une volonté intelligente et puissante, inhérente au principe générateur lui-même, qui cumule ainsi la double fonction de cause matérielle et de cause efficiente. La condensation de l'air produit l'eau ; un degré supérieur de condensation produit la terre ; d'autre part, la raréfaction de l'air produit le feu. A leur tour, le feu, l'eau, la terre, produisent tout le reste. Tout s'opère donc, en dernière analyse, par la condensation et la raréfaction de l'élément générateur. Mais de même que tout vient de l'air par voie de condensation ou de raréfaction, de même aussi, par voie de raréfaction et de condensation, tout y retourne ; de telle sorte que, comme le dit Diogène d'Apollonie dans Diogène de Laërte, rien ne vient du néant et rien n'y rentre. Au sein de cette série indéfinie de transformations, qui convertissent l'élément générateur, la substance primordiale qui subit cette série de modifications constitue un tout qui est et demeure infini, tandis que le caractère défini s'attache aux formes variables et transitoires de la succession desquelles résultent les phénomènes de ce monde. Le point de départ de la cosmogonie de Diogène étant ainsi déterminé, quels sont les développements de cette cosmogonie ? Lorsque, par l'effet de la condensation et de la raréfaction, qui sont elles-mêmes un résultat du mouvement, l'air, substance primordiale, se fut converti en eau, en terre et en feu, le mouvement continuant à agir sur ces divers corps, transformation de l'élément primitif, leur densité relative déterminait la place que prit chacun d'eux dans l'ensemble des choses. Les molécules de terre et d'eau occupèrent la partie inférieure, les molécules d'air et de feu les places supérieures ; en d'autres termes, les corps les plus lourds constituèrent, par leur assemblage, la terre et l'eau, les plus légers gagnèrent les régions célestes, et de leur aggrégation résultèrent les astres et le soleil. Les choses étant ainsi distribuées, leur ensemble renferme en son sein une multitude de variétés, dont chacune trouve sa raison d'être dans quelque qualité de l'être primitif. En d'autres termes, l'air, substance primordiale et génératrice, possédant, suivant les temps et les lieux, des propriétés différentes, et n'étant ni constamment ni partout égal à lui-même quant au degré de chaleur, d'humidité et de mouvement, il en résulte, en un nombre indéfini, autant de différences analogues dans les êtres auxquels il donne lieu, différences qui n'affectent pas seulement les phénomènes corporels, mais encore les phénomènes intimes et intellectuels ; car, ainsi qu'il a été dit plus haut, l'air dans la cosmogonie de Diogène n'est pas seulement substance matérielle, mais encore substance intelligente. C'est

Des fragments et leur texte, l'*Histoire de la philosophie grecque*, publiée par l'auteur de cet

de des diverses qualités de l'air que résultent diversités, tant externes qu'internes, qui dominent la distinction des espèces et des individus ; car, en tant que substance matérielle, il est le principe des corps, et, en tant que substance intelligente, il est le principe des âmes de la pensée. Tel est dans son ensemble, autant qu'il est possible de la reconstituer aujourd'hui, la doctrine de Diogène d'Apollonie. Grâce à Simplicius, à qui nous sommes redevables de plusieurs fragments de ce philosophe, cette doctrine n'a pas péri tout entière. Dépourvue d'originalité, du moins en ce qui concerne le principe qu'elle pose comme fondamental, puisque ce principe avait été adopté déjà par un autre Ionien, elle constitue un savant développement du système d'Anaximène.

C. MALLET.

Diogène de Laërte, *Biographie des Philosophes célèbres*. — Aristotle, *De Generali et Corrupti*, liv. 1, ch. 6. et *Metaph.*, liv. 1, ch. 3. — Cicéron, *De Natura Deorum*, l. 12. — Simplicius, *Comment. in Aristot.* — Eusebe, *Præparatio evangelica*. — Plutarque, *De Placitis Philosophorum*, IV, 3. — C. Mallet, *Histoire de la Philosophie Ionienne*.

DIOGÈNE de Sinope, philosophe grec de l'école cynique, naquit la quatrième année de la 90^e olympiade (413 av. J.-C.), à Sinope, ville de l'Asie Mineure, et mourut à Corinthe, le même jour, dit-on, qu'Alexandre le Grand, dans la première année de la 114^e olympiade, 323 ans av. J.-C.). Le père de Diogène s'appelait Icésius : il était préposé au trésor public de Corinthe. Poursuivi pour le crime de malversation ou de fausse monnaie, il fut chassé de la ville, ou prévint par un exil volontaire la condamnation qui le menaçait. Diogène, qui avait trempé dans le crime de son père, s'enfuit aussi de Corinthe. Rejeté de sa patrie, il commença l'apprentissage de cette vie rude, errante, au jour le jour, qu'il devait illustrer. Il se rendit à Athènes, où il se fit admettre à l'école d'Antisthène, qui enseignait au Cynosarge une morale dont la rigidité lui attirait peu d'auditeurs. Antisthène voulut le renvoyer, le prenant pour un de ces délicats qui venaient s'amuser de sa rudesse ; il le menaça même d'un bâton : « Frappe, dit Diogène, tu ne trouveras pas de bâton assez dur pour m'empêcher de venir écouter tes leçons. » Dès lors il fut le disciple assidu d'Antisthène, et le plus zélé propagateur de cette doctrine qui avait reçu le nom de *cynique*, autant du lieu où Antisthène tenait école que de la manière de vivre qu'il enseignait et pratiquait tout à la fois. L'école de Diogène fut la place publique, les carrefours, les gymnases, les portiques des temples, partout où se réunissait le peuple. Pendant que Speusippe, qui dirigeait l'Académie, se perdait en subtilités sur la théorie des idées et des nombres de Platon, Diogène, méprisant à l'excès toute spéculation, enseignait par son exemple, par quelques préceptes fortement exprimés, par ses railleries même et ses sarcasmes, à vivre une vie indépendante, exempte de désirs et de soucis, à opposer le courage à la for-

tune, la nature aux lois, aux convenances et aux préjugés du monde, et la raison aux passions. La simplicité de sa vie était portée jusqu'au dénier excès. Il supportait patiemment le froid le chaud, marchant l'hiver pieds nus sur la neige et en été demeurant assis au soleil sur un sol brûlant. Il passait la journée sous le portique de Jupiter, la nuit dans un tonneau, allait habillé de haillons, une besace au dos, où il portait quelques aliments grossiers, dus à la générosité des passants, s'arrêtait quand il était fatigué, mangeait quand il avait faim, buvait quand il avait soif, dans une mauvaise écuelle de bois et la cassait un beau jour en voyant un enfant boire dans le creux de sa main ; dormait enveloppé dans son manteau, et faisait profession de vivre selon la nature. Diogène de Laërte, toujours curieux des anecdotes et des aventures les moins dignes d'être racontées, n'en a jamais été un prodige que dans sa vie de Diogène le Cynique. Il nous le montre poursuivant, raillant, mordant tout le monde, se moquant des démagogues et des esclaves du peuple, et du peuple esclave de ses passions, méprisant la gloire et la noblesse comme les parures du vice, n'épargnant pas même les magistrats et les ministres des dieux, tournant en ridicule les devins, les interprètes des songes et les augures, se jouant des mystères et de ceux qui s'y faisaient initier, jetant un coin de sa tunique dans l'école de Platon, qui avait défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes, abusant des disciples efféminés d'Aristippe, faisant la négation du mouvement des éléments en mettant à marcher, demandant à la terre de discourir des phénomènes célestes, et de temps en temps revenant du ciel, se promenant avec une lanterne en plein jour, et disant qu'il cherchait l'homme. On n'en finirait pas s'il fallait raconter toutes ces historiettes, tous ces traits qui, parfois bouffons, le plus souvent vulgaires et sordides, de Diogène de Laërte a recueillis et conservés, et au milieu desquels se trouvent perdus quelques préceptes d'une saine philosophie que quelques paroles vraiment dignes d'une philosophie issue de Socrate et qui n'a pas de maître.

Quelqu'un se plaignait de la vie. « Le malheur, dit-il, n'est pas de mal vivre. » Il disait que les choses honnêtes et ne les valent pas. Elles semblent aux instruments de musique, ni ouïe ni sentiment. Voyant un jour un déréglé dans ses mœurs qui accordait u « N'as-tu pas honte, dit-il, de savoir les sons d'un morceau de bois, et de vouloir accorder ton âme avec les dieux ? » Pourquoi vivre quand on ne s'occupe pas de vivre bien ? Il reprenait les hommes demandant aux dieux les choses qui sent être des biens, au lieu de demander qui sont des biens réels. « Tu m'as mandé-tu, on, tires-tu de la corde ? »

Quand il n'y en aurait pas d'autre, dit-il, elle fait que je suis préparé à tout événement. » Il appelait les hommes vertueux les images des dieux.

Diogène avait à Athènes une sorte de popularité. Les Athéniens aimaient le mâle franchise de son caractère, et se plaisaient à ses rudes saillies. Aussi écrivait-il à Craterus, riche macédonien, qui le priait de se rendre auprès de lui, qu'il aimait mieux manger du sel à Athènes que de se trouver aux riches festins de Craterus. Cependant il s'éloignait quelquefois d'Athènes. C'est en revenant de Lacédémone à Athènes qu'il disait qu'il allait de l'appartement des hommes à celui des femmes. On raconte qu'il porta les armes à Chéronée; on dit même qu'il fut pris et relâché par Philippe, qui eut lieu d'admirer la hardiesse de son langage. Il se rendait à Égine, lorsque des pirates s'emparèrent du vaisseau sur lequel il était monté. Diogène fut conduit en Crète et vendu à l'encan. Comme le crieur demandait qu'il savait faire : « Commander à des hommes », répondit-il. Un Corinthien du nom de Xéniate l'acheta, le conduisit à Corinthe, et ayant conçu une haute opinion de son caractère, lui confia l'éducation de ses enfants et bientôt la direction de sa maison. Diogène l'avait bien dit. Il était véritablement le maître, Xéniate lui obéissait et répétait partout qu'un bon génie était en lui dans sa maison.

Persuadé que les exercices du corps, en le formant et en occupant l'imagination, facilitent la pratique de la vertu, Diogène apprenait aux enfants de Xéniate à monter à cheval, à tirer de l'arc, à manier la fronde, et à lancer le javelot : il les menait à la chasse, les astreignait à des travaux d'esclave, les accoutumait à la sobriété et à la tempérance, les faisait marcher avec lui la tête nue, les pieds nus, et habillés de vêtements modestes; il ne négligeait pas pour cela l'éducation de leur esprit; il appelait l'instruction la science des jeunes gens, la consolation des vieillards, la richesse des pauvres et l'ornement des riches. Il leur faisait apprendre par cœur les fragments des poètes et des meilleurs écrivains.

Diogène possédait, dit-on, à un haut degré le talent de la persuasion, et savait s'attacher et retenir auprès de lui ceux qui, attirés par sa réputation, venaient le trouver. Il passait l'hiver à Athènes et l'été à Corinthe. C'est dans cette dernière ville qu'il reçut la visite d'Alexandre le Grand, qui se préparait alors à son expédition en Asie. « Que veux-tu de moi? » lui demanda le roi de Macédoine. — « Que tu t'écartes un peu de ton soleil », répondit le philosophe. Juvénal nous en rappelant cette fameuse entrevue : « Alexandre comprit, quand il vit ce grand citoyen dans un tonneau, combien un mortel sans dévotion est plus heureux que celui qui souhaite la possession du monde entier :

« Rex Alexander, testa quum vidit in illa

Magnum habitatorem, quanto scilicet hic qui Nil cuperet, quam qui totum sibi posceret orbem. Juv., Sat., XIV, vers 311.

Sans parents, sans patrie, Diogène se proclamait citoyen de l'univers; libre jusque dans l'esclavage, il se vantait d'être le maître des hommes, le médecin des âmes, le héraut de la liberté. Il semble que c'est Diogène que Lucien fait parler dans un de ses dialogues où il prête ces paroles à un philosophe cynique : « Que la terre me serve de lit, le ciel de couverture, que le monde soit ma maison, et toutes sortes de vivres mon aliment; que le pernicieux désir d'amasser, qui est cause de tous les maux, soit loin de moi; en un mot, que je souffre plutôt la disette que d'aimer le superflu, voilà mon bonheur... Les plus sages sont ceux qui ont le moins de besoins : Hercule, le bienfaiteur de l'humanité, était pauvre et allait demi-nu; ne vaut-il pas mieux imiter ce héros que ces efféminés qui vivent esclaves de leurs passions et sont emportés par l'ambition, la colère, l'amour, la soif des voluptés, comme par autant de chevaux furieux et indomptés? » Et ailleurs, Diogène en personne répond à un marchand qui veut l'acheter, « que son but est d'imiter Hercule, de faire comme lui la guerre à des monstres qu'on appelle les passions. — « Si je l'achète, que m'apprendras-tu? » dit le marchand. — « Je l'arracherai à tes délices et l'enfermerai avec la pauvreté; ensuite je te ferai suer, coucher sur la dure, et manger de tout : que si tu as de l'argent, tu le jetteras, si tu m'en crois, dans la rivière; tu ne te soucieras ni de parents ni de patrie, et tout ce qu'on en dit passera à tes yeux pour une fable. Tu habiteras quelque vieille masure, ou quelque tombeau, ou comme moi un tonneau. Ta besace sera ton seul revenu, et avec cela tu disputeras de félicité avec Jupiter. » De toutes les philosophies et de tous les philosophes dont Lucien s'est moqué, et on doit dire qu'il n'en a guère épargné, la philosophie cynique seule et Diogène, son plus illustre représentant, ont dans plus d'un passage trouvé grâce devant lui. C'est d'ordinaire avec le fouet de Diogène qu'il flagelle les superstitions, les préjugés, les folles ambitions, les ridicules de toutes les conditions et de tous les âges. Les traditions sur la mort de Diogène sont fort incertaines. Les uns prétendent qu'il mourut de la morsure d'un chien, d'autres qu'il fut étouffé par un épanchement de bile, d'autres qu'il se laissa mourir en retenant sa respiration; on lui éleva un tombeau surmonté d'un chien, en marbre de Paros.

Est-il besoin maintenant de caractériser la philosophie de Diogène? Elle est contenue dans ces deux points, 1° le dédain pour toute spéculation et toute recherche théorique : philosopher, c'est vivre; 2° l'identification du souverain bien avec la vertu, et de la vertu avec la vie selon la nature, principe vague, poussé par Diogène aux derniers excès. Au reste, le rôle de la philosophie

Quand il n'y en aurait pas d'autre, dit-il, elle fait que je suis préparé à tout événement. » Il appelait les hommes vertueux les images des dieux.

Diogène avait à Athènes une sorte de popularité. Les Athéniens aimaient la mâle franchise de son caractère, et se plaisaient à ses rudes saillies. Aussi écrivait-il à Craterus, riche macédonien, qui le pria de se rendre auprès de lui, qu'il aimait mieux manger du sel à Athènes que de se trouver aux riches festins de Craterus. Cependant il s'éloignait quelquefois d'Athènes. C'est en revenant de Lacédémone à Athènes qu'il disait qu'il allait de l'appartement des hommes à celui des femmes. On raconte qu'il porta les armes à Chéronée; on dit même qu'il fut pris et mis à mort par Philippe, qui eut lieu d'admirer la hardiesse de son langage. Il se rendait à Égine, lorsque des pirates s'emparèrent du vaisseau sur lequel il était monté. Diogène fut conduit en Crète et vendu à l'encan. Comme le crieur demandait ce qu'il savait faire : « Commander à des hommes », répondit-il. Un Corinthien du nom de Xénade l'acheta, le conduisit à Corinthe, et ayant conçu une haute opinion de son caractère, lui confia l'éducation de ses enfants et bientôt la direction de sa maison. Diogène l'avait bien dit. Il était véritablement le maître, Xénade lui obéissait et répétait partout qu'un bon génie était entré dans sa maison.

Persuadé que les exercices du corps, le fortifiant et en occupant l'imagination, faussaient la pratique de la vertu, Diogène apprenait aux enfants de Xénade à monter à cheval, à tirer de l'arc, à lancer la fronde, et à lancer le javalot : il les menait à la chasse, les astreignait à des travaux d'esclave, les accoutumait à la sobriété et à la tempérance, les faisait marcher avec lui la tête nue, les privait de la chaleur des vêtements grossiers; il ne négligeait pas pour cela l'éducation de leur esprit; il appelait l'instruction la science des jeunes gens, la consolation des vieillards, la richesse des pauvres et l'ornement des riches. Il leur faisait apprendre par cœur des fragments des poètes et des meilleurs écrivains.

Diogène possédait, dit-on, à un haut degré le talent de la persuasion, et savait s'attacher et retenir auprès de lui ceux qui, attirés par sa réputation, venaient le trouver. Il passait l'hiver à Athènes et l'été à Corinthe. C'est dans cette dernière ville qu'il reçut la visite d'Alexandre le Grand, qui se préparait alors à son expédition en Asie. — « Que veux-tu de moi? » lui demanda le roi. — « Que tu t'écartes un peu de ton soleil, » répondit le philosophe. Juvénal raconte en rappelant cette fameuse entrevue : « Alexandre comprit, quand il vit ce grand citoyen dans son tonneau, combien un mortel sans dévotion est plus heureux que celui qui souhaite la possession du monde entier :

Magnam habitarem, quanto felicius ille qui Nil cuperet, quam qui totum sibi posceret orbem.
Juv., Sat., XIV, vers 301.

Sans parents, sans patrie, Diogène se proclamait citoyen de l'univers; libre jusque dans l'esclavage, il se vantait d'être le maître des hommes, le médecin des âmes, le héraut de la liberté. Ressemble que c'est Diogène que Lucien fait parler dans un de ses dialogues où il prête ces paroles à un philosophe cynique : « Que la terre me serve de lit, le ciel de couverture, que le monde soit ma maison, et toutes sortes de vivres mon aliment; que le pernicieux désir d'amasser, qui est cause de tous les maux, soit loin de moi; en un mot, que je souffre plutôt la disette que d'aimer le superflu, voilà mon humeur... Les plus sages sont ceux qui ont le moins de besoins : Hercule, le bienfaiteur de l'humanité, était pauvre et allait demi-nu; ne vaut-il pas mieux imiter ce héros que ces efféminés qui vivent esclaves de leurs passions et sont emportés par l'ambition, la colère, l'amour, la soif des voluptés, comme par autant de chevaux furieux et indomptés? » Et ailleurs, Diogène en personne répond à un marchand qui veut l'acheter, « que son but est d'imiter Hercule, de faire comme lui la guerre à des monstres qu'on appelle les passions. — « Si je t'achète, que m'apprendras-tu? » dit le marchand. — « Je t'arracherai à tes délices et t'enfermerai avec la pauvreté; ensuite je te ferai suer, concher sur la dure, et manger de tout; que si tu as de l'argent, tu le jetteras, si tu m'en crois, dans la rivière; tu ne te soucieras ni de parents ni de patrie, et tout ce qu'on en dit passera à tes yeux pour une fable. Tu habiteras quelque vieille masure, ou quelque tombeau, ou comme moi un tonneau. Ta besace sera ton seul revenu, et avec cela tu disputeras de félicité avec Jupiter. » De toutes les philosophies et de tous les philosophes dont Lucien s'est moqué, et on doit dire qu'il n'en a guère épargné, la philosophie cynique seule et Diogène, son plus illustre représentant, ont dans plus d'un passage trouvé grâce devant lui. C'est d'ordinaire avec le fouet de Diogène qu'il flagelle les superstitions, les préjugés, les folles ambitions, les ridicules de toutes les conditions et de tous les âges. Les traditions sur la mort de Diogène sont fort incertaines. Les uns prétendent qu'il mourut de la morsure d'un chien, d'autres qu'il fut étouffé par un épanchement de bile, d'autres qu'il se laissa mourir en retenant sa respiration; on lui éleva un tombeau surmonté d'un chien, en marbre de Paros.

Est-il besoin maintenant de caractériser la philosophie de Diogène? Elle est contenue dans ces deux points, 1° le dédain pour toute spéculation et toute recherche théorique : philosopher, c'est vivre; 2° l'identification du souverain bien avec la vertu, et de la vertu avec la vie selon la nature, principe vague, poussé par Diogène aux derniers excès. Au reste, le rôle de la philosophie

cynique est surtout négatif. Diogène, le cynique par excellence, est un philosophe aboyant et mordant, « mais, comme il dit, mordant les méchants, aboyant après les délicats et les voluptueux ». Sa doctrine, ou pour mieux dire sa vie, car il n'y a pas lieu de distinguer, est une attaque perpétuelle et sans relâche contre la superstition, la mollesse, le luxe, l'amour des plaisirs, tous les vices enfin qui asservissent l'homme. Anéantir les passions, c'est renverser les tyrans de l'homme, c'est le rendre à lui-même, à sa force, à sa liberté. Cette idée, que le stoïcisme a faite sienne par les développements qu'il lui a donnés, appartient à la philosophie de Diogène. Il convient de juger sérieusement une philosophie sérieuse et de ne pas s'arrêter à un mot malheureux dont on a fait une injure. Bien qu'on puisse reprocher à Diogène plus d'une brutalité dans sa conduite et dans ses paroles, on ne peut nier que ce ne soit un homme d'une trempe peu commune; on ne peut oublier que sa philosophie, bien que presque toujours donnant dans l'excès, est issue de l'enseignement de Socrate; que quelquefois elle parle un langage digne de lui, enfin qu'elle eut l'honneur d'enfanter ou tout au moins de susciter la plus grande doctrine morale de l'antiquité, la doctrine stoïcienne. Zénon de Citium, fondateur du Portique, est disciple de Cratès, élève de Diogène de Sinope.

Il ne reste aucun ouvrage de Diogène. On a démontré que certaines lettres qu'on lui attribuait, et qui sont citées comme de lui dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, sont apocryphes. Quant aux nombreux ouvrages cités par Diogène de Laërte, il n'en reste pas trace, et tout porte à croire que la liste en a été fort grossie.

B. AUBÉ.

Cicéron, *Tusculanes*, I, 43. — Plutarq., *Vies d'Alexandre*, de *Fabius Max.* — Sénèque, *De Benef.*, V, 6. — Élien, *Varia Hist.*, III, 19; X, 16; XIII, 28; VIII, 14; XIV, 32. — Valère Maxime, IV, 8. — Lucien, *Le Cynique*; *Secte des philosophes à l'encau*; *De la manière d'écrire l'histoire*; *Dialogues des Morts*, passim. — Diogène de Laërte, liv. VI. — Dion Chrysostôme, *Orat.*, 6. — Suidas. — Saint Jérôme, *Adv. Jovinianum*. — F.-A. Grimaldi, *La Vita di Diogene Cinico*; Napoli, 1777, in-8°. — Gedike, *Cicero hist. philo.*, p. 244. — Ritter, Tennemann et les autres historiens de la philosophie grecque.

* **DIOGÈNE CENOMANUS**, poète tragique grec, vivait vers 400 avant J.-C. Il commença, dit-on, à faire jouer des pièces à Athènes en 404. Elles sont toutes perdues aujourd'hui; il n'en reste que quelques titres, savoir : *Θυσιας*, *Ἀχιλλεύς*, *Ἐλενη*, *Ἡρακλῆς*, *Μήδεια*, *Οἰδίπους*, *Χρυσίππος*, *Σεμλιν*. Il est remarquable que toutes ces tragédies, excepté la dernière, sont attribuées par Diogène Laërce à Diogène le Cynique. D'autres les attribuent à Philiscus d'Égine, ami de Diogène le Cynique, et d'autres à Pasiphaon. Melanthius, dans Plutarque, se plaint de l'obscurité d'un certain poète Diogène. Serait-ce notre tragique? Élien mentionne un poète tragique nommé Diogène; mais ce dernier diffère probablement de Diogène le Cynique et de Diogène Cenomanus.

Diogène Laërce, VI, 80, avec les notes de Ménage. — Élien, *Var. Hist.*, III, 30; N. A., VI, 1. — Plutarque, *De Aud. Poet.* — Athénée, XIV. — Fabricius, *Bibl. Græca*.

* **DIOGÈNE** (Διογένης), romancier grec, surnommé *Antonius*, vivait à une époque incertaine. Quelques critiques le placent peu après le temps d'Alexandre, tandis que les autres le rejettent, avec plus de probabilité, dans le deuxième ou même dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. L'époque à laquelle il vivait était inconnue même à Photius, qui nous a donné une analyse de son roman. Il consistait en vingt-quatre livres, était écrit en forme de dialogue, et portait le titre de *Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἀκιστά* (Les choses incroyables qu'on voit au delà de Thulé). Photius loue hautement l'éclat et la grâce des descriptions de ce roman. L'analyse de Photius a été insérée dans le *Corpus Eroticonum Græcorum* de Passow, vol. I; on en trouve une traduction dans les *Mélanges* de Charbon de La Rochette. Voici comment M. Villenain, dans son spirituel *Essai sur les Romans grecs*, juge la composition de Diogène: « C'est une suite d'aventures extraordinaires et de courses lointaines et merveilleuses, au milieu desquelles se sentent le nœud d'un amour entre la jeune Dercyllis, Tyrienne, et l'Arcadien Dinias. Cette histoire ressemblait assez, à ce qu'il paraît, au *Récueil des Voyages imaginaires* et au roman de Cyrano de Bergerac. Dinias va même aussi dans la lune, qu'il rencontre de plain-pied en s'avancant jusqu'à l'extrémité des pays du Nord. Le nom d'Alexandre est mêlé à ces folies, et l'auteur suppose que ce conquérant a découvert le monument de cette histoire dans une cassette près des tombeaux qui renfermaient les restes de Dercyllis et de Dinias. Voilà les fictions que les Grecs dédaignés faisaient succéder à leurs belles fables politiques. »

Photius, *Cod.* 168. — Porphyre, I

* **DIOGÈNE**, préfet de Suse d'Antiochus le Grand. vi

Pendant la révolte de Suse, une troupe de seize mille hommes se prépara à s'emparer de la ville. Antiochus, qui était à Tarse, envoya une armée pour le réprimer. Lorsque l'armée d'Antiochus fut arrivée devant la ville, il lui fit proposer de se rendre. Mais les habitants, encouragés par les soldats qui étaient restés dans la ville, refusèrent. Antiochus, furieux, fit massacrer tous les habitants qui étaient restés dans la ville, et fit transporter les têtes dans une corbeille d'osier, qu'il envoya à Tarse.

Polybe, V, 44, 45, 46; X, 28, 29

* **DIOGÈNE DE TARSE**, d

curien grec, vivait probablement dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Strabon, il s'agit de toutes les tragédies; mais de toutes les tragédies jusqu'à la fin de sa vie.

peu nous aujourd'hui; il ne nous en reste que quelques titres, entre autres : *Ἐπιλεκτοὶ σχολαί*; c'est probablement un recueil de dissertations sur des sujets philosophiques; — un abrégé des *Ἐθιμί-ques* d'Épicure (*Ἐπιτομή τῶν Ἐπικούρου ἠθικῶν διαγράμτων*), dont Diogène Laërce cite le douzième livre; — *Περὶ ποιητικῶν ζητημάτων*. Dans cet essai sur les problèmes poétiques, Diogène s'occupait spécialement des poèmes d'Homère. On ne sait rien de plus sur ce philosophe, bien que Gassendi le représente comme un disciple de Demétrios de Laconie.

Diogène Laërce, VI, 81; X, 36, avec les notes de Ménage, 178. — Gassendi, *De Vita Epicuri*, II, 6.

DIOGÈNE de Babylone, philosophe stoïcien, disciple de Chrysippe et de Zénon de Tarse, naquit à Séleucie, ville située près de Babylone, d'où le surnom qu'on lui donne. Il vivait vers le milieu du deuxième siècle av. J.-C. Il philosopha à Athènes jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On ne connaît aucune particularité de sa vie; on sait seulement qu'il fit partie de la fameuse ambassade que les Athéniens envoyèrent à Rome, au sujet de la ville d'Orope. Pendant le temps des pourparlers, Diogène tint école, et se fit remarquer par son éloquence. Cicéron parle de Diogène de Babylone comme d'un homme d'une haute autorité; cependant on peut inférer de quelques passages du *De Officiis* qu'il affaiblit dans la rigidité de la morale stoïcienne: — Un homme qui vend est-il tenu de tout dire à l'acheteur, même ce que n'exige pas la loi et ce qui est contre son intérêt? — Non, répond Diogène. — Un homme qui a reçu pour bonnes des pièces de monnaie qui sont fausses peut-il, s'en étant aperçu, les faire passer comme bonnes? — Oui, répond Diogène. On voit qu'ici la règle stoïcienne a singulièrement fléchi.

Diogène de Babylone apprit, dit-on, la dialectique à Carnéade, lui fournissant ainsi une arme, dont il se servit avec tant d'habileté contre le Portique. « Si j'ai conclu bien, disait Carnéade, j'ai raison; si mal, que Diogène me rende ma mine » : c'était le salaire que les stoïciens exigeaient pour leurs leçons.

Il ne faut pas confondre le Diogène dont nous nous occupons avec un autre Diogène de Babylone, philosophe épicurien, qui vécut à la même époque à la cour d'un roi de Syrie. Au reste, il n'est trace que dans Athénée de ce philosophe, qui ne fut de commun avec le disciple de Chrysippe, ni pour le caractère ni pour la doctrine. Diogène Laërce, dans son X^e livre, parle d'un autre Diogène, philosophe épicurien, né à Tarse, qui composa, dit-il, un abrégé des doctrines morales d'Épicure.

Il reste quelques titres d'ouvrages attribués à Diogène de Babylone : *Un Traité de la Divinité*; — *De Minerve*; — *Des Lois*; — *De la Liberté*. Ces deux derniers ouvrages sont cités par Athénée, et appartiennent peut-être au Diogène corrélaire d'Antiochus.

B. AUB.

Cicéron *De Officiis*, III, 32; *De Divinatione*, I, 2; *De Natura Deorum*, I, 18; *De Senectute*; *De Finibus*, III, 16. — Lucien, *De ceux qui ont longtemps vécu*. — Diogène Laërce, VII; — Zénon, *passim*, et livre X, 28, 118. — Athénée, IV, 30, V, 13; XIII, 4. — C.-F. Thierck, *Disserlatio de Diogene Babylonico*; Louvain, 1830, in-8°. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. III, p. 860.

* **DIOGÈNE de Séleucie**, philosophe épicurien, vivait vers 150 avant J.-C. Il a été souvent confondu avec Diogène de Babylone, qui était aussi natif de Séleucie. Il vivait à la cour de Syrie et dans l'intimité du roi Alexandre Balas, qui se faisait passer pour fils d'Antiochus Épiphanie. Il fut mis à mort peu après l'avènement d'Antiochus Théos, en 142 avant J.-C.

Athénée, V.

* **DIOGÈNE**, général carthaginois, vivait vers 150 avant J.-C. On voit par son nom qu'il était d'origine grecque. Il succéda à Asdrubal dans le commandement de Néphérus, en Afrique, lorsque cette place fut attaquée par le second Scipion l'Africain. Ce dernier laissa au bout de quelques jours le commandement du corps assiégeant à Lélius, pour marcher sur Carthage; mais il ne tarda pas à revenir sous les murs de Néphérus, qui succomba après un siège de vingt-deux jours. 70,000 personnes, dit-on, périrent dans le sac de cette place. La prise de Néphérus prépara la chute de Carthage.

Appien, *Pun.*, 138.

DIOGÈNE LAËRCE ou DELAËRTE (*Διογένης ὁ Λαέρτιος*), historien qui nous a laissé sur la vie et les doctrines des philosophes de l'antiquité un ouvrage plein de renseignements infiniment précieux pour l'histoire de la philosophie grecque. On ne sait absolument rien de la vie de Diogène Laërce. C'est à peine si l'on peut affirmer qu'il naquit à Laerte, ville de Cilicie; en quelle année? on l'ignore. On est réduit à des conjectures pour établir l'époque où il vécut, et sur ce point les critiques se sont donné carrière. L'un, par une évidente confusion, le fait vivre sous le règne d'Auguste, l'autre le recule jusqu'au temps de Constantin. Ménage le fait contemporain de Marc Aurèle, Fabricius le place dans les dernières années du règne de Septime Sévère, qui mourut en 211 après J.-C. Cependant, on peut tirer de quelques passages du livre de Diogène lui-même des inductions assez solides sur le point qui nous occupe. A la fin du préambule, Polémon d'Alexandrie est cité comme ayant depuis peu (*πρὸ ὀλίγου*) établi une nouvelle école de philosophie. Or, d'après deux phrases de Porphyre (*Vie de Plotin*, ch. 9) on peut conjecturer avec assez de certitude que vers 240 ap. J.-C. Polémon était déjà vieux. En outre, dans les dernières lignes du livre IX, à l'article *Pyrrhon*, Diogène Laërce nomme parmi les sceptiques Sextus Empiricus et Saturninus Cithénas, disciple de Sextus. Or, Sextus Empiricus florissait vers l'époque de l'empereur Alexandre Sévère (222-235). On peut donc affirmer, à ce qu'il nous semble, que Diogène Laërce écrivait vers le milieu du troisième siècle. On

cynique est surtout négatif. Diogène, le cynique par excellence, est un philosophe aboyant et mordant, « mais, comme il dit, mordant les méchants, aboyant après les délicats et les voluptueux ». Sa doctrine, ou pour mieux dire sa vie, car il n'y a pas lieu de distinguer, est une attaque perpétuelle et sans relâche contre la superstition, la mollesse, le luxe, l'amour des plaisirs, tous les vices enfin qui asservissent l'homme. Anéantir les passions, c'est renverser les tyrans de l'homme, c'est le rendre à lui-même, à sa force, à sa liberté. Cette idée, que le stoïcisme a faite sienne par les développements qu'il lui a donnés, appartient à la philosophie de Diogène. Il convient de juger sérieusement une philosophie sérieuse et de ne pas s'arrêter à un mot malheureux dont on a fait une injure. Bien qu'on puisse reprocher à Diogène plus d'une brutalité dans sa conduite et dans ses paroles, on ne peut nier que ce ne soit un homme d'une trempe peu commune; on ne peut oublier que sa philosophie, bien que presque toujours donnant dans l'excès, est issue de l'enseignement de Socrate; que quelquefois elle parle un langage digne de lui, enfin qu'elle eut l'honneur d'enfanter ou tout au moins de susciter la plus grande doctrine morale de l'antiquité, la doctrine stoïcienne. Zénon de Citium, fondateur du Portique, est disciple de Cratès, élève de Diogène de Sinope.

Il ne reste aucun ouvrage de Diogène. On a démontré que certaines lettres qu'on lui attribuait, et qui sont citées comme de lui dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, sont apocryphes. Quant aux nombreux ouvrages cités par Diogène de Laërte, il n'en reste pas trace, et tout porte à croire que la liste en a été fort grossie.

B. AUBÉ.

Cicéron, *Tusculanes*, I, 43. — Plutarque, *Vies d'Alexandre, de Fabius Max.* — Sénèque, *De Benef.*, V, 6. — Élien, *Var. Hist.*, III, 19; X, 16; XIII, 26; VIII, 14; XIV, 22. — Valère Maxime, IV, 3. — Lucien, *Le Cynique, Secte des philosophes à l'encau; De la manière d'écrire l'histoire; Dialogues des Morts*, passim. — Diogène de Laërte, liv. VI. — Dion Chrysostôme, *Orat.*, 6. — Suidas. — Saint Jérôme, *Adv. Jovinianum*. — F.-A. Grimaldi, *La Vita di Diogene Cinico*; Napoli, 1777, in-8°. — Gedike, *Cicero hist. philos.*, p. 244. — Ritter, Tennemann et les autres historiens de la philosophie grecque.

* **DIOGÈNE CENOMANUS**, poète tragique grec, vivait vers 400 avant J.-C. Il commença, dit-on, à faire jouer des pièces à Athènes en 404. Elles sont toutes perdues aujourd'hui; il n'en reste que quelques titres, savoir : *Θυσίης*, *Ἀχιλλεύς*, *Ἐλενη*, *Ἡρακλῆς*, *Μέδεια*, *Οἰδύπους*, *Χρύσηππος*, *Σεμῶν*. Il est remarquable que toutes ces tragédies, excepté la dernière, sont attribuées par Diogène Laërce à Diogène le Cynique. D'autres les attribuent à Philiscus d'Égine, ami de Diogène le Cynique, et d'autres à Pasiphaon. Melanthius, dans Plutarque, se plaint de l'obscurité d'un certain poète Diogène. Serait-ce notre tragique? Élien mentionne un poète tragique nommé Diogène; mais ce dernier diffère probablement de Diogène le Cynique et de Diogène Cenomane.

Diogène Laërce, VI, 86, avec les notes de Ménage. — Élien, *Var. Hist.*, III, 26; N. A., VI, 1. — Plutarque, *De Aud. Poet.* — Athénée, XIV. — Fabricius, *Bibl. Græca*.

* **DIOGÈNE** (Διογένης), romancier grec, surnommé *Antonius*, vivait à une époque incertaine. Quelques critiques le placent peu après le temps d'Alexandre, tandis que les autres le rejettent, avec plus de probabilité, dans le deuxième ou même dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. L'époque à laquelle il vivait était inconnue même à Photius, qui nous a donné une analyse de son roman. Il consistait en vingt-quatre livres, était écrit en forme de dialogue, et portait le titre de *Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἀπαντα* (Les choses incroyables qu'on voit au delà de Thulé). Photius loue hautement l'éclat et la grâce des descriptions de ce roman. L'analyse de Photius a été insérée dans le *Corpus Eroticonum Græcorum* de Passow, vol. I; on en trouve une traduction dans les *Mélanges* de Chardon de La Rochette. Voici comment M. Villenain, dans son spirituel *Essai sur les Romans grecs*, juge la composition de Diogène : « C'est une suite d'aventures extraordinaires et de courses lointaines et merveilles, au milieu desquelles se sentent le nœud d'un amour entre la jeune Dercyllis, Tyrienne, et l'Arcadien Dinias. Cette histoire ressemblait assez, à ce qu'il paraît, au *Recueil des Voyages imaginaires* et au roman de Cyrano de Bergerac. Dinias va même aussi dans la lune, qu'il rencontre de plain-pied en s'avancant jusqu'à l'extrémité des pays du Nord. Le nom d'Alexandre est mêlé à ces folies, et l'auteur suppose que ce conquérant a découvert le manuscrit de cette histoire dans une cassette près des tombeaux qui renfermaient les restes de Dercyllis et de Dinias. Voilà les fictions que les Grecs dégoûtés faisaient succéder à leurs belles fables mythiques. »

Photius, *Cod.* 166. — Porphyre, I. P

* **DIOGÈNE**, préfet de :

d'Antiochus le Grand, pendant la révolte de Bêlle de Suse, tandis que sa prise par les rebelles. Molon a pléte sa conquête, et la levation devant la citadelle. Lorsque l'insurrection antiochus, Diogène obtint les troupes stationnées dans fut mis à la tête de l'action dirigée en Hy Antiochus.

Polybe, V, 44, 45, 46; X, 22, 23

* **DIOGÈNE DE TARSE**, pcurien grec, vivait probable ou dans le premier siècle Strabon, il s'entendait tragédies; mais ces de toutes les promptem jusqu'à nous. Tarse Tarse

pendus aujourd'hui; il ne nous en reste que quelques titres, entre autres : *Ἐπιλεκτοὶ σχολαί*, c'est probablement un recueil de dissertations sur des sujets philosophiques; — un abrégé des *Éthiques* d'Épicure (*Ἐπιτομή τῶν Ἐπικούρου ἠθικῶν ζητημάτων*), dont Diogène Laërce cite le douzième livre; — *Περὶ ποιητικῶν ζητημάτων*. Dans cet essai sur les problèmes poétiques, Diogène s'occupait spécialement des poèmes d'Homère. On ne sait rien de plus sur ce philosophe, bien que Cassiodore le représentât comme un disciple de Demetrius de Laconie.

Diogène Laërce, VI, 83; X, 26, avec les notes de Ménage, 178. — Cassiodori, *De Vita Epicuri*, II, 6.

DIOGÈNE de Babylone, philosophe stoïcien, disciple de Chrysippe et de Zénon de Tarse, naquit à Séleucie, ville située près de Babylone, d'où le surnom qu'on lui donne. Il vivait vers le milieu du deuxième siècle av. J.-C. Il philosopha à Athènes jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On ne connaît aucune particularité de sa vie; on sait seulement qu'il fit partie de la fameuse ambassade que les Athéniens envoyèrent à Rome, au sujet de la ville d'Orope. Pendant le temps des pourparlers, Diogène tint école, et se fit remarquer par son éloquence. Cicéron parle de Diogène de Babylone comme d'un homme d'une haute autorité; cependant on peut inférer de quelques passages du *De Officiis* qu'il affaiblit et conserva la rigidité de la morale stoïcienne: — Un homme qui vend est-il tenu de tout dire à l'acheteur, même ce que n'exige pas la loi et ce qui est contre son intérêt? — Non, répond Diogène. — Un homme qui a reçu pour bonnes des pièces de monnaie qui sont fausses peut-il, s'en étant aperçu, les faire passer comme bonnes? — Oui, répond Diogène. On voit qu'ici la règle stoïcienne a singulièrement fléchi.

Diogène de Babylone apprit, dit-on, la dialectique à Carnéade, lui fournissant ainsi une arme, dont il se servit avec tant d'habileté contre le Portique. « Si j'ai conclu bien, disait Carnéade, j'ai raison; si mal, que Diogène me rende ma tenue » : c'était le salaire que les stoïciens exigeaient pour leurs leçons.

Il ne faut pas confondre le Diogène dont nous nous occupons avec un autre Diogène de Babylone, philosophe épicurien, qui vécut à la même époque à la cour d'un roi de Syrie. Au reste, il n'est rien que dans Athénée de ce philosophe, qui se fit de commun avec le disciple de Chrysippe, ni pour le caractère ni pour la doctrine. Diogène Laërce, dans son X^e livre, parle d'un autre Diogène, philosophe épicurien, né à Tarse, qui composa, dit-il, un abrégé des doctrines morales d'Épicure.

Il reste quelques titres d'ouvrages attribués à Diogène de Babylone : *Un Traité de la Divination*; — *De Minerve*; — *Des Lois*; — *De la Santé*. Ces deux derniers ouvrages sont cités par Athénée, et appartiennent peut-être au Diogène courtisan d'Antiochus.

B. AUBÉ.

Cicéron *De Officiis*, III, 12; *De Divinatione*, I, 3; *De Natura Deorum*, I, 15; *De Senectute*; *De Finibus*, III, 10. — Lucien, *De ceux qui ont longtemps vécu*. — Diogène Laërce, VII, — Zénon, passim, et livre X, 28, 118. — Athénée, IV, 20, V, 12; XIII, 4. — G.-F. Thiercel, *Dissertation de Diogène de Babylone*; Louvain, 1830, 10-8°. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. III, p. 560.

* **DIOGÈNE de Séleucie**, philosophe épicurien, vivait vers 150 avant J.-C. Il a été souvent confondu avec Diogène de Babylone, qui était aussi natif de Séleucie. Il vivait à la cour de Syrie et dans l'intimité du roi Alexandre Balas, qui se faisait passer pour fils d'Antiochus Épiphanes. Il fut mis à mort peu après l'avènement d'Antiochus Théos, en 142 avant J.-C.

Athénée, V.

* **DIOGÈNE**, général carthaginois, vivait vers 150 avant J.-C. On voit par son nom qu'il était d'origine grecque. Il succéda à Asdrubal dans le commandement de Néphérès, en Afrique, lorsque cette place fut attaquée par le second Scipion l'Africain. Ce dernier laissa au bout de quelques jours le commandement du corps assiégeant à Lélius, pour marcher sur Carthage; mais il ne tarda pas à revenir sous les murs de Néphérès, qui succomba après un siège de vingt-deux jours. 70,000 personnes, dit-on, périrent dans le sac de cette place. La prise de Néphérès prépara la chute de Carthage.

Appien, Pun., 136.

DIOGÈNE LAËRCE ou DELAËRTE (*Διογένης ὁ Λαέρτιος*), historien qui nous a laissé sur la vie et les doctrines des philosophes de l'antiquité un ouvrage plein de renseignements infiniment précieux pour l'histoire de la philosophie grecque. On ne sait absolument rien de la vie de Diogène Laërce. C'est à peine si l'on peut affirmer qu'il naquit à Laerte, ville de Cilicie; en quelle année? on l'ignore. On est réduit à des conjectures pour établir l'époque où il vécut, et sur ce point les critiques se sont donné carrière. L'un, par une évidente confusion, le fait vivre sous le règne d'Auguste, l'autre le recule jusqu'au temps de Constantin. Ménage le fait contemporain de Marc Aurèle, Fabricius le place dans les dernières années du règne de Septime Sévère, qui mourut en 211 après J.-C. Cependant, on peut tirer de quelques passages du livre de Diogène lui-même des inductions assez solides sur le point qui nous occupe. A la fin du préambule, Potamon d'Alexandrie est cité comme ayant depuis peu (*πρὸ ὀλίγου*) établi une nouvelle école de philosophie. Or, d'après deux phrases de Porphyre (*Vie de Plotin*, ch. 9) on peut conjecturer avec assez de certitude que vers 240 ap. J.-C. Potamon était déjà vieux. En outre, dans les dernières lignes du livre IX, à l'article *Pyrrhon*, Diogène Laërce nomme parmi les sceptiques Sextus Empiricus et Saturninus Cythénas, disciple de Sextus. Or, Sextus Empiricus florissait vers l'époque de l'empereur Alexandre Sévère (222-235). On peut donc affirmer, à ce qu'il nous semble, que Diogène Laërce écrivait vers le milieu du troisième siècle. On

trouve aussi dans l'ouvrage de Diogène le nom d'Athénée cité plusieurs fois ; mais il paraît qu'il s'agit d'un poète épigrammatiste, et non du célèbre grammairien de la fin du deuxième siècle.

L'ouvrage de Diogène Laërce a pour titre : Βίαι καὶ γνώμαι τῶν ἐν φιλοσοφίᾳ εὐδοκίμησάντων (*Des Vies et des Opinions des plus illustres Philosophes*) ; il comprend dix livres, avec un préambule, qui contient quelques considérations générales sur l'origine de la philosophie, la division des écoles et les différentes parties de la philosophie. Diogène commence par combattre l'opinion de ceux qui placent le berceau de la philosophie en Orient : la philosophie grecque, selon lui, est autochtone. La première période comprend les sept sages. La seconde, qui est l'âge de développement et de maturité, commence à Anaximandre et à Pythagore, et finit à Chrysippe et à Epicure. Elle est renfermée tout entière dans deux écoles : l'école ionienne ; Anaximandre, disciple de Thalès, en est le chef, et Chrysippe le dernier représentant ; l'école italique, dont Pythagore est le père, et qui s'éteint avec Epicure. Voilà le plan de Diogène, tel qu'il est exposé dans le préambule de son ouvrage ; on ne peut nier que ce plan ne soit d'une extrême simplicité, mais on ne peut s'empêcher de s'étonner en même temps que l'historien fasse aussi facilement abstraction des plus sensibles différences qui distinguent les doctrines philosophiques, et qu'il mêle ainsi arbitrairement les écoles les plus opposées. Le 1^{er} livre a pour objet l'histoire des sept sages ; c'est l'âge héroïque de la philosophie. — Le 2^e livre commence à Anaximandre, et se continue avec Anaximène, Anaxagore, Archélaus, Socrate, et tous les philosophes socratiques inférieurs, les cyniques exceptés. Socrate, dont l'œuvre est d'avoir réagi contre les tendances et les doctrines des philosophes ioniens, est ici donné comme leur disciple. Disons - le une fois pour toutes, Diogène ne considère que les généalogies extérieures des philosophes dont il expose la vie et les opinions. Or, Socrate étant disciple d'Archélaus, lequel est disciple d'Anaxagore, qui à son tour est disciple d'Anaximène, il s'ensuit, en s'attachant à la filiation, que Socrate est le continuateur d'Anaximène. Ajoutons, pour être juste, que Diogène ne méconnaît pas absolument quelques-unes des différences qui séparent les doctrines de ces philosophes ; et bien qu'il ne s'attache nullement à marquer le progrès des idées, la parenté profonde des systèmes ou les modifications qu'ils reçoivent avec le temps, on trouve dans ses expositions prises isolément et dans les détails qu'il donne sur chaque philosophie les éléments d'un pareil travail. Ainsi, il corrige par le fait le défaut d'une division évidemment trop étroite.

Le 3^e livre est tout entier consacré à Platon. — Le 4^e comprend les successeurs de Platon dans l'ancienne académie et les philosophes de la moyenne et de la nouvelle académie. — Le 5^e livre

contient Aristote et les péripatéticiens ; — le 6^e, Antisthène et les cyniques. On ne voit pas trop pourquoi la philosophie cynique, issue de l'enseignement de Socrate, est rejetée si loin de son maître. — Le 7^e livre comprend Zénon de Citium et les stoiciens jusqu'à Chrysippe. Tel est le développement et les différentes branches de l'école d'Ionie, suivant Diogène Laërce. — Il passe avec le livre 8^e à l'école italique, dont Pythagore est le fondateur, et continue l'histoire des philosophes de cette école dans les deux derniers livres. — Le livre 9^e est celui qui présente la plus grande confusion ; on y rencontre mêlés ensemble au sein de l'école pythagoricienne, sans respect pour la chronologie, Héraclite, Diogène d'Apollonie, Xénophane, Parménide, Leucippe, Démocrite, Protagoras et Pyrrhon, c'est-à-dire les doctrines ionienne, éléate, atomistique et sceptique. — Le livre 10^e et dernier comprend la vie et la doctrine d'Epicure, exposée en trois lettres d'Epicure, la première sur la logique, la seconde sur la physique, et la troisième sur la morale.

Tel est l'ouvrage de L :
est le plan et les divisions :
besoin de pénétrer au delà pour :
gène n'a pas une intelligence :
écoles et des doctrines philo :
Grèce. Au reste, il n'y a d'œuvre :
vrage, j'entends d'ordre apparent, :
rète sur le seuil. Si vous entrez :
quelle confusion ! le on ne :
méthode et d'en :
Les opinions des :
exposées, mais l'œuvre est :
sans choix, sans critique, :
rités les plus considérables :
les plus incertains et les plus fi :
gués avec un égal respect. I :
sérieuses et du plus haut pri :
plus ridicules et aux plus :
Diogène est une compilation :
appliquer le fameux mot de l :
lastique : « Qu'on trouve :
hier ». En effet, outre let :
de Théophraste, qui dans son :
ment dans le 7^e livre, il y a dans le :
tails du plus haut inte :
la doctrine stoïcienne et :
grammaire et de logique des :
du Portique ; dans le 9^e :
intelligente de la d :
loppement :
position de :
avec laq :
à quelques critiques :
attaché à cette école ; :
tout à fait :
que Diogène a :
Platon, qu'il a :
« qui chérissait, avec :
mémoire de Platon ».

que le chapitre qui traite de Zénon est un des plus longs de l'ouvrage, on pourrait prétendre avec autant de fondement que Diogène Laërce était platonicien ou stoïcien.

Le fait est que le livre de Diogène est l'ouvrage d'un homme qui n'appartient à aucune école; il est profondément indifférent à toute doctrine philosophique. L'écrivain qui a un système le laisse percer, quoi qu'il fasse et quelque sèche que soit sa manière; or, le caractère le plus frappant de l'ouvrage de Diogène est l'impersonnalité. A part ses épigrammes, dont il fatigue le lecteur, Diogène s'efface complètement, respect de toutes manières les témoignages et les traditions, les recueille et les admet sans les discuter ni les juger, et ne laisse voir nulle part l'ombre d'une opinion préconçue.

L'ouvrage de Diogène Laërce a été exalté et ridiculisé à l'excès. On ne peut nier que son histoire ne soit mal digérée, confuse, presque toujours insuffisante, et trop souvent inexacte: Aristote, dans le premier livre de sa *Métaphysique*, entendait l'histoire de la philosophie d'une manière bien supérieure. Cependant, il faut reconnaître que sur un grand nombre de points Diogène ne peut pas être suppléé, que beaucoup des renseignements qu'il nous donne ne se trouvent que dans son livre, que Suidas et Hesychius y ont été chercher une grande partie de leurs richesses, et enfin que c'est un des premiers que l'on doive interroger, si l'on veut pénétrer quelque peu dans l'histoire de la philosophie grecque. Enfin, par le grand nombre de nous d'écrivains de tous les genres, de titres d'ouvrages et de fragments qu'il cite à chaque instant, son livre est une mine précieuse pour les philosophes et les érudits.

Sous le nom de Diogène Laërce aucun autre ouvrage que ses *Vies des Philosophes illustres*. Le passage du VII^e livre donne à penser qu'il avait composé un recueil d'épigrammes, qui n'est pas venu jusqu'à nous, et dont nous ne connaissons que les médiocres échantillons que Diogène a semés dans son ouvrage. Fabricius, à l'usage de son article sur Diogène Laërce, nous donne une liste assez longue des éditions et des traductions diverses qui ont été faites du livre de Diogène. L'édition *principes* est de 1533, à Bâle, in-4°. En 1570 Henri Estienne publia une nouvelle édition grecque-latine, et une autre en 1604, enrichie des notes d'Isaac Casaubon. La traduction latine d'Ambroise le Camaldulose, vivement attaquée de son temps, fut corrigée et reléguée par Abbebrandini. De nouveaux travaux, parmi lesquels il faut citer ceux de Ménage, donnèrent lieu à une nouvelle édition, en 1698, à Amsterdam. L'ouvrage de Diogène Laërce a été plusieurs fois traduit en français. La première traduction est de Fougères, en 1602, la dernière est due à M. Zévort, édition Charpentier; Paris, 1847. Il paraît dans la Collection des auteurs grecs de Firmin Didot une édition nouvelle de Dio-

gène Laërce; Paris, 1852, collationnée par les soins de M. G. Cobet sur les meilleurs manuscrits des bibliothèques de l'Italie. Le texte, si souvent altéré, y a été en plus d'un endroit fort heureusement rétabli.

B. AUBÉ.

Fabricius, *Biblioth. Græca*. — Pauly, *Real-Encyclop.* — Smith, *Dict. of Greek and Rom. Biog.*

* **DIOGÈNE**, grammairien grec, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il donnait tous les sept jours des leçons publiques à Rhodes. Il n'est connu que par l'anecdote suivante, racontée par Suétone: « Pendant le séjour de Tibère à Rhodes, dit cet historien, le grammairien Diogène, qui n'y tenait ses conférences que les jours de sabbat, lui avait refusé une leçon particulière, en lui envoyant dire par un esclave de revenir dans sept jours. Lorsque Tibère fut parvenu à l'empire, Diogène se rendit à Rome, et se présenta chez l'empereur pour le saluer; celui-ci lui fit dire de repasser dans sept ans. »

Suétone, *Tiberius*, XXXII.

DIOGÈNE. Voyez ROMAIN.

* **DIOGÈNE**, médecin grec, qui vivait probablement vers le commencement du premier siècle de l'ère chrétienne. Celse, Galien et Aétius nous ont conservé quelques-unes de ses formules médicales.

Celse, V, 19, 27. — Galien, *De Compos. Medicam. sec. locos*. — Aétius, I, 2, 109.

* **DIOGÈNE d'Athènes**, sculpteur grec, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il décora le Panthéon d'Agrippa de quelques caryatides, qui furent fort admirées, et de statues du fronton, qui, sans être moins admirables, furent cependant moins remarquées, parce qu'elles étaient moins faciles à voir. Il est difficile de déterminer de quelle manière étaient placées les caryatides; Plinius dit sur des colonnes, *in columnis*.

Plin., XXXVI, 5.

On cite encore les **DIOCÈNE** suivants : **DIOCÈNE** auteur d'un ouvrage sur la Perse, dont parle Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 19) : on ne sait si c'est le même que le Diogène mentionné par Parthenius (*Erot.*, 6) comme auteur d'un ouvrage sur Pallène; — **DIOCÈNE de Phénicie**, philosophe péripatéticien, qui vivait du temps de Simplicius (Suidas, au mot Πρέσβεις) : on ne sait si c'est le même que le Diogène d'Abila en Phénicie, que Suidas et Etienne de Byzance appellent un sophiste distingué; — **DIOCÈNE de Phrygie**, mentionné comme athée, mais d'ailleurs inconnu (Elien, *Var. Hist.*, 11, 31; Eustathe, *Ad. Hom. Od.*, III, 381); — **DIOCÈNE de Ptolémaïs** en Égypte, philosophe stoïcien, qui faisait de l'éthique la base de sa philosophie (Diog. Laër., VII, 41).

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DIOGÉNIE (Διογενειανός ou Διογενιανός), grammairien grec, né à Héradée dans le Pont, vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne. Suidas cite de lui les ouvrages suivants : Ἀλφειῖς παντοδαπαὶ κατὰ στοιχείων, en cinq livres;

vers le fin du troisième siècle de l'ère chrétienne. Il était né de parents chrétiens, à Tarse, en Cilicie. Il commença par pratiquer la médecine, se rendit ensuite à Nicée, en Bithynie, où il séjourna jusqu'à sa mort. Très-habile et très-heureux comme médecin, il profitait des guérisons qu'il opérât pour convertir ses malades au christianisme. Son ardent prosélytisme le signala à l'attention des persécuteurs, et Dioclétien lui ordonna de se rendre à Nicomédie. Diomède mourut en route, vers le commencement du quatrième siècle. Constantin le Grand éleva à Constantinople en son honneur une église, qui fut embellie par l'empereur Basile I^{er}, dans le neuvième siècle. L'Eglise grecque et l'Eglise romaine célèbrent la fête de ce saint le 16 août.

Acta sanctorum, au 16 août. — *Basilius, Nomenclator sanctorum professionis Medicorum*. — *Carpius, De Mensura ad Ecclesiam pro sanctis habitis*; *Menolog. Græcorum*.

DIOMÈDE, grammairien latin, vivait probablement dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne. On a de lui un traité : *De Oratione et Partibus Orationis et vario genere metrorum*, libri III. Nous ne savons rien sur ce grammairien ; mais comme il est souvent cité par Priscien, il doit avoir vécu avant le commencement du sixième siècle. Cet ouvrage est dédié à un certain Athanasius, dont nous ne savons rien d'autre. On a remarqué les singuliers rapports qui existent entre certains passages de Diomède et l'Antre des *Institutiones Grammaticæ* de Charisius.

Diomède fut publié pour la première fois dans la collection des grammairiens latins imprimée à Venise, par Nic. Jenson, vers 1476. Il se trouve dans les *Grammaticæ Latinæ Auctores antiqui* de Putsch, Hanovre, 1605, in-4°, pp. 170-527. — *Scappi, Suppletæ Lertiones*. — *Reuvens, Collectanea Universa*, Leyde, 1815. — *Osann, Beiträge zur Griech. u. Lat. Lit. Gesch.*, II, p. 331.

DIOMÈDE, grammairien grec, d'une époque incertaine. Il écrivit des scolies sur la grammaire de Denys de Thrace. Quelques fragments de ce commentaire ont été publiés dans les *Anecdota* de Vilvoison, pp. 99, 126, 172, 183, 184, et dans celles de Bekker (II). Diomède semble aussi avoir écrit sur Homère, car une de ses opinions sur ce poète est réfutée par le scholaste vénitien d'Homère.

Reuvens, Dictionary of Greek and Roman Biography.

DIOMÈDES (Caton), luthiste vénitien, né à Venise, vivait en 1607. Il entra très-jeune dans le monastère de Stanislas Kostka, grand-trésorier de Pologne. Son talent sur le luth était remarquable, et il chantait fort bien. On a de lui : *Accompagnements pour les poésies de Stanislas Kostkowski*; Cracovie, 1606; — *Melodies en l'honneur de saint Stanislas, patron de la Pologne*; Cracovie, 1607; autres pièces pour luth.

Reuvens, Thesaurus harmonicus. — *Fétis, Biographie universelle des Musiciens*.

DIOMÉDON (Διομήδων), général athénien,

mort en 405 avant J.-C. Il paraît pour la première fois dans l'histoire en 412. Après la campagne de Sicile, si désastreuse pour les Athéniens, il fut chargé de défendre l'Ionie avec seize vaisseaux. Chios et Milet étaient déjà en pleine révolte, et les habitants de Chios essayaient de propager l'insurrection jusque dans Lesbos. Diomédon, qui dès son arrivée avait capturé quatre vaisseaux des révoltés, fut bientôt après rejoint par l'amiral athénien Léon, qui lui amenait un renfort de dix vaisseaux, et les deux commandants se dirigèrent vers Lesbos avec une escadre de vingt-cinq voiles. Cette force suffit pour maintenir cette île dans le devoir et pour détruire des détachements envoyés de Chios. Les deux amiraux gagnèrent ensuite le port de Clazomène, d'où ils firent de fréquentes courses contre les îles insurgées. L'année suivante, en 411, on les voit placés sous les ordres de Pisandre, commandant en chef de l'armée athénienne, campée à Samos. Peut-être partagèrent-ils d'abord les efforts de ce général pour établir l'oligarchie à Athènes ; mais ils ne tardèrent pas à se rallier au sentiment général, et se déclarèrent pour la démocratie et pour le rappel d'Alcibiade.

A partir de ce moment Diomédon disparut de l'histoire pendant plusieurs années ; il servit probablement sous les ordres d'Alcibiade. Après la bataille de Notium, il fut un des généraux qui le remplacèrent. Il reçut le commandement d'une escadre détachée du gros de la flotte. Informé que son collègue Conon était bloqué dans Mitylène par Callicratidas, il essaya de pénétrer jusqu'à lui, et sur douze vaisseaux qu'il avait, il en perdit dix dans cette tentative inutile. Quelque temps après il se trouva à la glorieuse bataille des Arginusæ, et fut un des six amiraux qui, à la suite de cette journée, ayant eu l'imprudence de revenir à Athènes, tombèrent victimes des mystérieuses intrigues du parti oligarchique et de l'aveugle crédulité du peuple. Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'inique jugement qui punit de mort les glorieux vainqueurs des Arginusæ, (voy. THÉRAMÈNE) ; nous dirons seulement que l'initiative de ce crime vint non du peuple, mais du conseil des cinq cents ; ce fut encore le conseil qui, lorsque le peuple était disposé à absoudre les inculpés, remit le jugement à la prochaine séance, afin de pouvoir agir sur la foule par les plus odieuses manœuvres ; ce fut toujours le conseil qui enleva la parole aux accusés et les empêcha de donner des explications qui pouvaient les justifier ; enfin, ce fut le conseil qui demanda qu'un seul vote prononçât sur les accusés, empêchant ainsi qu'on distinguât ceux des amiraux qui étaient réellement coupables d'imprudence de ceux qui n'avaient fait que céder à la volonté de la majorité de leurs collègues. De ce nombre était Diomédon. Il avait été d'avis de recueillir, avant de faire voile pour Mitylène, les morts qui flottaient à la surface de l'eau et les blessés qui se trouvaient au bord des galères

désespérées; il avait aussi proposé à ses collègues de ne pas désigner dans leurs rapports Théracnène et Thirasybule, qui, chargés de recueillir les morts et les blessés, n'avaient pu à cause de la tempête s'acquitter de leur tâche. Diomédon craignait en les nommant de les exposer à la colère du peuple; il ne prévoyait pas que les deux généraux qu'il voulait épargner étaient ses accusateurs et les ardents instigateurs de sa condamnation à mort. Diodore nous a conservé quelques détails touchants sur les derniers moments de Diomédon. « Après que le décret eut été rendu, dit cet historien, et au moment où les généraux allaient être conduits à la mort par les esclaves publics, Diomédon, l'un des condamnés, s'avança vers le peuple; c'était un vaillant homme de guerre, et fort estimé pour sa justice et ses autres vertus. Tous se turent, et il parla ainsi : Athéniens, je désire que la sentence que vous venez de rendre contre nous porte bonheur à la ville; puisque la fortune nous empêche d'accomplir les vœux que nous avions faits pour la victoire, c'est à vous de remplir ce pieux devoir; rendez donc à Jupiter, à Apollon Sauveur et aux saintes déesses les hommages que nous leur avons voués. » Après avoir prononcé ces paroles, Diomédon marcha au supplice avec ses collègues, au milieu de la désolation et des pleurs de tous les bons citoyens.

Thucydide, VIII, 19-21, 54, 55, 73. — Xenophon, *Hellenica*, I, 3, 8, 7. — Diodore de Sicile, XIII, 103.

DION de Syracuse, né en 409 avant J.-C., mort en 351. Fils d'Hipparinus, beau-frère de Denys l'ancien, oncle et beau-frère de Denys le jeune (1), Dion dut surtout à ses qualités supérieures et à son immense fortune l'influence qu'il exerça sous le règne de ces deux princes. Seul des courtisans auquel Denys l'ancien témoignait une confiance sans réserve (*voy. Denys l'ancien*), il était appelé à participer à toutes les affaires importantes du gouvernement, et il semblait l'appui le plus ferme de la tyrannie. Mais, « soit hasard, soit que dès lors la main « d'un dieu jetât les semences du bonheur qui devait arriver à Syracuse (2) », le premier voyage de Platon changea le caractère de sa politique et de sa vie. D'un esprit naturellement élevé, Dion s'enflamma d'ardeur pour la philosophie, qui devint la règle sévère de toutes ses actions. Denys n'ayant pu supporter les discours de Platon contre la tyrannie, Dion ne craignit pas de prendre hautement la défense du philosophe; c'était s'exposer à la colère du tyran; mais tel était son crédit, qu'il fut néanmoins chargé peu après d'une ambassade, où il conquit par sa loyauté l'estime et l'admiration des Carthaginois. Lui-même devait concevoir l'idée d'arriver au pouvoir; du moins Plutarque et Cornelius Nepos nous

le montrent au chevet de Denys pelant l'intérêt du roi mourant sur qu'il avait eus d'Aristomaque (*roy cien*). Aurait-il songé dès ce moment à Syracuse la liberté? C'est ce que dire (1). Quoi qu'il en soit, dès qu'il eut confirmé la tyrannie à Denys le Jeune, n'eut pas de conseiller plus assidûment plus dévoué : influence et richesses tout à son service. La guerre étant de se rallumer avec les Carthaginois à les amener à la paix par la persuasion, il était prêt à équiper des flottes à ses frais. Mais pour que ce projet portât ses fruits, il fallait d'abord réformer les mœurs de Denys. Convaincu que sa tyrannie n'avait d'autre cause que l'ignorance de lui donner le goût de l'étude; aucune de ces qualités sympathiques ne mieux que les meilleurs conseillers eux-mêmes lui trouvaient la parole. Donnait-il un avis, c'était une censurée des autres; refusait-il de leur plaire, c'était avec une sorte de douceur l'éloquence de Platon, qu'il n'irritait, toucha mieux l'âme de Denys; sit que trop, au grès des courtisans, sa puissance était menacée. Ce fut à Dion qu'ils commencèrent par lui faire liste, puis ils se déchaînèrent ouvert lui, l'accusèrent, selon Plutarque, de corrompre par les Carthaginois, de tyrannie, selon Platon, et le firent violence imméritée émut les Syracusains les assura que cette absence temporelle pas un exil, mais un simple voyage; calmer les mécontents, il fournit les parents de Dion deux vaisseaux pour ce qu'ils voudraient emmener de ses domestiques, et l'aller rejoindre ses femmes du palais lui envoyèrent des présents; et grâce à ses richesses, Dion dans son exil un train de vie lui parcourut les villes de la Grèce; la tempérance, sa grandeur d'âme et ses connaissances lui concilièrent l'estime des peuples, qui lui décernèrent des honneurs particuliers. Les Lacedaémoniens mêmes, sans s'inquiéter du ressentiment de Denys, qui les secondait puissamment dans la guerre contre les Thébains, lui octroyèrent le titre de citoyen.

Cependant, Denys avait promis de rappeler Dion au printemps. Sous le prétexte qu'il était dans les embarras d'une guerre à lui faire passer ses revenus, et

(1) Denys l'ancien avait épousé Aristomaque, sœur de Dion, qui lui avait donné deux fils. Dion avait épousé l'une d'elles, Arete, sœur de Denys le Jeune, mais d'un autre lit. (*Voy. Denys l'ancien*).

(2) Platon, lettre XII.

(1) « À l'égard de Dion, dit Platon, je suis sûr qu'un homme peut l'être des dispositions que s'il avait jamais eues la puissance n'aurait jamais tenté d'introduire une telle gouvernance que celle qu'il donna à Syracuse, qu'après l'avoir débarrassée de la servitude, les splendeurs d'un gouvernement libéral.

es supprima. En vain, Platon, qu'il se deuxième fois (1), comme pour lui justification de l'exil de Dion, lui revoie en mémoire : il dut lui-même s'étonner hâte de la cour, où sa vie n'était reté. Fidèle à sa promesse, il essaya de détourner Dion de ses préoccupations, en l'engageant de plus en plus de la philosophie; mais celui-ci, vers les yeux tournés vers la Sicile, et pressaient d'aller lui rendre la liberté. Ces de Denys envers Arété, sa femme, d'épouser Timocrate, et envers son fils, et à la débauche, le déterminèrent à ses armes (2). De concert avec Héracle comme lui, il leva des troupes dans leur assigna pour rendez-vous l'île de Speusippe, Eudénus de Cypré, Ti-Leucade, et beaucoup d'autres philopendant son entreprise, lui avaient emmercenaires. Au moment du départ, de lune faillit refroidir leur ardeur; Minias ayant déclaré que ce phéageait la chute de Denys, ils se rassurèrent, cependant, avait à sa disposition de 400 vaisseaux longs, 100,000 hommes, 10,000 cavaliers; mais la Sicile détestait sa domination.

Dion n'eut pas plus tôt débarqué 100 hommes (3) à Minoa qu'il vit arriver de lui les habitants de Camarine et de Géla (357). Par une heureuse Denys venait d'entreprendre une campagne en l'Italie. Timocrate, qu'il avait laissé, pouvait encore s'y maintenir, avec des Léontins et des Campaniens. Il donna le flux avis qu'il commencerait par le siège de leurs villes, et le ne tint pas devant cette menace. Il demeura presque seul, s'étant enfui, sans coup férir dans la ville. Les citoyens se portèrent à sa rencontre, en lances. Quand il fut arrivé sur la rive, il fit proclamer à son de trompe, d'un silence solennel, que Syracuse était libre. Le peuple le couvrit de fleurs, et dans devant lui comme devant une autre fois, après, Denys pénétra, par la citadelle, que lui avaient conservée ses troupes fidèles; et rompant brusquement les négociations qu'il avait commencées, il improvisa sur les Syracusains. Dion,

à la tête de ses mercenaires, soutint le choc, et après des prodiges de valeur, qui faillirent lui coûter la vie, il rejeta les troupes du tyran dans la citadelle. Les Syracusains lui décernèrent en récompense une couronne d'or; mais déjà un parti se formait sourdement contre lui. Une lettre insidieuse, où Denys, rappelant les services qu'il avait rendus à la tyrannie, lui conseillait de s'en emparer au lieu de l'abolir, acheva de lui aliéner les esprits. Dion avait cru qu'il ne pouvait mieux se justifier du soupçon d'adhérer à cette lettre qu'en la lisant au peuple. Ce loyal démenti devint dans la bouche de ses ennemis un nouveau chef d'accusation. Ils lui opposaient Héracleide, qui ne manquait pas de talents militaires, et dont les manières souples et insinuant, la parole douce et facile, plaisaient à la multitude. Dion, au contraire, malgré les conseils de Platon, qui lui écrivait sans cesse « de se délier de la fierté; compagne inséparable de la solitude », fidèle et trop fidèle à son caractère, repoussait les cœurs par la sévérité de son accueil et la roideur de ses discours. Nommé amiral, Héracleide, qui se sentait appuyé par la faveur populaire, prit à tâche de lui susciter chaque jour de nouveaux embarras; et Dion, accusé d'avoir laissé échapper le tyran (voy. Denys le jeune) et peut-être d'avoir traité avec lui du partage de la Sicile et de l'Italie (Cornélius Nepos), fut contraint de quitter la ville avec ses mercenaires. Tel fut même l'aveugle emportement des Syracusains, qu'ils s'élancèrent à sa poursuite. Pressé par les siens, Dion se retourna contre eux, et les battit; puis il se retira chez les Léontins, qui prirent ses troupes à leur solde, et leur accordèrent le droit de bourgeoisie. Bien plus, jaloux de remplir tous les devoirs de l'hospitalité, ils entreprirent de lui faire rendre justice : les Syracusains, dans la première ivresse de la liberté, n'écouterent pas leurs plaintes : le danger les rappela bientôt à eux-mêmes.

Profitant de l'anarchie, Nypsus, à la tête de forces considérables, avait renversé le mur élevé par Dion autour de la citadelle, et menaçait l'Achradine. Dion seul pouvait le repousser. Une première ambassade lui fut envoyée pour le solliciter de venir : il décida, non sans peine, ses mercenaires à le suivre encore une fois. Il s'était à peine mis en marche, qu'il rencontra une seconde ambassade, qui l'engageait à retourner sur ses pas; puis une troisième, qui le suppliait de se presser. Dion, sans tenir compte de ces avis opposés, continua lentement sa route; et comme il approchait de Syracuse, des députés de tous les partis accoururent à sa rencontre, invoquant son secours. La ville était en feu : environné de toutes parts des flammes qui dévoraient les maisons, menacé à chaque instant d'être écrasé par les toits ou par les pans de muraille qui s'écroulaient, Dion s'avance, avec ses troupes en bon ordre, sur ces ruines br-

Je tends à mes vœux (lui écrivit-il l'immortel Plutarque) et si tu viens bientôt en Sicile, Denys s'arrangeront à ton gré. De tous les demandes sont raisonnables, et je te les fais si tu ne viens pas, tu n'obtiendras jamais ton ami, ni pour ta personne, ni pour ta cité. (Lettre VII.)

Denys, qui est généralement peu favorable à Dion, aurait commis ces violences qu'il a éprouvées que Dion faisait des préparatifs de guerre.

lantes, et n'ouvre un passage à travers la fumée, la pousière et le sang. Nysius est repoussé, et bientôt il se décide à quitter furtivement la citadelle : les Syracusains rentrèrent en possession de leur ville. Suivant l'élan de leur reconnaissance, ils nommèrent Dion généralissime de toutes les forces de terre et de mer. Celui-ci, par condescendance, rendit à Héraclide son titre d'amiral, et dès lors les troubles recommencèrent. Comme il s'était opposé à l'exécution du partage des terres et des maisons, qui avait été voté pendant son absence, Héraclide en prit occasion pour renouveler ses intrigues. Le Spartiate Gésyle entreprit en vain de les réconcilier. Dion, convaincu que toute liberté qui n'est pas restreinte dégénère inévitablement en licence, et ennemi par principes de la démocratie pure, qu'il regardait moins comme un gouvernement que comme un encan public de tous les gouvernements, suivant l'expression de Platon, voulait donner à sa patrie une constitution modelée sur l'aristocratie tempérée de Sparte et de Corinthe. Il pensait avec quelque raison qu'Héraclide, dont toute la politique consistait à se maintenir dans la faveur populaire, se jetterait à la traverse de tous ses desseins, et un jour, dans une contestation, il lui arriva de citer ce vers d'Homère : « Qu'un Etat ne peut être bien gouverné par plusieurs maîtres. » C'était appeler sur sa tête des soupçons du peuple, et justifier l'opposition d'Héraclide. Bientôt il crut qu'il fallait frapper un grand coup pour effrayer les mécontents ; et il le fit assassiner.

Dans la situation où Dion s'était placé, ce crime était une faute : il ne s'en releva pas. En vain fit-il à sa victime de magnifiques funérailles ; en vain, pour affermir son parti, il distribua à ses soldats les richesses de ceux que la mort d'Héraclide avait réduits à s'exiler ; il ne fit qu'exciter leur convoitise, et son immense fortune ne suffit bientôt plus à la satisfaire. Il n'eut plus qu'à mettre la main sur les biens de ses amis, sans songer qu'il se privait ainsi de leur appui ; et quand il n'eut plus rien à donner, l'armée, habituée à ses largesses, éclata en murmures ; et le peuple, qui se croyait sacrifié, s'y associa. « C'est un tyran, disait-on, qu'il n'est plus possible de supporter. » (1)

Dans ces conjonctures, un Athénien, Callipe (Cornelius Nepos le nomme Callicrate), qu'il avait amené avec lui du Péloponnèse, lui persuada qu'au milieu des périls qui le menaçaient, il ferait prudemment de se choisir, parmi ses amis les plus intimes, un ennemi apparent : il pourrait ainsi connaître les plus secrètes pensées de ceux qui l'entouraient et déjouer leurs complots ; puis il se fait perfidement charger lui-même de ce rôle odieux. Fort de la confiance de Dion, il conspire contre lui au grand jour : il

réunit ses ennemis, les affermit dans leur haine, les excite à la vengeance. Aristomachus et Arété, instruites de ces menées, s'empressent d'avertir Dion, qui leur répond en souriant qu'il est le premier complice de Callipe, et que rien ne se fait que par son ordre. Callipe, qui craint leurs révélations, vient lui-même se jeter à leurs pieds, le visage baigné de larmes, et protester hautement de son innocence. Mais, après avoir juré sur le nom de Proserpine (1) le grand serment, c'est au jour même de la fête de cette déesse qu'il fixe l'exécution de son crime. Des gardes entrent dans la maison de Dion : c'étaient les mercenaires de Zacynthe, qui devaient le tuer : ils pénétrèrent dans sa chambre, sans armes, et tentent inutilement de l'étouffer. Enfin, un Syracusain, Lycon, leur tend un poignard, et Dion tombe à leurs pieds. Il y avait quatre ans qu'il était rentré en Sicile, et il était âgé de cinquante-cinq ans. Ame honnête et généreuse, Dion avait succombé à son entreprise : pouvait-il y réussir ? Du moins son nom serait purifié de l'acte de cruauté qui souilla ses dernières années. On a dit justement que sa vie était une belle tragédie dont le dernier acte était manqué.

Sa mort désarma la haine des Syracusains. On lui fit, aux frais du trésor public, de pompeuses funérailles ; son tombeau fut placé au lieu le plus éminent de la ville ; et le peuple, qui tout à l'heure le poursuivait du nom de tyran, attachait à sa mémoire le glorieux titre de destructeur de la tyrannie. Callipe, cependant, et ses successeurs éphémères, devaient bannir, par leurs fautes, l'opinion de Dion.

Platon, *Lettres*. — Cornelius Nepos. — Philostrate, *Vie de Dion*. — Diodore de Sicile, *liv. XIV, 6-8*, traduction de M. Boetier.

DION CHRYSOSTOME (Alcibiade Xénocrate), célèbre rhéteur grec, naquit à Prusé, en Bithynie, vers l'an 30 de l'ère chrétienne, d'une famille illustre, dont le crédit lui donna de bonne heure une haute position dans sa ville, et mourut vers l'an 117. Jeune encore et déjà maître par son éloquence et les services qu'il avait rendus à sa patrie, il fut cependant en butte à de vives inimitiés de la part de ses concitoyens, qui tentèrent de brûler sa maison. Indigné de cette ingratitude, et fatigué de lutter contre l'injustice, Dion quitta son pays, et, après avoir parcouru différentes contrées, visita l'Égypte, l'Arabie, et revint avec les prêtres de ces pays et les hommes les plus célèbres alors, Euphrate de Tyr et Apollonius de Tyane, il vint chercher à Rome un asile tranquille. Admis dans la confiance de Vespasien et consulté par ce prince lors de son avènement à l'empire, il l'engagea, mais en vain, à le point accepter. Sous Domitien, Dion fut banni.

(1) Aristomachus et Arété exigèrent de lui le grand serment. Celui qui doit le prêter descend au temple d'Apollon, se prosterne devant l'image, et, après avoir prononcé l'acte d'engagement, se couvre d'un manteau de pourpre, et l'une des déesses, Minerve, ou quelque autre, se présente à lui et prononce la formule. (Philostrate, *Vie de Dion*, c. 10.)

(1) C. Nepos, 7.

me pour échapper à la colère de
 é d'amitié avec un personnage il-
 ait encouru la haine de cet empe-
 ait osé prendre sa défense; ce cou-
 ses jours. Obligé à fuir, de sa pre-
 e Dion n'emporta qu'un dialogue
 le *Phédon*, et une harangue de
 la harangue *Sur la fausse am-*
 misant son nom et sa naissance,
 ille en ville et de pays en pays, in-
 quant de tout, réduisit le plus sou-
 insister à labourer la terre ou à
 urdins (*Orat.* I); il parcourut ainsi
 a Messie; pénétrant jusque chez les
 : fixa enfin chez les Gètes, où cam-
 breuse armée romaine. Dion était
 endiant dans le camp romain, in-
 te le monde et occupé aux travaux
 bles, lorsqu'y parvint la nouvelle
 avait péri. En apprenant le meur-
 reur, l'armée est furieuse; déjà elle
 , et va marcher sur Rome. Tout à
 te les haillons qui le couvrent,
 on autel, et de là, s'adressant aux
 fait connaître, leur peint avec éner-
 e de Domitien, la situation de l'em-
 réparer ses longs désordres et se
 r des barbares, a besoin d'une main
 se ferme. Il prouve que Nerva est
 assaie au salut de l'empire et à la
 de, et il les exhorte à le reconnai-
 urs éclairer et entraîne les soldats :
 roclamé. Nerva n'oublia point ce
 me preuve de son amitié, il donna
 nom de *Cocceianus*. Trajan lui
 enveillance. Ce prince, ami des let-
 hilosophie, l'admettait souvent dans
 s'entretenir avec lui; il le fit même
 en char quand il triompha. Dion fit
 fit aux intérêts de ses compatriotes.
 aturel d'exilé, et aussi sans doute par
 renommée et les services qu'il leur
 disposeraient ses concitoyens à plus
 vers lui, Dion prit congé de l'empe-
 nisse partir à regret. Mais l'espoir
 flattré ne fut pas entièrement réa-
 le la bienveillance et de la recon-
 a rencontra quelquefois la malveil-
 lantitude; et nous trouvons dans
 plusieurs discours par lesquels il
 gistratures qu'on lui offre, ou re-
 lantités dont il est l'objet. Je veux
 l'ingratitude trop ordinaire du pen-
 rains aussi que Dion n'y ait donné
 nie par un caractère peu com-
 me-même (*Orat.* XII) : « Je ne sais
 sophiste ne me reçoit, aucun ne
 liers. » Les sophistes avaient bien
 a de ne pas rechercher Dion, et
 ses compatriotes avaient-ils aussi
 si qu'il en soit, soit inconstance,
 regret de ne se point voir apprécier,

Dion retourna à Rome, où il mourut, dans un âge
 très-avancé, probablement vers quatre-vingt-
 sept ans.

Il est difficile de ne pas reconnaître dans cette
 vie et ces fortunes diverses de Dion un singulier
 mélange de modestie et d'orgueil, de grandeur et
 de petitesse, de sagesse et d'ostentation de sagesse,
 un sophiste enfin et un philosophe. On sait quel
 rôle jouaient alors les sophistes. Orateurs ambu-
 lants, abondants en paroles et vides d'idées, ils al-
 laient déclamant dans toutes les villes de l'Asie et
 de l'Italie. « Charlatans et mercenaires, sophistes
 gonflés d'orgueil et soutenus comme sur des ailes
 par l'admiration de leurs disciples » (*Orat.* XVI) :
 ainsi les représente Dion lui-même, quand de
 sophiste il est devenu philosophe. Mais il le faut
 considérer d'abord comme sophiste et, comme les
 sophistes, qu'il raille plus tard, sacrifiant son
 talent et la vérité au désir de briller et de plaire.
 Or, ce qui plaisait alors, comme toujours, aux
 auditeurs dont on voulait se faire applaudir, aux
 villes où l'on voulait voir s'élever sa statue (et
 quel sophiste n'avait pas alors une statue?), c'était
 d'entendre leurs propres louanges. Aussi les
 sophistes n'y faillaient; et quand la matière pro-
 pre manquait, quand les personnages eux-mêmes,
 villes ou hommes, faisaient défaut, le sophiste,
 comme autrefois le poète, se rejetait sur Castor
 et sur Pollux. On disait les louanges de Persée
 et d'Hercule; on célébrait les origines de sa ville,
 qui se perdait dans la nuit des temps; on
 prouvait à des barbares qu'ils étaient Grecs et
 Argiens, qu'ils avaient pour ancêtres des héros
 et des demi-dieux, mieux que cela, des Titans
 (Dion, *Orat.* XXXIII); et si l'histoire s'opposait
 à ces généalogies complaisantes, on faisait bon
 marché de l'histoire. Dion plaide-t-il devant les
 habitants de l'ancienne Troie, qui prétendaient
 descendre des anciens Troyens, comme le sou-
 venir de la prise de Troie pouvait n'être pas très-
 agréable à ces petits-fils d'Hector, il entreprendra
 de prouver, à grand renfort d'arguments, que ja-
 mais Troie n'a été prise: les assertions d'Homère
 sont des fables qui n'ont pas le sens commun
 (*Orat.* XI). Ce fonds même, tout fécond qu'il était,
 venait-il à s'épuiser, on dissertait sur « les hom-
 mes, les génies, les dieux, la terre, le ciel, le
 soleil, la lune et les autres astres, l'univers, la
 corruption, la génération et mille autres sujets »
 (*Ibid.*). L'important, c'était qu'une fois ouverte,
 cette veine d'éloquence ne tarit pas et que l'ora-
 teur ne se trouvât pas à sec. Était-ce assez? Non.
 « Si l'on avait à parler devant des auditeurs plus
 délicats, à flatter des oreilles plus superbes, la
 déclamation se terminait en récitatif, et l'élo-
 quence n'était plus qu'une mélodie » (Dion, *Orat.*
 XXXII). Tels étaient les défauts des déclama-
 tions et les vices des sophistes.

Dion avait donc d'abord été sophiste et un
 sophiste fervent; dans son zèle, il n'avait épargné
 ni les philosophes, qu'il devait imiter plus
 tard, ni la philosophie, qu'il devait pratiquer

et prêcher. Il dépassa même dans ses attaques la malignité ordinaire des sophistes; il déclare « qu'il faut chasser des cités, poursuivre sur terre et sur mer Socrate, Zénon et leurs disciples, comme les fléaux les plus dangereux des cités »; dans ce discours, il prenait particulièrement à partie Musonius. Mais enfin Dion se convertit, un peu tard il est vrai, mais sincèrement, et il nous a laissé un récit intéressant de sa conversion (*Orat.* XIII). Quoique errant, fugitif, cachant son nom et sa renommée sous l'habit du vagabond, du mendiant, quelques personnes devinèrent cependant en lui le philosophe et le sophiste de ce nom. Cet hommage populaire, cette divination de la beauté de son âme sous les haillons de l'indigence le touchèrent. Y voyant comme une expression de la voix publique, il accepta enfin volontiers le nom de philosophe, que si longtemps il avait attaqué; il le prit, mais modestement, non comme les philosophes qui, dans leur impatience de renommée, « se proclament philosophes aussi hautement que font les hérauts dans les jeux olympiques ». Dion, en prenant le nom de philosophe en prit les mœurs sévères; il fit un retour sérieux sur lui-même et un examen attentif de conscience. Son éloquence changea comme son caractère; elle tourna tout entière à la philosophie morale.

Quoi qu'il en soit, il y eut toujours un peu du sophiste dans sa philosophie, du rhéteur dans le moraliste; et c'est à ce double point de vue que nous allons examiner les œuvres de Dion. Il ne nous reste de lui que quatre-vingts discours; nous ne les examinerons pas tous, nous nous arrêterons seulement à ceux qui peuvent le mieux faire ressortir la physionomie de l'homme, de l'orateur et de l'époque où il parlait ou écrivait. Le fond et le but de tous les discours de Dion, c'est la morale; mais si le fond est le même, la forme varie souvent. La morale philosophique, politique ou littéraire s'y présente sous des faces très-diverses : traités proprement dits, dialogues, discours, lieux communs.

Nous rapporterons au rhéteur ou sophiste 1° quatre discours (V, LIII, LIV, LVII) sur la manière d'interpréter les poètes; 2° les dialogues poétiques, dont les sujets sont empruntés à Homère (II, LV, LVI, LXXVII). Dans le V^e discours (*De Libyca fabula*), Dion compare les passions aux sirènes; dans le LIII^e, il fait l'éloge d'Homère; dans le LIV^e il compare Homère et Socrate; dans le LVII^e, qui a pour titre Nestor, il examine les vers où ce vieillard dit « qu'il a vécu avec des hommes meilleurs que ceux qui existent maintenant ». Les dialogues que j'appellerai homériques ou poétiques ont quelquefois pour texte ou pour sujet Homère, et peuvent se rattacher aux discours précédents. Dans *Agamemnon*, ou *de la royauté*, on montre que si étendue qu'elle soit, elle doit avoir des limites. Dans un autre, qui a pour titre *Chrysis*, Dion donne sur les devoirs de la femme d'excellents conseils. A

côté des dialogues que nous avons cités, on homériques s'en doivent que l'on peut appeler socratiques; sujet en est le plus souvent emprunté comme celui des dialogues poétiques, ce sont principalement les dialogues XXX, XXXVI; le XXXVI^e, qui tation manifeste du *Phèdre* de composé alors que Dion, exilé, Gètes; il est adressé aux Grecs les rives du Borysthène. Dion y sagesse divine préside au gouvernement. Au choix de ces sujets, nouveaux, mais recherché quelquefois de cadre, à la subtilité des développements oratoires que Dion pr l'attention, on reconnaît l'art et le sophiste. C'est ainsi que dans les remarquables discours (*Orat.* l'homme simple et ignorant, il se foule de ruses oratoires, ou plutôt fuser à l'empressement du peuple à parler.

Après les traités ou dialogues, se montre quelquefois encore à ce phé, il faut faire connaître les moraliste seul paraît; tels sont le *Retraite*, *La Connaissance de Dieu*, *L'Exil*; le dernier est curieux par les maximes que Dion y donne sur lui-même; trois discours *Sur la Fortune*, *Gloire*; d'autres *Sur le Bonheur*, *la Loi et la Coutume*; ces deux regardés comme les meilleurs. C'est un traité complet de morale et de discipline philosophique. Il est (*Orat.* VII) où Dion, se mettant en scène, présente la morale sous une nouveauté heureuse. Il suppose que côté d'Eubée, il rencontre un ch grossier et sauvage, qui lui offre le chemin faisant, lui raconte ses aventures; une fois il fut obligé de se défendre contre les réclames son étonnement à la vue du tableau de la ville, l'assurance pleine de confiance qu'elle répond aux juges devant paraît.

Le récit terminé, Dion et le arrivés à la cabane rustique; la famille unies par les liens du sang, de la pureté et du bonheur de la l'image d'un amour et d'une noc car le jour est fixé où la fille du marié, et l'invitation d'assister au philosophe, qui y consent volontiers forme une délicieuse narration. de la vie, de l'innocence et des amours jeunes gens, il y a le serment de la pureté, et dans la scène du chasseur merv du h les uns à l'autre ville,

Chaudière Indienne. Nous avons déjà philosophe; mais le moraliste, le prédicateur va se montrer maintenant à un discours aux *Alexandrins*. On était Alexandrie, rendez-vous de l'Occident: Romains, Grecs, barbares, et l'Asie tout entière: caravaniers, tous les vices, toutes les cort toutes les sciences s'y réunissaient. Un de fête, pendant que, rassemblée dans cette foule cosmopolite se livre à toutes de la parole, des spectacles et des seul, Dion se lève, et, malgré les plaintes tombent sur lui, les injures qui l'accablent, l'entreprend d'apaiser ce tumulte, de ces désordres; il l'entreprend, et y a les plus heureuses habiletés de l'élocution, un peu rhéteur, mais surtout: (*Orat.*, XXXII). Philosophe, je ne me; il annonce lui-même un autre celui d'interprète de la divinité. Il parle de ces philosophes qui n'osent affronter les injures de la multitude, éviction qu'ils ont de ne la pouvoir vaincre. Lui, l'inspiré, l'envoyé de cette confiance; et c'est pourquoi il arde au milieu des outrages qui le. Nous trouvons ce caractère d'exaltation marqué dans le discours olympique *De la Connaissance de Dieu* (*Orat.*); il le trouvons aussi dans le discours que nous aux habitants de Tarse; on y sent la chaleur, mais l'austérité de la patience; « ils attendaient de lui des prophètes, des paroles propres seulement à leurs oreilles; ils entendent de sévères ont dégénéré de leurs ancêtres, et ils ont par cette dégradation une de ces opérations par lesquelles la Providence châtie les peuples. » Il se bornait pas au rôle de conseiller. Il aimait celui de médiateur: on le voit pour rétablir entre différentes villes la paix et la concorde. C'est dans il adressa des discours aux habitants de Nicomédie, de Pruse, d'Apamée (XXVIII, XXXIX, XL, XLI). Conseiller et des peuples, Dion le voulait être princes, nous le savons par l'avis l'empereur de donner à Vespasien. Il exposa quatre discours sur les devoirs (*Orat.* I, II, III, IV), et un cinquième sur la tyrannie (*Orat.* XVI), dans lequel, par les portraits de Nerva et de l'opposition du tyran et du roi. Ses discours ont évidemment été composés de Trajan. Dion s'adresse souvent à son éloge à celui de Plotine. Il avait les droits de célébrer un bon empereur, puisqu'il n'avait devant les menaces d'un tyran, et l'on se rendre avec une noble fran-

chise ce témoignage: « Ne craignez pas que la flatterie altère mon langage; ce n'est pas depuis peu en effet et dans quelques rares circonstances que j'ai fait preuve de liberté. Que si jadis, quand la crainte semblait rendre à tous le mensonge nécessaire, seul je n'ai pas hésité à dire la vérité, même au péril de ma vie, irais-je, quand tout le monde a le droit de parler librement, mentir à plaisir. » Il n'y a point en effet ici à accuser Dion de flatterie; je lui reprocherais plutôt une tendance, depuis trop imitée, à régenter les rois. Il s'étend longuement sur les plaisirs que le souverain trouve dans les fatigues même du gouvernement; il se plaît à dire combien soigneusement un bon prince doit éviter les spectacles et les vains amusements, à montrer combien sont utiles les exercices du corps, la course, la chasse, quels sont pour les rois les avantages de l'amitié.

Nous avons fait connaître les principaux traits oratoires ou philosophiques de Dion; il ne nous reste plus qu'à rassembler les traits divers de son caractère et de sa philosophie. Il y a dans Dion du sophiste et du philosophe, du déclamateur et du sage. Prédicateur de morale, s'il est souvent sincère, quelquefois aussi il joue l'illuminé: il se présente comme l'interprète de la divinité et son médiateur auprès des peuples: « Je ne me suis pas, dit-il, de moi-même donné ce rôle; une force divine m'y pousse; à ceux que les dieux aiment, ils envoient de bons conseillers. » (*Orat.* XXXIII); et ailleurs: « Ne croyez pas qu'un homme qui vous est étranger, et qui vient ainsi à vous, y vienne sans un dessein de la Providence, vous servir d'orateur et de conseiller. » Tel est Dion: sophiste déclamateur souvent, quelquefois moraliste convaincu; image tout ensemble et de la décadence de l'éloquence païenne et de l'effort généreux que quelques âmes faisaient pour remonter à la vertu, et à la foi même, par la philosophie. La philosophie en effet joue alors un grand et double rôle, rôle politique et rôle religieux. Politique, elle est souvent proscrite; mais ces proscriptions mêmes attestent sa puissance, comme aussi ses déclamations ambitieuses et parfois indiscrettes témoignent souvent de son orgueil. D'un autre côté, il ne faut pas méconnaître la mission légitime de la philosophie à cette époque, et oublier que si elle exagère quelquefois ses maximes d'indépendance, elle n'en est pas moins une noble protestation contre les excès de cette puissance impériale qui comptait plus de Domitiens que de Trajans. Au point de vue religieux, le rôle de la philosophie alors est plus considérable encore. La philosophie, on ne peut le nier, exerce à cette époque, ou du moins cherche à exercer un grand empire. Soit influence secrète, soit rivalité du christianisme, elle se sent, elle se croit du moins, une mission supérieure. Dion, nous l'avons vu, n'est pas seulement un moraliste, c'est un prédicateur de morale et presque un directeur de conscience; il a l'instinct d'une grande révolution morale qui, s'accom-

et prêcher. Il dépassa même dans ses attaques la malignité ordinaire des sophistes; il déclare « qu'il faut chasser des cités, poursuivre sur terre et sur mer Socrate, Zénon et leurs disciples, comme les fléaux les plus dangereux des cités »; dans ce discours, il prenait particulièrement à partie Musonius. Mais enfin Dion se convertit, un peu tard il est vrai, mais sincèrement, et il nous a laissé un récit intéressant de sa conversion (*Orat.* XIII). Quoique errant, fugitif, cachant son nom et sa renommée sous l'habit du vagabond, du mendiant, quelques personnes devinèrent cependant en lui le philosophe et le sophiste de ce nom. Cet hommage populaire, cette divination de la beauté de son âme sous les haillons de l'indigence le touchèrent. Y voyant comme une expression de la voix publique, il accepta enfin volontiers le nom de philosophe, que si longtemps il avait attaqué; il le prit, mais modestement, non comme les philosophes qui, dans leur impatience de renommée, « se proclament philosophes aussi hautement que font les hérauts dans les jeux olympiques ». Dion, en prenant le nom de philosophe en prit les mœurs sévères; il fit un retour sérieux sur lui-même et un examen attentif de conscience. Son éloquence changea comme son caractère; elle tourna tout entière à la philosophie morale.

Quoi qu'il en soit, il y eut toujours un peu du sophiste dans sa philosophie, du rhéteur dans le moraliste; et c'est à ce double point de vue que nous allons examiner les œuvres de Dion. Il ne nous reste de lui que quatre-vingts discours; nous ne les examinerons pas tous, nous nous arrêterons seulement à ceux qui peuvent le mieux faire ressortir la physiologie de l'homme, de l'orateur et de l'époque où il parlait ou écrivait. Le fond et le but de tous les discours de Dion, c'est la morale; mais si le fond est le même, la forme varie souvent. La morale philosophique, politique ou littéraire s'y présente sous des faces très-diverses: traités proprement dits, dialogues, discours, lieux communs.

Nous rapporterons au rhéteur ou sophiste 1° quatre discours (V, LIII, LIV, LVII) sur la manière d'interpréter les poètes; 2° les dialogues poétiques, dont les sujets sont empruntés à Homère (II, LV, LVI, LXXVII). Dans le V^e discours (*De Libyca fabula*), Dion compare les passions aux sirènes; dans le LIII^e, il fait l'éloge d'Homère; dans le LIV^e il compare Homère et Socrate; dans le LVII^e, qui a pour titre Nestor, il examine les vers où ce vieillard dit « qu'il a vécu avec des hommes meilleurs que ceux qui existent maintenant ». Les dialogues que j'appellerai homériques ou poétiques ont quelquefois pour texte ou pour sujet Homère, et peuvent se rattacher aux discours précédents. Dans *Agamemnon*, ou *de la royauté*, on montre que si étendue qu'elle soit, elle doit avoir des limites. Dans un autre, qui a pour titre *Chryséis*, Dion donne sur les devoirs de la femme d'excellents conseils. A

côté des dialogues que nous avons cités, ou homériques s'en doivent que l'on peut appeler socratiques; sujet en est le plus souvent emprunté comme celui des dialogues poétiques: ce sont principalement les dialogues XXX, XXXVI; le XXXVI^e, qui manifeste du *Phèdre* de composé alors que Dion, exilé, Gètes; il est adressé aux Grecs des rives du Borysthène. Dion y sagesse divine préside au gouvernement. Au choix de ces sujets, ni nouveaux, mais recherché quelquefois de cadre, à la subtilité des développements oratoires que Dion prête à l'attention, on reconnaît l'art et le sophiste. C'est ainsi que dans les remarquables discours (*Orat.* l'homme simple et ignorant, il se foule de ruses oratoires, ou plutôt fuser à l'empressement du peuple à parler.

Après les traités ou dialogues, se montre quelquefois encore à ce point de vue, il faut faire connaître les moralistes seuls parais; tels sont le *Retraite*, *La Connaissance de Dieu*, *L'Exil*; le dernier est curieux par les conseils que Dion y donne sur lui-même: trois discours *Sur la Fortune*, *Gloire*; d'autres *Sur le Bonheur*, *la Loi et la Coutume*; ces deux derniers regardés comme les meilleurs. C'est un traité complet de morale et de discipline philosophique. Il est (*Orat.* VII) où Dion, se mettant en scène, présente la morale sous une forme nouvelle et heureuse. Il suppose que c'est à Eubée, il rencontre un chasseur grossier et sauvage, qui lui offre le chemin faisant, lui raconte ses aventures: une fois il fut obligé de se défendre pour se défendre contre les réclames son étonnement à la vue du théâtre de la ville, l'assurance pleine de confiance qu'il répond aux juges devant le peuple.

Le récit terminé, Dion et le chasseur arrivés à la cabane rustique; la famille unie par les liens du mariage, de la pureté et du bonheur de la vie, l'image d'un amour et d'une nocce car le jour est fixé où la fille du chasseur se mariera, et l'invitation d'assister à la fête au philosophe, qui y consent volontiers: forme une délicieuse narration. De la vie, de l'innocence et des joies de la jeunesse, il y a le germe de la pureté, et dans la surprise du chasseur, du bruit et des misères de la ville, une image de l'étonnement

Chaudière Indienne. Nous avons déjà sophie; mais le moraliste, la prédication va se montrer maintenant à un discours aux *Alexandrins*. On était Alexandrie, rendez-vous de l'Orient l'Occident: Romains, Grecs, barbares, et l'Asie tout entière: caravaniers, tous les vices, toutes les corruptions, toutes les sciences s'y réunissaient. Une fête, pendant que, rassemblée dans cette foule cosmopolite se livre à toutes de la parole, des spectacles et des jeux, Dion se lève, et, malgré les plaintes tombent sur lui, les injures qui l'accablent d'apaiser ce tumulte, de ces désordres; il l'entreprend, et y réussit par les plus heureuses habiletés de l'éloquence un peu rhéteur, mais surtout (*Orat.*, XXXII). Philosophe, je ne craignais; il annonce lui-même un autre elui d'interprète de la divinité. Il parle de ces philosophes qui n'osent affronter et les injures de la multitude, et la conviction qu'ils ont de ne la pouvoir vaincre. Lui, l'inspiré, l'envoyé de cette confiance; et c'est pourquoi il s'élève au milieu des outrages qui l'assiègent. Nous trouvons ce caractère d'exaltation marqué dans le discours olympique *De la Connaissance de Dieu* (*Orat.*, XXXIII). Nous le trouvons aussi dans le discours que Dion adresse aux habitants de Tarse; on y sent la chaleur, mais l'austérité de la passion; « Ils attendaient de lui des paroles, des paroles propres seulement à leurs oreilles; ils entendent de sévères reproches dégénérés de leurs ancêtres, et ils se sentent par cette dégradation une de ces humiliations par lesquelles la Providence châtie les peuples. » Dion ne se bornait pas au rôle de conseiller; il aimait celui de médiateur: on le voit pour rétablir entre différentes villes la paix et la concorde. C'est dans l'adresse des discours aux habitants de Nicomédie, de Pruse, d'Apamée (*Orat.*, XVIII, XXXIX, XL, XLI). Conseiller de ces peuples, Dion le voulait être des princes, nous le savons par l'avis qu'il s'empresse de donner à Vespasien. Il expose quatre discours sur les devoirs des princes (*Orat.*, I, II, III, IV), et un cinquième sur la tyrannie (*Orat.*, XVI), dans lequel, par les portraits de Nerva et de l'opposition du tyran et du roi. Les discours ont évidemment été composés de Trajan. Dion s'adresse souvent à son maître son éloge à celui de Plotine. Plotine avait les droits de célébrer un bon empereur, puisqu'il n'avait subi les menaces d'un tyran, et l'on ne peut se rendre avec une noble fran-

chise ce témoignage: « Ne craignez pas que la flatterie altère mon langage; ce n'est pas depuis peu en effet et dans quelques rares circonstances que j'ai fait preuve de liberté. Que si jadis, quand la crainte semblait rendre à tous le mensonge nécessaire, seul je n'ai pas hésité à dire la vérité, même au péril de ma vie, irais-je, quand tout le monde a le droit de parler librement, mentir à plaisir. » Il n'y a point en effet ici à accuser Dion de flatterie; je lui reprocherais plutôt une tendance, depuis trop imitée, à réjouir les rois. Il s'étend longuement sur les plaisirs que le souverain trouve dans les fatigues même du gouvernement; il se plaît à dire combien soigneusement un bon prince doit éviter les spectacles et les vains amusements, à montrer combien sont utiles les exercices du corps, la course, la chasse, quels sont pour les rois les avantages de l'amitié.

Nous avons fait connaître les principaux traits oratoires ou philosophiques de Dion; il ne nous reste plus qu'à rassembler les traits divers de son caractère et de sa philosophie. Il y a dans Dion du sophiste et du philosophe, du déclamateur et du sage. Prédicateur de morale, s'il est souvent sincère, quelquefois aussi il joue l'illuminé: il se présente comme l'interprète de la divinité et son médiateur auprès des peuples: « Je ne me suis pas, dit-il, de moi-même donné ce rôle; une force divine m'y pousse; à ceux que les dieux aiment, ils envoient de bons conseillers. » (*Orat.*, XXXIII); et ailleurs: « Ne croyez pas qu'un homme qui vous est étranger, et qui vient ainsi à vous, y vienne sans un dessein de la Providence, vous servir d'orateur et de conseiller. » Tel est Dion: sophiste déclamateur souvent, quelquefois moraliste convaincu; image tout ensemble et de la décadence de l'éloquence païenne et de l'effort généreux que quelques âmes faisaient pour remonter à la vertu, et à la foi même, par la philosophie. La philosophie en effet joue alors un grand et double rôle, rôle politique et rôle religieux. Politique, elle est souvent proscrite; mais ces proscriptions mêmes attestent sa puissance, comme aussi ses déclamations ambitieuses et parfois indiscrettes témoignent souvent de son orgueil. D'un autre côté, il ne faut pas méconnaître la mission légitime de la philosophie à cette époque, et oublier que si elle exagère quelquefois ses maximes d'indépendance, elle n'en est pas moins une noble protestation contre les excès de cette puissance impériale qui compte plus de Domitiens que de Trajans. Au point de vue religieux, le rôle de la philosophie alors est plus considérable encore. La philosophie, on ne peut le nier, exerce à cette époque, ou du moins cherche à exercer un grand empire. Soit influence secrète, soit rivalité du christianisme, elle se sent, elle se croit du moins, une mission supérieure. Dion, nous l'avons vu, n'est pas seulement un moraliste, c'est un prédicateur de morale et presque un directeur de conscience; il a l'instinct d'une grande révolution morale qui, s'accom-

plissant en ce moment par le christianisme, était pressentie et tentée par la philosophie. Comme les Pères, il exalte la vie solitaire; il prêche la réforme des mœurs; il s'élève contre les spectacles et les plaisirs tumultueux; en un mot, il a quelque chose du prédicateur et de l'inspiré. A ce point de vue donc, autant qu'au point de vue littéraire, les ouvrages de Dion offrent une étude aussi intéressante que curieuse.

CHARPENTIER.

Éditions : Morel, gr.-lat., Paris, 1804 ; Retake, Leipzig, 1784. — Philostrate, *Vita Philosophorum*. — Synesius, *Photii Excerpta in Dion*. — Bellin de Balla, *Hist. critique de l'Éloquence chez les Grecs*; II, 111. — Brecquigny, *Vies des Orateurs grecs*. — Casaubon, in *Dionem Diatrib.* — Cesarotti, *Corso di Letterat. Græca*, t. II. — Emperli, *Progr.*, Brunswick, 1822. — Fabricius, *Biblioth. Græca*, t. III, p. 305 ; t. V, p. 122, édit. de Harles. — Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*, t. II, p. 87. — Schæll, *Hist. de la Littérature grecque*, t. IV, p. 210-224.

DION CASSIUS COCCEIANUS, historien romain, né vers 155 après J.-C., à Nicée, en Bithynie, mort vers 240. Son nom de Cassius lui venait probablement de quelqu'un de ses ancêtres, qui en recevant le droit de cité à Rome avait été adopté dans la *Gens Cassia*; son père le portait déjà, et s'appelait Cassius Apronianus. Dion semble avoir emprunté son surnom de *Cocceianus* à l'orateur Dion Chrysostome Cocceianus, qui, d'après la conjecture de Reimar, était son grand-père du côté maternel. Il reçut une excellente éducation, fréquenta les écoles des meilleurs rhéteurs de son temps, et étudia avec soin les écrivains classiques de l'ancienne Grèce. Il est probable qu'à la fin de ses études littéraires il accompagna en Cilicie son père, qui en était gouverneur, et qu'après la mort de celui-ci, en 180, il se rendit à Rome. Il y arriva dans la dernière année du règne de Marc Aurèle ou dans la première de celui de Commode. Il avait vingt-cinq ans : c'était l'âge où l'on pouvait entrer au sénat : il y fut admis, probablement parce que son père en avait été; mais pendant tout le règne de Commode il n'obtint d'autres dignités que l'édilité et la questure, et ce fut seulement en 193, sous Pertinax, qu'il fut élevé au grade de préteur. Pendant les treize années du règne de Commode, Dion vécut à Rome, consacrant son temps à plaider au barreau les causes de ses amis et à recueillir les matériaux d'une histoire de Commode, en observant d'un œil attentif toutes les actions de cet empereur. Après l'assassinat du fils de Marc Aurèle, il vota avec les autres sénateurs pour l'élévation de Pertinax. Celui-ci, qui était son ami, l'éleva aussitôt à la préture; mais notre historien n'entra en fonctions que l'année suivante (194), la première du règne de Septime Sévère. Pendant le principat éphémère de Pertinax, Dion jouit d'un grand crédit, et en usa en homme de bien. L'avènement de Septime Sévère lui fit concevoir de grandes espérances, qui ne se réalisèrent pas, bien que le nouvel empereur le traitât d'abord avec faveur. Dion

lui en témoigna sa reconnaissance un livre *Sur les Songes et sur les*, avaient annoncé l'élévation de

présenta cet ouvrage à l'empereur, et le remercia par une longue lettre, en suivit la réception de la part de son père, en songe d'écrire l'histoire de son temps, et le décida à mettre la plume à la main. Il avait recueillis sur son père de nombreux matériaux, et tard il fut averti, toujours par son père, de l'histoire de Septime Sévère et de Calla. Nous donnons ces détails fort peu importants en eux-mêmes, pour présenter le défaut le plus caractéristique de Dion Cassius, c'est-à-dire sa

Quand l'histoire de Commode fut terminée, Dion Cassius la lut à Septime Sévère. En fut si satisfait, qu'il engagea à écrire une histoire de Rome depuis les plus anciens et à y inclure le récit de Commode. Dion s'occupa

à réunir les matériaux de cet ouvrage, et consacra douze ans à le rédiger. Il avait de pousser son histoire aussi loin qu'il put, et de raconter tous les événements dont il avait été témoin. D'après Reimar, il mença de rassembler ses matériaux après la mort de Sévère, en 211, il se mit à son œuvre, qu'il acheva en 222.

Si Dion ne jouit pas plus longtemps de la faveur de Sévère, c'est que celui-ci ne le regardait pas dans la haine qu'il avait déclarée à Commode, finit même par administrer le tyran. Avec une telle manière de voir, il ne pouvait approuver les écrits de Dion. En Italie pendant de longues années, il n'eut aucune dignité. Sous le règne de Sévère, il fut désigné pour accompagner

les voyages. Il se plaint d'avoir été obligé à cette occasion des dépenses considérables, et d'être devenu, bien malgré lui, non le témoin, mais aussi quelquefois des cruautés du fils de Septime Sévère. Nicomédie en compagnie de l'empereur, n'allait pas plus loin, à ce qu'il paraît, que de constater les événements

en Asie et en Égypte, il n'eut pour sa part que le rôle d'observateur. Il ne resta pas en Asie, et lui consacra quelques livres de Perse. Il se révolta contre le roi de Perse, et resta prisonnier. Il ne revint pas à Rome, et mourut à Nicée.

Il fut élevé au consulat, en 212, et ensuite le proconsulat d'Afrique, en 214, pas avant l'année 224. Il fut envoyé légat en Dacie, et l'année suivante. Il fit ou à ses ordres, discipline, qu'il ne réussit pas, rien, redoublant de peur de

re, loin de les écouter, le fit de nouveau consul 229, voulut être son collègue, et le défraya toutes les dépenses qu'exigeait cette charge; cependant, il lui conseilla d'aller résider à quelque distance de la capitale. A la fin de son consulat, Dion revint à Rome, et accompagna l'empereur en Campanie; mais, dégoûté du séjour à Rome, dont son âge avancé ne lui permettait pas de supporter les agitations et les périls, il manda et obtint la permission de se retirer à sa ville natale, où il mit la dernière main à son *Histoire Romaine*. L'époque de sa mort est inconnue. On ne sait rien de sa famille, si ce qu'il nous apprend lui-même, c'est-à-dire qu'il avait une femme et deux enfants. Le nom Cassius que nous trouvons mentionné comme consul en 291 était probablement son petit-fils. Tous les détails que nous venons de donner sur Dion Cassius sont tirés de ses propres ouvrages et d'une courte mention de Suidas.

Voici la liste des ouvrages que les anciens attribuaient à cet historien : Le *Traté sur les songes et les Prodiges*, dont nous avons parlé ailleurs; il est perdu. Dion ne l'avait composé que par complaisance pour l'empereur Septime Sévère, et il semble s'être repenti plus tard de l'avoir publié; car bien qu'il se montre crédule et qu'il néglige aucune occasion de rapporter des propres, néanmoins dans son *Histoire* il ne parle jamais passant de tous ceux qui concernent Sévère; — *Histoire du règne de Commode*; l'auteur l'inséra dans son *Histoire Romaine*; — *Histoire du règne de Trajan*: cet ouvrage est mentionné que par Suidas; s'il fut réellement publié à part, l'auteur dut le reproduire, au moins en substance, dans son *Histoire Romaine*; — *Histoire de Perse*: l'ouvrage n'est encore cité que par Suidas; mais c'est probablement une méprise: Suidas a confondu Dion avec Dinon, auteur connu pour avoir écrit sur la Perse; — *Itinéraires* (voyages), ouvrage mentionné par Suidas: on ne sait s'il appartient à Dion Cassius ou à son père Dion Chrysostome, qui avait beaucoup voyagé et qui avait pu avoir l'idée d'écrire ces ouvrages; — *Une Vie d'Arrien*: elle n'est connue que par une mention de Suidas; — *Géographie*, ouvrage attribué à Dion Cassius par Suidas, Strabon et Ptolemée; on peut induire d'un passage de Philostrate (Vit. Soph., I, 7) que Dion Chrysostome en était en effet l'auteur; — *Histoire Romaine* (Ῥωμαϊκή ἱστορία): c'est le grand ouvrage de Dion Cassius; il contenait 80 livres, mais fut plus tard divisé en décades, comme l'*Histoire Romaine* de Tite-Live. Il comprenait l'histoire de Rome depuis les temps les plus anciens, c'est-à-dire depuis l'arrivée d'Enée en Italie, jusqu'à 229 après J.-C., année du retour de l'empereur à sa ville natale. — Les *Extraits* (ἐκτάκτα), publiés par A. Mai, d'après un manuscrit du Vatican, et se rapportant à un ouvrage qui contenait l'histoire romaine depuis

Valérien jusqu'à Constantin le Grand, portent le nom de Dion Cassius; mais ils appartiennent évidemment à quelque écrivain chrétien continuateur de Dion Cassius, peut-être à Jean d'Antioche, comme le pense A. Mai. Dion Cassius déclare lui-même qu'il a l'intention de traiter brièvement l'histoire de la république romaine, pour s'étendre plus au long sur les événements dont il avait été le témoin oculaire. Malheureusement il ne nous reste qu'une portion très-petite de cet ouvrage. Des trente-quatre premiers livres, nous ne possédons que des extraits et les fragments publiés successivement par Ursinus, Valois et A. Mai, d'après les collections faites par ordre de Constantin Porphyrogénète. Un petit nombre de fragments se rapportant à cette partie de l'ouvrage ont été publiés par F. Haase: *Dionis Cassii librorum deperditorum Fragmenta*; Bonn, 1840, in-8°. On a fait observer que Zonaras, dans ses *Annales*, suit le plus ordinairement l'autorité de Dion Cassius, et qu'ainsi ses *Annales* peuvent être considérées comme un abrégé de Dion Cassius. Il en existe un fragment considérable, que la plupart des critiques regardent ordinairement comme une partie du 35^e livre, mais qui appartient plus probablement au 36^e. A partir de ce livre jusqu'au 54^e, l'ouvrage est complet, sauf des lacunes peu étendues, et embrasse l'histoire romaine depuis Lucullus jusqu'à la mort d'Agrippa, dix ans avant J.-C. Les six livres suivants ne sont pas venus jusqu'à nous dans leur forme originale, comme on le voit par des citations d'anciens auteurs; mais nous en avons un abrégé assez complet, fait par quelque compilateur antérieur ou postérieur à Xiphilin. Du 61^e au 80^e, nous avons seulement l'abrégé fait par Xiphilin dans le onzième siècle, et quelques autres abrégés, qui appartiennent probablement à l'auteur de l'*Epitome* du 55^e ou 60^e. Une traduction latine d'un fragment considérable du 71^e livre a été trouvée par A. Mai dans la bibliothèque du Vatican; il en a été publié une traduction allemande anonyme, Braunschweig, 1832, in-8°; mais l'authenticité de ce fragment n'est pas démontrée. Un autre important fragment du 75^e livre fut découvert par J. Morelli, et imprimé d'abord à Bassano et ensuite à Paris, en 1820.

Malgré d'aussi grandes pertes, ce que nous possédons de Dion Cassius nous permet de juger son *Histoire Romaine*. C'est une riche collection de documents sur les derniers temps de la république et sur les deux premiers siècles de l'empire; c'est même notre seule source d'information sur plusieurs portions de cette grande période historique. Dans le premier des fragments publiés par A. Mai, Dion établit nettement qu'il a lu presque tout ce qui s'était publié sur l'histoire romaine, et qu'il ne s'est pas contenté, comme un simple compilateur, de rassembler des morceaux empruntés à divers auteurs, mais qu'il a contrôlé ses autorités et qu'il n'a admis

eur français, né le 15 mai 1771, mort le 11 décembre 1834. Descendant d'une des vieilles familles de l'Artois, il embrassa de bonne heure les armes, et entra jeune encore dans la garde du roi, compagnie des gendarmes. Capitaine à l'époque de la révolution, il alla se ranger sous les drapeaux de l'arondissement, et prit part aux divers combats livrés qu'elle eut à soutenir. Cette armée licenciée, Dion passa à Saint-Denis, nommé lieutenant-colonel du régiment d'artillerie de la Reine, au service d'Angleterre. Retour à Londres, il s'adonna à la littérature, et parmi les ouvrages qu'il y fit paraître : une tragédie d'*Annibal*, qui ne fut représentée, et le *Tableau de l'histoire de la France jusqu'à l'ère chrétienne*; Londres, 1798, 1 volume, écrit en vers français, est dévoué à la dépréciation de la dynastie des Bourbons. Dion rentra en France avec les Bourbons, et reçut bientôt le grade de maréchal de camp. Plus littérateur que militaire, il publia plusieurs écrits, et donna l'édition de son *Tableau de l'histoire universelle*. Cet ouvrage, conforme aux idées ultraroyalistes, fut adopté par le conseil royal de l'Université. Affilié à la Compagnie de Jésus, il fut par la loi qui obligeait les jésuites à quitter la France; Dion les suivit à Fribourg en Suisse où il mourut. A. S...Y.

Ann. Hist., t. I, p. 317.

DION (Marianna), femme peintre et antiquaire, née à Rome, en 1756, morte le 11 décembre 1834. Cette femme, distinguée sous tous les rapports par ses arts et sur l'archéologie, fut surtout connue par ses correspondances avec les plus célèbres antiquaires de l'époque. Elle était membre de l'Académie de Saint-Luc de Rome, et des Académies de Pise, Bologne, Pérouse, etc. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Le Regole elementarie della Pittura*; Rome, 1816, in-8°, et son *Album de gloire*, le recueil intitulé : *Le Musee de la città del Lazio che diconsi fondato da Pio II*, in-fol. obl., livre qui obtint le grand prix de Rome et renferme les renseignements précieux sur les monuments cyclopéens. Dion avait composé un traité historique de l'art de la peinture, *Trattato de' tempi presenti, per istruzione degli scolari*; mais la mort ne lui laissa pas le temps de le publier.

Monat. Allgem. Künstl.-Lexicon.

DION (Pierre), chirurgien français, né à Paris, le 11 décembre 1756, mort le 11 décembre 1834. Il fut le premier professeur qui fit en France des dissections anatomiques et les opérations chirurgicales établies par Louis XIV en l'honneur des Plantes. En 1686 il quitta cette ville pour aller à la cour de l'empereur de Hongrie, et fut ensuite chirurgien de l'empereur Marie-Anne-Victoire de Bavière et de l'archiduc de Savoie, ainsi que de

leurs enfants. On a de lui : *Histoire anatomique d'une matrice extraordinaire*; Paris, 1683, in-12. — L'auteur y raconte, dit Eloy, un singulier cas d'une rupture de matrice : on est étonné de voir une femme mourir dans le sixième mois de sa grossesse et un chirurgien aussi expérimenté que Dionis attendre des ordres pour faire l'ouverture du corps, qu'il renvoie au lendemain. — *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang et les nouvelles découvertes*; Paris, 1690, 1698, 1705 et 1716; annotée par Devaux, 1728, in-8°; traduit en latin, Genève, 1696, in-8°; en anglais, 1703; en tartare, par le père Parrenin, jésuite missionnaire, qui l'entreprit par les ordres de Kan-Hi, empereur de la Chine, 1723. On ne trouve aucune découverte dans cet ouvrage; mais il est le fruit de nombreuses dissections anatomiques.

— *Cours d'opérations de chirurgie démontrées au Jardin Royal*; Paris, 1707 et 1714; avec les remarques de La Faye, 1736, 1740, 1751 et 1765, in-8°; Bruxelles, 1708, in-8°; La Haye, 1712, in-8°; trad. en allemand, Augsbourg, ibid.; en flamand, 1710 et 1740; en anglais, Londres, 1733, in-8°; Dionis dans ce *Cours* expose avec simplicité et exactitude les différentes manières chirurgicales d'opérer; il descend dans les plus petits détails, explique avec lucidité les instruments et les appareils nécessaires, et accompagne les observations qu'il donne d'une série de faits probatifs; — *Dissertations sur la mort subite, avec l'histoire d'une fille cataleptique*; Paris, 1709, in-12; — *Traité général des Accouchements, qui instruit de tout ce qu'il faut faire pour être habile accoucheur*; Paris, 1718, in-8°; Bruxelles, 1724, in-8°; trad. en anglais, 1719, in-8°; en allemand, Augsbourg, 1723, in-8°; en hollandais, Leyde, 1735, in-8°. Le fond de cet ouvrage est emprunté à ceux de Manriceau, parent de Dionis.

Manget, *Bibliothèque des Auteurs Médécins*. — Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*.

DIONIS (Charles), médecin français, petit-fils du précédent, mort à Paris, en 1776. On a de lui : *Dissertation sur le tœnia, ou ver solitaire*, suivie d'une *Lettre sur la poudre de sympathie propre contre le rhumatisme simple et goutteux*; Paris, 1749, in-12.

Biographie médicale. — Quérard, *La France littéraire*.

DIONIS DU SÉJOUR (Louis-Achille), jurisconsulte et astronome français, parent des précédents, né vers 1705, mort vers 1791. Il était doyen de la cour des aides lors de la révolution, et s'occupait beaucoup de physique : On a de lui : *Observations relatives à un arc-en-ciel causé par la lune, observé à Saint-Germain-en-Laye le 6 juin 1770*, insérées dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences de 1770*; — *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Cour des Aides (depuis le règne de Philippe le Bel, jusqu'en 1789)*; Paris, 1791, in-4°.

Quérard, *La France littéraire*.

DIONIS DU SÉJOUR (*Pierre-Achille*), mathématicien et astronome français, fils du précédent, né à Paris, le 11 janvier 1734, mort dans la même ville, le 22 août 1794. Il fit ses études chez les jésuites, au collège de Louis-le-Grand, de 1743 à 1750. Il s'y lia d'amitié avec Goudin, un de ses camarades, et tous deux, continuant ensemble au sortir du collège leurs études de mathématiques, débutèrent en 1756 dans la carrière scientifique par des ouvrages composés en commun. Deux ans après, Dionis fut nommé conseiller à la quatrième chambre des enquêtes, et en 1779 il passa à la grand' chambre avec le même titre. Ses fonctions judiciaires ne l'empêchèrent pas de se livrer à d'importants travaux scientifiques, qui lui valurent une place à l'Académie des Sciences en 1765. Il devint aussi membre des académies de Stockholm de Göttingue et de la Société royale de Londres. Député de la noblesse de Paris à l'Assemblée constituante, il parut peu à la tribune, et se montra partisan des réformes modernes. Il présida en 1791 et 1792 un des six tribunaux du district de Paris. L'horreur et l'effroi que lui causa la mort de plusieurs de ses amis, frappés pendant la terreur, abrégèrent ses jours. Il était d'un caractère doux et humain, et plus d'une fois, en sa qualité de conseiller au parlement, il adoucissait dans l'application ce que certaines lois du temps avaient encore de barbare. Dans la société, il était distrait, aimable et railleur. Les ouvrages de Dionis sont de deux sortes : les uns appartiennent aux mathématiques pures ; les autres, aux mathématiques appliquées. Les premiers sont : *Traité des courbes algébriques* ; Paris, 1756, in-12 ; — *Mémoire sur le cas irréductible du 3^e degré* : inséré dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* en 1768 ; *Mémoire pour déterminer le nombre des racines réelles et celui des racines imaginaires d'une équation par la considération des coefficients de la proposée* ; année 1778, *ibid.* Dionis appliqua sa méthode d'abord au 3^e et au degré ; plus tard il l'étendit au 5^e. Les ouvrages de Dionis relatifs aux mathématiques appliquées sont une suite de *Mémoires* renfermant de nouvelles méthodes analytiques pour calculer les éclipses de soleil, les occultations des étoiles fixes et des planètes par la lune, et pour réduire des observations quelconques de cet astre au lieu vu du centre de la terre ; ils sont insérés dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* depuis l'année 1764 jusqu'en l'année 1778. *Application des latitudes corrigées à la solution de plusieurs problèmes géodésiques et particulièrement au calcul de la perpendiculaire à la méridienne et des loxodromiques, dans l'hypothèse de la terre elliptique* ; dans les *Mémoires de l'Acad.*, 1778 ; — *Application de l'analyse à la détermination de l'orbite des planètes* ; *ibid.*, 1779, *Application des formules que Dionis avait démontrées aux observations de*

l'éclipse du premier avril, 1781, 1782 ; — *Essai sur le royaume, en société avec Comte* *ibid.*, 1783, 1784, 1785 ; — *ditions astronomiques*, de Dionis associé à d'autres 1775, 1776 *Essais sur les* 1774 ; — *Recherches sur les rétrogradations des planètes du soleil* ; Paris, 1761, in-8^o *les phénomènes relatifs aux l'anneau de Saturne* ; Paris, *Traité analytique des mouvements des corps célestes* ; Paris, 1784 in-4^o Cet ouvrage est la réunion de tout ce que l'auteur avait écrit sur la matière. n, carrière lern une reli aux ions reli et l'anomalie moy ; *moires de l'Acad. des Sciences* Lalande, *Éloge de Dionis* ; dans le *Temps* pour l'année 1790.

DIONISI (*Filippo - Lorenzo*) italien, né à Rome, le 9 août 1 en 1711, comme le disent la *Biog* et la *Biografia universale*, même ville, le 20 mars 1789. I ordres, et, grâce à un bénéfice q le cardinal Annibal Albani, il tranquillement à d'importants tion. Sa vie, vouée à la piété et aucun incident able. Il ouvrages, tous loire à l'archéologie sacrée, été imprimés, savoir : *Collectio cro-sanctæ basilicæ Vaticanæ* 3 vol. in-fol. *Risposta alla rita negli art. XII, XVII, XXI nali dei Letterati, stampata anno corrente 1753, contr editori del Basilica Vaticana in-4^o Sacrarum Basilicarum Monumenta exre taba Philippo Laurentio Dionisio, ej beneficiario, commentarius sith 1773, in-fol. ; — *Antiquissimi Vichalium Ritus Expeditio ; de ris atatis processu dominica Christi ante vespertas in V usitato, conjectura* ; Rome, 17 Tipaldo, *Biografia degli Italiani* etc*

DIONISI (*Jean-Jacques*), logue italien, né à Vérone, la même ville, le 14 avril 16 : les jésuites de Bologne. vi natale. Il entra dans les o n st. conservé du : a de lui sur : ar n in les prin am Véronne, 1733, ; — u

ca scultura ritrovata nel recinto
ale di Verona; Vérone, 1767; —
s et dei progressi della Zecca di
one, 1773; — *Vite dei santi Mar-
t Veronesi*; Vérone, 1786, in-4°; —
ddotti; Vérone, 1786-90, 2 vol. in-8°;
dimenti funebri, ossia delle escla-
derali; Padoue, 1794, in-4°; — *De
amori di messer Fr. Petrarca e
atissima donna Laura*; Vérone,
as les ouvrages de Dionisi, le plus
as contredit, c'est son édition de la
amedia di Dante; Parme, 1795,
in-fol. Dionisi dans cette édition a
utilisés des travaux de presque toute
que les nombreux documents qu'il
soient pas toujours exacts, ils n'en
soient une des sources les plus utiles
pour l'intelligence de la *Divine Co-*

*Elogi istorici de' più illustri ecclesiastici
iamba, Galleria d'Uomini illustri.* — Ti-
po degli Ital.

10 (Paolo), médecin-poète italien,
vivant en 1599. Il était en 1543 pro-
fesseur à Padoue; plus tard il revint
en sa patrie. Il cultivait avec succès
l'écrit, mais il choisit pour exercer son
jeu aussi singuliers qu'arides. On a
Natura oculi et partibus ejus,
en hexamètres; Vérone, 1543, in-4°.
et *Hippocratis versibus redditi*;
ib., in-4°.

*Collectio Veronensis illustribus Medicis.
i medicale.*

11 ou DIONYSIADE, poète tra-
natif de Tarse; on manque de détails
npte. Strabon (lib. XIV) le repré-
se le plus célèbre des auteurs qui
Alexandrie la pléiade des écrivains

12 un autre poète du même nom,
13 *Mallus*, qui composa également des
14 là ne nous est connu que par
15 de Suidas. G. B.

Anthologia Græca, t. II, p. 296.

16, Voyez DENIS et DENYS.

17 (Διονυσόδωρος), historien
18 vers 330 avant J.-C. Il n'est
19 un passage de Diodore de Sicile.
20 vain, il avait composé une histoire
21 allait jusqu'à Philippe de Macé-
22 d'Alexandre le Grand. On l'identifie
23 avec le Dionysodore qui, selon
24, était que le *Peau* publié sous le
25 fut en effet l'œuvre de ce philoso-
26 s'il est l'auteur d'un ouvrage *Sur*
(ἐμπειρίων), cité par le scoliaste
27 *Hippolyte*, 122, et d'un autre ou-
28 *erreurs des poètes tragiques*
(ἐσφαλμένοις ἡμαρτυμέναις), cité par le
29 même poète *Sur Rhesus*, 504. L'his-
30 *odore* serait-il le même qu'un au-

tre Thébain du même nom dont il est question
dans Arrien? Ce dernier Dionysodore avait rem-
porté une victoire aux jeux Olympiques. Après
le passage d'Alexandre en Asie, il se rendit avec
Iphicrate, fils du célèbre général, auprès de Da-
rius - Codoman. Fait prisonnier à la bataille
d'Issus, il fut conduit devant Alexandre, qui le
fit mettre en liberté.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.
— C. Muller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. II,
p. 24.

DIONYSODORE, géomètre grec, né à Cydnus,
vivait à une époque incertaine. Eutocius, dans
son commentaire sur le second livre *De la Sphère
et du Cylindre* d'Archimède, dit que Dionyso-
dore avait trouvé une méthode pour diviser une
sphère par un plan, suivant une raison donnée.
Pline lui attribue une espèce de cadran solaire
conique. D'après cet historien, on trouva dans
le tombeau de Dionysodore une lettre adressée
par lui aux vivants. Il y déclarait qu'étant par-
venu de son tombeau jusqu'au centre de la
terre, il avait trouvé que la distance d'un de ces
endroits à l'autre était de 42,000 stades. Pline
ne voit dans cette lettre qu'un trait de la vanité
grecque. Il est singulier que le chiffre donné par
Dionysodore d'une manière si étrange soit le
plus exact que les anciens nous aient transmis
sur la mesure de la terre. En effet, comme
42,000 stades égalent 7,770 kilomètres, le dia-
mètre de la terre se trouve être du double, c'est-
à-dire de 15,540 kilomètres, ce qui se rapproche
des calculs de la science moderne.

Plin., *Hist. Nat.*, II, 109. — Welsler, *Historia At-
tronomiae*, p. 139.

* DIONYSODORE, grammairien d'Alexandrie,
de l'école d'Aristarque; il s'était occupé de l'in-
terprétation d'Homère, et on le cite dans les
scolies sur l'*Iliade*.

Pauly, *Real-Encyc.*

DIONYSODOTE, poète lyrique lacédémonien,
vivait probablement dans le septième siècle avant
l'ère chrétienne. Athénée le cite à côté d'Alcman,
et nous apprend que ses *Péans* étaient très-popu-
laires à Sparte. On ne sait rien de plus sur ce
poète, dont il ne reste aucun fragment.

Athénée, XV.

* DIOPHANE (Διοφάνης), rhéteur grec, né à
Mitylène. Banni de sa patrie, il se rendit à Rome;
il y eut, entre autres disciples, Tiberius Grac-
chus, dont il seconda les projets politiques et qui
l'entraîna dans sa catastrophe; ils périrent en-
semble. D'après Cicéron, Diophane fut aussi un
des orateurs les plus distingués de la Grèce.
Porphyre, dans sa *Vie de Plotin*, parle d'un au-
tre rhéteur du même nom.

Cicéron, *Brutus*, 27. — Strabon, XIII. — Patarque,
Lib. Græc., p. 20.

* DIOPHANE, agronome grec, né à Nicée, en
Bithynie, dans le premier siècle avant J.-C. Il
fit pour le roi Dejotarus un abrégé d'un livre d'a-
griculture de Cassius Dionysius. Son ouvrage,
qui contenait six livres, fut plus tard abrégé par

Asinius Pollion. Diophane est souvent cité dans la collection des écrivains grecs *De Re Rustica*.

Varron, *De Re Rustica*, l. 1. — Columelle, *De Re Rustica*, l. 1. — Pline, *Hist. Nat.*, VIII. — Suidas, au mot $\Pi\omega\lambda\iota\omega\nu$.

* **DIOPHANTE** ($\Delta\iota\phi\alpha\nu\tau\omicron\varsigma$), orateur athénien, vivait vers 350 avant J.-C. Il était contemporain de Démosthène et, comme lui, opposé au parti macédonien. Il passait pour un des plus éminents orateurs de son temps. Reiske, dans son *Index* de Démosthène, pense que ce Diophante est le même que l'auteur d'un décret mentionné par Démosthène. C'est aussi probablement le même que le Diophante qui, d'après Diodore, assista le roi de Perse dans la guerre d'Égypte en 350.

Démosthène, *De falsa Legatione*, cont. Lept. — Harpocration et Suidas, au mot $\Delta\iota\phi\alpha\nu\tau\omicron\varsigma$. — Diodore, XVI, 48.

* **DIOPHANTE**, poète athénien, de la comédie nouvelle, vivait probablement dans le troisième siècle avant J.-C. On ne connaît de lui que son nom et le titre d'une de ses pièces : Ματοκυζόμενος .

Antilatticista, p. 118, 91.

* **DIOPHANTE**, historien grec, auteur d'une *Histoire du Pont*, que cite le scholiaste du premier livre de l'*Argonautique* d'Apollonius. On ne sait d'ailleurs rien sur son compte, et on l'a confondu peut-être à tort avec Diophante de Lacédémone.

Pauly, *Real-Encycl.* — C. Muller, *Historicorum Graecorum fragmenta*, t. IV, p. 396.

Pauly, *Real-Encycl.*

DIOPHANTE, célèbre mathématicien grec, natif d'Alexandrie. On ignore entièrement l'époque à laquelle il vivait. S'il est identique avec l'astronome Diophante, sur lequel, au rapport de Suidas, Hypatia écrivit un savant commentaire, on pourra le considérer comme antérieur au cinquième siècle de l'ère chrétienne. Si c'est au contraire un personnage différent de celui-là, il ne pourra avoir vécu que vers la fin du cinquième siècle; car Proclus et Pappus, qui gardent à son égard un silence absolu, ne se seraient pas dispensés de mentionner au moins un mathématicien aussi éminent que celui qui passe pour l'inventeur de l'algèbre. Suivant Aboulfarage, cité par Montucla, Diophante aurait vécu sous l'empereur Julien, vers 365 de notre ère; c'est la date qu'adoptent Colebrooke et d'autres. Quoi qu'il en soit, Jean, patriarche de Jérusalem, est le premier qui en ait parlé, dans sa vie de Jean Damascène. D'après une épitaphe, rédigée sous forme de problème, et conservée dans l'Anthologie grecque, il passa la sixième partie de son âge dans la jeunesse, une douzième dans l'adolescence; après un septième de son âge, passé dans un mariage stérile, et cinq ans de plus, il eut un fils, qui mourut après avoir atteint la moitié de l'âge de son père, et celui-ci ne lui survécut que de cinq ans. » La solution du problème donne quatre-vingt-quatre ans à Diophante lorsqu'il mourut.

Quoi qu'il en soit, l'ouv

nom de Diophante de l'

'*Αριθμητικά*, *Arithm.*

mo vit ce

les p

rait avoir

on n'en a

le premier, a après un manuscri

Wittenberg, sous le titre de *Dio*

drini Rerum Arithmeticarum

rum primi duo adjecta

maximi (ut conjectura est)

Bâle, 1575, in-fol.; l'éditeur y a

les nombres polygones, attrib

Liber de numeris polygonis s

Bachet de Méziriac en pul

défectueuse, avec de savants cu

ris, 1621, in-fol.); elle fut réim

de Fermat, fils du célèbre mat

nom, avec les précieuses note

son père avait écrites sur un e

dition de Bachet (Toulouse, 1

tion rare et recherchée). C'est d

Fermat indique sommairement

la même édition un extrait de

mat par le P. de Billy. Les

arithmétique de Diophante ont

français, les quatre premiers p

et les deux autres par Alber

1625, in-8°). Fred. Poëge, s

duction allemande du livre *S*

polygones, avec les fragments

zig, 1810, in-8°. On en a annonc

traduction anglaise par Mlle

Diophante a-t-il réellement

où l'a-t-il empruntée des Indes

pour les vrais auteurs? C'est u

été loi

solue.

univer

véritables abstr

espèces: les

faire, telles que l'a

les autres ind

calcul. Les

ci

de son de sa voie du

nues, il les ex

déterminés. On

cherché, il le d

bréviation de *Διφάντης*,

(de *νόμος*, dé); le *deuxième* partie,

ou cinquième puissance, par d

s'est élevé ainsi

degré, qu'il

niennes, à un

L'ouvrage de

quatrième siècle par

nom

ternes. Ils en sortirent après le départ de Théophile, et reconstruisirent leur habitation ; mais une seconde expédition , aussi énergique que la première , les ruina complètement , et les força d'aller au loin chercher d'autres asiles. Il paraît que Théophile , quelque temps avant sa mort , pardonna à Dioscore et à ses compagnons. Dioscore était alors à Constantinople ; il y mourut , et fut enterré dans l'église de Saint-Moçe.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DIOSCORE I^{er}, vingt-troisième patriarche d'Alexandrie , mort en septembre 454. Il fut d'abord archidiacre et apocrisiaire d'Alexandrie. Jaloux d'augmenter l'importance de son église , il en revendiqua la suprématie sur celle d'Antioche. L'affaire fut portée devant un synode assemblé à Constantinople en 439. Théodoret , suffragant d'Antioche , défendit si éloquentement ses droits , que Dioscore fut obligé de renoncer à ses prétentions. Saint Cyrille , patriarche d'Alexandrie , étant mort en juin 444 , Dioscore fut élu à sa place. Il s'empara aussitôt des biens de son prédécesseur comme appartenant à l'Eglise , et « les distribua , dit Libérat , à des marchands de pain et de vin , afin qu'ils donnassent au peuple à meilleur marché le plus beau pain et le meilleur vin ». Lorsque Eutychès , archimandrite , eut été déposé , en 448 , par saint Flavien , patriarche de Constantinople , Dioscore se déclara en faveur du premier , et le soutint dans son hérésie. Elle consistait à enseigner qu'il n'y avait point deux natures en Jésus-Christ , et que la nature humaine avait été absorbée par la nature divine. L'empereur Théodose le jeune convoqua un concile oecuménique à Ephèse pour prononcer entre Eutychès et saint Flavien. Le pape saint Léon y envoya Jules de Pouzzole en qualité de légat. Dioscore fut choisi pour présider , et cent-trente prélats , la plupart de l'Eglise d'Asie , y assistèrent. Le concile prononça l'acquiescement d'Eutychès , approuva ses doctrines , et déposa saint Flavien , Eusèbe de Dorylée , Théodoret , Domnus , patriarche d'Antioche , et plusieurs autres évêques , comme ayant altéré le dogme consacré en 325 dans le concile général de Nicée. Les condamnés protestèrent contre cette décision ; ils en appelèrent au pape , et qualifièrent le concile de *Latrocinium Ephesinum*. Saint Léon prit parti pour les appelants , et annula l'arrêt du concile. Alors Dioscore rétablit de force Eutychès , chassa saint Flavien , et prononça contre le souverain pontife une excommunication que dix prélats ratifièrent. Le schisme éclata avec une violence inouïe. Les évêques de Thrace , de Palestine et d'Egypte approuvèrent Dioscore dans sa résistance aux ordres venus de Rome ; les prélats du Pont et de l'Asie Mineure se soulevèrent au contraire aux injonctions de saint Léon. Marcien , successeur de Théodose le jeune , fatigué de ces désordres , autorisa en 451 la convocation d'un nouveau concile général à Nicée : Dioscore y renouvela l'excommunication du saint-père. On transféra l'assemblée à Chalcedoine ; cinq

cent trente-six prélats s'y trouvèrent. Sur le réquisitoire de Pascasin , légat du pape , Dioscore fut relégué parmi les spectateurs. Eusèbe de Dorylée et Théodoret l'accusèrent d'hérésie et de manichéisme ; il voulut se défendre , mais il ne put parvenir à se faire écouter au milieu des injures et des apostrophes violentes que se renvoyaient les deux partis. L'intervention des magistrats devint nécessaire pour arrêter le scandale. Les autres séances furent plus calmes. Dioscore ayant refusé de comparaître , diverses requêtes furent alors présentées contre lui. On l'accusa d'avoir spolié les héritiers de son prédécesseur en distribuant au peuple , dans le but de se faire des partisans , le trésor laissé par Cyrille ; d'avoir détourné les fonds destinés aux monastères , pour entretenir des comédiens , des musiciens , des danseurs ; d'avoir reçu dans le palais épiscopal des courtisanes , entre autres la fameuse Pansophia , etc. Dioscore ne se défendit pas ; il fut condamné par contumace , le 3 octobre 451 , et exilé à Gangres en Paphlagonie , où il mourut , regretté du peuple d'Alexandrie et honoré par son parti comme un grand saint.

Saint Léon, *Epistola*, 7 et 81. — Théodoret, *Epistola*, ad Flor. — Libérat, cap. XLII. — Nicéphore, lib. I, c. 17. — *Historia Concilii*, III et IV. — Baroni, *Annales*, IV et V. — Evagre, *Historia Eccles.*, lib. II, cap. 1. — Tillemont, *Mémoires*, XV, 422. — Godeau, *Histoire ecclésiastique*, liv. II. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (7^e siècle). — Migne, *Dictionary des Hérésies*, I, 608. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, I, 488.

DIOSCORE II, dit le jeune , trente-deuxième patriarche d'Alexandrie , mort le 14 octobre 468. Il fut nommé à la chaire d'Alexandrie en 451 , après la mort de Jean Machiola , et accepta l'hérétique de Zénon. Le peuple ne voulut pas reconnaître son élection ; il en résulta une sédition , dans laquelle Théodore , fils de Callopius , prêtre d'Egypte , perdit la vie. Dioscore II se rendit à Constantinople , et obtint de l'empereur la grâce des meurtriers. A son retour , il rappela une grande partie des hérésiarques dits *acéphales* , et accueillit honorablement Sévère , que Zénon avait chassé du patriarcat d'Antioche , pour cause d'hérésie. Dioscore mourut peu après.

Libérat, cap. XIX. — Baroni, *Annales*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, I, 488.

DIOSCORE, anti-pape , mort le 11 novembre 529. Il était légat du pape Ormisda auprès de l'empereur d'Orient , et fut élu pape le 13 octobre 529 par un certain nombre de prélats réunis dans la basilique de Constantin. En même temps un autre parti élevait au saint-siège Eulèce II qui était soutenu par les Goths. « Le pape , dit Moréri , allait se former dans l'Eglise , mais Dieu le prévint , par la mort de Dioscore qui expira vingt-sept jours après son élection ». Boniface II , demeuré paisible possesseur du souverain pouvoir , se vengea de son rival en l'excommuniant , quoique mort ; le pape Boniface annula cette excommunication.

Mabius, *Historia de Fide Pontificum*, 2^e p. 10. — Voss, *Hist. Pont.*, tom. I, 311. — Baroni, *Annales*,

Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques (VI^e Artaud de Moular, *Histoire des souverains* I, 254.

DIOSCORIDE (Διοσκορίδης), historien et grec, disciple d'Isocrate, vivait dans le 4^e siècle avant J.-C. Suidas cite de lui, Athénée, un curieux passage tiré d'un ouvrage intitulé : *Οἱ παρ' Ὀμήρου νόμοι* (Des mœurs nères). On trouve en effet dans le texte, tel que nous l'avons aujourd'hui, ce mais moins complet, sans indication et donné comme extrait d'un ouvrage *des héros d'Homère* (Περὶ τοῦ τῶν ἡρώων νόμου). Ces deux titres différaient probablement un même ouvrage à faire connaître les mœurs et la vie des héros. Ce n'était point en critique ou en histoire. Dioscoride étudiait l'*Iliade* et l'*Odyssee* en moraliste et pour y trouver des exemples de tempérance et de sagesse. Dans le conservé par Athénée et Suidas, il est seulement de cette dernière vertu. D'annotation, c'est pour l'inculquer dans les jeunes gens qu'Homère nous montre les âges héroïques vivant aussi simplement des particuliers, se contentant des plus simples, tels que viandes rôties et ne mangeant ni poisson, ni oiseaux, ni rices, et repoussant avec mépris les raffinements des cuisiniers. Ce genre de vie était toutes les vertus. Ainsi, chez nous voit les jeunes filles et les femmes se conduire, sans danger pour leur honneur, au bain et les laver de leurs mains. Il est proposé à l'admiration plus encore qu'à l'imitation de ses contemporains, de des mœurs pures de l'âge héroïque, on cite quelques fautes qu'a fait comme aux plus sages, comme Enée et son, l'oubli de la tempérance. Ce conseil la moralité d'Homère à quelques avec les homélies des Pères de l'Eglise.

Me.
Dioscoride appartenait probablement à un recueil d'actions et de paroles remarquables (ἀπομνημονεύματα). Il ne reste de cet ouvrage que deux fragments très-courts; le second pas d'intérêt : c'est une sentence. D'après Dioscoride, ce philosophe dit : « La vanité est le dernier vêtement que l'homme dépose dans son testament, comme funèbre, sur son tombeau. » L'ouvrage *Sur la constitution lacedaémoneuse* (Πολιτεία), cité par Athénée, est des *Institutions* (Περὶ νομίμων), par Suidas et Photius, on ignore s'ils le du disciple d'Isocrate ou du stoïcien

Historicorum Graecorum Fragmenta, t. II.

DIOSCORUS (*Pedacius* ou *Pedanius*), cosmographe grec, naquit à Anazarbe, Syrie, à une époque indéterminée. S'il

fallait en croire Suidas, écrivain d'ailleurs très-peu digne de foi, Dioscoride aurait vécu au temps d'Antoine et de Cléopâtre. Le célèbre triumvir étant mort vers l'an 30 avant J.-C., il faudrait fixer la naissance de Dioscoride avant cette date, et il deviendrait difficile d'admettre qu'il florissait sous Néron, dont le règne, à jamais odieux, ne commença que vers l'an 54 de notre ère. Au reste, l'hypothèse sur laquelle est basée cette opinion n'a aucune solidité et ne repose que sur une analogie de nom. Dioscoride nomme dans sa préface deux amis : Aréus, auquel il a dédié son livre, et Licinius Bassus, qu'il se contenta de mentionner. Or, comme sous Néron vivait un personnage consulaire nommé Lecanius Bassus, on a supposé, malgré la différence d'orthographe, que Licinius et Lecanius étaient le même homme, et l'on a décidé que l'auteur étant contemporain de Lecanius Bassus l'était conséquemment de Néron. D'une autre part, Abul-Farage (Aboul-Faradj) déclare que cet auteur aurait vécu sous le règne de Ptolémée VII, surnommé Évergète II, qui monta sur le trône en 145 ou 144 avant l'ère chrétienne, ce qui le rendrait antérieur d'environ deux siècles à Pline; mais comme le médecin arabe ne cite pas ses autorités, l'opinion émise n'a nécessairement aucune valeur. Au reste, il est sans grande importance de fixer d'une manière certaine l'époque de la naissance d'un homme dont le nom ne se lie ni au souvenir d'un grand événement historique ni à celui d'une découverte importante. Il nous suffira de constater que Dioscoride est antérieur à Pline, ce qui paraît établi dans les divers systèmes proposés. Tout ce qu'on sait de sa vie se réduit à bien peu de chose. Lui-même nous apprend, au début de son livre, que dès sa plus grande jeunesse il se sentait du penchant pour l'étude de la matière médicale, et qu'il put satisfaire ce goût dominant en parcourant comme militaire la Grèce, l'Italie et l'Asie Mineure, où il fit des récoltes de plantes. Il voulait voir beaucoup et ne parler autant que possible que de ce qu'il avait vu. Son style, dit-il, est négligé; mais il préfère l'exactitude et la clarté à toutes les autres qualités. Le même Suidas dont nous avons parlé affirme que Dioscoride avait été surnommé *Phocas*, parce qu'il avait la figure couverte de taches en forme de lentilles (en grec φακός). On ne sait pas quelle a été la durée de sa vie. Le seul ouvrage que nous possédions de cet auteur, et très-vraisemblablement le seul qu'il ait écrit, est intitulé : *Περὶ ὕλης ἱατρικῆς λόγοι* etc. L'édition *principes* a été publiée à Venise, chez Alde Manuce, in-fol., 1499; elle est fort rare et très-correcte. Sprengel en faisait grand cas, et il déclare l'avoir consultée utilement. On y a joint le poème de Nicandre. Une édition in-4^e a aussi été publiée à Venise, en 1518, chez Alde et André; on n'est pas d'accord sur son mérite. Depuis cette époque les éditions se sont multipliées dans tous les pays. Il en existe trois grecques, parmi lesquelles

les deux vénitiennes dont il vient d'être parlé; cinq gréco-latines, vingt-quatre latines, et sans le texte original, six italiennes, deux allemandes, une espagnole et une française. La plupart de ces publications sont accompagnées de longs et diffus commentaires et de mauvaises planches en bois. Celui de tous les commentateurs qui a joui de plus d'estime est un médecin de Sienne, nommé Matthiolo. La traduction qu'il a donnée du texte de Dioscoride est comme perdue au milieu des longs développements auxquels il s'est livré. Ce travail, absolument illisible aujourd'hui, a rendu en son temps Matthiolo très-célèbre, et il a eu les honneurs de la traduction en latin, en bohémien, en allemand, en français. C'est lui qui a popularisé l'œuvre de Dioscoride, et nous n'osons dire que ce soit un bien. Le traité de matière médicale de Dioscoride se compose de cinq livres, et l'édition *princeps* n'en renferme pas davantage. Ce ne fut que plus tard qu'on en ajouta deux autres, apocryphes, quelquefois divisés en trois; ce sont les *alexipharmaca* ou les antidotes. Le premier traite des poisons fournis par les trois règnes, et parle de leurs remèdes; le second de la rage et des morsures ou piqures faites par les animaux venimeux; Matthiolo les réunit en un seul, et ne parle pas du troisième livre, consacré aux remèdes capables de guérir les lésions dont il est parlé au deuxième livre. Les éditeurs ont depuis longtemps rejeté à la fin de l'ouvrage, sous le titre de *notha*, un travail synonymique précieux, où se trouvent réunis une foule de noms de plantes, usités autrefois chez les Daces, les Juifs, les Thraces, les Étrusques, les Latins et les Celtes. On trouve même parmi eux des noms vernaculaires indiens. On aurait dû les restituer à leurs chapitres respectifs.

Le traité de matière médicale de Dioscoride exerça une influence absolue sur la thérapeutique jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. Que Galien en fit, comme il l'assure, très-grand cas, soit; mais qu'on ait été, jusques au dix-septième siècle, chercher dans ce livre des secours efficaces contre toutes les maladies, c'est ce qu'on ne peut comprendre. C'est ce traité qui enfanta les compilations publiées par les Daléchampa, les Dodonée, les J. Banhin et tant d'autres, sous le fardeau desquelles la médecine ne pouvait se mouvoir. Le dix-huitième siècle, qui changea tant de choses, et presque toujours si heureusement, fit tomber Dioscoride de son piédestal. Ce n'est pas que tout y soit mauvais, mais parce qu'il est impossible de discerner ce qui est bon de ce qui ne vaut rien. En même temps qu'on y trouve une juste appréciation des propriétés purgatives du ricin et de l'action ténifuge de l'écorce de la racine du grenadier, dont un moderne s'est approprié la découverte, on y lit que le soie d'un âne rôti guérit l'épilepsie; que sept punaises enveloppées dans la peau d'une levre et avalées guérissent la fièvre intermittente; que les cigales

rôties sont excellentes contre les maux de la vessie, que le parfum des santarclies est précieux dans les difficultés d'uriner; qu'une araignée appliquée contre la tumeur est efficace pour empêcher le retour des accès de fièvre. Ces exemples d'une crédulité naïve et puérile témoignent que la matière médicale était alors toute traditionnelle et purement empirique. Ainsi donc Dioscoride n'était pas médecin, puisque aucune de ses prescriptions n'était raisonnée. Sa part comme botaniste n'est pas meilleure, quoiqu'à vrai dire les Grecs et les Latins n'aient rien fourni de mieux. Les descriptions que donne cet auteur sont tout à fait insuffisantes. Souvent même il se contente de dire que la plante dont il parle est très-connue. « La berbe, dit-il, croît dans l'eau; elle est branchue, dressée, grasse, à feuilles larges, odorantes et semblables à celles de l'ache; la thymbra croît dans les terrains en friche; elle ressemble à la menthe des jardins, quoique plus odorante et portant des feuilles plus larges. L'ammi est commun; la graine est petite et plus menue que celle du cumin. » Ainsi des autres, et c'est sur ces données insuffisantes, en s'aidant de la tradition nominale et de la géographie botanique, que les commentateurs sont parvenus à reconnaître et à ramener à la nomenclature moderne les plantes dioscoridiennes, au nombre d'environ six cents. (Voy. *Synonymes*). On s'est demandé, en voyant l'analogie du texte de Pline avec celui de Dioscoride, quel était celui des deux qui avait copié l'autre. La question ne peut sembler douteuse si l'on l'admet comme assez bien établi que l'auteur grec est antérieur au naturaliste romain. Ce dernier, bien plus crédule, a grossi son livre d'une foule de pratiques superstitieuses, de préjugés ridicules, qu'on ne trouve pas dans Dioscoride, auteur bien plus judicieux, quoiqu'il ait aussi sacrifié à l'ignorance du temps; mais Pline a un mérite comme écrivain qui manque à Dioscoride, dont il a certainement connu l'ouvrage, utile à consulter par les personnes désireuses d'étudier la botanique des anciens et de le rapprocher à la nôtre. Cela excepté, le traité de Dioscoride est comme une monnaie qui n'a plus cours et qui n'intéresse que la numismatique. La première édition grecque parut à Venise (Alde), 1499, in-fol. C. Sprengel a donné en 1825, à Leipzig, une édition de Dioscoride, où le texte est revu avec soin, est accompagné d'amples commentaires; 2 vol. in-8°.

A. F. Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. III, p. 38; L. F. G. édité de Harles. — Sprengel, *Geschichte der Botanik*, t. I, p. 124-125. — Haller, *Bibliotheca Botanica*, t. I, p. 1.

DIOSCORIDE, un des quatre grands grecs sur pierres fines que Pline a cités; il était d'Égée en Éolide. Auguste lui confia le soin de gouverner son portait, et il se servait, pour ses édits, d'un cachet sur lequel il avait écrit Dioscoride de représenter son profil. Des cabinets, notamment ceux du roi de Sardaigne et du duc de Bicas, possèdent des copies de cet artiste : il y en a aussi dans les

collection du duc de Devonshire, entre autres une magnifique sardoine, sur laquelle on voit Diomède maître du Palladium. Louis XIV avait donné ce chef-d'œuvre à la princesse de Conti. On cite environ vingt-cinq pierres portant le nom de Dioscoride; mais il en est un certain nombre qui sont loin d'être authentiques. Quelques-unes ont même été reconnues pour être positivement modernes.

Clare, Catalogue des Artistes de l'Antiquité, p. 52, 57 et 202.

* **DIOSCORIDE PHACAS**, médecin grec, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il était élève de Hérophile. Suivant Suidas, qui le confond avec Dioscoride d'Anazarbe, il vivait à la cour de Cléopâtre du temps d'Antoine, de 41 à 30 avant J.-C. et devait son surnom aux taches de rousseur qu'il avait sur la figure. C'est probablement le même médecin que Galien et Paul d'Égine donnent comme natif d'Alexandrie. Il écrivit sur la médecine plusieurs ouvrages, qui n'existent plus aujourd'hui.

videtur, en mot Dioscorides. — Smith, Dictionary of Greek and Roman Biography.

* **DIOSCORIDE**, grammairien grec, vivait dans le deuxième siècle de l'ère chrétienne. S'il n'était pas médecin lui-même, il semble du moins l'être occupé spécialement de littérature médicale. Il vivait probablement sous le règne d'Adrien (117-138). Il dirigea une édition fort estimée des œuvres d'Hippocrate. Galien l'accuse d'avoir altéré le texte en voulant le rajeunir. Il fut parat d'Artémidore Capiton, autre éditeur d'Hippocrate.

Galien, Comment. in Hippocr. — Smith, Dictionary of Greek and Roman Biography.

* **DIOSCORIDE d'Alexandrie**, poète grec, sur lequel on manque de renseignements; il est un des auteurs mis à contribution par les rédacteurs de l'*Anthologie*; 38 épigrammes de sa composition sont insérées dans les *Analecta* édités par Brunck, t. I, p. 593; F. Jacobs, dans son édition de l'*Anthologie* (1794, t. I, p. 244), les a reproduites, en y joignant une nouvelle pièce de vers jusqu'alors inédite. Il n'y a rien de fort remarquable dans ces petites compositions; mais le ouvrage qui a causé les pertes de presque toute la littérature de l'antiquité augmente la valeur des débris qu'on est parvenu à sauver.

Libraries, Bibliotheca Græca, t. II, p. 716, et t. III, p. 67, de l'édition donnée par Harles. — Brunck, Analecta. — Warton, ad Theocrit.

* **DIOTALLEVI (Francesco)**, évêque et théologien italien, né à Rimini, en 1579, mort à Rome, en 1650. Il fit ses études à Rome, et devint habile dans la philosophie et la théologie scolastique. Durant le pontificat de Clément VIII, Diotallevi disputa beaucoup au sujet de la question de *casusilis*, et se rangea du côté des jésuites. Il fut nommé évêque de San-Angelo di Lombardi (Naples), puis envoyé nonce en Pologne, où il resta sept ans. Il mourut à son retour à Rome, n'ayant encore que quarante-un ans. On

a de lui : *Opusculum de concursu Dei ad actus liberos voluntatis creatæ*; Lyon, 1611, et un traité *De Usuris*, resté manuscrit.

J. Nicotus Erythraeus, Pinac., I, inap. dist., cap. 120. — Moreri, Grand Dictionnaire Historique. — Richard et Giraud, Biographie sacrée.

* **DIOTALLEVI (Alexandre)**, prédicateur italien, né à Rimini, en 1648, mort en 1721. Il fit ses études sous la direction des jésuites, et à l'âge de quinze ans il entra dans leur Société. Il prêcha avec succès dans plusieurs villes d'Italie. Ses sermons étaient remarquables par la clarté et l'élégance du langage. Il possédait à un degré éminent l'art de rendre intelligibles au peuple les matières les plus subtiles de la théologie. Diotallevi a laissé divers ouvrages sur la religion, dont les principaux sont : *Trattamenti spirituali sulle feste di M. Vergine* (Entretiens spirituels sur les fêtes de la sainte Vierge); 3 vol. in-8°; — *Stimoli alla vera divozione* (Exhortations à la vraie dévotion), 1 vol. in-8°; — *Idea d'un vero Penitente, ossia spiegazione del Miserere* (Le modèle du vrai pénitent, ou l'explication du Miserere); — *Meditazioni sul cuore addolorato di Maria Vergine* (Méditations sur le cœur affligé de la sainte Vierge); — *La Beneficenza di Dio verso gli uomini, e l'ingratitude degli uomini verso Dio* (La Bienfaisance de Dieu envers les hommes, et l'ingratitude des hommes envers Dieu). Tous ces ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, ont été réunis en 2 vol. in-4°, et publiés à Venise, en 1762.

M. G.

Dizionario storico di Bassano.

* **DIOTIME (Διότιμα)**, femme philosophe, grecque, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Elle était prêtresse à Mantinée, et enseigna la philosophie à Socrate. Platon, dans son *Banquet*, rappelle les opinions de cette femme sur la nature, l'origine et le but de la vie; elles sont pour ainsi dire le fond de ce célèbre dialogue. Plusieurs critiques pensent que toute cette histoire de Diotime est une fiction de Platon; d'autres croient qu'elle a quelque fondement historique. Les écrivains grecs postérieurs disent qu'elle était prêtresse de Jupiter Lycien, et qu'elle appartenait à l'école de Pythagore.

Platon, Symposium. — Lucien, Eunuchus, 7; Imagines, 18. — Maxime de Tyr, Dissert. 8. — Hermann, Gesch. und System. d. Plat. Philos. — Ast, Leben u. Schriften Platos.

* **DIOTIME (Διότιμος)**, grammairien grec, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il était d'Adramyttium en Mysie, et exerçait la profession d'instituteur à Gargara en Troade. C'était une place fort difficile, si on en croit une épigramme d'Aratus, contemporain de Diotime. Ce grammairien est probablement l'auteur du volumineux manuel ou *mnemonic* (Παντοδραν ἀναγνώσματα) cité par Étienne de Byzance. Schneider lui attribue les épigrammes qui nous ont été conservées dans l'*Anthologie*, sous le nom de Diotime.

Anthologie, I, p. 253, avec les notes de Jacobs. — Macrobie, *Sat.*, V, 20. — Étienne de Byzance, aux mots Ἰάπυρα et Ἰαπωνάρχιδας. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

* **DIOTIME**, philosophe grec, vivait probablement dans le premier ou dans le deuxième siècle avant J.-C. Il accusa, dit-on, Épicure de déréglement, et pour le prouver il composa cinquante lettres, qu'il fit courir sous le nom de ce philosophe. D'après Athénée (en admettant que Διότιμος est pour Διότιμος), il fut, à la requête de Zénon l'épicurien, convaincu d'imposture, et mis à mort. Nous apprenons de saint Clément d'Alexandrie que Diotime considérait le bonheur non comme un bien unique, mais comme la réunion de tous les biens (παντατα τῶν ἀγαθῶν), tenant ainsi le milieu entre le stoïcisme et les opinions plus modérées d'Aristote.

Dionysius Laërce, X, 2, avec la note de Ménage. — Athénée, XIII. — Saint Clément d'Alexandrie, *Stromata*, II, 21.

* **DIOTIME**, poète grec, cité dans la *Couronne* de Méléagre. On ne sait si c'est le même que Diotime le grammairien.

Anthologia Græca, XIII, édit. de Jacobs.

* **DIOTIME**, poète grec, auteur d'épigrammes nombreuses, qui sont comprises dans l'*Anthologie*. On manque de renseignements sur son compte; il faut d'ailleurs qu'il y ait eu plusieurs poètes ayant porté ce nom, puisque les villes de Milet et d'Athènes sont indiquées comme la patrie de l'auteur de ces petites compositions.

Jacobs, *Comment. in Anthologiam*, t. XIII, p. 226.

* **DIOTIME**, auteur d'un poème intitulé Ἰππικλία, en vers hexamètres, sur les travaux d'Hercule. Trois vers de ce poème ont été conservés par Suidas, au mot Εὐρύστατος, et par Michael Apostolius le Byzantin, dans sa collection de proverbes.

Smith, *Dict. of Greek and Rom. Biography*.

* **DIOTISALVI**, célèbre architecte italien du douzième siècle. Dans l'espace de huit années, de 1153 à 1161, il construisit le merveilleux baptistère de Pise, qui, après la cathédrale élevée par Buschetto, marque le véritable commencement de la renaissance de l'art en Italie. Sur le premier pilier à droite, en entrant dans le baptistère, on lit d'un côté :

MCLIII. Mensæ Aug. fundata fuit hæc ecclesia.

et de l'autre,

DIOTISALVI MAGISTER HUIUS OPERIS.

E. B.—N.

Morroni, *Pisa illustrata*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*. — Della Valle, *Lettere Sanesi*. — Quatremère de Quincy, *Vie des Architectes célèbres*.

* **DIOTOGÈNE**, philosophe pythagoricien; on ignore les circonstances de sa vie. Deux livres qu'il composa *Sur la Sainteté* et *Sur la Royauté* sont mentionnés par Stobée, qui en a conservé quelques fragments, en les insérant dans ses *Eclogæ*; Heeren et F. Jacobs, en travaillant sur cet auteur, les ont commentés et expliqués.

Hoffmann, *Lexicon bibliographicum*; 1833. t. II, p. 130. — Heeren, *De Diotogene* (dans son édition de Stobée).

— F. Jacobs, *Diotogenis Fragmenta*, dans ses *Antiquarum versionum in Athenæum*; 1800.

* **DILOULOUFET** (Joseph-Marius), poète provençal, né à Éguilles, près Tarascon, vers 1785, mort à Cuccuron (Vaucluse), le 24 mai 1840. Il s'est fait une réputation par son talent poétique dans l'idiome provençal. Il était bibliothécaire de la ville d'Aix et membre de différentes sociétés littéraires de la Provence. Dilouloufet a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Couplains sur l'ouvrage de 1815*; suivie de la *Requête de la violette à Flore*, dédiée à la duchesse de Berry; Aix, 1816, in-8°. La complainte est en provençal et les couplets en français; — *Les Magnans*, poème didactique en quatre chants; Aix, 1820, in-8°, fig. Dilouloufet, dans ce poème, donne en jolis vers un traité complet de l'éducation des vers à soie. Cet ouvrage est précédé d'un *Avant-propos* et d'une *Épître à Raynaudard, secrétaire de l'Académie Française*, dans laquelle l'auteur traite de la langue et de la poésie provençales, et prouve que cette langue est dérivée du grec, du latin et du celtique; — *Épître à Monsieur Guigou, premier vicar-général de Monseigneur l'archevêque de Zai*; Aix, 1824, in-4°; — *Épître sur l'existence de Dieu, dédiée à l'abbé de La Mennais*; Aix, 1825, in-4°. Cette épître est en vers provençaux et précédée d'une préface; — *Don Quichotte philoscophe*; Aix, 1829, 4 vol. in-12. Cet ouvrage est essentiellement chrétien; il attaque avec esprit les partisans d'une prétendue philosophie bérécuse, qui n'est que l'égoïsme déguisé; — *Poésies provençales*, recueil de fables, contes, odes, etc. couronné par l'Académie de Beziers en 1807; — *Le Voyage d'Ellester*, poème couronné en 1841 par la même Académie; — *Une Journée du bon roi René*; et plusieurs autres poésies de théâtre.

A. JARRY

Recueil de la Société académique d'Aix. — Le bonquet provençal. — Le Mercure apollinaire, du 15 janv. 1838. — La Roche provençale.

* **DIOXIPPE** (Διοξίππη), poète athénien de la comédie nouvelle, vivait probablement dans le troisième siècle avant J.-C. Suidas et Eusebe lui donnent quelquefois le nom de Dioxippe. Ces deux biographes mentionnent de lui les plus suivantes : *Avant-propos*, dont Athénée nous a conservé un vers et demi; — *Ternarypion*, comédie destinée, selon la conjecture de Valartius, à tourner en ridicule les historiens grecs, qui remplissaient leurs ouvrages de fables; on peut y ajouter, d'après Photius (*Biblioth.*), *Le Trésor*, *Les Juges* et *L'Acère*.

Suidas et Photius, au mot Διοξίππη. — *Revue*, *Fragmenta Comicorum Græcorum*, t. I, p. 148, C. pp. 541-543.

DIPÈNE et **SCYLIS** (Διπύνη et Σκυλίς), anciens statuaires grecs, qui sont toujours mentionnés ensemble, vivaient probablement dans le sixième siècle avant J.-C. Ils appartiennent à cette période de l'art appelée *archaïque*. Quelques

iens prétendent même qu'ils étaient ou les fils de Dédale. Le rapprochement de deux artistes et d'un personnage comme Dédale ne suffit pas pour nous mener en doute leur existence. Selon eux, ils se rendirent à Sicyone, qui fut longtemps le principal siège de la sculpture chargée de faire plusieurs dieux ; mais leur travail n'était pas révoqué lorsqu'ils eurent à se plaindre des habitants de Sicyone fut ravagée par la peste, Argos et Cléon étaient pleins de Dipène. Il ajoute que cet artiste furent les premiers célèbres sculpteurs et qu'ils employèrent le marbre. Pausanias cite des deux frères d'Athénée à Cléon, et à Argos un certain Castor et Pollux, avec leurs frères et Phébe, et leurs enfants Anaxis. Ce groupe était en ébène, excepté les chevaux, qui étaient en bronze et Scyllis eurent pour disciples Agélion, Léarque de Rhegium, Doménios, Médon, Dantas et Théoclos ; les derniers étaient Lacédémoniens.

I, 32 ; III, 17 ; V, 17 ; VI, 19. — Plin., *Hist.*

Δίπηνος, un des principaux poètes de la comédie nouvelle, vivait vers J.-C. Il était de Sinope. On n'a sur lui que peu de détails ; on sait qu'il aimait la Gnathæa, et que pour se venger il l'attaqua sur le théâtre. Lui-même croit les lettres de Alciphron, n'était pas de constance. Contemporain de Philémon, il les égala sinon en comédie en fécondité. Bien que par sa comédie à la comédie nouvelle, il garda quelques-uns des caractères de la moyenne. C'est ainsi qu'il choisit toujours ses sujets dans la mythologie et l'histoire littéraire. Il mit en scène Hipponax et Sapho. Son style est grossier, mais il s'écarte beaucoup de la comédie. Diphile avait, dit-on, composé de pièces ; voici celles dont nous avons les titres : Ἀγνοία, pièce sur un poète comique Calliadès ou Calliadès ; — Ἀδελφοί ; — Ἀλεξίπρια ; on lui attribue le même nom à Antiphane et à Callimaque donna une

seconde édition de cette pièce, sous le titre de Εὐνοῦχος ou Ἐπατιώτης. Le héros de Diphile est un personnage du même genre que le Pyrgopolinice de Plaute. Peut-être même l'auteur du *Miles Gloriosus* a-t-il emprunté le sujet de sa pièce au poète athénien ; — Ἀνάγκη ; — Ἀνασχομένη ; — Ἀπλήστως ; — Ἀπολιπούσα, attribuée par Athénée à un certain Sosippus, dont le nom est d'ailleurs inconnu ; — Βαλάνειος ; — Βοιάτιος ; — Γάμος ; — Δανάϊας ; — Διαμαρτυρούσα ; — Ἐγκαλούμενος ; — Ἐκδή ; — Ἐλευθεροφύλας ; — Ἐλευθεροφύλας ; — Ἐμπεδος ; — Ἐναγίσματα ; — Ἐναγίσματα ; — Ἐπιδικάζομενος ; — Ἐπιτροπή ; — plus correctement, Ἐπιτροπεία ; — Ἐπικληρος ; — Ζωγράφος ; — Ἡρακλῆς ; — Ἡρώς ; — Θησαυρός ; — Θησέας ; — Κόλαρτος ; — Κληρούμενος ; la *Casina* de Plaute est une traduction de cette pièce ; — Ἀθήναι ; — Μανιόμενος ; — Μνημάτιον ; — Παίδεσται ; — Παλλὰς ; — Παράσιος ; — Περίδης ; — Περίδης (il faut probablement lire Τίτρουτος) ; — Πανδορός ; — Πολυπράγμων ; — Πόρος ; — Σαπρός ; — Σικανός ; — Σχεδία ; — Συναποθήσκοντες ; fut traduite en latin par Plaute, sous le titre de *Commarientes*, et imitée par Térence, dans ses *Adelphes* ; — Σύντροποι ; — Σύντροπος ; il existait de cette pièce deux éditions différentes ; — Τάλας ; — Φέρων ; — Φιλόδοκος ou Φιλόδοκος ; — Χρυσόχορος. Le *Rudens* de Plaute est traduit de Diphile, mais le titre de la pièce grecque est inconnu.

Les fragments de Diphile ont été souvent réimprimés ; ils figurent dans les *Poetae gnomici* de Brunck et dans les diverses collections des débris du théâtre grec, entre autres dans les *Fragmenta Comicorum* de Meineke, I, pp. 445-457 ; IV, pp. 375-430.

Il ne faut pas confondre Diphile avec un poète du même nom auteur d'une *Théséide* (Θησείας) et de Choliambes satiriques. Ce dernier était antérieur à Eupolis et à Aristophane.

Fabricius, *Bibl. Graeca*, t. I, p. 787 ; t. II, p. 438, de l'édition de Harnack. — Seebode, *De Diphilo Nonnulla*, dans les *Poetarum sapientia gnomici*. — Meineke, *Historia critica Comicorum Graecorum*, pp. 448-449.

* **DIPHILE**, médecin grec, né à Siphnus, l'une des Cyclades, vivait au commencement du troisième siècle avant J.-C. Il était contemporain de Lysimaque, roi de Thrace. Il composa un ouvrage intitulé : Περὶ τῶν προσεφερόμενων τοῖς νοσοῦσι καὶ τοῖς υγιαίνουσιν (Sur le régime qui convient aux personnes malades et aux personnes bien portantes). Cet ouvrage est souvent cité par Athénée ; il n'en reste que les courts fragments rapportés par ce compilateur.

Athénée, II.
* **DIPHILE**, acteur grec, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il n'est connu que par un trait de hardiesse raconté par Cicéron et par Valère Maxime. Voici le récit de ce dernier : « Le tragédien Diphile remplissait un rôle dans une pièce des jeux Apollinaires. Quand il en fut à ce vers *Miseria nostra magnus est* (c'est par notre malheur qu'il est grand), il le prononça en

étendant les mains vers le grand Pompée, et le peuple ayant redemandé ce vers plusieurs fois, il le répéta sans hésiter, et toujours avec le geste accusateur qui reprochait à Pompée l'exès et l'abus de son pouvoir. Il rendit avec la même audace cet autre passage : *Virtutem istam, veniet tempus, quum gravior gemas*.
Cicéron, *Epist. ad Atticum*, II, 19. — Valère Maxime, VI, 2, 9.

* **DIPHILE**, architecte grec; Cicéron l'employa dans la construction et l'embellissement de sa maison d'Arpinum, et, dans une lettre envoyée à son frère Quintus, il donne à ce sujet des détails assez curieux pour l'histoire de l'art. Une inscription publiée par Corsini nomme un architecte Diphiles; c'est sans doute le même.
Sillig, *Catalogus Artificum*, p. 673. — Raoul Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 236.

DIPLOVATATZIS ou **DIPLOVATAZIO** (*Thomas*), théologue, philosophe et jurisconsulte ionien, né à Corfou, en 1468, mort à Pesaro, le 29 mai 1541. Il étudia à Naples, à Salerne et à Bologne, et eut pour maîtres Corsetti et Jason. Nommé à vingt ans lieutenant du tribunal de Pesaro, il refusa cet emploi, pour pouvoir continuer ses études. Cependant, il accepta en 1492 les fonctions d'avocat au même tribunal. Quoiqu'il se mêlât peu aux agitations politiques, il ne crut pas prudent de rester à Pesaro, après avoir exprimé sa douleur à la suite de l'assassinat de Collenuccio par ordre de Jean Sforce. Il se retira à Gubbio, où Jules II l'employa et le protégea. A Venise, où il vint en 1517, il fit des cours de droit civil, qui furent très-suivis. Revenu à Pesaro en 1532, sur les instances des habitants, il fut nommé gonfalonnier de cette ville, où il introduisit de sages règlements. Il publia à Venise la *Vie de Barthole*, placée en tête de l'édition qu'il donna des ouvrages de ce jurisconsulte, et qui fut réimprimée en 1572, et à Cologne, en 1596. On a de lui : *La Vie d'Ange Arétin*, publiée en tête du traité d'Arétin, *De Maleficiis*; Venise, 1551; — *La Vie d'Innocent IV*, publiée en 1552, avec les décrets de ce pape; — *Vie de Paul de Castro*, publiée à Cologne, en 1596; — *Commentaria in lecturam Alexandri Tartagni super Cod. et Digest.*; Lyon, 1553; — *Tractatus de Testibus*; Cologne, 1556 (Ελληνισμῶν, un cahier); — *De Præstantia doctorum, sire de claris jurisconsultis*; on trouve au tome XII de Fabricius (*Bibliothèque Grecque*) *Vita Bartoli*, qui fait partie de ce recueil, dont il ne reste que des fragments; — *De Vicariis S. Sedis et Imperii*; — *De Libertate et Privilegiis*; — *Synopsis Juris Græci*; — *De Jure Græcorum libri tres*; — *Ad Novellas*; — *Ethesis canonum apostolorum compendium citarum Plutarchi*; — *In IV controversias Græcorum*. Il a laissé manuscrit une *Chronique* de Pesaro, vue par Olivier et mentionnée par Tiraboschi. Fabricius, *Bibl. Græca*. — Papadopol, *Hist. Gymn. Patav.*

DIPPÉL Jean-*Conrad*; médecin allemand,

né au château de Frankenstein, le 10 août 1672, mort le 25 avril 1734. A seize ans il alla à l'université de Giessen, y devint maître ès-arts, et après avoir soutenu une thèse qui fut remarquée, il accepta une place de régent dans un château de l'Odenwald, où il s'adonna à la théologie, se déclara contre les piétistes, et publia à cette occasion deux ouvrages intitulés, l'un *Orthodoxia orthodoxorum*, l'autre *Axioma veteris Adam detectum et discussum*. Il fit ensuite des cours de chiromancie. A Strasbourg, où il se trouvait en 1696, il tint une conduite si irrégulière, dit-on, qu'il fut contraint de quitter la ville. Revenu en Allemagne, il prêcha le contraire de ce qu'il avait soutenu précédemment. Son *Papismus vulgatus* souleva contre lui tous les théologiens de Giessen, où il était alors, mais où on ne lui permit pas de séjourner plus longtemps. En 1698 il se disposa à étudier la médecine, mais il se livra d'abord à la chimie et à l'alchimie; heurté mais plus tard il publia qu'il avait su faire assez d'or pour acheter (ce qu'il fit en effet, mais à crédit) un bien de cinquante mille florins d'or. Pour suivi bientôt par ses créanciers, il se rendit en 1705 à Berlin, où il se livra aux mêmes études, aux mêmes moyens répréhensibles, enfin à des intelligences avec les Suédois, ce qui lui valut à la fin d'être jeté en prison. Dans l'intervalle il s'était occupé de préparations chimiques utiles en pharmacie et avait découvert, par la distillation de la corne de cerf, une huile empyreumatique (*Huile de Dippel*). On lui doit en outre la connaissance du prussiate de fer ou bleu de Prusse, d'où la préparation ne devint publique qu'en 1734. Rendu à la liberté par le crédit du comte Wittgenstein, Dippel, menacé de nouveau s'enfuit à Francfort, où il obtint le titre de conseiller de roi de Danemark. Il passa ensuite en Hollande, devint bourgeois d'Amsterdam, où il se livra de nouveau avec ardeur aux recherches chimiques et médicales. En 1711 il reçut à Leyde le titre de docteur. La hardiesse de ses discours et des sentiments qu'il avait émis dans un ouvrage publié sous le titre d'*Alca bellum mathematicum* l'obligèrent aussi de sortir des Pays-Bas. Banni à Altona, il y fut nommé conseiller de la chancellerie de Danemark. Il mécontenta aussitôt le gouvernement de ce pays pour qu'il songeât à chercher un autre asile, lorsque vint à Hambourg, en 1719, il fut remis aux autorités danoises. Traduit devant une commission militaire, il se vit dépouiller de ses titres; ses écrits furent brûlés sous ses yeux, par le nom du bourreau, et lui-même fut transféré dans l'île de Bornholm, d'où il sortit sept ans plus tard, en 1726. Appelé à Stockholm en 1727, pour y donner des soins au roi Frédéric, il fut encore obligé de quitter la Suède, parce qu'il s'était mêlé d'intrigues politiques. C'est en Allemagne qu'il finit ses jours. On a vu plus haut à quel point il avait cependant affirmé qu'il mourrait en 1808. Il avait une imagination ardente.

glée par une tendance au charlatanisme. On trouve dans Strieder la liste de ses ouvrages; le principal est intitulé : *Fatum fatuum, das ist*, etc.; Amsterdam, 1710; Altona, 1739, in-8°. Ses œuvres ont été publiées sous ce titre : *Eröffneter Weg zum Frieden mit Gott und allen Creaturen durch*, etc. (Voie publique pour arriver à la paix avec Dieu et toutes les créatures, etc.); Amsterdam, 1709, in-4°.

Diog. medic.

DIRAN 1^{er}, treizième roi d'Arménie de la dynastie des Arsacides (*Arschakounik'h* en arménien). Il était fils d'Ardaschès II et frère d'Ardascht II, auquel il succéda, vers l'an 131, suivant Saint-Martin. Il régna jusque vers l'an 152, et laissa la couronne à son frère Tigrane III (*Digran* ou *Iubran* en arménien). Son règne, quoique assez long, n'offre rien de remarquable; mais avant de parvenir au trône il avait reçu le commandement militaire de l'armée occidentale. K'hardsam, roi d'Ibérie, ayant fait prisonnier son frère Zareh, qui gouvernait le nord de l'Arménie, Diran marcha contre lui, le vainquit, et délivra Zareh. Il fut moins heureux lorsqu'il eut, bientôt après, à combattre l'armée romaine, envoyée contre lui par l'empereur Domitien. Mais son frère Ardevant vengea sa défaite, et repoussa les Romains, malgré la perfidie d'un autre de leurs frères, Magma, grand-prêtre d'Aramazd, qui avait voulu les livrer à l'ennemi, et qu'ils mirent à mort pour le punir de sa trahison. Alex. B.

Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

DIRAN II, dix-neuvième roi arsacide d'Arménie, monta sur le trône en 353, après la mort de son père, Khosrou ou Chosroès II. Verthanes, fils aîné d'Aristarcès, le grand Verthanès, comme l'appelle Jean Catholico, patriarche de l'Eglise arménienne, le conduisit à Constantinople, et le présenta à l'empereur Constance (*Kousdanthous* en arménien), qui lui donna le diadème et la souveraineté de ses pères. Pendant son absence, Sapor II (*Schapor*), roi de Perse, avait envahi l'Arménie, où il avait éprouvé une défaite complète, grâce au courage et à l'habileté d'Archavir, général de Diran. Mais celui-ci, à peine de retour, s'empressa de se reconnaître vassal du monarque persan, afin d'éviter une nouvelle guerre, qui lui paraissait imminente. Ce prince, timide et faible, envoya ensuite des otages à l'empereur Julien, pour ce lui laisser aucun doute sur sa fidélité; et quand ce prince se mit en marche avec une puissante armée pour attaquer les Perses, le roi d'Arménie lui offrit un corps de troupes considérable. Mais Zouze, général de cette armée et très-attaché au christianisme, refusa de servir sous les ordres de l'empereur apostat. Diran, craignant la colère de Julien, marcha contre Zouze, le vainquit, et le fit mettre à mort. Il fit même placer dans son tombeau le portrait de Julien, avec ordre de l'adorer. Housig, fils de Verthanes, auquel il succéda dans le patriarcat, ayant appris

que Diran allait placer une de ces images dans une église de la province de Dzouep'h'h, accourut en toute hâte, essaya de le détourner de cette profanation, et, ne pouvant le convaincre, arracha le portrait de ses mains, et le mit en pièces. Diran le fit tuer à coups de bâton, et le vieux Daniel (*Taniel*) l'ayant anathématisé, à cause de cette mauvaise action, Diran le fit étrangler lui-même. L'expédition de Julien fut malheureuse, ce prince même y perdit la vie; Diran, toujours préoccupé des dangers de la guerre, trouva pourtant le moyen de conclure une alliance avec le roi de Perse. Mais un de ses officiers, qui le haïssait en secret, fit croire à ce monarque que Diran se préparait sous main à faire valoir les droits qu'il tenait de sa famille sur le trône de Perse. Sapor, irrité de cette perfidie, donna ordre à Varaz, son gouverneur dans l'Aderbadekan, d'employer tous les moyens pour s'emparer de Diran. Varaz, prétextant une délimitation de frontières, parvint à attirer le prince arménien dans une entrevue, lui fit crever les yeux avec un fer rouge, et l'envoya à Sapor. Les Arméniens à cette nouvelle coururent aux armes. Archavir se mit à leur tête, et soutenu par quelques légions romaines, il vainquit les Perses, commandés par Nersch ou Narsès, frère de Sapor. Celui-ci, effrayé de l'attitude des Arméniens, fit périr le malheureux Varaz pour avoir trop bien exécuté ses ordres, et relâcha Diran, qui, se sentant désormais incapable de régner, abdiqua, en 364, en faveur de son fils Arsachak ou Arsace II.

Alexandre BONNEAU.

Mosé de Khorène, *Histoire d'Arménie*. — Jean VI, Catholico, *Histoire d'Arménie*. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

DIRAN, prince de Daron en Arménie, vivait au commencement du septième siècle. Il était de la race illustre des Mamikonéans, et succéda vers le commencement du septième siècle à son père, Vahan III. Il s'était, avant cette époque, distingué par de brillants faits d'armes contre les Perses. Il avait même vaincu et tué le général persan Vartouhri, chargé par Khosrou ou Chosroès de forcer Vahan III à reconnaître sa suprématie. Le prince arménien avait été obligé à cette nécessité; aussi Diran s'empressa-t-il, après la mort de son père, d'aller recevoir à la cour de Perse l'investiture de sa souveraineté. Chosroès le nomma *marzban* ou chef militaire du Daron, et lui confia un corps d'armée pour combattre les Romains. Diran passa du côté d'Héraclius. En 637, lorsque les Arabes commandés par Abderrahim pénétrèrent en Arménie, Diran marcha contre eux; il fut vaincu et tué sur les bords du lac de Van. Alex. B.

Ciamclan, *Histoire de l'Arménie*; 3 vol. in-4°. Venise, 1754. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

DIRATZOU (*Baghdassar* ou *Balthazar*), grammairien et poète arménien, né à Constantinople, vivait dans le dix-huitième siècle. Il écrivit en arménien littéral et vulgaire et en turc. On a de lui : un recueil de *Sonnets* et de *Chan-*

ques estimés, entre autres : *Preuves et Préjugés pour la religion chrétienne et catholique, contre les fausses religions et l'athéisme*; Paris, 1683, in-4°. Dirois est également l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique de France* qui se trouve dans l'*Abbrégé de l'Histoire de France* de Mézerai.

Observations sur les écrits modernes, V, 11. — Leimg. Bibl. Nat. de la Fr., II, n° 13524. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DIROUK, théologien arménien, était fils de Noemakoun, de la ville de Zarischat, dans la province de Venant. Il naquit vers la fin du quatrième siècle, et fut l'un des écrivains et des savants les plus éminents de cette grande école fondée par Mesrob, et d'où sortirent Moïse de Khorène, Mambré-Verzanogh, Elisée, David le philosophe, Arslan-Ardrouni, etc. Il entra dans les ordres sacrés, et se fit une grande réputation par ses ouvrages et par son zèle pour la religion, qui à l'époque où il vécut se confondait avec l'amour même de la patrie et de l'indépendance nationale. Dirouk s'était préparé à sa mission de pèbre et de savant par une étude approfondie du syriaque, du grec et du persan. L'Arménie persécutée sa liberté, et tomba sous le joug du roi de Perse Bahram V, ce prince qui, pour employer l'expression même de Jean Catholicos (qui l'appelle à tort Bahram II), « causa beaucoup de mal à l'Arménie, détruisit ses plus belles institutions et introduisit partout la corruption et la dépravation ». Dirouk ne faiblit pas au milieu de ces circonstances fatales. Il lutta de toutes ses forces contre l'influence politique et religieuse du roi de Perse et de ses agents, et rendit d'éminents services au saint patriarche Sahak ou Isaac, fils de Narsès, qui fut en butte à tant de persécutions. Il mourut vers l'an 460, en laissant d'assez nombreux ouvrages, parmi lesquels on doit citer une *Vie*, inédite, du patriarche Sahak; — des *Homélie*s; — des travaux *Sur l'Écriture Sainte*.

AL. BONNEAU.

Œuvres de Khorène, *Histoire de l'Arménie*. — Saint-Pierre, *Mémoires sur l'Arménie*. — Saffas Sornal, *Quinto della Storia letteraria di Armenia*. — J.-B. Sarrat, *Bibliothèque arménienne*.

DIRUTA (Jerôme), organiste italien, né à Ferrare, vers 1580. Il était franciscain, et devint organiste de la cathédrale de Chiogio (État vénitien). On a de lui un livre intéressant, devenu très-rare; il est intitulé : *Il Transilvano, dialogo sopra il vero modo di sonar organi e strumenti da penna*; Venise, 1615-1622, in-4°. Cet ouvrage est dédié à un prince de Transilvanie, élève de l'auteur. Outre la partie théorique, on y trouve des compositions de Diruta, de Claudio Merulo, Andrea Gabrieli, Girolamo Luzzaschi, Paolo Quagliati, Giuseppe Gabrieli, Gabriele Faltrini, Adriano Banchieri et autres compositeurs célèbres.

Paris, *Bibliothèque universelle des Musiciens*.

DISCALZI (Isabella), sculpteur, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Elle

fut élève de son mari, Guido Mazzoni, célèbre sculpteur de Modène, et se distingua surtout par son habileté à modeler.

Oriandi, *Abecedario*.

* **DISCALZO** (Ottonello, comte), jurisconsulte italien, né à Padoue, en 1536, mort en décembre 1607. Il enseigna le droit pendant quarante années dans l'université de cette ville. L'empereur d'Allemagne Rodolphe II l'employa souvent dans les affaires politiques, et récompensa ses services en lui conférant le titre de comte palatin. Discalzo a laissé de nombreux ouvrages, qui n'ont pas été imprimés. Sa famille a produit beaucoup d'hommes remarquables, parmi lesquels il faut distinguer Ottonello Seniore, professeur en droit à l'université de Padoue, au quatorzième siècle. François Novello de Carrare, seigneur de Padoue, lui confia diverses ambassades et missions politiques.

M. G.

Dizionario storico di Bassano.

* **DISCEPOLI** (Giovanni-Battista), surnommé le *Zoppo* (boiteux) de Lugano, peintre de l'école milanaise, né à Lugano, en 1590, mort en 1660. Élève de Camillo Procaccini, il ne suivit pas les traces de son maître : dès qu'il eut quitté son atelier, il s'efforça d'imiter les meilleurs peintres de l'école vénitienne, et devint, par cette étude, un des coloristes les plus vrais et les plus forts de son époque. Quoique ne s'élevant pas au beau idéal, ses figures ne manquent pas de grâce, et ont une beauté particulière qui les distingue de celles des autres peintres naturalistes. Discepoli a beaucoup travaillé à Milan et à Côme. Dans cette dernière ville il a peint pour l'église Sainte-Thérèse trois tableaux, tenus en grande estime. On voit de lui, au musée de Milan, une *Adoration des Mages*, qui n'est pas écrasée par le voisinage de tableaux du Nuvoione et du Guerchin lui-même.

E. B.—N.

Langi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DISCRET (L.-C.), auteur dramatique français, contemporain de Louis XIII; on ne sait rien sur son compte, et on a conjecturé que son nom pourrait bien être un pseudonyme. Quoi qu'il en soit, ce nom figure en tête d'une comédie en cinq actes intitulée *Alison, dédiée aux jeunes veuves et aux vieilles filles*; Paris, 1637; une réimpression, faite en 1664, est dédiée aux beurreries de Paris. L'auteur déclare que son but a été de « faire le récit des grotesques et véritables amours de la veuve d'un bourgeois de Paris ». On lui attribue une autre pièce, *Les Novices de Vaugirard*, par L.-C.D.; Paris, 1638, « dédiée à ceux qui veulent rire ». La licence de ces pièces ne devait alors guère blesser les susceptibilités d'un public peu scrupuleux.

G. B.

Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Solenne, t. 1, p. 219.

* **DISDIER** (Henri-François-Michel), chirurgien français, né à Grenoble, en 1708, mort

à Paris, le 7 mars 1781. Il pratiqua successivement la chirurgie à Grenoble, à Montpellier, à Lyon; puis, en 1738, il vint à Paris, où il se fit recevoir membre de l'Académie royale de Chirurgie. L'Académie de Peinture et de Sculpture de Saint-Luc le prit pour professeur démonstrateur: il se distingua surtout dans ce genre d'enseignement qui relie l'art à la nature, et s'appliqua principalement à faire ressortir les différences que l'âge apporte dans la configuration des parties extérieures du corps. On a de Disdier : *Histoire exacte des os*; Lyon, 1737, 1745 et 1759, in-12; Paris, 1767, in-12. : l'auteur s'est trop inspiré de l'*Ostéologie* de Winslow; — *Traité des Bandages*, Paris, 1741 et 1754, in-12. — *Sarcologie, ou traité des parties molles*; 1^{re} partie : *De la Myologie*; Paris, 1748, in-12; 2^e partie : *Des Viscères*, Paris, 1753, 2 vol. in-12; 3^e partie : *Des Vaisseaux, des Nerfs et des Glandes*, Paris, 1756, in-12. Winslow a encore ici servi de guide à l'auteur : le traité *De la Myologie* est très-imparfait; — *Description succincte des Viscères, des Vaisseaux, et des Glandes*; Paris, 1753, in-12; — *Exposition exacte ou tableaux anatomiques de différentes parties du corps humain*; Paris, 1758, in-fol., avec trente planches gravées par Étienne Charpentier : ces planches ont été pour la plupart copiées d'Eustachi; elles sont destinées à l'instruction des peintres et des statuaires, et représentent les muscles sous-cutanés; on trouve aussi dans cet ouvrage plusieurs remarques concernant les accouchements et les hernies; — *De Abcessibus et Fistulis ex urinx fluxu*; Paris, 1760, in-4°; — *De Costarum Fractura*; Paris, 1764, in-4°; — *De Vulneribus cum amissa substantia*; Paris, 1768, in-4°; — *De Fractura Claviculae*; ibid.; — *De Diastasi*; Paris, 1770, in-4°.

Kloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Biographie médicale. — Querard, *La France littéraire*.

DISNEY (Jean), théologien, juriconsulte et poète anglais, né à Lincoln, en 1677, mort en 1729. Il étudia le droit à Middle-Temple, d'où il sortit avec toute l'aptitude nécessaire à un magistrat. A quarante-deux ans il conçut le projet, qu'il réalisa, grâce à l'appui de l'archevêque de Cantorbéry, d'entrer dans les ordres. Il fut pourvu alors de plusieurs bénéfices, dont le dernier était celui de Sainte-Mary de Nottingham. Il laissa quelques ouvrages estimés, parmi lesquels : *Primitiæ sacræ, or the reflections of a devout solitude*; Londres, 1701 et 1703; — *Flora*, poème annexé à une traduction du poème des *Jardins* de Rapin par Gardiner; 1728, in-8°, 3^e édit.; — *An Essay upon the execution of the law against immorality and profaneness*; Londres, 1710, in-8°; — *The Genealogy of the most serene and most illustrious House of Brunswick-Lunenburg, the present royal family of Great-Britain*, 1714; — *A View of*

ancient law against immorality and profaneness, etc.; Cambridge, 1729, in-fol.

Blog. Brit. — Chalmers, *Gen. Mag. Dict.*

* **DISNEY (Jean)**, petit-fils du précédent, théologien et biographe anglais, né à Lincoln, en 1746, mort en 1816. Il étudia à Cambridge, devint chapelain de l'évêque de Carlisle et vicaire de Swinderly, fonctions auxquelles il renouça en 1783, après avoir embrassé les doctrines unitaires. Il fut d'abord assistant de Lindsey, qu'il remplaça ensuite à la chapelle d'Essex-Street, et Michel Dodson lui légua la moitié de sa fortune. On a de lui des *Biographies* de plusieurs théologiens.

Rose, *New Mag. Dict.* — *Ann. biog.*

* **DISSEN (Ludolf)**, philologue allemand, né en 1784, à Grossenscharan, près de Göttingue. Fils d'un ministre protestant, il fit ses humanités à Schulpforta, étudia à Göttingue (de 1804 à 1808), sous Herbart, la philosophie ancienne et moderne, et suivit les leçons du célèbre philosophe Heyne. En 1809 il ouvrit des cours publics à l'université où il avait fait ses études; en 1817, nommé professeur de philosophie à Marbourg, il obtint l'année suivante une chaire à Göttingue. Depuis il s'appliqua particulièrement à la philosophie des anciens, et de préférence à celle de Platon. Parmi ses écrits nous devons mentionner : *De Philosophia morali in Xenophonti de Socrate Commentarius traditus* (Göttingue, 1812); — *Disquisitiones philologice* (1813). Dans son édition de Plutarque il a su allier un savoir profond un grand art herménéutique.

S.

Conversat.-Laz.

* **DISTEL (Philippe)**, chirurgien français, mort à Paris, le 12 décembre 1837, dans un âge avancé. Praticien excellent, il fut compris parmi les membres titulaires de l'Académie de Médecine dès la création de ce corps, en 1820. Il avait suivi les princes dans l'exil, et devint premier chirurgien de Louis XVIII et de Charles X. Il était décoré de l'ordre de Saint-Michel et de la Légion d'Honneur. G. de F. Henion, *Ann. nécrologique*.

* **DISTEL (Martin)**, caricaturiste suisse, né à Olten, dans le canton de Soleure, en 1807, mort le 18 mars 1844. Destiné à la carrière administrative, il étudia à Lucerne, puis à Uten. Durant ses études il s'était fait connaître par quelques caricatures. On cite parmi ces caricatures : *l'écroulement des Sabines* et *Martin marchant parmi les ruines de Minerva*, qu'il exécuta avec une verve bouffonne et pour élever quelques heures de captivité d'un ami, sur les murs de prison d'Iéna. Ce travail attira la foudre, et le grand-duc de Weimar lui-même et le local, pour préserver l'œuvre de l'artiste fit assés de charbonnets dessinés par lui, et fut enlevé par Froelich. La caricature politique ensuite, c'est surtout dans l'œuvre de l'artiste que l'on trouve des figures suisses (Schweizerische Bildergalerie).

der) qu'il exerça son talent dans ce genre.

Nagler, Neues Allg. Künst. — Lexic. Conversat. Lexic.

DISTELMEYER (Lambert), homme d'État allemand, né à Leipzig, en 1522 et mort le 17 octobre 1588. Porté par goût d'abord à l'étude de la théologie, il s'appliqua sérieusement au grec et à l'hébreu, puis à vingt ans il changea d'idée, et se livra exclusivement à la jurisprudence, science dans laquelle, selon la prédiction de Métancthon, il devait avoir un jour de grands succès. Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser. Appelé à de hautes fonctions dans la magistrature, il les résigna pour se consacrer entièrement à l'étude des lois et de l'éloquence. Après avoir refusé les offres honorables du cardinal Granvelle, qui l'appelait à la cour de Charles-Quint, ainsi que les propositions avantageuses du duc de Saxe-Weimar, il céda aux demandes réitérées de Joachim II, électeur de Brandebourg, et se rendit avec sa famille à Berlin, où il sut se concilier la considération publique et la faveur du prince. Chargé de missions importantes, il les remplit avec talent et succès; c'est lui qui coopéra à la rédaction du traité de Passau, et qui en 1551 contribua à faire élire le margrave Frédéric archevêque de Magdebourg. Aussi fut-il nommé chancelier en 1558. En 1574 il fut envoyé au-devant de Henri d'Anjou, qui venait d'être nommé roi de Pologne. En 1575 il suivit l'électeur Jean-Georges à Prague et à Ratisbonne, et en 1582 il l'accompagna à la diète d'Augsbourg. Lors des poursuites religieuses exercées par Philippe II contre les habitants des Pays-Bas, Distelmeyer favorisa singulièrement l'industrie de la marche de Brandebourg, son pays adoptif, en accueillant favorablement les réfugiés qui fuyaient la tyrannie espagnole et les bûchers du duc d'Albe. Enfin, comblé d'honneurs et de considération, Distelmeyer, arrivé à la fin de sa carrière, vit un de ses fils lui succéder dans sa charge de chancelier. Le travail d'un projet de législation sous le titre de *Landrecht* (Code national), qu'il avait commencé, fut continué mais non achevé par son fils.

W. DE S.

Camille, Distelmeyer's Leben (Vie de Distelmeyer); t. II, p. 4.

DITHMAR ou **DITMAR**, évêque de Mersebourg, chroniqueur allemand, né le 25 juillet 1684, mort le 1^{er} décembre 1618 ou 1619 (1). C'était fils du comte Siegfried de Waldeck et de sa seconde femme, fille du comte Henri de Stade. Il reçut sa première instruction à l'école conventuelle de Quedlinbourg, sous la direction d'Einhart, oncle de son père. Après avoir échappé, dans sa jeunesse, aux périls sans nombre que des guerres lui avaient fait courir ainsi qu'à sa famille, il devint, le 7 mai 1602, prévôt de Waldeck. Nommé par l'archevêque Tagino, il fut reconnu par l'empereur, qui lui accorda sa bienveil-

lance. En 1604, sur la prière du prélat, il assista à la diète de Ratisbonne. Il accompagnait encore l'archevêque Tagino, lorsque celui-ci marcha en 1607, avec une petite armée de Saxons, contre le duc Bolislaw Chobride de Pologne. Tagino continua de protéger Dithmar, qui fut sacré évêque de Mersebourg, le 24 avril 1609. Plus tard le prélat chanta en vers latins cette ville, qu'il estimait de fondation romaine. Il s'inspira des poètes latins, de Lucain en particulier, *Lucano admonente*, comme il le dit lui-même; ce qui prouve que les chefs-d'œuvre poétiques de l'ancienne Rome étaient familiers à ce chroniqueur du dixième siècle. En ce temps d'agitations et de guerres féodales presque continuelles, il ne se fit pas seulement remarquer par une rare érudition, mais encore par une conduite constamment édifiante. Il adressa sa chronique à son frère Siegfried, abbé du couvent de Bergen à Magdebourg, avec une dédicace en vers hexamètres, où il le conviait à améliorer l'œuvre. Il se rencontre dans sa chronique une certaine confusion, signalée par l'immortel Leibnitz, et qui d'ailleurs tenait au caractère du temps; mais Leibnitz rend justice aux services rendus à l'histoire par Dithmar, et fait remarquer que sans ce chroniqueur on ignorerait ce qui se passa en Allemagne dans le dixième et au commencement du onzième siècle. Son œuvre est empreinte d'une grande véracité; elle comprend l'histoire des empereurs d'Allemagne Henri I^{er}, Otton I^{er}, II, III, et Henri II jusqu'à 1018. Elle a été publiée à Francfort, en 1580, in-fol., par Reiner Reineccius, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Dresde, et sous ce titre : *Ditmar, episcopi Merseburgensis, chronici libri VIII: promissa est vita Ditmari. Additæ expositiones de veteribus Misnæ marchionibus usque ad Conradum Timonis filium*; elle fait partie aussi des *Scriptores Rerum Germanicarum* du même Reineccius et des *Scriptores rerum Brunsvicensium* de Leibnitz, 1323. On trouve des extraits de la chronique de Dithmar au tome X des *Scriptores Rerum Francicarum* de D. Bouquet.

Erech et Gruber. *Allgem. Enc. — Convers. Lexic.*

DITHMAR ou **DITMAR** (Juste-Christophe), historien allemand, né à Rothembourg, dans la Hesse, le 13 mars 1677, et mort à Francfort-sur-l'Oder, en 1737. Après avoir fait ses humanités avec son père, il alla continuer ses études à Marbourg, sous Tillemann. Chargé pendant deux ans de l'éducation des jeunes barons de Morrien, il se rendit ensuite à Leyde, où l'amitié du savant Perizonius lui valut l'offre d'une chaire de professeur; mais il la refusa, pour suivre à Francfort-sur-l'Oder le fils de la famille Danckelmann, qu'il avait accompagné à Leyde. Nommé depuis professeur d'histoire à Francfort et membre de l'Académie de Berlin, il a laissé plusieurs ouvrages écrits en latin, dont les principaux sont : *Vita Gregorii septimi, romani pontificis*;

à Paris, le 7 mars 1781. Il pratiqua successivement la chirurgie à Grenoble, à Montpellier, à Lyon; puis, en 1738, il vint à Paris, où il se fit recevoir membre de l'Académie royale de Chirurgie. L'Académie de Peinture et de Sculpture de Saint-Luc le prit pour professeur démonstrateur: il se distingua surtout dans ce genre d'enseignement qui relie l'art à la nature, et s'appliqua principalement à faire ressortir les différences que l'âge apporte dans la configuration des parties extérieures du corps. On a de Disdier : *Histoire exacte des os*; Lyon, 1737, 1745 et 1759, in-12; Paris, 1767, in-12: l'auteur s'est trop inspiré de l'*Ostéologie* de Winslow; — *Traité des Bandages*, Paris, 1741 et 1754, in-12; — *Sarcologie, ou traité des parties molles*; 1^{re} partie: *De la Myologie*; Paris, 1748, in-12; 2^e partie: *Des Viscères*, Paris, 1753, 2 vol. in-12; 3^e partie: *Des Vaisseaux, des Nerfs et des Glandes*, Paris, 1756, in-12. Winslow a encore ici servi de guide à l'auteur: le traité *De la Myologie* est très-imparfait; — *Description succincte des Viscères, des Vaisseaux, et des Glandes*; Paris, 1753, in-12; — *Exposition exacte ou tableaux anatomiques de différentes parties du corps humain*; Paris, 1758, in-fol., avec trente planches gravées par Etienne Charpentier: ces planches ont été pour la plupart copiées d'Eustachi; elles sont destinées à l'instruction des peintres et des statuaires, et représentent les muscles sous-cutanés, on trouve aussi dans cet ouvrage plusieurs remarques concernant les accouchements et les hernies; — *De Abcessibus et Fistulis ex urinae fluxu*; Paris, 1760, in-4°; — *De Costarum Fractura*; Paris, 1764, in-4°; — *De Vulneribus cum amissa substantia*; Paris, 1768, in-4°; — *De Fractura Claviculae*; ibid.; — *De Diastasi*; Paris, 1770, in-4°.

Kloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Biographie médicale. — Quérard, *La France litté- raire*.

DISNEY (Jean), théologien, juriconsulte et poète anglais, né à Lincoln, en 1677, mort en 1729. Il étudia le droit à Middle-Temple, d'où il sortit avec toute l'aptitude nécessaire à un magistrat. A quarante-deux ans il conçut le projet, qu'il réalisa, grâce à l'appui de l'archevêque de Cantorbéry, d'entrer dans les ordres. Il fut pourvu alors de plusieurs bénéfices, dont le dernier était celui de Sainte-Mary de Nottingham. Il laissa quelques ouvrages estimés, parmi lesquels: *Primitiae sacrae, or the reflections of a devout solitude*; Londres, 1701 et 1703; — *Flora*, poème annexé à une traduction du poème des *Jardins de Rapin* par Gardiner; 1728, in-8°, 3^e édit.; — *An Essay upon the execution of the law against immorality and profaneness*; Londres, 1710, in-8°; — *The Genealogy of the most serene and most illustrious House of Brunswick-Lunenburgh, the present royal family of Great-Britain*, 1714; — *A View of*

ancient law against immorality and profaneness, etc.; Cambridge, 1729, in-fol.

Biog. Brit. — Chalmers, *Gen. Mag. Dict.*

* **DISNEY (Jean)**, petit-fils du précédent, théologien et biographe anglais, né à Lincoln, en 1746, mort en 1816. Il étudia à Cambridge, devint chapelain de l'évêque de Carlisle et vicaire de Swinderby, fonctions auxquelles il renonça en 1783, après avoir embrassé les doctrines unitaires. Il fut d'abord assistant de Lindsey, qu'il remplaça ensuite à la chapelle d'Essex-Sireet, et Michel Dodson lui légua la moitié de sa fortune. On a de lui des *Biographies* de plusieurs théologiens.

Rose, *New Mag. Dict.* — *Ann. Mag.*

* **DISSEN (Ludolf)**, philologue allemand, né en 1784, à Grossenscharan, près de Göttingue. Fils d'un ministre protestant, il fit ses humanités à Schulpforta, étudia à Göttingue (de 1804 à 1808), sous Herbert, la philosophie ancienne et moderne, et suivit les leçons du célèbre philologue Heyne. En 1809 il ouvrit des cours publics à l'université où il avait fait ses études; en 1812, nommé professeur de philosophie à Marbourg, il obtint l'année suivante une chaire à Göttingue. Depuis il s'appliqua particulièrement à la philosophie des anciens, et de professeur à celui de Platon. Parmi ses écrits nous devons mentionner: *De Philosophia morali in Xenophontis de Socrate Commentariis tradita* (Göttingue, 1812); — *Disquisitiones philologicae* (1813). Dans son édition de Plutarque il a su allier à son savoir profond un grand art herménéutique.

K.

Conversat.-Laz.

* **DISTEL (Philippe)**, chirurgien français, mort à Paris, le 12 décembre 1831, dans un âge avancé. Praticien excellent, il fut compris parmi les membres titulaires de l'Académie de Médecine dès la création de ce corps, en 1820. Il avait suivi les princes dans l'exil, et devint premier chirurgien de Louis XVIII et de Charles X. Il était décoré de l'ordre de Saint-Michel et de la Légion d'Honneur. G. et F. Henrion, *Ann. nécrologiques*.

* **DISTELI (Martin)**, caricaturiste suisse, né à Olten, dans le canton de Soleure, en 1801, mort le 18 mars 1844. Destiné à la carrière administrative, il étudia à Lucerne, puis à Bâle. Pendant ses études il s'était fait connaître par quelques caricatures. On cite particulièrement des *Sabines* et *Maries* mélangées parmi les ruines de Minstertun, qu'il représentait avec une verve bouffonne et pour charmer les heures de captivité d'un ami, sur les murs de la prison d'Yéna. Ce travail attira la foudre, et le grand-duc de Weimar lui ordonna de quitter le local, pour préserver l'honneur de l'Etat. Cet artiste fit aussi de charmants dessins pour des fables de Froelich. La caricature politique casuite; c'est surtout dans l'album des figures suisses (Schweizer Bilderbogen) qu'il

der) qu'il exerça son talent dans ce genre.

Magis, Neues Altg. Kunst. — Lexic. Conversat. Lexic.

DISTELMEYER (*Lambert*), homme d'État allemand, né à Leipzig, en 1522 et mort le 12 octobre 1588. Porté par goût d'abord à l'étude de la théologie, il s'appliqua sérieusement au grec et à l'hébreu, puis à vingt ans il changea d'idée, et se livra exclusivement à la jurisprudence, science dans laquelle, selon la prédiction de Mélanchthon, il devait avoir un jour de grands succès. Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser. Appelé à de hautes fonctions dans la magistrature, il les résigna pour se consacrer entièrement à l'étude des lois et de l'éloquence. Après avoir refusé les offres honorables de cardinal Granvelle, qui l'appelait à la cour de Charles-Quint, ainsi que les propositions avantageuses du duc de Saxe-Weimar, il céda aux demandes réitérées de Joachim II, électeur de Brandebourg, et se rendit avec sa famille à Berlin, où il sut se concilier la considération publique et la faveur du prince. Chargé de missions importantes, il les remplit avec talent et succès; c'est lui qui coopéra à la rédaction du traité de Passau, et qui en 1551 contribua à faire élire le margrave Frédéric archevêque de Magdebourg. Aussi fut-il nommé chancelier en 1558. En 1574 il fut envoyé en-devant de Henri d'Anjou, qui venait d'être nommé roi de Pologne. En 1575 il suivit l'électeur Jean-Georges à Prague et à Ratisbonne, et en 1582 il l'accompagna à la diète d'Augshourg. Lors des poursuites religieuses exercées par Philippe II contre les habitants des Pays-Bas, Distelmeyer favorisa singulièrement l'industrie de la marche de Brandebourg, son pays natal, en accueillant favorablement les réfugiés qui fuyaient la tyrannie espagnole et les bûchers du duc d'Albe. Enfin, comblé d'honneurs et de considération, Distelmeyer, arrivé à la fin de sa carrière, vit un de ses fils lui succéder dans sa charge de chancelier. Le travail d'un projet de législation sous le titre de *Landrecht* (Code national), qu'il avait commencé, fut continué mais non achevé par son fils.

W. DE S.

Landes, Distelmeyer's Leben (Vie de Distelmeyer); 1814, in-8.

DITHMAR ou **DITMAR**, évêque de Mersebourg, chroniqueur allemand, né le 25 juillet 1678, mort le 1^{er} décembre 1818 ou 1819 (1). Il est fils du comte Siegfried de Waldeck et de Catherine, fille du comte Henri de Stade. Il reçut sa première instruction à l'école conventuelle de Quedlinbourg, sous la direction d'Emmanuel, son père. Après avoir échappé, dans son enfance, aux périls sans nombre que des ennemis lui avaient fait courir ainsi qu'à sa famille, il devint, le 7 mai 1692, prévôt de Waldeck, nommé par l'archevêque Tagino, il fut recommandé à l'empereur, qui lui accorda sa bienveil-

lance. En 1694, sur la prière du prélat, il assista à la diète de Ratisbonne. Il accompagnait encore l'archevêque Tagino, lorsque celui-ci marcha en 1697, avec une petite armée de Saxons, contre le duc Boleslaw Chobri de Pologne. Tagino continua de protéger Dithmar, qui fut sacré évêque de Mersebourg, le 24 avril 1699. Plus tard le prélat chanta en vers latins cette ville, qu'il estimait de fondation romaine. Il s'inspira des poètes latins, de Lucain en particulier, *Lucanum admonente*, comme il le dit lui-même; ce qui prouve que les chefs-d'œuvre poétiques de l'ancienne Rome étaient familiers à ce chroniqueur du dixième siècle. En ce temps d'agitations et de guerres féodales presque continuelles, il ne se fit pas seulement remarquer par une rare érudition, mais encore par une conduite constamment édifiante. Il adressa sa chronique à son frère Siegfried, abbé du couvent de Bergen à Magdebourg, avec une dédicace en vers hexamètres, où il le conviait à améliorer l'ouvrage. Il se rencontre dans sa chronique une certaine confusion, signalée par l'immortel Leibnitz, et qui d'ailleurs tenait au caractère du temps; mais Leibnitz rend justice aux services rendus à l'histoire par Dithmar, et fait remarquer que sans ce chroniqueur on ignorerait ce qui se passa en Allemagne dans le dixième et au commencement du onzième siècle. Son œuvre est empreinte d'une grande véracité; elle comprend l'histoire des empereurs d'Allemagne Henri 1^{er}, Otton 1^{er}, II, III, et Henri II jusqu'à 1018. Elle a été publiée à Francfort, en 1580, in-fol., par Reinier Reineccius, d'après le manuscrit de la bibliothèque de Dresde, et sous ce titre : *Dithmar, episcopi Merseburgensis, chronici libri VIII: promissa est vita Dithmari. Additæ expositiones de veteribus Misnie marchionibus usque ad Conradum Timonis filium*; elle fait partie aussi des *Scriptores Rerum Germanicarum* du même Reineccius et des *Scriptores rerum Brunsvicensium* de Leibnitz, 1323. On trouve des extraits de la chronique de Dithmar au tome X des *Scriptores Rerum Francicarum* de D. Bouquet.

Ersch et Gruber. *Allgem. Enc. — Convers.-Lexic.*

DITHMAR ou **DITMAR** (*Juste-Christophe*), historien allemand, né à Rothembourg, dans la Hesse, le 13 mars 1677, et mort à Francfort-sur-l'Oder, en 1737. Après avoir fait ses humanités avec son père, il alla continuer ses études à Marbourg, sous Tillemann. Chargé pendant deux ans de l'éducation des jeunes barons de Morrien, il se rendit ensuite à Leyde, où l'amitié du savant Perizonius lui valut l'offre d'une chaire de professeur; mais il la refusa, pour suivre à Francfort-sur-l'Oder le fils de la famille Danckelmann, qu'il avait accompagné à Leyde. Nommé depuis professeur d'histoire à Francfort et membre de l'Académie de Berlin, il a laissé plusieurs ouvrages écrits en latin, dont les principaux sont : *Vita Gregorii septimi, romani pontificis*;

(1) La première de ces dates est plus probable, si l'on considère que la chronique de Dithmar s'arrête à l'année 1018.

Francfort-sur-l'Oder, 1710, in-8°; — *Scriptorum Rerum Germanicarum Volumen*; 1727, in-fol.; — *Dissertationum academicarum atque exercitationum varii ex jure publico, naturali et historia desumpt.* Argumenti, sylloge; 1737, in-4°; — *De Moribus Germanorum*, avec un savant commentaire; Francfort, 1725; — *Commentatio de Ordine militari Balneo*; 1729, in-fol. Ses ouvrages allemands sont : *Geschichte des St-Johannesordens von Brandenburg* (Histoire de l'ordre de Saint-Jean de Brandebourg); 1728, in-4°; — *Fortsetzung der Geschichte der Inseln Malta* (Continuation de l'Histoire de Malte, d'après l'ouvrage de l'abbé de Vertot); une édition des *Annalen der Herzogthümer Cleve und Jülich* (Annales des Duchés de Clèves et de Juliers, par Teschenmacher), enrichie de notes et de diplômes; Francfort et Leipzig, 1721, in-folio. S.

Conversations-Lexicon.

DITMAR (*Théodore-Jacques*), historien et géographe allemand, né à Berlin, en 1734, et mort en cette ville, le 7 juillet 1791. Après de brillantes études, il fut nommé professeur d'histoire et de géographie à l'université de sa ville natale. Son principal ouvrage est : *De methodo qua historia universalis doceri queat*; Berlin, 1779, in-4°. Tous ses autres ouvrages sont écrits en allemand : *Beschreibung des alten Egyptens* (Description de l'ancienne Égypte); Nuremberg, 1784, in-8°; — *Über den Zustand des Landes Chanaan, Arabiens, Mesopotamiens, von Abraham an bis zum Auszuge von Egypten* (De l'état du pays de Chanaan, de l'Arabie et de la Mésopotamie, depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Égypte); Berlin, 1786, in-8°; — *Geschichte der Israeliten bis auf Cyrus* (Histoire des Israélites jusqu'à Cyrus), avec un supplément qui renferme l'histoire ancienne des Assyriens, des Mèdes, des Babyloniens, etc.); 1788, in-8°; — *Über die alten Völker des Caucasus, Vaterland der Chaldäer und Phönizier* (Des anciens peuples du Caucase, patrie des Chaldéens et des Phéniciens); 2^e édit., 1790, in-8°. W. DE S.

Conversat.-Lexic.

DITMER ou **DITMAR** (*Jean*), graveur hollandais, né vers 1538, mort à Anvers, en 1603. On ne sait rien de la vie de cet artiste. Il imitait beaucoup la manière de Corneille Cort, quoiqu'il n'eût pas la pureté de trait de ce maître. On a de Ditmar : *Le Christ assis dans les nues, entouré d'anges qui tiennent les instruments de sa passion et les emblèmes des quatre évangélistes* (1574), d'après Michel Coxie, et quelques autres estampes d'après Martin de Voss et divers peintres flamands.

Deux peintres danois du même nom se sont fait connaître par leurs productions.

Nagler, Neues allg. K. u. N. - Lexic.

DITTERS DE DITTERSDORF (*Charles*), célèbre compositeur allemand, né en 1739, à

Vienne (Autriche), et mort le 31 octobre 1799. Il montra dès son enfance le goût le plus prononcé pour la musique. Nous le voyons à l'âge de douze ans exceller sur le violon et exécuter des solos dans des concerts publics. Sur les recommandations pressantes de Hubcock, hautbois distingué, le prince de Hildburghausen attacha le jeune artiste à sa personne, ce qui permit à Ditters de cultiver exclusivement un art qui devait un jour lui valoir une grande réputation. Grâce aux soins de maîtres habiles, il devint bientôt virtuose, et resta jusqu'en 1759 auprès de son bienfaiteur, qui avait créé une petite chapelle. Ayant su gagner l'amitié de Métastase, celui-ci le fit entrer à l'orchestre du théâtre de la cour. En 1761, Ditters accompagna Gluck en Italie, joua dans plusieurs concerts, et obtint surtout le plus brillant succès à Bologne, où Farinelli lui adressa une lettre très flatteuse avec une montre en or, et où il eut occasion de se lier avec Martini, qui lui donna d'excellents conseils sur l'art de la composition. A son retour d'Italie, Ditters suivit en 1764 la cour à Francfort pour le couronnement de l'empereur Joseph II. Son talent toujours croissant fixa l'attention de l'évêque de Grosswaradin, qui lui offrit une place de maître de chapelle en Hongrie, place que Ditters accepta avec empressement, pour pouvoir se livrer entièrement à la composition. Jusque ici il n'avait fait que quelques morceaux pour instruments; mais, à l'instigation de Métastase, il mit en musique quatre oratorios de ce grand poète, *Isaac*, *Daniel*, *Job* et *Esther*. Cet essai ayant été couronné d'un plein succès, il composa un opéra intitulé *Amore in Masso*, que l'évêque fit jouer par sa petite troupe au théâtre qu'il avait fait construire. Après cinq ans d'existence paisible et heureuse, Ditters perdit en 1769 sa place, à la suite des revers de fortune de son protecteur. Agé alors de trente ans, il fit un voyage en Allemagne, et se rendit auprès du prince évêque de Breslau, comte de Schafgotsch. Celui-ci le nomma son maître de chapelle, et en 1770 lui donna en outre l'emploi de maître dans les forêts. S'attachant de plus en plus à son protégé, l'évêque lui accorda en 1773 la place de bailli de Freyenwalden, et lui fit confier par l'empereur des titres de noblesse. Ditters resta dès lors à son nom de famille celui de Dittersdorf. Il resta plus de vingt ans à l'évêché de résidence du comte de Schafgotsch; mais, comme étant venu à mourir, en 1796, il se trouva nouveau privé de toutes ses places. Néanmoins songé à amasser quelque fortune pendant ses vieux jours, Ditters allait se trouver dans un état voisin de la misère, lorsque le baron de Stülflied l'appela auprès de lui, et lui offrit une retraite en Bohême. C'est dans cet état hospitalier qu'il mourut, ayant encore un temps de dicté à son fils sa biographie, depuis a été publiée à Leipzig. On recueille des anecdotes fort curieuses sur Lull et

tres compositeurs, ainsi que sur Joseph II et Frédéric-Guillaume II. Outre plusieurs *oratorios*, on a de Ditters des *cantates*, plus de cinquante *symphonies*, douze *concertos* pour le violon, sans compter tous ses morceaux pour divers instruments et pour le chant. Mais parmi ses ouvrages qui jouirent longtemps d'une grande vogue en Allemagne et même en Italie, il faut placer en première ligne ses opéra-comiques. *Der Doctor und apotheker* (Le Docteur et l'Apothicaire), représenté pour la première fois à Vienne, en 1786, est regardé comme son chef-d'œuvre; la musique renferme des mélodies simples et délicieuses. De vingt-six autres opéras qu'il composa, *Hieronymus Knicker* (Jérôme le ladre), et *Das rolhe Kappeler* (Le Chaperon rouge), devinrent très-populaires. Surnommé le *Grétry allemand*, parce qu'il imitait ce compositeur, Ditters, au jugement de quelques musiciens, surpassa son modèle. S.

Vélin, *Biog. univ. des Musiciens* — Ditters von Dittersdorf, *Seitenbiographie*; Leipzig, 1801.

DITTMER (Adolphe), publiciste et administrateur français, né à Londres, le 13 mai 1795, mort le 10 mai 1846. Il était d'une bonne famille du Forez, qui l'envoya faire ses études à Paris. En 1816 il prit du service, et devint officier de cuirassiers dans la garde royale. Il fit en cette qualité la campagne d'Espagne en 1823; mais il donna sa démission en 1825, et se livra avec ardeur à l'étude de la médecine et des sciences naturelles. La littérature occupait ses loisirs. Il était membre de plusieurs sociétés savantes, où il brillait par son esprit et sa piété. Il prit vers ce temps part à la rédaction du *Globe*, l'un des meilleurs journaux de l'opposition libérale. Dittmer fit alors paraître, en collaboration avec M. Cavé, depuis directeur des beaux-arts, et sous le pseudonyme de Du Fongey, *Les Soirées de Neuilly*, esquisses dramatiques et historiques; Paris, 1827, 2 vol. in-8°. Ces proverbes, ou plutôt ces scènes détachées, marquées de finesse et d'observation, obtinrent le plus grand succès. Quatre éditions épuisées en une année furent une preuve irrécusable de la faveur du public. En 1830, Dittmer se rallia franchement au nouveau gouvernement, et fut chargé par le ministre Casimir Perrier de plusieurs missions diplomatiques relatives à l'expédition d'Ancone. Quoique son coup d'essai dans cette carrière eût fait remarquer, Dittmer l'abandonna, et entra dans l'administration. Il fut nommé inspecteur général des haras, puis directeur de cette administration et de celle de l'agriculture. Il se distingua dans cet emploi par son zèle, et allait recevoir la récompense de ses services, lorsque la mort l'enleva prématurément. La conversation de Dittmer, dit M. Charles de Rémusat, était enjouée et d'un caractère sérieux; observateur clairvoyant, et même, il était bon et doux, sans illusion et sans malveillance; il avait un naturel

charmant, une galeté pleine de verve, une raison saine, une dignité vraie, qui se faisait sentir et ne s'égalait pas. Avec un peu moins de modestie, il aurait pu donner de son rare esprit de plus éclatants témoignages, et laisser quelque œuvre durable; mais il ne jugeait pas que la chose en valût la peine, et se passait très-bien de l'admiration, qu'il trouvait un peu prodiguée de nos jours. Ce qui surtout reliaissait ses autres mérites, c'est une qualité, aujourd'hui la plus rare de toutes, la simplicité. « Parmi les nombreux écrits de Dittmer, il faut citer : *La Matinée d'un Député*, étude physiologique, publiée dans le *Livre des Cent-et-Un*; Paris, 1831-1832; — *Les Haras et la Remonte*; — *La Guerre et les Brochures*; Paris, 1842, in-8°.

A. JADIN.

Documents particuliers.

DITTON (Humphrey), mathématicien anglais, né à Salisbury, le 29 mai 1675, mort le 15 octobre 1715. Son père était un petit propriétaire du comté de Wilts; mais sa mère, qui était de la famille Luttrell de Dunstercastle, augmenta par son patrimoine l'aisance de la famille, à laquelle les discussions religieuses, dans lesquelles Ditton le père se trouva engagé, portèrent une atteinte funeste. Le jeune Humphrey fut d'abord confié aux soins éclairés du docteur Olive, quoique celui-ci ne partageât pas les opinions religieuses de la famille de son élève, dont le chef-était non-conformiste. Le futur mathématicien entra d'abord dans le clergé protestant, et alla exercer les fonctions de ministre à Tunbridge, dans le comté de Kent, où il prêcha pendant plusieurs années et se maria avec miss Ball. Sa santé, fatiguée par la pratique de son ministère, l'obligea de renoncer à cette carrière. Les conseils des docteurs Narris et Whiston, mathématiciens distingués, l'engagèrent à suivre leurs traces. Un suffrage bien précieux, celui de Newton, l'encouragea dans ses efforts. Sur la recommandation du grand astronome, Ditton fut nommé professeur à l'école de mathématiques nouvellement créée à *Christ's Hospital*. Sa mort fut prématurée; elle fut causée, dit-on, mais sans preuve, par le chagrin d'avoir échoué dans l'expérience d'un moyen imaginé avec Whiston et approuvé par Newton, de reconnaître la longitude en mer. On a de Ditton : *On the Tangents of Curves*; — *Treatise on spherical Catoptrics*; dans les *Philosophical Transactions* et dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Paris; — *An Institution of the Fluxions, containing the first principles, operations, and applications of that admirable method invented by sir Isaac Newton*; 1706; — *Synopsis Algebraica* de Jean Alexandre Bernard Helvétius, avec des additions et corrections; — *Treatise on Perspective*; 1712; — *The new Law of Fluids, or a discourse concerning the ascent of liquids, in exact geometrical figures, between two nearly contiguous surfaces*;

1714. Ditton écrivit sur la théologie; c'est le moindre de ses titres à l'immortalité.

Biog. Brit. — *l'Historian's Memoirs.*

DIVUS (Δίος), historien grec, vivait à une époque incertaine. Il composa une histoire des Phéniciens. Josèphe en a conservé un fragment, touchant Salomon et Hiram. — Il y a eu aussi un philosophe pythagoricien du même nom. Il écrivit un ouvrage sur la beauté (Περὶ καλλότητος), dont Stobée cite deux fragments.

Josèphe, *Contra Apionem*, I, 17. — Stobée, LXV, 16, 17.

* **DIVES L. CANULEIUS**, général romain, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il fut élu préteur en 171, et obtint l'Espagne pour province. Il n'était pas encore parti pour se rendre à son poste lorsque des ambassadeurs vinrent de la part des tribus espagnoles pour se plaindre au sénat de l'avarice de leurs gouverneurs. Dives Canuleius eut ordre de choisir dans le sénat cinq commissaires chargés d'informer contre chacun des magistrats accusés de concussion, et les Espagnols furent autorisés à prendre les patrons qu'ils voudraient. L'enquête révéla des faits très-graves, surtout contre P. Furius Philus et Matienus. Ils s'exilèrent volontairement, et le procès n'alla pas plus loin. On prétendit que les patriciens s'opposaient à ce qu'on poursuivît des citoyens nobles et puissants. Ce soupçon prit une nouvelle force quand on vit le préteur Dives abandonner l'affaire, s'occuper de levées, et partir ensuite brusquement pour sa province, afin d'empêcher les Espagnols d'exercer de nouvelles poursuites. Le nom de Dives est aussi resté attaché à l'établissement d'une colonie. Plus de quatre mille hommes, se disant nés du commerce illégitime des soldats romains avec des femmes espagnoles, firent demander au sénat une ville où ils pussent habiter. Le sénat décréta qu'ils eussent à donner leurs noms à L. Canuleius Dives; ceux que le préteur affranchit furent envoyés à Caterna, sur les bords de l'Océan. Cet établissement fut regardé comme colonie latine et nommé *colonie des affranchis*.

Tite-Live, XIII, 28, 31; XLIII, 2, 3.

* **DIVICON**, général helvétique, vivait vers 100 avant J.-C. En 107 il commandait les Helvétiques dans leur guerre contre L. Cassius. Près de cinquante ans plus tard, en 58, lorsque Jules César se préparait à attaquer les Helvétiques, ils lui envoyèrent une ambassade présidée par le vieux Divicon, qui prononça un courageux discours, rapporté dans les *Commentaires* de César.

César, *Bell. Gall.*, I, 13 — Tite-Live, *Epitome*, 68.

* **DIVINI** (Eustache), physicien italien, né à San-Severino, dans la Marche d'Ancone, vers 1620; on ignore la date de sa mort. Il s'appliqua de bonne heure à la fabrication des instruments d'optique. Il excellait surtout à faire les télescopes, et il parvint à en construire de la longueur de soixante-douze palmes romaines. Joignant au travail manuel l'étude de l'as-

tronomie, il fit une longue série d'observations, et en 1660 il publia, à Rome, un ouvrage intitulé: *Breviis Annotatio in systema Saturnium*. C'est une réfutation de la théorie d'Huyghens sur la planète de Saturne. Cet écrit fit beaucoup de bruit lorsqu'il parut; mais les astronomes les plus compétents ont donné raison à Huyghens. Montucla croit que l'opuscule de Divini est dû à la plume du père Honoré Fabri, jésuite français; en quoi il fallait distinguer: le père Fabri n'a fourni que les paroles; le fonds des idées appartient à Divini, ainsi que celui-ci l'affirme dans sa lettre d'envoi au prince Léopold de Médicis. Il avait commencé à écrire son livre en Italie, parce qu'il ne savait pas beaucoup de latin; mais ensuite il donna ses observations au père Fabri pour qu'il les mit en cette langue de la manière qu'il jugerait convenable. Divini vivait encore en 1663. Il eut pour rival Joseph Campani, Romain, qui parvint à donner aux télescopes 210 palmes de longueur. C'est avec les télescopes de Campani que Cassini fit ses belles découvertes.

M. G.

Dizionario storico di Bassano. — Montucla, *Histoire des Mathématiques*. — Libri, *Hist. des Sciences mathématiques en Italie*.

DIVINO (*Morales* XL). Voy. **RALIS** (La

DIVITIAC, chef gaulois, vi

J.-C. Chef de la peuplade des

du collège des druides, il

ses compatriotes, pour li

Romains contre les Séquanes, et

les Germains. Suivant

de celle qu'avait choisie

(roy. ce nom), il se d

quand le général ét

la défaite des Helve

parla au nom

César son ap

sur le charge

pays où l'aigle romaine

que là. Il rendit des services

tants aux conquér

contre les Belges,

tiac était druide. On

pensée il appela César

il croyait trouver dans

puissant de son

druides contre

main qui n'avait

Belges septent

Gaule. C'est ainsi que

catholique des Gaulois

Francs contre les

ariens.

César, *Bellum Gall.* — Michaud, *Hist.*

p. 57. — Henri Martin, *Hist. de France*.

Hist. des Gaulois.

DIVITIS. Voy. **La**

DIVO ou **DIV** (La)

lien, né à Capo

moitié du seizième

Opera, latine ad

Lyon, 1538; Salignac, 1540, in-8°; *nis Comædix undecim, latine ad slatz*; Venise, 1538; Bâle, 1542, — *Theocriti Idyllia latine ad slata*; Venise, 1539, in-8°; Bâle, toutes ces traductions sont pleines pendant celle d'Homère fut en vogue le seizième siècle.

Iltheca degli Volgarizzatori.

DIVOLEY (Pierre), théologien à Auxerre, au commencement du 16^e, mort en 1568. Après s'être fait leur en théologie à Paris, il entra les frères prêcheurs, et devint un des prédicateurs de son temps. Ses écrits ont été publiés après sa mort. On a de lui : *Orations et sermons pour tous les jours de l'année*, etc.; Paris, 1576, in-8°; — *Us de la sainte Messe et cérémonies*, Paris, 1581, in-8°. M. G. aine et Du Verdier, *Bibl. franç.*

DIXON, médecin et poète français, né dans le Beauvoisis, vers 1472. Il occupa, et composa des ouvrages que les philosophes recherchent encore aujourd'hui : *Discours de la France*, traduit par Mamertin; Paris, 1508, in-4°; — *Discours et les conquêtes des Français*, fils d'Hector, jusqu'à la fin du 14^e siècle; — *Les Faits et le règne* (Georges d'Amboise), traduit par Fauste Andrelin; 1508, in-4°; *Discours de Salomon et de Marcolis dits des sages et autres philosophes*, en rimes françaises; Paris, 1508, in-4°; — *Les Secrets et Lois du Marquis de date*. On lui attribue l'*Épître*, satire rimée, avec l'*Épître de Gênes*, poème de Jean d'Aulhion; — *des Filles de Paris*, en vers, et le 16^e, etc.; Paris, 1536, et Strasbourg,

classique, Nouveau Dictionnaire crit. (Nicolas BRICAIRE DE LA). Voy.

DIXON (Olivier VAN), écrivain belge, né à Ypres, où il exerça comme conseiller de la ville, et il fut par la suite ducs de Bourgogne. Il a écrit des ouvrages rédigés en langue hollandaise, le récit des événements dont il a été témoin, à mesure qu'ils se succédaient : *Wetboek der gebeurtenissen*, etc. Ses productions ont été mises au jour en 1835 et 1839, par les soins de la ville; elles offrent pour l'histoire de la Flandre des renseignements utiles; mais il faut consulter pour les y chercher. B. a écrit des ouvrages relatifs à l'hist. des sciences en Flandre.

DIXON, navigateur anglais, mort à la fin du 18^e siècle, de bonne heure la car-

rière maritime, et servit sous le capitaine Cook durant le troisième voyage de cet illustre navigateur. Il devint capitaine dans la marine militaire anglaise; mais toute guerre ayant cessé en 1783, il tourna l'activité de son esprit vers les entreprises commerciales. Dans son voyage avec Cook, Dixon avait remarqué l'importance qu'il y aurait à établir des rapports réguliers entre les côtes de l'Amérique du Nord et la Chine. Il offrit à la Compagnie de Commerce de Londres connue sous le nom de *King-George sound Company* (1) d'explorer de nouveau la portion de mer ou plutôt le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique septentrionale, et de fixer dans ces parages la position d'un établissement utile à l'Angleterre. Les offres de Dixon furent acceptées. La Compagnie lui adjoignit le capitaine Portlock, qui avait également servi sous Cook. Deux navires, le *King-George*, de trois cent vingt tonneaux et de soixante hommes d'équipage, et la *Queen-Charlotte*, de deux cents tonneaux et de cinquante hommes, furent mis sous les ordres de Dixon et de Portlock. Ils appareillèrent des Dunes le 2 septembre 1785, et le 3 janvier 1786 jetèrent l'ancre dans le port d'Egmont (Iles Malouines ou Falkland). Le 29 mai suivant ils arrivèrent aux Iles Sandwich (*Haouai*), où ils furent l'objet de la bienveillance de Tahi-Terri, chef d'Ohaou. Ils quittèrent ces Iles le 13 juin, et entrèrent le 19 juillet dans la rivière de Cook. Le 24, en explorant la baie, ils trouvèrent à la pointe sud-est un filon de houille, ce qui lui fit donner le nom de *Coal-Harbour* (Port du Charbon). Le 27 ils découvrirent un volcan situé près de l'entrée de Cook, où ils relâchèrent jusqu'au 13 août, époque à laquelle ils mirent à la voile pour gagner l'entrée du Prince-Guillaume; n'ayant pu y pénétrer, à cause des glaces, ils se dirigèrent vers le port de La Croix. Le 24 septembre Dixon arriva à la hauteur de l'entrée du Roi-George; les vents contraires et le mauvais temps l'ayant empêché d'y tenir, il revint aux Iles Sandwich, où il hiverna. Il y recueillit de précieux documents sur les naturels, leurs usages, leur langue, ainsi que sur l'histoire naturelle de cet archipel. Le 3 mars Dixon et Portlock reprirent la mer, se dirigeant au nord-ouest. Ils jetèrent l'ancre le 23 avril à l'île Montagu, située vis-à-vis de l'entrée du Prince-Guillaume, par 59° 10' de lat. nord. Les habitants leur firent comprendre qu'un navire européen était dans ces parages. Dixon remonta la rivière dans sa chaloupe, et arriva à une crique où il trouva la *Nootka*, navire anglais du Bengale, commandé par John Meares, venu également dans un but de découvertes. Ce bâtiment, retenu par les glaces, avait perdu une grande partie de son équipage, ravagé par le scorbut. Dixon donna au capitaine Meares les secours dont il put disposer, et rejoignit son expédition. La saison étant avancée, on convint

(1) Plus tard nommée *Nootka sound Company*.

d'envoyer le grand canot du *King-George* dans la rivière de Cook pour explorer le pays et y recueillir des fourrures, tandis que le *King-George* séjournerait dans l'entrée du Prince-Guillaume et que la *Queen-Charlotte* irait dans l'entrée du Roi-George. Le 14 mai les deux vaisseaux se séparèrent, et le 23 Dixon reconnut un havre situé par 59° 32' de lat. nord ; il l'appela *Port-Mulgrave*. Ce havre renfermait une foule de petites îles basses, couvertes de pins et habitées par quelques familles indiennes. Le 10 juin, Dixon relâcha dans une vaste baie, qu'il nomma *Norfolk-Bay* (par 57° 03' lat. nord et 138° 16' long. ouest). Les habitants avaient le visage peint de diverse couleurs, et portaient dans une incision faite à la lèvre supérieure une large pièce de bois sculptée en guise d'ornement. Leurs pirogues, artistement travaillées, pouvaient contenir de six à vingt personnes. Leurs cérémonies funèbres sont remarquables : ils séparent la tête du corps du défunt, enveloppent l'une et l'autre dans des fourrures, les enferment dans des coffres particuliers, et les placent sur des pieux peints en blanc. Dixon découvrit ensuite cinq îlots, qu'il nomma *les Brumeuses* (1), et entra le 23 juin, par 56° 35' de lat. nord, dans un port qui reçut le nom de *Port-Banks*, en l'honneur du savant naturaliste anglais. Sur les flancs des collines voisines, constamment couvertes de neige, on voyait d'immenses forêts de pins d'une hauteur prodigieuse. Le 1^{er} juillet Dixon prit connaissance de la partie septentrionale des *îles de la Reine-Charlotte*, et découvrit, par 54° 48' lat. nord et 139° 19' long. ouest, une série d'îlots très-bas, auxquels il donna le nom d'*Archipel Dixon*. Ce groupe s'avance loin dans le canal, et se lie aux îles San-Carlos. L'équipage y tua une grande quantité de loutres. Le 4 juillet Dixon mouilla dans une baie qu'il nomma *Cloack-Bay* (Baie des Manteaux), à cause de la forme des vêtements des naturels ; il y acquit par échange de précieuses fourrures. Le 7 il découvrit la petite île d'*Hippa*. Le 25 il donna le nom de *Saint-James* (2) à une pointe de terre qui paraissait terminer la côte d'Amérique, par 51° 48' de lat. nord et 130° de long. ouest. Le 8 août Dixon rencontra le vaisseau le *Prince-de-Galles* (cap. Colnett) et la corvette la *Princesse-Royale* (cap. Duncan), venant d'Angleterre pour former un établissement sur la terre de Staten. Le scorbut avait déjà enlevé la plus grande partie des colons et des équipages. La saison étant avancée et les brumes continuels, Dixon ayant d'ailleurs complété son chargement et achevé la reconnaissance détaillée de la côte située entre la rivière de Cook et l'entrée du Roi-Georges, il fit voile sur les îles Sandwich. Il découvrit encore plusieurs groupes d'îles, par 59° 56' lat. nord et

130° 58' long. O., et arriva à Owhyhée le 28 septembre. Il y retrouva Portlock, qui de son côté avait fait une exploration utile et curieuse (voy. Portlock). Dixon se rendit ensuite en Chine, où il vendit avantageusement sa cargaison de pelletterie et revint en Angleterre. Les découvertes de Dixon complétèrent celles faites par Quadra en 1775 et Cook en 1778. Elles tracèrent la route que suivit Vancouver ; en même temps elles firent connaître aux armateurs anglais les avantages du commerce des pelleteries sur ces côtes encore mal connues, même par les Russes. Dixon mérite encore un autre éloge, c'est d'avoir été narrateur consciencieux et géographe exact. Il a écrit lui-même la relation de son voyage sous ce titre : *A Voyage round the World, but more particularly to the North-West Coast of America, performed in 1781, 1786, 1787 and 1788, in the King-George and Queen-Charlotte, captains Portlock and Dixon* ; Londres, in-4°. Le Bas en a donné la traduction française ; Paris, 1789, in-4°, ou 2 vol. in-8°, avec cartes et figures. On a en outre de capitaine Dixon : *Remarques sur les Voyages de John Meares* ; 1790, in-4° ; — *Nouvelles Remarques de John Meares, dans lesquelles sont exactement rapportés plusieurs faits importants relatifs au commerce et à la géographie, dénaturés dans lesdits voyages* ; 1791, in-4°. Alfred de Lacaze.

Rajot. *Annales maritimes*. — Ferdinand Bruck, *Le Génie de la Navigation*, 30.

DIXON-DENHAM, 1^{er} icr 1785, mort à Free-Town, 1-1
côte occidentale d'Afrique, 10-11
d'une honnête famille bourgeoise. 10-11
avoir donné une instruction de
comme commis chez un ré-
priétés rurales, p
leur). Dixon-1
les affaires, et 10-11
giment qui 10-11 pour l'Ép-
nibilité à c époque. Il 10-11
officier dans 10-11
campagnes 10-11
1815 il reprit 10-11
ligne anglais, et 10-11
sation des ho 10-11
court alors en France et 10-11
Londres, il se 10-11 la né 10-11
éducation, et 10-11
taire de 10-11
tenu les plus 10-11
paix général ne 10-11
ses connaissances 10-11
C'est alors que, 10-11
il conçut le projet d'
utile à la science. 10-11
se proposa. En 1811 10-11
vernement anglais. 10-11
la marine, lui répo- 10-11

(1) La Pérouse les a appelées *îles de La Croix*, du nom du géographe qui accompagnait son expédition. Elles gisent par 55° 30 lat. N. et par 137° 11' long. O.

(2) C'est le *Cap Hector* de La Pérouse.

même nature venait d'être confiée au docteur Oudney et au lieutenant Hugh Clapperton (voy. ces noms). Denham sollicita la permission de s'associer à ces voyageurs; cette faveur lui fut accordée, avec le grade de major. Il s'embarqua aussitôt pour Malte, où il apprit qu'Oudney et Clapperton l'attendaient à Tripoli. Après s'être rami des objets qu'il croyait nécessaires à la réussite de leur commune exploration, il reprit la mer, accompagné d'un charpentier habile, nommé William Hilman, et le 21 novembre 1821 se joignit à ses compagnons de voyage. Le bey de Tripoli les accueillit fort bien, et leur fournit une escorte pour Mourzouk, dans le Fezzan, où ils arrivèrent le 8 avril 1822. Une nouvelle escorte devait les conduire jusqu'au Bornou. Le sultan du Fezzan leur rendit les plus grands honneurs, mais prétendit qu'il était impossible qu'ils reprissent leur voyage avant le printemps suivant, à cause des préparatifs immenses qu'exigeait la composition de leur caravane, destinée à traverser des contrées désertes. Cependant Bou-Khaloum, riche marchand du pays et ami particulier du bey, s'offrit à conduire les voyageurs anglais, si le pacha l'y autorisait. L'impatient Dixon-Denham retourna à Tripoli chercher cette autorisation : il n'obtint d'abord que des réponses évasives. Il déclara alors qu'il allait retourner en Angleterre rendre compte du mauvais vouloir du pacha; et, joignant l'effet à la menace, il s'embarqua aussitôt pour Marseille. Il était déjà en quarantaine dans cette ville, lorsqu'il reçut l'avis que le pacha, craignant le mécontentement du gouvernement anglais, s'était enfin décidé à autoriser Bou-Khaloum à accompagner les trois voyageurs. Dixon-Denham repartit aussitôt, et le 30 octobre il était de retour à Mourzouk. Il est hors de doute que l'expédition eût la possibilité de continuer sa route à la fin de l'été et à l'activité qu'il déploya dans cette circonstance. Ses compatriotes, tout souffrants de l'insalubrité du climat, le devancèrent à petites journées; lui-même quitta Mourzouk le 29 novembre, avec une caravane composée de marchands des Mesurata, de Tripoli, de Sockna, de Mourzouk, et sous l'escorte de deux cent dix tribus, commandés par Bou-Khaloum. Ils suivirent la route qu'avait parcourue le lieutenant Lyons (voyez ce nom) jusqu'à Tégarry, la ville la plus méridionale du Fezzan, et s'engagèrent dans le désert de Bilma. Dans le cours de quatre ou cinq cents milles, ils traversèrent Kishibi, Assoumema, Dirki, Bilma et quelques autres villes et villages des Tibbons, péninsule hospitalière et fertile, qui cependant prélève un droit sur les caravanes, comme gardiens et conservateurs des chemins et des puits placés de distance en distance dans le désert. Bilma est le grand marché de l'ouest de Soudan. Dixon-Denham observa avec intérêt la manière facile dont les habitants recueillent ce produit : ils se bornent à creuser, sous les pluies, des trous peu profonds entourés

de sable; ils les remplissent d'une eau que le soleil fait évaporer, et qui laisse après elle une croûte de sel blanc. De Bilma, qu'elle quitta le 14 janvier 1823, jusqu'à Agades, où elle s'arrêta le 24, la caravane traversa des déserts sablonneux, qui très-probablement étaient autrefois un immense lac salé. Le 4 février les voyageurs atteignirent Lari, ville située sur la frontière septentrionale du Bornou, par 14° 40' de lat. nord. L'aspect du pays changea tout à coup. Des troupeaux d'antilopes remplissaient les plaines; des poules de Guinée, des tourterelles de Barbarie se montraient de tous côtés. Le gazon devenait moins rare, et quelques acacias croissaient près des villages, composés de huttes en forme de cloche et faites avec la paille de *dhurru*. Dixon-Denham aperçut pour la première fois le grand lac de Bornou, le Tschad, cette Caspienne royale de l'Afrique centrale. Les voyageurs continuèrent à s'avancer au sud durant sept jours, en côtoyant le Tschad et ses nombreuses baies, couvertes d'arbustes et de roseaux. Des éléphants, des hippopotames et des buffles se faisaient voir parmi les graminées et les acacias du rivage. Une levée de sable de 40 à 50 pieds entoure le lac comme une digue, et s'étend quelquefois jusqu'à deux milles dans les terres. Cette levée a été formée par les débordements du Tschad, qui paraît diminuer insensiblement. Denham recueillit de Tahr, chef indigène, beaucoup de détails intéressants sur le Tschad et ses environs. Les voyageurs se trouvèrent enfin sur les bords de la rivière *Yéou* (1), qu'ils traversèrent. Cette rivière a environ trois cents pieds de large. Une foule de petits villages sont épars sur ses bords. Elle tire son nom d'une ville encinte d'un mur qui s'élève à son embouchure. Denham crut voir dans ce cours d'eau le célèbre Niger. Enfin, après deux mois et demi de marche sous un ciel brûlant, la caravane arriva le 17 février devant Kouka, capitale du Bornou et résidence du cheik Chumeen-el-Kalmi. A quelques milles de la ville, les voyageurs reçurent un message bienveillant du cheik, et trouvèrent quatre mille hommes de cavalerie rangés en bataille pour les recevoir. Parmi eux était un corps de noirs qui formaient la garde particulière du cheik, et dont l'armement rappelait celui des anciens chevaliers francs et maures. « Ils portaient, dit Dixon-Denham, des cottes de mailles en chaînons de fer, qui couvraient la poitrine jusqu'au cou et se rattachaient au-dessus de la tête, et qui descendaient séparément par devant et par derrière, de manière à tomber sur les flancs du cheval et à couvrir les cuisses du cavalier. Ils portaient des espèces de casques ou calottes de fer, retenues par des turbans jaunes, rouges et blancs, noués sous le menton. Les têtes des chevaux étaient également défendues par des plaques du même métal. Leurs selles étaient petites et légères, leurs étriers d'ai-

(1) Appelée *Zad* par Horneman, et *Tschad* par Burkhardt.

rain. On n'y peut placer que le bout du pied, qui est recouvert par une sandale de cuir, ornée de peau de crocodile. Ils montaient tous admirablement à cheval, et coururent vers nous au grand galop, ne s'arrêtant qu'à quelques pas de nous, agitant leurs lances renversées du côté de Bou-Khaloum, en criant : *Barca ! barca !* (bien venu ! bien venu !) » Entourés de cette tumultueuse escorte, les Anglais furent conduits au palais du cheïk, qui les reçut avec le même appareil militaire. « Chumen el-Kalmi, écrit Denham, me parut un homme de quarante-cinq ans; c'est un soldat de fortune, qui, avec un génie entreprenant, un jugement sain, des traits agréables, des manières affables et conciliantes, s'est élevé en vingt ans de l'humble condition de *fighi* (maître d'école) au rang de souverain et de législateur de deux millions d'hommes. Sa piété, sa justice et son savoir le font adorer de ses sujets. »

L'excellent accueil que les voyageurs reçurent du cheïk permit à Clapperton et à Oudney de rétablir leur santé, affaiblie; quant à Dixon-Denham, soutenu par son énergie, il profita de son séjour pour visiter plusieurs provinces du Bornou et reconnaître les environs du Tschad. Partout il fut surpris de la prospérité du pays. Des villes florissantes et peuplées, bâties à quelques milles les unes des autres; l'or, le fer, le coton travaillés avec une industrie inconnue; son commerce immense, dont il n'avait pas même l'idée, des marchés périodiques, où des milliers de marchands se rencontraient à jour fixe, après avoir parcouru des distances énormes, tel fut le spectacle inattendu qui frappa les yeux du voyageur anglais. Toujours désireux d'étendre le champ de ses découvertes, il se détermina, avec un courage qui tient de la témérité, à suivre et étendre ses excursions dans les pays adjacents. Bou-Khaloum, dans une *razzia* que ce dernier jugea à propos de faire sur quelques tribus de *Fellatahs Kaffirs* (Insidèles). Cette expédition aventureuse, composée des Arabes de Bou-Khaloum et de maraudeurs bornouens et mandarins, n'avait d'autre but que de faire quelque butin et des esclaves. Chumen el-Kalmi chercha vainement à dissuader Dixon-Denham de courir d'inutiles dangers dans cette occasion, lui promettant qu'il pourrait l'accompagner avec sûreté dans une grande expédition projetée après la saison pluvieuse. L'intrépide voyageur se laissa entraîner par ses goûts belliqueux, et se mit en route le 15 mars, avec Bou-Khaloum. Après six jours de marche, ils atteignirent Mora, capitale et résidence du sultan du Mandara, située au 9° 3' de lat. nord. On continua à s'avancer vers le sud, au travers d'un pays montagneux, masquant et brûlant les *Kaffirs* sans défense. Enfin, on arriva devant Mosséa, ville bâtie sur une colline très-élevée, entourée de marais et défendue par des palissades et des fossés. Bou-Khaloum et ses Arabes attaquèrent résolument

l'ennemi, et, à l'aide de leurs armes à feu, le chassèrent de ses retranchements. Les *Fellatahs* se retirèrent sur la hauteur, d'où ils firent pleuvoir sur leurs ennemis une pluie de flèches empoisonnées, tandis que les femmes et les enfants poussaient des blocs de rochers sur les assaillants. Les Arabes, mal soutenus par leurs alliés, furent obligés de reculer et chargés à leur tour par la cavalerie *Fellatah*; après avoir éprouvé des pertes sérieuses, ils cherchèrent un salut dans la fuite. Dixon-Denham, légèrement blessé au visage, eut son cheval percé d'une flèche. Le pistolet à la main, il s'empara d'une autre monture; mais ayant été désarçonné, il demeura sans moyen de fuir ni de résister. Les *Fellatahs*, furieux, le dépouillèrent de tous ses vêtements, et le parcoururent de plusieurs coups de lance. Il allait être infailliblement achevé, lorsque, profitant d'un moment qui s'éleva sur le partage de ses vêtements, il glissa rapidement sous le ventre d'un cheval, et put gagner un bois voisin. Il y fut poursuivi; mais, à l'aide des branches d'un arbre, il franchit un torrent, et aperçut de loin Bou-Khaloum et quelques cavaliers, qui se retiraient en combattant. Il les appela vainement; ses cris se perdirent au milieu de la clameur générale : il se voyait perdu, lorsqu'il fut aperçu par un cavalier bornouen chargé spécialement par le cheïk de veiller à la sûreté du voyageur anglais. Ce cavalier piqua courageusement vers lui, l'entraîna sur son cheval, et traversant les rangs des *Fellatahs*, parvint, malgré une grêle de traits, à rejoindre l'arrière-garde de l'armée vaincue. Bou-Khaloum donna aussitôt au major un homme; mais à peine lui eut-il rendu ce service que le chef tomba mort, d'une flèche empoisonnée dans le pied. Denham retrouva son premier cheval et sa selle; mais tout ce qu'il portait sur lui fut perdu. Il supporta les fatigues d'une route précipitée au milieu d'un pays ennemi et dévasté. Ce ne fut que le 4 mai, après mille dangers et souffrances, qu'il arriva à Angornen, près Kaha. « Ainsi, s'écrit Denham, se termina notre malheureuse expédition. Comme elle n'eut d'autres motifs que l'injustice et l'oppression, qu'on regretterait qu'elle n'ait pas réussi ! » Quant aux résultats n'en étaient pas perdus pour la science; car le hardi voyageur venait de découvrir l'existence d'une grande chaîne transversale, entre le 9° et le 10° parallèle nord, et d'où s'écoule vers le nord une rivière d'une largeur immense. Ses compatriotes remplirent son linde; le cheïk lui fit présent d'un nouveau cheval et d'un habit complet à la mode du pays; de bons soins et du repos guérissent promptement ses blessures, et bientôt l'infortuné voyageur put entreprendre d'autres excursions. A la fin de mai 1823, il put accompagner Chumen el-Kalmi dans une expédition qui eut pour résultat la conquête du Simga, contrée située à l'ouest de Bornou. En décembre, Denham fut rejoint par le lieutenant Stuart

Toole, qui, avec une célérité à peine croyable, vint de Tripoli en cent huit jours. Pendant que Clapperton et le docteur Oudney visitaient le Houssa, Denham et Toole s'engagèrent dans l'intérieur du pays et remontèrent la grande rivière Charry, l'un des affluents du Tschad : ils traversèrent le Loggoun, pays fertile, dont les habitants l'emportent en intelligence et en beauté sur tous les autres nègres. L'industrie y est développée à un degré remarquable. Les voyageurs eurent beaucoup à souffrir des insectes innombrables qui obscurcissent l'air sur les bords du Charry : ils pénétrèrent de suite dans le Beghariny, et s'avancèrent jusqu'à quatre journées de Kornuck, capitale de cette contrée; mais la guerre que se faisaient différents partis les obligea de rétrograder. Toole, atteint de la fièvre, ne parvint qu'avec beaucoup de peine à Angala (1). Il mourut dans cette ville, à peine âgé de vingt-deux ans. Denham rentra à Kouka le 2 mars; il en repartit bientôt pour accompagner le cheik dans une seconde guerre, qui se termina glorieusement pour les Bornouens. Dans les premiers jours de mai 1824, Denham vit arriver un nouveau compagnon dans l'Irlandais Tyrwhit, nommé résident anglais près le sultan du Bornou. Tous deux se joignirent à l'armée du cheik, qui cette fois marchait à l'est et devait faire le tour du Tschad. On s'avança jusqu'à Tangala (2); mais un échec éprouvé par les Bornouens força les voyageurs à revenir sur leurs pas. Denham acquit la certitude que le Tschad a plus de deux cent vingt milles de long; mais il ne put en connaître la longueur. Il obtint sur la partie qu'il ne put explorer des renseignements assez dignes de foi pour pouvoir assurer qu'il ne sort de ce lac aucun courant d'eau qui puisse donner naissance au Nil; et que l'évaporation dans le Tschad, comme dans la mer Caspienne, compense les eaux affluentes. Le 17 juillet 1824 Denham retrouva Clapperton, à Kouka. Ce dernier arrivait du Soudan; le 12 janvier précédent il avait vu mourir le docteur Oudney, à Nourmour dans le Katagoum, « et lui-même était tellement changé, dit Denham, que je ne le reconnus que quand je l'entendis prononcer mon nom. » Le 16 août les voyageurs firent un dernier adieu à Kouka, ce qui ne fut pas sans de vifs regrets, tant depuis dix-huit mois ils s'étaient accoutumés à vivre avec les habitants. Le cheik leur donna son cheval, un chameau et des provisions. Il leur remit une lettre pour le roi d'Angleterre, et leur fit promettre de revenir. Denham et Clapperton se réunirent à une caravane qui allait dans le Soudan : la plupart de la route qu'ils avaient tenue en venant, le charpentier Hilmann les accompagnait. Tyrwhit était resté dans le Bornou; il y mourut deux mois après. On arriva sans accidents à Tripoli, le 26 janvier 1825. Le pacha, étonné de

les revoir vivants, les complimenta fort, et les fêta jusqu'au milieu de février, époque à laquelle ils s'embarquèrent pour Livourne. Ils traversèrent ensuite l'Italie et la France, et arrivèrent le 1^{er} juin 1825 en Angleterre, aux acclamations de ce que l'Europe renferme d'amis des sciences et d'admirateurs du courage. Le grade de lieutenant-colonel fut le prix des travaux de Dixon-Denham; et après la mort du capitaine Owen (voy. ce nom), il fut nommé surintendant de la colonie anglaise de Sierra-Leone, avec une mission d'examiner la côte orientale d'Afrique et d'ouvrir des rapports avec l'intérieur. Denham s'embarqua à Plymouth le 8 décembre 1826, et arriva à Free-Town le 5 janvier 1827 : sa bonne administration développa rapidement la prospérité de la colonie. En décembre suivant il s'avança jusqu'à Fernando-Po : ce fut là qu'il rencontra Richard Lander, et qu'il apprit la mort de son ancien et dernier compagnon de voyage Clapperton. Lui-même survécut peu : de retour d'un voyage à Accra, sur la Côte-d'Or, où il voulait fonder un nouvel établissement, il fut attaqué de la fièvre, le 31 mai 1828, et succomba le 9 juin, à quarante-trois ans.

Dixon-Denham était d'un extérieur avantageux et agréable, d'une santé robuste et d'un courage à toute épreuve. Peu d'hommes ont montré autant d'intrepidité et de constance que ce voyageur. Quoique peu versé dans les sciences naturelles, il avait recueilli une certaine quantité de matériaux intéressants pour l'étude de ces sciences et aussi beaucoup de notions sur les langues des divers peuples africains. Il a consigné ces travaux dans la relation de son voyage, écrite entièrement de sa main, et d'une plume élégante et facile. Cette relation parut sous ce titre : *Narrative of Travels and Discoveries in northern and central Africa, in the years 1822, 1823, 1824*, Londres, 1826, in-4°, avec cartes et planches dessinées avec talent par l'auteur. MM. Eyriès et La Renaudière ont donné une traduction française de l'ouvrage de Dixon-Denham, suivi d'un *Essai de la langue de Bornou* par Klaproth; Paris, 3 vol. in-8°, avec grand atlas, in-4°.

Alfred DE LACAZE.

Quarterly Review, décembre 1823. — Jomard, *Notices sur les découvertes faites récemment en Afrique*, dans la *Revue encyclopédique*, XXI. — *Mémoires de la Société de Géographie*, 23 novembre 1824. — Ferd. Hecker, *Afrique Australe*, dans l'*Univers pittoresque*, 219.

DIYLLUS d'Athènes (Διύλλος), historien grec, vivait vers 300 avant J.-C. Il écrivit une histoire de la Grèce et de la Sicile, en 26 ou 27 livres. Cet ouvrage était divisé en plusieurs parties. La première allait depuis la prise de Delphes par Philomèle (où finissait l'histoire de Callisthène) jusqu'au siège de Périnthe par Philippe (357-340); la seconde, de 340 à 336, date de la mort de Philippe. Il nous reste du neuvième livre de la troisième partie de cet ouvrage un passage qui se rapporte à l'année 315. On est donc sûr que l'histoire de Diyllus s'étendait du moins jusqu'à

(1) Ville sur le Gambatoum, et à 50 milles de Kouka.

(2) Située sur la rive orientale du Tschad par 13° 30' de lat. N.

rain. On n'y peut placer que le bout du pied, qui est recouvert par une sandale de cuir, ornée de peau de crocodile. Ils montaient tous admirablement à cheval, et coururent vers nous au grand galop, ne s'arrêtant qu'à quelques pas de nous, agitant leurs lances renversées du côté de Bou-Khaloum, en criant : *Barca ! barca !* (bien venu ! bien venu !) » Entourés de cette tumultueuse escorte, les Anglais furent conduits au palais du cheïk, qui les reçut avec le même appareil militaire. « Chumen el-Kalmi, écrit Denham, me parut un homme de quarante-cinq ans; c'est un soldat de fortune, qui, avec un génie entreprenant, un jugement sain, des traits agréables, des manières affables et conciliantes, s'est élevé en vingt ans de l'humble condition de *fighi* (maître d'école) au rang de souverain et de législateur de deux millions d'hommes. Sa piété, sa justice et son savoir le font adorer de ses sujets. »

L'excellent accueil que les voyageurs reçurent du cheïk permit à Clapperton et à Oudney de rétablir leur santé, affaiblie; quant à Dixon-Denham, soutenu par son énergie, il profita de son séjour pour visiter plusieurs provinces du Bornou et reconnaître les environs du Tschaad. Partout il fut surpris de la prospérité du pays. Des villes florissantes et peuplées, bâties à quelques milles les unes des autres; l'or, le fer, le coton travaillés avec une industrie inconnue; son commerce immense, dont il n'avait pas même l'idée, des marchés périodiques, où des milliers de marchands se rencontraient à jour fixe, après avoir parcouru des distances énormes, tel fut le spectacle inattendu qui frappa les yeux du voyageur anglais. Toujours désireux d'étendre le champ de ses découvertes, il se détermina, avec un courage qui tient de la témérité, à suivre et étendre ses excursions dans les pays adjacents. Bou-Khaloum, dans une *razzia* que ce dernier jugea à propos de faire sur quelques tribus de Fellatahs *Kaffirs* (Infidèles). Cette expédition aventureuse, composée des Arabes de Bou-Khaloum et de maraudeurs bornouens et mandariens, n'avait d'autre but que de faire quelque butin et des esclaves. Chumen el-Kalmi chercha vainement à dissuader Dixon-Denham de courir d'inutiles dangers dans cette occasion, lui promettant qu'il pourrait l'accompagner avec sûreté dans une grande expédition projetée après la saison pluvieuse. L'intrépide voyageur se laissa entraîner par ses goûts belliqueux, et se mit en route le 15 mars, avec Bou-Khaloum. Après six jours de marche, ils atteignirent Mora, capitale et résidence du sultan du Mandara, située au 9° 3' délat. nord. On continua à s'avancer vers le sud, au travers d'un pays montagneux, masquant et brûlant les *Kaffirs* sans défense. Enfin, on arriva devant Mosséa, ville bâtie sur une colline très-élevée, entourée de marais et défendue par des palissades et des fossés. Bou-Khaloum et ses Arabes attaquèrent résolument

l'ennemi, et, à l'aide de leurs armes à feu, le chassèrent de ses retranchements. Les Fellatahs se retirèrent sur la hauteur, d'où ils firent pleuvoir sur leurs ennemis une pluie de flèches empoisonnées, tandis que les femmes et les enfants poussaient des blocs de rochers sur les assaillants. Les Arabes, mal soutenus par leurs alliés, furent obligés de reculer et chargés à leur tour par la cavalerie fellatah; après avoir éprouvé des pertes sérieuses, ils cherchèrent un salut dans la fuite. Dixon-Denham, légèrement blessé au visage, eut son cheval percé d'une flèche. Le pistolet à la main, il s'empara d'une autre monture; mais ayant été désarçonné, il demeura sans moyen de fuir ni de résister. Les Fellatahs, furieux, le dépouillèrent de tous ses vêtements, et le percèrent de plusieurs coups de lance. Il allait être infailliblement achevé, lorsque, profitant d'un dé mêlé qui s'éleva sur le partage de ses vêtements, il glissa rapidement sous le ventre d'un cheval, et put gagner un bois voisin. Il y fut poursuivi; mais, à l'aide des branches d'un arbre, il franchit un torrent, et aperçut de loin Bou-Khaloum et quelques cavaliers, qui se retiraient en combattant. Il les appela vainement; ses cris se perdirent au milieu de la clameur générale : il se voyait perdu, lorsqu'il fut aperçu par un cavalier bornouen chargé spécialement par le cheïk de veiller à la sûreté du voyageur anglais. Ce cavalier piqua courageusement vers lui, l'emleva sur son cheval, et traversant les rangs des Fellatahs, parvint, malgré une grêle de traits, à rejoindre l'arrière-garde de l'armée vaincue. Bou-Khaloum donna aussitôt au major un bœuf; mais à peine lui eut-il rendu ce service que ce chef tomba mort, d'une flèche empoisonnée dans le pied. Denham retrouva son premier cheval et sa selle; mais tout ce qu'il portait sur lui fut perdu. Il supporta les fatigues d'une route précipitée au milieu d'un pays ennemi et dévasté. Ce ne fut que le 4 mai, après mille dangers et souffrances, qu'il arriva à Angornou, près Kema. « Ainsi, s'écrit Denham, se termina notre malheureuse expédition. Comme elle n'eut d'autres motifs que l'injustice et l'oppression, qu'on regretter qu'elle n'ait pas réussi ! » Cependant les résultats n'en étaient pas perdus pour la science; car le hardi voyageur venait de découvrir l'existence d'une grande chaîne transversale, entre le 9° et le 10° parallèle nord, et d'où s'écoule vers le nord une rivière d'une largeur immense. Ses compatriotes remplirent son linde; le cheïk lui fit présent d'un nouveau cheval et d'un habit complet à la mode du pays; de bons soins et du repos guérissent promptement ses blessures, et bientôt l'infortuné voyageur put entreprendre d'autres excursions. A la fin de mai 1822, il put accompagner Chumen el-Kalmi dans une expédition qui eut pour résultat la conquête du Sing, contrée située à l'ouest de Bornou. En chemin, Denham fut rejoint par le lieutenant Sturt

Toole, qui, avec une célérité à peine croyable, vint de Tripoli en cent huit jours. Pendant que Clapperton et le docteur Oudney visitaient le Houssa, Denham et Toole s'engagèrent dans l'intérieur du pays et remonterent la grande rivière Charry, l'un des affluents du Tschad : ils traversèrent le Loggoun, pays fertile, dont les habitants l'emportent en intelligence et en beauté sur tous les autres nègres. L'industrie y est développée à un degré remarquable. Les voyageurs eurent beaucoup à souffrir des insectes innombrables qui obscurcissent l'air sur les bords du Charry : ils pénétrèrent de suite dans le Beghariny, et s'avancèrent jusqu'à quatre journées de Kornuck, capitale de cette contrée ; mais la guerre que se faisaient différents partis les obligea de rétrograder. Toole, atteint de la fièvre, ne parvint qu'avec beaucoup de peine à Angala (1). Il mourut dans cette ville, à peine âgé de vingt-deux ans. Denham rentra à Kouka le 2 mars ; il en repartit bientôt pour accompagner le cheik dans une seconde guerre, qui se termina glorieusement pour les Bornouens. Dans les premiers jours de mai 1824, Denham vit arriver un nouveau compagnon dans l'Irlandais Tyrwhit, nommé résident anglais près le sultan du Bornou. Tous deux se joignirent à l'armée du cheik, qui cette fois marchait à l'est et devait faire le tour du Tschad. On s'avança jusqu'à Tangalia (2) ; mais un échec éprouvé par les Bornouens força les voyageurs à revenir sur leurs pas. Denham acquit la certitude que le Tschad a plus de deux cent vingt milles de long ; mais il ne put en connaître la largeur. Il obtint sur la partie qu'il ne put explorer des renseignements assez dignes de foi pour pouvoir assurer qu'il ne sort de ce lac aucun courant d'eau qui puisse donner naissance au Nil ; et que l'évaporation dans le Tschad, comme dans la mer Caspienne, compense les eaux affluentes. Le 17 juillet 1824 Denham retrouva Clapperton, à Kouka. Ce dernier arrivait du Soudan ; le 13 janvier précédent il avait vu mourir le docteur Oudney, à Nourmour dans le Katagoum, « et lui-même était tellement changé, dit Denham, que je ne le reconnus que quand je l'entendis prononcer mon nom. » Le 16 août les voyageurs firent un dernier adieu à Kouka, ce qui ne fut pas sans de vifs regrets ; tant depuis dix-huit mois ils s'étaient accoutumés à vivre avec les habitants. Le cheik leur donna son cheval, un chameau et des provisions. Il leur remit une lettre pour le roi d'Angleterre, et leur fit promesse de revenir. Denham et Clapperton se réunirent à une caravane qui allait dans le Soudan ; ils reprirent la route qu'ils avaient tenue en venant ; le charpentier Hilmann les accompagnait. Tyrwhit était resté dans le Bornou ; il y mourut deux mois après. On arriva sans accidents à Tripoli, le 26 janvier 1825. Le pacha, étonné de

les revoir vivants, les compliments fort, et les fêta jusqu'au milieu de février, époque à laquelle ils s'embarquèrent pour Livourne. Ils traversèrent ensuite l'Italie et la France, et arrivèrent le 1^{er} juin 1825 en Angleterre, aux acclamations de ce que l'Europe renferme d'amis des sciences et d'admirateurs du courage. Le grade de lieutenant-colonel fut le prix des travaux de Dixon-Denham ; et après la mort du capitaine Owen (voy. ce nom), il fut nommé surintendant de la colonie anglaise de Sierra-Leone, avec une mission d'examiner la côte orientale d'Afrique et d'ouvrir des rapports avec l'intérieur. Denham s'embarqua à Plymouth le 8 décembre 1826, et arriva à Free-Town le 5 janvier 1827 : sa bonne administration développa rapidement la prospérité de la colonie. En décembre suivant il s'avança jusqu'à Fernando-Po : ce fut là qu'il rencontra Richard Lander, et qu'il apprit la mort de son ancien et dernier compagnon de voyage Clapperton. Lui-même survécut peu : de retour d'un voyage à Accra, sur la Côte-d'Or, où il voulait fonder un nouvel établissement, il fut attaqué de la fièvre, le 31 mai 1828, et succomba le 9 juin, à quarante-trois ans.

Dixon-Denham était d'un extérieur avantageux et agréable, d'une santé robuste et d'un courage à toute épreuve. Peu d'hommes ont montré autant d'intrepidité et de constance que ce voyageur. Quoique peu versé dans les sciences naturelles, il avait recueilli une certaine quantité de matériaux intéressants pour l'étude de ces sciences et aussi beaucoup de notions sur les langues des divers peuples africains. Il a consigné ces travaux dans la relation de son voyage, écrite entièrement de sa main, et d'une plume élégante et facile. Cette relation parut sous ce titre : *Narrative of Travels and Discoveries in northern and central Africa, in the years 1822, 1823, 1824*, Londres, 1826, in-4°, avec cartes et planches dessinées avec talent par l'auteur. MM. Eyriès et La Renaudière ont donné une traduction française de l'ouvrage de Dixon-Denham, suivi d'un *Essai de la langue de Bornou* par Klaproth ; Paris, 3 vol. in-8°, avec grand atlas, in-4°.

Alfred DE LACAZE.

Quarterly Review, décembre 1825. — Jomard, *Notice sur les découvertes faites récemment en Afrique*, dans la *Revue encyclopédique*, XXI. — *Mémoires de la Société de Géographie*, 25 novembre 1824. — Ferd. Hofer, *Afrique Australe*, dans l'*Univers pittoresque*, 319.

* **DIYLLOS** d'Athènes (Διύλλος), historien grec, vivait vers 300 avant J.-C. Il écrivit une histoire de la Grèce et de la Sicile, en 26 ou 27 livres. Cet ouvrage était divisé en plusieurs parties. La première allait depuis la prise de Delphes par Philomèle (où finissait l'histoire de Callisthène) jusqu'au siège de Périnthe par Philippe (357-340) ; la seconde, de 340 à 336, date de la mort de Philippe. Il nous reste du neuvième livre de la troisième partie de cet ouvrage un passage qui se rapporte à l'année 315. On est donc sûr que l'histoire de Diyllus s'étendait du moins jusqu'à

(1) Située sur le Gambalaroun, et à 60 milles de Kouka.

(2) Située sur la rive orientale du Tschad par 13° 20' de lat. N.

rain. On n'y peut placer que le bout du pied, qui est recouvert par une sandale de cuir, ornée de pean de crocodile. Ils montaient tous admirablement à cheval, et coururent vers nous au grand galop, ne s'arrêtant qu'à quelques pas de nous, agitant leurs lances renversées du côté de Bou-Khaloum, en criant : *Barca ! barca !* (bien venu ! bien venu !) » Entourés de cette tumultueuse escorte, les Anglais furent conduits au palais du chéik, qui les reçut avec le même appareil militaire. « Chumen el-Kalmi, écrit Denham, me parut un homme de quarante-cinq ans; c'est un soldat de fortune, qui, avec un génie entreprenant, un jugement sain, des traits agréables, des manières affables et conciliantes, s'est élevé en vingt ans de l'humble condition de *Agghi* (maître d'école) au rang de souverain et de législateur de deux millions d'hommes. Sa piété, sa justice et son savoir le font adorer de ses sujets. »

L'excellent accueil que les voyageurs reçurent du chéik permit à Clapperton et à Oudney de rétablir leur santé, affaiblie; quant à Dixon-Denham, soutenu par son énergie, il profita de son séjour pour visiter plusieurs provinces du Bornou et reconnaître les environs du Tschaad. Partout il fut surpris de la prospérité du pays. Des villes florissantes et peuplées, bâties à quelques milles les unes des autres; l'or, le fer, le coton travaillés avec une industrie inconnue; son commerce immense, dont il n'avait pas même l'idée, des marchés périodiques, où des milliers de marchands se rencontraient à jour fixe, après avoir parcouru des distances énormes, tel fut le spectacle inattendu qui frappa les yeux du voyageur anglais. Toujours désireux d'étendre le champ de ses découvertes, il se détermina, avec un courage qui tient de la témérité, à suivre et étendre ses excursions dans les pays adjacents. Bou-Khaloum, dans une *razzia* que ce dernier jugea à propos de faire sur quelques tribus de *Fellatahs Kaffirs* (Infidèles). Cette expédition aventureuse, composée des Arabes de Bou-Khaloum et de maraudeurs bornouens et mandariens, n'avait d'autre but que de faire quelque butin et des esclaves. Chumen el-Kalmi chercha vainement à dissuader Dixon-Denham de courir d'inutiles dangers dans cette occasion, lui promettant qu'il pourrait l'accompagner avec sûreté dans une grande expédition projetée après la saison pluvieuse. L'intrépide voyageur se laissa entraîner par ses goûts belliqueux, et se mit en route le 15 mars, avec Bou-Khaloum. Après six jours de marche, ils atteignirent Mora, capitale et résidence du sultan du Mandara, située au 9° 3' de lat. nord. On continua à s'avancer vers le sud, au travers d'un pays montagneux, masquant et brûlant les *Kaffirs* sans défense. Enfin, on arriva devant Mosséa, ville bâtie sur une colline très-élevée, entourée de marais et défendue par des palissades et des fossés. Bou-Khaloum et ses Arabes attaquèrent résolument

l'ennemi, et, à l'aide de leurs armes à feu, le chassèrent de ses retranchements. Les *Fellatahs* se retirèrent sur la hauteur, d'où ils firent pleuvoir sur leurs ennemis une pluie de flèches empoisonnées, tandis que les femmes et les enfants poussaient des blocs de rochers sur les assaillants. Les Arabes, mal soutenus par leurs alliés, furent obligés de reculer et chargés à leur tour par la cavalerie *Fellatah*; après avoir éprouvé des pertes sérieuses, ils cherchèrent un saint dans la fuite. Dixon-Denham, légèrement blessé au visage, eut son cheval percé d'une flèche. Le pistolet à la main, il s'empara d'une autre monture; mais ayant été désarçonné, il fut obligé de se servir d'un autre cheval. Les *Fellatahs* le dépouillèrent de tous ses vêtements, et le couvrirent de plusieurs coups de flèches. Il fut enfin infatigablement achevé, le malheureux qui s'éleva sur le piquet et se fit glisser rapidement sous le cheval ennemi, put gagner un bois voisin, où il se cacha. Mais, à l'aide des branches d'un torrent, et aperçut de loin quelques cavaliers, qui se remettaient à l'œuvre. Il les appela vainement, mais ils ne vinrent pas. Il voyait perdu, lorsqu'il vit un cavalier bornouen chargé spécialement de veiller à la sûreté du voyageur. Le cavalier piqua courage sur son cheval, et traversa les branches, parvint, malgré les efforts de l'arrière-garde de Bou-Khaloum, donna assésot au chef ennemi, mais lui eut-il rendu la vie? Le chef tomba mort, d'une blessure au pied. Denham retrouva sa selle; mais tout ce qui lui restait de son cheval était perdu. Il précipité au milieu de la foule. Ce ne fut que le 4 avril, après de longues souffrances, qu'il arriva à Mora. « Ainsi, s'écrit Denham, cette heureuse expédition. Ces trois motifs qui nous ont fait regretter qu'elle ne nous eût donné les résultats de la science; car le harou nous a couverts l'existence d'une versale, entre le 9° et le 10° de lat. d'où s'écoule vers le nord un grand fleuve immense. Son cours est si rapide que son lit est à peine visible; le cheval et le cavalier ne peuvent aller que par le pays; de bons chevaux sont nécessaires pour promptement se faire une route. Le voyageur peut se faire accompagner par Chumen el-Kalmi, qui eut pour résultat de le faire connaître la contrée située à l'ouest de Mora. Denham fut rejoint par ses

Toole, qui, avec une célérité à peine croyable, vint de Tripoli en cent huit jours. Pendant que Clapperton et le docteur Oudney visitaient le Houssa, Denham et Toole s'engagèrent dans l'intérieur du pays et remontèrent la grande rivière Charry, l'un des affluents du Tschad : ils traversèrent le Loggoun, pays fertile, dont les habitants l'emportent en intelligence et en beauté sur tous les autres nègres. L'industrie y est développée à un degré remarquable. Les voyageurs eurent beaucoup à souffrir des insectes innombrables qui obscurcissaient l'air sur les bords du Charry : ils pénétrèrent de suite dans le Begharmy, et s'avancèrent jusqu'à quatre journées de Kornuck, capitale de cette contrée; mais la guerre que se faisaient différents partis les obligea de rétrograder. Toole, atteint de la fièvre, ne parvint qu'avec beaucoup de peine à Angala (1). Il mourut dans cette ville, à peine âgé de vingt-deux ans. Denham reentra à Kouka le 2 mars; il en repartit bientôt pour accompagner le chéik dans une seconde guerre, qui se termina glorieusement pour les bornouens. Dans les premiers jours de mai 1824, Denham vit arriver un nouveau compagnon dans l'Irlandais Tyrwhit, nommé résident anglais près le sultan du Bornou. Tous deux se joignirent à l'armée du chéik, qui cette fois marchait à l'est et devait faire le tour du Tschad. On s'avança jusqu'à Tangalia (2); mais un échec éprouvé par les Bornouens força les voyageurs à revenir sur leurs pas. Denham acquit la certitude que le Tschad a plus de deux cent vingt milles de long; mais il ne put en connaître la longueur. Il obtint sur la partie qu'il ne put explorer des renseignements assez dignes de foi pour pouvoir assurer qu'il ne sort de ce lac aucun courant d'eau qui puisse donner naissance au Nil; et que l'évaporation dans le Tschad, comme dans la mer Caspienne, compense les eaux affluentes. Le 17 juillet 1824 Denham retrouva Clapperton, à Kouka. Ce dernier arrivait du Soudan; le 12 janvier précédent il avait vu mourir le docteur Oudney, à Nourmour dans le Katagoun, « et lui-même était tellement changé, dit Denham, que je ne le reconnus que quand je l'entendis prononcer mon nom. » Le 16 août les voyageurs dirent un dernier adieu à Kouka, ce qui ne fut pas sans de vifs regrets, tant depuis dix-huit mois ils s'étaient accoutumés à vivre avec les habitants. Le chéik leur donna son cheval, un chamraou et des provisions. Il leur remit une lettre pour le roi d'Angleterre, et leur fit promesse de revenir. Denham et Clapperton se réunirent à une caravane qui allait dans le Soudan : ils reprirent la route qu'ils avaient tenue en venant; le charpentier Hilmann les accompagnait. Tyrwhit était resté dans le Bornou; il y mourut deux mois après. On arriva sans accidents à Tripoli, le 26 janvier 1825. Le pacha, étonné de

les revoir vivants, les complimenta fort, et les fêta jusqu'au milieu de février, époque à laquelle ils s'embarquèrent pour Livourne. Ils traversèrent ensuite l'Italie et la France, et arrivèrent le 1^{er} juin 1825 en Angleterre, aux acclamations de ce que l'Europe renferme d'amis des sciences et d'admirateurs du courage. Le grade de lieutenant-colonel fut le prix des travaux de Dixon-Denham; et après la mort du capitaine Owen (voy. ce nom), il fut nommé surintendant de la colonie anglaise de Sierra-Leone, avec une mission d'examiner la côte orientale d'Afrique et d'ouvrir des rapports avec l'intérieur. Denham s'embarqua à Plymouth le 8 décembre 1826, et arriva à Free-Town le 5 janvier 1827 : sa bonne administration développa rapidement la prospérité de la colonie. En décembre suivant il s'avança jusqu'à Fernando-Po : ce fut là qu'il rencontra Richard Lander, et qu'il apprit la mort de son ancien et dernier compagnon de voyage Clapperton. Lui-même survécut peu : de retour d'un voyage à Accra, sur la Côte-d'Or, où il voulait fonder un nouvel établissement, il fut attaqué de la fièvre, le 31 mai 1828, et succomba le 9 juin, à quarante-trois ans.

Dixon-Denham était d'un extérieur avantageux et agréable, d'une santé robuste et d'un courage à toute épreuve. Peu d'hommes ont montré autant d'intrepidité et de constance que ce voyageur. Quoique peu versé dans les sciences naturelles, il avait recueilli une certaine quantité de matériaux intéressants pour l'étude de ces sciences et aussi beaucoup de notions sur les langues des divers peuples africains. Il a consigné ces travaux dans la relation de son voyage, écrite entièrement de sa main, et d'une plume élégante et facile. Cette relation parut sous ce titre : *Narrative of Travels and Discoveries in northern and central Africa, in the years 1822, 1823, 1824*, Londres, 1826, in-4°, avec cartes et planches dessinées avec talent par l'auteur. MM. Eyries et La Renaudière ont donné une traduction française de l'ouvrage de Dixon-Denham, suivi d'un *Essai de la langue de Bornou* par Klaproth; Paris, 3 vol. in-8°, avec grand atlas, in-4°.

ALFRED DE LACAZE.

Quarterly Review, décembre 1823. — Jomard, Notice sur les découvertes faites récemment en Afrique, dans la *Revue encyclopédique*, XXI. — *Memoires de la Société de Géographie*, 26 novembre 1823. — Ford, *Hoeter, Afrique Australe*, dans l'*Univers pittoresque*, 110.

* **DIYLLOS** d'Athènes (Διύλλος), historien grec, vivait vers 300 avant J.-C. Il écrivit une histoire de la Grèce et de la Sicile, en 26 ou 27 livres. Cet ouvrage était divisé en plusieurs parties. La première allait depuis la prise de Delphes par Philomèle (où finissait l'histoire de Callisthène) jusqu'au siège de Périnthe par Philippe (357-340); la seconde, de 340 à 336, date de la mort de Philippe. Il nous reste du neuvième livre de la troisième partie de cet ouvrage un passage qui se rapporte à l'année 315. On est donc sûr que l'histoire de Diyllos s'étendait du moins jusqu'à

(1) Notice sur le Gambataroun, et à 60 milles de Kouka.
(2) Notice sur la rive orientale du Tschad par 15° 20' 30" lat. N.

cette année-là; elle allait même probablement jusqu'à 298, puisque c'est à cette date que commençait la continuation de Psaon de Platie. Si on admet, avec Casaubon, qu'il faut lire Δύλλος au lieu de Δίδυμος dans Diogène Laerce, on comptera un ouvrage *Sur les Banquets* (Συμπόσια) parmi les écrits de Diyllus. On ne connaît pas exactement l'époque à laquelle vivait cet historien, mais on peut induire d'un passage de Plutarque, qu'il vient dans l'ordre chronologique entre Clitodème et Philochore, c'est-à-dire entre la 112^e olympiade et la 122^e (330-290 avant J.-C.).

Diodore, XVI, 14, 76; XXI, *Fragmenta*, 8, édit. de Wesseling. — Plutarque, *De Herodoti mal.*, 36. — Athénée, IV, XIII. — Maussac, *Ad Harpocratem*, au mot Ἀποτίαν. — C. Müller, *Hist. Græc. Frag.*, t. II, p. 260.

* **DIYLLUS**, statuaire grec; il fut chargé, avec Amyclée, de traiter le sujet dont les Phocéens firent hommage au temple de Delphes, et qui représentait Apollon et Hercule se disputant la possession du trépied delphique en présence de Latone, de Minerve et de Diane.

Sillig, *Catalogus Artificum*, p. 198.

DIZES (Jean), comte d'Arène, homme politique français, né dans les Landes, vers 1750, mort vers 1832. Il était avocat en 1789, devint procureur-syndic des Landes, et fut envoyé par ce département à l'Assemblée législative, puis à la Convention nationale. Il répondit à l'appel nominal pour le jugement de Louis XVI: « Je vote pour la mort. » Il s'opposa ensuite à la mise en accusation de Marat. Lors du 31 mai, il fut envoyé en mission dans les Landes, et mis en état d'arrestation par les fédéralistes armés contre la Convention; mais il fut délivré peu après, et vint reprendre son poste. Le Directoire le nomma son commissaire près l'administration départementale des Landes. Il dut à l'amitié de Roger-Ducos la place de sénateur, et fut nommé par le gouvernement impérial commandeur de la Légion d'Honneur et comte d'Arène. Privé de ses honneurs lors du retour des Bourbons, il est mort fort âgé et complètement oublié.

Petite Biographie conventionnelle.

* **DIZI** (François-Joseph), célèbre harpiste belge, né à Namur, le 14 janvier 1780, mort vers 1840. Il était fils d'un professeur de musique de Dinant-sur-Meuse, qui lui donna les premières notions musicales. A peine âgé de seize ans, il parcourut la Hollande, où il se fit entendre avec succès. De là il s'embarqua pour l'Angleterre; dans la traversée, s'étant précipité à la mer pour sauver un matelot, il faillit lui-même périr, et fut jeté sur la côte sans connaissance. Lorsqu'il revint à lui par les soins d'un ouvrier qui l'avait recueilli dans sa maison, le bâtiment avait continué sa route. Dizi se trouva donc sans ressources sur une terre étrangère, dont il ignorait même la langue. Il gagna Londres avec mille peines, chercha inutilement le navire sur lequel étaient restés ses instruments, ses effets et son argent, et demeura plusieurs jours dans la

position la plus pénible. Le hasard le conduisit près d'une maison où les sons d'une harpe retentissaient; il se décida à y entrer, exposa sa situation, et demanda à être entendu sur cet instrument. La bonne étoile de Dizi voulait que cette maison fût celle de Sébastien Érard, le célèbre facteur de pianos. Dès lors la fortune du jeune artiste fut assurée. Pendant trente ans, Dizi fut le harpiste le plus considéré de l'Angleterre, comme virtuose et comme compositeur. La nature l'avait doué de dispositions naturelles pour la mécanique; il inventa une harpe à double action, qu'il appella *harpe perpendiculaire*, parce que les cordes placées au centre de la console étaient dans une position exactement verticale avec le centre de la table. L'élevation de ces cordes à un demi-ton ou à un ton plus haut que l'accord naturel se faisait par des bascules placées à l'intérieur de la console. La difficulté du placement des cordes et les dérangements fréquents du mécanisme ont fait renoncer à ce système. Dizi a imaginé aussi de doubler les tables d'harmonie des harpes, pour leur donner plus de résistance aux vibrations des cordes. Enfin, il avait disposé les pédales de l'instrument dans un ordre plus régulier que celui généralement adopté, mais cette innovation a du céder devant l'habitude. En 1828, Dizi vint s'établir à Paris, et forma une association avec la maison Pleyel pour la fabrication des harpes. Quelque temps après il fut nommé professeur des princesses de la famille d'Orléans. Les compositions de Dizi les plus connues sont : une *Grande Sonate*; *Londres*; — *Air saxon de Cramer varié*; *Paris*; — *Dance du châte*; *ibid.*; — *Trois thèmes originaux variés*; *ibid.*; — *deux Exercices ou Fantaisies pour la harpe*; *ibid.*; — une grande quantité de *Romances françaises*, d'*Airs italiens et anglais variés*, pour la harpe, etc.

Bibliothèque générale des Belges. — Fémé, Biographie universelle des Musiciens.

* **DIZIANI** (Gaspard).

nitienn, né à Bellune, du dix-septième siècle.

qu'il fut élève de son maître, mais il eut une ture de décorations

un des

retr

sou

trouvant

il

qui furent

Venise, de Rovigo et de

quelques tableaux d'

Carnes de Venise L.

Vision de l'Apocalypse

Algarotti, Catalogue. — Lamb.

Ticozzi, *Disionario*. — Quadri, Ol.

* **DJAAFAR** I

la Perse, de la

mourut en

et fils de Sadik ou Saduk, qui en 1779 (1194 de l'hégire) lui confia le gouvernement d'Ispahan et le soin de surveiller les mouvements d'Ali-Mourad-Khan, neveu et beau-fils de Sadik. Mais Ali-Mourad, qui se trouvait à Téhéran, prit le titre de roi, et marcha sur Ispahan. Djaafar, hors d'état de résister, s'enfuit à la hâte. Ali fut vaincu quelque temps après par un autre fils de Sadik; mais il ne tarda pas à reprendre l'offensive, et il vint mettre le siège devant Schiraz, défendu par Sadik, qui fut pris et mis à mort avec tous ses enfants. Djaafar seul échappa : prévoyant l'issue de cette lutte, il s'était soumis à Ali, et avait fait avec lui ses conditions. Akbar-Khan, jeune prince qui s'était particulièrement distingué au siège de Schiraz, avait obtenu d'Ali la permission d'égarer de ses propres mains Sadik et ses fils : accusé de conspiration quelque temps après, il fut lui-même condamné à mort, et Djaafar sollicita à son tour la faveur, qui lui fut accordée, d'être le bourreau du meurtrier de sa famille. Il fut ensuite nommé gouverneur de Shuster et de Khusma, poste que la *Biographie* des frères Michaud lui fait à tort remplir du vivant même de Sadik. Un ennemi puissant, Aga-Mohammed, ayant levé l'étendard de la révolte contre Ali-Mourad-Khan, et celui-ci se trouvant en outre arrêté par une maladie dangereuse, Djaafar, qui se trouvait à Zanzan, jugea la circonstance favorable aux projets ambitieux qu'il avait conçus. Il prit le titre de vakil ou de gouverneur, équivalant sous une apparence plus modeste à celui de schah ou de roi, et marcha sur Ispahan à la tête d'une armée (1784). Ali, bravant la maladie, s'avança à sa rencontre, et mourut en chemin (11 février 1785). Cinq jours après, Djaafar arrivait à Ispahan. Le gouverneur, Baquer-Khan, qui s'était fait proclamer roi, se sauva à son approche; mais il fut pris dans sa fuite, et Djaafar se contenta de le faire mettre en prison. Shaikh-Vais, fils d'Ali-Mourad, inspirait de sérieuses inquiétudes à Djaafar; mais la fourberie a toujours été regardée par les monarques orientaux comme une branche de cette espèce de science gouvernementale qu'ils appellent la sagesse. Djaafar écrivit à Shaikh-Vais en lui faisant les protestations les plus touchantes. Le fils d'Ali tomba dans le piège, et se livra sans méfiance au vakil, qui lui fit crever les yeux. Djaafar avait un adversaire plus redoutable. Aga-Mohammed, descendant avec 500 ou 600 hommes des montagnes du Mazenderan, se dirigea sur Ispahan, où il arriva à la tête d'une armée nombreuse, grâce à la foule de mécontents et de pillards qui avait recrutés sur sa route. Djaafar dut chercher son salut dans la fuite, et sa retraite fut si précipitée, qu'il n'eut le temps d'emporter ni ses bagages, ni ses trésors, ni même les insignes de la souveraine puissance, qui tombèrent entre les mains de la populace échauffée contre lui. Il se retira dans Schiraz, où il fut reçu avec enthousiasme. Peu de temps

après, Aga-Mohammed, à la suite de la défection d'une partie de son armée, se vit forcé de se retirer à Téhéran pour rassembler de nouvelles troupes. Djaafar mit cette circonstance à profit, et reprit Ispahan; mais il ne tarda pas à en être chassé par son compétiteur. Tout le reste de son règne ne fut qu'une série d'hostilités sans cesse renouvelées contre Aga-Mohammed, qui, maître de l'Irak presque tout entier, menaçait constamment Schiraz. En 1786, Ismail-Khan, cousin de Djaafar et gouverneur d'Hamadan, se révolta, et mit en déroute l'armée envoyée contre lui (2 mars 1786). Djaafar ayant ensuite attaqué la ville de Yeze, fut repoussé par le gouverneur, soutenu par le chef indépendant de Tubbus, ville du Khorasan, voisine de Yeze. Ces échecs furent compensés en 1788 par une expédition brillante de son fils Louth-Ali-Khan dans les montagnes de Lar. Ce prince était même parvenu à s'emparer d'Ispahan; mais Aga-Mohammed, se portant rapidement sur cette ville, le contraignit à l'évacuer. Une injustice criante occasionna la mort de Djaafar. Un de ses officiers les plus distingués, Haji-Ali-Kouli, de Kazeroun, avait vaincu un chef révolté dans le pays situé à l'est de Kashan et avait ramené prisonniers 1,500 hommes, qui, après s'être vaillamment défendus, s'étaient rendus sur la promesse solennelle d'être bien traités. Djaafar refusa de remplir ces conditions, et les fit jeter en prison : son général, indigné, quitta l'armée avec les siens, et se retira à Kazeroun. Plus tard pourtant il consentit à revenir à la cour, après avoir fait jurer au roi sur le Koran de ne pas lui faire le moindre mal. Djaafar jura; mais à peine l'officier fut-il arrivé à Schiraz qu'il le fit emprisonner. Haji-Ali-Kouli forma alors un complot avec d'autres prisonniers, parmi lesquels se trouvait Synd-Mourad-Khan, ancien gouverneur de Schiraz. Un esclave, gagné par les conjurés, mit du poison dans les aliments du vakil. Pendant qu'il était en proie à des douleurs terribles, les conjurés, délivrés par leurs amis, se précipitèrent dans le palais, et tirèrent fin aux jours de la citadelle sur la place publique (1788). Tel est le récit d'Aly-Reza, suivi par Malcolm, comme le plus vraisemblable. Olivier assure toutefois que ce prince avait pris, pour diminuer sa corpuence, une médecine qui le rendit si faible que les conspirateurs eurent peu de peine à se rendre maîtres de sa personne. Franklin, qui passa quelque temps à Schiraz sous le règne de Djaafar, assure que ce monarque était bon pour ses sujets et généreux à l'égard des étrangers. Il ajoute que son caractère était naturellement doux. Djaafar avait choisi pour ministre Mirza-Husséin, homme sage et aimé du peuple.

AL. BONNEAU.

Aly-Reza, *Histoire de la famille de Zand ou Zend*. — Olivier (Guillaume-Antoine), *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Égypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-8°. — Malcolm, *Histoire de Perse*, traduction française; 1831, 4 vol. in-8°.

DJAFAR, surnommé *As-Sadik* ou *le Vêridique*, sixième imam, fils de Mohammed-Baker, cinquième imam, et de Omm-Ferwah, petite-fille de Abou-Bekr, naquit à Médine, l'an 80 de l'hégire (699 de J.-C.) ou 83 (702), et mourut en 148 (765). C'était un homme pacifique et détaché des biens du monde; quand arriva la chute des Ommyyades, il ne fit aucune tentative pour recouvrer le pouvoir dont ceux-ci avaient dépouillé son ancêtre Ali; il rejeta même les offres de Abou-Salameh qui lui promettait de l'aider à parvenir au khalifat. Il fut père de trois filles et de sept fils, parmi lesquels on remarque le pulné, Mousa, et l'ainé, Ismael, dont les Ismaéliens ou Assaasins ont tiré leur nom. Djafar est un des quatorze personnages que les Schiites appellent *purs* et qu'ils prétendent avoir été donés de l'impeccabilité. La vénération qu'ils ont pour lui les a fait qualifier du surnom de *Djafarites*. Les Khatabiyés sont allés plus loin; ils le mettent au rang des dieux. Décoré du titre de *Séid Bathal* (le brave seigneur), Djafar est le héros d'un poème turc qui se trouve à la bibliothèque Laurentienne et à la Bibliothèque impériale de Paris; il figure aussi dans le *Madjalis Al-Cachak* (l'Assemblée des Amants), par le sultan Husséin-Mirza. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à l'astrologie judiciaire et un commentaire intitulé la *Petite Djefr*, destiné à expliquer la *Grande Djefr*, composée par Ali. Ces ouvrages sont très-estimés des musulmans; ils ont été traduits de l'arabe en turc et en persan. La Bibliothèque impériale en possède plusieurs traductions turques. E. BEAUVois.

Ida-Sabagh, *Histoire des Imams*, ms. arabes n° 528 et 581, ancien fonds. — Ibn Khallikan's *Biographical Dictionary*, traduit par M. Mac-Guekin de Slane, t. I, p. 300-1. — Assemani, *Bibliotheca Medicea Laurentiana et Palatina Catalogus*, p. 43, 309. — M. Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 309; II, p. 301. — J. de Hammer, *Tübelen des sectes de l'islamisme*, dans le *Journal Asiatique*, 1829, I. — Wustenfeld, *Geschichte der Arabischen Sprache und Naturforscher*, p. 12. — Hadji-Khalifa, *Lexicon bibliographicum*, par G. Flügel, vol. II, n° 3183, 3193, 4131; vol. III, n° 4674, 4636.

DJAFAR BEN - MOHAMMED BEN - OMAR ABOT-MASCHAR. Voyez ALBUVAZAR.

DJAFAR le Barmécide. Voyez BARMÉCIDES.

* **DJAGANNÂTHA**, poète indien, surnommé *Pandita-Râdja*, vivait probablement au seizième siècle. Il a écrit un ouvrage sur l'art poétique, intitulé *Rasa gangadhara*. On cite comme appartenant à Djagannâtha des mélanges poétiques sous le titre de : *Bhâmini-Vîdya*. Parmi les traductions de Galanos en grec moderne, on trouve quelques fragments des œuvres de Djagannâtha. Bohlen a publié en 1840 et traduit en allemand une élégie des *Bhâmini-Vîdya*. A. LANGLOIS.

Colebrooke. *Mémoires*, II.

* **DJAGJIVAN-DÂSA**, fondateur de la secte des satânis. Il naquit à Oude, et vivait dans la seconde partie du dix-huitième siècle. Il a écrit plusieurs traités en stances hindoues.

A. LANGLOIS

Garcin de Tassy, *Littérature hindoue*, I. — Wilson, *Rech. asiatiques*, XVII.

* **DJAMANDAR-SCHAN**, c'est-à-dire *le roi qui possède le monde*, fils aîné et successeur de Bahalour-Schah ou Schak-Alam, empereur de Delhi, monta sur le trône l'an 1134 de l'hégire (1712 de J.-C.), après une rivalité sanglante avec ses trois frères, qui périrent dans la lutte. Il portait d'abord le nom de Mous-Oudin. Il choisit pour vizir l'omrah Zolfecar-Khan, qui l'avait servi avec zèle et habileté, et avait beaucoup contribué à son succès en soumettant la defection parmi les troupes de ses frères. Djahandar, croyant son pouvoir bien affermi, n'abandonna sans retenue à son goût pour le plaisir, et fut bientôt entièrement dominé par une de ses maîtresses, la belle Loll-Koré, dont les charmes étaient encore rehaussés par un talent remarquable dans la musique et dans la danse. Il éleva aux premières dignités de l'État ses parents de la favorite, malgré la haine que leur origine, et fit périr tous ceux des sang dont il put s'emparer. Il donna aux omrachs et les grands, qui n'attendirent plus qu'une occasion de renverser. Deux d'entre eux, dont l'un était séide, c'est-à-dire descephète, se concertèrent avec offrirent la couronne à un homme nommé Farokhsair, qui, en l'absence de son oncle, accepta avec empressement la proposition et leva une armée à Allah-pereur ne se préoccupant pas de cette sédition, et envoya ses fils Ear Odin, et ensuite son favori Gokaldan-Khan. Les troupes contrèrent sur les bords de ces impériales furent mises en déroute; dan-Khan périt dans la bataille, et le pereur y reçut des blessures qui le tuèrent bientôt après. Farokhsair, voyant les vaincus, se résista; il fit couper le corps fut promené à l'épée, et se fit proclamer

Salmon, *Etat du Nepal*. — Wilson, — Xavier Raymond, *l'Inde dans l'Inde*. — Collin de Har. *Histoire de l'Inde*. — l'Inde.

* **DJAHANGUIR**, c'est-à-dire *le monde*, empereur de Akbar, l'an de l'hégire 1556. Avant de monter sur le trône de Selim, et s'étant vu lui avait fait grâce de sa vie. Djahanguir signala son avènement, et envoya une armée riche p... lui il voyait... Peu de temps après, tendant de la rév...

70,000 hommes; mais il fut vaincu dans deux batailles. Djahanguir le fit retenir prisonnier, et soumit ensuite le Bengale. Cédant à l'influence de sa femme, la fameuse Nour-Djahan, il choisit pour successeur son troisième fils Khourram, plus connu sous le nom de Schâh-Djalâm, et le chargea d'une expédition dans le Dekhan. Le jeune prince parvint à soumettre cette province; mais, n'ayant pas su conserver la faveur de l'impératrice, il craignait sans doute qu'elle ne fit revenir Djahanguir sur sa première détermination, et il se révolta lui-même contre son père; mais il fut vaincu et obligé de se soumettre. Nour-Djahan, par ses intrigues, suscita de nouveaux troubles dans l'empire; elle réussit à faire disgracier Mohabbi-Khan, le meilleur général de Djahanguir, auquel il avait rendu d'éminents services. Cet officier avec quelques milliers de Rajpoutes battit l'armée de l'empereur, qui fut fait prisonnier. En stratagème de Nour-Djahan lui rendit la liberté, et il fit jeter dans une prison Mohabbi-Khan, qui s'échappa et rejoignit dans le Dekhan Schâh-Djalâm, avec lequel il se révolta de nouveau. L'empereur mourut sur ces entrefaites (1607), et Schâh-Djalâm lui succéda. Ce fut sous le règne de Djahanguir que les Anglais envoyèrent pour la première fois à Delhi des ambassadeurs (1606, 1608, 1615), dont le seul résultat fut l'autorisation de commercer à Surate. Djahanguir a laissé des *Mémoires* sur sa vie. Il était d'un caractère faible, capricieux et intempérant. Il se laissa entièrement dominer par Nour-Djahan, Turcoimane venue de la Perse avec une fortune, mais douée d'une beauté merveilleuse et d'une grande intelligence. La hauteur avec laquelle cette femme traita les grands de l'empire avait rempli de troubles les dix dernières années du règne de Djahanguir.

A. BONNEAU.

Erachtan. — Djahanguir (ses *Mémoires*). — Rhodé (*Les Indes*), dans *l'Histoire des Voyages*, tome X. — Salomon, *mar du Mogol*. — Dubois de Janigny et Xavier-Raymond, *l'Inde*, dans *l'Univers pittoresque*. — Collin de La Harpe, *Histoire de l'Inde*. — Marles, *Histoire de l'Inde*.

DJAHED (Abou-Osman-Amrou), docteur musulman, de la secte des Motazélites, mort à Bagdad, en 255 de l'hégire ou 869 après J.-C. Le nom de Djahed, sous lequel il est toujours désigné, n'est qu'une épithète ou sobriquet qui lui fut donné à cause de ses yeux à fleur de tête. Ce docteur connaissait à fond les auteurs grecs. Il s'élevait, dit-on, avec une grande supériorité, sur toutes les branches de la science, et en particulier sur la théologie. La profondeur de ses idées, l'étendue de son érudition et son éloquence entraînée lui firent un grand nombre de partisans, qui formèrent une division particulière de la secte des Motazélites sous le nom de *Djahed-Agha*. Parmi ses livres théologiques, on en cite un qu'il avait composé en faveur des partisans d'Ali, et dans lequel il avait réuni jusqu'à mille traditions relatives à ce personnage. Le meilleur de ses ouvrages, suivant Ibn-Khallican, qui

n'en cite que deux, est un *Traité des Animaux*, pour lequel il avait probablement emprunté ses meilleurs documents aux écrivains grecs, comme la plupart des autres naturalistes arabes. Al. B. Ibn-Khallican, *Dictionnaire Biogr.*, etc.

* **DJAHWAR**, l'un des principaux chefs des Almoravides, mort en 1038 de J.-C. A cette époque les Almoravides erraient en brigands dans l'ouest du Maghreb, ne connaissant qu'à peine l'islamisme. Djahwar étant allé à La Mecque, fit connaissance avec un docteur nommé Abdoullah ben-Iassin, qui lui enseigna les dogmes et les rites prescrits par le Coran, et, après avoir terminé son éducation, se rendit avec lui en Afrique pour éclairer les tribus almoravides. Ben-Iassin les trouva mal disposées à écouter ses prédications, parce qu'il leur défendait le vol, le pillage et le meurtre. La seule tribu de Lamthouana, à laquelle appartenait Djahwar, embrassa l'islamisme, et, conformément à l'esprit de prosélytisme qui animait alors les musulmans, entreprit de convertir les armes à la main les peuples infidèles. Djahwar s'attendait à recevoir le commandement de cette expédition, qui fut confiée à un de ses parents, Aboubekr ben-Omar. Il montra un grand mécontentement de cette injustice; et il se préparait à abandonner sa tribu et même l'islamisme, lorsqu'il fut arrêté par ordre d'Aboubekr et condamné à mort.

A. BONNEAU.

Cardonne, *Histoire d'Afrique et d'Espagne*, t. II.

DJAHWAR BEN-MOHAMMED, roi maure de Cordoue, mort en 1043. Il fut élevé sur le trône en 1031, à la suite de la révolution qui força le khalife Heschar III à abdiquer. La division régnait alors de toutes parts au milieu des musulmans espagnols; et ce désordre extrême donnait lieu à un incroyable débordement d'ambition. Djahwar, sentant combien son autorité était chancelante, s'efforça de gagner les sympathies du peuple, même en s'amoindrisant; ainsi, il organisa un conseil des ministres, le premier qu'on ait vu en Europe, et l'investit de pouvoirs si étendus qu'il ne pouvait rien entreprendre d'important sans son autorisation. Il ne restait donc plus des khalifes que l'ombre et le souvenir. Cette politique fut d'ailleurs fatale; car l'autorité, en s'effaçant, n'inspirait plus de respect, et l'Espagne musulmane se trouva lancée dans ce système de morcellements qui aboutit à sa ruine. Djahwar s'en aperçut trop tard; et sur la fin de son règne il voulut faire rentrer dans le devoir l'alcaïde Acabila, qui s'était rendu indépendant, et Ismael, qui avait pris le titre de roi de Tolède. Mais il fut vaincu par les rebelles, et mourut bientôt après, en 1043. Il avait du reste administré son royaume avec sagesse. Il avait régularisé l'administration, institué une garde nationale chargée de veiller pendant la nuit à la sûreté des citoyens et établi une commission médicale chargée d'examiner la capacité des médecins, afin de délivrer le peuple des charlatans. Il laissa le trône à son fils Aboul Walid-Mohammed, sous lequel le

DJAFAR, surnommé *As-Sadik* ou *le Vêridique*, sixième imam, fils de Mohammed-Baker, cinquième imam, et de Omm-Ferwah, petite-fille de Abou-Bekr, naquit à Médine, l'an 80 de l'hégire (699 de J.-C.) ou 83 (702), et mourut en 148 (765). C'était un homme pacifique et détaché des biens du monde; quand arriva la chute des Ommyyades, il ne fit aucune tentative pour recouvrer le pouvoir dont ceux-ci avaient dépouillé son ancêtre Ali; il rejeta même les offres de Abou-Salameh qui lui promettait de l'aider à parvenir au khalifat. Il fut père de trois filles et de sept fils, parmi lesquels on remarque le pûné, Mousa, et l'ainé, Ismael, dont les Ismaéliens ou Assassins ont tiré leur nom. Djafar est un des quatorze personnages que les Schiites appellent *purs* et qu'ils prétendent avoir été doués de l'impeccabilité. La vénération qu'ils ont pour lui les a fait qualifier du surnom de *Djafarites*. Les Khatabiyés sont allés plus loin; ils le mettent au rang des dieux. Décoré du titre de *Séid Bathal* (le brave seigneur), Djafar est le héros d'un poème turc qui se trouve à la bibliothèque Laurentienne et à la Bibliothèque impériale de Paris; il figure aussi dans le *Madjalis Al-Cachak* (l'Assemblée des Amants), par lesultan Husséin-Mirza. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à l'astrologie judiciaire et un commentaire intitulé la *Petite Djefr*, destiné à expliquer la *Grande Djefr*, composée par Ali. Ces ouvrages sont très-estimés des musulmans; ils ont été traduits de l'arabe en turc et en persan. La Bibliothèque impériale en possède plusieurs traductions turques. E. BEAUVOIS.

Ibn-Sabagh, *Histoire des Imams*, ms. arabes n° 585 et 581, ancien fonds. — Ibn Khallikan's *Biographical Dictionary*, traduit par M. Mac-Guckin de Slane, t. I, p. 300-1. — Ammani, *Bibliotheca Medicea Laurentiana et Palatina Catalogus*, p. 43, 399. — M. Reinaud, *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas*, t. I, p. 369; II, p. 301. — J. de Hammer, *Tribunaux des sectes de l'islamisme*, dans le *Journal Asiatique*, 1829, I. — Wustenfeld, *Geschichte der Arabischen Sprache und Naturforscher*, p. 19. — Hladji-Khalifa, *Lexicon bibliographicum*, par G. Flügel, vol. II, n° 3143, 3192, 4131; vol. III, n° 1674, 1636.

DJAFAR BEN - MOHAMMED BEN - OMAR **ABOU-MASCHAR**. Voyez ALBUZAKAR.

DJAFAR le Barmécide. Voyez BARMÉCIDES.

* **DJAGANNÂTHA**, poète indien, surnommé *Pandita-Rddja*, vivait probablement au seizième siècle. Il a écrit un ouvrage sur l'art poétique, intitulé *Rasa gangddhara*. On cite comme appartenant à Djagannâtha des mélanges poétiques sous le titre de : *Bhâmini-Vildsa*. Parmi les traductions de Galanos en grec moderne, on trouve quelques fragments des œuvres de Djagannâtha. Bohlen a publié en 1840 et traduit en allemand une élégie des *Bhâmini-Vildsa*. A. LANGLOIS.

Colebrooke, *Memoires*, II.

* **DJAGJIVAN-DÂSA**, fondateur de la secte des satânis, il naquit à Oude, et vivait dans la seconde partie du dix-huitième siècle. Il a écrit plusieurs traités en stances hindoues.

A. LANGLOIS

Garcia de Tass, *Littérature hindoue*, I. — Wilson, *Rech. asiatiques*, XVII.

* **DJAMANDAR-SCHAN**, c'est-à-dire *le roi qui possède le monde*, fils aîné et successeur de Bahalour-Schah ou Schak-Alam, empereur de Delhi, monta sur le trône l'an 1124 de l'hégire (1712 de J.-C.), après une rivalité sanglante avec ses trois frères, qui périrent dans la lutte. Il portait d'abord le nom de Mous-Oudin. Il choisit pour vizir l'omrah Zulfecar-Khan, qui l'avait servi avec zèle et habileté, et avait beaucoup contribué à son succès en soumettant la défection parmi les troupes de ses frères. Djamandar, croyant son pouvoir bien affermi, s'abandonna sans retenue à son goût pour le plaisir, et fut bientôt entièrement dominé par une de ses maîtresses, la belle Loll-Koré, dont les charmes étaient encore rehaussés par un talent remarquable dans la musique et dans la danse. L'empereur éleva aux premières dignités de l'État tous les parents de la favorite, malgré la bassesse de leur origine, et fit périr tous ceux des princes du sang dont il put s'emparer. Il mécontenta ainsi les omrachs et les grands de l'empire, qui n'attendirent plus qu'un jour pour le renverser. Deux d'entre eux, L'empereur, disaient séids, c'est-à-dire prophète, se concertèrent avec les omrachs, et offrirent la couronne à un nommé Farokhsair, son oncle, accepta avec empressement et leva une armée pour se saisir de cette sédition, et occupa que les fils Ear Odin, et favori Gokaldan-Khan, contrèrent sur les bords des impériales furent mis à mort. dan-Khan périt dans la bataille, et le pereur y reçut des blessures, et mourut bientôt après. Farokhsair, les vaincus, qui passèrent par de durs traitements; il marcha à la résistance. Il fit élever le corps fut promené sur un éléphant, et se fit proclamer empereur.

Salmon, *Etat du Mogol*, — Xavier Raymond, *l'Inde dans l'Inde*, — Collin de Bar. *Histoire de l'Inde*.

* **DJAHANGUIR**, c'est-à-dire *le monde*, empereur de Akbar, l'an de l'hégire 1556. Avant de monter sur le trône de Selim, et s'étant vu lui avait fait grâce en Djahanguir signala son règne par de nombreux règlements, et envoya de riches présents à son père. Il voulait fortifier le empire. Peu de temps après, son fils aîné, le ténard de la révolte,

70,000 hommes; mais il fut vaincu dans deux batailles. Djahanguir le fit retenir prisonnier, et commit ensuite le Bengale. Cédant à l'influence de sa femme, la fameuse Nour-Djahan, il choisit pour successeur son troisième fils Khourram, plus connu sous le nom de Schâh-Djalam, et le chargea d'une expédition dans le Dekhan. Le jeune prince parvint à soumettre cette province; mais, n'ayant pas su conserver la faveur de l'impératrice, il craignit sans doute qu'elle ne fit revenir Djahanguir sur sa première détermination, et il se révolta lui-même contre son père; mais il fut vaincu et obligé de se soumettre. Nour-Djahan, par ses intrigues, suscita de nouveaux troubles dans l'empire: elle réussit à faire disgracier Mohabat-Khan, le meilleur général de Djahanguir, auquel il avait rendu d'éminents services. Cet officier avec quelques milliers de Rajpoutes battit l'armée de l'empereur, qui fut fait prisonnier. Un stratagème de Nour-Djahan lui rendit la liberté, et il fit jeter dans une prison Mohabat-Khan, qui s'échappa et rejoignit dans le Dekhan Schâh-Djalam, avec lequel il se révolta de nouveau. L'empereur mourut sur ces entrefaites (1627), et Schâh-Djalam lui succéda. Ce fut sous le règne de Djahanguir que les Anglais envoyèrent pour la première fois à Delhi des ambassadeurs (1606, 1608, 1615), dont le seul résultat fut l'autorisation de commercer à Surate. Djahanguir a laissé des *Mémoires* sur sa vie. Il était d'un caractère faible, capricieux et intempérant. Il se laissa entièrement dominer par Nour-Djahan, Turcomane venue de la Perse sans fortune, mais douée d'une beauté merveilleuse et d'une grande intelligence. La hantise avec laquelle cette femme traita les grands de l'empire avait rempli de troubles les dix dernières années du règne de Djahanguir.

A. BONNEAU.

Forchhiab. — Djahanguir (ses Mémoires). — Rhodé (sa biographie, dans l'Histoire des Voyages, tome V). — Salomon, sur le Mogol. — Dubois de Janely et Xavier-Raymond, l'Inde, dans l'Univers pittoresque. — Collin de Be, Histoire de l'Inde. — Marles, Histoire de l'Inde.

DJAHEDI (*Abou-Osman-Amrou*), docteur musulman, de la secte des Motazelites, mort à Samarra, en 255 de l'hégire ou 869 après J.-C. Le nom de Djahedi, sous lequel il est toujours désigné, n'est qu'une épithète ou sobriquet qui lui fut donné à cause de ses yeux à fleur de tête. Ce docteur connaissait à fond les auteurs grecs. Il écrivit, dit-on, avec une grande supériorité, sur toutes les branches de la science, et en particulier sur la théologie. La profondeur de ses idées, l'étendue de son érudition et son éloquence entraînèrent lui firent un grand nombre de partisans, qui formèrent une division particulière de la secte des Motazelites sous le nom de *Djahedites*. Parmi ses livres théologiques, on en cite un qu'il avait composé en faveur des partisans d'Ali, et dans lequel il avait réuni jusqu'à mille traditions relatives à ce personnage. Le meilleur de ses ouvrages, suivant Ibn-Khallican, qui

n'en cite que deux, est un *Traité des Animaux*, pour lequel il avait probablement emprunté ses meilleurs documents aux écrivains grecs, comme la plupart des autres naturalistes arabes. *Al. B. Ibn-Khallican, Dictionnaire Biogr., etc.*

DJAHWAR, l'un des principaux chefs des Almoravides, mort en 1038 de J.-C. A cette époque les Almoravides erraient en brigands dans l'ouest du Maghreb, ne connaissant qu'à peine l'islamisme. Djahwar étant allé à La Mecque, fit connaissance avec un docteur nommé Abdoullah ben Jassin, qui lui enseigna les dogmes et les rites prescrits par le Coran, et, après avoir terminé son éducation, se rendit avec lui en Afrique pour éclairer les tribus almoravides. Ben-Jassin les trouva mal disposées à écouter ses prédications, parce qu'il leur défendait le vol, le pillage et le meurtre. La seule tribu de Lamthoum, à laquelle appartenait Djahwar, embrassa l'islamisme, et, conformément à l'esprit de prosélytisme qui animait alors les musulmans, entreprit de convertir les armes à la main les peuples infidèles. Djahwar s'attendait à recevoir le commandement de cette expédition, qui fut confiée à un de ses parents, Aboubekr ben-Omar. Il montra un grand mécontentement de cette injustice; et il se préparait à abandonner sa tribu et même l'islamisme, lorsqu'il fut arrêté par ordre d'Aboubekr et condamné à mort.

A. BONNEAU.

Cardonne, Histoire d'Afrique et d'Espagne, t. II.

DJAHWAR BEN-MOHAMMED, roi maure de Cordoue, mort en 1043. Il fut élevé sur le trône en 1031, à la suite de la révolution qui força le khalife Heschem III à abdiquer. La division régnait alors de toutes parts au milieu des musulmans espagnols; et ce désordre extrême donnait lieu à un incroyable débordement d'ambition. Djahwar, sentant combien son autorité était chancelante, s'efforça de gagner les sympathies du peuple, même en s'amoindrissant; ainsi, il organisa un conseil des ministres, le premier qu'on ait vu en Europe, et l'investit de pouvoirs si étendus qu'il ne pouvait rien entreprendre d'important sans son autorisation. Il ne restait donc plus des khalifes que l'ombre et le souvenir. Cette politique fut d'ailleurs fatale; car l'autorité, en s'effaçant, n'inspirait plus de respect, et l'Espagne musulmane se trouva lancée dans ce système de morcellements qui aboutit à sa ruine. Djahwar s'en aperçut trop tard; et sur la fin de son règne il voulut faire rentrer dans le devoir l'alcaide Aeahila, qui s'était rendu indépendant, et Ismael, qui avait pris le titre de roi de Tolède. Mais il fut vaincu par les rebelles, et mourut bientôt après, en 1043. Il avait du reste administré son royaume avec sagesse. Il avait régularisé l'administration, institué une garde nationale chargée de veiller pendant la nuit à la sûreté des citoyens et établi une commission médicale chargée d'examiner la capacité des médecins, afin de délivrer le peuple des charlatans. Il laissa le trône à son fils Aboul Walid-Mohammed, sous lequel le

royaume de Cordoue cessa d'exister, en 1060.

AL. B.

Ibn-al-Khatîl, *Chronologie des Khalifes et des Rois d'Afrique et d'Espagne*. — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous les Arabes*.

DJAMI (*Moulla Nour-ed-din Abd-ar-Rahman ben-Ahmed*), célèbre poète persan, né le 23 de schaban, l'an 817 de l'hégire (1414 de J.-C.), mort le 18 de moharrem de l'an 898 ou 899 (1492 ou 1493). Son père Nidham-ed-din Ahmed, originaire de Descht, près d'Ispahan, s'était établi à Djami, dans le district de Khardjerd (Khorassan). C'est du nom de ce village, lieu de sa naissance, qu'Abd-ar-Rahman prit le surnom de *Djami*. Ses premières années furent consacrées à l'étude des sciences et des belles-lettres, dans lesquelles il devint plus instruit qu'aucun de ses contemporains. Mais il ne crut pas savoir assez tant qu'il ignorerait la doctrine des sofis. Pour acquérir une connaissance parfaite du système théologique de ces mystiques, il se fit le disciple du schéikh Saad-ed-din de Kaschgar, un des plus célèbres sofis de son temps. Djami profita si bien des leçons de ce maître, qu'il fut jugé digne de lui succéder dans la direction de son école. La manière distinguée dont il s'acquitta de cet emploi, son éloquence, la beauté des poésies qu'il composait, son aimable caractère, le firent rechercher des personnages les plus illustres et même des souverains. Le vizir Ali-Schir devint son intime ami. Le sultan Abou-Saïd l'appela à sa cour, et le combla de faveurs. Djami ne fut pas traité avec moins de distinction par Hossein-Mirza, successeur de Abou-Saïd. Il eut aussi des relations avec Mahommed II et Bajazet II. Il dédia au premier de ces princes un traité de politique intitulé : *Irschadiyet* (la Droite Voie); au second le *Nefahat al-ouns*. Son affabilité lui avait également concilié l'affection du peuple, qu'il instruisait lui-même sous le portique de la grande mosquée de Hérat. Dans sa jeunesse il s'était adonné aux plaisirs des sens; mais dans un âge plus avancé, il changea entièrement de conduite, et ne s'occupa plus que de méditations. Dans cette dernière période, les ouvrages qu'il composa furent exclusivement relatifs à la morale, à la philosophie ou à la théologie mystique. Djami est un des plus grands poètes persans. Tel est le titre que lui donnent ses compatriotes, les meilleurs juges en cette matière. Ils accordent la plus grande estime à toutes ses productions, et, en témoignage du prix qu'ils y attachent, ils les font copier avec le plus grand soin sur des manuscrits décorés de riches ornements. Djami n'est pas moins célèbre comme grammairien et comme théologien que comme poète; il écrivait aussi bien en vers qu'en prose, en arabe qu'en persan. Schir-Khan-Lodi lui attribue quatre-vingt-dix-neuf ouvrages différents. Sam-Mirza n'en cite que quarante-cinq, dans une liste qui a été reproduite par M. de Hammer. Les plus connus sont : *Le Selselet-ad-Dzcheb* (la Chaine

d'Or), poème satirique contre les sectes hétérodoxes des Imamiyet et des Rewafidh; — *Le Tohfai-al-Ahrrar* (Présent fait aux hommes libres), désigné quelquefois, mais à tort, sous le titre de *Tohfai-al-Asrar* ou de *Tohfai-al-Abrar*; — *Le Soubhet al-Abrar* (Chapelet des gens pieux). Le premier de ces deux poèmes a été publié par M. Forbes Falconer; Londres, 1848, petit in-4°; le second par Lamsden, Calcutta, 1811, in-4°. Ils roulent sur des matières philosophiques et morales dans le genre de celles-ci : de la patience, du beau, de la vieillesse, de la solitude. Chaque chapitre est divisé en deux sections : la première contient la partie didactique, qui consiste dans l'exposition d'un principe; l'autre renferme une anecdote, un exemple qui montre l'application de ce : — *Le Kird Nameh Iskenderi* (Livre ou de d'Alexandre). C'est un traité de voici le sujet : A son avènement au trône, Alexandre reçoit de chacun des philosophes un traité de morale, préceptes contenus dans ces ouvrages, et devient capable d'en composer sa mort les mêmes philosophes se regrette, et Aristote écrit à ce sujet de condoléance à fait une réponse; se pu réflexions sur la fragilité — *Selman et Absal*, poème voici le sujet : Le sal s'enfuit avec elle s'y livrer sans sion. Le repentir son père, qui lui fait prom amour. Mais alors la tristesse homme, qui pour s'y sons anciennes habitudes et mêmes remords. Dans le ternative ou de vivre conscience troublée, ou l'âme qu'au prix de la pe dans les flammes avec est consumée; il n'éor mort de celle ou et dans l' se plier au prix de sa moyen de ces à se faire écouter de son quel il substitue adroi un amour divin. revenu aux doc dique en sa fav gouverner pour cet ouvrage, le but de à la faveur de l'intérêt de des vers, des doctrines au du lecteur. S se livre avec repentir la encore plus

la pénitence, et finit par connaître la véritable beauté, qui ne se trouve qu'en l'auteur de toutes choses. Le texte de ce poème, accompagné de variantes, a été publié par M. Forbes Falconer; Londres, 1850, gr. in-4°. M. Garcin de Tassy en a donné une courte analyse dans le *Journal Asiatique* de Paris, 1850, t. II; — *Medjnoun et Léila*: le jeune Kéis et la belle Léila sont épris l'un pour l'autre du plus tendre amour; cette passion leur procure longtemps les plaisirs les plus innocents jusqu'à ce qu'une injuste colère du père de Léila mette fin à ce bonheur. Kéis, qui avait été surnommé Medjnoun (innocent par amour) se retire dans les déserts, où il vit de racines sauvages. Sa seule consolation est de contempler du haut des collines la tente où repose sa chère Léila. Cependant celle-ci est mariée, malgré elle, à un jeune chef de tribu; mais elle conserve une si inviolable fidélité à ses anciens engagements, que son mari meurt du chagrin de se voir dédaigné. Kéis aurait pu alors espérer de voir la fin de ses peines; mais les privations et le chagrin avaient tellement troublé sa raison, qu'il ne reconnaissait même plus son amante. Bientôt après, il termine sa malheureuse vie. Léila, accablée de ce dernier coup de la fortune, meurt, après avoir obtenu de ses trois parents d'être ensevelie dans le même tombeau que Medjnoun. Ce poème, si simple et si digne de péripéties, se fait néanmoins lire avec un intérêt continu; on y trouve de charmants épisodes, dignes de l'antiquité classique. A. L. Chézy en publia à Paris, 1807, 2 vol. in-12, une traduction française qui, au jugement de S. de Sacy, nous fait bien connaître les beautés, mais non les défauts de l'original. Il existe une traduction allemande, faite d'après celle de Chézy par Ant. Théod. Hartmann; Leipzig, 1807, 2 vol. in-8°. — *Yousouf et Zoléhka*. Zoléhka, fille de l'Amour, roi d'Afrique, voit en songe la figure d'un inconnu dont la beauté lui inspire une vive passion. Ce jeune homme, qui n'était autre que Joseph, fils de Jacob, lui apparaît de nouveau, et lui apprend qu'il brûle d'amour pour elle et qu'il est vizir en Egypte. Sur cette assurance, Zoléhka se rend aux vœux de Putiphar, l'aziz (intendant) du Pharaon, qui faisait demander sa main. Mais quel fut son désespoir quand elle découvrit que son mari n'avait rien de commun avec le charmant étranger! Cependant, Joseph, exposé sur le marché aux esclaves, est acheté par la femme de Putiphar, qui met tout en œuvre pour lui faire partager sa passion. Introduit auprès de Zoléhka, dans un palais composé de sept appartements, ornés des peintures les plus voluptueuses, le jeune pasteur était sur le point de succomber, quand un avertissement céleste le ramène dans le sentier de la vertu. Après diverses aventures bien connues, que le poète raconte d'après le Coran, Joseph parvient à la dignité de grand-vizir, Putiphar, dépouillé de ses honneurs, meurt à la suite de cette disgrâce; sa

femme, réduite à l'indigence, devenue aveugle à force de pleurer, et n'ayant plus que des rides à la place des traits dont la nature l'avait ornée, brise l'idole qu'elle adorait, puis se convertit à la vraie foi. Joseph, touché de ce changement, obtient par ses prières que Dieu rende à Zoléhka la vue, sa jeunesse et ses charmes, et l'épouse par ordre de l'ange Gabriel. Après avoir joui pendant quarante ans d'un bonheur non interrompu, les deux époux meurent: Joseph de sa mort naturelle, Zoléhka de l'excès du chagrin que lui cause cette perte. Ce poème, que Djami préférait à toutes ses autres compositions poétiques, a été traduit en allemand par Vincent de Rosenzweig; Vienne, 1824, in-fol., avec le texte; 1 vol. in-8°, sans le texte. Th. Law a publié une traduction anglaise de quelques extraits dans les *Asiatick Miscellanies*. S. de Sacy a donné une analyse de tout l'ouvrage, dans le *Journal des Savants*, 1826. Les sept poèmes précédemment cités sont connus sous le nom de *Heft Aureng* (les Sept Éclats). Ils seront tous successivement édités par M. F. Falconer; — *Le Beharistan* (séjour du printemps), ouvrage de morale en vers et en prose. Il est divisé en huit jardins ou chapitres; dans le septième on trouve de courtes notices sur les meilleurs poètes persans; le huitième contient des fables, qui ont été publiées par de Jénisch, dans l'*Anthologia Persica*, Vienne, 1778, in-4°; réimprimées par Wilken, dans la *Chrestomathia Persica*, à la suite des *Institutiones ad fundamenta Linguae Persicae*, Leipzig, 1805, in-8°; et traduites en français par Langles, dans ses *Contes, Sentences et Fables tirées d'auteurs arabes et persans*; 1788. De petits poèmes extraits du Beharistan ont été traduits: *Oïna et Riga*, par Chézy, *Journal Asiatique*, 1822; *Achter et Djéda*, par M. Defrémery, dans le *Journal Asiatique*, 1842, I. Enfin, M. de Schlecht Wasehrd a publié le texte et la traduction allemande de tout le Beharistan, sous le titre de *Frühlingsgarten*, Vienne, 1846, in-8°; et la traduction française du jardin III dans le *Journal Asiatique*, 1846, II; — *Le Nefahat-al-Ouns min hadzarat al-Kods*, etc. (Haleines de la familiarité provenant des personnes éminentes en sainteté). C'est un recueil des vies de six cent dix-neuf sofis et de trente-quatre femmes qui ont pratiqué la doctrine des sofis. S. de Sacy a donné dans le t. XII des *Notices des Manuscrits* le texte et la traduction des *Protégomènes*, qui contiennent un sommaire historique et philosophique des opinions des sofis; la vie de Djonfid, et une liste de tous ceux dont parle Djami; — un *Commentaire en vers sur le Khamriet de Omar Ibn-Faredh*; — *Trois Divans* ou collections de poésies érotiques, dont quelques-unes ont été traduites en italien par Chabert, dans le vol. I des *Mines de l'Orient*, et en allemand, par Rückert, dans le *Journal de la Société Asiatique* allemande; Leipzig, 1849, vol. II, p. 21-51;

— Deux traités sur la musique; — Le *Nisab tedjnis al loghat*, recueil de mots qui s'écrivent avec les mêmes caractères, mais qui ont une signification différente, suivant qu'on conserve ou qu'on omet les points diacritiques; ou de mots qui sont composés de syllabes semblables, comme *Demdem, bulbul*. Cet ouvrage, traduit en anglais sous le titre de *Resemblances linear and verbal*, a été publié d'abord par Fr. Gladwin, dans le *Persian Moonshee*, puis par J.-H. Hindley, Londres, 1811, in-12; — Des modèles de lettres, au milieu desquelles on trouve de jolis vers, mais qui sont pleins d'enflure et de mauvais goût; — *Al-Feeraydad-Dhyayet* (les Profits de Dhyay), commentaire en arabe sur la *Kalifat*, grammaire arabe par Djemal-el-din Ibn-al-Hadjeb, imprimé à Constantinople, 1821, in-8°, et à Calcutta. La Bibliothèque impériale possède plusieurs ouvrages manuscrits de Djani. Celui qui forme le n° 115 des manuscrits persans acquis d'Anquetil-Duperron est improprement appelé *Koulliet* (Totalité), puisqu'il ne renferme que vingt-et-un des ouvrages de Djani. On a imprimé un *Koulliet* à Calcutta, 1811, in-4°.

E. BEAUVOIS.

A.-L. Chézy, *Madjnoun et Laila*, préface. — Roussseau, *Parnasse oriental*. — Grangeret de Lagrange, *Notice sur Djani et son Beharistan*, dans le *Journal Asiatique*, 1833, t. — Tholuck, *Sufismus*, Berlin, 1831, in-8°. — G. Ouseley, *Biographical Notices of Persian Poets*. — J. de Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*. — Rosenzweig, *Joseph und Salicha*, préface: *Biographische Notizen über Newlana Abdurrahman Dschami, nebst Übersetzungsproben*; Vienne, 1840, in-4°. — F. Falconer, dans la préface du *Tahfet Al-Ahvar*, vie de Djani, extraite du *Tedzâkirat as-Schoâra* de Doulet Schah. — *Anthologia Persica*; Vienne, 1778, in-8°; vie de Djani, extr. du *Tedzâkirat as-Schoâra* de Sam-Mirza. — Lethi-Ali-Beg, *Atsch-Kedak*. — Schir-Khan Loundi, *Mirât al-Kayâs*. — Abd-al-Ghâfour Iary, *Vie de Djani*, à la fin du commentaire sur le *Nefahat-al-Guns*, ms. persan de la Bibl. impér. n° 237. — Khoudémir, *Habib as-Siyer*. — Mir Faki Kaschi, *Kho-lâssat al-Aschaar*, ch. IV. — Hadji Khalifab, *Laricum Bibliographicum et encyclopaedicum*, trad. par G. Flügel — Zenker, *Bibliotheca orientalis*.

* **DJAN-BEYG-GHÉRAÏ**, khan de la Crimée et de la Petite-Tartarie, mort vers 1640. Ce prince, dont on trouve souvent ce nom écrit *Djanibek* ou *Gianibek*, était fils de Dewlet-Ghérai I^{er}. Il monta sur le trône en 1610, après la mort de son frère Sélamet-Ghérai I^{er}. Il eut pour compétiteurs deux autres de ses frères, Dewlet et Mohammed, que le choix du sultan pouvait élever au trône aussi bien que lui-même. Mohammed, au lieu d'attendre la décision du grand-seigneur, jugea prudent de s'emparer du palais des khans à Baktchi-Sarai. A cette nouvelle, Djan-Beyg et Dewlet se réfugièrent auprès de Rizvan, pacha turc, qui commandait à Caffa (Théodosie), à l'extrémité méridionale de la Crimée. Mohammed, levant à la hâte une armée de mécontents et de gens sans aveu, marcha sur cette ville, et somma le pacha de lui livrer ses deux frères. Rizvan envoya secrètement Dewlet à Constantinople, et remit à un des gens de sa suite une lettre pour le sultan, qu'il engageait à donner l'investiture à Djan-Beyg

comme au plus dévoué des trois compétiteurs. Pendant que Dewlet faisait la traversée, une fausse nouvelle annonçant la prise de Caffa par Mohammed était parvenue à Constantinople, et le sultan, Achmet I^{er}, pour mettre fin à une rivalité sanglante, avait expédié le firman d'investiture au prétendu vainqueur. L'arrivée de Dewlet, en présentant les faits sous leur jour véritable, embarrassait beaucoup le sultan, qui expédia immédiatement en Crimée six vaisseaux de guerre chargés de troupes de débarquement et un aga chargé de proclamer Djan-Beyg, mais dans le cas seulement où le premier envoyé n'aurait pas encore accompli sa mission. Par l'effet du hasard, une tempête avait rejeté aux embouchures du Danube le navire qui portait le diplôme de Mohammed, de sorte que la nomination de Djan-Beyg arriva seule à Caffa. Mohammed, qui assiégeait encore cette ville, prit la fuite devant les forces supérieures qui lui étaient opposées. Il fut vaincu bientôt après, et chercha un asile en Russie. Djan-Beyg gouverna les Tartares avec un sagesse remarquable. Il eut pendant six années évité les troubles à l'intérieur, et, chose rare en Crimée, la guerre au dehors. Les Tartares cependant, commençaient à murmurer lorsque le khan reçut de la Porte (1617) l'ordre de marcher contre le roi de Perse. Cette expédition fut malheureuse. L'aridité des steppes, le manque d'eau, la trahison des guides, firent perdre au khan plus de 60,000 hommes. Cet échec indisposa les Turcs contre lui. Le trône cependant lui fut encore laissé. Mais Mohammed, qui avait obtenu en grâce, et qui s'était fait un parti puissant à Constantinople, le fit déposer en 1633, et fut choisi pour le remplacer. Djan-Beyg, suivant le costume établie, se rendit à Constantinople, où il vint en simple particulier, avec la dignité qui convenait à un prince du sang de Tchinghis-Khan. On ne tarda pas à apprécier ses excellentes qualités. Mohammed, au contraire, se fit haïr en Crimée par son orgueil, sa tyrannie et sa duplicité. Djan-Beyg reçut de nouveau l'investiture (1635); mais une tempête l'empêcha de pouvoir aller en Crimée. Mohammed fut tué l'année suivante dans une bataille, et Djan-Beyg occupa le trône. La Porte, fatiguée des troubles qui s'élevaient incessamment dans la presqu'île, avait conçu le projet de l'asservir tout à fait, et elle comptait sur Djan-Beyg pour arriver à ce résultat. Ce prince en effet n'avait pas d'ambition, et il ne tentait que médiocrement l'empire. Mais, s'il n'était pas ambitieux, il était animé d'un vif sentiment national. Il espérait pouvoir conquies ce pays en recouvrant le joug de la Turquie. Les Tartares haïssaient, et étaient prêts à le secourir, sous le sultan, averti de ses projets, qui conçut le projet (1633), et Djan-Beyg fut arrêté à Sibérie, et il mourut.

A. L. BOUTIER.

Histoire de la Touraine, par l'archevêque de Bourges.
— *Histoire de la Nouvelle-France*, par le comte de La Roche-Guyon.

DJANNABY (Moustapha), historien arabe, vivait au seizième siècle (dixième siècle de l'hégire). On ne sait de sa vie aucune particularité qui mérite d'être citée. Il est auteur d'une histoire universelle, intitulée *Bahar-al-Zohkar*, et comprenant un abrégé de tous les événements depuis le commencement du monde. Cet ouvrage est divisé en quatre-vingts chapitres, dont chacun renferme l'histoire d'une dynastie. Il en a été fait un résumé en langue turque. Djannaby mourut en 1581.

Auteur de Sacy, *Chrest. arabe*.

DJANNABY (Abou-Saïd-Hassan), chef des Carmathes, mort en 913 de J.-C. Il était d'abordibraïte, et embrassa ensuite les doctrines de la secte des Carmathes, ces communistes de l'islamisme, que le fameux Hamdan di Karname commença alors à prêcher. Djannaby en devint l'un des chefs les plus redoutables; il se signala par ses exploits dans les environs de Bassora, vers l'an 900, et vainquit peu de temps après une armée envoyée contre lui par le khalife Motaded et commandée par Abbas. Djannaby fit massacrer les prisonniers, dont les cadavres furent ensuite brûlés; il n'épargna que le général, qu'il renvoya en lui disant : « Va raconter à ton maître ce que tu es vu. » En 902, il envahit la Syrie, où il commença des cruautés inouïes. Il fut assassiné par un de ses esclaves, et eut pour successeur son fils Abou-Thabir.

Al. B.

Un. Aitair, *Chronique*. — Abou-Faradj, *Hist.* — Sittouze de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tome II de la 4^e édition. — *Histoire des Druses*, par le même auteur, et deux autres de ce savant orientaliste dans le *Journal Asiatique*, 1^{re} série, tomes IV et X.

DJAYADEVA, poète indien, auteur du *Gita-Govinda*, poème en l'honneur du dieu Crichna. Une tradition mal fondée l'avait fait contemporain de Vicrowâlitya; mais il paraît qu'il florissait quelque temps après Bhadja, c'est-à-dire vers la fin du onzième siècle; M. Wilson le fait vivre dans le quinzième. On prête à cet auteur un ouvrage de rhétorique, intitulé *Tchanddloca*. Son poème du *Gita-Govinda* a été traduit par W. Jones, en 1808 : le texte a été publié à Calcutta. Une édition, composée du texte, de notes, d'une traduction latine, a été donnée par M. Lassen en 1836, à Bonn. Djayadeva habitait un village nommé Kindouvilwa, et se distingua par sa dévotion pour Vishnou. On cite de lui plusieurs miracles, que l'on attribuait à la protection du dieu qu'il chantait avec talent.

A. LANGLOIS.

Recherches Asiatiques, III et XVI.

DJAYA TCHANDRA, roi de Canoge et de Malabar, mort en 1194 de J.-C. Il eut le titre de *chakradjaya*; il conquiert Ceylan, et fit la guerre au roi de Delhi, Prithivi-Râdja, son pupille, à l'occasion d'une belle femme, qui lui fut enlevée par ce prince. Ces événements se passaient vers la fin du douzième siècle. Il s'allia avec Schahadeidin contre ses compatriotes. Les Indiens se levèrent alors le nommant afghan, et le vainquirent une première fois près de Thanasar. Ils furent un an

après vaincus sur le même champ de bataille; Prithivi-Râdja fut pris, et l'indépendance de l'Inde y périt avec la fleur de ses héros. Djaya-Tchandra ne profita point de sa trahison. Il se brouilla avec le vainqueur, perdit une grande bataille près d'Etava, et en fuyant se noya dans le Gange.

A. LANGLOIS.

Thomas Maurice, *Histoire de l'Indoustan; Recherches Asiatiques*, IX.

DJAYA-SINHA, roi d'Ambhère ou de Djaya-Nagara, en 1693, se distingua par ses travaux astronomiques. Il fut choisi par Mohammed-Shah pour réformer le calendrier. Ses *Tables* furent finies en 1728.

A. L.

Recherches Asiatiques, V.

DJÉRELI (Abd-Aal-Wassih), surnommé le *Montagnard* ou, poète persan, mort en 543 (1148). Né en Géorgie, sur les montagnes, comme l'indique son surnom, il comptait parmi ses ancêtres le khalife Ali. Mais telle était sa pauvreté qu'il se vit forcé, pour gagner sa vie, de se livrer à des travaux champêtres. Un jour, dans sa jeunesse, il chantait des vers de sa composition, en écartant d'un champ de cotonniers une troupe de chameaux. Le sultan Sindjar, qui entendit ces vers, y trouva des indices de talent, prit leur auteur à son service, et lui fit donner une éducation distinguée. Abd-al-Wassih se montra digne des soins de son bienfaiteur : il devint un excellent poète, en arabe et en persan. Djami lui rend ce témoignage, que dans la *Kassideh* il était supérieur à tous ses contemporains. On a de lui un *Divan*, ou collection d'odes, d'idylles, d'épigrammes. Il composa aussi de fort beaux poèmes à la louange de Sindjar, de Behram-Schah, sultan de Ghazna, à la cour duquel il vécut longtemps, et de Masoud, père de ce dernier. Ces divers ouvrages forment, au rapport de Ali-Kouli-Khan, près de huit mille couplets.

E. B.

G. Useley, *Biographical Notices of Persian Poets*. — J. de Hammer, *Histoire des Belles-Lettres en Perse*, en allemand. — Ronseau, *Parnasse oriental*. — Djami, *Beharistan*, part. VII. — Boulet Schah, *Tedzhizet-as chodra*, ou *Histoires des Poètes*, liv. II. — Ali-Kouli Kan de Daghistan, *Siad as chodra* (Jardins des Poètes). — Mohammed Acou, *Lohaj Albad*, ch. IX.

DJEIPÂL, rajah ou roi de Lahore au dixième siècle. On trouve aussi ce nom écrit *Djayâpâla*, qui est la véritable orthographe, et *Dejpul*, qui est une transcription très-vicieuse. Effrayé des progrès des musulmans Gaznévides, commandés par Sebektekin et craignant avec raison de leur voir envahir ses propres États, il prit l'offensive, se mit à la tête d'une armée nombreuse, et s'avança jusqu'à Laghrân, à la sortie des défilés qui conduisent de Pêchaver à Kaboul. Il y rencontra l'armée musulmane. Pendant que de part et d'autre on se préparait à combattre, il survint un orage affreux, et les Indiens, effrayés, demandèrent à traiter. Sebektekin refusa d'abord; mais bientôt il jugea plus prudent d'accepter les propositions qu'on lui faisait. Djayâpâla lui abandonna cinquante éléphants de guerre, et pro-

mit une somme considérable. Mais lorsque le monarque indien fut rentré dans ses États, il refusa de remplir son engagement, et fit mettre en prison les envoyés de Sebektekin. Celui-ci rassembla une nouvelle armée, et le rayah, de son côté, s'unit avec les souverains de Canoge, de Calendjer, de Delhi et d'Adjmir et vint encore à Laghmân présenter la bataille aux musulmans. Il fut vaincu, malgré ses 100,000 cavaliers et le nombre prodigieux de ses fantassins, et Sebektekin s'empara de Pechaver, où il laissa une garnison de 10,000 hommes. Le célèbre Mahmoud, son successeur, marcha en 997 contre Djayâpâla, qui vint l'attaquer à Péchaver, avec une armée innombrable et 300 éléphants. Mahmoud triompha après un combat acharné, fit prisonnier le rayah, quinze de ses principaux officiers, et s'empara d'un butin immense. Le seul collier de Djayâpâla valait, dit-on, plus de deux millions de francs. Mahmoud étendit au loin ses conquêtes, et rendit la liberté au monarque indien, qui se reconnut tributaire des musulmans. Mais Djayâpâla ayant été fait prisonnier par les ennemis de sa religion, se trouvait par ce fait même incapable de régner. Il abdiqua donc en faveur de son fils Anoundapâla, et ayant fait élever un vaste bûcher, il s'immola lui-même aux dieux qui l'avaient si mal défendu.

AL. BONNEAU.

Verleht-h. — Mariés, *Histoire générale de l'Inde, dans l'Univers Pittoresque.*

DJÉHAL-EDDIN-MANKERNY, le *Gléaled-din* de quelques écrivains français, souverain du Kharizm ou Khovaresm (khanat de Khiva), mourut en 1231. Il succéda en 1219 à son père, Ala-Eddin-Mohammed, qui, vaincu et mis en fuite par Tchinghis-Khan (Gengis-Khan), était allé mourir dans une petite île de la mer Caspienne. L'année même de son avènement au trône, les fils de Tchinghis-Khan vinrent investir sa capitale, s'en emparèrent après un siège opiniâtre, qui ne dura pas moins de sept mois, et massacrèrent plus de cent mille habitants, si l'on en croit les historiens, et réduisirent le reste en esclavage. Les autres villes du Kharizm succombèrent bientôt à leur tour, et le conquérant mongol fit alors envahir par ses généraux plusieurs autres provinces soumises à Djéhal-Eddin, le Khorasan, l'Irak-Adjémi, etc.; car l'empire du Kharizm s'étendait alors depuis les rivages orientaux et méridionaux de la mer Caspienne jusqu'à l'Inde. Un grand nombre de places fortes tombèrent au pouvoir des Mongols, et dans la forteresse d'Ialé ils s'emparèrent de la sultane Tourkan-Katoun, aïeule de Djéhal-Eddin, de plusieurs des sœurs et des frères de ce prince et de tous ses trésors. Tchinghis-Khan fit massacrer tous les fils de Méhémet, et dans son orgueil barbare il se plaisait à faire venir la sultane à l'heure de ses repas et à lui jeter des os et des restes comme à un chien. Djéhal-Eddin se préparait à une résistance acharnée. Bientôt, il tailla en pièces

un corps de l'armée mongole qui assiégeait Candahar, et peu de temps après il mit en déroute, près de Gazna, une autre armée de 80,000 hommes, commandée par Koutoukhou. Tchinghis-Khan en apprenant ce double échec fut saisi d'une fureur terrible. Il pressa le siège de Bamian, qui lui opposait une vigoureuse résistance, et après avoir pris cette ville, dont il ne laissa pas pierre sur pierre, il marcha contre Djéhal-Eddin, qui se trouvait avec 30,000 hommes seulement sur le territoire de Gazna. Le khan en avait encore 300,000. Le sultan du Kharizm alla l'attendre sur les bords de l'Indus, où il choisit une position avantageuse. Le lit profond du fleuve le mettait à l'abri de toute attaque par derrière; sa droite était défendue par un terrain inégal et sa gauche par une montagne escarpée. Il forçait ainsi l'ennemi à l'attaquer par un seul côté, ce qui faisait disparaître l'inégalité du nombre, et il mettait son armée dans la nécessité de vaincre ou de périr. Les Mongols vinrent camper à quelque distance; la nuit arriva, et Djéhal-Eddin, se précipitant à la tête de quelques troupes légères, surprit l'ennemi, en fit un grand carnage, pilla le camp, et se retira avec un riche butin. Tchinghis-Khan, un moment déconcerté, se hâta de rétablir l'ordre dans son armée, et le lendemain il s'avança contre Djéhal-Eddin. Il avait divisé ses troupes en trois corps. Deux de ses fils commandaient chacun une aile, et il se mit lui-même au centre avec ses meilleurs soldats. Djéhal-Eddin soutint bravement le choc, enfonça l'aile gauche des Mongols, et pénétra jusqu'à Tchinghis-Khan, qui eut un cheval tué sous lui et qui fut obligé de reculer. Mais le khan avait envoyé dès le commencement de la bataille un corps nombreux, avec ordre de franchir la montagne qui protégeait les Kharizmiens et qui, on croyait inaccessible. Les Mongols parvinrent néanmoins à la traverser, et prirent tout à coup en flanc l'armée kharizmienne, qui, fatiguée de dix heures de combat, se débanda bientôt dans toutes les directions. Djéhal-Eddin chercha vainement à retenir les fuyards, il vit ses fils et ses hommes tomber entre les mains des Tartares, et fut bientôt lui-même enveloppé; mais lançant son cheval au milieu des ennemis, il se précipita dans l'Indus, qui l'entraîna et parvint avec des peines incroyables à arriver sain et sauf sur le bord opposé. Tchinghis-Khan, témoin de son audace, mettant alors un doigt sur sa bouche, et se tournant vers ses enfants: « Ne touchez pas, leur dit-il, le fils qui peut se glorifier d'avoir un pareil père? Celui qui a pu s'exposer à un tel péril est capable d'en affronter beaucoup d'autres et quiconque l'aura pour ennemi se tiendra sur ses gardes. » Il est sage. « Quel est le vainqueur? » dit-il. « Les Mongols, » répondirent les cavaliers, suivant l'exemple de Djéhal-Eddin, ils traversèrent à la nage l'Indus. Avec les débris de son armée il vainquit plusieurs princes indiens qui soutenaient la cause des Mongols; il repassa pas à repasser l'Indus, et conquit l'Irak-Adjémi.

le Fars, l'Aderbaidjan, et pénétra dans la Géorgie. Le peuple l'avait reçu partout avec enthousiasme. Mais le rival de Tchinghis-Khan ne sut pas se maintenir à la hauteur de son rôle. Il s'abandonna sans retenue aux plaisirs de la table et du harem, laissa ses troupes piller impunément les villes et les villages, ou rançonner les habitants. Kaikobad, chef des Seldjoucides de l'Asie Mineure, s'unit alors contre lui à Mélek-Alachray, prince Aïoubite; Djélal-Eddin fut mis en déroute, et bientôt il se vit abandonné par ses officiers et même par ses amis, indignés de sa conduite. L'armée mongole vint l'attaquer jusque dans la Géorgie; incapable de résister, il se sauva dans les montagnes du Kourdistan, où il fut tué par un Kourd dont lui-même avait fait périr le frère.

AL. BONNEAU.

POËTE, Histoire de Gengis-Khan.

DJELAL-ED-DIN ROUMI, célèbre poète persan, né en 592 de l'hégire (1195), mort en 681 ou 680 (1262 ou 1271). On lui a donné les surnoms de *Balkhi*, de *Koni* et de *Roumi*, parce qu'il naquit à Balkh et passa la plus grande partie de sa vie à Koniéh (Iconium), dans le Roum (Asie Mineure). Sa mère et son aïeule étaient de sang royal : l'une était fille d'un roi de Khorassan, l'autre d'Ala-ed-din, dernier roi de la dynastie des Kharizmiens. Son père, Mohammed Beha-ed-din, descendait du khalife Abou-Bekr; il tenait une école à Balkh, où sa science et ses vertus lui avaient mérité le respect et l'affection de tous les habitants. Le sultan Mohammed Khahum-Schah, jaloux de la gloire de cet homme vénérable, lui fit subir un grand nombre d'injustices. Pour échapper à cette persécution, Beha-ed-din s'éloigna du lieu de sa naissance, jurant de n'y pas remettre les pieds tant que régnerait le sultan. Accompagné de sa famille et suivi par beaucoup de ses disciples, il se dirigea vers le Hedjaz, pour visiter Médine et La Mecque. Pendant son chemin il reçut des témoignages de l'intérêt que l'on prenait à son malheur et du même que l'on jetait sur la conduite du prince. Lorsqu'il passait près de Nischabour, le célèbre poète Feri-ed-din Attar vint à sa rencontre, et l'emmena dans sa maison, où il le traita avec honneur. Il prédit à Djélal-ed-din une glorieuse destinée, et lui donna un exemplaire de l'un de ses ouvrages intitulé : *Asrar Nameh* (Livre des secrets). De La Mecque, les pèlerins se rendirent en Syrie, puis à Koniéh, qui fut le terme de leur voyage. Dignement accueilli par Ala-ed-din Kaikobad, souverain de cette ville, Beha-ed-din revint son école, et la dirigea jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 631 (1233). Son fils, qui lui succéda, s'acquit une telle renommée, que ses nombreux élèves vinrent entendre ses leçons. Cet éclatant succès ne put imposer silence aux scrupules que Djélal-ed-din avait eus à l'égard de sa science et de sa capacité. La modestie lui persuada qu'il ne devait pas en- seigner, n'étant pas assez initié à la doctrine

des Soffis. Il abandonna donc son école, et se fit disciple des scheikhs Salah-ed-din Zerkub et Hassan-ed-din, qui l'encouragèrent à composer le *Metsnewi*. Mais le maître auquel il s'attacha le plus particulièrement fut Scheims-ed-din de Tebriz. Celui-ci, pour se soustraire aux reproches de ceux qui avaient vu avec regret la détermination de Djélal-ed-din, se retira dans sa patrie avec son disciple. Au bout de quelque temps, ils revinrent à Koniéh, où ils moururent, à peu près à la même époque. Ils furent enterrés dans cette ville, auprès de Beha-ed-din. Les tombeaux de ces trois illustres personnages subsistent encore aujourd'hui, et sont visités par un grand nombre de pèlerins. Djélal-ed-din est célèbre à plus d'un titre : sa piété l'a fait regarder comme un saint, et on lui attribue un grand nombre de miracles; il est au nombre des plus grands poètes lyriques que la Perse ait produits. On a de lui le *Metsnewi* (Diapase deux à deux). Ce poème est ainsi appelé, parce qu'il se compose de vers dont les deux hémistiches riment ensemble. Les sujets les plus variés y sont entremêlés : on y trouve des fables, des anecdotes, des récits d'histoires tirées du Coran, des explications de paroles remarquables, des méditations morales, des développements de points de théologie ou de philosophie. Longtemps cet ouvrage avait passé pour ne contenir que six livres; mais le scheikh Ismaïl Dedeh, qui écrivait en 1625, prétendit en avoir découvert un septième. Il appuya d'abord son opinion de solides arguments; mais dans un ouvrage postérieur, il n'opposa plus à ses nombreux adversaires que de pitoyables raisons. Aussi le septième livre est-il regardé comme apocryphe. Le *Metsnewi* a été traduit en allemand par G. Rossen; Leipzig, 1849, in-8°. Husard avait déjà publié le texte et la traduction de plusieurs fragments dans les vol. II, III, IV des *Mines de l'Orient*. Le *Metsnewi*, rempli d'expressions figurées ou prises dans une acception insolite, ne peut être compris qu'au moyen d'un dictionnaire spécial : il a été l'objet de nombreux commentaires, parmi lesquels on compte ceux de Djami. — Le *Diwan*, ou collection de poésies lyriques. Une partie des odes de ce recueil ont été traduites en allemand par V. de Rosenzweig, sous ce titre : *Auswahl aus den Diwanen*; Vienne, 1838, in-4°, et en anglais par Ebenezer Pocock, dans le *Flowers of the East*; Londres, 1833, in-12. Les derviches Mewlewis que Djélal-ed-din institua se servent d'une espèce de bréviaire composé d'extraits du *Metsnewi* et du *Diwan*.

E. BEAUVIS.

G. Onseley, *Biographical Notices of Persian Poets*. — J. de Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persiens*. — Tholuck, *Sufismus*; Berlin, 1821, in-8°. — Onul-Schah, *Tedzkiret as-schodra*, t. IV. — Djami, *Nam-hat al-ouns*. — Lothf Ali-Bey, *Atesch Kedah*. — Hady Khalfa, *Lexicon Bibliographicum et Encyclopaedicum*, publié et traduit par G. Flugel, vol. V, n° 11376. — M. Reinaud, *Supplément inédit au Catalogue des Manuscrits persans; Catalogue inédit des trad. manuscrites d'ouvr. orient.*, p. 2. — *Fines de Mohammed Beha-ed-din et de*

Djélal-ed-dîn, trad. du turc par Bérault. — *Miracles de Mevlana*, trad. du turc par Clairambault, et par Maltebrun. — *Instructions de Mevlana*, trad. du turc par Roblot.

DJEM, communément appelé ZIZIM par les chrétiens, prince et prétendant turc, fils de l'empereur des Ottomans Mahomet II et de la sultane Soulkadr, naquit, au dire de plusieurs biographies, le 17 décembre 1459, et mourut le 24 février 1495. Il était frère puîné du fameux Bayézid (Bajazet), auquel il disputa l'empire avec un grand acharnement et sans succès. Mahomet, craignant que ses deux fils ne conspirassent pour lui ravir le pouvoir, les tint de bonne heure éloignés de la capitale. Bayézid avait été fait gouverneur d'Amariéh (Amarie), et Djem de Kouieh (ancienne Iconium), chef-lieu de la Karamanie, à l'âge de dix-huit ans; mais déjà avant cet âge, à huit ans, Djem, doué d'une précocité rare, avait eu le gouvernement de Kartamouni, ville d'Anatolie. « Ce fut dans cette ville, qui a vu naître un grand nombre de poètes, dit M. de Hammer, que se développèrent ses dispositions pour la poésie : sa première œuvre fut la traduction d'un poème romantique persan *Khorschid et Djemschid*, le Soleil de Djemschid, qu'il dédia à son père; bientôt il composa lui-même des *Ghazles*, sorte de poésies turques. Arrivé en Karamanie, Djem, sans cesser de cultiver la poésie, se livra assidûment à la gymnastique; il devint surtout habile à la lutte, exercice dans lequel les habitants de la Cilicie excellaient déjà du temps des sultans seldjoukides... » Le jeune prince faisait des prodiges de force musculaire, et par là étonnait et maintenait dans le devoir les indomptables montagnards Karamans. Déjà, à cette époque, Djem s'entourait d'écrivains et d'hommes de talent, parmi lesquels on cite Haeder, son chancelier, et Saad-Eddyn, historien turc, son *defterdar* ou ministre des finances. A la mort de Mahomet, le prince fit sa première tentative pour conquérir l'autorité souveraine : il se mit à la tête de ses belliqueux Karamans, défit les janissaires sous les murs de Brousse, et s'établit dans cette ville comme dans une capitale provisoire. Cependant Bajazet, qui avait pris possession de l'héritage paternel, envoya le vieux général Achmet-Gheduc contre son frère. Il y eut d'abord des pourparlers et des négociations, qui n'amènèrent aucune entente entre les deux compétiteurs. Djem voulait être investi de la souveraineté des provinces asiatiques, mais Bayézid se refusa à cette concession et répondit par une citation empruntée à Saad-Eddyn, car il se piquait aussi de littérature : *La Erhamoun beinli moulouki* (Il n'y a pas de parenté entre les rois). La querelle fut en conséquence viciée par les armes, le 20 juin 1481, et l'armée de Djem, composée de Turcomans, de Karamans, de Torghouds et de Warsaks, mise en pleine déroute à Yénischehr.

C'est ici que commence la longue série des pérégrinations, des aventures, des malheurs et

des infructueuses entreprises d'un prétendant qui, au dire de M. de Sallabéry, est plus intéressant par ses infortunes que par la justice de sa cause et le caractère qu'il développa dans cette grande querelle. Soivi d'une poignée de cavaliers, le vaincu s'enfonça rapidement dans les défilés sauvages du Taurus, où il fut dévalisé par une peuplade adonnée au brigandage. Rejoint par sa mère et son baron à Elischerhr, et par quelques fuyards à Tarsus et à Damas, il visita Jérusalem, puis se confia à Kaïkhai, sultan d'Égypte. Bayézid poursuivit son frère sans pouvoir l'atteindre, et fit mettre en croix les Turcomans du défilé d'Ermeni, qui se faisaient auprès de lui un mérite d'avoir pillé les bagages de Djem. Le sultan, trop prudent pour courir les chances d'une rupture ouverte avec Bayézid, persuada à Djem qu'il était de son intérêt de reprendre les négociations, et s'offrit pour intermédiaire pendant que l'illustre réfugié faisait un pieux pèlerinage à La Mecque et à Médine. Il est à remarquer que les deux frères échangeaient des lettres en vers persans : « Prince, écrivait Bayézid, puisque tu as la gloire d'avoir rempli le devoir sacré de l'*hag* (pèlerinage), comment peux-tu convoiter si ardemment un royaume turbulent? Les décrets éternels m'ont accordé l'empire; sou mets-toi donc aux volontés du ciel (1). » Djem répondit par un distique : « Tandis que tu ne connais que le honneur et les plaisirs, et que tu vis couché mollement sur un lit de roses, pourquoi faut-il que le malheureux Djem ignore tous les charmes de la vie et n'ait qu'un fâcheux d'épines pour reposer sa tête? »

Le prétendant, ayant réuni une nouvelle armée, tenta, pour la seconde fois, le hazard des batailles; mais vaincu derechef par l'habile général Achmet, il dut prendre de nouveau la fuite à travers les gorges et les rochers de la Cilicie, au grand déplaisir de Bayézid, qui désirait pressus tout se rendre maître d'un compétiteur si acharné. Le sultan essaya de prendre par la ruse son frère ambitieux, et lui fit proposer la souveraineté d'une province avec une pension de 200,000 écus d'or. « J'ai besoin d'un empire, et non pas d'argent, » répondit Djem. A qui Bayézid répliqua par l'organe de son délégué : « ... La fiancée de l'empire ne peut être partagée entre deux rivaux; je te prie de ne plus causer les pieds de ton cheval et les bords de ton manteau du sang innocent des Musulmans, et de jouir tranquillement de tes revenus à Mossoul. »

Djem, entêté dans ses projets, eût pu songer à se réfugier en Perse ou en Arabie; mais, pour parer les troupes de son frère, traqué dans les monts qui bordent le littoral de l'Asie Mineure, il se jeta dans les bras des chevaliers de Rhodes gouvernés alors par Pierre d'Anjou. Sauf à rapporter cet épisode, évidemment fabuleux,

(1) Selon Vertot, les Turcs attribuent à Bagdad la traduction de leur langue d'Averroès en langue arabe, par le célèbre philosophe et médecin maître de Cordoue.

embarquement précipité du fugitif : Djem n'a que le temps de confier son salut à une barque de pêcheurs. Quand il est à une portée de trait du rivage, il prend dans son carquois d'or une flèche, y ajuste un billet qu'il lance à ses ennemis; puis il fait force de rames et atteint la flottille qui l'attend. Le billet de Djem fut ramassé et envoyé à Bayezid; il était conçu en ces termes : « Homme impitoyable ! je ne t'échappe donc qu'en me jetant dans les bras des ennemis naturels de notre famille, de notre nation, de notre religion... Tu as fermé l'oreille à mes prières. Tu n'aurais pas régné tranquille si tu avais souffert que ton malheureux frère vécût sur le territoire de l'Empire Ottoman. Si notre père eût pu prévoir ce qui arrive, il t'eût sûrement fait périr par le fer ou le poison. Va, la justice divine me vengera de ton odieuse inhumanité; tes enfants te traiteront un jour comme tu traites ton frère et sa famille. Puissé-je vivre assez longtemps pour en avoir le spectacle ! » On ajoute que cette lettre de désespoir et cette sinistre prédiction (qui se réalisa) firent impression sur le sultan.

Djem, reçu en prince et en ami par le commandeur Pierre d'Aubousson, s'abandonna avec confiance à un Ordre qui, feignant d'épouser ses intérêts, ne songeait qu'à s'en faire un gage contre Bayezid et négociait secrètement avec celui-ci, en promettant de retenir le prétendant, moyennant une assez forte somme annuelle. Le mélan, ayant essayé de faire assassiner son frère, pour se délivrer d'une inquiétude permanente autant que d'un tribut onéreux, les chevaliers persécutèrent à Djem qu'il devait aller en Europe; et il s'embarqua sous la garde de quelques-uns d'entre eux, débarqua à Nice, et attendit là durant quatre mois les ordres du roi Louis XI, auquel il envoya un de ses familiers, qui, arrêté en route par les chevaliers, ne reparut pas. On cite un distique du prince-poète, qui peut se traduire assez exactement par ces vers :

Nice délicieuse, ô séjour tout charmant !
On te quitte à regret, peut-on faire autrement ?

Pendant, la peste s'étant déclarée, les chevaliers saisirent ce prétexte pour conduire dans l'intérieur leur prisonnier impatient, qui s'imaginait qu'on allait le mettre sur le chemin de la Hongrie et ignorait la politique égoïste, astucieuse et vénale de l'Ordre. On partit le 27 juillet (5 février 1483)... Les voyageurs s'arrêtant, à ce qu'il paraît, dans toutes les commanderies de l'Ordre, firent traverser au prétendant turc quinze villes bien peuplées, entre autres Exiles (Alschir), Saint-Jean de Maurienne (San-Djoman), Chastellary (Djéméri), capitale du duché de Savoie; et comme le jeune duc Charles était à la cour de Louis XI, son tuteur, on fit halte à Rumilly (Redjilia), et non à Roussillon, comme le disent les chroniqueurs français. Ce fut là que probablement ce commandeur Charles d'Arman de Rochechinard, grand-prieur de Saint-Gilles, se joignit à l'escorte de l'hôte, ou,

pour mieux dire, du prisonnier de son Ordre.

Le duc de Savoie étant revenu dans ses États et ayant manifesté sa sympathie à Djem, qui commençait à comprendre sa position, on soupçonna des projets d'évasion favorisés par Charles, et Djem fut conduit dans un château fort, presque inaccessible, des montagnes du Royannais, en Dauphiné (le château, aujourd'hui en ruines, de Rochechinard, que nous avons visité), et confié à la garde du sire Barrachin Alleman de Rochechinard, maître de ce fief et frère du commandeur. Les opinions varient sur l'itinéraire suivi par Djem; les uns croient qu'il descendit l'Isère de Montmaillan à Grenoble (car le nom de *Grenoble*, que M. de Hammer traduit par celui d'*Isère*, se trouve dans la relation de Saad-Eddyn); mais comme la rivière n'est pas navigable entre ces deux villes, il est plus probable que le prétendant turc fut embarqué sur le Rhône, passa à Morestel au Péage-de-Roussillon (*Le Pouyat*, non mal à propos traduit par celui du Puy-en-Velay); et du Rhône remontant l'Isère depuis son embouchure, il vint débarquer au bac de Rochebrune, voisin de Rochechinard. Là, le commandeur de Blanchefort, auquel le prince avait été confié à Rhodes, le laissa dans les mains de son collègue Charles Alleman, et se retira en Auvergne. Djem fut bien traité, reçut de nombreuses visites, les rendit aux châtelains des environs, fit des parties de chasse, mais ne cessa de chercher les moyens de s'évader et de lutter de nouveau contre Bayezid. La tradition locale nous apprend qu'à Rochechinard le prétendant turc devint passionnément épris de Philippine-Hélène de Sassenage, fille d'un riche baron de la contrée, la demanda en mariage, et eût renoncé pour elle à son pays, à sa religion et à ses desseins ambitieux; mais c'est là évidemment une fable. Un roman dauphinois du dix-septième siècle consacre le souvenir de ces amours. Nous le citons à l'indication des sources, au bas de cet article. Djem habitait ledonjon escarpé de Rochechinard depuis deux mois, quand il en fut arraché brusquement. D'après le romancier dauphinois, on venait d'emmener à l'improviste la belle Philippine et de la marier au baron de Bressieux. Le captif, rendu à Blanchefort, se vit conduire, à travers l'Auvergne et le Velay, dans la commanderie de Bourgneuf, et confiner dans le triste manoir de Bois-Lamy, au milieu des forêts et des marécages, pendant qu'on édifiait cette haute et fameuse tour de Bourgneuf, aujourd'hui prison, que l'on montre comme une curiosité, et qui a conservé le nom de *Tour de Zizim*. Nous passons sous silence diverses tentatives d'évasion du malheureux Djem, et nous regrettons de ne pouvoir donner ici la traduction d'une pièce de vers philosophico-bachiques qu'il composa dans un moment où il appelait l'ivresse à son aide, et qui est empreinte d'une sorte de gaieté amère. En ce temps il y eut beaucoup de négociations à propos du prince turc, que le pape,

le roi de Naples et le roi de Hongrie désiraient avoir entre les mains pour s'en faire une arme contre la Porte. Les instances du pape pour avoir Djem devinrent si pressantes, que Charles VIII finit par y céder, et, d'accord avec l'Ordre, permit que le prisonnier fût conduit en Italie. On décida qu'une garde de cinquante chevaliers français escorterait partout Djem, et que le pape, dans le cas où il le livrerait, contre le consentement de Charles VIII, à une puissance quelconque, serait tenu de payer 10,000 ducats à la couronne de France. D'Aubusson, qui avait dû se prêter à cet arrangement, reçut le chapeau de cardinal. Ce ne fut pas la dernière spéculation que l'on fit sur la personne de Djem.

Les chroniques de la Marche assurent que Zizim, étant à Bourgneuf, s'éprit de la nièce du commandeur de Blanchefort, et c'est sur cette donnée qu'on a composé un certain roman peu connu, peu digne de l'être sans doute, et dont nous ignorons et le titre précis et l'auteur. Tout porte à croire que l'on a fait confusion et placé à Bourgneuf ce qui eut lieu en réalité à Rochechouart. Enfin, après six années de séjour en France, le frère de Bayezid fut conduit à Toulon, par Marseille, et embarqué, avec sa suite, sur deux galères rhodiennes (le 5 sildhidj 893, 9 novembre 1488, d'après M. de Hammer).

Il aborda à Civita-Vecchia, fut conduit à Rome, où il eut une entrevue avec le pape Innocent VIII, qui le reçut très-amicalement et « fut ému jusqu'aux larmes en voyant couler celles de l'infortuné Djem au souvenir de ses maux ». Bientôt après, le prisonnier, complètement abattu par tant de souffrances et perdant toute fierté, remit à l'ambassadeur turc une lettre pour son frère, « dans laquelle il lui donnait les assurances d'une entière soumission et d'une fidélité inviolable ». Durant la maladie d'Innocent VIII, Djem fut logé, par mesure de précaution, au fort Saint-Ange, et Alexandre VI, étant parvenu au trône pontifical, renchérit sur la sordide vénalité de d'Aubusson, et fit proposer à Bayezid la continuation de la détention de Djem, moyennant 40,000 ducats par an. Le sultan, enhardi par ces ouvertures, osa demander le chapeau de cardinal pour un évêque, ce qui ne s'était pas encore vu et ne se vit pas depuis. Cependant Charles VIII préparait son expédition d'Italie, et ne convoitait rien moins que la couronne des Paléologues et le rétablissement à son profit de l'empire d'Orient. Son intention paraît avoir été aussi d'enlever Djem et de l'emmenner en Orient, afin de jeter la division parmi les Turcs. Le pape, instruit de ces projets, en fit part au sultan, et obtint la pension qu'il réclamait. Bref, Djem, livré au roi de France qui l'emmenait à Naples, mourut en chemin, à Terracine, le 29 djemazial-aklir 900 (24 février 1495). On croit qu'il fut empoisonné, soit par ordre du pape Alexandre Borgia, désolé de perdre la pension annuelle de 40,000 ducats, soit par quelque émissaire du

sultan. Avant de mourir, Djem promena cette prière : « O mon Dieu ! si les ennemis de la foi veulent se servir de moi pour réaliser des projets pernicieux contre les confesseurs de l'islamisme, ne me laisse pas vivre davantage, mais enlève au plus tôt mon âme vers toi. » Suivant le désir exprimé par cette infortunée victime d'une politique cruelle, sa dépouille fut inhumée à Brousse, dans le tombeau du sultan Mourad II.

Alfred du Boucq.

Geichenon, *Hist. de la royale Maison de Savoie*. — Chorrier, *Hist. du Dauphiné*. — De Hammer, *Hist. de l'Empire Ottoman*. — Vertot, *Hist. de Malte*. — Sallabéry, *Hist. de Turquie*. — Le P. de Bochart, *Pie de Pierre d'Aubusson*. — Coeurin, *Revue de l'histoire de Zizim à Rhodes*, édit. d'Ulm, 1806 (Bibl. Sainte-Geneviève). — Albert du Boys, *art. Rochechouart*, dans *l'Album du Dauphiné*. — Ph. de Combaud, *Mémoires (preuves)*. — Guy-Allard, *Zizim, prince ottoman, amoureux de Philippino-Hélène de Sancerre* (Grenoble, 1870, in-12). — G. de Jalligay, *Hist. de Charles VIII*. — Jouffroy, *Hist. de la Marche et du pays de Combraille*. — A. de Boisy, *Djem*, dans le *Monde Sultane*.

DJEMAH-GUIN. Voyez DJANAH-GUIN.

DJEMCHID ou DCHENCHID, c'est-à-dire *Miroir ardent*, fut le quatrième roi de la dynastie persane des Pischladiens ou *Distributeurs de la justice*. Le Vendidad Sadeh (Sargard II) le représente comme le premier homme qui ait consulté Ormouzd, et lui donne le titre de *chef des peuples et des troupeaux*. « Je lui ordonnai, dit Ormouzd à Zoroastre, de rendre le monde heureux ; je lui donnai ainsi qu'à son peuple la nourriture, l'intelligence, la vie longue. Je mis entre ses mains un poignard dont la lame et la poignée étaient d'or (la charrue, l'agriculture). Alors Djemchid s'avança sur trois cents portions de terre, où il introduisit des animaux domestiques, des hommes, des chiens, des volatiles, des feux rouges et brûlants, car il n'y existait rien de tout cela avant lui. Il s'en alla ensuite vers le pays auquel prèsait Rapiha (la midi) ; il le trouva beau, le sembla avec la lune d'or de son poignard, et dit que Saperendim (l'îlot de la terre) soit dans la joie. Il continua son émigration jusqu'à la six-centième portion de terre, puis jusqu'à la neuf-centième et par là il amena des animaux et des hommes et établit des feux. » Tel est le récit fondamental de l'histoire sacrée qui nous représente Djemchid partant du nord ou plutôt du nord-est, pénétrant jusqu'au golfe Persique, laissant dans chaque pays des colonies, rendant la terre féconde par l'agriculture et établissant le culte du feu. D'autres passages du Zend Avesta nous apprennent que Djemchid avait reçu d'Ormouzd la parole sacrée qui fait fuir les dées, et qu'il donna pendant la première partie de son règne l'exemple de toutes les vertus. Mais il ne persévéra pas dans cette bonne voie, et Abrizman fit naître sur son sein un ulcère qui la rendit noire. Il obtint quelque soulagement en se levant avec de l'urine du feu ; mais bientôt après, bien qu'il eût déjà une femme appelée Djemé, il épousa, dit le Bon Daband,

une des sœurs d'un dey, auquel il donna en mariage Djemah, sa propre sœur. Ahirman, voyant que Djemah rompait ainsi avec Ormouz, entra tout à coup dans son palais par une fenêtre, dans un moment où il était seul, et lui persuada qu'il était un dieu, non un homme; qu'il habitait d'abord le ciel, où il avait sous son obéissance le soleil, la lune et les étoiles; qu'il remonterait un jour dans sa véritable patrie, et qu'il devait en conséquence se faire adorer par les hommes. Djemah suivit son conseil, fit périr tous ceux qui refusaient de croire à sa divinité, envoya dans tout l'univers ses généraux, qui portaient chacun une de ses images devant laquelle les peuples étaient forcés de se prosterner, et se fit élever par les djins son trône resplendissant de pierres, qui montait jusqu'au ciel. Cette conduite produisit une grande irritation parmi les populations, et Dhohac, prince arabe, parent de Djemah, profitant de ce mécontentement, attaqua Djemah, qui se sauva dans le Kaboulistan, épousa la fille du roi de ce pays, et se retira avec elle dans une île de la mer des Indes. Mais ayant été découvert, il fut amené à Istakhar, où Dhohac le fit scier en deux, depuis la tête jusqu'aux pieds.

Suivant les traditions musulmanes, Djemah enseigna aux hommes l'usage de la lance et de la cuirasse, leur apprit à tisser la toile, obligea les gens à plonger dans la mer Verte pour chercher les perles et à creuser la terre pour en tirer les métaux. Il partagea le peuple en trois castes : les prêtres, vingt guerriers, trente cultivateurs et artisans. On lui attribue en outre l'invention des tentes, des instruments de musique, des bains publics, de la chimie, du calendrier, etc., la fondation de plusieurs villes et l'agrandissement d'Istakhar ou Persépolis, que l'on nomme encore aujourd'hui le Trône de Djemah (*Takht-i-Djemah*). Les traditions musulmanes et le Zend-Avesta s'accordent à attribuer à son règne une durée de sept cents ans. Beaucoup d'auteurs l'ont pris pour un personnage historique. Nous professons la même opinion, mais avec cette différence que nous le regardons non comme un homme, mais comme une personnification des migrations araméennes qui ont successivement peuplé et civilisé la Perse. Quant aux rapports, selon nous très-importants, de Djemah avec Ahirman, nous en donnons une explication à l'article Dhohac.

A. BONNEAU.

Zend Avesta, Fendôd-Sade, et Boun Dehesch. — Zohari, traduction de M. Louis Duboué. — Ollierbeil, Bibliothèque orientale. — Volney, Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne.

DJËMINI, fondateur de l'école de philosophie que les Indiens appellent *Pourva-Mimânsâ*. Cette école enseigne la dialectique dans la vue d'interpréter les Védas et de déterminer les principes du devoir religieux. Les *Soutras* ou aphorismes attribués à Djëmini sont au nombre de 2000. Ils ont été publiés en sanscrit et traduits en français; Mirzapour, 1851. Djëmini avait été

chargé, dit-on, par Vyâsa, d'arranger le Sâma Véda.

A. L.

Colebrooke, *Essais*, I.

DJEMLAH ou **JEMLA** (*Mohammed*), émiral-omrah de l'empire du Grand-Mogol sous le règne d'Aureng-Zeb et l'un des plus grands hommes qu'ait produits l'Orient, mourut en 1665. Il naquit près d'Ispahan, de parents pauvres, et fut employé par un marchand de diamants, dont il devint ensuite l'associé. La nature de son commerce l'attirait dans l'Inde. Il s'y fixa, et acquit une fortune immense. Se sentant né pour des choses plus grandes, il acheta une charge à la cour du roi de Telingana ou de Golconde, qui ne tarda pas à utiliser ses rares qualités, et lui donna le titre d'émir. Djemlah savait apprécier l'argent à sa juste valeur, non comme but, mais comme moyen. Il ne négligea donc aucune occasion d'augmenter encore ses richesses. Il équipa des vaisseaux de commerce, qu'il envoya dans toutes les directions, et prit à ferme, sous des noms empruntés, toutes les mines de diamants du royaume de Golconde, « de sorte, dit Bernier, qu'on ne parlait que de ses richesses et qu'on comptait ses diamants par sacs ». Le roi lui confia le commandement de son armée, et le chargea de diverses expéditions, pendant lesquelles Djemlah fit preuve d'un talent militaire hors ligne et d'une profonde habileté stratégique. Il soumit le Karnatik, et le pillage des temples brahmanistes de ce pays fit tomber entre ses mains des trésors incalculables. Il était devenu si riche et si puissant, qu'il entretenait l'armée du roi et même, en son particulier, d'excellentes troupes et surtout une bonne artillerie, « avec force chrétiens pour la conduire ». Le roi de Golconde devint jaloux de son influence et de sa popularité. L'émir, d'ailleurs, était entré beaucoup trop avant dans les bonnes grâces de la reine mère, qui était encore belle, pour ne pas inspirer à ce prince des craintes qui au fond peut-être étaient justes. Il chercha donc le moyen de se défaire d'un sujet si haut placé, qui pouvait devenir un rival redoutable. Mais Djemlah, qui se trouvait encore dans le Karnatik, fut averti de ce qui se passait. Il écrivit en toute hâte à son fils unique, Mahmed-émir-Khan, de se sauver sans bruit de la cour de Golconde. La tentative du jeune homme échoua. Aureng-Zeb, troisième fils de Schah-Djihan I^{er}, empereur du Mogol, faisait alors la guerre dans le Dekhan. Djemlah, qui connaissait ses ambitieux projets, lui écrivit, et lui offrit de l'aider à s'emparer du royaume de Golconde. Aureng-Zeb accepta la proposition, et se mit en route à la tête de son armée. Le roi de Telingana allait être saisi dans son palais, situé près de la ville de Golconde, lorsqu'il reçut avis du danger qui le menaçait. Il n'eut que le temps de se réfugier dans la citadelle de la ville. Aureng-Zeb vint l'y assiéger; mais il n'avait pas à sa disposition les forces nécessaires pour s'emparer de cette place importante. Il reçut en outre, de

son père, l'ordre de rentrer dans le Dekhan. Il se retira donc, mais seulement après avoir fait rendre la liberté au fils de Djemlah et à toute sa famille. Djemlah partit avec lui, et ils ne tardèrent pas à se lier d'une étroite amitié. Ils prirent, chemin faisant, Beler, ville très-forte du Visapour ou Bedjapour, et arrivèrent à Doulet-Abad. Le vieux empereur Schah-Djihan fit plusieurs fois inviter Djemlah à venir s'entretenir avec lui. L'émir enfin s'y décida, lui offrit ses services, lui fit de riches présents et lui donna, entre autres objets précieux, un diadème fameux, qui devint le plus bel ornement des empereurs du Mogol. Il dit alors au monarque qu'il s'en trouvait beaucoup de semblables dans le royaume de Golconde, et l'engagea à conquérir ce pays et à faire la guerre aux Portugais. Schah-Djihan le chargea d'une nouvelle expédition dans le Dekhan, et l'émir partit avec une armée puissante, malgré l'opposition de Dara, fils aîné de l'empereur et héritier présomptif de la couronne. Dara savait que son frère Aureng-Zeb ne rêvait qu'une occasion de s'emparer de la couronne, et il pensait avec raison que l'armée confiée à Djemlah ne servirait qu'à doubler ses forces. L'empereur se détermina, toutefois, par ses conseils, à retenir à la cour le fils et la famille de Djemlah, comme gages de sa fidélité.

L'émir arriva dans le Dekhan, entra dans le Visapour, et alla mettre le siège devant la ville forte de Kaliane. Mais bientôt Schah-Djihan tomba malade, et Aureng-Zeb, jugeant l'occasion favorable, détermina Djemlah à prendre parti en sa faveur. Celui-ci emporta Kaliane, et partit pour se rendre auprès du prince. Mais une telle démarche pouvait coûter la vie à son fils. Voici comment on s'y prit pour conjurer le danger. Le grand-maître de l'artillerie d'Aureng-Zeb reçut ordre de s'emparer de la personne de Djemlah et de le retenir prisonnier. Tout le monde crut à une trahison. L'armée de l'émir, qui lui était profondément attachée, se mit même en devoir de le délivrer; mais on parvint à faire entendre raison aux principaux chefs, et Aureng-Zeb, se trouvant ainsi, sans compromettre son ami, à la tête de forces considérables, s'empara d'Agra et du vieux empereur, rend la liberté à la famille de l'émir, et bat l'armée commandée par Dara. Djemlah, levant alors le masque, entre résolument en campagne, et pendant qu'Aureng-Zeb continue ses opérations contre son frère aîné, il court lui-même combattre dans le Bengale Sultan-Sujah, second fils de Schah-Djihan, qu'il assiège après une marche non moins habile que rapide dans Raga-Mehalle, au sud de Patna. Sultan-Sujah s'échappa de la ville. Il soutint longtemps la lutte avec un courage indomptable; mais Djemlah parvint, à force de talent et de combinaisons savantes, à le rejeter enfin hors du Bengale. Cette guerre acharnée avait duré de 1655 à 1661. Aureng-Zeb, qui de son côté avait vaincu et tué Dara, put alors se regarder

comme maître. Le frère. envoya demander au le. égard à son âge et aux durées, et lui écrivit désormais d'autre que de se milieu de ceux qu'il aimait, en admettant province du Bengale, dont le gouverneur avait été promis depuis longtemps. Aur confirma sa promesse, et donna de lah le titre d'émir al-omrah ou omras. Mais, craignant qu'il ne se pendant dans une province qui val me, il lui renvoya sa famille. à l'exception, auquel il conféra la de chis ou grand-maître de ou la troisième grande pendant, redoutant toujours lah, et jugeant prou d'occuper au de la ténacité de ce puissant, il le dé faire la guerre au ri redi sarr. Djemlah pénétra remporta une grande s'empara de Guerzaon ou pays, où il pluies le contraindre à remonter et remit en campagne l'année suivante la dysenterie se dans son malade lui-même, d'être en faveur dit, en apprenant perdu ton père, et moi le plus dangereux ami que j'eusse. à lui-même; et il était donné plus complets qu'un et il réunissait au plus négociant, de guerrier, et d'administrateur. Il com calme, et les ex étonnante. Il était comme homme privé, de la plus stricte justice.

Bernier, *Voyage dans l'empire* — Dow (Alexandre), *Histoire de* — de Ferichlah, *Notice sur Aureng* —

DJENGUZY-KHAN.

DJÉMIR, fils d'Abd

Motéammis. Voyez

* DJÉMIR, fils de poète arabe, mort en (728 ou 734 de J.-C.), vingt ans. Il fut surnommé de Harza) et *El-Basry*, plus grande partie de Bassora. La était membre, mim, et descendait de dans la carrière où il reprochait au calife cal envers lui satire. Il y doi lait se

ridicule, elle, sa famille, sa tribu, et n'épargnait pas même les femmes; ce qui lui attira un jour une punition de la part du khalife Walid. Avec de tels procédés, Djérir devait nécessairement soulever bien des haines contre lui : aussi fut-il attaqué, au rapport de Asmaï, par quarante-trois poètes. Il vint facilement à bout de la plupart d'entre eux, et sortit glorieusement du combat; mais il eut plus d'une fois à souffrir des traits piquants que lancèrent contre lui Akhtal et Farazdak. Les vers de Djérir, disent les anciens critiques, faisaient une impression plus vive et étaient plus populaires que ceux de Farazdak. Il s'exerça dans le panégyrique, la satire, les poésies érotiques, et brilla dans tous ces genres. Malheureusement on ne connaît que quelques-unes de ces poésies. Les autres ont péri ou sont ensevelies dans quelques bibliothèques de l'Orient. Djérir était un des poètes de la cour d'Abul-cé Mélik. A ce titre il recevait une pension de quatre mille drachmes et avait part aux présents que ce prince distribuait avec une incroyable prodigalité.

E. BEAUVOIS.

M. Casimir de Perceval, *Vie de Djérir*, dans le *Journal asiatique*, 1834, II, traduite en anglais, dans *The Asiatic Journal and Monthly Register*, 1835, vol. XVI, p. 73. — S. de Sacy, *Anthologie grammaticale : Chrestomathie arabe*, t. III, — Hammer-Purgstall, *Literatur-Geschichte der Araber*, vol. II — Ibn-Khalikhan, *Biographical Dictionary*, trad. par M. Mac-Guekin de Slane, t. I. — Abouferradji Ali Isfahani, *Kitab al Aghani* (Livre des Chansons), liv. II. — Hadji-Khalifa, *Lexicon Bibliographicum et encyclopedicum*, et trad. publié par S. Hasegawa, vol. III, n° 3333.

* **DJÉVA-GOSWAMI**, écrivain indien, d'une époque incertaine. Ward le regarde comme l'auteur de *Vidagdha-Mādhava*, du *Lalita-Mādhava*, du *Hansa-Douta*. M. Wilson attribue le drame de *Vidagdha-Mādhava* au poète Rūpa du seizième siècle.

A. L.

Wilson, *Théâtre indien*.

DJÉVÉHRY (Ismail-ben-Hammad), le plus célèbre des lexicographes arabes, né dans le Mawarannahar ou Transoxane, vers le milieu du huitième siècle après J.-C., mort à Nichapour (Khorasan), en 1003 ou 1008. Après quelques années de voyages dans plusieurs contrées de l'Asie, et un séjour en Égypte, consacré spécialement aux études philologiques, Djévéhry s'établit à Nichapour, dans le Khorasan, et y mourut, des suites d'un accident différemment rapporté. Pris d'un étourdissement, il tomba, suivant Yemad, du haut de la terrasse de sa maison, et fut plus vraisemblable que celui d'Hadji-Qasbi, qui prétend que Djévéhry, devenu fou, rompit des ailes, voulut prendre son vol, et se tua dans sa chute. C'est à Nichapour, ville alors très-florissante, que Djévéhry publia, en 981, son *Sihah Alloghat* (Le pur Langage), dictionnaire qui en effet mérite parfaitement ce titre, parce que la littérature arabe brillait encore à cette époque de tout l'éclat de sa pureté, et ne risquait si rapidement s'altérer. Cet ouvrage lui valut le titre de *maître de la langue*.

Malheureusement il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. A l'époque de sa mort, il n'avait encore revu que les premières lettres jusqu'au *dhad*, et ses élèves, qui continuèrent cette importante révision, y laissèrent ou y introduisirent plusieurs fautes regrettables. Les Arabes en ont fait divers abrégés, et l'ont plusieurs fois commenté, et Vancouli en a donné une traduction turque, dont on a fait trois éditions, en 1728, 1757, 1803. Les deux premières sont les plus estimées. Jacques Golius inséra une bonne partie du *Sihah Alloghat* dans son *Lexicon Arabico-Latinum* (Leyde, 1653), et Mengien, plus connu sous le nom de Meninski, l'a traduit dans son *Thesaurus Linguarum Orientalium* (Vienne, 1680). Shediad s'occupa plus tard d'en faire une traduction latine; mais il ne publia qu'une partie de la première lettre.

A. BONNEAU.

Hadji-Khalifa, *Diversité des pensées touchant les livres et les genres*. — Abouferradji, Yacout. — On trouve aussi la vie de Djévéhry dans la 1^{re} et la 2^e édit. de la traduction turque de son dictionnaire.

* **DJÉWAHIR** ou **DJAHER** (Jouher selon l'orthographe anglaise), historien persan, vivait au seizième siècle de l'ère chrétienne (dixième de l'hégire). Il était attaché au service du grand-mogol Houmayoun, qu'il accompagna dans sa fuite en Perse. On a de lui des *Mémoires sur la vie privée de ce prince*. Cet ouvrage fut commencé en l'an 995 de l'hégire (1586-7 de J.-C.). Il contient le récit de tout ce qui arriva à Houmayoun depuis son avènement au trône jusqu'à sa rentrée dans ses États (947-963 de l'hégire). Le major Charles Stewart en a fait une traduction libre, imprimée sous ce titre : *The Teskereh al vahid, or private Memoirs of the Moghul emperor Humayun*; Londres, 1832, in-4°. La Bibliothèque impériale possède un manuscrit de l'ouvrage original.

E. BEAUVOIS.

Djéwahir, *Préface des Mémoires*. — Silvestre de Sacy, deux articles, dans le *Journal des Savants*, 1835.

DJEZZAR (Ahmed, surnommé le Boucher), pacha d'Acre, né en Bosnie, vers 1735, mort à Acre, en 1804. À peine âgé de dix-sept ans il s'enfuit de sa patrie, pour éviter, selon Volney, les suites d'un viol qu'il avait voulu commettre sur sa belle-sœur, où, selon Ollivier, la punition d'un assassinat dont il s'était rendu coupable dans une affaire d'amour. Il s'engagea comme matelot sur un navire, qu'il fut bientôt forcé de quitter, parce que son humeur farouche lui avait attiré la haine de tous ses camarades. Réduit à la plus grande misère, il se vendit à des marchands d'esclaves de Constantinople. Ceux-ci le conduisirent au Caire, où il fut acheté par Ali-Bey, et abjura la religion chrétienne pour se faire musulman. Son maître le plaça dans la milice des mamelouks, dont il était l'un des principaux chefs. Ahmed s'étant fait remarquer par son adresse et son courage, fut chargé d'assassiner ceux qui faisaient obstacle à l'ambition d'Ali-Bey. Il s'acquitta longtemps avec succès de ces

fonctions de *bravo*, et son habileté lui mérita l'affection de son patron et aussi le surnom de *boucher*. Ayant hésité à assassiner Saleh-Bey, il s'échappa d'Égypte, pour se soustraire à la colère de son maître, et se rendit à Constantinople, en 1773. Son but était d'y solliciter un emploi; mais comme ses démarches restèrent infructueuses, il alla chercher du service en Syrie. Appuyé par Yousouf, émir des Druzes, il obtint du pacha de Damas le titre d'aga, avec le commandement de cinquante hommes. De cette charge, il passa à celle de gouverneur de Beyrouth. Beyrouth était la seule ville maritime qui fût au pouvoir des Druzes; aussi l'émir tenait-il beaucoup à la conserver. Il remit la garde de cette place à Djeddar, comme à un homme capable de la défendre contre tout agresseur. Celui-ci profita du pouvoir qui lui était confié pour s'emparer du trésor de Yousouf, qui consistait en cinquante mille piastres, et désavoua tout autre maître que le sultan. Yousouf, irrité de cette trahison, fit alliance avec Dhalier, pacha d'Acre, et attaqua Beyrouth par terre, tandis que deux frégates russes le canonnaient du côté de la mer. Djeddar, forcé de capituler, se rendit à Dhalier, qui l'emmena dans sa province, et le chargea d'une petite expédition en Palestine. Ce fut l'occasion d'une nouvelle perfidie de la part de Djeddar; il repassa chez les Turcs, et, après la mort de Dhalier, en 1775, il fut nommé pacha d'Acre, et reçut la mission de réprimer l'esprit d'indépendance des Druzes et des Motoualis. En 1784 le pachalik de Damas fut ajouté aux possessions de Djeddar, et on lui conféra le titre de pacha à trois queues, pour le récompenser d'avoir bien exécuté les ordres du sultan. Il avait détruit la famille de Dhalier, exterminé presque entièrement la tribu des Druzes, et fait pendre Yousouf, après lui avoir extorqué quatre millions. Une de ses créatures faillit lui enlever toute sa puissance. Il avait obtenu pour un de ses lieutenants, nommé Sélim, le titre de pacha à deux queues, et lui avait donné, sous sa suzeraineté, le pachalik d'Acre. Sélim, instruit par l'exemple de son maître, tenta de s'élever par la trahison; il se révolta en 1789, et vint mettre le siège de vant Acre. Djeddar, dans une sortie nocturne, massacra un grand nombre des assiégeants, dispersa le reste, et détruisit les espérances de leur chef, qui se réfugia chez les Druzes. Le fugitif réclama à des négociants français une vingtaine de mille francs qu'il leur avait confiés. La lettre qui contenait sa demande tomba entre les mains de Djeddar. Le pacha, qui faisait lui-même le commerce de ses États, et qui pour cette raison redoutait la concurrence des négociants étrangers, affecta de voir dans cette correspondance une preuve de la complicité des Français avec son ennemi. Sur ce prétexte, il les accusa d'injustices et leur imposa des contributions arbitraires jusqu'en 1790. A cette époque, la crainte que lui inspira la présence d'une frégate fran-

caise mouillée dans les eaux d'Acre lui fit mettre un terme à ses violences. Mais après le départ de la frégate, il força le consul et les négociants français à se retirer d'Acre, mit leurs biens au pillage et fit abattre le pavillon consulaire. Cette injure faite au drapeau français fut un des motifs qui déterminèrent l'expédition de Syrie. En 1791, Djeddar fut dépouillé du pachalik de Damas, parce que sa prépondérance en Syrie inspirait des inquiétudes à la Porte. Mais lorsque les Français eurent envahi l'Égypte, il fut nommé général en chef des troupes ottomanes destinées à reconquérir cette province. Sa première démonstration d'hostilité contre les nouveaux maîtres de l'Égypte fut de donner asile à Ibrahim, un des beys mis en fuite par Bonaparte, et de refuser de l'éloigner. Bientôt il dévoila ses desseins en réunissant une armée près de l'isthme de Suez. Bonaparte prévint l'attaque de Djeddar, entra en Syrie, et, de victoire en victoire, s'avança jusqu'à Acre. Il le siégea, et la tranchée fut ou-

Le pacha voulait se retirer; il pagnon d'études de Bonaparte, et il lippeaux, émigré français, et le com- ney Smith, qui com- mouillés devant Acre, et le com- Après deux mois de siège et infructueux, les munitions sur peste se mit dans l'armée et tourner en Égypte pour s' des Anglais; d'ailleurs, une prochaine d'une armée rations déterminèrent le gé-

le siège le 21 mai 1799. Djeddar grand péril qu'il n' jamais en en repos; il pressa le siège avec le Yousouf de l'a ; mais ; vers fut en guerre avec Abou Jaffa. Il se réconcilia avec sa chaise, et re très-bien la chargé d' ; à l'époque il a ; de troupes. On cite de lui des ; reur. Il avait cependant de ; il assistait les navires, ; av nutilisés tendus in ; et ; egru ; rai ; grande capacité, tion militaire; s ; vince.

De Tott, *Mémoires sur les Turcs et l'Égypte*, t. IV. — Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, t. I. — G. A. Olivier, *Voy. dans l'Égypte et la Perse*, vol. II. — *Mémorial de l'Égypte*, t. I. — Nakous el Turk, *Mém. Français en Égypte*, publiée et traduite. — Buckingham, *Travels in*

DJIA-LAONG,
NCTEN-ANN.

* **DJIMOÛTA-VÂHANA**, juriste indien, a fait un traité estimé sur les héritages, sous le titre de : *Dâyabhaga*. Ce traité a été publié en 1813 et en 1829, à Calcutta, avec un commentaire, et traduit en 1818 par M. Wynch.

A. L.

Recherches asiatiques, I. — Gildemeister, *Bibliothèque Indienne*.

* **DJINA**. Ce mot est probablement, comme Bouddha, plutôt le nom général que le nom particulier d'un chef de secte; il signifie *Vainqueur* (du péché), et convient parfaitement à ces sages qui croyaient par leurs austérités conquérir le ciel. Du mot *Djina* est dérivé le nom des sectaires appelés *djénas*. On compte vingt-quatre *Djinas*, et le premier, qui se nomme Richaba, appartient à une époque immémoriale. Le vingt-troisième, Parawanatha, qui pouvait vivre sept à huit cents ans avant notre ère, serait aux yeux de Colebrooke le véritable fondateur de la secte des *djénas*. Le dernier, que l'on fait vivre dans le sixième siècle avant notre ère, se nomme Vardhamana; et porte le surnom de *Mahdvra*. Il naquit dans la province de Béhar, comme fils de Siddharta. L'époque de sa naissance et sa généalogie peuvent le faire confondre avec Bouddha. La légende brahmanique dit que Bouddha est fils de Djina. Les bouddhistes sont-ils des *Djénas* modifiés? Djina n'est-il qu'un synonyme de Bouddha? Ou bien n'est-ce là qu'une confusion de noms, causée par l'ignorance ou par la haine des brahmanes? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec quelques différences il existe entre les *djénas* et les bouddhistes des rassemblements pour les mois, pour les choses, pour les doctrines, qui peuvent faire croire à une communauté d'origine. Les deux sectes rejettent l'autorité des Vedas, et n'admettent d'opinion que celle qui est fondée par la perception, l'induction et le raisonnement. Leurs livres, écrits en pali, proclament les principes du système Sâvkhya, c'est-à-dire l'éternité de la matière et la perpétuité du monde; ils enseignent la transmigration de l'âme et la délivrance finale, qui peut être pour l'homme une espèce de déification. Quant à la mythologie, elle est aussi désordonnée chez les uns que chez les autres. On remarque chez les *djénas* un respect extravagant pour la vie des animaux. Ils admettent la division des castes, et suivent les pratiques religieuses qui tiennent à la vie civile. Ils honorent, comme les bouddhistes, les divinités indiennes; mais ils leur préfèrent le culte de leurs saints déifiés.

A. L.

Colebrooke, Mémoires, II. — *Recherches asiatiques* II, II, 371.

* **DJINA-SANA-ATCHARYA**, écrivain *djéna*, que l'on a fait contemporain de Vicramaditya, vivait probablement à la fin du neuvième siècle. On lui attribue les principaux *Pourdnas* de la secte des *Djénas*.

A. L.

Recherches asiatiques, XVII.

* **DJINANA-RÂDJA**, brahmane astronome,

qui vivait dans le quinzième siècle, a écrit entre autres ouvrages un traité astronomique intitulé *Siddhanta-Soundara*, lequel comprend un traité d'algèbre.

A. L.

Colebrooke, Mémoires, II.

* **DJONA-RÂDJA**, historien indien, du quinzième siècle, auteur du *Râdjyvali*, ou généalogie des rois. Cet ouvrage forme la deuxième partie des annales du Cachemire connues sous le nom de *Râdja-Tarangini*, lesquelles se trouvent composées de quatre ouvrages écrits en vers par quatre auteurs différents, et forment la chronique du Cachemire à partir d'une époque immémoriale jusqu'à l'année 1586 de notre ère. Une édition manuscrite du *Râdja Tarangini* a été commencée à Calcutta en 1832, et complétée en 1835.

Trayer. *Râdjatarangini*, I, Préface.

* **DJONÉID** (*Abou'l-Kasim, ab.*), célèbre sôfi, né à Badjad, mourut dans cette ville. En 297 ou 299 de l'hégire (910 ou 912 de J.-C.). On le surnomma *Kavarizzi* et *Zedjadj*, parce que son père était marchand de verre; *Kazzos*, parce qu'il travaillait à des étoffes de filasse. Il étudia la jurisprudence sous Abou-Thaur, disciple de Schaféi; cependant il suivait, à ce qu'on prétend, les opinions du jurisconsulte Sofyan-Thauri. Il ouvrit des conférences publiques, qui attirèrent des auditeurs de toutes les classes. Les prédicateurs allaient entendre Djonéid pour le choix de ses paroles, les philosophes pour l'habileté de ses arguments, les poètes pour l'élégance de son langage, les théologiens dogmatiques pour la profondeur de ses idées. Il accomplit seul et à pied trente fois le pèlerinage de La Mecque. On cite de lui un grand nombre de reparties ingénieuses et de paroles remarquables. Il est auteur de 183 ouvrages.

E. BEAUVOIS.

Ibn-Khalikan, *Biographical Dictionary*, trad. par Mac-Guekin de Slane, vol. I. — M. Hammer, *Literaturgeschichte der Araber*, t. IV, p. 387. — Silvestre de Sacy, *Traduction de la vie de Djonéid*, extraite du *Nefahat-ul-oun*, par Djami, dans les *Not. et Extr. des Mss.*, t. XII. — Abdallah-Yaféi, *Raoudh Arroudheia*, part. IV. — Aboulfeda, *Annales Moslemiques*, t. II, p. 321 et 322.

* **DJORDJANI** (*Séid-Schéif Zein-ed-din Abou'l-Hassan ben-Mohammed ben-Ali*), polygraphe arabe, né en 740 de l'hégire (1339 de J.-C.), à Tagou, village du territoire d'Asterabad, dans le Djordjan, mort en 814 ou plutôt 816 (1413), à Schiraz. Il se rendit au Caire pour y fréquenter les écoles. La science qu'il y acquit lui procura une grande renommée. Retourné dans sa patrie, il se fit présenter en 779 à Schah-Schodja, fils de Molhafer. Ce prince l'accueillit avec distinction, lui fit de riches présents, et lui donna une place de professeur dans l'hôpital qu'il avait fondé à Schiraz. Cette ville étant tombée au pouvoir de Tamerlan, Djordjani, sur l'ordre de ce prince, se rendit à Samarcand, y demeura jusqu'à la mort du conquérant, avec lequel il vivait familièrement, puis retourna à Schiraz, où il termina ses jours. Comme écrivain, comme jurisconsulte,

comme professeur et comme savant, il tenait le premier rang parmi ses contemporains. Il était excellent dialecticien, bon orateur, et doué d'une infatigable activité et d'un grand amour pour la science. N'ayant jamais été distrait du travail par les maladies, il a composé un grand nombre d'écrits remarquables par la pureté du style. On a de lui un abrégé intitulé : *Tarifat* (Définitions). « Cet ouvrage, quoi qu'il soit de peu d'étendue, dit Silvestre de Sacy, peut être considéré comme l'un des plus importants parmi les manuscrits arabes que possède la Bibliothèque royale. C'est un dictionnaire des termes techniques, de la grammaire, de la prosodie, de la théologie, de la jurisprudence, des sciences philosophiques, de la doctrine mystique des sofis, etc. On peut voir qu'il forme un supplément nécessaire aux Dictionnaires de la langue arabe. » Ce même savant a donné le texte et la traduction de tous les articles qui commencent par la lettre *Elif*. Le texte complet a été publié par G. Fluegel, sous ce titre : *Definitiones viri meritissimi Sejjid-Scherif Eschordschani*; Leipzig, 1845, in-8°, d'après divers manuscrits et une édition publiée à Constantinople, 1253 (1837), in-8°; un commentaire sur le livre des *Stations*, ouvrage théologique, publié d'abord à Constantinople, en 1239 (1824), in-8°, et réimprimé en partie sous ce titre : *Statio quinta et sexta et appendix libri Mevakif, auctore Adhad ed-din el-Igi, cum commentario Gorganii; edidit Th. Særensen*, Leipzig, 1848, in-8°; — des traités, des commentaires sur la théologie, la métaphysique, la dialectique, le droit public, la grammaire, la rhétorique, la physique et la cosmographie; — Des annotations et des scolies sur des ouvrages relatifs à ces diverses sciences. Ces écrits se trouvent pour la plupart à la bibliothèque de l'Escurial. La Bibliothèque impériale de Paris n'en possède que quatre. E. BEAUVOIS.

S. de Sacy, *Not. des Définitions*, dans le t. X des *Notices des Mss.* — M. Reinaud, *Catal. inédit des Mss. ar. de la Bibl. imper.* — Castri, *Bibliotheca Arabico-Hispana*, t. I. — Abou'l-Mahassir, *Metnhal as-saf*. — Mirkhond, *Rouzat et as-Safa*. — Khondémir, *Habib-us-Siyer*. — Hadji-Khalifa, *Lexicon bibliographicum et encyclopaedicum*, trad. et publié par G. Fluegel. — *Tarikh al Hokama* (Hist. des Philosophes).

DJOUNBAN, chef de la tribu mongole des Yulduz ou Youldouz et tige de la dynastie des Djoubaniens, qui régnèrent dans l'Irak de 1335 à 1359, et dans le Khorâçan de 1335 à 1378. Il servit avec distinction sous le règne d'Aldjaip-ton, et à la mort de ce prince gouverna la Perse en qualité de tuteur du jeune Behader-Khan, dont il épousa la sœur, en 1323. Djouban avait une fille d'une beauté merveilleuse et nommée Khatoun, qu'il donna en mariage à un seigneur appelé Haçan. Behader-Khan se sentit pris pour elle d'une passion violente. Djouban, et son gendre éloignèrent Khatoun, espérant que le roi finirait par l'oublier; mais celui-ci en conçut une grande irritation contre Djouban, qui jugea prudent de s'absenter et de se rendre dans le

Khorâçan. Il laissa pourtant son fils à la cour; mais le jeune homme ayant noué des relations intimes avec une des femmes du roi détesté, Behader saisit ce prétexte pour le faire mettre à mort. Il n'attendait qu'une occasion pour se débarrasser également de Djouban. Celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Dès qu'il eut appris la mort de son fils, il rassembla une armée formidable, et marcha contre Behader-Khan, avec l'intention de le détrôner. Mais la défection se mit dans son armée, et il fut obligé de prendre la fuite. Behader parvint ensuite à corrompre Malek-Kart, chez lequel Djouban s'était réfugié, et cet hôte, peu reconnaissant des services qu'il avait reçus autrefois de Djouban, le fit assassiner, et envoya sa tête à Behader.

AL. B.

Mirkhond, *Rouzat el Safa* (Jardin de Parfums). — De Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mongols, etc.* — Malcolm, *Histoire de Perse*.

DLUGOSZ (Jean), *en Latinus*, célèbre historien polonais, né en 1415, mort à Cracovie, le 29 mai 1480. Le Jean Dlugosz, staroste de Noweg, les premières études à Nowy-Kol, à l'université de Cracovie. 10 ans, il fut attaché à la cour du Olesnicki. A l'âge de vingt-cinq de l'état ecclésiastique, ou bocko, puis celle de W, et de tard chanoine de. Employé dans diverses, il réconcilia Jean Honysu, Hongrie, avec Iskra, gouver au moment où ces deux che armées, n'attendait En 1454, il fut d par le en qualité d' pape Nicolas V es pris manique. En 1460, il e Pologne, un traité avec George Podiebrad, roi de là un des faits saillants de Le roi Kasimir le nomma privé, lui confia le soin de 1465 avec les chev Prusse Polonoise. t qui maître vassal de l'éducation de ses fils roi de Bohême et de qui fut roi de Pologne. de quinze ans, fut élu pagna le jeune prince dans quitta qu'après l'avoir suite au congrès de Xesse 1473, il contribua puisa A querelles qui s'étaient élevées de Bohême et Mathias Corvi voyé à la diète hongroise a traita les affaires com danubiennes de la Molavie qui alors reconnaissaient l' Ministre intègre, excellent

premier ordre, ecclésiastique bon et éclairé, Długosz onérait à tous ces titres le plus grand désintéressement. Il refusa la charge de grand-trésorier en Pologne et l'archevêché de Prague en Bohême; après de longues instances, il accepta l'archevêché de Léopol dans la Ruthénie Rouge; mais ce fut peu de jours avant sa mort. Héritier d'une fortune assez considérable, il employa tous ses biens à secourir les pauvres, à fonder des hôpitaux, à créer des écoles; et un institut philanthropique, qui se conserve encore à Cracovie, porte le nom de la *Bourse de Długosz pour les juriscultes*. Il ouvrit une ère nouvelle à la littérature historique de la Pologne. Il consacra vingt-cinq ans de travail à son principal ouvrage, et comme témoignage de son impartialité, il le soumit à la critique des professeurs de l'université de Cracovie. En mourant, il légua son manuscrit à cette école, afin que cette histoire, qu'il avait poussée jusqu'à la dernière année de sa vie, pût être continuée par un des professeurs. La grande histoire de Długosz embrasse trois périodes distinctes : 1° les Annales sur l'origine de la nation jusqu'au treizième siècle; 2° les Annales jusqu'au commencement du quinzisième; 3° les faits contemporains de l'auteur. Dans cette dernière période il passe tout en revue : le roi, les magistrats les plus élevés, les citoyens, le clergé paraissant devant lui comme devant un tribunal. Toutes les fois qu'il reconnaît que le clergé est coupable, il s'élève contre lui sans ménagements; et c'est à cause de cette sincérité que son ouvrage est resté en manuscrit deux cent trente-et-un ans. Il est le premier qui ait donné à l'histoire un caractère de vérité. Il voyagea à travers l'Italie, et à Rome, et popularisa en Pologne les chefs-d'œuvre de la littérature latine, de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste, de Pline. Il légua sa belle bibliothèque à celle de Cracovie. En 1470, il fonda une magnifique église près Cracovie, à Skalka, où il fut inhumé. Le sénateur Félix Herbart publia, en 1615, à Dobromil, une partie seulement de l'histoire de Długosz; elle se renferme que les six premiers livres, et s'arrête à l'année 1240. L'édition complète n'a paru qu'en 1711 et 1712; sous le titre de : *Joannis Długosi seu Longini, canonici quondam Cracov. Historiae Polonicae libri XII. Quorum sex posteriores nondum editi, nunc simul cum prioribus, ex manuscripto rarissimo, in lucem prodierunt*, etc.; Francfort, 1711; Leipzig, 1712, 2 vol. in-folio. La seconde édition se trouve dans la collection de Mitzler. Ses autres ouvrages sont : *Vita beatissimi Stanislai, Cracoviensis episcopi, nec non legendae sanctorum Poloniae, Hungariae, Bohemiae, Moraviae, Prussiae et Silesiae patronorum*; Cracovie, 1511; — *Vita magnopolitanae Posnaniensis, conscripta*; Brandeburg, 1524; — *Episcoporum Smogorssensis et Becinensis, quae nunc Vratislaviensis, ministerium Historia et Acta*; Breslau, 1730-32; seconde édition, dans le *Recueil de Sommers-*

berg. On remarque parmi ses manuscrits qui n'ont pas encore été publiés les suivants : *Liber Beneficiorum, sive erectionum et dotationum ecclesiarum et monasteriorum totius diocesis Cracov.*; — *De Vita, Moribus et Miraculis gloriosae et beatae feminae Kunegundis, Polonice ducissae, virginis*; — *Vita Archiepiscoporum atque Episcoporum universi regni Poloniae*; — *Vita et Gesta Archiepiscoporum Ecclesiae metropol. Cracov. tum Episcoporum Cracov.*; — *Vita et Gesta Archiepiscoporum Ecclesiae metropol. Gnesnensis*; — *Bandiera Cruciferorum in Prussia, anno 1410, contra Vladislavum Jagellonem, regem Polon., erecta et per eundem in praelio Grunvaldeni prostrata*; — *Heraldica Poloniae*; — *Orationes*.

Léonard CHOŹKO.

Soltikowicz, *Hist. de l'Académie de Cracovie*; 1810. — Bentkowsky, *Hist. de la littérature polon.*; 1816. — Luc Iulienowski, *Les Historiens polonais*; 1839. — Michel Podczanyński, *La Pologne littéraire*; 1830. — Dietrich, *Des Polonais savants*; 1833. — Charles Menkiewicz, *La Trésorerie polonaise*; 1842.

DIMITRI, ou **DIMITRI**, en latin, *Demetrius*, nom de plusieurs grands-princes de Russie, y compris les faux Demetrius.

DIMITRI^{1er} (*Dimitri Alexandrovitch*), fils aîné du grand-prince Alexandre Nefski, régna de 1276 à 1294. Les historiens russes désignent sous le nom de *terrible* le temps de ce prince, qui lui-même a été appelé *la honte de son père*: la Russie fut alternativement ravagée par la guerre civile et par les invasions des Tartares de l'Orde (1) d'Or. Dimitri succéda à son oncle Vassili, sur le trône des Tartares, sans doute avec l'autorisation des Tartares, et fut reconnu prince particulier de Novogorod. Il ne tarda pas à se brouiller avec les habitants de cette ville, et les força de laisser bâtir sur leur territoire la citadelle de Koporié. Son frère cadet, André, se rendit à l'Orde d'Or avec de riches présents, obtint du khan un diplôme qui lui donnait la grande-principauté de Vladimir, une armée tartare pour s'en saisir, et l'Orde à tous les princes russes d'appuyer le nouveau souverain. Nul n'osa désobéir à cet ordre suprême. Les Tartares, lancés sur la Russie, recommencèrent la dévastation des principautés de Mourom, de Souzdal, de Vladimir, d'Yourief, de Rostof, de Tver et surtout de celle de Péterslavle, qui tenta seule une faible résistance. Dimitri, qui espérait trouver un asile dans Koporié, fut arrêté par les Novogorodiens : ils ruinèrent cette forteresse de fond en comble, et appelèrent André pour les gouverner. Le prince déchu alla implorer les secours de Nogai, puissant chef des Tartares, qui lui rendit la grande-principauté et même la souveraineté de Novogorod. Cependant André se préparait à la guerre. Le grand-prince le prévint, et repoussa un tsarévitch de la horde qui avait pris parti pour André. Dans le même temps les Rostoviens

(1) Orde ou horde. C'est le nom donné aux tribus ou camps des Tartares.

comme professeur et comme savant, il tenait le premier rang parmi ses contemporains. Il était excellent dialecticien, bon orateur, et doué d'une infatigable activité et d'un grand amour pour la science. N'ayant jamais été distrait du travail par les maladies, il a composé un grand nombre d'écrits remarquables par la pureté du style. On a de lui un abrégé intitulé : *Tarifat* (Définitions). « Cet ouvrage, quoi qu'il soit de peu d'étendue, dit Silvestre de Sacy, peut être considéré comme l'un des plus importants parmi les manuscrits arabes que possède la Bibliothèque royale. C'est un dictionnaire des termes techniques, de la grammaire, de la prosodie, de la théologie, de la jurisprudence, des sciences philosophiques, de la doctrine mystique des sofis, etc. On peut voir qu'il forme un supplément nécessaire aux dictionnaires de la langue arabe. » Ce même savant a donné le texte et la traduction de tous les articles qui commencent par la lettre *elif*. Le texte complet a été publié par G. Fluegel, sous ce titre : *Definitiones viri meritissimi Sejjid-Scherif Dschordschani*; Leipzig, 1845, in-8°, d'après divers manuscrits et une édition publiée à Constantinople, 1253 (1837), in-8°; un commentaire sur le livre des *Stations*, ouvrage théologique, publié d'abord à Constantinople, en 1239 (1824), in-8°, et réimprimé en partie sous ce titre : *Statio quinta et sexta et appendix libri Mevnikif, auctore Adhad ed-din el-Igi, cum commentario Gorganii; edidit Th. Særensen*, Leipzig, 1848, in-8°; — des traités, des commentaires sur la théologie, la métaphysique, la dialectique, le droit public, la grammaire, la rhétorique, la physique et la cosmographie; — Des annotations et des scolies sur des ouvrages relatifs à ces diverses sciences. Ces écrits se trouvent pour la plupart à la bibliothèque de l'Escurial. La Bibliothèque impériale de Paris n'en possède que quatre. E. BEAUVOIS.

S. de Sacy, *Not. des Définitions*, dans le t. X des *Notices des Mss.* — M. Reinaud, *Catal. inédit des Mss. ar. de la Bibl. imper.* — Castri, *Bibliotheca Arabico-Hispana*, t. I. — Abou'l-Mahassir, *Metnhal as-safl.* — Mirkhond, *Rouza' et as-Safa.* — Khondemir, *Habib-as-Siyer.* — Hadji-Khatfa, *Lexicon bibliographicum et encyclopaedicum*, trad. et publié par G. Fluegel. — *Tarikh al-Hokama* (Hist. des Philosophes).

DJOUNBAN, chef de la tribu mongole des Yulduz ou Youldouz et tige de la dynastie des Djoubaniens, qui régnèrent dans l'Irak de 1335 à 1359, et dans le Khorasân de 1335 à 1378. Il servit avec distinction sous le règne d'Aldjaip-ton, et à la mort de ce prince gouverna la Perse en qualité de tuteur du jeune Behader-Khan, dont il épousa la sœur, en 1323. Djouban avait une fille d'une beauté merveilleuse et nommée Khatoun, qu'il donna en mariage à un seigneur appelé Haçan. Behader-Khan se sentit pris pour elle d'une passion violente. Djouban, et son gendre éloignèrent Khatoun, espérant que le roi finirait par l'oublier; mais celui-ci en conçut une grande irritation contre Djouban, qui jugea prudent de s'absenter et de se rendre dans le

Khorasân. Il laissa pourtant son fils à la cour; mais le jeune homme ayant noué des relations intimes avec une des femmes du roi détesté, Behader saisit ce prétexte pour le faire mettre à mort. Il n'attendait qu'une occasion pour se débarrasser également de Djouban. Celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Dès qu'il eut appris la mort de son fils, il rassembla une armée formidable, et marcha contre Behader-Khan, avec l'intention de le détrôner. Mais la défection se mit dans son armée, et il fut obligé de prendre la fuite. Behader parvint ensuite à corrompre Malek-Kart, chez lequel Djouban s'était réfugié, et cet hôte, peu reconnaissant des services qu'il avait reçus autrefois de Djouban, le fit assassiner, et envoya sa tête à Behader.

AL. B.

Mirkhond, *Rouza' et Sefa* (Jardin de Parfums). — De Gulgoes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols*, etc. — Malcolm, *Histoire de Perse*.

DLUGOSZ (Jean), en latin *Ladislavus*, célèbre historien polonais, né le 14 mai 1615, mort à Cracovie, le 29 mai 1668. De Jean Dlugosz, staroste de Nowy-Korczyn, premières études à Nowy-Korczyn. A l'université de Cracovie. 1635 ans, il fut attaché à la cour du Olesnicki. A l'âge de vingt-cinq de l'état ecclésiastique, obtint un bocko, puis celle de W.

Il revint en Hongrie, avec l'armée, pour au moment où ces deux armées, n'attendaient que En 1654, il fut désigné par en qualité d'ambassadeur pape Nicolas V et près la manique. En 1660, il conclut, Pologne, un traité avec les George Podiebrad, roi de là un des faits de Le roi Kasimir le privé, lui confia le de 1465 avec les che Prusse Polonoise, maître vassal de la Pol l'éducation de ses deux roi de Bohême et de qui fut roi de Pologne. de quinze ans, fut élu pagna le jeune pr quitta qu'après l' suite au congrès de 1473, il contribua puissamment querelles de Bohême et de Cor voyé à la traite les affaires danubiennes de la qui alors reconnut Ministre Intérieur,

premier ordre, ecclésiastique bon et éclairé, Długosz unissait à tous ces titres le plus grand désintéressement. Il refusa la charge de grand-trésorier en Pologne et l'archevêché de Prague en Bohême; après de longues instances, il accepta l'archevêché de Léopol dans la Ruthénie Rouge; mais ce fut peu de jours avant sa mort. Héritier d'une fortune assez considérable, il employa tous ses biens à secourir les pauvres, à fonder des hôpitaux, à créer des écoles; et un institut philanthropique, qui se conserve encore à Cracovie, porte le nom de la *Bourse de Długosz pour les jurisconsultes*. Il ouvrit une ère nouvelle à la littérature historique de la Pologne. Il consacra vingt-cinq ans de travail à son principal ouvrage, et comme témoignage de son impartialité, il le soumit à la critique des professeurs de l'université de Cracovie. En mourant, il légua son manuscrit à cette école, afin que cette histoire, qu'il avait poussée jusqu'à la dernière année de sa vie, pût être continuée par un des professeurs. La grande histoire de Długosz embrasse trois périodes distinctes : 1^{re} les Annales sur l'origine de la nation jusqu'au treizième siècle; 2^{re} les Annales jusqu'au commencement du quinzième; 3^{re} les faits contemporains de l'auteur. Dans cette dernière période il passe tout en revue : le roi, les magistrats les plus élevés, les citoyens, le clergé paraissent devant lui comme devant un tribunal. Toutes les fois qu'il reconnaît que le clergé est coupable, il s'élève contre lui sans ménagements; et c'est à cause de cette sincérité que son ouvrage est resté en manuscrit deux cent trente-et-un ans. Il est le premier qui ait donné à l'histoire un caractère de vérité. Il voyagea à Jérusalem et à Rome, et popularisa en Pologne les chefs-d'œuvre de la littérature latine, de Cicéron, de Tite-Live, de Salluste, de Plinius. Il légua sa belle bibliothèque à celle de Cracovie. En 1470, il fonda une magnifique église près Cracovie, à Skalka, où il fut inhumé. Le sénateur Felix Herbut publia, en 1615, à Dobroń, une partie seulement de l'histoire de Długosz; elle se renferme que les six premiers livres, et s'arrête à l'année 1240. L'édition complète n'a paru qu'en 1711 et 1712; sous le titre de : *Joannis Długosi seu Longini, canonici quondam Cracov. Historiæ Poloniæ libri XII. Quorum sex posteriores nondum editi, nunc simul cum prioribus, ex manuscripto rarissimo, in lucem produnt*, etc.; Francfort, 1711; Leipzig, 1712, 2 vol. in-folio. La seconde édition se trouve dans la collection de Mitzler. Ses autres ouvrages sont : *Vita beatissimi Stanislai, Cracoviensis episcopi, nec non legendæ sanctor. Poloniæ, Hungariæ, Bohemiæ, Moraviæ, Prussiæ et Silesiæ patronorum*; Cracovie, 1511; — *Vita episcoporum Posnaniensium, conscripta*; Gnesa, 1524; — *Episcoporum Smogoroviensis et Becinensis, quæ nunc Vratislaviensis, ministerium Historiæ et Acta*; Breslau, 1730-32; seconde édition, dans le *Recueil de Sommers-*

bery. On remarque parmi ses manuscrits qui n'ont pas encore été publiés les suivants : *Libri Beneficiorum, sive erectionum et dotationum eccles. et monaster. totius diocesis Cracov.*; — *De Vita, Moribus et Miraculis gloriosæ et beatæ feminae Kunegundis, Poloniæ ducissæ, virginis*; — *Vita Archiepiscoporum atque Episcoporum universi regni Poloniæ*; — *Vita et Gesta Archiepiscoporum Ecclesiæ metropol. Cracov. tum Episcop. Cracov.*; — *Vita et Gesta Archiepis. Eccl. metropol. Gnesnensis*; — *Banderia Cruciferorum in Prussia, anno 1410, contra Eladislau Jagellonem, regem Polon., erecta et per eundem in prælio Grunwaldensi prostrata*; — *Heraldica Polona*; — *Orationes*.

Léonard Czapko.

Soltikowicz, *Hist. de l'Académie de Cracovie*; 1810. — Bentkowsky, *Hist. de la littérature polon.*; 1845. — Luc Jalcmbewski, *Les Historiens polonais*; 1880. — Michel Podczaszynski, *La Pologne littéraire*; 1830. — Dictionn. des Polonais savants; 1835. — Charles Sienkiewicz, *La Trésorerie polonoise*; 1883.

DMITRI, ou **DIMITRI**, en latin, *Demetrius*, nom de plusieurs grands-princes de Russie, y compris les faux Demetrius.

DMITRI^{1er} (*Dimitri Alexandronitch*), fils aîné du grand-prince Alexandre Nefski, régna de 1276 à 1294. Les historiens russes désignent sous le nom de terrible le temps de ce prince, qui lui-même a été appelé *la honte de son père* : la Russie fut alternativement ravagée par la guerre civile et par les invasions des Tartares de l'orde (1) d'Or. Dnitri succéda à son oncle Vassili, sur le trône de Vladimir, sans doute avec l'autorisation des Tartares, et fut reconnu prince particulier de Novogorod. Il ne tarda pas à se brouiller avec les habitants de cette ville, et les força de laisser bâir sur leur territoire la citadelle de Koporié. Son frère cadet, André, se rendit à l'orde d'Oravec de riches présents, obtint du khan un diplôme qui lui donnait la grande-principauté de Vladimir, une armée tartare pour s'en saisir, et l'ordre à tous les princes russes d'appuyer le nouveau souverain. Nul n'osa désobéir à cet ordre suprême. Les Tartares, lancés sur la Russie, recommencèrent la dévastation des principautés de Mourom, de Souzdal, de Vladimir, d'Yourief, de Roslof, de Tver et surtout de celle de Péraslavlé, qui tenta seule une faible résistance. Dnitri, qui espérait trouver un asile dans Koporié, fut arrêté par les Novogorodiens : ils ruinèrent cette forteresse de fond en comble, et appelèrent André pour les gouverner. Le prince déchu alla implorer les secours de Nogai, puissant chef des Tartares, qui lui rendit la grande-principauté et même la souveraineté de Novogorod. Cependant André se préparait à la guerre. Le grand-prince le prévint, et repoussa un tsarévitch de la Horde qui avait pris parti pour André. Dans le même temps les Rostoviens

(1) Orde ou horde. C'est le nom donné aux tribus ou camps des Tartares.

chassèrent un grand nombre de Tartares, dont ils pillèrent les propriétés. Cette témérité demeura impunie, sans doute à cause des dissensions qui régnaient entre les chefs mongols. André et Féodor d'Yaroslav s'unirent étroitement, et parvinrent à perdre Dmitri dans l'esprit de Nogai. Sur l'ordre de ce chef, une armée nombreuse fondit sur la grande-principauté. Dmitri s'enfuit à Pskof, puis à Tver, où il se réconcilia avec André. Il avait abandonné à ce dernier le titre de grand-prince, et se contentait de son apanage d'Yaroslavl, lorsqu'il tomba malade subitement. Il se fit moine, et mourut sur le chemin de Volok. Sous son règne les Suédois fondèrent la forteresse de Viborg.

Karamzine. *Histoire de la Russie*. — Esneaux. *Histoire politique et philosophique de la Russie*.

DMITRI II (*Dimitri Mikhaïlovitch*), régna de 1322 à 1325. Fils aîné du grand-prince Michel, il se trouvait à Tver lorsque son père fut mis à mort par l'ordre du khan des Tartares, Usbeck, et à l'instigation de Georges ou Youric, compétiteur du trône de Vladimir. Constantin, le plus jeune fils de Michel, et les principaux habitants de Tver étaient aux ordres de Georges; pour les délivrer, Dmitri dut renoncer à toute prétention à la grande-principauté et de plus payer deux mille roubles. C'est la première fois qu'il est fait mention de roubles. Malgré ce traité, Dmitri se fit donner par le khan la grande-principauté. Georges retourna à la horde, cherchant à regagner la faveur d'Usbeck. L'année suivante Dmitri fit le même voyage, et les deux princes rivaux se rencontrèrent. Dmitri, à la vue de l'assassin de son père, lui plongea son épée dans le cœur. Usbeck ne prononça sur le meurtrier qu'au bout de dix mois, et le condamna à mort.

Karamzine, *Histoire de la Russie*.

DMITRI III (*Dimitri Constantinovitch*), régna de 1360 à 1363. Prince de Souzdal, il succéda à Iván II Ivanovitch, après un an de vacance, occasionnée par les troubles qui s'étaient élevés parmi les Tartares. Ce n'était plus un seul prince qui du Kaptchak étendait sa domination sur toute la Tartarie occidentale. Avdoul régnait sur les Tartares du Volga, et Mourouth sur ceux de Sarai, ville située au nord et à deux journées de la mer Caspienne. Dmitri Constantinovitch avait pour concurrent un autre Dmitri (voy. l'article suivant), fils du grand-prince Ivan. Mourouth, au jugement duquel ils s'en rapportèrent, prononça en faveur du second, malgré sa grande jeunesse, par la raison que le fils devait hériter de son père. Dmitri Constantinovitch fut soutenu par le général tartare Mamai, qui faisait et défaisait les khans. Après une longue lutte, le prince de Souzdal se retira dans son apanage, et laissa le trône à son heureux compétiteur.

Karamzine, *Histoire de la Russie*.

DMITRI IV (*Ivanovitch*), surnommé *Don-koï* ou du Don, né en 1349, mort en 1389. Petit-

fils d'Iván la Boie

Ivanovitch, il ne succéda

son père, mort en 1359.

régnait alors à Sarai, le grand-prince

disposait encore de tous les trônes

qu'un grand nombre de prétendants

taient entre eux. A cette époque,

grands-khans du Kaptchak, et c'est

son côté un souverain à Moscou.

vitch, âgé seulement de treize ans,

pour soutenir sa nomination et ses

mes contre Dmitri Constantinovitch

lequel se vit obligé de se retirer

Dmitri IV défendit ensuite sa cour

nombreux compétiteurs, et tint

princes de Tver et de Riazan, qui

plus importants, depuis que le grand

apaisé son premier adversaire

filles. Moscou fut par lui enceinte

de pierre (1367), et ainsi fortifiée

polo résista au grand-prince de

gherd, qui, dans sa seconde invasion

riva jusque sur les bords de la

s'emparer du Kremlin. nouveau

il voulait faire de son

prince de Tver

tarda pas à se réconcilier

lequel fondèrent la ville de Moscou

ceux de la nature: car dans la suite

son règne avait déjà commencé

à se faire

à Moscou

à Moscou

à Moscou

à Moscou

à Moscou

à Moscou

à Moscou

châtiment. Serge lui prédit la victoire et enflamma de courage son armée, que Karamsine fait monter à 150,000 combattants. L'Ok'a et le Don, qui formaient la limite du côté des Tartares, furent franchis le 6 septembre 1380, et les deux peuples se trouvèrent en présence au camp de Koulikof, sur la Metcha, et près de l'embouchure de la Neprava dans le Don, sur les confins des gouvernements actuels de Toula, de Riazan et de Tambouf. Une bataille sanglante s'ensuivit. Dmitri affronta de sa personne les plus grands dangers, et résista aux prières de ses boyards, qui lui demandaient de se ménager; mais, voyant la victoire disputée avec acharnement par les infidèles, il oublia les blessures qu'il avait reçues: il se parut d'abord échapper aux Russes; mais vain elle leur resta, grâce à une embuscade habilement disposée. S'il faut en croire quelques historiens, 200,000 cadavres russes et mongols couvraient le champ de bataille. Quoi qu'il en soit, la bataille de Koulikof est une des journées qui marquent le plus dans l'histoire de la Russie; et pourtant elle ne fut point décisive, si ce n'est pour Mamai, dont elle amena la chute. Taktamysch, un descendant de Tchinghis-Khan, prit sa place. A la tête d'une armée innombrable, celui-ci entra dans la Russie, et Moscou, prise par trahison ou le 26 août 1382, fut en-

vois fois livrée au feu et au pillage. Dmitri IV : il consentit

à reconnaître la suprématie. Peu de temps après, n'ayant pas atteint l'âge de 13 ans, il l'imita pas, dans ses derniers jours, l'exemple de tant de ses prédécesseurs, et l'approche de la mort avait pris l'habit ecclésiastique, usage que suivaient souvent alors les souverains de l'Europe occidentale. L'un de ses fils lui succéda. Malgré les désastres qui affligèrent la fin, le règne de Dmitri Ivanovitch n'en eut pas moins une grande et saine influence sur l'avenir de la Russie. Ce prince apprit à ses sujets qu'ils pouvaient vaincre les Tartares, et depuis lui la dignité de grand-prince devint l'héritage des souverains de Russie. Ce fut sous son règne que les Permians convertis à la religion chrétienne, et que les usages de la grande-principauté commencèrent à se modifier. L'usage de monnaies d'argent et de cuivre fut fixé aussi aux dernières années de son règne. L'introduction en Russie de la poudre à feu. [Encyc. des G. du M.]

— *Encyc. Histoire de la Russie.* — Eschsch, *Histoire politique et politique de la Russie.*

DMITRI (Ivanovitch), tsarévitch russe, né le 15 mai 1591. L'Eglise russe a compté de ses martyrs ce dernier rejeton de la famille de Rurik, jeune victime dont la mort devint pour l'empire une calamité. Il était né du septième mariage d'Ivan Vassiliévitch. Bien que ce mariage eût été contracté au mépris des canons de

l'Eglise grecque, qui ne reconnaît pas d'union légitime après le quatrième veuvage, le titre de tsarévitch ne fut pas contesté à Dmitri, et déjà même on le considérait comme l'héritier présomptif de la couronne, la santé débile de Fédor faisant craindre qu'il ne mourût sans postérité. Doux et timide comme un enfant, dévot jusqu'à la superstition, Fédor laissait tout le pouvoir à son beau-frère Boris Godounof. Cet ambitieux ministre, qui avait déjà le titre et l'autorité de régent, et qui aspirait au trône, résolut de se débarrasser du seul obstacle qui l'en séparait. Il commença par reléguer à Ouglitch le jeune Dmitri, sa mère Marie Fédorovna, et ses trois oncles Michel, Grégoire et André Naïgo. Le tsarévitch avait sa petite cour, ses menins et ses grands-officiers, parmi lesquels le régent entretenait sans doute plus d'un espion. S'il fallait ajouter foi aux rapports du secrétaire de chancellerie Bittigofski, chargé de l'administration financière et de la surveillance de la petite cour d'Ouglitch, le tsarévitch annonçait déjà les instincts féroces et les goûts cruels de son père. Il ne se plaisait qu'à voir battre des animaux ou bien à les mutiler avec des raffinements de barbarie. On racontait qu'un jour d'hiver, jouant avec des enfants de son âge, il avait fait des figures d'hommes avec de la neige dans la cour de son palais. A chacune il avait donné le nom d'un des hauts fonctionnaires de l'empire, et à la plus grande le nom de Boris. Armé d'un sabre de bois, il leur abattait les bras ou la tête. « Quand je serai grand, disait-il, voilà comme je les traiterai. » Les espérances et les craintes que faisait concevoir de pareils récits furent promptement dissipées par la mort soudaine de Dmitri. Cet événement est resté couvert d'obscurité. M. Mérimée a fait sur ce sujet de profondes recherches, conduites avec une rare sagacité. Nous lui avons déjà emprunté plusieurs détails; voici comment il raconte la mort du tsarévitch et le massacre qui en fut la suite. « La fin de Dmitri fut étrange, dit-il, et il est difficile de savoir si elle fut le résultat d'un accident ou d'un crime. Le 15 mai 1591 (vieux style), dans l'après-midi, le tsarévitch, que sa mère venait de quitter pour un moment, s'amusa avec quatre enfants, ses pages ou ses menins, dans la cour de son palais, vaste enclos qui renfermait plusieurs habitations séparées, bâties çà et là irrégulièrement. Auprès de lui se trouvait encore Vassilissa Volokhof, sa gouvernante, sa nourrice, et une fille de chambre. Il est vraisemblable qu'on le perdit de vue un instant. Selon le témoignage unanime des trois femmes et des pages, il tenait un couteau qu'il s'amusa à ficher en terre, ou avec lequel il taillait un morceau de bois. Tout à coup la nourrice l'aperçut qui se débattait baigné dans son sang. Il avait une large plaie à la gorge, et il expira sans proférer une parole. Aux cris de la nourrice, la tsarine accourut, et, dans la première furie de son

desespoir, s'écrie qu'on vient d'assassiner son fils. Elle se jette sur la gouvernante qui devait le surveiller, et, armée d'une hache, la frappe à coups redoublés, l'accusant d'avoir introduit des meurtriers qui viennent d'égorger son enfant. En même temps, préoccupée sans doute de ses récents démêlés avec Bitiagofski, elle invoque contre cet homme la vengeance de ses frères et des serviteurs de sa maison. Survient Michel Nagoi, sortant de table, et dans un état d'ivresse, au dire de plusieurs témoins. A son tour, il frappe la gouvernante, et ordonne de sonner la cloche d'alarme à l'église du Sauveur, voisine du palais. En un instant l'enclos se remplit d'habitants d'Ouglitch et de domestiques, qui accourent avec des fourches et des haches, croyant que le feu est au palais du tsarévitch. Avec eux arrive Bitiagofski, accompagné de son fils et de gentils-hommes attachés à la chancellerie. Il essaye de parler pour apaiser le public, et d'abord s'écrie que l'enfant s'est tué lui-même en tombant sur son couteau dans une attaque d'épilepsie, maladie dont il était notoirement atteint. — « Voilà le meurtrier ! » s'écrie la tsarine. Aussitôt cent bras se lèvent pour le frapper. Il s'enfuit dans une des maisons de l'enclos, et s'y barricade pour un moment ; mais on enfonce la porte et on le massacre. Son fils est égorgé auprès de lui. Quelconque élève la voix pour le défendre, quelconque est reconnu pour lui appartenir, est aussitôt chargé de coups et mis en pièces.... Une douzaine d'employés de la chancellerie du tsar et quelques habitants d'Ouglitch, soupçonnés de connivence avec les assassins, périrent ainsi dans cette émeute soudaine, où les massacreurs tuaient au hasard tout ce qui s'offrait à leur rage. « On les pourchassait comme des lièvres », dit un des témoins dans son interrogatoire. Deux jours après, la tsarine, qui venait de dénoncer les assassins prétendus, changea d'idée, et s'avisa qu'une naine, qui venait quelquefois l'amuser par ses bouffonneries, avait jeté un sort au tsarévitch. Elle fit tuer cette malheureuse à coups d'arquebuse, et le corps fut jeté à l'eau sans autre forme de procès. » Ces affreuses exécutions, qui étaient toutes illégales si elles n'étaient pas toutes injustes, furent sévèrement punies par Boris Godounof ; la tsarine fut reléguée dans un couvent, deux de ses frères furent exilés. Plus de deux cents habitants d'Ouglitch périrent dans les supplices. Les autres furent déportés en masse en Sibérie. Ce sévère jugement avait été précédé d'une enquête d'où il résultait que le tsarévitch s'était tué lui-même dans un accès d'épilepsie. Personne ne crut à cette conclusion, évidemment dictée par Boris Godounof, et les Russes regardèrent le régent comme un assassin, le tsarévitch comme un martyr.

Karamzine, *Histoire de l'empire de Russie*, traduite par M. de Mirotzki, Paris, 1806, in-8°. t. XI. — P. Mérimée. *Les faux Démétrius*.

DMITRI SAMOTZVARETZ, ou le Faux Dème-

trius. On donne ce nom à plusieurs personnages qui, au commencement du dix-septième siècle, se firent passer pour le fils d'Ivan IV et excitèrent en Russie de sanglantes révolutions. Le premier, et de beaucoup le plus remarquable, de ces faux Dmitri parut en 1603. A cette époque, le gouvernement tyrannique du tsar Boris Godounof avait fini par exciter en Russie un mécontentement général. Les Cosaques surtout ne pouvaient supporter l'administration régulière qu'il essayait d'introduire parmi eux. Ils n'attendaient qu'un signal pour se révolter et marcher sur Moscou. Ce signal leur vint de la Pologne. Un jeune homme qui habitait en qualité de serviteur, dit-on, à Brabant, dans la maison du prince Adam Wlaskiewicz, lui révéla qu'il était le tsarévitch Dmitri, fils d'Ivan Vassilévitch (voy. DARRAS *tsarévitch*), et lui raconta l'histoire suivante (1) : « Un médecin, nommé Simon, Valaque ou Allemand, ayant pénétré les desseins sinistres de Boris, en plutôt reçu de sa part des offres considérables pour attenter à la vie de l'héritier présomptif, avait feint d'y consentir, afin de mieux déjouer les projets du tyran. La nuit fixée pour l'assassinat, ce serviteur fidèle avait placé dans le lit du tsarévitch l'enfant d'un serf, de même âge à peu près, lequel avait été égorgé. Contance que Fédor était irrévocablement fasciné par Boris, et qu'il serait impossible d'en obtenir justice, le médecin s'était enfui d'Ouglitch avec le jeune Dmitri ; puis il l'avait confié à un gentilhomme dévoué, qui, pour le dérober plus facilement à la haine de Boris, l'avait fait entrer dans un couvent. Le médecin était mort, ainsi que le gentilhomme qui avait recueilli le prince. A défaut de ces deux témoins, l'inconnu produisait un sort russe, portant les armes et le nom du tsarévitch, et une croix d'or ornée de pierres précieuses d'une valeur considérable. « C'était, disait-il, le présent que, selon l'usage russe, il avait reçu de son parrain, le prince Ivan Melistavski, le jour de son baptême. » Le jeune homme qui se prétendait fils d'Ivan paraissait âgé de vingt à vingt-deux ans. Si Dmitri eût vécu, il aurait eu vingt-trois ans en 1603. Il était petit de taille, mais large d'épaules, et tout en lui annonçait la vigueur et l'agilité. Ses cheveux étaient d'un blond sec et tirant sur le roux, ses yeux d'un bleu pâle, et cependant il avait le teint très-brun, comme beaucoup d'hommes originaires des pays chauds. On savait que Marie Fédorovna, la mère de Dmitri, était fort brune, et qu'Ivan le Terrible était d'une stature au-dessous de la moyenne. Ceux qui se rappelaient le tsar Ivan trouvaient dans le visage de l'inconnu une ressemblance de famille ; cependant le tsar était bon, et le tyran de son fils prétendait ne provenir que d'un mauvais sang. Le visage large, les pommettes saillantes, le nez gros, les lèvres épaisses, peu de poil sur la barbe, c'est ainsi que le représentant plébéien

(1) Prosper Mérimée, *Les faux Démétrius*, t. II.

contemporains qui l'ont souvent approché; description qui se rapporte assez bien au portrait que l'on conserve dans l'Académie de Pétersbourg, et à une gravure publiée en Pologne en 1600. On y retrouve comme l'exagération du type slave, alliée à une expression de fermeté et d'énergie remarquable. L'inconnu montrait encore deux vermes qu'il avait, l'une au front, l'autre sous l'œil droit. Il avait un bras un peu plus long que l'autre. Tous ces signes apparemment étaient bien connus pour avoir été remarqués sur l'enfant mort à Ouglitch. » Persuadé que son hôte était bien le fils d'Ivan IV, le prince Adam le conduisit chez son frère, le prince Constantin, à Jalousiez. Les nobles polonais accoururent de tous côtés pour visiter ce prétendu tsar légitime de toutes les Russies. « Dmitri ne laissait rien échapper qui démentit son illustre origine. Courtois, affable, maintenant son rang (1), il semblait à son aise sous ses habits de brocard, au milieu des nobles palatins; il acceptait leurs services de l'air dont on accorde une faveur, et avec l'assurance de les reconnaître un jour. Il parlait le polonais aussi bien, peut-être plus facilement, que le russe; il avait quelques mots de latin, écrivait vite et d'une manière hardie; c'en était assez alors pour prouver qu'il avait reçu une éducation libérale. D'ailleurs, l'histoire de Russie lui était parfaitement connue; on voyait qu'il possédait à fond les généalogies de toutes les grandes familles, et que leurs intérêts, leurs rivalités, leurs fortunes éternelles, avaient été pour lui l'objet d'une étude toute particulière. En un mot, il avait appris son rôle de prétendant, et le jouait au mieux. » La nouvelle de l'apparition du prétendant en Pologne inquiéta d'autant plus Boris, qu'elle coïncidait avec un soulèvement des Cosaques du Don et des Zaporogues, qu'un moine russe, nommé Grégoire ou Grichka Otrepief, poussait à la révolte en leur annonçant la prochaine arrivée du tsar légitime. Le tsar tenta de se faire livrer le prétendant à prix d'argent par les princes Wisniowiecki; on demanda tout repoussée avec indignation. Constantin conduisit Dmitri chez son beau-père, Georges ou Iouriï Mniszek, palatin ou voïvode de Sandomir, illustre, comme lui, par sa naissance et par des services rendus à l'État. Pour attacher à sa cause ces puissants magnats polonais, Dmitri demanda la main de Marine ou Marianne, la seconde fille de Mniszek, jeune et belle personne, que séduisait la promesse d'une couronne. Mniszek fit des intérêts de son futur gendre les siens propres: il le présenta au roi de Pologne, et lui concilia la faveur des nobles, comme aussi celle du clergé, que Dmitri attacha par l'espérance qu'il donnait d'embrasser la foi catholique et d'y convertir ses sujets dès qu'il en serait le maître. Sigismond III, en guerre avec la Suède, sa première patrie,

n'osait attaquer ouvertement Boris Godounof; mais il permit à ses panes (seigneurs) de prendre les armes pour leur propre compte et de suivre le prétendant. Boris, de plus en plus alarmé, essaya de perdre Dmitri dans l'esprit du peuple en l'identifiant avec Grégoire Otrepief, moine apostat, ivrogne et débauché, méprisé de tout le monde. Il fit donc publier la pièce suivante. « Le tsar a été informé qu'en Lithuanie un certain coquin se faisait appeler le tsarévitch Dmitri, prince d'Ouglitch, fils d'Ivan. Ledit coquin n'est autre qu'un certain moine défrôqué nommé Grichka Otrepief, fils du capitaine de strelitz Bogdan Otrepief. Après avoir été tonsuré au monastère de Tchoudof, l'année 1603, il passa la frontière, vint en Lithuanie, et entra au monastère de Petchera, en compagnie d'un autre moine, nommé Michel Povadine. Là, par une ruse diabolique, il feignit d'être malade, et, suppliant l'abbé de le confesser, lui dit qu'il était Dmitri d'Ouglitch, fils du tsar Ivan, qu'il avait pris des habits de moine pour se cacher du tsar Boris, mais qu'il n'avait pas fait profession; puis il pria l'abbé de publier sa confession s'il mourait. Après quoi il se leva, parla et se trouva mieux. L'abbé, déçu par cet imposteur, écrivit au roi de Pologne et aux sénateurs; sur quoi, cet apostat jeta son froc, s'en vint à Sandomir, prenant le nom de tsarévitch, et dans toute la Slavonie, comme dans les villes de Pologne, il se trouve des gens qui ajoutent foi à cette imposture ».

La plupart des historiens modernes et presque tous les biographes ont accepté comme dignes de foi les mensonges officiels sortis de la chancellerie de Boris; mais aucun contemporain n'y crut. M. Mérimée, dans un très-beau travail sur ce mémorable épisode de l'histoire russe, a démontré sans peine que l'identification de Dmitri et d'Otrepief était une fiction grossière, dénuée de vraisemblance et qu'un historien comme M. Karamzine n'aurait pas dû adopter. Dmitri réunit d'abord 5,000 hommes, qui en franchissant la frontière se renforcèrent encore de quelques milliers de Cosaques du Don. A cette nouvelle, Boris envoya deux armées à la rencontre de celui qu'il signalait, dans ses manifestes, comme un imposteur, un moine apostat, un hérétique, et fit lancer contre lui les foudres de l'Eglise. Mais les villes, sommées au nom de Dmitri, fils d'Ivan, ouvrirent leurs portes: Tchernigof, Poutivl, Rytsk, etc., furent successivement occupés; Novogorod-Séversk, défendu par Pierre Fédorovitch Basmanof, opposa seule résistance assez prolongée pour permettre aux généraux du tsar, dont l'armée s'élevait à plus de 50,000 hommes, de combiner leurs efforts. Dmitri remporta d'abord la victoire, en décembre 1604 (n. st.), sur le prince Fédor Ivanovitch Mstislavski; mais le 21 janvier 1605 il fut à son tour défait et poursuivi par ce général, que le prince Vassili Choumski était venu rejoindre. Dmitri se

renferma à Poutivl jusqu'au mois de mai ; les généraux russes s'affaiblirent en disséminant leurs forces, et dans l'intervalle Boris mourut d'apoplexie (13-23 avril), ou peut-être d'un poison qu'il avait pris, laissant un fils de seize ans, incapable de porter le fardeau d'une couronne en de pareilles circonstances. (Voy. Godounov.)

Dmitri, profitant de cet événement heureux pour lui, multiplia les proclamations, et ne ménagea point les promesses ; il lui dut en outre un sujet dévoué et fidèle, capitaine non moins distingué que brave soldat. Basmanof, investi du commandement de l'armée du nouveau tsar Fédor Borisovitch, alla lui-même offrir son épée à Dmitri. Celui-ci, secondé par les Russes et les Cosaques, qui vinrent en foule remplacer auprès de lui sa petite armée polonaise taillée en pièces ou débandée, s'était avancé à peu de distance de Moscou pour reconnaître lui-même l'état des choses et provoquer une révolution dans cette capitale. Elle ne tarda pas à éclater. Le prétendant, de retour à Toula, reçut une députation solennelle, qui l'invitait à venir occuper le trône de ses aïeux. La famille Godounof avait été surprise au Kremlin, jetée en prison, et bientôt après, peut-être par ordre de son successeur, le jeune tsar périt misérablement avec sa mère. Un de ses parents, Semen Godounof, fut aussi mis à mort. Les autres membres de cette famille furent exilés en Sibérie ou relégués dans des forteresses. Henia, fille de Boris, fut épargnée, et devint peu après la maîtresse du nouveau tsar. Le 20-30 juin 1605 Dmitri fit son entrée à Moscou avec beaucoup de pompe, aux acclamations du peuple ; son couronnement eut lieu peu de jours après. Il envoya aussitôt chercher sa mère, la tsarine Marie Nagoïa, qui, reléguée par Boris dans un couvent lointain, y vivait obscurément, sous le nom de sœur Marthe (Marfa). En voyant Dmitri, cette princesse répandit un torrent de larmes, et soit qu'elle le reconnût en effet, soit que la peur dictât ses paroles, ou qu'elle agit seulement par intérêt, afin d'améliorer son sort et de se venger des Godounof et de leurs partisans, elle lui donna le nom de *fils* et le suivit (18 juillet) à Moscou. Elle y vécut dans un couvent moins austère que la retraite où elle avait été reléguée.

Dmitri se hâta d'organiser son gouvernement avec un singulier mélange de fermeté et d'imprudence : il ne ménagea pas assez les préjugés religieux de ses sujets, et laissa trop de pouvoir aux anciens ministres de Boris. Basmanof, auquel il devait l'empire, fut son homme de confiance ; mais, tout en le traitant avec la plus grande amitié, il ne se laissa pas gouverner par lui. « Dmitri, dit M. Mérimée, ne voulait ni favori ni maître. Il fallait que tout plût sous sa volonté, et pourtant, tout despote qu'il était, il aimait la discussion et accordait à ses boyards la liberté la plus complète de le contredire. Tous les jours il présidait le conseil, et sa mémoire

prodigieuse, sa facilité, sa pénétration, confondaient ses ministres. On se demandait où il avait appris à connaître si bien son empire, ses besoins et ses ressources. Tolérant la contradiction et la recherchant même, il abusait trop souvent de sa supériorité pour railler sans mesure des adversaires qu'il avait convaincus d'erreur, ou que le respect avait réduits au silence. En outre, il montrait trop ouvertement une préférence partielle pour les coutumes étrangères, qui choquaient les préjugés des Moscovites. Il citait sans cesse la Pologne, cette antique ennemie de la Russie, vantant à tout propos la supériorité de ses lois et de sa civilisation. « Voyagez, instructeurs-vous, disait-il à ses boyards ; vous êtes des sauvages, il faut vous policer. »... Toutes les fois qu'il entendait parler d'une industrie nouvelle, il voulait aussitôt l'introduire en Russie, et faisait faire des offres avantageuses à des artisans habiles ou à des commerçants éclairés pour qu'ils vissent se fixer dans ses États. Il aimait les arts et particulièrement la musique... Un usurpateur a besoin de gloire, et est, pour ainsi dire, forcé de devenir conquérant. Le grand projet de Dmitri était celui d'Étienne Bathori ; il voulait réunir toutes les forces de la race slave pour les jeter sur les Turcs et les Tartares. Il y travailla dès le lendemain de son arrivée à Moscou. Agrandissement de ses États, gloire immense pour lui-même, affermissement de son autorité, tels étaient les résultats qu'il se promettait de cette vaste entreprise. « Mais de graves obstacles intérieurs devaient l'empêcher de réaliser des projets aussi grandioses.

L'ancien président de l'enquête d'Oughitch, le prince Chouiski, qui dans les premiers jours du règne de Dmitri, s'était déclaré complice d'imposture et avait reconnu le prétendant pour le vrai fils d'Ivân IV, ne tarda pas à revenir sur sa déclaration, et, non content d'exprimer publiquement des doutes sur la naissance royale du nouveau tsar, il forma un complot pour le renverser. Il fut condamné à mort, et déjà il avait posé la tête sur le billot où la hache du bourreau devait le trancher, lorsqu'on lui annonça sa grâce. On le laissa même très-peu de temps dans l'exil qu'on lui avait assigné, à lui et à ses deux frères, et « ç'a été, dit Margret, officier français au service du tsar, la plus grande faute (1) que jamais l'empereur Dmitri ait commise, car c'est lui à procurer sa mort ». Du reste, le capitaine français nous donne l'idée la plus favorable du maître qu'il servait. « Nicoli Choutsqui, dit-il, étant rappelé d'exil, eut la grande grâce qu'après avoir, avant d'être nommé une de ladite maison (Nagai), ses deux frères voient solenniser un mois après celui de son

(1) C'est aussi l'opinion de M. Mérimée. « Il n'était pas cruel ; il avait même une douceur humaine, rare de son temps et peut-être depuis ; mais il était paterne ; car c'est le châtiment de ceux qui abusent du pouvoir par la violence, de voir succéder à la terreur. »

peur. Enfin, l'on ne voyoit autre chose que nocces et joie, au contentement d'un chacun; car il leur fit goûter petit à petit ce que c'est qu'un pays libre, gouverné par un prince clément. Il alloit tous les jours une fois ou deux voir l'impératrice sa mère; il se monroit parfois un peu trop familier envers les seigneurs, lesquels sont élevés et nourris en telle sujétion et crainte qu'ils n'oseroient presque parler en présence de leur prince sans commandement, combien que ledit empereur sçavoit autrement tenir une majesté et grandeur digne d'un prince tel qu'il étoit. Au reste, il étoit sage, avoit assez d'entendement pour servir de maître d'école à tout son conseil. »

De nouvelles menées secrètes qu'on découvrit, et peut-être les dispositions douteuses de la multitude, décidèrent enfin le jeune tsar à l'entourer d'une garde étrangère, composée de cent archers, dont Margeret eut le commandement, et de deux cents halbardiers. Lorsqu'il se crut ensuite suffisamment affermi sur son trône (novembre 1605), Dmitri s'occupa à remplir son engagement envers le palatin Moïzsek et Marine, sa fille. Des ambassadeurs russes allèrent demander celle-ci en mariage au roi de Pologne et à la république. Le mariage par procuration eut lieu à Cracovie. Cette fête fut célébrée presque avec autant de solennité que le mariage de Sigismond III lui-même avec Constance, archiduchesse d'Autriche, qui se conclut peu de jours après. Les préparatifs de son départ retinrent encore quelque temps en Pologne la future tsarine; mais enfin, le 11 mai 1606, Marine Moïzsek, jeune, belle, ambicieuse, arriva à Moscou, suivie de son père, d'un de ses frères, du prince Constantin Wisnowiecki, son beau-frère, et d'un grand nombre de gentilshommes polonais, tous fiers d'avoir couronné un tsar, turbulents par caractère, et pleins de mépris pour les Russes, encore barbares, ridiculement cérémonieux, ignorants, et serviles à l'excès vis-à-vis de leur souverain. Le peuple russe vit avec peine une femme associée aux pompes du couronnement, qui à son avis n'étoient point faites pour ce sexe; il souffrait de voir le prince toujours entouré d'étrangers, qui vivaient familièrement avec l'oint du Seigneur, dont le Russe n'approchait qu'avec crainte et avec une soumission profonde; il s'indignait de leur arrogance, de leur mépris pour les chefs les plus considérés, de leurs libertés prises avec les femmes des boyards, comme avec celles des classes inférieures. Mais ce qui alarma de perdre le prince dans tous les esprits, ce fut son manque de respect pour le culte grec-romain, les doutes qu'on répandit à dessein sur son orthodoxie, ses préférences assez marquées pour l'église latine, avec laquelle on assure qu'il avait pris des engagements, et enfin l'appui des jésuites, dont on a même prétendu qu'il étoit l'élève, dressé par eux pour le rôle

qu'ils voulaient lui faire jouer, dans le but de procurer l'union des deux Églises. Chose inouïe, d'ailleurs, Dmitri mangeait du veau, viande défendue par la religion comme impure et que les vrais Russes avaient en horreur. Dix jours à peine étoient écoulés depuis le couronnement de Marine et la noce, qui fut célébrée en même temps, quand Chouiski reconnut que tout étoit mûr pour une révolte ouverte. Tenant l'épée d'une main et la croix de l'autre, il conduisit au Kremlin une troupe furieuse, dont tout le peuple de Moscou ne tarda pas à appuyer l'entreprise. Ce fut le samedi 27 mai 1606, à six heures du matin. Basmanof reçut les premiers coups : il tomba sur le seuil de la porte qui conduisait chez le tsar, et, ne pouvant plus la défendre, il cria : « Trahison ! Sauve-toi, Dmitri, fils d'Ivan ! »

« Dmitri (1), voyant la première porte du palais forcée, et convaincu que toute résistance étoit inutile, jeta son épée, traversa en courant la chambre de la tsarine, et gagna l'appartement le plus éloigné de l'endroit qu'assailaient les rebelles. Il étoit, dit-on, blessé à la jambe d'un coup de sabre. Cependant, il ouvrit une fenêtre qui donnoit sur l'emplacement où s'élevait autrefois le palais de Boris, qu'il avait fait démolir; la fenêtre étoit haute de plus de trente pieds, mais il n'y avait personne aux environs, et il sauta. Sa chute fut si malheureuse qu'il se cassa une jambe, et la douleur si vive qu'il s'évanouit. Un moment après il reprit connaissance, et ses gémissements attirèrent auprès de lui, d'un corps-de-garde voisin, quelques strelitz qui le reconquirent. Touchés de compassion, ces soldats le relèvent, lui font boire de l'eau, et l'assèyent sur une pierre, reste des fondations du palais de Boris. Le tsar, un peu ranimé, put parler aux strelitz, qui jurèrent de le défendre. En effet, aux premiers cris des rebelles qui viennent réclamer leur proie, ils répondent à coups d'arquebuse et abattent quelques-uns des plus acharnés. Mais bientôt la foule grossit, attirée par le tumulte et les cris qui annoncent que le tsar est enfin découvert. On entoure les strelitz, on les somme de livrer l'imposteur, ou bien on va dans leur faubourg massacrer leurs femmes et leurs enfants, demeurer sans défense. Alors les strelitz, effrayés, mettent bas les armes et abandonnent le blessé. Avec d'horribles acclamations de triomphe, la multitude se jette sur lui et le traîne en le chargeant de coups, jusque dans une chambre du palais, déjà mis au pillage. Dmitri, au pouvoir de ses bourreaux, passant devant ses gardes du corps prisonniers, étendit une main vers eux, en signe d'adieu peut-être, mais sans proférer une parole. Un de ses gentilshommes, nommé Furstenberg, Livonien, transporté de fureur, essaya, quoique sans armes, de le défendre. Les rebelles percent ce brave homme

(1) Prosp. Mérimée, *Les faux Dém...*, p. 304.

à coups redoublés, tandis qu'il ne pense qu'à couvrir son maître. Si Dmitri ne fut pas massacré à l'instant, c'est que la haine ingénieuse des assassins voulait prolonger ses souffrances. On lui arrache ses habits, et on le couvre d'un cafetan de pâtissier. « Voyez le tsar de toutes les Russies ! s'écriaient les rebelles ; il a revêtu les habits qui lui conviennent. » « Chien de bêtard, dit un gentilhomme russe, dis-nous qui tu es et d'où tu nous es venu ? » Dmitri, rassemblant ce qui lui restait de forces pour élever la voix : « Chacun de vous, dit-il, sait que je suis votre tsar, fils légitime d'Ivân Vassilievitch. Interrogez ma mère ; ou si vous voulez ma mort, donnez-moi au moins le temps de me reconnaître. » Alors un marchand nommé Valouief, fendant la presse, s'écria : « Pourquoi tant causer avec ce chien d'hérétique ? Voilà comme je confesse ce flûteur polonais ! » Et il lui tira à bout portant un coup d'arquebuse dans la poitrine, qui mit fin à son agonie. Bientôt le cadavre, défiguré, déchiqueté, le ventre ouvert, les bras hachés à coups de sabre, est traîné sur le pavé. On le jette en bas des degrés, et il tombe sur le corps de Baamanof. « Vous vous aimiez vivants ; morts, on ne vous séparera pas, » disaient les meurtriers dans leur sauvage triomphe. Marine, Mniszek, Wizniowiecki, l'ambassadeur de Pologne, beaucoup d'autres magnats furent jetés dans les cachots, et le peuple, avide de sang et de vengeance, envahit les demeures des Polonais, dont on assure que 1705 furent massacrés ce jour-là. D'autres se frayèrent un passage le sabre à la main, ou forcèrent les Russes, par la plus courageuse résistance, à leur accorder une capitulation.

Ainsi périt un prince dont on ne peut méconnaître, au milieu de torts réels et graves, et quelle que fût d'ailleurs sa naissance, les qualités vraiment royales. « Il étoit agile, dit encore Margeret, avoit un grand esprit, étoit clément, tout offensé, mais aussi tout apaisé, libéral, enfin un prince qui aimoit l'honneur et l'avoit en recommandation. Il étoit ambitieux ; ses desseins étoient de se faire connoître à la postérité, et étoit délibéré, ayant donné commandement à son secrétaire de se préparer au mois d'août dernier (1606) pour partir avec les navires *angloises* pour venir en France congratuler le roy très-chrétien (Henri IV) et avoir correspondance avec lui ; duquel il m'a parlé plusieurs fois avec grande révérence. Enfin, la chrétienté a perdu beaucoup en sa mort, si ainsi est qu'elle le soit, comme il est fort vraisemblable. »

Ce qui est certain, c'est que cette mort n'apporta pas le repos de la Russie, veuve de la famille de Rurik, dont les membres avaient régné sur elle depuis sept siècles et demi. Vassili Ivanovitch Chouiski, issu d'une branche collatérale de cette même famille, prince rusé et artificieux, mais sans élévation dans les sentiments et sans talent véritable, fut appelé au trône par

la volonté du peuple de Moscou et presque sans la participation des boyards. Une fortune si brillante excita la jalousie de ces derniers ; l'ambition régna partout ; et ayant de toutes parts des ennemis à combattre, Chouiski fut hors d'état de rétablir l'ordre et d'affermir son autorité. Ce qui porta au comble les malheurs de la Russie, ce furent l'apparition de plusieurs nouveaux prétendants à la couronne et le bruit qui ne tarda pas à se répandre que Dmitri n'étoit pas mort, qu'il avoit échappé au massacre, et alloit reparaitre à la tête d'une armée. Le premier imposteur qui se présenta fut le *Petit Pierre* (*Petrouchka Samosvatnets*) ; il se dit fils du tsar Félor Ivanovitch et avoir été échangé après sa naissance contre la fille à laquelle on croyoit que la tsarine avoit donné le jour, et qui étoit morte en bas âge. Un serf, appelé Ivân Bolotnikov, lui forma une armée, qui battit plusieurs généraux russes et s'avança même jusque vers Moscou. Mais bientôt après ces aventuriers furent vaincus, faits prisonniers et mis à mort. Un autre, dont le véritable nom étoit, à ce qu'il parait, *André Nagil*, mais qui prit celui de tsar Dmitri, prétendant avoir échappé au massacre de Moscou, fut plus heureux, et promena pendant plus longtemps le fer et les flammes à travers la Russie, déchirée par les factions. Koliernycki, dans sa *Vie de Vladislaf*, écrite en latin (liv. V, p. 320), assure que cet imposteur étoit juif, et beaucoup d'historiens russes et polonais admettent cette opinion. Ce faux Dmitri, quoique sans talents, sans esprit, sans conduite, rallia tous les Russes mécontents, les Polonais, dévoués au désir de la vengeance, les Cosaques, troupes avides de pillage, et les brigands nombreux dans plusieurs provinces de l'empire étoient alors lesteés. Trois chefs habiles et déterminés lui prêtaient la force de leur épée et l'autorité de leur nom : Zarucki, ataman des Zaporogues, le prince Ivân Pierre-Sapiéga, et le prince Rostislav Rozinski, issu du sang de Narimont, grand-prince de Lithuanie. L'imposteur nomma et donna ataman (hetman) de son armée, et lui abandonna la direction des affaires. Constaté par les richesses nouvelles qu'il recevait de toutes parts, Chouiski, devenu le tsar Vassili Ivanovitch, s'alarmait cependant plus encore des préparatifs que faisoit Sigismund III, roi de Pologne, poussé à la guerre par ses magnats catholiques, qui ne cessent de lui répéter que le sang de leurs frères assassinés à Moscou criait vengeance. Pour le désarmer, le tsar donna la liberté aux Polonais qu'il avoit préservés du carnage, et le renvoya jusqu'à la frontière sous bonne escorte. Marine Mniszek, qui ne vouloit point passer à son rang suprême, fut dirigé vers la Pologne. En route, deux officiers de hérauts surprirent ses gardes, s'emparèrent d'elle, et conduisirent (1609) à Tschichin, village de 12 verstes de Moscou, et près duquel le faux Dmitri étoit campé, pendant le temps que

la capitale. Désormais l'histoire de cet imposteur est inséparable de celle de l'ambitieux Polonois, qui vint chercher une couronne en Russie et y trouva des fers. (Voy. *Marine Mniszek*.) Marine Mniszek et le faux Dmitri forment le sujet d'un roman russe de M. Boulgarine, traduit en français par M. Fleury (Paris, Levrault, 1832, 4 vol. in-12). Le même sujet a été traité par Schiller, dans une tragédie qu'il n'a pas terminée. En France, M. Léon Halévy a fait représenter il y a quelques années une tragédie sous le titre du *Czar Démétrius*. Enfin, M. Mérimée, outre le beau travail historique que nous avons souvent cité, a fait des débuts du premier des faux Dmitri le sujet d'une œuvre dramatique (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1852), dans laquelle il a expliqué très-ingénieusement, et avec beaucoup de vraisemblance, comment la trahison vint à un jeune Cosaque de l'Ukraine de ressusciter en lui Dmitri, fils d'Ivân, et comment cette idée fut accueillie par la crédulité des contemporains.

Le capitaine Margeret, *État de l'empire de Russie*. — De Thon. *Hist. Universelle*. — Martin Baes. *La Chronique de Moscou*. — *Tragedia Moscovitica, sive de vita et morte Demetrii, qui nuper apud Ruthenos imperium tenuit, narratio ex fide dignis scriptis et litteris excerpta*; Cologne, chez Gérard Grenenbrun, 1698, in-12. — Rares (Rares). *Discours merveilleux et véritable de la conquête faite par le jeune Demétrius, grand-duc de Moscovie, du sceptre de son frère, avenue en cette année, 1605, avec son couronnement du dernier juillet*; Arras, 1606, in-12. — Karamzine. *Histoire de l'empire de Russie*, traduite par M. de Divoff, t. XI. — Prosper Mérimée, *Épisode de l'histoire de Russie, les Faux Demétrius*.

DMITRIEV (*Ivân Ivanovitch*), homme politique et poète russe, né dans le gouvernement de Simbirsk, en 1760, mort à Moscou, le 15 octobre 1837. Il étudia à Casan et à Simbirsk jusqu'à l'âge de douze ans. Obligé de fuir avec son père à la suite de la révolte de Pougatschef, il fut placé à Saint-Petersbourg à l'école des Gardes de Semenof. Il entra ensuite au service militaire, qu'il quitta à l'avènement de l'empereur Paul, avec le titre de colonel. Nommé premier procureur du sénat, il échangea quelque temps après ses fonctions contre celles de conseiller privé. Sous l'empereur Alexandre, il s'éleva jusqu'au rang de membre de la Justice. Quatre ans plus tard, il rentra, pour n'en plus sortir, dans la vie privée. Ami de Karamzine, il se joignit aux efforts de cet historien pour faire entrer dans une ère nouvelle la langue russe. Ses chansons, parmi lesquelles *Jermak*; ses fables, heureusement imitées de celles de La Fontaine, et des nouvelles, lui assurent une place importante parmi les écrivains russes. Des fragments de ses *Mémoires* ont été publiés dans le *Moskovianin*. La première édition de ses œuvres est de Moscou, 1795; la sixième a paru à Saint-Petersbourg, en 1823.

Thon, *Lehrbuch der Russischen Literatur*. — *Conversations-Lexicon*.

DMOCHOWSKI (François-Xavier), poète,

critique et historien polonais. Né en Podlaquie, en 1762, mort à Varsovie, le 20 juin 1808, il commença ses études au collège de Drohiczyn, et à l'âge de dix-sept ans entra dans la congrégation des piaristes. Plus tard il devint successivement professeur aux collèges de Lomza, de Radom et de Varsovie. Lors de la diète constituante de Varsovie (1788-1792), et sous les auspices du chancelier Kollontay, il prit une part active au mouvement politique de l'époque. En 1792, après l'occupation de la Pologne par les troupes russes, il émigra en Saxe, où, conjointement avec Kollontay, Ignace Potocki et autres patriotes polonais, il rédigea l'*Histoire de la Diète constituante*. En 1794, lorsque éclata l'insurrection nationale dirigée par Kosciuszko, Dmochowski fut nommé membre du conseil suprême, et rédigea la *Gazette du Gouvernement insurrectionnel*. Depuis la fin de 1794 jusqu'en 1800, il émigra de nouveau, et durant ce temps, en Italie et en France, il travailla avec ses autres compatriotes, par la parole et par la plume, aux moyens de rétablir la Pologne. Protégé par l'archevêque Ignace Krasicki, il obtint en 1800 du gouvernement prussien la permission de rentrer à Varsovie, échu à la Prusse depuis 1795; il renonça à ses fonctions ecclésiastiques, et épousa M^{lle} Isabelle Mikorska. En 1801, il contribua puissamment à la fondation de la *Société des Amis des Sciences de Varsovie*, et jusqu'en 1805 rédigea un excellent recueil scientifique intitulé *Nouveau Memorial de Varsovie*. Il fut le premier à publier une édition complète des *Œuvres d'Ignace Krasicki*, le Voltaire de la Pologne. Voici les ouvrages de Dmochowski, dans leur ordre chronologique : ils sont tous écrits en langue polonaise : *Le Jugement dernier*, poème d'Édouard Young, traduit en vers; Varsovie, 1785; — *Des Vertus les plus nécessaires et des vices contraires à la société*; Varsovie, 1787; — *Éloge de Karp*, porte-enseigne d'Upita; ibid.; — *L'Art poétique*, en quatre chants, poème original; Varsovie, 1788; — *Sur l'Académie de Cracovie*; ibid.; — *Fragment d'un fouet politique*; Varsovie, 1789; — *De la Religion comme unique base du bonheur du genre humain*, traduit de Mue de Genlis; ibid.; — *Oratio pro instauratione studiorum*, Varsovie; habita; ibid.; — *Sur le meilleur moyen d'enseigner le latin en Pologne*; Varsovie, 1790; — *Lettres d'une Sandomirienne à une Podolienne*; ibid.; — *L'Iliade d'Homère*, traduite en vers; Varsovie, 1800; — *Le Prêtre mari*, nouvelle qui n'est pas neuve; ibid.; — *L'Homme des Champs de Delle*, en vers; ibid.; — *La Pharsale de Lucain*; ibid.; — *Les Épîtres d'Horace*; Varsovie, 1802; — *Éloge d'Ignace Krasicki*, archevêque de Gnezne; ibid.; — *Le Paradis perdu de Milton*; Varsovie, 1803; — *Les Élégies de Tibulle*; Varsovie, 1805; — *L'Odyssée d'Homère*; Varsovie, 1806; — *L'Énéide de*

Virgile, traduite en vers : les neuf premiers livres sont de Dmochowski, et les trois derniers par Vincent Jakubowski; Varsovie, 1809.

Léonard Cuozzko.

Bentkowski, *La Littérature polonaise*; 1816. — Michel Podczaszynski, *La Pologne littéraire*; 1830. — Chodźnicki, *Les Polonais savants*; 1833.

DMOCHOWSKI (François de Sales), fils du précédent, né à Varsovie, en 1801. Dès sa jeunesse il se fit connaître comme poète et littérateur. En 1819 il traduisit en vers polonais plusieurs œuvres des poètes français : *Le Fâcheux* et *Le Dépit amoureux*, de Molière; *L'Andromaque*, de Racine; la *Zaire*, de Voltaire; le *Marius à Minturne*, d'Arnault, ainsi que les poésies de Lamartine. Ses pièces de théâtre furent représentées au théâtre de Varsovie. Depuis l'année 1820 il publia la traduction de plusieurs romans français et anglais, et rédigea avec talent plusieurs journaux scientifiques, tels que le *Journal hebdomadaire de Varsovie*, la *Bibliothèque Polonaise*, la *Gazette du correspondant de Varsovie*.

L. Ch.

Documents particuliers.

DMCZESKI (Lottis-Adam), écrivain et acteur célèbre polonais. Né à Czersk, en Mazovie, en 1782, mort à Varsovie, en 1848. Il débuta en 1800, et pendant trente ans obtint de grands succès auprès de ses compatriotes. Ses pièces originales, en prose et en vers, sont les suivantes : comédies : *Les Caprices d'une jeune Épouse*; — *Le Bavard sans fin*; — *Les Amours de Sigismond Jagellon*; — *La Revanche*, ou *Barbe Zapolska*; vaudeville; — *L'Arrière-Ban*; — *Les Remparts de Praga*; — *Sept fois un*, avec la musique d'Usner; — *Les Oncles et les Tantes*; — *Terno*; — *Les Vistuliennes*, ou *le roi Lokietek*; — *Thadé Chwalibog*; — *Les Moustaches*; — Opéras : *Leszek le Blanc*, ou *la sorcière du Mont-Chaure*; — *Alexandre et Apelles*; — *La Bijou près du grand chemin*; — *Drames* : *Le Siège d'Odénée*; — *Les Acteurs aux Champs-Élysées*.

L. Ch.

Documents particuliers.

D'O (Giovanni), peintre, né à Naples, à la fin du seizième siècle, mort en 1656. Il fut élève de l'Espagnolet, et imita tellement sa manière, que beaucoup de ses tableaux sont attribués à son maître. En avançant en âge, il adoucit un peu son style, et donna plus de charme à ses carnations; mais il n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages de cette seconde manière.

E. B.—N.

Dominici, *Étude de l'École de Naples*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Tirazzi, *Dizionario*.

DOARA (Buoso de), capitaine italien, mort vers 1269. Seigneur de plusieurs châteaux situés dans le voisinage de cette ville, il y avait acquis, grâce à ses intelligences avec l'empereur Frédéric II, une sorte de souveraineté. Après la mort de cet empereur, en 1250, le guévre éclata entre Doara et deux autres chefs, Eccelino III et Po-

lavicino, auxquels il avait laissé le commandement de la Lombardie. En dernier lieu se joignit à Buoso contre le fils d'Eccelino lorsque le pape Alexandre IV sortit de croisade contre ce prince, et contribua au combat de Cassan-tembre 1259, où périt Eccelino. Quoiqu'il n'eut plus guère de succès. 1265, par Mainfroi de la défense de l'Oglio contre les Français, il dut se vanter les guelfes lombards. Exilé de Padoue, en même temps que les guelfes, faisait partie, il mourut dans un état d'indigence.

Sismondi, *Hist. des Rep. Ital.*

*** DORAI** (Étienne), historien borné, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Tissot deseg* Histoire et topographie du pays des H 1736 et 1739, in-4°, imprimée par le Joseph Nalazzi d'Hernauxtail.

Adelung, Suppl. à Jocher, *Allgem. Gelehr.*

DOBEILH (François), traducteur né à Moulins en 1634, mort dans la ville le 20 avril 1716. Il était jésuite, prof plusieurs collèges, et devint aumônier. En 1695 des infirmités l'obligèrent de sa retraite, et il fut envoyé finir sa vie au collège de sa compagnie à Moulins. On a de lui : *Avis très-consolant pour les personnes puleuses*, trad. de l'espagnol du P. N. Amiens, 1672, et Lyon, 1702, in-12; *Le mable mère de Jésus*, trad. du même, 1671, et Amsterdam, 1672, in-12; — *Reflexions prudentes, pensées et maximes royales et po*, trad. du même; Amsterdam, 1671. in-12; *Reflexions prudentes, pensées et maximes stoïciennes*, trad. du même; — *Vie du roi Almanzor*, d'après l'arabe Abenensian; ibid.; — *La Vie de saint* Amiens, 1672, in-12.

Lelong, *Histoire littéraire de France*, t. II; — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

*** DOBER** (Jean-Godefroy), botanicien pharmacien bohême, mort à Dresde, en fut apothicaire du prince de Saxe. On a de lui : *Nachricht von denjenigen Stücken a Pflanzenreiche welche in den Apotheken meisten Laender aufbehalten werden, zum Gebrauch der Apotheker* etc. Énumération des plantes qui se trouvent dans les pharmacies de la Bohême pour être employées par les apothicaires de Dresde, 1768, in-4°; — *Definitiones cumentorum quæ in officinis pharmaceuticis præparantur præstant secundum partes constituentes, propria et experientia explicata et in usum medicinarum idiomatico latino et germanico*; ibid., 1765, in-8°. Ces deux ouvrages sont remplis d'erreurs.

Adelung, Suppl. à Jocher, *Allgem. Gelehr.*

e).
ue in se e u au dix-
di cations li
du rursus
au nu lle or
C' re u u es

—, I, p. 89. — Chalvet, *Bibl. du Dau-*

immedben - Iahiabben - Ahmedben-
y. Dnobi.

' (Antoine), homme d'E
O nov re 1800. Après :

es ass re 1800. Après :

u et s uéraux . u

e du come e re ca-

, et ce fut lui ea de

uck d y i et u i

t ue la c ie.

vi de l ction pur-

ni fo el Wei-

ni popul . e p li-

ni de gr espérances. Il

laines l cette attente :

a l'As constituante, il

à l ur dans laquelle on

à ue Dobihof fut d'accord

comme il arrive toujours,

son parti, et dès lors il résolut

ministère; c'est ce qu'il annonça

7 septembre 1848, en même

aussi opposé aux tendances

a celles des ultra-libéraux. En

l'invita-t-elle ensuite à rentrer

ation, il s'y refusa sous prétexte

et ne prit plus une part bien

Dans des temps plus cal-

surtout son bon vouloir eus-

au pays.

—, OR.

c-Job, en religion Gelase de

, historien bohémien, né à

1719 (1), mort le 24 mai

ne heure, pour ne plus la

monastique. A dater de 1736

r dans plusieurs établisse-

a Leitmeritz, Vienne, Nickols-

nse it, suivant l'occasion,

e, la poésie, l'art ora-

des quatre moines qui,

a Prague pour contribuer

au collège de leur ordre ré-

cette ville. Il y partagea

onctions religieuses et ses

raires. Une éducation

eune comte de Mansfeld,

1765, imprima pendant

unie, des frères Michaud; mais

que cette date est erronée.

quelque temps à son esprit une autre direc-
tion. Il s'acquitta à la satisfaction des pa-
rents de son élève de la mission qu'ils lui avaient
confiée. Déjà recteur de son ordre depuis 1762, il
fut revêtu, en 1775, de la dignité de conseiller
provincial (*consultor provinciae*). Dobner ne
fut pas seulement un savant peu ordinaire, il
était en même temps un citoyen zélé, toujours
disposé à être utile à son pays : il chercha sur-
tout à encourager la jeunesse bohémienne. C'est
dans ses écrits que les historiens venus ensuite
ont en grande partie puisé leurs documents. On
lui reproche souvent à juste titre des points de
vue douteux, qui lui attirèrent plusieurs contra-
dicteurs, parmi lesquels Pelzel et Dolbrowski. On
a de Dobner : *Wenceslai Hagek a Libocan*
Annales Bohemorum e Bohemica editione
latine redditi et notis illustrati a P. Victo-
rino a S. Cruce e Scholis piis, nunc pluri-
mis animadversionibus historico-chronolo-
gico-criticis, nec non diplomatibus, litteris
publicis, re genealogica, nummaria, vartique
generis antiquis ari incisis monumentis
aucti a P. Gelasio a Santa Catharina ejusdem
Instituti sacerdote; Prague, 1762-1782, P. I-VI,
in-4°; — Epistola apologetica adversus (Wen-
ceslai Procopii Presbyt. eccles.) Luciferum
urentem, non lucentem, qui gentia Czechica
origo a veteribus Zechis, Asiae populus et
Ponti Euxini Maotidisque accolis, vindicatur,
seu Appendix et elucidatio Prodrumi anna-
lium Hagecianorum; Prague, 1767, in-4°; —
Monumenta historica Boemica, nusquam an-
te hac edita, quibus, etc.; Prague, 1764, 1786,
6 vol. in-4°; — Examen criticum quo osten-
ditur nomen Czechorum repetendum esse;
Prague, 1769, in-4°; — Historiophili examen
criticum quo profligantur dubia adversus
originem Czechorum a Czechis Asiae petitam
a P. Fr. Pubitschka objecta; Prague, 1770,
in-4°; — Critische Untersuchungen wenn das
Land Maehren Markgrathum geworden
und wer dessen erster Markgraf gewesen sey;
(Recherches critiques sur la question de savoir à
quelle époque la Moravie fut érigée en margraviat
et quel fut son premier margrave); Prague, 1776;
— Ob das sogenannte Cyrillische Alphabet
eine Erfindung des Slawen-Apostels Cyrill
gewesen sey (Si l'alphabet dit de Cyrille a été
inventé par l'Apôtre slave de ce nom); 1785,
tome I des Traités de la Société Scientifique
de Bohême; — Ueber Methodius und die
Einführung des Christenthums in Boehmen,
(sur Methodius et l'introduction du christianisme
en Bohême); 1786, même recueil; — Geschichte
des Mährischen Fürsten Ulrich und des Boeh-
misches Geschlechts der Theobalde (Histoire
du prince morave Ulrich et de la famille bohême
des Théobalde); ibid., 1787, 3 vol.

Ersch et Gruber, *Allg. Encyclopädie*. — Balbina
Boh. doctu

DOBRACKI (Mathias), grammairien et poète

Virgile, traduite en vers : les neuf premiers livres sont de Dmochowski, et les trois derniers par Vincent Jakubowski; Varsovie, 1809.

Léonard Chodzko.

Bentkowski, *La Littérature polonaise*; 1814. — Michel Podęzasiński, *La Pologne littéraire*; 1830. — Chodźnicki, *Les Polonais savants*; 1833.

DMOCHOWSKI (François de Sales), fils du précédent, né à Varsovie, en 1801. Dès sa jeunesse il se fit connaître comme poète et littérateur. En 1819 il traduisit en vers polonais plusieurs œuvres des poètes français : *Le Fâcheux* et *Le Dépit amoureux*, de Molière; *L'Andromaque*, du Racine; *la Zaire*, de Voltaire; le *Marius à Minturne*, d'Arnaut, ainsi que les poésies de Lamartine. Ses pièces de théâtre furent représentées au théâtre de Varsovie. Depuis l'année 1820 il publia la traduction de plusieurs romans français et anglais, et rédigea avec talent plusieurs journaux scientifiques, tels que le *Journal hebdomadaire de Varsovie*, la *Bibliothèque Polonaise*, la *Gazette du correspondant de Varsovie*.

L. Ch.

Documents particuliers.

***DMUSZEWSKI** (Louis-Adam), écrivain et acteur célèbre polonais. Né à Czersk, en Mazovie, en 1782, mort à Varsovie, en 1848. Il débuta en 1800, et pendant trente ans obtint de grands succès auprès de ses compatriotes. Ses pièces originales, en prose et en vers, sont les suivantes : comédies : *Les Caprices d'une jeune Épouse*; — *Le Bavard sans fin*; — *Les Amours de Sigismund Jagellon*; — *La Ravanche*, ou *Barbe Zapolska*; vaudeville; — *L'Arrière-Ban*; — *Les Remparts de Praga*; — *Sept fois un*, avec la musique d'Usner; — *Les Oncles et les Tantes*; — *Terno*; — *Les Vistuliennes*, ou *le roi Lohietek*; — *Thadé Chwalibog*; — *Les Moustaches*; — Opéras : *Leszek le Blanc*, ou *la sorcière du Mont-Chaure*; — *Alexandre et Apelles*; — *La Bijude près du grand chemin*; — Drames : *Le Siège d'Odensée*; — *Les Acteurs aux Champs-Élysées*.

L. Ch.

Documents particuliers.

D'O (Giovanni), peintre, né à Naples, à la fin du seizième siècle, mort en 1656. Il fut élève de l'Espagnolet, et imita tellement sa manière, que beaucoup de ses tableaux sont attribués à son maître. En avançant en âge, il adoucit un peu son style, et donna plus de charme à ses carnations; mais il n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages de cette seconde manière.

E. B.-N.

Dominiel, *Fête de Pittori Napoletani*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DOARA (Ruoso de), capitaine italien, mort vers 1269. Seigneur de plusieurs châteaux situés dans le voisinage de cette ville, il y avait acquis, grâce à ses intelligences avec l'empereur Frédéric II, une sorte de souveraineté. Après la mort de cet empereur, en 1250, la guerre éclata entre Doara et deux autres chefs, Eccelino III et Po-

lavicino, auxquels il avait laissé le comté de la Lombardie. En dernier lieu il se joignit à Ruoso contre le féodalino lorsque le pape Alexandre IV prit la croix contre ce prince, et contribua au combat de Cassanole (septembre 1259), où périt Eccelino. Quant à Doara, il n'eut plus guère de succès. En 1265, par Mainfroi de la défense du Oglio contre les Français, il dut se retirer devant les guelfes lombards. Exilé ensuite, en même temps que les gibelins, il mourut dans un état de décadence.

Sismondi, *Hist. des Rep. Ital.*

***DORAT** (Étienne), historien borné, dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Tissot* (Histoire et topographie du pays des Hui 1736 et 1739, in-4°, imprimée par les Joseph Nalatz d'Hernaustadt.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten*

DOBEILH (François), traducteur, né à Moulins en 1634, mort dans la même ville le 20 avril 1716. Il était jésuite, professeur de plusieurs collèges, et devint aveugle. En 1695 des infirmités l'obligèrent à se retirer, et il fut envoyé dans un collège de sa compagnie à Moulins. On a : *Avis très-consolant pour les personnes aveugles*, trad. de l'espagnol du P. Nic. Amiens, 1672, et Lyon, 1702, in-12; — *Imagable mère de Jésus*, trad. du même; 1671, et Amsterdam, 1672, in-12; — *Reflexions et maximes royales et politiques*, trad. du même; Amsterdam, 1671, in-12; — *Reflexions prudentes, pensées morales et maximes stoïciennes*, trad. du même; — *Vie du roi Almanzor*, d'après Abenbenfian; ibid.; — *La Vie de saint Amiens*, 1672, in-12.

Lelong, *Histoire littéraire de France*, t. IV. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

***DOBER** (Jean-Godefroy), botaniste, pharmacien bohème, mort à Dresde, en 1768. Il fut apothicaire du prince de Saxe. On a : *Nachricht von denjenigen Stücken aus der Pflanzenreiche welche in den Apotheken meistens laeder aufbehalten werden, zum Gebrauch der Apotheker vor* (Énumération des plantes qui sont dans les pharmacies de Dresde, pour être employées par les apothicaires); — *Commentarium quæ in officina pharmaceutica præparantur, et in suis partibus constituentibus, propriis et experientia explicata et in usum medicum idiomatice et clare*; ibid., 1765, in-8°. — Les livres sont remplis d'erreurs.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten*

DOBERT (Antoine), théologien et grammairien français, de la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *Recreations littéraires et mystérieuses, où sont curieusement établies les principes de la nouvelle orthographe*; Lyon, 1650, in-8°. C'est l'œuvre d'un esprit malade; l'auteur dit lui-même, qu'il était sourd et asthmatique.

Œuvres. Bibl. franc., t. p. 82. — Chazet, *Bibl. du Dauphiné*.

DOBI (Ahmedben - Iahlaben - Ahmedben - Amrah). Voy. Duon.

DOBLHOV (Antoine), homme d'Etat autrichien, né le 10 novembre 1806. Après s'être fait remarquer dans les assemblées d'états de la basse Autriche parmi les membres libéraux, il devint en mai 1848 ministre du commerce dans le cabinet Fillersdorf, et ce fut lui qu'on chargea de se rendre à Inspruck pour y négocier le retour de l'empereur, qui s'était éloigné de la capitale. Il fit aussi partie, en qualité de ministre titulaire de l'intérieur et provisoire de l'instruction publique, de l'administration formée par M. Weiser. Son nom était populaire, et le parti libéral fondait sur lui de grandes espérances. Il éprouva dans de certaines limites à cette attente : il fut nommé à l'Assemblée constituante, il reprit l'adresse à l'empereur dans laquelle on avait ce prince à rentrer dans sa capitale. La suite subséquente de Doblhof fut d'accorder ces précédents. Comme il arrive toujours, il fut distancé par son parti, et dès lors il résolut de se retirer du ministère; c'est ce qu'il annonça à l'Assemblée le 7 septembre 1848, en même temps qu'il se déclarait aussi opposé aux tendances monarchiques qu'à celles des ultra-libéraux. En l'Assemblée l'invita-t-elle ensuite à rentrer dans l'administration, il s'y refusa sous prétexte d'insuffisante santé et ne prit plus une part bien active aux affaires. Dans des temps plus calmes, ses talents et surtout son bon vouloir eussent été utiles au pays.

Œuvres. — Lexicon.

DOER (Félix-Joh., en religion Gelase de Catherine), historien bohémien, né le 30 mai 1719 (1), mort le 24 mai 1786, entra de bonne heure, pour ne plus la quitter, dans la vie monastique. A dater de 1736 il professa dans plusieurs établissements de son ordre, à Leitmeritz, Vienne, Nickolschlag. Il enseignait, suivant l'occasion, l'histoire allemande, la poésie, l'art oratoire. Il fut un des quatre moines qui, en 1776, se rendirent à Prague pour contribuer à l'établissement d'un collège de leur ordre récemment fondé dans cette ville. Il y partagea avec ses confrères religieuses et ses fonctions littéraires. Une éducation particulière, celle du jeune comte de Mansfeld, le chargea en 1765, imprima pendant

quelques temps à son esprit une autre direction. Il s'acquitta à la satisfaction des parents de son élève de la mission qu'ils lui avaient confiée. Déjà recteur de son ordre depuis 1762, il fut revêtu, en 1775, de la dignité de conseiller provincial (*consulor provincie*). Dobner ne fut pas seulement un savant peu ordinaire, il était en même temps un citoyen zélé, toujours disposé à être utile à son pays : il chercha surtout à encourager la jeunesse bohémienne. C'est dans ses écrits que les historiens venus ensuite ont en grande partie puisé leurs documents. On lui reproche souvent à juste titre des points de vue douteux, qui lui attirèrent plusieurs contradicteurs, parmi lesquels Pezel et Dobrowski. On a de Dobner : *Wenceslai Hagek a Liboczan Annale Bohemorum e Bohemica editione latine redditae et notis illustratae a P. Victorino a S. Cruce et Scholis piis, nunc plurimis animadversionibus historico-chronologico-criticis, nec non diplomatibus, litteris publicis, re genealogica, nummaria, varisque generis antiquis ari incisus monumentis aucti a P. Gelasio a Santa Catharina ejusdem Instituti sacerdoti*; Prague, 1762-1782, p. I-VI, in-4°; — *Epistola apologetica adversus (Wenceslai Procopii Presbyt. eccles.) Luciferum urentem, non inuentum, qua gentis Czechicae origo a veteribus Czechis, Asiae populis et Pontis Euxini Maotidisque accolis, vindicatur, seu Appendix et elucidatio Prodromi annotationum Hagecianorum*; Prague, 1767, in-4°; — *Monumenta historica Bohemae, nusquam antehac edita, quibus, etc.*; Prague, 1764, 1786, 6 vol. in-4°; — *Examen criticum quo ostenditur nomen Czechorum repetendum esse*; Prague, 1769, in-4°; — *Historiophilii examen criticum quo profligantur dubia adversus originem Czechorum a Czechis Asiae petitam a P. Fr. Pubitschka objecta*; Prague, 1770, in-4°; — *Critische Untersuchungen wenn das Land Maehren Markgrafthum geworden und wer dessen erster Markgraf gewesen sey*; (Recherches critiques sur la question de savoir à quelle époque la Moravie fut érigée en margraviat et quel fut son premier margrave); Prague, 1776; — *Ob das sogenannte Cyrillische Alphabet eine Erfindung des Slaven-Apostels Cyrill gewesen sey* (Si l'alphabet dit de Cyrille a été inventé par l'Apôtre slave de ce nom); 1785, de Bohême; — *Ueber Methodius und die Einführung des Christenthums in Boehmen*, (sur Methodius et l'introduction du christianisme en Bohême); 1786, même recueil; — *Geschichte des Maehrischen Fürsten Ulrich und des Boehmischen Geschlechts der Theobalde* (Histoire du prince morave Ulrich et de la famille bohême des Theobalde); ibid., 1787, 3 vol.

(Felix) et Gruber, *Atg. Encyclopaedie*. — Malblanc.

DOBRACKI (Mathias), grammairien et poète

de la Biog. univ. des frères Michaud; mais leur preuve que cette date est erronée.

polonais, né dans le palatinat de Sandomir, vers 1615, mort à Brodnica (Strasbourg), en 1681. Après s'être vu ruiné, en 1656, par la guerre suédoise, il se réfugia à Breslau, où il se livra à l'enseignement. En 1673 il devint secrétaire du roi Michel; enfin, il s'établit à Brodnica. Vers la fin de ses jours, son nom fut germanisé en celui de *Gulthæter*. On a de lui : *Grammaire polonaise*; Olesnica, 1668; — *La Chancellerie politique à Dantzig*; 1660; — *Le parfait Politique*; 1664; — *Manuel de Conversation*; 1690; — *Le Ménage spirituel*; 1671. L. Ch.

Bentkourki, *Hist. de la Litt. polonaise*.

***DOBRIEUS (Jean)**, mathématicien allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a publié : *Χρονολογικόν* (Mémorial du temps); Liegnitz, 1612, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

DOBRIZHOFER (Martin), missionnaire styrien, né à Gratz, en 1717, mort à Vienne, en 1791. Admis dans la Compagnie de Jésus en 1736, il fut envoyé dans les missions de l'Amérique en 1749, et passa dix-huit années parmi les Guaranis et les Abipones. Il a donné sur les différentes tribus indiennes qui composent ces deux peuples et sur le pays qu'ils habitent les détails les plus curieux. Au rapport de Dobrizhoffer, les Guaranis s'étendent sur la rive occidentale du Paraguay, et occupent l'espace compris entre les 16° et 30° parallèles; ils ont pour frontière à l'ouest la croupe de la grande Cordillère. En général, ils vivent aux environs ou sur les lisières des bois, quelquefois pourtant dans l'intérieur des forêts, lorsqu'ils ne sont avoisinés par aucune nation. Quelques fractions des Guaranis habitant les bois entre le Parana et l'Uruguay sont anthropophages, et engraisent les prisonniers qu'ils doivent dévorer. La taille des Guaranis est moindre de deux pouces que celle des Espagnols, et par conséquent bien inférieure à celle des autres Indiens. Ils sont aussi plus carrés, plus charnus et plus laids. Leur couleur tire un peu sur le rouge. Les hommes de cette nation ont peu de barbe et de poils sur le corps; ils se rasent toute la tête et vont entièrement nus. Les femmes conservent une bande de cheveux large d'un pouce et un peu moins élevée depuis le front jusqu'au sommet de la tête, et se couvrent la ceinture avec un morceau d'étoffe. La langue des Guaranis était comprise dans tout le Brésil, le Paraguay et jusque dans le Pérou. En 1732 le nombre des Guaranis soumis au gouvernement des jésuites était de cent quarante-un mille deux cent cinquante-deux, répartis en trente-deux colonies; mais Dobrizhoffer ajoute que cette population était déjà réduite de plus du tiers en 1767. Il parle ensuite des Charuas, nation errante sur la rive septentrionale de la Plata. On pourra juger de l'esprit belliqueux de ces Indiens, qui forment à peine un corps de quatre cents guerriers, lorsqu'on saura qu'ils ont à eux seuls coûté plus de sang aux Espagnols

que les armées des Incas et de 1749 ils maintenaient encore et étaient la terreur des Espagnols. Dobrizhoffer, habitant le 28° degré de centre du Paraguay. Ils couvrent cent vingt lieues du nord au sud l'est à l'ouest. Ces Indiens, gouvernés par des caciques, éprouvèrent de grandes fatigues de la part des Espagnols; néanmoins ils apprirent à monter à cheval vers 1640, et eurent plus de cent mille chevaux au commencement de leur guerre avec les Espagnols, et devinrent la terreur des Espagnols, du cerf, de l'anta, etc., et en boivent la graisse ils pensent que cette nourriture donne du courage. Ils rejettent au contraire les moutons, de poule, ou de torce, en dévorant l'indolence et la langueur se contentent ordinairement d'aller en ont plusieurs, ils mettent à distance de plusieurs lieues, afin de effets de leur jalousie. Par ces effets quelle exactitude et quelle méthode le hoffer a apportées dans ses relations il était devenu familier avec les halgènes d'une grande partie de l'Amérique. Lorsque les jésuites furent les possessions espagnoles, il revint et s'établit à Vienne. L'impératrice-reine se plaisait beaucoup à entendre Dobrizhoffer raconter les épisodes de sa vie. On a de lui : *Leitf. Vienne, 12 janvier 1780, c* de quelques phrases en allemand au tome II du journal *sur la littérature et sur l'histoire de Nuremberg, 1780, in-8°*; — *Hist. ponibus, equestri bellicosissime Natione, l* *ta comest* *rum gentium,* *A* *rum, amphibiorum,* *præcipuum, pus* *plantarum, alliarum* *proprietatum obser* *3 vol. in-8° avec* *un en un* *titre de: An* *of the* *equestrian people of Paraguay;* *1822, 3 vol. in-8°.* Alfred m. B. Büsching, *Wissenschaftliche Nachrichten*, Augustin et Alois de Becker, *Bibliothèque* *voies de la Compagnie de Jésus. — Asara,* *l'Amérique méridionale.*

***DOBROCIESKI (Nicolas)**, j polonais, né à Dobrocieska vers Cracovie, en 1608. Il étu à Cracovie, et. pro *will, il* *qualité, il* *vie auprès du roi* *mond III; et dans son* *fit remarquer par son coup*

narquable, intitulé : *Informatione de rebus spiritualibus et profanis à se dñis*; Cracovie, 1632. L. Ch. dynast. *Le siècle de Sigismund III.*

NOKI (Georges), jésuite et historien; on ignore l'époque où il vivait.

: *Phrases latinas verborum pri-*; Tyrnau, in-8°; — *Historia Solorum Hungarica*, également sans date.

smor. *Hungar.*

RSKI (Joseph), philologue bohème, agroise, né à Gyermet, en Hongrie, 1753, mort à Brunn, le 6 janvier 1814, élevé en Bohême, où il n'apprit d'allemand; c'est à Deutschbrod, au cette ville, qu'il apprit la langue bo-
ta ensuite au collège des jésuites de en 1768 il vint étudier à Prague. Il
ordre des Jésuites de Brunn en 1772.
de la dissolution de cet ordre, en
continuer ses études à Prague, où,
entra comme précepteur chez le
litz. Son premier ouvrage attira sur
a. Il avait pour titre : *Fragmen-*

use Evangelii sancti Marci, vulgo;
; Prague, 1778. De 1780 à 1787
à Prague, un journal de littéra-
dienne et morave. En 1787 il fut
a-recteur du séminaire général de
res d'Olmütz, et recteur en 1789. Ce-

mois de juillet 1790, lors de la sup-
s séminaires généraux dans la mo-
richienne, Dobrowski fut mis à la re-
mille comme un ami dans la famille
1791, il la quitta pour rechercher
m, à Abo, à Pétersbourg et à
en en Italie, en Allemagne, en

manuscrits pouvant servir à l'his-
Bohême. A son retour, en 1795, il
remières atteintes de la maladie
i necessita, en 1801, sa translation
nison d'aliénés. Revenu à la santé
tout jusqu'à sa mort tantôt à Prague,
compagne. Ses principaux ouvrages

Notae Rerum Bohemicarum; Pra-
1784, 2 vol., en collaboration avec

De Sacerdotum in Bohemia Cæ-
gno, 1787; — *Geschichte der böh-*

prache und altern Literatur (His-
langue et des littératures ancien-

Bohême); Prague, 1792; — *Vita*
nezenstein; Prague, 1793; — *Die*

te der slawischen Sprache (De quoi
a langue slave); Prague, 1799; —

böhmisches Wörterbuch (Vocabu-
qui-bohème); Prague, 1802-1821,

laboration de Leschka, Puchmayer et
Glossar; Prague, 1806-1808, et 1834,

— *Lehrgebäude der böhmisches*
prache de la langue bohémienne);

— *Glagolitica*, ou de la littérature
; Prague, 1807 et 1832; — *Entwurf*

zu einem allgemeinen Etymologikon der sla-
wischen Sprachen (Projet d'étymologique gé-
nérale des langues slaves); Prague, 1813; —
Slovanka; Prague, 1814-1815, 2 vol.; — *Ins-*
titutiones Linguae Slavonicæ dialecti veteris;
Vienne, 1822; — *Cyrillus und Methodius, der*
Slawen Apostel (Cyrille et Methodius, apôtres
des Slaves); Prague, 1823; une édition de l'ou-
vrage intitulé : *Historia de expeditione Fri-*
derici imperatoris, edita a quadam Austriensi
clerico qui eidem interfuit, nomine Amber-
tus; Prague, 1827. Dobrowski écrivit presque
toujours en latin ou en allemand; cependant,
il publia en langue bohémienne : *Zbirka českých*
riistlowski (Recueil de Proverbes tchèques); Pra-
gue, 1804; — *Rada Zujrat* (Le Conseil des
Bêtes); Prague, 1814.

Concervat. - Lexic.

DOBZENSKI (Wenceslas), moraliste bo-
hème, vivait dans la seconde moitié du seizième
siècle. Il a publié : *Praveni vodiz iue* (Le
courant d'eau vive); Prague, 1581; — *Wienik*
skowy (Du vice de l'ivrognerie); ibid., 1588;
— *Wrtkawe sstiestj* (Le Bonheur fugitif);
ibid., 1589.

Balbinus, *Bohemia docta*.

DOBZENSKY DE SCHWARZERÜCK (Jac-
ques), médecin et philosophe bohème, vivait
dans la seconde moitié du dix-septième siècle.
Il séjourna en Italie, et exerça quelque temps la
médecine à Parme. On a de lui : *Novi et am-
nior philosophia Heronis de fontibus*; Fer-
rare, 1659, in-fol.; — *Præservativum univer-*
sale; Collarium de principis; Hippo-
crates redivivus, seu Theses medicæ inaugu-
rales; ibid., 1686; — *Tinctura metamorpho-*
seos microcosmicæ, seu Theses medicæ de
transmutatione in chylicatione; ibid., 1686,
in-8°.

Balbinus, *Bohemia docta*. — Jöcher, *Allg. Gel.-Lex.* —
Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Geleh.-Lexicon*.

DOBSON (Guillaume), peintre anglais, né à
Londres, en 1610, mort en 1646. Par suite de
pertes amenées par les désordres de son père, il
entra en apprentissage chez un marchand de ta-
bleaux appelé Peake. Il profita de cette position
pour copier les chefs-d'œuvre de Titien et de
van Dyck. Il entreprit ensuite le portrait, après
avoir pris des leçons de Francis de Cleyn. Un
de ses tableaux tomba par hasard sous les yeux
de Van Dyck, qui fut si frappé du mérite de
Dobson, qu'il voulut connaître cet artiste, et ap-
pela sur lui la protection de Charles I^{er}. Ce
prince, à la mort de Van Dyck, conféra à Dobson
le titre de son premier peintre. La mort du
royal protecteur fit perdre à Dobson son emploi,
et par suite les moyens qu'il avait de subvenir à
des prodigalités qui étaient devenues un besoin
pour lui. Il se laissa alors aller au désordre, et
mourut dans l'indigence. Son talent eût été plus
complet et l'eût mis au niveau des plus grands
maîtres s'il avait pu, comme la plupart des pein-

Hommes vivants. — Quérad, La

Δόκιμος), général grec, vivait
-C. Il fut un des officiers ma-
res la mort d'Alexandre, sous
le Perdicas. Après la mort de
Attale et à Al . T.

le.

A pr .

ciens et a se remue

ent re

de

ivet

ci

emue, au

a en 315 pour

s s

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

u c

bien le latin pour son temps. Elle a écrit en cette langue un *Manuel*, composé de soixante-trois chapitres, dans lequel elle donne d'excellentes leçons à ses enfants, et surtout à son fils aîné, Guillaume (plus tard duc d'Aquitaine). Le P. Mabillon, dans son appendice au tome V^e des *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*, a reproduit plusieurs chapitres de ce monument de sagesse et d'amour maternel.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Prudhomme père, *Biographie des Femmes célèbres*. — Le Bas, *Diet. encyc. de la France*.

DODART (Denis), médecin français, né à Paris, en 1634, mort le 5 novembre 1707. Il était fils d'honnêtes bourgeois, fit de bonnes études, et étudia quelque temps pour le barreau; mais bientôt il prit la carrière de la médecine. Ses progrès dans cette science furent si rapides, que Gui Patin écrivit de lui : « Ce jeune homme est un des plus sages et des plus savants hommes de ce siècle... ; ce jeune homme est un prodige de sagesse et de science, *monstrum sine vilio*. » Dodart avait alors vingt-cinq ans; il venait d'être reçu licencié, le 18 octobre 1660. Quelques mois après il fut admis au doctorat, et ne tarda pas à se faire une brillante clientèle. Il devint médecin de la duchesse de Longueville, de la princesse de Conti, puis du roi Louis XIV. En 1666 il obtint une chaire de pharmacie, et son savoir comme botaniste lui fit, en 1673, ouvrir les portes de l'Académie des Sciences, qui le chargea de rédiger la *Préface des Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*, publiés en 1676. Dodart étudia pendant trente-trois ans la transpiration insensible. Il fit sur ce sujet une expérience assez singulière : s'étant placé dans une balance le premier jour du carême de l'année 1677, il trouva qu'il pesait cent-seize livres une once; il observa ensuite le jeûne ordonné par l'Eglise, ne buvant ni ne mangeant que vers les sept heures du soir, et n'usant que de légumes, de pain et d'eau. Le samedi de Pâques, il ne pesait plus que cent sept livres douze onces, c'est-à-dire que par cette existence austère il avait perdu en quarante-six jours huit livres cinq onces, qui faisaient la quatorzième partie de sa substance. Il reprit sa vie ordinaire, et au bout de quatre jours il avait regagné quatre livres. Ce qui prouve que la créature répare facilement ce que le jeûne lui a soustrait. Dodart fit sur la saignée de pareilles observations, et trouva que seize onces de sang se réparaient en moins de cinq jours dans un homme bien constitué. Dodart avait aussi été chargé par l'Académie de faire des recherches sur la formation de la voix; il fit paraître sur ce sujet plusieurs mémoires, qui ne sont que les fragments d'une *Histoire de la Musique* que ce savant académicien n'a point eu le temps de terminer. Il mourut d'une fluxion de poitrine. Fontenelle a prononcé son *Eloge*. Tournefort a donné le nom de *Dodartia orientalis* à une plante qu'il découvrit

11, 38; AIA, 16, 78; AX, 107. — de Byzance, au mot Δοκίμιον. *nmorum*, III, p. 181. — Droysen, 465.

DOSS (Tomaso), jurisconsulte
rt dans la même ville, en
s la jurisprudence, et
e quait le droit civil;
e *docteur de la vérité*.
un de ses nombreux dis-
e Docti se voyait dans l'église
e.

Interpretibus, lib. II, cap.
des plus célèbres Jurisconsult-
and Dict. hist.

(Antonio-Francesco A),
né à Padoue, en 1442, mort
que son nom a été
que sous celui de A
xèbre en Italie. Il ex-
ue dans sa ville natale
as, puis vint à Ferrare,
deus pour concurrent.
us y reprit ses leçons;
u partisan de l'empe-
ue conspiration contre
z. Après avoir souffert
ne charge ne s'élevant
à la liberté. Il mourut
ant cinquante-trois an-
plusieurs ouvrages, qui

Interpretibus, lib. III,
— Takand, *Les Vies*

DEXA, moraliste
43. Elle était femme

u le, et savait assez

dans les rochers de l'Ararat (Arménie). (Cette plante fait partie de la famille des rhinanthacées.) On a de Dodart : *Ergo in hydrops mittendus sanguis*; Paris, 1660, in-4°; — *De Febribus Balneum*; ibid.; — *Non ergo carnes quovis alio cibo salubriores*; Paris, 1677, in-4°; — *Préface des Mémoires pour servir à l'histoire des plantes*; Paris, 1676, in-folio, et 1679, in-12; Amsterdam, 1758, in-4°, fig. L'auteur s'y efforce d'encourager la recherche des propriétés des plantes par l'analyse chimique; — *De Cancro hydrargyro*; Paris, 1682, in-4°; — *La Médecine des Pauvres*; Paris, 1692 et 1694; — *Ergo Febribus acutis e carnisbus Juscula*; Paris, 1700, in-4°; — *Sur les causes de la voix de l'homme et de ses différents tons*; imprimé dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1700, p. 238, et Paris, 1703, l'auteur compare l'organe vocal de l'homme à un tuyau d'orgue; — *An omnis morbus a coagulatione*? Paris, 1703, in-4°; — *Suppléments au Mémoire sur la voix et sur les tons*; dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1706, p. 136, et ann. 1707, p. 66; — *De la Différence des tons de la parole et de la voix du chant, par rapport au récitatif, et, par occasion, des expressions de la musique antique et de la musique moderne*; mêmes *Mémoires*, ann. 1706, p. 388. Indépendamment de ces travaux, Dodart a donné un très-grand nombre de *Mémoires*, qui se trouvent dans l'*Histoire de l'Académie des Sciences*; les principaux sont : *Sur la description des plantes et leur structure observée au microscope*; — *Sur les vertus médicales des plantes*; — *Sur leurs propriétés alimentaires*; — *Sur leurs principes chimiques, etc.*; — *Description d'un monstre, âgé de vingt-cinq ans, de la partie inférieure du sternum duquel il sortait une tête renversée et mal conformée*; — *Observations sur le seigle cornu*; — *Sur un homme que l'on appelait le Mangeur de Feu : il mâchait des charbons ardents, parce qu'il s'était endurci la bouche à force d'esprit de vitriol*; — *Hydrocéphale des Enfants*; — *Sur une eau douce dans un puits sur le bord de la mer, près Calais*; — *L'Hypécacuanha*; — *La ponction de la vessie au-dessus du pubis*; — *Sur la morsure du chien enragé : la plaie doit être lavée avec de l'eau salée*; — *Le Limaçon hermaphrodite*; — *Sur l'Affectation de la perpendiculaire, remarquable dans toutes les tiges, dans plusieurs racines, et, autant qu'il est possible, dans toutes les branches des plantes* (1719); — *Sur la multiplication des corps vivants* (1719); — *Sur la fécondité des plantes* (1724); — *De l'embryon*; — *Le régime des sains et des malades*; — *Sur la Nature du froid et du chaud, à raison de la transpiration, etc.* Dodart est aussi auteur de plusieurs des épitaphes imprimées dans le *Nécrologe de Port-Royal*. Noguez a publié le précis des ex-

périences de Dodart sur la perspiration cutanée sous le titre de : *Statica Medicinæ Gallicæ*; Paris, 1725, in-12.

Histoire de l'Académie des Sciences. De 1679 à 1788. — Fontenelle *Éloge de Dodart*, ibid., année 1701. — Tournecourt, *Voyage du Levant*, t. III. — Bellet, *Programme sur les nouvelles découvertes en médecine* (1780). — Haron, *Notice des hommes célèbres de la Faculté de Médecine*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens* (pour les expériences sur la voix).

DODART (Claude-Jean-Baptiste), médecin français, fils du précédent, né en 1664, mort en 1730. Il fut reçu docteur en médecine à Paris, le 13 décembre 1688, et devint successivement médecin des dames de Saint-Cyr, des ducs d'Orléans, de Bourgogne, de Borri, de la princesse de Conti, et enfin premier médecin du roi Louis XV. Claude Dodart mourut d'apoplexie. On a de lui deux thèses : *Ergo in tanta modestia multitudinis pauci medici, et Ergo phlebotomia omni etati omnium magnorum morborum princeps et unica salus remedium*; Paris, 1687, in-4°, et des *Notes sur l'histoire générale des Drogues*, de Pierre Poirey.

J.-A. Haron, *Tableau de la Faculté de Médecine de Paris*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

***DODD (Robert)**, peintre de marine anglais, né en 1748, mort vers 1810. Il commença par le paysage; plus tard il s'adonna à la peinture de marine, où il atteignit à un degré voisin de la perfection. Il réussissait surtout à reproduire la tempête. On cite particulièrement parmi les tableaux qui ont ce mérite à un point saisissant ceux représentant la *Flotte dite de la Jamaïque*, abîmée en 1782. Ils ont été gravés sur cuivre par John Harris. Dodd exposa en 1796, sous ce titre, *Nautic Camp*, un tableau de 110 pieds, représentant la flotte anglaise à Spithead, au moment où, le 1^{er} mai 1795, elle s'éloignait à toutes voiles pour échapper à l'incendie du vaisseau *Le Royal*. Il peignit aussi la bataille navale entre les Anglais et les Danois. Parmi ses dernières productions on trouve la *Bataille de Trafalgar*, aux premières heures de cette grande journée. Dodd gravit à l'eau-forte et au burin. Ses gravures les plus remarquables sont : *La Tempête qui engloutit la flotte de la Jamaïque*; 1783; aqua-tinta. — *Reddition de la frégate française L'Amour à la frégate anglaise Margaretha*; 1794; aqua-tinta; — *Soulèvement des matelots de la Boumty, à Tahiti*; 1790; — *Travailleurs au large* Nagier, *Nouvelles Allégories* de Boucher et d'autres.

DODD (Robert ou Ralph), ingénieur anglais, né à Cheltenham, vers 1755, mort le 11 mai 1822. Après avoir étudié la peinture, il entra dans le génie civil. En 1798 il partit à Londres, où il se trouvait alors, plusieurs plans de construction, celui d'un tunnel sous la Tamise, le canal de Graysend à Chatham, de celui de Surrey, du pont de Vauxhall, etc. On lui accorda ensuite la permission de lancer un ballon à vapeur sur la Tamise entre Lambeth et Gravesend; mais ce projet ne fut pas exécuté. En

d'une machine à vapeur, il ne vit, et mourut bientôt après. Il a écrit *of the principal Canals in the world, with reflections on the same*; 1795, in-8°; — *Reports with plans of the proposed dry Tunnel from Tilbury, also on a canal from Stroud*; 1798, in-4°; — *Improvement of the Port of London, illustrating its practicability with plans*; 1799; — *Observations on Wa-*

ter. Dict.

DODD (William), fameux théologien anglais, né en juin 1729, exécuté le 27 juin 1777, consacra ses études dans une école à Cambridge avec ardeur à l'âge de dix-sept ans il fit des poésies, et bientôt après, en 1750, il fut nommé à une chaire de théologie. Malheureusement et des dépenses se déclara chez lui, et ce fut pour lui une grande déception. Sa femme, en versant l'amitié de l'évêque de Norwich, la rédaction de la préface du livre. Une femme sans fortune, mais d'un goût que lui pour l'économie dans les ordres en 1753, et se consacra à une grande réputation de piété. Ses succès dans le monde furent en même proportion. Pour couronner ses succès, il multiplia ses traités et comme éditeur. Un ouvrier Squire, évêque de Saint-David, lui confia la *sermon for Religion inexcusable* en matière de religion est publié en 1759, fournit à Dodd un prélat un sonnet sur lequel il procura le titre de chapelain de la chapelle de Brecon. Il écrivait des *public Ledges*, ou il continua de publier. Sa collaboration au *Christ's* de 1760 à 1767 lui rapporta un an. Tout en se livrant à ses dépenses, il s'occupait de la rédaction d'un commentaire sur la Bible. Dans l'intervalle, en 1761, fut nommé à l'éducation de Philippe, comte de Chesterfield. C'est en 1762, par semaines et par mois, qu'il publia *on the Bible* (Commentaires sur la Bible) en 3 volumes à l'évêque Squire, qui mourut, et dont William Dodd célébra une oraison funèbre. En même temps ses poésies. Devenu chapelain, il ambitionna une autre position, de Saint-George. Il osa adresser une lettre où il offrait à cette charge de 3,000 liv., si elle voulait l'accepter; cette lettre fut com-

muniée au chancelier et placée sous les yeux du roi. Le nom de Dodd fut aussitôt rayé de la liste des chapelains royaux; la presse s'empara du fait, et Dodd fut pendant quelque temps en butte à un blâme et à un ridicule mérités. Toute sa défense se borna à une lettre insérée dans les journaux; il y priait le public de suspendre son jugement en attendant des explications qu'il promettait, mais qu'il ne fit jamais paraître. Il alla trouver alors à Genève son élève, Philippe Stanhope, qui lui fit obtenir la cure de Buckingham. Loin de rentrer en lui-même et de modifier son genre de vie, il s'y livra plus que jamais. Il vint en France en 1776, et sa conduite dans ce pays ne fut rien moins que digne d'un ecclésiastique; c'est ainsi qu'on le vit paraître en phaéton, et dans le costume le plus frivole, à une course dans la plaine des Sablons. Revenu en Angleterre au commencement de l'hiver de la même année, il reprit, avec une apparence de gravité, ses fonctions pastorales à la chapelle Madeleine, où il prononça son dernier sermon, le 2 février 1777. Deux jours plus tard, il signa, du nom de Chesterfield, une traite de 4,200 liv., dont on lui fournit le montant. La découverte presque immédiate de ce faux le fit écrouer, juger et condamner à mort à Old-Bailey, et le 27 juin suivant il fut exécuté à Tyburn. La peine fut peut-être excessive; mais quel oubli chez Dodd de son caractère de prêtre et de sa dignité d'écrivain! Outre ses commentaires sur la Bible, on a de lui : *Synopsis Compendiaria librorum H. Grotii De Jure Belli et Pacis*; *S. Clarkii De Dei Existencia et Attributis et J. Lockii De Intellectu humano*; — *Hymns of Callimachus*; 1755; — *The Beauties of Shakspeare*; 1752, 2 vol. in-12; — *Sermons on the Parables and Miracles*; 1758, 4 vol. in-8°; — *A familiar Explanation of the poetical Works of Milton*; 1762, in-12; — *Sermons on the Duties of the Great, translated from the french of Massillon*; 1769, in-8°; — *Sermons to young men*; 1771, 3 vol. in-12; — *The Frequency of capital punishments inconsistent with justice, sound policy and religion*; 1772, in-8°; — *Thoughts in Prison*, publiées après sa mort, avec l'histoire de sa vie, en tête.

V. R.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Dodd, *Memoirs*, en tête de ses *Thoughts in Prison*.

DODDRIDGE (Sir John), légiste anglais, né à Barnstaple, en 1555, mort le 13 septembre 1628. Il entra au collège Exeter d'Oxford en 1572, y étudia jusqu'en 1576, et vint s'instruire dans la science des lois à Middle-Temple. Il parcourut ensuite la carrière des fonctions publiques : successivement sergent des lois, solliciteur général, chevalier, il fut enfin, de 1613 à 1628, juge à la cour du Banc du Roi. Il ne fut pas seulement un grand juriconsulte, mais encore un antiquaire très-érudit. On a de lui : *The Lawyer's light*; Londres, 1629, in-4°; — *A complete Parson, or a description of advowsons and*

Church Livings, delivered in several readings, etc., 1602; — *The History of the ancient and modern Estate of the Principality of Wales, ducky of Cornwall, and Earldom of Chester*; 1630, in-4°; — *The English Lawyer, a treatise*; etc., Londres, 1631, in-4°; — *Opinion touching the Antiquity, Power, Order, State, Manner, Persons, and Proceedings of the high Courts of Parliament in England*; Londres, 1658, in-8°; — *A Treatise of particular States*; Londres, 1677, in-12. Tous ces ouvrages sont posthumes.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

DODDRIDGE ou **DODERIDGE** (*D. Philippe*), théologien anglais, né le 26 juin 1702, mort à Lisbonne, le 26 octobre 1751. Ses premières études se firent à Londres; orphelin dès l'âge de treize ans, il les continua à Saint-Albans, où il fit connaissance avec Samuel Clark, qui le protégea. Il quitta Saint-Albans en 1718, et se retira chez sa sœur, femme d'un ministre du nom de John Nettleton, qui exerçait ses fonctions à Ongar, dans le comté d'Essex. Il se disposait à étudier, quand son premier protecteur, Clark s'engagea à le seconder par toutes les voies, s'il se décidait à entrer dans l'état ecclésiastique. Il accepta, et alla recueillir l'enseignement de ce grand théologien jusqu'en 1719; il suivit à Kitworth les cours de Jennings, auquel il succéda en 1723. Il remplit cet emploi et celui de prédicateur jusqu'en 1729. A cette époque, il ouvrit à Harborough des cours particuliers; puis il vint en qualité de prédicateur à Northampton, d'où il ne s'absenta que pour aller mourir à Lisbonne, où il avait espéré rétablir sa santé, délabrée. Ses principaux ouvrages sont : *Four Sermons on the education of children*; Londres, 1732; — *The absurdity and iniquity of persecution for conscience sake*; 1736; — *The Family's Expositor*; 1738, 3 vol. in-folio; — *Rise and progress of Religion in the soul*; Londres, 1744; — *Course of Lectures*; 1763, ouvrage publié par Samuel Clark; et 1794, 2 vol. in-8°, éditées par Kippis. Un descendant de Doddridge a fait paraître la correspondance de ce théologien; 1729-31.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Rose, *New biographical Dictionary*.

DODE (Sainte), abbesse française, vivait en 674. Elle était nièce de sainte Beuve, abbesse-fondatrice de Saint-Pierre de Reims, et succéda à sa tante dans le gouvernement de ce monastère. Leur piété et leurs vertus les firent placer au nombre des saintes. L'Eglise les honore le 24 avril.

Baillet, *Vies des saints*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DODECHIN, voyageur et chroniqueur allemand, né à Logenstein, dans l'électorat de Trèves, vivait en 1200. Il était abbé de Saint-Disibode, et avait visité la Palestine, dont il a publié une description, sous le titre d'*Histoire*

Sainte, ou pèlerinage de la Terre ; aussi de Dodechin la continuation *nique* de Marianus Scotus ou l'Éco l'an 1084 jusqu'en 1200.

Trithème, *Catalog.* — Bellarmin, *De Sc Moreti, Grand Dictionnaire historique* Giraud. *Bibliothèque sacrée*.

DODIEU (*Claude*), plus connu sous le nom de Velly ou Velly, pr et dip çais, né à Lyon, mort à Paris, 558. d'une très-ancienne famille ly magistrats, en guerriers et en p maître des requêtes, lorsqu'en France, François I^{er}, l'envoya en a Naples, auprès de l'empereur Charles mission n'était pacifique qu'en appa les deux monarques étaient résolus Dodieu sut habilement gagner du t roi de France put occuper la Savoie mont sans coup férir. L'année suivante se trouvait à Rome avec l'évêque comme lui ambassadeur auprès du p; il y eut un consistoire auquel assis les princes italiens et un grand no voyés des puissances étrangères; Ch s'y présenta. Après un long discours, il retraça les torts de François I^{er} son rival, pour épargner le sang de de se rencontrer dans le lieu qu choisir sur leurs commes fronts se mesurer contre lui. Ce de mise, avec l'épée le de Bourgogne, d'une de l'autre, devaient bat. Ce discours fut prononcé langue que les ambassadeurs daient fort mal; mais le éclairés sur le sens des par ils se transportèrent à son dèrent s'ils devaient était dédié à Charles-Charles- ses paroles avaient mal ne pensait point avoir ledit seigneur roi, et n'avait aucune cause fanfaronade du mon Le 16 novembre 1537, Monçon, et coopéra à Nice, entre le pape, l'empereur Il fut récompensé de ses services de Rennes.

Le P. Daniel, *Histoire de France*. — Bellay, *Mémoires*, XIX et — Perrot, *mais dignes de mémoire*, — *Contes historiques et critiques*, — *État des Français*, XVI, 428.

DODO (*Am*), né dans la France, moine de Saint-Léonard, muer qui rassembla tout gustin. Il y ajouta des C

ant la publication de son œuvre. primer l'ouvrage de Dodo sous *ugustini Opera omnia*; Bâle, REBACH).

ra ecclesiastica, 1, 2. — Foppens, *Biblioparis prima*, 112. — Moréri, *Grand dictionnaire*.

Rembert), plus connu sous le nom de **DODONEUS**, ou **DODONÉE**, médecin néerlandais, né à Malines, près de Leyde, le 10 juin 1518, mort à Leyde, le 10 août 1572, de bonne heure à l'université se décida à étudier la médecine de Jean Heems d'Armentière et de Remonde. Ses progrès dans cette science furent si rapides qu'il obtint le grade de docteur en septembre 1535. On croit qu'il visita plusieurs universités de France, d'Espagne et d'Italie; mais on n'a aucun souvenir de ses voyages. On voit dans le préface de son ouvrage qu'il était à Bâle en 1546, et qu'il revint la même année en France. En 1570, il vint en Italie vers l'an 1570, et se fit embaucher pour remplacer, comme professeur Maximilien II, Nicolas de Valence, mort le 10 avril 1572. Dodoens resta à Milan jusqu'à la mort de ce prince. Il conserva la même place au service de Maximilien, Rodolphe II, qui, par son honneur, l'honora du titre de conseiller intime. Mais quand il eut avec Jean Crasman, autre médecin de l'empereur, une vive polémique qui en fut la suite, il quitta la cour. Certaines personnes, voulant profiter des troubles des Pays-Bas, s'emparèrent des propriétés qu'il possédait à Malines et d'Anvers. Crasman lui-même à ses affaires, et ne pouvant obtenir du pape, il partit. La guerre civile, qui dévastait les Pays-Bas, l'obligea de s'arrêter quelque temps, où il se signala par plusieurs succès : il s'y trouvait encore à la fin de sa vie. Il s'arrêta ensuite à Anvers. Les ennemis de Leyde lui ayant offert la chaire de médecine, il accepta, et continua de publier les deux dernières éditions de son ouvrage.

Dodoens n'était pas seulement un médecin, il s'était aussi adonné à l'étude des belles-lettres; il possédait les langues grecque, latine, flamande, et était particulièrement versé dans la botanique. On peut même le considérer comme un des hommes qui au seizième siècle ont le plus contribué aux progrès de la botanique, que sont composés de ses ouvrages, dont les principaux sont : *Agnetia*, a Joanne Gunterio, a Remberto Dodonæo, cum accurate collatus ac recensitus, in-8° : c'est, comme le titre l'indique, la traduction de Jean Gunter; — *Cosmographia*

aplica in Astronomiam et Geographiam Isaacus Gogge; Anvers, 1548, in-12. — *De Frugum Historia, liber unus; ejusdem epistolæ duæ; una de Farre, Chondro, Trago, Pissana, Cremo et Alica; altera de Zytho et Cerevisia*; Anvers, 1552, in-12. Le libraire Loë, qui avait acheté les planches de Fuchs, chargea Dodoens d'écrire le texte qui devait leur servir d'explication. Dodoens s'essaya comme botaniste dans ce petit traité sur le froment et sur quelques autres céréales. Les années suivantes il publia plusieurs ouvrages du même genre, dans lesquels il donna toutes les planches de Fuchs, en y en ajoutant cent trente-trois nouvelles. Voici les titres de ces traités, par lesquels Dodoens se préparait à écrire une histoire générale des plantes : *Trium priorum Stirpium Historia Commentariorum Imagines, ad vinum expressæ, una cum indicibus, græca, latina, officinarum, germanica, brabantica, gallicaque nomina complectentibus*; Anvers, 1553, in-12; — *Histoire des Plantes*, en flamand, Anvers, 1553, in-12; traduite en français, par Charles de L'Écluse, Anvers, 1557, in-fol.; — *Posteriorum trium Stirpium Historia Commentariorum Imagines, ad vinum artificiosissime expressæ, una cum marginalibus annotationibus. Item ejusdem annotationes in aliquot prioris tomi imagines, qui trium priorum figuras complectitur*; Anvers, 1554, in-12; les six commentaires ensemble parurent à Anvers; 1559, in-8°; — *Florum et Coronariorum odoratarumque nonnullarum herbarum ac earum quæ eo pertinent Historia*; Anvers, 1568, in-8°; — *Historia Frumentorum, Leguminum, palustrium et aquatilium herbarum, ac earum quæ eo pertinent. Additæ sunt imagines vivæ, exactissimæ, jam recens, non absque haud vulgari diligentia et fide, artificiosissime expressæ, quarum pleræque novæ et hactenus non editæ*; Anvers, 1569, in-8°; — *Purgantium aliorumque ea facientium, tum et radicum, convolvulorum, ac deleteriorum herbarum, Historiæ Libri quatuor*; Anvers, 1574, in-12; — *Appendix variarum, et quidem rarissimarum nonnullarum stirpium, ac florum quorundam peregrinorum elegantissimorumque; et icones omnino novas, nec antea editas, et singulorum breves descriptiones continens; cujus altera parte umbelliferæ multæ exhibentur*; Anvers, 1574, in-12; — *Historia Vitis Vinique, et stirpium nonnullarum aliarum*; Cologne, 1580, in-12. Dans ces divers traités, imprimés par Plantin, Dodoens profita des travaux de Charles de L'Écluse et de Lobel de Lille; il inséra dans ses ouvrages des planches gravées pour les leurs; ils en firent autant des planches gravées pour les siens, et cet échange amical fut utile à la botanique. Enfin, Dodoens recueillit et résuma tous ses travaux antérieurs dans un grand ouvrage, intitulé : *Stirpium Historiæ Pemptades sex, sive libri*

iblia aussi, en mars 1738-39, les side et d'Young. Au mois de jan-lsley ouvrit la série de ses utiles riologiques : *The public Register*, magazine fut la première en date ; vint ensuite : il comptait parmi ses Horace Walpole, Warton, l'autres célébrités littéraires. En tre *The Preceptor*. Johnson en fit *The Vision of Theodore the Heron* de Théodore l'Ermite). Au t de l'année suivante, Dodsley nant quinze guinées, l'ouvrage de pour titre : *Vanity of human ix d'Aix-la-Chapelle lui inspira une : The Triumph of Peace*, jouée la à Drury-Lane. Dans l'intervalle, sous ce titre *Trifles* (Bagatelles), ne, ses œuvres dramatiques com- o il fit paraître *The Economy of ue lord Chesterfield se laissa attri-lic pour n'en pas gêner la vente. blic Virtue*, publié en 1754, le pre- d Dodsley se proposait de chanter e commerce et les arts, n'eut pas bs pour que l'auteur allât plus r c'était la preuve, comme il le dit e le public de son temps, — et ops, hélas ! — avait peu de goût il fournit le trente-deuxième nu-uel périodique dont le titre, *The onvaste*, mais qui n'alla pas au delà qu'il eût parmi ses collaborateurs Horace Walpole. En 1751 fut jouée len la *Cleone*, où Dodsley porta pitié si loin, que plus tard, lorsque as en fit revivre l'héroïne par son ssion fut si poignante qu'on ne er cette pièce. On citerait peu n tel succès d'horreur.

8 que commença, sous les aus-ry et de Burke, une publication, *Mer*, qui compta depuis parmi les les du genre et donna lieu, en librement, à des travaux analo-*lect Fables of Æsop and other daley*, dont Shensstone a composé en tête, parurent en 1760. Trois le laborieux écrivain et éditeur se ère de librairie, avec une aisance hante de goutte mit fin à cette car-éant et si honnêtement remplie. né d'un caractère digne en tout de position dans le monde. Ses ou-ont été publiées en trois volumes. lés ses ouvrages ont été traduits rui lesquels les suivants : *Æco-ge Life*. La première traduction, est celle de La Douespe, publiée mi les dernières, on remarque le

de Lasser, entre autres.

Miroir des Dames et de la Jeunesse, ou leçons de toutes les vertus, etc., Paris, 1812, in-12, imprimé par F. Didot.

Le *Toy-Shop* a été traduit sous divers titres : sous celui du *Bijoutier philosophe*, par madame d'Arconville, Londres, 1767, in-12 ; à la suite aussi de *La Volise frouvée*, roman attribué à Lesage, Maëstricht, 1779 ; enfin, dans le *Choir de petites Pièces du Théâtre anglais*, Paris, 1756, 2 vol. in-12. On y trouve deux autres pièces de Dodsley : *Le Roi et le Meunier*, imitée de *La Partie de Chasse de Henri IV* de Collé, et *L'Aveugle de Bethnal-Green*. V. B.

Johnson and Chalmers, *English Poets*. — *Biog. Brit.* — Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Baker, *Biog. dram.* — France littéraire de 1769.

DODSON (Michel), juriconsulte anglais, né à Marlborough, en 1732, mort en 1799. Fils d'un ministre non conformiste, il étudia les lois, sous la direction d'un oncle maternel, et débuta au barreau en 1783. On a de lui : *New Translation of Isaiah*, publiée en 1790 ; quelques notices biographiques, parmi lesquelles : *The Life of Judge Foster* ; *The Life of Hugh Farmer*, et des ouvrages manuscrits, où il se pose en défenseur des principes unitaires.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Rose, *New biog. Dict.*

DODSON (Jacques), mathématicien anglais, mort le 23 novembre 1757. Il fut professeur de mathématiques à Christ-Church-Hospital, en 1756. On a de lui : *The Anti-logarithmic Canon* ; 1742, in-fol. ; — *The Calculator* ; 1747, in-4° ; — *The Mathematical Repository*. On lui doit aussi l'idée de la création d'une société d'assurance pour la vie.

Nichols, *Anecdotes of Bowyer*.

DODSWORTH (Roger) historien anglais, né en 1585, mort en 1654. Il fut protégé par l'un des lieutenants de Cromwell, Fairfax. C'est à ce personnage qu'on doit la conservation de la quantité considérable de manuscrits où Dodsworth consigna le fruit de ses immenses recherches sur les antiquités de son pays. Il avait exploré presque tous les anciens cloîtres et toutes les bibliothèques de l'Angleterre. Il a laissé : *Monasticon Anglicanum, or the history of the ancient abbeys, monasteries, hospitals, cathedrals and collegiate-churches with their dependences in England and Wales* ; Londres, 1655, 1661 et 1673, in-fol., et Londres, 1722, 1723, 2 vol. in-fol., publiée par Stevens, avec un *Supplément*.

Jöcher, *Gel.-Lexic.*

DODWELL (Henri), théologien et érudit irlandais, né à Dublin, en octobre 1641, mort le 7 juin 1711. Son père ayant perdu, par suite de la rébellion d'Irlande, l'emploi qu'il avait eu dans l'armée, vint en 1648 en Angleterre, avec sa femme et son fils. A York, où il s'établit ensuite, il envoya Henri à une école, où celui-ci resta cinq ans. Le père mourut pendant un voyage de retour qu'il avait fait en Irlande pour recouvrer quelques biens, et la mère fut enlevée par une maladie de langueur. La détresse du

jeune orphelin fut telle alors, qu'il n'avait souvent pas de quoi s'acheter des plumes, du papier ou de l'encre. C'est ainsi qu'il vécut jusqu'en 1654, que l'un de ses oncles, ministre à New-Burn, vint à son aide, paya ses dettes et le mit à même de continuer ses études. Il demeura un an avec ce parent; puis, en 1656, il alla compléter son instruction au collège Trinity de Dublin, où il se fit remarquer par son assiduité, sa régularité et même sa charité, que son patrimoine, enfin recouvré, lui permettait d'exercer. Il dut quitter en 1666 le collège Trinity, par suite de son refus d'entrer dans les ordres, conformément aux statuts de cet établissement. Venu en Angleterre dans la même année pour y faire des recherches dans les bibliothèques, il retourna en Irlande, où il publia un ouvrage posthume de John Sleam, sous ce titre : *De Obstinatone : opus posthumum, pietatem christiano stoicam scholastico more suadens*. Il publia d'autres ouvrages avant son retour en Angleterre, qui eut lieu en 1674. Il s'y lia avec plusieurs savants, en particulier avec l'évêque de Saint-Asaph, qu'il suivit en Hollande, où ce prélat se rendait comme chapelain de la princesse d'Orange. Professeur d'histoire à Oxford, il fut privé de cet emploi en 1691, par suite de son refus de serment au roi Guillaume et à la reine Marie. Il se retira d'abord au village de Cookham, entre Londres et Oxford, puis à Shotesham. A cinquante-deux ans, en 1694, il épousa la fille de son hôte de Cookham. Elle était fort jeune, et le rendit père de dix enfants. La vie de Dodwell ne fut plus consacrée qu'aux soins de sa famille et à l'étude. S'il se rendait parfois à Londres ou à Oxford, c'était pour consulter quelque ouvrage ou visiter ses amis. Il voyageait la plupart du temps à pied, pour pouvoir lire en marchant : son manteau recouvrait alors une sorte de bibliothèque portative. L'immensité même de son érudition dut nuire à son style, parfois obscur. Sa frugalité habituelle lui faisait supporter des austérités, un jeûne de trois jours, par exemple, auxquelles tout autre eût succombé. Ses principaux ouvrages sont : une Préface à l'ouvrage intitulé : *Introduction to a Devout Life by Francis de Sales*; Dublin, 1673, in-12; — *An Account of the fundamental Principle of Popery and of the insufficiency of the proof which they have for it*; 1676; — *Dissertations on saint Cyprian*; 1682, et 1684, sous le titre de *Dissertationes Cyprianæ*. Une de ces dissertations, intitulée *De Paucitate Martyrum*, a été rééditée par D. Ruinart; — *Dissertations on Irenæus*; 1689, in-8°; — *Camdenian Lectures read at Oxford*; 1692; — *An Invitation to Gentlemen to acquaint themselves with ancient history*; 1694, pour servir de préface à l'ouvrage de Wheat ayant pour titre : *Velleius Paterculus*; Oxford, 1693, in-8°; — *Method of reading history*; — *Annals of Thucydides and Xenophon*; 1696, et 1702; — *An-*

nales Velleiani, Quintiliani et Statiani; 1698, in-8°; ouvrage publié par Hudson, sous ce titre : *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores, cum interpretatione latina, dissertationibus et annotationibus*; Oxford, 1703; — *De Veteribus Græcorum Romanorumque Cyclis, obiterque de Cyclo Judæorum ætate Christi, dissertationes decem, cum tabulis necessariis*; 1701, in-4°; — *An Apology for the philosophical writings of Cicero, en l'ité d'une traduction de quelques-uns de ces écrits par Samuel Parker*; 1702; — *A Letter concerning the Immortality of the Soul*; 1703, in-4°; — *Chronology of Dionysius Halicarnassensis*; 1703; — *Strabon*, Amsterdam; 1707; — *Two Dissertations on the age of Phalaris and Pythagoras*; même année; — *Epistolary Discourse, proving from the Scriptures and the first Fathers that the soul is a principle naturally mortal, but immortalized by the pleasure of God, to punishment or to reward, by its union with the divine being*; l'esprit immortel est prouvé que non; — *giving this divine immortality to the Apostles, by only the baptism*; épistolaire, établissant par les Éc. res. les premiers Pères, que l'âme est un être naturellement mortel; — *D*; — *rendre immortel, son p*; — *compenser, au moyen de*; — *baptismal*; et où l'on f depuis les Apôtres n'a divin esprit d'immort (ques); Londres, en 17. La de déjà soutenue dans son ; souleva la plus violente polémiens renommés : (e. Milles réfutèrent Douv double accusation d'hérésie; — *Vitalis Epitaphium, cum notis*; 1711. *De Ætate et Patria musii*; ford, 1710, in-8°; — *wardiana Di* (posthume).

Wood, Fasti. — Biog. Brit. — Brubaker, Henry Dodwell. — Nicéron, Mém., t.

DODWELL. (Guillaume). glais, fils du précédent, né à 17 juin 1709, mort le 21 octobre 1784. études et fut reçu es de La T à (fonctions sont : A free Enquiry; 1740; — A free M. Toll's Defence of Dr. Dissertation on Jephthah's — un grand nombre de celui contre le livre de son Biog. Brit. — Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. 10. **DODWELL** () logien anglais, l'écrit selon le moitié du

ois et la théologie. Il professa le déisme, sut croire ceux qui résolurent un ouvrage qui causa en Angleterre un grand et ouvrage était intitulé : *Christianity ended upon argument* (Christianisme dénué de preuves) ; 1742. Leland-Dodwell et Guillaume Dodwell, le propre frère de , le combattirent avec ardeur. C'était ce un honnête homme et un des zélés surs de la Société pour le progrès des Commerce et des Manufactures.

re. *Gen. Biog. Dict.*

DODWELL (Édouard), antiquaire anglais, es précédents, né en 1767, mort à Rome, le 1832. De 1801 à 1806, il parcourut la s sans tous les sens, visitant les localités et décrivant les monuments. De là il l'Italie, où il vécut alternativement à à Naples. Outre son grand voyage intitulé : *classical and topographical Tour in Greece during the years 1804, 1805, 1806* (Lond., 1819, 2 vol. in-4°, avec un nombre de planches), lequel a été traduit en plusieurs langues, on lui doit un autre non moins beau, intitulé : *Vues et descriptions de constructions cyclopéennes ou vestiges trouvées en Grèce et en Italie, etc.*; ces lithographiées, qui ont été publiées en texte français, Paris, 1836, gr. in-fol. *opédie des G. du M.*

DODWELL (Thérèse). Voyez SPERM.

DODWELL (1) en latin **DOBELIUS** (Jean-Jacques), médecin allemand, né à Dantzig, le 6 juin 1684. Il fut reçu docteur dans la faculté de médecine, et fut nommé professeur de médecine à Rostock. Son mérite lui valut le comte palatin. Il était membre de la Société des Curieux de la Nature, sous le nom d'Hippocrate II. On lui doit les éditions des ouvrages suivants : *Elementa Medicæ Hippocraticæ contracta* de J.-A. Van Swieten ; Francfort, 1672, in-4° ; — *Opera medica* de Lazare Rivière ; Francfort, 1681 ; — *Description des Eaux minérales de Ramlaza* en Scanie ; ce dernier ouvrage est en suédois.

Dictionnaire historique de la Médecine.

DODWELL ou **DOBELIUS** (Jean-Jacques), médecin allemand, fils du précédent, né à Rostock, le 29 mars 1674, mort à Lund, le 29 mars 1674. Il continua ses études médicales dans la ville de Copenhague, à Kønigsberg (sous Vageling et Gottwald), et, enfin, fut reçu docteur à Rostock, le 16 août 1696, passa à Wismar, et se rendit à Hambourg, où il fut nommé médecin le 31 mai 1697. Il se fit alors agréer par le roi de Stockholm. En 1698 il fut nommé professeur de médecine.

Il mourut, on écrit indifféremment *æ* ou *o*, le 29 mars 1674, ou le 29 mars 1674.

voyagea dans les Pays-Bas, et en fut rappelé par ordre du roi de Suède Charles XII, qui lui donna la charge de médecin provincial de la Scanie. Le 24 mai 1710 Döbeln fut nommé professeur d'anatomie à Lund, et annobli en 1716. Le 4 décembre 1733 il fut reçu membre de la Société d'Upsal, et le 6 juin 1735 de l'Académie impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Demarchus*. On a de lui : *Historia Academiæ Lundensis* ; — *Compendium physiologiæ medicæ anatomicis demonstrationibus illustratæ*.

Gorges Mathias, *Conspectus Historiæ Medicorum Chronologiens*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

* **DOEBEREINER** (Jean-Wolfgang), célèbre chimiste allemand, né à Hof (Bavière), en 1780, mort le 24 mars 1849. A l'âge de quinze ans il se mit à étudier la pharmacie, et il y réussit, grâce à son zèle, qui lui mérita la bienveillance et l'amitié de plusieurs médecins et naturalistes distingués. En même temps il se livra à l'étude de la philosophie, de la botanique, de la minéralogie et de la chimie. Cette dernière science devint l'objet de sa prédilection. En 1803, de retour dans sa patrie après quelques voyages, il éleva une fabrique de produits chimiques ; cette fabrique servit plus à son instruction qu'à sa fortune. Obligé d'abandonner cette entreprise, il s'occupa de travaux de chimie pratique relatifs à la teinture, aux substances alimentaires, aux sels, aux métaux et à l'agriculture, et trouva ainsi l'occasion d'expérimenter beaucoup. Pendant les cinq années qu'il employa à ces occupations, il fit plusieurs découvertes, notamment celle des chlorures alcalins, l'extraction de la soude du sel de Glauber, la préparation de l'alun et du sel ammoniac. Il démontra la propriété désinfectante du charbon. En 1810 il fut nommé professeur de chimie à l'université d'Iéna, et grâce à l'intérêt que prirent à ses travaux Charles-Auguste, grand-duc de Weimar, et Goethe, il parvint bientôt à faire des découvertes très-nombreuses et du plus haut intérêt. Le premier il reconnut que l'acide oxalique ne contenait pas d'hydrogène, et constata le fait remarquable de la décomposition de cet acide en eau et en oxyde de carbone, de même que celle de l'acide formique en acide carbonique et en oxyde de carbone, lorsqu'on traite les deux acides par l'acide sulfurique concentré. Il pratiqua le premier l'analyse des substances organiques par le moyen de l'oxyde de cuivre, procédé encore en usage aujourd'hui, et fit connaître des appareils au moyen desquels on réduisait considérablement la quantité des matières qu'on employait ; sans parler de ses nombreuses et importantes découvertes sur le phénomène chimique de la fermentation. Une de ses plus curieuses découvertes est celle de la propriété singulière qu'a le platine à l'état spongieux d'enflammer l'hydrogène au contact de l'air ou de l'oxygène, pro-

priété dont il fit l'application à la construction de briquets, de veilleuses et d'endiomètres de platine. Les principaux travaux de Doebereiner ont pour titre : *Zur pneumatischen Chemie* (Essais de Chimie pneumatique); Iéna, 1821-25, 5 vol.; — *Zur Gährungs-chemie* (Sur la Chimie de la Fermentation); Iéna, 1822; 2^e éd., 1844; — *Ueber neuentdeckte höchst merkwürdige Eigenschaften des Platins* (De quelques propriétés vraiment remarquables du platine récemment découvertes); Iéna, 1824; — *Beiträge zur physikalischen Chemie* (Essais de Chimie physique); Iéna, 1824-36; — *Anfangsgründe der Chemie und Stöchiometrie* (Éléments de Chimie et de Stœchiométrie); Iéna, 1826, 3^e édition; — *Grundriss der allgemeinen Chemie* (Principes de Chimie générale); Iéna, 1826, 3^e édition; un *Supplément* à cet ouvrage a paru à Stuttgart en 1837; — *Deutsches Apothekerbuch* (Manuel allemand de l'Apothicaire); Stuttgart, 1840-44; en collaboration avec son fils, François Doebereiner, qui s'est fait connaître en outre par quelques travaux de compilation.

Conversations-Lexikon. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexikon*, XX.

* DOEBLER (Joachim), chronologiste allemand. Cet écrivain, qui vécut à Berlin au milieu du dix-septième siècle, s'est fait un nom par ses études chronologiques; on lui doit un ouvrage in-4^o, publié à Berlin en 1679, et réimprimé à Leipzig sous le titre : *Chronologica compendiosa latino et germanico idiomate versibus comprehensa*. Doebler chercha à faciliter l'étude mnémonique des œuvres et des dates au moyen de vers latins et allemands. Ce genre de travail avait déjà été exécuté en 1657 par Lancelot, dans ses *Racines grecques*. S.

Conversations-Lexikon. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexikon*.

* DOEBENTHEY (Gabriel), poète hongrois, né à Nagyzoelloes, en 1786, mort en avril 1851. Il étudia au gymnase évangélique d'Eisenburg, et en 1806 il se rendit en Allemagne, à Leipzig; il s'y livra à des études philologiques et historiques. Devenu précepteur particulier à Ratisbonne, il y fonda en 1810, sous le titre de *Musée*, une société ayant pour objet le progrès de la langue et de la littérature magyares. Son zèle fut récompensé, en 1817, par la place d'assesseur à la table de juridiction (*Gerichtstafel Beisitzer*) du comitat hunyade. En mars 1822, il fut un des vingt-deux savants hongrois appelés à Ofen pour y poser les bases de l'académie dont la création fut ensuite décidée par la diète de 1825-1827. Nommé membre et secrétaire de cette académie le 20 février 1831, il se démit de ces fonctions en 1834, pour occuper celles de commissaire diétal du district d'Ofen. Cependant, il accepta la mission que lui avait conférée l'académie de rédiger les monuments écrits de la vieille langue hongroise et la direction, en commun avec André Fay, du nouveau Théâtre-National hon-

grois. Commissaire supérieur en 1841, royal en 1843, assesseur de plus il ne discontinua pas ses efforts poëment intellectuel de la Hongrie ouvrages historiques ou poétique *Havas' Viola* (Violettes des Alpes) — *Huzsárdalok* (Chansons du soldat) — *Ausländische Bühne* (Théâtre Vienne, 1821-1823, 2 vol.; — *Shakspeare's* (Chœfs-d'œuvre de Ofen, 1828.

Conversations-Lexikon.

DOEDERLEIN (Jean-Alexandre) et antiquaire allemand, né en 1671, bourg (Franconie), mort le 23 mai 1748. Il était recteur du gymnase de Bamberg. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés sous les titres : *Schediasma historicorum P. A. Adriani et M. Aurulani seu murum in variis Germanibus conspiciendum*; Nuremberg, 1729, in-4^o; — *Inscriptio Russica perantiquæ tabulæ bensteinbergensis in agris Nord-Programma de nummorum maxime in omni re litteraria ut que præ aliis præstantia*; Weissenburg, 1729, in-4^o; — *Mattheus a Pappenhus, emendatus, illustratus et a Schwatzbach*, 1739, in-8^o; c'est Matthieu, refondu et continué; — *physisch-meteorologische Notizen über den Winter des Jahres 1740* (Notice physico-météorologique du rig de 1740); — *De Ortophyxia* Pa d'une thèse soutenue sur le passage rapporte qu'il eut à Éphèse à c bêtes.

Erch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

DOEDERLEIN (Jean-Christophe) et dogmatiste allemand, né à Bamberg, le 20 janvier 1748, mort le 2 décembre 1792. Il fut professeur au gymnase de Würzburg et après sa mort à Altdorf, où il fut professeur de théologie et de philosophie. Il résista longtemps à la révolution française, et fut enfin forcé de se soumettre. Il fit pour le déterminer à

stantes propositions de l'université il lui conféra en 1782 la secondeologie, jusque alors occupée par lebach. Ses leçons comprenaient presque toutes les branches de la théologie, et par-

l'interprétation de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que l'histoire ecclésiastique. Travailler infatigable, Doederlein n'était pas novateur et ne cherchait point de nouveautés sur lesquels est basée la religion chrétienne. que littéraire, il prouve qu'il était versé dans les langues de l'Orient; quant à la langue latine d'Isaïe, écrite avec élégance, lui-même peut-être pas toujours le cachet d'auteur. Doué d'une brillante imagination, il joignait à une mémoire heureuse une profonde, un style pur et les ouvrages qu'il publia, tant à Altdorf, on remarque : une traduction de l'Épître d'Isaïe, faite d'après le texte et accompagnée de notes critiques, *Esaias, ex recensione textus hebraici*, Altdorf, 1778, in-8°; réimprimée en 1789; — *Salomo's Sprichwörter* des de Salomon), avec des notes; Altdorf, 1784, in-8°; réimprimées en 1782 et 1786; — *Lied* (Le Cantique des Cantiques), Altdorf, 1784, in-8°; — *Institutio theologiae christianae*; Altdorf, 1782, in-8°; nouvelles éditions de 1797; — *Institutio theologiae capitibus religionis theoreticis, historicis, et praeprae accomodata*; Altdorf, 1784, in-8°; réimprimée en 1782, 1784, 1787 (éditée de nouveau le même ouvrage, sous le titre : *Christliche Bedürfnisse unserer Zeit angeordnet*); Nuremberg, de 1785 à 1788 (dernières parties ont été rééditées après la mort de Doederlein, par — *Opuscula Theologica*; Leipzig, 1792; — *Die theologische Bibliothek*; Leipzig, 1792; — *Theologisches Journal* (logique); Jéna, 1792, in-8°. — Dans son ouvrage publiée à Altdorf, en 1772, in-4°, on voit que la version de l'Ancien Testament le nom de Syrienne n'est que grecque de la version latine de saint Jérôme. Cette traduction a été faite par le Constantinople Sophronie. — Doederlein la principale part à l'édition critique de la Bible, qui parut sous le nom de Meisner (Jean-Henri), à Altdorf, 1784, in-8°.

Logia der Deutschen Nationalliteratur.

DOEDERLEIN (Jean-Michel), théologien et en 1735. Il étudia à Altdorf, fut pasteur et prédicateur à Windsheim. *De Fundamentis et partibus Theo-*

logiae Muslimannorum; Altdorf, 1708, in-4°. Adelung, Suppl. à Jocher, *Allg. Gel.-Lexic.*

* **DOEDERLEIN** (Louis), fils de Jean-Christophe, philologue allemand, né à Jéna, le 19 décembre 1791. Il étudia à Windsheim et à Schulpforte, suivit à Munich les cours de Thiersch, à Heidelberg ceux de Creutzer et Voss. A Berlin, où il reçut ses grades universitaires, il étudia la philologie sous Wolf, Bockh et Buttmann. En 1815 il alla remplir à l'Académie de Berlin, où il résida quatre ans, les fonctions de professeur titulaire de philologie. En 1819 il fut appelé à professer à l'université d'Erlangen. Il ne se borna pas à enseigner, il écrivit aussi sur les matières qu'il professait. Ses principaux ouvrages sont : *Oedipus Coloneus* de Sophocle; Leipzig, 1824; — *Lateinische Synonymen und Etymologien* (Étymologies et Synonymes latins); Leipzig, 1826-38, 6 vol.; — *Lateinische Wortbildung* (Formation des mots latins); Leipzig, 1838; — *Handbuch der Lateinischen Synonymik* (Manuel de Synonymie latine); 1839; 2° éd., 1849; — *Handbuch der lateinische Etymologie* (Manuel d'Étymologie latine); Leipzig, 1841; — une édition des Œuvres (*Opera*) de Tacite; Halle, 1847, 2 vol.; — *Homerisches Glossarium* (Glossaire d'Homère); Erlangen, 1850, 1 vol.; — *Vocabularium für den Lateinischen Elementarunterricht* (Vocabulaire pour l'enseignement du latin élémentaire); Erlangen, 1852.

Conversant.-Lexic.

* **DOEHLER** (Jean-Georges), jurisconsulte allemand, né à Ohrdruff, le 28 juillet 1667, mort le 17 novembre 1749. Il étudia à Jéna, devint avocat à Eisenach en 1692, et docteur en droit en 1703; conseiller de Hesse-Rothembourg en 1711, conseiller de justice à Meiningen en 1716, professeur en droit à Hildburghausen en 1719, il se démit en 1722 de toutes ces fonctions, et se retira à Géra, où il mourut. On a de lui : *Vorschläge wie das Justizwesen verbessert werden kann* (Idées sur la manière dont on pourrait améliorer l'administration de la justice); Leipzig, 1712, in-4°; — *Der Schein und das Seyn der Advocaten* (Ce que paraissent et ce que sont les avocats); Cobourg, 1716, in-8°; — *Processualische Mausefalle, oder kürzliche Vorstellung, wie es ingemein bey Processen herzugehen pflegt* (La Souricière des Procès, ou court exposé de ce qui se passe habituellement dans les matières des procès); ibid., 1724, in-8°. Il paraît que Doepler avait, comme tant d'autres, à se plaindre des gens de justice.

Strieder, *Hess. Gel. Gesch.*

* **DOEHLER** (Jacques-Frédéric), jurisconsulte allemand, né à Ohrdruff, le 15 décembre 1710, vivait encore en 1783. Il professa quelques temps à Jéna, devint conseiller impérial et fut envoyé en mission à Naples. Ses principaux ouvrages sont : *De Arte Notariatus*; Erfurt, 1736, in-8°; — *Abhandlung von der Landwirthschaft* (Traité d'Économie rurale); 1769, in-8°;

priété dont il fit l'application à la construction de briquets, de veilleuses et d'endiomètres de platine. Les principaux travaux de Doebereiner ont pour titre : *Zur pneumatischen Chemie* (Essais de Chimie pneumatique); Iéna, 1821-25, 5 vol.; — *Zur Gährungs-chemie* (Sur la Chimie de la Fermentation); Iéna, 1822; 2^e éd., 1844; — *Ueber neu entdeckte höchst merkwürdige Eigenschaften des Platins* (De quelques propriétés vraiment remarquables du platine récemment découvertes); Iéna, 1824; — *Beiträge zur physikalischen Chemie* (Essais de Chimie physique); Iéna, 1824-36; — *Anfangsgründe der Chemie und Stöchiometrie* (Éléments de Chimie et de Stœchiométrie); Iéna, 1826, 3^e édition; — *Grundriss der allgemeinen Chemie* (Principes de Chimie générale); Iéna, 1826, 3^e édition; un *Supplément* à cet ouvrage a paru à Stuttgart en 1837; — *Deutsches Apothekerbuch* (Manuel allemand de l'Apothicaire); Stuttgart, 1840-44; en collaboration avec son fils, François Doebereiner, qui s'est fait connaître en outre par quelques travaux de compilation.

Conversations-Lexicon. — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon*, XX.

* DOEBLER (Joachim), chronologiste allemand. Cet écrivain, qui vécut à Berlin au milieu du dix-septième siècle, s'est fait un nom par ses études chronologiques; on lui doit un ouvrage in-4^o, publié à Berlin en 1679, et réimprimé à Leipzig sous le titre : *Chronologica compendiosa latino et germanico idiomate versibus comprehensa*. Doebler chercha à faciliter l'étude mnémonique des œuvres et des dates au moyen de vers latins et allemands. Ce genre de travail avait déjà été exécuté en 1657 par Lancelot, dans ses *Racines grecques*. S.

Conversations-Lexicon. — Adelung, *Suppl.* à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexicon*.

* DOEBENTZ (Gabriel), poète hongrois, né à Nagyzoeloes, en 1786, mort en avril 1851. Il étudia au gymnase évangélique d'Oedenburg, et en 1806 il se rendit en Allemagne, à Leipzig; il s'y livra à des études philologiques et historiques. Devenu précepteur particulier à Ratisbonne, il y fonda en 1810, sous le titre de *Musée*, une société ayant pour objet le progrès de la langue et de la littérature magyares. Son zèle fut récompensé, en 1817, par la place d'assesseur à la table de juridiction (*Gerichtstafel Beisitzer*) du comitat hunyade. En mars 1822, il fut un des vingt-deux savants hongrois appelés à Ofen pour y poser les bases de l'académie dont la création fut ensuite décidée par la diète de 1825-1827. Nommé membre et secrétaire de cette académie le 20 février 1831, il se démit de ces fonctions en 1834, pour occuper celles de commissaire délégué du district d'Ofen. Cependant, il accepta la mission que lui avait conférée l'académie de rédiger les monuments écrits de la vieille langue hongroise et la direction, en commun avec André Fay, du nouveau Théâtre-National hon-

grois. Commissaire supérieur en 1841, royal en 1843, assesseur de plusieurs il ne discontinua pas ses efforts pour le pement intellectuel de la Hongrie. 1 ouvrages historiques ou poétiques, ou *Havas' Violaja* (Violettes des Alpes); P — *Huzsárdalok* (Chansons husa: *Auslaendische Bäume* (1 : é Vienne, 1821-1823, 2 vol.; — *Shakspeare's* (Chefs-d'Œuvre de : Ofen, 1828.

Conversations-Lexicon.

DOEDERLEIN (Jean-Alexandre), et antiquaire allemand, né en 1675, à bourg (Franconie), mort le 23 octo Il était recteur du gymnase de sa vil Il a laissé plusieurs ouvrages estimés, les titres : *Schediasma historicum i rum P. Ael. Adriani et M. Aurel. l lum seu murum in variis Ge ni bus conspiciendum*; l . 171

il s'attache à prouver que ruines connues dans le Nor de Murailles du Diable datent des

— *Commentatio historica de num mania medix bracteatis et caris; disquisitio de pecuniis mediis etri nummorumque nostrae etatis remberg, 1729, in-4^o*; — *Insc Russicz perantiquz tabulis emy bensteinbergenis in agris Nordgarv Programma de nummo ant maxime in omni re le*

que pra aliis praest : in-4^o; — *Mattheus a* : *Physiocras tus, emendatus. illu* : *et comb Schwatzbach, 1^o* : c'est le

Matthieu, refondu et : — *physisch-meteorologische* : *hen Winter des Jahres 1740* (

rico-physico-météorologique du de 1740); — *De Onopocayia* : d'une thèse soutenue sur le rapporte qu'il ent à Éphius a bêtes.

Erich et Gruber, *Allgemeine* : *physische*

DOEDERLEIN (J. C. *Stroph*).

grien et dogm : né à (Franconie), le 1748.

le 2 décembre 1797. : le gymnase de Wim : et

degrés à Alldorf. : dans 1768, pour y

consacra ses : : *den*

glise et des tlieu : *gues orientales*.

crée lui avant vari : appelé 772 à l : *sen*

seigneur : *vité pro* : Il résista : *fit pour le*

Il eût aux instantes propositions de l'université de Iéna, qui lui conféra en 1782 la seconde chaire de théologie, jusque alors occupée par le célèbre Griesbach. Ses leçons comprenaient presque toutes les branches de la théologie, et particulièrement l'interprétation de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que l'histoire ecclésiastique moderne. Travailleur infatigable, Doederlein ne fut pas novateur et ne chercha point à saper les fondements sur lesquels est basée l'origine surnaturelle de la religion chrétienne. Dans sa critique littéraire, il prouve qu'il était très-versé dans les langues de l'Orient; quant à sa traduction latine d'Isaïe, écrite avec élégance, elle ne reproduit peut-être pas toujours le cachet original de l'auteur. Doué d'une brillante imagination, Doederlein joignait à une mémoire heureuse une érudition profonde, un style pur et facile. Parmi les ouvrages qu'il publia, tant à Altdorf qu'à Iéna, on remarque : une traduction latine des *Prophéties d'Isaïe*, faite d'après le texte hébreu et accompagnée de notes critiques, sous le titre : *Isaïas, ex recensione textus hebraei*, etc.; Altdorf, 1778, in-8°; réimprimée en 1780 et en 1789; — *Salomo's Sprichwörter* (Les Proverbes de Salomon), avec des notes; Altdorf, 1778, in-8°; réimprimés en 1782 et 1786; — *Das hohe Lied* (Le Cantique des Cantiques), avec des notes; Iéna, 1784 et 1792, in-8°; — *Summa institutionis theologi christianae*; Altdorf et Nuremberg, 1782, in-8°; nouvelles éditions, en 1793 et 1797; — *Institutio theologi christianae, in capitibus religionis theoreticis, nostris temporibus accommodata*; Altdorf, 1780-1781, in-8°; réimprimée en 1782, 1784, 1787 et 1791. Il réédita de nouveau le même ouvrage en allemand, sous le titre : *Christliche Lehre den Bedürfnissen unserer Zeit angepasst* (Doctrine chrétienne appropriée aux besoins de notre temps); Nuremberg, de 1785 à 1802. Les six dernières parties ont été rééditées et publiées après la mort de Doederlein, par C.-G. Junge; — *Opuscula Theologica*; Leipzig, 1789, in-8°; — *Die theologische Bibliothek*; de 1780 à 1792; — *Theologisches Journal* (Journal théologique); Iéna, 1797, in-8°. — Dans une dissertation publiée à Altdorf, en 1772, in-4°, Doederlein établit que la version de l'Ancien Testament citée sous le nom de Syrienne n'est que la traduction grecque de la version latine de saint Jérôme, et que cette traduction a été faite par le patriarche de Constantinople Sophroné. — Doederlein eut aussi la principale part à l'édition critique du texte hébreu de la Bible, qui parut sous son nom et sous celui de Meisner (Jean-Henri), à Leipzig, 1793. S.

Wallf, *Encyclopédie der Deutschen Nationalliteratur*.

* **DOEDERLEIN** (Jean-Michel), théologien allemand, mort en 1735. Il étudia à Altdorf, fut vicaire, ministre et prédicateur à Windsheim. On a de lui : *De Fundamentis et partibus Theo-*

logiae Muslimannorum; Altdorf, 1705, in-4°. Aetolog, Suppl. à Jocher, *Allg. Gel.-Lertz.*

* **DOEDERLEIN** (Louis), fils de Jean-Christophe, philologue allemand, né à Iéna, le 19 décembre 1791. Il étudia à Windsheim et à Schulpforte, suivit à Munich les cours de Thiersch, à Heidelberg ceux de Creutzer et Voss. A Berlin, où il reçut ses grades universitaires, il étudia la philologie sous Wolf, Bockh et Bultmann. En 1815 il alla remplir à l'Académie de Berlin, où il résida quatre ans, les fonctions de professeur titulaire de philologie. En 1819 il fut appelé à professer à l'université d'Erlangen. Il ne se borna pas à enseigner, il écrivit aussi sur les matières qu'il professait. Ses principaux ouvrages sont : *Oedipus Coloneus* de Sophocle; Leipzig, 1824; — *Lateinische Synonymen und Etymologien* (Étymologies et Synonymes latins); Leipzig, 1826-38, 6 vol.; — *Lateinische Wortbildung* (Formation des mots latins); Leipzig, 1838; — *Handbuch der Lateinische Synonymik* (Manuel de Synonymie latine); 1839; 2^e éd., 1849; — *Handbuch der lateinische Etymologie* (Manuel d'Étymologie latine); Leipzig, 1841; — une édition des Œuvres (*Opera*) de Tacite; Halle, 1847, 2 vol.; — *Homerisches Glossarium* (Glossaire d'Homère); Erlangen, 1850, 1 vol.; — *Vocabularium für den Lateinischen Elementarunterricht* (Vocabulaire pour l'enseignement du latin élémentaire); Erlangen, 1852.

Conversat.-Lazie.

* **DOEHLER** (Jean-Georges), jurisconsulte allemand, né à Ohrdruff, le 28 juillet 1667, mort le 17 novembre 1749. Il étudia à Iéna, devint avocat à Eisenach en 1692, et docteur en droit en 1703; conseiller de Hesse-Rothembourg en 1711, conseiller de justice à Meinungen en 1716, professeur en droit à Hildburghausen en 1719, il se démit en 1722 de toutes ces fonctions, et se retira à Géra, où il mourut. On a de lui : *Vorschläge wie das Justizwesen verbessert werden kann* (Idées sur la manière dont on pourrait améliorer l'administration de la justice); Leipzig, 1712, in-4°; — *Der Schein und das Seyn der Advocaten* (Ce qui paraissent et ce qui sont les avocats); Cobourg, 1716, in-8°; — *Processualische Mausefalle, oder kürzliche Vorstellung, wie es ingemein bey Processen herzugehen pflegt* (La Souricière des Procès, ou court exposé de ce qui se passe habituellement dans les matières des procès); ibid., 1724, in-8°. Il paraît que Doepler avait, comme tant d'autres, à se plaindre des gens de justice.

Strieder, *Hess. Gel. Gesch.*

* **DOEHLER** (Jacques-Frédéric), jurisconsulte allemand, né à Ohrdruff, le 15 décembre 1710, vivait encore en 1783. Il professa quelques temps à Iéna, devint conseiller impérial et fut envoyé en mission à Naples. Ses principaux ouvrages sont : *De Arte Notariatus*; Erfurt, 1736, in-8°; — *Abhandlung von der Landwirthschaft* (Traité d'Économie rurale); 1769, in-8°;

Bavière au gouvernement central et de Francfort, pour l'organisation de l'Allemagne. Il assista aussi, en féaux conférences de Dresde sous le seiller secret d'ambassadeur; les, on a de lui : *Das System des dets und der Schutzsoelle* (Le Syre échange et le droit protecteur); 1; — *Die deutsche Schifffahrtsacte Differentialzolfrage* (L'Acte de navinand et la question des droits diffé-louane); Berlin, 1848; — *Allschott. l. Balladen* (Vieilles ballades écos-plaises); Munich, 1852.

Lexic.
sm (Jacques), jurisconsulte alle-t dans la seconde moitié du dix-sep-. Il remplit des fonctions publiques à 1682. On a de lui : *Der getreue Rech-r und Beamte, in drei Theilen* (Le t employé fidèle, en trois parties); les res parties, Francfort et Leipzig, 1679; et la troisième partie intitulée : *Der Rechnungsführer und Beamte* (Le t employé infidèle); 1682, in-8°. Les t imprimées ensemble; 1724, in-4°;
sm *Pœnarum, Suppliciorum et sm Criminalium*; Sondershausen,

opl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

sm (Georges-Samuel), pasteur et astro-m, vivait dans la seconde moitié ème siècle. Pasteur à Plauen, il s'oc-momie tout en remplissant les devoirs loi. Les observations qu'il fit sur la 1680 l'amènèrent à constater que t en reproduire le mouvement par le ayant le soleil pour foyer et à ste observation aux comètes en gé-bilit cette théorie, dont l'invention a ribuee à Newton, dans l'ouvrage sui-der *parabolischen Laufbahn der Du Mouvement parabolique des Co-i*. On a en outre de Dörfl : *Metho-phenomenorum caelestium inter-re determinandi, non mutato loco nis stve altitudine et azimutho*; 16.

de l'Astron. mod., II. — Kestner, *Samml-ung der Gesellschaft der freien Künste*, t. 2, 264, astronom.

sm (Henri), linguiste allemand, igne, vivait dans la première moitié ème siècle. Il voyagea pendant vingt tages doivent donc témoigner de son On a de lui : *Institutiones in Lin-icam*; Cologne, 1604, in-8°; — *In-stitutiones in Linguam Italicam*; ibid., 1604, 1605; *Institutiones in Linguam Hispan-*; 1614.

1614. col.

sm (Jean-Pierre), théologien et plu-mand, né à Harau, en 1706, mort à

Borkern, le 14 juillet 1754. Fils d'une mère catholique, il fut élevé dans ce culte, chez les jésuites de Siegen et d'Hildesheim, devint prêtre en 1728, et bientôt après chapelain à Bühren. En 1732 il se rendit à Utrecht, s'y convertit au culte réformé, au sein duquel il remplit, par suite de ce changement, diverses fonctions pastorales, eten dernier lieu celles de métropolitain. Ses prin-cipaux ouvrages sont : *Auctoritas pontificia ex ipsis pontificiorum decretis seu jure canonico eversa et refutata*; Marbourg, 1734, in-4°; — *Der rechte Gebrauch der Vernunft*, etc. (Le véritable Usage de la Raison, etc.); ibid., 1748, in-8°; — *Philosophische Nebenstunden* (Heures de Philosophie, etc.); ibid., 1753, in-8°.

Strieder, *Hess. Gel.-Gesch.*

* **DOERING** (Gaspard), théologien allemand, de la famille du précédent, né le 15 novembre 1719, mort le 2 novembre 1784. Il fut pasteur et prédicateur à Niederwiese, dans la Lusace. On a de lui : *De Phœnice anni magni seu Platonici imagine*; 1762, in-4°; — *De primitivæ Ecclesiae christianæ Inspectoribus*.

Meyser, *Gel. Deutschl.*

* **DOERING** (Georges-Christian-Guillaume-Asmus), romancier allemand, né à Cassel, le 11 décembre 1789, mort à Francfort, le 10 octobre 1833. A l'issue de ses études, qu'il fit à Göttingue, il revint dans sa ville natale, où il travailla pour le théâtre. En 1815 il fit partie de l'orchestre de Francfort-sur-le-Mein; en 1817 il changea encore de carrière, et prit la rédaction de la *Gazette politique*, que les circonstances lui firent également abandonner; il se rendit alors en Suisse et en Italie. En 1820 il fut gouverneur du prince Alexandre de Sayn-Wittgenstein, et plus tard il fit des cours particuliers à Francfort, où il mourut. Il avait un grand talent de narra-teur. On a de lui : *Phantasiegemälde* (Por-traits de fantaisie); 1822-33; — *Der Hirten-krieg* (La Guerre des Pasteurs); Francfort, 1830, 3 vol.; — *Novellen* (Nouvelles); Francfort, 1831, 4 vol.; — *Das Opfer von Ostro-lenka, oder die Familie Kolesko* (La Victime d'Ostrolenka, ou la famille Kolesko); Francfort, 1832, 3 vol.; — *Roland von Bremen* (Roland de Brême); Francfort, 1832, 3 vol.

Conversat.-Lexic.

DOERINGK (Matthieu), franciscain et théo-logien allemand, né en Thuringe, vers la fin du quatorzième ou le commencement du quin-zième siècle, et mort à Kiritz, avant 1465. Entré dans l'ordre des Frères mineurs, il professa suc-cessivement la théologie à Erfurt et à Magde-bourg. Chargé depuis par le landgrave de ré-tablir la discipline parmi les franciscains d'Eise-nach, dont les mœurs étaient plus que relâchées, il fut élu en 1443, au concile de Bale, supérieur général de l'ordre. Sur le déclin de sa vie, Do-riengk alla chercher la solitude et une retraite absolue au couvent de Kiritz, dans la Marche de

Randebourg. Döringh, théologien savant mais subtil, a été quelquefois confondu avec Jean Döring. Ses principaux ouvrages sont : *Continuatio Chronici Theod. Engelhusii, ab anno 1420 ad annum 1564*; publiée dans le tome III des *Scriptores Rerum Germanicarum* de Mencken. Cette chronique, la meilleure que l'on ait sur l'histoire de la Misnie et de la Thuringe, fut continuée par un anonyme jusqu'à l'an 1493. On a attribué à tort à Döringh une *Chronique de Nuremberg*, qui fut imprimée pour la première fois dans cette ville, et qui a pour véritable auteur Hartmann Schedel. S.

Wachler, *Handbuch der Geschichte der Literatur*.

* **DOËS** (Antoine VAN DER), graveur hollandais, né à La Haye, en 1610, mort vers 1680. Il a gravé avec beaucoup de talent plusieurs estampes d'après les meilleurs maîtres de l'école flamande; on remarque entre autres : *Ferdinand, cardinal-infant d'Espagne et gouverneur des Pays-bas, à cheval*, d'après Rubens ou plutôt Diepenbeck. Le fond offre une vaste campagne, où se voit la bataille de Nordlingue, que Ferdinand et le roi de Hongrie gagnèrent sur les Suédois, en 1634; — *La Madeleine*, d'après Van Dick; — *La Vierge allaitant l'Enfant-Jésus*, d'après Érasme Quillinius; — *La sainte Famille*, d'après le même: un ange fait chauffer devant le feu les langes de l'enfant.

Raas, *Dictionnaire des Graveurs*. — Chandon et Delandrie, *Dictionnaire historique*.

DOËS (Jacques VAN DER), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, le 4 janvier 1623, mort dans la même ville, le 17 novembre 1673. Il était élève de Nicolas Moyaert. En 1644 il se rendit à Paris et de là à Rome. Il arriva dans cette dernière ville dénué de toutes ressources. Désespéré, il se disposait à prendre du service dans les troupes pontificales, lorsqu'il rencontra à la porte d'une *botella* (cabaret) quelques jeunes peintres de son pays. Ces joyeux artistes accueillirent avec bienveillance leur compatriote affamé, et le régalerent somptueusement: ils s'égayèrent ensuite de son belliqueux projet, et lui promirent de ne pas l'abandonner. En effet, ils le firent admettre aussitôt dans la Société académique, où il reçut le surnom de *il Tamburo* (le Tambour), à cause de l'idée qu'il avait eue de s'enrôler et de l'exiguïté de sa taille. Dès le lendemain Doës commença ses études, et reproduisit par le pinceau ou le crayon les beautés artistiques de Rome et des environs. Les ouvrages de Pierre Van der Laër, dit *il Bamboccio*, lui plurent particulièrement. Il s'attacha à la manière de ce peintre, et travailla avec tant de persistance qu'il réussit à l'imiter. Un caractère jaloux, une humeur sombre et fâcheuse, firent perdre à Doës l'affection de ses camarades; au bout de quelques années, abandonné de tous, il fut obligé de retourner à Amsterdam. Après la mort de sa mère, il alla s'établir, avec sa sœur, à La Haye, où il épousa Marguerite Boo-

fers, fille riche, qui en eut quatre petits enfants. Doës eut à craindre à la fois pour sa santé. On chercha à le distraire par et on obtint pour lui la place de ville à Slooten. Il eut honte de se livrer à cet emploi, et reprenant sa palette, depuis quatre années, il se remplit avec ardeur et succès. Un second lit oublier le p... sa femme mourut, et les paysages de ce peintre sont d'une grande intelligence; ses petites figures ont une bonne touche et dessinées avec beaucoup de naturel et les chèvres. Mais il aimait les et ses ouvrages se sentent un peu de son caractère. Il a gravé à l'eau-petits paysages ornés d'animaux de tation.

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, dans son *Dictionnaire des Graveurs*. — *Magasin d'Artillerie-Lexicon*.

DOËS (SIMON VAN DER), graveur hollandais, fils du précédent, né à La Haye, en 1653, mort vers 1700. Il était élève et l'égal quelquefois. Demeuré d'abord exercer son art à La Haye, tantes, puis il voyagea en Frise et en De retour dans sa patrie, il se maria de sa famille, épousa une femme qui le ruina, et qui en mourant le laissa de dettes. Doës trouva un asile à La Haye, d'où il partit deux ou trois pour Bruxelles. Montoux de sa sœur retira à Anvers, et y travailla beaucoup. Ses ouvrages sont d'une grande beauté. Ses paysages sont le plus souvent de père: la galerie Van der Doës possède trois avec Le Lormier, de la même école, beau, dans lequel se voient beaucoup de moutons et autres animaux. Simon Doës a peint quelques portraits dans de Gaspard Netscher. Il a aussi fait quelques morceaux de sa c...

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, dans son *Dictionnaire des Graveurs*. — Chandon, *Dictionnaire historique*.

DOËS (Jacques VAN), graveur hollandais, frère de Simon et né à Amsterdam, en 1654. Il fut d'abord les leçons de l'artiste célèbre Carle I... le lui donna pour Rome, et pour Gaspard Netscher, qui pour entrer dans l'atelier de Netscher. Les premiers tableaux de valurent à leur gentilhomme à la...

de Hollande à la cour de France. Il espérait suivre ses études au milieu des artistes de la France; mais il fut tué par un de ses envieux, presque aussitôt arrivée. Doës peignait exclusivement ses ouvrages sont peu nombreux.

pe, *Vies des Peintres hollandais*, II, 378. — *Dictionnaire des Graveurs*. — Chaudon et Delaunay, *Annuaire historique*.

5 (Pierre VAN DER), amiral hollandais, précédents, mort à Panousa (île Saint-Pierre), en 1599. Il joua un rôle brillant dans la guerre qui affranchit la Hollande de la domination espagnole. Quoique d'une famille noble et ne dut son avancement qu'à son mérite et à ses services. En 1597, les états généraux lui confièrent une escadre destinée à protéger les colonies hollandaises dans la Manche : Doës ayant à sa tête trente-huit bâtiments espagnols qui portaient des troupes pour les Pays-Bas, n'hésita pas à les attaquer quoique inférieur en force; mais la tempête qui survint ne lui permit que de détruire un seul vaisseau ennemi, et fit même périr plusieurs-uns des siens. Le roi d'Espagne, Philippe II, désespérant de soumettre les Hollandais commodément, résolut d'agir contre eux par la force, et fit saisir leurs navires dans leurs ports. De leur côté, les états généraux déclarèrent les Espagnols ennemis de leur république, et firent sous peine de mort de négocier avec eux. En même temps, ils mirent en mer une escadre de soixante-treize vaisseaux, commandée par le comte de La Corogne, sous la conduite de Doës, pour aller vers les côtes d'Espagne pour les empêcher de bloquer la flotte espagnole dans le port de La Corogne; mais il ne put s'en emparer et fut forcé au combat. Il continua alors sa route au sud, et parut à la fin de juin 1599 à Grande-Canarie. Il prit ou brûla les navires qui se trouvaient en rade, s'empara de l'île d'Alagona, qu'il incendia après l'avoir pillée, poursuivit les Espagnols jusque dans les îles Canaries, et ne quitta l'île qu'après l'avoir ravagée. Il passa à Gomera, à laquelle il fit sauter le même sort, et expédia son immense flotte de Hollande sur trente-cinq navires, qui furent dispersés par une violente tempête, et les uns après les autres, dans diverses provinces Unies. Doës, dans le dessein d'acquiescer le Brésil, mit à la voile avec les autres vaisseaux, et rangea la côte de Guinée. Il se saisit encore de quatre bâtiments espagnols, richement chargés. Il descendit ensuite à l'île Saint-Thomas, située sous la ligne, et brûla la ville fortifiée de Panousa, malgré la résistance des Espagnols; mais le jour même que firent les Hollandais dans leur expédition funeste : l'intempérance à bord des navires, le mauvais air, la chaleur, mirent parmi eux la peste et les maladies. Doës en mourut un des premiers, et sa flotte s'éloigna précipitamment; mais

elle emporta avec elle la peste, qui y fit d'effroyables ravages, et arriva en Hollande si maltraitée qu'on fut obligé de couler quelques-uns de ses vaisseaux; d'autres furent pris par les Espagnols, et de tous les capitaines il n'en revint que deux.

Alfred de Lacaze.

Du Maurier, *Mémoires*. — Van Teusse, *Histoire générale de la Marine*, II, 178. — Vander Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*.

DOESBROUCKE (Jean), imprimeur établi à Anvers au commencement du seizième siècle; il publia quelques ouvrages latins ou flamands, fort délaissés aujourd'hui; mais il mit aussi au jour trois petits livres anglais, écrits pleins de détails merveilleux et que le caprice des bibliomanes de la Grande-Bretagne a élevés à une valeur extraordinaire. Ces écrits, d'une quarantaine de feuillets, ont pour titres : *The History of Friderike*; — *The History of Mary of Nemeyen*; *The Life of Vergelius*. En 1812, à la vente du duc de Roxburghe, ils montèrent, à la chaleur des enchères, aux prix de 65, 67 et 54 livres sterling. En tout 186 livres sterling, c'est-à-dire 4,700 francs environ. Il faut ajouter qu'on n'en connaît pas d'autre exemplaire. G. B.

Panzer, *Annales typogr.*

* DOËTE DE TROYES, poète française, vivait dans le milieu du treizième siècle. Elle était au nombre des menestrels qui faisaient l'ornement de la cour de l'empereur Conrad. Guyot, dans sa Bible de Provins, imprimée dans la nouvelle édition de Barbazan, la qualifie de *chanteresse et de trouperesse*. Il en parle avec des éloges qui prouvent qu'elle tint un rang distingué parmi les poètes non-seulement de la Champagne, mais même du nord de l'Europe.

T. du Tillet, *Le Parnasse fr.* — Fauchet, *Recueil de l'origine de la poésie française*.

* DOEVEREN (Gauthier VAN), médecin hollandais, né à Philippine (Zélande), le 16 novembre 1730, mort à Leyde, le 31 décembre 1783. Il commença ses études à Leyde, les continua à Paris, et fut reçu docteur en médecine à Leyde, en 1753. En 1754 il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à Groningue. En 1771 il fut appelé à Leyde pour y remplir les mêmes fonctions, laissées vacantes par la mort du célèbre B. S. Albinus. Van Doeveren a laissé : *De Vermibus in intestinis hominum genitis*; Leyde, 1753, in-4°; traduit en allemand, puis en français, sous le titre d'*Observations physico-médicales sur les vers qui se forment dans les intestins*; Paris, 1764, in-12; — *De Imprudenti ratiocinio ex observationibus et experimentis medicis*; Leyde, 1754, in-4°; l'auteur soutient que les fausses inductions qu'on tire de l'expérience sont un des grands obstacles à la perfection de l'art de guérir; — *De Erroribus Medicorum sua utilitate non carentibus*; Groningue, 1762, in-4°; il est difficile de mieux défendre une assertion plus paradoxale que l'auteur ne le fait dans ce livre;

— *Specimen observationum academiarum ad monstrorum historiam anatomicam, pathologiam, et artem obstetriciam præcipue spectantium*; Groningue et Leyde, 1765, in-4°; trad. en allemand, Leipzig, 1767, in-4°; — *De Sanitatis Groningianorum prædictis, ex urbis naturali historia derivandis*; Groningue, 1770, in-4°; — *De Recentiorum inventis medicinarum hodiernam veteri præstantiorem reddentibus*; Leyde, 1771, in-4°; — *Primæ Linæ de cognoscendis mulierum morbis*; Leyde, 1775.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — *Biographie médicale*. — Quérard, *La France littéraire*.

* **DOFIN** (Olivieri), peintre et graveur italien, mort à Bologne, en 1693. Il a laissé des preuves de son talent dans la peinture et la gravure. On a surtout de lui beaucoup de morceaux gravés à l'eau-forte, d'après divers maîtres, et particulièrement d'après les Carrache.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

DOGGET (Thomas), acteur irlandais, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Assez mal accueilli au théâtre de sa ville natale, il se rendit à Londres, où bientôt il se fit remarquer dans plusieurs rôles. Il ne quitta le théâtre qu'en 1712, après y avoir amassé une fortune considérable. On a de lui : *The Country Wake*, comédie, dont on a fait ensuite une farce sous ce titre : *Flora, or hob in the well*.

Rosc, *New. biog. Dict.*

DOGIEL (Mathias), historien polonais, né en Lithuanie, dans le district de Wilna, en 1713, mort à Varsovie, le 24 février 1760. Il entra dans l'ordre des Piaristes, à Wilna, devint précepteur du fils du maréchal de la cour du grand-duc de Lithuanie, et l'accompagna aux universités de Leipzig et de Paris. De retour dans sa patrie, et aidé par le prince Michel Czartoryski, grand-chancelier de Lithuanie, il fonda le collège noble des Piaristes à Wilna, et en devint recteur. Vers le même temps, il conçut le projet de publier un *Corps diplomatique* complet pour toute la Pologne. Après avoir largement puisé dans les archives publiques et privées du pays, il compléta ses recherches aux archives de l'Allemagne, de la France et de la Hollande, pour tout ce qui regardait les relations internationales avec la Pologne. Les manuscrits réunis par Dogiel devaient former huit volumes in-folio; mais il n'en a paru que trois, le 1^{er} en 1758, le 2^e en 1759, et le 3^e en 1764; l'impression des autres volumes fut empêchée par les événements politiques au milieu desquels la Pologne elle-même fut rayée de la carte politique de l'Europe. Le titre de cet ouvrage important, et le premier dans son genre, est le suivant : *Codex diplomaticus regni Poloniae et magni ducatus Lithuaniae, in quo pacta, federa, tractatus pacis, mutuae amicitiae, subsidiorum, inductarum, commerciorum nec non conventiones, partitiones, etc.* ;

Wilna, 1758-1764. Le manuscrit de cet ouvrage ayant péri dans un incendie en 1754, l'auteur dut le refaire complètement. Les autres écrits de Dogiel sont : *Limites regni Poloniae et magni ducatus Lithuaniae, ex originalibus et exemplis authenticis*; Wilna, 1758, 2 vol. in-4°; — *Dissertatio de jure regni Poloniae in Silesiam*, ouvrage mentionné par l'auteur dans l'introduction à son *Codex diplomaticus*. L. Oronce.

Benthouski, *Hist. de la Littér. polon.* — L. Gombrowski, *Les Historiens polonais*; 1828. — Chodźnicki, *Les Polonais savants*; 1828.

* **DOGLIONI**, en latin Dolonus (Giulio), médecin vénitien, né à Bellune, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Après avoir professé la médecine à l'université de Padoue, il suivit le consul de Venise à Alep, et passa deux ans dans cette ville. Il partit ensuite pour Tripoli; mais en route il fut attaqué par des voleurs, dépouillé, et laissé pour mort. Il parvint cependant à regagner Alep, et, après y avoir fait un nouveau séjour de trois ans, il se disposait à retourner à Venise, lorsqu'il mourut, de la peste. Le *Dictionnaire historique de la Médecine* cite de Dogliani un *Commentaire sur la Pierre*, mais sans indiquer ni le lieu ni la date de la publication.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, part. I, p. 400. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

DOGLIONI (Jean-Nicolas), historien vénitien, né au commencement du dix-septième siècle. *Origine ed antichità della città di Venezia*; Venise, 1588, in-4°; — *Antiquitatum Italicarum, et in primis Ungariae spiegata della prima quel regno sino all'anno 1588*; in-4°; — *Istoria Vene sin' all'anno 1597*; — *Cose maravigliose*; Venise, 1603, in-8°; — *e sempre libera; Venezia Città di Venezia, con il suo governo, dal principio 1618*; Venise, 1618, in-8°; — *Istoria univ. d'Europa*; V. 1623.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, part. II.

DOHM (Chr.), d'État et Detmold, a été ministre d'un gymnase de 1769 à Leipzig, où il a passé que les cours de 1773, il fut chargé de l'éducation des fils du

Mais empêché de se livrer à son études, il se démit de ses fonctions de six mois, sans quitter Berlin, de littérature jusqu'en 1774, épousa à Göttingue. En 1776 il accéda professeur de statistique et des sciences à l'école dite *Carolinum* de Brunswick, l'année suivante, on lui confia du second fils du prince de Hesse, Dohm alla bien à Berlin et fut nommé, mais il déclina l'honneur qu'on lui offrait, et sollicita une place aux affaires ou bien au département des finances à la recommandation du ministre il fut placé aux affaires étrangères, avec le titre de conseiller de cabinet privé et d'archiviste. Ces fonctions de l'extérieur qu'on l'employa, on confia aussi à sa garde les archives de la famille royale et de la cour aux travaux dirigés contre la tricherie d'acquiescer la Bavière à titre des efforts tentés par la Prusse à cet effet pour donner naissance à la ligue allemande (*Fürstenbund*). Dohm eut la confiance de Herzberg; le roi lui donna en 1783 le titre de conseiller privé, en 1786 envoyé du directoire de la cour de Westphalie, et son rôle fut important à la cour électorale de Hanovre, on lui conféra aussi des lettres de noblesse, mais il n'accepta qu'avec regret la mission, car il y avait là à régler une foule de questions délicates. Il se chargea d'une réorganisation d'Aix-la-Chapelle; mais la cour impériale, ayant été détachée de la cour de Hanovre par les victoires des armées françaises, cette constitution ne fut jamais mise en œuvre. Bientôt les Français se présentèrent à la cour, et Dohm fut obligé de quitter la cour en décembre 1792. Après la paix de Lunéville, il se fit marcher des troupes pour la neutralité armée : Dohm fut chargé de la cour des états de la Basse-Saxe, partie de ceux de Westphalie et royaume de Hildesheim (1796 et 1797). En 1797 Frédéric-Guillaume II, son roi, le nomma Dohm en 1797, comme plénipotentiaire au congrès de Rastadt, avec le comte de Harlow de Jacobi. Le congrès ayant été ajourné (avril 1799), par la rupture des négociations de l'assassinat de deux des Français, Dohm rédigea au nom de la Prusse un rapport sur ce forfait, sur les affaires du système de neutralité de l'Allemagne septentrionale. Après la paix de Tilsitt, en 1801, il eut à s'occuper des affaires de la Prusse pour la perte de territoire par elle sur la rive gauche du Rhin, au moment de l'occupation des pays allemands à cette puissance, l'organisation de la ville impériale de Goslar lui

fut confiée. Tout en lui conservant le titre d'envoyé directeur dans le cercle de Westphalie, Frédéric-Guillaume III nomma Dohm président de la chambre militaire et domaniale instituée à Heiligenstadt pour la province d'Erfurt-Eichsfeld-Nordhausen et Mühlhausen; et lorsque la Prusse soutint, en 1806, contre la France, la lutte qui fit occuper la province d'Erfurt-Eichsfeld par les troupes françaises, Dohm resta à son poste pour contribuer autant qu'il était en son pouvoir à alléger le malheureux sort des habitants. C'est dans le même but qu'il se rendit, en décembre 1806, avec une députation à Varsovie, où, présenté à Napoléon, il parvint à empêcher que la province ne fût partagée en deux et placée sous deux gouverneurs français. La paix de Tilsitt (1807) rompit momentanément les liens qui attachaient Dohm à la monarchie prussienne; ses possessions dans le nouveau royaume de Westphalie lui imposèrent la nécessité de se soumettre au gouvernement établi par les Français, et en septembre 1807 il se rendit à Paris, à la tête d'une députation des états du pays et des autorités administratives. A son retour, au mois de décembre, le roi Jérôme le nomma membre du conseil d'Etat, et au mois de février de l'année suivante il l'envoya comme son ministre à la cour de Dresde. Dohm y négocia un traité de commerce important pour la Westphalie; mais en avril 1810 une inflammation de poitrine l'engagea à donner sa démission et à se retirer dans sa terre de Pustleben, dans le comté de Hohenstein, où il se consacra depuis entièrement à l'étude de l'histoire. Parmi les écrits de Dohm, les suivants méritent une mention particulière : *Geschichte des bairischen Erbfolgestreits* (Histoire de l'affaire de la succession de la Bavière); Francfort et Leipzig, 1779, in-4°; — *Ueber die bürgerliche Verbesserung der Juden* (De l'amélioration civile des Juifs); Berlin, 1781-1783; cet ouvrage avait été provoqué par Moïse Mendelssohn; — *Ueber den Deutschen Fürstenbund* (De la Ligue des Princes allemands); Berlin, 1789; — *Denkwürdigkeiten meiner Zeit* (Mémoires de mon temps, ou pièces relatives à l'histoire de 1778 à 1806); 5 vol.; Lemgo, 1814-19; ouvrage très-important, à la rédaction duquel Dohm consacra les dernières années de sa vie, mais sans pouvoir le continuer au-delà de la mort de Frédéric le Grand. On trouve dans ces *Mémoires* un tableau spirituel et assez bien écrit des grandes querelles de la fin du dernier siècle, et des renseignements précieux sur plusieurs personnages et sur certains ressorts secrets des événements de ce temps.

Conversat.-Lexicon. — Gronau, *Dohm's Biographie.* — Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.*

* DOHM (Wolrad-Louis-Guillaume), théologien allemand, né à Rinteln, le 25 novembre 1721, mort le 12 février 1759. Le principal de ses ouvrages est : *Sendschreiben ueber die*

Unsterblichkeit der Seele (Lettres sur l'immortalité de l'âme); Lemgo, 1751, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

DOHNA ou **DENTIN** (Comtes de), nom d'une famille bohême, dont les principaux personnages furent les suivants :

DOHNA (*Frédéric* et *Otto*, surnommé *Heyden*, *de*) vivaient dans la première moitié du quatorzième siècle; ils étaient frères. Le 7 septembre 1341, ils obtinrent du roi Jean de Bohême le bourg de Dohna à titre de fief héréditaire. L'un des frères, Jean, rebâtit en 1347 le château de Falkenberg, près de Weiskirche. On voit apparaître en 1357 un Otto Heyde, comme possesseur d'une partie de Radeberg. On ignore s'il est le même que le feudataire du roi Jean de Bohême. Il est certain qu'un personnage du nom d'Otto fut assassiné par suite de querelles féodales dans la forêt de Burkard. Le burgraviat de Dohna était possédé alors par tiers par cet Otto et deux autres de la même famille.

DOHNA (*Jean* ou *Jeschke* *de*), dit le Jeune, décapité vers 1423. En guerre avec ses voisins, il finit par attirer sur son territoire le margrave Guillaume de Misnie, menacé lui-même par ce seigneur turbulent. On prétend qu'une raison d'une autre nature les mit aux prises. A un bal offert par le burgrave de Dohna, le margrave Guillaume s'étant permis de donner en dansant un baiser à la belle burgravine, le mari se fâcha, et courut l'épée haute sur le téméraire. Quelle qu'en fût la cause, les hostilités furent longues, acharnées. Assiégé dans Dohna, Jean se réfugia à Weissenstein, à Königstein, enfin à Ofen, où il vint implorer le secours du roi Sigismond. Cependant les Misniens prirent successivement Weissenstein, Königstein, et le 14 juin 1402 le chef-lieu du burgraviat, la place même de Dohna, qui fut rasée. Toutes les autres possessions du burgraviat tombèrent aux mains des vainqueurs. Non-seulement Jean de Dohna n'obtint pas de Sigismond le secours qu'il espérait; mais il fut décapité par ordre de ce souverain, pour avoir troublé la paix publique. En 1423 ses États furent répartis, à titre de fiefs, entre ses frères, Nicolas et un autre Jeschke ou Jaroslav. Le burgraviat de Dohna eut à subir ensuite d'autres vicissitudes : on le voit, vers 1522, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, relever pour moitié de la couronne de Bohême et des princes de Saxe.

DOHNA (*Nicolas II* *de*), de la branche de Bohême, mort en 1540. Il releva de ses ruines la petite ville de Kratzau, détruite au temps des guerres des Hussites, et lutta avec succès contre les brigands, dont les bandes infestaient les châteaux abandonnés des environs : pour leur enlever ces postes dangereux, il en fit démolir quelques-uns.

Il serait difficile de suivre dans leurs évolutions les diverses branches des Dohna; celle de Silésie a fourni les personnages marquants ci-après.

DOHNA (*Christophe* *de*), mort en 1585. Il fut un des généraux de Frédéric II, roi de Danemark, lors de la guerre contre le roi Éric de Suède. Ce fut lui qui en 1569, à la mort de Daniel de Rannau, devant Warberg, prit le commandement de l'armée à la place de ce général; il fit alors prisonnier Pons de la Gardie, l'un des chefs les plus distingués de l'armée suédoise.

DOHNA (*Fabien* *de*), né en 1550, mort en 1621. Du gymnase de Thorn, où il faisait ses premières études, il fut appelé à Königsberg pour y continuer son éducation avec le prince Albert-Frédéric et vingt autres gentilshommes. Il visita Strasbourg, Wittenberg et diverses parties de la France et de l'Italie. Entré ensuite au service du comte palatin Jean-Casimir, il devint conseiller, grand-marchal et plénipotentiaire de ce prince, qu'il accompagna dans les guerres des Pays-Bas et en Angleterre. Avidé de renommée, il voulut combattre sous les ordres de roi Étienne de Pologne. Il prit part à la prise de Polozk et de Pétichora et au siège de Pleskow. Rendu au service du comte palatin par la paix de Zapolsice, en 1582, il commanda l'armée envoyée par ce prince au secours de Gebhard, archevêque de Cologne, après avoir tenté sans succès d'arranger les affaires de ce prélat. En 1587, il fut mis à la tête des 8,000 cavaliers et des 5,000 landsknechts auxiliaires expédiés par les princes protestants au roi Henri de Navarre. Quoique renforcée, dès son arrivée en Alsace, par 16,000 Suisses et plusieurs milliers de Français, cette armée fut défaite à Auneau (entre Chartres et Étampes) par le duc de Guise. Revenu en Allemagne, Fabien de Dohna rejoignit sur le pied de concours qu'il aurait reçu du roi de Navarre l'insuccès de cette campagne. L'envoyé de ce prince en Allemagne, Bongars, le défamait dans un écrit contre ce reproche, qu'il rétorqua contre Dohna. Ce dernier, revenu en France au mois de septembre 1591, avec d'autres troupes auxiliaires, expédiées par le prince d'Anhalt, fut parfaitement accueilli par le roi de France. A son retour dans le Palatinat, il accepta trois fois la diète de Ratisbonne, au nom du prince Frédéric IV. Venu en Prusse, il y fut nommé burgrave en 1621. Il mourut, après une carrière marquée par trente-quatre missions remplies de diverses circonstances.

DOHNA (*Didier* *de*), seigneur de prêtre, et en 1580, mort en octobre 1630. Après avoir étudié à Heidelberg, il entra au service d'Autriche; il accompagna en Hongrie le prince Bernard, y assista au siège d'Ofen, en 1597, et servit du même sous le prince Maurice d'Orange, dans les Pays-Bas. Plus tard, il suivit en France le comte de Nassau de Wittgenstein, qui y vint en aide au prince de Condé. Après la mort de celui-ci, il fut à la suite du traité de paix de Loudun, en 1619, du 20 janvier 1616, il ramena dans son pays des troupes auxiliaires. Engagé au service de l'empereur et roi de Bohême Frédéric V, il fut tué en

l'affaire de Rakonitz, le (20) 30 octobre 1620.

DOHNA (*Achate II* DE), frère de Zidier, né le 22 octobre 1581, mort le 12 septembre 1647. Il visita avec son frère Christophe l'université de Heidelberg, l'Italie, la France et l'Angleterre. Revenu à Heidelberg, il se laissa engager au service de l'électeur palatin Frédéric IV, et accompagna à l'université de Sedan le prince héréditaire, dont il devint plus tard plénipotentiaire en divers pays et qu'il accompagna en Bohême. Retiré en Prusse, lorsque la fortune n'eut rien laissé debout des espérances de Frédéric V, il remplit diverses missions pour les États prussiens. Deux fois il fut prisonnier des Polonais, qui avaient pris parti pour la maison d'Autriche contre le prince palatin. Il était versé dans les matières philosophiques et avait une réputation d'orateur.

DOHNA (*Christophe* DE), frère des deux précédents, né en 1583, mort le 1^{er} juillet 1637. Il fut chambellan et conseiller privé de l'électeur palatin Frédéric V, puis gouverneur de la principauté d'Orange pour le prince stathouder des Provinces-Unies. Il pacifia ce petit État, dont les habitants lui témoignèrent une grande affection. Il laissa plusieurs ouvrages de piété.

DOHNA (*Frédéric* DE), fils du précédent, né le 25 janvier 1621, mort à Coppet (Suisse), le 28 mars 1688. Il accompagna son père dans les Pays-Bas, acquit, en 1657, la seigneurie de Coppet, devint à ce titre citoyen de Berne, et dut se retirer d'Orange, où il avait succédé à son père, lors de l'occupation française, en 1673.

DOHNA (*Christian-Albert* DE), fils de Christophe de Dohna, né à Custrin, le 15 novembre 1621, mort le 14 décembre 1677. Il n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'il entra comme cornette dans l'armée hollandaise. Il fut employé à une mission en Angleterre, à l'époque de la conclusion de la paix de Munster. En 1654 il accompagna la princesse d'Orange, sa tante, à Berlin, où l'électeur lui donna le titre de lieutenant général. Plus tard il fut gouverneur de Custrin et gouverneur (*Statthalter*) de la principauté d'Halberstadt.

DOHNA-SCHLOBITTEN (*Alexandre* DE), fils de Frédéric, né à Coppet, le 25 janvier 1661, mort le 25 février 1728. Il fut d'abord intendant à la cour de Berlin, puis gouverneur du prince Frédéric-Guillaume, alors âgé de six ans. Après avoir rempli pendant plusieurs années ces fonctions avec une rudesse qui n'exclut pas la dignité et la probité la plus irréprochable, mais qui passa peut-être dans le caractère de son père, il fut remplacé par le comte de Kamke, son oncle. Rentré en grâce en 1711, il devint ministre d'État, général feld-maréchal, et représenta plusieurs fois son gouvernement auprès des puissances étrangères.

DOHNA (*Albert-Christophe* DE), fils du précédent et petit-fils de Frédéric de Dohna, né le

23 septembre 1698, mort le 3 mars (1) 1752. Après avoir rempli à la cour diverses fonctions d'intérieur, il fit, comme volontaire, la campagne de 1719 contre les Espagnols, dans l'armée française. Retiré ensuite du service, il ne s'occupa plus que de la culture des lettres et de celle des terres. Élu membre de l'Académie de Prusse, Dohna contribua aux travaux de cette compagnie.

DOHNA (*Christophe II* DE), né le 25 octobre 1702, mort le 19 mai 1762. Il était fils de Christophe I^{er}, général dans l'infanterie prussienne. Cornette le 16 août 1718, il entra en 1722 au service d'Anhalt, et monta de grade en grade jusqu'à celui de lieutenant général. En 1755 il devint membre du grand-conseil de Berne. De 1740 à 1745, pendant les deux guerres de Silésie, il avait en le commandement de deux régiments ; la guerre de Sept Ans ouvrit à sa valeur un champ plus vaste encore. En 1757 il se trouva sous les ordres du feld-maréchal Lehwald, qui commandait une armée de 28,000 hommes, destinée à défendre la Prusse de l'invasion de 124,000 Russes. Il se signala en maintes rencontres, défit le général Torgau, fit lever le siège de Leipzig, et reprit Damgarten, Demin et Anclam. Commis à la garde de la rive droite de la Warth, il franchit la rivière le 1^{er} juillet 1759, et rejeta les Russes dans la Silésie. Il commandait à la bataille de Zorndorf l'aile droite de l'infanterie. Plus tard il fut remplacé par le général Wedell, le roi n'ayant pas rendu toute justice aux services de Dohna, qu'il écarta du commandement des armées en l'invitant à venir rétablir à Berlin une santé qui exigeait le repos.

DOHNA-SCHLOBITTEN (*Frédéric-Ferdinand-Alexandre* DE), homme d'État allemand, né le 29 mars 1771, mort le 21 mars 1831. Il étudia à Francfort-sur-l'Oder, Göttingue et Hambourg, entra dans l'administration prussienne en 1790, et remplaça le ministre Stein, en 1808, lorsque Napoléon eut exigé le renvoi de cet homme d'État. Le comte de Dohna se fit remarquer par les améliorations qu'il introduisit dans le département de l'intérieur, dont il était chargé. Retiré de l'administration dès 1810, il alla résider à Schlobitten, où il se voua uniquement à la science. Il fut un de ceux qui contribuèrent à la création de la landwehr. Après être rentré quelque temps dans l'administration, avec le titre de gouverneur civil de la province de Prusse, il retourna à Schlobitten en 1814, et termina sa carrière par les fonctions de directeur général de la Prusse orientale.

DOHNA-SCHLOBITTEN (*Charles-Frédéric-Émile* DE), frère du précédent, né le 4 mars 1784. Il eut pour maître le célèbre Schleiermacher, qui demeura plusieurs années dans la maison Dohna. De 1806 à 1812, il se montra parmi les adver-

(1) Nous donnons la date des auteurs allemands : la *Bibliographie universelle* des frères Michaud donne celle du 4 mai 1752.

saires irréconciliables de Napoléon, et lorsque, en 1811, la Prusse renouvela son traité d'alliance avec la France contre la Russie, il se retira, avec plusieurs officiers prussiens, auprès de l'empereur Alexandre, à Saint-Petersbourg. Ils contribuèrent à la conclusion des arrangements négociés depuis longtemps entre la Russie et l'Angleterre, et qui aboutirent au traité du 30 décembre 1812. Dohna fit les campagnes de 1813-1814 et celle de 1815, époque où il entra dans l'armée prussienne. Il commanda ensuite les places de Trèves, Stettin et Königsberg.

Pour tous les Dohna, voy. Ersch et Gruber, *Allg. Enc.* — *Conversat.-Lexic.* — Kœnig, *Lexic. aller Helden und Militair personen*, etc.

* **DOIGNY DU PONCEAU**, poète français, né dans le Maine, vers 1750, mort dans la même province en 1830. Passionné pour la poésie dès sa jeunesse, il publia un grand nombre de pièces légères dans les recueils et almanachs du temps; il concourut souvent pour les prix de l'Académie; mais il ne réussit pas, et la médiocrité de ses premières productions lui attira plus d'une fois les sanglantes critiques de Rivarol. Fidèle à ses principes de famille, il n'approuva pas le gouvernement révolutionnaire; son opposition, quoique très-prudente, le fit néanmoins arrêter. Emprisonné au Mans, il ne fut rendu à la liberté qu'au 9 thermidor. Il vint alors à Paris, écrivit dans plusieurs journaux royalistes, et fonda, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, la *Quotidienne*. Quelques-uns des articles de Doigny eurent de la vogue: aussi, après le 18 fructidor an v, leur auteur crut-il devoir se cacher, pour éviter la proscription qui frappa les journalistes en masse. Assez heureux pour s'être fait oublier, il fut assez sage pour renoncer à une carrière qui n'est pas sans danger. Renonçant à la politique, il se retira dans ses propriétés, qu'il ne quitta qu'une fois, en 1815, pour venir saluer le retour des Bourbons. Parmi les nombreuses productions de Doigny du Ponceau, on peut citer: *Les Quatre Ages de l'Homme*: poème en quatre chants; Paris, 1774, in-16, et 1824 et 1825, in-8°; — *Les 4^e, 12^e, et 15^e Nuits d'Young*, trad. de l'anglais en vers français; Paris et Amsterdam, 1770, in-8°; — *Éloge de Fénelon*; Paris, 1771, in-8°; — *Épître à un homme de lettres célibataire*; 1773, in-8°; — *La Dignité des gens de lettres*; 1774, in-8°; — *Discours d'un Nègre à un Européen*; 1775, in-8°; — *Nouvelles Pièces détachées*; Londres, 1775, in-8°; — *Priam aux pieds d'Achille*; 1776, in-8° (couronné par l'Académie Française); — *Éloge du chancelier L'Hôpital*; 1777, in-8°; — *Marie Stuart, reine d'Écosse*, tragédie en cinq actes; 1820 (non représentée); — *Lascaaris*; id.; — *Pénélope*; id.; — *Henri III*; id.; — *Antigone*; id.; — *Cromwell*; id.; — *Ibrahim*; id.; — *Élisabeth de France*; id.; — *Œdipe roi*; id.; — *Virginie*; id.; — *Candide à Venise*; comédie; — *Lettres sur l'Italie*; — *Lettres*

à Voltaire, etc., etc. Les Œuvres de Doigny du Ponceau ont été imprimées 1826, 4 vol. in-8°. A.

Almanach des Muses de 1776 et 1778. — *Almanach des grands hommes*.

* **DOIN (Guillaume-Tell)**, médecin à Paris, en 1794, mort aux Ais juillet 1845. Il appartenait au culte était membre de la Société de la tiennne et l'un des rédacteurs de la *cyclopédie*. Il a édité le *Musée tants célèbres*; Paris, 1821-23, 5 et a rédigé le *Dictionnaire des une partie de la Géographie ph l'Encyclopédie méthodique*. Il a posé et publié plusieurs ouvrages principaux: *Galerie médicale*, d thographiée par Vignerot, avec de graphiques et littéraires; Paris, 181; *Rapport sur le Gymnase normal tages qui peuvent en résulter fluence morale sur l'amélioration et du caractère*; Paris, 1825, in de Nazareth, *Sauveur du monde* in-8°; — *Quelques généralités minérales*; ibid.; — *Lettres sur Édouard Charton*; Paris, 1830, i *Suc de persil dans le traitement aiguë ou chronique*; suivi de qu applications des remèdes homœop guérison des maladies syphilitique Labarthe; 1835, in-8°.

Recus encyclopédique. — Querard, *Littérature*.

DOISSIN (Louis), religieux et p né en Amérique, en 1721, mort à septembre 1753. Il appartenait à l de Jésus, et se distingua par un tal pour la poésie latine. « Son style pur et coulant, son élocution r, de feu et de noblesse. Ses exemples goût, sont appliqués avec autant de justesse. » Dolasin, à peine âgé d ans, fut enlevé par la petite vérole. In *Natalibus Burgundix ducis*, à inprimé dans le *Recueil des pri collège Louis le Grand*; — *Gall tutam delphino*; id.; — *dinem*: 17 dans le neu; — *Scu* Paris, 1752, 12. et avec un française, 1751, 12. Ce p vigueur de coloris, tés et emb s'est distingué de chefs-d'œuvre de soit moderne: animées la Vatican, la des Tuileries, de Salm-Versailles, etc.; — *So* 1753, in-12; trad.

calptura ont été insérées dans les *didascalica*; Paris, 1813, in-12.
lectionnaire Historique. — Quérard, *la*
ivatre.

(*Pierre*), géographe français, mort
 le 10 mars 1760. Il était directeur du
 s comptes des parties casuelles du
 le lui : *Le Royaume de France et*
de Lorraine, disposés en forme de
 re; Paris, 1745 et 1753, in-4°.
la Verdun, juillet 1745 et septembre 1753. —
Savants, août 1753. — *Mercur*e de France,

ELLA, nom d'une branche illustre de
ornelia; on ne sait si elle était pa-
 vu plébéienne. Deux personnages de
 le sont surtout célèbres.

ELLA (*Publius Cornelius*), tribun,
 l, gendre de Cicéron, mourut en 44
 . On ignore la date de sa naissance.
 ins prétendent qu'il n'avait que vingt-
 sa mort; mais en ce cas il aurait été
 usul avant l'âge légal, circonstance
 point été omise par les historiens.
 perdu de dettes, Dolabella avait été
 aux fois par Cicéron, dans deux accu-
 minelles, lorsque celui-ci se décida à
 en mariage sa fille Tullie, déjà veuve
 aris. La position politique de Dolabella
 ste union, dont le prudent Cicéron
 r avantage. Nommé tribun, vers l'an
 lla avait proposé l'abolition complète
 et l'exemption en faveur des locataires
 nt de leurs loyers. Faite en l'absence
 cette proposition excita à Rome de
 ables. Combattue par deux tribuns
 Trebellius, elle allait être soutenue
 d'Antoine, lorsque ce dernier soup-
 abella de complicité d'adultère avec
 . Alors pour la repousser il s'unit à
 ibuns opposants, et le jour marqué
 te, armé d'un décret du sénat qui lui
 d'employer la force, Antoine réussit à
 ster. Dolabella emportait l'estime de
 le, et Antoine fut dès ce jour complé-
 popularisé. On sait que César reprit,
 fient, le projet de loi de Dolabella, et
 fit à exécution. Lorsqu'il s'annonçait
 remier personnage de son temps, un
 sa lutte avec Pompée, Dolabella, qui
 plans et présentait sa fortune, escri-
 ron, son beau-père, une lettre qui
 ours patifiques de cette époque de
 réactions politiques. Il lui indique,
 des conjonctures délicates ou il se
 conduite qu'il doit suivre. Il lui
 s'attacher franchement à César ou
 oublier dans une retraite stérile.
 us, lui dit-il, que ni la gloire du nom
 ni l'éclat de ses actions, ni l'appui
 des nations, dont il se vantait si sou-
 le défenseur, ne le peut sauver. Exa-
 min ce qu'il peut, et dirigez-vous

d'après cela. Si par hasard il se souille dans sa
 fortune, n'examinez que vos intérêts, et soyez
 plutôt votre propre ami que celui d'un autre, etc.»

Cependant, quand Dolabella écrivait cette let-
 tre, aucun lien ne l'attachait plus à Cicéron : il
 avait répudié Tullie; on ignore pour quel motif.
 A cette époque de changements et de troubles
 politiques, des considérations de personnes ren-
 daient communes ces sortes de repudiations.
 Pompée, César, Antoine et tous les grands per-
 sonnages de ce temps en offrent de nombreux
 exemples. Le divorce de Tullie ne fut, comme
 beaucoup d'autres, qu'une rupture officielle. Do-
 labella continua avec Cicéron des relations par-
 faitement amicales. Une lettre de ce dernier la
 prouve : il vient de perdre sa fille; il écrit à Do-
 labella, et attend de lui de grandes consolations :
 « Votre affection profonde et votre raison si
 droite m'apporteraient en ce moment un grand
 soulagement. »

Après avoir exercé la charge de quindécem-
 vir et celle de tribun, Dolabella aspirait à la
 dignité de consul. Il croyait aisément l'obtenir
 par le crédit tout-puissant de César; mais An-
 toine conservait contre lui une haine pro-
 fonde, dont on a vu plus haut la cause. Il y eut
 entre les deux rivaux un déchaînement de pa-
 roles et de menaces si scandaleux, que César
 n'osa pas appuyer la candidature de Dolabella
 et fit ajourner son élection. Ni l'un ni l'autre ne
 furent contents de cette décision, et on les eût
 fait facilement entrer dans une conspiration con-
 tre César. Le bruit en courut. César seul n'y ajouta
 pas foi, et c'est à ce propos qu'il dit : « Ce ne
 sont pas ces gens si gras et si frais que je re-
 doute, mais ces hommes maigres et pâles. » Il
 désignait ainsi Brutus et Cassius. Cependant la
 véritable conjuration se formait dans l'ombre.
 On sait comment César en fut la victime (voir
 CÉSAR). La conduite de Dolabella après cet
 événement montre que l'ambition animait en
 lui un triste personnage. Il fit abattre l'autel
 que le peuple avait érigé à César comme à un
 dieu, puis fit périr du supplice des esclaves
 ceux qui l'avaient dressé. Cicéron le loue gran-
 dement de cette double action : le sens moral
 manqua souvent à l'antiquité. Cette première
 comédie jouée, Dolabella courut à d'autres ex-
 ploits, et, comme consul, se faisant donner le
 gouvernement de Syrie, dont s'étaient déjà em-
 parés Trebonius et Cassius, il alla poursuivre
 et châtier les meurtriers de César. Cicéron n'a
 plus alors d'invectives assez fortes pour blâmer
 les actes de Dolabella; il ose le mettre au-dessus
 de Marius et de Sylla pour la violence et la
 cruauté. Il le peint envahissant la Syrie, s'in-
 troduisant à Smyrne par la trahison, s'emparant
 de Trebonius par le parjure, enfin le faisant
 mourir au milieu des tortures les plus affreuses.

A l'occasion de cette mort, Antoine écrivait à
 Stertius : « La mort de Trebonius ne m'a pas
 causé plus de joie que de douleur. Il y a sans

douta lieu de se réjouir que cet assassin ait satisfait par sa mort aux mânes de César et que la justice divine se soit manifestée avant la fin de l'année par le supplice qu'a déjà subi un des parricides, supplie qui menace aujourd'hui Decimus Brutus. Mais que Dolabella ait été déclaré ennemi public pour avoir puni de mort un homme souillé d'un meurtre, et que le fils d'un bouffon (Trebonius) paraisse plus cher au peuple romain que César, père de la patrie, c'est là un sujet de gémissent et de larmes. » Le sénat avait en effet condamné Dolabella. Quand Octave, nommé consul, fut de retour à Rome après la guerre de Modène, il fit d'abord absoudre par le peuple Dolabella; mais déjà il n'était plus temps : il venait de périr misérablement. Brutus et Cassius, qui se disaient les défenseurs de la république, avaient ramassé en Orient des forces considérables : Cassius avait déjà réuni douze légions en Syrie, quand Dolabella, collègue d'Antoine au consulat, se présenta pour lui enlever sa province. Cassius força son ennemi à s'enfermer dans Laodicée. La ville fut prise, et Dolabella se donna la mort. Il n'avait pas trente ans.

H. FEUILLERET.

Cicéron, *Epist.*; *Orat.* — Plutarque, *Vie d'Antoine*. — Dion Cassius. — Appien.

DOLABELLA (*Publius*), proconsul romain, vivait sous Tibère, et fut choisi par lui, l'an 24 de J.-C., pour terminer la guerre d'Afrique contre le Numide Tacfarinas. Trois généraux romains, Camille, Apronius et Blesus, oncle de Séjan, avaient succombé à cette tâche. La plus grande partie de l'armée romaine était rentrée en Italie. Tacfarinas publiait partout que l'Empire Romain était attaqué de tous côtés, que le moment était venu d'arracher l'Afrique à la domination romaine. Ces discours, semés partout avec la perfidie numide, obtinrent crédit et succès. Tacfarinas vit en peu de temps ses forces s'accroître. A la tête d'une armée, ou plutôt d'une cohue d'aventuriers de tous pays, il vint faire le siège de Tubusaptas (entre Sétif et Bougie). Dolabella n'eut qu'à lui opposer une poignée de braves, et cette nuée se dissipa. Mais n'ayant que peu de troupes, il n'osa pas poursuivre l'ennemi. Ce ne fut que lorsqu'il vit arriver sous ses étendards un renfort que lui envoyait Ptolémée, roi de Mauritanie, qu'il put commencer une expédition en règle. Près du lieu appelé Auzea (aujourd'hui *Bordj-el-Gresat*, le Fort des Gazelles), il livra à Tacfarinas un combat où celui-ci succomba, non sans gloire, en périssant sous le fer des Romains. « Dolabella, dit Tacite, demanda les ornements du triomphe. Tibère refusa, par égard pour Séjan, dans la crainte que le lustre de son oncle Blesus n'en fût terni. Mais Blesus n'en eut pas plus de gloire, et le refus d'un honneur mérité augmenta celle de Dolabella, qui avec moins de troupes avait fait des prisonniers de marque, tué le chef des ennemis et terminé la guerre. »

H. F.

Tacite, *Annales*.

* **DOLABELLA** (*Thomas*), peintre à Bellune (Vénétie), en 1570, mo le 27 janvier 1650. Élève d'An lachi, surnommé *Aliense*, il s'était maître par ses travaux exécutés dans doges à Venise, lorsque, en 1604 mond III l'appela en Pologne. Il épousa Agnès Piotrkowczyk, fille du cede de Cracovie; et lorsque sa femme in le roi Wladislas IV, désirent le regne, lui accorda le privilège de Cracovie. Ce peintre orna de ses trav églises de Cracovie et de Wilna. bleaux historiques, on remarquait au représentait l'*Entrée triomphale c à Varsovie*, en 1611, livrant : mond III le tsar Schoniisky, fait Moscou. Ce tableau fut donné par guste II, électeur de Saxe et roi d tzar Pierre I^{er}.

Fucelli, *Dictionnaire des Artistes* (177 *Siècle du Stigmond III* (1835). — *Clen graphiques des Polonais et des Italiens* Ambrosio Grabowski, *Cracovie et ses en Le baron Édouard Rastawiecki, Dict. d lonais* (Varsovie, 1840).

* **DOLCE** (*Bernardino*), peintre romaine, né à Castel-Durante (bin), au commencement du quinz simple stucateur qu'il était dans devint assez bon peintre en étudi ges du Giotto.

Ticozzi, *Dizionario*.

* **DOLCE** (*Ottaviano*), peintre maine, né à Castel-Durante, vers quinziesme siècle. Il était fils et élè dino Dolce, et fut lui-même mail Luzzio.

Ticozzi, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia p*

* **DOLCE** (*Luzzio*), peintre de l'é né à Castel-Durante, vivait encore es élève d'Ottaviano, il a enrichi sa villes voisines de peintures justem Il fut un des peintres employés par bin à la décoration du palais de l'

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Di*

DOLCE ou **BOLCI** (*Carlo*).

né à Florence, en 1616, mort en 1686. Son maître fut Jacopo génie peu entreprenant, Dolce re compositions à un petit nombre d s'adonna presque exclusivement à *Mère de pitié*, des *Sainte fami ques traits de la Passion*. De son v bleaux furent recherchés, et ils le aujourd'hui par toute personne un ouvrage précieux et plei caractères des peintures de simplicité jointe à aux compositions vraie et toi timent qu'il a voulu :

général du tableau, une couleur qui n'est ni trop éclatante ni trop hardie, mais toujours douce et harmonieuse; enfin, un pinceau patient, qui ne laisse rien inachevé, et auquel on a parfois reproché son excès de fini.

Dolce a fait peu de grands tableaux : on cite surtout son *Saint Antoine* et sa *Conception de la Vierge*, outre sa célèbre figure de la Poésie, au palais Corsini. La galerie de Dresde renferme de lui : *Sainte Cécile*, *Le Christ bénissant le pain et le vin*, *Hérodiade portant la tête de saint Jean-Baptiste*; et le Musée du Louvre : *Le Christ à la Montagne des Oliviers*. Les élèves de Dolce, Alessandro Lomi, Bartolomeo Mancini, Agnès Dolce, sa fille (1), et Onorio Mariani, son cousin, ont reproduit beaucoup de ses ouvrages. [L.-C. SOYEN, dans l'*Encl. des G. du M.*]

Salmucci, *Notizie de' Professori del disegno da Cimabue*, etc. — LAZZI, *Storia pittorica*.

DOLCE (Louis), littérateur italien, né à Venise, en 1508, mort en 1568. Il appartenait à une famille noble, mais peu fortunée; lui-même vécut et mourut dans la pauvreté. « La poésie italienne, à laquelle il s'appliqua, dit Nicéron, et dans laquelle il réussit, et un grand nombre de traductions qu'il fit en sa langue, lui furent une ressource pour subsister; mais quoique ses ouvrages lui aient acquis de son temps de la réputation, ils se ressentent du besoin où il se trouvait et de la hâte avec laquelle il les a composés. » — « Il fut, ajoute Tiraboschi, historien, grammairien, rhéteur, philosophe, poète tragique, comique, épique, lyrique, éditeur, traducteur, auteur de recueils; il écrivit enfin dans tous les genres, mais il n'excella dans aucun. » Louis Dolce laissa soixante-et-onze ouvrages; nous citerons seulement les plus importants, savoir : *La Poetica di Orazio tradotta*; Venise, 1535, in-8°; — *Il Primo Libro di Sacripante*; Venise, 1536, in-4°; — *Il Ragazzo, commedia*; Venise, 1541, in-12; — *Tieste, tragedia, tratta da Seneca*; Venise, 1543, in-8°; — *Ecuba, tragedia di Euripide, tradotta in lingua volgare*; Venise, 1543, in-8°; — *Il Capitano, commedia*; Venise, 1545, in-12; — *Amerosi Ragionamenti, ne quali si racconta un compassionevole amore di due amanti, tradotti da i frammenti d'un antico scritto greco*; Venise, 1546, in-8° : c'est la traduction d'une partie des *Amours de Clitophon* et de *Emasope*, ouvrage d'Achille Tatius; — *Dialogo della Institutione delle Donne*; Venise, 1546, in-8°; — *Il Dialogo dell' Oratore di Cicerone tradotto*; Venise, 1547, in-8°; — *Didone, commedia*; Venise, 1547, in-12; — *Giocasta, tragedia*; Venise, 1549, in-4°; — *Osservazioni nella Volgar Lingua*; Venise, 1550, in-8°; — *Le Trasformazioni di Lod. Dolce*; Venise, 1551, in-4° : cette traduction des *Metamorphoses* d'Ovide fut violemment attaquée par Rus-

celli; — *Dialogo della Pittura, intitolato : L'Aretino*; Venise, 1557, in-8°; — *Le Tragedie di Seneca tradotte*; Venise, 1560, in-12; — *Il Marito, commedia*; Venise, 1560, in-12; — *Il Ruffiano, commedia tratta dal Rudente di Plauto*; Venise, 1560, in-12; — *Vita di Carlo V, imperatore*; Venise, 1561, in-4°; — *Lettere del gran Mahumeto II, imper. de' Turchi, scritte a diversi re, principi, signori, e repubbliche, con le risposte loro, ridotte nella volgar lingua, insieme con le lettere di Falaride, tradotte dal medesimo*; Venise, 1563, in-8°; — *Istorie di Giovanni Zonara, dal cominciamento del mondo insino all' imperadore Alessio Comneno, tradotte*; Venise, 1564, in-4°; — *Istorie di Niceta, le quali cominciano dall' imperio di Giovanni Comneno, sino alla presa di Constantinopoli, tradotte*; Venise, 1569, in-4°; — *Le Tragedie di M. Lod. Dolce, cioè Giocasta, Medea, Didone, Ifigenia, Tieste, Ecuba*, Venise, 1566, in-8°; — *Istorie di Niceforo Gregora, tradotte*; Venise, 1569, in-4°.

Crescimbeni, *Istoria della Volgar Poesia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, VII, part. 2, §. 2. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'hist. des hommes illustres*, t. XXXII.

DOLCE (Agostino), littérateur italien, né à Venise, vers 1565, mort vers 1640. Il était petit-neveu de Louis Dolce. On a de lui une tragédie intitulée : *L'Aimida*; Udine, 1605, in-4° : pièce assez médiocre, longtemps attribuée à son frère Jean-Antoine, médecin à Udine, mais enfin restituée à son véritable auteur. M. G.

Fontanini, *Bibl. dell' Eloquenza Italiana*.

DOLCEBOZO (Giacomo), architecte milanais, du commencement du seizième siècle, élève du Bramante. Il est auteur des dessins de l'église Saint-Maurice de Milan.

Pirovano, *Guida di Milano*.

DOLCI (Le P. Sébastien), théologien et archéologue dalmate, né à Raguse, en 1699, mort vers 1770. Il entra à l'âge de quatorze ans dans l'ordre des frères mineurs de l'Observance. Nommé théologien de la république de Raguse, il parut avec succès dans les principales chaires de l'Italie, et se distingua par son savoir, sa piété et son éloquence. Ses principaux ouvrages sont : *Maximus Hieronymus vitæ suæ scriptor, sive de moribus, doctrina et rebus gestis D. Hieronymi*; Ancône, 1750, in-4°; — *De Illyricæ Linguae Vetustate et Amplitudine, dissertatio historico-chronologico-critica*; Venise, 1754 : quelques écrivains, entre autres Jérôme-François Zanetti, ayant rendu un compte peu avantageux de cet ouvrage, Dolci publia en réponse à leurs critiques : *Epistola Hieronymi Francisci Zanetti in Dissertationem de Linguae Illyricæ Vetustate et Amplitudine confutata perperis animadversionibus in ejusdem Zanetti disquisitionem*; Ferrare, 1754; — *Ragumæ Archiepiscopus Antiquitas eorumque antistitum Chronologia*; Ancône, 1761; —

1. Ce tableau est encore en 1058.

doute lieu de se réjouir que cet assassin ait satisfait par sa mort aux mânes de César et que la justice divine se soit manifestée avant la fin de l'année par le supplice qu'a déjà subi un des parricides, supplice qui menace aujourd'hui Decimus Brutus. Mais que Dolabella ait été déclaré ennemi public pour avoir puni de mort un homme souillé d'un meurtre, et que le fils d'un bouffon (Trebonius) paraisse plus cher au peuple romain que César, père de la patrie, c'est là un sujet de gémissement et de larmes. » Le sénat avait en effet condamné Dolabella. Quand Octave, nommé consul, fut de retour à Rome après la guerre de Modène, il fit d'abord absoudre par le peuple Dolabella; mais déjà il n'était plus temps : il venait de périr misérablement. Brutus et Cassius, qui se disaient les défenseurs de la république, avaient ramassé en Orient des forces considérables : Cassius avait déjà réuni douze légions en Syrie, quand Dolabella, collègue d'Antoine au consulat, se présenta pour lui enlever sa province. Cassius força son ennemi à s'enfermer dans Laodicée. La ville fut prise, et Dolabella se donna la mort. Il n'avait pas trente ans.

H. FEUILLERET.

Cicéron, *Epist.*; *Orat.* — Plutarque, *Vie d'Antoine*. — Non Cassius. — Appien.

DOLABELLA (*Publius*), proconsul romain, vivait sous Tibère, et fut choisi par lui, l'an 24 de J.-C., pour terminer la guerre d'Afrique contre le Numide Tacfarinas. Trois généraux romains, Camille, Apronius et Blesus, oncle de Séjan, avaient succombé à cette tâche. La plus grande partie de l'armée romaine était rentrée en Italie. Tacfarinas publiait partout que l'Empire Romain était attaqué de tous côtés, que le moment était venu d'arracher l'Afrique à la domination romaine. Ces discours, semés partout avec la perfidie numide, obtinrent crédit et succès. Tacfarinas vit en peu de temps ses forces s'accroître. A la tête d'une armée, ou plutôt d'une cohue d'aventuriers de tous pays, il vint faire le siège de Tubusaptas (entre Sétif et Bougie). Dolabella n'eut qu'à lui opposer une poignée de braves, et cette nuée se dissipa. Mais n'ayant que peu de troupes, il n'osa pas poursuivre l'ennemi. Ce ne fut que lorsqu'il vit arriver sous ses étendards un renfort que lui envoyait Ptolémée, roi de Mauritanie, qu'il put commencer une expédition en règle. Près du lieu appelé Auzea (aujourd'hui *Bordj-el-Gresat*, le Fort des Gazelles), il livra à Tacfarinas un combat où celui-ci succomba, non sans gloire, en périssant sous le fer des Romains. « Dolabella, dit Tacite, demanda les ornements du triomphe. Tibère refusa, par égard pour Séjan, dans la crainte que le lustre de son oncle Blesus n'en fût terni. Mais Blesus n'en eut pas plus de gloire, et le refus d'un honneur mérité augmenta celle de Dolabella, qui avec moins de troupes avait fait des prisonniers de marque, tué le chef des ennemis et terminé la guerre. »

H. F.

Tacite, *Annales*.

* **DOLABELLA** (*Thomas*), à Bellune (Vénétie), en 1570, mort le 27 janvier 1650. Élève d'Aslachi, surnommé *Altiense*, il s'était fait par ses travaux exécutés dans les doges à Venise, lorsque, en 1604, le roi de Pologne. Il épousa Agnès Piotrkowczyk, fille du duc de Cracovie; et lorsque sa femme mourut, le roi Wladislas IV, désireux de le récompenser, lui accorda le privilège de peindre les églises de Cracovie et de Wilna. Ses tableaux historiques, on remarquait : *l'Entrée triomphale à Varsovie*, en 1611, livrant le roi de Pologne III le tsar Schouisky, à Moscou. Ce tableau fut donné par le roi de Saxe et roi de Pologne II, électeur de Saxe et roi de Pologne Pierre I^{er}.

Fuselli, *Dictionnaire des Artistes* (1777). — *Siècle de Sigismond III* (1630). — *Cronaca grafica dei Poloni e dei Italiani* Ambrosio Grabowski, Cracovie et ses environs, le baron Edouard Rastawiecki, Dict. de l'Art (Varsovie, 1830).

* **DOLCE** (*Bernardino*), peintre romain, né à Castel-Durante (bin), au commencement du quinzième siècle, simple stucateur qu'il était dans sa jeunesse, devint assez bon peintre en étudiant les œuvres de Giotto.

Ticciati, *Dizionario*.

* **DOLCE** (*Ottaviano*), peintre romain, né à Castel-Durante, vers le quinzième siècle. Il était fils et élève de Lucio Dolce, et fut lui-même maître de Lucio.

Ticciati, *Dizionario*. — Lanzi, *Storia*.

* **DOLCE** (*Lucio*), peintre de l'école de Castel-Durante, vivait encore en 1616. Son maître fut Jacopo di Legnano, il a enrichi ses villes voisines de peintures justes et belles. Il fut un des peintres employés par les Médicis à la décoration du palais de l'Uffizi.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticciati, *De*.

DOLCE ou **DOLCI** (*Carlo*), né à Florence, en 1616, mort dans la prison en 1686. Son maître fut Jacopo di Legnano, il a enrichi ses villes voisines de peintures justes et belles. Il fut un des peintres employés par les Médicis à la décoration du palais de l'Uffizi. Ses compositions à un petit nombre. Ses tableaux : *Mère de pitié, des Saints, des traits de la Passion*. Son style est simple et naturel. Ses couleurs sont vives et lumineuses. Ses figures sont bien dessinées et bien groupées. Ses compositions sont bien ordonnées et bien équilibrées. Ses tableaux sont bien conservés et bien restaurés. Ses œuvres sont bien connues et bien appréciées. Ses tableaux sont bien conservés et bien restaurés. Ses œuvres sont bien connues et bien appréciées.

un, une couleur qui n'est ni trop hardie, mais toujours douce et enfin, un pinceau patient, qui ne s'écrit, et auquel on a parfois remis de finir.

de grands tableaux : on cite *int Antoine et sa Conception* outre sa célèbre figure de la Poésiesini. La galerie de Dresde renferme *Cécile, Le Christ bénissant le vin, Hérodiade portant la tôte de Jean-Baptiste*; et le Musée du Louvre à la Montagne des Oliviers. *Dolce*, Alessandro Lomi, Bartolommeo Dolce, sa fille (1), et Onofrio, ont reproduit beaucoup [L.-C. SOYER, dans l'Encl. des

sia de' Professori del disegno da C. di Storia pittorica.

is), littérateur italien, né à Venise en 1568. Il appartenait à une famille, mais peu fortunée; lui-même dans la pauvreté. « La poésie elle il s'appliqua, dit Nicéron, et réussit, et un grand nombre de ses ouvrages ont subsisté; mais quoique ses ouvrages ne furent acquis de son temps de la reconnaissance du besoin où il se trouvait de la hâte avec laquelle il les a composés, ajoute Tiraboschi, historien, critique, philosophe, poète tragique, lyrique, éditeur, traducteur; il écrivit enfin dans sa langue, mais il n'excella dans aucun. » Ses ouvrages sont : *soixante-et-onze ouvrages*; les plus importants, sont : *Orazio tradotta*; Venise, 1543, in-8°; — *Il Primo Libro di Sacripante*; Venise, 1543, in-8°; — *Il Ragazzo*, comme-
41, in-12; — *Tieste*, tragédie de *Seneca*; Venise, 1543, in-8°; — *Medea* de *Euripide*, tradotta; Venise, 1543, in-8°; — *Il Medea*; Venise, 1545, in-12; — *I lamenti*, ne quali si racconta l'amore di due amanti, commenti d'un anticho scritto 1546, in-8° : c'est la traduction des *Amours de Chtophon et de Polydore* d'Achille Tatius; — *Dialogo delle Donne*; Venise, 1546, in-8°; — *Oratore di Cicerone*, 1547, in-8°; — *Didone*, 1547, in-12; — *Giocasta*, 1549, in-4°; — *Osservazioni Lingua*; Venise, 1550, in-8°; — *Azioni di Lod. Dolce*; Venise, 1550, in-8°; — *Traduction des Métamorphoses* d'Ovide, violemment attaquée par Rus-

celli; — *Dialogo della Pittura*, intitolato : *L'Aretino*; Venise, 1557, in-8°; — *Le Tragedie di Seneca tradotte*; Venise, 1560, in-12; — *Il Marito*, commedia; Venise, 1560, in-12; — *Il Ruffiano*, commedia tratta dal Rudente di Plauto; Venise, 1560, in-12; — *Vita di Carlo V, imperatore*; Venise, 1561, in-4°; — *Lettere del gran Mahumeto II, imper. de' Turchi*, scritte a diversi re, principi, signori, e repubbliche, con le risposte loro, ridotte nella volgar lingua, insieme con le lettere di Falaride, tradotte dal medesimo; Venise, 1563, in-8°; — *Istorie di Giovanni Zonara, dal cominciamento del mondo insino all'imperadore Alessio Comneno*, tradotte...; Venise, 1564, in-4°; — *Istorie di Niceta, le quali cominciano dall'imperio di Giovanni Comneno, sino alla presa di Constantinopoli*, tradotte...; Venise, 1569, in-4°; — *Le Tragedie di M. Lod. Dolce*, cioè *Giocasta, Medea, Didone, Ifigenia, Tieste, Ecuba*, Venise, 1566, in-8°; — *Istorie di Nicetoro Gregora*, tradotte; Venise, 1569, in-4°; — *Crescimbeni, Istoria della Volgare Poesia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, VII, part. 2, 9. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'Hist. des hommes illustres*, t. XXXII.

* **DOLCE** (Agostino), littérateur italien, né à Venise, vers 1565, mort vers 1640. Il était petit-neveu de Louis Dolce. On a de lui une tragédie intitulée : *L'Almida*; Udine, 1605, in-4° : pièce assez médiocre, longtemps attribuée à son frère Jean-Antoine, médecin à Udine, mais enfin restituée à son véritable auteur. M. G.

Fontanini, *Bibl. dell'Eloquenza Italiana*.

DOLCEBONO (Giacomo), architecte milanais, du commencement du seizième siècle, élève du Bramante. Il est auteur des dessins de l'église Saint-Maurice de Milan.

Pirovano, *Guida di Milano*.

DOLCI (Le P. Sébastien), théologien et archéologue dalmate, né à Raguse, en 1699, mort vers 1770. Il entra à l'âge de quatorze ans dans l'ordre des frères mineurs de l'Observance. Nommé théologien de la république de Raguse, il parut avec succès dans les principales chaires de l'Italie, et se distingua par son savoir, sa piété et son éloquence. Ses principaux ouvrages sont : *Maximus Hieronymus vitz suar scriptor, sive de moribus, doctrina et rebus gestis D. Hieronymi*; Ancône, 1750, in-4°; — *De Illyricæ Lingue Vetustate et Amplitudine, dissertatio historico-chronologico-critica*; Venise, 1754 : quelques écrivains, entre autres Jérôme-François Zanetti, ayant rendu un compte peu avantageux de cet ouvrage, Dolci publia en réponse à leurs critiques : *Epistola Hieronymi Francisci Zanetti in Dissertationem de Lingua Illyrica Vetustate et Amplitudine confutata perpe- tuis animadversionibus in ejusdem Zanetti disquisitionem*; Ferrare, 1754; — *Ragusini Archiepiscopatus Antiquitas eorumque antistitum Chronologia*; Ancône, 1761; --

malmena surtout Longueuil, qu'il nme le chef de cette secte. Parmi rs de Longueuil, Scaliger occupe ang; il répondit à Erasme par iscouers. Trois ans après, Dolet prit nse de Longueuil, et Bayle nous ce fut cette conformité d'opinions r et Dolet qui devint la cause d'une ne animosité telles que Scaliger eut calomnies contre Dolet, le trouvant acieux d'avoir osé écrire après lui : sujet. Cette conduite de Scaliger : république des lettres.

occupé de ses travaux d'érudition mis le déterminèrent à se rendre à r y étudier le droit; il dut faire d'au- ntiens ce voyage qu'il dit :

et est d'apprendre toujours;
vient que je passe aucuns jours
apprendre en quelque lieu et place,
et il faut que je déplace.

l'influence qu'il exerça sur les éco- i première cause de toutes les persé- i devint l'objet. Arrivé dans la capi- aine, il fut élu orateur par les écoliers r justifier ce choix, il prononça, le 9 oc- n discours qui souleva contre lui une écriminations. On ne lui pardonna ection, bien naturelle, pour le parti m blâme de l'arrêt du parlement de l interdisait les associations d'étu- mars 1533, Dolet fut jeté en prison; que par l'intercession de Jean Pinus , évêque de Rieux. Mais la calomnie ition s'arrêtent rarement à moitié oudoya des assassins contre Dolet; à son sujet des libelles qui le dif- fin, on alla jusqu'à promener sur s les rues de Toulouse un cochon n écriviteau le nom d'Étienne Dolet. t il se défendit encore, et riposta bes de l'épigramme, arme qu'il vigueur et prestesse. Un arrêt du expulsa alors de Toulouse. Dolet bord à Lyon; puis, désireux de re- études favorites, il revint à Paris, re 1534. Cependant, il retourna à 5, pour y faire imprimer chez Sé- he, dont il vante le savoir typogra- valeur littéraire, son ouvrage in- *sentariorum Linguae Latinae*, etc.; 330, 2 tom. in-fol.: immense labeur, it consacré dès l'âge de seize ans à jeunesse, ses plaisirs et sa santé, avoir un tome troisième si, comme me le tome II, col. 151, sa santé était et s'il n'était pas victime de des hommes. Il dédia au roi de six volumes; et il eut l'honneur de leur lui-même, à Moulins. C'est du- sion de son second volume que Dolet, mort d'Erasme, interromp la page

qu'il y écrit pour exprimer la sincérité de ses regrets. « Je veux du moins, dit-il, témoigner devant la postérité que si j'ai été jugé quelquefois trop sévère et trop dur à son égard, du moins je n'en ai pas moins conservé pour lui des sentiments d'amitié et d'équité. » Puis il ajoute, avec un sentiment patriotique et cicéronien, qu'il l'a combattu de son vivant, comme étant hostile et à la France et à Cicéron :

Erge, dum fuit integer,
Et pugnae cupidus apicula scaserit
... Nostra, hostis Ciceronis et
Galli (que rabies!) nominis insolens.

Il fait aussi un grand éloge de Charles Étienne et de ses livres sur l'agriculture. C'est vers cette époque (6 mars 1537) que Dolet obtint de François I^{er} le privilège qui l'autorisait pendant dix ans « de pouvoir imprimer et faire imprimer tous les livres par lui composés et traduits et autres œuvres des auteurs modernes ou antiques qui par lui seroient dûment revus, amendés, illustrés ou annotés, soit par forme d'interprétation, scholie ou autre déclaration, tant en lettre latine, grecque, italienne que françoise ». Il est probable que ce fut au grand travail littéraire des *Commentaires* qu'il dut cette faveur insigne (1).

La protection du roi ne garantit pas le poète imprimeur d'une incarcération nouvelle : il avait tué, en défendant ses jours menacés, un peintre du nom de Campanini; heureusement que le motif de légitime défense lui fit obtenir sa grâce. Mais Dolet ne put qu'à sa sortie de prison mettre à profit le privilège accordé par le roi, et il fit alors tous ses efforts pour s'en montrer digne. « L'augmenterai, dit-il, de toutes mes forces les richesses littéraires, et j'ai résolu de m'attacher les mânes sacrés des anciens par l'impression scrupuleuse de leurs œuvres, et de prêter mon travail et mon industrie aux écrits contemporains. Mais autant j'accueillerai les chefs-d'œuvre, autant je dédaignerai les mauvais écrits de quelques vils écrivains, qui sont la honte de leur siècle. » (Voy. sa lettre en tête de l'ouvrage de Claude Cottureau *De Jure Militiz*).

Dolet fut fidèle à sa promesse. En 1538 il commença à imprimer. Son début fut un livre intitulé *Cato christianus*, opuscule théologique, où Dolet se crut obligé de faire l'exposition de sa foi sur les Dix Commandements de Dieu, le Symbolo et l'Oraison dominicale (2). Déjà, ainsi qu'on le voit

(1) Le 21 mars 1535 un privilège de quatre ans seulement avait été accordé à Seb. Gryphe pour « que à dater de ce jour il pulset et lui loise imprimer le dict livre (*Commentaires*) tant de fois que bon lui semblera, sans que durant le dict temps autre que luy le pulset imprimer ». Or, le second volume parut en 1538. C'est peut-être la brièveté dérisoire de ce privilège pour un tel travail qui fut la cause de la concession du privilège excessif accordé en 1537 à Dolet.

(2) Parmi les pièces de vers qui accompagnent le petit volume est le sixain de Guillaume Durand.

Cessate, crepantes, invida obrectatores,
Cessate dicere Doletum religione
Vacuum : et, ut religiosis sit doctus doctor,
Hoc libro ab en dicite, iniqui obrectatores,
Hoc dicite libro christiane vivere.

dans sa préface à J. Sadolet, auquel il dédie cet ouvrage, il était en butte aux reproches et à la calomnie de ceux qui lui en voulaient de ce qu'il s'abstenait d'écrire sur les matières religieuses, matière que, dit-il, « il sait être périlleuse, et qu'ils auroit voulu s'abstenir d'aborder. Du moins, ajoute-t-il, je prouverai par cet écrit que cene sont pas seulement mes actions et l'exemple de ma vie, mais aussi mes paroles qui attestent ma foi religieuse. » En 1540 il publia la *Chirurgie* de Paul d'Égine et quelques opuscules de Galien; en 1541, le *Novum Testamentum*; *Les Éléances de la Latinité*, par Laurent Valla, etc.; — en 1542, *Les Grandes Annales, ou chroniques très-vérifiables des gestes merveilleux du grand Garatua et de Pantagruel, son fils*, édition qui fut l'une des causes de ses malheurs; — en 1543, les *Commentaires de César*; — les *Œuvres de Clément Marot*, etc.

Ses livres portent pour enseigner une hache, ou doलो, tenue par une main dans les nuages et menaçant la tige d'un arbre nouveau, avec cette épigraphe pour les livres français: *Préservez-moi, Seigneur, des calomnies des hommes*; et pour les livres latins: *Durior est spectata virtutis quam incognita conditio*. Cette noble devise l'entraîna peut-être à sa perte, par l'idée de devoir qu'elle lui imposait. Quelquefois aussi il mettait cette autre devise: *Scabra et impolita ad amussim dolo atque perpolio*.

Dolet se maria vers l'époque de son établissement, et en 1539 il eut un fils, dont il célébra la naissance par des poésies latines réunies sous le titre de: *Genethliacum Claudii Doleti*. Les principes de morale et de religion qu'elles contiennent témoignent de l'iniquité des persécutions auxquelles ce malheureux poète fut en butte; et les vers suivants prouvent combien fut injuste la sentence qui le condamnait à la peine capitale comme ayant professé la doctrine du néant.

Tu, ne crede animos una cum corpore lucis
Privari usura. In nobis coelestis origo
Est quondam post cassa manens, post cassa superstes
Corpora, et aeterno se commotura vigore.

Il existe une traduction française de cet ouvrage: elle est attribuée par Née de La Rochelle à Claude Cotereau, ami de Dolet; mais la facture du vers fait supposer au biographe de Dolet, dans les *Hommes illustres de l'Orléanais*, que l'auteur du poème latin est en même temps celui des vers français. Quoi qu'il en soit, on trouve dans cette traduction des morceaux qui ne manquent ni de grâce ni de facilité. Le poète, en traçant à son fils les devoirs de l'homme à tous les âges, ne pouvait omettre les rapports avec le sexe féminin. Nous citons :

..... Le genre féminin
Se doit traiter comme genre béguin.
Mollet et tendre et à rigueur contraindre.
Et qui se veill par grand douleur attraindre.
Pourtant, ne fasset la bryde lui lacher
Par trop, et tant, que l'en peusses facher;
Car, de soy-même assez audacieuse
L'ait faite femme et de plaisir soigneuse.

Sache, mon fils, que la beauté de celle
Que tu prendras (ou soit veuve, ou putelle);
Pour ton épouse à la fin d'en bre
Comme rose et bien tost périra.
La dot aussi se peut tost en aller
Et de grandeur en petit ravaller.
Mais quant aux meurs, cela toujours demeure
D'oùques aïeul est qui des hommes s'amoure.

Tous les préceptes qu'il offre à son fils sont d'une morale pure, élevée, et empreints d'un sentiment religieux. Dolet se livrait tout entier aux soins de son imprimerie, lorsqu'en 1539 une recrudescence de la querelle des cicéroniens vint troubler la calme dont il jouissait. Attaqué par Sabinius dans un écrit injurieux, Dolet lui répondit, en 1540, par son traité *De Imitatione Ciceroniana*, en il repousse avec aigreur toutes les calomnies et les horreurs dont Sabinius l'avait chargé; il le poursuit de ses épigrammes, et ne permet d'attaquer à son tour le style, les mœurs et la vie d'Érasme. Ces récriminations personnelles avaient du moins l'excuse de la franchise; on ne prenait point au manque pour s'attaquer, et les opinions à cette époque, en fait de religion comme en fait de littérature, étaient surexcitées par une sorte de fanatisme. Mais un orage plus terrible s'annonçait sur la tête de Dolet. Ses ennemis l'attaquèrent dans l'union, et sous le vague prétexte, toujours si prêt, d'imprimer des livres entachés d'hérésie, ils le firent emprisonner, en 1542, à la Conciergerie de Paris, d'où il ne sortit qu'après quinze mois de détention et grâce à l'intercession de Pierre Duchâtel, alors évêque de Tulle. Ce vertueux prélat dut même lutter contre un puissant cardinal, qui lui reprochait d'avoir sollicité la protection du roi pour sauver Dolet, infidèle, disait-il, de l'hérésie de Luther et coupable d'impie.
« Je n'ai point, lui répondit Pierre Duchâtel, « protégé auprès du roi les crimes et les fautes de Dolet; mais j'ai réclamé les beautés du « marque pour un homme qui promettait de se « prendre des mœurs et une vie dignes d'un « chrétien. J'ai cru que l'Église devait envelopper « sein à celui qui, étant tombé par inadvertance « dans l'erreur, semblait disposé au repentir; « car Jésus-Christ ordonne de ramener au ber- « ceau la brebis égarée. »

Toutefois, un arrêt du parlement de Paris, en date du 14 février 1543, condamna aux flammes treize ouvrages composés ou imprimés par Dolet, « comme contenant damnable, païenne et hérétique doctrine ». La prudence conciliante à cette victime de persécutions inconnues d'imiter Robert Estienne et Marot, et de quitter la France; sa conscience, qui ne lui reprochait rien, le retint: il revint à Lyon. Dans son *Second Enfer*, publié dans ce monde le 1^{er} jour de mai 1544, il informa ses meilleurs et principaux amis, auxquels est dédié ce second de poésie, qu'il avait composé en 1543 un *Premier Enfer* sur son emprisonnement, et qu'il comptait le publier; c'est alors qu'il fut arrêté

: nouveau, à Lyon, au commencement de janvier 44. Ce *Premier Enfer* ne vit donc pas le jour; et c'est dans le *Second* qu'il nous apprend, sous un récit en vers dignes de Marot par la naïveté du style, comment il put tromper la vigilance de son geôlier et s'enfuir en Piémont, d'où écrivit au roi François I^{er}. « Mes ennemis, non écoutés, dit-il,

De m'avoir ja tourmenté (sic) quinze mois,
Se sont remys à leurs premiers aboys,
Pour me remettre en ma peine première,
Suyvant ce but, ils font dresser deux balles
De même marque et en grandeur égales,
Et les envoient à Paris par charroy...
Ces deux fardeaux furent remplis de livres,
Les uns mauvais et les autres de livres
En ce honneur que l'on nomme hérétique. »

On marque ces ballots du nom de Dolet, et ne fût-ils arrivés à Paris, on les fit saisir pour leur matière de condamnation par le parlement, condamnation aussi perfide que grossière, et qui pouvait réussir qu'à cette époque! Confiant dans le succès de ses *éptres* (1) adressées au duc de Nemours de Paris et à la reine de Navarre, qu'il peignait la seule *Minerve* de la France, il revint à Lyon pour les faire imprimer. Mais, déjà en effet par les railleries qu'il s'était permises dans son édition de *Rabelais*, la haine qu'il avait excitée dressa plus menaçante que jamais à l'occasion de sa traduction de l'*Axioclus* de Platon. On y puisa les éléments d'une accusation capitale. Le passage où, croyant mieux rendre la pensée de Platon, Dolet avait donné une extension que le sens semblait demander, fut dénoncé, et devint fatal. Voici ce passage, ainsi que le cite de Platon : « SOCRATES. Pour ce qu'il est certain que la mort n'est point aux vivants, quant aux défunctz, ilz ne sont plus : donc la mort les attouche encore moins. Pourquoy elle ne peut rien sur toy, car tu n'es pas encore ci prest à decéder; et quand tu seras décedé, elle n'y pourra rien aussi, attendu que tu seras plus rien du tout (2). Le 4 novembre 1546, la Faculté de théologie de Paris s'étant réunie, ce passage, traduit de latin en français, fut lu d'Argentré : *Après la mort tu ne seras plus tout*, fut jugé hérétique et conforme à l'opinion des Saducéens et des Epicuriens. Il fut condamné à la censure, qui le déclara mal traduit et contraire à l'imitation de Platon, auquel n'y a en grec que ces mots : RIEN DU TOUT. Sur cette condamnation, Dolet fut déclaré atteint et convaincu d'*hérésie relaps* (3). La sentence fut exécutée le 3 août 1546, jour de la fête de son patron, saint Augustin. Monté sur l'échafaud, il prononça, dit-

« les passages touchants insérés dans mon ouvrage sur la *Typographie*. »

« Οτι περὶ μὲν τοὺς ζῶντας οὐκ ἔστι θάνατος, οὐκ ἔστιν ὥστε οὐτε περὶ τῶν νεκρῶν, οὐ γὰρ τέθνηκας, οὐτε εἰ τι πάθος. »
« οὐ γὰρ οὐκ ἔστι. » Platon, *Axioclus*, p. 378.
Il avait composé dans sa prison un cantique intitulé *Debere*, mon parent, donna communication de la Rochelle, qui a écrit une *Notice* circulaire d'Etienne Dolet.

on, cette prière : « Mi Deus, quem toties « offendi, propitius esto, teque Virginem matrem « precor, divumque Stephanum, ut apud Domi- « num pro me peccatore intercedatis. » Puis il avertit les assistants de lire ses livres avec circonspection, protestant plus de trois fois qu'ils contenaient bien des choses qu'il n'avait jamais entendues (1). »

Les avis ont été très-partagés sur Dolet; Marot, Charles de Sainte-Marthe l'exaltent; Buchanan, Pasquier et d'autres font peu de cas de lui. Il résulte de cette diversité qu'on peut ne pas toujours goûter ses écrits comme des œuvres parfaites; mais, on ne saurait le méconnaître, il eut du cœur et de l'esprit; la langue française lui doit beaucoup, par ses traités, ses traductions et ses poésies. Il faut observer d'ailleurs qu'il fut victime des passions religieuses quand il entra à peine dans la maturité de l'âge.

La Caille met Dolet au nombre des libraires de Paris : il y avait probablement un dépôt; toutefois, sa vie appartient à l'histoire de l'imprimerie de Paris, par ses deux emprisonnements à la Conciergerie et par sa fin déplorable à la place Maubert.

Voici la liste de ses ouvrages : *Orationes duo; Carminum Libri duo Epistolarum Amicorum ad ipsum Doletum Liber* : ces ouvrages furent imprimés par les soins de Simon Finet, à l'insu de Dolet, alors malade; — *Dialogus de Imitatione Ciceroniana, adversus Desid. Erasmus pro Christophoro Longolio*; Lyon, Séb. Gryphe, 1535, in-4°; — *Commentariorum Linguae Latinae Tomi duo*; Lyon, 1536-1538, Séb. Gryphe, in-fol.; un abrégé, en 2 vol. in-8°, Paris; Basle, 1537-1539; — *De Re Navali Liber, ad Laz. Rayffum*; Lyon, imprimé avec soin, par Séb. Gryphe; dans la préface Erasme y est traité par Dolet d'*insulsius nebulosus*; 1537, in-4°; — *Carminum Libri IV*; Lyon, 1538, in-4°; sans nom d'imprimeur (2); — *Genethliacum Claudii*

(1) Les pièces du procès ont été publiées par M. Tallandier, telles qu'il les a retrouvées dans les registres criminels du parlement de Paris. Voici le dispositif de l'arrêt, en date du 2 août 1546 : « La dite cour condamne le dit Dolet, prisonnier, à être mené et conduit par l'exécuteur de la haute justice en un tombeau, depuis les dites prisons de la Conciergerie du Palais, jusques à la place Maubert, où sera dressée et plantée, au lieu le plus commode et convenable une potence, à l'entour de laquelle sera fait un grand feu, auquel, après avoir été soulevé en la dite potence, son corps sera jeté et brûlé avec ses livres, et son corps nué et converti en cendres; et a déclaré et déclare tous et chacun des biens du dit prisonnier acquis et conquis au roi; que auparavant l'exécution de mort du dit Dolet, il sera mis en torture et question extraordinaire pour enseigner ses compaignons. Et néanmoins est retenu en *menée curie* que où le dit Dolet fera aucun scandale ou dira aucun blasphème, la langue lui sera coupée, et brûlée tout vive. »

« LISET DE MONTMIRAL. »

(2) Ce volume, imprimé avec le même soin, dans le même format et avec les mêmes types romains que ceux du traité *De Re Navali*, me paraît être sorti des presses de Séb-Gryphe, quoiqu'il porte l'emblème de Dolet : la dolore entourée de la devise *Scabra et impollita ad amissum dolo atque perpolio*. La préface porte la date des calendes de juin.

La même année, 1538, Dolet fit paraître un petit écrit :

Dolet!, Stephani Dolet! filii; Lyon, 1539, in-4°; en français, sous ce titre : *L'Avant-Naissance de Claude Dolet, fils d'Etienne Dolet, premièrement composée en latin par le père et maintenant par un sien ami traduite en langue françoise, ouvrage*, etc.; Lyon, 1539, chez Etienne Dolet, in-4°; — *Formula Latinarum Locutionum illustriorum*; Lyon, 1539, in-fol., 1^{re} partie; les autres parties n'ont point paru; — *Claudii Coterzi Turonensis De Jure et Privilegiis Militum Libri tres, et De Officio Imperatoris Liber unus*; Lyon, Étienne Dolet, 1539, in-fol.; — *Francisci Valesii, Gallorum regis, Fala, ubi, etc.*; Lyon, 1539, et en français par Dolet, sous ce titre : *Les Faits et Gestes de François 1^{er}, etc.*; Lyon, 1540, in-4°, et 1543 in-8°; — *Observationes in Terentii Andriam et Eunuchum*; Lyon, imprimerie de l'auteur, 1540, in-8°; — *La manière de bien traduire d'une langue en une autre; — De la Ponctuation françoise, plus des accents d'icelle*; Lyon, 1541, in-4°; item avec *Le Traité de l'Orthographe de Louis Meigret*; Paris, 1545, in-8°; — *De Imitatione Ciceroniana, adversus Floridum Sabinum*; Lyon, chez l'auteur, 1540, in-4°; — *Libri tres de Legato, de Immunitate Legatorum et de Joannis Langiachi, Lemovicensis episcopi, Legationibus*; Lyon, 1541, in-4°; — *Les Epîtres et Evangiles des cinquante-deux dimanches, commençant au premier dimanche de l'Avent, avec briève et très-utile exposition d'icelles*; Lyon, Étienne Dolet, 1541, in-8°; — *Le Manuel du Chevalier chrétien, traduit du latin d'Erasme*; Lyon, 1542, in-12; — *Le vrai moyen de bien et catholiquement se confesser, opuscule fait premièrement en latin par Erasme*; Lyon, 1542, in-16; — *Discours contenant le seul et vrai moyen par lequel un serviteur favorisé et constitué au service d'un prince peut conserver la félicité éternelle et temporelle, etc.*; Lyon, 1542, in-8°; — *Exhortation à la lecture des Saintes Lettres*; Lyon, 1542, in-16; — *La Paraphrase de JeanCampensis sur les Psalmes de David et l'Ecclesiaste de Salomon faite françoise*; Lyon, 1542, in-16; — *Bref Discours de la République françoise, déstrant la lecture des livres de la Sainte Écriture lui être loisible en sa langue vulgaire (en vers), avec un petit traité (en prose), montrant comme on se doit appréher à la lecture des Écritures*

Cuto christianus, Stephano Doletio Gallo Aureliano auctore, avec la doleire et la devise. A auas : Luodunt, apud eundem Doletum, cum privilegio ad decennium.
A la fin du volume est l'emblème sans la devise, mais au-dessous on lit *Doletum*, et ces mots : *Durior est spectare virisquam incognitis conditio.*

Ce petit volume, extrêmement rare et dont je possède un exemplaire, n'est pas cité dans l'énumération donnée par Nicéron des ouvrages de Dalet.

Les caractères, quoique se rapprochant de ceux de Seb. Gryphe, en diffèrent cependant.

Cet ouvrage me semble donc être le premier debut de l'imprimerie de Liège.

Saintes et ce qu'on y doit chercher 1544, in-16; — *Deux Dialogues de l'un intitulé Axiochus, qui est de de la vie humaine, de l'immortel l'âme, et par conséquent du meurtre; et l'autre, Hipparchus, qui connoît de l'homme touchant la vie*, traduits par Étienne Dolet; L. l'auteur, 1544, in-16; — *Second Étienne Dolet*; Lyon, par lui-même, 15 — *Les Questions tusculanes de Cicéron traduites en français*; date incertaine, Ly — *Les Épîtres familières de Marc Cérone, père de l'éloquence latine, et en français par Est. Dolet, natif d'avec leurs sommaires et arguments, grande intelligence d'icelles*; Paris 1549, in-8°, et 1561, in-12. A.-F.

Bayle, Dict. — Nicéron, *Mémoires*, XX. — Maine et Du Verdier, *Bibl. fr.* — Talandi d'Estienne Dolet. — Boullmier, *Estienne Dolet*. — Revue de Paris, ann. 1963. — A.-F. Maest, *la Typog.*

DOLGOROUKI, nom d'une famille : l'origine remonte assez haut, et dont l'unique membre, par ordre de filiation,

DOLGOROUKI (Grégoire) vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il défendit héroïquement pendant plusieurs années le couvent trinitaire de Saint-Serge, à l'ouest de Moscou, assiégé par les troupes des ordres de Jean Sapieha. Le premier à entrer dans la maison de Romanof, Michel Fedorovitch, en 1624, une Marie Dolgorouki mourut fort jeune.

DOLGOROÏKI (Iouri Alexiévitch) : des armées russes, vivait encore au moment de l'avènement de Pierre le Grand ainsi que l'un de ses frères ; a quarante ans, il fut la victime de la révolte des strelits en cette occasion. A la vue de milliers de son fils Michel, qui avait versé sur les cannibales, le vieux prince lâcha un dicton populaire qui semblait naître d'un vengeur : les strelits aussi-tent sur lui, lui coupent les mains et l'abandonnent ainsi dans les rues de [Enc. des G. du M.]

Dolgorouki (*Idén Alexanouch*,
de Grégoire Fédorovitch
gorévitch, mort en 1737,
du tsar Pierre II, il devint
favori du monarque; son
celle des autres m
mille prévalut sur
Mentchikov, qu'on
de la fille de ce
(11 décembre 1729), au
propre sœur, Catherine Alex
surtout de Pierre II empêcha
sur un trône dont ses vertus au
nement. Mais tout cela
celui-ci. Les Dolgorouki

diagnose profonde; le manifeste impérial du 14 avril 1730 relégua Alexis et Serge, avec femmes et enfants, ainsi que leurs deux frères Alexandre et Iéda, dans leurs terres les plus éloignées ou dans des gouvernements limitrophes de l'Asie, avec défense, pour les premiers, de recevoir qui que ce soit sans autorisation expresse, et avec dégradation de tous leurs ordres, charges et emplois. Il n'y eut d'exception que pour le chef de la famille.

DOLGOROUKI (*Vassili-Vladimirovitch*), feld-marchal russe, né en 1667, mort le 11 février 1746. Il entra jeune au service militaire, et devint général-major en 1715, puis lieutenant général. Il avait été employé par Pierre le Grand à diverses missions en Pologne, dans les villes Ansatiques, en Hollande, en France et en Allemagne. Mais, compromis dans la catastrophe des tzarevitch Alexis (1718), il tomba en disgrâce, fut exilé à Kasan, et rappelé seulement en 1726, par l'impératrice Catherine Ire, qui, en lui confiant le commandement de l'armée qu'elle envoyait contre la Perse, le nomma général en chef. En 1728 il devint feld-marchal, et bientôt après membre du haut conseil de l'empire. Cet homme remarquable garda toutes ses dignités, auxquelles il joignit même, l'année suivante, le poste de président du conseil de la guerre. Il allait faire épouser sa sœur Catherine à Pierre I^{er}, lorsque la mort du tzar détruisit ce projet. Après l'avènement d'Anne, son favori, renversa la puissance des Dolgoroukis. Longtemps tenue prisonnière, la belle Catherine épousa, en 1745, le gouverneur de Moscou, lieutenant général comte Alexandre Bruce, et mourut dans cette ville, en 1747. La fin des frères et parents de Catherine fut digne de pitié : ils vécurent jusqu'à la fin la coupe du malheur. Bien les poursuivait d'une haine implacable. On les accusa de haute trahison, de conspiration, de correspondance criminelle avec l'étranger, et leur condamnation fut bientôt prononcée. L'exécution eut lieu à Novogorod, au commencement de novembre 1739, et l'impératrice publia à ce sujet un nouveau manifeste, le 12 du même mois. Ivan Alexeievitch, frère de Catherine, fut roué vif; leurs oncles, Serge et Ivan Grigoriévitch, dont le premier fut arrêté au moment de partir pour Londres, où il était nommé ambassadeur, furent décapités; Vassili Loukitch eut le même sort. Mais on fit grâce de la vie au feld-marchal et à son frère Michel, vainqueur de l'empire, sans doute à cause de leur grand âge; ils furent seulement condamnés à une prison perpétuelle. En 1732 ils reparurent à la cour, et le feld-marchal prolongea sa carrière jusqu'à l'âge de 79 ans. [*Enc. des G. du M.*]

DOLGOROUKI, (*Jacques-Fedorovitch*), oncle d'Ivan, né en 1639, mort le 24 juin 1720. Il fut le chef de la première ambassade solennelle envoyée aux cours de France et d'Espagne par les souverains de la Russie. Il mourut en 1687

du prince Galitzine, ministre des deux tzars Ivan et Pierre, la mission de négocier un traité de commerce et d'amitié en même temps qu'une alliance contre les Turcs. Louis XIV reçut en audience solennelle, le 2 août, l'ambassadeur moscovite, mais sans lui donner d'espérance, et celui-ci ne fut pas plus heureux à Madrid qu'à Versailles. De retour dans sa patrie, il entra dans l'armée, et suivit le plus jeune tzar dans sa campagne contre les Ottomans. Puis, à la première bataille de Narva, ayant déjà acquis le grade de commissaire général des guerres, il fut fait prisonnier par les Suédois, et passa dix ans dans un cachot affreux. A l'âge de soixante ans, il fut nommé sénateur, charge importante, dans laquelle, s'il faut en croire les *Anecdotes* du prince Jengalitchef (voir les *Ephémérides* de Spada), il fit preuve, même contre son maître, d'un courage civil dont aucun de ses compatriotes ne lui avait donné l'exemple. [*Enc. des G. du M.*]

DOLGOROUKI (*Vassili*) vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. En 1771, il conquit en quinze jours la Crimée, après avoir emporté Pérékop, la clef de cette presqu'île. La rapidité de cette conquête eût été surprenante si les Turcs avaient opposé une résistance sérieuse et si la corruption n'eût depuis longtemps préparé ce résultat. Néanmoins, l'impératrice Catherine II donna à Dolgorouki le surnom de *Krimskoi* et la décoration, peu prodiguée en Russie, de l'ordre de Saint-Georges de première classe.

Esneux et Chennetol, *Hist. phil. et pol. de la Russie*.

DOLGOROUKI (*Pierre-Petrovitch*), né en 1778, mort en 1866. Il fit la campagne de 1805 contre les Français, et remplit habilement diverses missions. Il mourut presque subitement, au retour d'une entrevue avec le général en chef de l'armée de Moldavie, Michelson, entrevue marquée par des différends entre ces deux généraux.

DOLGOROUKI (*Michel-Petrovitch*), général russe, frère du précédent, tué le 15 octobre 1809. Après avoir fait les campagnes de 1805 et de Moldavie, il fit celle de Finlande, en 1809. Il fut emporté par un boulet de canon, au moment où sa valeur allait décider la victoire.

DOLGOROUKI (*Georges*), mort le 27 juin 1829. Il prit Wilna en 1794, se trouva à l'armée de Finlande en 1795, commanda à Corfou en 1804, se rendit en mission à Vienne en 1806, et représenta en 1807 son gouvernement auprès de Louis, roi d'Hollande. A la Restauration, il vint se fixer en France, où il mourut.

DOLGOROUKI (*Iéda-Michailovitch*, prince), poète russe, de la famille des précédents, né à Moscou, en 1764, mort en décembre 1823. Il fit ses premières études dans la maison paternelle, et il les compléta à l'université de sa ville natale. Il entra ensuite comme porte-étendard dans un régiment d'infanterie, et bientôt après devint colonel d'un régiment de la garde

polonaise du roi Stanislas-Auguste, et fit en cette qualité la campagne de Crimée. En 1793, après le traité conclu à cette époque entre la Russie et la Suède, il fut nommé chef de brigade, puis vice-gouverneur de la place de Pensa. Sous l'empereur Paul, il remplit diverses fonctions civiles, en particulier celles de conseiller d'État et de doyen de l'administration supérieure des salines. De 1802 à 1812, il fut gouverneur civil de Wladimir. Tout en remplissant ses fonctions, il cultivait la poésie, et son succès en ce genre fut tel que ses œuvres sont devenues classiques en Russie. Il est de l'école dite de *Derjarine*. Ses poésies ont eu plusieurs éditions : il a donné lui-même celle de 1806 ; une dernière édition a paru en 1849, 2 vol.

Otto. *Lehrbuch der Russischen Literatur. — Conversations-Lexicon.*

DOLGOROUKI (Pierre), biographe russe, auteur d'une *Notice sur les principales familles de la Russie*; Bruxelles, 1843. Cet ouvrage lui a valu la disgrâce de l'empereur Nicolas.

Gallet de Kulture, *Le tsar Nicolas et la sainte Russie. — Conversations-Lexicon.*

DOLIANUS (Pierre), rebelle bulgare, vivait dans la première moitié du onzième siècle. Sous le règne de Michel le Paphlagonien, en 1037, des impôts vexatoires ayant poussé la Bulgarie à la révolte, un esclave de cette nation, nommé Dolianus, s'échappa de Constantinople, traversa toute la Bulgarie jusqu'à Belgrade, et se disant fils naturel d'Aaron, ancien roi des Bulgares, il se fit donner le même titre par les révoltés. Il obtint d'abord de grands succès, et se débarrassa d'un compétiteur, nommé Tichomer, que la garnison de Dyrrachium venait de proclamer roi. Alusien, véritable fils d'Aaron, profita des circonstances pour venir dans le camp des insurgés revendiquer l'héritage paternel. Dolianus consentit à partager l'autorité avec lui. Ce n'était pas assez pour Alusien. Il invita son collègue à souper, l'enivra, et, assisté de quelques complices, lui creva les yeux. Dolianus, livré peu après à Michel, figura dans l'entrée triomphale que fit ce prince à Constantinople, en 1041. A partir de cette époque on ne sait ce qu'il devint.

Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, liv. LXXVII.

DOLIVAR (Juan), graveur espagnol, né à Saragosse, en 1641, mort à Paris, en 1701. Il vint s'établir à Paris, et chercha à imiter le genre de Chauveau et de Le Pautre. Il travaillait avec beaucoup de propreté; mais ses compositions manquent de variété et de richesse. On cite de lui plusieurs suites d'estampes, entre autres : *Cérémonies funèbres des principaux personnages de la cour de France*; — *Conquêtes de Louis XIV* (petite dimension); — *Étranglement du grand-vizir*, d'après d'Algremon, etc.

Baas, *Dict. des Graveurs*. — Chaudon et Delandine *Dictionnaire hist.*

D'OLIVET. Voy. OLIVET.

DOLLE (Charles-Antoine), historien alle-

mand, né à Schaumbourg, en 1717, et mort en 1758. Il fut recteur des écoles à Peine (diocèse de Hildesheim), et surintendant des églises protestantes à Lippe-Bückebourg. Outre un *Recueil de documents concernant l'histoire ecclésiastique, littéraire et naturelle du comté de Schaumbourg*, Bückebourg, 1761, in-8°, on a de lui : *Beiträge zur Geschichte der Grafenschaft von Schaumburg* (Pièces relatives à l'histoire du comté de Schaumbourg), 1^{re} partie, Rinteln, 1753; 2^e partie, Stadthagen, 1754, in-8°; — *Abriss der Geschichte der Grafenschaft Schaumburg* (Histoire abrégée du comté de Schaumbourg); Stadthagen, 1758, in-8°. On voit que cet écrivain s'est attaché particulièrement à décrire ce qui l'entourait.

Conversations-Lexicon.

DOLLENDORP (Jean ou Henri de), théologien allemand, mort à Cologne, en 1575. Il était profès du couvent des Carmes de Cologne et docteur de l'université de Paris. Il enseignait dans cette capitale en 1539, et devint provincial de son ordre pour la basse Allemagne en 1561. Il avait une grande réputation comme théologien et comme prédicateur. Dollendorp a laissé : *Super Sententias, libri quatuor*, que Trithème qualifie d'*opus notabile*; — *In Philosophiam morale, libri decem*; — *Sermones de Tempore*; — *Sermones de Sanctis*, etc.

Trithème, *Apparatus sacer.*, 664. — Swart, *Annales Belgicae*. — Foppens, *Biblioth. Belgica*, t. II. — Comm. de Villiers, *Biblioth. Carmelitana*. — Wartsch, *Bibl. Colonienfis*, 117. — Daniel à Virgine Maria, *Spemum Carmelitarum*, pars V, n° 367. — Pasquet, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, XIV, 104.

DOLLIERES (*)**, missionnaire français, né en Lorraine, mort à Pékin, en 1780. Il appartenait à la Société de Jésus, et se rendit en Chine en 1758. Il montra beaucoup de zèle pour la propagation de la religion catholique; il a publié un *Catéchisme franco-chinois*, distribué à plus de cinquante mille exemplaires, et différents autres livres de piété dans les deux langues.

Chaudon et Delandine, *Ann. de l'Édit.*, t. II.

DOLLOND (Jean).

d'une famille p

die, exilée de l'ou

de l'édit

join

p

à

v

se

tracer des

des

co

lièrement à

après, sans

sans négliger

s'adonna à l'ana

la connaissance du grec et du latin ensable à cette dernière étude, il se mit à l'anglais, et fut bientôt en état de traduire le Testament du grec en latin. Sa science était extraordinaire, et malgré l'étendue et la variété de ses lectures, il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu. Son père, associé à ses études scientifiques aussi ses travaux de manufacturier, le décida, à s'occuper de la fabrication d'instruments d'optique. L'attention de Dollond se porta sur les moyens de perfectionner la construction des oculaires des télescopes réfractifs (*refracting telescopes*). Le système de Dollond lui ayant réussi, il fit un pas de plus et abrita un télescope avec cinq oculaires, donna la description dans un mémoire à la Société royale le 1^{er} mars 1753, et dans les *Philosophical Transactions*. Il apporta un perfectionnement très-important au micromètre de Savery. Au lieu des deux verres employés par Savery et Bouguer, on n'en eut plus qu'un seul, coupé en deux parties, dont l'une se mouvait latéralement. Ce perfectionnement était d'autant plus utile que le micromètre put dès lors fonctionner avec beaucoup d'avantage au télescope (*reflecting telescope*). A cette époque, on admettait généralement comme une loi, une fameuse proposition de Newton, que les substances réfringentes font diverger les rayons prismatiques dans une proportion à leur moyenne réfraction, et on en concluait qu'on ne peut obtenir de réfraction absolue. Euler, cependant, trouvait cette proposition absolue, et pensait que de très-petites réfractions pouvaient être obtenues sans dispersion. Dollond ne partageait pas l'opinion de Euler, et se mit à combattre qu'il recommença les expériences de Newton. Le résultat fut contraire à son attente qu'un principe absolu. C'est ainsi qu'il découvrit la différence de dispersion des couleurs de la lumière blanche. Les rayons moyens sont également réfractés dans différents milieux, et il en conclut que les télescopes réfractifs pouvaient être faits de telle sorte que les images qu'ils produisent ne fussent pas affectées par la dispersion. La réfrangibilité des rayons de lumière blanche, du nouveau principe d'optique de Dollond, Dollond put facilement établir les objectifs où la différence de réfraction des rayons lumineux était corrigée. Le système de Dollond, et non Lalande, comme on l'a dit, à ces objectifs le nom d'*achromatized* fut découvert de Dollond était si étonnant, que le premier mouvement des savants et de l'académie fut de le révoquer en doute; on essaya de la lui disputer, et d'en faire l'honneur sur un autre. Mais ces tentatives furent inutiles, et c'est bien à l'ouvrier anglais que reste la gloire d'une des in-

ventions les plus utiles au progrès de l'astronomie. Dollond mourut peu de mois après avoir été nommé opticien du roi. Pendant qu'il lisait un mémoire de Clairaut sur la théorie de la lune, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui l'emporta en quelques heures. Voici les titres des mémoires de Dollond insérés dans les *Philosophical Transactions* (t. L.) : *Account of some experiments concerning the different refrangibility of light*; — *A Letter to M^r. James Short, concerning an improvement in reflecting telescopes*; 1753; — *Letter to James Short, concerning a mistake in M^r. Euler's Theorem for correcting the aberration in the object glasses of refracting telescopes*; *ibid.*; — *A Description of a contrivance for measuring small angles*; *ibid.*; — *An Explanation of an instrument for measuring small angles*; 1754.

Chalmers, *Gener. biog. Dict.* — Kelly, *Life of John Dollond*.

DOLLOND (Pierre), opticien anglais, fils du précédent, né à Londres, en 1730, mort à Kensington, en 1820. Il fut d'abord ouvrier en soie ainsi que son père; c'est en 1750 qu'il embrassa l'état d'opticien; il s'associa avec son père en 1752 et avec son frère John en 1760. Ce dernier, mort en 1804, fut remplacé par leur neveu, George Huggins, qui changea son nom en celui de Dollond. Pierre Dollond améliora beaucoup plusieurs instruments d'optique ou d'astronomie : le télescope, en 1765; le *quadrant* de Halley, en 1772; l'instrument équatorial, en 1779. Outre divers travaux publiés dans les *Philosophical Transactions* (t. XL, LII, LVI), on a de Pierre Dollond : *Some Account of the discovery made by the late John Dollond which led to the grand improvement of refracting telescopes with an attempt to Account for a mistake in an experiment made by sir Isaac Newton, on which experiment the improvement of the refracting telescopes entirely depended*; 1789.

Rosc, *New biog. Dict.*

DOLOMIEU (Dédot-Guy-Silvain-Tancrède GRATET DE), célèbre géologue français, né à Dolomieu, près de la Tour-du-Pin (Dauphiné), le 24 juin 1750, mort le 26 novembre 1801. Sa vie scientifique a commencé et s'est terminée par les misères de la prison. Admis très-jeune dans l'Ordre de Malte, il devait, aux deux grandes époques de sa carrière, être victime de ses rigueurs. Lors de sa première cavalcade sur les galères de l'ordre, il eut une dispute avec un chevalier, et dut se battre avec lui par suite d'une offense grave : il le tua. De retour à Malte, il fut condamné à mort; mais en considération de ses dix-huit ans, cette sentence, commandée par les statuts, fut commuée en neuf mois de cachot. Alors, imposant silence au ressentiment que soulevait sans cesse sa pénible situation, Dolomieu se livra aux études sérieuses. Les sciences physiques

le séduisirent, et il s'y livra avec ardeur. A mesure qu'elles déroulaient devant lui et leurs richesses et les voies de l'investigation, ses pensées s'élevaient, ses méditations profondes prenaient de l'étendue; il entrevoyait la possibilité d'élargir la route des connaissances acquises. Le travail lui fit oublier le cachot et l'affreuse solitude où on le tenait plongé, lorsque tout à coup le pape Clément XIII, jusque là sourd aux pressantes sollicitations des parents, des amis de Dolomieu, brisa ses fers et le rétablit dans tous ses droits. Dès qu'il eut revu le soleil, il voulut fuir pour longtemps le rocher inhospitalier de Malte : à peine débarqué sur le sol sacré de la patrie, il se rend à Metz, s'y perfectionne dans le genre d'études qu'il a embrassé, et en 1775 paraissent ses *Recherches sur la pesanteur des corps à différentes distances du centre de la terre*, ainsi que deux traductions italiennes de la *Minéralogie de Cronstadt* et des *Observations de Bergmann sur les substances volcaniques*. Ce triple essai lui mérita le diplôme de correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, faveur justement acquise et qui le décida à se dévouer sans partage aux sciences naturelles. Il quitte la carrière militaire, et le voilà livré désormais aux voyages d'exploration. En 1777 il voit le Portugal, en 1778 l'Espagne, en 1780 et 1781 la Sicile et les Iles Éoliennes; en 1782 il parcourt la chaîne des Pyrénées, et en 1783 le mémorable tremblement de terre de la Calabre l'attire dans le midi de l'Italie. Ces courses, faites à pied, le sac sur le dos, le marteau du minéralogiste en main, développent en lui de grandes pensées sur les lois de la géologie, sur les révolutions du globe terrestre, sur le soulèvement des montagnes, le siège des conflagrations des volcans, l'origine du basalte, et sur la nature de cette sorte de calcaire auquel la reconnaissance des naturalistes a donné le nom de *dolomie*. On trouve le détail de ses nombreuses observations dans sa *Description des îles de Lipari*, dans sa *Dissertation sur les tremblements de terre*, dans son *Mémoire sur les Iles Ponces*, dans son *Catalogue raisonné des produits de l'Etna*. En 1789 et 1790 les Alpes deviennent le théâtre de ses méditations. Il observe le Mont-Blanc et le Mont-Rose, son gigantesque rival; il examine les couches des rochers qui composent la vallée du Rhône; il s'arrête devant les glaciers qui donnent naissance à trois des plus grands fleuves de l'Europe; il franchit le mont Gothard et suit la longue chaîne de l'Apennin depuis le lac Majeur jusqu'aux rives du Garigliano, l'ancien Liris. Il foule les dix cratères éteints de la plaine latine; il retrouve aux champs Phlégréens le pays des Lestrygons, les impétueux torrents du Phlégeton enflammé décrits par Homère; et dix-sept *Mémoires* nouveaux révèlent aux naturalistes des faits mal observés ou demeurés inconnus jusqu'alors. Tous ces *Mémoires* sont insérés dans le *Journal de Physique*.

Dolomieu revient en France en 1791, apportant de riches collections minéralogiques. Il porte un regard attendri sur cette Italie qu'il aimait tant à étudier; mais, le cœur navré de se voir encore une fois en butte, depuis sept années, aux persécutions de l'ordre de Malte, par le fait d'une calomnie que ses mœurs simples, que sa loyauté, que la nature de ses travaux n'avaient pu détruire, il revoit avec joie les foyers paternels; puis il explore le plateau granitique de l'ancienne Auvergne, sillonné par de si profondes vallées, rehaussé par tant de monts volcaniques, dont l'action violente a précédé la dernière catastrophe de la terre. Des contrées que l'Allier arrose, d'où il exhuma le premier les procédés employés par les caillouteurs pour la taille du silex pyromaque, vulgairement appelé *Pierre à fusil*, il se rend, en 1793 et 1794, dans les montagnes des Vosges, qui cachent dans leurs flancs de grandes richesses minérales.

Un nombreux concours d'élèves se pressa aux leçons qu'il donnait en 1796 à l'École des Mines. Lors de la création de l'Institut, dans cette même année, il prit place parmi les illustrations qui firent en un instant de ce corps avant le foyer des lumières; et lors de l'expédition d'une armée républicaine en Égypte (1798), il fit partie de la brillante cohorte de savants et d'artistes appelés à planter le drapeau sur les rives du Nil, en y portant une civilisation nouvelle. Par un vaisseau *Le Tonnant*, qui prit possession de cette île, géologue employé tout son créan pour utile à ses anciens frères, qu cette circonstance avec de délicatesse, l'événement très-fatal. Cependant Dolomieu visita successivement les montagnes qui des bords de Nil, et il pénètre dans les byes. Là, sa santé se déner en Europe. Le 7 Alexandrie, faisant voile pour affreuse tempête démant le de toutes parts et se perd rente. La France étant alors de Naples, tout l'équip prise; mais un échaf après. Une sans pitié, jeune victime, c'est Dolomieu à la fois tout ce que de rigueurs, tout ce que sions ardentes et insensées. L sur tout sollicite contre lui les genres et les souffrances C'est dans cet antre de de haillons, n'ayant de paille, à peine rem que Dolomieu demeura

un mois et qu'il trouva la force de rédiger non-seulement son *Traité de Philosophie minéralogique*, mais encore son *Mémoire sur l'espèce minérale*, et de les écrire avec un morceau de bois noirci à la fumée de sa lampe, sur les pages d'une Bible, le seul livre que ses tyrans eussent permis de lui laisser. Tant de souffrances vinrent à la connaissance de sa patrie : Dolomieu fut réclamé, et le 15 mars 1801 il fut enfin rendu à la liberté. Paris le revit un moment; mais sa santé, altérée sur le sol de l'Égypte et dans les cachots de Messine, exigeait l'air du Midi : il s'y rendit par la Suisse et la Savoie; il s'arrêta quelques semaines sur les montagnes où l'Isère prend sa source, et descendit à Châteauneuf (Saône-et-Loire), où l'attendaient sa sœur et son beau-frère; il se disposait à mettre ordre aux matériaux qu'il avait recueillis, lorsqu'il mourut. On a de Gravat de Dolomieu : *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre*; Rome, 1783, in-8°; — *Voyage aux îles de Lipari, ou notice sur les îles Éoliennes, pour servir à l'histoire des volcans* : suivi d'un *Mémoire sur une espèce de volcan d'air*, et d'un autre *Sur la température du climat de Malte*; Paris, 1783, in-8°; — *Mémoire sur les îles Ponces, et Catalogue raisonné des produits de l'Etna, pour l'histoire des volcans*, et faisant suite au *Voyage aux îles de Lipari*; suivis de la *Description de l'éruption de l'Etna du mois de juillet 1787*; Paris, 1788, in-8°; — *Journal du dernier Voyage du citoyen Dolomieu dans les Alpes*, publié par Brunn-Neegaard; Paris, 1802, in-8°; — *Sur la Philosophie minéralogique et sur l'espèce minérale*; ibid. On a encore de Dolomieu un grand nombre de *Mémoires* insérés dans le *Journal de Physique*, le *Journal des Mines*, le *Recueil de l'Académie des Sciences*; le *Voyage Pittoresque de Naples et de Sicile*, de l'abbé Saint-Non; dans les *Mémoires de l'Institut*. Enfin, il a fourni d'importants articles au *Dictionnaire Minéralogique* et à la *Nouvelle Encyclopédie*. [A. TIMÉBAUT DE BERNEAUD et VILLENAVE, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Son frère, le marquis de Dolomieu, mort en 1804, dont la veuve était dame d'honneur de la reine Amélie, a laissé une des plus belles collections d'autographes qu'il y ait à Paris.

Mémoires de Dolomieu, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*.

DOLSCIUS (Paul), théologien et helléniste allemand, né à Plauen, en 1526, mort à Halle, le 9 mars 1589. Il fit ses études à l'université de Wittenberg. Mélancthon, son professeur, l'ayant pris en amitié et lui ayant fait obtenir une place au gymnase de Halle, Dolscius s'attacha avec ardeur à la cause et aux doctrines du grand réformateur. Cela ne l'empêcha pas d'exercer la médecine, de prendre ses degrés dans la faculté et de se faire médecin. Dolscius parlait le grec avec une grande facilité, et avait

même composé dans cette langue des vers qu'on attribua à son protecteur. La ville de Halle, pour honorer Dolscius, le nomma bourgmestre, et plus tard inspecteur des églises, des écoles et des salines. Les principaux ouvrages de Dolscius sont : *Confessio fidei exhibitæ Augustæ grace reddita*; Bâle, 1559, in-8°; — *Psalmi Davidis græcis versibus elegiacis redditi*; Bâle, 1555, in-8°.

De Augustana Confessione P. Dolscii; Halle, 1780.

*** DOLZ (Jean-Christian)**, pédagogue allemand, né à Golssen (basse Lusace,) le 4 novembre 1769, mort le 1^{er} janvier 1843. Il entra au lycée de Lubben en 1782, étudia la théologie à Leipzig en 1790, et fut reçu maître en 1791. Lié d'amitié avec Plato, il se voua à l'enseignement, et coopéra avec ce maître à l'établissement que celui-ci dirigeait. Dolz fut nommé vice-directeur en 1800, et à dater de 1805 il rédigea le *Journal de la Jeunesse*. A la mort de Plato, il prit la direction de l'institution que leurs communs efforts avaient laissée florissante. Ses principaux ouvrages sont : *Katechetische Anleitung zu den ersten Denkhüben der Jugend* (Introduction élémentaire aux premiers exercices de méditation de la jeunesse); Leipzig, 1836-37; — *Katechetische Jugendbelehrungen* (Leçons élémentaires pour la jeunesse); Leipzig, 1805-1818; — *Leitfaden zum Unterrichte in der allgemeinen Menschengeschichte* (Guide pour l'enseignement de l'histoire générale de l'humanité); Leipzig, 1825; — *Leitfaden zum Unterrichte in der Sächsischen Geschichte* (Guide pour l'enseignement de l'histoire de la Saxe); Leipzig, 1823; — *Grundriss der allgemeinen Religionsgeschichte* (Principes de l'histoire générale de la religion); Leipzig, 1826.

Conversat.-Lectie.

DOMAIRI ou DEMIRI (Abou'l-Beca Mohammed ben-Mousa ben-Isa ad-), naturaliste et juriconsulte arabe, de la secte de Schaféi, né en 750 de l'hégire (1349 de J.-C.), à Domairi, en Égypte, mort en 808 (1405). Il fut professeur de traditions dans deux mosquées du Caire, et il fit plusieurs fois le pèlerinage de La Mecque. On a de lui un dictionnaire zoologique intitulé : *Heyat al-Heiwan* (Vie des Animaux), terminé en 773 (1371 de J.-C.); il contient la description d'animaux terrestres et aquatiques, d'oiseaux et d'insectes, au nombre de 931. L'auteur avait consulté pour la composition de cet ouvrage 610 traités et 190 recueils de poésies. Il s'occupait bien moins de décrire les propriétés des animaux, que d'examiner si l'usage de leur chair est licite ou illicite et de fixer l'orthographe de leurs noms. Cette Histoire des Animaux eut deux éditions : la première, appelée *Al-Kobra* (la plus grande), renferme, de plus que la seconde, des anecdotes historiques et des interprétations de songes. Elle a eu plusieurs abréviateurs, parmi lesquels on remarque Djelal-ed-Din as-Soyouthi. Son ouvrage se trouve à la

le séduisirent, et il s'y livra avec ardeur. A mesure qu'elles déroulaient devant lui et leurs richesses et les voies de l'investigation, ses pensées s'élevaient, ses méditations profondes prenaient de l'étendue; il entrevoyait la possibilité d'élargir la route des connaissances acquises. Le travail lui fit oublier le cachot et l'affreuse solitude où on le tenait plongé, lorsque tout à coup le pape Clément XIII, jusque là sourd aux pressantes sollicitations des parents, des amis de Dolomieu, brisa ses fers et le rétablit dans tous ses droits. Dès qu'il eut revu le soleil, il voulut fuir pour longtemps le rocher inhospitalier de Malte : à peine débarqué sur le sol sacré de la patrie, il se rend à Metz, s'y perfectionne dans le genre d'études qu'il a embrassé, et en 1775 paraissent ses *Recherches sur la pesanteur des corps à différentes distances du centre de la terre*, ainsi que deux traductions italiennes de la *Minéralogie de Cronstadt* et des *Observations de Bergmann sur les substances volcaniques*. Ce triple essai lui mérita le diplôme de correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, faveur justement acquise et qui le décida à se dévouer sans partage aux sciences naturelles. Il quitte la carrière militaire, et le voilà livré désormais aux voyages d'exploration. En 1777 il voit le Portugal, en 1778 l'Espagne, en 1780 et 1781 la Sicile et les Iles Éoliennes; en 1782 il parcourt la chaîne des Pyrénées, et en 1783 le mémorable tremblement de terre de la Calabre l'attire dans le midi de l'Italie. Ces courses, faites à pied, le sac sur le dos, le marteau du minéralogiste en main, développent en lui de grandes pensées sur les lois de la géologie, sur les révolutions du globe terrestre, sur le soulèvement des montagnes, le siège des conflagrations des volcans, l'origine du basalte, et sur la nature de cette sorte de calcaire auquel la reconnaissance des naturalistes a donné le nom de *dolomie*. On trouve le détail de ses nombreuses observations dans sa *Description des îles de Lipari*, dans sa *Dissertation sur les tremblements de terre*, dans son *Mémoire sur les Iles Ponces*, dans son *Catalogue raisonné des produits de l'Etna*. En 1789 et 1790 les Alpes deviennent le théâtre de ses méditations. Il observe le Mont-Blanc et le Mont-Rose, son gigantesque rival; il examine les couches des rochers qui composent la vallée du Rhône; il s'arrête devant les glaciers qui donnent naissance à trois des plus grands fleuves de l'Europe; il franchit le mont Gothard et suit la longue chaîne de l'Apennin depuis le lac Majeur jusqu'aux rives du Garigliano, l'ancien *Lyris*. Il foule les dix cratères éteints de la plaine latine; il retrouve aux champs Philgréens le pays des *Leatrygions*, les impétueux torrents du Phlegéon enflammé décrits par Homère; et dix-sept *Mémoires* nouveaux révèlent aux naturalistes des faits mal observés ou demeurés inconnus jusqu'alors. Tous ces *Mémoires* sont insérés dans le *Journal de Physique*.

Dolomieu revient en France en 1791, apportant de riches collections minéralogiques. Il porte un regard attendri sur cette Italie qu'il aimait tant à étudier; mais, le cœur navré de se voir encore une fois en butte, depuis sept années, aux persécutions de l'ordre de Malte, par le fait d'une calomnie que ses mœurs simples, que sa loyauté, que la nature de ses travaux n'avaient pu détruire, il revoit avec joie les foyers paternels; puis il explore le plateau granitique de l'ancienne Auvergne, sillonné par de si profondes vallées, rehaussé par tant de monts volcaniques, dont l'action violente a précédé la dernière catastrophe de la terre. Des contrées que l'Allier arrose, d'où il exhuma le premier les procédés employés par les caillouteurs pour la taille du silex pyromaque, vulgairement appelé *pierre à fusil*, il se rend, en 1793 et 1794, dans les montagnes des Vosges, qui cachent dans leurs flancs de grandes richesses minérales.

Un nombreux concours d'élèves se pressa aux leçons qu'il donnait en 1796 à l'École Polytechnique. Lors de la création de l'Institut, l'année, il prit place parmi les membres du corps des sciences, et lors de l'armée républicaine en Égypte, il prit possession de la géologie employée utile à ses anciens frères. Cette circonstance avec de délicatesse, l'événement très-fatal. Cependant Dolomieu visita successivement les montagnes qui des bords du Nil, et il pénètre dans les montagnes d'Égypte. Là, sa santé se dérange, et il meurt en Europe. Le 7 mars 1795, à Alexandrie, faisant voile pour la France, une affreuse tempête dévasta le vaisseau de toutes parts et se perdit. La France était alors envahie par les Napoléoniens, tout l'étranger était en proie à la prise; mais après une longue captivité, sans pitié, jeté dans une prison, victime, c'est Dolomieu. Il mourut à la fois tout ce que la patrie avait de rigueurs, et ce que la patrie avait de gloire. Ses sœurs ardentes, surtout sollicitées par les genres et les lettres. C'est dans cet entre-deux de haillons, n'ayant pour se chauffer que de la paille, à peine renouvelée, que Dolomieu demeura enseveli.

un mois et qu'il trouva la force de rédiger non-seulement son *Traité de Philosophie minéralogique*, mais encore son *Mémoire sur l'espèce minérale*, et de les écrire avec un morceau de bois noirci à la fumée de sa lampe, sur les pages d'une Bible, le seul livre que ses tyrans eussent permis de lui laisser. Tant de souffrances vinrent à la connaissance de sa patrie : Dolomieu fut réclamé, et le 15 mars 1801 il fut enfin rendu à la liberté. Paris le revit un moment ; mais sa santé, altérée sur le sol de l'Égypte et dans les cachots de Messine, exigeait l'air du Midi : il s'y rendit par la Suisse et la Savoie ; il s'arrêta quelques semaines sur les montagnes où l'Isère prend sa source, et descendit à Châteauneuf (Saône-et-Loire), où l'attendaient sa sœur et son beau-frère ; il se disposait à mettre ordre aux matériaux qu'il avait recueillis, lorsqu'il mourut. On a de Gratel de Dolomieu : *Mémoire sur le tremblement de terre de la Calabre* ; Rome, 1783, in-8° ; — *Voyage aux îles de Lipari, ou notice sur les îles Éoliennes, pour servir à l'histoire des volcans* ; suivi d'un *Mémoire sur une espèce de volcan d'air*, et d'un autre *Sur la température du climat de Malte* ; Paris, 1783, in-8° ; — *Mémoire sur les îles Ponces, et Catalogue raisonné des produits de l'Etna, pour l'histoire des volcans*, et faisant suite au *Voyage aux îles de Lipari* ; suivis de la *Description de l'éruption de l'Etna du mois de juillet 1787* ; Paris, 1788, in-8° ; — *Journal du dernier Voyage du citoyen Dolomieu dans les Alpes*, publié par Brunn-Neegaard ; Paris, 1802, in-8° ; — *Sur la Philosophie minéralogique et sur l'espèce minérale* ; ibid. On a encore de Dolomieu un grand nombre de *Mémoires* insérés dans le *Journal de Physique*, le *Journal des Mines*, le *Recueil de l'Académie des Sciences* ; le *Voyage Pittoresque de Naples et de Sicile*, de l'abbé Saint-Ron ; dans les *Mémoires de l'Institut*. Enfin, il a fourni d'importants articles au *Dictionnaire Minéralogique* et à la *Nouvelle Encyclopédie*. [A. THIÉBAUT DE BERNEAUD et VILLENAVE, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Son frère, le marquis de Dolomieu, mort en 1804, dont la veuve était dame d'honneur de la reine Amélie, a laissé une des plus belles collections d'autographes qu'il y ait à Paris.

On trouve de Dolomieu, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*

DOLSCUIS (Paul), théologien et helléniste allemand, né à Plauen, en 1526, mort à Halle, le 9 mars 1589. Il fit ses études à l'université de Wittenberg. Mélanchthon, son professeur, l'ayant pris en amitié et lui ayant fait obtenir une place au gymnase de Halle, Dolscuis s'attacha avec ardeur à la cause et aux doctrines du grand réformateur. Cela ne l'empêcha pas d'être professeur de médecine, de prendre ses degrés dans la faculté et de se faire médecin. Dolscuis parlait le grec avec une grande facilité, et avait

même composé dans cette langue des vers qu'on attribua à son protecteur. La ville de Halle, pour honorer Dolscuis, le nomma bourgmestre, et plus tard inspecteur des églises, des écoles et des salines. Les principaux ouvrages de Dolscuis sont : *Confessio fidei exhibitæ Augustæ grace reddita* ; Bâle, 1559, in-8° ; — *Psalmi Davidis grecis versibus elegiacis redditi* ; Bâle, 1555, in-8°.

De Augustana Confessione P. Dolscii ; Halle, 1730.

DOLZ (Jean-Christian), pédagogue allemand, né à Golssen (basse Lusace), le 6 novembre 1769, mort le 1^{er} janvier 1843. Il entra au lycée de Lubben en 1782, étudia la théologie à Leipzig en 1790, et fut reçu maître en 1791. Lié d'amitié avec Plato, il se voua à l'enseignement, et coopéra avec ce maître à l'établissement que celui-ci dirigeait. Dolz fut nommé vice-directeur en 1800, et à dater de 1805 il rédigea le *Journal de la Jeunesse*. A la mort de Plato, il prit la direction de l'institution que leurs communs efforts avaient laissée florissante. Ses principaux ouvrages sont : *Katechetische Anleitung zu den ersten Denkhungen der Jugend* (Introduction élémentaire aux premiers exercices de méditation de la jeunesse) ; Leipzig, 1836-37 ; — *Katechetische Jugendbelehrungen* (Leçons élémentaires pour la jeunesse) ; Leipzig, 1805-1818 ; — *Leitfaden zum Unterrichte in der allgemeinen Menschengeschichte* (Guide pour l'enseignement de l'histoire générale de l'humanité) ; Leipzig, 1825 ; — *Leitfaden zum Unterrichte in der Sächsischen Geschichte* (Guide pour l'enseignement de l'histoire de la Saxe) ; Leipzig, 1823 ; — *Grundriss der allgemeinen Religionsgeschichte* (Principes de l'histoire générale de la religion) ; Leipzig, 1826.

Concristat.-Lezie.

DOMAIRI ou DEMIRI (Abou'l-Beca Moham-med ben-Mousa ben-Isa ad-), naturaliste et jurisconsulte arabe, de la secte de Schaféï, né en 750 de l'hégire (1349 de J.-C.), à Domairi, en Égypte, mort en 808 (1405). Il fut professeur de traditions dans deux mosquées du Caire, et il fit plusieurs fois le pèlerinage de La Mecque. On a de lui un dictionnaire zoologique intitulé : *Heyat al-Heivan* (Vie des Animaux), terminé en 773 (1371 de J.-C.) ; il contient la description d'animaux terrestres et aquatiques, d'oiseaux et d'insectes, au nombre de 931. L'auteur avait consulté pour la composition de cet ouvrage 630 traités et 190 recueils de poésies. Il s'occupait bien moins de décrire les propriétés des animaux, que d'examiner si l'usage de leur chair est licite ou illicite et de fixer l'orthographe de leurs noms. Cette *Histoire des Animaux* eut deux éditions : la première, appelée *Al-Kobra* (la plus grande), renferme, de plus que la seconde, des anecdotes historiques et des interprétations de songes. Elle a eu plusieurs abréviatures, parmi lesquels on remarque Djelal-ed-Din as-Soyouthi. Son ouvrage se trouve à la

Bibliothèque impériale, sous le n° 1520 du supplément des manuscrits arabes. La même bibliothèque possède plusieurs exemplaires du dictionnaire original. Kazwini en a fait une traduction persane, et Pétis de la Croix une traduction française, restée inédite. Divers extraits de la grande histoire ont été donnés par Sylvestre de Sacy, à la fin de *La Chasse*, poème d'Oppien, traduit par Belin de Ballu, Strasbourg, 1787, in-8°, et par l'abbé Simon Assemani, dans le vol. II de son *Catalogo de' codici manoscritti orientali della Biblioteca Vaticana*, Padova, 1792, gr. in-4°; par O.-G. Tychsen, dans ses *Elementale Arabicum*, Rostock, 1792, in-8°; — par Bochart, dans son *Hierozoicon*; et par Hezel, dans sa *Chrestomathie arabe*. On cite encore de Domairi deux traités de jurisprudence; deux écrits relatifs à la théologie; — un recueil de discours; — un commentaire sur le divan de Thograi. M. Wüstenfeld, qui donne le titre de tous ces ouvrages, indique les bibliothèques où l'on en trouve des exemplaires. E. BEAUVOIR.

F. Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aerzte und Naturforscher*; Göttingue, 1840, in-8°, p. 184-5. — Ibn Sebah, *Hist. des Jurisconsultes de la secte de Schafé*. — Hadji-Khalifa, *Lexicon bibliographicum et encyclopaedicum*, édit. et trad. par G. Flügel. — M. Reinaud, *Cat. du suppl. des Manusc. arabes*.

DOMAIRON (Louis), pédagogue français, né à Béziers, le 25 août 1745, mort à Paris, le 16 janvier 1807. Il fit ses études dans sa ville natale, chez les Jésuites, et entra dans leur Compagnie à Toulouse. Cet ordre religieux ayant été expulsé de France, Domairon alla faire une éducation particulière à Montauban. En 1775 il vint à Paris, et prit part à la rédaction du *Journal des Beaux-Arts*. En 1778 il fut nommé professeur à l'École Militaire, place qu'il conserva jusqu'à la révolution. En 1802 il fut nommé principal du collège de Dieppe, et inspecteur général de l'instruction publique. On a de lui : *Le Libertin devenu vertueux, ou mémoires du comte d'Auligny*; Londres et Paris, 1777, 2 vol. in-12; — *Recueil historique et chronologique de faits mémorables pour servir à l'histoire générale de la marine et à celle des découvertes*; Paris, 1777 et 1781, 2 vol. in-12; — *Principes généraux de Belles-Lettres*; Paris, 1785, 2 vol. in-12; 1802 et 1815, 3 vol. in-12 : cet ouvrage contient des vues grammaticales neuves et ingénieuses et dans la partie littéraire beaucoup de sagacité et de goût; — *Atlas moderne portatif, suivi des Éléments de Géographie*; Paris, 1786, et an x (1802), in-8°, avec vingt-huit cartes; — *Le Voyageur français, ou connaissance de l'ancien et du nouveau monde*, commencé par l'abbé Laporte, continué par l'abbé Fontenay; Paris, 1765-95, 42 vol. in-12. Domairon est auteur des volumes XXIX à XLIII de ce recueil. La continuation ne vaut pas la première partie; — *Érudiments de l'Histoire*, en trois parties scolastiques; Paris, 1801 et 1804, 4 vol. in-12; 1823. 3 vol. in-12; — *Rhetorique*

française, composée pour l'instruction de la jeunesse; Paris, 1805, 1812, 1814, 1816, 1821 et 1826, in-12; — *Poétique française, pour, etc.*; Paris, 1814, in-12.

Quérard, *La France littéraire*. — Drouart, *Les Siècles littéraires de la France*. — Barbier, *Bibliothèque d'un Homme de Goût*, III, 161 et 178, et IV, 279 — *Galerie des Contemporains*.

* DOMANINI (Lactance), théologien italien, né à Mantoue, vivait en 1596. Il appartenait à l'ordre des Carmes, et a fait paraître de nombreux ouvrages de théologie, parmi lesquels on cite : *De Providentia Dei et gubernatione Mundi*; — *De Contingentia*; — *De Necessitate*; — *De Destinatione*; — *De Gratia*; — *De Libera Voluntate*; — *De Creatione*, etc. Ces divers écrits ont été imprimés à Vérone, du 1593 à 1598.

Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du XVI^e siècle*, 1308. — Richard et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

DOMAT ou BAUMAT (Jean), juriconsulte français, né à Clermont en Auvergne, le 9 novembre 1625, mort à Paris, le 14 mars 1701. Il était fils de Jean Domat, b

Marguerite Vaugron, était p Bas-Maison, célèbre commen- tume d'Auvergne. Son a d-onc- mont, jésuite et o

chargea de l'éducation ou d- duit à Paris pour y faire

retour, Domat se prépara à Bourges. P- l- suivit le succès peu on ire. Il se lia avec

même goût pour chait, et ils firent la pesanteur de l'air. Il ne

la famille de l'auteur des qu'avec les solitaires de Port

mat que Pascal confia quelque la signature du fo

maladie de M. P- par M. Cousin, après d'un ami sincère, il reçut

Aussi protesta-t-il contre tion attribuée à Pascal; en

mesure de le faire (2).

Avocat du roi an

Domat remplit ces trente années, avec

science; sauf t conclusions furent

rait dans les d'exemples d- Jours de

les présidents qui lui confièrent

les, « en p que, et qui

(1) Les faits biographiques que ont été publiés en grande partie par M. Vaugron

nuérit de la Bibliothèque impériale, 1815). On peut dire qu'il M. Cousin, Domat n'était en

(2) Lettre à M. Audiguier.

Louis XIV) la recherche de la noblesse qui abusait de son autorité. Ny les menaces de plusieurs gentilshommes qui avoient juré sa perte, ny quelques coups de fusil tirés sur lui ne furent point capables de l'intimider dans les fonctions de sa charge ».

On sait combien certaines querelles religieuses, aujourd'hui oubliées ou sans intérêt, agitaient alors les esprits; il ne faut donc pas s'étonner des haines ou des répugnances qu'elles excitaient. La liaison de Domat avec Pascal, la confiance que lui témoignait ce grand penseur, suffiraient seules à faire supposer qu'il n'était pas d'accord avec les jésuites. Ceux-ci le regardaient comme leur ennemi. « Il étoit en effet, porte le document déjà cité, non de leurs personnes, mais de leurs mauvaises doctrines, de leur morale corrompue et de leurs pratiques dangereuses. » Domat, père de treize enfants, ne confia l'éducation d'aucun d'eux aux jésuites. Un des plus graves conflits avec les membres de la Compagnie de Jésus fut la direction du collège de Clermont, que ceux-ci sollicitaient. Domat rédigea au nom de la ville, « une requête au roi qui peut être citée, dit M. V. Cousin, comme un des meilleurs morceaux sortis de la plume de Domat, » et dont l'effet ne manqua que par suite d'une ruse du P. Annat: Louis XIV ayant fait venir ce jésuite pour s'expliquer à ce sujet en sa présence avec Domat, le père Annat fit répondre au roi que la chose étoit accommodée.

Venu à Paris en 1681, Domat put soumettre au roi le plan du livre qui est son titre devant la postérité. Quoique Louis XIV eût un jésuite (le père La Chaise) pour confesseur, le grand légiste fut apprécié; et obtint une promesse de pension de 2,000 livres. Il se fixa alors définitivement à Paris. Un travail trop assidu rendit Domat infirme; il devint asthmatique et fut attaqué de la pierre. La composition de son ouvrage, sa liaison avec Pascal, à quelques écrits duquel il concourut, dit-on; enfin ses démêlés avec les jésuites, remplirent la vie de l'éminent jurisconsulte. Les *Lois civiles dans leur ordre naturel*, l'œuvre capitale de Domat, ont été imprimées par Coquand, en 1694, en 3 tomes in-4°; — *Le Droit public*, qui est une suite des *Lois civiles*, fut imprimé chez le même libraire, après la mort de Domat. « Domat, dit M. Victor Cousin, a travaillé pour la société nouvelle que Richelieu et Louis XIV traînent peu à peu du chaos du moyen âge. C'est au profit du présent qu'il interroge le passé, les lois romaines et les coutumes, les soumettant à la justice et au christianisme. Il est incomparablement le plus grand jurisconsulte du dix-septième siècle. Les *Lois civiles dans leur ordre naturel* sont comme la préface du Code Napoléon. La même législation pour la même société sur le fondement immuable de la justice et à la lumière de cette grande philosophie qu'on appelle le christianisme, tel est l'objet de l'œuvre de Do-

mat. » La méthode de ce légiste est la géométrie. Son style n'a rien de bien remarquable, « mais, ajoute M. Cousin, il possède au moins les qualités essentielles de la belle prose du dix-septième siècle, le naturel, la correction, la clarté, l'ordre, la gravité ».

En regard de ce jugement du philosophe, nous placerons celui du magistrat éminent. « Personne, dit D'Aguesseau, n'a mieux approfondi que cet auteur le véritable principe des lois et ne l'a expliqué d'une manière plus digne d'un philosophe, d'un jurisconsulte et d'un chrétien. Après avoir remonté jusqu'au premier principe et descendu jusqu'aux dernières conséquences, il les développe dans un ordre presque géométrique. Toutes les différentes espèces de lois y sont déterminées avec les caractères qui les distinguent. C'est le plan général de la société civile le mieux ordonné qui ait jamais paru. » (*Instr. de D'Aguesseau à son fils.*)

Le sévère critique du Parnasse, Boileau, appelle Domat « le restaurateur de la raison dans la jurisprudence ». (*Lett. à Brossette, Œuv. de Boileau*, éd. de Saint-Surin, IV.)

On a recueilli quelques-unes des pensées de l'auteur des *Lois civiles dans leur ordre naturel*. M. Cousin cite entre autres les suivantes: « Le superflu des riches devrait servir pour le nécessaire des pauvres; mais, tout au contraire, le nécessaire des pauvres sert pour le superflu des riches. — Cinq ou six pendants partagent la meilleure partie du monde et la plus riche; c'en est assez pour nous faire juger quel bien c'est devant Dieu que les richesses. — Ce n'est pas une petite consolation pour quitter ce monde que de sortir de la foule du grand nombre des sots et des méchants dont on est environné. — Un peu de beau temps, un bon mot, une louange, une caresse me tirent d'une profonde tristesse dont je n'ai pu me tirer par aucun effort. — Quelle machine que mon âme! Quel abîme de misère et de faiblesse! » On sent ici l'ami de Pascal. De nos jours des jurisconsultes qui font autorité, parmi lesquels M. Demante le père (*voy. ce nom*), ont suivi la méthode de Domat dans leurs écrits. V. ROSENWALD.

*Mémoire pour servir à l'histoire de la Vie de M. Domat, avocat du roi au présidial de Clermont en Auvergne dans les manuscrits de la Bibl. imp. (Suppl. franç. n° 1485, où se trouvent les Mémoires de M^{lle} Perrier — M. Victor, Cousin, dans le Journal des Savants (1848). — Perrière, Add. à la nouvelle éd. des *Fies des plus cél. Jurisc.* (Paris, 1787). — Le P. Terrasson, *Hist. de la Jurisp. rom.* (Paris, 1746). — Carré, *Not. Hist. sur Domat*, en tête de l'édit. de ses œuvres (Paris, 1823). — Rémy, *Œuv. de Domat* (1836). — M. Cauchy, dans le recueil intitulé: *Compte-rendu de l'Acad. des Sc. mor. et polit.*, par Lobsau et Vergé, 2^e série, t. X, p. 181 et 369. — Hello, *Études sur les Jurisp. anc. et mod.* — Sainte-Beuve, *Port-Royal*.*

DOMBASLE. Voy. MATHIEU (DE).

DOMBAY (François DE), orientaliste autrichien, né à Vienne (Autriche), en 1756, mort le 12 décembre 1810. Après avoir étudié les langues orientales dans le collège de Marie-Thérèse, il fut envoyé à Maroc en 1783, puis à Madrid et à

Agram pour y remplir les fonctions d'interprète. En 1792 il fut nommé conseiller de chancellerie secrète et interprète de cour de l'empereur d'Autriche. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Geschichte der Mauritanischen Könige* (Histoire des rois de Mauritanie), traduite de l'arabe de Abou'l-Hasan Aliben-Abi-Allahben-Abi-Zeraa, natif de Fez; Agram, 1794-1795, 2 vol. in-8°. C'est un extrait du *Kartas as-saghir* (Petit Papier), qui comprend l'histoire des Edrissites, des Zéirites, des Almoravides, des Almohades et des Mérinides (762-1324); — *Popular-Philosophie der Araber, Perser und Türken* (Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turcs); Agram, 1797, in-8° : c'est un recueil de sentences et de proverbes; — *Grammatica Linguae Mauro-Arabicae* (Langue vulgaire des habitants de l'empire de Maroc), avec un vocabulaire latin-maure-arabe; Vienne, 1800, in-4°; — *Geschichte der Scherifen* (Histoire des chérifs, ou empereurs de Maroc, depuis le milieu du dix-septième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle); Agram, 1801, in-8°; — *Beschreibung der gangbaren Marokanischen Gold-Silber-und Kupfermünzen* (Description des Monnaies d'or, d'argent et de cuivre qui ont cours dans l'empire de Maroc) : cet ouvrage, inséré d'abord dans la *Bibliothèque universelle de la Littérature* Biblique de Eichorn, tome VIII, 1799, a été réimprimé séparément, à Vienne, 1803, in-8°; — *Grammatica Linguae Persicae*, avec le texte persan d'un recueil de dialogues, d'histoires, de sentences, de narrations; Vienne, 1804, in-4°; — *Ebn Medini Mauri Fessani Sententiae quaedam Arabicae*, texte arabe et traduction latine; Vienne, 1805, in-8°; — plusieurs autres ouvrages ou traductions, qui n'ont pas été publiés : on en trouve les titres dans la préface de l'*Histoire des Rois de Mauritanie*.

E. BEAUVOIS.

Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains*. — Schmurrer, *Bibliotheca Arabica*. — S. de Sacy, articles dans le *Magasin encyclopédique*, année III, volume 5; a. IV, vol. 2; a. V, vol. 5; a. IX, vol. 1; a. X, vol. 4, a. XIII, vol. 6.

DOMBEY (*Joseph*), médecin et botaniste français, né à Mâcon, le 20 février 1742, mort à Mont-Serrat, en mai 1793. D'une famille peu fortunée, il reçut une médiocre éducation. La sévérité avec laquelle il était traité dans la maison paternelle le décida à s'enfuir à Montpellier, où l'un de ses parents, le célèbre Comnerson, le recueillit. Dans l'intimité de ce savant, Dombey contracta le goût de la botanique, et acquit bientôt la connaissance approfondie de cette science. Il étudia aussi la médecine, et se fit recevoir docteur en 1768. Il composa alors une flore précieuse, dont il recueillit les matériaux dans la Guyenne, le Languedoc, les Pyrénées, la Provence, la Bresse, le Bugé, le Jura, les Alpes et la Suisse. Venu à Paris en 1772, il y suivit les cours de Jussieu et de Lemonnier, et fit un nouveau voyage en Suisse. Turgot le

nomma médecin botaniste attaché au Jardin du Roi, et le chargea d'explorer l'Amérique espagnole pour y reconnaître les végétaux utiles susceptibles d'être naturalisés en France. Le 20 octobre 1777, Dombey s'embarqua à Cadix avec Ruiz et Pavon, botanistes espagnols. Dès son arrivée au Callao, il commença ses herborisations dans le Pérou, et fit un grand nombre d'observations utiles, surtout sur le quinquina. En 1780 il expédia en France le résultat de ses travaux; mais le navire qui portait ces richesses scientifiques fut pris par les Anglais, et son chargement dispersé. Dombey éprouva encore un autre contrariété au Callao; on lui saisit les dessins originaux de trois cents plantes qu'il avait fait représenter à ses frais. Le roi ne sut que ces dessins, il ne pouvait en

Dombey parcourut en 1782 à la Concepcion, où une maladie contagieuse ravagea cette ville. Il a'ors au service public, et prodigua sa fortune au soulagement des fusas ensuite la place de médecin ville, qu'on lui offrait avec 10,000 fr. Le gouvernement espagnol le chargea de recherches relatives à plusieurs mines d'or. Dombey remit en exploitation le quimbo, et découvrit celle de A lieues d'étendue. Ce travail lui coûta 100,000 francs, dont il refusa le remboursement, disant-il, qu'il ne voulait pas qu'avec le gouvernement français se montrât peu reconnaissant de Dombey; car lors de son départ, le roi lui avait remis 100,000 fr. Le 22 février 1785, ses caisses furent saisies, on confisqua la moitié de son argent, et le roi d'Espagne. Dombey, un savant français ne put continuer son voyage jusqu'au retour des autres botanistes, ils l'avaient accompagné, et ils furent en Europe que quatre ans après le départ de Dombey ne certains intérêts; on lui fit silence d'une façon que l'on avait pris devant sa maison. Dombey ne put s'embarquer pour l'Amérique. Arrivé à Paris, il publia ses découvertes, constamment, se disant malade. En effet, les travaux de Dombey au public qu'après la mort de L'Héritier. Dombey ne fut remboursé de 6,000 fr.

ons qu'il avait éprouvées le firent histoire naturelle et refuser de se ranger pour remplacer Guettard à Sciences. Il rejetta également les si firent plusieurs gouvernements le placer à la tête d'établissements. Il se retira d'abord en Dauphiné. En octobre 1793 il obtint une les États-Unis. Une tempête força r'il montait de relâcher à la Guombey pensa y périr victime d'une ine en mer, il fut pria par des corfermé dans les prisons de Montnourrit de douleur et de misère. st justement regardé comme l'un botanistes du dix-huitième siècle.

Plantes de Paris doit à ce savant bre d'objets curieux, et le Muséum urelle une multitude de pièces de'échantillons de minéralogie. On herbiere, composé de plus de quinze parmi lesquelles il y a au moins es nouveaux. Cet herbiere est acnotices précieuses sur les végéet du Pérou, sur leur culture et uiz et Pavon se sont servis des ombey pour exécuter leur *Flore*. C'est aussi à lui qu'est due la découre muriaté et de l'*euclase* (1). Cané le nom de *dombeya* à un genre sa, dont on connaît onze espèces; rbes ou arbrisseaux, originaires et particulièrement des îles Mas- et a de Dombey quelques *Mé-és* dans divers écrits périodiques, ne *Lettre sur le salpêtre du phosphorescence de la mer*; dans : *Physique*, tom. XV

Alfred de LACAZE.

ice sur Dombey; dans les *Annales du ire Naturelle*, IV. — *Biographie nouporains*. — Le Bas, *Dictionnaire en- la France*.

U DE CROUSEILLES. Voy. CROU-

KA, reine de Pologne, née en Bo, et fille de Boleslas I^{er}, duc de mourut à Guezne, en 976. Elle mars 965, au premier roi chrétien), à Miecyslas I^{er}, et depuis cette egnse se convertit au catholicisme. et mère de Boleslas le Grand, l'un es parmi les rois de Pologne. L. CH. a *Pologne pittoresque*.

ULL (Georges), poète polonais, né et vers 1600. Il occupait avec dis- de poésie latine à l'Académie de sposa plusieurs poésies; mais on e est écrivain que l'ouvrage in-

, *ém*, et *xláw*, je brise. L'*euclase* est grande prismatique, qui se rencontre au du fragilité lui a mérité son nom. Son her-Pont fait classer parmi les gemmes.

ocr. GÉNÈR. — T. XIV.

titulé : *Funebris Laudatio et Threnodia*; Wilna, 1590, in-4^o. L. CH.

A. Juszyński, *Dictionnaire des Poètes polonais*.

DOMBROWSKI (Jean-Henri), célèbre général polonais, né le 29 août 1755, à Pierszowice (palatinat de Cracovie), mort le 26 juin 1818, à Winagora (palatinat de Posen). Élevé dans la maison paternelle, il entra en 1770 au régiment des houlans du prince Albert de Saxe. Promu successivement aux grades supérieurs, il devint aide-de-camp du général Bellegarde, commandant toute la cavalerie saxonne. La diète constituante de Varsovie (1788-1792), ayant voté l'organisation de 100,000 hommes de troupes polonaises, Dombrowski fut l'un des premiers à s'enrôler dans le corps d'armée commandé par le prince Joseph Poniatowski, et se distingua dans la campagne de 1792, contre les Russes, qui envahirent la Pologne pour renverser les décisions de la diète constituante. Au commencement de 1793, Dombrowski étant attaché à l'état-major du général Byszewski, proposa à ce dernier de marcher sur Varsovie, d'y surprendre les Russes, de s'emparer de l'arsenal et de marcher ensuite contre les Prussiens, qui s'avançaient aussi en Pologne; mais la trahison des personnes attachées au roi Stanislas-Auguste, roi de la création de Catherine II, fit échouer ce projet. Un autre plan de Dombrowski, formé de concert avec le général Joseph Wodzicki, d'aller se réunir à l'armée française sur le Rhin, ne put être mis à exécution, parce que la Pologne se préparait elle-même à une grande insurrection. En effet, à peine, en mars 1794, Madalinski et Kosciuszko avaient-ils levé l'étendard de l'indépendance nationale, que Dombrowski accourut, et mérita un anneau portant l'inscription : *La patrie à son défenseur le 28 août 1794*. Envoyé dans la Grande-Pologne, qui secouait le joug du roi de Prusse, Dombrowski, fit sa jonction avec le général Madalinski. Ce dernier, quoique plus ancien en grade, offrit le commandement supérieur à Dombrowski, en lui disant en présence des troupes : « J'ai un grade de plus que vous, mais je vous « connais plus de talent que moi : commandez « donc; disposez de tout; moi j'obéirai. Ré- « pondez par votre zèle à ma confiance, et « servons utilement la patrie. » En effet, Dombrowski battit les Prussiens à Labiszyn et à Bydgoszcz; mais lorsqu'il venait d'être promu au grade de lieutenant général par Kosciuszko, ce dernier succombait, le 10 octobre, à la bataille de Maciéjowicé, ce qui changeait totalement la face des affaires. Dombrowski et Madalinski furent rappelés sur Varsovie; mais arrivés à Gora, ils apprirent les massacres de Praga et l'occupation de la capitale par Souvaroff. Les débris de l'armée polonaise se retirèrent par le chemin de Cracovie. Dans le conseil tenu avec Wawrzeczki, successeur de Kosciuszko, Dombrowski pro-

Agram pour y remplir les fonctions d'interprète. En 1792 il fut nommé conseiller de chancellerie secrète et interprète de cour de l'empereur d'Autriche. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Geschichte der Mauritanischen Könige* (Histoire des rois de Mauritanie), traduite de l'arabe de Abou'l-Hasan Aliben-Abi-Allahben-Abi-Zeraa, natif de Fez; Agram, 1794-1795, 2 vol. in-8°. C'est un extrait du *Kartas as-saghir* (Petit Papier), qui comprend l'histoire des Edrissites, des Zéirites, des Almoravides, des Almohades et des Mérinides (762-1324); — *Popular-Philosophie der Araber, Perser und Türken* (Philosophie populaire des Arabes, des Persans et des Turks); Agram, 1797, in-8° : c'est un recueil de sentences et de proverbes; — *Grammatica Linguae Mauro-Arabice* (Langue vulgaire des habitants de l'empire de Maroc), avec un vocabulaire latin-maure-arabe; Vienne, 1800, in-4°; — *Geschichte der Scherifen* (Histoire des chérifs, ou empereurs de Maroc, depuis le milieu du dix-septième jusqu'à la fin du dix-huitième siècle); Agram, 1801, in-8°; — *Beschreibung der gangbaren Marokanischen Gold-Silber-und Kupfermünzen* (Description des Monnaies d'or, d'argent et de cuivre qui ont cours dans l'empire de Maroc) : cet ouvrage, inséré d'abord dans la *Bibliothèque universelle de la Littérature Biblique* de Eichorn, tome VIII, 1799, a été réimprimé séparément, à Vienne, 1803, in-8°; — *Grammatica Linguae Persicæ*, avec le texte persan d'un recueil de dialogues, d'histoires, de sentences, de narrations; Vienne, 1804, in-4°; — *Ebn Medini Mauri Fessani Sententia quadam Arabice*, texte arabe et traduction latine; Vienne, 1805, in-8°; — plusieurs autres ouvrages ou traductions, qui n'ont pas été publiés : on en trouve les titres dans la préface de *l'Histoire des Rois de Mauritanie*.

E. BEAUVOIS.

Rabbe, etc., *Biographie des Contemporains*. — Schnurrer, *Bibliotheca Arabica*. — S. de Sacy, articles dans le *Magasin encyclopédique*, année III, volume 8; a. IV, vol. 2; a. V, vol. 8; a. IX, vol. 1; a. X, vol. 4; a. XIII, vol. 6.

DOMBEY (Joseph), médecin et botaniste français, né à Mâcon, le 20 février 1742, mort à Mont-Serrat, en mai 1793. D'une famille peu fortunée, il reçut une médiocre éducation. La sévérité avec laquelle il était traité dans la maison paternelle le décida à s'enfuir à Montpellier, où l'un de ses parents, le célèbre Commerson, le recueillit. Dans l'intimité de ce savant, Dombey contracta le goût de la botanique, et acquit bientôt la connaissance approfondie de cette science. Il étudia aussi la médecine, et se fit recevoir docteur en 1768. Il composa alors une flore précieuse, dont il recueillit les matériaux dans la Guyenne, le Languedoc, les Pyrénées, la Provence, la Bresse, le Bugey, le Jura, les Alpes et la Suisse. Venu à Paris en 1772, il y suivit les cours de Jussieu et de Lemonnier, et fit un nouveau voyage en Suisse. Turgot le

nomma médecin botaniste attaché au Jardin du Roi, et le chargea d'explorer l'Amérique espagnole pour y reconnaître les végétaux utiles susceptibles d'être naturalisés en France. Le 20 octobre 1777, Dombey s'embarqua à Cadix avec Ruiz et Pavon, botanistes espagnols. Dès son arrivée au Callao, il commença ses herborisations dans le Pérou, et fit un grand nombre d'observations utiles, surtout sur le quinquina. En 1780 il expédia en France le résultat de ses travaux; mais le navire qui portait ces richesses scientifiques fut pris par les Anglais, et son chargement dispersé. Dombey éprouva encore un autre contrariété au Callao; on lui saisit les dessins originaux de trois cents plantes qu'il avait fait représenter à ses frais. Le gouvernement prétendit que ces dessins étant l'œuvre d'artistes espagnols, il ne pouvait en autoriser l'exportation. Dombey parcourut ensuite le Chili; il se trouva en 1782 à la Conception au moment où une maladie contagieuse ravagea cette ville. Il se dévoua alors au service public, et prodigua ses soins à sa fortune au soulagement des habitants. Il refusa ensuite la place de médecin en chef de la ville, qu'on lui offrait avec 10,000 fr. d'appointements. Le gouvernement espagnol le chargea de recherches relatives à plusieurs mines de mercure. Dombey remit en exploitation celle de quimbo, et découvrit celle de Xa... amia lieues d'étendue. Ce travail... francs, dont il refusa le... tendu, disait-il, qu'il ne vi... qu'avec le gouvern... se montra peu reconnaissant... de Dombey; car lors de son... eut à essayer diverses tracasseries... du visiteur général, qui l'accusa... avec les Anglais. A son arriv... 22 février 1785, ses caisses... ou confisqua la moitié de leur... du roi d'Espagne... savant français ne... jusqu'au retour des... l'avaient accompagné, et... en Europe que quatre... ment de Dombey ne... certains intérêts; on che... silence d'une... que l'on a... devant sa... la protection du... aide put s'embarquer... vre. Arrivé à Paris, il... publier ses déco... constamment, se... lui avaient... En effet, les... au public qu... les soins de... Dombey une somme de... rembourser de ses... gère de 6,000 livres.

les persécutions qu'il avait éprouvées le firent renoncer à l'histoire naturelle et refuser de se mettre sur les rangs pour remplacer Guettard à l'Académie des Sciences. Il rejeta également les offres que lui firent plusieurs gouvernements étrangers de le placer à la tête d'établissements scientifiques. Il se retira d'abord en Dauphiné, puis à Lyon. En octobre 1793 il obtint une mission pour les Etats-Unis. Une tempête força le vaisseau qu'il montait de relâcher à la Guedeloape, et Dombey pensa y périr victime d'une émeute. A peine en mer, il fut pris par des corsaires, et enfermé dans les prisons de Mont-Serrat, où il mourut de douleur et de misère.

Dombey est justement regardé comme l'un des premiers botanistes du dix-huitième siècle. Le Jardin des Plantes de Paris doit à ce savant un grand nombre d'objets curieux, et le Muséum d'Histoire Naturelle une multitude de pièces de zoologie et d'échantillons de minéralogie. On y admire son herbier, composé de plus de quinze cents plantes, parmi lesquelles il y a au moins soixante genres nouveaux. Cet herbier est accompagné de notices précieuses sur les végétaux du Chili et du Pérou, sur leur culture et leur usage. Ruiz et Pavon se sont servis des travaux de Dombey pour exécuter leur *Flore Péruvienne*. C'est aussi à lui qu'est due la découverte du cuivre muriaté et de l'eucalse (1). Cavanilles a donné le nom de *dombeya* à un genre de butneriacées, dont on connaît onze espèces; ce sont des arbres ou arbrisseaux, originaires du tropique et particulièrement des îles Mascariques. On a de Dombey quelques *Mémoires*, insérés dans divers écrits périodiques, entre autres une *Lettre sur le salpêtre du Pérou* et la phosphorescence de la mer; dans le *Journal de Physique*, tom. XV.

Alfred de LACAZE.

Briefve. Notice sur Dombey; dans les Annales du Muséum d'Histoire Naturelle, IV. — Biographie nouvelle des Contemporains. — Le Bas, Dictionnaire encyclopédique de la France.

DOMBIDAU DE CROUSEILLES. Voy. CROUSEILLES.

DOMBROWKA, reine de Pologne, née en Bohême en 920, et fille de Boleslas I^{er}, duc de Bohême; elle mourut à Gœzne en 976. Elle fut mariée le 5 mars 965, au premier roi chrétien de la Pologne, à Miecyslas I^{er}, et depuis cette époque la Pologne se convertit au catholicisme. Dombrowka fut mère de Boleslas le Grand, l'un des plus illustres parmi les rois de Pologne. L. Cr. 1. Chadeu, *La Pologne pittoresque*.

DOMBROWSKI (Georges), poète polonais, né vers 1520, mort vers 1600. Il occupait avec distinction la chaire de poésie latine à l'Académie de Wilna, et composa plusieurs poésies; mais on ne connaît de cet écrivain que l'ouvrage in-

titulé : *Funebris Laudatio et Threnodia*; Wilna, 1590, in-4^o.

L. Cu.

A. Juszyński, *Dictionnaire des Poètes polonais*.

DOMBROWSKI (Jean-Henri), célèbre général polonais, né le 29 août 1755, à Pierszowice (palatinat de Cracovie), mort le 26 juin 1818, à Winagora (palatinat de Posen). Elevé dans la maison paternelle, il entra en 1770 au régiment des houlans du prince Albert de Saxe. Promu successivement aux grades supérieurs, il devint aide-de-camp du général Bellegarde, commandant toute la cavalerie saxonne. La diète constituante de Varsovie (1788-1792), ayant voté l'organisation de 100,000 hommes de troupes polonaises, Dombrowski fut l'un des premiers à s'enrôler dans le corps d'armée commandé par le prince Joseph Poniatowski, et se distingua dans la campagne de 1792, contre les Russes, qui envahirent la Pologne pour renverser les décisions de la diète constituante. Au commencement de 1793, Dombrowski étant attaché à l'état-major du général Byszewski, proposa à ce dernier de marcher sur Varsovie, d'y surprendre les Russes, de s'emparer de l'arsenal et de marcher ensuite contre les Prussiens, qui s'avançaient aussi en Pologne; mais la trahison des personnes attachées au roi Stanislas-Auguste, roi de la création de Catherine II, fit échouer ce projet. Un autre plan de Dombrowski, formé de concert avec le général Joseph Wodzicki, d'aller se réunir à l'armée française sur le Rhin, ne put être mis à exécution, parce que la Pologne se préparait elle-même à une grande insurrection. En effet, à peine, en mars 1794, Madalinski et Kosciuszko avaient-ils levé l'étendard de l'indépendance nationale, que Dombrowski accourut, et mérita un anneau portant l'inscription : *La patrie à son défenseur le 28 août* 1794. Envoyé dans la Grande-Pologne, qui secouait le joug du roi de Prusse, Dombrowski, fit sa jonction avec le général Madalinski. Ce dernier, quoique plus ancien en grade, offrit le commandement supérieur à Dombrowski, en lui disant en présence des troupes : « J'ai un grade de plus que vous, mais je vous » connais plus de talent que moi : commandez » donc; disposez de tout; moi j'obéirai. Ré- » pondez par votre zèle à ma confiance, et » servons utilement la patrie. » En effet, Dombrowski battit les Prussiens à Labiszyn et à Bydgoszcz; mais lorsqu'il venait d'être promu au grade de lieutenant général par Kosciuszko, ce dernier succombait, le 10 octobre, à la bataille de Maciejowice, ce qui changeait totalement la face des affaires. Dombrowski et Madalinski furent rappelés sur Varsovie; mais arrivés à Gora, ils apprirent les massacres de Praga et l'occupation de la capitale par Souwaroff. Les débris de l'armée polonaise se retirèrent par le chemin de Cracovie. Dans le conseil tenu avec Wawrzeki, successeur de Kosciuszko, Dombrowski pro-

(1) Du grec εὖ, bien, et κλάω, je brise. L'eucalse est une espèce d'éméralde prismatique, qui se rencontre au Chili. Sa grande fragilité lui a mérité son nom. Son éclat et sa couleur l'ont fait classer parmi les gemmes.

posa de gagner les frontières de France, d'emmenner avec l'armée le roi, et de tenter de nouveau le sort des combats plutôt que de se soumettre. Cet avis ne prévalut pas, et la capitulation de Radoszyc, le 18 novembre 1794, termina la guerre. Amené devant Souvoroff, Dombrowski fut reçu avec égards et distinction; on lui offrit de l'avancement dans l'armée russe, mais un refus généreux fut la seule réponse qu'obtint Souvoroff. Retiré de tout service, mais n'ayant pas la liberté de quitter la Pologne, Dombrowski habita Varsovie jusqu'au mois de février 1796, époque où la capitale ayant été occupée par les Prussiens, il obtint la permission de se rendre à Berlin.

Déjà, depuis le mois de novembre 1795, Kasimir de La Roche et Elie Tremo, deux patriotes polonais, étaient partis de Paris avec l'intention de mettre le général Dombrowski à la tête d'une représentation militaire qui s'organiserait à l'ombre des drapeaux français. A cet appel de patriotisme et de gloire, Dombrowski partit de Varsovie, et resta quelque temps à Berlin pour sonder les dispositions secrètes du gouvernement prussien envers les Polonais. Il ne fit que passer en Saxe, et alla se joindre à l'armée française du Rhin, commandée par Jourdan et Kléber. Il se rendit ensuite à Paris, où il arriva le 20 septembre 1796; il y reçut du Directoire français l'autorisation et les instructions nécessaires pour créer en Italie des corps polonais; leur organisation eut lieu à Milan, où Dombrowski arriva le 2 décembre 1796. Le 4 il écrivit au général Bonaparte, en lui soumettant ses idées au sujet de la formation des légions polonaises. Le 4 janvier 1797 Bonaparte répondit favorablement au gouvernement lombard, qui conclut, le 9 janvier, une convention avec le général polonais, et le 20 janvier Dombrowski adressa à ses compatriotes en quatre langues, polonaise, française, italienne et allemande, la proclamation suivante : « Fidéle à ma patrie jusqu'au dernier moment, j'ai combattu pour sa liberté sous l'immortel Kosciuszko : elle a succombé, et il ne nous reste que le souvenir consolant d'avoir versé notre sang pour le pays de nos ancêtres et d'avoir vu nos drapeaux triomphants à Dubienka, Racławice, Varsovie et Wilna. Polonais, l'espérance nous rallie. La France triomphante; elle combat pour la cause des nations : tâchons d'affaiblir ses ennemis; elle nous accorde un asile : attendons de meilleures destinées pour notre pays. Rangeons-nous sous ses drapeaux : ils sont ceux de l'honneur et de la victoire. Des légions polonaises se forment en Italie, sur cette terre jadis le sanctuaire de la liberté; déjà des officiers et des soldats compaignons de vos travaux et de votre gloire sont avec moi; déjà les bataillons s'organisent... Venez, compaignons, jetez les armes qu'on vous a forcés de porter! Combattons pour la cause commune des nations, pour la liberté

« sous le vaillant Bonaparte, vainqueur de l'Italie. « Les trophées de la république française sont « notre unique espérance; c'est par elle, c'est « par ses alliés, que nous reverrons peut-être avec « joie ces foyers chéris que nous avons abandonnés avec des larmes. » Les légions polonaises, formées comme par enchantement, signalèrent leur bravoure à Reggio, le 3 juillet, occupèrent Rome le 3 mai 1797, et Naples le 23 janvier 1799. Elles enlurèrent toutes les fatigues d'une nouvelle guerre en Lombardie, et se distinguèrent aux batailles de la Trebbia, le 17 juin, à Novi, le 15 août, à Bosco, le 24 octobre 1799. Enfin, lorsque Napoléon fut de retour d'Égypte, les Polonais formèrent l'un des corps de l'armée qui reconquit l'Italie. A la paix de Lunéville (9 février 1801), les intérêts des Polonais n'en furent pas moins sacrifiés. A la paix d'Amiens (25 mars 1802), même oubli de la cause polonaise. C'est alors que Dombrowski passa au service de la république italienne, et plus tard à celui du royaume de Naples.

En 1806, lorsque l'armée française, en guerre de Prusse, entra victorieusement dans Berlin, Dombrowski accourut d'Italie. Il y arriva le 2 novembre 1806, et produisit une grande impression. Dombrowski reparut alors, après une absence, dans les mêmes palatinats de Pologne qu'il avait parcourus lors de l'indépendance de 1794. En 1807, 30,000 hommes furent enrôlés par ses soins. Au mois de février 1808, Dombrowski se rendit à Tczewo, et fut employé à la réorganisation de l'armée. Le 14 juin 1808, il fut nommé général du corps de Dombrowski, et résida jusqu'à l'expiration de son mandat dans le grand duché de Varsovie, en 1809. Alors, à la demande des Polonais, Dombrowski fut nommé par le prince Joseph Poniatowski, gouverneur de la Nouvelle-Gallicie, et commandant de la 20.000 hommes de troupes. Au moment où il se préparait à une déroute de sa part, il reçut l'avis de la défection de la Pologne autrichienne, le 15 octobre 1809, aux Polonais les trois bataillons, et les drapeaux.

En 1812, à l'ordre de Napoléon, Dombrowski, avec ses divisions du 5^e corps, bloqua la forteresse de Glogow, il livra la bataille de Glogow, grands services aux Français, et fut nommé général. Il mourut le 26 novembre 1812.

communément. Rentré un des derniers à Varsovie, il vint un des premiers, en 1813, au-devant de Napoléon. C'est encore par Dombrowski que fut formée cette belle division polonaise qui combattit si vaillamment à Leipzig, et empêcha l'ennemi de prendre la ville par assaut. Après la glorieuse mort de Poniatowski, Dombrowski devint commandant en chef des Polonais, et les ramena en France. Lorsque Napoléon eut abdiqué, en 1814, le tsar Alexandre I^{er} ayant gagné l'armée polonaise par le seul langage qu'elle pût entendre, c'est-à-dire en lui faisant entrevoir une patrie régénérée, Dombrowski fit partie du comité des généraux auxquels on confia la réorganisation de l'armée polonaise. En 1815, après la création d'un royaume de Pologne au profit de la Russie, Alexandre éleva Dombrowski au grade de général de cavalerie (supérieur à celui de lieutenant général), le nomma sénateur polonais, et lui décerna le grand-cordon de l'Aigle-Blanc. Cependant, Dombrowski ne resta point à Varsovie; il se retira dans sa terre de Winnagora (grand-duché de Posen), qui lui avait été donnée, en 1809, comme récompense nationale. Là il s'occupa à mettre en ordre ses Mémoires, qu'il légua ainsi que sa bibliothèque à la Société des Amis des Sciences de Varsovie. Il voulut être enterré avec l'uniforme qu'il portait à la tête des légions polonaises d'Italie, avec les deux sabres d'honneur qu'il avait reçus de Kosciuszko en 1794 et des Polonais en 1802, ainsi qu'avec trois balles qu'on avait retirées de son corps. Le vœu national lui décerna une place près des tombeaux de Joseph Poniatowski et de Thadé Kosciuszko, dans la cathédrale de Cracovie; mais les souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche s'y opposèrent. Le nom de Dombrowski a été gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile, à Paris.

Léonard Chodzko.

Alex. Chodziewicz. *Fies des Polonais célèbres*; Varsovie, 1820. — L. Chodzko. *Histoire des Légions polonaises en Italie*; Paris, 1829.

DOMENECH (Antonio), peintre espagnol, né à Valence, vivait en 1560. Il était élève du P. Nicolas Borras, qu'il aida dans plusieurs ouvrages. L'élève imita si bien le maître, que dans Valence même, où le faire du P. Borras était bien connu, on prenait souvent comme de lui des tableaux de Domenech. Le genre de Domenech était l'Histoire Sainte.

Quint. *Dict. des Peintres espagnols*.

DOMENICHI (Domenico de), théologien italien, né à Venise, en 1416, mort à Brescia, en 1474. Après avoir professé la logique à Padoue, la théologie à Bologne et à Rome, il fut nommé, en 1448, évêque de Torcello. Paul II le transféra au siège épiscopal de Brescia. Sixte IV le nomma gouverneur de Rome. Domenichi comptait sur la discipline ecclésiastique et sur la théologie un assez grand nombre de traités : nous citerons seulement ceux qui ont été imprimés,

savoir : *De Reformationibus Romanæ curiæ per advisamenta, sive considerationes cum allegationibus ad S. S. D. Pium II papam*; Brescia, 1495, in-4° : livre très-rare; — *De Sanguine Christi ; cui accessit alius de Afflictione Joannis Evangelistæ ad B. Virginem*; Venise, 1557, in-8°; — *De Dignitate episcopali*; Rome, 1757. Domenichi donna aussi une édition des *Moralia* de saint Grégoire le Grand, avec une savante préface; Rome, 1475, in-fol.

Fabrizius, *Bibl. med. et inf. Latinitatis*. — L. P. Degli Augustali, *Scrittori Feneziani*, t. I, p. 256. — Tassinari, *Storia della Letteratura Italiana*.

DOMENICHI (Louis), littérateur italien, né à Plaisance, vers le commencement du seizième siècle, mort à Pise, en 1564. Son père, qui était notaire, lui fit étudier le droit; mais il abandonna bientôt la jurisprudence pour la littérature, et parcourut les diverses provinces de l'Italie, vivant assez mal, du produit de ses ouvrages, et souvent réduit à l'indigence. A Florence il se fit une affaire avec l'inquisition pour une cause qui est restée inconnue. Après avoir été interrogé et mis à la question, il fut condamné à une prison perpétuelle. L'amitié de Paul Jove l'en fit sortir. Domenichi fut intimement lié avec le fameux Pierre Arétin ainsi qu'avec Antoine-François Doni. S'étant brouillé avec ce dernier, tous deux s'accusèrent mutuellement de plagiat et d'ignorance. Il paraît que le véritable coupable, du moins sur le premier de ces chefs d'accusation, était Domenichi. Ce compilateur a traduit en italien plusieurs auteurs grecs et latins, tels que Xénophon, Polybe, Plutarque, Velle l'Antien, Boèce. Voici les titres et les dates de ces traductions : *Polibio, historio greco*; 1545, 2 vol. in-8°; — *I. Fatti de' Greci di Senofonte, i sette libri di Senofonte della impresa di Ciro*; Venise, 1547, in-8°; — *Severino Boetio, De' Conforti filosofici*; Florence, 1550, in-8°; — *Le Vite di Plutarcho*; Venise, 1555, 2 vol. in-4°; — *Istoria naturale di C. Plinio secondo*; Venise, 1561, in-4°. Les autres principaux ouvrages de Domenichi sont : *Facetie, Motti e Burle di diversi Persone*; Florence, 1548, in-8° : cet ouvrage a été traduit en français, sous ce titre : *Les Facéties et mots subtils d'auteurs excellents esprits*; Lyon, 1574, in-16; — *La Nobiltà delle Donne*; Venise, 1549, in-8°; — *Istoria de' Detti e Fatti notabili di diversi principi ed uomini privati moderni, libri dodici*; Venise, 1556, in-4°; réimprimées sous le titre de : *Storia varia*, avec une addition de deux livres, Venise, 1564, in-8°; les deux premiers livres de cet ouvrage sont une traduction des *Dicta et facta Alphonsi regis*, d'Antoine Panormita; — *Progne*; Florence, 1561, in-8° : c'est la traduction d'une tragédie latine de Grégoire Corroaro; — *Dialoghi d'Amore, de' Rimedj d'Amore, dell'Amor fraterno, della Fortuna, della vera Nobiltà, delle Imprese, della Corte, et della Stampa*;

Venise, 1562, in-8°. Le dernier de ces dialogues est emprunté tout entier aux *Marmi*, ouvrage de Doni, imprimé en 1552; — *Le Due Cortegiane*; Florence, 1563, in-8° : comédie traduite des *Bacchides* de Plaute; — *La Donna di Corte, discorso*; Lucques, 1564, in-4°. Domenichi a encore publié un recueil de divers poètes, sous le titre de *Rime*; Venise, 1543-1550, 4 vol. in-8°; — *L'Orlando innamorato del conte Bojardo riformato*; Venise, 1545, in-4°. C'est une édition de l'*Orlando innamorato*, avec de nombreux changements dans le style.

Chilini, *Teatro d'Uomini letterati*, t. I, p. 148. — Bandini, *Juntarum typographicarum Annales*, part. I, p. 52. — Apostolo Zeno, *Note al Fontanina*, t. II, p. 300. — Haym, *Bibliot. Italiana*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, p. 11.

* DOMENICI (Francesco), peintre italien, né à Trévise, florissait vers 1530, et mourut à l'âge de trente-cinq ans. Il fut un des meilleurs élèves du Titten, comme le prouve la belle *Procession* qu'il a peinte dans la cathédrale de Trévise, en face d'un sujet analogue traité par Lodovico Fumicelli; une inscription bizarre mise au bas de ce tableau rappelle le cas particulier qu'en faisait Canova, émule de Phidias. Domenici excellait aussi dans le portrait.

Ridolfi, *Vita de' Pittori Fenesiani*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticcozz, *Dizionario*. — Valéry, *Voyages en Italie*.

* DOMENICO de Venise, peintre, né vers le commencement du quinzième siècle, mort à l'âge de cinquante-six ans. Il avait appris d'Antonello de Messine le secret de la peinture à l'huile, et il l'apporta le premier à Florence. Nous avons dit dans la vie du Castagno, comment il fut assassiné par ce faux ami, qui voulait rester seul maître de ce secret. On voit à Florence deux tableaux à l'huile de Domenico, bien intéressants pour l'histoire de l'art, la *Nativité du Sauveur*, à l'église de l'hôpital de Santa-Maria-Nuova, et à Sainte-Lucie *La Vierge sur un trône, entourée de saint Jean-Baptiste, saint Nicolas, saint François et sainte Lucie*.

Il ne faut pas confondre cet artiste avec un autre Domenico de Venise, habile graveur de médailles, qui vivait dans le siècle suivant.

E. B.—N.

Vasari, *Vite*. — G. Placenza, *Giunta alle notizie di Baldinucci*. — Piantozzi, *Guida di Firenze*.

DOMENICO DES CAMÉES. Voy. COMPAGNI.

DOMENICO DE SANTIS, voyageur et missionnaire Italien. Voyez SANTIS.

* DOMER (Jean), chroniqueur français, né vers 1420, mort après 1459. Les registres de l'université de Paris nous apprennent que le 9 novembre 1443 maître Jean Domer, de la nation de France, licencié ès arts, supplia *pro repentinis et scholis*, ou, en d'autres termes, demanda d'être employé comme régent dans l'enseignement des lettres au sein de l'université; ce qui lui fut accordé. Le roi de France Charles VII, vers la fin de son règne, fit exécuter

sous la direction de Domer diverses compilations historiques. En 1458 Jean Domer fut chargé par les ordres du roi de faire divers extraits, tant au Trésor des chartes, déposé à la Sainte-Chapelle de Paris, qu'à l'abbaye de Saint-Denis, dépôt spécial des titres historiques de la monarchie. Jean Domer reçut pour ce travail un salaire de treize sous neuf deniers par jour, sans compter une pension de cent-vingt livres. Du 1^{er} octobre 1458 au dernier septembre 1459, nous retrouvons Jean Domer mentionné avec le titre de *chroniqueur* ou de *chroniqueur du roi*, sur les comptes originaux des dépenses de Charles VII. L'article qui le concerne est ainsi conçu : « A maistre Jehan Domer chroniqueur, lequel a donné au dit seigneur ung petit rolet au quel sont escripts plusieurs heaux vers en latin, faisant mention d'anciennes choses advenues en ce royaume depuis certain temps en ça, la somme de treize livres quinze sous. » On ignore jusque ici ce que sont devenus les divers écrits de Jean Domer (1). La présente notice, en signalant à l'érudition ce chroniqueur inconnu, pourra servir en même temps à guider sur ce point les investigations des bibliographes.

V.

Anselme et Dufouray, *Histoire généalogique de la Maison de France*, etc., dernière édit., tome I, p. 117. — *Comptes des Rois de France*, archives du palais national, registre n° 31, f° 122, verso. — *Archives de l'Université*, au Ministère de l'Instruction publique, registre n° 1, f. 2.

DOMERGUE (François-Dri-

rien français, né à Aubagne (Pro-
1745, mort à Paris, le 29 mai 1811.
bonne heure à l'étude appro-
maire, et la pro- assez lo-
sieurs coll- uc- cri-
publia la p- création
casse simplifiée. En 1811
congrégation, il
le *Journal de la La*
tint jusqu'en 1791.

et y reprit ses promesses
l'aide de Thurot, il
de grammairiens, sous
amateurs et régi-
casse; puis
le Conseil
donnant des
grammaticales
de l'Institut de
membre de la com-
la révision du Dictionnaire
apporta aux travaux de
plus ardent; mais la mau-

(1) Sur la compilation de 1458, on trouve cités dans cette biographie au tome IX, colonne 488, note 2, les manuscrits latins de la Bibliothèque de la Sainte-Chapelle de Paris, sous la cote : Supplément. Auté, l'indication suivante, qui est un ouvrage de J. Domer : *Manuscrits de la Bibliothèque de la Sainte-Chapelle de Paris, du quinzième siècle, catalogue étant terminé, vérification nécessaire.*

suscita des adversaires et même des ennemis. Le bon, le lyrique, l'attaqua fort vivement. Ce poète, accoutumé à en user familièrement avec la grammaire, ne se gêna pas davantage avec l'homme qui en faisait l'objet de son culte ; il lança contre Domergue le quatrain suivant :

Ce pauvre Urbain, que l'on taxe
D'un pédantisme assommant
Joint l'esprit du rudiment
Aux grâces de la syntaxe.

Il est juste de dire que les opuscules poétiques de Domergue prêtaient à une critique beaucoup mieux fondée que ses œuvres grammaticales. La décomposition des éléments du langage, tels qu'il les concevait, l'avait conduit à en faire une nouvelle classification. Bien que le désir de simplifier l'ait entraîné dans quelques inexactitudes, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il possédait à un haut degré le double talent de l'analyse et de la démonstration. Parmi les innovations qu'il proposa, on distingue celle qui tendait à mettre en harmonie la prononciation et l'orthographe ; ce projet fut combattu avec l'arme du ridicule, et l'usage prévalut. Il mourut après avoir été successivement professeur de grammaire générale à l'École des Quatre-Nations et d'humanités au lycée Charlemagne. Daru prononça son éloge funèbre. On a de Domergue : *Aleazar*, poème ; 1771, in-8° ; — *Grammaire française simplifiée* ; Paris, 1778, et 1792, in-12 ; — *Décisions révisées du Journal de la Langue Française*, depuis le 1^{er} septembre 1784, jusqu'au 1^{er} octobre 1791 ; — *Le Memorial du jeune Orthographe* ; 1790, in-12 ; — *La Prononciation française déterminée par des signes invariables*, etc. ; Paris, 1797 et 1808, in-8° ; — *Grammaire générale analytique*, distribuée en différents mémoires ; Paris, an vii (1799), in-8° ; — *Mémoire sur la Proposition grammaticale*, dans le tome 1^{er} du *Recueil de l'Institut* (section des Belles-Lettres), année 1799 ; — *Manuel des étrangers amateurs de la langue française* ; ouvrage utile aux Français, contenant tout ce qui a rapport au genre et à la prononciation, et dans lequel l'auteur a procédé avec des caractères dont il est l'inventeur la traduction qu'il a faite en vers français de cent cinquante distiques latins de Virgile, d'Horace, etc. Les vers suivants offrent un échantillon de l'élégance et de l'harmonie qui régnent dans cette partie de l'ouvrage :

Larc du Parthe à la main, je lance un trait de Crète.
Mais ! pourquoi cet arc, ces traits, cette retraite ?
(Virgile. X^e Élogue.)

Il est autre en parlant de Seylla :

Dont le public est ceint de monstres aboyants ;

— *Solutions grammaticales, recueil qui contient les décisions du Conseil grammatical, et, avec des améliorations considérables, les principales articles du Journal de la Langue Française* ; 1808, in-8° ; — *Exercice orthographique* ; Paris, 1810, in-12 ; — *Les Notions orthographiques suivies de la Nomenclature*

des mots à difficultés ; — *Traité complet de la Proposition Grammaticale* ; in-8°. A. JADIN, Daru. *Eloge funèbre de Domergue* ; dans les *Mémoires de l'Institut*. — La Harpe, *Œuvres*.

* DOMINGO (Luis), peintre et sculpteur espagnol, né à Valence, en 1718, mort dans la même ville, en 1767. Il apprit la sculpture sous Bautista Balaguer et la peinture sous Hipollito Robira. Le couvent des Dominicains de Valence possède de Domingo plusieurs beaux tableaux, entre autres un magnifique *Saint Louis de Beltran*. Domingo a laissé aussi un grand nombre de morceaux de sculpture très-remarquables.

Quillet, *Dictionnaire des Peintres espagnols*.

DOMINGO DE JESUS-MARIA, théologien espagnol, né à Calatayud (Vieille-Castille), en 1559, mort à Vienne (Autriche), en 1630. Il fit d'abord profession dans l'ordre des Carmes de l'ancienne observance, et prit ensuite l'habit des Carmes déchaussés. Appelé à Rome vers 1590, il fut élevé aux principales charges de son ordre, et fut employé par les papes dans plusieurs affaires importantes. Le pape Urbain VIII l'envoya en 1630 en Autriche, pour traiter de la paix entre l'empereur Ferdinand II et Charles 1^{er}, duc de Mantoue. Domingo mourut durant cette négociation. Outre le grec et le latin, il savait presque toutes les langues vivantes. On a de lui : *Sententia spirituali sopra la vita purgativa, illuminativa et unitiva* ; 3 vol. in-13 ; cet ouvrage a été traduit en latin, en allemand, en flamand et en français ; Paris, 1623 et 1625 ; — *Argumenta Psalmodum ad utilitatem divini officii recitationem, e multiplici sanctorum Patrum et insignium doctorum expositione, tam litterali quam spirituali, decerpta* ; Rome, 1623, in-4° ; — *Alia Argumenta Psalmodum* ; ibid. ; — *La Concordia spirituale* ; Bruxelles, 1626, in-8° ; trad. en français, sous le titre de : *De la Théologie mystique*, 2 vol. ; — *De la protection de la Vierge* ; Paris, 1645, in-24 ; — *Directoire pour bien mourir* ; — *Vie du frère Alexis de Saint-Bernard*, Polonais, etc.

Bibliotheca Carmelitana, t. col. 418. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DOMINGUEZ (Luis), écrivain espagnol, vivait au commencement du seizième siècle. Il traduisit de l'italien l'histoire des fils Aymon, qu'il aurait prise plus près de sa source, s'il avait travaillé sur un texte français. La *Historia del noble y esforçado y invencible caballero Renaldas de Montalban*, parut à Séville, en 1525, et fut dès 1526 réimprimée à Salamanque. C'est un de ces livres qui faisaient les délices de Don Quichotte, et qu'on ne trouve plus dans aucune bibliothèque depuis la destruction de celle de l'illustre chevalier dont Cervantes a tracé la plaisante et immortelle biographie. G. B.

Autonno, *Bibliotheca Hispanica*, t. II, p. 25.

DOMINICA (Anna). Voy. VALENS.

* DOMINICI (Bernardo de'), peintre napolitain, né à la fin du dix-septième siècle. Élève de J.-Fr. Beych, il peignit des paysages et des

sujets de genre à la manière des Flamands. Il est toutefois moins connu par ses tableaux que par la *Vie des Peintres, Sculpteurs et Architectes napolitains*, 3 vol. in-4°, qu'il publia de 1742 à 1745.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Winckelmann, *Neues Mahlerlexicon*.

DOMINICI (*Domenico-Paolo*), médecin et physicien italien, né à Foligno (Ombrie), en 1524, mort à Aquila, le 6 août 1590. Il était renommé pour son savoir; on a de lui : *De Memoria artificiali*; — *Consilia medica*; — Des *Commentaires* sur Aristote; — Des *Notes* sur Galien, etc.

Jacobille, *Bibl. Umbriae*.

DOMINICI ou **DOMINIQUE** (*Jean*), théologien italien, né à Florence, vers 1356, mort à Bude, en 1419. Il appartenait à une famille pauvre, et il resta jusqu'à dix-huit ans sans recevoir aucune éducation. A cet âge, par dégoût des arts mécaniques, auxquels sa naissance le destinait autant peut-être que par sa vocation religieuse, il demanda à entrer dans l'ordre des Dominicains. Admis non sans peine, il répara si bien le temps perdu, qu'il n'eut bientôt plus de supérieur en théologie, en mathématiques, en philosophie et en droit canon. Après avoir prêché avec éclat dans plusieurs villes d'Italie, et avoir rempli dans son ordre des fonctions éminentes, il fut envoyé à Rome, en 1406, par la république de Florence, avec mission d'exhorter les cardinaux réunis pour l'élection d'un pape à mettre fin au schisme. Grégoire XII fut élu. Il créa Dominici archevêque de Raguse en 1407 et cardinal en 1408. Cette dernière faveur fut la cause ou le prétexte d'une polémique des plus violentes. Grégoire XII en montant sur le trône pontifical avait promis de ne faire aucun cardinal sans une nécessité expresse. Les vieux cardinaux lui reprochèrent d'avoir violé son serment en donnant la pourpre romaine à Jean Dominici. Celui-ci fut attaqué à son tour plus vivement encore que le pontife. L'abbé Mehus, dans sa *Vie d'Ambroise le Camaldule*, parla d'un libelle dirigé spécialement contre Dominici; nous en citerons quelques passages, comme spécimen de la polémique religieuse au quinzième siècle. Ce libelle est sous la forme d'une lettre adressée à Jean Dominici par Satan, lequel signe : « Regnorum Acherontis imperatore, tenebrarum rege, profundissimi Ditis duce, superbus principe, et omnium damnatorum aeterno trucidatore. » Le lieu d'où Satan écrit sa missive au cardinal romain est désigné par la périphrase suivante : « Datum in horribili civitate nostra Ditis, apud infimam partem centri terræ, in horribilissimo palatio nostro, multitudine infinita Daemnonum praesente, sub caractere nostri consueti et aeterni sigilli, et furiam nostrarum, ad perpetuam rei memoriam. » On peut par ce débat, juger du reste de la lettre. Il n'est pas un péché qu'on ne reproche au cardinal : on l'accuse

d'hypocrisie, de luxure, d'orgueil, de simonie, etc., etc., et même d'être l'auteur principal du schisme. Cette lettre fut suivie d'une réponse de Jean Dominici : celui-ci met en avant l'archevêque Michel, qui, comme on peut le croire, est le zélé apologiste de Grégoire XII et de son cardinal. Jean Dominici alla plaider la cause de Grégoire XII auprès de l'empereur Sigismond, de Ladislas roi de Hongrie et de Pologne, et enfin au concile de Constance. Apprenant en pleine assemblée que son maître s'était démis de la dignité pontificale, il se déposa lui-même de la pourpre, et alla s'asseoir parmi les prêtres d'un ordre inférieur; mais ses collègues le forcèrent à reprendre place parmi eux. Martin V, qui fut élu pape dans le même concile, l'envoya en Hongrie en 1418, sur la demande de Sigismond, pour y ramener les hérétiques à la foi catholique. Cette mission n'eut pas de succès, et Jean Dominici mourut l'année suivante. Il écrivit beaucoup sur des sujets théologiques; mais ses ouvrages, dont on peut voir la liste dans Quétif et Échard, sont restés manuscrits, à l'exception des deux suivants : *Tractatus de Amore Charitatis*, Venise, 1556; réimprimé par les Giunti, sous le titre de : *Trattato de la Carità, di nuovo ristampato*; Florence, 1771, in-8°; — et de lettres en italien, insérées dans *Le Lettres de Santi e Beati Fiorentini*, publiées par le chanoine Biscioni; Florence, 1736. Parmi ses ouvrages inédits, nous en citerons que sa *Lucula Noctis*, écrite contre le livre de Calaneo Salutato, intitulé : *De Palo et Fortuna*.

Quétif et Échard, *Scriptores Ordinis Praedicatorum*, t. I, p. 168. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VI, part. I.

* **DOMINICIS** (*Dominico de*), Poète DOMENICH.

DOMINICY (*Marc-Antoine*), juriste et historien français, né à Cabors, mort à Paris, en 1650, suivant l'abbé Lenglet-Dufresnoy, ou à Bourges, en 1656, d'après La Monnoye. Il seignait avec distinction le droit à Bourges, et portait le titre de conseiller du Sacré Conseil. On a de lui : *De Sudario capitis Christi (servato in ecclesia Cadurcorum)*; Paris, 1600, in-4°; — *Ad Canonem secundum et quoniam concilii Agathensis et ultimum Hieronymi, sive de communione peregrina, in qua dicitur de censuris pontificis et de consuetudine veteris canonice penitentiae*; Paris, 1605, in-4°; — *Disquisitio de praerogative allusionis in provinciis Narbonensi et Aquitanica, quae jure scripto reguntur, ad majorem fidem in rebus antiquitatis monumentis*; ibid., et tout est imprimé dans Schiller, au tome III de son recueil intitulé : *De Fœderis*; Strasbourg, 1661, in-4°; — *Assertio Gallicana, contra Fœderis Hispanicas Joannis-Jacobi Chiffletii, seu historicae disceptationis quae circa reipublicae et genealogiae Hispanorum consuetudinem, Franciae stabilitatem*; Paris, 1661, in-4°.

Chiffet prétendait que Hugues Capet ne descendait pas même par les femmes de Charlemagne, et que la branche des Carlovingiens ayant fini en 987, à la mort de Louis V, le royaume de France était dévolu aux femmes, et par conséquent au roi d'Espagne, qui en descendait de plusieurs côtés. Dominicy convient que la descendance directe a fini à Louis V; mais il soutient que la couronne n'a fait que passer d'une ligne à l'autre, puisque Hugues Capet tire directement son origine de Childebrand, frère de Charles Martel et tous deux fils de Pepin d'Héristal et d'Alpais. Il établit ensuite la descendance par les femmes, qui n'est pas moins certaine, puisqu'il en cite quatorze qui ont transmis leur sang et leurs droits à la race capétienne. Il distingue aussi deux lois saliques, l'une faite au delà du Rhin par Pharamond, et l'autre en deçà par Clovis. Elles ont eu toutes deux le même but, qui est de conserver la couronne aux mâles, et ont toujours été observées avec la plus grande exactitude. Passant à la présence que les rois de France n'avaient cessé d'avoir sur ceux d'Espagne, à la précellence de leur origine et de leurs titres, à l'étendue et à l'indépendance des droits de leur couronne, à leur puissance et à leur catholicité, il soutient que sur ces points les rois catholiques sont bien inférieurs. Il y a de la force, de la critique et des recherches dans cet ouvrage, qui fit une grande sensation lors de son apparition; — *Assertoris Gallici, circa Legis Salicæ intellectum mens explicata, adversus Ludovicum Cantarellum*; Paris, 1640, in-4° : c'est une réponse à Chantereau-Lefebvre au sujet de la distinction établie par cet auteur entre la loi salique et la coutume des Francs; — *Ansberti Familia rediviva, contra Ludovici Cantarelli-Fabri et Joannis-Jacobi Chiffetii objectiones vindicata, sive linea superior et inferior stemmatis sancti Arnulphi. Pars prima : De Nuptiis commentitii Ansberticum Blithilde, Clotarii regis filia, etc. Pars altera : Germanum Hugonis Capeti stemma illustratum, etc.*; Paris, 1648, in-4°. Dominicy rapporte dans ce livre plusieurs généalogies de saint Arnoul, tirées de différents manuscrits; c'est une réplique au *Discours historique concernant le mariage d'Ansbert et de Blithilde, prétendue fille du roi Clothaire I ou II*, par Chantereau-Lefebvre; Paris, 1647, in-4°. — *Mémoires des anciens comtes du pays de Quercy et comte de Cahors*, en manuscrit à la Bibliothèque impériale; — *Mémoires des anciens comtes de Rouergue et des comtes de Cahors*; ibid.

Langlet DuRoioux, Méthode pour étudier l'histoire. — 1860. Bibliothèque historique de la France, n° 5135.

DOMINIUS (Jacques), historien allemand, né le 10 novembre 1764, à Rheinbergen, mort à Coblenz, le 17 juillet 1819. Après avoir fait ses études de philosophie et de jurisprudence, il fut nommé en 1790 professeur suppléant de phi-

losophie à l'université d'Erfurt. En 1802 il y obtint une chaire de professeur titulaire, et après la suppression de cette université on lui donna, en 1810, la charge de conseiller des finances et des domaines, fonctions qu'il exerça à Coblenz depuis 1817 jusqu'à la fin de ses jours. Historien plein de talent, il se distingue surtout comme écrivain par la clarté, la finesse et l'exactitude de ses appréciations. Ses principaux ouvrages sont : *Ueber Weltgeschichte und ihr Princip* (l'Histoire universelle et son principe); Erfurt, 1790, 1 vol. in-8°; — *Erfurt und das Erfurter Gebiet* (Erfurt et le territoire d'Erfurt); Gotha, 1793, 2 vol. in-8°; — *Don Emanuel, König von Portugal* (Don Emmanuel, roi de Portugal); Leipzig, 1795, 1 vol. in-8°; — *Ferdinand, Herzog von Alba*; 1796, 2 vol. in-8°; — *Heinrich I V, König von Frankreich*; Zurich, 1797, 2 vol. in-8°; — *Der Kampf um Europens Stiefel* (La Lutte au sujet de la botte de l'Europe) (1); Erfurt, 1810, 1 vol. in-8°; — *Über die Feier der Geburtstage bei den Alten* (Sur la célébration du jour de naissance chez les anciens); 1812, in-8°. S.

Wolff, *Encyclopédie der Deutschen Nationalliteratur*.

DOMINIQUE (Saint), surnommé *Loricat* ou *l'Encuirassé*, cénobite italien, mort à Fonta-Vellano (Ombrie), le 14 octobre 1060. Après avoir passé par tous les degrés de la cléricature, il fut élevé à la prêtrise; mais comme ses parents avaient donné un présent à l'évêque pour obtenir son ordination, Dominique, ayant appris la prévarication dont il était la cause involontaire, se condamna à n'exercer aucune fonction; il se retira dans un ermitage des Apennins, où il pratiqua une vie fort austère, sous la conduite de Jean de Monte Feitro. Il alla ensuite trouver saint Pierre Damien à Fonta-Vellano. Dominique fut surnommé *l'Encuirassé* parce qu'il portait toujours sur sa chair une cuirasse de fer, qu'il ne quittait que pour se déchirer le corps à coups de fouet. « Il récitait tous les jours, dit son biographe, deux ou trois psautiers, pendant chacun desquels il se donnait quinze mille coups de verges. Il pratiquait souvent aussi la pénitence de cent ans, qui remplaçait un siècle d'indulgence; elle consistait à réciter vingt psautiers et à se donner trois cent mille coups de fouet, ce qu'il accomplissait ordinairement en moins de six jours. » Ces chiffres paraissent douteux, s'ils ne tiennent du miracle. « Ce n'était pas seulement pour lui, ajoute Feller, que Dominique se flagellait, c'était pour expier les iniquités des autres; et les pécheurs commodes n'hésitaient pas de recourir à la courageuse charité du bon ermite. » Sur la fin de ses jours, Dominique usa d'une discipline de cuir hérissée de pointes de fer, et porta des cercles de fer aux bras et aux jambes. On ne doit pas être étonné que de semblables macérations aient pu rendre le corps de Dominique « aussi noir que

(1) l'Italie, ainsi nommée à cause de sa configuration.

celui d'un nègre ». Voltaire a, dans son *Dictionnaire encyclopédique*, confondu saint Dominique l'Encuirassé avec saint Dominique le fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs.

Saint Pierre Damien, *Epistole XIX.* — Tarchi, *Vita di san Domenico*; Rome, 1701. — Baillet, *Vies des Saints*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Feller, *Dictionnaire historique*; édit. de 1797.

DOMINIQUE (Saint), en espagnol *Domingo* de GUZMAN, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs, né en 1170, à Calarvega (Vieille-Castille), mort à Bologne, le 26 août 1221. Il était fils de Feliz de Gusman et de Juana de Aza. « Les dominicains, dit l'abbé de Labouderie, font descendre le père de Dominique de l'antique famille des Guzman, plusieurs fois alliée aux maisons royales d'Espagne; mais cette illustre origine n'est nullement prouvée. » Quoi qu'il en soit, Dominique fit, sous la direction de son oncle maternel, archiprêtre de Gumiel d'Yzan, de bonnes et solides études. Ses progrès furent tels, qu'à quatorze ans on put l'envoyer à Palentia (Léon), pour y suivre les cours de philosophie. Il passa neuf ans dans l'université de cette ville, et en 1193, malgré son jeune âge, il obtint de Diego de Azebez, évêque d'Osma, un canonicat dans sa cathédrale. Dominique parcourut alors l'Espagne prêchant avec talent et succès. Diego de Azebez, ayant déterminé, en 1198, ses chanoines à accepter l'institut régulier de Saint-Augustin, rappela le jeune prédicateur, lui conféra la prêtrise, et le mit à la tête de son chapitre en qualité d'archidiacre. Dominique ne se borna pas à ces fonctions : il se rendit à Palentia, et y enseigna la théologie et l'Écriture Sainte. Il fut ensuite chargé de prêcher une mission dans la Galice, la Castille et l'Aragon. En 1203, il accompagna Diego de Azebez, chargé par Alfonse IX, roi de Castille et de Léon, de négocier le mariage de son fils Ferdinand, avec la fille d'Hugues IX, sire de Lusignan, comte de la Marche. Diego réussit dans sa mission; mais dans l'intervalles la princesse mourut, à Gacé. Les envoyés espagnols prirent alors le chemin de Rome pour demander au pape Innocent III la permission de rester en France, afin d'y combattre les albigeois ou d'aller convertir les infidèles du Nord. Le pape les engagea à prendre le premier parti : Diego et Dominique revinrent donc à Montpellier en 1205; ils s'entendirent avec les frères Gui et Regnier, moines de Cîteaux, que le pape avait nommés ses commissaires dans la province de Narbonne. La mission prit dès lors une nouvelle face : les moines de Cîteaux ne paraissaient qu'avec des équipages splendides; Dominique et son évêque, prêchant d'exemple, les engagèrent à renvoyer leurs valets, leurs chevaux et tout cet attirail fastueux, qui scandalisait les albigeois au lieu de les convertir. Ils virent aussi avec peine que les commissaires, et surtout le fougueux légat Pierre de Castelnau, employaient plus souvent les bourreaux et la terreur que la persuasion : Dominique fit à ce sujet quelques observations,

qui furent momentanément écartées. Séparé des cisterciens et de Diego, il s'établit à Alby même, et s'appliqua à combattre les dissidents par ses sermons, ses conférences, ses écrits et ses miracles. « Les albigeois de Fauveau (rapportent les dominicains Richard et Giraud) ayant été plusieurs fois convaincus d'hérésie et d'impie par le zélé prédicateur, ils demandèrent qu'on soumit tout au jugement de Dieu, en mettant leurs écrits et ceux des catholiques à l'épreuve du feu. On jeta donc les écrits des hérétiques dans le feu, et ils furent aussitôt consumés. On y en jeta un autre, qui avait été composé par Dominique, jusqu'à trois fois, et il en sortit autant de fois sans la moindre atteinte. » Les prédications de Dominique n'eurent pourtant pas tout le succès que l'on aurait pu attendre de son éloquence; il adressa alors des prières à la Vierge, et institua la dévotion du *Rosaire*, prière dédiée sur une espèce de chapelet composé de grains de différentes grosseurs, et dans laquelle la Vierge est invoquée cent-cinquante fois entre quinze répétitions du *Pater*. C'est encore de Dominique que vient l'usage de saluer la Vierge à la fin de l'exorde des sermons. A la même époque, en 1206, il fonda le monastère de Notre-Dame de Prouille, regardé depuis comme le berceau et le chef-lieu des religieuses dominicaines. Dominique ne prit aucune part aux terribles exactions qui suivirent en 1208 le meurtre du légat Pierre de Castelnau. « Les dominicains et même les teulandistes, dit l'abbé de Labouderie, ont toujours insisté là-dessus pour venger saint Dominique de l'accusation d'avoir fondé le tribunal de l'Inquisition tel qu'il a existé et qu'il subsiste encore. » Selon l'abbé Fleury et plusieurs autres écrivains ecclésiastiques, le plan de ce tribunal, tracé par le concile de Vézence, en 1184, recut quelques développements en 1204 par Pierre de Castelnau et les abbés cisterciens; mais il ne fut véritablement organisé qu'en 1229, par le concile de Tolouse. « Mais, disent Richard et Giraud, quoique les religieux de Cîteaux soutiennent que les premiers inquisiteurs furent Radulphe, Pierre de Castelnau, martyr, et Arnaud, leurs trois abbés de leur ordre et légats du saint-siège; quoique le père Échard et le père Cuper prétendent que le premier qui a porté cette qualité est Gui de Marpurg, franciscain, selon Cuper, et prêtre de culier, selon Échard, le sentiment le plus commun est que ce fut saint Dominique, que le pape Innocent III nomma premier inquisiteur de la foi, formant à la vérité contre les hérétiques un tribunal, mais ceux qui informaient ne portaient point le nom d'inquisiteurs, ils n'en avaient point le tribunal, ils n'en observaient point les formalités, n'en exerçaient point toutes les fonctions. » Il serait donc à tort que l'on confondrait saint Dominique l'Instituteur du saint-office, à ce qu'il en reste qu'un moyen de maintenir les coutumes religieuses qu'il venait d'accroître par l'apostrophe, après avoir éprouvé tous les moyens de per-

mission et d'entraînement, il obtint d'Innocent III la permission de combattre la nouvelle secte avec les armes des princes temporels; il prêcha lui-même une croisade générale contre les malheureux Languedociens, et devint l'intime conseiller du cruel Simon de Montfort; c'est jusqu'à sa mort qu'il fut le chef de la croisade, sur le refus de Philippe-Auguste et de son fils. Sous le titre de directeur de la croisade, on le vit parcourir les rangs de l'armée le crucifix à la main et animer les soldats à couper la racine de l'hérésie: c'est ainsi qu'il livra ceux que les commissions ecclésiastiques déclaraient coupables du crime d'hérésie au bras séculier. Or, les bulles des papes, qui faisaient foi dans les provinces du midi, soumises à peine au roi de France, et qui se fondaient d'ailleurs sur les lois antérieures de Théodose et de Justinien, prononçaient la peine de mort. Le moine de Vaux-Cornay, le premier historien de la croisade contre les albigeois, qui accompagna son abbé, légat du pape, s'applaudit souvent des exécutions ordonnées contre les hérétiques, et dit (chap. 7), en parlant du chef des missionnaires, Dominique: *Il était des nôtres*. Cependant, il se lassa bientôt de ces scènes de carnage, et souvent il prêcha contre les excès des croisés autant que contre l'impiété des albigeois. Il jeta alors dans l'église de Saint-Romain, à Toulouse, les fondements de son ordre, approuvé en 1216 par Honorius III, sous le nom de *Frères précheurs*. Les membres de cette nouvelle congrégation étaient chargés de se rendre au milieu des hérétiques, de parcourir à pied, deux à deux, leurs villages, de prêcher la foi au milieu d'eux, de les éclairer par des discussions de controverse, de leur montrer tout le zèle de la charité chrétienne, et d'obtenir par la confiance des renseignements exacts sur le nom, le nombre et la demeure de ceux qui s'étaient écartés de l'église, afin que le saint-office pût seoir ensuite contre les relaps. Dans leur première institution, les frères précheurs n'étaient ni mendiants ni exempts de la juridiction ordinaire; ils composaient un ordre canonial, composé de chanoines réguliers; ils en portèrent même l'habit jusqu'en 1219, époque où ils prirent celui qu'ils ont porté depuis. Pour éluder la défense du concile de Latran, qui défendait la création de nouveaux ordres religieux, Dominique embrassa la règle de saint Augustin, en y ajoutant quelques pratiques plus austères. Il fut le premier général de son ordre. La nouvelle congrégation se multiplia tellement qu'au dix-huitième siècle elle était divisée en quarante-cinq provinces, dont il y en avait onze en Asie, en Afrique et en Amérique, sans compter douze congrégations ou réformes particulières, gouvernées par des vicaires généraux. Le maître du sacré palais, à Rome, était toujours un religieux de cet ordre, titre que Dominique obtint le premier du pape Honorius III. Ce fut Dominique qui détermina ce pontife à créer le maître du sacré palais, office qui sous une

apparence modeste, devint très-important dans la suite, car ce fut ce fonctionnaire que les papes chargèrent de la censure des livres et de l'interprétation des Écritures (1). Dominique en exerça le premier l'emploi, et commença à s'en acquitter par l'explication publique des *Épîtres* de saint Paul. En même temps, selon Richard et Giraud, il confirma sa mission par plusieurs miracles; c'est ainsi qu'il y multiplia les pains, rendit la santé à un moribond et la vie à trois morts, dont l'un, neveu du cardinal Stefano Fossa-Nova, s'appela Napoléon (2). Il revint ensuite à Toulouse (3), et passa en Espagne, où il fonda plusieurs établissements dans les Castilles. Infatigable et plein de volonté, il était en juin 1219 à Paris, où il obtint de l'université de cette ville l'église Saint-Jacques, dans laquelle il rassembla rapidement un grand nombre de religieux (qui depuis furent appelés *jacobins*). Sans l'antagonisme de l'université de Paris et la résistance de saint Louis, cette maison aurait comme à Toulouse usurpé le pouvoir judiciaire. Toutefois, cet ordre fit de tels progrès qu'après la fatale croisade de 1248 le pieux roi fut sur le point d'abdiquer et de prendre l'habit de Saint-Dominique. Quelques mois plus tard il fonda des maisons centrales à Avignon, Asti, Bergame, Milan, Bologne, Florence, Rome. La Lombardie fut le théâtre de son zèle et de ses prédications durant l'année 1220. L'année suivante, il tint à Bologne le second chapitre général de son ordre, qu'il partageait déjà en huit provinces. Ce fut quelques mois plus tard qu'il mourut, dans cette ville. « Il protesta au lit de mort, en présence de ses frères, qu'il avait conservé sa virginité. » On vit alors quelque chose de miraculeux dans cette chasteté d'un moine (4).

Dominique a été jugé très-diversement: tous pourtant s'accordent à lui reconnaître du zèle,

(1) Une semblable institution remonte à la Novelle 30 de Justinien de l'an 534, qui crea, sous le titre d'*inquisiteur*, un magistrat civil, avec des *assesseurs* chargés d'informer contre les hérétiques du droit civil; il passa plus d'une fois dans les mains ecclésiastiques.

(2) Le dernier biographe de Saint-Dominique, M. l'abbé Lacordaire, prénotant, en 1839, par un écrit éloquent au rétablissement en France de l'ordre des Dominicains, abolit en 1790, a dit, en parlant des miracles attribués à ce saint, qu'après tout leur récit ne faisait de mal à personne (p. 149); cependant, dans la biographie de ce saint, publiée deux ans plus tard (1841, in-8°), le révérend dominicain a soutenu que le fondateur de son ordre avait été autorisé à juger, condamner et livrer au supplice du feu les hérétiques du treizième siècle, parce qu'ils conspiraient contre l'ordre établi et la religion, qu'en faisant la base, système que l'on suit encore, mais avec moins de rigueur, en Toscane, et qui doit céder aux principes de tolérance générale, afin que les mahométans et surtout les Chinois ne soient point autorisés à invoquer l'exemple de la chrétienté lorsqu'ils persécutent avec tant de ténacité nos vertueux et héroïques missionnaires.

(3) On a conservé principalement jusqu'à ces derniers temps dans la maison des Dominicains de Toulouse un crucifix qui portait Dominique au siège de Muret, où il assista avec cinq évêques et trois abbés, et qui fut percé de flèches lors de la sanglante bataille où périt le roi d'Aragon, allié des albigeois.

(4) C'est ce que reconnaissent les Bollandistes, t. I, août, p. 611.

du savoir et un grand esprit de charité; cependant, son enthousiasme sincère causa la mort de plusieurs milliers de créatures humaines. Quelques traits, disent ses biographes, font voir que son caractère n'était pas naturellement cruel : « Lorsqu'en 1191 l'Espagne fut tourmentée par la famine, il vendit ses meubles et ses livres pour secourir les malheureux. — Une femme lui demandait l'aumône pour racheter son fils, esclave d'un corsaire; Dominique, n'ayant point d'argent, s'offrit à prendre la place de ce fils : les prières des assistants l'empêchèrent seules d'accomplir ce sacrifice. — Une autre fois, il arracha au saint-office le pardon d'un jeune hérétique condamné au feu avec son maître, quoiqu'il refusât alors de se convertir, espérant que cet acte d'indulgence agirait plus tard, ce qui en effet se réalisa. Il accompagna aussi de nombreux actes de réconciliation avec l'Eglise. La formule, assez bizarre, de ces actes s'est transmise jusqu'à nos jours; elle est ainsi conçue : « Moi, frère Dominique, je réconcilie à l'Eglise le nommé ..., porteur des présentes, à condition qu'il se fera souetter par un prêtre, par trois dimanches consécutifs, depuis l'entrée de la ville de ... jusqu'à l'entrée de l'église de ..., etc. » Par une fatalité assez singulière, il ne nous reste de ce célèbre fondateur que quelques lettres et les statuts qu'il avait ajoutés à la règle de Saint-Augustin; cependant, il avait beaucoup écrit, disent ses biographes, qui citent de lui des *Commentaires sur saint Mathieu*, *Sur le Psautier*, *Sur les Epîtres de saint Paul*, *Sur les Epîtres canoniques*. Dominique de Guzman fut canonisé le 3 juillet 1234, par le pape Grégoire IX. L'Eglise honore ce saint le 4 août. A. DE L.

Théodorle du Puy ou de Podio, *Vita S. Domini*. — Leandro Albert, *De Hominiis illustribus Ordinis S. Domini*. — Ferdinand de Castille, *Chronica Domini*. — Castillo, *Historia general de santo Domingo*. — Le P. Tournon, *Vie de saint Dominique*. — Echart, *Bibliotheca Scriptorum Ordinis Prædicatorum*. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*, V. — Mathieu Paris, 103. — Baillet, *Vies des Saints*. — Le P. Lacordaire, *Vie de saint Dominique de Guzman*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DOMINIQUE dit le Grec, peintre, sculpteur et architecte grec, né dans une des îles de l'Archipel, en 1548, mort à Tolède, en 1625. Il vint de bonne heure à Venise, et entra dans l'atelier du Titien, dont il réussit à imiter si parfaitement la manière, que l'on confondait souvent les tableaux du maître et ceux de l'élève. Jaloux d'occuper le premier rang, Dominique passa en Espagne, où ses œuvres devinrent l'objet de l'admiration générale. Il fixa sa résidence à Tolède; il fit bâtir, d'après ses plans, une église, et la décora de magnifiques tableaux et de belles statues, produits de son pinceau et de son ciseau. Presque toutes les villes d'Espagne possédaient quelque toile de ce grand peintre. En 1600, Dominique contribua beaucoup par ses écrits véhéments à faire abolir en Espagne l'impôt qui assimilait les artistes aux marchands. Il a publié

d'excellents traités sur la peinture, la sculpture et l'architecture. Plusieurs de ses élèves ont marqué dans l'histoire de l'art.

Nagler, *Nouveaux allg. Kunstl.-Lexic.*

DOMINIQUE (Joseph BIANCOLELLI, dit), acteur italien, né à Bologne, en 1640, mort le 5 août 1688. Il faisait partie de la troupe de comédiens italiens que le cardinal Mazarin appela à Paris en 1657, et jouait dans la perfection les rôles d'arlequin. Au théâtre, sous son masque, il se faisait admirer par ses saillies, par l'originalité, le naturel et l'entrain de son jeu; mais hors de la scène, le séduisant Arlequin disparaissait, et les spectateurs qu'il avait charmés quelques instants auparavant par sa franche gaieté ne pouvaient plus le reconnaître dans cet homme si maintien sérieux, au caractère mélancolique, dont les manières et le ton ne permettaient guère de deviner le baladin en possession d'amuser la foule. La faveur dont jouissait alors auprès du public la troupe italienne excita la jalousie des comédiens français, qui prétendirent, en vertu de leur privilège, leur faire défendre de jouer des pièces françaises. Louis XIV ne dédaigna pas de juger lui-même cette contestation, et fit venir devant lui Baron et Dominique, pour entendre les raisons de part et d'autre. Baron parla le premier au nom des comédiens français; et quand il eut cessé de plaider, Dominique dit au roi : « Sire, comment parlerai-je ? — Parle comme tu voudras », répondit le roi. — « Il n'en faut pas davantage », reprit Dominique, j'ai gagné ma cause. — En vain Baron voulut réclamer contre cette surprise; le roi dit en riant qu'il avait prononcé. Depuis ce temps les comédiens italiens ont joué des pièces en français sans être inquiétés. A. J.

Histoire du Théâtre-Italien.

DOMINIQUE (Louis BIANCOLELLI), ingénieur et auteur dramatique français, fils aîné de Joseph, mort à Toulon, le 5 décembre 1729. Il fut élève de Louis XIV. Il possédait de grands talents comme ingénieur militaire; il avait été même directeur des fortifications de Provence et chevalier de Saint-Louis, lorsqu'il mourut, jeune encore. On lui doit plusieurs comédies, qui eurent une grande vogue au Théâtre-Italien. On y remarque : *Arlequin défenseur du bon sens*.

Gherard, *Théâtre-Italien*, V et VI.

DOMINIQUE (Pierre-François), acteur et auteur dramatique, fils de Joseph et frère de Louis, né à Toulon, le 18 av. 1734. Soins de Barbeau, av. parraïn, chez les Jé, ou : il aurait pu, ou : sorti du coll. Pasquariel, ou : courait la province. Entré par une irrégularité, et sous le nom de père, et ne tarda

bles et sous le masque d'Arlequin, quitta son beau-père, forma une arceur les principales villes d'Italie. Vers cette époque il revint à Paris, où la troupe foraine de l'Opéra-Comique fut un des soutiens jusqu'au moment d'Orléans, régent de France, ayant rétel de Bourgogne une nouvelle comédiens italiens, Dominique y fut en ordre, pour y jouer les rôles de l'il abandonna bientôt pour créer *celin*, valet italien rusé et fécond en le *Scapin* français. Dominique, qui yages dramatiques s'était exercé à ion, ne se borna pas, comme acteur, ans les rôles d'Arlequin; il fut très-camarades par sa fécondité et sur-sprit et la gaieté de ses ouvrages. A ent souvent pour collaborateurs le gnesi et les deux Riccoboni; mais ces tournaient au profit du public, qui core aujourd'hui. Parmi les pièces de es plus remarquables, nous citerons : *lante*, en un acte et en vers libres; , in-4°. — *La Femme fidèle, ou les trompeuses*, comédie en trois actes, Lyon, 1710, Anvers, 1713, in-12; — *esclaves*, comédie en trois actes et en 1711, in-12; — *L'École galante, ou er*, par *Arlequin*, comédie en trois vers; Paris, 1711, et Anvers, 1714, *Prince généreux, ou le triomphe*, trois actes et en vers; 1713; — *Ar-l'homme par hasard*; ibid.; — *La de*; 1716; — *Cédipe travesti*, comédie (Cédipe de Voltaire) en un acte et en egrand; Paris, 1719, in-12; — *L'A-illot*, comédie en un acte et en vers *Inès de Castro* de Lamotte; Paris, in-12; Dijon, 1777, in-8°. — *Le Mau- de Voltaire* (parodie de l'*Hérode* et en un acte et en vers, avec Legrand; , in-8°; — *Arcagambis*, tragédie en : *Les fils* de Romagnesi; Paris, 1726, in-12; — *Pirame et Thisbé*, parodie mêlée de vaudevilles, avec Roma-noboni; Paris, 1726, in-12; — *Medee* rodie mêlée de vaudevilles), avec Le-magnesi; Paris, 1727, in-12; — *Al-le de l'Alceste* de Quinault, un acte, levilles, avec Romagnesi; Paris, 1729, *Paysan de qualité et les débuts*, un acte, avec prologue, avec Ro-aris, 1729, 1733 et 1735, in-12; — *Poëtes*, comédie en un acte, avec le t, 1730, in-12; — *L'Île du Divorce*; *Sylphide*; ibid.; — *Arlequin hulla*, un acte; Paris, 1731, in-12; — *La Méduse*; ibid.; — *Arlequin Phaë-* en un acte, mêlée de vaudevilles; *Botus* (parodie du *Brutus* de Vol-racte et en vers; ibid.; — *Les En-*

jants troués, ou le sultan poli par amour (parodie de la *Zaire* de Voltaire), en un acte et en vers, avec Romagnesi et Riccoboni fils; Paris, 1732, in-12; 1762 et 1788, in-8°; Rouen, 1733, in-12; Utrecht, 1735, in-12; — *Les Quatre Sem-blables*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1733, in-12; — *Artemise*, parodie; Paris, 1738, in-12; — *Arlequin toujours arlequin, ou les débuts*; 1753.

A. JADIN.

Lérin, *Dictionnaire portatif des Théâtres*. — Ghe-rardi, *Théâtre Italien*.

DOMINIQUE DE' BARBIERI, connu sous le nom de *Domenico Fiorentino*, peintre, sculp-teur et graveur toscan, né à Florence, en 1506, mort en 1560. Il était élève et compagnon de tra-vail du Rosso, et aida beaucoup cet habile maître dans les décorations en peinture et en stuc dont François I^{er} fit embellir le château de Fontaine-bleau, vers 1540. Barbieri travailla ensuite avec le Primatice, puis se retira à Troyes, où il sculpta avec François Gentil de nombreux morceaux jus-te ment appréciés. Il a gravé aussi quelques piè-ces d'après le Primatice, Salviati et autres peintres. Son monogramme était un D et un F enlacés.

Vasari, *Vite de de più eccellenti Pittori, Scultori, etc.* — Laoti, *Storia pittorica*, t. 3, 323.

DOMINIQUE BARRIÈRE, graveur français, né à Marseille, en 1622. Il habitait Rome, et a gravé un nombre considérable d'estampes dans le goût de La Belle. Il cultivait tous les genres avec un égal succès. On remarque de cet artiste : divers *Paysages* et *Marines*, soit de sa composi-tion, soit d'après Claude Lorrain; — l'*Histoire d'Apollon*, en plusieurs pièces, d'après les ta-bleaux que Le Dominiquin et le Viola ont peints pour la villa Aldobrandini; — le portrait de *Jean de La valette, grand-maitre de Malte*; et quel-ques belles gravures d'après Le Bolognese, Pierre de Cortone, Le Titien, etc. Le monogramme de Dominique Barrière, D. B., a été quelquefois con-fondu avec celui de Domenico de' Barbieri.

Bassan, *Dictionnaire des Graveurs*.

DOMINIQUE de Flandre, théologien, mort en 1500. Il se rendit jeune en Italie, entra dans l'ordre des Dominicains, et professa la théologie à Bologne, où il mourut. Il écrivit beaucoup de livres de philosophie scolastique, dans lesquels il es-sayait à éclaircir Aristote et saint Thomas : *Quæ-siones metaphysicales in libros Metaphysico-rum Aristotelis*; — *Quæstiones in libros III de Anima*; — *Quæstiones in Comment. S. Thomæ in libros posteriorum Analyticorum*; — *Quæ-siones quodlibetales*. Tout cela fut imprimé à Venise, de 1496 à 1503, et le débit de quelques-uns de ces écrits fut assez rapide pour qu'il devint nécessaire de les réimprimer. G. B.

Quæst. Scriptores Ordinis Prædicatorum, t. 1, p. 234. — Pappens, *Bibliotheca Belgica*, t. 1, p. 238.

DOMINIQUE de Jérusalem, rabbin con-verti au christianisme, né en 1550. Reçu docteur à Safet en Galilée, il y professa le Talmud, et de-vint médecin du sultan. En 1600 il se convertit au christianisme, à Rome, où il fit des cours de

langue hébraïque. Dominique traduisait en hébreu le Nouveau Testament; il annonce dans la préface que sous le titre de *Fons Hortorum* il publiera un traité des articles de la foi chrétienne.

Wolff. *Bibl. Hebr.*

DOMINIQUE de Saint-Thomas (Le P.), théologien portugais, né à Lisbonne, mourut en 1675. Il appartenait à l'ordre de Saint-Dominique, et devint successivement prieur, prédicateur royal, docteur et professeur en théologie. On a de lui : *Summa Theologiae, in triplex compendium tripartita, sive tirocintum theologiae*; Lisbonne, 1670, 3 vol. in-fol. L'auteur s'étend longuement sur la nature et l'origine de l'inquisition. Il les explique ainsi : « Saint Dominique, n'étant encore que simple chanoine d'Osma, passa dans le Languedoc avec son évêque et douze abbés de l'ordre de Cîteaux pour y prêcher la croisade; il remarqua que les albigeois qu'on domptait par les armes ne se soumettaient pas pour cela à la foi. Il pensa alors que pour en venir à bout, il fallait que quelque homme zélé et énergique prit soin de les instruire des vérités de la religion catholique; et de peur que l'on ne l'écoutât légèrement s'il n'était armé que de son zèle, il jugea nécessaire qu'il pût punir les récalcitrants et les condamner même à la mort s'il le trouvait à propos. Il communiqua cette pensée au légat du pape, Pierre de Castelnau, qui non-seulement l'approuva, mais voulut que saint Dominique la mit lui-même à exécution; ce que le pape Innocent III confirma, afin que la chose fût encore plus efficace. » Le père Dominique de Saint-Thomas explique aussi que c'est à tort qu'on nomme vulgairement *sambenedito* (1) l'habit dont on revêt les condamnés pour hérésie, ce qui semblerait faire venir ce nom de saint Benoît, tandis qu'il vient de *sacco benedetto*, sac béni, parce que le tribunal de l'inquisition, à l'exemple de l'Eglise primitive, revêt les hérétiques d'un sac vide, béni d'une façon particulière.

A. DE L.

Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, II, 684. — *Journal des Savants*, année 1678, page 25. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **DOMINIQUE de la Sainte-Trinité**, théologien français, né à Nevers, en 1616, mort à Rome, le 7 avril 1687. Il était d'une famille noble, et, malgré l'opposition de ses parents, prononça ses vœux en 1634, dans le couvent des Carmes déchaussés de Paris. Il fut envoyé à Rome pour y enseigner la controverse : il passa de là à Malte en qualité d'inquisiteur, et revint professer à Rome. En 1656, il fut élu général de son ordre, et le pape Clément X le nomma qualificateur du saint-office. On a de lui : *Tractatus polemicus de anno jubiliari*; Rome, 1650, in-4°; — *Bibliotheca theologica, septem libris destinata, in qua exacto ordine reponuntur cuncta ad completam sacræ scripturæ vel theologiæ no-*

titiam spectantia, tam secundum se quam secundum diversas ejus munera : deducendi conclusiones beneficio artis syllogisticæ, unde scholastica vel argumentativa; ordinandi et explicandi locos theologicos, unde positiva sive thetica et fundamentalis : defendendi sua principia adversus omnium inædelium genera, unde polemica; disponendi suas materias, unde methodica; utendi metaphoris, unde symbolica; provocandi vel dirigendi affectum in Deum, unde mystica; Rome, 1665-1676, 7 vol. in-fol.

Bibliotheca Carmelitana, I, col. 488. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DOMINIQUE BURCHIELLO, poète italien. Voyez BURCHIELLO.

* **DOMINIQUE de Jésus**. Voyez VERNI (Gerald).

DOMINIQUE (Jacques de Saint-). Voyez SAINT-DOMINIQUE.

DOMINIS (Marcantonio de), théologien et mathématicien dalmate, né à Arbe (île sur les côtes de la Dalmatie), en 1566, mort à Rome, en septembre 1624. Il était de la famille du pape Grégoire X, et fit ses études à Lorette, sous la direction des Jésuites, qui le décidèrent à entrer dans leur ordre. Il professa ensuite avec un grand succès à Padoue, et dans plusieurs autres grandes villes d'Italie, les mathématiques et la philosophie. Après avoir passé vingt années dans la Société de Jésus, où il s'était distingué dans tous les emplois dont il avait été chargé, Dominis succomba à la tentation de devenir évêque, et se fit séculariser. L'empereur Rodolphe et le doge de Venise obtinrent pour lui l'évêché de Segni. Diverses querelles qu'il eut avec ses diocésains le déterminèrent à demander en échange l'archevêché de Spalatro (Dalmatie). Le cur de Rome ayant prononcé l'interdit contre les Vénitiens, Dominis prit parti pour ces derniers, qu'il considérait comme ses protestants. L'inquisition censura ses écrits. La remontrance que lui inspira cette condamnation, les courtes des protestants et l'assurance de pouvoir lui imprimer ses ouvrages sans craindre les poursuites des inquisiteurs, le déterminèrent, en 1604, à passer en Angleterre. Il n'y fut pas inutile à Jacques I^{er}, dont la passion dominante était d'apparaître savant théologien. Ce monarque le nomma doyen de Windsor. Dans le but, disait-il, de travailler à la réunion des religions, il publia et écrivit contre la cour de Rome. En 1617, Dominis publia le premier volume de son fameux ouvrage *De Republica ecclesiastica*, dans lequel il avançait entre autres propositions les suivantes : que l'Eglise sous le pontificat romain n'était l'Eglise, mais un Etat humain, sans la sanction temporelle du pape; que l'Eglise n'a point une puissance coactive ni de contrainte extérieure; que les prêtres n'offrent point, à proprement parler, le sacrifice de Jésus-Christ, mais qu'ils en célèbrent seulement la commémoration.

(1) La véritable orthographe est *sambenito* ou *sambenito*.

que l'inégalité de puissance entre les et une invention humaine, qui n'alement dans l'Évangile; que le Saint-é véritable vicaire de Jésus-Christ en

Jean Huss avait été mal condamné e de Constance; que Jésus-Christ on Saint-Esprit à toute l'Eglise, sans ux prêtres et aux évêques, et sans r les laïques; que les évêques sucun en son particulier, à la puissance ; que l'Ordre n'est pas un sacrement; e romaine, à cause de la dignité de sa la première des Eglises en excellence juridiction; que les ministres de l'Éat pas obligés au célibat; que le vou s moines n'a point d'effet au delà du e; que la papauté est une fiction des etc. « Cet ouvrage, dit un critique, eulement pour détruire la monarchie et la primauté du pape, mais encore d'un chef visible, ne pouvait manire aux puritains d'Angleterre; mais ant que Jacques I^{er} l'ait souffert, et as vu qu'un homme qui ne veut pas ans l'Eglise n'en veut point dans e 30 octobre 1617, Nicolas Isambert ire de Dominis à la Faculté de théo-uris. La condamnation de quarante-itions fut arrêtée le 15 décembre e partie des docteurs : les autres, onscrire, jugeaient, avec Richer, que es propositions étaient soutenables, aient pas les qualifications dont on apt des autres propositions. La Fa-éologie de Cologne publia aussi dans e la censure des quatre premiers *Republique ecclésiastique*. Dominis on ouvrage au milieu des témoignages e respect et d'estime, dont le roi et nglais le comblaient; cependant, au ce travail, sa conscience démentait que sa plume écrivait, et des remords 'assaillir. Ils augmentèrent lorsque t son avarice lui eurent fait perdre : en Angleterre. Grégoire XV, son condisciple, ayant été averti des dis- Dominis, résolut d'en profiter, et lui r le marquis de Gondemar, ambas- pague, qu'il pouvait revenir sans Rome. Dominis y consentit; mais artir il voulut signaler son retour sse par une action d'éclat. Il monta Londres, et rétracta tout ce qu'il écrit contre l'Eglise romaine. Jac-rité de ce nouveau changement d'o- riva aussitôt de tous ses bène- rdonna de sortir du royaume dans Dominis traversa la Flandre en avril eadit à Rome. Le 24 novembre publia une ample déclaration contre e, et après avoir fait abjuration de ses demanda pardon de son apostasie

dans un consistoire public. Son humeur incons- tante et bizarre ne lui permit pas de demeurer longtemps en repos. Dès 1623 on jugea par des lettres qu'il écrivait en Angleterre, et qu'on inter- cepta, qu'il se repentait déjà de sa conversion. Urbain VIII le fit enfermer immédiatement au château Saint-Ange. Dominis y fut presque aussitôt attaqué de la maladie dont il mourut l'année suivante. Le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné. Par sentence de l'inquisition, son cadavre fut déterré et brûlé avec ses écrits, au champ de Flore à Rome.

Les principaux ouvrages de Dominis sont : *De Radiis visus et lucis in vitris perspectivis et iride*; Venise, 1611, in-4°. Jusqu'à lui l'arc-en-ciel avait paru un prodige inexplicable. Dominis le premier devina que c'était un effet de la pluie et du soleil, et développa avec sagacité la raison des couleurs de ce phénomène. Il parla aussi des lunettes de longue vue, dont l'invention, due à Jacques Métius d'Alkmaar, était alors nouvelle. Il mêla quelques erreurs à la vérité qu'il avait trouvée; mais Descartes les rectifia, et compléta la découverte de Dominis. — *De Republica ecclesiastica*; Londres, 1617 et 1620, 2 vol. in-fol.; Francfort, 1658, 3 vol. in-fol.; — *Predica fatta nella capella dell' Mercieri in Londra*; 1617, in-16; — *Scogli del Christiano Naufragio quali va scopendo la santa Chiesa*; 1618, in-12; trad. en français, sous le nom de : *Esquels du Naufrage chretien découverts par la sainte Eglise de Christ à ses enfants bien aimés, afin qu'ils s'en puissent éloigner*; Sedan, 1618, in-8°. Dominis fut l'éditeur de la *Storia del Concilio di Trento* de fra Paolo Sarpi; Londres, 1619, in-fol.; il en avait traduit en latin quatre livres. A. DE L.

Du Chêne, *Histoire d'Angleterre*. — Sponde, *Annales ecclesiastici*. — *Le Mercure français*, V et IX. — Boccalini, *Bilancia politica*, etc., III. — Greg. Leti, *Teatro Britannico*. — Belllet, *Vie de Descartes*, II, 550. — Lamborch, *Historia Inquisitionis*. — Voltaire, *Lettres philosophiques*. — Varian, *Illyricum sacrum*, t. III, p. 481. — Freher, *Theatrum virorum eruditione clarorum*, t. I. — Libri, *Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, t. IV, p. 148.

* DOMITIA, sœur de Domitius Ahenobarbus, une des tantes de Néron, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. Elle était femme de Crispus Passienus, qui la quitta pour Agrippine, mère de Néron. Après la mort de cette dernière, Domitia fut à son tour victime des projets parricides de l'empereur. Elle avait une maladie d'entrailles; Néron alla la visiter, et en se retirant il commanda aux médecins de purger violemment la malade. Ils exécutèrent si bien ses ordres qu'elle succomba. Aussitôt Néron s'empara des biens de la défunte, et pour que rien n'échappât à sa rapacité, il supprima le testament.

Suetone, *Ner.*, XXXIV. — Tacite, *Ann.*, XIII. — D. Cassius, LXI, 17. — Quintilien, VI, lib. X.

DOMITIA LEPIDA, morte en l'an 55. Comme la précédente Domitia, elle était sœur de Cneius Domitius Ahenobarbus, et par conséquent tante

de l'empereur Néron. Mariée à Valerius Messala Barbatius, elle donna le jour à la fameuse Messaline, femme de Claude. Lorsque la mort de cette dernière eut été décidée par l'empereur, on la trouva, dit Tacite, étendue à terre à côté de sa mère, Domitia Lepida, qui, peu d'accord avec sa fille au temps de la prospérité, n'avait pas voulu l'abandonner en ces instants suprêmes (*supremis necessitatibus*). « Cette mère, ajoute le grand peintre de ces exécutions, engageait sa fille à ne pas attendre les bourreaux ; disant que c'en était fait de la vie, qu'il ne restait plus qu'à mourir honorablement. » Domitia Lepida fut à son tour sacrifiée à Agrippine, qui la fit périr par des motifs de femme (*muliebribus causis*), selon l'expression de Tacite. « Toutes deux sans pudeur, infâmes, violentes, elles ne semblaient rivaliser, c'est encore Tacite qui parle, que par les vices et les avantages de la fortune. » Agrippine, sans doute plus habile, l'emporta. Elle fit accuser Domitia d'avoir voulu jeter un sort sur le mariage de Néron et de troubler la paix de l'Italie par les troupes d'esclaves peu disciplinés qu'elle entretenait dans la Calabre ; cela suffit pour faire prononcer contre Domitia la peine de mort.

Tacite, *Ann.*, XI, 57 ; XII, 54, etc. — Suétone, *Claudius*, XXVI ; *Nero*, VII.

DOMITIA LONGINA, femme de Domitien, vivait dans la seconde moitié du premier siècle. Elle était fille de Domitius Corbulo, et épousa d'abord L. Lamia Emilianus, auquel Domitien l'enleva après l'avènement de Vespasien. Il s'établit ensuite avec elle et ses autres maîtresses près du mont Albain. Plus tard, il fit d'elle sa femme, et elle lui donna un fils, en l'an 73. Bientôt elle lui fut infidèle, et témoigna un violent amour pour l'acteur Pâris. Domitien la répudia alors, en l'an 83, et vécut avec sa belle-sœur Julie. Il revint ensuite à Domitia, dont l'absence lui était insupportable, et « il la reprit, dit Suétone, comme pour satisfaire à l'impalience du peuple (*quasi efflagitante populo*). » Cependant, il ne rompit pas pour cela ses relations avec Julie. Quant à Domitia, pour éviter de devenir victime du caprice du tyran, elle entra dans la conspiration qui le fit périr, en l'an 96.

Suétone, *Domitien*, III, 22. — Dion Cassius, LXVI ; LXVII.

DOMITIANUS (*Lucius Domitius*), général ou empereur romain, qui paraît avoir vécu au temps d'Aurélien ou de Dioclétien. Il est question dans Trébellius Pollion d'un Domitianus, vainqueur des deux Macrin et descendant d'un fils de Vespasien. Il aurait été le même que le Domitianus mis à mort par ordre d'Aurélien, sous la prévention de complot.

Il existe des médailles en cuivre portant de face une tête couronnée de laurier, avec cette légende : *Imp. C. L. Domitius Domitianus*, et au revers un génie avec ces mots : *Genio populi Romani*, et au bas les trois lettres A L E,

indiquant qu'elles avaient été exécutées à Alexandrie. Des médailles grecques plus rares portent une tête radiée, avec ces mots *ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΣ*. Ces deux sortes de médailles sont présumées se rapporter au personnage dont il est parlé ici, mais sur lequel il n'existe pas de données certaines. Selon Eckhel, les médailles latines ne doivent pas remonter plus haut que Dioclétien.

Trébellius Pollio, *Calliens Duo* ; *Triptolus Tyrannus*. CXII. — Zoëme, I, 46. — Eckhel, VIII, 44.

DOMITIEN (*Titus Flavius Sabinus Domitianus Augustus*), empereur romain, né le 24 octobre 52 de l'ère chrétienne, assassiné le 18 septembre 96. Il était le plus jeune des enfants que Vespasien eut de sa première femme, Domitilla, et naquit l'année où son père fut désigné consul. Ses premières années se passèrent dans l'obscurité et, si on en croit Suétone, presque dans l'indigence. Selon ce biographe, il eut recours pour se procurer de l'argent aux moyens les plus infâmes. La haute position que Vespasien occupait déjà ne permit pas de croire que son fils fût réduit à une pareille nécessité. Si les faits rapportés par Suétone sont exacts, il fut moins y voir une preuve de méchanceté que les indices d'une corruption précoce. Quand Vespasien fut proclamé empereur, Domitien avait dix-huit ans ; il se trouvait à Rome, et se vit exposé aux vicissitudes des guerres civiles et aux vengeances des partisans de Vitéllius. Il se réfugia dans le Capitole avec son oncle Sabinus. Le temple fut bientôt envahi par une soldatesque furieuse, et dans la scène de confusion qui suivit, Sabinus fut tué. Domitien se sauva dans la chambre d'un des ministres du temple, et y revêtit l'habit de lin du prêtre d'Isois ; il parvint à s'évader sous ce déguisement, et alla se cacher chez la mère d'un de ses condisciples. L'arrivée de Mucianus le délivra de toute crainte, et le jour même de la mort de Vitéllius il fut proclamé César par ses soldats. Le lendemain le sénat le confirma dans cette dignité, et le nomma préteur de la ville, avec le pouvoir consulaire. Comme Vespasien était encore en Orient, Domitien et Mucianus se trouvèrent jusqu'à son arrivée investis du gouvernement de l'Italie. Le jeune César se servit de son pouvoir pour satisfaire ses goûts cruels et dépravés. Il fit mettre à mort ses ennemis personnels, enleva des femmes à leurs maris, et disposa arbitrairement des magistratures de Rome et de l'Italie. Indigné de ces abus de pouvoir, Vespasien lui écrivit avec une amère ironie : « Je m'étonne que vous ne m'ayez pas encore nommé un successeur. » Jaloux de la gloire militaire de son père et de son frère, il résolut, contre l'avis de ses amis, qui voulaient le retenir à Rome, d'aller combattre les Civilis dans les Gaules ; mais il apprit en route que ce rebelle avait été défait par Cerialis. Il revint en Italie assez à temps pour aller à la rencontre de son père jusqu'à Bénévent. Ve-

réprimanda sévèrement, et pour s'assurais de son obéissance, il le garda à. Toutes les fois que l'empereur paraissait en public avec Titus, Domitien suivait leur chaise curule, et le jour de leur sur la Judée il les accompagna monté sur un cheval blanc. Tenu loin des affaires, il ne se mêla pas dans le palais de son père, soit dans la ville, soit près du mont Albain, où il était entouré de courtisans. Tout en ayant l'air de se consacrer à la vie privée, il ne cessa de convoiter et il semble que pour y arriver plus vite il ne se gêna pas même devant le fratricide. « Domitien, dit Suétone, sut alors affecter une modestie, et surtout un goût très-vif pour la vie privée, dont il n'avait aucune habitude, laquelle il témoignait dans la suite un jour à ses amis. Il lut en public des vers de sa propre main. Toutelois, quand le roi des Parthes, Vologèse, demanda contre les Alains un renfort commandé par un des fils de Vespasien, Domitien fit tout ce qu'il put pour que le choix ne fût pas sur lui. Ses efforts ayant été vains, il se donna des airs de désespoir, et par des promesses, les uns de l'Orient à faire la même demande. Vologèse, de son père, il balança longtemps avant de se décider, pour les détourner de venir, le double du *donativum* ordinaire. Il n'hésita pas à publier que Vespasien avait été une part de l'empire, mais qu'on ne devait pas en faire son testament. » Il ne cessa depuis de conspirer en secret et même ouvertement contre son frère. Lorsqu'il le vit dangereusement malade, il ordonna, sans attendre son avis, de l'abandonner, comme s'il eût été mort. Il ne fit rendre à sa mémoire d'autres honneurs que ceux de l'apothéose; et souvent poursuivit indirectement dans ses édits, les ennemis de son frère. Le 13 septembre 81, Domitien, dont son frère eût expiré, Domitien fut proclamé à Rome pour s'y faire proclamer empereur. En prenant possession de la souveraineté, il se fit donner tous les titres qu'avait pris son prédécesseur ou même été décernés. On le nomma *condit* dix ans de suite. Il prit vingt-quatre statues. Le titre de seigneur ne lui fut pas refusé, il se fit appeler *Dieu*. Ses lettres furent ainsi : *Voici ce qu'ordonne notre Dieu, notre Dieu*. Quand il eut une fois été proclamé, il ne présida plus le sénat qu'avec la pompe royale. Il se montra d'abord sévère pour les sénateurs, et on lui pardonna aisément sa surveillance attentivement les magistrats, les sénateurs, soit dans les provinces, et jamais les sénateurs plus fidèles observateurs des lois de la justice. Lui-même leur en donna plus d'une fois on le vit, sur des motifs d'iniques sentences. Il fit des lois pour maintenir les bonnes mœurs (1) et se fit impitoyablement les lois qui punis-

ent la tempérance. Il défendit la mutilation des enfants mâles, et restreignit la culture de la vigne, qui envahissait les terres propres aux céréales. Pendant plusieurs années il laissa croire qu'il n'aimait point l'argent; mais enfin son goût pour la magnificence et ses prodigalités le poussèrent à décréter des taxes nouvelles, et il ne recula pas devant les plus odieuses spoliations. La reconstruction des édifices qui avaient été incendiés pendant les guerres civiles et surtout les spectacles lui coûtèrent des sommes énormes. On dit que la dorure seule du Capitole, rebâti par ses soins, coûta 12,000 talents (66,730,800). Pour trouver un appui contre la haine de ceux qu'il avait persécutés, il augmenta d'un quart la paye de l'armée. Chaque soldat reçut par an trois cents deniers (288 fr.), au lieu de deux cent vingt-cinq. (216 fr.). Il espérait pouvoir en même temps diminuer l'effectif des légions; mais les barbares, qui de toutes parts menaçaient les frontières, l'arrêtèrent dans ses desseins, et pour subvenir aux frais énormes qu'il s'était imposés, il fut obligé de dépouiller et de faire périr les citoyens les plus riches et les plus considérés. Domitien était défiant et cruel par nature. Il disait souvent, par allusion à un mot de Démétrius, que si la défiance était la sauvegarde des peuples contre les tyrans, elle était aussi celle des tyrans contre la multitude. Mais avant de donner pleine carrière à ses instincts sanguinaires, il fit plusieurs expéditions pour défendre contre les barbares les frontières de l'empire. En 83 ou en 84, il entreprit une expédition contre les Cattes. Il revint sans avoir vu l'ennemi, prit le nom de *Germanicus*, et se fit décerner les honneurs du triomphe. Pour avoir des prisonniers, il fit habiller des esclaves en barbares. La même année, il rappela à Rome, sous prétexte de lui accorder les honneurs du triomphe, le conquérant de la Bretagne, Julius Agricola, dont il craignait les talents et les succès. Le plus dangereux ennemi de Rome à cette époque était Décébale (*roy. ce nom*). Il avait déjà obtenu de grands succès lorsque Domitien entreprit de le repousser. Lui-même voulut diriger l'expédition; mais il s'arrêta en Mesie, et abandonna le soin de la guerre à ses lieutenants. Il eut l'imprudence de ne pas accorder la paix que lui demandait Décébale, et, vaincu à son tour par les

étaient la chasteté aux vestales. Trois de ces malheureuses prêtresses obtinrent de choisir elles-mêmes leur genre de mort; mais la grande vestale Cornelia fut enterrée vive, suivant l'ancien rite. Bien qu'elle fût probablement coupable, son supplice excita l'horreur générale. « Je ne sais si elle était innocente, dit Pline le jeune, mais je sais qu'elle était illégalement condamnée. Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, et qu'en y descendant sa robe se fut accrochée, elle se retourna et la débarrassa. Le bourreau voulut alors lui présenter la main; elle eut horreur, et rejeta l'offre comme si elle n'eût pu l'accepter sans ternir la pureté dont elle faisait profession. Elle se souvint de ce qu'exigeait d'elle la plus sévère pudeur : elle eut grand soin de tomber modestement, » (Pline, *Ep.*, IV, 11, trad. de M. de Sacy). D'après la chronique d'Eusèbe, cet événement se passa en 91.

Quades et les Marcomans, il fut forcé de subir les conditions du chef Dace en 87. Domitien étant revenu à Rome, fit lire dans le sénat une lettre de Décébale; il y régnait un ton de soumission qui ne convenait point à ce chef barbare : on la regarda comme supposée. Domitien se donna pour vainqueur, et prit le surnom de *Dnicque*. Il se fit décerner le triomphe et prodiguer tous les honneurs. Durant la guerre des Daces, les Nasamons se révoltèrent en Afrique. Après quelques succès, ils furent surpris par Flaccus, gouverneur de Numidie et exterminés jusqu'au dernier. Domitien, s'attribuant cette victoire, s'écria : « J'ai voulu que les Nasamons cessassent d'être, et ils ne sont plus. » Une révolte plus dangereuse fut celle de L. Antonius, qui commandait dans la haute Germanie. Les légions se déclarèrent pour lui, et les peuplades germaniques se mirent en mouvement pour l'appuyer. Domitien, effrayé, quitta Rome, et s'avança vers la Germanie en se faisant accompagner partout du sénat. Il apprit en route la défaite de L. Antonius. Celui-ci n'ayant pu, à cause d'un débordement du Rhin, faire sa jonction avec les Germains, avait été vaincu par A. L. Appius Norbanus en 91, et n'avait pas survécu à sa défaite. Le reste du règne de Domitien n'offre que le triste spectacle des fureurs froidement préméditées « d'un monstre plus cruel, dit Montaigne, ou du moins plus implacable que ceux qui l'avaient précédé, parce qu'il était plus timide ». On peut lire dans Suétone les détails de ces cruautés; Tacite les a fleuries dans deux admirables passages, que nous citerons, parce qu'ils offrent le tableau le plus rapide et le plus éloquent des dernières années du règne de Domitien. Parlant du bonheur qu'eut Agricola de mourir presque au commencement du règne de ce prince, l'historien s'écrit : « Agricola n'a point vu le palais du sénat assiégé, cette auguste assemblée investie de soldats, l'horrible massacre de tant de consulaires égorgés à la fois, l'exil et la fuite de tant de femmes illustres. Les délations de Metius Carus n'avaient remporté qu'une victoire : Messalinus ne faisait encore retentir de ses arrêts sanguinaires que le palais du mont Albain, et Massa Bebius était lui-même alors accusé. Bientôt nos propres mains traînèrent Helvidius en prison; la cruelle séparation de Mauricus et de Rusticus fut notre ouvrage; et il fallut nous couvrir du sang innocent de Sénécion. Néron du moins détournait les yeux; il ordonnait des assassinats, mais ne les regardait pas. Le comble de l'horreur sous Domitien, c'était de le voir et d'en être vu, lorsqu'il comptait les soupirs, lorsqu'avec ce visage féroce, dont la rougeur le préservait de la honte, il observait curieusement la pudeur de tant de victimes. » Dans un autre passage, Tacite s'excuse ainsi de n'avoir pas écrit la vie d'Agricola du vivant même de celui-ci : « Pour moi, si je n'écrivais la vie d'un grand homme qu'après sa mort,

mon excuse est dans le régime sanguinaire et ennemi de toute vertu qu'il me fallait traverser. On a vu Arulenus Rusticus et Sénécion payer de leur vie l'éloge de Thraseas et d'Helvidius; la tyrannie étendit même ses fureurs jusque sur leurs ouvrages, et la main des triumvirs brêla les écrits de ces grands hommes dans la même place où s'assemblait jadis un peuple libre. Insensés, qui pensaient étouffer à la fois dans les mêmes flammes la voix du peuple romain, la liberté du sénat et la conscience du genre humain! Cette même tyrannie proscrivit la philosophie (1), et exila tous les arts libéraux, afin de ne plus rien voir d'honnête dans Rome. Nous avons donné au monde un admirable exemple de patience! Nos pères ont vu les derniers excès de la liberté; nous avons vu ceux de la tyrannie; la délation rompt toute société, on craignait de parler, on craignait d'entendre, et nous serions restés sans mémoire comme sans voix, si l'on pouvait se commander l'oubli comme le silence. » A tous les crimes énumérés par Tacite il faut ajouter, suivant les historiens ecclésiastiques, une persécution des chrétiens, persécution dont les historiens profanes ne disent rien.

Comme presque tous les tyranistes, Parthenius, méprisés par Domitilla (2), celui-ci voulait les faire prévenir. « Les conjurés chantant ni où ni comment serait à table ou au bœuf de Domitilla et alors se souleva et offrit ses coups de poignard. Il soupçonna, il se précipita à gauche, et le poignard pendant plusieurs tours de laine et de baume. Il y cacha un poignard. L'empereur pénétra par la piration. Il fut introduit. L'empereur lisait, tout effrayé, et remit à remettre, Stephanus lui dit : L'empereur, blessé, lorsque Clodius le fit affranchi de ses valets de chambre, et dirent sur lui, et le frappa au poignard. Le tel des se trouva que D lui avait

(1) Les philosophes furent et Domitien, et chassés en 96 du compte parut ceux qui s'opposèrent à l'exil d'Épictète et de Sénécion.

(2) Domitilla ou Domitien, alors César, l'empereur, plus tard il fit mourir et une passion scandaleuse pour la rapidité, puis le regret.

son chevel et d'appeler ses gardes ; mais vait trouvé à la tête du lit que le manche iard , et partout que des portes fermées ; dant ce temps Domitien , qui avait saisi sée Stephanus , soutenait contre lui une arnée , s'efforçant , quoiqu'il eût les doigts tantôt de lui arracher son arme , tantôt de rles yeux..... Mais sa nourrice , Phyllis , t les derniers devoirs , dans sa maison de e sur la voie Latine ; elle porta secrète s restes dans le temple de la famille Domitien était d'une haute taille ; il avait e modeste , le teint coloré , les yeux nais faibles ; il était beau et bien fait de ne , surtout dans sa jeunesse , excepté it les doigts de pied trop courts . A ce dé- joignirent d'autres plus tard : une tête un ventre énorme et des jambes extrê- grées , qu'une longue maladie avait en- griées . » Peu de tyrans ont laissé u exécré que Domitien . Ce prince eut ce- quelques qualités , dont il faut lui tenir i administra l'empire avec une fermeté , et fit fleurir les lettres . Lui-même les tivées avec succès . Ses ouvrages poé- ans mériter les louanges que leur ont e Pline et Quintilien , ne manquaient pro- pas de mérite . Il établit des concours cinq ans en l'honneur de Jupiter Capi- s prosateurs et les poètes grecs et latins lent des couronnes d'or . Il institua une our les rhéteurs les plus distingués . Ces ements ne restèrent pas stériles , et le » Domitien fut une des plus belles e la littérature latine . Nous avons sous e Germanicus , petit-fils d'Auguste , une e des *Phénomènes* d'Aratus ; c'est , ée probabilité , l'œuvre de Domitien . consulter sur ce point la dissertation de

Hist., III, 59 ; IV, 2 ; *Agric.*, 2, 39, 42, 45. — *Suét.* *Domitianus*. — Dion Cassius, LXVI et LVII. — *Quintilien*, IV, 1 ; X, 1. — *Tillemont*, *les Empereurs*, t. II. — *Niebuhr*, *Leçons sur romaine*, t. II. — *Eckhel*, *Doctrina Nummo-* *VI*, p. 367-399.

DOMITIEN (Saint), évêque de Méli- tène), mort à Constantinople , en 602 . Il fut de l'empereur Maurice et l'un de sseux officiers . Devenu veuf , il se en service de Dieu , et fut élevé à l'é- Méli- tène , ville de la petite Arménie . Maurice l'envoya près de Chosroès , roi s , détrôné par ses sujets et réfugié sur i de l'empire . Domitien aida de ses con- muerque vaincu , et ne négligea rien avvertir ; mais il n'y réussit pas , ainsi érit au pape saint Grégoire . Domitien Constantinople , où Maurice le garda s , comme son conseiller et son minis- édestinait même la tutelle de ses en- régence de l'empire ; mais le saint suré avant l'empereur . Le corps de

SV. MOGR. GÉNÉL. — T. XIV.

Domitien fut transféré à Méli- tène , et Dieu , dit Théophylacte , attesta sa sainteté par « divers miracles ». Les Grecs honorent ce saint le 10 janvier .

Theophylacte Simocatta, *Historia Rerum a Moe-* *ricio*, etc., lib. IV. — Saint Grégoire le Grand, *Epistola* *LXIII*. — Bollandus, *Acta Sanctorum*. — Baillet, *Vies des Saints*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DOMITILLA FLAVIA, première femme de Vespasien , vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne . Elle avait été la maîtresse de Statilius Capella , chevalier romain , de la ville de Sabrata en Afrique . N'ayant d'abord que les droits civiques des Latins , elle obtint par ju- gement , et sur la réclamation de son père Fla- vius Liberalis , l'entière liberté et le droit de cité romaine . Elle donna à Vespasien trois enfants : deux fils , Titus , Domitien , et une fille , Do- mitilla .

Suetone, *Vesp.*, III.

DOMITILLE la jeune (Sainte), princesse romaine , vivait en l'an 77 . Elle était nièce du consul Flavius Clemens et petite-nièce de l'em- pereur Vespasien . Après la mort de Flavius Clemens et l'exil de sa femme Flavia Domi- tilla , Domitien persécuta Domitille la jeune , pour sa religion , et la relégua dans l'île de Ponce (1) . Elle fut suivie dans son exil par deux de ses eunuques , Nérée et Achillée , mar- tyrisés plus tard , et par quelques filles , dont plusieurs sont honorées comme ayant souffert pour la foi chrétienne . Sainte Domitille revint de son exil en même temps que sa tante , lors- que l'empereur Nerva rappela tous ceux que Domitien avait bannis injustement . Domitille la jeune épousa Flavius Onesimus . Cette prin- cesse est honorée le 12 mai , comme vierge et martyre , bien qu'elle ne soit pas morte dans les supplices : l'Eglise rend cet hommage à beau- coup de saints qui ont seulement souffert pour la foi .

Eusèbe, *Historia ecclesiastica*, lib. III, esp. XVIII. — Saint Jérôme, *Epistola XXXII*. — Bollandus, *Acta Sanctorum*. — Tillemont, *Mémoires*. — Baillet, *Vies des Saints*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DOMITIUS AHENOBARBUS, nom d'une fa- mille plébéienne de la gens *Domitia* . Elle a été surnommée *Ahenobarbus* à cause de la couleur de la barbe de quelques-uns de ses membres . Les principaux furent :

* **DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius)**, personnage consulaire romain , vivait en 190 avant J.-C. Il fut consul en 192 , et réduisit les Boiens , dans le pays desquels il séjourna jus- qu'à son remplacement par le consul Scipion Na- sica . En 190 il fut lieutenant du consul L. Scip- ion dans la guerre contre Antiochus le Grand . C'est sous son consulat , dit-on , qu'un de ses bœufs fit entendre cet effrayant avertissement : *Roma , cave tibi* .

Titte-Live, XXXIII, XXXV, XXXVII. — Plutarque, *Apophtheg. Rom. Cn. Dom.*

* **DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius)**, fils

(1) Située dans la baie de Pouzzoles.

du précédent, vivait en 162 avant J.-C. Il fut pontife en 172, et envoyé en mission en Macédoine en 169. En 167 il fut un de ceux qui réglèrent les affaires de Macédoine avec Paul Émile, et en 162 il fut élevé au consulat avec Cornelius Lentulus.

Cicéron, *De Nat. Deor.*, II; *De Dirin.* II, 25. — Val. Max., I.

* **DOMITIUS AENOBARBUS** (*Cneius*), fils du précédent, vivait en 115 avant J.-C. En 122 il fut envoyé contre les Allobroges de la Gaule, parce qu'ils avaient donné asile à Teutomachus, roi des Salluviens, l'ennemi des Romains, qui avait laissé ravager impunément le territoire des Éduens, alliés du peuple romain. En 121 il battit les Allobroges et leur allié Bituitius, roi des Arvernes, dans le voisinage de Vindalium, au confluent de la Sulga et du Rhône; il dut ce succès à la terreur causée par ses éléphants. Porté par un de ces animaux, il traversa la province en triomphateur. Ce Domitius fut censeur avec Cæcilius Metellus en 115, et fit chasser du sénat vingt-deux membres de cette assemblée. C'est lui qui fit pratiquer dans les Gaules la *Via Domitia*.

Tit-Live, *Epit.*, LXI et LXII. — Florus, III. — Cicéron, *Pro Font.*, XII; *Brutus*, XXVI.

* **DOMITIUS AENOBARBUS** (*Cneius*), fils du précédent, vivait en 92 avant J.-C. Après avoir été tribun du peuple en 101, il fut nommé pontife par le peuple, auquel il fit conférer ce droit d'élection. Pendant qu'il était tribun, il poursuivit plusieurs de ses ennemis personnels, tels que Æmilius Scaurus et Julius Silanus. Il fut consul en 96 avec C. Cassius et censeur en 92 avec Licinius Crassus l'orateur. Leur censure fut marquée par la fermeture des écoles de rhéteurs, et ils ne furent guère d'accord que sur cet acte. Leurs dissentiments sont devenus historiques : Domitius, homme d'ailleurs violent et emporté, semblait vouloir faire revivre la vieille austérité romaine, tandis que Crassus aimait le luxe et les beaux-arts. On sait le jugement caustique qu'il porta au sujet de son collègue. « Barbe d'airain, disait-il, bouche de fer, et cœur de plomb. » Selon Cicéron, sans être un orateur dans l'acception du mot, Domitius avait le talent et la gravité qu'exigeait sa haute position.

Tit-Live, *Epit.* — Cicéron, *Pro Dejot.*, II, *De Orat.*; *Brut.*, XLIV; *Perr.*, II, 47; *Dir. in Cæcil.*, 20; *Pro Scauro*. — Val. Maxime, VI, IX. — Plin., *H. N.*, XVIII. — Macrobe, *Sat.*, II.

* **DOMITIUS AENOBARBUS** (*Cneius*), frère du précédent, vivait en 94 avant J.-C. Il fut préteur en Sicile vers 96, quelque temps après la guerre des esclaves. Il fit mettre en croix un de ces hommes pour avoir pris à la chasse un ours. Il fut consul en 94. Durant la guerre civile entre Marius et Sylla, il prit parti pour le dernier. Il fut tué à Rome par ordre du jeune Marius.

Appien, *B. C.*, 188. — Valérius Paternus, II, 2. — Orose, V, 2.

DOMITIUS AENOBARBUS (*Cneius*), vi-

vait en 81. Il épousa Cornélie, fille de Cornelius Cinna, consul en 87, et durant la guerre civile entre Marius et Sylla il embrassa du premier. À l'avènement de Sylla au pouvoir en l'an 82, Domitius se réfugia en Afrique, où il rencontra d'autres victimes de la proscription. Secondé par le roi numide Iliarbas, il arma une armée, qui fut battue près d'Utique. Pompeée, envoyé contre lui par Sylla, et lui-même périt dans une tempête, qui détruisit son camp. Selon quelques écrivains, il fut mort après la bataille, par ordre de Pompee.

Tit-Live, *Epit.*, 89. — Plutarque, *Pompeo*. — Zonaras, X, 2. — Orose, V, 2. — Valère Maxime, 338.

* **DOMITIUS AENOBARBUS** (*Cneius*), tué à la bataille de Pharsale, en 48 avant J.-C. Edile curule en 61, il fit alors une loi de cent lions de Numide, et laissa d'extraordinaire si longtemps, qu'il fallut rompre pour que le peuple pût aller à sa nourriture. On donna à cette suppression le nom de *Diludium*. Domitius épousa l'ore de M. Caton, dont il soutint, pendant qu'éclataient les attaques contre la brigue d'élection, les attaques dirigées au fond contre Pompee, qui s'en allait querant des voix en d'Afranius. Les opinions de Domitius d'ailleurs celles de Caton, et il se montra un des partisans les plus prononcés de l'opposition. Aussi s'associa-t-il activement à la sition dirigée contre toutes les mesures de Pompee après la coalition de ces deux hommes célèbres, et en 59 avant J.-C. il fut accusé par Vellius, à l'instigation de d'avoir attenté à la vie de Pompee. Pro 58, Domitius proposa de rechercher quel point la loi Julia, portée l'année précédente, était valable; mais l'opposition du sénat fit rejeter ce projet. Candidat à la dignité de consul en 55, il menaça, s'il était nommé, de résister à toute proposition mise en avant pendant son mandat, et de faire priver César de sa province. Son ambition échoua encore : la candidature de César et de Pompee l'emporta; le jour de l'élection il fut contraint par la force de se retirer du Champ de Mars. Redevenu candidat l'année suivante, il fut plus heureux. Il épousa le parti de César et de Pompee, et se désolait de la situation, aucune mesure n'étant prise. À l'expiration de son consulat, il ne quitta pas la cause du dernier. En 52 il fut nommé par Pompee pour présider le tribunal de l'affaire de Clodius. Les deux années suivantes de la guerre civile nous sont connues que par les lettres de Cicéron par lesquelles il se fit pour entrer au collège des pontifes appuyé par César, l'empêchant par le sénat pour s'opposer à la guerre, lorsque ce conquérant se

en 49 avant l'ère chrétienne, Domitius seul quelque courage. Il se porta sur (*Corfinium*) avec vingt cohortes, pensait-il serait appuyé par Pompée; celui-ci rien fait pour lui venir en aide, il fut et par ses troupes à se soumettre à César. Mais furent incorporés dans l'armée victorieuse; quant à Domitius, selon l'habileté politique conquérant, il fut renvoyé sain et Domitius y comptait si peu qu'il avait du poison à son médecin; mais celui-ci avait administré qu'un narcotique. Le de Domitius pour César ne diminua cependant, il avait eu trop à se plaindre de la défection de Pompée pour qu'il allât le remercier immédiatement. Il se retira donc quelque temps à Cosa en Etrurie; il se rendit ensuite à Massilia (Marseille), dont les habitants le firent leur gouverneur. Cependant suivit vigoureusement la guerre contre lui prit la ville et obligea Domitius à se embarquer sur un navire pour échapper au vainqueur. Il alla trouver Pompée en Thessalie; proposa au sénat de faire juger, lorsque la guerre serait terminée, les citoyens qui dans les circonstances actuelles auraient gardé la neutralité; il fut frappé à mort sur le champ de bataille de Pharsale, où il commandait l'aile gauche de l'armée de Pompée, et, dit Cicéron, de même d'Antoine.

Plutarque, XXXVII, XXXIX, 46; XL. — Plutarque, L, VIII, 54. — Suetone, Néron, 2. — César, Bell.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius), fils du précédent, vivait en 32 avant l'ère chrétienne. Il fut à Corfou, comme son père, en 49, et se vint avec lui à Pharsale en 48. Il ne prit plus part aux hostilités. Cependant, il ne revint en Italie qu'en 46, époque où César lui donna son pardon. Il suivit Brutus en Macédoine après la mort du dictateur, et fut condamné à mort par décret de César par la loi Pelia, quoique sa complicité avec les conjurés ne fût pas prouvée. En 42 il commanda une flotte de cinquante vaisseaux dans la mer Ionienne, et le jour où se donna la première bataille de Philippi, il défait l'armée de Domitius Calvinus au moment où celui-ci tentait de sortir de Brindes. Le souvenir de cette victoire a été reproduit sur une médaille représentant une trophée surmontant la proue d'un vaisseau. Après la bataille de Philippi, Domitius se retira dans la guerre indépendamment de Sextus Pompée, à la tête d'une flotte de soixante-dix vaisseaux et de deux légions, il ravagea les côtes de la mer Ionienne. Il se reconcilia en l'an 40 avant l'ère chrétienne, ce qui lui valut le gouvernement de la Cilicie. En 39, lors de la paix conclue avec Sextus Pompée, Antoine pourvut à la sûreté de Domitius; il obtint même une promesse de sa part l'année 32. Domitius resta long-temps à Antioche, et accompagna Antoine dans la guerre malheureuse dirigée contre les Parthes

en 36. Il fut en effet nommé consul à l'époque convenue (en 32). Au moment de la rupture entre Antoine et Auguste, Domitius s'enfuit de Rome à Ephèse, où était Antoine avec Cléopâtre, que Domitius essaya, mais en vain, de faire éloigner de l'armée. Dégoûtée de la conduite d'Antoine, une partie des troupes proposa à Domitius le commandement; mais il refusa, et aima mieux offrir son concours à Auguste, qu'il alla rejoindre quelques jours avant Actium; la mort le surprit avant cette bataille mémorable. Au rapport de Suetone, ce Domitius fut le meilleur de la famille.

Cicéron, Phil., II, X; Brut., XXV; Ad Fam., VI. — Appien, B. C., V, 55, 63, 65. — Plutarque, Anton. — Dion Cassius, XLVII-1. — Velleius, II. — Suetone, Néron, III. — Tacite, Ann., IV, 44.

*** DOMITIUS AHENOBARBUS (Cneius)**, mort en l'an 25 de l'ère chrétienne. En l'an 36 avant J.-C. il fut fiancé à Taréntine avec Antonie, fille d'Antoine. Il obtint l'édilité en l'an 22 et le consulat en l'an 16. A l'issue de son consulat, et sans doute en remplacement de Tibère, il commanda l'armée de Germanie, traversa l'Elbe, et pénétra dans le pays bien plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Cette expédition lui mérita les honneurs du triomphe. Le portrait que fait de lui Suetone n'a rien de flatter, et les traits de violence dont cet historien charge la mémoire de Domitius lui font peu d'honneur. « Arrogant, prodigue et cruel... il força des chevaliers romains et des matrones à paraître sur la scène pour y jouer des rôles. Il donna dans le cirque et dans tous les quartiers de la ville des chasses de bêtes fauves et des combats de gladiateurs; et la barbarie qu'il y déploya fut telle qu'après l'avoir vainement averti en particulier, Auguste dut le réprimander par un édit. » Le même historien ajoute à ce tableau, déjà si chargé, ce trait qui peint le dégoût des mœurs romaines d'alors, savoir que Domitius tua un de ses affranchis qui refusait de boire autant que son maître le lui commandait (*quod potare quantum jubebatur recusarat*). Tel était l'aïeul de l'empereur Néron.

V. R.

Suetone, Néron, IV. — Tacite, Ann. — Dion Cassius, LII. — Velleius, II, 73.

DOMITIUS AHENOBARBUS (Lucius), fils du précédent, vivait dans la première moitié du premier siècle. Il épousa Agrippine, fille de Germanicus, devint consul en 32 et proconsul en Sicile. Il mourut d'hydropisie, à Pyrges en Sicile. Sa vie fut marquée par des crimes sans nombre; tout s'y trouve: l'homicide, l'inceste; il n'échappa à la mort que grâce au changement de règne. Il avait lui-même le sentiment de son indignité à ce point, que lorsqu'on vint le féliciter sur la naissance de Néron, « D'Agrippine et de moi, aurait-il dit, ne peut naître que quelque chose de détestable et de funeste au bien public. » Néron justifia cette prédiction.

V. R.

Suetone, Néron. — Tacite, Ann., IV, 73; VI, 1, 47; X, 66. — Velleius, I, 73. — Dion Cassius, LIII, 17.

VIII, 711. — Code, 10, III, 3, p. 7. — *Asac-Jur. Orient.*, II, c. 30, p. 403. — *Montreuil, le bysant.*, I.

US, médecin grec, qui commenta les *us* d'Hippocrate, et dont les écrits, au-
verlus, sont mentionnés dans les ou-
Galien et d'Oribase. G. B.

Bibliotheca Graeca, XIII, 148.

US, juriconsulte connu seulement
tion que fait de lui Libanius, qui lui
s lettres.

p. 111, 377-426, édit. Wolf.

ASTIN (Pierre DE), publiciste fran-
t en 1570. Il était avocat au parlement
On a de lui : *Amiable accusation et*
excuse des maux et événements
me pour montrer que la paix et
es sujets n'est pas moins nécessaire
peux particuliers; Paris, 1576,
M. G.

r. Bibl. française.

SO ou DINOZO, poète et historien
ait vers le commencement du dou-
e. Il était moine bénédictin du monas-
nossa, sur le territoire de Reggio. Il
a poème en deux chants, et en vers
s presque tous *léonins*, sur la *Vie*
desse Mathilde, cette célèbre prin-
cesse qui mourut en 1115. C'est
si-même qui nous fournit cette date,
re suivants :

sorta monet indictio, Jungitur atque
utius qui currere ceperat annus
pistat decimus centesimus; Illum
aristi voluit celebrare Mathildis.

Mathildis fut publiée pour la pre-
par Sébastien Tegnagel, dans les *Vé-*
oramentorum Sylloge; Ingolstadt,
Leibnitz en donna une édition plus
l'après un manuscrit romain, dans ses
Brunsvicensis, t. I, p. 629. On
texte plus pur et plus complet, im-
les manuscrits de Padolivone et de
rec les notes de Leibnitz et de Mura-
le *Thesaurus Mediolanensis Scrip-*
taliz, t. V, p. 335. On voit par le
Domnizo qu'il fut le témoin oculaire
ments qu'il raconte, et qu'il avait pris
le pape contre l'empereur.

Bibliotheca medice et infanz Latinatuz.
De Historicis Latinis.

AN (Saint), dit aussi Dôme, Anolet,
ou Tonnoley, évêque français, mort le
jre 581. Il était frère d'Audovée ou Au-
gued d'Angers, et devint abbé du monas-
tère-Laurent, près Paris (1). Quoique sujet
art, roi de Paris et de Neustrie, Domnole
tint à Clotaire, et entretenait des rela-
t^{ns} prince, dont il cachait les émissaires
l'aveut. Son rôle politique est jugé sé-
par les chroniqueurs. Après la mort de

tant était situé entre les faubourgs Saint-Denis
rins.

Childebert, Clotaire, reconnaissant, nomma Dom-
nole au siège d'Avignon; mais ce prélat repré-
senta au roi qu'un évêché si éloigné équivalait à
un exil, et que d'ailleurs il se croyait peu propre
à vivre « avec des sénateurs sophistes et des
juges philosophes »; ce qui prouve que l'étude
de la philosophie florissait à Avignon. Clotaire
lui donna l'évêché du Mans. Domnole était à
Rome; il prit possession de son siège en 545,
et y fonda le monastère de Saint-Vincent, qui
devint par la suite une célèbre abbaye de Bé-
nédictins. Il acheva aussi l'abbaye de Saint-
Georges, commencée par saint Innocent. Il bâ-
tit en outre, sous l'invocation de la sainte Vierge,
un monastère et un hôpital entre Baugé et la
rivière la Sarthe. En 566, Domnole assista au
second concile de Tours, et deux ans après à
l'assemblée de Nantes. « Dès cette vie, disent
Richard et Giraud, il obtint le don des miracles,
ayant guéri un boiteux, un aveugle et opéré
d'autres prodiges. » Il fut enterré dans l'abbaye
de Saint-Vincent, et mis dans une chaise de ver-
meil, en 1124, par Hildebert, évêque du Mans. En
1560, on le retira de cette chaise pour le soustraire
à la fureur des huguenots; mais il paraît que le
corps de saint Domnole avait souffert avant
cette translation, car les religieux de Saint-Vin-
cent convenaient eux-mêmes que la tête y man-
quait avec quelques autres ossements. L'histo-
rien Nicolas Gilles rapporte que vers 1530, c'est-
à-dire trente ans avant cette translation, on avait
déjà trouvé le corps de saint Dôme ou Domnole,
évêque du Mans, dans l'église de Chaumes, petite
ville de la Brie, qui le revendique pour son patron.
Ainsi les reliques de saint Domnole se trouvent
au moins partagées entre le clergé du Mans, ou
le vulgaire l'appelle saint Tonnelet, Tonnoley ou
Anolet, et celui de Chaumes, où il est appelé saint
Dôme. La vie de Domnole, écrite par un prêtre
manceau son contemporain, se trouve dans les
Bollandistes. L'Église honore ce saint le 1^{er} décem-
bre. Il est aussi fêté dans le Maine le 16 de mai.

Saint Grégoire de Tours, lib. VI. — Le P. Le Coigne,
Annales de l'histoire ecclésiastique de France. — Le P. Lon-
guesval, *Histoire de l'Église gallicane*, III. — Nicole
Gilles, *Annales et Chroniques de France*. — Papebroch,
Acta Sanctorum. — Baillet, *Vies des Saints*, III. —
Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Godescard,
Vies des Pères, etc., 1^{er} décembre.

DONSELAER (Tobie VAN), historien hollan-
dais, vivait dans la seconde moitié du dix-sep-
tième siècle. Il a laissé : *Arn. Montani Leven en*
Deden der Oude Heeren van Amstel en
Amsteland (Vie et hauts faits de nos seigneurs
d'Amstel); Amsterdam, 1664, in-12; — *Am-*
sterdamsch Beschryvinge (Description d'Am-
sterdam); ibid., 1665, in-4^o.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

* DONADI (Hermolaüs), poète italien, vivait
dans la seconde moitié du quinzième siècle. On
a de lui : *Istoria de suoi tempi in verso eroico*.
Zeno, *Memor. de' Scritt. Fiorent.*

DONADO (Hernand-Adriano), peintre es-

jagnot, mort à Cordoue, en 1630. Il était carme déchaussé, et se distingua par son talent pour peindre; il suivait la manière de Rafael Sadelier. On remarque parmi ses meilleurs ouvrages le *Crucifiement* et *Madeleine pénitente*, tableau exécuté pour le couvent des Carmes de Cordoue.

Pacheco, *El Arte de la Pintura* — Palomino Velasco, *Museo de Pintura*.

* **DONADO** (Jean-Baptiste), littérateur italien, baile ou ambassadeur de Venise à Constantinople en 1680. On a de lui : *Osservazioni della Letteratura de' Turchi*; Venise, 1688, in-12, et 1690, in-4°; — *Viaggi a Constantinopoli*.

Adelung, Suppl. — Haym, *Repert.* — Boucher de la Rivière.

* **DONADONI** (Charles-Antoine), théologien italien, né à Venise, en 1675, mort à Sabenico, en 1756. Il entra très-jeune dans l'ordre des Frères mineurs conventuels de Saint-François. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie et la philosophie dans les couvents de Padoue et dans plusieurs autres villes, il fut, à l'âge de trente ans, élu provincial de son ordre, et obtint ensuite l'évêché de Sabenico, qu'il garda jusqu'à l'époque de sa mort. On a de lui : *La Morale de Aristotele spiegata*; Venise, 1709; — *Panegirici e discorsi sagri*; Venise, 1709; — *Quaresimale*; Venise, 1717; — *Le Ingiurie fatte alla Carità cristiana dalla scandalosa licenza del dirmale del prossimo*; ibid., 1722, in-8°; — *Ragionamenti morali*; Venise, 1722; — *La Crusca in esame*; Venise, 1740; — *Osservazioni sopra alcune proposizioni morali licenziose*; Bénévent, 1740.

Anelli letterari d'Italia.

DONALD I, roi d'Ecosse, mort en 216. Il fut le premier roi chrétien de ce pays, traita avec l'empereur Septime Sévère, et régna vingt-et-un ans. On ne sait rien de sa vie.

DONALD II, roi d'Ecosse, vivait au troisième siècle. Son règne fut court; il fut défait par un autre Donald, roi des Iles Hébrides.

DONALD III, roi d'Ecosse, mort en 260. Il révolta ses sujets par sa tyrannie, et fut tué par suite de ce soulèvement.

DONALD IV, roi d'Ecosse, mort vers 647. Il fit rentrer la province de Northumberland sous la puissance des fils d'Éthelred, et propagea la foi chrétienne dans ce pays.

DONALD V, roi d'Ecosse, mort en 859. Il succéda à son neveu, en 851. Sous son règne furent révisées et promulguées de nouveau les anciennes lois du pays. Emprisonné par ses sujets, révoltés, il se tua de désespoir, et eut pour successeur son neveu Constantin II.

DONALD VI, roi d'Ecosse, mort à Forres, en 904. Lié avec Alfred le Grand, il fut un prince heureux et vertueux. Donald vainquit les Danois, qui avaient fait une incursion en Ecosse.

DONALD VII. Voyez DUNCAN I^{er}.

DONALD VIII, roi d'Ecosse, mort en 1103 ou 1105. Il succéda à son frère Malcolm III en

1089, à l'exclusion de son neveu, détrôné ensuite par Duncan II, usurpateur lui-même; il tua ce prince, et recouvra ses États. Enfin, il fut déposé et emprisonné par Edgar Atheling, en 1098, après trois ans de règne.

Pour tous les DONALD, voy. Buchanan, *Hist. Scot.*

* **DONAS** (Saint). Voy. DONATYEN.

DONAT, fondateur d'une secte et auteur d'un schisme qui divisa l'Eglise pendant toute la durée du quatrième siècle. Vers le commencement de ce siècle on rencontre en Afrique deux évêques du nom de Donat, tous deux engagés dans le même parti, tous deux doués d'une grande influence sur les âmes, qui rompirent la paix et l'unité de l'Eglise, et, se donnant pour les seuls vrais fidèles dépositaires de la foi et de la tradition, ne prétendirent à rien moins qu'à attirer à eux l'Eglise universelle. L'un était de Cassinaires, en Numidie. Dans le fort de la persécution sous Dioclétien, plusieurs fidèles, craignant la rigueur des édits et les violences des dominus impériaux, livrèrent les *Saintes Ecritures* et les vases sacrés. On les sôtrist du nom de *traditeurs*. L'évêque de Carthage Monseigneur étant mort, Cécilien fut élevé au siège épiscopal de Carthage par le vœu de toute la province, et ordonné par Félix d'Aptange. Les évêques de Numidie, et ceux eux Donat, refusèrent de reconnaître l'élection de Cécilien, alléguant qu'on avait négligé de les faire participer et même de les convoquer; en second lieu, que Félix d'Aptange, étant *traditeur*, n'avait pas qualité pour conférer l'ordination. Cité par ces évêques réunis en concile à Carthage, Cécilien ne comparut pas, et fit entendre par sa réponse qu'il accepterait une réconciliation. Il semblait par là insinuer lui-même la validité de sa consécration. Donat et ses partisans profitèrent de cette espèce d'aveu, déposèrent Cécilien, et mirent en sa place Majorin. Dès lors le schisme commença. Les donatistes, par le mouvement qu'ils se donnèrent, les écrits qu'ils répandirent, les accusations qu'ils propagèrent contre Cécilien, égarèrent les esprits. Le fruit de ces divisions monta jusqu'au trône de Constantin, qui autorisa Cécilien à user de l'intermédiaire des officiers impériaux pour faire arrêter, juger et punir les séditionnaires. De leur côté, les donatistes en appelèrent à Constantin, réclamant un mémoire contre Cécilien et ses partisans. Ils demandèrent des juges. L'empereur se contenta point s'immiscer dans ce débat, mais convint à la réunion d'un concile. Ce concile se tint à Rome en 313. Donat de Numidie avec dix évêques de son parti, le pape Milinade, les évêques de Cologne, d'Autun, d'Arles et de Narbonne, et d'autres d'Italie y assistèrent. On craignait que les laïques et les persécuteurs ne se donnassent à l'immunité de Cécilien et de ses partisans; l'immunité de Cécilien et son parti fut reconnue, son élection confirmée; mais on ne condamna pas les accusateurs, on leur fit silence Félix d'Aptange et son parti, et on se donna à la tradition, qui était la racine du schisme.

du concile de Numidie ; on poussa jusqu'à proposer aux évêques de les recevoir dans la communion de leurs titres. Ces demi-mesures ne firent rien. Un second concile tenu à Arles fut plus heureux. Les accusés, devant à leur tour, invoquèrent la sévérité de Constantin contre l'obstination des donatistes ; l'empereur fit lui-même une nouvelle proclamation qui troublait ainsi l'Eglise, et les schismatiques. Dès cette époque s'envenima singulièrement ; les violences à l'attaque et à la défense, et l'orgueil dégénéra par moments en une guerre civile, sur presque tous les points de l'Afrique. Ce changement qui s'opéra fit faire jusque alors assez pacifique, le qui embrassa les âmes, l'extension de la lutte et son énergie, l'ébauche d'orgueil recut la secte, sont dus au successeur de Majorien, Donat de Carthage, homme d'une érudition profonde et variée, de sens droit et d'un désintéressement que ses contemporains mêmes ont reconnu. C'est lui qui donna son nom à la secte donatiste, par sa ténacité à la propager, son talent à la soutenir, et sa habileté à la constituer. Saint Optat, historien du schisme des donatistes, représente Donat comme un homme d'un orgueil insupportable et animé d'une méchanceté, se livrant à de mystérieuses, et séduisant par là les imaginations du peuple, tantôt enfoncé dans ces contemplations, tantôt se mêlant au monde et l'enivrant de sa patrie, s'il faut en croire saint Optat, ce tyranne à Carthage, s'estimait au-dessus de tous les évêques de son parti, supérieur à tous les autres hommes. Il ne faut pas penser que dans ce tableau, tracé par un passionné d'un adversaire, tous les traits ne soient pas parfaitement fidèles.

La secte des donatistes est étroitement liée à l'histoire de l'Eglise : nous ne pouvons nous dispenser de reprendre l'histoire de la secte. Vaincus dans deux conciles tenus par Constantin lui-même, les donatistes, que la modération n'avait pu raisonner de l'Eglise, s'en éloignèrent avec une haine encore sous le coup des menaces de l'empereur et des violences auxquelles ils se livrèrent. En vain l'autorité impériale imposa d'amples amendes, confisqua leurs maisons, leurs églises ; ils revinrent avec une surprise de vive force, attaquèrent les catholiques, les expulsèrent de leurs églises, et firent tant que Constantin, craignant la guerre civile en Afrique, les laissa. Ce qui dans le principe avait été une secte de donatistes des catholiques était devenu une secte de discipline. Les premiers pré-

tendaient que les traditeurs, devant être considérés comme hérétiques, n'avaient pas autorité pour conférer les sacrements ; que par conséquent l'ordination de Cécilien par Félix d'Apollonie, qu'ils regardaient comme un traditeur, était nulle de fait ; poussant plus loin, et s'arrogeant le droit de nommer et de consacrer des évêques, comme seuls purs héritiers des Apôtres, ils avaient ordonné Majorin évêque de Carthage, puis Donat, et beaucoup d'autres en Afrique ; bien plus, le schisme se fortifiant, ils avaient envoyé un évêque à Rome. Mais au moins l'orthodoxie était sauve ; elle s'altéra bientôt entre leurs mains, par les efforts qu'ils firent pour se séparer plus profondément des catholiques, auxquels ils ne pouvaient pardonner d'avoir invoqué contre eux les rigueurs de l'autorité impériale. Aussi bien il n'était guère possible qu'un schisme si décidé ne produisît avec le temps quelques semences d'hérésie. Sans parler de certaines opinions de Donat sur la Trinité et les rapports des trois personnes divines, opinions trop subtiles pour descendre dans la foule, les donatistes s'entendaient à refuser à l'Eglise catholique le droit de distribuer les sacrements ; aussi ils administraient un nouveau baptême à ceux de leurs adversaires qui passaient dans leur camp : ils prétendaient que la vertu du sacrement que confère le prêtre vient non pas des sentiments intérieurs de celui qui le reçoit, mais de la sainteté de celui qui l'administre ; que les justes seuls composent l'Eglise, et non l'ensemble des fidèles, bons et mauvais : aussi ils s'estimaient saints et impeccables, tandis qu'ils regardaient les catholiques comme des païens et des idolâtres, purifiaient et consacraient de nouveau les temples et les autels qui leur avaient appartenu, et ne rougissaient pas de profaner par les actes les plus sacrilèges les objets de leur culte. Joignez à cela je ne sais quelle exaltation mystique, qu'ils faisaient braver et même chercher la mort, comme si la palme du martyre y était attachée.

La secte des donatistes n'offrait pas l'image d'une concorde et d'une unité parfaites ; elle renfermait divers partis, qui se réunissaient dans le danger et se divisaient dès qu'il était passé. Les uns, de mœurs paisibles, se défendaient par des écrits et des discours ; d'autres, fanatisés par des prédications violentes et encore plus par la persécution, allaient armés de bâtons, rôlaient par bandes autour des villages, volant, pillant, incendiant, tuant, profanant les choses saintes. On les appelait *circumcellions*, d'un nom qui marquait leurs habitudes errantes.

Après la mort de Constantin, Constant, son successeur, ayant envoyé en Afrique Paul et Macaire porter des aumônes et pacifier la province, ceux-ci furent reçus en ennemis : « Qu'y a-t-il de commun entre l'empereur et l'Eglise ? » leur répondit Donat ; et il ajouta qu'il avait expressément défendu à tous les siens de recevoir

pagnot, mort à Cordoue, en 1630. Il était carme déchaussé, et se distingua par son talent pour peindre; il suivait la manière de Rafael Sadelero. On remarque parmi ses meilleurs ouvrages la *Crucifixion* et *Madeleine pénitente*, tableau exécuté pour le couvent des Carmes de Cordoue.

Pacheco, *El Arte de la Pintura* — Palomino Velsco, *Museo de Pintura*.

* **DONADO** (Jean-Baptiste), littérateur italien, baile ou ambassadeur de Venise à Constantinople en 1680. On a de lui : *Osservazioni della Letteratura de' Turchi*; Venise, 1688, in-12, et 1690, in-4°; — *Viaggi a Constantinopoli*.

Adehnag, Suppl. — Haym, *Reperit.* — Boucher de la Rivière.

* **DONADONI** (Charles-Antoine), théologien italien, né à Venise, en 1675, mort à Sabenico, en 1756. Il entra très-jeune dans l'ordre des Frères mineurs conventuels de Saint-François. Après avoir professé pendant quelque temps la théologie et la philosophie dans les couvents de Padoue et dans plusieurs autres villes, il fut, à l'âge de trente ans, élu provincial de son ordre, et obtint ensuite l'évêché de Sabenico, qu'il garda jusqu'à l'époque de sa mort. On a de lui : *La Morale de Aristotele spiegata*; Venise, 1709; — *Panegirici e discorsi saggi*; Venise, 1709; — *Quaresimale*; Venise, 1717; — *Le Ingiurie fatte alla Carità cristiana dalla scandalosa licenza del divinale del prossimo*; ibid., 1722, in-8°; — *Ragionamenti morali*; Venise, 1722; — *La Crusca in esame*; Venise, 1740; — *Osservazioni sopra alcune proposizioni morali licenziose*; Bénévent, 1740.

Anelli letterari d'Italia.

DONALD I, roi d'Écosse, mort en 216. Il fut le premier roi chrétien de ce pays, traita avec l'empereur Septime Sévère, et régna vingt-et-un ans. On ne sait rien de sa vie.

DONALD II, roid'Écosse, vivait au troisième siècle. Son règne fut court; il fut défait par un autre Donald, roi des îles Hébrides.

DONALD III, roi d'Écosse, mort en 260. Il révolta ses sujets par sa tyrannie, et fut tué par suite de ce soulèvement.

DONALD IV, roi d'Écosse, mort vers 647. Il fit rentrer la province de Northumberland sous la puissance des fils d'Éthelred, et propagea la foi chrétienne dans ce pays.

DONALD V, roi d'Écosse, mort en 859. Il succéda à son neveu, en 854. Sous son règne furent révisées et promulguées de nouveaux anciennes lois du pays. Emprisonné par ses sujets, révoltés, il se tua de désespoir, et eut pour successeur son neveu Constantin II.

DONALD VI, roi d'Écosse, mort à Forres, en 904. Lié avec Alfred le Grand, il fut un prince heureux et vertueux. Donald vainquit les Danois, qui avaient fait une incursion en Écosse.

DONALD VII. Voyez DUNCAN I^{er}.

DONALD VIII, roi d'Écosse, mort en 1103 ou 1105. Il succéda à son frère Malcolm III en

1089, à l'exclusion de son neveu, détrôné ensuite par Duncan II, usurpateur lui-même; il tua ce prince, et reconstruisit ses États. Enfin, il fut déposé et emprisonné par Edgar Atheling, en 1098, après trois ans de règne.

Pour tous les DONALD, voy. DUCHESNE, *Hist. Scot.*

* **DONAS** (Saint). Voy. DONATIEUX.

DONAT, fondateur d'une secte et auteur d'un schisme qui divisa l'Église pendant toute la durée du quatrième siècle. Vers le commencement de ce siècle on rencontre en Afrique deux écrivains du nom de Donat, tous deux engagés dans le même parti, tous deux donés d'une grande influence sur les âmes, qui rompirent la paix et l'unité de l'Église, et, se donnant pour les seuls vrais fidèles dépositaires de la foi et de la tradition, ne prétendirent à rien moins qu'à attirer à eux l'Église universelle. L'un était de Caesariennes, en Numidie. Dans le fort de la persécution sous Dioclétien, plusieurs fidèles, craignant la rigueur des édits et les violences des empereurs impériaux, livrèrent les Saintes Écritures et les vases sacrés. On les sôtrist du nom de *traditionnaires*. L'évêque de Carthage Monovian étant mort, Cécilien fut élevé au siège épiscopal de Carthage par le vœu de toute la province, et ordonné par Félix d'Aptange. Les évêques de Numidie, et par eux Donat, refusèrent de reconnaître l'ordination de Cécilien, alléguant qu'on avait négligé de les y faire participer et même de les consacrer; en second lieu, que Félix d'Aptange, étant *traditionnaire*, n'avait pas qualité pour conférer l'ordination. Cité par ces évêques réunis en concile à Carthage, Cécilien ne comparut pas, et fit entendre par sa réponse qu'il accepterait une réconciliation. Il semblait par là infirmer lui-même la validité de sa consécration. Donat et ses partisans profitèrent de cette espèce d'aveu, déposant Cécilien, et mirent en sa place Majorin. Dès lors le schisme commença. Les donatistes, par le mouvement qu'ils se donnèrent, les écrits qu'ils répandirent, les accusations qu'ils propagèrent contre Cécilien, ébranlèrent les esprits. Le bruit de ces divisions monta jusqu'au trône de Constantin, qui autorisa Cécilien à user de l'intervention des officiers impériaux pour faire exécuter son ordre et punir les séditions. De leur côté, les donatistes en appelèrent à Constantin, réclamant un mémoire contre Cécilien et ses partisans, et demandèrent des juges. L'empereur ne voulut point s'immiscer dans ce débat, mais consentit à la réunion d'un concile. Ce concile se tint à Rome en 313. Donat de Numidie avec quelques de son parti, le pape Milinade, les évêques de Cologne, d'Autun, d'Arles et de Milan, et plusieurs autres d'Italie y assistèrent. On crut d'abord les laïnes et de perpétuer les divisions. Ce fut de tempéraments : l'ambassadeur de Cécilien reconnut, son élection confirmée; mais on ne condamna pas les accusateurs, on permit au silence Félix d'Aptange et son parti, et de *tradition*, qui était la racine du schisme.

du concile de Numidie ; on poussa jusqu'à proposer aux évêques de les recevoir dans la communion de leurs titres. Ces demi-mesures ne firent rien. Un second concile tenu à Arles fut plus heureux. Les accusés, dévoués à leur tour, invoquèrent la sévérité de Constantin contre l'obstination des donatistes. L'empereur fit lui-même une nouvelle tentative, mais qui troublait ainsi l'Eglise, et les schismatiques. Dès cette époque s'envenima singulièrement ; les violences à l'attaque et à la défense, et l'ignominie dégénéra par moments en une guerre civile, sur presque tous les points de l'Afrique. Ce changement qui s'opéra fit faire jusque alors assez pacifique, le schisme embrassa les âmes, l'extension de la lutte et son énergie, l'ébauche d'orages reçut la secte, sont dus au successeur de Majorin, Donat de Carthage, homme d'un caractère considérable que Donat de Numidie érudit profonde et variée, de grâces et d'un désintéressement que ses contemporains reconnurent. C'est lui qui donna son nom à la secte donatiste, par sa ténacité à la propager, son talent à la rendre habile à la constituer. Saint Optat, historien du schisme des donatistes, représente Donat comme un homme orgueilleux insupportable et animé d'une méchanceté, se livrant à de mystérieuses, et séduisant par là les imaginations du peuple, tantôt enfoncé dans ces contemplations, tantôt se mêlant au monde et l'enivrant de sa parabole, s'il faut en croire saint Optat, ce tyranne à Carthage, s'estimait au-dessus de tous les évêques de son parti, supérieur à tous les autres hommes. Il ne faut pas penser que dans ce tableau, tracé par une passionnée d'un adversaire, tous les traits ne soient pas parfaitement fidèles.

La secte des donatistes est étroitement liée à l'histoire de l'Eglise : nous ne pouvons mieux faire que de reprendre l'histoire de la secte. Vaincus dans deux conciles tenus par Constantin lui-même, les donatistes, que la modération n'avait pu ramener de l'Eglise, s'en éloignèrent avec haine encore sous le coup des menaces de l'empereur et des violences auxquelles ils se livrèrent. En vain l'autorité impériale leur imposa d'énormes amendes, confisqua leurs maisons, brûla leurs églises ; ils revinrent avec une ardeur de vive force, attaquèrent les catholiques, les expulsèrent de leurs églises, et firent tant que Constantin, craignant la guerre civile en Afrique, les laissa faire. Ce qui dans le principe avait été une querelle de discipline, les premiers pré-

tendaient que les traditeurs, devant être considérés comme hérétiques, n'avaient pas autorité pour conférer les sacrements ; que par conséquent l'ordination de Cécilien par Félix d'Apollonie, qu'ils regardaient comme un traditeur, était nulle de fait : poussant plus loin, et s'arrogeant le droit de nommer et de consacrer des évêques, comme seuls purs héritiers des Apôtres, ils avaient ordonné Majorin évêque de Carthage, puis Donat, et beaucoup d'autres en Afrique ; bien plus, le schisme se fortifiant, ils avaient envoyé un évêque à Rome. Mais au moins l'orthodoxie était sauve ; elle s'altéra bientôt entre leurs mains, par les efforts qu'ils firent pour se séparer plus profondément des catholiques, auxquels ils ne pouvaient pardonner d'avoir invoqué contre eux les rigueurs de l'autorité impériale. Aussi bien il n'était guère possible qu'un schisme si décidé ne produisît avec le temps quelques semences d'hérésie. Sans parler de certaines opinions de Donat sur la Trinité et les rapports des trois personnes divines, opinions trop subtiles pour descendre dans la foule, les donatistes s'entendaient à refuser à l'Eglise catholique le droit de distribuer les sacrements ; aussi ils administraient un nouveau baptême à ceux de leurs adversaires qui passaient dans leur camp : ils prétendaient que la vertu du sacrement que confère le prêtre vient non pas des sentiments intérieurs de celui qui le reçoit, mais de la sainteté de celui qui l'administre ; que les justes seuls composent l'Eglise, et non l'ensemble des fidèles, bons et mauvais : aussi ils s'estimaient saints et impeccables, tandis qu'ils regardaient les catholiques comme des païens et des idolâtres, purifiaient et consacraient de nouveau les temples et les autels qui leur avaient appartenu, et ne rougissaient pas de profaner par les actes les plus sacrilèges les objets de leur culte. Joignez à cela je ne sais quelle exaltation mystique, qu'ils faisaient braver et même chercher la mort, comme si la palme du martyre y était attachée.

La secte des donatistes n'offrait pas l'image d'une concorde et d'une unité parfaites ; elle renfermait divers partis, qui se réunissaient dans le danger et se divisaient dès qu'il était passé. Les uns, de mœurs paisibles, se défendaient par des écrits et des discours ; d'autres, fanatisés par des prédications violentes et encore plus par la persécution, allaient armés de bâtons, rôdaient par bandes autour des villages, volant, pillant, incendiant, tuant, profanant les choses saintes. On les appelait *circumcellions*, d'un nom qui marquait leurs habitudes errantes.

Après la mort de Constantin, Constant, son successeur, ayant envoyé en Afrique Paul et Macaire porter des aumônes et pacifier la province, ceux-ci furent reçus en ennemis : « Qu'y a-t-il de commun entre l'empereur et l'Eglise ? » leur répondit Donat ; et il ajouta qu'il avait expressément défendu à tous les siens de recevoir

nombre de traités séparés; savoir : *Ars*, sive 1^{re} *Editio prima*, *De Literis, syllabis, pedibus et tonis*; 2^e *Editio secunda*, *De Octo Partibus Orationis*, auxquelles on joint ordinairement les traités suivants : *De Barbarismo*; *De Solæcismo*; *De cæteris Vitiis*; *De Metaplasmo*; *De Schematibus*; *De Tropis*. Dans la récente édition de Lindemann, tous ces traités sont considérés comme constituant un seul livre, et réunis sous le titre général de *Donati Ars grammatica*, tribus libris comprehensa. La grammaire de Donat était si répandue dans les écoles du moyen âge, que le nom de cet auteur avait fini par signifier toutes sortes de leçons, et en général un traité élémentaire quelconque. Ainsi, parmi les ouvrages de l'évêque Pecock, on cite *The Donat into christian religion* (Introduction à la religion chrétienne) et *The Follower to the Donat* (Suite au Donat). Un vieux proverbe français dit, à peu près dans le même sens, *Les diables estoient encore à leur Donat*, c'est-à-dire à leur rudiment. Ces exemples et quelques autres ont été recueillis par Warburton, dans son *History of English Poetry*, sect. VIII.

Outre l'*Ars Grammatica*, nous possédons de Donat des Introductions (*Enarrationes*) et des Scolies sur cinq des six pièces de Térence (les scoliastes sur l'*Heautontimorumenos* sont perdues). Les Introductions contiennent une courte indication des sources dans lesquelles chaque pièce est puisée, la date et les détails de la représentation. Les Scolies renferment beaucoup de remarques intéressantes; mais on y trouve aussi des répétitions, des contradictions, des absurdités, qui trahissent des interpolations faites par des grammairiens postérieurs et moins instruits; quelques critiques pensent même que Donat n'écrivit jamais de scolies sur Térence, et qu'elles ont été rédigées d'après des notes recueillies par ses élèves. Servius, dans ses Notes sur Virgile, cite en beaucoup d'endroits un certain Donat, auteur d'un commentaire sur les *Églogues*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*. Des *Scholium in Enéide*, portant le nom de Donat et correspondant en grande partie aux citations de Servius, existent encore aujourd'hui; mais leur importance les a fait attribuer à Tiberius Claudius Donatus (voy. ce nom). Elles sont divisées en douze livres, et devaient en contenir un treizième. La fin du quatrième et du huitième, le commencement du sixième et du douzième manquent. L'auteur se propose plutôt de faire ressortir les beautés de l'ouvrage que d'en expliquer les difficultés. Dans une lettre jointe au sixième livre, il annonce, il est vrai, son intention, et son âge avancé le lui permet, de compiler d'anciennes autorités une description des plantes, des lieux, des herbes et des arbres mentionnés dans le poème.

La popularité de l'*Ars Grammatica*, et par conséquent de *De Octo Partibus Orationis*, est manifestement prouvée par le nombre prodigieux

d'éditions qui en furent faites dans les premiers temps de l'imprimerie. Beaucoup sont en caractères gothiques, sans date, sans indication de lieu ou de nom d'imprimeur. L'histoire typographique d'aucun ouvrage, si on en excepte les Saintes Écritures, n'a excité plus de discussions parmi les bibliographes. Il existe même des éditions de Donat antérieures à l'invention des caractères mobiles. Quelques spécimens de ces produits de l'imprimerie tabellaire se trouvent dans diverses bibliothèques publiques. Les trois parties de l'*Ars Grammatica* ont été insérées dans la collection de Putsch, *Grammaticæ Latinæ Auctores antiqui*; Hanovre, 1605, in-4^o, avec les commentaires de Sergius et de Servius Marius Honoratus, et dans le *Corpus Grammaticorum Latinorum veterum*, de Lindemann; Leipzig, 1831, vol. I. Il fut publié dans le quinzième siècle au moins quatre éditions séparées du Commentaire sur Térence; celle que l'on croit la première est in-fol., en caractères romains, sans indication de lieu, sans date, ni nom d'imprimeur, et fut imprimée à Cologne, 1470-1472; la deuxième est de Venise, par Viad. de Spire, 1472, in-fol.; la troisième, de Rome, par Sweynheym et Pannartz, 1472, in-fol.; la quatrième de Milan, par Zanetti, 1476, in-fol. Ce Commentaire se trouve dans toutes les éditions complètes de Térence. Les Commentaires sur l'*Énéide*, découverts par J. Jovien Pontanus, furent publiés pour la première fois par Scipion Capécce, Naples, 1535, in-fol., et ont été insérés par G. Fabricius dans son *Corpus interpretum Virgilianorum*. Le texte en est très-corrompu. L. J.

Lud. Schöpfen, *De Terentio et Donato*; Bonn, 1824, in-8^o. — Specimen Enéide, in *Æl. Donati Comment. Terent.*; Bonn, 1836, in-4^o. — Osann, *Beiträge zur Griechischen und Römischen Literaturgeschichte*; Leipzig, 1839.

DONAT (*Tiberius-Claudius Donatus*), biographe latin, d'une époque incertaine. On trouve dans presque toutes les éditions complètes de Virgile une vie de ce poète, intitulée : *Tiberii Claudii Donati, ad Tiberium Claudianum Maximum Donatianum filium, de P. Virgilii Maronis Vita*. D'après quelques critiques, Donat vivait vers le cinquième siècle après J.-C. L'ouvrage qui porte son nom n'est qu'une mauvaise compilation, pleine d'anecdotes puériles.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

* **DONAT**, hagiographe lorrain, vivait en 869. Il était doyen de l'église de Metz, et écrivit, à la prière d'Angelramme, évêque de Metz, la vie de saint Trudon ou Tron, disciple de saint Clodulphe ou Cloud, évêque de Metz, et fondateur du monastère de Sarching. Cette vie est imprimée dans le tome II des *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, sous le titre de : *Vita sancti Trudonis, presbyteri et confessoris in Hasbania*. Le style en est simple et passable pour le temps.

Dom Mabillon, *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti*, II, 1071. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. n^o 11493. — Calmet, *Bibliothèque lorraine*. — Dom

Rivet, *Histoire littéraire de la France*, IV, 178. — *Voppen*, *Bibliotheca Belgica*, pars prima, 250.

DONAT BOSSIUS. Voy. Bosso.

* DONATE (Sainte), martyrisée à Carthage, le 20 juillet 200. Accusée de christianisme, elle fut arrêtée et emprisonnée avec douze autres habitants de Scillite. Conduite devant Saturnin, proconsul à Carthage, elle refusa de sacrifier aux idoles, et fut décapitée avec ses compagnons. L'Église honore ces martyrs le 17 juillet.

Saint Adon, *Martyrolog.* — Dom Ruinart, *Acta primorum Martyrum.* — Drouet de Maupertuy, *Les véritables Actes des Martyrs*, I, 145. — Butler *Lives of Fathers*, etc., VII, 228.

DONATELLO (diminutif de DONATO), né à Florence, en 1383, mort en 1466. La pauvreté de ses parents ne leur permettant pas de faire des sacrifices pour l'élevé, un riche particulier prit soin de son éducation, lui donna pour maître de dessin un sculpteur nommé Laurent Bacci, qui, outre les éléments de son art, lui apprit la perspective et l'architecture. Le premier essai de Donatello fut une *Annonciation* en pierre, aujourd'hui placée à Sainte-Croix de Florence, dans laquelle pour la première fois on vit une tête de vierge animée d'un aimable sentiment de candeur, d'humilité et de respect à la vue de l'ange qui lui annonce sa haute destinée; les draperies de ce bas-relief sont traitées dans ce style antique inconnu depuis tant de siècles. Les applaudissements accordés à cet ouvrage attirèrent à son auteur de nombreux travaux et la protection toute particulière de Côme de Médicis, qui, l'ayant chargé de la restauration des nombreux monuments de sculpture antique recueillis par sa famille, contribua à accélérer l'œuvre de la régénération de l'art en procurant au Donatello l'occasion d'étudier de plus près le style et la manière des anciens et de s'exercer à les imiter jusque dans le mécanisme du travail. De là, on n'en peut douter, cette sagesse d'ordonnance, cette correction de formes, cette justesse d'attitude et de mouvement, cette force et cette vérité d'expression portées quelquefois jusqu'au sublime du pathétique, dont ses ouvrages donnent de nombreux exemples; de là aussi cette habileté d'exécution qui lui permit de traiter avec un égal bonheur la terre, le bois, le marbre et surtout le bronze, matière dans laquelle sont ses plus nombreux travaux. Parmi les ouvrages de ronde-bosse du Donatello, on cite : le *Crucifix* en bois placé à Sainte-Croix de Florence, imitation trop vraie de la nature pour ne pas produire une impression désagréable; — cinq statues diverses de *Saint Jean-Baptiste*, dont une en marbre, conservée dans la maison Nartelli à Florence; une autre dans la galerie ducale, où ce saint est figuré exténué par le jeûne; une autre, exécutée en bois, pour le baptistère de Saint-Jean-de-Latran à Rome; celles des cathédrales d'Orvieto et de Sienne; — une statue en bois; la *Madeleine pénitente*, au baptistère de Florence, renommée pour son expression de componction, mais dans

laquelle le sculpteur a trop montré sa science anatomique; — les trois célèbres statues de l'ancienne loge appelée d'Or-San-Michelo de Florence : *Saint Pierre*, *Saint Marc*, à qui Michel-Ange, dans un moment d'exaltation, disait : « Pourquoi ne me parles-tu pas ? » et *Saint Georges*, reproduit par Raphaël dans une composition à la plume d'une beauté achevée; — le effigie *Zuccone* (chauve), qui est la plus belle des six statues du même artiste décorant l'extérieur de la campanile de la cathédrale de Florence, tous ouvrages dignes de l'antiquité, par le bon goût idéal des formes, le choix du costume, la profondeur du caractère et la hardiesse de l'exécution; — le *Mausolée du pape Jean XXIII*, au baptistère de Florence; — le célèbre groupe en bronze de *Judith* et d'*Holopherne*, sous la loge des Lanzi; — et surtout la statue équestre, aussi en bronze, d'*Érasme Gattamelata*, érigée sur l'une des places publiques de Padoue, le premier monument de ce genre qu'ait produit l'art moderne renouvelé.

Parmi les bas-reliefs de Donatello que le temps a conservés, les plus remarquables sont : à Naples, dans l'église de San-Angelo de Nilo, une *Assomption*, sur le sarcophage du monastère de cardinal Renaud Brancaccio; — dans la chapelle Piccolomini à Mont-Oliveto, une *Nativité de Jésus-Christ*; à Padoue, dans l'église Saint-Antoine, outre plusieurs bas-reliefs dont les sujets sont tirés de la vie du patron du lieu, une *Sépulture du Christ*, restée en argile, mais qu'on a datée pour lui donner l'apparence du métal; — à Florence, sur les deux tribunes ou jubés de Saint-Laurent, ouvrages plus recommandables par l'ordonnance que par l'exécution, laquelle a été achevée par Bartoléo, élève de Donatello; — dans l'église de Saint-Espirit, une *Mort de saint Cintola*, en bois, qui ne se montra que dans la première semaine de septembre; — et dans la cour du palais Riccardi, huit bas-reliefs, d'un travail exquis, limités de pierres grises et ornées antiques. Donatello avait quatre-vingt-trois ans lorsqu'il mourut. Selon son désir, il fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, à côté de Côme de Médicis, son protecteur et son ami. Cet artiste était libéral, prévenant, et d'un tel dévouement qu'il mettait son argent dans un panier suspendu au mur de sa chambre, afin que ses ouvriers et ses amis se vassent librement. (L.-C. Sotter, dans l'*Encycl. des G. et M.*)

Nagler, *Neues Allg. Kunst-Lexikon.* — Anton Baccioli, *Elogio di Donatello scultore.*

DONATELLO ou DONATO (Simone), sculpteur italien, frère du précédent, né à Florence. Il exécuta vers 1431 les bas-reliefs de l'une des portes de bronze de Saint-Pierre de Rome, travail auquel il consacra deux années. Un de ses principaux ouvrages est le *Fondation de Saint-Pierre*, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, pour lequel, comme on d'habitude coutume, on fit l'aide de ses confrères. Simone Donatello mourut

cinquante-cinq ans. [L.-C. SOYER, dans l'*Enc. des G. du M.*]

Baldinucci, *Diction.*

DONATH ou **DONETH** (M.-Samuel-Gottlieb), polygraphe allemand, né à Gruna dans la haute Lusace, mort le 13 février 1777. Il fut pasteur à Danchritz. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertatio epist. de genuina significatione vocum ἀληθινός et ἀληθεια*; Leipzig, 1746, in-4°; — *Von dem Orte des Durchganges der Kinder Israel durchs rothe Meer* (De l'endroit où les Israélites traversèrent la mer Rouge); ibid., 1775, in-4°. Il a laissé inachevé : *Kernhefter Auszug aus Scheuchzer's Physica sacra* (Extrait substantiel de la *Physica sacra* de Scheuchzer).

Meusel, *Got. Deutschl.*

DONATI, nom commun à un grand nombre de personnages italiens; ceux qui sont antérieurs au seizième siècle ont été placés par ordre chronologique, les autres, presque tous des seizième et dix-septième siècles, ont été classés par ordre alphabétique de prénoms.

DONATI (Forese), poète florentin, vivait vers le treizième siècle. Ses ouvrages sont restés inédits, et sa vie est à peu près inconnue. On voit seulement par quelques-uns de ses sonnets manuscrits qu'il était l'ennemi de Dante. Le seul droit de Donati au souvenir de la postérité, c'est d'avoir été en Italie un des créateurs de la poésie vulgaire.

Crescimbeni, *Istoria della Volgare Poesia*.

DONATI (Bindo), poète italien, né à Florence, vivait vers la fin du treizième siècle. Fils d'Alesio Donati, un des plus anciens poètes toscans, il se fit connaître lui-même par des poésies en langue vulgaire, restées inédites, mais qui, au rapport de Crescimbeni, le placent au premier rang des écrivains de son temps.

Crescimbeni, *Istoria della Volgare Poesia*.

DONATI (Corso), chef guelfe, né à Florence, en 1308. Il appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Toscane. Ses talents et son influence lui avaient acquis une grande influence sur les conseils, et sa bravoure avait beaucoup contribué à la victoire de Campaldino, gagnée par les Florentins sur les Aretins. En mars 1294, lorsqu'un autre parti des nobles toscans, Donati élevé contre Giano della Bella et avait réussi à faire exiler ce républicain vindicatif mais sincère. Resté le plus puissant dans Florence, Donati eut une vive jalousie contre Vieri, chef de la famille des Cerchi, qui, ayant amassé de grandes richesses dans le commerce, effaçait par sa magnificence les plus anciennes maisons de la Toscane. Les Donati et les Cerchi eurent bientôt chacun de nombreux partisans, et la politique se joignit à l'inimitié particulière : Corso Donati fut nommé pour le chef des noirs, ou guelfes, et Vieri Cerchi pour le chef des blancs, ou gibelins. Les querelles furent la conséquence de cette union; la seigneurie s'efforça de rétablir la

paix dans la ville, et dans ce but exila les chefs des deux partis. Mais bientôt les magistrats permirent à Dante Alighieri, à Dino Compagni, à Guido Cavalcanti et à quelques autres personnages distingués du parti blanc de rentrer dans Florence. Corso Donati se rendit alors à Rome, et excita le pape Boniface VIII contre les gibelins et le gouvernement florentin. Le pape invita Charles de Valois, frère du roi de France Philippe le Bel, à rétablir l'ordre en Toscane. Ce prince rappela Corso Donati et les noirs, et fit jeter les blancs en prison. Du 5 au 11 novembre 1301, plusieurs de ces derniers furent tués ou blessés, leurs maisons pillées et brûlées, leurs filles enlevées et mariées de force. Après le départ de Charles de Valois, les guelfes demeurèrent tout-puissants; mais Donati trouva bientôt qu'il n'avait personnellement tiré aucun fruit de sa victoire. Les chefs de la noblesse, jaloux de son crédit, lui disputèrent l'administration de la république. Il voulut alors faire l'épreuve de son influence, et se jeta dans l'opposition. Il critiqua les mesures des magistrats, contredita leurs opérations, mais s'aperçut que, loin de les arrêter, il ne faisait que les irriter. Alors, il essaya de renverser le parti qu'il avait longtemps dirigé. Il s'associa avec les Bordoni et les Medicis (1), et accusa le gouvernement de dilapidations. Rosso della Tosa, Geri Spini, Pazzino de' Pazzi, et Bello Brunelleschi se partageaient le pouvoir : ils répondirent à Corso Donati par une accusation plus populaire encore, celle d'aspirer à la tyrannie. Ils en trouvèrent des preuves dans son luxe, dans l'orgueil de ses discours, dans le nombre de clients qu'il s'était attachés et surtout dans son récent mariage avec la fille d'Ugucione della Fagginola, chef des gibelins de la Romagne et de la Toscane, et le plus redouté capitaine des ennemis de la république florentine. Lorsque cette insinuation eut suffisamment germé dans Florence, la seigneurie fit un jour sonner le tocsin; et dès que le peuple armé se fut rassemblé, les *prieurs des Arts et de la Liberté* (2) accusèrent solennellement Corso Donati de trahison et de vouloir attenter aux libertés publiques. Donati cité devant le podestat refusa de comparaître, le juge, passant de la citation à l'enquête et de l'enquête à la sentence, condamna le prévenu contumace, comme traître et rebelle, à la peine de mort. Donati dut alors se souvenir de Giano della Bella et du jugement qu'il avait fait rendre contre ce citoyen quatorze ans auparavant, et dans des circonstances à peu près pareilles. Moins résigné que Giano, Donati rassembla ses amis, et se fortifia dans le quartier qu'il habitait; il demanda aussi des secours à son beau-père, mais les auxiliaires qu'Ugucione lui

(1) Le nom de *Medici* s'est toujours écrit sans s en italien; cependant l'usage contraire a tellement prévalu en français, que nous nous croyons obligé de l'adopter.

(2) Magistrats populaires nommés par chacun des arts majeurs ou métiers principaux; ces prieurs composaient la seigneurie et exerçaient le pouvoir exécutif.

envoya n'arrivèrent pas à temps. Aussitôt le jugement rendu, les prieurs, précédés par le gonfalonier de justice et suivis par le podestat, le capitaine du peuple, l'exécuteur et leurs archers, s'avancèrent contre les maisons de Donati. Le peuple, armé et rangé par compagnies, les accompagnait et commença aussitôt l'attaque. Donati, accablé par la goutte, ne pouvait combattre lui-même, et quoiqu'il animât ses amis de la voix, après une résistance de quelques heures, ses barrières furent emportées : il s'enfuit avec peine dans la campagne. Bientôt, il fut arrêté par des soldats catalans envoyés à sa poursuite. Comme on le ramenait vers la ville, il préféra une mort immédiate au supplice qu'on lui réservait : il s'élança de son cheval de manière à se briser la tête contre une pierre ; ses gardes, le voyant grièvement blessé, l'achevèrent à coups de hallebarde.

A. DE L.

Dino Compagni, *Cronaca de' tempi suoi*. — Macchiavelli, *Storia Fiorentina*. — Leonardo Aretini, *Storia Fiorentina*. — Giovanni Villani, *Historia*. — Sismondi, *Hist. des Républiques Italiennes*, IV.

* **DONATI (Tommaso)**, théologien italien, né à Venise, en 1445, mort en 1504. Il était d'une illustre famille, et entra dès l'âge de quatorze ans dans le couvent des Dominicains, à Venise. Il se distingua par sa piété et son éloquence comme prédicateur. Alexandre VI le nomma patriarche de Venise, en 1492. On a de Tommaso Donati : *Officia pro festis Visitationis et Sanctificationis B. V.*; Venise, 1492, in-12; — *Sermones de tempore, de sanctis, et quadragesimalis*, imprimés dans les *Scrittori Venetiani* d'Alhéric; — et plusieurs traités et commentaires restés manuscrits.

Antoine de Sens, *Bibliotheca Prædicatorum*. — Poldus, *De Viris Illustr.* *Ordinis Dominicorum*. — Thomas de Rocafort, *Bibliotheca Dominicana*. — Fontana, *Sac. Theatr. Dominicani*, pars I, cap. III, n° 2. — Ughelli, *Italia sacra*, V. — Foscarini, *Apparatus sacer*. — Échard, *Scriptores Ordinis Prædicatorum*, II, 11.

DONATI (Alessandro), poète et archéologue italien, né à Sienne, en 1584, mort à Rome, le 23 avril 1640. Il professa pendant douze ans la rhétorique à Rome. On a de lui : *Oratio in funere Mariæ Cæsæ ab Altaemps*; Rome, 1610, in-4°; — *Carminum Libri tres*; Rome, 1625, in-16; Francfort, 1654, in-4°; — *Sueria, tragædia*; Rome, 1629, in-16; — *De Arte poetica, libri tres*; Rome, 1630, in-16; — *Roma vetus ac recens, utriusque ædificiis ad eruditam cognitionem expositis*; Rome, 1633, 1639, in-4°; Amsterdam, 1664, in-8°; 1694, in-4°; insérée dans le *Thesaurus Antiquitatum Romanarum* de Grævius, t. III; — *Constantinus Roma: liberator, poema heroicum*; Rome, 1640, in-8°. On a encore de Donati une *Vie de Paul V*, insérée dans les *Vitæ Romanorum Pontificum* d'Alfonso Ciacconi; Rome, 1630.

Alegambe, *Bibli. Scriptor. Societ. Jessu*. — Baillet, *Juvements des Saints*, t. II.

DONATI (Antonio), naturaliste vénitien, né le 16 juillet 1606, mort le 22 mai 1659. Outre un

traité *De Finacis*, qui a été traduit en italien par Noto, en 1676, on a de Donati : *Trattato de' Semplici, Pietre et Pesci marini che nascono nel Lido di Venezia*; Venise, 1631, in-4°; c'est un catalogue des productions les plus remarquables de la mer Adriatique près de Venise; — *De Aëre Ravennate opusculum*; Ravenne, 1641, in-4°.

Biographie médicale.

* **DONATI (Bartolommeo)**, peintre vénitien, vivait en 1660. Il n'est guère connu que par la mention que fait de lui Marco Boschini, son ami, dans son bizarre ouvrage intitulé : *La Carta del navigare pittoresco*.

Lenzi, *Storia pittorica*. — Orlandi, *Abbeverio*. — Ticozzi, *Dizionario*.

* **DONATI (Bernardo)**, médecin italien, né à Vérone, vivait en 1525. On a de lui une traduction latine du traité de Galien intitulé : *Περὶ ἐκπερισσοῦ καὶ ὑπερσυστοῦ τῶν ἐν τῇ ἐνδοκρῶν ἑστῶν καὶ τῶν ἐν τῇ ἐκδοκρῶν* (Sur la connaissance et le traitement des maladies de l'esprit); cette traduction a été imprimée dans l'édition complète des *Œuvres de Galien* publiée par Cornarius, Bâle, 1549, in-fol.

Biographie médicale.

DONATI (Francesco), poète italien, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il remplit divers emplois dans sa ville natale, entra dans les ordres, et obtint un canonicat à Padoue. On a de lui : *Canzone per la Vittoria ottenuta dall' armi Venete contra il Turco l'anno 1649*; — *Canzone per la Vittoria 1651*; — *Lettere ed orazioni del cardinale Bessarione, tradotte in lingua volgare*.

Zeno, *Mem. de' Scritt. Venet.*

* **DONATI (Giovanni)**, médecin, né à Lucques, vivait en 1591. Il vint un temps à Lyon et à Bordeaux. On a de lui : *Cl. Libri IV, de j. desiderari*; Venise, 1580, in-4°; — *mentarius in num, et Apparatus medicus*; in-4°; — *Rei Medicæ S. Naturale materiz in libid.*

Bibliogr. médicale.

* **DONATI (Corneille)**, 1595, à Corbeil, à R. duc Ferdinand. Il fut plus tard. Le duc de... c'est un... de...

curgo; Florence, 1645, in-4°. L'existence de ce livre était ignorée de tous les bibliographes italiens; c'est seulement dans le siècle dernier qu'on en a fait la découverte : les exemplaires en sont très-rare. Hector Donati est également auteur d'un factum publié à Modène, en 1649, in-fol., sous ce titre : *Informazione di fatto sopra l'eredità degli illustri già conti Giulio Alfonso ed Adriano Sessi, al serenissimo Cesare d'Este*. M. G.

Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, t. II.

* **DONATI** (Luigi de'), peintre de l'école milanaise, né à Côme, travaillait dans les premières années du seizième siècle. Il fut élève du Civerchio. On a encore de lui quelques tableaux authentiques et assez bien conservés. E. B.—s.

Lenzi, *Storia pittorica*.

* **DONATI** (Marcellus), comte DE PONZANO, médecin italien, né en 1538, à Correggio, mort en 1602. Il étudia la médecine à Padoue, et l'exerça quelque temps à Venise; ensuite il alla s'établir à Mantoue, où il fut élu membre de l'Académie des *Inveghiti*, fondée par Cesare Gonzaga peu de temps auparavant. Il y prit le surnom de *Segreto*. Ses talents lui valurent la faveur du prince régnant, qui après lui avoir conféré le titre de comte, le nomma conseiller, puis secrétaire d'État, et le chargea de diverses négociations politiques. Donati jouissait d'un grand crédit à la cour. Le Tasse, enfermé à l'hôpital de Sainte-Anne, à Ferrare, lui écrivit trois lettres, espérant qu'il l'aiderait à recouvrer sa liberté en priant le duc de Mantoue d'intervenir pour lui auprès d'Alphonse d'Este, son gendre. Donati possédait un musée d'antiquités, où se trouvaient plusieurs chefs-d'œuvre de la sculpture grecque; après sa mort, ces richesses artistiques passèrent dans la maison de Gonzaga. Ses ouvrages sont : *De Variolis et Morbillis et de radice purgante Tractatus*; Mantoue, 1569, in-4°; ibid., 1591, in-8°, et 1597, in-4°; — *De Medica Historia mirabili*; Mantoue, 1586, in-4°; Venise, 1588, in-4°. Deux éditions de cet ouvrage ont été données à Francfort avec les additions de Horst; la première a paru en 1613, in-8°, la seconde en 1664, même format. Donati y a consigné plusieurs faits merveilleux observés dans le cours de certaines maladies. On lui reproche d'être trop crédule et de manquer de critique; — *Scholia, sive dissertationes eruditissimæ in Latinos plebeios romanz historiz Scriptores*; Venise, 1602, in-4°; ouvrage loué par Casaubon et par Gruter. L'a inséré dans le VI^e vol. de son *Thesaurus Criticus*. Des lettres et des poésies de Donati se trouvent imprimées dans divers recueils. M. G.

Donati, *Scrittori di Correggio*. — Bettinelli, *Delle Opere di Arti Mantovane*. — Tasse, *Opere*, édit. de Venise, t. IX. — Tiraboschi, *Bibl. Modenese*. — Donati, *Storia Medica*, I, 2 et 3. — Casaubon, in Sueton. *Vita Cesaris*. — Barthius, in Statium *Silo*, l. 2.

DONATI (Sébastien), abbé à Lucques, vivait au dix-huitième siècle; il est auteur du *Novus Thesaurus Veterum Inscriptionum*, servant de supplément au recueil d'Inscriptions anciennes de Muratori, 2 vol. in-fol. Le premier contient l'*Ars critica Lapidaria*, œuvre posthume du marquis Scipion Maffei, publiée par Donati. Le second vol. contient les inscriptions grecques et latines recueillies postérieurement; collection très-utile, mais où Donati néglige souvent d'indiquer la provenance des monuments épigraphiques. Il a plusieurs fois été induit en erreur par Pierre Gnocchi de Brescia, dont les papiers contenaient un grand nombre d'inscriptions corrompues ou suspectes. Il a en outre publié en italien des *Dittichi degli Antichi, profani e sacri*, lib. II; Lucques, 1713, in-4°. A. D. Orelli, *Inscriptiones latines*, t. I, p. 25.

DONATI (Vitaliano), médecin et naturaliste italien, né à Padoue, en 1713, mort en mer, en 1763. Il était de l'illustre famille des Donati de Florence. Il fit ses études à Padoue, et s'y fit recevoir médecin. Son goût pour l'histoire naturelle l'entraîna bientôt après, et pendant huit années il parcourut l'Italie. Le pape Benoît XIV le chargea de visiter le royaume de Naples et la Sicile pour recueillir tous les objets scientifiques que pourraient présenter ces contrées. Arrêté à Messine par la peste, Donati passa en Illyrie, et visita ensuite la Bosnie et l'Albanie, provinces négligées jusque alors par les voyageurs et les naturalistes. A son retour, il obtint une place de professeur d'histoire naturelle à Turin, et se fit autoriser à voyager en Orient. Il avait déjà traversé la Syrie et l'Égypte, et se proposait de passer aux Indes, lorsque ayant été dépouillé de tout ce qu'il possédait, il se vit contraint de revenir en Europe, et périt dans la traversée. Le temps a manqué à Donati pour décrire les richesses qu'il avait amassées; aussi ne connaît-on que par des tiers une partie de ses découvertes. Il avait confié à Jules Pontederi le soin de décrire les plantes de l'Illyrie; quant à lui, il se proposait de donner une histoire approfondie de toutes les productions animales et végétales de la mer Adriatique. Mais on n'a de cet important ouvrage qu'un faible aperçu, donné par Carlo Rubbi, sous le titre de : *Saggio della Storia Naturale dell' Adriatico Mare*; Venise, 1750, in-fol.; trad. en français, La Haye, 1758, in-4°; en allemand, Halle, 1752, in-4°; en anglais, dans le tome XLVII des *Philosophical Transactions*, année 1751. Forster a dédié à Donati un genre (*donatia*) de saxifrages de la famille des caryophyllées. Cette plante croît sur les rochers du détroit de Magellan. A. DE L.

Biographie médicale.

* **DONATIEN** (Saint), martyrisé à Nantes, vers 299. Il était d'une famille très-considérée en Armorique, et professait le christianisme. Délégué au gouverneur de la province comme fai-

sant de nombreux prosélytes, Donatien fut conduit en prison ainsi que son frère aîné, Rogatien. Sur leur refus de renoncer à la foi en Jésus-Christ, le préfet romain les fit étendre sur des chevalets, et après les avoir fait torturer longuement, il ordonna qu'on leur tranchât la tête. L'exécuteur leur enfonça une lance dans la gorge avant de les frapper du glaive. Leurs corps furent enterrés près de Nantes, et sous le règne de Constantin on éleva un oratoire sur leur tombeau. Vers la fin du cinquième siècle, on y construisit une église. Plus tard, les reliques des deux saints furent transférées dans la cathédrale de Nantes. Leur fête est marquée au 24 mai.

G. Henschenius, *Acta Sanctorum*. — Dom Ruinart, *Acta primorum Martyrum*. — Baillet, *Vies des Saints*, II. — Drouet de Maupertuy, *Les véritables Actes des Martyrs*, I, 416.

* **DONATIEN** (Saint), appelé vulgairement **DONAS**, évêque de Reims, mort en 389. Il fut le septième évêque de Reims. On ne sait rien de sa vie. Ce qui l'a rendu célèbre a été la translation de son corps, en 863, par Baudouin I^{er}, dit *Bras de Fer*, premier comte de Flandre. Baudouin fit déposer d'abord ces reliques à Turnhout, puis à Bruges, dans l'église de la Sainte-Vierge, qui prit depuis le nom d'église de Saint-Donatien et fut érigée en cathédrale en 1559, par Philippe II, roi d'Espagne. Saint Donas ou Donatien est ainsi devenu le patron de la ville de Bruges et le protecteur ou saint tuteur de la côte maritime; on célèbre sa principale fête le 14 octobre, et celles de ses translations les 6 janvier, 24 mai et 30 août.

Sarius, *Vite Sanctorum*. — J. Molanus, *Receptulatio Ss. Belgii*, etc. — Marlot, *Hist. de la Métropole de Reims*. — Baillet, *Vies des Saints*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **DONATILLE** (Sainte). Elle est qualifiée par l'Eglise de vierge et martyre ainsi que Maxime et Seconde, ses compagnes. Elles sont appelées communément les *saintes Tuburbaines*, parce qu'elles souffrirent à Tuburba, ville proconsulaire d'Afrique. Les uns mettent leur martyre sous Dioclétien et le proconsul Anulin, en 304; les autres sous Valérien, d'autres sous le proconsul Galère Maxime. On ne sait pas non plus si ce fut dans la grande ou la petite Tuburba qu'elles souffrirent. Quoi qu'il en soit, l'Eglise honore ces trois saintes le 30 juillet.

Dom Ruinart, *Acta primorum Martyrum*. — Dom Mabillon, *Anallectes*, III. — Tillemont, *Mémoires*, etc., III et IV. — Baillet, *Vies des Saints*. — Drouet de Maupertuy, *Les véritables Actes des Martyrs*, II, 176. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DONATO, nom commun à plusieurs personnages italiens, classés ci-après comme suit : les Donato antérieurs au seizième siècle; les doges, puis les littérateurs, artistes, savants, etc., par ordre de prénoms.

* **DONATO**, sculpteur toscan du treizième siècle, fut un des élèves de Nicolas de Pise qui, sur les dessins de leur maître, exécutèrent la façade de la cathédrale de Sienne et reçurent en récompense le titre de citoyens de cette ville.

Il travailla aussi à la cathédrale d'Orvieto, dans les dernières années du treizième et les premières du quatorzième siècle.

Cicognara, *Storia della Scultura*. — Tizzari, *Dizionario*. — Romagnoli, *Canal storico-artistico di Siena*.

DONATO (*Luigi*), cardinal et théologien vénitien, né à Venise, décapité à Gènes, en décembre 1386. Il entra très-jeune dans l'ordre des Franciscains, et fut un des fondateurs des écoles de théologie de l'université de Bologne, qui durant le schisme de l'Eglise à cette époque se déclarèrent pour Urbain VI. Léonard Gilson, général de l'ordre de Saint-François ayant dans le même temps pris parti pour l'anti-pape Robert de Genève, Urbain VI le déclara déchu de son grade, et en 1379 il fit élire Donato général. Le pontife employa utilement Donato dans plusieurs négociations, et pour se l'attacher plus solidement il le créa en 1380 cardinal au titre de Saint-Nicolas, et en 1381 l'envoya avec deux autres cardinaux auprès du roi de Naples, Charles III, afin d'obtenir la soumission de ce souverain à certaines exigences. Charles y répondit en déclarant la guerre au pape. Urbain témoigna beaucoup de mécontentement de l'insuccès de ses légats, et lui fit arrêter à Nocera, le 13 janvier 1383. Il donna ensuite Donato et cinq autres cardinaux de complicité, les fit mettre à la question et arracha des aveux à quelques-uns d'entre eux, par d'affreuses tortures, auxquelles il assistait lui-même. Donato souffrit avec un très-grand courage, et la douleur ne put le forcer à se reconnaître criminel. Urbain VIII après l'avoir tenu quelque temps enfermé dans une citerne à Nocera, le fit transférer à Gènes, où il le fit décapiter. Quatre autres cardinaux furent étranglés ou jetés à la mer dans des sacs par les ordres du saint-père.

Wadding, *Scriptor Ordinis Minorum*. — Thomas Botta, *Historia Comensis*, III, 416. — Marlot, *Canal Dizionario*, hist. — Sismondi, *Hist. des Républiques de Venise*, VII, 281.

DONATO (*Pietro*), orateur vénitien, né à Venise, en 1380, mort près de Padoue, en 1451. Il était évêque de Padoue. Profondement versé dans les droits civil et canon, il fut un des hommes les plus éloquents de son temps. On a de lui plusieurs discours sur divers sujets, un éloge du pape Martin V, prononcé au concile de Bâle; — des *Epitôles* et quelques autres ouvrages sur la théologie ou la politique.

Pierre Marcel, *Vies des Romains*. — Chaudon et Desobry, *Dictionnaire universel*. — Ephémère, *Italia*, etc.

* **DONATO**, peintre vénitien, vivait au milieu du quinzième siècle. Elève de Jacobello, il le surpassa par le style, mais ne put l'égaler par le coloris.

Aldotti, *L'Arte del Pittore Venetico*.

* **DONATO** (*Luigi*), théologien vénitien, né à Venise, mort en 1451. Il était évêque de Bologne. On a de lui, entre autres ouvrages, des *Commentaires sur le Maître des Sentences*, dédiés au pape Paul II; — des *Oratoires*, etc. Trithème, *De scriptoribus ecclesiasticis*. — Pan-

Marcel, *Fils Donatorum*. — Richard et Gléaud, *Bibl. suève*.

DONATO (Francesco), quatre-vingtième doge de Venise, mort dans cette ville, en 1553. Il occupait les emplois les plus élevés de la république et s'était fait remarquer par sa sagesse, lorsqu'il fut élu doge, le 22 novembre 1545. Il s'opposa énergiquement aux progrès des Turcs, et maintint la neutralité de la république pendant les guerres entre Charles-Quint et Henri II. Ses préoccupations politiques ne lui firent pas négliger les lettres et les arts. Il fit achever le palais de Saint-Marc, construire l'hôtel des monnaies et rassembla une très-belle bibliothèque. Giovanni Donato, son cousin, fit son oraison funèbre.

Pierre Marcel, *Fils Donatorum*. — Justiniani, *Historia Veneticæ*. — Duro, *Histoire de Venise*, IV, 55.

DONATO (Leonardo), quatre-vingt-onzième doge de Venise, mort le 17 juillet 1612. Il avait été sept fois ambassadeur à la cour de Rome, et y résidait encore lorsqu'il fut élu doge, le 10 janvier 1606. Aussitôt son avènement, il eut à répondre à deux brefs du pape Paul V, menaçant la république vénitienne d'excommunication si son sénat n'ordonnait la mise en liberté d'un chanoine de Vicence et de l'abbé de Nervesa, arrêtés pour crimes ; si le sénat ne rapportait une ancienne loi défendant aux ecclésiastiques l'acquisition de biens-fonds ; si, enfin, la même assemblée ne révoquait pas la défense qu'elle avait faite en 1603 de bâtir de nouvelles églises sans sa permission expresse. Leonardo Donato refusa de se conformer aux exigences du pontife, et lui envoya Pietro Duodo pour lui expliquer les motifs de son refus. Paul V, irrité de la résistance du gouvernement vénitien, publia, le 17 avril 1606, une sentence monitoriale par laquelle il déclarait le doge et tout le sénat excommuniés, et mettait la seigneurie en interdit, si dans vingt-quatre jours les deux lois restrictives de l'omnipotence ecclésiastique n'étaient révoquées et les deux prêtres détenus remis aux mains du nonce. Donato, préparé à cette fulmination, n'en fut point ébranlé. Il fit défense à tous les prélats ou magistrats du territoire vénitien de publier ou laisser afficher aucun écrit émanant de la cour romaine. Les vingt-quatre jours de délai marqués par le monitoire étant expirés, Donato ordonna de continuer comme auparavant la célébration du service divin. De tous les corps ecclésiastiques, il n'y eut que les Jésuites, les Théatins et quelques couvents de Capucins qui prirent le parti d'observer l'interdit. Leonardo fit signifier à ces religieux l'ordre de quitter immédiatement les terres de la république. Les Jésuites de Venise sortirent processionnellement aux flambeaux, dans la soirée du 9 mai, portant chacun, penché au cou, dans une petite boîte, une hostie menacée. Alors commença une guerre de haine, dans laquelle se distinguèrent pour le pape les cardinaux Bellarmin et Baronius, et pour la république Paolo Sarpi, servite, plus connu sous

le nom de *Fra Paolo*. Paul V, voyant le peu d'effet des armes spirituelles, fit mine de vouloir y joindre les temporelles. Il assembla des troupes, et sollicita l'appui de l'Espagne. Donato se mit en mesure de repousser la force par la force. Heureusement plusieurs puissances, et surtout la France, s'entretenirent pour arrêter les conséquences de ce scandaleux litige. En 1607, Henri IV envoya en Italie le cardinal de Joyeuse à l'effet d'amener les deux parties à un accommodement. Le cardinal se rendit d'abord à Venise, conféra le 15 février avec le doge et le sénat, s'assura de leurs dispositions, et se rendit à Rome le 22 mars. Les remontrances qu'il fit au pape eurent un plein succès, et Paul V donna par écrit au prélat français le pouvoir de traiter et de lever l'interdit. Le cardinal, de retour à Venise le 9 avril, exposa au doge et au sénat les conditions imposées par le saint-père ; elles furent acceptées, à l'exception du rétablissement des jésuites, auquel le gouvernement vénitien ne voulut jamais consentir. Cette difficulté n'empêcha pas que l'accommodement ne se fit. La fermeté de Donato dans cette circonstance trouva beaucoup de partisans. Il mourut quelques années plus tard, dans un âge très-avancé. A. de L.

Andrea Morosini, *Vita Leonardi Donati*, etc. — Pierre Marcel, *Fils Donatorum*. — Justiniani, *Historia Veneticæ*. — Duro, *Histoire de Venise*, IV, 501.

DONATO (Nicola), quatre-vingt-quatorzième doge de Venise, parent du précédent, mort le 26 avril 1618. Il fut élu doge en mars 1618, à la place de Giovanni Bembo, et mourut le mois suivant. Le peuple reprochait à Nicola Donato d'avoir proposé un impôt sur les blés. Son élection fut le sujet d'un grand scandale ; elle fut l'occasion de rixes sanglantes et de placards insultants. Lorsque le nouveau doge, porté par les ouvriers de l'arsenal, fit le tour de la place Saint-Marc, le peuple au lieu de crier *Viva il serenissimo Donato* ! se mit à crier : *Viva Nani ! viva Priuli* ! et ne daigna pas même ramasser l'argent que Donato faisait jeter. Cette mutinerie était un des premiers symptômes de la grande conspiration fomentée dès lors par Alonzo de la Cueva, marquis de Bedmar, ambassadeur d'Espagne ; conspiration qu'Antonio Priuli, successeur immédiat de Donato, eut tant de peine à comprimer.

Pierre Marcel, *Fils Donatorum*. — Justiniani, *Historia Veneticæ*. — *Mercurio français*, V^e année, 1618. — Duro, *Histoire de Venise*, IV, 501.

DONATO (Antonio), diplomate vénitien, neveu de Leonardo, vivait en 1618. Il était aussi distingué par ses talents que par sa naissance. Après avoir rempli avec honneur diverses charges importantes de la république, il fut envoyé comme ambassadeur à Turin. Le gouvernement vénitien ayant voulu régier avec Charles-Emmanuel I^{er}, dit le Grand, duc de Savoie, le compte des subsides qui lui avaient été promis pour soutenir la guerre contre l'Espagne, il se trouva que le duc n'avait pas touché la totalité des sommes que la république avait envoyées. Cet argent

avait passé par les mains d'Antonio Donato : il fut mandé devant le sénat vénitien pour se justifier des soupçons que ce déficit faisait planer sur lui. Ses réponses peu satisfaisantes et bientôt sa fuite confirmèrent l'accusation dont il était l'objet. Sans avoir égard aux précédents et à la haute position du coupable, le sénat ordonna la confiscation des biens d'Antonio Donato, le dégrada de la noblesse ainsi que sa postérité, et le condamna par contumace à être pendu.

Léon Brusart, *Correspondance*, 1118. — Daru, *Histoire de Venise*, IV, 200.

* **DONATO (Bernardino)**, philologue italien du seizième siècle, né à Zano, près de Vérone. Il professa les lettres grecques et latines à Padoue, à Capo d'Istria et à Parme. En 1532, il publia dans cette dernière ville un opuscule intitulé : *De Laudibus Parmæ et de studiis humanitatis*. Ensuite il passa au service du duc de Ferrare, et enfin il retourna dans sa patrie en qualité de lecteur public. On a de lui une traduction latine de la *Démonstration évangélique* d'Eusèbe, qui a été magnifiquement imprimée. C'est sa traduction qui accompagne le texte grec dans l'édition que l'on a donnée de cet ouvrage à Paris en 1627. Les éditeurs n'ont point averti qu'elle fût de lui. Donato a traduit aussi le livre de Galien des *Passions de l'âme*, celui de Xénophon Sur l'*Économie* et les deux livres d'Aristote sur le même sujet. C'est à lui que l'on est redevable de la première édition du texte grec de saint Jean Chrysostome sur saint Paul; de celle d'Œcumenius en grec; de celle d'Aretas sur l'Apocalypse; des deux livres de saint Jean Damascène, *De Recta Fide*; d'une édition de Macrobe et de Censorin. Donato est en outre auteur d'un dialogue intitulé : *De Platonice atque Aristotelice Philosophiæ Differentia*; Paris, 1541, in-8°. M. G.

Maffei, *Verona illustrata*, t. 6. — Bembo, *Epistolæ*.

* **DONATO ou DONATI (Geronimo)**, homme d'État et littérateur vénitien, né à Venise, mort à Rome, en 1513. Il était d'une famille patricienne, des premières de Venise, et commanda dans Brescia en 1496, puis dans Ferrare en 1498. Il fut nommé ambassadeur en 1510 auprès du pape Jules II, et réussit à réconcilier le souverain pontife avec la république vénitienne. Érasme fait de Donato le plus grand éloge; en parlant des lettres de ce diplomate, il dit : *Epistolæ..... declarant illum quidvis præstare potuisse si voluisset huc animum intendere*. On a de lui : une traduction latine d'un *Traité d'Alexandre d'Aphrodise*; — une *Apologie pour la primauté de l'Église romaine*; 1525, — et cinq *Lettres*, 1682.

Bayle, *Dictionnaire historique*. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. lit.* — Érasme, in *Ciceroniano*. — P. Jove, *Elog.*

* **DONATO (Giovanni-Paolo)**, controversiste italien, de la famille du précédent, vivait en 1569. Il appartenait à l'ordre des Carmes, et passait pour un théologien et un philosophe distingué; il a écrit plusieurs ouvrages de contro-

verse. On a de lui : *Solutiones eorum in dictis Aristotelis et S. Thætor libri*; Mantoue, 1578, in-4°.

Pierre Marcel, *Vita Donatorum*. — La theca Cermollana. — La Mire, *Bibliothica*, II, 117.

DONATO (Nicolas), né en 1705, mort en 1765. Il fut chargé de missions diplomatiques, d'un grand talent. L'étendue qu'il donna au tact et du cœur humain le mirent à développer ses idées, dans un ouvrage *L'Uomo di Governo*, dans lequel l'auteur avec tact le caractère et les qualités véritable homme d'État. Ce livre a été en français par Robinet, Liège, 1764, 4 vol. in-12. Donato a également écrit onze volumes d'ouvrages manuscrits, dans lesquels on remarque *Istruzioni per nobili*, dialogues qui contiennent les principes de toutes les sciences.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel et critique*.

* **DONATO (Zeno)**, peintre de Venise, à Vérone, florissant à la fin du seizième siècle. On a de lui à Saint-Martin de Rimini représentant ce saint. Cet ouvrage est avec beaucoup de soin; sa composition est d'une extrême simplicité, mais le dessin est pur et le coloris excellent, surtout dans les figures de l'évêque.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*.

DONATO. Voyez **DONCOURT** (*Henri*).
poète religieux et canoniste mont (Lorraine), le 14 mai 1783. Il appartenait à la congrégation des chanoines réguliers de la religion et de la charité. Paris, 1765 et 1766, 2 vol. in-12, sous le titre d'*Opusculæ de la religion et de la charité*. Paris, 1772, 4 vol. in-12, sous le titre d'*Opusculæ de la religion et de la charité*. Paris, 1783, 3 vol. in-12, sous le titre d'*Opusculæ de la religion et de la charité*. Paris, 1783, 3 vol. in-12, sous le titre d'*Opusculæ de la religion et de la charité*.

de Saint-Sulpice, par Breton-

4.
amen des Dictionnaires historiques. —
rance aître.

11 15 (Prosper). typ e
à Pa en 1794. m en 11
ser 20 à la l

11 et avec ics
Louis Dondus en
ri
de

son, bre à exo
nombre d'ouvrages or-
g he. la po
vics
, que et ; 1012,
es 1 1013,
ui res prom la e
et de Trie, etc.; 11 r;
ien tra de ca
a l'un ou
et ou revue d unique.
GUYOT DE FÈRE.

France littéraire.

ues), en latin *Dondus* ou *De*
et mathématicien italien, né à
d'une famille patricienne, mort
il alla s'établir à Chioggia pour
écine, et fut reçu citoyen de
compilation médicale dans
un grand nombre de remèdes
d'*Aggregator*. Aussi versé
atiques que dans la médecine,
norloge, qui, en 1344, fut placée
à Padoue. Presque tous les
endu cette horloge avec
up pus considérable et bien plus
Dondi, fils de Jacques (roy.
n'est pas plus exact de dire que
par Jacques Dondi fut la
rouages; il en existait déjà un
comme on le voit par quel-
(*Parad.*, c. IV), et par le
chroniqueur Fiamma, lequel
la période comprise entre
si (sur le clocher de l'église
1) unum horologium ad-
m tintinabulum grossum
unam campanam XXIV
erum XXIV horarum
1 prima hora noctis dat
a duos ictus, in tertia
hor, et sic distinguit horas
ie necessarium pro omni
tatori, *Scriptores Rerum*
drait pas cependant,
quefois, enlever à Jac-
avoir construit l'horloge
miller ainsi au profit de son
semblent bien attes-

tés par l'épigraphie suivante, rapportée par Papadopoli :

Ortus eram Patavi Jacobus, terraque rependa
Quod dedit, et validos ciceres brevis occidit urna.
Utilis officio patriæ, sal cognitus orbi.
Ars medica mihi cæcunque et sidera nosse.
Quo nunc corpore resolutus carcere pergo,
Utraque namque meis manet ars ornata libellis.
Quia procul excois monitus de vertice Iovis
Tempus, et instabiles numero quod colligit horas,
Invenim cognosce meum, gratissime lector,
Et pacem mihi, vel veniam bellique precare.

Ce fut encore Dondi qui, en 1352, trouva le premier le secret de faire du sel avec l'eau de la fontaine d'Albano dans le Padouan. On a de Jacques Dondi : *Promptuarium medicinarum, in quo non solum facultates simplicium et compositionum medicamentorum declarantur, verum etiam quæ quibusve morbis medicamenta sint accommodata, et veteribus medicis copiosissime et miro ordine monstratur*; Venise, 1481, 1543, 1576, in-fol.; traduit en italien, Venise, 1536, 1540, in-8°. Les dernières éditions portent le titre d'*Aggregator*. C'est un recueil de tous les remèdes cités par les auteurs grecs, latins, arabes; — *De modo conficiendi salis ex aqua calida Aponensis et de fluxu et refluxu maris*; imprimé dans le *De Balneis*, Venise, 1571, in-4°. « Dondi a fait, dit la *Biographie médicale*, un abrégé estimé de l'immense traité de Hugues, évêque de Ferrare, sur la signification des mots. Ce travail n'a pas été publié, mais on ne peut guère douter que Jean Balbi et le franciscain Nestor n'en aient profité dans leurs dictionnaires. »

Papadopoli, *Histor. Gymnas. Patav.*, vol. II, t. 2. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. V, p. 193. — *Biographie médicale*.

DONDI DALL' OROLOGIO (Jean), médecin et astronome italien, fils de Jacques Dondi, né à Chioggia, en 1318, mort au mois de février 1389. Il fut nommé professeur d'astronomie à Padoue en 1352, et lecteur en médecine à Florence en 1368. Deux ans après il retourna à Padoue, et se rendit ensuite à Gènes, où il mourut. Livré, comme son père, à l'étude de l'astronomie et des mathématiques, il inventa aussi, et exécuta lui-même, une horloge bien plus compliquée encore, et qui fut placée dans la bibliothèque de Pavie. Ce travail lui fit le plus grand honneur, et lui valut le surnom de *Dall' Orologio*, devenu dans la suite le nom propre de sa famille. Plusieurs biographes ont avancé faussement que le surnom de *Ab Horologio* ou *Dall' Orologio* avait déjà été donné à Jacques Dondi; pour les réfuter, il suffit de citer le passage suivant, de Pétrarque, qui, dans son testament, dit : « *Johannem de Dundis physicum, astronomorum principem, dictum Ab Horologio, propter illud admirandum planetarum opus ab eo confectum quod vulgus ignarum horologium esse arbitratur.* » Dans le tome XX des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, Falconet a parlé de l'invention de Jean Dondi, mais en l'attribuant à Jacques.

L'auteur de l'article *Horloge* dans l'*Encyclopédie* ne fait aucune mention que de Jacques. Un écrivain français, contemporain de Dondi, Philippe Mazères, dans son *Vieux Pèlerin*, a fait une curieuse description de cette horloge ou plutôt de ce planétaire. On y voyait non-seulement les heures du jour et de la nuit, les jours du mois, et les fêtes de l'année, mais aussi le cours annuel du soleil, celui de la lune et les mouvements des planètes. Cette grande machine était si compliquée, qu'après la mort de Dondi, personne en Italie ne fut capable de la faire marcher. Jean Dondi décrit son invention dans un ouvrage intitulé : *Planetarium*. L'original ainsi qu'une copie faite au seizième siècle existaient encore à Padoue du temps de Tiraboschi, dans la bibliothèque de l'abbé François-Scipion Dondi dall' Orogio, depuis évêque de Padoue. Le *Catalogue des manuscrits d'Angleterre et d'Irlande* indique deux manuscrits du *Planetarium*, t. I, p. 70, t. II, p. 48. Cet ouvrage se divisait en trois parties : dans la première, l'auteur indiquait les rouages de laiton et de cuivre qui formaient cette grande machine, et qui s'élevaient à plus de deux cents; dans la deuxième, il montrait de quelle manière ces pièces doivent être jointes; dans la troisième, enfin, il enseignait comment il faut s'y prendre pour réparer les dérangements qui peuvent survenir. Il déclare qu'il est l'inventeur de cette machine; mais il avoue en avoir trouvé l'idée dans un ouvrage de Novaresse Campano : « Idcirco imaginatus sum opus materiale componere... et ille nobis adiutor sit, qui hanc imaginationem pulchram primo duxit ad mentem... Sumpsit hujus autem propositi et imaginationis exordium ex subtili et artificiosa imaginatione Campani, quam docuit in sua theoria planetarum. » Dans un autre endroit de son livre, l'auteur dit qu'il le composa en 1364. Tiraboschi indique encore un ouvrage inédit de Jean Dondi : *Modus vivendi tempore pestilentiali*.

Son frère, Gabriel Dondi, mourut à Venise, en 1388. Il fut aussi médecin et astronome. Il jouit en son temps d'une grande réputation, et acquit une fortune considérable. Il composa, dit-on, des tables astronomiques pour relever les inexactitudes des fameuses tables du roi Alphonse. Falconet, dans les *Mémoires* cités plus haut, prétend que Gabriel était le fils et non le frère de Jean Dondi.

Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. V, p. 194-204. — L'abbé Lebeuf, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XVI, p. 277.

DONDI DALL' OROLOGIO (Charles-Antoine, marquis), naturaliste italien, né vers 1750, mort en 1801. Il consacra sa vie et sa fortune à l'étude et aux progrès des sciences naturelles. On a de lui : *Prodromo dell' istoria naturale de' monti Euganei*; Padoue, 1780, in-8°; — *Saggi di osservazioni fisiche fatte alle terme de' monti Euganei*; Padoue, 1782, in-8°; — *Saggio di litologia Euganea, ossia distri-*

buzione metodica e ragionata del zioni fossili de' monti Euganei; da moires de l'Académie de Padoue, t. p. 164-184; — *Lettera al P. ab. T. la di lui Memoria intorno alle P fossili de' monti Euganei*; Padoue in-8°; — *Memoria sopra il modo le piante malate frutificare e da bione*, 1795, in-8°; — *Lettera intorno triere de Nolfetta nel regno di N Lettera continente alcune osservazioni la pietra calcare o nitrosa del picc fella*. Ces deux lettres ont été insérées dans *Opuscoli scelti sulle scienze*, t. XI t. XII, p. 306.

Tipaldo, *Biografia degli Ital.*

DONDI DALL' OROLOGIO (Frapion), évêque de Padoue, théologien italien, frère de Charles-Antoine, né le 6 janvier 1756, mort le 6 octobre 1807. Après avoir fait ses études au collège de Modène, il entra dans les ordres et s'acquittant avec zèle des devoirs du sacré, il s'occupa activement de travaux. Ses écrits, consacrés à des questions de morale religieuse et d'archéologie sacrée, lui ont acquis une grande réputation. L'Académie des sciences et l'Académie des sciences de Padoue dans leur sein. Nommé, lors de l'ouverture du royaume d'Italie, membre du conseil, baron et commandeur de l'Ordre de Couronne de Fer, il fut appelé en 1807 de Padoue. Bien qu'il eût pris une part active pour le pape en 1809, l'empereur songea, dit-on, à le nommer archevêque, mais Dondi répondit par un refus à ces propositions qui lui furent faites. Il se retira au concile de Paris, et prononça, dans Notre-Dame, l'oraison funèbre de Bertrando Casanovi, évêque de Feltre. Il fut ensuite d'une chute qu'il fit dans une de ses pastorales. On a de lui : *Memoria sopra Giovanni Dondi*; imprimé dans les *Atti dell' Accademia delle Scienze di Padoue*; Padoue, 1774, in-12; — *Sopra i doveri delle claustrali*; Padoue, 1774, in-12; — *Sinodo in loco di Pileo Prata*; Padoue, 1774, in-12; — *Sopra la Cimitiera*; Padoue, 1774, in-12; — *Sopra le mormore osculanti annali*; Padoue, 1774, in-12; — *Dissertazione sulla disciplina e le costumanze di Padova, sino al XIV secolo*; Padoue, 1774, in-4°.

Tipaldo, *Biografia degli Ital.*

DONDINI (Gualtiero), médecin italien, né à Ancône, en 1678. Il entra en 1697 dans l'Ordre des frères prêcheurs et fut professeur pendant dix ans à l'école Romaine, et l'

ans. On a de lui : *Venetus de classe piratica Triumphus, carmen heroicum*; Rome, 1638, in-fol.; — *Delphino Genethliacon, carmen heroicum*; Rome, 1639, in-fol.; — *Orationes duæ : altera de Christi Domini cruciatibus, altera de Urbani VIII, pontificis maximi, principatus*; Rome, 1642, in-fol.; — *Carmina de partis argumentis*; Venise, 1655, in-8°; — *Historia de rebus in Gallia gestis ab Alexandro Farnesio, Parmæ et Placentiæ duce III, supremo Belgii præfecto*; Rome, 1673, in-fol.; réimprimé à Nuremberg, 1675, in-4°. Cet ouvrage, qui fait suite à l'*Histoire des Guerres de Flandre* du jésuite Strada, n'en a pas le mérite.

Alegambe et Southwell, *Bibliotheca Scripturarum Societatis Jesu*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VIII.

* **DONDO** (Lodovico), peintre mantouan, travaillait en 1585. On voit de lui, dans la sacristie de Saint-Dominique de Sienne, un bon tableau représentant la *Multiplication des pains*.

Romagnoli, *Conni storico-artistici di Siena*.

* **DONDOLI** (Giacomo), peintre de l'école vénitienne, né à Vérone, vivait dans cette ville en 1660.

Romagnoli, *Guida e compendio storico della città di Verona*.

DONDUCCI. Voy. MASTELLETTA.

DONDUCZI (Jérôme-Marie-Laurent), médecin italien, né à Bologne, vivait vers le commencement du dix-huitième siècle. Il pratiqua la médecine à Bologne, et fut professeur de chirurgie dans le grand hôpital de cette ville. On a de lui : *Delle precauzioni e regole da usarsi di cerucci in mezzo alle pesti, per governo di se stessi e degli infesti*; Bologne, 1721, in-4°.

Encyclopédie, Dictionnaire historique de la Médecine. — Biographie médicale.

* **DONEAU** (François), auteur dramatique français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il est l'auteur d'une comédie peu connue aujourd'hui : *Le Cocu imaginaire*; Paris, 1667, en un acte; elle avait déjà été représentée en 1660, sous un titre moins hardi : *Les Amours d'Alceipe et de Céphise*. L'avis au lecteur renferme de curieux détails sur les premières pièces du fameux M. de Molière, et notamment sur *Le Cocu imaginaire*, qui fut joué quarante fois de suite, malgré les chaleurs de l'été et le mariage du roi. G. B.

Catalogue de la Bibliothèque dramatique de M. de Jussieu, t. I, p. 319.

DONEAU (Hugues), en latin *Donellus*, jurisconsulte français, né à Châlon-sur-Saône, le 23 décembre 1527, mort à Altorf, en Franconie, le 4 mai 1591. Il étudia le droit à Toulouse et à Bourges, obtint le grade de docteur en 1551, et commença la même année à professer dans cette dernière ville. Ayant adopté les principes de la réforme, il courut de grands dangers lors de la Saint-Barthélemy, mais il fut sauvé par ses amis, tandis que ceux de Ramus à Paris, ceux de Coras à Toulouse, se souillaient du sang de

leurs maîtres. Après avoir séjourné à Genève, il fut appelé à Heidelberg pour y enseigner le droit. Il y était recteur de l'université lorsqu'il accepta, en 1579, une chaire à Leyde; mais ayant eu l'imprudence de prendre parti pour l'une des factions qui divisaient alors la Hollande, il fut obligé de retourner en Allemagne, où il professa jusqu'à sa mort dans la ville d'Altorf. Doneau fut l'un des plus savants interprètes du droit romain; sa mémoire était excellente, et l'on assure qu'il savait par cœur tout le *Corpus Juris*. L'évêque de Valence Jean de Montluc, autrefois partisan de la doctrine des réformés, envoyé à la diète de Pologne pour y favoriser l'élection du duc d'Anjou, ayant publié, dans le but de disculper ce prince de la part qu'on l'accusait d'avoir prise au massacre de la Saint-Barthélemy, un écrit intitulé : *Defensio pro illustrissimo Andium duce, adversus calumnias quorundam*; 1573, in-8°. Doneau, sous le pseudonyme de Zacharie Furnesterus, y fit une réponse habile et énergique : *Adversus hujus ipsius Defensionis calumnias, Defensio pro innocente tot millium animarum sanguine in Gallia effuso*; 1573 et 1579, in-8°. On trouve la traduction de ces deux pièces dans le second volume des *Mémoires de l'Etat de France sous Charles IX*. Cujas prit alors la défense de Montluc, en faisant paraître, sous le voile de l'anonyme : *Prescriptio pro Montlucio, episcopo Valentino, adversus libellum editum sub falso nomine Zachariæ Furnesteri*; Anvers, 1574, in-8°; Lyon, 1575, in-8°. Dans cette polémique, Doneau défendait une cause éminemment juste; mais il eut toute sa vie le tort de se montrer l'ennemi de Cujas, et de chercher à ternir sa réputation. Les ouvrages de Doneau sont des traités ou commentaires sur divers titres du Digeste et du Code, publiés séparément à Paris, à Francfort, à Heidelberg, etc. Ils ont été réunis; Naples, 1764, 9 vol. in-fol.; Rome, 1827-1833, 12 vol. in-fol.; Florence, 1841-1847, 12 vol. in-4°. E. REGNARD.

Taisand, *Les Pies des plus célèbres Jurisconsultes*. — Paquot, *Mémoires*. — Prosper Marchand, *Diction. Hist.*, tom. I, p. 592. — Nicéron, *Mémoires*. — Moréri, *Grand Diction. Hist.* — Lelong, *Bibl. Hist. de la France*, (édit. de Ferret de Fontette). — Catherinot, *Scholarum Sitoricarum Inscriptio*.

DONETH. Voy. DONATH.

DONGAL, roi d'Ecosse, mort en 880. Après avoir réprimé une insurrection de ses sujets, irrités de sa sévérité, il se noya dans la Spey, en marchant contre les Pictes.

Buchanan, *Hist. Scotie*.

DONGARD, roi d'Ecosse, mort en 457. Il régna à partir de l'an 452, et gouverna avec sagesse. Il introduisit des réformes religieuses, et fit disparaître les dernières traces du pélagianisme. Il mourut après s'être allié avec les Pictes et les Bretons contre les Saxons.

Buchanan, *Hist. Scotie*.

DONGELBERGE, baron de RIVES (Henri-Charles DE), historien belge, né le 18 août 1593,

probablement à Bruxelles, mort dans la même ville, le 3 avril 1660. Il descendait des ducs de Brabant, par un fils naturel du duc Jean I^{er}, nommé Jean Miewwe, qui devint, en 1303, seigneur de Wavre et de Dongelberge. Il s'appliqua à l'étude du droit, fut reçu licencié ès arts, et devint, en 1625, échevin de Bruxelles, charge qu'il remplissait alternativement avec celle de trésorier jusqu'en 1641. A cette époque, il fut élevé à la dignité de membre du conseil de Brabant. En 1651 il acquit le domaine de Rèves, et le 2 septembre 1657 le roi d'Espagne, Philippe IV, le nomma baron. Dongelberge était fort instruit dans le blason, dans les généalogies et dans l'histoire de son pays. On a de lui : *Prælium Warringanum Joannis I Lotharingæ, Brabantix ducis, etc.*, trad. du flamand de Jean de Heelu; Bruxelles, 1641, in-fol. Cette relation, utile par elle-même pour l'histoire du Brabant, a été rendue précieuse par les nombreuses additions de Dongelberge.

Christophe Bulkens, *Trophées de Brabant*, II, 462. — Christyn, *Jurisprudentia herolica*, 325. — *Théâtre de la Noblesse de Brabant*, 48 et 131. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire des Pays-Bas*, III, 199.

* **DONGOIS (Jean)**, imprimeur et littérateur français, né vers 1530, à Théroutanne (Artois), mort vers 1600. Il fut reçu imprimeur-libraire à Paris, en 1574, sous le nom de Jean Dongois Morinien. Il a laissé divers ouvrages, dont les principaux sont : *Le Promptuaire de tout ce qui est advenu de mémorable depuis la création du monde*; Paris, 1569, in-16. On en a fait plusieurs éditions, toujours augmentées; la dernière a paru en 1589, sous ce titre : *Mémoire certain des choses plus notables passées depuis la création du monde*; — *Recette médicinale fort souveraine de l'huile espagnole, appelée huile magistrale, et la manière de l'appliquer particulièrement selon les plaies ou maladies, où est déclaré qui était Apatice, inventeur d'icelle*; Paris, 1572, in-8°. C'est une allégorie satirique relative à ce qui s'est passé en France à la Saint-Barthélemy. L'invention de cette huile est attribuée à un personnage nommé Apatice, du mot grec Ἀπατῶν, par allusion à l'adresse, la fraude dont se servirent Charles IX et sa mère Catherine de Médicis pour faire tomber dans leurs pièges l'amiral de Coligny et ses adhérents. L'auteur appelle espagnole cette huile, parce que les opérations en ressemblent à celles de l'inquisition d'Espagne; — *Avertissement aux favoris des princes et Doctrines des courtisanes*; Paris, 1588, in-12; — *Les Réponses de bonne ou mauvaise fortune contre l'heur et malheur des amants, et autres solutions*; ibid. M. G.

Du Verrier et La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*, avec les notes de La Monnoye. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

* **DONGOIS (Nicolas)**, jurisconsulte et erudit français, né à Paris, vers 1634, mort en 1717. Il était fils de Jean Dongois, greffier de la chambre

de l'Édit, et d'Anne Boileau, et se trouva neveu de Boileau Despreaux. Ce père avait pour lui une sincère affection; il habita plusieurs années chez lui, et lui donna le thème d'*illustrer* dans une note de l'édition d'œuvres, publiée en 1701. Il y a sans doute une génération dans cette épithète, bien que fût un homme distingué et qui a laissé de nombreux travaux, restés manuscrits jusque ici. Il fut reçu avocat, puis greffier d'audience de chambre, secrétaire du roi et enfin greffier en chef. Il remplissait les fonctions de greffier de la commission qui tint les grands-jour de la vergne en 1665, et fit un recueil de décisions qui existe, en manuscrit, à la section des Archives de l'empire. Il a fait *Recueil criminel tiré des registres de la chambre du Parlement de 1312 à 1603*, 3 vol. dont l'auteur de cet article possède le 1^{er} crit. Nicolas Dongois avait épousé, Françoise Lennarchand, qui appartenait à une famille noble; ce qui semble lui avoir fait lui-même des prétentions nobiliaires, plus qu'il n'était propriétaire d'une seigneurie, dans les environs de L. Guyon. Voltaire a dit dans son *Épître à*

Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance
Bon bourgeois qui se crut un homme d'un

Quoique ses fonctions ne le missent qu'à pied des magistrats du parlement, il d'une grande influence dans ce corps accés et sa capacité, dit Saint-Simon avaient donné autorité en beaucoup dans le parlement. » Françoise-Geneviève de Nicolas Dongois, épousa, en 1683 Gilbert des Voisins, conseiller au parlement, président de la deuxième chambre des enquêtes. Dongois a été exécuteur testamentaire de son oncle Boileau, qui lui légua 5,000

A. TAILLARD

Éditions des Œuvres de Boileau par l'auteur
Saint-Prix.

* **DONI (Adone)**, peintre de l'école né à Assise, travaillait vers le milieu du 15^e siècle. Vasari dit qu'il signait ordinairement *Dono delli Doni*. Cet artiste, le père de Raphaël, qu'il avait produit sa ville natale, paraît avoir été du Pérugin; son dessin est correct, son style est solide, et sa manière n'a presque rien de l'ancien style. A Pérouse, on voit de sa main dans l'église Saint-François, un grand tableau du Jugement dernier, et dans le même lieu une fresque portant la date de 1572, représentant Jules III rendant à Pérouse les traits que lui avait enlevés Paul III. Dans la chapelle des Anges, près Assise, Doni a peint une fresque divers sujets de la vie de saint François et autres saints, excellents, qui furent longtemps considérés comme les meilleurs de la ville; enfin, dans les cloîtres d'Assise, des têtes de saints, de vérité et de vie.

Vasari, *Vita di Cherardi*. — Madiotti, *Lettere pittoriche Perugine*. — Lantzi, *Storia pittorica*. — Gambini, *Guida di Perugia*.

DONI (Antoine-François), littérateur italien, né à Florence, vers 1513, mort en septembre 1574. Il entra fort jeune dans l'ordre des Servites; mais il fut sécularisé dans la suite, et resta simple prêtre. Fort pauvre et souvent contraint de vivre du seul produit de ses messes, il s'occupa sans cesse d'améliorer sa fortune, et ne put jamais y parvenir. Son humeur inconsistante le portait à changer de lieu à chaque moment; c'est ainsi qu'il habita tour à tour Gênes, Alexandrie, Pavie, Milan, Plaisance, Rome et Venise. Il eut pour amis les hommes les plus célèbres de son temps, tels que l'Arélin et le Domenichi; mais il finit par se brouiller avec eux, et passa dans l'obscurité la fin de sa vie. Poccianti et Ghilini le font mourir à Venise; sa notice, dans les *Rime Piacevoli*, prétend qu'il termina ses jours à Monselice près de Padoue. « Il employa, dit Nicéron, son temps à faire des livres où il paraît un grand diseur de riens. Comme ce lui était une ressource pour les besoins de la vie, il avait soin d'y mettre des titres bizarres et singuliers, pour les faire rechercher davantage. Il tâchait aussi d'y donner un mérite par le style bouffon et plaisant qu'il employait; mais il n'a réussi de ce côté-là qu'à l'égard des gens de mauvais goût, car souvent rien n'est plus plat ni plus fade que ses plaisanteries, dont la plupart ne consistent que dans des jeux de mots puérils. » On a de lui : *Lettere di M. Ant.-Francesco Doni, libro primo*; Venise, 1545, in-8°. Ces lettres roulent presque toutes sur des sujets badins; elles sont datées des années 1543 et 1544; — *Lezioni di Aca-demici Fiorentini sopra Dante*; Florence, 1547, in-4°. Les leçons recueillies par Doni sont de François Verini, de Jean-Baptiste Gelli, de Jean Strozza, de Pierre-François Giambullari, de Cosme Bartoli, de Jean-Baptiste de Cerreto et de Mario Tanci; — *Prose antiche di Dante, Petrarca e Boccaccio*; Florence, 1547, in-8°; — *Disegno, partito in più ragionamenti, ne quali si tratta della pittura, della scoltura, etc.*; Venise, 1549, in-8°; — *Epistole di Lucrezia, tradotte in lingua toscana*; Venise, 1549, in-8°; — *La Fortuna di Cesare, tratta degli autori latini*; Venise, 1550, in-8°; — *Dichiarazione del Doni sopra l'effigie di Cesare fatta per Enea Vico*; Venise, 1550, in-4°; — *La Libreria del Doni, Fiorentina, nella quale sono scritti tutti gli autori vulgari*; Venise, 1550, 1551, 1557, in-8°; c'est le meilleur ouvrage de Doni; mais la *Bibliothèque italienne* de Fontanini, avec les notes d'Apostolo Zeno, a rendu la *Libreria* de Doni à peu près inutile; — *La Zucca del Doni*; Venise, 1551, in-8°; — Doni, dit Nicéron, a donné à cet ouvrage le nom de *Zucca*, ou calabasse, qui sert de corps à la devise de l'Académie des *Peregrini* de Ve-

nise, avec ces mots : *Melliora latens*, parce que, comme on y met ordinairement du sel ou différentes sortes de graines pour les conserver, de même son livre renferme des bons mots, des sentences et des instructions. Il l'a divisé en trois parties, qu'il aurait pu, à ce qu'il dit, intituler *Motti*, *Argutie*, e *Sentenze* (bons mots, pensées ingénieuses, et sentences), mais qu'il a mieux aimé, pour donner à son ouvrage un tour burlesque, intituler : *Cicalamenti* (bavardages), *Bije* (hablées), *Chiachiere* (sornettes). Le tout est un recueil de prétendus bons mots, dont la plupart n'ont rien que de fade, et dont chacun est suivi de réflexions et de proverbes qui ne valent pas mieux; — *Foglie della Zucca*; Venise, 1552, in-8°; — *Flori della Zucca*; Venise, 1552, in-8°; — *Frutti della Zucca*; Venise, 1552, in-8°; — *La Filosofia morale, tratta degli antichi scrittori*; Venise, 1552, in-4°; — *Pis-toletti amorosi*; Venise, 1552, in-8°; — *I Marmi*; Venise, 1552, in-4°. Ce sont des entre-tiens entre des personnes qui se promènent sur la place des *Marmi* ou des *Marbres* à Florence. Ce titre prêtait à la plaisanterie, et on le tournait en ridicule dans l'épigramme suivante :

Marmoris, inscriptis, Doni, hunc nomen librum.

Par est frigus enim marmoris atque libri.

Tre libri di Lettere e i Termini della Lingua Toscana; Venise, 1552, in-8°. Les *Termini* sont une grammaire italienne. Ils ont été imprimés dans le tome 1^{er} des *Autori della Favella d'Italia*; 1614, in-4°; — *I Mondi*; Venise, 1552, in-4°; — *I Inferni*; Venise, 1553, in-4°. Ces enfers sont au nombre de sept; savoir : *Degli Scholari e de' Pedanti*; *de' mal Mari-tati e degli Amanti*; *delle Pul... e de' Ruf...*; *de' Ricchi Avari e de' Poveri Liberali*; *de' Dottori ignoranti, Artisti e Legisti*; *de' Poeti e Compositori*; *de' Soldati e Capitani*. Cet ouvrage et le précédent ont été traduits sous ce titre : *Les Mondes célestes, terrestres et infernaux. Le Monde petit, grand, imaginé, meslé, visible, des Sages et Fols. L'enfer des ecclésiastiques, des mal Mariés, des P... et R..., des Soldats et Capitaines poltrons, des prêtres docteurs, des Usuriers, des Poètes et Compositeurs ignorants*; titres des œuvres d'Antoine-François Doni, Florentin, et faits français par Gabriel Chapuis, Tourangeau; Lyon, 1578, in-8°. La deuxième édition, datée de 1580, est augmentée du *Monde des Cornus*, par Chapuis. La troisième, qui est de 1583, contient, de plus que les précédentes, *L'Enfer des Ingrats*; — *Terremoto, e la Rovina di un gran colosso bestiale della nostra età*, Pietro Aretino; Padoue, 1554, in-4°; — *Il Cancelliere, Libro della Memoria*; Venise, 1562, in-4°; — *Dichiarazione sopra si c. 111 dell' Apocalisse*; Venise, 1562, in-4°; — *Pitture del Doni, nelle quali si mostra di nuova inventione Amore, Fortuna, Tempo, Castità, Religione, Sdegno, Riforma, Morte, Sonno e Sogno*; Padoue, 1564, in-4°; —

des *Poésies* insérées dans le tome III des *Rime Piacevoli*; Venise, 1610, in-12.

Michael Pocianti, *Catalogus Scriptorum Florentinorum*. — Giulio Negri, *Storia de' Fiorentini Scrittori*. — Gillini, *Tratato d'Uomini letterati*, t. I, p. 19. — Crescimbeni, *Storia della Volgar Poesia*. — Tiraboschi, *Storia della Letteratura Italiana*, t. VII, part. II, p. 379. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXXIII.

DONI (*Jean-Baptiste*), archéologue et musicien italien, né à Florence, en 1593, où il mourut, en 1647. Il commença ses études à Bologne, et les acheva à Rome, chez les Jésuites. Son père, qui le destinait au barreau, l'envoya à Bourges, en 1613, pour étudier le droit à l'école que Cujas avait illustrée; Doni y passa cinq ans. De retour en Italie, en 1618, il fut reçu docteur à l'université de Pise, et se livra ensuite à l'étude des langues orientales et des sciences naturelles. Il accompagna à Paris le cardinal Octave Corsini, légat du pape. Pendant son séjour dans cette capitale, Doni visita avec soin les bibliothèques publiques et privées, et se lia avec plusieurs savants français, entre autres avec le P. Merenne. Des affaires de famille le ramenèrent à Florence en 1622, et l'année suivante le cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII, l'appela à Rome. Ce cardinal aimait passionnément la musique. Doni, qui avait fait une étude approfondie de cet art, surtout en ce qui touche la musique des anciens, écrivit sur ce sujet plusieurs dissertations : son protecteur l'en récompensa par une place de secrétaire du Sacré Collège, et l'amena à Paris quelque temps après. De là Doni suivit le cardinal en Espagne, et revint ensuite à Rome avec lui. « Ce fut alors, dit Fétis, qu'il imagina un instrument à cordes, qu'il appela *Lira Barberina* ou *Ἀμφιχορδον*, et qu'il dédia à Urbain VIII. Cet instrument était composé d'un corps sonore mobile, posé verticalement sur un socle, et sur lequel des cordes tendues dans divers systèmes permettaient de passer à volonté et subitement de l'un des modes grecs dans un autre. Il écrivit à propos de cette invention une dissertation intitulée : *Commentarii de Lyra Barberina*, où il examine tout ce qui concerne les divers instruments à cordes des anciens : c'est ce qu'on a de plus savant sur cette matière. » Cette dissertation ne fut imprimée que plus d'un siècle après la mort de l'auteur. La perte de ses frères et le besoin de soigner ses affaires domestiques le forcèrent de retourner à Florence, en 1640 : il s'y maria l'année suivante, et fut nommé professeur d'éloquence par Ferdinand III de Médicis. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de continuer ses recherches sur la musique des anciens, particulièrement sur la musique et la déclamation théâtrales. Il mourut peu de temps après avoir été nommé professeur à la Crusca. On a de Doni : *Carmina*; Rome, 1628, in-8°; 1629, in-4°; — *Compendio del Trattato dei Generi de' Modi della Musica, con un discorso a più la perfezione de' concerti, e un saggio*

a due voci di mutazione di genere, e di tuono in tre maniere d'intarcolatura; Rome, 1635, in-4°; — *Annotazioni sopra il Compendio de' Generi de' Modi della Musica; etc.*; Rome, 1640, in-4°; — *Orazione funebre delle lodi di Maria, regina di Francia*; Florence, 1643, in-4°; — *Dissertatio de utraque Pœnula*; Paris, 1644, in-8°; — *De Præstantia Musicæ reteris, libri tres, totidem dialogis comprehensi, in quibus vetus et recens musica cum singulis earum partibus accurate inter se conferuntur*; Florence, 1647, in-4°. « Dans cet ouvrage, dit Fétis, sous forme de dialogue, Doni a répandu une érudition immense; mais il se trompe souvent sur le fond des choses. Il s'y prononce en faveur de la musique des anciens contre la moderne, et oppose, comme preuve de son opinion, l'anathème lancé par le concile de Trente sur la musique du seizième siècle, aux éloges donnés par tous les écrivains de l'antiquité; mais cette question de peu d'intérêt demeurera à jamais insoluble par le déclinement ou nous sommes de monuments de cette musique antique; et les éussions-nous en notre pouvoir, nous n'en serions guère plus avancés, n'étant point placés dans des circonstances favorables pour en juger; » — *De restituenda salubritate Agri Romani, opus posthumum, Urbani VIII pontifici maximo jam pridem ab auctore descriptum*; Florence, 1647, in-4°. Doni avait encore écrit sur la musique deux ouvrages que Gori, dans son *Catalogue des œuvres de Doni*, cite sous ce titre : *Deux traités de musique. Nouvelle introduction de musique, qui montre la réformation du système ou échelle musicale, selon la méthode ancienne et moderne; la facilité d'apprendre toutes sortes de chants par le retranchement de deux syllabes Ut et La; une nouvelle man.* et *plus aisée de tablature ha.* nient. » « nouveau reiglement des ai. » la musique; — *Abrégé de la* qui *monstre en peu de mots* » « leur a traité plus ampl. » discours italiens, touchant les harmonies des anciens, par renouvelées et remises en usage. » Gori indique ces deux ouvrages comme imprimés, ils sont par Fétis, qui a découvert de Doni parmi ceux de (n° 1689, fonds de la Prés), en donne une marque entre autres, et mien a proposé de sub dans la solmisation. syllabe dans aucun l'époque où celui de Outre la description et le traité des instruments joint, Doni avait laissé plus de recherches curieuses, et pre

musique des anciens. Ces travaux longtemps ensevelis dans l'oubli. Le tiquaire Gori les rassembla, et en pré- belle édition, à laquelle il joignit le *Præstantia Musicæ veteris*; mais il ant qu'elle eût paru, et ce fut Passeri ia, sous le titre de *Joh. Baptistæ Doni 'lorentini, Lyra Barberina Ἀμφύρο- iunt ejusdem opera, pleraque non- ta, ad veterum musicam illustran- inentia*; Florence, 1773, 2 vol., in-fol. volume, qui ne contient que des traités est intitulé: *De' Trattati di Musica battista Doni*. Doni avait aussi laissé ouvrages inachevés, que Gori n'a pas ins son édition, mais dont il cite les tre autres: *Versio latina Aristidis ni, Aristoxeni fragmenti de Rhyth- iorumque similium, cum notis*. Les des *Éléments rythmiques d'Aris- il est ici question furent découverts dans un manuscrit de la bibliothèque in, comme il le rapporte dans son *Præstantia Musicæ veteris* (l. II, le savant Morelli les a publiés depuis, i manuscrit de la bibliothèque de Saint- ienise, avec un opuscule inédit de Mi- us le jeune, intitulé: *Προλαμβανόμενα θμικὴν ἐπιστήμην*. Pour compléter la vvrages de Doni, nous ajouterons les ulations suivantes: *Veterum Ins- sm Collectio*, recueillie par Doni et ir Gori; Florence, 1731, in-fol. Cet ou- rare et estimé, bien qu'il ne soit pas es inscriptions fausses ou corrompues s dans l'épigraphie par Pirro Ligorio. pt. Doni, patricii Florentini, *Com- litterarium*; Florence, 1755, in-fol. recueil des lettres latines et italiennes publié par Bandini. *De Vita et Scriptis Joan. Bapt. Doni, pa- ntini*, en tête du *Commercium litterarium, ygraphia universelle des Musiciens*. — *Ti- ria della Letterat. Italiana*, t. VIII, p. 338. **D'ATTICHI** (Louis), théologien et bio- cais, d'origine italienne, né en 1596, iuo, le 2 juillet 1664. Sa famille, origi- Florence, avait exercé les premiers e cette république. Elle émigra à cause s civiles, et vint s'établir à Avignon, i du douzième siècle. Moréri donne la e de cette famille, dont les membres ont de brillantes alliances en France et f plusieurs charges importantes. Louis i en 1616 dans l'ordre des Minimes, à s Paris. Durant un voyage qu'il fit à t de supérieur co-recteur de la mai- ris, pais provincial de Bourgogne. Le i Richelieu le nomma évêque de Riez, le 1628. En 1630 il fut envoyé en Savoie, iel de l'Aubespine, évêque d'Orléans, is, évêque de Saint-Paul-Trois-Châ- r négocier plusieurs affaires ecclésias-*

tiques. Il réussit dans sa mission, et vint en rendre compte au roi Louis XIII, qu'il harangua à Lyon. Quelques procès, suscités mal à propos, lui alti- rèrent de vives contrariétés dans son diocèse. Il sollicita un changement de résidence, et fut trans- féré, le 19 janvier 1652, à l'évêché d'Autun. Il mourut de la pierre. Son corps fut transporté à Beaune, et enterré dans l'église des Minimes de cette ville. « Ce prélat, dit Nicéron, était d'hu- meur chicanière, et n'avait point cet esprit paci- fique et désintéressé qui doit faire le fond du caractère d'un chef de l'Eglise. » On a de Doni : *Histoire générale de l'ordre des Minimes*; Paris, 1624, in-4°; — *Tableau de la vie de la bienheureuse Jeanne, reine de France, et fondatrice de l'ordre des Annonciades*; Paris, 1625 et 1664, in-8°; — *Mémoire pour servir de preuve qu'un évêque est habile à succé- der, quoiqu'il ait été religieux*; 1637 et 1639, in-4°. Doni composa ce mémoire à l'occasion de la mort de son frère Antoine d'Attichi, tué en Flandre, et dont il réclamait la succession; mais il fut débouté de sa demande par arrêt du pa- rlement de Paris, en date du 11 mai 1638; — *Pan- égyrique du glorieux saint Maxime, évêque de Riez et confesseur*; etc., 1644, in-4°; — *De Vita et rebus gestis Petri Berulli, cardi- nalis congregationis Oratorii in Gallia fun- datoris*; Paris, 1649, in-8°; — *Idea perfecti præsulis in vita beati Nicolai Alberghi, cardinalis*; Autun, 1656, in-8°; — *Flores Historiæ sacri Collegii Cardinalium, a tem- poribus sancti Leonis, papæ IX, usque ad annum 1649*; Paris, 1660, 2 vol. in-fol.; — *Collectio Auctorum qui S. Scripturæ aut divinorum officiorum in vulgare linguam translationes damnaverunt*; Paris, 1661, in-4°.

Shmon Bartel. *Historia et chronologica præmium sanctæ Regensis Ecclesiæ nomenclatura*. — René Thuillier. *Diarium Minimorum*, 2 juillet. — Nicéron, *Mém.*, XXIV, 672. — Dupla, *Table des Auteurs ecclé- siastiques*, XVII^e siècle, 2178. — Moréri, *Grand Diction. historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

* **DONIA** (Matteo), médecin et poète sicilien, né à Palerme, vivait en 1600. Il était disciple de Benedetto Vitale, et parvint à la même répu- tation que cet habile médecin. Donia était aussi un docteur distingué en philosophie, et compo- sait très-bien les vers latins et italiens. Il faisait partie de l'Académie degli *Sprezzati* de Pa- lerme. Il a beaucoup écrit, mais on n'a d'imprimé que les ouvrages suivants : *Ad Petrum-Angel- um Bargæum Epistola et votum pro epis- tolæ navigio*; Palerme, 1595; — *Melicus, ecloga*; ibid.; — *Formica, dialogus*; ibid.; — *Gephyrptoica Descriptio, ad posteros*; ibid.; — *Panormi Questus et Charontis cum Panor- mitano genio Colloquium, de casu lignei pontis in proregis reditum fabricati*; ibid.; — *Medica Miscellanea*; ibid.; — *De Nivis l'u*; ibid.; — *Centiloquium Medicinale*; ibid.; — *San-Giorgio*, poème héroïque et sacré, Palerme, 1600.

Naples, s'attacha Donizetti comme il s'était précédemment attaché Rossini, en lui payant annuellement une somme moyennant laquelle le compositeur devait lui fournir deux opéras sérieux et deux opéras bouffes. Les émoluments que Donizetti recevait de Barbaja n'étaient pas splendides; de là l'obligation d'écrire en même temps pour d'autres théâtres. Il fallait pour suffire à tant d'occupations hâter le travail, et c'est à cette précipitation que l'on doit attribuer la faiblesse de certains ouvrages écrits pendant les quatre années de cet engagement. Jusque là, c'est-à-dire jusqu'en 1830, Donizetti ne s'était encore montré que l'imitateur plus ou moins heureux des idées et de la manière de Rossini; une ère nouvelle allait s'ouvrir pour lui. Un mouvement musical, né d'une révolution philosophique et littéraire, ayant pour principe que les arts doivent être l'expression des émotions vraies et intimes de l'âme, s'était récemment opéré en Italie. Rossini avait abdiqué la couronne. Un jeune compositeur, Bellini, venait d'apparaître sur la scène dramatique. Doué d'un instinct heureux, qu'une éducation hâtive n'avait pas suffisamment développé, Bellini savait trouver dans son cœur ces tendres et rêveuses mélodies qui caractérisent ses œuvres. L'apparition de son *Pirata* avait enthousiasmé le public, charmé de pouvoir se reposer délicieusement aux sons d'une musique de laquelle étaient exclus tout fracas et toute prétention à la science. Sans rompre complètement avec Rossini, Donizetti, à qui de fortes études avaient fourni les éléments d'une vigoureuse harmonie, subit l'influence de la mélancolique et sobre mélodie de Bellini; il adopta tout à coup un genre nouveau, dans lequel il apporta les qualités particulières de son talent, et mangura cette seconde période de sa vie artistique par son bel opéra d'*Anna Bolena*, représenté à Milan vers la fin de 1830. Mme Pasta, Rubini et Galli, qui se trouvaient réunis dans cette ville, remplirent les principaux rôles; l'ouvrage obtint le succès le plus éclatant, malgré la présence de Bellini et les applaudissements qu'excitait sa *Sonambula*.

Donizetti et Bellini se disputaient alors en Italie le sceptre que Rossini venait de rejeter dédaigneusement loin de lui. Après avoir donné *Fuata*, à Naples, *Ego, conte di Parigi*, à Milan, Donizetti écrivit dans cette dernière ville *L'Elisir d'amore*, l'un de ses plus charmants opéras bouffes. En 1833 il était à Florence, et y composait *Parisina*; il se rendait ensuite à Rome, où il donnait *Torquato Tasso*; retournait à Milan pour y écrire *Luciozia Borgia*, parcourant ainsi les principales villes d'Italie, et semant partout de nouvelles partitions, qu'il improvisait avec une incroyable facilité. Ce fut en 1835 qu'il vint pour la première fois à Paris. Bellini y était banni depuis deux ans, et captivait la faveur des habitués du Théâtre-Italien. Donizetti eut beaucoup de peine à dissiper les préventions que les

dilettanti parisiens avaient conçues contre son talent; aussi, malgré d'incontestables beautés, appréciées par les véritables connaisseurs, son *Marino Faliero* fut-il loin d'obtenir un succès semblable à celui des *Puritani*, que Bellini avait fait représenter quelques mois auparavant. Donizetti céda le terrain à son rival, mais pour prendre bientôt une éclatante revanche. Vers le milieu de l'année 1835 il était de retour à Naples, et dans l'espace de six semaines il créait *Lucia di Lamermoor*, son chef-d'œuvre, qui devait exciter des transports d'admiration dans toute l'Europe. C'est en effet dans cet ouvrage que le compositeur répandit ses plus heureuses inspirations et développa les plus brillantes qualités de son individualité. Peu de temps après ce succès, Donizetti fut nommé professeur de contrepoint au Collège royal de Musique de Naples; il donna successivement plusieurs opéras, parmi lesquels on distingue *Belisario*, représenté à Venise, et *Roberto d'Evreux*, écrit pour Naples en 1837. A cette dernière époque, un bien triste événement vint frapper Donizetti dans ce qu'il avait de plus cher: quelques années auparavant il avait épousé, à Rome, la fille de l'avocat Vasselli; cette jeune femme, aussi remarquable par les grâces de son esprit que par la beauté de sa personne, lui avait donné deux enfants. Donizetti, qui avant son mariage avait mené une vie agitée et dissipée, semblait ne plus se plaire que dans les douceurs de la famille. Son bonheur ne fut pas de longue durée; le choléra lui enleva sa femme, que ses enfants devaient bientôt suivre dans la tombe. Le profond chagrin qu'il ressentit de cette perte lui ôta même le goût du travail, pour lequel il montrait ordinairement tant d'ardeur. Ses amis, éplorés pour sa santé, lui conseillèrent de s'éloigner momentanément des lieux qui lui rappelaient sans cesse de si douloureux souvenirs; une circonstance vint décider Donizetti à céder à leurs instances. Adolphe Nourrit, ayant quitté l'Opéra de Paris par suite de l'engagement de Duprez à ce théâtre, se trouvait alors à Naples. Donizetti composa pour les débuts de ce célèbre chanteur l'opéra de *Polinta*, dont Nourrit lui-même avait tracé le libretto d'après le *Polyeucte* de Corneille. La censure napolitaine s'opposa à la représentation de cet ouvrage, attendu, disait-elle, qu'il ne convenait pas de mettre en scène des personnages auxquels le catholicisme rendait un culte public. Cette décision causa la mort du malheureux Nourrit; quant à Donizetti, il n'hésita plus à quitter sa patrie; il donna sa démission de professeur au Collège royal de Musique, qu'il avait même dirigé pendant quelque temps après la mort de Zingarelli, et en 1840 il arrivait à Paris, précédé cette fois d'une célébrité que lui avait acquise sa *Lucia di Lamermoor*, qui, traduite en français et augmentée de plusieurs airs, avait été représentée sur le Théâtre de la Renaissance. Bellini n'existait plus; il était

mort six mois après l'apparition de ses *Puritani*. Donizetti apportait trois nouveaux ouvrages, *La Fille du Régiment*, *Les Martyrs* et *La Favorite*, avec lesquels il se proposait d'aborder encore ce redoutable public dont quelques années auparavant il n'avait pu éveiller la sympathie. Ces trois ouvrages furent successivement représentés dans le cours de l'année 1840. *La Fille du Régiment* n'obtint pas de succès à l'Opéra-Comique, où elle fut donnée; il fallut que la pièce fût traduite dans toutes les langues et réussit dans tous les pays pour prouver que le public parisien avait tort. *Les Martyrs*, dont la partition n'était autre que celle du *Poliuto*, arrangée pour la scène française, n'eurent qu'un succès d'estime au grand Opéra. *La Favorite* elle-même, cette charmante production destinée primitivement, sous le titre de *L'Ange de Nisida*, au Théâtre de la Renaissance, et à laquelle Donizetti ajouta un quatrième acte, pour la transporter à l'Opéra, fut froidement accueillie lors de ses premières représentations. Elle ne tarda pas cependant à se relever et à être généralement reconnue comme l'une des plus brillantes acquisitions de notre première scène lyrique. Après avoir joui pendant quelques mois du succès de *La Favorite*, Donizetti, qui, dans la crainte de ne pas réussir auprès du public français, s'était engagé à écrire un opéra pour Rome, se rendit dans cette ville, et y fit représenter *Adelia*, ou *la figlia dell' arciere*; il donna ensuite, à Milan, *Maria Pudilla*, et en 1842 il alla à Vienne, où il composa *Linda di Chamounix*, qui y fut accueillie avec enthousiasme et lui valut le titre de maître de chapelle et de compositeur de la cour impériale. Au commencement de 1843 il était de retour à Paris, et en quelques jours il improvisait *Don Pasquale*, opéra bouffe dont la musique, pleine de verve et de gaieté, obtint le plus franc succès. Dans l'été de la même année, il fit représenter à Vienne *Maria di Rohan*, et revint ensuite à Paris écrire *Don Sébastien de Portugal*, que la direction de l'Opéra lui avait demandé pour la saison d'hiver. Cet ouvrage, malgré les beautés de premier ordre qu'il contient, échoua devant le public; Donizetti n'avait mis que deux mois à en écrire la volumineuse partition; ce travail l'avait beaucoup fatigué. A la fin de la répétition générale, il avait dit à un de ses amis: « Je me sens bien mal; *Don Sébastien* me tue. » Néanmoins, en 1844, il se rendit à Naples, et y composa *Caterina Cornaro*, qui fut son dernier ouvrage. Il fit ensuite un voyage à Vienne, où l'appelaient ses fonctions à la cour. Mais bientôt les premières atteintes d'une affection cérébrale le condamnerent au repos. De retour à Paris, vers le milieu de l'année suivante, il s'occupait cependant encore d'y terminer un opéra destiné au Théâtre-Italien, lorsqu'un mois d'août il eut une attaque de paralysie. A partir de ce moment son oeil s'éteignait, son front se couvrit d'un voile sin-

tre, et cette intelligence, naguère si vive et si active, se trouva réduite à quelques vagues souvenirs. Vers le mois de janvier 1846, Donizetti fut transporté dans une maison de santé située à Ivry, puis dans une maison des Champs-Élysées, qu'il quitta au mois d'octobre 1847 pour retourner dans son pays. Pendant le voyage il eut une seconde attaque, qui se renouvela à Bergame, le 1^{er} avril 1848. Tout annonçait la fin prochaine d'une existence qu'avait abrégée l'excès du travail et l'abus des plaisirs. Enfin, après une longue et oruelle agonie, le célèbre auteur de la *Lucia* expira, le 8 du même mois, entre les bras de son ami d'enfance, Deici, compositeur distingué, qui depuis l'arrivée de Donizetti à Bergame n'avait cessé de lui prodiguer les soins les plus dévoués. Donizetti était âgé de près de cinquante ans. La ville de Bergame tout entière voulut assister à ses funérailles, qui furent célébrées avec une grande solennité, dans l'église cathédrale; on y célébra la messe funèbre de son maître, Simon Mayer; les musiciens réclamèrent l'honneur de porter eux-mêmes le cercueil jusqu'au champ de repos.

Donizetti était grand de taille; sa figure était franche et ouverte. Doux, poli, obligeant, d'un esprit cultivé, d'un commerce agréable, il s'était toutes les sympathies, qu'il justifiait par son caractère et par son talent. Les qualités qui le faisaient rechercher dans le monde, il les portait aussi dans sa famille. Il avait une profonde vénération pour la mémoire de son père, dont il conservait pieusement quelques papiers et adresses. Sur sa table de travail se trouvait également déposé un grattoir en corne blanche, que son père lui avait donné lorsque, après lui avoir pardonné, il consentit à ce qu'il fût musicien. « Ce grattoir ne m'a jamais quitté », disait Donizetti avec cette simplicité et cette douce émotion qui partent du cœur; « il ne m'a jamais quitté », et quoique je m'en serve peu, je l'ai toujours près de moi quand je compose; il me sert à porter avec lui la bénédiction paternelle. » Donizetti prodiguait ses conseils et ses encouragements aux jeunes musiciens, et plus d'un artiste malheureux connut sa discrète générosité. Si très-sensiblement sensible aux succès et aux éloges de lui-même, l'épreuve de son succès devant le public était pour lui un terrible moment à passer; aussi fut-il le premier compositeur italien qui ait refusé de paraître à l'orchestre pendant les trois premières représentations d'un nouvel opéra, ainsi que l'usage l'exigeait de tout immémorial. Le soir de la première représentation de *La Favorite*, il alla se promener aux Champs-Élysées jusqu'à la fin du spectacle pour se soustraire aux émotions qu'il éprouverait. Donizetti chantait avec goût et se occupait d'une manière toute spéciale de son timbre de la voix humaine, sur laquelle il avait un rapport qu'il adressait à l'humanité de l'homme. Personne ne se pénétrait plus de son art.

matière de la voix des chanteurs et ne savait en tirer un meilleur parti. Il jouait parfaitement du piano, était excellent lecteur et accompagnait avec une rare perfection. Qu'il fût pressé ou non par le temps, il composait toujours avec la même rapidité, écrivant sans s'arrêter et sans faire aucune espèce de brouillon; il passait à instrumenter une partition tout au plus le temps qu'un copiste aurait mis à la transcrire; le plus souvent son opéra était entièrement terminé sans qu'il l'eût essayé au piano, et il ne revenait sur son travail que pour satisfaire aux exigences des chanteurs.

La carrière musicale de Donizetti, si courte et si brillante, peut se diviser en quatre phases distinctes. Dans la première, qui, ainsi que nous l'avons dit, commence en 1818 pour se prolonger jusqu'en 1830, il prend pour modèle Rossini, dont il reproduit les formes avec une naïveté et une dextérité charmantes. Dans la seconde, les succès de Bellini font l'impression sur lui: plus fragile, plus vigoureux, mais moins original que lui, il compose *Anna Bolena*. Mûri par l'expérience et dans toute la force de l'âge et de son talent, il se débute aux impressions extérieures, et écrit *Lucia di Lamermoor*, qui signale avec éclat la troisième phase de sa vie artistique. Enfin, cédant aux exigences de notre scène lyrique, il modifie sa manière en conservant toutefois à ses ouvrages le style mélodique de l'école italienne. On a souvent reproché à Donizetti l'abus d'une facilité à laquelle on a attribué la négligence que l'on rencontre dans ses œuvres à côté des éclairs de génie. Mais avec une organisation telle que la sienne, pressé de vivre et de produire comme il l'était, pouvait-il se résigner à attendre dans l'ombre et le silence l'heure bénie de l'inspiration? Plus de soixante opéras sont sortis de sa plume; plusieurs sont à peine connus aujourd'hui, mais les titres des autres sont devenus populaires, et passeront à la postérité. Quoique *Parisina*, *Marino Faliero*, *Lucrezia Borgia* et *Les Martyrs*, contiennent un grand nombre de morceaux d'une haute et belle facture, il nous semble que *Anna Bolena*, *Lucia di Lamermoor*, *La Favorite*, dans le genre sérieux, comme *L'Elisir d'amore* et *Don Pasquale*, dans le genre bouffe, résument les plus remarquables qualités de l'artiste. Dans l'histoire de l'art, l'auteur de la *Lucia* doit être classé parmi les compositeurs que l'Italie a produits dans ces derniers temps, immédiatement après Rossini, dont il fut le plus brillant disciple.

Vient, par ordre chronologique, la liste des ouvrages de Donizetti: *Enrica di Borgogna*, à Venise (1818); — *Il Falegname di Livorno*, dans la même ville (1819); — *Le Nozze in Villa*, à Montecore (1820); — *Zoraida di Granata*, à Rome (1822); — *La Zingara*, à Naples (ibid.); — *La Lettera anonima*, ibid.; — *Chiara e Serafina, ai pirati*, à Milan (ibid.); — *Il Fortunato Innamorato* (1823); — *Aristea* (ibid.);

— *Alfredo il Grande* (ibid.); — *Una Follia*, à Venise (ibid.); — *L'Ajo in imbarazzo*, à Rome (1824); — *Emilia a l'Ermittaggio di Liverpool*, à Naples (ibid.); — *Alahor in Granata*, à Palerme (1826); — *Il Castello degli Invalidi* (ibid.); — *Elvida*, à Naples (ibid.); — *Olivio e Pasquale*, à Rome (1827); — *Il Borgomastro di Saardam*, à Naples (ibid.); — *Le Convenienze teatrali* (ibid.); — *Otto Mesi in Due Ore* (ibid.); — *L'Esule di Roma*, à Naples (1828); — *La Regina di Golconda*, à Gênes (ibid.); — *Gianni di Calais*, à Naples (ibid.); — *Glorie di Grasso* (ibid.); — *Il Patria*, à Naples (1829); — *Il Castello di Kenilworth* (ibid.); — *Il Diluvio universale*, oratorio, à Naples (1830); — *I Pazzi per progetto*, (ibid.); — *Francesca di Foix* (ibid.); — *Imelda de' Lambertazzi* (ibid.); — *La Romanziera* (ibid.); — *Anna Bolena*, à Milan (ibid.); — *Fausta*, à Naples (1831); — *Ugo, conte di Parigi*, à Milan (1832); — *L'Elisir d'amore* (ibid.); — *Sancia di Castiglia*, à Naples (ibid.); — *Il Furioso all'isola di S. Domingo*, à Rome (1833); — *Parisina*, à Florence (ibid.); — *Torquato Tasso*, à Rome (ibid.); — *Lucrezia Borgia*, à Milan (ibid.); — *Rosamonda d'Inghilterra*, à Florence (1834), et qui reparut plus tard sous le titre d'*Eleanora di Guenna*; — *Maria Stuarda*, à Naples (ibid.); — *Donné ensuite sous le titre de Buondelmonte*; — *Gemma di Vergy*, à Milan (ibid.); — *Marino Faliero*, à Paris (1835); — *Lucia di Lamermoor*, à Naples (ibid.); — *Bellisario*, à Venise (1836); — *Il Campanello di notte*, à Naples (ibid.); — *Betty*, (ibid.); — *L'Assedio di Calais* (ibid.); — *Pia de Tolomei*, à Venise (1837); — *Roberto d'Evreux*, à Naples (ibid.); — *Maria di Rudenz*, à Venise (1838); — *Gianni di Parigi*, à Milan (1839); — *La Fille du Régiment*, opéra-comique, à Paris (1840); — *Les Martyrs*, opéra (ibid.); — *La Favorite* (ibid.); — *Adelia, o la figlia dell' arcicere*, à Rome (1841); — *Maria Padilla*, à Milan (ibid.); — *Linda di Chamounix*, à Vienne (1842); — *Don Pasquale*, à Paris (1843); — *Maria di Rohan*, à Vienne (ibid.); — *Don Sébastien de Portugal*, à Paris (ibid.); — *Caterina Cornaro*, à Naples (1844); — *Gabriella di Vergy* (ibid.); — *Le duc d'Albe* (inédit); — *Élisabeth*, œuvre posthume, représentée en 1853, à Paris, au Théâtre lyrique. — Outre les œuvres dramatiques que nous venons de citer, Donizetti a écrit des messes, dont une de *Requiem*, des vêpres et psaumes, un *Miserere* et plusieurs autres morceaux de musique religieuse; diverses pièces de chant publiées sous les titres de *Arie e Duetti*; *Les Nuits d'été au Pausilippe*; *Les Soirées de Paris*; une cantate intitulée: *La mort d'Ugolino*; des sonates et variations pour le piano; douze quatuors pour instruments à cordes; enfin, des ouvertures pour orchestre et pour musique militaire. Dieudonné DENNE-BARON.

Véti, *Biographie universelle des Musiciens*. — A. de Lafage, *Notice sur Donizetti*. — Scudo, *Donizetti et l'école italienne depuis Rossini*. — Escudier, *La France musicale*.

* **DONJON, DONJUM ou DUISON** (Godefroi, *Gausfred* ou *Geoffroi de*), dixième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il était Français et excellent capitaine. Élu grand-maître en 1191, il se trouva aux batailles d'Arsoph et de Ramlah, qui se livrèrent la même année, et s'y distingua par sa valeur et son habileté. Après la mort de Gui de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, arrivée en 1194, Godefroi de Donjon fut commis avec Robert de Sablé, grand-maître des templiers, à la défense du petit nombre de places qui restaient aux chrétiens en Palestine. Peu après, les troupes des deux ordres furent battues en Espagne par le Miramolin d'Afrique. Ce fut sous la maîtrise de Donjon qu'arriva la grande querelle des hospitaliers et des templiers. Les chevaliers de Saint-Jean avaient inféodé à un seigneur nommé Robert Séguin quelques terres dans le voisinage de Margat, résidence de leur ordre depuis la perte de Jérusalem. Les templiers prétendirent que ces terres leur appartenaient : ils prirent les armes, et chassèrent Robert Séguin de ses domaines. Les hospitaliers accoururent, et reprirent d'assaut le château en litige. Une guerre très-vive entre les deux ordres fut la suite de ces actes de violence. Après plusieurs combats acharnés, la cause fut soumise, en 1198, à l'arbitrage du pape Innocent III. Le pontife donna gain de cause aux hospitaliers, mais avec quelque tempérament. On posa les armes de part et d'autre; néanmoins la concorde ne se rétablit jamais entre les deux ordres.

L. F. Paciaudi, *Memorie de' Gran-Maestri dell' Ordine Gerosolimitano*, I, 91. — Bosio, *Istoria della sacra Religione di San-Giovanni Gerosolimitano*. — *Chronologie des Grands-Maîtres de Malte*, dans l'*Art de vérifier les dates*, V, 308.

* **DONKERS** (Pierre), peintre hollandais, né à Gouda, mort en 1668. Il était élève de Jacques Jordaeus; il se rendit à Francfort en 1658, lors de l'élection de l'empereur Léopold 1^{er} et y fit les portraits de presque tous les princes et seigneurs présents. L'année suivante, il vint à Paris, puis accompagna le duc de Créquy à Rome. Donkers demeura sept ans en Italie, et y laissa un grand nombre de tableaux estimés. Il mourut peu après son retour dans sa patrie.

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, II, 3.

* **DONKERS** (Pierre), peintre hollandais, cousin du précédent, né à Gouda, vivait vers 1630. Il mourut à la fleur de l'âge, mais on peut juger de son talent par le tableau qu'il fit pour la maison de Force de Gouda, dans lequel il a représenté les portraits des magistrats de cette ville. Ce tableau est digne d'un maître du premier ordre.

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, II, 3.

DONNABELLA. Voy. GENTILONI.

DONNADIEU (Gabriel, vicomte), général français, né à Nîmes (Gard), le 11 décembre

1777, mort à Courbevoie, le 18 juin des campagnes de 1793 à l'an V, au la Moselle, de la Vendée, du nord de Rhin et Moselle, et se signala occasions par sa bravoure : gravement combat d'Haslach (14 juin 1796), carrière des armes, et obtint l'administration des eaux et forêts. tablissement de sa santé, il servit (1799) sous les ordres de Masséna, compromis dans une conspiration comier consul, et mis en prison. Rend (1806), il fit, en qualité de colonel du de ligne, les campagnes de 1808 à pague, et les services qu'il y rend tèrent (26 mars 1809) le titre l'empire et le grade de général de août 1811. Compromis dans une npiration, il fut interné à Tours, sou lance de la haute police. Rendu à l suite des événements de 1814, il s'emp ses services aux Bourbons. Bien Louis XVIII, il reçut (3 juin 1814) lement supérieur du département Loire. Pendant les Cent-Jours, il à Gand, et après le désastre de fut élevé au grade de lieutenant pourvu du commandement à 7^e litaire (Grenoble).

bruit de tentative d'insurrection dans tout le Dauphiné; et les autorités civiles et militaires ne firent que l'étouffer à sa naissance. En 1815, cette insurrection, annoncée à 5 ou 600 paysans, conduits par dirigèrent sur Grenoble, que des intentions leur livrer. Aussitôt le général après s'être concerté avec le commandant, préfet de l'arrondissement, et avec le général de la police, se dirigea contre les insurgés, et les vainquit sans difficulté, dans les gorges du Drac, le 25 mai (5 mai) la formation d'une commission de conseil de guerre fut prononcée. Le général fut déclaré vaincu. Le conseil de guerre, celui que la députation avait demandé, considérable, et le tribunal prononça, séance vingt-et-une mai, la condamnation à frapper jusqu'à la mort. Peut-être effrayé, le tribunal royal, le tribunal royal. Trompé sans doute, complot que l'on prétend qu'il avait beau coup dans le complot, le régime impérial. Vaublanc (XVIII, p. 116), a pliqué cette terrible

« Paris, le 12 mai 1816, à quatre heures du soir.

« Je vous annonce, par ordre du roi, qu'il ne faut accorder de grâce qu'à ceux qui ont révélé des choses importantes. Les vingt-et-un condamnés doivent être exécutés; on promet 20,000 fr. à ceux qui livreront Didier (1). »

Donnadieu fut créé vicomte par ordonnance du 12 mai, et commandant de l'ordre de Saint-Louis le 9 juin. Malgré ce qu'il avait fait pour la cause des Bourbons, l'influence et le crédit de Donnadieu ne furent pas de longue durée: l'exaspération politique s'étant calmée, les parents des condamnés de 1816 demandèrent (1819) la mise en jugement du général, qui, disaient-ils, avait outrepassé les ordres donnés par le roi. Leur demande ayant été rejetée par le conseil d'État, ils adressèrent à la chambre de députés une pétition pour faire reviser cette décision. Donnadieu se joignit à eux, et employa tous ses efforts pour obtenir l'autorisation de poursuite qui lui mettait à même de prouver qu'il n'avait été qu'un instrument passif, obéissant ponctuellement à des ordres supérieurs, et que le ministère avançait une calomnie lorsqu'il prétendait qu'il fallait attribuer la rigueur des mesures ordonnées par lui à l'insistance de l'autorité militaire de Grenoble, qui avait donné beaucoup plus d'importance qu'elle ne le devait aux dangers de la situation. La chambre ne put que renvoyer la pétition aux ministres (7 avril 1820), la solution demandée étant venue de la province. Quelque temps après, Donnadieu fut au sujet de cette affaire, avec le duc de Richelieu, président du conseil des ministres, une violente discussion, à la suite de laquelle il fut incarcéré à l'Abbaye, par mesure de discipline, du 30 juin au 8 juillet. Élu à la fin de cette année par le collège d'Arles membre de la chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1827, sur le banc de l'extrême droite, il se montra dans la session de 1821 le plus implacable ennemi du ministère. Son acharnement et sa violence le firent rayer dès le mois de janvier de la liste des lieutenants généraux. Alors il ne garda plus de mesure, et alla, dans la séance du 16 juin 1821, jusqu'à rejeter sur le ministère la responsabilité de toutes les émeutes qui avaient accompagné les premières années de la Restauration. Sa disgrâce ne fut cependant pas de longue durée; un nouveau ministère le rétablit sur le cadre de disponibilité (9 janvier 1822); il reçut le commandement de la 4^e division militaire (Tours), fit partie de l'armée de Catalogne, et fut élevé (23 mai 1825) au grade de grand-croix de Saint-Louis à l'occasion du sacre du roi Charles X. Désormais tout entier à ses devoirs militaires, il disparut de la scène politique. Rayé

du cadre d'activité en 1830, il se retira à Courbevoie. Mais bientôt la publication qu'il fit de l'ouvrage intitulé : *De la vieille Europe, des rois et des peuples de notre époque*, attira sur lui des poursuites judiciaires; puis un arrêt de la cour d'assises, en date du 24 juillet 1837, le condamna, pour offense envers le roi, à deux ans de prison et à 5,000 francs d'amende. Le général Donnadieu a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *A ses Concitoyens, le général Donnadieu*; Paris, 1819; — *Développements de la proposition de M. le général Donnadieu dans le comité secret du 11 avril 1821, tendant à ce qu'il soit fait une adresse à S. M. pour la supplier de vouloir bien choisir un autre ministère, attendu que celui actuel est incapable et anti-français*; Paris, 1821, in-8°; Nîmes, même année; — *Discours sur le projet de loi relatif aux douzièmes provisoires* (séance du 8 janvier 1821); Paris 1821, in-8°; Bordeaux, même année, sous le titre d'Opinion, etc.; — *Discours de M. le lieutenant général vicomte Donnadieu et de M. le ministre des affaires étrangères Pasquier sur la discussion qui s'est élevée dans la Chambre des Députés entre ces deux honorables membres relativement au budget de la police, et à la note, insérée dans le Journal des Débats du 24 juillet 1818, concernant le général Canuel*; Paris, 1822, in-8°; — *Opinion sur la discussion de l'adresse au roi et le discours de S. M. en réponse à cette adresse* (séance du 3 décembre 1821); Paris, 1821, in-8°; Lyon, 1822; — *Discours sur la réduction des rentes*; Paris, 1824, in-8°; — *De l'homme et de l'état actuel de la société*; Paris, 1833, in-8°; — *De la vieille Europe, des rois et des peuples de notre époque*; Paris, 1837, in-8°; — *Mémoire à consulter et consultation contre M. Creteineau-Joly*; Paris, 1842, in-8°; — *Lettre à M. le duc Decazes, commençant par ces mots : Monsieur le duc, le hasard des révolutions vous a fait ministre de la police, lorsqu'au mois de mars 1816 la ville de Grenoble fut le théâtre d'une sanglante insurrection*; Paris, 1843, in-4°; — *Pétition adressée à Messieurs les Membres de la Chambre des Députés*; Paris, 1844; — *Lettre à M. le maréchal duc de Dalmatie, dans le Journal des Débats du 21 août 1837*; — *Lettres à la Gazette des Tribunaux*; 1840. A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — Fastes de la Légion d'Honneur.

* **DONNAT** (Jacques), architecte français, né en 1741, mort à Montpellier, en 1824. Après avoir voulu étudier la peinture sous Vien, il suivit les conseils du célèbre élificateur de l'amphithéâtre de Saint-Côme, Giral, dont il devint à la fois l'élève, le gendre et l'associé. Montpellier dut au concours de ces deux artistes réunis la magnifique place du Peyrou et une foule de constructions utiles et remarquables. Parmi les

(1) Le *Mouleur* du 12 mai 1816, page 555, confirme ce fait. « La rigueur des mesures a entièrement dissipé l'incertitude. Vingt-trois d'entre eux ont été condamnés à mort; deux condamnés avaient déjà subi leur peine au moment du départ du courrier; l'exécution des autres devait avoir lieu le lendemain.

travaux exécutés par Donnat sur divers autres points du Languedoc, on cite la restauration du palais archiépiscopal de Narbonne, l'édification de la cathédrale d'Alais, et de belles routes dans les contrées montagneuses et difficiles du Vivarais.

Nagler, *Neues allg. Kunst.-Lexic.*

DONNE (Jean), théologien anglais, né à Londres, en 1573, mort en 1631. Il reçut jusqu'à onze ans les leçons d'un maître particulier, puis il étudia à Oxford et à Cambridge. A seize ans, il fut envoyé à Lincoln pour y apprendre la science des lois. La mort de son père survint dans l'intervalle. Le peu de fortune que cet événement lui laissa fut dépensé avant qu'il se fût décidé pour le choix d'une carrière. Comme la plupart de ses compatriotes, il avait du goût pour les controverses religieuses. A dix-huit ans, il eut occasion d'opter entre les deux Églises, romaine et anglicane; il se décida pour la dernière. En 1596, il suivit à Cadix le comte d'Essex, et l'année suivante il fit le voyage des Açores. Il séjourna assez longtemps en Espagne et en Italie. A son retour en Angleterre, il fut nommé secrétaire du lord-chancelier Ellesmere, et resta cinq ans avec ce seigneur. Il connut alors la nièce de lady Ellesmere, fille de sir George Moore, lieutenant de la Tour. Les deux jeunes gens s'aimèrent et se marièrent secrètement. La découverte de cette union causa à George Moore une si grande irritation, qu'il obtint le renvoi de Donne du service du chancelier. Il ne se contenta pas de cette première vengeance; il fit encore emprisonner son gendre. Rendu à la liberté et réconcilié avec son beau-père, Donne ne rentra cependant pas dans son emploi; il trouva avec sa femme un asile pour quelques années chez sir Francis Woolley. En 1609, il vint à Paris avec sir Robert Drury, à la suite de l'ambassadeur lord Hay. En 1610, à la demande du roi Jacques, il publia le *Pseudo-Martyr*, et en 1613 il entra dans les ordres; dès lors il se fit remarquer par ses sermons. En 1617 il fut nommé préicateur à Lincoln's Inn. Au retour d'un voyage qu'il fit ensuite en Allemagne avec lord Hay, il obtint le titre de doyen de Saint-Paul. Quoique prédicateur de mérite et recherché de son temps, Donne est beaucoup plus connu comme poète. Il ouvrit la série des poètes si justement appelés *métaphysiques* par Johnson. Ses ouvrages sont : *Sermons*, 3 vol. in-fol.; — *Pseudo-Martyr*; 1610; — *Devotions*; 1625; — *Bianthanas* (Βιανθάνας); 1644, 1648 : ouvrage de sa jeunesse, où le suicide n'était pas absolument considéré comme un péché; — *Essays in Divinity*; 1651; — *Ignatius, his conclave*; 1653; — *Paradoxes, Problems, Essays, Characters*; 1652; — *Poems, Letters*; 1633, 1719. La plupart de ces ouvrages ont été réunis et publiés par H. Alford; 1839.

Chalmers, *Gen. biog. Dict.* — Rose, *New biog. Dict.*

DONNE (John), juriconsulte anglais, fils du

précédent, mort en 1662. Il fut reçu à droit à Padoue en Italie, et en 1618 il même grade à Oxford. Au rapport de c'était un personnage bouffon et altier timé de Charles II, et qui ne manquait pas de jugement. Il publia quelques de son père, et fit paraître lui-même : *ble Petition of Covent-Garden against Baber, a physician*; 1662.

Chalmers, *New gen. biog. Dict.*

DONNE (Abraham), mathématicien nome anglais, né à Bideford, le 6 fevr mort le 15 juillet 1746. Au sortir de mnières études, il avait fait assez de pour pouvoir seconder son père dans ses tra thématicques. Un accident et une in attaquèrent sa santé dès l'âge de quat et abrégèrent ses jours. S'étant laissé t haut d'une pile de bois pendant qu'il je des enfants comme lui, il alla tout en laigner; il ne fit plus que languir à co ce jour. Dans les intervalles que mauvaise santé, il se livrait à l'étude m matiques et de l'astronomie. Il laissa d pour plus de dix années sur les éclipses et de la lune avec soixante-cinq passage cure. Ces travaux ont été publiés par Benjamin. Abraham Donne aida aussi l Hervey dans ses études sur l'usage de l

Chalmers, *Gen. biog. Dict.*

DONNE (Benjamin), frère d'Abraham mathématicien anglais, né à Bideford, mort en 1798. Il ouvrit une école dans nage de Taunton, et fut bibliothécaire. Il publia des traités de géométrie et de métrie. Une description du *Devonshire cription of Devonshire*, 1761, lui i prix de la Société des Arts.

Gentleman's Magazine, LXXIV.

DONNE (Alphonse), né à Noyon, en devint chef de cas et fut reçu d d'une pro naitre le ou Journal des Sciences. Sa sujet de que un certain inspecteur et inspect decine. C aujourd'hui carême de ches physiolo sur les gloi et des humeurs Histoire physiologie salire; 1836, in-8°. C'est

tourneval qu'il jugeait, d'après la salive, de l'état sain ou morbide de l'estomac ainsi que des aliments dont il convenait de faire usage; — *Nouvelles Expériences sur les animalcules spermaticques*; 1837, in-8°; — *Recherches microscopiques sur la nature du mucus*; 1837, in-8°; — *Du Lait et en particulier de celui des nourrices*; 1837, in-8°: cet ouvrage eut beaucoup de succès; — *Conseils aux mères sur la manière d'allaiter et d'élever les enfants nouveau-nés, ou de l'éducation physique des enfants du premier âge*; 1842, in-8°: petit ouvrage très-pratique; — *Tableau des différents dépôts de matières salines et de substances organiques qui se font dans les urines, avec les caractères propres à les distinguer entre eux et à reconnaître leur nature*; tableau avec fig. gravées, 1838; — *Rapport sur le daguerréotype* par M. Melloni, traduit de l'italien, avec des notes, 1840, in-8°; cet ouvrage est suivi de la description originale du procédé au moyen duquel on peut graver des images photogéniques; — *Cours de Microscopie complémentaire des études médicales, ou anatomie microscopique et physiologie des fluides de l'économie animale*; in-8°, 1844; — *Atlas du Cours de Microscopie, exécuté d'après nature au microscopedaguerréotype*, par MM. A. Donné et Léon Foucault; atlas in-folio de 20 planches, contenant 80 figures gravées avec le plus grand soin, avec un texte descriptif; Paris, 1845; — *Recherches sur l'influence qu'exercent les phénomènes météorologiques sur les piles sèches*; Paris, 1849, in-8°; — *Quelques Lettres sur les eaux minérales*, réunies en brochure après avoir paru séparément dans le *Journal des Débats*.

D^r J. B.

Documents particuliers.

DONNEAU DE VIZÉ (et non pas DAUVEAU de VIZÉ, comme on l'a écrit par erreur) (Jean), écrivain français, né à Paris, en 1640, mort dans la même ville, le 8 juillet 1710. Issu d'une famille d'ancienne noblesse, dont il a donné la généalogie dans son *Mercurie galant* de février 1699, il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et obtint même quelques bénéfices; mais son penchant pour la littérature et le théâtre le décida à quitter le petit collet, quoique son habit ecclésiastique ne fût pas incompatible avec les plaisirs mondains. Dès l'âge de dix-huit à vingt ans, Donneau composait des nouvelles galantes ou des comédies; bientôt l'apogée se mit de la partie, et lui fit épouser, en 1660, malgré ses parents, la jeune fille d'un autre peu connu et peu fortuné. En 1663, Donneau avait déjà signalé son penchant pour la satire, dans une satire des plus mordantes sur la personne et les ouvrages de Molière et dans une critique amère de *Sophonisbe*, tragédie de Louis Corneille. Plus tard, sans s'embarrasser de la reproche de contradiction, il s'engagea avec le même portement cette même pièce contre l'abbé

d'Aubignac; il fit ainsi sa paix avec Corneille, mais il continua toute sa vie à harceler Molière, dont il ne parait pas avoir su comprendre le génie. Donneau fit assez voir sa haine pour ce grand homme en publiant, sous forme de comédie, *Zélinde, ou la véritable critique de l'Ecole des Femmes, et la Critique de la Critique*. Cette pièce ne fut pas représentée; mais elle fut lue et pronée par tous les ennemis et ennemis de Molière, et le nombre en était grand alors. Donneau avait donc beaucoup de partisans lorsqu'il débuta véritablement au théâtre en 1665, par *La Mère coquette*. Quinault venait de traiter le même sujet avec talent, et quoique sa pièce eût paru la première, Donneau l'accusa de plagiat. Cette querelle fit assez de bruit pour que Louis XIV crût devoir intervenir, et le jugement du monarque ne fut pas favorable au plaignant. Donneau fit représenter successivement plusieurs autres comédies et quelques tragédies à machines, qui furent jouées devant la cour et eurent beaucoup de succès. Néanmoins, le peu de profit qu'il en tira lui fit chercher d'autres ressources; c'est alors qu'il eut l'idée de faire paraître *Le Mercure galant*, journal mensuel, dans lequel, sous forme de lettres, il publiait des nouvelles de la cour, des anecdotes, des pièces de vers, l'indication des modes, l'annonce et la critique des ouvrages nouveaux, etc. Ce journal, ou plutôt cette revue paraissait par cahiers; de temps à autre, *Le Mercure* contenait des suppléments ou extraordinaires sur les événements politiques. On peut donc à juste titre considérer Donneau de Vizé comme le père du journalisme en France; car on ne peut donner ce titre à Robinet, dont les *Lettres* en vers n'avaient rien de sérieux. Donneau rédigea seul *Le Mercure galant* jusqu'en décembre 1689. En janvier 1690 il s'adjoignit Thomas Corneille. Persuadé que la critique est pour un journal le meilleur moyen de succès, Donneau n'épargna pas le fiel dans ses colonnes, et se posa en censeur du goût public. Il attaqua Racine, Molière, Boileau, et défendit l'abbé Cotin, Pradon, Perrault, etc. Il recueillit ce qu'il avait semé, beaucoup d'argent, mais peu de considération. La Bruyère put écrire: « *Le Mercure* est immédiatement au-dessous de rien. » Boursault mit Donneau en scène dans une pièce intitulée: *La Comédie sans titre*. Lenoble fit aussi paraître, dans ses *Pasquinades*, le *Portrait du Mercure*; il reproche à son rédacteur de faire:

... D'un style dur et plat

Du plus grand des mortels une louange fade.

Néanmoins, Donneau obtint de Louis XIV une pension de cinquante écus et son logement aux galeries du Louvre. Devenu aveugle vers 1706, il conserva les faveurs royales jusqu'à sa mort. On a de lui: *Nouvelles*; Paris, 1663, 3 vol. in-12; et 1669, sous le titre de *Nouvelles galantes et comiques*; — *Zélinde, ou la véritable critique de l'Ecole des Femmes* et la

Critique de la Critique, comédie, un acte; ibid.; — *Diversités galantes*; Paris, 1664, in-12; — *La Mère coquette, ou les amours brouillées*, comédie en trois actes et en vers; 1665; — *La Veuve à la mode*, comédie, un acte, en vers; 1667; — *Délie*, pastorale, cinq actes; ibid.; — *L'Embarras de Godard, ou l'accouchée*, comédie, un acte; ibid.; — *L'Amour échappé, ou les diverses manières d'aimer, contenues en quarante histoires, et suivies du parlement d'amour*; Paris, 1669, 3 vol. in-12; — *Les Amours de Vénus et d'Adonis*, tragédie en machines, avec un prologue; 1670; — *Le Gentilhomme Guépin, ou le campagnard*, comédie, un acte, en vers; ibid.; — *Les Intrigues de la Loterie*, comédie, trois actes; ibid.; — *Les Amours du Soleil*, tragédie en machines, avec prologue; 1671; — *Le Mariage d'Ariane et de Bacchus*, comédie héroïque en machines, avec prologue; 1672; — *La Comète*, comédie, un acte; 1681; — *Voyage des Ambassadeurs de Siam en France*; Lyon, 1686, 4 vol. in-12; — *Les Dames vengées*, comédie, cinq actes, 1675; — *Le Vieillard couru*, comédie; 1676; — *Circé*, comédie en machines, avec prologue, en société avec Corneille de l'Isle; 1675; — *L'Inconnu*, comédie, cinq actes, avec divertissements; ibid.; — *La Devineresse, ou les faux enchanteurs*, comédie en cinq actes, avec Corneille de l'Isle; 1679; — *Histoire du Siège de Toulon*; Paris, 1707, 2 vol. in-12; — *Recueil de diverses pièces touchant les préliminaires de la paix proposée par les alliés et refusée par le roi*; Paris, 1709, in-12. Ce volume, supprimé dès sa publication, est très-rare. A. JADIN.

Robinet, *Lettres*, du 11 octobre 1668 au 12 novembre 1667. — La Bruyère, *Caractères*, chap. I. — Le Noble, *OEu- vres*, tome IX. — *Recherches sur les Théâtres de France*. — Le Marcure de France. — *La Théâtre Français*, VIII et IX. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*, n° 11843. — Camusat, *Histoire des Journaux*, II, 194 à 208.

DONNER ou **DONER** (Jean), théologien allemand, natif d'Ober-Kaufungen, dans le pays de Hesse, mort en 1606. Fils d'un prédicateur, il suivit la même carrière. On a de lui : *Psalterium Davidis*; Francfort, 1582, in-12; — *Ex tractus Bibliorum*; Cassel, 1599, in-fol.

Strieder, *Hess. gel. Gesch.*

DONNER (Georges-Raphael), sculpteur allemand, né à Essling, en 1695, mort en 1741. Il étudia son art à Vienne. Protégé d'abord par le comte de Zinsendorf, il ne connut cependant pas le bonheur. On n'a rendu justice à son talent qu'après sa mort. Il étudia soigneusement la nature et dessina correctement. On cite comme ses chefs-d'œuvre la statue équestre de *Saint Martin*, dans la cathédrale de Presbourg; la statue de *Charles IV* au Belvédère de Vienne; une *Andromède sauvée par Persée*, etc.

Nagler, *Neues Allg. Kunst.-Lexic.* — *Conversations-Lexicon*.

DONNET (Ferdinand-François-Auguste), sénateur et prélat français, né le 16 novembre 1793, à Bourg-Argental (Loire). Fils d'un né-

decin, il entra au collège d'Annonay en 1806, en sortit en 1813, et termina ses études au petit séminaire de Sainte-Irénée, à Lyon, qu'il quitta pour aller professer au collège de Briley les langues anciennes et les belles-lettres. Vers le même temps, M. Donnet fut appelé à prêcher à Lyon différentes retraites aux jeunes gens du collège et dans d'autres institutions de cette ville. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-deux ans, et attaché à la paroisse de la Guille- tière, son talent pour la prédication le fit dési- gner par ses supérieurs pour remplir diverses missions dans les départements de l'Ain, de l'Ar- dèche, de la Loire et du Rhône. Nommé en 1810 à la cure d'Irigny, bourg du département du Rhône, qui était à cette époque le théâtre de des- ordres graves, M. Donnet parvint bientôt à y ramener le calme et la paix. Il occupait cette position lorsque M. l'archevêque de Tours l'ap- pela auprès de lui pour le mettre à la tête des missions de son diocèse. Sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans un très-grand nombre de villes épiscopales, qu'il parcourut en apôtre et dévoué jusqu'en 1827. Rappelé cette année dans le diocèse de Lyon, il obtint la cure de la franchie. Une année s'était à peine écoulée qu'une inondation s'étendit sur la paroisse. Le jeune pasteur se consacra à cir- constancer l'exemple du courage et du dévouement : il sauva un vicarier et des menacés d'être engloutis dans les eaux. Peu de temps après, il accourut le premier sur le théâtre d'un violent incendie, et se mit aux travaux qui devaient en combattre les effets. Cinq ans après son retour à la paroisse, qu'il avait fait à Rome en 1829, le pape M. de Forbin-Janson, le choisit pour évêque de Jumièges; il reçut le titre d'évêque de Tiberias, et fut sacré à Paris, le 31 mai 1830. Le nouveau prélat signala son activité par des fondations pieuses, par des travaux breux et utiles, qui le firent remarquer, et lui valurent la nomination à l'archevêché de Sens, où il prit possession le 2 juillet 1831. Il occupa du soin d'organiser des conférences; donna un nouvel essor aux œuvres charitables, prit en main la charité et de bien des manières et en améliora les effets. En 1832, il se rendit en Algérie avec son frère, et y séjourna jusqu'en 1833. Il publia à son retour une brochure sur laquelle la vie de saint Augustin, l'esprit de son siècle, etc. En 1844 il fut nommé évêque de Nîmes, et en 1850 il ouvrit un nouveau lieu de son art, et fut remarqué par ses

tradition. Le 25 mars 1852 une bulle du pape Pie IX éleva l'archevêque de Bordeaux à la dignité de cardinal, qui lui conféra de droit celle de sénateur. M. Donnet est auteur de la *Monographie de la Cathédrale de Bordeaux, de Mandements et de Discours imprimés*. SICAUD.

Galerie historique et biographique des Membres du Sénat.

* **DONNINO** (Agnolo di), peintre, né à Florence, dans la seconde moitié du quinzième siècle. Vasari fait le plus grand éloge de son talent; il nous apprend qu'après avoir travaillé avec son ami Cosimo Rosselli à la chapelle Sixtine, Donnino devint aussi l'aide de Michel-Ange dans les grandes fresques de la même chapelle exécutées sous Jules II. Les plus anciens ouvrages de Donnino étaient les fresques représentant la *Trinité*, la *Vierge* et plusieurs saints, dont il avait décoré l'intérieur de la chapelle du village de *Calcinaia*, près de Lastra, sur la route de Florence à Pise; on y trouvait une scène rare qui n'existe pas dans les ouvrages qu'il exécuta plus tard, tels que les fresques de la loge de l'hôpital de S. Bonifazio de Florence, malheureusement détruites avec l'hôpital lui-même, reconstruit à neuf en 1787.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

DONNOLI ou DONNOLIS. Voyez DONOLI.

DOSO (Paolo di). Voy. UCCELLO (Paolo).

* **DONOLI** (L'abate), peintre de l'école romaine, né à Spello, vers 1650, travailla encore au commencement du dix-huitième siècle. S'il eût été dessinateur aussi correct que bon coloriste, il ne fût pas resté au-dessous des meilleurs maîtres de son temps.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DONOLI (Alfonso-Francesco), médecin italien, né en Toscane, le 21 mars 1635, mort à Padoue, le 6 janvier 1724. Il étudia la médecine à Sienne, sous Nicola Piccolomini, et y fut reçu docteur le 14 novembre 1657. Quelques années après, on le nomma professeur à l'université de Padoue, où il se distingua, jusque dans un âge avancé, par son éloquence, sa mémoire et son esprit. On a de lui : *Il Medico pratico, cio è della vita attiva con la qual può regolarsi ogni medico, che intende professor medicina pratica*; Venise, 1666, in-12; — *Liber de iis qui armet in die cibum capiunt*; Venise, 1674, in-12; — *Bellum civile medicum*; Padoue, 1705, in-4°; — *Il Giobbe Toscano*; Venise, 1708 in-4°.

Ency., *Dictionnaire historique de la Médecine*.

DONORATICI (Comtes de), famille pisane, qui joua un grand rôle dans les guerres entre les guelfes et les gibelins. Les Donoratici étaient les chefs des gibelins à Pise, et se distinguèrent par leur dévouement aux empereurs. Gherardo et Salvano Donoratici partagèrent le supplice de Manfred. En 1348, les troubles civils, la guerre avec le pape détruisirent la puissance de cette fa-

mille, qui depuis lors n'a plus exercé d'influence que dans ses fiefs, situés entre Piombino et Pise.

Simondi, *Histoire des Républiques italiennes*.

DONOSO (Josef), peintre et architecte espagnol, né à Consuegra (Nouvelle-Castille), en 1628, mort à Madrid, en 1686. Il était élève de son père et de Francisco Fernandez. A dix-huit ans, il alla à Rome, où il demeura six ans, et devint très-habile dans l'architecture et la perspective. En 1652 il revint à Madrid, et suivit les leçons de Juan Careno pour se fortifier dans le coloris. La manière de Donoso approche beaucoup de celle de Paul Véronèse. On voit de lui : à Madrid, dans le couvent de Notre-Dame de la Victoire, les *Portraits* de tous les supérieurs de cette communauté, ainsi que de beaux morceaux d'architecture et de perspective; — dans le couvent de Saint-François : *La Canonisation de saint Pierre d'Alcantara*, et six grands sujets tirés de la *Vie de saint Benoît*; — une *Cène*; une *Conception*, et quelques autres ouvrages également remarquables sont répandus dans différentes églises de Madrid. On a de Donoso d'excellentes traités, demeurés manuscrits : *Sobre la Montea de Las Piedras*; — *Sobre la Arquitectura e la perspectiva*.

Palomino Velasco, *El Museo pictorico*.

* **DONOSO CORTÉS** (Juan-Francisco-Maria-de-la-Salud), marquis de VALDECANAS, publiciste et diplomate espagnol, né à Valle de la Sarena, village près de la terre de Valdegamas, le 6 mai 1809, mort à Paris, le 3 mai 1853. A l'âge de douze ans, il entra, après avoir achevé ses humanités, à l'université de Salamanque, où il étudia le droit. Possédant à seize ans toutes les connaissances exigées pour le grade de licencié, et les règlements n'autorisant la collation de ce titre qu'à ceux qui ont atteint leur vingt-cinquième année, Donoso Cortés, alors à Séville, employa l'intervalle de temps qui le séparait de l'âge légal, à l'étude de la philosophie, de l'histoire et de la littérature. Don Manuel Quintana, écrivain d'une grande réputation en Espagne, sous la direction duquel se trouvait le futur ambassadeur, ayant refusé d'aller prendre possession d'une chaire nouvellement fondée au collège de Cacerès, Donoso fut désigné par le titulaire pour le remplacer. Son début dans la carrière professorale dépassa l'attente de tout le monde. Dans la foule d'auditeurs qui se pressaient autour de sa chaire, on remarquait une jeune fille appartenant à l'une des familles les plus considérables de la ville. Pleine d'enthousiasme, elle ne cachait point son admiration. Un sentiment plus tendre naquit dans le cœur de cette jeune personne. Cet amour étant partagé, un mariage s'en suivit. Mais son bonheur fut éphémère : Donoso perdit bientôt sa femme et l'enfant qu'elle lui avait donné. En 1832 la péninsule espagnole se trouvait scindée en deux partis relativement à la succéssibilité au trône. L'un, composé des partisans de la monarchie despotique, mettait son espoir dans la loi sa-

Critique de la Critique, comédie, un acte; ibid.; — *Diversités galantes*; Paris, 1664, in-12; — *La Mère coquette, ou les amours brouillées*, comédie en trois actes et en vers; 1665; — *La Veuve à la mode*, comédie, un acte, en vers; 1667; — *Délie*, pastorale, cinq actes; ibid.; — *L'Embarras de Godard, ou l'accouchée*, comédie, un acte; ibid.; — *L'Amour échappé, ou les diverses manières d'aimer, contenues en quarante histoires, et suivies du parlement d'amour*; Paris, 1669, 3 vol. in-12; — *Les Amours de Vénus et d'Adonis*, tragédie en machines, avec un prologue; 1670; — *Le Gentilhomme Guépin, ou le campagnard*, comédie, un acte, en vers; ibid.; — *Les Intrigues de la Loterie*, comédie, trois actes; ibid.; — *Les Amours du Soleil*, tragédie en machines, avec prologue; 1671; — *Le Mariage d'Ariane et de Bacchus*, comédie héroïque en machines, avec prologue; 1672; — *La Comète*, comédie, un acte; 1681; — *Voyage des Ambassadeurs de Siam en France*; Lyon, 1686, 4 vol. in-12; — *Les Dames vengées*, comédie, cinq actes; 1675; — *Le Vieillard couru*, comédie; 1676; — *Circé*, comédie en machines, avec prologue, en société avec Corneille de l'Isle; 1675; — *L'Inconnu*, comédie, cinq actes, avec divertissements; ibid.; — *La Devineresse, ou les faux enchanteurs*, comédie en cinq actes, avec Corneille de l'Isle; 1679; — *Histoire du Siège de Toulon*; Paris, 1707, 2 vol. in-12; — *Recueil de diverses pièces touchant les préliminaires de la paix proposée par les alliés et refusée par le roi*; Paris, 1709, in-12. Ce volume, supprimé dès sa publication, est très-rare. A. JADIN.

Robinet, *Lettres*, du 11 octobre 1663 au 12 novembre 1667. — La Bruyère, *Caractères*, chap. I. — Lenoble, *OEuvres*, tome IX. — *Recherches sur les Théâtres de France*. — *Le Mercure de France*. — *Le Théâtre Français*, VIII et IX. — Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*, n° 11948. — Camusat, *Histoire des Journaux*, II, 194 à 208.

DONNER ou **DONER** (Jean), théologien allemand, natif d'Ober-Kaufungen, dans le pays de Hesse, mort en 1606. Fils d'un prédicateur, il suivit la même carrière. On a de lui : *Psalterium Davidis*; Francfort, 1582, in-12; — *Extractus Bibliorum*; Cassel, 1599, in-fol. Strieder, *Hess. gel. Gesch.*

DONNER (Georges-Raphael), sculpteur allemand, né à Essling, en 1695, mort en 1741. Il étudia son art à Vienne. Protégé d'abord par le comte de Zinsendorf, il ne connut cependant pas le bonheur. On n'a rendu justice à son talent qu'après sa mort. Il étudia soigneusement la nature et dessina correctement. On cite comme ses chefs-d'œuvre la statue équestre de *Saint Martin*, dans la cathédrale de Presbourg; la statue de *Charles IV* au Belvédère de Vienne; une *Andromède sauvée par Persée*, etc.

Nagler, *Neues Allg. Kunstl.-Lexic.* — *Conversations-Lexicon*.

DONNET (Ferdinand-François-Auguste), sénateur et prélat français, né le 16 novembre 1795, à Bourg-Argental (Loire). Fils d'un mé-

decin, il entra au collège d'Annonay en 1806, en sortit en 1813, et termina ses études au petit séminaire de Sainte-Trénée, à Lyon, qu'il quitta pour aller professer au collège de Belley les langues anciennes et les belles-lettres. Vers le même temps, M. Donnet fut appelé à prêcher à Lyon différentes retraites aux jeunes gens du collège et dans d'autres institutions de cette ville. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-deux ans, et attaché à la paroisse de La Guillotière, son talent pour la prédication le fit désigner par ses supérieurs pour remplir diverses missions dans les départements de l'Ain, de l'Ardeche, de la Loire et du Rhône. Nommé en 1820 à la cure d'Irigny, bourg du département du Rhône, qui était à cette époque le théâtre de désordres graves, M. Donnet parvint bientôt à y ramener le calme et la paix. Il occupait cette position lorsque M. l'archevêque de Tours l'appela auprès de lui pour le mettre à la tête des missions de son diocèse. Sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans un très-grand nombre de villes épiscopales, qu'il parcourut en apôtre zélé et dévoué jusqu'en 1827. Rappelé cette même année dans le diocèse de Lyon, il obtint la cure de Villefranche. Une année s'était à peine écoulée lorsqu'une inondation subite de la Saône menaça des plus grands dangers la paroisse. Le jeune pasteur constança l'exemple du courage et du dévouement; il sauva un vieillard menacé d'être noyé. Peu de temps après, il fut nommé curé de la paroisse de Villefranche, théâtre d'un violent incendie. Ses travaux qui devaient être interrompus par le feu. Cinq ans après son retour qu'il avait fait à Rome en 1829, l'évêque M. de Forbin-Janson, le nomma vicaire; il reçut le titre d'évêque de Vienne, et fut sacré à Lyon. Le nouveau prélat se consacra à l'œuvre copale par des soins breux et utiles travaux, et fut remarqué, et lui fut nommé évêque de Vienne, nomination à l'archevêché de Vienne. Il prit possession le 2 juillet 1837. Il occupa du soin d'œuvres charitables, prit en charité et de bien et en améliora la situation en Algérie avec sept sœurs à la translation des saints. Il séjourna en Algérie et publia à son retour la vie de l'esprit de son siècle. En 1844 il fut nommé évêque de Vienne, et fut remarqué par ses

érudition. Le 25 mars 1852 une bulle du pape Pie IX éleva l'archevêque de Bordeaux à la dignité de cardinal, qui lui conféra de droit celle de sénateur. M. Donnet est auteur de la *Monographie de la Cathédrale de Bordeaux, de Mandements et de Discours* imprimés.

SICARD.

Galerie Historique et biographique des Membres du Sénat.

* **DONNINO** (Agnolo di), peintre, né à Florence, dans la seconde moitié du quinzième siècle. Vasari fait le plus grand éloge de son talent; il nous apprend qu'après avoir travaillé avec son ami Cosimo Rosselli à la chapelle Sixtine, Donnino devint aussi l'aide de Michel-Ange dans les grandes fresques de la même chapelle exécutées sous Jules II. Les plus anciens ouvrages de Donnino étaient les fresques représentant la *Trinité*, la *Vierge* et plusieurs saints, dont il avait décoré l'intérieur de la chapelle du village de *Caleinaja*, près de Lastra, sur la route de Florence à Pise; on y trouvait une sécheresse qui n'existe pas dans les ouvrages qu'il exécuta plus tard, tels que les fresques de la loge de l'hôpital de S. Bonifazio de Florence, malheureusement détruites avec l'hôpital lui-même, reconstruit à neuf en 1787.

Vasari, *Vite*. — Orlandi, *Abbecedario*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

DONNOLI ou **DONNOLIS**. Voyez **DONOLI**.

DONO (Paolo di). Voy. **UCCELLO** (Paolo).

* **DONOLI** (L'abate), peintre de l'école romaine, né à Spello, vers 1650, travaillait encore au commencement du dix-huitième siècle. S'il eût été dessinateur aussi correct que bon coloriste, il ne fût pas resté au-dessous des meilleurs maîtres de son temps.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DONOLI (Alfonso-Francesco), médecin italien, né en Toscane, le 21 mars 1635, mort à Padoue, le 6 janvier 1724. Il étudia la médecine à Siéme, sous Nicola Piccolomini, et y fut reçu docteur le 14 novembre 1657. Quelques années après, on le nomma professeur à l'université de Padoue, où il se distingua, jusque dans un âge avancé, par son éloquence, sa mémoire et son esprit. On a de lui : *Il Medico pratico, cio è della vita attiva con la qual può regolarsi ogni medico, che intende professar medicina pratica*; Venise, 1666, in-12; — *Liber de iis qui semel in die cibum capiunt*; Venise, 1674, in-12; — *Bellum civile medicum*; Padoue, 1705, in-4°; — *Il Giobbe Toscano*; Venise, 1708 in-4°.

Luz, *Dictionnaire Historique de la Médecine*.

DONORATICI (Comtes de), famille pisane, qui joua un grand rôle dans les guerres entre les guelfes et les gibelins. Les Donoratici étaient les chefs des gibelins à Pise, et se distinguèrent par leur dévouement aux empereurs. Gherardo et Galvano Donoratici partagèrent le supplice de Conradin. En 1348, les troubles civils, la guerre et la peste détruisirent la puissance de cette fa-

mille, qui depuis lors n'a plus exercé d'influence que dans ses fiefs, situés entre Piombino et Pise.

Simondi, *Histoire des Républiques italiennes*.

DONOSO (Josep), peintre et architecte espagnol, né à Consuegra (Nouvelle-Castille), en 1628, mort à Madrid, en 1686. Il était élève de son père et de Francisco Fernandez. A dix-huit ans, il alla à Rome, où il demeura six ans, et devint très-habile dans l'architecture et la perspective. En 1652 il revint à Madrid, et suivit les leçons de Juan Careno pour se fortifier dans le coloris. La manière de Donoso approche beaucoup de celle de Paul Véronèse. On voit de lui : à Madrid, dans le couvent de Notre-Dame de la Victoire, les *Portraits* de tous les supérieurs de cette communauté, ainsi que de beaux morceaux d'architecture et de perspective; — dans le couvent de Saint-François : *La Canonisation de saint Pierre d'Alcantara*, et six grands sujets tirés de la *Vie de saint Benoît*; — une *Cène*; une *Conception*, et quelques autres ouvrages également remarquables sont répandus dans différentes églises de Madrid. On a de Donoso d'excellents traités, demeures manuscrites : *Sobre la Monte de Las Piedras*; — *Sobre la Arquitectura e la perspectiva*.

Palomino Velasco, *El Museo pictorico*.

* **DONOSO CORTÉS** (Juan-Francisco-Maria-de-la-Salud), marquis de VALDEGAMAS, publiciste et diplomate espagnol, né à Valle de la Sarena, village près de la terre de Valdegamas, le 6 mai 1809, mort à Paris, le 3 mai 1853. A l'âge de douze ans, il entra, après avoir achevé ses humanités, à l'université de Salamanque, où il étudia le droit. Possédant à seize ans toutes les connaissances exigées pour le grade de licencié, et les règlements n'autorisant la collation de ce titre qu'à ceux qui ont atteint leur vingt-cinquième année, Donoso Cortés, alors à Séville, employa l'intervalle de temps qui le séparait de l'âge légal, à l'étude de la philosophie, de l'histoire et de la littérature. Don Manuel Quintana, écrivain d'une grande réputation en Espagne, sous la direction duquel se trouvait le futur ambassadeur, ayant refusé d'aller prendre possession d'une chaire nouvellement fondée au collège de Cacerès, Donoso fut désigné par le titulaire pour le remplacer. Son début dans la carrière professorale dépassa l'attente de tout le monde. Dans la foule d'auditeurs qui se pressaient autour de sa chaire, on remarquait une jeune fille appartenant à l'une des familles les plus considérables de la ville. Pleine d'enthousiasme, elle ne cachait point son admiration. Un sentiment plus tendre naquit dans le cœur de cette jeune personne. Cet amour étant partagé, un mariage s'en suivit. Mais son bonheur fut éphémère : Donoso perdit bientôt sa femme et l'enfant qu'elle lui avait donné. En 1832 la péninsule espagnole se trouvait scindée en deux partis relativement à la succéssibilité au trône. L'un, composé des partisans de la monarchie despotique, mettait son espoir dans la loi sa-

lique, en vertu de laquelle l'infant don Carlos devait monter sur le trône à la mort de Ferdinand VII; l'autre, formé des libéraux espagnols, aspirait à reconquérir les garanties politiques qu'il avait perdues, et dans ce but il arborait le drapeau de la reine Isabelle. Dans cette conjoncture, Donoso rédigea un mémoire qu'il fit remettre à Ferdinand VII, où se trouve plaidée avec une grande éloquence la cause du libéralisme à laquelle il était attaché. Comme récompense de ce travail, qui fut remarqué, le roi lui conféra un poste élevé dans le ministère de grâce et de justice.

A la mort de Ferdinand VII, la cause de la reine Isabelle et de sa mère Marie-Christine fut soutenue avec chaleur et dévouement par Donoso Cortés. Son aptitude pour les affaires ne tarda point à être remarquée par les chefs du nouveau gouvernement. Après son élection aux cortès, il fut appelé à remplir les fonctions importantes de secrétaire du conseil des ministres, présidé par Mendizabal. Refusant d'être l'instrument de ce chef progressiste, il abandonna ce poste éminent. Mais si la carrière administrative était alors fermée pour lui, la tribune et la presse offraient à son activité et à son talent deux moyens de se rendre utile : il en usa avec une persévérance infatigable. Il se plaisait surtout à défendre la liberté, qu'il n'admettait pas sans les conditions essentielles qui peuvent la rendre forte et durable. Ainsi, placé entre le pouvoir absolu et les gouvernements révolutionnaires, Donoso Cortés pouvait être considéré à cette époque comme un des principaux représentants du libéralisme. Un de ses écrits, intitulé : *Essai sur la diplomatie européenne depuis la révolution de Juillet jusqu'au traité de la quadruple alliance*, l'avait déjà fait estimer des esprits sérieux. Fondateur de *L'Avenir*, il collabora en outre au *Pilote*, au *Courrier national*, et principalement à la *Revue de Madrid*. Vers le même temps, il fit à l'Athénée de Madrid un cours sur le droit politique. Quand l'Espagne se trouva placée sous la dictature d'Espartero, Donoso Cortés ne craignit pas de soutenir les intérêts de Marie-Christine. Dans cette lutte qu'il engagea contre le duc de la Victoire, le publiciste courageux succomba. Alors il vint en France partager l'exil de la reine-mère, qui en fit son secrétaire particulier. Dans ce poste de confiance, il fut chargé de rédiger les manifestes que publia Marie-Christine à différentes époques, et où se trouvaient dénoncées l'ingratitude et les violences d'Espartero. Quand la domination du duc de la Victoire fut renversée par Narvaez, Donoso Cortés accompagna en Espagne la reine-mère Marie-Christine; c'était en 1843. Nommé secrétaire et directeur des études de la reine Isabelle, réintégré dans sa place aux cortès, Donoso put alors être ministre; mais il n'accepta point le portefeuille qu'on lui offrait, préférant mettre au service de la cause à laquelle il s'était dévoué son éloquence et son talent d'é-

crivain. Un de ses discours alors les plus remarquables fut celui qu'il prononça à l'occasion des *mariages espagnols*. Il s'agissait d'une alliance simultanée de la reine Isabelle avec son cousin germain l'infant don François d'Assise, et de sa sœur et héritière présomptive avec le duc de Montpensier. Comme témoignage de satisfaction, le roi Louis-Philippe lui envoya les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur. Entré peu de temps après dans la carrière diplomatique, il se rendit à Berlin pour y occuper le poste de ministre plénipotentiaire d'Espagne.

La mort d'un frère, qui avait toujours conservé intacte la croyance catholique, fit une profonde impression sur l'esprit de Donoso Cortés. Le mystère de la destinée humaine lui apparut alors sous un jour nouveau. De cette époque date le rôle d'écrivain et de publiciste religieux qui a rendu son nom européen. Dans son discours prononcé aux cortès le 4 janvier 1846 sur la dictature et la révolution, l'orateur commença par déclarer qu'il venait enterrer au pied de la tribune, dans leur naturelle sépulture, toutes les idées de l'opposition, c'est-à-dire toutes les idées libérales qu'il qualifia ainsi : « idées stériles et désastreuses, dans lesquelles se réduisent les erreurs inventées depuis trois siècles pour troubler et dissoudre les sociétés humaines. » Ce discours, qui fit alors une grande sensation en Espagne et en France, a été reproduit avec un autre, sur la situation générale de l'Europe, par les soins du *Comité électoral de la liberté religieuse*, 1 vol. in-18. Les honneurs littéraires ne lui manquèrent point. Appelé à prendre place à l'Académie royale d'Histoire, Donoso y prononça un discours dans lequel il s'attacha à bien ressortir les beautés littéraires de la Bible et l'expression donnée par les saintes Ecritures à ces trois grands sentiments du cœur humain : l'amour de Dieu, l'amour de la femme, l'amour de la patrie. Un recueil publié à Seville, *La Cruz*, a inséré ce discours. M. de Montalembert devait naturellement éprouver une vive sympathie pour l'orateur espagnol qui défendait la même cause. Une amitié solide ne tarda point à naître et à unir ces deux esprits. Voici quelques lignes d'une lettre qu'il écrivit à M. de Montalembert, et qui eut alors un grand retentissement : « La destinée de l'humanité est un mystère profond, qui a reçu des explications contraires : celle de catholicisme et celle de la philosophie. L'un des de chacune de ces explications constitue une civilisation complète. Entre ces deux civilisations, il y a un abîme insurmontable, un antagonisme absolu. Les tentatives faites pour amener entre elles une transaction ont été et seront toujours vaines. La civilisation catholique envisage la nature de l'homme et le corrige et élève d'une manière radicale dans son essence et dans tous les éléments qui la constituent. La civilisation philosophique envisage au contraire l'homme

nature de l'homme est une nature parfaite et saine; saine et parfaite dans son essence et dans les éléments qui la constituent... Du problème théorique, passons au problème pratique: de ces deux civilisations, laquelle remportera la victoire dans le cours du temps? Je réponds sans que ma plume hésite, sans que mon cœur tremble, sans que ma raison se trouble: la victoire appartiendra incontestablement à la civilisation philosophique. L'homme a voulu être libre; il le sera. » Toute cette lettre est écrite avec une élévation de pensées et une chaleur de style qui dénotent un esprit éminent.

Un livre publié en français a placé Donoso Cortés au premier rang des publicistes. Il porte pour titre: *Essai sur le Catholicisme, le Libéralisme et le Socialisme*, 1 vol. in-18 (1851). Proudhon avait écrit cette phrase dans ses *Confessions d'un Révolutionnaire*: « Il est surprenant qu'au fond de notre politique nous trouvions toujours la théologie. » Donoso Cortés essaya de démontrer au fameux révolutionnaire qu'il en devait être ainsi, puisque la théologie, c'est-à-dire la science de Dieu, enveloppe tout et seule donne à l'esprit humain des solutions auxquelles ne peut atteindre la philosophie. Cet ouvrage souleva des tempêtes. Un théologien trop subtil publia une série d'articles dans *L'Ami de la Religion* où de nombreuses hérésies furent signalées. Une polémique s'engagea: M. Louis Veuillot défendit, dans *L'Univers*, le livre incriminé. Quant à Donoso Cortés, il envoya le volume à Rome, condamnant d'avance, sans réserve ni restriction d'aucune sorte, et sans exiger aucune forme d'explication, tout ce que Rome y condamnerait. Depuis cette époque, Rome n'a point parlé, et la congrégation de l'Index n'a point interdit le livre dont il s'agit.

On s'occupe dans ce moment d'une édition française des *Œuvres complètes* de Donoso. Elle comprendra principalement, outre les travaux qui se trouvent cités dans le cours de cette notice: *Le Classicisme et le Romantisme*; — *Polémique avec le docteur Rossi et jugement critique sur les doctrinaires*; — *De la Monarchie absolue en Espagne*; — *Pie IX*; — *Esquisses historico-philosophiques*, etc., etc.

A. RISPAL.

Le Correspondant, année 1854. — *L'Univers*, 23 mai 1851. — *Renseignements particuliers*.

DONOUGHMORE. Voyez HUTCHINSON.

DONATIL (Ferdinand), théologien allemand, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui: *Beschreibung der abscheulichen Persecution und Reformation der Römischen Kirche in Böhmen Mähren, (Esterreich)* (Description de l'affreuse persécution et de la réformation des églises romaines dans la Bohême, la Moravie, l'Autriche, etc.); Francfort, 1631, in-12.

Recher., Allg. Gel.-Lex.

DONTAS, statuaire de Lacédémone, élève

de Dipéne et de Seyllis. Il vivait vers la 58^e olympiade, et il exécuta les statues que les Mégariens firent élever dans le temple d'Olympie.

Pausanias, *Description de la Grèce*, liv. VI, c. 19. — *Silb.*, *Catalogus Artium*, p. 136.

DONTONS (Pablo), peintre espagnol, né à Valence, en 1600, mort en 1666. Il était excellent coloriste, et semblait appartenir à l'école italienne. On remarque plusieurs de ses ouvrages dans le couvent de la Merced, à Valence.

Don Antonio Ponz, *Voyage en Espagne*.

DONUS ou DOMUS 1^{er} (Saint), soixante-dix-neuvième pape, né à Rome, mort le 11 avril 678. Il est appelé aussi *Domno*, *Domniane*, *Cono*, et *Cundne*. Son père se nommait Maurice: Donus 1^{er} fut élu pontife le 1^{er} novembre 676. En 677 il obtint de Constantin Pogonat la révocation de l'édit de Constant, qui déclarait l'archevêché de Ravenne exempt de la juridiction du Saint-Siège. Réparat, alors archevêque, eut la sagesse de se soumettre, et mit ainsi fin au schisme de Ravenne. Donus restaura la basilique de Saint-Paul, et orna magnifiquement l'*atrium* qui précédait l'église de Saint-Pierre et qui s'appelait *Paradis*. Plusieurs historiens ecclésiastiques n'accordent pas à Donus 1^{er} le titre de saint.

Platina, *Historia de Vitis Pontificum*, fol. 24. — *Pagi*, *Breviarium historico-chronologico-criticum illustratum Pontificum Romanorum gesta*, etc., compléments. — François Carrière et Mansi, *Histoire chronologique des Papes*. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, t. 2, 58.

DONUS ou DOMNUS II, cent trente-septième pape, mort le 19 décembre 972. Il fut élu pontife en 970, après l'expulsion de Boniface VI et par l'influence des comtes de Tusculum. Son pontificat est si obscur que quelques historiens le retranchent de la liste des successeurs de saint Pierre; mais le nombre et l'autorité des auteurs qui le reconnaissent pour pape ne permettent pas de douter qu'il ait occupé le saint-siège quelques mois.

Platina, *Historia de Vitis Pontificum*, fol. 180. — Mansi, *Histoire chronologique des Papes*. — Artaud de Montor, *Histoire des souverains Pontifes romains*, II, 99. — *Ciacconi*, *Vitis Pontificum*.

DONZELLA. Voy. DONZELLI.

DONZELLA (Pierre), poète sicilien, né à Terranuova, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il était docteur en droit civil et en droit canon. On a de lui: *Canzone siciliane*; Palerme, 1647, in-12, et dans le *Raccolta di Canzone siciliane*. Il ne faut pas confondre ce poète avec un autre Pierre Donzella, né à Palerme, en 1650. Ce dernier était libraire, et composa quelques ouvrages de piété.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula*.

DONZELLI (Ippolito et Pietro), peintres italiens, travaillaient à Naples dans la seconde moitié du quinzième siècle. On ne sait pas s'ils étaient Napolitains ou Toscans. Ils étaient beaux-fils d'Angiolo Franco, et parents du célèbre architecte Giuliano da Majano, duquel ils apprirent l'art

de l'architecture; pour la peinture, ils furent élèves du Zingaro. Vasari dit que Majano ayant terminé le palais de Poggio reale pour le roi Alfonso I^{er}, celui-ci le fit orner de peintures par les deux frères. Ils travaillèrent aussi pour le successeur de ce prince, Ferdinand. Ils peignirent sur l'invitation de celui-ci de grandes compositions historiques, aujourd'hui fort endommagées, pour le réfectoire de Santa-Maria Nuova de Naples et dans l'une des salles de Poggio reale, l'histoire de la *Conjuration contre Ferdinand*, ouvrage qui fournit à Sannazar le sujet d'un sonnet (*Rime*, p. II, s. 41). A Saint-Dominique-Majeur de Naples, les frères Donzelli ont laissé plusieurs peintures remarquables : une *Madone*, les *Apôtres*, une *Résurrection* sur fond d'or, et de petits tableaux dont les sujets sont tirés des miracles de saint Dominique. Le style des Donzelli tient de celui de leur maître, mais il est plus doux. Ils furent les premiers qui poussèrent aussi loin l'art de peindre en camaïeu des ornements d'architecture, des bas-reliefs, des trophées, etc. Ippolito, le plus jeune des deux frères, étant allé mourir en Toscane, Pietro, resté à Naples, peignit un grand nombre de portraits estimés, et forma plusieurs bons élèves, parmi lesquels le premier rang appartient à Silvestro de Buoni, qui avait d'abord été avec lui à l'école du Zingaro. E. B.—N.

DONZELLI, *Vite de' Pittori Napoletani*. — Baldinucci, *Notizie*. — Vasari, *Vite*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

DONZELLI (*Giuseppe*), baron de Digliola, médecin et chimiste napolitain, né à Digliola, vivait en 1661. On a de lui : *Synopsis de opobalsamo orientali et de theriaca*; Naples, 1640, in-4°; — *De Opobalsamo, additio apologetica ad suam De opobalsamo orientali Synopsis*; Naples, 1643, in-4°; trad. en italien, sous le titre de *Lettera familiare sopra l'opobalsamo orientale*; Padoue, 1643, in-4°; — *Antidotario Napoletano di nuovo riformato e corretto*; Naples, 1149, in-4°; — *Parthenope liberata, ovvero racconto dell' eroica risoluzione del popolo di Napoli pro sofferarsi, con detto il regno, dall' insopportabil giogo dell' Ispagnoli*; Naples, 1647, in-4°; — *Teatro farmaceutico, dogmatico e spagnico*; Naples, 1661, et 1676, in-fol; Rome, 1677, in-fol.; Venise, 1668 et 1763, in-fol.

Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Biographie médicale.

* DONZELLI (*Pietro*), peintre de l'école bolonaise, né à Mantoue, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il fut élève à Bologne de Carlo Cignani. Il peignit dans cette ville au palais public les *Portraits des Réformateurs*, et dans la cathédrale de Pesca un tableau d'autel représentant *Saint Charles communiant les pestiférés*.

Crespi, *Pittura di Pesca*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* DONZELLINI (*Cornilio*), grammairien italien, né à Brescia, vivait en 1551. Il était très-versé dans les langues grecque et latine, et a écrit

dans l'une et l'autre. On a de lui une *Méthode pour la Langue Grecque*, en quatre livres, dédiée aux princes François et Jean de Médicis; Bâle, 1551. L'*Épître* dédicatoire de cet ouvrage contient un éloge remarquable de Côme de Médicis. Donzellini a laissé aussi des traités de *Dialecticis*, et de *Syntaxis*.

Specimen variae Litteraturae Aritianae, pars secunda. 71. — Moreri, *Grand Dictionnaire historique*.

DONZELLINI (*Giuseppe-Antonio*), médecin napolitain de la famille des précédents, né à Cosenza, vivait en 1707. On a de lui : *Quaestio convivialis de usu mathematicum in arte medica*; Venise, 1707, in-8°, et dans la collection de Guglielmino.

Biographie médicale.

DONZELLINI (*Jérôme*), médecin italien, vivait dans le seizième siècle. Les rares renseignements que nous avons sur ce médecin ont été résumés par Bayle de la manière suivante : « Il était né, dit ce critique, à Orzi Nuovi, en territoire de Bresse, et pratiqua la médecine dans Bresse pendant quelque temps; mais il fut contraint d'en sortir, à cause d'une querelle de plume où il s'était engagé contre Vincent Caviglia pour soutenir Joseph Valdigagne. C'étaient deux médecins, dont le premier publia un livre contre l'autre, et fut refusé d'une manière si terrible par Donzellini, qu'il fallut que Joseph Valdigagne et son défenseur abandonnassent la ville de Bresse. Celui-ci se retira à Venise, et y pratiqua avec beaucoup de succès; mais on prétend qu'il y fit une fin tragique, et qu'après être accusé d'avoir offensé d'une manière exorbitante la majesté de la religion et celle de l'état, il fut condamné à être jeté dans l'eau. » D'après Cazzando, cet événement se passa en 1560. On a de Donzellini : *Epistola ad Josephum Valdigagnum de natura, causis et curatione febris pestilentis*; Venise, 1570, in-4°; — *De Remediis juriarum ferendarum, sive de compositione*; Venise, 1586, in-4°. Bayle attribue cet ouvrage à un autre Donzellini, de Vérone; mais on ne justifie cette conjecture. Il nous reste encore de cet écrivain quelques *Consilia medica*, dans le recueil de Scholz. Il avait aussi traduit du grec en latin le traité sur la *Tigra de Galien*, et huit harangues de Theophrastus; Bâle, 1581, in-8°. Enfin, on doit à Donzellini une édition de *Commentaires* sur Rhazès de Léonard Justin ainsi qu'une autre des *Consilia de Montem*. Léon Cazzando, *Della Libreria Bresciana*. — *Grand Dictionnaire historique et critique*. — *Biographie médicale*.

* DONZELOT (François-Xavier, comte), général français, né à Mamirolle (Doubs), le 11 janvier 1764, mort le 11 juin 1842. Il combattit à l'armée du Rhin sous Desaix et Moreau, et sous Pichegru la campagne de Hollande, puis celle d'Italie, qu'il quitta pour passer en Espagne où il se distingua dans diverses batailles. A son retour en France, il servit dans l'armée d'Italie. En avril 1810, il fut nommé

poléon gouverneur général des Iles Ioniennes. « Son autorité, dit un de ses biographes, fut « pleine de sagesse et de modération; il y fit « naître l'abondance et fleurir une industrie qui « y avait été inconnue jusque alors. Toutes ses « relations, et surtout celles qu'il entretenait avec « le trop fameux Ali, pacha de Janina, prouvent « combien il mettait de soin à servir les intérêts « de la France. » Ce fut en souvenir des services qu'il leur avait rendus, que les habitants de Corfou, replacés par les traités de 1814 sous la domination des Anglais, lui décernèrent une épée d'honneur. Rentré en France, Donzelot donna son adhésion au sénatus-consulte qui venait de prononcer la déchéance de l'empire, et obtint de Louis XVIII le grand-cordon de la Légion d'Honneur, le 23 août 1814. Le retour de Napoléon l'ayant rappelé sous le drapeau impérial, il combattit à Waterloo. Quoique mis en disponibilité à la suite du licenciement de l'armée de la Loire, près de laquelle il avait exercé les fonctions de chef d'état-major, Donzelot obtint successivement (1816) une inspection d'infanterie, le titre de comte (1817), et en octobre de la même année la place de gouverneur général de la Martinique. Le climat brûlant des Antilles ayant détruit sa santé, Donzelot obtint (1825) son rappel, et se retira à son château de Ville-Evrard, où il mourut. Le nom de ce général est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté Est.

A. S.

Archives de la Guerre — Fastes de la Légion d'Honneur. — Dict. des Batailles, t. I, p. 354, 503.

* **DONY** (Jean-Jacques-Daniël), métallurgiste belge, né à Liège, le 24 février 1759, mort le 6 novembre 1819. Il était en 1805 concessionnaire de la mine de la Vieille-Montagne (au village de Moresnet, près Liège), et imprima à cette importante exploitation une impulsion nouvelle. Il découvrit le zinc à l'état métallique, et en septembre 1808, à la suite de nombreux et coûteux essais, il réussit à extraire ce métal de la calamine. La qualité malléable du zinc fut aussitôt constatée; on le passa au laminoir, et il fut livré au commerce en lingots, en feuilles, en lames ou en fil. Le 19 janvier 1810, Dony prit un brevet d'invention pour cette précieuse découverte, et ne cessa depuis de travailler à ses perfectionnements. La calcination de la calamine, la fusion et le coulage du zinc furent surtout l'objet de ses soins. Néanmoins, en 1813, d'accablants revers de fortune obligèrent Dony de s'associer plusieurs personnes pour l'exploitation de ses usines, et plus tard il se vit forcé de renoncer complètement à son industrie. Le charbon qu'il en éprouva le conduisit au tombeau.

Cx. de Becdelievre-Hamal, *Biographie Liégeoise*, II, 1827. — *Biographie générale des Belges*.

* **DOODY** (Samuel), botaniste anglais, natif de Staffordshire, mort en 1766. Il fut surintendant et démonstrateur du jardin botanique de Chelsea. En 1695 il fut nommé membre de

la Société royale, et compta parmi ses amis les illustrations scientifiques de l'époque : Ray, Plukenet et Sloane. On lui doit d'importantes découvertes au sujet des cryptogames. Il fit aussi d'excellentes additions au *Synopsis* de Ray, qui le représente comme un botaniste des plus intelligents, et Jussieu l'appelle *inter pharmacopœos Londinenses sui temporis coryphæus*. On trouve dans la seconde édition du *Synopsis* de Ray une liste de plantes rares découvertes par Doody. Il a publié en outre : *The Cause of a Dropsy of the Breast*, dans les *Philosophical Transactions*; 1697, t. XX.

Chalmers, *New gen. Dict.* — Éloy, *Dict. de la Méd.*

DOOLIN DE MAYENCE. Voyez **DOOLEN DE MAYENCE**.

DOOLITTLE (Amos), graveur américain, né à Cheshire, près New-Haven, dans le Connecticut, mort le 31 janvier 1833. Ce fut le premier artiste qui grava sur cuivre en Amérique. Placé fort jeune chez un orfèvre, il ne tarda pas à essayer la gravure sur métaux, et apprit seul les principes et la pratique de son art. Son premier ouvrage gravé eut pour sujet la *Bataille de Lexington*, à laquelle il avait assisté comme volontaire. Ses succès s'accrurent de jour en jour, et il a produit un nombre considérable de gravures diverses, beaucoup dans le genre historique. S'il n'a jamais atteint la perfection auquel l'art de la gravure est parvenu aux États-Unis, il a du moins le mérite d'avoir le premier, sans autre secours que son génie, ouvert cette carrière aux artistes américains. Ses œuvres sont encore recherchées. Il fut une des victimes du choléra.

GUYOT DE FÈRE.

Henrion, *Annuaire biographique*, 1833.

DOPPELMAIER (Jean-Gabriel), mathématicien allemand, né à Nuremberg, en 1671, mort le 1^{er} décembre 1750. Fils d'un riche négociant, il fut d'abord envoyé en 1696 à Altorf, pour y étudier le droit. A Halle, où il se rendit ensuite, il abandonna le droit pour la physique et les mathématiques. En 1700 il se rendit à Berlin, Amsterdam et Utrecht, et, tout en poursuivant ses études de mathématiques, il apprit le français, l'italien et l'anglais. Au mois d'avril 1701, il visita Leyde, où il étudia l'astronomie et l'art de polir le verre. Après quelque séjour à Rotterdam, il se rendit en Angleterre, visita Oxford, Londres, et revint à Leyde. En 1702 il retourna à Nuremberg, et y professa les mathématiques pendant quarante-six ans. Il fut membre de plusieurs académies, de celles de Londres, de Prusse et de Saint-Petersbourg. Ses principaux ouvrages sont : une traduction latine des *Tabulæ Astronomicæ* de Tom. Stetius; Nuremberg, 1705, in-4°; — *Kurze Erklarung ueber zwey neue Homannische Karten des Copernikanischen Systems* (Courte explication de deux nouvelles cartes de Homann relatives au système de Copernic); ibid., 1707, in-4°; — *Einleitung zur Geographie, bey dem Homannischen Atlas*

(Introduction à la Géographie pour l'Atlas de Homann); ibid., 1714-1716, in-fol., et en latin, 1731; — *Anweisung nach einer Generalmethode, grosse Sonnen-uhren zu beschreiben* (Indication pour une méthode générale de description des montres solaires); ibid., 1719, in-fol.; — *Nova Methodus parandi sciatherica solaris*; ibid., 1729, in-4°; — *Historische Nachrichten von Nürnbergischen Mathematicis und Künstlern* (Notices historiques sur plusieurs artistes et mathématiciens nurembergeois); ibid., 1730, in-fol.; — *Physica experimentis illustrata*; ibid., 1731, et en allemand; — *Atlas celestis, in quo 30 tabulas astronomicas ari incisus continetur*; ibid., 1742, in-fol.; — *Neuentdeckte Phänomena von der elektrischen Kraft und dem dabey in der Finsterniss mehrentheils erscheinenden Licht* (Des phénomènes de force électrique nouvellement découverts et de la lumière apparaissant dans les ténébres); ibid., 1744, in-4°.

Will, *Nér. Gel.-Lexik.*

DOPPET (François-Amédée), médecin, littérateur et général français, d'origine savoisienne, né à Chambéry en mars 1753, mort à Aix (Savoie), vers 1800. Il s'engagea d'abord dans un régiment de cavalerie, qu'il quitta pour entrer dans les gardes françaises. Il abandonna le service au bout de trois ans, étudia la médecine et se fit recevoir docteur à Turin. Ensuite, il y parvint à la Suisse, vint à Paris, où il s'occupa sans succès de littérature, et se fixa quelque temps à Grenoble. Partisan zélé des idées républicaines, il se montra dès lors orateur assidu des clubs, et se lia avec Aubert Dubayet, qui le ramena à Paris et l'attacha à la rédaction des *Annales patriotiques*, publiées par Carra. Doppet contribua beaucoup, par ses discours au club des Jacobins comme par ses actes, à la journée du 10 août, où plusieurs Suisses lui durent la vie. L'Assemblée législative le nomma lieutenant-colonel de la légion des Allobroges, dont il avait provoqué la formation. Élu en 1792 député de Chambéry à l'Assemblée nationale de Savoie, il fit le 26 septembre l'inauguration du club jacobin dans sa ville natale, et fut l'un des députés envoyés à Paris pour solliciter la réunion de la Savoie à la France. Nommé ensuite général de brigade à l'armée du midi, commandée par Carteaux, Doppet prit part aux opérations qui amenèrent la soumission de Marseille, et devint en septembre 1793 général en chef de l'armée des Alpes, en remplacement de Kellermann. Il reçut l'ordre de se porter sur Lyon et d'en diriger le siège. Il montra quelque talent et beaucoup de courage dans cette occasion, et réduisit la ville le 9 octobre 1793. Il accorda quinze heures aux Lyonnais, pour donner le temps aux plus compromis de pourvoir à leur sûreté, et fit ensuite d'heureux efforts pour empêcher le pillage et le massacre. L'armée républicaine opéra son entrée dans la ville avec une modération qui tenait de la réconciliation plutôt que de la conquête. Aucun désordre, aucune

violence ne furent tolérés, et les paysans de l'Anvergne, accourus avec des chars, des mulets et des sacs pour remporter les dépouilles de la seconde ville de France, furent congédiés les mains vides. Doppet, désormais initié aux guerres civiles, fut ensuite dirigé sur Toulon, et commença, sans beaucoup de succès, les premières opérations d'investissement. Dagonnier le remplaça lorsque lui-même prit le commandement de l'armée des Pyrénées orientales. Il obtint quelques avantages sur les Espagnols, et leur enleva le camp de Villelongue; mais une maladie grave le força de quitter son poste, et Dagonnier, vainqueur de Toulon, lui fut encore donné pour successeur. Après son rétablissement, les représentants Milhaud et Soubrani le mirent à la tête des troupes qui opéraient dans la Catalogne, et que la mort de Dagobert venait de laisser sans chef. Doppet eut d'abord de brillants succès : il refoula les Espagnols, entra en Catalogne et enleva, malgré une énergique résistance, Dory, Torres, Ribes, Campredon, Saint-Jean-des-Abadessas et Ripoll; mais de prompt revers suivirent ces rapides victoires, et Doppet en accusa injustement les généraux d'Aoust et Deloitte. Il signa cette dénoûciation adressée au Comité de Salut public : *le Sans-Culotte Doppet. Forcé de nouveau par le mauvais état de sa santé de quitter le service actif, il resta sans commandement depuis le 28 septembre 1794 jusqu'en 1796.* Nommé commandant de Metz à cette époque, il n'occupa ce poste que peu de temps. Après le 18 fructidor, il fonda *L'Écho des Alpes, journal démocratique*, in-4°, imprimé à Carouge. Cette feuille ne dura que quelques mois; néanmoins, son rédacteur fut élu membre du Conseil des Cinq Cents pour le Mont-Blanc; mais son élection fut annulée par la loi du 22 Brumaire an vi (11 mai 1798). Depuis il disparut entièrement de la scène politique. Doppet a laissé la réputation d'un général médiocre; mais nul ne lui a contesté une grande bravoure. Son caractère était faible, doux et humain; et quoiqu'il fût exalté dans ses opinions, on n'eut jamais à lui reprocher aucun acte de cruauté; plusieurs fois même on le vit s'opposer énergiquement aux excès révolutionnaires. On a de lui : *La Mesmeriade, poème bucolique*; Paris, 1784, in-8°; — *Traité théorique et pratique du Magnétisme animal*; Turin, 1784, in-8°; trad. en allemand, Breslau, in-8°; — *Oraison funèbre de Mesmer et son enseignement*; Genève, 1785, in-8°; — *Mémoires de madame de Warens, suivis de ceux de Claude Anet*; Genève et Paris, 1785, in-8°; — *les Mémoires de Claude Anet sont d'un filon de Doppet*; — *Des moyens de rappeler à la vie les personnes qui ont toutes les apparences de la mort*; Chambéry, 1785, in-8°; — *Le Mithras philosophe; ouvrage utile à tout citoyen, dans lequel on trouve une nouvelle manière de guerir, puisée dans les affections de l'âme et la gymnastique*; Turin et Paris, 1786, in-8°.

— *Le Médecin d'Amour*, ouvrage medico-romanesque; Paphos et Paris, 1787, in-8°; — *Les Numéros parisiens*; Lausanne, 1787, 2 vol. in-8°; — *Vintzenried, ou les Mémoires du chevalier de Courtille*, pour servir de suite aux *Mémoires de M^{me} de Warens*, à ceux de *Claude Anet* et aux *Confessions de J.-J. Rousseau*; Lausanne et Paris, 1787 et 1789, in-12; — *Celestina*, ou la *Philosophie des Alpes*; Lausanne, 1787; Paris, 1789, in-12; — *Aphrodisiaque externe*, ou traité du fœnet et de ses effets sur le physique de l'amour, ouvrage médico-philosophique, suivi d'une *Dissertation sur tous les moyens capables d'exciter aux plaisirs de l'amour*; Genève, 1788, in-16; — *Manière d'administrer les bains de vapeur et les fumigations*; Turin, 1788, in-12, fig.; ouvrage couronné par l'Académie de Turin; — *Médecine occulte, ou traité de magie naturelle et médicinale*; Paris et Lausanne, 1788 et 1790, in-8°; — *Zélamire*, ou les liaisons bizarres; 1788, in-8°; — *Déclamation contre les vendeurs et distributeurs de remèdes secrets*; in-8°; — *Adresse au prince de Piémont*; 1791; — *Réflexions historiques et pratiques sur les élections*; id.; — *Réponse de la Légion franche Allobroge aux armées de la République*; id.; — *Où sera-t-il? id.*; — *État moral, civil et politique de la maison de Savoie, suivi d'une Esquisse des portraits de la maison régnante*; Paris, 1791 et 1792, in-8°; trad. en allemand par Bruun, 1793, in-8°; — *Le Commissaire de la ligue d'outre-Rhin, ou le messager nocturne*, contenant l'histoire de l'émigration française, les aventures galantes et politiques arrivées aux chevaliers français et à leurs dames dans les pays étrangers; Paris, 1792, in-8°; — *Destruction de la Vendée lyonnaise, ou rapport des événements y arrivés jusqu'à la reddition de Ville-Affranchie*; Paris, 1793, in-8°; — *Eclaircissements sur la fuite et l'arrestation des fuyards de Lyon*; Villefranche, 1793, in-8°; — *Mémoires politiques et militaires, contenant des notices intéressantes et impartiales sur la révolution française; sur la révolution des Allobroges et la réunion de la Savoie à la France; sur la guerre dite du fédéralisme; sur la guerre des Pyrénées orientales jusqu'au moment de la paix conclue entre l'Espagne et la France*; Carouge, 1797, in-8°; avec des *Notes et Eclaircissements historiques*; Paris, 1824, in-8°; — *Essai sur les colonies dont on peut être accablé en révolution, et sur la manière avec laquelle doit y répondre un citoyen*; Carouge, 1797, in-8°.

A. DE LACAZE.

Revue univ. an 1792, nos 291, 293, an 1 (1793) no 234; nos 23-114. — *Mémoires relatifs à la révolution française*. — *Biographie moderne*. — Vauvill, Jouy, etc. — *Biographie nouvelle des Contemporains*. — Lamarque, *Biographie des Citoyens*, VII, liv. XLIX et L.

DOPPET (Jean), savant polygraphe allemand, né à Francfort, le 29 décembre 1671,

mort le 19 décembre 1735. Il alla étudier à Leipzig en 1691 et à Wittenberg cinq ans plus tard. En 1703 il fut nommé recteur à Schneeberg, et reçu maître par Schurzleisch, dont il avait été l'élève. On a de Doppert : *De tribus numis quibus impressa cernitur Augustorum Caligulae, Neronis et Galbae effigies cum manu porrecta, ordines circumstantes pro Romanorum more adloquens*; Schneeberg, 1703-1713; — *De Antiquitate superstitionis Ignis Venerationis*; ibid., 1709, in-fol.; — *De Libris scribendis*; 1712, in-4°; — *Spicilegium de prisca ac media avi itineribus doctrinae locupletanda gratia susceptis*; ibid., 1712, in-4°; — *Selectiora ex Justiniani Magni Historia*; ibid., 1714, in-4°; — *De Vetusto Mathematicorum*; Pythagora Commento; ibid., 1716, in-4°; — *Ultimae antiquitatis Solemnibus solidis in glorioso Christi reditu ex sepulchro asserta*; ibid., 1717, in-4°; — *De Carolo Magno principe graece et latine docto*; ibid., 1722, in-4°; — *De Sirenium Commento*; 1733, in-4°; — *De Scriptoribus qui doctrinae thesauris et styli ornatu seculum VII et sequentia saecula ipsam barbariem illustrarunt*; ibid., 1725-1735; in-4°; — *Commentationes II de Romuli commentis*; — *De Tectis laqueatis Romanorum*.

Biedermann, *Nova Acta scholastica*. — Sax, *Onomast. liter.* VI.

DOPPLER (Christian), mathématicien allemand, né à Salzbouurg, le 30 novembre 1803. Il commença au gymnase de sa ville natale ses études, et les continua à l'Institut polytechnique et à l'université de Vienne. D'abord répétiteur de mathématiques supérieures à l'Institut, il devint ensuite professeur à l'École technique de Prague. Plus tard, il y occupa la chaire de géométrie. Après treize ans de séjour à Prague, il fut appelé à professer la physique et la mécanique à l'Académie des Forêts et des Mines de Chemnitz. En 1848, il échangea ce titre contre celui de professeur de géométrie pratique à l'Institut polytechnique de Vienne. Membre de la Société Scientifique de Bohême, il fait partie d'autres compagnies savantes. Depuis 1851 il professa la physique expérimentale à l'université de Vienne, et dirige l'Institut Physique de la même ville. Outre de nombreux mémoires insérés dans les recueils scientifiques, on a de Doppler : *Versuch einer analytischen Behandlung beliebig begrenzter und zusammengesetzter Linien* (Essai analytique sur les lignes arbitrairement limitées et complexes); Prague, 1839; — *Zwei Abhandlungen aus dem Gebiete der Optik* (Deux Dissertations relatives à l'Optique); Prague, 1843; — *Drei Abhandlungen aus dem Gebiete der Wellentheorie* (Trois Dissertations relatives à la théorie des Ondulations); Prague, 1846; — *Versuch einer Erweiterung der analytischen Geometrie* (Essai d'extension de la Géométrie analytique); Prague, 1843; — *Arithmetik und Algebra*; Prague, 1843 et 1851 2^e édition —

Ueber eine wesentliche Verbesserung des katoptrischen Mikroskopes (D'une amélioration essentielle du Microscope catoptrique); Prague, 1845; — *Versuch einer Erklärung der galvanoelektrischen und magnetischen Polaritätserscheinungen* (Essai d'une explication des phénomènes de Polarisation galvanoelectrique et magnétique); Vienne, 1849.

Conversations-Lexicon.

DORANGE (*Jacques-Nicolas-Pierre*), poète français, né à Marseille, le 9 juin 1786, mort à Paris, le 9 février 1811. Il fit ses études à Rennes, et montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour la poésie. De bonne heure son talent le fit connaître avantageusement dans le monde littéraire. Il habitait Paris depuis 1808, lorsqu'il mourut, d'une maladie de poitrine, à vingt-quatre ans, dans la maison de santé de Dubois. On a de lui : *Ode à Napoléon*; — *Ode sur la bataille d'Iéna*; — *Ode sur la bataille de Friedland*, réunies toutes trois sous le titre de *Bouquet lyrique*; Paris, 1809, in-8°; — *Les Bucoliques de Virgile*, traduites en vers français; ibid. Dussault dit de cet ouvrage : « Le talent de l'auteur n'est pas demeuré au-dessous de l'entreprise; son style est pur et correct, élégant et doux; il n'offre aucune trace d'affectation, de ce vice si contraire à la manière aussi simple et aussi naturelle que noble de Virgile »; — *Fragments de la Jérusalem délivrée*; Paris, 1810, in-8°. Les chants que Dorange a publiés font regretter qu'il n'ait pu terminer ce travail; — *Mes Adieux à la Vie*; Paris, 1811, in-8°. On y remarque cette strophe, qui explique la mort prématurée du poète :

J'ai vu, la tête menaçante,
L'ardent coursier mordant le frein,
Du pied frapper la terre absente,
Et bondir au son de l'airain.
Loin de lui s'enfuit la barrière...
Qui peut ainsi dans la carrière
Ralentir ses fougueux élan?
Hélas! atteint avant sa gloire,
Il porte aux champs de la victoire
Un trait qui déchire ses flancs!

— *Poésies posthumes*; Paris, 1812. Dorange s'occupait de la traduction de l'*Enéide* et de celle des *Georgiques* lorsqu'il mourut. On trouve de nombreux fragments de ces ouvrages dans *Le Génie de Virgile* de Malfilâtre; Paris, 1810, 4 vol. in-8°.

A. JADIN.

Beuchot, *Nouveau Nérologie*, etc. — Dussault, *Annales littéraires* (supplément).

DORAT (*Jean*), en latin *Auratus*, poète français, né à Limoges, mort à Paris, le 1^{er} novembre 1588. Sa famille, qui a eu d'illustres alliances, était connue depuis le commencement du quatorzième siècle. Elle portait le nom de *Dinemandy*, mot du patois limousin, qui signifie *dne matin*. C'était un sobriquet donné anciennement à quelques-uns des Dorat, et qui avait presque fait oublier leur véritable nom. Cependant les neveux de Jean Dorat obtinrent des lettres de Henri IV, en date du 2 juillet 1605, portant permission de reprendre leur nom de

Dorat. Jean Dorat, après avoir fait de fortes études au collège de Limoges, vint à Paris, et enseigna les lettres grecques et latines à plusieurs jeunes gens de famille noble, entre autres à Antoine de Baif. Il acquit une réputation de science qui parvint jusqu'à la cour. Quelques pièces de vers qu'il composa en français et en latin achevèrent de le mettre en évidence. François 1^{er} se le fit présenter, et le nomma précepteur de ses pages. Plus tard, Dorat obtint la direction du collège de Coqueret, où il eut pour élèves Ronsard et plusieurs des poètes futurs de la Pléiade. Il exerça par son caractère et sa science une grande influence sur cette docte troupe de jeunes gens, et contribua à leur inspirer cet amour fanatique de l'antiquité qui devait les pousser à une réforme littéraire utile, mais aussi les jeter dans de déplorables écarts. Il établit chez lui une capote d'académie, où l'on agita des questions de littérature propres à faire naître l'émulation de tous les gens d'esprit qui y assistaient. Ronsard ne garda aucune mesure dans l'admiration qu'il avait pour Dorat, et observa moins encore les règles du goût dans les louanges qu'il lui donna. Voici un échantillon des compliments que ce disciple enthousiaste adressait à son maître :

Je ferois grande injure à mes vers et à moi,
Si, en parlant de l'or, je ne parlois de toi,
Qui es le nom doré, mon Dorat; car cette hymne,
De qui les vers sont d'or, d'un autre homme ont été dignes
Que de toi, dont le nom, la muse et le
Semblent l'or que ton œuvre, Orateur, l

Dorat peut être regardé en poètes de son temps : ses com
mèrent le l
louait que
comme prouvé
Royal. Dans la science il se trouva
veur de Nic Goulu. son d
touré de
gens de
poète ro
tait pas
marié deux fois; il
par sentence de l'
nommé Chir rd
une fille, M
carrière littéraire. n
l'âge de plus de soix.
servante de dix-neu
nommé Polycarpe. Co
ce mariage mal ass
une licence d
d'un coup d
une lame fine et li
ro
Dorat
que.
sure ou
de sa conversation
beaucoup la
qu'ayant reçu bon
vécu dans la g

Latines et grecques qu'il a laissées sont bien au-dessous de la réputation qu'elles eurent dans le seizième siècle. On s'étonne en les lisant que leur auteur ait obtenu une place dans la Pléiade. Mais en admettant Dorat parmi les sept astres de la littérature, les contemporains voulurent récompenser le professeur autant que le poète, et sans doute cet honneur fut principalement rendu à l'interprète avant et enthousiaste de l'antiquité, qui avait provoqué par ses leçons toute une réforme poétique et littéraire. Cependant on reprochera toujours à ses admirateurs d'avoir préféré en lui la quantité à la qualité, car Du Verdier affirme que Dorat a composé plus de cinquante mille vers grecs ou latins. Les poésies que Dorat a composées en français sont aussi nombreuses, et attestent sa fécondité. On ne publiait aucun livre de son temps qu'il n'écrivit en faveur de l'auteur, et il ne mourait aucun personnage de bonne maison que la muse de Dorat n'en soupirât la perte. Il est probable que les éloges et les regrets du poète limousin ne furent pas toujours désintéressés. Sur la fin de sa vie ses vers se ressentirent de l'impuissance de son grand âge; on n'y trouve ni force, ni délicatesse, ni pureté. C'est Dorat qui a mis l'anagramme à la mode; il donna même à ce badinage une grande vogue. Les œuvres de Dorat ont été publiées sous le titre de : *Poemata, hoc est poematum, epigrammatum, anagrammatum, odes, etc.*; Paris, 1586, in-8°. Cette édition est unique et par conséquent très-rare. Quelques pièces ont été imprimées séparément, telles que : *Odes triumphales, ad Carolum Lotharingum cardinalem*; Paris, 1558, in-8°; — *Tumulus strenuissimi et piissimi patriæ propugnatoris Annæ Mommorencii, conneftabli*; Paris, 1576, in-4°; — *Épithalame, ou chant nuptial sur le mariage d'illustres prince et princesse Henri de Lorraine, duc de Guise, et Catherine de Clèves, comtesse d'Eu*; Paris, 1771, in-4°; — *Magnificentissimi spectaculi a regina in hortis suburbanis, editi in Henrici, regis Poloniæ nuper renunciati, gratulationem, Descriptio*; Paris, 1673, in-4°; — *Tumulus invictissimi Galliarum regis Caroli IX*; Paris, 1576, in-4°; — *Martialis Campani, medicus Burdegalensis, e latronum manibus divinitus liberati, Monodia tragica, ad Henricum III, Galliarum et Poloniæ regem, etc.*; Paris, 1576, in-8°.

A. JADIN.

R. Masson, *Elogia*, pars secunda, 287. — Sainte-Marthe, *Elogia*, lib. III. — Mesnage, *Remarques sur la vie de Pierre Ayrault*, 186. — Du Verdier, *Prosopographie*, 20, 21. — De Thou, *Eloges*. — Menagiana, III, 307. — *Biographie*, Dictionnaire critique.

DORAT (Louis), poète français, fils du précédent. Il est mentionné au nombre des enfants remarquables. Dès l'âge de dix ans il composait des vers, et traduisit une pièce latine que son père avait faite sur Catherine de Médicis. On trouve cette traduction dans les œuvres complètes de Jean Dorat, publiées sous le titre de *Poemata*;

Paris, 1586, in-8°. Louis Dorat mourut fort jeune, et les biographes ne donnent pas de détails sur sa vie.

A. J.

Goujet, *Bibl. française*.

DORAT (Madeleine), femme savante française, fille de Jean et sœur de Louis Dorat, née en 1548, morte à Paris, en 1636. Elle savait très-bien le latin, le grec, l'espagnol et l'italien, et a composé plusieurs opuscules dans ces diverses langues. Elle avait épousé Nicolas Goulu, auquel Jean Dorat céda sa chaire de professeur royal de langue grecque. Pierre Langlois, écuyer, sieur de Bel-État, adressait en 1583 à Madeleine Dorat le quatrain suivant, qui peut donner une idée du goût du temps :

Vous étiez rossignol durant vos jeunes ans,
Dégoûtant d'une voix entre toutes divines;
Et la continuant en cheveux blanchissants,
Maintenant, ô Dorat ! vous êtes un doux cygne.

Nicolas Goulu, *Elogia Guloniorum* (Paris, 1680 et 1682, in-4°). — *Biographie des Femmes célèbres*.

DORAT (Jacques), poète français, neveu de Jean, né dans le Limousin, mort en 1626. On a peu de détails sur sa vie; on sait seulement qu'il a été archidiacre de la cathédrale de Reims et qu'il faisait passablement les vers français. Ses ouvrages connus sont : *La Nymphe rhémoise au roi*; Rheims, 1610, in-8°; ce poème fut composé à l'occasion du sacre de Louis XIII; il a été réimprimé par Bergier, dans le *Bonquet royal*, Reims, 1637, in-4°; — Sept pièces de vers imprimées dans un livre intitulé : *Recueil de plusieurs inscriptions proposées pour remplir les tables d'attente estant sous les statues du roi Charles VII et de la Pucelle d'Orléans*, qui sont élevées, également armées et à genoux, aux deux costés d'une croix et de l'image de la vierge Marie, étant auprès d'elle, sur le pont de la ville d'Orléans dès l'an 1458; et de diverses poésies faites à la louange de la même Pucelle, de ses frères et de leur postérité; Paris, 1613 et 1628, in-4°; ce *Recueil*, édité par Charles du Lys, se disant descendant collatéral de la Pucelle, est très-rare; — *Advis au roi contre les execrables menaces des faux oracles des prothées de la France*; Bordeaux, 1621, in-8°; écrit curieux et peu connu sur les diverses prophéties qui se débitaient à cette époque.

A. JADIN.

On trouve un tableau généalogique très-détaillé de la famille Dorat dans Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

DORAT (Claude-Joseph), poète français, né à Paris, le 31 décembre 1734, mort le 29 avril 1780. Son père, auditeur des comptes, le destinait au barreau; mais la vue d'un Dorat avait suffi pour rebuter cet esprit essentiellement frivole. Il n'avait guère plus de vingt ans quand il fit sa première tragédie, *Zulica*. Le vieux Crébillon, alors censeur, y trouva, s'il faut en croire Dorat, de grandes beautés, et se chargea même de refaire le cinquième acte : « On conçoit aisément, dit-il dans sa préface, d'après cela,

quelle était mon ivresse et quelles furent mes espérances : je voyais déjà ma pièce aux nues ; j'entendais les applaudissements retentir à mon oreille ; je n'aspirais à rien moins qu'à l'immortalité... Le jour fatal arrive ; une première représentation ramène tout au vrai : c'est le coup de baguette qui change en déserts les jardins d'Armide : le charme, hélas ! disparut, et le temple de la postérité se ferma pour moi. Mes quatre premiers actes furent cependant reçus avec transport ; mais le cinquième, sur lequel je comptais le plus, échoua.... » Il donna ensuite *Théagène et Chariclée*, sujet emprunté au roman grec, qui avait un instant souri à Racine, mais que ce grand poète abandonna, sur le conseil de Molière ; la pièce tomba. Dorat parut en prendre gaïement son parti, et déclara qu'il renonçait désormais aux honneurs du sublime, et qu'heureux de son *insouciance*, il ne chanterait plus que les jeux et les ris, les grâces et les amours ; engagement, comme de juste, qu'il ne devait pas tenir. Toutefois, cette épreuve le détourna pour un temps du théâtre. Il se jeta alors dans les héroïdes, les fables, les éptres, les contes, dans ce genre de la poésie légère, si gracieuse, si charmante sous une plume comme celle de Voltaire. Dorat était d'une fécondité inépuisable. La moindre aventure était pour lui le sujet d'une héroïde ou d'un conte ; il adressait des éptres à toutes les célébrités, soit qu'il fût lié avec elles ou qu'il ne les connût que de nom : tout était prétexte à ses vers, et il ne s'écoulait pas de mois qu'il ne parût de lui quelque production nouvelle. Comme on lui reprochait cette intempérance de verve, il répondit : « Nous ressemblons au laboureur : il sème ses grains sans économie, sachant bien que tous ne lèveront pas. » Ses moindres opuscules étaient édités avec un soin inouï, avec un luxe qui devait être ruineux. Ils étaient embellis et illustrés d'estampes, de vignettes en taille-douce, qui faisaient dire à l'abbé Galiani : « Ce poète se sauve du naufrage de planche en planche (1). » M. Dorat, écrit Grimm, à la date de 1770, vient de nous donner pour notre printemps un ouvrage tout printanier, intitulé *Les Baisers, précédés du Mois de Mai, poème*, brochure grand in-8^o de cent et quelques pages, ornées de tant de vignettes et de fleurons, qu'elle peut être regardée encore plus comme l'ouvrage de Charles Eisen, le dessinateur, que de Joseph Dorat, le versificateur. Il y a vingt baisers : à la tête et à la fin de chacun il y a un dessin de Charles Eisen : cela fait de bon compte quarante dessins. Le poème du *Mois de mai* est également embelli par ce crayon ; comptez encore la vignette du frontis-

pice et une estampe relative au mariage de M. le dauphin, et vous verrez que le dessinateur emporte au moins les trois quarts de la gloire revenant net de cette magnifique brochure. Ajoutez que le poète voudrait nous vendre ses *Baisers* un louis, si nous étions tentés d'acheter si cher un repentir, et vous vous trouverez déçagé de tout compte à rendre sur son quart de gloire en réserve.... » Cet amour de l'illustration était poussé jusqu'à la monomanie ; en a prétendu que deux éditions de ses *Fables* coûtèrent 30,000 francs ; la vente couvrit à peine la moitié de cette avance.

Malgré le peu de succès qu'il avait obtenu au théâtre, Dorat oublia l'engagement qu'il avait pris avec le public et avec lui-même, et fit représenter *Régulus* et *La Fainte par amour*. Il attribua à la cabale la froideur que l'on témoignait à ces deux œuvres, jouées le même jour, à la première surtout. Cette conviction lui fit naître l'idée d'opposer des admirateurs d'effiles à ses détracteurs de parti pris. « Il pensait le mille d'amis dispendieux, dit l'un de ses biographes, qui donnaient à sa pièce l'air d'être suivie. Dorat se ruinait à se tromper lui-même : en demi-succès n'ajoutait rien à sa gloire, une chute franche eût économisé son argent. » Celles à ce coûteux expédient, ses pièces obtinrent l'honneur de quelques représentations. Mais à chaque nouveau succès on lui appliquait le mot des Hollandais, après la bataille de Malplaquet : « Encore une pareille victoire, et nous sommes ruinés. » On disait devant D'Alembert que le public était aux ordres de Dorat. « Dites à ses frais, » répliquait-il ; et si on lui coûtait que trop cher, car lorsqu'il mourut non-seulement rien ne subsistait d'un patrimoine que Collé estime à huit ou dix mille francs de rente, mais il laissait pour plus de cent mille francs de dettes. Dorat donna successivement : *Adélaïde de Hongrie* ; — *Le Célibataire* ; — *Le Malheureux imaginaire* ; — *Le Chancelier français à Turin* ; — *Le Chevalier français à Londres* ; — *Roséide*, etc. Sa liaison avec Fréron ne lui fut pas pardonnée par la postérité cyclopédique, et il paya cher les éloges que celui-ci lui donnait dans l'*Année Littéraire*. Rulhière et Le Brun-Pianderé l'assombrèrent d'épigrammes, qu'il supportait avec une apparente insouciance. On a comparé Dorat à une colonne de marbre, dont il avait le froid, la sécheresse et le poli ; cela peut s'appliquer à l'homme comme au poète. Dorat avait vécu à l'Académie ; il se présenta une première fois avec Colardene. Cet antagonisme ne troubla en rien leur amitié. Ils firent leurs visites ensemble, après s'être promis « que le succès du vainqueur consacrerait le vaincu de sa défaite ». Colardene ne survécut pas à son triomphe, et laissa la place vacante à son ami, qui ne fut pas plus heureux à une seconde et à une troisième tentative. Dorat s'en vengea par des épigrammes contre le corps illustre qui s'était re-

(1) Cette saillie a donné lieu à l'épigramme que voici :
 Lorsque j'admire ces estampes,
 Ces vignettes, ces culs de lampes,
 Je crois voir en toi, pauvre auteur,
 Pardonner à moi l'humour trop franche.
 Un malheureux navigateur
 Qui se sauve de planche en planche.

Éloy. *Dictionnaire historique de la Médecine. — Biographie médicale.*

DORÉ (Pierre), en latin *Petrus ACRATUS*, théologien français, né à Orléans, vers 1500, mort à Paris, le 19 mai 1559. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, à Blois, en 1514, et fut licencié en Sorbonne en 1532. Doré était en 1545 prieur de son couvent, et gouverna longtemps le collège des Jacobins de Châlons-sur-Marne comme régent des études. Il devint prédicateur ordinaire de la cour de Henri II et confesseur de Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et d'Antoinette de Bourbon, son épouse. Il acquit une grande célébrité par la fougue qu'il déploya contre les protestants dans ses sermons et ses nombreux écrits. Les titres de ses ouvrages sont aussi singuliers que le contenu en est bizarre et diffus; aussi Rabelais (1) s'est-il emparé du personnage de Doré, qu'il met en scène sous le nom de *Notre maître Doribus*, et qu'il suppose avoir prêché publiquement sur la burlesque origine de la *ririère des Gobelins*. Rocabert et Échard font cependant l'éloge du savoir et de l'éloquence de Doré : ils citent de lui les écrits suivants : *Les Voies de Paradis enseignées par notre Sauveur Jésus-Christ en son Évangile*; Lyon, 1537 et 1586; Paris, 1538 et 1540; Rouen, 1610, in-16; — *Les Allumettes du Feu divin, pour faire ardre les cœurs humains en l'honneur et crainte de Dieu*; Paris, 1538, in-16; trad. en latin, sous le titre de : *Scintillæ divini amoris, ou Fabrique reformationis nostræ Exercitium*; Cologne, 1611, in-12; — *Le Collège de Sapience fondé en l'université de Vertu, auquel s'est rendue écollière Madelaine, disciple et apostole de Jésus*; Paris, 1539, in-8°, et 1545, in-16; Douai, 1598, in-12; trad. en latin, sous le titre de : *Collegium Sapientiz, fundatum in universitate Virtutis*; Cologne, 1610, in-12; — *L'Image de Vertu, démontrant la perfection et sainte vie de la B. vierge Marie, mère de Dieu, par les écritures tant de l'Ancien que du Nouveau Testament*; Paris, 1540, 1549, 1559, 1560, 1569 et 1588, in-8°; — *L'Arbre de Vie, appuyant les beaux lys de France, où sont mis en lumière les hauts titres d'honneur de la Croix de notre Rédempteur, avec les Odes et Complaintes, etc.*; Paris, 1542, in-8°; — *Dialogue instructoire des Chrestiens en la foi, espérance et amour en Dieu, où sont introduits Cornelius et saint Pierre devisant, suivi de la Passion de Jésus selon les quatre Évangélistes*; Paris, 1542 et 1566, in-16; — *La Déploration de la vie humaine, avec la disposition à dignement recevoir le S. Sacrement et mourir en bon catholique, avec le sermon funèbre fait es exèques de feu messire Philippes Chabot, grand-amiral de France*; Paris, 1543, in-12, et 1548, 1554, 1556 et 1561, in-16; — *La Celeste Pensée des graces divines arrosée, où sont declarez les sept dons du*

S. Esprit et la manière de les demander à Dieu; Paris, 1543 et 1546 : cet ouvrage est dédié à Marguerite de France, fille de François I^{er}; — *Paradoxa ad profitandas hereses, ex diu Pauli Epistolis selecta*; Paris, 1543, in-8°; — *Le Livre des divins Bénéfices, enseignant la manière de les reconnoître; avec l'information de bien vivre, et la consolation des affligés, selon qu'il est compris au psalme XXXIII de David, qui se commence : Benedicite Dominum*; Paris, 1544, in-8°; — *Le Corps spirituel, exprimant le saint désir de l'âme d'être avec son Dieu, selon qu'il est insinué au psalme de David XLI, qui se commence : Quamulad desiderat cervus, suivi de l'Adieu de l'égaré pécheur, contenant l'exposition du psalme pénitentiel Miserere mei Deus*; Paris, 1544, in-16; — *La Méditation dévote du bon chrétien sur le saint sacrifice de la messe*; ibid.; — *La Croix de Pénitence, enseignant la forme de se confesser, avec le cri du pénitent, contenu au psalme pénitentiel De profundis clamavi*; Paris, 1545, in-16; — *La première partie des Collations royales, contenant l'exposition de deux psalmes davidiques, c'est à savoir du XXIV et XXVI. En l'un le chevalier errant cherche son bon chemin; en l'autre le chevalier hardi suit le luminaire qui le conduit*; Paris, 1546, in-16; — *Seconde partie des Collations royales, contenant le triumphe du roi des chevaliers chrétiens mort au lit d'honneur en la croix, selon que Daniel l'annonce au psalme XXI : Deus Deus meus, regna in te; avec un nouvel office de desespérance de la B. V. Marie*; ibid.; — *Le Pélerinage de la Brebi humaine, selon que l'annonce le prophète Daniel au XXII^e psalme : Dominus super me; suivi de l'Anatomie et mystique description des membres et parties de notre Sauveur Jésus-Christ*; Paris, 1546 et 1554, in-16; — *Les Triumphe du Roy sans pair, avec l'excellence de l'Église, son époux, et leur noble lignage, selon que David l'annonce au psalme XLIV : Eructavit*; Paris, 1546, in-16; — *La Conserve de grâces requises par le prophète David, au psalme XV : Conserva me, Domine; avec un doux chant consolatif de l'âme fidèle, extrait de l'Écriture Sainte*; ibid.; — *Cantiques déchantés à l'entrée du très-chrétien roi Henri II et de la reine sa femme en la ville de Paris l'an 1548, avec la symphonie et accord des vingt lettres latines de l'Alphabet; plus hymnes, odes, threnes et quelques autres mêmes autheur*; Paris, 1548, in-16; — *L'Arbre de l'Alliance nouvelle, et testament de notre Sauveur J.-C., contenant la maniere de ce précieux corps, contre trois sectes hérétiques*; Paris, 1549, in-8°; — *Le nouveau testament d'amour de notre pieux Jésus-Christ signé de son sang; autrement son dernier serment, fait apres la Cène avec ses disciples, où sont confuldes plusieurs histoires*; Paris,

(1) *Pantagruel*, liv. II, chap. XLI.

1550, in-8°; dédié à la reine très-chrétienne; — *La Piscine de Patience, avec le miroir de Patience*; Paris, 1550, in-16; — *Oraison panégyrique ou louange, pleine de consolation pour très-haut et très-puissant prince messire Claude de Lorraine, duc de Guise, décédé l'année 1550, avec la douce musique davidique oïde en son cantique CXXV, qui commence: In convertendo, etc.*; ibid.; — *Le Remède salutaire contre les scrupules de conscience*; Paris, 1550, in-8°; — *Anti-Calvin, contenant deux défenses catholiques de la vérité du S. Sacrement et digne sacrifice de l'autel, contre certains faulx écrits sortis de la boutique des sacramentaires calvinistes, hérétiques, mis au vent, et semés par certains lieux de ce royaume, au scandale des fideles et pusilles; avec un traité de nature et grâce fait par manière de dialogue pour appaiser la conscience peureuse à la mort*; Paris, 1551 et 1568, in-8°; — *L'Obéissance de religion chrétienne contenant l'explication du psalme davidique XXXVIII, qui commence: Dixi, custodiam vias meas*; Reims, 1554, in-8°; — *Dialogue de la justification chrétienne entre notre Sauveur J.-C. et la Samaritaine*; Paris, 1554, in-16; — *La Vie et la Mort chrétiennes, extraites des épîtres de S. Paul, contenant la doctrine plus nécessaire à un chrétien de savoir et pratiquer*; Reims, 1556, in-8°; — *Adunatio præcipuarum materiarum sparsim contentarum in diversis locis Epistolarum divi Pauli Apostoli*; Paris, 1557, in-16; — *La Tourterelle de Viduité, enseignant aux veuves comment doivent vivre en leur état, et les consolant en leurs adversités, aussi les orfelins*; Reims, 1557, in-16; Paris, 1574, in-16; — *La Victoire de toutes tribulations, extraite de la Sainte Ecriture et des docteurs de l'Eglise*; Reims, Anvers et Paris, 1558, in-16; — *Le second livre des divins Bénéfices, où est amplement expliqué le psalme davidique CII: Benedic anima mea, Domine*; Paris, 1569, in-8°; — *L'Espérance assurée*; Paris; — *Le Passe ou Passereau solitaire*; — *Dialogue entre le Samaritain et Dieu*; — *Œuvres de Pénitence, etc.* Tous ces ouvrages, recherchés à cause de leur originalité, sont devenus très-rares malgré leurs nombreuses éditions. Doré a laissé en outre plusieurs manuscrits, conservés à la bibliothèque Sainte-Genève, à Paris; tels sont: *La Fin du bon Catholique, montrant comme on doit alder à la mort*; — *Les Neuf spirituels Médicaments pour le chrétien malade*; etc.

Alphonse Fernandez, *Concertatio Prædicatorum. — Summa, Apparatus sacer.* — Le Mire, *De Scripturis sacris* XPI, cap. 40. — Thomas de Rocaberti, *Bibliotheca Dominicana*, 100. — La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*, II, 271; III, 263. — Richard, *Scriptorum Ordinis Prædicatorum*, II, 203. — Foppens, *Bibliotheca Belgica, pars secunda*, 573. — Nicolas Amelin, *Bibliotheca Hispana vetus*, lib. X, cap. 173, p. 120.

* DORÉ (Pierre), théologien français, né à

Longwi, en 1733, mort à Nancy, le 22 mai 1816; il était jésuite, et fut longtemps directeur de la congrégation de Saint-Nicolas-du-Port (Lorraine). Après l'abolition de son ordre en France, il se fixa à Nancy. On a de lui. *Visites au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge pour chaque jour du mois*; trad. de l'italien du bienheureux Liguori; Nancy, 1774, in-18 et in-12: cet ouvrage a été réimprimé très-souvent et dans un grand nombre de villes; Quérard, dans sa *France littéraire*, en compte quatre-vingt-quinze réimpressions depuis 1812 jusqu'en 1832 seulement; — *Petits Cantiques spirituels*; Nancy, 1785, in-18: ce recueil eut six éditions. — *Le Mois de Marie, ou le mois de mai consacré à la gloire de la mère de Dieu*, trad. de l'italien du P. La Lomia; Nancy, 1787; réimprimé très-souvent.

Quérard, *La France littéraire.* — Beuchot, *Bibliographie de la France*, 1829, n° 33. — Begin, *Biographie de la Moselle*.

DORÉID (Ibn-), nommé aussi Abou-Bear-Mohammed ben-Haçan, célèbre poète arabe, né à Basrah, en 838 (223 de l'hégire), mort à Bagdad, en 933 de J.-C. Il fit sous les meilleurs maîtres une étude approfondie de la langue arabe, et quitta sa ville natale pour se rendre à Oman, à l'époque de l'invasion du Zendi. Au bout de douze ans, il revint à Basrah, s'attacha ensuite à Abdallah ou Alschah, et à son fils Ismaïl, gouverneurs du Farès, qui l'élevèrent aux honneurs, lui confièrent l'administration de la province et conquirent pour lui une estime telle, qu'ils ne faisaient rien sans le consulter. Après la disgrâce de ces deux hauts fonctionnaires, le poète alla se fixer à Bagdad, où le khalife Moktader lui assigna une pension considérable. Il possédait de grandes qualités, et dans les fonctions importantes qu'il fut appelé à remplir il s'honora par sa générosité et ses libéralités. Malheureusement il s'abandonnait sans retenue au vice dégradant de l'ivrognerie, qui le conduisit au tombeau, à la suite d'une paralysie qui le priva de l'usage de ses membres sans toutefois altérer ses facultés intellectuelles. Peu de savants ont possédé plus à fond la langue arabe: Ibn-Doréid l'enrichit même d'un grand nombre de mots, nouveaux dans la littérature, mais usités antérieurement dans certaines provinces et en particulier dans les îles du golfe Persique. Comme poète, Ibn-Doréid occupe un rang éminent, et son poème intitulé *Al-Cassydeh al maysoureh* est un petit chef-d'œuvre; il se compose de cent-vingt-neuf vers, tous terminés par un élif bref, d'où le nom de cet ouvrage, car *maysoureh* signifie bref. Ce poème, qu'on pourrait aussi bien appeler une ode, a été commenté par plusieurs écrivains arabes, et entre autres par Abou-Abdallah-Hoséin Ibn-Khaloual, par Abou-Abdallah-Mohammed-Allakhmy et par Abou-Abdallah-Djafar-Alcozas. Scheidius, le premier, en publiâ le texte; Harderwyck, 1758, in-4°. Haitsma le donna plus tard (Franeker, 1773, in-4°), avec

une version latine assez obscure des scollies arabe tirées des deux premiers commentateurs que nous avons cités, des variantes d'après les manuscrits arabes de Mauger, de Schultens et de Scheidius, et des discussions philologiques. Scheidius en donna une nouvelle édition, avec une traduction latine, des explications des scollies empruntées à Ibn-Khalouwah et la vie d'Ibn-Doréid. Cette édition, bien préférable à celle de Haitsna, est de Harderwyck, 1786, in-4°. Deux commentateurs anonymes de ce poème existent à la Bibliothèque impériale sous le n° 490 (celui-ci est incomplet, et sous le n° 1454. Ibn-Doréid avait composé plusieurs autres ouvrages, dont quelques-uns sont étrangers à la poésie et à la philologie ; Ibn-Khilecan en donne la nomenclature. La bibliothèque de Leyde possède de lui un dictionnaire arabe.

AL. BORNEAU.

Ibn-Khlikan, *Décès des Personnages éminents et Histoire des hommes*, etc., en forme de dictionnaire. — Masnoudi, *Prairies d'Or*. — Scheidius, dans son édition du poëme d'Ibn-Doréid.

* **DOREMET** (*Jacques*), littérateur français, né à Vendôme, vivait en 1596. Il était prêtre du clergé de Saint-Malo : On a de lui : *Polymnie* ; *Le vrai Amour* ; — *La Mort* ; — *Stances et quatrains spirituels*, etc., poésies médiocres, réunies et publiées en 1596 ; — *Histoire de la vie admirable d'Esther Legnès, jeune filleille catholique, née de père et mère calvinistes, à Saint-Malo, et décédée à l'âge de neuf ans et neuf mois (enterrée dans le cimetière des huguenots à Plouer, et déterrée pour être mise dans l'église paroissiale dudit lieu), avec quelques notices concernant la ville de Saint-Malo* ; 1622, in-8°. C'était un protestant converti.

Leiong, *Bibliothèque historique de la France*, t. n° 4796. — Chaudon et Delandine, *Nouveau Dictionnaire historique*.

DORÉT (*Louis-Isaac-Pierre-Hilaire*), marin français, né à Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), le 15 janvier 1789. Il s'engagea comme mousse sur un bâtiment de l'État, se distingua dans plusieurs campagnes maritimes sous l'empire, et obtint en 1812 le grade d'enseigne de vaisseau. C'est lui qui en 1815 offrit à l'empereur Napoléon I^{er} de le transporter aux États-Unis sur un chasse-marée, en l'assurant qu'il répondait de le conduire à bon port et d'échapper à la croisière anglaise mouillée dans la rade des Basques. Cet acte de dévouement brisa la carrière de M. Dorét : il fut rayé des cadres de la marine royale et placé sous la surveillance de la haute police. Une vie inactive ne pouvait convenir au caractère ardent du jeune officier; il offrit ses services à la marine du commerce, et parcourut ainsi toutes les mers de l'Inde. Après la révolution de juillet 1830, il entra dans les rangs de la marine royale. Nommé lieutenant de vaisseau le 1^{er} mars 1831, il fit l'expédition du Mexique (1838) en qualité de chef d'état-major de la flotte de l'amiral Baudin; prit part à l'attaque et à la prise du fort

de Saint-Jean-d'Ulloa, et fut chargé d'aller en France la nouvelle campagne lui mérita, le 20 septembre 1844, le grade de capitaine de corvette. Le 14 juin suivant, M. Doret remplit avec distinction plusieurs missions lointaines, mu au grade de capitaine de vaisseau le 1^{er} septembre 1844, et chargé par le ministre de la marine de divers voyages en Afrique. Admis à la retraite peu de temps après, il vivait tranquillement au sein de sa famille, à Brest, lorsque le 25 août 1848, le président de la République le nomma, en remplacement de M. de La Roche-Jeudy, gouverneur de l'île Bourbon. Enfin le 1^{er} mars 1849, il fut nommé, par décret du 4 mars 1849, député de la Seine, et élu sénateur.

États de la Marine. — Revue Historique
titulés contemporaines.

DORFUEILLE (Antoine), homme
français, né vers 1750, massacré à L
1795. Il était comédien lorsque
éclata : il en adopta les princi
sion. Quittant le théâtre, il se
made, et parcourut tout le
complaisant ce qu'il avo
lutionnaire ». Il j
les clubs de
Crancé le fit u
Roanne, puis, le
la Convention le rapp
la Commission de
juger les Lyonnais
et qui était compo
étrangers au

la !
 crée
 discours d
 ainsi : «
 et tu l'oublieras !
 des acclérais est l'cou
 mance. » Il envoya
 le buste 'd'loge de
 pondit pas d'abord
 D
 siou
 et Du
 le r
 exclu pas Collo
 Fouché, il se mit à
 mencèrent avec les j
 pendant quatre-
 vité meurt
 Fo et à
 dein
 pré
 grand de
 sera de nature à
 Pour don

ture, u
d'armée, se mes
naires du peuple y

députation. Je veux que ce jour de justice soit un jour de fête; j'ai dit jour de fête, et c'est le mot propre : quand le crime descend au tombeau, l'humanité respire, et c'est la fête de la vertu. » Le lendemain quatre-vingts jeunes gens des premières familles de la ville furent extraits des prisons, et après un interrogatoire et un jugement sommaires, soixante-quatre furent condamnés et conduits enchaînés deux à deux dans la plaine basse des Broteaux. Les victimes chantaient en chœur l'hymne qui les avait naguère encouragés au combat :

Mourir pour sa patrie
Est le sort le plus beau; le plus digne d'envie.

Sur un signal de Dorfeuille, placé sur un amphithéâtre et entouré des autorités, trois pièces de canon, chargées à mitraille, déchirèrent les défenseurs de Lyon tant qu'il en resta un debout. Quelques victimes palpaient encore : Dorfeuille s'écria : « Dragons, chargez maintenant ! » Les soldats achevèrent l'œuvre du canon sous les pieds de leurs chevaux, à coups de pistolet ou avec la pointe du sabre. Ce massacre dura deux heures. Le lendemain deux cent neuf Lyonnais furent encore fusillés. Le soir même la municipalité donna un banquet : Dorfeuille en fut le héros ; on y lut à la rapidité de la mort, à l'énergie du bonreau. Dorfeuille y prononça un long discours, et, dans sa folie sanguinaire, s'écria : « Républicains ! ce banquet est digne du peuple souverain. Réunissons-nous, administrateurs, états-majors, membres des tribunaux, fonctionnaires publics, chaque décade pour boire ensemble, dans le même calice, le sang des tyrans ! » Mis en arrestation après le 9 thermidor, il fut égorgé dans les massacres réactionnaires des 4, 5 et 9 mai 1795. On a de Dorfeuille : *La Lanterne magique patriotique, ou le coup de grâce de l'aristocratie*; Toulouse, 1791, in-8°; — *Lettre d'un chien aristocrate à son maître, aussi aristocrate, et fugitif de Toulouse*; ibid.; — *Motion faite au Club des Jacobins de Toulouse en l'honneur des mânes de Lavigne et de Francis*; ibid.; — *La religion de Dieu et la religion du diable, précédées d'un Sermon évangélique aux gardes nationales*; ibid.; — *Adresse de la Société des Amis de la Constitution de Perpignan, à celle de Paris*; Perpignan, 1792, in-8°. C'est à tort que Quérard, dans sa *France littéraire*, a attribué les brochures politiques de Dorfeuille à son homonyme P.-P. Dorfeuille, auteur dramatique.

Alfred de LAZARÉ.

Moniteur universel de 1793. — Labbe Guillon, *Histoire des Troubles de Lyon*. — *Le Courrier de Lyon* du 4 août 1838. — Proudhomme, *Histoire des Crimes de la Révolution*, II, 78. — *Biographie moderne*, de 1808. — *Lamarline, Histoire des Girondins*, VII, 163 à 211. — *Thiers, Révolution française*, IV, 361-362.

DORFEUILLE (P.-P.), auteur et acteur français, né vers 1745, mort vers 1806. Il parcourut longtemps la province et l'étranger, et y acquit de la réputation comme comédien et comme li-

térateur ; plus tard, il forma une troupe dramatique, dans laquelle il remplissait les triples fonctions de directeur, d'auteur et d'acteur. En 1777 il était à Gand, en 1778 à Nancy. Arrivé en 1783 à Paris, il débuta l'année suivante au Théâtre-Français dans la tragédie ; mais il ne fut point reçu. Devenu directeur du théâtre de Bordeaux, il s'associa avec Gaillard, directeur du théâtre de Lyon, et ils exploitèrent à Paris l'Ambigu-Comique et les Variétés Amusantes. Ils transportèrent ce dernier spectacle de la rue de Bondi au Palais-Royal, où ils firent construire la salle du Théâtre-Français actuel. En 1792 Dorfeuille, séparé de Gaillard, donnait des leçons de déclamation. En 1798 il fonda le théâtre des Jeunes Elèves, rue Dauphine. Les principaux ouvrages de Dorfeuille sont : *L'Illustre Voyageur, ou le retour du comte de Fathenstein dans ses États*, comédie en deux actes : Gand et Paris, 1778, in-8° ; cette pièce, dont l'empereur Joseph II est le héros, fut jouée avec succès à Gand, à Nancy et à Paris ; — *Henri d'Albret, ou le roi de Navarre*, comédie en un acte ; Paris, Théâtre-Italien, 1783 ; — *Le Soldat laboureur*, 1783 ; comédie non représentée ; — *L'Esprit des Almanachs, ou analyse critique et curieuse de tous les almanachs, tant anciens que modernes* ; Paris, 1783, in-12 ; — *Ariste, ou les Ecueils de l'éducation*, comédie en cinq actes ; Paris, 1784, in-8° ; — *Les Eléments de l'Art du Comédien, ou l'art de la représentation théâtrale considéré dans chacune des parties qui le composent* ; Paris, 1801, in-12. C'est à tort que P.-P. Dorfeuille a été confondu avec un autre comédien, Antoine Dorfeuille, qui a joué un rôle saillant en 1793, après la prise de Lyon. A. JADIN.

La Harpe, *Correspondance littéraire*, 122. — Étienne et Martainville, *Hist. du Théâtre-Français*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

DORIA, nom de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Gènes, dont les principaux membres, par ordre chronologique, sont (1) :

ANDREA vivait en 1150. Il épousa vers cette époque la fille de Barrisone, roi de Sardaigne, que quelques auteurs nomment simplement juge d'Arborée, l'un des quatre gouvernements qui divisaient alors la Sardaigne.

NICOLA vivait en 1196 ; il était un des meilleurs capitaines de Gènes. Lors de l'expédition contre la Sicile en 1191, le gouvernement génois avait défendu aux particuliers d'équiper des galères pour leur compte. Le podestat Drudo Marcellini, de Milan, fit raser les maisons de tous ceux qui avaient contrevenu à cette défense. Nicola à son retour vit avec indignation que son palais n'avait pas été épargné. Il s'empara la même nuit de l'archevêché, et de là attaqua

(1) Les quatre plus puissantes familles de Gènes étaient alors les Doria, les Vieschi, les Grimaldi et les Spinola ; elles étaient appelées *Magna quatuor Prosapia*. Les Spinola et les Doria tenaient pour le parti gibelin, contre les Fieschi et les Grimaldi, qui soutenaient les guelfes.

le palais dut podestat, qui fut d'abord effrayé de cette audace, mais qui, reprenant courage, appela le peuple à son aide. Nicolo s'apaisa à la prière de ses parents, et consentit à demander pardon au podestat, qui le lui accorda.

GIACOMO vivait en 1270. Il fut un des quatre savants citoyens de Gênes élus pour écrire l'histoire de la république génoise.

SIMONE vivait en 1270. Il habitait Naples, et avait une grande réputation comme troubadour. Il est auteur d'un *tenson* avec Lanfranc Cigala. Simone demande « lequel est préférable, de mériter les faveurs d'une dame, ou seulement de les obtenir ? » Lanfranc répond : « J'avais cru autrefois que le mérite gouvernait l'amour ; mais je suis bien revenu de cette erreur : il n'y faut que de la hardiesse. » Les deux disputeurs conviennent de choisir des juges ; mais leur décision n'est point rapportée. On a de Simone un autre *tenson*, fait avec Giacomo Grillo ; le sujet en est peu intéressant.

PERSIVALO, frère du précédent, mort en 1276, vivait également à Naples. Selon Jehan de Notre-Dame (Nostradamus) et Crescembeni, il était grand philosophe, et venait au premier rang parmi les poètes de la cour de Charles 1^{er} (d'Anjou), roi de Naples et comte de Provence. Persivalo était le favori de la reine Béatrix, et fut gouverneur d'Avignon et d'Arles. Aucun de ses ouvrages n'est arrivé jusqu'à nous. Quelques auteurs ont pensé que Simone et Persivalo ne faisaient qu'un personnage. Ce fut en 1270 que les Doria devinrent tout-puissants à Gênes, par l'expulsion du parti guelfe.

OBERTO vivait en 1284. Il commandait en qualité de grand-amiral une flotte de cent-trente-sept galères que Gênes envoyait contre Pise. Le 6 août 1284 Oberto rencontra près de l'île de la Meloria la flotte pisane, forte de cent-trois galères, et commandée par le podestat Alberto Morosini, de Venise. Oberto cacha Benedetto Zacchario, avec trente galères, derrière la Meloria, et offrit la bataille aux Pisans avec une flotte égale à la leur ; mais lorsque le combat, engagé depuis plusieurs heures, était le plus acharné et la victoire encore incertaine, Oberto fit un signal à sa division de réserve, qui, tombant tout à coup sur les Pisans, fatigués, rendit leur défaite complète. Vingt-huit galères furent prises par les Génois, sept furent coulées à fond. La perte des Pisans fut estimée à cinq mille morts et onze mille prisonniers. Comme ces derniers demeurèrent seize ans captifs à Gênes, on disait proverbialement en Italie que « lorsqu'on voulait voir Pise, c'était à Gênes qu'il fallait aller ». Oberto se démit de ses fonctions en 1286. Son fils Conrado fut élu à sa place, d'un consentement unanime.

LUCASTRO vivait en 1289. Il fut envoyé cette année avec quelques galères pour dissiper les troubles excités en Corse par le juge de Ginerca et les Pisans. Avec l'aide de Gio Vaninello, l'un des plus puissants seigneurs corse, Luchetto

réussit dans sa mission, et fut nommé vicaire général de la Corse. Il fit prêter serment de fidélité aux habitants. Ce fut le premier serment que les Corse prêtèrent aux Génois.

TENASSO vivait en 1291. Il arma avec Ugolino Vivaldi deux galères dans l'intention d'aller aux Indes en tournant l'Afrique. « Cette expédition, dit M. de Humboldt, méritait d'autant plus d'intérêt qu'elle est de près de soixante-cinq ans antérieure au voyage du Catalan don Jayme Ferrer. » Malheureusement, on n'eut depuis aucunes nouvelles des deux hardis explorateurs génois.

CONRADO, fils d'Oberto, vivait en 1296. Il se concerta avec les chefs de la famille Spinola, et ayant réuni ses partisans aux leurs le 28 octobre 1270, ils prirent les armes, et chassèrent de la ville le parti guelfe. Ils congédièrent le podestat, après lui avoir payé les honoraires qui lui étaient dus pour son année de service. Le même jour, le peuple acclama Oberto Spinola et Conrado Doria capitaines de la liberté génoise. Les Fieschi et les Grimaldi, chassés de Gênes par cette révolution, implorèrent le secours du pape, de Charles 1^{er} (d'Anjou), roi de Sicile, et des autres princes guelfes. Ils en reçurent quelques troupes, et firent durant quatre ans des dégâts sur le territoire de la république. La paix se fit enfin en 1276, par la médiation du pape Innocent V. Le 28 octobre 1291, Conrado Doria et Oberto Spinola se démitrent de leurs fonctions pour calmer les murmures que les Fieschi excitèrent contre la longue durée de leur gouvernement. On tint une assemblée, dans laquelle il fut réglé que chaque année-on créerait un nouveau capitaine étranger, dont les officiers seraient tirés par moitié de la noblesse et du peuple, et l'on continua de créer comme à l'ordinaire un podestat étranger et subordonné au capitaine. Cette nouvelle constitution ne calma pas les dissensions civiles : elles éclatèrent avec plus de fureur que jamais, au commencement de l'an 1296. Les Grimaldi et les Fieschi, à la tête des guelfes, attaquèrent les Doria et les Spinola. On en vint aux mains : le parti gibelin eut l'avantage ; les guelfes furent chassés, et l'on créa capitaines du peuple Conrado Doria, qui l'avait été précédemment, et Conrado Spinola, fils d'Oberto Spinola, qui avait lui-même rempli cette dignité. Ce furent les seuls chefs de l'État, et il n'y eut point de podestat étranger. En 1299, la paix ayant été signée avec les Vénitiens, Conrado Doria et Spinola se démitrent du gouvernement, et firent reprendre l'usage de choisir parmi les étrangers un podestat et un capitaine du peuple.

LAURA vivait en 1300 ; il commença la haine génoise dans la seconde guerre contre les Vénitiens. Il s'avance jusqu'au fond de l'Adriatique, et ravagea les côtes de la Dalmatie. Le 1 septembre 1298, par le travers de l'île Corone (Geyre-la-Noire), il découvrit l'armada venetienne de Dandolo, qui, fort de quatre-vingt-sept galères, accepta le combat. L'action fut longue et

terrible. Elle se décidait déjà en faveur des Gênois, quoiqu'ils fussent inférieurs en forces, lorsqu'une division de quinze vaisseaux, détachée par Doria avant la bataille, ayant gagnée vent, arriva sur les Vénitiens, et prit en flanc leur flotte, engagée entièrement. La déroute fut si complète qu'il n'échappa que douze galères vénitiennes. Les Gênois en brûlèrent soixante-six et en conduisirent dix-huit à Gênes, avec sept mille prisonniers. Andrea Dandolo était de ce nombre. Le fils de Lamba fut tué vers la fin du combat : on vint en informer son père, qui répondit : « Eh bien, qu'on le jette à la mer : c'est une noble sépulture pour celui qui meurt vainqueur en combattant pour sa patrie. » La sanglante victoire de Corzola amena la paix entre les deux républiques rivales, presque aussi épuisées l'une par sa victoire que l'autre par sa défaite.

BARNABA vivait en 1310. Vers cette époque les Doria devinrent jaloux de la puissance des Spinola, et s'unirent aux guelfes pour les chasser de Gênes. Le seul Barnaba Doria resta fidèle à ses anciens engagements et s'unît aux Spinola contre sa propre famille. Les deux partis se livrèrent un combat le 6 janvier 1310. Les gibelins furent victorieux, et proclamèrent Spinola et Barnaba capitaines du peuple. Spinola ne tarda pas à oublier ce qu'il devait à son collègue ; il forma une brigade contre lui, et réussit à le faire mettre en prison. Barnaba s'échappa, et rejoignit les guelfes. Spinola marcha contre lui, mais il fut vaincu, et Barnaba rentra dans Gênes. Il changea le gouvernement, et créa douze magistrats, tirés également du peuple et de la noblesse. Spinola arma une galère, et vint croiser sur les côtes génoises. Il fut pris, et Barnaba fit pendre trente-neuf prisonniers. C'était la première fois qu'à Gênes on punissait de mort pour crime politique ; cet exemple effraya les révoltes, qui demandèrent et obtinrent grâce. Spinola seul fut exilé pour deux ans.

CASTANEO, tué en 1314. Il avait dans sa patrie la réputation d'un brave et habile marin. En 1312 les Doria et les Spinola avaient renouvelé leurs sanglantes querelles ; c'était chaque jour de nouveaux combats. En 1314, Castaneo remporta une victoire d'une expédition, en entrant dans le port eut l'imprudence de crier : « Vive Doria, qui aiment tous les citoyens et les regardent comme leurs frères ! Meurent les Spinola, qui aspirent à la tyrannie ! » A cette provocation les deux partis coururent aux armes. On combattit avec un acharnement et une fureur dont les guerres civiles offrent seules des exemples. Le combat dura tout le jour. Les Spinola évacuèrent la ville durant la nuit. Castaneo, rentrant dans la ville, fut percuté de coups par ses partisans, qui le prirent pour un ennemi.

VIGNOSO vivait en 1339. Il commandait, sur les côtes de Flandre, une flotte que les Gênois avaient mise au service de Philippe VI, roi de France. Les matelots se plaignirent de ne pas

recevoir leur solde entière, et refusèrent d'obéir à leurs chefs. On convint de s'en rapporter au jugement du roi, qui prononça en faveur des officiers et fit mettre aux fers Pietro Capuzzo et quinze autres mutins. Une partie des matelots déserta la flotte, et retourna en Italie. Arrivés à Savone, les insurgés répandirent le bruit que Capuzzo et ses compagnons avaient été pendus pour avoir demandé justice au roi de France contre les nobles génois qui retenaient à leur profit une partie du salaire des équipages. Le peuple prit parti pour les matelots. Odoardo Doria, frère d'Antonio, qui avait été envoyé pour arrêter le tumulte, fut lui-même emprisonné par les factieux. La rébellion gagna Gênes ; le peuple s'empara du gouvernement, et proclama Simone Boccanegra doge. C'est ainsi que fut fondée à Gênes l'institution du dogat.

FILIPPI vivait en 1356. Il commandait en 1340 onze galères génoises, qui se rendaient à Caffa (Crimée) (1), lorsqu'il rencontra devant Négrepont Marco Ruzzini, amiral vénitien, à la tête de trente-trois galères. Quoiqu'il n'y eût alors aucune guerre déclarée entre Gênes et Venise, Ruzzini attaqua l'escadre de Filippi, et après un long combat s'empara de neuf des bâtiments génois. Filippi échappa aux vainqueurs, et se réfugia à Péra (2). Il sollicita ses compatriotes de l'aider à se venger ; il les détermina à le suivre sur sept galères et plusieurs moindres vaisseaux, et se dirigeant vers Candie, il força l'entrée du port, brûla quelques maisons, délivra tous les prisonniers génois, reprit ses marchandises et ses vaisseaux, qu'il renvoya à Gênes, tandis que lui-même revint couvert de gloire à Péra. En 1350 Filippi fut envoyé avec Simone Vignoso, gouverneur de Chio, et neuf galères pour faire des courses sur les Vénitiens et ravager leurs possessions. Cette petite flotte leur fit beaucoup de dommages. Filippi attaqua à l'improviste Négrepont, qu'il prit et pill. Les Gênois y firent un butin considérable et une multitude de prisonniers, entre autres vingt-trois patriciens vénitiens, qu'ils conduisirent à Chio. La même année Philippi avec trois galères s'empara de Cia. En 1355 Filippi fut envoyé avec quinze galères dans les mers de Sardaigne. Il échoua dans une tentative sur la Lolera, et se rendit avec sa flotte à Trapani (Sicile). Là il forma le projet d'une descente sur les côtes de Barbarie, quoique Gênes ne fût pas en hostilité avec les Sarrasins. Il se munit d'échelles et de machines, et vint, sous prétexte de se ravitailler, mouiller sur la rade de Tripoli. Reçu sans défiance, il put étudier à son aise

(1) Caffa était alors une ville très-forte, commerçante et entièrement génoise ; elle venait de résister deux années aux armes du khan des Tartares.

(2) Péra était à cette époque une colonie génoise fortifiée ; son importance était telle qu'en quatre jours les Génois purent y armer huit galères et un grand nombre d'autres bâtiments de guerre, avec lesquels ils détruisirent la flotte de l'empereur Cantacuzène et le forcèrent à la paix.

au commerce génois. Paganino se dirigea vers la Crète; mais l'épidémie qui dans cette île se communiqua à ses équipages le força à regagner Gênes, où il arriva d'août avec trente-deux galères seulement. Dans la traversée, il avait été obligé de jeter mer les cadavres de quinze cents de ses hommes d'armes, morts de la peste. Suivant Paganino ne fut pas réçu. Les Vénitiens leur flotte à Antonio Grimaldi. L'expédition et le manque de courage de ce dernier l'entraînèrent à l'abandonnement de la flotte la bataille de la Loiera (1) et l'assérment de sa patrie, qui se mit sous le protectorat de Visconti, archevêque de Milan. En 1379, Paganino fut choisi de nouveau pour les Génois lui confièrent trois galères, auxquelles il entra dans l'Adriatique, prit plusieurs vaisseaux marchands ou galères vénitiennes, ravagea les côtes de l'Istrie, et le s'empara de Parenzo, qu'il brûla. Les Vénitiens, effrayés, fortifièrent leur ville et rappelèrent leur flotte. Paganino fit voile vers la Sicile; mais Corfou; et ayant appris que Visconti était emboîsée à Porto, il vint lui offrir le combat. Paganino repoussa toutes les provocations; mais il eut soin de laisser passer Giovanni Doria, Paganino, avec treize galères, entre la Sicile et le rivage. Giovanni pénétra, prit toute la division vénitienne qui y était, et revint attaquer par derrière Paganino, qui fut vaincu. Les Vénitiens, bas les armes, et Paganino revint à Gênes, conduisant avec lui l'amiral et toute sa flotte, composée de trente-trois gros vaisseaux et vingt *speroncin* mille huit cents prisonniers. Une tige pour Gênes suivit cette victoire. Les Génois, reconnaissants, firent Paganino d'un magnifique palais sur la mer, et lorsqu'il mourut, peu après, une église lui fut élevée, également aux dépens de la république.

, tué en 1379. Il était grand-amiral des Génois leur quatrième guerre contre Venise, *guerre de la Chiozza*. En 1378, il prit avec vingt-deux galères aux secours que lui demanda Louis I^{er}, dit le Grand, avant d'aller à Zara contre les Vénitiens, prit en route, brûla Grad et Caorle, et le 29 mai se battit devant Pola. Vettor Pisani, amiral des Vénitiens, sortit de ce port avec vingt-quatre galères et attaqua avec furie les Génois. Lucian, le capitaine de son escadre, au milieu de la bataille fut tué d'un coup de lance qui le perça. On racha sa mort à ses soldats, et il fut adoré, et son frère, *Zaccaria Doria*, commandant la flotte vénitienne, fut

tué et donna la bataille fut décidée. Quinze galères vénitiennes, dix-huit cents prisonniers, parmi lesquels vingt-quatre membres du grand-conseil, demeurèrent au pouvoir des vainqueurs. Lucian fut universellement regretté. On raconte qu'en Esclavonie, ayant distribué tout son argent et sa vaisselle pour subvenir aux besoins de ses soldats, un matelot se jeta à ses pieds, lui demandant du pain : Lucian coupa la boucle d'or de son ceinturon, et la donna à cet homme.

PIETRO, tué à Brindisi, le 22 janvier 1380. Il succéda à Lucian dans la charge de grand-amiral. Il s'avança avec quarante-sept galères jusqu'à Saint-Nicolas-in-Lido, une des ouvertures de la lagune de Venise, et parut le 6 août devant la Chiozza. Le 12 il attaqua le port à l'aide de cent barques armées, que Francesco de Carrare, seigneur de Padoue, fit descendre par les canaux de la Brenta, et s'empara de l'entrée de la lagune. Le 16 il se rendit maître de la Chiozza : les Vénitiens y perdirent huit cent soixante hommes et trois mille huit cents prisonniers. Attaqués au centre de leur puissance, ils demandèrent la paix à tout prix. Leur doge, Andrea Contarini, envoya trois ambassadeurs aux Génois : « Le doge nous a remis cette feuille blanche, dirent-ils en présentant un papier blanc à Francesco de Carrare, pour que vous y fussiez écrite vous-même les conditions qu'il vous plaira de dicter; il les accepte toutes d'avance, et il ne s'est réservé qu'une chose, c'est que la liberté vénitienne demeure intacte. » Le seigneur de Padoue paraissait empressé de conclure la paix à des conditions si avantageuses; mais Pietro Doria refusa toutes ces propositions : « De par Dieu, seigneurs vénitiens, dit-il aux ambassadeurs, vous n'aurez jamais la paix avec le seigneur de Padoue et notre république qu'autant que nous n'ayons nous-mêmes mis une bride aux chevaux de bronze qui sont sur votre place Saint-Marc. Quand nous les aurons bridés de notre main, nous les ferons bien tenir tranquilles. » Cette réponse insultante rendit l'énergie aux Vénitiens, qui ne pensèrent plus qu'à se défendre. Cependant les Génois poursuivirent leurs avantages, et s'emparèrent successivement de Torrenova, Cavarzere, Mont-Albano, Loreda, Torre delle Bebe, et du château des Salines. Le 26 août Pietro Doria attaqua le Lido, mais il fut repoussé. Les Vénitiens tirèrent des fers l'amiral Vettor Pisani, qui avait été emprisonné après sa défaite de Pola, et le mirent à leur tête : cet habile général recomposa une flotte et une armée; il combla les canaux, enferma les Génois dans la Chiozza, les battit le 6 janvier 1380 à la pointe de la Lova, et porta contre eux deux énormes pièces d'artillerie : l'une lançait des pierres de cent quatre-vingt-quinze livres, l'autre de cent quarante. C'était la seconde fois seulement qu'on se servait en Italie de ces engins : ils étaient désignés sous le nom de *bombardes*. On les char-

elle septentrionale, et le 22 janvier 1380.
de Sapienza, pour le 22 janvier 1380.
à Brindisi.

fait prisonnier en Espagne le roi de France. Le prépara aussitôt à attaquer l'amiral es-Lannoï. Celui-ci menaçait de se porter aux extrémités contre son prisonnier. An-
 oria continua d'avancer; alors le roi parut
 galère, et lui ordonna de ne pas engager
 bat inutile, puisqu'il avait engagé sa parole
 spagnols. Andrea Doria obéit avec peine,
 orna à escorter la flotte ennemie. Fran-
 l'autorisa à quitter son service, sous la
 on de le reprendre lorsque la fortune aurait
 autre aspect. Charles-Quint offrit ensuite
 le commandement de ses forces navales;
 oria refusa généreusement, et accepta les
 du pape Clément VII, qui le nomma gé-
 e ses galères, avec trente mille écus de
 Deux ans après, François I^{er}, devenu
 trouva Andrea fidèle; et ce dernier prit
 l'amiral des mers du Levant: aussitôt il mit
 devant Gênes, qui tenait pour l'empereur,
 ra de toute la flotte, qui se trouvait dans
 et força la ville à chasser la faction des
 et à reconnaître Théodore Trivulce gou-
 pour la France. Dans cette occasion,
 Doria disait qu'il combattait Gênes pour
 même, son but étant de délivrer sa patrie
 resion dans laquelle les Adorni la tenaient
 longtemps. En effet, sa conduite durant
 prouva l'affection qu'il portait à ses con-
 Lorsque la ville se fut rendue, il se fit
 inspecteur des vivres, et eut soin que les
 us arrivassent en abondance et à bas
 es soins lui gagnèrent tous les cœurs.
 époque il se maria avec Pietretta Usode-
 fille d'un des principaux citoyens de
 t nièce du pape Innocent VIII, et reprit
 eu de temps après, dans l'intention de
 e descende en Sicile; mais il n'alla qu'en
 ce, et fut rappelé par le sénat, qui voulait
 a avis sur la manière dont on devait user
 erté que François I^{er} offrait de rendre
 ois. Andrea Doria revint dans sa patrie;
 se tarda pas à être vivement froissé des
 s du roi de France, qui, mal conseillé,
 it le remboursement des frais de l'expé-
 e Sicile et la remise des prisonniers
 les Impériaux par Filippino Doria à la
 de Salerne. En même temps François
 rifier Savone, afin de rendre cette ville la
 Gênes. Andrea Doria s'en plaignit vive-
 ais, loin d'écouter ses raisons, François le
 déchu du commandement général des
 le France; il donna cette charge à Bar-
 avec ordre de se rendre à Gênes et de se
 Andrea Doria ainsi que de tous les captifs
 Filippino. Andrea, prévenu à temps,
 à Erice avec ses prisonniers, parmi les-
 ient le marquis du Vasto et Ascanio
 Entraîne par son ressentiment et gagné
 oncils et les promesses de ces deux
 s, il conclut une trêve avec l'empereur,
 signa aussitôt la trêve avec ses propres

forces. Cette défection fit échouer l'expédition
 des Français sur Naples, et amena la ruine en-
 tière de leurs affaires en Italie. Profitant de l'é-
 loignement des troupes françaises et de la peste
 qui avait obligé tous les habitants à abandonner
 Gênes, il débarqua dans cette ville (12 sep-
 tembre 1528), s'y établit sans coup férir, bloqua
 Trivulce et les Français dans la citadelle, et cou-
 rut ensuite s'emparer de Savone. La paix gé-
 nérale ayant été conclue le 5 août 1529, Doria ré-
 tablissait l'ordre dans sa patrie, et préférant le titre
 de libérateur à celui de maître, il organisa un
 nouveau gouvernement, qui a duré aussi long-
 temps que la république de Gênes. Le sénat lui
 décerna le nom de *Père de la Paix*, ordonna
 qu'il lui serait érigé une statue et qu'on lui
 achèterait un palais aux frais du trésor public. Il
 voulait le créer doge; mais il s'y refusa, parce que
 cette dignité l'aurait empêché de servir l'empereur
 ainsi qu'il le lui avait promis. Cependant, il
 usa de sa toute-puissance pour abattre les fac-
 tions des Adorni et des Fregosi, dont il fit dis-
 paraître jusqu'au nom; et s'il rappela les nobles
 exilés, ce fut seulement pour les mettre au ni-
 veau des autres citoyens. Andrea Doria trouva
 près du politique Charles-Quint tous les avan-
 tages d'amour-propre et d'intérêt qu'il pouvait
 ambitionner: ce prince l'attira à sa cour, le
 combla d'honneurs, le fit chevalier de la toison
 d'Or, et lui donna la principauté de Melfi. Il af-
 fecta de lui accorder toute sa confiance, et le créa
 général de la mer, avec une autorité entière et
 absolue. Andrea avait alors en propriété douze
 galères, qui devaient, en vertu de son traité, être
 entretenues par l'empereur; celui-ci en porta le
 nombre à vingt-deux. Aussi l'amiral génois rendit
 à Charles-Quint les plus grands services. En
 1532 il enleva aux Turcs les villes de Coron et
 Patras en Grèce, et les força ainsi à évacuer la
 Hongrie et l'Autriche. La conquête de Tunis, où
 Charles-Quint voulut se trouver en personne
 (1535), fut principalement due à la valeur et à
 l'habileté d'Andrea. L'année suivante, il seconda
 l'invasion de la Provence par Charles-Quint, prit
 Toulon, et ravages les côtes du golfe du Lion. La
 défense énergique des Français ayant forcé les
 Espagnols à une retraite désastreuse, Andrea
 Doria ramena l'empereur à Barcelonne. Le pape
 Paul III, désirant réunir toutes les forces de la
 chrétienté contre les Turcs, amena un armistice
 entre Charles-Quint et François I^{er}. Les deux
 monarques eurent une entrevue à Aigues-Mortes,
 sur la galère d'Andrea Doria. « Charles-Quint,
 rapporte un contemporain, appelé Andrea, qui
 s'était tenu à l'écart, et lui dit de venir saluer le
 roi. François le reçut avec bonté, et lui tint ce
 langage: « Doria, je vous tiens en considération
 de l'empereur pour rendre nos amitiés. » Doria
 lui répondit: « Grand roi, c'est justice que
 votre Majesté me doit. Lorsque j'étais à son
 service, je lui ai donné des preuves de mon atta-
 chement et de mon zèle. » L'empereur, s'aperce-

vant que Doria était un peu ému, l'interrompit, et lui dit de baiser la main du roi. François 1^{er} la lui présenta d'une manière gracieuse, et lui demanda à voir sa galère. Il aperçut un canon de bronze sur lequel étaient les armes de France, et s'arrêta à le regarder. « Ce canon est d'un métal excellent, » dit Doria. « Je fais frapper à présent de meilleur métal qu'autrefois, » répondit le roi, qui voulait faire entendre qu'il payait mieux ceux qui le servaient que par le passé. « Le métal de l'empereur a toujours été bon, reprit Doria. Au reste, ma personne et mes biens sont d'abord à l'empereur, ensuite à Votre Majesté. » Le roi le remercia, et se tournant vers l'empereur, lui dit : « Prince, vous avez fait en Doria une bonne acquisition ; ayez soin de la conserver. » Cette conversation légitimerait le reproche que l'on peut faire à Andrea Doria, celui d'avoir souvent agi comme un chef de Condottieri, n'ayant que l'argent pour mobile et vendant son épée au plus offrant, ce qui expliquerait le nombre de maîtres et d'intérêts opposés qu'il a servis. Brantôme dit qu'à la suite de la conversation que nous venons de rapporter, « Doria proposa à l'empereur de lever l'ancre, d'emmener le roi et de mettre ainsi fin à la guerre, ce que l'empereur refusa et détesta. » Le même auteur ajoute « qu'il a entendu dire que c'était une calomnie, et qu'Andrea Doria était incapable d'une pareille bassesse ». Quoi qu'il en soit, ce fut malgré les conseils d'Andrea Doria que Charles-Quint fit, en 1541, la malheureuse expédition d'Alger, où il perdit une partie de sa flotte et de ses soldats, et Doria onze de ses galères. Déjà la gloire n'avait pas mieux favorisé le guerrier génois à Prevesa, en 1539, où, s'étant trouvé avec la flotte impériale, jointe à celle des Vénitiens et du pape, en présence de l'armée navale turque, commandée par le célèbre Barberousse, et de beaucoup inférieure à la sienne, il évita le combat, sous différents prétextes, et laissa échapper une victoire assurée. « C'était, dit Brantôme, un bruit public en ce temps-là, qu'il y avait un accord secret entre Barberousse et lui, par lequel ils étaient convenus d'éviter mutuellement entre eux les occasions décisives, afin de prolonger la guerre, qui les rendait nécessaires et leur fournissait les moyens de s'enrichir. » Ce qui sembla confirmer cet accommodement, ce fut la mise en liberté par Andrea Doria du fameux corsaire Dragut (voyez ce nom), fait prisonnier par Giannettino Doria, autre neveu d'Andrea. Charles-Quint récompensa néanmoins les services de son amiral par l'investiture du marquisat de Tursi (royaume de Naples), pour lui et ses héritiers, et par la dignité de grand-chancelier de ce royaume. Andrea Doria jouissait tranquillement à Gênes des biens que ses exploits lui avaient acquis, lorsqu'en 1547 une conspiration ourdie par les Fieschi (voyez ce nom) faillit lui faire perdre la vie et rejeter sa patrie dans les horreurs de la guerre civile. Andrea Doria

échappa au fer des conspirateurs ; mais son neveu Giannettino (voyez ce nom) tomba sous leurs coups, en même temps que Giovanni-Luigi Fieschi se noyait, au moment de réussir. La douleur de la mort de Giannettino poussa Andrea à des actes de cruauté dont on regrette de voir souillée sa vieillesse. A peine la conjuration des Fieschi était-elle éteinte que Giulio Cibo, beau-frère de Giannettino Doria, et frère de Leonora Cibo, veuve de Giovanni-Luigi Fieschi, en forma une nouvelle avec les débris de la faction vaincue et l'argent fourni par la France. Cette conjuration fut découverte : Cibo eut la tête tranchée et ses complices furent bannis. La haine d'Andrea Doria pour les Fieschi ne connut plus de bornes. En 1555, le marquis de Porto-Erro, y avait-il un Fieschi, frère de Giovanni-Luigi, il le livra à Andrea, qui le jeta à la mer. Andrea mourut en 1561, et fut enterré à la mer. On ne trouva pas son corps à cause de sa magnificence et de sa réputation dans les affaires domestiques, qu'on avait supposé. Peu de temps après, son rôle aussi important d'homme d'État éprouva une longue vie. Il fut vivement regretté où il expira, et on le considéra comme le quartier de Gênes. Andrea Doria, républicain, avait la physionomie d'un homme à la mémoire si bien lisait. Il était d'une piété tous les jours de la Vie deux repas, aimait beaucoup les auteurs, parmi lesquels Lorenzo Capelloni, 1563 et 1569, in-4°, avec portrait de Gênes, De Vita et Gestis Andreae Doriae, 1569, in-4° ; trad. Arnoldi, sous le titre de : Delle Vita et Gestis Andreae Doriae ; Le Grillo Cattaneo, *Elogio Storico* 1781, in-8°. — Antonio Blasi, *Andrea Doria*, Parme, 1781, in-8°. — *Andrea Doria dans les Fieschi*, 1781, in-12.

ANTONIO VI
vice de Cl
leurs capitaines. s'est passé de son publiée sous le titre de : *Doria, delle cose di occorse al mondo del Carlo V* ; Gênes, 1571, in-8°. — GERONIMO, *Conte de* en mars 1558. Il rendit grands services à sa pa

Il repartit sur la réponse de l'oracle, qui lui conseilla d'aller fonder une colonie d'Héraclée à Eryx en Sicile, ville dont le territoire appartenait à Hercule. Dans la traversée, il rencontra sur les côtes d'Italie les Crotoniates se préparant à combattre les Sybarites, et prit part à leur expédition en 510. Il obtint après la victoire une portion du terrain conquis, et y éleva un temple de Minerve. Il continua ensuite son voyage pour Eryx, et fonda une colonie; mais quelque temps après lui et tous ses Spartiates, excepté Euryléon, périrent, dans une bataille contre les Egestéens et, à ce qu'il semble, aussi contre les Carthaginois. Il laissa un fils nommé Euryanax, qui accompagna Pausanias dans sa campagne contre Mardonius. On ignore pourquoi ce fils ne monta pas sur le trône à la mort de Cléomène. O. Müller pense qu'un Héraclide qui abandonnait son pays pour aller s'établir à l'étranger était déchu de ses droits au trône.

Hérodote, V, 4-66; IX, 10, 53, 55. — Diodore, IV, 23. — Pausanias, III, 16. — Plutarque, *Agis*. — Müller, *Die Dor.*, X, 7.

* **DORIEE**, athlète rhodien, fils de Diagoras, vivait vers 430 avant J.-C. Il appartenait à une branche de la famille des Héraclides, aux Eratides de Jalyse, dans l'île de Rhodes. Il fut vainqueur au pancrace dans trois olympiades successives, la 87^e, la 88^e et la 89^e (432, 428 et 424, avant J.-C.). Il remporta sept victoires aux jeux Néméens et huit aux jeux Isthmiques. Proscrit comme aristocrate, ainsi que toute sa famille, par les Athéniens, il se réfugia à Thurium et ensuite à Syracuse. Il alla avec trente galères au secours des Spartiates, et les rejoignit à Cnide dans l'hiver de 412. Un des résultats de cette expédition fut d'amener à Rhodes une révolution qui y établit la famille de Diagoras, en 411. Dorée continua de tenir la mer, et figura dans plusieurs incidents de la guerre. A la fin de 407, il tomba entre les mains des Athéniens. Le peuple, plein d'admiration pour sa vigueur d'athlète et pour la beauté de ses formes, ne le fit point périr, et se contenta d'exiger de lui une rançon. Pausanias prétend, sur l'autorité d'Androton, que lorsque Rhodes se joignit à la ligue athénienne formée par Conon, Dorée fut pris par les Spartiates et mis à mort.

Thucydide, III, 8; VIII, 35, 44, 81. — Diodore de Sicile, XIII, 55, 48. — Xenophon, *Hellen*, II, 2. — Pausanias, V, 7.

* **DORIGNELLO** (François), littérateur italien, né à Padoue, en 1731, mort en 1815. Après avoir fait ses études au séminaire de cette ville, il y fut nommé professeur de belles-lettres. Il enseigna également à Ceneda et à Bassano; mais il résigna bientôt son emploi pour vivre dans la retraite, entièrement livré aux travaux littéraires. Dorighello a laissé un bon ouvrage, intitulé : *Quintus Horatius Flaccus a Francisco Dorighello, Patavino, illustratus*; Padoue, 1774, 3 vol. in 8°. On y trouve ce que les plus habiles

commentateurs ont écrit de mieux sur le poète latin. L'auteur y a joint des remarques très-judicieuses sur les pensées et sur le style d'Horace.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*. — *Giornale di Pisa*, 1776.

DORIGNY (Le P. Jean), biographe français, vivait en 1716. Il appartenait à la Compagnie de Jésus. On a de lui : la *Vie du révérend père Canisius, de la Compagnie de Jésus*; Paris, 1707, in-12; — la *Vie du père Antoine Possuin, etc.*; Paris, 1712; — l'*Histoire de la Vie de saint Remy, archevêque de Reims, apôtre des Français, et des différentes translations de son corps, etc.*; Châlons, 1713, in-12. L'auteur déclare « fuir la critique et n'écrire que pour ceux qu'une pieuse crédulité met en disposition de profiter de son travail »; il n'a pas cru devoir s'inquiéter de justifier les faits attribués à son saint, l'opinion commune lui a suffi; — l'*ie d'Edmond Auger, confesseur et prédicateur de Henri III, roi de France et de Pologne, où l'on voit l'histoire de l'établissement des Jésuites en France, depuis le règne de Henri II jusqu'à celui de Henri le Grand*; Lyon, 1716, in-12. Le père Auger fut le premier recteur du collège de Lyon; on trouve dans sa Vie beaucoup de choses concernant Lyon.

Le long, *Bibliothèque historique de la France*, t. 9, 929 et 11108. — *Journal des Savants* de 1708, p. 280; de 1712, p. 273; de 1714, p. 290, et de 1716, p. 281. — Sumart et Girard, *Bibliothèque sacrée*.

DORIGNY (Michel), peintre français, né à Saint-Quentin, en 1617. 1663. Il était élève et disciple de son beau-père, et dont il suivit de fort près à l'eau-forte la plus de son beau-père, et le caractère de leur auteur.

de l'Académie de Peinture. tableaux estimés, exécutés par Vincennes et l'hôtel de Holla ses nombreuses estampes, on ration des Mages, d'après Vouet, faites en manière de fines pelle de l'hôtel Segnier; — *Vénus* d'après le même; — *Venus et l'chant des plumes aux ailes de* — *Mercur* et les G. id. — L. d'Europe, id.; — *Didon*, id.; et plusieurs composition, soit d'après autres maîtres. On com rature appelée La Mansard ayant p les arts, Dorigny conduisant à Mont saint Jean qui porte un

Baun, *Dictionnaire des Graveurs*. — de la Vie des Peintres.

DORIGNY (Louis), français, fils de Michel, né à Verone, en 1732. Il était de de rapides progrès sous

borigny concourut pour le grand prix de : ; mais n'ayant obtenu qu'une médaille, la France, et se rendit en Italie. Il vint à tour Rome, Foligno, Vérone et Vercelli se maria avec la fille d'un orfèvre; il se fit accueillir par son talent. En revint en France, et se présenta à l'Académie ayant échoué par les intrigues de , il s'expatia de nouveau. Le prince l'appela à Vienne, en 1711, et lui fit d'importants travaux. Dorigny séjourna quelque temps à Prague, puis retourna , où il se fixa. Ce peintre avait l'exécution et propre aux grandes compositions sont correctes, mais leur caractère souvent de grâce et d'élevation. Ses tableaux plus estimés sont : *La Sainte Vierge*, maître-autel des Fenillants de Foligno; *le Bernard*, pour la même communauté; tout les *Saints* peints à fresque dans la nef de la cathédrale de Trente. On a de beaucoup d'estampes à l'eau-forte, entre autres de trente-deux pièces, y compris le tome pour une édition italienne des *Pennetennes* du P. Bouhours; — cinq centimètres des poésies d'Horace; — la *Descente Surrasins au port d'Ostie*, d'après etc.

Dictionnaire des Graveurs. — Le Bas, Dict. de la France

BNY (*Nicolas*), peintre et graveur, second fils de Michel et frère de Louis, né, en 1637, mort dans la même ville, en 1703, exerça d'abord la profession d'avocat ; il quitta pour se livrer à l'étude des arts, à vingt huit ans en Italie. En 1711 il se rendit à Londres, pour y graver les cartons de Raphaël, conservés à Hampton-Court. Le roi Louis XIV, Georges I^{er}, le combla de biens et de faveurs ; Dornigny revint en France et fut reçu en 1725 membre de l'Académie de Peinture. Il a fait peu de choses en peinture ; mais il excellait dans la gravure, et a un grand nombre d'excellentes estampes, où l'on admire le bon goût du dessin, la manière savante et pittoresque de son pinceau. On a de lui : *La Transfiguration*, d'après Raphaël ; — *La Descente de croix*, d'après le tableau de Volterra (Ricciarelli) ; c'est la plus belle gravure que l'on ait d'après le tableau de Raphaël ; — *Saint Pierre guérissant le boiteux à la porte du temple*, d'après Raphaël ; — *Le Martyre de saint Sébastien*, d'après le tableau de Saint Dominquin ; — *La Mort de sainte Catherine*, d'après Le Guerchin ; — *Saint Joseph portant sur les eaux*, d'après Lanfranco ; — *Une Adoration des rois*, d'après Raphaël ; — *La Cène de l'Eglise de Venise*, d'après le tableau de la porzione Naroni, en huit pièces, d'après Ciro Ferri ; — *La Descente de croix*, d'après un tableau de Saint Louis ; — *Saint Charles Borromée*, d'après un tableau de Saint Charles Borromée.

les Borromées, d'après Lamberti; — Saint Bernard reçu dans l'ordre de Cîteaux par saint Étienne, troisième abbé de cet ordre, d'après Joseph Passari; et plusieurs autres sujets, d'après Annibal Carrache, Le Guide, Lanfranc, Le Bernin, Carlo Cignani, Louis Dorigny, etc.

Basan, Dictionnaire des Graveurs.

DORIGNY, Voy. ORIGNY (D)

* **DORILLIUS** (Δορύλλιος) ou **DORILLIUS** (Δορύλλιος), poète tragique athénien, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C. Il n'est connu que par les railleries d'Aristophane.

Suidas Hienychius, et l'Etym. Mag., sumot Δοφάλλος.
— Schol. in Aristoph. Ran., V, 119.

* **DORIMAQUE** ou **DORIMAQUE** (Δοριμαχος ou Δοριμαχος), général grec, fils de Nicostrate, né à Trichonium, en Étolie, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il fut envoyé en 221 à Phigalée sur la frontière des Messéniens, alliés de l'Étolie. Dorimaque déclara qu'il venait défendre Phigalée contre les Spartiates; mais ce n'était qu'un prétexte pour se mêler aux affaires du Péloponnèse et pour allumer une guerre générale. Ses troupes pillèrent le territoire des Messéniens, qui protestèrent en vain contre un pareil procédé. Dorimaque, qui ne pouvait rien répondre à leurs justes réclamations, fit tant auprès de Scopas, gouverneur de l'Étolie, que celui-ci, sans même consulter l'assemblée générale, commença les hostilités non-seulement contre les Messéniens, mais aussi contre les Épirotes, les Achéens, les Acarnaniens et les Macédoniens. L'année suivante, en 220, Dorimaque envahit le Péloponnèse avec Scopas, et défait Aralus à Caphyes. Il prit part aux opérations militaires par lesquelles les Étoiliens se joignirent à Scerdiliadas d'Illirie, à la prise et à l'incendie de Cynèthe en Arcadie et à la malheureuse expédition contre Algira en 219. Dans l'automne de la même année, ayant été élu général par les Étoiliens, il ravagea l'Épire et détruisit le temple de Dodone. En 218 il envahit la Thessalie, dans l'espoir de forcer Philippe à lever le siège de Palus, dans l'île de Céphallénie. Le roi de Macédoine fut en effet forcé par la trahison de Leontius d'abandonner le siège de Palus; mais il profita de l'absence de Dorimaque pour envahir l'Étolie et pour piller jusque sous les murs de Thermum, capitale du pays. Dorimaque prit une part active au traité d'alliance avec les Romains contre Philippe en 211, à la nouvelle législation adoptée par les Étoiliens en 204, et à l'ambassade envoyée en Égypte en 196 pour conclure la paix avec Ptolémée V Épirobane.

Polybe, IV, 3-13, 16-19, 37-38, 67, 77; V, 1, 3, 6-9, 11, 17; IX, 32; XIII, 1; XVIII, 37; XX, 1; *Fragm. hist.*, 68. — Tit-Live, XXVI, 24. — Brandstätter, *Gesch. des Aetol. Landes*, p. 342.

DORIMON (....), auteur et acteur français, vivait en 1692. Il était comédien dans une troupe formée sous la protection de mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston, duc d'Orléans, et que par cette raison on appelait *la troupe*

de *Mademoiselle*. Cette troupe, établie rue des Quatre-Vents, ne subsista que peu de temps. Dorimon, bien que peu connu aujourd'hui, ne manquait cependant ni de verve ni d'esprit; il fit représenter plusieurs pièces, dont voici les titres : *Le Festin de Pierre, ou le Fils criminel*, tragi-comédie en cinq actes et en vers, dédiée au duc de Roquelaure; Paris, 1659, in-12. Cette pièce, qui n'est qu'un plagiat complet de celle de Villiers, avait été représentée avec succès à Lyon en 1658; elle fut réimprimée sous le nom de Molière; Amsterdam, 1679; — *L'Amant de sa Femme*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1661, in-12. L'intrigue de cette pièce est simple, mais spirituelle et bien conduite. De La Font s'est servi du même sujet pour composer son acte de *La Femme*, dans le ballet des *Fêtes de Thalie*, représenté en 1714; et Boissy, dans *La Rivale d'elle-même*, jouée en 1721, n'a fait, à peu de chose près, que mettre en prose les vers de Dorimon; — *L'Inconstance punie*; Paris, 1661: cette comédie est sans art et sans intérêt, mais quelques scènes sont spirituellement écrites; — *L'Ecole des Cocus, ou la precaution inutile*; ibid.; — *La Femme industrieuse*; ibid. Cette comédie est tirée d'une nouvelle de Boccace et d'une pièce espagnole: *La Discreta inamorada*, de don Lopez de Véga; elle est écrite dans le style du bas comique, mais elle est passable. Suivant Parfaict, « on pourrait dire que Molière a emprunté quel-que chose de cette pièce dans son *Ecole des Maris* »; — *La Comédie des Comédiens*; ibid.: l'auteur, dans cet ouvrage, peint les mœurs du théâtre de son temps; — *Les Amours de Trapolin*; ibid.; — *La Rosélie, ou Dom Guillot*, comédie en cinq actes et en vers; Paris, 1661, in-12. Cette comédie paraît n'être qu'une contre-façon de *La Dame d'intrigue, ou le riche vilain*, de Chapuzeau; — *L'Avaré dupé, ou l'homme de paille*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1663, in-12; — *Le Médecin dérobé*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1692, in-12.

Dorimon avait épousé une comédienne de la même troupe; elle se mêlait aussi de faire du bel esprit: on peut juger de son goût et de son talent par les vers qu'elle lui adressa à l'occasion de sa pièce du *Fils criminel*:

Encore que je sois la femme,
Et que tu me doives ta foi,
Je ne le donne point de blâme
D'avoir fait cet enfant sans moi.
Toutes fois, ne me crois pas buse;
Je connais le sacre valon,
Et si tu vas trop voir ta muse,
J'ai caressé Apollon.

A. JADIN.

Recherches sur les Théâtres de France. — Lorré, *Muse historique*, janvier 1661. — *Bibliothèque du Théâtre-Français.* — Riccoboni, *Observations sur la Comédie*, II, 157.

DORING. Voy. DOERING.

DORIOLE ou DORIOLE (1) (*Pierre*), sire de Loiré (Aunis), homme d'État français, né à La

Rochelle, en 1407, mort le 14 septembre 1465. Il étudia particulièrement le droit, et fut reçu licencié en cette faculté en 1430. En 1451 il fut élu maire de La Rochelle, fonctions auxquelles son père, Jean, avait été élevé à plusieurs reprises. Pierre Doriole remplissait encore cette charge en 1456, lorsque, député à la cour de Charles VII pour y représenter les intérêts de sa province, ce monarque lui confia l'emploi de trésorier du royaume. A l'avènement de Louis XI, en 1461, Doriole conserva ses fonctions; mais en 1464 il embrassa le parti des seigneurs formant la ligue dite du *Bien public*. Arrêté à Moulins, par Jean II, dit *le Bon*, duc de Bourbon, et remis entre les mains de Louis XI, le roi de France crut utile cette fois de rendre le bien pour le mal, et rétablit Doriole dans sa charge. En 1468 Doriole adressa un mémoire au roi pour obtenir la prohibition de l'introduction des épiceries en France par navires étrangers; sa requête demeura sans effet. Il s'appliqua ensuite, avec plus de succès, à réprimer le vagabondage, et sévit avec une grande sévérité contre la caste d'individus appelée à cette époque *Bohémiens*. En 1469 il travailla activement au procès de son collègue le cardinal La Balue: il en eut la bibliothèque. L'année suivante, Louis XI maria Doriole avec Charlotte de Bar, veuve de Guillaume de Varie, général des finances. Le 25 juin 1472 Doriole fut appelé à la dignité de chancelier de France; les appointements de cette charge furent élevés en sa faveur à quatre mille livres. Aucun ministre n'avait été jusqu'à lui rétribué aussi largement. Il est vrai que Doriole, malgré ses fonctions, fut employé comme adjudicateur en plusieurs occasions importantes. En 1473 il fut envoyé près du duc de Bretagne, François II, pour le décider à être arbitre entre Louis XI et le duc de Bourgogne. La même année Doriole prit une part active au traité de Senlis. En 1474 il négocia avec le roi d'Anjou, et réussit à détacher le duc de Bretagne de l'alliance anglaise et bourguignonne. Tant qu'il Louis XI traitait avec ses ennemis les plus puissants au moyen de son chancelier, il lui donna comme chef de la justice du royaume de France une lourde et pénible tâche. Doriole dut presider les cours des pairs qui condamnaient le duc d'Alençon (avril 1474), le comte de Saint-Pol (19 décembre 1475), et le duc de Nemours (1477). Il sut faire accorder la violence de sa loi avec les formes de la justice. Cependant il resta un instant; ce fut à l'occasion de la mort du connétable, auquel il avait épargné les angoisses d'une torture inutile: il reçut de Louis XI les lettres suivantes: « Si notre chancelier n'est ce jour que le connétable eût découvert ses entrailles, le comte de Dammartin, et lui aussi, il ne les pas fait mourir sans le faire gémir et ne savoir la vérité du tout; encore, de peur de déplaire à son dit maître, il voulait qu'il le fût seulement connu du procès du duc de Bretagne ».

(1) Il s'écrivait aussi d'Auriol et d'Orliole.

a de trouver façon de le faire échapper. » L'affaire n'alla pas plus loin : il est vrai que Doriole, au moment de l'exécution, remarquant que le connétable portait à son cou une pierre précieuse garantissant de la peste et du poison, s'en fit emparer : en sujet dévoué et habile, il l'offrit au duc de Bourgogne. Plus tard Doriole fut envoyé à Londres pour entraver l'alliance du duc de Bourgogne avec Édouard IV, roi d'Angleterre. Il sut, en mai 1475, réconcilier Charles Téméraire avec Louis XI. En 1478 il fut chargé d'une mission de la plus haute importance, celle d'empêcher le roi d'Angleterre de s'allier avec Maximilien d'Autriche, devenu l'époux de Marie de Bourgogne ; il conjura l'orage. Il fut un grand service rendu à la France. En 1480 Doriole, par un traité avec René, roi de Sicile et duc de Lorraine, négocia la cession de Metz-sur-Moselle. Il obtint en 1481, contre la volonté royale, que le procès de René, comte de Richemont, entamé devant une commission extraordinaire, fût renvoyé au parlement de Paris. En 1482 Doriole osa appuyer dans le conseil royal certaines réclamations élevées par le duc de Bretagne. Louis XI lui écrivit : « Je vous prie, beau seigneur, que, en vos besoins, vous ne me soyez pas si rigoureux, car je ne l'ai pas été envers vous. » Mais bien à l'appât de qui vous le faites. Je souviens de la journée que vous prîtes avec nous avec les Bretons. » L'année suivante Louis XI lui confia ses fonctions de chancelier ; pendant, lui en conserva le traitement, avec le titre de premier président de la cour des comptes.

A. de L.

DORIOLE (Combes, Chronique. — Belcarus, Comptes francs, lib. I, II. — Jean de Troyes, XIII, 28. — Thomas Basin, Indrocius XI. — Godetroy, Preures, IV. — Arcere, Histoire de La Rochelle. — Amos-Barbot, Histoire des titres, chartes et privilèges de La Rochelle. — Duchesne, Histoire des Chanceliers. — Le Anetone, Histoire généalogique des Grands Officiers de Couronne. — Raignet, Biographie saintongeaise. — Girard, Histoire des Ducs de Bourgogne, VIII. — Maudet, Histoire des Français, XIV.

DORION (Δωριον), musicien et littérateur grec, né probablement en Égypte, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Nous ne le connaissons que par Athénée, qui le représente comme un musicien homme d'esprit, bon vivant et érudit, auteur d'un ouvrage sur le poison. Ses goûts lui firent donner par le poète Épicure le surnom de Δωριονιστής. On trouve à Athènes plusieurs anecdotes sur Dorion.

DORON, III, VIII, et V. — Meunier, Fragmenta Comici Graecorum, vol. III.

DORION (Claude-Auguste), littérateur français, né à Nantes, en 1770, mort à Paris, le 29 mars 1829. Après avoir fait ses études à Paris, il entra dans les bureaux du ministère de l'Intérieur ; mais, peu partisan des principes républicains, il s'éloigna de la scène politique, et fit plusieurs voyages dans les contrées les plus intéressantes de l'Europe, et à son retour con-

sacra tous ses instants à la littérature. Charmé de l'éclat et de l'élevation de la poésie épique, grand admirateur des poètes de l'antiquité, dont il avait étudié les œuvres sublimes, il obtint quelques succès honorables dans le genre, si difficile, de l'épopée. Deux fois il se mit sur les rangs pour entrer à l'Académie Française, la première en 1817, pour succéder à Choiseul-Gouffier, la seconde en 1821, pour obtenir le fauteuil resté vacant par la mort de Fontanes ; mais ayant échoué les deux fois, il se résigna, et ne se présenta plus. On a de lui : *Marie-Thérèse à François, empereur d'Autriche*, héroïde, 1797 ; — *Chant de Sulumla*, imitation d'Ossian ; Paris, 1801, in-8° ; — *La bataille d'Hastings, ou l'Angleterre conquise*, poème en douze chants, avec une introduction historique ; Paris, Didot, 1809 et 1822, 2 vol. in-8°. Ce poème obtint une mention honorable dans un rapport sur les prix décennaux ; — *Palmyre conquise*, poème en douze chants, avec une introduction et des notes ; 1815 et 1825, Didot, in-8° ; — *Ode sur le Mariage du duc de Berry* ; Paris, 1816, in-8° ; — *Ode sur les Montagnes*, cantate d'Amphion ; 1816 ; — *Considérations sur l'état politique et commercial des puissances européennes, depuis la Révolution jusqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle* ; Paris, 1818, in-8° ; — *Perkins Warbeck, faux duc d'York*, roman historique ; Paris, 1819, 3 vol. in-12 ; — *Poésies lyriques et bucoliques*, précédées d'un *Essai sur la poésie et l'éloquence*, et suivies d'*Héromède, reine de Ségeste*, tragédie en cinq actes ; Paris, 1821 et 1825, in-8° (la tragédie d'*Héromède* avait été refusée par le comité du Théâtre-Français en 1800) ; — *Le Méfiant*, comédie en cinq actes et en vers ; Paris, 1822, in-8° ; — *Le Mage*, poème ; Paris, 1825, in-8° ; — *Ode sur le Sacre de Charles X* ; ibid. ; — *Discours d'un envoyé de la Grèce au premier congrès qui jugera convenable de l'admettre* ; Paris, 1826, in-8° ; — *Les Ottomans et les Grecs*, poème lyrique ; ibid. Enfin, Dorion a composé plusieurs *Cantates*, qui ont été mises en musique par les concurrents pour le prix de composition musicale à l'Institut, classe des Beaux-Arts.

A. JADIN.

Biographie contemporaine. — Documents particuliers.

* **DORIS**, artiste grec, peintre de vases ; son nom se trouve sur diverses coupes ou *cylindres*, à figures rouges et d'un travail fin ; une d'elles, représentant des sujets bachiques, faisait partie de la belle collection de B. Durand, et fut adjugée, en 1836, au prix de 670 fr.

G. B.

Clarac, *Catalogue des Artistes de l'Antiquité*, p. 90. — J. de Witte, *Revue de Philologie*, 1857, t. II, p. 407. — Raoul-Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 38. — J. G. Ecius, *De Daretis Phrygio* (Leipzig, 1768, in-4°).

* **DORIST** (Jean), physicien et théologien français, né à Mouzon, en 1585, mort à Paris, le 12 mars 1652. Il entra en 1606 dans la congrégation des Jésuites, professa les belles-lettres

pendant dix ans, et enseigna ensuite la théologie seize autres années. On a de lui : *Curiosæ Quæstiones de ventorum origine, et de accessu maris ad littora et portus nostros, et ab istis recessu*; Paris, 1646, in-8° : cet ouvrage peut servir à constater l'état des sciences naturelles au dix-septième siècle; — *Réponses catholiques aux questions proposées dans le prétendu Catéchisme de la grâce*; Paris, 1650, in-12 : c'est une réfutation du *Catéchisme de la grâce* de Matthieu Feydeau (de Port-Royal); sine loco, 1650, in-12; — *Refutatio Catechismi de gratia, ex sola doctrina sancti Augustini*; Paris, 1651, in-12; — *Refutatio compendiosa Catechismi de gratia*; ibid.; — *Défense de saint Augustin contre le faux Augustin de Jansenius*; Paris, 1651, in-4°, trad. en latin sous ce titre : *Vindiciæ S. Augustini adversus pseudo-Augustinum Corn. Jansenii, tractatus in singulos libros et singula librorum capita tomus primi de hæresi Pelagiana*; Paris, 1656, in-4°; — *Præcis confessionis sacramentalis, ex S. Augustino*; Paris, 1652, in-12.

Sollwell, *Catalogus Scriptorum Societatis Jesu*, 440. — Dom Lelong, *Histoire de Luçon*, 352. — Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du XVII^e siècle*, 2173. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Abbé Bouillot, *Biographie ardennaise*.

DORIVAL, et quelquefois **D'ORIVAL** (Claude-François), surnommé *Plume d'Or*, juriconsulte français, né à Besançon, en 1656, mort dans la même ville, le 4 septembre 1733. Il fit ses études à l'université de Dole, fut reçu avocat au parlement de sa province, et devint conseiller à l'hôtel de ville de Besançon. La grande facilité et la clarté avec lesquelles il rédigeait une consultation ou motivait un arrêt lui méritèrent de ses contemporains le surnom de *Plume d'Or*. On a de lui : *Usages et coutumes de Besançon*; 1721, in-4°, avec un commentaire très-apprecié.

DORIVAL (N.), archidiacre et official de Besançon, parent du précédent, vivait en 1667. Il a fait paraître *Synopsis rerum gestarum circa Decanatum Majorem Ecclesiæ metropolitane Bisuntinæ, ab anno 1661 ad annum 1667*, in-4°.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, n° 816 et 16766.

DORIVAL (.....), jésuite et théologien français, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Abrégé de l'Histoire de France, suivi de l'Histoire de Louis XIII et de Louis XIV*; Paris, 1751, 12 vol. in-12.

Lelong, *Bibl. hist. de la Fr.*, t. II, éd. Fontette.

DORIVAL (.....), acteur français, mort vers 1792. Il débuta à la Comédie-Française le 8 juin 1776, par le rôle de *Polyeucte*; plus tard il joua avec beaucoup de succès *Orosmane*. Cet acteur avait un talent recommandable, une intelligence parfaite de la scène, une chaleur réelle et communicative; mais son organe était lourd,

empâté et désagréable; son physique, nuisait à l'illusion. Il quitta le théâtre en 1791, et passa aux colonies, où il meurt de temps après.

A. Étienne et Martainville, *Hist. du Théâtre*.

DORLAND ou **DORLANT** (Pierre), gien belge, né à Diest (Brabant), meurt le 25 août 1507. Il prit l'habit de au couvent de Zeelhem, et devint prieur maison. Ses écrits font juger qu'il fit breux sermons aux religieux de son communiqua aussi ses lumières à div ligieuses, qu'il conduisit dans la voie On a de lui : *De enormi Proprietate chorum vitio Dialogus cultissimi* Louvain, 1513, in-4°; — *De Nativitate versutione, et vita B. Catharinae, r martyris*, etc.; ibid.; — *Explicatio habitus Cartusienensis*; Louvain, 1514; — *De Opere amoris et Passionis* Louvain, 1516, in-8°. Dans ce parler Jésus-Christ, saint François; — *Viola Animæ*; Anvers, 1533, in-16 in-24 : ce sont sept dialogues, dont le miers forment un abrégé de la *Theologiae* de Raimond de Sébonde; — *Cartusienae Petri Dorlandi*.

sui ordinis illustribus, rebus præclare gestis, nec non et muniturum Cartusiarum constructione tractatur, etc.; Courtrai, 1512; français par Adrien de Vries, sous le titre *Chronique ou Histoire de la sacre des Chartreux*; Tournai, 1512; écrit avec sincérité, mais un peu que; d'ailleurs, il ne renferme que Le P. Petreus a essayé de rendre mais ses notes sont incomplètes *ac res gestæ B. Anthonii Dorlandi*; Anvers, 1611; Dorland est en outre de quantes traités de piété, qui se trouvent dans Paquot, *Biographie*.

l'Histoire des Pays-Bas, t. I, p. 117.

Possevin, *Apparatus sacer*. — Lamer, *De bus ecclesiasticis*, II, 373. — Foppens, *Bibliotheca*, para secundæ, 912. — Swert, *Philologia*, 613. — Petreus, *Bibliotheca Cartusiana*, 302. — Theatrum S. Cartusienis Ordinis, 115. — Com delevre Hamal, *Biographie Hamalensis*, I, 17.

DORLÉANS ou **D'OR** (Louis), juriconsulte et lib.

né à Paris en 1512, mort en 1625 (2).

Jean Dorat, embrassa la carrière de la loi, et devint un des plus fameux jurisconsultes de son époque, et joua un grand rôle.

avocat général le 21 octobre 1550.

Il fut l'un des membres du parti qui se opposa à la royauté, il se fit remarquer par ses opinions contre Henri IV. Nommé conseiller

(1) Et non à Orléans, comme le dit la Bibliothèque française.

(2) Lelong dit que Dorland mourut à Anvers. — Bibliothèque historique de la France.

on et des cons
ns : avec

1591, l'...
Dorl...
se... du duc. Le 30...
di...
...
va contre les nédic...
le pays se...
ils n'en...
L'Est...
...
... contre...
Dorl...
nul de vous n'y peut...
est pas à vous de vous...
ent de pr...
... Le 10 no...
...
de co...
... pour ce...
... and Henri IV
...
Dorl... inscrit sur la liste
30 mars 1594, se réfugia à
re à Paris qu'après un exil de
arrêta presque aussitôt son arrivée
propos séditieux, il subit à la
mprisonnement de trois mois,
il fut mis en liberté par ordre
éri... le toucha vivement, et
vement attaché à Henri IV

... sont rares et recherchés. Les
sont : *Sonnets sur le tombeau*
de Sithac; Paris, 1568, in-8°; —
le victorie (en quarante-six sixains),
on peut remarquer la vengeance
u prise dessus ceux qui voulaient
Ealaise et la France; Paris, 1569,
u-l, poème, 1572, in-8°, imité de
— *Apoloqe ou Défense des catho-*
uns aux autres, contre les
atholiques associés à ceux de
ndue r, formée, suivie d'une *Re-*
catholiques de tous les états
ur entier en l'association de la
3°; — *Avertissement des catho-*
aux François catholiques, du
is sont de perdre la religion, et
comme en Angleterre, la
istres, s'ils reconvent à la con-
ui sont hérétique; 1586, 1587 et
deux dernières éditions augmen-
s par les docteurs de Louv. in.
t historique que politique;
aus importants à l'histoire de
ration d'Amboise. L'auteur
vivement contre les hérétiques et
« Cet ouvrage, dit Cayet, est
fort naïf, plein de vives poin-

tes; il contient des flatteries du roi (Henri III),
dit mille impostures du roi de Navarre et de sa
mère. Il se plaint surtout de ce qu'on n'avait
pas bien solennisé la Saint-Barthélemy et qu'on
avait tiré de moins deux palettes de sang, déno-
tant par là qu'on devoit tuer le roi de Navarre
et le prince de Condé. » Le cardinal du Perron
ne parle pas si avantageusement du style de
cet ouvrage, « qui est selon lui écrit très-vi-
cieusement, et où l'auteur se sert d'une mété-
phore continuelle de la médecine depuis le com-
mencement jusqu'à la fin. » Quoi qu'il en soit,
l'*Avertissement* de Dorléans fit grande sensa-
tion lorsqu'il parut, et suscita de nombreuses
réponses : entre les meilleures on distingue la
Lettre d'un Gentilhomme catholique fran-
çois, contenant brève réponse aux calomnies
d'un tieret d'un certain prétendu Anglois
(par Philippe du Plessis-Mornay), et *Réponse*
à un ligueur masqué du nom de catholique
anglois, par un catholique bon François;
1586, in-8° (attribuée à Denys Bouthillier,
avocat). Dorléans fit alors paraître *Réplique*
pour le catholique anglois, contre les catho-
liques associés aux huguenots; 1587, in-8°;
réimprimée avec l'ouvrage précédent, sous le
titre de *Premier et second Avertissement des*
catholiques anglois aux François catho-
liques et à la noblesse qui suit à présent le
roi de Navarre; Paris, Bichon, 1590, in-8°. Ce
livre fut brûlé par la main du bourreau, à la
croix du Trahoir et à la place Maubert, le 2 avril
1594. L'imprimeur Bichon fut exilé; — *Lettres*
catholiques, traitant du droit de prendre les
armes, de reconnoître son roi légitime, etc.;
Orléans, 1589, in-4°. Ces lettres sont si-
gnées : *Mathurin Curmier, Angoumois, et*
Pierre le Franc, Parisien; mais on les attribue
généralement à Dorléans; — *Lud. d'Orléans,*
unius ex confederatis pro catholica fide
Parisiensibus Expostulatio ad A. S. (Antoine
Seguier), *unum ex sociis pro hæretica per-*
fidia Turonensibus; Paris et Lyon, 1593, in-8°.
Cet écrit concerne deux arrêts rendus en août
1593 par les parlements de Châlons et de Tours.
Il est encore plus emporté que les précédents.
Henri IV y est appelé *frigidum Satanæ ster-*
cus. Le bourreau brûla ce libelle le 2 avril 1594;
il en fut de même du suivant; — *Plaidoyer des*
gens du roi (de Paris) *du 22 décembre 1592,*
sur la cassation du prétendu parlement de
Châlons, du 18 novembre même an; Paris,
1593, in-8°. L'auteur cherchait à y prouver l'in-
capacité et l'indignité de Henri de Bourbon à la
couronne de France; — *Le Banquet et Après-*
dinee du comte d'Arèle, où il se traite de la
dissimulation du roi de Navarre et des
mœurs de ses partisans; Paris et Arras, 1594.
Le style de ce libelle est assez commun, et ne
donne pas une haute idée du talent de l'auteur.
Dans une conversation entre plusieurs personnes
réunies chez le comte d'Arèle, on cherche à pro-

vor que la conversion de Henri IV est simulée, et que l'absolution que lui a donnée l'archevêque de Bourges est nulle. Les digressions, les citations, les comparaisons occupent une bonne moitié du livre. Henri IV y est d'ailleurs fort maltraité. Cet écrit n'a dû sa célébrité qu'aux passions et au mauvais goût du temps; — *Remerciement au roi*; Paris, 1604, in-8°. Dorléans fit paraître cet écrit à son retour d'exil; — *Les Ouvertures du Parlement, faites par les rois de France tenant leurs lits de justice*; Paris, 1607 et 1615, in-4°. Cet ouvrage, fait avec érudition, contient des détails très-curieux sur les parlements et tout ce qui se rattache à ces corps; — *La Plainte humaine sur le trépas du roi Henri le Grand, où il se traite du rapport des hommes avec les plantes qui vivent et meurent de la même façon, et où se réfute tout ce qu'a écrit Turquet contre la régence de la reine et le Parlement en son livre De la Monarchie aristo-démocratique*; Paris, 1612 et 1622, et Lyon, 1632, in-8°. Cette pièce a pour objet de consoler la reine Marie de Médicis de la mort du roi son mari et de justifier sa régence. Elle contient un panegyrique perpétuel de Henri IV, mêlé de digressions et citations fort amples. On n'y trouve rien de particulier sur la mort de ce prince et fort peu de choses qui puissent servir à l'histoire: en un mot, elle a plus d'étendue et de singularité que de mérite. On attribue en outre à Dorléans une traduction de Tacite, un *Traité de la loyauté des anciens François* et des *Quatrains moraux* (Paris, 1625 et 1631, in-8°). A. de L.

L'Etoile, *Mémoires*, passim. — *Satyre Menippée*, 101 et 347; Ratisbonne, 1709, in-8°. — Supplément au *Journal de Henri IV*, t. 1, 188. — *Mémoires de la Ligue*, V, 648. — Cayet, *Chronologie novennaire*, fol. 17 et 20. — Bayle, *Dictionnaire Historique et critique*, article Calvin, note C. — Baillet, *Jugements des Savants*, I, *Critiques Grammaticiens*, n° 441. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthodes historiques*, IV, 107. — Clément, *Bibliothèque*, II, 23. — Leclerc, *Bibliothèque historique de la France*, I, III et IV.

DORLÉANS ou **D'ORLÉANS** (Pierre-Joseph), historien français, né à Bourges, en 1644, mort à Paris, en 1698. Il entra de bonne heure dans la Compagnie de Jésus, et professa d'abord les belles-lettres dans différents collèges de sa Société, puis s'adonna à la prédication. Ses goûts le fixèrent à l'étude de l'histoire, et il publia dans ce genre de littérature des écrits très-remarquables, sinon par leur impartialité, du moins par la clarté et l'élégance du style. On a de lui : *Vie du P. Charles Spinola*; Paris, 1681 et 1693, in-12; — *Vie du père Cotton*, trad. de l'italien du père Roverio; Paris, 1688, in-4°; — *Histoire des deux conquérants tartares Chunchi et Camhi, qui ont subjugué la Chine*; Paris, 1689, in-8°; — *Histoire des Révolutions d'Angleterre*; Paris, 1692-1694, 3 vol. in-4°; 1735, 4 vol. in-12; La Haye, 1719, 1723, 3 vol. in-12. Cette histoire est estimée même des Anglais. « Ce serait un modèle, dit Palissot, si l'auteur s'était

arrêté au règne de Henri VIII. Depuis cette époque, son état ne lui a plus permis d'être impartial. » F.-H. Turpin a fait la continuation de cette histoire depuis 1688 jusqu'à 1747; Paris, 1786, 2 vol. in-12; — *Histoire de M. Constance, premier ministre du roi de Siam*, etc.; Paris, 1692, in-12; — *Vie du P. Ricci*; ibid.; — *Vies de Marie de Savoie et de l'infante Isabelle, sa fille*; Paris, 1698, in-12; — *Sermons et instructions chrétiennes sur diverses matières*; Paris, 1696, 2 vol. in-12; — *Vie de saint Stanislas Kostka*, Paris, 1712; et suivie de celle du *Bienheureux Louis de Gonzague*, Paris, 1727, in-12; — *Histoire des Révolutions d'Espagne*; Paris, 1736, 3 vol. in-4°, et 1737, 5 vol. in-12. Cette histoire a été continuée par les PP. Arthuis, Brunoy et Bonaldi.

Journal des Savants, 1691, 1692, 1693, 1694, 1695, 1696, 1704 et 1735. — Leclerc, *Bibliothèque historique de la France*, n°s 14119 et 14120. — *Dictionnaire général de Prédicateurs*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque morale*, XVIII, 282.

DORLÉANS DE LA MOTHE (Louis-François-Gabriel), évêque d'Amiens, né à Carpentras, le 15 janvier 1683, mort le 10 juillet 1774. Il descendait d'une ancienne famille vicomte, nommée Aureliani. Il fit ses études chez les Jésuites, et fut successivement chanoine théologal de Carpentras, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senes, et enfin évêque d'Amiens en 1733. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles, et, chose peut-être unique dans son siècle, il n'avait jamais vu et approché la cour. Sa principale vertu était l'humilité. « Les hommes, disait-il, nous laissent pour la moitié de notre devoir que nous faisons, et nous devons trembler pour l'autre moitié que nous ne faisons pas. » A un grand fonds de charité véritable il alliait une grande vivacité d'esprit et le goût des lettres. Il était lié d'amitié avec le poète Gresset, retire à Amiens. La gravité pastorale n'arrêtait point sur ses lèvres la plaisanterie vive et piquante. Entre autres saillies qui lui sont attribuées, ses biographes rappellent celle-ci. Étant à Amiens, dans son diocèse, certaines personnes venaient le visiter, et, dans le cours de la conversation, s'approchèrent de la cheminée, à laquelle ils tournaient le dos après avoir relevé les linceuls de leurs habits, pour se chauffer plus à l'aise. Cette action parut irrévérencieuse au prélat. « Je vous bien, leur dit-il, que les Picards avaient le feu chaud, mais je ne savais pas qu'ils eussent le derrière froid. » On a de lui : *Lettres pastorales*; Paris, 1777, in-12. L'abbé Turpin, chanoine et archidiacre, a publié des *Mémoires en forme de lettres pour servir à l'histoire de la vie de M. D'Orléans de La Motte, évêque d'Amiens*; Malines, 1785, 2 vol. in-12.

Machault, *Éloge de D'Orléans de La Motte*, vol. 1, page 1774, in-4° 1. — Abbé Turpin, *La Vie de M. D'Orléans de La Motte*, évêque d'Amiens, t. 1, F.-G. D'Orléans de La Motte, évêque d'Amiens, t. 1, 1786, in-12. — R.-S. Guillot, *Éloge de M. D'Orléans de La Motte*, t. 1, page 1774, in-4° 1.

Paris, 1666, in-4°. — *Histoire des hommes en Provence*, II, 22.

IS (Jean DE), cardinal, chancelier des sceaux sous les rois Jean et Charles Dormans (Champagne), mort à Paris le 10 novembre 1373. Il fut d'abord avocat, et s'éleva par son mérite aux premières de l'État et de l'Eglise. Comme des ministres de Charles V, il était extraction. Son père, était un simple originaire du bourg de ce nom. Jean naquit, le 16 mai 1370, à Paris, le fils de Beauvais, du nom de son diocèse années auparavant il avait donné plein parlement, sa démission de la chancellerie, sous prétexte de son grand en réalité parce qu'il ne put empêcher des impôts qui déterminèrent plus l'abolition des Maillottins.

Son successeur Guillaume de Dormans, son neveu, Milon de Dormans, successivement évêque d'Angers, de Beauvais, et chancelier de France. Un autre de ses frères, Michel de Dormans, fut évêque d'Amiens, cardinal, et général des finances de Charles V. version par Charles VI, il se retira à et accepta plusieurs missions de la cour

et Godefroy, *Histoire des Chancelliers*. — *Histoire des Maîtres des Requêtes*. — Le Monnoy, *Histoire des Français*, X et XI. — *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

AY (Claude), historien français, né à Saint-Jean des Vignes, à Soissons. On a : *Decora Francica in Ludovico XIV florescentia, ubi de regia inauguratione, de liliis, ampullis, aureis, titulis regum christianissimorum*; Paris, 1655, in-8°; — *Animadversiones in libri Præadamitarum, seu exuper versibus 12, 13 et 14, caput V, sancti Pauli ad Romanos*; Paris, 1657, 8°; ouvrage, dédié à Charles de Bourlon, évêque de Soissons, ne porte pas de nom d'auteur. *Histoire de la ville de Soissons et de ses comtes et gouverneurs, avec une Suite des rois et des Recherches sur les vieilles maisons illustres du Soissonnais*; Paris, 1663-1664, 2 vol. in-4°. L'auteur a écrit l'*Histoire* du manuscrit de Nicolas Bernin du Chesne et Michel Bertin, déposé à la bibliothèque impériale, sous le titre de : *Les Antiquités de la ville et pays de Soissons* (1552). L'ouvrage de Dormay a été mis sous le nom de son tour par Lemoine, écuyer du roi, dans son *Histoire des villes de la ville de Soissons*; Paris, 1771, in-12.

Bibliothèque historique de la France. — Paris, 1667, 1668, et 1670.

DORN, DORNEUS ou DORNEUS (Gérard), chimiste allemand, vivait à la fin du seizième siècle. Il habita successivement Francfort-sur-le-Mein, Bâle et Strasbourg. Disciple de Paracelse, dont il soutint les doctrines contre Thomas Érasme, il fut un de ceux qui contribuèrent à la propagation des opinions théosophiques et alchimiques de son maître, dont il traduisait la plupart des ouvrages latins. On a de lui : *Clavis totius philosophiæ chymicæ, per quam obscura philosophorum dicta referuntur, compendium tres libros continens partum physicos, medicos, et pro majori parte chymicos*; Lyon, 1567, in-12; — *Chymisticum Artificium naturæ, theoreticum et practicum*; Francfort, 1568, partie I, in-8°; et 1569, parties II et III; — *De Venenis quod nescio quis suavitius in Theophrasticos evomere conatur, retortio*; Bâle, 1568, in-8°; — *Lapis metaphysicus et philosophicus, qui universalis medicina vera fuit patrum antiquorum ad omnes indifferenter morbos, et ad metallorum tollendam lepram*; Bâle, 1569, in-8°; — *Monarchia physica*; Bâle, 1577; — *De restituta utriusque medicinx Prazii*; Lyon, 1578, in-8°; — *Fasciculus Paracelsicæ medicinx veteris et novæ, in compendiosum promptuarium tractatus*; Francfort, 1581, in-4°; — *Dictionarium obscuriorum Theophrasti vocabulorum*; Francfort, 1583, in-8°; — *Admonitio ad Th. Erastum de revocandis calumniis in Paracelsum, immerito dictis*; Francfort, 1583, in-8°; — *In Libro Paracelsi De vita longa commentarius*; Bâle, 1583, in-8°; — *De natura lucis philosophicæ, ex Genesi desumpta*; Francfort, 1583, in-8°; — *Commentaria in archidoxia*; Bâle, 1584, in-8°. Dorn a édité les traités de Bernard de Trévise et de Denis Zacharie Sur la Pierre philosophale; Bâle, 1585, in-8°.

Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon*. — *Biog. med.*

DORN (Jean-Christophe), théologien luthérien et savant bibliographe allemand, né à Schleusingen, à la fin du dix-septième siècle, et mort en 1752, à Wolfenbüttel. Il avait exercé longtemps les fonctions de recteur du gymnase de Blankenbourg, lorsque, rendu à la retraite et à ses livres, il mourut l'année même où il venait d'être nommé second bibliothécaire à Wolfenbüttel. Son ouvrage capital : *Bibliotheca theologico-critica, secundum singulas diviniæ scientiæ partes disposita*; Iéna, 1721-1723, 2 vol. in-8°, n'est pas achevé; et malgré les imperfections et les lacunes si naturelles dans ce genre de travail, sa bibliographie est appréciée comme elle le mérite, et présente dans un ordre méthodique des aperçus et des jugements qui indiquent une connaissance approfondie des matières dont il fait l'analyse et la critique. On a encore de lui une édition augmentée du traité de J. Jousius, *Descriptio historiae philosophicæ*; Iéna, in-4°. Parmi ses autres ouvrages, on doit mentionner : *De doctis Impostoribus*,

avec une préface de B.-G. Struve; Iéna, 1703, in-8°; — *Oratio de vita et obitu H. Welleri*, 1702, in-4°, et *De ruta saxonica*; Iéna, 1705, in-8°; Halle, 1725. S.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

DORN (Amandus-Christian), juriconsulte danois, d'origine allemande, né à Parchim, dans le Mecklembourg, en 1709, mort à Kiel, le 25 avril 1765. Il étudia à Rostock, Iéna et Halle. Il professa le droit à Kiel, où son père était avocat. On a de lui : *Disputatio de jurisdictione in Legatos eorumque comites*; Rostock, 1736, in-4°; — *Programma quænam sit ratio, ut communio æris alieni inter conjuges locum habeat, si matrimonium prole ditatum, nulla si sit improle*; Kiel, 1738; — *Disputatio de jurisdictione criminali exule in judiciis ecclesiasticis*; ibid., 1739; — *Singularia quærelæ testamenti inofficiosi capita ab erroribus doctorum vindicata*; ibid., 1740, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *All. Gele.-Lexic.*

DORN (Henri-Louis-Egmont), musicien et compositeur allemand, né à Königsberg, le 14 novembre 1804. Destiné au droit, qu'il étudia d'abord, il l'abandonna pour la musique, qu'il aimait passionnément. Il dirigea et fonda des établissements de musique, et composa des pièces en grand nombre. Les principales sont : *Die Bettlerin* (La Mendiante, paroles de Holtei; 1828; — *Abu-Kara*, poème de Bechstein; 1831; — *Das Bannier von England* (La Bannière de l'Angleterre); 1841.

Conversations-Lexicon.

DORN (Jean-Albert-Bernard), orientaliste allemand, né à Scheuerfeld, le 11 mai 1805. Livré d'abord à l'étude de la théologie, il s'adonna plus tard, sous la direction de Rosenmüller, à la culture des langues orientales. En 1826 il fut chargé de les professer à l'université de Charokow; mais il ne commença ses cours qu'en 1829, après un voyage scientifique en France et en Angleterre. En 1835 il échangea ce professorat contre celui de l'histoire et de la géographie de l'Asie à l'Institut oriental de Saint-Petersbourg. Lors de la suppression de cette chaire en 1843, il fut nommé premier bibliothécaire de la bibliothèque impériale russe. Il fut aussi directeur du Musée Asiatique et membre de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. Ses ouvrages sont : *Commentatio de psalterio Æthiopico*; Leipzig, 1825; — *History of the Afghans, translated from the persian of Neamei-Allah*; Londres, 1829, 2 vol.; — *Grammatische Bemerkungen ueber die Sprache der Afghanen* (Remarques grammaticales sur la langue des Afghans); Petersbourg, 1840; — *Chrestomathy of the Pushtu or Afghan Language*, avec glossaire; Petersbourg; — *Das Asiatische Museum der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* (Le Musée asiatique de l'Académie impériale des Sciences); Petersbourg, 1846; — *Geschichte von Tabaristan*,

Rujan und Masenderan (Histoire de ces de Tabaristan, Rujan et Masender tersbourg, 1850, 2 vol.; — *Geschicht ristan* (Histoire du Tabaristan); 1 Catalogue des Manuscrits et Xyl orientaux; Petersbourg, 1852.

Conversations-Lexicon.

DORNA (Bernardo), juriscou cal, professait le droit avec éclat à Bon 1240; il composa de nombreux écrits, demeurés inédits.

Savigny, *Geschichte des Römischen Rec* n. 140. — Sarti, *De Claris Archigymnasii & Professoribus*, t. 1, p. 127.

DORNAU, en latin **DORNAVICUS** (Ge philologue et médecin allemand, né à Zi en Thuringe, le 11 octobre 1577, mort le 28 septembre 1632. Après avoir étudié nase de Gœrlitz, il accompagna à Bâle d gens qui allaient étudier à cette universi fit recevoir docteur en médecine, et dev sivement recteur des collèges de Gœrlitz then, médecin des princes de Brieg et de qui lui donnèrent des preuves de con l'envoyèrent en mission en Po. guerre qui menaçait leurs poss.

grand nombre d'ouvr ce qui a fait dire de fut in nulis, sed erant. Ses vrages sont : *Zwingeri Vita et et oratione celebrata*; Gœrlitz, 1612, *Oratio de incrementis dominatus* Francfort, 1615, in-4°; — *Homo diaboli* Francfort, 1618, in-4°; — *Ulysses u cus*; 1620, in-4°; — *Amphitheat pientiz Socraticæ joco-seriz*; Hanov ou 1670, 2 tomes in-folio. C'est un re facéties latines et éloges burlesques, positions facétieuses en grec, en latin, mand, en vers et en prose. La plupart plaisanteries ont le tort d'être assez peu et beaucoup trop longues. Les éditeurs ques recueils badins, tels que le *Democ dens* ou les *Nugæ venales*, y ont puisé; là que divers auteurs français ont pris certains détails des panégyriques buffon goutte, des lanternes, de la paille, de la bo — *Orationes*, publication posthume; 1677, 2 vol. in-8°.

Norhol, *Polihistor litteraria*, t. 1, p. 288. — *Lausitzer Merkwürdigkeiten*.

DORNER (Jean-Antoine), mand, né à Rain (Haute-Bavière), à Burghausen, le 12 septembre 1770. études à Salzbourg, et fut reçu docteur start. C'était un médecin ha et sur a de lui : *Kurze Abhandl von meinen Hornröhrenschne*; in bêtes à co s) trad. den Arun lungsmittel

liquer); Hildbarg-

1779; 1.
his mousale.AL D'ORNEVAL,
Paris, mort

17 La vie de cet écrivain

ment qu'il vé

sa vi ise, il cherc

et a ses derniè

CAD 1000 3. 1

a 1

US 11 E 1711

s de Les me

Saint-Laur vir

composé plus ue

complète se trouve

es plus connues sont : *Arlequin y*

Igré lui, comédie, trois actes; —

nulla, la femme répudiée, un

; — Le ade renversé, un acte;

- j 1s de Nanterre; ibid.; —

es; ibid.; — *Les Funérailles*; 1710; — *Le Rappel de la Foire*un acte; 1721; — *Le Régiment de*1; — *Les Pèlerins de La Mec-*1720; — *Achmet et Alman-*1728; — *La Pénélope mo-*1728; — *Les Amours de*; — *La Princesse de la Chine,*1729; — *Le Corsaire de Salé, un*— *Les Couplets en pièces, prolo-*— *La Reine de Barostan, un acte;*- *Opéra-Comique assiégé; ibid.; —*, prologue; 1730; — *Zémire et*un acte; 1730; — *Les Routes du*; — *L'Indifférence; prologue;*- *Amour marin, un acte; 1730; —*e; ibid.; — *Roger de Sicile, sur-*

nois sans chagrin, trois actes; 1731;

speres, prologue; 1732; — *Sophie*d, un acte; 1732; — *La Sauva-*— *Les Trois Commères, trois actes;*

grand nombre d'ouvrages peu sont

Il eut de nombreux collabo-

resquels on compte : Autreau,

qui de Lafont, Lesage, Piron, etc.

essage que Dorneval éditait le *Théâ-*

re; Paris, 1721-1737, 10 vol.

des pièces de Dorneval sont

s ce recueil. A. JADIN.

*Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comi-*frères, *Mémoires pour servir à l'his-*de la Foire, III, 300. — *Almanach des*1715, année 1707. — *Catalogue de la*

de Solenne.

(Claude-Pierre), homme poli-

français, né à Dampierre-sur-

rt à Dijon, le 2 novembre

de forges, et jouissait lors

a une fortune honorablement

avec conviction les principes

un élu membre du comité d'admini-

la Haute-Saône. Nommé député

BIOGR GÉNÉR. — T. XIV.

suppléant de ce département à l'Assemblée législative, il fut encore, en 1792, élu député à la Convention. Il y vota la mort de Louis XVI. Membre du comité des finances, il demanda, le 22 juillet 1793, la résiliation des marchés passés avec D'Espagnac et autres, pour les transports de l'armée des Pyrénées. Le 30 août 1793, il fit décréter la traduction du payeur général Petit-Jean devant le tribunal révolutionnaire, comme concussionnaire. En 1795, il signa, comme commissaire de la Convention, l'armistice avec les généraux vendéens. Il passa ensuite au Conseil des Anciens, et attaqua vivement, en septembre 1796, une note adressée par le ministre de la justice Merlin aux commissaires dans les départements agités, représentant cette note comme imprudente ou provocatrice. Dornier sortit du Conseil des Anciens en mai 1797, et il fut envoyé par son département au Conseil des Cinq-Cents en mars 1798. Nommé secrétaire, le 21 novembre, il combattit l'opinion de Carret (du Rhône) sur l'assassinat des députés à Rastadt. Après le 18 brumaire, il se retira dans son département, et ne s'occupa plus que de l'exploitation de ses forges et de la mise en valeur de ses propriétés. Il avait, en 1794, acquis, comme domaine national, les forges de Pesmes, confisquées sur le duc de Choiseul, émigré; apprenant que M^{lle} de Choiseul était restée en France, il lui fit une pension de 3,000 fr. jusqu'à la radiation des émigrés, époque à laquelle il compta à l'ancien possesseur 90,000 fr., somme à laquelle il évalua son bénéfice sur cette propriété.

Moniteur universel, années 1792, 1793, 1796, 1798. — *Petite Biographie Conventionnelle*. — *Biographie moderne*, édit. de 1806. — *Galerie historique des Contemporains*. — Nabbe, etc., *Biographie universelle des Contemporains*.

* DORNKREL D'EBERNHERTZ (Tobie), médecin morave, né à Iglau (Moravie), mort à Lunebourg, le 30 juin 1605. Il exerça sa profession à Lunebourg. On a de lui : *Dispensatorium novum, continens, ad omnia propemodum humani corporis pathemata, remedia selecta*; (Ulyssea) 1600, in-4°; augmenté du traité *De Purgatione*, Hambourg, 1604, in-12; Leipzig, 1623, in-12; Léna, 1645, in-12; — *Joannis Stokeri Empirica, sive medicamenta varia contra morbos*; Francfort, 1601, in-8°; — *Medulla totius praxeos medicæ aphoristica*; Erfurth, 1656, in-4°; — *De Peste*, et plusieurs autres traités de médecine.

Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

DORNMEYER (André-Jules), philologue allemand, né à Lauenstadt, en 1674, mort le 26 octobre 1717. Il professa l'éloquence à la Faculté de philosophie de Halle, et fut recteur du gymnase Frédéric à Berlin. On a de lui : *Philologia sacra*; Leipzig, 1699, in-8°; — *De vicioso Ciceronis Imitatore*, dans le traité *De Latinitate selecta* par Vorstius, Berlin, 1718, 1738, in-8°, et dans la *Collectio* d'Hallbauer, Léna, 2176,

avec une préface de B.-G. Struve; Iéna, 1703, in-8°; — *Oratio de vita et obitu H. Welleri*, 1702, in-4°, et *De ruta saxonica*; Iéna, 1705, in-8°; Halle, 1725.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

DORN (Amandus-Christian), juriconsulte danois, d'origine allemande, né à Parchim, dans le Mecklembourg, en 1709, mort à Kiel, le 25 avril 1765. Il étudia à Rostock, Iéna et Halle. Il professa le droit à Kiel, où son père était avocat. On a de lui : *Disputatio de jurisdictione in Legatos eorumque comites*; Rostock, 1736, in-4°; — *Programma quænam sit ratio, ut communio æris alieni inter conjuges locum habeat, si matrimonium prole ditatum, nulla si sit improle*; Kiel, 1738; — *Disputatio de jurisdictione criminali exule in judiciis ecclesiasticis*; ibid., 1739; — *Singularia quærelæ testamenti inofficiosi capita ab erroribus doctorum vindicata*; ibid., 1740, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *All. Gel.-Lexic.*

DORN (Henri-Louis-Egmont), musicien et compositeur allemand, né à Königsberg, le 14 novembre 1804. Destiné au droit, qu'il étudia d'abord, il l'abandonna pour la musique, qu'il aimait passionnément. Il dirigea et fonda des établissements de musique, et composa des pièces en grand nombre. Les principales sont : *Die Bettlerin* (La Mendiante, paroles de Holtei; 1828; — *Abu-Kara*, poème de Bechstein; 1831; — *Das Bannier von England* (La Bannière de l'Angleterre); 1841.

Conversations-Lexicon.

DORN (Jean-Albert-Bernard), orientaliste allemand, né à Scheuerfeld, le 11 mai 1805. Livré d'abord à l'étude de la théologie, il s'adonna plus tard, sous la direction de Rosenmüller, à la culture des langues orientales. En 1826 il fut chargé de les professer à l'université de Char-kow; mais il ne commença ses cours qu'en 1829, après un voyage scientifique en France et en Angleterre. En 1835 il échangea ce professorat contre celui de l'histoire et de la géographie de l'Asie à l'Institut oriental de Saint-Petersbourg. Lors de la suppression de cette chaire en 1843, il fut nommé premier bibliothécaire de la bibliothèque impériale russe. Il fut aussi directeur du Musée Asiatique et membre de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg. Ses ouvrages sont : *Commentatio de psalterio Æthiopico*; Leipzig, 1825; — *History of the Afghans, translated from the persian of Neameht-Allah*; Londres, 1829, 2 vol.; — *Grammatische Bemerkungen ueber die Sprache der Afghamen* (Remarques grammaticales sur la langue des Afghans); Petersbourg, 1840; — *Chrestomathy of the Pushtu or Afghan Language*, avec glossaire; Petersbourg; — *Das Asiatische Museum der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* (Le Musée asiatique de l'Académie impériale des Sciences); Petersbourg, 1850; — *Geschichte von Tabaristan*,

Rujan und Masenderan (Histoire de ces de Tabaristan, Rujan et Masenderbourg, 1850, 2 vol.; — *Geschicristans* (Histoire du Tabaristan); *Catalogue des Manuscrits et X₃ orientaux*; Petersbourg, 1852.

Conversations-Lexicon.

DORNA (Bernardo), juriconsulcal, professait le droit avec éclat à B¹ 1240; il composa de nombreux écrits demeurés inédits.

Savigny, *Geschichte des Römischen R¹* p. 140. — Sarti, *De Claris Archigymnasii Professoribus*, t. I, p. 127.

DORNAU, en latin **DORNAVICUS** (C philologue et médecin allemand, né à Z en Thuringe, le 11 octobre 1577, mo le 28 septembre 1632. Après avoir étud nase de Gœrlitz, il accompagna à Bâle gens qui allaient étudier à cette univer fût recevoir docteur en médecine, et dev sivement recteur des collèges de Gœrlitz then, médecin des princes de Brieg et qui lui donnerent des preuves de co l'envoyèrent en mission en Pologne au guerre qui menaçait les possessions. grand nombre d'ouv pe ce qui a fait dire de lui a f : fut in nulis, sed eruditus. ses vrages sont : *Zwingeri Vita et ra et oratione celebrata*; Gœ , 1612 *Oratio de incrementis communis* Francfort, 1615, in-4°; — *Homo diabo* Francfort, 1618, in-4°; — *Ulysses : cius*; 1620, in-4°; — *Amphithea pientiz Socraticæ joco-seriz*; Ilano ou 1670, 2 tomes in-folio. C'est un facéties latines et éloges burlesques, positions facétieuses en grec, en latin mand, en vers et en prose. La plus plaisanteries ont le tort d asses pe et beaucoup trop lo . Les éditeur ques recueils badins, le no dens ou les *Nugæ venusæ*, y la que divers auteurs fra certains détails des panégysiques au goutte, des lanternes, de la pelle, de la u — *Orationes*, publication posthume; 1677, 2 vol. in-8°.

Morhof, *Polihistor litterariorum*, t. I, p. 28. *Lausitzer Merkwürdigkeiten*.

DORNER (Jean-Antoine), méde mand, né à Rein (Haute-Bavière), en t à Burghausen, le 12 septembre 1774. études à Salzbourg, et fut vrom doctores stadt. C'était un méd et fort a de lui : *Kurze Ab . sein meinen Hornviehse*; bêtes à cornes, : . trad. en français, den Krankheiten : lungsmitteln (De

ens curatifs à leur appliquer); Hildberg-1774, in-4°.

Médecine médicale.

AL I AL, rt
1700. La vie de cet écrivain
eulement il v
us sa vieillesse, n
et épuisa ses d
s expériences c
rema
il n ivit p
de . Les me
rn t Saint-Li th
composé ue s
es c : Atter
e lui, I trois actes:—
a, ou u jen
: — *Le Monde reni e,*
— *Amours de e;* —
: — *Les Fure*
; 1; — *Le Rappel de la re*
; 1721; — *Le Régiment de*
: 1; — *Les Pèlerins de La Mec-*
s; 1726; — *Achmet et Alman-*
1728; — *La Pénélope mo-*
1728; — *Les Amours de*
— *La Princesse de la Chine,*
1729; — *Le Corsaire de Salé, un*
— *Les Couplets en pièces, prolo-*
— *La Reine de Barostan, un acte;*
— *Éra-Comique assiégé, ibid.;* —
s. prologue; 1730; — *Zémire et*
acte; 1730; — *Les Routes du*
; — *L'Indifférence*; prologue;
— *L'Amour marin, un acte;* 1730; —
s; ibid.; — *Roger de Sicile, sur-*
sans chagrin, trois actes; 1731;
pérés, prologue; 1732; — *Sophie*
id, un acte; 1732; — *La Sauva-*
; — *Les Trois Commères, trois actes;*
nombre d'ouvrages peu sont
eu. Il eut de nombreux collabo-
lesquels on compte : Autreau,
Jafont, Lesage, Piron, etc.
que Dorneval édit le *Théa-*
re. Paris, 1721-1737, 10 vol.
des pièces de Dorneval sont
e recueil. A. JADIN.

Histoire du Théâtre de l'Opéra-Comi-
frères, Mémoires pour servir à l'his-
de la Foire, III, 300. — Almanach des
1715, année 1767. — Catalogue de la
de Solesme.

(*Claude-Pierre*), homme poli-
rançais, né à Dampierre-sur-
rt à Dijon, le 2 novembre
de forges, et jouissait lors
une fortune honorablement
avec conviction les principes
du n bre du comité d'admini-
-Saône. Nommé député

suppléant de ce département à l'Assemblée lé-
gislativ, il fut encore, en 1792, élu député à la
Convention. Il y vota la mort de Louis XVI.
Membre du comité des finances, il demanda, le 22
juillet 1793, la résiliation des marchés passés
avec D'Espagnac et autres, pour les transports
de l'armée des Pyrénées. Le 30 août 1793, il fit
décréter la traduction du payeur général Petit-
Jean devant le tribunal révolutionnaire, comme
concussionnaire. En 1795, il signa, comme com-
missaire de la Convention, l'armistice avec les
généraux vendéens. Il passa ensuite au Conseil
des Anciens, et attaqua vivement, en septembre
1796, une note adressée par le ministre de la
justice Merlin aux commissaires dans les dé-
partements agités, représentant cette note comme
imprudente ou provocatrice. Dornier sortit du
Conseil des Anciens en mai 1797, et il fut en-
voyé par son département au Conseil des Cinq-
Cents en mars 1798. Nommé secrétaire, le
21 novembre, il combattit l'opinion de Car-
ret (du Rhône) sur l'assassinat des députés à
Rastadt. Après le 18 brumaire, il se retira
dans son département, et ne s'occupa plus que
de l'exploitation de ses forges et de la mise
en valeur de ses propriétés. Il avait, en 1794,
acquis, comme domaine national, les forges de
Pesmes, confisquées sur le duc de Choiseul, émi-
gré; apprenant que M^{lle} de Choiseul était restée
en France, il lui fit une pension de 3,000 fr. jus-
qu'à la radiation des émigrés, époque à laquelle
il compta à l'ancien possesseur 90,000 fr., somme
à laquelle il évalua son bénéfice sur cette pro-
priété.

Monteur universel, années 1792, 1793, 1796, 1798. —
Petite Biographie Conventionnelle. — Biographie mo-
derne, édit. de 1806. — *Galerie historique des Contem-*
porains. — Rabbe, etc., *Biographie universelle des Con-*
temporains.

* DORNKREL D'EBERNHARTZ (*Tobie*), mé-
decin morave, né à Iglau (Moravie), mort à Lu-
nebourg, le 30 juin 1605. Il exerça sa profession
à Lunebourg. On a de lui : *Dispensatorium*
novum, continens, ad omnia propemodum
humani corporis pathemata, remedia selecta;
(Ulyssea) 1600, in-4°; augmenté du traité *De*
Purgatione, Hambourg, 1604, in-12; Leipzig,
1623, in-12; Iéna, 1645, in-12; — *Joannis Sto-*
kert Empirica, sive medicamenta varia contra
morbos; Francfort, 1601, in-8°; — *Medulla*
totius praxeos medicæ aphoristica; Erfurth,
1656, in-4°; — *De Peste*, et plusieurs autres
traités de médecine.

Eloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

DORNMEYER (*André-Jules*), philologue al-
lemand, né à Lauenstadt, en 1674, mort le 26
octobre 1717. Il professa l'éloquence à la Faculté
de philosophie de Halle, et fut recteur du gym-
nase Frédéric à Berlin. On a de lui : *Philologia*
sacra; Leipzig, 1699, in-8°; — *De viciis Ci-*
ceronis Imitatore, dans le traité *De Latinitate*
selecta par Vorstius, Berlin, 1718, 1738, in-8°,
et dans la *Collectio* d'Hallbauer, Iéna, 2176,

in-8°; — *Oratio de Luthero humanioris litteraturæ cultore et æstimatoræ*.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

DOROSTAYSKI (*Christophe*), guerrier et poète polonais, né en 1562, mort en 1611. Il commença ses études en Pologne, et les termina à Fribourg et à Strasbourg. Rentré dans sa patrie, il la servit sur les champs de bataille comme militaire, et plus tard comme ambassadeur à Moscou. Il écrivit un petit poème *Sur la Hippique*; Varsovie, 1587. L. CHODZKO.

Benikowski, *Hist. de la Littér. pol.* — Siarczyński, *Siècle de Sigismund*, III.

* **DORONETI** (*Jacques*), écrivain italien, né vers 1560, mort vers 1620. Il a laissé un dialogue pastoral et des madrigaux qui ont été insérés dans le recueil de Gherardo Borgogni; Venise, 1599, in-12; mais il est plus connu par ses impostures que par ses ouvrages. En 1601 il publia à Vicence, sous le nom du Tansillo, trois comédies, savoir : *Il Sofista*, *Il Cavallerizzo*, *Il Finto*. Le Stigliani s'aperçut que ces pièces ne pouvaient être du Tansillo; il n'y reconnaissait ni sa manière, ni son humeur, ni son style; mais il ne savait à qui les attribuer. Ce n'est qu'environ deux siècles plus tard que la fraude a été découverte. Crescimbeni a fait voir que ces trois comédies ne sont autre chose que *Il Filosofo*, *Il Marescalco*, et *Il Ipcrito* de l'Arétin. Doroneti en a changé les titres, les noms des personnages, le commencement des prologues, et il en a supprimé quelques passages trop licencieux. M. G.

Stigliani, *Lettre*. — Fontanini, *Biblioteca Italiana*, avec les notes d'Apostolo Zeno. — Crescimbeni, *Storia della Volgare Poesia*.

* **DOROTHÉE** (Δωρόθεος), nom commun à plusieurs personnages grecs que voici, dans leur ordre chronologique :

DOROTHÉE, historien grec antérieur à l'ère chrétienne. Il écrivit sur Alexandre le Grand un ouvrage, dont Athénée cite le sixième livre; mais comme ce compilateur ne donne en même temps aucun détail sur l'auteur, on ignore quel est ce Dorothée. On ne sait si c'est à lui qu'appartiennent les ouvrages suivants : une *Histoire de Sicile* (Σικελικά), dont un fragment a été conservé par Stobée et par Apostolius; — Une *Histoire d'Italie* (Ἰταλικά), dont Plutarque cite le quatrième livre; — Une espèce d'encyclopédie intitulée Παρόκτης, dont Clément d'Alexandrie cite le premier livre; — des *Métamorphoses*, Μεταμορφώσεις, mentionnées par Plutarque.

Stobée, *Florileg.*, XLIX, 49. — Apostolius, *Proverb.*, XX, 12. — Plutarque, *Parall. Min.*, 20, 28. — Saint Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, *Protreptica*. — Ch. Müller, *Scriptores Rerum Alexandri Magni*, 186.

DOROTHÉE de Sidon, poète grec, probablement antérieur à l'ère chrétienne. Il composa des poèmes astrologiques (ἀποκαλύματα), dont il nous reste un petit nombre de fragments. Ils ont été recueillis par Iriarte, *Catalog. Cod. Manuscript. Biblioth. Mat.*, I, p. 224, et par Cramer, *Anecdota*, III, p. 167, 185. Le poète

latin Manilius et beaucoup d'écrivains arabes ont fait grand usage des *lesmata* de Dorothée. Quelques critiques gardent Dorothée de Sidon comme avec un Dorothée de Chaldée dont j'ignore.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman*.

* **DOROTHÉE d'Ascalon**, grec, d'une époque incertaine. Il est né par Athénée. On connaît les titres de ses ouvrages, savoir : Δείκτων συναγωγὴ τῶν ἔθνους εὐρησμένων λέξεων κατὰ τὸν Πιπρὶ Ἀντιφώνου καὶ κατὰ τῆς κατὰ νεομυχοῦς μετάνης.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman*.

* **DOROTHÉE**, médecin grec, vivait à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Philégon de Tralles cite de lui un ouvrage intitulé *Ἰατρικὴν μυστήριον* (*Mémoires*). C'est le même personnage que le Dorothée cité par Pline et le Dorothée Helius Galien.

Philégon de Tralles, *De Mirab.* — Galien.

* **DOROTHÉE**. On connaît deux artistes de ce nom. Un sculpteur, qui a fait l'auteur d'une statue dédiée à la déesse à Hermione. Un peintre, dont on ne remplace par une copie une célèbre peinture d'Apollon représentant *Anadyomene*.

Raoul Rochette, *Lettre de M. Schorn*, *Suppl. Catalogue des Artistes de l'Antiquité*, p. 28.

DOROTHÉE de Tyr, théologien, vivait vers 300 après J.-C. Il a composé avec Dorothée prêtre d'Antioche, un ouvrage, dont on ne connaît que le titre.

Il est cité par Eusèbe, et qui vivait sous le règne de Dioclétien. On ne sait pas s'il est le même que Dorothée évêque de Tyr, dont on dit qu'il a été envoyé en exil. Quant à Dorothée prêtre d'Antioche, on ne sait rien de plus.

DOROTHÉE, théologien, vivait vers 400 après J.-C. Il a composé un ouvrage, dont on ne connaît que le titre. Il est cité par Eusèbe, et qui vivait sous le règne de Dioclétien. On ne sait pas s'il est le même que Dorothée évêque de Tyr, dont on dit qu'il a été envoyé en exil. Quant à Dorothée prêtre d'Antioche, on ne sait rien de plus.

DOROTHÉE, théologien, vivait vers 400 après J.-C. Il a composé un ouvrage, dont on ne connaît que le titre. Il est cité par Eusèbe, et qui vivait sous le règne de Dioclétien. On ne sait pas s'il est le même que Dorothée évêque de Tyr, dont on dit qu'il a été envoyé en exil. Quant à Dorothée prêtre d'Antioche, on ne sait rien de plus.

DOROTHÉE, théologien, vivait vers 400 après J.-C. Il a composé un ouvrage, dont on ne connaît que le titre. Il est cité par Eusèbe, et qui vivait sous le règne de Dioclétien. On ne sait pas s'il est le même que Dorothée évêque de Tyr, dont on dit qu'il a été envoyé en exil. Quant à Dorothée prêtre d'Antioche, on ne sait rien de plus.

DOROTHÉE, théologien, vivait vers 400 après J.-C. Il a composé un ouvrage, dont on ne connaît que le titre. Il est cité par Eusèbe, et qui vivait sous le règne de Dioclétien. On ne sait pas s'il est le même que Dorothée évêque de Tyr, dont on dit qu'il a été envoyé en exil. Quant à Dorothée prêtre d'Antioche, on ne sait rien de plus.

DOROTHÉE, théologien, vivait vers 400 après J.-C. Il a composé un ouvrage, dont on ne connaît que le titre. Il est cité par Eusèbe, et qui vivait sous le règne de Dioclétien. On ne sait pas s'il est le même que Dorothée évêque de Tyr, dont on dit qu'il a été envoyé en exil. Quant à Dorothée prêtre d'Antioche, on ne sait rien de plus.

DOROTHÉE, théologien, vivait vers 400 après J.-C. Il a composé un ouvrage, dont on ne connaît que le titre. Il est cité par Eusèbe, et qui vivait sous le règne de Dioclétien. On ne sait pas s'il est le même que Dorothée évêque de Tyr, dont on dit qu'il a été envoyé en exil. Quant à Dorothée prêtre d'Antioche, on ne sait rien de plus.

), martyrisé à l'au-
officier de la cour, et occu-
e premier
a
le
ueus. Doro- et plusieurs
la cour
ar et
u
s, q.
fut : son corps fut à la
e nomme saint Dorothee le 9 sep-

VIII, *Historia*, cap. i et vi. — Lactance, *Persecutorum*, cap. xv, et *Institutiones*,
Ruinar, *Acta primorum Martyrum*. —
moires pour l'histoire ecclésiastique, V.
des Saints, III. — Drouet de Maupertuy,
des Martyrs, I, 460. — Richard et
sacree. — Abbé Godescard, *Vies*

le
s (pue), et vers
u u
Ale. ne. « La, un
mangeant que six onces de
une petite poignée de
u
ue buvait que de l'eau,
il couchait sur le sol, et ne
es pour dormir. Il passait le j-

es I pour bâtir des cellules,
paniers ou des cordes avec
er. » Pallade de Galatie fut
de Dorothee est indiquée

3.
sa *Lansiac*, II, lib. VIII, cap. 97. —
ecclésiastique, lib. VI, cap. 29. — Ro-
trum. — Ballet, *Vies des Saints*, III.

E (Sainte), vierge chrétienne,
rie, vivait en 311. Elle confessa
de J.-C., et résista aux sollicita-
n Dana, qui attaquait autant sa
religion. Elle avait beaucoup d'es-
Elle est qualifiée de martyre :
e dit positivement qu'elle ne fut
e à mort, mais seulement de-
uens et bannie. Rufin écrit même
volontairement ses biens et sa
soustraire aux poursuites de
secretement Alexandria, suivie
iteurs devotes et d'une fille,

lib. VIII, cap. xiv. — Ballet, *Vies*
rier. — Richard et Graul, *Bibliothèque*

hérésiarque, vivait en 431. Il
reianople en Mesie, et fut l'un
teurs de Nestorius. Il sou-
sa doctrine dans l'église de
rejetant l'union hypostatique
nature humaine, il prononça
qui diraient que Marie

que la *Biographie universelle*, d'ac-
re Dorothee sous le regne de Julien.

était mère de Dieu. Dorothee fut du nombre
des évêques nestoriens qui assistèrent au con-
cile d'Éphèse, ouvert le 22 juin 431. Les nesto-
riens y furent déclarés schismatiques, anathé-
matisés et retranchés de la communion de l'Église
catholique romaine. Dorothee fut en outre dé-
posé et relégué à Césarée (Cappadoce), par or-
dre de l'empereur Théodose. On trouve quatre
lettres de Dorothee dans le recueil du P. Lupus,
ermite de Saint-Augustin, publié sous le titre
de : *Ad Ephesinum concilium variorum Pa-
trum Epistolæ*, etc.; Louvain, 1682, 2 vol.
in-4°.

S. Cyrille d'Alexandrie, *Epistolæ ad Acarium*. — Cave,
Historia literaria Scriptorum ecclesiasticorum, 369.

DOROTHÉE, abbé, vivait en 451. Il fut ac-
cusé, dans la quatrième session du concile de
Chalcédoine, en 451, de partager la doctrine d'E-
nrychès, c'est-à-dire de professer que J.-C. n'é-
tait pas consubstantiel aux hommes selon la
chair; qu'il avait un corps céleste, qui avait passé
par le corps de la Vierge comme par un canal,
et qu'il y avait eu deux natures en lui avant
l'union hypostatique; mais qu'après cette mira-
culeuse union, il n'était resté qu'une nature mêlée
des deux. Cette doctrine fut anathématisée par
le concile.

Évagre, *Historia ecclesiastica*, lib. II, cap. v. — Ni-
céphore, *Breviarium historicum*, lib. XV, cap. ix.

DOROTHÉE, jurisconsulte grec, vivait dans
la première moitié du sixième siècle. Justinien
l'appela auprès de lui pour l'associer aux travaux
du Digeste, des Institutes et du second Code. Il
écrivit des commentaires sur les deux premiers
de ces recueils juridiques. Plusieurs fragments
de celui du Digeste se sont conservés dans les
Basiliques. On lui a attribué une traduction des
Pandectes et un index de ce code; mais ces opi-
nions ne reposent que sur des indices fort peu
certains. On ne peut préciser l'époque positive
de son décès, mais ce fût vers la fin du règne
de Justinien.

G. BRUNET.

Montreuil, *Histoire du Droit byzantin*, t. I, p. 280.

DOROTHÉE (Saint), fondateur d'ordre re-
ligieux, né en Palestine, vivait vers 560. Il em-
brassa la vie monastique, dans un couvent situé
près de Gaza et dirigé par S. Séride. Dorothee
fit son éducation religieuse sous la conduite de
Jean dit le Prophète, moine renommé pour sa
piété, et eut lui-même pour disciple saint Dosi-
thée. Plus tard, Dorothee alla fonder le monas-
tère de Majume, dont il mourut l'archimandrite.
On a de lui un recueil de conseils adressés à ses
disciples. Ce livre a été traduit du grec en latin
par Hilarion Veroneo et Balthasar Corder, sous
le titre de *Viginti quatuor Doctrinæ, seu ser-
mones de vita recte instituenda*. Il a été mis
en français par Armand de Rancé, abbé de La
Frappe, qui l'a nommé *Instructions de saint*
Dorothee, avec sa vie; Paris, 1686, in-8°.
Quelques lettres de Dorothee se trouvent dans
l'*Auctuarium de la Bibliotheca Patrum*
(1624) du père Fronton du Duc. Quelque honoré

communément du titre de *saint*, Dorothée ne figure en cette qualité dans aucun martyrologe.

Cave, *Historia literaria Scriptorum ecclesiasticorum*, 373. — Bollandus, *Acta Sanctorum*, 28 février. — Baillet, *Essai de l'histoire monastique de l'Orient*, liv. IV, chap. 9. — Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du septième siècle*. — Baillet, *Vies des Saints*, III. — Possevin, *Apparatus sacer*. — Bellarmus, *De Scripturibus ecclesiasticis*.

DOROTHÉE (Saint), dit *le jeune*, fondateur de communauté religieuse, né à Trébisonde, vivait dans le onzième siècle. Il appartenait à une famille noble et riche, qui lui fit donner une éducation solide et le destinait à occuper une brillante position. Mais pour éviter un mariage contraire à ses goûts, il s'enfuit de sa ville natale, et, après avoir erré en divers lieux, s'arrêta à Amise, sur les frontières du Pont et de la Paphlagonie. Un abbé du nom de Jean, qui bâtissait le monastère de Genne, engagea le jeune Dorothée à demeurer au nombre de ses moines, et lui conféra les ordres peu après. Dans la suite, Dorothée fit construire le couvent de Chilotom ou Chilibom, sur le bord du Pont-Euxin du côté de la Bithynie. Il en prit lui-même le gouvernement, et y institua la règle de saint Arsène. Jean, évêque d'Euchaite ou Théorople, dans le Pont, était alors son disciple. Plusieurs hagiographes reconnaissent à Dorothée le don de prophétie et celui des miracles. Pendant soixante-deux ans qu'il vécut comme prêtre, il dit la messe tous les jours, et se voyant près de sa fin, quoique sans maladie, il se coucha sur la terre comme pour dormir, et ne se réveilla plus. L'Eglise honore saint Dorothée le 9 septembre.

Jean, metrop. d'Euchaite, *Vita S. Dorothel*; dans les *Acta Sanctorum* de Bollandus, continués par le P. Janning, 6 juin. — Baillet, *Vies des Saints*, III, 9 septembre. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DOROTHÉE, historien grec, mort vers la fin du seizième siècle. Il était archevêque de Malvoisie, et a laissé, en grec moderne, une *Histoire universelle* depuis la création du monde jusqu'à la prise de Constantinople. Cette histoire a été publiée par Jean-Antoine Julianus et Apostolos Tzigras, protospathaire de Moldavie; Venise, 1631 et 1686, in-4°.

Dict. biographique et pittoresque.

* **DORP** (Jean), l'un des derniers professeurs de la philosophie scolastique telle que l'entendait le moyen âge; on croit qu'il était hollandais; on manque de renseignements sur sa vie, et les historiens de la philosophie l'ont laissé dans l'oubli, nul d'entre eux n'ayant eu le courage de lire son *Commentum super Summulum Johannis Buridani*, quoique ce livre ait eu trois éditions successives, 1487, in-fol., 1490, in-4°, 1499, in-fol. Aujourd'hui il est fort douteux qu'un gros livre de subtilités philosophiques trouvât un débit assez prompt pour exiger que l'ouvrage fût réimprimé trois fois en douze ans. G. B.

Documents particuliers.

DORPE (Roland Van den), imprimeur belge, né dans le Brabant septentrional, vivait dans le

seizième siècle. Il fut l'un des meilleurs imprimeurs d'Anvers. Ses éditions sont très- recherchées. La marque qu'il plaçait sur ses ouvrages sortis de ses presses représente un homme armé tenant une épée et sonnant du cor; cet homme est revêtu d'un *tabard* (cotte d'armes) au lion de Brabant. Deux écussons l'accompagnent, l'un aux armes d'Anvers, l'autre chargé d'une bache posée en bande. Une banderole portant le son de Dorpe complète la figure.

Biographie générale des Belges.

DORPUS (Martin), philosophe hollandais, né vers 1480, à Naëldwyck (Hollande), mort à Louvain, le 31 mai 1525. Il fit ses études à Louvain, professa plusieurs années l'éloquence et la philosophie à Lille, et devint recteur du collège du Saint-Esprit à Louvain. Il était lié d'amitié avec Thomas Morus et Érasme. Ce dernier composa l'épithaphe du tombeau qui fut érigé à Dorpus, dans le couvent des Chartres de Louvain (1). On a de Dorpus : *Dialyphi Veneris et Cupidinis Hercules amant ampicitem in suam militiam, totius orbis, propellentium*; — *Complementum Ambulans Plautinus, et prologus in Militem quendam*; — *Epistola de Hollandarum moribus*; Louvain, in-4°; — *De Laudibus Aristoteli*, contre Laurent Vallé; Louvain, 1510 et 1514, in-4°; — *De Laudibus omnium disciplinarum et Academicis Lovaniensis*; octobre 1543, in-4°; — *De Assumptione Virginis Beatae*; Louvain, 1514, in-4°; — *De Laudibus B. Pauli*; Bâle, 1520; — *De Litteris sacris, etc.*, 1514.

Érasme, *Epistolæ*, lib. XXXI, cap. 12. — *Fuggen, Bibliotheca Belgica*, pars secunda, 622.

* **DOROW** (Guillaume), antiquaire allemand, né le 22 novembre 1790 à Königsberg, mort à Halle, le 16 décembre 1846. Il reçut à l'École de Marienbourg sa première instruction, et fut quelque temps attaché à la légation prussienne à Paris. Plus tard, il fonda en 1830 le Musée des Antiquités nationales à Bonn, et en 1837 celui du roi de Prusse en secours pour entreprendre un voyage en Italie. Il fit des découvertes importantes dans l'ancienne Etrurie, etc. et par suite que fut acquise la grande collection d'antiquités étrusques qui fait maintenant partie du Musée de Berlin. On a de lui : *Opferstätten und Grä-*

(1) Voici cette épithaphe d'Érasme :

Martine ubi terras reliquit Dorpus.
Suum orbe partem fuit parum Hollandi.
Theologus ordo hujus christianum deum:
Tristes Cameræ, confidit cum Græciis.
Tantum Patrosum laetitia delectaret.
Lovaniensis omnis opulenta schola.
Sicem suum requirit. O mors! inquit.
Crudeles, atrox, atra, iniqua et terribilis.
Hic, ante tempus feridum arborum cæcis,
Tot dolibus, tot spinis orbem cunctum
Suspensa voto? Premite luctus impium.
Non perit hic; vivit, ac debet cum
Nunc tute habet, subdocus arce pudentis
Sors nostra fides est, gratissimum est sepulchrum.
Hic terra servat mentis haurientem plus
Corpusculum, quod ad cœlestem hauriet
Vocem, refundens optima restat fides.

Germanen und Roemer am Rhein : sacrifice et tombeaux des Germains et des Romains sur le Rhin); Wiesbaden, 1819-1821, 4°; — *Orientalische Altherthümer* (Les Orientales); Wiesbaden, 1819-1821, 4°; — *Denkmale germ. und röm. in den rheinisch-westphäl. Provinzen* (Monuments germaniques et romains dans les provinces rhénanes et westphaliennes); Stuttgart, 1827, 2 vol. in-4°; — *Denkmäler der arch. und Kunst* (Monuments de l'art antiques); Bonn et Berlin, 1827, 2 vol. in-8°; — *Notizie intorno alla Etruria*; Pesaro, 1828, in-4°; — *und der Orient* (L'Étrurie et l'Orient); Göttingen, 1829; — *Voyage archéologique en Etrurie*; Paris, 1829, in-4°; — *imile und Handschriften* (Facsimilés); Berlin, 1836-38; — *Briefe des Staatsmaenners* (Lettres d'hommes célèbres); Leipzig, 1844; — *Denkschriften* (Mémoires et Correspondance); 1836-1841. Dorow a publié, en société avec Proth, un catalogue, en français, de la bibliothèque égyptienne du chevalier Palin, et différents autres archéologiques et paléographiques.

st.-Laz.

DOROW (Claude), lecteur du roi Henri III, des requêtes, né à Paris, vers 1530, mort en 1600. Plusieurs auteurs du seizième siècle ont de lui avec éloge. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Discours des choses mémorables de l'entrée du très-chrétien roi de France et de Pologne Henri en la ville de Lyon*, 1574, in-8°. M. G.

er, Bibliothèque française. — Jacques Pellegrin, *de l'Orthographe*. — Claude Binet, *Fin*.

DORVILLE (Antoine), théologien français, né à Paris, mort le 13 novembre 1728. Il fut d'abord à Paris, et, par la protection d'Antoine de Noailles, archevêque de Paris, devint successivement chanoine, archidiacre de Josas, officier de chœur et secrétaire du conseil de la ville. Chargé en 1710 de recueillir avec Lesclapart des matériaux utiles aux Mémoires de Dorsanne, s'occupant si négligemment de ce travail, sur les plaintes des intéressés, il dut sa démission, en 1723; maître de la bibliothèque du cardinal de Noailles, il fut l'un des principaux instigateurs de la résistance de ce cardinal à la bulle *Unigenitus*, et fut envoyé plusieurs fois en mission à Rome par le cardinal. Antoine de Noailles ayant accepté purement et simplement la bulle, Dorsanne quitta Paris, et entra à l'hôpital des Incurables, où il mourut de chagrin presque aussitôt. Il légua sa bibliothèque à l'abbé d'Eaubonne la somme de quatre mille livres. On a de Dorsanne : *Recueil des petites Ecoles de Paris*, in-12; — *Journal qui contient tout ce qui s'est passé à Rome et en France au*

sujet de la bulle Unigenitus; depuis 1711 jusqu'en octobre 1728, publié par Pierre Leclerc, sous-diacre du diocèse de Rouen, Rome (Amsterdam), 1753, 2 vol. in-4°, ou 5 vol. in-12; avec des Notes et un Avertissement par l'abbé Dupac de Bellegarde; 1756, 6 vol. in-12. La narration de ce journal est simple et naturelle. L'auteur y rend compte des plus petits détails. Comme il écrivait les événements à mesure qu'il les apprenait, on y trouve des négligences de style et quelques répétitions. L'abbé Bourgoing de Villefore, dans ses *Anecdotes ou Mémoires secrets sur la constitution Unigenitus*, 1730, 3 vol. in-12, n'a guère fait que copier l'ouvrage de Dorsanne.

Veller, *Biographie universelle*, édit. Weiss. — Quérard, *La France littéraire*.

DORSCH (Jean-Christophe), graveur allemand, né à Nuremberg, en 1676, mort dans la même ville, le 17 octobre 1732. Il eut pour premier maître son père, qui lui apprit à graver en creux; cependant, avant de devenir un artiste dans le sens habituel du mot, il fut journalier et marchand de vin. La vocation l'emporta: déjà père de famille, il se mit à étudier le dessin, puis successivement la géométrie, l'anatomie et la peinture. Après toutes ces études préliminaires, Dorsch devint un des plus habiles graveurs en pierres fines de son temps; seulement on lui reproche d'avoir trop consulté son imagination pour la reproduction des traits de personnalités historiques ou contemporaines. Il exécuta des séries nombreuses de portraits de papes, d'empereurs, de rois et souverains de tous les pays. Dorsch apprit son art à ses deux filles.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

DORSCH ou **DORSCHKE** (Jean-George), théologien allemand, né à Strasbourg, le 19 novembre 1597, mort le 25 décembre 1659. Il étudia à Strasbourg et à Tubingue, et devint pasteur à Ensisheim en 1622. En 1624 il visita Léna, Leipzig, Wittenberg et Marburg; en 1627 il fut appelé à professer la théologie à Strasbourg et en 1654 à Rostock, où il mourut. Les principaux de ses nombreux ouvrages sont : *Epigrammatum Centurix octo*; Strasbourg, 1621, in-16; — *Latro theologus et Theologus latro*; Rostock, 1656, in-12; — *Dissertatio de Prophetia Enochii*; Strasbourg, 1654, in-12; — *Tunica Christi inconsutilis*; Rostock, 1658, in-4°; — *Hephas dissertationum historico-theologicarum de Spiritu Sancto in specie columbarum; De Inventione crucis*, etc.; 1660, in-12; — *Parallela monastica et academica*; — *Biblia numerata, sive Index specialis in Velus et Novum Testamentum ad singula omnium librorum capita et commata*; Francfort, 1694, in-fol. (posthume), avec des additions de Grambs, moins estimées toutefois que l'ouvrage principal; — *De Auctoritate Ecclesiarum*; — *De Voluntate Dei, gratia universalis et scientia media*.

Veitch, *Dorschke Comment. in quatuor Evangelistas*. — Sax, *Onomast. literar.*

DORSENNE LE PAIGE (*Jean-Marie-François*, comte), général français, né à Ardres (Pas-de-Calais), en 1773, mort le 24 juillet 1812. Enrôlé dans un bataillon de volontaires de son département, il servit dans les premières guerres de la révolution, et fit partie de l'expédition d'Égypte, où il se distingua dans plusieurs rencontres. Le 18 décembre 1805, il fut nommé major des grenadiers à pied de la garde, et se trouva à la bataille d'Austerlitz. Successivement colonel de ce dernier régiment (décret du 18 décembre 1805) et général de brigade (26 du même mois), il passa à la grande armée (1806-1807), fit les campagnes contre la Prusse et la Russie, et contribua puissamment au gain de la bataille d'Eylau. Promu au grade de général de division (5 juin 1809), il passa en Espagne (1811), y commanda l'armée française dite du nord, et culbuta à San-Martin de Torrés l'armée ennemie qui avait repris Astorga. Rappelé en France en 1812, il mourut la même année, des suites de l'opération du trépan, nécessitée par une blessure qu'il avait reçue à la tête à la bataille d'Esaling, où il eut deux chevaux tués sous lui. Le nom de ce général est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté ouest.

A. S...Y.

Archives de la guerre. — *Fastes de la Légion d'Honneur*, t. III, p. 153. — *De Coarctella, Dictionnaire des Généraux français*, t. V, p. 300.

DORSET (Comtes et ducs DE), ancienne famille anglaise, établie dans le comté de Sussex, et dont l'origine remonte à *Herbrand de Sackville* ou de *Sacheville*, qui vint en Angleterre, à la suite de Guillaume le Conquérant. Les principaux personnages de cette famille sont :

DORSET (*Thomas SACKVILLE*, comte DE), homme d'État et poète, né à Witham (Sussex), en 1536, mort le 19 août 1608. Il fut élu à vingt-et-un ans membre de la chambre des communes, et fit paraître son introduction au *Mirror for Magistrates* (Miroir des Magistrats), où les grands personnages de l'Angleterre racontaient en vers les malheurs qui étaient venus assaillir leur vie politique. En 1561 il fit représenter à Londres sa tragédie de *Gorboduc*, la première pièce en vers du théâtre anglais. Des prodigalités dérangèrent sa fortune : pour échapper à ses créanciers, il voyagea successivement en France et en Italie. Ce fut à Rome qu'il apprit la mort de son père, qui l'élevait à la pairie, avec le titre de lord *Buckhurst*. Elisabeth, qui, en qualité de parente, l'avait aidé à réparer le désordre de ses affaires, l'envoya à Paris, en 1570, pour négocier son mariage avec le duc d'Anjou. Membre des différentes commissions qui jugèrent le duc de Norfolk et l'infortunée Marie Stuart, ce fut lui qui alla signifier à cette reine son arrêt, confirmé par le parlement. Ambassadeur en 1587 auprès des Provinces-Unies, il répara les fautes du comte de Leicester, et reçut l'exil en récompense de ses services. Rappelé à la mort du favori, Elisabeth le créa chevalier de la

Jarrettière, et lui confia diverses missions importantes. Élu grand-chancelier de l'université, et peu après, en 1589, élevé à de grand-trésorier d'Angleterre, peu qu'il ne devint premier ministre. Adversaire politique du comte d'Essex, dont il rébelles et dont il soupçonnait les vues, ce fut lui qui présida la commission qui donna à mort. À l'avènement de Jacques fut confirmé dans ses charges et créé en outre comte de *Dorset* ; il mit du monarque, qui le combla d'attachement lors de sa dernière maladie. La joie qu'en eut lord Dorset de quelques temps son existence ; il n'habitait, au milieu du conseil des

Hawkins, Origin of the English Drama — *Chalmers, Gen. Biogr.*

DORSET (*Robert*), fils du précédent Witham, en 1608. C'était un savant dont l'éloquence brilla dans plusieurs p Il laissa plusieurs enfants.

DORSET (*Richard*), fils du précédent Londres, en 1589. Il est surtout connu été l'époux de la célèbre Anne Clifton, sivement comtesse de Dorset, de Pe de Montgomery.

DORSET (*Edouard SACKVILLE*), chard, né en 1590, mort à Witham, let 1652. Sa jeunesse fut turbulente plusieurs fois, ce qui cependant n l'amitié que Jacques I^{er} lui vint, en grand-père. Ce fut lui qui ce prit tête des secours qu'il envoya à se l'électeur palatin, captif dans la trente ans. Il entra en conseil à son n ambassadeur en France. Enfin, Charles avènement, lui vint la même confiance père. Il se montra tout à fait zélé de roi et des libertés anglaises, et s'opposa aux mesures inconstitutionnelles auxquelles Charles I^{er} fut entraîné. Étant l'un des régents du royaume voyage de Charles I^{er} en France, il e sance des projets de mariage qu avoir lieu en Irlande le 23 octobre et les dénonçant au parlement il en p cution. Président du conseil en 1641 réconcilier le roi avec le parlement ; n tout espérer perdit après la finance d'York, il se vint corps et âme à de la cause du prince, et déploya un extraordinaire à la bataille d'Edgehill. en 1644, de la capitulation d'Oliver, offrir ses conseils au roi lorsqu'il fut Hampton-Court, mais il fut refusé. catastrophe de Charles I^{er} finit infatigable avança la fin de ses jours. Il fut un de les plus remarquables de son époque plus dévoués et des plus habiles des malheureux Charles I^{er}. [Hist. d'Engl.]

Lingard, Hist. of Engl. — *Macaulay, Hist.*

DORSET (Richard), fils du précédent, né en 1677. Membre du long parlement, emprisonné par ordre de ses collègues, partisan du comte de Strafford. Après la des Stuarts, il devint membre de la com- qui eut à juger les régicides. Il fut en- nommé lord lieutenant de Sussex.

DORSET (Charles), frère de Richard et comte de Dorset, né à Witham, en 1637. sous Charles II un grand rôle comme d'État. En 1665, il fit avec le duc d'York agne contre les Hollandais. Elle lui inspira t national connu sous ce titre : *To all lies now at land*. Il prit part aux affaires es sous Jacques II, et se montra opposé dances despotiques de ce prince. Il ne sans influence sous Guillaume III.

on, *Complete edition of Poets. of Great-Britain. Brit.*

DON. Voy. FABIVS DORSON.

DORSTEN (Theoderich), botaniste et médecin l, né en Westphalie, mort en 1552, à où il exerçait la médecine. On a de lui : on, *contineus herbarum aliorumque ium quorum usus in medicinis est, hiones et icones ad vivum effigiam*, 1540, in-folio; et une édition de s *Sanitatis*. Plumier a consacré à la mé- ce botaniste le genre *dorstenia*, com- des plantes du Brésil très-remarquables organe de fructification, qui ressemble à s ouverte.

A, *Historia Rei Herbariæ*, t. I.

DORTOMAN (Jean-Daniel), médecin allemand, de Philippe, né à Marbourg, le 20 avril ort le 20 septembre 1706. Il étudia et rofesseur de médecine à l'université de natale. En 1684 il fut nommé membre *démie des Curieux de la Nature*, sous l'*Averrhoës*, en 1689 médecin du prince , et en 1695 il fut appelé à une chaire de . On a de lui : *De Phthisi*; Marbourg, 4°; — *Dissertatio sistens commen- rei herbariæ*; ibid., 1675; — *De ste ejusque usu noviter detecto*; ibid., -4°; — *De Ductu thoracico chyliifero*; '8, in-4°; — *De Atonia*; Marbourg, 1682, -4°; — *De Tabaco*; ibid.; — *De Succu nute naturali et praternaturali*; ibid., 4°; — *De Oculo*; ibid., 1687, in-4°; — *tra Medicinæ*; ibid., 1691, in-4°; — *De ibid.*, 1696, in-4°.

de medicale.

DORTOMAN (Jacques-Anselme), naturaliste cin français, né à Nîmes, le 19 juillet ort à l'armée des Pyrénées, en 1794. Il udes pour entrer dans l'état ecclésiast- ais il renonça à cette carrière pour em- elle de médecin et suivre son goût pour e naturelle. Il devint successivement de la Société royale des Sciences de ier, correspondant de la Société royale

d'Agriculture de Paris et membre de la Société Linnéenne de Londres. Il mourut prématurément, à l'armée des Pyrénées, où il servait volontairement comme médecin. On a de lui : *Éloge de Richer de Belleval*; couronné par l'Académie de Montpellier, en 1784; — *Mémoires sur les insectes considérés dans leurs rapports avec la Médecine, l'Agriculture et les Arts*, insérés parmi ceux de l'ancienne Société d'Agriculture de Paris. Dorthes a signalé plusieurs insectes qui n'avaient pas été observés, entre autres le *dorthesia characias*, qu'il découvrit en 1784. — *Mémoires sur les cailloux roulés du Rhône*, avec Servières; — *Plusieurs Dissertations sur divers minéraux des environs de Nîmes*.

Biographie médicale.

DORTOMAN (Nicolas), médecin hollandais, né à Arnhem (Gueldre), mort à Montpellier, en 1596. Il vint étudier la médecine à Montpellier en 1566, et y fut reçu docteur en 1572. Antoine Saporita étant mort en 1573, Dortoman le remplaça comme professeur. Il devint médecin ordinaire (*archiater*) du roi Charles IX. En 1589 Henri IV l'appela aux mêmes fonctions. On a de lui : *De causis et effectibus thermarum Bellilucanarum parvo intervallo a Monspelienensi urbe distantium, libri duo*; Lyon (1), 1579, in-12. C'est un traité sur l'efficacité des eaux de Balaruc, village situé à quatre lieues de Montpellier.

Du Cange, *Glossarium*. — Éloy, *Dictionnaire Historique de la Médecine*. — R. Desgenettes, dans la *Biographie médicale*.

DORTOMAN (Pierre), médecin français, neveu et fils adoptif du précédent, né à Montpellier, vers 1570, mort dans la même ville, en 1612. Il commença ses études médicales en 1591, et fut reçu docteur en 1596. Henri IV ayant créé à Montpellier, en 1598, une sixième chaire pour y enseigner la chirurgie et la pharmacie, cette place fut confiée à Dortoman. Il était chargé par l'édit d'érection d'expliquer tous les ans un traité de médecine, comme le faisaient les autres professeurs, et en outre d'enseigner la chirurgie et la pharmacie aux garçons chirurgiens et apothicaires. Cette innovation était toute libérale et assurait une éducation sérieuse aux élèves qui se voulaient à ces deux dernières parties de l'art de guérir. Cependant, Dortoman rencontra dans l'esprit du temps des obstacles qu'il ne devait pas attendre. Les élèves en médecine refusèrent l'entrée de leurs écoles aux *fratres*; ils insultèrent ceux qui vinrent aux leçons, et interrompirent le professeur; on en vint plusieurs fois aux mains, et le désordre s'accrut au point que la Faculté de Montpellier dut intervenir. Les 27 septembre 1599 et 25 novembre 1600 elle rendit des ordonnances qui, dans le but de rétablir le calme, transférèrent les leçons de Dortoman pour la pharmacie et la chirurgie au

(1) Et non pas Leyde, ainsi que le dit la *Biographie universelle* des frères Michaud.

SET (Richard), fils du précédent, né en 1677. Membre du long parlement, emprisonné par ordre de ses collègues, partisan du comte de Strafford. Après la des Stuarts, il devint membre de la chambre qui eut à juger les régicides. Il fut nommé lord lieutenant de Sussex.

SET (Charles), frère de Richard et comte de Dorset, né à Witham, en 1637. sous Charles II un grand rôle comme d'État. En 1665, il fit avec le duc d'York agne contre les Hollandais. Elle lui inspira le national connu sous ce titre : *To all lies now at land*. Il prit part aux affaires sous Jacques II, et se montra opposé à des despotes de ce prince. Il ne sans influence sous Guillaume III.

on, *Complete edition of Poets of Great-Britain*. Brit.

SON. Voy. FABIVS DORSON.

STEN (Theoderich), botaniste et médecin d, né en Westphalie, mort en 1552, à où il exerçait la médecine. On a de lui : *con, continens herbarum aliorumque ium quorum usus in medicinis est, tiones et icones ad vivum effigiamfort*, 1540, in-folio; et une édition de *s Sanitatis*. Plumier a consacré à la médecine ce botaniste le genre *dorstenia*, com des plantes du Brésil très-remarquables organe de fructification, qui ressemble à s ouverte.

H. Historia Rei Herbarie, t. 1.

STEN (Jean-Daniel), médecin allemand, de Philippe, né à Marbourg, le 20 avril 1706 le 20 septembre 1706. Il étudia et professeur de médecine à l'université de natale. En 1684 il fut nommé membre *démie des Curieux de la Nature*, sous l'*Averrhoës*, en 1689 médecin du prince, et en 1695 il fut appelé à une chaire de . On a de lui : *De Phthisi*; Marbourg, 4°; — *Dissertation sistens commentum rei herbarie*; ibid., 1675; — *De de ejusque usu noviter detecto*; ibid., 4°; — *De Ductu thoracico chyliifero*; 78, in-4°; — *De Atonia*; Marbourg, 1682, - *De Tabaco*; ibid.; — *De Succu nati naturali et praternaturali*; ibid., 4°; — *De Oculo*; ibid., 1687, in-4°; — *De Medicina*; ibid., 1691, in-4°; — *De ibid.*, 1696, in-4°.

note médicale.

STES (Jacques-Anselme), naturaliste cin français, né à Nîmes, le 19 juillet 1702 à l'armée des Pyrénées, en 1794. Il nées pour entrer dans l'état ecclésiastis il renonça à cette carrière pour emelle de médecin et suivre son goût pour naturelle. Il devint successivement de la Société royale des Sciences de ier, correspondant de la Société royale

d'Agriculture de Paris et membre de la Société Linnéenne de Londres. Il mourut prématurément, à l'armée des Pyrénées, où il servait volontairement comme médecin. On a de lui : *Éloge de Richer de Belleval*; couronné par l'Académie de Montpellier, en 1784; — *Mémoires sur les insectes considérés dans leurs rapports avec la Médecine, l'Agriculture et les Arts*, insérés parmi ceux de l'ancienne Société d'Agriculture de Paris. Dorthes a signalé plusieurs insectes qui n'avaient pas été observés, entre autres le *dorthesia characias*, qu'il découvrit en 1784. — *Mémoires sur les cailloux roulés du Rhône*, avec Servières; — *Plusieurs Dissertations sur divers minéraux des environs de Nîmes*.

Biographie médicale.

DORTOMAN (Nicolas), médecin hollandais, né à Arnhem (Queldre), mort à Montpellier, en 1596. Il vint étudier la médecine à Montpellier en 1566, et y fut reçu docteur en 1572. Antoine Saporita étant mort en 1573, Dortoman le remplaça comme professeur. Il devint médecin ordinaire (*archiater*) du roi Charles IX. En 1569 Henri IV l'appela aux mêmes fonctions. On a de lui : *De causis et effectibus thermarum Bellilucanarum parvo intervallo a Monspelien si urbe distantium, libri duo*; Lyon (1), 1579, in-12. C'est un traité sur l'efficacité des eaux de Balaruc, village situé à quatre lieues de Montpellier.

Du Cange, *Glossarium*. — Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — B. Desgenettes, dans la *Biographie médicale*.

*** DORTOMAN (Pierre)**, médecin français, neveu et fils adoptif du précédent, né à Montpellier, vers 1570, mort dans la même ville, en 1612. Il commença ses études médicales en 1591, et fut reçu docteur en 1596. Henri IV ayant créé à Montpellier, en 1598, une sixième chaire pour y enseigner la chirurgie et la pharmacie, cette place fut confiée à Dortoman. Il était chargé par l'édit d'érection d'expliquer tous les ans un traité de médecine, comme le faisaient les autres professeurs, et en outre d'enseigner la chirurgie et la pharmacie aux garçons chirurgiens et apothicaires. Cette innovation était toute libérale et assurait une éducation sérieuse aux élèves qui se vouaient à ces deux dernières parties de l'art de guérir. Cependant, Dortoman rencontra dans l'esprit du temps des obstacles qu'il ne devait pas attendre. Les élèves en médecine refusèrent l'entrée de leurs écoles aux *fraters*; ils insultèrent ceux qui vinrent aux leçons, et interrompirent le professeur; on en vint plusieurs fois aux mains, et le désordre s'accrut au point que la Faculté de Montpellier dut intervenir. Les 27 septembre 1599 et 25 novembre 1600 elle rendit des ordonnances qui, dans le but de rétablir le calme, transférèrent les leçons de Dortoman pour la pharmacie et la chirurgie au

(1) Et non pas Leyde, ainsi que le dit la *Biographie universelle des frères Michaud*.

collège du Pape, enjoignant aux *collégiens* d'obéir. Enfin, pour terminer des disputes qui se renouvraient tous les jours, la Faculté résolut, dans une assemblée solennelle, tenue le 20 août 1605, de supplier le roi de rendre la régence de Dortoman semblable aux cinq autres, en le chargeant d'instruire seulement les étudiants en médecine, tandis que les deux derniers professeurs nommés seraient obligés à l'avenir d'enseigner les chirurgiens et les pharmaciens. Cette demande fut sanctionnée par le roi et mise à exécution. Les étudiants de Paris ne prirent aucune part à ces querelles, et ne trouvèrent pas mauvais que le même docteur se chargât de les instruire conjointement avec les barbiers qui venaient suivre les cours, faits en langue française. Dortoman continua ses fonctions jusqu'à sa mort. Il mourut peu âgé : ses écrits sont restés manuscrits.

Astruc, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*; Paris, 1767, in-4°. — Floy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — R. Desgenettes, dans la *Biographie médicale*.

DORTOUS. Voy. MAIRAN.

DORVAL (*Marie-Amélie-Thomas* DELAUNAY, M^{me}), actrice française, née à Lorient, vers 1801, morte à Paris, en 1849. Son père, qui avait servi dans l'armée vendéenne, se fit ensuite acteur, et alla mourir en Amérique. Sa mère, l'une des meilleures premières chanteuses de la province, était sœur du comique Bourdais et cousine des deux Baptiste de la Comédie-Française. Marie Dorval débuta à Lille, dans les rôles d'enfant : dans *Camille, ou le souterrain*, dans *Les Petits Savoyards*, où elle fit preuve d'une grande sensibilité. Elle parcourut les villes de province, et se fit remarquer à Lorient dans *Le Flageolet enchané*. Bien jeune encore, elle joua les troisièmes amoureuses à Bayonne, puis à Paris ; et obtint dans diverses villes des succès dans l'emploi des *jeunes Dugazon* de l'Opéra-Comique. Dès l'âge de quatorze ans, on l'avait mariée à un maître de ballets nommé Allan, d'une bonne famille bourgeoise de Paris, qui avait pris au théâtre le nom de *Dorval* ; cet acteur, assez médiocre, accepta plus tard un engagement pour la troupe française de Saint-Petersbourg, où il mourut. Ce fut à Strasbourg que M^{me} Allan-Dorval reconnut sa véritable vocation théâtrale : renonçant au chant, et adoptant, quoique très-jeune, l'emploi des premiers rôles de la comédie et du drame, elle y obtint des succès marquants. Ce fut là que Potier, le grand acteur, remarquant ce talent précoce, crut découvrir un sentiment de l'art qu'il se promit de développer. Il amena M^{me} Dorval à Paris, et la fit engager à la Porte-St. Martin, ce qui fit dire à un biographe « que Paris dut à l'acteur qui l'a fait le plus rire l'actrice qui l'a fait le plus pleurer ». Elle avait alors seize ans ; elle resta quelque temps inconnue et chargée de rôles insignifiants dans des pièces qui n'obtinrent aucun succès. Marie Dorval aspirait à sortir de ce cercle étroit, et déjà le Théâtre-Français était

le but de son ambition. Comme moyen d'y parvenir, elle avait sollicité son admission au Conservatoire ; mais, après l'avoir entendue, les professeurs déclarèrent qu'elle ne réussirait jamais dans le tragique, et lui conseillèrent de prendre l'emploi des soubrettes. Heureusement cette route future du drame ne suivit pas ce conseil, et se livra avec plus d'ardeur à l'étude du genre qui devait faire sa gloire. Le premier rôle où elle put se faire remarquer fut celui d'Elisabeth, dans *Le Châteaufort de Kenilworth*. Enfin, une larme tombée des yeux de la Mousnière des *Deux Forçats* révéla le talent de l'actrice. A dater de ce jour elle marcha de succès en succès. Tous les genres dramatiques, les plus opposés, les plus différents, firent ressortir l'inspuisable variété du talent de Marie Dorval. Après *Thérèse*, vint *Ami Robart*, puis *La Fiancée de Lammermoor*, et enfin cette touchante Madame de Gernsey, la femme du *Joueur*, qui fit répandre plus de larmes que l'antique *Iphigénie en Aulide*. Une intelligence si vive, une sensibilité si vraie, tant de cœur et d'imagination éveillaient l'enthousiasme des poètes, qui virent disputer le talent de M^{me} Dorval au vieux mélodrame, qui devenait les premiers échos de son âme et la première de sa passion. Revenue à la Porte-Saint-Martin après une courte excursion à l'Ambigu-Comique, Marie Dorval y mit le sceau à sa réputation par le rôle d'Adèle d'Hervey, dans *Antony* ; un triomphe y fut complet. Quelques temps après elle rendait avec une incroyable souplesse de talent le caractère lascaud et léger du *Jeune Vaubernier*. Le Théâtre-Français eut aussi le besoin de joindre à ses anciennes richesses le drame, qui cavalait tous les théâtres, et il appela M^{me} Dorval pour le secourir dans cette entreprise. Elle y débuta en février 1833, dans la pièce intitulée *Une illusion*. Deux ouvrages plus marquants, *Chatterton*, de M. de Vigny, et *Angelo*, de M. Victor Hugo, lui eurent pour sujet de deux belles et grandes créations. On sait quelle figure neuve elle a au sein de *Ketty Bell* ; un succès plus flatteur lui fut réservé dans le second ouvrage. Après avoir été citée dans Catinas les plus douces cantines, on l'a vue montrer dans la *Thèbe* l'ardente et orgueilleuse courtisane de l'Italie. Quatre rôles notamment particulièrement le talent de M^{me} Dorval : *Adèle d'Hervey* ; *Jeune Vaubernier* ; *Ketty Bell*, et *Marion de Lorme* : ces quatre rôles lui firent connaître toute la fécondité de ses inspirations et leur diversité dans les contrastes les plus éclatants. Ce don de création et de vie, M^{me} Dorval le devait aux deux qualités qui font les vrais artistes : le naturel et l'imagination. Tout a concouru à son succès ; elle était l'élément essentiel à la révolution dramatique qui agitait son imagination vive et originale, sa sensibilité expansive, son génie créateur venant à l'appui pour secourir et favoriser la lutte du romantisme contre la vieille chapelle classique. Elle

cette révolution la passion qui entraîne et qui exécute.

Dorval avait épousé en secondes noces le feuilletoniste Merle, qui lui a peu sur-

A. JADIN.

dramatique. — *Biog. des Contemporains.* — Land, *Histoire de ma Vie*.

DORVIGNY (Louis), auteur dramatique et er français, né à Versailles, en 1743, et 1734, comme on l'a imprimé par erreur, Paris, le 4 janvier 1812. Son origine est connue; mais son prénom, sa ressemblance frappante avec le roi Louis XV, ont croire qu'il avait en pour mère une des aires du fameux *Parc-aux-Cerfs*. Dorvigny même ne s'en défendait pas; et Cu-almezeaux, dans une brochure pseudo-il publia en 1813, et qui est intitulée : *en vers aux mœurs de Dorvigny, ou ie des buveurs*, parle de cette circonstance d'un fait certain. On ne sait pas l'emploi des premières années de Dorvigny en 1775 seulement qu'il commença à jouer pour le théâtre : ce qui viendrait à de l'opinion répandue au sujet de sa e, puisque son premier ouvrage, *Rogers et Javotte*, parodie d'*Orphée et s*, composé en collaboration avec Mot-t, joua peu de mois après la mort du a pouvait supposer avoir été jusque là ecteur naturel. A partir de cette époque, Dorvigny ne cessa de travailler pour le e. En 1779 il fit représenter sur les trées *Variétés amusantes* une parade, u les *battus payent l'amende*, ou tout urut pendant des mois entiers. Le succès grand, que l'on crut que Dorvigny n'un prête-nom : plus d'un auteur molaissa faire compliment sur cet ouvrage; emier ministre lui-même souffrit qu'on riboât, ou protestait de façon à laisser e c'était de sa part une question de e. Il n'est pas inutile de dire que le jeu ur *Volange* (voy. ce nom), dans le cipal, ne fut pas étranger à cette vogue, rdinaire, que Lécuse, directeur de ce e, afin de donner satisfaction à la curio-ique, se vit contraint de faire repré-ice deux fois par jour. Lorsque Vo-nal conseillé par sa vanité, quitta les e amusantes pour la Comédie-Italienne, r, pour empêcher l'interruption que ce illait apporter aux représentations de ut la prétention de le remplacer; mais il e mériter comme acteur le succès qu'il eu comme auteur. Bien qu'en ce temps-ages dramatiques ne produisissent à eurs, sur les scènes secondaires, qu'une m assez modique, une fois payée, Dor-ependant, aurait pu, avec le produit des 'assurer une existence honnête; mais ite et la débauche avaient tellement dé-

gradé son talent et épuisé ses ressources, qu'il en était réduit à trafiquer de ses pièces pour la somme la plus infime, qu'il allait aussitôt dépenser au cabaret. Aussi, après avoir passé la dernière moitié de son existence dans une détresse profonde, le trouva-t-on mort, autant des suites de son intempérance que de sa misère, au fond d'un galetas.

Le nombre des ouvrages qu'il a composés s'élève à plus de quatre cents. En voici les principaux : *Le Désespoir de Joerisse*, qui peut prendre place après *Janot*, déjà cité; ainsi que *Le Tu et le Toi*, ou *la parfaite égalité*, pièce de circonstance, jouée en 1794, avec un succès prodigieux. Dorvigny a donné au Théâtre-Français *Les Etrennes de l'Amour*, comédie en un acte et en vers libres, représentée le 1^{er} janvier 1780, et qui réussit médiocrement; et au même théâtre, le 30 janvier 1780, *Les Noces houzardes*, pièce en quatre actes et en prose. Ce dernier ouvrage, dont l'intrigue est embrouillée et peu vraisemblable, n'obtint que trois ou quatre représentations, tolérées à cause des jours gras. Le *Recueil général des Proverbes*, en 16 vol. in-18, en renferme quelques-uns de Dorvigny; nous citerons comme un des plus originaux *L'Avocat chansonnier*. Une de ses meilleures productions est *Christophe Lerond*, dont Collin d'Harleville s'est beaucoup servi pour sa comédie de *L'Optimiste*. Un fait qui n'est pas connu, c'est qu'indépendamment des nombreux ouvrages qu'il fit jouer sur les théâtres de Paris, Dorvigny composa avec Guillemin (voy. ce nom) plusieurs petites pièces pour le spectacle des *Ombres Chinoises*, telles que *Madelon Friquet et Colin Tampon*, *La Démonseigneurisation*, pièce par laquelle cette scène enfantine de Séraphin crut devoir payer son tribut aux idées nouvelles qui surgissaient, et enfin le fameux *Pont cassé*, dont, à vrai dire, il n'aurait été que l'arrangeur, puisque cette scène si populaire ne serait que la reproduction d'un ancien fabliau, cité par M. Ch. Magnin, dans sa curieuse histoire des *Marionnettes*. Vers les dernières années de sa vie, il composa six romans, justement oubliés, et dans lesquels se retrouve la trivialité de ses pièces de théâtre, dénuée de l'esprit, souvent assez fin, et des traits comiques qui les distinguent en général. Voici les titres de ces romans : *Ma tante Geneviève, ou je l'ai échappé belle!* 1805, 4 vol. in-12; — *Le nouveau Roman comique, ou les aventures d'un souffleur*, etc., 1799, 2 vol. in-12; nouvelle édition, corrigée et augmentée, 1801, 4 vol. in-8°; — *Les Amants du faubourg Saint-Marceau, ou les aventures de Madelon Friquet et de Colin Tampon*; 1801, 4 vol. in-18; — *Le Ménage diabolique*, etc.; 1801, 2 vol. in-12; — *Mille et un Guignons*, etc.; 1806, 4 vol. in-12; — *La Femme à Projets, ou les abus de l'espoir et des talents*; 1807, 4 vol. in-12.

Edm. DE MANNE.

Manours de Bachaumont. — *Correspondance de*

Grimm. — Brazier, *Hist. des Petits Théâtres*. — Ch. Maguin, *Hist. des Marionnettes*. — *Mercur de France*, 1774. — *Journal de Paris*, 1775. — *Almanach des Spectacles*. — *Documents inédits*.

DORVILLE. Voyez **CONTANT** et **ORVILLE**. (D').

DORVO (*Hyacinthe*), auteur dramatique et romancier français, né à Rennes, le 10 novembre 1769, mort à Fontainebleau, en janvier 1851. Il était fils d'un procureur au parlement de Bretagne; il vint à Paris, au commencement de la révolution française, et en adopta d'abord avec chaleur les nouveaux principes; mais bientôt il recula devant leurs conséquences. Heureusement pour lui, son opposition ne fut jamais que littéraire. Tout à la fois ami et rival de Dorvigny, il vécut de la même vie, travailla pour les mêmes théâtres et écrivit dans le même genre. En 1818, il ouvrit à Paris un café ayant pour enseigne : *Aux deux Philibert*. Cette entreprise ne prospéra pas, et Dorvo alla habiter la Belgique pendant plusieurs années. En 1837 il était à Tintigny (Luxembourg). De retour en France, il se retira à Fontainebleau, où il mourut, à quatre-vingt-deux ans. Dorvo avait un talent réel pour l'art dramatique, et une facilité remarquable pour la versification. Presque tous ses ouvrages sont en vers. On a de lui : *Le Patriote du dix août*, deux actes (Théâtre de la République); 22 novembre 1792; — *Les Trois Héritiers*, comédie, trois actes, en vers (Théâtre de la Cité); Paris, 1793, in 8°; — *Les Contre-Révolutionnaires jugés par eux-mêmes*; ibid., 1794; — *Le Faux Député*; ibid., 1795 : cette pièce, qui attaquait le système révolutionnaire, eut beaucoup de succès; mais elle mit un instant en danger la sûreté de l'auteur; — *Figaro de retour à Paris*, comédie en un acte et en vers; ibid.; — *Je cherche mon père*, comédie, trois actes, en vers; ibid., 1797 : cette pièce est d'un excellent comique, et eût suffi pour faire la réputation de Dorvo; — *Rengain*, parodie de *Turlututu*, un acte, en vers (Ambigu-Comique); Paris, 1797; — *La Veille des Noces, ou l'après-souper de Misanthropie et Repentir*, comédie, un acte, en vers (Théâtre Molière); Paris, 1799, in-8°; — *L'Envieux*, comédie, cinq actes, en vers (Odéon (1)); Nantes et Paris, 1799 : cette pièce, d'un bon style, contient des détails charmants; — *Le Savetier du coin*, comédie, trois actes, en vers (Gallé); 1799; — *Les Parents, ou la ville et le village*, comédie, cinq actes, en vers, imitée de Kotzebue (Théâtre de la Cité); Paris, 1800 et 1807, in-8°; — *Figaro, ou tel père tel fils*, comédie, trois actes; ibid., 1801; — *Mon Histoire ou la tienne, avec des notes historiques et géographiques*, en société avec Lemierre d'Argy; Paris, 1802, 3 vol., in-12; — *La Paix*, comédie-divertissement, un acte, en vers; Paris, 1802; — *Vernon de Kerquelec, ou il est arrivé* (Odéon); ibid.; — *Les Que-*

relles de Ménage, trois actes, en vers (Cité); — *Ainsi va le monde, ou les dangers de la séduction*; Paris, 1804, 4 vol. in-12; — *Ferdéric à Spandau, ou le libelle*, mélodrame, trois actes, avec Duperche (Porte-Saint-Martin); Paris, 1804, 1806, 1814, in-8° : cette pièce, reprise plusieurs fois, eut plus de cinquante représentations de suite; — *Les Pêcheurs d'aujourd'hui*, trois actes; 1804; — *Gonzales de Cordoue, ou le siège de Grenade*; ibid., 1806, 1806; — *Xerxès et Thémistocle*, ibid., avec Charrier (Théâtre des Jeunes Élevés); Paris, 1806; — *Monseigneur Lamentin, ou la manie de se plaindre*, comédie, un acte, en vers (Cité); Paris, 1807; — *La Mort de Duguesclin*, drame historique, trois actes, en vers (Théâtre-Français), ibid. : cette pièce tomba complètement dès la première représentation; — *Elisabeth, ou les écales en Sibérie*, mélodrame, trois actes (Porte-Saint-Martin); Paris, 1807, 1808, in-8° : ce mélodrame eut un immense succès; — *Les Jeunes Femmes*, comédie, trois actes, en vers (Odéon); Paris, 1809, in-8°; — *Le Père ambitieux*, cinq actes, en vers; ibid., 1810; — *Le Temporisateur*, comédie; ibid., 1813 : cette pièce n'eut aucun succès, quoiqu'elle présentât des traits heureux; — *La Cousine Albert, ou la maîtresse de pension*, comédie, trois actes, en vers; Paris, 1819, in-8°; — *La Haine de Famille*, drame, cinq actes; — *La Fausse Orpheline*; ibid.; — *La Révolution de 1830*, poème dédié à Louis-Philippe; Paris, 1831; et plusieurs *Épîtres, insérées dans divers recueils littéraires*. Dorvo est un cultivateur de quelques pièces qui n'ont pas été imprimées.

A. JACQU.

Les quatre Saisons littéraires.

* **DORYCLIDAS**, statuaire lacédémonien, vivait vers la 55^e olympiade. Il fit la statue de *Thémis* qui ornait à Olympie le temple de *Jupiter*.
G. R.

SILH. *Catalogue Artisteum*, p. 107.

* **DORYLAUS** (*Δορύλαος*), général de Mithridate, vivait dans le premier siècle avant J.-C. En 86 il amena 80,000 hommes de renfort à Archelaüs, qui combattait en Grèce contre les Romains.

Appien, *Mithr.*, II, 66. — Pline, *Strab.*

DOSA ou **DOSI** (Geor.
vain, mis à 1513. Le
disait avoir, son mda
fait prêcher une
grand nombre de pay
mais avant de mourir
Turcs, ils ont o
grois et transys
Transylvanie, n
tailla en pièces pres
leur chef, et son t
deux à la race des
tomberent entre le
que ses partisans u
sur un trône de fer

(1) Le premier incendie de l'Odéon eut lieu à la suite de la première représentation de *L'Envieux*.

bonne, à di
aussi, au 1-
ne se i ce 6
ire, si ou roit las
mains les veines au pris er. et
un verre de son sang à sou
navsant, qu'on a rés de
s, re vi ue sa
avec leurs ue Apres ces nor-
sa fut éca. Il
sans se pl

pu on épar i le
acé. se avec les autres
ou écorchés
sou, *Historia Hungarica libri XII* XIV.
ndner, *Scriptores Rerum Hungarica-*
p. 816.

(*Girolamo*), architecte italien, né en Carpi, dans le duché de Modène, mort Il fut élève à du chevalier Fondevint arc de ue Benoit XIII et de XII. Ses pr aux ouvrages sont la le u Ancône, la citadelle de et les cathédrales d'Albano et si fut aussi chargé de la restaura-Sainte-Marie-Majeure de Rome, et le cette tâche avec autant de goût que E. B.—N.

onario.

S (Δωσιθέας), historien crétois, ur Il avait composé sur la ouv rempli de fables (Κρητικὰ). ue cette histoire ont été cités par pai Diodore de Sicile, par Pline, par nt d'Alexandrie.

...istoriarum Græcorum Fragmenta, t. IV.

IDAS, de Rhodes, poète grec. On ne sait l'époque de sa vie; mais il est cité ue sorte qu'on peut conjecturer qu'il la fin du premier siècle de l'ère chrétic au mauvais goût qui s'introduit littérature: il s'adonna aux tours s, et fit des vers figures; d'autres t des *anfs* ou des *haches*; il z, qui n'a d'autre mérite, si c'en celui de la difficulté vaincue. Les vers ont été imprimés dans divers des trouve dans les *Analectes* de l'*Anthologie* de Jacobs; on les a es éditions de Théocrite; enfin, ils es travaux de deux érudits de prede Saumaise et Joseph Scaliger.

les vers de Dosias dans un livre ro Licetus: *Encyclopadia ad ostad v*; Paris, 1633, in-8°. On siadas est le même auteur que sur l'île de Crète. G. B.

theica Græca, t. II, p. 447, ou t. III, elle édition publiée par Hales.

vanni-Antonio, sculpteur et arné en 1533, mort vers 1600. Dès ans il alla à Rome, on, après

avoir travaillé quelque temps dans l'atelier d'un orfèvre, il s'adonna avec succès à la sculpture, sous la direction de Raphaël de Montelupo. Il fit pour le palais du Belvédère plusieurs statues et bas-reliefs, et on cite au nombre de ses meilleurs ouvrages le buste d'Annibal Caro, placé sur son tombeau, à Saint-Laurent in Damaso. Il étudia ensuite l'architecture, et outre beaucoup d'édifices élevés à Rome, il fit dans Santa-Croce de Florence, pour la chapelle Niccolini, une belle chapelle corinthienne, enrichie de marbres et de statues. Il avait aussi entrepris à Florence la construction d'un palais archiépiscopal, qui ne fut pas achevé. E. B.—N.

Oriandi, *Abbecedario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Fantozzi, *Guida di Firenze*.

DOSITHÉE (Δωσιθέας), magicien juif de Samarie, vivait au premier siècle de l'ère chrétienne. Il fut, avec Simon le Magicien, son compatriote, et une femme nommée Hélène, ensuite La Lune, l'un des trente premiers disciples de saint Jean-Baptiste, le précurseur de J.-C. Dosithée aurait même, dit-on, précédé Simon, qu'il aurait présenté au précurseur. Aussitôt après le meurtre de ce prophète, il se considéra comme son successeur et le chef de la secte des Joannites. Simon était alors en Égypte pour exercer son art. On croyait alors à la magie, et on y crut bien des siècles après, malgré les lumières du christianisme. A son retour, Simon chercha à supplanter son rival, auquel il reprochait de n'être pas un fidèle interprète de la doctrine. Dosithée, irrité, alla jusqu'à le frapper; mais, dit le crédule auteur du récit, la verge, qui avait paru traverser le corps de Simon, comme s'il était un être aérien, le laissa debout; alors Dosithée reconnut en lui l'être par excellence (*stans*), l'adora, et se démit de ses pouvoirs. Bientôt après il mourut, en face même de Simon, qui l'aurait comme réduit en poussière. Tel est le récit d'un écrit célèbre au troisième ou quatrième siècle, écrit attribué à Clément Romain, et traduit en latin au commencement du cinquième siècle par Rulin, sous le titre de *Recognitiones* (1). Origène se borne à dire que Dosithée, Juif plus anciennement converti que Simon, voulut faire croire à ses compatriotes qu'il était le Christ prédit par Moïse (2), se mettant ainsi à la place de J.-C., que son maître, le précurseur, avait annoncé. Il persuada sa mission à quelques-uns (3), et il forma l'une des sept premières hérésies. Mais déjà de son temps, au commencement du troisième siècle, les dosithéens n'existaient plus ou étaient réduits à une trentaine (4). Aussi Irénée et l'auteur des *Philosophumena* ont-ils dédaigné d'en parler. Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, n'en dit qu'un mot, confirmant Origène. Les fables qu'on a débitées depuis sous le nom de Dosithée

(1) Liv. II, 78, éd. de Dressel., 1833.

(2) Orig. C. Celse, t. II, 67.

(3) Le même, VI, II.

(4) *Hist. ecclési.*, IV, 22.

thée paraissent donc manquer de fondement historique. On dit que pour faire croire à son ascension au ciel, il se retira dans une caverne, où il se laissa mourir de faim. Au quatrième siècle de notre ère il existait encore, sous le nom de *dosithéens*, des sectateurs de ce faux Messie.

Il ne faut pas confondre ce Dosithée avec un Juif du même nom, contemporain de Sennacherib, dont saint Jérôme a fait mention dans son dialogue contre les lucifériens, ni avec Dosithée abbé d'un monastère vers 560. I.

Ruiss. — Eusèbe. — Origène. — Mosheim, *Hist. eccl.*

DOSITHÉE, historien grec d'une époque incertaine. On ne connaît que les titres de quatre de ses ouvrages, savoir : Σικελικά; — Αὐδασά; — Γραϊκά; — Πιλοτιζου.

C. Müller, *Historicorum Græcorum Fragmenta*, t. IV.

DOSITHÉE, médecin grec, d'une époque inconnue. On sait seulement qu'il n'est pas postérieur au sixième siècle de l'ère chrétienne, puisqu'il est cité par Aélius. Cet écrivain lui donne le titre de *valde celebrer*, et cite une de ses formules médicales.

Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DOSITHÉE, de Colone, géomètre grec, vivait vers 220 avant J.-C. Archimède lui dédia ses traités sur la sphère, sur le cylindre, sur les spirales. D'après Censorinus, il perfectionna l'*Octaeteris* d'Eudoxe. Geminus et Ptolémée se servirent des observations qu'il avait faites en l'an 200 sur les étoiles fixes.

Plin., *Hist. Nat.*, XVIII, 31. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, vol. IV.

* **DOSITHÉE** dit le Maître (*Magister*), grammairien grec; il vivait vers le commencement du troisième siècle de notre ère. Afin de faciliter aux Grecs l'intelligence du latin, il écrivit un ouvrage en trois livres *Sur l'Interprétation des Mots*; le troisième livre, relatif aux édités de l'empereur Adrien, a seul été conservé; il a été imprimé dans les recueils de Fabricius et de Schulting. De Labbe et Bucking en ont donné une édition séparée (Bonn, 1832, in-12). Dosithée avait traduit en grec l'ouvrage d'Hygin, *Genealogia Deorum*, et un fragment de cette traduction est venu jusqu'à nous. Il avait aussi rédigé un recueil de fables ésoques, recueil qui fut longtemps en grande réputation. G. B.

Walckenaër, *Miscellanæ Observationes*, vol. X, p. 108. — Fabricius, *Bibliotheca Græca*, t. VI, p. 345, XII, p. 316. — Schalling, *Jurisprudentialia vetus antequam Justiniana*, p. 880. — Labbe, *Glossarium*, p. 491. — Barb., *Hist. Jurispr. Romanæ*, p. 496. — F.-A. Schilling, *Dissertatio de fragmento Jur. Rom. Dositheano*; Leipzig, 1819. — Knoch, *Præfatio ad Babrii Fabulas*; Halle, 1828.

DOSITHÉE (Saint) vivait au sixième siècle. Il fut élevé comme page à la cour de Constantinople, chez l'un des principaux officiers de l'empire. Un seigneur des amis de son maître ayant été nommé à un emploi en Palestine, Dosithée demanda à l'accompagner. « Étant à Gethsami, disent Richard et Giraud, il fut si touché d'un

tableau de l'enfer, dont une dame inconnue lui fit l'explication, qu'il se retira ensuite au monastère de Sainte-Séride, où on lui donna saint Dorothee pour maître. » Il mourut dans cette retraite, au bout de cinq ans, après avoir pratiqué l'humilité, la simplicité, l'obéissance et un renoncement parfait à sa volonté. Saint Dorothee le dispensa des autres austérités. D'après Moréri, le nom de saint Dosithée ne figure dans les martyrologes que depuis le seizième siècle; il est placé au 23 février. Le Martyrologe romain ne le ménologe grec n'en font mention.

Hollandas, *Vita Sanctorum*. — Dorothee, *Lit. Institutionum de abnegatione sui*. — Belliet, *P'ces des Saints*, 1, mois de février. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DOSITHÉE, patriarche de Jérusalem, mort en 1707, auteur d'une histoire des patriarches, ses prédécesseurs, publiée par son neveu et successeur Notaras.

Manuel du Libr., art. NECTAIRE et NOTARAS.

DOSMA-BELGADO (*Roderic*), chroniqueur et théologien espagnol, né à Badajoz, le 21 juillet 1533, mort vers 1607. Il était chanoine de la cathédrale de sa ville natale, et professeur de théologie à Salamanque. Il savait très-bien les langues latine, grecque et orientales, ainsi que presque toutes les langues vulgaires. Son instruction le fit choisir par Philippe II pour chroniqueur. On a de lui : *De Auctoritate S. Scripturæ*; Valladolid, 1594, in-4°; — *Ad sanctorum quatuor Evangeliorum cognitionem spectantia Opera*; Madrid, 1601, 2 vol. in-6°; — *Expositio sive Paraphrasis in sacros CL Psalmos et in Cantica canticorum*; ibid., in-4°; — *Tratado del sacramento de la Penitencia, y calidades del confessor y penitente*; ibid.; — *Dialogos morales*; ibid.; — *Dialogos patrios de la real ciudad de Badajoz, suivis d'un catalogue de los Obispos de la misma ciudad*; ibid.; — *De Theologia nativæ, cum consideratione entis et qualitate propositionum*; plusieurs ouvrages mathématiques, parmi lesquels *Annotationes in Euclidem, Archimædum et alios*, et diverses poésies sacrées. La liste complète de ses ouvrages se trouve dans la *Bibliotheca Hispana*.

Antonio, *Bibliotheca Hispana nova*, IV.

DOSSEAT. Voyez OSMAT (D').

* **DOSSENIUS FABIUS** ou **DOSSENIUS**, ancien poète comique latin, vivait dans la dernière siècle avant J.-C. Horace bâton la banquette outrée de ses caractères et la rapidité avec laquelle Dosennius composait ses pièces pour gagner plus d'argent. Il ne reste de lui que deux vers. L'un appartenait à une pièce intitulée *Achistio*, l'autre est l'épigramme de Dosennius par lui-même : la voici, d'après une lettre de Sénèque :

Hospen, reside et sophiam Dosennius lega.

Dans quelques-uns des plus anciens manuscrits d'Horace on trouve écrit *Dosennius*.

Horace, *Epist.*, II, 1, 173. — Plaut., *Most. Sat.*, IV, 2. — Sénèque, *Epist.*, 90. — Wurst, *De Poetis Latinis*, p. 25, 26, 122.

DOSSI ou **DOSSO** (Les Frères), peintres italiens, ainsi nommés du bourg de Dosso, dans le Ferrarais, vivaient à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. Ils ne jouissent pas hors de leur patrie de la réputation que l'Arioste, dans ses vers, se plut à propager; on a même été injuste envers eux, ce qu'il faut expliquer par la rareté de leurs ouvrages, même en Italie, et par l'opiniâtreté de détracteurs jaloux de leur mérite, qui parvinrent à en imposer à ceux qui ne pouvaient les juger d'après leurs œuvres. Les Dossi (on dit aussi en français *les Dosses*) furent les chefs influents, on pourrait dire les fondateurs, de cette école ferraraise devenue célèbre en Italie vers le milieu du seizième siècle. A ce titre, ils tiennent un rang distingué dans la hiérarchie des grands peintres. Après avoir reçu les premières leçons de Lorenzo Costa, les Dossi allèrent à Rome, où ils firent un long séjour : alors l'école de Raphaël était en grande faveur. Ils se rendirent ensuite à Venise, où ils passèrent cinq ans à étudier les coloristes, concurremment avec la nature, et revinrent à Ferrare, où les libéralités des ducs Alfonso et Hercule d'Este parvinrent à les fixer. L'aîné, Dosso Dossi, excellait dans le genre noble de l'histoire. Le plus jeune, Jean-Baptiste, réussissait principalement dans les grotesques et le paysage; et bien qu'il eût la prétention de traiter aussi l'histoire, il ne parvint jamais à rien produire de passable. Envieux, présomptueux, difforme, d'une physionomie ingrate, où se lisait la méchanceté de son esprit, Jean-Baptiste fut constamment en opposition avec son frère. Forcé par les ducs de travailler avec lui, il refusait de lui parler : fallait-il s'entendre pour l'exécution de quelque partie de leur ouvrage, il lui écrivait. Le plus grand sujet de leur mésintelligence était l'envie que Jean-Baptiste montrait de disposer, dessiner et peindre les figures de leurs compositions, au lieu de s'en tenir au paysage,

la égale les plus habiles peintres son temps. Trop souvent Dosso céda à ses ruités, faiblesse qui lui attira des critiques méritées de rivaux passionnés et vindicatifs. Le duc d'Urbin fut même obligé de faire commencer les peintures qu'il leur avait consacrées dans sa maison de plaisance de Pesaro, où les deux frères étaient de la main de Jean-Baptiste, qui réjouit les détracteurs de son frère, fut bientôt réparé par le célèbre tableau de *Jésus au milieu des docteurs*, qu'il peignit avec une exactitude d'écaille, chef-d'œuvre d'outrage par le temps, mais dont la composition est passablement exacte, donne encore une bien haute idée. Pour rendre justice à la justice qui leur est due, nous citerons en témoignage de leur rare talent quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre, dont le plus célèbre est le tableau de la galerie de Venise, où *Les quatre docteurs de l'Eglise* discutent sur la conception imma-

culée de la Vierge, ayant avec eux saint Bernard de Sienna, ouvrage bien conçu, riche d'ordonnance et de couleur, et dont l'exécution est digne du Titien. Le *Saint Jean de Patmos*, aux Latéraniens de Ferrare, est un prodige d'expression, au dire de tous les voyageurs amis des arts. Enfin, « le tableau de *La Circoncision* est l'un des plus agréables du Musée du Louvre, dit Landon, par la naïveté de l'expression, le gracieux des têtes, le bel ajustement des draperies, l'harmonie et la vigueur du coloris. Le style des figures dénote l'étude des meilleurs maîtres ». On doit au pinceau de Dosso deux portraits précieux : celui de *L'Arioste*, qui l'affectionna et le choisit pour dessiner les sujets de son *Orlando furioso*, et celui de *Corrège*, le seul qui existe, et que, sur la description donnée par Mengs, le chevalier d'Azara a reconnu dans la villa de la Reine, à Turin. Dosso Dossi termina sa carrière vers 1560, dans un âge avancé; il signait ses ouvrages d'un os de mort enlacé dans un D. Son frère Jean-Baptiste mourut quinze ans avant lui, vers 1545. [C. SOYER, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexik.*

DOSSIE (Robert), pharmacien anglais, natif de Londres, mort en 1777. On n'a pas de détails sur sa vie. Il contribua à la fondation de la Société pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce. Les ouvrages de Dossie sont : *Elaboratory laid open*; Londres, 1758; — *Institute of experimental Chemistry*, etc.; Londres, 1759, 2 vol. in-8°; — *Theory and Practice of chirurgical Pharmacy, comprehended in a compleat dispensatory for surgery*; Londres, 1761, in-8°; — *Memoirs of Agriculture and other œconomical arts*; Londres, 1768, 1, 111.

Biographie médicale.

* **DOSSIER** (Michel), graveur français, né à Paris, en 1685, mort vers 1750. Il a gravé au burin plusieurs pièces, parmi lesquelles on remarque : *Le Repas chez le pharisien*, d'après Nicolas Colombel; — *Les Aveugles de Jéricho*, d'après le même; — *Notre-Seigneur chassant les vendeurs du temple*, d'après le même; — *Le Mariage de la Vierge*, d'après Jouvenet; — le portrait de *Colbert*, marquis de Torcy, d'après H. Rigaud; — *Vertumne et Pomone*, id.

Bisan, *Dictionnaire des Graveurs*.

* **DOSSION** (Étienne-Auguste), auteur dramatique, né à Paris, le 9 août 1770, mort dans la même ville, à l'hôtel-Dieu, le 3 octobre 1832. Fils d'un danseur figurant de l'Opéra, il fut successivement clerc de notaire, souffleur et arlequin au théâtre du Vaudeville, maître d'études à Sainte-Barbe, inspecteur sur les ponts; employé au ministère de l'intérieur sous M. de Corbière; renvoyé par l'influence de M. Godiche, parce qu'il lui lançait toujours des bouffées de tabac et qu'il sentait l'eau-de-vie; blanchisseur à Vaugirard, enfin journalier. Dossion, dont l'exis-

tence fut si agitée, a composé les ouvrages suivants : *Arlequin Pigmation, ou la bague enchantée*, parade en un acte et en vaudevilles ; Paris, an II (1794), in-8° ; — *Recueils des couplets d'annonces chantés sur le théâtre du Vaudeville* ; 1803, 1 vol. in-18 ; — *A quelque chose malheur est bon, ou le bien à côté du mal* ; — *Histoire vraisemblable*, etc. ; 1807, in-8°, sous le pseudonyme de Bernard ; — *Épître au poète cordonnier*, par Noissod. ; Paris, 1808, in-8° ; — *La Mouche du Coche, ou M. Faitout* ; Paris, 1802, in-8°, avec C. Duval ; — *Le Cri des Employés* ; Paris, 1802, in-8°, 14 pages ; — *Guide du Constitutionnel* ; Paris, 1819, br. in-8° ; — *L'Élan du Cœur*, opuscule à l'occasion du sacre de Charles X ; 1825, in-8°. Éd. de M.

Documents particuliers.

DOTRENGE (*Théodore*), jurisconsulte et homme politique belge, né à Bruxelles, en 1761, mort dans la même ville, le 15 juin 1836. Il fut reçu avocat à Louvain, et lors de la révolution de 1789 se déclara pour le parti *vanliste* ou libéral. En 1815, Guillaume I^{er} nomma Dotrengue membre de la commission chargée de préparer les lois fondamentales du nouveau royaume des Pays-Bas. Dotrengue y rendit d'importants services, et se fit remarquer par son éloquence. Il fut ensuite élu député, et siégea dans les rangs de l'opposition jusqu'en 1828, époque à laquelle il devint conseiller d'État. On a reproché à Dotrengue des penchants gastronomiques très-prononcés ; au moins ils ne nuisirent jamais ni à sa santé ni à son esprit, ingénieux et piquant. On a de lui, outre de nombreux articles publiés dans plusieurs recueils périodiques, et notamment dans *Le Lynx*, quelques brochures politiques telles que : *Opinion émise dans la Commission de Révision de la loi fondamentale sur la nécessité de retrancher, de changer ou de modifier le mot de seigneurie qui se rencontre dans les articles de cette loi* ; Bruxelles, 1817, in-8° : cet écrit est dirigé contre les partisans du rétablissement des seigneurs en Belgique. Raepsaët, autre membre de la commission de constitution, répondit à Dotrengue ; — *Notice pour servir à la Biographie d'une fameuse illustration des temps modernes* ; à Borch-Loen (Bruxelles), etc., 1834, in-8°.

Biographie générale des Belges.

* **DOTTANIUS** ou **DOTTANUS** (*Georges*), littérateur allemand, né à Memmingen, mort vers 1520. Il fut professeur de théologie et de belles-lettres à Leipzig ; il a laissé un poème latin *De Poeticis Commoditatibus*, qui eut deux éditions, vers 1500 et en 1508. G. B.

Fabricius, *Bibliotheca Medii Aevi*, t. II, p. 187. — Wader, *Centuria Scriptorum insignium*, n° 48.

DOTTEVILLE (*Jean-Henri*), traducteur français, né à Palaiseau, le 22 décembre 1716, mort à Versailles, le 25 octobre 1807. On le croit fils naturel d'un ambassadeur d'une puis-

sance étrangère près la cour de France, dont il prit le nom. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et professa longtemps au collège de Juilly. On a de Dotteville : *Traduction de Salluste, avec la vie de cet historien et des Notes critiques, suivies d'une liste chronologique des éditions, des commentaires et des productions de Salluste*, par A. Lottin aîné, 1749, 1763 et 1767, in-12 ; 1781, 2 vol. in-12 ; 1806, in-12 ; — *Histoire de Tacite, avec des Notes* ; 1772, 2 vol. in-12 ; — *Annales de Tacite, règnes de Claude et de Néron* ; 1774, 2 vol. in-12 ; — *Règles de Tibère et de Caligula* ; 1779, 2 vol. in-12 ; — *Traduction complète de Tacite, avec un Supplément contenant les événements écrits dans les Annales, avec le commencement des Histories* ; 1792, 7 vol. in-12 ; an VII, 7 vol. in-8° ou in-12. Dans cette traduction, la *Vie de Tacite*, la *Vie d'Agrippa* et les *Mœurs des Germains*, sont de l'abbé de La Bléterie ; — *Traduction de la comédie de Plaute Mostellaria, revue sur les meilleurs textes*, an XI, in-8°. Dotteville a laissé en manuscrit les matériaux de traductions du Pline et de Tito-Live.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Quérard, *La France littéraire*.

DOTTI (*Bartolomeo*), poète italien, né en 1642, à Val-Canonico, dans le Brescian, assassiné à Venise, en janvier 1712. Il appartenait à une famille noble et opulente, et cultivait avec facilité la poésie. Malheureusement la satire inspira seule sa muse. Dans un voyage qu'il fit à Milan pour régler la succession de son père, Dotti composa plusieurs sonnets sur une affaire gâtée qui avait fait scandale dans la ville. Dans ces vers, il attaquait l'honneur des principales familles de la Lombardie. Traqué en justice, Dotti fut condamné à une longue détention dans le château de Tortome, après avoir vu ses dents brûlées par le bourreau. Cette punition ne fit qu'aigrier son esprit ; dans sa prison même il exerça sa verve caustique contre le sénat de Milan, et composa de nombreuses satires, où il déguisa, sous un voile transparent, les noms de ses juges. En 1692 il parvint à s'échapper, passa un torrent à la nage, et se réfugia à Venise, où il obtint du service dans les armées de la république. Il se distingua à plusieurs reprises contre les Turcs, fut nommé chevalier de Saint-Marc, devint membre de diverses académies, et se fit rechercher pour sa gaieté et son savoir. Néanmoins, la fâcheuse pente de son esprit lui créa de nouveaux ennemis, et un soir son corps fut trouvé percé de nombreux coups de stylet. On a de Dotti : *Rime e Sonetti* ; Venise, 1698, in-4° : ce volume, très-rare, contient les satires faites contre les Milanais ; — *Satire del cavaliere Dotti*, recueillies et publiées par G. Onelli, Gênes, 1757, 2 vol. in-12. On sent, pour la plupart, des sonnets en vers lyriques. A la fin de chacun se trouvent des notes qui expliquent les

, les proverbes et les idiotismes. Les remarquables de ces pièces sont : *Il Co-La Quaresima*, *Il Carnavale*, *I No-l Manipoli*, etc.

nal étranger, levrier

II (Carlo-Francesco).

a de Brescia, en 11 a
Il était élève de
a Bologne. On a de , mi
si dimostra il perche sul sua
famoso delle terre a te
proporzione alle
ogne, 1710; — l a la puzza
ene a 2. : si mostrano le
re : per reggere l'urto
hi e vo ; etc.; Bologne, 1730; —
s sur l'architecture et la

suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexic.*

cenzo), architecte italien, né à Pa-
cette ville en 1607. En cette
lessins du magnifique esca-
uer capitano, dont le style est si
qu'il a été attribué à Palladio.
sur les plans de Dotto qu'a été
at-de-piété voisin de ce palais.

ario. — Valery, *Voyages historiques*
n Italie.

(Comte Carlo), p i en,
624. i ai .

ic r c p
il é tout tres-verse
re en ie. On a de lui : *Aras-*
; Padoue, 1643 et 1657, in-4°;
a été souvent représentée et réim-
— *L'Asino*, poème héroïco-comique;
1652, in-12 : ce poème parut sous le
atique d'Iraldo Crotta (Carlo
— *e Canzoni*; Padoue, 1643 et
in-12; — *Ode, Soneti, Dramme,*
rzi, etc.; Padoue, 1695; — *Il*
me en huit chants; — *Galatea*,
chants, etc.

istoria della Letteratura italiana.

rd). Voyez Dow, peintre hollan-

DOUAREN (François), juris-
né en 1509, à Montcontour,
jeu, mort à Bourges, le 23
quia le droit sous Alciat, dans
ville, et succéda, fort jeune en-
Jean Douaren, dans une charge
En 1536 il enseigna les Pan-
leut au nombre de ses élèves
t Bude. Deux ans après,
e de son élocution lui firent
ue droit à Bourges. Il revint
e exercer à Paris la profession
chicanes auxquelles on avait
inèrent à s'éloigner du
de Marguerite de Fran-
y, u il devint maître des

requêtes, il alla de nouveau professer le droit à
Bourges, où il eut pour collègues Éguinard Baron
et François Baudouin. « Il ne vit pas sans douleur,
dit Bayle, que la gloire de Baudouin, plus jeune
que lui, prenait un grand vol; et après avoir été
délivré de cette écharde, il s'aperçut que Cujas,
qui succéda à ce dangereux rival, avait encore
plus de mérite. » Peu de temps après, Cujas se
retira à Valence en Dauphiné pour y enseigner
le droit. Douaren, selon De Thou, était, après
Alciat, le plus savant homme de son temps dans
le droit civil. Il cultivait en outre les belles-let-
tres et avait une connaissance parfaite de l'an-
tiquité. Ses ouvrages consistent en commentaires
sur divers titres du Digeste et du Code et en
traités particuliers sur différents sujets. On y
remarque un traité *De Plagiaris et scriptorum*
alienorum compilatoribus. Il écrivit avec
indépendance sur les libertés de l'Eglise galli-
cane, et D'Aguesseau fait un éloge mérité de son
livre *De sacris Ecclesie Ministeriis ac Bene-*
ficiis. On a de Douaren : *Pro libertate Ecclesie*
Gallicæ, adversus Romanam autem, defensio
parisiensis curiæ, Ludovico XI, Gallorum
regi, quondam oblata; Paris, 1551, in-4°. C'est
une traduction des remontrances que le parle-
ment de Paris présenta à Louis XI, en 1461,
pour le maintien de la pragmatique-sanction.
Cette traduction a été réimprimée avec son
traité *De sacris Ecclesie Ministeriis*, et dans
ses *Opera omnia*. On les trouve aussi à la
fin du *Traité de la Pragmatique Sanction*
de François Pinsson; Paris, 1606, in-fol.; —
De sacris Ecclesie Ministeriis ac Beneficiis
libri VIII; Paris, 1551, in-4°; *ibid.*, 1557, 1585,
in-8°; Iena, 1687. C'est une espèce d'abrégé de
droit canonique, écrit en si beau latin « que la
lecture, dit D'Aguesseau, en est non-seulement
utile, mais agréable »; — *Commentarius in li-*
bros XLV Pand., tit. De Verborum Obliga-
tionibus; Lyon, 1554, in-fol.; — *Prælectio-*
nes in tit. Ad Leg. Falcid.; Paris, 1561, in-8°;
— *Tractatus de Feudis*; Paris, 1558; Spire,
1595, in-8°. Ce traité des fiefs se trouve aussi
dans ses *Opera omnia*; Lyon, 1559 et
1579; — quatre dissertations, dans la volumi-
neuse collection des juriconsultes du droit im-
périal et pontifical, publiée à Venise, en 1584,
par François Zilette (18 tomes en 25 volumes
de traités, et trois de tables in-fol.), savoir : la
première, *De Ratione dicendi* (t. 1^{er} *De Jure*
cognoscendi et interpretandi); la seconde,
De Pactis (t. V, vol. 6, *De Sententiis et Re*
judicata); la troisième, *De Jure accres-*
cendi (t. VIII, *pars prima*, vol. 8, *De ultimis*
Voluntatibus); la quatrième, *De Beneficiis*
(t. XV, *pars prima*, vol. 30, *De Beneficiis*);
— Des notes et des corrections au corps de droit
intitulé : *Jus civile mandat et perpetuis*
notis illustratum, auctore L. Russardo,
auctoritate Franc. Douareni; Lyon, 1561, in-
fol; Anvers, Plantin, 1567, 6 vol. in-8°. Les aru-

vres complètes de Douaren parurent sous le titre de *Opera omnia, ab ipso nunc demum recognita atque aucta, cum indice verborum*; Paris, 1550, in-8°; Lyon, 1554, 1559, 1570, 1579, 1584, in-fol.; Francfort, 1584, 1592, 1598, 1607, in-fol.; Lucques, 1765 à 1772, 4 vol. in-fol. La plus estimée des éditions parut à Lyon, 1579, 2 vol. in-fol. Nicolas Cisner, qui avait été disciple de Douaren, puis professeur en droit à Heidelberg, a joint à cette édition une lettre *De Jurisprudentiali Dignitate et Franc. Douareni Operibus*, avec un traité *De Jurisconsultis præstantibus et interpretibus juris ejusque recta interpretandi ratione*, etc. Zeidler a tiré des mélanges de Halle pour l'histoire littéraire de la jurisprudence, composés en allemand par le savant jurisconsulte Daniel Nettelbladt, une vie de Douaren, qu'il a publiée sous ce titre : *Vita Douareni, ex Germ. Dan. Nettelbladt in linguam latinam translata a Carol. Seb. Zeidler*; Lucques, 1768, in-8°.

E. R. et P. L.

De Thou, *Hist.*, liv. XXIII. — Bèze, *Oeuvres théologiques*, t. II. — Bayle, *Dict. Hist. et crit.*. — D'Aguiseau, *Oeuvres*, t. I. — Miorce de Kerdanet, *Notices chronologiques sur les Théolog. Juris. de la Bretagne*, etc. — *Catal. de la Bibl. imp.* — Brunet, *Manuel du Libraire*.

DOUBDAN (Jean), voyageur français, mort vers 1670. Il était chanoine de Saint-Paul, collégiale de Saint-Denis en France. En 1651 il se rendit à Marseille, s'embarqua pour Jaffa, et arriva à Jérusalem le 30 mars 1652. Il visita ensuite Bethléem, Jéricho, le mont Carmel, Héifa, ou Caïphas, la Galilée, Nazareth, Cana, le mont Thabor, Saint-Jean d'Acre, et Seide. Il reprit la mer dans ce dernier port, et atterrit à Gènes. Doubdan parcourut alors l'Italie, et vit successivement Livourne, Sienne, Viterbe, Rome, Lorette, Bologne et Florence. Il était de retour à Saint-Denis le 22 novembre 1652, et écrivit la relation de son voyage. Quoique son livre soit mal écrit et sans intérêt, il eut quatre éditions sous ce titre : *Le voyage de la Terre Sainte*; Paris, 1657, anonyme, 1661, 1662, 1666, in-4°.

Goujet, *Mémoires manuscrits*. — Moréri, *Grand Dictionnaire universel*.

***DOUBLE (François-Joseph)**, médecin français, né le 6 mars 1776, à Verdun-sur-Garonne, mort à Paris, le 12 juin 1842. Il fut un des médecins de France les plus renommés pour leur pratique constamment heureuse. Docteur de la faculté de Montpellier à vingt-deux ans, il fut, sur la recommandation du célèbre Barthès, bien accueilli à Paris, en 1803. Il collabora avec Sédillot au *Journal général de Médecine*, et devint, par son mariage, l'allié des deux Pelletier, chimistes illustres. En 1807, une maladie redoutable pour les enfants, le croup, enleva le prince royal de Hollande, fils aîné de Louis Bonaparte et d'Hortense de Beauharnais. A cette nouvelle, qu'il reçut en Prusse, au milieu de ses victoires, Napoléon I^{er} chargea Corvisart de faire servir ce malheur même au

bien de l'humanité; de son quartier général, il créa un concours européen pour trouver le meilleur remède contre cette maladie. Le prix fut partagé entre Albert de Brème et Jurias de Genève. Double obtint la première mention honorable. Son *Mémoire* fut publié sans changements, en 1811, dans la même année que son grand ouvrage de *Sémiologie générale*. Type de médecin affectueux, éloquent, encourageant, le docteur Double, un des fondateurs, avec Portal, de l'Académie de Médecine, et l'orateur aimé de cette compagnie, fut élu membre de l'Académie des Sciences (Institut) en 1832, succédant à Portal et ayant eu pour concurrent Broussais. Une belle part lui revient dans la découverte et dans l'application de la quinine de son frère Pelletier. Son rapport *Sur le Choléra* de 1832 fut tiré à 30,000 exemplaires, par ordre du gouvernement. En 1839 le roi Louis-Philippe lui fit, dit-on, offre de la pairie, mais à la condition qu'il renoncerait à la pratique de la médecine. Le docteur Double refusa dignement. Ce fut peu après qu'il mourut, presque subitement, âgé de soixante-six ans, dont quarante, passés à Paris, lui avaient valu une grande et honorable fortune.

Son fils *Leopold*, lauréat du grand concours de l'université, puis élève de l'École Polytechnique, a contribué à fonder une des grandes lignes de navigation dans la Méditerranée.

Le docteur Double eut un frère (*Pierre-Nichel*), qui mourut évêque de Turbes, en 1822.

A. J. DE MARC.

D^r Roux, *Discours aux funérailles de F.-J. Double*. — D^r Bouquet, *Eloge de F.-J. Double* (*Ann. de Médecine*). — D^r H. Kuhnholz, *Écoles médicales de Paris et de Montpellier* (à l'occasion de la mort de F.-J. Double). Montpellier, 1842, in-8°.

DOUBLET (Jacques), né en 1560, mort en 1648, à l'.

Il était religieux et docteur Bénédictin lorsqu'il *Histoire de l'Abbaye* : contenant les antiquités, prérogatives et privilèges in-4°. Cette histoire comme les autres écrivains exacte, mais beaucoup de Félibien. Fruit de sa cherté, elle p chartes au trouve d'

France et premier évêque de 1646, in-4°; — *Histoire protomartyr saint diacre de Sion*. ouvrage c église de larité de *Catal. de la France*, de Poyet

DOUBLET (Jean), poète français, né à Dieppe, vivait dans le seizième siècle. Il publia en 1559 un volume d'*Élégies* (Paris, L'Angelier, 1559, in-4°), devenu fort rare. On y trouve de la grâce et de la sensibilité; l'expression est parfois heureuse, et quelques morceaux, dans lesquels l'auteur s'inspire des modèles de l'antiquité, méritent d'être signalés à l'attention des gens de goût. Voici comment il déclare qu'il ne sait chanter que l'amour :

Soit que je file à trois cordons une ode,
Soit que je cloche en ces quatrains boiteux,
Mon chant n'a jamais qu'une mode ;
Amour le rend gai ou piteux.

Doublet était versé dans la littérature ancienne; il imita quelques-unes des odes d'Anacréon (*L'Amour mouillé*, entre autres), et il avait donné une traduction des *Memorabilia* de Xénophon; Simon Goulart l'a insérée dans le recueil des œuvres de cet auteur, publié en 1613, in-fol.

Annales poétiques, t. X, p. 69.

DOUBLET (François), médecin français, né à Chartres, en 1751, mort à Paris, le 5 juin 1795. Il avait à peine terminé ses études que, séduit par le goût des voyages, il abandonna la maison paternelle, et, en compagnie d'un de ses camarades, il visita l'Italie et la Hollande. Après trois années d'aventures, Doublet revint à Paris faire sa philosophie et étudier la médecine. Reçu docteur régent, il fut nommé trois ans après médecin de l'hôpital Necker (autrefois hôpital de La Charité-Saint-Sulpice). En 1780 il obtint la place de médecin de l'hospice de Vaugirard, puis une troisième place à l'hôpital des Vénériens. Enfin, il reçut le titre de sous-inspecteur des hôpitaux civils de France. En 1794 on le choisit pour professer la pathologie interne à l'École de Santé; mais il n'y fit qu'un seul cours : une fièvre ataxique cérébrale l'enleva, à quarante-quatre ans. On a de lui : *Observations faites dans les hôpitaux civils*; Paris, 1785-86, 4 vol. in-8°; — *Mémoire sur la nécessité d'établir une réforme dans les prisons et sur les moyens de l'opérer*; suivi de la conclusion d'un rapport sur l'état des prisons de Paris; lu à la séance publique de la Société royale de Médecine, le 28 août 1791; Paris, in-8°; cet ouvrage a contribué à la réforme des prisons provoquée par l'Assemblée constituante; — *Mémoire sur les symptômes et le traitement de la maladie vénérienne des enfants nouveau-nés*; Paris, 1791, in-12; — *Nouvelles recherches sur la fièvre puerpérale*; Paris, 1791, in-8°. On a encore de Doublet, en société avec Colombier, un *Recueil de Mémoires sur les épidémies de Paris et Instructions sur la manière de gouverner les insensés et de travailler à leur guérison dans les asiles qui leur sont destinés*. Il a fourni plusieurs articles dans l'*Encyclopédie méthodique*, entre autres ceux : *Air des hôpitaux*;

Maladies des armées; *Caractère du médecin*; *Médecine clinique*; *Consultations*; *Maladies des enfants*; *Expériences*, etc. Doublet avait terminé une *Histoire de la Médecine depuis Hippocrate jusqu'à nos jours*; mais à sa mort une main infidèle s'en est emparée. Les recherches de M. Mongenet, gendre de Doublet, ont été infructueuses pour la découverte de ce manuscrit.

Journal de Médecine de 1783 à 1791. — *Biographie médicale*. — Quérard, *La France littéraire*.

DOUBLET DE BOISTHIBAUT (François-Jules), littérateur français, né à Chartres, le 13 février 1809. Après avoir étudié le droit à Paris, il se fit recevoir avocat au barreau de Chartres, où il a été chargé de plusieurs causes importantes. On a de lui : *Notice sur la vie et les ouvrages de F. Doublet de Boisthibault* (oncle de l'auteur), docteur en médecine, etc.; Paris, 1826, in-8°; — *Annuaire du dép. d'Eure-et-Loir*; Chartres, 1827, in-8°; — *Épître au roi*; ibid.; — *Notice historique sur G.-R.-G. Guinard-Marigny*, décédé le 4 janvier 1827, président du tribunal civil de Dreux; Paris, 1827, in-8°; — *Éloge historique du duc de La Rochefoucauld-Liancourt*, etc.; 1830, in-8°; — *De l'horreur des exécutions à mort et de l'inefficacité de cette peine*, etc.; 1836, in-8°; couronné par la Société de la Morale chrétienne; — *Notice sur la maison centrale de Gailion (Eure)*; 1837, in-8°; — *Du régime cellulaire préventif, répressif et pénitentiaire, à substituer au système pénal actuel en général et à la peine de mort en particulier*; 1839, in-8°, couronné par la Société de la Morale chrétienne; — *Malebranche; rapport adressé au ministre de l'intérieur*; 1839, in-8°; — *De l'Agiotage et de ses moyens de répression*; 1840, in-8°, couronné par la Société de la Morale chrétienne; — *Marceau*; 1851, in-8°, avec une lithographie et un facsimile; — *Les Vieilles Maisons de Chartres*; 1853, in-8°. M. Doublet a, en outre, fait imprimer divers plaidoyers, quelques brochures d'intérêt local, quelques morceaux de poésie, des articles d'antiquités relatifs à la cathédrale de Chartres, extraits de la *Revue archéologique*; il a donné une édition des *Œuvres* de Collin d'Harleville, avec une notice sur sa vie; 1827, 2 vol. in-8°. Il a été un des rédacteurs de *La Thémis*, de la *Gazette des Tribunaux*, de la *Gazette des Cultes*, du *Dictionnaire du Droit français* de Paillet, de la *Revue encyclopédique*, de la *Biographie universelle des Contemporains*. Il a donné quelques notices insérées dans les *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*. Il est membre de cette Société et de plusieurs autres, et correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques. GUYOT DE FÈRE.

Statistique des gens de lettres. — Louandre, *Littérature contemporaine*. — *Journal de la Librairie*.

DOUBLET (M^{me}), née **LEGENDE**. Voy. **LEGENDE**.

* **DOUCE 1^{er}** ou **ÉTIENNETTE**, comtesse de Provence, vivait en 1100. Elle avait épousé Geoffroi 1^{er}, comte de Provence, et gouverna pendant la minorité de son fils, Bertrand II. Après la mort de ce prince, arrivée vers 1093, Douce reprit les rênes du gouvernement en son nom personnel, sur la basse Provence. Elle se distingua par des donations religieuses et des fondations monastiques. On lui doit l'église Saint-Nicolas, à Tarascon.

Nostradamus, *Histoire de Provence*. — Clapier, *Centurie Cassarum*.

* **DOUCE II**, comtesse de Provence, vivait au douzième siècle. Elle était fille aînée de Gilbert, comte de Gévaudan, et de Gerberge, comtesse de Provence. Le 1^{er} février de l'an 1112, Gerberge fit don à sa fille de presque tous les domaines dont elle jouissait en Provence et du comté de Gévaudan; deux jours après, elle la maria à Raymond-Béranger III, comte de Barcelonne. Par acte du 13 janvier 1113, Douce céda tous ses biens à son mari. Cette donation fit prendre les armes à Alfonso Jourdain, comte de Toulouse. Le 16 septembre 1125, les parties belligérantes firent un accord par lequel la haute Provence (1) fut acquise au comte de Toulouse, tandis que le comté d'Arles, ou la basse Provence, demeura la propriété du comte de Barcelonne. Douce avait une sœur nommée Stéphanie ou plutôt Étienne, mariée à Raymond, comte des Baux, qui prétendit que le droit d'aînesse n'existait pas entre les filles. Les prétentions du comte des Baux allumèrent de longues guerres civiles en Provence : elles durèrent jusqu'au temps où ce pays fut réuni à l'Aragon. Raymond-Béranger mourut en juillet 1130, et Douce continua à gouverner pour son fils, Béranger-Raymond. On ignore l'époque de sa mort.

Nostradamus, *Hist. de Prov.* — Sismondi, *Hist. des Français*, V, 116. — Notz ad histor. Comitum Provincie, XII, 363. — *Gesta Comitum Barcinonensium*, 376. — Dom Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, XVI, cap. XXXIII, 366. — Bouche, *Histoire de Provence*, II, liv. IX, 89.

DOUCE (Francis), antiquaire anglais, né en 1757, mort en 1834. Après avoir été à plusieurs écoles, il entra dans l'étude de son père, membre de l'office des Six-Clères. Il eût préfééré cultiver les lettres et les arts; mais la volonté paternelle l'emporta, et il dut plaider à Gray's Inn. A la mort de son père, qui lui laissa assez de fortune, il forma alors de nombreuses et précieuses collections de tous genres, qu'il légua ensuite à la bibliothèque bodleyenne, à la réserve de ses papiers, qu'il laissa au British-Museum, sous la con-

diction qu'ils ne seraient décachetés que le 1^{er} janvier 1900. On a de lui : *A Dissertation Designs known as The Dance of De La première édition avait été publiée en 1809*. — *Illustration of Shakspeare*; 1809.

Rose, *New Mag. Dict.*

* **DOUCET** (Charles-Camille), antiquaire français, né à Paris, le 16 mai 1804, fut reçu avocat, et passa quelque temps dans une étude de notaire; goût marqué pour les lettres lui fit choisir cette carrière. On a de lui : *Léonce*, comédie en un acte, en collaboration avec Bayard; rep. des Variétés, le 4 avril 1838; — *Un Homme*, comédie en trois actes; th. de 29 octobre 1841; — *L'Avocat de sa comédie en un acte*, ibid., 5 février 1841; *Baron Lafleur*, comédie en trois actes; décembre 1842; — *La Chasse aux comédie en trois actes*; Th.-Français, 1846; — *Le Dernier Banquet de 1841 en trois actes*; l'Odeon, 30 décembre 1841; *Ennemis de la Maison*, comédie en trois actes, ibid., 6 décembre 1850; avec changements, au Théâtre-Français, le 1^{er} mai 1854. M. Camille Doucet a écrit les feuilletons du théâtre dans le *Journal parisien*. On a également de lui un ouvrage sérieux, *l'Histoire des guerres de 14 vol. in-8°*. M. Camille Doucet a été en 1853 chef de la section des bibliothèques de la commission des monuments, il a rédigé plusieurs ouvrages.

Documents inédits. — Archives des 1^{ers} Doucins (Louis).

Vernon, en 1652, le 15 novembre 1726. Il entra dans l'ordre de Jésus en 1668, et remplit dans cette société. Il fut l'un des auteurs de la bulle *Unus* des auteurs du fameux *Manifeste* de Le P. Doucin suivit en 1711 le cardinal Crécy au congrès de l'Occident, il fit voyage de Rome à l'Occident des jansénistes. Ceux-ci l'accusèrent de *hérésie* de *Normands*, et de *hérésie* et Tellier étaient les *hérétiques* : *Instruction pour les Normands*; Paris, 1685; et plusieurs en divers lieux. *Instruction* a été publiée en Hollande, 1687; — *Calice, ou de la communion sous l'espèce*; ibid.; — *Le* divers ministres; ibid.; — *rianisme, précédé d'un* de Jésus-Christ, 1687. On a par lui plusieurs autres ouvrages.

(1) Ce pays, situé entre l'Isère au nord, les Alpes au levant, la Durance au midi, le Rhône au couchant, comprenait une grande partie du diocèse d'Avignon avec ceux de Vaison, Cavallion, Carpentras, Orange, Saint-Paul-Trois-Châteaux et Die. Ces diocèses réunis formaient le marquisat de Provence, que l'on a mal à propos confondu quelquefois avec le comtat Venaissin.

allusions que l'auteur y fit contre les s servirent à rendre ce livre piquant ; *rial abrégé touchant l'état et les pro-Jansenisme en Hollande* ; Cologne, 2 : ce *Mémorial* fut traduit en plusieurs t répandu avec profusion ; — *Histoire énisme, suivie d'un Eclaircissement e les anciens ont dit de la condam-Drigène dans le cinquième concile que* ; Paris, 1700, in-4° et in-12. On ans cet écrit des recherches et de la — *Addition à l'Histoire du Nesto, où l'on fait voir quel a été l'usage ie dans la condamnation des livres, elle a exigé des fidèles à cet égard* ; 05 ; et une foule de brochures sur les religieuses du temps.

Eramen critique des Dictionnaires. — Du-des tuteurs ecclésiastiques du dix-septième . — Jard et Giraud, Bibliothèque sacrée.

ILLE (*Ambroise-Polycarpe DE* oulc. D, duc DE), homme d'État r à P , le 2 avril 1765, mort en 1841. du marquis de Surgères, dont a p urs fois fait l'éloge pour les esprit, et fils du vicomte de La u, vanté aussi par les hommes de m temps. A q orze ans, il épousa le Mo , descendante directe ue Louvois, ministre de A s , le jeune Doudeauville ice c ne sous-lieutenant de dra- s divers régiments ; en 1792 en second de cavalerie. Il émigra ournement révolutionnaire, et voya- e but que celui de s'instruire, en en Allemagne, en Russie et en Italie, ie la plus obscure, pour ne point com- l , restée en France, et dont es avaient péri dans les mas- iore 1792. (Voy. LA ROCHEFOU-

le pr er consul rouvrit aux émi- France, le duc de Doudeau- rer ; mais, fidèle à ses prin- e refusa les offres brillantes de eut dans la retraite. Néanmoins, ctions de membre du conseil ment de la Marne, ou il put concitoyens sans qu'on fût en d'être guide par des motifs e restauration, il fut appelé à la s, et il y siegea sur les bancs a il combattit les principes nés de unit constamment à ceux qui restrictions à la liberté de la n'était qu'une source de ndant, la modération de toujours de toute exagé-

inance royale du 22 septem- ral des Postes, il intro-

duisit dans cette administration d'importantes améliorations ; il lui imprima surtout ce mou- vement de célérité et de régularité qui se conti- nue encore aujourd'hui. Au mois d'août 1824, il fut nommé ministre de la maison du roi, en remplacement du maréchal de Lauriston. Il profita alors de sa position pour engager Char- les X à acheter pour 900,000 fr. la terre de Gri- gnon, afin d'y établir la ferme-modèle et d'y fonder l'École d'Agriculture qui répand aujourd'hui de grands bienfaits sur toute la France. Il fit aussi donner à M. Cam. Beauvais une ferme considérable à long bail, pour essayer d'élever des vers à soie près de Paris, et cet établisse- ment a parfaitement réussi. Lors de la scène scandaleuse qui eut lieu aux obsèques de son cousin, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, le duc de Doudeauville ne put cacher son indigna- tion, et montra qu'il est de certains abus qui, quelle que soit leur source, révoltent toujours un esprit droit. Puis à l'époque du licenciement de la garde nationale de Paris (le 29 avril 1827), il combattit cette mesure de toutes ses forces, de concert avec le comte de Chabrol de Crou- zol, alors ministre de la Marine, et il donna sa démission, en prédisant tout ce qui est arrivé depuis. Cet acte de vigueur fit trouver au duc de Doudeauville dans l'estime et dans l'affection publiques une compensation à la perte de son portefeuille. Depuis lors il se livra tout entier à la direction d'établissements de bienfaisance, dont plusieurs le choisirent pour leur président. La révolution de Juillet vint le frapper au cœur dans ses plus chères affections ; mais il crut ne pas devoir s'éloigner de la chambre des pairs, au moment du procès des ministres et des pro- positions Baude et Briquerville, qui demandaient le bannissement perpétuel de la branche aînée des Bourbons. Après les avoir combattues au- tant qu'il était en lui, ne croyant plus être utile dans cette assemblée, il écrivit au président qu'il n'y reparaitrait plus, et son nom fut en conséquence rayé de la liste des membres de chambre. Pendant que le choléra moissonnait la population parisienne, le duc de Doudeauville donna l'exemple d'un dévouement absolu et d'un courage remar- quable, en visitant fréquemment les hospices, s'ap- prochant des plus malades et leur distribuant des secours et des consolations. Le reste de sa vie se passa en actes de bienfaisance, et nul ne mérite mieux que lui le beau titre de *philanthrope*. [*Encycl. des G. du M.*]

Biographie des Contemporains.

DOUDEAUVILLE (*Sosthène, vicomte de LA ROCHEFOUCAULD, duc DE*), fils du précédent, né vers 1785. Il fut en 1814 aide de camp du général Dessoles, puis du comte d'Artois. Le premier il proposa d'abattre la statue de Napoléon érigée sur la colonne de la place Vendôme, et il contribua alors à cette œuvre de vandalisme. Il suivit Louis XVIII à Gand, et à son retour il fut nommé colonel de la cinquième légion de la garde

nationale de Paris. En 1815, il vota avec la majorité de la chambre introuvable, et proposa les cérémonies expiatoires du 21 janvier. Il ne fut pas réélu en 1816. En 1824, le vicomte Sosthène fut chargé de la direction des beaux-arts, et s'acquitta de ses fonctions avec zèle : il adopta relativement au costume des danseuses de l'Opéra certaines mesures qui témoignaient d'un respect peut-être excessif des bonnes mœurs. Nommé de nouveau député en 1827, il ne prit aucune part aux discussions publiques. On a de lui : *Mémoires*; 5 vol. in-8°; — *Pensées*, 1835; — *La Vérité à tous*; 1839.

Lesur *Ann. hist.*, 1823. — Beauchot, *Journ. de la Libr.*

DOUDYNS (Willem), peintre hollandais, né à La Haye, le 31 décembre 1650, mort en Hollande, en 1697. Son père, bourgmestre et colonel des arquebusiers de La Haye, jouissait d'une belle fortune. Il donna à Willem Doudyns une éducation distinguée, dans laquelle pourtant le dessin n'entraîna qu'en petite part. Alexandre Petit, peintre peu connu, fut le premier maître de la jeune Doudyns; il sut éveiller l'amour de la peinture chez son élève, qui partit bientôt pour l'Italie, et demeura douze ans à travailler à Rome d'après les meilleurs guides. Il y acquit un grand talent et beaucoup de considération. Il faisait partie de la *Bande académique*, sous le nom de *Diomède*. Sollicité par sa famille, Doudyns revint dans son pays, et fut, en 1661, l'un des fondateurs de l'Académie de Peinture de La Haye. Il en fut élu plusieurs fois directeur, « non par égard pour sa richesse et sa naissance, remarque Weyermans, mais pour son mérite et son talent, distinction qui devrait seule flatter un académicien ». Doudyns avait une grande manière de composer; il dessinait le nu avec correction et finesse; ses draperies sont bien jetées et sa couleur est fort bonne. Il avait un talent particulier pour peindre les plafonds, et en a décoré plusieurs dans l'hôtel de ville de La Haye. Parmi ses meilleurs tableaux, on cite à La Haye (galerie van Heteren) *Le Temps qui découvre la Vérité et la Dissimulation*, avec cette devise : *Sol et Tempus Veritatem delegant*; — (même galerie) *La Sagesse qui foule à ses pieds l'Ivrognerie et les Vices*: on y lit : *Vina, dapes onerant animum, Sapientia nutrit*; — (galerie Half-Wassenaar), *Leda*; — à Middelbourg (galerie Cauwern), *Un jeune homme qui lit*.

Descamps, *Vie des Peintres hollandais*, etc., II, 170.

* **DOUELI AL-BASRI (Abou-Aswed Tzallim ben-Amr ben-Sofyan)**, surnommé *ad-Dili* ou *ad-*, célèbre grammairien arabe, mourut à Bassora, en 69 de l'hégire (686 de l'ère chrétienne), ou, selon d'autres, sous le règne de Omar ben Abd-al-Aziz (99-101 de l'hégire, 717-720 de l'ère chrétienne), à l'âge de quatre-vingt-cinq années lunaires (environ quatre-vingt-deux années grégoriennes). Il est compté au nombre des plus célèbres *tabis* de Bassora (élèves des

compagnons de Mahomet), titre qu'il mérita par sa liaison avec le khalife Ali. Il combattit à Siffin, dans l'armée de son ami, et gouverna pendant quelque temps en son nom la ville de Bassora. Ce fut le khalife Ali qui lui indiqua les éléments constitutifs de la langue arabe, et lui suggéra l'idée de composer une grammaire. Un tel ouvrage manquait encore aux Arabes. Ils s'en étaient facilement passés, tant qu'ils restaient dans leur patrie; mais il n'en était plus de même depuis que la conquête les avait dispersés au milieu des peuples étrangers. Ils avaient alors perdu la pureté du langage; les lecteurs du Coran dénaturaient, par une prononciation fautive, le sens de ce livre sacré. On disait souvent tant autre chose que ce que l'on voulait exprimer. Il était à craindre que l'on n'en vint à ne plus se comprendre, et qu'en cessant de s'entendre on cessât d'être uni et de se regarder comme un même peuple. Ainsi, il était urgent de s'opposer aux progrès de la corruption. Abou'l-Aswed commença par fixer la prononciation grammaticale du Coran, en introduisant l'usage des points-voyelles. Puis il écrivit un traité intitulé *Babul-fail weal-mafoul* (Chapitre de l'actif et du passif), qu'il soumit au jugement d'Ali. Non content d'avoir mis par écrit sa doctrine, il la confia à la mémoire de quatre disciples, parmi lesquels on remarque ses deux fils Adah et Abou-Sharb. Il composa en outre un grand nombre de poésies, dont il reste quelques fragments. La nature l'avait doué des plus hautes qualités; mais elle ne l'avait pas autant favorisé du côté du corps, car une paralysie le privait de l'usage d'une jambe. Les Arabes le regardent comme l'un des quatre plus célèbres savants; il disait « que si l'on écoutait toutes les demandes des pauvres, on serait bientôt plus pauvre qu'eux; » et il recommandait à ses fils « de ne pas rivaliser de générosité avec le Tout-Puissant ».

E. DEANES.

Hammer-Purgstall, *Literaturgeschichte der Araber*, vol. II, p. 197. — Ibn-Khalikhan, *Biographical Dictionary*, traduit de M. Mac Guckin de Slane, vol. I, p. 101. — Abou-Amrou ben-Salid al-Mohri, *Kutub al-Mohri*, manusc. arabe de la Bibl. impér. n° 206 de l'ancien fonds, p. 73, traduit par S. de Sacy, dans le tome VIII des *Notices des Manuscrits* , p. 307-8. — S. de Sacy, *Mémoire sur l'origine et les anciens monuments de la Littérature parmi les Arabes*, dans le II^e liv. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, p. 338. — Abou'l-Mehasin, *al-Shahr as-Sakhr*, manusc. arabe de la Bibl. impér. n° 206 A. de l'ancien fonds. — Abou'l-Tarad Ibn-Abi Adnah al-Wasiti ou Nedim, *Tikret al-Noum*, manusc. ar. de l'ancien fonds, n° 874, fol. 46. — Soyouti, *Kutub al-Mohri*, manusc. ar. n° 1316 de Supplément. — Sakh, *Tikret al-Noum*, manusc. ar. n° 634 de l'ancien fonds. — Supplément, *Laricon Bibliographique*.

DOUESPE DE SAINT-OUEN (De La), *Comte de La Douespe*.

* **DOUET (Sieur)** vain français du dix-huitième de Paul Y Tallemant des dans le Levant,

po'il a
 res-son.
inagr
de sa
 is Xiv ; Pa
 une seconde
 re.
 s
 |
 ue
 G. B.

Bibliographie des Mazarinades.

et non DUFFEIT (Gérard), peintre à Liège, le 16 août 1594, mort dans la ville, en 1660. Il fut d'abord élève de Jean de Dinant, nommé Perpète. En 1610, il recut à Anvers au nombre de ses élèves, le si rapides progrès sous le maître, qu'au bout de deux ans il peignit une *Judith* et *Prométhée*, et un *vautour*, morceaux qui furent achetés un assez haut prix. Il vint s'installer à Rome, et y demeura pendant dix ans, d'aller visiter Naples, et fit de nombreux dessins; mais une tempête affreuse détruisit son atelier sur les côtes de Sicile, et le fit mourir de chagrin. Il avait dessiné cette *Judith* et le *vautour* qui se trouvent en copie dans les collections de Tilman Van der Haeghe, et de Michel Houffart, tous deux compatriotes, il gagna Venise, pendant ses dernières années. Doufflet s'y fit bientôt une grande réputation, et gagna beaucoup d'argent. En 1622 il revint à Liège, et y épousa une jeune femme, nommée Adespine. Il travailla assidûment, et aux plus beaux sujets; mais, néanmoins, d'un caractère libéral, il mourut sans avoir fait d'écarter de sa route les sujets qu'il aimait, et composait lentement. Le nasidûment du pinceau avait altéré sa santé, et vint tourmenter les dernières années de sa vie. Il excellait également dans le dessin et la sculpture. Ses attitudes sont pleines de noblesse, et de variété adoloris est d'une grande douceur. Ses figures, son contemporain, dit de

fit ingredients.

et hardis, ses traits sont précieux.

ouvrages sont : une *Invention*
croix : ce morceau fut acheté
Jean-Guillaume-Joseph,
et duc de Neubourg; il se
composition, le dessin,
la force d'expression; le co-
à désirer; — *Le Pape Nico-*
la grotte où le corps de saint
se avait été déposé : cette
le florins par l'électeur

palatin; elle est d'une grande composition, le sujet en est bien caractérisé. Ce tableau et le précédent ont été transportés dans la galerie de Dusseldorf; — *L'Adoration des Bergers*; — *L'Institution du sacrement de l'Ordre*; — *La Descente de Croix*: ce tableau se voyait dans l'abbaye de Cornelis-Munster; — plusieurs portraits d'hommes à Munich.; etc. Un des chefs-d'œuvre de Douffet était le *Martyre de sainte Catherine*; il représentait cette sainte attachée à une roue et déchirée en morceaux; deux volets peints en dehors et en dedans accompagnaient cette peinture: sur le premier on voyait sainte Catherine représentée sous la figure d'un agneau entraîné avec violence par un bourreau pour être immolé sur l'autel des faux dieux; le second volet montrait la sainte assise au milieu des docteurs et des prêtres, et disputant avec eux sur la religion; sur le revers de ces volets étaient peints Walter de Liverloo et Jeanne des Fossés, son épouse, qui avaient commandé le tableau à Douffet en 1640, pour l'église de Sainte-Catherine, à Liège. Ce tableau devint la proie des flammes lors du bombardement de Liège par les Français, commandés par le marquis de Boufflers, en 1691.

Douffet laisse un fils nommé *Gérard*, qui embrassa d'abord la carrière du barreau, puis se passionna pour l'architecture. La manie de bâtir le ruina. Il finit ses jours à l'aide d'une pension qui lui fut accordée par le gouvernement liégeois.

Les Tableaux parlants du peintre namurois; (Namur, 1858, in-12.) — Comte de Becdelièvre-Hamal, Biographie Liegeoise. — Biographie générale des Belges.

DOUGADOS (*Jean-François*), connu sous le nom du Père **VENANCE**, religieux, poète et officier français, né à Carcassonne, le 12 août 1763, guillotiné à Paris, le 13 janvier 1794 (24 nivose an II). Trahi par une femme qu'il adorait, le désespoir lui fit embrasser la vie monastique ; il se fit capucin, sous le nom de **Venance**. Sa passion, amortie par les sentiments religieux, fut étouffée par l'étude, et surtout par le goût de la poésie, qui ne tarda pas à s'emparer de lui au point de lui faire négliger ses devoirs monastiques, ce qui lui attira des désagréments de la part de ses supérieurs. Dougados demanda alors son changement. Il fut envoyé à Montpellier, où, ses goûts n'étant pas contrariés, il se fit une réputation littéraire, qui lui valut le surnom de père **Tibulle**. Par la protection de quelques personnes puissantes, il obtint sa sécularisation. La princesse Lubomirska le prit pour secrétaire, et l'emmena à Gènes ; en se séparant de lui, elle lui donna douze mille francs. Dougados rentra alors en France, et obtint une chaire d'éloquence à Perpignan. Il occupait cet emploi lorsque, dans un tumulte populaire, il eut occasion d'arracher des mains de la multitude un malheureux qu'elle voulait pendre. En 1791, Dougados s'enrôla dans un bataillon de volontaires, et parvint rapidement

par son mérite au grade d'adjutant général. Envoyé à la Convention pour exposer le dénûment dans lequel se trouvait l'armée des Pyrénées orientales, il y dit hardiment la vérité, et fut écouté. Il servait encore à l'armée des Pyrénées, lorsque le 31 mai renversa le parti de la Gironde; il fit tous ses efforts pour en soutenir les débris, et protégea la fuite de Biroteau. Traduit bientôt devant le tribunal révolutionnaire de Paris, il fut condamné à mort et exécuté le 24 nivôse an II (13 janvier 1794), à peine âgé de trente ans. On a de lui un recueil de *Poésies légères*; 1806, in-12. Les principales pièces comprises dans ce volume sont *La Quête du Blé*; — *Épître sur l'Ennui*; — *Cantique sur le jour de Noël*, etc. La grâce, le naturel, la pureté en font le mérite. Les *Œuvres complètes* du père Venance ont été publiées par Auguste Labrousse; Paris, 1810, in-18. L'éloge de Dougados a été prononcé en l'an IX (1801) à l'Académie de Lyon.

Journal général de France, 1788. — *Biographie moderne*, édit. de 1804. — *Biographie historique des Contemporains*. — Auger, dans le *Journal de l'Empire*, du 16 septembre 1812.

* **DOUGETT (John)**, théologien anglais, né à Worcester, en 1607, mort en 1672. Il s'occupait, comme tant d'autres écrivains du dix-septième siècle, de l'interprétation des livres saints. Il consigna les résultats de ses recherches dans un volume qui ne vit le jour qu'après sa mort : *Analecta sacra*; Amsterdam, 1694, in-4°, et qui est oublié aujourd'hui.

Fabricius, *Hist. Bibl. Fabricianæ*, P. VI, p. 158.

DOUGLAS, nom d'une famille seigneuriale écossaise, dont plusieurs membres ont marqué dans l'histoire à dater du huitième siècle; les principaux sont :

DOUGLAS (Guillaume III), mort en 1303. En 1296, il défendit Berwick avec plus de bravoure que de succès contre le roi Édouard I^{er}. La ville étant tombée au pouvoir des Anglais, il fut fait prisonnier, recouvra la liberté au moyen d'une rançon, et bientôt il s'unit à Wallace pour combattre de nouveau l'ennemi du pays. Il eut alors pour antagoniste Robert Bruce, qui dévasta ses domaines et emmena captifs sa femme et ses enfants. Lui-même dut capituler à Irvine, le 9 juillet 1297, et plus tard se livrer en personne aux Anglais pour n'avoir pas pu remplir les clauses de la capitulation. Il mourut en prison.

DOUGLAS (Jacques), surnommé *the Good sir James*, fils du précédent, mort en 1330. De 1306 à 1319, il seconda vaillamment Robert Bruce dans la lutte de ce prince contre l'Angleterre. Il osa même tenter une invasion dans ce pays, et pénétra jusque sous les murs d'York. Lorsque Robert Bruce termina, en 1329, son héroïque carrière, il chargea Jacques Douglas de porter son cœur dans la Terre Sainte, suivant un vœu qu'il avait fait. Douglas se mit en mesure de se conformer au désir de son souverain, et partit avec le cœur de Robert pour la Palestine. Chemin faisant, il débarqua à Séville, où il apprit

que le roi de Castille, Alfonso XI, guerroyait contre les Maures; il offrit alors ses services à ce prince, et périt dans un engagement contre les Maures, après avoir déployé dans cette journée la plus éclatante bravoure. En récompense de tant de services rendus, le parlement avait accordé, en 1318, à la famille de ce Douglas la survivance du trône d'Écosse.

DOUGLAS (Guillaume), surnommé *le Chevalier de Liddesdale*, fils naturel du précédent, assassiné en 1354. Il hérita de la valeur, mais non de la loyauté de son père. Lors de l'invasion des Anglais en Écosse, sous Édouard Balliol, il combattit d'abord contre eux; mais ensuite, sur la frontière en 1333, il fut emmené prisonnier et resta pendant deux ans en captivité. A peine fut-il rendu à la liberté qu'il se trouva immédiatement à une action engagée dans le village d'Edimbourg, entre les soldats du comte Mar, de Namur, et une troupe d'Écossais de la cour royale; se précipitant alors du haut des collines du Pentland, il entraîna le succès de ses compatriotes. D'autres exploits signalèrent ensuite sa carrière : la prise de la forteresse de l'Heritage et celle du château d'Edimbourg, brûlé par Édouard III. Glorieuse jusque alors, la vie de chevalier de Liddesdale s'entache à dater de ce moment. Alexandre de Ramsay ayant pris en 1345 la citadelle de Roxburgh, qu'il obtint ensuite de David à titre de fief, cette concession blessa profondément Douglas, qui d'ard et conquérant d'armes de Ramsay devint son ennemi irréconciliable. Il se vengea avec une cruauté sauvage. Suivi d'une bande armée, il alla attaquer et relever Ramsay sur son siège de Jugo à Harwick, puis le conduisant à travers bois et collines jusqu'à son château solitaire de l'Herivaillage, il le jeta dans un cachot, et l'y laissa en proie à toutes les souffrances, à la soif, à la faim. Longtemps Ramsay n'eut à manger que les grains qui s'échappaient à travers les planches d'une porte placée au-dessus de lui, jusqu'à ce qu'enfin il mourut d'épuisement. Loin d'être châtié par le roi David, le meurtrier obtint de la fureur de ce prince le château de Roxburgh, qu'il convoitait, et la dignité de sheriff, devenue vacante par le mort de sa victime. A dater de 1345 le chevalier Douglas de Liddesdale combattit en combatte contre les Anglais; il fut fait prisonnier par le roi David à la bataille de Neirburness, et se tint où il cherchait à dégrader ce prince et son ennemi qui le craignait. Relâché après une assez longue captivité, il fut quelque temps après, pendant qu'il était à la chasse dans la forêt d'Ettrickwald, invité à une entrevue par son oncle lord Guillaume Douglas, qui le frappa à mort à Galesford, dans un endroit appelé depuis le *château de Guillaume*. Les forfaits du chevalier de Liddesdale et, dit-on, son entente avec l'Angleterre lui valurent, selon toute apparence, cette fin tragique.

DOUGLAS (Archibald), frère de Jacques.

mort en 1333. Il hérita des domaines et des titres de sa famille. Nommé général en chef des armées écossaises en 1333, il repoussa le prétendant Balliol, et défendit vaillamment Berwick contre les Anglais; mais ayant attaqué à Hali-don-Hill l'armée ennemie, supérieure en nombre, il y perdit la vie avec la fleur de la chevalerie écossaise, dont les chroniqueurs portent le nombre à plusieurs milliers d'hommes.

DOUGLAS (*Guillaume IV*, 1^{er} comte de), fils du précédent, mort en 1384. Instruit dans l'art de la guerre en France, il revint en Écosse après la bataille de Devils-cross, et tout aussitôt il fit la guerre aux Anglais, qu'il chassa de plusieurs places. Il ne déploya pas moins de valeur lorsque, en 1355, Édouard III dut abandonner enfin l'Écosse, qu'il avait ravagée; ce fut à grand'peine que le roi d'Angleterre ne tomba pas alors aux mains de Guillaume Douglas. C'était la cinquième tentative d'Édouard pour s'emparer de l'Écosse. Le roi David récompensa les services de Douglas en lui donnant, en 1356, le titre de comte. Ce titre et les mariages successifs de Douglas avec les héritières de Mar et d'Angus lui assurèrent une influence que peu de seigneurs pouvaient balancer.

DOUGLAS (*Jacques II*, 1^{er} comte de), fils du précédent, tué le 5 août 1383. Il éleva d'abord des prétentions au trône d'Écosse, après la mort de David; mais il y renonça lorsque Robert Stuart lui eut donné en mariage sa fille Isabelle. Il prit une part active à la guerre contre l'Angleterre, ralliée en 1378. Dès la première année de cette guerre, il vainquit Musgrave, commandant de la garnison de Berwick, et après des prodiges de valeur, qui le conduisirent jusqu'aux portes de la ville d'York, il périt glorieusement, dans la journée dite d'Otterburne. Blessé à mort, il avait dit à ceux qui l'entouraient: « Cachez mon trépas: relevez ma bannière, faites retentir mon cri de bataille, et vengez-moi ». Sa voix fut entendue. Les Écossais recommencèrent l'action avec plus d'acharnement, et le succès de cette bataille, dont Froissart donne les détails, fut assuré aux Écossais.

DOUGLAS (*Guillaume*), seigneur de Drum-harg et de Queenberry. Il fut le fondateur de cette branche des Douglas.

DOUGLAS (*Archibald*) surnommé *the Grim* ou *le Furieux*, mort en 1400. Il était frère de Jacques II comte de Douglas, et porta d'abord le nom de baron Galloway. En 1381, il alla en ambassade à la cour de France. Il fut mêlé aux affaires de son pays avec l'Angleterre. Il avait été prisonnier à la bataille de Poitiers, et était revenu à s'échapper.

DOUGLAS (*Archibald*), tué le 17 août 1424. Combina avec quelques autres la perte du duc de Albany, héritier présomptif du trône. Ils surprirent au vieux roi David l'ordre d'incarcérer ce prince, sous prétexte d'une prétendue violence de caractère; mais, comme il arrive toujours, on alla

plus loin, et l'on fit mourir de faim le malheureux Rothsay. Ce meurtre resta impuni, au moins judiciairement, malgré un semblant d'enquête, qui n'aboutit à rien. A l'expiration d'une trêve conclue avec l'Angleterre, Douglas alla prendre part à la guerre ralliée à la frontière et faire oublier ainsi, s'il était possible, le forfait qu'il avait commis. Le destin des batailles ne lui fut pas favorable, et si nombreux furent les échecs qu'il éprouva qu'on lui donna le surnom de *Tineman* (l'Homme qui perd). En 1402, il fut fait prisonnier à la bataille de Homildon par Percy, avec lequel il s'était ensuite contre le roi d'Angleterre, Henri IV. En 1403 il fut encore pris à Shrewsburg. Plus tard il vint au secours du roi de France, Charles VII, ce qui lui valut de la part de ce prince l'octroi du duché de Touraine. Battu une première fois devant Crevant, non loin d'Auxerre, le 1^{er} août 1423, il fut défait ensuite par Bedford sous les murs de Verneuil, le 17 août 1424, et perdit la vie dans cette affaire.

DOUGLAS (*Archibald III*, duc de Touraine, comte de), fils du précédent, mort le 26 juin 1438. Il fut un des chefs qui vinrent en France en 1420 avec un corps auxiliaire de sept mille hommes, et obtint du roi de France, en récompense de sa valeur, le comté de Longueville. En 1424 il alla en Angleterre, avec l'évêque d'Aberdeen et Guillaume Hay d'Errol, pour y négocier la liberté du roi Jacques I^{er}. Il réussit dans cette mission. Aussi son influence fut-elle prépondérante pendant la minorité du prince qu'il avait contribué à faire monter sur le trône. L'épithète qui lui fut consacrée résume ses titres et sa vie: *Hic jacet Archibaldus Douglas, dux de Tourania, comes de Douglas et Longueville, Dominus Gallavidie, Wigtonie et Annandie, locum tenens regis Scocie. Obiit 26 die mensis junii 1438.*

DOUGLAS (*Guillaume*), fils aîné du précédent, né en 1425, décapité à Edimbourg, en 1441. Il était à peine âgé de quatorze ans quand il fut appelé à recueillir l'héritage paternel. Il méditait de le gouverner avec vigueur lorsqu'un des ennemis de son père, le chancelier Crichton, l'invita avec son frère à une entrevue au château du même nom. Les invités acceptèrent avec la confiance de la jeunesse; à peine furent-ils entrés dans la résidence du chancelier, que leur vie fut frappée de l'emblème de la mort, en Écosse la tête d'un taureau noir. Ils furent en effet entraînés de la salle du festin vers un tribunal institué pour les condamner plutôt que pour les juger; ce qu'on leur reprochait, c'était leur puissance. Aussi furent-ils décapités dans la cour du château et leurs corps jetés à la voirie.

DOUGLAS (*Jacques, dit le Gros*), oncle du précédent. Il hérita en partie des domaines de son neveu, et ne marqua sa carrière, plus paisible que celle des autres membres de sa famille, par rien de saillant. Quant aux autres portions de la seigneurie, elles passèrent à la sœur des vic-

times de Crichton, Marguerite, surnommée *la jolie fille de Galloway*.

DOUGLAS (Guillaume), poignardé au château de Stirling, le 13 février 1452. Son mariage avec sa tante Marguerite le rendit propriétaire des domaines de sa famille, qui étaient passés dans la branche féminine. Sa puissance devint si grande que Jacques II le nomma chancelier. Cette faveur dura quelque temps; quelques exactions féodales firent changer la face des choses. Des excès de ce genre, commis par les vassaux du comte, portèrent le roi lui-même, pendant que le comte voyageait à l'étranger, à lui ravager ses terres et même à s'emparer de celle de Douglas. Revenu dans sa patrie et témoin de la rigueur déployée par son souverain, il feignit de se soumettre, alla en Angleterre, où, dit-on, le portaient des projets de trahison. A son retour en Écosse, il chercha à recouvrer son influence perdue et à balancer celle de Crichton, cet ennemi déjà ancien de sa race. Quelques vengeances particulières commises par le comte portèrent au comble l'irritation du roi. Conseillé par Crichton, Jacques II fit semblant de rendre à Douglas sa faveur. On résolut de l'inviter à venir dans la nuit du mardi-gras au château de Stirling. Il s'y présenta avec ses cinq frères et une escorte nombreuse. Convié à un dîner avec le roi lui-même, il accepta sans réflexion. Dans la soirée, une altercation s'étant élevée entre Jacques et son vassal, le premier enfonça son poignard dans le cœur de l'autre; et un seigneur ennemi de la victime, qui avait des griefs personnels à venger vint l'achever avec sa hache de bataille. La veuve de Douglas épousa Jean Stuart, comte d'Athol, demi-frère du roi.

DOUGLAS (Jacques), frère aîné du précédent, mort dans le couvent de Lindores, le 15 avril 1488. Uni à ses quatre autres frères, il résolut de venger le meurtre de Guillaume. Il marcha avec eux contre Stirling, qui avait été le théâtre du forfait, et y mit le feu; mais le succès ne se déclara point pour les coalisés. Un de leurs alliés, le comte Crawford fut battu par Gordon, le 18 mai 1452. Un armistice fut conclu en 1454. Les hostilités recommencèrent ensuite, plus violentes que jamais, entre Jacques II et le comte, que des échecs multipliés obligèrent de se réfugier à Londres, où Édouard IV lui fit le plus grand accueil et le nomma chevalier de la Jarretière. Jacques Douglas fit de nouveaux et derniers efforts pour rentrer victorieux dans ses domaines; il se ligua avec un autre proscrit, le duc d'Albany. Ils furent défaits tous deux, le 22 juillet 1484. Douglas dut se rendre. On le fit conduire dans le monastère de Lindores. « Quand on n'est plus bon à rien, dit le comte, on devient moine. » Il mourut dans cet état, et ses domaines furent confisqués.

DOUGLAS (Georges), comte d'Angus. En 1339 il hérita du comté d'Angus, et épousa, en 1397, Marie Stuart, fille du roi Robert III, dont il eut deux fils, Guillaume et Georges II.

DOUGLAS (Guillaume), deuxième comte d'Angus, fils du précédent, mourut en 1437. Gardien des marches de la frontière, il défit près de Fiperden, en 1435, Robert Ogle, qui avait fait une irruption en Écosse.

DOUGLAS (Archibald), comte d'Angus, surnommé *le Grand Comte* et aussi *le Bell Cat*, mort en 1514. Il rappela par sa puissance et sa valeur les anciens Douglas. Un de ses premiers actes fut de prendre part à la délibération armée tenue dans l'église de Lauder par les grands, sous le roi Jacques III, à l'effet de supprimer les abus et surtout de faire sévir contre les favoris et particulièrement contre Maurer Cochrane, comte de Mar. Il arriva, pendant la conférence, que lord Gray fit allusion à ce trait de la fable où, pour reconnaître les chats, les souris avaient songé à leur attacher un grelot. « Excellente idée, continua le lord, si on l'eût mise à exécution; mais il ne se trouva pas une souris qui osât attacher à un chat le premier grelot. » « Eh bien, ce sera moi qui l'oserai », dit Douglas. A peine eût-il prononcé ces paroles, qui lui valurent le surnom de *Bell the Cat*, que Cochrane, comme s'il y eût été appelé, entra dans l'assemblée. Douglas d'Angus courut à lui, et lui arracha le cor de chasse qu'il portait : « Tu as trop longtemps chassé au mal! » dit-il au favori. Douglas tira la chaîne à laquelle le cor de chasse était suspendu, et dit qu'il fallait à Cochrane une brida. Bref, quelques minutes plus tard le favori et ses compagnons furent pendus sur le pont. Douglas d'Angus ne déploya pas moins de vigueur dans la conspiration qui entraîna la mort de Jacques III. Ce malheureux prince ayant en l'imprudence de révéler à Douglas ses dessein contre les nobles conjurés, ce dernier leur révéla tout. Ce n'eût été sa récompense; lorsque Jacques eut succombé, Douglas fut proposé à la garde des marches de la frontière; il devint aussi conseiller d'État, grand-chancelier, et en 1513 il suivit le roi Jacques IV dans sa campagne malheureuse contre l'Angleterre. Il fit tous ses efforts pour empêcher la bataille de Flodden. « Si vous avez quelques craintes, Angus, lui répondit alors le roi, retenez-les vous ». Le comte se retira en effet, laissant ses deux fils. La mort de l'aîné lui causa un chagrin qui le conduisit au tombeau.

DOUGLAS (Gai) ou du précédent, 1522. Il passa une partie du cloître, et son retour dans sa patrie et se fit bientôt tique. En 1514 il baye d'Aberbroth après l'archevêque av de son p. il de in

étaient en voie de conférer de la paix Hamilton chez Beaton, archevêque de Glasgow, s'adressant au prélat, ait de s'unir à lui pour réconcilier les tics. « Rien ne les peut empêcher d'en mains », dit alors l'archevêque en mettant la main sur le cœur, pendant que Douglas résonner sous le vêtement de Beaton de mailles. « Ah ! répliqua Douglas, résonner votre conscience. » Lorsque, Albany fut rappelé de France, les Douglas d'Angus, se réfugièrent en Angleterre. Douglas fut du nombre ; Henri VIII l'accorda lui fit une pension. Gawin Douglas le la peste. On le considère comme le de l'Ecosse. Il traduisit l'*Enéide* de vers héroïques écossais avec le XIII^e laphes Vegius, sous ce titre : *The XIII f Eneados of the famous poet Virinslated, etc.* ; Londres, 1553, in-4°. outre de lui : *The Police of Honour* ; 1553, in-4°, et Edimbourg, 1579, in-4°. ent de Warton, ce poème est une sorte morale dans le genre du *Tableau de De Remedio Amoris*, œuvre de la de l'auteur ; — *King Hart*, publié en manuscrit, dans les *Ancient Scottish le Pinkerton* ; 1786.

ib. Brit. — Warton, *Hist. of Poetry* ; 1840, 2. — Irving, *Lives of the Scottish Poets*.

AS (Jeanne), fille de Georges Douglas, 6^e de Gawin Douglas, brûlée en 1340, à rg. Devenue l'épouse de lord Jean Glas tard d'Archibald Campbell de Kelpie fut condamnée à être brûlée, comme d'avoir tenté, par des pratiques magiques donner la mort à Jacques V, l'ennemi es Douglas. La sentence fut exécutée ale-forme du château d'Edimbourg.

AS (Archibald), seizième comte d'Angk-fils du dernier comte, frère de la prémort en 1567. Il épousa, en 1514, Mar'Angleterre, veuve de Jacques IV, et jouit e d'une grande influence en Ecosse. 1528, par suite d'intrigues de cour, il ander un asile au roi d'Angleterre, II. En 1542 il tenta une invasion en t fut défait. Revenu dans sa patrie à la Jacques V, en 1543, il y recouvra ses ses titres. Sa fille unique, *Marguerite*, ayant épousé en premières noces, contre son oncle Henri VIII, Thomas Howard, taonnée à la Tour avec son mari, qui t, le 1^{er} novembre 1537 ; elle se maria vec Matthieu Stuart, comte de Lenox, et jour à Henri Stuart Darnley, qui épousa art. Le titre de comte d'Angus passa à neveu d'Archibald.

AS (Jacques), frère de David, exécuté urg, le 2 juin 1581. Il épousa Elisabeth file du treizième comte de Morton, et même ce titre en 1553. Il était avec Ar-

gyle et Glencairn à la tête de la noblesse signataire du pacte d'alliance, dit *du Seigneur*, dirigé contre le gouvernement, le 3 décembre 1557. A son retour d'Angleterre, où il était allé ensuite, il fut nommé chancelier, et ne perdit rien de son influence, même depuis le mariage de la reine d'Ecosse avec Darnley. Sa complicité avec ce dernier dans le meurtre de Rizzio l'obligea d'aller se réfugier dans le Northumberland. Un retour de la fortune le fit remonter au pouvoir et lui conférer, en 1572, la régence, qu'il exerça avec une autorité presque absolue. Accusé ensuite d'avoir été un de ceux qui conspirèrent la mort de Darnley, peut-être aussi parce que l'on connaissait ses immenses richesses, il fut condamné à mort, et exécuté à Edimbourg. Le peuple remarqua que l'exécution eut lieu à l'aide d'une machine appelée *la jeune fille* (espèce de guillotine), qu'il avait fait venir d'Halifax, pendant sa régence, pour être l'instrument des condamnations capitales. Son cadavre fut porté dans le cimetière des criminels. Aucun de ses amis n'osa lui rendre les derniers devoirs. Son neveu Archibald, qui lui succéda dans le comté de Morton, mourut sans laisser d'enfants.

Pour tous les Douglas : Bume et Goudcrofts, *Hist. of Douglas*. — Ersch et Gruber, *Allg. Encycl.* — Robertson, *History of Scotland*. — *Biographia Brit.* — Rees, *Cyclop.*

DOUGLAS (....), botaniste écossais, né à Scone, en 1799, mort en 1833. Il accompagna le docteur Hooker, professeur de botanique, dans ses excursions, et l'aïda à colliger la *Flora Scotica*. Envoyé en 1823 dans les États-Unis d'Amérique par la Société d'Horticulture, il enrichit de plantes rares et d'arbres fruitiers nouveaux les collections de cette Société. L'année suivante, il fut chargé d'exploiter les richesses botaniques des contrées voisines de la Colombie et celles du sud vers la Californie. Après avoir traversé, en 1827, les terres qui s'étendent depuis le fort Vancouver jusqu'à la baie d'Hudson, il revint en Angleterre, en compagnie du capitaine John Franklin et de quelques autres qu'il avait rencontrés dans ce dernier voyage. Il rapportait des graines des espèces nouvelles de plantes et des objets d'histoire naturelle. Dans l'automne de 1829 il retourna dans la Colombie. Un accident mit fin à ses jours : il tomba dans un piège pratiqué par les naturels des Iles Sandwich pour prendre des taureaux sauvages. Son nom se rattache à toutes les plantes rares venues de l'ouest de l'Amérique dans ces dernières années. Douglas avait été membre de la Société Linnéenne et des Sociétés Zoologique et Géologique.

Rose, *New. biog. Dict.*

DOUGLAS (Jean), chirurgien anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il fut lithotomiste de l'hôpital de Westminster, et eut une réputation méritée d'opérateur. Il restaura en 1719 l'opération sus-pubienne, que l'on ne pratiquait plus depuis le seizième siècle, et que conseillait son frère Jacques. Jean Douglas était aussi bien un savant qu'un chirurgien ha-

bile. On a de lui : *Lithotomia Douglassiana, with a course of operations*; Londres, 1719, in-4°; — *An account of mortifications and of the surprising effect of the Bark in putting a stop to their progress*; Londres, 1729, 1732, in-8°; — *Remarks on a late pompous work*; Londres, 1735, in-8°; — *Short Account on the State of Midwifery in London*; Londres, 1736, in-8°. Douglas y demande que les femmes seules soient chargées des accouchements; — *Dissertation on the venereal Disease*; ibid., 1740; l'auteur se montre partisan des purgatifs dans les maladies vénériennes, par le motif qu'ils détournent la salivation qu'exciteraient les préparations mercurielles.

Éloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

DOUGLAS (*Sylvestre*), lord GLENBERVIE, homme politique anglais, né à Ellon, en 1743, mort en 1823. Après avoir étudié à Aberdeen, il passa quelques années sur le continent. A son retour en Angleterre, il embrassa la profession d'avocat, où il acquit une grande réputation. En 1789, il épousa la fille de lord North; en 1793 il fut nommé chef du secrétariat du comte de Westmoreland, lord lieutenant d'Irlande; plus tard il remplit d'autres fonctions, et siégea dans les parlements irlandais et anglais; cependant, en 1799 il se prononça en faveur de l'Union. Douglas fut nommé payeur adjoint de l'armée et directeur des forêts en 1800. Il obtint à la même époque le titre de lord Glenbervie.

Son fils, *Frédéric-Sylvestre-North-Douglas*, mort en 1819, a publié : *Essay on certain points of resemblance between the ancient and modern Greeks*; 1813, in-8°.

Rose, *New Biog. Dict.*

DOUILLON (*Claude-Antoine-Éléonore*), publiciste français, né à Dôle, le 21 février 1786, mort à Vellexon, le 1^{er} novembre 1825. Il était contrefait, acquit une charge de notaire à Vellexon, et fut élu maire de sa commune. Après la chute de Napoléon, il se distingua par ses sentiments royalistes; mais ses infirmités l'empêchèrent d'entrer dans l'administration. On a de lui : *Juliette, ou le saut de la pucelle*, nouvelle; Dôle, 1813, in-8°; — *La Chute de l'Etranger*; Dôle, 1814: c'est un pamphlet contre Napoléon; — *Cantate en l'honneur de Monsieur* (depuis Charles X); Dôle, octobre 1814. Il a laissé inuscrits des *Dialogues critiques*.

Querard, *La France littéraire*.

***DOCINS DE LAVESNES**, trouvère du treizième siècle. Tout ce qu'on sait à son égard, c'est qu'il a mis son nom à un petit poème ou fabliau de longue haleine, qui ne contient pas moins de trois mille vers, quoiqu'il ne soit pas terminé. Cette production bizarre, conservée parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, est une suite de récits, souvent fort cyniques, et dont le but évident est d'avilir, de ridiculiser un seigneur féodal. Parmi beaucoup d'indécences, d'absurdités, d'expressions grossières, que l'usage ré-

prouvait alors bien moins sévèrement qu'aujourd'hui, on remarque dans cet écrit de l'invention et de la verve; il est peu de poèmes du moyen âge dont le style soit aussi pittoresque et aussi clair. Un vilain, nommé Trubert, est le héros de cette histoire, dont il a été publié d'assez longs extraits. Il n'y aurait pas moyen de l'imprimer sans supprimer de nombreux passages

G. R.

Histoire littéraire de la France, t. XIX, p. 125-126.

DOUJAT (*Jean*), jurisconsulte et littérateur français, né à Toulouse, en 1609, mort à Paris, le 27 octobre 1688. D'une famille de magistrats, il étudia le droit, se fit recevoir avocat dans sa ville natale en 1637, et à Paris en 1638, et se distingua bientôt comme professeur particulier. Il devint membre de l'Académie Française en 1650. L'année suivante, au dire de Ménage, Doujat, dans le seul but d'acquiescer l'habitude de parler en public, se rendit à Bourges pour disputer une chaire mise au concours. Il obtint la même année la chaire de droit canon au Collège royal, et devint, en 1655, docteur régent de la Faculté de Droit de Paris. Mis au nombre des gens de lettres chargés de donner aux dauphins les premiers éléments des sciences, il lui enseigna non de l'histoire, et reçut le brevet d'historiographe de France. Doujat s'était acquis l'estime générale par sa modestie, son désintéressement et sa probité; il était fort savant, et connaissait, outre le grec et le latin, les principales langues de l'Europe. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Dictionnaire de la Langue Toulousaine* (anonyme); 1633, in-8°: ce glossaire se trouve à la suite des divers éditions des poésies de Goudouli; — *De Petri de Maro Moribus et rebus gestis*; Paris, 1664, in-4°; — *Specimen Juris ecclesiastici apud Gallos esse recepti*; Paris, 1671, 2 vol. in-12. Le tome II, contenant le tableau des évêchés, abbayes, et maisons religieuses des différents ordres, fut publié séparément, sous ce titre : *Le Chef de grand Pouillé de France*; 1671, in-12; — *Abbrégé de l'Histoire Romaine et Grecque, en partie traduit de Velleius Paterculus, et en partie tiré des meilleurs auteurs de l'antiquité, pour suppléer ce qui s'est perdu de cet auteur, accompagné d'une chronologie accommodée au sujet*; Paris, 1672, in-12, 4 1708, 2 vol. in-12 (dédié au dauphin); — *Mémoires de l'état ancien et moderne de la Lorraine, tirés de la géographie historique et politique de J. D.* (Jean Doujat); 1673, in-4°; — *Synopsis Conciliarum et Chronologia Patrum, Pontificum, Imperatorum, etc.*; Paris, 1674, in-12; — *Histoire du droit canonique*; Paris, 1677, in-12; — *Historia Juris civilis Romanorum*; Paris, 1678, in-12 (dédié au chancelier Michel Le Tellier); — *Prænotandum canonicarum Libri quinque*; Paris, 1687, in-4°; 2^e édit., ibid., 1687, in-4°: c'est une autre histoire du droit canonique, qui passe

in ar ouvrage de l'auteur. Doujat a publié
 u o : *J.-P. Lancelotti Institutiones Juris*
 i; Paris, 1670 et 1685, 2 vol. in-12;
 1740, 2 vol. in-12; — *Joannis Dar-*
 j : *canonica*, avec rie de ce juris-
 : Paris, 1656, in : — *Francisci*
 ei : *ra J idica*, a : — une vie de ce
 , 1679, in-4°;
 , 1750, 2 vol. ; Venise, 1763,
 ; — *Titi Livii Historiarum Libri*, etc.,
 nci : *pretatione et notis illustrati*; Paris,
 679, 5 tom. en 6 vol. in-4°; Venise, 1714,
 vol. in-4°.
 E. REGNARD.
 Talsand, *Les Fies des plus célèbres Jurisconsultes*.
Journal des Savants, février 1699. — *Bibl. hist. de*
France (édit. de Fèvet de Fontette). — *Catalogue de*
Bibl. imper. — Camus, *Lettres sur la profession d'a-*
ocat.

il (-Claude),
 14 août 1722, il
 le 22 mai 1782. Il fut il
 à : 1747
 le : -D) I. : c
 : jours sav
 ue :) our
 en parce qu il
 cacuanha à dose vomiti en ie
 a dose d'un gros répétée trois ou
 s la péritonite des femmes s.
 ue *An tonus partium a* s?
 1741 : °; — *Mémoire sur la : u*
 , en différents temps, les
 couchés, à l'hôtel-Dieu de Paris;
 in-4°. L'auteur pense que la fièvre puer-
 n'a que quelques rapports grossiers avec
 de bas-ventre ordinaire, et que la
 , les moissons rafraîchissantes, font per-
 temps précieux pour le traitement de
 mtre.

aphie médicale. — Querard, *La France littér.*

LCET. Voyez PONTÉCOULANT (DE).

ETSCHAH (*Ben-Ala-ad-Doulet ben-*
zh al-Gazias-Samarkandi), biogra-
 , florissait au neuvième siècle de l'hé-
 lienne de l'ère chrétienne). Il vécut
 s dans la dissipation et l'oisiveté; mais
 de cinquante ans il fit un retour sur lui-
 . Voyant qu'il n'avait encore rien fait d'us-
 oncut un vif regret, et résolut de mieux
 reste de ses jours. La plupart des
 taient fermées, à cause de son inex-
 ou de son âge avancé; il fut réduit à
 r la vie contemplative. Mais l'état d'in-
 nécessaire à la méditation ne tarda pas
 de l'ennui, et c'est pour se distraire
 usa le *Tedzkiret As-Schoûra* (Més-
 es Poètes), disposé par ordre chrono-
 achevé en 892 (1487). Il contient des
 , souvent trop peu complets, sur
 poètes persans et dix poètes ara-
 ouvrage, dit Silvestre de Sacy, mé-
 e traduit : il jetterait beaucoup de
 stoire littéraire de la Perse; il faut

convenir cependant que l'auteur a souvent adopté
 des récits fabuleux et qu'on ne peut lui accorder
 une saine critique. » Divers fragments de Dou-
 letschah ont été traduits en français par S. de
 Sacy dans le t. IV des *Notices des Manuscrits*;
 ils ont été édités par Wilken, à la fin des *Institu-*
tiones ad fundamenta Linguae Persicae, Leip-
 zig, 1805, in-8°, et publiés avec une trad. latine
 par Vullers, sous le titre de : *Vitae Poetarum*
Persicorum, ex Dauletschahi Historia Poeta-
rum excerpta; Giessen, fasc. I, 1839, in-8°. On
 trouve une traduction turque du *Tedzkiret* dans
Le Vaisseau des Poètes, imprimé au Caire en
 1243 (1827). La Bibliothèque impériale possède
 cinq manuscrits de cet ouvrage. E. BEAUVOIS.

De Hammer, *Geschichte der schönen Redekünste Persi-*
ens, p. 210. — Kirkpatrick, *Introduction to the His-*
tory of the Persian Poets, dans les *New Asiatic Miscel-*
lanies; Calcutta, 1789, in-4°.

* DOULIOT (Jean-Paul), ingénieur français,
 né à Avignon, le 24 février 1788, mort dans la
 même ville, le 7 novembre 1831. Orphelin à
 quinze ans, il fut d'abord ouvrier; mais il se
 livra à l'étude avec tant de goût et de succès
 qu'en 1819 il fut nommé professeur-adjoint à
 l'école des mathématiques de Paris, et en 1821
 professeur d'architecture et de construction à
 l'école de Dessin. On a de lui : *Traité spécial*
de la Coupe des Pierres; Paris, 1825, 2 vol.
 in-4°, dont un de cent planches; — *Cours élé-*
mentaire théorique et pratique de Construc-
tion; 1^{re} partie : *Mathématiques*; Paris, 1826,
 in-4°, avec cinq planches; 2^e partie : *Charpentes*
en Bois et en Fer; Paris, 1828, 2 vol., dont un
 de cent vingt-cinq planches; — *Traité spécial*
de la Stabilité des Édifices; 1835, in-4°; —
Cours de Dessin industriel, avec Normand
 fils et Krafft; 2^e Paris, 1842, in-8°, livre accompa-
 gné de trente-quatre planches.

Barjavel, *Dictionnaire historique du Vaucluse*. —
 — Louandre et Bourquelot, *La Littérature, contemp.*

DOULTREMAN. Voyez OULTREMAN (D').

* DOUMERC (Jean-Pierre, baron), général
 français, né le 7 octobre 1767, mort en avril
 1847. Entré à l'époque de la révolution dans un
 régiment de cavalerie, il devint (1804) colonel
 du 9^e régiment de cuirassiers, et se trouva à la
 bataille d'Austerlitz. Successivement général de
 brigade (31 décembre 1806), et baron de l'empire
 (1808), il obtint le 30 novembre 1811 le grade
 de général de division. Désigné pour faire partie
 de la grande armée, Doumerc, qui commandait
 la 5^e division des cuirassiers du maréchal Saint-
 Cyr, combattit à la Dwina, ainsi qu'à la Béré-
 sina. Les campagnes de Saxe (1813) et de
 France (1814) lui fournirent encore l'occasion de
 rendre les plus éclatants services. Ayant adhéré
 au sénatus-consulte qui prononçait la déchéance
 de Napoléon, il reçut de Louis XVIII (1^{er} juin
 1814) la croix de Saint-Louis, et fut nommé
 inspecteur des 9^e, 10^e et 11^e divisions militaires.
 Rentré sous les drapeaux pendant les Cent
 Jours, Doumerc fut nommé (avril 1815), ins-

pecteur général de la 1^{re} division militaire. Mis en non-activité par la seconde restauration, il ne reprit du service qu'en 1830, époque à laquelle le nouveau gouvernement lui confia le commandement de la 18^e division militaire. Promu (4 mai 1832) au grade de grand-croix de la Légion d'Honneur, Doumerc fut définitivement admis à la retraite en décembre suivant. Le nom de ce général est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté nord. A. S...Y.

Archives de la Guerre. — Vict. des Français. — Bull. de la Grande Armée, t. III, p. 161; IV, 302.

* **DOUNOT** (...), juriconsulte et mathématicien français, né à Bar-le-Duc, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort vers la fin de 1640. Les biographes ne donnent aucun détail sur sa vie. Il est auteur de la plus ancienne traduction française complète des *Éléments de Géométrie* d'Euclide. Elle a été publiée, avec des notes pleines d'érudition, sous ce titre : *Les Éléments de la Géométrie d'Euclide, Mégarien, traduits et restitués à leur ancienne breveté, selon l'ordre de Théon, auxquels ont été adioustez les quatorze et quinzième d'Ip-sicles, Alexandrien; le tout par Dounot de Bar-le-Duc, docteur ès droit, et professeur en la divine mathématique aux académies du roy*; Paris, 1610, in-4°; 2^e édit., ibid., 1613, in-4°. Cette traduction n'est mentionnée ni par le savant Lacroix, dans son article *Euclide* de la *Biographie* des frères Michaud, ni par Peyrard, dans ses *Œuvres d'Euclide en grec, latin et français*. Dans la préface, Dounot émet l'idée remarquable qu'Euclide, en composant les *Éléments*, se proposait de mettre le lecteur en état de comprendre la *Philosophie* de Platon, pour la partie géométrique. — On sait en effet la place importante qu'occupent les cinq corps réguliers dans la cosmogonie de Platon, et l'ouvrage d'Euclide a pour but d'établir les propriétés de ces cinq corps. C'est le résultat final consigné au XIII^e livre. Les XIV^e et XV^e ne sont pas écrits dans le même esprit. On doit encore à Dounot : *Confutation de l'invention des longitudes ou de la Micrométrie de l'aimant*; Paris, 1611, in-4°. Dounot était très-savant, et Descartes, qui l'avait en grande estime, exprime des regrets sur sa mort dans une lettre du 8 janvier 1641, adressée au P. Mersenne. E. REGNARD.

Catal. de la Bibl. Impériale. — Descartes, Œuvres, t. VIII, p. 380 et 439 (édit. de M. Cousin; Paris, 1824 1826).

— M. Terquem, *Bull. de bibliog., d'Hist. et de biog. mathém.*, dans les *Nouvelles Annales mathématiques*, année 1835. — Jocher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

DOUNOTS-COMBES Voyez COMBES.

* **DOURHAULT** (Richard DE), poète normand, vivait en 1280. On a de lui : *La Coutume de Normandie*, en vers de huit syllabes. Il donne lui-même la date de l'année où il composa son ouvrage, dans un prologue qui se trouve en tête de quelques manuscrits :

Mil ans deux cent quatre fois vingt
Après ce que Jesus Christ vint

En terre par humain lignage,
Pour nous rendre son héritage,
Et nous donner le paradis
Que Adam nous toltit jadis,
Quand de mauvais venin fut yvre,
Fist Richard de Dourhault, ce livre
En rimes, en mieuix qu'il seut,
Pour propre et commun salut.

Houard a fait imprimer cette pièce de vers à la suite de son *Dictionnaire du Droit Normand*; Rouen, 1782, in-4°.

Chandon et Delandine, *Dictionnaire Historique*.

* **DOURGA-SINHA**, grammairien indien, auteur d'un commentaire sur le *Câtantra*, ou *Câlpa*, grammaire attribuée au dieu Coudra. C'est aussi le nom d'un astronome. A. L.

Colebrooke, *Mémoires*, II.

* **DOUGADASA**, grammairien indien, auteur du *Dhâtou-Dîpika*, commentaire sur le *Dhâtoupatha* de Vopadéva, et d'un autre commentaire intitulé *Soubodhint*. Son commentaire sur l'ouvrage de Vopadéva a été imprimé à Calcutta, 1831. A. LACLAN.

Colebrooke, *Mémoires*, II.

* **DOURI** (Frémén), en latin, *Firminus DE-RIUS*, latiniste français, né à Pissy (Normandie) en 1512, mort à Rouen, le 14 mars 1578. Il commença ses études à Rouen, et vint les terminer à Paris, où il se perfectionna dans les langues latine, grecque, et hébraïque. Il apprit également les mathématiques, la médecine, le droit, les belles-lettres et la philosophie, et prit place parmi les hommes les plus savants de son temps. Il professa longtemps la philosophie à Paris, au collège de Beaucourt, et revint à Rouen en 1546; il entra alors dans les ordres, et devint curé de Saint-Cande-le-Jeune. Il composa plusieurs pièces latines : on a de lui des traductions d'*Aristote*, de *Cléomède* et de *Galien*. On a deux ouvrages sont mentionnés dans un recueil intitulé : *Le Tombeau de feu, de bonne et vertueuse mémoire, maître Frémén Douri, l'un des premiers philosophes et plus savants hommes de son temps, curé de Saint-Cande, à Rouen, gravé d'épithaphes et regrets de plusieurs amis, en vers et en plusieurs langues*, etc.; Paris, 1578, in-4°.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique. — Gallus, Mémoires biographiques sur les hommes remarquables de la Seine-Inférieure*.

* **DOURIS DE S** (A . . . grec, frère de Lyncée, mort vers 270. Il rappo-
cendait d'Alcibiade.

était probabl
fille du c
à Samos de
habita
par d
dans
hannia,
du roi
gire, pendan
On a conjecturé que

et la statue de
uns la
as, et il
a victo
le, v
tout

1. de la statue de
uris, vainqueur au pu-
i. La
que
orsque les Samiens,
s |

ous
à date de
elle fut
le retour des Samiens dans leur île. Doudy y rentrer avec eux, n'y resta pas long-
et se rendit à Athènes, où il suivit, ainsi
père Lyncée, les leçons de Théophraste.
ur à Samos, il s'empara de la tyrannie,
l'on sache par quels moyens ni combien
ds il garda. On connaît les titres de
ouvrages, savoir : Ἱστορίαι (Maxe-
λαστική) ; — Τὰ περὶ Ἀγαθουκλῆα (Δι-
— Σμίων ὄροι ; — Περὶ νόμων ; —
ων ; — Περὶ τραγωδίας (Περὶ Ἐ-
και Σοφοκλέους) ; — Περὶ ζωγράφων ; —
στική. Le plus important de ces ou-
toire que les critiques anciens
le *Macédoniques* et d'*Hell-*
ui commençait son récit à la
de la 102^e olympiade (370 avant
qui il
le Leuctres,
de Philippe,
roi de La, et Jason, roi de
le sait jusqu'ou allait cette histoire ;
nt se rapporter à la mort de Lysi-
a la bataille de Corupedium, la qua-
e de la 124^e olymp. (281 avant J. C.).
fut, d'après Justin, le dernier combat
es lieutenants d'Alexandre, c'était une
pour l'œuvre de Douris. Peut-être
récit allait-il jusqu'à la mort de
vee peu de mois après celle de Ly-
Hullemann pense que l'ouvrage entier
huit livres. Douris ne semble
oui comme historien d'une grande
mi les anciens. Cicéron se con-
er « un écrivain historique assez
mo in historia satis diligens »,
d'icarnasse le signalé comme
ains qui soignaient peu la forme
Plutarque, en plusieurs
vérité de Douris. L'his-
se semble en effet, comme la
ains de son temps, avoir manqué
voir cédait trop souvent à l'esprit
crits, lorsqu'ils étaient intacts,
coup de faits curieux, et les
ous en restent offrent encore de
t été recueillis par J.-G. Hulle-
ui *Quæ supersunt*, Utrecht,
C. Muller, dans les *Histori-*
Fragmenta, publiés par
J. J.

Flintarque, *diclo.*, 22; *Periclit.*, 28. Demosio, 19; *Exempla.*, 1. — Paganini, VI, 13. Athenae, 19, XIV.
Diodore de Sicile, XV, ed. — Denys d'Halicarnasse, *De Compos.*, verò, 1. — Ciceron, *Ad Att.*, VI, 1. — Plin., *Hist. Nat.*, VIII, 40. — Fabricius, *Bibliotheca Graeca.* — Vossius, *De Historicis Latinis.* — Grauert, *Histor. Antiqua.*, p. 212. — Broverus, *Geogr. d. Naphthol.*, *Aler.*, p. 674. — W. Schmidt, *De Pontibus vet. auct. in emendand. expedit. a Gallis in Maced. et Graec. susceptis*, p. 17. — Pausan., *Re Samiorum*, p. 98.

DOURIS D'ÉLÉE (Δούρις Ἐλατικής), poète grec, né à Élée, en Étolie, vivait vers 320 avant J.-C. On a de lui une épigramme sur la ville d'Éphèse, insérée dans l'*Anthologie grecque* (II, 59) ; elle montre qu'il vivait sous le règne de Lysimaque. C'est tout ce qu'on sait sur ce personnage, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent.

Jacobs, *In Anthol. Græc.*, XIII, p. 1009.

* **DOURIENS** (M^{me} *Chance de*), poète française, vivait en 1700. Malgré les éloges que font de cette dame Vertron, le père Rouhours et Titon du Tillet, on a très-peu de renseignements biographiques sur elle. Ses ouvrages sont peu connus ; cependant, on sait que l'Académie d'Arles ayant proposé pour sujet du prix de poésie : *Les premières conquêtes du dauphin, et la satisfaction de Louis XIV d'avoir un fils digne de lui*, M^{me} de Douriens envoya les vers suivants :

Il attaque un pays, aussitôt il le prend.

Que de vigueur ! que de courage !
Pour louer ce coup éclatant,
Chacun veut faire un long ouvrage ;
Pour moi, je dis tout simplement :
Il est le fils de Louis le Grand ;
Qu'un autre en dise davantage.

A. J.

Vertron, *La Pandore*. — Du Tillet, *Parnasse français*. — Le père Bouhours, *Recueil littéraire*. — Prudhomme, *Les Femmes célèbres*.

* **DOURRI-EFFENDI** (*Ahmed*), diplomate et écrivain turc, né à Van, dans l'eyalet d'Erzeroum, mort en 1135 de l'hégire (1722 de J.-C.). Il était président du bureau des comptes de la capitation (*Djiziyé-Mouhassebsi*), lorsqu'en 1720 il fut élevé au rang de defterdar et envoyé comme ambassadeur en Perse. Les principaux objets de sa mission étaient de déclarer au schah qu'il serait pourvu à ce que les pèlerins persans ne souffrissent plus d'avaries; qu'il serait mis fin aux invasions des Curdes sur le territoire persan; que le diwan s'entendrait avec la cour de France pour régler le passage des marchands se rendant en Perse; que la prohibition de faire sortir des États du grand-seigneur des lingots d'or et d'argent ne s'appliquait pas aux espèces monnayées. Dourri-Effendi resta trois mois à la cour persanne, où il se fit remarquer par sa facilité à s'exprimer dans la langue du pays. A son retour, il fut nommé président du bureau principal des comptes (Basch mouhassebe). On a de lui la *Relation* de son ambassade, écrite en turc. La Bibliothèque impériale en possède, sous les n^{os} 40 et 99, deux traductions manuscrites, accompagnées du texte. La première a été faite par

Étienne Legrand, l'autre par un anonyme. Celle-ci a été publiée (par Langlès) d'abord dans le *Magasin encyclopédique*, 1808, V, puis séparément, Paris, 1810, in-8°. Le jésuite Krusinski en a donné une traduction latine, sous le titre de : *Prodromus ad tragicam vertentis belli persici historiam, seu legationis a fulgida Porta ad regem szah Hussein, anno 1720, expeditæ authentica Relatio* (Léopol., 1734). Le texte autographié de la relation a été publié par M. Bianchi, Paris, 1810, in-8°; par M. Jaubert, Paris (1824), in-4°; — un *Diwan*; — plusieurs pièces de circonstance, parmi lesquelles on trouve des chronogrammes : ce sont des poésies dans lesquelles il entre un mot dont les lettres prises comme chiffres donnent la date d'un événement.

E. BEAUVOIS.

Hammer-Purgstall, *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst*, v. IV, p. 111; — Hammer, *Histoire de l'Empire Ottoman*. — *Lettre du Sudri-Aazem à l'illimad ed-Doulet*, à la fin de la Relation. — M. Reinaud, *Catalogue inédit des traductions orientales manuscrites de la Bibliothèque impériale*.

DOURXIGNÉ. Voyez GAZON.

* **DOUSSIN-DUBREUIL** (Jacques-Louis), médecin français, né à Saintes, en 1762, mort à Paris, en 1831. Il fit ses premières études sous son père (1), qui jouissait comme chirurgien d'une réputation méritée. Il vint ensuite à Paris, se déclara l'un des premiers en faveur de la vaccine, à laquelle il soumit ses enfants dès l'introduction de cette salutaire pratique. En qualité de membre de la Société centrale de Vaccine, il émit l'idée de dépôts de vaccin sur tous les points de la France; mesure qui contribua à arrêter les effets de l'épidémie variolique. Doussin-Dubreuil fut fondateur de la Société royale académique, dissoute en 1826. Il concourut en outre à l'établissement de la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale et de celle dite Société Galvanique. On a de lui : *Des Glaires, de leurs causes et de leurs effets, et des indications à remplir pour les combattre*; Paris, 1794 et 1799, in-8°; la dixième édition est de 1839. L'auteur a cru reconnaître dans la matière de la transpiration un acide auquel il attribue un rôle particulier. Selon lui, cet acide, en refluant sur les viscères, y coagule la matière de la transpiration et produit les glaires, sources de presque toutes les maladies; — *De l'Épilepsie en général, et particulièrement de celle déterminée par des causes morales*; Paris, 1797 et 1800, in-8°; — *Lettre à Lalande pour l'inviter à expliquer l'influence de la lune dans la production de l'épilepsie*; 1798; — *De la gonorrhée bénigne ou sans virus vénérien et des Flueurs blanches*; Paris, 1798 et 1804, in-8°; la cinquième édition est de 1814; — *Lettres sur les dangers de l'onanisme, etc.*; Paris, 1813, in-8° et in-12; Chateauroux, 1825,

in-12; — *Nouveaux Aperçus sur les causes et les effets des Glaires*; Paris, 1816, in-8°; — *De la Pulmonie, de ses causes les plus ordinaires, et des moyens d'en prévenir les funestes effets*; Paris, 1824, in-12; — *Autours jeunes mariés, ou de l'identité de deux maladies trop souvent considérées comme le produit d'une conduite irrégulière, ou de la nature et des causes de la gonorrhée bénigne et des flueurs blanches*; Paris, 1825, in-12; la quatrième édition est de 1830; — *De la Vaccine et de ses heureux résultats, démontrés par des visites faites au domicile des individus décédés à Paris par la suite de la petite-vérole en 1825, avec le chevalier Brunet et Charmont*; Paris, 1826, in-8°; — *Des Fonctions de la Peau et des maladies graves qui résultent de leur dérangement*; Paris, 1827, in-12; — *Des Égaréments secrets, ou de l'Onanisme chez les personnes du sexe*; Paris, 1828 et 1830, in-18; — *Du Tempérament pituiteux, et de l'identité des vices goutteux et hémorrhoidal*; Paris, 1830, in-8°.

Biographie médicale. — Quéraud, *Le Français illustré*. — P.-D. Raignet, *Biographie saintesimone*. — Heurion, *Annuaire biographique*, t. 200.

* **DOUSSIN (Louis-Joseph)**. D. dramatique français, frère

Saintes, le 25 septembre 1701, à
bourg, en mars 1851. Il exerça
fession de libraire, puis, en octobre
conservateur de la bibliothèque de
décembre 1844, il mit en ordre
connay les manuscrits de
a de Doussin : *Estelle*, t.
in-12; — *Vatel*, drame.
Poitiers, 1815; — *Le Fomus*.
de Vatel, t.
vaudeville, a.
Chansons, ; il
P.-D. Raignet, *Biographie* 200

* **DOUTREPOIT**. Voyez

DOUVEN (Jean-François).

dais, né à Roermont (Clèves),
mort à Prague, en 1710. Son
en lui le goût de la pein
veuve, le plaça chez G
liégeois. Lorsque Dou
tre, il rencontra un
la personne de don J
tendant des finances d
gne. Ce seigneur le
ses études d'après
grands artistes. T
Douven fut ap
Neubourg, et fi
gneurs de sa cour. Il
à Vienne, et v exécuta
portraits de l
Éléonore de
poux si
en 1680

(1) Jacques-Louis Doussin, né à Soube, vers 1730, inventeur de quelques instruments de chirurgie, et fondateur, en 1779, d'une école chirurgicale à Salotes.

don Pèdre II, et sa femme, Marie-Éli-
phie de Neubourg; il en fut richement
sé. Il revint à Vienne, où Léopold le
on premier peintre. Douven fit encore
it de Marie-Anne de Neubourg, reine
2. Il quitta ensuite Vienne pour Dus-
st passa quelque temps auprès de Phi-
ume, électeur palatin. Il reçut ordre
anemark, peindre la princesse Char-
destinée à épouser l'empereur
y peignit aussi le roi Frédéric IV et
Louise de Mecklembourg. Il revint à
mblé de présents, et fut envoyé à Mo-
y faire le portrait d'Amélie, princesse
re; il la peignit en pied, puis en petit.
aux ordres appelèrent Douven en Tos-
il fit le portrait du grand-duc Côme III
ie. Côme honora Douven de la plus
il demanda son por-
a galerie, parmi ceux
s plus sûres. De retour à Dus-
 Douven le portrait de l'archiduc
prendre l'archiduc d'Espagne,
p rince de Brunswick,
rice, et ceux d'un grand nombre
s de distinction; on peut appeler
 Douven le peintre des têtes couron-
d'après nature trois empe-
trices, cinq rois, sept reines,
ces souverains. Il excellait dans
a ressemblance en même temps
re la belle peinture.

des Peintres hollandais.

2. (Jean-Baptiste), naturaliste et
nçais, néa Hambye (Manche), le 15
mort vers 1837. Son goût pour les
manifesta à la lecture des explorations
qui marquèrent le commencement
un riche parent l'ayant nommé
ersel, il put satisfaire à son
dominante. Il visita successive-
l'Amérique du sud, puis l'Asie :
nde, le Cachmyr, le Khorassan, la
ua à Trébizonde, et débarqua
En 1826 il revint à Paris, et
recevoir membre de la Société
s'embarqua au Havre, le 6 août
née, à bord du *Jules*, en par-
nos-Ayres. Le 29 octobre, *Le*
s la Plata, bloquée alors par
essayant d'enfreindre le
r en face de la capitale
les 1 ions antérieures avec
procurent à Douville une ex-
urs officielles. Après un court
), il fut dirigé sur Buénos-
ources s'étant épuisées durant
il essaya de les rétablir en
s opérations commerciales.
ut fait à propos d'un billet
accusé d'avoir pu falsifier,
ment; mais il était

dégoûté du séjour de la Plata, et après avoir
épousé une Française, dont il avait été l'associé,
Mlle A. Laboissière, il partit pour Rio-Janeiro
(12 août 1827). Le 15 octobre suivant il s'em-
barquait avec sa femme pour le Congo; à partir
de ce moment, on le perd de vue pendant
de trois ans. Quelques lettres du gouverneur gé-
néral de Loanda, Castillo-Branco, prouvent seule-
ment que Douville s'était enfoncé dans l'intérieur
de l'Afrique, qu'au 1^{er} mars 1828 il venait d'ar-
river dans le Golungo, qu'il croyait avoir trouvé du
sel de nître à Calolo, et qu'il se dirigeait sur Amba-
ca ou Pungo-Andougo; qu'en avril il demandait
des porteurs pour pénétrer chez les Molouas, ce
que le gouverneur ne pouvait lui accorder, « ce
pays étant si éloigné, qu'à peine si quelqu'un
de Loanda y avait jamais pénétré ». En 1831
(13 mai) Douville débarqua au Havre, très-
souffrant, ayant perdu sa femme par les fièvres
d'Afrique, et s'empresse de se rendre à Paris,
où il présente à l'examen de la Société de Géo-
graphie la relation de ses découvertes en
Afrique. Au premier coup d'œil, le résultat était
saisissant. Avant lui, le Congo n'était connu que
par les relations des Portugais, travaux inco-
hérents et très-pauvres comme géographie ma-
thématique. Si le littoral était bien connu du
cap Lopez au 15° parallèle sud, les notions dans
l'intérieur ne dépassaient pas les établissements
de Las Pedras, d'Ambacca, et San-Salvador : c'est-
à-dire du 13° au 15° de long. est de Paris. Au
nord toute certitude cessait vers le 4° parallèle
sud, à Sandi. Ces limites, la relation de Douville
les portait d'un bond à 2° au nord de l'équa-
teur, et à 25° de longitude : il avait découvert des
royaumes nombreux, presque tout le bassin du
Covango (Zaire), cinq ou six fleuves plus impor-
tants, comme parours, que le Rhin (Cuzula,
Bankora, Riambiga, etc.), enfin un grand lac, le
Couffoua, nord de tout cet immense système
hydrographique. La Société, éblouie du résultat,
lui décerna sa grande médaille pour la plus
grande découverte géographique (25 mars 1832).
La relation parut presque aussitôt après (*Voyage
au Congo et dans l'Afrique équinoxiale*, 4 vol.
avec atlas), et valut à l'auteur des encourage-
ments de toutes sortes et une grande faveur dans
le monde savant. Toutes les cartes d'Afrique pu-
bliées à partir de 1832, les meilleurs précis de géo-
graphie, prirent le livre et la carte de Douville
pour base de leurs descriptions du centre de l'A-
frique australe. Mais une réaction se préparait :
un recueil anglais, le *Foreign Quarterly Review*
nia d'une façon absolue les découvertes du voya-
geur français : celui-ci y répondit par une défense
assez médiocre, et l'accusation d'imposture prit
une consistance très-grave. Une nièce de Dou-
ville, Mlle Audran, qu'il allait épouser, avertie
par une lettre anonyme que son futur allait être
démasqué dans un article de Revue, et « écrasé
sous le poids de l'opinion publique », perdit la
tête, et se suicida. L'article annoncé parut trois

semaines après (1^{er} novembre 1832) dans la *Revue des deux Mondes* : il était d'un écrivain qui avait vu Douville à Buénos-Ayres, Th. Lacordaire. Cet article, vif et serré, dépassait le but : après avoir montré les erreurs et les invraisemblances du roman de Douville, qui pénètre dans le haut Congo avec une armée, livre des batailles, incendie des villages, etc., il en venait presque à nier que Douville eût jamais été au Congo, et il déclarait qu'à l'époque où ce voyageur prétendait être dans le Golungo Alto, il l'avait vu (mars 1828) commerçant à Buénos-Ayres. En tous cas, l'opinion revint brusquement contre Douville ; celui-ci, accablé de l'accusation, et de la mort de M^{lle} Audran, envoya un cartel à Lacordaire, qui le refusa ; du reste, le 15 novembre ce critique revint sur sa première allégation, et convint que Douville avait voyagé dans les possessions portugaises du Congo et d'Angola. Le voyageur, désireux de sortir de ce mauvais pas par des découvertes réelles, se rembarqua pour le Brésil (1833), et s'enfonça dans l'intérieur par l'Amazonie ; on ne sait ce qu'il est devenu depuis. On dit que les noirs qui l'accompagnaient, tentés par l'appât de son bagage, l'assassinèrent et jetèrent le cadavre dans le fleuve. En tous cas, ses derniers manuscrits, tombés à Bahia, entre les mains d'un voyageur, M. S. Rang, ont été remis par ce dernier à M. Ferdinand Denis, qui a bien voulu nous donner ces derniers renseignements. En somme, la célèbre mystification de *Douville* est aujourd'hui un fait indiscutable, depuis surtout que les récentes découvertes dans l'Afrique australe ont donné de si cruels démentis à l'explorateur du haut Zaïre. La plus importante des impossibilités qu'on lui a objectées est celle-ci : les dépenses nécessitées par son immense escorte devaient s'évaluer, au minimum, à 240,000 fr. : il est prouvé qu'il n'a jamais eu à sa disposition dans ses voyages une somme approchant de ce chiffre. Ses erreurs en histoire naturelle sont très-graves ; nous laissons ici parler un écrivain fort compétent, M. Ferl. Hoefel (*Afrique australe*, p. 422) : « L'auteur (*Douville*) décrit entre autres un animal semblable à un épervier, muni d'une corne sur la tête et servant à crever les yeux aux singes. Cet animal doit être rangé à côté du phénix et de l'hippogryphe. Quoi qu'il en soit, *Douville* paraît avoir visité une partie du Congo, sinon la totalité des contrées qu'il indique. Quelques-uns prétendent, mais sans pouvoir fournir des preuves positives, que *Douville*, qui s'était établi au Brésil, faisait partie d'une compagnie de négriers. Un fait certain, c'est que sa relation offre plusieurs ressemblances frappantes avec les récits des anciens missionnaires, et particulièrement de Cavazzi. » En effet, si l'on a prouvé que *Douville* n'a pas pénétré dans le centre de l'Afrique, il est au moins hors de contestation qu'il a pu travailler sur des documents portugais inédits : des critiques très-compétents, et parmi eux M. Ferdinand Denis,

penchent vers cette hypothèse. Dans le doute, plusieurs géographes estimés en ont tiré le bénéfice à *Douville*, en adoptant en description du pays du Couffoua : les uns franchement, comme Balbi, Stieler, Zimmermann ; les autres avec des réserves, en indiquant par des lignes ponctuées le réseau hydrographique de *Douville*. Ainsi le *Voyage au Congo* n'a pas augmenté d'un seul nom la liste des connaissances géographiques en Afrique, et ce long travail n'a abouti pour son auteur qu'à une confusion méritée.

G. LIEFKA.

Douville, Na Défmas ; Paris, 1832. — Le même. *Trente mois de ma vie, ou quinze mois exotiques et quinze mois après mon voyage au Congo* ; 1832, in-8°. — *Revue des deux Mondes*, 1^{er} et 15 novembre 1832. — *Bulletin de la Société de Géographie* : — F. Heudot, *L'Afrique Aust.*, dans l'*Univers pittoresque*. — *Douville, Voyage au Brésil* (man.).

DOUVILLE. Voy. OUVILLE (D^r).

DOUVRE (Thomas de), prêtre anglais, d'origine française, né à Bayeux, en 1027, mort en 1100. Il était trésorier de la cathédrale de Bayeux lorsque Guillaume le Conquérant lui offrit, en 1070, l'archevêché d'York. Il reconstruisit la cathédrale de cette ville, et composa en trait de chant, qui fut adopté par plusieurs églises. Il ressuscita la querelle élevée jadis entre les évêques d'York et de Cantorbéry, en sujet de la prééminence, et il porta, concurrentement avec son adversaire Lanfranc, le litige devant le pape. L'affaire revint devant Guillaume, qui pronça en faveur de Cantorbéry, en 1072.

Un autre Thomas de Douvre, frère en sens du précédent, fut archevêque d'York de 1109 à 1116.

Rosc. *New biog. Dict.*

DOUVRIER (Louis), érudit français, né en Languedoc, mort à Paris, en 1686. Il était de famille noble, et se fit remarquer par son esprit et son savoir. Il avait une facilité extrême pour composer les devises et les emblèmes. C'est à Douvriér que Louis XIV dut sa devise *Ne plus ribus impar*, placée au-dessus d'un aigle brillant. Douvriér se faisait appeler en latin *Operarius* ; c'est ce qui l'a fait confondre par quelques écrivains avec Jacques de Lorraine.

Camusat, *Mélanges de Littérature*. — Morlet, *Grand Dictionnaire historique*.

DOUX DE CLAVES (Gaston Le). Voy. DAME.

* **DOUXENIL (***)**, littérateur français, mort à Paris, en 1777. On a de lui : *Mémoires de lettres pour servir à l'histoire de la vie de M^{lle} de L'Enclos* ; Rotterdam, 1731, in-8°, et quelques autres ouvrages d'une médiocre importance.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*. — *Dictionnaire géographique*.

* **DOUZIECH (Jean)**, général français, né à Toulouse, en 1748, guillotiné en 1793. Il avait suivi la carrière des armes, et était déjà en traitement lorsque la révolution éclata. Il entra au service dans l'état-major, et ne tarda pas à être nommé général des gardes nationales toulousaines.

du
 izieu re
 concitoyens, et fut élu
 des forces de la
 1791 il u
 a l'a e
 et après les j
 so. il l
 ueci
 voir
 de ueaux
 et Douz traduis dev
 nutionnaire ue is. fut con
 : Sevennes, ses alics ue
 juin 1793.
 oulousaine.

(Jean-Joseph, abbé), poète fran-
 s, le 7 février 1796. Il fit ses étu-
 d'Avignon, et fut ordonné prê-
 Douzon fut successivement
 s-lettres pendant deux ans;
 s-letité-des-Monts à Rome, curé
 onne. professeur de rhétorique au
 . vi à Cavaillon, et curé à Au-
 ntre, chevalier de l'Éperon
 re Institut d'Aix, de l'Académie
 ue Rome, etc. On a de lui : *Élégie*
Temple; Modène, 1834; — *Des-*
taurentin; poème en disti-
 à Grégoire XVI; Rome, 1834;
de Rome antique et moderne,
 cardinal Bernetti; Rome, 1835;
 s poèmes historiques et reli-
 A. JADIN.

Bonnaire historique de Faulcuse.

(Charles), poète français, né à
 (Maine-et-Loire), le 23 juin
 novembre 1829. Son talent pour
 evela au collège de Saumur, où il
 s; et un prix de vers français
 lui dans cet établissement. Ses
 nt à Poitiers pour étudier le
 en déferant au vœu de sa fa-
 ourtant point ses travaux poé-
 7 il adressa au *Mercur* de
 s de ses productions, sous
 iselle Pauline A.; ces pièces
 succès. Dovalle vint à
 e public ne lui fut pas moins
 cure ne l'avait été à made-
 A. En dépit des travaux qu'il
 pour subvenir aux besoins
 : n'en fut pas moins un
L'oratoire du Jardin sera
 par les littérateurs comme un
 bon goût. Beranger, à qui
 ué une *Chanson sur la*
 citations, et lui rap-
 nent Colle, qui fut, ajou-
 dans notre bazoche
 a rédaction de plusieurs

petits journaux, tels que le *Figaro* et le *Tribby*;
 il allait publier ses poésies, lorsque, entraîné par
 la fougue de son caractère, il fit paraître un
 article de *spectacles*, dans lequel M. Mira-bru-
 net, directeur d'un théâtre, vit une insulte
 pour lui, et le provoqua en duel. On proposa
 une rétractation à Dovalle, qui la refusa; il fallut
 se battre, et le jeune poète fut atteint d'une balle
 au cœur. Une souscription fut ouverte pour
 élever un monument à sa mémoire. Doué d'un
 ardent amour pour la poésie, il la cultiva avec
 l'enthousiasme qui produit les grands hommes,
 et elle fut pour lui l'objet d'un véritable culte.
 Ses amis ne voulurent point que ses œuvres
 restassent dans l'oubli. MM. Cartier, Vaillant
 et Desnoyers les ont fait paraître en 1830;
 M. Louvet y a mis une notice biographique, et
 M. V. Hugo, dans une lettre qui se trouve en
 tête de l'ouvrage, n'a point dédaigné de faire
 l'éloge du jeune poète. Parmi ses pièces, on re-
 marque une charmante chansonnette intitulée :
Le Curé de Meudon, et qui plus tard était ap-
 pelée à un grand succès, en fournissant l'idée
 d'un joli vaudeville représenté au Palais-Royal,
 sous le titre de *Rabelais*. Les *Œuvres de Do-*
valle ont été publiées à Paris, 1830, in-8°.

B. FRESSE-MONTAL.

Biographie des Contemporains.

DOYER. Voy. ELLIS.

DOVIZI ou DOVIZIO. Voyez BIRIENA.

DOW ou DOW (Gérard), célèbre peintre
 hollandais, né à Leyde, en 1613, et mort dans la
 même ville, en 1680. C'est le peintre le plus vrai,
 le plus exact et le plus minutieux dans l'imita-
 tion de la nature. Son père, qui était vitrier, lui
 fit apprendre à dessiner chez Barthélemi Dolendo,
 graveur, et peindre sur verre chez Pierre Kouw-
 hoorn. Après avoir travaillé pendant quelque
 temps à colorer des vitraux d'église, il entra,
 fort jeune encore, dans l'atelier de Rembrandt.
 Après trois années d'études chez ce maître,
 qui lui suffirent pour devenir habile, il le quitta,
 et ne consulta plus que la nature. Le portrait
 l'occupa d'abord; mais sa lenteur minutieuse
 au travail ayant fait fuir tous ses modèles,
 il se borna à peindre en petit des scènes domes-
 tiques. Soigneux à l'excès, il prenait des pré-
 cautions infinies pour préserver de la pous-
 sière sa palette et son ouvrage; à l'instar de
 Léonard de Vinci et des peintres antérieurs à ce
 grand homme, il ne se reposait que sur lui-même
 du soin de broyer et de préparer ses couleurs :
 de là sans doute la belle conservation de ses
 tableaux. Il avait l'habitude de travailler seul.
 L'exactitude, la servilité même d'imitation est
 telle chez lui que ce n'est qu'à l'aide d'une loupe
 qu'on peut apprécier l'étendue de sa patience et
 l'adresse admirable de sa main. Sandrat l'a
 entendu dire qu'il avait passé plusieurs jours à
 peindre une main, ou un simple accessoire, tel
 qu'un manche à balai. Le dessin de Gérard Dow
 n'est ni noble ni correct; mais il n'a rien de tri-

vial, et s'accorde avec le style de ses compositions ; ses expressions ont beaucoup de naturel. Ce peintre ressemble à Rembrandt par l'harmonie de la couleur, par une entente admirable du clair-obscur ; comme lui, il a souvent éclairé ses sujets d'en haut et avec des lumières étroites ; mais ce qui différencie le maître de l'élève, c'est la touche parfois heurtée jusqu'à l'affection du premier, et le pinceau délicat, fin, précieux à l'excès qui distingue le second. Rembrandt calculait l'effet de ses tableaux sur la distance nécessaire entre la peinture et l'œil du spectateur : Gérard Dow voulait que les siens gagnassent surtout à être vus de près, et il a atteint ce but. Quelque achevé qu'en soit le travail, les parties sont toujours subordonnées au tout, et l'on n'admire pas moins l'accord, la justesse de l'ensemble que la finesse et l'exactitude des détails. Mais Rembrandt a cet avantage sur son élève que parfois il est plein de poésie, tandis que Gérard Dow n'est le plus souvent qu'un patient et laborieux imitateur d'une nature immobile ou faiblement animée. Excepté sa *Femme hydro-pique* du Musée du Louvre, si bien gravée par Claessens, et le plus considérable comme le plus étonnant de ses ouvrages, par le nombre de figures, la justesse et la variété d'expression, la diversité des accessoires, l'effet magique de la lumière et l'immensité du travail qu'il a nécessité ; excepté encore son *Charlatan*, passé de Dusseldorf à Munich, autre chef-d'œuvre de patience, mais non d'invention, ni de caractère, ni d'esprit, on ne peut guère citer de lui que des tableaux d'une ou de deux figures au plus, représentés dans des actions insignifiantes, comme sont *L'Épicière de village*, *La Cuisinière hollandaise*, *L'Intérieur d'un Ménage*, où la mère de Gérard Dow lit la Bible à son vieil époux ; *Le Médecin aux Urines*, *L'Arracheur de Dents*, *Le Joueur de Violon*, et beaucoup d'autres semblables, répandus dans les galeries souveraines de l'Europe et chez quelques riches amateurs ; car il faut être riche pour posséder des ouvrages de ce peintre, dont les productions ont toujours été payées au poids de l'or, même de son vivant. *La Femme hydro-pique* avait coûté 30,000 fr. au roi de Sardaigne ; *L'Épicière* du Musée du Louvre s'est vendue 17,000 fr. chez le marchand de tableaux Le Brun ; *Le Dentiste*, composition de huit figures, qui a été submergée dans son transport en Russie, avait été payé 14,000 florins. Selon le marchand Le Brun, une figure à mi-corps de ce maître vaut 12,000 fr., une composition un peu riche 42,000 fr. A la vente des tableaux du duc de Berry, avril 1837, le portrait de *Gérard Dow*, peint par lui-même, a été adjugé pour la somme de 10,700 fr. [L.-C. SOYER, dans l'*Encycl. des G. du M.*]

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexic.* — Charles Blanc, *Hist. des Peintres*.

DOW (Alexandre), orientaliste anglais, natif de Crteff, mort en 1779. Il fut gouverneur de

Bencoolen dans les Indes orientales, grade de lieutenant-colonel. On a de *History of Hindostan, to the death from the persian of Feristhta* ; 13 vol. ; — *The Tales of Inetullah* c 1768, 2 vol. ; in-8°.

Chalmers, *Gen. Biograp. Dict.*

DOWAL (Guillaume Mac), diplomate, né en 1590, mort à Londres, à une époque inconnue. En 1614 il alla étudier le droit à la Sorbonne, y fut reçu docteur, et fut attaché à l'armée du comte de Nassau. En 1635 il fut envoyé en mission à la cour de Charles I^{er}, pour défendre la liberté de conscience aux harengs. Charles I^{er} le nomma au conseil d'Etat écossais. Dowal garda sa charge sous Charles II, et fut envoyé en Angleterre en qualité d'ambassadeur.

Rose, *New Biog. Dict.*

DOUWEL. Voyez DOUILL.

DOWDALL (Georges), théologien anglais, mort à Londres, en 1558. D'abord docteur à l'école de Cambridge, il fut nommé archevêque d'Armagh, en 1543. Cette nomination fut confirmée par le pape. Comme il rejeta la liturgie du roi Edouard VI, le titre lui fut enlevé et donné à Brown, archevêque de Dublin. Dowdall se réfugia en France, et resta jusqu'à l'avènement de Henri II, le rappela.

Rose, *New biographic. Dict.*

DOWNES (André), helléniste anglais, né à Shropshire, vers 1550, mort à Cotton, fut nommé professeur à Cambridge. On le voit dans le discours *Sur le meurtre d'Ératosthène* ; Cambridge, 1593 ; — le discours *Sur la peste* ; 1621 ; — Des sermons sur saint Chrysostome, édition de Sa

Rose, *New biographic. Dict.*

*** DOXARAS (Jean)**, médecin, né à Constantinople, vivait au commencement du 16^{ème} siècle. Il a écrit sur les services remarquables aux Turcs, et sur les guerres contre les Turcs. Ses grandes peintures sur le Saint-Spiridon à Corfou. Traduction moderne le *Traité sur la peste* de Vinci et autres ouvrages traductions forment un volume de dessins à la plume. Qui se trouve dans la bibliothèque de Sa

Son fils, Nicolas.

plusieurs de ses traités de Zante et de Saint-Pierre.

Documents particuliers.

DOXAT, seigneur de Bâle (ville), suisse, né à Yverdon, mort vers 1740. Il avait un goût pour la poésie et la musique.

ou oncle ; trois ans plus tard il revint continuer ans sa ville natale ses études de mathématiques. En 1707 il entra dans la garde de l'électeur-pa-tin.

Zürcher, *Histoire militaire de la Suisse*.

DOXIPATER (Δοξίπατρος) ou **DOXOPATER** (Jean), grammairien ou rhéteur byzantin, vi-ait probablement vers la fin du onzième siècle e l'ère chrétienne. Nous avons sous son nom a commentaire étendu sur Aphthonius ; il a été nprimé pour la première fois par les Alde, en 509 ; on le trouve aussi dans les *Rhetores Græci* e Walz ; Stuttgart, 1832-1836, t. II. Ce com-entaire porte le titre d'Ουδίας εἰς Ἀφθόνιον ; il st extrêmement diffus et occupe plus de 400 pa-es. Il est plein de longues citations de Platon, e Thucydide, de Diodore, de Plutarque et des ères de l'Église. Les explications de l'auteur sont mpruntées à d'anciens commentateurs d'Aph-thonius. — On a aussi sous le nom de Doxipater a ouvrage du même genre, intitulé Προλε-ipsis τῆς ῥητορικῆς. Comme l'auteur y fait men-ion de l'empereur Michel Calaphates, on peut regarder comme postérieur à l'année 1041. Ce raît a été imprimé dans la *Biblioth. Coislin*, a 590, dans l'ancienne édition de la *Bibliotheca* ra de Fabricius, et dans les *Rhetores Græci* e Walz, t. VI. Enfin, on a de Doxipater un Co-mentaire sur le *Traité de l'Invention*, in-ité, in-8°, t. IV.

Walz, *Prolegomena ad vol. II*, p. 11, et vol. VI. a.

DOYAT (Jean DE), et non pas DOYAC, homme tial français, né vers 1445, au château de Doyat (Auvergne), mort en 1499. Il entra d'abord au vice du duc de Bourbon, Jean II, qui lui ac-orda une grande part dans sa confiance ; mais il se laissa attirer par les pratiques de Louis XI, si le fit bailli de Montferrand, et procureur éral au parlement de Paris. Le roi de France si ainsi sûr de connaître les secrètes inten-ions de Jean II, dont il redoutait les talents et la omance. En 1480 le duc de Bourbon devint onct au roi, qui le soupçonnait avec raison e maintenir des relations avec la maison de gtagne. Doyat fut chargé de surveiller son on maître, et réussit à éventer ses manœu-es. Il ne se borna pas à dévoiler le projet e depuis longtemps par le duc de se rendre épendant de la couronne de France ; il profita ement de sa position pour attaquer e restreindre ses droits souverains et limiter ur juridictions. Il fit traduire en parlement le ier du duc, son procureur général, son éme des gardes et ses principaux officiers, e accusant d'avoir conspiré contre l'auto-égale. Il osa faire tenir à Montferrand les e-jours d'Auvergne par une commission ée d'un président et cinq conseillers au-ent, chargés de réformer les abus dans le ommis, le Nivernais, le Forez, le Beau-

jolais, le Lyonnais et la Marche. C'était attenter directement au pouvoir du duc et chercher à dé-ruire l'attachement héréditaire que lui portaient ses vassaux. Jean prit vivement la défense de ses officiers, résista de tout son pouvoir aux entreprises contre son autorité, et après un long procès, il obtint du parlement la reconnaissance de ses droits et celle de l'innocence de ses offi-ciers. Doyat n'en fut pas moins récompensé par Louis XI, qui lui accorda une faveur aussi intime qu'à Olivier le Daim et le recommanda en mou-rant à la protection de son fils, Charles VIII. Malgré le serment solennel que celui-ci prêta, les conseillers du jeune roi et surtout la dame de Beaujeu, qui tenait à se concilier Jean II, cru-ent devoir faire condamner Doyat comme ca-lomniateur, pour avoir attenté à l'honneur du duc de Bourbon. Il fut fouetté dans les carre-fours de Paris, et après avoir eu une oreille coupée et la langue percée avec un fer rouge, il fut remis à la justice de son ancien suzerain. Celui-ci le fit conduire à Montferrand, où on le fustigea de nouveau après lui avoir coupé l'autre oreille ; puis il fut banni du royaume ainsi que ses frères. Charles VIII, à sa majorité, déclara que l'on avait abusé de son nom pour commet-tre ces actes de violence, qui changeaient la justice publique en vengeance particulière ; il fit reviser le procès de Doyat, et après son acquit-tement, ordonna sa réhabilitation et le remit en possession d'une partie de ses biens. A. DE L.

Monstrelet, *Chronique*, fol. 229. — Belcarius, *Com-ment.*, lib. IV, 105. — Gaguin, *Compendium*, lib. XI, f° 161. — Belleforest, *Histoire des neuf rois de France qui ont porté le nom de Charles*. — Sismondi, *Histoire des Fran-çais*, XIV, 641, 642. — Béraud, *Histoire des Sires et des Ducs de Bourbon*, II, 155 a 164.

DOYEN (Gabriel-François), peintre fran-çais, né à Paris, en 1726, mort à Saint-Péters-bourg, le 5 juin 1806. Fils d'un tapissier, il ré-fusa, quelque désir qu'en eût son père, de lui succéder dans la charge qu'il exerçait au garde-meuble de la couronne ; il était né pour être peintre, et il voulut l'être. Le père céda donc, et le plaça, à douze ans, chez Carle Vanloo, le peintre le plus célèbre de l'époque. Ses études prirent aussitôt une direction favorable, et bien-tôt il étonna son maître et ses condisciples par des compositions pleines de verve, de génie et de science. A vingt ans il obtint le prix de Rome. Arrivé dans la capitale des arts, il s'y livra avec une ardeur sans égale à l'étude des beaux ou-vrages d'Ann. Carrache dans la galerie Farnèse, de Lanfranc à Saint-André della Valle, du Cor-tone au palais Barberini. Il se passionna à tel point pour le célèbre plafond du dernier de ces maîtres, qu'il en exécuta, sur une toile de sept pieds, une copie complète dans toutes ses par-ties, même les dorures. Toutefois, sa prédilection pour le Berettini ne l'empêcha pas d'apprécier le grand goût de dessin, la force d'expression de Jules Romain, de Polydore, de Michel-Ange surtout, dont la chapelle Sixtine, la première

fois qu'il la vit, l'avait plongé dans une extase indicible. Après avoir recueilli à Rome une ample moisson d'études, Doyen alla à Naples, à Venise, à Bologne, à Plaisance, à Parme; et lorsqu'il passa par Turin pour revenir en France, le roi de Sardaigne tenta vainement de le fixer à sa cour : l'amour de la patrie le rappela dans sa ville natale. Il avait alors vingt-neuf ans. Mais quelle fut sa douleur quand il y vit son talent méconnu et bientôt dénigré par une école intéressée à feindre de ne pas le comprendre ! Trop ami des saines doctrines pour les sacrifier au goût de ses contemporains, trop fier pour solliciter des travaux qu'il ne voulait devoir qu'à son seul mérite, Doyen résolut de vaincre sa mauvaise fortune par un ouvrage capital, capable d'éclairer la multitude et d'attirer sur lui la protection des Mécènes. C'est alors qu'il exécuta cette *Mort de Virginie*, si riche de composition, de style et de dessin, où la physiognomie du peuple romain est si fidèlement rendue, mais qui excita de telles clameurs à son apparition, que Doyen, après deux ans d'études et de travaux sans fin, s'imagina s'être véritablement trompé et avoir fait un ouvrage ridicule (1); il fut rassuré par son ancien maître, Vanloo, qui, ému jusqu'aux larmes lorsqu'il eut enfin consenti à voir son tableau, se jeta dans ses bras en lui disant ces seuls mots qu'il pût proferer : « Je suis content, mon ami; comme on m'avait trompé ! » Dès ce moment tout changea de face pour Doyen ; les amateurs qui avaient témoigné le plus d'indifférence pour ses ouvrages devinrent ses plus ardents admirateurs; chacun voulut posséder quelque chose de sa main. Le grand tableau de *Sainte Geneviève des Ardents*, qu'il exécuta en 1773 pour faire pendant, dans l'église Saint-Roch de Paris, au *Saint Denis prêchant la foi dans les Gaules*, par Vien, mit le sceau à sa réputation. Cet ouvrage, de 22 pieds de haut sur 12 de large, étonne par l'énergie de la composition, un heureux choix de contrastes, des caractères de tête bien choisis, où l'expression de la douleur est aussi variée que profondément sentie, enfin par une science de dessin et d'anatomie, d'autant plus louable qu'elle était rare alors. Sans doute à côté du tableau de Vien celui de Doyen paraît plus systématique que vrai, plus théâtral que naturel; mais ces défauts n'empêchent pas de le placer au premier rang après celui de l'illustre précurseur et maître de David. Après la mort de C. Vanloo, Doyen continua les travaux de l'église des Invalides; la chapelle Saint-Grégoire à été peinte à l'huile d'après ses sept esquisses, tant vantées par Diderot dans son examen du salon de 1765. Outre ces ouvrages capitaux, l'œuvre de Doyen compte encore : le *Combat de Diomède et d'Énée*, commenté également par Diderot dans sa *Correspondance* avec Grimm,

et dans lequel, après avoir admiré mouvement et la poésie, il blâme, comme un contraste trop prononcé, la présence nue et parée de tous les charmes de l'au milieu du sang et des armes des tants; — une *Adoration des Mages*, de de haut, connue par l'eau-forte exécutée elle par Le Carpentier, son élève et s p h e; — le *Triomphe de Thétis*; — *Pi p i e d s d'Achille*, qu'on voyait jadis au Versailles et dont la place serait au Louvre, où l'on ne voit aucun ouvrage d — la *Mort de saint Louis* pour l'Ecole de Paris; — et cette suite de peinture *l'Illiade* qui a servi de modèle aux t des Gobelins. Quoique sa première ait été négligée, Doyen n'en fut pas moic hé par Diderot, D'Alembert, Ducis, Colardeau, Bailly, Mariette, Chardin e avec lesquels il vécut dans l'intimité. S sation était animée, son esprit vif et e tile en saillies heureuses; il discou beaucomp de facilité et de profond art. Doyen, qui depuis 1776 était pr l'Académie de Peinture et de Sculptu la France en 1791, au moment des tr vils, et alla s'établir à Saint-Petersbourg été invité par Catherine II, qui lui cons tion de son Académie des Beaux-Arts e bla d'honneurs et de récompenses. Se en Russie sont disséminés dans les pa riaux et dans les galeries de quelques r gneurs. On cite comme particulièrement quables ses plafonds de la grande sal Saint-Georges, au palais d'Hiver, et de thèque de L'Ermitage, ainsi que d lement dignes de sa réputation, l lerie de Pavlofski, l'autre dans sa u coucher de Paul 1^{er}, au palais Mikhaïl Soven, *Enc. des G. du M.*]

Charles Blanc, *Hist. des Peintres*.

DOYEN (Guillaume).

né à Chartres, vers 1740. sions d'avocat et d'arpenteur. — quelquefois le titre de gé — tientes et utiles — ville natale, et s u c de droit et de géom — trie des Arpenteurs; i in-8°; — *Recherches et lois féodales, sur les mœurs et des habitants des villes et des can leurs possessions et leurs droits*; Pa in-8°; — *Histoire de la ville de C du pays chartrain et de la Beauce* 1786, 2 vol. in-8°.

Quérard, *La France littéraire*.

DOYÈRE (Louis). à S J Prover saillies tures, il a publié p

(1) Ce tableau, de 22 pieds de proportion, a été acquis par le duc de Parme.

tomie et la physiologie de l'homme et des animaux supérieurs; voici les titres les plus importants : *Sur l'accroissement des os*, en commun avec M. Serres; Acad. des Sciences, février 1842; — *Sur les dangers de l'éthérisation et les moyens de les prévenir*; dans la *Gazette médicale de Paris*, 1847; l'auteur y décrit un appareil qu'il a inventé, et à l'aide duquel on peut doser la quantité d'éther inhalé; — *Sur la respiration chez l'homme sain et chez les cholériques*; dans le *Moniteur des Hôpitaux*, an. 1854; — *Notes sur quelques points de l'anatomie des insectes*; *Annales des Sciences naturelles*; 2^e série; — *Mémoire sur les Tardigrades de Spallanzani*: ces singuliers animaux possèdent, comme es rotifères, la propriété de revenir à la vie en contact de l'eau, même lorsqu'une dessiccation complète les a fait paraître tout à fait inanimés; — *Le lait considéré au point de vue physiologique et économique*; dans les *Annales de l'Institut Agronomique*; — *Mémoire sur l'alcutie*; dans les *Annales de l'Institut Agronomique*; — *Mémoire sur l'ensilage*; dans le *Journal d'Agriculture pratique*, 1843. A ces travaux il faut ajouter : une traduction de la *Téologie du D^r Buckland*; Paris, 1838, 2 vol. in-8^o, et des *Leçons d'Histoire Naturelle* d'après le nouveau programme de l'université du 4 septembre 1840; Paris, 1840, in-8^o. D.

Doc. partic.

* **DOZAINVILLE** (Baptiste-Pierre DARDÉL, R.), acteur français, né à Paris, le 16 octobre 1758, mort dans la même ville, le 2 nivose an XIV (23 décembre 1805). Ses parents étaient marchands orfèvres. Dozainville avait joué longtemps en province avant de venir à Paris; ce n'est qu'en 1793 qu'il fit partie de la troupe de M^{lle} Montansier. Il passa ensuite au Théâtre-Français; quoiqu'on ne le chargât encore que de rôles médiocres, et qu'il fût dans l'obligation de jouer tour à tour, et quelquefois en une même soirée, la comédie, l'opéra et jusqu'à la tragédie, il trouva moyen de se faire remarquer. Après la mort de Trial, la direction du Théâtre-Français les yeux sur Dozainville pour remplacer l'acteur de talent qu'elle venait de perdre, et Dozainville débuta sur cette nouvelle scène. Deux rôles, de caractères bien opposés, celui du poltron Thomas, dans *Le Secret*, et celui de l'oncle Simon, dans *Le Jockey* (1796), qu'il rendit en comédien consommé, le firent enfin apprécier à sa juste valeur. Depuis ce moment il marcha au succès en succès, et les auteurs de ce théâtre s'attachèrent plus que pour lui. Baillys, financiers, royaux firent partie de son emploi. *Le Château de Montenero*, *la Maison isolée*, *Le Tableau des Sabines*, *Le Jugement de Midas*, *Les Deux Chasseurs* et *la Laitière*, lui durent surtout la gloire que ces ouvrages obtinrent. Dozainville jouait la figure anguleuse; il était grand, maigre, et dès qu'il paraissait en scène, le rire circulait dans la salle entière. Toute sa personne offrait,

dit-on, une analogie complète avec celle de Potier, l'excellent comique contemporain. Comme ce dernier, Dozainville avait une voix faible et fatiguée, qui dénotait le délabrement de sa poitrine. Aussi est-ce à une affection chronique de cet organe qu'il succomba, à peine âgé de quarante-sept ans.

E. de MANNE.

Almanach des Spectacles. — *Mercur de France*. — *Journal de Paris*. — *Courrier des Spectacles*.

DOZENNE (Pierre), théologien français, né à Alençon (Orne), en 1658, mort le 19 janvier 1728. Il appartenait à la Société des Jésuites, et y avait le grade d'assistant de France. On a de lui : *Panegyrique sur le mariage de Louis XIV*, imprimé dans les *Selectæ orationes panegyricæ Patrum Societatis Jesu*; Lyon, 1667, 2 vol. in-12; — *Panegyrique à Louis XIV, pour le féliciter de gouverner lui-même*; même recueil; — *La Morale de Jésus-Christ*; Paris, 1686, in-4^o; — *La Divinité de Jésus-Christ par ses œuvres*; Paris, 1688, in-4^o; — *Vérités nécessaires pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu*; Paris, 1703, et 1750, in-12.

Journal des Savants, année 1704; — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*. — Barlet, *Examen des Dictionnaires historiques*. — Querard, *La France littéraire*.

* **DOZY** (Reinhart), orientaliste néerlandaise, né à Leyde, le 21 février 1820. Il appartient à une famille française réfugiée en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes. En 1837 il commença ses études philologiques et historiques; il s'appliqua surtout aux langues de l'Orient. En 1850 il fut nommé professeur d'histoire à Leyde. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*; Amsterdam, 1845; — *Historia Abbaditarum*; Leyde, 1846-1852, 2 vol.; — *History of the Almohades*; Leyde, 1847; — *Commentaire historique sur le poème d'Ibn-Abdun*; Leyde, 1848; — *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*; Leyde, 1849, 1 vol.; — *Catalogus codicum orientalium Bibliothecæ Academicæ Lugduno-Batavæ*; Leyde, 1851, 2 vol.

Conversat.-Lexicon.

DRABICIUS (Nicolas), illuminé allemand, né à Strassnitz, en Moravie, en 1587, exécuté à Presbourg, le 16 juillet 1671. Fils d'un bourgeois, il étudia pour devenir ministre; reçu en cette qualité en 1616, il en exerça les fonctions à Drahotutz. Obligé par suite des édits de l'empereur contre les protestants de chercher un asile à l'étranger, il se retira à Lednitz en Hongrie, en 1629, se fit marchand de draps, et exerça cette profession avec le concours de sa femme, dont le père exerçait le même commerce. Il fit plus : il engagea les autres ministres à l'imiter et à embrasser une profession mondaine. « Il adopta les mœurs de la sienne, et devint, dit Bayle, un des bons buveurs du quartier, et se crut permises toutes les actions des laïques. » Cette conduite fit scandale, et fut signalée par

les ministres ses confrères à leurs supérieurs. Un arrêt du synode, tenu en Pologne, ordonna que Drabicius serait suspendu de ses fonctions, et que s'il ne s'amendait, il serait passible des peines disciplinaires édictées par l'Eglise. Il se surveilla alors, et se conduisit avec plus de prudence. Le ministre marchand de draps se préparait à son rôle de prophète.

Dans la nuit du 23 février 1638, il eut une première vision : « elle lui promit, en général, raconte Bayle, de grandes armées du Septentrion et de l'Orient qui opprimeraient la maison d'Autriche ». La nuit du 23 janvier 1643 fut marquée par une autre vision, qui annonçait à Drabicius que Ragotski commanderait l'armée d'Orient, et ordonnait au prophète de prédire à ses frères leur prochaine délivrance, leur rétablissement dans leur pays, et la nécessité de se préparer par le jeûne et la prière à ce grand changement. Ordre lui fut donné d'écrire ce qu'il avait appris et de commencer par la formule consacrée : « La parole du Seigneur est venue jusqu'à moi (*factum est ad me verbum Domini*). » Il n'y eut d'abord que des incroyances. D'autres révélations suivirent ; une d'elles prescrivait la communication de sa teneur à Comenius, qui se trouvait alors à Elbing en Prusse. Au mois de janvier 1644, nouvelle vision, qui lui faisait connaître que les troupes impériales épargneraient les réfugiés. Elles ravagèrent les terres de Ragotski, livrèrent au pillage la ville de Lednitz, et en assiégèrent le château. Drabicius s'y enferma, et ne se contenta pas de prier ; il se tint près des canons que l'on tirait sur les assiégeants, et mit la main à l'œuvre. Il faillit être blessé à cette occupation. La flamme lui sauta au visage, et il risqua de perdre un œil. La place, assiégée deux fois, fut enfin prise. Quoique compris dans la capitulation, les réfugiés essayèrent toutes les horreurs du pillage. Enveloppé dans cet insuccès, Drabicius continua néanmoins son métier de prophète. Il vint signifier à Ragotski au mois d'août 1645 que Dieu voulait de lui la perte de la maison d'Autriche et du pape ; que si cet ordre n'était pas exécuté, il attirerait, lui Ragotski, sur sa propre maison une ruine générale. Ragotski ne traita pas Drabicius avec la déférence due à un prophète : il brûla la copie des révélations que ce dernier lui avait adressées. Quant à l'ordre intime et porté par Drabicius en personne, il lui fut répondu qu'on venait de conclure un traité de paix. La mort de Ragotski, survenue au mois d'octobre 1647, causa au prophète un chagrin extrême. Il eut une consolation dans l'arrivée de Comenius, qui vint en Hongrie en 1650. Parla-gé entre les instances opposées de Drabicius, qui le poussait à la guerre avec l'empereur, et de sa mère, qui l'engageait à faire la paix, le nouveau Ragotski (Sigismond) ne vit point d'autre parti à prendre que de se recommander aux prières du prophète et de Comenius ; puis il se tint dans

l'inaction jusqu'à sa mort, survenue le 4 février 1652. Le 20 juin 1654, Drabicius resta dans ses fonctions de ministre. Par les soins de Comenius, ses prophéties furent d'abord imprimées sans être distribuées, sous ce titre : *Lux in tenebris*. Les visions de Drabicius vont jusqu'à l'année 1666. Ses attaques contre la maison d'Autriche amenèrent sa fin tragique. Arrêté à Presbourg, en 1671, il fut décapité le 16 juillet, après avoir eu d'abord la main coupée. Le livre de ses prophéties fut livré aux flammes. V. R.

Bayle, *Dict.* — Arnold, *Kirchen- und Keltar-Gesch.* * DRACH (Pierre), juriste allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *De modo legendi abbreviaturas in utroque jure*, in-fol. ; — *Allu und jede des Reichs Ordnungen, sammt der golden Bull und Abschieden etc.* (Les Ordonnances de l'Empire avec la Bulle d'Or et autres, réunies par ordre, etc.) ; Spire, 1527.

Struve, *Bibl. Jur.*

* DRACSTÆDT (Jean-Jérôme), ingénieur allemand, né à Halle, le 16 août 1613, mort le 27 juillet 1698. Il étudia à Iéna et à Kampeberg, fut avocat à Halle en 1640, devint conseiller en 1659, chambellan en 1686. Il laissa un ouvrage sur la Fortification des places.

Arsenal, Suppl. à Jocher, *Allg. Gel.-Leute*.

DRACK, amiral anglais. Voyez DRAYS (Francis).

DRACO (Louis-Honoré), juriste français, né à Nice, vivait en 1562. Elève et ami d'Alciat, il devint conseiller au parlement de Nice. On a de lui : *Elementa Juris civilis, ou Institutiones Imperiales in cænon extractæ* ; Lyon, 1531, in-4°, et 1541, in-16 ; Louvain, 1552, in-8°. Cet abrégé des *Institutiones* de Justinien ne diffère guère d'une *prose comble*. Quoique réimprimé plusieurs fois, il est devenu très-rare. L'édition de Louvain est suivie d'une sylvie intitulée : *De Jurisprudentis Studio et justitiz laudibus et des Institutiones de Gaius*.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*.

* DRACO (Pierre),

écilien, né à P

le 8 novembre 1047.

gation des Jésuites,

torique, et gouverna

Sainte-Marie di Ferro,

a de lui : *Brieve Ci*

B. Luigi Gonzaga.

éditions.

Mosquitos, *Biblioth. Scient.*

DRACON (Apézéus),

vivait vers 630 a

premier code de lois

les appelait *Lois de Solon*.

Ce co

pour les

sacri

made usaient

me, mais d'un dragon (δράκων); l'aulé était écrite avec du sang, et non l'encre. Lui-même justifiait sa sévérité et que les petits délits méritaient la mort, l'avait pas trouvé de peine plus dure pour les crimes. Selon Aristote, Dracon ne rien à la constitution des Athéniens, dit qu'il voulait que tous les citoyens et dès leur plus bas âge une certaine n; et Pollux nous apprend qu'il créa des juges auxquels on appelait de la : de l'archonte-roi dans les cas d'homicides volontaires. Les lois de Solon firent tom- désuétude celles de Dracon; pourtant, -unes de ces dernières étaient encore en à la fin de la guerre du Péloponnèse, par la loi qui dans le cas de flagrant délit re permettait au mari de tuer l'amant- nme. On place la législation de Dracon 9^e olympiade, 621 avant J.-C. On ignore stances qui la firent naître. Selon Thir- peut la regarder comme une première : de la démocratie sur l'antique pouvoir atrides. Ceux-ci, en effet, avaient été à en possession de rendre la justice au droit coutumier, qu'ils conservaient tion et qu'ils interprétaient suivant leurs un code écrit, que chacun pouvait con- étudier, leur enlevait ce privilège.

e. Solon, 17. — Diogène Laërce, I, 53 (avec Ménage). — Élien, *Var. Hist.*, VIII, 19, avec Porzoonus. — Suidas, aux mots Δράκων, Νισσαγείρους, Ἀκρόδρυα. — Aristote, 23 : *Polit.*, II : *Éthica ad Nicom.*, VI, 13. — *De Myst.* — Eschine, *Cont. Timarchum*. — *Cæde Erat.* — Pausanias, VI, 11, 13, 36. — *Apud Athen.*, XIII. — Demosthène, *Contr.* — Aulu-Gelle, XI, 18. — Fabricius, *Biblio-* ca. — Thirlwall, *History of Greece*, I, 11. — *anti Hellen.*

ON DE STRATONICE, rhéteur grec; il ra le commencement du second siècle chrétienne; il en est fait mention dans d'Apollonius Dyscolus. Il existe sous un traité *De Metris poeticis*, qui n'est ligne d'attention, mais qui a subi plus a part des copistes des interpolations, y est parlé d'auteurs qui n'ont paru qu'a- xque où fleurissait Dracon. Le célèbre G. Hermann a donné en 1812, à Leipzig, re édition de cet ouvrage, que M. Hase j ans auparavant fait connaître en de- ba un manuscrit conservé à Paris dans bèque impériale. On a reproché à Her- s'être borné à livrer à l'imprimerie la : Baas avait faite du manuscrit, sans : texte et sans y joindre de notes.

G. B.

otices et extraits des Manuscrits, t. VIII, 33-37. — Reck, *Acta Seminarum philologici Lip-*, p. 377 et 492. — Schœff, *Histoire de la Litté-* rature, t. V, p. 23.

HECK ou DRACONTIUS (Saint), né en rivait en 356. Il était moine, et refusa Hermopolis, dans la crainte des perse-

cutions qu'exerçaient les ariens contre les chré- tiens orthodoxes. Saint Athanase le réprimanda vivement de sa prudence, et le décida à accepter le siège épiscopal. Les prévisions de Draconce ne tardèrent pas à se réaliser. En 356, l'empereur Constance le relégua au château de Theulale, dans le désert de Clysma, sur les bords de la mer Rouge. Cet exil valut à Draconce d'être honoré comme saint le 21 mai, avec ceux des autres con- fesseurs égyptiens qui ont souffert en luttant contre l'arianisme.

Maillet, *Vies des Saints*, II, 21 mai. — Richard et Gi- raud, *Bibliothèque sacrée*.

DRACONTIUS, poète latin chrétien, vivait dans la première partie du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Sa vie nous est inconnue; on sait seulement qu'il était prêtre en Espagne et qu'il mourut vers 450. La principale production qu'il nous reste de lui est intitulée : *Hexaemer- on, seu opus sex dierum, carmine heroico*; elle comprend cinq cent soixante-quinze vers, et contient une description des six jours de la créa- tion. A la suite du poème se trouve un fragment en cent quatre-vingt-dix-huit vers élégiaques adres- sés à Théodose le jeune. L'auteur y demande par- don à Dieu des erreurs que contient l'*Hexa- emeron*, et s'excuse auprès des empereurs de n'avoir pas encore célébré ses exploits. Bien que l'*Hexaemeron* ne soit pas absolument dé- pourvu de mérite, et que l'auteur imite quelque- fois avec succès les poètes de l'antiquité classique, on ne saurait cependant souscrire au jugement d'Isidore de Séville. Selon cet historien, « Dra- contiis composa en vers héroïques un *Hexa- emeron* de la création du monde, et il écrivit cette œuvre d'une manière claire et élégante ». (*Dracontius composuit heroicis versibus Hexaemeron creationis mundi et luculenter, quod composuit, scripsit*). Si par *luculenter* il faut entendre *clairement*, jamais éloge ne fut moins mérité. Rien ne caractérise plus cette pièce que l'obscurité de la pensée et l'embarras du style. Ces défauts sont poussés si loin, que Barth a reproché avec raison à Dracontius de ne pas toujours s'entendre lui-même.

Nous avons aujourd'hui l'*Hexaemeron* sous deux formes différentes. Dans sa forme primi- tive, il fut publié pour la première fois avec la *Genèse* de Claudius Marius Victor; Paris, 1560, in-8°. Il a été réimprimé dans le *Corpus chris- tianorum Poetarum*, publié par G. Fabricius, Bâle, 1564, in-4°; et avec les notes de Weitz, Francfort, 1610, in-8°; dans la 1^{re} partie du VI^e volume de la *Magna Bibliotheca Patrum*, Colo- gne, 1618, in-fol., et dans le VIII^e volume de la *Bibliotheca Patrum*, Paris, 1624, in-fol.

Dans le cours du septième siècle de l'ère chré- tienne, Eugenius, évêque de Tolède, entreprit, par l'ordre du roi Chindasuind, de revoir, de corriger et de perfectionner l'*Hexaemeron*. Non content de réparer et d'enbellir l'ouvrage de Dracontius, il voulut combler ce qu'il regardait

comme une lacune, et ajouta le récit du septième jour. Sous cette forme nouvelle l'*Hexameron*, ou plutôt l'*Heptaameron*, contient six cent trente-quatre vers. Il fut publié par le P. Sirmond avec les *Opusculs* d'Eugenius; Paris, 1619, in-8°. Dans le deuxième volume des œuvres du P. Sirmond (édit. de Venise, 1728), on lit à la page 890 une lettre d'Eugenius à Chindasuind, par laquelle le prélat s'engage, sur la demande du prince, à remanier l'œuvre de Dracontius, et à la page 903 on trouve l'épigramme adressée à Théodose. L'*Hexameron* avec les changements et les additions d'Eugenius a été réimprimé par Rivin, Leipzig, 1651, in-8°; par F. Arevali, Rome, 1791, in-4°; et par J.-B. Carpzov, Helmstädt, 1794, in-8°. On le trouve aussi dans la *Bibliotheca Maxima Patrum*, de Lyon, vol. IX, p. 724.

On connaît encore trois DRACONTIUS, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, savoir : un DRACONTIUS à qui est adressée une des lettres de saint Athanase; un autre DRACONTIUS, que Palladius appelle *ἐὐδοκός*; et *δαυμαστός*, et enfin un DRACONTIUS évêque de Pergame, mentionné par Socrate et par Sozomène.

L. J.

Isidore de Séville, *De Script. eccl.*, c. 26. — Honorius, *De Script. eccl.*, III, c. 28. — Ildefonse, *De Script. eccl.*, c. 16. — Manden, *Historia critica de España*. — Fabricius, *Bibliotheca ecclesiastica*. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

DRESEKE (Jean-Henri-Bernard), théologien allemand, né à Brunswick, le 18 janvier 1774, mort le 8 décembre 1849. Il étudia dans sa ville natale et à l'université d'Helmstädt, et devint successivement diacre à Meïln en 1795, pasteur à Ratzebourg en 1804, ministre à Brême en 1814, surintendant général à Cobourg en 1821, conseiller ecclésiastique en 1828, premier prédicateur à la cathédrale de Magdebourg en 1832, enfin surintendant général de la province de Saxe et évêque évangélique. Il se démit de tous ses emplois en 1843, à la suite d'un désaccord avec le magistrat de Magdebourg au sujet du ministre Sinteris. Dreseke eut une grande réputation comme orateur sacré. Les protestants l'ont surnommé le *Jean Paul* de la prédication. On a de lui : *Predigten für denkende Verehrer Jesu* (Sermons à l'usage des adorateurs réfléchis de Jésus); Lunebourg, 1801-12, et 1817-18, 5 vol.; — *Glaube, Liebe und Hoffnung* (Foi, Amour, Espérance); Lunebourg, 1813 et 1834; — *Deutschlands Wiedergeburt, eine Reihe evangel. Reden* (La Renaissance de l'Allemagne; une série de discours évangéliques; Lubeck, 1814; Lunebourg, 1818; — *Predigtenwürfe ueber freie Texte* (Projets de Sermons sur des textes libres); Brême, 1815, 2 vol.; — *Predigten ueber die letzten Schicksale unsers Herrn* (Sermons sur la destinée dernière de Notre-Seigneur); Lunebourg, 1816; — *Blicke in die letzten Lebensstage Jesu, ein Erbauungsbuch* (Coup d'œil jeté sur les derniers jours de Jésus; livre de consolation, pour faire suite à l'ouvrage précédent; 1821; — *Chris-*

tus an das Geschlecht dieser Zeit (Christ à la génération de ce temps-ci); Lunebourg, 1819; avec trois suppléments (*Zugaben*); ibid., 1820; — *Gemelde aus der heiligen Schrift* (Portraits tirés de l'Écriture Sainte); Lunebourg, 1821-28; — *Vom Reich Gottes; Betrachtungen nach der heiligen Schrift* (Du royaume de Dieu; observations fondées sur l'Écriture Sainte); Brême, 1830, 3 vol.; — *Nachgelassene Predigten* (Sermons posthumes); Magdebourg, 1850-51, publiés par son fils.

Conversat.-Lexicon.

* DREXLER-MANFRED (Charles-Ferdinand), littérateur allemand, né à Lemberg en Galicie, en 1806. Il étudia le droit à Prague, visita l'Allemagne, la France et l'Angleterre, et s'établit successivement à Meiningen et à Francfort-sur-le-Mein. Aujourd'hui il demeure à Darmstadt, où il rédige la *Gazette de Darmstadt et du Rheinisches Taschenbuch* (L'Almanach du Rhin). Ses principaux ouvrages sont : — *Romanzen, Lieder und Sonetten* (Romances, Chants et Sonnets); — *Färthen* (Pénitences); Erlingen, 1839. Parmi ses nouvelles et ses romans, on cite : *Gruppen und Puppen* (Groupes et Poupées); 2 vol., Leipzig, 1836; — *Herr und Ehre* (Cœur et Honneur), 2 vol.; — *Sonnenberger Reden und Sagen* (Récits et Traditions de Sonneberg). Parmi ses poésies, dans lesquelles le genre sentimental prédomine, on distingue : *Die Thräne* (La Larme); *Das Kreuz* (La Croix); *Der Kranke* (Le Malade); *Am Riechert* (A Rückert).

S.

Gödicke, *Deutschlands Dichter von 1780 bis 1840*. — *Conversations-Lexicon*.

* DRAGHEIM (Jean-Benjamin), juriste allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Disputatio deinde Romanorum*; Rostock, 1725, in-8°; — *St. n. titres de Perses traduites, avec notes et index latin*; ibid., 1725, in-8°.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Allgem. Gelehrtes Lex.*

* DRAGHETTA (Sylvestre), biographe milanais, né en 1676, mort en 1736. On a de lui : *Vita del gran servo di Dio Gio. Patr. Avellati, cappuccino*; Milan, 1722, in-8°; — *Vita del P. Ign. Carcani*; ibid., 1726, in-8°; — *Vita del P. Gius. de Carabantes*; ibid., 1727, in-8°; — *Vita di Fra Francis Ant. Maria*; ibid., 1732, in-8°; — *Vita del B. Scrof. de Monte Granaro*; 1728 et 1730, in-8°; — *Vita del B. Fedele da Sigmaringa*; ibid., 1729, in-8°; — *Vita di S. Genesio, e martire*; ibid., in-8°.

Angelati, *DICTION. Nodiet.* — *Ann. Ord. Capucin.*

* DRAGHETTI (Andréa), li-

lien, vivait en 1773.

physique à Brescia.

Spectimen; Milan, 1771.

des séries arithmétiques en-
quées à l'échelle musicale. —
les clés de Draghetti, dans sa

ea Draghetti della Compagnia di Gesù, *lle Legge di Continuità nella scala musicale*; Milan, 1771; Draghetti y répondit par *lla Legge di Continuità nella scala musica, plica alla Riposta del P. don Giovenale cchi*; Milan, 1772, in-8°, avec planche.

Gazetta letteraria di Milano, an. 1772, n° 28. — *Journal des Savants*, janvier 1773, p. 181. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

DRAGHETTI (Francesco), littérateur italien, seizième siècle. On manque de renseignements sur sa vie. Il est auteur de deux petits poèmes fins devenus fort rares, dans lesquels il recense le bonheur des nouveaux mariés ou s'apitoie sur le sort des époux malheureux; l'*Hortolitoso degli Sposi novelli*, et *Il Labirinto mal Maritati*, parurent tous deux à Bologne, en 1621. On doit encore à Draghetti une petite comédie, écrite entièrement en patois bolognais et tellement rare qu'elle a échappé aux recherches d'Allacci, qui s'était proposé de signaler dans sa *Drammaturgia* (Venise, 1755) toutes les pièces composées en Italie; celle-ci a pour titre : *Lamento di Tugnot da Mnierbi.... tutto a modo di commedia*; elle a pour sujet le désespoir d'un paysan auquel on a volé sa femme. C'est une de ces pièces, nombreuses en Italie, dont le fond est bien futile, mais qui offrent l'intérêt, parce que l'auteur y jette les idiomes les plus piquants d'un dialecte provincial les proverbes qui lui sont propres. G. B. *bourments inédits*.

DRAGHI (Antonio), compositeur dramatique italien, né à Ferrare, en 1642, mort dans la même ville, en 1707. Il commença à composer jeune, et fit exécuter son premier opéra en 1673. Il demeura vingt-cinq années au service de la cour de Vienne. Peu de musiciens ont eu une fécondité égale à la sienne. Draghi mérite par cela une place remarquable dans l'histoire de la musique. On a de lui : *Aronisba*; 1673; — *Alcindo*; ibid.; — *Clordea*; 1665; *Muzio Scevola*; 1666; — *Ercole acquisita della immortalità*; 1667; — *Atalanta*; 1670; — *Leonida in Tegea*; 1670; — *Ifide*; 1671; — *Penelope*; ibid.; — *La Prosperità del Seiano*; ibid.; — *Cidippe*; 1671; — *La Mida di Mida*; ibid.; — *Gara de' Genni*; 1671; — *Gundelberga*; 1672; — *La Sulpizia*; 1672; — *I Atomii d'Epicuro*; ibid.; — *Provare non recitare*, divertissement; 1673; — *La melonica*; 1673; — *La Lanterna di Diogene*; 1674; — *Il Ratto delle Sabine*; ibid.; — *Il sacro eterno custodito dalle Vestali*; ibid.; — 1675; — *I Pazzi abderiti*; ibid.; — *Cresia*; 1676; — *Selucio*; ibid.; — *Il Sile d'Arpocrate*; 1677; — *Adriano sul monte Casio*; ibid.; — *Chelodina*; ibid.; — *Agone*; ibid.; — *La Conquistà del Vello d'oro*; 1678; — *Flaminio*; 1679; — *Baldracca*; 1680; — *La Pazienza di Socrate con due morti*; 1680; — *Temistocle*; 1681; — *Achille*

in Tessaglia; ibid.; — *Gli Stratagemmi di Biente*; 1682; — *La Chimera*; ibid.; — *La Lira d'Orfeo*; 1688; — *Le Sciocaggini degli Psilli*; 1686; — *Lo Studio d'Amore*; ibid.; — *La Vendetta dell' Onestà*; 1687; — *Il Marito amato più, la Moglie amata meglio*; 1688; — *I Pianetti benigni*; 1689; — *La Regina dei Volsci*; 1690; — *Il Ringiovenito*; 1691; — *La Varietà di fortuna in Lucio Giunio Bruto*; ibid.; — *Il Merito uniforme i Geni*; ibid.; — *Fedeltà e Generosità*; 1692; — *Amore in Sogno*; 1693; — *Le Piantes della Virtù e della Fortuna*; ibid.; — *Le Più ricche gemme*; ibid.; — *Pelopida, Tebano, in Tessaglia*; 1694; — *L'Ossequio della Poesia e della Storia*; ibid.; — *Le Sere dell' Avenitino*; ibid.; — *La Chioma di Berenice*; 1695; — *La Finta Cecità d'Antiocho grande*; ibid.; — *Le Industrie amorose de' ragazze di Tracia*; ibid.; — *La Magnanimità di Fabrizio*; 1696; — *La Tyrannide abbattuta dalla virtù*; 1697; — *Arbace, fondatore dell' impero di Partù*; 1698; — *Le Finezze dell' Amicitia e dell' Onore*; 1699. On a aussi de lui des *Messes*, des *Motets* et quelques *Oratorios*. Parmi ces derniers, on remarque *Le Cinque Plagues di Cristo*; 1677.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

DRAGHI (Giovanni-Battista), peintre italien, né à Gènes, mort à Plaisance, en 1712. Il fut élève de Domenico Piola; mais il ne lui emprunta que sa manière expéditive, demandant à l'étude des maîtres les autres qualités du peintre. Draghi habita Plaisance, où il a laissé un assez grand nombre de peintures historiques, tant à l'huile qu'à fresque. On reproche à cet artiste de la négligence et de l'incorrection; mais son coloris a tant de charme, les contours de ses figures tant de douceur, qu'ils lui font pardonner ses défauts. E. B.—N.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Ticozzi, *Dizionario*.

DRAGONCINO (Giovanni-Battista), poète italien, vivait au commencement du seizième siècle. La vogue était alors aux livres de chevalerie; le public en demandait aux libraires, les libraires en demandaient aux auteurs. Dragoncino voulut répondre à ce besoin; il composa une épopée intitulée : *Innamoramento di Guidon Selvaggio, che fu figliuolo di Rinaldo da Montalbano*; Milan, 1516, in-4°; il en existe plusieurs réimpressions faites à Venise, à Trévise, à Bologne, en 1618, 1637, 1678. Dans son poème en quatorze chants *Marfisa bizzarra*, Venise, 1531, in-8°, Dragoncino célèbre les hauts faits et les aventures d'une héroïne qui appartient aussi à la cour de Charlemagne, et que l'Arétin avait entrepris de chanter dans une épopée dont il n'écrivit que le début. La *Marfisa bizzarra* fut fort bien accueillie du public; cinq ou six éditions trouvèrent amateurs. On connaît deux autres petits ouvrages en vers du même auteur : *Amoroso Ardore* et *Vita del Solazzevole Burac-*

chio, *Agliuolo di Margate*; 1536; il n'a paru que le premier chant de ce poëme burlesque, très-rare. G. B.

Meizi. *Bibliografia dei Romanzi e Poemi cavallereschi italiani*; Milan, 1838, in-8°.

DRAGONETTI (*Giacinto*, marquis DECI'), jurisconsulte napolitain, né dans l'Abruzzo Ulérieure, en 1738, mort à Naples, en 1818. Il fut d'abord avocat, puis successivement membre de la consulta de Sicile, président de la cour royale, du tribunal de commerce et de la commission féodale de Naples. Parmi les ouvrages de ce jurisconsulte, on cite : *Le Virtù ed i Premi*, pour faire suite au traité *Dei Delitti e delle Pene* (de Beccaria); trad. en français, par Pingeron; Naples, 1767, in-8°, et Paris, 1768, in-12; — *Dell' Origine de' Feudi in Sicilia*; in-4° : cet ouvrage contient des recherches historiques très-curieuses.

Amoury Duval, *Additions à l'Histoire de Naples du comte Orloff*. — Barbier, *Examen des Dictionnaires historiques*. —

* **DRAGONI** (*Giovanni-Andrea*), compositeur italien, né à Meldola (États de l'Église), vers 1540, mort à Rome, en 1598. Il était élève de Giovanni-Pierluigi de Palestrina, et fut nommé maître de chapelle de Saint-Jean de Latran en juin 1576. On a de lui : Quatre livres de *Madrigali* à cinq voix; Venise, 1574-1579, et Vicence, 1594; — *Motetti per tutti i santi dell' anno*, à cinq voix; Venise, 1578; — *Motetti à trois voix*; Venise, 1580; — *Madrigali* à six voix; Venise, 1583; — *Villanelle* à cinq voix; Venise, 1588; — *Madrigali* à six voix (second livre); Rome, 1600.

Abbé Santini, *Catalogo della raccolta*, etc. — Fétis, *Bibliographie universelle des Musiciens*.

DRAGUT, fameux raiis (capitaine) ou corsaire turc, né en Anatolie (on ignore l'époque de sa naissance), dans le sandjac de Mentecha, district de Serulus, tué au siège de Malte, en 1565. Dragut, que les historiens ottomans nomment Toncaus, était fils de parents chrétiens. Jeune, il se fit remarquer par son adresse à tirer de l'arc, sa vigueur à renverser ses rivaux. Il prit de bonne heure du service dans les armées turques, et devint promptement capitaine des troupes de marine. Son premier coup d'essai comme pirate ne lui fut pas favorable. Ayant tenté, avec treize vaisseaux, une entreprise contre la Corse, qui alors appartenait aux Génois, il fut pris sur la côte de la Giralate par le célèbre André Doria, et demeura en esclavage à Gènes pendant plusieurs années. Le célèbre Barberousse, son contemporain et son émule, le délivra en payant à Doria trois mille écus de rançon. Dès lors, reconnaissant de ce service signalé, Dragut s'attacha à l'illustre corsaire, et soutenu par lui, avec vingt-cinq vaisseaux distraits de sa flotte, il envahit la mer Tyrrhénienne, s'empara de Castellamare, ville du royaume de Naples, enfin captura une galère maltaise, expédiée à Tripoli avec 70,000 ducats. Ces exploits lui valurent l'honneur

d'aller à Constantinople présenter ses hommages au sultan Soliman II. Il reçut en récompense de son mérite et de son courage le gouvernement d'une province. Les capitaines de sept des bâtiments qu'il commandait reçurent, avec un traitement quotidien de 70 à 80 aspres, un vaisseau de guerre à commander et le droit d'élever un fanal. Quelque temps après cette expédition, Dragut commandait quarante-sept vaisseaux et infestait les côtes de la régence de Tunis. Il prit aux Espagnols Susa, Monastir et la fort de Mehdi, que l'on croit être Mahadia. Il en fut chassé par les forces combinées de Doria et de Tolédo, général au service de Charles-Quint. Alors Dragut, qui voulait faire de ces parages le centre de ses opérations maritimes, se retira dans l'île de Descherbe (Djerbe, ou Zerbi), au fond du golfe de Qâbia. Attaqué de nouveau dans ce repaire, il usa du stratagème arabique dont s'était servi Mahomet II, en siège de Constantinople, pour transporter des vaisseaux de Bosphore dans un des ports de cette ville. Attendant des renforts de Sicile, Doria espérait pouvoir attaquer l'île sur tous les points, et se saisir du pirate. Dragut à l'aide des équipages et des esclaves de ses galères, fit établir une route en planches qu'on frotta de graisse; puis, un moyen de rouleaux, les vaisseaux furent tirés l'espace d'environ trois lieues, du port d'Algha-Tarat, jusqu'à l'extrémité opposée de l'île, tandis que le feu des batteries trompait et couvrait la flotte impériale, embossée devant le port. Seul ne s'aperçut de cette manœuvre qu'un moment où un grand vaisseau, cinglant rapidement de Sicile, lui apportant des secours, fut saisi presque sous ses yeux par Dragut. Malgré son succès et d'éclatants services qu'il rendit à son gouvernement, Dragut fut noirci dans l'esprit du sultan. A la mort de Barberousse, on lui refusa le gouvernement d'Alger, et c'est à grand peine s'il obtint celui de Tripoli. Cependant Doria, avec deux cents voiles, avait risqué d'expulser Dragut de son quartier général, l'île de Zerbi. Il y parut dans les premiers jours de mars de l'année 1560, et le 12 de ce mois le principal château de l'île se rendit, et de nouveaux ouvrages furent élevés pour le mettre en état de défense. Ce succès fut de courte durée. A la vérité, ce ne fut pas Dragut qui eut la gloire de reprendre le château; ce fut Raïs, autre corsaire redoutable.

Le roi d'Espagne, Philippe II, inconsolable de la perte de Zerbi, une des stations les plus importantes de la côte d'Afrique, chercha à s'en dédommager par la conquête d'un point fortifié. La prise de Gomara de Yeu sur la côte d'Afrique, en face de l'Espagne, fut opérée au mois d'août 1564. Cet échec et la capture par sept galères maltaises, d'un grand vaisseau chargé de marchandises pour le sultan, irritèrent Soliman, qui résolut de se venger par un grand coup. Sa fille, la princesse Mahomet, se pré-

cesse la conquête de Malte comme se importante au point de vue politique agréable à Allah. Le 1^{er} avril 1565 tinée contre Malte sortit du port de ple, sous les ordres du capitain-pacha : flotte, qui portait environ 10,000 de 17,000 hommes de troupes irrégulomposait de cent cinquante galères, tils bâtiments appelés *feutes*, et de aisseaux, dont l'un était chargé de six de poudre et de treize mille boulets. itifs annonçaient la résolution de ne ant aucune difficulté. Malte en effet ue par la nature aussi bien que par adelle principale passait pour être : elle était protégée par les intrépides qui, plus d'un siècle auparavant, courageusement défendu l'île de tre les armes de Mahomet II, et qui lorieusement succombé devant celles II. Après la prise de Rhodes par ce uries-Quint leur avait accordé l'île de r avaient transporté le siège de leur s serviteurs, leurs richesses, et aussi raditions de bravoure chevaleresque du leur nom si populaire en Europe. i 1565, les forces parurent devant occo, au sud-ouest de l'île, et le lengt mille hommes débarquèrent avec anons, contre l'opinion de Piale, qui d'attendre l'arrivée de Dragut. Auschée fut ouverte et le canon fut pointéâteau Saint-Elme, qui, situé sur une erre, entre les deux ports, les protédeux. En face se trouvait le château. Cinq jours après arriva Uludschali, ères d'Alexandrie, et le 2 juin parut at avec treize galères portant treize nes et ses galiotes, sur lesquelles se huit cent dix soldats. Quoiqu'il aque sur Saint-Elme, toutefois il jugea t déshonorant d'abandonner l'entreencée. Il fit élever une seconde batle la pointe du port. Muset il fouvalier avec le canon de ses galères. nt-Elme essaya le feu des vaisseaux six pièces du côté de la terre. Après atatives, Dragut conduisit en personne rigoureuse attaque. Une pierre qu'un it fait éclater du château Saint-Ange à la tête. Le sang jaillit en abonarines et des oreilles. Le commandef des troupes de débarquement, Pacha, ordonna qu'on le couvrit d'une t, et prit avec le plus grand sang-froid la rvait été si fatale à Dragut. Ainsi périt amp de bataille Dragut. Ses restes upportés à Tripoli. A. DE L.

er, *Hist. des Ottomans*, trad. de l'allemand r. — *Fondation de la régence d'Alep*, *His larberousse, chronique arabe du seizième* per MM. Lander-Berg et Ferdinand Denis 2, vol. in-8°, avec plan et portraits. — Par

dencio de Sandoval, *Historia y Hechos de la Vida de Emperador Carlos V*; Pampelune, 1696, 2 vol. in-fol. — Brantome, *Vie de Dragut*. — Richer, *Vie d'André Doria*, 176, 216, 225, 228-263. — Poldore Virgile, *Hist.* — Van Tenaac, *Histoire générale de la Marine*, II, 19. — Rotaller, *Histoire de la Piraterie dans la Méditerranée*.

* **DRAIS** DE SAUENHON (Baron), sylvicul-teur et ingénieur badois, fils d'un bon juriscou-sulte, mort à Carlsruhe, le 12 décembre 1851. Il fut longtemps directeur général des eaux et forêts du grand-duché de Bade, et est connu par plusieurs ouvrages estimés sur l'économie forestière. Il est l'inventeur de petites voitures mécaniques nommées *draisines* et en français *vélocepièdes*. La *draisine* consistait dans un banc monté sur deux roues placées l'une à la suite de l'autre et n'ayant qu'une seule ornière; elle était tenue en équilibre par son conducteur placé à califourchon sur le banc, lequel se pous-sait en avant au moyen du mouvement alternatif de ses deux pieds et tournait en même temps la roue d'avant-train dans la direction qu'il voulait suivre en appuyant sur un mécanisme ou *pédale* adapté à la roue. La première *draisine* parut à Tivoli, à l'époque où ce jardin, situé rue de Clichy, réunissait l'élite de la société parisienne. Son inventeur s'en servait avec une agilité éton-nante. Ce n'est véritablement qu'un jouet ou un instrument de gymnastique, d'un emploi impos-sible sur les terrains irréguliers, difficile à changer de direction, et très-pénible à conduire par l'ac-tion constante des pieds sur la terre et des mains sur les leviers. Depuis, les *draisines* ont subi de nombreuses modifications tant en France qu'en Allemagne; Knight les a perfectionnées en Angle-terre sous le nom de *hoby-horses*. A. DE L.

(Conversations-Lexicon. Documents particuliers.

DRAKE (Francis, sir), navigateur anglais, né à Tavistock (Devonshire), en 1540 (1), mort en mer, le 9 janvier 1595. Il naquit de parents pauvres; et quoiqu'il fût filleul de Francis comte de Bedford, il ne paraît pas que son noble par-rain lui ait jamais donné aucune marque d'aff-fection ou de protection. Il était encore enfant lorsque son père se fit protestant et abandonna sa petite propriété pour se réfugier dans le comté de Kent. Sans moyens d'existence, Drake père fit de la cale d'un navire son habitation; ce fut aussi le lieu de la naissance de la plupart de ses douze garçons. Longtemps il gagna sa vie à lire la prière aux matelots; il fut ensuite or-donné diacre et nommé vicaire d'Upnore sur la Medway. Son indigence le contraignit à confier son fils aîné, Francis, aux soins d'un patron de barque, son voisin. L'intelligence et le bon naturel de Francis Drake lui concilièrent telle-ment l'affection de son maître qu'en mourant il lui légua son petit bâtiment. Drake, quoique bon matelot, n'avait encore aucune des connaissances théoriques nécessaires pour faire un capitaine.

(1) Et non en 1533, comme l'ont écrit presque tous les biographes précédents.

Un de ses parents, sir John Hawkins, se chargea de son éducation nautique, et le mit en peu de temps à même de gouverner un bâtiment. A dix-huit ans Drake fut reçu en qualité de munitionnaire à bord d'un navire marchand destiné pour la baie de Biscaye, et deux ans plus tard il fit un voyage à la côte de Guinée, en qualité de lieutenant chargé du détail. En 1565 son caractère entreprenant le décida à hasarder toutes ses économies dans une expédition aux Indes occidentales, entreprise de concert avec le capitaine John Lovel. Mais le succès ne répondit pas à ses espérances; arrivé à Rio de la Hacha, il vit tout son chargement injustement confisqué par les Espagnols. Vainement s'adressa-t-il à la cour d'Espagne pour obtenir justice : on n'eut aucun égard à ses réclamations. Poussé par la vengeance et par l'espoir du gain, il vendit sa barque, et vint s'enrôler en 1568 au service de sir John Hawkins, qui préparait une expédition au Mexique. Il obtint le commandement de *La Judith*, et donna des preuves de la plus grande bravoure dans le combat désastreux que les Anglais, attaqués à l'improviste, eurent à soutenir contre les Espagnols dans la baie de Mexico. Des six bâtiments que commandait Hawkins trois tombèrent aux mains des ennemis, et les vainqueurs souillèrent leur victoire par les plus horribles cruautés envers les prisonniers. Drake revint ruiné, mais non découragé. Il se mit au service de divers armateurs, et fit deux nouveaux voyages aux Indes occidentales, le premier en 1570 avec *Le Dragon* et *Le Cygne*, l'autre en 1571, avec *Le Cygne* seulement : il employa ces deux campagnes à prendre une connaissance exacte de ces parages, afin d'y naviguer plus tard avec sûreté. Désormais, confiant en ses propres efforts, il résolut de tenter la fortune sur une plus grande échelle et de mettre à exécution ses plans de vengeance. Pour cet effet, il acheta et arma deux navires, le *Swan*, de deux cent cinquante tonneaux, qu'il monta lui-même, et le *Pasca*, de *Plymouth*, de soixante-dix tonneaux, dont il donna le commandement à son frère John Drake. Les équipages s'élevaient à soixante-trois hommes. Drake prit des provisions et des munitions pour un an, et embarqua trois pinasses en pièces et construites de manière à pouvoir les ajuster et les mettre en mer à l'occasion. C'est avec ces faibles moyens qu'il osa attaquer l'Espagne au cœur même de son commerce. Il n'avait point de lettres de commission pour justifier sa conduite; mais il régna alors peu d'accord entre l'Espagne et l'Angleterre; d'ailleurs, il se croyait suffisamment excusé par la spoliation dont il avait été victime et peut-être aussi par la licence générale des temps. Il partit de *Plymouth* le 24 mai 1572. Le 28 juin il arriva en vue de la Guadeloupe, et le 12 juillet il jeta l'ancre dans le port Phaisant. Il fit aussitôt ajuster ses pinasses. Le jour suivant le capitaine James Rawse, de l'île de Wight, entra dans la baie avec une barque,

une caravelle et une chaloupe à rames; il offrit son concours à Drake, qui l'accepta. Les pinasses furent prêtes le 20 juillet. Laisant ses navires à l'ancre, Drake se dirigea vers l'isthme de Darien, débarqua à Rio-Francisco avec cent cinquante hommes, et marcha sur la ville de Nombre-de-Dios. Il s'empara du fort sans coup férir, y laissa soixante-dix hommes, et s'avança avec le reste sur la place du marché. Il fit faire une décharge et sonner de la trompette; ceux du fort lui répondirent. Ce bruit effraya les habitants, qui se sauvèrent dans les montagnes. Les Anglais pillèrent la ville, et se disposaient à la retraite, lorsque quinze ou vingt des fuyards, revenus de leur terreur, rentrèrent dans la ville. Ils firent feu sur les Anglais, et tuèrent leur trompette. Le bruit des arquebuses fut entendu du fort; mais la trompette ne répondant plus, on supposa que Drake et tous les siens avaient été tués, en sorte que la garnison se per les vaisseaux. Drake

fort de le trouver é de ses ennemis lui-même était blessé son butin, se jeta à la nage, nasses, après av en un b blessés dans ce le trésor royal de trois cent soixante somme beaucoup plus com nayé. Pour se consoler de son s'empara d'un navire neaux et chargé de vin; l'île de Bastimientes. Mécontent Rawse, il se sépara de lui le 7 pour Carthagène. Le 13 place, et se saisit de le lendemain il se jeta il prit les vivres et les brûla le *Swan* de ses aut havre de jours. Il symerous (1), qui lui donna sage de trois recoes ou convoi d'or et d'argent, se rendant de de-Dios. D bâtiment fran cinquante en put charrier jusqu'à l'argent, il en enfouit le reste de l'or, dans une jours après, il tua six ou essayé de se contenant la ducats (3). Il

(1) On appelle ainsi les esclaves qui ont abandonné leurs maîtres.

(2) Maison de la Croix, riche entrepôt espagnol sur le Chagro.

(3) Environ deux millions de francs.

a en deux parts égales, avec les Français, l'avaient aidé dans cette pénible et dangereuse expédition, le trésor qu'il venait d'emporter au bout de quinze jours, il envoya un valet pour reprendre les richesses qu'il voulait; mais il avait été prévenu par les Espagnols, et on ne retrouva que trente lingots d'argent et quelques lingots d'or, qui furent brûlés. C'est dans cette expédition que Drake perçut du sommet d'une montagne la baie de Saint-Julien. Il poussa un cri de joie en pensant qu'il pouvait faire aux Espagnols dans cette baie, et résolut d'y faire passer les pressieux anglais, résolution qu'il accomplit avec autant de courage que de persévérance quelques jours de repos, il partit pour l'Angleterre, où il arriva le 9 août 1573. Son voyage avait été complet s'il n'avait perdu deux jours dans cette campagne.

En l'absence de l'inaction, il prit la détermination de consacrer sa fortune au service de sa patrie. Il fit acheter trois frégates, et seconda Walter Raleigh, comte d'Essex, dans ses entreprises en Irlande; mais le comte étant mort en Irlande, revint en Angleterre. Sir Christophe Hatfield, vice-chambellan et conseiller de la reine, le présenta à cette princesse. Drake lui exposa son projet de pénétrer dans la mer du Sud et ravager les possessions espagnoles, accueillit cette proposition, et accorda à Drake le commandement de cinq navires, le *Hind*, de cent tonneaux, amiral; le *Elisabeth*, de quatre-vingt, capitaine; le *Swan*, flibot de cinquante, capitaine; le *Marigold*, barque de trente, capitaine; John Thomas; et le *Christopher*, piquinze, capitaine Moon. Les équipages étaient de cent soixante-quatre hommes. L'amiral quitta Plymouth le 5 novembre 1577; mais assailli par une violente tempête, fut obligé de rentrer au port après avoir subi quelques dommages. Il reprit la mer le 13 décembre, et le 27 il atteignit à Mogador (1), et fit acheter une seconde pinasse; lorsqu'elle fut terminée, il se mit à la voile, et suivit la côte d'Afrique. Le 10 janvier il prit plusieurs bateaux espagnols; le 15, dont il s'empara ainsi que d'un vaisseau de quarante tonneaux, ancré près du cap de Bonne-Espérance. Le 22 janvier il descendit dans l'île Mayo, libéra ses prisonniers, auxquels il abandonna le *Christopher*. Le 13 janvier par le cap de Saint-Julien, il prit en vue un navire espagnol, qu'il réunit à sa flotte, et plaça sous le commandement du capitaine John Doughty; l'équipage portugais, moins le capitaine, fut relâché, qu'il retint pour lui servir de pilote. Le 4 avril il arriva

(1) Il se sur les côtes du Maroc, devenue célèbre par le débarquement des Français en 1844.

sur les côtes du Brésil, par le 33° de latitude méridionale, et le 26 il entra dans le fleuve nommé Rio de la Plata; mais il ne s'y arrêta pas, et après avoir débarqué sur les côtes de la Patagonie dans la Baie des Phoques, il prit terre le 10 juin, au port Saint-Julien. Il y trouva une potence dressée jadis par Magellan (voy. ce nom) pour exécuter quelques-uns de ses matelots. Drake se vit dans la nécessité d'en faire usage. Il y fit pendre le capitaine John Doughty, bon marin, mais d'un caractère turbulent et accusé d'avoir conspiré contre la vie de l'amiral. On avait proposé à Doughty l'option entre l'abandon sur le rivage, la transportation en Angleterre pour y être jugé, ou l'exécution au lieu même du jugement, quel qu'il fût; il préféra le dernier parti, et fut condamné à mort par une assemblée de quarante commissaires, choisis dans les divers équipages. Doughty se soumit courageusement à son sort. Il communiqua le matin de son exécution avec Drake et plusieurs officiers, dîna à la même table qu'eux, et leur dit adieu en buvant à leur santé. Le repas fini, il se leva avec fermeté, et marcha au supplice sans émotion. On convint qu'il était coupable, mais on ajouta que Drake n'était pas fâché de se débarrasser d'un émule redoutable. « C'est, dit Harris, l'action la plus blâmable et la plus téméraire que l'amiral ait commise dans sa vie. » Le 17 Drake quitta le port Saint-Julien, et le 24, le premier après Magellan, il entra dans le détroit. Le 22 il eut un dénouement fort vif avec les Patagons, qui lui tuèrent un matelot et un officier nommé Gunner. Il constata que ces sauvages n'étaient pas de si haute taille que les Espagnols le prétendaient : « Il y a, dit-il, des Anglais plus grands que le plus haut d'entre ces sauvages. » Drake traversa le détroit en seize jours. A peine se trouva-t-il dans la mer du Sud qu'un ouragan le fit dériver d'environ cinquante myriamètres au sud-ouest. Ce fut dans cette tempête qu'il perdit le *Marigold*, capitaine Thomas. Déjà il avait abandonné ses deux plus petits bâtiments, parce qu'ils faisaient eau et ne pouvaient plus supporter la mer. Drake observa que la partie du ciel la plus voisine du pôle méridional n'était parsemée que d'un petit nombre d'étoiles de la dernière dimension; trois seulement étaient d'une certaine grandeur. Il aperçut deux petits nuages de la même apparence que la voie lactée et peu éloignés du pôle. Les matelots les nommèrent les *Naves de Magellan*. Drake mouilla dans une belle baie, par le 57° de latitude méridionale. Il y avait plusieurs îles dans cette baie; on y trouva de bonne eau et des herbes. Les nombreux habitants de cette contrée allaient nus. Leurs canots étaient faits avec art, et ils les dirigeaient avec beaucoup de dextérité. Ils ne firent aucune difficulté d'échanger de toutes les productions de leur pays. L'amiral sortit de cette baie le 3 octobre, et, tirant vers le

nord, il rencontra trois îles dans lesquelles il y avait une quantité incroyable d'oiseaux : il nomma la plus grande île *Elisabeth*. Le 8 octobre le capitaine Winter se sépara de l'amiral. Winter reprit sa route par le détroit, et arriva en Angleterre le 2 juin de l'année suivante. C'était le premier navire qui fut revenu par cette route. Drake, réduit à son seul vaisseau, fut rejeté de nouveau jusqu'au 57° de latitude sud. Il jeta l'ancre à l'extrémité d'une terre que Fleurieu suppose être la partie méridionale de l'île appelée depuis *Cap Horn*. Drake donna à toutes les îles au sud du détroit le nom d'*Elisabethides*. Ce ne fut qu'à grand-peine qu'il atteignit l'île Mocha, le 29 novembre. Étant descendu à terre avec dix hommes, ils furent attaqués à coups de flèches par les naturels, qui les prirent pour des Espagnols. Deux matelots furent tués et tous les autres atteints plus ou moins grièvement; Drake lui-même reçut une grave blessure au dessous de l'œil droit. Il ne voulut point tirer vengeance d'une offense qui était le résultat d'une méprise, et s'avança sur les côtes du Chili. Un pêcheur indien l'informa de la présence d'un vaisseau espagnol richement chargé dans la rade de Villa-Porciso ou Valhario (1). Drake s'empara du navire, dont il tira plus de quatre cents kilogrammes d'or, 1770 *botijas* ou cruches de vin de Chili, des pierres précieuses et quelques marchandises. Il descendit ensuite à terre, et pilla l'église d'un village voisin. Continuant sa route, il débarqua à Coquimbor; mais attaqué par cinq cents Espagnols, il dut chercher un autre mouillage, dans une baie par 27° 55' de latitude sud; il y séjourna jusqu'au 19 janvier suivant. Ce temps fut employé à réparer son vaisseau, à armer celui qu'il venait de capturer et à construire une pinasse. Il descendit ensuite à Tarapaxa, où l'on trouva un Espagnol endormi sur le rivage, à côté de trente barres d'argent de la valeur de quatre cent mille ducats. On enleva l'argent, et on laissa l'Espagnol continuer paisiblement son sommeil. Non loin de là, des gens que Drake avait envoyés chercher de l'eau rencontrèrent un Espagnol et un Indien qui conduisaient huit moutons du Pérou (lamas), grands comme des ânes et chargés de huit cents livres d'argent; on souleva ces animaux de leur fardeau, et l'on laissa en liberté les conducteurs. Drake entra le 7 février dans le port d'Arica, où il trouva trois barques à l'ancre. Il s'empara de leurs cargaisons, consistant en cinquante-sept lingots d'argent, du poids de vingt livres chacun, et en diverses marchandises de prix. Il vint ensuite au Callao (port de Lima); le 13 février il enleva sur douze vaisseaux qu'il trouva en rade un coffre de réaux et quinze cents barres d'argent. Il fit couper les câbles de tous ces navires, et les abandonna aux flots. Il aborda ensuite un brigantin, auquel il enleva

quatre-vingts livres d'or et des pierres précieuses. Ayant appris à Payta qu'un vaisseau espagnol richement chargé, le *Caco-Fuogo*, était en pour Panama, il se mit à la chasse de ce bâtiment, promettant sa chaîne d'or à percevrait le premier; ce fut son vœu. Drake qui mérita cette récompense. On eut la hauteur du cap San-Francisco; après reçu trois bordées, le *Caco-Fuogo* amena y lon. On y trouva, outre une grande quantité de perles et de pierres précieuses, quatre-vingt livres d'or, vingt-six tonneaux d'argent et soixante et treize caisses d'argent monnayé. La prise fut évaluée à quatre-vingt-dix mille sterling. Drake dirigea sa course au nord, et cendit le 15 avril 1579 sur la côte du Mexique Aguatuleo, appelé aussi Guatocolo ou Guatani y prit des valeurs considérables, et incendia ville.

Après avoir conquis des provinces, Drake éleva sa réputation au plus haut. Les injures de son pays ne le firent pas songer à retourner dans sa patrie. Il avait avec raison d'être attaqué par les Espagnols. Le détroit de Magellan (2), il le passa par le nord de l'Amérique. Ce côté, et parvint jusqu'au 42° de latitude. Mais ne rencontrant qu'un froid rigoureux, nuées épaisses, et de vastes côtes couvertes de neige, quoiqu'on ne fût qu'en commencement de juin, il redescendit à la latitude de 37°. Il jugea convenable de retourner vers le sud, et donna son nom (3). Les Espagnols l'accueillirent fort hospitalièrement. Le roi, qui vint visiter le vaisseau, fut très content de la remarquable, lesquels portaient avec des paniers et des sacs de poisson grillé. Le roi lui donna un manteau de capuchon et une robe de chambre et de queue. Les Espagnols furent très contents de lui et à la fin de son voyage. Les Espagnols furent très contents de lui et à la fin de son voyage.

(1) Ville et port du Mexique (latitudes 18° 44' lat. nord).

(2) En effet, le vice-roi du Pérou, don Francisco Toledo, avait envoyé dans le détroit don Pedro de Gamboa (voy. ce nom) avec deux bâtiments de guerre pour capturer Drake à son retour.

(3) C'est aujourd'hui la baie de San-Francisco. Les auteurs prétendent que Drake rebatta dans l'océan, en 1774, par le capitaine *Pratt* de la flotte anglaise.

(4) *Nicotiana tabacum*, Linné. Les Indiens ont de grandes qualités à cette plante. Ils s'en servent pour un grand nombre de maladies, et pour se soigner en fumant pour se soigner.

(5) Très-probablement la punaise de terre, qui se trouve en abondance aujourd'hui partout.

(1) Valparaiso.

L de
 se sui;
 et au
 un trou qui servait à
 minée. Ils cou-
 des n de jonc. Le roi mit sur
 Drake apuchon de filet, lui passa
 rou une formée d'os, le salua
 hoh, et lui abandonna ses droits au
 voisin et à ses habitants. Quoi qu'il
 Drake prit possession du pays qu'il
 ew-Albion, à cause de la ressemblance
 roches blanches de cette côte et celles
 re. Il fit creuser la terre en plusieurs
 et crut y découvrir des traces d'or
 L'expérience est venue confirmer
 ne mit à la voile le 23 juillet, et le len-
 aborda à des îles qu'il nomma *Islands*
mes (1). Ayant renoncé à chercher un
 n nord de l'Amérique, le 29 septembre
 voile les Moluques. Le 13 oc-
 ut rs lles situées au 8° de lat.
 virent au-devant de lui sur
 is, d'une profondeur considéra-
 ue cocos et de fr. Ces canots
 : s de bois avec
 : : comme de la
 en us au uchoirs de coquilles
 couleurs. Ceux qui les conduisaient
 e de l'oreille fort allon-
 ts qu'ils y portaient.
 a ue laisser croître leurs
 que c'était pour eux une
 e. Leurs dents étaient noires comme
 eur donnaient cette couleur en mâ-
 chetel. Le 18 octobre, Drake découvrit
 s îles, qui lui parurent peuplées. Il
 Taquiloda, Zelon et Zewara. Les
 es îles faisaient avec les Portugais
 erce de cannelle. Le 14 novembre
 a Te le (îles Moluques), dont le
 accueil très-gracieux. Après
 il gagna une petite île au sud
 u y remarqua des arbres hauts,
 n s, à l'exception d'une belle
 ouronne la cime. Les feuilles
 u une espèce de mouches bril-
 saient en telle quantité, que
 paraissaient être en feu. Il y vit
 souris aussi grosses que
 crevisses qui se cachaient
 des lapins : elles étaient si
 seule suffisait pour le dîner de
 s. Drake fit ensuite route au
 1580 il échoua sur une roche, et
 se remettre à flot de jeter à la
 anon et une grande quantité
 Le c rier il arriva à Baratène,
 eau. Il trouva les habitants
 figure d'un caractère ai-
 y, ce sont les îles ou rochers de *Eu-*

mable. Ils se piquaient d'une probité singulière
 dans leurs échanges. Leur île produisait en abon-
 dance de l'or, de l'argent, du cuivre, du soufre,
 de la muscade, du gingembre, du piment, des
 limons, des concombres, des cocos, des frigos,
 des sagous et plusieurs autres fruits, racines et
 légumes que l'on pouvait manger. En quittant
 cette île fortunée, Drake mouilla à Java-Major,
 où il fut très-bien reçu par les cinq rois qui se
 partageaient l'île. Le mal vénérien y était com-
 mun chez les naturels. Ils le guérissaient en
 excitant une transpiration abondante dans toutes
 les parties de leur corps. À cet effet, ils s'ex-
 posaient nus pendant quelques heures à l'ar-
 deur du soleil, « dont les rayons subtils, rap-
 porte Drake, ouvrent les pores et donnent par
 ce moyen un libre passage à l'émission des
 particules nuisibles ». Ayant appris qu'il y avait
 plusieurs grands vaisseaux à l'ancre dans un
 havre peu éloigné, Drake jugea prudent de les
 éviter, et forçant de voiles, il arriva au cap de
 Bonne-Espérance dans les premiers jours de
 juin. Il l'admira comme le plus beau promon-
 toire qu'il eût encore vu ; mais n'ayant pu y trou-
 ver de sources, il en repartit le 15, et s'arrêta à
 Sierra-Leone (1), où il fit de l'eau et du bois. Il
 y aperçut un grand nombre d'éléphants. Il leva
 l'ancre le 22 juillet, et arriva à Plymouth le 3 no-
 vembre 1580, après un voyage de trois ans moins
 quelques jours.

Le succès de l'entreprise de Drake, les ri-
 chesses immenses qu'il apportait, excitèrent l'envie.
 Ses ennemis le traitèrent de pirate, en raison
 des hostilités et des déprédations qu'il avait
 exercées contre les Espagnols, avec lesquels l'An-
 gleterre n'était point en guerre. Bernardino de
 Mendoza, ambassadeur d'Espagne, se plaignit
 hautement, et demanda qu'il fût puni selon le
 droit des gens. Mais la reine, par une démarche
 solennelle, mit fin aux récriminations générales.
 Le 4 avril 1581 elle se rendit en grande pompe
 à Deptford, où le bâtiment de Drake était mouillé.
 Elle dina à son bord, l'admit à sa table, et le
 créa chevalier, donnant ainsi publiquement son
 approbation à tout ce qu'il avait fait. Elle ne s'en
 tint pas là. Le vaisseau fut placé dans un bassin
 particulier, comme un monument de la gloire
 anglaise et de celle de l'aventureux capitaine (2).
 Drake prit à cette occasion pour armes un globe
 terrestre avec la devise : *Tu primus circum-*
disti me, et en légende : *Divino auxilio*.

En 1585, Elisabeth, prévoyant une rupture
 prochaine avec Philippe II, roi d'Espagne, or-
 donna l'armement d'une flotte de vingt-trois bâ-
 timents, sur lesquels on embarqua deux mille
 trois cents soldats ou marins. Drake fut nommé
 commandant en chef, ayant pour vice-amiral
 Martin Frobisher, pour contre-amiral Francis

(1) Qu'il nomme *Rio Grande en Negreland*.

(2) Plus tard, lorsque ce vaisseau tomba en vétusté, on
 fit avec son bordage un fauteuil, qui se voit encore à
 l'université d'Oxford.

Knolles et pour commandant des troupes le lieutenant général Christophe Carlisle. Il appareilla de Plymouth le 15 septembre, et après avoir fait quelques prises sur les côtes d'Espagne, il se dirigea vers les îles du Cap Vert. Arrivé à Santiago le 16 novembre suivant, il y fit débarquer mille hommes, sous les ordres du général Carlisle. La place ayant été surprise, elle fut mise au pillage et incendiée : le butin qu'on y fit fut considérable. Drake fit ensuite voile pour les Indes occidentales, où il mit à contribution Saint-Domingue et Carthagène. De là il fit route pour la Virginie, qu'il côtoya jusqu'au 30° de lat., qu'il atteignit le 28 mai. La garnison du fort Saint-Jean se retira à l'approche des Anglais, qui s'emparèrent de quatorze canons et de deux mille livres sterling. Drake détruisit les forts Saint-Antoine et Saint-Augustin sur les côtes de la Floride, puis mouilla le 27 avril 1586 à Roanoke, siège de la colonie anglaise. Le gouverneur, sir Ralph Lane, découragé par les hostilités des naturels, résolut d'abandonner le pays avec les débris de la colonie. Drake les embarqua le 18 juin, et opéra son retour à Portsmouth le 28 juillet 1586, après une campagne de dix mois, pendant laquelle il avait fait éprouver à l'Espagne des pertes évaluées à environ six cent mille livres sterling.

En 1587 Drake reçut le commandement d'une autre flotte de trente vaisseaux. Le 16 avril il se dirigea sur Cadix, força l'entrée de la baie, défendue par six galères, et coula ou brûla environ cent bâtiments qui se trouvaient dans le port. De là il fit voile pour le cap Saint-Vincent, détruisant tous les pêcheurs qu'il rencontrait sur la côte, et s'avança jusqu'à l'embouchure du Tage, où il présenta le combat au marquis de Santa-Cruz, amiral espagnol, qui ne jugea pas prudent de l'accepter. Drake couronna sa campagne par la prise du *San-Felipo*, galion de douze cents tonneaux, venant de Tercère avec un riche chargement.

En 1588 Drake fut nommé vice-amiral, commandant une des divisions de l'armée navale d'Angleterre réunie sous les ordres de lord Howard d'Effingham pour s'opposer à la fameuse *armada* espagnole. Il prit une grande part aux défaites des Espagnols, auxquels il enleva deux grands vaisseaux de guerre, le premier monté par don Oquendo, vice-amiral, l'autre par le brave don Pedro Valdez. Les Anglais furent récompensés de leur courage par un butin de cinquante-cinq mille ducats.

En 1589 Drake et le général Norris proposèrent à Elisabeth d'armer à leurs frais une escadre destinée à rétablir le roi Antonio sur le trône de Portugal. La reine y consentit, accorda six vaisseaux de premier rang et soixante mille livres sterling. L'expédition ne comptait pas moins de quatre-vingts bâtiments et de onze mille soldats. Drake appareilla de Plymouth le 15 avril, s'empara de La Corogne, et captura un grand nombre de bâtiments ennemis. Les troupes de Norris s'a-

vancèrent jusqu'à Lisbonne ; mais ne voyant arriver les secours promis par l'empereur Maroc, et les Portugais ne se déclarant pas en faveur de don Antonio, elles se rembarquèrent sans combattre. En se retirant de Vigo, puis il rentra à Plymouth. L'armement fut attribué à la reine, qui s'était élevée entre l'amiral et le roi.

En 1594 Drake et son ami sir John Hawkins proposèrent à Elisabeth de tenter une nouvelle expédition contre les possessions espagnoles des Indes occidentales. La reine consentit leur fournir six vaisseaux et une partie des troupes. Les deux amiraux sortirent de Plymouth au mois d'août. Leur flotte se composait de vingt-cinq vaisseaux montés par deux mille cinq cents hommes.

Elle arriva aux Canaries, le 27 septembre, ayant fait une tentative infructueuse contre la principale de ces îles, fit voile pour la Dominique où elle arriva le 29 octobre. Le 12 novembre 1595 elle attaqua Porto-Rico ; mais elle fut repoussée après un combat opiniâtre. Le jour, sir John Hawkins, malade depuis l'expédition, mourut devant les Canaries, mourut de la peste que lui causa cette nouvelle défaite. Drake fit route pour le continent, et aborda à Hacha, le 1^{er} décembre 1595.

Le port qu'en 1565, au commencement de la guerre de trente ans, avait été ruiné par les Espagnols, fut allumé sa haine ; il ne lui restait plus qu'à ville malgré l'offre d'un million de ducats.

Le même sort. Le 10 novembre 1595, le Nombre-de-Dios, commandé par le capitaine de la marine, souvenir au vindicte, cette d'uite en cendres avec tous les navires trouvaient dans le port sept cent cinquante hommes.

Le 10 novembre 1595, sir Thomas Baskerville, pour attaquer Panama ; mais la résistance si vigoureuse qu'il rencontra le 21 novembre 1595, le fit passer à l'île d'Orizaba.

Le 10 novembre 1595, mais atteint d'un coup de traversée (1) ; un sac de cuivre et de plomb et jeté à la mer, et 81° 51' de long. W. Drake, le 10 novembre 1595, Plymouth au mois de mai.

Drake, le 10 novembre 1595, mais très-malade, les yeux fermés ; ses

(1) De Paw, dans ses *Ancherches philologiques américaines* (t. I, note la p. 365), raconte le mort de Drake. « Ce navigateur étant descendu des Canaries en Amérique, il y fut à l'instigation des ennemis ; qu'on lui fit une résistance, il dut succomber. On le jeta à la mer, les plus grands que l'on eût jamais dans le monde lui couvraient les jambes, les bras et la tête avec des serres, et rognèrent son cadavre jusqu'à la tête. »

était naturellement éloquent, et il exprimait avec grâce et clarté ce qu'il concevait. Son amour de la gloire poussé à l'extrême le fit accuser de vanité et de forfanterie. D'une loyauté crapuleuse envers ses armateurs, il ne fut jamais cruel pour ses ennemis, s'il en faut croire ses biographes anglais. Cependant, on peut dire que la vengeance et la haine ont dirigé la plus grande partie de ses exploits. Jamais l'Espagne n'eut un plus terrible adversaire. La générosité et la bravoure de Drake le faisaient bénir par tous les marins qui servaient sous ses ordres; aussi n'épargnait-il rien de ce qui pouvait contribuer à leur bien-être. Il était fort instruit, non-seulement dans ce qui regardait sa profession, mais dans toutes les sciences qui y valent rapport. Il n'y avait point de fonctions sans un vaisseau dont il ne fût en état de s'acquitter, sans excepter même celles de chirurgien. Ce qui prouve son habileté, c'est que de tous les grands voyages entrepris jusqu'à lui, aucun depuis Magellan n'avait été couronné d'un succès plus aisé. On peut ajouter que Drake éveilla le goût de la navigation dans la nation anglaise. Il fit peu de découvertes, ou plutôt négligea de les faire d'une manière exacte; cependant, il a un titre à la reconnaissance éternelle: c'est à lui que l'Europe doit l'immense bienfait de l'importation des pommes de terre, jusque alors inconnues dans nos climats. Il siégea dans deux parlements, et fit un noble usage de sa fortune, soit en la consacrant à des expéditions destinées à augmenter la puissance de son pays et à compléter celle de l'Espagne, soit à des constructions navales, parmi lesquelles un aqueduc de vingt milles de longueur, qu'il fit construire pour donner de l'eau à Plymouth. Lorsque cet immense travail fut terminé, Drake en fut si joyeux qu'il plongea son manteau dans les premières nappes d'eau qui se jaillirent. Il serait à souhaiter que Drake eût écrit lui-même l'histoire de ses voyages et de ses découvertes. Il paraît, par la lecture du petit nombre de ses lettres, qu'il était aussi propre à transmettre la mémoire de ses actions qu'à ceux qui ont consacré leur plume à ce sujet. *John de Silva*, capitaine portugais, que Drake avait fait prisonnier en 1578 aux îles du Cap Vert, lorsqu'il conserva comme pilote, donna le premier rapport du voyage autour du monde de Drake; elle est insérée dans Hackluyt, tome 1^{er} de ses *Voyages*; 1600.

Alfred DE LACAZE.

Dr. George. True and perfect News of the worthy and valiant exploits performed by the valiant knight Sir F. Drake; Londres, 1587, in-4°. — *Fitz Gelfry, Sir F. Drake*, etc.; Oxford, 1598. — *Voyage curieux fait autour du monde par Francis Drach, admirat. d'Angleterre*; Paris, 1641, in-12. — *Clarke (Samuel), Life and death of the valiant and renowned Sir F. Drake*; London, 1671, in-4°. — *Prince, Worthies of Devon*. — *Palmer, Pelgrimes*. — *Ledard, Naval Hist.* — *D. P. de la Caza, Cronica del Peru*. — *Stowe, Annals*. — *Strick*. — *Univ. Hist.* — *Van Tencar, Hist. gen. de la Mer*, II. — *Desborough-Cowley, Gen. Hist.* — *Ferdinand Denis, La Genie de la Navigation*. — *Saint John*.

The Life of celebrated Travellers; Londres, 1831-1833, 3 vol. in-42.

DRAKE (Francis), chirurgien et antiquaire anglais, mort en 1770. Au rapport de Cole, il fut un des auteurs de l'ouvrage intitulé : *The Parliamentary History of England*; 1751, 24 vol. in-8°. On lui attribue à tort le magnifique ouvrage intitulé : *Eboracum, or the History and Antiquities of the City of York*, magnifique in-fol.

Chalmers, Gen. biogr. Dict. — *Roze, New biog. Dictionary*.

* **DRAKE (Guillaume)**, médecin anglais, né à York, en 1687, mort en 1760. Il avait étudié à Oxford. Il se fit connaître par l'ouvrage suivant : *Eboracum, or the History and Antiquities of the city of York, from its origin to the present time*; York, 1736, in-fol.; — des articles nombreux dans l'*Archæologia*.

Biographie médicale.

DRAKE (Jacques), médecin anglais, né à Cambridge, en 1607, mort en mars 1707, à Westminster. A dix-sept ans, il fit ses études à l'université de sa ville natale. En 1693 il se rendit à Londres, où il s'appliqua à la médecine, et fut reçu docteur en 1696. Il écrivit beaucoup plus qu'il ne pratiqua. Il s'occupa aussi de matières politiques. Cité devant la chambre haute en 1702, pour un passage injurieux à la mémoire du roi Guillaume dans son histoire du dernier parlement (*The History of last Parliament*, Londres, 1702, in-8°), il fut acquitté, se jeta dans le parti opposé à la cour, et écrivit avec Poley le *Mémorial de l'Eglise anglicane* (*The Memorial of the Church of England*, etc.; Londres, 1704, in-8°). Ce pamphlet non signé, dirigé contre les whigs et les dissidents, fut brûlé par la main du bourreau, à la requête du grand jury de Londres. Quoique demeuré inconnu comme auteur, Drake fut traduit devant le Banc de la Reine, au commencement de 1706, à l'occasion de quelques articles publiés dans son journal le *Mercurius politicus*. L'information fut annulée; mais l'acharnement de ses ennemis fit une telle impression sur Drake, qu'il gagna la maladie qui le conduisit au tombeau. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Dissertatio de Febre intermittente*; Cambridge, 1690, in-4°; — *Dissertatio de Variolis et Morbillis*; Cambridge, 1694, in-4°; — *Dissertatio de Pharmacia hodierna*; ibid., 1696, in-4°; ces trois dissertations réunies par E. Melward, Amsterdam, 1742, in-4°; — *New System of Anatomy*; Londres, 1707, 2 vol. in-8° : la plupart des planches sont copiées de Cowper; — *Historia Anglo-Scotica*; Londres, 1703, in-8°; — *The Sham lawyer, or the lucky extravagant*, comédie, jouée en 1697.

Biographie médicale.

* **DRAKE (Frédéric)**, sculpteur allemand, né à Pymont, le 23 juin 1805. Il aida de bonne heure son père, qui était mécanicien; mais réduit à une grande pauvreté, le jeune Drake employait ses loisirs à sculpter le bois et l'ivoire. A dix

sept ans il suivit à Cassel le mécanicien Breithaupt. Après quatre années de séjour dans cette ville, il projeta de se rendre à Saint-Petersbourg. Pendant qu'il se trouvait à Pyrmont, où il était retourné pour s'y munir des papiers nécessaires à ce voyage, il s'y rencontra avec un marchand d'antiques, qui fut si frappé d'une tête de *Christ* sculptée par le jeune artiste, qu'il lui en paya un prix considérable. Dès lors Drake résolut de s'en tenir à un art qui s'annonçait si bien pour lui. Il alla étudier à Berlin, à l'école de Rauch, dont il devint l'élève favori; bientôt il put se dire maître à son tour. Il exécuta d'abord en marbre une *Vierge à l'enfant*, qui fut acquise par l'impératrice de Russie. Cette œuvre fut suivie du *Guerrier mourant*, surmonté d'un *Génie qui lui présente la couronne d'honneur*. Dans l'intervalles Drake s'était exercé dans la *statuette*. C'est ainsi qu'il avait exécuté celles de son maître Rauch, de Schinkel, des deux Humboldt. Il sculpta ensuite pour le palais de Berlin, en 1844, les huit figures colossales représentant les *Huit Provinces Prussiennes*, puis les deux statues colossales du roi *Frédéric-Guillaume III*, en marbre. Drake réussit surtout à saisir le moment précis où son modèle présente à l'art quelque intérêt. En 1852 il fit la statue colossale de Rauch, en marbre. Telles sont les productions importantes dues au ciseau de cet artiste.

Conversat.-Lexicon.

DRAKENBORCH (Arnold), philologue hollandais, né à Utrecht, le 1^{er} janvier 1684, mort le 16 janvier 1747. Il fit ses premières études à l'école dirigée par Samuel Pitiscus, qu'il quitta bientôt, parce que ce savant s'occupait moins de ses élèves que de ses ouvrages. Après trois années d'études dans un autre établissement, il fut destiné par son père à la carrière du droit, et se rendit à Leyde, où il puisa aux cours de Perizonius et de Jacques Gronovius le goût des études philologiques, qu'il poursuivit avec ardeur, même après avoir été reçu docteur en droit à Utrecht en 1706, à la suite d'une thèse soutenue avec éclat et qui avait pour titre : *Disputatio de imperatoria dignitate præfectorum castrensiarum apud Romanos*; Utrecht, 1706, in-4°. Cette thèse était le développement d'une première, soutenue à Utrecht en 1704, sous ce titre : *De præfectis urbis*. C'est à Utrecht qu'il fut assez heureux pour avoir des maîtres tels que Grævius, Burmann, Van Eck. Il revint ensuite à Leyde, et à son retour à Utrecht il obtint le grade de docteur. Drakenborch visita la France avec Burmann en 1715, et succéda ensuite à ce maître, en commun avec Duker, dans la chaire d'histoire et de rhétorique. Leyde voulut se l'attacher comme elle avait fait de Burmann; mais Drakenborch refusa de quitter sa ville natale, qui aux marques d'estime qu'elle lui avait déjà données ajouta le titre de bibliothécaire. Ainsi que Burmann, Drakenborch se fit un juste renom comme érudit. Il se fit connaître par des éditions

estimées de classiques latins, tels que Tite-Live et Silius Italicus. On lui a reproché de mêler en quelque sorte son auteur sous des flots de citations et de rapprochements, souvent sans profit réel pour l'explication. Il faut avouer aussi que son savoir était plus étendu que sa critique n'était profonde. A part ces défauts, ses éditions sont d'une grande valeur. Il a consulté pour l'édition de Tite-Live, qui est son chef-d'œuvre, cent-treize éditions et cinquante manuscrits; la base de son travail est celui de Gronovius. Quant à son édition de Silius Italicus, elle contient d'excellentes et savantes recherches; l'opinion qu'il a exprimée au sujet de cet auteur, à savoir qu'il n'était pas connu au quatorzième siècle et que l'on croyait jusqu'en 1415 ses écrits perdus, est aussi celle de M. de La Bastie (*Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XIV). Outre les travaux déjà mentionnés, on a de Drakenborch : *Oratio inauguralis de utilitate et fructu qui ex humanioribus disciplinis in omne genus hominum et doctrinarum redundat*; ibid., 1716; — *Silius Italicus, cum notis integris Modii, Barthii et Dan. et Nic. Heinsii*; ibid., 1717, in-4°; — *Oratio funebris in Franc. Burmannum*; ibid., 1719, in-4°; — *Livius, cum notis integris Vallæ, Sabellicæ, Rhenani*; Amsterdam, 1738-1746, 7 vol. in-4°; — *Thomas Magister, ex dispositione Nic. Blancardi, cum notis Junii, etc.*; Leyde, 1755, in-8°.

V. R.

Strodtmann, *Celebrities Europeæ*. — Birch et Græber, *Allg. Enc.* — Adelung, *Sappion*. — Jocher, *Allg. Gelehr.-Lexic.* — Schacht, *Oratio funebris in obitu Drakenb.*; Utr., 1719.

DRAK. Voyez LEDRAN (Henri-Dransfeld) (Juste de). écri

né en 1833, mort en 1714.

fessa à l'unive de

teur, a publié

cipaux sont : 1. 2.

Sedensii revisis

des *Antiquitates*

Quedlinbourg, 1.

quelques célébrités

dromus

gensii

et progr

lutt qu

fut édité

feld a au

vrages de Casellius en

édition du traité d'

bendarum epistola

de Chrétien Salvador

même sujet. Tous ces

le titre de : *Epistolo*

George Nicolas Krieger, *Commentarii*

terrini dicit Juste a Dransfeld; Bonn, 1817, in-8°.

Jocher, *Allg. Gelehr.-Lexic.*

DRAPARN (Jacques-)

mond, natur

le 26 juin 1772, mort le 1^{er} février 1805. Destiné à la jurisprudence par ses parents, il préféra la médecine et surtout l'histoire naturelle, qu'il enseigna ainsi que la physique et la chimie au collège de Sorrèze. Deux ans plus tard, il fut appelé à professer la chimie générale à l'école centrale de l'Hérault. Il y accepta ensuite la chaire d'histoire naturelle, devenue vacante. Professeur de la même science à l'École de Médecine de Montpellier en 1802, et nommé conservateur du musée, il se fit recevoir docteur. Il renonça à son emploi en 1803, et mourut deux ans plus tard. Outre plusieurs *Mémoires* scientifiques, on a de lui : *Histoire naturelle des Mollusques terrestres et fluviatiles de la France*; Paris, 1805, in-8°. M. Bory de Saint-Vincent a appelé, du nom de ce savant, *draparnaldia* un genre de plantes de la famille des algues.

Biog. médic.

DRAPARNAUD (Victor-Marc-Xavier), poète français, frère du précédent, né à Montpellier, le 3 décembre 1773, mort le 4 octobre 1833. Appelé au service militaire lors de la réquisition, il devint secrétaire du quartier-maître du bataillon de l'Hérault, dont il faisait partie, il prit son état en dégoût, et alla à Nice avec un brevet d'adjudant général, de sa façon. Mis en arrestation au sortir du théâtre et condamné aux travaux forcés comme faussaire, il réussit à fuir la bagne et à se rendre en Espagne, où, déjà marié en France avec une femme qui avait demandé son divorce d'avec lui, il convola lui-même, et se fit donner la naturalisation espagnole. A Barcelonne, où il se trouvait en 1808, il énonça le projet d'empoisonner les farines destinées à la garnison française; nonobstant ce service, il fut reconduit et détenu en France jusqu'en 1813. En avril 1815 il seconda la duchesse d'Angoulême dans les efforts quelle fit pour rétablir à Napoléon, revenu de l'île d'Elbe. Après la seconde restauration, il passa quelques années dans une retraite studieuse près de Montpellier. Vint à Paris en 1820, et pensionné du gouvernement pour son zèle et ses services, il composa de nombreux ouvrages. Outre des *Odes* de circonstance publiées de 1814 à 1825, on a de lui : *le Proconsul*, drame en prose; Paris, 1797, in-8°; — *Le Prisonnier de Newgate*, drame en vers; 1817, in-8°; — *Savoir et Courage*, comédie en trois actes et en vers; Paris, 1822; — *mais le Debonnaire*, tragédie; ibid., 1822; — *les Journées du Juc de Vendôme*, comédie en vers; ibid., 1822, in-8°; — *Maxime ou une liurée*, tragédie jouée à l'Odéon, le 10 mai 1823, publiée en 1824; — *La Clémence de Louis*, tragédie avec des chœurs; 1825; — *l'Amour et Préjugé*, drame en vers; 1826, in-8°; — *Thomas Morus, ou le divorce de Henri VIII*, tragédie; 1825, in-8°; — *L'École de la Jeunesse*, comédie en vers; 1828, in-8°. *Buchet, Journal de la Librairie*. — *Lesur, Ann. st. mod.*

DRAPER (William, sir), général anglais, né à Bristol, en 1721, mort à Bath, le 8 janvier 1787. Il étudia à Éton et à Cambridge, entra ensuite dans la carrière militaire, et devint colonel aux Indes orientales. En 1761, lors de l'expédition contre Belle-Isle, il fut nommé brigadier, et en 1763 il marcha avec l'amiral Cornish contre Manille. La place fut prise, mais le gouvernement espagnol se refusa à payer la rançon de quatre millions qui avait été consentie par le gouvernement; de sorte que les vainqueurs perdirent le fruit de leur succès. De part et d'autre la question fut longtemps débattue; cependant des raisons d'État restées inconnues portèrent le gouvernement anglais à renoncer à ses droits; seulement la prise de Manille valut à Draper le titre de chevalier de l'ordre du Bain. En 1769 il fut engagé dans une controverse avec le célèbre Junius au sujet du marquis de Granby. Le mystérieux pseudonyme répondit à Draper avec l'esprit et le mordant qu'on lui connaît, et Draper, sous le nom de *Modestus*, répliqua à son antagoniste. Au mois d'octobre 1769, il se rendit en Amérique, et en 1779 il fut nommé lieutenant-gouverneur de Minorque. Lors de la reddition de cette place, il éleva contre le gouverneur-commandant, Murray, divers griefs, qui furent reconnus injustes. Il se retira alors de la vie publique.

Rose, New biog. Dict. — *Mansel, The biog. Treasury*. — *Chalmers, Gen. biog. Dict.*

DRAPER (Élisabeth), femme auteur anglaise, native de Bombay, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. C'est à elle que Sterne adressa ses lettres d'*Yorik à Élixa*; mais on considère comme apocryphes les réponses d'*Élixa à Yorik*. Il est question de mistress Draper dans l'ouvrage de Raynal.

Sterne, Works. — *Raynal, Histoire phil. des deux Indes*.

DRAPIER (Gui). Voyez **DRAPPIER**.

DRAPIER (Roch), juriconsulte français, né à Verdun, en décembre 1685, mort à Paris, le 20 juin 1734. Il était avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Accurata institutio*, ou *Primum Juris Elementorum D. Justiniani Explanatio*; *accedunt nonnulla de jure*; — *Recueil des principales décisions sur les matières bénéficiales*; 1719, in-12, et 1732, 2 vol. in-12; — *Recueil des principales décisions sur les dîmes, les portions congrues, les droits et charges des curés primitifs*; 1730, in-12, et suivi d'un *Traité de Champart*, par Brunel; 1741, 2 vol. in-12.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire Historique*. — *Dictionnaire biographique et pittoresque*.

DRAPIEZ (A.), naturaliste belge, né vers 1790. Professeur à Bruxelles, il a publié : *Coup d'œil minéralogique sur le Hainaut*; Bruxelles, 1823, in-4°; — *Résumé d'ornithologie, etc.*, avec une *Iconographie* de 48 planches; Paris, 1829, in-32; — *Iconographie des Oiseaux, etc.*, classée suivant la méthode de Cuvier; Paris,

1829, in-12. Cet ouvrage complète le précédent ; — *Métallurgie pratique, ou exposition détaillée des divers procédés employés pour obtenir les métaux utiles*, précédée de l'Essai et Préparation des Minerais ; in-12, avec planches.

Louandre et Bourquelot, *La Litt. fr. contemp.*

* **DRAPPÈS**, chef senonais, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut un des adversaires les plus redoutables de César dans les Gaules. Durant la campagne qui se termina par la prise d'Alesia et par la soumission de Vercingétorix, il s'était mis à la tête d'une bande d'esclaves fugitifs, de patriotes bannis, et avait causé de grands dommages aux Romains. Lorsque des chefs intrépides (51 ans av. J.-C.) excitèrent leurs compatriotes à une nouvelle tentative et à se coaliser de nouveau, Drappès eut sur cette coalition une grande influence. Après les défaites successives des Carnutes, des Bellovaques et des Andes, Drappès rallia 5,000 hommes, et se jeta avec Lucitère, ami de Vercingétorix et chef des Cadurces, dans Uxellodunum. Caninius vint bientôt les assiéger, et Drappès, attaqué, vaincu et fait prisonnier dans une sortie, se laissa mourir de faim, pour échapper à un plus cruel supplice. Dans le même temps, tous les autres chefs furent tués ou se soumirent, et, après huit ans de guerre, l'heureux César acheva la conquête de la Gaule.

César, *Comment. de Bell. Gal.*

DRAPIER (Gui), canoniste français, né à Beauvais, en 1624, mort dans la même ville, le 3 décembre 1716. Il fit sa théologie à Paris, et y devint licencié. En 1657 il fut nommé curé de Saint-Sauveur, à Beauvais. Ses ouvrages sont estimés, quoique accusés de jansénisme. On a de lui : *Traité des Oblations, ou défense des droits imprescriptibles des curés sur les oblations des fidèles*; 1685, in-12 ; — *Tradition de l'Eglise touchant l'Extrême-Onction, où l'on fait voir que les curés en sont les ministres ordinaires*; Lyon, 1699, in-12 ; — *Traité du Gouvernement de l'Eglise en commun par les évêques et les curés*; Bâle, 1707, et Nancy, 1708, 2 vol. in-12 ; — *Défense des abbés commendataires et des curés primitifs*. « Drappier, dit Moréri, n'y prend quedes dans le titre la défense des abbés commendataires; l'ouvrage est réellement fait contre eux, et contient une invective continuelle tant contre ces abbés que contre les curés primitifs » ; — *Factum contre le chapitre de Saint-Vast*; in-12. L'auteur y combat avec force le droit des curés primitifs. On attribue à Drappier plusieurs écrits faits en faveur des *Réflexions morales* du père Quesnel, et contre la bulle *Unigenitus*. Le père Quesnel adressa à Drappier une lettre le 15 janvier et le 22 février 1715.

Nouvelles littéraires, VI, 139. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Gouget, *Bibliothèque française*.

DRAUD, en latin **DRAUDITUS** (Georges), littérateur et bibliographe allemand, né à Davernheim,

dans la Hesse, le 9 janvier 1573, mort à Butzbach, en 1630, ou, selon d'autres, en 1635. Fils d'un ministre luthérien, il se destina à la carrière ecclésiastique, et fit ses études à Marbourg. Il fut d'abord prote ou correcteur d'épreuves à Francfort-sur-le-Mein et à Bâle. Pendant son séjour dans la première de ces villes, il fit paraître une traduction latine, faite sur une version allemande, de deux ouvrages italiens de Botero. *De Illustrum statu et politia, et De Origine urbium, earum excellentia, et augendi ratione*; Strassbourg, 1602, in-8°. Il publia bientôt après : *C. Julii Solini Memorabilia Mundi, aucta notis atque annotationibus*; Francfort, 1603, 3 vol. in-4°, édition peu estimée. Drapier prend sur le titre de ses ouvrages celui de *citoyen de Francfort*. Il fut pendant de trente-six ans, au sein de la ville, à Ortenberg et, en dernier lieu, à Weheim, que les murs de la guerre de 30 Ans l'obligèrent à quitter pour se retirer à Butzbach. Les autres chefs mentionnés ont pour :

sica, Francfort, 1611, in-8° ; 1625, 2 parties en 1 vol. in-4° ; titre : *Bibliotheca classica, sive scinalis, in quo singuli singulorum tatum ac profession libri, em fere lingua exstant...* ; censentur, usque ad an diées aux professeurs de l'

Cet ouvrage, qui contient est encore consulté, mais est erroné qui le déparent ; — *Germanicorum classica* ; de 759 pag. chiffrées ; — Francfort, 1625, in-4° ; — *phicus exper illis, cum praprium cum primis et lucem prodeunt in librorum imprimere demque exposition* ; Francfort, 1625, in-8° ; Jöcher, *Allgem. Gel. Lexicon* ; *torica-politica-philologica curiosa* ; Leipzig, 1715, in-8°. — *Catal. inédit de L. Genetiere*.

DRAUSIN ou **DRA**

DRAUSIN, 1

Soissons, né le 5 mars 675. Ses rchilde. Ses de saint An au nombre de ses en 652 arch tre de S le é D tounes pres C gouverna pour les han, le

L'Église l'honore le 5 mars.

— *Richard et Giraud, Biblio-*

né à

issé d'

mort en 1031.

ses d'

il a v

il se

juin

grand homme

monie; mais, co

l'époque

vraie. Cepe

auc

reimprimée

de *Pastorals*; —

the heroic Epistles; —

of Normandy; — *Ma-*

La plupart de ces ouvra-

la même époque; — *Po-*

1613, 1622; — *Battle of Agincourt*,

en Margaret; Court of Fairies;

na, Elegies; The Moon-Calf; le tout

1627; — *The Muses Elyzium*; 1630,

res complètes de Drayton ont été

1748, in-fol., et 1753, 4 vol. in-8°.

— *l'mers, Gen biog. Dict.*

(*Corneille Van*), physicien et

dais, né à Alcmarr, en 1572, mort

at . Ses connaissances scienti-

la faveur du roi d'Angleterre

et des empereurs Rodolphe et Fer-

Il possédait une remarquable apti-

l'invention des machines; cependant,

ssible d'ajouter foi à tout ce qu'on

— lui. Il fit, dit-on, présent à Jac-

be de verre dans lequel il pro-

le moyen des quatre éléments, le

perpétuel inconnu depuis Archi-

ès les mêmes récits, Drebbel imi-

cert s machines, la pluie, le ton-

, contrefaisait le froid de l'hiv-

romptement une rivière, un

etc. « Les personnes judicieuses, dit

nt la possibilité de quelques-

eilles, ne manqueront pas de

comme une pure charlatanerie. »

i Drebbel l'invention du micros-

ope et du thermomètre, et de

en écarlate; mais ses titres sont

i. Drebbel a laissé deux traites

ord en flamand, puis en latin,

ne *Tractatus duo: De Natura*

quinta Essentia; accedit

monar. Jacobum de per-

ventione; Hambourg, 1621,

on latine est de Lauremberg.

parurent en français; Paris,

es pour servir à l'histoire littéraire

des Pays-Bas, t. III, p. 187. — *Ferd. Hoeler, Histoire de la Chine*, t. II, p. 133.

DRELINCOURT, famille française, qui compte trois générations de théologiens et de médecins, dont voici les principaux :

DRELINCOURT (Charles), célèbre ministre protestant, né à Sedan, le 10 juillet 1593, et mort à Paris, le 3 novembre 1669. Après avoir fait ses études dans sa ville natale et à Saumur, il exerça deux ans son ministère aux environs de Langres. En 1620 il fut nommé pasteur de Charenton. Il se fit bientôt connaître comme un prédicateur de mérite, et les traités de controverse qu'il publia étendirent sa réputation parmi ses coreligionnaires. Dans ses sermons il s'attacha plus que ses devanciers à développer son texte sous le point de vue pratique. Jusque alors les prédicateurs réformés avaient disserté en chaire, presque comme on l'aurait fait dans une école de théologie. Ch. Drelincourt, un des premiers, s'appliqua à faire naître des émotions religieuses dans le cœur de ses auditeurs. S'il sacrifia parfois dans ses discours au mauvais goût de l'époque par des antithèses et des comparaisons recherchées, il est juste de reconnaître qu'il rachète ces défauts par un sage emploi des textes de l'Écriture et surtout par l'onction, qui est sa qualité dominante. Quelques-uns de ses écrits d'édification ont eu un grand succès, et sont encore en usage parmi les protestants. Outre un très-grand nombre d'ouvrages de controverse, dont on peut voir la liste complète dans *La France protestante*, et trois volumes de sermons, on a de Ch. Drelincourt : *Catéchisme ou Instruction familière sur les principaux points de la religion chrétienne*; Paris, 1652, in-8°; plusieurs édit.; — *Les Consolations de l'Ame fidèle contre les frayeurs de la mort*; Paris, 1651, in-8°, écrit traduit en anglais, en allemand, etc., et qui se réimprime encore de nos jours; — *Les Visites charitables pour toutes sortes de personnes affligées*; Charenton, 1669, 5 vol. in-12.

DRELINCOURT (Laurent), fils de Ch. Drelincourt, né à Paris, en 1626, et mort à Niort, en 1681. Il fut ministre d'abord à La Rochelle et ensuite à Niort. Il passait pour un bon prédicateur et pour un savant théologien. Il avait surtout la réputation d'avoir fait une étude approfondie de la langue française. On prétend que Conrart le consultait souvent sur les difficultés qu'elle présente. Drelincourt avait, dit-on, composé un précieux recueil d'observations grammaticales. Ce recueil n'a jamais été publié. En outre de plusieurs sermons, on a de lui : *Sonnets chrétiens sur divers sujets, divisés en quatre livres*; Niort, 1677, pet. in-8°. Ces sonnets, qui sont fort peu remarquables comme œuvres poétiques, mais qui édifiaient les coreligionnaires de l'auteur, ont eu un très-grand nombre d'éditions; celles qui ont été faites depuis 1723 contiennent de plus que les précédentes la traduc-

tion en vers des sept *Psaumes de la Pénitence*.

DRELINCOURT (*Henri*), fils de Charles Drelincourt, et frère du précédent, né à Paris, vers 1630, et mort en 1683. Il fut d'abord avocat et ensuite ministre à Gien, puis à Fontainebleau. On a de lui un recueil de *Sermons*.

Michel NICOLAS.

Bayle, *Dict. Hist. et critique*. — MM. Haag, *La France protestante*.

DRELINCOURT (*Charles*), médecin français, troisième fils de Charles et frère de Laurent et d'Henri, né à Paris, le 1^{er} février 1633, mort le 31 mai 1697. Il commença ses études à Paris, et alla les terminer à Saumur, où il se fit recevoir maître ès arts et docteur en philosophie le 24 septembre 1650. Jusque là il s'était destiné au ministère; mais quelques maladies et la délicatesse de son tempérament l'ayant engagé à rechercher les remèdes et le régime qui pouvaient lui être utiles, il prit du goût pour la médecine, l'étudia à Montpellier, et y obtint le grade de docteur le 28 août 1654. Il fut l'année suivante choisi par Turenne pour son médecin particulier, et bientôt après nommé premier médecin des armées françaises en Flandre. Il s'acquitta de cet emploi jusqu'à la paix, en 1659. En 1663 Drelincourt devint médecin ordinaire du roi, et se maria à Paris. En 1668 il fut appelé à Leyde pour professer la médecine et l'anatomie; il fit voir dans ses cours une sagacité et une dextérité admirables. Dans la suite il fut plusieurs fois élu recteur doyen de l'université de cette ville. Il devint médecin de Guillaume prince d'Orange (depuis roi d'Angleterre) et de Marie sa femme. Il accompagna cette princesse aux eaux d'Aix en 1681. En 1689, lorsque Marie quitta les Provinces-Unies pour prendre possession du trône d'Angleterre, Drelincourt fut chargé de la complimenter au nom de l'université de Leyde. Il avait l'esprit très-orné, était éloquent, savant dans les langues latine et grecque, et habile en médecine. Ses écrits sont justement estimés; on n'y trouve aucune nouvelle invention, mais les découvertes du temps y sont bien déduites et bien appréciées. On a de lui : *Clarissimum Monspelienis Apollinis Stadium*; Montpellier, 1654, in-24, et Leyde, 1680, in-16. Cet ouvrage contient les traités suivants : *An omnibus putridis febribus venæ sectio et purgatio? An arthritidis thermæ? An apoplexiæ venularum sectio? An in febre biliosa humor expurgandus aliquando ante πικραλόν? An affectioni hypochondriacæ chalybis usus? Oratio doctoralis Monspensula, quæ medicos, juxta Dei operum considerationem atque contemplationem permotos, cæteris hominibus religioni adstrictiores esse demonstratur; atque adeo impietatis crimen in ipsos jactatum diluitur atque propulsatur*; ces traités sont suivis d'*Assertions*, de *Problèmes* et de *Paradoxes* nouveaux. — *De partu octimestri rivaci Dia-*

triba; Paris, 1662, in-12; Lyon, 1666, in-8^e; Leyde, 1668, in-12. L'auteur combat la croyance que les enfants qui viennent à huit mois ne vivent point, et cite de nombreux faits à l'appui de ses assertions; — *La Légende du Gascon, ou lettre à M. Porée sur la méthode prétendue nouvelle de tailler de la pierre*; Paris, 1665, in-8^e; Leyde, 1674, in-12. Porée, médecin rouennais, ayant écrit à Drelincourt qu'on publiait en Normandie la Canonisation d'un saint nouveau, qui guérissait divinement de la pierre, le pria de lui en faire la légende. Drelincourt ne le refusa pas, et donna effectivement le nom de *Légende* à sa lettre, qui est du 8 décembre 1663. Il y découvre les impostures de ce prétendu saint. C'était un opérateur nommé Raoux, né à Cauvissou (Bas-Languedoc), qui taillait l'un et l'autre sexe sans préparation et sans tenir le malade assujéti. Le plus souvent il supposait l'extraction de fausses pierres à ceux qu'il faisait semblant de tailler. Cependant lorsqu'il opérait, ce Raoux suivait la méthode de Cohn, avec quelques modifications. La *Légende du Gascon* est suivie de deux *Lettres à Vallot, premier médecin du roy*; elles roulent sur le même sujet; — *Præjudicium Anatomicum*; Leyde, 1670 et 1672, in-12; on y trouve des notions anatomiques bien détaillées sur le cerveau, le larynx, les muscles de la langue, des yeux, des oreilles, et principalement sur les glandes de ces parties; — *Apologia Medica, quæ depulchra illa calumnia medicos sexcentis annis sine exsulasse*; Leyde, 1672, in-12. C'était une réponse à l'écrit de Boeckmann intitulé : *Medicus Romanus, servus, sexaginta solidis contentus*. On a fait une violente critique de l'*Apologia medica*, sous ce titre : *Lepidi Pacifici Saveratensis Responsio ad epistolam M. H. Leidenis græco-latini de Exilio medicorum Romanorum, et de absurdis libellis Braccurtianis, quibus honor nimis antiquæ asseritur medicastro, clarissimi autem medici, ipsique medicorum principes, præsertim Batavi, maximis injuriis atque contumeliis afficiuntur*; Leyde, décembre 1680, in-12; — *Libitina Trophæa, pro concione, quam fecit academicos deponeret*; Leyde, 1680, in-8^e. L'auteur a dépensé dans ce livre beaucoup d'érudition pour prouver une chose bête : l'empire de la mort sur les hommes. Ce discours a été traduit en français par Jean de Bréhar, sous le titre de *Trophées de la Mort*; Leyde. Il se réfutait contre les *Libitina Trophæa* une petite lettre en style macaronique, *Limaculum atque pollutum ordinis Elephantini de Drelincourtianis Libitina Trophæis Judicium* (1), qui est une pièce sérieuse intitulée : *Allophilæ observationes extemporaneæ ad erecta à Carolo Drelincurtio Libitina, nec non famæ seu, Pro-*

(1) Elle est rapportée en abrégé dans le *XV^e tome* de Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*.

Leyde, 1680, in-12. Drelincourt répondit *pendix ad Libitinæ Trophæa*, avec la lettre de Εὐρησμοὶ Cardiaci contra s. calumniatorum morsus; Leyde, 16; — *Experimenta anatomica ex victionibus petita*; Leyde, 1681 et 1684, Drelincourt, ayant fait ses expériences sur les vivants, a intitulé les dix-sept chapitres de l'ouvrage *Canicidium primum, Cantecundum, etc.*; un *Appendix* contient traités suivants: *De Semine virili*; *De muliebri, intus et extra suum semina*; *Fœminæ ovis, vel in ovario, vel arera super lisdem ovis*; *De Utero*; *Uteri*; *Parerga de Tubis Uteri*; *ia de Humano Fœtu*; — *De Fœminæ, tam intra testiculos et uterum, tra*; Leyde, 1684 et 1686 in-12: l'auteur lit les œufs sous les différents états, suit les remarque dans les ovaires, dans les et dans la matrice; il déclare que la s œufs est incontestable, et que c'est que les femmes contribuent à la reproduction de l'espèce humaine. Cependant il avoue gés des ovaires des femmes par analogie k des poules; — *De Conceptione Ad*; Leyde, 1685, in-12. L'auteur combat systèmes publiés avant le sien sur la du fœtus; — *De humani fœtus memtypomnemata*, *ibid.*; — *De Tunica llantoide-meletemata*; *ibid.* L'auteur que cette membrane ne se trouve que animaux ruminants; — *De Tunica latmadversiones*; *ibid.*; — *De Memtus agnina Castigationes*; *ibid.*; — *um Pileolo sive galea*, *ibid.*; — *Super fœtus umbilico*; *ibid.*; — *De Conconceptus, quibus mirabilia Dei super mani formatione, nutritione, atque sacro velo hactenus tecta, systematici reteguntur*; *ibid.*: l'auteur développe cet ouvrage son système sur la gène- *Homericus Achilles*, etc.; Leyde, 4, 1696, in-4°. Cet ouvrage est plein et de recherches; — *De Variolis atillis*; Leyde, 1702, in-12; — *De diviti Hippocratem Dogmatis*, dans les *Drelincurtii*; La Haye, 1727, in-4°. rt que D'Argonne, dans ses *Mélanges et de Littérature*, tome II, p. 37, at Charles Drelincourt une vie de Jean Boërhaave fut un des élèves de Dre-

ourt eut un fils du nom de Charles, qui lement la carrière médicale; il fut reçu 3 février 1693, et se distingua dans ion. On a de lui: *Dissertatio Anatomica de Lienosis*; Leyde, 1697, in-4°, et 1727, in-4°.

le Bauval, *Histoire des Ouvrages des Saes 1688*. — Boërhaave, *Discours préliminaire Opuscula Medica Drelincurtii*. — Bayle, *critique*. — Nicéron, *Mémoires*, XV, de

179 à 186. — Mangel, *Bibliotheca Scriptorum medicorum*, IV. — Éloy, *Dictionnaire historique de Médecine*. — *Biographie médicale*.

DRENGOT, chef d'aventuriers normands, tué à Cannes (Italie), le 1^{er} octobre 1019. Il était possesseur en Normandie d'un fief dont on ignore la position exacte, et soutenait, selon l'usage du temps, une guerre acharnée contre un de ses voisins, lorsque plusieurs de ses compatriotes, revenant de Terre Sainte, s'arrêtèrent dans son château. Ils lui firent le récit de leurs exploits en Italie, où au nombre de quarante seulement ils avaient débloqué Salerne et chassé les musulmans du territoire de Guaimar III, prince de cette partie de l'Italie. Ils revenaient d'aillieurs chargés de riches présents, témoignages de leurs faciles exploits et de leurs éclatants triomphes. Drengot, auquel des querelles incessantes rendaient le séjour de la Normandie peu agréable, se laissa séduire, et résolut de faire un pèlerinage au royaume de Naples. Quatre de ses frères, leurs familles et quelques aventuriers normands se rangèrent sous son pennon; et lorsque les pèlerins arrivèrent au mont Gargano, terme apparent de leur voyage, ils formaient une troupe de cent lances. Melo, citoyen de Bari, l'un des plus riches seigneurs de la Pouille, vint les trouver, et leur offrit une solde considérable s'ils voulaient l'aider à délivrer ses concitoyens du joug des Grecs: il leur promit en même temps les plus magnifiques récompenses s'ils étaient victorieux. Le but du pèlerinage des Normands se trouva ainsi atteint. Ils étaient venus pour combattre les Sarrasins infidèles; ils combattirent les Grecs schismatiques, et remportèrent trois victoires consécutives; mais à la fin, accablés par le nombre, Drengot et la plupart de ses chevaliers furent tués à Cannes. Le petit nombre de Normands qui échappèrent au désastre se réfugièrent auprès du prince de Capoue, et sous la conduite de Rainolfe, frère de Drengot, fondèrent plus tard le comté d'Averse.

Alfred DE LAZARÉ.

Leon d'Ostie, *Chron. Mon.-Cassin.*, lib. II, cap. xxxvii, p. 268. — Guillaume d'Apule, *De Rebus Normannorum*, V, lib. I, p. 288. — Georges Cédre, *Historia*, p. 853. — Sismondi, *Histoire des Républiques italiennes*, I, 256.

DREPANUS (Latinus-Pacatus), poète et panégyriste latin, vivait vers la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il paraît avoir été très-célèbre en son temps; mais il n'est connu aujourd'hui que par quelques vers d'Ausone et par un *Panégyrique* de Théodose, inséré dans la collection des *Panegyrici veteres*. Sous Dioclétien et sous ses successeurs immédiats, les municipalités provinciales et particulièrement les cités de la Gaule, pays qui passait alors pour très-fertile en orateurs, avaient pris l'habitude d'envoyer de temps en temps à la cour des députations chargées de complimenter l'empereur sur les événements heureux de son règne, de le remercier de ses bienfaits et d'en solliciter de nouveaux. La mission de haranguer l'empereur

appartenait naturellement au plus brillant rhéteur de la cité qui envoyait l'ambassade. Onze de ces harangues solennelles sont venues jusqu'à nous. Elles ont été publiées sous le titre de *Duodecim Panegyrici veteres*. Le discours de Pline en l'honneur de Trajan ouvre la série et complète la douzaine. Quelques éditeurs y ont aussi ajouté le poème de Corippus à la louange de Justin le jeune. Quant aux onze discours qui forment réellement la collection des *Panegyrici veteres*, ils appartiennent à plusieurs auteurs. Le premier porte le nom de Claudius Mamertin; le troisième, le quatrième, le sixième et le septième, sont attribués à Eumène; le neuvième est l'ouvrage de Nazaire, qui paraît avoir aussi écrit le huitième; le dixième appartient à un Mamertin différent de Claudius Mamertin; le onzième, enfin, est l'œuvre de Drepanius. On ne connaît pas l'auteur du cinquième panégyrique, prononcé à l'occasion du mariage de Constantin avec Fausta, fille de Maximien en 307.

Dans ces harangues vides et pompeuses, composées d'après les règles de la rhétorique en usage au quatrième siècle, il ne faut chercher ni sincérité, ni vérité, ni inspiration. Les panégyristes semblent n'avoir eu d'autre but que de rassembler en quelques pages le plus grand nombre possible d'hyperboles, de pointes, d'antithèses, de métaphores, etc.; de rassembler, sans aucun souci du bon goût et du bon sens, des mots sonores et harmonieux et de les combiner dans des périodes habilement arrangées. Il serait absurde de voir dans de pareilles œuvres des sources d'information historique. Les succès des empereurs y sont démesurément grossis, leurs revers dissimulés ou transformés en victoires. Leurs amis y sont loués avec une emphase ridicule et leurs ennemis calomniés avec non moins d'exagération. Les faits y sont tellement travestis au gré de la politique des empereurs, qu'à peine découvre-t-on çà et là quelque trace de vérité. Sans doute les *Panegyrici* contiennent sur certains personnages des détails qu'on ne trouverait pas ailleurs; ils offrent aussi parfois d'assez curieuses études de style, mais c'est peut-être en somme ce que l'antiquité nous a légué de plus misérable.

Drepanius, qui clot la série des panégyristes anciens, était Gaulois, comme Mamertin, Eumène et Nazaire. Lui-même nous apprend qu'il est né « dans cette partie des Gaules où les rivages de l'Océan servent de lit au soleil ». Cette élégante périphrase désigne l'Aquitaine. Drepanius fut intimement lié avec Ausone, qui était plus âgé que lui, et qui l'appelle son fils. Il cultiva la poésie, et Ausone le place au-dessus de tous les autres poètes, à l'exception de Virgile :

Quem plures laudant novem sorores
Quam cunctos alios, Marone dempto.

Ce compliment ne veut point dire que Drepanius fut un grand poète, ni même un poète passable, mais tout simplement qu'il faisait des

vers, et qu'il en faisait à la louange d'Ausone, qui lui rendait la pareille. On trouve dans la correspondance de Symmaque trois lettres adressées à Drepanius. Celui-ci se rendit à Rome pour féliciter au nom de ses compatriotes Théodose, vainqueur de Maxime, et prononça probablement, dans l'automne de 391, le panégyrique dont nous avons parlé. Si nous ajoutons qu'il fut nommé proconsul, et qu'il descendait d'un père qui portait le même nom que lui, nous aurons épuisé en ce qui concerne Drepanius toutes nos sources d'information.

Le panégyrique de Théodose, sans être exempt des défauts qui défigurent tous les ouvrages de ce genre, contient un peu moins d'hyperboles extravagantes. Si, comme les autres, il est écrit dans une langue hybride, qui n'est ni de la prose ni de la poésie, il offre dans la diction un éclat et une abondance fleurie qui rappellent les grâces de l'école asiatique. Enfin, chose importante chez un rhéteur, on y trouve des pensées. L'auteur semble diviser son panégyrique en deux parties. Dans la première, il loue la vie priver de Théodose; il vante dans la seconde ce que ce prince a fait depuis son élévation à l'empire. Ce discours contient plusieurs faits importants, surtout en ce qui concerne la révolte de Maxime. Drepanius fait des cruautés de cet empereur une description vive, pathétique, mais suspecte d'exagération. Comme les poursuivants des libéraux contre les Priscillianistes étaient encore toutes récentes et continuaient à troubler les Gaules, Drepanius crut devoir en parler, et il le fit avec noblesse. Il se prononça avec courage contre une persécution que les plus saints évêques de son temps condamnaient plus sévèrement encore. Voici ce remarquable passage de Drepanius; nous empruntons la traduction de Bénédictins : « Pourquoi, dit l'orateur, m'arrêtera-je à parler de la mort de tant d'hommes? Je n'ai pas oublié que la cruauté est allée jusqu'à répandre le sang des femmes, et que l'on a exercé les dernières rigueurs contre un sexe que l'on épargne dans les guerres mêmes. » Puis passant au crime des évêques, c'est-à-dire d'Alban et de ses associés, qui avaient pourvu à la mort de ces malheureux, Drepanius continue : « Et qu'est-ce que des évêques accusateurs peuvent objecter de plus criminel? Car on vit alors, on l'on vit cette nouvelle espèce de délateurs, évêques de nom, soldats et bourreaux en effet. Les contents d'avoir dépouillé ces pauvres malheureux des biens de leurs ancêtres, ils cherchaient encore des prétextes pour leur ôter la vie. Circonstance encore plus odieuse! après avoir assisté à ces jugements criminels, et tenu leurs mains dans le sang des suppliciés, ils allaient avec ces mêmes mains toutes sanglantes offrir le sacrifice, et souillaient ainsi même extérieurement des cérémonies que leur seule disposition intérieure avait déjà souillées. »

L'édition *principes des Panegyrici veteres*.

ancienne édition in-4°, sans indication de lieu, de date, ou de nom d'imprimeur, contenant les douze discours seuls, paraît être de Venise, 1499. Les plus utiles éditions sont celles de Schwarz, Venise, 1728, in-4°; de Jæger, avec une nouvelle recension du texte, un excellent commentaire et le poème de Corippus, Nuremberg, 1779, 2 vol. in-8°; de Arnzenius, avec de très-nombreuses notes, Utrecht, 1790-97, 2 vol. in-4°. L'édition publiée à Paris, 1843, in-12, avec les notes des commentateurs, porte le titre de *XIV Panegyrici veteres*, parce qu'on y a joint les Panégyriques d'Ausone et d'Ennodius.

L. J.

Sidonius Apollinaire, *Epist.*, VIII, 12. — Ausone, *Præfat. Epigramm.*; *Lud. sept. Sap.*; *Technopægn.*; *Grammaticonast.*; *Idyll.*, VII. — Symmaque, *Epist.*, VIII, 1a; IX, 36, 69. — T.-G. Walch, *Dissertatio de Panegyricis Veterum*; Léna, 1781, in-4°. — T.-G. Morla, *De Panegyricis Veterum Programma*; Nuremberg, 1788, in-4°. — Beyne, *Conspectus XII Panegyricorum veterum*, dans ses *Opuscula academica*, vol. VI, p. 80. — *Histoire littéraire de France*, t. I.

DREPANIUS FLORUS. Voy. FLORUS.

DRESCH (Georges-Léonard-Bernard de), jurisconsulte allemand, né le 20 mars 1786, à Forchheim, dans le duché de Bade, mort en 1836. Il étudia la jurisprudence, la philosophie et l'histoire à Wurtzbourg et à Bamberg, et fit en 1808 des cours publics à l'université de Heidelberg. En 1823 il fut nommé professeur de droit à Landshut, et en 1826 il passa en la même qualité à Munich, où comme député de l'université il contribua puissamment, dans la session de 1831, à faire restreindre la liberté de la presse en Bavière. On a de lui : *Ueber die Dauer der Volksverträge* (De la durée des traités des nations); Landshut, 1808; — *Systematische Entwicklung der Grundbegriffe des Privatrechts- und Völkerrechts* (Développement systématique des idées fondamentales du droit privé, du droit politique et du droit des gens); Heidelberg, 1810-17; — *Uebersicht der allgemeinen politischen Geschichte* (Aperçu de l'histoire politique en général); Weimar, 3 vol.; — *Ueber die Ansprüche der Juden auf das Bürgerrecht* (Prétentions des Juifs aux droits de citoyens); Tubingue, 1816; — *Ueber die Hauptstaaten des europäischen Systems* (Des principaux états du système politique de l'Europe); Tubingue, 1817; — *Effentliches Recht des deutschen Bundes* (Droit public de la Confédération germanique); 1820-22, 2 vol.; — *Naturrecht* (Droit naturel); Tubingue, 1822; — *Baierisches Staatsrecht* (Droit politique de la Bavière); Ulm, 1823; — *Ulm's Geschichte der Deutschen, fortgesetzt*, etc. (Schmidt, Histoire d'Allemagne, continuée, etc.), tome 21-27; Ulm, 1824-30; — *Abhandlungen aus verschiedenen Theilen des Rechts* (Traité sur différentes parties du droit); Berlin, 1830.

W. DE S.

Conversations-Lexikon. Krug, *Encyclop. phil. Lexikon*.

DRECHSLER (*Wolfgang*), historien allemand, du seizième siècle. Il est connu par un *Chronicon Rerum Saracenicarum*, seu de *Saracenis et Turcis*; Bâle, 1567, in-fol., et Leipzig, 1689, 1 vol. in-8°, avec des notes de l'éditeur, Jean Reiske.

Jöcher, *Allgem. Gelehrte-Lexikon*.

DRECHSLER (*Didier*). Voy. DRESSLER.

DRECHSLER (*Jean-Gabriel*), théologien protestant allemand, natif de Wolkenstein, en Misnie, mort le 20 octobre 1677. Il professa la philosophie à Halle. On a de lui : *Manuductio ad poesin hebraicam*; — *Compendium chronologico-historicum*. On lui attribue encore : *De Larvis natalitibus christianorum*; Leipzig, 1683, sous l'anagramme de Chressulder. Cet ouvrage eut un certain retentissement.

W. DE S.

Witte, *Diarr. biog.*

DRESEN (*Adam*), musicien allemand, mort à Arnstadt, en 1718. Il fut maître de chapelle à la cour du duc Bernard de Weimar. En 1680 il adopta la doctrine des piétistes, et se retira quelque temps du monde. Devenu maître de chapelle à Arnstadt, il y mourut. On a de lui : *Allemanden, Couranten, Sarabanden, Balletten* (Allemandes, Courantes, Sarabandes, Ballets, etc.), 1^{re} partie; Léna, 1673, in-fol.; — *Verschiedene Kirchenlieder* (Divers Chants d'église).

Wetzol, *Liederdichter*, t. 103.

DRESIG (*Sigismond-Frédéric*), érudit allemand, né le 1^{er} octobre 1700, mort le 11 janvier 1742. Il fut recteur de l'école Saint-Thomas à Leipzig, où il professa longtemps. Il se suicida, dans un accès de misanthropie. Ses principaux ouvrages sont : *De usu aliorum calculorum apud veteres*; Leipzig, 1731, in-4°; — *Oratio de meritis Gustavi-Adolphi in Eccles. Luther.*; ibid., 1732, in-4°; — *Vindiciæ dissertationis de latinismis*; ibid., 1732, in-4°; — *De usu stigmatum apud veteres*; ibid., 1733, in-4°; — *De Cicuta*; *Atheniensium pæna publica*; ibid., 1734, in-4°; — *De Rhapsodis, von alten Meistersaengern* (Des Rhapsodes et des anciens Meistersaenger); ibid., 1734, in-4°; — *Palaephatus, græce*; ibid., 1735, in-8°; — *Epistola de uxore sub marito domina*; ibid., 1736, in-4°; — *De Præcipitatione, Romanorum pæna publica*; ibid., 1737, in-4°; — *Animadversiones in Fabri thesaurum*; — *Justinus locis quibusdam emendatus*; ibid., 1738, in-4°; — *Epistola de correctoribus Imperii Romani*; ibid., 1739, in-4°; — *Comment. de verbis medicis*; ibid., 1755, in-8°.

Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexicon*.

DRESSER (*Nicolas-Guillaume*), jurisconsulte allemand, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On a de lui : *Commentatio ad Synopsin Juris privati J.-J. Schaefferi*; Léna, 1717, in-4°; — *Disputatio de advocatis eorumque numero restringendo*; ibid., 1717, in-4°; — *De actionibus adjectitiarum qualitatum earumque usu hodierno*; ibid.,

1718, in-4°; — *Commentarius theoretico-practicus ad Pandectas*; ibid., 1719, in-8°; — *De Delinquente convicto, licet non confesso, poena ordinaria afficiendo*; ibid., in-4°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

DRESSER ou DRESDEN (Pierre de). Voyez PIERRE.

DRESSER (1) (Mathieu), érudit allemand, né à Erfurt, le 24 août 1536, mort le 5 octobre 1607. Il étudia dans sa ville natale et à Wittenberg, où il suivit les leçons de Mélanchthon et de Luther. En 1560 il fut professeur de langue grecque à Erfurt, en 1574 professeur d'éloquence et d'histoire à la place de Juste-Lipse à Iéna, recteur de l'école de Meissen en 1581, et professeur de langue grecque et latine à Leipzig. Il eut le titre d'historiographe de la cour électorale de Saxe et fut chargé de continuer l'*Historia Saxoniae* de Fabricius; Leipzig, 1606, 2 vol. Il se montra opposé aux doctrines de Ramus, et professa ouvertement celles de la confession d'Augsbourg. On a de lui : *Rhetoricæ inventionis, dispositionis et elocutionis Libri IV, quam plurimis exemplis illustrati*; Leipzig, 1585, in-8°; — *Progymnasmata Litteraturæ Græcæ, cum exemplis*, etc.; Leipzig, 1585, in-8°; — *Isagoge historica per millenarios distributa*; Leipzig, 1587, in-8°; — *De Festis diebus Christianorum, Judæorum et Ethnicorum*; Wittenberg, 1584, in-8°, et 1597, même format; — *Historia Martini Lutheri*; Leipzig, 1598, in-8°; — *Sächsisches Chronicon* (pour continuer celle de Pomarius de 1588 à 1596); Wittenberg, 1596.

Bayle, *Dict. Hist.* — Adam, *Fil. Erudit.*

* DRESSLER (Ernest-Christophe), poète et musicien allemand, né à Greussen, en 1734, mort le 6 avril 1779. Il étudia à Halle et à Iéna, et s'appliqua particulièrement à la musique, qui souvent fut une ressource pour lui. En 1756 il eut de l'emploi à l'opéra de Bareuth; en 1763 il obtint le titre de secrétaire et musicien de chambre à la cour de Gotha, en 1767 celui de directeur de la chapelle du prince de Furstenberg; enfin, en 1775, il devint musicien de chambre à Cassel. On a de lui : *Meine Lieder* (Mes Chansons); Leipzig, 1755, in-8°; — *Angenehme Beyträge zur Geschichte jetziger Zeiten* (Notes intéressantes pour servir à l'histoire des temps présents); Hof, 1761, in-8°; — *Fragmente einiger Gedanken des musicalischen Zuschauers*, etc., (Fragments de quelques pensées d'un auditeur, amateur de musique); Gotha, 1767, in-4°; — *Angemerkte Kleinigkeiten die wahre Art das Theater zu bessern betreffend* (Observations de quelques détails concernant l'amélioration de l'art théâtral); Weitzlar, 1770, in-4°; — *Melodische Lieder für das schone Geschlecht* (Chants mélodiques à l'usage du beau sexe); Francfort, 1771, in-8°; — *Freundschaft und*

Liebe in melodischen Liedern (Amour et amitié en chants mélodiques); Nuremberg, 1774, in-8°; — *Theaterschule für die Deutschen* (École théâtrale à l'usage des Allemands); Hanovre, 1778, in-8°; — *Verschiedene kleinere Gelegenheitschriften und Gedichte* (Divers écrits d'occasion et poèmes).

Strieder, *Hess. gel. Geesch.*

DRESSLER. Voyez DACHSLER.

DREUILLET (Élisabeth-Thomase, née de MONTLAUR, femme), poète française, née à Toulouse, en 1656, morte à Sceaux, en juillet 1739. Elle était à la fois jolie, aimable, et riche; Dreuillet, président à mortier au parlement de Toulouse, obtint sa main. Peut-être le don de son cœur ne suivit pas celui de sa personne, car dans un sonnet dont Louis XIV est l'objet, M^{me} Dreuillet dit de ce monarque :

Je l'aimeral, n'aurait-il que le bonte.
Plus que l'aimant le plus robuste — etc.

On aime à croire qu'en écrivant ces vers, M^{me} Dreuillet se laissait entraîner par son penchant poétique et qu'elle ignorait le médiocrisme. On doit également supposer que M^{me} Dreuillet ne sacrifia qu'aux muses, sur le mort de son mari l'ayant rendue libre, elle vint à Paris. Un ami, Jean Dumas d'Angoulême, la présenta chez la duchesse du Maine, qui tenait à Sceaux une véritable cour. M^{me} Dreuillet plut tellement à la princesse qu'elle devint sa compagne inséparable jusqu'à sa mort, qui eut lieu au château de Sceaux. M^{me} Dreuillet avait obtenu en 1706 et en 1710 le prix de l'éloges aux Jeux Floraux. On a peu de chose d'elle; les pièces les plus intéressantes sont restées dans les papiers de la duchesse de Maine, et n'ont pas été imprimées. On cite cependant *Le Phénix*, comte; — *Gémène*, élogue; — des *Chansons*, et autres poésies légères, écrites avec beaucoup d'élégance et publiées dans différents recueils du temps, principalement dans l'*Anthologie* et dans le *Recueil de vers choisis*; La Haye, 1718. A. Jann.

Le Nouvelliste du Parnasse. — Titus du Villot, le Parnasse français. — Du Mége, *Biographie française*.

DREUX (Comtes de), nom et titre qui pèterent les membres d'une famille seigneuriale qui remonte au dixième siècle. Les principaux furent :

DREUX (Robert I^{er}, dit le Grand), mort le 11 octobre 1188. Il était le troisième fils de Louis le Gros, et obtint le comté de Dreux, soit de son père, en 1132, soit de son frère, Louis VII, en 1135. En 1147, Robert accompagna le roi en Palestine; mais il fut un des premiers à repasser le détroit de France après le malheureux siège de Hama; et son retour fut suivi de près par des intrigues qui ne tendaient à rien moins qu'à lui faire déléguer la couronne. Quelques historiens, d'après Jean d'Ypres, écrivain du quatorzième siècle, ont prétendu que ce prince était l'aïeul de Louis VI, et que son père l'avait écarté de la succession.

(1) Et non Dresser, comme l'écrit par erreur la *Biog. universelle* des frères Michaud, nouv. edit.

use de faiblesse d'esprit. Cette incapacité ne l'avait pas empêché cependant d'être veuve de Rotrou II, comte du Perche, et à son apanage le douaire de sa femme, à signaler, soit en Terre Sainte, soit de retour, comme un brave chevalier. S'il en soit, il avait déjà tenu une conseil équivoque avant son départ pour la Palestine. Parmi les mécontents qu'il rallia à son tour, ignorèrent le fils de sa femme, Rotrou, le Perche, la comtesse Alix de Bourbon, à Cahors, chancelier du roi, et quelques lignataires de l'Église. Mais Suger, par sa sagesse, fit avorter le complot, et Robert resta dans le devoir. En 1152 il s'allia au frère pour attaquer Henri II, duc de Normandie. L'année suivante il fonda la ville de Dreux, son nom, fut appelée Brie-Comte-Robert (Comitis Roberti). En 1159, tandis que le Jeune défendait en personne la ville de Dreux contre Henri II Plantagenet, de l'Angleterre, le comte de Dreux et son frère, évêque de Beauvais, opposèrent une résistance à Thibaut V, comte de la Champagne, et franchissant à leur tour les frontières de Normandie, y portèrent le fer. Ce fut à la même époque que Robert fonda la ville de Dreux une charte de confirmation vers le même temps l'église Saint-du Louvre, à Paris. Protecteur des lettrés que l'époque le comportait, il voulut fonder dans cette église un hôpital pour les pauvres, sous la direction d'un maître à presider à leurs études et de pourvoir à leur instruction. Vers la fin de sa longue carrière, Robert le Grand céda le comté de Dreux à son aîné, Robert II (1184), et dès lors plus que le titre de comte de Braine. Il ne la seigneurie de cette ville, ainsi que Fère-en-Tardenois, de Mesle et d'autres terres. Son mariage avec la veuve du comte de Dreux. On grava sur la tombe de Robert ce distique :

Robertus mira pietate refertus
est : heu ! noli plura rogare, tacet.

(Philippe de), évêque de Beauvais, comte de Dreux, mort dans son diocèse, en 1217. Le comte de Dreux passa deux fois en Terre Sainte (1178 et 1190) pour combattre les infidèles. Il resta la deuxième fois captif à Bagdad. De retour, il porta les armes contre les sarrasins entre leurs mains près de Milly, et fut jeté par Richard dans une étroite prison. Le pape Célestin III, ayant eu pitié de lui, l'interposa sa recommandation auprès du roi d'Angleterre pour sa délivrance : dans ses lettres, il l'appelait son cher fils ; mais Richard refusa de le libérer. L'évêque avait écrit au roi d'Angleterre en quelle occasion l'évêque avait été captif, et lui avait envoyé sa cote d'armes, ornée, avec ordre à celui qui la lui apportait de dire, comme Jacob : « Voyez, mon père, si c'est là la tunique de votre fils, »

le pape n'eut autre chose à répliquer, sinon que le traitement qu'on faisait à ce prélat était juste, puisqu'il avait quitté la milice de Jésus-Christ pour suivre celle du monde. Philippe ayant enfin été délivré, en 1202, n'en continua pas moins à guerroyer. En 1210 il se croisa contre les albigeois ; mais, plus scrupuleux ou plus circonspect, il ne voulut plus violer les canons de l'église, et on le vit désormais combattre, non avec l'épée, mais avec la massue ; il disait « qu'assommer n'était pas répandre le sang ». Ce fut en effet armé d'une massue qu'il parut aux champs de Bouvines (1214), où il fut un des héros de la journée.

DREUX (Robert II, comte de), frère du précédent, mort en 1218. Il partit pour la croisade en 1190 ; devant les lenteurs de Philippe-Auguste, il contribua beaucoup à la prise d'Acre en 1191, et se trouva en 1204 au siège de Rouen. En 1211 il se croisa contre les albigeois, et fournit à Simon de Montfort, qui était à la tête de cette croisade, un renfort considérable ; deux ans après, il se signala, ainsi que l'évêque son frère, à Bouvines. Il eut pour successeur Robert III, son fils aîné. De Pierre Mauclerc, son deuxième fils, descend la dernière maison des ducs de Bretagne (voyez l'article ci-bas).

DREUX (Robert III, comte de), surnommé Gâtéble (1), mort en 1234. Il défendit Nantes contre Jean, roi d'Angleterre, qui le fit prisonnier, mais lui rendit la liberté en 1214. Robert III se trouva au siège d'Avignon en 1225. Il se déclara d'abord contre la régence de la mère de Louis IX ; mais il ne tarda pas à faire sa soumission. Sa mort fut pour Blanche une perte véritable. Il avait à plusieurs reprises fait l'office de médiateur entre cette princesse et son frère Mauclerc, duc de Bretagne.

DREUX (Henri de), frère du précédent, mort le 18 juillet 1240. Il fut nommé archevêque de Reims, en 1227. S'étant brouillé avec le roi saint Louis, au sujet des franchises des bourgeois de Reims, il tint en 1235 un concile à Saint-Quentin, et excommunia le monarque français. Celui-ci arrangea l'affaire en rendant à Paris, en janvier 1236, un jugement par lequel les habitants de Reims payaient dix mille livres parisis à leur archevêque.

DREUX (Pierre de), surnommé Mauclerc, duc de Bretagne et comte de Richemont, frère des précédents, mort en 1250. Philippe-Auguste, devenu l'arbitre de la Bretagne après la triste fin d'Arthur et ses propres victoires sur Jean sans Terre, fit épouser en 1213 Alix de Thouars, sœur d'Arthur, à un prince de la maison de France, Pierre de Dreux, surnommé Mauclerc, petit-fils de Louis le Gros. Le roi imposa à son parent des conditions qui avaient pour but de placer dans une étroite dépendance vis-à-vis la couronne de

(1) Il tira ce surnom de ce que dans son jeune âge il avait fortuitement gâté quelques molasses.

France le duché, dont il n'aurait pu s'emparer directement. Il lui fit jurer de le servir fidèlement envers et contre tous, et de recevoir les hommages des Bretons, avec cette clause : *sauf la fidélité au roi de France, notre sire*. Le nouveau duc s'engagea à s'en rapporter, dans ses conflits avec ses propres vassaux, aux décisions de la cour du roi ; son frère, Robert III, comte de Dreux, se rendit caution de ses engagements, et consentit à ce que le roi saisît ses domaines si le duc de Bretagne manquait à ce qu'il avait promis. Pierre de Dreux avait d'abord étudié pour entrer dans l'Église. Son savoir, sa dextérité lui avaient valu le surnom que l'histoire a consacré. Il était railleur, peu sincère, inconstant dans son amitié, remuant et n'écoulant que les conseils d'une ambition intéressée et jalouse. Sa vie se passa dans une agitation perpétuelle et en guerre avec Philippe-Auguste, avec ses propres sujets, ou avec les infidèles. D'abord il eut à repousser les attaques de Jean sans Terre, et contribua au succès que le jeune Louis, fils du roi de France, remporta sur les Anglais au combat de La Roche-au-Moine (1214). L'esprit entreprenant et inquiet de Pierre Mauclerc se tourna ensuite contre les privilèges ecclésiastiques ; la lutte qu'il engagea de ce côté lui valut une excommunication (1217). Cette hostilité intéressée envers l'Église ne l'empêcha pas de prendre parti pour elle contre les albigeois ; lutte qui pouvait offrir à son ambition plus d'un côté favorable. Après avoir réprimé une révolte de quelques seigneurs bretons, il amena au roi Louis VIII un renfort pour assiéger La Rochelle. La puissance dont jouissait l'Église en Bretagne était telle qu'il songea, pour y mettre un frein, à diriger contre elle l'esprit des nobles. Il tint à Nantes, à cet effet, une assemblée générale de la noblesse (1225), et y rendit quelques ordonnances contre le clergé. La croisade contre les albigeois, ranimée par le zèle emporté de Louis VIII, appela encore une fois le duc de Bretagne, qui suivit le roi au siège d'Avignon ; mais ses intrigues pour supplanter le comte de Flandre le mirent bientôt en mésintelligence avec Louis, dont la mort suivit de près la prise d'Avignon. Un nouveau champ s'ouvrit alors aux projets ambitieux du duc. La couronne passait sur la tête d'un enfant, Louis IX, et le pouvoir tombait aux mains d'une femme, Blanche de Castille : c'était une occasion de rejeter les dures conditions de dépendance que Philippe-Auguste lui avait imposées. Il se ligua avec les comtes de la Marche et de Champagne, et ces trois seigneurs refusèrent d'assister au sacre du jeune roi. Mais Blanche sut détacher de la ligue le comte de Champagne, et Pierre se vit contraint de consentir à un accommodement (1227). L'année suivante, l'insurrection féodale recommença, et Pierre Mauclerc ne manqua pas d'y figurer ; toutefois, la tentative échoua de nouveau, et il en fut quitte pour solliciter un second pardon (1228). Bientôt pour se

venger du comte de Champagne, dont l'attachement pour la régente avait fait avorter ses desseins, Pierre de Dreux se jeta sur les terres de comte ; mais Louis IX accourut en hâte, et le duc fut forcé de se retirer (1229). Après un nouveau traité, Pierre Mauclerc, irrité de tant d'efforts infructueux, se tourna du côté de l'Angleterre, se rendit dans ce pays, et s'engagea en secret à conduire le roi Henri III en Bretagne. Cette nouvelle trahison fut découverte ; Louis IX assigna le coupable, qui, n'ayant osé comparaitre, fut condamné à perdre ses terres d'Anjou. Pierre répondit à cette sentence en envoyant un chevalier déclarer qu'il ne se tenait plus pour homme-tige du roi, et qu'il le défiait. Louis se mit en campagne, et fit, au cœur de l'hiver, le siège de plusieurs places de Bretagne ; enfin, un nouveau jugement déclara Pierre déchu de son duché (1230). Mais les secours qu'il avait sollicités de l'Angleterre lui arrivèrent à temps, et Louis, dont l'armée était travaillée par des divisions et des mécontentements, fut contraint de rétrograder. Cependant, après l'expiration d'une trêve à laquelle il avait consenti, le roi de France assemble de nouvelles forces, et marcha résolument contre son vassal. Celui-ci ne jugea pas à propos de l'attendre ; il se rendit à Paris, et se soumit *haut et bas* à tout ce qu'exigea son ennemi. Ce nouvel accord dura jusqu'en 1236 ; Pierre Mauclerc ayant marié son fils Jean avec l'héritière de Navarre, tenta une nouvelle coalition contre le roi ; mais l'ambitieux prince touchait son moment où il devait, suivant les termes de son contrat de mariage, résigner la puissance dont il n'était que dépositaire durant la minorité de son fils aîné. Le fils d'Alix de Bretagne fut reconnu duc, sous le nom de Jean I^{er}, et la père se qualifia simplement *Pierre de Bretagne, chancelier*. Dans la nouvelle situation où cet événement le plaça, il tourna toute son activité ailleurs, et se fit nommer chef de la croisade en 1238 ; la disette se mit dans l'expédition ; une partie seulement persista dans l'entreprise et aborda en Palestine. De ce nombre fut Pierre Mauclerc ; les croisés arrivèrent de Ptolémaïs pour faire le siège de Damas. Pierre agit en homme décidé à courir les aventures et à se débarrasser de la perte de son duché par la conquête de quelques provinces sur les ennemis du saint-sépulcre. Mathieu Pâris rapporte qu'ayant été averti qu'un duc combattait un grand convoi de bœufs à Damas, il sortit du camp sans bruit, et mit l'ennemi en fuite, après un choc assez rude ; il entra avec les siens dans une place où ils se réfugièrent, la pile et passa au fil de l'épée toute la garnison. Mais ces proesses aboutirent à une défaite complète et à la captivité du plus grand nombre. De retour en France, l'ancien duc de Bretagne occupa son activité en se mêlant à diverses intrigues, dissimula, autant qu'il put, dans les affaires de la Bretagne, et arma contre les Anglais de nombreux corsaires. Enfin, la croisade dont il se

le France fut le chef (1249) offrit une nouvelle carrière à son esprit aventureux. L'issue de cette expédition eût été peut-être différente si ses avis de Mauclerc eussent prévalu. Il avait ouvert le conseil de s'assurer d'abord d'Alexandrie. Son expérience de la guerre, la connaissance qu'il avait acquise précédemment du pays, le genre de guerre qui pouvait y réussir, donnaient de l'autorité à ses avis ; mais l'impatience du comte d'Artois l'emporta. Mauclerc, malgré la prudence de ses vues avant le combat, ne s'épargna pas dans l'attaque. Il suivit le comte d'Artois à la Massoure, et exposa courageusement sa vie. Il sortit du combat blessé au visage et perdant le sang par la bouche en abondance. Loinville lui rend ce témoignage qu'il le trouva revenant de la Massoure bien se maintenant, et n'étoit assez poursuivi et chassé de près. Il ajoute que toute sa bataille (1) était composée de chevaliers de son lignage. Pierre Mauclerc partagea la captivité du roi, et mourut après sa délivrance, en vue des côtes de France. Il eut deux femmes, Alix de Bretagne, qui mourut en 1221, et Marguerite de Montague. Il laissa deux enfants : Jean I^{er}, qui devint duc de Bretagne en 1237, et Yolande, mariée au fils du comte de la Marche.

Joinville, Chron. — Duchesne, Hist. de la Maison de Dreux. — Sismondi, Hist. des Fr. — Henri Martin, Hist. de Fr. — Michelet, Hist. de Fr., II. — Le Bas, Diction. napol. de la France.

DREUX (Jean I^{er} DE), fils aîné de Robert III, mort à Nicosie (Chypre), sur la fin de l'année 1248. Sa postérité mâle, dont l'histoire ne présente rien de saillant, posséda le comté jusqu'en 1345, où mourut Pierre, frère et successeur de Jean III. Les prédécesseurs de Pierre, depuis Jean I^{er}, avaient été :

Robert IV (1249-1282) ;

Jean II, le Bon (1282-1309) ;

Robert V (1309-1329) ;

Jean III (1329-1331).

Pierre laissa une fille et une sœur, toutes deux nommées Jeanne : elles lui succédèrent l'une après l'autre : Jeanne I^{re} mourut en 1346, et Jeanne II en 1355 ; celle-ci laissa, de son mariage, vicomte de Thouars, un fils nommé Simon, qui fut tué dans un tournoi, en 1365, le jour de ses noces avec Jeanne d'Artois, et deux filles, Péronnelle et Marguerite de Thouars, qui se partagèrent le comté de Dreux. Ces deux filles le vendirent, en 1377 et 1378, à Charles V, qui le réunit à la couronne.

Il y avait aussi des vicomtes de Dreux, dont l'histoire est peu connue et n'offre aucun intérêt.

Duchesne, Hist. de la Maison de Dreux. — Art de vérifier les dates, I^{re} part., t. XXI.

DREUX-BRÉZÉ. Nom d'une famille dont l'origine remonte, dit-on, par une filiation non

interrompue, jusqu'à Pierre de Dreux. Elle ajouta à Dreux le nom de Brézé à partir du dix-septième siècle, lors de l'échange que fit avec le grand Condé du marquisat de la Galissonnière, pour la terre de Brézé, Thomas de Dreux, conseiller au parlement de Paris, etc. ; il s'appela dès lors *marquis de Brézé*, la terre de ce nom ayant été en sa faveur érigée en marquisat par lettres d'août 1685, enregistrées en la chambre des comptes et au parlement de Paris les 23 juillet et 5 août 1686.

La famille de Brézé proprement dite est aujourd'hui éteinte ; ses membres les plus connus furent les suivants :

Brézé (Jean DE), seigneur de La Varenne, mort en 1351.

Brézé (Pierre Jacques DE). Voyez Brézé.

Brézé (Louis DE), fils de Jacques vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut grand-veneur de François I^{er}, qui le créa chevalier à la cérémonie de Compiègne, le jour de Saint-Michel 1527. Il épousa en premières noces Catherine de Dreux, dont il n'eut point d'enfants, et ensuite Diane de Poitiers (voy.), depuis duchesse de Valentinois. Deux filles naquirent de cette union, Françoise de Brézé, mariée à Robert de La Marek, quatrième du nom, duc de Bouillon, maréchal de France, et Louise de Brézé, qui épousa Claude de Lorraine, duc d'Aumale, fils puîné de Claude, duc de Guise.

Brézé (Gaston DE), souche des seigneurs de Plannes, d'Auvricher et de Plainboise, frère du précédent et troisième fils de Jacques. Il était maréchal de Normandie. Il épousa Marie de Cerisai ; de ce mariage il eut Louis évêque de Meaux (dont l'article suit) ; Catherine, mariée à Nicolas de Dreux, vidame et baron d'Esneval, de Pavilly, de Pierrecourt, etc. ; et Françoise, alliée à Gilles Le Roi, seigneur de Chillou.

Brézé (Louis DE), fils du précédent, mort le 15 septembre 1598. Il fut évêque de Meaux et trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris. Le 1^{er} juin 1556 il fut nommé grand-aumônier de France, à la sollicitation de la duchesse de Valentinois. Il assista au concile de Trente.

Dans la branche collatérale des Dreux-Brézé on distingue :

DREUX-BRÉZÉ (Michel DE), *marquis de Brézé*, né en 1699, mort en 1754. Il fut colonel en 1720, brigadier d'infanterie en mars 1741, lieutenant général en mars 1744, commandant pour le roi à Tournay en 1745 ; gouverneur de Loudun, grand-maitre des cérémonies de France en 1749 ; prévôt et maitre des cérémonies des ordres, et commandant en chef des provinces de Flandre et de Hainaut.

DREUX-BRÉZÉ (Thomas DE), fils du précédent, connu sous le nom de marquis de Dreux, mort le 26 mars 1749. Il fut lieutenant général, gouverneur des villes et châteaux de Loudun, du Loudunois, des îles Sainte-Marguerite, Saint-Honorat, etc., et grand-maitre des cérémonies,

(1) Bataille est ici dit pour corps de troupes ou escadron. Le corps que commandait Mauclerc était entièrement composé de sa famille et de leurs vassaux.

depuis mars 1701. Il était gendre du ministre Chamillart.

Brézé (*Henri-Erard*, marquis DE DREUX ET DE), mort en 1829. Il était fils de Joachim de Dreux, frère cadet de Michel de Dreux, et avait épousé Adélaïde-Philippine de Custine, fille du général de ce nom (*voy.*). Nommé dès l'âge de seize ans à la charge de grand-maitre des cérémonies de France, dont sa famille était en possession depuis plus d'un siècle, le marquis de Brézé fut chargé, peu d'années après son entrée en fonctions, de pourvoir aux préparatifs des états généraux. La tâche était difficile, parce qu'elle le mettait en contact avec les hommes les plus marquants et les plus impétueux de la représentation nationale, contre lesquels il était souvent obligé de lutter pour soutenir la prérogative royale; cependant le grand-maitre déploya dans les circonstances les plus épineuses une sagesse et une fermeté qui auraient fait honneur à l'expérience la plus consommée. Il débuta dans ce rôle délicat le 20 juin 1789. Ce jour avait été choisi par la majorité des membres du clergé pour se réunir aux députés du tiers état. Pour prévenir cette réunion, la cour ordonna la fermeture des salles d'assemblée des états, sous le prétexte de préparatifs à y faire pour une séance royale indiquée au 22; et le 20 juin au matin le marquis de Brézé dut faire au président Bailly la notification de la décision du roi. Cet incident amena la fameuse séance du Jeu de Paume. Cependant la séance royale, fixée d'abord au 22 juin, fut remise au 23. Le marquis, qui avait signifié cet ajournement à l'assemblée, eut encore à supporter le mécontentement des députés du tiers, blessés du peu d'égards qu'on leur témoignait en leur assignant pour lieu de réunion une galerie de bois servant de vestibule à une porte détournée, et en les laissant longtemps exposés à une pluie battante avant de leur permettre l'entrée de la salle, dans laquelle les représentants du clergé et de la noblesse étaient déjà commodément assis bien avant qu'ils fussent eux-mêmes introduits. La déclaration impérieuse par laquelle le roi venait de clore l'espèce de lit de justice pour lequel les trois ordres avaient été convoqués avait révolté l'assemblée et déposé au fond de tous les cœurs un mécontentement et une indignation qui se révélaient par un morne silence. Les dernières paroles du monarque étaient une injonction formelle de se retirer immédiatement. Toute la noblesse et une partie du clergé avait obéi; mais les députés des communes et l'autre partie du clergé étaient demeurés à leur place, dans une immobilité froide et résolue, lorsque tout à coup Mirabeau se lève, et, dans une improvisation entraînée, propose la motion de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution au pays. En ce moment le grand-maitre des cérémonies paraît, et s'adressant au président: « Monsieur, lui dit-il, vous avez entendu les ordres du roi? — Je vais prendre

« ceux de l'assemblée, répond Bailly; elle s'est
« ajournée après la séance royale, et je ne puis
« la séparer sans qu'elle en ait délibéré. — Est-
« ce là votre réponse, et puis-je en faire part au
« roi? — Oui, monsieur. » Puis se tournant vers
les députés qui l'entouraient: « Je crois, ajouta
« Bailly, que la nation assemblée ne peut recevoir
« d'ordre. » Ce fut alors que Mirabeau, s'élançant
vers le marquis, lui adressa la fameuse apostrophe
sur laquelle on a fait tant de variantes (1).

Sujet fidèle, le marquis de Brézé n'abandonna pas, quand il le vit dans le malheur, la prince dont il avait partagé la fortune; jusqu'à la journée du 10 août, il resta constamment auprès de sa personne, et ce ne fut que du moment où il désespéra de pouvoir le servir en France qu'il suivit le cours de l'émigration. Plus tard, par déférence pour les ordres de Louis XVIII, qu'il était allé rejoindre à Vérone, il resta dans sa patrie. Il vécut dans l'obscurité sous l'Empire. A la Restauration, il reprit les fonctions de grand-maitre des cérémonies, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Il avait été appelé en 1815 à la chambre des pairs. [*Enc. des G. du M.*]

Voy. pour les Dreux et Dreux-Breux, Anstett, Hist. — Simonet, Hist. des Français. — Henri Martin, Hist. de France. — Duchêne, Histoire de la Maison de Dreux.

DREUX-BREZÉ (Scip. rqp. m.). le
précédent, homme r. fran. m.
Andelys, le 13 déc. 1793, 1794
1845. Il étudia à l'école
fit en qualité d'
l'Empire. A ses
que lorsque au plus tard
permission de reprendre
au moment même où son
de Louis XVIII. Attaché au
qualité d'aide-de-camp, il
comme simple volontaire, aux
retraite de Lo
temps après la

(1) La véritable variante a été ainsi
fil même du marquis, plus de quatre
chambre des pairs, dans la séance du
« historiens du temps ont tenu pour constant
« manière plus ou moins exacte
« retour du roi Louis XVIII, r
« prince lui demanda de s'en l
« à sa volonté. N'étant plus retenu par
« s'adressant, je puis dire aujourd'hui que
« se passèrent. Mon père fut enveloppé par
« ordonner à l'Assemblée nationale de se
« entra couvert: tel était son devoir, mais
« au nom du roi. De grandes choses m
« à sa vue: on lui cria de se dévouer
« refusa énergiquement. Alors Mirabeau
« lui dit tout: « Allons dire à votre m
« Nous sommes ici par la voix de l
« matérielle seule pourrait nous fu
« Mon père prit alors la parole, et
« Je ne puis reconnaître, dit-il, en
« le député du bailliage d'Als, et l
« assemblée. Puis il se retira quelques
« alla rendre compte au roi de ce qui s'était
« tement, messieurs, comment les
« j'en appelle aux souvenirs des
« bre qui siégeaient alors dans l

ne dans le premier régiment de cuirassiers la garde royale, il se retira en 1827 ce militaire, avec le grade de lieutenant, et hérita en 1829 de la charge de l'ordre des cérémonies et de la dignité de pair. Dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière nouvelle, le marquis de Dreux-Bréville les talents qui lui ont assigné une place à part dans un rang éminent. Après la révolution de 1830, il se rallia au nouveau gouvernement « parce que, disait-il, dans la position où nous sommes, c'est le seul moyen de contribuer à la patrie ». Mais il conserva ses sympathies pour la dynastie dont il approuva les derniers actes. Défensivement les principes de la monarchie constitutionnelle, et combattant les tendances démocratiques du mouvement de Juillet avait été, il se signala par une opposition mesurée. Ses nombreux discours devant la chambre des pairs respirent un sens des convenances oratoires.

Belle, Hist. des Deux Rest. — Lamartine, *Hist.* — Louis Blanc, *Hist. de Dix Ans.* — *Monit.* mars 1846. — *Éloge funèbre de M. de Dreux-Bréville à la chambre des pairs*, par le duc de Nemours.

DREUX (Pierre-Lucien-Joseph), littérateur né à Tours, en 1756, mort dans la ville, le 14 février 1827. Il était fils d'un homme qui reçut une bonne éducation, et écrivit, en outre, plusieurs pièces de poésie qui eurent du succès. Plus tard, il passa en Belgique rédacteur de *L'Esprit des Journaux* qui s'imprimait à Liège. Dreux revint à cette ville la Société d'Émulation. Il fut ensuite secrétaire intime du ministre Verdet. En 1820 Dreux fut nommé bibliothécaire de la ville de Tours. On a de lui : *Essai sur l'histoire de la ville de Tours*, suivi de *Poésies diverses*; Amst., 1783, 1786, et Paris, 1802, in-18; — *Œuvres complètes de divers genres de littérature et de sciences*, Paris, 1809, in-12, et 1819, in-16. On trouve dans ce recueil une *Épître à Desfontaines* comédie intitulée *La Lecture, ou le Poète*.

Biographie de la Touraine. — Querard, *La Touraine*.

DREUX (Pierre-Anne de), architecte français, en 1768. Élève de Percier et Fontaine, il obtint le prix de Rome, voyagea en Italie, et à son retour à Paris fit successivement des constructions suivantes : le presbytère et la chapelle de la Vierge de l'église de Saint-François; le château de Pont-sur-Seine, pour M. de Perrier; le château de Lormois-sur-Meuse, M. de Patrice; une chapelle gothique à la Madeleine de Condé, près Meaux; le Théâtre-Français, sur le boulevard du Temple, etc. Enfin, il fit un voyage en Italie, en Istrie, et en Asie Mineure. G. de F.

Des Beaux-Arts

DREUX. Voyez DROGON.

DREUX DU RADIER (Jean-François), littérateur français, né à Châteaufort-en-Thimerais, le 10 mai 1714, mort dans la même ville, le 1^{er} mars 1780. D'abord avocat, puis lieutenant particulier au bailliage de sa ville natale, il se démit de cette fonction judiciaire pour se livrer entièrement à la culture des lettres. Historien, poète, journaliste et traducteur, il a fait paraître un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Éloges historiques des hommes illustres de la province du Thimerais*, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages; Paris, 1749, in-12; — *Bibliothèque historique et critique du Poitou*; Paris, 1754, 5 vol. in-12, ouvrage estimé; nouv. édit., continuée jusqu'en 1840, Niort, 1842, 3 vol. in-8°; — *Essai historique, critique, philosophique, politique, moral et galant sur les Lanternes*; Dole (Paris), 1755, in-12. Cette facétie, à laquelle eurent part le docteur Le Camus, l'abbé Lebeuf et Jamet le jeune, a été reproduite, sous le titre d'*Essai sur les Lanternes*, dans le tome XI des Œuvres badines complètes du comte de Caylus; Paris, 1787, 12 vol. in-8°; — *L'Europe illustrée, contenant les vies abrégées des souverains, des princes, etc.*, depuis le quinzième siècle compris jusqu'à présent, avec leurs portraits gravés par Ollivier; Paris, 1755; ibid. 1777, 4 vol., très-grand in-8°. Les exemplaires portant la date de 1755 contiennent les premières épreuves des gravures; — *Anecdotes historiques et littéraires sur Philippe Desportes*; 1757, in-12; — *Lettre à M. Jamet le jeune, sur Gilles Durant de la Bergerie*; 1757, in-8°, publiée sous le pseudonyme de Thémistocle, et réimprimée dans le *Journal historique sur les matières du temps*; juillet 1757, pag. 44 et suiv.; — *Lettre à M. L... T...* (l'abbé Trublet) contenant la généalogie de Corneille; 1757, in-12 : cette lettre a pour but d'établir les droits de François Corneille, qui se portait héritier de Fontenelle; — *Tablettes anecdotes et historiques des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV*; Paris, 1759, 3 vol., petit in-12, publiées sous les initiales D. D. R.; nouv. (3^e) édit., Paris, 1781, 3 vol. in-12; — *Table générale, alphabétique et raisonnée du Journal historique de Verdun, depuis 1697 jusqu'en 1756*; Paris, 1759, 9 vol. in-8°; — *Mémoires historiques, critiques et anecdotes des reines et régentes de France*; Paris, 1763, 7 vol. in-12; 4^e édit., Paris, 1808, 6 vol. in-8°; — *Récréations historiques, critiques, morales et d'érudition, avec l'histoire des fous en titre d'office*; La Haye, 1768, 2 vol. in-12; — *Satires de Perse, traduites en vers français et en prose latine et française, avec le texte, des variantes et un discours sur la satire et les satiriques latins et français, des remarques critiques sur les traducteurs et les endroits les plus difficiles du texte*; 1772, in-12; — *Conférence de l'édit des présidiaux du*

mois de mai 1777, avec les ordonnances, édits et règlements sur cette matière; Paris, 1780, in-18. Haillet de Couronne a publié le *Catalogue des ouvrages imprimés ou manuscrits de M. Dreux du Radier* (rédigé par ce dernier); Rouen, 1776, in-2, tiré à soixante exemplaires. Il contient vingt-sept ouvrages ou opuscules, soixante dissertations insérées dans les journaux, et vingt ouvrages manuscrits. E. REGNARD.

Ersch, *La France littéraire*. — *Catalog. de la Bibl. imp.*

* **DREVES (Lebrecht)**, né à Hambourg, en 1816. Il fit ses humanités dans sa ville natale, et étudia de 1836 à 1838 le droit à Iéna et à Heidelberg. A son retour à Hambourg, il suivit le barreau comme avocat et rédigea un journal intitulé : *Neue Hamburgische Blätter* (Nouvelles feuilles de Hambourg). Tout en se livrant aux travaux de sa profession, il s'adonna avec assez de succès à la culture des lettres. On a de lui plusieurs poésies lyriques une comédie *Der Lebensretter* (Le Sauveur de la vie) — *Lyrische Anklänge* (Accents lyriques) Altenbourg, 1837 — *Vigilien, nächtliche Lieder* (Vigiles, Chants nocturnes); Bonn, 1839 — *Schlichte Lieder* (Simples Chants); Hambourg, 1843. On lui attribue en outre les *Lieder eines Hansenten* (Chants d'un membre de la hanse) Wesel, 1843. Parmi ses autres poésies on distingue : *Drei Freunde* (Trois Amis), et *Alexander*.

W. DE S.

Gödike, *Deutschlands Dichter von 1813 bis 1843*.

DREVET (Pierre), graveur français, né à Sainte-Colombe (Dauphiné), en 1664, mort à Paris, 1739. Il était élève de Germain Audran, s'attacha particulièrement au genre du portrait, et se distingua par la pureté de son burin. En 1707 il devint membre de l'Académie des Arts. Personne jusqu'à lui n'avait si bien réuni la ressemblance des traits, l'élégance des détails et la suavité de l'exécution. On doit placer Pierre Drevet au premier rang des graveurs français. Parmi ses excellentes planches, on cite : *Louis XIV*, en pied, d'après H. Rigaud; — *Louis XV*, sur son trône, faisant pendant au précédent et d'après le même peintre; — *Le prince de Conti*, en pied, d'après le même; — *Le comte de Toulouse*; id.; — *De Beauvau*, archevêque de Narbonne; id.; — *Nicolas Boileau-Despréaux*; id.; — *La duchesse de Nemours*; id.; — *Le cardinal de Fleury*, assis dans un fauteuil; id.; — *Le maréchal de Villars*; id.; — *Hyacinthe Rigaud*, le peintre; id.; — *Mme Rigaud*, mère du précédent; — et les portraits suivants, d'après nature : *Le dauphin*; — *Le cardinal de Noailles*; — *Le cardinal de Rohan*; — *Girardon*, le sculpteur; — *Le marquis de Dangeau*; — *Philippe V*, roi d'Espagne; — *Le duc du Maine*; — *Titon du Tillet*, auteur du *Parnasse français*; — *M. de Lambert*; — *Mme de Serre*; — *Mme de Châspine*, etc.

Pernetty, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, II, 12 — *Basan, Dictionnaire des Graveurs*. — *Le Bas, Dictionnaire encycl. de la France*.

DREVET (Pierre), graveur français, fils du précédent, né à Paris, en 1697, mort dans la même ville, en 1739. Il était élève de son père. qu'il surpassa souvent pour le charme, la délicatesse et la finesse du trait. Il ne se borna pas au portrait, et aborda avec succès les sujets historiques. Quoique mort jeune encore, ses productions sont fort nombreuses, car dès l'âge de treize ans il exécutait d'une manière remarquable. Son chef-d'œuvre est le portrait en pied de *Bossuet*, que les connaisseurs appellent le *chef-d'œuvre de la gravure*. Les premières épreuves de cette estampe sont fort rares, mais faciles à distinguer, l'imprimeur ayant, après chaque tirage de cent exemplaires ajouté un point après les mots *Hyacinthus Rigaud pinxit*; néanmoins, l'acheteur doit observer si un ou plusieurs de ces points n'ont pas été grattés. On cite encore de Drevet les portraits du cardinal *Guillaume Dubois*, assis, d'après H. Rigaud; — de *Conti*, inspecteur des bâtiments royaux, d'après le même; — de *Mlle Lecouvreur*, actrice, d'après Coppel fils; — de *Samuel Bernard*, assis, d'après H. Rigaud; — de *Sainte-Marthe*; — de *Dufay*; — de *l'abbé Pucelle*, conseiller au parlement, d'après Rigaud, etc. Parmi les sujets historiques gravés par le même artiste, on remarque surtout : *La Présentation au temple*, d'après Louis Boullogne; — *Adam et Ève*, d'après Coppel; — *Louis XV*, dans sa jeunesse, conduit par *Minerve au temple de la gloire*, d'après le même; — *Rébecca*; id.; — *M. de France aux pieds de la Vierge*, gravure pleine de charme; — *La Prière au Jardin des Oliviers*, d'après Restout; c'est le dernier ouvrage de Drevet.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — *Les Lyonnais dignes de mémoire*, II, 120.

DREVET (Claude), graveur français, oncle du précédent, né à Lyon, en 1710, mort à Paris, en 1782. Il se fit remarquer par le charme et la délicatesse de son burin. On cite de lui les portraits suivants : *Le cardinal d'Auvergne*, assis, d'après Rigaud; — *De l'Intimille*, archevêque de Paris, d'après le même; — *Le comte de Zinzendorf*; id.; — *Mme Le Bret*, en Cerce; id. Basan, *Dictionnaire des Graveurs*. — *Basan, Les Lyonnais dignes de mémoire*, II, 120.

DREVIN (Guillaume), poète français, vers la fin du quinzième siècle, mort vers 1560. Il embrassa avec ardeur la querelle des catholiques contre les protestants. Il a laissé deux opuscules, dont les principaux sont : *Les Erreurs des Luthériens*, ennemis de notre sainte Église et vrais turlupins, résidant en la ville de Genève et autres; Paris, sans date, in-8°; — *Lamentation de notre sainte Église sur les contradictions des hérétiques*; Paris, sans date, in-8°. H. G.

De Verdier, *Bibl. franc.*

mois de mai 1777, avec les ordonnances, édits et réglemens sur cette matière; Paris, 1780, in-18. Haillet de Couronne a publié le *Catalogue des ouvrages imprimés ou manuscrits de M. Dreux du Radier* (rédigé par ce dernier); Rouen, 1776, in-12, tiré à soixante exemplaires. Il contient vingt-sept ouvrages ou opuscules, soixante dissertations insérées dans les journaux, et vingt ouvrages manuscrits. E. REGNARD.
Ersch, *La France littéraire*. — *Catalog. de la Bibl. imp.*

DREVES (Lebrecht), né à Hambourg, en 1816. Il fit ses humanités dans sa ville natale, et étudia de 1836 à 1838 le droit à Jéna et à Heidelberg. A son retour à Hambourg, il suivit le barreau comme avocat et rédigea un journal intitulé *Neue Hamburgische Blätter* (Nouvelles feuilles de Hambourg). Tout en se livrant aux travaux de sa profession, il s'adonna avec assez de succès à la culture des lettres. On a de lui plusieurs poésies lyriques une comédie *Der Lebensretter* (Le Sauveur de la vie); — *Lyrische Anklänge* (Accents lyriques); Altenbourg, 1837; — *Vigilien, nächtliche Lieder* (Vigiles, Chants nocturnes); Bonn, 1839; — *Schlichte Lieder* (Simples Chants); Hambourg, 1843. On lui attribue en outre les *Lieder eines Hanseaten* (Chants d'un membre de la hanse); Wesel, 1843. Parmi ses autres poésies on distingue : *Drei Freunde* (Trois Amis), et *Alexander*.

W. DE S.

Gödike, *Deutschlands Dichter von 1813 bis 1843*.

DREVET (Pierre), graveur français, né à Sainte-Colombe (Dauphiné), en 1664, mort à Paris, 1739. Il était élève de Germain Audran, s'attacha particulièrement au genre du portrait, et se distingua par la pureté de son burin. En 1707 il devint membre de l'Académie des Arts. Personne jusqu'à lui n'avait si bien réuni la ressemblance des traits, l'élégance des détails et la suavité de l'exécution. On doit placer Pierre Drevet au premier rang des graveurs français. Parmi ses excellentes planches, on cite : *Louis XIV*, en pied, d'après H. Rigaud; — *Louis XV*, sur son trône, faisant pendant au précédent et d'après le même peintre; — *Le prince de Conti*, en pied, d'après le même; — *Le comte de Toulouse*; id.; — *De Beauvau*, archevêque de Narbonne id.; — *Nicolas Boileau-Despréaux* id.; — *La duchesse de Nemours*; id.; — *Le cardinal de Fleury*, assis dans un fauteuil; id.; — *Le maréchal de Villars*; id.; — *Hyacinthe Rigaud* le peintre id.; — *Mme Rigaud*, mère du précédent; et les portraits suivans, d'après nature : *Le dauphin*; — *Le cardinal de Noailles*; — *Le cardinal de Rohan*, Girardon, le sculpteur; — *Le marquis de Dangeau*; — *Philippe V*, roi d'Espagne; — *Le duc du Maine*; — *Tillon du Tillet*, auteur du *Parnasse français*; — *Mme de Lambert*; — *Mme de Serre*; — *Mme de L'Aubespine*, etc.

Pernetty. *Les Lyonnais dignes de mémoire*, II, 61.
— *Besan, Dictionnaire des Graveurs*. — *Le Bas, Dictionnaire encycl. de la France*.

DREVET (Pierre), graveur français, fils du précédent, né à Paris, en 1697, mort dans la même ville, en 1739. Il était élève de son père, qu'il surpassa souvent pour le charme, la délicatesse et la finesse du trait. Il ne se borna pas au portrait, et aborda avec succès les sujets historiques. Quoique mort jeune encore, ses productions sont fort nombreuses car dès l'âge de treize ans il exécutait d'une manière remarquable. Son chef-d'œuvre est le portrait en pied de *Bossuet*, que les connaisseurs appellent le chef-d'œuvre de la gravure. Les premières épreuves de cette estampe sont fort rares, mais faciles à distinguer, l'imprimeur ayant, après chaque tirage de cent exemplaires ajouté un point après les mots *Hyacinthus Rigaud pinxit*; néanmoins, l'acheteur doit observer si un ou plusieurs de ces points n'ont pas été grattés. On cite encore de Drevet les portraits du cardinal *Guillaume Dubois*, assis, d'après H. Rigaud; — de *Cotté*, inspecteur des bâtimens royaux, d'après le même; — de *Mlle Lecouvreur*, actrice, d'après Corré; — de *Samuel Bernard*, assis, d'après H. Rigaud; — de *Sainte-Marthe*; — de *Dufay*; — de *l'abbé Pucelle*, conseiller au parlement, d'après Rigaud, etc. Parmi les sujets historiques gravés par le même artiste, on remarque surtout : *La Présentation au temple*, d'après Louis Boullogne; — *Adam et Eve*, d'après Corré; — *Louis XV*, dans sa jeunesse, conduit par *Minerve* au temple de la gloire, d'après le même; — *Rebecca*; id.; — *M. de Tressan aux pieds de la Vierge*, gravure pleine de charme; — *La Prière au Jardin des Oliviers*, d'après Restout; c'est le dernier ouvrage de Drevet.

Besan, *Dictionnaire des Graveurs*. — *Les Espagnols dignes de mémoire*, II, 120.

DREVET (Claude), graveur français, cousin du précédent, né à Lyon, en 1710, mort à Paris, en 1782. Il se fit remarquer par le charme et la délicatesse de son burin. On cite de lui les portraits suivans : *Le cardinal d'Autry*, assis, d'après Rigaud; — *De Vintimille*, archevêque de Paris, d'après le même; — *Le comte de Zinzendorf*; id.; — *Mme Le Brez*, en Crin; id.

Besan, *Dictionnaire des Graveurs*. — *Pernetty, Les Lyonnais dignes de mémoire*.

DREVIN ((), vers la fin du ¹⁸ ; né Il embrassa avec ardeur les idées libérales contre les abus politiques et les opuscules, d'entre autres des *Luthérs*, de l'Église et ceux de Genève et de *Lamentation sur les contes de l'Église* sur les contes de Paris, sans date, in-8.
Du Verdier, *Bibl. Franç.*

de l'Europe, telles que la Hollande, la Hongrie, l'Autriche; partout il eut le même succès comme pianiste.

* **DREYSCHOCK (Raymond)**, violoniste bohème, frère du précédent, né à Zack, le 30 août 1824. Il entra au conservatoire de Prague en 1834, et devint, grâce aux leçons du professeur Pixis, un des meilleurs violonistes connus. En 1844 il fit en Allemagne, en Belgique et en Hollande, avec son frère Alexandre, un voyage qui établit sa réputation de virtuose. Il revint à Prague, et il alla donner des concerts à Brunn, Olmutz et Vienne. En 1850 il fut nommé professeur au conservatoire de musique de Leipzig.

Conversations-Lexicon.

DREYSSIG (Guillaume-Frédéric), médecin allemand, né en 1770, mort le 12 juillet 1819. Après avoir fait ses études médicales, il entra au service de la Saxe, et fut pendant plusieurs années médecin de la garnison de Koenigstein. En 1807 il fut nommé professeur à l'université de Charkow. On a de lui : *Handbuch der Pathologie der sogenannten chronischen Krankheiten*, etc. (Manuel pathologique des maladies dites chroniques, etc.); Leipzig, 1796-98, 2 vol in-8°; — *Handbuch der medicinischen Diagnostik*, etc. (Manuel de diagnostic médical, etc.); Erfurt, 1801-1803, in-8°; traduit en français par Renaudin, Paris, 1804, in-8°; — *Handwörterbuch der medicinischen Klinik oder der praktischen Arzneykunde* (Dictionnaire manuel de Clinique médicale, ou de science médicale pratique); Erfurt, 1806-1807, 2 vol.

Biographia medica.

DRIANDER ou **DRYANDER**. Voy. EICHMANN.

DRIDOEENS, en latin **DRIEDO** (*Jean*), théologien belge, né à Turnhout, mort à Louvain, le 4 août 1535. Il fit ses études à Louvain, y devint docteur en théologie, et en 1499 il y professa la philosophie, au collège du Faucon. Plus tard, par les conseils de maître Adrien Florent (depuis pape, sous le nom d'Adrien VI), Dridoens se consacra à la théologie, et se fit remarquer par son zèle contre les réformateurs. Il était alors chanoine de Saint-Pierre et curé de Saint-Jacques de Louvain. On a de lui : *De Scripturis et dogmatibus ecclesiasticis, quatuor libri*; Louvain, 1533 et 1550; — *De Gratia et libero arbitrio*; Louvain, 2 vol. 1547; — *De concordia liberi arbitrii et prædestinationis divinæ*; ibid.; — *De captivitate et redemptione generis humani*; Louvain, 1552; — *De Libertate christiana, tres libri*; ibid. On trouve le compte-rendu détaillé des ouvrages de Dridoens dans la *Bibliothèque sacrée* de Richard et Giraud, t. IX, p. 349.

Foppens, *Apparatus sacr.* — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, pars secunda, 680; — Bellarmin, *De scriptoribus ecclesiasticis*. — Erasme, *Epist. Codicæal.* — Rich. Simon, *Histoire critique*. — Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*. — Rive, *Chasse aux bibliographes*.

* **DRIEN (Guillaume)**, mathématicien français, né à Aix en Provence, vers 1520, mort vers 1570. Il s'acquît une certaine réputation par ses connaissances en astronomie. On a de lui : *Le Tabulaire astronomique, ou calendrier perpétuel, auquel livre sont contenus les principaux passages tant du Vieux que du Nouveau Testament*; Lyon, 1561, in-16; — *La Sphère du monde succinctement déclarée par brèves figures, tous les cercles l'un après l'autre mis, réduite à quatre livres*; Avignon, même date, in-16. M. G.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibl. française*.

DRIESCHE (Gérard), et non *Georges-Cornille*, VAN DER, natif de Cologne, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il accompagna en 1719, en qualité de secrétaire, l'ambassadeur impérial près la Sublime Porte, et revint en Allemagne en 1720. On a de lui : *Exercitationes oratoriae*; Vienne, 1718, in-8°; — *Exercitationes poeticae*; vers 1719, in-12; — *Historia magnæ legationis augustæ ad caesarem Ottomanicam*; Vienne, 1721, in-8°; Cologne, 1722, in-8°.

Adelung, Suppl. à Jöcher, *Allg. Gel.-Lexik.*

DRIESCHE (Jean Van der), en latin **DREYSIUS** ou **DRIESCHIUS**, linguiste belge, né à Oudenarde, le 28 juin 1550, mort à Leyde, le 12 février 1616. Il fit ses études à Gand et en philosophie à Louvain, puis il alla, en 1567, rejoindre son père, réfugié en Angleterre pour cause de protestantisme. Driesche apprit l'hébreu sous Antoine Le Chevalier, et en 1571 fut nommé professeur de langues orientales à Oxford. En 1575 il vint étudier le droit à Louvain, puis retourna à Londres, et revint, avec son père, habiter les Pays-Bas. Le 20 juin 1577 Driesche fut nommé professeur de langues orientales à l'université de Leyde. Il épousa dans cette ville, le 18 octobre 1580, Marie Van der Varent, dame gantoise, dont il eut un fils, Jean, et deux filles, Agnès et Jeanne. Les états de Frise l'appellèrent à Friesland, le 10 juin 1585, pour occuper une chaire d'hébreu. Le 8 février 1616 les curateurs de l'université de Leyde le réprimandèrent de soutenir, contre Sibrand Lubbert, qu'on ne devait pas laisser les anciens d'avoir dit « que la langue hébraïque a été créée (Prov. VIII) ». C'était cependant que les anciens devaient dire. Driesche fut accusé d'arminianisme, et condamné à se tenir devant Lubbert; il subit cette sentence, et mourut de chagrin, trois jours après. On a de lui : *In Psalmis Davidis veterum Graecorum Fragmenta*; Invers, 1581, in-4°; — *Quæstiones et Responsiones, libri III*; 1583 et 1589, in-8°; — *Antimonasticon, libri II*; Leyde, 1585, in-8°; — *Annotationes in Estheram*; 1586; — *Locutionum sacrarum Miscellanea*; 1589, in-8°; — *Historia Grammaticum Hebraicam Miscel. Grammatica*; Leyde, 1589, in-8°; — *Proverbia veterum Hebraeorum, cum Sententiis Salomonis*; 1590, in-4°; — *Apophthegmata Hebraeorum et Arabum, cum scholiis*; 1591 et 1612, in-4°; — *Obser-*

4 . XVI; Franeker, 1594; —
tus : lam; Franeker, 1595.
191 nes et Notæ in Jesum
ctatus 1596, in-4°: — Pro-
n 1597, in-4°: — T

2. *proprio*;
dernière
de Joseph

— SEVERS

mentaires; —
Gnomæ; F^o: — G
braica: Louva 1012; —
in augmentum. on P

1 A; 1612 et 1618, in-4°; —
: מִשְׁכָּה (Moscheh Vechaleb), *libri II*,
in *Ruth*: — *An Ruben man-*

t;— De Patriarcha Enoch;
ad loca difficiliora
161., m. 4°; — Hexapla Ori-
1713. Driesche a écrit encore
dont le catalogue se trouve
Bibliotheca Belgica.

ter, *Vita Joannis Drusii*; 1618, in-4°. — Amsterdam, 1698, in-8°. — *Scalligerana* Iron, *Memoires*, XXII, 57. — Bayle, *Dictionnaire*.

an), en l **DRUSIUS**, linguiste
né à Leyde, le 26 juin
1609.

age de cinq ans à apprendre
et hébraïque; à sept ans il ex-
cuser hébreu assez couramment.

• « savait lire l'hébreu sans points, habilement le latin et l'anglais. A l'école, il savait en hébreu, en vers et

-sept ans il harangua en latin
au milieu de toute la cour an-
née de vifs applaudissements.

le la pierre, à vingt-et-un ans,
omas, doyen de Chichester.
, l'esprit vif, le jugement

ire et une ardeur insa-
a de lui : *Nomenclator*
ordinem alphabeticum

¹⁰. Une version latine du *Second*
aire de Benjamin de Tudèle

8.
te des *Annotationes in Novum*
ligerana secunda. — Bayle, Dic-

' *Willem van*), peintre hol-

mais au bout de quelques
ière de ce maître, et devint
le Jean Roth. Cependant,

« bon peintre. » Drillenbourg, dit laborieux : il ébauchait

en livrer à la chandelle de petits tableaux, qu'il finissait le jour. Il était quelquefois un mois sans sortir; mais lorsque cette vie sédentaire l'ennuyait, il s'habillait, entraînait dans le premier cabaret, et restait quelquefois trois ou quatre jours sans rentrer chez lui. » En 1669 il habita Dordrecht, et Houbraken était son élève; mais on le perd de vue à partir de cette époque.

Descamps, *Vie des Peintres hollandais*, II, 109.

* **DRIFT** (*Laurent VAN*), théologien néerlandais, de l'ordre des Bénédictins, né à Venloo, en 1633, mort à Neuharn, le 27 avril 1686. Il entra dans l'abbaye de Gladbach, en 1652, et devint prêtre en 1657. Il professa pendant plusieurs années la théologie à Corbie et à Gladbach. Appelé à la cour de l'évêque de Paderborn en qualité de prédicateur, il obtint de ce prélat le titre de vicaire général. On a de lui : *Anti-Decalogus theologicus-politicus reformatus, cum appendice refutatoria Theodori Reinking*, etc.; Cologne, 1679, in-12; — *Virgo Laurentana*; Neuharn, 1673, in-8°; — *Speculum archidiaconale, sive Praxis officii et visitationis archidiaconalis*, etc.; Neuharn, 1676; — *Cautio judicialis prælatorum, ecclesiasticorum et regularium*, etc.; ibid., 1684, in-8°.

Harzheim, Bibl. Col.

DRIVÈRE (*Jérémie*), en latin DRIVERIUS, TRIVERIUS et BRACHELIUS, médecin et physicien belge, né à Braeckel, près Grammont (Flandre), en 1504, mort à Louvain, en décembre 1554. Il fit sa philosophie à Louvain, et fut reçu membre de la Faculté des Arts le 3 novembre 1531. Il y étudia ensuite la médecine, et obtint le grade de docteur en cette faculté le 6 mai 1537. En 1543, les chaires de médecine de Louvain, occupées par Arnold Noot et Léonard Willemaers, ayant été réunies, cet unique professorat fut accordé à Drivère, qui s'en acquitta pendant onze années. Il mourut d'une maladie de langueur. Il avait épousé Anne Walravens, dont il eut plusieurs enfants. Selon Paquet, Drivère était un médecin fort capable pour son temps; « il raisonnait et jugeait solidement ». On a de lui : *Disceptatio de securissimo victu, a neotericis perperam præscripto*; Louvain, 1531, in-4°; — *De Missione sanguinis in pleuritide, ac aliis phlegmonis, tam externis quam internis, omnibus, cum Petro Brissoto et Leonardo Fuchsio, Disceptatio. Ejusdem Commentarius de victu ab arthriticis, etc.*; Louvain, 1532, in-4°. Jusqu'à cette époque la pratique des médecins était de faire saigner dans la pleurésie les malades, non du côté où était le mal, mais du côté opposé. Drivère soutint, d'après les Arabes, qu'il fallait pratiquer la saignée sur le bras du côté malade. Il répondait alors aux partisans de Denys, médecin du roi de Portugal, Emmanuel, lequel Denys s'appuyait sur Hippocrate et Galien. Sur ces entrefaites, Charles III, duc de Savoie, étant mort d'une pleurésie, quoique saigné d'après les principes d'Hip-

pocrate, de Galien, de Denys, etc., le triomphe de Drivère fut complet. Cependant Léonard Fuchs, médecin suisse, crut devoir publier : *Apoloogia, adversus Jeremiam Thriverium, in internis inflammationibus, pleuritide præsertim, e directo partis affectæ sanguinem mittendum esse*; Bâle, 1534 et 1540, in-4°. Drivère y répondit par *De Temporibus morborum, et opportunitate auxiliorum*, etc.; Louvain, 1535, in-4°; — *In tres libros Galeni De Temperamentis et unum De inæquali temperie, Commentarii quatuor*; Louvain, 1535, in-12; Lyon, 1547, in-12; trad. en français, avec les Aphorismes de Jean de Damas, Lyon, 1555, in-16; — *In primum Aphorismorum Hippocratis librum, Commentarius*; Anvers, 1538, in-4°; — *Corollarium super missione sanguinis in pleuritide*; Anvers, 1541, in-12; — *Paradoxa de vento, aere, aqua, et igne; intercessit his obiter censura libelli De Flatibus, qui hactenus dictus est Hippocratis*; Anvers, 1542, in-12: le livre *De Flatibus*, attribué à Hippocrate, paraît avoir donné naissance à la secte pneumatique; — *Disceptatio cum Aristotele et Galeno super natura partium solidarum*, etc.; Anvers, 1543, in-12; — *Ad Studiosos medicinæ, Oratio de duabus hodie medicorum sectis, ac de diversa ipsarum methodo*; Anvers, 1544, in-12; — *In Artem Galeni, clarissimi Commentarii*; Leyde, 1547, in-16; — *In Polybium aut Hippocratem, de ratione victus idiotarum aut privatorum, Commentarius*; Lyon, 1548, in-12; — *Varia Apophthegmata*; Lyon, 1549, in-12; — *Commentarii Aphorismorum Hippocratis, in septem libros*; Lyon, 1552, in-12; — *De Sanitate tuenda Aurelii Cornelii Celsi Liber, etc.*; Leyde, 1592, in-4°; — *De Arthritide Consilia*; Francfort, 1592, in-8°; — *Universæ Medicinæ brevissima absolutissimaque Methodus*; Leyde, 1592, in-8°. Ces trois derniers ouvrages furent publiés par les soins de Denis Drivère, fils du précédent, né à Louvain, où il avait pris ses degrés en médecine. Il pratiquait à Zirczée (Zélande).

Van der Linden, *Vita Illustrum Medicorum*. — Lemire, *Elogia Belgica*, 118. — Vernulx, *Academia Lovaniensis*, 164. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, 325. — Nicéron, *Mémoires*, XVI, 222. — Paquot, *Mémoires*, VII, 179. — Eloy, *Dictionnaire hist. de la Médecine*. — *Archives de Louvain*.

DROBISCH (Maurice-Guillaume), philosophe et mathématicien allemand, né à Leipzig, le 16 août 1802. Il étudia successivement à l'école Nicolai de sa ville natale, et à celle des Princes, à Grimma. Il revint à Leipzig pour y suivre les cours de l'université en 1820. D'abord attaché à la Faculté de philosophie, comme professeur particulier, en 1824, il devint agrégé en 1826, et professeur titulaire de mathématiques en 1842. Ses principaux ouvrages sont : *Beitrag zur Orientirung ueber Herbart's System der Philosophie* (Notes pour servir à s'orienter dans le système phi-

losophique d'Herbart); Leipzig, 1834; — *Grundzüge der Lehre von den hochern numerischen Gleichungen* (Traits principaux de la théorie des équations du plus haut degré); 1834; — *Neue Darstellung der Logik* (Nouveau Traité de la Logique); Leipzig, 1846 et 1851; — *Grundlehren der Religionsphilosophie* (Science fondamentale de la Philosophie de la Religion); Leipzig, 1840; — *Empirische Psychologie* (Psychologie empirique); Leipzig, 1842; — *Erste Grundlehre der mathematischen Psychologie* (Premières Théories fondamentales de la Psychologie mathématique); Leipzig, 1850.

Conversations-Lexicon.

DROSSIC. Voyez **DRESC**.

DROGON, prélat français, mort en 855 ou 857. Il était, dit-on, fils naturel de Charlemagne, et devint, en 820, abbé de Luxeuil, où il fit fleurir les sciences et les arts libéraux. En 829 il fut nommé évêque de Metz. Il voulut dès lors, d'après les lettres obtenues par lui du pape Sergius II, se faire reconnaître pour vicaire apostolique dans les États de Charles le Chauve; mais les difficultés qu'il rencontra le forcèrent à renoncer à ses prétentions. Il se noya dans une rivière en s'y livrant à la pêche.

Sainte-Marthe, *Gallia christ.*

DROGON, duc de Bretagne, mort en 953. Il était fils d'Alain IV, dit *Barbe Forte*, comte de Vannes et de Nantes, et de Gerberge, sœur de Thibaut I^{er}, comte de Blois. Drogon, encore enfant, succéda à son père, en 952, sous la tutelle de son oncle Thibaut I^{er}. Ce comte ayant remarié Gerberge à Foulques II, dit *le Bon*, comte d'Anjou, remit à celui-ci la garde de Drogon, avec la moitié des revenus de la Bretagne, se réservant les droits souverains sur l'autre moitié, qu'il avait cédée à Conan I^{er}, dit *le Tort*, comte de Rennes, et à l'évêque de Dol. Drogon mourut l'année suivante, dans un bain trop chaud, préparé par sa nourrice. Quelques historiens accusent Foulques de la mort de jeune prince.

Mezerai, *Abregé de l'histoire de France*, II.

DROGON ou **DROU**

à Beauvais, le 21 avril 1111. Beauvais en 1030. Il aux monastères de Saint-Paul pour des Germes de Flaks. En de Saint-S doute en ou q roi de France H mes, le qualifie tus manciatus. u du lettre d nom n' que cette l'usale des dom Rivet y voit la Quoi qu'il en Dr l'excon qui a

trop sévèrement cette sorte de cou-

titul. Regum Francorum, II, p. 1221. —
a. *Annal. Ordinis S. Benedicti*, lib. LVII,
— *Sainte-Marthe, Gallia Christiana* vet.,
— Rivet, *Histoire littéraire de la France*,
— Bard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

comte de P. e. a. à n.
1051. Il é. ue. E.
. gentinon. u. and. eu. u.
e avec son. Guill.
ment. a. la. r.
ent en. e. C.
1040. on. l.
les. C. ue. ro. et. u. an.
u. u. l'et.
ue de ce. qu. u.
u. p. on. les. u.
va. nt. p.
le par. avec les. au.
es. des. u. qui. acc.
nt. u. u.
le pape LÉON IX. O. i. e.
ires. contre les. a. r. s.
nd lui-même, il eut. u. s.
ie au protecteur n. el. i.
e. ie l'Église. Le u.
i. apr. u. i.
e. u. ue. u. é. r. u. i.
t. les. u. continue. us.
les. u. r. i. u. u. accorda.
s. u. s. u. normèrent.
ee. ie. LÉON IX s'adressa.
ereu. c. Constantin Mono.
que la guerre qu'il entreprenait
conduirait lui-même son armée
trait avec lui. Les Apuliens,
les habitants des Marches, sou-
lines, se joignirent aux Allemands
LÉON IX, avec une armée fort
tena son expédition par un
-Cassin, pour obtenir la béné-
1051 il passa dans la Pouille
avec le patrice Argyre. Tout
pour mettre le ciel dans
-père et le patrice ne dé-
ployer des armes peu
plusieurs Normands
assassiner les principaux
nation. Cette noire trame
seigneurs normands succom-
le leurs perfides compa-
fut poignardé dans l'é-
nommé Rise, dont il
ont baptisau. Dro-
ue Richard, comte d'A-
aussi nommé Richard;
ande, ce fut Humphred
fils de Tancrède, qui
et se vengea. A. DE L.

— *Monita Cassini*, II, c. LXVII.
— *Annal. Hist.*, 877. — *Sismondi*,
— *Italiennes*, I, 501.

* **DROGON** ou **DRACON**, hagiographe flamand, né à Bergues, mort vers 1070. Il embrassa fort jeune encore la vie monastique, à l'abbaye de Berg-Saint-Winok, et fut ordonné prêtre. On connaît peu les détails de sa vie; on sait seulement qu'il a voyagé en Danemark, à Hambourg, et dans le nord de l'Allemagne. On a de lui : *De Vita S. Winoci*, précédé d'une *Préface*. Cet ouvrage, composé en 1067, a été imprimé dans les *Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti*, III, p. 315 à 327. Dom Mabillon y a ajouté un appendice, qui contient des détails sur les fêtes de Saint-Winok, sur la confrérie qui porte le nom de ce saint, l'histoire du monastère et le catalogue des abbés de Saint-Winok depuis 1030 jusqu'en 1662; — *Vita, miracula, ac translatio sanctæ Leuvinæ, virg. et martyris*, etc.; imprimée dans l'ouvrage des Bollandistes, au 24 juillet, p. 608 à 672; — *Vita et passio sancti Oswaldi, regis*, imprimée dans les *Siècles bénédictins*; — deux *Sermons* sur la vie de saint Oswald. Gesner, Possevin, Valère-André, Voss, Oudin, Yepès, Du Pin et un grand nombre d'autres écrivains ecclésiastiques ont confondu Drogon moine de Berg-Saint-Winok avec Drogon évêque de Térouanne et Drogon religieux de Saint-André de Bruges : il faut se garder de suivre cette erreur.

Bollandus, *Acta Sanctorum*, 4 juillet. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, VIII, 11. — Mosnier, *Grand Dict. Hist.* — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DROGON, cardinal et théologien français, né en Champagne, mort en 1138. Il fit profession dans l'ordre de Saint-Benoît, devint prieur de Saint-Nicolas de Reims, et en 1128 fut élu abbé de Saint-Jean de Laon. Le pape Innocent II l'appela à Rome en 1130, et le fit évêque d'Ostie et cardinal. On a de Drogon plusieurs traités imprimés dans le tome II, page 565, de la *Bibliotheca Patrum*; Paris, 1644. Parmi ces traités on distingue ceux *Sur l'Office divin*, *Sur les Sept Dons du Saint-Esprit*, *Sur la Passion*, *Sur la Création et la Rédemption du premier homme*, etc.

Dom Luc d'Acheri, *Spicilogium veterum Scriptorum Benedictinorum*, lib. III, cap. XXXI. — Guibert de Nogent, *Catal. Abbatum Sancti-Joannis-Loduni*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*. — Clément Oudin, *Comment. de Scriptoribus ecclesiasticis*, II, 130.

DROLLING (*Martin*), peintre français, né à Oberbergheim (Haut-Rhin), en 1752, mort à Paris, en 1817. Il commença l'étude de la peinture chez un maître obscur de Schelestadt, puis il vint à Paris, et suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts. Parmi ses nombreux tableaux on remarque : *Jeu d'enfants interrompu par une femme qui leur jette des pommes* (Salon de 1793); — *Deux petits intérieurs* (1795); — *Portrait de femme avec son enfant, à une fenêtre de prison*; — *Un Enfant à une croisée, tenant un panier de fruits*; — *Un Aveugle conduit par un enfant*; — *Jeune Femme à une fenêtre donnant la liberté à un oiseau* (1798); — *Un jeune Homme et une jeune*

Femme, aperçue par une fenêtre, se disposant à faire de la musique; — *Une jeune fille à une fenêtre, rinçant un pot au lait*; — *L'Éducation*; — *Le Retour à la Vertu* (1799); — *Maison à vendre*: ce tableau faisait partie de la galerie de la duchesse de Berry (1800); — *Le Musicien ambulant*; — *Jeune Homme lisant la Bible*; — *Jeune Femme faisant sécher des plantes* (1802); — *Dieu vous assiste* (1804); — *L'Écouteuse aux portes*; — *Scène familière* (1806); — *Femme lisant la Bible*; — *Cuisinière récurant un chaudron*; — *Le Messager, ou l'heureuse nouvelle* (1808): ces deux derniers tableaux sont à tort portés, au livret de l'exposition de 1806, au nom de madame Drolling; — *Le Petit Commissionnaire*; *La Réflexion inutile* (1810); — *Le Prince Chéri*; — *L'Hospitalité*; — *Les deux Petits Frères* (1812); — *Un Marchand forain* (1814); — *Une Laitière*; — *La Marchande d'Oranges*; — *Sapho et Phaon chantant leurs amours dans une grotte*; — *Une jeune Femme portant des secours à une famille malheureuse*; — *Dites votre Mea culpa*; — *Le Verglas* (1817); — *L'Intérieur d'une Cuisine* (1); — *L'Intérieur d'une Salle à manger*; — *La Maîtresse d'école du village*. Parmi ses nombreux portraits, on remarque celui de *Branchu en gladiateur*, dans l'opéra d'*Hécube*. Les tableaux de Drolling se font remarquer par un grand charme de couleur et par un cachet de vérité puisé à l'école des maîtres flamands et hollandais.

A. SAUZAY.

Archives des Musées impériaux.

* **DROLLING** (*Michel-Martin*), fils du précédent, peintre d'histoire et de portraits, né à Paris, le 7 mars 1786, mort dans la même ville, le 9 janvier 1851. Successivement élève de son père et de David, il se présenta au concours de peinture en 1810, et remporta le premier grand prix. Le sujet du concours était *La Colère d'Achille*. Pendant le séjour que Drolling fit à Rome, il envoya à Paris le tableau représentant *La Mort d'Abel*. Les qualités éminentes que renfermait cette œuvre valurent à son auteur les plus grands éloges de la part de Girodet, rendant compte (séance du 5 octobre 1816) des ouvrages envoyés par les pensionnaires de Rome. Un début aussi brillant ne fut que le prélude des nouveaux succès que l'artiste remporta dans toutes les expositions auxquelles il prit part. On doit signaler parmi ses œuvres: (Salon de 1817) *La Mort d'Abel* (cabinet du comte de Sommariva); — *Orphée perdant Eurydice*. Ce tableau, qui avait valu (1817) à son auteur la médaille d'or de deuxième classe, fut exposé de nouveau en 1819, et lui mérita la médaille d'or de première classe. Ce tableau est gravé par Garnier (1822); — *Le Bon Samaritain*: au Musée de Lyon (1824); — *Saint Surin, évêque*: à l'église Saint-André de

Bordeaux (1831); — *Le Cardinal de Richelieu mourant présentée à Louis XIII la donation de son palais*: ce tableau, qui faisait partie de la galerie du Palais-Royal, a été détruit en 1848. M. Drolling succéda à Guérin à l'Académie des Beaux-Arts, dont il devint membre le 31 août 1833. Outre les compositions citées et un grand nombre de portraits exposés aux divers salons, il existe encore de Drolling: *La Communion de la reine Marie-Antoinette*: à la chapelle expiatoire de la Conciergerie (tableau fait en 1817); — *Le Plafond de la salle des Dessins au Louvre* (anciennement salle du conseil d'État), fait en 1827, et représentant *La Loi venant sur la terre établir son empire et répandre ses bienfaits*; — *Louis XII proclamé Père du peuple aux états de Blois* (1829); — *Jésus au milieu des docteurs* (1836): ce tableau, qui a 10 pieds sur 22 pieds 9 pouces, se trouve dans le chœur de l'église de Notre-Dame-de-Lorette; — *La Force et La Prudence*, dessous de porte, et enfin *La Convention signer après la bataille de Marengo*, le 15 juin 1809. Ces trois derniers ouvrages font partie de musée de Versailles; *La conversion de saint Paul*, *La Prédication du même saint*, et le plafond de la chapelle qui lui est dédiée à l'église de Saint-Sulpice.

A. SAMAT.

Archives des Musées impériaux.

DROLLINGER (*Charles-Frédéric*), juriconsulte et poète allemand, né à Durich, le 26 décembre 1688, mort le 1^{er} juin 1742. Il dut à la sollicitude de son père une éducation peu ordinaire. A dix-sept ans, il alla étudier la jurisprudence à Bâle; en même temps il se livra à la culture d'autres sciences, à l'histoire, à la philosophie, aux mathématiques, à l'histoire naturelle. Docteur en droit en 1710, il fut nommé en 1712 inspecteur de la bibliothèque du cabinet des médailles et du musée de peinture de Durich. En 1722 il obtint le titre de conseiller antique et d'archiviste particulier du prince. Drollingier consacra ses loisirs à la poésie. D'abord imitateur d'Hoffmann, de Waldau et de Lohmstein, il abandonna leur manière pour se créer une sienne propre. Bientôt il se distingua des poètes sans inspiration qui vivaient à la même époque. On peut lui reprocher une certaine raideur; peut-être polissait-il par trop son style. Sa modestie l'empêcha de publier ses œuvres poétiques de son vivant; elles ne parurent qu'après sa mort, sous ce titre: *Gedächtnis, sammt andern dazu gehörrigen Stücken*, etc. (Poésies de Charles-Frédéric Drollingier, avec quelques autres morceaux s'y rapportant, etc.); Bâle, 1746.

Adelung, suppl. à Jöcher. *Alth. Gel.-Lex.***DROMGOLD** M

teur français, d u
1720, mort dans sa u
1781. Il descendait d'une
d'aise réfugiée en France.
gold dut au cardinal |

(1) Ce tableau, gravé par Filtrol, tome II, pl. 67, fait partie du Musée du Louvre.

comme boursier au collège de Navarre. A peine âgé de vingt-deux ans, il mérita d'être nommé professeur de rhétorique; il rectifia plusieurs passages du poème de Voltaire sur *La Bataille de Fontenoy*, et quitta l'enseignement pour s'attacher au comte de Clermont, dont il fut tantôt le secrétaire intime et tantôt l'aide de camp. Après la guerre dite de *Sept Ans*, Dromgold était chevalier de Saint-Louis et mestre de camp. En 1762, il suivit le duc de Nivernais dans son ambassade en Angleterre, et se fit remarquer par son érudition et son éloquence. Plus tard, Dromgold fut nommé commandant de l'École Militaire française. Il se démit de ces fonctions, reçut une pension importante, et termina sa vie dans la culture des belles-lettres. On a de lui : *Réflexions sur un imprimé intitulé La Bataille de Fontenoy*, poème, dédiées à M. de Voltaire; première édition, considérablement retranchée; Paris, 1745, in-4°. Cette critique a eu plusieurs éditions; — *Charles et Vilcour*, idylle; Paris, 1772, in-8°; — *Avis aux vivants, au sujet de quelques morts*; Amsterdam et Paris; ibid.; — *La Gaîté*, poème; ibid. Dromgold a laissé en mourant plusieurs ouvrages esquissés, entre autres : *l'ie de saint Louis*; *Traité sur l'Éducation publique*; — *La Philosophie de Platon*, etc.

Lelong, *Bibl. historique de la France*, II, n° 2467. — A. Barbier, *Examen critique des Dictionnaires*, 363. — Toinard, *La France littéraire*.

* **DROMICHÉTÈS** (Δρομικήτης), roi des Gètes, vivait vers 300 avant J.-C. Contemporain de Lysimaque, roi de Thrace, il n'est connu que par la victoire qu'il remporta sur ce monarque. Il vainquit d'abord et fit prisonnier Agathocle, fils de Lysimaque; il le renvoya sans rançon, espérant gagner ainsi la faveur du roi des Thraces. Lysimaque, cependant, envahit avec une nombreuse armée le territoire des Gètes; mais il rencontra bientôt de nombreuses difficultés, et finit par être fait prisonnier avec toutes ses troupes. Dromichètes traita son captif avec beaucoup de générosité. Lysimaque obtint la liberté à condition de donner sa fille au roi des Gètes et de lui rendre les pays situés au nord du Danube. Lysimaque raconte le même fait d'une manière différente. Selon cet historien, Lysimaque ne tomba pas aux mains des barbares; son fils seul resta prisonnier, et conclut la paix avec les Gètes aux conditions mentionnées plus haut. Les États du Dromichètes s'étendaient dans la vallée du bas-Danube jusqu'aux monts Carpathes.

Strabon de Sicile, *Excer. Paresc.*, XXI; *Excer. Vatic.*, XII. — Strabon, VII. — Plutarque, *Demetrius*, 39, 62. — *Ulpian*, VII, 25. — Memnon, c. 5, éd. Orelli. — Pausanias, I, 9. — Niebuhr, *Kleine Schriften*. — Droysen, *Antiquologie*, Alex.

* **DROMOCLIDE**, orateur athénien, contemporain de Démétrius de Phalère; on sait qu'il eut une influence importante sur les événements politiques de l'époque, mais on manque de détails sur sa vie. G. B.

Plutarque, *Vie de Démétrius*.

* **DROMOCRIDES**, auteur grec, que nous ne

connaissons que d'après le témoignage de Fulgence (*Mythologia*, II, 17), qui cite une *Theogonie* de sa composition.

Fabricius, *Bibliotheca Græca*.

DROMON (Δρομῶν), poète comique athénien, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Sa vie nous est absolument inconnue, et il ne reste de ses ouvrages que deux fragments cités par Athénée. Dans le premier, il est question du parasite Tithymallus, mentionné aussi par Alexis, par Timoclès et par Antiphane, tous trois poètes de la comédie moyenne. Dromon appartenait probablement à la même période. Les fragments conservés par Athénée sont tirés d'une pièce intitulée *Ψάλτρια*; une pièce attribuée à Eubulus porte le même titre.

Meineke, *Fragmenta Comicorum Græcorum*, I, p. 419; III, p. 651, 652.

* **DROOCH-SLOOT** (J.-C.), et non **DROOGS-SLOOT**, peintre hollandais, né à Gorcum, vers 1600. On a peu de détails sur la vie de ce peintre, mais ses ouvrages sont connus. Ils représentent tous des *Vues de Hollande*, des *Kermesses* (fêtes de village) ou des *Foires*. Les sites y sont très-exactement représentés et animés par de nombreux personnages. La couleur y est bonne, mais il y a trop de sécheresse dans les figures. Les toiles de Drooch-Sloot sont rares : on en voyait en 1842 deux à Rouen; l'une représentait une *Fête de Village*, et l'autre *Un Village pillé par des Soldats*. La galerie de Vienne possède un sujet représentant un *duel* qui eut lieu près de Bois-le-Duc, en février 1600, entre le capitaine hollandais Abraham Gérard, dit *Lekerbeljen*, et l'Espagnol Briantes, chacun accompagné de vingt cavaliers. Sur ce tableau est écrit : *J. C. Drooch-Sloot fecit, 1630*.

Descamps, *Vies des Peintres hollandais*, II, 343.

* **DRON** (François), antiquaire français, mort à Paris, en 1702. Il était prêtre, devint aumônier de l'archevêque de Paris Péréfixe, puis chanoine de Saint-Thomas du Louvre. Il avait une grande connaissance des médailles, et en possédait une riche collection, souvent citée dans les écrits de Toinard, Rainssant, André Morelle, Rigord, Vaillant et autres antiquaires de ce temps. C'est à Dron que Toinard a adressé sa réponse *De Galbæ Numismate Ægyptiaco*, 1689, in-4°. Dron a laissé un recueil de lettres et de nombreux manuscrits contenant de précieux matériaux.

Moréri, *Grand Dictionnaire historique*.

DROPE (Jean), médecin anglais, mort à Borough, en 1670. Il étudia à Cambridge, et se fixa à Borough pour y exercer la médecine. Outre des poésies, qui furent assez goûtées, on a de lui : *Of Fruit-Trees, a short and sure guid in practice of raising and ordering them*; Oxford, 1661, in-8°, et 1672.

Wood, *Athen. Oxon.* — *Blog. Méd.*

* **DROSEY** (Jean DE), seigneur de Sainte-Marie-en-Auge, humaniste français, vivait au milieu du seizième siècle. Il enseigna le droit dans

l'université de Caen. Il joignit à la connaissance des lois celle des langues hébraïque, grecque, latine et française. Outre un ouvrage élémentaire sur le droit romain, Drosey a laissé une grammaire polyglotte, intitulée : *Grammaticæ quadrilinguis Partitiones*; Paris, 1544, in-4°. C'est un livre rare et curieux.

M. G.

La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Huet, *Origine de Caen*. — Brunet, *Manuel du Libraire*.

DROSSANDER (André), médecin et physicien suédois, né à Upsal, en 1648, mort dans la même ville, en 1696. Il fit ses études dans sa ville natale, se rendit à Leyde, puis à Paris, pour se perfectionner dans la médecine. Il se fit recevoir docteur à Reims, et revint dans sa patrie après avoir visité l'Angleterre. En 1673 il fut nommé professeur à Upsal. Ses compatriotes lui doivent la connaissance de la machine pneumatique, du baromètre, du thermomètre, de l'hygromètre. On a de lui : *De Aula Mentis*; Upsal, 1678, in-8°; — *De Actione, Passione et Resistentia, deque earum viribus, et unde æstimari debeant*; ibid.; — *De cæteris Causis variationis motus corporum, nimirum consistentia, figura, asperitate, laxitate, raritate, densitate, et situ*; ibid.; — *De Terræ ortu et incremento, ex hypothesi nostra secundum leges naturæ possibilis, deque elementorum vulgarum ortu et secretionibus*; ibid.; — *Cogitationes physico-medicæ de humore melancholico*; Upsal, 1684, in-8°; — *Propagatio Plantarum botanico-physica, experientia et rationibus stabilita, figuris æneis exornata et huic nostro climati accommodata*; réponse à Ol. Rudbeck; Upsal, 1686, in-8°, avec vingt-deux planches; — *De Augmentatione in genere, et de generatione lapidum metallorumque in specie*; Upsal, 1687, in-8°; — *De Sale volatili*; ibid.; — *De Spiritu animali*; Upsal, 1689, in-8°; — *De Phosphoris*; Upsal, 1691, in-8°; — *De Præstigiis physico-medicis*; ibid.; — *De Sudore ejusque speciebus insuetis*; Upsal, 1692, in-8°; — *De Motu musculari*; ibid.; — *De Urinatoribus*; ibid.; — *De Balæna*; Upsal, 1694, in-8°.

Biographie médicale.

* **DROST** (***), peintre flamand, vivait en 1670. Il était élève de Rembrandt. Un assez long séjour à Rome le perfectionna dans le dessin. On cite de ce peintre, dans la galerie de Dresde : *Mercurius endormant Argus*, et *Un Vieillard qui fait lire un jeune garçon*; mais le chef-d'œuvre de Drost est *Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert*. Ce dernier tableau est digne des plus grands maîtres.

Houbraken, *Vies des Peintres flamands*. — Descamps, *Vies des Peintres flamands*, etc., II, 219.

DROSTE (Clément-Auguste de HÜLSHOFF) (1),

(1) Droste, nom d'une ancienne noble famille, qui se subdivisait en deux branches, Droste zu Hülshoff et Droste zu Vischering. Le nom de Droste est la forme contractée de *Truchsess* (écuyer tranchant), dignité autrefois héréditaire dans cette famille.

jurisconsulte allemand, né à Consofeld, en Westphalie, le 2 février 1793, et mort à Wiesbaden, le 13 avril 1832. Après avoir étudié sous Hermès la philosophie et la théologie, il fut attaché de 1814 à 1817 comme professeur au gymnase de Munster. Mais, abandonnant cette position pour se livrer entièrement à l'étude du droit canonique, il se rendit successivement à Berlin et à Göttingue. Devenu docteur en droit, il remplit une mission scientifique à Vienne, et revint ensuite à Berlin. Nommé professeur à Bonn, en 1823, il publia les ouvrages suivants : *Ueber das Naturrecht als eine Quelle des Kirchenrechts* (Du Droit naturel comme source du droit canonique); Bonn, 1822; — *Lehrbuch des Naturrechts und der Philosophie* (Manuel du Droit naturel et de la Philosophie); Bonn, 1823; — *Einleitung in das deutsche Criminalrecht* (Introduction au Droit criminel de l'Allemagne); Bonn, 1826. Dans ce livre, l'auteur se rattache aux doctrines de Hermès; mais l'ouvrage qui eut le plus de retentissement est : *Grundsätze des gemeinen Kirchenrechts der Katholiken und Evangelischen, in Deutschland* (Principes du Droit canonique commun des catholiques et des évangéliques en Allemagne), 2 vol. en trois parties; Münster, 1826-30. La seconde édition parut en 1832, et fut continuée après la mort de l'auteur par Brunn; 1833, et suiv.

W. ss. 5.

Conversat.-Lexic.

* **DROSTE** (Annette-Élisabeth, baronne de HÜLSHOFF), femme poète allemande, née en 1794, au château de Hülshoff, près de Münster, morte le 24 mai 1848. Elle excelle particulièrement dans le récit poétique. Tout en occupant un rang distingué parmi les femmes auteurs de l'époque, elle conserva le caractère et la timidité de son sexe, et a su s'affranchir des excentricités qu'on reproche à d'autres personnes qui, entraînées par une vivacité fiévreuse, propagent les idées les plus singulières sur les réformes sociales et politiques du monde, qu'elles se croient appelées à régénérer. Madame Droste passa la plus grande partie de sa vie au milieu de collections de médailles, d'antiquités, et mourut à Eppishausen, en Saxe. Ses poésies parurent à Münster en 1838. On a publiées ses œuvres posthumes à Stuttgart, en 1852, sous le titre : *Das Geistliche Jahr nach dem Anhang religiöser Gedichte* (L'Année spirituelle, accompagnée de Poésies religieuses); Stuttgart, 1852.

W. ss. 5.

Goethe, *Deutschlands Dichter von 1800 bis zum. — Conversat.-Lexic.*

* **DROSTE VISCHERING** (Clément-Auguste de), prélat allemand, né au château de Verhelm, près de Münster, le 22 janvier 1773, mort dans cette ville, le 19 octobre 1846. Peu de temps après avoir terminé ses études, il fut nommé chanoine de la cathédrale de Münster, et reçut la prêtrise en 1798. Violemment opposé depuis 1805, il fut appelé à l'archevêché de Co-

IV D
 e m ue
 ue. le Comptons Condu 634 au
 ions devenu
 n par option de cer-
 rès, ues . . . qui di
 russe le pape. il débuta par
 e les h s . ou
 s. il 'i ri-
 le rimonon
 (Z. schrist. rmonopne
 be 1837 il

...
 n de l'o
 sa de

secunere. La . . . ue ue
 que n des mari mixtes ac-
 atement déjà souleve contre lui.
 bre 1837, il prétendit que le
 lic s et protestants était
 i de 1830, à moins d'un
 ue faire élever les enfants
 romaine. Poussé à bout par le
 évêque d'exécuter ses engage-
 le s'ai . . . de ses fonctions jusqu'à
 par la cour de Rome,
 conduire et détenir à
 compromis avec la cour de Rome
 t pour coadjuteur l'évêque de
 lors de l'administration spiri-
 de Cologne. Autorisé en 1841 à
 l'archevêque n'y séjourna que
 s, et vint se retirer à Munster, où il

-Leric. — Lescur, *Ann., hist.*

erre-Lambert). Voyez LEDROU.

(Hubert), peintre français, né à
 ndie), en 1699, mort à Paris,
 1707. Il était fils d'un peintre; mais
 œuvre, qu'elle ne put lui payer
 à Paris. Drouais le fit avec
 sur la route. Il devint élève
 employé par J.-B. Van Loo, Oudry
 mais excellait dans le portrait en
 dessinait bien dans la miniature.

andine. *Dictionnaire historique.* —
 orisque.

(Henri-François), peintre fran-
 lent, mort en 1775. Il suivit la
 ère, devint membre de l'Aca-
 premier peintre de Mon-
 XVIII, frère de Louis XVI.
 réputation par ses portraits.
raphique et pitt.

(Germain), peintre fran-
 es précédents, né à Paris,
 s, mort à Rome, le 13 fé-
 son père pour premier maître.
 aussi en miniature. Ses parents
 aisance honorable, et leur

maison était fréquentée par tout ce qu'il y avait
 de distingué dans les arts. Le père de Drouais
 reconnut bientôt les rares dispositions de son fils.
 « Si je ne craignais pas, disait-il un jour, l'a-
 veuglement de la prévention paternelle, je
 prédirais que cet enfant deviendra un Ra-
 phael ». Il en confia la culture à Brenet, peintre
 d'histoire, qui avait de bons principes. En 1780,
 David, étant revenu d'Italie, ouvrit une école à
 Paris; Drouais y entra. Ses progrès furent
 rapides et soutenus. L'austère enseignement
 d'un maître formé sur l'antiquité classique con-
 vint au disciple. Drouais passait les journées
 à peindre et une partie des nuits à dessiner, à
 faire des lectures, à se rendre familière la con-
 naissance des costumes et des monuments. Évi-
 tant avec soin toutes distractions, il se renfer-
 mait dans son atelier, et travaillait sans relâche
 pendant des semaines entières, n'ouvrant sa porte
 qu'au pourvoyeur de ses repas. Un jour, on
 avait obtenu de lui la promesse de descendre
 au salon en toilette; il avait même consenti à
 livrer sa tête au coiffeur; mais, entrevoyant
 tout à coup les conséquences de cette conces-
 sion pour la suite de ses travaux, il change de ré-
 solution, prend des ciseaux, coupe la boucle déjà
 frisée, et se rend impossible pour longtemps
 toute apparition dans le monde. Il était doué
 d'une voix agréable; et comme il avait aussi
 un goût naturel pour la musique, on lui conseil-
 lait de l'apprendre : « Non, dit-il, je veux être
 peintre, et je n'ai pas trop de toute ma vie
 pour le devenir. » Une telle force de volonté pré-
 sageait de grands succès; mais elle inspirait de
 vives craintes à sa famille, à ses amis. David lui
 prêchait aussi la modération dans la seule chose
 dont il fit abus, le travail; mais il était dévoré
 par la passion de la gloire. *Vaincre ou mourir*
 était sa réponse, et il ajoutait : « Il faut que je
 sois peintre ou rien. »

Son premier tableau fut le *Retour de l'En-
 fant prodigue*. Il n'avait pas dix-neuf ans lora-
 qu'il le peignit. C'était le sujet proposé pour le
 concours du grand prix de peinture en 1782.
 Drouais, quoiqu'il ne concourût pas, voulut le
 traiter suivant toutes les données du programme,
 dans la vue de se préparer à la lice académique
 avant d'y entrer (1). L'année suivante (1783),
 Drouais concourut pour le grand prix. Le sujet
 était *La Veuve de Naim*. La veille de l'exposi-
 tion publique, après avoir regardé les peintures
 du concours, il revit la sienne sous la préoccu-
 pation d'une infériorité relative, et dans son
 premier mouvement, il déchira la toile, puis il
 en porta tristement les lambeaux à son maître.
 « Qu'avez-vous fait? lui dit David; vous avez
 cédé le prix à un autre. » — Vous êtes donc
 content? » reprit Drouais; et sur la réponse affir-

(1) Mme Drouais a fait présent de ce tableau à l'église
 Saint-Roch; on l'y voit encore aujourd'hui. Ce coup
 d'essai fait distinguer dans plusieurs de ses parties la
 fermeté et la maturité d'un maître.

mative : « Eh bien , j'ai le prix ! poursuit l'élève consolé ; votre suffrage est celui que j'ambitionnais le plus ; l'année prochaine je serai mieux. » Drouais s'était mis hors de concours : le tableau lacéré fut réparé avec soin ; il appartenait à M. Valois, parent de Drouais et l'un de nos habiles statuaires.

La Cananéenne aux pieds du Christ fut le sujet du concours en 1784. Drouais traita ce sujet. Cet ouvrage d'un élève occupe une place éminente au Musée du Louvre, parmi les chefs-d'œuvre des maitres. Toutes les qualités du peintre d'histoire s'y trouvent réunies, et permettent de le comparer à une page du Poussin. Le prix fut décerné à l'auteur, d'une voix unanime, par les concurrents aussi bien que par les juges. Ses camarades le couronnèrent de laurier et le portèrent en triomphe dans les rues de Paris, depuis l'Académie jusqu'à la maison de sa mère, puis de là chez son maître ; l'ovation ne se termina qu'à la lueur des flambeaux. Les journaux retentirent de ce triomphe, et les poètes le chantèrent : ceux-ci disaient que le vainqueur était de ses rivaux et l'exemple et l'amour. Mais tant de succès n'enflèrent pas la vanité du lauréat : Drouais se conserva toujours modeste, toujours simple. Il partit pour l'Italie avec David, qui avait résolu d'aller peindre *Les Horaces* à Rome. L'aspect des chefs-d'œuvre rassemblés dans la métropole des arts lui fit éprouver l'impression qu'il doit toujours produire sur l'artiste qui sympathise avec les maitres ; la présence du sien dut encore fortifier cette impression en l'éclairant. Il y avait entre eux un échange continu d'observations utiles. Voici ce que David écrivait de Rome : « Je pris le parti d'accompagner « Drouais autant par attachement pour mon art « que pour sa personne ; je ne pouvais plus me « passer de lui. Je profite moi-même à lui donner des leçons, et les questions qu'il me fait « seront des leçons pour ma vie. » Toutes les merveilles dont était entouré le jeune artiste avaient d'abord attiré ses regards ; mais bientôt il ne vit plus que l'antique et Raphael. *Le Soldat blessé*, figure de grandeur naturelle, qui orne aujourd'hui le musée de Rouen, fut peint sous ces nouvelles influences ; on applaudit au sentiment du guerrier romain qui brave son ennemi en succombant sous ses coups et chez qui la fierté triomphe de la douleur.

A Rome, Drouais se levait tous les jours à quatre heures du matin, et travaillait jusqu'à la nuit, quelquefois sans avoir pris aucune nourriture pendant tout le jour, d'ordinaire n'ayant mangé qu'un morceau de pain, afin de ne pas interrompre la séance du modèle. Fidèle à la maxime de l'école d'Apelle : *Nulla dies sine linea*, il avait toujours le crayon à la main, provoquant l'inspiration par le travail. Ce qu'on a réuni de ses dessins, croquis, esquisses, premières pensées jetées sur le papier, remplirait plusieurs portefeuilles, et tout est du genre le

plus élevé. Il joignait à cette ardeur une extrême facilité pour tout apprendre.

Un nouvel ouvrage de Drouais, *Marius à Minturne*, excita un enthousiasme universel. Goethe, qui était alors à Rome, a rendu l'admiration avec laquelle fut salué ce tableau, « égal dans plusieurs parties, dit-il, au *Servant des Horaces*, supérieur même dans quelques-unes, et qui n'est resté quelque peu au-dessous que dans le dessin. » Le poète Anstett y joignit l'idée de sa première tragédie. La réputation de Drouais devint populaire ; on voyait en lui le second David. Malheureusement *Philoctète dans l'île de Lemnos exhalant ses imprécations contre les dieux fait un douloureux tableau*. Il en préparait une autre : *Caius Gracchus sortant de sa maison, accompagné de ses amis, pour aller apaiser la sédition et il périt*. La composition était arrêtée, la tige fixée sur la toile, les études presque achevées. Mais l'excès du travail avait épuisé les forces de Drouais et allumé son sang. Quelques constitution fût des plus robustes, une fièvre inflammatoire se déclara ; la petite vérole s'y joignit, il succomba, au bout de quelques jours, sans l'avoir accompli sa vingt-cinquième année. Ses camarades lui érigèrent un tombeau dans l'église Sainte-Marie in via Lata. Le monument élevé par le sculpteur Michalon, l'un d'eux. Il consistait en une stèle surmontée du portrait de Drouais et médaillon, au-dessous duquel est un bas-relief qui représente la *Peinture, la Sculpture et l'Architecture* consacrant son nom à l'immortalité. Personne ne fut plus sensible que David à la perte de Drouais. Il disait que c'était le seul de ses disciples qui jusque alors l'eût compris entièrement, le seul dont les ouvrages fussent capables de troubler son sommeil, et il s'écriait : *J'ai perdu mon douloureux !* (Hm. dans l'*Enc. des G. des M.*)

Nagler, *Neues All. Künstler-Lexikon*.

* DROUARD (Jérôme), imprimeur français, mort à Paris, en 1636. Il était un grand collectionneur, et a imprimé, entre autres éditions remarquables : un *Polybe grec et latin in-fol.* ; — un *Suétone*, in-fol. ; — un *Saint Cyrille*, in-fol. ; — *L'Eucharisticum* de Jean Sponde, etc.

Chardon et Desnoëz, *Dictionnaire Historique - Dictionnaire biographique et poét.*

DROUET (Étienne-François), éditeur français, né à Paris, le 5 novembre 1718, mort dans la même ville, le 11 septembre 1778. Il était avant au parlement de Paris, et devint conservateur de la bibliothèque des avocats. Il était un autre membre de l'Académie d'Annonay et de la société littéraire de Beaune. On lui doit de belles éditions des ouvrages suivants : *Le Grand Dictionnaire Historique de Moréri* ; Paris, 1765. 10 vol. in-fol. ; — les *Épistémologues ou Descclesiastiques*, de Fleury ; Paris, 1767-68. 2 vol. in-12 ; — le *Catéchisme Historique*, de Fleury ; Paris, 1761, in-12 ; — le *Journal de*

e des Français en Allemagne, avec ou théâtre de la guerre, de Rizzi Paris, 1763, in-4°; — le *Manuel des* de Chanvalon; Paris, 1764, in-12; — la pour étudier la géographie, de Barla Bruyère; Paris, 1768, 10 vol.; — *Rédormer un avocat*, de Merville; 1778. — Delandine, *Dictionnaire historique*; édit. maître biogr. et pitt. — Quérard, aux noms des auteurs.

(), né le 1070. dans le cou — Son plus bel ouv e de la caudé a l'oulouse. — la même églice u uet: celui le sa aux, sont

toulousaine.

(Jean-ntiste), conventionnel à hould, le 8 janvier ue p de cette ville, mort 1824, s'est rendu smrtout qu'il a prise à l'arrestation de s. A dix-huit ans, il s'en-e regiment des dragons de Condé, endant sept ans, en qualité de simple il revint dans sa ville natale, où il a diriger la poste de son père. Ce fut es qu'éclata la révolution fran- 1791, à sept heures du soir, a sa porte deux lourdes voitures, courriers: les relais avaient sa avance, et l'on avait échelonné des troupes destinées à protéger, voi d'un trésor considérable. Tout is quelque temps en éveil les pos, et des bruits alarmants de bouche en bouche. avant vu la reine, quand il était reconnaître dans la dame qui se la baronne de Korff, et ses nten certitude quand ayant figure qui était à la por- e ue son extrême ressemblance Louis XVI, répandue partout, deux physionomies, à l'aide d'un à la main; plusieurs curieux r que. Aussitôt les offi- s asse ent, et Drouet s'offre a Clermont. Sans perdre monte à cheval, accompagné Guillaume, ancien dragon Reine; tous deux se jettent

dans des sentiers de traverse, servis de près par un maréchal des logis (1), à qui ce départ précipité avait donné des soupçons; mais, connaissant à fond les lieux, ils parvinrent à lui échapper. Ils avaient d'abord pris le chemin de Clermont; mais ayant rencontré près de cette ville les postillons qui revenaient, et qui leur annoncèrent que les voitures avaient continué leur marche sur Varennes, ils s'y dirigèrent en toute hâte, et parvinrent à les devancer de quelques minutes. Quelques jeunes gens réunis à l'auberge du Bras d'Or, dans le haut de la ville, allaient se séparer, quand ils entendirent, à onze heures et un quart du soir, deux chevaux lancés au galop s'arrêter tout à coup à la porte. Drouet entre, effaré; il annonce que le roi s'est enfui de Paris et qu'il le suit à très-peu de distance. Sans perdre une minute, on prend les mesures nécessaires: les jeunes gens vont frapper à toutes les portes, et d'abord, en l'absence du maire, qui était député à l'Assemblée nationale, ils vont réveiller Sauce, procureur de la commune, bonhomme qui ce jour-là devint célèbre à son corps défendant. Peu à peu les habitants s'assemblent. Drouet, qui s'enivre de son rôle, dirige avec activité les préparatifs, et l'on s'occupe d'abord de barricader le pont, unique passage qui joignit la ville haute à la ville basse et permit au roi de continuer sa route. Cependant les voitures étaient arrivées à l'extrémité supérieure de la ville: on ne trouvait pas le relai, préparé dans une auberge du bas, de l'autre côté du pont; les postillons refusaient de faire un pas de plus, et les gardes du corps en étaient réduits à aller de maison en maison, pour s'enquérir, avec le plus de prudence possible, de ce relai, sur lequel on ne pouvait leur donner de renseignements certains. Enfin, les postillons, gagnés par les promesses des voyageurs, se décident à continuer leur route; mais au moment où ils s'engagent sous une voûte étroite qui touchait à l'auberge du Bras-d'Or, ils trouvent au bout Drouet et quelques hommes armés de fusils, qui leur crient d'arrêter, et demandent le passeport. Il était au nom de la baronne de Korff, se rendant à Francofort pour affaires, accompagnée de son valet de chambre et de quelques dames de compagnie. Sauce l'examine et le trouve en règle; mais il déclare, fort poliment, qu'il faut attendre au lendemain pour le viser et le soumettre à la municipalité du lieu, ajoutant que du reste il était dangereux, surtout dans des moments de trouble comme ceux-là, de continuer sa route de nuit, par des chemins peu sûrs. Après de longs pourparlers, la famille royale se décide à descendre et à s'acheminer chez Sauce, qui demeurerait à

(1) Lagache, homme de confiance du duc de Choiseul. Le commandant du détachement de dragons posté à Sainte-Mencheville avait voulu, après le départ des voitures, faire monter sa troupe à cheval; mais il en avait été empêché par la garde nationale; Lagache fut le seul qui parvint à s'échapper.

quelques pas. La maison du procureur de la commune, chandelier de son état, n'était pas un palais : elle existait encore il y a quelques années, telle qu'elle était à cette époque, et l'auteur de cet article a vu bien des fois ce pauvre et étroit logis, qui se composait de deux chambres au premier étage et de deux pièces au rez-de-chaussée, en y comprenant la boutique. Mais du moins c'était un asile plus convenable qu'une auberge. On conduisit les royaux fugitifs dans la chambre haute sur le derrière. Cependant le tumulte croissait à chaque instant; la foule s'accumulait avec bruit dans la rue, on entendait sonner le tocsin et battre la générale. Le procureur de la commune avait envoyé ses enfants crier au feu par la ville, pour réveiller plus vite les habitants, et déjà les villages voisins arrivaient par masses, armés de tout ce qui leur était tombé sous la main. Quand on se vit en force, on déclara qu'on avait de bonnes raisons de croire que la ville de Varennes était assez heureuse pour posséder son roi. Louis XVI se récria; mais la reine, impatientée, finit par trahir indirectement le secret, et le roi lui-même fut positivement reconnu par Destez, juge au tribunal du district, qui avait eu occasion de le voir souvent à Paris. Louis avoua donc, en se jetant dans les bras de ceux qui l'entouraient et en implorant leur générosité en faveur de sa famille. Saucé conserva toujours les manières d'un sujet respectueux; pour Drouet, dont la tête s'exaltait de plus en plus, il sentait l'importance qu'il venait d'acquérir et voulait pousser son rôle jusqu'au bout; aussi se montrait-il tranchant, peu mesuré, arrogant même dans ses paroles. Le roi demandait avec instances qu'on le laissât continuer son voyage, promettant de ne pas dépasser Montmédy; mais la municipalité, assemblée en permanence, voulait attendre les ordres de l'Assemblée nationale, vers laquelle, dans le premier moment, un messenger était parti en toute hâte. On n'avait négligé aucune précaution : des barricades avaient été dressées par tout où il en était besoin, et des pièces de campagne étaient braquées à l'extrémité de la rue étroite et rapide où logeait le roi, pour pouvoir balayer d'une décharge ceux qui tenteraient de l'enlever. Le détachement de hussards cantonné dans la ville, et que Goguelat, aide de camp de Bouillé, avait posté sous les fenêtres de Saucé, et distribué sur divers points de Varennes, pour favoriser la fuite, fut gagné par le peuple. Vers six heures du matin, arrivèrent les ordres de l'Assemblée nationale, portés par deux courriers, dont l'un était aide-de-camp de La Fayette. D'après ces ordres, le roi devait reprendre le plus tôt possible le chemin de la capitale. Après de nouvelles protestations et de nouveaux retards, abrégés par l'impatience des habitants et de la municipalité, la famille royale se mit enfin en marche, accompagnée d'environ quatre mille hommes de la garde nationale. On sait quelles furent les

conséquences de cette arrestation (1). Drouet vint lui-même à Paris, faire à la barre de l'Assemblée le récit de son action : il se souvint dès lors en homme important. Il accorda trente mille francs de gages à celui qui le parait certain qu'il refusa de trouver dans le registre des communes de la commune de l'époque, que les habitants de l'époque, que les habitants de l'époque, qui avait également décerné des récompenses à l'importance diverse, qui avait eu dix mille francs, les de même, en tout ou en partie. après, fut nommé député suppléant législative, et en sentant de la Marne à la C. pelé au comité de l'appel et rangs les plus avancés de la tinguu surtout par l'animosité plus constante contre les Girondins en particulier Lanjuinais à violence et une grossièreté une part très- importante à propos, le 20 et 1793, de mort tous les et le 5 sept tionnaire, sur leur vie de tous fut ce jour-là que, dans un digne de tout le reste de son « Oui, c'est le moment de Qu'avons-nous Europe? Soyons pour le bonheur du Mais ces paroles effrayèrent citèrent des murmures lents démagogues. Pour le sa motion. Quelque temps après, l'envoya remplir les l'armée du nord. du siège de cette voyant la place sur s'aya de se faire jour à mis, à la tête de entre leurs mains. du Spielberg : ce popularité; les martyr, et l'on renouvelé de Bajazet on le tenait enchaîné faut croire que avaient rien de

(1) Toutes les particularités historiques, et fondées sur des documents recueillis des témoins oculaires, sur conservée dans la ville. Le plaignant raconté cet épisode sont tombés dans un fait plus ou moins grave, et prouvent ne connaît pas les lieux. C'est des plus exacts. M. Thiers, fait ture du roi, et met dans la ville bonne quelle elle fut arrêtée.

échèrent pas de faire, le 6 juillet 1794, une tentative d'évasion, en brisant les barreaux d'une cellule, et en s'aidant pour franchir un espace de deux cents pieds de hauteur, d'une espèce de parachute qu'il avait fabriqué avec les draps de son lit et une arête de poisson qui lui servait d'aiguille. Mais il se cassa le pied, fut repris et resta en prison, jusqu'à ce qu'il fut échangé, en décembre 1795, contre la fille de Louis XVI, ainsi que Camus, Quinette, Lamarque-Bancal, commissaires de la Convention, et Beurnonville, ministre de la guerre, qui avaient été livrés aux Autrichiens par Dumouriez.

Son retour fut une ovation. Il avait dû à sa aptitude d'être compris de plein droit parmi les conventionnels qui entrèrent au Conseil des Cinq-cents, où il eut un succès d'enthousiasme, en s'acclamant pompeusement à la tribune tous les serments qu'il avait endurés. On déclara qu'il avait bien mérité de la patrie, et on le nomma secrétaire de l'Assemblée. Bientôt il se lia avec les débris des terroristes, et entra chaudement dans la conspiration de Babeuf. En conséquence, fut décrété d'accusation et renfermé à l'Abbaye. Il devait comparaître devant la haute cour nationale de Vendôme; mais il s'échappa la nuit du 18 août 1796, peut-être avec la complicité du Directoire, qui ne voulait pas frapper le héros de Varennes, et publia deux jours après, dans un journal, les détails de son évasion, qu'il prétendit avoir exécutée par un tuyau de cheminée. Il se trouva encore mêlé à quelques autres mouvements; puis, jugeant la cause du jacobinisme définitivement perdue, il se réfugia en Suisse, s'embarqua pour les Indes, et alla aux Canaries. C'était le moment où l'amiral Nelson voulait s'emparer de Ténériffe: Drouet, toujours aventureux, et se souvenant de son ancien métier de dragon, se joignit aux habitants pour combattre les Anglais, et les força à renoncer à leur entreprise. Ayant appris alors qu'il venait d'être acquitté pour l'affaire du complot de Babeuf, quoique coutumace, il retourna en France, peu après la révolution du 18 fructidor. Le moment était favorable; aussi recouvra-t-il bien vite la position qu'il avait perdue, et fut-il commissaire du nouveau Directoire dans son département natal. Mais après la journée du 18 brumaire, ce fougueux démagogue qui, malgré les périls et les revirements de l'opinion publique, n'avait jamais voulu se relâcher en faveur de ses opinions terroristes, parut se lasser et à coup de ce rôle. Il accepta franchement le nouveau régime, fut nommé sous-préfet à Saint-Menehould, et garda cette place, qu'il occupa du reste avec sagesse et modération, jusqu'à la fin de l'empire. Décoré de la main même d'Empédocle, en 1814, il se battit, à la tête d'une bande de partisans, contre les alliés. Dépossédé de ses fonctions à la chute de l'empereur, il entra dans la vie publique durant les Cent-jours, et fut nommé député de la Marne à la

chambre des représentants. Après le retour des Bourbons, il fut atteint par la loi sur les régicides et forcé de quitter la France. Il y retourna néanmoins secrètement quelque temps après, et alla se cacher à Mâcon, où, sous le nom de Mergier, il menait la vie la plus solitaire et même la plus pieuse. Il mourut dans les sentiments du plus profond repentir, et ce fut seulement alors qu'on apprit que cet homme de mœurs si paisibles et si édifiantes n'était autre que le conventionnel Drouet. Victor FOURNEL (de Varennes).

Documents manuscrits tirés des archives de la commune de Varennes. — Thiers, Histoire de la Révolution française. — Biographies contemporaines.

DROUET (Charles), naturaliste et archéologue français, né au Mans, le 22 avril 1779. Il fut longtemps maître de forges, et devint membre du conseil général de la Sarthe. On lui doit l'introduction dans le Maine de la culture du seigle multicaule. Parmi ses nombreux travaux scientifiques, on cite : *Réflexions et observations sur l'hiver de 1822*; Le Mans, 1822, in-8°; — *Note sur le Muséum du Mans*; ibid.; — *Mémoire sur un nouveau genre de coquille (Néithée), de la famille des Arcacées, et description d'une nouvelle espèce de Modiola fossile (Modiola Striata)*; Paris, 1824, in-8°, avec planche. On trouve à la suite de ce *Mémoire* une liste de trente-sept fossiles du grès vert, observés dans les collines des environs du Mans. C'est avec quelques espèces fossiles de Peignes, dont le bord cardinal offre, comme dans les Arches, des dents sériales, que l'auteur a proposé la formation du genre *Néithée*. Mais ces coquilles n'ayant qu'une seule impression musculaire, M. Deshayes a pensé qu'on en doit tout au plus former une sous-division des Peignes; — *Observations faites en 1826 à Saint-Ervin (Loire-Inférieure) sur le Cholera-Morbus*; Le Mans, 1831, in-8°; — *Mémoire sur la température et la végétation de l'hiver de 1834 dans le département de la Sarthe*; Le Mans, 1834, in-8°; — *Notice sur des monnaies françaises et des médailles romaines découvertes dans le département de la Sarthe pendant l'année 1837*; Le Mans, 1839, in-8°, avec planche; — *Des types les plus habituels des médailles gauloises*; Le Mans, 1839 et 1843, in-8°, avec planche; — *De la culture du seigle multicaule et de ses avantages*; Le Mans, 1841, in-8°; souvent réimprimé. L'auteur y constate les bons résultats de la culture du seigle multicaule dans les terrains sablonneux; — *Notice sur la découverte de neuf tombeaux ou sarcophages en pierre, faite le 8 décembre 1841, dans la commune d'Allonnes, près Le Mans*; 1842, in-8°; — *Notice sur les thermes gallo-romains découverts à Allonnes, etc.*; Le Mans, 1844, in-8°, avec figures; — *Notice sur l'Éphémère Diptère*; et quelques autres mémoires, publiés dans divers recueils scientifiques ou écrits périodiques.

L'Armée Cénomane, 1822, 73 et 102. — *Annales de la Société Linnéenne*, 1824, 183 à 192. — *Encyclopédie méthodique*, III, 613. — *Bulletin de la Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts du Mans*, années 1839, 1840 et 1842. — *Cartier et La Saussaye, Revue de la Numismatique française*, années 1837, p. 301, et 1840, p. 67. — *Le Congrès scientifique de France*, I, p. 49 et 360. — *Le Courrier de la Sarthe*, juin 1840 et juillet 1841. — *L'Ami des Lois*, juin 1840 et juillet 1841. — *La Constitutionnel*, septembre 1841. — *Le Journal des Connaissances usuelles*, 1841.

DROUET, comte d'ERLON (*Jean-Baptiste*), maréchal de France, né à Reims (Marne), le 29 juillet 1765, mort à Paris, le 25 janvier 1844 (1). Il s'engagea simple soldat au régiment de Beaujolais en 1782, et devint aide-de-camp du général Lefèvre (14 avril 1794) ; il se trouva aux sièges de Valenciennes, du Quesnoy, de Condé, et contribua à la déroute des ennemis, obligés de se retirer derrière la Roër après avoir abandonné les rives de la Meuse. En 1797, sous Hoche, il fut employé au blocus d'Ehrenbreitstein, qu'il força de capituler. Nommé général de brigade (25 juillet 1799), il combattit à Zurich, à l'attaque du pont de Schaffouse, ainsi qu'à la prise de Constance, que défendait l'armée de Condé. « Cette « journée, dit le maréchal Drouet d'Erlon, est toujours présente à ma mémoire. Sous l'uniforme « russe battaient des cœurs français, c'étaient « des compatriotes. J'eus le bonheur d'en sauver « beaucoup, et si quelques-uns d'entre eux existent encore, ils doivent se rappeler le général « Drouet, qui fit tout pour rendre leur sort supportable. » Les services rendus avaient d'autant plus de prix alors, que les lois contre les émigrés étaient encore dans toute leur rigueur. Après avoir vaillamment combattu à Ulm, à Hohenlinden et à Steyer, Drouet, qui avait été élevé au grade de général de division (27 août 1800), profita de la paix de Lunéville pour prendre quelque repos, à Reims. Il servit successivement aux armées de Hanovre et d'Allemagne. Par une manœuvre des plus habiles, il compléta le succès de la bataille d'Iéna en achevant la défaite de la colonne prussienne commandée par le maréchal-major de Trescott. La part brillante qu'il prit tant au siège de Dantzic, dont il arrêta et signa la capitulation, qu'aux batailles de Morungen et de Friedland, où il fut grièvement blessé au pied gauche, lui méritèrent (29 mai 1807) la croix de grand-officier de la Légion d'Honneur et le titre de comte d'Erlon, avec une dotation de 25,000 francs sur le domaine de Danneberg (Hanovre). La guerre de la Péninsule fournit encore à Drouet l'occasion de se

signaler, tant en Estramadure, où il battit les troupes anglaises commandées par le général Hill, qu'au Col-de-Maya, qu'il emporta (le 22 juin 1811). Pourvu par la première désignation de commandement de la 16^e division militaire, et confirmé dans le grade de général de division, il fut nommé chef de Légion d'Honneur qui fut nommé président du conseil qui acquitta le général Excelmans. Les prés des Bourbons ne fut pas de long accusé d'avoir trempé dans le complot de Lefèvre-Desnoettes, dont le résultat fut de s'emparer de la famille royale. Son affirmation (1) qu'il ignorait le but de cette conspiration, Drouet (13 mars 1815), par ordre du duc de Angoulême, ministre de la guerre. Les événements qui surgirent alors le firent et il reprit à Lille le commandement de la 16^e division militaire. Créé duc de Angoulême en juin 1815, Drouet combattit à Fleurus, à Waterloo. L'insuccès de ces combats, 20,000 hommes, le moment décisif de la bataille, le retour d'avoir combattu à Waterloo (2). Répondant au maréchal d'Erlon, toutes les preuves dans laquelle il ne devait être au-dessus des dictateurs qui lui avaient imposé le but d'éviter les rigueurs de la loi du 24 juillet 1815, qui traduisait les seules de guerre les généraux qui avaient été battus pour le rétablissement du régime royal. Drouet partit pour Munich, puis à Munich, où il fut nommé en France par suite du sacre de Charles X (28 août 1824) la retraite jusqu'à la révolution. Il fut nommé duc de Angoulême.

Où il se trouva à l'époque de la chasse de Berry. La circonstance et les services qu'il lui valurent un vase d'argent sur lequel fut sculptée son armure. Le vainqueur général (1834) donna dans le nord de l'Aisne (9 avril 1843). La mort de l'Empereur.

(1) C'est à tort que plusieurs biographies, entre autres celle éditée par les frères Baudouin, lui donnent pour père Drouet de Varennes. Cette erreur, répétée en 1839 par *La Quotidienne*, qui cependant, plus modeste, se contentait de dire : « Le comte d'Erlon est le parent d'un homme que l'arrestation de Louis XVI a rendu si tristement célèbre à Varennes », a été démentie tour à tour par M. Gauvry, ancien secrétaire du maréchal (Moniteur du 17 novembre 1832) et par le maréchal lui-même, qui dans sa notice écrit positivement : « Je ne suis ni parent ni allié de la famille Drouet de Varennes ».

(2) Notice écrite par le général Drouet d'Erlon. — *La Mémoire du Soldat*, p. 50, contient ces paroles : « Je me souviens de batailles innombrables. Je n'y ai-t-il eu que du malheur ! » Je les écrasais à Waterloo et un de mes chevaux fut tué. »

(3) Cette partie de sa vie militaire est mentionnée dans son *Moniteur* et publiée par sa famille, et sa notice.

la guerre. — Pastes de la Légion d'Honneur sur la vie militaire du maréchal Drouot, écrite par lui-même et publiée par sa G. Barba. 1844. br 10.

one and fifty.

we are one

100

DECA 4

de i - rei i

1991

14 PTO
1701

me de l'abbaye de Sept-

1702. 12; — *Sentiments d'un*
cha en véritable amour de
742 in 12, commentaire.

1 716, in-12; souvent re-
imprimée. *générale des Goths, jus-*

es, vaincu par Belisaire,
(), 1703, in-12 :

— Les erreurs de composition, les fautes d'orthographe et de syntaxe.

25 L'Évangile; Paris,
chez la sainte Église de

la vie et les actions remarquables qui en ont tenu

can ou jusqu'en 1708, etc.;
ette, 1711, in-4°; — *Les Véri-*

ies Martyrs, trad. du latin de
; Lyon, 1708, 2 vol. in-8°;

1750, 2 vol. in-12; réimprimés
: — *De la fausse Religion*.

“ un frère Arsène de Jan-

1711, in-12 : — *Les Aventures*

Histoire satirique, trad. du
: Anvers, 1711. 3 vol.

1712, 3 vol. in-12; — *Le*
contre les deux sexes —

historique; Bruxelles (Lyon),
une sur la forme des

— *Sur la forme des*
sigues; inséré dans les Mé-
moires, 1784, p. 211 à 222.

« *origines*, trad. du latin,

ne faible, ou l'on repré-
sente les dangers auxquels elles

Nancy (Vienne), 1714 ;

Historique de la France, I,

ISSANT (*Jean*),

la première moitié
On a de lui : *Avis au*

Koy, pour ôter le moyen de contrefaire les monnaies et de rognier et diminuer les bonnes ; Paris, 1634, in-8° ; — Discours au Roi sur le surhaussement des monnaies ; ibid., 1636, in-8° ; — Continuation des mémoires précédents sur les monnaies ; ibid., 1639, in-8° ; — La France guerrière, ou moyens assurés pour trouver autant et plus de gens de guerre que le roi n'en désirera soudoyer et entretenir sans augmentation de solde et d'appointements ; ibid., vers 1642, in-4°.

Lelong, Bibliothèque Historique de la France,

DROUHET (Jean), apothicaire et poète français, vivait au dix-septième siècle, à Saint-Maixent (Poitou). Il présenta, en 1661, à la belle Hortense de Mancini, nièce du cardinal Mazarin, qui venait d'épouser le duc de La Meilleraye, un poème en patois poitevin, d'environ quatre cents vers, et une comédie singulière, écrite dans le même langage; le tout précédé d'une épître dédicatoire fort originale, dans laquelle l'apothicaire Saint-Maixentais déclare avoir composé ses vers « pre foire rire et esbaudir la groude et regroude duchesse ». Le poème est intitulé : *La Mairie de Sen-Maixent, o les verveed de tretoute lez autre* (La Mairie de Saint-Maixent, où il est parlé de toutes les autres). C'est la description d'un festin où Drouhet prouve qu'il s'entendait en cuisine aussi bien qu'en poésie et en apothicairerie. Deux du Radier prétend toutefois qu'il n'y a pas un grain de sel dans un si grand repas. La comédie est en cinq actes, et a pour titre : *La Mizaille ot Tauny, toute birolée de nouveau et fraîchement immolée* (La gageure de Tauny, toute bariolée de nouveau [pleine de choses nouvelles] et fraîchement imprimée). Tauny, le héros de la pièce, est un apothicaire, comme Drouhet. Il soutient à Georges, le maréchal-ferrant, que la foi seule dispose à la justification; Georges prétend qu'il faut ajouter à la foi les bonnes œuvres, et gage son enclume contre le mortier de son voisin. Un verset de l'Évangile décide en sa faveur: il veut emporter le mortier; l'apothicaire s'y oppose: les ministres arrangent l'affaire en le condamnant à donner vingt francs au maréchal. Mais quel orage! sa femme se fâche et sa tante le déshérite. Les ministres heureusement sont encore là, et la tante du pauvre Tauny revient à de meilleurs sentiments. Tel est le sujet de cette comédie, qui doit tout son mérite à la naïveté du langage. La pièce est accompagnée d'arguments en français et de l'explication des mots les plus difficiles. C'est un morceau véritablement précieux pour l'étude du patois poitevin, dont la connaissance est si nécessaire à ceux qui s'occupent de commenter et d'élucider de style, souvent obscur, de nos vieux écrivains français. *La Mairie et La Mizaille ont été réunies en un vol., Poitiers, chez Pierre Amassard, 1661. On trouve aussi dans ce recueil un dialogue, une ode, des stances, des épigrammes. Drouhet fit encore imprimer, en*

1664, *Le gros Fromage d'Hollande*, et *La Défonse des enfons de Sen-Moixont contre les railleries do gens de Pooley* (Poitiers); qui étaient alors et qui sont encore aujourd'hui très-irrévérencieux à l'endroit des Saint-Maixentais.

Alexandre BONNEAU.

Dreux du Radier, *Bibliothèque historique et critique du Poitou*. — Maupoint, *Bibliothèque des Théâtres* (cet auteur appelle à tort Drouhet Doulet). — Briquet, *Histoire de Nîort*.

DROUIN (Nicolas), sculpteur français, né à Nancy, en 1590, mort en 1649. Après avoir étudié à Paris, il revint dans sa patrie, qu'il enrichit d'un nombre considérable de sculptures, dont les plus remarquables étaient le mausolée du cardinal Charles de Lorraine de Vaudemont, dans l'église des Cordeliers, et un tombeau de la famille de Bassompierre, dans l'église des Minimes de la place royale. E. B. — N.

Marin Saugrain, *Les curiosités de Paris*, 137 et 210.

DROUIN (René-Hyacinthe), théologien français, né à Toulon, en 1682, mort à Ivry (Piémont), en 1742. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, se fit recevoir docteur en Sorbonne, et enseigna la théologie à Paris. Envoyé à Caen, il y devint syndic de l'université. Forcé de quitter la France, par l'influence des jésuites, il passa à Chambéry, fit un voyage à Padoue, pour y voir le père Serri, son oncle, revint professer la théologie à Vercell, et se retira à Ivry, où il mourut. On a de lui : *De Re sacramentaria, contra perduelles hæreticos*, etc.; Venise, 1737 et 1756, 2 vol. in-fol.; Paris, 1775, 9 vol. in-12.

Histoire des Hommes illustres de la Provence. — Bichard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DROUIN (Vincent-Denis), chirurgien français, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Dauphiné), en 1660, mort à Paris, le 14 avril 1722. Il était chirurgien major dans les hôpitaux militaires, fut reçu dans la communauté de Saint-Côme, à Paris, et nommé chirurgien major des gardes du roi, puis chirurgien en chef de l'Hôpital-général et des Petites-Maisons. On a de lui : *Description du Cerveau*; Paris, 1691, in-12, et plusieurs *Observations*, insérées dans le *Journal des Savants*.

Kloy, *Dictionnaire historique de la Médecine*. — Biographie médicale.

DROUINEAU (Gustave), littérateur français, né à La Rochelle, le 20 février 1800, mort dans la même ville, en janvier 1835. Il entra d'abord dans une étude de notaire; mais il prit ensuite la carrière de l'enseignement, et était en 1822 professeur au collège de Civray (Vienne). Il se dégoûta vite de ces fonctions, et revint à La Rochelle, qu'il quitta en 1824 pour faire son droit à Paris. Bientôt il devint plus assidu aux représentations du Théâtre-Français qu'aux cours de jurisprudence, et comprit que la littérature était sa vocation. Il débuta par présenter au Théâtre-Français *Fiesque*, drame en cinq actes, imité de Schiller; mais cette œuvre fut refusée: Ancelot avait présenté à la même époque une tragédie ayant le même titre. Drouineau

s'adressa ailleurs : il fit représenter le 30 janvier 1826 au Théâtre de l'Odéon *Rienzi*, tragédie en cinq actes, qui obtint un succès mérité. Cette pièce fut même traduite en anglais et représentée sur le théâtre de Covent-Garden, à Londres. Drouineau composa avec Merville *L'Écrivain public*, drame qui fut en 1828 très-applaudi à la Porte-Saint-Martin; il fit paraître en 1829 un roman, *Ernest*, qui eut une certaine vogue et revêtu dans son auteur un véritable talent d'observation. Les productions de Drouineau se succédèrent rapidement; leur genre d'esprit devint la base d'une nouvelle école littéraire, le *néo-christianisme*. Drouineau prit une part active à la révolution de 1830, et fut nommé le 29 juillet membre de la commission municipale. Il s'attacha ensuite à la rédaction d'un journal, où il traitait les questions politiques; il recueillait littéraires. Une trop grande éducation s'égarait tout à fait. Il mourut le 10 novembre 1835, dans le sein de sa famille. V. ses productions : *Épître à sa femme*, Paris, 1823; *Sur ses ouvrages*; Paris, 1823; *Épître à quelques poètes parisiens*, 1824, in-8°; — *Rienzi*, tragédie en cinq actes et en vers, Paris, 1826, in-4°; — *Trois Nuits*, Paris, 1826, in-8°; — *L'Épître*, en trois actes, avec M. de La Harpe; Paris, 1828; — *Le travers du siècle*, 1829; — l'auteur attaque dans cet ouvrage l'universitaire, qu'il trouve dans les institutions françaises. Il d'instruction ne fait que former des pédants ou des qu'on appelle dans les jetant tous les copistes dans en leur donnant à tous la même a produit l'encombrement dans les différentes c très; — *L'Espion*, drame, par tan et Léon Halévy; 1830; — *Le Mauvais Français*, 1831; — *Le vers* (Théâtre-Français); — *Le Soleil de la Loi*, 1830; — *Le Mauvais*, 1832, 1833, 1834, 2 vol.; — Paris, 1833 et 1834, 2 vol.; — plusieurs éditions: s'il a quelques, il a réuni à des *Ombres*, c in-8°, avec figures; — *L'Ironie*; Paris, 1835, 2 vol.; — *Saisons poétiques*; Paris, 1835; — *Maison de la rue de l'École* (de Marat), morceau d'empire *Cent-et-un*, et quelques autres.

Documents particuliers.

T (Le comte Antoine), général français, né à Nancy, le 11 janvier 1774, 24 mars 1847. Il était fils d'un boulanger.

pauvres, et g à la

ami il vens c au cou

se v avec eur à c

iques. s le p à l'é

de l a la u ri

ri e ue la c, u

es avec e de second

ient d'ai à

oye à re au nord; n assi

à la ba de Fleurus (26 1794),

Je an le prince d'Orléans A

se l rebia (1799), les na-

euv ant une partie de l'ar-

ment d'un jour entier la

l'ennemi, et défendirent l'arrière-

donald. L'année suivante, à

Drouot, devenu capitaine, prit

atue Hohenlinden, où l'armée fran-

ée par Moreau défit l'armée

nbre de la Légion d'Honneur,

, Drouot fit, en qualité de major,

ae expédition navale, et assista à la

r (21 octobre 1805). En 1808,

major de l'artillerie à pied de la

se ue à l'attaque et à la prise de

glorieuse qu'il prit aux batailles

(30 juillet 1809) et de la Moskowa

(1812) lui valut la croix d'officier,

de commandeur de la Légion d'Hon-

trépidité au combat de Poserna, à

de Lutzen, où il commandait l'artille-

arde, aux combats de Bischofswerda, de

et à la bataille de Bautzen, où l'ar-

prussienne, commandée par l'empereur

andre en personne, fut complètement

alut le grade de général de division

e 1813. Le 16 octobre suivant Drouot

ombat de Wachau, et quelques jours

sa le corps des Bavares en avant

polon, qui avait nommé le gé-

maron de l'empire dès 1810, le choi-

aide-de-camp (1813), et lui confia

la garde avec le titre d'aide-major.

campagne de 1814, Drouot s'illustra

de La Rothière, de Champ-Aubert,

de Valjouan; au défilé de Vaucle,

vre des plus habiles, il foudroie

porte la terreur et la mort dans

es force à reculer. La France, au

pagne, fut étonnée d'apprendre

depuis longtemps le premier

de l'Europe. Après l'abdica-

au, Drouot, toujours fidèle à

au drapeau de la patrie, le

; il en fut nommé gouverneur,

sivement d'administrer le pays.

projet de l'empereur de re-

tourner en France, il en témoigna hautement sa désapprobation; néanmoins, il obéit, et débarqua avec Napoléon, le 1^{er} mars 1815, au golfe de Juan, où il adressa, avec les autres officiers ses compagnons une proclamation à l'armée. Placé à l'avant-garde de l'empereur, le général Drouot marcha vers Paris, et fut nommé pair de France par un décret impérial du 2 juin 1815. Il était aux côtés de Napoléon à la funeste bataille de Waterloo, et y déploya autant de courage que de sang-froid. Malgré ce désastre, le général Drouot, ne désespérant pas du salut du pays, court au Luxembourg, où les pairs étaient réunis, monte à la tribune, et retrace, dans une magnifique improvisation, les malheurs et les espérances de la patrie. Son langage, calme et plein de noblesse, produisit une profonde impression et ranima le courage de l'assemblée. Nommé le jour même commandant de la garde impériale par la commission provisoire qui avait été mise à la tête du gouvernement, Drouot regarda comme le premier de ses devoirs de se dévouer entièrement à sa patrie, et ne recula devant aucun sacrifice pour contribuer à son salut. Dans cette position difficile, sa conduite sage et prudente épargna à la France des malheurs dont les suites eussent été incalculables.

Compris dans l'ordonnance de proscription du 24 juillet 1815, le général Drouot quitta l'armée de la Loire, se rendit à Paris, et se constitua prisonnier. Le 6 avril 1816 il fut traduit devant un conseil de guerre, comme prévenu d'avoir trahi le roi avant le 23 mars, d'avoir attaqué la France à main armée, et de s'être emparé du pouvoir avec violence; mais il fut déclaré non coupable à la majorité suffisante de trois voix contre quatre. Après son acquittement, Drouot se retira dans sa ville natale, et, dans la crainte de se voir rappelé à l'activité, il refusa la demi-solde et le traitement de disponibilité que Louis XVIII lui fit offrir. Il n'accepta pas non plus la proposition qui lui fut faite par le duc d'Orléans de la place de gouverneur de son fils aîné, alors duc de Chartres. Lorsque éclata la révolution de 1830, sa présence au sein de la commission municipale de Nancy et les mesures qu'il fit prendre contribuèrent efficacement au maintien de l'ordre, et assurèrent la tranquillité de la ville. Au mois d'août suivant, il fut appelé au commandement des 3^e et 5^e divisions militaires; mais l'état déplorable de sa santé le mit dans l'impossibilité d'accepter; il refusa également le commandement de l'École Polytechnique et la dignité de pair de France; néanmoins, le roi Louis-Philippe, voulant lui décerner au nom du pays une récompense à laquelle il ne pût se soustraire, le nomma, le 8 octobre 1830, grand-croix de la Légion d'Honneur. Membre de l'Académie de Stanislas depuis 1817, et de la Société d'Agriculture de Nancy, qu'il présida même pendant plusieurs années, Drouot participa à leurs travaux aussi activement que le

lui permit sa mauvaise santé. Atteint depuis longtemps d'une cécité complète, et accablé d'infirmités, le général Drouot s'éteignit lentement, ayant accompli sa soixante-treizième année. Dès son enfance animé d'une piété sincère, il la conserva pendant tout le cours de sa vie, et pratiqua constamment les devoirs de la religion. Son nom a été donné à une des rues de Nancy, ainsi qu'à une de celles de Paris (l'ancienne rue Grange-Batelière). Bientôt sa statue, œuvre de David (d'Angers) s'élèvera sur la place du débarcadère du chemin de fer de Paris à Strasbourg, à quelques pas et en face de la modeste maison qu'il habitait depuis 1815. Napoléon se souvint de la fidélité de son aide-de-camp, et par son testament il lui légua cent mille francs; mais par suite de la déduction des legs, Drouot n'en reçut que soixante mille, qui furent entièrement consacrés au soulagement des malheureux. On a de lui : *Rapport sur un mémoire de M. Callière, intitulé : Des réserves de blé, par des prêts à l'agriculture au taux le plus modéré*; — *Rapport sur une charrue*; — *Rapport sur les forces motrices qui doivent être appliquées aux charrues avec ou sans avant-train, d'après des expériences faites en 1825, 26 et 27*; — *Rapport sur le Cours de culture et de naturalisation de végétaux de M. A. Thouin*; — *Rapport sur un ouvrage de M. Ternaux l'aîné intitulé : Notice sur l'amélioration des troupeaux de moutons en France*; — *Rapport sur la balance de M. Carez, pour l'achat et la vente des bestiaux destinés à l'engraissement*. Ces divers rapports ont été insérés dans *Le Bon Cultivateur, Journal de la Société d'Agriculture de Nancy*, années 1824, 1825, 1827, 1828, et 1831.

Ch. HÉQUET (de Nancy).

Henri Le Page. *Le général Drouot*. — Jules Nollet-Fabert, *Biographie du général Drouot*. — Lacordaire, *Éloge du général Drouot*; Paris, 1847, in-8°.

DROUYN DE LHUYS (Édouard), homme politique et diplomate français, né à Paris, le 19 novembre 1805. Son père, mort en 1850, était receveur général à Melun sous la Restauration. Le jeune Drouyn fit des études brillantes, et obtint en 1823 le prix d'honneur de l'université de Paris. Il se destina à la carrière diplomatique, et débuta en 1831 comme attaché à l'ambassade de France à Madrid. Le comte Gérard de Rayneval (père de l'ambassadeur actuel à Rome), alors ambassadeur près de la cour d'Espagne, prit en affection le jeune attaché, et jusqu'en 1833 il en fit pour ainsi dire son confident et son collaborateur. Rappelé par le duc de Broglie, M. Drouyn de Lhuys fut envoyé à La Haye en qualité de chargé d'affaires pendant les grands événements qui ont séparé la Belgique de la Hollande. Malgré les difficultés de la situation, il sut captiver la confiance du roi des Pays-Bas, et contribua à rétablir les bons rapports entre les cours des Tuileries et de La Haye. A cette oc-

casion, le prince de Talleyrand, qui suivait à Londres, en qualité d'ambassadeur, la conférence relative aux affaires hollando-belges, entra en relations avec M. Drouyn de Lhuys, et reconnaissant dans le plus jeune des diplomates français un esprit propre aux plus grandes choses, il le signala au duc de Broglie comme devant fixer l'attention du gouvernement.

En 1836, les grands événements qui ensanglantèrent l'Espagne donnaient à M. de Rayneval un surcroît de travail auquel sa santé, profondément altérée, ne pouvait suffire; il demanda au ministère le secours de M. Drouyn de Lhuys, que le duc de Broglie s'empresse de faire repartir pour Madrid, avec le titre de premier secrétaire d'ambassade. Après la mort de M. de Rayneval, le secrétaire devint chargé d'affaires, et remplut ces fonctions pendant les longs et nombreux *interim* qui suivirent les ambassades de M. de Latour-Maubourg, de M. de Rumigny, de duc de Fézenzac, etc. Ce qui faisait à Madrid la supériorité incontestée de M. Drouyn de Lhuys, c'était, de l'aven même de M. de Rayneval, sa grande connaissance des hommes et des choses de l'Espagne, et son aptitude à s'assimiler un caractère espagnol. En 1842 il fut élu membre de la chambre des députés par le département de Seine-et-Marne; c'est alors que commença pour M. Drouyn de Lhuys une ère nouvelle.

Depuis 1840, il avait remplacé Jules Duménil comme directeur des affaires commerciales au ministère des affaires étrangères, et les travaux de sa place le mettaient en perpétuel contact avec M. Guizot, dont la politique ne lui était pas sympathique. Prévoyant une catastrophe, il travailla d'abord à la conjurer à la chambre par une opposition constitutionnelle silencieuse; mais bientôt, en 1845, ayant, par un vote solennel, prononcé un blâme contre la politique du gouvernement, il fut destitué. C'est alors que la rupture éclata à la tribune, en 1846, entre M. Guizot et M. Drouyn de Lhuys sur les bases de l'opposition. La réponse de M. Drouyn de Lhuys à M. Guizot fut considérée comme un brillant début oratoire. Toutefois, ces succès ne le fit pas sortir de la réserve qu'il s'était imposée à la chambre, n'y parlant que rarement, mais avec une grande netteté, et sur les questions qu'il avait approfondies. Membre de l'opposition, il soutint les propositions de réforme électorale, et le gouvernement ayant interdit le banquet de douzième arrondissement, il signa la proposition déposée par M. O. Barrot pour la mise en accusation du ministère.

La révolution de 1848 éclata; il fut réélu représentant par le département de Seine-et-Marne, et nommé membre du comité des affaires étrangères. L'avènement du prince Louis-Napoléon à la présidence de la république eut pour lui un effet analogue à celui qu'il avait eu pour le duc de Broglie. Dans la constitution de son premier cabinet, le prince-président chargea M. Drouyn de Lhuys

portefeuille des affaires étrangères, ayant pour collègues MM. Odilon Barrot, Léon Faucher, Tracy, de Falloux, etc. Cette administration fut à soutenir au dedans des luttes parlementaires opiniâtres, au dehors l'expédition dirigée contre la révolution romaine et la guerre contre le Piémont et l'Autriche. L'élection d'une nouvelle chambre amena bientôt la nomination d'un nouveau ministère. Alors M. Drouyn de Lhuys fut nommé au poste éminent d'ambassadeur à Londres. Là, il eut encore à traiter les affaires de Rome, puis celles des duchés de Schleswig-Holstein. Après ce début dans la carrière d'ambassadeur, M. Drouyn de Lhuys vint à Paris; mais il dut bientôt retourner à Londres pour traiter l'affaire qui donna lieu à ce sorte de rupture momentanée entre la France et l'Angleterre (l'affaire Pacífico de 1855). Enfin, toute mésintelligence disparut; un arrangement honorable s'opéra entre les deux puissances, et l'ambassadeur français, qui avait quitté son poste pendant la rupture, retourna à Londres une troisième fois, pour y cimenter l'alliance dont il avait toujours été l'ardent promoteur. Cette mission terminée, il revient à Paris, où, comme preuve de dévouement au régime de la république, il accepte de nouveau le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet de transition, qui dura du 10 au 24 janvier 1856 et fut renversé par la chambre.

Alors il reprit sa place à l'Assemblée nationale, et y siégeait parmi les conservateurs. Après le 2 décembre, auquel il n'avait point été appelé à prendre part, il fit partie de la commission consultative, puis il entra au sénat, et le 28 juillet 1852, le prince président lui confia une troisième fois le portefeuille des affaires étrangères. Ce fut pendant ce ministère qu'il fut proclamé empereur. M. Drouyn de Lhuys fut chargé de le faire reconnaître par les puissances européennes. Bientôt éclata la grande guerre d'Orient, sur laquelle il écrivit les documents diplomatiques qui portèrent si haut le nom de la France et la réputation du ministre, et servirent constamment de base à toutes les négociations ouvertes dans la guerre contre la Russie. Au mois d'avril 1855, les conférences de Vienne par les bons offices de l'Autriche pour la conclusion de la paix ayant paru près d'aboutir, M. Drouyn de Lhuys partit pour Vienne, l'avait précédé le ministre anglais, lord John Russell. Là il soutint la nécessité de limiter les avances de la Russie dans l'Euxin ou de rendre la mer neutre; mais les diplomates russes ne déclinèrent cette alternative, les conférences aboutirent, et M. Drouyn de Lhuys se disposait à partir. Ce fut alors que l'Autriche fit une contre-proposition de paix, qu'elle s'engageait à faire accepter par la Russie si les puissances alliées donnaient leur adhésion. M. Drouyn de Lhuys refusa la proposition discutée, et la rapporta au sénat le 30 avril; mais sa démission, insérée

au *Moniteur* peu de jours après, fit comprendre que son opinion s'était trouvée isolée dans le cabinet auquel elle avait été soumise : le 7 mai il fut remplacé par M. le comte Colonna Walewski. — M. Drouyn de Lhuys est membre du sénat et grand-cordon de la Légion d'honneur. Il a épousé Mlle de Saint-Criq, petite-fille du comte de Saint-Criq, ministre du commerce sous la Restauration. J. M. CALLERY.

Documents particuliers.

DROUYN ou DROVIN DE BELENDROIT (*Daniel*), littérateur français, né à Loudun, vers 1550, mort à Paris, vers 1610. On a fort peu de particularités sur sa vie; on sait seulement qu'il servit la cause royale durant les troubles qui ensanglantèrent la France à cette époque. On a de lui : *Le Revers de Fortune*, traitant de l'instabilité des choses mondaines; Paris, 1587, in-8°; — *Le Miroir des Rebelles*, traitant de l'excellence de la majesté royale et de la punition de ceux qui se sont élevés contre icelle; Tours, 1592, in-8°; — *Les Vengeances divines de la transgression des saintes ordonnances de Dieu*, poème; Paris, 1594, in-4°, le recueil de chansons d'amour; Paris, 1575, in-16, et quelques autres pièces en vers français.

La Croix du Maine et Du Verdier, *Bibliothèques françaises*, t. 1, 108.

* **DROVETTI** (*Bernardin*), diplomate français, né à Livourne, en 1775, mort aux environs de Turin, en 1852. Il occupait le grade de lieutenant-colonel pendant la campagne d'Égypte, et il eut une main mutilée dans une affaire où il sauva, dit-on, la vie à Murat. Sous l'Empire jusqu'en 1814, et sous la Restauration depuis 1820 jusqu'en 1829, il remplit les fonctions de consul général de France en Égypte. Amateur de débris de l'antiquité, il profita de son séjour dans le pays où ils se sont le mieux conservés, pour en former deux magnifiques collections. La première, bien supérieure à l'autre, tant par le nombre que par le choix des objets, fut acquise par le roi de Sardaigne et déposée à Turin. La seconde fut achetée en 1826 par ordre de Charles X, au prix de 250,000 fr.; elle forme la base du Musée Égyptien du Louvre (anciennement Musée Charles X). En 1824, Drovetti donna au musée de Lyon huit tableaux égyptiens sculptés sur pierre; en 1825 et en 1826, il fit hommage au roi d'un sarcophage et d'un sanctuaire monolithes. Il n'a pas seulement contribué au progrès des arts; la géographie lui doit aussi quelques nouvelles notions sur la vallée de Dakel et l'oasis de Syouah. Protégé par Hassan-bey, qui soumit ce dernier pays en 1820, Drovetti put parcourir toute l'oasis et visiter diverses contrées dont l'approche avait été interdite à Caillaud. Ses notes et ses remarques ont servi à M. Jomard pour la rédaction du *Voyage à l'oasis de Syouah*; Paris, 1823, in-fol.; — *Le Journal d'un Voyage à la vallée de Dakel, précédé de l'itinéraire de Syout à Dongolah*, forme le cha-

pitre III du *Voyage à l'oasis de Thèbes*, rédigé et publié par M. Jomard; Paris, 1821, in-fol. Drovetti avait acquis une grande influence auprès de Méhémet-Ali, à qui il suggéra quelques réformes. En 1820 il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur, en récompense, dit le *Moniteur*, « des services qu'il a rendus aux sciences et aux arts pendant son séjour en Égypte et du zèle avec lequel il a secouru dans ses fonctions et postérieurement tous les Français que le sort a conduits dans ce pays ». En 1824, la classe d'histoire et de philologie de l'Académie des Sciences de Turin le choisit pour associé correspondant. Vers la fin de sa vie, il était tombé en démence, et c'est dans une maison de santé qu'il termina ses jours. E. BEAUVOIS.

Rabbe, *Biographie des Contemporains*. — *Moniteur*, an. 1819, p. 1049; an. 1823, p. 1029; an. 1824, p. 367 et 1135; an. 1826, p. 368; an. 1828, p. 246 et 336. — Châteaubriand, *Itinéraire*. — Champollion le Jeune, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie* en 1828 et en 1829, p. 30, 43, 45 et 404. — *Revue Encyclopédique*, t. XXII, p. 767; t. XXXVII, p. 344. — *Bulletin des Sciences*, sous la direction du B. de Férussac, *Histoire, antiquités*, etc., t. III, n° 255; t. V, n° 393, 513 et 590; t. VI, n° 31.

* DROYN (Gabriel), écrivain français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. On manque de détails sur sa vie; tout ce qu'on sait, c'est qu'il est l'auteur d'un petit volume imprimé à Paris en 1615, et intitulé : *Le royal Sirop de Pommes, antidote des passions mélancoliques*. Cet écrit bizarre est recherché des bibliophiles; il met à la torture les bibliographes, qui ne savent dans quelle classe le ranger. Sur la foi du titre, on l'a placé parmi les livres de médecine; d'autres auteurs l'ont regardé comme un livre de morale; de fait, c'est l'indication d'un remède imaginaire qui sert de prétexte à amener de vives déclamations contre les horoscopeurs, les songe-cœurs, les philosophes métalliques, les compositeurs ou écrivains inutiles, les scientifiques ou savants livrés à des études sans profit et sans résultat. Droyn était un médecin, qui trouva dans son prétendu *Sirop de Pommes* l'occasion de lancer des critiques, souvent curieuses et fines, contre les ridicules de son époque; il y entassa une grande érudition au sujet des préjugés populaires et des erreurs relatives à l'astrologie et à la philologie. Malheureusement tout cela est écrit sans ordre, sans méthode; et pour lire en entier ce petit volume, il faut un courage bien rare.

G. B.

Viollet-Ledne, *Bibliothèque poétique*, t. II, p. 168. — *Bulletin du Bibliophile*, 1846, p. 904.

DROYN ou DROUYN (Maître Jehan), littérateur français, né à Amiens, mort après 1507. Il prenait le titre de bachelier en lois et en décret. Il n'est connu que par les ouvrages suivants : *L'Histoire des trois Maries, réduite en prose française de la traduction en rimes françaises de Jean de Venette*, etc.; Paris, sans date; Rouen, 1511, in-4°; gothiques, sans lieu, 1544, in-4°; et Troyes, sans date, in-8°. « C'est,

dit Prosper Marchand, un de ces mauvais romans, prétendus dévots et pieux, dont on repaissait autrefois nos bons aïeux, et où l'écriture était avilie par une infinité de contes fabuleux et ridicules dont on la farcisait. » On trouve plusieurs citations curieuses des *Trois Maries* dans Goujet, *Bibliothèque française*, II, p. 148; — *Le Régime d'Honneur, traduit de latin en prose française*; Lyon, 1507, in-8°. Pour avoir une juste idée de cet ouvrage, il suffit d'en connaître l'*Épilogue*; il est ainsi conçu :

Quand à la table tu seras,
Vaisje Joyeux tu auras,
Le sel du conteau tu prendras,
Ne demande que mangeras,
Ce qu'on oste ne demanderas;
Royne et querelle y fuira,
Tes membres tous droits tu tiendras,
Nappe blanche tu maintiendras,
De moucher, cracher, l'abstiendras,
De ce que manges donneras,
Ton morceau au plat ne mettras,
Et modérément tu boiras,
Puis grâces à Dieu tu rendras.

— *La Nef des Folles, selon les cinq sens de nature, composée selon l'Évangile de monseigneur Saint Mathieu des cinq vierges qui ne prirent point d'uylle avecque oïls pour mettre en leurs lampes*. Ce livre est très-rare; on lit à la fin : « Cy finist ce présent livre, intitulé *La Nef des Folles*, imprimé nouvellement à Paris, pour Jehan Trepperel, libraire de l'Université de Paris, demourant en la rue Saint-Jacques, à l'enseigne Saint-Lazare, le XXV jour de mars, l'an mil cinq cens d'ung. » Il forme un in-4° de moyenne taille, en caractères gothiques, accompagné de figures grotesques, assez passablement gracieuses sur lui; il fut réimprimé à Lyon, chez Jean d'Ognyon, 1593, in-4°, avec les mêmes figures, et quelques additions du translateur. C'est une traduction de la *Navicula stultifera, seu scapha futurorum mulierum circa sensus quinque exteriorum fraude navigantium*, composée par Jean Bale (Jodocus Badius); Strasbourg, Jean Froa, 1502, in-4°. La versification de Jean Droyn est très-irrégulière; ses vers sont tantôt de huit syllabes, tantôt de dix, souvent entremêlés de vers de trois, de quatre syllabes. Voici le commencement d'invitation faite aux *Folles* qui aiment éperduement les odeurs (les cognelles) :

Venez, folles, hastivement
Qui odores bonnes savez,
Et portez en habillément,
Robes de diverses couleurs:
Venez, apportez vos odeurs
Et vos poindres de violettes,
Venez, mes bonnes odeurs,
Saillez toutes de vos chambrellins.
Céans vous sera l'odeur nouvelles:
Aprechez-vous de l'odeur
Femmes très-odorables, etc.

Goujet, dans sa
tome X, pages 204
ment sur *La* les
la mal
imprimée :

(N ; L' t
12. A) ni t
p
rique r
P. 219.
Prosper Marchand, ut supra. — Abbé d'Ar-
moires, VI, 237. — La Croix du Maine, *Biblio-*
manca I, 488. — Du Verdier, *Bibliothèque*
IV.

(Jean-Gustave), historien alle-
néa Freptow, le 6 juillet 1808. Il étudia
et à Berlin, et se voua ensuite à l'en-
ent. Nommé professeur d'histoire à Kiel en
prit part à la polémique qui s'agitait alors
des affaires du duché. Il rédigea l'a-
de Kiel, adoptée en 1844, et concou-
re signée par neuf professeurs
ce : *Staats und Erbrecht des Herzog-*
ichleswiga (Dr et droit pu-

); Kiel, 1846. Le 24
so. t oyé a Francfort par le gou-
provisoire des duchés pour v in-
pu de di

d II
le. et c
ou paru con
c du comité de con uon. JV-
1851 professeur d eà :
rages sont :
1832, 2 vol., n41. 2. ou.;
c a d'Aristopi 1835-
nte Alexander's des Grossen (His-
ndre le Grand); Berlin, 1833; —
des Hellenismus (Histoire de l'Hel-
mbourg, 1836-43; — *Vorlesungen*
Geschichte der Freiheitskriege (Lec-
toire de la guerre de l'indépen-
1846; — *Leben des Feldmarschalls*
ron Wartenburg (Vie du feld-
marte York de Wartenbourg); Berlin,
Leber Preussen und das System der
e (De la Prusse et du système des
ces); — *Actenmaessige Ge-*
schichten Politick (Histoire de la
); Hambourg, 1850.

François-Nicolas-Eugène), magis-
teur français, né à Pontarlier, le
mort à Saint-Claude, le 13 octo-
avocat, il exerça d'abord la
son père. Devenu conseiller au
saçon, il consacra ses loisirs
es historiques auxquelles il s'é-
avec ardeur dès sa première jeu-
par le ministre Bertin de
tion du dépôt des chartes
us occupait de la continuation
stiana, lorsque la révolution
ses travaux. Il était secrétaire
académie de Besançon. On a de
l'Histoire des bourgeoisies du
s et des villes de la Fran-
on, 1760, in-8°; — *Mémoire*

pour servir à l'histoire du bailliage de Pon-
tarlier; Besançon, 1760, in-8°; — *Réflexions*
sur les inconvénients et les dangers des nou-
veaux systèmes d'administration relative-
ment à la province de Franche-Comté; Be-
sançon, 1788, in-8°; — *Mémoires pour servir*
à l'histoire du droit public de la Franche-
Comté, principalement en matière d'admini-
stration et d'impôts; Besançon, 1789, in-8°;
— *Mémoire sur l'avantage du rétablissement*
des académies; Besançon, 1804, in-8°. Droz
a publié le *Recueil des édits et ordonnances*
de la Franche-Comté, depuis la conquête de
cette province jusqu'en 1771; Besançon, 1771,
et années suiv., 6 vol. in-fol. Il a pris part à l'é-
dition de la *Bibliothèque historique de la*
France, donnée par Fevret de Fontette et Bar-
beau La Bruyère. La liste de ses nombreux écrits,
dont nous citons seulement les principaux, se
trouve à la suite de l'*Éloge historique* de Droz.
— L'*Éloge de l'abbé Bulet*, par Droz, est en
tête de l'*Histoire de l'Établissement du Chris-*
tianisme; Clermont-Ferrand, 1814, in-8°.

E. REGNIER.

Éloge Historique de François-Nicolas-Eugène Droz,
dans le *Magasin encyclopédique*, année 1807, tome II,
p. 288. — *Mémoires de l'Académie celtique*, tom. IV,
pag. 470 et 471. — *Diction. Hist., crit. et bibliog.*

DROZ (François-Xavier-Joseph), littérateur
français, parent du précédent, né à Besançon, le
31 octobre 1773, mort le 4 novembre 1850. Son
goût pour les lettres se manifesta de bonne heure
par l'essai, habituel dans les collèges, d'une tra-
gédie. Venu à Paris le 11 août 1792, il s'y trouva
au moment des massacres qui eurent lieu le mois
suivant; puis il retourna à Besançon, où à l'épo-
que des enrôlements volontaires, il fut élu capi-
taine par ses camarades. Il servit ensuite trois ans
à l'armée du Rhin sous Scherer et Desaix. Envoyé
en mission à Paris par le premier de ces deux gé-
néraux, il fut reçu par Carnot, qui lui permit
de séjourner une quinzaine dans cette ville. Les
excès de l'époque n'affaiblirent point l'amour de
Droz pour la liberté. « Il ne faut point imiter,
disait-il judicieusement, ces peuples anciens qui,
dans l'effroi causé par l'incendie de Phaéton,
se mirent à demander aux dieux des ténèbres
éternelles. » En 1795 il se trouvait au camp de-
vant Mayence, où, selon ses propres expressions,
« les gardes vivaient en paix en attendant l'ordre
de s'entre-égorger, et faisaient des échanges sem-
blables à ceux que font entre elles des peupla-
des amies. Ce spectacle me causait une émotion
profonde : en voyant des hommes encore bons
sur un sol bouleversé et teint de sang, j'ai sou-
vent eu peine à retenir mes larmes. » Faible de
santé, il obtint, après avoir prouvé qu'il savait
se battre pour son pays, un congé définitif en
l'an IV (1796), et dès lors il put se livrer aux études
qu'il aimait. Nommé professeur de belles-lettres
à l'école centrale de Besançon, il publia d'a-
bord un *Essai sur l'Art oratoire* (1799), qui
annonçait ce qu'il serait un jour. » Une douce so-

lennité de ton, qui sera désormais le rythme habituel de sa pensée, s'y fait sentir, » dit M. Sainte-Beuve. Un peu plus tard, Droz fit paraître ses *Observations sur les maîtrises, sur les règlements, les privilèges et les prohibitions* (1801), ouvrage où il se montre partisan d'une sage liberté. Après la suppression des écoles centrales, il vint se fixer à Paris, où il connut les hommes célèbres d'alors, tels que Tracy, Cabanis, etc. « Vous voulez, lui dit un jour ce dernier, publier un ouvrage de morale, un ouvrage sérieux, commencez plutôt par donner un roman. S'il échoue, cela ne vous fera aucun tort, s'il réussit cela vous fera connaître. » Droz suivit ce conseil. Ainsi parut *Lina* (1804), roman pastoral et épistolaire. En 1806, Droz fit paraître l'*Essai sur l'art d'être heureux*, un de ces ouvrages honnêtes, louables, qui prétendent réduire en art ce qui ne saurait être soumis à des règles précises. Droz, dont la vie coulait douce comme le ruisseau, ne comprenait pas l'impatience de ceux chez qui elle se précipitait comme un torrent. Aussi son ouvrage donna-t-il lieu à des critiques animées, auxquelles il répondit dans la *Décade*, 1^{er} juillet 1806. En 1811 il obtint une médaille au concours ouvert pour l'*Éloge de Montaigne* et dont M. Villemain remporta le prix. « Enlisant Montaigne, dit M. Sainte-Beuve, M. Droz a été surtout séduit par le côté riant, familier, humain et affectueux de l'auteur des *Essais*. » En 1815 Droz fit paraître les *Études sur le Beau dans les Arts*. Un instant il avait occupé un emploi dans l'administration des droits-réunis, dirigée par un protecteur des lettres, Français de Nantes. Il renonça à cet emploi en 1814, pour ne plus s'adonner qu'à la culture des lettres. Sous la Restauration (1816-1820), il émit, dans les journaux auxquels il prenait part, des opinions conciliantes. Il publia en 1823, en collaboration avec Picard, *Les Mémoires de Jacques Fauvel*. « C'est, dit M. Nignet, une sorte de Gil-Blas, moins spirituel et plus honnête que celui de Le Sage : il aurait pu égayer et toucher, si Picard n'avait pas cherché quelquefois à y être sentimental et Droz à y être comique. » Quelle que soit la part de chacun des collaborateurs, l'ouvrage n'est pas d'une haute portée. L'année suivante, 1824, Droz obtint le prix Montyon pour son traité : *De la Philosophie morale, ou des différents systèmes sur la science de la vie*, et en 1825 il entra à l'Académie Française. Il publia dans la même année les *Applications de la morale à la politique*, ouvrage où il y a plus de sentiment que de rigueur philosophique. En 1832, une autre classe de l'Institut, celle des Sciences morales et politiques, s'ouvrit devant Droz. Quelques années plus tard, en 1839, il publia son œuvre la plus considérable, l'*Histoire du Règne de Louis XVI*. Quoique peu préparé par son caractère à décrire cette époque, d'où la lumière ne sortit qu'à travers la tempête, il fit un livre esti-

mable. « Les sujets qu'il avait traités, dit à ce sujet Rossi, ne lui avaient pas donné l'occasion de nous montrer des études si profondes, des vues si élevées, un jugement si ferme, un sens politique si exquis et si juste. » Le troisième volume de l'*Histoire du Règne de Louis XVI* ne parut qu'en 1842. L'ouvrage est précédé d'une *Introduction*, qui résume l'histoire de France depuis Louis XIV jusqu'à l'avènement de Louis XVI. La manière dont cet historien philosophe passa ses dernières années peut être considérée comme un autre et éloquent commentaire de ses ouvrages. « Elles s'écoulaient, dit M. Nignet, dans les méditations de la sagesse philosophique et dans les œuvres de la pratique chrétienne. » A l'approche du moment suprême, « Il prit, continue M. Nignet, un tendre congé de ses amis et de ses enfants, en leur disant, avec une ineffable sérénité et la douceur des immortelles espérances : Au revoir. Peu de temps après, au silence de sa respiration, on s'aperçut qu'il avait cessé de vivre. » C'est à Droz que l'on peut appliquer le mot de Buffon : « Le style est de l'homme (1). » Il y a de l'homme dans tous les écrits de Droz, qui ont en effet la mesure d'un caractère doux et paisible, qui ne tend pas à s'élever trop haut. Outre les ouvrages cités, on a de Droz : *Extrait de divers moralistes anciens et modernes*; 1796, in-12; — *Discours sur le droit public, prononcé à l'école centrale du département du Doubs le 16 frimaire an I*; Besançon, 1802, in-8°; — *L'Économie politique, ou principes de la science des richesses*; Paris, 1829, in-8°; — *Pensées sur le christianisme, preuves de sa vérité*; Paris, 1842, 1844. Les œuvres complètes de Droz ont été publiées à Paris, 1826, 2 vol. in-8°.

V. ROUVRAY.

Beuchot, *Journ. de la Lib.* — Nignet, dans les *Œuvres rendues de l'Académie des Sc. mor. et polit.* par L'abbé et Vergé. — Sainte-Beuve, *Causeries des Samedis*, III. — *Bibliothèque univ.*, nov. 1864.

DROZ (Pierre-Jacques), né

à la Chaux-de-Fond,

juillet 1721, mort à

1790. Il fit ses études à

carrière ecclésiastique.

mille, il s'occupa avec

de ses

logerie, qu'il

per exclusi-

vement de

différentes parties du

trouva moyen d'ajouter,

munes, des canillons. des

d'orgue, de

le prob

à c

l

écut

écut

(1) L'auteur de l'article Buffon (tome I) a parfaitement établi que c'est dans ces termes que Buffon a émis cette maxime, qui est un axiome.

re à l'œuvre V, et à l'invention (1). L'œuvre ensuite un mécan plus re- ble : c'est l'automate vain. Les ns et se es d'une grande n. Le m- un don- le mouvement re l'automate. Droz re- ps sa santé s'al- sous l'ex- ndant il exécutait encore une peu- rodinque très-curieuse lorsque la mort it.

es des Inventions et Découvertes.

(**Henri-Louis-Jacquet**), mécanicien lu précédent, né à la Chaux-de-Fond, naure 1752, mort à Naples, le 18 no- 1791. Il eut son père pour premier ins- ier les mathématiques à Nancy, 1708, dans sa famille, pratiquer et la mécanique. En 1774. l

il avait déjà pl- parmi s- dessinateur les fleurs et d'autres es d'une ieuse ; : ine

et ue la se le- orsque le morceau ét- né. Le l la Re a d'un ue

de lui en fabriquer a- tues, sa la mécanique, et la exécuter e ouvrier, nommé Lescnot ; il réus- ètement dans son entreprise, que le a dernière put dès lors pourvoir sans e de la vie ordinaire. Vaucanson e imitation à la vue de ces deux chefs- ue science et d'art, et dit à l'inventeur : homme, vous commencez par où je vou-

» Droz rendit ainsi les membres à s- onnes qui en étaient privées. Il onder une fabrique d'horlogerie s sa santé le força à chercher un oux. En 1784 il vint s'établir à ou on lui accorda le droit de bour- il s'y maria, et y fut admis dans la Société nt des Arts, à laquelle il su- oires sur l'horlogerie et sur ue l'email. Atteint d'une affection , oz crut trouver un soulagement eu allant d'abord aux îles d'Hyères,

mais il mourut dans cette dernière le trente-neuf ans. Les automa- eux des Droz père et fils sont de- upriété de spéculateurs américains.

Histoire littéraire de Genève, III, 335.

Pierre-Jean), graveur de monnaie et

ser frères, de la Chaux-de-Fond, ont aussi 18 une pendule à mouvement perpétuel ; ection offre peu de rapports avec celle de atriote.

mécanicien suisse, parent des précédents, né à la Chaux-de-Fond, en 1746, mort le 2 mars 1823. Il vint à Paris dès l'âge de vingt ans, et ce fut en fréquentant les ateliers de Jacquet Droz qu'il se forma dans l'art du mécanicien. Cette étude, dans laquelle il fit rapidement de grands progrès, ne l'empêcha pas d'aborder les détails les plus délicats de la gravure en médaille, qui devait surtout l'illustrer. Porté par l'ensemble de ses études vers le perfectionnement des procédés du monnayage, il présenta, en 1786, à de Calonne, préoccupé alors exclusivement de la réforme des monnaies, un projet d'écu de six livres, frappé sur la tranche et les deux faces d'un seul coup de balancier, au moyen de la virole brisée. Il imagina aussi, à la même époque, une main mécanique, qui place le flan sous le balancier. Il est aussi à remarquer que dès 1789 J.-P. Droz employait pour moteur la pompe à feu, à laquelle il apporta de grands perfectionnements. Un an auparavant il inventait la méthode de multiplier la gravure des coins de monnaie, avec autant de précision que de célérité. Grâce à ce moyen, la multiplication de la taille-douce elle-même est réduite à la simple opération du monnayage. Les événements politiques n'ayant pas permis au ministre de réaliser ses projets, **Watt** et **Boulton** obtinrent de De Calonne la faculté d'em- mener Droz en Angleterre, et le mirent à la tête de la fabrication des monnaies anglaises, dont ils avaient le monopole. Ce fut donc par les procédés de ce graveur qu'il y eut à cette époque dans les trois royaumes unis une émission de monnaies dont l'exécution est très-remarquable. Pressé d'un côté par ses amis de revenir en France, retenu de l'autre par Boulton, Droz arriva trop tard à Paris pour prendre part au nouveau concours des monnaies que faisait frapper la république ; ce n'est que le 5 vendémiaire an xi (septembre 1802) que nous le retrouvons occupé de nouveau de monnayage et de mécanique. Le jury lui décerna la grande médaille d'or, et s'exprima ainsi à son sujet. « Les machines que cet artiste a inventées et qu'il a perfectionnées sont calculées et modifiées avec un succès auquel on refuserait de croire si l'on n'avait les faits sous les yeux. » Appelé déjà sous le Directoire aux fonctions d'administrateur de la monnaie des médailles, et confirmé le 1^{er} vendémiaire an xii (23 septembre 1803) par l'empereur dans cet emploi, avec le titre de conservateur du Musée monétaire, Droz prit part en 1810 au grand concours ouvert pour la gravure des monnaies de l'empire, et remporta le prix ; il avait alors soixante-quatre ans. Ce fut lui qui grava les belles monnaies d'or connues sous le nom de *napoléons*. Les travaux exécutés alors par Droz furent innombrables, et sans négliger la mécanique, à laquelle il fit faire de véritables progrès, il multiplia les médailles, qui lui ont valu une si juste réputation. Il s'en faut bien que Molard, qui a inséré l'éloge de

Droz dans les *Mémoires de l'Institut*, et qui cependant a consigné les faits avec soin, ait donné la nomenclature complète de son œuvre. Parmi les portraits qu'il exécuta d'après nature, on remarque ceux de *Louis XVI*, de *Bonaparte général*, de *Bonaparte empereur*, de *lord Elliot*, gouverneur de Gibraltar. Les traits de plusieurs contemporains célèbres nous ont été conservés par cet habile artiste. Ses médaillons du *Dr Guillotin* et du pasteur *Marron*, entre autres, sont d'une exécution excellente, et se font remarquer autant par leur vérité que par la distinction du style. J.-P. Droz unissait au caractère le plus aimable les qualités sévères de l'administrateur.

Ferd. Denis.

Prony, *Rapport fait à l'Institut, classe de physique et de mathématiques, sur les travaux de J.-P. Droz*; in-4°.
— Molard, de l'Institut). *Notice biographique sur J.-P. Droz*; 1823, in-4°.
— Monteur, *tableau-liure de l'Exposition de fructidor an XI*.

* **DROZ (Jules-Antoine)**, statuaire français, fils du précédent, né à Paris, en 1807, élève de Cartellier et du baron Regnault. On a de cet artiste distingué de nombreux travaux. Nous citerons particulièrement *Le Génie du Mal*, marbre de grande dimension, placé au château de Compiègne; — *L'Hiver*, *L'Été*, deux grandes statues; exécutées également en marbre, ornant l'intérieur du palais du Luxembourg; — *L'Ange du martyr*, grande statue en pierre qu'on remarque dans l'église de Saint-Sulpice à Paris; — *Matthieu Molé*, figure exécutée en pierre et placée dans l'une des niches de la façade de l'hôtel de ville; — *Le buste de D. Henrique*, surnommé *le Navigateur*; et celui de *Camoens*, exécutés en bronze, pour dona Maria, reine de Portugal; — une statue de grande proportion en bronze, avec quatre bas-reliefs, consacrée à la mémoire du physicien *Conté* par la ville de Séz. — La statue de l'architecte *Chambiche*, placée dans la cour du Louvre; — Un *grand fronton* pour le château de Saverne, près Strasbourg; — une figure en marbre, *Le Lierre*, étude de jeune fille, exposée en 1853; — *Le Chant religieux*, statue placée dans l'église principale de la ville d'Hyères; — plusieurs grands bustes en marbre et en bronze.

Ferd. Denis.

Documents partiels.

* **DRUEY (Charles)**, homme politique suisse, originaire du pays de Vaud, né vers 1800, mort en 1855. Livré de bonne heure à l'étude du droit, il visita, pour compléter ses connaissances, les universités allemandes. A son retour en Suisse, il compta bientôt parmi les chefs du parti progressiste. Lorsque s'agitèrent les questions ou plutôt les luttes politiques et religieuses dont le canton de Vaud fut le théâtre, il rédigea une pétition ayant pour objet de faire accorder aux femmes le droit de participer à l'administration de l'église, et, ce qui était plus réalisable, il demanda que la profession de foi religieuse helvétique ne fût plus obligatoire comme dogme et que l'élection des pasteurs eût

lieu directement par les communes. Il réussit à faire passer dans la législation l'une de ses demandes: en vertu de la loi ecclésiastique du mois de décembre 1839, l'obligation d'enseigner conformément aux *Saintes-Écritures* fut substituée à celle de la profession de foi religieuse helvétique. M. Druey fut ensuite appelé à faire partie du conseil d'État, et en 1841 il fut nommé premier député de son canton à la diète fédérale. Ayant renoncé à la direction des affaires, par suite d'un dissentiment entre lui et la majorité du grand conseil à l'occasion de la question des couvents d'Argovie, il devint chef de l'opposition, et au moyen de l'*Association patriotique* il exerça bientôt un grand ascendant sur ses concitoyens du canton de Vaud. D'abord opposé à l'expulsion des jésuites, il se prononça pour cette mesure extrême quand il vit que c'était le sentiment de la majorité du pays. A la suite de la tenue de l'assemblée populaire sur le mont Benon, près de Lausanne, en 1845, et lors de la démission du conseil d'État, M. Druey fut appelé à la présidence du gouvernement provincial et, plus tard, à celle du conseil d'État renouveau. Il participa aux travaux préparatoires de la nouvelle constitution démocratique du canton de Vaud, ainsi qu'à l'adoption et à la mise à exécution des décrets tendant à l'expulsion des jésuites du territoire suisse, la dissolution du Sederbund et la réalisation des réformes qui tendaient la constitution fédérale. Depuis la mise en vigueur de la constitution nouvelle, de la confédération helvétique en 1848, M. Druey a été deux fois appelé à faire partie de la diète, et en 1850 à présider cette assemblée. Il était depuis plusieurs années l'un des sept membres du conseil fédéral, lorsqu'il mourut, à la suite d'une courte maladie.

Conversations-Lexicon.

* **DRUHLE (J.)**, seigneur de Craxill, poète français, né à Toulouse, y vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il briga et remporta dauphin aux Jeux Floraux; il publia *Le Triomphe de l'immaculée conception de la sainte Vierge*; Toulouse, 1684, in-4°. Un sonnet adressé au dauphin, triste et indolent fils de Louis XIV, prouva à ce prince qu'il serait le libérateur de la Syrie et de la Grèce, et que les nations de l'Orient reconnaîtraient son autorité. Cette prédiction, comme en général celles des poètes, ne fit pas à conséquence. Druhle était membre de l'*Académie des Lanternes*, société littéraire qui florissait alors dans la capitale du Languedoc, et qui avait pour insigne une étoile avec cette devise: *Lucerna in nocte*; elle décernait chaque année au poète le meilleur sonnet à la louange de roi sur des thèmes qu'elle avait fixés. M. Desbarreaux-Baudry a donné dans le *Bulletin des Bibliophiles*, 1861, une notice sur l'*Académie lanterniste*.

Biographie toulousaine, t. I.

* **DRUMEL (Jean-Henri)**, écrivain allemand, né à Nuremberg, le 12 avril 1767, mort à Salz-

770 des uni
 1730.
 à
 en 1742.
 1755, il fut n
 puis pr
 de Salzbe
Entwurf einer ueverei
er ovischen und Profan-Scriven
sten Geschichten der Babylonier,
Scythen und Perser (Essai
 des écrivains bibliques et pro-
 m-histoires des Babyloniens, des
 des Scythes et des Perses);
 1759, 1^{re}; — *Neu eingerichte-*
te Weg, die Lateinische
zu fassen und zu schreiben
 veau et infaillible de bien apprendre
 ; ibid., 1741, in-8°; — *Ver-*
neutschen historischen Ausfüh-
re Russen, von den Araratensern,
en Volke nach der Sundfluth her-
 démonstration historique
 le 14 en résulte que les Russes des-
 Aratauens, le premier peuple formé
 ge); 1744, in-8°; — *Von dem Erzdo-*
ister im Römischen Reiche (Du
 des mines dans l'Empire Romain);
 ; — *Neu eingerichtete Einleitung in*
kunst (Nouvelle introduction à l'art de la
 berg, 1749, in-8°; — *Programma*
orum potiora fata atque migratio-
Clodoveum commentatione prima
nit.; in-fol.; — *De ministerialibus*
 1753, in-4°; — *Lexicon manuale*
nicum, etc.; Ratisbonne, 1753,
ornus legum et consuetudinum, etc.,
gno usque ad Auream Bullam;
 1757, in-4°.
Gel.-Lexic.
 famille écossaise, originaire,
 et dont quelques membres
 stoire. Voici les noms des
 (Maurice) vivait dans la se-
 onzième siècle. Etabli en Angle-
 le ce pays en Hongrie, pour les
 eugeance des Normands, la prin-
 fils de cette princesse, Edgar Athe-
 tine et Marguerite. Lorsque
 eine d'Ecosse, par son ma-
 am, elle reconnut les services
 ce, lui permit de prendre le
 Vague), en souvenir de l'heu-
 qu'elle avait fait avec lui, le

nomma sénéchal de Lenox, et lui fit épouser une femme du pays. Il fut la souche de la famille de son nom.

DRUMMOND (Jean), descendant du précé-
 dent, mourut en 1519. Il fut créé lord Drummond
 de Stobhall en 1471. Devenu grand-justicier, il sut
 maintenir dans le devoir les grands du royaume
 qui prétendaient vouloir venger la mort de Jac-
 ques III, tandis qu'ils ne cherchaient qu'à sus-
 citer des troubles. Jean Drummond était d'autant
 plus fondé à maintenir le trône à Jacques IV,
 qu'une des filles qu'il eut de son mariage avec
 Elisabeth Lindsay devait épouser ce prince et lui
 avait même été fiancée secrètement. Mais elle
 mourut avant l'accomplissement du mariage, em-
 poisonnée, dit-on, par un ennemi de sa famille.
 Après la mort du roi, en 1513, Drummond fut
 mandé devant le parlement pour s'expliquer au
 sujet des fiançailles de sa fille, peut-être aussi
 pour y répondre du meurtre de Walther Murray,
 abbé d'Inchaffray, qu'il avait brûlé avec l'église où
 cet ecclésiastique avait cherché un refuge, à la
 suite d'une de ces querelles féodales si fréquentes
 alors, et qui avait été occasionnée par une ques-
 tion de dime. Condamné principalement pour
 avoir donné un soufflet au héraut qui était venu
 le citer à comparaître devant le parlement,
 Drummond fut condamné à la perte de ses biens;
 mais les services qu'il avait rendus firent rappor-
 ter cette sentence.

DRUMMOND (Guillaume), poète écossais,
 fils de Jean Drummond de Hawthornden, né
 le 13 novembre 1585, mort en décembre 1649.
 Il étudia à Edimbourg et à Bourges le droit,
 qu'il abandonna ensuite pour la poésie et l'his-
 toire. Retiré sur son bien, à Hawthornden, il y
 eut le malheur de perdre une jeune fille, miss
 Cunningham, qu'il allait épouser. Il s'exila alors
 de sa patrie, et passa huit années à Rome et à
 Paris. A son retour, il épousa Elisabeth Logan,
 par cette seule raison qu'elle avait de la ressem-
 blance avec la fiancée que la mort lui avait ravie.
 L'exécution de Charles I^{er} occasionna chez
 Drummond une si amère douleur, qu'elle le
 conduisit au tombeau. On a de lui : *Cypress*
Grove; *Flowers of Sion*; 1630, in-4°; —
History of Scotland, or annals of the reign
of king James I-V; Londres, 1655, in-fol., et
 1681, in-8°. Il a paru une continuation de cet
 ouvrage; Londres, 1700, in-4°; — *Poems*; Edim-
 bourg, 1616, in-4°, et 1711, in-fol.; — *Polemo*
middinia, poème burlesque; Oxford, 1691,
 in-4°; — *Irene, the Load-Star address to the*
noblemen.

Biog. brit. — Clibber, *Lives*, 1, 301. — Chalmers, *Gen.*
biog. Dict.

DRUMMOND (Guillaume), quatrième vi-
 comte de Strathallan, mort le 14 avril 1746. Il
 participa aux deux rébellions de 1715 et 1745,
 et fut frappé mortellement à la bataille de Cul-
 loden.

DRUMMOND (Jacques), troisième comte de

Perth, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 10 mai 1716. Il fut chevalier de la Jarretière, conseiller d'État en 1670, lord grand-juge en 1680 et lord chancelier en 1684. Il se convertit au catholicisme par suite de l'impression qu'avait produite sur lui la lecture de papiers émanés de Charles II. Il fut placé en 1686, avec son frère, le comte de Melfort, à la tête de l'administration. Il essaya en vain de rallier à la cause du roi les presbytériens, et lorsque la nouvelle de la dispersion de l'armée anglaise et de la fuite du roi fut parvenue en Écosse, il voulut se retirer; ses collègues du conseil lui firent comprendre que sa qualité de papiste le rendait inhabile à siéger avec eux. La multitude fit proclamer au son du tambour la trahison du comte Drummond, et mit sa tête à prix. Il voulut alors gagner la mer; mais on le poursuivit, et il fut gardé prisonnier pendant plus de quatre années. Rendu enfin à la liberté, il vint à Rome, où il se fit remarquer par sa grande piété, puis à la cour de Jacques II, qui le créa duc de Perth. Il fut chambellan de ce roi, gouverneur du prince de Galles et chevalier de Saint-Georges. On a de lui : *Letters from James, earl Perth, to his sister, the countess of Errol*; Londres, 1845; ces lettres ont été publiées par la *Camden Society*.

DRUMMOND (Jacques), petit-fils du précédent, duc de Perth, mort vers 1750. Il fut un des plus courageux partisans du prétendant Charles-Édouard. Après avoir fait des prodiges de valeur aux batailles de Preston-Pans, en 1745, et de Culloden, en 1746, il parvint à gagner le sol de la France, où il mourut, quelque temps après.

DRUMMOND DE Melfort (Louis-Hector, comte de), général français, né en 1726, mort à sa terre d'Ivoy-le-Pré, au mois de novembre 1788. Il eut le commandement de plusieurs régiments, fut inspecteur général des troupes légères, lieutenant général et commandeur de Saint-Louis. Aide-de-camp de Maurice de Saxe, il montra, durant les guerres de 1740 à 1763, qu'il avait su profiter des leçons de ce grand capitaine. Pendant la paix, et grâce à l'intermédiaire de son oncle, lord Keith (lord Maréchal), il put aller étudier en Prusse la tactique du grand Frédéric. Le résultat de ce voyage fut son *Essai sur la Cavalerie légère*.

DRUMMOND (Alexandre), diplomate et voyageur écossais, mort en Angleterre, le 17 août 1769. Nommé consul à Alep en 1744, et ne pouvant, à cause de la guerre, s'y rendre par mer, il prit la voie de terre, par la Hollande, l'Allemagne, le Tyrol et l'Italie septentrionale. Un moine hollandais le conduisit de Venise à Zante. Le 16 mai 1745 il arriva à Alexandrette. Ayant enfin atteint le but de son voyage, il marqua son séjour de plusieurs années à Alep par les voyages qu'il entreprit dans les provinces voisines pour balancer l'influence délétère du pays où il se trouvait retenu par ses fonctions. Ses *Voyages en Allemagne, en Grèce, en Asie*, etc., ont été

publiés à Londres, 1754, 1 vol. in-8. Ils se trouvent aussi dans la collection des *Voyages modernes*, traduits de l'anglais par Pailieux; Paris, 1760-1764.

Pailieux, *Préface* de la traduction anglaise.

DRUMMOND (Sir William), antiquaire et diplomate écossais, mort à Rome, le 29 mars 1828. Il fut plusieurs fois, de 1794 à 1801 notamment, membre du parlement. Il alla ensuite à Naples en qualité d'envoyé extraordinaire, et représenta en 1801 le gouvernement anglais près la Sublime-Porte. En 1806, étant accrédité comme ambassadeur à la cour de Palerme, il prit part à une tentative de secourir la régence d'Espagne, qui, pour secouer le joug de la France, s'était jetée dans les bras du prince Léopold de Sicile. Ce projet fut peu goûté, et sa participation fut critiquée. On a de lui : *A Review of the Governments of Sparta and Athens*; 1794, in-8°; — *The Satires of Persius, translated*; 1798; — *Academical Questions*; 1805, in-4°; — *Herculaneum, or Archaeological and Philological Dissertations*; 1811, in-4°, en collaboration avec Robert Walpole; — *Essay on a Punic Inscription found in the Isle of Malta*; 1811, in-4°; — *Odin, poem*, 1814, in-4°; — *Origines or Remarks on the Origin of several Empires, States and Cities*; 1824-1826, 3 vol. in-8°. C'est le meilleur ouvrage de Drummond.

Rose, *New Biographical Dictionary*.

DRURY (Robert), voyageur anglais, né à Londres, en 1687, mort vers 1736. Il s'embarqua de l'âge de quatorze ans pour la Bengale, avec une pacotille d'une valeur de cent livres sterling. Il revenait en 1702 avec une petite fortune; mais le bâtiment qui le ramenait fit naufrage sur la côte sud de Madagascar : la plus grande partie de l'équipage fut massacrée; les survivants furent réduits en esclavage et menés dans l'intérieur du pays. Drury pendant quinze années fut employé à garder les bestiaux et à travailler la terre. Durant ce temps il accompagna cent treize dans plusieurs expéditions, et dans l'un d'elles il fit une jeune prisonnière malgache, qu'il épousa. Dégoûté d'une vie de dépendance que la dureté de son maître lui rendait insupportable, il résolut de s'enfuir; et n'ayant pu déterminer une femme à le suivre, il partit seul, et gagna les bords de la mer après d'innombrables fatigues. Il retombe en esclavage; mais par le moyen des de ses compatriotes, qui retournaient en Europe, il put faire parvenir de ses nouvelles à sa famille. Son père chargea un capitaine anglais de le rechercher, ce qui n'eut lieu qu'en janvier 1718. Drury avait presque oublié sa langue maternelle, étant tellement subi l'influence du climat, qu'il prit à peine pour un Européen. Après un court relâche à la Jamaïque, l'amiral anversois Drury débarqua en Angleterre. Son père donna à lui laissant quelques biens. Il les vendit, et entreprit encore une campagne à Madagascar, où il mourut

le Ses opérations furent
1721 il revint se fixer dans
y au service de la Compagnie
et publia la relation de ses aventures
tre de : *Madagascar, or journal du-
years of captivity on that island*;
1729, et 1808, in-12. Cet ouvrage con-
documents précieux sur les mœurs des
es.

A. DE LACAZE.

, *Gen. biog. Dict. — Gentl. Magaz.*, IX.
BIEKI, ou **DRUZBIEKI** (*Gaspard*),
1 polonais, né en 1687, mort en Posna-
avril 1660. Il entra dans la Société des
e 14 août 1609. Il fut deux fois provin-
ologne et deux fois envoyé à Rome
rocurateur de cette province. On a de
aratio memorialis exorbitantium et
Academix Cracoviensis inter ordi-
ibuli; — *De Passione Jesu-Christi*;
; — *Fasciculus exercitiorum et con-*
de precipuis virtutibus chris-
; — *Sol in virtute sua, sive Jesus-*
in splendoresuorum excellentiarum
is; icovie, 1660. La vie de Gaspard
écrite par Daniel Paulowski.

*otheca Societatis Jesu. — Dupin, Table
clesiastiques du dix-septième siècle. —
ud, Bibliothèque sacrée.*

Voy. TORRIGIANO.

▲ (*Livia*). Voyez LIVIE.

▲, princesse romaine, fille de Ger-
d', morte vers l'an 40 de
Livia élevée dans la maison de
re Antonia, avec son frère Caius
devint l'objet de sa passion incestueuse.
33, l'empereur Tibère la maria
Longinus; « mais plus tard,
la lui enleva, et la traita pu-
son épouse légitime. Dans
l'empire. Lorsqu'elle mourut, il fit
toutes les affaires; et ce fut pen-
sées au deuil de l'empereur
que d'avoir ri, de s'être baigné,
avec ses parents ou avec sa
sœur. » Il la fit enterrer en
l'empire. On y plaça une statue d'or sur
laquelle on l'adorait sous le nom de
Livia. On rendit les mêmes honneurs
au sénateur Livius Geminus pré-
senté par Drusilla monter au ciel, et il
fut déclaré sesterces en récompense de

sta, 25. — Dion Cassius, LIX, 41. — *Se-*
nd Polyb., 36.

▲ (*Julia*), princesse romaine,
ur Caius Caligula et de Césonie,
e l'ère chrétienne, morte en 41.
ant Suétone, le jour même du
ou, comme le prétend Dion
ours plus tard. Le jour de sa
ere la porta dans tous les temples

des dieux, et la plaça sur les genoux de Minerve.
Si on en croit Josèphe, Caligula déclarait qu'il
ignorait lequel de lui ou de Jupiter était le véritable
père de Julia Drusilla. Cependant il reconnaissait
sa fille aux preuves de cruauté qu'elle donnait
déjà, car elle essayait de déchirer avec ses on-
gles le visage et les yeux des enfants qui jouaient
avec elle. Julia Drusilla fut tuée le jour de la
mort de son père, lorsqu'elle n'avait encore que
deux ans.

Suétone, *Caligula*, 25. — Dion Cassius, LIX, 29. — Josè-
phe, *Antiquit. Jud.*, XIX, 2.

DRUSILLA, princesse juive, fille d'Hérode
Agrippa I^{er}, roi des Juifs, et sœur d'Hérode
Agrippa II, née vers l'an 38 après J.-C. Elle n'a-
vait que six ans lorsque son père mourut, en
44. Elle avait été déjà promise en mariage à
Épiphanes, fils d'Antiochus, roi de Commagène;
mais cette alliance n'eut pas lieu, parce qu'Épi-
phanes refusa de se faire juif. Azoze, roi d'Émèse,
accepta cette condition, et obtint la main de Drusilla;
mais celle-ci le quitta pour épouser Félix,
procurateur de la Judée. Deux motifs l'engage-
rent à cette seconde union, les belles promesses
de Félix, et ensuite les persécutions de sa propre
sœur, Bérénice, qui était jalouse de sa beauté.
Les *Actes des Apôtres* disent qu'elle était présente
lorsque saint Paul prêcha devant son second
mari, en 60. Félix et Drusilla eurent un fils
nommé Agrippa, lequel périt dans une éruption
du Vésuve.

Selon Tacite, Félix épousa Drusilla, petite-fille
de Cléopâtre et d'Antoine. Cette Drusilla, si
elle a jamais existé, devait être fille de Juba et
de Cléopâtre Séléné, car les noms et le sort des
autres descendants de Cléopâtre et d'Antoine
sont connus. Le récit de Josèphe en ce qui touche
la famille de Drusilla s'accorde mieux que celui
de Tacite avec l'assertion des *Actes des Apô-*
tres. Quelques critiques ont pensé que Félix
épousa successivement les deux Drusilla, et cette
conjecture n'est pas invraisemblable, puisque Sué-
tône appelle le procurateur de Judée « l'époux
de trois reines », *trium reginarum maritus*.

Josèphe, *Ant. Jud.*, XIX, 7; XX, 5. — *Acta Aposto-*
licorum, XXIV, 25. — Tacite, *Hist.*, V, 9.

DRUSIUS (*Jean*). Voy. DRIESCHÉ.

DRUSIUS. Voy. DRUYS (*Jean*).

DRUSUS, nom d'une famille distinguée de la
gens *Livia*. D'après Suétone, « le premier Livius
Drusus reçut ce surnom, qu'il légua à ses des-
cendants, pour avoir tué, dans une lutte corps à
corps, un général ennemi nommé Drausus. On
dit aussi qu'il rapporta de la Gaule, où il avait
été envoyé comme propréteur, l'or qu'on avait
donné autrefois aux Sénonces lorsqu'ils assiè-
geaient le Capitole, et qui ne leur avait pas été
repris par Camille, comme on le croit. » On ne
sait rien de précis sur la date de ce premier Livius
Drusus, sinon que M. Livius Drusus, tribun du
peuple avec C. Gracchus en 122 avant J.-C., était
son *abnepos*. Ce mot, qui signifie littéralement

petit-fils du petit-fils, veut peut-être dire dans le texte de Suétone tout simplement un descendant, de même qu'*atavus* dans l'ode première d'Horace a le sens d'ancêtre en général. Suivant Pighius, le premier Livius Drusus était fils de Marcus Livius Denter, consul en 302, et il acquit le surnom de Drusus dans la campagne contre les Sénones sous Cornelius Dolabella, en 283. Ses descendants remplacèrent leur surnom de *Denter* par celui de *Drusus*. Cette conjecture est fort probable, si on adopte sur l'origine du nom de Drusus l'opinion de Suétone; car les Sénones furent si complètement subjugués par Dolabella et Domitius Calvinus, qu'ils cessèrent de compter comme peuple indépendant et qu'on ne les voit plus figurer dans aucune guerre contre les Romains. Dans ce cas, M. Livius Drusus, s'il ne peut avoir été l'*abnepos* du premier Drusus, en était au moins l'*adnepos*, c'est-à-dire le fils de l'*abnepos*. Aussi Pighius propose-t-il de lire dans le texte de Suétone *adnepos* au lieu d'*abnepos*. Mais l'assertion du biographe romain ne paraît pas être fondée. Bayle fait à ce sujet des réflexions très-judicieuses : « Ceci, dit-il, a tout l'air de ces mauvaises et fabuleuses traditions qui se conservent dans les anciennes familles, et qui attribuent l'origine du premier nom et celle des armes à quelque fait chevaleresque. Si la branche des Drusus avait dû son nom à l'exploit rapporté par Suétone, on aurait su en quel temps et en quel lieu cela se passa, et contre quel ennemi; et Suétone n'en parlerait pas d'une façon aussi vague qu'il en parle. Ajoutez qu'il fait mention d'un Claudius Drusus, qui a vécu avant la première guerre Punique, ce qui prouve que ce surnom était connu, ou avant que le premier Drusus de la famille Livia tuât le prétendu Drausus, ou du moins indépendamment de ce combat : car qui oserait dire que parce qu'un Livius vainquit Drausus, un Claudius fut surnommé Drusus? » L'alliance des Drusus avec les premiers empereurs jeta un lustre rétrospectif sur cette famille.

L. J.

Suétone, *Tib.*, II. — Pighius, *Annales*, I, p. 106. — Bayle, *Dictionnaire hist. et crit.* — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

La famille Drusus a produit un grand nombre de personnages éminents; les principaux sont :

DRUSUS (Caius Livius), jurisconsulte romain. L'époque où il vivait est assez incertaine. On ne sait même pas bien lequel du père ou du fils du même nom fut jurisconsulte. Cicéron mentionne avant Cn. Aufidius, qu'il dit avoir connu, un Drusus dont il ne parle que par ouï-dire (*accepimus*). Il y a cela de certain qu'il y eut un Drusus jurisconsulte renommé qui dans un âge très-avancé, et lorsqu'il était frappé de cécité, donnait encore à la foule empressée des consultations juridiques. Il y en eut aussi un, le même peut-être que le précédent, qui composa des ouvrages de droit à l'usage des

étudiants; cependant, cet auteur n'est point mentionné dans le fragment de Pomponius intitulé : *De Origine Juris*. D'autre part, dans un passage du Digeste, Celse rappelle pour l'approuver une décision sur laquelle il constate l'accord de Drusus et d'Elia, et qui avait pour objet d'accorder pour la garde de l'objet vendu une action en indemnité au vendeur d'un esclave relâché ensuite sans cause légitime par l'acheteur.

V. R.

Digeste, XIX. — Cicéron, *Tusc. Quæst.*, V, 28. — *Elia, Vitis Jurisconsultor*. — Grotius, *De Viti Jurisconsultor*. — Malanec, *Ad XXX Jurisconsultor*. — *Witten, Bruchstücke aus den Schriften der Römischen Juristen*.

DRUSUS (M. Livius), homme d'État romain, vivait dans le deuxième siècle avant J.-C. Il fut élu tribun en 122, lorsque C. Gracchus était tribun pour la seconde fois. Le sénat, alarmé des progrès que faisait ce dernier dans la faveur du peuple, lui opposa, pour contre-carier ses vues et pour balancer son influence, son collègue Drusus, qui était noble, bien élevé, éloquent et populaire. Sur certaines lois proposées par Gracchus, Drusus mit son veto, sans en donner aucune raison; mais il se servit, en général, d'un moyen plus perfide, plus détourné et plus odieux. A chaque proposition de son collègue, il en faisait une plus libérale encore, au nom du sénat. Il parvint ainsi à persuader à la plèbe qu'elle n'avait pas de meilleurs amis que les optimates. Le succès de cette manœuvre valut à Drusus le surnom de *patron des sénat*. Celles Gracchus avait demandé l'établissement de deux colonies, Livius proposa d'en fonder douze de huit mille citoyens chacune. Le premier avait compté à une rente annuelle pour le trésoir les terres distribuées aux pauvres; Livius la supprima. Celles avait donné le droit de cité aux Latins; Livius y ajouta qu'aucun soldat latin ne pouvait être battu de verges. Dans son activité, Gracchus ne faisait de toutes les commissions, paillait dans le trésor pour les travaux qu'il avait fait voter, et les dirigeait lui-même, se montrant patient, se mêlant à tout. Drusus, au contraire, affectait de se tenir aux stricts devoirs de ce charge; et cette réserve, cette probité, qui ne pouvait pas donner prise même au plus léger soupçon d'avidité ou d'avidité, charmaient la plèbe, qui se pût aux contrastes, et courut à tout spectacle nouveau. Fatigué de cette lutte étrange, où tous les camps portaient sur lui, Celles partit pour conduire six mille colons romains à Carthage. Cette absence imprudemment prolongée donna tout son poids, laissait le champ libre à Drusus. Celui-ci se montrait aux chevaliers qu'ils n'avaient plus qu'à perdre dans l'alliance du tribun en faveur de la loi agraire; à la plèbe il persuada que le sénat en repoussant les *habeas* demandait d'honneur le peuple romain. Cette habile politique eut pour résultat la ruine de Celles Gracchus.

La conduite de Drusus pendant son absence n'est pas sans ressemblance avec celle de son

la même magistrature. Il est difficile de voir ce qui dans les passages des auteurs se rapporte au patron du sénat ou au nom des Italiotes. Dans les cas douteux, observable qu'il s'agit du fils, car la mort de celui-ci, suivie de la guerre Marsique de l'année de son tribunat une époque obscure romaine.

Il fut élu consul en 112. Il obtint la Mapour province, et fit la guerre aux Scorpeuple d'origine celtique établi sur les bords de la Thrace, au confluent de la Save et du Danube. Florus les appelle les plus féroces des Thraces, et dit qu'ils allaient la ruse et la force. « La disposition de leurs forêts, dit-il, et de leurs montagnes favorisait ces Scordes. Non-seulement ils battirent et mirent l'armée que Caton conduisit contre eux, mais qui ressemble à un prodige, ils l'attaquèrent tout entière. Didius les ayant trouvés et dispersés sans ordre pour piller, les chassa dans la Thrace. Drusus les chassa plus loin et leur interdit le passage du Danube. » A l'année suivante, Drusus fut comblé d'honneurs. Il fut élu consul, et obtint le triomphe; mais ce triomphe n'est attesté par aucun auteur ancien. Bayle dit que le passage de Plinie cité par Sigonius désigne pas Drusus. Plutarque parle de Drusus qui mourut pendant qu'il était censuré, mais probablement de M. Livius Drusus. La censure fut infligée en 109, c'est à cette date seulement que, d'après les auteurs du Capitole, un des censeurs moula sa propre magistrature. L. J.

Bel. Cic., I, 23. — Suetone, Tib., 8. — Plutarque, Brutus, 8-11. — Cicéron, Brutus, 28; De Fin., Florus, III, 4. — Tite-Live, Epit., XLIII. — Suet., Fragm. Petresc., 93. — Plutarque, Quæst.

DRUSUS (Marcus Livius), homme d'État, fils du précédent, mort en 91 avant J.-C. Caractère ambitieux se manifesta par sa précocité. Dès l'enfance il ne se donna pas un jour de fête; avant d'avoir pris la robe, il fréquentait le Forum, assistait aux procès, et exerçait sur les juges une certaine influence. Ses mœurs étaient pures, son caractère ferme, on ne pouvait reprendre en lui qu'une faiblesse peut-être exagérée de son propre mérite. Lorsqu'il était questeur en Asie, il refusa de porter les insignes de sa charge, parce qu'il n'était pas, disait-il, avoir sur lui rien de plus que lui-même. Voici d'après Velleius un trait qui peint ce caractère : « Il se faisait un grand bruit, un grand tapage, une maison sur le mont Palatin au lieu même où l'on voit encore celle d'Auguste jadis à Cicéron, puis à Censorinus, puis à Auguste aujourd'hui Statilius Sisenna. L'architecte lui promettait de la disposer de telle sorte qu'elle fût impenétrable à tous les vents. « Au contraire, lui répondit-il; si tu es si sûr pour cela, construis ma maison de telle sorte que chacune de mes actions puisse être

vue de tout le monde. » Plutarque rapporte la même réponse en des termes un peu différents, et il l'attribue à Διοτρίδος Δροσίδος ὁ δημογῶγος, c'est-à-dire à Livius Drusus le tribun du peuple. Erasme en traduisant ce passage de Plutarque lut Ἰούλιος (Jules), au lieu de Διοτρίδος (Livius), et rendit le mot grec δημογῶγος par Publicola. Cette fausse interprétation ayant été généralement adoptée, les belles paroles du tribun Drusus furent mises sur le compte d'un Jules Drusus Publicola, personnage imaginaire, souvent confondu avec l'antique consul Valerius Publicola. Depuis longtemps, Bayle a fait voir l'erreur d'Erasme.

Cependant, si on en croit Aurelius Victor, toutes les actions de Drusus n'étaient pas de nature à être étalées aux yeux du public. Son père lui avait laissé une fortune considérable; il la dissipa pour s'assurer une grande importance politique. Alors, dans le but de se procurer de l'argent, il s'abaisa à de honteuses pratiques. Magulsa, prince de Mauritanie, s'étant réfugié à Rome pour échapper au ressentiment de Bocchus, Drusus le livra à ce dernier pour une forte somme d'argent, et l'infortuné Magulsa périt dans un supplice cruel. Quand Adlerbal, fils de Micipsa, roi des Numides, s'enfuit à Rome, Drusus le retint prisonnier chez lui, dans l'espoir de tirer une rançon de Micipsa. Ces deux assertions ne se rencontrent dans aucun autre auteur; et la seconde peut à peine se concilier avec le récit de Salluste. D'après le même Aurelius Victor, Drusus fut édile et donna des jeux magnifiques. Comme Remmius, son collègue dans l'édilité, lui suggérait quelques mesures utiles à la république, il répondit d'un ton sarcastique : « Que me fait votre république? » Cependant Pighius et d'autres historiens, considérant que Marcus Drusus le fils mourut pendant son tribunat, magistrature qui précédait ordinairement l'édilité, pensent qu'Aurelius Victor a confondu les actions du père avec celles du fils.

On voit dans Cicéron que Drusus était l'oncle de Caton d'Utique et le grand-oncle de Brutus. Cette double parenté venait des mariages successifs de sa sœur Livia. Nous pensons avec Manuce, contrairement à l'opinion commune, que Livia épousa d'abord L. Servilius Cépion, dont elle eut une fille, qui fut la mère de Brutus, et qu'ayant divorcé d'avec son premier mari, elle devint la femme de Marcus Porcius Caton et la mère de Caton d'Utique. Ce dernier fut élevé dans la maison de son oncle Drusus avec les enfants de Livia et de Cépion, lequel vivait encore et survécut même à Drusus, tandis que Livia mourut avant ce dernier. Caton naquit en 95, et Drusus mourut en 91. Si on adopte l'opinion commune sur les mariages de Livia, il faut en passer dans le cours de quatre années les événements suivants : 1° la naissance de Caton; 2° la mort de son père; 3° le second mariage de Livia; 4° la naissance d'au moins trois enfants

issus de son second mariage; 5° sa mort; 6° l'introduction de ses enfants dans la maison de Drusus; 7° la mort de Drusus.

L. Servilius Cépion fut le rival de Drusus, par la naissance, la fortune et l'influence. Ils furent d'abord grands amis. Cépion ayant épousé Livia, sœur de Drusus, celui-ci prit pour femme Servilia, sœur de Cépion. Les deux beaux-frères ne tardèrent pas à se brouiller, soit pour des querelles privées, soit pour des questions politiques. Leur haine alla si loin que Drusus déclara qu'il voulait précipiter Cépion du haut de la roche Tarpéienne. Drusus se posa d'abord en défenseur du parti des *optimates*, ou plutôt, s'il nous était permis d'emprunter au langage politique moderne une expression triviale, mais expressive, nous dirions qu'il continua la politique de *bascule* qui avait si bien réussi à son père. Il s'agissait d'arrêter la dissolution de la république et d'empêcher une lutte imminente entre les deux partis extrêmes qui divisaient le peuple romain. Caius Gracchus avait essayé, en donnant aux chevaliers une grande influence politique, de créer une classe intermédiaire, un *tertius ordo*. Il était mort avant d'avoir achevé son œuvre, mais elle lui avait en partie survécu, et les chevaliers étaient restés investis de tous les pouvoirs judiciaires. Ils avaient fait de cette immense prérogative un abus déplorable, se permettant toutes les violences, toutes les malversations, s'accordant à eux-mêmes et à leurs agents une scandaleuse impunité, et frappant arbitrairement leurs adversaires. La condamnation de l'intègre Rupilius Rufus venait de mettre le comble à l'indignation du sénat et au déshonneur des chevaliers, lorsque, en 91, Drusus fut nommé tribun du peuple, sous le consulat de L. Marcius Philippe et de Sex. Jules César. Le moment était venu pour lui de réaliser ses projets politiques. Il voulait se servir du peuple et des Italiotes pour fortifier le sénat, et obtenir du sénat de grandes concessions en faveur du peuple et des Italiotes. Il renonça à la combinaison de Caius Gracchus, au *tertius ordo*, et rendit le pouvoir judiciaire aux sénateurs. Pour tirer le peuple de son abaissement et de sa misère, il promit à tous les pauvres des distributions gratuites de terres en Italie, en Sicile, et à tous les alliés le droit de cité. Malheureusement ces lois mécontentaient à la fois le sénat, qui repoussait l'adjonction des chevaliers; l'ordre équestre, qui ne se consolait pas d'avoir perdu les jugements; la plèbe, qui préférait l'oïveté et la licence de Rome à la vie agreste et pénible des colonies; et tous les Romains enfin, qui voyaient avec horreur élever à leur niveau les Italiotes, leurs anciens sujets. Drusus était d'un caractère violent et opiniâtre. Les obstacles qu'il rencontra l'irritèrent au lieu de le décourager. Voyant que Rome lui manquait, il résolut de s'appuyer d'autant plus fortement sur les Italiotes. Parmi les alliés mêmes, beaucoup s' alarmaient des colonies promises au peuple de Rome, et qui ne

pouvaient être fondées qu'à leurs dépens. Les Étrusques et les Ombriens, plus particulièrement menacés, se souciaient moins du titre de citoyens qu'on leur offrait que des terres qu'on leur voulait ôter. Les autres Italiotes, se rattachant à Drusus, comme à leur dernière espérance, accoururent en foule autour de lui. Il y eut des réunions secrètes, un plan arrêté, une conspiration véritable, dont Drusus fut l'âme et dont Pompeius Sîlo fut la main vaillante et toujours prête à frapper. La trame s'étendit bientôt sur le Samnium, sur la Lucanie, sur les provinces du sud et de l'est de la péninsule, et même jusqu'aux portes de Rome; car plusieurs villes latines avaient été gagnées, et le sénat se soupçonnait rien encore. Le serment que Drusus fit prêter aux conjurés nous montre quel rôle il jouait lui-même dans cette conspiration. Voici la traduction de ce serment, tel qu'il existe dans un fragment de Diodore de Sicile : « Par Jupiter Capitolin, par les dieux pénates de Rome, par Hercule, son protecteur, par le soleil et la terre, par les demi-dieux fondateurs de son empire, par les héros qui l'ont accueilli, je jure que je n'aurai pas d'autres amis que les amis de Drusus, pas d'autres ennemis que ses ennemis; que je n'épargnerai rien, ni mon père, ni mon oncle, ni ma vie, s'il le faut, pour l'avantage de Drusus et de ceux qui ont juré le même serment. Si je deviens citoyen par la loi de Drusus, je finirai Rome pour ma patrie et Drusus pour le plus grand des bienfaiteurs. Et ce serment, je le fais jurer au plus grand nombre de personnes qu'il me sera possible. Si moi-même j'y suis fidèle, que tout me soit prospère; que tout me soit contraire si je le fausse. »

Un
l'émou
blée, L.
On l'em
nervis pr
pilepsie; lui-même
empoisonné. Parmi les
fut générale; ils m'eurent
demander
leur prot
se prépara à pré
conférait le droit
conjurés ne se di
contredans la bas
du petit peuple une vive
table opposition.
de l'emploi des
siner les deux
Drusus recula devant
avertir le consul Philippe.
on r
ceci bé
de
avait
connus
signal d'une l

le sénat, le peuple et me
is il ét iron : À p
à l
C. La
de u
passait sous un portique
e sentit tout à coup frappé au bas-
n avait fui, et la blessure était
e moum expira en s'écriant : « O
quand la république trouvera-t-elle
ui me ressemble ? » On ne rechercha
s de Drusus, et les chevaliers,
a, semblèrent saisis de vertige.
u ne espagnole, Varius, leur créa-
ues recherches contre tous ceux
orisés les alliés, et contre t
miserait dans les affaires de
rs, Cotta, Bestia.
s, Memmius furent b
suis lui-même, prince du sei
par Varius. On ne sait où se
n, une t
e n

venait de commencer.
e curieuse, qui mit plusieurs fois
ence me de l ne, le sénat
pa c t de donner
ce se trouve
que ue Dru La ro-
l'aurait pas porté aux privi-
c une atteinte plus grave
et la loi *Plautia-Papiria*, et
me les dangers et les horreurs
male. L. J.

De Vir. illustr., 66. — Sénèque, *De
Remed.*, VI, 35. — Cicéron, *De Off.*, I, 30;
ne, 7; *Pro Rabirio*; *Pro Planco*,
I, 1. — Velleius Paterculus, II, 15. —
gerend. *Præcep.*, IX; *Cato Minor*,
ave, *Épit.*, LXX, LXXI. — Salluste,
rus, III, 17. — Dion Cassius, *Frag-*
m., 1.0. — Diodore de Sicile, XXXVII, 11.
Bel. Cie., I, 35. — Tacite, *Annales*, III, 27.
Nat., XXV, 21; XXVIII, 41; XXXIII, 18.
me, IX, 5. — Aulu-Gelle, XVII, 15. — Nie-
Romaine. — Bayle, *Dictionnaire histori-*
— De Brosses, *Vie du consul Philippe*,
res de l'Académie des Inscriptions,

[*Livius Drusus Claudianus*],
ice Livie, mort en 42 avant
à la *gens Claudia*, et fut
Livius Drusus. Ce fut grâce à
les Drusus se trouvèrent
ériale. Drusus, après la
usa la cause de Brutus et de
de la bataille de Philippes,
murt, comme presque tous les
li. Octave, qui avait pros-
nsuite sa fille Livie (voyez

44. — Velleius Paterculus, II, 71.
Claudius), prince romain,
à Rome, en 38 avant J.-C.,

mort en l'an 9 avant J.-C. Les historiens mo-
dernes l'appellent quelquefois *Drusus l'ancien*,
pour le distinguer de son neveu, fils de l'empereur
Tibère. Il porta d'abord le surnom de *Decimus*,
qu'il changea plus tard pour celui de *Néron*.
Après sa mort le sénat lui donna, ainsi qu'à sa
postérité, le surnom de *Germanicus*. Né de Livie
(Livia Drusilla, plus tard Julia Augusta) et de
Tiberius Claudius Néron, il appartenait par son
père et par sa mère à cette noble maison des
Claudius qui n'admit jamais dans son sein de fils
adoptif; tandis que par son grand-père maternel,
adopté dans la famille des Drusus, il représentait
légalement une autre illustre maison. Il était le
frère cadet de Tiberius Nero (Tibère), depuis
empereur. Auguste étant devenu amoureux de
Livie, la fit divorcer d'avec son mari, et l'épousa.
Drusus naquit dans le palais impérial trois mois
après ce mariage, et l'on crut qu'Auguste était
plus que son beau-père. De là ce vers sati-
rique :

Τοῖς εὐτυχουσι καὶ τρίμηνα παῖδια.

(Les heureux ont aussi des enfants au bout de trois
mois).

Auguste renvoya l'enfant à son père, Claudius
Néron. Celui-ci mourut bientôt après, et, en
mourant, il confia à l'empereur la tutelle de Ti-
bère et de Drusus. Ce dernier, en grandissant, se
fit bien plus aimer des Romains que son frère. Il
semblait que des qualités et des défauts qui carac-
térisaient un si haut degré la maison Claudienne,
il eût pris les unes pour lui et laissé les autres
à Tibère. « Ce jeune prince, dit Velleius Pater-
culus, réunissait toutes les vertus que peut donner
la nature et que peut perfectionner l'éducation.
On ne peut dire s'il montra plus de génie dans
la guerre que dans les charges civiles. On vantait
surtout la douceur et l'amabilité de son carac-
tère, et la grâce inimitable avec laquelle il savait
maintenir entre lui et ses amis une noble égalité.
Pour les avantages physiques, il ressemblait
beaucoup à son frère ». Ce dernier trait est une
flatterie pour Tibère, car Drusus était fort beau.
Son affabilité et ses qualités physiques n'étaient
pas son seul titre à la faveur du peuple. « Il ne
dissimula jamais, dit Suétone, le dessein de ré-
tablir un jour, dès qu'il le pourrait, l'ancienne
république ». D'après le même biographe, il
voulait même contraindre Auguste à déposer le
pouvoir suprême, et il écrivit dans ce but une
lettre à Tibère, qui la montra à l'empereur. Malgré
cette dénonciation, restée probablement secrète,
les deux frères continuèrent à se témoigner une
tendresse qui selon Maxime n'avait d'égale que
l'amitié de Castor et de Pollux. La vie privée de
Drusus était exemplaire. Il épousa la belle An-
tonia, la plus jeune fille de Marc-Antoine le
triumvir et d'Octavie, sœur d'Auguste. L'atta-
chement mutuel des deux époux, la fidélité sans
tache de Drusus à ses devoirs domestiques, de-
vinrent, à cette époque de mœurs corrompues, le
sujet de l'admiration publique. Peto Albinovanus

y fait allusion dans ce vers de son beau poème sur la mort de Drusus :

Tu concessas amor, tu solus et ultimus illi,
Tu requies fesso grata laboris eras.

(Tu étais son amour légitime, sa seule et dernière affection ; tu étais le gracieux délassement de ses fatigues.)

Drusus, mort à trente ans, s'était marié jeune, puisqu'il eut plusieurs enfants qui moururent avant lui, outre Germanicus, Livie et Claude, qui lui survécurent.

Il débuta de bonne heure dans la vie publique. Le sénat lui donna, en l'an 19, la permission d'exercer toutes les magistratures cinq ans avant l'époque légale. Au commencement de l'an 16, il présida avec son frère un spectacle de gladiateurs. Lorsque Auguste, partant pour la Gaule, emmena Tibère, alors préteur, Drusus resta à Rome pour exercer à la place de son frère cette importante magistrature. L'année suivante, il fut nommé questeur et envoyé contre les Rhétiens (Grisons), accusés d'avoir commis des déprédations contre des voyageurs romains et contre des alliés de l'empire. Les parties montagneuses de cette contrée étaient habitées par des bandits qui levaient des contributions sur les pacifiques habitants des plaines, et pillaient tous ceux qui ne leur payaient pas tribut. Drusus les attaqua, et les mit en déroute près des Alpes Tridentines, au moment où ils s'apprétaient à envahir l'Italie. Bien que cette victoire ne terminât pas la guerre, Drusus en fut récompensé par le titre de préteur. Les Rhétiens, repoussés d'Italie, continuèrent à infester la frontière de la Gaule. Tibère se rendit alors auprès de Drusus, et les deux frères réunis défèrent quelques tribus des Rhétiens et des Vindéliens, tandis que les autres se soumettaient sans résistance. Un tribut leur fut imposé ; la plus grande partie de la population fut transportée hors de la Rhétie, et les habitants qu'on y laissa, à peine assez nombreux pour cultiver le sol, étaient incapables de se révolter. Ces exploits des deux fils adoptifs d'Auguste ont été célébrés par Horace, dans une de ses odes les plus brillantes. En l'an 13 Drusus fut envoyé dans la Gaule, qui avait été poussée à la révolte par les exactions de Licinius. Ce gouverneur romain, pour augmenter le produit du tribut mensuel, avait divisé l'année en quatorze mois. Drusus fit faire un recensement général de la population et des propriétés pour servir de base à l'établissement de l'impôt. Cette mesure ne fit qu'augmenter le soulèvement, et il fallut pour le réprimer toute l'énergie du jeune prince. Les Sarmates et leurs alliés, qui s'étaient rendus à Lyon sous prétexte de faire des sacrifices à l'autel d'Auguste, firent mentalement la désaffection des chefs gaulois, et profitèrent des troubles pour passer le Rhin. Drusus les rejeta dans les îles Bataves, et les poursuivit sur leur propre territoire, qu'il dévasta en grande partie. Il descendit ensuite le cours du Rhin, s'embarqua sur l'Océan, et subjuga les Frisons, auxquels il n'imposa qu'un tribut

modéré ; ses vaisseaux donnèrent sur des fonds, et s'échouèrent. Il parvint à les remettre à flot, grâce à l'assistance amicale des Frisons. L'hiver approchait ; Drusus partit pour Rome, et fut nommé préteur urbain en l'an 11. Il fit le premier général romain qui pénétra jusqu'à l'Océan germanique. Il voulait, dans un but à la fois scientifique et militaire, explorer les côtes d'une mer inconnue aux Romains et sur laquelle couraient des légendes merveilleuses. « On a dit, écrit Tacite, qu'il s'y trouvait encore des colonnes d'Hercule, soit qu'Hercule y ait été, soit que, d'un commun accord, nous aimions à grossir sa gloire de tout ce qui se rencontre de merveilleux. L'audace ne manquait à Drusus Germanicus ; mais l'Océan ne voulait livrer ni ses secrets ni ceux d'Hercule. » Comme les tribus soumises ou plutôt ravagées par Drusus étaient sujettes à de fréquentes migrations, il est impossible de fixer avec précision les pays que parcourut le jeune conquérant. On pense qu'il joignit le Rhin à l'Yssel par un canal (*Fusus Drusiana*), qu'il pénétra dans l'Océan germanique en traversant le Zuiderzée, et qu'il longea les côtes de la Germanie jusqu'à l'embouchure de l'Emse.

Drusus ne fit pas un long séjour à Rome. Dès le commencement du printemps, il repartit pour la Germanie, subjugué les Usipètes, jeta un pont sur la Lippe, envahit le pays des Sicambres, et s'avança à travers le territoire des Chérusques jusqu'au Visurgis (Weser). Il aurait pu passer le fleuve sans trouver d'opposition, parmi les Sicambres, qui étaient alors engagés avec leurs forces dans une lutte contre les Cattes, mais le manque de vivres, l'approche de l'hiver et de fâcheux préjugés le détournèrent de cette expédition. Ptolémée parle des *cytharae apud*, qui, dit-il, furent élevés au 10° 45' de latitude et au 52° 45' de latitude, c'est-à-dire probablement à l'endroit où l'armée romaine était campée aux bords du Weser. Drusus, pendant sa retraite, fut plus d'une fois mis en danger par les stratagèmes des barbares, et près d'Arnhem il faillit périr avec toute son armée. Les troupes indisciplinées des Germains le mena. On s'en était, par anticipation, partagé la dépouille. Les Chérusques avaient choisi les chevaux, les Suèves l'or et l'argent, et les Sicambres les prisonniers. Regardant les Romains comme une proie assurée, ils commencent par épargner dans le sacrifice vingt centurions, et se précipitent en désordre sur leurs ennemis ; ils furent repoussés avec perte, et se tirèrent des bords à une distance respectueuse de l'armée romaine, après avoir bâti aux bords de la Lippe, et de là sur quelques châteaux forts pour assurer la tranquillité du pays conquis. Drusus alla passer l'hiver à Rome. Le sénat lui décerna l'ovation par les insignes du triomphe, et décréta qu'en tant que sa préture il recevrait le pouvoir provincial ; mais Auguste ne lui permit pas de partir

xerator, que les soldats lui avaient champ de bataille.

vivante (an 10), nous retrouvons royant sur les bords du Rhin. Les ont d'abandonner le territoire que leur avaient assigné. Après avoir eusé de se joindre aux Sicambres, il par faire alliance avec eux; mais éunies ne purent résister aux armes fut probablement dans cette cam-

pusus bâtit une forteresse sur le mont retourna à Rome avec Auguste et étaient venus à Lyon dans la Gaule éssultat de la campagne de Germanicus à son arrivée, et entra en calendes de janvier de l'an 9. Il ester en paix à Rome. Ravager et Germanie semble avoir été presque t de sa vie. Il quitta donc encore e, et battit les Cattes, les Marcora le Weser, et s'avança jusqu'à l ne passa point ce fleuve. Une apérieuse l'arrêta. « On prétend, dit rsqu'il poursuivait ses victoires de ans se vouloir fixer nulle part, une grande que ne sont les hommes, et façon des barbares, lui apparut a en latin de s'arrêter. Suétone et de cette aventure; mais Dion a

urquer que ce spectre parla latin, me circonstance capitale, et qu'un ct n'écarterait jamais de sa narrant. D'un autre côté, Suétone a ounstance qui n'est pas moins essenpoint dit que cette femme, après Drusus de ce qu'aucune conquête

contenter, lui déclara qu'il eût à qu'il mourrait bientôt. Si Drusus semblable vision, je ne m'étonne-ct rebroussé chemin et qu'il fût bientôt dans une maladie mortelle. les guerriers les plus ardents qui l'hui au monde, de quelque religion ppose, seraient à l'épreuve d'une m. Quel bouleversement ne devait-

faire dans l'âme de Drusus, qui arler à Rome que d'auspices, que que de génies bienfaisants ou Voici, d'après Dion, les paroles du ussiable Drusus, où tends-tu? Il ne onné par le destin de voir toutes ces re-toi, déjà est proche le terme de et de ta vie. » Qui sait, ajoute llemands n'eurent point l'habileté er en femme quelque homme de i parlât latin et qui fût d'une taille t, et de l'engager à se produire ectre sur le chemin que Drusus doute point qu'on n'ait eu recours s à un pareil stratagème. » Drusus l'Elbe et la Saale. Son cheval s'étant , et lui ayant cassé la cuisse, il ne

survécut que trente jours à cet accident. Tibère, qui se trouvait à Pavie, fit deux cent milles romains, dans des pays d'un accès difficile et périlleux, sans s'arrêter ni jour ni nuit, et arriva à temps pour fermer les yeux à son frère. Celui-ci, quoique près d'expirer, eut assez de présence d'esprit pour ordonner de recevoir Tibère avec les honneurs dus à un consulaire et à un *imperator*. La place où Drusus était mort fut appelée *Seclerata* (maudite), son corps fut transporté à Mayence, dans les quartiers d'hiver de l'armée du Rhin, et Tibère ne cessa de marcher à pied en tête du cortège funèbre. Les soldats auraient voulu célébrer à Mayence les funérailles de leur général, mais Tibère ramena le corps en Italie. Il fut brûlé sur le Champ de Mars, et ses cendres furent déposées dans le mausolée d'Auguste. Celui-ci composa lui-même l'épithaphe qui fut mise sur le monument sépulcral de Drusus, et écrivit en prose une histoire de sa vie. Dans l'oraison funèbre qu'il prononça au cirque Flaminius, il s'écria : « Je prie les dieux de rendre mes fils adoptifs Caius et Lucius semblables à Drusus, et de m'accorder une mort aussi glorieuse que la sienne. »

L. J.

Dion Cassius, XLVIII, 44; LIV, 10, 19, 20, 21. — Velleius Paterculus, II, 62; IV, 97. — Suétone, August., 82; Claud., 1; Tibér., 50. — Tacite, *Annal.*, I, 33, 36; II, 8; VI, 51; XII, 29; XIII, 33; *Hist.*, V, 19; German., 34. — Valère Maxime, V, 8. — Strabon, IV, VII, 25. — Florus, IV, 19. — Tit-Live, *Epitome*, 1361, 140. — Pline, *Hist. Nat.*, IV, 13; XI, 18; XII, 20. — Jules Obsequens, I, 123. — Ptolemée, II, 21. — Messala Corvinus, *De Aug. Prod.*, 39. — Orose, IV, 21. — Eutrope, IV, 18. — Sénèque, *Consol.*, ad Polyb., 36. — Horace, *Carm.*, IV, 6, 14. — Peda Albinovanus, *Ad Livium Aug. de morte Drusi*. — Ersch und Gruber, *Encyclopädie*. — Wilhelm, *Die Feldzüge des Nero Claudius Drusus in dem Nördl. Deutschland*; Halle, 1826.

DRUSUS (César), prince romain, fils de Tibère et de Vipsania, né vers l'an 10 avant J.-C., mort en 23 de l'ère chrétienne. Il descendait par sa mère d'Atticus, simple chevalier romain, et ne pouvait lutter de noblesse avec son cousin Germanicus, petit-fils du triumvir Marc-Antoine, et petit-neveu d'Auguste. Il épousa Livie, sœur de Germanicus, après la mort de son premier mari, Caius César, fils adoptif d'Auguste; mais celle-ci n'était ni aussi populaire ni aussi féconde que Agrippine, femme de Germanicus. Elle eut trois enfants : deux fils jumeaux et une fille. Des deux fils, l'un mourut peu après son père; l'autre, nommé Tibère, fut tué par l'ordre de l'empereur Caligula. La fille, appelée Jolie, fut d'abord mariée à Néron, fils de Germanicus, et après la mort de son mari, elle porta le noble sang des Drusus dans la famille des Rubellius en épousant C. Rubellius Blandus. Tant que Germanicus vécut, la cour fut partagée entre les deux jeunes princes, et Tibère tint entre eux la balance égale, en ayant soin de ne pas indiquer lequel des deux serait son successeur. Malgré un aussi puissant motif de jalousie, Drusus ne cessa de témoigner à son cousin la plus cordiale amitié, et après la mort de celui-ci, il fut le protecteur de ses

enfants. Pison crut que le crime dont on l'accusait le ferait bien accueillir de Drusus, que la mort de Germanicus délivrait d'un concurrent ; mais celui-ci lui répondit, d'après Tacite : « Qu'il serait son plus mortel ennemi, si les imputations étaient fondées ; mais qu'il souhaitait qu'on l'eût calomnié, et que la mort de Germanicus ne devint funeste à personne. Il lui tint ce discours publiquement, évitant de le voir en secret ; et l'on ne douta point que Tibère n'eût dicté les réponses de son fils, qui, ayant d'ailleurs l'indiscrétion et la légèreté de la jeunesse, montra dans cette occasion toute la conspécification d'un vieillard. » Si Drusus n'avait pas la dissimulation de son père, il en avait l'impureté, l'ivrognerie et la cruauté. Il fut nommé questeur en l'an 10 de J.-C. En 14, après la mort d'Auguste, dont il prononça l'oraison funèbre, il se rendit en Pannonie pour réprimer la révolte des légions. Il ramena les soldats à l'ordre, en saisissant avec adresse l'instant où les esprits se trouvaient effrayés par une éclipse de lune ; alors il leur parla en maître, et puni de mort les chefs de la révolte. A son retour à Rome, il fut nommé consul pour l'année 15, et il donna, au nom de Germanicus et au sien, des combats de gladiateurs auxquels il présida. « Sa joie à la vue du sang fut remarquée, dit Tacite, et quoique ce fût un sang vil, le peuple s'en alarma : on dit même que son père lui en fit des reproches. » Dégradant la dignité de consul par son goût excessif pour le théâtre et le cirque, il encourageait, malgré les réglemens de son père, les turbulentes factions des cochers. Dès l'année suivante, Tibère l'envoya en Illyrie, non-seulement afin qu'il y apprît l'art de la guerre et se conciliât l'affection des soldats, mais aussi pour l'enlever aux plaisirs de Rome. Drusus fomenta les dissensions des Germains, et parvint ainsi à détruire le pouvoir de Marobode. Le sénat lui décerna les honneurs du triomphe, l'éleva une seconde fois au consulat en 21, et l'admit en 22 à partager avec son père la *puissance tribunitienne*. « C'est, dit Tacite, le nom qu'Auguste donna à la puissance suprême, pour éviter de prendre celui de roi et de dictateur, et se réserver toutefois un titre supérieur aux autres dignités. » C'est par ce titre que ses successeurs complèrent sur leurs médailles les années de leur règne. Il rendait le pouvoir d'intercession et l'inviolabilité sacrée du tribun compatibles avec une naissance patricienne. Le conférer à Drusus, c'était le désigner clairement pour héritier de l'empire ; les événements en décidèrent autrement. Séjan, qui trouvait en lui un obstacle à ses desseins ambitieux, résolut de le faire périr. Il était encore animé par un désir de vengeance, car, au rapport de Tacite, dans une querelle avec Drusus il en avait reçu un soufflet. « Séjan, dit Tacite, cherchant tous les moyens de se venger, et surtout les plus prompts, jeta les yeux sur Livie, femme de Drusus. Elle était sœur de Germanicus. D'une figure

peu agréable dans le premier âge, elle était devenue la plus belle personne de son temps. Séjan, par les apparences d'une passion violente, l'entraîna dans l'adultère, et, l'ayant une fois engagée dans ce premier crime (car une femme qui a sacrifié son honneur n'a plus rien à résister), il l'amena à l'idée de l'épouser, d'usurper l'empire et d'assassiner son mari.... Il mit de complot Eodemus, ami et médecin de Livie. Voyant qu'il n'y avait plus à différer, il choisit un point dont l'action, lente et insensible, imitât les progrès d'une maladie naturelle. Ce point fut donné à Drusus par l'eunuque Lygdamus. Cet événement se passa en 23 ; il fut connu huit ans plus tard, grâce aux révélations d'Apicata, femme de Séjan, et aux aveux arrachés par torture à Eodemus et à Lygdamus. Les funérailles de Drusus furent célébrées avec la plus grande pompe, et au milieu des apparences d'une douleur générale ; mais le sénat et le peuple se réjouissaient au fond du cœur de voir les ennemis de Germanicus rapprochés du trône par cette mort. Quant à Tibère, il supporta la perte de son fils avec une indifférence qui attestait moins la fermeté du caractère que l'absence de toute sensibilité naturelle.

L. J.

Tacite, *Annales*, 21-30, 76 ; 111, 2, 1-17, 2, 1-17, 27. — Dion Cassius, LVII, 12, 14. — S. J., 12, 1, 2.

DRUSUS, prince romain, et d'Agrippine, et de sa femme. Il prit la suite de son père, et se fit de solliciter la succession de son père. Suétone nous apprend qu'il était d'un caractère dur et méchant. Séjan contre son caractère fougueux et donnait point la préférence à Néron : jointe à sa nature frivole, flattait de sa flatterie, et tout cela, ment Drusus, qu'il avait l'avenir des moyens de le savoir trop que ses empereurs facilement aux coups qu'il odieuse trame eut pour résultat de la mort de Drusus, femme, par le soin l'opposition à son meurtre impérial son neveu, il se laissa mourir de sa vie jusqu'à la bourre qui de Tibère, dit après sa mort, infâmes, de l'acharnement.

ne glacial contre rép que
e s et de

u le comble ain, D.

es années entières ue

age. ses gemis

. A p

du e lire,

treurs;

de l'affranchi y

nient jusqu'au nom des esc

u voulait sortir de son apparte-

v red nient par des menaces ou par

le rapportait même avec

ue m insultes barbares et

oustances ue l'agonie de Drusus,

u. délire simulé, hasarda quel-

Ti e, et qui enfin,

es imprécations

à ce le prince qui avait

sa cru, son liey ses petits-fils, qui

li de me res toute sa maison. et lui

ne éga : à ses c Les

fois

rs v

et ret nient. On ne et y pas

aminois si attentif à couvrir ses

euses obscurités, en fût venu à

, qu'ouvrant pour ainsi

son palais, il osât montrer à

son petit-fils frappé par un cen-

des esclaves, implorant pour sa

es plus vils aliments, et les implo-

vain.

auparavant, en 31, le bruit courut

ils de Germanicus, avait paru dans

. On disait qu'il s'était échappé de

l'allait rejoindre les légions de son

l'Égypte et la Syrie. Cette affe-

pu avoir de graves conséquences

de Poppæus Sabinus, qui décou-

osteur était le fils de M. Silanus,

ainsi son prestige. Tacite déclare

savoir ni l'origine ni le dénouement

L. J.

IV, 4, 60; V, 10, VI, 23, 24, 40. — Dion

7.

Chrestien), grammairien fran-

caquaine, vivait en 86). Il vint

se rendit célèbre par son savoir.

l'abbaye de Corbie (Picardie), où

les vœux monastiques. De Corbie,

à Stablo, puis à Malmédy,

ce de Liège. Il y fut chargé

des novices. On a de lui un

sur l'Évangile de saint Mat-

thieu, 1514, in-fol.; Haguenau,

1717, in-8°. — Un frag-

ment est très-rare; — Un frag-

ment sur l'Évangile de saint

Luc, suite du précédent. Ce mor-

cespèce de centon mal assorti,

ni suite, ni presque de sens;

Il diffère en cela du *Commentaire sur saint Matthieu*, qui est aussi clair que concis; — Un *Commentaire sur l'Évangile de saint Luc*: une partie de cet ouvrage a été imprimée avec les précédents, et l'on y remarque toutes les imperfections qui enlacent le *Commentaire sur saint Jean*. Les *Commentaires* de Druthmar ont été imprimés dans la *Bibliotheca Patrum*; Paris, 1639, et Lyon, 1677, tom. XV. Wion suppose qu'il y a plusieurs *Homélies* de Chrestien Druthmar dans la *Bibliothèque des Homélies*. C'est apparemment quelques morceaux détachés de ses *Commentaires* et travestis en homélies.

Sigebert, *De Scripturis ecclesiasticis*, cap. LXXII. — Trithème, *Chronicon Hirsaugiense*, l. 11. — Jean Mabillon, *Annales Ordinis S. Benedicti*, lib. XXXIII, n° 27. — Cave, *Historia litteraria Scriptorum ecclesiasticorum*, 148. — Fabricius, *Bibliotheca Latina*, etc. — Labbe, *De Scripturis ecclesiasticis*, l. 731. — Sixte de Sienne, *Bibliotheca sacra*, lib. VI, 128. — Arnold Wion, *Lignum Vitæ*, etc., lib. II, cap. LXIV, 410. — Dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, V, p. 353 90.

DRUYS (Jean) ou **DRUSIUS**, canoniste belge, né à Cumplich, près Tirlemont, en 1563, mort à Bruxelles, le 25 mars 1634. Il fit ses études à Saint-Trond, à Liège et à Namur, puis sa philosophie à Louvain. Il fit profession le 29 mai 1588, dans l'abbaye du Parc, près Louvain (ordre de Prémontré); il professa ensuite la théologie dans son couvent. En 1604 il était député aux états de Brabant, et l'année suivante vicaire des *circarjes* de Brabant et de Frise. L'archiduc Albert chargea Jean Druys de plusieurs missions relatives à la discipline ecclésiastique observée dans les couvents du Brabant. Jean Druys fut nommé, en 1630, *circarius* en Espagne; il se rendit dans ce pays, et fit des efforts inutiles pour réunir certains ordres monastiques. De retour en Brabant, il fut fait conseiller d'État, et mourut quelque temps après. On a de lui : *Visitatio almæ universitatis Lovaniensis*; Louvain, 1617, in-4°; — *Exhortatio ad candidi Ordinis Præmonstratensis provincie Brabantie Religiosos*, etc.; Louvain, 1621, in-12; — *Statuta candidi et canonici Ordinis Præmonstratensis renovata*, etc.; Louvain, 1628, in-12.

Parchena, *Chronologia Ecclesie*, de 413 à 417. — Fromond, *Laudatio funebris D. J. Drusi*; Louvain, 1633, in-12. — *Bibliotheca Belgica*. — Paquet, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, XVI, de 236 à 267. — Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*.

DRYANDER (François et Jean), théologiens espagnols. Voyez ENCINAS.

DRYANDER. Voyez EICHMANN.

DRYANDER (Jonas), naturaliste suédois, né en 1748, mort à Londres, en 1811. Il fit ses études à Lund, où il soutint sur la botanique une thèse intitulée : *Fungos regno vegetabili vindicans*; Londres, 1776, in-4°. Il publia ensuite, dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, la monographie du genre de plante appelé *al-buca*. Le talent et les connaissances de Dryander lui valurent l'emploi de gardien de la riche collection scientifique de Joseph Banks à Londres. Il profita de cette position pour se livrer à d'u-

ties travaux. Outre de nombreux mémoires sur l'histoire naturelle, insérés dans les *Philosophical Transactions* et les *Transactions of Linnæan Society*, on a de lui : *Catalogus bibliothecæ historico-naturalis Josephi Banks* ; Londres, 1796-1800, 5 vol., ouvrage rare.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

DRYDEN (*Jean*), poète et critique anglais, né à Aldwinkle, près de Oundle, le 9 août 1631, mort le 1^{er} mai 1701. Il fit avec succès, à l'école de Westminster, ses premières études littéraires, et en 1650 il se rendit à l'université de Cambridge, où il obtint un *scholarship*, ou place de boursier. Son talent poétique s'annonça de bonne heure. Il était encore au collège lorsqu'il traduisit la troisième satire de Perse et composa un poème sur *La Mort de lord Hastings*. Les traces de mauvais goût qui s'y trouvent ne laissaient pas trop pressentir l'homme qui devait occuper dans les lettres anglaises un rang si éminent. On en jugera par l'échantillon cité par Johnson. Lord Hastings était mort de la petite vérole : le poète ne trouve rien de mieux à faire que de transformer les pustules d'abord en boutons de rose, ensuite en bijoux, enfin il les range parmi les étoiles. On voit par là qu'on peut devenir un grand poète et débiter par des vers de mauvais goût. En 1658 Dryden prit un essor plus élevé ; la mort de Cromwell lui en fournit l'occasion ; il publia alors un poème intitulé : *Heroic Stanzas on late Lord Protector*. Mais si son talent grandissait, la dignité de son caractère ne suivait pas la même progression. Au retour du roi, il publia son *Astræa redux*, où il chantait les bienfaits de la restauration. Il est vrai que l'on a essayé d'atténuer le triste effet de cette versatilité, si commune en temps de révolution ; mais la suite de la vie de Dryden ne rachète pas ce début de sa carrière. En 1660, nouveau poème et nouvel éloge de la royauté rétablie. Johnson relève dans cette œuvre des preuves de mauvais goût, des métaphores vicieuses, qui témoignent que Dryden retombait parfois dans les exagérations de son temps. Le même commentateur fait remarquer qu'il n'est pas facile de fixer l'ordre chronologique des ouvrages de ce poète, « lors même, dit-il, que l'un d'eux est susceptible d'être offert à quelque puissant protecteur, il néglige le plus ordinairement de dater sa dédicace. » Les premières éditions de Dryden, très-rares aujourd'hui, ne nous apprennent que peu de chose sur la date de ses ouvrages. On peut fixer à l'année 1663 l'époque où il commença à écrire pour le théâtre. Sa première comédie, *The wild Gallant* (L'Amant volage) eut peu de succès, et n'annonçait pas l'auteur qui devait captiver le public pendant un assez grand nombre d'années. En 1664 il publia le premier de ses drames en vers rimés, *The rival Ladies*, qu'il fit suivre de *The Indian Queen* (La Reine des Indes), tragédie également en rimes, faite en société avec sir Ro-

bert Howard. *The Indian Emperor*, tragédie écrite en vers de la même forme, parut en 1667. Pour expliquer que cette pièce était le pendant de la précédente, Dryden eut recours à une innovation qui produisit un certain émoi dans le public : il fit distribuer des programmes à la porte de la salle de spectacle (1). On rappela ce détail dans la pièce intitulée : *The Rehearsal*, qui avait pour objet, comme on sait, de tourner Dryden en ridicule. C'est dans l'*Indian Emperor* que se trouve cette description de la Nuit, souvent vantée, et qui rappelle les plus remarquables morceaux de l'antiquité en ce genre.

En 1667 Dryden publia l'*Annus mirabilis*, adressé à sir Robert Howard, avec lequel il se trouvait engagé dans une polémique assez vive au sujet de la question des drames rimés. Sa réputation croissait, et en 1668 il succéda comme poète lauréat à William Davenant. Depuis le roi Charles I^{er} cet emploi rapportait annuellement cent livres sterling et une pièce de vin de Xerte. Le bien-être que ce revenu assurait à Dryden contribua sans doute à la publication qui eut lieu cette même année de l'*Essai sur la Poésie dramatique* (*Essay on d... tic ...*). où les modèles des Grecs, et des Romains, au théâtre anglais sont comparés. L'auteur y suppose un entretien entre deux critiques. Crités, l'un d'eux, critique le théâtre grec et de la comédie romaine. Il trouve ces fameuses unités, et appelle les trois unités, que Corneille a notamment laissées. A quoi un autre interlocuteur répond : « Les Grecs et même Térence ont observé la règle des unités. On a suivi la même tradition du goût français. Mais avec peine la prédominance du théâtre français missant sur ce fait l'obligation de se garder de l'écarter, on se hâta d'observer les unités, et on se donna l'intrigue, de ne pas dépasser l'unité de temps et de ne pas dépasser l'unité de lieu. Enfin, il approuve les unités de la tragédie française. Il évite sur le théâtre les unités, et les sommes de temps en A... sensations de... qui rendent... Quoi de plus facile que d'observer les unités avec un tambour et un drapeau, ou de voir un duel, ou de voir un ou deux combats observés que, dans la tragédie, on ne pouvait pas observer. Ils sont à montrer : les unités de toute la pièce. Elles peuvent être les mêmes dans les autres. »

(1) Ainsi, c'est à Dryden qu'on doit cet usage, devenu général aujourd'hui.

ellement. Par ce motif, il vaut mieux présenter... » Cet interlocuteur félicite, ajoute sensément M. Villemain, français de ne jamais finir les pièces isques conversions, ces changements sans motifs, communs au théâtre le n'avoir ni scènes superflues ni per- nutes. Enfin, il vante leurs vers ne bien préférables aux vers blancs . » (Villemain, *Litt. au dix-huit-*

le.) suivante vit paraître deux nouvelles éâtre écrites par Dryden : une tragi- *cret Love, or the maiden queen*, et e, *Sir Martin Marr-all. The Tem-* de 1670, et faite en société avec Da- une variante de la pièce de Shakspeare. a renommée dramatique de Dryden se ancée par celle de l'auteur applaudi ettle) d'une tragédie intitulée : *The f Marocco*. Cette rivalité lui fut uscitée par les ennemis de sa gloire. rcrivains se firent une de ces guerres omme cela s'est pratiqué de tout i les lettrés ; mais Settle n'était pas e mesurer contre son antagoniste. *ing's Love, or the mock astrologer*, de 1671, est précédée d'une préface e de Corneille ou de Racine et comme rcrivit pour beaucoup d'autres pièces ; est question ici « contient, dit John- ellentes recherches sur les pères du ais ». *The Conquest of Granada by rds*, tragi-comédie en deux parties, 678, est une des meilleures du réper- yden ; — *The Spanish Fryar*, une des oivrent, et datée de 1681, eut cela de qu'elle était écrite contre les papistes, yant pas encore abjuré. En 1676 parut b. Cette nouvelle œuvre dramatique e également des autres par un mérite : elle est écrite en vers rimés, et Dry- l'avoir travaillée plus que ses autres . dit avoir composé pour lui-même ue pour le public une tragédie intitulée *ve, or the world well lost* (1678), clusion, ayant pour prémisses l'amour our Cléopâtre, tend à établir qu'An- i fait de perdre l'empire du monde pour on de la reine d'Égypte. *Don Sebas-* de 1690, compte encore parmi les fictions dramatiques de Dryden ; il s'y en effet des morceaux dignes d'être i dernière pièce, jouée en 1694, avait *Love triumphant*, et fut signalée, première, par une chute. Cette longue amatique fut marquée par plus d'un actéristique des mœurs du poète et de es contemporains : le plus célèbre est *parodie* qui fut faite de la personne ryden sous le nom de *Bayes*, dans la co- *Rehearsal*, composée en 1671, avec le

concours, dit-on, de l'auteur d'*Hudibras*, Butler, de Martin Clifford et du docteur Sprat. Un autre genre d'attaque, plus brutal, fut la bastonnade administrée au grand poète anglais par les gens de Rochester et de la duchesse de Portsmouth, qui se prétendaient diffamés par lui dans une œuvre ayant pour titre : *An Essay on Satire*, mais attribuée à tort à Dryden. On a prétendu, sans aucune preuve, qu'il aurait éprouvé un traitement de même nature de la part du duc de Buckingham.

Tout en écrivant pour le théâtre, Dryden ne laissa pas de s'exercer aussi dans d'autres genres, et sa réputation acquit de telles proportions que son nom était comme le passeport obligé de tout ouvrage, quel qu'il fût, en vers ou en prose. C'est ainsi qu'il donna une vie de Polybe en tête de la traduction de cet historien par Henry Sheers ; une vie de Lucien, une autre de Plutarque, pour servir de préfaces à des versions de ces auteurs. Il traduisit le premier livre de Tacite. En 1680, il écrivit en forme de préface, et pour servir à une traduction des Épîtres d'Ovide, un discours sur la manière de traduire. Il mit le comble à sa vogue par sa satire d'*Ab-salon and Achitophet*, publiée en 1681, et dirigée contre la faction qui avait le duc de Monmouth pour chef. Le succès fut immense et mérité, selon Johnson, par l'harmonie et l'élégance de la poésie, et aussi, comme le fait remarquer Addison, par l'attrait que trouve toujours le public à rechercher une chose cachée. Des écrits de moindre importance vinrent ensuite grossir le bagage littéraire, déjà si considérable, de Dryden. « Énumérer les titres, fixer les dates de quelques fragments de traduction ou de quelques poèmes de circonstance, dit Johnson, serait une besogne aussi ennuyeuse qu'inutile. Dryden était guidé le plus souvent dans son travail par un motif personnel ; il lui arrivait rarement d'écrire sur quelques-uns de ces grands sujets qui offrent toujours un intérêt général. » Le mobile qui dirigeait sa plume était peu digne d'un si grand talent, et sans doute le grand acte de sa vie, sa conversion à la religion catholique sous le roi Jacques II, n'avait pas eu d'autre fondement, quoique l'on ait prétendu (1) qu'elle avait été sincère. Parmi ceux qui soutiennent la thèse opposée, on doit citer l'historien Macaulay, qui raconte fort spirituellement cette phase de la vie du poète. Selon cet historien, le roi, qui tenait plus à l'argent qu'à la poésie, avait donné des ordres pour qu'on omit dans les nouvelles lettres patentes octroyées à Dryden comme poète lauréat, la mention du don annuel d'une barrique de vin de Xérès. C'était manquer de reconnaissance envers un homme qui avait rendu service à la royauté. « Dryden était pauvre, ajoute M. Macaulay, et souffrait im-

(1) Deux hommes éminents, Walter Scott et Johnson, ont émis cette opinion ; mais leurs propres doctrines politiques ou religieuses doivent avoir influé sur leur opi- nion.

ties travaux. Outre de nombreux mémoires sur l'histoire naturelle, insérés dans les *Philosophical Transactions* et les *Transactions of Linnean Society*, on a de lui : *Catalogus bibliothecæ historico-naturalis Josephi Banks* ; Londres, 1796-1800, 5 vol., ouvrage rare.

Ersch et Gruber, *Allg. Enc.*

DRYDEN (Jean), poète et critique anglais, né à Aldwinkle, près de Oundle, le 9 août 1631, mort le 1^{er} mai 1701. Il fit avec succès, à l'école de Westminster, ses premières études littéraires, et en 1650 il se rendit à l'université de Cambridge, où il obtint un *scholarship*, ou place de boursier. Son talent poétique s'annonça de bonne heure. Il était encore au collège lorsqu'il traduisit la troisième satire de Perse et composa un poème sur *La Mort de lord Hastings*. Les traces de mauvais goût qui s'y trouvent ne laissaient pas trop pressentir l'homme qui devait occuper dans les lettres anglaises un rang si éminent. On en jugera par l'échantillon cité par Johnson. Lord Hastings était mort de la petite vérole : le poète ne trouve rien de mieux à faire que de transformer les pustules d'abord en boutons de rose, ensuite en bijoux, enfin il les range parmi les étoiles. On voit par là qu'on peut devenir un grand poète et débiter par des vers de mauvais goût. En 1658 Dryden prit un essor plus élevé ; la mort de Cromwell lui en fournit l'occasion ; il publia alors un poème intitulé : *Heroic Stanzas on late Lord Protector*. Mais si son talent grandissait, la dignité de son caractère ne suivait pas la même progression. Au retour du roi, il publia son *Astræa redux*, où il chantait les bienfaits de la restauration. Il est vrai que l'on a essayé d'atténuer le triste effet de cette versatilité, si commune en temps de révolution ; mais la suite de la vie de Dryden ne rachète pas ce début de sa carrière. En 1660, nouveau poème et nouvel éloge de la royauté rétablie. Johnson relève dans cette œuvre des preuves de mauvais goût, des métaphores vicieuses, qui témoignent que Dryden retombait parfois dans les exagérations de son temps. Le même commentateur fait remarquer qu'il n'est pas facile de fixer l'ordre chronologique des ouvrages de ce poète, « lors même, dit-il, que l'un d'eux est susceptible d'être offert à quelque puissant protecteur, il néglige le plus ordinairement de dater sa dédicace. » Les premières éditions de Dryden, très-rares aujourd'hui, ne nous apprennent que peu de chose sur la date de ses ouvrages. On peut fixer à l'année 1663 l'époque où il commença à écrire pour le théâtre. Sa première comédie, *The wild Gallant* (L'Amant volage) eut peu de succès, et n'annonçait pas l'auteur qui devait captiver le public pendant un assez grand nombre d'années. En 1664 il publia le premier de ses drames en vers rimés, *The rival Ladies*, qu'il fit suivre de *The Indian Queen* (La Reine des Indes), tragédie également en rimes, faite en société avec sir Ro-

bert Howard. *The Indian Emperor*, tragédie écrite en vers de la même forme, parut en 1667. Pour expliquer que cette pièce était le pendant de la précédente, Dryden eut recours à une innovation qui produisit un certain émoi dans le public : il fit distribuer des programmes à la porte de la salle de spectacle (1). On rappela ce détail dans la pièce intitulée : *The Rehearsal*, qui avait pour objet, comme on sait, de tourner Dryden en ridicule. C'est dans l'*Indian Emperor* que se trouve cette description de la Nuit, souvent vantée, et qui rappelle les plus remarquables morceaux de l'antiquité en ce genre.

En 1667 Dryden publia l'*Annus mirabilis*, adressé à sir Robert Howard, avec lequel il se trouvait engagé dans une polémique assez vive au sujet de la question des drames rimés. Sa réputation croissait, et en 1668 il succéda comme poète lauréat à William Davenant. Depuis le roi Charles I^{er} cet emploi rapportait annuellement cent livres sterling et une pièce de vin de Xerx. Le bien-être que ce revenu assurait à Dryden contribua sans doute à la publication qui eut lieu cette même année de l'*Essai sur la Poésie dramatique* (*Essay on dramatic Poetry*), où les modèles des Grecs, des Français et de vieux théâtre anglais sont comparés entre eux. L'auteur y suppose un entretien entre trois interlocuteurs. Crités, l'un d'eux, célèbre la perfection du théâtre grec et de la comédie latine. Il y trouve ces fameuses règles que les Français appellent *les trois unités*, et cette autre règle que Corneille a nommée *la liaison des scènes*. A quoi un autre interlocuteur oppose que les anciens et même Terence n'ont pas toujours suivi la règle des unités. On aborde ensuite la question du goût français, dont les Anglais voulaient avec peine la prédominance. Sedley, tout en gémissant sur ce fait trop certain, lene les Français d'observer les unités, de ne pas doubler l'intrigue, de ne pas mêler le comique et le pathétique et de ne pas multiplier les événements. Enfin, il approuve les récits dont est parsemée la tragédie française. Par là, dit-il, les Français évitent sur le théâtre le tumulte auquel nos sommes exposés en Angleterre par nos représentations de duels, de batailles et autres incidents qui rendent notre scène semblable à une arène. Quoi de plus ridicule que de figurer une arène avec un tambour et cinq ou six hommes armés, ou de voir un duel, et l'un des combattants tué avec un ou deux coups d'un mauvais flint. J'ai observé que, dans toutes nos tragédies, l'audience ne pouvait s'empêcher de rire quand les acteurs sont à mourir : c'est l'endroit le plus comique de toute la pièce. Il y a des scènes qui se peuvent être imitées dans leur grandeur. Mais, entre autres, est une chose qu'un gladiateur romain pouvait seul rendre au naturel sur la scène, quand, au lieu de l'indulger et de la peur, il

(1) Ainsi, c'est à Dryden qu'on doit l'introduction de cet usage, devenu général aujourd'hui.

la faisait réellement. Par ce motif, il vaut mieux ne pas la représenter.... » Cet interlocuteur félicite encore, ajoute sensément M. Villemain, les poètes français de ne jamais finir les pièces par ces brusques conversions, ces changements de volonté sans motifs, communs au théâtre anglais, et de n'avoir ni scènes superflues ni personnages inutiles. Enfin, il vante leurs vers rimés comme bien préférables aux vers blancs des Anglais. » (Villemain, *Litt. au dix-huitième siècle*.)

L'année suivante vit paraître deux nouvelles pièces de théâtre écrites par Dryden : une tragédie, *Secret Love, or the maiden queen*, et une comédie, *Sir Martin Marr-all. The Tempest*, datée de 1670, et faite en société avec Davenant, est une variante de la pièce de Shakspeare. Un instant la renommée dramatique de Dryden se trouva balancée par celle de l'auteur applaudi (Elkanah Settle) d'une tragédie intitulée : *The Empress of Marocco*. Cette rivalité lui fut en partie suscitée par les ennemis de sa gloire. Les deux écrivains se firent une de ces guerres violentes comme cela s'est pratiqué de tout temps parmi les lettrés ; mais Settle n'était pas le taille à se mesurer contre son antagoniste.

AN *Boening's Love, or the mock astrologer*, pièce datée de 1671, est précédée d'une préface dans la manière de Corneille ou de Racine et comme Dryden en écrivit pour beaucoup d'autres pièces ; celle dont il est question ici « contient, dit Johnson, d'excellentes recherches sur les pères du drame anglais ». *The Conquest of Granada by the Spaniards*, tragi-comédie en deux parties, Londres, 1678, est une des meilleures du répertoire de Dryden ; — *The Spanish Fryar*, une des pièces qui suivirent, et datée de 1681, eut cela de particulier qu'elle était écrite contre les papistes, Dryden n'ayant pas encore abjuré. En 1676 parut *Ameng-Zeb*. Cette nouvelle œuvre dramatique se distingue également des autres par un mérite particulier : elle est écrite en vers rimés, et Dryden semble l'avoir travaillée plus que ses autres trames. Il dit avoir composé pour lui-même son plus que pour le public une tragédie intitulée *All for Love, or the world well lost* (1678), dont la conclusion, ayant pour prémisses l'amour l'Antoine pour Cléopâtre, tend à établir qu'Antoine a bien fait de perdre l'empire du monde pour la possession de la reine d'Égypte. *Don Sebastian*, daté de 1690, compte encore parmi les dernières productions dramatiques de Dryden ; il s'y rencontre en effet des morceaux dignes d'être cités. Sa dernière pièce, jouée en 1694, avait pour titre *Lore triumphant*, et fut signalée, comme la première, par une chute. Cette longue œuvre dramatique fut marquée par plus d'un trait caractéristique des mœurs du poète et de celles de ses contemporains : le plus célèbre est celui de la parodie qui fut faite de la personne même de Dryden sous le nom de *Bayes*, dans la comédie *The Rehearsal*, composée en 1671, avec le

concours, dit-on, de l'auteur d'*Hudibras*, Butler, de Martin Clifford et du docteur Sprat. Un autre genre d'attaque, plus brutal, fut la bastonnade administrée au grand poète anglais par les gens de Rochester et de la duchesse de Portsmouth, qui se prétendaient difformés par lui dans une œuvre ayant pour titre : *An Essay on Satire*, mais attribuée à tort à Dryden. On a prétendu, sans aucune preuve, qu'il aurait éprouvé un traitement de même nature de la part du duc de Buckingham.

Tout en écrivant pour le théâtre, Dryden ne laissa pas de s'exercer aussi dans d'autres genres, et sa réputation acquit de telles proportions que son nom était comme le passeport obligé de tout ouvrage, quel qu'il fût, en vers ou en prose. C'est ainsi qu'il donna une vie de Polybe en tête de la traduction de cet historien par Henry Sheers ; une vie de Lucien, une autre de Plutarque, pour servir de préfaces à des versions de ces auteurs. Il traduisit le premier livre de Tacite. En 1680, il écrivit en forme de préface, et pour servir à une traduction des Épîtres d'Ovide, un discours sur la manière de traduire. Il mit le comble à sa vogue par sa satire d'*Ab-salon and Achitophel*, publiée en 1681, et dirigée contre la faction qui avait le duc de Monmouth pour chef. Le succès fut immense et mérité, selon Johnson, par l'harmonie et l'élégance de la poésie, et aussi, comme le fait remarquer Addison, par l'attrait que trouve toujours le public à rechercher une chose cachée. Des écrits de moindre importance vinrent ensuite grossir le bagage littéraire, déjà si considérable, de Dryden. « Énumérer les titres, fixer les dates de quelques fragments de traduction ou de quelques poèmes de circonstance, dit Johnson, serait une besogne aussi ennuyeuse qu'inutile. Dryden était guidé le plus souvent dans son travail par un motif personnel ; il lui arrivait rarement d'écrire sur quelques-uns de ces grands sujets qui offrent toujours un intérêt général. » Le mobile qui dirigeait sa plume était peu digne d'un si grand talent, et sans doute le grand acte de sa vie, sa conversion à la religion catholique sous le roi Jacques II, n'avait pas eu d'autre fondement, quoique l'on ait prétendu (1) qu'elle avait été sincère. Parmi ceux qui soutenaient la thèse opposée, on doit citer l'historien Macaulay, qui raconte fort spirituellement cette phase de la vie du poète. Selon cet historien, le roi, qui tenait plus à l'argent qu'à la poésie, avait donné des ordres pour qu'on omit dans les nouvelles lettres patentes octroyées à Dryden comme poète lauréat, la mention du don annuel d'une barrique de vin de Xérès. C'était manquer de reconnaissance envers un homme qui avait rendu service à la royauté. « Dryden était pauvre, ajoute M. Macaulay, et souffrait im-

(1) Deux hommes éminents, Walter Scott et Johnson, ont émis cette opinion ; mais leurs propres doctrines politiques ou religieuses doivent avoir influé sur leur opinion.

patiemment sa misère; il ne s'occupait guère de religion, et n'y attachait aucune importance; mais s'il avait un sentiment un peu arrêté à cet égard; c'était un sentiment d'aversion pour les prêtres de toutes les religions, lévites, augures, muftis, docteurs catholiques, presbytériens ou anglicans. Sans élévation naturelle dans le caractère, il s'était, en outre, livré à des occupations qui ne devaient donner à son esprit ni délicatesse ni dignité... Voyant que, comme protestant, ses services demeuraient sans récompense, Dryden prit le parti de se faire catholique. Aussitôt la parcimonie royale se relâcha : Jacques lui accorda une pension annuelle de cent livres sterling, et Dryden reçut l'ordre de défendre en prose et en vers sa nouvelle religion. » (Macauley, *Hist. d'Angl.*, II.) Un argument puissant que fait valoir le même historien, c'est que la plume de Dryden fut aussi immorale après qu'avant et pendant sa conversion. Dans cette phase nouvelle de sa vie, il fut employé à traduire l'*Histoire de la Ligue* par Varillas; on trouve aussi son nom en tête de la *Vie de François-Xavier*, écrite en anglais. En même temps il publia un poème de controverse intitulé : *The Hind and the Panther; the Hind* (la biche) figure l'Eglise romaine, et la panthère n'est autre que l'Eglise anglicane : ces deux singuliers interlocuteurs discutent sur les questions religieuses. Il faut convenir que c'était là une pauvre donnée. Aussi les attaques et le ridicule ne firent-ils pas faute. Une nouvelle révolution changea le destin de Dryden, et il avait fait du dévouement en pure perte : un papiste ne pouvait rester poète lauréat; la place fut donnée à Shadwell. Selon Prior, le poète destitué fut dédommagé par lord Dorset, signataire de la mesure, au moyen d'une pension annuelle prise sur la cassette de ce ministre. Pour subvenir aux exigences d'une situation devenue difficile, Dryden, ne voyant pas poindre un événement qui la pût changer, fit représenter, de 1690 à 1694, outre *Don Sébastien*, quatre autres drames. Dans l'intervalle, en 1693, il avait traduit Perse et Juvénal, le premier de ces deux poètes en entier, et les première, troisième, sixième, dixième et seizième satires du second. Une traduction de *L'Art de la Peinture* par Fresnoy est datée de 1694, et en 1697 parut celle de Virgile. Le dernier des ouvrages de Dryden est un recueil de fables, qu'il fit en vertu d'un contrat avec son imprimeur, et aux termes duquel il s'engageait à composer dix mille vers moyennant la somme de trois cents livres sterling (1). C'est dans ce volume que se trouve l'ode sur la fête de sainte Cécile (*Ode on St Cecilia's Day*), qui a eu un si grand retentissement. On trouve dans le même recueil une traduction du premier chant de l'*Iliade*, comme spécimen de celle de tout le poème grec.

Perclus depuis quelque temps de ses membres,

(1) On voit que les arhats d'ouvrages à tant la ligne remontent au delà de l'époque actuelle.

Dryden succomba à la suite d'une gangrène aux jambes. Une scène de désordre, suscitée par le fils de lord Jefferies et quelques jeunes fous, signala et retarda, dit-on, son enterrement. En vain Charles Dryden, fils du défunt, chercha-t-il à avoir raison de cette injure, lord Jefferies sut toujours lui échapper. Dryden repose aujourd'hui à Westminster, au milieu des autres écrivains qui avaient déjà été jugés dignes de cet honneur. Le duc de Buckingham fit placer sur la tombe du poète un marbre avec cette seule inscription : *Dryden*.

M. Villemain, dont le goût est si exquis, peint d'un trait le talent dramatique du poète anglais : « Dryden, en raisonnant avec finesse, dit-il, sur les procédés de l'art et en admirant avec enthousiasme le génie de Shakspere, ne parut pas avoir eu le sentiment de ce naturel dramatique, de cette vérité des caractères qui peut se retrouver dans tous les systèmes, dans toutes les formes de composition, et qui anime si souvent l'admirable élégance de Racine, comme elle éclate dans une poésie plus incolore et plus rude. Dryden est un artisan de beaux vers, qui les applique où il peut, sans fortes conceptions, sans émotions profondes; il est dénué de cette imagination qui invente des personnages ou les ressuscite d'après l'histoire. Il alla à l'appelaient les noms sonores et les grands images, Montezuma, Cortès, la conquête de Grenade, don Sébastien. Mais toutes les physionomies qu'il met sur la scène sont indistinctes; partout c'est la même abondance de métaphores, les mêmes sentences à fleur d'anne, sans rien qui touche et qui pénètre. » Ce jugement est complet, et donne toute la mesure de Dryden comme poète. Ses œuvres dramatiques ont été publiées par Congrève, sous ce titre : *The dramatic Works of John Dryden*; Londres, 1735, 6 vol. in-8°. Ses œuvres complètes ont été éditées par Walter Scott, sous ce titre : *The complete Works of John Dryden, with Notes and Life*; Londres, 1808, 18 vol. Malone a fait paraître *Critical and miscellaneous Prose-Works of Dryden*; Londres, 1800. Enfin, Joseph Warton a donné ses œuvres poétiques, *Poetical Works*; Londres, 1811, 4 vol. in-8°.

Victor ROSSIGNOL.

Gibber, *Lives of the English Poets* — Johnson, *Lives of the English Poets* — Northcote, *Life of Dryden* — Birch, *Lives of the Writers of the 18th Century* — Villemain, *Traité de la Litt. anglaise* — Waeber, *Handbuch der Geschichte der engl. Litt.*

DRYDEN (Charles).

du précédent, naît à Westminster en 1633. L'année vers latins, qui furent on translated verse ils étaient adressés; poème latin pour la publié à l'occasion de Juvénal, faite par son p poète romain, et dans sa

trouve un autre
ou il décrit les jardins
en 1692, il de-
passe Innoc XII. C'est à
et intitulé :
retour à Paris, qui parut
en 1693, sous le titre de son
deson
trav
près

Gen. Mag. Dict.

(John), littérateur anglais, frère du
et fils puîné de Dryden l'ancien, né
1668, mort en 1701. Après avoir
à Oxford et sous la direc-
Walker, qui inclinait vers le
il à Rome en 1692, et obtint, grâce
emploi dans le palais pontifical.
Angleterre, il avait traduit pour
son père la quatorzième satire
A Rome il écrivit une comédie qui
le bien édifiant : *The Husband his*
Elle fut jouée à Londres, et publiée
de son père. On a en outre de
un d'un voyage qu'il avait fait
Sicile; 1776. 3°.

i-Eras), frère des deux
du poète, né le 2
1710. Comme
à Rome, où il devint capitaine
pape. V. R.

Gen. Mag. Dict.

N., philosophe pythagoricien. Il est
par Jamblique (*De Vit. Pythag.*),
tout ce que nous en savons.

Drymon est signalé (Eusèbe, *Prépa-
rétique*, l. X) parmi les écrivains
Homère; mais on n'est pas sûr que
ne soit pas corrompu, de sorte que
de cet auteur reste assez douteuse.

G. B.

Bibliotheca Græca, t. 29.

jurisconsulte français. Voyez Doua-

(François-Marie-Guillaume), poète
français, né à Saint-Malo, le 27
1733, et à Paris, le 31 décembre
dix-huit ans quand il adressa
nach des Muses, dont il fut
le moment l'un des plus abon-
rs, ce qui faisait dire à Rivarol :
ses lui doit la vie. Duault,
iron seize ans dans l'admi-
marine, fut renfermé, sous la
maison d'arrêt de Saint-Malo.
Il allait être transféré à Paris
les compagnons de captivité,
le poignard. Legollier, accouru
sans connaissance et baigné
le fer ayant été arraché de sa
élé à la vie, et rendu à la li-

berté, après le 9 thermidor. Au mois de mars
1795, il rédigea sur des pièces authentiques et
sur les témoignages des Malouins, un récit des
crimes commis à Saint-Malo pendant la ter-
reur, récit qui fut adressé à la Convention na-
tionale sous ce titre : *Précis du proconsulat
exercé par Le Carpentier dans la commune
de Port-Malo, rédigé par F.-M.-G. Duault,
le 1^{er} germinal an III*; Port-Malo, in-8°.
Il fut ensuite attaché au ministère de la marine,
comme chef de bureau, puis à celui des affaires
étrangères, et nommé chevalier de la Légion
d'Honneur. Il s'était acquis une certaine aisance
à force d'ordre et d'économie pendant cinquante-
cinq ans de travaux et de services publics.

Duault mérite d'occuper une place parmi les
bons poètes élégiaques. Ses *Poésies* ont été pu-
bliées, Paris, an XI, petit in-12, avec cette épi-
graphie : *Et in Arcadia ego*. Un nouveau titre,
celui d'*Athénaiide, ou les amours, les sai-
sons et autres poésies érotiques*, a été fait, en
1807, pour la première édition de ce recueil, le-
quel a été réimprimé à Paris, chez F. Didot,
en 1823, sous le titre primitif et dans le même
format avec six pages de musique. Les senti-
ments vrais et naturels, l'expression élégante
et simple qu'on remarque dans ce recueil, ont fait
de son auteur un digne émule des Parry et des
Bertin. On doit encore à Duault une tra-
duction du *Vicaire de Wakefield*, et une
traduction de *L'homme sensible*, d'Henri Mac-
kensie, sous ce titre : *Le bon jeune Homme*;
Paris, F. Didot, 1818, in-18. Il a heureusement
reproduit les deux auteurs anglais.

P. LEVOT.

Biographie bretonne. — Documents inédits.

DUBAIS. Voy. DUBOIS.

DUBAN (Félix-Louis-Jacques), archi-
tecte français, né à Paris, le 14 octobre 1798.
Il fut élève de M. Debret, son beau-frère, suivit
les cours de l'École des Beaux-Arts, et y remporta
en 1823 le grand prix d'architecture. Il partit
pour l'Italie, où il séjourna de 1825 à 1830, étu-
diant les chefs-d'œuvre de l'art antique et de la
renaissance. Il coordonna les résultats de ses re-
cherches, et en forma un corps de doctrine, qui
communiqua à ses études un caractère de géné-
ralité. Il envoya à cette époque une *Restauration
du portique d'Octavie*, qui fut justement regar-
dée comme une œuvre hors ligne. Après son re-
tour d'Italie, il exposa au Louvre, en 1831, une
Restauration d'une maison de Pompéi, et en
1833 une *Salle d'une ville antique*, ainsi qu'une
suite de dessins composés en société avec
MM. Duc, Labrousse et Vaudoyer fils. Cette col-
lection représentait la filiation architectonique
des monuments les plus remarquables, depuis
l'antiquité jusqu'au quinzième siècle. On ne fut
pas moins satisfait du rapprochement en vue
duquel ces dessins avaient été reproduits que
de la belle exécution de l'œuvre entière. M. Du-
ban exerçait alors les fonctions d'inspecteur

des travaux de l'École des Beaux-Arts. Il s'annonçait comme un architecte érudit et attentif aux détails de l'ornementation. Vers 1834, le gouvernement lui confia, en remplacement de M. Debret, la direction supérieure de l'achèvement de l'École. M. Duban s'acquitta avec zèle de cette mission; il agrandit beaucoup le projet primitif, et donna à l'édifice toute l'extension dont il était susceptible, en le rattachant à l'ancien Musée des Petits-Augustins. Quelques critiques ont contesté au monument les qualités de solidité que doit posséder toute construction. Ce défaut serait cause que la salle du rez-de-chaussée, destinée à recevoir les moulages des statues antiques, est restée inoccupée, le plancher de la salle supérieure n'ayant pas été jugé assez solidement établi. L'ensemble de l'édifice est d'ailleurs sans grandeur et sans harmonie : les cours intérieures sont d'une morne tristesse et l'unité monumentale se perd dans un assemblage de motifs incohérents. Mais ces défauts résultent peut-être des plans primitifs, de la disposition et de l'exposition des terrains.

On doit en outre à M. Duban l'érection, dans la cour de l'École, du charmant portique du château d'Anet et la conservation de l'arc de Château-Gaillon. En juin 1845, la restauration du château de Blois lui fut confiée; il s'en acquitta fort bien, et se montra à la fois artiste plein de science, ayant le culte du passé, et antiquaire d'un goût exquis. Il sut recruter des ouvriers soigneux et habiles, fit réparer ou refaire toutes les sculptures endommagées, et rajeunit complètement le château sans en altérer le caractère. Il fut ensuite chargé de faire enlever et de réédifier les restes délicats arrachés à la démolition de l'ancien hôtel de La Trémouille, situé rue des Bourdonnais. En 1848, le gouvernement de la république nomma M. Duban architecte du Louvre, et lui accorda, par une loi en date du 12 décembre 1848, deux millions applicables aux embellissements de ce palais. M. Duban réussit merveilleusement dans la restauration de la galerie dite d'*Apollon*, et rétablit dans toute sa beauté l'ornementation tracée par Le Brun. Il fut moins heureux peut-être dans la décoration du grand Salon et dans celle de la salle des Sept Cheminées. A la même époque, M. Duban restaura avec une rare habileté la façade extérieure du Louvre du côté du bord de l'eau, et prévint une affreuse catastrophe en redressant les murs de la grande galerie, dont les planchers disjoints offraient des écartements considérables; mais il échoua dans ses essais pour la décoration intérieure de la cour. En janvier 1854 M. Duban a donné sa démission d'architecte du Louvre; mais il a été nommé peu après inspecteur général des bâtiments civils. Il est en outre membre de la commission des monuments historiques, de celle des arts et des édifices religieux, etc. Alfred de LAHAZE.

Dictionnaire de la Conversation. — Documents particuliers.

* DUBARON, missionnaire espagnol, naquit en 1710, à Sonsorol (Iles Pelion). Il descendait d'une famille française fixée dans la Catalogne, et entra de bonne heure dans la Compagnie de Jésus. Il manifesta un ardent désir d'aller propager la foi catholique dans les contrées nouvellement découvertes, et fut envoyé à cet effet à la mission des Philippines. Après une station de plusieurs années dans ces îles, il s'embarqua, le 15 novembre 1710, avec un de ses collègues, le P. Cortil, sur le navire espagnol la *Santa-Trinidad*, capitaine Padilla, pour aller prêcher l'Évangile aux habitants du groupe de Pelion (1), anciennement découvert par des navigateurs espagnols, mais demeuré presque inconnu. Après quinze jours de traversée, on découvrit deux îles au nord-est, que Dubaron et Cortil nommèrent *Saint-André*, du nom de la fête du jour (2). Quelques barques se détachèrent de la terre; elles étaient assez bien construites, portaient des voiles latines et avaient des contrepoids qui les empêchaient de tourner. Chacune d'elles était montée par huit hommes, qui approchèrent du navire en chantant et en réglant la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. En abordant, ils crièrent *Mapia! Mapia!* (bonnes gens!), et offrirent aux Espagnols quelques cocos, du poisson sec et des herbes fraîches. Un Palcos (Indigène), qui avait été baptisé à Manille et se trouvait à bord comme interprète, s'entretenait avec eux, et leur fit comprendre la mission des deux jésuites. « Les naturels, dit Somera, en firent paraître beaucoup de joie, et la témoignèrent en embrassant les Pères, qui s'entretenaient avec eux de la religion et leur firent prononcer les noms de Jésus et de Marie; ce qu'ils firent d'une manière très-affectueuse. » Ces naturels étaient bien faits de corps et d'une complexion robuste. Ils paraissaient communicatifs. Leur étonnement était grand en voyant les marins espagnols fumer des pipes allumées à leurs lèvres et rejeter la fumée de leur poitrine. Ils faisaient grand cas du fer, et en demandaient sans cesse. Dubaron et son collègue tentèrent inutilement de rebouter quelques-uns des naturels; seulement ces derniers leur dirent que l'île avait deux lices et dans le tour, qu'elle contenait huit cents habitants, qui vivaient de cocos, de poissons et d'herbages. Padilla essaya vainement de s'approcher de la terre; partout l'ancre rencontrait le fond de roche et un violent courant de marée chassait le navire vers la pleine mer. Après avoir louvoyé jusqu'au 4 décembre, il put enfin passer la passe qui sépare les deux îles, et tâcha de se maintenir sous voiles. Les PP. Dubaron et Cortil formèrent le dessein de descendre à terre pour y planter une croix. Padilla et quelques

(1) Ce groupe, appelé aussi *Palcos* ou *Pandag*, forme la partie occidentale de l'archipel des Carolines. Il est situé par 8° 30' de lat. nord et 139° 00' de long. est.

(2) On a restitué à ces îles le nom indigène de *Sonsorol*. Caneva les nomme *Sonrol*, et Somera *Sorol*.

leur représentèrent les dangers qu'ils à redouter, ne connaissant pas encore le des naturels et le vaisseau étant ex- le vent venait à manquer, à être jeté au s missionnaires persistèrent dans leur , et atterrir dans la chaloupe avec le naitre, l'enseigne des troupes de débar- t, le Pilaos interprète, sa femme et ses Aussitôt leur départ, la Santa-Trini- entraînée par le courant, et malgré tous la du capitaine, après une lutte désespérée jours contre le vent et les flots, forcée her à Panlog (île éloignée de cinquante e Sonsorol). Dès que le gros temps eut Padilla retourna aux îles Saint-André informer du sort des missionnaires. Il core trois jours en croisière sans trou- mouillage et sans qu'aucune pirogue se : un vent violent le força de s'éloi- nouveau. L'année suivante, le P. Serrano son tour pour aller à la recherche des aron et Cortil; mais au troisième jour de na, un ouragan brisa son navire; deux et un Espagnol échappèrent seuls au . Plus tard, un bâtiment espagnol, pas- du groupe de Peliau, fit prisonniers quel- uns. On demanda par signes aux cap- s'étaient devenus Dubaron et Cortil. Ils ent de même par signes que leurs com- les avaient tués et mangés.

Alfred de LACAZE.

rier, dans les *Lettres édifiantes*. — G.-L. Do- lieux, Océanie, dans l'*Univers pittoresque*,

LIBRAN (BARBEAU), homme politique né dans le village de Barran, près vers 1750, mort à Bâle (Suisse), en 1816. bre de la Convention nationale par le ent du Gers, il devint, en octobre 1793, du comité de sûreté générale, et pré- sidié des Jacobins. Dans le procès de I, il avait voté la mort du roi. Le 9 ther- se prononça contre Robespierre et ses s, en proposant de hâter leur exécu- tion pour lui-même des progrès de la il s'efforça de justifier la conduite des membres du comité de salut public, et avec énergie à leur mise en jugement. d'être l'un des auteurs de l'insurrection arial an III, il fut arrêté, condamné à tion, et renfermé au château de Ham. e de brumaire an VI (1795) lui rendit la fut compris en 1816 dans la loi de ban- t des régicides, dite loi d'amnistie.

biographe, etc., *Biog. univ. et port. des Contem- - Arnault, Jouy, Biographie nouvelle des*

BERRY (Comtesse). Voyez **BARRY** (Du). **BTAS** (Guillaume de SALUSTE). Voyez **Du**.

LEV. Voyez AUBERT.

(Paul), médecin français du dix- siècle. Sa vie est tout à fait inconnue.

On a de lui : *Tractatus de Mineralium Aqua- rum Natura, præsertim de aqua minerali fontis Escartisarum, vulgo des Escharlis, prope Montargium*; Paris, 1649, in-8°; — *Histoire de deux Enfants monstres, nés dans la paroisse de Sept-Fonts*; Paris, 1650, in-8°; — *Medicinae theoreticae Medulla, seu medicina corporis et animi*; Paris, 1671, in-12; — *Le Médecin et le Chirurgien des Pauvres*; Paris, 1672, in-12.

Carrère, Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales. — Brunet, Manuel du Libraire.

* **DU BEC** (Philippe), archevêque de Reims, né en 1524, mort en 1605. Il était fils de Char- les Du Bec, de ce vice-amiral de France qui, dit Pierre de Castelnau dans ses *Mémoires*, d'un coup de soleil devint en un instant aussi noir qu'un nègre, sans que son teint ait jamais re- pris sa couleur naturelle. C'est de cette fa- mille que descendait le marquis de Vardes, courtisan de Louis XIV. Du Bec fut nommé évêque de Vannes en 1559; six ans après il passa à l'évêché de Nantes. Il fut un des pré- lats qui tinrent la place de pairs ecclésiastiques au sacre de Henri IV, en 1594. La même année il fut appelé au siège archiepiscopal de Reims, et l'année suivante il reçut le cordon de com- mandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Mais les bulles ne furent expédiées que trois ans après, à cause des différends de Henri IV avec la cour de Rome. Il a laissé un recueil de sermons et une traduction française du *Traité des Veuves* de saint Ambroise; Paris, 1590, in-8°. M. G.

Du Verdier, *Bibl. franç.*, avec les notes de La Monnoye.

DU BELLAY. Voyez **BELLAY** (Du).

* **DUBERRY**, auteur dramatique français, mort en 1750. On manque de renseignements précis sur cet auteur. On sait seulement qu'il fut comédien au théâtre de La Haye, et que c'est en cette ville qu'il fit jouer et imprimer les ouvra- ges suivants : *Les Comédiens en divorce*, com-édie en un acte et en vers, avec divertissement; La Haye, 1736, in-8°; — *L'Isle des Femmes*, comédie en vers libres, en un acte, avec pro- logue et divertissement; ibid., 1736, in-8°; — *Les Rivaux indiscrets*, comédie en deux actes et en vers; ibid., 1738, in-8°. H. M.

Querard, *La France littéraire*. — Laporte et Cham- fort, *Dictionnaire dramatique*.

DUBET (A...), naturaliste français, né à Châ- teauroux, vers 1730, mort dans la seconde partie du dix-huitième siècle. On a de lui : *La Muriom- atrie, instruction nouvelle sur le ver à soie*; Lausanne, 1770, in-8°. Le livre de Dubet a été critiqué par Buffet, intendant des manufac- tures du Languedoc, dans un ouvrage intitulé : *Réflexions critiques sur La Muriomatrie*; Paris, 1775, in-8°.

Querard, *La France litt.*

* **DUBEUX** (Louis), orientaliste, né à Lis- bonne, de parents français, le 2 novembre 1798. En 1816 il fut nommé employé à la bibliothèque

royale de Paris; il remplissait depuis 1835 les fonctions de conservateur adjoint lorsqu'en 1848, obligé d'opter, il quitta cette place pour celle de professeur de turc à l'École des Langues orientales vivantes. M. Dubeux sait le persan, l'hébreu, et parle ou lit tous les idiomes néo-latins. Il est chevalier de la Légion d'Honneur, membre du conseil de la Société Asiatique, et correspondant de l'Académie royale des Sciences de Turin. On a de lui : *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari, traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Belami, fils de Mohammed, fils d'Abdallah*; Paris, 1836, in-4° (imprimée aux frais du comité des traductions orientales de Londres). La première livraison seule a paru. Il est très à regretter que ce travail, exécuté, au jugement de Silvestre de Sacy, « avec un soin consciencieux et presque religieux », n'ait pas été continué; — *La Perse*; Paris, 1841, in-8°; dans la collection de l'*Univers pittoresque*; — *La Tartarie, le Bélouchistan et le Népal*, en collaboration avec M. Valmont; Paris, 1848, in-8°, dans la même collection; — *Les Lusiades, poème épique de Camoens, traduction française de Millié, revue par L. Dubeux*; Paris, 1841, in-12; — *Lettre sur un article de M. E. Boré, relatif aux inscriptions pehloviées de Kirmanschah, trad. par M. Silvestre de Sacy*; dans le *Journal Asiatique* de Paris, année 1843, tome I; — *Lettre sur le sens donné par M. Quatremère aux mots Talmud et Mishna*, même journal, t. II; — *Note sur un passage du 245^e chapitre de la Chronique catalane d'En-Ramon Muntaner*; même journal, an. 1849, t. II; — *Notice sur les Researches in philosophical and comparative philology de Roehrig*; même journal, année 1850, t. II; — *Compte-rendu du Dictionnaire et de la Grammaire Hébraïques de l'abbé Glaire, dans Le Correspondant*; octobre 1843; — *Compte-rendu de la discussion sur la découverte du cœur de saint Louis*; même journal, janvier 1844; — *Compte-rendu de l'ouvrage de M. Franck sur la Kabbale*; même journal, novembre 1845; — *Notice sur Loiseleur-Deslongchamps, en tête des Lois de Manou*.

M. Dubeux a été un des principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie du Dix-neuvième Siècle*, de la *Nouvelle Revue encyclopédique* et d'autres recueils.

E. BEAUVOIS.

Documents particuliers. — Louandre et Bourquelot, *La Littérature française contemporaine*. — Article de Silvestre de Sacy sur la trad. de Tabari, dans le *Journal des Savants*, an. 1837, p. 180-191.

DUBLANC. Voyez **LEBLANC**.

DUBLOUL. Voyez **BLIOUL (Du)**.

* **DÜBNER (Frédéric)**, philologue français, d'origine allemande, né à Horrselgau, le 21 décembre 1802. Il fit ses premières études au gymnase de Gotha, d'où il alla puiser à Göttingue l'instruction universitaire sous Mitscherlich, Dis- sen, Heeren, O. Muller et Krause. De 1826 à

1831, devenu maître à son tour, il professa au gymnase de Gotha. En même temps il écrivit des articles dans la Bibliothèque critique (*Kritische Bibliothek*) de Seebode, dans la Gazette universelle des Écoles (*Allgemeine Schulzeitung*) de Zimmermann et dans les *Annales de Philologie* de Jahn; enfin, il s'occupa dès lors de la publication de sa savante édition de Justin (1831) et de celle de Perse (1832), accompagnée du *Commentaire* complet du Cramb. Bientôt il se démit de ses fonctions dans l'enseignement pour pouvoir faire un voyage d'ére- dition en Italie, où il se proposait de rechercher et de comparer les manuscrits relatifs aux poètes comiques anciens. Il se disposait à ce voyage, quand il répondit à l'appel de la maison Firmin Didot de Paris, qui lui proposa de travailler avec MM. de Sinner et Fix à la publication de *The- saurus d'Henri Estienne*. La direction de cette grande entreprise ayant été ensuite confiée à M. Dindorf, M. Dübner, tout en continuant à y coopérer, apporta ses soins à une autre grande publication de la même maison, la *Bibliothèque des Auteurs grecs*. Il a fourni à cette Bibliothèque, entre autres travaux, les *Moralia* et les fragments de Plutarque, les *Œuvres d'Ar- rien*, de *Maxime de Tyr*, d'*Himerius*, les frag- ments de quelques épiques; le *Christus patiens* et autres drames chrétiens, les *Œuvres d'A- ristophane* et de *Théocrite*. M. Dübner a pris part aux éditions parisiennes de *saint Chrysos- tome* et de *saint Augustin* et à la *Bibliothèque Latine* de Panckoucke. Outre les soins qu'il a donnés à cette série de grandes publications, l'érudit et infatigable philologue a mis au jour : un nombre considérable d'utiles éditions de clas- siques destinées à la jeunesse; — *Épistole cri- tica ad Fr. Jacobsium*; Paris, 1844; relative aux fables de Babrius; — des articles d'érudition dans la *Revue de Philologie*, Paris, 1845-1847, dans la *Revue de l'Enseignement* et dans le *Journal général de l'Instruction pu- blique*.

Conversation Latine.

* **DU** (Ant.)
dien français. à
1755. Il
Polyeucte; c. 1.
ne put jamais à cou-
des confidents. ainsi qu'on --
rôles qu'il créa.
tragédie de Fi
riage fait et ru
Chantrelle Du
talent que lui.

Le mazurier, Galerie histo
Theatre-Français.

DU BOGAGE (É.
hydrographe :
1696. Il exéc
Harfleur, et en
nières écluses au

ouv. d'hydrogra-
phie : *Le Cer-*
et son usage.

de la France.

(Georges I. DE), ingénieur
du précédent, né au
1717. Il aida son père
et lui succéda dans ses
travaux : *Observations sur le*
reflux, insérées dans les *Mémoires*
des Sciences, année 1710.

hist. de la France.

GEDE BLÉVILLE (Michel-Joseph),
français, né au Havre, en 1676, mort
à Paris, à la marine royale
de vaisseau, et mé-
rite. En 1707 il fut envoyé
au retour. Il partit du Havre en
et rendit directement sur les côtes
et accomplit sa mission, puis demeura
à commercer pour son propre
à Chine et les Indes. Il découvrit
dans le grand Océan, entre autres
sion, située par 4° lat. nord et 28°
avoir fait le tour du monde. Du
France en 1716; il y vendit
riche cargaison qu'il rame-
na de sa fortune, se retira du
à l'avig. m.

A. DE LACAZE.

Legentil, *Nouveau Voyage autour du*
monde Prévost, *Histoire générale des Voya-*
ges, Collection de tous les Voyages autour
— Guibert, *Mémoires biographiques de la*
France.

GEDE BLÉVILLE (Michel-Joseph),
savant français, fils du précédent,
né le 5 mai 1707, mort le 9 juin 1756.
Il fit la carrière du commerce, et la suivit
avec succès que de juillet 1749 à juillet
1750 pour la France ou l'étranger
bâtiments. L'importance de ses
travaux empêchait pas de cultiver les
sciences. On a de lui : *La Prin-*
cipe et le prince Boulton, par
— (l'abbé de Du Bocage); La
— 2; — *Mémoires sur le Port*,
et le Commerce du Havre;
1753, in-8°; — *Observations d'his-*
toire sur quelques particularités
du Havre-de-Grâce; Le Havre,
1753, observations traitent 1° d'un
port trouve à un quart de lieue
de la côte de la Hève, où il
a une étendue d'environ 800 toises;
2° de fer, eaux minérales et
minéralogiques et métallurgiques
; 3° sur le Cancer ou Bernard-
fontaine pétillante d'Orcher
— *Traité des Eaux minérales*
de Bléville; — *Mémoires*
sur l'antiquité découverts à
(pays de Caux). Ces Mé-

moires ont été imprimés dans les recueils des aca-
démies de Paris et de Rouen. A. DE L.

Delong, *Bibliothèque historique de la France*, I,
n° 5418, et III, n° 5831. — Quérard, *La France littéraire*.
— *Dictionnaire biographique et litt.*

DU BOCAGE (Marie-Anne LE PAGE). Voyez
BOCAGE (Du).

DUBOIS, nom commun à un grand nombre
de personnages français, que nous avons divisés
ci-dessous en trois catégories : 1° *Dubois* des
quinzième, seizième et dix-septième siècles, par
ordre chronologique; 2° *Dubois* du dix-huitième
siècle, par ordre alphabétique des prénoms, et
suivis des *Dubois* contemporains ou vivants;
3° *Dubois* suivis d'un nom de lieu ou de no-
blesse.

I. *Dubois* des quinzième, seizième et dix-septième
siècles.

DUBOIS (Jacques), en latin SYLVIVS, méde-
cin français, né à Amiens, en 1478, mort à Paris,
le 13 janvier 1555. Il fit ses études à Paris, sous
François Sylvius, son frère, et apprit à cette école
un latin beaucoup plus pur que celui des savants
de son temps. Il possédait aussi des connais-
sances étendues en hébreu et surtout en grec. Hip-
pocrate et Galien étaient ses auteurs favoris.
Son admiration pour ces deux auteurs déve-
loppa son goût pour la médecine; mais lorsqu'il
voulut enseigner cette science, il éprouva des
difficultés de la part des médecins de Paris,
« qui, selon Bayle, trouvèrent fort mauvais qu'un
homme qui n'avait reçu nulle part le grade de
docteur en médecine entreprit d'enseigner cette
science dans la première ville du royaume ». Il
se rendit à Montpellier pour y prendre ses de-
grés; mais n'ayant pas voulu payer les frais
d'examen et de diplôme, il revint à Paris sans
le grade de docteur. Il fut reçu bachelier en mé-
decine au mois de juin 1531, et il remplaça en
1550 Vidus Vidius dans la chaire de professeur
de médecine au Collège Royal (maintenant Col-
lège de France). Partisan déclaré de Galien,
Dubois en adopta même les erreurs; mais il
sut s'élever au-dessus de son maître et de son
siècle en se déclarant contre l'astrologie judi-
ciaire. Comme tous les hommes qui jouissent
d'une grande réputation, Dubois fut en butte à
la médisance et peut-être à la colomnie. On
l'accusa d'une sordide avarice. « Il vivait, dit
Bayle, de la manière la plus mesquine du monde;
il ne donnait que du pain sec à ses gens, et il
passait sans feu tout l'hiver. Deux choses lui
servaient de remède contre le froid : il jouait au
ballon et portait une grosse bûche sur ses épa-
ules du plus bas de sa maison jusques au grenier.
Il disait que la chaleur qu'il gagnait à cet exer-
cice faisait plus de bien à la santé que celle du
feu. ... Buchanan avait fait un distique en forme
d'épigramme après une terrible leçon où Sylvius
voulut qu'on chassât deux pauvres écoliers qui
ne l'avaient point payé. On prétend que le jour
de ses funérailles ce distique fut affiché par quel-

ques-uns de ses auditeurs à la porte de l'église ; le voici :

Sylvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam,
Mortuus, et gratis quod legis ista dolet.

C'est-à-dire, selon la version de Henri Estienne :

Ici gît Sylvius, auquel on en sa vie
De donner rien gratis ne prit aucune envie,
Et ores qu'il est mort, et tout rongé de vers,
Encores à dépit qu'on lit gratis ces vers.

On fit une autre satire contre lui, que Moreau attribue à Henri Estienne, et qui lui reproche assez plaisamment son avarice. Ce libelle était un dialogue intitulé : *Sylvius ocreatus* (Sylvius botté), dont l'auteur prenait le nom de *Ludovicus Arrivabenus Mantuanus*. Il était vrai que Sylvius, peu avant sa mort, s'était fait donner ses bottes pour s'asseoir auprès du feu, et qu'il avait rendu l'âme tout botté. L'auteur de la satire seignait que Sylvius avait mis ses bottes, afin de traverser l'Achéron sans se mettre dans la barque, et sans qu'il lui en coûtât rien.... Un de ses disciples, nommé Jean Melet, se déguisant sous le nom de *Claudius Burgensis*, répondit à cette satire. »

Les ouvrages de Dubois furent recueillis après sa mort par René Moreau et publiés sous ce titre : *Jacobi Sylvi, Ambiani, Opera Medica, jam demum in sex partes digesta, castigata, et indicibus necessariis instructa. Adjuncta est ejusdem vita et icon, opera et studio Renati Moræi, doctoris medici Parisiensis*; Genève, 1530, in-fol. Ce volume contient un assez grand nombre d'opuscules publiés du vivant de Dubois; on en trouvera la liste dans Nicéron. Outre ses ouvrages de médecine, Sylvius publia aussi quelques opuscules grammaticaux, recueillis sous ce titre : *In Linguam Gallicam Isagoge, una cum Grammatica Latino-Gallica, ex Hebræis, Græcis et Latinis autoribus*; Paris, 1531, in-4°.

René Moreau, *Vita Sylvi*, en tête de ses œuvres complètes, et dans un ouvrage intitulé : *De illustribus Medicis Parisiensibus*. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XXIX.

* **DUBOIS (Jacques)**, littérateur français du seizième siècle, né à Péronne. Il est auteur d'une *Comédie et réjouissance de Paris sur les mariages du roi d'Espagne et du prince de Piedmont avec Mesdames, princesses de France*; Paris, 1559, in-8°. Cette pièce de circonstance contient des épithalames chantés par les trois filles de Paris, la Cité, la Ville, et l'Université, et ces épithalames offrent parfois une crudité d'images et d'expressions qui montre combien à cette époque on était peu difficile en fait de bienséance. G. B.

Bibliothèque du Théâtre Français, t. I, p. 154.

DUBOIS (Jean), médecin français, né à Lille, dans la première partie du seizième siècle, mort à Douai, le 5 avril 1576. Il s'appliqua dans sa jeunesse aux belles-lettres, et se livra ensuite à la médecine, qu'il parait avoir étudiée à Louvain, où il prononça, en 1557, un discours latin

intitulé : *De Lue venerea Declamatio*; Louvain, 1557. Dubois pratiqua la médecine à Valenciennes, et fut nommé principal du collège de Saint-Jean. Cet emploi ne l'empêcha pas de vaquer aux devoirs de sa profession; et il s'en acquitta avec assez de succès pour être nommé professeur de médecine à l'université de Douai, qui venait d'être fondée par Philippe II, en 1562. On a de Dubois : *De Curatione morbi articularis, tractatus quatuor*; Anvers, 1557, 1563, in-8°; — *Academis nascentis Duacensis et professorum ejus Encomium*; Douai, 1563, in-4°. C'est un poème en vers héroïques; — *Tabula Pharmacorum*; Anvers, 1568, in-8°; — *Morbi populariter grassantis Præservatio et Curatio ex maxime parabilibus remediis*; Louvain, 1572, in-8°; — *De Studiis corporis et animi qui corporis exercitationibus additi non sunt, tuenda valetudine, libri duo*; Douai, 1574, in-8°.

Foppens, *Bibliotheca Belg.* — Van der Linden, *In Script. med.* — Rivet, *Dictionnaire historique de la Médecine*.

DUBOIS (Siméon), en latin *Simæon et SYLVIVS*, érudit français, né à Limoges, vers 1533, mort dans la même ville, vers 1588. Après avoir appris le grec et le latin à l'école de J. Daurat, il étudia la jurisprudence à Bourges, sous F. Dureau : « Des savantes leçons de l'un, dit Scévole de Sainte-Marthe, il apprit à rendre la justice à ses concitoyens, parmi lesquels il exerça la première charge de judicature; et par les bonnes instructions de l'autre, il entreprit de commenter les épitres de Cicéron à Atticus. » La mort de Dubois fut prématurée; et l'on croit qu'il fut empoisonné. On a de lui une édition estimée des Lettres de Cicéron à Atticus : *Ciceroonis Epistolæ ad T. Pomponium Atticum, ex fide vetustissimorum codicum emendatæ, studio et opera Simeonis Bossi, prætoris Lemovicensis, cum ejusdem animadversionibus*; Limoges, 1580, in-8°; Anvers, 1585, in-8°. On croit que le même Siméon Dubois (*Simæon Silvius*) traduisait en français le commentaire de Marc Ficin sur le *Banquet de Platon*; Poitiers, 1514, in-8°.

Scévole de Sainte-Marthe, *Élog. Dant. Gall.*, III. — Rivet, *Bibliothèque française*. — Morel, *Grand Dictionnaire historique*.

DUBOIS (Jean), en latin *Joannes A. BOCHS*, surnommé aussi *Officier*, prélimier surnom, né vers le milieu du seizième siècle, mort le 29 août 1626. Après avoir été quelques temps religieux céselin, et avoir obtenu du pape permission de sortir de cet ordre, il prit le parti des armes, et s'y distingua si bien, que le roi Henri III, qui le considérait fort, l'appela militairement l'empereur des moines. A la fin de la guerre civile, il rendra probablement dans son ordre, puisqu'en tête d'un recueil publié en 1605 il prend le titre de *Officiarius de Nîm* (*Coelestinus Lugdunensis*). A des connaissances théologiques étendues il joignait beaucoup d'

i IV le isit po le ses
 La n t se
 et c et o n
 cou il préca p
 et a ainsi l'inir
 Avant en l
 a n n
 ou n ue
 n l'un
 ie ses pensem , le
 blint, si non ne, ou us
 doucissement de sa peine. « Il ne se
 adouciss dit P
 u se l er sa e l s
 a l de
 l e n
 cette s ne
 e de son bien, et mourut
 a de Jean Dubois : *Floriacen
 ineca, Benedictina. Sancta.*
Cæsarea, l F
 1605, in-8°. «
 anoy, est l s.
 eurs auteurs et musiciens
 re de saint Ben est n
 hée, parce qu ne
 personnes » ; *Oratio*
aphini Olivarii ; l . 1610,
 trait royal de H l :
 Ce fut cette oraison
 on emprisonnement ue.

Journal. — Victor de Rossi (*Nicias Erythraeothea*. — Nicéron, *Mémoires pour servir de hommes illustres*, XVI. — Prosper *Dictionnaire historique*.

1. *ippe*), helléniste français, né à
le commencement du dix-sep-
à Paris, en 1675. Nommé pro-
au Collège de France, vers 1645,
chaire jusqu'en 1668. On a de lui
vers grecs à la louange de Si-
rées dans les *Simeonis Ma-*
ue s, *Opera omnia*; 1650.

*Une histoire et littéraire sur le Col-
France.*

plutôt DU BOIS, voyageur fran-
1675. Il s'embarqua à Port-Louis
sur la côte d'Afrique, et
le 2 octobre. Il y fut em-
barcadere de Chamargon, l'un des
sements français dans le ca-
en avril 1671, la santé de Du-
chancelante, par l'influence
om renier ses fonctions et se-
urbon. Après avoir séjourné
u au 4 septembre 1672, il se
France, et se repatria à La
ier 1675. On a de lui : *Voyages*
r D. B. aux Iles Dauphines
et Bourbon au Marcarrene,
70, 71, 72, dans lesquels il est

70, 71, 72, dans lesquels il est

curieusement traité du cap Vert, de la ville de Surate, des îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, ensemble les mœurs, religion, forces, gouvernement et costumes des habitants desdites îles, avec l'histoire naturelle du pays; Paris, 1674, in-12. Le récit de Du Bois est estimé pour son exactitude. A. DE L.

Leiong, *Bibliothèque historique de la France*, III,
n° 39, 204.

DUBOIS (*Jean*), sculpteur français, né à Dijon, en 1626, mort dans la même ville, le 29 novembre 1694(1). Il fut choisi par De Harlay, alors (1688) intendant de Bourgogne, pour exécuter le buste du *chancelier Bouchérat*. Le mérite de son œuvre fixa tous les regards, et le chancelier fit tous ses efforts pour le retenir dans la capitale; mais Dubois, riche de patrioisme et plus désireux de bonheur que de gloire, lui répondit : « Je demande à Votre Excellence la permission de jouir du repos que l'on goûte ordinairement dans sa patrie, au milieu de sa famille : » et reprenant aussitôt la route de Dijon, il reentra dans la somptueuse habitation qu'il s'était fait construire rue Saint-Philibert, sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Rothelin; il continua d'enrichir de ses nombreuses productions les églises de Dijon et plusieurs abbayes de Bourgogne. Sans entrer ici dans la description des charmantes terres cuites qui, cédées en 1828 par les héritiers de J. Dubois, se trouvent aujourd'hui au Musée de Dijon, nous signalerons dans l'église Notre-Dame de Dijon : le groupe de l'*Assomption de la Vierge*, en pierre de Tonnerre, le *maître autel* et les *bas-reliefs du chœur*; — Dans l'église Saint-Michel : le *Mausolée* en marbre blanc et noir de *Fyot de la Marche*, ancien président au parlement de Bourgogne; — le *Cénotaphe* de *F.-Cl. Jehanin*, célèbre avocat, surmonté de son buste; — La statue de *Saint Yves*; — dans l'église de Saint-Bénigne : les bustes des *Douze Apôtres*, les statues de *Saint Jean* et de *Saint Thomas*, provenant de l'ancien couvent des Jacobins de Lyon, le *Tombeau d'Élisabeth de La Mare*, provenant de l'église des Cordeliers, le *Mausolée* de *Marguerite de Valois*, etc. Cet artiste, qui eut pour petit-fils le poète Alexis Piron, fut enterré dans l'église de Saint-Philibert. A. SAUZAY.

De Chennevières-Pointel, *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux*, t. III, p. 43. — D. Jolimont, *Description historique des Monuments de la ville de Dijon*.

DUBOIS (Girard), historien ecclésiastique français, né à Orléans, en 1629, mort à Paris, au mois de juillet 1696. Il entra dans l'Oratoire, en 1650, et y enseigna pendant plusieurs années les humanités et la rhétorique. Il employa ses loisirs à l'histoire sacrée et profane, surtout à celle de France. Chargé par ses supérieurs de

1) Le portrait de cet artiste, dû au pinceau de Gabriel Revel, et exposé au Musée de Dijon, le représente la main gauche appuyée sur une tête sculptée, tandis que la droite trace un plan d'architecture. Malgré cette double attribution, il n'est connu que comme sculpteur.

faire des leçons publiques sur l'histoire ecclésiastique, d'abord à la maison Saint-Honoré, puis à Saint-Magloire, il s'en acquitta avec assez de succès pour que l'archevêque de Paris, De Harlay, lui confiât le soin d'écrire l'histoire de l'Eglise de Paris. La mort empêcha le P. Dubois de terminer ce grand travail. Il publia le huitième volume des *Annales ecclésiastiques de France* du P. Le Cointe; Paris, imprimerie du Louvre, 1683. Ce volume est précédé d'une préface contenant la vie du P. Le Cointe par Dubois. On a de Dubois : *Historia Ecclesiarum Parisiensis*; Paris, 1690-1710, 2 vol. in-fol. Le premier volume parut seul du vivant de Dubois; le second fut publié quatorze ans après sa mort, par les soins des PP. La Ripe et Desmolets. Ce dernier y ajouta des tables et un long errata. Le premier volume contient l'histoire de l'Eglise de Paris, depuis l'introduction du christianisme dans les Gaules jusqu'à l'an 1108; le second finit à l'an 1364. Voici sur ce savant ouvrage le jugement du P. Nicéron : « L'auteur a mêlé l'histoire civile de France avec l'ecclésiastique; et si ses digressions ont rendu son ouvrage plus long, elles y ont répandu aussi plus de variété et plus de clarté. Ce qui a encore contribué à l'augmenter, ce sont les savantes dissertations qu'on y trouve; car si elles prouvent sa profonde érudition, elles ne prouvent pas moins son admirable sagacité pour le discernement du vrai et du faux, et peuvent servir beaucoup à ceux qui écrivent l'histoire. Il écrit parfaitement bien latin. La beauté, la noblesse du style, jointes à une grande exactitude et à des recherches très-curieuses, relèvent infiniment le mérite de cette histoire. »

Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. V.

DUBOIS (Guillaume), prélat et homme d'État français, né à Brives-la-Gaillarde, le 6 septembre 1656, mort à Versailles, le 10 août 1723. Venu à Paris à l'âge de douze ans, il étudia au collège de Pompadour ou de Saint-Michel, en même temps qu'il faisait l'office de domestique auprès du principal de cette maison. Il devint ensuite précepteur du fils d'un marchand du Petit-Pont, nommé Mauroy, dont il fit plus tard son courrier; puis il entra en la même qualité chez le président de Gourgues et chez le marquis de Pleuvant, où il connut Saint-Laurent, chargé de l'éducation du duc de Chartres. « Saint-Laurent s'en servit, dit Saint-Simon, pour l'écriture d'étude du prince. Quand Saint-Laurent mourut, comme Dubois était en possession de donner la leçon, le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat le bombardèrent tout à coup précepteur. » Dubois eut bientôt toute la confiance de son élève, dont il orna l'esprit, mais qu'il laissa se dépraver. A cet égard, s'il n'y avait pas déjà trop de preuves, le témoignage de la mère du prince serait à lui seul accablant. « J'avais de l'attachement pour l'abbé Dubois, écrivait-elle (8 novembre 1719), parce

que je croyais qu'il aimait tendrement mon fils et qu'il ne cherchait en tout que son bien et son avantage; mais quand j'ai vu que c'était un chien perfide, qui ne cherchait (sic) que ses propres intérêts, qui ne songeait nullement à mériter l'honneur de mon fils, mais qui le précipitait dans la perte éternelle, on le haïssait et plonger dans la débauche, sans faire semblant de s'en apercevoir, toute mon estime pour ce petit prêtre s'est changée en mépris (1). »

La fortune de Dubois commença surtout un jour (1692) où il décida son élève à épouser M^{lle} de Blois, une des filles légitimées de Louis XIV, qui le récompensa par le don de l'abbaye de Saint-Just. Dès lors on le vit mêlé à toutes les affaires; il paya même de sa personne dans les camps. A Steinkerque, il prit part à l'action : « Il va au feu comme un grenadier, » disait de lui le maréchal de Luxembourg. On doit rappeler ici qu'au milieu de la bataille, Dubois inspira à son élève un acte d'humanité : voyant que le prince était ému des gémissements des blessés : « Envoyez, lui dit-il, vos équipages soigner ces malheureux. » Adjoint ensuite à Tullard, ambassadeur de France à Londres, il donna de l'ouvrage à ce diplomate qui, craignant de s'être pas maître des négociations à côté d'un secrétaire trop actif, le fit rappeler en France. « Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit, lui dit Louis XIV; « on ne saurait aller par le monde avec la même rite que vous avez, sans se faire des affaires. » Cependant le voyage de Londres ne fut pas absolument sans résultat pour lui; il connut alors lord Stanhope, avec lequel il négocia plus tard l'alliance anglaise. Revenu auprès du duc de Chartres, plus tard duc d'Orléans, il accompagna ce prince en Italie; mais M^{me} des Ursins, qui le redoutait, mit obstacle à ce qu'il vînt aussi en Espagne. Deux ans après la mort de Louis XIV il fut nommé conseiller d'État par le régent, et bientôt il eut la direction de toutes les affaires. Le grand acte de sa vie est le changement qu'il effectua dans la politique extérieure de la France; malgré les princes, malgré les traditions diplomatiques de Louis XIV, malgré l'opposition personnelle du roi George pour le régent, enlignage Alberoni, il réussit à conclure le traité dit de la triple alliance, entre l'Angleterre, la Hollande et la France; ce traité fut signé à La Haye, le 11 janvier 1717. « J'ai signé à minuit, écrivit Dubois au régent; vous voilà hors de page, et moi bien de peur. » L'ordre de succession aux couronnes de France et d'Angleterre était garanti par ce traité conformément à la paix d'Utrecht; mais la France dut proscrire les emblemes de George, et le canal de Mardyck, construit sous Louis XIV pour tenir lieu du port de Dunkerque, devint.

(1) La fin de cette lettre donne un détail qui est très édifiant, mais qui peint l'homme : « Je vous en rendrai lui-même que j'avais rencontré un jour tout étendu sur son lit, on ne dit qu'un rite avec lui, on dit de la grâce par le bras et le remède à la maladie. »

uit. C'est en tout le contre-pied de la
du... « Il (Dubois) vit
me... me... la nation amie de
se... se... ent ennemi du régent;
ns... la nation ennemie de la
mais le roi intéressé à devenir l'ami du
En effet, la ressemblance devait les rap-
» Diplomatiquement, quant à l'Es-
le négociateur français reconstruisait les
que Louis XIV pensait avoir suppri-
voulait opposer à Philippe V, au cas de
ématuré de Louis XV, les droits du duc
is appuyés par l'Angleterre; mais ce
e saurait assez condamner avec Saint-
ce... les complaisances et l'oubli de
onale dont le ministre français
du cabinet britannique : « L'in-
surre, dit Saint-Simon, ne pensa plus
inter de la conjoncture; faire en effet
conviendrait à l'Angleterre, le faire
qu'à lui seul elle en eût toute l'o-
lui bien faire sentir ses forces au-
son maître et faire son marché aux dé-
rég et du royaume. Il n'ignorait pas
ce était la partie la plus sensible
e. Il ne pouvait pas ignorer sa ja-
u... re. Il l'avait déjà bien servie en
ant au ré... de laisser tomber la ma-
t... usie au roi George. »
une lettre de Dubois à
e... avait demandé pour lui la
ire d'Etat, donne trop raison à la
que lui imprime Saint-Simon : « Je
jusqu'à la place que j'occupe, dont je
avec passion de faire usage selon votre
à-dire pour le service de Sa Majesté
, dont les intérêts ne seront toujours
« octobre 1718. » A la suite du traité con-
ve, la lutte se déclara entre Dubois et
se firent d'abord une guerre d'intri-
onspirations (voy. CELLAMARE). Pen-
e premier s'appuyait sur l'Angleterre,
espagnol essayait de tenir en suspens
hollandaise; en même temps, les
s incendaient les ports espagnols
attaquaient les frontières d'Es-
ceder devant ces efforts ac-
se retenir des affaires. Philippe V
riple alliance, qui prit alors le nom
ple alliance.
de la position, Dubois se livra aux
de son ambition personnelle.
des affaires étrangères, il voulut
bevéque et cardinal. L'archevêché
ait vacant, par la mort du cardinal
lle; Dubois, qui n'avait que la ton-
ce siège, dont le revenu était de
Il fit sa demande en racontant
reuve être archevêque de Cambrai.
bevéque de Cambrai? S'écria le
u es un sacre, et qui est l'autre
ra te sacrer? — Ah! S'il ne tient

qu'à cela, reprit vivement l'abbé, l'affaire est
faite : je sais bien qui me sacrera (1); il n'est
pas loin d'ici. » Il n'était pas loin en effet; il
était dans l'antichambre. Le régent ne savait
pas refuser; d'ailleurs, le roi d'Angleterre lui-
même avait sollicité pour Dubois, et celui-ci ob-
tint le siège, où vivait encore le souvenir de
Fénelon. Après avoir reçu tous les ordres le
même jour, il fut sacré le 9 juin 1720, avec une
magnificence presque inouïe. Sauf le cardinal de
Noailles, qui refusa le dimissoire, mais qui fut
suppléé en cette occasion par l'archevêque de
Rohan, les prélats qui se trouvaient alors à Pa-
ris contribuèrent par leur présence à l'éclat de
la cérémonie. Le cardinal de Rohan, l'évêque de
Nantes, et Massillon lui-même, qui venait d'être
nommé à l'évêché de Clermont, furent les évê-
ques consécrateurs. Comme Richelieu et Maza-
rin, Dubois voulut avoir le chapeau de cardinal.
Quoiqu'il eût accordé aux exigences de la cour
de Rome l'enregistrement de la bulle *Unigenitus*,
il n'avait cependant encore obtenu du pape Clé-
ment XI que des promesses; mais après la mort
de ce pontife, l'influence du régent, et des sommes
considérables (2) que l'on prétend avoir été dis-
tribuées à plusieurs membres de conclave, parti-
culièrement au cardinal Conti, qui fut élu pape,
sous le nom d'Innocent XIII, lui assurèrent en-
fin la victoire (1721) (3). Enfin, au mois d'août
1722, Dubois obtint le titre de *principal mi-
nistre*. Il ne lui manquait que les honneurs
académiques; il y atteignit, et à sa réception,
Fontenelle fut l'organe de l'illustre compagnie
fondée par Richelieu; les Académies des Sciences
et des Inscriptions l'admirent comme membre
honoraire. Enfin, le cardinal ministre fut nommé
président de l'assemblée du clergé de France.

Pendant que Dubois était ainsi livré aux soins
de son ambition personnelle, l'Ecosseais Law ru-
nait la France, en l'inondant de valeurs fic-
tives, la peste décimait la Provence et le duc
d'Orléans s'endormait dans les plaisirs. L'autorité
restait ainsi abandonnée aux mains du cardinal;
les affaires intérieures, les affaires étrangères lui
étaient renvoyées. Il sut éloigner du régent
tous ceux qui lui pouvaient porter quelque om-
brage. Cependant, son administration ne fut pas
dépourvue de fermeté, et des actes utiles la si-
gnalèrent. Il fit sortir un nouveau système finan-

(1) Dubois parlait de l'évêque de Nantes, Lavergne de Tressan.

(2) On en porte le chiffre à huit millions.

(3) Les vers suivants, qui coururent à l'époque de cette nomination, presque scandaleuse, donnent une idée de l'impression qu'elle produisit :

Je ne trouve pas étonnant
Que l'on fasse un ministre
Et même un prélat important
D'un maquereau, d'un culatre;
Rien ne me surprend en cela,
Eh! ne sait-on pas comme
De son cheval Catigula
Fit un consul de Rome?

Correspondance de Mme la duchesse d'Orléans, pu-
blée par M. Gustave Brunet.)

cier des ruines de celui de Law, prépara l'égalité des contributions en faisant évaluer les terres, sous prétexte du service des ponts et chaussées, et fit planter les arbres qui décoraient les routes de la France. En même temps, il eut l'idée de se faire rendre compte de l'état du royaume par dix agents suprêmes envoyés dans les provinces, inconnus entre eux, chargés d'étudier l'esprit public et de veiller sur les fonctionnaires. Même à l'extérieur, et vis-à-vis de l'Angleterre, sa conduite politique ne fut pas toujours dénuée de vigueur, et « n'alla pas, dit Lemontey, jusqu'à lui sacrifier les grands intérêts de l'État ». En effet, c'est sous son administration que l'on prit possession au nom de Louis XV de l'île de France et que l'île Royale fut fortifiée pour garantir les pêcheurs français des insultes des Anglais. Presque septuagénaire, Dubois ne cessa pas d'être in fatigable; il s'empara de la feuille des bénéfices, et dépouilla Torcy de l'intendance des postes, sous prétexte « que l'emploi où il était des affaires étrangères exigeait qu'il eût les postes » (Saint-Simon). Cependant ses travaux accumulés l'épuisèrent : la solitude s'était faite autour de lui; il se crut perdu : « Mille furies, dit Lemontey, assaillirent son âme; quelquefois dans des écrits en désordre il déposait les terreurs dont elle était bourrelée. » Atteint depuis 1716 d'une maladie chirurgicale (un abcès à la vessie), qui l'avait obligé dès lors à une vie chaste et sobre, il n'appartenait plus qu'au travail et à l'ambition; il médisait de se faire nommer chancelier à la place de D'Aguesseau, et songeait à faire revivre en sa faveur les droits souverains des archevêques de Cambrai (1), quand la maladie, qu'il avait longtemps dissimulée, éclata avec tant de violence que les chirurgiens lui annoncèrent qu'il devait se soumettre à une opération. Il s'emporta, jura contre les hommes de l'art. Cependant, il fit venir un récollet, « avec qui, dit Saint-Simon, il fut seul environ un quart d'heure. Un aussi grand homme de bien et si préparé n'avait pas besoin de davantage; il évita la communion, sous prétexte qu'il ignorait le cérémonial usité en cette occasion pour un cardinal. » Pendant l'opération chirurgicale il fit entendre les vociférations les moins canoniques. Vingt-quatre heures plus tard le cardinal premier ministre n'était plus. Saint-Simon, qui ne l'aimait pas, fit de lui un portrait que les autres témoignages contemporains ne contredisent point : « L'abbé Dubois était un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit. Tous les vices, la perfidie, l'avarice, la débauche, l'ambition, la basse flatterie combattaient en lui à qui demeurerait le maître. Il mentait jusqu'à nier effrontément étant pris sur le fait. Malgré un bégayement factice, auquel il s'était accoutumé pour se donner le temps de pénétrer les autres, sa conversation, instructive, ornée, insinuante,

(1) Il employa à la recherche de ces droits les Pères Daniel et Tournemaine.

l'aurait fait rechercher, si tout cela n'eût été obscurci par une fumée de fausseté qui lui sortait de tous les pores et faisait que sa gaieté attristait. » A ce coup de pinceau de Saint-Simon, on peut joindre comme pendant l'opinion de la mère de régent : « Si l'abbé Dubois, dit-elle, avait autant d'honnêteté et de religion qu'il a d'esprit, ce serait un excellent sujet; mais il ne croit rien, ne respecte ni les mœurs ni la vérité. Il est très-instruit; il a instruit mon fils, mais je voudrais pourtant qu'il ne l'eût jamais vu. » Et ailleurs elle ajoute : « Il ressemble à un jeune renard, le fausseté est peinte dans ses yeux. » Assurément le conseiller du régent était peu respectable; mais à quelques égards il valait mieux que son époque. Il avait de l'aptitude aux affaires et, quel qu'en dise Saint-Simon, cette suite dans les idées qui fait les hommes d'État. On ne saurait assez attirer la cupidité dont il fit preuve. Outre l'archevêché de Cambrai, il possédait sept abbayes, jouissait de plus de deux millions de revenus, menait le million qu'il recevait, dit-on, de l'Angleterre (1).

Les haines qu'il avait suscitées valurent même à ce cardinal d'être parfois le point de mire d'inventions ridicules. C'est ainsi qu'on a prétendu, sans aucune preuve, qu'il avait été marié dans le Limousin, et que, parvenu au faîte des grandeurs, il avait expédié dans cette province un agent chargé de supprimer la trace écrite et authentique de ce mariage. Saint-Simon s'est fait l'écho, et dans les termes qui lui sont habituels, de cette double assertion, dont l'invraisemblance ne saurait échapper à aucun esprit raisonnable. La conduite de Dubois, ses éclats, ses emportements étaient sans doute indignes d'un prince de l'Église; cependant à sa mort l'assommoir de clergé lui rendit les honneurs habituels. Il fut enterré à Paris, dans l'église Saint-Henri, et le célèbre Coustou lui érigea un mannequin. Ses héritiers eurent le bon goût de lui consacrer une

(1) Voici le tableau détaillé de ses revenus, par Saint-Simon :

L'archevêché de Cambrai	12
Les abbayes de { Nogent-sous-Coucy	12
Saint-Julien	
Alvaux	
Bourguet	
Berg-saint-Vincent	
Corramp	
Pension de premier ministre	
Surintendance des postes	
La pension d'Angleterre	1

Sans compter la pension de cardinal, de 100 000 livres, et sur l'hôtel de ville environ

Et un brevet de retenue de 300 000 livres

« Il avait en outre une ex-
belle vaisselle d'argent et de
blement travaillée; des plus
rars bijoux de toutes sortes et
de tous pays, et des plus somptueux
était exquis et superbe en tout, et
bien les honneurs, quelque extrême
nature et par régime. »

: *Solidiora et stabiliora bona*,
precare. V. ROSENWALD.

*Mém. secrets sur les régnes de Louis XIV et
 XV.* — Saint-Simon, *Mém.*, XVII à XX. — *Cor-
 2 princesse Palatine*, publiée par G. Brunet. —
Hist. des Fr., XXVI à XXVIII. — Séveringues,
et Corresp. inéd. du card. Guill. Dubois, etc.;

is du dix-huitième siècle, contemporains
 ou vivants :

IS (Antoine, b .). c a
 le 15 1756, a .
 le mars 1837.

la capitale a .
 ressources pécuniaires s-u ca-
 vivre : il donna des leçons a .
 e copia . ts chez un .
 ce, t s, il philo ie "

et a se l'attach u
 etc. Ce fut le commencement ue
 l de sa fo ne. Reçu docteur en ur-
 s r . ie, ensuite pre le
 . il était 1790.

quoiqu'il n'eût pu
 fut considéré comme l'un des pré-
 cins de l'Europe. Ce qui le distin-
 c' un admirable talent de dia-
 n no . Il lisait sur les traits des
 ctions dont ils étaient atteints,
 quelquefois longtemps d'avance les
 qu'ils devaient éprouver, et l'on cite
 de cas où l'événement confirma ses
 . se fut surtout comme profes-
 ue chirurgie et d'accouchement
 . pendant trente ans d'occupations
 mpues, a rendu d'immenses services a
 et a l'enseignement. En effet, il réu-
 une sagacité rare, beaucoup de dex-
 de présence d'esprit, qualités aussi né-
 au chirurgien qu'à l'accoucheur, une
 netteté d'exposition, qui le rendait par-
 propre à transmettre ses connais-
 sances à tous ceux qui le consultaient.
 et philanthrope, Dubois demandait
 res, et lui-même il n'en a pas fait;
 de bons élèves et a formé des hommes
 doctrines d'un bon sens et d'un
 d'accouchement, dans lequel il suc-
 e Baubeloque, et on a fait
 r .
 à Paris, et il a rendu un
 nombre de sages-femmes im-
 menses et formé à la pratique
 yeux. L'administration des hospices
 le, nommé chirurgien en chef de
 qu'il venait de fonder, et
 de l'Université, et de la ma-
 (Hospice de la Charité). L'empereur
 . dont il avait été le compagnon
 d'Egypte, lui donna pour

Dubois une haute estime, et il lui en donna une
 preuve manifeste lors de l'accouchement de l'im-
 pératrice Marie-Louise, en confiant à ses soins
 la naissance de l'enfant sur lequel il fondait son
 espoir.

Dans les circonstances politiques que Dubois
 traversa il fut toujours grave et digne. Destitué
 en 1822 par un acte arbitraire, il fut rappelé en
 1829. La révolution de 1830 l'ayant placé comme
 doyen à la tête de l'École de Médecine, il se
 démit de ses fonctions au bout de neuf mois,
 à l'occasion d'une opération qu'il dut subir; il
 demanda et obtint deux ans après sa retraite de
 professeur. Il est mort dans sa quatre-vingt-
 unième année. Dubois a fourni plusieurs articles
 remarquables au *Dictionnaire des Sciences médi-
 cates*, années 1812 et suivantes. [*Encycl. des
 G. du M.*, avec addit.]

Biographie des Contemporains.

2 DUBOIS (Paul), médecin français, né à
 Paris, en 1795, et fils d'Antoine Dubois. En 1818
 il fut reçu docteur à Paris, où il avait étudié, et
 écrivit pour l'obtention de ce grade des *Propo-
 sitions de médecine, de chirurgie et d'accou-
 chement*. En 1823 il fut nommé agrégé à la Fa-
 culté de Paris, après avoir soutenu une bonne
 thèse *Sur la Fistule lacrymale*. En 1824 il
 arriva par concours à la chaire de clinique d'ac-
 couchement, qu'il occupa encore aujourd'hui à
 l'hôpital des cliniques de la Faculté, où cette
 chaire a été transférée de La Maternité. La thèse
 que M. Dubois a soutenue dans ce concours est
 un remarquable travail, et fait autorité sur la
 matière; elle a pour titre : *Dans les cas de ré-
 trécissement du bassin, que convient-il de
 faire?* — M. Dubois s'occupe exclusivement
 d'obstétrique; il sait présenter tout ce qui a rapport
 à cet art avec une clarté et une simplicité qui
 font que ses leçons cliniques sont extrêmement
 suivies. Outre les thèses que nous avons men-
 tionnées, M. Dubois a écrit un mémoire sur les
*Causes en vertu desquelles l'accouchement
 se fait de préférence par la tête*; inséré dans
 le *Bulletin de l'Académie de Médecine*; 1830;
 — un mémoire *Sur l'application à la pratique
 des accouchements*; dans les *Archives géné-
 rales de Médecine*, 1832; — Des articles impor-
 tants dans la nouvelle édition du *Dictionnaire
 ou Répertoire des Sciences médicales*; tels que
*Accouchement, Céphalotomie, Opération
 césarienne*; et enfin il a fait paraître en 1849 la
 première partie d'un *Traité complet de l'Art
 des Accouchements*, qui doit former 2 vol. in-8°.
 Ce que l'on connaît de cet ouvrage en donne
 une haute idée, et fait vivement désirer d'en
 voir la continuation. Si M. Dubois a peu écrit,
 ses leçons ont fourni les matériaux à plus d'un
 traité d'accouchement, ainsi qu'à un grand
 nombre d'articles de clinique dans les journaux
 de médecine. M. Dubois a succédé à M. Bérard
 dans les fonctions de doyen de la Faculté; et,
 comme autrefois son père, il est aujourd'hui

chirurgien accoucheur de S. M. l'impératrice.
D^r DUCMAUSSOY.

Documents particuliers.

* **DUBOIS** (Auguste-Émile-Édouard), juriconsulte français, né à Valenciennes, le 30 janvier 1810, mort dans la même ville, en 1853. Après avoir suivi les cours de l'École de Droit à Paris, il fut nommé, en 1836, notaire dans sa patrie; en 1843 il entra dans la magistrature; en 1851 il devint juge titulaire au tribunal civil de sa ville natale. L'étude de l'histoire et de l'ancien droit du pays, absorbait ses loisirs. En 1841 il publia, sous le titre d'*Essai sur l'Histoire municipale de Valenciennes*, un travail estimable; en 1849 il mit au jour un savant mémoire *Sur l'origine de la communauté*; et revenant sur ce sujet, qu'il tenait à approfondir, il fit insérer dans la *Revue critique de Législation et de Jurisprudence* (tome III, p. 796) un travail riche de faits et d'aperçus judiciaires: *Sur l'influence des lois abolitives de la féodalité sur la communauté de biens en Hainaut et à Valenciennes*. Quelques notices sorties de sa plume se trouvent dans divers journaux littéraires. G. B.

Archives historiques et littéraires du nord de la France, 3^e série, t. IV, p. 32.

DUBOIS (François-Noël-Alexandre), botaniste et polygraphe français, né à Orléans, le 9 septembre 1752, mort dans la même ville, le 2 septembre 1824. Après avoir professé pendant plus de dix ans les mathématiques et la physique au petit séminaire d'Orléans, il fut nommé, en 1787, chanoine de la cathédrale de cette ville. Il traversa sans être inquiété l'époque révolutionnaire, et partagea son temps entre la place de démonstrateur au Jardin des Plantes et la direction d'un pensionnat. Il a publié une dizaine d'ouvrages; les moins insignifiants sont: *Méthode éprouvée avec laquelle on peut parvenir facilement et sans maître à connaître les plantes de l'intérieur de la France et en particulier celles des environs d'Orléans*; Orléans, 1803, in-8°. « Cette flore, dit la *Biographie* de Rabbe, dans laquelle la méthode dichotomique est alliée pour la première fois à la méthode naturelle, est d'un usage très-facile, et a inspiré à beaucoup de personnes le goût de la botanique; néanmoins, malgré son titre, loin de contenir la description des plantes du centre de la France, elle ne renferme pas même, à beaucoup près, toutes celles des environs d'Orléans. L'auteur donne comme nouvelles des plantes qui avaient déjà été décrites, et d'autres ne sont pas déterminées sous leur véritable nom. Enfin, il a eu le tort de négliger entièrement la synonymie et de ne donner d'autre description des espèces que celle, tout à fait insuffisante, qui résulte du travail de l'analyse »; — *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale de Sainte-Croix d'Orléans*; 1818, in-8°; — *Plan d'instruction publique*; Orléans, 1823, in-8°.

Rabbe, Boileau et Sainte Preuve, *Biog. univ. et port. des Contemporains*.

DUBOIS (F.-N.), littérateur français, né à Rouen, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, mort en 1750. Il était avocat dans sa ville natale. On a de lui: *Histoire des Amours et infortunes d'Abélard et d'Héloïse*; Bruxelles (Rouen), 1707, in-12; — *Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité*; Paris, 1726-27, 6 vol. in-12. L'abbé Yart fit sur cet ouvrage l'épigramme suivante:

Ce livre est histoire secrète,
Si secrète, que pour lecteur
Elle n'eut que son imprimeur
Et Monsieur Dubois qui l'a faite.

Quérard, *La France littéraire*.

* **DUBOIS** (Frédéric), naturaliste et voyageur suisse, né le 28 mai 1798, à Motiers-Travers, mort le 7 mai 1849. Après avoir fait de bonnes études, il se rendit en Lithuanie en qualité de précepteur dans une famille noble; il fit ensuite plusieurs voyages en Pologne et dans les pays du Nord; il séjourna deux ans à Berlin, où il se livra, sous la direction de M. de Buch, à des études géologiques qui donnèrent lieu à la publication de son premier ouvrage: *Conchyliologie fossile, ou aperçu géognostique des formations du plateau polynien-podolien*; 1831, in-4°. De 1832 à 1834 il exécuta de longues et périlleuses tournées dans les contrées qui entourent la mer Noire, et cueilli le fruit de ses pérégrinations dans son *Voyage en Crimée, en Colchide, en Géorgie et autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkhasses*. Après être retourné à Berlin pour prendre un peu de repos, il se rendit dans sa patrie, et en 1843 il fut nommé professeur d'archéologie à l'académie de Neuchâtel. Sa santé, minée par les fatigues, ne résista pas à des efforts intermittents dont il avait contracté le germe dans les régions malsaines de la Russie méridionale. Frédéric Dubois avait pour l'étude une passion véritable, et il avait réussi des connaissances fort étendues. La botanique, la géologie et les antiquités l'avaient surtout occupé; il a laissé un manuscrit des travaux importants, que son état prématuré ne lui permit pas d'achever. G. B.

Compte-rendu de la Société helvétique des Sciences naturelles; Aarau, 1850, p. 247.

* **DUBOIS** (Godefroid), né en 1700, mort le 17 1767.
la médecine à Harlem, et puis
l'anatomie, la médecine et la
ker. On a de lui des discours sur
tières scientifiques, parmi lesquels:
utilitate et necessitate mathematicis
cis, etc.

Vicmet, *Series Professorum Pragensium*

DUBOIS (J.-P.-J.).

vait en 1763. Il
logne, et acc
une amba
Hollande. On a de
La Haye, 1763, in 12.

un (hollandais) des Indes orientales, abrégé de l'Histoire des Établissements ais; La Haye, 1763, in-4°; — Relation de Corse, ou journal d'un voyage à l'île, suivi des Mémoires de Pascal rad. de l'anglais de James Boswell; La 769, in-8°. Dubois était l'un des rédacteurs de l'Histoire générale des Voyages; La 747 à 1780, 25 vol. in-4°.

1, La France littéraire.

DUBOIS (L'abbé Jean-Antoine), missionnaire, l'un des directeurs du séminaire des étrangers, membre des Sociétés de Paris et de Londres, et de la Société de Madras, né en 1765, à Saint-Remézée, mort à Paris, le 7 février 1848. Vers se rendit dans le Mysore pour y prêcher l'ianisme; sa principale résidence était à près Seringapatam. Cet homme vénérable avait toutes les qualités nécessaires au succès d'une mission; il s'était plié aux usages du pays, parlait leur langue, et avait gagné leur confiance par sa charité et ses vertus; il avait grand soin et une grande patience à les instruire, et avait même composé pour leur instruction des traités élémentaires, regardés comme les meilleurs par des protestants. Ses efforts néanmoins infructueux : ses six ou huit missionnaires n'avaient de chrétien guère qu'un. Après trente-deux ans de séjour dans le pays, il revint en Europe avec la ferme conviction, dans l'état actuel des choses, la conversion des Hindous est impossible. Cette conviction émit dans ses *Letters on the State of Christianity in India*, Londres, 1823, in-8°, qui eurent l'objet de vives attaques. Deux missionnaires anglicans, James Hough et H. Townsend, le premier : *A Reply to the Letter of the abbé Dubois on the State of Christianity in India*, 1824, in-8°; le second : *An Answer to the Letter of the abbé Dubois*, 1824, in-8°. Un missionnaire Calcutta, *The Friend of India*, 1825, une réfutation des *Letters*, à laquelle Dubois répondit par une lettre pleine de modération. Elle a été insérée dans le *Bulletin des Sciences*, mai 1825, et dans le *British Journal*, 1845, t. I. Outre ses *Letters* de lui : *Description of the Character, and Customs of the People of India of their institutions religious and political*, 1816, in-4°. Cet ouvrage fut payé 1,000 francs par la Compagnie des Indes à ses frais; l'auteur en donna une édition augmentée, sous le titre de *Mœurs, Usages et Cérémonies des Peuples de l'Inde*, 1825, 2 vol., in-8° : c'est un des meilleurs et les plus complets que l'on ait sur ce sujet; — *Exposé de quelques-uns des principaux Articles de la Théogonie des Indes*, contenant la description de l'Assuassacrifice du cheval, l'origine et les grands sacrifices, l'histoire du temple de Gaya,

les principaux Avatars ou incarnations de Vishnou, extrait et traduit des meilleurs originaux écrits dans les langues du pays; Paris, 1852, in-8°; — le *Pantcha-Tantra*, ou les cinq ruses, fables de Vishnou-Sarma; *Aventures de Paramarta et autres contes*; le tout traduit pour la première fois sur les originaux indiens; Paris, 1826, in-8°. L'abbé Dubois était un des collaborateurs du *Bulletin des Sciences*, pour la septième section (Histoire, Antiquités, etc.).

E. BEAUVIS.

Journal Asiatique, an. 1848, t. I, p. 465. — *Biogr. des Contemp.* sous la direct. de Rabbe. — *Journal des Savants*, an. 1826. — *Bulletin des Sciences*, du baron de Ferussac, septième section, t. IV, n° 51; t. V, n° 339; t. VI, n° 82. — *Revue encyclopédique*, t. XXVII, p. 711. — *Asiatic Journal and Monthly Register*, an. 1815, t. I, p. 125-127; an. 1820, t. I, p. 401; t. II, p. 370; an. 1823, t. II, p. 366; an. 1825, t. I, p. 765.

DUBOIS (Louis-François), littérateur français, né à Liais, le 16 novembre 1773, mort à Mesnil-Durand, le 9 juillet 1855. Il avait fait de fortes études lorsque la révolution éclata. En 1799 il obtint au concours la place de bibliothécaire de l'École centrale de l'Orne, devint secrétaire du préfet en 1805, et passa en 1812 au secrétariat de la préfecture du Trésor. En 1814 il se retira en Normandie, composa des ouvrages variés, montra beaucoup de ferveur voltairienne et d'exaltation politique, fut nommé sous-préfet de Bernay en 1830, de Vitry en 1833, et de Châteaulin en 1839, refusa d'aller à cette résidence, et ne tarda pas à se retirer à sa terre du Mesnil-Durand, où il se livra avec ardeur à l'étude et ne cessa d'écrire que peu de semaines avant sa mort. De ses 60 à 80 volumes et brochures, nous ne citerons que les suivants : *Notice sur Dufrische de Valazé*; Paris, 1802; — *Du Pommier, du Poirier, du Cormier, des Cidres*, etc.; Paris, 1804, 2 vol., in-12; — *Contes en vers*; 1805, in-8°; — *Des Melons, de leurs variétés et de leur culture*; 1810, in-12; — *Geneviève et Siffrid, roman*; 1810, 2 vol., in-12; — *Pratique simplifiée du Jardinage*; 1821, in-12; 6^e éd., 1846, in-18; — *Histoire civile, religieuse et littéraire de La Trappe*; 1824, in-8°; — *Archives de la Normandie*; 1^{er} vol. 1824, 2^e 1826, in-8°; — *Résumé de l'histoire de Normandie*; 1825, in-18; — *Cours complet et simplifié d'Agriculture et d'économie rurale et domestique*; 1825, 6 vol. in-12; 2^e éd., 1830-32, 8 vol. in-12; tome 9^e, *Supplément*, 1843; — *Histoire de Normandie, par Orderic Vital*; traduite en français, dans la collection Guizot des *Mémoires sur l'Histoire de France*, et tirée à part, 1826-27, 4 vol. in-8°; — *Itinéraire descriptif, historique et monumental de la Normandie*; 1828, 2 vol. in-8°; — *L'Amateur des Fruits*, etc.; 1829, in-12; — *Recherches nouvelles sur M^{me} de Sévigné*; 1838, in-8°; — *Charlotte de Corday*; 1838, in-8°; — *Essai sur l'Histoire de Vitry*; 1839, in-8°; — *Notice sur la ville de La Guerche*; 1839, in-8°; — *Recherches sur la Guillotine*;

1843, in-8°; — *Recherches archéologiques, historiques, biographiques et littéraires sur la Normandie*; 1843, in-8°; — *Histoire de Lisieux et de son territoire*; 1845-46, 2 vol. in-8°; — *Économie rurale de Columelle*, dans la 2^e série de la Bibliothèque quai Lat.-fr. de Panckoucke; 1846, 3 vol. in-8°; — *Notice sur la Mar-seillaise*; 1848, in-8°. L. Dubois a publié de bonnes éditions de Basselin, des *Fables* de La Fontaine, des *Noëls Bourguignons*, des *Lettres* de Dupaty, des notes au *Voltaire* de Mme Peronneau, etc. Fondateur d'un *Annuaire de l'Orne* et de plusieurs journaux, il a laissé en portefeuille des ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels on remarque l'*Encyclopédie des Amateurs du Café*; 1 vol.; — *Origine et Histoire des Religions chrétiennes*; 5 vol.; — *Dictionnaire des Patois normands*. L'impression de ce dernier ouvrage est commencée et s'achèvera; Caen, Harel, 1854, in-8°. Julien TRAVERS.

Quérard, *La France litt.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérat. contemporaine*.

DUBOIS (Paul-Alexis), général français, né en Auvergne, vers 1754, tué à l'affaire d'Alla (Tyrol), le 4 septembre 1796. Sous-officier de cavalerie avant la révolution, il dut un avancement rapide plus à son intrépidité qu'à son talent. Élevé au grade de général, il fit les campagnes du Palatinat, passa à l'armée de Sambre et Meuse, et commanda la cavalerie à la bataille de Fleurus. Par suite de reproches que Jourdan et Kléber lui avaient adressés à l'occasion d'une charge intempestive, il quitta l'armée, et revint à Paris. Il s'y trouvait à l'époque (20 mai 1795-1^{er} prairial an III) où le faubourg Saint-Antoine marchait contre la Convention nationale. Le danger était imminent, et pour arrêter les factieux il fallait leur opposer un homme de courage. Sur la proposition d'Aubry, Dubois fut appelé à prendre le commandement de la cavalerie parisienne, et bientôt les succès qu'il obtint lui gagnèrent la confiance de la Convention, et attirèrent sur lui la haine du parti vaincu. Après s'être signalé à Haguenau, ainsi qu'à la prise de Charleroi, il passa à l'armée d'Italie, et se trouva à la bataille de Roveredo. Chargé, comme général de cavalerie, de porter le désordre dans les rangs autrichiens, qui commençaient à plier, Dubois tomba mortellement blessé au moment où, par une charge des plus brillantes, il venait d'assurer la victoire. À la nouvelle de cette mort, le général Bonaparte vole auprès du blessé, et reçoit ses dernières paroles : « Je meurs pour la république; faites, général, que j'aie le temps de savoir si la victoire est complète. » Et il expira. Le nom de ce général est gravé sur les tables de bronze du palais de Versailles ainsi que sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté sud.

A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — *Dict. des Sieges et Batailles*.

DUBOIS (Philippe), érudit français, né à Chouain, dans le diocèse de Caen, vers 1636, mort

à Paris, le 17 février 1703. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, vint étudier à Paris, et s'y fit recevoir docteur en théologie. Après avoir été quelque temps principal du collège de Maître-Gervais, il fut chargé de garder la bibliothèque de Le Tellier, archevêque de Reims, et il en dressa le catalogue. Il eut beaucoup de part à l'édition des œuvres de Maldonat (*Jeanis Maldonati, Societatis Jesu, presbyteri ac theologi præstantissimi, Opera varis theologia; Paris, 1677, in-fol.*), et publia les poésies de Catulle, de Tibulle et de Propertius (*C. Valerii Catulli, Albi Tibulli et Sexti Propertii Opera; interpretatione et notis illustravit Philippus Silotus, jussu Christianissimi Regis in usum Ser. Delphini; Paris, 1685, 2 vol. in-4°*). « L'éditeur, dit Nicéron, a eu soin de retrancher dans cette édition les endroits trop libres qui se trouvent dans ces trois auteurs, qu'on regarde comme les triumpheurs de l'amour. » On a encore de Dubois : *Bibliotheca Telluriana sive catalogus librorum bibliothecæ Caroli Mauricii Le Tellier, archiep. ducis Romanæ, Paris, 1693, in-fol.*

Huet, *Origines de Caen.* — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVI.

DUBOIS (...), com-
mort en 1775. Il débuta
d'Andronic, et joua ensuite
Hippolyte, etc.; il fut reçu
début. Lekain, dans
Française, le qualifie de
neurs; et son nom s
grand scandale

plus u
co
gré la protection
acteur passionné de la beauté
sa fille.

DUBOIS (Mlle),
du précédent, née
Elle débuta au
rôle de *Didon*.
Mercure de France,
cès le plus éclatant. El
ron, mais médiocre
dernière.

ses M
as
n
pourpeux éloges
mation. Pendant
créa différents
sabeth, dans V
ramond; Hir
autres, mais presque t
se retira du théâtre en

Lemassurier, *Galerie historique des Aut
tre-Français.* — *Mercure de France* de
années suivantes.

DUBOIS (Frédéric), médecin français, né à Amiens, le 1^{er} février 1799. Après avoir commencé ses études médicales dans l'école préparatoire de cette ville, il vint les continuer à Paris, où il prit le titre de docteur en 1828, et fut nommé professeur agrégé en 1832. Peu après, M. Dubois entra à l'Académie de Médecine, où il se fait remarquer par son érudition et le sentiment des convenances académiques. En 1847 il succéda à M. Pariset dans les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie. Chargé en cette qualité de faire l'éloge des académiciens décédés, M. Dubois sait donner chaque année à cette composition littéraire un charme puissant, qui nous paraît surtout résulter de la façon large dont il trace les portraits, combinée à un heureux emploi du récit anecdotique; les éloges de Broussais et d'Ant. Dubois peuvent être cités comme des modèles du genre.

M. Dubois a renoncé à l'exercice de la médecine pour se livrer entièrement aux devoirs de sa position scientifique. Il publie dans le *Bulletin de l'Académie* toutes les communications faites en séance académique, et rédige la partie historique des *Mémoires* de cette société. M. Dubois a en outre composé un grand nombre de travaux, dont voici les titres : *Mémoire sur l'identité et les différences de l'hystérie et de l'hypochondrie*, couronné par la Société de Médecine de Bordeaux; 1830; — *Dissertation sur le vomissement, considéré sous le rapport séméiologique*; in-8°, Paris, 1832; — *Histoire philosophique de l'Hypochondrie et de l'Hystérie*; in-8°, Paris, 1833, in-4°; — *Mémoire sur l'Instinct et les déterminations instinctives* (*Mém. de l'Ac. de Méd.*, tome II, 1833); — *Nouvelles Inductions applicables à l'étude de l'Étiologie et de la Dénéance* (*Mém. de l'Ac. de Méd.*, tome V, 1836); — *Traité de Pathologie générale*, 2 vol. in-8°; Paris, 1837; — *Traité des Études médicales, ou de la manière d'étudier et d'enseigner la médecine*; 1 vol. in-8°, Paris, 1838; — *Préleçons de Pathologie expérimentale*; 1 vol. in-8°, Paris, 1841; — *Histoire académique du Magnétisme animal* (mise en commun avec M. Burdin); 1 vol. in-8°, Paris, 1841; — *Mémoire sur les progrès récents de la médecine comparés à ceux de la chirurgie*; in-4° (*Mém. de l'Ac. de Méd.*, tome XI, 1846); — *Notice historique sur les ouvrages et la personne de M. Charvin*; in-8°, Paris, 1845; — *Examen des doctrines de Cuvier*, Gall et Broussais; 1 vol. in-8°, Paris, 1846; — *Éloges de M. Pariset, Broussais, Ant. Dubois, Anselme Richerand, Rollet, Boyer, Orfila, Desormeaux, Capuron, Roux, Baudelocque*; ces quatre derniers collectivement; in-4°, Paris, 1847, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54; — *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie royale de Chirurgie* (*Mém. de l'Acad. de Méd.*, tome XVI); Paris, 1851. Ce n'est qu'un extrait d'une histoire complète de

cette académie, à laquelle M. Dubois travaille en ce moment. M. Dubois vient d'être désigné par le ministre de l'instruction publique pour la direction du classement des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie à la Bibliothèque impériale. C'est un travail considérable, dont les deux premières parties sont déjà publiées et servent de règle au remaniement qui s'opère en ce moment à cette riche bibliothèque (*voy. Rapports adressés à M. le ministre de l'instruction publique*, 1855). D^r DUCHAUSSON.

Documents particuliers. — Louandre et Bourquelot, *La Littérat. contemporaine*.

DUBOIS (Pierre), horloger français, né le 15 décembre 1802, à Châtellerault (Vienne). Il entra dans les ateliers de Lepaute, et fournit à divers recueils scientifiques, particulièrement à l'ouvrage intitulé : *Le Moyen Âge et la Renaissance*, des articles spéciaux sur l'horlogerie. Ces articles furent bientôt suivis d'un ouvrage important ayant pour titre : *Histoire de l'Horlogerie ancienne et moderne, précédée de Recherches sur la mesure du temps dans l'antiquité, et suivie de la Biographie des Horlogers les plus célèbres de l'Europe*; Paris, 1849-50, in-4°, avec 200 gravures sur bois, intercalées dans le texte. On a en outre de M. Dubois : *La Tribune chronométrique*, journal spécial, interrompu (1 vol. gr. in-8°, orné de figures); — *Des Fabriques d'Horlogerie de la Suisse et de la France*; Paris, 1853, in-18; — des articles relatifs à l'horlogerie, dans *La Patrie*, le *Magasin pittoresque*, etc. F. DEXIA.

Documents particuliers.

III. Dubois par ordre de noms doubles, de lieu ou de noblesse, etc.

DUBOIS D'ANNEMETS (Daniel), historien français, né en Normandie, tué à Venise, en 1627. Il vint jeune à Paris, et s'attacha à Puylaurens, qui le fit entrer au service de Gaston, frère du roi Louis XIII. « Dubois, dit Moréri, était un homme extrêmement fin et adroit, cependant mauvais courtisan. » Ayant encouru la disgrâce de Gaston pour s'être rendu sans son ordre au siège de La Rochelle, il alla chercher en Italie une occasion de se signaler. Il fut tué en duel à Venise, par un gentilhomme français, nommé Ruvigni. Dubois laisse des mémoires publiés sous le titre de : *Mémoires d'un Favori de son altesse royale Monsieur le duc d'Orléans*; Leyde, 1667, in-12; réimprimés à Amsterdam, en 1703; on les trouve aussi à la suite des *Mémoires d'Angoulême, d'Estrees et de Déageant*; Paris, 1750, 4 vol., in-12. Les *Mémoires* de Dubois contiennent l'histoire de Gaston d'Orléans depuis sa naissance, en 1608, jusqu'à la mort du comte de Chalais, en 1626.

LeLONG, *Bibliothèque historique de la France*. — Bayle, *Correspondance*. — Moréri, *Grand Diction. Histor.*

DUBOIS-DUBAIS (Louis-Thibault), comte, homme politique français, né à Cambremer (Nor-

1843, in-8°; — *Recherches archéologiques, historiques, biographiques et littéraires sur la Normandie*; 1843, in-8°; — *Histoire de Lisieux et de son territoire*; 1845-46, 2 vol. in-8°; — *Économie rurale de Columelle*, dans la 2^e série de la Bibliothèque lat.-fr. de Panckoucke; 1846, 3 vol. in-8°; — *Notice sur la Mar-seillaise*; 1848, in-8°. L. Dubois a publié de bonnes éditions de Bassetin, des *Fables* de La Fontaine, des *Noëls Bourguignons*, des *Lettres* de Dupaty, des notes au *Voltaire* de M^{me} Peronneau, etc. Fondateur d'un *Annuaire de l'Orne* et de plusieurs journaux, il a laissé en portefeuille des ouvrages en prose et en vers, parmi lesquels on remarque l'*Encyclopédie des Amateurs du Café*; 1 vol.; — *Origine et Histoire des Religions chrétiennes*; 5 vol.; — *Dictionnaire des Patois normands*. L'impression de ce dernier ouvrage est commencée et s'achèvera; Caen, Harel, 1854, in-8°. Julien TRAVERS.

Quérard, *La France litt.* — Louandre et Bourquelot, *La Littérat. contemporaine*.

DUBOIS (Paul-Alexis), général français, né en Auvergne, vers 1754, tué à l'affaire d'Alla (Tyrol), le 4 septembre 1796. Sous-officier de cavalerie avant la révolution, il dut un avancement rapide plus à son intrépidité qu'à son talent. Élevé au grade de général, il fit les campagnes du Palatinat, passa à l'armée de Sambre et Meuse, et commanda la cavalerie à la bataille de Fleurus. Par suite de reproches que Jourdan et Kléber lui avaient adressés à l'occasion d'une charge intempestive, il quitta l'armée, et revint à Paris. Il s'y trouvait à l'époque (20 mai 1795-1^{er} prairial an III) où le faubourg Saint-Antoine marchait contre la Convention nationale. Le danger était imminent, et pour arrêter les factieux il fallait leur opposer un homme de courage. Sur la proposition d'Aubry, Dubois fut appelé à prendre le commandement de la cavalerie parisienne, et bientôt les succès qu'il obtint lui gagnèrent la confiance de la Convention, et attirèrent sur lui la haine du parti vaincu. Après s'être signalé à Haguenau, ainsi qu'à la prise de Charleroi, il passa à l'armée d'Italie, et se trouva à la bataille de Roveredo. Chargé, comme général de cavalerie, de porter le désordre dans les rangs autrichiens, qui commençaient à plier, Dubois tomba mortellement blessé au moment où, par une charge des plus brillantes, il venait d'assurer la victoire. A la nouvelle de cette mort, le général Bonaparte vole auprès du blessé, et reçoit ses dernières paroles : « Je meurs pour la république; faites, général, que j'aie le temps de savoir si la victoire est complète. » Et il expira. Le nom de ce général est gravé sur les tables de bronze du palais de Versailles ainsi que sur l'arc de triomphe de l'Étoile, côté sud.

A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — *Dict. des Sieges et Batailles.*

DUBOIS (Philippe), érudit français, né à Chouain, dans le diocèse de Caen, vers 1636, mort

à Paris, le 17 février 1703. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, vint étudier à Paris, et s'y fit recevoir docteur en théologie. Après avoir été quelque temps principal du collège de Maître-Gervais, il fut chargé de garder la bibliothèque de Le Tellier, archevêque de Reims, et il en dressa le catalogue. Il eut beaucoup de part à l'édition des œuvres de Maldonat (*Joannis Maldonati, Societatis Jesu, presbyteri ac theologi praeantissimi; Opera varia theologica*; Paris, 1677, in-fol.), et publia les poésies de Catulle, de Tibulle et de Propertius (*C. Valerii Catulli, Albi Tibulli et Sexti Aursii Propertii Opera; interpretationes et notae illustravit Philippus Silvius, jussu Christianissimi Regis in usum Ser. Delpini*; Paris, 1685, 2 vol. in-4°). « L'éditeur, dit Nicéron, a eu soin de retrancher dans cette édition les endroits trop libres qui se trouvent dans ces trois auteurs, qu'on regarde comme les triumvirs de l'amour. » On a encore de Dubois : *Bibliotheca Telluriana sive catalogus librorum bibliothecae Caroli Mauricii Le Tellier, archiep. ducis Rhenani*, Paris, 1693, in-fol.

Huet, *Origines de Caen.* — Nicéron, *in pass.* servir à l'histoire des hommes illustres.

DUBOIS (...), comédien, mort en 1775. Il débuta d'Andronic, Hippolyte, etc.; il fut reçu à la Comédie Française, le qualifie le plus absurde, et son nom ser grand scandale que la retraite de pos d'un serment connu faux. Il fut malgré la protection d'un ratureur passionné de la sa fille.

DUBOIS (Mlle), o du précédent, née à Paris. Elle débuta au rôle de *Didon*. *Mercur de France* le plus éminent, mais dernière, ses *Mémoires*. assez remarquée, sa réputation monte, nous voyons pompeux éloges dans la nation. Pendant sa création différents rôles : sabeth, dans *Hirza*, autres, m se retira.

Lemaire, *Galerie Mérologique des trois-Francis.* — *Mercur de France.* années suivantes.

DUBOIS (Frédéric), médecin français, né à Amiens, le 1^{er} février 1799. Après avoir commencé ses études médicales dans l'école préparatoire de cette ville, il vint les continuer à Paris, où il prit le titre de docteur en 1828, et fut nommé professeur agrégé en 1832. Peu après, I. Dubois entra à l'Académie de Médecine, où se fait remarquer par son érudition et le sentiment des convenances académiques. En 1847 il succéda à M. Pariset dans les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie. Chargé en cette qualité de faire l'éloge des académiciens décédés, I. Dubois sait donner chaque année à cette composition littéraire un charme puissant, qui nous paraît surtout résulter de la façon large dont il trace les portraits, combinée à un heureux emploi du récit anecdotique; les éloges de Broussais et d'Ant. Dubois peuvent être cités comme des modèles du genre.

M. Dubois a renoncé à l'exercice de la médecine pour se livrer entièrement aux devoirs de sa position scientifique. Il publie dans le *Bulletin de l'Académie* toutes les communications faites en séance académique, et rédige la partie historique des *Mémoires* de cette société. M. Dubois en outre composé un grand nombre de travaux, dont voici les titres : *Mémoire sur l'identité et les différences de l'hystérie et de l'hypochondrie*, couronné par la Société de Médecine à Bordeaux; 1830; — *Dissertation sur le somnambulisme, considéré sous le rapport sémiologique*; in-8°, Paris, 1832; — *Histoire philosophique de l'Hypochondrie et de l'Hystérie*; in-8°, Paris, 1833, in-4°; — *Mémoire sur l'instinct et les déterminations instinctives* *Mém. de l'Ac. de Méd.*, tome II, 1833; — *Nouvelles Inductions applicables à l'étude de l'Idiotie et de la Démence* (*Mém. de l'Ac. de Méd.*, tome V, 1836); — *Traité de Pathologie générale*, 2 vol. in-8°; Paris, 1837; — *Traité des Études médicales, ou de la manière d'enseigner et d'enseigner la médecine*; 1 vol. in-8°, Paris, 1838; — *Préleçons de Pathologie expérimentale*; 1 vol. in-8°, Paris, 1841; — *Histoire académique du Magnétisme animal* (mise en commun avec M. Burdin); 1 vol. in-8°, Paris, 1841; — *Mémoire sur les progrès récents de la médecine comparés à ceux de la chirurgie*; in-4° (*Mém. de l'Ac. de Méd.*, tome XI, 1846); — *Notice historique sur les ouvrages et la personne de M. Charvin*; in-8°, Paris, 1845; — *Examen des doctrines de Camille, Gall et Broussais*; 1 vol. in-8°, Paris, 1846; — *Éloges de M. Pariset, Broussais, Antoine Dubois, Anthelme Richerand, Louis Boyer, Orfila, Desormeaux, Capuron, Louis, Baudelocque*; ces quatre derniers collectivement; in-4°, Paris, 1847, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54; — *Documents pour servir à l'Histoire de l'Académie royale de Chirurgie* (*Mém. de l'Acad. de Méd.*, tome XVI); Paris, 1851. Ce sont qu'un extrait d'une histoire complète de

cette académie, à laquelle M. Dubois travaille en ce moment. M. Dubois vient d'être désigné par le ministre de l'instruction publique pour la direction du classement des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie à la Bibliothèque impériale. C'est un travail considérable, dont les deux premières parties sont déjà publiées et servent de règle au remaniement qui s'opère en ce moment à cette riche bibliothèque (*voy. Rapports adressés à M. le ministre de l'instruction publique*, 1855). D^r DUGRAUSSOY.

Documents particuliers. — Lousandre et Bourquelot, *La Littérat. contemporaine*.

DUBOIS (Pierre), horloger français, né le 15 décembre 1802, à Châtellerault (Vienne). Il entra dans les ateliers de Lepaute, et fournit à divers recueils scientifiques, particulièrement à l'ouvrage intitulé : *Le Moyen Âge et la Renaissance*, des articles spéciaux sur l'horlogerie. Ces articles furent bientôt suivis d'un ouvrage important ayant pour titre : *Histoire de l'Horlogerie ancienne et moderne, précédée de Recherches sur la mesure du temps dans l'antiquité, et suivie de la Biographie des Horlogers les plus célèbres de l'Europe*; Paris, 1849-50, in-4°, avec 200 gravures sur bois, intercalées dans le texte. On a en outre de M. Dubois : *La Tribune chronométrique*, journal spécial, interrompu (1 vol. gr. in-8°, orné de figures); — *Des Fabriques d'Horlogerie de la Suisse et de la France*; Paris, 1853, in-18; — des articles relatifs à l'horlogerie, dans *La Patrie*, le *Magasin pittoresque*, etc. F. DENIS.

Documents particuliers.

III. Dubois par ordre de noms doubles, de lieu ou de noblesse, etc.

DUBOIS D'ANNEMETS (Daniel), historien français, né en Normandie, tué à Venise, en 1627. Il vint jeune à Paris, et s'attacha à Puylaurens, qui le fit entrer au service de Gaston, frère du roi Louis XIII. « Dubois, dit Moréri, était un homme extrêmement fin et adroit, cependant mauvais courtisan. » Ayant encouru la disgrâce de Gaston pour s'être rendu sans son ordre au siège de La Rochelle, il alla chercher en Italie une occasion de se signaler. Il fut tué en duel à Venise, par un gentilhomme français, nommé Ruvigui. Dubois laissa des mémoires publiés sous le titre de : *Mémoires d'un Favori de son altesse royale Monsieur le duc d'Orléans*; Leyde, 1667, in-12; réimprimés à Amsterdam, en 1702; on les trouve aussi à la suite des *Mémoires d'Angoulême, d'Estrees et de Dégeant*; Paris, 1756, 4 vol., in-12. Les *Mémoires* de Dubois contiennent l'histoire de Gaston d'Orléans depuis sa naissance, en 1608, jusqu'à la mort du comte de Chalais, en 1626.

Lelong, *Bibliothèque Historique de la France*. — Bayle *Correspondance*. — Moréri, *Grand Diction. Histor.*

DUBOIS-DUBAIS (Louis-Thibault, comte), homme politique français, né à Cambremer (Nor-

mandie) en 1743, mort le 1^{er} novembre 1834. Il était chevalier de Saint-Louis et capitaine de cavalerie dans la maison du roi au moment où s'annoncèrent les premiers symptômes de la révolution, pour laquelle il témoigna des sympathies. Dès 1789 il publiait une brochure dont on a cité avec raison la sagesse. Elle avait pour titre : *Mon opinion motivée, ou le vœu d'un gentilhomme normand à la noblesse normande*. En septembre 1791 Dubois-Dubais fut nommé député à l'Assemblée législative, et au mois de septembre 1792 il alla siéger à la Convention nationale. Lors du jugement de Louis XVI, il demanda le renvoi au peuple, convoqué en assemblées primaires; puis, devant se conformer aux termes passés dans la délibération pour la position des questions, il vota la mort dans le cas d'invasion du territoire par les armées étrangères; il se prononça ensuite pour l'appel au peuple et pour le sursis; en un mot, il vota tous les moyens dilatoires. Pendant la durée de la session de la Convention, il alla trois fois en mission, et sut allier l'humanité à l'énergie. Revenu à Paris, il fit après le 9 thermidor rendre à la liberté les cultivateurs emprisonnés comme suspects; il défendit l'un des proscrits du 31 mai, Henri Larivière, obtint la suspension du décret d'érection d'une colonne infamante à Caen contre les fédéralistes, demanda la réintégration du général Kellermann, fit adopter, après l'avoir proposé, un projet sur la police militaire. Devenu membre du Conseil des Cinq-Cents, il fit voter des fonds pour le paiement des veuves et des enfants des militaires invalides, et présenta des vues utiles sur le recrutement de l'armée. Au Conseil des Anciens, où il passa en 1798, il se prononça contre l'impôt du sel, et s'éleva contre les dilapidateurs des deniers publics. Après le 18 brumaire an VIII, il fut envoyé en qualité de commissaire dans les quatre départements de la rive gauche du Rhin. A son retour, il fut nommé sénateur, et plus tard devint comte de l'empire, commandant de la Légion d'Honneur et titulaire de la sénatorerie de Nîmes. En 1814 il se prononça pour la formation d'un gouvernement provisoire et, quelque temps après, pour le rétablissement des Bourbons. Il signa ensuite l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, mais sous la condition que l'on y introduirait les changements indiqués par l'opinion publique. Retiré à Bruxelles par suite de l'application qu'on lui avait faite, à tort évidemment, de la loi du 12 janvier 1816, relative à ceux qui avaient voté la mort de Louis XVI, il fut rappelé en 1818. Depuis il a vécu éloigné de la carrière politique. On a de lui : *Observations justificatives sur les votes conditionnels dans la malheureuse affaire du roi Louis XVI*; in-80.

Gal. hist. des Contemp. — Arnault, Jouy, etc., *Nouv. Biographie des Contemporains*.

DUBOIS DE CRANCÉ (Edmond-Louis-Alexis), général français, né à Charleville (Champagne), en 1747, mort à Relheil, le 29 juin

1814. Il servit quelque temps dans les mousquetaires du roi, puis devint lieutenant des maréchaux de France. Élu, en 1789, député aux états généraux par le tiers état du bailliage de Vitry-le-Français, il demanda l'organisation de la garde nationale, sollicita le rachat des droits féodaux, et obtint l'établissement d'un jury pour juger les délits de presse. L'initiative qu'il avait prise dans toutes les questions militaires, le fit nommer, à la fin de la session, maréchal de camp; mais ne voulant pas servir sous les ordres de La Fayette, il entra simple garde national dans le bataillon de la section des Blancs-Manteaux. Il fut ensuite appelé (septembre 1792) à la Convention par le département des Ardennes. A peine entré, il se fit remarquer par la violence de ses opinions démocratiques, et celui qui s'était opposé à ce que le roi changeât le titre de *roi de France* en celui de *roi des Français*, celui qui quelques mois auparavant traitait « d'exécrable citoyen quiconque douterait que la constitution ne fasse le bonheur du peuple et du roi », prit plusieurs fois la parole dans le procès de Louis XVI, et conclut au rejet de l'appel au peuple par ces mots : « Vengeons notre patrie du tyran qui a voulu l'asservir. Disons ensuite au peuple : Faites voler nos têtes sur l'échafaud, nous rendrons grâce aux dieux, nous avons sauvé la patrie (séance du 31 décembre 1792). » Après avoir appuyé de tout son pouvoir la prescription prononcée contre les Girondins, il se choisit pour marcher contre la ville de Lyon, qui refusait de souscrire aux ordres de la Convention (1). Dès le 24 août Dubois de Crancé, qui

(1) Une rectification est indispensable au sujet de ce siège mémorable. La *Biographie Michoud* dit : « Ne pouvant rien obtenir de son... par exhortations ni par menace... (1) Du... résolut d'en faire le siège, et... le général Doppet... man, qui commandait une... Savois, p... mencer les attaques; mais cet... ne put s... miner à l'exécution des mesures... employer; il prétendit que sa... pour repousser l'ennemi qui menaçait... retourna à son armée. » Entre autres... insérées au *Moniteur* (3 avril, 25 et 26... documents prouvent que, loin de refuser... dres de la Convention, Kellermann... à ce siège, où il commanda depuis le... (8 avril) jusqu'au 11 septembre, qu'il... le général Doppet. — *Moniteur* du 22 a... tion faite à la ville de Lyon. — 8 avril 1793. — Nous, François... général des armées de la répub... dant en chef celles des Alpes et... république française, une et indivi... voir que m'a conféré la Conv... réquisition des représentants... Alpes, je somme les citoyens de... dans le délai d'une heure à l'arr... sentants du peuple, de me R... ville, d'y recevoir toutes les t... que, etc.... Faute par les... mettre à la loi. Je déclare q... les... Je mets sous leur resp... qui pourraient en résulter. » deux pièces suivantes mont... près la menace : « Quartier-général... vous envoie ci-joint, citoyens rep... de l'armée devant Lyon. Vous verrez

arrivé devant Lyon que le 12, annonçait terminés les succès obtenus par les républicains : « Le feu a commencé hier à quatre heures du soir. Après trente heures inutilement à la réflexion, les boulets rouges ont infligé le quartier de la Porte-Sainte-Claire; les incendies ont commencé leur effet à dix heures du soir, mais n'ont pas été conséquent jusqu'à minuit, cette heure il s'est manifesté le plus terrible incendie vers le quai de la Saône; d'immenses magasins ont été la proie des flammes, et le bombardement a cessé à sept heures. L'incendie n'a rien perdu de son activité à ce moment, qu'il est cinq heures du soir : on voit que Bellecour, l'arsenal, le Port du Rhône, la rue Mercière, la rue Tupin et autres rues, sont totalement incendiées; on peut la perte de ces deux nuits à deux cents millions. » Malgré ces résultats, Dubois de Crancé, accusé de modérantisme, fut appelé à la Convention, et même arrêté, mais bientôt remis en liberté. Il fit alors cause commune avec les jacobins; et, ne voulant pas que la société se trouvât mélangée, il proposa, au nom d'ironie (*Moniteur* du 2 janvier 1794), la Société autorisât son président à faire une proposition à l'homme qui se présente pour être guillotiné : Qu'as-tu fait pour être pendu si la révolution arrivait? « Certains sentiments que j'ai contre Robespierre me font à la fois à la fois jeter bientôt dans le parti de Tallien, et j'aida puissamment dans la journée du 10. Il ne rompit pas cependant entièrement avec les jacobins; mais voyant le régime révolutionnaire miné de plus en plus, il se prononça pour la cassation, et porta une accusation contre Maignan l'élargissement des prisonniers sous le régime de la terreur, et enfin l'arrestation de Robert Lindet, qu'il accusait d'être l'auteur principal des malheurs à Lyon « pour avoir, disait-il, exagéré l'usage de salut public la situation politique de cette ville ». Devenu membre du Comité de Cinq-Cents, Dubois de Crancé défendit la cause de la cassation du Directoire contre la cassation à l'occasion du procès de La Villeurnois, qui était accusé d'avoir organisé une conspiration pour le réta-

blissement de la république bombardent cette ville avec le feu de la république pas que très-incessamment je pourrais apprendre la reddition de cette ville rebelle. — *Kiermann*. » — *Bulletin de l'armée devant Lyon* 25 août. — Les batteries du camp de Caluire ont commencé à tirer à boulets rouges dans la nuit du 25. Le feu a été très-vif... Le feu a éclaté dans les maisons du quartier Sainte-Claire... Les jacobins placés à la Guillotière aux batteries de la nuit, animés par le succès de leurs camarades et par l'émulation, firent jouer leurs redoutables canons, qui ne tardèrent pas à allumer un incendie. Ces succès doivent nous réjouir... » Signé *Kiermann*. » Par le rapprochement des dates et des circonstances, on se convaincra que le siège fut presque terminé par Kiermann, qui ne fut guère que le général Doppet que le 27 septembre.

blissement de la royauté. Sorti du Conseil en 1797, il fut successivement appelé aux fonctions d'inspecteur général d'infanterie (1798), et enfin (14 septembre 1799) à celles de ministre de la guerre en remplacement de Bernadotte. Disgracié à la suite du 18 brumaire, auquel il s'était opposé de tout son pouvoir, Dubois de Crancé rentra dans la vie privée. La *Biographie des Contemporains* raconte ainsi cette disgrâce : « Dubois de Crancé n'ayant pu renverser les projets du général Bonaparte, ne manqua pas de lui rendre ses hommages. — « Je croyais que vous m'apportiez votre portefeuille, » — répondit le premier consul. Celui-ci comprit ce qu'on exigeait de lui, et donna sa démission (11 novembre 1799). »

Dubois de Crancé a publié plusieurs ouvrages politiques, tels que : *Examen du Mémoire du premier ministre des finances*, lu à l'Assemblée nationale le 6 mars 1790; — *Lettre à mes Commettants, ou compte-rendu des travaux, des dangers et des obstacles de l'Assemblée nationale*; 1790; — *Entendons-nous! dialogue entre deux jacobins*; — *A Montesquieu, en réponse à son libelle prétendu justificatif de sa conduite devant Genève*; 1792; — *Observations sur la constitution militaire, ou bases du travail proposé au comité militaire*; 1789; — *Discours sur notre situation politique, prononcé aux Jacobins le 22 nivôse an II*; — *Opinion sur Louis XVI*; — *Opinion sur les moyens de restauration du crédit public*; 7 ventôse an IV; — *Rapport sur le traitement des invalides de l'Hôtel des Invalides détachés de ceux retirés avec pension de solde et demi-solde*; 1791; — *Réponse à mes improbateurs*; — *Seconde Lettre à mes Commettants sur l'organisation des gardes nationales*; 1791; — *Rapport et projet de décret sur la situation des armées*; 18 pluviôse an III; — *Réponse aux inculpations de mes collègues Couthon et Maignet*, 1^{re} et 2^e partie; 1793. D'après Ersch, Dubois de Crancé a travaillé à la rédaction de *L'Ami des Lois*. A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — Ersch, Fr. lit.

DUBOIS-FONTANELLE (*Jean-Gaspard*), littérateur français, né à Grenoble, le 29 octobre 1737, mort dans cette ville, le 15 février 1812. Après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il vint chercher fortune à Paris, où, grâce à la recommandation de l'abbé de Mably, son compatriote, il fut employé, dès 1754, à la rédaction de l'*Année littéraire* de Fréron. En 1762 et 1763 il fit jouer au Théâtre-Français deux comédies, *Le Connaisseur* et *Le Bon Mari*, qui n'eurent aucun succès. Il écrivit ensuite des contes, des traductions, de la philosophie, etc.; mais ces ouvrages, pour la plupart commandés par les libraires et composés à la hâte, passèrent inaperçus; le nom de leur auteur était même demeuré à peu près inconnu, lorsqu'un drame fort médiocre, *Éricie, ou la restale*, qu'il voulut donner aux Français, le tira

tout à coup de l'obscurité en occasionnant une grosse affaire. Le censeur chargé, selon l'usage, d'examiner la pièce s'effraya de la hardiesse du sujet; il y trouva des choses si fortes contre les couvents et les religieuses, qu'il se crut, en conscience, obligé d'en référer à l'archevêque de Paris. Celui-ci, scandalisé au plus haut degré, en référé à son tour à la Sorbonne : or voici, d'après Bachaumont, quel fut le résultat de cet examen : « Les vestales, dit-il, sont tellement déflorées et polluées par ces sages maitres qu'il n'y a plus moyen de les présenter au public dans l'état de turpitude où ces vieux docteurs les ont mises. M. de Fontanelle prend le parti de remettre son drame dans le portefeuille. » On était alors au plus fort des querelles philosophiques soulevées par les encyclopédistes, et les scrupules de la censure firent grand bruit dans le public. De toutes parts on voulut lire la pièce de Dubois-Fontanelle; on en fit courir des copies manuscrites, que chacun s'arrachait avec avidité, puis on l'imprima clandestinement. En juin 1768, elle fut jouée sur le théâtre de Lyon : les spectateurs la reçurent avec les plus grands applaudissements; mais là, comme à Paris, elle devint une question de religion, et le prévôt des marchands de cette ville, pressé par ce qu'on appelait alors la cabale des dévots, en défendit la représentation. Le pouvoir ne s'en tint pas à ces rigueurs : peu de mois après, il fit condamner à la marque et à cinq ans de galères trois malheureux colporteurs coupables d'avoir débité *La Vestale*. Cette affaire, dont le retentissement fut grand, attira pendant plusieurs années l'attention publique sur l'auteur, que l'on appela dès lors dans le monde littéraire *M. de Fontanelle*, tout court. Il publia encore plusieurs autres ouvrages aujourd'hui oubliés, mais qui eurent dans le temps un certain succès, grâce à la réputation de *La Vestale*. Outre sa collaboration à l'*Année littéraire* de Fréron, il prit part à la *Gazette de Deux-Ponts*, de 1770 à 1776, et rédigea la partie politique du *Mercur de France* de 1778 à 1784. Au commencement de la révolution, il se retira dans son pays natal, où il devint professeur de belles-lettres à l'école centrale, bibliothécaire de Grenoble, et enfin doyen de la Faculté de cette ville. On a de lui : *Le Connaissieur*, comédie en deux actes et en vers; La Haye, 1762, in-8°; — *Le Bon Mari*, comédie en un acte; Paris, 1763, in-8°; — *Aventures philosophiques*; Tunquin (Paris), 1765, in-12; — *Nouvelle traduction des Métamorphoses d'Ovide*; Paris, 1766, 2 vol. in-8°; souvent réimpr. : la 1^{re} éd. est anonyme, celle de 1772 porte le nom du traducteur; — *Pierre le Grand*, tragédie; Londres (Paris), 1766, in-8°; — *Naufrages et Aventures de P. Viand*; Bordeaux et Paris, 1768, in-12; réimpr. sous le même titre, en 1770 et 1780, et sous le suivant, en 1768 : *Effets des Passions, ou mémoires de M. de Floricourt*; Londres et Paris, 3 vol. in-12; — *Éricie, ou la vestale*,

drame en trois actes; Londres, 1768, in-8°; souvent réimpr.; — *Essai sur le feu sacré et sur les Vestales*; Amsterdam et Paris, 1768, in-8°; — *Vie de P. Arélin et de Tassoni*; 1768, in-12; — *Anecdotes africaines*; Paris, 1775, in-12; — *Vézins*, drame en trois actes; Bouillon, 1779, in-8°; — *Nouveaux Mélanges sur différents sujets, contenant des essais dramatiques, philosophiques et littéraires*; Bouillon, 1781, 3 vol., in-8°; — *Théâtre et Œuvres philosophiques, égayés de contes nouveaux, dans plus d'un genre*; Londres et Paris, 1785, 3 vol. in-8°; — *Anna, ou l'héritière galloise*, trad. de l'anglais de miss Bennett; Paris, 1786, 4 vol. in-12; — *Clara et Emmeline, ou la Bénédiction maternelle*, trad. de l'anglais de miss Helme; Londres et Paris, 1788, 2 vol. in-12; — *Contes philosophiques et moraux*; 1779, 2 vol. in-18; — *État actuel de l'Empire Ottoman*, traduit de l'anglais d'Abadi; Paris, 1792, 2 vol. in-8°; — *Cours de Belles-Lettres* (ouvrage posthume); Paris, 1813-1839, 4 vol. in-8°.

A. ROCHAS (de Die).

A. Rochas, *Biographie du Dupleix*. — Mém. prononcé sur la tombe de Dubois-Fontanelle, par Champollion-Figeac; dans le *Journal du département de l'Isère*, numéro du 31 février 1832. — *Quérard, Le Pion littéraire*. — Bachaumont, *Mémoires*, années 1768, 1769 et 1778. — Sabatier, *Les Siècles littéraires*.

DUBOIS-GOIRAUD ou

(Philippe). traducteur

en 1620, à Pa

il appar

ses étu

celle du violon, et s'y fit

Il fut introduit en c

Guise, qui s'attacha

de ne vouloir pas d'

mettre en état de

bois eut le courage

ans, les éléments de

dans cette étude de

de Port-Royal. A

duc de Guise, que

et un ans (1671);

à traduire les ovi

gustin. Il fut recu

12 novembre 1

Lettre de M. de

1666; — *Discours*

cal; *Discours sur*

Moïse; Paris, 1672,

sont imprimés avec

cette édition et dans les

pris le nom de Dubois de

livres de saint Aug

des Saints et Du

quelques lettres,

1676, in-12; — *Les*

De la Manière d'ens

religion chrétienne

encore instruits; avec les 7

nence, De la Tempérance,

Contre le Mensonge, traduits en français; Paris, 1678, in-12; — *Les Lettres de saint Augustin, traduites en français sur l'édition nouvelle des PP. Bénédictins, où elles sont rangées selon l'ordre des temps, revues et corrigées sur les anciens manuscrits et augmentées de quelques Lettres*; Paris, 1684, 2 vol. in-fol., 6 vol. in-8°; — *Les Confessions de saint Augustin*, traduites en français; Paris, 1686, in-8°; — *Les deux livres de saint Augustin De la Véritable religion et Des Mœurs de l'Eglise catholique, traduits en français avec des notes*; Paris, 1690, in-8°; — *Les Sermons de saint Augustin Sur le Nouveau Testament, traduits en français*; Paris, 1694, in-8°. « Dubois, dit Nicéron, mit en tête de cette traduction une longue préface, où il s'efforça de prouver que les prédicateurs doivent renoncer à l'éloquence, que la chaire ne souffre point de ces figures qui s'emparent de l'imagination, ni de ces tours qui remuent les passions; et que l'Evangile, dont la simplicité a tant de charmes, doit là-dessus servir de règle à ceux qui l'annoncent. » Arnauld réfuta cette sévérité excessive, dans un ouvrage intitulé : *Réflexions sur l'Eloquence des Prédicateurs*; Paris, 1695, in-12; — *Les Offices de Cicéron*, traduits en français sur la nouvelle édition de Grævius; Paris, 1691, in-12; — *Les Œuvres de Cicéron De la Vieillesse et De l'Amitté, avec les Paradoxes du même auteur, traduits sur l'édition latine de Grævius*; Paris, 1691, in-12.

L'abbé D'Olivet, *Histoire de l'Académie Française*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. XVI.

DUBOIS DE LE BOË (François), en latin *Sylvius*, médecin hollandais, né à Hanau, en 1614, mort à Leyde, en 1672. Sa famille était originaire de Cambrai, et portait le nom de *Dubois*. De le Boë est une corruption germanique de ce nom, et *Sylvius* en est la traduction latine. Dubois fit ses études médicales à Bâle, où il fut reçu docteur à l'âge de vingt-trois ans. Il exerça successivement la médecine à Hanau, à Leyde, à Amsterdam, et succéda en 1658 à Albert Kyper dans la chaire de médecine pratique de l'université de Leyde. Il fut élu recteur de cette université le 8 février 1669. « Ce médecin, dit Éloy, a donné l'idée de conduire les écoliers dans les hôpitaux, de leur expliquer la cause des maux qui affligent l'humanité, de leur en faire observer tous les symptômes, et de les insinuer encore par l'ouverture des cadavres, sur l'état des organes qui ont été le siège de la maladie. Cette pratique est excellente pour mettre les jeunes gens au fait de l'observation. De le Boë fut lui-même la cause du peu de progrès que firent ses disciples dans cette partie. La théorie plus fautive l'égarait dans la pratique; comme l'avait établi l'acide pour cause générale des maladies, il ne s'occupait que du dessein de le combattre par les remèdes alcalins, tant fixes que

volatils. Il réussit mieux dans l'anatomie, qu'il cultiva avec beaucoup d'ardeur; il acheva encore de mettre la chimie en réputation, par les leçons qu'il dicta dans les écoles de Leyde à un auditoire toujours nombreux. Ce professeur prit tellement à tâche d'accréditer cette science, qu'il ne cessa toute sa vie d'en vanter l'utilité; et son éloquence, son exemple, son autorité firent toute l'impression qu'il pouvait attendre. Il poussa cependant trop loin ses idées à cet égard; la nature devint toute chimiste entre ses mains; il la força même à l'être dans ses actions les plus simples. Mais il soutint une meilleure cause en défendant de tout son pouvoir la découverte du célèbre Harvey touchant la circulation du sang. Comme la vérité passe quelquefois pour un paradoxe chez les esprits prévenus, cette découverte que le médecin anglais avait annoncée en 1628 était encore rejetée comme une imagination chimérique par la plupart des professeurs de l'Europe, lorsque De le Boë monta en chaire en 1658. Les preuves qu'il amassa pour en établir l'évidence lui réussirent si bien, qu'il eut la gloire de l'avoir le premier enseignée et démontrée dans l'université de Leyde. » On a de Dubois : *De Bilis et Hepatis Usu*; Leyde, 1660, in-4°; — *Disputationum medicarum Decas, primarias corporis humani functiones naturales ex anatomia, practica et chymica experimentis deductas complectens*; Amsterdam, 1663, in-12; — *Opuscula varia*; Amsterdam, 1664, in-24; — *Collegium medico-practicum, dictatum anno 1660*; Francfort, 1664, in-12; — *Epistola apologetica contra Antonium Deusingium*; Leyde, 1664, in-12; — *Præzeos Medicæ Idea nova, liber primus*; Leyde, 1667, in-12; — *Index Materiæ Medicæ*; Leyde, 1671, in-12; — *De affectus Epidemii 1669 Leidensem civitatem depopulantis Causis naturalibus, Oratio*; Leyde, 1672, in-12; — *Novissima Idea de Febris curandis*; Dublin, 1687, in-12. Les œuvres de Dubois ont été recueillies sous le titre de *Opera medica, tam hactenus inedita, quam variis formis et locis edita, nunc certo ordine disposita et in unum volumen redacta*; Amsterdam, 1679, in-4°; Genève, 1680, in-fol. « Il y a, dit Éloy, une édition des œuvres de De le Boë publiée à Paris, 1671, 2 vol. in-8°, dans laquelle on trouve deux traités qui ne sont point dans les autres recueils des ouvrages de ce médecin. Le premier est intitulé : *Institutiones Medicæ*, le second *De Chymia*; mais De le Boë les a toujours désavoués. »

Éloy, *Dictionnaire Historique de la Médecine*. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. 1^{er}.

DUBOIS DE RIAUCOURT (Nicolas), historien français, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Conseiller d'État de Charles IV, duc de Lorraine, et intendant de ses armées, il fut envoyé en Espagne en 1655 avec le marquis du Châtelet, pour solliciter la mise en liberté

de ce prince. On a de lui : *Histoire de l'emprisonnement de Charles IV, duc de Lorraine*; Cologne, 1688, in-12.

Dom Calmet, *Bibliothèque de Lorraine*.

DUBOIS DE SAINT-GELAIS (Louis-François), littérateur français, né à Paris, en 1669, mort à Cirez-lès-Mello, en Beauvoisis, le 23 avril 1737. Chargé de l'éducation des enfants de Delaunay, directeur de la Monnaie, il obtint de celui-ci la place de contrôleur des rentes de l'hôtel de ville. Il devint ensuite secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne au congrès d'Utrecht, et profita de ses fonctions diplomatiques pour visiter les principales cours de l'Europe. A son retour, il se livra en amateur distingué à la culture des arts et des lettres, et fut nommé secrétaire de l'Académie de Sculpture et de Peinture. On a de lui : *La Philis de Scire*, traduit de l'italien de Bonarelli; Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12; — *Histoire journalière de Paris pendant l'année 1716 et les six premiers mois de 1717*; Paris, 1717, 2 vol. in-12; — *Voyage autour du Monde par Gemelli Carreri*, traduit de l'italien; Paris, 1719, 6 vol. in-12 : cette traduction est de Lenoble, mais elle a été revue par Dubois; — *Description des Tableaux du Palais-Royal, avec la vie des peintres en tête de leurs ouvrages*; Paris, 1727, in-12. Dubois fut aussi l'éditeur du recueil intitulé : *État présent de l'Espagne* (1717), dans lequel on trouve de lui un *Mémoire sur le rang et les honneurs des ducs et pairs*, présenté par le duc d'Arcos au roi Philippe V.

Mercur de France, mai 1737. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique*. — Quérard, *La France littéraire*.

DUBOIS DE JANCIGNY (Jean-Baptiste), savant et administrateur français, né à Jancigny (Bourgogne), le 22 mai 1753, mort à Moulins (Bourbonnais), le 1^{er} avril 1808. Il étudia à Paris le droit et les sciences naturelles (1); recommandé auprès du roi de Pologne, Stanislas Poniatowski, il partit, en 1775, pour Varsovie, y enseigna le droit international à l'École des Cadets, et devint promptement conseiller de cour. Il publia pendant son séjour à Varsovie l'*Essai sur l'Histoire littéraire de Pologne*, par D***; Berlin, 1778, in-12. Durant la même année, il revint sur ce sujet, et il exposa nettement son but dans un opuscule intitulé : *Réponses aux critiques sur l'Histoire littéraire de Pologne*, S. S.; 1778, in-8°. La vive affection que Poniatowski portait au jeune conseiller ne put retenir celui-ci en Pologne; un séjour de sept ans dans ce pays avait altéré profondément sa santé. Il revint en France : l'estime et la sollicitude du roi l'y suivirent; mais ce fut à ses propres efforts qu'il demanda la possibilité de continuer d'importants travaux. Mis en contact par une com-

munauté d'études avec un des plus grands caractères de cette époque, il s'attacha à Malesherbes, et se voua à l'éducation de son petit-fils, Lepeltier de Rosambo. J.-B. Dubois devint le biographe du sage magistrat; sa notice, qui parut en 1788, fut réimprimée, sous le titre de : *Notice historique sur la vie et les travaux de Ch.-G. Lamoignon de Malesherbes*; troisième édition, considérablement augmentée, Paris, 1806. Cette brochure est précédée d'une *Lettre à François de N. batteau*. Il tourmenta révolution céré avec son ami et pr il échappa miraculeu ce ne fut qu'après le prendre le cours de cette période, si agitée, de sa par un important travail nomiques; il est intitulé Feuille du Cultivateur, contenant les expériences, mémoires. observat nonces, extraits des l leurs, renfermés t ture qui a été le germes de c teur, 2^e édition, augmentée, an m. 1 Après avoir été successivement commission exécutive du cou ture et des arts (en 1795), ministère de l'intérieur (1793-1794) saire du gouvernement en mission, fut choisi par le premier conseil le département du Gard, mien préfet. On lui doit le res tranquillité et du mouven département. Il réo fit déblayer les A Carrée. Appelé réunis dans le départ de Jancigny quitta, non Moulins, où une mort prém famille. Outre les ouv nuel des Droits-r — Du Commerce, l'Europe, ou de la France en Italie, dans Russie, dans la commerciale des ment réunies à les améliorations Paris, 1806, in-8°; — bliés dans le Recue culture de la S et l'Agriculture de travail inédit: bois a aussi traités li De l'Origine ticulier. des M. Rave

(1) Dès l'année 1772 il avait publié : *Tableau annuel des progrès de la physique, de l'histoire naturelle et des arts*; Paris, in-8°. Chaque année devait voir paraître un volume de cet utile recueil.

DUBOIS DE JANCIGNY (Adolphe-Philippe), diplomate et orientaliste français, fils aîné, est né à Paris, en 1795. Il prit part aux dernières campagnes de l'empire. Mis au repos lors de la seconde restauration, il profita d'un congé que lui accorda le roi de la guerre pour repasser en Orient, où il suivait les tendances de son esprit et de ses vœux récents d'un voyage accompli au service de sa carrière. M. Dubois de Jancigny revint en France qu'en 1829. Pendant ce voyage, il se occupa aux Indes orientales, il avait étudié l'empire Indo-Britannique, qu'il entreprit de mieux faire connaître en Europe. La nécessité d'appeler l'attention des pouvoirs publics sur le goût de la Compagnie et l'avenir probable de la domination anglaise dans l'extrême Orient. Ses études de famille ramenèrent M. Dubois de Jancigny dans l'Inde Britannique en 1830, et ce fut par un inattendu de circonstances le dût à entrer au service du roi d'Aoude, le prince Salouah-Hyder. De l'assentiment des pouvoirs de France et d'Angleterre, il fut plusieurs années aide-de-camp de ce prince, qui lui confia en 1834-1835 une mission importante en Europe. Il obtint de faire passer en France sa position militaire, et fut nommé en 1840 au ministère des affaires étrangères. Ses écrits dans la *Revue des Deux Mondes* ayant attiré l'attention du gouvernement, il fut nommé en 1841 d'une mission qui le conduisit en Chine où il assista à la lutte de l'Angleterre contre l'Empire, et défendit avec succès les intérêts du commerce français jusqu'à l'arrivée de Lord Palmerston. Il reçut ensuite l'ordre de se rendre aux Indes néerlandaises et d'y étudier les ressources de la colonie de Java. Cette exploration, importante au point de vue de la statistique et du commerce, le retint dans les possessions hollandaises jusqu'à la fin de 1843. Depuis son retour en France (1846), M. Dubois de Jancigny a publié les résultats de ses recherches sur plusieurs points de l'extrême Orient. On a de lui : *État actuel de la Chine anglaise; Affaires de l'Afghanistan; Expédition anglaise au-delà de l'Inde; L'Indus; Le Sindh; L'Hindoustan; La Chine*; Paris, 1840, gr. in-8° (extraite de *Revue des Deux Mondes*); — *Progrès de la domination anglaise en Chine et dans l'Inde*; Paris, 1841, gr. in-8°; id.; — *Inde* (dans la collection *Univers*); Paris, Didot, 1845, in-8°. Cet ouvrage a été imprimé durant la mission de l'auteur, et a été publié par M. Xavier Raymond, attaché au consulat de Chine; toute la partie iconographique, si curieuse, a été exécutée sur les indications de M. Dubois de Jancigny; — *Java-O-Chine, Empire Birman* (ou Ava), *Sumatra ou Cochinchine*, etc., *Ceylan*; Paris, 1850, in-8° (dans la collection *Univers*); — *Études sur les Indes néerlandaises*

et sur Akbar, dans la *Revue des Deux Mondes* (année 1853 et 1854). M. Dubois de Jancigny est un des collaborateurs de l'*Encyclopédie du XIX^e siècle* et de la *Biographie générale*. On y remarque de lui les articles **AKBAR**; **AURENGZEB**, etc. Ferdinand Denis.

Documents particuliers.

DUBOIS, dit de la Loire-Inférieure (Paul-François), publiciste français, né le 2 juin 1795, à Rennes. Il fit ses études au lycée impérial de sa ville natale. En 1812 il entra comme élève à l'École Normale, et fut nommé en 1814 régent de mathématiques au collège de Guérande (Loire-Inférieure). Il occupait ces fonctions quand l'empereur revint de l'île d'Elbe; et, bien qu'il eût refusé de prêter serment à l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, il ne fut en aucune manière inquiété dans sa position. M. Dubois s'enrôla alors volontairement dans la fédération bretonne, dont l'organisation avait été sanctionnée par Carnot, ministre de l'intérieur, et prit part à la défense de Guérande, attaquée par les royalistes. Lors de la seconde rentrée des Bourbons, M. Dubois fut révoqué de ses fonctions. Mais cette disgrâce fut de courte durée, car dès le mois de novembre 1815 il fut nommé régent de langue grecque, puis de rhétorique, au collège de Falaise. En 1818 il devint professeur de seconde au lycée de Limoges; puis, en octobre 1819, professeur de rhétorique au lycée de Besançon, et d'éloquence française à la faculté des lettres de cette même ville. En 1820 M. Dubois fut appelé à Paris en qualité de professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. Il n'y resta que jusqu'en mai de l'année suivante, époque à laquelle il se vit, pour des motifs politiques, suspendu de ses fonctions. Le professeur disgracié consacra aux lettres les loisirs que lui faisait l'université. Déjà il avait collaboré aux *Tablettes universelles*, et fourni plusieurs articles au *Censeur européen*. Il entreprit alors une publication plus importante, celle du *Globe*, qu'il fonda avec le concours de MM. Lachevardière et Pierre Leroux, et dont, avec lui, les principaux rédacteurs furent MM. Duvergier de Hauranne, Cavé, Dittmer, Ch. Magnin, Armand Carrel, Jouffroy, Damiron. Le 15 février 1830 *Le Globe* devint journal quotidien, et ouvrit cette nouvelle phase de son existence par la publication de l'article intitulé *La France et les Bourbons en 1830*, pour lequel M. Dubois, qui en était l'auteur, fut appelé en cour d'assises. Il plaida lui-même sa cause, assisté de M. Ch. Renouard, et se vit condamné à quatre mois de prison et 2,000 francs d'amende. Il ne tarda pas à obtenir sa translation dans une maison de santé; et c'est là que le 27 juillet ses amis vinrent lui apporter la nouvelle des *ordonnances de Juillet* et de l'insurrection qui s'en suivit. De graves intérêts étaient engagés dans la publication du *Globe*. C'est pourquoi, dès le 27 au soir, M. Dubois crut devoir se rendre dans les

bureaux de ce journal et en reprendre momentanément la direction. La distribution à domicile étant devenue impossible, *Le Globe* parut ce jour-là sous forme d'affiches mais le 30 juillet recommencèrent les publications régulières, et M. Dubois conserva jusqu'au 14 août la direction du journal. Des dissentiments étant survenus entre les fondateurs du *Globe*, la liquidation s'en suivit, ainsi que la retraite de M. Dubois, et M. Pierre Leroux fut alors le rédacteur en chef et le gérant du nouveau *Globe*, qui devint l'organe de la doctrine saint-simonienne. La conséquence de la condamnation de M. Dubois en cour d'assises avait été sa radiation des cadres universitaires. Il s'y vit rétabli en octobre 1830, avec le titre d'inspecteur général des études. En juillet 1831 il fut élu député par le collège de Nantes. A partir de ce moment, il siégea pendant dix-sept années à la chambre des députés, où il fut constamment envoyé par le même arrondissement. Dans cet intervalle, il fut nommé, en mai 1839, conseiller titulaire de l'université, et, en mars 1840, directeur de l'École Normale supérieure : il avait remplacé dans ces deux emplois MM. Villenain et Cousin, devenus ministres. Pendant cette période de dix-sept années, M. Dubois fut secrétaire de la chambre durant plusieurs sessions, fit partie d'un grand nombre de commissions, et prit part à d'importants travaux. Les événements de février 1848 vinrent mettre fin au mandat législatif de M. Dubois. Cette même année aussi il quitta la chaire de littérature française, qu'il occupait à l'École Polytechnique depuis 1834. M. Dubois conserva au conseil de l'instruction publique ses fonctions universitaires, et continua de les exercer sous les ministères successifs de MM. Carnot, Vaulabelle, Freslon, de Falloux, de Parieu, de Crouzeilles, Giraud, et pendant les premiers mois de l'administration de M. Fortoul. En avril 1852, la dissolution de l'ancien conseil de l'instruction publique eut pour conséquence la retraite de M. Dubois. Outre les travaux cités, on a de lui, dans la *Collection des Mémoires sur l'Histoire de France* (année 1824) la traduction d'un volume ayant pour titre : *Eglise de Reims sous Flodoard*.

C. MALLET.

Renseignements particuliers.

DUBOIS. Voy. BRETTEVILLE.

DUBOIS (Jérôme). Voy. BOS.

DUBOIS dit CRESTIN. Voy. CRESTIN.

DUBOIS (L'abbé). Voy. LIMON.

DUBOS (Charles-François), écrivain ecclésiastique français, né près de Saint-Flour, en 1661, mort à Luçon, le 3 octobre 1724. Il était grand-vicaire de l'évêque de Luçon et doyen du chapitre de la cathédrale. On lui doit la continuation des *Conférences de Luçon*, dont l'abbé Louis avait donné 5 vol. en 1685, et qui forment aujourd'hui 26 vol. in-12. On a encore

de lui : *Vie de Barillon, évêque de Luçon; Delft (Rouen)*, 1700, in-12.

Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*.

DUBOS (Marie - Jeanne RENARD, dame), femme graveur, née à Paris, vivait en 1720. Elle était élève de C. Dupin, dont elle réussit à imiter l'exécution. On cite d'elle divers sujets d'après Robert, les demoiselles Rosalba, Basseporte et quelques autres peintres. La plus connue de ses gravures est *Une jeune Fille caresse un lapin*, d'après Mlle Basseporte. M^{me} Dubos a aussi gravé plusieurs sujets dans *Versailles immortalisée*; Paris, 1720, 2 vol. in-4°.

Besan, *Dictionnaire des Graveurs. — Dictionnaire biographique et pittoresque*.

DUBOS (Jean-Baptiste), historien et critique français, né à Beauvais, en décembre 1679, mort à Paris, le 23 mars 1742. Fils d'un marchand, échevin de Beauvais, il fit dans cette ville ses premières études, et vint les achever à Paris. Après avoir été reçu bachelier de Sorbonne en 1691, il entra dans les bureaux des affaires étrangères sous M. de Torcy. Ce ministre reconnut le mérite de l'abbé Dubos, et le chargea de missions auprès de diverses cours de l'Europe : en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Hollande. L'abbé Dubos s'en acquitta en négociateur habile, et prit une part importante aux traités conclus à Utrecht, à Bade et à Rastadt. Le duc d'Orléans et le cardinal Dubois firent de ses talents le même usage que Torcy et avec le même succès. Ses services furent récompensés par des bénéfices et des pensions, et enfin par l'abbaye de Notre-Dame de Reims près de Beauvais. Il fut reçu en 1720 à l'Académie Française, et remplaça, deux ans après, Dacier en qualité de secrétaire perpétuel. Il mourut à la suite d'une maladie longue et douloureuse. Quelques jours avant sa fin il répétait ces mots d'un ami : « La mort est une loi, et non une peine. » Il ajoutait que trois choses doivent nous consoler de la perte de la vie : « Les amis que nous avons perdus ; le peu de gens dignes d'être aimés que nous laissons après nous ; le souvenir de nos sottises, et l'assurance de n'en plus faire. » L'abbé Dubos joignait à un caractère doux et obligeant des connaissances variées et étendues. On a de lui : *Histoire des quatre Gordiens, prouvée et illustrée par les médailles*; Paris, 1695, in-12. On n'admet ordinairement que trois Gordiens. Dubos soutint avec beaucoup d'érudition qu'il y en a en quatre. Cette opinion paradoxale eut plusieurs réfutations, auxquelles Dubos répondit de son mieux dans ses *Vindictes pro quatuor Gordianorum Historiis*; Paris, 1700, in-12; — *Les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente*; Amsterdam, 1704, in-12. « Ce livre, dit Languet-Dufresnoy, fut fort goûté en France, mais il ne fit pas beaucoup d'impression sur les Anglais. » Cependant Dubos annonçait un fait qui n'est accompli soixante-dix ans plus tard, c'est-à-dire

américaines de leur médecine, d'autres prédisent l'Angleterre; elles ne se font pas d'aliénés, et on a dit que pour répondre à son livre quatre mots : *Les de l'erre mal entendus par Dubos*; — *Manifeste de Maximilien de Bavière, contre Léopold, d'Allemagne*; 1705, in-8°; — *His- la ligue faite à Cambrai entre le pape, Maximilien I^{er}, empereur, II, roi de France, Ferdinand V, roi et tous les princes d'Italie contre ue de Venise*; Paris, 1712, 2 vol. — *Critiques sur la Poésie et e*; 1719, 2 vol. in-12. « Tous a d'un v, dans son *Siècle de e* le avec fruit; c'est le livre le crit sur ces matières us de l'Europe. Ce qui fait ue cet ouvrage, c'est qu'il n'y a que eurs et beaucoup de réflexions vraies, et des. Ce n'est pas un livre rue. L'auteur pense et fait penser. our pas la musique; il n'avait e de vers, et n'avait pas un tableau, beaucoup lu, vu, entendu et réflé- ire critique de l'établissement française dans les Gaules; 3 vol. in-4°. Ce livre, le plus im- de l'abbé Dubos, repose sur une hypothétique, mais habilement pré- audacieusement défendue, savoir que possession des Gaules par les Francs lissement pacifique, et non pas une a que ce système soit tout juste le érité, il a cependant rendu service historique en suscitant la réputation au. Voici comment celui-ci juge le l'abbé os : « Cet ouvrage a séduit s, parce qu'il est écrit avec beau- ce qu'on y suppose éternellement ce- tion; parce que plus on y mian- es, plus on y multiplie les proba- le qu'il a douté, pour com- l. Mais quand on examine bien, colosse immense qui a des pieds e est parce que les pieds sont d'ar- colosse est immense. Si le système bos avait eu de bons fonde- it pas été obligé de faire trois pour le prouver, il aurait tout son sujet; et sans aller chercher ce qui était très-loin, la raison erait chargée de placer cette ve- ne des autres vérités. L'histoire auraient dit : « Ne prenez pas tant rons témoignage de vous. » complète du système de l'abbé Augustin Thierry, *Recits méro-*, t. I. a encore de l'abbé Dubos la

traduction des trois premières scènes du *Caton* d'Addisson. Cette traduction a été imprimée dans les *Nouvelles littéraires de la Haye* d'octobre 1716.

Journal des Savants d'août 1791. — Moréri, *Grand Dictionnaire Historique*. — Quérard, *La France litté- raire*.

* **DUBOS** (Mathieu), pamphlétaire de l'époque de la Fronde. On trouve dans la multitude des écrits connus sous le nom de *Mazarinades* sept pièces de sa composition, tant en latin qu'en français, soit en prose, soit en vers. La meilleure a pour titre : *Icon tyranni in invectiva contra Mazarinum expressa*. Elle est d'une bonne latinité, et ne manque ni de vigueur ni d'élégance. Les *Mémoires* du cardinal de Retz portent que le marquis de Vardes fit couper le nez à Dubosc-Montandré, autre pamphlétaire de l'époque, pour avoir insulté sa sœur, la maréchale de Guébriant; mais les souvenirs du cardinal, qui écrivait vingt ans après l'événement, le trompent; c'est contre Mathieu Dubos que fut commis, en 1651, cet acte de lâche et cruelle vengeance, et le marquis vengeait une injure personnelle. Loret, qui, dans son journal en vers, raconte jour par jour ce qui se passait à Paris, explique que les laquais du marquis se saisirent du libelliste, et

Coupèrent à coups de rasoir
Son très-infortuné nascent.

On ignore les autres circonstances de la vie de Mathieu Dubos.

Moreau, *Bibliographie des Mazarinades*.

DUBOSC. Voyez Bosc (Du).

DUBOSC-MONTANDRÉ, écrivain politique, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle; il fut un des plus féconds pamphlétaires de la Fronde. Ayant été maltraité par ordre du prince de Condé, qu'il avait déchiré dans un libelle, il jura de se venger. Le prince en fut averti; il jugea à propos d'adoucir par quelque prévenance la colère qu'il avait excitée, et la plume vénale de son antagoniste lui fut acquise. Tel est le récit qu'on a souvent reproduit, et qui repose peut-être sur une méprise; quoi qu'il en soit, quarante à cinquante pièces publiées en 1650, 1651 et 1652, forment l'œuvre de Dubosc-Montandré : toutes sont destinées à louer et à défendre le prince de Condé; elles sont écrites avec une facilité déplorable, et, dans la chaleur de l'argumentation, l'auteur s'emporte à des excès sanguinaires odieux; il n'hésite pas à crier : « Point, point de Mazarins! point de Mazarins! point de Mazarins! main basse sur cette maudite engeance! point de quartier! tue! tue! tue! » Dans un libelle intitulé *Le Point de l'Ovale*, et remarquable par l'exagération des idées démocratiques, on remarque des phrases dans le genre de celle-ci : « Faisons carnage, sans respecter ni les grands ni les petits, ni les jeunes ni les vieux, ni les mâles ni les femelles, afin que même il n'en reste pas un seul pour en conserver le nom. »

De pareils excès ne pouvaient rester impunis ; le parlement condamna plusieurs de ces terribles pamphlets à être brûlés par le bourreau, et défendit de les vendre, publier ou débiter sous peine de mort. C'est encore chez Dubosc-Montandré qu'on trouve une assertion reproduite avec éclat un siècle et demi plus tard : « Les grands ne sont grands que parce que nous les portons sur nos épaules ; nous n'avons qu'à les secouer pour en joncher la terre. » Il avance un principe que n'aurait certes pas désavoué Danton, et qu'on croirait sorti de la bouche de Saint-Just : « En matière de soulèvement, on n'est coupable que d'avoir eu trop de modération. » Malgré tant d'emportement, Dubosc-Montandré ne voulait une révolution qu'au profit du prince dont il avait embrassé la cause ; il jugea prudent de quitter la France avec lui en 1652. En 1656 il dédiait à *Messieurs du chapitre de Liège* une *Vie de saint Lambert*. Il rentra avec le prince après la paix des Pyrénées, et se mit à publier des ouvrages historiques, tels que la *Suite des Ducs de la basse Lorraine* ; 1662 ; — *l'Histoire et politique de la maison d'Autriche* ; 1670. La cour continua sans doute de redouter son humeur tracassière, car en 1667 ou 1672 il fut mis à la Bastille. Dans ses derniers jours, il était réduit à composer des sermons pour subsister, et il mourut dans une grande indigence.

G. BRUNET.

Salut-Aulaire, *Histoire de la Fronde*. — Moreau, *Bibliographie des Mazarinades*.

DU BOUCHAGE (François-Joseph DE GRATET, vicomte), homme d'État français, né à Grenoble, le 1^{er} avril 1749, mort à Paris, le 12 avril 1821. Il entra à quatorze ans dans le corps de l'artillerie. Il était pourvu du titre d'inspecteur général depuis le 1^{er} juillet 1792, lorsque, cédant aux instances répétées du roi et de la reine, il accepta, le 21 du même mois, les fonctions de ministre de la marine. Quand, le 10 août, le conseil fut donné à Louis XVI d'aller se mettre avec sa famille sous la protection de l'Assemblée nationale, Du Bouchage combattit ce projet avec une chaleur qui ébranla un moment le roi. L'infortuné monarque ayant fini par céder, Du Bouchage lui prouva une dernière fois son dévouement en donnant le bras à la reine et en tenant madame Royale par la main. Depuis cette journée jusqu'à la seconde Restauration, Du Bouchage resta étranger aux affaires publiques, bien que son ancien ami Decrès, qui voulait le faire entrer dans le service des fonderies, auquel il était très-propriétaire, lui eût plusieurs fois fait offrir sa réintégration. Chargé, du 24 septembre 1815 au 23 juin 1817, du portefeuille de la marine, il lui porta, pendant les vingt-et-un mois de son administration, des coups répétés dont elle fut longtemps à se remettre. N'écoutant que son zèle monarchique et instrument passionné des tendances réactionnaires de l'époque, il frappa de proscription, avant l'âge, des officiers dont

les services commandaient le maintien, et leur substitua des personnes qui, replacées brusquement dans un corps qu'elles avaient quitté depuis vingt-cinq ans, n'y reparurent que pour donner une apparence de légitimité aux réaménagements qu'elles obtinrent au préjudice de ceux qui avaient versé leur sang pour la France. Le choix de certains commandants impropres à leurs fonctions et la dislocation de divers services, réprochés par cela seul qu'ils ne devaient pas leur création au nouveau gouvernement, attestent que trop chez Du Bouchage un esprit de réaction. A sa sortie du ministère, il fut élevé à la pairie.

P. LEVOR.

Archives de la Marine. — Annales maritimes. — Discours de M. le marquis d'Herbouvillle à la Chambre des Pairs, le 16 juillet 1821.

DU BOUCHAGE (Gabriel GRATET, vicomte), homme politique français, né à Grenoble, le 3 juin 1777, neveu du précédent. Fils d'un ancien préfet des Alpes-Maritimes sous l'empire, il fut député de l'Isère en 1815 et 1816. Pair de France en 1823, il s'y posa en adversaire des opinions libérales. Sous le roi Louis-Philippe, il fit entendre un langage opposé. Depuis la révolution de février, M. Du Bouchage est resté dans la vie privée.

Pascalet, *La Biog. univ.* — *Dict. de*

DUBOUCHET (Jésu).

RIE, littérateur fran né au

vers 1650. C'était, m. h

qui passa du sein des

retraite. On sait peu de

sa vie ; mais il a

ouvrage, deux fois

sa fondation et jernese, où

tées au vif les fortes colonnes

son édifice, par de très-belles

rées de divers sujets ; Paris,

1612, in-12, avec des remarques

lippe Varin.

Anart, *Biblioth. littér.* — R. Huard,

Maine, t. IV.

DUBOUCHET (Pierre), h

çais, mort vers 1825. Médecin,

élu à la Convention na

Louis XVI. Envoyé au

le département de la

par un goût pour la parure

le costume des autres

Il s'opposa à une amu

casion des insurrections

combattit aussi le pro

les colonies en 1795 ;

plutôt de diriger les

l'Angleterre. Retiré de la scène

à l'exercice de sa pro

teint par la loi du 12

quitter la France.

Arnault, Jouy, etc., *Biog. nouv. du*

hist. des Contemp.

DUBOUCHET (Florimond L.

LANGLOIS

Vol. 1. ILLE ().
() de
il. ci. acur. i -
s, ie o. 1655.
le sa urupe de l de F o-
ne des bonnes ue son
helle. muu

ne vasque :
Beauchâteau :
me, elle a de l'esprit comme un diable.
Observations de Scudéry sur
cette pièce elle créa le rôle de
créa aussi celui de Camille dans
bre, dans *L'Impromptu de Ver-*
la manière outrée et emphatique
t la scène avec Curiaçe :
hère àme ? et ce funeste honneur
x dépens de tout notre bonheur ? etc.

cor c el
le s r ar nous ;
sue vers 1650.

H. MALOT.

historique sur *L'Impromptu de Ver-*
urier, *Galerie historique des Acteurs*
çais.

F. VOY. BOULAY (DU) et FAVIER.

(Jean-Armand), controver-
né à Montpellier, en 1652, et
le 5 août 1720. Après avoir
à Puylaurens, il fut ministre
ou son père exerçait aussi les
ms. Obligé de quitter la France
assa en Hollande, et s'attacha à
u'il suivit en Angleterre et en Ir-
mort de son protecteur, il fut
française de Savoie à Londres.
Lettre de M. l'évêque de Con-
réponse de M. Dubourdieu fils,
ermon du mesme sur le bon-
e Vierge; Amsterdam, 1681,
raitez d'un docteur romain
ement de la coupe, etc., avec
mes et solides par l'Ecriture;
12; — Sermon prononcé la
traies de la reine Marie; Am-
1°; — Dissertation historique
rtyre de la légion Thé-
ure du martyre de cette lé-
usant Eucher, évêque de Lyon
maizeaux; Amsterd., 1705, in-
e faite sur le manuscrit de
paru, en 1696; — *L'Orgueil*
abattu de la main de
1707, in-8°; — Sermon contre
— *Comparison of the penal*
st Protestants with these
sts; Lond., 1717, in-12;
année, selon Quéhard;
ues versés chrétiennes, ou le
traduite de l'anglais de
1719, in-8°. Dubourdieu a

donné une édition des *Aventures de Télémaque*,
avec des notes critiques et historiques; Rot-
terdam, 1719, in-12 : recherchée des biblio-
philes et devenue très-rare. Les notes contiennent
une explication particulière de cet ouvrage allé-
gorique.

Michel NICOLAS.

Journal des Savants de 1708. — Moréri, *Grand Dic-*
tionnaire Historique.

DU BOURG (Anne). Voyez BOURG (Du).

* DU BOURG (Léonore-Marie du MAINE,
comte), maréchal de France, né le 14 septembre
1655, mort le 15 janvier 1739. Page de la grande
écurie en 1671, il entra aux mousquetaires en
1673, et suivit le roi aux sièges de Maëstricht
et de Dôle. Capitaine de cavalerie au régiment
de Cervon en 1675, il coopéra à la prise de
Condé, ainsi qu'au siège de Valenciennes. Ayant
obtenu (22 avril 1677) le grade de colonel du
régiment Royal-cavalerie, il prit une part très-
active aux prises d'Ypres, de Gand et de Kehl,
où, à la tête de sa cavalerie, il repoussa une sortie
entreprise par le comte de Mercy, qui comman-
dait dans Strasbourg pour l'empereur, et força
ainsi le fort de L'Étoile de capituler. Après avoir
successivement combattu sous les maréchaux
d'Humières et de Créquy, tant aux sièges de
Hambourg et de Bitche (1679) qu'à l'armée de
Flandre (1683), il fut nommé brigadier (10 mars
1690), puis inspecteur général de la cavalerie le
19 avril suivant. S'étant démis de son inspection
générale, il fut nommé maréchal de camp (30
mars 1693), et employé en Allemagne sous les
maréchaux de Lorges et de Choiseul. Les ser-
vices qu'il avait rendus en Allemagne sous le ma-
réchal de Tallard l'ayant fait élever (29 janvier
1702) au grade de lieutenant général des armées
du roi, il commanda la tranchée au siège de
Kehl, sous le maréchal de Villars, prit part à la
victoire d'Höchstett (1703), et vainquit complé-
tement les Impériaux au combat de Rumersheim,
en 1709. Il reçut pour ce fait d'armes le collier
des Ordres du roi, et fut élevé à la dignité de
maréchal de France (2 février 1724). Il mourut à
l'âge de quatre-vingt-quatre ans. A. S...y.

Pinard, *Chron. milit.*

* DUBOURG-BUTLER (Comte Frédéric),
général français, né à Paris, en 1778, mort en
juillet 1850. Il était élève de marine au commen-
cement de la révolution. Il n'en adopta pas les
principes, et se distingua dans les rangs de
l'armée royaliste de l'ouest. Atteint gravement,
il tomba entre les mains des républicains. Il
attendait le sort destiné aux révoltés, lorsqu'une
dame s'intéressa au jeune homme, et lui donna
les moyens de se soustraire à la mort ; elle le
cacha d'abord, puis le fit parvenir jusqu'au
général Bernadotte, commandant alors l'armée
de l'ouest, qui le mit régulièrement en liberté.
Dubourg entra aussitôt dans les rangs de l'armée
républicaine. En août 1809, il faisait partie de
l'état-major de son libérateur, devenu prince de
Ponte-Corvo. Lorsque Bernadotte fut appelé au

44. Il s'est distingué en peinture par des tableaux de boudoir qui sont recherchés pour leur ce. Il a décoré aussi plusieurs plafonds avec goût incontestable. Obligé de travailler pour re, Duboury mit souvent dans ses œuvres une citation qui en diminuait la valeur.

igier, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*. — Basse, lionn. des Graveurs.

DUBOT DE LAVERNE (Philippe-Daniel), ographe et orientaliste français, né près de n, en 1755, mort le 13 novembre 1802. Ne- de dom Clément, qui se chargea de son cation, il fut d'abord attaché au directeur de rprimerie royale du Louvre, Anisson-Duper-, et lui succéda à l'époque de la révolution. as des temps si difficiles, son zèle intelligent a cet établissement au plus haut point de ndeur; ce fut lui qui réorganisa la typographie niale. Ce fut sur ses instructions que la e collection des caractères étrangers de la grégation de la *Propagande* fut conservée et rportée de Rome à Paris. Enfin, ce fut encore u en peu de jours forma l'imprimerie fran- se, grecque et arabe, devenue si utile à la itique et aux lettres pendant l'expédition yptie.

ivoire de Sacy, *Notice sur Dubot de Laverne*, dans *l'Aspasie encyclopedique*, huitième année, t. IV.

DUBRAVIUS ou **DUBRAVUS (Roderich)**, inconsulte bohémien, mort le 3 août 1545. On e lui : *Wlasta*, œuvre mi-partie prose et vers, il raconte l'histoire des amazones bohé- mnes; — *Opusculum de componendis epis- lis*; Leipzig, 1537, in-8°; — *Vita et enco- mium Bohuslai de Lobkowitz*; Prague, 1570;

Jura et constitutiones regni Bohemix, rage que lui attribuent Fabricius et Possevin. itlin, *Bohemix doct.* — Fabricius, *Bibl. med. et his- or.*, VI, 317. — Il tin, *Repertor. biblion.*, II, 280.

DUBRAW (Jean), historien bohémien, né à en, vers la fin du quinzième siècle, mort le eptembre 1553. Son nom de famille était n. Ayant obtenu des lettres de noblesse, il t celui de *Dubrawski* (en latin *Dubravius*), n d'une ancienne famille de Moravie. Après ir fait ses études en Italie, il entra dans la eil de Stanislas, évêque d'Olmütz, qui l'em- ya à diverses négociations. Il fut pourvu même de l'évêché d'Olmütz après la mort mbeck, successeur de Stanislas, et obtint la ution d'un prélat pieux et éclairé. Ses fon- es épiscopales ne l'empêchèrent pas d'être eassadeur de Ferdinand I^{er} en Silésie, puis en ème, et président de la chambre établie pour e le procès aux rebelles qui avaient pris t à la ligue de Smalkalde. On a de Dubraw *Histoire de Bohême* en 23 livres, écrite e beaucoup d'exactitude. La première édition, née aux frais de l'auteur, à Prostau, 1550, e à un petit nombre d'exemplaires, est de- re très-rare. Thomas Jourdain et Craton en ièrent une nouvelle, à Bâle, 1575, in-fol., en eutant l'*Histoire de Bohême* d'Eneas Syl-

vius. Freher inséra ces deux histoires dans ses *Scriptores Rerum Bohemicarum*; Hanau, 1602, in-fol., et elles furent réimprimées à Franc- fort, 1687, in-8°. Les autres ouvrages de Du- brow sont : *Commentarius in Psalmum V Davidis*; — *Epistola de œconomia Ecclesie*; — *Oratio funebris in Sigismundum, regem Po- lonix*; Prostau, 1549; — *De Piscinis, libri V*; Zurich, in-8°; Nuremberg, 1596, in-8°; — des notes sur Martianus Capella.

Born, *Effigies Virorum erud. Bohemix*. — Journal des Savants, 3 janvier 1688. — Teissier, *Éloges des Hommes savants*. — Balbin, *Bohemix doct.*

* **DUBRETON (Jean-Louis, baron)**, général français, né à Ploërmel (Bretagne), le 15 jan- vier 1773, mort à Versailles, en juin '855. En- gagé volontaire (1^{er} mars 1790) dans le bataillon auxiliaire des colonies, il devint le 12 avril suivant lieutenant des gardes-côtes. Après avoir successivement obtenu les grades de sous-lieute- nant (15 septembre 1791), de lieutenant (1^{er} oc- tobre suivant) au 78^e régiment d'infanterie, d'ad- judant-major (15 mars 1793), il fut nommé capi- taine de grenadiers au 2^e bataillon de la 143^e demi- brigade (23 septembre 1795), à cause du courage qu'il avait montré tant à l'armée du nord qu'à celle de la Vendée. Étant passé dans la 52^e demi- brigade, il fit la campagne d'Italie, où il obtint (19 septembre 1800) le grade de chef de bataillon à la suite du passage du Mincio, où il fut griève- ment blessé. Ayant fait partie de l'expédition de Saint-Domingue sous les ordres du général Le- clerc, il fut nommé (17 mars 1803) chef de brigade de la 11^e demi-brigade. Fait prisonnier par les Anglais à la suite de l'évacuation de l'île (4 décembre 1803), il rentra bientôt en France, où il prit (18 octobre 1804) le commandement du 5^e régiment, à la tête duquel il fit la campagne de Hollande et d'Allemagne. Général de brigade (6 août 1811), il servit en Espagne, et mit en fuite les guerillas qui, sous les ordres de Forlier, le *Marquisito*, et de Mendizabal, désolaient la province de Saint-André. Créé baron de l'empire en récompense des talents qu'il déploya lors de la défense de Burgos, où avec 1,500 hommes il op- posa pendant trente-trois jours une résistance insurmontable à une armée entière comman- dée par Wellington, il fut promu (23 décem- bre 1811) au grade de général de division, passa (1813) à la grande armée d'Allemagne, et se distingua d'une manière toute particulière au combat de Hanau. Nommé (8 juillet 1814) chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis, il reçut (19 novembre) le commandement supé- rieur de la place de Valenciennes, qu'il dut re- mettre (28 mars 1815) entre les mains du co- lonel Marbot, qui venait en prendre possession au nom de Napoléon. A la seconde restauration, le général Dubreton, élevé (3 mai 1816) au grade de commandeur de l'ordre de Saint-Louis, reçut (21 juillet 1815) le commandement de la 5^e di- vision militaire (Strasbourg), et fut enfin ap-

pelé (5 mars 1819) à la dignité de pair de France.

A. SAUZAY.

Archives de la guerre. — Dictionnaire des Batailles. — De Courcelles. *Hist. des Généraux français.* — *Journal des Débats* du 24 juin 1855.

* **DUBREUIL (Guillaume)**, jurisconsulte français, natif de Figeac en Quercy, d'une famille honorable et riche, mort après 1344. Ce jurisconsulte, omis par la plupart des biographes, composa vers 1330 un ouvrage en quelque sorte classique jusqu'au seizième siècle, et intitulé : *Stylus curiarum Parliamenti Franciarum*. Outre qu'il fut souvent cité, quelques-unes des doctrines qu'il renferme sont entrées dans les ordonnances des rois Philippe de Valois, Jean le Bon et Charles VII. Une nouvelle édition du *Stylus Parliamenti* a été donnée par Ch. Dumoulin; on en a aussi une traduction française. La Bibliothèque impériale possède, sous les n° 4641 A et B, 4642, 4644 et suppl. lat. n° 90, des manuscrits de cet ouvrage. En 1325 Du Breuil était avocat du roi à Paris, et nous le trouvons portant la parole au parlement dans une affaire considérable, et prêtant son ministère au fils aîné du roi d'Angleterre, Édouard II, lorsque ce prince, qui fut depuis Édouard III, vint à Paris jurer hommage et fidélité au roi de France pour le duché d'Aquitaine et les autres domaines de France. Jusqu'à la fin de sa glorieuse carrière, Du Breuil prit une part active aux débats du parlement de Paris. Sa fortune grandit avec sa réputation, et il paraît qu'elle prit un développement extraordinaire. Cependant les dernières années de sa vie furent agitées et peut-être malheureuses. Partisan des libertés gallicanes, aurait-il été soupçonné d'hérésie? L'absence de documents rend cette question à peu près insoluble.

Sa fille, devenue son unique héritière, épousa Bertrand de Châteaupers, et en secondes noces messire Alsias de Sévérac, dont le fils, Amaury, joua un rôle éminent sur la scène politique de son temps (voy. AMAURY).

Le Bas, *Dict. encyclopédique de la France*.

DUBREUIL (Jean), littérateur français, né à Paris, en 1602, mort le 27 avril 1670. Il entra dans la Société de Jésus, et devint directeur du noviciat de Dijon. On a de lui : *La Perspective pratique nécessaire à tous les peintres, graveurs, etc.*; Paris, 1642-1648, 3 vol. in-4°; — *L'Art universel des fortifications*; Paris, 1665, in-4°.

Feller, *Biographie universelle*, édit. de Weiss.

DUBREUIL (Joseph), jurisconsulte français, né à Aix, le 12 juillet 1747, mort dans la même ville, le 6 juin 1821. Après avoir suivi le barreau, il fut assesseur et procureur du pays de Provence. Après 1789, il exerça des fonctions publiques. En 1806, époque de l'institution de l'école de droit d'Aix, il fut membre du conseil de discipline de cette école. Maire de la ville d'Aix durant les Cent Jours, il l'administra avec une prudence qui la sauva des excès d'abord. Rentré dans la

vie privée, il composa sur diverses branches du droit des ouvrages estimés. On a de lui : *Observations sur quelques Coutumes et usages de Provence recueillis par Jean de Bugey*; Aix, 1815, in-4°; — *Analyse raisonnée de la Législation sur les Eaux*; 1817, in-4°; — *Observations sur le rapport des dons faits par le père à ses enfants, réclamé par les légataires de la quotité disponible*; Ibid., 1822, in-8°.

Beuchot, *Journal de la Librairie*.

DUBREUIL (Pierre), prédicateur protestant, d'origine française, né dans la seconde partie du quinzième siècle, mort à Tournai, le 19 février 1543. Ses prédications irritèrent les magistrats de Tournai, qui ordonnèrent de l'arrêter et firent fermer les portes de la ville pour lui ôter tout moyen de fuite. Dans la nuit du 2 février 1542, ses amis essayèrent de le faire descendre au moyen d'une corde le long du rempart de Tournai; mais il se cassa la cuisse, et tomba entre les mains de ceux qui le cherchaient. Après une année de détention, il fut brulé vif.

De Thou, *Hist. sui temp.*

DUBREUIL (Pierre), historiographe français, vivait au dix-septième siècle. On a de lui : *Histoire ample des peuples habités des trois bourgs du Ricey*; Paris, 1654.

Letong, *Bibliothèque historique de la F*.

* **DUBREUIL (Bertrand)**, et de Montbarrey, diplomate — l'Isle (Bugey), en 1509, mort à Issu d'une ancienne maison du rigne remonte à 1300, et qui aujourd'hui en Franche-Comté, la cour de Charles III, duc prince ayant été Jean de

çois 1^{er}, envoya du monarque français, qui ses États au duc pourvu en personne et de l'empereur.

venue à cette époque, effet. Quelques années après, Philibert, voulant la renouer, en France, auprès d'il d'ambassadeur. « Ses réussirent si bien son prince avec roi, et par ce moyen et du Piémont. »

Titres de la chambre des comptes de chenson, Histoire de Bresse et du p. 57, et continuation de la III^e partie.

* **DUBREUIL (Antoine)**, baron Cerdon, fils du précédent, sien, né vers 1540, mort à Emmanuel 1^{er}, duc de Sa d'État par lettres du 6 tent que c'est pour le re services et notables assi-Provence, aux sièges de et d'Essiles, et même d'avou

eins formés contre sa personne. « Bien que tous ces courtisans de la cour de Savoie se fussent grandis en biens, lui seul, écrit Guichenon, ut beaucoup de peine à conserver son patrimoine, ayant plutôt butté à acquérir de l'honneur que des biens. » Il avait épousé, le 29 avril 1711, Claire Grimaldi, fille de Jacques Grimaldi, comte de Sanpietro in Arena, patrice de Gènes.

E. DE CHARNAGE.

Titres de la chambre des comptes de Turin. — Guichenon, Histoire de Bresse et du Bugey.

DUBREUL (Jacques), historien et antiquaire français, né à Paris, en 1528, mort dans la même ville, en 1614. Il était religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près et abbé de Saint-Nicolas de Clermont. Ses ouvrages ont pour titres : *Vie de Charles de Bourbon, oncle de Henri IV*; Paris, 1612, in-4°; — *Les Fastes et Antiquitez de Paris*; Paris, 1605, in-8°; réimp. sous le titre de *Le Théâtre des Antiquitez de Paris*; Paris, 1612, in-4° (dédié au prince de Conti); — *Supplementum Antiquitatum urbis Parisiacæ, quo ad SS. Germani a Pratis Mauri Fossatensis cænobia*; Paris, 1614, in-4°. Une autre édition du *Théâtre*, Paris, 1539, in-4°, est augmentée d'un supplément de 1610 par D. H. I., en cent quatre pages. Enfin, il existe une édition du même ouvrage sous ce titre : *Les Antiquitez de la ville de Paris augmentées par Cl. Malingre*; Paris, 1640, in-12. On a encore de Dubreul : *Les Antiquitez et usages plus remarquables de Paris, recueillis par Pierre Bonfons, et augmentées par Jacques Dubreul*; Paris, 1608, petit 8°, fig. Il a publié comme éditeur : *Sancti Idori, Hispanensis episcopi, Opera omnia quæstant*; Paris, 1601, in-fol.; nouv. édit., Cologne, 1617, in-fol. Il a laissé manuscrite une *histoire de l'Abbaye de Saint-Germain*.

E. REGNARD.

along. Bibl. hist. de la France, édit. de Fevret de Dinteville. — Mabillon, Annal. Ordinis Sancti Benedicti, t. p. 14. — Brunet, Manuel du Libraire. — Catal. de la bibl. Sainte-Geneviève.

DUBRUEL (Pierre-Joseph), homme politique français, né à Rignac (Rouergue), vers 1765, mort en 1828. Juge à Rignac avant 1789, il adopta les principes de la révolution, il fut nommé juge à Paris et administrateur de son district sous la Terreur, fut élu aux Cinq-Cents, en 1795. Dubruel, dont le nom figure sur les registres d'acceptation de la constitution de 93 et de celle de l'an III, se prononça de ses idées révolutionnaires après le 9 vendémiaire, et ne cessa au Conseil des Cinq-Cents de réclamer des mesures d'humanité envers les prêtres et les prêtres. Il combattit, amenda et vota une foule de projets relatifs aux proscriptions, et eut souvent une influence louable sur les délibérations de la majorité; il fut un des députés les plus actifs du Conseil. Il échappa au 18 fructidor et à la proscription des députés royalistes, et fut élu des Cinq-Cents en 1799. Membre de la Convention nationale et juge de paix de Rignac, il vota

pour le consulat et l'empire, et figura en 1806 et 1812 sur la liste des candidats au Corps législatif. Vers 1813, il fut nommé proviseur du lycée de Marseille, et quelques années après proviseur du collège de Versailles. A la première restauration il obtint des lettres de noblesse, et au 20 mars il refusa de reconnaître Napoléon. Élu député à la chambre de 1816, il vota constamment avec la minorité. Ami de Clauzel de Coussergues et grand admirateur de De Bonald, ses compatriotes, il suivit leur ligne de conduite politique. Réélu, en 1821, par le collège électoral de Villefranche, qu'il présida, il monta quelquefois à la tribune, notamment pour réclamer un dégrèvement d'impôts en faveur du département de l'Aveyron et pour demander la révision des pensions accordées aux militaires de l'empire. Dans la session de 1817, il déposa sa fameuse proposition sur la puissance paternelle, qu'il développa en comité secret dans un long discours : prétendant que l'affaiblissement du pouvoir paternel avait amené les plus grands désordres, il fixait la majorité des enfants à vingt-cinq ans, et les mettait sous l'entière dépendance du père. C'était le développement d'un côté des théories absolutistes de De Bonald. Prise en considération par la chambre, cette proposition, longtemps discutée dans les bureaux et au sein d'une commission dont Dubruel faisait partie, fut rejetée après un examen de trois années. Réélu en 1824 et 1827, il fit de nombreux rapports de pétitions, fut élu questeur de la chambre en 1826 et 1827, et mourut au commencement de la session de 1828. Il était inspecteur des études et commandeur de la Légion d'Honneur. Dubruel avait la conscience très-large en politique : il vota pour six constitutions et reconnut sept gouvernements différents. Son air benin et ses mœurs douces ont fait dire à un biographe « que le collège de Versailles (dont Dubruel était proviseur) n'avait pas eu d'écoulier plus sage que lui sur son banc de législateur ».

H. C.

Biographie des Contemporains.

DUBUAT-NANCAT. Voy. BUAT (Du).

DU BUC. Voy. BUC (Du).

DUBUFE (Claude-Marie), peintre français, né à Paris, vers 1790. Entré très-jeune dans l'atelier de David, il peignit depuis 1810 un grand nombre de tableaux historiques, qui ont rarement obtenu les sympathies des connaisseurs et des critiques. On lui a souvent reproché de viser à l'élégance et de ne rencontrer que la fadeur. On a attaqué aussi l'incorrection de son dessin et sa touche molle et plate. Cependant il faut reconnaître chez ce peintre une grande propriété d'exécution, beaucoup de soin dans les détails, et un coloris gracieux. Quoique secondaires, ces qualités ont placé M. Dubufe au rang des portraitistes français les plus en vogue. « Pourquoi ces succès? demande un critique. C'est que M. Dubufe sait voiler jusqu'aux moindres

imperfections de ses modèles, qu'il donne même aux moins charmantes un teint de lis et de rose pâle, qu'il les habille et les deshabille comme la plus savante couturière. On ne trouve d'ailleurs dans ses têtes aucun caractère, aucun sentiment du type individuel. « Quoi qu'il en soit, pendant vingt ans il y eut peu de grandes dames de la noblesse ou de la finance qui ne voulussent avoir leur portrait peint par Dubufe. Cet artiste a obtenu au salon de 1831 une médaille de première classe, et a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 9 août 1837. Parmi ses nombreuses productions nous citerons : *Un Romain se laissant mourir de faim plutôt que de toucher à un dépôt d'argent qui lui a été confié* (salon de 1810) ; composition académique sans énergie, sans beauté ; — *Achille prenant Iphigénie sous sa protection* (1812) ; — *Jésus-Christ apaisant une tempête* (1819) ; — *Une scène de Psyché* (1822) ; — *Apollon et Cypris* ; tableau agréable, qui eut du succès et fut acheté par le gouvernement ; il est au musée du Luxembourg ; — *Jésus-Christ marchant sur la mer* (1824) ; ce tableau décore l'église Saint-Louis, à Paris ; — *La Délivrance de saint Pierre* (1827) ; dans l'église Saint-Pierre de Chaillot ; — *Souvenirs et Regrets* (1827) ; ces deux figures ont acquis une véritable popularité à leur auteur ; ce sont deux femmes couchées et à demi nues ; l'une tient un portrait, et le considère avec complaisance ; l'autre éloigne ce même portrait avec colère et douleur. C'est le même personnage dans deux situations différentes ; la couleur en est assez brillante, mais elle n'est pas toujours vraie ; le dessin n'est pas pur. Le caractère des têtes manque d'élévation ; c'est une grisette plutôt qu'une femme du monde que l'artiste a mise en scène. Mais les nus, la situation, l'expression ont séduit le public ; aussi la gravure et la lithographie ont-elles reproduit sous toutes les formes les pendants de M. Dubufe ; — *Le Nid* (1831) ; — *La Mésange* (même salon) ; acheté par M. le comte de Perregaux ; c'est à propos de ces toiles qu'un écrivain qui passe pour un juge à la fois sévère et consciencieux (M. Gustave Planche) s'est écrié : « Ce n'est pas même de la mauvaise peinture » ; — les portraits de *Louis-Philippe* (1837) ; — *De Louise d'Orléans, reine des Belges* (même salon) ; — *De Nicolas Karchlin, député* (1841) ; — *De Zimmermann, compositeur* (1847) ; — *La République* (1849) ; — *Une jeune Villageoise* (1852) ; — *Des Animaux* (même salon), etc.

A. DE L.

Revue encyclopédique, année 1857, XXXVII, no. — Dictionnaire de la Conversation. — Archives du Musée.

* **DUBUFE** (Édouard), peintre français, fils du précédent, né à Paris, vers 1818. Élève de son père, il a les qualités et les défauts de son maître. Cependant on doit lui reconnaître une touche plus ferme et peut-être plus de bonheur

encore dans l'exécution des détails, des drapés et autres détails. Les noms de ses personnages sont aussi moins effacés. M. Edouard Dubufe a hérité de la vogue de son père, et ses places a déjà reproduit les traits de beaucoup de dans remarquables par la beauté ou le sang. Quelques-uns de ses tableaux méritent même aussi une mention particulière. tels sont : *L'Anarchisme* (salon de 1838) ; — *Une Châtesse* (même salon) ; ces deux toiles furent les débuts de M. E. Dubufe. — *Le Marché de Roses* (1846) ; — *Traité* (1846) ; ces toiles méritent une première mention à son auteur ; — *La Foi*, *L'Espérance* et *la Charité* (1843) ; — *Belshazzar* (1843) ; — *La Prière du Moine* (même salon) ; remarquable au musée de Luxembourg ; — Les portraits de *M^{me} Jules Simon* (1846) ; de *M^{me} Paul Guérard* (même salon) ; de la *Comtesse G. de Montebello* ; de la *Baronne Gaston d'Almoncourt* ; de *l'Impératrice Eugène* (1855), etc. M. Edouard Dubufe a été nommé en 1854 chevalier de la Légion d'Honneur.

A. DE LACAZE.

Archives du Musée. — Dictionnaire de la Conversation.

* **DUBUSSION** F. né naturaliste français, né mort dans la même était pharmacien ; c'est devint l'histoire naturelle. suspect, il fut incriminal révolution ; l'observation de son était un homme cune, qui d'ailleurs ne s'en et dont les travaux pour à la patrie ». après des peines cabinet d'histoire temps repré agreablement après celui de nant retribution. Muséum d'Histoire un rapide accor put créer raux qui ses nombreuses Nantes, il découvrit l'émeraude, la gram le titane silicio-calca pyramide, bleue et saient dans ses le ressantes descriptions, méthode parfaite dans le titre : *Essai d'un traité abrégé de* Cet essai, sui les *Annales ge des Pays-Bas*, statistique de la pri

la ville de Nantes. » La ville de Nantes moyennant une rente viagère de 1,200 cession que Dubuisson lui avait souvent son cabinet. Une grande partie de sa manqua au Muséum de Nantes, qui se

sa presque doublé. buisson a décrit

sa ilre me le Catalogue

sa de l , recu

sa in-8°. Le ivernement a con-

sa le ce tra

sa de

sa de rounouen; — la

sa Note (assez éle)

sa Lacépède, Cu

sa etc.,

sa de Nantes, dont

sa et correspondant

sa de la Société d'Histoire

sa buisson a reçu en outre

sa le conseil municipal

sa son huste dans une des

sa ville. P. LEVOT.

sa par M. Phan-

sa de Nantes; par M. le D. de Rostaing de

sa la Société Académ. de Nantes, t. VII

sa (Paul-Urich), littérateur fran-

sa, en 1746, mort sur l'échafaud

sa, le 23 mars 1794. L'histoire de

sa est presque tout entière dans les

sa ses livres. Écrivain très-médiocre,

sa de la gloire, il publia de nom-

sa, occupa tout le jour à composer.

sa à charger de malédictions le pu-

sa aignait, les acteurs qui se révol-

sa, les journalistes qui se

sa se vulgaire et fanfaronne.

sa à Paris moins d'applaudisse-

Abregé de la Révolution de l'Amérique an-

glaise; Paris, 1778, in-12; — Nouvelles con-

sidérations sur Saint-Domingue; Paris, 1780,

in-8°; — Nadir, ou Thamas-Kouli-Kan, tra-

gédie; Paris, 1780, in-8°; — Le Vieux Gargon,

comédie; Paris, 1783, in-8°; — Lettres criti-

ques et politiques adressées à M. Raynal (avec

la collaboration de Dubucq; Paris, 1785, in-12;

— Scanderbeg, tragédie; Paris, 1786, in-8°;

— Le Nouveau Sorcier, comédie; Amsterdam,

1787, in-8°; — Le Directeur dans l'embaras

(musique de Paesicello), opéra-comique; 1789,

in-8°; — Les Curieux indiscrets; 1790; — Les

Trois Mariages (musique de Paesicello); 1791;

— Laurette (musique de Haydn); 1791; — Zé-

lia (musique de Deshayes); 1791; — Thrasime

et Théagène, tragédie; 1787, in-8°. B. II.

Préface de Scanderbeg. — N. Desportes, Bibliogra-

phie du Maine. — B. Hauréan, Hist. litt. du Maine,

t. IV.

***DUBUISSON (Michel-François)**, antiquaire

français, né à Enock, près de Boulogne, en 1716,

mort le 17 novembre 1786. Après avoir étudié

dans un séminaire et avoir exercé un petit com-

merce, il fut nommé, en 1760, à l'office d'huissier-

audienier au siège de l'amirauté de Bou-

logne, place qu'il occupa jusqu'à sa mort. Il a

laissé de nombreux ouvrages restés manuscrits;

le plus important a pour titre : *Les Antiquités*

du Boulonnais. G. H.

Archives historiques et littéraires du nord de la

France, 3^e série, t. IV, p. 39-41.

DUBY (Pierre Anchor-Tobiesen), archéolo-

gue suisse, né en 1721, à Housseau, dans le

canton de Solcure, mort à Paris, en 1782. Il eut

la cuisse emportée à la bataille de Fontenoy,

où il faisait partie d'un régiment suisse au ser-

vice de France. Admis à l'Hôtel des Invalides, il

se livra tout entier à l'étude des lettres et à celle

des langues du Nord. Ses connaissances spé-

ciales lui valurent le titre d'interprète à la

Bibliothèque du Roi. On a de lui : *Recueil gé-*

néral de pièces obsidionales et de nécessité,

gravées d'après l'ordre chronologique des

événements; Paris, 1786, in-fol., avec 31 pl.;

— Traité des Monnaies des barons, pairs,

évêques, abbés, villes et autres seigneurs de

France; Paris, 1790, 2 vol. grand in-4°, avec

122 pl.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire hist. — Le Bas,*

Dict. encyc. de la France.

DUC (Filippe), jeune Piémontaise, mal-

tresse du roi de France Henri II. Elle vivait

en 1538. On ignore sa naissance, sa condition et

les circonstances qui la rapprochèrent de Henri II;

toujours est-il que ce prince oublia quelque temps

pour elle Diane de Valentinois. Filippe Duc devint

en 1538 mère d'une fille, que Henri, par une sin-

gulière reminiscence, nomma Diane; il la légitima

plus tard (*voyez* DIANE DE FRANCE). Le conné-

table de Montmorency assura à Henri II « que

c'était la seule de ses enfants qui lui ressemblât ».

Filippe Duc se retira dans un cloître aussitôt son

accouchement ; elle y prononça ses vœux, et demeura inconnue depuis lors.

Brantôme, *Femmes galantes*, VII. — Prudhomme, *Biog. des Femmes célèbres*. — Simonet, *Histoire des Français*, XVII, 306.

DUC (FRONTON DU), en latin **DUCEUS**, théologien français, né à Bordeaux, en 1558, mort à Paris, le 25 septembre 1624. Il entra dans la Société de Jésus. Après avoir professé dans plusieurs collèges de son ordre, il devint, en 1604, bibliothécaire du collège de Clermont à Paris. Isaac Casaubon ayant inspiré à Henri IV la pensée de faire imprimer les manuscrits de la Bibliothèque royale, le clergé de France confia aux Jésuites la révision des écrits des Pères grecs. Fronton fut le premier chargé de ce soin, auquel il consacra le reste de sa vie. On a de lui : *L'Histoire tragique de la Pucelle de Domremy*, autrement d'Orléans, nouvellement déparlée par actes, et représentée par personnages, avec chacun des enfants et filles de France et un avant-jeu en vers, etc.; Nancy, 1581, in-4°; opuscule rare et curieux. On trouve sur cet ouvrage une dissertation spéciale de M. le docteur de Haldat, descendant de l'un des frères de la Pucelle, et diverses notes ou développements dans les *Mémoires de l'Académie Stanislas*; Nancy, in-8°, années 1850 et suivantes; — *Sancti Gregorii, episcopi Nysseni, Opuscula*; Ingolstadt; 1596, in-8°; — *Inventaire des fautes, contradictions, fausses allégations du sieur du Plessis, remarquées en son livre de la Sainte Eucharistie, par les théologiens de Bordeaux*; Bordeaux; 1599-1601, 2 vol. in-8°; — *Réfutation de la prétendue Vérification et réponse du sieur du Plessis*; Bordeaux, 1602, in-8°; — *Laudatio Sanctorum omnium qui martyrium toto terrarum orbe sunt passi*; Paris, 1606, in-4°; — *S. Joannis Chrysostomi Opera omnia, nunc primum græce et latine edita. Front. Duceus variantes lectiones ex mss. codicibus erutas selegit, veterem interpretationem editarum olim homiliarum recensuit, aliarum novam addidit, utramque notis illustravit*; Paris, 1609-1624, 6 vol. in-fol. Cette édition est fort estimée, et fait le plus grand honneur à Fronton du Duc; — *Bibliotheca veterum Patrum, seu scriptorum ecclesiasticorum quæ varios Græcorum auctorum libros, antea latine tantum, nunc vero primum utraque lingua editos in lucem*, etc.; Paris, 1624, 2 vol. in-fol. On trouve dans Nicéron la liste des Pères grecs contenus dans cette précieuse collection; — *Nicephori Callisti Ecclesiasticæ Historiæ libri XVIII, græce nunc primum editi: adjecta est latine interpretatio Joannis Langi a Frontone Duceo, cum græcis collata et recognita*; Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Cette édition, préparée par Fronton du Duc d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne, ne parut qu'après sa mort.

Eloge du P. Fronton du Duc; dans le *Mercur* de

France. — Dupin, *Bibliothèque des auteurs grecs*. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres*, 168.

DUC DE LA CHAPELLE (Anne-Jacques-Chrysostome), astronome français, né à Montauban, le 27 janvier 1765, mort le 18 mai 1814. Il se fit à Paris en 1788 les leçons de l'abbé de la Chapelle, et se distingua par ses prévoyances et éclaircies. Il fut élu à l'Institut (section des Sciences et mathématiques); — *Mémoire sur la distance solsticielle du Soleil au zénith le tropique du Cancer en 1796-1797; la diminution séculaire de l'obliquité de l'écliptique* (t. IV, 1803); — *Observation du solstice d'été de l'an IX, faite à Montauban avec le sextant de l'abbé Lacaille* (t. I); — *Mémoire sur l'appui de la Lune sur le 12 thermidor an V* (1804).

Mémoires de l'Institut (classe des Sciences physiques), de 1803 à 1804.

DUC (LE). V. LEON

* **DUCA** (Laurent), n

dans la première moitié du XVIII^e siècle. On de lui : *Arte aulica, opera*, par Corn. Tacito; Ferrare, 1601, in-8°; 1615, in-8°; — *Ars historica, in qua laudabiliter historiam scribendam traduntur, sed etiam nobiliores historiam minantur*; ibid., 1604, in-4°.

Adelung, Suppl. à Jocher, t. III, p. 418.

A (Giac. DEL.)
Do
la
l'arc
la des
pendant le tombeau u
de-Lai. Comme ar
beauc
a
Nou
polo ue l'equ
bel édifice de
ouvrant des por
moins singulier.
milieu de la façade
au Capit
à quel p
Parmi les
nous citerons le
taine de Trevi. ouv.
de Michel-A.
longtemps
l'arc de Dolau
forcé de donner
aussi travaillé à

lans sa patrie, où il fut nommé ingénieur en chef, honneur qu'il paya de sa vie; il fut assassiné par un de ses rivaux. Il a laissé quelques poésies médiocres. E. B.—N.

Milizia, *Memorie degli Architetti antichi e moderni*. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Orlandi, *Abbecce-lario*. — Ticozzi, *Dizionario*. — Pistolesi, *Descrizione la Roma*. — Quatremère de Quincy, *Dict. d'architec-ture*.

DU CAMP (Théodore-Joseph), chirurgien fran-çais, né à Bordeaux, le 3 janvier 1793, mort à Paris, le 1^{er} avril 1824. Il fit ses premières études à Bordeaux. Commissionné comme chi-rurgien militaire en 1809, il fut successivement chargé de divers services de ce genre aux hôpi-taux de Strasbourg, et du Val-de-Grâce, à Pa-ri. De 1813 à 1815, il fut attaché au service de santé de la garde impériale, puis de la garde royale. Docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1815, il présenta, en 1820, à l'Académie une Société de Médecine de cette ville, un instru-ment ingénieux, propre à replacer le cordon om-bilical prématurément sorti. Cette invention va-rit à l'auteur un rapport favorable du célèbre Cuvier et l'admission du jeune docteur parmi les membres de l'Académie de Médecine. Du Camp consacra avec ardeur un génie inventif, un grand talent d'observation et une dextérité prodi-gieuse à l'étude, encore neuve, et au traitement des maladies des organes respiratoires et des voies urinaires. L'un des premiers, il perfectionna les méthodes et les appareils, alors très-insuffi-sants et très-imparfaits, pour guérir ce dernier genre d'affection. L'un des premiers il imagina de faire les calculs dans l'intérieur de la vessie, au lieu de fendre les organes extérieurs à l'aide de la périlleuse opération que présentait la taille par la pierre. Les brillants succès de Du Camp furent atteints par ses écrits et par sa pratique habilement conduite rapidement le jeune chirurgien à la réputation et à la fortune, lorsqu'il vint à mourir subitement. Les principaux ouvrages de Du Camp sont : *Des Polypes de la Matrice et du Vagin*, thèse inaugurale; Paris, 1815, in-4°; — *Recherches pratiques sur les désordres de la respiration*, traduit de l'anglais de Robert Brée; Paris, 1819, in-8°; — *Peut-on rapporter les symptômes de l'asthme périodique aux ané-ismes du cœur?* (Extrait du *Journal général de Médecine*, octobre); 1819, in-4°; — *Des Effets de la compression*, etc. (Extrait du même journal, septembre); 1820, in-8°; — *Reflexions critiques sur un écrit de M. Chomel*; Paris, 1820, in-8°; — *Encore deux dictionnaires des sciences médicales* (Extrait du *Journal de Médecine*, février); 1821, in-8°; — *Traité des Affections d'Urine*; Paris, trois éditions in-8°; la première est de 1822. V.

Documents particuliers.

DU CAMP (Maxime), publiciste français, le fils du précédent, né à Paris, le 8 février 1822. Après avoir terminé ses études, il visita, en 1844 et 1845, l'Asie Mineure, la Turquie d'Europe, la

Grèce, l'Italie et l'Algérie. De retour en France, il publia la relation de ses excursions, sous le titre de *Souvenirs et paysages d'Orient*. Ce fut son début dans la carrière littéraire. Aux son-nantes journées de juin 1848, il combattit dans les rangs de la garde nationale, fut blessé, et reçut des mains du général Cavaignac la croix de la Légion d'Honneur. De 1849 à 1851, Du Camp entreprit une nouvelle série de voyages : il parcourut l'Égypte, la Nubie, la Palestine, la Syrie, la Caramanie, Chypre, Rhodes, l'Asie Mineure, le Péloponnèse, l'Albanie, etc. Cette nouvelle expédition lui fournit la matière d'une élégante et somptueuse publication, intitulée : *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie*; un volume in-folio, accompagné de nombreuses planches photographiées, d'après des clichés ou négatifs pris sur la nature même. Ce bel ouvrage, où l'art inventé par Daguerre s'alliait pour la pre-mière fois sur une large échelle à celui de Gu-tenberg, peut être considéré comme un inépuisable de la bibliographie photographique. Il parut en 1852. L'auteur fut promu officier de la Légion d'Honneur le 1^{er} janvier 1853. M. Du Camp a publié depuis cette époque le *Livre posthume, ou Mémoires d'un Suicide*; 1853, in-12; — *Le Nil, lettres sur l'Égypte et la Nubie*; 1854, in-12; — *Les Chants modernes*, poésies; 1855, in-8°. Au mois d'octobre 1851, M. Maxime Du Camp fonda avec MM. Arsène Houssaye, Théophile Gauthier, Louis de Cormenin et Laurent Pichat, la nouvelle *Revue de Paris*. V.

Documents particuliers.

DUCANCEL (Charles-Pierre), auteur dra-matique français, né à Beauvais, en 1766, mort près de Clermont (Oise), en 1835. Fils d'un chirurgien, il fit son droit à Paris. En 1789 il adopta les nouveaux principes, et fut d'abord un des membres les plus ardents du club des *Jaco-bins*; mais il ne tarda pas à reculer devant les excès qui déshonorèrent la révolution française. Il se réunit alors aux *feuillants*, ou partisans de la monarchie constitutionnelle; plus tard en-core, il devint partisan prononcé du gouverne-ment absolu. Dès 1795 il manifesta son change-ment d'opinions par une comédie satirique in-titulée : *L'Intérieur des Comités révolutionnai-res, ou les Aristides modernes*, pièce qui eut alors un grand succès. C'était une critique énergique des terroristes, dont le règne venait de finir. Cet heureux début dans la carrière littéraire encouragea Ducancel, qui fit succes-sivement paraître un grand nombre de produc-tions dans divers genres; il ne cessa pourtant pas de pratiquer la jurisprudence : il plaidait quelquefois, rédigeait des mémoires et donnait des consultations. En 1808 il acheta une étude d'avoué à Paris; il la revendit avantageusement dix-huit mois après, lorsque le nombre des charges d'avoué fut diminué d'un tiers. Un riche mariage compléta sa fortune, et lui permit de se retirer dans ses propriétés. En 1814 il re-

prit la plume, en faveur de la Restauration, et son zèle fut récompensé en 1815 par la sous-préfecture de Clermont; mais en 1816 il fut destitué par le ministre de l'intérieur Lainé, pour avoir voté avec les royalistes purs contre les candidats ministériels. Depuis lors Ducancel n'exerça aucune fonction publique; cependant, il conserva ses opinions, et ne négligea aucune occasion de les faire prévaloir, soit par ses écrits, soit dans les élections. Il avait été l'un des fondateurs de la Société des Bonnes-lettres. Nous citerons comme ses principaux ouvrages : *L'Intérieur des Comités révolutionnaires, ou les Aristides modernes*, comédie en trois actes (Théâtre de la Cité); Paris, 1795, in-8°, et 1797, in-24; — *Le Hdbleur, ou le chevalier d'industrie*, comédie en trois actes, en vers, avec prologue; Paris, 1795, in-8°; — *L'Intrigante*, comédie; Paris, 1795; — *La S'pulture*, comédie (Théâtre Montansier); Paris, 1797; — *Les Deux Morts supposés*, comédie-vaudeville, un acte; Paris, 1800; — *Mémoire en faveur de J.-F. Lesueur, inspecteur de l'enseignement du Conservatoire*; Paris, 1802, in-8°; — *La Constitution non écrite du royaume de France, et les preuves qu'elle n'a jamais cessé un seul moment d'être en vigueur depuis Clovis jusqu'à ce jour*; Paris, 1814, in-8°; — *Le Cordonnier et sa Commère*; Paris, 1814, in-8°; — *La Bibliothèque royaliste, ou recueil de matériaux pour servir à l'histoire de la restauration de la maison de Bourbon en France en 1814, 1815, etc.*; Paris, 1819, 3 vol. in-8°; — *Questions sur la loi des élections du 5 février 1817*; Paris, 1819, in-8°; — *Esquisses historiques, politiques, morales et dramatiques du gouvernement révolutionnaire de France, aux années 1793, 1794 et 1795*; Paris, 1821, in-8°; — *Arons-nous des institutions? ou quelques réflexions sur le renouvellement septennal*; Paris, 1824, in-8°; — *Ducancel (C.-P.) en 1821 et années suivantes: Première lettre à M. de B****; — *Indemnité aux communes pour leurs presbytères et aux fabriques pour leurs biens-fonds aliénés pendant la révolution*; Paris, 1824, in-8°. A. JADIN.

Biographie universelle des Contemporains. — Documents part.

DU CANGE (*Charles* DU FRESNE, sieur), historien et philologue français, né à Amiens, le 18 décembre 1610, mort à Paris, le 23 octobre 1688. Il appartenait à une famille honorable qui se trouvait depuis longtemps en possession de charges importantes dans la province de Picardie. Son père exerçait les fonctions de prévôt royal à Beauesne. Le jeune Du Cange fit les études au collège des Jésuites d'Amiens. Il se distingua de bonne heure parmi ses condisciples. A la sortie du collège, il alla faire son droit à Orléans, et de là il vint à Paris, où, au mois d'août 1631, il fut reçu avocat au parlement. Dès cette époque, il se livra avec ardeur aux

études historiques. Bientôt sa passion pour les recherches d'érudition fut si grande, qu'il abandonna le barreau pour se donner tout entier aux occupations qu'il chérissait. Il revint d'abord à Amiens, où il épousa, en 1638, après la mort de son père, Catherine du Bos, fille d'un trésorier de France. Sept ans après, quand, en 1645, il acheta pour lui cette même charge de trésorier, ses occupations ne l'empêchèrent point de continuer ses études et ses recherches sur l'histoire. Au moment où une violente épidémie, en 1668, ravagea la ville d'Amiens, il vint à Paris. Là il trouva une foule de livres imprimés, de curieux manuscrits, où il recueillit abondamment pour les grands ouvrages d'érudition qui devaient plus tard lui donner une si grande renommée. Du Cange, comme Baluze, Mabillon et quelques autres érudits, a produit et mis au jour une foule d'ouvrages qui témoignent non-seulement de l'application et de la patience de l'auteur, mais encore d'une grande puissance d'induction et d'une immense portée d'esprit. Ses dissertations et ses savantes préfaces, qui se distinguent par une érudition profonde et variée, attestent aussi que celui qui les a composées était doué de talent de la généralisation et d'un génie vraiment philosophique. La grande entreprise de faire entièrement deux langues intermédiaires, on était loin de soupçonner l'impossibilité du latin du moyen âge, ne pouvait être menée par un esprit vulgaire. Les idées que tous les littérateurs de leur éducation classique ont eues de la langue des plus élégants écrivains de la littérature de Jésus. Il disait du *Glossaire de la latinité* : « Il y a soixante ans que l'on ne me servir d'aucun des mots laborieusement par moi. » Lui-ci, loin de heurter de son temps, il disait avec modestie : « Du reste, son style ne se ressent nullement de la rudesse de la langue d'origine littéraire des époques curieusement étudiées. Il est l'antiquité, et avait sur l'histoire dans ces connaissances qui le placent à la fin de son siècle; car il était versé dans les langues, dont il savait le latin dans la géographie, l'art héraldique, la paléographie grecque et dans toutes les manuscrits de la langue grecque. Ses deux *Glossaires* historiques et généraux, qui ont un nombre presque infini de mots avec la durée de Du Cange a été son abord facile, mais sa science, qui lui fit au

il d' r ce nor
ue f
on ue u l l
lue, dont l'exéc
(voy. Dom BOUQUET).

peut, mais fort bien constitué et figure ; le travail d'esprit et la marche, ces qu'ils fussent, ne lui causaient aucun trouble. Pour tout le reste il avait la modeste sagesse, soutenue par une solide expérience, aux quatre enfants, auxquels Louis XIV a légué une pension de 2,000 livres, en reconnaissant la sagesse de leur père. Tous les ouvrages de Cange sont des chefs-d'œuvre de sagacité et de haute critique. Les principaux sont : *Ordo seu Series Glossariorum Medii et Infimæ Latinitatis* ; 78, 3 vol. in-fol., dont la 4^e édition a été publiée par les Bénédictins, qui l'ont portée à 100, en 1733 ; puis dom Carpentier, qui a ajouté quatre volumes de supplément, ont donné une nouvelle édition de cet ouvrage, par les soins de M. Hensius, 1844, 7 vol. in-4°. Indépendamment de ces ouvrages, il a publié un nombre considérable de améliorations dues au savant Adelman, et autres, un

et de cette édition est d'avoir complété la table des mots techniques par ordre des matières, en sorte qu'on ne se trouve dans le dictionnaire alphabétique ; le vaste répertoire ainsi accru des travaux de ses contemporains, est une véritable encyclopédie du Moyen Âge. M. Pardessus a signalé le mérite de cet ouvrage dans le *Journal des Savants* ; — *ad Scriptores Media et Infimæ Latinitatis* ; Paris, 1688, 2 vol. in-fol. M. Amelot Didot en prépare une nouvelle édition : *Historia Byzantina duplici commentariis illustrata, complectens familiam imperatorum Constantinopolitanorum numismata et descriptionem constantinopolis* ; Paris, 1680, in-fol., in-4°, in-8°, in-12, in-16, in-18, in-24, in-32, in-40, in-48, in-64, in-80, in-96, in-128, in-160, in-192, in-256, in-320, in-384, in-480, in-576, in-640, in-768, in-864, in-960, in-1024, in-1152, in-1280, in-1440, in-1600, in-1728, in-1920, in-2048, in-2304, in-2560, in-2816, in-3072, in-3328, in-3584, in-3840, in-4096, in-4352, in-4608, in-4864, in-5120, in-5376, in-5632, in-5888, in-6144, in-6400, in-6656, in-6912, in-7168, in-7424, in-7680, in-7936, in-8192, in-8448, in-8704, in-8960, in-9216, in-9472, in-9728, in-9984, in-10240, in-10496, in-10752, in-11008, in-11264, in-11520, in-11776, in-12032, in-12288, in-12544, in-12800, in-13056, in-13312, in-13568, in-13824, in-14080, in-14336, in-14592, in-14848, in-15104, in-15360, in-15616, in-15872, in-16128, in-16384, in-16640, in-16896, in-17152, in-17408, in-17664, in-17920, in-18176, in-18432, in-18688, in-18944, in-19200, in-19456, in-19712, in-19968, in-20224, in-20480, in-20736, in-20992, in-21248, in-21504, in-21760, in-22016, in-22272, in-22528, in-22784, in-23040, in-23296, in-23552, in-23808, in-24064, in-24320, in-24576, in-24832, in-25088, in-25344, in-25600, in-25856, in-26112, in-26368, in-26624, in-26880, in-27136, in-27392, in-27648, in-27904, in-28160, in-28416, in-28672, in-28928, in-29184, in-29440, in-29696, in-29952, in-30208, in-30464, in-30720, in-30976, in-31232, in-31488, in-31744, in-32000, in-32256, in-32512, in-32768, in-33024, in-33280, in-33536, in-33792, in-34048, in-34304, in-34560, in-34816, in-35072, in-35328, in-35584, in-35840, in-36096, in-36352, in-36608, in-36864, in-37120, in-37376, in-37632, in-37888, in-38144, in-38400, in-38656, in-38912, in-39168, in-39424, in-39680, in-39936, in-40192, in-40448, in-40704, in-40960, in-41216, in-41472, in-41728, in-41984, in-42240, in-42496, in-42752, in-43008, in-43264, in-43520, in-43776, in-44032, in-44288, in-44544, in-44800, in-45056, in-45312, in-45568, in-45824, in-46080, in-46336, in-46592, in-46848, in-47104, in-47360, in-47616, in-47872, in-48128, in-48384, in-48640, in-48896, in-49152, in-49408, in-49664, in-49920, in-50176, in-50432, in-50688, in-50944, in-51200, in-51456, in-51712, in-51968, in-52224, in-52480, in-52736, in-52992, in-53248, in-53504, in-53760, in-54016, in-54272, in-54528, in-54784, in-55040, in-55296, in-55552, in-55808, in-56064, in-56320, in-56576, in-56832, in-57088, in-57344, in-57600, in-57856, in-58112, in-58368, in-58624, in-58880, in-59136, in-59392, in-59648, in-59904, in-60160, in-60416, in-60672, in-60928, in-61184, in-61440, in-61696, in-61952, in-62208, in-62464, in-62720, in-62976, in-63232, in-63488, in-63744, in-64000, in-64256, in-64512, in-64768, in-65024, in-65280, in-65536, in-65792, in-66048, in-66304, in-66560, in-66816, in-67072, in-67328, in-67584, in-67840, in-68096, in-68352, in-68608, in-68864, in-69120, in-69376, in-69632, in-69888, in-70144, in-70400, in-70656, in-70912, in-71168, in-71424, in-71680, in-71936, in-72192, in-72448, in-72704, in-72960, in-73216, in-73472, in-73728, in-73984, in-74240, in-74496, in-74752, in-75008, in-75264, in-75520, in-75776, in-76032, in-76288, in-76544, in-76800, in-77056, in-77312, in-77568, in-77824, in-78080, in-78336, in-78592, in-78848, in-79104, in-79360, in-79616, in-79872, in-80128, in-80384, in-80640, in-80896, in-81152, in-81408, in-81664, in-81920, in-82176, in-82432, in-82688, in-82944, in-83200, in-83456, in-83712, in-83968, in-84224, in-84480, in-84736, in-84992, in-85248, in-85504, in-85760, in-86016, in-86272, in-86528, in-86784, in-87040, in-87296, in-87552, in-87808, in-88064, in-88320, in-88576, in-88832, in-89088, in-89344, in-89600, in-89856, in-90112, in-90368, in-90624, in-90880, in-91136, in-91392, in-91648, in-91904, in-92160, in-92416, in-92672, in-92928, in-93184, in-93440, in-93696, in-93952, in-94208, in-94464, in-94720, in-94976, in-95232, in-95488, in-95744, in-96000, in-96256, in-96512, in-96768, in-97024, in-97280, in-97536, in-97792, in-98048, in-98304, in-98560, in-98816, in-99072, in-99328, in-99584, in-99840, in-100096, in-100352, in-100608, in-100864, in-101120, in-101376, in-101632, in-101888, in-102144, in-102400, in-102656, in-102912, in-103168, in-103424, in-103680, in-103936, in-104192, in-104448, in-104704, in-104960, in-105216, in-105472, in-105728, in-105984, in-106240, in-106496, in-106752, in-107008, in-107264, in-107520, in-107776, in-108032, in-108288, in-108544, in-108800, in-109056, in-109312, in-109568, in-109824, in-110080, in-110336, in-110592, in-110848, in-111104, in-111360, in-111616, in-111872, in-112128, in-112384, in-112640, in-112896, in-113152, in-113408, in-113664, in-113920, in-114176, in-114432, in-114688, in-114944, in-115200, in-115456, in-115712, in-115968, in-116224, in-116480, in-116736, in-116992, in-117248, in-117504, in-117760, in-118016, in-118272, in-118528, in-118784, in-119040, in-119296, in-119552, in-119808, in-120064, in-120320, in-120576, in-120832, in-121088, in-121344, in-121600, in-121856, in-122112, in-122368, in-122624, in-122880, in-123136, in-123392, in-123648, in-123904, in-124160, in-124416, in-124672, in-124928, in-125184, in-125440, in-125696, in-125952, in-126208, in-126464, in-126720, in-126976, in-127232, in-127488, in-127744, in-128000, in-128256, in-128512, in-128768, in-129024, in-129280, in-129536, in-129792, in-130048, in-130304, in-130560, in-130816, in-131072, in-131328, in-131584, in-131840, in-132096, in-132352, in-132608, in-132864, in-133120, in-133376, in-133632, in-133888, in-134144, in-134400, in-134656, in-134912, in-135168, in-135424, in-135680, in-135936, in-136192, in-136448, in-136704, in-136960, in-137216, in-137472, in-137728, in-137984, in-138240, in-138496, in-138752, in-139008, in-139264, in-139520, in-139776, in-140032, in-140288, in-140544, in-140800, in-141056, in-141312, in-141568, in-141824, in-142080, in-142336, in-142592, in-142848, in-143104, in-143360, in-143616, in-143872, in-144128, in-144384, in-144640, in-144896, in-145152, in-145408, in-145664, in-145920, in-146176, in-146432, in-146688, in-146944, in-147200, in-147456, in-147712, in-147968, in-148224, in-148480, in-148736, in-148992, in-149248, in-149504, in-149760, in-150016, in-150272, in-150528, in-150784, in-151040, in-151296, in-151552, in-151808, in-152064, in-152320, in-152576, in-152832, in-153088, in-153344, in-153600, in-153856, in-154112, in-154368, in-154624, in-154880, in-155136, in-155392, in-155648, in-155904, in-156160, in-156416, in-156672, in-156928, in-157184, in-157440, in-157696, in-157952, in-158208, in-158464, in-158720, in-158976, in-159232, in-159488, in-159744, in-160000, in-160256, in-160512, in-160768, in-161024, in-161280, in-161536, in-161792, in-162048, in-162304, in-162560, in-162816, in-163072, in-163328, in-163584, in-163840, in-164096, in-164352, in-164608, in-164864, in-165120, in-165376, in-165632, in-165888, in-166144, in-166400, in-166656, in-166912, in-167168, in-167424, in-167680, in-167936, in-168192, in-168448, in-168704, in-168960, in-169216, in-169472, in-169728, in-170000, in-170256, in-170512, in-170768, in-171024, in-171280, in-171536, in-171792, in-172048, in-172304, in-172560, in-172816, in-173072, in-173328, in-173584, in-173840, in-174096, in-174352, in-174608, in-174864, in-175120, in-175376, in-175632, in-175888, in-176144, in-176400, in-176656, in-176912, in-177168, in-177424, in-177680, in-177936, in-178192, in-178448, in-178704, in-178960, in-179216, in-179472, in-179728, in-180000, in-180256, in-180512, in-180768, in-181024, in-181280, in-181536, in-181792, in-182048, in-182304, in-182560, in-182816, in-183072, in-183328, in-183584, in-183840, in-184096, in-184352, in-184608, in-184864, in-185120, in-185376, in-185632, in-185888, in-186144, in-186400, in-186656, in-186912, in-187168, in-187424, in-187680, in-187936, in-188192, in-188448, in-188704, in-188960, in-189216, in-189472, in-189728, in-190000, in-190256, in-190512, in-190768, in-191024, in-191280, in-191536, in-191792, in-192048, in-192304, in-192560, in-192816, in-193072, in-193328, in-193584, in-193840, in-194096, in-194352, in-194608, in-194864, in-195120, in-195376, in-195632, in-195888, in-196144, in-196400, in-196656, in-196912, in-197168, in-197424, in-197680, in-197936, in-198192, in-198448, in-198704, in-198960, in-199216, in-199472, in-199728, in-200000, in-200256, in-200512, in-200768, in-201024, in-201280, in-201536, in-201792, in-202048, in-202304, in-202560, in-202816, in-203072, in-203328, in-203584, in-203840, in-204096, in-204352, in-204608, in-204864, in-205120, in-205376, in-205632, in-205888, in-206144, in-206400, in-206656, in-206912, in-207168, in-207424, in-207680, in-207936, in-208192, in-208448, in-208704, in-208960, in-209216, in-209472, in-209728, in-210000, in-210256, in-210512, in-210768, in-211024, in-211280, in-211536, in-211792, in-212048, in-212304, in-212560, in-212816, in-213072, in-213328, in-213584, in-213840, in-214096, in-214352, in-214608, in-214864, in-215120, in-215376, in-215632, in-215888, in-216144, in-216400, in-216656, in-216912, in-217168, in-217424, in-217680, in-217936, in-218192, in-218448, in-218704, in-218960, in-219216, in-219472, in-219728, in-220000, in-220256, in-220512, in-220768, in-221024, in-221280, in-221536, in-221792, in-222048, in-222304, in-222560, in-222816, in-223072, in-223328, in-223584, in-223840, in-224096, in-224352, in-224608, in-224864, in-225120, in-225376, in-225632, in-225888, in-226144, in-226400, in-226656, in-226912, in-227168, in-227424, in-227680, in-227936, in-228192, in-228448, in-228704, in-228960, in-229216, in-229472, in-229728, in-230000, in-230256, in-230512, in-230768, in-231024, in-231280, in-231536, in-231792, in-232048, in-232304, in-232560, in-232816, in-233072, in-233328, in-233584, in-233840, in-234096, in-234352, in-234608, in-234864, in-235120, in-235376, in-235632, in-235888, in-236144, in-236400, in-236656, in-236912, in-237168, in-237424, in-237680, in-237936, in-238192, in-238448, in-238704, in-238960, in-239216, in-239472, in-239728, in-240000, in-240256, in-240512, in-240768, in-241024, in-241280, in-241536, in-241792, in-242048, in-242304, in-242560, in-242816, in-243072, in-243328, in-243584, in-243840, in-244096, in-244352, in-244608, in-244864, in-245120, in-245376, in-245632, in-245888, in-246144, in-246400, in-246656, in-246912, in-247168, in-247424, in-247680, in-247936, in-248192, in-248448, in-248704, in-248960, in-249216, in-249472, in-249728, in-250000, in-250256, in-250512, in-250768, in-251024, in-251280, in-251536, in-251792, in-252048, in-252304, in-252560, in-252816, in-253072, in-253328, in-253584, in-253840, in-254096, in-254352, in-254608, in-254864, in-255120, in-255376, in-255632, in-255888, in-256144, in-256400, in-256656, in-256912, in-257168, in-257424, in-257680, in-257936, in-258192, in-258448, in-258704, in-258960, in-259216, in-259472, in-259728, in-260000, in-260256, in-260512, in-260768, in-261024, in-261280, in-261536, in-261792, in-262048, in-262304, in-262560, in-262816, in-263072, in-263328, in-263584, in-263840, in-264096, in-264352, in-264608, in-264864, in-265120, in-265376, in-265632, in-265888, in-266144, in-266400, in-266656, in-266912, in-267168, in-267424, in-267680, in-267936, in-268192, in-268448, in-268704, in-268960, in-269216, in-269472, in-269728, in-270000, in-270256, in-270512, in-270768, in-271024, in-271280, in-271536, in-271792, in-272048, in-272304, in-272560, in-272816, in-273072, in-273328, in-273584, in-273840, in-274096, in-274352, in-274608, in-274864, in-275120, in-275376, in-275632, in-275888, in-276144, in-276400, in-276656, in-276912, in-277168, in-277424, in-277680, in-277936, in-278192, in-278448, in-278704, in-278960, in-279216, in-279472, in-279728, in-280000, in-280256, in-280512, in-280768, in-281024, in-281280, in-281536, in-281792, in-282048, in-282304, in-282560, in-282816, in-283072, in-283328, in-283584, in-283840, in-284096, in-284352, in-284608, in-284864, in-285120, in-285376, in-285632, in-285888, in-286144, in-286400, in-286656, in-286912, in-287168, in-287424, in-287680, in-287936, in-288192, in-288448, in-288704, in-288960, in-289216, in-289472, in-289728, in-290000, in-290256, in-290512, in-290768, in-291024, in-291280, in-291536, in-291792, in-292048, in-292304, in-292560, in-292816, in-293072, in-293328, in-293584, in-293840, in-294096, in-294352, in-294608, in-294864, in-295120, in-295376, in-295632, in-295888, in-296144, in-296400, in-296656, in-296912, in-297168, in-297424, in-297680, in-297936, in-298192, in-298448, in-298704, in-298960, in-299216, in-299472, in-299728, in-300000, in-300256, in-300512, in-300768, in-301024, in-301280, in-301536, in-301792, in-302048, in-302304, in-302560, in-302816, in-303072, in-303328, in-303584, in-303840, in-304096, in-304352, in-304608, in-304864, in-305120, in-305376, in-305632, in-305888, in-306144, in-306400, in-306656, in-306912, in-307168, in-307424, in-307680, in-307936, in-308192, in-308448, in-308704, in-308960, in-309216, in-309472, in-309728, in-310000, in-310256, in-310512, in-310768, in-311024, in-311280, in-311536, in-311792, in-312048, in-312304, in-312560, in-312816, in-313072, in-313328, in-313584, in-313840, in-314096, in-314352, in-314608, in-314864, in-315120, in-315376, in-315632, in-315888, in-316144, in-316400, in-316656, in-316912, in-317168, in-317424, in-317680, in-317936, in-318192, in-318448, in-318704, in-318960, in-319216, in-319472, in-319728, in-320000, in-320256, in-320512, in-320768, in-321024, in-321280, in-321536, in-321792, in-322048, in-322304, in-322560, in-322816, in-323072, in-323328, in-323584, in-323840, in-324096, in-324352, in-324608, in-324864, in-325120, in-325376, in-325632, in-325888, in-326144, in-326400, in-326656, in-326912, in-327168, in-327424, in-327680, in-327936, in-328192, in-328448, in-328704, in-328960, in-329216, in-329472, in-329728, in-330000, in-330256, in-330512, in-330768, in-331024, in-331280, in-331536, in-331792, in-332048, in-332304, in-332560, in-332816, in-333072, in-333328, in-333584, in-333840, in-334096, in-334352, in-334608, in-334864, in-335120, in-335376, in-335632, in-335888, in-336144, in-336400, in-336656, in-336912, in-337168, in-337424, in-337680, in-337936, in-338192, in-338448, in-338704, in-338960, in-339216, in-339472, in-339728, in-340000, in-340256, in-340512, in-340768, in-341024, in-341280, in-341536, in-341792, in-342048, in-342304, in-342560, in

la France par les bandes royalistes et catholiques en 1815 et 1816. Il s'y mêle quelques tableaux où la liberté du style se maintient dans des limites qu'ont souvent franchies d'autres écrivains du même temps que l'on n'a point songé à incriminer; mais c'était la tendance politique du livre que l'on poursuivait : on prétendait d'ailleurs que dans un des personnages du roman Ducange avait voulu représenter la duchesse d'Angoulême. Cette imputation, qui ne fut pas produite officiellement, paraît avoir déterminé la condamnation de l'écrivain. Ducange eut à faire six mois de prison, et son livre fut supprimé. Rendu à la liberté, sans avoir été corrigé de ses opinions libérales, Ducange prit la direction d'un petit journal, appelé *Le Diable rose*; un nouveau procès l'obligea d'y renoncer. Il retourna alors au roman. *Thélène, ou l'amour et la guerre*, publié en 1823, amena de nouvelles poursuites. Toute la France s'indignait alors de l'ignoble traitement infligé à un jeune écrivain, Magalon, qui, condamné pour délit de presse, avait été transféré de Paris à Poissy, accouplé avec un forçat. Ducange redouta une pareille ignominie, et passa en Belgique, d'où il revint, en 1825, pour purger la condamnation prononcée contre lui par défaut. Depuis lors la justice politique le laissa tranquillement continuer ses travaux littéraires. Ducange a publié de nombreux romans. Son style est facile, animé, spirituel; sa plaisanterie a souvent une allure trop libre pour le goût d'aujourd'hui; elle est cependant plus retenue que dans d'autres ouvrages du même genre, de Pigault-Lebrun ou de Paul de Kock. Ce qui a soulevé contre Ducange les colères de certains écrivains, c'est sa persévérance, on peut dire aussi sa hardiesse à attaquer l'esprit d'intolérance des fanatiques de son temps et à défendre les idées libérales. Cette couleur politique se retrouve dans tous ses romans. La plupart de ses productions sont aujourd'hui négligées; quelques-unes cependant méritent d'être connues, notamment *Léonide, ou la vieille de Suresnes*; *Les trois Filles de la Veuve*; *Le Médecin confesseur*; *La Luthérienne*. Ducange a en outre travaillé pour le théâtre; il a donné en 1827 *Trente Ans, ou la vie d'un joueur*, drame en cinq actes, fait en collaboration avec Dinaux, pseudonyme qui cachait les noms de MM. Beudin et Goubaux. Cette pièce, qui rompt avec les habitudes traditionnelles du drame, et qui a d'ailleurs des mérites réels, fit en son temps une espèce de révolution dramatique et eut un succès qui dure encore. Les travaux littéraires enrichissent rarement; Ducange ne fit donc point fortune avec ses œuvres. Peut-être aussi y eut-il dans sa vie un peu trop de l'insouciance habituelle aux écrivains. Il mourut ne laissant à sa famille qu'une honorable réputation littéraire, un peu trop dépréciée aujourd'hui. Les ouvrages de Victor Ducange sont :

Romans : *Agathe, ou le petit vieillard de Calais*; 2 vol. in-12, 1819; — *Albert, ou les amants*

missionnaires; 2 vol. in-12, 1820; — *Valentine, ou le pasteur d'Uzès*; 3 vol. in-12, 1821; réimprimé dans *Les Romans illustrés*, en 1849, et saisi en vertu de l'arrêt de 1821; — *Léonide, ou la vieille de Suresnes*; 3 vol. in-12, 1823; réimprimé dans *Les Romans illustrés*, 1849; — *Thélène, ou l'amour et la guerre*; 4 vol. in-12, 1823; — *La Luthérienne, ou la famille morave*; 6 vol. in-12, 1825; — *Le Médecin confesseur, ou la jeune émigrée*; 6 vol. in-12, 1825; réimprimé dans *Les Romans illustrés*, 1849; — *Les trois Filles de la Veuve*; 6 vol. in-12, 1826; réimprimé dans *Les Romans illustrés*, 1849; — *L'Artiste et le Soldat*; 5 vol. in-12, 1827; — *Isaurine et Jean-Paul*; 5 vol. in-12, 1830; — *Ludovica, ou le testament de Waterloo*; 6 vol. in-12, 1830; — *Marc Loricot, ou le petit chouan de 1830*; 6 vol. in-12, 1832. — Ouvrages posthumes : *Les Mœurs, contes et nouvelles*; 2 vol. in-12, 1834; — *Joasime, ou la jeune prêtresse*; 5 vol. in-12, 1835.

En outre, dans *Le Livre des Contes et Nouvelles* : *Un Duel, et Une Démonstration*.

Théâtre : *Palmerin, ou le roi des rois*.

les, mélodrame, trois actes; 1813; — *Le monde, ou l'entrée des Français*.

mél., trois actes; 1813; — *Le roi des rois*.

ou la bague de fer, drame.

— *La Maison du Corrégeon, ou l'usage de la*.

lice, coméd., trois actes; 1819; — *Le P*.

ventien, ou le fils gendrier, mélod..

(avec M. Dupetit-Méré); 1819; — *Le*.

rier, vaud., un acte; 1819; — *Ca*.

trois actes; 1819; — *Thérèse, ou la*.

Genève, mélod., trois actes; 1819.

et le Soldat, ou la loi militaire.

actes; 1820; — *La Suédoise*.

1821; — Elodie, ou la vierge.

mélod., trois actes, avec.

Diamants, mélod., trois.

beth, ou la fille du.

actes; 1823; — *Mac Dowell, à*.

1826, — Trente Ans, ou la.

(avec M. Anicet Bourgeois).

Fiances, ou la.

1828; — Poluer, ou la.

(avec Guilbert de Pi).

actes; 1828; — *Le Jeune*.

comr), drame, tiré des Trois.

trois actes; 1830; — *L'Oiseau*.

min), féerie, deux actes; 1831; —

ans, drame, trois actes; 1831; —

ducation et le naturel, d.

— *La Vendetta, ou la*.

trois actes; 1831; — *Le*.

Femme, drame, cinq actes; 1831.

a été en outre co.

Ruben pour *Les*.

M. Anicet Bourgeois p.

Heures, Macbeth, Clé-.

nington et Plus de Jeu.

J. Janin, dans le *Recueil des Journaux*.

re 1833. — *Biographie des Contemporains. — La France littéraire.*

ABEL (André Coltée), ant

5 à Greenwich, en 1714

5. Il eut de très-b

pour l'archéologie et les

1. Après avoir fait

c d'] a, il, des

de

il

il

les s un ouv

0 1767, sous le titre de An

Il

pays

c n ont cesse de

religieux d'une pro

de tous côtés les tr.

n'ont cessé d'exister de

le l rd e

Son

du détr

des observations

onnaitre depuis l'usage

des assertions, son livre

éc off

nents pre

ses ouvrages la description

nts qui ont

en 1755 official de la

ue l'église collégiale de Saint-

et en 1756 official de Cantorbéry. Il

1757 membre de la Société des Anti-

ue Londres, et en 1762 membre de la

royale. En 1763 il fut chargé, avec sir

e, de mettre en ordre les papiers

hall. Il mourut âgé de soixante-

avait espéré de sa constitution

ue poursuivre plus loin une carrière

science : « Si j'échappe, disait-il

accidents fortuits ou à une at-

sie, je jeterai un coup d'œil

avant. » Voici la liste de ses ou-

e de plus de deux cents mé-

wo-galliques ou normandes et

des anciens rois d'Angleterre,

sur seize planches gravées, et

douze Lettres; 1757, in-4°; —

Norman Antiquities, consid-

through part of Normandy;

in-fol. Cet ouvrage a été traduit

Léchaudé d'Anisy, membre

royale de Caen et mem-

Antiquaires de Normandie;

lin-8°, avec appendices, et une

issierie de Bayeux, traduite

er, 42 planches; — His-

de l'Eglise de Sainte-

in-4°, avec des planches; —

ville, l'Eglise et le Palais ar-

chiépiscolal de Croydon; in-4°, 1783; — *Histoire et Antiquités du Palais archiépiscolal de Lambeth*; 1785; — plusieurs mémoires dans les *Philosophical Transactions*. C. HIPPEAU.

Anecdotes de Bowyer. — Chalmers, General Biography. — Biogr. Britan.

* **DUCARLA-BONIFAS (Marc)**, physicien et littérateur français, né à Vabre, en 1738, mort le 16 avril 1816, à Villeneuve-du-Tran. Il passa dans la retraite la presque totalité d'une longue vie, qu'il consacra aux sciences. Son premier écrit, *Des grands Mouvements de la Matière*, parut en 1775, in-12. En 1779 il publia à Genève, sous le titre de *Cosmogonie*, neuf mémoires réunis en trois volumes in-8°, et roulant sur les comètes, la lumière zodiacale, le système planétaire, etc. Il y avance que notre univers n'est qu'une province de l'espace, une simple constellation, qui se meut dans l'immensité de l'éternelle. Cette idée, alors neuve et hardie, est aujourd'hui admise par les astronomes les plus célèbres. De 1782 à 1784, Ducarla inséra de nombreux articles dans le *Journal de Physique*, dans le *Journal encyclopédique*, dans le *Journal des Savants*; un de ses ouvrages, *Du Feu complet*, fut imprimé en 1784, aux frais du Musée de Paris. Parmi ses papiers, il laissa un manuscrit d'un autre genre, intitulé : *Mademoiselle de Romans*; c'est une histoire romanesque, dont une des maîtresses de Louis XV est l'héroïne.

G. B.

Nayral. *Biographie et chroniques caennaises*, t. II, p. 111.

DUCARNE DE BLANGY (Jacques-Joseph), agronome français, né à Hirson, dans la Thiérache, le 11 décembre 1728, mort vers 1803. Il s'occupa particulièrement de l'éducation des abeilles. On a de lui : *Méthode pour détruire les taupes*; 1770, in-8°; — *Traité de l'Éducation économique des Abeilles*; Paris, 2 vol. in-12; — *Trois Lettres à M. de Voltaire, par un de ses amis, sur l'ouvrage intitulé : L'Évangile du Jour*; 1771, 1772, 1773, in-8°; — *A la Nation française, ou moyens propres à sauver les équipages d'une partie des vaisseaux qui viennent échouer et périr à la côte, ainsi que la meilleure partie des marchandises*; Paris, 1801, in-8°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*.

DUCART (Isaac), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1630, mort en 1697. Il acquit une grande célébrité par le fini de ses tableaux et la légèreté de sa touche. On recherche surtout ses peintures de fleurs sur satin.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*. — Houbraken, *Vies des Peintres*, etc.

DUCAS (Constantin). Voy. CONSTANTIN.

DUCAS (Alexis). Voy. ALEXIS V.

DUCAS (Michel) (Μιχαήλ ὁ Δούκας), historien grec, petit-fils d'un autre Michel Ducas, qui vivait sous le règne de Jean Paléologue le jeune, florissait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il descendait de la famille impériale

I. — *Biographie des Contemporains.* —
— *ance littéraire.*

ABEL (André Coltéé), a
à Greenwich. en 1714, a
de s-bonne heure pour
et les r, his-
avons ue ses
il
dans u
du'u en No
le
u
s, qui a
Antiquités. Il ouvrait
naires de son pays
cessé de visiter et de
province ou
de c les f es des
es qui u d'
le Guillaume le Dataru es
et normandes. Son ouv
otes du (égale :
ob ons sur
r ue lu étude ue
s ues et s, livre n st
lé comme Guian
s préc us de rou
ouv et ue n et le

lui nommé en 1755 ue
giée de l'église con e de s
e. et 1756 official de Cantor il
1757, membre de la Société des Anti-
ue Londres, et en 1762 membre de la
oyale. En 1763 il fut chargé, avec sir
l de mettre en ordre les papiers
hall. Il mourut âgé de soixante-
avait espéré de sa constitution
ue poursuivre plus loin une carrière
la science : « Si j'échappe, disait-il
s, aux accidents fortuits ou à une at-
aralytie, je jetterai un coup d'œil
uivant. » Voici la liste de ses ou-
e de plus de deux cents mé-
galliques ou normandes et
des anciens rois d'Angleterre,
sur seize planches gravées, et
ans douze Lettres; 1757, in-4°; —
nn-Willis l'Antiquaire; 1760,
Norman Antiquities, consid-
through part of Normandy;
ol. Cet ouvrage a été traduit
Léchaude d'Anisy, membre
Académie royale de Caen et mem-
les Antiquaires de Normandie;
9°, avec appendices, et une
serie de Bayeux, traduite
culier, 42 planches; — *His-*
et de l'Eglise de Sainte-
1°, avec des planches; —
ville, l'Eglise et le Palais ar-

chiepiscopal de Croydon; in-4°, 1783; — *Histoire et Antiquités du Palais archiepiscopal de Lambeth*; 1785; — plusieurs mémoires dans les *Philosophical Transactions*. C. HIPPEAU.

Anecdotes de Bowyer. — Chalmers, *General Biography.* — *Biogr. Britan.*

***DUCARLA-BONIVAS (Marc)**, physicien et littérateur français, né à Vabre, en 1738, mort le 16 avril 1816, à Villeneuve-du-Tran. Il passa dans la retraite la presque totalité d'une longue vie, qu'il consacra aux sciences. Son premier écrit, *Des grands Mouvements de la Matière*, parut en 1775, in-12. En 1779 il publia à Genève, sous le titre de *Cosmogonie*, neuf mémoires réunis en trois volumes in-8°, et roulant sur les comètes, la lumière zodiacale, le système planétaire, etc. Il y avance que notre univers n'est qu'une province de l'espace, une simple constellation, qui se meut dans l'immensité de l'éternel. Cette idée, alors neuve et hardie, est aujourd'hui admise par les astronomes les plus célèbres. De 1782 à 1784, Ducarla inséra de nombreux articles dans le *Journal de Physique*, dans le *Journal encyclopédique*, dans le *Journal des Savants*; un de ses ouvrages, *Du Feu complet*, fut imprimé en 1784, aux frais du Musée de Paris. Parmi ses papiers, il laissa un manuscrit d'un autre genre, intitulé : *Mademoiselle de Romans*; c'est une histoire romanesque, dont une des maîtresses de Louis XV est l'héroïne.

G. B.

Nayral, *Biographie et chroniques castraises*, t. II, p. 111.

DUCARNE DE BLANGY (Jacques-Joseph), agronome français, né à Hirson, dans la Thiérache, le 11 décembre 1728, mort vers 1803. Il s'occupa particulièrement de l'éducation des abeilles. On a de lui : *Méthode pour détruire les taupes*; 1770, in-8°; — *Traité de l'Éducation économique des Abeilles*; Paris, 2 vol. in-12; — *Trois Lettres à M. de Voltaire, par un de ses amis, sur l'ouvrage intitulé : L'Évangile du Jour*; 1771, 1772, 1773, in-8°; — *A la Nation française, ou moyens propres à sauver les équipages d'une partie des vaisseaux qui viennent échouer et périr à la côte, ainsi que la meilleure partie des marchandises*; Paris, 1801, in-8°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*.

DUCART (Isaac), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1630, mort en 1697. Il acquit une grande célébrité par le fini de ses tableaux et la légèreté de sa touche. On recherche surtout ses peintures de fleurs sur satin.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*. — Houbraken, *Vies des Peintres*, etc.

DUCAS (Constantin). Voy. CONSTANTIN.

DUCAS (Alexis). Voy. ALEXIS V.

DUCAS (Michel) (Μιχαήλ ὁ Δούκας), historien grec, petit-fils d'un autre Michel Ducas, qui vivait sous le règne de Jean Paléologue le jeune, florissait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il descendait de la famille impériale

des Ducas, et lui-même occupait probablement une haute position à la cour de Constantin XII, dernier empereur de Constantinople. Après la prise de cette ville, il se réfugia auprès du prince de Lesbos, Dorino Gateluzzi, qui lui confia diverses missions diplomatiques. Sous Domenico Gateluzzi, fils et successeur de Dorino, Michel Ducas continua de remplir les fonctions de négociateur. En 1455 et en 1456 il porta à Andrinople le tribut des princes de Lesbos et de Lemnos, et un peu plus tard il accompagna à Constantinople son maître Domenico, qui allait rendre hommage au sultan Mahomet II. Dorino et Domenico, par leur prudence et par l'habileté de leur ambassadeur, sauvèrent l'indépendance de Lesbos; mais, après la mort de Domenico, son fils et successeur, Nicolas Gateluzzi, excita la haine de Mahomet, qui s'empara de Lesbos, en 1462, et réunit cette île à l'Empire Ottoman. Ducas survécut à cet événement, mais le reste de sa vie est inconnu. Il paraît qu'il se retira alors en Italie, et que dans sa vieillesse il écrivit l'Histoire qui nous est parvenue. Divisée en 45 sections ou chapitres, elle commence par un abrégé de chronologie universelle, et ne devient détaillée et véritablement instructive qu'à partir du règne de Jean Paléologue I^{er}; elle se termine brusquement, au milieu d'une phrase, par le récit de la prise de Lesbos en 1462, et il ne serait pas impossible qu'on trouvât un jour dans quelque bibliothèque la fin de l'ouvrage, qui manque dans nos éditions. Cette histoire est écrite d'un style incorrect et même barbare. Non content de faire usage d'un très-grand nombre de mots turcs, l'auteur emploie des formes grammaticales tout à fait étrangères au génie de la langue grecque. C'est le plus difficile de tous les historiens byzantins, et il semble n'avoir jamais étudié les écrivains grecs classiques. On ne peut guère reprocher à Ducas que des défauts de style; pour le fond, c'est un historien grave, judicieux, prudent et impartial. Son exposition des causes qui amenèrent la ruine de l'empire grec est pleine de sagacité et de sagesse. Il est malheureusement sujet à de fortes méprises relativement à l'histoire de l'Europe occidentale. Sans remédier entièrement à l'insuffisance des historiens byzantins en ce qui concerne les premières conquêtes des Turcs en Asie et même en Europe, Ducas n'en est pas moins un annaliste précieux pour les règnes de Jean Paléologue (1355-1391), de ses trois successeurs Manuel, Jean et Constantin (1391-1453), et pour l'histoire des îles de l'Archipel à la même époque. L'ouvrage de Ducas a été publié pour la première fois par Ismael Boulliaud (*Historia Byzantina, a Joanne Palæologo I ad Mehemetem II. Accessit chronicon breve* (χρονικὸν σύντομον); Paris, 1649, in-fol., avec une version latine, des notes et une chronique grecque contenant la relation sommaire des événements qui se sont passés en Turquie jusqu'en 1523; ce vo-

lume a été reproduit à Venise en 1729. Dans la nouvelle édition des historiens byzantins qui paraît sous les auspices de l'Académie royale de Berlin, Ducas a été réimprimé à Bonn, en 1834, in-8°, d'après une révision entreprise par M. Emmanuel Bekker; ce savant helléniste y a ajouté une traduction italienne du texte grec, trouvée à Venise par M. Léopold Ranke et faite au quinzième siècle sur un manuscrit plus complet que celui dont s'est servi Boulliaud. Il existe aussi une traduction française de Ducas : elle est du président Cousin. [HASE, dans l'*Encycl. des G. du M.*, avec addit.]

Fabricius, *Bibliotheca Græca*. — Hankins, *Script. Byzant.* — Hammer, *Geschichte des Osman Reichs*.

DUCAS-VATACE (Jean). Voy. VATACE.

DUCASSE (François), canoniste français, né à Lectoure, dans la première partie du dix-septième siècle, mort en 1706. D'abord grand-vicaire et official de Carcassonne, il devint ensuite chanoine-archidiacre et official de Condom, où il termina sa vie, dans un âge avancé. Il était profondément versé dans l'Écriture, les SS. Pères et les canonistes anciens et modernes. On a de lui : *De la juridiction ecclésiastique contentieuse*; Agen, 1695, in-4°; — *De la juridiction volontaire*; Agen, 1697, in-4°. Ces deux ouvrages ont été réunis en un seul, souvent réimprimé, sous le titre de : *Pratique de la Juridiction ecclésiastique, volontaire, gracieuse et contentieuse*. On cite la sixième édition, Toulouse, 1762, in-4°.

Chaudon et Delandine, *Dictionnaire universel*.

DUCASSE (Jean-Baptiste), célèbre marin français, gouverneur de Saint-Domingue, né dans le Béarn, mort dans un âge avancé, aux eaux de Bourbon-l'Archambault, en juillet 1713. Il alla fort jeune chercher fortune sur mer. Doué d'une grande énergie, il se fit promptement remarquer des directeurs de la Compagnie de Sénégal, qui se le donnèrent pour collègue. Envoyé en 1678 à Saint-Domingue, afin d'y faire la traite pour le compte de cette compagnie, il fut très-mal accueilli par les colons, qui, appréhendant de trouver en lui un homme plus disposé à les rançonner qu'à les protéger, prirent les armes pour le contraindre à se retirer. Mais il fit tête à l'orage, et eut l'habileté de leur persuader que l'intention du roi comme celle de la Compagnie étaient de travailler à augmenter les richesses de la colonie en y introduisant un plus grand nombre d'esclaves; ayant d'ailleurs protesté de son respect pour les privilèges locaux, les colons se calmèrent facilement. La Compagnie, satisfaite de sa conduite, lui confia le commandement de son navire *La Bannière*, chargé de transporter des noirs de Sénégal à Saint-Domingue. Rejeté bien loin de sa destination par une tempête qui l'obligea à relâcher en Angleterre, où une maladie grave le retint quelques mois, il confia son bâtiment à son second, qui le conduisit à bon port. Mais

c, Ducasse ne put revenir à Saint-Dominique après être, à deux reprises, tombé au des Hollandais, qui chaque fois lui firent une forte rançon. Un combat qu'il soutint, second voyage, contre un fort bâtiment ais dont il se rendit maître à l'abordage sur lui l'attention de Louis XIV, qui le, en 1691, gouverneur de Saint-Domingue. rivée dans la colonie, Ducasse la trouva état d'anarchie et d'abandon qui l'exposait aisément la proie de quiconque l'atta-

Dans l'année qui suivit son entrée en is, il appliqua les ressources locales aux tions et à la construction d'un hôpital. ers services publics devinrent de sa part de sages règlements, et le premier il les curés à tenir par année, et en double, istres réguliers des baptêmes, mariages . A la faveur de l'ordre et de la tranquillité prit un développement qui celui du commerce d'exportation. At- à tempérer les rigueurs de la guerre, il vec humanité les prisonniers espagnols is, et par une lettre du 5 février 1692, le plus grand honneur à la droiture et blesse de ses sentiments, il convia, mais ccès, le gouverneur de la Havane et ce- a partie espagnole de Saint-Domingue à un terme aux barbares traitements qu'ils l subir aux prisonniers français. En même se faisant d'utiles auxiliaires de ce qui des filibustiers, encore redoutables, mais l il parvenait un peu à discipliner, il les soit à repousser les attaques des enne- it à aller chez eux par des descentes réu- auser à leur commerce de graves préju- l'expédition qu'il dirigea lui-même contre uque, en 1694, ayant amené la destruc- , fortifications de l'île et procuré un grand u'il avait, en gran le partie, abandonné ciers et aux mânes des bâtiments, il fut par le ministre d'avoir ainsi assimilé rins français aux filibustiers. La croix st-Louis lui fut néanmoins conférée, ne pension réversible sur la tête de sa

Lorsque, au mois de juin de l'année e, les Espagnols et les Anglais vinrent r Saint-Domingue avec des forces consi- s, Ducasse, mal secondé, ne put les em- de s'emparer du Cap, de Saint-Louis et de Paix. Peut-être même la colonie en- elle tombée en leur pouvoir, si leur mé- ance ne les avait affaiblis et amenés à er. Lorsqu'il reçut l'ordre de seconder Pointis dans son entreprise contre Car- , il manifesta hautement dans sa lettre istère (4 février 1697) sa désapproba- ce projet, et il fit ressortir l'avantage qu'il t en à attaquer de préférence la partie de de Saint-Domingue, « dessein qui ait la gloire, l'utilité, la mortification onarchie espagnole et la clef de toutes

les Indes ». Quoi qu'il en soit, il prépara les res- sources nécessaires à Pointis ; et ne tenant aucun compte des mauvais procédés du chef de l'expédi- tion, homme capable, mais hautain, il se plaça sous ses ordres, et eut la plus grande part, le 12 avril, à la prise du fort de Boca-Chica, canal étroit qui forme l'entrée de Carthagène. Encore souffrant de la blessure qu'il avait reçue le 30 avril, il dirigea l'attaque du fort de Hihimani, sur lequel il arborale premier le pavillon français. Le 2 mai, après un siège meurtrier de trois semaines, Carthagène capitula, et Ducasse, à qui le gouvernement en fut confié, se retira presque aussitôt dans le fort de Hihimani, par suite de ses nouveaux démêlés avec Pointis, qui se refusait à accorder une part suffisante du butin aux filibustiers, plus spécialement placés sous les ordres du gouverneur de Saint-Domingue. Ces forbans avaient essentiellement contribué à la prise de la ville ; mais Pointis voulait les écarter, sous pré- texte qu'ils s'étaient livrés lors du sac de la ville aux plus odieuses atrocités. Mécontent de l'in- égalité de partage, Ducasse menaça de venir en France demander justice au roi. Quant aux filibustiers, auxquels il avait en la prudence de cacher la décision de Pointis, il allait les faire embarquer, lorsqu'ils apprirent comment ils étaient traités. N'écoutant aucune des représentations de Du- casse, qui leur promettait d'aller plaider leur cause auprès du roi, ils retournèrent à Cartha- gène, et de tous les brigandages qu'ils y commi- rent, le moindre fut la rançon qu'ils imposèrent à la malheureuse ville, rançon qui ne procura pas moins de trente mille piastres à chacun d'eux. Pendant ce temps Ducasse regagnait Saint-Domingue, d'où il faisait obtenir aux filibustiers une indemnité de 1,400,000 francs, accordée par le gouvernement, à la seule condition qu'ils resti- tuassent les vases sacrés sur lesquels ils avaient fait main-basse à Carthagène. Durant les trois années suivantes Ducasse appliqua tous ses soins au retablisement de la culture à Saint-Domingue du sucre et du tabac, et déjà il avait obtenu des succès marqués, lorsqu'il fut envoyé, en 1700, en Espagne pour y régler des affaires intéressant cette puissance et la France. Sa mission ter- minée, Philippe V lui confia, en 1702, le com- mandement d'une escadre de six vaisseaux, chargée de convoier à Carthagène huit bâtiments portant le nouveau vice-roi du Mexique et des troupes espagnoles. Il eut à soutenir, du 30 août au 1^{er} septembre, avec quatre de ses vaisseaux seulement, cinq combats acharnés contre sept forts vaisseaux anglais aux ordres de l'amiral Bem- bow, qu'il maltraita et dont il parvint à se faire abandonner. Arrivé à Carthagène, il reprit la route de France, et le 1^{er} mai 1703, jour de son débar- quement à La Rochelle, il fut élevé au grade de chef d'escadre et remplacé dans son gouverne- ment de Saint-Domingue. De nouveaux et bril- lants services, rendus pendant la guerre de la succession d'Espagne, lui firent obtenir le grade

de lieutenant général; c'est en cette qualité qu'il fut chargé, en 1714, d'investir, avec trente et un bâtiments, la ville de Barcelone, que le maréchal de Berwick assiégeait par terre; mais ses infirmités l'obligèrent bientôt à résigner ce commandement et à quitter le service. Aussi prudent que brave, Ducasse ne se laissait jamais abattre par les difficultés. C'était un homme droit, qu'on aurait tort de juger d'après ses seuls rapports avec les flibustiers. Ces écumeurs de mer avaient encore de son temps une puissance qu'il eût été impossible et impolitique de songer à briser; le tenter c'eût été mettre à leur merci les possessions français d'outre-mer, insuffisamment protégées par la métropole. Régulariser leur action, en refrenant leurs brigandages, c'était le seul parti à prendre; c'est ce que fit Ducasse, et s'il ne put toujours maîtriser ses féroces et indomptables auxiliaires, du moins parvint-il quelquefois à atténuer les maux qu'ils causaient. Sous ce rapport, il servit la cause de l'humanité dans la limite du possible. Sa fille épousa le marquis de Roze, de la maison La Rochefoucauld.

P. LEVOT.

Archives de la marine. — Le P. Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*. — Moreau de Saint-Méry, *Hist. de Saint-Domingue, et Loix et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent*. — Van Tenac, *Histoire de la Marine*. — Archenholtz, *Histoire des Flibustiers*. — D'Aspect, *Histoire de l'Ordre de Saint-Louis*.

DUCASTEL (François-Baptiste-Louis), juriconsulte français, vivait à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle. Après avoir été avocat au conseil supérieur de Bayeux de 1771 à 1774, il vint exercer sa profession à Paris. La jalousie de ses confrères le fit rayer du tableau, comme ayant plaidé aux conseils supérieurs établis par Maupeou. Il se retira à Rouen, et siégea comme député de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, dont il fut élu président, en octobre 1791. On a de lui : *Mémoire sur les dîmes pour le clergé de Normandie, contre les cultivateurs de la même province*; Caen, 1772, in-8°.

Diet. biog. univ. et pitt., éd. Almé André.

* **DU CAURROY** (François-Eustache), sieur de Saint-Frémin, musicien français, né à Gerberoy, en 1549, mort à Paris, le 7 août 1609. Ses parents le destinaient à l'Ordre de Malte; mais son penchant pour la musique et la réputation qu'il acquit bientôt les déterminèrent à lui laisser suivre la carrière qu'il avait choisie. Il entra alors dans les ordres, devint chanoine de la Sainte-Chapelle et prieur de Saint-Ayoul de Provins. Il était en 1568 maître de la chapelle du roi, et il conserva ces fonctions pendant quarante ans, sous des rois qui ont laissé le souvenir d'habiles amateurs, Charles IX et Henri IV. Il remporta en 1575 le prix de musique fondé par les habitants de la ville d'Évreux. Henri IV avait créé en sa faveur, en 1599, la place de surintendant de la musique du roi

Il reste de Du Caurroy une messe de *Requiem* intitulée : *Missa pro defunctis, quinque vocum*.

« Cette messe, qui n'a jamais été publiée, dit M. Félis, et dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque du Roi, fut jusqu'au commencement du dix-huitième siècle la seule qu'on chantait aux obèques des rois de France à Saint-Denis »; — *Proces ecclesiasticæ ad numeros musices redactæ*, lib. 1, à cinq voix; Paris, 1609; — *Precum ecclesiasticarum Lib. II*; in-4°, 1609; — *Mélanges de Musique*, contenant des chansons, des psaumes, des motets; in-4°, 1610; — *Fantaisies à trois, quatre, cinq et six parties*; in-4°, 1610. Il a composé aussi la messe exécutée aux Grands-Angoulins le jour de l'établissement de l'Ordre du Saint-Esprit. Plusieurs auteurs le regardent, et nous pensons que c'est avec raison, comme l'auteur de l'air de la chanson : *Charmantes Gabrielle*.

Félis, *Biogr. universelle des Musiciens*. — Le Ro., *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

DUCAURROY DE LA (J. mandie), le 5 juin 1700. 28 juin 1850. Il appartenait à la famille de la Normandie. Son père, Ducaurroy de la Croix, avo Paris, lieutenant géo mai 1777, maire de o révolution, sous-pré mort en 1802, s'ét risconsulte par sa cu de *Jurisprudence de Guyon*. Paris ses premières études : t ayant été compr par il allait renoncer a finait, lorsque : Faculté de Droit, et son aide, et lui fit les avances étudiant. En 1809 il dev puis avocat à la cour 1811 il obtint le grade alors aux luttes du barreau, s't des affaires; mais la nature de tait surtout vers les al donna d'abord au public perein Justinien nou augmentées 1° des Nos plusieurs extraits des autres ci modifient les Institutes; avec gard; Paris, 1813. in-12: 5° in-8°. Ducaurroy méthode routinière du droit romain. « Je il, la connaissance naissance des tex que toutes les étudiées sur l'o s'étant ouvert de une chaire de dr Blondeau. Du et

suivante. du-
de l
n a o-
nouvé c ii
à e uat ies Insu s ue.
ne expliquées : is, 1022-
La huitième (on, conte-
des titres, le texte et
a pour titre : *Ins-*
tusmen nouvellement traduites
uées; Paris, 1851, 2 vol. in-8°. Adon-
éthode de Vin l' comm
J iver
o qui ie
il : ue son ouvrage. y
auteurs et l tout adreco
de la i.

Les *Institutes* de
s a Paris en 1821, et les r lenu
en 1823, il s'empressa de ies com-
ses ses leçons. Il se réunit même à
son collègue, pour faire imprimer les
de *Gaius* dans le volume intitulé :
Ecloga; Paris, 1822, 1827, in-12.
il les inséra, ainsi que les *Frag-*
ana, dans le *Juris civilis Enchi-*
1844, 1849, 1851, in-18. On lui
Lettre d'un ancien Rédacteur de
Laboulaye, sur l'Histoire du
1846, in-18; — *Commentaire*
pratique du Code Civil; Paris,
ou avec un nouveau titre, Paris,
I, in-8° (en société avec MM. Bon-
). Cet ouvrage, continué par les
ue Ducaurroy, doit avoir six vo-
rroy venait de corriger l'épreuve de
mères livraisons du second volume,
it au Luxembourg, lorsqu'il éprouva
es du mal auquel il succomba
es. Il avait été l'un des rédac-
neue étrangère et française de
de Jurisprudence et d'Economie
A il avait fourni des articles à la
Législation et de Jurisprudence.

E. REGNARD.

Notice sur la vie et les ouvrages de
n tête des *Inst. de Justinien nouvel-*
iq. — Beuchot, *Journal de la Li-*

(*Joseph*), médecin italien, vivait
moitié du dix-huitième siècle.
écine à l'université de Pise, et
des plus zélés partisans de la
On a de lui : *De' Bagni di*
no medico; Lucques, 1711,
Trattato sopra la natura de'
po umano e dell' animale;
12.

ue. — Eloy, *Dictionnaire historique*

INSEGA ou DUCCIO DE
architecte siennois, floris-

sait de 1282 à 1339. On sait qu'il eut pour maître Segna, habile peintre siennois, dont on ne connaît que le nom. Duccio peignit en trois années un très-grand tableau destiné au maître-autel de la cathédrale de Sienne, et placé aujourd'hui dans une chapelle. Ce tableau, qui fait époque dans l'histoire de l'art, est peint des deux côtés; à la face on voit en grand *la Vierge et plusieurs saints*, et au revers une foule de petits sujets évangéliques. L'or et l'outremer y sont prodigués, et la manière grecque y domine; c'est cependant la composition la plus riche en figures et peut-être la meilleure de l'époque. Duccio a donné en outre les dessins de quelques-uns des sujets du fameux pavé de la cathédrale et d'une mosaïque représentant *Samson et les Philistins*. Duccio était aussi architecte, et on lui attribuait la façade de l'ancienne église de Saint-Paul, transformée aujourd'hui en Casino des Nobles. Cette façade n'offre presque plus rien du dessin primitif, ayant été entièrement changée en 1763, par le chevalier Fuga.

E. B—8.

Della Valle, *Lettere Senesi*. — Vasari, *F. 146*. — Baldinucci, *Notizie*. — Lami, *Storia pittorica*. — Tiraboschi, *Dizionario*. — Romagnoli, *Cenni storico-artistici di Siena*.

DUCHEREAU. Voyez ANDROUIT.

DU CERCEAU. Voyez CERCEAU (Du).

DU CHAFFAULT. Voyez CHAFFAULT (Du).

DUCHAL (Jacques), théologien non conformiste irlandais, né à Antrim, en 1697, mort en 1761. Il commença ses études sous le célèbre docteur Abernethy, et les acheva à l'université de Glasgow, où il fut reçu docteur. Il devint peu après pasteur de la Congrégation de Cambridge, d'où il passa en Irlande, et succéda à Abernethy, d'abord à Antrim, puis à Dublin. On a de lui : *The Practice of Religion recommended*; Cambridge, 1728, in-8°; — *Arguments for the truth and divine authority of the christian religion, in ten sermons*; Dublin, 1752, in-8°. Dans les dernières années de sa vie, Duchal écrivit sept cents sermons, dont une partie seulement fut publiée; Dublin, 1764, 3 vol. in-8°.

Rose, *New biographical Dictionary*.

* DUCHALAIS (Adolphe), archéologue français, né à Beaugency, le 11 janvier 1814, mort le 20 août 1854. Destiné au notariat et venu à Paris pour y étudier le droit, Duchalais s'adonna bientôt exclusivement à l'archéologie. Après avoir débuté par des notices sur l'église d'Arcueil et les donjons de Beaugency et de Montlhéry, il s'occupa spécialement de l'étude des monnaies mérovingiennes. Abordant plus tard la numismatique du moyen âge, il y montra encore plus de perspicacité que dans ses recherches sur les monnaies antérieures au neuvième siècle. Il distingua le premier dans les monnaies carlovingiennes celles qui émanaient du pouvoir royal et celles qui avaient été émises par les premiers ateliers féodaux. Élève de l'École des Chartes depuis 1840 et archiviste paléographe, Duchalais fut attaché aux travaux historiques de M. Augustin Thierry,

et entra au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. Sans abandonner la numismatique du moyen âge, il dirigea ses recherches vers l'antiquité. La mort l'enleva prématurément à des travaux qui l'avaient déjà placé parmi les archéologues les plus distingués. On a de lui : un grand nombre d'articles sur l'archéologie, l'histoire et la numismatique, dans les *Mém. des Antiquités de France*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, la *Revue Archéologique* et la *Revue Numismatique*; — *Description des Médailles Gauloises du cabinet de France* (mémoire couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres); Paris, 1846, in-8°. Duchalais a fourni aussi de nombreux articles au *Dictionnaire historique de la France* qui fait partie de l'*Univers pittoresque* de MM. Didot.

Bibliothèque de l'École des Chartes, 4^e série, vol. I.

* **DUCHAND** (Augustin-Jean-Baptiste, baron), général français, né à Grenoble, le 11 mai 1780, mort à Paris, le 3 janvier 1849. Il fut nommé en 1798, à sa sortie de l'École Polytechnique, lieutenant en second dans l'artillerie de marine. Attaché ensuite au 3^e régiment d'artillerie à cheval, il prit part aux opérations du camp de Boulogne, servit en Italie et en Espagne de 1803 à 1812, à la grande armée en 1813 et 1814, et fit la campagne de France en qualité de colonel-major de la garde impériale. Major d'un régiment d'artillerie à Valence, en mars 1815, il se prononça énergiquement pour la cause de l'empereur, lors de son passage en Dauphiné. Le 9 avril 1815 il donna sa démission, et resta sans emploi pendant toute la Restauration. A la révolution de Juillet on le réintégra sur les cadres de l'armée : il fut nommé maréchal de camp au corps d'artillerie, le 4 septembre 1830, et, successivement, commandant des Écoles d'artillerie de Metz et de Vincennes, membre du comité consultatif d'artillerie (6 novembre 1836), lieutenant général et inspecteur général d'artillerie. Un décret du 17 avril 1848 le mit en disponibilité.

A. ROCHAS (de Die).

Archives du départ. de la guerre. — A. Rochas, *Bibliographie du Dauphiné*.

* **DUCHANGE** (Gaspard), graveur français, né à Paris, en 1662, mort en 1756. Il fut élève d'Audran. Son talent se caractérise par un faire large, par un travail de chair très-moelleux; il excella surtout à rendre le Corrège. On a de lui : *Jupiter et Léda*, et *Danaë*, d'après le Corrège; — *Jesus-Christ au tombeau*, d'après Paul Veronèse; — quelques pièces de l'*Histoire de Marie de Medicis*, d'après les tableaux de Rubens; — *Le Repas chez le Pharisien*; — *Les Vendeurs chassés du temple*, d'après Jouvenet; — *Tobie recouvrant la vue*, d'après Antoine Coypel; — divers sujets d'après Le Sueur, Noël Coypel, Nicolas Bertin et autres.

Basan, *Dictionnaire des Graveurs*.

* **DUCHAPT** (Claude-Théophile), juriscôn-

sulte et publiciste français, né à Bourges, le 5 juillet 1802. D'abord avocat au barreau de cette ville, conseiller de préfecture, puis juge au tribunal civil, enfin conseiller à la cour impériale, il est entré dans l'arène littéraire par la voie de la presse. Ses premiers écrits ont eu pour objet des questions d'actualité politique. Ainsi virent le jour les deux brochures suivantes : *Lettre du père L'Incertain aux électeurs*; Bourges, 1827, in-8°; — *Lettre de Jacques Lerond, petit électeur, aux électeurs de 1830, petits et grands*; Bourges, 1830, in-8°. La plume alerte et la moquerie fine viennent y aiguiller le raisonnement, et sont comme le caractère saillant de l'écrivain. Il a fait paraître aussi, à des intervalles plus ou moins rapprochés, une série de dissertations sur des points de droit et des questions litigieuses, travaux graves, où se remarquent des appréciations solides en même temps qu'ingénieuses. La plupart ont été reproduites par les journaux de jurisprudence de Paris. Deux de ces dissertations ont paru à part : l'une *Sur la pénalité à appliquer aux duellistes*; Bourges, 1837, in-8°; l'autre *Sur la peine applicable au crime d'incendie des édifices non habités dépendant d'une maison d'habitation*; Bourges, 1847, in-8°. La *Jurisprudence de la Cour de Bourges*, qu'il a rédigée de 1827 à 1845, lui doit un grand nombre d'études sur des sujets analogues. Dans ses moments de loisir, M. Duchapt a cultivé la poésie. Il a donné en 1844, sous le voile de l'anonyme : *Lettre à l'abbé de Lamoignon par un homme-potence*, où, tout en rendant hommage au grand talent de l'illustre abbé, il combat énergiquement l'exagération de ses doctrines. Cette pièce a été réimprimée in extenso au t. III des *Supercheries litt. dévoilées* de Quérard. En 1850 il publia à Bourges un recueil de fables, dans lesquelles abondent le trait spirituel, le vers élégant et facile.

H. BOUTIN.

Quérard, *Supercheries litt. dévoilées.* — *Littérature. Les Fabulistes populaires.*

DUCHAT (Louis-François Le), poète français, né à Troyes, vivait dans le seizième siècle. On a de lui : *Præjudiciorum libri tres*, Paris, 1554; imprimé dans les *Deliciae Poetarum Gallicorum* de Gruter, t. I^{er}; — *Agamemnon*, tragédie, traduite de Sénèque, à la suite de laquelle se trouvent l'*Histoire de Lucrèce forcée*, en vers lyriques, traduite des *Fastes* d'Ovide, et l'*Idole vengeur*, traduit de Théocrite.

La Croix du Maine. *Bibliothèque française*.

DUCHAT (Yves Le), même famille, vivait au septième siècle. On a de lui : *Guerre entreprise par les conquête de la Terre St. Bouillon*; Paris, 1620, — *Rupellenses bello dominæ cum versione latina*;

Lelong, *Bibliothèque Mazarine*.

T (Jacob LE), écrivain français, né à
3 1658.

Il fut avocat dans sa
patrie, où la révolution
le fit entrer dans la
garde nationale. Il na
quit à Paris, d'une famille
provinciale. Ses
études le firent
admettre à l'école
militaire, où il
fut nommé lieutenant
et l'année suivante
il fut promu capitaine.
Il se distingua par
son courage et son
brave cœur. Il fut
nommé chevalier de
la Légion d'honneur
en 1804. Il mourut
à Paris, le 10 août
1814.

qui a été ses goûts pour
les arts et à jeter d'ailleurs quelque
lumière sur ce siècle, et il éditait, en les
de ses ouvrages plus ou moins étendus.
Ses ouvrages sont : *Recueil de dis
cours prononcés à l'histoire de Henri III ;*
in-12, de 717 pages : les principes
sont le *Journal de L'Estoile*
sur la mort de Sancy : ce recueil est plu
sieurs éditions, revues et augmentées ; —
l'histoire de la vertu du Catholicon
et de la tenue des États de Paris en
(Bruxelles), 1696, 1 vol. in-12 :
c'est la plus belle et la plus
celle de Ratisbonne (Bruxelles),
in-8° ; — *Œuvres de maître Fran
çois, publiées sous le titre de faits
sur Gargantua et de son fils
c'est la Prognostication panta
gisme du Limousin, la Crème
et les deux Epîtres de deux
poètes d'humeurs différentes,
Paris, où l'on a ajouté des re
marques et critiques sur tout
ce qui se trouve de Rabelais, la
vie de l'auteur, le dessin de la cuve peinte
sur les parois de la Derrière, mé
(1) ; Amsterd., 1711, 5 vol.
Il a été contrefaite deux fois à
Paris ; — *Les quinze Joies
d'un ouvrage très-ancien, auquel
on a ajouté des fausses amours, le
Triomphe des
Amours ;* La Haye, 1726, in-12 ;
du baron de Feneste par
M. de Feneste et sur les planches qui y sont jointes.
Le Dachat à Bayle.*

Théod. Agrippa d'Aubigné ; Cologne (Bruxel
les), 1729, 2 vol. in-8° : cette édition, publiée
par François Foppens, libraire de Bruxelles, est
pleine de fautes, dues à l'incapacité de celui qui
fut chargé d'en diriger l'impression. Le Dachat,
très-mécontent de cette publication, chargea un
exemplaire d'une multitude de corrections des
tinées à une nouvelle édition, qui n'a jamais été
exécutée ; — *l'Introduction au Traité des
Merveilles anciennes comparées avec les mo
dernes, ou traité préparatif à l'apologie pour
Hérodote* par Henri Estienne ; La Haye,
1723, 3 vol. in-8°. On lui doit encore : *Éclaircis
sements sur deux passages des Mémoires de
Brantôme*, dans le 36^e vol. de la *Bibliothèque
germanique* ; — *Lettre à Bayle*, dans les *Lettres
de Bayle* ; Amsterdam, 1729, t. III, p. 891-900 ;
— *Ducatiada, ou remarques de feu M. Le
Dachat sur divers sujets d'histoire et de lit
térature, recueillies dans ses manuscrits et
mises en ordre par M. F. (Formey)* ; Amster
dam, 1738 et 1744, 2 vol. in-8°. Il a fourni à
Bayle un grand nombre de notes pour son dic
tionnaire, et quelques remarques pour l'édition
de l'*Histoire de De Thou*, 7 vol. in-fol. Les
livres choisis et curieux qui composent sa bi
bliothèque étaient chargés de notes de sa main,
qu'on aurait pu utiliser pour donner des éditions
de quelques autres anciens ouvrages ; on n'est
seulement servi de celles sur Villon, dans l'édi
tion des Œuvres de ce poète ; La Haye, 1742,
in-8°. On attribue aussi à Le Dachat une comédie
en patois messin, intitulée : *La Famille ridi
cule* ; Berlin, (1720) in-8°. Michel NICOLAS.

Formey, *Eloge de Le Dachat*, dans la *Biblioth. ger
man.*, t. XXXIV, et dans les *Eloges des Académiciens*
de Berlin, t. II. — *Lettres de Bayle*. — Nicéron, *Mé
moires*.

* **DU CHÂTEL** en latin CASTELLANUS (Guil
laume), guerrier français, né vers le milieu du
quatorzième siècle, mort à Darnmouth. Issu d'une
famille noble et ancienne du pays de Léon, en
Bretagne, il fut chambellan du duc d'Orléans
frère de Charles VI, et se distingua dans plusieurs
rencontres. Il fut un des tenants dans la joute
guerrière que Barbazan, à la tête de six chevaliers
français, engagea le 19 mai 1402, près de Bor
deaux, contre sept chevaliers anglais, joute dont
l'avantage resta aux Français et où Du Châtel
tint tête à deux Anglais qui l'attaquèrent la hache
à la main. Après avoir, en 1403 ou 1404, fait partie
d'une expédition commandée par lui et les
deux sires de Penhouët, et avoir livré aux An
glais, à la tête de trois vaisseaux, un combat
où mille d'entre eux furent pris ou noyés et
mille faits prisonniers, Du Châtel obtint le com
mandement d'une nouvelle expédition, qui prit
et pilla Jersey, Guernesey et Plymouth. Revenu
chez eux chargés d'un immense butin, les Bre
tons furent bientôt attaqués à leur tour par les
Anglais, qui leur firent essayer de grands dom
mages, et exercèrent de sanglantes représailles.
Afin de mettre un terme à cet état de choses, Du

Châtel fut député vers les princes français qui gouvernaient pendant la maladie du roi Charles VI, et après avoir obtenu, non sans peine, leur assentiment à une nouvelle expédition contre les Anglais, il arma trois cents bâtiments et y embarqua des troupes considérables, dont il partagea le commandement avec les sires de Châteaubriand et de La Faille. Le défaut d'unité dans le commandement empêcha le succès de l'entreprise. L'attaque de Dartmouth avant l'entier débarquement des troupes expéditionnaires se fit contre l'avis de Du Châtel, et eut pour résultat la déroute des Français. Du Châtel, mortellement blessé, fut porté à Dartmouth, où il expira pendant qu'on posait le premier appareil sur ses blessures.

P. LEVOT.

Chronique du religieux de Saint-Denis, trad. de M. Bellaguet, t. III, p. 105, 111, 171 et 179. — D'Argentré, *Histoire de Bretagne*, liv. X.

DU CHÂTEL (*Tanguy*), généralement appelé *Tanneguy*, par suite d'une prononciation vicieuse de son véritable nom de baptême, guerrier français, frère cadet du précédent. Il s'était déjà signalé par d'autres prouesses, lorsque apprenant le désastre de son frère devant Dartmouth, il vint avec quatre cents hommes attaquer cette ville, qu'il mit à feu et à sang. Non content de cette vengeance, il ravagea les côtes d'Angleterre, d'où les Bretons revinrent deux mois après chargés d'un immense butin. A quelque temps de là, les Anglais, ayant débarqué dans les environs de Brest, Tanguy contribua à les repousser, en se frayant un passage jusqu'à leur chef, le comte de Beaumont, qu'il étendit à ses pieds d'un coup de hache d'armes. Entré peu après au service du duc d'Orléans, en qualité de chambellan, il se plaça, après l'assassinat de ce prince, en 1407, sous la bannière du duc d'Anjou, Louis II, qu'il accompagna en Italie lorsque ce prince essaya de reconquérir son trône de Naples, et revint avec lui en France. Nommé prévôt de Paris lorsque les Bourguignons en sortirent en 1414, Tanguy déploya dans l'exercice de ses fonctions une énergie qui lui attira la haine de la faction bourguignonne, et ne fut vraisemblablement pas sans influence sur les accusations auxquelles il fut en butte quelques années plus tard. Le dauphin Louis, duc de Guyenne, pour le récompenser de ce qu'il avait assuré à Charles VI la conservation de Paris, lui accorda de grands biens, et le fit, en 1414, maréchal de Guyenne. Tanguy, qui s'était trouvé à la bataille d'Azincourt, en 1415, et qui avait déjà déjoué plusieurs complots des Bourguignons, fit avorter en 1416 une nouvelle conspiration, dont les chefs, bourgeois de Paris, expirèrent dans les supplices. L'année suivante (1417), il reprit Montlhéry et plusieurs places aux environs de Paris. Les dauphins Louis et Jean étaient morts de poison, à quelques mois d'intervalle. Il ne restait plus à la France qu'un fils de son roi, le dauphin Charles (depuis Charles VII), quand un complot livra Paris à la faction bourguignonne,

dans la nuit du 28 mai 1418. Averti du danger par les cris de triomphe du parti vainqueur, Tanguy vint à l'hôtel du Petit-Musc, où le dauphin dormait tranquillement, l'enveloppe de ses draps, l'enlève dans ses bras, le charge sur son cheval et va le déposer à la Bastille Saint-Antoine. Après avoir mis le dauphin en sûreté à Melun, il rassembla un corps de seize cents hommes, et se hasarda à pousser une attaque jusqu'à l'hôtel Saint-Paul, d'où il espérait enlever le roi; mais son attente fut trompée. Voyant qu'il ne pouvait reprendre Paris, il se décida à aller rejoindre le dauphin à Melun. Du Châtel était alors le véritable chef des Armagnacs. Il portait le titre de *capitaine et lieutenant, de par monseigneur le dauphin, de tous les pays de France, Champagne, Brie et de tous les pays de outre la rivière de Seine*. Usant de l'ascendant qu'il exerçait sur le jeune prince, il lui conseilla la paix. Elle était désirée des deux partis, qu'épuisaient également la guerre civile, la famine et la peste, et qui sentaient enfin le besoin de s'unir pour chasser les Anglais, devenus maîtres de la Normandie à la faveur des discordes intestines des Français. Tanguy se rendit dans ce but près de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, au mois de mai 1419; et lors d'une première entrevue, dans laquelle le dauphin et Jean se jurèrent alliance et amitié, il fut convenu qu'ils en auraient une seconde. Elle eut lieu le 10 septembre suivant, au pont de Montereau, et Jean sans Peur y fut assassiné, d'après les conseils ou même avec la participation de Du Châtel, si l'on doit croire aveuglément Pierre de Poissy, Monstrelet, Saint-Remy, et les autres écrivains bourguignons, qui prétendent que Tanguy aurait d'abord conseillé et préparé ce crime, et qu'il l'aurait ensuite exécuté en portant le premier ou tout au moins le second coup de hache. Ces divers témoignages, comme les dépositions des témoins, sont longuement discutés dans une dissertation insérée t. VI, p. 574 et suiv., de l'*Histoire de France* du P. Daniel. L'auteur démontre que tous les historiens du temps qui ont raconté le meurtre du duc de Bourgogne en ont altéré les principales circonstances, et que les témoins du fait, entraînés par l'esprit de parti, séduits ou comprimés dans les enquêtes qui furent faites des deux côtés, ne méritent qu'une confiance douteuse. Sainte-Polix (*Essai historique sur Paris*, t. V, p. 206 et suiv.) et Voltaire (*Œuvres*, t. XVII, p. 331, édit. de Kehl) n'hésitaient pas, de leur côté, à disculper Tanguy. Si leur opinion n'a pas été adoptée de nos jours par MM. de Sismondi et de Barante, il ne faut pas perdre de vue que ces deux écrivains regardaient exclusivement inspirés des sources bourguignonnes et n'ont tenu aucun compte de la constante dénégation de Tanguy : elle a pourtant une grande valeur, surtout quand on la rapproche de la conduite qu'il tint après l'événement. En effet, quand Le Montellier, le vicomte de Narbonne,

et d'autres seigneurs français attachés à Tanguy au parti d'Orléans se glorifiaient d'avoir frappé le duc de Bourgogne, regardant tout d'un coup le pont de Montereau comme une naturelle représaille de celui de la rue de la Harpe, comment Tanguy, nécessairement imbu de son temps, fort large en matière de justice et de l'injustice, aurait-il la responsabilité de cet acte, alors sur lequel il se serait exposé à se voir démasquer complices ? Comment aurait-il osé non seulement s'en faire excuser auprès du fils de la (Philippe le Bon), mais encore défier les chevaliers qui soutiendraient sa culpabilité ? L'écrit que nul ne releva le gant, à une époque où les duels judiciaires étaient un moyen obligatoire pour tout homme de guerre accusant un autre, on sera porté à conclure que les écrivains bourguignons ont exagéré en ce qui concerne Tanguy ; que le plus égoïste des hommes de la paix entre le dauphin et le duc de Bourgogne n'aurait ni conseillé ni commis une crime qui pouvait ranimer les hostilités entre la France ; et l'on conviendra que quand une déplorable collision s'ensuivit de l'entrevue du 10 septembre, il put se borner, comme il le prétendit toujours, à se retirer du dauphin de l'enceinte de la conférence. Le tragique événement, Tanguy, partageant le sort du dauphin, déshérité par son père, l'acquit dans le midi de la France, seule partie où il pût trouver un asile. Le meurtrier de la Bourgogne n'est pas le seul qu'on ait vu à Tanguy. On a prétendu, sur la foi de (Recherches de la France, liv. VI, t. I, p. 452) qu'en 1424, jaloux du crédit de Richemont, dauphin d'Auvergne, commença à se plaindre auprès de Charles VII, Tanguy aurait, par son propre main, et en plein conseil, tué son oncle. Chronologie des comtes d'Auvergne par (Origines de Clermont) prouve que Tanguy a été mal informé.

Richemont de Richemont ayant reçu l'épée de la France le 7 mars 1425, ne l'accepta qu'à la condition que plusieurs des meurtriers du duc de Bourgogne et Tanguy lui-même seraient éloignés de France. Charles VII hésitait à se séparer d'un homme qu'il appelait son père ; mais Tanguy, qu'il était un obstacle au rapprochement avec le roi de lui accorder, comme récompense de ses services, la permission de rester en France. Charles VII, cédant à ses instances, le nomma sénéchal de Beaucaire, où il resta, lui conserva le titre et les gages de sénéchal de Paris, avec des pensions et une garde de 100 archers appointés par le roi. En 1446 Charles VII le nomma grand-sénéchal et gouverneur de Provence. Le P. Anselme (t. VIII, liv. II) dit que Du Châtel alla à Marseille pour aller à réduire la ville de Gènes dans l'ordre du roi, et qu'en 1448 il fut envoyé ambassadeur à Rome, près du pape Nicolas V. Quel-

ques auteurs, se fondant sur son âge, très-avancé, ont pensé que ces deux missions auraient été confiées à son neveu, que l'identité de noms aurait fait confondre avec lui. D'Argentré ne parle pas de ces missions, et Bayle conclut de ce silence que Tanguy n'en fut pas chargé. Tanguy mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, à Beaucaire, avec la réputation d'un grand capitaine et d'un habile politique, sans laisser de postérité de son mariage avec Sibylle Le Yoyer.

P. LEVOT.

Histoire de France et de Bretagne. — Mémoires sur l'Histoire de France, etc.

DU CHÂTEL (Tanguy), neveu du précédent, vicomte de La Bellière, par son mariage avec Jeanne, vicomtesse de La Bellière, chevalier de l'Ordre du roi, son chambellan et grand-écuyer de France, fils putatif d'Olivier et de Jeanne de Plouec, mort en 1477. Il succéda à la faveur de son oncle auprès du roi Charles VII. Il fut aussi lieutenant du comte du Maine dans le gouvernement du Languedoc, et en cette qualité il demanda aux états de la Provence, en 1454, 1455 et 1460, les augmentations d'impôts que les circonstances rendaient nécessaires. Son oncle se complut à lui enseigner l'art de la guerre et les devoirs de la chevalerie. A la mort de Charles VII, il montra comment il les comprenait. Tous les courtisans avaient déserté le palais, empressés d'aller présenter leurs hommages au nouveau roi, Louis XI, qu'ils avaient si souvent desservi près de son père ; Tanguy fut le seul qui ne quitta point le roi défunt pour le roi vivant : il resta seul près du corps de son bienfaiteur ; et comme nul, pas même Louis XI, ne songeait à lui rendre les derniers devoirs, seul aussi il se chargea des frais de ses funérailles, pour lesquelles il dépensa 30,000 écus qui ne lui furent remboursés que dix ans plus tard. C'est par allusion à ce trait de dévouement qu'en 1560 on mit l'inscription suivante sur le drap mortuaire du roi François II, dont les funérailles étaient négligées par les Guises : *Où est maintenant Tanneguy Du Châtel ?* (De Thou, Hist., liv. XXVI), et après lui plusieurs historiens ont attribué à tort cette conduite au prévôt de Paris, mort douze ans avant Charles VII. Après avoir accompli ce devoir, Du Châtel vint en Bretagne, et le duc François II, qui le nomma grand-maitre de son hôtel, obtint par ses ambassadeurs une surséance à la reddition de ses comptes comme grand-maitre de l'écurie (grand-écuyer) du feu roi. En 1463 le duc le choisit pour un des commissaires chargés de régler en son nom les différends qu'il avait avec Louis XI. Malgré les services importants qu'il avait rendus au duc François II, Tanguy encourut la disgrâce de ce prince pour avoir essayé d'empêcher la dame de Villequier (1) de s'im-

(1) Antoinette de Malguelais, veuve d'André de Villequier, successivement maîtresse de Charles VII, roi de France, et de François II, duc de Bretagne (voy. VILLEQUIER).

miscer dans les affaires de l'État. Obligé alors de se réfugier en France, il y fut bien accueilli par Louis XI, qui, malgré son antipathie pour les anciens serviteurs de son père, s'empessa de s'attacher un homme si utile. Dans ce but, il lui rendit la charge de grand-maitre des écuries, et le comprit, en 1469, dans la première promotion de l'ordre de Saint-Michel. L'année précédente il l'avait nommé gouverneur de la Cerdagne et du Roussillon, que le roi d'Aragon avait cédés à Louis XI moyennant 300,000 écus d'or. S'étant concilié l'amitié des Navarais par sa justice, sa modération et sa douceur, il s'en fit d'utiles auxiliaires pour faire rentrer dans le devoir les Espagnols révoltés, et par ses procédés envers ceux-ci, il sut en faire des alliés fidèles de la France. En 1470, il fit partie d'une ambassade envoyée en Angleterre pour conclure une alliance entre Louis XI et Henri VI. L'année suivante, il fut un des *conservateurs*, c'est-à-dire des garants de la trêve convenue entre Louis XI et le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. Le roi, pour le récompenser de ses services dans ses diverses missions, lui accorda, en 1472, une assignation de 24,000 écus avec 2,000 livres de pension, et lui transporta, le 14 juillet 1474, les châtellenies de Châtillon-sur-Indre, Paci-sur-Eure et Nonancourt; mais ces domaines ne constituaient à vrai dire qu'un gage du remboursement des sommes payées par Tanguy pour les funérailles de Charles VII, puisque Louis XI stipula la condition de rachat à 36,000 livres, et que, retirés des mains des héritiers de Tanguy, ils firent retour au domaine royal. Employé ensuite par Louis XI dans d'autres missions de guerre ou de paix, notamment dans la négociation qui eut pour résultat la trêve conclue en 1475, il justifia constamment la confiance de ce prince soupçonneux. Se trouvant au siège de Bouchain, au mois de mai 1477, il y fut tué, suivant Moréri; mais il semblerait, d'après dom Lobineau (*Hist. de Bret.*, t. 1^{er}, p. 730), qu'il survécut quelque temps à sa blessure, puisque, par un acte du 28 août 1477, le sire de Derval donna à lui et à ses descendants la baronnie de Derval avec d'autres terres. Du Châtel, quoiqu'il eût commandé des armées et gouverné des provinces, mourut si pauvre, que par son testament, du 29 mai 1477, il fut réduit à prier le roi de pourvoir ses filles, de payer ses dettes, et d'empêcher qu'on ne vendît ses meubles, dont la valeur n'excédait pas 5 à 6,000 livres. Louis XI le regretta sincèrement, prit soin de ses obsèques, et voulut qu'il fût inhumé dans l'église Notre-Dame de Cléry. On conserve à la Bibliothèque impériale plusieurs lettres de Louis XI au vicomte de La Bellière (1). L'abbé Lenglet-Dufresnoy en a publié

quelques-unes dans son édition des *Mémoires de Comines*. Le portrait de Tanguy a été gravé par Odieuvre, in-4°. P. Levot.

* DU CHÂTEL (*Guillaume*), frère du précédent. Il fut écuyer du dauphin, plus tard Louis XI, et se signala par sa valeur à la défense de Saint-Denis contre les Anglais, et au siège de Pontenre, où il fut tué, en 1441. Charles VII le fit ensevelir à l'abbaye de Saint-Denis.

* DU CHÂTEL (*François*), frère aîné de Guillaume et de Tanguy, continua la postérité des sires Du Châtel, Leslen, Lesourni, Poullin, Lescoët, etc. Cette branche après s'être subdivisée en plusieurs rameaux, a tels que ceux de Coëtangars et de Coëtalez, s'est perpétuée jusqu'à nos jours en Bretagne, où elle a encore des représentants.

Histoires de France et de Bretagne. — Moréri, *Grand Dictionnaire historique.* — *Mémoires de Pierre de Foix*, publiés par la Société de l'histoire de France; 18^e, in-8°, p. 112 et suiv. — Sismondi, *Histoire des Français*, t. XII, p. 382. — M. de Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne*, t. IV, p. 445-447.

DUCHÂTEL, en latin CASTELLANUS (*Pierre*), prélat français, natif d'Arc, dans le Barrois, mort le 2 février 1552. Son père, gentilhomme wallon, était venu s'établir en Bourgogne. Le jeune Duchâtel perdit dès l'âge le plus tendre les auteurs de ses jours; envoyé par ses tuteurs à Dijon, pour y faire ses études, il apprit le grec sans autre maître que sa propre application, et six ans plus tard il se trouva en état de diriger une classe. Pierre Turrell, principal du collège, protégea particulièrement Duchâtel, qui à quelques années de là, lorsque son protecteur eut à subir une de ces accusations si fréquentes à cette époque, celle de sorcellerie, n'eut rien de plus pressé que d'aller défendre Turrell à Dijon. Cette défense fut sans doute éloquent, puisque l'accusé fut acquitté. Pour compléter son instruction, Duchâtel se mit à voyager : il visita l'Allemagne et la Suisse, et vint à Bâle, où Érasme, dont la réputation l'attirait dans cette ville, le fit entrer comme correcteur chez Froben. « Érasme s'en trouva bien, dit Bayle, car sur les avis de Castellan il corrigea plusieurs fautes qui sans cela seraient demeurées dans ses ouvrages. » Il quitta Bâle en même temps, après l'abolition du culte catholique dans cette ville. Duchâtel revint en France, à Dijon, où il fit des leçons publiques sur le texte grec de l'Épître de saint Paul aux Romains, et s'il en faut croire son biographe Galland, il y eut en même temps une aventure de jeunesse, dont le résultat fut un fils qui lui aurait donné la fille de son hôte et dont son frère se serait ensuite chargé. Son désir de voir l'Italie le détermina à y suivre l'évêque d'Ambrève, envoyé comme ambassadeur auprès du saint-siège. L'impression qu'il retira de son séjour à Rome ne fut rien moins que favorable : il y fit

(1) Tanguy Du Châtel, vicomte de La Bellière, était ami des lettres. Il possédait dans sa bibliothèque un exemplaire manuscrit, l'un des meilleurs qui soient restés de la *Grande Chronique de Saint-Denis*; ce manuscrit se conserve à la Bibliothèque impériale, sous le n° 1462, Saint-

Germain, latin. Voyez dom Bouquet, *Histoires de France*, tom. III, p. 140, et La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. XV, p. 618. V. 28 1.

scandalisé des mœurs qu'il eut sous les yeux. Venu ensuite à Venise, et de là dans l'île de Chypre, il y enseigna pendant deux ans le grec et le latin, aux appointements de deux cents écus. Il voulut voir aussi l'Égypte et Constantinople, où l'ambassadeur de France, La Forêt, l'accueillit et le recommanda à François I^{er}, auprès duquel il fut appuyé en outre par le cardinal Du Bellay. Dès lors commença la fortune de Duchâtel. Il fut d'abord attaché à la personne du roi, qui le faisait causer pendant ses repas : Duchâtel parlait fort bien ; il lui donna ensuite le titre de lecteur. Cet emploi porta Duchâtel à étudier avec plus d'ardeur que jamais, afin de pouvoir répondre aux nombreuses questions que le roi aimait à faire. « Il l'endormait tous les soirs, dit Bayle, par l'explication de quelque auteur. » C'était sans doute ce qu'il y avait de plus facile dans la tâche de Duchâtel. On l'accusa à tort d'avoir fait des efforts pour supplanter son prédécesseur Colin ; celui-ci était tombé en disgrâce parce que le roi le trouvait insuffisant : Colin ne savait que ce qu'il avait lu, tandis que Duchâtel ajoutait à son érudition ce dont il avait été témoin. La faveur croissante du lecteur royal lui suscita des jaloux, qui cherchèrent à le perdre dans l'esprit de François I^{er} ; ce prince s'en étant aperçu fit prévenir Duchâtel par le dauphin de ne prendre à ce sujet aucune inquiétude. En 1539 il fut nommé évêque de Tulle, et en 1544 il passa à l'évêché de Mâcon. A l'avènement de Henri II, il devint grand-aumônier, et en 1551 il abandonna l'évêché de Mâcon pour celui d'Orléans, voisin des lieux de plaisance où le roi s'arrêtait de préférence. Frappé subitement de paralysie un jour qu'il prêchait, il vit sa maladie dégénérer promptement en une apoplexie, à laquelle il succomba. — La figure de Duchâtel se détache de celles de ses contemporains, à cause du noble usage qu'il fit de sa position et des sentiments de tolérance qu'il fit éclater dans sa conduite. Il arrêta aussi longtemps qu'il lui fut possible les rigueurs dont étaient menacés les Vaudois, se montra opposé au supplice des huguenots, quoique ceux-ci tinssent peu de compte de son indulgence. Il protégea aussi de son mieux Robert Estienne, tout en cédant parfois à la pression qu'exerçait la Sorbonne ; mais sa générosité naturelle reprenait le dessus ; enfin, il fit une première fois cesser la détention d'Etienne Dolet. Il tenta aussi de rendre à une vie meilleure les âmes de mauvaise vie, et purgea son diocèse des prêtres ignorants et vagabonds qui menaient une vie scandaleuse. Duchâtel fit convoquer l'assemblée de Melun en 1545 ; quoiqu'il sentit la nécessité de faire disparaître les abus, les désordres qui nuisaient à l'Eglise, il s'efforçait de maintenir dans le giron le roi de France ; il était même jusqu'à admettre la nécessité des inquisiteurs, qu'il assimilait à d'utiles chiens de garde. On n'a de lui que le *Trépas, Obsèques et Enterrement de François I^{er}*, et deux Ser-

mons funèbres au sujet de ce prince, imprimés dans la *Vita Castellani* de Gaillard, éditée par Baluze, 1674, in-8°. La Sorbonne fut, dit-on, sur le point de faire le procès à la mémoire de Duchâtel pour avoir dit dans cet éloge funèbre de François I^{er} que l'âme de ce souverain entrerait tout d'abord en paradis. Elle pensa que l'orateur avait omis à dessein le purgatoire, et des députés furent chargés d'aller porter plainte sur ce point au roi son successeur. Arrivés à Saint-Germain, ils furent reçus par un maître d'hôtel du roi, appelé Mendoza, qui les accueillit, les fit dîner, et leur conseilla de se désister de leur plainte. « J'ai connu, leur dit-il, l'humeur du feu roi : il ne s'arrêtait guère en un même lieu ; et s'il a passé par le purgatoire, ce n'a été que pour y boire le coup de l'étrier. » Ce raisonnement convainquit, à ce qu'il paraît, les docteurs, car ils ne poussèrent pas plus loin.

Gaillard, *Vita Castell.* — Baze, *Hist. eccles.* — Bayle, *Dict.*

DUCHÂTEL (Gaspard), homme politique français, né à Thouars (Poitou), en 1766, mort à Paris, le 31 octobre 1793. Nommé député à la Convention par le département des Deux-Sèvres, il se distingua par son énergie à défendre Louis XVI. Dans un discours très-courageux, il s'efforça de prouver qu'on ne pouvait exiger de ce prince que son abdication. Le jour du jugement, Duchâtel, alors malade, se fit porter à l'assemblée, et y vota, en bonnet de nuit, pour le bannissement. Ce vote favorable à Louis XVI souleva contre Duchâtel la haine du parti montagnard. Bientôt, sous prétexte qu'il entretenait des correspondances avec les royalistes de la Vendée, il fut décrété d'accusation avec les députés de la Gironde. Il s'enfuit à Bordeaux ; il y fut arrêté, conduit à Paris, et livré au tribunal révolutionnaire. Il fut exécuté le 31 octobre, avec les autres députés girondins.

Rabbe, Botsjolin, etc., *Biographie univers. et port. des Contemporains.*

DUCHÂTEL (Charles - Jacques - Nicolas, comte), homme politique français, né en Normandie, le 29 mai 1751, mort en 1845. Il entra d'abord dans la carrière des finances, et il était à Bordeaux directeur de l'enregistrement et des domaines lorsque la révolution de 1789 éclata. Appartenant à l'ancienne noblesse, il eut d'abord quelques persécutions à subir ; cependant, après une courte incarcération, on le relâcha, et il ne sortit de la retraite que pour se charger des fonctions d'administrateur du département de la Gironde. En septembre 1795, le même département l'envoya à Paris pour le représenter au Conseil des Cinq-Cents. Il s'occupa particulièrement de matières de finances, et fut l'un des principaux rédacteurs et le rapporteur de la loi sur l'enregistrement encore en vigueur aujourd'hui. A l'expiration de son mandat (mai 1799), Duchâtel fut nommé l'un des administrateurs des domaines et de l'enregistrement. Napoléon l'appela en 1800

au conseil d'Etat, qu'il venait de créer, et bientôt le nomma directeur général de l'administration dans laquelle Duchâtel avait déjà rendu des services signalés. Il resta dans cette haute position pendant toute la durée de l'empire. Il fut créé comte en 1808 et grand-officier de la Légion d'Honneur en 1811. L'année 1814 vint mettre fin à cette brillante situation : sous les Bourbons, le comte Duchâtel fut rayé de la liste des conseillers d'Etat et remplacé comme directeur général de l'enregistrement. Cependant, en 1828 il obtint le titre de conseiller d'Etat honoraire, après son entrée à la chambre des députés, où l'avait envoyé en novembre 1827 le grand collège de la Charente-Inférieure, et où il siégea au centre gauche. Il fut réélu en 1830 et en 1832. En 1833 (ordonnance du 25 janvier), il fut nommé pair de France, et fut toujours en grande faveur auprès du roi Louis-Philippe.

Monit. univ., 1801, 1833, 1845. — *Disc. pron. à la chambre des pairs* par le comte Roy, 3 juin 1845. — *Rainquet, Biog. Saintong.*

DUCHÂTEL (*Charles-Marie-Tanneguy*, comte), fils du précédent, homme d'Etat français, né à Paris, le 19 février 1803. Il prit une part active à la rédaction du *Globe* avant 1830, et aborda avec prédilection les questions financières et économiques, et se fit connaître en 1827 par son ouvrage sur le *Paupérisme*, qui concourut pour le prix académique. Nommé conseiller d'Etat après la révolution de Juillet, il ne tarda pas à entrer dans la politique militante. A peine avait-il atteint l'âge parlementaire, qu'il fut élu député par le collège électoral de Jonzac, en remplacement de son père. Il fit son début parlementaire à la session de 1833, dans la discussion du budget des dépenses, et traita à la tribune plusieurs questions importantes, notamment, en 1834, le projet relatif à la créance des Etats-Unis (les 25 millions). L'issue de cette discussion ayant amené la retraite de plusieurs membres du cabinet du 11 octobre, M. Duchâtel fut nommé (4 avril) ministre du commerce. En cette qualité, il eut à proposer et à soutenir diverses lois d'un haut intérêt : il suffira de citer celles qui concernaient les douanes et les caisses d'épargne. Quand, au 22 février 1836, le cabinet du 11 octobre se retira, M. Duchâtel quitta le pouvoir ; mais il fut rappelé la même année, et fit partie du cabinet du 6 septembre, avec le portefeuille des Finances. Il traita à la chambre la question des fonds espagnols, celles des attributions municipales et des fonds d'amortissement affectés aux travaux publics. A l'avènement du cabinet du 15 avril, il sortit du ministère ainsi que M. Guizot, dont il partageait les opinions politiques. En 1837 il fut nommé vice-président de la chambre, honneur qu'il avait déjà obtenu l'année précédente. Entré dans le ministère de transaction du 12 mai 1839, comme ministre de l'intérieur, il travailla à rallier les conservateurs, éparpillés après les élections. Le cabinet du

1^{er} mars 1840 remplaça M. Duchâtel sur son banc de député, où il discuta la loi des sucres et le budget. Enfin, à la chute de ce cabinet (29 octobre 1840), il reprit le portefeuille de l'intérieur. Parmi les différents projets de loi proposés et soutenus à la tribune par M. Duchâtel, tant comme ministre du commerce et des finances que comme ministre de l'intérieur, nous citerons le projet tendant à convertir en loi les ordonnances rendues en matière de douanes (1836) ; — les projets relatifs aux caisses d'épargne, aux travaux publics, aux modifications à introduire au Code Forestier, à l'établissement de divers chemins de fer (1837) ; — les projets relatifs à l'érection d'un monument à Molière, aux étrangers réfugiés, à l'organisation des archives publiques (1840) ; — les projets relatifs à l'ouverture d'un crédit pour les suites de la translation des cendres de l'empereur Napoléon et pour la pose de la statue de l'empereur sur la colonne de la grande armée, à Boulogne (1841) ; — les projets relatifs à la demande d'un crédit pour expériences de divers essais télégraphiques de nuit, en transit, à l'importation de la librairie étrangère en France (1842) ; — le projet de loi portant demande de crédits destinés à l'acquisition de l'hôtel de Clugny et de la collection de M. Desbommard (1843) ; — les projets relatifs à l'établissement des chemins de fer de Paris à Bordeaux, de Paris à Lyon, de Paris à Reims, de Paris à Strasbourg, de Tours à Nantes ; des chemins de fer du nord et du centre (1844) ; — le projet relatif à l'établissement d'une ligne de télégraphie entre Paris et Lille (1846), etc., etc. M. le comte Duchâtel est membre de l'Institut (Académie des Sciences morales et politiques) depuis 1842, et en 1846 il reçut du roi Louis-Philippe les insignes de grand'croix de la Légion d'Honneur. Depuis 1848 il vit dans la retraite.

P. DE BOURMONT.

Docum. parliem. — *Leur.*, *Ann. Hist.*

DUCHÂTEL (*Napoléon*), administrateur français, frère du précédent, né en 1804. Il fut successivement capitaine d'état-major, député, préfet des Basses-Pyrénées et de la Haute-Garonne. En 1845 il fut nommé pair de France, et en 1848 il entra dans la vie privée, en même temps que son frère.

Leur., *Ann. Hist.*

DUCHATEL (PAR).

DU CHÂTELET (

NELIER DE BRISTOL,

femme de lettres, née à

1706, m. le 30 p. de

1749.) était fille de

trod.

j

ue

tr

QUEST

CONSERVÉS. Sans con

investigateur, i

au plus haut degré cette curiosité d'ap-d'assimiler que rien ne fatigue. « Née éloquence singulière, a dit Voltaire, sence ne se déployait que quand elle objets dignes d'elle. Ces lettres où il it que de montrer de l'esprit, ces pes, ces tours délicats que l'on donne és ordinaires, n'entraient pas dans é de ses talents. Le mot propre, la la justesse et la force étaient le ca- son éloquence. Elle eut plutôt écrit uscal et Nicole que comme madame s. Mais cette fermeté sévère, cette pourseuse de son esprit ne la rendaient sible aux beautés de sentiment. Les e la poésie et de l'éloquence la péné- jamais oreille ne fut plus sensible à . Elle savait par cœur les meilleurs pouvait souffrir les médiocres. » A ce gieux, il est curieux d'opposer comme es portraits que madame du Deffand re mademoiselle Delaunay nous ont la marquise : on ne saurait déchirer le haine et d'esprit.

u marquis du Châtelet-Lomont, d'une ciennes familles de Lorraine, made- le Breteuil, jetée dans le grand urva le moyen de faire marcher de sipation et l'étude. Organisation aussi ussi fougueuse que son intelligence ; elle n'essaya même pas de résister ons de l'exemple, et n'eut guère de mœurs que les femmes de son temps. s ont été trop célèbres et ont eu une e influence sur sa destinée pour être s silence. M^{me} du Châtelet fut l'une des têtes du maréchal de Richelieu, qui de- ami. Voltaire, qui avait rencontré ma- le Breteuil chez son père, ne la retrouva ; elle avait alors vingt-sept ans ; il en -neuf. Madame du Châtelet était alors duchesse de Saint-Pierre, qui avait t le comte de Forcalquier. Les deux aisaient accompagner du duc, et al- cer le poète dans l'appartement qu'il ve de Longpont, en face de Saint- . En 1734 Voltaire et la marquise se Monjeu, près d'Autun. Mais la publi-

Lettres philosophiques contraignit s'éloigner. Cirey lui fut ouvert par telet, et bientôt la marquise vint l'y leur intimité, tolérée par le monde, par un mari, qui était plus galant e bel-esprit, ne pouvait avoir d'autres eux que soulevaient les caractères umants. Bien que leur attachement, r le temps et une estime réciproque, ière, le ménage était très-souvent les violences de la marquise et les du poète. Longchamps et madame de

Graffigny racontent à cet égard des anecdotes qui étonnent quand elles ne désillusionnent pas un peu sur ces deux esprits éminents, qui à leurs heures ont toutes les faiblesses de l'hu- manité. Mais ces nuages dissipés, ces violences envolées, tout rentre dans l'ordre, l'affection renaît, et l'un et l'autre retombent sous le charme qu'ils exercent et subissent également. Les lettres de madame du Châtelet à d'Argental témoignent d'une tendresse profonde, passionnée pour Voltaire, qui, tout dévoué qu'il était à son amie, ne répondait qu'insuffisamment à l'amour de la docte Emilie. Elle se plaignait parfois avec amertume de n'avoir pas toujours la première place dans ses préoccupations, et des anxiétés que lui inspirait cette organisation nerveuse, in- quiète, à laquelle une coquetterie de Frédéric suf- fisait pour tourner la tête. Au reste, le travail, en prenant une bonne partie de leurs journées, ne leur laissait guère pour être ensemble que les heures des repas. C'est à Cirey que Voltaire a composé le *Siècle de Louis XIV*, *Méropé*, *Al- zire*, *Mahomet*. La marquise, de son côté, avide de s'instruire, se plongeait dans les études les plus abstraites avec un ardeur qu'é- galait seulement sa facilité. En 1738 madame du Châtelet concourait pour le prix de l'Aca- démie des Sciences, qu'elle ne manqua que de quelques voix. Le sujet était de déterminer la nature du feu. Deux ans après elle publiait les *Institutions de Physique*, auxquelles elle joig- nait une analyse de la philosophie de Leibnitz. C'est en ce même temps qu'elle entra en lice avec Mairan sur les forces vives.

Cirey avait été embelli et était devenu un séjour charmant, que les deux amants ne quit- taient que pour Paris ou Lunéville. Madame du Châtelet et Voltaire faisaient de fréquentes ap- paritions à la cour de Stanislas, qui les ac- cueillait à merveille. Ce fut durant leur séjour à Lunéville en 1747 que la marquise rencontra pour la première fois le marquis de Saint-Lam- bert, alors capitaine au régiment des gardes lorraines, que commandait M. de Beauvau. Ma- dame du Châtelet ne fut pas insensible aux qua- lités brillantes de cet officier bel esprit, qui eut l'étrange fortune d'être le rival heureux des deux plus beaux génies du siècle, de Voltaire et de Rousseau. L'imprudence des deux amants devait inévitablement amener une rupture, une crise tout au moins, entre la docte *Uranie* et l'au- teur de *Méropé*. Voltaire se répand en injures, et ne veut rien entendre. Madame du Châtelet, décidée à empêcher un éclat à tout prix, se rend chez lui, et cherche d'abord à nier ; mais Voltaire était trop sûr de la trahison de la dame. Toute cette scène, racontée par Longchamps, est d'une naïve crudité. Saint-Lambert avait trente- et-un ans, Voltaire en avait cinquante-quatre : le philosophe finit par convenir avec bonhomie que dans de telles conditions il ne pouvait être que le vaincu, et il en prit son parti. Dans le premier

transport, il avait adressé des paroles outrageantes à Saint-Lambert, qui s'était mis à la disposition de son rival. Madame du Châtelet obtint de son amant qu'il ferait une démarche près de Voltaire. Le lendemain soir il se présente chez lui, et balbutie quelques phrases d'excuse. Voltaire ne lui laisse pas le temps d'en dire davantage; il lui serre les deux mains, l'embrasse : « Mon enfant, s'écrie-t-il, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plait; jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis, n'est plus fait pour les plaisirs. » Et à dater de ce moment Voltaire abdiqua franchement les droits de l'amant pour n'être plus qu'un ami dévoué et indulgent.

Cette liaison avec Saint-Lambert devait être funeste à madame du Châtelet : elle devint grosse. Ses rapports avec M. du Châtelet étaient tels que ce dernier ne pouvait se méprendre sur sa paternité inattendue. Il fallait faire face à ce malheur, et Voltaire, dans ce péril pressant, fut consulté par les deux amants. L'on a bon besoin de se reporter à la dissolution des mœurs de ce siècle étrange pour croire à la possibilité de l'inqualifiable comédie qui se joua, et dans laquelle le mari donna tête baissée, avec une candeur qui eût dû inspirer des remords aux coupables. Cela est presque impossible à raconter, quoique Longchamp l'ait retracé avec des détails singuliers. C'est à Lunéville que la marquise fit ses couches. Il était nuit; la marquise était à son secrétaire, et fut arrachée à son travail si soudainement, que le nouveau-né, qui était une petite fille, fut déposé, faute de mieux, sur un in-quarto qui se trouvait là (1). Tout laissait présager les plus heureuses suites, quant une imprudence de madame du Châtelet vint malheureusement changer l'état des choses. Un verre d'orgeat à la glace, qu'on eut la faiblesse de lui donner durant les ardeurs de la fièvre de lait, produisit un effet aussi désastreux que rapide. Des étouffements, des suffocations ne permirent pas la moindre illusion sur l'état de la malade, qui expirait le sixième jour après son accouchement, le 10 septembre 1749, à l'âge de quarante-deux ans et demi. Voltaire, qui l'avait tant chantée et sur tous les tons, faisait quelques jours après ces vers, qu'il écrivait au bas d'un portrait de son amie :

L'univers a perdu la sublime Émilie.
Elle aimait les plaisirs, les arts, la vérité :
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

Madame du Châtelet n'était que médiocrement aimée; elle fut médiocrement regrettée. Voici l'épithaphe que l'on fit courir alors sur cette mort, qui eût dû être à l'abri de l'épigramme :

Il gît qui perdit la vie
Dans le double enfanteinent

(1) Correspondance de Voltaire : lettres à l'abbé de Volzouon, à d'Argental et au marquis d'Argenson, toutes trois à la date du 1^{er} septembre 1749.

D'un traité de philosophie
Et d'un malheureux enfant.
Lequel des deux nous l'a ravi ?
Sur ce funeste événement
Quelle opinion devons-nous suivre ?
Saint-Lambert s'en prend au livre :
Voltaire dit que c'est l'enfant.

Madame du Châtelet a laissé : Dissertation sur la nature et la propagation du feu; Paris, 1744, in-8°; — Doutes sur les religions révélées, adressés à Voltaire, ouvrage posthume; Paris, 1792, in-8° (1); — Institution de Physique; Paris, 1740, ou Amsterdam, 1742, in-8°; — Lettres inédites de la marquise du Châtelet à M. le comte d'Argental, suivies d'une dissertation sur l'existence de Dieu et de réflexions sur le bonheur; Paris, 1806, in-12; — Principes mathématiques de la philosophie naturelle, traduction posthume de l'anglais; 1756; — Réponse de Mme * à la lettre que M. de Mailran lui a écrite, le 18 février 1741, sur la question des forces vives; Bruxelles, Foppens, 1741, in-8°, de 45 pages. Madame Louise Colet a publié dans la Revue des Deux Mondes, 1845, quelques lettres inédites de madame du Châtelet et de Saint-Lambert, assez curieuses au point de vue biographique.**

Madame du Châtelet avait eu en 1737 un fils, qui mourut en 1794, sur l'échafaud révolutionnaire; c'était le comte Dupuis, duc de Châtelet, qui fut ambassadeur en Autriche et en Portugal, et colonel du régiment des gardes françaises en 1722 et 1729. Il fut père d'Achille de Châtelet, général dans les armées de la république, et il fut blessé grièvement. Arrêté comme appartenant au parti girondin, il s'empoisonna dans sa prison, après plusieurs mois de souffrances.

Gustave DESNOUETTES.

Correspondance de Voltaire. — Longchamp, Mémoires sur Voltaire. — Madame de Graffigny, Un Séjour de six mois à Cirey. — Correspondance de madame du Châtelet avec d'Argental, précédée d'une notice par Hochet. — Correspondance de madame du Safford : Portrait de madame du Châtelet. — L'abbé de Volzouon, Anecdotes littéraires. — Sainte-Beuve, Causeries du lundi, t. II. — Julia, Madame du Châtelet, dans La Semaine, 1846, p. 772. — Madame Louise Colet, Correspondance de madame du Châtelet et de Saint-Lambert, dans la Revue des Deux Mondes, 1845. — Desnoëttes, Voltaire chez madame du Châtelet, dans la Revue de Paris, 16 janvier et 1^{er} février 1881.

DUCHATELLIER (Armand-René), bibliophile français, né à Quimper, en 1797. On a de lui les ouvrages suivants : Du Commerce et de l'Administration, ou coup d'œil sur le nouveau système commercial de l'Angleterre, etc.; 1826, in-8°; — Excursions dans l'Amérique du Sud, esquisses et souvenirs; 1832, in-4°; — La Mort de Louis XVI, scènes historiques; 1828, in-8°; — La Mort des Girondins, drame historique de la Révolution; 1832, in-8°; cet ouvrage forme la deuxième partie du précédent; — Essai sur les Salaires et les Prix de

(1) Cet ouvrage est le même, à peu de chose près, qu'un autre portant le même titre et attribué à Odile de Pival; mais il est plus complet.

ation de 1800 à 1830, demande d'une
la Chambre des Députés; 1830,
Annales Bretonnes; 1832, 8 livrai-
; — Recherches Historiques sur le
ent du Finistère; 1835-1837, in-8°; —
de la Révolution dans les départe-
l'ancienne Bretagne, ouvrage com-
tes documents inédits; Nantes et Pa-
6 vol. in-8°; — Du Pays de Galles
quelques-unes des origines de notre
1839, in-8°; — A quoi tiennent les
nistérielles et l'instabilité du gou-
it; 1840, in-8°. M. Duchatellier est
de la Société d'Émulation de Quimper
pendant du ministère de l'instruction
pour les travaux historiques.

GUYOT DE FÈRE.

de des Gens de Lettres. — Journal de la Li-

DE VANCY (Joseph-François), auteur
français, né à Paris, le 29 octobre 1668,
à la même ville, le 14 décembre 1704.
Duché, gentilhomme ordinaire du
crétaire général des galères, il reçut
lente éducation, et se fit bientôt con-
quelques opuscules en vers; mais son
ralna vers la poésie lyrique. Il composa
genre plusieurs opéras, qui eurent du
devint membre de l'Académie des Ins-
et Belles-lettres. Il suivit en Espagne le
ailles en qualité de secrétaire; pendant
il composa un divertissement, qui fut
à Lusignan, pour la fête du roi d'Espa-
ppe V. De retour à Paris, Duché obtint
dans les aides, et Mme de Maintenon
oir la place et la pension de Racine,
poser des pièces sacrées, destinées à la
royale de Saint-Cyr. Duché mourut
avait beaucoup d'esprit et de savoir; il
commerce agréable, et sa conversation,
facile, le faisait rechercher partout. Il
avec beaucoup de goût, et avait toutes
és qui constituent un excellent acteur.
J.-B. Rousseau a composé un sonnet
ort prématurée. Parmi les ouvrages
on distingue : *Absalon*, tragédie sacrée;
Ionathas, tragédie sacrée; 1714; — *De-
gédie* biblique; cette pièce obtint un tel
le la duchesse de Bourgogne et le duc
en jouèrent les principaux rôles à Ver-
1712; — *Céphale et Procris*, tragé-
die; — *Les Fêtes galantes*, ballet; —
tragédie; — *Iphigénie en Tauride*,
— *Ode sur l'Immortalité de l'Âme*;
sur le Jugement dernier; — *Para-
u psaume*; — *Beatus vir* qui non abiit
o impiorum, etc., etc. Ses poésies ont
nées dans le *Recueil de La Haye*, 1715.

A. JADIN.

Duché, dans l'histoire de l'Académie des Bel-
les-lettres, tome 1^{er}. — *Mercure galant*, février 1713.

Ouvrages de J.-B. Rousseau.

Mercure de France, août 1781. — *Dictionnaire des
Théâtres*.

DUCHEMIN (Nicolas), graveur et fondeur
français, né à Provins, mort en 1563. Il était
fils d'un graveur en caractères, et prit l'état de
son père; mais il s'attacha particulièrement à la
gravure et à l'impression des caractères de mu-
sique. Il a publié : *Recueil de Chansons spi-
rituelles*, avec airs notés; Paris, 1554; — *L'Art,
Science et Pratique de Plaine Musique, et de
l'Institution musicale*, très-utile, profitable
et familière; Paris, 1556, in-12; — *Missa
modulata*; Paris, 1558, in-8°; c'est un recueil
de messes composées par Goudimel, Orlando
Lassus, Philippe de Mons et autres maîtres; —
Psaumes mis en musique, etc. Tous les ouvra-
ges de Duchemin sont très-rares.

Chardon et Belandine, *Dictionnaire hist. univ.*

DUCHER (Gilbert), plus connu sous le nom
de VULTON, érudit français, né vers la fin du quin-
zième siècle, à Aigueperse, petite ville de la Li-
magne d'Auvergne, mort vers 1538. On a de lui
une édition des *Commentaires de César*; Paris,
1522, in-4°; — une édition de *Marzial*; Paris,
1526; — *Epigrammaton Libri duo*; Lyon,
1538, in-8°. La seule pièce de ce recueil dont
on ait gardé le souvenir est une épigramme
contre Jules II. La voici :

In gallum, ut fama est, bellum gesturas acerbum,
Armatum edecit Julius urbe manum.
Accinctus gladio, claves in Tybridis amnem
Proiecit, et ævus talia verba facit :
Quum Petri nihil efficiant ad prælia claves,
Auxilio Pauli forsitan ensis erit.

Breghot, *Notices sur Ducher*; dans les *Archives du
Rhône*.

DUCHESNE, nom commun à un grand nom-
bre de personnages français, appartenant tous
aux seizième, dix-septième et dix-huitième siè-
cles : ils sont rangés ci dessous par ordre alphabé-
tique de prénoms; les vivants sont mis à la fin.

DUCHESNE (André), historien français, né
à l'Île-Bouchard (Touraine), en 1584, mort en
1640. Il commença ses études à Loudun, et les
acheva à Paris, sous Jules-César Boulanger. Le
jeune Duchesne s'adonna à l'étude de l'histoire
et de la géographie, et acquit bientôt des con-
naissances profondes dans ces deux sciences. A
l'âge de dix-huit ans, il dédia à Boulanger un opus-
cule qui témoignait déjà d'une érudition très-va-
riée. A vingt et un ans, il composa pour la jeune
personne qu'il recherchait en mariage, et qu'il
épousa trois ans après, un ouvrage ayant *Sur les
beautés, parures et pompes du corps féminin*.
Un peu plus tard, il traduisit en français, en les
accompagnant de notes, les *Satires de Perse* et de
Juvénal. Son zèle pour l'étude, ses travaux et ses
connaissances variées lui firent des protecteurs.
Le cardinal de Richelieu, né à peu près dans le
même pays que Duchesne, l'appela à son bon
voisin, et lui témoignait beaucoup d'estime. Nom-
mé successivement géographe et historiographe
du roi, Duchesne périt écrasé par une charrette,
en allant de Paris à sa maison de campagne

de Verrière. Ses ouvrages, qui lui ont mérité le titre de *Père de l'histoire de France*, sont tous très-estimés; en voici la liste : *Egregiarum seu selectarum lectionum et antiquitatum Liber*; Paris, 1602, in-12; — *Januariæ kalendæ, seu de solemnitate anni, tam ethnica quam christiana, brevis Tractatus*; Paris, 1602, in-12; — *Les Figures mystiques du riche et précieux Cabinet des Dames*, où sont représentées au vif tant les beautés, parures et pompes du corps féminin, que les perfections, ornements et atours spirituels de l'âme; Paris, 1605; — *Satires de Juvénal, traduites en français avec des notes*; Paris, 1616, in-8° : cette traduction est fort rare; — *Les Antiquités et Recherches de la grandeur et majesté des Rois de France*; Paris, 1609, in-8°; 1621, in-fol. : traité curieux et rare; — *Les Antiquités et Recherches des Villes, châteaux et places remarquables de toute la France, suivant l'ordre des huit parlements*; Paris, 1610, in-8°; 1614, 1622, 1629, 1631, 1637, 1647, in-8°; 1668, 2 vol. in-12; cette dernière édition, donnée par François Duchesne, est la meilleure; — *Les Controverses et Recherches magiques de Martin Delrio, traduites et abrégées du latin*; Paris, 1611, in-8°; — *Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*; Paris, 1614, in-folio; — *Bibliotheca Clunianensis collecta a Martino Marrier*, publiée avec les notes d'André Duchesne; Paris, 1614, in-fol.; — *Histoire des Papes jusqu'à Paul V*; Paris, 1616, in-4°; — *Petri Abxardi et Heiloissæ, conjugis ejus, Opera nunc primum edita ex mss. Cod.*; Paris, 1616, in-4°. Beaucoup d'exemplaires portent le nom de François D'Amboise, comme éditeur, au lieu d'André Duchesne. On ne sait comment expliquer cette anomalie. « S'il était permis de conjecturer, dit Nicéron, on pourrait croire que, par quelque motif secret, et qu'on n'a pas jugé à propos de transmettre à la postérité, Duchesne aurait cédé la gloire de son ouvrage à D'Amboise, qui était alors en état de reconnaître un sacrifice de cette nature »; — *Histoire de la Maison de Luxembourg*; 1617, in-8°; — *Les Œuvres de M. Alain Chartier, contenant l'Histoire de son temps et du règne de Charles VII, depuis 1402 jusqu'en 1460*; Paris, 1617, in-4°; — *Alcuini, abbatis, Opera, edita per A. Duchesne*; Paris, 1617, in-fol.; — *Dessein de la description du royaume de France*; Paris, 1617, in-4°; — *Bibliothèque des auteurs qui ont écrit l'histoire et la topographie de la France*; Paris, 1618, in-4°; 1627, in-4° : cette seconde édition est très-augmentée; — *Histoire des Rois, Ducs et Comtes de Bourgogne, depuis 408 jusqu'en 1350*; Paris, 1619-1628, 2 vol. in-4°; — *Lettres d'Étienne Pasquier*; Paris, 1619, 3 vol. in-8°; — *Historiæ Normannorum Scriptores antiqui*; Paris, 1619, in-fol.; — *Histoire généalogique de la Maison de Châtillon-sur-Marne, avec les*

généalogies et les armes des illustres familles de France et des Pays-Bas, lesquelles ont été alliées aux Châtillon; Paris, 1621, in-fol.; — *Généalogie des Seigneurs de Rois de Breil*; Paris, 1621, in-4°; — *Histoire généalogique de la Maison de Montmorency et de Laval*; Paris, 1624, in-fol.; — *Histoire Généalogique de la Maison de Vergi*; Paris, 1625, in-fol.; — *Histoire des Comtes d'Albon et Dauphins de Viennois*; Paris, 1628, in-4°; — *Histoire généalogique des Maisons de Guines, d'Ardes, de Gand et de Coucy*; Paris, 1631, in-fol.; — *Series auctorum omnium qui de Francorum historia et de rebus Francicis, cum ecclesiasticis, tum secularibus, ab exordio regni ad nostra usque tempora, etc., quarum editionem pollicetur Andreas Duchesne*; Paris, 1633-1635, in-fol. C'est le programme de l'édition des historiens français que Duchesne préparait, et qui devait avoir 24 vol. in-fol.; — *Historiæ Francorum Scriptores*; Paris, 1634-1649, 5 vol. in-fol. Les trois derniers volumes furent publiés par les soins de François Duchesne, fils d'André. On a encore d'André Duchesne plusieurs histoires généalogiques. Il avait commencé l'*Histoire des Cardinaux français*, par ordre du cardinal de Richelieu; son fils en a publié deux volumes; Paris, 1660-1666, in-fol. L'ouvrage entier devait avoir quatre volumes. On lui doit aussi l'*Histoire des Chanceliers et Gardes des Sceaux de France*, publiée par François Duchesne; Paris, 1680, in-fol.; et les *Vies des saints de France*, publiées pour la plus grande partie par les soins de Nicolas Camusat, des Bollandistes, du P. Labbe et du P. Mabillon. Duchesne avait composé une *Histoire des Ministres d'État depuis le roy Robert*. Le P. LeLONG pense que c'est peut-être le même ouvrage que l'*Histoire* publiée par Ch. Combault, baron d'Anteuil; 1642, 2 vol. in-12. Outre ses ouvrages imprimés et manuscrits, Duchesne laissa plus de cent vol. in-fol., tous écrits de sa main et contenant des recueils de pièces, des extraits du *Stren*, ou des observations, remarques, généalogies. Le fils suivit les traces du père. (Voy. l'art. suiv.)

LeLONG, *Bibliothèque historique de la France*, t. III, p. 11. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, t. VII, p. 22.

DUCHESNE (François), historien français, fils du précédent, né en 1616, mort en 1693. Il fut aussi historiographe de France. Il publia plusieurs ouvrages de son père (voy. André Duchesne). On a de lui *Histoire des Papes*; Paris, 1653, 2 vol. in-fol.; *Trésor des Officiers qui composent le Conseil d'État*; Paris, 1682, in-4°.

LeLONG, *Biblioth. historique de la France*, t. III, p. 2.

DUCHESNE (Antoine-Nicolas), naturaliste français, né à Versailles, le 7 octobre 1747, mort à Paris, le 18 février 1827. Fils d'Antoine Duchesne, prévôt des bâtiments du roi, il eut

une excellente éducation, et joignit à la connaissance des langues anciennes et modernes un savoir étendu en mathématiques, en histoire naturelle et même en droit. Il devint professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de Seine-et-Oise, puis au Prytanée de Saint-Cyr, et enfin censeur du lycée de Versailles. On a de lui : *Manuel de Botanique, contenant les propriétés des plantes qu'on trouve à la campagne aux environs de Paris*; Paris, 1784, in-12; — *Histoire naturelle des Fraisiers*; Paris, 1766, in-12; — *Le Jardinier prévoyant, almanach imprimé à Paris, de 1770 à 1781, 11 vol. in-12*; — *Notice raisonnée des graines qui se vendent chez M. Vilmorin-Andrieux, et Catalogue des meilleures espèces d'arbres fruitiers de cet habile pépiniériste*; Paris, 1771, in-8°; — *Considérations sur le Jardinage*; Paris, 1775, in-8°; — *Sur la Formation des Jardins*; Paris, 1779, in-8°; — *Le Portefeuille des Enfants*; Paris, 1784 et années suivantes; 24 cahiers in-4°; — *Barème métrique, suivi de l'Instruction sur les nouvelles mesures et le calcul décimal*; Versailles, 1802, in-12; — *Le Cicérone de Versailles, ou l'indication des curiosités et des établissements de cette ville*; Versailles, 1804, in-12; Duchesne a rédigé l'*Annuaire du département de Seine-et-Oise*, de 1802 à 1822.

Silvestre, *Notice sur Duchesne*; dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture*, année 1827, t. I.

DUCHESNE (Charles), médecin français, vivait vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Récit véritable de ce qui s'est passé au voyage du roi Henri IV, à Dieppe, jusqu'à son retour, depuis le décès du roi Henri III*; imprimé dans le t. IV du *Journal de Henri IV*, par L'Estoile, La Haye, 1741, in-8°. « Quoique court, dit le P. Lelong, ce récit mérite attention pour le grand nombre de faits importants qu'il contient, et dont l'auteur a été témoin. Il a conservé des circonstances qu'on ne trouve que dans sa relation, qui sert d'ailleurs à corriger quelques fautes des *Mémoires* du duc d'Angoulême, avec lesquels elle s'accorde parfaitement du reste. »

Lelong. *Bibl. hist. de la France*, édit. Fontette.

DUCHESNE (Henri-Gabriel), littérateur et naturaliste français, né à Paris, en 1739, mort dans la même ville, le 21 décembre 1822. Il était en 1774 chef du bureau de l'agence générale, et fût nommé plus tard garde des archives du clergé de France. La révolution ayant supprimé son emploi, Duchesne se consacra à la littérature. Ses premiers essais ne furent pas heureux : un *Éloge de la Liberté*, qu'il présenta en 1799 au concours pour le prix de poésie décerné par l'Institut, ne fut pas couronné, et *La Reconciliation filiale*, comédie, traduite de l'*Heautontimorumenos*, de Terence, fut refusée par le Théâtre Louvois. Plus heureux dans l'administration, il obtint en 1807 une place de conseiller

référéndaire à la cour des comptes, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui : *Manuel du Naturaliste, ouvrage utile aux voyageurs, etc.*, avec Macquer; Paris, 1771 et 1797, in-8°; — *La France ecclésiastique*; Paris, 1774 à 1789, 16 vol. in-12 : ouvrage périodique, que Duchesne dirigea seize années; — *Dictionnaire de l'Industrie, ou collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et dans les arts*, avec Macquer et B. de Préfort; Paris, 1776, 3 vol. in-8°, et 1801, 6 vol. in-8°; — *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-B. Porta*; Paris, 1801, in-8°; — *Comédies de Térence*, trad. en vers français; Paris, 1806, 2 vol. in-8°. Trois seulement de ces comédies sont l'œuvre de Duchesne : ce sont l'*Heautontimorumenos*, *Phormion* et *Hécyre*; les autres sont de La Fontaine et de Barou. Cet ouvrage est suivi de l'*Épître à la Liberté*. Duchesne a fourni des articles au *Nouveau Cours d'Agriculture* et au *Dictionnaire des Sciences naturelles*. Il a aussi laissé un extrait, formant 2 vol. in fol., de tous les ouvrages du P. Kircher, sur toutes les branches des connaissances humaines.

Quérard, *La France littéraire*. — *Dict. biogr. et pittoresque*.

***DUCHESNE (Jean)**, iconographe français, fils d'Antoine-Nicolas, né à Versailles, le 28 décembre 1779, mort à Paris, le 4 mars 1855. Entré le 28 juillet 1795, comme employé, au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, il en devint, au mois d'août 1839, conservateur, et il occupa cette place jusqu'à sa mort. Les principaux ouvrages de Duchesne sont : *Éloge historique de Pierre Puget*; Paris, 1807, in-8°; — *Notice des Estampes exposées à la Bibliothèque du Roi, contenant des recherches historiques et critiques sur ces estampes et sur leurs auteurs; précédée d'un Essai sur l'origine, l'accroissement et la disposition méthodique du Cabinet des Estampes*; Paris, 1819, in-8°; 4^e édition, sous le titre de *Description des Estampes exposées dans la galerie de la Bibliothèque impériale*, etc.; Paris, 1835, in-8°; — *Essai sur les Nielles, gravures des orfèvres florentins du quinzième siècle*; Paris, 1826, in-8° : le mot français de nielle (de l'italien niello), créé par Duchesne, est maintenant adopté par l'Académie; — *Voyage d'un Iconophile : revue des principaux cabinets d'estampes, bibliothèques et musées d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre*; Paris, 1834, in-8°; — *Jeux de Cartes tarots du quatorzième au dix-huitième siècle, représentés en cent planches d'après les originaux, avec un précis historique et explicatif*; Paris, 1844, in-fol. (Publication de la Société des Bibliophiles français, tirée à 132 exemplaires). On a en outre de lui, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1805 : *Notice historique sur la vie et les ouvrages de Jules-Hardouin Mansart*; dans

le *Moniteur universel* du 5 juin 1824 : *Compte-rendu au ministère de l'intérieur d'un voyage fait en Angleterre pour y examiner diverses collections d'estampes*; — des notices qui accompagnent le *Musée de Peinture et de Sculpture*, par Réveil; Paris, 1828-1834, 16 vol. in-8°. Le *Dictionnaire de la Conversation* lui doit un grand nombre d'articles. Enfin, il a fourni aux *Annales de la Société de l'Histoire de France : Éphémérides de l'histoire de France avant 1789* (1837); — *Observations sur les Cartes à jouer* (ibid.); — *Éphémérides de l'histoire de France depuis 1789* (1838); — *Tableau des Jours Fériés chez les Romains* (1841); — *État des Souverains de l'Europe* (ibid.).

E. REGNARD.

M. Panlin Paris. Notice sur M. Jean Duchesne, en tête de la *Description des Estamp. exp.*, etc. — Rabbe, etc., *Biogr. univ. et port. des Contemporains*. — Louandre et Bourquelot, *La Litt. franç. contemp.* — M. J. Desnoyers, *Rapport sur les travaux du Comité et les publications de la Société de l'Hist. de France*; dans le *Bulletin* de cette Société, numéro de mai 1855.

DUCHESNE (Jean-Baptiste PHILIPOTEAU), controversiste français, né en 1682, au village de Sy, dans les Ardennes, mort à Dijon, le 24 janvier 1755. Il entra en 1700 dans l'ordre des Jésuites. Après avoir enseigné avec succès dans les villes de Metz, Verdun et Strasbourg, il fut nommé professeur de philosophie à Reims en 1724 et 1731. Les ouvrages qu'il publia contre les jansénistes lui firent une certaine réputation. En 1741, on le choisit pour présider à l'éducation des enfants d'Espagne, fils du roi Philippe V. Le dérangement de sa santé ne lui permit pas de vaquer à ces fonctions pendant plus de deux ans. Il revint en France, et passa à Reims les derniers jours de sa vie, consacrée tout entière à la piété et à l'étude. On a de lui : *Hispania partim suorum fide, partim Philippi virtute, ex clade sua triumphans*; Strasbourg, 1711, in-8°; — *Le Prédestinationnisme, ou les hérésies sur la prédestination et la réprobation, où l'on expose la naissance, les progrès, les révolutions, les dogmes et les sectes diverses des prédestinationnismes*; Paris, 1724, in-4°; — *Histoire du Baianisme, ou de l'hérésie de Michel Baius, avec des notes historiques, chronologiques, critiques, suivie d'éclaircissements théologiques, et d'un recueil de pièces justificatives*; Douai, 1721, in-4°. Ce livre, mis à l'index en 1734, fut attaqué par le cardinal Orsy, dans son *Liber apologeticus pro Soto contra Duchesnum*; Rome, 1731, in-4°, et par le père Billuart, dans l'*Apologie de Pierre Soto*, Avignon, 1738, in-12; — *La Science de la jeune Noblesse*; Paris, 1729, 3 vol. in-12; — *Abrégé de l'Histoire d'Espagne*; Paris, 1741, in-12; — *Abrégé de l'Histoire ancienne des cinq grands empires qui ont précédé la naissance de J.-C.*; Paris, 1743, in-12.

Bouillot, *Biographie Ardennoise*.

DUCHESNE (Joseph), seigneur de La Vio-

LETTE, connu aussi sous les noms latinisés de *Quercetus*, *A Quercu* et de *Quercetanus*, médecin français, né vers 1544, à Esture (Armagnac), mort à Paris, en 1609. Après avoir étudié en Allemagne les sciences naturelles, Duchesne alla prendre le grade de docteur en médecine à l'université de Bâle, et de là se rendit à Genève. Il reçut le droit de bourgeoisie dans cette ville en 1584, et entra au Conseil des Deux Cents en 1587. En 1589, il fut envoyé auprès de MM. de Silery et de Sancy, ambassadeurs de France en Suisse, afin de leur demander des secours et d'empêcher la paix que les Bernois voulaient conclure séparément avec le duc de Savoie; en 1592 il contribua à la paix que la république fit avec ses voisins. En 1593 il se rendit à Paris, et fut nommé médecin ordinaire d'Henri IV. Par ses succès et sa vanité il excita la haine de ses confrères. Duchesne paraît avoir employé le premier en médecine contre les maladies vénériennes le mercure doux, sous le nom de *panchimagogus*; il en faisait des pilules, qui portèrent le nom de *Pilules de N. de La Violette*. Voici les titres de ses ouvrages : *Ad Jacobi Auberti Vendonis De ortu et causis metallorum, contra Chemicorum explanationem, Brevis Responsio*; Lyon, 1575, in-8°; — *Sclopetarius, sive de curandis vulneribus quæ sclopetorum ictibus occiderant*; Lyon, 1576, in-8°; — *La Morocosmie, ou de la folie, vanité et inconstance du monde, en cent ecotonaires, avec deux chants doriques de l'amour céleste et du souverain bien*; Lyon, 1583, in-4°; — *L'Ombre de Garnier Stangacher, tragi-comédie sur l'alliance perpétuelle entre Zurich et Berne*; Genève, 1584, in-4°; — *Le grand Mirouer du Monde*; Lyon, 1587, in-4°; — *Larmes, ou chants funèbres sur les tombeaux de deux hommes illustres et tripuissants princes du Saint-Empire et de trois fleurs rares de notre France, perles précieuses de notre temps*; Genève, 1582, in-4°; — *De priscorum philosophorum veræ medicinz Materiam, præparationis modum, aliquos in curandis modis præstantia, item que consilia medica de arthritide, de calculo, nephritide, lue venerea*; Genève, 1603, in-8°; — *Ad veritatem hermeticæ medicinz, ex Hippocratis veterumque decretis, ac therapeutici nec non vivæ rerum anatomis exegesi, ipsiusque naturæ luce stabilendam, adversus conjunctum anonymi phantasmata, Responsio*; Paris, 1603, in-8°; — *Diætelicon polyhistoricon*; Paris, 1606, in-8°; — *Tetræ gravissimum totius capitis affectuum, ex doctissimorum medicorum vigiliis et observationibus elucubrata, cum ingente medicamentorum numero*; Marbourg, 1606, in-8°; — *Pharmacopœia dogmaticorum restituta*; Paris, 1607, in-8°; — *Pestis Alexicacus*; Paris, 1608, in-4°. Les œuvres de Duchesne ont été recueillies sous le titre suivant : *Quercetanus reditio, seu opus medico-hermetica, ex Quercetani scriptis di-*

gesta opera Johan. Schrodi; Francfort, 1648, 3 vol. in-4°.

Bayle, *Dict.* — Baillet, *Vies des Savants*. — Senebier, *Histoire littéraire de Genève*. — Éloy, *Dict. Hist. de la Médecine*.

DUCHESNE (Léger), en latin **LEODEGARIUS A QUERCU**, philologue français, vivait au seizième siècle. Il était professeur au Collège royal (Collège de France), et se fit remarquer par ses invectives contre les calvinistes. Il mourut en 1588. On a de lui : *Flores epigrammatum quibusdam auctoribus excerpti*; Paris, 1555; — *Prælectionum et Poematum Liber*; Paris, 1559, in-8°; — *Farrago Poematum, ex optimis quibusque poetis excerpta*; Paris, 1560, 2 vol. in-16; — *In Adriani Turnebi obitum Epicedium*; Paris, 1665, in-4°; — *De Internecone Gasp. Collignæi et Pel. Rami, ad regem Carolum IX*; Paris, 1572, in-4°; dans ce dernier écrit, Duchesne célèbre la mort de Coligny et celle de Ramus, et exhorte Charles IX à exterminer ce qui reste des huguenots.

Goujet, *Mémoires sur le Collège de France*.

DUCHESNE (Louis-Henri), économiste savoisien, né à Voiron (Savoie), le 17 novembre 1737, décapité à Paris, le 12 novembre 1793. Étant venu chercher fortune à Paris, où un de ses parents était garde du dépôt des minutes du comte de Saint-Florentin, il entra dans la maison de la comtesse de Provence (vers 1774), d'abord en qualité de secrétaire, puis comme intendant. A l'époque de la révolution, la nature de son emploi et ses relations avec le service de la cour le firent ranger parmi les suspects. Arrêté vers le milieu de 1792, il resta plus d'une année en prison, et comparut enfin devant le tribunal révolutionnaire en novembre 1793. Comme on avait trouvé chez lui des portraits, des médailles et un grand nombre d'autres objets qui témoignaient de son attachement à la famille royale, l'issue de son procès ne pouvait être douteuse; aussi connaissant d'avance tout qu'il l'attendait, il se répandit, dit-on, en invectives contre les juges, qui le condamnèrent à mort.

Voici une liste de ses opuscules plus connus que toutes celles données par les biographes : *De l'administration remis à M. Turgot*, où il fut nommé contrôleur général, et lue dans l'assemblée des notables en 1787; in-8° (anonyme); — *Premiers Principes d'une bonne Administration et causes de la décadence d'un royaume*; in-8°, signé à la fin de V.; — *Projet pour libérer l'État sans emprunt, sans innovations et en soulageant les peuples*, par D. de V.; in-8° (anonyme); — *Observations sur le Mémoire de M. Necker lu à l'Assemblée nationale le 14 novembre 1789*; in-8° (anonyme); — *Projet d'imposition juste et facile, propre à suppléer au déficit qu'occasionnerait dans les revenus du roi la suppression des traites extérieures, des gabelles, du tabac*, etc.; 1789, in-8°, signé à la fin L. H. D. de V.; — *Projet d'emprunt beau-*

coup moins onéreux à l'État que ceux qui sont usités jusqu'à ce jour, et propre à être substitué à celui de septembre dernier; in-8°, signé à la fin L. H. D. de V.; — *Mémoire d'observations sur le privilège accordé à M. de Fer*; in-8° (anonyme); — *Observations sur les finances de la France comparées à celles d'Angleterre*; in-8°; — *Mémoire sur l'amélioration de l'agriculture en Savoie*; 1790, in-8°.

Ad. ROCHAS.

Grillet, *Dict. Hist., littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman*; 1807, in-8°. — Quarré, *La France Ill.* — Documents inédits.

DUCHESNE (Pierre-François), publiciste français, né à Romans (Drôme), le 6 octobre 1743, mort à Grenoble, le 31 mars 1814. Il était avocat au parlement de Dauphiné au commencement de la révolution. Il adopta avec chaleur les idées nouvelles, et acquit une grande influence dans les sociétés populaires de Grenoble. Nommé en 1797, par le département de la Drôme, député au Conseil des Cinq Cents, il prit une part active aux discussions de la tribune, et se signala notamment par son opposition au coup d'État du 18 brumaire. Il passa néanmoins au Tribunat, où ses talents oratoires lui acquirent une certaine influence, et le firent élire président (messidor an viii). Parmi les nombreux discours prononcés par lui dans cette dernière assemblée, son opinion sur le projet de loi relatif à l'instruction publique produisit une vive sensation dans le public : il y reprochait au gouvernement de rétrograder le cercle des lumières, afin de maintenir les classes pauvres dans l'ignorance. Lors du vote relatif à la nomination du consulat à vie, il se prononça, seul avec Carnot, pour la négative, et donna peu de temps après sa démission motivée sur l'illégalité des actes anéantissant la constitution de l'an viii. Duchesne se retira alors à Grenoble, où il reprit ses fonctions d'avocat. Sous l'empire, le collège électoral de la Drôme l'élut candidat au sénat; mais Napoléon empereur, se souvenant de l'opposition faite par ce député à Bonaparte premier consul, refusa de le présenter aux suffrages des sénateurs. A sa mort Duchesne était bâtonnier de l'ordre des avocats de Grenoble.

On a de P.-F. Duchesne un grand nombre d'opuscules et de discours qui n'ont été mentionnés par aucun bibliographe. Voici l'indication des principaux : *Opinion sur la formule du serment républicain* (an v); in-8°; — *Opinion sur les rentes foncières*; Paris, an v, in-8°; — *Opinion sur les transactions entre particuliers*; Paris, an v, in-8°; — *Rapport sur le même sujet*; Paris, an vi, in-8°; — *Opinion relative à l'exclusion provisoire des ci-devant nobles de toutes fonctions publiques*; Paris, an vi, in-8°; — *Rapport sur la révision des matrices des rôles de la contribution foncière*; Paris, an vi, in-8°; — *Opinion relative à la durée des fonctions des présidents... des tribunaux criminels*; an vi, in-8°; — *Opinion*

sur le droit de successibilité des enfants naturels ; an vi, in-8° ; — *Rapport sur les rentes viagères* ; an vi, in-8° ; — *Opinion sur la réclamation de la famille Anisson-Duperron contre la vente de la manufacture de Buges faite au citoyen Léortien-Deleille* ; Paris, pluviose an vii, in-8° ; — *Discours concernant les communications respectives des autorités chargées de concourir à la formation de la loi* ; an viii, in-8° ; — *Opinion sur le projet de loi organique du Tribunal de Cassation* ; an viii, in-8° ; — *Opinion sur le projet de loi relatif à la division du territoire de la république* ; an viii, in-8° ; — *Opinion sur le mode d'éligibilité* (Paris) ; an ix, in-8° ; — *Opinion relative à l'organisation de l'instruction publique* ; an x, in-8°.

Son fils, *Antoine-Louis-Hippolyte*, né à Grenoble, le 27 février 1781, député de l'Isère pendant les Cent Jours, a publié quelques brochures politiques de circonstance.

A. ROCHAS (de Die).

A. ROCHAS, *Biograph. du Dauphiné. — Biographie moderne. — Rabbe, etc., Biographie univ. et port. des Contemporains. — Delacroix, Statistique de la Drôme.*

DUCHESNE (Simon), mathématicien français, né à Dole, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il embrassa le calvinisme, et pour éviter la persécution religieuse, il se retira à Delft, où il enseigna les mathématiques avec distinction. Après de longues recherches, il crut avoir résolu le problème de la quadrature du cercle. Il publia à ce sujet l'ouvrage suivant, dédié au prince d'Orange : *Quadrature du cercle, ou manière de trouver un quarré égal au cercle donné ; et, au contraire, un cercle égal au quarré proposé, avec la raison de la circonférence au diamètre* ; Delft, 1584, in-4°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas.*

DUCHESNE (Vincent), mécanicien et historien français, né à Besançon, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il entra dans l'ordre des Bénédictins. Habile architecte et mécanicien, il fournit les plans et dessins d'après lesquels furent construits l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons et le monastère de son ordre à Morey en Franche-Comté ; il inventa aussi un procédé pour scier le marbre. Il enseigna à Louis XV à écrire en trois heures de temps, en lui montrant que toutes les lettres de notre alphabet consistent dans un Cet un J, retournés en divers sens. Il existe une estampe qui représente ce fait. Au bas de l'estampe, on lit les mots suivants, écrits de manière que les lettres capitales forment en chiffres romains l'année 1716 :

D. VInCenT DVChesne près DV roi (DDCCCVVVI).

Duchesne a laissé des *Mémoires sur la Franche-Comté*. Boulainvilliers en a donné un long extrait dans son *État de la France*, t. IV^e, édit. de 1752.

Dictionnaire historique, édit. de 1822. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*.

*** DUCHESNE (Édouard-Adolphe)**, médecin français, né à Paris, en 1804. En 1830 l'Académie royale de Médecine lui décerna le premier prix pour un *Mémoire sur le maïs* ; une partie de ce mémoire a été insérée dans le t. II des *Mémoires de l'Académie de Médecine*. Il a publié : *Traité complet du Maïs* ; 1834, in-8° ; — *Plantes utiles et Plantes vénéneuses du globe* ; 1834, in-8° ; — *Histoire statistique du Choléra-Morbus dans le onzième arrondissement de Paris pendant l'épidémie de 1849-1851* ; in-8° ; — *De la Prostitution dans la ville d'Alger depuis la conquête*, 1853, in-8°. G. DE F.

Sachallic, *Les Médecins de Paris. — Guyot de Nis, Statistique des Gens de Lettres.*

*** DUCHESNE DE GISORS (Jean-Baptiste-Joseph)**, peintre français, né à Gisors (Eure), le 8 décembre 1770. Venu à Paris d'assez bonne heure, il commença à se faire connaître à l'exposition de 1804, et devint sous la Restauration peintre en titre de Monsieur, frère du roi, de la duchesse de Berry et de la dauphine. En 1810, il fut chargé de continuer pour le Musée du Louvre la collection d'émaux commencée par Petitot. Il exécuta dans ce but plusieurs portraits de la famille royale, parmi lesquels il faut remarquer surtout ceux de *Louis-Philippe* et de la reine *Mario-Amélie*, actuellement dans les cartons du Musée, d'où ils ne peuvent sortir qu'après la mort de leur auteur. La révolution de 1848 l'empêcha de donner suite à ce grand travail, que seul en France, de tous de tous les artistes, il était capable de mener à fin d'une manière digne de son prédécesseur. Il a porté très-loin la délicatesse, l'harmonie, et en même temps l'énergie et le caractère de la peinture sur émail.

Ses ouvrages sont nombreux, malgré le temps qu'il mettait à les achever. Les principaux, outre ceux que j'ai déjà nommés, sont, parmi les miniatures : *Napoléon I^{er}*, *La Duchesse d'Angoulême*, *La duchesse de Berry*, son chef-d'œuvre, où l'on admire une savante harmonie de couleur, une puissance de modelé et un éclat surprenant ; — *Le Comte de Paris* et son frère ; — *Le Prince Philippe de Wurtemberg enfant*, représentant ayant entre les mains la statuette de *Jeanne d'Arc*, œuvre de sa mère, la princesse Marie ; — *Le duc Des Cars* et *M. Goupil* ; — *M^{lle} Robert Lefèvre* et le portrait en pied de son fils, *Jules Lefèvre*. Dans ses émaux il y en a beaucoup qu'il exécuta d'après ses propres miniatures. On remarque surtout la série qu'il entreprit pour la reine Victoria, d'après les miniatures de M. W. Ross ; le portrait de *Léopold, roi des Belges* ; et celui du jeune *duc de Galliera*, qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et qui néanmoins est regardé comme un de ses chefs-d'œuvre.

Victor Foucault.

Documents particuliers.

DU CHESNIER (Claude Camille-Ducasse), dit), officier vendéen, né à Saintes, mort en 1804.

Il était fils d'un avocat, et servait dans le 3^e bataillon de la Charente-Inférieure, qu'il déserta en 1792, pour passer aux Vendéens. Il se trouva à la prise de Saumur, à celle d'Angers, et fit partie de l'expédition d'outre Loire comme officier supérieur d'artillerie. Après la destruction de l'armée vendéenne, Chesnier-Duchesne se joignit aux chouans du comte de Puisaye, puis aux insurgés du Bas-Poitou. Devenu aide-de-camp et adjudant général de Charette, ce chef lui confia plusieurs missions délicates, et l'envoya en Angleterre. Chesnier-Duchesne n'était point en Vendée lorsque Charette fut pris et exécuté ; à son retour, il refusa de se soumettre, et passa en Espagne. Lors de la rupture du traité d'Amiens, il se concerta avec Forestier et Ceris, agents des royalistes en Angleterre, et fut envoyé en France pour être l'intermédiaire entre les comités monarchistes de Nantes et de Bordeaux. En juin 1804 il parcourait la Vendée pour y préparer une nouvelle insurrection ; mais ayant appris la découverte du complot et l'arrestation des agents nantais, il prit la fuite, et fut condamné à mort par contumace, en 1805. Cependant, il rentra quelque temps après, et put séjourner tranquillement dans son pays. En 1815, il reparut en Vendée, où il prit le titre de major général des armées royales de l'ouest, et protesta aux Herbiers, le 27 juin, contre le traité de pacification obtenu par le général Lamarque. Depuis cette époque Chesnier-Duchesne ne joua aucun rôle politique apparent.

A. DE L.

Biographie moderne.

DUCHESNOIS (*Catherine-Joséphine RAVIN*, dite), célèbre tragédienne française, née à Saint-Saulves-lès-Valenciennes, le 5 juin 1777 (et non en 1780), morte le 8 février 1835. Elle fut successivement couturière à Paris et domestique à Valenciennes. Elle prit du goût pour la carrière dramatique en jouant dans une société d'amateurs, et parut pour la première fois, le 10 janvier 1797, sur le théâtre public de Valenciennes, comme actrice salariée ; elle obtint un double succès, dans la tragédie et dans la comédie. Elle joua le personnage de *La Paix* dans une pièce épisodique composée par un habitant de la ville, et rempli avec beaucoup de succès le rôle de Palmyre de *Mahomet*, lors d'une représentation donnée en 1799, au bénéfice des indigents. Bientôt, cédant à un entraînement irrésistible, elle quitta furtivement Valenciennes, et se rendit de nouveau à Paris. Vouée désormais au culte de la muse tragique, elle se fit admettre à un cours de déclamation professé par Florence, très-médiocre acteur du Théâtre-français. Ce fut là que le poète Vigée, ayant eu occasion de l'entendre, s'intéressa vivement à elle. Duchesnois, ainsi que Legouvé, dont elle reçut des conseils ; ce fut par la protection de ces deux poètes, et l'appui de Mme de Montesson

qu'en juillet 1802 elle débuta avec beaucoup d'éclat, par le rôle de *Phèdre*. Le 8 novembre suivant elle termina ses débuts, et fut couronnée sur la scène même, malgré l'opposition de la plupart de ses camarades, qui, pour lui faire expier en quelque sorte son triomphe, la relinrent éloignée pendant près de trois mois, pour faire occuper sa place par une rivale. Mlle Duchesnois avait successivement joué les rôles de *Roxane*, de *Sémiramis*, de *Didon* et d'*Hermione* ; à l'exception de ce dernier, aucun de ces rôles ne lui avait été aussi favorable que celui de *Phèdre*. Bientôt il s'éleva une lutte de rivalité entre les partisans de cette actrice et ceux de la nouvelle-venue, Mlle Georges Weymer ; lutte qui pendant trop longtemps fit du parterre de la Comédie-Française une arène de pugilat, et dont Geoffroy, le fameux critique, s'était déclaré le chef en faveur de cette dernière actrice. Malgré sa supériorité réelle sur sa concurrente, Mlle Duchesnois aurait vraisemblablement succombé sans l'intervention de l'impératrice Joséphine, qui fit ordonner sa réception. Cette actrice fut donc reçue sociétaire, le 22 mars 1804. Ce ne fut qu'après la fuite de Mlle Georges en Russie, que Mlle Duchesnois eut enfin le champ libre ; mais il lui avait fallu beaucoup de résignation pour résister aux vexations que ne cessaient de lui susciter ses envieux. On raconte qu'à l'issue d'une représentation d'*Phigénie en Aulide*, Mlle Rancourt, qui patronait Mlle Georges, ayant été accueillie par un sifflet, l'attribua à *Eriphile* ; elle voulut s'en venger à force ouverte, et il fallut arracher de ses mains Mlle Duchesnois, qui n'était nullement de taille à lutter contre la colossale *Clytemnestre*.

Les rôles établis d'origine par Mlle Duchesnois sont peu nombreux. Ceux où elle a laissé le plus de souvenirs sont *Marie Stuart*, dans la tragédie de Lebrun, et *Jeanne d'Arc*, dans la pièce de D'Avrigny. Le premier coup d'œil n'était pas favorable à Mlle Duchesnois, et sa taille, bien qu'élégante, manquait de majesté. Son organe était doux et sonore à la fois, et il se prêtait facilement à l'expression des sentiments tendres. Cette tragédienne a été jugée fort diversement par les critiques contemporains ; il est certain qu'elle ne fut pas sans défauts, et que son débit particulièrement était accompagné d'une sorte de hoquet dramatique, fatigant pour les auditeurs ; mais elle avait de l'énergie et de la sensibilité. Elle fit ses adieux au public le 30 mai 1833, dans une représentation donnée au bénéfice de Mme Dorval, sur le théâtre de l'Opéra, et mourut deux ans après.

ED. DE MANNE.

Journal de Paris, 1802. — *Cours de Littérature dramatique* de Geoffroy. — *Archives du Dép. du Nord*. — A. Dinaux, Notice biog. sur Mlle Duchesnois ; Valenciennes, 1836, in-8°. — Documents inédits.



